COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, TERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, FRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOISARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TRENTE-QUATRIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE LA BOISSIÈRE ET LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE LA PARISIÈRE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1853.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE TRENTE-QUATRIÈME VOLUME.

LA BOISSIERE.

Sermons. . . . . *Col.* 9
Panégyriques. 737
Oraisons funèbres. 1009

LA PARISIÈRE.

Sermons. . . . . 103.
Exhortations. 1141
Discours. 1156
Panégyriques. 1182
Oraisons funèbres. 1223

BX
1756
.A2M5
1844
V. 34

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR J. DE LA BOISSIÈRE.

Boissière (Joseph de La Fontaine de La), prêtre de l'Oratoire, naquit à Dieppe en 1649 et mourut à Paris le 18 août 1732. On a de lui : *Sermons pour le carême, vêtures, professions religieuses et assemblées de charité;* Paris, Henry, 1730, 3 vol. in-12 ; *Les Sermons du R. P. de La Boissière pour les fêtes des saints;* Paris, Henry, 1731, 3 vol. in-12; le premier de ces trois volumes renferme les sermons pour les fêtes, le second les panégyriques des saints, plus, l'oraison funèbre de madame Molé, abbesse de Saint-Antoine des Champs ; et le troisième les principaux mystères de la religion.

Voici comment s'exprime sur cet orateur, d'après l'abbé Goujet, Antoine Albert, auteur du *Dictionnaire portatif des prédicateurs français* (Lyon, Bruyset-Ponthus, 1757, in-12) : « Ces sermons sont dignes d'estime, surtout par la beauté et la vivacité des images, par les pensées délicates et brillantes, par la peinture ingénieuse, mais fidèle de nos mœurs, par un style sententieux, enfin, par un langage clair, coulant et sublime, presque tout emprunté de l'Écriture. S'il était permis de rabaisser ces discours par quelque endroit, ce ne pourrait être que parce qu'il y a quelquefois un peu trop d'esprit et de fleurs. » On pourrait peut-être trouver un tel éloge exagéré; mais, quoi qu'il en soit, on peut citer encore aujourd'hui le P. Boissière comme un de ceux qui ont le plus honoré la chaire chrétienne de son époque. Son principal mérite était, selon nous, une modestie rare, car il n'avait consenti que sur les plus vives instances à faire revoir et à publier ses sermons, craignant que le lecteur n'eût plus pour lui la même indulgence que lorsqu'il les prononçait.

Le plus remarquable de ses sermons est celui de l'*Emploi du temps.*

Ses panégyriques sont en général éloignés de cette emphase trop fréquente que comporte ce genre de composition, et d'une sobriété qui laisse toujours à désirer; nous pensons qu'aujourd'hui encore ils peuvent être lus avec plaisir et contribuer à ouvrir la voie à d'autres panégyristes, bien que de nos jours la chaire ne retentisse plus autant qu'autrefois de ces éloges toujours pleins d'intérêt et d'édification, ce qui nous semble un regrettable symptôme, nous ne disons pas d'abaissement, mais de relâchement dans le zèle.

Nous devions à la mémoire de La Boissière de le reproduire en entier; nous pensons que les lecteurs de notre *Collection des orateurs sacrés* nous en remercieront.

SERMONS ET PANÉGYRIQUES

DU P. J. DE LA BOISSIÈRE.

SERMON Ier

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la mort.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

Vous n'êtes que poussière et vous retournerez en poussière.

Sitôt qu'Adam fut créé, Dieu, dit le texte sacré, lui envoya un sommeil : *Immisit Dominus Deus soporem in Adam.* Que veut dire ce mystère? Pourquoi, nouvellement sorti des mains du Créateur, le premier homme commence-t-il sa vie par un sommeil? Tertullien répond que Dieu en usa de la sorte pour représenter à l'homme la fragilité de son être; pour lui apprendre que sa vie n'était qu'un songe, une illusion, dès le commencement proche de sa fin; en un mot, pour lui apprendre à mourir : ce qu'il ne pouvait mieux faire qu'en le renvoyant d'abord à l'image si naturelle de la mort. De sorte, dit ce Père, qu'Adam, couché et étendu par terre dans ce mystérieux sommeil, prenait déjà le plan de sa sépulture. L'Église, mes frères, dans la formation de l'homme nouveau, de l'homme pénitent, use à peu près du même artifice; elle ne l'endort pas comme Adam, mais elle le mène à son tombeau : ou plutôt elle prend un peu de cendre, image de la poussière de ce tombeau, et la lui jette sur la tête pour le faire ressouvenir de sa dernière fin, et pour l'instruire par ce souvenir à se hâter de faire l'usage qu'il doit d'une vie si courte et si rapide, qui ne lui est donnée que par emprunt, et dont la mort est une con-

séquence nécessaire ; d'une vie, où par le passé l'homme n'est plus, par l'avenir il n'est pas encore, et par le présent en partie il est, en partie il n'est pas; d'une vie enfin, laquelle, quelque belle qu'elle puisse être, doit toujours se terminer aux horreurs de la mort et à la poussière du sépulcre.

Et, à dire vrai, l'Église sainte peut-elle nous envoyer à une école de sagesse plus utile? C'est dans ce lieu d'oubli que l'homme apprend à se connaître, c'est de ces ténèbres qu'il doit tirer ses lumières, c'est dans ces crânes desséchés qu'il doit puiser ses conseils; le silence des tombeaux lui parle, et les vers, quand il les appelle ses frères et ses sœurs, comme Job, deviennent les maîtres et les docteurs qui lui enseignent beaucoup mieux que les têtes les plus éclairées, à user des biens avec modération, à souffrir les maux avec patience, à juger de tout selon la vérité, à faire tout selon la loi.

Ah! si nous avions soin de descendre souvent dans les sépulcres, pour y entendre les grandes leçons que la vanité y donne à la vanité! si tous les jours nous nous promenions au milieu des ombres de la mort, comme le prophète! si, selon l'avis du Sage, nous nous souvenions souvent de notre dernière heure! si nous nous revêtions de la cendre comme d'un habit, à l'exemple d'Achab! si nous étions nourris de la cendre comme du pain, de même que David! si nous nous reposions sur la cendre comme dans un lit, de même que le roi de Ninive! le monde perdrait bientôt à notre égard la force de ses enchantements, nous humilierions notre esprit par la foi, nous mortifierions notre chair par l'esprit, nous fuirions le péché, nous embrasserions la pénitence, et nous nous mettrions en état, par une vie chrétienne, de ne pas craindre les maux à venir.

En effet, mes frères, rien de plus important que de faire pendant la vie une étude de la mort, d'y penser souvent et de s'y préparer toujours. Car, il y a une relation essentielle de la vie à la mort, et de la mort à la vie. C'est ce que j'ai dessein de vous montrer, si vous voulez bien m'entendre dans les deux propositions que je vais vous exposer. La première, que le grand secret pour bien vivre est de penser qu'on doit mourir; et la deuxième, que le grand secret pour bien mourir est de s'appliquer à bien vivre. La pensée de la mort contribue à la bonne vie; la bonne vie prépare à une heureuse mort : c'est tout mon sujet. Vous qui êtes plus avancés en âge, n'écoutez pas avec dégoût des instructions que vous avez tant de fois entendues, et que vous entendez peut-être aujourd'hui pour la dernière fois. Vous qui êtes plus jeunes, écoutez avec crainte des vérités qui vous regardent de si près, puisque vous pouvez mourir avant la fin du jour. Mais vous, Esprit-Saint et créateur des saintes pensées, parlez au cœur pendant que ma faible voix frappera les oreilles : enseignez vous-même ce peuple chéri, auquel vous m'avez envoyé; nous vous demandons vos lumières et vos grâces, par l'intercession de la plus pure des Vierges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le sage Jacob parlant à Joseph avant de mourir, ne crut pas qu'il fût inutile de le ramener aux pensées de la mort. Lorsque je revenais de Mésopotamie, disait le saint patriarche à son fils, je perdis Rachel qui mourut en chemin; c'était au printemps, à l'entrée d'Ephrata, et je l'enterrai sur le chemin. A quel propos Jacob mourant rapporte-t-il ainsi à Joseph la mort précipitée de Rachel sa mère. Il voulait l'instruire, et c'est comme s'il lui eût dit : N'allez pas, mon fils, séduit par les charmes de la grandeur et par la nouveauté de la jeunesse, vous promettre les longues années de votre père; pensez plutôt à la mort inopinée qui a enlevé votre mère lorsqu'elle était encore jeune; et que cette pensée vous empêche de goûter trop une vie qu'il faut être prêt à tout moment de quitter. Rachel est morte en chemin, *mortua est in ipso itinere;* la mort l'a surprise au milieu de sa course. Hélas! lorsque la vanité forme ses projets, la mort tend ses piéges, et nous commençons souvent avec de grandes provisions un voyage très-court. Elle est morte aussi dans le printemps, *erat quæ vernum tempus;* dans la fleur des années, pendant que la jeunesse brille sur votre front, il s'amasse dans votre tête une funeste humeur qui va tout d'un coup vous étouffer. Quelque jeune que l'on soit, on est toujours assez vieux pour mourir : elle est morte à l'entrée d'Ephrata qui signifie abondance, *juxta Ephrata.* Quand nous croyons aller nous reposer dans nos biens, c'est alors que notre âme nous est redemandée; et dans une félicité si passagère achetée par de grands travaux, il arrive toujours que nous avons fait une longue et rigoureuse veille pour célébrer une fête bien courte. Enfin, dit Jacob, je l'ai ensevelie sur le chemin : *Sepelivi eam juxta viam,* afin que le tombeau de Rachel morte avant le temps, fasse à tous les passants des leçons sur l'incertitude et la brièveté de la vie, et que dans leurs esprits émus de ces leçons salutaires, s'effacent toutes les images du monde et du vice.

Rien, en effet, mes frères, qui soit plus propre à nous instruire et à nous désabuser du siècle présent que de visiter les sépulcres, voir toutes choses avec les lumières des yeux mourants, ces lumières si pures et si saines, et nous annoncer au milieu de nos jours que nous sommes déjà aux portes de la mort. Il est vrai que nous regardons quelquefois ce dernier moment : mais comment le regardons-nous? En passant, nous regardons la mort dans la maison d'autrui, et elle est à notre porte; nous la regardons dans un terme éloigné, et nous la portons dans notre sein; nous la regardons avec l'orgueil des philosophes, avec la brutalité des soldats, avec le désespoir des païens.

Nous ne la considérons point avec des yeux chrétiens, pour opérer notre salut et

pour nous préparer au jugement de Dieu par une vie humble et pénitente. Or, mes frères, afin que le spectacle de la mort fasse sur nous cette impression et que nous trouvions dans la pensée du dernier jour, où nous sommes condamnés à mourir, le secret de bien vivre, il faut que nous envisagions la mort sous ces deux faces que vous devez bien remarquer : premièrement, comme une désolation prochaine ; et en second lieu, comme une désolation universelle.

La désolation est prochaine ; et je ne sais pourquoi nous nous plaisons si fort à nous tromper nous-mêmes dans une conviction et une certitude si grandes que nous avons, non-seulement de mourir, mais de mourir bientôt ; puisque, dans l'espace de la vie qui est déjà si courte, il n'est point de moment qui ne la puisse finir, il n'est point d'heure à laquelle la mort de plusieurs milliers d'hommes ne soit assignée par la juste sentence de Dieu, qui nous a caché notre dernier jour, dit saint Augustin, afin que nous craignissions tous les jours : *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies.* De sorte que celui qui ne fait qu'entrer dans la carrière de la vie, doit se croire aussi proche de sa fin que le vieillard qui est averti de mourir par le choc de tant d'années qui ont passé sur sa tête. Et cela vous paraîtra encore plus sensible, si vous considérez que l'homme, condamné à mourir avant que de naître, trouve la mort partout. La mort est dans le vase où se préparent les aliments nécessaires ; la mort est dans la coupe où il cherche la liqueur agréable ; la mort est dans le lait si doux que boit Sizara ; la mort est dans les présents si riches que reçoit Eglon ; la mort est dans la tresse blonde que nourrit Absalon ; la mort est dans la plaine, où elle attend la femme de Loth, que le feu a épargné dans la ville ; la mort est dans le fruit que l'homme mange, et dans l'insecte qui mange l'homme ; la mort est dans l'air qu'il respire et dans le lit où il repose ; la mort, dans ses maladies si fréquentes, lui fait sentir ses aiguillons ; et s'il est sage, la santé la plus forte ne lui cache point la rapidité du temps et le déclin de la vie ; la mort, dans les remèdes mêmes, lui verse ses poisons ; la mort est dans la faim qu'il souffre et dans les viandes qui le délivrent de la faim ; la mort est dans tous ses chemins ; la mort est toujours à sa porte. De manière que, bien loin d'être surpris du petit nombre de ses années, je regarde presque comme un miracle de ce que l'homme, avec les ressorts si fragiles qui le composent, au milieu des êtres si violents qui le heurtent, puisse subsister seulement quelques jours.

C'est donc sans raison, mes frères, que vous vous figurez l'espace qui est entre vous et la mort comme un espace long et certain, regardant le dernier moment dans un éloignement trompeur pour lui ôter cette idée si terrible, mais si salutaire d'une désolation prochaine. Car, dites-moi, n'en convenez-vous pas vous-mêmes quand il s'agit d'un intérêt temporel, vous plaignant de la brièveté de cette vie qui vous est si promptement ôtée, vous plaignant que les arbres que vous avez plantés subsistent plus longtemps que vous, et que la maison que vous avez bâtie demeure encore après vous, prévenant surtout dans vos contrats tous les inconvénients qui peuvent naître de la mort imprévue des autres, par mille clauses, par des précautions infinies. Mais cette vie que vous trouvez trop courte pour exécuter vos desseins et pour jouir des objets sensibles qui vous plaisent, quand il s'agit de l'affaire du salut, vous lui donnez une étendue qui n'a point de bornes. Et d'ailleurs quand vous seriez assurés de vivre un siècle entier, comme il n'y a point de proportion entre les milliers d'années et les années éternelles, à quelque âge que vous soyez, vous devez toujours vous regarder dans une situation qui ne met aucun intervalle sensible entre vous et la poussière de la mort ; vous ne devez point perdre de vue le sépulcre où vous descendez à chaque pas, et dans la santé la plus belle, dans la jeunesse la plus florissante. Considérant dans le miroir de la mort toute la gloire de la chair comme une herbe qui se fane aux rayons du même soleil qui la fait naître, bien loin de conclure, comme vous faites, qu'il n'est pas encore temps de penser à la mort, vous devez conclure, au contraire, qu'il n'est plus temps de penser au monde, et qu'il l'est toujours de s'appliquer à une vie sérieuse et chrétienne.

O homme ! qui que tu sois, il n'est donc pas nécessaire que les morts, par une résurrection miraculeuse, sortent de leurs tombeaux pour t'annoncer tes devoirs ; tu n'as qu'à y entrer toi-même par des réflexions fréquentes, considérer le lieu qui est déjà ouvert pour engloutir ce corps dont tu fais ton idole ; prendre sur ces tas d'ossements secs, et dans cette humiliante pourriture, des conseils secrets contre toi-même, conseils que tes meilleurs amis n'oseraient te donner ; apprendre là à ne plus penser avec orgueil, à ne plus marcher avec faste, à finir tes outrages et tes vengeances, tes intempérances et tes injustices, et enfin, à mépriser tout ce qui périt : tous les biens du monde mis dans les balances de la mort, peuvent-ils peser la moindre chose ? O homme ! depuis longtemps la sentence de ta mort est prononcée par celui-là même qui a déterminé le nombre de tes jours, et qui a marqué le genre de ton supplice ; et chaque jour elle s'exécute sur quelque partie de ton corps qui périt, sur quelques-uns de tes sens qui s'affaiblissent. Le prisonnier à qui l'arrêt de mort est annoncé, ne forme plus d'ambitieux projets, il ne goûte plus aucun plaisir ; insensible aux folles joies, indifférent aux objets agréables, il marche vers le lieu de son supplice, et il ne regarde que la mort.

La mort, qui partage avec toi ce jour,

dont une partie est déjà en sa puissance, et qui, dans le décret irrévocable de Dieu, ne saurait être retardée seulement d'un instant ni par tout l'art des médecins, ni par toute la vertu des remèdes, et bien moins encore par tes richesses que tu as peut-être dévorées avec injustice, que tu vomiras bientôt avec violence et qui vont passer à d'autres hommes, lesquels passeront aussi comme toi ; ni par des dignités dont le charme puissant t'a fait oublier l'humiliation si prochaine du tombeau, et que tes ennemis ou tes envieux vont posséder ; ni par le nom ancien dont tu te pares, et qu'on ne lira plus que dans une triste épitaphe ; ni par tes superbes édifices dont tu seras forcé de sortir avant qu'ils soient achevés, pour aller habiter dans la demeure affreuse des morts ; ni par les agréments du premier âge, qui cache sous la figure la plus éclatante et la plus animée, une suite d'horreur et de mort.

Désolation que nous devons tous regarder comme prochaine, si nous voulons nous rendre utiles les pensées de la mort ; mais désolation que nous devons, en second lieu, considérer comme universelle. Car, chers auditeurs, et ne perdez pas, je vous prie, des vérités si touchantes, il y a une autre illusion qui, pour éluder dans la vue de notre dernière fin le moyen efficace du salut que Dieu nous présente, nous la fait considérer comme une simple cessation de sentiments, sans y joindre tout ce que peut produire de douleurs la privation générale de tous les objets auxquels notre âme était attachée, notre âme dont les sentiments seront infiniment plus vifs, quand elle sera dégagée de la chair.

Désolation universelle : ici-bas, chrétiens, les maux sont partagés; il reste encore à l'homme le plus misérable le ciel, la terre, l'air, la lumière ; il n'est point accablé de tous les maux, et ses maux ne sauraient être durables. Il possède toujours ou dans l'effet, ou dans l'espérance, quelque chose sur quoi il peut se reposer. Tous les objets ne manquent pas à ses sens ; la vanité même qui le trompe le dédommage ; la passion qui est le tourment de son cœur fait encore à son esprit une illusion agréable ; son imagination lui forme encore sur son triste fumier des songes doux et tranquilles ; il trouve encore un samaritain qui verse de l'huile dans ses plaies ; il trouve quelqu'un qui écoute au moins ses plaintes et qui soulage sa douleur en recevant ses larmes.

Il n'en est pas ainsi dans la distribution fatale qui va se faire, où votre chair qui n'est que terre va retourner en terre, et où votre esprit retournera vers Dieu pour subir son jugement. Dans ce moment donc qui est si proche, arraché par une main puissante de cette région terrestre où vous voudriez vous fixer, pour être jeté dans la prison affreuse du tombeau ; où la mort va tirer sur vous ses barres et ses verrous, que toute la puissance des hommes et des anges ne saurait rompre ; vous allez entrer dans un état éternel, et votre désolation sera universelle.

Plus rien sur quoi vos sens, ni votre imagination, ni vos passions puissent se reposer. Plus d'objets agréables qui amusaient vos sens, plus d'espérances fausses qui séduisaient votre imagination ; tous les appuis manquent tout d'un coup à vos passions ; tous vos amis, tous vos parents, tous les hommes, les biens temporels, les divertissements du monde, les jeux, les repas, les sociétés, les consolations, l'approbation et la vie même qui était le fondement de tous ces biens, tout cela vous fuit d'une fuite éternelle. Un délaissement général ne vous laisse plus voir ni soutien sur la terre ni protection dans le ciel ; le monde entier s'écroule sous vos pieds, toute la nature vous quitte et vous laisse seul devant le tribunal formidable de votre Dieu qui vous avait cherché, que vous avez fui, et qui dans sa juste colère vous repousse et vous livre à tous les maux que le péché mérite ; noyés dans une mer de calamités qui n'auront point de fin, et sur qui les démons même qui voudraient vous en ôter la crainte, font entendre leurs tristes rugissements.

Désolation universelle, où le pécheur qui s'est éloigné de son Dieu, source de la vie et des biens véritables, est enivré de la coupe amère des afflictions et des opprobres, dont une seule goutte suffirait ici pour remplir les cœurs d'une angoisse mortelle. O enfants des hommes ! c'est sous cette idée que vous devez envisager la mort ; et si la religion, qui s'altère tous les jours par les cupidités humaines, conserve encore assez de force pour retracer dans votre esprit une image fidèle de ce jour de ténèbres et d'horreur, non-seulement vous y verrez décroître et se réduire au néant tous les plaisirs, toute la gloire, tous les biens du siècle, mais vous y découvrirez encore les commencements des douleurs éternelles, et par conséquent le monde perdant à vos yeux cette forme agréable que la convoitise lui donne, toute la félicité temporelle ne vous paraîtra plus que comme un peloton de neige que vous serrez avec une main échauffée, qui s'écoule aussitôt, qui périt et qui vous salit. La vie que le monde estime la plus belle et la plus heureuse, ne se présentera plus à votre esprit que comme la triste condition d'un homme réduit à avaler sans cesse dans le petit nombre de ses jours, des poisons cruels dont les entrailles ne cesseront point d'être déchirées pendant tous les siècles.

Mais puisque c'est dans ce point de vue que se découvrent toutes les erreurs et tous les tourments de la vanité humaine, pourquoi n'allons-nous pas souvent étudier dans la maison de la douleur et dans les lieux destinés à notre sépulture des leçons si nécessaires à la réforme de notre vie, si utiles pour nous préserver du dernier malheur ? Puisque la distance est si petite entre notre gloire et notre pourriture, entre nos délices et nos tourments, menacés d'entrer peut-être dès aujourd'hui dans cet état de douleur fixe et invariable, où doit nous mettre l'instant

de la mort si décisif de notre bonheur ou de notre malheur éternel, pourquoi ne prévenons-nous pas ces moments terribles ? et quelle est notre stupidité de prévoir tout, hormis la désolation si prochaine ; de craindre tout, hormis la désolation si universelle ? Pourquoi avançant toujours vers notre fin, et plus mourants que vivants, lorsqu'on taille déjà la pierre qui doit couvrir nos cendres ; pendant que nous voyons à toute heure des milliers d'hommes tomber à notre droite et à notre gauche, autant de messages qui nous annoncent le moment fatal ; pendant qu'une main cachée prépare au dehors une lourde pierre pour nous écraser comme Abimélech, et que nous portons sur nous comme Urie dans une source d'infirmités des lettres de mort ? pourquoi bien loin de ménager les minutes de la vie qui nous restent pour être délivrés dans le jour mauvais, faisons-nous sans cesse un effort par une vie plus commode pour ne pas mourir, et par une vie plus dissipée pour ne pas penser à mourir ? Pourquoi Saül dort-il encore pendant que l'ennemi lui enlève déjà un pan de sa robe ? Pourquoi, mes chers frères, environnés des filets de la mort, en éloignez-vous toujours la pensée salutaire ? Cueillant si âprement des biens dont la confiscation totale est certainement assignée à une heure de ce petit nombre de jours, que vous distribue celui qui tient les clefs de la vie et de la mort, conservant avec tant de soins et souvent aux dépens de la conscience, ce vase d'argile qui va être brisé dans un moment ; toujours surpris de la mort qui vous enlève au milieu de vos haines amères, ou de vos affections insensées.

Faites mieux, chrétiens, chaque jour célébrez pendant quelques moments les cérémonies de vos funérailles ; dites souvent : le Seigneur est proche, voici le jour de la colère : et quel sera le fruit de ces saintes réflexions ? On ne meurt que parce que l'on a péché, et il suffirait pour bien vivre et pour ne plus pécher de penser que l'on doit mourir. Dites-le aux autres, dites-le à vous-mêmes. Dans les jours de votre vanité, regardez-vous placés sur le penchant de cet abîme affreux où tombe à tout moment le riche avec le pauvre, où la colonne de cèdre n'est plus distinguée du sarment inutile, où les héros sont dégradés, les nobles avilis, les robustes consumés, et où les Césars mêmes ne sont plus qu'un peu de mauvaise odeur enfermée sous le marbre. Dans l'heure de la tentation, ne regardez pas Jésabel, lorsque, sortant des mains de la vanité, elle se montre à la fenêtre ; regardez-la plutôt précipitée dans la boue, foulée aux pieds des chevaux et mangée par les chiens. Considérez dans le tombeau celle à qui vous voulez ériger des autels, dans le tombeau où pas un de ces idolâtres passionnés ne voudrait la suivre. Dans cette grande ville où le vice cache mieux ses intrigues, où le monde autorisé par le nombre de ses complices, croit mieux justifier ses divertissements, n'écoutez que la triste voix du prophète qui, au lieu de vous tromper par des discours et par des prédictions agréables, ne vous parlera que de votre dernière heure, après quoi l'on ne parlera plus de vous, on ne pensera plus à vous, vous ne serez plus qu'un objet d'horreur pour tous ceux à qui vous plaisiez ou à qui vous vouliez plaire.

Que vous dirai-je davantage, mes chers frères, allez plutôt à la maison du deuil qu'à celle des plaisirs, comme vous l'ordonne le Sage. Quittez quelquefois la table et les festins, comme Tobie, pour aller voir vos frères morts ; passez souvent de vos appartements si riants dans les sombres cimetières, et menez-y vos enfants. C'est là qu'autrefois on menait le simple catéchumène pour lui donner dans la région de la mort les premières leçons de la vie chrétienne ; c'est dans ces demeures des morts que se formaient nos premiers martyrs ; c'est là que chaque fidèle s'instruisait au christianisme, apprenant le commencement de la sagesse dans ces lieux où il voyait la fin de toutes choses, la fin de toute chair, la fin du pécheur et du péché, la fin de l'homme et de sa vanité, la fin du monde et de ses convoitises.

Vous l'y apprendrez de même, chers auditeurs ; mais pour cela soyez fidèles à cette pratique, représentez-vous quelquefois l'onction sainte des mourants, qui sera répandue sur votre chair presque morte, le ministre sacré qui redoublera sa voix, sa conscience émue qui multipliera ses remords, le lion infernal qui demandera sa proie, la main froide de la mort qui vous saisira et qui renversera ce tabernacle de poussière, l'ange exterminateur qui n'épargnera ni votre force ni votre jeunesse, la terre qui ouvrira ses abîmes, le ciel qui fera éclater ses jugements, le Dieu juste et éternel qui n'écoutera plus les gémissements d'une pénitence trop tardive. Ainsi pensant à mourir, vous apprendrez à bien vivre, c'est ma première proposition ; ainsi la bonne vie vous préparera à une heureuse mort, c'est ma seconde proposition qui achèvera ce discours.

SECOND POINT.

On ne meurt plus dans le ciel : *Mors non erit ultra.* On meurt toujours en enfer : *Mors depascet eos.* On meurt une seule fois sur la terre : *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* Mais pour bien mourir une seule fois, il faut mourir plusieurs fois à soi-même, dit saint Augustin ; pour bien mourir il faut bien vivre. Vous en serez convaincus, mes frères, si je vous montre par la règle des contraires, que la mauvaise vie est ordinairement suivie d'une méchante mort. Non, il ne faut pas que ceux qui vivent mal se flattent de bien mourir et qu'ils espèrent une subite conversion à la mort. Car premièrement, ils n'auront pas le temps de faire pénitence ; en second lieu, ils n'auront pas la grâce de se convertir et de faire une pénitence sincère ; et, par conséquent, cette espérance leur est ôtée de bien mourir.

Ils n'auront pas le temps de faire pénitence. C'est ma première réflexion, qui demande toutes les vôtres. Il y a mille portes ouvertes pour sortir du monde, et l'iniquité se multipliant, en ouvre tous les jours de nouvelles. Plus de la moitié des hommes descendent en un moment dans le tombeau; et leurs jours sont retranchés par les maladies violentes qui les étouffent tout d'un coup, ou par quelque coup sanglant et tragique qui les surprend même quelquefois dans la chaleur du crime. Et quel droit avez-vous de vous promettre une mort plus heureuse? Qui vous a révélé que vous mourrez plus tranquillement dans votre lit? Avez-vous une caution contre les surprises de la mort ou contre tous les événements si communs à notre condition mortelle? La mort même à laquelle vous devez le plus vous attendre est une mort imprévue, une mort précipitée. O mon Dieu, vous l'avez dit, et votre parole ne saurait être fausse; si nous apercevions dès à présent un de vos anges que vous envoyez pour moissonner la terre, qui amasseront, qui enlèveront tous ceux qui commettent l'iniquité, qui les jetteront dans la fournaise d'un feu éternel, nous en serions troublés, et notre imagination n'éloignant plus le terme de notre vie, nous verrions déjà dans la fin du temps, la fin de votre miséricorde. Mais vous-même l'avez dit, Seigneur; et vous nous en assurez tous les jours dans votre Evangile, qu'il n'est point d'heure où ce jugement ne s'exécute; que vous viendrez au milieu de la nuit comme un voleur; que vous viendrez comme un maître, que ses serviteurs négligents n'attendent pas; que vous viendrez comme un époux à l'heure que tout le monde sera endormi, surprenant et impénétrable dans vos démarches, lorsque nous y penserons le moins, assoupis dans une vie sensuelle ou inutile, distraits par nos affaires ou charmés par nos espérances; c'est alors que nous bannissant de notre terre, vous viendrez nous traîner à votre Tribunal.

Sera-ce donc aujourd'hui, chrétiens, que vous y serez traînés, à ce tribunal redoutable, ou sera-ce demain? Votre mort sera-t-elle naturelle comme celle d'Adam, ou violente comme celle d'Abel, ou lente comme celle d'Aza, ou honteuse comme celle d'Aman, ou désespérée comme celle de Saül? Sera-ce une subite apoplexie qui détruira votre maison avec votre vie? Ou sera-ce l'humeur plus lente d'une hydropisie qui vous consumera peu à peu? Vous n'en savez rien. Sera-ce dans votre maison, et entre les bras de vos parents que vous expirerez? ou bien sera-ce dans une terre étrangère et parmi les inconnus? Sera-ce par le poison ou par l'épée, par l'eau ou par le feu, que vous finirez votre vie? Sera-ce dans votre vieillesse, et vos cheveux blancs descendront-ils en paix dans le sépulcre? ou sera-ce dans votre jeunesse que vous serez frappés de la mort comme les premiers-nés d'Egypte? Sera-ce dans le temps de votre vanité comme le superbe Agrippa? Parmi les joies de la table, comme le sensuel Balthazar? Après un crime, comme l'impudique Ammon? Dans le crime même, comme l'Israélite fornicateur? Dans les ruines de votre maison, comme les enfants de Job? Dans l'abondance de vos grains, comme le riche de l'Evangile? Parmi les noces, les repas et les jeux, comme au temps de Noé, tous les habitants de la terre? Vous n'en savez rien. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que la mort venant fondre sur vous par des routes inconnues vous surprendra; et si vous n'avez pas bien vécu, vous n'aurez pas le temps pour bien mourir, de faire pénitence : vous n'aurez pas le temps, quand les eaux du déluge commenceront à croître, de vous bâtir une arche : vous n'aurez pas le temps, quand l'enfer s'ouvrira sous vos pieds, de fuir sur la montagne : vous n'aurez pas le temps, quand la nuit sera venue, de travailler à votre salut.

Mais je veux bien supposer que votre mort ne sera pas du nombre de ces morts si violentes et si subites; vous mourrez plus heureusement dans votre nid, comme parle Job, et vous ne mourrez qu'après avoir multiplié vos jours comme le palmier. Mais si votre vie n'a pas été chrétienne, votre mort en sera-t-elle plus sainte? Dites-moi, de grâce, dans la plupart des maladies conserve-t-on la liberté d'esprit nécessaire pour mettre ordre à sa conscience? Quels égarements et quels troubles dans l'âme alors incertaine et agitée entre le passé qu'elle ne peut plus réparer, et l'avenir qu'elle doit craindre, qui voit trop les périls ou qui ne les voit pas assez, qui craint trop la mort ou qui ne la craint pas assez, qui espère trop le salut ou qui ne l'espère pas assez?

Cependant l'art des guérisons devient impuissant, le prophète ne vous fait plus entendre que des réponses de mort; le soleil ne rétrogradera point pour prolonger vos jours; la lumière se retire de vos yeux, voici votre dernière heure qui sonne, vous allez finir votre vie, et vous n'avez pas encore commencé votre pénitence. Je sais, mes frères, qu'il s'en trouve plusieurs qui après une vie mondaine, dès qu'ils sont menacés de la mort, paraissent prendre des mesures assez sages pour mourir chrétiennement; ils donnent même quelques signes de pénitence, mais pénitence souvent fausse, pénitence dont on ne voit point les effets, pénitence, dit saint Augustin, aussi mourante que ceux qui la font. De sorte que s'ils n'ont pas le temps de faire pénitence, ils n'ont pas plus la grâce de faire une pénitence sincère : c'est ma seconde réflexion. Car, je vous demande, et vous avez grand intérêt d'être ici appliqués, qu'est-ce que c'est qu'une vraie conversion, une sincère pénitence? C'est, dit le même Augustin et tous les saints docteurs avec lui, un changement, un renouvellement du cœur qui n'aime plus ni le monde, ni le péché, ni soi-même, et qui se tourne entièrement vers Dieu et vers les biens célestes, à qui l'ordre et la justice demandent qu'il s'attache préférablement à tout, *pœnitentiam*

certam non facit nisi odium peccati et amor Dei. Or est-il facile de changer ainsi tout d'un coup d'inclinations et de pensées? Est-il facile d'aimer si promptement, si souverainement tout ce que l'on haïssait, et de haïr tout ce que l'on aimait? Est-il facile de diminuer les mauvaises habitudes et de planter les vertus chrétiennes, de détruire la cupidité et d'établir la charité, surtout dans un temps où l'âme ne s'occupant que de son corps réveille toute son activité pour ne pas quitter cette habitation terrestre? Est-il facile encore une fois de réparer toutes ses injustices, d'expier tous ses péchés et de tourner tous ses désirs vers le ciel, au milieu des soupirs et des cris d'une tendre famille, et après avoir vécu sur la terre comme si on n'avait point eu une plus grande affaire que d'y soutenir sa condition, d'y établir sa famille, d'y conserver sa santé, se vêtir, jouer, se nourrir, gagner, calculer, vendre, acheter, sans aucun goût pour la vie chrétienne, avec des sentiments où la religion n'a point eu de part, ou du moins a eu la plus petite part ? En un mot, chrétiens mes frères, et s'il vous reste encore quelque désir de votre salut, écoutez-moi; est-il facile de pratiquer l'Evangile lorsqu'à peine on est capable de dicter un testament, et de devenir chrétien et pénitent, lorsque l'on n'est presque plus homme, ni raisonnable?

Non, le cœur de l'homme ne se change pas en un moment, et vous devez savoir que la grâce aussi bien que la nature ne forme ses ouvrages que par succession de temps; en sorte que si le chrétien, selon les saintes Ecritures, est une lumière et un jour, il faut que ce jour ait son aurore, son matin, et qu'il croisse insensiblement jusqu'à son midi; si c'est un édifice, il faut que cet édifice commence par ses fondements et qu'il s'élève peu à peu jusques à son comble; si c'est un enfant de Dieu, il ne saurait arriver si rapidement à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ; si c'est une image de cet homme céleste, il faut des coups de pinceau réitérés et des couleurs ajoutées à d'autres couleurs pour achever cette noble image. Dieu pourrait en un moment consommer un si grand ouvrage; mais c'est un miracle qu'il n'opère que très-rarement à la mort, et dont nous ne voyons pendant plus de quatre mille ans qu'un exemple unique dans tout le texte sacré à l'égard du larron pénitent. Encore était-ce au jour des grandes miséricordes du Seigneur ; et c'était un homme qui n'avait ni vu l'Evangile, ni profané le baptême. Or, dans l'affaire de l'éternité, se reposer sur le miracle le plus singulier et risquer tout contre la règle générale : avouez, chrétiens, que c'est le plus grand et le plus déplorable des égarements, c'est l'endurcissement, c'est l'impénitence même. J'insiste et j'ose même avancer que celui qui a passé ses jours dans la négligence de son salut, ou dont la vie a été partagée entre les passions du monde et les dévotions du temple, loin de s'attendre à des grâces extraordinaires de conversion, n'est pas même en droit d'espérer les grâces les plus ordinaires. Comprenez bien ceci ; Dieu, selon la remarque du grand Augustin, a bien promis au pécheur le pardon de ses fautes s'il se convertissait ; mais il ne lui a pas promis la grâce de la conversion. Et comment la lui aurait-il promise? puisqu'au contraire il le menace dans les livres saints, que s'il remet toujours sa conversion au lendemain, il viendra avec tout le poids de sa colère au jour de la vengeance pour le perdre sans ressource : *Non tardes converti ad Dominum, neque differas de die in diem : subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet.* (*Eccli.*, V.), puisqu'il déclare à ceux qui n'ont point écouté sa Loi pendant leur vie, qu'il n'écoutera pas leur prière à l'heure de leur mort, et qu'il ne répondra à leurs gémissements que par la moquerie : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo ;* puisqu'il marque si positivement qu'ils le chercheront alors, qu'ils ne le trouveront pas et qu'ils mourront dans leur péché : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini.*

La grâce leur sera donc refusée aussi bien que le temps. Le jour de la mort n'est point un jour de miséricorde et de grâce. Ce jour était, mes frères, quand on vous lisait Moïse et les prophètes dans les églises, et que vous pouviez encore marcher à la lumière de l'Évangile ; ce jour était lorsqu'apprenant de la vérité éternelle, qu'un ennemi puissant et redoutable s'avançait contre vous, vous pouviez encore consulter dans votre cœur assis et à loisir, et avoir soin, lorsque cet adversaire était loin de vous, de lui envoyer demander la paix. C'est-à-dire que lorsque le Seigneur votre Dieu n'était pas encore si proche de vous dans son jugement, vous pouviez lui envoyer alors vos larmes et vos jeûnes pour ambassadeurs, vos tristes repentances et vos œuvres charitables. Mais voici le jour de la vengeance, le roi terrible va paraître avec sa puissance et sa justice, et votre confiance est bien folle, si vous vous flattez, comme tant de pécheurs, que vous effacerez sans peine avec une grâce subite de contrition toutes les transgressions d'une vie ou indignement ou inutilement employée ; si vous vous figurez que l'Esprit-Saint que vous avez tant de fois éteint par vos passions, que vous avez contristé par vos faiblesses, à qui vous avez résisté par votre impénitence, sera toujours prêt à descendre sur vous ; si vous vous promettez à la mort une miséricorde singulière, une grâce choisie, un don, lequel n'est pas dû au juste même. Comptons sur la libéralité de Dieu ; mais cette libéralité de Dieu, dit Tertullien, a ses droits et ses règles ; et vous êtes un genre d'hommes bien extraordinaire, si vous en faites le fondement de vos crimes, si vous l'assujettissez à vos convoitises, et si vous devenez plus hardis à violer sa loi parce qu'il est bon et libéral à répandre sa

grâce : *Quod genus hominum qui liberalitatem Dei faciunt servitutem.*

Cependant, mes frères, les sacrements vous sont accordés, et vous finirez peut-être une vie païenne par les signes d'une mort assez chrétienne. Et voilà ce qui vous console, pécheur impénitent, ou plutôt voilà ce qui vous trompe. Que n'ai-je le temps de combattre une erreur si commune, si grossière, mais une erreur si pernicieuse ! Il est vrai que plusieurs reçoivent les sacrements ; mais comment les reçoivent-ils ? Les uns par un effet de la bienséance ou de la coutume, qui veut que l'on meure avec les cérémonies de sa religion. Les autres, qui attendrissent les assistants par leurs sentiments si dévots, le font quelquefois sans discernement, sans réflexion, de manière que s'ils en reviennent, ils avouent que tout cela s'est passé en eux machinalement, dans une absence d'esprit et sans y avoir eu aucune part. Dans la plupart, c'est un amour-propre qui s'agite à la vue de ces terribles moments; tout au plus c'est une crainte qui pourrait disposer à la justification, mais qui ne saurait être la justification même : la crainte de la peine est bonne, mais ceux qui n'ont que cette crainte ne sont pas bons. C'est un mouvement de la nature qui s'ébranle et qui cherche un asile contre les derniers supplices. C'est une tristesse et un regret de ne plus vivre, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu. On ne meurt pas sans confession, mais on meurt sans pénitence. C'est un Antiochus réprouvé qui répand des larmes et qui envoie des présents à Jérusalem. C'est un Judas malheureux, qui cherche les pontifes et qui restitue les deniers. C'est un Achab abattu par la crainte et couvert de la cendre, qui, au milieu de ses tendres soupirs, a toujours un cœur de pierre. C'est un Joab qui va embrasser la corne de l'autel, pour s'échapper à la colère de celui qui est plus que Salomon ; mais la sainteté de l'autel ne le garantira point de la fureur du roi de justice. C'est un Juif épouvanté qui se sauve dans le tabernacle et que le tabernacle ne sauve point. Aussi devez-vous savoir que l'Église ancienne tenait toutes ces conversions de mourants pour des conversions si suspectes, si incertaines, si équivoques, si fausses, qu'elle remettait en pénitence, quand ils recouvraient la santé, ceux qu'elle avait réconciliés en cet état, comme s'ils n'avaient pas reçu, avec l'absolution du prêtre, la grâce de la réconciliation.

Concluons, chers auditeurs, de tout ce que j'ai dit (et qu'il ne soit pas dit que vous receviez en vain ces vérités, dont la terreur salutaire a formé tant de pénitents et de justes); concluons que rien n'est plus constant que cette parole du prophète, que la mort des pécheurs est très-méchante, *mors peccatorum pessima*, et que celui qui n'a pas bien vécu, n'a plus ni le temps ni la grâce de bien mourir. En vain me le montrez-vous mourant sous un pieux amas de choses sacrées, collé à une croix et répétant comme un fidèle écho les actes de religion qu'un confesseur zélé lui suggère ; remèdes autrefois salutaires et maintenant inutiles, vous n'empêcherez pas le pécheur de finir par une méchante mort ; et quoique le monde, pour se soulager dans ses corruptions, canonise comme une fin chrétienne le trépas de celui dont il a tant de fois censuré la vie, quoiqu'il l'appelle une bonne mort, pour avoir droit de prendre dans ce modèle d'iniquités des motifs d'espérance ; néanmoins, mes frères, n'écoutez que la vérité éternelle qui la déclare très-méchante, *mors peccatorum pessima.*

Grand Dieu ! faites que nous mourions non de cette méchante mort des pécheurs, mais de la mort précieuse des justes. Cette précieuse mort sera votre partage, chrétiens, si, entraînés à chaque pas dans cette voie universelle qui conduit au sépulcre, le dernier instant de votre vie est tellement présent à vos pensées, que vous vous y prépariez sans cesse par vos œuvres, et que le jour du Seigneur, qui est si proche, ne vous trouve pas sans les sages provisions de la manne. Mais vous dites que les pensées de la mort vous alarment trop. Mes chers frères, dites plutôt que votre grand mal est de n'en être point assez alarmés. La mort vous effraye ; et, par conséquent, que ne devriez-vous pas faire pour vous adoucir cet instant si terrible ? que ne devriez-vous pas donner pour acheter les douces espérances du juste en mourant ? L'idée de la mort vous alarme ; et c'est pour cela qu'ingénieux à vous en imposer à vous-même, vous cherchez la vie tumultueuse ou dissipée qui en écarte les réflexions; ou si vous pensez quelquefois à la mort, vous ne vous préparez jamais à mourir. Si vous allez quelquefois vous attendrir sur le tombeau de votre ami, vous ne cessez pas d'outrager ou de dépouiller votre frère. Si vous vous plaignez que la vie est trop courte, vous ne travaillez pas à la rendre plus chaste, plus laborieuse, plus chrétienne. Si la terreur du dernier jour vous saisit, vous ne priez pas plus souvent pour détourner par l'ardeur de vos oraisons celle des jugements divins ; vous ne faites pas une aumône plus abondante pour éteindre la flamme éternelle; vous ne serez peut-être pas plus fidèles cette année que les autres à expier vos prévarications par les abstinences que l'Église vous annonce.

Peuple fidèle qui, en vous prosternant ici pour demander la cendre, êtes venu recevoir avec le présage de la mort le signe de la pénitence, et qui n'avez point perdu le goût de la sainte parole, ménagez ces jours favorables, que Dieu vous accorde pour vous préparer au dernier moment : hâtez-vous de chercher la voie de l'Évangile, et non-seulement de la chercher, mais d'y entrer; non seulement d'y entrer, mais d'y marcher; non-seulement d'y marcher, mais d'y persévérer jusqu'à la dernière heure. Si vous pensez déjà comme vous penserez en mourant, si vous vivez

Comme vous souhaiterez alors d'avoir vécu, c'est un infaillible moyen de faire de votre mort un passage à la vie et à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE PREMIER JEUDI DE CARÊME.

La conduite du monde condamnée par celle du centenier.

Accessit ad eum centurio rogans eum et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus et male torquetur. (*Matth.*, VIII.)

Un centenier vint trouver Jésus et lui fit ce te prière : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison et il est extrêmement tourmenté.

Voici, mes frères, dès le commencement de notre carrière de grands exemples qui nous sont proposés; un païen plein de foi, un soldat abondant en charité. Avec quelle foi le centenier regarde-t-il le Fils de Dieu? quelle haute idée et quels grands sentiments n'a-t-il pas de sa puissance? Il pense déjà comme les prophètes; il parle comme les parfaits; il adore Jésus-Christ comme le maître de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie; il considère tous les êtres créés qui se remuent selon ses décrets éternels, et la chaîne perpétuelle et invariable de l'obéissance qui lie les créatures les plus insensibles au son de ses paroles : *Dico huic : Vade, et vadit... tantum dic verbo.* Rempli de cette foi qui n'est ni froide, ni stérile, vous voyez le centenier dévot s'approcher de Jésus-Christ avec confiance, s'abaisser devant lui avec humilité, et le prier avec ferveur, *accessit ad eum rogans.* Le Seigneur qui n'admira jamais ni l'or ni l'argent, ni les ouvrages curieux de la science et de l'industrie humaine, qui censura même les disciples grossiers, lorsqu'ils admiraient la magnificence du temple, le Seigneur, dis-je, admira dans cet étranger une foi si animée : *Audiens Jesus miratus est.*

Mais la charité du centenier n'est pas moins surprenante que sa foi. Un homme d'une profession de gens dont le cœur se sent quelquefois de la dureté du fer et des armes qu'ils manient, cet homme plein d'humanité et de tendresse pour son serviteur malade, va chercher le Fils de Dieu, pour le prier d'opérer une guérison aussi facile à son art tout-puissant, qu'elle l'est peu à la faible industrie des hommes : *Domine, puer meus jacet in domo paralyticus.*

L'indévotion, la tiédeur, l'inapplication aux exercices de la religion sont le partage de la plupart de ceux qui vivent dans le siècle et dans les conditions tumultueuses, dépourvus de la foi qui donnerait au Père céleste de vrais adorateurs et des serviteurs fervents, si elle était vive comme dans notre centenier, lequel offrait à Jésus-Christ une prière si ardente : *Accessit ad eum rogans.*

Quelle dureté aussi dans plusieurs maîtres pour leurs serviteurs, et quelle indifférence pour le prochain dans toutes les conditions, surtout au siècle dans lequel nous vivons, où chacun insensible aux besoins des autres renferme en soi-même toutes ses tendresses. Et, au contraire, quel empressement et quel zèle dans le centenier pour secourir son serviteur! *Domine, puer meus jacet in domo paralyticus.*

Je regarderai dans cet officier de guerre sa charité envers le prochain et sa religion envers Dieu. J'opposerai sa tendresse à l'indifférence, et sa ferveur aux indévotions du monde. Vous verrez donc, mes frères, dans la première partie de ce discours tout le crime de l'indifférence et de la dureté; vous verrez dans la seconde partie tout le crime de la tiédeur et de l'indévotion. Le monde dur et indifférent condamné par le centenier tendre et charitable, c'est ma première proposition : Le monde tiède et indévot, condamné par le centenier dévot et fidèle, seconde proposition : adorons l'Esprit-Saint auteur de tous les dons, et demandons ses lumières par l'intercession de Marie.

PREMIER POINT.

Le Seigneur notre Dieu est venu répandre un feu sur la terre : c'est le feu de la charité. Ne nous flattons pas des lumières de notre foi, quelque éclatantes qu'elles soient, si elles sont séparées de la charité. La foi qui sauve le centenier est une foi agissante, féconde en œuvres, opérant par l'amour. Dieu est appelé charité, *Deus charitas est.* Et il n'y a que la charité qui le trouve : invisible dans son essence, inaccessible dans sa grandeur, il n'est visible que dans le prochain, il n'est accessible qu'à la charité; de sorte que nous ne nous approchons de Dieu qu'autant que par une sainte dilection, nous penchons vers nos frères; et d'ailleurs n'est-il pas constant que Dieu que nous sommes obligés d'aimer nous commande aussi d'aimer le prochain? ces deux préceptes sont parallèles, et qui aime Dieu, aime tout ce qu'il commande. Disons enfin que la charité est la vie de l'âme, et la mesure de la religion. Sans elle la foi n'est point récompensée, la prière n'est point écoutée, les sacrifices ne sont point reçus.

Mais hélas, Seigneur! quand vous viendrez dans la fin des siècles sur la terre pour juger le monde, y trouverez-vous un peu de charité? Déjà la plupart des serviteurs sont malades de paralysie et de langueur dans la maison de leur maître depuis longtemps; plusieurs membres dans le corps de l'Eglise ne sont plus animés de la même ardeur, qui échauffait le premier christianisme. Quelle vivacité dans le monde pour ses propres intérêts; et quelle indolence pour les intérêts des autres! O monde dur! monde indifférent! voici ta condamnation dans le tendre et charitable centenier. Je ne m'étonnerais pas de le voir comme le prince de la Synagogue prosterné aux pieds du Fils de Dieu pour lui demander la vie d'un enfant très-cher, ou comme la femme chananéenne, pour le prier de délivrer sa fille, étrangement tourmentée du démon, ou comme Marthe et Marie qui allaient perdre leur frère, le

soutien de leur famille, et qui invoquèrent sur lui le secours de ce puissant libérateur. Je ne serais pas surpris de le voir touché de la maladie ou de la mort d'un père, d'une mère, d'une sœur, d'un frère, d'un enfant, d'un ami. Mais il ne s'agit ici que de la santé d'un serviteur, et c'est un maître, c'est un homme riche, c'est un officier de guerre qui sent ce trouble, qui a ces empressements, qui emploie son crédit, quitte sa maison, qui s'oublie lui-même pour chercher un remède au mal qui afflige son serviteur.

Ecoutez, chrétiens, de quelque condition que vous soyez; personne de vous ne peut se dispenser de la loi de la charité : écoutez le Prince des apôtres : *Omnes unanimes, compatientes, fraternitatis amatores, misericordes, modesti, humiles.* Saint Pierre aussi bien que saint Paul et que Jésus-Christ même, réduit la piété chrétienne à une tendre et officieuse charité; et vous comprenez bien que rien n'est plus opposé à la dureté et à l'indifférence du monde que cette charité du chrétien. Qu'il se trouve en vous tous, dit le premier des apôtres, une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une miséricorde bienfaisante, accompagnée de modération et d'humilité.

Omnes unanimes : premier caractère de la charité qui combat l'indifférence, parfaite union entre les fidèles, union réelle par la participation du même esprit qui doit les animer, qui doit leur inspirer les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes inclinations, *omnes unanimes.* Union intérieure qui rend la charité chrétienne bien différente de l'amitié humaine. Supporter les défauts du prochain par sensibilité, par une douceur de tempérament, par une complaisance humaine, par une honnêteté du monde, par un intérêt temporel, par une hypocrisie pharisienne, rien de si commun : mais le faire par une charité véritable, intérieure, divine, rien de si rare, *omnes unanimes.* Union sainte qui souhaite Dieu au prochain et le prochain à Dieu; qui tend à sanctifier ses frères, et non à les corrompre; qui lie les serviteurs aux maîtres, les enfants aux pères et les amis aux amis, pour les réunir dans l'amour de la souveraine justice, *omnes unanimes.* Union étroite, et quelle union plus étroite que celle des chrétiens? Ils se tiennent lieu les uns aux autres de pères, de mères, de sœurs, de frères; ils ont tous été rachetés d'un même sang, ils sont nés d'un même Dieu qui est leur père commun, ils sont animés d'un même esprit, ils sont nourris d'un même pain, ils participent au même breuvage, ils tendent à une même fin. Premier caractère de la sainte charité qui détruit l'indifférence : union parfaite; *omnes unanimes.*

Compatientes, second caractère, avoir une bonté compatissante. Comment se pourrait-il faire que des personnes si étroitement unies ne ressentissent pas les maux les uns des autres? et si la plupart ont de la dureté entre eux, s'ils ont de la sécheresse et de l'indifférence, n'est-ce pas une marque évidente qu'ils ne sont en aucune manière liés avec Jésus-Christ, et qu'ils ne vivent pas de son esprit, *compatientes?* où est cette bonté compatissante? montrez-la moi : et qui est celui qui est vivement touché, je ne dis pas seulement des misères corporelles, que nous voyons dans les autres avec un œil sec, avec une constance stoïque, et à qui nous ne donnons tout au plus que de stériles complaintes; mais je parle des périls et des misères plus grandes de tant de pécheurs malades, qui ne sentent point leurs maux, et qui sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils n'en ont point pour eux-mêmes : malades dans tous les états, parmi le peuple que la superstition gouverne, parmi les grands que le libertinage égare, dans les campagnes que l'ignorance et la malice désolent encore plus que l'indigence; dans la ville, où l'avarice s'augmente avec les profusions, où le vice est sans honte et sans remords; dans le monde plus régulier, où les uns se faisant un Evangile nouveau dans leur cœur qui met en sûreté leurs convoitises, les autres prenant des réflexions pour des mouvements et des idées de vertus pour la vertu même, on peut dire qu'il y en a plusieurs parmi les enfants du royaume qui sont plongés dans les ténèbres; malades enfin au milieu du sanctuaire même, parmi ceux qui devraient être les médecins des consciences.

Or, mes frères, voir avec tranquillité tant de maux dans le corps de l'Eglise, dont nous faisons partie et sous un même chef, qui ne saurait être blessé si nous sommes véritablement ses membres, sans que nous en ressentions le contre-coup; nous réjouir même quelquefois des égarements et des scandales de nos frères sur lesquels nous devrions gémir : dans un même vaisseau qui s'entrouvre de toutes parts, au milieu d'une mer où les orages ne cessent point, où les naufrages sont si fréquents, remarquer avec malignité l'incapacité des pilotes qui nous conduisent, ou la négligence des mariniers avec qui nous naviguons, n'est-ce pas une intrépidité insensée, une aveugle stupidité? et néanmoins c'est l'état de la plupart de ceux qui vivent dans le monde, où il est bien rare de voir les traces de la charité compatissante que la religion demande à tous les fidèles, et que vous posséderiez, mes chers frères, si au lieu d'en faire la matière de vos entretiens frivoles ou de vos réflexions malignes, vous regardiez avec quelque douleur dans les prévarications universelles le sang de Jésus-Christ qui se perd en tous lieux; parmi les chrétiens tant d'hommes sans humanité, tant de juges sans justice, des blasphémateurs exécrables, des impudiques effrénés, des intempérants incorrigibles, des vindicatifs barbares; ou si comme David dans les calamités publiques, considérant l'ange exterminateur tout prêt à frapper vos concitoyens et vos proches, vous disiez avec ce roi pénitent : C'est moi qui ai

péché, Seigneur, c'est moi qui suis le coupable; ou enfin, si comme notre centenier vous cherchiez avec empressement le prophète qui peut guérir votre serviteur, qui peut ramener votre ami à la religion et à l'innocence. Bonté tendre, compatissante, second caractère de la charité chrétienne, qui condamne la dureté et l'indifférence du monde, *compatientes.*

Le troisième est une amitié de frères : *fraternitatis amatores.* Cette amitié fraternelle réduit tous les chrétiens, parce qu'ils sont frères, à une certaine égalité entre eux. Elle ôte en partie cette longue distance que le luxe met entre les grands et le peuple ; elle détruit la fierté entre le maître et le serviteur, la dureté entre le riche et le pauvre, la vanité entre le savant et le simple, l'intérêt entre les parents, l'envie entre les égaux ; elle rapproche les tempéraments les plus opposés et les conditions les plus éloignées; elle apprend à celui qui est ami de la justice, à devenir par la patience le frère des dragons, comme parle Job ; elle inspire à tous ceux qui commandent, une vraie tendresse pour ces hommes que la fortune a rendus leurs esclaves, et que la religion leur donne pour frères : *fraternitatis amatores.*

Jetez les yeux sur l'admirable centenier, et ne prenez pas ces règles que nous vous donnons pour une morale sans exemples et hors de la portée des hommes. Par le sang, le centenier est étranger au peuple élu ; mais par sa magnificence il est leur prince, par son zèle leur protecteur, par son respect leur enfant, par sa tendresse leur père, par sa charité leur ami, par son amitié leur frère, *fraternitatis amatores.* Rien de plus essentiel à la religion chrétienne que cette amitié, cette concorde ; et combien par conséquent devrions-nous être attentifs à la conserver? évitant tout ce qui peut l'altérer : évitant les procédés d'intérêt; car jamais le cœur n'est plus éloigné du prochain, que lorsque l'intérêt l'en sépare : l'intérêt est le dissolvant des intelligences les plus étroites et le poison des plus saintes amitiés; évitant les contestations et les disputes, où parmi les paroles de chaleur et de passion chacun ne pense qu'à mettre le tort du côté des autres, quoique le plus grand tort soit de risquer la concorde et de perdre la charité ; évitant les manières, les paroles et un certain air de mépris qui ont leur source dans la fierté du cœur ; car, mes frères, pour peu que vous ayez étudié les hommes et vous-même, vous le savez, les sentiments du cœur se peignent dans l'air et dans les discours. Une âme charitable qui ne s'élève point au-dessus ni contre ses frères, répand un air de douceur dans tout ce qu'elle dit. Un cœur plein de religion s'applique à regarder les autres par leurs bons endroits, et surtout à y regarder Jésus-Christ, à qui il doit un amour inviolable, sous quelque image qu'il se montre : et avec cette disposition, l'âme fidèle accoutume bientôt son corps à se plier pour prendre une attitude modeste, qui sied si bien aux plus grands, qui leur fait tant d'honneur, et qui sans les dégrader, les met au niveau des plus petits pour les aimer comme leurs frères; *fraternitatis amatores.* Vous verrez de même un homme savant avec toutes les lumières dont il a fait usage le premier pour se bien connaître, vous le verrez se ranger dans l'ordre des plus simples sans s'élever de ses dons, ne se préférant à personne, ne croyant pas toujours avoir l'avantage de la raison, quoiqu'il ait celui de la science et de la parole, et faisant moins d'état des plus sublimes talents que d'un seul degré de charité qui l'a lié avec ses frères : *fraternitatis amatores.*

L'apôtre saint Pierre y joint à bon droit une miséricorde bienfaisante, une miséricorde qui porte au prochain la consolation, le secours, l'instruction, le support, la guérison : *misericordes.* Et, sans parler ici du grand précepte de la miséricorde, qui vous oblige indispensablement à secourir le pauvre, en sorte que si vous lui refusez le pain, vous lui ôtez la vie et vous vous excluez vous-mêmes de la vie éternelle, n'ayant point à attendre un autre sort que celui des homicides : *Si non pavisti, occidisti.* Combien est-il d'ailleurs d'offices importants que le miséricordieux doit exercer, et qui est-ce qui n'a pas dans sa maison un malade à guérir, soit pour l'âme soit pour le corps? Ainsi, dans la première des sociétés, où la charité de Jésus-Christ pour son Eglise doit régler tous les sentiments parmi les personnes mariées, on verra une miséricorde réciproque et attentive à excuser les faiblesses l'une de l'autre sans fomenter les scandales, à s'entraider dans l'ouvrage du salut, à joindre avec une grande complaisance une inviolable fidélité aux volontés de Dieu; et à conserver la paix, à opposer la douceur aux insultes, à supporter constamment les amertumes et les dégoûts d'un état, où se voyant de trop près et trop souvent, l'imperfection attachée à l'humanité se fait sentir de plus en plus. Il n'est point de plaie qui soit incurable aux soins d'une telle miséricorde : *misericordes.*

Pères et mères, votre enfant est malade. Déjà le vice se déclare, secondé par la chaleur du tempérament et de l'âge, fortifié peut-être par vos exemples et par vos discours ; serez-vous donc de froids et indifférents spectateurs de sa mort et de sa damnation éternelle? N'attendez pas que les petites indévotions deviennent des sacrilèges. C'est cruauté de vouloir lui polir l'esprit, et de négliger sa conscience malade ; c'est cruauté d'échauffer ses passions en voulant cultiver ses talents. Instruire et corriger les enfants selon le Seigneur comme l'ordonne l'Apôtre : *educate illos in disciplina et correptione Domini ;* instruire des mystères de la religion, des règles de la vie chrétienne, des devoirs de la vie civile ; corriger non par humeur mais par raison, et mettre un intervalle entre les corrections et les caresses; instruire et joindre avec la

tendresse d'une mère l'autorité d'un père, pour leur inspirer plus efficacement la connaissance de Dieu, pour les nourrir dans sa crainte, pour les former à son service; instruire et corriger, mais surtout en leur donnant des instructions comme Tobie; offrir pour eux des sacrifices comme Job : c'est là vraiment exercer la miséricorde par une éducation chrétienne : éducation qui est un héritage que les pères les plus riches ne peuvent laisser par leur testament, et que les plus pauvres peuvent donner; éducation, si vous la négligez, qui met sur votre compte tous les dérèglements de vos enfants; éducation où vous avez tant d'intérêt, puisque leur mauvaise conduite ne sera que le fruit de votre cruelle négligence; vous les souffrirez tels que vous les avez faits, *tales fertis, quales fecistis ;* éducation qui n'est pas toujours également heureuse, quoiqu'elle soit toujours également nécessaire, parce que si elle ne sanctifie pas les enfants, elle sanctifiera les pères par ce devoir de miséricorde : *misericordes.*

Je m'adresse maintenant à vous, maîtres et maîtresses, qui avez chez vous tant de malades dans ceux qui vous servent; cruels, soit que vous soyez indulgents à leurs vices, soit que vous soyez insensibles à leurs besoins. Je sais que souvent ce sont des ennemis qui combattent contre vous, sous votre étendard, dans votre maison et à votre solde : et toutefois j'ose vous dire après le grand Apôtre que vous êtes vous-mêmes pires que les infidèles, si vous n'avez pas soin des domestiques, que la religion, qui soumet l'homme libre et le serviteur au même juge et au même maître, a confiés à votre miséricorde. Le centenier conserve chez lui un serviteur paralytique incapable de le servir, il lui sert de père, et il fait si bien qu'il n'est pas nécessaire, comme aujourd'hui, qu'une miséricorde étrangère délivre le serviteur malade de l'avarice de son maître.

Je n'examine point là-dessus votre conduite, et je voudrais encore moins révéler ici les crimes de ces malheureux chrétiens, qui bien loin de veiller sur les misères des personnes qui les servent, bien loin de s'intéresser à leur salut, en sont eux-mêmes les tentateurs, et dont la maison n'est pas moins dangereuse à la religion et à l'innocence que celle des musulmans et des incrédules. Oui, chrétiens, qui m'écoutes, et je ne dois pas me taire dans un mal si grand et peut-être si commun; oui, tu es devenu le satan, le séducteur, hélas! trop puissant de la pauvre créature que la misère et la servitude ont déjà disposée au mal; qui serait innocente, si elle n'était pas pauvre; à qui tu devais de bons exemples, qui croyait trouver chez toi un asile contre les corrupteurs, et que tu devais racheter du crime si elle y était engagée. Car, mes frères, un maître ou une maîtresse ne saurait sans prévarication séparer son salut de celui de ses domestiques; un maître ne doit pas se contenter d'être juste lui seul, il doit comme Abraham circoncire et purifier avec lui toute sa famille; il en est moins le maître que le pasteur, et c'est cette attention au salut de son serviteur qu'on peut appeler la première des miséricordes qu'il lui doit : *misericordes.*

Après cela, vous rappellerai-je ici le précepte du Sage, qui veut que votre domestique ne manque pas de trois choses : de pain, d'instruction et de travail : *panis et disciplina et opus servo.* De pain; si vous ne le nourrissez pas, il sera tenté de larcin : d'instruction; si vous le laissez dans l'ignorance, l'ignorance le conduira à l'irréligion : de travail; si vous ne l'occupez pas, la fainéantise le jettera dans la débauche. Telle est la miséricorde que vous devez à votre serviteur; ce n'est qu'à cette condition qu'on vous permet d'en avoir plusieurs dans votre maison; ce n'est pas pour vous distinguer par le faste, c'est pour étendre votre miséricorde : *misericordes.*

Il n'est pas nécessaire de vous répéter que nulle condition n'est exempte des offices de la miséricorde, et que la charité seule sera couronnée dans le jour de la justice. Mais il est à propos de vous faire remarquer que comme la miséricorde est un moyen général du salut, elle est aussi au pouvoir et dans les mains de tout le monde. Si vous ne pouvez absolument la pratiquer par les aumônes corporelles, pratiquez-la par les aumônes spirituelles, par le support, par la patience, par la douceur, par l'édification que vous donnerez aux autres, et qui est une charité continuelle. Quelque pauvres que vous soyez, et quoique vous manquiez de tout, vous pouvez toujours prier pour le prochain, vous pouvez souffrir du prochain, vous pouvez pleurer ses maux, vous pouvez vous réjouir de ses biens, vous pouvez excuser ses fautes, vous pouvez cacher ses crimes, vous pouvez oublier ses injures. Voilà les richesses qui ne manquent jamais à ceux qui ont dans le cœur le trésor de la miséricorde : *misericordes.*

Miséricorde toujours accompagnée de la modération et de l'humilité : *modesti, humiles;* derniers caractères de la charité tendre et chrétienne, qui combat la dureté et l'indifférence du monde. Appliquez-vous à ces grandes règles, sur lesquelles vous serez jugés, *modesti.* Modération, vertu qui réprime les saillies, qui règle les sentiments, qui polit les manières, qui concerte les paroles, qui aplanit les inégalités de l'humeur, qui en ôte les rudesses, qui vous fait prendre diverses formes avec tous pour les gagner tous; pour les gagner, non pas à vous à qui il est injuste que les autres s'appliquent, mais à Jésus-Christ à qui vous devez tout rapporter, et vous rapporter vous-mêmes.

Modération, quand vous corrigez un pécheur, un enfant, un serviteur : que ce ne soit pas dans le temps de la colère, de peur d'imiter ces mariniers imprudents, qui pendant le calme demeurent dans le port et qui font voile dès que l'orage s'élève; con-

sidérant vos faiblesses au même temps que vous donnez vos conseils, et ne reprenant pas les péchés des autres par un autre péché. Modération dont vous avez besoin à tout moment parmi les humeurs et les contradictions de ceux avec qui vous vivez, contre lesquelles vous êtes peut-être moins en garde, et qui vous font perdre l'esprit de douceur et de mansuétude qui est l'esprit de l'Evangile. Modération dans ces liaisons que l'on honore du titre spécieux d'amitié, et qui étant formées par une inclination aveugle, se nourrissent aussi de tendresses indiscrètes, de confidences dangereuses, de complaisances criminelles, de caresses folles, et sur quoi l'on garde d'autant moins de mesure que l'on y croit plus d'innocence. Modération dans le zèle même : car on donne le nom de zèle à son chagrin, ou à son envie ; on consacre sa colère, on est cruel par principe de religion.

Modération en un mot qui a ses principes dans l'humilité, *modesti, humiles :* en sorte que si vous avez cette vertu, si vous êtes véritablement humbles, *humiles*, je n'ai plus de leçon à vous donner sur l'amour du prochain ; vous verrez toujours de plus près vos défauts que ceux des autres, vous serez plus portés à leur faire grâce qu'à vous-même, vous émousserez leur envie par une conduite modeste, vous porterez le poids de leur orgeuil sans vous plaindre, vous ne ferez point sentir au misérable que vous soulagez, tout ce qu'il vous doit, et vous reconnaîtrez vous-mêmes que vous devez tout à Dieu; plus vous verrez de misères et de défauts dans les autres, plus vous en craindrez pour vous-mêmes : l'humilité avec la modération rétabliront dans la société humaine toute l'harmonie de la paix et de la concorde : *omnes unanimes, modesti, humiles.*

Mais la modération, l'humilité et tous ces autres caractères de la charité tendre, compatissante, zélée, officieuse, ne se prennent que dans la piété, et ne se forment que par la grâce. La charité envers le prochain ne saurait naître que de la religion envers Dieu. Je dis la religion, non celle qui est sans exercice comme dans le monde pervers, ou sans ferveur comme dans le monde tiède, mais celle qui se fermente par les saints désirs et qui s'entretient par les pieuses pratiques. Nul état ne peut s'en dispenser, notre évangile vous en fournit un grand exemple ; et après avoir vu le monde dur et indifférent, condamné par le centenier tendre et charitable, vous allez voir le monde tiède et indévot condamné par le centenier devot et fidèle. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est étrange, mes frères, qu'il se trouve des gens qui croient pouvoir diviser la dévotion et le christianisme, établissant dans la religion un état sans ferveur, et regardant comme une secte à part, dont on peut bien se passer pour le salut, la profession de ces âmes fidèles qui cherchent le Seigneur avec empressement, qui visitent son temple, qui courent à ses sacrements, qui mettent leur joie à écouter sa parole et à chanter ses louanges. Je n'entreprends point ici de vous faire voir que d'introduire dans quelque condition que ce soit la suspension de ces divins exercices, c'est ouvrir le ciel aux tièdes, qui en sont absolument exclus par la vérité éternelle; c'est vouloir éteindre le feu sacré qui doit toujours brûler sur les autels du temple ; en un mot, c'est anéantir les vertus chrétiennes dont la médiocrité est toujours défectueuse, et surtout la première des vertus, la foi, qui est déjà morte si elle n'agit point, et qui est prête à s'éteindre et à mourir, si elle n'agit que faiblement et par intervalles.

Je parlerai donc aujourd'hui seulement à ceux qui opposent aux devoirs si nécessaires de la dévotion les affaires et les peines de leur état, et je dirai, en suivant notre évangile, premièrement qu'il est injuste d'accuser son état de ses indévotions et de ses négligences; en second lieu, que c'est la dévotion même qui aide à nous faire supporter les dégoûts et les peines de notre état. Deux grandes instructions. Et pour ce qui regarde la première, vous le savez, mes frères, c'est une maladie assez commune que chacun trouve toute autre condition plus propre que la sienne aux devoirs de la religion. Le pauvre s'imagine qu'il serait charitable s'il était riche. Le riche prétend trouver dans les héritages qu'il a acquis, une bonne excuse pour ne pas aller au festin sacré et pour se dispenser des saintes assemblées. Le marchand et le magistrat se persuadent que dans une condition plus tranquille, ils donneraient à la prière et à la parole divine la meilleure partie du temps qu'ils sont obligés de donner à leurs emplois ou à leurs affaires. Celui qui demeure dans la ville, ne croit la sanctification praticable que dans le désert. Celui qui vit à la cour, pense qu'il lui serait bien plus aisé de se sanctifier dans la ville. Ainsi chacun charge sa condition des iniquités de son cœur, chacun accuse son état, lorsqu'il devrait accuser ses convoitises.

Regardez, je vous prie, le fidèle centenier : c'est un homme du monde qui ne manque à aucun des devoirs de la religion ; c'est un officier de guerre qui commande à des soldats, mais qui bâtit des synagogues ; qui prie et qui combat, qui règle sa maison et qui purifie son cœur, plein de religion et de foi dans une condition déréglée et tumultueuse, par un contraste qui lui attire les éloges du Fils de Dieu même; aussi régulier à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, qu'à rendre à César ce qui appartient à César, il vous prouve à tous que les obstacles du salut ne sont point dans votre état, mais en vous. C'est un soldat qui a part à la grâce des patriarches, c'est un incirconcis qui a plus de foi que les circoncis, c'est un laïque qui a plus de charité que les prêtres et les lévites, c'est un étranger qui a plus de piété que les enfants du royaume ; c'est un prosélyte qui

égale en sagesse les parfaits, et il montre déjà, par un exemple sensible, la vérité de cette parole : que la céleste Jérusalem, où la dévotion doit nous introduire, a ses portes ouvertes à toutes les parties du monde, et qu'il y doit venir plusieurs justes de tous les états et de toutes les tribus de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi.

En vain donc prétendez-vous, chers auditeurs, que votre condition dans le monde, pleine de tumulte et chargée de soins, ne saurait s'accorder avec les pratiques si exactes de la religion chrétienne que vous professez. Je pourrais vous dire que c'est pour cela même que vous devriez y être plus fidèles, en vous approchant de Jésus-Christ plus souvent par une prière humble et fervente, tantôt dans le temple, tantôt dans votre maison, quelquefois dans les chemins comme le centenier; puisqu'après tout vous ne sauriez autrement, dans un état plein de tentations et de nécessités, conserver, comme vous y êtes obligés, une intégrité éloignée de toute fraude, une concorde que les haines n'altèrent point, l'innocence dans vos mœurs, la charité et la vérité dans vos discours, une conscience en un mot qui n'entre jamais dans les abus de la condition. Car, mes chers frères, voilà les règles qui vous sont à tous imposées : il n'est point un autre Evangile pour le riche que pour le pauvre, la foi n'est pas plus indulgente à l'homme public qu'à l'homme privé. Et d'ailleurs, vous êtes trop instruits pour ne pas savoir que c'est dans la seule grâce de Jésus-Christ, souvent invoquée et toujours nécessaire, que vous trouverez des secours pour acquérir toutes ces saintes habitudes, et que le chrétien n'est pas comme l'araignée laborieuse qui tire de soi-même ou de sa nature la toile fragile, mais plutôt comme la soigneuse abeille qui ne compose son miel précieux que de la rosée qui descend du ciel, et dont elle a soin de se remplir.

Mais de plus, mes frères, il faut vous avouer que ce n'est pas un petit mal d'avoir dans votre état beaucoup d'affaires, et que vous seriez bien à plaindre si vous ne sentiez pas le préjudice qu'elles vous causent, en affaiblissant en vous la dévotion et en vous éloignant des sources du salut. Ce n'est pas un petit mal d'avoir tant d'affaires : car, dites-moi, n'est-ce pas la soif du gain qui vous y engage, n'est-ce pas le désir d'avoir et l'ambition de croître qui multiplient vos soins et par conséquent vos périls? Ce n'est pas un petit mal d'avoir cette multiplicité d'affaires, puisqu'il est sûr que ne leur donnant qu'une portion de votre temps, vous les perdrez, et qu'en leur donnant tout votre temps vous vous perdrez vous-mêmes. Ce n'est pas un petit mal, et Dieu qui n'aime pas les gens oisifs, n'aime pas aussi les gens trop occupés. Ecoutez bien ceci : Marthe ne travaillait pas à de mauvaises choses, mais à trop de choses; elle faisait même une bonne œuvre, elle servait le Seigneur, elle lui apprêtait à manger; néanmoins elle entendit cette parole qui ré, rimait son activité trop inquiète et qui la rappelait à un dévot recueillement : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima.*

Or, mes frères, si l'âme charitable doit craindre de se souiller dans le monde qu'elle veut soulager, s'il peut y avoir des excès dans ces occupations innocentes, quand elles nous empêchent de revenir souvent à notre Dieu, que doit-on croire des occupations du monde, que nous rendons presque toujours criminelles par nos desseins ambitieux, ou par nos vues intéressées, et qui font ou que nous entrons rarement dans le temple, ou que lorsque nous y entrons, nous n'offrons au Dieu saint et terrible qu'une imagination folle et égarée, que nous ne voudrions pas apporter devant un homme mortel.

O cœurs toujours pesants, toujours penchés vers la terre! Si la religion agissait tant soit peu en vous, est-il quelque affaire au monde qui pût prévaloir sur cela, que vous ne sauriez négliger un moment sans perdre tout, votre conscience, votre félicité, votre Dieu? Vous êtes occupés, et la condition qui vous agite, qui vous trouble, vous empêche d'offrir à votre Créateur, aussi souvent que vous le devez, le tribut si légitime de l'adoration et de la louange, le sacrifice si nécessaire des larmes. Vous êtes occupés, mais l'êtes-vous plus que les pieux Machabées, qui ayant un peuple à conduire et des ennemis à combattre, trouvaient encore des heures pour puiser leurs consolations dans les saintes Ecritures et pour présenter au Dieu d'Israël des prières ardentes? Avez-vous plus d'affaires que le grand Apôtre, qui gouvernait toutes les Eglises et qui priait à toutes les heures, conversant dans les cieux avec les anges pendant qu'il travaillait à faire des tentes comme les artisans? Etes-vous dans une place plus tumultueuse que Josué, ce dévot général, qui commença les guerres d'Israël par la circoncision et la Pâque, et qui les acheva avec l'arche du Seigneur et les trompettes des sacrificateurs, marchant sans cesse sous les yeux de celui dont il exécutait les desseins? Etes-vous dans une agitation aussi nécessaire, aussi grande que David? Les affaires d'un grand royaume ne l'ont jamais dispensé d'adorer le Seigneur plusieurs fois le jour, de lui offrir des sacrifices et d'interrompre même la nuit par la méditation de la loi et par le son des cantiques : et si vous aviez comme lui la religion dans le cœur, au lieu que dans le temple même, et devant les autels redoutables, votre âme vagabonde et dissipée va errer dans tous les objets du siècle, il arriverait, au contraire, qu'au milieu du monde et dans le centre des tentations et des affaires, vous auriez le cœur tourné vers Dieu et vers son temple, vous seriez jaloux comme David de la condition des hirondelles qui y ont mis leur nid, vous regarderiez avec envie les solitaires qui y font entendre le jour et la nuit leurs saints gémissements, vous aimeriez mieux mille fois être portiers dans la maison de Dieu, que d'être maîtres dans les

palais des pécheurs, vous feriez de ses fêtes vos délices, vous courriez à ses mystères comme le cerf altéré court aux eaux des fontaines, et à la prédication et à sa parole comme un avare à la recherche de son bien; à la prière comme le courtisan qui cherche l'heure et le lieu de voir son prince et d'en être vu.

O saintes et heureuses pratiques qui ne sauraient être négligées que par ceux à qui la religion paraît la plus petite affaire de leur vie, à qui tout est cher hormis leur propre salut! pratiques saintes, mes frères, pour lesquelles vous trouveriez assez de temps, puisque vous en avez toujours de reste pour les jeux et les amusements du siècle, et que bientôt l'habitude vous rendrait faciles et douces, si la piété vive et tendre qui est donnée aux enfants de Dieu vous animaient, de manière qu'en peu de temps vous éprouveriez non-seulement qu'il est injuste d'accuser votre état de vos indévotions, mais bien plus, et c'est ma seconde réflexion, qu'il n'y a que la dévotion qui puisse nous aider tous à supporter les dégoûts et les peines de notre état: toujours inquiets et mécontents de notre situation, nous cherchons des ressources et un repos autre part que dans le sanctuaire.

Est-il besoin pour vous mettre au fait de cet article, de vous marquer tant de tristes situations, où les remèdes humains nous deviennent inutiles sans le secours du ciel, et sans une vertu surnaturelle? Lorsque nous nous trouvons, par exemple, dans un état où la paix et le repos s'éloignent de nous tous les jours de plus en plus, soit par le défaut de lumière et de vertu, qui mettant entre nous et notre emploi une disproportion trop grande, ne peut produire que des agitations et des troubles, soit par l'incompatibilité des humeurs de ceux avec qui notre condition nous a joints, étant obligés de vivre les uns avec les autres, et ne pouvant nous supporter les uns les autres, soit par nos passions dont la seule connaissance ne sert qu'à nous troubler, et contre lesquelles nous ne trouvons point en nous de remèdes, soit par les caprices de ceux de qui nous dépendons et qui nous heurtent à tout moment, livrés à des impatiences sans fin, si nous comptons sur nous-même; soit enfin par tous les événements fâcheux auxquels toute condition mortelle est exposée.

Or, je vous demande: 1° mes frères, puisque c'est le Seigneur qui donne le mouvement à toutes les causes, qui préside à toutes les subordinations, qui appelle les maux ou qui les éloigne, qui distribue tous les biens, les vertus et les guérisons, *dico huic: Vade et vadit;* je vous demande si c'est un bon moyen de les obtenir en ne le servant point, n'étant ni soumis à sa loi, ni lié à ses autels. Croyez-moi, ou plutôt croyez à la promesse du Seigneur Tout-puissant, vous ne trouverez comme le centenier dévot, que dans sa grâce et dans sa parole, parmi les peines et les découragements de la condition humaine, les lumières, les secours, les consolations véritables. Ce n'est qu'au son de sa voix, lorsque vous serez à lui par une piété sincère, que l'arrogance humaine fera taire ses contradictions et ses plaintes; il parle et aussitôt la lumière est faite; il parle et au même temps les orages cessent; il parle et les abîmes deviennent des chemins; il parle et l'eau sort de la pierre pour apaiser la soif d'Israël; il parle et l'abeille si petite, si délicate bâtit des chambres dans un cadavre, Samson y trouve de quoi apaiser sa faim; il parle et dans le moment vous entendez que le serviteur du centenier est guéri: *Tantum dic verbo;*

2° Mes frères, je vous dirai que la plus heureuse situation ne l'est pas pour celui qui n'a point de goût pour la piété, et que rien ne peut suffire à un cœur à qui Dieu ne suffit pas. Le cœur de l'homme est si grand qu'il n'y a que Dieu qui puisse le remplir. Voyez le peuple tiède et indévot, il murmure toujours, il n'est pas plus content avec la manne du désert qu'avec les oignons d'Egypte; s'il obtient du pain, ce pain lui paraît trop léger; il ne peut supporter les meilleurs maîtres et il regrette bientôt après les maîtres qu'il n'a pu supporter;

3° Enfin, il faut vous dire en achevant ce discours, que dans tous les maux qui accablent les tristes enfants d'Adam, et dont vous êtes assaillis dans quelque condition que vous soyez, si vous ne vous êtes point exercés dans les saintes lectures à considérer les jugements de Dieu, ni dans les ardentes invocations à implorer ses miséricordes; si vous n'avez point appris dans une vie de foi à vous soumettre à ses ordres toujours justes, il est constant que vous ajoutez alors non-seulement péché sur péché, mais peine sur peine, résistant par de vains efforts à cette force supérieure et infinie, contre laquelle les plus forts sont toujours faibles.

Vous voulez fuir à Tharses, et un tourbillon, une tempête vous jette sur le rivage de Ninive, où vous ne voulez point aller. Vous fuyez la famine qui désole Chanaan, et vous trouvez la servitude en Egypte. Vous quittez un maître et vous trouvez un comite. Un mariage, où l'attrait de l'indépendance vous a conduit, a mis sur votre tête un tyran, et vous gémissez de plus en plus. Si vous ne recourez point au Seigneur, si vous ne le servez point, vous gémissez amèrement et sans ressource sous cette autorité despotique. Vous voulez rompre vos liens et vous méditez des soulagements et des délivrances sans Dieu. Mais le Seigneur votre Dieu qui se joue de la prudence humaine, quand elle ne se joint pas à sa souveraine providence, se moque de vos projets, prépare ses desseins, et ne vous laisse que les tristes alarmes et les funestes repentirs. *Consilia deridebas nostra, et tua præparabas.* (Aug.)

Quelle douceur au contraire et quel repos pour le fidèle nourri dans les maximes de l'Evangile, et qui, pliant souvent les genoux devant les autels sacrés, accoutume son âme à se courber sous les ordres de celui qui

règle toutes choses, et qui juge tous les hommes ; qui nous blesses, mais qui nous guérit après nous avoir blessés, qui nous guérit avec une parole : tantôt nous délivrant du mal que nous souffrons : *tantum dic verbo*, quelquefois nous donnant la patience pour souffrir le mal, dont nous ne sommes pas délivrés, et par un miracle encore plus grand, changeant nos peines en consolations.

Car c'est ainsi, ô Dieu saint, que vous savez, quand il vous plaît, faire à vos dévots enfants, d'une fournaise de feu un lieu de rafraîchissement, de la fosse des lions une maison de défense, et du ventre d'une baleine un doux asile, un refuge assuré.

Ainsi, chrétiens, l'éprouvez-vous, toujours contents de Dieu si vous lui êtes toujours fidèles; si, comme le centenier, appliqués au prochain par une charité officieuse, vous ne cessez pas aussi de chercher le Seigneur comme lui, par une tendre et sincère piété, qui vous conduira à la gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME

Sur l'amour des ennemis.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos. (*Matth.*, V.)

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.

Quelque imparfaite que fût la loi ancienne, mes frères, elle ne donna jamais à l'homme la licence de haïr son ennemi ; et ces paroles qui sont rapportées aujourd'hui dans l'Evangile : Vous haïrez votre ennemi, avaient été manifestement ajoutées par les pharisiens et par les docteurs de la Synagogue. Car n'est-il pas écrit dans le chapitre XIX du *Lévitique :* Vous ne haïrez pas votre frère dans votre cœur? *Non oderis fratrem tuum in corde tuo?* C'était donc une corruption visible de la loi, que ce commentaire des pharisiens qui renfermaient le précepte de la charité dans la seule dilection des amis, et qui voulaient soustraire à l'empire de la loi divine les pensées et les mouvements de la haine, comme s'il eût été permis de nourrir dans son cœur une amertume secrète contre ceux de qui l'on croyait avoir reçu quelque offense. Le peuple s'était rempli de cette fausse tradition qui favorisait l'inclination naturelle que l'on a à la vengeance : une coutume vivante avait effacé une loi morte, et le précepte de Dieu succombait sous l'autorité d'une troupe de faux docteurs. Le Seigneur vient rétablir la loi, il la purifie des traditions charnelles des hommes, et il lui donne encore la perfection qui semblait y manquer.

Voici donc, mes frères, le grand commandement et la loi parfaite : voici que notre divin Maître élevé sur la montagne nous donne le précepte sublime de l'amour des ennemis. Précepte, sans l'observation duquel nous n'appartenons point à la loi nouvelle, nous ne sommes pas les enfants du Père céleste, nous ne sommes pas chrétiens, nous sommes encore juifs ou païens. Voulez-vous savoir en quoi il consiste? Suivez notre évangile, vous y trouverez même le partage de ce discours, si vous voulez bien que je vous en fasse une simple homélie qui vous sera toujours utile, quoique vous vous flattiez peut-être que vous n'en avez pas besoin ; utile, parce que nous avons toujours moins d'amis et plus d'ennemis que nous ne pensons.

Diligite inimicos vestros, dit le Seigneur dans notre évangile, aimez vos ennemis : *benefacite his qui oderunt vos*, faites du bien à ceux qui vous haïssent : *orate pro persequentibus et calumniantibus vos*, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. Il vous demande donc le cœur, aimez vos ennemis, *diligite*. Il vous demande les mains, faites-leur du bien, *benefacite*. Il vous demande la langue, priez pour eux, *orate*. Ce précepte vous paraît-il trop grand, mes frères, c'est Jésus-Christ qui vous le donne et qui vous le fera accomplir? Pour moi, une sainte présomption me fait croire que le Père céleste, qui fait luire son soleil et qui répand ses pluies dans les champs des bons et des méchants, ne nous refusera pas ses lumières et ses grâces. Demandons-les par l'intercession de la plus sainte des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Aimer ses amis, est une miséricorde humaine; les publicains et les gentils, sans autre secours que celui de la nature, le font tous les jours : *Si amas parentes, amant et gentes, amant et ursi.* (Aug.) C'est une loi qui est écrite dans nos cœurs et que nous n'avons point apprise par l'étude. Mais aimer ses ennemis est une miséricorde divine. Est-il resté quelqu'un de la maison de Saül, disait David, afin que je puisse le combler de grâces et exercer envers lui la miséricorde de Dieu? *Nunquid superest aliquis de domo Saul, ut faciam cum eo misericordiam Dei?* Saül avait été le plus cruel ennemi de David, et c'est pour cela que la clémence qu'il exerce envers sa famille, est appelée une miséricorde de Dieu. Pourquoi une miséricorde de Dieu? Vous le verrez premièrement, mes frères, par l'étendue du commandement qui demande les sentiments du cœur, et il n'y a que Dieu qui puisse les demander; en second lieu, par les divines prérogatives qui y sont attachées, toute autre vertu, toute autre pratique de la religion étant inutile pour le salut sans cette dilection du cœur. L'étendue du précepte et ses prérogatives; appliquez-vous à cette importante morale.

L'étendue du précepte se manifeste aisément par ces paroles : *Diligite inimicos vestros ; diligite*, aimez. Dieu dans la Loi ancienne avait permis à l'offensé d'exiger œil

pour œil, main pour main, plaie pour plaie. Quand il faisait ce commandement, dit saint Augustin, ce n'était pas pour allumer la colère, mais pour la réprimer; ni pour seconder les emportements de la vengeance, mais pour la modérer et pour y mettre de justes bornes. Cette loi prévenait, par la crainte, la fureur de celui qui pouvait faire l'outrage, et retenait comme par un frein le ressentiment de celui qui l'avait reçu; loi proportionnée à l'état d'un peuple dur et incrédule. Mais quand la Vérité incarnée a paru sur la terre pour former un peuple nouveau qui fût digne d'elle, elle a dit dans le *Sermon sur la montagne*, qui est l'abrégé de tout l'Evangile : Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : *œil pour œil*, et *dent pour dent*; et moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous traite mal; mais si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche : du moins faites-le dans la préparation du cœur; car c'est principalement le pardon du cœur qui est commandé, *de cordibus vestris*. C'est la dilection qui est ordonnée, *diligite inimicos vestros*. Des païens ont cru qu'il fallait pardonner à ses ennemis; pas un n'a dit qu'il fallût les aimer, *diligite*. César en oubliant les injures a voulu se rehausser par la gloire de la clémence, mais il a ignoré le grand précepte de la charité, *diligite*. La loi n'est plus écrite sur la pierre, mais dans le cœur, *diligite*. Il est quelquefois permis de demander justice; il n'est jamais permis de se venger, il est toujours commandé d'aimer, *diligite*. La loi de crainte retenait le bras et arrêtait la violence des mains; la loi d'amour va supprimer jusque dans le cœur les amers sentiments, *diligite*. La prudence chrétienne ne veut pas toujours que l'on présente l'autre joue à celui qui frappe; mais la justice évangélique veut toujours qu'on lui présente le cœur, *diligite*. Les hommes ne voient que les œuvres, ils ne jugent que selon les apparences; mais Dieu pèse les esprits et sonde les reins, il entend les désirs, et il examine les cœurs, *diligite*. Il y a des paroles légères, qui, selon l'Évangile, sont dignes de la gehenne du feu : pourquoi? parce que Dieu ne règle la peine des actions et des paroles que sur les dispositions et la malignité du cœur, *diligite*. Un peu de levain aigrit et corrompt toute la pâte; un peu d'aigreur dans votre cœur, c'est assez pour répandre la corruption dans toutes vos œuvres, *diligite inimicos vestros*.

Certes, chrétiens, l'étendue de ce précepte est grande, et le Sauveur du monde ne pouvait mieux nous montrer qu'il est le maître des cœurs par sa grâce, qu'en nous demandant pour nos ennemis par son précepte la dilection et les sentiments même du cœur. Pardonner l'injure peut venir d'une force humaine; mais aimer ses ennemis ne peut venir que de la divine, *diligite inimicos vestros*. Aussi est-il vrai, chers auditeurs, que la religion chrétienne, que nous professons, n'est pas une religion humaine. Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme? Pourquoi le Saint-Esprit a-t il été donné aux hommes? Pour qui tous les sacrements de la loi nouvelle, tant de dons surnaturels, tant de bénédictions célestes? Sommes-nous régénérés par l'Esprit pour vivre selon la chair? Sommes-nous renouvelés par la grâce, pour nous conduire selon la nature, et pour nous livrer à l'impétuosité de ses mouvements? Sommes-nous devenus les enfants de Dieu, pour suivre les lois et les coutumes des enfants des hommes? lois et coutumes qui, à le bien prendre, ne sont autre chose que la corruption naturelle réduite en maximes et en pratique. Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, dit notre évangile, les publicains en font autant que vous : vous n'êtes pas meilleurs que les infidèles, si vous vous contentez d'une vertu médiocre, comme naturelle, que les législateurs humains vous ont demandée; et si, demeurant dans les termes de l'amitié et de la reconnaissance que le païen, sans grâce et sans religion, pratique tous les jours, vous ne gardez pas les règles et la discipline céleste, que Jésus-Christ même, le législateur divin, est venu vous enseigner lorsqu'il vous a ordonné d'aimer vos ennemis. *ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.*

Mais d'ailleurs, chrétiens mes frères, vous devez savoir que comme le précepte de l'amour des ennemis a dans son étendue une perfection qui vous étonne, il a aussi dans ses prérogatives des avantages qui vous doivent charmer. En effet, suivez-moi, s'il vous plaît, dans cette seconde réflexion qui va donner lieu à plusieurs autres; en effet, outre que la vengeance qui vous semble la plus douce des passions en sa jouissance, est la plus amère en sa recherche, et que la malice boit toujours la meilleure partie du poison qu'elle présente aux autres : outre qu'il est triste, laborieux, difficile de travailler par des machinations souterraines à la ruine d'un autre; cacher quelquefois pour exécuter une plus lourde vengeance, sous le visage d'un ami, le cœur d'un ennemi; couvrir avec un air de candeur une noire perfidie; et faisant succéder les violents procédés du jour aux cruelles résolutions que la nuit a enfantées, se nourrir sans cesse du fiel de la haine : outre ces chagrins, dis-je, ces périls, ces troubles, ces difficultés que l'iniquité toujours pénible traîne après elle, et dont on s'exempte par l'amour des ennemis, mille prérogatives sont enfermées dans ce grand précepte. Vous deviendrez, dit le Seigneur, par cette sainte dilection, les enfants du Père céleste : *ut sitis filii Patris vestri, qui in cœlis est.*

Et de vrai, selon la belle et solide remarque des saints docteurs, à cette parole nouvelle de charité, qui n'avait point encore été entendue dans le monde, et que le Sauveur du monde prononça sur la croix en priant pour ses ennemis, ne fut-il pas reconnu par un centenier pour vrai fils de Dieu? Or, mes frères, si vous devenez les enfants de Dieu, et si c'est ainsi que s'exécute l'adoption divine, il est aisé de con-

clure deux choses; la première, que lorsque vous n'avez pas l'amour des ennemis dans le cœur, les autres vertus que vous croyez avoir sont sans force; et la seconde, que les sacrements et les sacrifices dont vous usez alors sont sans vertu. Soyez attentifs à ces deux réflexions qui marquent de plus en plus les prérogatives du précepte.

Sans doute nulle vertu ne peut suppléer à la charité, et n'a aucune force pour le salut sans cet amour des ennemis. En vain solennisez-vous des jeûnes, dit un prophète, si vous ne les sanctifiez par l'union et la concorde, *sanctificate jejunium, vocate cœtum, congregate populum.* Fidèles aux saintes abstinences, pendant qu'avec l'animosité dans le cœur vous l'êtes si peu au précepte de la charité, vous avez un vice de plus, qui est l'hypocrisie. En vain ouvrez-vous votre bouche dans la prière pour invoquer le Seigneur, si en même temps par la haine vous fermez votre cœur à vos frères; et d'ailleurs la raison vous le dit, lorsque gardant dans votre sein l'amertume de la vengeance, vous demandez au Seigneur, en le priant, qu'il vous pardonne comme vous pardonnez; car c'est ainsi que vous priez tous les jours en récitant la divine oraison que lui-même il vous a apprise : vous lui demandez, par conséquent, qu'il ne vous accorde jamais aucun pardon, et vous lui présentez dans la formule de votre prière la sentence de votre condamnation.

Que si vous alléguez d'autres vertus que le jeûne et la prière, si vous prétendez vous sanctifier par l'aumône, la vérité éternelle vous déclare que, votre cœur se trouvant resserré par l'inimitié, Dieu comptera pour rien la distribution de votre argent, quand vous étendriez vos mains à tous les pauvres. Je vous dirai même que quand vous auriez assez de foi pour transporter les montagnes, et assez de zèle pour chercher le martyre sur les roues; quand vous fuiriez dans le désert pour y pratiquer les vertus les plus grandes; si vous n'y volez pas comme le prophète, avec les ailes de la pacifique colombe, vous ne serez pas les enfants du Père céleste, *ut sitis filii Patris vestri, qui in cœlis est.*

Sans la charité qui est dans le cœur, sans l'amour des ennemis, nulles vertus; j'ai ajouté nuls sacrements et nuls sacrifices : fidèles, qui m'écoutez, sondez ici votre cœur, et ne comptez pas sur l'appareil d'une piété extérieure. Vous croyez avoir la grâce, parce que vous recevez les sacrements qui en sont les signes; mais vous n'avez pas au dedans de vous la charité, qui est la vie de l'âme. Celui qui n'aime pas, dit saint Jean, demeure dans la mort, *qui non diligit, manet in morte.* Il est dans les ténèbres, il n'aime point la vie éternelle, il a Satan pour père, il n'est point né de Dieu, il n'est point enfant du Père céleste. Quelle est donc votre confiance, quand vous sortez du tribunal de la confession, comme si en obtenant l'absolution du prêtre, vous aviez reçu le sacrement de la paix, sans exiger de vous auparavant les marques d'une sincère affection envers vos frères? le prêtre est un prévaricateur, et vous un sacrilége. Si vous avez encore l'inimitié dans le cœur, vous avez encore le péché dans l'âme. Dieu qui pardonne aux plus méchants, quand ils pardonnent eux-mêmes à leurs ennemis, ne vous regarde qu'avec colère; et vous devez apprendre qu'il n'est point de personne au monde qui soit avec plus de certitude dans l'inimitié de Dieu, que celle qui n'accorde pas un sincère pardon. Cependant vous mangez par la communion l'Agneau de Pâques, mais si le levain de la discorde est toujours dans votre maison, vous mangez votre jugement; et les sacrements les plus augustes sont pour vous des anathèmes. Vous multipliez vos sacrifices, vous chargez de victimes les autels; mais ne savez-vous pas ce que l'Évangile vous ordonne, de quitter sans délai les autels pour aller apaiser vos frères, et que la miséricorde est infiniment préférable à tous les sacrifices?

Quel crime est-ce donc que la vengeance, qui anéantit les sacrifices de la religion, qui ôte aux vertus leurs mérites et aux sacrements leur vertu? Mais aussi quels priviléges, quelles prérogatives de l'amour des ennemis, qui sanctifie les vertus, qui surpasse les sacrifices, qui égale les sacrements, et qui, consumant nos iniquités, nous rend tout d'un coup, par une adoption désirable, les enfants du Père céleste et par conséquent ses héritiers, *si filii et hæredes?*

Voilà de grands avantages, mes chers frères, le précepte de l'amour des ennemis n'a pas moins de prérogatives que d'étendue, en sorte que l'ennemi le plus cruel ne saurait nous nuire autant que nous nous nuisons à nous-mêmes, si malgré tout cela nous conservions dans notre cœur la moindre aigreur contre nos frères. Je dis dans notre cœur, et vous l'avez entendu; car la vengeance n'éclate pas toujours par des voies de fait : vos mains, vindicatif, ne sont pas toujours pleines de sang, mais la malignité est dans vos désirs, la colère repose dans votre sein, et vous assassinez votre ennemi cent fois le jour avec une imagination meurtrière. Vous n'appelez pas votre frère dans un champ comme l'homicide Caïn; mais sous le toit et dans la même famille une révolte secrète produit de noires froideurs, tous les cœurs se tiennent serrés les uns pour les autres. Bien plus, je vous dirai qu'il y a des caractères aussi éloignés des résolutions cruelles que des actions violentes, gens modérés et polis.

Mais sous cette écorce de politesse est cachée une sève maligne et corrompue; c'est une modération de philosophes et non de chrétiens. On croit avoir satisfait au précepte du pardon des ennemis, pourvu qu'on se retranche dans l'indifférence; ce n'est pas assez : le Fils de Dieu ne dit pas seulement, Ne haïssez pas, mais, Aimez vos ennemis; il demande le cœur, *diligite*, il ne suffit pas de ne point haïr, de garder une espèce de neutralité et d'opposer à un tempéra-

ment fougueux un flegme stoïque ; l'orgueil se plaît quelquefois à regarder d'un œil indifférent celui qui nous a blessé, et il trouve encore plus de satisfaction à vouloir l'oublier qu'à lui nuire. Aimez vos ennemis, et à ces traits, que je vais vous marquer, reconnaissez ceux qui ne les aiment pas, quelque supérieurs qu'ils vous paraissent aux émotions de la vengeance.

Premièrement, ceux en qui tout le mérite de la douceur est l'indolence du tempérament, et qui ne font point de mal parce qu'ils craignent d'en recevoir : moins leur colère s'évapore au dehors, plus leur malignité se grossit et se fortifie au dedans; disposés même à rendre à un ennemi déclaré des services éclatants, et jamais tournés vers lui par la dilection du cœur. En second lieu, vous, qui sous le nom d'antipathie nourrissez des aversions opiniâtres, antipathies qu'une prévention injuste, qu'un procédé peu complaisant a commencées, que vous avez augmentées par des répliques sèches et par des contradictions déraisonnables, mais que vous ne sauriez jamais justifier, quelque dégoûtants ou mauvais que les autres vous paraissent. Pourquoi ? parce qu'il y a toujours en Dieu une raison souveraine, une volonté infiniment juste, qui veut que vous souffriez non-seulement les humeurs ou les contradictions, mais les injustices de vos frères ; qui en a fait sa loi; qui y a attaché votre salut ; et qui veut bien devenir lui-même votre débiteur, si vous êtes bien persuadés que vous l'êtes de tous les hommes, et que vous devez indispensablement à votre prochain, sous quelque forme qu'il vous paraisse, la douceur pour le gagner, la complaisance pour l'adoucir, la compassion pour le tolérer, la bonté pour le soulager, la charité pour le guérir. Sur ces grands devoirs, mesurez votre cœur, réglez vos sentiments, et mettez dans le troisième rang, de ceux qui ne pardonnent pas du cœur, toutes ces personnes en qui la haine est cessée ou éteinte, mais que la vanité, qui ne s'use point, arrête et empêche de faire la première démarche pour gagner leur ennemi. O Dieu saint ! vous, qui êtes si grand, vous nous prévenez par vos grâces bienfaisantes et par vos bénédictions célestes, nous qui, sommes si petits et si abjects, nous, qui avons violé vos lois avec tant d'insolence, nous, qui ne saurions faire à votre nom qu'une injure infinie : et toutefois l'orgueil nous retarde; il empêche l'homme de prévenir un autre homme; il refuse une petite démarche ; il exige une trop grande satisfaction ; et le frère périt par l'indifférence ou par la vanité de son frère.

Marquons en quatrième lieu ceux qui ne pardonnent que par grandeur de courage, et dont la patience est aussi fausse que la sagesse, selon saint Cyprien. Sectateurs de cette philosophie païenne, qui, ne travaillant qu'à montrer au public une fastueuse modération dans les injures, laissait au cœur tous les fiers sentiments et toute sa sensibilité naturelle pour les outrages, au lieu que la sagesse chrétienne, qui ressent les misères et qui connaît les obligations, souffre l'injure pour apaiser la colère de son Dieu et pour s'efforcer de plaire à celui qui a enduré pour notre salut non-seulement les outrages, mais la mort. Enfin tous ceux qui veulent bien pardonner à leur ennemi, mais qui ne veulent pas le voir. Quel est donc, je vous prie, cet amour qui a toutes les apparences de la haine? C'est ainsi que Dieu vous pardonnera ; votre indifférence pour vos frères le rendra indifférent pour vous; il mesurera sa sécheresse sur la vôtre; il ne fera vers vous qu'autant de pas que vous en ferez vers le prochain : si vous ne voulez pas voir votre ennemi, vous ne verrez jamais votre Dieu ; il détournera de vous éternellement ses regards; éloignés de sa présence, vous n'aurez plus d'autre partage que des ténèbres et des douleurs éternelles.

Voyez, chrétiens, vous êtes en quelque manière les maîtres de votre bonheur et des grâces du Seigneur : vous pouvez puiser à pleines mains dans ses trésors. O homme ! vous avez dans votre propre sein la mesure des bienfaits de Dieu, *Homo, tu tibi misericordiæ factus es mensura.* (S. Pierre Chrysol.) Vous n'avez qu'à étendre votre cœur par la miséricorde, et à dilater pour votre ennemi les entrailles de votre charité. Ouvrez donc ce cœur qui est depuis longtemps fermé, offrez au Seigneur le sacrifice qu'il ne rejette jamais : allez, s'il est nécessaire, et si vous avez fait l'injure, allez plus de septante fois sept fois à la porte de votre ennemi pour vous réconcilier avec lui ; aimez-le et vous le préviendrez sans peine; aimez-le et vous le gagnerez sans combat; aimez-le et il ne sera plus l'ennemi que de lui-même; aimez-le et vous aurez votre juge même pour père, et votre Dieu pour ami. L'amour des ennemis dans le cœur, *diligite.* Il faut encore qu'il soit dans les mains; faites du bien à ceux qui vous haïssent, *benefacite.* C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pour instruire vos mains à répandre des bienfaits sur vos ennemis, je n'ai qu'à vous montrer la main de Dieu même; respectez cette main juste; imitez cette main bienfaisante. Deux grands devoirs que je vais vous exposer. Premièrement, respectez la main de Dieu qui opère toutes choses. Dans les désordres les plus grands, dans les persécutions les plus évidentes, l'œil de la foi y découvre la main de Dieu, qui ramène tous les ordres à son ordre, et qui fait servir à ses desseins éternels les violences et les persécutions les plus injustes. Rien ne se fait au hasard; une providence supérieure conduit tous les maux là où il lui plaît : le cœur non-seulement des rois, mais des peuples est dans la main de Dieu, pour y former les destinées humaines; et c'est là que, sans s'arrêter aux créatures, aveugles instruments des divins décrets, il faut regarder avec respect dans la cause première et souveraine tout ce qui arrive au juste, à qui

un seul cheveu de la tête n'est point arraché sans l'ordre du Père céleste. Une dispensation secrète arrange donc et dispose les péchés mêmes, en sorte qu'ils entrent dans l'économie du salut, et que la corruption de la nature sert de base au grand ouvrage de la grâce. Car, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin, vous réglez même les déréglements des hommes, et, votre main donnant tel cours qu'il lui plaît au torrent impétueux de leur malice, vous guérissez par les frénésies des uns les maladies des autres : *Etiam de animæ alterius insania sanasti alteram.*

Y eut-il jamais une haine plus furieuse, une persécution plus atroce que celle des Juifs et des gentils pour faire mourir Jésus-Christ, auteur de la vie? Les uns s'assemblent pour méditer ce déicide, les autres pour l'exécuter. Toutes les passions sont en mouvement ; l'envie se forme dans le cœur des pharisiens, l'avarice croît dans le cœur de Judas, la fureur s'excite dans le peuple, l'ambition se réveille dans Pilate, la cruauté s'anime dans les bourreaux. Cependant le conseil de Dieu préside sur tous ces conseils, et sa main, aussi juste que puissante, se sert de tous ces misérables instruments, pour avancer la gloire de son nom, et pour opérer la rédemption du monde. C'est le Saint-Esprit qui nous l'apprend par la bouche de saint Pierre, dans sa prière après la Pentecôte, *convenerunt facere quæ manus tua et consilium tuum decreverunt fieri.* (*Act.*, IV, 28) Est-ce que Dieu remue la malice et les passions des hommes? Non, mes frères; mais comme le juge ne met pas la cruauté au cœur du bourreau, mais qu'il s'en sert pour le bien de la république, ainsi Dieu ne met pas la malice dans le cœur de l'homme; elle réside dans celui qui en fait le choix ; le Dieu saint n'y a aucune part; mais sa main toute-puissante la conduit efficacement à l'exécution de ses justes conseils, pour le bien de son Eglise et pour le salut de ses élus.

Ainsi, chrétiens qui m'écoutez, quelles doivent être vos pensées, vous, pour qui l'histoire du monde doit être l'histoire du règne de Dieu ; vous, à qui les passions des hommes ne doivent paraître que des instruments de la justice de Dieu; vous, qui ne devez séparer aucun événement de la première cause, qui est Dieu? Quelles doivent être vos pensées et vos regards, lorsqu'il vous arrive de la part des hommes quelque chose de pénible, un outrage, une injustice, un mauvais procédé, une voie de fait? Tout se réduit, mes frères, à regarder beaucoup Dieu parmi les haines et les violences des hommes, à entrer dans son sanctuaire pour y découvrir les ressorts secrets qui remuent toutes les causes; à respecter sa volonté toujours juste au milieu des injustices humaines; à voir dans sa main l'épée qui frappe et le fouet qui châtie; à calmer dans cette vue l'agitation de votre esprit, et à réprimer les emportements de vos mains : de même que David, à qui la mansuétude devint comme naturelle, parce qu'il s'était accoutumé à ne regarder que Dieu, à respecter toujours sa main qui le punissait ou qui le purifiait, soit dans les persécutions de Saül, soit dans les outrages de Séméi, soit dans les révoltes d'Absalon?

Je pourrais vous dire, mes chers frères, que d'ailleurs il arrive souvent que vous vous méprenez dans les contradictions des hommes, lorsque vous en cherchez le principe dans l'homme; c'est-à-dire que souvent vous leur attribuez sans aucun fondement une malignité, une haine, une envie qu'ils n'ont pas. C'est peut-être, dans celui qui vous a heurté, la faiblesse de son imagination qui s'est prévenue avec trop de légèreté, qui a suivi sa prévention avec trop de chaleur; et il n'est pas juste de donner aux effets d'une imagination faible les noms si odieux de haine et de malice. Ce n'est peut-être aussi qu'une émotion passagère; le coupable en rougit : la même vivacité qui excite ces mouvements contribue souvent à les détruire. Que savez-vous encore, si celui que vous appelez votre ennemi, bien loin d'avoir pensé à vous faire de la peine, ne vous a parlé que par persuasion, par conscience, pour votre bien; et que toute la faute qu'il a commise à votre égard n'est qu'une impolitesse, une grossièreté, une simple inattention à ménager votre délicatesse?

Mais, après tout, écoutez-moi, je vous prie : si c'est une haine formée qui est dans le cœur de vos frères, et qui se montre par leurs violences, *qui oderunt vos;* outre que vous leur devez alors plus de charité, parce qu'ils sont plus malades et qu'ils se font plus de mal qu'ils ne vous en font à vous-mêmes, notre évangile vous demande aussi pour eux des bienfaits, et qu'au même temps que vous respecterez la main de Dieu, toujours juste lorsqu'elle s'appesantira sur vous par les injustices des hommes, vous imiterez encore cette main bienfaisante, étendant vos mains pour faire du bien à ceux qui vous haïssent, *benefacite his qui oderunt vos.* Vous l'imiterez, car voilà en second lieu le grand modèle qui nous est aujourd'hui présenté dans l'Evangile : soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *estote vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.*

Apprenez le donc, mes frères, et ne l'oubliez jamais, la main du Seigneur ne se ferme pas pour les pécheurs même, et l'indignité de l'homme n'est point un obstacle à la libéralité de Dieu : c'est sa main bienfaisante qui verse toutes les gouttes de pluie dans le champ du pécheur qui l'offense, et qui y distribue tous les rayons du soleil; c'est sa main libérale qui met une couronne sur la tête de celui qui blasphème son nom. En un mot, sa main est toujours ouverte pour accommoder ses bienfaits à nos besoins, et, tel que le pasteur charitable dépeint par le prophète Ezéchiel, il fortifie la brebis qui est faible; il bande la plaie de celle qui est blessée; il guérit celle qui est malade; il relève celle qui est tombée; il cherche celle qui est perdue.

Chrétiens, mes frères, voilà l'exemple sur lequel vous devez vous former : sortez de l'enceinte de cette famille terrestre où vous êtes nés, et où vous ne voyez qu'un père emporté ou une mère furieuse, dont la colère a altéré tous les traits; votre modèle est dans le ciel : soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *estote vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Vous, fidèles et chrétiens, qui êtes séparés des gentils et des infidèles, lavés dans le sang de l'Agneau et élevés avec les leçons de la mansuétude, *estote vos.* Votre perfection ne consiste pas à imiter les attributs éclatants de Dieu, sa grandeur ou sa puissance, dont il n'a que trop de mauvais imitateurs : vous serez parfaits, si, ouvrant vos mains par la charité, pour nourrir votre ennemi qui a faim, *estote vos perfecti*, vous imitez sa miséricorde... Dans le ciel, vous l'imiterez comme Dieu; sur la terre, vous devez l'imiter comme Père, *sicut Pater vester*... Le païen qui n'avait que des idoles d'un métal froid et insensible, des dieux qui avaient des mains et qui ne pouvaient les étendre pour secourir les malheureux : devenu semblable à ceux qu'il adorait, il ne pouvait avoir aussi pour les autres hommes que de la dureté et de la froideur. Mais vous, qui adorez le Dieu vivant et véritable, le Père des miséricordes, celui que vous appelez tous les jours votre Père, vous devez copier un si grand modèle : *sicut Pater vester*... L'homme est tombé en voulant, par une vanité insensée, ressembler au Très-Haut, et il ne peut plus se relever qu'en cherchant à lui ressembler par la sainte charité; l'homme, qui est trop passionné et trop aveugle pour se faire justice à lui-même, devient injuste lorsqu'il veut imiter le souverain Juge dans ses punitions et ses vengeances; et il devient parfait quand il veut imiter le Père céleste dans ses bienfaits et ses grâces : *sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Que si, après cela, vous attachez encore la gloire à la violence, si, comme le profane Esaü, dont les mains étaient contre tous, vous confondez encore la fureur avec vos devoirs, érigeant la brutalité en héroïsme, sachez que vous n'avez nulle part à la religion chrétienne, qui désarme vos mains et qui vous commande, en surmontant le mal par le bien, de représenter fidèlement la bonté du Père céleste. Si sur le tribunal votre main manie trop rudement l'épée de la justice, employant votre autorité pour venger vos passions; et je dis plus, si vous approuvez dans ses sentiments et ses maximes le monde cruel, qui ne veut pas que la plus petite injure puisse se laver autrement que dans le sang de son auteur, et qui viole tous les droits de l'humanité pour se maintenir dans celui des représailles; en un mot, si vous soutenez par vos éloges celui qui repousse l'injure, l'estimant d'autant plus généreux et grand qu'il est un infracteur plus hardi de la loi sainte : vous êtes de moitié avec le vindicatif dans ses emportements et ses violences; vous n'avez pas la plus légère notion du vrai mérite, de la vraie grandeur, ni de la céleste religion que vous professez, et qui par la débonnaireté vous approche de celui qui est l'exemplaire de la perfection, qui est la perfection même : *estote vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Parole infaillible, précepte indispensable de notre évangile, à quoi vous me permettrez de joindre cette douce et ingénieuse remarque d'Origène, qui veut que dans les outrages que l'on nous a faits, nous nous souvenions du figuier que le Fils de Dieu a maudit. Il était stérile, mais il l'était dans une saison où naturellement il ne devait pas porter de fruits ; et néanmoins la malédiction du Seigneur tomba sur cet arbre infructueux, *non enim erat tempus ficorum.* (*Marc.*, XI, 13.) Quelquefois, mes frères, nous portons les fruits de la charité dans le temps; c'est quand nous faisons du bien à ceux qui nous aiment : cela ne suffit pas; nous en devons produire encore, lorsqu'il n'en est pas la saison; dans le temps d'une persécution fâcheuse, quand la perfidie nous supplante, quand la calomnie nous noircit, quand l'injustice nous dépouille; c'est alors, dit Origène, que vous devez porter les fruits de la mansuétude, ouvrir vos mains, si cela se peut, aux besoins du prochain ; opposer du moins aux discours injurieux et aux actions violentes la parole douce et la grâce de la prière. Je dis la prière ; car le grand commandement du pardon des ennemis ne demande pas seulement le cœur pour les aimer, et les mains pour leur faire du bien, *diligite, benefacite*, mais encore la langue afin de prier pour eux, *orate.*

TROISIÈME POINT.

Priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient : *orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* C'est par ce troisième article, qui est la troisième partie de ce discours, que je dois finir et vous dire, mes frères, si vous voulez bien m'entendre encore quelques moments, que, comme il y a une espèce de serpents qui avant de boire à une fontaine ou à un fleuve jette son poison, de même lorsque vous allez à l'Eglise et que par le commerce de la prière vous vous approchez de Dieu, fontaine de grâce et de vie, vous devez vous décharger auparavant du poison de la haine. Là l'Evangile de la paix sera dans votre bouche; vous demanderez qu'il descende du ciel sur le Samaritain, qui vous a offensés, un autre feu que celui que les disciples imprudents demandaient, le feu de la charité; et votre langue, bien loin de répandre des malédictions sur le prochain, ne prononcera sur lui que des bénédictions.

Ecoutez la voix de votre divin chef, qui bénit quand on le maudit, qui absout quand on le condamne, et qui prie sur la croix pour ceux qui le crucifient. Voyez Moïse dans la Loi ancienne, il prie dans le tabernacle pour un peuple rebelle. Considérez

Etienne dans sa Loi nouvelle ; sa bouche, qui suit les tendres mouvements de son cœur, prononce sur ceux qui le lapident une charitable oraison. La femme pénitente est collée aux pieds de Jésus-Christ, pendant qu'un pharisien la condamne ; le publicain est prosterné dans le temple, pendant qu'un autre pharisien le décrie ; Paul ne répond aux blasphèmes des Juifs que par ses prières : *blasphemamur et obsecramus.*

Et vous, chrétiens, que faites-vous ? Souvent vous entrez dans le sanctuaire de la paix, encore troublés des accès de la haine ; et pendant que vous avez la bouche pleine de malédictions amères contre vos frères, vous osez demander à Dieu pour vous les bénédictions ; vous voudriez qu'il ouvrit pour vous les trésors de sa miséricorde : *Homo homini servat iram, et a Deo quærit? medelam.* (*Eccli.*, XXVIII, 3) A quoi sert votre langue A accuser votre ennemi et à vous justifier vous-mêmes. La calomnie repousse la calomnie, la vanité répond à la vanité, le néant s'élève contre le néant. Vous racontez votre affaire à tout le monde ; dans l'histoire que vous en faites, historiens passionnés, vous ne ménagez pas les injures et les reproches, vous mettez au jour avec une langue maligne toute la perfidie de votre adversaire.

Qui est-ce qui a tort de nous deux, demandez-vous ? Vous-même, chrétien cruel, qui déjà en multipliant les reproches avez rendu le mal au centuple, et qui dans la chaleur et les transports de la vengeance, dit saint Basile, rugissez comme les lions, écumez comme les sangliers, sifflez comme les aspics, mordez comme les chiens. Artificieux, votre langue pleine de fraude travaille à couvrir de raisons plausibles votre passion trop noire, vous plaignant sans cesse des autres, quoique tout le mal soit dans votre humeur caustique qui incommode tout le monde, et que vous ne voulez pas corriger. Malin, le prochain a peut-être de bonnes intentions ; mais vous êtes un mauvais interprète qui empoisonnez toutes ses paroles, qui expliquez mal toutes ses actions. Hypocrite, vous faites quelquefois servir la religion à la vengeance, et vous allez prendre jusque dans l'édifice du temple les pierres que vous jetez sur votre ennemi. Faible, une parole vous a renversé, et vous n'avez plus la force de mettre un frein à votre langue. Injuste, l'injure faite viole simplement la Loi, mais l'injure repoussée dépouille insolemment la Loi de son autorité ; injuste encore une fois, vous voulez être juge et partie en même temps ; et, par une prompte exécution de vos ressentiments, vous prétendez soustraire le coupable au tribunal de Dieu, son juge naturel. Superbe, la majesté de Dieu se laisse fléchir, et un ver de terre qui n'était pas hier, et qui ne sera pas demain, est fier dans ses paroles et inexorable dans sa colère. Calomniateur, votre bouche perverse, avec une haleine corrompue, flétrit les fleurs les plus belles et déshonore les mœurs les plus innocentes et par un effet rétroactif de la passion qui vous possède, celui que vous citiez peut-être comme un modèle de vertus, depuis qu'il n'a point respecté la vôtre, votre langue injuste l'a revêtu de tous les vices. Infidèle, vous ne croyez point à la parole et aux promesses du Seigneur votre Dieu, qui déclare bienheureux ceux qui souffrent les persécutions et les calomnies des hommes. Imprudent, souffrant une petite insulte et priant pour votre ennemi, vous pourriez, avec les deux deniers qu'il vous doit, vous acquitter des deux mille talents que vous devez à Dieu, et effacer ainsi la cédule de toutes vos dettes. Insensé, dans l'injure que vous recevez, vous ne consultez qu'une imagination aveugle, que l'orgueil intéresse, et qui fait toujours sur les petites fautes d'étranges commentaires ; vous le condamnez et néanmoins vous l'imitez ; vous voulez vous blesser comme lui, être furieux comme lui, avoir tort comme lui. Impénitent, votre vie n'est qu'un tissu de folles ruptures et de mauvais raccommodements ; vous portez votre haine jusques aux noces de l'Agneau, et vous la cimentez avec le sang de Jésus-Christ que vous buvez. Vous la faites quelquefois passer jusque dans le cœur de vos enfants ; par vos ressentiments qui éclatent, vous instruisez ces petits serpents à siffler comme vous, afin que votre colère ne meure jamais, et que votre haine soit la portion la plus certaine de votre héritage.

Cependant la mort arrive ; vous allez voir se coucher pour toujours le soleil qui, tant de fois, s'est couché et s'est levé sur votre colère ; vous invoquez alors les anges de la paix, on cherche des négociateurs habiles qui vous insinuent encore avec adresse qu'il ne sied pas à un homme mortel de garder des haines immortelles. Vous vous réconciliez : le monde doit ce bon exemple, que vous lui donnez, à votre frayeur et non à votre foi. Païen pendant toute votre vie, vous commencez en mourant à pratiquer le christianisme ; vous n'édifiez l'Eglise que lorsque vous agonisez ; vous ne cherchez l'huile de la miséricorde, comme les folles vierges, qu'après que l'époux est arrivé. Il est trop tard, cherchez-la dès ce moment : que votre langue, au lieu de composer des apologies et de s'exercer dans les détractions, invoque dès à présent sur votre ennemi et sur vous le Dieu de la patience et le Père des miséricordes. Il n'y a que la harpe du Psalmiste, il n'y a que le doux son de la prière, qui puisse apaiser l'esprit mauvais et furieux qui possède le persécuteur ; en parlant pour lui vous parlerez efficacement pour vous. Souvenez-vous aussi sans cesse du juge suprême qui s'est réservé la vengeance. Représentez-vous ce créancier redoutable, insolvable débiteur, si vous ne remettez tout à ceux qui vous doivent ; si vous n'arrachez de votre cœur les épines de la fureur ; si votre main par les bienfaits n'amasse sur la tête ennemie des charbons enflammés, et si la loi de la

clémence n'est sur votre langue; aimant ceux qui vous haïssent, disposé à leur faire du bien, et priant pour eux : ainsi portant la colère des hommes vous éviterez celle de Dieu; Dieu, dépositaire de vos vengeances, sera la récompense de votre mansuétude, et vous entrerez par la charité dans le royaume de la paix. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le jeûne.

Tunc Jesus ductus est in desertum a spiritu..... et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV.)

Alors Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert... et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite.

Deux corps partagent l'univers, le monde et l'Eglise, et ces deux corps ont aussi chacun leur esprit qui les anime, leur chef qui les gouverne. Le monde a pour chef le démon, l'Eglise a pour chef Jésus-Christ, deux chefs, mes frères, qui ont une opposition infinie; le paradis n'est pas plus éloigné de l'enfer; et le feu et l'eau, la lumière et les ténèbres ne sont pas si ennemis dans la nature que ces deux grands principes le sont dans la grâce.

Ce que l'un cherche, l'autre le fuit; ce que l'un estime, l'autre le méprise; ce que l'un approuve, l'autre le condamne; il n'y a que vanité et corruption dans l'un, il n'y a que vérité et innocence dans l'autre; l'un cherche à paraître, l'autre à se cacher; l'un met la béatitude dans les richesses, l'autre dans la pauvreté; l'un s'empresse pour les repas, l'autre préfère les jeûnes; l'un flatte la chair, l'autre la mortifie. Voilà, sans doute, deux caractères bien différents; il n'est pas aisé de s'y méprendre, mes frères, et vous pouvez voir du premier coup d'œil auquel de ces deux chefs et de ces deux corps vous appartenez, Jésus-Christ ou le démon, l'Eglise ou le monde. Les abstinences seules auxquelles cette Eglise sainte vous assujettit en ce temps pourront vous en convaincre. D'un côté, c'est l'ancien serpent, chef du monde réprouvé, dont la première tentation a été l'intempérance de la bouche; de l'autre, c'est Jésus-Christ, chef de l'Eglise élue, qui vous est montré dans un désert, passant quarante jours dans un long et pénible jeûne. Votre fidélité aux jeûnes du carême vous apprendra donc, mes frères, si vous êtes du corps de l'Eglise, si vous avez pour chef Jésus-Christ. Et de fait, c'était là chez les chrétiens des premiers siècles une profession solennelle de leur foi, un témoignage public de leur religion; la pâleur des abstinences et une certaine odeur de frugalité découvrait aux païens les disciples de Jésus-Christ; on regardait comme un infidèle celui qui aimait mieux manger avec le monde que jeûner avec l'Eglise. Violer le précepte des abstinences, c'eût été renoncer au christianisme et ne pas croire à l'Evangile. En un mot, dit saint Chrysostome, on jugeait alors que l'infracteur du carême n'était pas seulement un mauvais chrétien, mais qu'il n'était pas même chrétien.

O temps! ô siècles bien différents des nôtres! où reste-t-il aujourd'hui quelques vestiges de cette première foi, sinon dans les solitudes et dans un petit nombre de justes! Car, mes frères, que voit-on parmi vous? Des disciples du serpent, des sectateurs du monde. La plupart, quoique l'édit du jeûne soit publié pour tous, ne veulent point entrer dans le désert où Jésus-Christ votre chef est entré; et parmi ceux qui y entrent, plusieurs le font sans aucun profit, sans aucune utilité, c'est-à-dire que les uns ne jeûnent point, et que les autres jeûnent mal; le jeûne est combattu par ceux-là, par ceux-ci il est profané. Il est combattu; je me sens donc obligé de prouver la nécessité et les avantages du jeûne : il est profané; il est donc à propos de vous marquer les qualités et les conditions d'un jeûne chrétien. La loi du jeûne établie et les caractères du jeûne expliqués, c'est en deux points tout mon sujet; vous y trouverez des instructions dégoûtantes, sèches, mortifiantes, mais infiniment utiles, importantes, nécessaires; et elles vous paraîtront telles, si l'esprit de Dieu veut bien accompagner de ses grâces la parole que je vous annonce, demandons-les par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est point de loi si ancienne que la loi de l'abstinence et du jeûne : elle a commencé avec le monde, dit saint Basile; car l'homme ayant été introduit dans le monde comme un prêtre dans un auguste temple, Dieu ne lui ordonna pas un culte extérieur de religion, il ne l'obligea point de dresser un autel, d'égorger des victimes, ni de lui offrir la fumée de l'encens. Il se contenta d'être honoré de lui par le sacrifice secret de son abstinence; il mit toute sa religion dans le jeûne. En un mot, il ne lui demanda point d'autre hommage, que celui de ne pas manger d'un certain fruit qui était dans le paradis de la terre.

L'homme fut assez injuste pour ne pas obéir au commandement de Dieu, le précepte lui parut peu important; il mangea donc ce fruit, et sa gourmandise fut l'origine de tous nos maux. Cependant, dit saint Basile, la loi de l'abstinence fut rétablie incontinent après, et elle a passé de siècle en siècle jusques à nous sans interruption. Dans le temps qui a précédé le déluge, elle consistait à s'abtenir toujours de la chair de tous les animaux; après le déluge, c'était à s'abstenir du sang; dans la loi de Moïse, ce fut à s'abstenir de certains animaux immondes et à observer plusieurs jeûnes solennels; enfin, après avoir passé par tous les saints patriarches, qui avaient reçu le jeûne de leurs pères comme une précieuse observance, Jésus-Christ lui-même l'a reçu, il l'a consacré par son exemple, il l'a donné à ses apôtres; le christianisme est né, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne,

et ses apôtres l'ont donné aux fidèles, qui, par la succession continuelle des siècles, ont transféré le précepte jusques à nous ; de sorte que ce n'est pas une nouvelle pratique, un usage récent ; c'est une loi aussi ancienne que l'univers, une loi, dit saint Léon, qui n'apprend point à condamner la nature des aliments, comme faisaient les manichéens, mais qui veut que pour de justes raisons on en retranche quelquefois l'usage : *non damnans naturam, sed semovens usum.* C'est une pratique de toutes les Eglises, établie, confirmée, soutenue dans tous les temps par les exemples de tous les justes; une constitution divine, une institution apostolique recommandée par les plus anciens Pères : de manière, dit saint Ambroise, que si quelqu'un n'observe le jeûne des quarante jours en aucune façon, il commet un sacrilége ; et, s'il le viole seulement en partie, il commet un péché. Remarquez bien ces paroles : *sanctam quadragesimam Dominus consecravit, quod in totum non observare, sacrilegium est ; et ex parte violare, peccatum est.*

En effet, dit saint Thomas après saint Augustin et saint Léon, il ne faut pas croire que ce joug soit imposé mal à propos, et que la loi du jeûne ne soit fondée que sur des principes incertains. Nul homme n'est exempt de péché, et chaque pécheur doit travailler à deux choses : la première à expier ses péchés, la seconde à réprimer ses passions : et tout cela ne se peut bien faire qu'en mortifiant le corps et en rétablissant sur lui l'empire de l'âme, par l'abstinence et le jeûne. Deux raisons que nous fournissent les saints docteurs, et qui font dire à l'Ange de l'école que si le précepte du jeûne n'est que de droit positif et ecclésiastique, quant à la détermination du temps auquel il doit être observé, il est constamment de droit naturel et divin, quant aux effets salutaires qu'il produit dans ceux qui l'observent.

Il faut vous développer ces grandes vérités, et vous dire d'abord, mes frères, que, puisque nous sommes tous pécheurs, nous sommes tous indispensablement obligés d'expier nos péchés par la pénitence ; ce principe est constant. Or, dit saint Basile, la pénitence sans le jeûne est vaine et infructueuse, *pœnitentia sine jejunio otiosa est et infrugifera.* Pourquoi cela? Premièrement, parce que le jeûne, et surtout le jeûne de carême, se faisant par tout le corps de l'Eglise, en sorte, dit saint Bernard, qu'il n'y a nulle différence alors entre la table du riche et celle du pauvre, et qu'une loi générale réunit dans la même frugalité les princes et le peuple, les citoyens des villes et les habitants des déserts ; rien n'est plus puissant pour apaiser la colère de Dieu, justement offensé de nos iniquités, que cette sainte conspiration des membres de l'Eglise, qui gémissent, qui s'affligent, qui se mortifient tous en même temps. En second lieu, c'est qu'il faut que la pénitence, pour avoir quelque prix, soit proportionnée au crime ; de manière que les péchés du corps ne sauraient être bien effacés que par la pénitence du corps ; pénitence qui sans doute n'est jamais mieux exécutée que par le ministère du jeûne, lequel est principalement occupé à affliger la chair ; et la chair n'est-elle pas la source funeste de nos prévarications? Vous ne devez pas l'ignorer, c'est la loi de la chair qui est contraire à l'esprit, c'est dans la chair que résident les sens, ministres, complices, instruments du péché. Nous sommes liés à la chair, dépendants de toutes les sensations de la chair ; nous tenons à des corps, et de là toutes nos faiblesses. La chair révolta nos premiers parents par la beauté d'un fruit ; la chair corrompit le premier monde, et lui attira un affreux déluge ; la chair séduisit Samson, et changea ce héros en un esclave ; la chair rendit David adultère et homicide ; la chair ôta à Salomon toute sa sagesse ; la chair, plus puissante que les enchantements de Balaam, perdit par les attraits des filles moabites le peuple choisi. C'est pour parer la chair, ou pour l'engraisser, ou pour la satisfaire, que l'injustice travaille; c'est par l'œil de la chair que la mort entre dans nos cœurs ; c'est par la bouche de la chair que sortent les malédictions et les blasphèmes : tous les mouvements déréglés ont leur ressort dans la corruption de la chair. Il faut donc que la chair, qui a corrompu nos consciences, en subisse le jugement et la peine ; il faut faire servir à la justice de la pénitence les armes de l'iniquité. « Mon corps me tue, disait un ancien solitaire, il faut donc que je tue mon corps. » Il faut que le supplice s'exécute dans le lieu où le crime a été commis : c'est-à-dire que le corps rebelle où le péché a régné et par lequel il a régné, doit être puni ; et c'est par le jeûne qu'un châtiment si juste est exécuté.

Voilà donc, mes frères, que nous vous annonçons la loi du jeûne ; à vous qui avez commis le péché et qui avez vécu selon la chair, vous criant comme Jonas : Encore quarante jours, et si vous n'observez pas les jeûnes ordonnés, Ninive sera renversée ; vous criant comme Jean-Baptiste : Faites pénitence si vous voulez éviter la colère. Vos amis, vos proches, le monde, vous-mêmes, chacun vous enseignera un Evangile sans pénitence et une pénitence sans jeûnes ; la chair trouve partout des protecteurs. Et néanmoins c'est contre la chair que vous devez vous armer, et vous armer de bonne heure, sans écouter tous ceux qui veulent que vous flattiez un corps qui vous a déjà fait tant de mal, que vous traitiez mollement un corps qui a tant de fois irrité la vengeance divine par ses corruptions ; un corps peut-être encore jeune si on calcule vos années, mais déjà vieux si on compte vos perversités. Et ne voyez-vous pas, chers auditeurs, n'éprouvez-vous pas tous les jours que le Dieu saint, offensé de vos crimes et encore plus de votre hardiesse à ne vouloir jamais les réparer, a appesanti sa main sur vous, et qu'il aiguise contre vos

cupidités l épée de sa vengeance? Voilà que longtemps les nations ont été armées, et que les maux se sont multipliés ; il n'y a plus de ressources dans la prudence humaine contre la pauvreté qui nous menace, contre la tribulation qui nous assiége ; la foi même s'obscurcit, l'image du jour terrible se peint à nos yeux chaque jour dans quelque douleur nouvelle. Mais le glaive de Dieu se reposera, mes frères, et vous en avez pour caution la parole de Dieu même ; s'il voit que chacun de nous mange son pain dans le trouble et boit son eau dans l'humiliation ; s'il voit nos mains affaiblies et nos genoux sans force, nos visages abbatus, couverts de confusion, et nos entrailles affamées porter leurs cris jusques à son trône ; si dans une douleur commune, qui doit s'étendre autant que le péché, il voit sur la table du riche éclater la sobriété du pauvre, les grands se soumettre à la loi du jeûne comme les petits, et les hommes et les femmes, sans distinction, renoncer aux délices, combattre par l'abstinence les plaisirs de la bouche et affliger une chair criminelle. C'est à ce prix, chrétiens, que vous achèterez la grâce de la réconciliation, et ce n'est qu'à ce prix.

Ouvrez les livres saints, et lisez : à peine les quarante jours du jeûne sont-ils commencés, que les abominations de Ninive, à qui une pénitence de quarante années n'aurait pas suffi, lui sont pardonnées. Dieu regarde même Achab, tout impie qu'il est, lorsqu'il s'humilie dans le jeûne, et révoque la rigoureuse sentence qu'il a prononcée contre ce prince ; il vous regardera de même, pécheur, qui que vous soyez : et combien sa colère est-elle fléchie, quand l'homme coupable, pour expier ses fautes, haïssant les délices de la chair, haïssant sa chair même, ne pense plus à la contenter, et pense à peine à la soutenir. Mais vous, qui, après avoir marché selon la chair, suivez encore vos appétits charnels, vous qui refusez d'humilier dans les saintes abstinences un corps que vous avez tant de fois souillé par le péché, que vous avez tant de fois nourri pour le péché ; un corps dont vous avez fait votre idole, et que vous avez eu tant de soin d'orner et d'entretenir pour en faire l'idole du monde : quel doit être votre sort? Et espérez-vous que le souverain juge exerce sur vous ses miséricordes?

Souvenez-vous ici de l'état où la première transgression vous a réduits. Le Seigneur vous avait mis dans un paradis de délices ; le temps de la première innocence était le temps des honnêtes plaisirs : alors vous pouviez toucher à tous les fruits de la terre, vous pouviez user sans crime des biens créés, qui vous étaient offerts avec abondance. Mais depuis le péché, c'est le temps des douleurs et des privations, le temps de gémir et de jeûner. L'homme est devenu un malade à qui les aliments, auparavant si innocents, sont maintenant pernicieux et mortels. C'est un coupable, à qui les viandes exquises sont interdites, et qui est condamné par la sentence divine à manger son pain dans la sueur de son visage, et à ne manger que son pain. C'est un débiteur, à qui on ne laisse qu'une pension modique, et qui, est obligé de se réduire à une table frugale pour avoir de quoi payer ses grandes dettes, et satisfaire à un créancier inexorable. En un mot, c'est un pécheur chassé du paradis, qui n'a plus de droit à ses délices, et à qui il ne reste que le désert du jeûne, pour y offrir au Dieu saint, dans une chair affligée, l'expiation de ses intempérances et de ses révoltes.

Disons encore, M. F., et voici une autre raison qui établit la loi sacrée du jeûne : c'est qu'en humiliant et affligeant la chair, il affaiblit ses convoitises ; et élevant l'âme au-dessus du corps, il l'affranchit de la honteuse servitude qu'elle souffre sous la tyrannie d'une chair sensuelle. Je veux dire que le jeûne ne sert pas seulement à expier nos péchés, mais en second lieu à réprimer nos passions. En effet, M. F., et ne perdez pas cette instruction ; en effet, quelle pesanteur pour la religion et pour les lois austères de la religion? Quelle vivacité pour le vice et pour tout ce qui tend au vice, lorsque le ventre, sans discipline et sans règle, se chargeant d'aliments, suit tous ses appétits? Loth si juste, par une intempérance qui paraît d'abord assez innocente, n'est-il pas conduit jusqu'à l'inceste? Parmi les crimes de Sodome, ne lui reproche-t-on pas l'abondance du pain et les délices des repas? Mais pourquoi chercher des exemples anciens là où porte une expérience de tous les jours? votre propre expérience, chrétiens qui m'écoutez, prépares toujours, hélas! et déterminés par les dissolutions de la table à goûter les fausses joies du monde, à parler la langue impure du monde, à négliger les bienséances, à oublier les plus saints devoirs. Regardez, dit saint Ambroise, regardez les oiseaux du ciel : n'est-ce pas en dévorant trop avidement l'appât trompeur caché sous l'hameçon, qu'ils s'embarrassent et qu'ils périssent? *cibus visco etiam aves alligat.* Triste image d'une âme que la sensualité arrête, et qu'elle empêche de prendre son essor vers le ciel.

Mais la chair est-elle affaiblie par les jeûnes, le vice est désarmé, les convoitises se refroidissent, la chaleur impudente des yeux s'éteint, la chasteté devient la compagne des abstinences, *in jejuniis, in castitate.* Les sens n'ont plus de force pour le mal, l'âme se purifie et s'élève au-dessus des passions, disposée à recevoir les saintes lois et tout à fait semblable au fidèle Moïse, qui, laissant au bas de la montagne un peuple mutin et infidèle, monta jusque sur le sommet, seulement accompagné du jeûne qui le fit entrer dans la familiarité de Dieu même, et le rendit non-seulement le législateur des hommes, mais encore le modèle de toutes les vertus.

Le temps du jeûne est donc un temps favorable à l'âme, et la loi des abstinences n'est ni une loi morte, ni une loi de mort.

Il y a un genre de démons qui ne se chassent que par la force du jeûne, dit la Vérité éternelle ; les saintes victoires ne se gagnent que par les athlètes chrétiens, exercés dans les dures abstinences : l'incompatibilité est trop grande des mœurs innocentes avec une vie molle. Tous les saints n'ont point connu d'autres remèdes à leurs convoitises, d'autre secret pour réprimer leurs passions, quoiqu'ils vécussent dans les déserts comme Jean-Baptiste, et qu'ils conversassent dans les cieux comme Paul. Et qui êtes-vous donc, chrétiens ? Vous, qui transgressez si facilement le précepte du jeûne ; vous, qui violez même si hardiment par l'usage des viandes défendues la loi des abstinences. Qui êtes-vous ? Et êtes-vous plus privilégiés que ces hommes célestes, qui, éloignés des objets, armés de la prière, environnés de la grâce, se croyaient encore obligés de se consumer par les jeûnes, châtiant leur corps pour le réduire en servitude, et n'être pas livrés à la réprobation ? Un nouveau législateur vous a-t-il donc annoncé un nouvel Evangile, qui vous dispense de renoncer à vous-mêmes, à vos penchants criminels, à vos affections charnelles ? Qui vous assure que Dieu vous guérira sans le remède de la pénitence ; qu'il vous sauvera sans la grâce de la mortification ; qu'il vous revêtira de sa force, qu'il vous couvrira de son bouclier, qu'il vous enverra ses anges pour vous garder dans vos voies, pendant que vous obéirez aux désirs de la chair, que vous vous exposerez sans les précautions du jeûne à toutes les tentations de la chair, que vous refuserez de sacrifier à la religion quelques aliments, que vous idolâtrerez votre corps, et que vous préférerez à la grâce de Jésus-Christ les grâces de l'embonpoint et du corps ?

O misères ! ô égarement des hommes ! Et toutefois je ne parle point ici de ces gens qui par un pur libertinage, comme si la sévérité de l'Eglise donnait un nouveau goût aux viandes qu'elle défend, se font servir de la chair et couvrir leur table sans distinction de temps et de jour : je ne crois pas qu'il s'en trouve parmi vous un seul qui commette ces scandales, et qui ne sache que celui qui les souffre dans les autres, quand il peut les empêcher, se rend coupable de la même prévarication. Mais je parle à vous, qui opposez à une juste abstinence une complexion délicate, ou une santé nécessaire ; et qui cependant nourrissez une chair rebelle, qui engraissez un corps criminel, et qui peut-être n'avez point d'autre titre pour ne pas porter avec les autres fidèles le joug du carême, sinon que vos transgressions sont plus énormes, et vos convoitises plus ardentes. Je m'adresse aussi à vous, qui êtes fidèles à l'abstinence, mais qui adoucissez, ou plutôt qui anéantissez la loi austère du jeûne par les liqueurs dont vous vous précautionnez dès le matin, par le repas du jour où vous réunissez l'intempérance de plusieurs repas, et par une multitude de plats délicieux dont votre table est couverte le soir. Etranges jeûnes ! qui méritent d'être expiés par d'autres jeûnes, et qui bien loin de composer votre pénitence, seront comptés parmi vos autres péchés. Enfin je parle à vous, qui ajoutez à ces dédommagements le repos et l'oisiveté du lit, pour moins sentir la longueur des abstinences, qui ne comptez pour rien ces infractions, qui vous accordez sans scrupule ces soulagements, prenant à peine la discipline si ancienne et si nécessaire du jeûne dans le rang des plus petites lois du christianisme ; regardant comme une loi peu importante l'abstinence salutaire que la religion vous commande comme une expiation de vos péchés, que l'Eglise vous ordonne comme un remède à vos passions.

Mais vous alléguez toujours une santé faible, un tempérament délicat, les vaines frayeurs d'une maladie qui peut arriver. C'est-à-dire que vous donnez pour fondement aux dispenses du précepte que nous vous annonçons la mollesse même qui vous y oblige d'avantage. Car je vous demande ici, que deviendra la conscience si on la règle sur les désordres du tempérament ; et comme dit saint Bernard, devez-vous être jugés dans le dernier jour sur les règles de la médecine qui veut que vous conserviez un corps, que l'Evangile au contraire, qui est votre première loi, vous ordonne de mortifier et de perdre ? Toujours munis de dispenses demandées avec précaution et accordées avec complaisance, vous dites que vous avez une santé mauvaise, et que vous ne sauriez jeûner. Et, de grâce, pourquoi ne sauriez-vous jeûner ? Parce qu'une molle éducation a rendu votre corps indocile aux sévères abstinences ; parce que dès votre jeunesse vous avez avancé par vos excès les jours mauvais de la vieillesse ; parce que vous êtes toujours entrés dans les jeûnes du carême par les dissolutions de la table ; parce que ne devant rien à la chair vous vivez comme si vous lui deviez tout : et que devant tout à Dieu, vous vivez comme si vous ne lui deviez rien. Pourquoi ne sauriez-vous jeûner ? Et comment arrive-t-il aujourd'hui que dans une dépravation si commune et si grande on n'a jamais plus négligé la pénitence si nécessaire du jeûne ; on n'a jamais poussé plus loin les raffinements d'une vie commode, l'art de contenter le goût, l'attention à conserver le corps du péché ? Si donc vous ne sauriez jeûner, c'est parce que les idées de la religion s'effacent tous les jours parmi vous ; c'est que dans la plupart la conscience ne paraît plus qu'un principe mort ; c'est que vous n'avez point appris à vivre en chrétiens, et que vous avez oublié que vous êtes pécheurs. Un Dieu que vous avez à apaiser, une âme que vous avez à guérir, à sanctifier, à sauver, tout cela ne vous est rien, et il ne vous est pas possible de jeûner pour le salut éternel ; mais pour l'avarice, pour l'ambition, pour le crime, quels jeûnes n'endurez-vous pas ? Et si effectivement vous êtes hors d'état de le faire, si par une impossi-

bilité morale vous êtes de bonne foi dans l'exception de ceux qui en sont légitimement dispensés, quelle doit-être votre douleur de vous voir séparés du jeûne commun de tous les fidèles ? Et quelle est la compensation que vous en faites par les aumônes plus abondantes, par les prières plus assidues, par une vie plus retirée ?

Cependant j'ai toujours de la peine à croire que vous ne sauriez jeûner, lorque tant de vierges plus innocentes et moins robustes que vous supportent encore dans les cloîtres un jeûne presque continuel. Et dans l'état où sont aujourd'hui les jeûnes, si relâchés, si mitigés, si peu semblables à ceux de nos pères, peut-on se plaindre qu'ils incommodent ? N'est-ce pas plutôt avec ces adoucissements un régime de santé qu'un exercice de pénitence ? Et quand ils incommoderaient un peu, sont-ils faits pour nous accommoder ? Dites plutôt que tant de diverses maladies auxquelles vous êtes sujets sont les fruits d'une cruelle intempérance ; témoins ces diètes que l'on vous prescrit, et auxquelles vous vous soumettez avec une docilité si grande, quand votre corps ne pouvant plus porter ce honteux et pesant fardeau de viandes et de liqueurs dont vous l'avez chargé, s'en plaint à vous-même par des fièvres et des indigestions mortelles, et vous contraint d'avoir recours aux remèdes, dit admirablement saint Chrysostome.

Pensez-y donc bien sérieusement, mes chers frères, et pour une petite satisfaction, ne hasardez pas témérairement votre salut. Souvenez-vous d'Esaü réprouvé, parce qu'il abandonna pour le faible plaisir d'une légère nourriture son droit d'aînesse et les sacrées prérogatives qui y étaient attachées ; de Saül condamné, parce qu'il retint contre l'ordre de Dieu les troupeaux les plus gras des Amalécites pour en faire l'appareil d'une table sensuelle ; des Israélites punis, parce qu'ils désirèrent dans le désert des viandes de l'Egypte ; du déluge fatal qui noya tous les hommes, lorsqu'ils buvaient et qu'ils mangeaient : heureux, si vous n'avez point de part à cette transgression ; si, au milieu de cette multitude de prévaricateurs et de rebelles qui vous environnent, effrayés de voir dans un mépris si universel des jeûnes la décadence de la religion, vous vous soumettez à une loi si nécessaire. Plus heureux si vous sanctifiez le jeûne du carême, si vous ne le profanez pas, et si, convaincus de sa nécessité et de ses avantages, vous l'observez avec toutes ses conditions. Vous avez entendu la loi du jeûne, mes frères, apprenez maintenant quels sont les caractères du jeûne chrétien. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les Ninitives jeûnent et ils sont exaucés, les Juifs jeûnent et ils sont rejetés. D'où vient cette différence ? C'est que le jeûne, par qui l'homme triomphe du démon, comme le démon a triomphé de l'homme par la gourmandise ; le jeûne qui rend à la chair toute infectée par le péché sa première innocence ; le jeûne qui prépare à toutes les vertus, dit saint Chrysostome, n'est pas lui-même une vertu, s'il n'est accompagné de certaines conditions, s'il n'est marqué du sceau de la piété chrétienne. On solennise des jeûnes chez les païens, les musulmans, les juifs, les hypocrites, les avares ; jeûnes profanes et de nulle valeur. Aussi l'Écriture nous dit-elle de sanctifier notre jeûne, *sanctificate jejunium;* et le Seigneur parlant chez le prophète Joël, Convertissez-vous vers moi, dit-il, dans le jeûne, dans les pleurs et les gémissements : *Convertimini ad me in jejunio et in fletu et in planctu :* paroles, où nous trouverons que les vrais caractères du jeûne sanctifié consistent en deux choses, à se détourner du péché : *convertimini;* et à se tourner vers Dieu : *convertimini ad me.*

Se détourner du péché, premier caractère du jeûne chrétien, qui ne doit point être séparé des regrets et des larmes de la pénitence : *convertimini in jejunio et in fletu.* De là, mes frères, cette coutume si ancienne de confesser ses péchés au commencement du carême, et quelquefois même avant le carême ; comme nous l'apprenons de saint Chrysostome et de saint Augustin. Les fidèles se présentaient aux pasteurs pour leur demander la pénitence ; et cette cendre que l'on jette encore sur votre tête le premier jour de carême apprend, chrétiens, que c'est une cérémonie qui nous reste de cette ancienne pratique de l'Église. Mais alors on ne se contentait pas de mettre de la cendre sur la tête, ce qui n'est plus qu'une légère ombre de la piété austère des anciens ; on obligeait encore les pécheurs de quitter le péché dans la componction du cœur, pendant qu'ils l'expiaient dans l'amertume du jeûne. Cette pratique de commencer les jeûnes du carême par la confession de ses péchés et par les regrets de la pénitence se lit aussi dans le Pontifical romain, dans les conciles de Paris et de Milan : et vous y remarquez partout le désir qu'a l'Église qu'une coutume si sage ne s'abolisse jamais. Et, à dire vrai, mes frères, qu'est-ce que l'observance du jeûne sans l'esprit de componction ? Que pensez-vous d'un chrétien qui garde les abstinences et qui ne s'éloigne pas du péché ? Vouloir apaiser la colère de Dieu et l'irriter en même temps, amasser dans les jours du salut des trésors de colère, mêler avec les armes de lumière les œuvres des ténèbres : voilà l'état malheureux de celui qui associe avec l'abstinence des aliments la licence du crime, et qui n'assaisonne pas son jeûne de ses larmes ; voilà ce que vous faites, lorsqu'avec une face exterminée vous joignez des passions toujours vivantes, lorsque vous nourrissez encore des haines contre vos frères, que vous n'avez rien retranché de l'intempérance de votre langue ou de la curiosité de vos yeux, que vous n'avez rien

rabattu de votre orgueil ni de votre luxe, et qu'une cupidité que vous ne réprimez pas vous retient encore dans un commerce dangereux, dans des liaisons scandaleuses, toujours vifs jusque dans vos jeûnes pour le plaisir, pour la vanité, pour l'intérêt. Quoi donc! la sobriété et la modération paraissent avec éclat sur votre table pendant qu'il n'y a rien que de déréglé et d'immodéré dans votre cœur? Votre table est devenue plus sainte, et vous n'êtes pas devenus meilleurs? Vous changez d'aliments, et vous ne pensez pas à changer de vie? Vous craignez même de toucher les vaisseaux où se cuit la chair, de peur de vous souiller, dit saint Basile, et vous ne craignez pas de souiller votre cœur par des désirs criminels? Vous ne craignez pas de souiller votre langue, vos yeux, vos mains par le péché! Jeûnez, mais convertissez-vous, détournez vous de l'iniquité dans les jours de votre jeûne : *convertimini in jejunio.*

Pourquoi l'Église sage, qui place si bien toutes choses, a-t-elle ordonné que le jeûne de quarante jours s'observât justement avant la fête de Pâques? Pourquoi a-t-elle voulu que l'on commençât le carême par une humble confession et qu'on le finît par la communion? Saint Jean Chrysostome, et plusieurs anciens Pères vous diront, mes frères, que l'Eglise a prétendu, par une économie si prudente, préparer ses enfants à la participation du corps de Jésus-Christ, et leur faire comprendre, en mettant un juste espace de pénitence entre la confession et la communion, que les saints mystères ne sont que pour les âmes qui ont quitté le péché et qui l'ont pleuré. Désabusez-vous ici, ministres sacrés, si j'ose instruire mes maîtres; vous qui ordonnez quelquefois la communion pour pénitence, désabusez-vous : la communion si désirable est la récompense d'une vie innocente ou mortifiée, les choses saintes sont pour les saints; et vous en faites un passage du crime à la grâce; vous offrez le prix à ceux qui n'ont pas combattu; vous donnez la manne cachée à celui qui n'est pas victorieux, et au lieu de la cendre vous lui mettez la couronne sur la tête. Le chrétien mieux conseillé suit la route, plus lente, que l'Eglise lui trace. Pendant les quarante jours du jeûne, image de l'ancien déluge, il purifie la terre de son cœur avec l'eau de ses larmes : après quoi la colombe lui apportera le rameau d'olivier, symbole de réconciliation et de paix, c'est-à-dire que dans les derniers jours du carême, l'Église „cette chaste colombe, lui mettra le pacifique rameau dans les mains : et alors il pourra recevoir dans la communion pascale le souverain gage de la paix et de la miséricorde divine.

Cependant il jeûne et il pleure : *in jejunio et in fletu;* il jeûne; et son jeûne est chrétien. Il s'abstient des viandes défendues : mais il s'abstient encore plus du péché, et il ne ressemble point à ces Juifs superstitieux à qui le prophète Isaïe reproche qu'ils ont toujours dans leurs jeûnes la même ardeur pour le crime, la même chaleur pour l'injustice, la même âpreté pour dépouiller leurs frères, la même malignité pour les flétrir, le même goût pour le monde et pour les biens du monde, la même soif pour des amusements qui divertissent beaucoup moins qu'ils ne dérèglent; une ivresse qui paraît plus honnête que celle du vin et qui n'est pas moins criminelle; une cupidité qui est toujours en action, qui ne respecte pas ces jours de pénitence, qui mène toujours également au tribunal contentieux de la justice, *ecce ad lites et contentiones jejunatis;* timides observateurs d'une abstinence légale, et en même temps prévaricateurs maudits des commandements de Dieu les plus essentiels.

Le fidèle dans ses jeûnes s'abstient donc du péché, il se détourne de l'iniquité, il s'abstient même et il se détourne de toutes les voies où sont tendus les piéges du crime; de sorte, mon cher frère, que vous qui ne voulez pas profaner votre jeûne chrétien, qui voulez jeûner en chrétien; si auparavant, trop actif à défendre vos revenus ou à dévorer ceux de vos frères, vous passiez les jours devant les tribunaux des juges; si auparavant vous marchiez sans précaution au milieu d'un monde si dangereux, si vous vous y reposiez avec mollesse; si vous entriez dans les maisons du siècle où la triste avarice sous le nom agréable du jeûne désole les consciences avec les fortunes; à présent, au contraire, touché du regret sincère de vos prévarications et renonçant à une vie de passions et d'intérêt, l'esprit de pénitence doit diriger tous vos pas; et loin de tous les lieux où la conscience ne saurait vous conduire, où vous ne sauriez conserver ni la charité, ni l'innocence, loin de ces lieux on doit vous voir plus souvent dans la caverne du pauvre et dans la maison de l'affligé, pour y réjouir et recréer le malheureux par votre aumône, pendant que le jeûne vous mortifie vous-même; *jejunium ergo tuum te castiget ut lætificet alterum*, vous dit saint Augustin; on doit vous voir surtout dans la maison de la prière pour y parler au Seigneur et pour y écouter ses ministres, pour y demander la grâce et pour y chercher la vérité.

Et voilà, mes frères, le second caractère du jeûne chrétien; en se détournant du péché, *convertimini in jejunio :* se tourner vers Dieu, *convertimini ad me.* Se tourner vers Dieu, premièrement par la prière assidue; en second lieu, pour écouter la sainte parole : suivez-moi et apprenez votre religion. Par la prière assidue : c'est le Saint-Esprit qui nous le dit et qui joint partout la prière avec le jeûne, *bona est oratio cum jejunio ;* c'est le Sage qui vous assure que la prière de celui qui s'humilie dans le jeûne ne se repose point, jusqu'à ce qu'elle ait attiré sur le fidèle qui prie une propitiation abondante : c'est saint Bernard qui nous apprend que le jeûne fortifie la prière et que la prière

sanctifie le jeûne ; c'est la raison qui veut que l'âme qui n'est point appesantie par la chair, lorsque la chair elle-même n'est point chargée du poids des aliments, prend aussi plus librement son essor vers le Seigneur, et ne souffre plus ces nuages grossiers qui cachent à l'âme intempérante les choses célestes. Regardez les justes de tous les temps, et imaginez-vous que ce sont autant de témoins, qui déposeront contre vos lâches et profanes abstinences ; leurs jeûnes n'ont point été séparés des prières, et il arrivait même que quand ils mangeaient, dit saint Jérôme, ils mangeaient de telle sorte, qu'ils pussent bientôt après prier avec attention et lire avec fruit ; plus recueillis dans leurs repas que nous ne le sommes dans nos prières. Considérez tous les fidèles que l'Eglise, pendant plus de douze siècles, a réduits à faire un seul repas dans les jours de jeûne ; repas simple et sans art, repas que la seule faim assaisonnait, et où il n'était pas permis d'apaiser toute sa faim ; repas qu'ils ne prenaient que le soir ; mais repas toujours précédé et suivi d'une longue prière. Voyez tant de cénobites, chez qui la vie quadragésimale n'est pas interrompue, et qui encore pendant toute l'année s'abstiennent des viandes ; mangeant même le pain avec mesure, de peur que le corps trop chargé ne détourne l'âme du saint commerce qu'elle doit avoir avec Dieu par la prière. Regardez tous ces fidèles, regardez-vous vous-même, et comprenez avec douleur que vous n'avez point encore observé le précepte de l'Eglise, parce que vous n'avez pas encore jeûné pour prier plus longtemps, parce que vous n'avez pas encore prié pour jeûner plus saintement.

L'Eglise, qui est la maison de la prière, doit donc être beaucoup plus fréquentée en ce temps que dans un autre. Les chrétiens fidèles, dans ces jours si favorables et destinés à réparer les désordres de toute l'année, doivent même, en abrégeant le temps du sommeil prolonger celui de la dévotion, et renonçant désormais à une oisiveté païenne ou à des occupations peu nécessaires, apporter aux pieds des autels une prière plus fervente, une prière plus persévérante ; et malheur à ceux qui, au lieu de gémir avec l'Eglise désolée, vont encore jouer, rire, se divertir avec le monde sensuel. Ceux-là, dit saint Ambroise, quoiqu'ils ne commencent à manger que quand le soleil se couche, pourront bien dire qu'ils ont mangé tard, mais ils ne pourront pas dire qu'ils aient véritablement jeûné, *possunt videri tardius se refecisse, non tamen Domino jejunasse.* Et qui est-ce qui manque à un tel jeûne? La prière assidue qui tourne le cœur vers Dieu, et qui le tourne non-seulement pour nous attirer par des invocations plus ardentes et plus longues la grâce céleste, mais de plus pour nous nourrir de la sainte parole, *convertimini ad me in jejunio.*

Ici, chrétiens, qui voulez offrir comme il faut le sacrifice du jeûne, renouvelez votre attention et souvenez-vous de ce qui est écrit dans notre Evangile, que l'homme ne vit pas *seulement du pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Oui, Seigneur, si nous vivons même du pain et de la viande que nous mangeons, c'est par votre bénédiction et par la puissance de votre parole, sans quoi le pain nous suffoquerait plutôt qu'il ne nous entretiendrait ; oui, si vous ne commandez plus au froment de nous nourrir, nous périrons dans notre plus grande abondance ; et avec votre seule parole, au contraire, sans le secours du pain et des aliments, vous nous nourrirez, vous nous rassasierez comme tant de prophètes et de justes.*

Reconnaissez aussi en même temps la sagesse de l'Eglise, qui en vous ôtant les aliments exquis, en vous retranchant les superflus, en vous faisant craindre même les nécessaires, a substitué un autre pain, le pain de la parole divine, qu'elle vous donne plus abondamment dans les jours du carême, et que vous devez recevoir aussi plus assidûment. L'Eglise a toujours multiplié les pains sacrés dans le désert du jeûne ; et nous lisons encore avec plaisir les édifiantes homélies que les anciens Pères ont récitées chaque jour de la sainte quarantaine ; l'esprit étant alors plus disposé à recevoir les célestes vérités, parce qu'il n'est ni distrait par les soins de la cupidité, ni obscurci par les fumées de l'intempérance, ni retardé par le pouvoir que le sommeil exerce sur une chair trop nourrie. Voici donc, chrétiens mes frères, le temps le plus propre à l'étude de la loi et à la science du salut, *in jejuniis, in scientia :* vous y êtes tous indispensablement engagés, vous devez tous à présent vous tourner vers le Seigneur votre Dieu pour écouter sa parole, pour connaître ses voies, pour étudier ses volontés et ses ordonnances ; sans quoi votre jeûne n'est pas plus saint que celui des incrédules, votre abstinence est aussi souillée que les repas des intempérants. Dégoûtés du pain de l'Evangile, éloignés de nos sacrés pâturages, si dans ce temps vous ne venez point à nos sermons, quand avec un peu de pain et quelques légumes secs vous observeriez l'ancienne xérophagie ; sachez que vos jeûnes seront très-imparfaits, que les anges ne se réjouiront pas de votre pénitence.

L'Eglise prudente, mes frères, qui a toujours séparé les pécheurs de ses autels, en leur interdisant la communion, et qui les excluait même autrefois du sacrifice, en les chassant de ses temples à l'heure de la sainte messe ; les obligeait au contraire d'y venir chaque jour du carême, non pour assister à l'auguste sacrifice, dont elle les croyait indignes ; mais pour y entendre la divine parole. Et pour cela le barreau ne s'ouvrait qu'après l'heure du sermon, les boutiques étaient fermées pendant ces moments salutaires : le fidèle quittait ses emplois, ses affaires, son commerce, ses dévotions même pour venir recevoir la doctrine de l'Evangile. Vos devoirs, chers auditeurs, sont-ils changés? Ou bien êtes-vous plus

éclairés et plus instruits que ces anciens fidèles? Le pain de la sainte parole vous est-il donc moins nécessaire? Vous voyez que l'Église vous a préparé des ministres en grand nombre qui vous rompent le pain avec fidélité, et qui vous le distribuent pendant ces quarante jours avec abondance. Ah! si le sauvage, errant sans foi et sans religion dans les forêts, pouvait entendre quelque discours de tous ceux qui se prononcent en ce temps et dans cette grande ville; si le villageois, dans ces terres stériles où la semence de la parole est devenue si rare, pouvait recueillir quelques miettes de ces pains qui vous sont offerts; si quelques gouttes de ces fleuves coulaient dans leurs rochers; si un peu de cette manne tombait dans leurs déserts, avec quelle componction retourneraient-ils vers le Seigneur? avec quel empressement recevraient-ils sa parole? Quels jeûnes ne pratiqueraient-ils pas, et avec quelles saintes dispositions ne les pratiqueraient-ils pas?

O chrétiens! voici peut-être pour plusieurs le dernier carême qui vous offre dans les jeûnes sanctifiés les secours les plus efficaces pour le salut; que vous reste-t-il donc à faire? Vous l'allez voir en peu de mots dans les Israélites fidèles demeurant à Babylone; image naïve des chrétiens, qui observent le jeûne du carême avec toutes ses conditions. Sur les bords des fleuves de Babylone, dit le prophète, ils sont assis et ils pleurent, ils refusent de chanter dans la terre étrangère les cantiques joyeux, et ils ont suspendu sur les saules voisins leurs instruments de musique. Ils sont à Babylone : *Super flumina Babylonis;* ils vivent encore dans le monde; mais ils sont au-dessus des fleuves de Babylone, ils n'y sont pas plongés, ils s'élèvent au-dessus : *super flumina;* ils commencent à s'éloigner des passions du siècle, et à voir l'instabilité de ses biens; ils commencent à se détourner du péché, des coutumes qui entraînent au péché, des objets qui attachent au péché : *super flumina.* Ils sont assis : *sedimus.* Ils sont assis pour écouter tous les jours la parole de Dieu, pour la considérer et pour ramener à cette règle tous leurs sentiments. Ils sont assis : on ne les voit pas ces sages pénitents courir de maison en maison, de visite en visite, de spectacle en spectacle, ni errer dans ces chemins et ces lieux où le mondain cherche des amusements, et où il ne saurait trouver que des piéges : on ne les voit pas, dis-je, dans ces lieux donner à la dissipation des jours destinés au recueillement et aux soins de la conscience : *sedimus et flevimus.* Ils sont assis et ils pleurent. Ils pleurent dans la prière; souvent courbés devant les autels avec une chair humiliée dans les jeûnes : le ciel ouvert ne refuse rien à leurs demandes; et il leur sied bien aussi d'expier par une sainte tristesse toutes leurs folles joies, *flevimus.* Ils ont même suspendu leurs mélodieux instruments sur les saules, arbres infructueux, et qui conviennent tout à fait à la terre stérile du jeûne : *in salicibus suspendimus organa nostra.* Plus de cantiques de Babylone, qui ne sont propres ni à des chrétiens, ni à des pénitents; plus de conversations qui les séduisent, plus d'assemblées qui les dissipent, plus de spectacles, plus de lectures qui les corrompent, plus de concerts qui les amollissent : *suspendimus organa nostra.* Les cantiques de Sion les plus tristes, les psaumes de la pénitence les plus touchants succèdent maintenant aux leçons divines.

Ainsi, chrétiens qui m'écoutez, entrerez-vous dans le désert du jeûne, conduits par l'esprit de Dieu qui vous a parlé par ma bouche; vous entrerez dans le jeûne sans répugnance, soumis à ses lois, dont la transgression doit avoir pour vous les conséquences les plus affreuses, et n'omettant aucun des caractères qui le sanctifient. Vous n'oublierez pas surtout qu'un seul moment du feu qui ne s'éteint point sera plus douloureux que les siècles entiers du jeûne le plus austère. Vous vous souviendrez de la faim et de la soif éternelle que souffre dans les enfers le riche réprouvé, dont le premier crime a été une molle indulgence pour son corps : vous regarderez aussi la céleste Sion, ses joies pures et ses aliments immortels. Vous regarderez le Dieu du ciel qui ne rassasiera que ceux qui ont eu faim, et qui ont eu faim de la justice; qui fera succéder à une abstinence légère une satiété divine; et qui prépare à l'âme sobre et fidèle des torrents de délices dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR LE PREMIER LUNDI DE CARÊME.

Sur le jugement dernier.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli ejus cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes. (*Matth.*, XXV.)

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous ses anges, il s'assoira sur le trône de sa gloire, et toutes les nations de la terre seront assemblées devant lui pour être jugées.

Le jour du jugement est souvent appelé dans les saintes Écritures le jour de Dieu, le jour du Seigneur. *Conturbentur omnes habitatores terræ, quia venit dies Domini,* dit le prophète Joël. Le temps de cette vie, au contraire, est appelé chez le prophète Jérémie le jour de l'homme : *diem hominis non desideravit.* Pourquoi cela, mes frères, c'est que dans les jours de cette vie mortelle les hommes font ce qui leur plaît, ils agissent comme s'ils étaient les dieux de la terre, Dieu paraît comme anéanti parmi eux; en un mot, le temps de cette vie est le jour de l'homme, le jour de sa vanité et de sa volonté; mais le jour du Jugement sera le jour de Dieu. Dieu alors paraîtra dans toute sa majesté, rien de ce qui s'opposait à lui ne résistera devant sa face; les hommes connaîtront en ce jour qu'ils sont hommes; ils ne verront plus que leurs péchés et le juge qui les doit punir : *tunc videbunt,* dit saint Luc.

Maintenant que c'est le jour de l'homme, le roi Sédécias peut faire jeter le juste Jérémie dans un puits, il peut ne lui donner du pain que par mesure et le traiter selon son plaisir; Dieu garde le silence. Mais après ce jour il en viendra un autre auquel Dieu faisant éclater la pesanteur de ses jugements sur la tête de l'impie Sédécias, il lui ôtera la couronne, il détruira Jérusalem, où son trône était établi, il l'enverra captif au tyran de Babylone. Là, ses enfants seront tués devant lui, les yeux lui seront arrachés, il sera dans les fers jusques à la mort, et il connaîtra dans sa peine qu'il y a dans le ciel un juge tout-puissant.

Voilà sans doute, chrétiens, deux jours bien différents : le jour de l'homme et le jour de Dieu. Le premier est un jour d'ignorance, d'erreur, de déréglements : on y vit dans l'oubli de Dieu; Dieu, de son côté, dissimule, et le méchant caché sous des habits de théâtre y est souvent confondu avec l'homme de bien. Le second, au contraire, est un jour de lumière, de vérité et de connaissance, où Dieu, pour ainsi dire, reprenant sa majesté, paraît en Dieu, et où les hommes, démasqués et reconnus pour ce qu'ils sont, ne valent plus que leur véritable prix. Je veux dire, en un mot, que le vrai caractère du dernier jour redoutable du Jugement sera de faire connaître Dieu et de faire connaître l'homme : Dieu, abîme de grandeur et de sainteté; l'homme, abîme de vanité et de corruption. L'homme connaîtra Dieu, Dieu découvrira l'homme; manifestation de la vérité, révélation de l'iniquité. Le feu ardent et lumineux qui précédera la face du Seigneur manifestera le juge au coupable, et le coupable à lui-même.

O jour, le dernier de ces jours temporels que nous voudrions fixer et qui nous échappent! Jour où tiniront toutes les histoires du monde, et où disparaîtra pour jamais sa figure trompeuse! Jour où se fera avec la clôture de tous les temps la décision éternelle des destinées humaines! Puis-je t'annoncer, ô fatale journée, autrement qu'avec le bruit de mes soupirs et la voix de mes larmes? Et vous, chrétiens qui m'écoutez, quelle sera ici la situation de vos esprits? Félix, tout infidèle qu'il est, est plein d'effroi quand Paul lui parle du dernier jugement. Je sais que je parle à des fidèles, lesquels dociles aux autres articles du symbole, ne sauraient douter de celui-ci, qui paraît en quelque manière plus que tous les autres conforme à la religion et à la raison tout ensemble, qui convient tout à la fois à la justice de Dieu et à l'iniquité de l'homme, qui est exprimé dans les divines Ecritures avec des termes si clairs, pendant que les autres points de la foi n'y sont souvent proposés que sous un voile de paroles énigmatiques. Le païen aveugle le soupçonne, l'hérétique pervers n'a jamais osé le nier, et la conscience par ses tristes syndérèses l'annonce encore quelquefois à l'impie.

Mais vous seul, Esprit-Saint, pouvez répandre dans les cœurs des hommes une crainte religieuse et salutaire des jugements divins; imprimez en nous les idées et l'image du dernier jour, où Dieu sera connu et l'homme découvert, où se fera la manifestation de Dieu, c'est ma première proposition; où se fera la manifestation de l'homme, c'est ma seconde proposition. Alors celui-là même viendra avec une majesté et une puissance formidables, qui est venu avec ma chair méprisable et infirme, lorsqu'un ange salua Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu, dit saint Augustin, est si secret et si public, si caché et si connu tout ensemble, qu'il n'est pas permis à l'homme en cette vie ni de le connaître tout à fait, ni aussi de l'ignorer entièrement : *secretus et publicus, quem nulli licitus est cognoscere, et quem nemo permittitur ignorare.* Si Dieu se cachait tout à fait, il n'y aurait point de vérité, point de religion dans le monde, et les hommes par nécessité seraient établis dans l'impiété et dans le mensonge : mais s'il se montrait dans toute sa majesté, le mérite de la foi n'aurait point de lieu dans une lumière si éclatante et si publique. S'il était tout caché, il ne nous instruirait pas ; et, s'il était tout visible, tout manifeste, il ne ferait que nous éblouir; mais les choses sont si sagement tempérées, il se montre et il se cache tout à la fois. Il se montre, et cette lumière éclaire les élus ; il se cache, et cette obscurité les humilie. Il se montre, et il y a assez de clarté pour rendre inexcusables les pécheurs qui ne le reconnaissent pas; il se cache, et il y a assez d'obscurité pour les aveugler. Il s'est montré dans les œuvres divines et miraculeuses de sa vie sur la terre, et cet éclat a été assez grand pour le faire reconnaître à ceux qui le cherchaient avec sincérité : il s'est caché dans ses actions humaines et communes, dans ses ignominies et ses souffrances, et cette obscurité a été un scandale et un sujet d'horreur pour ceux qui ne le cherchaient pas. Telle est la condition des hommes sur la terre, de ne voir qu'en partie, dit l'Apôtre, de connaître Dieu et de ne le connaître pas, par un mélange mystérieux de lumières et de ténèbres : mais remarquez, s'il vous plaît, mes frères, que cette lumière croît toujours pour les justes, et qu'ils avancent sans cesse, dit saint Paul, dans la connaissance de Dieu : *crescentes in scientia Dei :* au lieu que les prévaricateurs, avec un cœur qui s'aveugle de plus en plus, grossissent tous les jours leurs ténèbres avec leurs crimes. Cependant Dieu se cache, il garde le silence, il est patient ; mais il n'est patient que parce qu'il est éternel; il n'est patient que parce qu'il est Dieu. Les hommes, qui sont faibles et qui durent peu, se saisissent de la puissance le plus tôt qu'ils peuvent, ils se hâtent de laver leurs mains dans le sang de leurs ennemis, parce qu'ils ne sont pas les maîtres du temps; Dieu, au contraire, qui a tous les temps en sa puissance et qui a une étendue de siècles vaste et infinie pour exécuter ses vengeances divines, parce qu'il est

éternel, il est patient, il se tait, il se cache. Mais, ô enfants des hommes ! ce temps de patience, d'obscurités et de silence, durera-t-il toujours ? Non, dit le prophète, Dieu viendra enfin manifestement dans le bruit d'une effroyable tempête, dans l'éclat et l'ardeur des éléments embrasés ; il viendra notre Dieu pour prononcer sur toutes les nations séchées de crainte et assemblées devant son tribunal une sentence irrévocable ; il paraîtra et il ne se taira plus; en sorte qu'il n'y aura point d'homme qui ne soit forcé de le connaître : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.*

Etrange manière de connaître Dieu ! car enfin cette connaissance ne sera point établie dans l'esprit des pécheurs par une lumière surnaturelle, mais par le sentiment d'une peine éternelle et infinie : ce sera la vengeance divine qui imprimera cette connaissance dans l'âme des réprouvés avec des caractères de feu ; de manière que si maintenant le crime des hommes est d'oublier Dieu, de l'ignorer et de le méconnaître, leur supplice dans le jugement et pendant l'éternité sera de le sentir et de le connaître; de le connaître, hélas ! non comme leur Dieu pour leur faire du bien, mais comme leur juge, pour les affliger de toutes sortes de maux : *cognoscetur Dominus judicia faciens.*

Je ne sais, mes frères, si vous comprenez bien jusqu'où ira cette connaissance de Dieu, cette manifestation et de sa puissance infinie et de sa justice éternelle? Je commence par sa puissance, et premièrement je dis, en suivant le Prophète-Roi, que ce feu qui s'embrasera devant la face divine, et qui manifestera le souverain juge avec sa puissance souveraine, consumera en même temps et réduira en cendres tous les ouvrages humains : en sorte que l'homme alors touchant comme au doigt le néant de toutes choses, et ne voyant plus au lieu de l'image brillante d'un monde séduisant qu'un vide et un abîme affreux, Dieu seul, dit Isaïe, lui paraîtra grand en ce jour : *exaltabitur Dominus solus in die illa.* Quel horrible changement de scène, chrétiens ! périront les pensées des hommes, périront les désirs des pécheurs, périront même les noms qui consolaient l'arrogance du genre humain dans ses faiblesses. O avarice ! tes réserves, ô ambition ! tes conquêtes, ô vanité ! tes pompes, ô luxe ! tes appareils, ô curiosité ! tes spectacles, ô volupté ! tes plaisirs, ô gourmandise ! tes délices, ô monde ! tous tes appas seront anéantis dans ce jour, et il ne paraîtra plus rien de grand aux yeux de l'homme que son juge: *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* Pauvres mortels ! tous les ouvrages de vos mains, tous les efforts de votre art, tous les chefs-d'œuvre de votre industrie, toutes les productions de votre science, tous les fruits de vos travaux, seront détruits. Tombera la puissante ville de Babylone avec toutes ses pompes et ses délices.

Alors, dit saint Jean, les rois de la terre pleureront sur cette Babylone renversée, ils frapperont leur poitrine lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement affreux : *Stebunt reges terræ cum viderint fumum incendii ejus.* Les rois de la terre pleureront ; les pleurs ne seront plus le partage du peuple seul ; sera rétablie cette première et juste égalité qui devait être entre les hommes; le riche ne dominera plus sur le pauvre; la justice et l'injustice seront désormais l'extrême différence d'un souverain bonheur et d'une souveraine misère ; *flebunt reges terræ.* Les rois de la terre pleureront. Ce rayon de gloire qui était sur le front du prince ou du magistrat, se retirera et retournera à Dieu son principe : la puissance du Seigneur éclatera toute seule. Les rois de la terre pleureront lorsqu'ils verront la fumée de l'embrasement du monde ; *cum viderint fumum incendii ejus.* Hélas ! si la lumière de la foi eût prévenu le feu du jugement, ils auraient vu par avance que la grandeur du monde n'est qu'une fumée, ses délices une vapeur, ses biens de la cendre, et que tout leur pouvoir n'était qu'une courte et légère émanation du pouvoir suprême et éternel du Seigneur, qui paraîtra seul grand en ce jour, *exaltabitur Dominus solus in die illa.*

Non-seulement les princes, dit saint Jean, mais les marchands de la terre seront aussi dans les pleurs et dans le deuil après la chute de Babylone, parce que personne n'achètera plus ses marchandises, et que tout ce qui ne sert qu'à la vanité et au luxe du monde périra avec le monde : *Negotiatores terræ flebunt et lugebunt super illam ; quoniam merces eorum nemo emet amplius.* Les marchands de la terre pleureront sur la chute de Babylone et verront avec effroi dans ses ruines éternelles les traces de la puissance divine. Leur avarice a fait de ce monde une vraie Babylone par la contradiction des langues qu'elle y a introduites; car n'est-ce pas là que règnent la fourberie et le mensonge qui divisent le langage du cœur de celui des lèvres, qui multiplient les parjures, qui donnent à des usures cruelles et infâmes des noms honnêtes ; qui, pour surprendre le simple, cachent sous la religion des serments des piéges funestes, et qui établissent entre le vendeur et l'acheteur des langues si différentes ? N'est-ce pas là qu'une langue barbare a mis dans le barreau la justice même en commerce? Sortez au plutôt de cette Babylone, peuple fidèle, de peur qu'elle ne vous écrase par sa chute. Personne n'achètera plus ses marchandises, ni ses étoffes et ses pierres précieuses, ni ses parfums délicieux, ni ses meubles magnifiques, ni ses fruits et ses liqueurs, dont l'apôtre saint Jean dans ce chapitre fait un long détail, et à qui la cupidité des hommes, qui n'enchérit que ce qui est sensible, donne un si grand prix. D'autres marchandises auront la vogue ; les seules bonnes œuvres, les seules vertus chrétiennes, ouvrages de la grâce du Dieu saint et puissant, seront de quelque valeur dans ce grand jour : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.*

O amateurs du siècle ! qui que vous soyez, jetez des cris dans la vue de cette défaillance

universelle de toutes vos commodités et de tous vos biens : le faste de la puissance, la possession des richesses, la pompe des habits, l'usage des parfums, la délicatesse des viandes, la magnificence des meubles, la sensualité des liqueurs ; prenez-y garde, la Vérité éternelle vous en avertit, et ce ne sont pas nos pensées incertaines que nous vous récitons, rien n'est indifférent au jugement de Dieu. Votre cupidité a gâté tous ces présents du Créateur ; vous avez quitté votre Dieu pour embrasser ses dons ; Israël a multiplié ses idoles selon l'abondance de ses fruits ; tout ce qui n'a point été rapporté à sa gloire sera détruit par sa puissance ; tout ce qui n'est point l'ouvrage de sa grâce sera la matière de son jugement, et votre force sera tristement changée en faiblesse, vos délices en amertume, votre délicatesse en une faim cruelle, votre magnificence en un dépouillement général, et vos richesses en une indigence affreuse.

Ici je vois toutes les créatures s'armer pour défendre les intérêts du Créateur, et se préparer à signaler le grand jour de sa manifestation par la ruine entière des pécheurs ; de manière que sa justice ne sera pas moins manifestée que sa puissance. Je dis donc, en second lieu, que la justice du Seigneur sera manifestée revêtue de toutes ses armes, dit le Sage ; tout l'univers combattra avec lui contre les insensés : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* Pourquoi tout l'univers et chaque créature s'armera-t-elle contre les pécheurs, qui nous sont marqués dans les livres saints sous le nom d'insensés ? c'est que toutes les créatures, le ciel et la terre étaient destinés à élever l'homme à la connaissance et à l'amour de la souveraine vérité, et l'homme les a fait servir à sa vanité. Quelquefois l'homme veut jouir des créatures et se reposer en elles, comme si elles étaient son Dieu ; et d'autres fois il s'en sert et il en dispose comme s'il était lui-même le Dieu des créatures. Or, dit l'Apôtre, tous ces êtres corporels et sensibles, qu'une main pure et divine a formés, ne portent qu'avec contrainte le joug honteux du péché de l'homme ; ces essences innocentes gémissent sous des abus si criminels : *Vanitati enim creatura subjecta est non volens. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit.*

Et de fait, mes frères, si vous voulez bien y faire réflexion, est-il quelque lieu, quelque partie de ce monde sensible que le vice de l'homme n'ait corrompu, et où l'on ne trouve des impressions et des traces de sa malignité ? *terra infesta est ab habitatoribus suis.* Le monde était un auguste édifice construit pour être le temple de Dieu ; et les hommes en ont fait une retraite de voleurs et de scélérats. Tout y est renversé ; les élus qui en devraient être les maîtres, à peine y trouvent-ils place ; les usurpateurs s'en saisissent soit par fraude, soit par violence, et le Dieu saint ne manifeste pas encore sa justice. Une cupidité déréglée y change l'usage légitime de toutes choses, et assujettit à nos corruptions tout ce que Dieu a créé pour nos besoins et pour sa gloire. Vous voyez l'intempérance de la bouche, qui, pour satisfaire aux caprices du goût, déguise tous les fruits de la terre, et un art de volupté corrompt tous les jours la pureté de la nature. La liqueur qui est donnée à l'homme pour être un simple soulagement du corps, l'homme n'en fait-il pas le pernicieux aliment de ses convoitises ? Le sculpteur force l'argent et le marbre à représenter des dieux fabuleux qui font trembler l'idolâtre ; et le peintre emploie la toile et les couleurs à fournir aux yeux du sensuel des objets et des attitudes qui le séduisent. La malice a aiguisé le fer, l'avarice a épuré l'or, la vanité a filé la soie. Interrogez la mer, et elle vous répondra qu'encore qu'elle élève ses flots pour effrayer le marchand avare, elle est contrainte de servir aux inquiètes opérations de son commerce. L'air est gâté par nos parfums ; la terre est profanée par le sang humain ; le luxe qui cherche la hauteur du jour va souiller la lumière ; et la volupté qui se cache dans la nuit rend les ténèbres complices de ses abominations : *Vanitati enim creatura subjecta est non volens.* Vous dirai-je enfin que dans ce petit nombre d'années que Dieu nous distribue, et où il fait luire sur nous son soleil, créé uniquement pour l'adorer et le servir, et ne pouvant être destiné à autre chose, Dieu néanmoins n'a presque point de part à nos actions, et que par la perversité de nos mœurs nous forçons les temps et les jours, et nous les tirons de leur destination naturelle ? *Omnis creatura ingemiscit.*

Or, voilà que le jour de la manifestation de sa justice arrive, et les créatures, qui gémissaient du long abus des pécheurs, se soulèvent contre eux et combattent avec leur juge contre ces insensés : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* Les astres du jour et de la nuit éclipsés refusent aux pécheurs la lumière dont ils ont abusé ; les pécheurs sont livrés à l'horreur des ténèbres éternelles. Tous les éléments conspirent contre eux, dit le Sage ; l'air fait pleuvoir ses grêles et éclater ses foudres, la mer répand ses flots écumants, le feu les consume avec leurs ouvrages, la terre s'ouvre pour les engloutir ; tout fond sous leurs pieds, tout échappe à leurs mains, et il ne reste plus à l'iniquité que le désespoir et la douleur. Seigneur, s'écrie le Prophète, qui pourra comprendre la puissance de votre colère et l'étendue de votre justice ? Cependant vos desseins éternels seront exécutés, et la guerre, ne se faisant alors qu'à des coupables, fera développer aux yeux de tous l'équité admirable de vos divins jugements, *pugnabit contra insensatos.*

Sur la terre, dit excellemment saint Basile, nous ne connaissons Dieu qu'à demi, nous n'avons que des idées faibles et languissantes de sa puissance infinie ; sa patience nous rend incertains sur sa providence, et pour mettre au large nos passions, pour franchir plus hardiment les bornes de

nos devoirs, nous donnons à sa justice des limites trop étroites. Il n'est pas croyable, dit-on, fidèles à qui je parle, craignez que ce ne soit là votre langage, il n'est pas croyable que Dieu entre en un compte si exact avec l'homme qui est son ouvrage; il n'est pas possible que celui dont l'essence est la bonté punisse par des peines qui dureront toujours un péché, une offense légère. Une offense légère, mon cher auditeur; oui, certes elle est bien légère, si tu parles de ce plaisir d'un moment, dont il ne te reste qu'un triste souvenir. Une offense légère; hélas! trop légère, puisque avec une légèreté pire que la folie tu as préféré la créature au Créateur, la mort à la vie, le néant au tout. Une offense légère; ah! je vois bien que tu n'as pas mesuré la justice souveraine de celui qu'elle outrage et qui te l'avait défendue. Tu ne la connais pas maintenant cette redoutable justice; voici le temps de la miséricorde; Dieu, selon les lois de sa sagesse, suspend les flots de sa colère et arrête pour quelque temps ce torrent de maux qui doit inonder les prévaricateurs, soit pour les inviter à la pénitence, soit pour déclarer aux hommes que puisque la peine ne suit pas toujours ici le péché, il y a un dernier jugement où la punition des coupables est réservée; il viendra en effet et tu le connaîtras; il y aura un jour de feu semblable à une fournaise ardente, dit le prophète Malachie, et le souffle de la colère divine allumera ces charbons éternels, que le réprouvé ne pourra ni supporter ni éteindre.

Ne vous y trompez donc pas, mes chers frères, nos faibles pensées ne changeant point la justice inflexible de Dieu, nous n'avons que de fausses balances; nos jugements sont formés sur nos convoitises; nous pensons comme pensent des hommes stupides et aveugles; et Dieu agit partout en Dieu: de sorte que quand il punit, il punit en Dieu, c'est-à-dire infiniment. Écoutez le raisonnement du grand saint Grégoire, et craignez. Quoique le temps de cette vie, dit ce pape, soit le temps de la miséricorde, déjà volent de toutes parts les étincelles de la justice; rien de plus commun que les calamités; et les justes eux-mêmes ne sont-ils pas tous les jours livrés à la tribulation? Car, mes frères, que veulent dire ces feux qui ont consumé les martyrs, ces maladies qui tourmentent les saints, ces proscriptions qui les dépouillent, ces calomnies qui les noircissent, ces tentations qui les fatiguent, ces persécutions qui les troublent, ces anathèmes qui les contristent, ces exils qui les enlèvent, ces chaînes qui les arrêtent? Ah! dit saint Grégoire, notre Dieu nous fait connaître, par tant de fléaux qu'il envoie à ceux qu'il veut purifier, combien ses châtiments seront un jour effroyables quand il frappera pour punir, puisqu'ils sont maintenant si rudes lorsqu'il ne frappe que pour pardonner.

Mais quoi! Dieu, quelque sévère qu'il soit, quelque grande que soit sa justice, peut-il se dépouiller de sa bonté? Et n'est-il pas toujours riche en miséricordes? On verra même dans le dernier jour le souverain juge avec toutes les marques de sa miséricorde, couvert de ses plaies et précédé de sa croix; objets bien doux et bien consolants. Mais que ces objets ne vous flattent point, pécheurs; cette miséricorde, qui paraîtra dans le jugement, sera une miséricorde outragée, qui ne demandera que votre perte; cette miséricorde fera l'apologie de la justice, elle ne servira qu'à confondre le pécheur et à le convaincre de l'équité des divins arrêts; le pécheur verra celui qu'il a percé; il verra le côté de Jésus qu'il a percé par sa fureur, et qu'il s'est fermé par son ingratitude, *peccator videbit*; il verra l'Agneau de Dieu qui s'est immolé pour son salut, mais cet Agneau si doux deviendra pour lui un lion furieux: il le verra, et les montagnes sous lesquelles il voudra se cacher lui paraîtront moins pesantes que sa colère: *Montes, cadite super nos et abscondite nos ab ira Agni.*

O chrétiens! quel funeste spectacle pour les réprouvés, que Jésus-Christ, cet objet si aimable, si désirable, ce Dieu de miséricorde, devienne pour eux un objet éternel de rage et de désespoir! qu'il tombe sur eux comme une pierre pesante pour les écraser! qu'il ait dans la bouche un glaive sanglant pour les déchirer! qu'il vienne contre eux avec les pieds d'un airain brûlant pour les consumer! Non, rochers, ce ne sont pas vos écroulements qui m'épouvantent dans ce jour fatal! Terre, ce ne sont pas tes ébranlements et tes secousses! Éléments embrasés, ce ne sont pas vos flammes dévorantes qui m'étonnent! *Ab ira Agni*: c'est l'Agneau irrité contre moi dont la vue m'accable. Quoi donc? une goutte de son sang pourrait éteindre tous les feux de l'enfer; mais je l'ai profané ce sang; je l'ai foulé aux pieds, et j'ai attiré sur moi toute l'indignation de mon Sauveur: qu'ai-je dit de mon Sauveur? Il n'y a plus de Sauveur pour moi; je ne puis plus lui dire: Vous êtes mon salut et mon refuge; je ne remarque plus en lui que les traits d'un juge implacable: *ab ira Agni.*

Vous qui oubliez Dieu, vous qui ne considérez point sa puissance, qui connaissez si peu sa justice, qui connaissez si mal sa miséricorde, comprenez bien ces choses et qu'elles ne partent jamais de votre esprit: *Intelligite hæc qui obliviscimini Deum.* Vous connaîtrez un jour ce Dieu si grand et si saint, que vous refusez maintenant de connaître; vous connaîtrez sa puissance, qui éclatera dans les ruines du monde pécheur: vous connaîtrez sa justice d'autant plus pesante dans la punition, qu'elle aura été plus lente à punir. Un opprobre éternel et une effusion inépuisable de douleurs sortiront des trésors de la colère de Dieu pour se répandre sur tous les coupables; et seront confondus au jour de sa manifestation le blasphémateur qui profane son nom, l'impie qui se moque de sa puissance, l'impénitent qui méprise sa bonté, l'avare qui rejette sa

providence, le voluptueux qui attaque sa sainteté, le superbe qui veut lui ravir sa gloire, le furieux qui usurpe sa justice, l'ingrat qui oublie sa grâce, le parjure qui blesse sa vérité, le curieux qui sonde sa sagesse, l'hypocrite qui se joue de sa religion, le ministre qui altère son Évangile, tous les pécheurs qui renversent sa loi. Voilà donc, chrétiens, un des supplices du dernier jugement : ce regard, cette manifestation du Dieu saint et terrible, si puissant et si juste; et il n'y aura plus lieu à l'illusion qui vous figure ici un Dieu trop semblable à vous, un Dieu indulgent à vos dissolutions et à vos injustices. Mais un autre supplice que vous devez craindre et qui fera l'autre partie de ce jugement formidable, sera la manifestation du pécheur : et c'est mon second point.

SECOND POINT.

La brebis et le bouc paissent ici en même prairie et se nourrissent de la même herbe ; même temple, même Évangile, mêmes sacrements. Mais le soir étant arrivé, le souverain pasteur séparera le troupeau et rangera les brebis bénites à sa droite et les boucs maudits à sa gauche. Il y a donc à présent dans le bercail de l'Église un nuage épais qui cache à nos yeux la brebis et le bouc, le juste et le pécheur, et qui cache le pécheur à lui-même. Je dis, mes frères, dans le bercail de l'Église; car pour l'infidèle, l'hérétique et tous ceux qui ne croient pas, ils sont déjà jugés ; déjà un étang de soufre et de feu et des ténèbres éternelles sont préparés à tous ces incrédules. Le Seigneur viendra principalement juger les tribus d'Israël ; il portera la lumière des lampes non à Babylone, dont les crimes sont assez évidents, mais à Jérusalem, où sont les domestiques de la foi, pour examiner tous leurs déportements. Voici le souverain juge qui paraît, aussi éclairé que juste; son visage est comme le soleil, dit saint Jean : *facies ejus erat ut sol.* A cette lumière nul péché n'échappe, et le pécheur tout entier est manifesté.

Ici-bas le pécheur se cache ou s'excuse en ses péchés, et quelquefois même il se confie en sa fausse justice. Je dis premièrement que le pécheur se cache ; soit qu'il y ait dans le péché une bassesse honteuse dont la raison ne saurait disconvenir, tandis que son cœur l'y entraîne; soit que les crimes, qui sont l'ouvrage des ténèbres, cherchent toujours le voile des ténèbres mêmes ; quoi qu'il en soit le pécheur se cache. Il se cache dans son cœur, il se cache dans la nuit, il se cache sous l'arbre comme Adam prévaricateur; il se cache sous les parchemins et les franges comme le pharisien hypocrite ; il se cache dans les sépulcres comme l'esprit impur ; il se cache sous le vêtement de la brebis comme les faux prophètes; il cache ses violences sous la robe de Joseph, et ses adultères sous son manteau ; il cache ses idoles sous le bât artificieux comme Rachel; il cache ses passions sous un habit simple comme la femme de Jéroboam ; il cache la noirceur de ses sacriléges sous les cornes de l'agneau comme le dragon dans l'*Apocalypse;* il cache sa malignité sous une écorce de politesse comme le mondain ; il cache son orgueil sous le voile de la sagesse comme le philosopphe. Mais dans le dernier jour, quand le Seigneur viendra, dit l'Apôtre, il produira dans la lumière tout ce qui était caché dans les ténèbres, et il découvrira les pensées des cœurs les plus secrètes : *Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium.*

Alors tous les voiles sous lesquels l'homme se cachait lui seront ôtés, et on verra gravées sur le front du coupable toutes ses impuretés honteuses, toutes ses envies secrètes, toutes ses pensées malignes, toutes ses résolutions cruelles, ses desseins ambitieux, ses vanités ridicules, ses infidélités détestables, ses fornications, ses adultères, ses violences, ses perfidies, ses ingratitudes, ses intempérances, ses injustices : *illuminabit.* Cœur humain ! pourras-tu bien soutenir une lumière si vive, si perçante? Le cœur de l'homme dépravé est un abîme qui ne s'épuise point, et en même temps une énigme que personne ne saurait deviner, incompréhensible aux autres, incompréhensible à lui-même, dit Jérémie : *Pravum est cor et inscrutabile.* Mais, grand Dieu ! les cœurs les plus enveloppés sont nus à vos yeux, et voici le temps destiné par votre justice auquel leurs corruptions doivent être manifestées ; voici le jour auquel tout ce qui a été médité dans la chambre sera publié sur les toits, afin que la honte, qui est un fruit du péché, s'attache toujours à lui, et que l'ignominie qui couvre encore ici la face du juste, ne flétrisse plus jamais que le pécheur.

Ainsi la magnificence du sépulcre ne pourra plus cacher alors la difformité et l'infection du cadavre ; on ne verra plus que des ossements de morts ; on ne verra plus, amateurs du monde, que les extravagances de votre vanité, l'ivresse de votre ambition, la bassesse de votre avarice, l'injustice de votre luxe, la lâcheté de vos médisances, la faiblesse de votre irréligion, l'impiété de vos blasphèmes, l'horreur de vos jurements, l'infamie de vos convoitises, la cruauté de vos vengeances, la folie de votre sagesse mondaine, les corruptions de votre probité morale. C'est donc en vain que le pécheur se cache; le jour de la manifestation viendra, auquel la malice qui cherchait la nuit et les voiles sera exposée sans aucun nuage aux yeux de tout l'univers : *Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium.*

Je dis de plus, et en second lieu, que c'est en vain que le pécheur s'excuse maintenant ; il s'excuse pour faire le mal avec plus de hardiesse ou pour diminuer le mal qu'il a fait. Il a toujours un péché qu'il justifie ; il a un cher Absalon qu'il épargne ; il a un Agag qu'il ne veut pas exterminer ; il a un Isaac qu'il ne veut pas immoler. Il cherche

des excuses dans l'ardeur du tempérament, dans la force de l'habitude, dans la faiblesse de l'âge, dans l'infirmité de la chair, dans la vivacité de l'esprit, dans la grandeur de la condition, dans les droits de l'autorité, dans la licence de la profession, dans l'extrémité de l'indigence, dans la douceur du penchant, dans la nécessité de l'engagement, dans l'empire de la coutume. Il cherche dans le monde pécheur des exemples pour protéger son péché; il prétend même en trouver dans le monde plus régulier. Ses amis excusent ses faiblesses; ses flatteurs applaudissent à ses désordres, les faux prophètes le séduisent par leurs songes, les docteurs complaisants le soulagent par leurs maximes.

Avec toutes ces justifications, ô homme! avec toutes ces feuilles dont tu te couvres, parais devant le tribunal du Dieu saint et terrible. Là tout sera pesé au poids du sanctuaire. Nulles excuses qui puissent colorer les transgressions de l'homme; nuls exemples qui puissent autoriser ses relâchements; nuls prétextes ou de tempérament, ou d'âge, ou de condition qui puissent ni affaiblir la loi ni diminuer le crime. Là une parole sera jugée et un regard condamné. Là toutes les distinctions anéanties, chacun recevra selon ses œuvres; la chair n'aura plus ses avocats, la cupidité n'aura plus ses apologistes. Donc tes sales intrigues, âme mondaine, ne seront plus revêtues du nom plus honnête de galanterie; ton effronterie ne passera plus pour un enjouement, tes complaisances criminelles pour une civilité, tes abominables convoitises pour une faiblesse pardonnable, tes duplicités pour une prudence, tes injustices pour une politique, tes vengeances pour une valeur, ton ambition pour une grandeur d'âme, ton luxe pour une magnificence, ton immodestie pour une mode, ton inutilité pour un privilége de la condition, ton libertinage pour une saillie de jeunesse, ta grandeur, qui a augmenté tes scandales, ne servira qu'à faire croître tes tourments.

Tu en appelles à présent aux exemples et à la coutume; mais la loi seule de Dieu sera ton juge et non la coutume et les exemples: l'Évangile de Jésus-Christ sera ton juge: *Sermo quem locutus sum vobis, ille judicabit.* Rien ne pourra rectifier tout ce qui n'aura point été mesuré sur cette règle, ni les usages les plus anciens, ni les interprètes de la loi les plus accrédités. Pharaon sera précipité avec ses enchanteurs et Achab avec ses prophètes; tous ces aveugles tomberont ensemble dans la fosse éternelle. O pharisien! tes traditions humaines ne sauveront point le prosélyte abusé. O chrétien! les approbateurs de tes plaisirs et de tes spectacles, les protecteurs de tes intérêts et de tes passions seront jugés avec la multitude qui les suit; tu apprendras que c'était une grande folie de compter les suffrages des hommes, dans une religion sainte où le nombre des vrais sages est réputé si petit, et qui a pour règle dans les mœurs de ne pas suivre le grand nombre. Que vous dirai-je enfin, mes frères? plus d'usures palliées dans le jour de la lumière, plus de simonies déguisées, plus d'actions indifférentes, plus d'abus tolérés, plus de fautes excusées; le vice verra tomber tout son fard, toute la noirceur du péché sera manifestée.

O divine loi! ce ne sera pas vous qui serez brisée en ce jour, les tables de la loi sainte demeureront entières; le sage et sévère Moïse ne descendra pas de la montagne avec leurs débris. Mais pour le pécheur qui verra la loi de Dieu, et qui, en la voyant, sera frappé de l'horreur de ses propres injustices, il ne lui restera que le brisement de cœur, le trouble de l'esprit, le déchirement de la conscience, le grincement des dents, l'amertume des pleurs, la fumée qui aveugle, le ver qui ronge, le feu qui brûle toujours et qui ne consume jamais. *Cur timebo in die mala? iniquitas calcanei mei circumdabit me:* Vous demandez, dit le Roi-Prophète, quel sujet j'aurai de craindre au jour mauvais: *Cur timebo in die mala?* Dans ce jour véritablement mauvais, où les excuses manqueront au péché et les consolations au pécheur: *In die mala? iniquitas calcanei mei circumdabit me. Iniquitas*, cette iniquité que j'appelais un passe-temps, une politesse, un relâchement raisonnable, un sage ménagement, une affaire sérieuse, un jeu innocent, un plaisir permis, et que je devais regarder comme un violement de la loi et de l'Évangile, comme une corruption du cœur et une infraction de la charité, comme une rébellion contre la souveraineté de Dieu et une ingratitude envers sa miséricorde; *iniquitas*, cette iniquité, qui me paraissait si petite, sur quoi je ne daignais pas faire mon examen, et qui était en quelque manière sous mes pieds et sous mon talon, par l'oubli ou par le peu de réflexion que j'y faisais; *iniquitas calcanei mei*, cette iniquité s'accroîtra, elle s'élèvera par-dessus ma tête et j'en serai tout enveloppé, *iniquitas calcanei mei circumdabit me.*

En vain l'exemple du monde la justifiera, si l'Évangile de Jésus-Christ la condamne. Le monde l'excuse, mais c'est un monde aveugle et réprouvé qui applaudit à un monde corrompu. Oui, pécheur, tu seras tout environné de ton iniquité; tu la mettais derrière toi et tu n'y pensais pas, *iniquitas calcanei mei:* mais Dieu la mettra devant ta face, *statuam contra faciem tuam.* Tu l'excusais comme une petite faute, et tu la verras comme une transgression énorme; tu la regardais dans les autres, et tu en seras tout environné, *circumdabit me;* car les péchés des autres sont devenus les tiens par un commerce d'iniquité qui charge le prince et le prêtre des vices du peuple, qui charge le frère des péchés de son frère, qui charge le père et la mère, le maître et la maîtresse des déportements de leurs enfants et de leurs domestiques, *iniquitas calcanei mei circumdabit me.*

C'est par conséquent un voile bien mince que celui que l'erreur a jeté sur le péché; il

disparaîtra dans le jour de la vérité, où le pécheur ne pourra plus ni se cacher ni s'excuser dans ses injustices. Disons, en troisième lieu, qu'il ne pourra pas non plus s'appuyer sur sa justice extérieure; car, ô Dieu saint! vous l'avez dit, les justices mêmes seront jugées, et vous déclarerez dans votre jugement à plusieurs qui auront ébloui le monde par leurs miracles, que vous ne les connaissez pas. Et à dire vrai, chrétiens mes frères, soyez-y attentifs; bien des vertus passent chez les hommes, lesquelles ne passeront point au jugement de Dieu. Le monde, qui ne sait ni définir la vertu chrétienne ni la pratiquer, n'est pas un juge recevable en ces matières; il ne s'arrête qu'aux couleurs et aux apparences, de manière qu'il en est de la plupart de ceux qu'on appelle vertueux et sages dans le monde, comme d'un tableau grossier qui impose aux yeux du peuple ignorant, lequel, sans avoir égard aux règles de la peinture, ne sait admirer que le coloris. Mais le connaisseur vient, qui avec des yeux plus habiles y remarque des traits irréguliers, des défauts considérables. Ainsi le Seigneur viendra, mes chers frères, lui qui a dans sa souveraine équité toutes les règles de la justice et de la sainteté véritable; il viendra et, par des lumières infiniment plus sûres que les nôtres, il remarquera dans les mœurs de plusieurs des défauts qui échappent à nos yeux charnels; il remarquera dans leur prudence des fautes essentielles contre la charité, des sentiments amers dans leur justice et dans leur zèle, des motifs humains et des vues intéressées dans la plupart de leurs œuvres, des confessions sans douleur, des communions sans désir, des sacrifices qui n'ont point été accompagnés de la miséricorde, une miséricorde exercée aux dépens de la justice, des aumônes faites avec épargne et sans charité, des jeûnes que la parole sainte et la prière n'ont point sanctifiés, des prières qui n'ont rien diminué de l'empire des sens, qui n'ont pas interrompu une vie d'humeurs et de caprices.

En ce monde Oza paraît religieux lorsqu'il veut soutenir l'arche, et c'est un sacrilége. Saül paraît clément lorsqu'il épargne le roi des Amalécites, et c'est un désobéissant. Jéhu paraît zélé quand, par l'ordre du Seigneur, il extermine la race de l'impie Achab, et c'est un ambitieux. Le serviteur inutile, qui cache son talent, canonise sa paresse; il se croit bon, parce qu'il n'imite pas l'agitation des méchants; et néanmoins c'est un mauvais serviteur qui mérite d'être lié et jeté dans les ténèbres éternelles. Combien donc de fausses vertus démasquées seront réprouvées dans le jour de la justice? Chrétien extérieur, vous croyez maintenant, en vous réformant, avoir consacré un temple, et vous verrez alors que vous n'avez fait que blanchir un sépulcre; un effroi éternel vous saisira, et vous entendrez le souverain juge qui prononcera sur vous et sur tous les pécheurs ces redoutables paroles : Allez maudits au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* Allez, *ite.* O séparation éternelle de Dieu! qui n'est autre chose que la souveraine et éternelle misère. Allez maudits, *maledicti*, la lèpre est déclarée, le péché est manifesté : dépouillés de vos spécieux et superbes titres, vous ne serez plus appelés sages, généreux, nobles, riches, puissants, doctes, agréables, complaisants, polis : *Maledicti*, maudits, voilà votre nom; il n'y a plus de bénédictions et de louanges pour les qualités et les vertus humaines; tout ce qui n'est pas sanctifié est maudit. Allez, maudits, au feu éternel, *in ignem æternum.* Là se termine la légère et courte douceur du péché, au feu, *in ignem.* Si le feu créé pour servir à l'homme est si âpre et si cuisant, que sera-ce du feu qui est destiné à le punir? et si une petite douleur excite maintenant nos cris, que sera-ce de la gêne éternelle du feu? Feu éternel, *ignem æternum.* L'homme aurait été éternellement méchant, il sera éternellement malheureux. Dieu emploie tout ce qu'il a de puissance pour faire souffrir le pécheur, comme le pécheur a employé à l'offenser tout ce qu'il a reçu de Dieu : toujours brûler sans pouvoir jamais être consumé; toujours mourant sans pouvoir mourir; accablé en même temps de tous les maux sans aucun soulagement présent, et sans espérance d'aucun soulagement pour l'avenir.

L'homme ne le comprend pas; c'est un mystère, et un mystère terrible. Le pécheur refuse de le croire; son péché s'intéresse dans cette incrédulité. Mais après tout, mes chers frères, ce ne peut être ici une arbitraire créance, une opinion qui soit née de la fantaisie des hommes; l'imagination ne l'a pu inventer, le cœur humain ne saurait se forger un poids si accablant. La seule révélation de Dieu a pu nous l'apprendre, et elle nous est déclarée dans toutes les pages des saints Evangiles. Cependant y pensons-nous? Un bonheur éternel, ou une misère éternelle; nous ne faisons point un pas qui ne nous mène à l'un ou à l'autre. Déjà sonne la trompette terrible qui nous appelle au jugement de Dieu, et qui nous annonce le grand jour de la manifestation; déjà les livres sont ouverts et les cœurs interrogés; c'est peut-être aujourd'hui notre dernier jour. Or, il est constant que le dernier jour de notre vie, où se prononcera notre jugement particulier, sera pour nous, dit saint Augustin, la même chose que le dernier jour du jugement général. Déjà la justice divine s'exerce; déjà le juge souverain pèse tout ce que je dis, et les intentions avec lesquelles je le dis; déjà, chers auditeurs, vos consciences sont connues à ses yeux, il examine et l'attention que vous avez à sa parole, et le fruit que vous en tirerez.

O mon Dieu! percez ma chair et mon cœur de la crainte de vos jugements; manifestez-moi dès à présent votre justice, afin que je la craigne. Votre miséricorde m'a prévenu, mais c'est à moi à prévenir votre justice; découvrez-moi dès à présent mes iniquités, afin que je les pleure. Alors vous ne rece-

vrez point mes pleurs, vous n'écouterez point mes gémissements, vous ne serez point apaisé par mes sacrifices, vous ne serez point fléchi par mes présents ; personne ne parlera pour ma défense, il ne restera que mes péchés qui parleront contre moi, et votre colère qui m'accablera. Chrétiens mes frères, commencez dès aujourd'hui à vous rendre présent chaque jour ce grand spectacle. Accoutumez-vous déjà à ne rien voir, à ne rien estimer de grand que Dieu, sa justice et sa puissance : que tout ce qui se passe vous paraisse déjà passé. Accoutumez-vous à ne regarder comme un objet horrible que le péché et tout ce qui tend au péché. Ainsi lèverez-vous la tête dans le jour de la manifestation avec tous les pénitents et les justes, et vous serez du nombre choisi de ceux à qui le souverain Juge dira d'une voix si douce et si consolante : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé.* Ainsi soit-il.

SERMON VI.

POUR LE SECOND MERCREDI DE CARÊME.

Sur la Foi.

Magister, volumus a te signum videre. Qui respondens, ait illis : Generatio mala et adultera signum quærit et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. (*Matth.*, XII.)

Alors quelques-uns des docteurs de la Loi et des pharisiens dirent à Jésus : Maître nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige. Mais il leur répondit : Cette nation corrompue et adultère demande un prodige, et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas.

Quelque effort qu'on fasse, mes frères, pour prouver la vérité, et quoiqu'on en multiplie les arguments et les témoignages, il n'y en a jamais assez pour les curieux, les superbes et les incrédules. Un genre d'hommes qui font profession de s'écouter et de se faire écouter des autres, ne sont guère en état de prêter l'oreille à la voix du Seigneur et à celle de son Eglise. Aussi, le Seigneur notre Dieu, qui s' accommode à la faiblesse, parce qu'il est bon, et jamais à la cupidité, parce qu'il est saint, ne donnera point à ces incrédules d'autre prodige pour les obliger à croire, que le prodige de la résurrection de Jésus-Christ sortant du tombeau plein de gloire, résurrection figurée dans le prophète Jonas, qui après trois jours sortit du ventre de la baleine plus sain et plus vivant. Il ne leur donnera point d'autre prodige que la parole de l'Evangile, publiée par la vertu de Jésus-Christ ressuscité, que le monde a contredit, et que le monde a reçu; établie par tant de miracles, et confirmée par un miracle aussi grand; conservée, en un mot, dans l'Eglise universelle par le don de la foi. Et quel don! mes frères; la foi, dont je viens de vous parler, que vous devez pleurer amèrement si vous l'avez perdue, et que vous devez demander qu'elle croisse toujours en vous, si vous l'avez gardée! C'est la foi, à qui le Fils de Dieu attribue tout le salut : *Fides tua te salvum fecit ;* qui ôte au païen les ténèbres de son ignorance, à l'hérétique le voile de ses préjugés, et au pécheur le nuage de ses passions : c'est la foi qui dissipe les ténèbres de l'esprit, qui guérit les convoitises du cœur, qui justifie les pécheurs, qui anime les justes. Mais ce n'est pas une foi morte, comme celle de tant de gens qui, n'étant chrétiens que par le baptême et catholiques que par le symbole, n'ont point d'autre titre pour le salut que la honte d'avoir profané l'un et d'avoir peut-être oublié l'autre. C'est la foi, ce don si excellent et si nécessaire; foi si excellente, qui n'a ni l'orgueil de la science ni les doutes de l'opinion, qui commence là où la raison finit, et qui nous faisant croire des mystères que nous ne comprenons pas, mêlant tant de certitudes avec tant d'obscurités, tant de lumières avec tant de ténèbres, est elle-même un mystère incompréhensible. Foi si nécessaire, puisqu'elle est la base de la religion, la source de la justice, le fondement de tous les autres dons, et que sans elle, dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu.

Mais il faut pour cela, mes frères, que la foi ne soit point séparée des œuvres, et qu'elle influe dans tous les sentiments et dans toute la conduite de l'homme. Il faut que la foi, pour être sanctifiante, soit reçue dans l'esprit et dans le cœur du chrétien. Dans l'esprit : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* Dans le cœur : *Corde creditur ad justitiam.* Dans l'esprit, pour arrêter les égarements; dans le cœur, pour régler les convoitises. Dans l'esprit, c'est une foi humble, une foi simple, qui ne souffre point le mélange d'un raisonnement curieux et humain, et qui assujettit l'entendement à toutes les vérités divines. Dans le cœur, c'est une foi pure, une foi sincère, qui ne souffre pas le mélange du vice, et qui pratique les vertus chrétiennes : foi simple dans l'esprit, foi sincère dans le cœur; deux parties de ce discours qui vous demandent, mes frères, toute votre attention, et que je commencerai après que nous aurons tous imploré les lumières de l'esprit de Dieu par l'intercession de celle qui fut bienheureuse, quand elle crut à l'ange qui lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Foi simple dans l'esprit : quand je dis une foi simple, mes frères, je n'entends pas une simplicité grossière, je ne prétends pas canoniser ici l'ignorance, la mère des superstitions et des vices : c'est un crime égal, de ne pas savoir votre religion ou de ne la pas croire. La foi a des yeux, dit saint Bernard : *fides oculata.* Nous autres, avec notre simplicité, disait Tertullien, nous savons toutes choses : *Simplices nos omnia scimus ;* nous savons tout ce que la Sagesse éternelle a fait en créant le monde, tout ce qu'elle a souffert en le réparant, tout ce qu'elle fera en le jugeant, tout ce qu'elle a enseigné pour régler nos consciences : *Simplices nos omnia scimus.*

Qu'est-ce que je veux donc dire, par cette foi qui est dans l'esprit humble et simple? Je veux vous marquer que la foi n'est pas un fruit de l'orgueil et de la dispute, et que ce ne sera jamais l'érudition humaine qui

vous manifestera les jugements et les justices du Seigneur; érudition qui ne peut fournir tout au plus que des lumières bien sombres sur quelques vérités naturelles, et conduire seulement à l'incertitude et à l'erreur; témoins ces nations si savantes et si polies qui, avec leur sublime Platon, leur sage Socrate et leur subtil Aristote, étaient plongées dans la nuit, pendant que le simple Israélite jouissait de la lumière. La science du salut, avec la connaissance des règles et des vérités, était dans Jacob, lorsque la superstition insensée enivrait les têtes les plus sages. Point d'erreur si absurde que la philosophie humaine n'ait enfantée. Mais par cette foi simple, je veux vous faire comprendre encore que la foi doit être dans l'esprit ce que la pureté est dans le corps : de manière que si la pureté est une vertu délicate qui se blesse de tout, qui se ternit par un regard, qui s'affaiblit par une parole, qui se perd par un désir, on doit dire de même que la foi se corrompt par un doute, par un raisonnement, par un entretien, par une lecture, par une vue trop curieuse.

Et sur quoi est fondée la nécessité d'une foi si simple, qui soumet la raison à toutes les vérités révélées et qui ne capitule sur aucune? C'est sur la raison même : raison premièrement qui demande la foi; raison en second lieu qui n'est pas contraire à la foi : c'est plutôt la corruption et le vice. Premièrement la raison demande la foi. Sans doute, mes frères, rien n'est plus raisonnable que le désaveu de la raison même dans les mystères de la religion. La seule faiblesse de notre raison demandait que nous fussions conduits dans la connaissance de nos mystères par l'empire de la foi, et qu'il y eût sur la terre dans une Eglise visible, universelle et divine une autorité qui fixât l'incertitude des jugements humains, qui épargnât au peuple fidèle un grand et profond examen, impossible aux uns, difficile et dangereux aux autres, inutile à tous.

Car enfin où peut nous mener notre raison, et que peut-elle nous apprendre dans les choses divines? Raison d'ailleurs si infirme, si chancelante, si bornée, qui se corrompt par une éducation perverse, qui s'obscurcit dans un climat barbare, qui s'altère avec les années, qui se ferme par les préjugés, qui plie sous les abus, qui s'aveugle parmi les coutumes; qui prend si souvent ses principes dans les penchants mêmes qui la combattent, qui ne veut point connaître de Dieu dans la moqueuse Athènes, qui se fait au contraire des dieux de tout ce qu'elle voit dans la superstitieuse Egypte, qui ne croit rien dans la santé et qui croit tout dans la maladie, qui désavoue le soir ce qu'elle a affirmé le matin. Encore une fois où peut nous mener la raison avec son ignorance et ses doutes? L'esprit de l'homme est trop aveugle pour pouvoir se passer de guide : *Difficile affirmamus quæ in terra sunt ; quæ autem in cœlis sunt, quis investigabit?* Il a des vues si courtes et si bornées qu'il ne peut pénétrer les choses les plus petites. Nous avons tant de peine, dit le Sage, à connaître les ouvrages de Dieu qui sont sur la terre, nous ignorons ce qui est tous les jours exposé à nos yeux; nous sommes contraints d'admirer les choses mêmes que nous foulons sous nos pieds. Le philosophe, incertain et chancelant sur la terre qui le porte, ne sait pas encore s'il tourne autour du soleil, ou si le soleil tourne autour de lui; combien obscures ne sont-elles pas les notions qu'il a de la lumière même qui l'éclaire? un atome l'arrête, un vermisseau le déconcerte. O vous qui êtes si avides de raisonner quand il faut croire, et si légers à croire quand il faut raisonner, dites-nous quel chemin avez-vous fait dans la connaissance du monde par vos études si pénibles? La nature qui vous découvre tant d'effets, vous en cache les principes; vous voyez le spectacle, mais vous ne voyez pas les ressorts; les plus longues études ne vous apportent que des soupçons; vous savez disputer sur les plus grandes choses, et vous ne savez pas définir les plus petites. Vous ne connaissez pas ce que vous voyez à toute heure, vous ne vous connaissez pas vous-mêmes.

Je dis plus : vous ne savez pas encore de quelle manière une fleur se forme dans votre jardin, et par quel merveilleux secret cette pointe d'herbe si tendre, perçant un corps si dur, sort de la terre peinte de tant d'agréables couleurs. Vous n'avez pu comprendre jusqu'ici, disait le grand Basile à Eunomius, vous n'avez pu comprendre les propriétés et la nature de l'insecte le plus petit, ni les ressorts imperceptibles qui le remuent, ni le mécanisme de ses yeux dans un espace si borné, ni son instinct à recueillir dans l'été des grains pour la saison fâcheuse de l'hiver. Une si légère portion de matière dans cet immense univers est à votre faible raison une énigme; la composition et le jeu du moindre automate vous échappent; un rien vous paraît magique; un ouvrage si mince et si étroit est un vaste labyrinthe où s'égare et se perd votre raison et la raison de tous les philosophes; et après cela vous prétendez découvrir par vos propres lumières les mystères de Dieu, ses conseils inscrutables, ses attributs sans limites, la trinité des personnes dans l'unité de son essence; vous allez sonder sans respect les abîmes profonds de sa sagesse et de sa justice; vous osez combattre des mystères que vous ne comprenez pas, et qui ne seraient plus les mystères d'une religion divine, si vous pouviez les comprendre : la nature même n'a pour vous que des voiles, et vous ne voulez pas en trouver dans la foi; la mesure de votre esprit est si petite, qu'elle n'égale pas celle du corps d'une fourmi, et avec ce même esprit, avec deux doigts de cervelle vous voulez mesurer la grandeur et la puissance de celui dont l'essence est d'être infini dans ses perfections et incompréhensible dans ses œuvres.

Apprenez ici que dans tous les hommes qui n'ont qu'une sagesse naturelle, il y a à l'égard des voies de Dieu et des choses du ciel une stupidité et une enfance laquelle dure jusqu'à l'extrême vieillesse, un fonds d'égarements et d'erreurs, avec quoi il n'est point d'opinion si monstrueuse qui ne trouve parmi les hommes des protecteurs et des pères; un aveuglement d'esprit entre lequel et la lumière de la vérité l'abîme est si grand, qu'il ne peut être comblé que par la puissance infinie de celui qui a fait sortir le jour du sein des ténèbres. La raison elle-même nous apprend qu'elle ne saurait aller à tout. La raison demande la foi, la raison ne saurait se passer de la foi; mais d'une foi humble et simple.

Aussi voyez-vous parmi ces orgueilleuses sectes, qui ont voulu prendre pour interprète de l'Ecriture et pour juge des controverses leur propre esprit, quelque éclairées qu'elles paraissent d'ailleurs; que ce n'est plus que variations dans la doctrine, que libertinage dans les sentiments, témérité dans les opinions, pyrrhonisme dans la créance, orgueil dans la censure, fureur contre l'Eglise, indifférence pour la religion, impiété dans les dogmes, imprudence dans les maximes.

La raison demande la foi : mais je dis en second lieu, qu'elle ne lui est pas contraire; ce n'est pas la raison qui a produit l'incrédulité, c'est la corruption et le vice. Ecoutez le Prophète, mes frères : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus;* quand l'insensé combat la religion, il ne parle pas selon ses connaissances, mais selon ses désirs : *dixit in corde suo.* C'est le cœur qui a corrompu l'esprit. S'il y a quelque athée au monde, c'est dans le sein de la corruption et du libertinage qu'il s'est formé. Et pour les autres incrédules, il en croît tous les jours parmi les ordures de l'intempérance. Un homme qui se met au-dessous de l'homme par une vie brutale est réduit à souhaiter de n'avoir point d'autre âme et d'autre destinée que celle du bœuf et du taureau, et en le souhaitant il s'accoutumera à le croire. Ainsi les passions produisent les erreurs, et les erreurs ensuite autorisent les passions. Le pécheur livré à ses convoitises s'évanouit et s'égare dans ses pensées. De sorte qu'il y aura toujours des incrédules, parce qu'il y aura toujours des pécheurs.

Lisez là-dessus l'Histoire sainte; consultez les annales de l'Eglise; considérez ce qui se passe tous les jours, et vous verrez partout que le naufrage de la foi suit presque toujours celui de la conscience; qu'un homme abandonné au vice n'a plus de répugnance à se livrer au mensonge, et que c'est la corruption plus qu'aucune autre chose qui est la source de l'incrédulité. Dans l'Histoire sainte, vous lisez, parmi plusieurs exemples, qu'un faux prophète parle pour séduire le peuple fidèle, et qu'il ne peut rien par ses discours et par ses enchantements. Que fait donc Balaam pour corrompre le peuple saint? Il conseille de parer les filles madianites. La magie ne pouvait se servir d'un charme plus puissant. Les Israélites voient d'abord ces filles infidèles avec leurs attraits, puis ils se plaisent dans leurs entretiens; de là ils prennent part à leurs fêtes; dans leurs fêtes ils vont à leurs tables; de leurs tables ils sont attirés à leurs lits, et enfin de leurs lits à leur idole; c'est la volupté qui les conduit à l'idolâtrie. Le vice a fait plus d'incrédules que la prophétie avec tous les syllogismes. Mais consultez encore les annales de l'Eglise; considérez l'Afrique, autrefois si savante et si sainte, les vastes pays de l'Orient, où la religion était si florissante, et où il reste si peu de vestiges de l'ancienne foi. Le déréglement des mœurs y a éteint le flambeau de la religion. Dieu offensé par les iniquités de son peuple a retiré sa parole, il a repris sa loi, il a porté ailleurs ses grâces. O sagesse éternelle! vous n'habitez pas dans la terre de la corruption et des délices.

Que si vous remontez, mes frères, à des siècles plus anciens du christianisme, vous verrez que les apostats, qui quittaient quelquefois l'Eglise chrétienne pour passer chez les païens, étaient la plupart des gens décriés pour leur mauvaise vie. S'il y avait quelque scandaleux dans une ville, s'il y avait quelque femme licencieuse dans un lieu, s'il y avait quelque homme débauché dans un pays, c'était de quoi le paganisme s'enrichissait. Judas, entre les apôtres, avare et voleur; Démas, entre les disciples, sensuel et voluptueux, en avaient donné l'exemple. Enfin les derniers siècles ont continué ces désertions de l'Eglise et de la foi par des gens du même caractère. Et comment est-ce que l'hérésie a inondé les royaumes du Nord? Qui est-ce qui a donné aux protestants tant d'apostats? N'est-ce pas l'impudicité qui a ouvert les cloîtres et rompu les vœux? N'est-ce pas l'avarice qui a dépouillé les Eglises pour enrichir les familles? La corruption des mœurs est un grand acheminement à celle de la créance, et l'on n'a guère vu de catholique apostat qui ne fût d'ailleurs un mauvais chrétien, un mauvais religieux, un mauvais prêtre. Mais encore aujourd'hui, qui est-ce qui combat la religion? Quel est ce prétendu sage qui oppose ses doutes à la religion de tous les siècles? Un homme sensuel et superbe. Non-seulement on veut pécher, mais on veut pécher sans remords dans une religion sainte et sérieuse, qui condamne toutes les passions; on aime mieux secouer tout à fait le joug de la foi, que d'être sans cesse troublé par ses lumières; et si l'incrédulité est devenue si commune, c'est qu'il n'est rien de plus commun que le vice, c'est que nous avons même enchéri sur les déréglements de nos pères. Dans un siècle de mollesse, avec des penchants si violents pour le plaisir, l'erreur plus douce à l'esprit humain, qui en est le père, que la divine vérité; l'erreur si favorable aux convoitises, a bientôt fait son impression. L'ignorant catholique devient en un moment un spinosiste décisif; et par un

progrès fatal qui rend le calviniste plus hardi que le luthérien, le socinien plus hardi que le calviniste, et l'impie plus hardi que le socinien, la religion méprisée s'efface et périt enfin tout à fait.

En effet, mes frères, comment des personnes qui n'ont point de respect et d'amour pour la vertu, en auront-elles pour la vérité? L'une n'est pas moins nécessaire au salut que l'autre. Et pourquoi m'assurerais-je que cet homme, qui déshonore même la raison par son intempérance et ses excès, n'abjurera pas la religion? Pourquoi penserais-je que celui qui par la cruauté de ses usures viole les lois de l'humanité croira à celles de l'Evangile? On commence à douter des règles, dès qu'on commence à s'en éloigner. Pourquoi serais-je persuadé que cet impudique, qui souille si honteusement le temple de Dieu en profanant son propre corps, respectera l'Eglise de Jésus-Christ et n'en voudra pas sortir? De la débauche du corps on passe aisément à celle de l'esprit. Pourquoi voyant cette femme qui ne se gêne point dans sa conduite, qui suit à grands frais ses idées extravagantes, qui pense à plaire, qui ne pense point à prier, qui court aux spectacles, qui se montre aux promenades, qui fait du jeu une de ses grandes affaires, en un mot, qui craint si peu les jugements de Dieu, pourquoi estimerais-je qu'elle soit fort attachée à la foi? Pourquoi serais-je surpris qu'elle dogmatise sur le symbole, et que l'enfer lui paraisse peu certain? Plus on avance vers l'abîme, plus on s'aveugle pour ne le pas croire. Chaque péché répand ses ténèbres. La cupidité a bientôt persuadé l'erreur, et jamais la cupidité ne fut plus agissante.

Heureux, mes chers frères, si vous prenez vos sûretés contre l'une aussi bien que contre l'autre. Vous avez déjà contre l'erreur le don de la foi : mais la corruption, le déréglement, les passions qui sont en vous, la combattent sans cesse. Vous avez l'avantage, et vous devez en rendre grâces à Dieu, d'avoir trouvé en naissant dans l'Eglise chrétienne et catholique la religion de Jésus-Christ, Eglise dépositaire de cette foi simple que je vous prêche; la religion de Jésus-Christ qui a des caractères d'antiquité, de grandeur et de sainteté inconnus à toutes les sectes qui règnent dans le monde; religion seule prédite dès la naissance des siècles par tant de prophéties, de figures et de promesses; où la loi naturelle tendait, où la loi écrite préparait. Elle n'a point d'autre date, d'autre époque de ses commencements que les commencements du monde même, qui depuis Adam jusqu'à nous n'a pas été un moment sans les signes et l'espérance d'un rédempteur promis, ou sans les effets et la foi d'une rédemption accomplie. Religion de Jésus-Christ, qui a des mystères si grands et des maximes si pures, qu'il est aisé de voir qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait pu les révéler aux hommes.

Oh! que cette religion me charme! et si j'en avais le temps, qu'il me plairait de vous faire considérer ses merveilles! Elevée au-dessus de la raison, elle nous ramène à la raison. L'homme composé de grandeur et de bassesse, si indigne de Dieu et néanmoins si capable de le posséder; la seule religion chrétienne nous explique ce paradoxe par la corruption de notre origine et par la grâce de notre rédemption. Un Dieu auteur de l'homme innocent et réparateur de l'homme corrompu; un Dieu rémunérateur des bons et juge des méchants; Dieu seul adoré comme principe de toutes choses; Dieu seul aimé comme l'objet et la fin de toutes choses; ces vérités remuent les cœurs que le vice n'a point aveuglés. L'esprit purifié par la foi se réjouit à la lumière d'une si belle théologie.

O incrédule! ouvre les yeux à ces merveilles. Dans le système d'impiété que tu te fais et qui te paraît si peu mystérieux, tu t'embarrasses en mille contradictions; pour sacrifier à l'erreur tu dévores mille impossibilités, et tes efforts pour assurer ton libertinage contre les dogmes de la foi ne se terminent qu'à prouver la corruption même de la nature que tu refuses de croire, et le besoin si grand que tu as des lumières de cette foi. La raison la demande, mes frères, je vous l'ai dit, et si nous voulions, dit saint Augustin, finir par le raisonnement toutes les questions avant que de croire, nous pourrions finir la vie avant que d'avoir cru, *sunt enim innumerabiles quæstiones quæ non sunt definiendæ ante fidem, ne finiatur vita sine fide.* (Ep. 60.) La raison demande la foi, mais aussi le vice la combat : le vice et l'erreur sont enfants d'un même père.

Voici donc, chrétiens fidèles, pour conserver dans l'esprit une foi humble et simple, voici tous les préservatifs en un seul, tous les conseils, toutes les instructions. C'est l'Apôtre qui vous l'enseigne. Que celui qui invoque le nom du Seigneur, le nom de Jésus-Christ, que le fidèle se retire de l'iniquité : *Firmamentum Dei stat; discedat ab iniquitate omnis qui nominat nomen Domini.* (II *Tim.*, II.) Vous ne serez fermes dans la foi, qu'autant que vous serez fidèles à la loi : *Firmamentum Dei stat.* Dès que vous faites une brèche à l'Evangile par quelque iniquité, vous êtes tentés d'en faire au symbole et d'en retrancher quelque article; votre foi s'affaiblit : *discedat ab iniquitate.* Priez, invoquez, gémissez. Vous qui n'avez jamais gémi devant Dieu pour lui demander la foi, comment pouvez-vous ou l'obtenir ou la conserver? Foi simple dans l'esprit pour l'assujettir aux saintes vérités, elle sera encore sincère dans le cœur pour pratiquer les vertus chrétiennes. C'est ma seconde proposition et l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Foi sincère dans le cœur; je m'explique. La foi doit être dans le cœur, et c'est là proprement le terroir où elle porte les fruits de la justice, *corde creditur ad justitiam.* C'est là où la céleste semence répandue

produit les heureuses moissons ; c'est dans le cœur que, pour donner un prix aux vertus et un grand prix aux pratiques les plus petites, la foi sème des motifs divins et ses principes surnaturels. C'est par la religion du cœur que le Dieu saint, en qui nous croyons, est véritablement trouvé dans cette Église visible, mes frères, où le Seigneur, par sa grande miséricorde, nous a fait entrer; vaisseau souvent agité, mais vaisseau qui ne sera jamais submergé, où nous récitons tous le même symbole, où nous croyons tous les mêmes mystères, où nous recevons tous les mêmes sacrements ; c'est le cœur où habite Jésus-Christ par la foi sincère, qui forme dans les justes une autre Église invisible, une nation sainte, un peuple élu, une race choisie, l'Israël de Dieu, l'Église des premiers-nés.

Maintenant le chrétien vrai et fidèle est confondu avec celui qui ne l'est pas ; les vierges sages demeurent dans le royaume de la foi avec les vierges folles; le froment est mêlé avec la paille, les bons et les mauvais poissons sont pris dans le même filet. Ainsi, dans la famille d'Adam, l'envieux Caïn offrait des sacrifices avec l'innocent Abel ; dans l'arche de Noé, le moqueur Cham priait avec le religieux Sem, et les corbeaux habitaient avec les colombes. Dans la maison d'Abraham, l'enfant de l'esclave fut circoncis avec celui de la femme libre ; dans la maison d'Isaac, le profane Esaü demandait des bénédictions aussi bien que le pieux Jacob. Ainsi Doeg, Israélite de religion, mais Iduméen de cœur, offrait ses vœux avec David dans le tabernacle du Seigneur. Ainsi Saül se trouva avec les prophètes et Judas avec les disciples.

Or, voici, mes frères, dans ce mélange de bons et de mauvais, les marques auxquelles vous discernerez, vous reconnaîtrez la foi qui agit dans le cœur bon et sincèrement fidèle. L'une est le goût que vous aurez pour les pratiques de la religion ; l'autre est la pratique même des règles de l'Evangile : de manière que l'on pourra juger de la sincérité de votre foi, premièrement par la ferveur, et en second lieu par la justice. Sans cela, soyez persuadés que votre foi n'est qu'une lumière sans chaleur, un arbre qui n'a ni les feuilles ni les fruits, une matière qui n'a point de forme ; un corps qui n'a point d'âme, dit saint Bernard, une âme qui n'a point de vie.

Et premièrement, pour ce qui regarde la ferveur, vous montrerai-je, mes frères, avec quel goût le fidèle qui a une foi sincère dans le cœur se porte aux saintes pratiques ? Il se réjouit quand on lui annonce l'heure et le moment d'aller dans la maison du Seigneur, pour y offrir sa prière au milieu de l'assemblée des fidèles, et le temps du sacrifice n'est pas le temps de ses ennuis. Il y assiste avec amour et crainte ; il y reçoit non-seulement avec attention, mais avec avidité la parole de Dieu, qui n'est recueillie des autres qu'avec malignité ou avec dégoût. Les fêtes de la religion lui sont précieuses, et ce sont des jours que la foi lui ménage, pour réparer les dissipations des autres jours.

Regardez encore, je vous prie, quel est son empressement à découvrir au sage médecin les plaies de son cœur, et sa docilité pour chercher, par les règles de l'Église, une guérison certaine, ne voulant pas être absous, s'il n'est pas converti. Avec quelle ardeur il demande le pain du ciel à la table sacrée, et avec quelle douleur il en est privé quand, par ses péchés, il s'est rendu indigne de l'aliment des anges !

Ne vous en étonnez pas, mes frères, le Dieu saint en qui nous croyons, et que la foi chrétienne nous révèle, n'est pas seulement le Dieu de la nature et des éléments, celui qui a mis les astres dans le ciel, les météores dans l'air, les poissons dans les eaux, les fruits et les animaux sur la terre ; créateur du monde et de l'univers, que la philosophie humaine connaît. Le Dieu des chrétiens est encore le Dieu de leur cœur ; il parle au cœur de Jérusalem, il répand la joie dans le cœur des justes, il fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout le repos des cœurs est en lui, qu'il n'y a que lui qui puisse fournir à tous nos besoins et suffire à nos désirs immenses.

De là ces tendres empressements d'une âme dont la religion est sincère, pour se purifier de plus en plus dans les fontaines du Sauveur, pour s'approcher de son Dieu, pour chercher par la prière celui qu'elle croit par la foi, pour espérer ce qu'elle croit, pour aimer ce qu'elle espère, et pour posséder ce qu'elle aime. Dites-moi, après cela, chers auditeurs, que pensez-vous de ces chrétiens, qui, vivant dans l'Église comme s'ils n'étaient pas de l'Église, n'ont qu'un exercice de religion languissant, et prennent si peu de part à nos fêtes, à nos offices, à nos sermons, à notre Evangile, à nos sacrements, à nos mystères : étrangers même au milieu de nos temples, où ils adorent sans respect, où ils invoquent sans nul désir, où ils ne chantent jamais avec intelligence ?

O malheureux Israël ! si vous croyez pouvoir vous passer de Dieu, si vous croyez pouvoir vivre sans sa manne et ses sacrifices, sans ses prophètes et ses livres, sans son arche et son propitiatoire, où vous entrez si rarement, et où vous n'entrez que pour y offrir une prière aussi tumultueuse et profane que vos autres soins. O âme infortunée ! qui ne vous réjouissez jamais en votre Dieu, qui ne ménagez pas les occasions pour vous y réjouir, et qui n'avez pas un cœur pour vous ménager ces occasions.

Voilà donc déjà les indévots effacés du catalogue des vrais fidèles, rebelles aux pieuses pratiques, sans ferveur, et souvent aussi froids et insensibles dans la maison de la prière que les morts qui y sont ensevelis. Je m'adresse à présent aux pécheurs qui violent les règles de l'Evangile ; car ce serait peu de se réjouir au nom du Seigneur, si l'on ne se plaisait dans sa loi . la fer-

veur ne doit pas marcher sans la justice.

Et voici, en second lieu, mes frères, dans la justice chrétienne, un signe de la foi sincère qui ne saurait être équivoque. Car, au reste, il est aisé d'allier les pratiques extérieures de la religion avec les désordres du vice et avec l'amour du monde. Retenez bien cette instruction. La loi des cérémonies, qui n'exige que de la circonspection, ne coûte rien au cœur humain : il ne faut pas être en guerre avec son propre cœur, pour s'abstenir de quelques animaux, pour saluer des statues, pour courber sa tête dans le temple, et pour marquer sur son front le signe de la rédemption. On peut aussi sans peine offrir des agneaux et des colombes, et néanmoins conserver dans son cœur la fureur des loups et la malice des serpents. La loi morale, au contraire, qui est expliquée dans l'Evangile, et sur qui nous avons fait nos serments dans le sacrement de la foi, nous engageant à la pratique de la sanctification et des vertus chétiennes, ne saurait subsister avec les actions injustes ; elle nous oblige à combattre la chair et à vaincre le monde ; elle nous demande des sens mortifiés, des mœurs chastes, une vie juste que la foi qui purifie les cœurs doit produire, *fide purificans corda*. Et de là vient qu'il est écrit, ô enfants du royaume : que si vous n'avez point pratiqué la justice, vous serez jetés dans les ténèbres ; et vous, ô enfants d'Abraham ! que si vous n'avez point fait pénitence, vous n'éviterez pas la colère ; d'autant plus coupables, que vous avez joint, avec la profession d'une religion sainte, une vie et des mœurs impures.

Vantez-vous donc maintenant que vous avez la foi, et fondez sur le nom de chrétien de grandes espérances, vous qui alliez avec ce titre auguste la volupté des Turcs, les usures des Juifs, l'orgueil des hérétiques, les vengeances des barbares, les convoitises des païens. Votre foi sans œuvres est une foi morte, dit saint Jacques, *fides sine operibus mortua est*. Votre foi sans la charité qui contient toute la justice, n'est qu'un cadavre de foi, dit saint Bernard : *cadaver exanime*. Les démons croient comme vous, dit le même apôtre, ou plutôt ils croient mieux que vous ; car ils tremblent, ces esprits de ténèbres ; ils tremblent en croyant ; ils craignent la majesté de Dieu, et vous ne la craignez pas, *dæmones credunt et contremiscunt*.

Je dis davantage. Votre foi sans la justice, qui résiste à l'Evangile et qui n'opère pas dans le cœur, ne sert qu'à rendre l'Eglise où vous vivez méprisable, et à attirer un jugement plus terrible sur vous. L'infidèle, ému par la sainteté de nos mystères et par la pureté de nos lois, commençait à dire dans son cœur : Que le Dieu des chrétiens est grand, que sa loi est parfaite, que ses préceptes sont divins, et qu'il n'y a point d'autre Dieu dans le ciel et sur la terre ! Mais quand il a vu tant d'iniquités dans vos maisons, et tant d'irrévérences dans vos temples ; la sévérité dans les maximes avec une mollesse si générale dans les mœurs, il a cru que vous teniez vous-mêmes vos mystères pour des fables, et que les jugements éternels que votre religion prononce contre les prévaricateurs n'étaient l'ouvrage que d'une secte humaine et politique. O aveuglement étrange, de vivre sans croire ! Mais, ô aveuglement plus terrible, de vivre mal en croyant.

A cela que répondez-vous ? Vous qui avec un cœur dépravé placez encore le symbole de la religion sur les lèvres, croyant à l'Evangile, et ne vivant pas selon l'Evangile. Vous vous glorifiez d'avoir reçu la lumière, et il faudrait vous humilier de ne l'avoir pas suivie ; vous répondez que vous êtes chrétien, que vous êtes baptisé, que vous vivez dans l'Eglise catholique, et que Dieu doit vous en tenir compte. Cela serait bon, dit saint Cyprien, si sous un front baptisé, vous ne portiez pas un cœur païen, et si, dans la maison de la foi, vous n'avez pas une âme tout infidèle : *in domo fidei perfidum pectus*. Vous dites que vous êtes chrétien ; c'est l'Eglise qui sans aucun effort de votre part en a fait tous les frais dans votre baptême ; le soleil vous a presque aussitôt éclairé en qualité de chrétien que d'homme ; si bien que vous n'avez point eu à combattre la force d'une éducation schismatique. Mais ce n'est pas assez de naître dans la foi, il faut de plus vivre de la foi, *Justus ex fide vivit*, dit saint Paul. Et vous devez apprendre que si les vertus sont fausses sans la foi, la foi est inutile sans les vertus.

Cependant, homme pécheur, vous dites toujours que vous avez la foi, que vous êtes chrétien. Mais comment le croirai-je, disait saint Chrysostome au peuple d'Antioche, lorsque je vous vois commettre l'iniquité avec autant d'ardeur que si votre Evangile vous en promettait les récompenses ? Comment reconnaîtrai-je que vous êtes chrétien ? Est-ce par les lieux où l'on vous voit ? Au théâtre, au bal et dans les assemblées du siècle ? Ce n'est point là la place d'un chrétien, à qui une foi vive expose d'autres spectacles si terribles dans les jugements divins, et qui ne délibérerait jamais sur ces séductions publiques, s'il connaissait tant soit peu les engagements de son baptême, la sainteté de sa règle, tout ce qu'il doit espérer et craindre. Est-ce donc par vos habits que vous prouvez votre christianisme ? Mais vous êtes souvent vêtus comme les comédiens et les comédiennes, dit saint Chrysostome, et l'on retrouve dans les disciples de Jésus-Christ tout le luxe de Babylone incrédule et de Rome payenne. Sera-ce par vos discours ? Non-seulement nulle parole édifiante, comme il convient à des saints tels que vous devez être, ne sort de votre bouche ; mais il arrive, au contraire, que soit par les détractions malignes, soit par les maximes profanes, soit par les railleries sacrilèges, soit par les discours licencieux, on parle et on agit dans vos conversations mondaines, comme si l'on ne croyait pas en Jésus-Christ, comme si l'on ne connaissait point Dieu.

Sera-ce par votre table? C'est un nouveau sujet d'accusation contre vous; et combien est-il rare de trouver en ce temps une table chrétienne, où les jeûnes de l'Eglise soient fidèlement observés? Sera-ce dans vos affaires ou dans vos divertissements? L'intérêt et l'avarice règlent toutes vos affaires; la sensualité et le crime président à tous vos divertissements. Sera-ce dans vos calamités et vos indigences? Vous n'avez souvent pas plus de patience que ceux qui vivent sans religion. Il semble que vous n'ayez jamais entendu parler, ni de l'Evangile de Jésus-Christ, qui vous ordonne les souffrances; ni de la providence de Dieu, qui veut vous distribuer tous les soulagements.

Mais sera-ce dans l'Eglise même? Vous vous y comportez souvent d'une manière à nous faire croire que vous y venez plutôt pour insulter à nos saints mystères, que pour les adorer; et avec une insolence païenne, permettez-moi ce mot, vous foulez l'auguste sanctuaire, vous qui, avec un peu de foi, ne devriez toucher qu'en tremblant le seuil de ces portes sacrées. Sera-ce enfin dans les fêtes de la religion, que l'Eglise n'a multipliées que pour rallumer votre foi? Hélas! dans ces jours si saints, l'injustice ne se repose pas; la vanité prend de nouvelles forces; le jeu en usurpe les heures sacrées, l'intempérance de l'artisan en fait les jours les plus profanes; et le démon du théâtre y trouve le peuple plus ardent et plus docile.

Où verrons-nous donc, par l'empire d'une foi sincère, la religion goûtée dans ses saintes pratiques et observée avec ses justes lois, c'est-à-dire la foi avec la ferveur et la justice? Nous la trouverons dans les solitudes; nous la trouverons dans les justes de tous les états, et je la vois ici dans le cœur d'un petit nombre de fidèles, qui demeurent au milieu de nous dans le siècle, sans vivre selon le siècle. C'est donc à vous, enfants des saints et héritiers de leur foi, à soutenir l'Eglise dans sa vieillesse et à la consoler dans ses pertes : c'est à vous à vous rendre dignes du grand éloge que l'apôtre saint Paul adresse aux fidèles de Thessalonique. Mes chers frères, dit-ce grand apôtre, nous rendons à Dieu pour vous de continuelles actions de grâces, parce que votre foi s'augmente toujours, et que votre charité prend sans cesse un nouvel accroissement : *Supercrescit fides vestra et abundat charitas unius-cujusque vestrum.*

Non, chrétiens, mes frères, ce n'est ni la magnificence des temples, ni le luxe des pontifes, ni le nombre des sacrificateurs, ni la pompe des sacrifices, ni l'étendue des royaumes chrétiens, ni la beauté des villes catholiques, qui font la richesse et l'ornement de l'Eglise, ou le sujet de notre confiance et de notre joie : c'est la sincérité de la foi dont le chrétien donne des garants bien sûrs dans la sainte ferveur et dans une abondante charité, charité qui est l'accomplissement de la justice chrétienne : *Supercrescit fides et abundat charitas.*

Ainsi vivaient de la foi les premiers disciples de la religion, que je vous laisse pour modèles. Ecoutez, vous qui, dans la décadence de nos mœurs, ne reconnaissez plus la gloire de l'ancien temple, écoutez et gémissez. On voyait des gens à qui rien ne paraissait grand et désirable que Dieu, sa parole, sa grâce, ses promesses, son Eglise, son royaume. Quelle foi dans l'esprit! Disposés à mourir, si l'hérétique voulait ôter de leur symbole une seule syllabe : toujours courbés sous la majesté de la foi, convaincus des ténèbres et de la faiblesse de l'esprit humain, toujours étudiant dans l'Evangile la doctrine céleste, toutes les vérités de foi et de conduite.

Foi dans l'esprit : mais quelle foi dans le cœur! Leur ferveur en était la caution. C'était alors un silence religieux et une modeste contenance qui donnaient aux temples leur vraie décoration ; et la maison du Seigneur, avec ses autels simples et ses murailles toutes nues, n'empruntait que de l'ardeur des oraisons et de l'innocence des mœurs, sa gloire et ses richesses. L'abomination n'était pas dans les temples, parce que la foi agissait dans les cœurs. Foi sincère, qui n'était jamais sans la charité, qui est toute la justice, non plus que sans la fervenr. De sorte qu'étant pleins de tendresse pour leurs égaux et de vénération pour leurs maîtres, soulageant ceux qui leur étaient soumis et rendant justice à tout le monde, leurs biens devenaient les biens des autres, et les maux des autres devenaient leurs propres maux : *supercrescit fides et abundat charitas.*

Enfin, pour les peindre en un mot, ces anciens fidèles, toujours éloignés des plaisirs défendus et souvent même des légitimes, joyeux dans les tribulations, bienfaisants dans les injures, pleins de grâce et de religion jusque dans les relâchements nécessaires, donnaient, dans leur piété et leur justice, les témoignages certains de leur foi; foi simple et sincère, qui après avoir éclairé l'esprit sanctifie le cœur. Avec cette foi, racine des vertus et fondement des biens que nous espérons ; foi vive, car ne pas croire ou croire faiblement, c'est à peu près la même chose ; avec cette foi, après avoir regardé souvent et attendu la cité permanente et éternelle, nous y habiterons certainement pendant tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

POUR LE SECOND VENDREDI DE CARÊME.

Sur la prière.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea male a dæmonio vexatur. (*Matth.*, XV.)

Voilà qu'une femme chananéenne sort de son pays et vient à la rencontre de Jésus, criant et disant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi; car ma fille est étrangement tourmentée du démon.

Lorsque le Fils de Dieu sort de la Judée plein d'indignation contre un peuple dur et incrédule, il va chercher parmi les Gentils d'autres sujets pour y répandre ses bien-

faits ; et, comme un fleuve sortant de son lit et rompant ses digues, il va porter ailleurs les eaux de la grâce céleste et avec les eaux salutaires, la fécondité et l'abondance de la justice chrétienne. Or la première grâce qu'il inspire est la prière. Vous le voyez, mes frères, dans la femme chananéenne que l'Evangile vous propose ; et quelle grâce !

Elle est si grande, que saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que celui-là sait parfaitement l'art de vivre, qui sait l'art de prier : *recte novit vivere, qui recte novit orare.* Elle est si nécessaire, que l'apôtre saint Paul réduit tout le salut, toute la religion à la prière et à l'invocation du nom de Dieu : *Omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

Mais cette invocation n'est pas une invocation des lèvres, qui ne fait que passer et qui se perd en l'air avec la parole qui l'a formée. La Chananéenne qui prie, et qui prie avec fruit, adore avec crainte, demande avec humilité, crie avec ardeur, supplie avec instance. Ce n'est pas une prière tiède et faite par manière d'acquit comme la plupart des nôtres. Hélas ! nous nous rendons inutile, par l'indignité de nos prières, la source des miséricordes.

Je vous dirai donc, mes frères, qu'il faut prier, et non-seulement qu'il faut prier, mais aussi qu'il y a un art et une méthode de bien prier. De manière que la source de nos déréglements et de nos imperfections n'est point ailleurs que dans l'omission ou dans les défauts de nos prières : nous ne sommes pécheurs que parce que nous ne prions pas, ou parce que nous prions mal. Car les uns méprisent et négligent la prière, les autres en abusent et la profanent. Je m'élève contre ces négligences et ces abus ; contre ces omissions et ces profanations.

Il y en a qui ne prient pas ou qui ne prient que rarement, et je veux leur montrer que la loi de la prière est indispensable ; il y en a qui ne prient pas bien, et je veux leur prouver que l'art de prier est divin. Vous qui négligez la prière, votre misère est extrême, puisque, manquant de tout, vous ne voulez rien demander, et que vous ne sentez pas même combien vous êtes misérable ; apprenez ici que la prière est nécessaire. Vous qui en abusez, et dont la prière infructueuse sert plutôt à nourrir votre orgueil qu'à guérir vos convoitises, apprenez qu'elle doit être bien conditionnée. Il faut prier ; il faut bien prier. Deux propositions qui renfermeront tout mon sujet : Seigneur, disaient les disciples au Fils de Dieu, enseignez-nous vous-même à prier, *Domine, doce nos orare.* Il nous l'enseignera, mes frères, si nous nous prosternons pour implorer les lumières de son Esprit saint, et pour cela répétant à Marie la prière de l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il faut prier : la prière est un don où Dieu a renfermé tous ses dons. Il faut prier : toutes les pierres des temples vous le crient. Il faut prier ; et la vie religieuse, la vie retirée n'est favorable au salut, que parce que tout y rappelle à la prière. Il faut prier, et s'il est difficile dans le monde et dans les emplois du monde de se sauver, c'est parce qu'il est difficile d'y bien prier. Il faut prier ; douter de la nécessité de la prière, c'est douter de la nécessité de la grâce ; c'est n'être pas instruit et des grandes dépravations de la nature, et des premiers devoirs de la religion, deux articles importants. Et quant au premier, qui regarde les faiblesses de l'homme tombé, l'impuissance et les dépravations de notre nature mortelle, je dis, mes frères, que négliger la prière comme une chose peu nécessaire, c'est ne pas savoir ce que la Vérité éternelle nous annonce : que sur le chemin de Jéricho, l'homme a été blessé de toutes les plaies du péché, et dépouillé de tous les vêtements de la justice : la perversité de l'homme n'est pas un problème. C'est ignorer ce fonds de corruption distribué dans tous les cœurs et dans celui du juste même, lequel, abandonné à ses inclinations naturelles, tombe sans qu'on le pousse, n'ayant pu recevoir que de Dieu tout ce qu'il possède de vérité et de justice, et ne pouvant le conserver un moment, si par ces cris il n'oblige le Dieu de grâce de lui continuer ses dons.

Adam, dans le paradis, riche des biens de la grâce, ne formait pas de tristes accents ; il chantait dans son abondance les grandeurs de Dieu, qui l'avait prévenu par ses miséricordes. Sa prière, dit saint Augustin, n'était pas un cri de douleur, mais une louange d'admiration, *in paradiso non clamabas, sed laudabas.* Maintenant, chassé de ce lieu bienheureux par son péché, lorsque ses ignorances lui cachent ses devoirs et que tous ses penchants les combattent, impuissant non-seulement pour faire le bien, mais pour le vouloir même, que lui reste-t-il, sinon de crier, *foris positus, clama?* crier comme le petit de l'hirondelle, gémir comme la colombe désolée, implorer avec une voix aussi tendre que forte le secours du médecin suprême, comme la femme chananéenne, *clamavit;* en un mot, crier et exposer à Dieu son indigence, comme le pauvre qui aborde le riche avec empressement, qui le prie avec importunité, qui n'a besoin ni d'étude pour connaître sa misère, ni d'éloquence pour demander son pain.

Et certes, chrétiens, quelle autre ressource l'homme peut-il avoir dans cet état d'affaiblissement et de dépravation, que de s'adresser sans cesse à celui qui seul peut guérir ses infirmités et dissiper ses ténèbres? Car faites-y réflexion ; il ne s'agit point ici d'être délivré seulement des maux qui regardent le corps et la vie présente qu'il nous est souvent utile de souffrir : il s'agit bien plus d'éclairer des esprits aveugles, de guérir des cœurs malades. Or, mes frères, vous ne devez pas l'ignorer ; toute lumière qui ne vient pas de Dieu est fausse : toute autre vertu que celle de la grâce de Jésus Christ

est dangereuse; et ce ne serait jamais ni un ami, ni un ennemi, ni nos propres réflexions, ni les leçons des philosophes qui introduiront la vérité dans nos consciences, et encore moins la justice.

La censure de nos amis est trop défectueuse; soit qu'ils ne soient pas assez éclairés pour voir tous nos défauts, soit qu'ils ne soient pas assez sincères pour les reprendre; soit qu'ils aient trop de vivacité en nous donnant leurs avis, soit que nous n'ayons pas assez de confiance en les recevant. La malignité de nos ennemis, en nous découvrant nos faiblesses, ne saurait aussi aller jusqu'à nous désabuser nous-mêmes, et sert plutôt à irriter nos passions qu'à les calmer. Nos propres réflexions ne peuvent pas nous donner des règles justes et certaines, aveugles pour les autres, plus aveugles pour nous; et d'ailleurs il est constant que l'amour de Dieu, qui est le bonheur de l'homme et la source de la justice, ne s'acquiert, ni par les réflexions humaines de l'esprit, ni par les efforts naturels du cœur. Enfin, nous deviendrons pires par les leçons des philosophes, dont la sagesse a été abominable, parce qu'ils n'ont point su qu'on ne peut plaire à Dieu que par les dons mêmes de Dieu, parce qu'ils n'ont point connu la profondeur de leur corruption et de leurs plaies, le dégoût de l'homme pour les vrais biens, son aversion pour la vraie justice, ses faux jugements, ses fausses amours et par conséquent la nécessité du gémissement et de la prière.

Donc c'est par la prière seule que cette salutaire connaissance nous est donnée, et c'est la grâce de Jésus-Christ, si nous sommes fidèles à l'invoquer, qui nous apprendra tout ce que les hommes ne sauraient nous dire, tout ce que les livres ne sauraient nous apprendre, tout ce que nous avons besoin de savoir, tout ce que nous ne saurions nous dire à nous-mêmes. C'est l'esprit de Dieu, si nous ouvrons la bouche dans la prière pour l'attirer en nous, qui, nous délivrant de nos ténèbres et de nos cupidités, nous enseignera toute vérité et nous fera accomplir toute justice.

Rien donc de plus indispensable que la loi qui nous engage à prier; et il n'y a que l'impiété pélagienne qui, aveuglée sur notre impuissance, nos erreurs, nos perversités, ait attaqué la nécessité de la prière, et qui ait voulu ôter à l'homme cet instrument du ciel accordé à sa faiblesse. Rien de plus nécessaire : et néanmoins, mes frères, ce qu'on ne saurait assez déplorer, est-il un exercice plus négligé dans le monde? Négligé par le juge, qui descend si souvent de son tribunal pour prendre des plaisirs, et qui en descend si rarement pour pleurer ses péchés; par le jeune homme, qui ne saurait ménager une heure entre sa vanité et sa paresse pour implorer la divine miséricorde; par tant de femmes qui, dans leurs journées où elles ne font que passer d'une oisiveté plus sombre à une oisiveté plus enjouée, prennent à peine quelques moments pour adorer le Seigneur et pour gémir en sa présence; par l'artisan, qui trouve du temps pour les débauches, qui n'en trouve point pour ses devoirs, et qui des jours mêmes consacrés à la prière en fait les jours de la semaine les plus profanes.

De là tous les désordres : de là l'enfer a ouvert ses abîmes. On ne prie pas, ou l'on ne prie que rarement; comme si la prière était une œuvre de surérogation; comme si nous pouvions trouver ailleurs des secours pour nous soutenir dans le bien, ou des remèdes pour nous délivrer du mal, comme si l'homme pouvait servir de lumière à lui-même; comme s'il n'y avait pas dans nos lumières mêmes des ténèbres; comme s'il n'y avait pas dans la créature la plus parfaite un besoin infini de Dieu, et dans l'homme le plus sage une dépravation souveraine, l'abîme de la misère, ô mon Dieu, qui doit sans cesse invoquer l'abîme de votre miséricorde; ajoutons, comme si la prière n'était pas le premier devoir de la religion et la plus grande affaire du chrétien.

Et voici une seconde raison, qui marque combien l'invocation est nécessaire. Car je vous demande, qu'est-ce que c'est que la religion, sinon une prière? Qu'est-ce que le juste? Un homme de désirs : par conséquent, homme de prières, *vir desideriorum*. Qu'est-ce que c'est qu'un chrétien? Un homme tout consacré à Dieu, à le glorifier, à l'adorer, à l'invoquer; un homme qui prie et qui remplit les offices de son état, incapable de s'acquitter comme il faut du moindre de ses devoirs sans la vertu de la prière. Qu'est-ce que c'est donc qu'un artisan chrétien? Un homme qui prie et qui travaille. Un magistrat chrétien? Un homme qui prie et qui juge. Un prince chrétien? Un homme qui prie et qui gouverne. Un prédicateur chrétien? Un homme qui prie et qui prêche. Un avocat chrétien? Un homme qui prie et qui plaide. Un serviteur chrétien? Un homme qui prie et qui obéit. Une mère chrétienne? Une femme qui offre sa prière et qui règle sa famille. Car, mes frères, l'apôtre saint Paul ne distingue pas les chrétiens qui sont enfants de Dieu, des Juifs qui étaient esclaves, autrement que par la prière. Parce que vous êtes enfants, dit-il aux Galates, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils qui crie : Mon père, mon père, *Quoniam estis filii, misit Deus spiritum Filii sui, in corda vestra clamantem : Abba, Pater.* L'esprit de Dieu qui n'est que pour les enfants de Dieu, et qui est le fruit de l'Incarnation, de la vie et de la mort de Jésus-Christ, est donc répandu dans nos cœurs pour y être la source de la prière et le principe de tout commerce que nous avons avec Dieu par la religion. Et cette prière, comme l'Apôtre la définit ici, n'est autre chose que le cri du cœur formé par le Saint-Esprit, adressé à Dieu comme Père, au nom de Jésus-Christ; de sorte que rien ne nous assure tant que nous sommes à Dieu, que nous sommes ses enfants, que nous sommes chrétiens, que l'amour de la prière.

UNIVERSITAS Universitas

En effet, le vrai chrétien prie en tout temps et en tout lieu. Remarquez bien ces circonstances qui déclarent de plus en plus la nécessité de la sainte prière et donnez-y votre attention, *orantes omni tempore*, dit saint Paul. Le chrétien prie en tout temps; non-seulement parce que la religion est son capital, et que le capital et la première loi de la religion, est l'adoration et la prière; mais de plus, parce que comme il n'est point d'heure où sa propre fragilité, les caprices de son esprit, les penchants de son cœur, les convoitises de sa chair, les artifices du démon et les piéges du monde ne lui rendent la grâce nécessaire, il n'en est point où il ne la doive demander à celui qui verrait bientôt le juste retomber dans ses premières ténèbres, s'il cessait un moment de lui donner son esprit par une influence non interrompue, par une irradiation perpétuelle de sa grâce : de même qu'il ne suffit pas que le soleil éclaire le monde un jour, mais il faut qu'il l'illumine tous les jours et toutes les heures mêmes du jour; sans quoi le monde retournerait dans sa première obscurité : et qu'est-ce donc que l'homme, si l'esprit de prière qui attire la grâce se retire de l'homme? Dans le temps même de la justice, il n'est point pour lui de faible tentation, s'il compte sur ses propres forces et s'il n'oppose point à la corruption humaine le rempart de la prière, *orantes omni tempore*.

Oui, chrétiens, et vous ne devez pas être surpris de l'assiduité infatigable des anciens fidèles dans la prière, qui bénissaient le Seigneur en tout temps, qui, à toutes les heures, imploraient son secours, qui couraient sans cesse au temple comme le juste Siméon, ou qui n'en sortaient jamais comme Anne la prophétesse. Oui, sans ces armes de lumière et de salut le redoutable Goliath perdra la force de ses bras, Hazaël, quoique léger comme un daim sur les montagnes, ne trouvera point ses pieds; le courageux Joab demeurera sans cœur, et le sage Achitophel éprouvera enfin qu'il n'y a sans le Seigneur ni conseil, ni intelligence, ni adresse, ni force.

Le fidèle interrompt donc le sommeil de la nuit par le gémissement de la prière, comme le Prophète, et plusieurs fois le jour; au matin, à midi, au soir il raconte comme lui les merveilles du Seigneur, ou bien il déplore la multitude de ses péchés. Dans les tentations, il jette un grand cri comme Suzanne, et c'est la prière qui lui fournit un secours puissant contre les attraits du vice. Dans les persécutions, il se prosterne par terre, et il adore les jugements de Dieu comme Daniel; Daniel qui aima mieux perdre la tête que de manquer au devoir de la prière. Dans ses entreprises, il invoque la puissance divine comme Judith. Dans ses succès, il offre comme Salomon des sacrifices. Dans ses doutes, il cherche par les soupirs et les interrogations de la prière, les conseils de Dieu comme Samuël. Car le sage chrétien prie en tout temps, *orantes omni tempore*, et il prie, dit l'Apôtre, par toute sorte de prières; prière vocale, prière mentale, prière publique, prière particulière, prière de jour, prière de nuit, *per omnem orationem et obsecrationem*. Il prie en tout temps; il prie, dit saint Jacques, dans le temps de la tristesse et dans le temps de la joie, *tristis est quis vestrum? oret; æquo animo est? psallat*.

Dans le temps de la tristesse, dans ces jours de deuil qui se multiplient, chrétiens affligés; la malédiction est peut-être dans votre bouche, et vous allez demander des secours à l'Egypte, comme s'il n'y avait pas de médecins en Israël; vous êtes dans la fournaise, et vous n'invoquez pas le Seigneur, vous ne recourez point à celui qui peut, ou essuyer vos larmes en vous délivrant du mal présent, ou les sanctifier en vous accordant la patience chrétienne, qui vaut mieux mille fois que les miraculeuses délivrances.

Pauvres, dans vos tristes jours, si vous êtes sages, approchez avec une humble confiance du trône de votre Dieu qui exauce les désirs des petits, qui ne refuse point quand on lui demande, qui donne même plus qu'on ne lui demande, et plus qu'on n'oserait lui demander, et qui seul peut donner le contentement avec le pain qu'il donne. Approchez, et si vous ne voulez rien perdre, offrez à Dieu dans la prière tout ce que vous perdez; approchez et dans ce temps de la plus extrême désolation, ne soyez pas en peine des moyens dont Dieu peut se servir pour vous en délivrer. Il lui est aussi facile de sauver Moïse avec un berceau de jonc que Noë avec une arche : il guérit avec la boue et la salive comme avec l'huile et le vin; il nourrit par le ministère des corbeaux voraces comme par celui des anges charitables; celui qui nous a tous faits de rien nous peut bien tous nourrir de rien. Approchez encore une fois : vous n'avez point ici de rebuts à essuyer; vous n'avez point à ménager les humeurs et les moments du Roi céleste : *orantes omni tempore*.

Et vous riches, ne dites pas dans le temps de votre abondance que vous ne serez point ébranlés : lorsque vous voyez le mendiant à votre porte, dans vos plus beaux jours, n'oubliez pas que vous êtes vous-mêmes les mendiants de Dieu qui produit tout, qui règle tout, qui conserve tout, qui ne vous doit rien, à qui vous devez tout : *mendici Dei*. Sans la prière, quelle abomination dans vos maisons; puisque le riche même qui a de la religion a tant de peine à en bannir le vice sans la prière assidue?

Et néanmoins je ne vous dis pas de prier afin que Dieu soutienne cette félicité de boue dont vous jouissez, et qui vraisemblablement est un obstacle à votre salut éternel. Priez plutôt afin de ne pas faire servir à la convoitise ces petits biens que vous avez reçus pour les faire servir à la charité. Priez souvent et avec crainte : vos périls plus grands demandent une prière

plus fréquente : Jésus Christ n'a jamais béni les grandes richesses, il n'a béni que de petits poissons et un peu de pain, choses nécessaires à la vie. Priez afin que les affaires, compagnes inséparables de l'abondance, ne vous empêchent pas de faire de la prière votre principale affaire.

Il n'est point d'occupation qui puisse vous dispenser de cette loi, en tout temps : *orantes omni tempore*; vous devez même vous en acquitter en tout lieu : c'est le même apôtre qui vous l'ordonne : *Volo viros orare in omni loco.* Car qu'est-ce que c'est que la prière? C'est un cri du cœur, un désir, un gémissement; et il n'est point de lieu, point de situation qui ne soient propres à ces gémissements secrets, à ces désirs célestes, à ces cris intérieurs du cœur chrétien. Je trouve partout l'encens et les victimes que je dois offrir à mon Dieu; je ne les cherche point avec peine hors de moi; je les porte dans les désirs de mon cœur : *intus habeo quod immolem*, disait saint Augustin; *apud me oratio Deo vitæ meæ*, disait le Prophète. Mais d'ailleurs, mes frères, ne perdez pas cette instruction : il est important de vous dire que Jésus-Christ en purifiant la terre par son avénement et par son sang, en a fait un temple, un lieu et une maison de prière. La sainteté des temples ne sert de rien à celui qui prie avec un cœur profane; et les lieux séculiers et profanes sont bons à la prière, quand le cœur est saint. La Chananéenne prie dans un chemin, Jérémie dans un puits, Daniel dans une fosse profonde, Jonas dans le ventre d'une baleine, les trois enfants dans une fournaise, Isaac dans un champ, Moïse sur une montagne, Paul sur un rivage; Ezéchias prie dans son lit, David sur le trône, Job sur un fumier. Dieu ne regarde pas le lieu, mais le cœur. Et qui est-ce qui empêche donc que l'artisan dans sa boutique, pendant que son corps est penché vers la terre par le travail, n'élève son âme vers le ciel par les psaumes et les cantiques, selon le précepte de l'Apôtre; et que substituant des hymnes chastes au lieu des chansons impures qu'une langue chrétienne ne doit jamais prononcer, sa bouche soit partout remplie de la louange du Seigneur : *orare in omni loco?*

Heureux le fidèle pour qui chaque lieu est ainsi un temple, considérant Dieu partout, adorant ses perfections, exaltant ses miséricordes, admirant ses œuvres, chantant ses louanges, soit qu'il cultive la terre, soit qu'il navigue sur la mer; priant dans l'église avec tous les fidèles, priant dans sa maison avec toute sa famille, priant avant que d'entrer dans le temple, priant après qu'il en est sorti, mêlant la gravité avec la joie, parce qu'il voit Dieu présent en tous lieux, et la joie avec la gravité, parce qu'il se voit partout environné de ses bienfaits.

Dites-moi maintenant, chers auditeurs, priez-vous ainsi en tout temps et en tout lieu : *orare in omni loco?* Dites-moi, chrétiens, vous dont la vie devrait être une liturgie continuelle par les invocations et les sacrifices, que pouvez-vous alléguer contre le devoir si nécessaire et si universel de la prière? Devoir où est renfermé toute la religion, et que vous regardez peut-être comme la triste occupation du religieux et du lévite. Et pour ce qui regarde le temps : *orantes omni tempore;* comme les heures du matin et du soir doivent être privilégiées, commençant et finissant vos journées par celui qui est votre principe et votre fin; paraissez-vous dès le matin devant le Seigneur comme David, répandant votre âme en sa présence, considérant la sainteté de sa loi, implorant la multitude de ses compassions? Et votre oraison du soir monte-t-elle aussi comme la sienne jusqu'au trône de sa grâce? Arrosant votre couche de vos larmes comme ce prince, et montant sur vos lits avec la triste componction? Imitez-vous les plantes qui dans le temps favorable de la nuit, dit saint Chrysostome, reçoivent la rosée du ciel, pour n'être point brûlées par les ardeurs du jour?

Hélas! mon cher frère, souvent c'est l'avarice qui vous éveille et qui vous plonge aussitôt dans les sollicitudes du siècle; qui met à la place de l'unique nécessaire, où vous devez réunir vos vœux, les défiances, les inquiétudes, les murmures; qui vous mène aux portes du barreau avant que d'aller à celles du temple. Et quelles plaies n'y recevez-vous pas, si vous n'êtes point armé de la prière? C'est l'ambition qui vous éveille pour former des projets, pour concerter des intrigues, pour dresser des piéges; oubliant le Dieu de votre salut, que vous devez rendre le dépositaire de vos premières pensées, de vos premières affections. C'est la paresse qui usurpe les heures du matin et du jour. C'est la volupté qui s'empare des heures du soir et de la nuit; c'est le jeu qui prend sur la nuit et sur le jour, et la prière est délaissée. Car je ne compte pas pour une prière ce mouvement précipité des lèvres, où le cœur ne s'accorde point avec la langue, où vous n'apportez qu'un dégoût pour la prière même, et qui est bien plus capable d'irriter la justice de Dieu que de l'apaiser.

Il est vrai que je vous vois quelquefois monter au temple, entrer dans le lieu saint, dans la maison de la prière. Mais de bonne foi, est-ce pour y prier? Laissant égarer jusque dans le sanctuaire vos pensées avec vos regards, déshonorant quelquefois les saintes assemblées par des démarches fières et par des entretiens frivoles, conduits peut-être dans le lieu saint par l'esprit impur, et y troublant avec une pompe séculière toute l'attention du juste qui prie. Saint Chrysostome disait que dans les siècles fervents du christianisme les fidèles priaient en tout lieu : *orare in omni loco;* et que la maison de chaque chrétien, une maison profane, était une Eglise. Mais aujourd'hui, mes frères, ne peut-on pas dire, au contraire, que l'Eglise est devenue une maison profane? Bien loin de prier en tout lieu, bien loin de dresser des autels dans tous les che-

mins, comme Jacob, on ne prie pas même dans le lieu de la prière ; vous n'adorez pas même sur la sainte montagne; vous oubliez le Seigneur jusque dans sa maison; et si vous venez aux offices publics, où l'Eglise par la voix unanime des fidèles fait au ciel une sainte violence, n'y apportez-vous pas plutôt vos ennuis que vos vœux ?

Sur quoi mettez-vous donc votre confiance, vous qui négligez si fort la prière? Et qui est-ce qui vous procurera la grâce? Est-ce donc que la prière vous paraît un exercice si dégoûtant ? Ames justes! si vous pouviez expliquer à ces âmes charnelles quelle est la suavité de la manne céleste que vous cueillez chaque jour dans la prière ; quel est votre attrait pour la commencer et vos onctions quand vous l'avez finie! Quelle profondeur d'instructions et de demandes dans la seule oraison dominicale ! Prière divine que les pécheurs récitent si rapidement, sans aucun goût, et qui, développée par de saintes réflexions, nourrirait le cœur fervent pendant les journées entières. Si vous pouviez nous dire combien le Seigneur est doux à ceux qui le goûtent; combien sont précieuses les miettes de grâce qui tombent de sa table; quel délassement et quel repos à son âme ; quels cris d'allégresse dans son tabernacle; quelles richesses dans sa maison ; quelle gloire dans son temple ; quelle paix dans son sanctuaire; quels fleuves de joie dans la cité de Dieu ; quelle abondance de lumières sur la sainte montagne; quelles consolations toujours nouvelles dans les chastes cantiques de Sion!

Et n'avez-vous jamais remarqué, chers auditeurs, que la plupart des psaumes que le Roi-Prophète chantait et que l'Eglise vous met encore dans la bouche, commencent par la complainte et finissent par l'action de grâces ? Les chants d'allégresse interrompent tout d'un coup les sanglots de la douleur, et la confiance succède à la tristesse. Certes, ce n'est pas qu'en un instant les affaires eussent changé de face ; mais, c'est qu'en la face de Dieu se trouve une source de joie ; c'est que pendant que David parlait à Dieu, l'esprit de Dieu parlait au cœur de David ; c'est que pendant qu'il expliquait ses demandes, Dieu confirmait ses promesses ; c'est que pendant qu'il formait ses gémissements, Dieu répandait ses consolations. Car tout est accordé à la prière chrétienne : *fiat tibi sicut vis.* Qu'il vous soit fait comme vous le voulez, dit le Seigneur tout-puissant à l'humble femme qui l'invoquait.

Je dis la prière chrétienne ; et, en effet, toute prière n'est pas efficace. Il faut prier, c'est une loi indispensable ; mais vous devez encore apprendre comment il faut prier, c'est un art divin. Prière non-seulement nécessaire, mais bien conditionnée. C'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Puisque Dieu nous assure en tant d'endroits, que de tous ceux qui espèrent en son nom et qui implorent son secours, aucun ne sera confondu, que tout homme qui demande reçoit, et qu'au même temps que la prière monte au ciel, sa miséricorde descend sur celui qui prie; il faut bien que la plupart ne fassent pas une prière bien conditionnée, parce que, encore qu'ils multiplient leurs oraisons, le ciel paraît toujours fermé pour eux; il est toujours pour eux un ciel d'airain. Je vais donc vous parler, mes frères, des conditions de la prière, comment il faut prier; mais pour donner des bornes à ce discours qui n'en aurait point, si je voulais vous les expliquer toutes, je me renfermerai dans ces trois principales conditions, que la prière doit être sincère, sage et fervente.

La prière doit être sincère, première condition. Vous avez endurci votre cœur, dit Job, et cependant vous élevez vos mains vers Dieu. Si vous bannissez l'iniquité de vos œuvres, et si l'injustice ne demeure pas dans votre maison, vous pouvez alors prier avec confiance. Celui, dit le Sage, qui détourne ses oreilles pour ne pas entendre la loi, sa prière sera exécrable. Si j'ai regardé l'iniquité au fond de mon cœur, dit le Prophète, le Seigneur ne m'exaucera point. Voici donc, mes chers frères, vous qui commettez toujours le péché pendant que vous fréquentez toujours le temple ; voici contre cet abus une grande maxime : c'est que l'amour du péché est incompatible avec la bonne prière; c'est que le sacrifice de la louange ne saurait jamais être agréable au Seigneur sans celui de la justice ; c'est que le Dieu saint n'écoute pas nos demandes si nous ne voulons pas écouter ses préceptes.

Non, chrétiens, quelque fermes que soient vos pieds dans les parvis du temple, quelque fidélité que vous ayez à réciter un certain nombre de prières ; ce n'est ni la longue psalmodie, ni le cantique tendre, ni la voix harmonieuse, ni les sons répétés avec effort, qui touchent le Seigneur ; il ne recevra point vos prières si elles sont désavouées par vos œuvres, et je ne m'étonne plus que le ciel soit sourd aux requêtes de tant de chrétiens qui prient. Leur prière n'est pas sincère; c'est la prière de l'hypocrite, le présent de Caïn, le baiser de Judas, le don d'Ananie, l'oraison du pharisien; partout des cœurs faux où Dieu ne voit que des convoitises contraires à ses lois, des cœurs qui démentent tout ce que la bouche prononce.

En effet, chers auditeurs, et vous devez craindre au milieu de vos adorations d'être du nombre de ces moqueurs ; en effet quel étrange et bizarre mélange faites-vous souvent de vos péchés et de vos prières? La religion et l'invocation commencent vos journées, mais la vanité et le faste, la fraude et l'injustice les continuent, et enfin les jeux et les plaisirs les terminent. Le matin, vous montez sur la montagne pour assiéger les autels du Seigneur et pour vous coller aux tombeaux des saints. Mais le soir,

vous descendez dans la vallée pour vous forger des idoles, et les mains que vous élevez dans la prière ne sont jamais pures, comme l'ordonne l'Apôtre : *levantes puras manus*. J'entends bien dans vos tendres oraisons la douce voix de Jacob, mais je vois toujours dans vos actions criminelles les mains profanes d'Ésaü. Votre langue prie, mais cette langue qui prie est toujours une langue qui jure, qui ment, qui flatte, qui trahit, qui trompe, qui corrompt, qui médit, qui outrage le prochain et qui crucifie Jésus-Christ. Enfin je vous vois entrer quelquefois comme Moïse dans le nuage sacré de la prière; je vous vois quelquefois vous prosterner devant le trône de l'Agneau avec le son des harpes et le parfum des oraisons, comme les vieillards de l'Apocalypse; mais vous n'imitez ni la sagesse des vieillards, ni la charité de Moïse : toujours aussi indulgents pour votre corps, aussi fastueux dans votre luxe, aussi durs dans vos paroles, aussi fiers dans vos sentiments, aussi inflexibles dans votre humeur, aussi intraitables dans vos intérêts. Comme c'est Dieu qui écoute la prière, c'est son esprit qui la doit former, et son esprit n'habite point avec l'iniquité.

Il y avait deux autels dans le temple de Jérusalem (écoutez, vous qui voulez apprendre comment il faut prier, et qui peut-être n'avez pas encore fait une bonne prière), il y avait deux autels : l'autel des parfums et l'autel des holocaustes. Mais on ne pouvait arriver à l'autel des parfums, qui était dans le lieu le plus intérieur du temple, qu'après avoir passé par celui des holocaustes. Le pécheur qui prie et dont la prière n'est pas sincère, parce qu'il se contente de prier sans travailler à devenir meilleur, le pécheur renverse cet ordre. Il va d'abord à l'autel des parfums pour y offrir la douce vapeur d'une oraison élevée; et il ne passe point auparavant par l'autel des holocaustes, où il faudrait longtemps courber la tête dans le repentir de ses fautes, trembler sous la main de Dieu, répandre avec les larmes d'une sainte douleur le sang d'un cœur contrit, tantôt élever avec les mains sa voix et ses cris vers le ciel, tantôt dans le silence se frapper la poitrine et se coller contre terre, et toujours comme le publicain entrer dans le temple avec la componction, pour en sortir comme lui avec la justice.

La prière est donc un art divin que l'esprit de Dieu enseigne et que tout le monde ne sait pas exercer. Qui est celui qui exerce bien ce grand art? Je vais vous le dire, et ne l'oubliez jamais. C'est un fidèle qui apporte à la prière une bonne volonté, ou qui la demande instamment s'il ne l'a point, n'ayant de repos qu'après l'avoir obtenue. Il prie par ses désirs et ensuite par ses œuvres : car il sait, ô mon Dieu, que tous ceux qui vous crient seulement, Seigneur, Seigneur, n'entrent pas dans votre royaume, mais plutôt celui qui s'étudie à faire votre volonté. Il prie et il travaille : prier seulement, c'est paresse; travailler seulement, c'est présomption : le cœur sincère ne sépare point le travail de la prière. Il prie, mais au même temps il veille; il s'observe; et si chantant l'hymne de la pureté, il ne fuyait pas les assemblées et les occasions où elle se perd, ne serait-ce pas ajouter à l'iniquité l'hypocrisie?

Il prie; et comme sa prière est sincère, il descend toujours de la montagne avec les tables de la loi qu'il a lues, qu'il a méditées et qu'il demande humblement d'observer. Il prie, et prosterné aux pieds de Jésus-Christ, comme la femme pénitente en répandant ses parfums, il voudrait se dépouiller de ses passions. La régularité de sa vie répondra de la sincérité de sa prière; il prie comme la femme chananéenne, qui pour prier sort de son pays, d'un pays idolâtre et méchant, *a finibus illis egressa, clamavit;* il prie, parce qu'il désire, et il prie bien, parce qu'il désire bien.

En un mot il prie; et le chrétien qui prie sincèrement, en offrant sa prière, demande principalement et cherche la justice; il cherche la destruction du vice, le règne de Dieu, un cœur pur, un esprit droit, une âme charitable, des jours qui soient pleins, des années qui soient saintes, une vie qui soit nouvelle, un royaume qui soit éternel.

N'en soyez pas surpris, mes frères, toutes sortes de biens ne nous conviennent pas : et c'est un autre vice de la prière qui n'est pas bien conditionnée. Non-seulement on prie en demeurant dans le mal, et cette prière n'est pas sincère, mais on demande des choses qui ne sont pas bonnes, et cette prière n'est pas sage; seconde condition, la prière doit être sage : ici chrétiens, ouvrez les yeux de la foi, et élevez les mains dans la prière.

Outre vos penchants criminels, et vos faiblesses sans nombre, vous avez tous les jours à combattre celui qui est appelé dans les saintes Ecritures le prince du monde : le démon qui tourmentait si étrangement la fille de notre Chananéenne, *male a dæmonio vexatur:* le démon qui ne peut être chassé que par le doigt de Dieu, Satan qui agit avec tant d'efficace dans les enfants de rébellion, qui demanda même à cribler Pierre, qui s'efforça de corrompre Paul, qui rode sans cesse pour dévorer chaque fidèle. Et remarquez au même temps que par un ordre juste et immuable que Dieu a mis dans l'empire des ténèbres, en ordonnant que les natures inférieures qui se sont portées au mal par l'impression d'une nature supérieure, en demeurassent les esclaves; cet ennemi implacable des hommes, à qui les hommes se sont assujettis, use aussi de son pouvoir, et met tout en œuvre pour vous perdre : les honneurs pour vous éblouir; les richesses pour vous gagner; les plaisirs pour vous enflammer; la pauvreté pour vous abattre; une santé forte pour vous ôter le frein de la crainte; habile même à peindre dans votre imagination les idées flatteuses du vice, à réveiller

dans votre cerveau les traces du péché, à remuer vos humeurs pour fortifier en vous des passions ou sombres, ou agréables; telle est votre périlleuse situation : tentés par le monde, tentés par vous-mêmes, tentés par le démon, qui anime contre l'homme tous les objets, et qui arme l'homme contre lui-même. Je ne parle qu'après les divines Ecritures et tous les saints docteurs.

Eh! que faites-vous, mes chers frères, au milieu de ces dangers? Comme si votre salut était dans vos mains, comme si votre habitation était dans la paix, je vous vois la plupart sans crainte, sans vigilance, sans précautions, sans prières; ou, si vous priez, formez-vous des vœux qui soient sages? Composez-vous sur les besoins de votre âme la formule de vos oraisons, pour résister à la fureur du démon, et pour ne pas périr par vos convoitises? Si vous priez, hélas! trop souvent, c'est pour vous joindre à votre ennemi, en demandant à Dieu des biens qui vous sont contraires, qui sont pour vous des piéges, que vous devez regarder non comme un pain, mais comme une pierre selon la parole de l'Evangile. Et avec quelle facilité ployez-vous les genoux pour les demander? Une alliance qui fera entrer dans votre maison toutes les passions avec l'abondance; le gain d'un procès qu'il vous serait utile de perdre pour devenir plus humble, plus tempérant, plus chrétien; une guérison qui vous redonnera l'objet de votre affection déréglée : c'est souvent pour cela, qu'oubliant le ciel et tous ses biens, votre âme et toutes ses nécessités, le tentateur et tous ses artifices, vous offrez si instamment le sacrifice de vos lèvres, et que sais-je si vous ne demandez pas même au ciel les perles que le luxe va chercher dans les abîmes de la mer, et l'or que l'avarice arrache des entrailles de la terre?

Du moins demandez-vous tout cela par les requêtes de votre cœur, quoiqu'il paraisse quelquefois que des implorations et des demandes plus saintes partent de votre bouche; car on ne demande effectivement que ce que l'on désire davantage.

Est-ce donc là prier? Mes frères, c'est prier comme les Juifs charnels, qui ne demandaient que le lait et le miel d'une terre abondante; c'est rugir comme le profane Ésaü, qui ne soupirait que pour la graisse de la terre; c'est sacrifier comme les aveugles païens, et vos vœux alors sont plutôt des imprécations que des prières.

Cependant il faut vous le dire, et je vous l'ai insinué : nous ne condamnons pas, nous louons au contraire, nous recommandons l'empressement d'une âme fidèle qui dans une persécution injuste, dans une maladie violente, dans une tribulation fâcheuse, fait fumer l'encens d'une dévote oraison au pied de nos autels pour obtenir quelque soulagement. Mais nous voudrions que vous eussiez beaucoup plus d'ardeur à demander à Dieu dans une prière sage et éclairée, les vertus chrétiennes dont vous avez besoin, et qui vous conduiraient au bienheureux séjour où il n'y aura plus le gémissement de la prière, dit saint Augustin, parce que tous les maux en seront bannis, et qu'il n'y manquera aucun bien.

Entrez, si vous voulez, dans ces chapelles ornées de riches vœux, et où une multitude de pèlerins accourent de toutes parts, mêlez-y vos présents avec les monuments sacrés que la dévotion des peuples a suspendus aux voûtes du temple; et néanmoins il ne faut pas vous séduire, votre piété est déréglée, et vos présents sont des anathèmes, si donnant au bien du ciel, au royaume de Dieu et à sa justice le dernier rang, vous faites des vœux et des pèlerinages pour la santé, pour un procès, pour un mariage, pour une prospérité, et si vous n'en faites jamais pour obtenir votre conversion, pour acquérir une vertu, pour surmonter une tentation. Encore une fois, vous faites de la maison de la prière une maison d'injustice et de superstition, si vous n'y cherchez pas sincèrement le Seigneur comme David, et si comme Salomon vous n'y demandez pas avant toutes choses la sagesse; prière vicieuse qui n'est ni sincère ni sage.

J'ajouterai, mes frères, veuille le Seigneur attacher ses grâces à l'instruction qui va achever ce discours : j'ajouterai qu'il manquerait encore à la prière une condition essentielle, si elle n'était pas fervente. Troisième condition, prière fervente, soit à cause que Jésus-Christ par qui nous prions, ne saurait offrir au Père céleste des invocations qui soient tièdes, soit aussi parce que la prière est un désir, et peut-on désirer froidement les biens éternels et infinis qui sont les objets de la prière chrétienne? Le Prophète-Roi criait : *Voce mea ad Dominum clamavi :* la femme chananéenne criait : *clamavit.* La véhémence du crime marquait l'ardeur du désir; et c'est pour cela, dit saint Augustin, qu'encore que Dieu, qui a tout fait par sa parole, n'ait que faire de nos paroles pour connaître nos pensées et nos désirs, nous usons néanmoins de prières vocales, afin que les paroles nous rappellent ce que nous devons désirer : si bien que nos désirs forment nos prières vocales, et nos prières vocales rallument nos désirs.

De là vous devez conclure que la prière chrétienne étant un mouvement du cœur qui désire, ce n'est pas beaucoup prier que de beaucoup parler; mais c'est beaucoup prier que de beaucoup désirer, et celui-là prie sans cesse, selon le précepte du Seigneur, qui désire sans cesse : *Oportet semper orare, et non deficere.* Ame dévote, quand vous avez tourné le sable, vous croyez avoir achevé votre demi-heure de prière, et vous ne l'avez peut-être pas commencée. Vous n'avez pas prié, parce que vous n'avez pas encore bien désiré. Vous n'avez pas prié, parce que vous n'avez point eu soif de la justice. Vous n'avez pas prié, parce qu'il s'en faut bien que vous ayez cherché la grâce avec la même ardeur

que vous chercheriez un peu d'argent. Vous n'avez pas prié, parce que votre cœur n'a point parlé. La prière est une affaire du cœur; il n'est sorti de votre bouche que des sons vides et destitués des mouvements intérieurs : *frigus charitatis silentium cordis est.* Vous n'avez pas prié, parce que la prière sans ferveur n'est qu'une froide masse d'encens, qui, faute de feu, n'a point porté vers le ciel sa vapeur sacrée.

J'avancerai même avec le grand Augustin, que cette ferveur est si nécessaire, qu'il vaudrait mieux, comme les solitaires d'Égypte, faire des prières courtes, mais fréquentes et ardentes, que de les affaiblir en les faisant trop durer. Il y a tant de manières de prier, propres à renouveler par leur variété la sainte ferveur : Pierre prie quand il pleure; Daniel prie quand il désire; le Psalmiste prie quand il chante; le pasteur prie quand il admire; le mage prie quand il adore; Moïse prie quand il se tait; Marie prie quand elle écoute; la Chananéenne prie quand elle souffre les rebuts de celui qu'elle prie. Soit enfin que le fidèle prie, prosterné ou debout, séché d'effroi ou tressaillant de joie, pourvu que le ressort de ses mouvements soit dans la ferveur du cœur, sa prière est reçue.

Disons au contraire que ceux-là ne prient jamais, quoiqu'ils ploient les genoux, et qu'ils multiplient leurs paroles, qui prient froidement, sans attention, sans intelligence, sans rappeler leur esprit, sans retrouver leur cœur : c'est un peuple qui n'honore le Seigneur qu'avec les lèvres; peuple tiède et profane dont l'imagination volage n'est point fixée par la présence et la majesté redoutable du Dieu saint; leur prière se change en péché, et les évagations de leur esprit ne sauraient être innocentes, parce qu'elles ont leur source ou dans les illusions du cœur, sur qui ils ne veillent point assez, ou dans la multiplicité des soins dont ils s'embarrassent trop, ou dans le commerce du monde auquel ils se livrent sans fin. Malheureux qui mettent dans leur dissipation un obstacle invincible à la bonne prière. Votre prière sera comme votre vie; si votre vie est dissipée, votre prière ne saurait être recueillie, et encore moins fervente.

Apprenez donc aujourd'hui que l'art de prier est aussi divin qu'il est nécessaire : apprenez qu'il faut prier, et qu'il faut bien prier; surtout ne vous présentez jamais au Père céleste qu'au nom de Jésus-Christ, qui est non-seulement le Dieu que nous prions, et le chef qui prie en nous; mais encore le médiateur et le pontife par qui nous devons prier, et sans lequel la prière la mieux conditionnée serait dénuée de tous ses effets. De petites gouttes d'eau, dit saint Chrysostome, qui se sécheraient à terre si elles étaient seules, et qui ne pourraient jamais arriver à la mer, sont-elles jetées et confondues dans un grand fleuve, emportées par le cours rapide de ses eaux, elles arrivent sans peine jusqu'à l'Océan. Ainsi nos prières qui toutes seules se sécheraient dans notre bouche, et ne monteraient point au ciel; si elles sont confondues dans les prières et les mérites de Jésus-Christ, elles parviendront bientôt au trône de Dieu, à cet océan de toutes les grâces, et elles attireront sur vous les bénédictions célestes, les vertus chrétiennes, et la gloire éternelle Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR LE SECOND VENDREDI DE CARÊME.

Sur la pénitence.

Dixit Jesus : Ecce sanus factus es, noli peccare. (*Joan.*, VI.)

Le Seigneur dit au malade languissant : A présent que vous êtes guéri, ne péchez plus.

Dans cette piscine mystérieuse que la synagogue possédait, nous voyons, disent les saints docteurs, une image de la pénitence chrétienne, dont le bain est ouvert dans l'Eglise. Partout la diversité des maladies est grande, et le nombre des malades est infini. Autant d'infirmités que de tempéraments; autant d'espèces de péchés que de convoitises différentes, *multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum.* Dans chaque galerie de la piscine plusieurs malades; dans chaque condition du christianisme des prévaricateurs en grand nombre. Hélas! où est le temps que dans l'Eglise aussi sainte dans ses mœurs que dans sa foi, la plupart jouissaient de la santé, de la grâce? Mais voilà que par la succession des siècles l'iniquité a prévalu dans tous les ordres : les infirmités se sont multipliées; et les languissants, les aveugles, les prévaricateurs de tout genre couvrent la face de la terre, *multitudo magna.* Dans cet état, mes frères, qu'y a-t-il de plus salutaire que la piscine de la pénitence, ouverte à tous les pécheurs? Grâces en soient rendues à notre Dieu qui a donné aux hommes la puissance de remettre les péchés, et qui conserve encore parmi nous des ministres sages et fidèles qui savent ménager les troubles des consciences émues : de sorte que vous ne sauriez dire que vous n'avez point d'homme pour vous faire descendre dans le bain sacré de la pénitence, où il faut nécessairement vous plonger pour ne pas périr éternellement, selon la parole de la Vérité même.

Vous vous flattez sans doute de vous y être lavés et d'avoir fait pénitence, quand vous êtes venus au tribunal de la confession : vous croyez avoir profité du bienfait de la piscine chrétienne. Mais attendez! vous allez bientôt voir que tout ce que vous appelez pénitence ne mérite pas ce nom : vous serez surpris de voir qu'il vous faille compter votre pénitence même parmi vos autres péchés. Prions pour cela que l'ange veuille encore troubler l'eau et que Dieu même révèle à l'homme ces grandes vérités, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Le cœur humain est artificieux et fourbe non-seulement à l'égard des autres, mais encore à l'égard de lui-même; il se trompe

et se séduit souvent, dit saint Grégoire; mais il redouble ses ruses et ses artifices quand il s'agit de faire pénitence, parce que cette vertu attaque toutes ses passions : et de là vient que vous voyez si peu de vrais pénitents. On prend un soupir pour une conversion : on croit sans aucun travail, sans aucun effort pouvoir rétablir les murs de la cité sainte ; comme s'il était aussi aisé de relever un édifice que de l'abattre ; comme s'il était aussi facile de réparer le crime que de le commettre. On s'imagine que de décrire sa vie c'est réformer son cœur : toute la pénitence est réduite à une confession historique. On récite ses péchés et on les commet toujours ; et comme on les récite sans regret, on les commet sans remords.

Il est donc tout à fait nécessaire, mes frères, de savoir précisément en quoi consiste la pénitence, qui opère la guérison et le salut. Les saints docteurs après les divines Ecritures vous l'apprendront : faire pénitence, disent-ils, c'est pleurer les mauvaises actions que l'on a faites ; et n'en plus faire qui méritent d'être pleurées, c'est mener une vie nouvelle et expier sa vie ancienne; en un mot c'est quitter ses péchés et les pleurer en même temps : *Pœnitentia est mala præterita plangere et plangenda iterum non committere.* Or qu'est-ce que font la plupart? ils séparent ces deux choses, dit saint Grégoire, les uns pleurent leurs péchés sans les quitter, les autres les quittent sans les pleurer. Les premiers se confessent, ils s'affligent dans la confession, mais ils ne se convertissent pas, ils ne se corrigent pas et ils sont hypocrites ; les seconds se corrigent peut-être, mais ils ne s'affligent point, on ne voit pas d'expiations amères et douloureuses de leurs crimes et ils sont délicats. Mais ils ne sont pénitents ni les uns ni les autres, comme j'ai dessein de vous le montrer dans les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Je commence par les pénitents hypocrites qui s'affligent sans se corriger, qui pleurent leurs péchés sans les quitter. Et pour connaître, mes frères, combien ils s'abusent, je vous présente d'abord la règle : feuilletez les livres saints, lisez les prophètes et les apôtres, consultez les Pères et les conciles, et voyez comment le Saint-Esprit fait toujours entrer l'éloignement du péché et le changement de vie dans l'idée qu'il nous donne de la vraie pénitence. Ecoutez le Prince des apôtres, saint Pierre : Faites pénitence, dit-il, et convertissez-vous, changez de vie afin que vos péchés soient effacés : *Pœnitemini et convertimini ut deleantur peccata vestra.* Mais écoutez comment Dieu parle chez le prophète Ezéchiel : Convertissez-vous, dit le Seigneur à son peuple, et faites pénitence de toutes vos iniquités, si vous voulez qu'elles ne soient pas la cause de votre ruine ; éloignez de vous toutes vos prévarications, tous les péchés par lesquels vous avez violé mes commandements, faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau : *Convertimini et agite pœnitentiam : projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, et facite vobis cor novum et spiritum novum.*

Je conclus déjà avec Tertullien, que puisqu'on ne fait pénitence que lorsqu'on s'éloigne du péché et qu'on change de vie, en sorte qu'avec un cœur et un esprit nouveaux, avec de nouvelles pensées, de nouvelles affections, de nouveaux sentiments, de nouveaux désirs, un nouveau langage, il ne reste plus de traces de notre vie ancienne et criminelle : là où il n'y a point de véritable changement de vie ni d'éloignement effectif du péché, il n'y a point aussi de véritable pénitence : *ubi emendatio nulla, ibi pœnitentia vana.* Et de fait, mes frères, quel est proprement le caractère de la vraie pénitence? C'est, dit saint Augustin et tous les anciens Pères avec lui, la haine du péché et l'amour de Dieu. Voilà ce qui fait une pénitence sûre, une confession sans hypocrisie, une conversion sincère, *pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei.* Or il est certain qu'on ne peut haïr le péché, sans le quitter ; comme on ne saurait aimer Dieu, la souveraine justice, sans haïr le péché qui est l'injustice même. Rien de plus inalliable que Dieu et le péché. De manière que si le pécheur pénitent commence à aimer Dieu, il commence aussi à haïr le crime, et s'il a une véritable haine pour le crime, il le quittera sans déguisement ; il rompra l'alliance qu'il avait faite avec la mort ; il sortira de l'Egypte et il n'y retournera plus ; il reviendra de la terre indigente et malheureuse, comme le prodigue pour chercher le Père céleste, pour rentrer dans sa maison, pour y vivre sous ses lois : on verra que sa vie est changée, que ses œuvres sont nouvelles, on cherchera son péché et on ne le trouvera plus. Le saint concile de Trente a estimé cette doctrine si nécessaire et si certaine, qu'il l'a insérée parmi les articles de foi, déclarant que la pénitence consiste principalement à cesser de faire le mal, et non-seulement à se proposer, mais à commencer une vie nouvelle : *Cessationem a peccato et vitæ novæ propositum et inchoationem continet*

Or, dites-moi, chers auditeurs, tout cela peut-il se trouver dans ceux qui pleurent dans la confession leurs péchés, et qui ne se font pas la moindre contrainte pour s'empêcher de commettre bientôt après les péchés qu'ils ont pleurés? Est-ce cesser de faire le mal que d'en suspendre le cours seulement pour quelques jours ou pour quelques heures? Est-ce quitter le péché, que de déclarer froidement à un prêtre que l'on est toujours pécheur? Est-ce commencer une vie nouvelle, que de réitérer des promesses de bien vivre que l'on a cent fois violées? Est-ce se corriger, que de mettre entre ses anciens et ses nouveaux déréglements l'intervalle de quelques soupirs, que la coutume, la complaisance ou la cérémonie nous arrachent? Enfin, est-ce changer de vie que d'aimer

tout ce qu'on aimait, de penser à tout ce qu'on pensait, de parler comme on parlait, et de vivre comme on vivait?

Je ne saurais croire qu'une erreur si grossière puisse entrer dans l'esprit de personne; car, pour joindre à l'autorité des Ecritures, des docteurs et du concile, la force du raisonnement, il me semble, mes frères, que l'on peut raisonner ici d'un pécheur qui se confesse, et qui, selon les apparences, va quitter les péchés qu'il va pleurer, comme d'un hérétique qui voudrait abandonner son hérésie, ou comme d'un païen qui aurait dessein de renoncer à ses idoles. Or, on ne dira jamais que le changement d'un hérétique soit sincère, lequel, après avoir quitté le parti de l'erreur pour embrasser notre sainte religion, retournerait quelques jours après à son ancienne secte; puis, l'abandonnant de nouveau pour se faire catholique, ferait ce changement vingt ou trente fois dans sa vie. Je mets en fait que cet apostat, avec les plus belles protestations du monde, ne pourrait persuader à qui que ce fût d'avoir jamais été bon catholique, ni pleinement convaincu des vérités de notre foi dans ces intervalles de temps, pendant lesquels il en aurait fait profession. On ferait avec autant de raison le même jugement de l'idolâtre, qui donnerait de temps en temps des marques de sa conversion en brisant ses idoles, mais qui aussi de temps en temps en recueillerait soigneusement les débris, pour se faire d'autres dieux et pour se prosterner devant les statues, qu'il paraissait avoir entièrement rejetées. Que si ces changements arrivaient souvent, si ces apostasies étaient fréquentes, il n'y aurait personne qui ne jugeât que le cœur de cet homme n'aurait jamais été chrétien, et que toute sa vie n'aurait été qu'une comédie de religion, une imposture détestable, une perfidie sacrilége.

En vérité, mes chers frères, si nous voulons juger des choses de bonne foi, aurons-nous meilleure opinion du pécheur que de l'hérétique et de l'idolâtre? Les péchés sont ses idoles, les prévarications sont ses erreurs : il semble, quand il va au tribunal de la pénitence, qu'il les aille briser ces idoles, et qu'il doive, en renonçant à ses passions, abjurer sincèrement ses erreurs; mais ce n'est qu'une comédie qui se joue. Vous croyez trouver le juste et pénitent David dans un lit arrosé de ses pleurs, et vous n'y trouvez que sa figure; vous n'y voyez que son fantôme qu'une main adroite y a exposé. Ainsi, le pécheur fait de la religion une momerie, et du sacrement une scène : il retient toujours dans son cœur les péchés que sa bouche déteste; il se réconcilie derrière le rideau avec les vices qu'il a décriés sur le théâtre. Ce n'est pas une pénitence que ce que vous voyez, dit Tertullien; ce n'est que le masque de la pénitence : *Non pœnitentia sed pœnitentiæ larva.*

Si c'était une pénitence sincère, vous m'avouerez que l'on devrait voir toute la face du christianisme changée dans les grandes fêtes que l'Eglise solennise, et où chacun confesse ses péchés. On verrait alors, selon la parole de l'Evangile, les montagnes humiliées : tout ce qu'il y a d'orgueil dans les sentiments, et d'ambition dans les projets, serait détruit; les vallées remplies : il n'y aurait plus de lieu aux basses voluptés de la terre, et la mollesse, aussi bien que le luxe, quitterait bientôt toutes les maisons devenues chastes et pénitentes. On verrait les chemins raboteux, aplanis; les humeurs les plus rudes, adoucies et pliées par les complaisances chrétiennes; la paix serait rétablie dans les familles; et la fureur et la vengeance, inconnues aux disciples de Jésus-Christ, ne seraient plus les vices que des barbares et des infidèles. On verrait les voies tortues et obliques redressées : les corruptions ne rendraient plus le barreau redoutable à l'innocence; l'héritage du pupille ne serait plus exposé à une invasion violente, ou retenu par une possession injuste; et l'on trouverait jusque dans la boutique du marchand l'auguste et sainte vérité.

Mais il s'en faut bien que les choses soient dans ces termes : montagnes, vous serez encore montagnes; vallées, vous serez encore vallées. Après trente confessions, le marchand sera encore usurier et avare; l'artisan, ivrogne et débauché; le soldat, vindicatif et blasphémateur; le maître, emporté et violent; le serviteur, paresseux et infidèle; le riche, tendre pour soi et dur pour le pauvre; le pauvre, impatient et plein d'envie contre le riche; le citoyen sera encore médisant; le magistrat, injuste; le courtisan, hypocrite; le publicain, voleur; le jeune homme impudique; et chacun marchera toujours dans les voies corrompues. On verra à la grande fête de Pâques cette jeune personne, abattue aux pieds du ministre de l'Eglise, pleurer ses fautes, regretter ses péchés : rien de plus beau selon les apparences. Mais bientôt après elle renouera ses intrigues, elle ranimera ses agréments, elle reprendra dans l'artifice des couleurs, et dans l'immodestie des parures les armes puissantes de l'iniquité : elle ira encore exposer aux caprices du jeu son bien, son repos, sa conscience. Et néanmoins combien sera-t-elle contente d'elle-même, s'imaginant qu'elle n'aura rien oublié de tout l'essentiel de la pénitence?

Et, je vous prie, quelle sera cette pénitence? Après un court examen de conscience, depuis longtemps différé, elle ira trouver un confesseur : le plus commode et le moins éclairé lui sera le plus propre. Elle ne portera pas aux pieds du ministre de la pénitence le profane appareil de sa vanité; elle fera même assez fidèlement le récit de ses péchés, et d'autant plus fidèlement que sa confession ne sera qu'une copie de beaucoup d'autres : elle disputera certaines choses à son confesseur, elle lui en accordera d'autres. Pour conclusion, elle renouvellera

la protestation de se corriger, de se convertir et de quitter sa vie mondaine, sensuelle et presque païenne, qu'elle mène il y a longtemps : protestation réitérée depuis tant d'années, et qui n'a point encore été exécutée; protestation qu'elle croit peut-être faite avec assez de sincérité dans le moment de sa confession, à cause que son imagination est alors émue par l'effort de l'action qu'elle fait, par les objets de religion qu'elle a devant les yeux, par les formules affectives de contrition qu'elle lit dans ses Heures, et par d'autres circonstances : de manière que, sortant du tribunal et de l'église, elle croira sa conscience bien déchargée, quoiqu'elle ait seulement déchargé sa mémoire.

Car, dites-moi, vous qui paraissez si contente de votre confession, si contente de votre confesseur, quels liens avez-vous rompus, et quelles passions avez-vous domptées? Ne reprenez-vous pas dans la maison les péchés que vous avez détestés dans l'église? Ne relevez-vous pas l'idole que vous avez abattue? N'êtes-vous pas encore aussi remplie de l'amour du monde et des désirs du siècle? Votre visage n'a-t-il pas toujours vos premiers soins, et le jeu a-t-il cessé d'être votre grande affaire? Ne cherchez-vous pas encore des spectateurs et des spectacles? Et, avec une concupiscence qui ne passe point, n'êtes-vous pas toujours attachée à la figure du monde qui passe? Je vous demande, enfin, le soleil de Pâques, qui révélera dans les sacrés tribunaux tant de prévarications, verra-t-il finir les scandales? et, après des jours si saints, le mystère d'iniquité ne s'opérera-t-il plus?

Je sais que le prêtre dépositaire de la miséricorde et de la justice de Dieu pour vous lier, ou pour vous délier, aura prononcé sur vous une sentence favorable : mais je sais aussi que saint Ambroise, parlant de pénitents faits comme vous êtes, dit que les prêtres qui les absolvent, ne les déchargent pas de leurs péchés, mais plutôt qu'ils s'en chargent avec eux. Je sais que saint Isidore dit d'un pénitent de votre caractère, que, faisant encore les mêmes péchés dont il se repent, c'est un moqueur, et non pas un pénitent : *irrisor est, non pœnitens.* Je sais ce que dit le troisième concile de Tolède, que c'est une chose tout à fait honteuse de faire pénitence comme on la fait dans le monde, sans jamais se convertir, et de vouloir être admis à la réconciliation toutes les fois qu'il nous plaira de pécher : *Fœdissime agere pœnitentiam, ut quoties peccare libuerit, toties a presbyteris reconciliari postulent.* Voilà ce que ces hommes, éclairés de l'esprit de Dieu, pensaient de ceux qui, comme vous faites, pleurent le matin les péchés qu'ils commettent le soir, et qui font de leur vie un cercle de confessions et de crimes, d'absolutions et de péchés.

Que si vous leur eussiez allégué que dans le temps de votre pénitence vous avez un désir de quitter le péché; mais que la fragilité de la nature et le penchant du vice l'ont emporté sur vos bonnes résolutions, ils vous eussent répondu avec le Pape saint Grégoire, que vous avez pris absolument les idées de votre esprit pour les affections de votre cœur, et qu'il y a bien de la différence entre un plan, un projet de conversion, et la conversion même. Donnez-nous, vous auraient-ils dit, pour caution de vos bons desseins, des actions, et non des paroles : les paroles ne sont que les images des pensées de l'esprit; mais les actions sont les images des affections du cœur; montrez-nous des fruits et non des feuilles; car ce sont des fruits de pénitence que l'Evangile vous demande : *facite fructus dignos pœnitentiæ.* En un mot, pour nous prouver votre sincérité, quittez les péchés que vous pleurez, éloignez de vous toutes vos iniquités; paroles du Seigneur qui renferment un grand précepte, et qui vous demandent ici deux réflexions : *projicite a vobis omnes prævaricationes vestras.*

Éloignez-vous de vos iniquités. Premièrement, éloignez-les de vous, *projicite a vobis;* plus d'occasion qui vous y attache : la main, le pied, l'œil qui vous sont un sujet de chute et de scandale, doivent être arrachés et jetés loin de vous, selon l'esprit de l'Évangile. Oui, mon cher auditeur, si votre pénitence est sincère, si votre confession est sans hypocrisie, vous vous séparerez absolument des occasions du crime, et ce que vous avez de plus cher, vous sera méprisable. Vous, vous ne fréquenterez plus cet ami qui peut servir à votre fortune, mais qui nuit certainement à votre salut; c'est une main qui vous pousse dans le mal, et qui doit être coupée, *projicite a vobis.* Vous, vous renoncerez aux visites dangereuses, où vous allez si souvent soulager votre oisiveté, et d'où vous revenez toujours avec un cœur séduit et une langue souillée, d'où vous rapportez toujours un dégoût pour vos devoirs domestiques, d'où vous revenez toujours chargé de vos transgressions, et de celles des autres; c'est là le pied qui doit être retranché, *projicite à vobis.* Vous, en vous détournant des personnes qui veulent plaire par leurs agréments, vous romprez cette liaison si étroite mais si pernicieuse qui est entre les objets agréables et les idées criminelles; vous ne regarderez pas ce que vous ne devez pas désirer; vous éviterez tout ce qui vous a engagé dans une passion honteuse, et tout ce qui vous y entretient; vous rejetterez même le livre détestable où l'impudicité vous est montrée sous des images flatteuses, de même que les premiers fidèles, dont il est dit qu'ils confessaient leurs péchés, et qu'au même temps ils brûlaient leurs livres, *veniebant confitentes, et combusserunt libros.* Vous ne garderez plus aussi chez vous le tableau, quelque prisé qu'il soit, s'il ne peut être regardé qu'avec péril; c'est l'œil qui doit être arraché, *projicite a vobis.*

Et n'imitez pas les soldats juifs dont il est parlé au livre des *Machabées,* lesquels, dans un combat qui se donnait pour la religion, et contre les ennemis de la Loi, furent si

mal conseillés, que de porter sous leurs vêtements militaires, contre les lois de la religion même, les offrandes des idoles : ils furent tous tués dans la chaleur du combat, ces pauvres malheureux ; et quelque zèle, quelque courage qu'ils y fissent paraître contre les ennemis de Dieu, cette secrète prévarication les fit mourir ; vous mourrez de même, je suis fâché de vous le dire, vous mourrez, si dans cette action de religion, si dans ce combat que vous entreprenez contre le péché, vous gardez encore dans le cœur quelques secrètes iniquités ; éloignez-les de vous, mais éloignez-les toutes sans exception : *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, omnes.* Et voici en second lieu la pierre de touche.

On quitte quelquefois certains péchés, certaines imperfections que l'on abandonne volontiers à la sévérité d'un directeur ; mais on ne touche point à la passion qui domine, à l'iniquité qui règne, au vice qui repose toujours dans le cœur ; et ceux-ci ressemblent, si j'ose le dire, à ces aveugles mariniers dont le texte sacré fait aussi mention, lesquels, surpris d'une furieuse tempête, jetèrent dans la mer leurs marchandises, pendant qu'ils laissaient dormir dans le fond du vaisseau Jonas, l'unique source de ce violent orage. Dans le trouble d'une conscience agitée, vous voyez quelquefois des gens qui, par la confession, viennent se décharger de leurs péchés ; on retranche même certains divertissements d'éclat, on réforme quelque chose dans son extérieur ; réforme très-salutaire, et qui sauverait le fidèle pénitent, s'il travaillait encore à retrancher le vice privilégié ; il met la cognée, mais il la met à quelques branches, et non à la racine de l'arbre ; il extermine quelques Amalécites ; mais il épargne leur roi : Pharaon n'est pas submergé avec son peuple ; Jéricho n'est pas réduite en cendres avec tous ses anathèmes ; que vous dirai-je enfin, mes frères, on jette quelques marchandises à la mer : mais le prophète désobéissant repose toujours dans le fond du vaisseau ; l'iniquité dominante subsiste toujours dans le cœur du faux pénitent : c'est peut-être une cupidité qui lui semble légitime, c'est peut-être un vice qui lui paraît sous le masque de la vertu ; serré par ses remords, il confesse ses péchés, il multiplie ses prières, il s'éloigne des assemblées trompeuses et des sociétés libertines, il renonce à un commerce scandaleux. Mais s'il est avare, il ne déchire pas ses billets usuraires, ses dettes ne sont pas fidèlement payées, il ne met pas parmi ses grands devoirs celui de la restitution ; et il ne répand pas ses aumônes, ni selon l'abondance des biens qu'il possède, ni selon la mesure des maux qu'il a commis. S'il est superbe, il éblouit encore le monde par le luxe après l'avoir troublé par l'injustice ; il veut encore paraître partout, être partout distingué ; s'il est médisant, il est encore aussi prompt à relever les défauts des autres, à ne leur pardonner rien, à leur faire un crime de tout ; et s'il est vindicatif, l'injure fait toujours dans son cœur des traces profondes.

Sa pénitence n'est donc qu'imaginaire, parce que, s'éloignant de quelques péchés, il ne quitte point le vice qui le domine. Éloignez de vous toutes vos prévarications : *omnes prævaricationes vestras, omnes.* Brûlez tout ce que vous avez adoré, et n'épargnez pas surtout la transgression qui, par le tempérament ou par l'habitude, vous est devenue trop précieuse ; que vous commettez à présent sans honte, et que vous racontez aussi chaque mois sans douleur à celui dont vous faites plutôt le confident de votre cupidité que le médecin de votre conscience. Et de là vient, mes frères, que toujours langnissants proche de la piscine même, toujours malades dans la source des guérisons, toujours liés par quelques convoitises, vous ne vous êtes point encore levés, vous n'avez point encore marché, vous n'avez point quitté le péché, ni les occasions du péché, ni votre premier péché. De là vient qu'on voit partout des lépreux, se montrant au prêtre toujours avec la même lèpre, passer leur vie à découvrir des plaies mortelles qui ne guérissent jamais ; et après des sacrements tant de fois reçus et tant de fois profanés, se voir tout d'un coup aux portes de la mort, obligés de pleurer avec des larmes souvent inutiles, non-seulement leurs péchés, mais leurs confessions mêmes. De là vient enfin qu'il y a si souvent des agitations et des troubles dans ces consciences que le prêtre trop indulgent s'efforce en vain de calmer par des absolutions précipitées.

Comment est-ce que le vaisseau qui portait Jonas fut sauvé du naufrage ? Comment est-ce que la mer fut calmée, et les vents apaisés ? Les mariniers, devenus plus sages, jetèrent dans les flots le prévaricateur caché, qui causait toute la tempête ; ainsi délivrés par une confession sincère de la passion qui souille notre cœur, et qui irrite le ciel, nous jouirons du repos que possèdent les vrais pénitents qui ont rejeté sans feinte toutes leurs prévarications, et qui ne cessent point de les pleurer, *projicite a vobis omnes prævaricationes vestras.* En cela consiste la vraie pénitence ; quitter ses péchés, et les pleurer ; car ne les pas quitter quand on les pleure, c'est une damnable hypocrisie ; mais aussi ne les pas pleurer quand on les quitte, c'est-à-dire ne les pas expier par de légitimes satisfactions, c'est une insupportable délicatesse : vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le péché plaît à tous les hommes lorsqu'ils le commettent ; après qu'il est commis, le scrupuleux et le pusillanime s'en désespèrent ; le libertin et l'imprudent s'en rient et s'en moquent ; mais l'homme sage et chrétien s'en afflige et pleure amèrement. Il ne faut pas vous tromper, mes frères, rien de plus juste, rien de plus indispensable, premièrement de verser ces pleurs et de subir ces expiations ; en second lieu, de les subir

selon la mesure de ses transgressions : satisfactions nécessaires, satisfactions proportionnées.

Et premièrement, pour ce qui regarde la nécessité des satisfactions et des larmes, je ne pense pas qu'il soit inutile de vous dire d'abord ce que le saint concile de Trente a déterminé contre Luther. Cet hérésiarque prétendait que pour une pénitence juste et complète, il suffisait de mener une vie nouvelle après de grands péchés, sans se mettre en peine d'expier, par des satisfactions pénibles, les crimes de sa vie ancienne. Le concile condamne cette erreur, et déclare que nous ne pouvons arriver à la rémission des péchés commis depuis le baptême, que par de grands travaux et par des larmes abondantes : *non sine magnis nostris fletibus et laboribus.*

Deux baptêmes dans l'Eglise chrétienne, que vous devez bien remarquer, mes frères, selon la doctrine constante de l'Ecriture et de la tradition. L'un est le baptême d'eau, l'autre est le baptême des larmes. Le premier est un baptême facile, le second est un baptême laborieux, soit à cause que les péchés sont remis et que la première justice se donne dans le baptême d'eau par voie de régénération, où le baptisé devient une nouvelle créature en Jésus-Christ; au lieu que dans le sacrement de pénitence, qui est le baptême des larmes, la rémission des péchés est donnée par voie de guérison et de remède, et par conséquent avec amertume, souffrance, douleur, régime: soit aussi que la facilité d'une seconde réconciliation produirait celle de la fréquente rechute, et que la grâce si promptement recouvrée rendrait les hommes moins précautionnés à la conserver ; soit enfin que l'eau du premier baptême ne lave qu'un péché étranger, et que s'il y en d'autres qui ont été commis auparavant, ils ne paraissent pas tant avoir été les fruits de la volonté et du choix que de la prévention et de l'ignorance. Mais pour nous, dit l'Apôtre, si nous commettons le péché volontairement, après avoir connu la vérité, il n'y a plus désormais d'hostie et de sacrifice pour nous. *Voluntarie peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis jam non relinquitur pro peccatis hostia.* L'un a péché dans les ténèbres, il ne connaissait point la vérité, il n'avait point goûté le don céleste, il n'avait point fait d'alliance, il n'était point lié par les serments, il n'avait point reçu l'esprit d'adoption ni le gage du salut. L'autre pèche dans la lumière et contre la lumière : ce n'est plus un pécheur ignorant, mais un prévaricateur volontaire; il est ingrat, il est rebelle, il est apostat. *Voluntarie peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis.* Chrétien baptisé, voilà ton état : éclairé de la vérité, environné de la miséricorde; au milieu des sacrements et des lumières, tu ne peux plus comme le pécheur catéchumène excuser tes ignorances et tes faiblesses ; cherche à présent en toi-même le sang de la victime qui doit te purifier : une hostie étrangère ne te suffit pas, *jam non relinquitur pro peccatis hostia.* Tu as foulé aux pieds le Fils de Dieu, comme parle l'Apôtre, tu as profané par tes péchés le sang de l'alliance, tu as rejeté la miséricorde du Rédempteur; tu as renoncé à tes promesses, tu as méprisé ses menaces, tu as violé ses lois : il faut qu'un second baptême expie cette perfidie. Mais dans ce second baptême un autre ne peut plus répondre pour toi ; ce baptême se doit faire à tes frais ; ce n'est plus une eau étrangère qui te lavera : il faut que tu sois baptisé dans tes propres larmes : il faut à l'exemple du roi pénitent que tu gémisses comme la colombe, que tu rugisses du fond du cœur comme le lion, que tu te condamnes à la retraite comme le pélican, que tu voles sur le toit et au-dessus des choses terrestres, comme le passereau, et que tu veilles comme l'oiseau de la nuit, *non sine magnis nostris fletibus et laboribus.*

Saint Augustin va nous donner de nouvelles lumières ; et, pour achever de détruire la prétention injuste du pénitent délicat qui croit pouvoir se dispenser de pleurer les péchés qu'il a quittés, et qui demande une pénitence sans peine, je vais lui opposer un des plus grands docteurs de l'Eglise, lequel se fondant sur ce que dit l'apôtre saint Paul, que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés, établit cette grande vérité : que le pécheur, dans la nécessité indispensable où il est d'être puni, a encore la consolation de pouvoir choisir l'un de ces deux tribunaux : ou le tribunal de la justice redoutable de Dieu, ou le tribunal de sa propre conscience : c'est-à-dire qu'il doit être puni par les mains de Dieu ou par les mains de l'homme, par les mains de la vengance divine dans les enfers, ou par les mains de la sainte pénitence sur la terre : *Iniquitas omnis parva magnave sit, puniatur necesse est, aut ab ipso homine pœnitente, aut a Deo vindicante.* En effet, mes chers frères, écoutez bien ceci. Vouloir séparer le péché de la peine, c'est un ouvrage impossible à toute l'industrie des pécheurs ; c'est se forger un Dieu sans sagesse, qui ne connaisse pas le péché ; sans sainteté, qui ne le haïsse pas; sans justice, qui ne veuille pas le punir, et sans force, qui ne le puisse. Maintenant sa bonté donne encore des grâces, sa patience souffre encore le péché, sa longanimité attend encore notre pénitence. Mais si, méprisant toujours les richesses de sa longanimité, de sa patience et de sa bonté, nous ne pleurons pas amèrement nos injustices, si nous remettons nos pleurs à des jours où le Seigneur nous menace lui-même qu'il ne les recevra plus; voilà que sa miséricorde méprisée se joignant à sa justice si redoutable, il répandra sur nous les trésors de sa colère.

Chrétiens mes frères, comprenez-vous bien ce que c'est que de tomber entre les mains du Dieu vivant, porter tout le poids de sa colère éternelle, habiter pendant tous les siècles, avec le ver rongeur et la flamme implacable, n'avoir plus de mé-

diateur, être livré sans espérance aux pleurs sans fin? Ah! je voudrais pouvoir vous annoncer des choses plus agréables; mais la vérité me force de parler, et la crainte me saisit pour moi-même. Cependant il vous est encore permis d'éviter ces derniers malheurs; le jour auquel je vous parle est peut-être encore pour vous un jour de grâce et de rémission. Jetez-vous donc entre les bras de la pénitence; prenez avec ardeur et sans délai cette planche favorable qui vous est présentée dans votre naufrage, et par votre délicatesse n'en faites pas un naufrage nouveau; répandez au plus tôt les larmes qui peuvent éteindre le feu dont vous êtes menacés; armez-vous promptement contre vous-mêmes des armes de la justice: car le vrai pénitent est un homme en colère contre lui-même, dit saint Augustin, *homo sibi iratus*. Et sur le tribunal que la pénitence nui dresse dit Tertullien, soutenant tous les droits d'un Dieu juste, quand il serait comme David absous de la bouche de Dieu même, il tâche de proportionner encore comme lui, autant qu'il le peut, les expiations aux crimes.

Disons donc, en second lieu, mes frères, après avoir marqué comment les satisfactions de la pénitence sont nécessaires, qu'elles doivent être proportionnées: et nous le dirons après les conciles et les Pères qui, tenant tous le même langage que saint Cyprien, nous avertissent que nous devons expier nos grands péchés non-seulement par des larmes, mais par des larmes abondantes; non-seulement par des satisfactions, mais par des satisfactions pénibles; non-seulement par des prières, mais par des cris; non-seulement par des restitutions, mais par des aumônes; non-seulement par des aumônes, mais par des profusions. Elevons nos cris et nos soupirs, disait l'évêque de Carthage, à proportion que la voix de nos péchés s'est élevée; versons des pleurs selon la mesure de nos fautes; que la pénitence ne soit pas moindre que le crime, ni les remèdes moindres que les plaies: *Pœnitentia minor crimine non sit, non sint minora remedia quam vulnera*. Or, si vous demandez ici quelle est donc cette grande pénitence, et en quoi consiste cette mesure de péchés et de peines, cette proportion de maux et de remèdes, j'oserai vous le dire, mes frères, mais la délicatesse du siècle pourra-t-elle l'entendre? Oui, ma langue, attachez-vous plutôt à mon palais, que non pas que je puisse taire des vérités si importantes au salut de mes auditeurs. Soyez donc attentifs, vous qui ne savez expier que par une faible et courte pénitence des passions violentes et longues, et qui, après avoir commis beaucoup de péchés, ne répandez que quelques larmes; larmes souvent naturelles, rarement chrétiennes et toujours passagères; apprenez à opposer à des ris impudents une sage douleur, et à effacer de grands péchés par de grandes satisfactions. Faire pénitence pour quelques péchés mortels, c'est disent les saints docteurs, arroser son lit de ses larmes comme le roi d'Israël, affliger son corps par le cilice et par les jeûnes comme les habitants de Ninive, donner moins de temps au sommeil que la nature le demande, et l'entrecouper par les gémissements d'une humble prière, comme dit Tertullien: *Ingemiscere, lacrymari, mugire dies noctesque, hoc est pœnitentis munus*. Faire pénitence, dit saint Chrysostome, et, comme l'Evangile nous l'ordonne, faire de dignes fruits de pénitence, *fructus dignos pœnitentiæ*, c'est, en détruisant les anciennes inclinations par des vertus opposées et proportionnant les peines aux transgressions, expier, par exemple, les jurements ou les détractions par un triste silence, et par les implorations d'une prière plus fervente et plus humble; substituer au jeu, aux spectacles et aux autres divertissements du siècle, dont un vrai pénitent a de nouvelles raisons de s'abstenir, y substituer la sainte parole, l'auguste sacrifice, les lectures sacrées, les visites charitables; réparer par les abstinences les dissolutions de la table, et par les retraites la licence des conversations; si l'on a violé la loi de la douceur, si l'on a offensé ses frères, supporter plus volontiers leurs défauts et s'attendrir sur leurs misères; vos revenus, dont vous avez abusé pour la sensualité ou le faste, souffrir sans vous plaindre et par un esprit de pénitence qu'ils vous soient retranchés; remplir par de justes restitutions les brèches et les ruines que l'on a faites au bien d'autrui, et couvrir encore l'injustice par l'aumône, afin qu'il y ait une abondance de grâce là où il y avait une abondance d'iniquités: *Si aliena rapuisti, incipe donare propria*, dit saint Chrysostome.

Enfin, voici la rigoureuse pénitence que saint Ambroise imposa à une fille chrétienne, qui s'était laissé corrompre par un impudique. Il lui ordonne de couper ses cheveux qui ont servi de filets et de piéges à l'innocence, de se revêtir d'un cilice et de faire paraître la tristesse de son cœur jusque dans la couleur sombre de ses habits; il veut que les larmes coulent souvent de ses yeux dont les regards n'ont pas été assez innocents; il lui impose de longues prières; il lui ordonne de regagner, par la retraite et par le travail, tous les jours que l'oisiveté et la dissipation ont perdus; il veut que les veilles et les jeûnes répandent la pâleur sur son visage, et qu'ils désolent ce champ funeste où la volupté a été victorieuse de la continence d'un homme. Voilà ce que saint Ambroise ordonne pour le péché d'impureté. Et ce n'est pas, comme vous voyez, une petite formule d'oraisons, telle que l'on se contente aujourd'hui d'imposer, renfermant dans une demi-heure de prières vocales, ce qui coûtait autrefois pendant plusieurs années des larmes amères, des jeûnes non interrompus, une longue et triste psalmodie, des prosternations publiques et humiliantes, surtout une douleur semblable à celle de la tendre mère qui a perdu son

fils unique et qui, après un long deuil, refuse encore les douces consolations. Voilà, dis-je, les justes satisfactions, les expiations proportionnées que l'Église demande à ceux qui, par le violement de leurs vœux, par quelques prévarications mortelles, ont souillé la robe blanche qu'elle leur a donnée dans le premier des sacrements. Et, néanmoins, comme si la pénitence n'était plus qu'un jeu et la confession un amusement, tu te persuades, pécheur, que quelques chapelets couvriront des impudicités détestables, qu'une légère aumône remplacera toutes tes rapines, et qu'un confesseur est un indiscret, s'il te condamne à quelques jeûnes pour des intempérances sans nombre.

Et quoi, malheureux ! Adam n'a étendu la main qu'à un seul fruit défendu, et toi tu as touché à tous les fruits. Tu as méprisé la loi de Dieu comme Saül ; tu as été rebelle à sa voix comme Pharaon, tu as fait mourir ton frère, comme Caïn, par le glaive de la fureur ou par celui de la calomnie ; tu as profané ton âme, ce vase consacré à la majesté divine, comme l'impie Balthazar ; tu t'es glorifié des dons de Dieu, comme si tu en étais l'auteur, de même que le superbe Nabuchodonozor ; tu as suivi les convoitises de ta chair, comme ceux qui ont attiré sur eux les eaux du déluge ; tu as livré Jésus-Christ dans tes sacriléges communions, comme Judas ; tu l'as crucifié par tes crimes cet adorable Seigneur, comme les Juifs ; et après cela tu te flattes qu'une larme aussitôt séchée pourra laver tant de prévarications. Ceux-là ne connaissaient pas le Roi de gloire, et tu le connais. Ils avaient la loi et tu as la grâce ; ils n'avaient point mesuré sur la croix l'étendue du supplice que le péché mérite, et toi tu sais la peine et tu violes le précepte. Quoi ! tant de sacriléges (car tous les péchés des chrétiens sont des sacriléges), tant d'ingratitudes, tant de profanations, tant d'infidélités, tant d'injustices n'auraient pas besoin d'être si rigoureusement expiées !

O insupportable délicatesse ! ô damnable impénitence ! On voit des gens qui, revenant à eux après les égarements d'une jeunesse licencieuse, ne montrent dans leur conversion ni larmes, ni jeûnes, ni veilles, ni retraites, ni restitutions, ni aumônes, ni mortifications. Ils se comportent avec la même tranquillité que s'ils s'étaient toujours reposés dans le sein de l'innocence ; encore tout mouillés de leur naufrage et leur vaisseau tout brisé, ils remontent sur mer, et vivent dans la même liberté, dans le même usage de toutes choses qu'auparavant : ils cherchent encore un lit aussi commode, une table aussi délicate, des compagnies aussi divertissantes, des vins aussi exquis, des concerts aussi agréables, des lectures aussi curieuses, des conversations aussi enjouées, des spectacles aussi enchantés, des habits aussi magnifiques. Il paraît qu'on embrasse un genre de vie plus régulier, mais on a soin en même temps de le choisir plus commode ; on renonce à des plaisirs éclatants qui ne conviennent plus à un certain âge ; on accorde quelques pensées à sa conscience, mais on donne tous ses soins à son tempérament ; autrefois, dans sa jeunesse, on sacrifiait la santé à ses plaisirs, et à présent, dans le retour, on sacrifie les plaisirs à sa santé. On veut bien quitter un peu le grand monde, faire quelques prières, laisser au bas de la montagne sa famille et ses serviteurs comme Abraham ; mais on ne veut pas comme lui immoler son cher Isaac, son corps, cette partie précieuse de soi-même : Isaac était innocent, et la chair, quelque criminelle qu'elle soit, est épargnée.

Vous répondez, mes frères, que les chemins si difficiles de la pénitence sont maintenant aplanis, et que la discipline ancienne est changée. Je ne disconviens pas que certaines formalités humiliantes ont été retranchées ; mais l'Église, par cette sage condescendance pour notre faiblesse, a-t-elle prétendu anéantir l'esprit de pénitence, sans quoi personne ne peut jamais obtenir la rémission de ses péchés ? Et ne s'est-elle, au contraire, pas élevée, dans ses conciles et principalement dans le dernier concile général, contre les pénitences courtes et faciles des pécheurs ? N'a-t-elle pas averti les ministres, que s'ils imposaient des satisfactions légères pour de grandes offenses, ils participaient aux fautes qu'ils ne punissaient pas assez sévèrement ? Et ne veut-elle pas toujours qu'après avoir tiré de votre faiblesse tout ce que vous en pouvez tirer, vous fassiez par une miséricorde plus abondante, par un détachement plus grand, par une patience plus soumise, par une componction de cœur plus vive, par des séparations du monde plus fréquentes, en un mot, par des regards plus tendres vers Jésus-Christ, qui seul peut donner le prix à vos satisfactions pénibles ; que vous fassiez, par tout cela, une espèce de compensation de ce qui manque à la tristesse extérieure de votre pénitence ?

Le grand Théodose, je vous laisse avec cet exemple, le grand Théodose était empereur de toute la terre, le maître du monde, aussi invincible dans la guerre que glorieux dans la paix : un emportement de colère suivi du massacre d'une ville, mais un emportement que des raisons d'Etat pouvaient colorer et que les politiques excusaient, donna lieu à son évêque, Ambroise, qui ne savait pas respecter le crime sur le trône même, de lui imposer la loi humiliante et sévère de la pénitence chrétienne. L'empereur s'y soumit comme le moindre du peuple. On le vit donc pendant plusieurs mois se baigner dans ses larmes, se prosterner contre terre et baiser le pavé du temple ; le cilice prit la place de la pourpre, et son front, rejetant le diadème, ne voulut plus souffrir que la cendre ; on le vit abattu par le regret de son péché, faire retentir les voûtes et les lambris de son palais par ses

gémissements et ses cris, se privant de toutes les délices, et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur. Il passa ainsi huit mois entiers jusqu'à la fête de Noël, alors que se souvenant que le moindre de ses sujets était plus heureux que lui, puisqu'au jour de cette grande fête il serait admis à la participation des mystères sacrés dont il se voyait lui-même exclu, malgré les privilèges de sa pourpre, touché jusqu'au fond du cœur et s'abandonnant aux larmes, il obtint enfin d'Ambroise, après beaucoup de prières, après s'être humilié devant le peuple, qui joignit ses larmes aux siennes, il obtint, dis-je, la grâce de la réconciliation, et la communion du corps de Jésus-Christ.

Vous, qui dans le plus bas étage de la fortune, ne voudriez pas souffrir que la main du prêtre vous plaçât pendant quelques jours loin des autels; et vous, qui choisissez toujours, dans les satisfactions de la pénitence, ce qu'il y a de moins humiliant et de moins pénible, dites-nous, que pouvez-vous répondre à un tel exemple? Mais que répondrez-vous, dans le jour de la justice, à la loi de Dieu, qui ne laissera jamais les désobéissances sans châtiment; à son Evangile, qui ne s'affaiblit point avec les temps, et qui demandera toujours à tous les prévaricateurs de la terre de dignes fruits de pénitence? en sorte que nous ne saurions jamais nous dispenser de quitter le péché; et non-seulement de le quitter, mais de le pleurer, ne pouvant plus recouvrer que par le baptême laborieux des larmes, la grâce de l'innocence, et avec la grâce de l'innocence, la gloire du ciel. Ainsi-soit-il.

SERMON IX.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Panégyrique de Jésus-Christ.

Ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus; ipsum audite. Levantes autem oculos suos, neminem viderunt nisi solum Jesum. (*Matth*, XVII.)

Jésus s'étant transfiguré devant trois de ses disciples et ayant Moïse et Elie à ses côtés, une nuée lumineuse les vint couvrir, et il sortit de la nuée une voix qui fit entendre cette parole : C'est mon fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Or les disciples levant les yeux, ne virent plus que Jésus seul.

Voici sur le Thabor, montagne choisie, l'assemblée la plus auguste qui fût jamais. Elle est composée de prophètes et d'apôtres, les uns venus du ciel et les autres de la terre : Jésus-Christ, Fils de Dieu et chef de l'Eglise universelle de la terre et du ciel y préside, et le Père céleste avec une voix puissante y prononce ses oracles. Ecoutons, mes frères, un Dieu qui parle, qui parle d'un Dieu, et qui en parle avec un appareil si digne de Dieu. L'éloge est magnifique; Jésus-Christ en est tout le sujet. Je ne vous dirai pas de regarder la beauté de sa face et l'éclat de ses vêtements; nous tracant déjà dans sa glorieuse transfiguration une image de la gloire dont il doit jouir après qu'il aura triomphé de l'enfer et de la mort : de sorte qu'il semble que c'est un roi, lequel sûr de ses victoires essaie même avant le combat, en présence de ses amis les plus familiers, les habits de son triomphe. Je ne vous inviterai pas aussi à arrêter vos regards sur Moïse et sur Elie. Voilà que tout cet éclat extérieur s'évanouit tout d'un coup; Moïse et Elie s'en retournent dans leur paradis, et les disciples, levant les yeux, ne voient plus que Jésus seul : *Neminem viderunt nisi solum Jesum.*

Jésus-Christ demande donc aujourd'hui toute notre étude : il faut que l'auteur et le consommateur de notre foi commence et finisse toutes nos réflexions. Pierre, nous nous arrêterons ici : mais ce ne sera que pour y regarder Jésus-Christ, et pour y y étudier ses merveilles. Il serait encore inutile et même dangereux d'aspirer à la gloire qui nous est représentée sur cette montagne, si nous n'allions auparavant la chercher dans le Sauveur comme dans sa source. Mais comment connaître cet admirable composé de l'homme et de Dieu? Qui pourra raconter sa génération, peindre ses mystères, exprimer ses perfections, définir son nom ineffable, sonder ses abîmes profonds, et s'exposer sur cette mer sans fond et sans rive? Temple et divinité, victime et prêtre, agneau et pasteur, esclave et roi, champ de douleurs et source de joie, Verbe et chair, Fils de David et Seigneur de David, homme et Dieu!

Ecoutez sur la montagne la voix qui sort de la nuée : c'est mon Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus dilectus.* Jésus-Christ, Fils unique et bien-aimé de Dieu; c'est sa première qualité. La voix céleste ajoute : Ecoutez-le, *ipsum audite :* Jésus-Christ, maître d'un peuple nouveau dont il est le chef, seconde qualité. De manière que nous pouvons voir d'abord la gloire de Jésus comme Fils unique du Père, *vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre*, et le considérer ensuite plein de grâce et de vérité, *plenum gratiæ et veritatis.* Nous admirerons tout ce qu'il est envers le Père céleste par sa filiation divine, et tout ce qu'il est envers les hommes par son éminence et par sa plénitude. En un mot, Jésus-Christ, Fils de Dieu, première proposition; Jésus Christ, chef de l'Eglise, seconde proposition.

Quoique notre Dieu soit un Dieu caché sous la nuée obscure, et encore plus sous nos faibles paroles; néanmoins, mes frères, j'ose dire que vos yeux, un peu trop accoutumés aux choses terrestres et sensibles, seront éblouis à la vue de ce grand objet; mais il faut connaître Jésus-Christ. Nous ne devons vous annoncer que Jésus-Christ; vous ne devez prendre plaisir à entendre parler que de Jésus-Christ : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Jésus-Christ, chef de l'Eglise; il n'a rien perdu de sa première qualité, et il a acquis la seconde lorsqu'il a pris une âme et un corps comme les nôtres dans le

chaste sein de Marie, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La principale chose que l'apôtre saint Paul nous fait remarquer dans le premier chapitre de sa grande lettre aux Hébreux, lorsqu'il veut expliquer les qualités de Jésus-Christ, c'est que Dieu lui a dit préférablement à tous les anges : Vous êtes mon Fils, *Filius meus es tu.* Fils de Dieu, non par création, comme Adam, non par adoption, comme les fidèles, non par ressemblance d'être, comme les anges, non par éminence d'autorité, seulement comme les rois, mais par une vraie unité d'essence et de nature divine. Et l'Apôtre nous déclare en même temps trois priviléges de ce Fils unique et éternel de Dieu : son égalité divine et parfaite avec le Père céleste, sa sainteté toujours incorruptible et sa puissance souveraine. Jésus-Christ, dit l'Apôtre dans son *Epître aux Hébreux, est la splendeur de la gloire du Père,* l'impression de sa personne, *le caractère et l'image de sa substance;* voilà son égalité. *Soutenant toutes choses par sa parole, il nous purifie de nos péchés par sa grâce,* voilà sa sainteté. *Et il est assis à la droite de la majesté de Dieu dans les cieux,* voilà sa puissance. Voilà des vérités, chrétiens, que l'esprit humain n'a pu révéler au monde. Esprit saint, qui les avez dictées, daignez ici ouvrir mes lèvres, guider ma langue, élever mes pensées.

Jésus-Christ, Fils de Dieu, parfaitement égal au Père, éternel, immense, tout-puissant, saint, heureux, juste, bon, incréé, Dieu ; la splendeur de sa gloire : il sort donc du Père céleste, comme la lumière sort du soleil, par une émanation pure, éternelle, nécessaire, ineffable; Dieu de Dieu, lumière de lumière; sans être postérieur par le temps, sans être inférieur par la dignité ; l'impression et l'image de la substance de Dieu, il représente le Père céleste dans tout ce qu'il est, par tout ce qu'il est lui-même. Toutes les beautés, toutes les grandeurs, toutes les perfections du Père sont imprimées dans le Fils : même nature et par conséquent mêmes attributs, *ego et Pater unum sumus.* Rien d'imparfait, rien de limité en Dieu; et jamais les hommes ne parlent plus contre la raison, que lorsqu'ils veulent donner à une essence infinie les bornes de leur raison : rien de limité en Dieu : un entendement infini produit une pensée infinie. Le Verbe de Dieu ne saurait être moindre que Dieu, *Deus erat Verbum.* Cette égalité n'est pas une usurpation, dit l'Apôtre; c'est une image, dit le grand Athanase; mais une image qui n'est ni fausse comme les images ordinaires, puisqu'elle est la vérité; ni muette, puisqu'elle est la parole subsistante et éternelle par qui les siècles ont été faits et toutes choses ont été créées; ni morte, puisqu'elle est la vie et la source de la vie : *Imago illa non falsa est quia veritas; non muta, quia Verbum; non mortua, quia vita.*

Son commerce avec nos faiblesses, devenu homme pour réparer l'homme, a-t-il diminué quelque chose de ses divines et éternelles grandeurs? nullement. Deux essences en Jésus-Christ, essences divine et humaine, mais une seule personne divine ; l'unité ne les confond point, la propriété ne les divise point : homme et Dieu, faible et tout-puissant, créé et incréé, visible et invisible, ayant un corps et n'ayant point de corps, limité et sans limites, petit et immense, mourant et ne mourant pas, mourant et nous donnant la vie. Chrétiens, qui écoutez nos bégaiements grossiers, les voies d'un Dieu dans l'humiliation et dans les faiblesses vous surprennent, parce que vous êtes petits et faibles; et que si l'homme qui n'est que bassesse s'était une fois rabaissé, il ne pourrait plus ni se relever, ni relever un autre homme. Mais Jésus-Christ, que vous adorez, qui est Dieu un avec Dieu, égal à Dieu, possède en soi la source de la justice, de la gloire et de la vie ; toujours Dieu, souverainement saint et grand au milieu des misères humaines.

Mystère de l'Homme-Dieu incompréhensible à l'homme et néanmoins convenable à l'homme, nécessaire à la religion et au salut de l'homme. Pourquoi cela, mes frères? C'est qu'il est certain que nul autre qu'un Dieu ne pouvait remplir nos besoins, payer nos dettes, accomplir nos devoirs; nul autre ne pouvait éclairer nos esprits, réformer nos cœurs, détruire le péché, réparer la nature. Parce que Jésus-Christ homme est Dieu, le monde a un Sauveur, les hommes un modèle, les pécheurs un médiateur, l'Eglise un chef, la religion un pontife, les peuples un pasteur, les gentils une lumière, Israël une consolation, les justes un sacrificateur, les anges un roi, les saints un royaume, le Père éternel une digne victime et de vrais adorateurs

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, non-seulement la nature n'est point réparée, mais Dieu n'est point adoré. Car, mes frères, figurez-vous ici la plus excellente créature ornée de tous les dons et comblée de toutes les grâces, toujours créature et dans une distance infinie qui la sépare du Créateur; elle ne peut lui plaire par elle-même, encore moins pourra-t-elle lui rendre agréables des pécheurs et satisfaire pour eux. Tout l'univers comparé à Dieu n'est rien et n'est à compter pour rien ; il n'y a nulle proportion entre le fini et l'infini. Sans un Dieu médiateur, tout est profane dans la religion de l'homme, tout est indigne dans ses satisfactions. Il n'y a que les chrétiens, il n'y a que ceux qui confessent la divinité de Jésus-Christ, à qui il soit permis d'ouvrir la bouche et d'honorer dignement le Seigneur, parce qu'ils vont à Dieu par Jésus-Christ Homme-Dieu, et qu'ils n'offrent à la sainteté du Père que ce qui est consacré par

la divinité du Fils : semblables à ces esprits célestes, lesquels, comme chante l'Eglise, tout purs qu'ils sont, n'osent adorer la majesté de Dieu ni louer sa puissance que par Jésus-Christ.

Jésus-Christ Dieu, et Fils éternel de Dieu, égal en majesté et consubstantiel en nature. Adorez, chrétiens, celui que nous ne pouvons exprimer, adorez-le avec le Père, et n'adorez le Père que par lui. Et après avoir découvert dans la nécessité d'un Dieu rédempteur la corruption et le néant de tout ce qui est créé ; après avoir admiré la majesté sainte et terrible de Dieu, qui demandait un adorateur si grand et une victime si excellente, reconnaissez en Jésus-Christ, encore humilié dans les jours de sa chair, un éclat et les signes de sa divinité, lorsqu'il sonde les cœurs et qu'il les réforme, lorsqu'il donne des lois et qu'il remet les péchés ; lorsqu'il promet un royaume éternel que Moïse n'a jamais promis, et que, répandant une grâce intérieure que tous les anges et tous les saints ne sauraient donner, il manie les volontés humaines avec plus de supériorité que le potier son argile ; lorsqu'il annonce de hauts mystères et qu'il les confirme par de grands miracles ; lorsqu'il chasse les démons avec autorité et qu'il guérit avec bonté les peuples ; lorsque plein des secrets et de la gloire de Dieu, il en parle si simplement, si naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire, répandant avec mesure ce qu'il possède sans mesure. C'est le Fils de l'homme qui souffre ; mais lui-même, la même personne est le Fils de Dieu qui instruit et qui opère, qui tonne par les menaces, qui brille par les miracles, qui console les cœurs, qui change les volontés, qui porte nos iniquités par sa miséricorde et qui les expie par sa sainteté.

Ici, mes frères, se présente un second caractère du Fils unique de Dieu, la sainteté de Jésus-Christ toujours saint, toujours juste, si juste qu'il est devenu notre justice. Et de là vient que l'Apôtre, dans le même endroit où il établit sa qualité de Fils de Dieu, lui adresse aussitôt cette parole du prophète : *Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'iniquité.* Inimitiés éternelles entre Jésus-Christ et le serpent : saint avant sa naissance et après sa naissance, il en brise la tête fatale. Conçu par la vertu du Saint-Esprit, il prend l'essence de l'homme sans en contracter le péché, et le Verbe se fait chair pour sanctifier la chair. Des saints de siècle en siècle le figurent, un ange l'annonce, une Vierge l'enfante, le juste l'attend, un précurseur sanctifié le manifeste. Le Saint-Esprit se repose sur lui, et il répand le Saint-Esprit sur les hommes. Tantôt il se cache au monde pour nous apprendre à fuir le monde ; tantôt il se montre pour nous apprendre à le vaincre ; sa charité le mêle avec les pécheurs, mais sa sainteté le sépare de leurs péchés. Vous le voyez dans le désert le modèle de la pénitence, vous le voyez dans le temple l'exemple du zèle ; partout le plus beau des enfants des hommes par l'éclat de sa sainteté et de sa justice.

Sainteté universelle qui n'est pas, comme celle des hommes, une sainteté limitée qui leur laisse toujours quelque intervalle de faiblesse, ne vivant pas assez pour devenir sages, ou vivant trop pour l'être toujours. Il y a des taches dans les astres les plus brillants, il y a des pailles parmi le grain le plus pur. Les Moïse même chancellent et les Elie s'affaiblissent. Jésus-Christ seul, toujours saint, en public, en secret, en tout lieu, en tout temps, sur le Thabor avec ses amis, sur le Calvaire au milieu de ses ennemis ; seul sur la terre méprisant sans effort tous les biens sensibles ; seul toujours élevé au-dessus du monde présent ; au-dessus du monde, dont il semble oublier tous les empires qui le composent, tous les princes qui le gouvernent, tous les événements qui le troublent, toutes les sciences qui amusent la curiosité humaine, tous les arts qui soulagent cette vie mortelle, pour ne parler que de Dieu, de son royaume et de sa justice. Souverain législateur, partout il obéit à la loi et il la perfectionne ; il exécute toutes les prophéties et il accomplit toute justice ; il propose de grandes règles et il donne de grands exemples ; il exerce toutes les vertus et il les exerce souverainement : égal soit qu'il souffre d'insignes opprobres, soit qu'il opère d'éclatants prodiges. Tout se soutient en sa personne, sa vie, sa doctrine, ses miracles ; la même vérité, la même justice reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

Sainteté incontestable : ses ennemis mêmes l'ont reconnue ; Pilate, avant de le condamner, la publie ; Judas, après l'avoir trahi, la confesse ; les démons dont il détruit l'empire, la déclarent ; Tibère, tout païen qu'il est, sur le récit qu'on lui fait des miracles et de l'innocence de Jésus, veut le mettre au nombre des dieux ; Adrien veut lui bâtir des temples ; Alexandre, fils de Mammée, l'adore dans son cabinet. Tous les yeux des Juifs, ses mortels ennemis, sont ouverts pendant sa vie pour chercher quelque tache dans ses mœurs, et ils ne peuvent le reprendre d'aucun péché, ils ne peuvent l'accuser d'autre chose, sinon qu'il s'est dit le Fils de Dieu.

Sainteté substantielle et primitive : toute la plénitude de la divinité habite en lui corporellement, dit l'Apôtre, et par conséquent toute la sainteté dans son origine. Les anges et les saints ne sont saints et justes que par participation, par des effets et des symboles, et Jésus-Christ l'est par essence. Ils sont saints, et il est la sainteté ; justes, et il est la justice ; vivants, et il est la vie ; rayons, et il est le soleil ; copies, et il est le modèle ; membres, et il est le chef ; ruisseaux, et il est la source, la prudence des sages et la sagesse même.

Sainteté intérieure sans laquelle la sagesse

du philosophe n'est qu'une folie, et la régularité du Juif ne vaut pas mieux que les désordres de l'incirconcis ; sans laquelle le chrétien même devient profane jusque dans ses sacrifices, s'il n'est pas saint dans ses désirs.

Sainteté que Jésus-Christ même, fondateur de la religion chrétienne et éternelle, y a répandue par la transfusion de son esprit et de sa grâce. O religion de Jésus-Christ ! qu'elle est magnifique votre sainteté, et combien avons-nous oublié que vous êtes sainte ! Religion sainte dans ses principes, épurée dans ses vues, parfaite dans ses règles, sublime dans ses espérances, divine dans sa fin. Je ne suis pas monté jusqu'au troisième ciel, mais je sais qu'une religion si sainte n'a pu venir que du ciel. Religion, où le Seigneur que nous célébrons n'a réuni les Juifs et les gentils, qu'après avoir détruit les idoles des uns et les superstitions des autres. Retirez-vous, prévaricateurs, vous qui invoquez son nom et qui n'aimez pas sa sainteté et ses justices, toujours Juifs par vos superstitieuses pratiques, toujours païens par vos damnables convoitises, toujours pharisiens par votre orgueil, toujours publicains par vos injustices. Peuple qui n'êtes pas son peuple, si vous n'êtes pas une nation sainte, *gens sancta;* si vous aimez encore le péché, si vous aimez le monde où règne le péché, dites-moi : quelle société peut-il y avoir entre l'iniquité et la justice ? La corruption peut-elle s'accorder avec la sainteté et le péché avec Jésus-Christ ? Vous avez bien pu, ô Dieu saint, unir votre bonheur avec nos misères, votre abondance avec notre pauvreté, votre grandeur avec notre bassesse, vos joies avec nos douceurs ; mais jamais vous ne voudrez et ne pourrez vous réconcilier et vous unir avec nos péchés. Il n'est point d'incompatibilité si invincible que celle qui est entre le crime et le vengeur implacable du crime. Partout ailleurs on peut trouver des conciliations ; mais il n'y en a point entre le péché et Jésus-Christ. Suivre Jésus-Christ sans renoncer au péché, traîner le joug de ses passions avec celui de l'Evangile, vivre selon l'esprit du monde et selon l'esprit de Dieu, prétention aussi pernicieuse que chimérique. Le péché, ô mon Sauveur ! le péché est l'unique fléau qui ne s'est point approché de votre tabernacle. Jésus-Christ infiniment saint et toujours saint.

Parce qu'il est saint, dit le grand Apôtre, il est notre pontife : conséquence juste. Car, si vous y prenez garde, mes frères, la première qualité nécessaire à un prêtre étant l'innocence et la sainteté, nous ne pouvions avoir un autre pontife que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, saint, innocent, sans tache, incapable de péché et séparé des pécheurs. Sans un pontife si saint, en vain ferais-je fumer sur les autels tout l'encens de l'Arabie ; en vain tous les animaux des montagnes seraient-ils immolés ; je ne verrais jamais dans mon Dieu qu'un feu consumant, une majesté terrible, un juge inexorable. En vain, fidèles, lui présenteriez-vous les cendres des martyrs et les suffrages de tous les saints ; en vain vous consumeriez-vous vous-mêmes par les tristes abstinences : Dieu n'aurait pas plus d'égard à vos cérémonies et à vos victimes qu'aux phylactères des dévots de la synagogue et aux macérations des prêtres de Baal. Vous pourriez sacrifier, mais vous ne pourriez pas satisfaire, et votre religion ne serait qu'une superstition, vos fêtes des profanations, vos justices des souillures. Le Dieu saint ne peut être apaisé que par le sacrifice de Jésus-Christ le pontife saint.

Disons encore que parce qu'il est saint, il sera notre juge et toujours notre roi. Ecoutez, chrétiens, et ne détachez pas vos regards du Fils éternel de Dieu. Nous avons bien de la peine sur la terre à accorder le sacerdoce avec l'empire, l'innocence avec la magistrature, la sainteté avec la puissance ; le droit de ne pas faillir n'est point un attribut des hommes, et encore moins des grands ; celui qui occupe la plus haute place ne possède pas la plus haute sagesse : *Altus sedens non alta sapiens,* dit saint Bernard. Il est difficile d'ailleurs de conduire le monde et d'être en même temps assez dégagé du monde, pour être digne d'offrir à Dieu le sacrifice. Les mains des Césars, qui portent le glaive sanglant, ne sont pas assez pures pour manier les pains sacrés. Mais tout cela s'unit parfaitement dans le Fils unique de Dieu. Il a une puissance égale à sa sainteté, son nom est aussi terrible qu'il est saint, juge et pontife, roi de gloire et seigneur des vertus. Il ne faut pas craindre de reconnaître en lui une puissance sans bornes, parce qu'elle ne saurait être sans règles. C'est à lui, selon l'Apôtre, que Dieu dit, comme à son Fils : *Votre trône, ô Dieu! durera éternellement ; le sceptre de votre empire est un sceptre d'équité ; vous avez aimé la justice, vous avez haï l'iniquité.* Autorité d'autant plus souveraine qu'elle est plus souverainement juste.

Troisième caractère du Fils de Dieu : toute puissance lui est donnée comme au Fils, et sur la terre et dans le ciel, pour sauver le monde et pour le juger. Tous les anges du ciel ont ordre de l'adorer, dit l'Apôtre, lorsqu'il entre comme un premier-né dans le monde. Toutes les nations de la terre lui sont données pour héritage, dit le prophète, parce qu'il est le Fils de Dieu, *Filius meus es tu : dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* O enfants des hommes ! quelque puissants que vous soyez, plus légers que le néant, si l'on vous met dans la balance, disparaissez ! Voici le Roi des rois ; roi qui juge tous les peuples et tous les rois, roi admirable qui trouve en soi toute ses richesses, toutes ses forces, toute sa puissance ; qui n'a besoin ni de gardes pour être assuré, ni de fortune pour être heureux ni de pompe pour être révéré, ni d'armées pour être fort, ni de trône pour être grand, ni de couronne pour être auguste.

Son règne n'est borné ni par les lieux ni par les temps. Il règne par tout, il règne

jusque dans les cœurs; et c'est là que par un secours puissant il arrête nos penchants, il guérit nos convoitises, il assujettit à ses lois nos volontés rebelles, il détruit le péché que nulle force humaine ne peut vaincre. Il règne dans tous les siècles et son royaume n'aura point de fin; il était roi avant que d'entrer dans le monde, et il le sera encore après que le monde sera détruit.

Avant qu'il parût ici-bas, un peuple entier tout prophétique l'a prédit par ses lois, par ses sacrifices, par ses événements, par ses miracles, par ses victoires. Les patriarches les plus saints, les prophètes les plus éclairés, les rois les plus augustes n'ont paru sur la scène du monde que pour y représenter Jésus-Christ, pour le figurer, pour l'annoncer. Voilà qu'il se montre enfin sous la forme d'un esclave lorsqu'il vit sur la terre : mais au même temps toutes les créatures sentent qu'il est leur roi, et elles lui obéissent quand il lui plaît; dès le berceau n'ébranle-t-il pas les trônes, et encore enfant, ne fait-il pas trembler les tyrans? Dans les jours de sa vie mortelle, il est sujet à la faim, et cependant il nourrit dans le désert un grand peuple, plus magnifique dans sa pauvreté que Salomon dans ses richesses. Il se trouble par la tristesse : mais n'est ce pas lui qui commande aux vents et à la mer de se calmer; et qui, par une merveille encore plus grande, ramène dans les consciences avec la justice la joie et la paix? Il est pauvre, mais au moindre signe les poissons attentifs et dociles lui apportent l'argent et le tribut que le publicain demande, et quand il regarde l'indigent, il ôte même à la pauvreté ses défiances et ses angoisses. Il se cache pour se dérober à la fureur d'un ennemi : mais au même instant, il forme dans le ciel des étoiles qui le manifestent aux nations; il craint la mort, mais au même temps il renverse des légions armées, et il ébranle les fondements de la terre. Il meurt, mais aussitôt le soleil s'éclipse, les astres s'éteignent, et par ses ordres, les morts sortent vivants de leurs tombeaux; il meurt sur une croix, mais est-il rien de plus puissant que de donner par sa mort la vie au monde, et soumettre à ses lois les peuples, sans aucun secours sensible, avec une main non armée, mais percée par le fer? *Quid fortius manu hac quæ mundum vicit non ferro armata, sed ferro transfixa?* dit saint Augustin.

Voilà la grande puissance de Jésus-Christ, vainqueur des ennemis de l'homme les plus invincibles, du monde et du démon, de la mort et du péché. Voilà le caractère du Fils unique du Dieu vivant, caractère que nul des enfants des hommes ne peut imiter; il n'a jamais été ni plus vivant ni plus puissant que par sa croix et après sa mort.

En effet, mes frères, quel ascendant de l'Homme-Dieu sur les hommes, et quelle puissance n'exerce-t-il pas alors dans la réprobation des Juifs et dans la conversion des gentils? Un moment d'attention va vous le remettre sous les yeux. Les Juifs, dispersés et maudits, n'ayant plus ni ville ni temple, ne subsistent que pour servir à son règne. Ils subsistent et ils souffrent; ils subsistent pour porter partout dans les livres saints les témoignages de son avénement; et ils souffrent parce qu'ils ne l'ont pas reçu, parce qu'ils ne l'ont pas reconnu pour leur roi; parce qu'ils ont préféré César à Jésus-Christ. Fidèles, qui vous glorifiez dans la sainteté de votre Eglise et dans son antiquité, comme les Juifs, qui avez pour vous les oracles des prophètes et la succession des pasteurs; mais qui avec tant de prérogatives connaissez si peu Jésus-Christ, quoique la vie éternelle consiste à le connaître; qui approchez si rarement par l'invocation de son nom du trône de sa grâce, qui cherchez dans vos faiblesses d'autres appuis, qui vous donnez dans vos passions d'autres maîtres; qui suivez le monde, ses lois et ses maximes avec la même dépendance, la même obéissance que si le monde était votre Dieu, votre Seigneur, votre roi : regardez, dans les Juifs réprouvés par sa puissance, l'image de ses terribles jugements.

Les gentils ont pris leur place, convertis par la grâce du Sauveur, grâce souveraine et puissante : il n'appartient qu'à ceux qui ont diminué l'Evangile, de diminuer la grâce. Vous compteriez plutôt les étoiles du ciel et le sable de la mer, que les merveilles de sa puissance. Voilà qu'en un clin d'œil tous les dieux de la terre sentent la vertu et le pouvoir indomptable de l'Homme-Dieu crucifié. Sur les ruines du monde païen, sur la destruction de ses erreurs et de ses vices s'élève une Eglise sainte et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; son peuple, si faible par lui-même, toujours en guerre avec le monde et la chair, ne périra point; et personne ne pourra jamais ravir à ce pasteur souverain aucune des brebis plus petites qu'il chérit plus particulièrement que les autres. Toujours puissant, soit qu'il change les uns par sa miséricorde, soit qu'il délaisse et punisse les autres par sa justice, le Père céleste a mis dans sa main toutes les destinées humaines. Toujours grand et seul grand : le ciel n'est que le rideau de sa gloire; la terre n'est que l'escabeau de ses pieds, les biens du monde ne sont que les ombres de ses biens; les anges ne sont que ses ministres; les saints et même le plus grand des saints déclare qu'il n'est pas digne de lui rendre le service le plus abject; l'abîme a entendu sa voix, et le monde avec ses richesses et ses empires, avec ses injustices et ses passions, quelque hardi qu'il soit à transgresser ses préceptes, plie sous ses décrets, et ne sert qu'à ses desseins, bientôt renversé par sa puissance, pour être éternellement condamné par sa justice.

Heureux vous justes, auxquels Jésus-Christ paraît déjà, ce grand Dieu, devant qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers! vous confessez son nom qui est au-dessus de tout nom; vous ne mettez rien dans votre cœur au-dessus de lui, rien en parallèle avec lui, vous ne comp

tez que sur lui, tout s'efface devant lui. Mais vous, âmes infortunées, qui estimez autre chose dans le monde que Jésus-Christ, qui admirez peut-être dans la religion autre chose; ô enfants de la terre! qui ne pensez presque jamais ni à la sainteté de ses voies ni à la puissance de ses œuvres, pendant que vous savourez une bagatelle et que vous vous remplissez d'un atome, qu'une fable vous amuse, qu'une mode vous occupe, que vous chargez votre mémoire de tant de faits inutiles et de connaissances dangereuses, ou qu'enfin vous renfermez tout votre esprit dans ce petit cercle de nécessités temporelles; hélas! à quoi vous sert Jésus-Christ révélé dans ses perfections et ses justices, manifesté dans sa puissance et sa gloire? ô chrétiens! ne soyez pas dans la joie, comme si vous étiez le peuple fidèle.

Car s'il est vrai que vous lui appartenez encore et si vous n'avez pas rejeté le don de Dieu, vos yeux éclairés se lèveront souvent de la terre pour regarder celui que les anges ne cessent point de contempler dans le ciel. Comme les patriarches et les prophètes, vous n'aurez plus dans vos desseins d'autre objet, d'autre fin que son règne; vous l'admirerez comme les pasteurs, vous l'adorerez comme les mages, vous l'attendrez comme Siméon, vous le chercherez comme Anne, vous conserverez dans votre cœur toutes ses paroles comme Marie et Joseph; vous manifesterez à votre famille son nom comme Jean-Baptiste le manifestait au peuple; dans le temple, vous invoquerez ses miséricordes comme l'humble Chananéenne dans les chemins, et partout vous désirerez sa grâce comme la fervente Samaritaine. Tantôt, comme les enfants des Hébreux, vous chanterez ses louanges avec éclat; tantôt, dans le silence, vous vous collerez à ses pieds comme la sainte pénitente, vous confesserez sa divinité comme la pieuse Marthe, vous chercherez son humanité comme Marie de Béthanie, vous le demanderez à tout le monde comme Madeleine; en un mot, comme les Apôtres, vous ne verrez plus rien et rien de grand que Jésus-Christ : *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* Jésus-Christ Fils de Dieu, fils unique du Père céleste, nous l'avons vu : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.* Jésus-Christ, chef de l'Eglise; Jésus-Christ, plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis.* Vous l'allez voir, mes frères, dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si nous avons pu apercevoir quelque chose de la gloire du Fils unique du Père céleste, nous l'avons vu infiniment élevé au-dessus des anges et des hommes : au-dessus des anges, qui ne sont que les créatures de celui dont il est le Fils; au-dessus des hommes, soit des justes, qui n'ont reçu que quelques gouttes de cet océan de justice, soit des prêtres, qui ne sont que ses ministres et qui ne sont pas ses successeurs; soit des prophètes, qui n'ont été éclairés que pour un temps et sur quelques vérités; soit des patriarches, qui n'ont été héritiers que d'un morceau de terre et des promesses temporelles; soit des princes, qui sont souvent injustes, et toujours faibles et mortels; soit des pécheurs, sur qui il tombera comme une pierre pesante pour leur ruine éternelle.

Regardons-le maintenant plus proche de nous, devenu dans le temps le Fils de l'homme, pour nous rendre enfants de Dieu, pour faire de tous les chrétiens ses membres et un seul corps, qui est l'Eglise, dont il est le chef : Eglise du ciel, Eglise de la terre : *Posuit eum Deus super caput omnem Ecclesiam, quæ est corpus ipsius.* Par cette qualité de chef, l'Eglise règne déjà avec Jésus-Christ, et Jésus-Christ souffre encore avec l'Eglise; nous achevons ce qui manque à ses souffrances et il accomplit ce qui manque à nos injustices. Or, mes frères, comment est-ce que l'Homme-Dieu est la tête et le chef de l'Eglise? Matière d'un discours immense; je l'expliquerai après saint Thomas, et réduirai sa doctrine à deux articles. Le premier est l'éminence de la tête, qui est au-dessus du corps et qui influe dans tout le corps. Le second est la liaison si étroite et si intime qui est entre le corps et la tête; appliquez-vous, s'il vous plaît.

Comme la tête est la partie la plus éminente du corps, elle représente bien Jésus-Christ, notre chef, élevé au plus haut des cieux, au-dessus des anges et des hommes. Mais elle est aussi le plus noble siége de l'âme. Là se forment toutes les connaissances, là est l'origine de tous les sentiments. C'est la tête qui influe dans le corps, qui anime et qui conduit tout le corps; de sorte que toute lumière et toute vertu, toute vérité et toute grâce sont en Jésus-Christ comme dans la source, comme dans le chef. Nous n'avons rien, dit saint Jean, que nous n'ayons reçu tous de sa plénitude : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.*

Première plénitude de lumière et de vérité. Jésus-Christ est la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde; et malheur à tout homme ou aveugle, ou ingrat, ou incrédule, qui ne rend point témoignage à cette lumière. Il est la lumière de tous ceux qui sont eux-mêmes les lumières de l'Eglise. Ecoutez, maîtres, savants, écoutez : votre doctrine ne saurait être une émanation naturelle de votre substance. Nul ne peut être le docteur de la vérité, qui n'ait été le disciple du Verbe. Et depuis que cette lumière est devenue sensible, depuis que le Verbe s'est fait chair, combien d'erreurs ont été arrachées, qui avaient pris racine dans les esprits des hommes et qui s'étaient comme naturalisées avec eux? Toute la sagesse du Lycée a été confondue par la doctrine de l'Evangile; toute la raison d'Athènes a cédé à la foi de l'Eglise;

toutes les idées du monde ont été renversées; les maximes formées sur les penchants proscrites, et les plus anciens abus reconnus pour abus. Sans cette lumière, chrétiens, sans cette lumière, vous vous prosterneriez devant le bois comme les païens; vous offririez votre encens comme les Egyptiens aux reptiles; vous adoreriez les astres du ciel, ou les oignons de vos jardins; vous vous contenteriez des figures comme les Juifs; vous fréquenteriez les mosquées comme les musulmans; vous ne connaîtriez ni la corruption de l'homme, comme les stoïciens superbes; ni sa rédemption, comme les épicuriens charnels; ni sa béatitude, comme tous les philosophes. L'ignorance humaine vous dominerait encore avec ses tristes doutes et ses funestes préjugés; vous descendriez dans les ténèbres éternelles par d'autres ténèbres.

Des hommes simples et grossiers, sans lettres, sans science, sans aucun commerce avec les livres et les savants, aussi muets que les poissons parmi lesquels ils ont été nourris, parlent tout d'un coup diverses langues, instruisent tous les peuples, éclairent tous les sages; et, moissonnant dans le champ où les philosophes des gentils et les prophètes des Juifs avaient semé, ils conduisent les gentils de la science à la conscience, de l'honnêteté à la charité, de la probité à la sainteté et de la justice naturelle à la justification surnaturelle; ils font passer les Juifs de l'énigme à l'explication, des signes à la réalité, des œuvres de la loi aux œuvres de la grâce, et des cérémonies du corps à la religion du cœur.

Qui leur a donc appris, à ces hommes grossiers, à tenter ainsi sur les lois de la nature et de Moïse la loi si parfaite de la grâce, une doctrine si sublime et en même temps si simple, une science qui fait connaître Dieu que sa grandeur cachait à l'homme, et qui fait connaître l'homme que sa vanité cachait à lui-même; une sagesse dont les sentiments n'ont point été découverts par les sages du siècle, et qui seule nous montre notre origine et notre fin, les profondeurs de la conscience et les secrets de l'éternité, la grâce dont nous ne connaissons ni la nécessité ni la force, le péché tellement confondu avec notre nature qu'il ne nous paraissait plus péché; tant de mystères si profonds, des vérités si élevées, une morale si parfaite, si pure, si raisonnable? Morale parfaite, puisqu'elle réforme le cœur, et qu'en réformant le cœur, elle répare tout l'homme; parfaite, puisqu'elle rejette les actions les plus belles, quand la religion ne leur donne pas les motifs divins. Morale pure, qui réduit les sens à des usages si bornés; qui captive les yeux, dont un regard est quelquefois un crime; qui pose à la bouche trop libre une porte de circonspection, et qui met un frein aux imaginations mêmes. Morale raisonnable, en établissant les droits de Dieu ceux de César ne sont pas détruits; raisonnable, plus je suis juste, chaste, tempérant, humble, charitable, plus je suis chrétien; et plus je suis chrétien, plus je suis content de l'être; plus je suis chrétien, plus mes passions soumises à la raison et ma raison à la Foi me rendent raisonnable.

Or, dites-moi, mes frères, quel est l'homme qui est monté au ciel pour y prendre cette sagesse et pour la révéler à des hommes auparavant si aveugles? Celui qui est descendu du ciel; Jésus-Christ, qui est venu leur enseigner toute vérité; Jésus-Christ, qui nous a découvert tout ce que la philosophie ignore dans ses ténèbres, et tout ce que la Synagogue cachait sous ses ombres; Jésus-Christ, qui, par une loi invariable, a fixé dans son Evangile les véritables idées des vertus; Jésus-Christ, que vous devez toujours écouter, car il enseigne toujours, *ipsum audite*. Oui, chrétiens, il enseigne toujours, et quand il viendrait dans ce moment fendre la voûte de ce temple, pour se montrer ici avec le même éclat qu'il parut sur le Thabor, vous donnerait-il des enseignements plus célestes, des leçons plus saintes, des règles plus infaillibles que celles qu'il adresse dans son Evangile?

Grâces soient rendues à ce docteur du ciel qui a révélé à l'Eglise éternelle les saintes vérités et toute la doctrine du salut; nous enseignant tout ce que nous devons savoir, un Dieu et un Rédempteur; tout ce que nous devons croire, un seul Dieu en trois personnes, et un seul Homme-Dieu en deux natures, Jésus-Christ mort pour nos offenses et ressuscité pour notre sanctification; tout ce que nous devons faire, craindre le Seigneur et garder ses commandements; tout ce que nous devons aimer, Dieu de tout notre cœur et nos frères comme nous-mêmes; tout ce que nous devons chercher, le royaume de Dieu et sa justice; tout ce que nous devons estimer, les tribulations qui conduisent à la patience, et la patience qui produit la gloire; tout ce que nous devons craindre, le péché ineffable dans sa malice et éternel dans ses tourments; tout ce que nous devons espérer, le ciel avec ses félicités inénarrables; tout ce que nous devons haïr, nos iniquités; tout ce que nous devons mépriser, le monde; tout ce que nous devons condamner, nous-mêmes; tout ce que nous devons ménager, le temps; tout ce que nous devons corriger, la nature; tout ce que nous devons demander, la grâce: la grâce, dis-je, sans quoi, avec ces enseignements mêmes et ces lumières, nous demeurerions dans nos dépravations, nous croirions assez pour n'être pas infidèles, mais nous ne croirions pas assez pour être sauvés.

Et c'est vous-même, Seigneur, dont nous écoutons la doctrine, qui nous la donnez cette grâce; seul docteur qui nous instruisez et nous réformez seul; qui nous découvrez nos erreurs et qui les guérissez; seul qui nous éclairez et nous changez: seul plein de grâce et de vérité: semblable à ces eaux

pures et claires d'une belle fontaine où nous pouvons voir les taches qui nous souillent et où nous trouvons tout ensemble de quoi nous laver.

Seconde plénitude en Jésus-Christ notre chef, non-seulement de vérité, mais de grâce. Nouvelle attention, chrétiens, voici de nouveaux prodiges. Depuis que l'Homme-Dieu paraît sur la terre, la terre change de face, la grâce abonde où l'iniquité abondait. La terre était pleine d'idoles et de vices : les idoles sont brisées ; le païen converti brûle les dieux avec les autels ; l'enfer tremble devant le plus faible chrétien qui sait prononcer avec religion le nom de Jésus-Christ, et, malgré les supplices des persécuteurs, le monde entier voit bientôt avec admiration des temples bâtis à celui à qui personne ne voulait seulement dresser une tente, et qui dans les jours de sa chair n'avait pas où reposer sa tête.

Non-seulement les idoles tombent, mais plus de vices sur la terre qui ne puissent être guéris par sa grâce ; et une république de justes n'est plus un être imaginaire : j'en prends à témoin les pécheresses sanctifiées par la pénitence, les publicains revêtus de la justice, les persécuteurs changés en apôtres, des milliers de vierges qui aiment mieux être déchirées par les lions que d'être caressées par les impudiques ; tant de riches plus détachés que les pauvres, tant de pauvres plus contents que les riches, des voluptueux devenus martyrs, des loups changés en agneaux, et les Césars même devenus chrétiens. L'humilité est entrée dans l'orgueilleuse Rome, la chasteté dans l'impure Corinthe, la foi dans la curieuse Athènes. Il y a des saints partout : dans le palais de Néron et dans la boutique des Priscille ; dans l'Aréopage comme Denys, et dans le camp comme Corneille ; Sergius parmi les proconsuls, parmi les esclaves Onésime. Le Scythe féroce, qui à peine saluait ses amis, embrasse ses ennemis ; l'Asiatique sensuel se prosterne devant l'Homme-Dieu crucifié et se crucifie lui-même ; les villes sont changées en déserts et les déserts en villes. La sainteté devient l'état des nations et des peuples. Il n'y a plus que le vice qui dégrade les hommes et qui les dépare. Grâce de Jésus-Christ, ce sont là tes ouvrages.

Grâce chrétienne, que vous reconnaîtrez en vous, mes frères, si la pureté de votre conduite met quelque proportion entre vous et votre chef ; votre chef est saint, votre vie doit être sainte. Mais le chef n'est pas plus ancien que le corps et ne survit point au corps : ici, au contraire, quelle étendue, quelle plénitude de grâce ? Le Seigneur animait déjà une partie de son Eglise avant sa naissance. Vous m'entendez, fidèles ; c'est l'agneau immolé dès l'origine du monde. Le premier Adam a espéré le second ; Abraham a vu de loin le jour du Seigneur et il s'en est réjoui. Isaac l'a vu ce même jour après avoir perdu les yeux. Moïse, plus ancien que les dieux des païens et plus éclairé que leurs philosophes, préférait déjà les opprobres de Jésus-Christ aux trésors de l'Egypte. Jésus-Christ agissait dans le monde avant qu'il y fût. Déjà le ciel et la terre ne conspiraient que pour lui ; le ciel à l'annoncer, la terre à le croire ; le ciel à le promettre, la terre à l'attendre ; le ciel à l'envoyer, la terre à le recevoir. Il respirait sous chaque figure, il expirait dans chaque victime. Il se cachait dans le cœur des justes, il se montrait sur les lèvres des prophètes. La nature soupirait après ce rédempteur, la loi y préparait. Il sanctifiait les patriarches dont il devait naître ; il gouvernait les rois dont il devait descendre, car il était de la racine de Jessé, bien plus que Jessé n'était sa racine. C'était lui qui formait l'innocence d'Abel, la justice de Noé, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la piété de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la patience de Job, la pénitence de David, le zèle de Josias, la dévotion de Daniel, la constance des Machabées, la charité de Sara, l'humilité d'Esther, l'austérité de Judith. Comme tous ces justes le figuraient, il sanctifiait tous ces justes.

La date du nom chrétien n'a commencé qu'aux disciples d'Antioche ; mais celle de la foi chrétienne est aussi ancienne que le monde. C'est la même foi, la même religion de Jésus-Christ qui est née avec les siècles, qui a précédé les fables, qui a vu naître et périr les quatre grandes monarchies, et qui d'un peuple a passé à tous les autres, des ombres de la Synagogue à la lumière de l'Eglise. Jésus-Christ, centre des deux Testaments ; nul autre principe de salut, nulle autre source de grâce. Pas un seul juste qui ne jette aux pieds de cet agneau sa couronne, et qui ne proteste qu'il lui doit sa justice. Les saints qui virent le déluge de l'univers lui doivent leurs mérites, aussi bien que ceux qui en verront l'embrasement. Jésus-Christ seul rédempteur, seul Jésus, seul chef ; la vérité par ses lumières, la voie par ses mérites, la vie par sa grâce, et la vie abondante par sa gloire. Portes éternelles, ouvrez-vous ? Manifestez-nous ce Roi de gloire ? Apprenez-nous que, comme il n'est point d'autre nom sous le ciel par qui nous puissions entrer dans le ciel, il est aussi lui-même dans l'Eglise céleste l'agneau de ce festin éternel, l'époux de ces chastes noces, le soleil de ce monde nouveau, le roi de cet admirable empire, l'autel de ce temple et le Dieu de cet autel ?

Que faites-vous donc, chrétiens ? A qui adressez-vous vos vœux et où allez-vous porter votre confiance ? D'autres dévotions épuisent vos hommages et vous oubliez Jésus-Christ. Pouvez-vous donc bâtir sur un autre fondement ? Pouvez-vous avoir un autre chef ? un autre principe de vérité qui vous arrache de la puissance des ténèbres ? une autre source de grâce qui puisse vous délivrer de la malice du siècle présent ? un autre père du siècle futur, de qui vous devriez attendre le salut éternel ? Céphas est saint, Paul est saint, et vous faites bien de les honorer, puisque c'est le Seigneur que vous honorez dans ses serviteurs, le chef

dans ses membres, et que la frange même de sa robe vous doit être sacrée. Mais ni Céphas, ni la plus sainte créature ne peut vous délivrer de l'erreur et du péché. Ils n'ont point été crucifiés pour vous, ils n'ont pu être justifiés que par lui : ce n'est point par le baptême de Jean que vous avez été lavés; ce n'est point au nom de Pierre que vous avez été baptisés : vous prenez pour la lumière ceux qui ne sont pas la lumière. Ils ont la grâce, mais ils n'en sont pas la source. Moïse est digne de vos vénérations aussi bien qu'Élie ; mais ce n'est ni à Elie ni à Moïse que vous devez dresser des tabernacles pour vous occuper de leur gloire. Levez les yeux et vous ne verrez plus que Jésus seul : *Levantes oculos suos, neminem viderunt nisi solum Jesum.*

Le sage chrétien regarde donc son chef, et appliqué à Jésus-Christ, il s'attendrit sur ses bienfaits, il s'éblouit par ses miracles, il se dilate à ses promesses, il s'abat sous ses menaces, il s'attache à ses règles, il observe ses exemples, il médite ses mystères, il étudie son Evangile, il se purifie dans son sang, il prie en son nom, il se nourrit de son corps, il se conduit par son esprit, il embrasse sa croix, il aime son Eglise, il invoque sa grâce, il attend sa gloire. Il entre dans ses dispositions divines, il se couvre de ses satisfactions abondantes, il unit ses actions à ses actions, ses souffrances à ses souffrances, ses prières à ses prières, ses adorations à ses adorations, se revêtant et se parfumant ainsi de ses mérites infinis. Cela vous étonne-t-il, chers auditeurs? Tout est commun entre les membres et le chef, et quoique l'Homme-Dieu soit infiniment élevé au-dessus de nous par l'éminence de sa divinité, il est lié avec nous par les nœuds les plus étroits d'une même nature humaine.

Nouvelle relation d'unité, qui lie les membres avec le chef, et les membres les uns avec les autres. Admirez en cet endroit, et souffrez-moi encore un moment; je parle de Jésus-Christ, admirez l'excessive charité, l'amour immense de notre chef; les membres s'exposent aux périls pour parer les coups qui sont portés à la tête : et ici, c'est la tête, c'est le chef qui, pour sauver les membres de la mort, s'est offert à tous les périls de la mort même ; il a pris nos misères pour nous donner ses grandeurs ; il a pris nos craintes pour nous communiquer sa force; il s'est fait pauvre pour nous enrichir. Ah! s'il se trouve quelqu'un de ses membres qui n'aime pas un tel chef, quelque chrétien qui n'aime pas Jésus-Christ, qui aime faiblement Jésus-Christ, qui aime quelque chose plus que Jésus-Christ, qu'il soit anathème, dit le grand apôtre. Trop ennemi de soi-même celui qui ne l'aime pas. Et quels signes lui donnez-vous de votre amour, vous qui prenez si peu de part à ses mystères qui vous ont mérité la grâce, à ses sacrements qui vous la donnent, à sa vérité pour qui vous êtes si indifférents, à sa loi dont vous êtes ennemis? Chrétiens, qui, vous livrant aux cupidités du monde, oubliez que c'est pour vous en délivrer que votre chef a subi la mort; vous qui êtes plus touchés d'un petit intérêt que de toutes ses promesses, plus émus d'une légère injure que de toutes ses menaces : et toutes ses menaces s'exécutent déjà sur vous, si vous n'en êtes point émus. Vous, ses disciples, qui n'avez que de la pesanteur pour venir aux saintes assemblées, où est annoncée sa parole, que de l'assoupissement et de la lassitude pour y demeurer, et qui, après avoir assisté le matin avec tant de distraction et d'ennuis à son auguste sacrifice, trouvez au soir le temps des jeux trop court.

O prévarications dignes de toutes nos larmes! le Seigneur nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, le chef pour ses membres, et il nous aimés afin que nous l'aimions comme les membres aiment leur chef. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Mais en nous aimant et s'unissant à nous, il nous a encore liés les uns avec les autres, et il n'a formé de tous les fidèles qu'un seul corps, afin que nous nous aimions comme les membres s'aiment entre eux, sans jalousie, sans partialité, sans discorde, et que, selon sa parole, nous ne soyons tous qu'une même chose par l'union d'une même charité. De là cette douce harmonie des sociétés et des familles chrétiennes; point de cœurs ennemis parmi les vrais fidèles. Donnez-moi donc un chrétien attaché à Jésus-Christ comme à son chef; il respecte la dignité de chaque fidèle, comme membre de ce chef céleste, et il l'aime comme une portion de soi-même. Il souffre les uns, il souffre avec les autres; il n'exige rien : il excuse tout; il ne voit plus que Jésus-Christ dans le prochain : dans les pauvres, il le cherche, il le soulage, il le sert; dans les pasteurs, il écoute ses enseignements; dans les maîtres, il obéit à ses ordres, et sous les maîtres les plus fâcheux l'obéissance ne lui est point fâcheuse; dans les grands, il respecte sa grandeur, dans les petits, ses abaissements; dans les prêtres, son sacerdoce; dans les princes, son autorité; dans les magistrats, sa justice; dans les justes, sa sainteté; dans les amis, sa charité; dans les ennemis, sa patience; dans les enfants, son innocence; dans les vieillards, sa sagesse; dans les vierges, sa pureté; dans les doctes, sa science; *omnia in omnibus Christus.* Ainsi le fidèle tient toujours à Jésus-Christ, dans l'Eglise tout est Jésus-Christ pour le fidèle. Ainsi, après avoir entrevu sur la terre, sous des voiles et des images, la gloire du Fils unique de Dieu, après avoir reçu l'esprit de vérité et de grâce de ce chef auguste de l'Eglise, il est préparé à le voir à découvert et à le posséder pleinement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON X.

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le péché mortel.

Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini : quo ego vado, vos non potestis venire. (*Joan.*, VIII.)
Jésus leur dit : Je m'en vais ; et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : vous ne pouvez venir où je m'en vais.

Voici, mes frères, des paroles terribles pour ceux qui en comprennent le sens, qui en sentent la force, et qui ont encore des yeux pour voir et des oreilles pour entendre; mais bien plus terribles pour ceux qui n'en sont point frappés, qui les écoutent avec indifférence et qui ne craignent point ces délaissements mortels dont le Seigneur les menace, *ego vado;* qui ne craignent point, après avoir vécu sans pénitence, de mourir dans le péché, *in peccato vestro moriemini!* qui ne craignent point d'être éternellement séparés de Dieu, *quo ego vado non potestis venire.* Ceux-ci sont déjà délaissés, ils sont morts, ils sont jugés. Il est donc vrai, mes frères, qu'il y a des pécheurs que Dieu abandonne, après quoi s'ils le cherchent, c'est par de vains efforts, ils ne le trouvent point, ils n'ont plus d'autre partage qu'une éternelle mort. Il y a des pécheurs dont Jésus-Christ irrité se retire; et si vous en cherchez le principe, vous le trouvez dans le péché même. Car Dieu, dit saint Augustin, ne nous abandonne qu'après que nous l'avons abandonné, son délaissement trouve toujours en nous une fidélité qui le précède, il ne nous refuse ses grâces qu'après que nous l'avons outragé par nos crimes, *Deus non deserit, nisi prius ipse deseratur.*

O péché! que les enfants de Dieu te redoutent, et ils ne te redoutent point encore assez! c'est le péché qui a dégradé les anges, qui attaque les saints, qui n'épargne point les sages, qui a exterminé ceux qui étaient plus hauts que les cèdres et plus forts que les chênes; c'est le péché qui désole le paradis, qui allume l'enfer, et qui attire toutes les malédictions sur la terre; c'est le péché qui, en nous séparant de Dieu, nous ôte son secours et nous prive de son héritage. Je parle du péché qui donne la mort, que saint Augustin appelle crime, que les théologiens nomment péché mortel; transgression mortelle, que nous savons définir, et que souvent nous ne saurions discerner; je parle du péché, et c'est un pécheur qui en parle, mais ce sera l'esprit de Dieu qui en parlera par la bouche de ce pécheur. Je vous dirai donc, mes frères, et fasse le ciel que je vous le dise avec force, et que vous l'écoutiez avec crainte! je vous dirai que l'homme par les prévarications se révolte contre Dieu, et que Dieu ensuite toujours opposé au péché par la sainteté et la justice souverainement attachées à son essence; Dieu qui voit le péché avec d'autres yeux que nos yeux humains, et qui le pèse dans d'autres balances que nos balances trompeuses, s'arme contre l'homme par ses délaissements. Le pécheur quitte Dieu, et Dieu quitte le pécheur, *ego vado;* le pécheur s'éloigne de Dieu, voilà le péché; Dieu s'éloigne du pécheur, voilà l'impénitence; le pécheur s'éloigne de Dieu, et la malédiction commence, c'est ma première proposition; Dieu s'éloigne du pécheur, et la réprobation approche; c'est ma seconde proposition; mais avant de combattre le péché, saluons, avec un ange, Marie pleine de grâce, *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le péché, qui paraît à l'œil de l'homme corrompu un arbre si grand et si beau, est néanmoins très-pernicieux et très-funeste; arbre que Satan a transporté du pays de l'abîme et planté dans le monde; arbre à qui il ne faut pas un long temps pour croître et pour porter son fruit; son seul germe est mortel, sa racine basse et profonde cachée dans le fond de nos cœurs, c'est la convoitise; ses branches couvrent toute la face de la terre, et les quatre principales sont les pensées illicites, les désirs criminels, les paroles injustes, et les œuvres mauvaises : ses feuilles sont les délectations des sens, et son fruit est la mort. C'est cet arbre qui fut défendu à l'homme, et dont Dieu lui dit : Vous n'en mangerez point, vous n'y toucherez point; et dès que vous en mangerez, vous mourrez. Adam refusa d'obéir à Dieu, il se détourna de ses voies; il n'écouta point sa loi; il quitta son Créateur : voyez-vous comment ce premier coupable fuit devant la face du Seigneur? car, qu'est-ce que c'est que commettre le péché, sinon fuir son Dieu? *quid aliud est peccare, nisi a Deo fugere?*

Voilà donc qu'il sort du paradis comme un esclave fugitif, ne trouvant plus sur la terre que des épines et dans l'air des foudres, des troubles dans son cœur, des révoltes dans sa chair, des ténèbres dans son esprit, des affaiblissements dans sa volonté; couvert des dépouilles des bêtes et n'attendant plus qu'un sépulcre; livré à la malédiction et à la mort. Tel sera le sort de tout homme qui quitte le Seigneur son Dieu en transgressant ses saintes ordonnances, soit par les omissions, soit par les œuvres, par l'irréligion ou par l'injustice, par les péchés de l'esprit ou par les vices du corps, par les prévarications de la volonté et du cœur, par les iniquités de la langue et des mains, par les dissolutions secrètes ou par les scandales publics, par une ignorance criminelle, par une faiblesse volontaire, par une malice détestable, par une désobéissance actuelle, par une transgression habituelle. Car, mes frères, qu'est-ce qui peut expliquer en combien de façons le péché se commet et nous mène à la mort? Tel sera, dis-je, le sort de tout homme pécheur.

C'est un vase, lequel tombant des mains de l'artisan suprême qui le forme, se brise aussitôt; c'est un rebelle qui se détourne de la loi sainte : et cette loi qui est dans le sein de Dieu la loi éternelle, dans le cœur

de l'homme la loi naturelle, dans les livres de Moïse la loi ancienne; dans l'Evangile de Jésus-Christ la loi nouvelle; cette loi, qui doit nous juger, n'est pas impunément méprisée. Il y a dans le commandement de Dieu une justice qui frappe toujours le transgresseur et qui lui fait éprouver combien il est amer d'avoir quitté la fontaine d'eau vive pour courir à des eaux mortes. Oui, chrétiens mes frères, et ce n'est pas ici une métaphysique des vérités abstraites et peu sensibles; vous verrez toujours des épines qui naissent sous les pas des prévaricateurs et les malédictions qui se multiplient avec les transgressions. Vous verrez que l'issue du péché est mille fois plus horrible que l'abord n'en est agréable; partout l'iniquité vous paraîtra comme un glaive à deux tranchants, qui en séparant l'homme de son Dieu fait périr son âme et son corps : *quasi rhomphæa bis acuta omnis iniquitas.* Enfin vous serez obligés d'avouer que tous ceux qui s'éloignent de Dieu par la transgression retombent sous ses jugements par le supplice, et qu'ils ne sauraient éviter d'être consumés : *qui dereliquerunt Dominum, consumentur;* consumés par le trouble et la confusion, consumés par la douleur et la mort.

Je parlerai premièrement de la confusion et du trouble, malédictions amères qui naissent avec le péché. Fidèles, approchez de la montagne où la loi de Dieu a été donnée, et vous comprendrez qu'il y a des châtiments attachés aux désobéissances et que le trouble et la confusion sont le partage certain du rebelle transgresseur. Je ne vois que troubles et terreurs sur la montagne où la loi est publiée; là, les éclairs sont lancés aux yeux des Israélites, et les tonnerres retentissent à leurs oreilles. La trompette de l'ange sonne, la voix de Dieu menace, la nuée s'obscurcit, la fumée s'élève, l'air s'enflamme, la montagne tremble. Moïse ne monte qu'avec frayeur; on voit la pâleur et la mort sur la face d'Israël, un combat et un choc dans les éléments, et toute la gloire céleste est changée en une terreur puissante. Or, mes frères, si la loi a été ainsi donnée, comment sera-t-elle exigée? ici la seule montagne est enflammée, là tout le monde sera embrasé; ici le feu épouvante, là le feu consumera. *Qui dereliquerunt Dominum, consumentur.*

O Dieu saint! où ira chercher un asile, contre votre justice, le coupable qui s'est détourné de vos voies? et que deviendront les infracteurs d'une loi qui a été donnée parmi le feu et qui sera redemandée par le feu? Les autres législateurs savent mieux commander que punir; mais le Dieu puissant et éternel punit aussi facilement qu'il commande; il punit tous les pécheurs comme un seul homme; il punit le pécheur par toutes les créatures: vous voyez l'air et le feu, l'eau, le ciel et la terre qui offrent leur ministère pour venger ses injures, et chaque créature se réjouit d'exécuter ses vengeances; il punit le pécheur par le pécheur même; de là ces terreurs jetées et allumées dans la conscience coupable, les troubles divers qui agitent le cœur du prévaricateur, et les tristes désespoirs qui accablent son âme. Celui qui n'est point d'accord avec la loi ne saurait l'être avec lui-même; ainsi le feu avec lequel la loi a été donnée est toujours dans la loi et n'en sortira jamais.

A peine l'iniquité est-elle conçue, que la malédiction commence dans les troubles secrets; car c'est l'ordre de votre justice éternelle, Seigneur, que ceux-là ne puissent jamais être heureux, qui veulent l'être sans vous : vous l'avez ainsi ordonné, disait saint Augustin, et il faut que toute âme déréglée trouve son supplice dans son déréglement : *jussisti enim et sic est, ut pœna sibi sit omnis inordinatus animus.* Si vous faites le mal, dit le Seigneur, au premier homicide, le péché sera aussitôt à votre porte : *statim in foribus peccatum aderit.* C'est aux portes des villes, disent les saints docteurs, que se rendaient les jugements des anciens, et que la peine était décernée aux coupables. Voilà donc que la conscience dans ses terreurs et ses remords produit contre le pécheur des témoins et des accusateurs redoutables qui le suivent en tous lieux. En effet, mes frères, le texte sacré vous l'enseigne, la vérité vous l'apprend : Caïn a beau fuir, il trouve partout qu'il s'est blessé beaucoup plus que son frère. Il a péché en secret sans témoins, dans un champ écarté, et néanmoins il craint la vengeance. Il a péché en secret, mais toutes choses sont découvertes aux yeux de Dieu, et ni la profondeur des antres, ni l'obscurité des forêts, ni l'épaisseur des murailles, ni la nuit avec ses ténèbres, ni le silence avec son secret, ni le déguisement avec ses artifices, ni l'hypocrisie avec ses voiles, ne sauraient rien dérober à sa connaissance. Caïn n'a que des parents sur la terre, et il les craint tous comme ses ennemis. Il bâtit des villes pour faire une diversion à ses remords; mais le bruit des marteaux n'étouffe pas les cris de la conscience tourmentée. Personne ne le poursuit et il fuit. Il n'y a point encore de tribunaux dressés sur la terre pour punir son crime, mais il en porte un dans son cœur, dont il ne saurait corrompre les jugements. Les lois humaines n'ont point encore armé le bras du juge pour frapper l'homicide; mais la loi divine n'est jamais désarmée, le cœur réprouvé est toujours craintif, il porte dans son sein son enfer et ses tortures; la conscience coupable n'a besoin ni de prophète pour s'assurer de sa punition, ni de juge pour la prononcer, ni de bourreau pour l'exécuter; il n'y a point de paix pour le pécheur. Il n'y a point de villes de refuge pour le défendre du trouble. Le comble des malheurs est d'être accusé par soi-même.

O homme pécheur! tu es bien misérable si tu méprises un tel témoin; tu es bien misérable si en fuyant ton Dieu tu crois fuir la peine. Tu cherches des emplois tumultueux pour ne pas entendre ses jugements secrets. Tu cherches des décisions

favorables pour corrompre ce juge intérieur. Tu passes si souvent de ta maison dans celle d'autrui, et ce n'est pas tant pour être avec les autres, que parce que tu ne saurais habiter avec toi-même, et que tu ne peux attendre de ta conscience que des reproches bien tristes. Divertissements, bals, jeux, spectables, amusements, passe-temps et tout ce que les hommes ont inventé pour se répandre au dehors, tu l'embrasses et tu n'as en effet pour but que d'y passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans te sentir toi-même. Tu te couvres aussi quelquefois des voiles de l'incrédulité, et tu tâches d'éteindre ta foi, pour te cacher tes plaies sanglantes; tu te couvres des voiles de l'hypocrisie pour les cacher aux autres; tu accuses les méchants, tu accuses même les bons pour diminuer par une dépravation générale le sentiment de tes maux. Et c'est ici qu'il faut que tu confesses qu'il y a dans le péché une injustice dont tu ne saurais éviter la confusion non plus que le trouble. Car, dis-moi, quelque hardi que tu sois dans tes rébellions contre le Dieu tout-puissant, n'as-tu pas souvent honte d'avouer le mal que tu fais; et combien les taches du péché, quand tu les regardes dans les autres, te paraissent-elles honteuses? O homme, si tu ne crains pas de faire le mal, pourquoi ne l'avoues-tu pas? et si tu as honte de l'avouer, pourquoi ne crains-tu pas de le faire? en faisant le bien tu n'appréhendes pas d'être surpris; tu cherches des témoins, mais tu te caches pour pécher. Si tu es accusé d'un crime, tu le nies; si tu ne peux le nier, tu le pallies; si tu ne peux le pallier, tu le transfères sur un autre. Ainsi Adam rejeta sa transgression sur Eve, et Eve sur le serpent; ainsi tu confesses qu'il n'y a que trouble et confusion pour les prévaricateurs qui s'éloignent de Dieu et qui s'écartent de ses voies, *Domine, omnes qui te derelinquunt, confundentur.*

Il est vrai mes frères, qu'il est des pécheurs dont la conscience ne parle presque plus; ses troubles sont plus rares, ses plaintes sont plus faibles, soit par une ignorance coupable de leurs devoirs, soit par un funeste endurcissement dans l'injustice, soit aussi par certains péchés que l'usage adoucit et qui frappent moins, parce qu'ils troublent moins la société des hommes; et cette conscience muette est la plus grande des malédictions. C'est l'état du riche réprouvé qui ne sentit les ardeurs de sa conscience que dans les enfers; c'est la situation des vierges folles, qui, toujours tranquilles se crurent les compagnes de l'époux jusques au dernier moment et lorsque la porte allait se fermer. Je sais encore qu'il y a une confusion qui ne suit pas toujours de près le péché; il n'y a que la lumière du dernier jour qui révélera tous les crimes que nous avons ignorés, tous les coupables que nous respectons.

Et néanmoins, mes chers frères, si vous examinez bien toutes choses, vous reconnaîtrez qu'il y a certainement dans le péché une voix qui le manifeste souvent dès cette vie. Une main fatale écrit sur la muraille les injustices et les dissolutions que vous avez crues bien cachées; la cour et la ville les lisent, et il ne faut pas d'interprète pour les expliquer. Les feuilles des arbres dont vous avez voulu vous couvrir annoncent vos corruptions; et votre péché n'est pas plus secret que si vous l'aviez commis sur les collines et les montagnes. Quand vous enseveliriez dans le sable l'Egyptien que vous avez fait mourir, des Hébreux malins vous le reprocheront à la face du soleil. Vous êtes trahi par vos ennemis, par vos amis, par vous-même; votre plume et votre langue vous décèlent. Combien d'adultères commis dans les ténèbres sont-ils devenus publics? combien de procédés infâmes qu'un œil envieux a pénétrés et qu'une langue intempérante a découverts? Le peuple apprend au barreau les impudicités dont vous vous êtes souillés dans la maison, et le client à la porte du magistrat s'entretient de ses jugements injustes. Vous croyez être seul lorsque vous péchez, et tous les yeux sont arrêtés sur vous: l'œil de Dieu, l'œil du prochain, votre propre œil; l'œil de Dieu qui vous observe toujours et qui vous voit mieux que vous-même: l'œil du prochain qui cherche sans cesse à vous décrier; votre propre œil que vous devez bien respecter, puisqu'il vous regarde de si près. Enfin vous croyez jouir en paix d'une prospérité éclatante, et il se prépare dans les dessins de Dieu une entreprise qui va désoler votre fortune, votre famille, votre postérité même; qui répandra sur votre nom un opprobre éternel: vous y contribuerez par vos propres conseils et par une action que vos flatteurs approuvent, que vos amis dissimulent, mais que la loi divine condamne.

Tant il est vrai, mes frères, que l'iniquité ne marche point sans la malédiction, et que quelque effort qu'on fasse pour s'échapper de l'empire de Dieu, sa main puissante trouve ses ennemis et les frappe par le trouble et la confusion, premières malédictions du péché; et non-seulement par le trouble et la confusion, mais par la douleur et la mort; autres malédictions qui suivent le crime. Et ici je vous demande pourquoi le premier monde a été détruit par les eaux, comme le dernier le sera par le feu? pourquoi ces maladies innombrables qui affligent la chair de l'homme? les paralytiques couvrent les toits et les places, et la piscine voit ses galeries toujours pleines d'infirmes. Pourquoi, la coupe et la fureur divine toujours versées sur le grand et le petit, la mort a-t-elle établi son règne sur la terre? la mort et les maladies sont entrées dans le monde avec le péché; il faut que le plaisir qui entraîne le pécheur soit expié par les douleurs; et si l'homme n'avait point quitté par sa désobéissance la fontaine d'eau vive, serait-il ainsi consumé par une continuelle mort? *qui dereliquerunt Dominum, consumentur.*

Mais je vous demande encore pourquoi ces guerres si souvent allumées qui arment les nations contre les nations? c'est la malice des hommes qui a mis dans les mains de l'ange exterminateur cette épée sanglante qui les détruit. Pourquoi la triste indigence qui désole maintenant les villes et les campagnes? nous l'avons attirée par nos déréglements: je dirai plus; si les justes eux-mêmes sont si souvent châtiés, c'est qu'ils entrent du moins par quelques faiblesses, par des ingratitudes secrètes, par des transgressions inconnues, par des péchés anciens, en communauté de crimes avec cette masse corrompue du monde réprouvé qu'ils condamnent et qu'ils ne condamnent pas toujours, qu'ils craignent et qu'ils ne craignent point assez, dont ils détestent les iniquités, mais dont ils suivent quelquefois les amusements. Que vous dirai-je enfin, chers auditeurs? une loi invariable a attaché la peine et la douleur aux moindres fautes. La seule impureté de notre naissance justifie tous les coups de la justice de Dieu; et si nous y avons ajouté celle de notre vie par quelques péchés, tous les fléaux que le Seigneur tire du trésor de ses jugements n'épargnent pas son peuple plus que les autres. J'étendrai, dit-il, sur Jérusalem le cordeau de Samarie.

O Israël! si tu as quitté ton Dieu, tu n'as pas grand sujet de te glorifier des signes de ton alliance; partout où habite le péché, là se trouve la malédiction. Il n'est point de sauvegarde pour l'iniquité contre la douleur et la mort; il vous sera même plus recommandé par les jugements si vous avez plus reçu de la miséricorde. Et si maintenant la peine retardée laisse croître et prospérer quelques méchants, sachez que le Seigneur votre Dieu saura bien trouver un temps propre à compter avec eux pour tous les arrérages de leur péché. Abimelech triomphe, l'usurpateur fleurit: mais attendez encore trois ans, et vous verrez cette épine séchée et consumée; une pierre lancée par le bras d'une femme tue l'homme puissant qui avait tué ses soixante et dix frères sur une pierre. Depuis que vous donnez aux affaires et aux objets du monde un temps et des affections que vous ne devez qu'à Dieu, il ne vous arrive rien de triste; et il semble que l'adversité s'éloigne de votre tabernacle; mais ne vous flattez pas de ces agréables commencements, bientôt un événement tragique, une maladie violente, une disgrâce et une mort funeste vont changer cette douceur en amertume. C'est le fleuve du Jourdain qui, après avoir coulé dans un pays de lait et de miel, va se répandre dans un lac infect, dans une mer morte. Il n'est point de rétributions plus certaines que celles qui sont dues au péché: et êtes-vous donc meilleur que les enfants des hommes du temps de Noé? êtes-vous plus puissant que Pharaon et son armée? êtes-vous plus magnifique que Ninive? avez-vous plus de dignité qu'Achab? avez-vous plus de privilége que Jérusalem, pour croire que le fléau de Dieu ne vous touchera point? Attendez encore quelques mois, et vous verrez retomber dans la honte de l'indigence, ou descendre par une mort précipitée dans les horreurs du sépulcre, celui que vous avez vu s'élever avec l'orgueil des richesses: et peut-être porte-t-il déjà sous la pourpre qui le couvre une pierre qui le tourmente dans les reins? Attendez encore sept jours, et l'orgueilleuse Jéricho sera détruite; l'arche sainte se promène; les habitants de la ville incrédule la regardent sans effroi, il semble que Dieu se joue, et il prépare ses rigoureux jugements.

O Dieu éternel! votre vengeance veille toujours sur les iniquités des enfants des hommes; et comment les enfants des hommes ne craignent-ils pas de commettre l'iniquité? comment vous-mêmes, chrétiens, à qui l'injustice de ceux qui traversent vos desseins, ou qui déshonorent votre nom, paraît si difforme, si noire, si punissable; vous qui ne pouvez souffrir dans vos enfants une désobéissance légère, dans vos serviteurs une petite négligence, dans vos amis une ingratitude; vous, si petits et si coupables, qui imaginez des supplices pour les moindres fautes qui vous regardent, comment offensez-vous si aisément le Dieu saint et tout-puissant? comment violez-vous ses lois avec tant de hardiesse? quel droit avez-vous de vous promettre l'impunité de vos crimes, et êtes-vous tellement aveuglé que vous ne voyiez pas dans ce triste spectacle des misères humaines, qui couvrent la face de la terre, les fruits amers du péché?

Considérez-les souvent, mes chers frères, et le péché n'aura plus d'attraits pour vous. Dans vos plus beaux jours, quand la mollesse vous tente, regardez la douleur et la mort qui sont peut-être au seuil de votre porte, tandis que l'intempérance et la joie sont à votre table. Nabal est dans la dissolution d'un repas, lorsque David, au pied de la montagne, cherche sa mort. Regardez la justice éternelle qui punit si souvent le pécheur dans ses propres désirs, qui aiguise contre lui-même ses cupidités et qui fait naître le tourment de ses délices; sa chair corrompue se fane comme l'herbe des champs, et son âme ambitieuse se dessèche comme l'inquiète araignée. Considérez le Dieu juste qui se plaît à proportionner les douleurs aux crimes, refusant au riche dans sa soif une goutte d'eau, parce que le riche a refusé au pauvre dans sa faim les miettes de sa table. Considérez et apprenez à craindre les fautes qui vous semblent les plus légères: le superbe Absalon a nourri ses cheveux avec trop de soin, et le Seigneur fait de ses cheveux l'instrument de sa mort.

Regardez encore un coup, et dites-vous souvent à vous-même: Là se termine la douceur séduisante du péché, au trouble et à la confusion, à la douleur et à la mort; et toutefois, chers auditeurs, je ne vous ai pas encore montré l'enfer qui ouvre déjà ses

abîmes, où le corps et l'âme du prévaricateur méritent d'être livrés à la flamme éternelle; fin malheureuse vraiment sans fin du pécheur qui a quitté le Seigneur, et que le Seigneur quitte à son tour. Là, quand vous auriez vécu dans l'impunité, les sept années de votre abondance seront écoulées et la mémoire en sera perdue; alors commenceront les années éternelles de votre indigence; triste et affreuse perspective que vous ne voyez aujourd'hui qu'en éloignement, quoique vous y touchiez, mais qu'avec un peu de foi vous ne sauriez voir sans trouble, et qui va tout d'un coup vous arrêter.

Si donc vous ne sentez à présent que les légers commencements des douleurs, si le profane Esaü devient puissant sur la terre, si la tour de Siloé ne tombe point sur les Galiléens plus coupables, si tous les blasphémateurs ne sont point lapidés comme l'Israélite, si tous les incrédules ne sont point submergés comme Pharaon, si les serpents ne tuent pas tous les indociles, si l'épée ne perce pas tous les fornicateurs, si les jours de tous les hommes vivants ne sont point abrégés, si la terre ne s'ouvre pas sous les pieds de tous les lévites ambitieux, si le feu du ciel ne tombe pas sur la tête de tous les prêtres sacriléges, si une main invisible ne fait pas tomber morts aux pieds du pontife tous les menteurs, si la lèpre ne couvre pas la face de toutes les femmes superbes et de tous les hommes avares, outre qu'une prospérité extérieure ne conclut rien pour le bonheur présent et cache de grands maux, c'est qu'ils sont réservés à des jugements plus redoutables, aux ténèbres, à l'endurcissement, au ver qui ne meurt point, au feu qui ne s'éteint pas et à tous les supplices que le juge éternel, qui hait l'iniquité partout, prépare à l'âme impénitente. Et c'est ainsi, mes frères, qu'après que le pécheur s'est éloigné de Dieu, Dieu s'éloigne du pécheur; l'homme quitte Dieu, voilà le péché, et la malédiction commence; mais Dieu quitte l'homme, voilà l'impénitence, et la réprobation s'achève.

SECOND POINT.

Après que l'homme a commis ou des péchés spirituels, qui sont plus énormes, parce qu'ils s'élèvent davantage contre Dieu, comme l'orgueil, l'impiété, l'indévotion, l'envie, la haine, la calomnie, l'injustice; ou des péchés charnels qui sont plus incurables, parce qu'ils nous attachent davantage au monde, comme l'impudicité, l'intempérance, le luxe, l'immodestie, l'impudence, la curiosité, la débauche, la mollesse, et tous les attachements secrets que la sensualité produit; en un mot, après que le péché est commis et que l'affection dépravée est entrée dans le cœur humain, la justice de Dieu se montre aussitôt. L'homme devenu contraire à Dieu, tout devient contraire à l'homme. Le Père céleste ne regarde plus le chrétien prévaricateur avec sa bonté paternelle; Jésus-Christ, dont il a profané le sang, lui soustrait ses mérites; le Saint-Esprit, qu'il a voulu éteindre, ne lui communique plus ses grâces; et si Dieu est contre lui, qui est-ce qui sera pour lui? Les anges de la paix sont devenus pour le pécheur les ministres de la colère; il n'a plus ni la paix dans son cœur, *conturbatum est cor meum*, ni la force dans sa volonté, *dereliquit me virtus mea;* ni la lumière dans son esprit, *et lumen oculorum meorum non est mecum?* Il lui reste encore la foi, mais c'est une foi morte, une foi qui l'accuse, qui le condamne, qui le juge; et si le Seigneur se retire tout à fait, un péché suit un autre péché : l'habitude se forme, et l'habitude produit l'endurcissement; de là l'impénitence et la réprobation qui s'achève.

Or, chrétiens, qui pourra vous dire si c'est après le premier, le second, le troisième ou le quatrième péché, que le Seigneur s'en va, *ego vado?* si, laissant seulement des secours généraux, il ne donnera plus ses grâces puissantes, sans lesquelles le pécheur ne sortira point de son sépulcre? si c'est après trois années de patience que l'arbre stérile sera coupé et jeté au feu, ou s'il sera maudit sur-le-champ comme le figuier infructueux? si le serviteur sera jugé après avoir dissipé plusieurs talents, ou parce qu'il en a caché un seul? Encore une fois, qui pourra vous dire si l'esprit de Dieu ne s'est point déjà retiré, et si, pendant que vous fréquentez encore la maison de la prière, votre cœur, qui était le vrai temple du Seigneur, n'est pas devenu, par quelque passion qui y domine, la caverne des voleurs? Souffrez, chrétiens mes frères, souffrez la chaleur de mes discours : Si je vous épouvante, disait saint Augustin, c'est que je suis épouvanté moi-même, *territus terreo.* Il faut donc vous marquer ici, premièrement, qu'il y a un délaissement de Dieu, et vous expliquer ensuite les causes principales de ce délaissement. Il y a un délaissement de Dieu, tous les saints docteurs en conviennent, il y a une certaine mesure de grâces après quoi le Seigneur s'en va : *ego vado.* De sorte que, sur les âmes livrées au péché et destinées à la mort, il prononce cette redoutable sentence que nous lisons chez le prophète Amos, et que nous devrions nous répéter sans cesse. Après les crimes que Moab a commis trois et quatre fois, je ne le convertirai pas; après les crimes qu'Israël a commis trois et quatre fois, je ne changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre lui, *super tribus sceleribus Moab et super quatuor non convertam eum; super tribus sceleribus Israel et super quatuor non convertam eum.* Et c'est véritablement alors que le Seigneur retire ses grâces puissantes de conversion. Alors celui qui nous portait dans son cœur nous vomit de sa bouche; l'épouse infidèle est répudiée par le Dieu jaloux, et le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres. Alors la vigne ingrate est délaissée; les murs qui la défendaient

sont abattus, elle est exposée au pillage, elle n'est plus cultivée ; les épines la couvrent, et le Seigneur, dont la colère ne saurait être sans effet, commande aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle. Alors, pasteurs charitables, zélés confesseurs, vous priez encore, vous instruisez, vous exhortez, vous reprenez; mais vos prières sont inutiles, vos discours sont infructueux; médecins en Israël, vous offrez encore aux pécheurs votre main secourable, mais la plaie des pécheurs n'est point guérie ; prophètes du Seigneur, vous parlez encore à Babylone, mais Babylone n'écoute que les séducteurs; les maladies, les afflictions, les infortunes, rien ne fait impression sur ces transgresseurs toujours impudiques, joueurs, emportés, injustes, toujours séduits par les charmes d'une vie dissolue : leur âge change, leur santé, leur maison, leur bien change, mais leur vie ne change point. Délaissement trop sensible, abandon de Dieu trop clairement démontré.

Et si à présent vous en cherchez les causes, je pourrais vous dire, mes frères, qu'il n'est point de péché qui ne mérite ces délaissements rigoureux. Chaque transgression a dans ses ténèbres le principal commencement des ténèbres éternelles. Il y a dans la seule tiédeur un certain degré de réprobation et de malice, puisque Dieu rejette les tièdes. Il y a dans l'orgueil une certaine mesure de damnation et de mort, puisque Dieu résiste aux superbes. Il y a dans toutes les profanations un principe marqué de délaissement sans fin et de la réprobation éternelle. C'est le prophète Isaïe qui vous le déclare : *In terra sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini.* Et cette iniquité du profanateur, mes chers frères, ne croyez pas qu'elle consiste toujours dans les vices grossiers. Une bonté sans force ne sauve point le pasteur du nombre de ces sacriléges ; le religieux sans sortir du cloître devient par sa négligence et sa tiédeur un apostat; le confesseur sans lumière et sans zèle, avec les mœurs les plus pures, se souille par les absolutions qu'il accorde aux pécheurs inconvertis et devient complice de leurs rechutes ; en un mot, le prêtre sans vertus et le dévot sans charité, et je le dis en rougissant, voilà le sel affadi dont parle l'Evangile, sel digne d'être rejeté de Dieu et d'être foulé aux pieds des hommes. Quel miracle ne faut-il pas pour redonner la force à ce sel ?

Mais, sans m'arrêter ici à toutes les causes, à toutes les sources du délaissement de Dieu, il paraît plus à propos et plus important pour votre instruction de vous en marquer deux principales, l'affection au monde et la persévérance dans le péché.

Quand je dis, mes frères, qu'une des causes qui nous attirent le plus l'abandon de Dieu, c'est l'affection que nous avons au monde, je n'avance rien qui ne soit prouvé dans les livres saints, où l'amitié du siècle qui est le monde est appelée une inimitié contre Dieu, les enfants du siècle dépeints comme opposés aux enfants de Dieu, le prince du siècle et du monde déclaré l'adversaire de Dieu, les lois du siècle représentées comme des lois contraires à celles de Dieu. Et qu'est-ce que c'est, en effet, qu'aimer le monde, savoir son monde, vivre selon l'esprit, les manières et les sentiments du monde, sinon la corruption humaine réduite en pratique ? D'où il est aisé de conclure que, dans une distance si grande, que le péché met entre Dieu et le monde, le monde n'a plus de part aux bénédictions de Dieu, monde pour qui Jésus-Christ déclare positivement qu'il ne veut point prier. Mais prenez-y garde, cette affection au monde, cet amour du siècle n'est pas seulement le péché de ces âmes mondaines plus marquées qui suivent leurs passions sans retenues. On ne se damne pas seulement par la brutalité, mais par l'honnêteté. Il suffit d'être attaché au siècle présent, à ses biens, à ses emplois, à ses commodités, à ses usages : de manière que les devoirs de la religion ne tenant plus alors dans la vie du chrétien que la dernière et la moindre place, Dieu qui devrait occuper son cœur et remplir toutes ses journées, irrité d'un tel oubli ou d'un si indigne partage, se retire pour porter ailleurs ses grâces.

Telle fut la destinée de ceux qui dans l'Evangile étaient invités au repas sacré ; ce ne fut point le vice qui les arrêta, mais une affection aux choses du siècle qui d'ailleurs paraissaient innocentes. Ils s'excusèrent d'avoir acquis, l'un un héritage et l'autre des bœufs; un troisième allégua son mariage. Voilà l'excuse, mais remarquez, mes frères, que la vraie raison était que leurs bœufs et leurs héritages les avaient acquis eux-mêmes, et qu'en se mariant ils avaient contracté une étroite alliance avec la convoitise charnelle vendue au monde, et aimant beaucoup plus les choses temporelles que la grâce chrétienne. Dans ces objets qui semblent si peu criminels, c'est l'affection déréglée qui décide du crime. Il y a donc, mes chers frères, dans votre négoce qui vous paraît nécessaire, dans vos emplois et dans vos plaisirs qui vous semblent innocents, une cupidité qui vous rend pesants pour la religion, qui vous ôte le goût de la prière, qui met un nuage entre votre cœur et la loi; vous oubliez Dieu, vous négligez sa parole, vous ne désirez plus sa grâce, vous n'aspirez plus à son royaume. Le monde désormais est l'unique paradis dont les fruits vous sont agréables ; c'est la seule terre que vous trouvez découlante de lait et de miel; c'est le vrai Thabor où vous demandez à bâtir vos tabernacles. L'esprit de Jésus-Christ, que l'esprit du monde a éteint en vous, ne vous invitera plus, il ne vous enverra plus ses grâces singulières, et vous ne goûterez jamais du festin céleste : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

L'affection au monde, première cause du délaissement de Dieu. La seconde est la persévérance dans le péché, soyez-y attentifs. Pécher est une faiblesse humaine, mais

persévérer dans le péché est une malice diabolique : c'est le principe le plus certain de la réprobation qui s'achève. Noé n'a péché qu'une fois par surprise. Pierre n'a péché qu'une fois par faiblesse. David commet deux grands crimes, mais à la première voix du prophète, il les expie par des larmes amères, par des confusions pénibles, par des satisfactions aussi longues que ferventes. Et bien différent est le coupable qui pèche avec persévérance. O mon Dieu, qui seul connaissez toute l'injustice, toute la noirceur, toute l'énormité de l'offense mortelle, vous n'avez point préparé aux hommes de châtiments plus sévères que de les y laisser persévérer, de s'y plaire, de n'en point sortir et de joindre toujours une transgression à une autre transgression.

Ainsi, chrétiens qui m'écoutez, pendant que les observances extérieures de la religion vous rassurent peut-être contre les menaces de la loi, pendant que vous tirez de votre propre fragilité et de la puissance des objets des excuses à vos prévarications; il arrive que vous ajoutez iniquité sur iniquité, et que par vos chutes perpétuelles, avec une habitude à pécher que vous n'interrompez que par des remords stériles, vous vous mettez dans le rang de ces malheureux, dont parle le prohète, qui n'entrent plus dans la justice, et dont le nom par conséquent ne sera point écrit avec les justes dans le livre des vivants, *appone iniquitatem super iniquitatem eorum, et non intrent in justitiam tuam, deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur.* (*Ps.* LXVIII.) Or, mes frères, si vous voulez savoir comment ce jugement s'exécute, je vous dirai que le pécheur qui s'éloigne de Dieu, persévérant et marchant toujours dans les voies de la perversité, mérite aussi que Dieu, le délaissant, le livre à ses corruptions et à ses convoitises, en sorte que les dernières transgressions, dit saint Grégoire, deviennent les supplices des premières, comme les premières ont été les causes des dernières : *præcedens culpa est causa subsequentis et subsequens pœna præcedentis.* Paroles terribles de ce grand Pape, les avez-vous jamais bien pesées, chers auditeurs; et, lorsque prenant si peu vos sûretés contre tout ce qui corrompt, vous ouvrez si facilement votre cœur à une première iniquité, pensez-vous bien qu'un péché attire toujours un autre péché, et qu'il y a dans une seule transgression la semence de plusieurs autres?

De manière que, par un fatal enchaînement, la colère, par exemple, excite les outrages, les outrages produisent les haines, et les haines ne sont guère séparées des calomnies et des violences. L'oisiveté a fait naître le jeu, le jeu ensuite a remué toutes les passions, le vice honteux, le sordide intérêt, l'injustice odieuse, l'irréligion exécrable. L'orgueil, qui nous est si naturel, engendre le luxe, le luxe anime l'avarice, l'avarice inspire l'usurpation; et de là combien de profits illicites, qui semblent si doux et même si justes à celui qui s'en fait un rempart contre tous les besoins, ou un chemin à toutes les distinctions? De là, indignes chrétiens, vos usures infâmes que les lois des Romains eussent condamnées. De là, ministres de la justice, vos corruptions que l'Aréopage d'Athènes n'eût point souffertes, et cette multiplicité de procédures qui font passer dans votre maison tous les fruits de la victoire. Ainsi, la mollesse dont vous n'êtes point effrayés conduit à l'impudicité, et l'impudicité que vous croyez si excusable répand l'aveuglement, d'où sortent aussi tous les crimes et tous les scandales : *appone iniquitatem super iniquitatem.*

Et voilà, mes frères, comment vous éloignez de plus en plus la grâce, courant peut-être encore à la pénitence, et ne quittant pas pour cela le péché, cherchant faiblement la justice et n'y entrant jamais; en sorte que vous ne serez point écrits dans le livre de vie avec les justes : *et non intrent in justitiam tuam.* Vous en avez vu les causes fatales, l'affection au monde et la persévérance dans le péché, et si vous n'en êtes point alarmés, vous qui menez depuis longtemps une vie mondaine, quels signes plus évidents pouvez-vous donner de ce funeste délaissement de Dieu? Si vous n'en êtes point troublés, quoique vous ne soyez pas encore dans l'abîme de l'iniquité avec ceux à qui la religion devient un problème et qui doutent des jugements divins; du moins en détournez-vous vos pensées de ces redoutables jugements, et il y a dans vos mœurs et dans votre oubli un athéisme qui n'est guère moins dangereux que celui qui est dans les opinions et les sentiments; si vous n'en êtes point émus, c'est en vain que je vous parle, l'ouvrage de votre réprobation s'avance, et par des transgressions réitérées vous amassez sans cesse pour le jour de la vengeance un trésor de colère : *thesaurizas tibi iram in die iræ.* Ecoutez encore cette instruction, mes chers frères, c'est le grand apôtre qui vous la donne, et peut-être le Seigneur n'a-t-il pas encore mis entre vous et sa miséricorde un abîme immense.

C'est un trésor, *thesaurizas*, et un trésor est un grand amas. Les péchés que vous commettez chaque jour, pécheur impénitent, ne sont pas en petit nombre : quelle foule de désirs criminels et de paroles profanes? Votre silence même est quelquefois une prévarication. Combien d'actions injustes et d'omissions mortelles? un bien que le prochain doit posséder et que vous retenez, un fonds que la bonté de Dieu a assigné au pauvre et que vous dissipez. Combien d'intentions perverses? combien d'ignorances qui vous seront imputées? combien de cupidités qui seront jugées? Le monde ne voit pas toutes vos corruptions, et elles sont peut-être cachées à vos propres yeux; c'est un trésor, et un trésor est aussi une chose cachée, *thesaurizas.* La coutume vous les justifie, l'amour-propre vous les déguise; une conduite peut-être plus rangée, mais qui n'est pas plus péni-

tente, vous les couvre ; la dissipation vous les fait oublier : mais il ne se perd rien aux yeux de Dieu ; pas une vanité qui ne soit comptée, pas une oisiveté, pas une détraction, pas un jurement. M'entendez-vous, blasphémateurs? pas un jurement; vous, qui à la moindre occasion, à toute heure, ouvrez votre bouche contre Dieu, profanant son saint nom, sans aucun profit qui vous engage, sans aucun plaisir qui vous séduise.

Seigneur, vous avez donc mis en votre présence toutes nos iniquités les plus anciennes comme les plus nouvelles, les plus secrètes comme les plus manifestes ; elles sont gravées sur l'airain, et plus nous les oublions, plus elles subsistent. O homme, c'est un trésor de colère que vous amassez pour le jour de la colère: *thesaurizas tibi iram in die iræ.* Dans ce jour affreux qui est proche, puisque c'est le jour de la mort qui surprend toujours, qui est le jour de la colère et non le jour de la clémence, *in die iræ ;* les cris de l'impénitent ne seront point écoutés quand il implorerait la divine miséricorde avec autant de larmes qu'Antiochus. A la mort, Antiochus parle comme David. A la mort, le péché se dévoile et le monde n'enchante plus ; il n'est presque point de pécheurs qui ne cherchent Jésus-Christ, qui ne demandent un Sauveur : *quæretis me.* Mais cette recherche, qui se fait par les mouvements d'une crainte naturelle, ne les empêche pas de mourir dans leur péché : *et in peccato vestro moriemini.* Ils cherchent Jésus-Christ; mais, si auparavant et dans les jours de la miséricorde ils n'ont pas pleuré leurs péchés dans une confession fidèle, s'ils n'ont pas dompté leurs passions par une victoire certaine, s'ils n'ont pas déraciné leurs habitudes par une conversion sincère, commencé leur pénitence par des satisfactions légitimes, ils perdent pour toujours Jésus-Christ : *quo ego vado, vos non potestis venire.*

Et c'est là, mes frères, la réprobation consommée et le délaissement éternel, où l'âme ne voyant plus que les maux qu'elle a faits et ceux qu'elle a mérités, arrachée de son corps qu'elle aimait et chassée du monde, dont la possession lui est désormais impossible, cherche avec une peine infinie celui qui devrait être son Dieu et qui n'est plus que son juge, pour la livrer par une sentence irrévocable aux tourments éternels. J'avoue, disait saint Chrysostome, parlant à son peuple de cette dernière malédiction et de ces horribles douleurs qui dureront dans tous les siècles, j'avoue, mes frères, leur disait-il, que ce discours ne vous plaît guère; et j'en juge par moi-même, je sens mon cœur tout agité lorsque je vous en parle, je me sens dans le trouble. Et, néanmoins, reprend ce Père, il n'est point de vérité plus marquée dans les saintes Ecritures et si souvent répétée dans les sacrés Evangiles.

O chrétiens! que nous reste-t-il, menacés de tels supplices? Et lorsque les justes tremblent, n'aurons-nous ici qu'une légère et stérile contrition? Que nous reste-t-il, sinon de ne plus vivre dans le péché pour ne pas mourir dans l'impénitence; chercher par la pénitence le Seigneur notre Dieu que nous avons quitté par le crime; considérer les anges rebelles après un seul péché délaissés de Dieu et précipités dans l'abîme; descendre souvent par nos réflexions dans ces prisons éternelles, où des hommes moins coupables que nous n'ont plus de part à la miséricorde et doivent toujours à la justice; craindre le péché qui ne marche jamais sans la malédiction et l'impénitence que la réprobation suit toujours; confesser sincèrement toutes nos offenses pendant que nous pouvons les pleurer utilement, et les confesser dès à présent à un ministre fidèle qui compatisse à nos infirmités, mais qui nous relève de nos chutes. Ainsi, nous retournerons vers le Seigneur, et le Seigneur retournera vers nous; ainsi le péché, principe de tous les maux, sera détruit, et nous trouverons avec la grâce les biens éternels. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LE TROISIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Sur la vocation.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. (*Matth.*, XX.)

Ordonnez, dit une mère au Fils de Dieu, que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.

Une mère demande des dignités pour ses enfants. Est-ce une chose surprenante? L'empire romain a vu une ambitieuse mère mépriser la vie et vouloir bien mourir de la main parricide de son propre fils, pourvu qu'elle eût le plaisir de le voir assis sur le premier trône du monde, *occidat, dummodo imperet.* Les passions des parents ne meurent point ; après qu'ils ont épuisé leur ambition pour eux-mêmes, ils la ressuscitent pour leurs enfants ; et alors elle vit bien plus impétueuse et plus vive, parce qu'il semble qu'ils soient ambitieux avec plus de bienséance. Mais c'est à Jésus-Christ que cette mère indiscrète demande des dignités et les premières places de son royaume. Est-ce un exemple singulier, mes frères? Hélas! nous ne voyons que trop de ces parents vains et intéressés, qui regardent le bien sacré comme une fortune domestique, se prosternent devant les puissances ou du siècle ou de l'Église, afin d'obtenir pour leurs enfants les premières et les plus commodes places dans le royaume de l'Église même, *dic ut sedeant filii mei in regno tuo :* comme si le patrimoine des pauvres était destiné pour réparer les dissipations du luxe, comme si le sanctuaire était fait pour être l'asile de l'ambition ou de l'avarice.

Parents sacriléges, vous méritez bien que l'on vous dise ce que le Fils de Dieu répond aujourd'hui à cette mère et à ses enfants si peu sages ; vous ne savez ce que vous demandez, *nescitis quid petatis.* Non,

chrétiens, ils ne savent ce qu'ils demandent ces enfants de Zébédée, et je remarque qu'ils font deux fautes considérables dans cette sollicitation ambitieuse. L'une est qu'au lieu d'attendre la volonté de Dieu, qui doit les placer là où il lui plaît, ils veulent entrer par des voies humaines, et par les intrigues d'une mère trop tendre et trop aveugle, dans un royaume dont les places ne peuvent être distribuées que par le Père céleste qui en est le maître et qui en dispose selon sa volonté : *sedere ad dexteram meam vel ad sinistram non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo.* Une seconde faute est qu'ils demandent d'être assis et en repos dans les premières places de ce royaume : *dic ut sedeant in regno tuo.* C'est connaître mal les devoirs de ceux qui sont au-dessus des autres. Il n'est pas permis à l'homme, dans quelque élévation qu'il soit, de faire de son état un retranchement commode, où sa vanité et sa paresse soient à l'abri du travail et de la peine. La royauté même est une servitude, et la magistrature un ministère. Il y a dans chaque condition des obligations essentielles, dont il ne faut jamais s'écarter.

Or, mes frères, de ces deux circonstances si défectueuses et si blâmables, je tire deux grandes vérités. La première, que c'est un grand mal de se choisir soi-même son état, par passion ou par caprice, sans consulter la volonté de Dieu. La seconde, que c'est un autre grand mal, quand une fois on est engagé dans un état, de n'en pas remplir les obligations essentielles, pour faire toute autre chose qui ne lui convient pas. Il faut donc entrer saintement dans son état, c'est ma première proposition ; il n'y a que les œuvres de notre état qui nous sanctifient, c'est ma seconde proposition. Adressons-nous à une mère plus humble et plus sage que celle de notre évangile, pour obtenir les lumières du ciel, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Sitôt que les hommes sont en état de connaître ce qu'ils sont, ils se partagent en différents états et en différentes conditions, selon que leur inclination les y porte, ou que la nécessité et le hasard les y engagent : et de là vient ce mélange de professions et d'états qui se trouve dans le monde. Je n'ai garde ici de blâmer la plupart de ces états, puisqu'il n'y en a presque point qui ne puisse s'accorder avec les devoirs de la conscience : David était roi ; Daniel vivait à la cour ; Moïse gouvernait les familles et les peuples ; Joseph était intendant d'Égypte ; Aquila était artisan : Lydie vendait de la pourpre ; le geôlier de saint Paul gouvernait une prison ; Corneille était capitaine ; Onésime était esclave ; Élisabeth et Zacharie étaient mariées ; et toutefois, dit saint Chrysostome, cette différence de conditions n'a point empêché toutes ces personnes d'être très-fidèles à Dieu. Qu'est-ce qu'il y a donc à blâmer dans ce choix que font les hommes de tant de diverses professions ? Un grand déréglement ; c'est que les raisons du salut n'entrent presque jamais dans une délibération, dans un choix si important, et que la plupart ne s'attachent plutôt à un genre de vie qu'à un autre que par hasard, par coutume, par intérêt, par passion.

Or, je soutiens qu'il faut entrer saintement dans son état, non par passion, ni par sa propre volonté, mais avec l'approbation et la volonté de Dieu ; je m'explique, suivez-moi. Il y a tant de déréglements dans l'esprit de l'homme, tant de faiblesse et de corruption dans sa volonté, que du moment qu'il veut se donner des règles à lui-même, il tombe dans le péché et dans le déréglement ; ou, pour mieux dire, tout son déréglement et son péché ne consiste qu'à suivre les désirs de son propre cœur, et à se régler sur les fausses et chancelantes lumières de sa raison. L'Écriture appelle cela marcher dans sa propre voie, c'est pourquoi elle renferme tous les désordres des hommes dans ce seul mot, chacun s'est mis à marcher dans sa voie : *unusquisque in viam suam declinavit.* Le prophète, au contraire, voulant parler des leçons de sainteté que Jésus-Christ devait donner au monde, les réduit toutes à cette parole : qu'il nous enseignera ses voies, *docebit nos vias suas ;* de manière que toute la différence qui est entre les saints et les pécheurs, c'est que les uns marchent dans les voies de Dieu, suivant uniquement sa divine volonté, et non les désirs humains, comme parle saint Pierre : *Ut non jam desideriis hominum, sed voluntati Dei, quod reliquum est in carne vivat temporis,* au lieu que les autres marchent dans leurs propres voies, se conduisant, comme dit saint Paul, selon la vanité de leurs sens, et n'obéissant qu'aux volontés de la chair et de leurs pensées, *ambulantes in vanitate sensus sui et facientes voluntatem carnis et cogitationum.*

Qu'est-ce que j'infère de ce grand principe, mes frères ? Premièrement, qu'il n'est jamais permis à l'homme, en quelque lieu, en quelque temps, en quelque situation qu'il se trouve, de suivre ses propres conseils, de vivre selon sa volonté et d'interroger d'autres lois que celles de Dieu, dont la volonté ne saurait cesser un moment d'être la règle de la nôtre. La seconde chose que j'en infère est que, si c'est un péché dans les autres temps de la vie de s'adresser à soi-même et de prendre dans son propre cœur et dans son esprit des règles de conduite, c'en est un bien plus grand et plus énorme de le faire quand il s'agit d'entrer dans un état ; l'obligation de consulter la volonté de Dieu étant alors la plus étroite et la plus indispensable des obligations, pour des raisons que je vais vous rapporter, qui vous paraîtront sensibles, et que je tire, soit du besoin que nous avons des grâces surnaturelles et des secours puissants que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il a

placés, soit de la qualité même de nos talents naturels qui sont bornés à un certain état où il nous place.

Besoin des grâces surnaturelles, convenables et attachées à chaque état : première raison. Je dis donc, mes frères, que quand Dieu a créé chacun de nous, et nous a mis dans le monde, lui qui a une souveraine puissance de disposer de ses créatures, et qui fait toutes choses selon les conseils de sa volonté, lui dont les déterminations sont toujours sages et les fins éternelles ; il nous a destinés tous à un certain genre de vie, à une certaine profession. Cet artisan suprême, qui d'une basse argile nous a formés avec sa main si puissante, par des vues supérieures à nos faibles projets, il a marqué l'un pour être pendant le siècle présent un vase d'honneur dans le monde, et pour y posséder des dignités et des emplois ; un autre, pour être un vase plus obscur, et pour vivre ici dans une condition plus médiocre ; l'un doit opérer son salut avec la grâce de solitaire, l'autre, avec la grâce de pontife ; celui-ci jugera le peuple avec sagesse, celui-là possédera son âme dans la patience. Certes, chrétiens, ce n'est point à ces vases à se choisir une place, c'est à Dieu, qui les a formés, à les mettre chacun dans le rang qu'il leur a destiné. Hommes mortels, vous n'êtes que de faibles vases d'argile entre les mains du Seigneur ; et cependant vous voulez vous placer indépendamment de sa volonté souveraine, vous vous rendez les arbitres de votre condition, ne prenant conseil que de vous-mêmes. Dieu vous brisera, vases rebelles : je veux dire, que ceux qui n'entrent pas saintement dans un état et qui s'y ingèrent eux-mêmes, ne cherchant point à connaître la volonté de Dieu et ne consultant que leurs passions et leurs convoitises, Dieu les abandonnera et les privera de ses grâces, en sorte qu'ils périront infailliblement.

Je parle de certaines grâces choisies, de certains secours moins généraux, secours puissants et efficaces que Dieu nous a préparés, en nous destinant à un emploi, grâces et secours très-propres à nous en faire remplir tous les devoirs. Car il est constant, mes chers auditeurs, qu'encore qu'on puisse se sauver dans tous les états, il y en a néanmoins où les obstacles du salut sont plus invincibles, la dissipation d'esprit plus grande, les tentations plus fortes, les occasions du mal plus fréquentes, et le crime plus facile : états, dont l'éclat a une affinité si dangereuse avec notre orgueil, et qui par leurs nombreux devoirs, leurs devoirs pénibles, sont trop mal assortis avec nos faiblesses ; états où le monde séduisant vous présente la coupe de ses fornications impures, à vous à qui la continence a paru toujours si amère, et qui n'avez pas un cœur rempli de grâce et de force pour résister toujours à cette passion qui supplante les forts, et qui infatue les sages ; états qui, demandant une science et une incorruptibilité dont vous n'êtes pas pourvus, vous rendront responsables du sort de tant de malheureux clients qui périssent par votre incapacité, ou par votre injustice ; états où des gens plus modérés, et plus désintéressés que vous, ont néanmoins appris à souiller leurs mains dans le sang du peuple, et à se faire un chemin à la grandeur par les ruines publiques : la combinaison de l'homme d'affaires et de l'homme de bien n'est pas aisée ; états qui par les maximes de vengeance, et par les lois d'un faux honneur que les perversités des hommes y ont attaché, ont une opposition si formelle aux règles de mansuétude que l'Evangile nous prescrit ; états où vous n'avez pas trop ni de la sagesse de Salomon, ni de la sainteté de David, ni de la vertu la plus robuste dans le commerce d'un monde agréable, avec votre humeur si flexible et si complaisante ; états enfin où vous aurez besoin des grâces les plus victorieuses, dominés, comme vous êtes, par un esprit d'orgueil et de fierté pour accorder avec la prééminence du rang la modestie chrétienne, et pour savoir garder dans la place de maître les humbles dispositions de serviteur, comme il est dit dans notre Evangile : *qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus.*

Or, personne ne peut douter que sitôt que nous ne prenons pas le point de notre vocation, que nous ne consultons pas le Seigneur, que les raisons de conscience n'ont point de part à notre choix, et qu'indépendamment des astres du ciel, nous voulons voguer selon le vent de notre ambition folle et déréglée ; personne, dis-je, ne peut douter que ces grâces de Dieu fortes, nécessaires et proportionnées aux dangers de notre état, ne nous manquent, comme nous manquons à Dieu, et qu'en nous abandonnant nous tombons dans une infinité de désordres. L'état le plus saint, séparé de la volonté bienfaisante de Dieu, devient pour nous un funeste écueil, et nous nous perdons absolument, à moins qu'une grâce plus singulière et plus rare ne donne à ces commencements profanes une forme chrétienne, et qu'un miracle ne nous fasse rectifier notre entrée si peu régulière par une sincère pénitence ; et, quand cela se peut, par une sage retraite.

Malheur donc à vous, enfants déserteurs, dit le Seigneur tout-puissant ; malheur à vous, qui avez pris des mesures sans moi, qui avez interrogé d'autres oracles que ceux de mes volontés, qui avez formé vous-mêmes votre destinée et qui ajoutez ainsi péché sur péché : *Væ, filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis consilium et non ex me, ut adderetis peccatum super peccatum, et os meum non interrogastis.* Sentence, je l'avoue, mes frères, bien terrible, mais sentence bien équitable et qu'il ne m'est pas permis d'adoucir ; car c'est le Seigneur même qui prononce cet anathème, c'est le Seigneur qui a plus de droit sur vous qu'un père n'en a sur ses enfants, un maître sur ses esclaves, un roi sur ses sujets, et que

vous n'en avez sur vous-mêmes : *Væ, filii desertores, dicit Dominus.* Vous périrez donc, vous qui n'avez été appelés aux charges que par la voie de l'ambition, et qui n'êtes montés aux premières places que par machines, et, pour ainsi parler, à force de bras, de brigues et d'argent ; des parents ambitieux ont fait de ce malheureux enfant un criminel par leur éducation, et par leur argent ils en font un juge. Le voilà assis dans l'assemblée des dieux avec toutes les faiblesses des hommes, sans vocation et par conséquent sans les grâces de son état ; livré à l'erreur, livré à la cupidité qui l'aveugle par les présents, qui l'éblouit par la faveur ; et s'il n'est pas du nombre de ces hommes dépravés qui dorment sur le tribunal et qui veillent dans les spectacles, hommes pervers qui triomphent des misères publiques par les divertissements secrets, est-il pour cela plus propre au ministère sacré de la justice ? et quelles grâces puissantes lui seraient nécessaires pour en faire un juge chrétien sans complaisance et sans haine, au-dessus des préventions communes et des respects humains, un juge qui ne consulte que la vérité et qui ne connaît point les personnes, qui défend la cause du pauvre avec zèle et qui attend avec crainte le jugement de Dieu ? Vous l'eussiez vu à l'ombre de la solitude où il était destiné, porter avec une grâce commune les fruits de la piété chrétienne ; mais il périra dans cette charge, où Dieu, qui refuse avec justice ses secours à ceux qui ont pris pour leurs oracles leurs propres désirs, ne le soutiendra pas de sa puissante main.

Mais vous, pères et mères, permettez que je m'adresse à vous, voici une autre prévarication qui vous regarde, vous qui sans savoir si votre fille aidée des dons du ciel pourra boire le calice de la pénitence dans un cloître, l'avez plutôt condamnée que consacrée à la religion, quel sera votre sort, pendant que vous en exposez une autre aux charmes du siècle, et que par le choix que vous faites pour elle d'un état riche et florissant, vous disposez dans votre famille comme une succession de vices et de passions ? Celle que vous avez précipitée dans le cloître serait véritablement heureuse, si le Père céleste lui avait préparé ce lieu ; car quel bonheur n'est-ce pas de sortir d'un monde réprouvé, où l'on sait seulement faire le mal et contrefaire le bien ? Mais cette triste victime que vous avez condamnée à la mort sans l'ordre du ciel, et que votre avarice a conduite à la solitude, se fait une idée du monde si agréable qu'elle croit que c'est un paradis dont on l'a chassée ; de sorte qu'elle pleure tous les jours de sa vie sa liberté perdue, et que, sans avoir jamais la grâce et l'esprit de la religion, elle portera jusques à la mort la peine de la beauté d'une sœur ou de l'ambition d'une mère. Et que vous dirai-je maintenant de ceux de vos enfants qui par votre destination sont entrés dans le sacerdoce sans y être appelés, et qui tombent à toute heure ; vous êtes la cause qu'ils tombent, et leurs chutes sont mortelles et sans ressource : pourquoi ? parce qu'ils n'ont pas dans un état si parfait ces grâces de Dieu choisies, la grâce qui doit les précéder, la grâce qui doit les accompagner, la grâce qui doit les suivre.

O chrétiens ! quelle multitude infinie d'enfants d'Adam qui se perdent faute de marcher dans la voie que Dieu leur a marquée ! Jonas sort de l'ordre de Dieu, il prend une route tout opposée à ses divins décrets, et aussitôt le ciel est obscurci, la mer est émue, les cordages du vaisseau sont brisés, et l'abîme profond se prépare à engloutir le prophète désobéissant. Ils se perdent donc, vous en comprenez bien la raison. Une personne qui par un choix téméraire se place elle-même, et qui croit ainsi pouvoir se passer de Dieu, ne recevra point de sa main secourable les grâces célestes, fortes, puissantes, qui lui sont nécessaires pour s'acquitter de son emploi et pour vivre chrétiennement dans son état. Secours surnaturels qui lui seront refusés avec justice.

Ajoutez, et c'est ma seconde raison, que souvent elle n'a pas les talents naturels et les qualités propres au ministère où elle s'est engagée, et qu'il est par conséquent impossible, moralement parlant, qu'elle n'y fasse une infinité de fautes et qu'il n'y ait dans sa conduite un étrange dérangement. En effet, mes frères, vous en conviendrez avec moi, combien y a-t-il de gens qui, n'ayant que des bras et point de tête, sont dans des postes et des emplois qui auraient besoin de tête et non de bras ! ils auraient assez d'industrie pour bâtir l'arche, et ils n'ont pas assez de prudence pour la conduire. Combien s'en trouve-t-il que leur talent, renfermé dans le mérite de l'obéissance, aurait faits de bons inférieurs, et qui eussent édifié le monde s'ils n'eussent pas prétendu l'éclairer ! Ne faisons point ici, je vous prie, d'applications malignes, regardons-nous nous-mêmes, mesurons-nous et considérons avec crainte que comme il est bien rare de réussir dans la conduite des autres, comme l'art de gouverner dans la sphère la plus petite y est le plus difficile de tous les arts, et que d'ailleurs celui qui a quelque autorité que ce soit se rend responsable des désordres du prochain, le meilleur parti est de fuir les emplois et de n'être principe de rien.

Ministres de l'Eglise, je ne craindrai pas de vous le dire, puisque c'est une leçon que je me fais à moi-même, quoique depuis plusieurs siècles l'Eglise n'ait point eu de plus excellents pasteurs et des ministres plus éclairés ; cependant qui peut nier qu'on en voie encore beaucoup qui sont plus propres pour les affaires du monde et pour les bagatelles du siècle que pour la majesté des autels et pour la conduite des consciences ? Et je n'ai garde d'en être surpris : on n'entre dans l'Eglise que pour y mener à l'ombre de la croix une vie commode ; on n'entre dans le temple de Dieu que comme dans un

camp ennemi pour s'enrichir de ses dépouilles; on n'y regarde qu'un éclat tout séculier dont le saint ministre doit avoir horreur; et l'on ne fait nulle attention au poids redoutable de la charge, laquelle devient si funeste à celui qui ne l'envisage pas comme une charge. On compte les revenus et on ne mesure pas les talents. On veut porter la couronne, et il s'agit de boire le calice; on veut être assis dans ce royaume, et il faut être debout; on y cherche une vaine grandeur, et c'est une véritable servitude. On n'entre dans les bénéfices de l'Église qu'avec des desseins de cupidité. Les uns s'y appellent et s'y introduisent eux-mêmes, les autres y sont appelés par leurs parents, qui avec une vie plus dévote et plus régulière paraissent aussi mieux fondés à demander les saintes dignités.

A peine donc cet enfant est-il né qu'on le destine pour être le père des fidèles, *accessit mater adorans et petens.* Des parents intéressés, qui pensent bien plus à la fortune de leurs enfants qu'à leur salut, méditent de mettre sur le chandelier pour éclairer l'Église cette petite créature, qui ne jouit pas encore de la lumière de la raison : on charge déjà d'une pesante crosse ses faibles mains qui ne sont propres qu'à manier un jouet; on conduit le jeune homme au temple, non pour en faire un ministre laborieux et fidèle dans la maison de Dieu, mais afin de mettre dans une famille plus abondamment des ressources pour des établissements éclatants par les revenus du sanctuaire. Et quel personnage y fera-t-il dans le sanctuaire? Pourra-t-on chercher sur ses lèvres la science de la loi? trouvera-t-on en lui le moindre trait d'un homme qui doit être la lumière du monde par sa droiture, et le sel de la terre par sa justice? Avec la disproportion énorme qui est entre ses mœurs et ses devoirs, on ne lui verra jamais d'autre talent que celui de scandaliser l'Église par son oisiveté et par son luxe. Et voilà, quoi qu'en dise la pieuse mère, qui couvre sa passion pour ses enfants du prétexte de la gloire de Dieu et du service de l'Église, voilà dis-je, ses vues charnelles et intéressées.

Hélas! que faites-vous, parents aveugles? votre enfant n'a ni les grâces du ciel ni les talents de la nature pour son ministère. Peut-être même est-il revenu de ses études beaucoup plus chargé des vices du collége que des instructions de ses maîtres. Mais d'ailleurs, quand il serait aussi chaste que Jean et aussi zélé que Jacques, sachez, dit l'Evangile, que ce n'est point à vous à le faire asseoir à la droite ou à la gauche de Jésus-Christ dans le royaume de son Église. Ces places ne sont que pour ceux à qui le Père céleste les a préparées : et de là, mes frères, cette foule d'intrus qui séparent l'esprit du sacerdoce de son caractère, parce qu'ils ne sont ni envoyés comme les prophètes, ni appelés comme les lévites, ni choisis comme les apôtres. Pères et mères, voilà donc pour vous la matière d'un grand examen.

Mais vous en avez encore un autre aussi nécessaire, aussi intéressant à faire sur la manière dont vous engagez quelques-uns de vos enfants dans le mariage, et dont vous y êtes vous-même entrés. Le sujet est important, ne vous lassez pas de m'entendre. Il y a tant de péril dans l'état du mariage, les engagements y sont si longs et si constants, les devoirs en si grand nombre, les passions si violentes, les inclinations si diverses, les discordes si fréquentes, les désastres si communs, les dégoûts si insurmontables, qu'il n'y en a presque point qui demande de plus grandes précautions, des dispositions si saintes pour y entrer avec le choix et les grâces de Dieu. L'Ecriture nous propose dans Abraham un grand exemple de la conduite sage et chrétienne que les parents doivent tenir pour marier leurs enfants. Le père des fidèles avait le mérite et les richesses d'un grand prince : il pouvait faire épouser à Isaac son fils, qui était l'unique héritier de ses biens, une fille de ces princes et de ces rois dont il était environné. C'était là, ce semble, ce que la prudence humaine lui devait inspirer comme un moyen pour donner un nouvel appui à sa maison, dans un pays où il était étranger. Mais Abraham, dit S. Chrysostome, a bien d'autres pensées dans un choix de cette nature; il ne considère ni le soutien d'une grande alliance, ni l'éclat d'une race ancienne, ni les grands biens. Il cherche une fille pour son fils dans un pays fidèle, loin des Chananéens idolâtres, et dans une maison qui descende de la race des justes, où le vrai Dieu soit adoré et où la vertu soit devenue comme naturelle et héréditaire; une fille sainte pour son fils qui était saint, une fille qui pût rendre son fils heureux, et dans laquelle il pût trouver une solide piété envers Dieu, du respect envers son mari, de l'application et de la tendresse envers ses enfants, de l'équité et de la bonté envers ses domestiques, de la sagesse et de l'honnêteté envers tout le monde.

C'est ainsi, mes frères, que se conduisit, dans une loi moins parfaite que la nôtre, le fidèle Abraham; et c'est ainsi que, quelques siècles après, le sage et riche Booz, digne enfant d'Abraham, voulut s'allier avec l'innocente Ruth. Ruth était pauvre, elle n'avait point d'autre pain que celui qu'elle glanait dans un champ; elle n'avait point d'amis et de protecteurs, ou bien ils étaient étrangers et Moabites; elle n'attirait point les regards par une beauté trompeuse; hâlée par un long voyage et recueillant chaque jour aux ardeurs du soleil quelque javelle abandonnée. Le saint et charitable Booz ne lui demanda point aussi d'autre dot que sa vertu, à laquelle tout le peuple rendait hommage : *scit enim omnis populus mulierem te esse virtutis;* et il ne l'épouse qu'après avoir pris conseil de la Loi. Il l'épouse, et la religion qu'il trouve en elle lui paraît plus précieuse que toutes les moissons qui couvrent les

campagnes ; il l'épouse, et par cette alliance ils ont l'honneur tous deux d'entrer dans la généalogie de Jésus-Christ, ils deviennent les aïeux des rois et du Messie.

Grand Dieu, hélas ! combien sommes-nous éloignés de la religion de ces anciens, nous chrétiens, nous disciples de Jésus-Christ, nous enfants de lumière, nous le peuple parfait ! Et dites-moi, mes frères, prend-on aujourd'hui les mêmes précautions, les mêmes mesures ? La piété et la religion sont-elles écoutées dans les conseils où l'on délibère des alliances et des noces ? Fonde-t-on aujourd'hui le choix sur l'éducation et sur les mœurs ? Craint-on les conséquences mauvaises d'un mariage dont la passion est le principe, et où la grâce n'a point de part ? On ne compte que les avantages du corps et les biens de la fortune ; et de là ces alliances que le Seigneur, qui n'a point été appelé aux noces, ne bénit pas, et où les amertumes croissent tous les jours ; alliances profanes qui commencent par le crime, qui se terminent par le désespoir, et où des secrètes infidélités on en vient aux ruptures éclatantes ; alliances inégales, qui excitent tout à la fois les dérisions du monde et les gémissements de l'Eglise ; alliances intéressées, on marie l'argent avec l'argent, et non la personne avec la personne ; alliances politiques, cimentées le plus souvent avec les déguisements et les fourberies : vous croyez avoir trouvé un trésor, et vous êtes tombé dans un piége ; alliances pernicieuses, qui introduisent dans la maison du pieux Josaphat la fille de l'inique Achab, et qui y font entrer avec elle l'iniquité, la discorde, la ruine.

Quelles ressources, quelles bénédictions, au contraire, un homme chrétien n'aurait-il pas trouvées dans la sagesse et la piété d'une femme, si, au lieu de la chercher dans le centre du monde, il l'avait demandée à Dieu, qui seul peut faire ce riche présent aux hommes ! *Domus et divitiæ dantur a parentibus, a Deo autem proprie uxor prudens* (*Prov.*, XIX.) Mais une conduite si pure n'est point à l'usage du monde corrompu ; on se jette dans un état sans réflexion, on y entre sans Dieu, et on y vit de même ; comme l'engagement a été tout profane, la conduite y est toute irrégulière. Deux grands articles ignorés du monde. Le premier contre cet engagement profane, est qu'il faut entrer saintement dans son état ; je viens de vous le montrer. Le second contre cette conduite irrégulière, est qu'il n'y a que les œuvres de notre état qui nous sanctifient ; j'ai promis de vous le faire voir dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Saül et Judas étaient entrés tous deux par la bonne porte : saintement engagés par le choix et la volonté de Dieu, l'un dans la royauté, l'autre dans l'apostolat, et néanmoins ils se sont perdus ; que faut-il donc faire ? Le secret, mes frères, après avoir souvent interrogé le Seigneur sur le choix de sa condition ; après avoir dit souvent avec un apôtre, le cœur préparé et ouvert à ses inspirations : Seigneur que voulez-vous que je fasse ? après avoir cherché sur les lèvres d'un prophète les conseils de Dieu : le secret, dis-je, est de s'appliquer aux devoirs essentiels et aux actions les plus communes de son état. Car notre sanctification ne consiste pas à faire des œuvres rares et éclatantes. Il y a bien des gens, dit saint Mathieu, qui diront au Fils de Dieu dans son jugement : N'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas fait des miracles ? auxquels il répondra : Je ne vous connais point. Notre sanctification consiste à faire comme il faut, sous les yeux de Dieu, avec l'esprit et la crainte de Dieu, l'ouvrage de notre condition ; en un mot, il n'y a que les œuvres de notre état qui puissent nous sanctifier. Je vais premièrement vous prouver cette vérité importante, et ensuite je tâcherai de découvrir toutes les illusions que l'amour-propre y oppose.

Cette vérité se prouve par un beau raisonnement de saint Paul, qui mérite votre attention. Tous les chrétiens, dit cet apôtre, sont les membres d'un même corps, qui est l'Eglise, dont Jésus-Christ est le chef ; mais tous ces membres n'ont pas les mêmes fonctions à faire : *Corpus non est unum membrum, sed multa ; membra autem non eumdem actum habent.* Les yeux ne font pas ce que font les mains, les mains ce que font les pieds, les pieds ce que font les oreilles. De manière que tous les devoirs des conditions sont partagés. Les uns, dit saint Grégoire, sont destinés à éclairer et à conduire, et ils sont comme les yeux de l'Eglise ; les autres prennent le parti de l'action, ils s'appliquent aux bonnes œuvres et ils en sont comme les mains ; celui-ci, qui court avec empressement aux actions les plus basses, où sa profession l'appelle, en est comme le pied ; celui-là, qui écoute avec docilité la voix de Dieu dans ses pasteurs ou dans ses maîtres, en est encore l'oreille. Or, mes frères, que serait-ce si tous les membres, par un capricieux dégoût, quittant leurs propres fonctions, les yeux voulaient écouter, les oreilles voir et les pieds éclairer ? ne se ferait-il pas dans tout le corps un horrible désordre ? Il en serait de même dans l'Eglise, si chaque fidèle voulant franchir les bornes de son état, allait, par une cupidité volage et inquiète, usurper les offices d'une condition étrangère. Il est du bon ordre, et par une suite naturelle il est de la justice, la justice et l'ordre n'étant qu'une même chose, que chacun, laissant aux autres leurs obligations, se resserre dans celles de son état, et qu'il fasse les œuvres qui lui sont propres.

Vous dirai-je encore que l'épouse, qui est l'Eglise, est comparée par le Saint-Esprit à une armée bien disciplinée, *castrorum acies ordinata ?* Pour nous marquer que toute la force de l'Eglise sainte consiste dans l'ordre et dans cette exacte fidélité avec laquelle

chacun se tient dans son rang : en sorte que le soldat, qui doit obéir, ne prenne point la place du chef qui commande, et qu'une juste subordination les fixe l'un et l'autre dans le ministère qui leur est propre. De ce principe, mes frères, le sage François de Sales conclut, et nous devons le conclure avec lui, que les actions et les vertus de chaque état sont tellement distinguées, que ce qui est vertu à l'un peut être vice à un autre. « La vertu d'un prélat, dit-il, ne convient pas à un solitaire, ni celle d'un prince à un homme privé. Autres sont les devoirs d'une femme mariée, autres ceux d'une vierge ou d'une veuve. » Devoirs qu'il faut démêler avec tant de sagesse, que si vous, qui comme père de famille êtes obligé d'avoir une inspection sur vos enfants et sur vos domestiques ; si vous vouliez, dis-je, par je ne sais quel zèle, faire hors de l'enceinte de votre famille le personnage d'un contemplatif et d'un solitaire farouche, quelque belle que vous paraîtrait votre dévotion, ce serait une dévotion mal entendue qui vous tirerait de votre état, qui ne vous sanctifierait pas et qui vous perdrait. Saül veut se dépouiller de ses armes royales et en revêtir David pour combattre un géant; mais le petit berger, embarrassé qu'il est de ce pesant et éclatant équipage, ne saurait faire un seul pas ; il tombe sous le poids : le berger ne doit pas faire le roi, ni le roi le berger ; l'apôtre, dit saint Bernard, ne doit pas faire le prince, et s'il fait le prince, il n'est plus apôtre.

Désabusez-vous donc, chrétiens, et admirez en même temps la grandeur de notre religion, qui toute divine qu'elle est dans ce qu'elle croit et ce qu'elle espère, si pure et si élevée dans ses motifs, s'accommode néanmoins à toutes les conditions, prescrit des règles, distribue des vertus, attache une sainteté et des grâces à toutes les conditions. Désabusez-vous et commencez ici à découvrir les illusions les plus communes, qui vous font croire que l'homme est sanctifié par des voies sublimes et étrangères : illusions dangereuses qui imposent quelquefois aux plus sages. En effet, mes chers frères, Pierre ne paraît-il pas à vos yeux fascinés plus grand lorsqu'il marche sur les eaux que lorsqu'il raccommode les filets ? Ce n'est pas le doux et patient Moïse priant pour le peuple, oubliant l'injure et la pardonnant, que vous admirez, avouez-le de bonne foi : c'est le Moïse arbitre des éléments, qui frappe l'Égypte, qui commande à la mer, qui change les fleuves en sang et les rochers en fleuves. Vous voudriez peut-être imiter Debbora commandant les armées du Seigneur et jugeant Israel. Vous regardez Judith coupant la tête d'Holopherne, plutôt que Judith renfermée dans sa chambre : une vie toute sèche et toute unie ne vous touche point ; vous aimez mieux des actions qui surprennent que des œuvres qui édifient. Vous vous trompez. C'est connaître mal la sainteté, qui consiste dans les devoirs mortifiants et non dans les œuvres éclatantes, qui marche dans les voies simples et uniformes marquées par la sagesse éternelle, et qui va toujours d'elle-même à la règle, et jamais à l'exception.!

J'avoue, mes frères, que l'amour-propre ne s'accommode pas de cette maxime d'uniformité : il ne veut point être gêné, cet amour-propre, il ne peut souffrir la règle et la contrainte. Il y a même dans ces devoirs communs une certaine obscurité, une certaine médiocrité qui ne le pique point ; il vole d'une aile plus légère à l'œuvre qui n'est pas commandée ; il cherche aussi à éblouir les autres ; et c'est pour cela qu'il nous pousse sans cesse hors des limites de notre état, par des prétextes spécieux de piété, par des raisons apparentes de zèle. Je suis quelquefois surpris de ses bizarreries et de ses caprices ; et je n'aurais garde de vous en parler, si cet abus ne devenait trop commun. Tantôt d'un solitaire il en fait un pasteur, tantôt il transforme un pasteur en solitaire. Il y a dans le monde des gens sans caractère, qui s'érigent en théologiens, qui dogmatisent sur la religion, et qui décident, mettant la main à l'encensoir comme le téméraire Ozias, et méritant comme lui d'être frappés de la lèpre. Saül, qui a parlé parmi les prophètes, veut encore offrir parmi les sacrificateurs ; et cette dévotion désordonnée est punie comme une prévarication détestable. Il y a des femmes mariées qui font les vestales ; elles paraissent se donner à Dieu, mais c'est pour être moins à un mari, c'est pour être plus à elles-mêmes. Marie veut juger comme Moïse, Coré veut enseigner comme Aaron ; et le prosélyte qui commence par un zèle prématuré, se met déjà au rang des apôtres. Vous voyez aussi dans le barreau des gens qui donnent à des lectures peut-être indifférentes, mais qui ne sont pas de leur état, un temps qu'ils devraient donner à l'étude du droit et des ordonnances. Enfin, j'ai vu des juges qui fermaient les oreilles aux plaintes d'un client désolé, pour ouvrir leurs cœurs aux douceurs d'une oisive contemplation et d'une tranquille retraite. Ne vous y trompez pas. Ces actions, quelque saintes qu'elles vous paraissent, sont les fruits de l'amour-propre et non de la charité ; ce sont des enfants monstrueux du caprice, et non des productions réglées de la grâce. Ces œuvres, qui paraissent si éclatantes, mais qui sont déplacées, sont des météores et non des étoiles. Que diriez-vous du feu s'il venait à rafraîchir, ou de l'air s'il devenait grossier et palpable ? Et si le soleil perdait sa lumière et que la lune prît sa place, ne serait-ce pas dans la nature un grand dérangement ? Il y a des limites dans chaque condition, qu'il n'est pas permis de franchir, quand il s'agirait de faire l'action la plus sainte. Notre état, pour chacun de nous, est le chemin étroit qui nous conduit au ciel ; nous écartons-nous tant soit peu de ce chemin, soit à droite, soit à gauche, nous nous égarons aussitôt. Oui, nous nous égarons en pre-

nant la droite aussi bien que la gauche ; c'est le Saint-Esprit qui parle : *Non declinabitis neque ad dexteram, neque ad sinistram.* Et il est de notre intérêt d'écouter cette grande leçon, afin que l'illusion ne puisse pas prévaloir.

Car il est aisé, mes frères, de prendre le change, et de se laisser séduire par l'éclat de certaines actions belles en elles-mêmes, mais qui, dès que nous sortons de la ligne de notre vocation, sont comme ces feux volages qui attirent le voyageur imprudent, qui l'égarent et qui le jettent dans le précipice. Si c'étaient des actions visiblement mauvaises, des actions qui profanassent la sainteté d'un état, on ne s'y laisserait pas facilement tromper. Il ne faut pas être fort éclairé, par exemple, lorsqu'on voit un solitaire errant dans les rues de Babylone, cherchant à s'introduire dans les familles, et à les gouverner, pour croire que cette pierre du sanctuaire n'est point dans sa place, et que la statue dont les traits grossiers blessent ceux qui la regardent de près, serait dans un point de vue plus favorable, si, demeurant dans un lointain, elle ne sortait point de sa niche. Mais il n'est pas si aisé de démêler l'illusion, et de voir que ceux-là sont coupables qui instruisent quand ils devraient prier, ou qui étudient quand ils devraient instruire ; qui courent en ce temps à une dévotion arbitraire, quand ils devraient entendre la sainte parole, ou étudier l'Evangile; ou enfin qui, au lieu de mortifier leurs corps par le travail des mains, comme leur condition le demande, voudraient, par d'inutiles lectures ou par de sublimes entretiens, s'enrichir la tête. Et pourquoi la même censure ne tombera-t-elle pas sur certaines personnes d'ailleurs si régulières, mais qui, par un dégoût de leurs devoirs communs, et par une piété sans règle et sans contrainte, passent tous les jours plusieurs heures, non pas tant dans le temple qu'avec les ministres du temple, pendant qu'elles devraient être dans leur maison, où par leurs longues absences tout est en désordre, où un mari s'impatiente, des domestiques se corrompent et des filles sont exposées à des occasions dangereuses?

Ne comprendrons-nous donc jamais que notre perfection consiste à faire l'ouvrage qui nous est confié, à demeurer constamment dans la sphère de notre état, et à faire les choses les plus communes, mais à les faire par des principes divins et non communs? De manière qu'il vaudrait mieux ramper avec une vertu obscure dans le lieu où Dieu nous a mis, que de nous élever par un vol hardi et téméraire, en faisant les œuvres les plus admirables, jusqu'à un état où la divine Providence ne nous a point placés. Et ne dites pas, avec les Syriens, ce que nous lisons au troisième livre des *Rois*, que le Seigneur est le Dieu des montagnes, et non le Dieu des vallées, comme s'il ne se communiquait qu'à ceux qui marchent par des routes sublimes. Ne prenez pas un haut et grand essor, comme les aigles, si vous ne devez voltiger qu'avec les passereaux; ne cherchez pas un état de perfection, mais cherchez plutôt la perfection de votre état ; car, je le répète encore une fois, et l'on ne saurait assez combattre une illusion qui, par les œuvres irrégulières qu'elle inspire, met la confusion et le trouble dans le corps de l'Eglise, ce n'est point par de grandes actions que l'on se sanctifie, c'est par des actions et des vertus communes, mais vertus de notre état. De sorte qu'il en est du monde, dit saint Chrysostome, comme d'une comédie. Je finis avec cette comparaison, et vous voulez bien, mes frères, que comme le Fils de Dieu, dans l'Evangile, a tiré d'un méchant juge et d'un fermier d'iniquité des exemples pour la conduite de ses disciples, je vous propose aussi avec le plus éloquent des docteurs, dans une condition toute profane et condamnée par l'Eglise, une image des devoirs et des règles de chaque condition.

Je dis donc, avec saint Chrysostome, qu'il en est du monde comme d'une comédie : il paraît sur le théâtre un roi, un juge, un maître, un valet, chacun a un personnage différent à faire. Mais ne croyez pas que le prix et les applaudissements soient toujours pour ce roi et pour ce maître, qui paraissent avec tant de pompe et d'éclat sur la scène : ce sera le plus souvent pour celui qui, sous un habit de valet, imite plus naturellement toutes les actions et tous les mouvements d'un valet. Non, quelque éclatante que soit la pourpre qui couvre le roi de la pièce, s'il ne parle point en roi, s'il n'a point l'air et les manières royales, je lui refuse mon approbation, et je la donne au dernier personnage du théâtre, qui représente mieux ce qu'il est.

Ainsi, dit le saint docteur, Dieu, qui regarde avec attention du haut du ciel tous les gestes, tous les mouvements, toutes les démarches des hommes, ces différents acteurs qui sont sur la terre, ne donne pas le prix de la gloire à celui qui a paru avec plus d'éclat, et qui a fait des actions plus extraordinaires sur le théâtre de ce monde : il le donne au fidèle qui a fait le mieux le personnage qui lui était propre.

Ce sera à un père, lequel s'est plus appliqué à sanctifier ses héritiers par ses instructions et par ses exemples, qu'à leur accroître par un funeste travail ses héritages.

Ce sera à une mère qui a élevé ses enfants dans la crainte du Seigneur, dans la connaissance et l'observation de ses préceptes, faisant de cette éducation chrétienne le capital de sa dévotion.

A un maître qui s'est regardé comme le frère de ses serviteurs, et comme le serviteur avec eux du même maître.

A la veuve humble et modeste qui a fui les délices comme Judith, et qui s'est réfugiée dans la prière comme Anne.

A un artisan qui, regardant le ciel, a travaillé avec patience, et qui a vendu avec équité les fruits de son travail.

A un serviteur qui a respecté les biens

de son maître de même qu'une chose sacrée, qui a obéi à ses ordres dans le silence, et qui ne lui a préféré que Dieu seul.

A un enfant qui, reconnaissant dans ceux dont il a reçu la naissance l'image, le commandement, l'autorité de celui d'où est émanée toute autorité, a fait céder à une obéissance douce et filiale toutes les contradictions intérieures, toutes les réflexions malignes.

Ce sera à un homme qui, dans les fermes publiques, n'a rien exigé au delà de ce qui lui est ordonné, comme dit saint Jean.

A un soldat ou un officier de guerre qui, pénétré de la crainte des jugements divins, n'a point proféré de jurements, qui n'a usé ni de fraude ni de violence, et qui s'est contenté de sa paie.

A un marchand, lequel évitant avec soin les abus de son état, n'a point trompé le monde, n'a point menti ni soutenu ses mensonges par des serments.

A un mari et à une femme qui, vivant sous les lois austères du mariage, n'ont point couru par une légère intempérance à des plaisirs illégitimes, qui ont supporté patiemment les défauts l'un de l'autre, et qui ont été, par la chasteté de leur corps et par l'union de leurs cœurs, une image fidèle de l'Eglise et de Jésus-Christ.

A un prêtre ou à un pasteur qui tantôt a été sur la montagne avec Moïse, pour attirer par ses prières les bénédictions du ciel, et tantôt est descendu dans la plaine, comme Josué, pour combattre avec le glaive de la parole les redoutables Amalécites.

A une dame qui a partagé son temps entre le travail et la prière, et ses biens entre sa famille et les pauvres.

A un seigneur qui dans ses terres a arrêté les désordres, a apaisé les différends, et a occupé partout la première place; c'est-à-dire qu'il a été aussi bien le premier de la province par sa piété et par sa modestie que par sa noblesse et par son autorité.

A un juge qui, avec tout son pouvoir, a été le premier esclave des lois, et qui a si bien fait par sa capacité, sa vigilance et sa droiture, que les malheureux l'ont toujours cherché, les méchants l'ont redouté, et les gens de bien ont eu toujours pour lui de l'admiration et de l'amour.

Enfin, ce sera à un homme de bien qui a médité sans cesse sur les obligations de son état, qui en a sanctifié la pratique par un esprit de religion, et qui a pu dire à Dieu, en mourant, ces paroles de Jésus-Christ : Mon Dieu, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire, *opus consummavi*, *quod dedisti mihi ut faciam*. Je n'ai pas pris un superbe essor pour m'élever à la pratique des actions grandes et singulières; mais j'ai marché avec crainte dans la voie que vous m'avez marquée, faisant sous vos yeux, et avec un cœur simple, les choses les plus communes de mon état. Et ne doutez pas, mes chers frères, que le Père céleste ne réponde à un tel homme que, puisqu'il a été un serviteur fidèle dans les plus petites choses, il doit entrer dans la joie de son Seigneur et de son Dieu. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

POUR LE TROISIÈME JEUDI DE CARÊME.

Du devoir des chrétiens à l'égard des richesses.

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide; et erat quidam mendicus nomine Lazarus qui jacebat ad januam ejus ulceribus plenus. (*Luc.*, XVI.)

Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin et qui se traitait magnifiquement tous les jours : il y avait aussi un pauvre, appelé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères.

Toute pauvreté n'est pas sainte, ni toutes les richesses ne sont pas criminelles, dit saint Ambroise. Tous les pauvres ne sont pas des Lazares patients : les anges ne viennent point accueillir à la mort tous ceux qui ont vécu dans la mendicité. Mais aussi, mes frères, voit-on quelquefois parmi les riches des Abrahams qui usent de leurs biens sans avarice, et qui ne les profanent point par le luxe; leur maison est ouverte aux malheureux, et leur table reçoit souvent l'affligé. Si les richesses sont un glaive dans la main de l'insensé, elles forment une couronne sur la tête du sage, dit le Saint-Esprit; si les richesses sont criminelles dans les mains des prodigues, et inutiles dans celles des avares, elles sont saintes dans les mains des justes.

Mais où est-il ce juste qui n'est point allé après l'or, qui n'a point fléchi le genou devant cette idole du monde, à qui la loi de Dieu a paru plus précieuse que tous les biens de la fortune, incorruptible dans son abondance, qui n'a point cru que l'or était sa force, et qui comme Job n'a point dit à ce terrestre métal : Vous êtes ma confiance?

Il faut l'avouer, mes frères, le pauvre est beaucoup plus proche de l'homme de bien que le riche; il est rare d'être riche et d'être chrétien; et combien la porte du ciel est-elle étroite pour ceux qui possèdent la substance de ce monde! Écoutez la vérité éternelle qui parle : Il y avait un homme riche : *Homo quidam erat dives.* Il était homme : *homo;* et plût à Dieu que tous les riches fussent des hommes, et qu'ils ne fissent jamais rien de contraire à l'humanité! Il était riche : *dives:* il se servait de ses biens; il s'en faisait honneur par une dépense magnifique, toujours superbement vêtu et délicatement nourri : *induebatur*, etc., et c'est pour cela qu'il n'assistait pas le pauvre Lazare. La mollesse de sa vie lui avait formé pour le malheureux des entrailles de fer; et voilà qu'après une vie sensuelle, agréable, et qui d'ailleurs n'est point marquée par de grands crimes, il trouve l'enfer ouvert pour l'engloutir, *et sepultus est in inferno.*

Que les richesses sont dangereuses, mes chers frères! on ne peut servir tout ensemble Dieu et l'argent. Qu'elles sont dangereuses, et à combien de maux nous exposent-elles! dangereuses à ceux qui les

recherchent, à ceux qui les repandent, à ceux qui les gardent, car il y a plus d'une sorte d'avarice. Vous qui désirez les richesses et qui les recherchez avec empressement, *cavete ab omni avaritia* : vous n'en comprenez pas les périls; elles doivent être reçues avec crainte. Vous qui les dissipez et qui les faites servir à vos vanités et à vos plaisirs, ce n'est point pour cela qu'elles vous sont données; on en doit user avec tempérance. Vous qui les gardez avec une cruelle avarice, malheur à vous ! elles doivent être distribuées avec charité.

Voici donc tous les devoirs de l'homme chrétien à l'égard de ces biens grossiers et terrestres : les recevoir avec crainte, en user avec tempérance, les distribuer avec charité. Il est dit quelque part dans l'Evangile que les pharisiens se moquaient des paroles du Fils de Dieu, parce qu'ils étaient avares. Nous avons bien sujet de craindre un tel sort pour nous, si le Saint-Esprit ne nous assiste tous de ses lumières et de ses grâces ; il faut les lui demander par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'avarice, qui est un désir de l'argent, n'est pas seulement le péché d'un petit nombre de gens sans honneur qui ne touchent pas plus à leur or qu'aux choses sacrées, qui auprès d'un riche trésor mènent une vie obscure et nécessiteuse, et qui trouvent dans leurs richesses toute leur religion et toute leur famille. Plusieurs, sans manier l'or, sont corrompus par l'avarice; il suffit de le désirer pour en être souillé. Je combats ces désirs; je voudrais pouvoir vous apprendre, mes frères, à ne point aimer l'argent : et si cette affection qui remue le cœur du pauvre et du riche, et qui dans ces temps malheureux a éteint toute charité, ne saurait vous être ôtée que par une grâce puissante; du moins en vous faisant voir que les richesses, que vous recherchez avec tant d'empressement et que vous estimez si pleines de délices, le sont encore plus de périls : *Divitiæ illæ quas spectatis plenas deliciarum, plenæ sunt periculorum*, dit saint Augustin : je vous montrerai par conséquent avec quelle crainte elles doivent être reçues; et pour cela je n'ai qu'à vous expliquer ces paroles de l'apôtre saint Paul, au chap. vi^e^ de sa *lettre à Timothée.*

Ceux qui veulent devenir riches, dit cet apôtre, tombent dans la tentation et dans le piége du démon, en plusieurs désirs inutiles, pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa, inutilia, et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem.* Car le désir d'avoir est la racine de tous les maux, et quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la foi, et se sont embarrassés dans une infinité d'afflictions : *Radix omnium malorum cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fide et inseruerunt se doloribus multis.*

Examinons, s'il vous plaît, toutes ces paroles qui nous apprennent si bien à craindre les richesses, à craindre même les désirs des richesses. Ceux qui aiment l'argent, et qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans le piége du démon : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli.* Tentation pour ceux qui n'en possèdent pas encore; piége pour ceux qui en possèdent déjà. Tentation : donnez-moi le juge le plus éclairé et le plus exact : s'il ouvre son cœur au désir d'avoir, il n'aura que de fausses balances pour peser les crimes, et il les fera pencher selon ses intérêts; il regardera la personne, il recevra les présents, il imposera des tributs à toutes les portes de sa maison, et le ministre de la justice deviendra le compagnon des voleurs : *socii furum*, comme parle un prophète. Tentation : la femme la plus forte, la plus sévère, mais qui craint la pauvreté, et à qui la grâce de l'Evangile n'a point encore appris à mépriser les richesses, combien sera-t-elle faible devant l'homme puissant et riche, lorsqu'il attaquera sa pudeur par sa libéralité ? Tentation : regardez au livre des *Rois* le domestique de Miphiboseth : Siba, après avoir gagné la confiance de son maître par ses flatteries et gouverné son bien avec infidélité, bientôt il l'en dépouille par ses calomnies, et l'infortuné Miphiboseth voit le perfide Siba son serviteur sur sa tête. Tentation : et c'est ainsi que tous les jours le domestique nourri dans un gros bien qu'il manie est fort tenté d'en devenir le propriétaire. Tentation : de là les piéges cruels dressés dans la boutique d'un marchand, ses parjures, ses fraudes, ses usures que la malice des temps lui représente comme nécessaires; quoique la seule chose nécessaire soit d'être fidèle à la loi de Dieu, et de craindre plus mille fois les périls de l'abondance que ceux de la pauvreté : *incidunt in tentationem.*

Vous découvrirai-je ici, chers auditeurs, l'esprit d'invasion qui est entré jusque dans le sanctuaire : les sacrifices profanés, les sacrements vendus, les bénéfices usurpés, et tous les systèmes que la cupidité a composés pour autoriser ses simonies et ses sacriléges? Il n'est point de loi si sainte qui le soit pour les cœurs que l'intérêt a tentés. C'est la tentation, *et in laqueum diaboli.* Qu'est-ce que c'est que ce filet et ce piége du démon, où s'embarrassent les pécheurs qui sont tourmentés de la soif des richesses? *et in laqueum diaboli.*

Saint Thomas va vous l'apprendre : C'est, dit-il, que ceux qui ont amassé du bien par des voies injustes ne sont guère disposés à le rendre : ou l'on s'endurcit la conscience contre les justes remords, ou l'on s'en fait une pour se croire possesseur légitime. Il est difficile que ceux-là restituent, et se dégradent eux-mêmes en purifiant leur fortune, comme Zachée, de toutes les injustes acquisitions; ceux-là, dis-je, dont le bien n'est composé que des dépouilles du peuple, et que saint Chrysostome appelait des hommes

nés pour la désolation publique. Vos mains sont nettes de ces iniquités, mes frères, et montant sur le tribunal, vous condamnez sans hésiter à d'immenses restitutions ces grands coupables. Mais si je vous dis que vous êtes peut-être en petit ce qu'ils sont en grand, et que votre fortune, quelque modérée qu'elle paraisse, n'est pas innocente; si je vous avertis que, pour ne rien rabattre de la vanité des parures dans une diminution si générale de vos biens, vous faites par vos injustices que le sang de l'artisan et du pauvre se trouve dans les plis de votre robe, selon les termes d'un prophète; si je vous montre que vous avez dépouillé ce triste client par vos jugements injustes ou par vos délais artificieux, pour avoir de quoi entretenir votre jeu, et pour satisfaire à vos plaisirs; si je vous dis que, donnant à un métal stérile une criminelle fécondité, vous avez grossi votre bien par un commerce illicite et usuraire, que vous avez par vos conseils ou par votre crédit influé dans la désolation des familles, que vous avez chez vous un clerc, un secrétaire, un commis qui vendent vos jugements, qui trafiquent de votre faveur; et qu'avec toute l'intégrité dont vous vous flattez, l'avarice de ceux qui vous environnent vous rend complice d'une infinité de vols et de rapines; si je vous marque que vous gardez chez vous la balance injuste et le poids trompeur, et que votre main infidèle a déguisé l'étoffe ou la liqueur altérées dans leur substance; enfin si je vous déclare que vous êtes obligés de rendre tout ce que la mauvaise foi, soit dans le jeu, soit dans le commerce, a fait passer dans votre maison, avec quelle amertume recevez-vous nos avis? avec quelle vigilance gardez-vous vos trésors d'iniquité? quels oracles ne consultez-vous pas, pour procurer à une conscience justement alarmée une pernicieuse sécurité? toute l'industrie du missionnaire le plus pathétique ne parle-t elle point à faux, quand il s'agit de vous exhorter à vous exécuter vous-mêmes sur les obligations de la justice? et si le créancier se montre, ne cherchez-vous pas encore dans les détours de la jurisprudence un asile pour mettre votre iniquité à couvert? tant il est vrai qu'il est difficile de se débarrasser de ce filet du tentateur, *incidunt in laqueum diaboli.*

Disons encore, chrétiens, que l'avarice est elle-même le piége du démon, d'où l'on ne peut plus sortir quand une fois on y est tombé; de sorte que cette passion est véritablement un mal, qui sans une grâce extraordinaire ne se guérit jamais. La vengeance s'éteint dans le sang qu'elle a versé, et elle ne s'accroît point par les succès; la mauvaise fortune nous guérit de vanité; la volupté s'affaiblit avec le corps dans les personnes âgées. Mais toutes ces choses augmentent la convoitise des richesses; les désirs de l'avare croissent avec les possessions; l'avarice s'enflamme et s'irrite dans ses pertes; le vieillard, glacé pour le plaisir, est plus ardent que jamais pour le gain. Un cœur gâté par l'intérêt ne se rectifie donc pas, et c'est là qu'échouent la plupart des conversions. Celui que vous voyez devenu si régulier et si dévot n'a point encore appris à séparer le bien d'autrui de son bien; la pauvreté lui fait toujours plus de peur que le péché; il voudrait, comme le jeune homme de l'Evangile, pouvoir allier la perfection avec l'amour des richesses; les pauvres ne sont pas plus ses amis qu'auparavant, toujours engagé dans le filet de l'avarice, *in laqueum.* Un regard du Seigneur convertit Pierre après son apostasie : une parole change Saul persécuteur en Paul apôtre; l'incrédule Thomas est sanctifié en touchant seulement le côté de Jésus-Christ; mais ni regards, ni paroles, ni caresses, ni bienfaits, ne peuvent gagner l'avare Judas. Voilà sans doute, mes chers frères, de grands périls, et par conséquent de grands sujets de crainte pour celui qui désire d'être riche, du côté de l'ennemi commun qui le séduit par ses tentations, et qui l'embarrasse dans ses piéges : *qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli.*

Suivons l'apôtre saint Paul, qui nous marque d'autres dangers du côté de notre convoitise. Il tombe aussi, dit-il, en plusieurs désirs inutiles et pernicieux, *desideria multa, inutilia et nociva.* Ces désirs sont en grand nombre, *multa;* car du moment que l'on quitte Dieu, pour chercher dans la multiplicité des créatures le bonheur, qui ne se trouve que dans l'unité de cet Etre souverain et parfait, le cœur, qui est trompé et qui n'est pas rempli, ne fait que passer d'un objet à un autre, toujours mécontent de ce qu'il a, et ne trouvant jamais dans la possession les satisfactions qu'il se figurait dans l'espérance; parce qu'il est fait pour des biens plus nobles que ceux qu'il trouve sous ses pieds, pour des biens convenables à sa nature immortelle, convenables à ses désirs immenses, *desideria multa.*

Un homme qui dormait assez tranquillement dans sa chaumière est tout d'un coup, par je ne sais quel hasard, poussé dans la ville; d'abord un petit lieu contient toute sa famille et toute sa fortune; c'est là qu'il travaille, c'est là qu'il mange, c'est là qu'il dort; un gain plus grand succède à un plus petit; ses désirs s'étendent et s'augmentent à mesure, *desideria multa;* il ajoute un second appartement au premier, puis une maison à une autre, puis le commode au nécessaire, puis le magnifique au commode : nouvelles acquisitions, nouvelles nécessités, nouvelles dépenses, nouveaux désirs. Il ne se mesure plus sur sa naissance : le vent souffle dans ses ailes, et ses ailes, dit un prophète, sont les ailes du milan, oiseau qui vit de sang et de rapines : *quasi alas milvii;* l'injustice travaille pour le luxe, et le luxe, qui est sans règles, n'est jamais sans désir, *desideria multa.* Une charge sied bien à une famille : la vertu mérite les emplois, mais l'argent les obtient, quelle nouvelle source de profits immenses! Il ne se contente pas des revenus naturels de la charge; une prudence funeste à son pays

fait croître tous les jours au milieu des misères publiques sa fortune particulière, et il trouble le monde par de nouvelles iniquités, parce qu'il est troublé lui-même par de nouveaux désirs, *desideria multa.* Il joint une terre à une autre terre; il achète même des ancêtres, et paraît tout d'un coup sous le glorieux nom des Césars celui qui n'en a que la fortune.

O aveugle mortel, n'arrêteras-tu pas enfin ici tes désirs? Pourquoi, possédant de grandes terres ou plutôt des provinces, te laisses-tu encore sécher à la douleur et à l'envie, parce que tu ne possèdes pas la vigne du pauvre Naboth? Pourquoi dresses-tu encore des embûches à son petit héritage? Pourquoi par tes concussions et tes usures moissonnes-tu encore dans le champ où tu n'as point semé? Pourquoi, toujours plein des inquiétudes de tes désirs, et jamais rassasié des fruits de tes mains, vas-tu encore à la porte de ton prince avec les flatteries, j'ai presque dit avec les adorations, pour surprendre quelque nouveau bienfait? Pourquoi le pauvre voit-il encore enlever par tes ordres la vache qui le nourrit et la brebis qui le couvre, pendant que tes pressoirs regorgent de vin, tes greniers de froment, et tes étables de troupeaux? Une bête ne chasse point une autre bête d'un gras et abondant pâturage: toi seul, ô homme, dit saint Ambroise, tu ne peux souffrir de compagnon, et, ne mettant point de bornes à tes convoitises, tu voudrais exclure de la terre tous les autres hommes : *Solus tu homo consortem excludis, et producis fines terræ, ne possis habere finitimum.*

Et après tout, à quoi se terminent tous ces mouvements et ces désirs? Rien de plus inutile pour le temps et pour l'éternité, inutile pour le temps *desideria multa, inutilia.* Hélas! mon cher frère, si tu es auprès d'un petit ruisseau qui puisse étancher ta soif, à quoi bon te tourmenter pour en chercher bien loin un plus grand qui ne fasse que la même chose? Il faut peu d'argent pour vivre honnêtement et en la crainte de Dieu; il en faut encore moins pour mourir heureusement et en la grâce de notre Rédempteur: il faut peu de terre pour nourrir un homme pendant sa vie; il en faut encore moins pour le couvrir après sa mort. Cependant un homme a du bien et il n'en a point; il ne lui manque rien et tout lui manque : il est pauvre au milieu de ses richesses, et il les garde avec une religieuse fidélité pour un étranger, pour un ingrat et quelquefois même pour un ennemi; enfin il meurt riche après avoir vécu pauvre, *inutilia.* N'est-ce pas là une grande vanité? Les richesses lui sont-elles plus utiles pour l'éternité? Les seuls désirs que nous formons pour elles nous sont funestes et nous remplissent de soins, d'inquiétudes, de projets, de desseins qui nous détournent de l'unique nécessaire; il nous précipitent dans l'abîme de la perdition et de la mort, *desideria multa, inutilia, nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem.*

Et c'est ici, Seigneur, que je découvre vos secrets jugements : car voyant sur la terre les justes qui souffrent comme s'ils étaient méchants, et les méchants qui triomphent comme s'ils étaient justes; voyant le riche vêtu d'une pourpre éclatante et nourri de mets abondants et délicats, pendant que Lazare, couvert d'ulcères, ne peut obtenir pour apaiser sa faim les miettes qui tombent de la table du riche; considérant dans une nature égale tant d'inégalité, mes pieds se sont ébranlés, et déjà, ô Dieu saint, je commençais d'accuser votre divine providence. Comment, disais-je en moi-même, cet homme plein d'iniquités vit-il dans l'abondance? La grêle ne tombe point sur ses moissons, ses vignes ne trompent jamais son attente; les rivières changent de lit pour venir arroser ses jardins et ses terres. Cependant le juste périt et personne n'y pense. D'où vient cette injurieuse différence, mes frères? Entrons dans le sanctuaire, attendons la fin du pécheur, voyons ce qui se passe après la mort du juste. Ah! je commence à reconnaître celui qui est vraiment pauvre et malheureux. Est-il quelqu'un plus malheureux et plus pauvre que ce riche de notre évangile, qui, dans une horrible soif, ne peut obtenir une goutte d'eau? Le tombeau est devenu son palais, et la flamme infernale son triste vêtement, pendant que Lazare, qui a supporté sa pauvreté avec patience, repose dans le sein de la gloire. Celui-ci était parmi les chiens, et vous le voyez porté par les anges; il était à la porte du riche réprouvé, et vous le voyez dans le palais des saints; il mendiait les miettes qui tombaient sous la table, et vous le voyez assis dans la place la plus honorable du festin céleste; il était couvert d'ulcères, et vous le voyez revêtu de gloire.

Dites-moi, maintenant, mes frères, regarderez-vous toujours les riches avec envie et les richesses avec admiration? Regarderez-vous comme le pain des enfants et comme la pierre précieuse, des biens, que le Dieu juste et éternel abandonne si souvent aux chiens et aux pourceaux, des biens auxquels les réprouvés ont une si grande part, des biens dont les seuls désirs vous perdront sans ressource : *desideria nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem?*

Les paroles que l'apôtre saint Paul ajoute ensuite vous les feront encore beaucoup plus craindre. C'est que la convoitise de l'argent, dit-il, est la racine de tous les maux, *radix omnium malorum cupiditas.* Comment la racine? Ecoutez ce que dit saint Thomas : De même que la racine est ce qui nourrit toutes les branches de l'arbre, lesquelles ne subsistent que par elle; ainsi l'avarice est le péché qui, par le secours de l'argent qu'elle amasse, entretient et nourrit tous les autres péchés. L'ambition ne subsiste-t-elle pas par les soins de l'avarice? N'est-ce pas sur son compte que se font les

frais de la volupté? Le Dieu du temps et de la mode n'est-il pas servi par cette passion? En un mot n'est-ce pas elle qui, par ses épargnes, ou pour mieux dire par ses iniquités, fournit au luxe des habits, aux profusions du jeu, aux séductions du théâtre et à l'intempérance de la table? *radix omnium malorum cupiditas.*

Achevons le portrait de cette passion si dangereuse, si criminelle; et apprenons de plus en plus du grand apôtre que les richesses ne peuvent être reçues qu'avec crainte. Quelques-uns, dit-il, désirant de s'enrichir, se sont écartés de la foi et se sont embarrassés en une infinité d'afflictions et de peines : *quam quidam appetentes erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis.* Le désir d'avoir nous mène jusqu'à l'aveuglement de l'infidélité, *erraverunt a fide.* Je suis devenu riche, dit un homme chez le prophète Osée, et j'ai maintenant une idole, *dives effectus sum, inveni idolum mihi.* En effet, dit excellemment l'Ange de l'école, soit que l'or tente les sages et qu'il aveugle les prophètes mêmes, le riche qui voit ses transgressions approuvées par ceux qui se disent prophètes et que le monde appelle sages; le riche qui ne sait pas qu'il y a encore des docteurs aveugles pour ceux qui sont encore juifs par l'amour des biens de la terre; le riche n'a plus aussi d'autre Evangile que l'intérêt, plus d'autre divinité que l'argent; il goûte dans ses cruels desseins et dans ses injustes possessions une paix malheureuse ; il n'écoute plus ni la loi ni l'Evangile; toute usure lui paraît licite, tout gain lui semble légitime, de sorte que s'il conserve encore les apparences de la foi chrétienne, il renonce absolument à ses œuvres : *erraverunt a fide.* Est-il quelqu'un dont le crédit puisse servir à sa fortune? Il encense cette idole, il s'attache à ce protecteur par ses complaisances, par ses services, par l'iniquité, par la religion, par l'irréligion même. Celui qui est avare dans ses mœurs est nécessairement ou apostat ou hypocrite dans sa religion : *erraverunt a fide.*

Le Seigneur qui est descendu sur la terre n'est-ce pas lui qui a proscrit les richesses, qui a chargé d'anathèmes les riches, qui a promis aux amis des pauvres la récompense éternelle, qui a donné à l'amour de la pauvreté la première béatitude, qui a substitué aux petits biens de la terre les biens immenses du ciel, qui méprisait si fort l'argent qu'il en confiait la garde à un disciple larron, et qui, ayant toujours la pauvreté pour compagne, est né dans une grotte, a vécu dans une boutique, est mort sur une croix? Mais les amateurs de l'argent sont rebelles à ces mystères, ils ne comprennent point l'Evangile d'un Dieu devenu pauvre pour guérir, en nous ôtant la convoitise des biens, la source de nos injustices; ils retombent dans le plus grossier judaïsme : *erraverunt a fide.*

Voulez-vous voir enfin, mes chers frères, les autres funestes effets de l'amour des richesses? *Inseruerunt se doloribus multis.* Douleurs en grand nombre : douleurs pendant le jour, l'avare ne pense qu'à accroître son bien; douleurs pendant la nuit, il ne pense qu'à le conserver ; le jour tourmenté par le désir de gagner, la nuit par la crainte de perdre; le jour voleur, inquiet et pirate, cruel partout où l'avarice le mène; la nuit, timide gardien de son argent et craignant lui-même les pirates et les voleurs : *Inseruerunt se doloribus multis.* Ennemi des autres, ennemi de soi-même et jamais en repos, puisqu'à toute heure on peut lui enlever ses dieux ; le feu les consume, l'eau les engloutit, un voleur cruel les lui emporte, un serviteur infidèle s'enfuit avec eux, un procès les absorbe, une taxe l'en dépouille, et la mort tôt ou tard les lui ravit. Et s'il a mêlé les revenus du temple avec ceux de sa maison, s'il a fait entrer quelque bénéfice dans les conditions secrètes d'un mariage, nouvelles malédictions, nouvelles douleurs. Ainsi l'arche sacrée que le téméraire Philistin voulut attirer dans ses terres y amena la désolation et la ruine, *inseruerunt se doloribus multis.*

Apprenez en cet endroit, chrétiens qui m'écoutez, combien est vrai ce que dit le Fils de Dieu dans l'Evangile, que les richesses sont des épines ; elles sont effectivement des épines, qui ensanglantent les mains de ceux qui les serrent un peu trop. Mais, au même temps, sondez votre cœur pour le connaître, observez vos désirs et vos craintes. Je disais tout à l'heure que l'Apôtre comparait l'amour de l'argent à une racine : *radix omnium malorum cupiditas.* La racine de l'arbre est cachée. Nulle passion qui se cache mieux que l'avarice; personne ne croit être avare, personne ne s'en accuse; et néanmoins rien de plus commun que l'avarice, selon le prophète Jérémie : *Omnes avaritiæ student.* Et comment pouvez-vous dire que vous n'aimez point l'argent, que l'argent ne vous est de rien, puisque vous n'êtes remués que par l'intérêt, qui vous met si souvent les plaintes dans la bouche et quelquefois les blasphèmes ; puisque vous ne donnez même que pour recevoir, et que le profit en toute occasion est votre point de vue? Devenus avares pour vos enfants, quand vous ne l'êtes plus pour vous-mêmes ; puisque vous portez jusque dans le jeu le poison de la tristesse que l'avarice inspire; puisqu'il n'est point de personnage que vous souteniez plus difficilement que celui de désintéressés et que vous vous démentez bientôt par une lésine domestique, ou par une usurpation injuste; puisque tous les actes d'hospitalité que vous exercez tous les jours entre vous et dans vos familles, ne viennent que de cet amour déréglé de l'intérêt ; puisqu'en un mot la perte des biens est la seule chose que vous pleuriez avec de véritables larmes. *Hoc sine amore aderat, quod sine dolore discedit.* On ne perd avec douleur, dit le grand Augustin, que ce que l'on possédait avec passion.

Voulez-vous donc me persuader que vous êtes purs des iniquités de l'avarice? Si les

richesses viennent à vous, recevez-les avec crainte ; et après que vous les aurez reçues avec crainte, usez-en avec tempérance et distribuez-les avec charité. Usez-en avec tempérance, c'est ma seconde partie ; je retranche la troisième, qui demande un autre discours tout entier.

SECOND POINT.

Dieu, toujours bon avec sagesse et toujours sage avec puissance, donne quelquefois les richesses aux bons, afin qu'on ne croie pas qu'elles soient mauvaises, et aux méchants afin qu'on ne les croie pas des biens excellents. Car, Seigneur, c'est votre main qui distribue les biens temporels, quelquefois dans votre colère et quelquefois par votre miséricorde ; mais toujours les donnez-vous comme par emprunt et en dépôt, non pour la jouissance, mais pour l'usage, comme des secours et non comme des félicités, pour y chercher un soulagement, et non pour y trouver une béatitude, *solatia miserorum, non gaudia beatorum.* De sorte qu'il est vrai de dire, mes frères, que les biens ne seront pour nous que des maux, si une sage administration n'en règle point l'usage, et si nous ne nous en servons pas avec modération et tempérance. Or, mes frères, nous en devons user ainsi sous deux titres : comme des hommes nés pour mourir, et comme des chrétiens destinés à une vie immortelle.

Je dis premièrement comme des hommes nés pour mourir : car si vous consultez encore l'apôtre saint Paul sur l'usage des biens, il vous représentera votre condition mortelle, et il vous apprendra qu'étant entrés tous nus dans le monde, et sortant du monde tout nus, détachés des biens que vous n'aviez point hier et que vous n'aurez pas demain, vous devez être contents si vous avez seulement aujourd'hui de quoi vous couvrir et de quoi vous nourrir, vous couvrir avec bienséance et sans faste, vous nourrir sans intempérance et pour la nécessité. *Nihil intulimus in hunc mundum; haud dubium quod nec auferre quid possumus. Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.* Mais écoutez encore le Sage, mes frères, et vous verrez que quand il s'agit des biens du monde, il a, comme l'Apôtre, la mort devant les yeux. Je vous ai demandé deux choses avant que je meure, disait-il à Dieu : *duo rogavi antequam moriar;* ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses : que je ne sois exposé ni aux malédictions des grandes richesses, ni aux tentations d'une extrême pauvreté ; donnez-moi seulement ce qui sera nécessaire pour vivre. Enfin, mes chers frères, quand le Fils de Dieu veut réprimer la folie d'un homme qui pense à se reposer dans ses biens, et qui, des fruits de la terre que sa main laborieuse a amassés, en veut composer une vie molle et agréable ; à quelle école l'envoie-t-il, sinon à l'école de la mort? Insensé que tu es, dès cette nuit ton âme te sera ravie ; et ces biens que tu as comptés sans calculer en même temps le petit nombre de tes jours, ces biens que tu as seulement vus, que tu n'as pas eu le temps de goûter, et que tu destinais à ton intempérance, avant que la première heure du jour sonne, tu les perdras avec la vie : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te.*

Prêtez maintenant l'oreille à l'éloquent Chrysostome, et allez encore apprendre sur votre sépulcre la tempérance et la modération chrétienne dans l'usage des biens temporels. Je me suis souvent moqué, disait-il, des lois humaines, qui distinguent l'usage de la possession, et qui disent qu'un tel est le maître de ce champ, et qu'un autre n'en a que l'usage. En vérité, dit ce grand docteur, si nous voulions parler juste, nous dirions tous que nous n'en avons qu'un usage fort limité, et que nous n'en sommes en aucune façon les propriétaires ; encore pourrait-on nous disputer cet usage. Car enfin, poursuit ce Père, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, lorsque nous mourons, non-seulement les autres s'emparent de notre bien comme d'une chose qui est à eux, mais il arrive même assez souvent que nous jouissons moins de temps de la maison qui nous appartient que ceux qui la tiennent à louage. La mort, la mort chasse le propriétaire de son logis, pendant qu'une vie plus longue y retient le locataire. Combien cet usage est-il donc petit? Mais que cette propriété est mal fondée! Je vous le demande, mes frères, est-ce être le maître d'un bien, que l'on est obligé de céder aussitôt, et dont on ne peut se promettre la possession pendant une journée entière? Etrange égarement de ceux qui en mourant quittent leurs biens à regret, comme s'ils avaient dû toujours vivre! Mais égarement aussi étrange de ceux qui succèdent avec joie aux biens des morts, comme s'ils ne devaient pas mourir eux-mêmes, *res mortui occupantur, quasi non et ipsi qui hoc faciunt moriantur*, dit saint Augustin.

Ta fin est proche, homme sensuel et superbe, toi qui n'étais qu'un peu de boue par ton extraction, qui es devenu un homme par ta fortune, et qui à présent veux paraître un prince par ta magnificence ; ta fin est proche, et tu ne trouveras dans tes richesses ni des préservatifs contre les infirmités, ni des remèdes contre la mort. Quand tu aurais mis ton nid dans les nues et placé ton trône sur les astres, tu seras blessé comme les autres hommes, tu tomberas dans le sépulcre, et tu habiteras avec la pourriture. Le personnage de riche est bientôt fini. Use donc avec tempérance de tes biens, comme de choses que tu vas quitter.

A quoi bon cet équipage superbe, où ta vanité expose aux yeux des indigents ce que ton avarice a arraché de leurs mains? Dis-moi, cette pompe fastueuse d'un domestique surnuméraire te suivra-t-elle parmi les morts? Dis-moi encore, d'où vient ce luxe énorme dans tes habits? luxe qui confond aujourd'hui la fille du peuple avec celle du prince, qui couvre de la même pourpre

le citoyen et le courtisan, et qui empêche, pour ainsi dire, qu'on ne distingue Éphestion d'Alexandre? Bientôt, superbe mortel, bientôt, fille superbe, ton parfum sera changé en puanteur, et tes ceintures d'or en une corde, selon la menace d'Isaïe. Ah! si tu pouvais penser, chaque fois que tu t'habilles, que la mort va dès ce jour te dépouiller, et livrer aux vers et à la corruption cette chair criminelle que tu couvres avec tant de soin!

Mais j'insiste et je te demande d'où vient aussi que tu fais des plaisirs de la table ta grande affaire, pendant qu'une main fatale écrit peut-être sur la muraille la sentence de ta mort? Et c'est par l'intempérance même de la table que tu l'appelles à toi cette mort inexorable; toujours contraire à toi-même, pendant que tu fais des vœux au ciel pour la santé et pour la vie, tu l'uses, cette santé, et tu la précipites, cette vie, par tes déréglements et tes débauches. Pourquoi enfin faire de ta maison et de tes appartements un spectacle où des yeux chrétiens ne s'ouvrent qu'avec péril, et où la convoitise admire tout ce que la religion doit mépriser? Car, au reste, toutes ces précieuses bagatelles si ingénieusement arrangées, toutes ces peintures, qui ne sont peut-être d'un plus grand prix que parce qu'elles offensent davantage la pudeur, tous ces meubles et ces vases qui t'ont rendu si dur, si resserré pour le pauvre; tout cela peut-il servir à autre chose qu'à nourrir ta cupidité et à irriter celle d'autrui; et très-certainement à multiplier, bientôt après ta dernière heure, les articles de ton inventaire?

C'est alors que, justement dépouillé de tes biens, peut-être injustement acquis, et toujours indignement employés, tu seras traîné au tribunal du Dieu saint pour y rendre compte de ton administration. L'injuste administrateur a-t-il plus de droits à un bien que l'injuste possesseur? *Quod juste non tractat, jure non retinet*, dit saint Augustin. Et peut-on s'imaginer que le juge suprême, qui jugera une parole oiseuse, ne condamnera pas une dépense inutile, et non-seulement inutile, mais folle, et non-seulement folle, mais criminelle? L'homme doit donc, dans le souvenir du dernier moment, user des biens avec tempérance parce qu'il est mortel; mais, en deuxième lieu, il le doit encore parce qu'il est chrétien.

Car voici, mes frères, une autre loi que la loi charnelle des Juifs; la loi où nous vivons, c'est la loi nouvelle de la grâce, qui élève les hommes au-dessus de la nature, qui a un médiateur tout spirituel et tout céleste, qui propose dans un âge parfait à des hommes parfaits une récompense inénarrable, des bénédictions éternelles, un héritage incorruptible, un trésor qui ne périt point, des biens ineffables qui sont dignes de notre condition céleste. Ce n'est plus un morceau d'argile qui nous est promis, que les hommes se disputent, et qu'ils veulent partager entre eux; ce n'est plus un petit espace de terre, dont les pécheurs font le prix de leurs combats, et qui leur servira enfin de sépulture; ce n'est plus un pays et des fleuves de lait qui ne peuvent servir qu'à irriter davantage l'ardente soif du cœur humain; ce n'est plus un champ qui produit l'or et l'argent, corruptibles métaux nés au voisinage de l'enfer.

Vous donc, chrétiens, à qui la religion sainte et la loi nouvelle proposent les biens célestes et éternels, que faites-vous, pendant que vous vivez encore dans la terre des pécheurs, où, assujettis aux besoins de la condition humaine, vous êtes obligés de recueillir et de manier les petits biens que vous ne devez pas aimer? Dans l'usage nécessaire que vous en faites, regardant le royaume de Dieu et la magnificence des biens qu'il vous prépare, vous ne touchez qu'avec retenue à cette substance terrestre qui est sous vos mains, de peur qu'elle ne vous en détourne. Vous ne croyez pas que le Dieu saint que vous servez, et qui vous montre la terre désirable où vous devez tendre, vous ait donné les biens du monde pour vous rendre, en vous faisant riches, plus sensuels, plus curieux, plus superbes, ni pour vous faire aimer un monde que vous devez haïr. Vous les craignez, ces biens, comme des instruments du mal, et vous les méprisez comme indignes de fidèles qui attendent des biens infinis : vous les craignez, parce qu'ils peuvent vous corrompre, et vous les méprisez, parce qu'ils ne sauraient vous contenter; vous les craignez, parce qu'ils sont pernicieux, et vous les méprisez, parce qu'ils sont périssables; vous les craignez, parce qu'ils sont l'aliment du péché, et vous les méprisez, parce qu'ils sont le partage des pécheurs; vous les craignez et les méprisez, parce que vous êtes chrétiens, et qu'un chrétien, après tout, quelque riche qu'il soit, vivant sous la loi parfaite, qui ne promet qu'à des cœurs purs et détachés les biens ineffables, ne saurait se dispenser de la règle de l'Evangile : règle qui enseigne la pénitence et la sobriété aux sensuels; règle qui commande l'humilité et la modération aux superbes; règle qui n'ordonne pas à tous les riches de quitter leurs héritages pour devenir pauvres, mais qui les oblige tous à s'en détacher pour devenir justes. Or, sur ce pied, chers auditeurs, est-il nécessaire de vous dire que l'on ne voit par conséquent nuls vestiges de christianisme dans les enfants du siècle, qui, plus charnels que les Juifs, oubliant le ciel et les saintes promesses, emploient leurs biens sans règles, soit à étendre et à embellir cette habitation terrestre où ils vivent comme s'ils voulaient non-seulement se consoler, mais se fixer dans leur triste pèlerinage, au préjudice de leurs espérances immortelles; soit à rallumer sur la propreté et la mollesse dans les parures, et à ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer aux aises de la vie et aux distinctions de la qualité; soit à se rendre, par l'intempérance de la bouche et par une habitude de la délicatesse, mille superflui-

tés nécessaires; soit à payer des gens excommuniés qui, sur le théâtre, leur font de la misère humaine un agréable amusement, et qui augmentent de plus en plus leur dégoût pour les vrais biens; soit, enfin, à se livrer à l'ensorcellement du jeu, qui est si propre à éteindre toutes les espérances chrétiennes, et où de plus on peut dire, mes frères, que vous ajoutez souvent l'injustice à l'intempérance dans l'emploi que vous y faites de votre argent. Car si vous le prenez, cet argent de votre nécessaire, vous le dérobez à une famille, et si vous le prenez de votre superflu, vous le dérobez aux pauvres.

Cependant il est vrai, et je n'en disconviens pas, la religion de Jésus-Christ, qui nous manifeste les trésors du ciel, ne nous interdit pas un usage honnête des biens de la terre : il faut même qu'il y ait une distinction extérieure entre le noble et le pauvre; de sorte que le riche peut accorder quelque chose à la bienséance, parce qu'il est riche; mais ne vous y trompez pas, il en doit sacrifier beaucoup à la religion, parce qu'il est chrétien, et la loi de la modération le regarde toujours. Il doit toujours croire que, dans le privilége que la richesse lui donne de se procurer quelques distinctions et quelques commodités, la religion lui ôte en même temps le droit de satisfaire sa sensualité et son orgueil : il doit savoir, dit saint Augustin, que ces commodités et ces distinctions ne sont accordées qu'à l'infirmité et à la faiblesse du riche, qui n'a pas été élevé si durement que le pauvre; et en même temps il doit s'affliger de ne pouvoir imiter en quelque chose la vie du pauvre, une vie si dure, si pénitente, si proche du salut : *Utantur divites consuetudine infirmitatis suæ, sed doleant aliter se non posse.* Il doit se défier surtout de certaines dépenses où son inclination le sollicite, et qu'il voudrait rendre excusables par le soin qu'il a d'en éviter d'autres. Enfin il doit toujours craindre le sort du riche de l'Evangile, qui est réprouvé, et à qui néanmoins on ne reproche point d'autres crimes que la pompe de ses vêtements, et les délices de sa table, source de sa dureté pour le pauvre : *Dives induebatur purpura et bysso et epulabatur quotidie splendide.* Car si vous y faites attention, il n'est point accusé d'avoir corrompu par son argent la chasteté des femmes ou la justice des hommes; il paraît aussi qu'il n'est point entré avec violence dans l'héritage d'autrui, et qu'il n'a point gardé le sien avec avarice. Tout son crime est un luxe que le monde appelle bienséance de condition, et une intempérance que les hommes louent comme une noble magnificence.

Mais, ô enfants des hommes! cette intempérance de la table, qui vous paraît si honnête, ce luxe dans les habits, que vous regardez comme innocent, est jugé digne de l'enfer par le juge suprême, et il suffit pour cela que, mettant avec votre argent vos soins et vos pensées à parer le corps, à le conserver et à le satisfaire, vous ne fassiez plus du salut éternel votre premier objet et votre principale affaire, obligés que vous êtes de vous préparer, par l'usage sobre de vos biens, à la fin de l'homme, parce que vous êtes mortels; de vous préparer au règne de Dieu, parce que vous êtes chrétiens. Et d'ailleurs, je pourrais vous dire, mes frères, si j'en avais le temps, que c'est souvent l'injustice qui fournit à cette intempérance, et que l'avarice amasse tout ce que le luxe dissipe. Oui, chrétiens, la plus sordide avarice se trouve souvent avec le luxe le plus poli, et il n'en est point qui aiment plus l'argent et qui commettent plus d'iniquités pour en avoir que ceux qui, par l'éclat de certaines dépenses, paraissent le mépriser davantage.

Vous voyez la beauté et la magnificence du spectacle, mais vous ne voyez pas la dure et cruelle mécanique, les roues, le fer, les cordages qui servent à le représenter et à le produire; c'est-à-dire que vous ne voyez pas dans ces habits, dans ces repas, dans ces équipages, dans ces meubles si enchantés et dans toute cette représentation si brillante, les larmes du créancier, la sueur de l'artisan et le sang du pauvre.

Vous le verrez un jour : et pourquoi, dès à présent, avant de descendre dans le sépulcre, ouvrant les yeux de la foi, ne jugez-vous pas de l'abus des richesses comme vous en jugerez en mourant? Avec quelle horreur regarderez-vous alors les pénibles efforts que le monde fait contre la misère présente, par des crimes toujours nouveaux? Avec quelle crainte regarderez-vous vos propres biens, si vous n'avez pas conservé avec innocence ceux que vous avez reçus de vos pères, ou si vos enfants ne peuvent posséder avec justice ceux que vous leur laissez? L'amour du gain paraît bien doux, mais le devoir de la restitution est aussi amer qu'il est indispensable. Avec quelle honte verrez-vous un peuple laborieux, que vous avez dépouillé, pour éblouir un monde sensuel, soutenant, aux dépens des tristes mercenaires, un luxe immodéré? Avec quel repentir, mais inutile, exclus de la terre bienheureuse, que vous n'avez point cherchée, regretterez-vous le petit nombre de jours qui vous étaient donnés pour l'acquérir, et que vous avez passés dans une continuelle agitation, à chercher un repos que le monde, avec tout son pouvoir, ne saurait ni vendre, ni acheter? Avec quel désespoir sortirez-vous de cette terre étrangère, dont vous avez recueilli les fruits avec tant d'apprêts, pour descendre nus dans l'abîme et pour y être livrés à une faim, à une soif et à une flamme éternelles?

Mais vous qui n'avez touché qu'avec crainte à ces biens périssables, et qui avez peut-être préféré une médiocrité innocente à des richesses injustes; vous dont le superflu est devenu la portion inaliénable des pauvres, et qui, par la tempérance et la modestie chrétienne, avez tous les jours augmenté pour eux votre superflu, vous verrez à la mort les tabernacles éternels

ouverts pour vous recevoir; vous verrez dans la terre des vivants les biens du Seigneur, que vous avez uniquement cherchés; vous trouverez les anges qui vous porteront dans la gloire que vous avez désirée, et que vous posséderez éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Contre les pensées et paroles impures.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca inaquosa quærens requiem, et non invenions dicit : Revertar in domum meam unde exivi. (*Luc.*, II.)

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos, et comme il n'en trouve point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.

Soit que le démon parle, soit qu'il soit muet; soit qu'il nous attaque, soit qu'il nous quitte, il a toujours assez de force pour nous perdre, si nous n'avons pas assez de vigilance pour nous garder : nous sommes nés sous la domination du fort armé; cet esprit impur nous possède dès notre naissance. Dans le baptême l'Esprit saint, l'esprit de Jésus-Christ, plus fort que lui, le chasse de la maison, et quels efforts ne fait-il pas pour y rentrer? Il tend au chrétien des filets partout; il remue son cœur et y fait naître des pensées qui le corrompent; il anime sa langue, et il y forme des paroles qui corrompent les autres. Il arme la chair contre l'esprit; il porte la désolation dans le royaume de Dieu. Car vous n'ignorez pas, mes frères, combien cet ennemi est artificieux et puissant : s'il ne peut nous vaincre dans le désert, il nous transporte dans la ville; s'il ne peut nous séduire dans notre maison, il nous mène dans une maison étrangère; il nous poursuit dans le temple, il nous fascine sur la montagne, il nous tente par la nécessité, il nous trompe par la gloire, il nous corrompt par la sensualité. Arrêtons-nous à ce dernier article et observons les démarches que fait cet esprit impur, qui n'est peut-être ainsi appelé que parce qu'il fait tomber plus ordinairement les âmes par le piége de l'impureté, *immundus spiritus*. Je ne vous exposerai pas tous les efforts que fait cet ennemi de la pudeur pour consommer le crime. Je vous ferai voir l'iniquité dans ses commencements plus que dans sa fin. Il faut épargner aux âmes chastes un spectacle si honteux. Ce vice, hélas! trop commun et en même temps si infâme est si opposé à la sainteté du christianisme, qu'il est dangereux de le peindre et de l'exposer tout entier. Et néanmoins, mes frères, s'il arrive quelquefois dans ce discours que la parole trop libre vous représente le crime grossier dans quelques-unes de ses démarches impudentes, c'est la licence des mœurs qui m'y contraindra : il n'est plus temps de vous parler en paraboles. Nous vivons dans un siècle où l'excès du déréglement demande une censure hardie, et où il est quelquefois à propos de montrer le pécheur, non-seulement sur le penchant, mais dans le fond de l'abîme. Et vous verrez, chrétiens qui m'écoutez, comment on y tombe, lorsqu'en vous apprenant à penser et à parler chastement, je vous ferai remarquer dans les deux parties de ce discours, combien il est dangereux et criminel, premièrement de nourrir des pensées contre la pureté, et en second lieu de prononcer aussi des paroles qui blessent cette vertu. Pensées impures et paroles lascives, principes de toute corruption. Renonçons-y dès ce moment, et nous adressant à la Mère de celui qui est la source des pensées chastes, répétons-lui les paroles très-pures de l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vous êtes trop instruits, pour ne pas savoir que les désirs criminels sont condamnés par cette loi sainte du Décalogue, *non concupisces;* et que l'on n'est pas seulement séparé de Dieu par les actions injustes, mais de plus par les pensées perverses : *Perversæ cogitationes separant a Deo.* En effet, dit saint Grégoire, rien ne convient mieux à un juge intérieur, tel qu'est Dieu, qui a son tribunal au milieu de nos consciences, qui pèse les esprits et qui sonde les cœurs, que de juger les fautes les plus secrètes et les plus intérieures : *Intus est qui judicat, intus quod judicatur.* Mais vous n'ignorez pas aussi, mes frères, que dans tous les crimes c'est la pensée, première production du cœur, qui est le principe de tout le mal que nous commettons; l'homme, dit saint Jérôme, avant que de produire son ouvrage par les actions, le traçant et le dessinant en quelque manière sur les tables de son cœur par les pensées. Et combien cette ébauche grossière s'avance-t-elle tout d'un coup dans le vice de la chair? vice dont la douceur trompeuse a sa source dans le cœur et se répand dans tous les sens, dont la malignité est si imperceptible et l'attrait si indomptable, dont les pensées, plus amies de la nature que celles qui portent à la violence, s'insinuent par conséquent avec plus de rapidité et engagent avec plus de force; de sorte que l'on tombe bientôt dans l'abîme du désordre, et qu'il est absolument nécessaire, si l'on ne veut pas périr, d'observer deux choses. La première est de rejeter avec horreur ces pensées criminelles; la seconde est de s'éloigner avec crainte des objets qui les excitent. Appliquez-vous à cette importante morale. Le grand Augustin vous donne la première leçon. Le serpent, dit-il, observe vos pieds, il considère toutes vos démarches, toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos affections, qui sont comme les pieds de l'âme. Et vous, que devez-vous faire? Observez sa tête : *Ille observat calcaneum tuum, tu observa caput illius.* Et qu'est-ce que c'est que la tête du serpent, sinon le commencement de la tentation? une pensée criminelle qui s'élève du fond de la concupiscence, et qui prendra bientôt des forces à votre préjudice, si vous ne lui résistez d'abord, si vous n'étouffez le vice dans sa naissance, si votre esprit s'arrête sur la première image du crime. Car, prenez-y

garde, c'est un serpent, lequel, quelque petit qu'il soit, est toujours dangereux : et peut-on regarder un serpent sans horreur, peut-on délibérer un moment pour le fuir ou pour l'écraser? et la plus faible morsure de l'aspic n'est-elle pas mortelle?

Mais vous comprendrez encore mieux, mes frères, avec quelle horreur ces premières idées du vice doivent être rejetées, si je vous fais remarquer qu'il n'est point de passion qui soit ensemble plus aveugle dans ses commencements, plus funeste et plus incurable dans sa fin. Combien les démarches de l'esprit impur sont-elles dès le commencement aveugles, nous conduisant presque tout d'un coup à la dernière dépravation? Je frémis, mes chers frères, quand j'y pense, et vous avez grand intérêt d'y penser vous-mêmes bien sérieusement, puisque vous avez peut-être appris par une fâcheuse expérience que, faute de veiller sur vos désirs naissants, vous avez passé d'une manière presque imperceptible de la pensée au plaisir, du plaisir au consentement, du consentement au désordre, du désordre à l'habitude. Et c'est alors qu'on peut dire qu'encore que les pensées du pécheur soient inexécutées par la honte ou par la crainte, qui renferment dans le cœur le mystère d'iniquité, son âme néanmoins est comme un vêtement mangé par les vers, selon l'expression de Job, *sicut vestimentum quod comeditur.*

C'est-à-dire que comme les vers rongent les habits dans le secret et sans aucun bruit, ainsi les tentations du vice, les pensées criminelles percent l'âme sans qu'elle s'en aperçoive, qu'après s'être mortellement blessée. On a négligé d'étouffer les premiers sentiments de convoitise, et la plus petite négligence porte coup. Alors chaque moment voit naître du cœur corrompu, avec les suggestions impures, des péchés toujours nouveaux. Alors, si vous avez adhéré aux premières complaisances des sens émus, si vous vous êtes accoutumés à regarder sans horreur les images du vice, vous multipliez bientôt sans scrupule vos prévarications. L'esprit de Dieu se retire de l'homme, parce que l'homme est devenu chair, et un déluge de vices inonde en peu de temps cette terre malheureuse. Vous n'avez plus de honte avec vous-même, et bientôt vous n'en aurez plus avec les autres. Vous craignez peut-être encore les soupçons des hommes ; mais, par un étrange aveuglement, vous ne craignez plus les jugements de Dieu. Vous rougissez peut-être encore d'avouer des sentiments qui vous sont si chers, mais que vous sentez bien qu'ils sont indignes de vous; et cependant vous ne rougissez plus de vous y livrer. Une passion qui vous charme mais qui vous avilit, vous n'osez la confesser au saint ministre, ou vous ne la confessez qu'à demi : et de là les sacriléges ajoutés aux péchés. Vous n'avez plus de lumières que pour excuser le crime, vous n'employez plus de raison que pour colorer un péché qui vous ôte le repos, le bien, la vertu, la raison même. Le caractère de ce vice est d'aveugler, et pour un effet si affreux il ne lui faut qu'un moment.

Avec quelle crainte vous montrerai-je ici, mes frères, le roi d'Israël, l'homme selon le cœur de Dieu, tout d'un coup aveuglé par la pensée du crime, et se précipitant sans honte dans les plus horribles péchés? Pendant que Joab assiége la ville de Rabba, Satan assiége le cœur de David ; les commencements de la tentation paraissent innocents : c'est un roi qui se repose dans sa maison royale; mais il se repose pendant que ses armées combattent et que son peuple travaille. Il se lève de son lit après midi, il se promène sur la terrasse de son palais, et l'esprit impur qui lui a fermé les yeux pour le livrer à un long sommeil, les lui ouvre dans ces moments d'indolence pour regarder un objet séduisant. La pensée suit aussitôt le regard, et le désir la pensée; l'iniquité secrète qui a ses racines dans les pensées du cœur, aidée par un regard sensuel, en un moment produit des fruits de mort. En un moment le libérateur d'Israël devient son scandale, et le vainqueur des géants est le triomphe d'une femme. En ce moment le saint prophète, qui auparavant était ravi par les célestes méditations de la Loi, et qui regardait le vice dans les autres comme une prévarication damnable, aveuglé par l'impudicité, perd avec l'innocence toute sa mansuétude : car, vous le savez, il ajoute bientôt l'homicide à l'adultère. La mort d'Urie est résolue, et celui qui auparavant ne coupait qu'avec peine un morceau du manteau de Saül, abandonne maintenant sans pitié à une sanglante mort le plus fidèle et le plus généreux de ses serviteurs.

Voilà donc, mes frères, avec quels étranges et rapides progrès l'idée agréable du vice conduit le monarque aux transgressions les plus énormes. Craignez, fidèles qui m'écoutez; et si, charmés de l'abord de la volupté, dont vous devez être effrayés, vous avez suivi David dans ses aveugles démarches, passant de ténèbres en ténèbres, joignant l'impudence à la mollesse, et ajoutant peut-être encore comme lui la violence à l'injustice, car les plus cruelles actions ne coûtent rien à ceux qui veulent couvrir leurs débauches secrètes; si, dis-je, vous avez suivi David pécheur, vous qui vivez dans une loi plus parfaite et au milieu des lumières de l'Evangile, quand-est-ce que vous suivrez David pénitent dans ses longues et amères satisfactions, devenu d'un prodige de faiblesse un miracle de pénitence? Quand déchirerez-vous votre âme par la douleur? quand noierez-vous vos yeux dans vos larmes? quand mortifierez-vous votre chair? quand offrirez-vous le sacrifice de votre cœur? quand composerez-vous du fiel de la componction votre breuvage? Combien de Nathans, combien de prophètes sont venus vers vous, et depuis combien de temps? les remords, les tribulations, les ministres fidèles; et il s'en trouve si peu parmi vous qui crient : J'ai péché, et qui le

crient comme David. C'est que la passion dont vous êtes liés, si aveugle dans les commencements, si funeste et incurable dans la fin, nous mène presque toujours à l'impénitence et à la mort. Comment cela, mes frères? ô mon Dieu! purifiez sans cesse mes lèvres, afin que j'annonce avec fidélité vos jugements. Soit que ce vice, qui est dans la chair, nous éloigne davantage de Dieu qui est esprit, soit que sa douceur mortelle nous fasse oublier plus certainement les jugements divins et les maux éternels, car le voluptueux, dit le Sage, est semblable à l'animal stupide qui se joue quand on va l'égorger : *Quasi bos ductus ad victimam, quasi agnus lasciviens;* soit que, renversant la subordination naturelle de la chair qui doit obéir à l'esprit, l'impureté dégrade l'esprit en l'assujettissant à la chair; soit que l'impudique, s'excommuniant lui-même par les dégoûts pour la parole de Dieu et pour les sacrements de l'Église, toutes les voies de la guérison lui soient ainsi fermées : quoi qu'il en soit, vous verrez partout le deuil et la mort marcher sur les pas de l'impudique, le bras de Dieu étendu sur les passions charnelles des hommes, la maison de la volupté renversée par la main de la justice, l'épée sanglante qui ne sort point de la maison de l'adultère, l'abîme profond qui engloutit tous ses biens, le feu qui dévore le fornicateur, et la fumée qui l'aveugle, la plaie et l'ignominie qui le couvrent tant par les maladies cruelles qui suivent le vice honteux que par les reproches amers qui l'accompagnent; en un mot l'étang de soufre et de flamme, qui sera le partage éternel de celui qui en souillant son corps a profané le temple de Dieu, et a fait injure au corps de Jésus-Christ même.

Oui, c'est l'impudicité qui attire tous ces maux; et si vous voulez rejeter avec horreur les idées du crime, vous ne regarderez pas son abord gracieux et son visage riant, mais ses pieds qui descendent dans la mort et ses pas qui s'insinuent jusqu'aux enfers. Vous regarderez la douleur qui demeure toujours et qui suit un plaisir si passager : un moment de joie et une éternité de pleurs. Vous considérerez, et les livres saints vous le déclarent, que c'est cette cupidité fatale qui a noyé le monde dans un triste déluge, qui a consumé et réduit en cendres les cinq villes infâmes, qui a détruit les Sichimites ravisseurs de la jeune Dina, qui a tué Her et Onan enfants sensuels de Juda, qui a fait tomber sur la tête de l'incestueux Ruben une malédiction éternelle, qui a percé et mis à mort l'Israélite fornicateur et la femme madianite, qui pour l'opprobre fait à la femme du lévite a exterminé la tribu de Benjamin, qui a fait périr dans un combat les enfants voluptueux d'Héli, qui a fait mourir dans un festin Amnon corrupteur de Thamar, qui a porté dans le royaume de David adultère la guerre, le trouble et la mort; qui a attiré sur les vieillards séducteurs de Suzanne le dernier supplice; qui a ôté la vie aux maris imprudents de la jeune Sara, qui a jeté Salomon dans l'apostasie, Salomon, dont le texte sacré nous marque avec tant de soin la chute, et dont il ne déclare nulle part la pénitence.

Et voici, mes frères, parmi tous les maux qui menacent l'âme sensuelle, celui que vous devez envisager comme le plus terrible : c'est qu'au milieu de ces funestes tragédies, qui naissent si souvent du commerce illicite, la cupidité a commencé par la pensée charnelle; encore que vous ne recueilliez point d'autres fruits de votre passion que la confusion et la douleur, et que de temps en temps vous vous reprochiez à vous-mêmes des plaisirs à qui la convoitise émue donne un prix et des attraits qu'ils perdent bientôt dans le moment de la réflexion et de la crainte; encore que vos années, qui s'accumulent, éteignent toute la vivacité de vos sens; cependant il arrive assez souvent malgré tout cela que le cœur n'est point guéri. Il est peut-être guéri de la passion, mais il ne l'est pas du vice; ce vice, qui s'est naturalisé avec l'homme, le poursuit jusque dans le déclin de l'âge, et ses os, dit l'Écriture en sont pénétrés : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus.* Une mémoire impure et trop fidèle, une imagination gâtée et à qui vous donnez l'essor, perpétue le péché; l'esprit impur qui a fait par ses fantômes lascifs des impressions durables et qui est entré dans votre cœur avec plusieurs autres démons, comme parle l'Évangile, opère encore le mystère d'iniquité : l'iniquité par conséquent aussi incurable dans sa fin qu'elle a été aveugle dans ses commencements.

Donc, mes frères, le grand secret est de prévenir les traces dangereuses que toutes ces formes agréables peuvent faire dans une imagination séduite : affaiblir d'abord les illusions trompeuses, qui donnent une réalité au mensonge et un charme à la corruption; être en garde, et se défier de la mauvaise tristesse, où l'âme plus engourdie néglige de repousser ces traits enflammés; craindre encore plus une vaine joie, qui amollit le cœur et qui le rend moins précautionné, moins vigilant; et toujours rejeter avec horreur les premières poursuites du vice.

Mais, comme je vous l'ai dit, un autre moyen est de s'éloigner avec crainte des objets qui les excitent. Sur quoi est fondée cette grande instruction; et pourquoi vous dit-on tous les jours d'éviter tous les lieux enchantés, où vous êtes déjà souillés, si vous y entrez sans crainte, puisque la présomption est la première impureté de l'homme? Pourquoi encore une fois ces préceptes si souvent réitérés? Comprenez bien ce que je vais vous dire : c'est que la cupidité, qui ne meurt jamais en cette vie, tend toujours à s'accroître; c'est une pente qui nous fait toujours glisser en bas, à moins que nous ne fassions un continuel effort pour nous élever; c'est un tor-

rent qui nous entraîne, à moins que nous ne nous ne nous roidissions contre son cours, c'est un poids malheureux; c'est une racine amère qui pousse sans cesse ses pernicieux rejetons. Et vivre sans crainte lorsqu'on porte ainsi la fumée de l'enfer dans ses passions, et le mérite même de l'enfer dans ses péchés; regarder encore comme œuvre de surérogation la fuite et les sages précautions que l'on nous demande, pour ne pas augmenter, par une vie trop libre, ces principes de corruption et de mort; aller avec confiance aux assemblées du siècle, où les sens sont ouverts à des plaisirs, contre lesquels le solitaire même serait faible, s'il ne les craignait pas; chercher ces lieux où la convoitise échauffée reçoit avidement la mort trompeuse; en un mot, porter partout sans défiance, dans des vases si fragiles et avec des cœurs si amis de la séduction, le trésor de la grâce que nous pouvons perdre à toute heure, qu'est-ce autre chose que de vouloir périr, ou croire qu'on peut demeurer au milieu de la flamme sans en être brûlé? Vous donc qui, bien loin de fuir les objets que vous devez craindre, cherchez même avec vivacité, avec empressement, tout ce qui peut donner lieu au démon de semer dans votre cœur les conseils impurs, quelle doit être votre destinée? et comment vous sauverez-vous du crime? Considérez le chaste Joseph qui craignit le péché, qui craignit même l'image du péché, et qui l'évita parce qu'il le craignit. Vous le savez, mes frères, ce jeune esclave, plus sage que tous les vieillards et plus fort que tous les héros, est sollicité au mal par son imprudente maîtresse; déjà elle le prend par son vêtement, et sa main seconde ses paroles : mais le chaste Joseph s'enfuit : *fugit et egressus est foras.* Il aima mieux lui laisser son manteau que sa chasteté, dit saint Ambroise; il craignit que la flamme criminelle ne passât des mains de cette femme à son vêtement et de son vêtement à son cœur; il n'eut pas seulement horreur du lit de l'adultère, mais de sa conversation et de sa compagnie. Le vice ne se présenta point à ses yeux sous l'image du plaisir, mais avec toute la difformité du crime; il n'avait point donné lieu à la séduction, et il se sauva de la tentation par la fuite.

Etes-vous donc plus forts que ce patriarche, vous qui pour excuser vos chutes alléguez à toute heure l'excès de la fragilité humaine, et qui néanmoins allez sans crainte puiser toutes les idées du crime, tantôt dans les assemblées publiques, où la vanité ranime tous les agréments d'un sexe pour plaire à un autre sexe; tantôt dans un commerce plus secret, mais plus libre, où l'âme moins retenue laisse voir à l'œil convoiteux ses désirs illégitimes, et où quelquefois, deux cœurs se parlant par le seul langage des yeux sans que la langue s'en mêle, il se fait de l'un à l'autre des messages d'impureté, dit saint Augustin, qui sont bien reçus de part et d'autre; tantôt dans les spectacles du siècle, où la corruption est toujours excusée et toujours agréable, et qui ne vous plairaient pas, si vous n'y trouviez un attrait à vos sens, une pâture à vos passions, une diversion à vos remords, une excuse à vos péchés?

Vous comptez sur la grâce; mais la grâce ne va point garder l'imprudent qui ne met aucune distance entre lui et le péril, qui se jette de propos délibéré dans l'occasion du mal; ni Samson qui se repose aux pieds de l'impudique Dalila, ni Juda qui marche sans crainte dans les chemins où se montre la séduisante Thamar, ni enfin celui qui avec la triste expérience de ses faiblesses, va s'embarrasser encore dans tous les filets, et qui sans avoir jamais fait un accord avec ses yeux, les laisse courir avec une licence païenne après tous les objets agréables, cherchant même dans les peintures et dans les livres si puissants à persuader le mal une nourriture à sa lubricité. Il y a des périls partout, mais il y a des périls cherchés et des périls aimés, où la nécessité ne vous mène pas, et où le Dieu saint, bien loin de s'engager à détourner de vous les flèches mortelles qui percent les cœurs, vous menace au contraire de retirer sa main, et de vous laisser tomber dans tous les précipices dont vous ne vous éloignez pas avec crainte.

Hélas! vous y êtes déjà tombées, femmes du siècle, et vos cœurs ne sauraient être purs, vous qui vous montrez avec empressement dans une parure qui n'est propre qu'à inspirer aux autres les pensées honteuses; et qui par vos habits, lesquels pour ainsi dire n'habillent point, semez en tous lieux des piéges et des scandales aux consciences; coupables d'autant d'homicides qu'il y a d'hommes que ces modes immodestes ont tentés; plus cruelles, disent les saints docteurs, en perdant leur âme, que si vous leur ôtiez la vie du corps. Et si vous dites que dans ce commerce du monde, qui rapproche si fort les objets des cupidités, vous ne pensez point à offrir aux yeux sensuels des attraits qui corrompent, et qu'avec vos nudités et vos artifices, vous n'avez nulle intention ni de pécher ni de séduire, j'en veux bien convenir avec vous : vous ne pensez point à pécher, mais vous pensez à plaire; et c'est assez pour vous rendre coupables de tous les sentiments impurs d'une jeunesse abusée qui vous a vues. Vous n'avez nulle intention de séduire, et cependant l'ouvrage de la séduction ne se fait que par vos soins; et quoique vous ne pensiez qu'à vous habiller et à vous parer comme les autres, il se trouve que c'est vous qui en marchant sans voile et encore plus sans crainte parmi les enfants des hommes, avez brisé en eux, dit Tertullien, le portrait vivant et animé de Dieu, qui avez obscurci cette image par les idées impures, qui l'avez effacée par des convoitises damnables. Tout cet enchaînement de désirs déréglés est sur votre compte; l'ivresse qui les transporte en vous voyant est votre

ouvrage, dit saint Chrysostome, et dès qu'ils pèchent mortellement votre péché est mortel. Votre intention est bonne, vous ne pensez pas criminellement; mais vous êtes bien criminelles vous-mêmes, poursuit le saint docteur, puisque, ne voulant pas boire le breuvage mortel, vous le faites néanmoins boire aux autres : d'autant moins excusables, que c'est peut-être une pure vanité qui fait que vous vous jouez de leur perte éternelle. Votre intention est bonne, mais votre action est méchante; le démon se sert de votre méchante action pour perdre et séduire les autres, et de votre bonne intention pour vous tromper et vous perdre vous-mêmes.

Et d'ailleurs, permettez-moi de vous le dire : puisque vous évitez si peu tout ce qui échauffe dans vos cœurs et dans ceux des autres cette fournaise de mauvais désirs, il faut que vous confessiez que vous êtes encore bien éloignées de la règle indispensable de l'Evangile, qui veut que le fidèle non-seulement déchire son vêtement, mais qu'il arrache son œil, et même son œil droit, s'il est pour lui ou pour les autres une occasion de chute. C'est-à-dire, mes frères, que quand il s'agit du salut, que nous ne pouvons opérer qu'avec crainte, et en diminuant, par une sage fuite et de grandes précautions, cette racine pernicieuse d'affections dépravées qui est en nous, nous ne saurions prendre assez de mesures, nous ne saurions pousser nos scrupules trop loin, détournant souvent nos pieds du sentier agréable, détournant toujours nos yeux de l'objet dangereux, affaiblissant en nous sans cesse tout ce qui peut favoriser le cœur corrompu; en sorte que ce que nous avons de plus cher nous devienne haïssable, s'il entretient ou s'il allume une flamme criminelle. Sans cela, mes frères, combien d'âmes imprudentes qui, s'ennuyant du joug de la pudeur, ou se confiant dans leur sagesse, faute de tenir ferme sur les premières démarches du vice, ont vu en un moment leur trésor enlevé par l'ennemi cruel, et leur cœur, que le chérubin armé ne gardait plus, livré à toutes les suggestions sensuelles du serpent, suggestions sensuelles, pensées impures, source d'une grande et générale corruption! Vous l'avez entendu, chers auditeurs, et vous avez appris à rejeter avec horreur ces pensées criminelles, à vous éloigner avec crainte de tous les objets qui les excitent : apprenez maintenant à vous préserver des paroles lascives et des discours déshonnêtes, autre principe d'une grande et universelle dépravation. Vous l'allez voir dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si c'est la parole qui distingue l'homme des animaux, c'est la parole chaste qui distingue le chrétien de l'homme. Qu'on n'entende point parmi vous, dit l'Apôtre aux Ephésiens, ni paroles déshonnêtes, ni discours de galanterie et de folie, ce qui ne convient pas à des saints tels que vous devez être, ni à votre vocation, qui est grave et sérieuse : *Fornicatio et omnis immunditia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos : aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet.*

Voilà donc, mes frères, l'impureté condamnée non-seulement dans ses désirs et ses œuvres, non-seulement dans les fornications d'Israël ou les convoitises des païens, mais, bien plus, dans les paroles mêmes et les discours déshonnêtes du faible chrétien, qui a oublié qu'il est appelé à une religion sainte, laquelle ne peut rien souffrir de déréglé et de profane sur les lèvres sanctifiées du fidèle : *Omnis immunditia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.* Deux raisons prouvent cette proposition : la première est que les paroles immodestes sortent toujours d'un cœur corrompu; la seconde est qu'elles corrompent assez souvent ceux qui les écoutent. Ecoutez-moi. Il est constant que nos paroles sont les images de nos sentiments : l'homme sans y penser fait dans ses discours le portrait de ses mœurs; il y fait remarquer tous les traits et les linéaments de son âme; parlez, disait un ancien à un jeune homme, parlez afin que je vous voie : *loquere ut te videam.* De là cette sentence de l'Evangile, que celui qui est de la terre parle de la terre, et que l'homme méchant ne tire du trésor de son cœur que des choses méchantes; de manière, chrétiens, que l'iniquité qui est sur vos lèvres ne saurait être qu'une effusion de celle qui est dans votre cœur. Et vous le sentez bien vous-mêmes, dit saint Chrysostome; car si vous n'avez pas encore franchi toutes les bornes de la pudeur, s'il reste encore dans votre conscience des sentiments et des traces de vos devoirs, pour dire quelque chose de honteux vous rougissez, vous vous cachez le visage, vous tâchez même, par la parole équivoque, de revêtir d'apparences honnêtes l'indigne passion. Il s'en faut bien que vous soyez dans cette contrainte, continue le saint, lorsque vous ne dites rien de contraire à la pudeur, et que la grâce de la pureté qui est sur vos lèvres, annonce que tout est réglé dans votre cœur.

Bien plus, encore que celui qui écoute ait le cœur gâté et tourné au mal, s'il reçoit avidement la parole impure, il est aisé néanmoins de remarquer qu'il est aussi en même temps le censeur secret de cette bouche lascive; il est aisé de voir que cet auditeur, d'ailleurs complaisant, ne peut souvent s'empêcher de mépriser l'homme corrompu, et surtout d'avoir moins de respect pour la femme ou la fille du siècle, lorsqu'elles prononcent de tels discours, ou qu'elles n'en sont point alarmées, ou même lorsque par l'éclat de leur modestie elles n'obligent pas l'esprit impur à devenir muet en leur présence. Paroles libres qui font croire aux hommes qu'ils ne doivent pas plus respecter la pudeur dans une femme qu'elle ne la respecte elle-même. Paroles impures qui marquent trop une source corrompue.

Vous le comprendrez encore mieux, mes

frères, si vous remarquez, avec un savant Père de l'Eglise grecque, que les pécheurs, dans les livres saints, sont comparés à des sépulcres : les uns à des sépulcres pleins d'ossements de morts, mais fermés, ornés et blanchis au dehors, tels qu'étaient les pharisiens hypocrites, *sepulcra dealbata;* les autres à des sépulcres ouverts, d'où sort une maligne vapeur, et ce sont les pécheurs déclarés et confirmés dans le vice, dont la corruption, ne demeurant plus cachée, se répand au dehors par les paroles impudiques : *sepulcrum patens est guttur eorum.* Du moins, dit Origène, reste-t-il encore aux premiers, tout déréglés qu'ils sont, une pudeur salutaire, ou un respect humain, qui retient dans le fond de leur cœur l'odeur de la mort; de manière que leur dépravation n'est que pour eux et ne passe point à d'autres. Ce sont des sépulcres fermés. Mais pour ceux qui sont assis sur la chaire contagieuse, portant sur la langue le poison du vice, et d'où il s'exhale, comme d'un sépulcre ouvert, l'infection d'un discours lascif; ceux-là veulent si peu que l'on doute de leur corruption, qu'ils vont même sans honte, par des obscénités païennes, la communiquer à tous ceux qui les écoutent. Or, mes frères, que ces obscénités soient plus grossières ou plus polies, il est toujours certain qu'elles sont criminelles, parce qu'elles sortent d'un cœur corrompu : c'est ma première raison; et qu'elles ne sauraient jamais être innocentes, parce qu'elles sont aussi très-souvent pour les autres un principe de corruption. Seconde raison, à laquelle vous devez être attentifs.

J'appelle principe de corruption tout ce qui ouvre le cœur à la dissolution, tout ce qui excuse les perversités de la chair, tout ce qui tend à altérer la pureté de l'âme; ces expressions tendres, ces douces adulations, ces paroles de galanterie ou de libertinage; ces équivoques qui corrompent la pudeur en la ménageant; ces scurrilités ou ces bouffonneries qui ôtent à la religion sa majesté sainte, et à l'âme sa modestie naturelle; ces portraits que l'on fait à toute heure des personnes agréables; ces poésies et ces chansons, qui étant nées de la corruption du cœur humain, sont toujours bien reçues du monde corrompu, ouvrage que la cupidité récite et que la cupidité écoute. Car voilà les traits empoisonnés, qui volent de toutes parts dans les compagnies du siècle, et qui portent la mort dans les âmes, dit saint Jérôme : c'est par ces entretiens pervers, dit le grand apôtre, que les bonnes mœurs sont corrompues.

Et à dire vrai, mes frères, la langue n'est-elle pas comme le canal par où la corruption du cœur se répand et se communique? Nous versons par la parole dans le sein de celui qui nous écoute nos erreurs et nos passions : pernicieux commerce où, chacun le poison sur les lèvres, nous ne nous abordons que pour nous faire périr. Adam et Eve se parlèrent, et tout innocents qu'ils étaient, par une conversation qu'ils eurent ensemble, ils s'empoisonnèrent mutuellement.

Qu'attendez-vous donc de vos entretiens dans l'état présent, où la cupidité, qui opère dans tous les cœurs avec tant d'efficace, les dispose à recevoir tout ce que la langue sensuelle prononce? Qu'attendez-vous aujourd'hui, vous qui vous parlez sans précautions et sans mesures? Disons mieux, vous qui vous parlez avec toutes les mesures nécessaires pour vous souffler le poison et pour étendre l'iniquité. Car enfin, mes frères, que ne fait-on pas pour cela dans un siècle où les bienséances sont si négligées, où l'intempérance de la table prépare à l'impudence et l'impudence à la luxure? N'emploie-t-on pas avec les airs les plus passionnés et les manières les plus enjouées, l'attrait de la parole, à quoi il ne manque rien pour réussir, soit par la flatterie qui engage, soit par l'irréligion qui aveugle? Car c'est principalement en ces deux manières que le discours séduisant agit sur les consciences : la flatterie, l'irréligion.

Je dis la flatterie : et en effet l'impudique est flatteur, il est idolâtre; il offre son encens sacrilége à la créature dont il fait son Dieu; il lui donne sans fin des louanges sur ses agréments et ses perfections; et vous savez, mes frères, qu'il n'est point de musique plus agréable à nos oreilles que la voix qui nous loue. Parmi le bruit de ces petits applaudissements, une jeune personne n'entend plus les leçons de la modestie; les oracles de la sagesse sont muets pour elle; toutes les idées du devoir s'effacent; Dieu s'éloigne aussi de l'âme superbe qui n'a plus d'autre appui que sa propre fragilité; et la folle présomption est punie par la passion la plus ignominieuse. Ainsi êtes-vous tombés dans l'abîme, vous qui sembliez comme les aigles avoir mis votre nid dans les astres. Rien qui semble plus indifférent que la parole, et rien qui soit plus pernicieux.

Mais l'impudique dans ses dangereux entretiens ne met pas en usage la seule imposture de la flatterie; il y fait aussi entendre quelquefois la voix de l'irréligion. Et vous comprenez aisément que c'est un langage qui est employé avec succès sur un faible cœur, qui cherche à éteindre les lumières de la foi qui le troublent, et qui ne saurait trouver le repos que dans les ténèbres de l'incrédulité. Comment cela, mes frères? C'est qu'il est désagréable d'être condamné, et surtout d'être condamné par soi-même. C'est un témoin fâcheux que notre esprit, quand au milieu de nos mœurs dépravées, il conserve encore la croyance d'un Dieu, vengeur éternel des convoitises humaines. Qu'arrive-t-il donc? On aime le plaisir, la religion trop sérieuse ne le permet pas, et sa loi sainte paraît un joug accablant. Une seule parole de libertinage, qui affaiblit les saintes vérités, devient par conséquent pour le sensuel un argument démonstratif, une forte conviction. Il n'a plus ni une foi vive des mystères de Dieu, ni la révérence pour ses lois, ni la crainte de ses jugements; on commence à douter de

l'enfer, dès qu'on mérite d'y descendre. En cet état, tout ce qui combat la religion plaît au voluptueux, en cela même qu'il la combat; et quelque extravagante que soit une objection, elle est toujours forte à son égard, pourvu qu'elle soit impie. En cet état, vous ne voyez sortir de la bouche corrompue que des opinions hardies, des maximes perverses, des doutes frivoles que la passion oppose à la religion de tous les siècles et à l'idée d'un avenir, qui est dans tous les hommes. Quelle gloire pour la religion d'avoir pour ennemis des aveugles, des hommes perdus, qui mettent leur esprit à corrompre et à être corrompus, des désespérés qui croient que tout périt avec eux et qu'ils ont intérêt à les croire!

Mais aussi quel malheur pour vous qui les écoutez, et qui vous laissez séduire par leurs vains et pernicieux discours! *nemo vos seducat inanibus verbis.* O fidèles! c'est le serpent infernal qui vous parle. Peut-être pour vous faire toucher sans crainte au fruit défendu, vous rendra-t-il les jugements de Dieu incertains; peut-être voudra-t-il affaiblir le précepte et donner à l'iniquité une face moins difforme; ne comptant pour rien si une main impudente exécute ce qu'une imagination lascive a conçu, et ne donnant le nom de péché qu'à la dernière consommation du crime; jetant même par la parole artificieuse, un voile d'innocence sur la simple fornication : quoique la vérité éternelle partout, dans les saintes Ecritures et par la bouche du grand Apôtre, déclare en termes si précis, que nul fornicateur, nul impudique ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu : *Hæc enim scitote intelligentes, quod omnis fornicator aut immundus non habet hæreditatem in regno Christi et Dei.*

Ecoutez bien : tout fornicateur est réprouvé et exclu du ciel, *omnis fornicator.* L'Apôtre n'excepte et n'excuse personne, ni par la jeunesse qui se croit privilégiée pour le plaisir; ni par la dignité qui supporte moins le joug de la loi; ni par la richesse qui donne tant de facilité pour le crime; ni par l'indigence qui trouve dans l'or et dans les présents du voluptueux une prompte ressource; ni par la force de la tentation surmontée par des milliers de justes, qui n'ont jamais déshonoré leur corps, et qui ont même rougi d'un chaste mariage; ni par l'ignorance de la loi, ignorance qui favorise les déréglements et qui ne les justifie pas; ni par la multitude des fornicateurs et par les désordres des temps, qui ne sauraient jamais prescrire contre le précepte de Dieu, ni sauver le coupable de sa colère. Car, dit notre grand Apôtre, c'est pour ce crime même que la colère de Dieu tombe sur les hommes, soit qu'ils séduisent les autres par leurs discours, soit qu'ils écoutent les discours de ceux qui les séduisent, *nemo vos seducat inanibus verbis, propter hæc enim venit ira Dei.*

O chrétiens! si néanmoins vous êtes encore chrétiens, et si vous craignez les jugements du Dieu éternel dont vous entendez ici la parole; vous ne parlerez jamais la langue des sensuels, qui est la langue des incrédules, vous ne l'écouterez même jamais. Non-seulement vous vous abstiendrez du péché, mais vous le fuirez : *fugite fornicationem.* Non-seulement vous fuirez la fornication, mais le fornicateur qui ne vous aborde avec ses lèvres empoisonnées que parce que vous l'avez attiré par vos manières mondaines; que vous n'écoutez que parce que vous avez déjà l'âme séduite; qui ne vous paraît éloquent que parce que vous avez un cœur de chair, à qui il est aisé de persuader que le plaisir des sens est légitime. Et voilà ce qui fait que malgré les sentiments de la conscience et les jugements de Dieu, la parole est si contagieuse et si puissante, soit qu'elle s'échappe à la bouche licencieuse, soit que la passion honteuse l'anime, soit que l'adulation l'insinue, soit que l'impiété l'assaisonne.

Et de fait, chrétiens, vous en demeurerez d'accord, à ne regarder que la force et l'attrait du discours, qui a un succès presque assuré par les correspondances secrètes qu'il trouve dans les convoitises de l'homme. Combien a-t-on vu et voit-on tous les jours de jeunes personnes qui étant entrées dans une conversation séculière, ignorant le mal et prévenues par une sage éducation, en sont sorties avec un esprit qui n'a plus la même horreur du vice, avec un cœur qui est disposé à boire sans répugnance le poison de la volupté, avec une imagination qui enchérit bien au-dessus de la réalité, et qui n'ayant point de barrière qui arrête ses égarements secrets, va toujours plus vite et plus loin que la langue qui parle, avec une conscience ternie par les haleines impures de ces bouches lascives, avec une âme troublée par des désirs inconnus, et toute pleine des images du vice? La parole sensuelle est prononcée, dit saint Basile, et bientôt l'iniquité fructifie : on ne connaissait point le mal, on a commencé à l'entendre; on ne rougit plus de le prononcer, et bientôt on ne rougira plus de le commettre.

Remontez ici, mes frères, et je finis par cette réflexion : remontez jusqu'à l'origine de toutes les scènes fatales d'une passion scandaleuse, et vous verrez qu'elles ont souvent commencé, ou par une déclaration tendre à quoi l'âme trop faible a répondu, devenue infidèle à son Dieu et cruelle envers elle-même; ou par une parole licencieuse du théâtre, lorsque prenant dans cette corruption publique des forces pour sa corruption particulière, le chrétien imprudent de spectateur curieux est devenu un infâme acteur; ou par une lettre séduisante, qui vous a fait le panégyrique de la folle volupté et du cœur malheureux qui s'y engage; ou par la lecture de quelques livres où l'amour est peint avec ces caractères dangereux qui pourraient faire apostasier les sages; ou, par un entretien, que l'esprit, qui supplée quelquefois aux agréments du corps, a animé, jetant dans le cœur, où la convoitise est tou-

jours vivante, les commencements d'une passion qu'on ne peut plus réprimer. Que si les derniers désordres n'en sont point arrivés, il n'a point tenu à vous qui avez parlé; vous avez preparé le poison, vous avez allumé le feu, vous avez aiguisé votre langue comme une épée pour donner la mort.

O Dieu saint et éternel! dans un monde où l'esprit impur se promène sans cesse, et où les cœurs dépravés répandent de leur plénitude un torrent de paroles si profanes, si criminelles, si contagieuses, nos périls sont infinis, soit que nous pensions, soit que nous parlions. Et il n'y a que vous, ô sagesse éternelle! ô parole incréée! qui puissiez gouverner le cœur et la langue de l'homme, qui puissiez semer en nous les chastes conseils et y former les lèvres pures, en sorte que les iniquités qui inondent le siècle soient arrêtées dans leur source. Allez donc à Jésus-Christ, vous qui voulez penser avec pudeur et parler avec sagesse, comme il convient à des saints : *sicut decet sanctos*. Invoquez la grâce et opposez aux suggestions sensuelles du serpent les chastes gémissements de la colombe. Ce genre de démons ne s'exorcise que par la prière, mais par une prière fervente. Travaillez sous ses yeux, travaillez : l'esprit impur ne s'empare que de la maison qu'il trouve vide; il n'entre point dans celle d'où l'oisiveté est bannie par des occupations nécessaires ou légitimes; mais travaillez sous ses yeux : en regardant l'auteur du salut, la morsure des serpents enflammés ne vous nuira point. Entrez quelquefois avec lui dans le désert et la retraite pour fuir les occasions du péché, pour éviter des conversations et un commerce dangereux; votre sûreté est dans la fuite, et votre sagesse même, si vous ne fuyez pas, vous deviendra un piége. Lisez son Evangile, et vous verrez dans sa loi si austère et dans ses exemples plus austères que sa loi, l'énormité de vos désirs charnels; vous y trouverez douce et facile la vie chaste que les hommes et les livres du siècle vous représentent si triste et comme impraticable. Craignez ses jugements : il ne reconnaîtra point devant ses anges le cœur impudique; il ne mettra point à sa droite le bouc lascif; il ne donnera point son héritage à l'homme fornicateur et à la femme infidèle. Sa justice condamnera même la pensée criminelle qui n'aura point été désavouée, et la bouche du chrétien qui aura prononcé la parole scandaleuse sera confondue. Enfin, mes chers frères, demandez souvent à Jésus-Christ son esprit, qui sanctifie les pensées de votre cœur et les paroles de votre bouche, afin que vous puissiez avec cette bouche et ce cœur l'aimer et le louer pendant l'éternité bienheureuse. *Ainsi soit-il.*

SERMON XIV.

POUR LE TROISIÈME LUNDI DE CARÊME.

Sur la médisance.

Medice, cura teipsum. (*Luc*, IV.)
Médecin, guéris ez-vous vous-même.

Les voies de la charité sont douces, pacifiques, salutaires. Elle marche dans la paix, et non comme une ennemie pour blesser le prochain, mais pour le guérir; non pour l'insulter dans sa chute, mais pour le relever; non pour révéler à des yeux curieux et malins ses faiblesses et ses vices, mais pour les lui représenter à lui-même. Je dis plus : l'homme charitable, avant que d'employer son art à guérir les autres, s'applique à ses propres maux et travaille premièrement à se guérir : *Medice, cura teipsum*. Philosophie aussi conforme aux lumières de la raison que de la religion; mais philosophie qui a peu de sectateurs. Car, mes frères, que voyez-vous dans le monde? les démarches cruelles de la malice; des gens qui oublient leurs plaies pour manier rudement celles de leurs frères. Leur bouche, dit le prophète, est remplie de malédiction et d'amertume; les voies saintes de la charité et de la paix ne leur sont point connues. Au lieu de s'appliquer à se guérir eux-mêmes, ils blessent les autres; au lieu de s'appliquer en secret à guérir le mal des autres par la correction, ils le publient, ils l'aigrissent, ils le répandent par la médisance.

Le mal presse trop pour le négliger. C'est un vice universel; il est de tous les états et de toutes les professions : c'est un art que tout le monde apprend. Les grands en font une partie de leur politesse; les petits s'en servent pour s'élever et pour détrôner, en quelque sorte, par le mépris et le blâme, ceux qu'ils ne voient qu'à regret sur leur tête. Il y a même des personnes d'ailleurs régulières qui ne l'évitent pas; et la médisance, dit saint Jérôme, est le dernier filet dans lequel le démon fait tomber ceux qui se sont échappés de tous les autres : *Etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt, in istud quasi in extremum diaboli laqueum incidunt.*

Il est donc d'une extrême conséquence de vous apprendre à ne pas déshonorer le prochain par la détraction, et il n'est pas hors de propos de vous l'apprendre dans ces jours saints, où la mort ignominieuse du Seigneur, que l'Église nous représente de si près, a commencé par les coups de la langue cruelle, comme le dit saint Augustin. Et, pour cela, il faut pénétrer toute la malignité de la médisance; il faut chercher dans le cœur corrompu toutes les passions qui remuent les lèvres injustes, et considérer aussi dans un monde malin tous les maux que produit une langue intempérante. Je veux dire que nous devons examiner les causes et les effets de la détraction, sa naissance infâme et ses meurtres cruels : ses causes qui sont très-honteuses, vous les verrez dans la première partie de ce discours;

ses effets qui sont très-funestes, je vous les marquerai dans la seconde partie.

Mais il est plus difficile, et le miracle est plus grand, de faire taire un médisant que de faire parler un muet. Je sais même que le détracteur croit avoir droit de moins épargner le prédicateur que qui ce soit. Aussi faut-il avouer, mes frères, que j'ai beaucoup plus à craindre la censure qu'un autre, et que j'en serais très-digne si j'entreprenais ce discours par mes propres lumières, et si, pénétré de mon indignité et de mes faiblesses, je n'allais auparavant demander au Saint-Esprit ses grâces par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Dans cette malheureuse situation du siècle présent, où l'iniquité censure l'iniquité, où un monde malin insulte à un monde faible, où les malades également tourmentés de fièvres mortelles, au lieu de s'appliquer à se guérir, s'amusent à se montrer au doigt, et croient bien cacher leur mal en découvrant celui des autres; où le pécheur se soulève contre le pécheur et souvent contre le juste, et où le juste même, oubliant le Dieu et le principe de sa justice, s'élève dans son cœur et ne garde point assez sa bouche; que devons-nous faire, chrétiens? Allons à la source du mal, cherchons-en les causes. Le vice que je combats, et qui est si commun, se dérobe quelquefois aux yeux de celui-là même qui en est coupable. C'est un serpent artificieux qui, étant né de la boue, a honte de se montrer, tant sa naissance est infâme et ses causes honteuses. Ses causes, si vous y faites réflexion, sont l'envie, la haine et l'orgueil; de sorte que la médisance a le malheur de ramasser en soi tout le poison de ces trois passions : la lâcheté de l'envie, l'injustice de la haine, et la folie de l'orgueil; il est aisé de vous le montrer.

L'envie est lâche : sortie des ténébreuses prisons de l'enfer, où le démon n'est pas moins tourmenté, moins brûlé par l'envie que par le feu, elle cherche aussi les ténèbres pour blesser en secret, elle met toute sa force dans l'artifice et le déguisement. Voilà l'image de la médisance. Cette digne fille d'une si honteuse mère n'a rien que de lâche dans ses démarches. Faut-il nuire à quelqu'un? elle n'ira pas l'attaquer de front, ni lui lancer des traits qu'il puisse parer; mais elle ira débiter à l'oreille d'un ami une histoire du prochain qui le déshonore, qui le diffame; elle profitera de l'absence de ce malheureux pour l'accuser, lorsqu'il sera hors d'état de se défendre; et quelquefois même, après de spécieuses démonstrations d'amitié, elle le déchirera cruellement. Car tel est le caractère des hommes possédés de l'esprit de mensonge et gouvernés par celui qui, dès le commencement, a été l'accusateur des fidèles, et qui, pour cela, est appelé diable, c'est-à-dire calomniateur. Ils assaisonnent la calomnie de perfidie; une effusion de tendresse précède une effusion de malignité. Ils viennent parfumer votre tête de l'huile douce de l'adulation, dit le prophète; et un moment après ils vous percent le cœur avec les traits funestes de la médisance : *Mollîti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula* C'est une victime qu'ils couronnent de fleurs et qu'ils enivrent d'encens pour l'égorger ensuite avec plus de cruauté. C'est le serpent qui paraît vous embrasser avec ses replis, portant le poison sur la langue, et qui, se glissant par derrière et sans bruit, vous imprime sa morsure envenimée : *Si mordeat serpens in silentio, nihilominus habet qui occulte detrahat.*

Mais voici un autre trait de lâcheté que je vous prie de remarquer. C'est que le médisant se nourrit encore comme l'envieux des disgrâces et des vices d'autrui. Saint Basile, faisant réflexion sur cette lâche et honteuse conduite des médisants, dit qu'ils sont semblables aux vautours. Les vautours passent sans s'arrêter, d'un vol léger et rapide, par-dessus les jardins les plus beaux et les prairies les plus agréables : et c'est pour aller bien vite fondre sur un cadavre, dont ils font leur délicieux aliment. Vous reconnaissez-vous dans ce portrait, détracteur? Quoique le monde ne puisse pas former de justes, il se trouve encore des justes dans le monde; il y a encore dans l'aire de l'Eglise, parmi la paille légère, quelque bon grain; le Seigneur s'est réservé plusieurs millions de vrais Israélites, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. Il y a encore dans le royaume de Dieu des vierges sages et des serviteurs fidèles, des prêtres saints, des veuves pieuses, des femmes chrétiennes, des hommes pleins de religion et de foi. La grâce nous montre encore dans tous les états quelques exemples des vertus chrétiennes que nous devons suivre; la semence des justes n'est point détruite sur la terre : en un mot il croît encore dans le jardin de la paix, parmi les épines, des fleurs dont vous pourriez, comme l'industrieuse abeille, vous nourrir par de salutaires réflexions. Mais comme le vautour, vous traversez ces jardins sans vous y arrêter, pour aller vous attacher, si j'ose parler ainsi, à quelque cadavre. Vous aimez mieux nourrir votre malignité, en parlant de l'ambition de ce prélat, des usures de ce marchand, des corruptions de ce juge et des désordres de cette femme.

Vous pourriez pour votre édification parler des vertus de ce ministre de l'Eglise qui partage son temps entre la prière et l'étude, qui ne se montre au monde que pour édifier le monde, et qui ne manie qu'avec crainte le bien sacré, comme une chose qui lui appartient beaucoup moins qu'aux pauvres. Mais vous aimez mieux vous entretenir des égarements de ce pasteur qui par sa conduite toute profane paraît plutôt le maître que le censeur des vices; de ce prêtre, qui le matin célèbre le sacrifice, et qui le reste du jour oublie qu'il est prêtre; de ce bénéficier qui ne prend les biens de l'Eglise que pour trouver dans le patrimoine des pauvres

un fonds pour son jeu. Il y a aussi dans ce magistrat une équité qui, dans un siècle moins gâté que le nôtre, pourrait servir de modèle ; et vous ne pensez qu'à faire remarquer en lui quelque opprobre domestique et à citer une histoire secrète.

Ainsi la petite pierre dont il est parlé chez le prophète Daniel ne frappa point la statue par la tête qui était d'or, mais par les pieds qui étaient d'argile. Le détracteur laisse là les bonnes qualités, il épargne la tête du juste qui est d'or, mais il frappe ses pieds qui sont de terre, en découvrant certaines faiblesses, et il brise la statue. Voilà jusqu'où se porte la lâcheté de l'envie, à se faire une misérable consolation de décrier les autres par des remarques malignes, de publier le mal qu'on sait, et de deviner celui qu'on ne sait pas. Ce qui m'étonne en cela, mes frères, et sur quoi vous devez vous sonder vous-mêmes, c'est que les gens dans le monde qui se piquent le plus d'être gens d'honneur, n'évitent point ces lâches procédés. Un officier dans les troupes, voyant avec dépit qu'un autre, élevé aux charges de la guerre, a fait en moins de temps plus de chemin que lui, ne peut s'empêcher de dire que quelque juste que soit le discernement du prince, on voit assez que des honneurs sitôt acquis ne sont pas des honneurs mérités, et que c'est le dernier malheur pour un État, quand la faveur et l'argent emportent les offices militaires auxquels la valeur et l'expérience seules donnent droit de prétendre. Ainsi parle une femme du monde d'une autre, dont les avantages excitent sa jalousie. Ainsi médit un artisan. Ainsi parle un marchand d'un voisin, dont le négoce rapide a selon lui un peu trop de succès. Ainsi médit un homme de lettres, qui se voit couvert tout d'un coup par la réputation naissante d'un autre homme de sa profession.

C'est l'envie qui est la source de ces lâches médisances. Et je vous prie, d'où vient encore le chagrin que l'on témoigne contre les gens ou de son siècle, ou de son pays, qui se distinguent par quelque talent singulier ? N'est-ce pas de ce principe d'une basse jalousie, qui saisit les moindres apparences, qui tire de tout des conséquences malignes contre le prochain, et qui ne pardonne pas même au mérite ? Les vertus anciennes ou étrangères sont trop éloignées de nous, pour nuire à notre fortune ou à notre gloire : nous leur applaudissons, mais nous supportons avec peine une vertu présente, un mérite supérieur et favorisé qui s'élève sur notre tête.

A ce sujet, mes frères, voici un exemple terrible ; dès le commencement dans le désert, et parmi le peuple choisi, l'envie avec ses murmures secrets et ses paroles artificieuses flétrit l'autorité et le mérite du parfait Moïse : et c'est Marie, sœur de Moïse même, qui avec une bouche amère répand l'opprobre sur le chef d'Israël ; c'est cette Marie qui, marchant d'un pas ferme au milieu d'une vaste mer, avait conduit le triomphe des femmes, et chanté le cantique de la délivrance ; c'est cette Marie, qui avait mis son frère Moïse encore enfant parmi les roseaux, pour le sauver du glaive. Quoi donc ? cette femme se fâche-t-elle de la prospérité d'un frère à qui elle a sauvé la vie, et de voir tenir le gouvernail à celui qu'elle avait subtilement tiré d'un petit vaisseau d'osier ? Hélas ! mes chers frères, qui est-ce qui est si ferme, qui ne tombe pas quelquefois ? La langue avec sa volubilité funeste a bientôt prononcé l'iniquité. L'envie a aveuglé la faible Marie, et de là ces discours malins qui dégradent le divin Moïse, qui marquent une autorité et un mérite incertains. La parole injurieuse qui a des ailes se répand dans tout le peuple : Israël en est troublé ; les pavillons de Jacob en sont ébranlés. Aaron se joint à Marie, et Moïse, devenu petit à leurs yeux, ne trouve plus que des rebelles.

Mais voilà que le Dieu irrité se retire ; la nuée qui conduisait Israël disparaît, la lèpre couvre aussi subitement le visage de la femme envieuse ; une face difforme porte la perte d'une langue corrompue. Quelle différence maintenant de la face glorieuse de Moïse et de la face lépreuse de Marie ! maintenant elle a besoin, comme Moïse, de porter un voile ; elle, pour cacher sa laideur, et Moïse pour cacher sa gloire. Et ces choses sont écrites, mes frères, l'Esprit de Dieu les a dictées, afin que vous compreniez quel est le venin de la parole produite par l'envie.

Quelquefois la haine se joint à l'envie, la haine, seconde source de nos détractions ; et alors l'injustice se mêlant avec la lâcheté, on verse sans crainte et avec plus d'aigreur le poison de la médisance sur les mœurs les plus pures ; on a soin de revêtir les actions du prochain de méchantes intentions ; on jette de la boue sur le visage de la vertu même, pour lui donner tous les traits, toute la ressemblance du vice. On ajoute la calomnie, dont le propre est d'inventer de faux crimes, à la médisance qui ne sait que révéler les véritables. On grossit le mal, on diminue le bien ; c'est un effet de la haine qui ressemble à ces miroirs où sont défigurés les plus beaux visages. Admira-t-on autrefois les mortifications d'une personne contre qui l'on n'était pas prévenu ? Faisait-on les éloges de sa vertu ? A présent que l'on est mal avec elle, on dit que ce n'est pas vertu, mais hypocrisie ; que ce n'est pas dévotion, mais superstition ; que sa gravité n'est qu'une fierté, son zèle une humeur, son austérité une ostentation, et sa réforme une politique.

Mes genoux se sont affaiblis par le jeûne, disait le Roi-Prophète, et ma chair a été toute changée par les abstinences ; cependant je suis devenu un sujet d'opprobre à l'égard de mes ennemis, *genua mea infirmata sunt a jejunio et ego factus sum opprobrium illis.* Ils m'ont vu, et ils ont secoué la tête. David humilié dans le jeûne, au lieu d'être un objet de vénération pour ses ennemis, leur était un sujet de mépris. Le juste, quoi qu'il

fasse, ne peut éviter de mourir de la main du détracteur. Il y a une haine secrète, une guerre naturelle entre le pécheur et le saint; ils ont des vues et des desseins trop contraires, une conduite trop opposée : l'horreur sacrée des déserts où le solitaire se purifie, ne le garantit donc pas de la haine des méchants. Quoiqu'on soit éloigné des hommes, on n'est point hors de la portée de la médisance ; et elle a poursuivi l'admirable Jérôme jusque dans la grotte de Bethléem. O malheureuse condition du siècle présent, qui décrie si souvent les vertus de ceux dont la postérité révérera les cendres ! La nouvelle grâce de Pierre n'a-t-elle pas été appelée une ivresse, et la divine science de Paul une folie? Les Chrysostome n'ont-ils pas été noircis par les Théophile, et les Athanase pas les Eusèbe? Ainsi quelques Romains flétrissant Paule et Mélanie, se privaient eux-mêmes des grand exemples dont ces deux saintes femmes édifiaient la ville de Rome.

Les traits de la calomnie vous paraissent-ils injustes, mes frères? Ils ne le sont jamais davantage, que quand ils partent d'une langue détrempée dans le fiel de la haine. Car c'est alors qu'on ne médit plus au hasard, en passant, ni par légèreté d'esprit, mais par une malice formée et de propos délibéré. Ce sont des médisances concertées, que l'on débite étant assis, comme parle le prophète : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris.* C'est alors que la prévention agissant dans toute sa force, on explique mal toutes les actions du prochain, on empoisonne ses intentions, on n'écoute point ses apologies, on lui impute des erreurs nouvelles, on lui reproche ses anciens relâchements, on reçoit et on récite avec plaisir des histoires sans fondement, et tirées d'après l'imagination et la haine du détracteur. Ne sentez-vous pas cette injustice, mes frères, et voudriez-vous être ainsi condamnés sans aucun sujet, ou sur de simples apparences? Voilà néanmoins ce que vous faites souvent à l'égard des autres ; et remarquez, s'il vous plaît, qu'il entre toujours un peu de haine dans la médisance. L'homme qui regarde les autres hommes comme ses ennemis, parce qu'il les regarde comme ses concurrents dans la recherche des biens temporels qu'il aime, l'intéresse et trouve toujours du plaisir à les rabaisser et à les détruire; et ce plaisir malin se fortifie, parce que l'orgueil se joint à la haine.

L'orgueil, troisième cause, troisième source de cette passion. Le superbe croit avoir trouvé un chemin abrégé à la gloire par la médisance ; il s'imagine follement, que sans le secours d'aucune vertu, en découvrant seulement les faiblesses et les vices des autres, il établira sur leur ruine une réelle et solide élévation ; il espère qu'en parlant des autres, il se peindra lui-même d'une manière indirecte, et qu'en témoignant de l'horreur pour une méchante action, il fera connaître en même temps combien sa vertu le rend incapable de la commettre. Voyez-vous comme l'orgueilleux pharisien prétend se faire valoir, en décriant le pauvre publicain? Voyez-vous comme cette femme si sage, mais si fière de sa sagesse, s'entretient avec joie des chutes et des désordres des personnes de sa connaissance? Ce sont des couleurs sombres qu'elle s'applique, et qui relèvent les couleurs éclatantes du portrait que l'amour-propre lui fait d'elle-même. Prétention folle et ridicule ! Eh quoi ! dit saint Jérôme, n'avez-vous point d'autre beauté que ma laideur, et mes vices peuvent-ils devenir vos vertus? *Num peccata mea virtutes tuæ sunt?* votre honneur dépend-il de mon opprobre, et votre gloire de mon infamie? C'est comme si vous prétendiez vous embellir en me couvrant le visage de sang ; c'est comme si vous déchiriez mes habits pour donner aux vôtres un nouveau prix, un nouvel éclat; c'est comme si votre main droite coupait cruellement la gauche, s'imaginant qu'elle sera plus belle, plus parfaite, quand on verra cette mutilation sanglante.

Je le vois bien, médisant, vous reconnaissez vous-même en quelque sorte la folie aussi bien que l'injustice et la lâcheté de cette conduite. Vous n'ignorez pas les causes honteuses et la laideur de la passion qui vous domine ; car pourquoi chercheriez-vous, comme vous faites si souvent, des voiles sacrés pour vous couvrir ; la compassion, le zèle, la charité ? Vous le faites d'autant plus volontiers, que les médisances grossières ne sont pas bien reçues d'un certain monde honnête. On y médit avec art; et voici comment saint Bernard nous dépeint le vilain serpent de la détraction, qui se cache sous les fleurs d'une piété apparente, pour ne point paraître avec toute sa difformité : *Videas præmitti alta suspiria, sicque quadam cum gravitate et tarditate, vultu mœsto demissisque supercilliis ac voce plangenti egredi maledictionem.* Vous en voyez quelques-uns, dit-il, qui, pour percer plus adroitement leurs frères des traits envenimés de leurs paroles, ont un ton de voix étudié, des soupirs concertés, une tristesse affectée. Vous voyez sortir de leur bouche avec un grand et spécieux appareil de piété, une malédiction amère, une médisance atroce, qui est d'autant mieux reçue de ceux qui l'entendent, qu'elle paraît plutôt l'effet de la compassion et du zèle, que de la haine et de la malice. Vous entendez le détracteur artificieux quelquefois déplorer la fragilité humaine, pour annoncer ensuite avec une parole plus véhémente la chute d'un homme dont la probité était connue ; quelquefois s'attendrir sur le saint ministre dont il loue les mœurs innocentes, mais à qui il attribue sans aucun fondement des opinions nouvelles ; tantôt aussi faire entendre qu'il est fort instruit de la conduite d'une certaine personne, qu'il en sait des choses surprenantes, et que c'est par charité qu'il veut l'épargner.

Ainsi sont sacrifiées à l'envie, à la haine, à l'orgueil de malheureuses victimes ; mais

elles sont sacrifiées avec les armes de la religion ; et combien une haine ou une jalousie consacrée est-elle plus impitoyable que celle qui est profane ! Ainsi on les pleure et on les tue en même temps ; la gloire de Dieu sert de préface à la satire sanglante ; on les élève pour les précipiter ; il semble qu'on déplore leur chute, et on manifeste leurs faiblesses, on détruit leur mérite. Ici je te demande, chrétien, est-ce à toi, qui n'as ni autorité ni caractère, à t'ériger en censeur des fautes et en réformateur des mœurs ? Bien loin d'avoir aucun caractère, tu t'élèves souvent contre ceux que tu dois respecter comme tes conducteurs et tes maîtres, tu censures leur vie, tu critiques leur conduite. Ecoutez, mes frères, c'est la maladie de la plupart des hommes, de vouloir révéler l'opprobre de ces Noés qui les gouvernent, soit qu'il y ait dans leur censure une image de liberté et de grandeur, qui les charme et les console ; soit que par cette licence ils s'affranchissent pour quelques moments de la dépendance dont ils ne portent le joug qu'avec contrainte, soit qu'ils soient naturellement ennemis des supérieurs parce que naturellement ils voudraient le devenir eux-mêmes ; soit enfin qu'ils soient bien aises de trouver dans les faiblesses de ceux qui sont proposés pour être leurs modèles, une apologie de leurs propres relâchements, se forgeant ainsi, comme les païens, des dieux coupables, afin de consacrer le vice et de pouvoir pécher sans remords, à l'ombre de ces grands exemples.

Et de là vient, mes frères, que nous dégradons si aisément les meilleurs maîtres : on se dégoûte de la vieillesse de Samuël, on méprise la jeunesse de Saül ; celui qui a été selon le cœur de Dieu, ne serait peut-être pas selon le nôtre ; Moïse ne serait pas assez débonnaire, ni Salomon assez sage. De là cette légèreté à croire tout ce qu'on dit d'eux, et à le redire encore plus légèrement ; de là les Chanaan maudits, qui ne couvrent point la nudité et la honte de leurs pères ; les Coré engloutis, qui ne reconnaissent point sur le front de leurs chefs l'image auguste de Dieu. Car, mes chers auditeurs, ce n'est pas ici un petit mal : on ne saurait toucher tant soit peu à ces oints du Seigneur, sans commettre une espèce de sacrilége. Vous ne médirez pas des dieux, dit le Saint-Esprit : *Diis non detrahes.* Ces dieux sont souvent des hommes par leur imprudence et leurs faiblesses. Mais vous, ô enfants des hommes, qui êtes les témoins et non les juges de leur vie, ce n'est point à vous à les défigurer, à les condamner, et à vous en rire. Faut-il donc que la malignité vous aveugle de telle sorte, que vous ne voyiez pas que les vices de vos maîtres sont vos périls, puisque vous naviguez tous dans un même vaisseau et sous leur conduite ? Votre devoir est de prier pour eux.

Mais vous dites que c'est le zèle qui vous fait parler, et que vous plaignez seulement les personnes qu'il paraît que vous blâmez. Mon cher frère, si vous avez un peu de zèle, armez-le contre vous-même ; vous avez un si beau champ dans vos propres défauts, vous avez tant de plaies à guérir, tant de passions à réformer. Si vous pesiez vos fautes avec celles de la personne que vous condamnez, vous verriez que les vôtres l'emportent au centuple ; vous avez donc à travailler sur votre propre cœur, et c'est une réforme qui vous demande vos premiers soins, et que vous ne sauriez achever qu'avec la vie.

Toutefois je le veux, employez votre zèle à corriger votre frère ; mais faites-le avec prudence, en particulier, entre vous et lui seul ; couvrez ensuite la face du pécheur d'une confusion salutaire, et déférez à l'Eglise le coupable que vos avis secrets n'ont pu corriger. Employez votre zèle ; et que la fille chrétienne ne craigne pas de découvrir la main du pécheur qui la pousse dans le mal, à ses parents trop aveugles, qui regardent peut-être le ministre de Satan comme l'ange du Seigneur. Employez votre zèle, et si vous êtes sensible au salut des autres, qui est en danger par le commerce ou de l'impudique, ou de l'impie, avertissez le père de famille, éveillez les pasteurs, pour arrêter la licence du pécheur et pour empêcher le crime de s'étendre. Vous devez même, si vous avez de l'autorité dans le siècle ou dans l'Eglise, confondre Elymas comme Paul, découvrir comme Pierre les corruptions de Simon, opposer comme Etienne aux cœurs incirconcis un front d'airain, manifester aux peuples les corrupteurs de la loi, comme Jésus-Christ même. Oui, faites rougir les libertins, démasquez les hypocrites, séparez les lépreux ; mais surtout ne découvrez le péché que pour convertir le pécheur et pour sauver le juste. Autrement je dirai que c'est l'envie, la haine et l'orgueil, causes honteuses de la médisance qui, vous animent. Si vous considérez ces infâmes principes, vous en aurez horreur : vous n'en devez pas moins avoir, si après vous avoir marqué ses causes honteuses, je vous montre encore ses funestes effets. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quelle est l'idée, mes frères, que vous vous formez des compagnies du monde ? Vous les regardez peut-être comme une agréable et tranquille société, où chacun contribue au divertissement commun. Ce n'est pas le jugement qu'en faisait saint Chrysostome, lui qui appelait les conversations mondaines un champ de bataille où les uns blessent, les autres sont blessés. Et de fait, le Saint-Esprit dans les divines Ecritures ne nous représente pas autrement que sous cette fatale image d'un combat, les conversations du siècle, puisque tantôt il nous dit que les hommes aiguisent leurs langues comme une épée : *Exacuerunt ut gladium linguas suas*, et que tantôt il nous assure que le nombre de ceux qui périssent par la langue est beaucoup plus grand que

celui de ceux que l'épée fait mourir : *Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam.* Vous allez donc voir la médisance avec l'arc tendu, les flèches préparées et le fer affilé, porter la mort en tous lieux, éteindre l'honneur dans les uns, la grâce dans les autres, et quelquefois même la vie. Funestes effets de la détraction qui vous paraît si douce. Écoutez saint Bernard et veillez sur vos paroles.

Le médisant, dit ce Père, tue d'un seul coup trois sortes de personnes à la fois : il se tue lui-même, il tue celui dont il parle, il tue tous ceux qui l'écoutent et qui adhèrent à la voix du mensonge. Il se tue lui-même, il blesse son âme et la fait mourir, en étouffant en soi la charité, qui en est la vie, par la parole injurieuse qu'il prononce contre le prochain, et, en se privant de la charité et de la vie de la grâce, il s'exclut par conséquent de la vie de la gloire; d'où vient que l'Apôtre déclare si positivement que les médisants ne posséderont point le royaume de Dieu : *Neque maledici regnum Dei possidebunt.* C'est le premier meurtre que le détracteur exerce. Le second est celui qu'il commet sur la personne que sa médisance attaque, à qui il ôte avec sa langue meurtrière la vie de l'honneur, dissipant la douce odeur du bon exemple qui rend la vertu si utile, à qui il ôte aussi quelquefois la vie de la nature; car une détraction qui rend sans aucun sujet la fidélité d'un domestique suspecte, en le réduisant à l'indigence, ne produit-elle pas enfin ce mortel effet? Vous montrerai-je ici, chrétiens mes frères, des proscriptions de tant de justes; les exils, les chaînes, la faim, la soif et le dernier supplice où la langue du calomniateur les a conduits? Ainsi Jérusalem a massacré les prophètes, et Rome a cru autrefois offrir des sacrifices quand elle a tué les apôtres. Ainsi le grand Constantin est devenu le persécuteur du grand Athanase; le libérateur de l'Église en a banni le défenseur.

Et la vie de la grâce est-elle plus épargnée que celle de la nature? Cet homme que vous déshonorez par votre médisance, sur les rapports imprudents qu'on lui en fait, ne manque pas de former contre vous, dans son cœur, le monstre de la haine, que ni les mois ni les années ne peuvent détruire. C'est peut-être un Abel que vous avez fait mourir, et la voix de son sang ne crie pas seulement de la terre, mais du fond de l'enfer où vous l'avez précipité par vos paroles homicides. Car enfin, mes chers frères, tout le monde ne sait pas marcher d'un pas égal, comme l'admirable Paul, par la bonne et par la mauvaise réputation. Tout le monde ne sait pas comme David, sourd à la calomnie et muet dans les malédictions, opposer le gémissement de la prière aux outrages de la détraction, *detrahebant mihi, ego autem orabam.* Tout le monde ne sait pas tirer de la médisance une instruction ou un remède; et si le juste, exercé dans la patience, sait profiter de la calomnie, pour en faire un contre-poids à son orgueil, combien se trouve-t-il au contraire de faibles chrétiens, qu'une parole renverse? Combien de sages même qui sont troublés par la calomnie? *Calumnia conturbat sapientem*

Cependant l'âme de celui qui écoute la médisance ne demeure pas sans action. Voici, chrétiens auditeurs, un troisième meurtre et d'autres effets funestes. L'âme de celui qui écoute croit, elle a du plaisir, elle se laisse aller à des passions, et souvent même elle agit selon l'impression de ses passions. La parole injuste a bientôt enlevé la crédulité de la plupart des hommes, qui sont trop paresseux pour entrer dans un examen qui porte les preuves jusqu'à l'évidence, et trop malins pour ne pas recevoir les plus grossières calomnies sans preuves. Or, il est constant que la crédulité avec laquelle on reçoit sans examen et trop légèrement la parole injurieuse au prochain, se faisant un plaisir de sa dégradation; cette crédulité maligne suffit pour nous perdre et nous exclure du ciel, où parmi ceux qui y seront introduits, celui-là aura droit d'entrer, dit le prophète, lequel aura rejeté les discours qui déshonorent ses frères, *qui opprobrium non accepit adversus proximos suos.*

Mais d'ailleurs celui qui écoute n'en demeure pas là; d'auditeur il devient souvent détracteur : chargé du poids de ses pensées malignes, que le médisant lui a inspirées, il cherche à les répandre. L'insensé, dit l'Écriture, se presse d'enfanter la parole qu'il a entendue, comme la femme qui est en travail. Comprenez-vous bien ces funestes suites de la médisance? Ce n'est pas encore tout : si celui qui vous écoute est méchant, il se réjouit d'avoir un compagnon de son crime dans l'homme dont vous lui découvrez l'iniquité; et cet exemple le fortifie dans le mal. S'il est juste, il peut s'enfler d'orgueil par la comparaison qu'il fera de sa justice avec l'injustice d'autrui. Mais vous ne voyez encore qu'une petite partie d'un grand et funeste spectacle. La vapeur contagieuse de ce vice ne se renferme pas dans les maisons particulières. La langue, dit saint Jacques, embrase la roue de notre naissance, c'est-à-dire toute la terre où nous sommes nés. La médisance, après avoir désolé les familles, consume les villes; des villes elle passe dans les provinces, et des provinces dans les royaumes. De sorte qu'il y a une langue qui détruit les cités et qui ébranle les nations : *Lingua tertia civitates muratas destruxit et virtutes populorum concidit*, dit le Sage.

Dans le monde, si vous l'examinez bien, rien de plus commun que ces mortels effets; et sans parler des guerres, que la parole a tant de fois allumées, l'histoire des calamités des familles n'est-elle pas souvent l'histoire des iniquités de la langue? Mais dans l'Église, combien de fruits de mort sortent-ils de cette racine amère? Jésus-Christ paraît sur la terre. La vérité le montre dans ses paroles, la sainteté dans ses exemples et sa puissance dans ses miracles : les démons

chassés, les morts ressuscités, les malades guéris annoncent à la Judée et à tout l'univers celui qui est plus ancien qu'Abraham, plus parfait que Moïse, plus grand que Jonas, plus sage que Salomon, le réparateur du monde et l'auteur de la grâce. Mais au bruit de la langue pharisienne, qui obscurcit sa naissance et qui affaiblit ses miracles, qui le décrie comme ami des pécheurs et des publicains, comme ennemi de la Loi et du temple, les travaux de l'Homme-Dieu ne profitent alors qu'à un petit troupeau ; et la Judée incrédule demeure dans son péché.

Telle est l'impression de la parole maligne. Prenez-y garde, chrétiens mes frères ; et dans le commerce du monde, où l'on ne compte pour rien les paroles, et où celles qu'une ingénieuse malice a polies sont prononcées avec empressement et écoutées avec plaisir, pesez avec religion toutes les vôtres. Quelquefois la piété voit ses moissons heureusement naissantes périr tout d'un coup par le souffle d'une bouche corrompue. D'abord c'est un œil malin qui croit voir de grandes taches dans ceux qui paraissent comme des astres dans le ciel de l'Eglise. La langue intempérante révèle ensuite l'iniquité cachée ; le serpent redouble ses sifflements ; l'histoire scandaleuse passe des chambres dans la rue ; et voilà que l'opprobre se répandant sur tous les justes, la vertu, devenue timide et honteuse, ne marche plus qu'avec crainte ; le faible néophyte voit ses bons désirs s'éteindre, pendant que le libertin fortifié dans sa malice multiplie sans honte ses œuvres perverses. Et si c'est un ministre de l'Eglise, un ouvrier évangélique capable de grands travaux, dont vous rendez la foi ou la probité douteuse, vous ôtez au pain de la vérité sa force, vous troublez les eaux de la sagesse, afin que les brebis altérées n'en boivent pas et qu'elles meurent. Vous croyez peut-être ne couper que quelques cheveux à ce nouveau Samson, en remarquant certains défauts ; et vous lui ravissez toute sa force, toute sa vertu ; le Philistin s'en réjouit, et Israël n'a plus de défenseur. Combien d'aveugles qui ne seront point éclairés parce qu'ils n'ont point de prophète? Combien de malades qui ne seront pas jetés dans la piscine, parce qu'ils n'ont point d'homme? C'est la langue sainte qui bâtit l'édifice de Sion, et c'est la langue perverse qui le détruit.

Que chacun mette donc une garde à sa bouche, et qu'il pose un sceau sur ses lèvres pour faire tarir dans sa source l'iniquité universelle. Heureux et mille fois heureux ces morts évangéliques qui, consacrant à Dieu leur langue par un religieux et perpétuel silence, ne peuvent plus donner au péché des forces, ni répandre avec la parole le scandale et la mort. Vous dites pour excuse que vous n'avez rien dit que de vrai. Mais vous avez révélé le vice caché. Et c'est en cela que la médisance est distinguée de la calomnie, laquelle ne prononce rien que de faux. Vous dites que vous n'avez rien dit au prochain qu'en secret et à une seule personne. Mais êtes-vous maître de la réputation des autres, pour aller confier à l'oreille d'un ami tout ce que vous en savez? Et comment pouvez-vous exiger que celui-ci ne révèle pas ce que vous avez révélé, et qu'il ait plus de discrétion que vous, plus de force pour porter longtemps un fardeau dont vous avez eu tant d'impatience de vous décharger? Vous dites enfin que l'on médit sans dessein de nuire, seulement pour réjouir les autres, et pour n'être pas d'un mauvais commerce dans le monde. Et c'est ce qui est déplorable, mes frères, que l'on fasse un jeu de ces sanglants exercices de la langue ; comme si le mépris qui est dans les plaisanteries satiriques n'était pas plus amer et plus insupportable au prochain, que la haine même.

Vous prétendez donc que ce n'est qu'un jeu que votre médisance. Je sais bien que ce n'est qu'un jeu ; si l'on regarde cette légèreté indiscrète avec laquelle vous prononcez au hazard une infinité de paroles que vous n'avez pas la force de supprimer. Ce n'est qu'un jeu ; car très-souvent il ne faut qu'un mot, un signe, un tour de tête, pour diffamer quelqu'un. Un souris malin soutient la médisance et consomme l'iniquité. Ce n'est qu'un jeu ; mais voudriez-vous que les autres se jouassent ainsi à vos dépens, vous qui avez tant de sensibilité pour les moindres apparences du mépris? O Dieu saint ! ceux qui ont votre charité dans le cœur ont même du déplaisir de connaître les défauts d'autrui, ils ont aversion d'en parler, mais ils ont horreur de s'en divertir. Vous ne voulez que rire, et vous vous applaudissez peut-être sur le malheureux talent que vous avez de savoir mettre un ridicule dans le prochain. Mais votre raillerie, si elle est rapportée, ira contrister et éteindra même l'esprit de Dieu dans le cœur de votre frère, et vous y ferez une plaie qui ne se guérira jamais.

Dites-moi maintenant qu'est-ce qui pourra garantir la langue cruelle de la colère du Juge tout-puissant ? Les détracteurs qui se jouent de l'honneur des hommes sont l'objet de la haine de Dieu, *detractores Deo odibiles*. Personne ne leur résiste ; mais enfin, dit le prophète, dans le jour de la rétribution, où sera rendu rigueur pour rigueur et miséricorde pour miséricorde, ils connaîtront la justice redoutable du Seigneur, ces hommes cruels qui commettent l'iniquité et qui dévorent leurs frères ainsi qu'un morceau de pain : *Nonne scient omnes qui operantur iniquitatem et qui devorant plebem meam ut cibum panis?*

Ils dévorent leurs frères ainsi qu'un morceau de pain, *ut cibum panis*, soit parce qu'ils font de la médisance le délicieux aliment de leur malignité, et qu'ils s'en nourrissent chaque jour comme du pain, soit à cause que, comme dans un festin, parmi cette variété de mets que l'on goûte et que l'on change, le seul pain règne dans tout le repas, et l'on en mange à la fin comme au

commencement; il arrive aussi que dans les conversations du siècle, parmi cette révolution d'entretiens, d'histoires, de nouvelles, de galanteries, d'affaires, de bagatelles qui en sont le sujet, la seule médisance, comme le pain dans un repas, règne toujours; elle est à l'usage et au goût de tout le monde; on ne s'en lasse pas non plus que du pain; on en revient toujours sur le chapitre du prochain : *Devorant plebem meam ut cibum panis.*

Un homme en cet état invoquera-t-il le Seigneur? Comment mêle-t-il sur les mêmes lèvres les bénédictions de Dieu et les malédictions des hommes? *Deum non invocarunt.* Avec quelle audace cet inexorable censeur des fautes demandera-t-il que Dieu soit indulgent à ses vices? Mais s'appliquera-t-il à guérir son cœur, afin qu'il ne sorte plus de ce mauvais trésor des choses mauvaises? Cela ne suffit pas : il faut qu'il répare aussi l'honneur du prochain. Je vous l'avoue, mes frères, ici les périls croissent et les remèdes manquent. Avec des causes si honteuses et des effets si funestes, je ne puis vous offrir que des difficultés. Oui, l'honneur du prochain doit être réparé. Car vous devez savoir que les intérêts de Dieu sont tellement mêlés avec ceux de l'homme, que Dieu ne remet pas l'injure, à moins que l'homme ne soit satisfait. C'est la règle proposée par saint Augustin, et reçue de toute l'Eglise, qui regarde également la médisance et le larcin. Si la diffamation a été publique, la réparation ne doit pas être secrète. Il faut que le calomniateur désavoue ce qu'il a dit, et qu'il confesse son erreur et sa malice. Il faut que le médisant donne à la personne offensée des éloges qui fassent une juste compensation de l'opprobre dont il l'a couverte. Et en cela le plus sage confesseur ne le sera pas trop pour vous donner les avis qui vous sont nécessaires.

Mais vous qui écoutez la médisance, vous marchez aussi dans un chemin bien glissant et vous avez beaucoup à craindre; la hardiesse des détracteurs ne subsiste que par la complaisance des auditeurs. Si vous avez mis le médisant sur les voies de la détraction par une question ou imprudente ou maligne, si vous ne soutenez pas par vos paroles une réputation chancelante, laissant périr le juste par le glaive du calomniateur, si du moins avec un visage triste vous ne refroidissez pas le détracteur, ou si par votre autorité vous ne l'éloignez pas, si vous ne lui imposez pas silence; que dis-je, si vous ne le persécutez pas, à l'exemple du prophète : *Detrahentem secreto proximo suo, hunc persequebar.* Si chez vous les bruits vagues et les libelles injurieux forment un puissant préjugé contre l'homme de bien, qui n'a peut-être contre lui que l'éclat de sa piété et de sa doctrine, sachez que vous n'êtes guère moins coupable que le calomniateur et le médisant, et vous devez comprendre que ce n'est pas un moindre crime de recevoir chez soi un voleur, que de voler soi-même.

Parmi tant de maux et de périls, malades d'une passion qui n'a que des causes honteuses et des effets funestes, servons-nous principalement, mes frères, du remède que saint Augustin nous présente : *Oret lingua, ut dometur lingua.* C'est à la langue à prier, dit-il, afin que la langue soit réglée. Jetons-nous tous les jours aux pieds de Jésus-Christ, et que notre langue, prononçant contre elle-même une sévère sentence, demande instamment à ce maître adorable, qu'il lui enseigne le grand art de se taire. Il ne faut pas beaucoup de préceptes pour ceux qui parlent peu, et d'ailleurs, un sage silence pourra satisfaire en quelque sorte pour une effusion si abondante et si indiscrète de paroles malignes. En respectant la réputation des autres, nous épargnerons à notre conscience des péchés sans nombre, nous détournerons de nous les plus grands maux; la charité, qui couvrira les fautes d'autrui, couvrira en même temps la multitude des nôtres, et par une modération si chrétienne, qui ne peut être inspirée que par la grâce de celui qui seul gouverne la langue de l'homme, nous nous assurerons les biens éternels. Ainsi soit-il

SERMON XV.

POUR LE QUATRIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Sur la dévotion.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me. (*Matth.*, XV.)

Ce peuple m'honore seulement des lèvres, et leur cœur est bien éloigné de moi.

Il n'est rien de plus nécessaire et en même temps de plus auguste que la dévotion. Comme c'est une volonté prompte et pleine d'affection, selon saint Thomas, qui nous porte à tout ce qui regarde l'honneur et le service que l'on doit à Dieu, elle se nourrit de la charité qui purifie le cœur, et de la prière qui sanctifie les lèvres. Elle cultive les vertus intérieures, et elle ne néglige pas les pratiques sensibles. Elle ajoute la ferveur à la justice, et elle ne détruit pas la justice pour établir la ferveur. Ni les coutumes ne détournent point de la loi le dévot fidèle; ni les exemples ne l'emportent point hors de ses devoirs; ni les traditions humaines n'affaiblissent point en lui les préceptes divins.

Il est de l'Eglise primitive pour la ferveur, et de l'Eglise présente pour la discipline. Il offre à Dieu des affections pures, et il édifie le prochain par de bonnes actions; il fait le bien sans faste, il pleure sans dégnisement le mal qu'il a fait; il pratique les petites cérémonies sans superstition; il exerce sans chagrin les œuvres pénibles. En un mot, il honore Dieu avec le cœur et les lèvres.

Que si la dévotion, mes frères, ne produit pas toujours cet effet, c'est que nous lui faisons perdre les droits qu'elle a sur notre cœur, pour en faire usurper sur elle-même à nos imaginations, à nos faiblesses, à nos passions; de sorte que la dévotion est dés-

honorée par le vice ; mais elle n'en est pas moins coupable. Nulle vertu qui soit si honorable et si sainte : mais vertu rare, qu'il est plus aisé de contrefaire que d'exercer. Combien d'hypocrites qui veulent se parer de ses couleurs et paraître sur le théâtre sous ce glorieux habit, pour enlever, par un spectacle de religion, les suffrages de la multitude ? Et peut-être même que sans vouloir séduire les hommes, ils sont trompés par leur propre cœur. Car, mes frères, tel est souvent hypocrite, qui ne croit pas l'être. Celui qui entra dans la salle des noces sans la robe nuptiale ne se croyait-il pas ami de l'époux ? Tel pense marcher dans les sentiers de la vie, qui marche dans un chemin qui conduit à la mort ; et il nous arrive si souvent de nous déguiser devant les autres, que nous nous accoutumons aussi à nous déguiser à nous-mêmes.

Que chacun s'interroge donc et se juge, rabattant sur soi les regards qu'il tourne sur autrui. Vous vous reposez sur un dehors régulier, et votre justice extérieure vous éblouit comme si c'était une dévotion véritable, et ce n'est peut-être qu'une hypocrisie. A l'égard des autres au contraire, rigides censeurs de leur conduite, vous êtes toujours disposés à soupçonner en eux de l'hypocrisie ; et c'est peut-être une vraie dévotion. C'est déjà une partie de la piété sincère, de se condamner soi-même et d'être un juge moins sévère des mœurs d'autrui. Il faut donc, pour ne pas s'égarer parmi tant d'illusions, et voici tout mon sujet, il faut premièrement que chacun se défie de sa propre dévotion ; en second lieu, il faut que chacun respecte la dévotion dans les autres.

L'esprit de l'homme, qui ne met sur les lèvres que le mensonge, et qui n'a de son fonds que l'erreur, nous perdrait ici, s'il n'était conduit par l'Esprit de Dieu ; et il m'est principalement nécessaire pour vous montrer la vraie route de la piété sans en sortir moi-même. Implorons ses lumières par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je dis que chacun doit se défier de sa propre dévotion, et craindre d'être du nombre des hypocrites, contre qui le Sauveur du monde a fulminé tant d'anathèmes ; je ne parle pas, mes frères, de cette hypocrisie grossière, qui ne s'emploie qu'à conduire les mouvements de la tête, et qui ne s'occupe point à régler les affections de l'âme ; qui, avec ses prestiges et ses artifices, amuse les yeux du peuple, et impose souvent avec plus de succès que la vraie dévotion ; de même que la flatterie avec ses douces paroles emporte la créance, et enchérit toujours sur la véritable amitié. Etudier dans le cabinet la contenance que l'on doit tenir dans l'église ; mettre sur ses sales intrigues le voile des sacrements ; de la même main dont on a écrit des lettres de galanterie, se frapper la poitrine dans le temple ; ne prier jamais sans témoins, chercher des spectateurs de ses aumônes, cacher sous un visage exterminé des desseins ambitieux ; exposer au public une sagesse et une gravité de juges, et imiter en secret la licence et les actions des criminels ; se réformer par politique pour entrer par le temple de la vertu dans celui de la fortune ; avec des mains pleines de rapines, jeter des fleurs sur les autels, et partager avec le temple les dépouilles du peuple : pharisaisme peut-être moins commun, mais pharisaisme plus palpable.

Je ne parle donc pas, mes frères, de ces hypocrites de mauvaise foi, qui veulent tromper les hommes ; je parle de ceux qui le sont, pour ainsi dire, de bonne foi et qui se trompent eux-mêmes. Et je dis qu'il est si facile alors de se séduire, que le meilleur parti que vous deviez prendre, est de vous juger vous-mêmes, craindre les illusions que vous soupçonnez dans les autres ; et ne cherchant point hors de vous de coupables de la fausse piété, vous défier sans cesse de votre propre justice. En effet, qu'est-ce que c'est que la vraie dévotion ? et quelle idée en devez-vous avoir ? Ce n'est point l'homme aveugle et menteur qui vous l'apprendra, c'est la Vérité éternelle. Et voici comment elle parle dans notre Evangile à ceux qui n'en ont que l'apparence. Malheur à vous, pharisien hypocrite, qui nettoyez le dehors, pendant que vous avez l'âme remplie de rapines et de souillures. Pharisien aveugle, purifiez premièrement le dedans : *Munda prius quod intus est ;* grande maxime ! instruction importante ! Il faut donc placer la religion dans le cœur, avant que de la placer sur les lèvres ; le chrétien est donc l'homme du cœur : *cordis homo*, comme parle saint Pierre. C'est dans le cœur que Dieu habite par son esprit, c'est dans le cœur qu'il règne par son amour : *Regnum Dei intra vos est.* C'est l'innocence du cœur qui décide de la bonté et de l'excellence de l'homme ; c'est aussi du cœur que sortent tous les crimes, *de corde exeunt.* C'est dans cette terre que croissent tous les poisons et que se forment tous les monstres. C'est donc là le dedans qui mérite vos premiers soins, *munda prius quod intus est.*

Sans quoi, mes frères, vous n'avez constamment qu'une dévotion superficielle dans ses œuvres, superstitieuse dans ses pratiques, irrégulière dans ses exercices, fastueuse dans ses commencements, défaillante dans sa durée. Je dis premièrement, et ces grandes leçons vous regardent tous ; je dis que votre dévotion n'est que superficielle dans les œuvres, parce qu'elle n'est point établie dans le cœur par la grâce et les vertus qui le purifient : et voilà ce qui doit vous faire entrer en défiance. Car, dit excellemment saint Grégoire de Nisse, si le vrai dévot imite la nature, laquelle gouvernée par un auteur plein de sagesse, avant de donner une forme extérieure à son ouvrage, produit premièrement les parties intérieures, et s'applique d'abord à former dans

l'homme un cerveau, des entrailles, un cœur; le dévot au contraire qui se séduit, imite l'art, lequel commençant là où la nature finit, ne travaille qu'à donner à sa statue des yeux, des mains, une bouche, un front.

C'est-à-dire que le faux juste ne pense aussi qu'à composer le dehors, et ne se met en peine que d'une belle superficie de religion : religion sur le front par un air de réforme, religion sur les lèvres par une multitude de prières vocales, religion dans les livres de piété, religion dans les tableaux de dévotion, religion dans les conférences assidues, religion dans les confessions réitérées, religion dans les communions fréquentes, religion presque partout hormis dans le cœur, sur lequel il était principalement nécessaire de travailler, en retranchant des passions toujours vives, des colères aussi ardentes, des révoltes aussi amères, une cupidité aussi intéressée, des vanités aussi folles, des jalousies aussi malignes, des médisances aussi cruelles.

Sans cela, combien votre justice vous doit-elle être suspecte? Sans cela, figuier stérile, qui ne montrez que des feuilles, vous tromperez les disciples, mais vous ne tromperez pas le maître; il fera tomber sur vous une funeste malédiction. Justes faux et apparents! vous n'êtes qu'une muraille de boue que l'art a blanchie; vous êtes semblables à ces cygnes qui nagent dans nos fleuves, et qui sous un plumage blanc ont une chair si noire. Vous êtes du nombre de ces hypocrites marqués par saint Bernard, qui ne se dépouillent pas du vieil homme, mais qui couvrent le vieil homme des apparences du nouveau : *Non veterem hominem exuunt, sed novo palliant.* Vous ressemblez à ces chrétiens extérieurs et partagés, dont parle saint Augustin, qui allaient au théâtre et qui dans une épouvante subite, s'ils entendaient le ciel tonner, faisaient aussitôt le signe de la croix. Hélas! dit ce grand docteur, ils s'arment de la croix dans un lieu d'où ils sortiraient bientôt, s'ils portaient dans le cœur le signe qu'ils forment sur le front : *Et stant illic portantes in fronte, unde abscederent si hoc in corde portarent.*

Et c'est là-dessus, chrétiens mes frères, que nous devons nous juger nous-mêmes : notre dévotion n'est peut-être que superficielle dans ses œuvres. Fiers et superbes dans nos sentiments, pendant que nous nous prosternons dans la prière; injustes et de mauvaise foi dans nos affaires, au milieu des sacrements et des sacrifices : c'est là-dessus que nous devons nous examiner avec crainte; d'autant plus qu'il y a une espèce de judaïsme qui est comme enté dans notre fonds. Portés par un penchant qui est né avec nous, à cultiver plutôt une piété sensible et extérieure; soit à cause que l'exercice en est plus facile, et qu'il en coûte moins à nos passions, lesquelles subsistent toujours avec la religion superficielle; soit parce que les œuvres extérieures, qui sont exposées aux yeux des hommes, attirent une approbation qui plaît aux âmes vaines; soit à cause que nous aimons à nous répandre au dehors, pour éviter les ennuis d'une vie domestique et plus cachée, soit enfin que la lenteur avec laquelle l'homme nouveau se forme et s'accroît par les vertus obscures du cœur, n'accommode pas l'impatience et l'activité de notre propre amour, qui voudrait voir tout d'un coup les fruits avancés d'un arbre qui ne fait que de naître : quoi qu'il en soit, nous allons toujours plutôt à multiplier nos œuvres qu'à régler nos passions, à composer le dehors qu'à purifier le dedans. Nous épuisons notre exactitude par les saintes cérémonies, et il n'y a que de l'extérieur dans notre vie; ce qui ne suffit pas dans la divine religion que nous avons embrassée : religion, prenez-y garde, qui est si intérieure, si profonde, que le chrétien doit non-seulement avoir des mains innocentes, mais un cœur pur; non-seulement s'abstenir du péché, mais le haïr et l'abhorrer; non-seulement pratiquer la justice, mais l'aimer; non-seulement mortifier sa chair, mais la mortifier par l'esprit; non-seulement assister au sacrifice, mais s'y offrir avec le sacrificateur et faire toujours les choses saintes avec de saintes dispositions.

Il n'en est pas ainsi du faux juste, dont la dévotion est toute superficielle dans les œuvres; ce n'est ni une conscience nette, ni un esprit doux, ni un cœur humble, ni une haine du péché, ni un amour de la loi, ni des vues et des dispositions épurées.

Et de là, je dis en second lieu, que comme nous allons toujours à ce qui est plus aisé, et que la superstition, qui embrasse le faux et le frivole, a ses racines dans le cœur corrompu; nous n'avons aussi qu'une dévotion superstitieuse dans ses pratiques. Que le prêtre s'accuse ici avec le peuple et le citoyen avec le villageois.

S'acquitter fidèlement des plus petites observances de la religion, pendant que l'on viole hardiment les plus grandes lois; s'attacher à des dévotions humaines, qui transforment en un vrai paganisme la religion céleste des chrétiens : dévotions humaines, où le cœur ne désire jamais son Dieu, où Jésus-Christ est rarement invoqué, le superstitieux borne son culte et met sa confiance dans quelque sainte créature; se lier aux serviteurs de Dieu, et comme Hérode estimer et honorer Jean-Baptiste, mais entretenir toujours Hérodias; s'abstenir aussi de certains aliments, sans s'éloigner du péché; se croire bien coupable, si on manque à un nombre de prières que l'on s'est prescrit; et si des familles désolées élèvent leur juste voix pour redemander les biens qu'on leur retient, n'en être point ému; orner les temples du Seigneur, se prosterner devant les tombeaux des saints, charger les autels d'offrandes, et en même temps décrier le juste, ou dépouiller ou délaisser le pauvre; circoncire ses cheveux, réformer son habit, et cependant réunir en sa personne les revenus de plusieurs églises, ou vivre avec la

licence des gens du siècle. Vous, qui vous croyez bien spirituels et dégagés des bassesses de la superstition insensée; n'êtes-vous pas en cela plus peuple que le peuple même? Et dans ce mélange que vous faites d'une piété puérile et toute humaine avec vos passions, ne ressemblez-vous pas à ces Juifs superstitieux, qui s'imaginaient, en se lavant les mains et en payant la dîme des herbes, satisfaire à toute la religion; qui ne se faisaient nul scrupule de condamner Jésus-Christ à la mort, et qui s'en faisaient un fort grand d'entrer un jour de fête dans le prétoire? N'imitez-vous pas le lévite, qui sur le chemin de Jéricho craignit, en s'arrêtant près de l'homme blessé à mort, de contracter une impureté légale, et qui ne craignit pas de se souiller en passant près de l'homme affligé sans exercer la miséricorde? Ne ressemblez-vous pas à ces enfants, lesquels se chargent volontiers de feuilles vertes, qui au lieu de brûler ne feront qu'une fumée qui les infectera, parce qu'ils n'ont pas la force de se charger du bois qu'on leur présente; livrés à de menues dévotions, et refusant de porter le joug de l'Evangile?

Qui que vous soyez, quand vous seriez prophète, lévite ou apôtre, vous penserez beaucoup moins à soupçonner dans les autres ce pharisaïsme, qu'à craindre que vous n'en soyez coupables vous-mêmes : coulant un moucheron, et avalant un chameau; scrupuleux et timides à observer des pratiques légères, pendant que vous digérez sans peine les plus grandes injustices : par une dévotion superstitieuse, que la Vérité éternelle est venue combattre, dévotion que vous condamnez dans les Juifs et qui est peut-être la vôtre.

Vous vous en défierez d'autant plus, si elle est aussi irrégulière dans ses exercices : troisième marque à laquelle on reconnaît la fausse justice de celui qui ne cherche pas le Seigneur dans la simplicité du cœur. Vous le voyez, par une piété capricieuse et par une religion d'humeur, sortir sans cesse de la voie qui lui est marquée; préférer les œuvres que le zèle lui inspire aux lois que sa profession lui impose; parler hardiment des mystères au lieu de pleurer ses péchés; courir au désert quand il doit régler sa famille; s'approcher des saints autels, par la communion, dans les temps qu'il est obligé de s'en séparer par la pénitence; enseigner lorsqu'il devrait prier; prier dans les chapelles particulières, quand la voix de l'Eglise l'appelle aux instructions publiques; interroger les sacrificateurs lorsqu'il devrait offrir le sacrifice; offrir le sacrifice lorsqu'il devrait exercer la miséricorde; exercer la miséricorde lorsqu'il devrait pratiquer la justice.

Une telle dévotion, qui laisse à l'homme ses fantaisies et qui ne le resserre pas dans la sphère de ses devoirs, est irrégulière dans ses exercices. Vous en accusez votre frère : accusez-vous plutôt vous-même, vous qui ne pensez pas à régler le dedans; vous, qui connaissez toutes les obligations du prêtre, du religieux, du magistrat, du prince, et qui étudiez si peu les vôtres, les obligations d'un mari, d'une femme, d'un père, d'une mère, d'un chrétien. Mais voyez un quatrième signe d'illusion dans la piété dont vous vous parez, c'est qu'elle est fastueuse dans les commencements.

Déjà vous montez sur le tribunal pour juger les autres ou pour les instruire; déjà vous offrez votre main pour ôter la paille de l'œil de votre frère, et votre langue décide souverainement sur les devoirs de tous les états; déjà, prenant dans vos égarements passés une idée du monde présent, vous croyez que les ténèbres sont répandues sur toute la terre, et que le soleil de justice ne luit que dans votre cœur. Montez sur le tribunal, j'y consens; mais que ce soit pour vous condamner vous-même : ne donnez point à votre censure un autre objet que vos passions; tournez contre vos penchants la sévérité de vos maximes. Votre dévotion vous doit être suspecte parce qu'elle est fastueuse, et qu'à peine néophyte vous voudriez, par un zèle prématuré, exercer une espèce d'apostolat.

Il faut que, dans le commencement de sa conversion, le sage chrétien, renfermant en soi-même toute l'activité de son zèle, travaille en secret à purifier sa conscience, *munda prius quod intus est.* La terre pierreuse qui a reçu la semence montre trop tôt ses épis; le soleil les brûle et les dessèche, dit le saint Evangile; mais la bonne terre le resserre : elle cache son grain, elle produit lentement au dehors ses fruits.

Je me défie des arbres trop précoces : je veux que la plante soit cachée longtemps dans la profondeur de la terre, c'est-à-dire, en un mot, qu'il faut que le prosélyte, le nouveau juste se cache et croisse dans la piété, avant que de signaler son zèle, passant peu à peu de l'infirmité à la force. Ainsi l'arbre porte son fruit en son temps, et sa feuille ne tombera point.

Voici, au contraire, le malheureux sort du dévot séduit, et plaise au ciel que ce ne soit pas votre image! Sa dévotion, superficielle dans ses œuvres, superstitieuse dans ses pratiques, irrégulière dans ses exercices, fastueuse dans ses commencements, est aussi défaillante dans sa durée : semblable à l'herbe qui croît sur les toits, et qui, étant sans racine, se dessèche aussitôt, *sicut fenum tectorum, quod priusquam evellatur, exaruit.* Le dévot extérieur, après s'être rehaussé et comme placé sur un toit aux yeux du monde, n'ayant que l'écorce de la dévotion sans la racine de la charité, périra et trouvera tout d'un coup la mort.

Une subite ferveur est suivie par de longs relâchements. Il a pris son imagination pour son cœur, il a pris les promesses d'une imagination émue pour les désirs d'un cœur converti. C'est un homme qui, après s'être signalé dans les tournois et aux jours de fête, quand il ne s'agissait que d'une guerre

imaginaire, recule et perd courage au moment du combat : *Filii Ephrem intendentes arcum et mittentes, conversi sunt in die belli.* Il n'est pas toujours un apostat déclaré, comme Alexandre dont parle le grand Apôtre, qui, après avoir été persécuté avec l'Église, devint persécuteur avec la Synagogue; mais il est plus que jamais tendre à l'injure, dur à la misère d'autrui; il méprise le publicain, il est moins charitable que le Samaritain idolâtre. A ces paroles, chrétiens qui m'écoutez, vous condamnez le pharisien; mais si vous êtes bien conseillés, prononcez plutôt la sentence contre vous-mêmes : vous avez peut-être tous ses vices, et vous n'avez pas toutes ses vertus; et quand vous les auriez toutes, ne devriez-vous pas inférer de ce que je viens de dire deux choses : la première que vos vertus, avec cette justice extérieure dont vous vous flattez, ne sont que des illusions; et la deuxième, que les péchés que vous commettez deviennent alors des scandales.

Oui, mes frères, et ceci mérite votre application : avec tous les caractères que je vous ai marqués, et que vous devez craindre dans votre dévotion; comme la charité qui vient de Dieu, et qui rapporte tout à Dieu, charité, plénitude de la loi, source des vertus et le cœur du cœur même : comme elle n'est pas répandue dans le vôtre, vos vertus ne sont que des illusions, votre prière n'est qu'une colombe égarée qui n'a point de cœur, comme parle un prophète, *quasi columba seducta non habens cor.* Il n'y a point d'huile dans votre lampe, point de feu sur votre autel, point de moelle dans vos holocaustes, point d'entrailles dans vos victimes, point d'amour dans votre pénitence, point d'onction dans vos croix. Vous jeûnez sans fruit, comme les Juifs; vous souffrez sans mérite, comme les philosophes. Votre justice n'est pas si abondante, elle n'est pas plus véritable que celle des pharisiens; votre main se souille par ses propres aumônes, et le faste qui s'est retiré de vos habits devenus simples vient corrompre tout votre cœur.

Qu'est-ce qui manque donc à vos œuvres pour en faire des vertus chrétiennes? Un cœur bon qui s'éloigne de l'iniquité, un cœur sincère qui cherche Dieu, un cœur élargi par la charité, brisé par la componction, assujetti par l'obéissance. O cœur pur et nouveau! combien parais-tu désirable aux enfants de Dieu? Si vous ne l'avez pas, mes chers frères, c'est saint Augustin qui vous le dit, si vous ne l'avez pas, ce cœur, si, prenant les accessoires de la religion pour la religion elle-même, vous ne comptez que sur l'usage des sacrements, sur l'appareil des sacrifices et sur les pratiques extérieures : sachez que tout cela n'est qu'une représentation, un personnage, une fiction de théâtre : *Ubi ista desunt, quidquid exterius agitur in sacrificiis et orationibus inutile est, et mimicis gesticulationibus simile.*

Première conséquence : les vertus du dévot extérieur ne sont que des illusions; seconde conséquence : ses péchés sont des scandales. Comment, des scandales, mes frères? C'est que du moment que Dieu, par sa grâce, nous a fait connaître ses jugements et entrer dans ses voies, devenus ses enfants et distingués par la dévotion des enfants dépravés du siècle, vous êtes obligés de soutenir un si grand rôle par l'innocence de votre vie : votre vie doit être non-seulement irrépréhensible, mais exemplaire. Le monde, qui cherche dans la conduite des autres une pâture à sa curiosité, ou une matière à sa censure, a les yeux toujours attachés sur vous pour observer toutes vos démarches. Et quelle sagacité n'a-t-il pas à découvrir les moindres taches dans vos mœurs? Si donc avec une piété fausse, superficielle, extérieure, vous rentrez dans les iniquités qu'il semblait que vous eussiez quittées; si vous séparez la dévotion des autres vertus; si vous profanez le nom si respectable de dévot en y joignant celui d'injuste ou de vindicatif, devenus plus intraitables dans vos intérêts et plus inexorables dans vos colères, quels scandales pour les gens du siècle! Ils publient qu'il y a moins de fonds à faire sur la probité des dévots, que sur celle des voluptueux et des mondains; ils voient avec horreur que, pendant qu'il paraît que vous révérez le nom de Dieu, et que vous ployez si souvent les genoux devant ses autels, sa loi est un faible rempart entre votre héritage et celui de votre frère, et que vous suffoquez sans pitié le triste débiteur : plus durs dans vos procédés que les pécheurs déclarés, qui sont surpris qu'avec tant de communions et de prières vous ne soyez pas plus humbles, plus doux, plus patients, plus religieux à respecter la réputation ou le bien de vos frères; qui se plaignent que votre retour de l'église ramène souvent le trouble dans votre maison et en bannit la paix. Ainsi, vos péchés deviennent des scandales.

O chrétiens! priez, lisez, méditez, communiez, écoutez la parole de votre Dieu, soyez assidus dans son temple; mais n'en demeurez pas là. La justice qui nous rend saints aux yeux de celui qui sonde les consciences et qui ne compte pour quelque chose que les consciences pures, est la justice du cœur; à qui Dieu est montré comme son bien et son unique bien, à qui le péché est montré comme son mal et son unique mal. Demandez-la cette justice chrétienne, et n'ayez ni joie ni repos, que vous ne l'ayez trouvée. Autrement votre dévotion n'est qu'une hypocrisie : vous vous en défierez, et avant que le Seigneur vienne juger les justices, vous craindrez toujours les vôtres.

Mais gardez-vous bien aussi de condamner celles d'autrui. Vous vous défierez de votre propre dévotion; mais en même temps vous respecterez la dévotion dans le prochain. C'est ma seconde proposition.

SECOND POINT.

La grande maladie de l'homme est d'oublier ses propres faiblesses, pour s'occuper

les vices des autres, pour deviner leurs intentions, pour répandre des taches sur leurs vertus mêmes. Et comme il n'est point de vertu plus digne d'honneur que la religion, comme la piété est désirable à celui qui ne la possède pas et utile à celui qui la possède, on ne saurait consentir que les autres s'en soient saisis, on y suppose de l'imposture, on leur dispute la légitime possession d'une chose si précieuse. Les uns le font par un principe de licence ou de mollesse, les autres par dureté, trop sensuels ou trop rigides.

Je dis donc premièrement que c'est un monde sensuel qui, par mollesse, condamne un monde juste; soyez-y attentifs.

Ce serait une gêne pour eux de s'assujettir à certaines règles; ils n'ont point de goût pour la prière, ils ont horreur de la pénitence; l'usage des sacrements leur paraît un joug trop dur; la grâce qui fait sentir au cœur les amertumes de l'iniquité et les douceurs de la justice, leur est inconnue: de sorte qu'ils se retranchent quelquefois dans une probité toute humaine, qui ne saurait être qu'imaginaire, et qui, d'ailleurs, est toujours inutile au salut. La dévotion vous paraît donc une pusillanimité; vous remarquez même avec soin toutes les faiblesses des dévots, vous y faites vos commentaires, vous confondez souvent le juste avec l'hypocrite, vous triomphez de leur chute et de toutes les mauvaises histoires que la malignité compose là-dessus; malignité qui est toujours assurée de l'attention et de la créance publiques.

Mais hélas! de quoi triomphez-vous? La chute du dévot, je veux dire de celui qui est trompé par les illusions d'une fausse justice et qui ne prétend pas tromper les autres; la chute, bien loin de vous consoler, doit vous confondre. Il manque à une partie de ses devoirs et vous manquez à tous. Peut-être que sa piété est fausse, parce qu'il ne sait pas mettre un frein à sa langue, dit saint Jacques; et vous que deviendrez-vous, qui sans religion et sans pudeur lâchez la bride à vos passions? Celui-là ne périt que parce qu'il n'a pas rompu tous ses liens, et vous que deviendrez-vous, qui bien loin de songer à rompre les vôtres, ne croyez pas les porter? O sapins! hurlez, dit un prophète, hurlez, parce que le cèdre est tombé: *Ulula, abies, quia cecidit cedrus.* Si ceux qui semblent être les étoiles du ciel périssent, que sera-ce des insectes de la terre? Si Jérusalem est jugée avec rigueur, que sera-ce de Babylone? Si ceux qui ont voyagé au désert n'entrent pas dans le repos du Seigneur, ceux qui n'ont jamais quitté l'Egypte y entreront-ils! Si la terre pierreuse est réprouvée, que sera-ce du grand chemin? Craignez, indévots, et gémissez sur votre ruine; craignez et n'insultez pas aux faiblesses et aux chutes de ceux qui sont meilleurs que vous.

Cependant, vous qui déshonorez le dévot serviteur de Dieu, vos passions vous intéressent dans cette censure; en blâmant la dévotion, vous croyez mettre à couvert votre mollesse et préparer des excuses à vos scandales; en jetant par vos dérisions insensées un ridicule sur la vie sérieuse du chrétien, vous prétendez tirer un voile qui cache aux autres l'indignité de votre vie ou qui adoucisse à vos yeux la sévérité de la loi. Mais qu'arrive-t-il? Non-seulement vous secouez le joug de l'Evangile, et vous suivez vos convoitises sans contrainte; mais vous donnez encore au dehors du crédit au libertinage. Vos discours dégoûtent les faibles, vos exemples entraînent les petits; le nom de dévot devient une accusation dont il faut qu'ils se justifient. Le chrétien, devenu timide, cherche la nuit pour exercer un christianisme caché. Il ne fait plus le bien qu'avec circonspection humaine; il a peut-être déjà fait céder la religion à des bienséances imaginaires: peut-être lassé des contradictions d'un monde moqueur, il a interrompu sa course par des chutes déplorables; et vous en êtes la cause, vous qui couvrez de honte le front du juste et qui parlez avec mépris des voies du Seigneur.

Je vous avoue, chers auditeurs, que je ne saurais marquer assez l'indignation que me donne ce procédé si injuste du monde sensuel. Il exerce quelquefois ses jugements et ses railleries sur l'homme de bien qui marche avec crainte dans le sentier étroit, dans ce sentier si peu marqué par les vestiges des hommes; qui prie avec assiduité, qui ne connaît point d'autres plaisirs que ceux de la bonne conscience. Et qui sont ceux que ce monde licencieux et indévot approuve? Des hommes corrompus, qui ont plus de politesse que de probité; habiles à satisfaire leurs passions et à flatter celles des autres; gens la plupart sans religion et sans foi, mais plus souples, plus complaisants que le juste, qui s'est toujours appliqué à purifier son cœur et non à polir ses manières.

Encore une fois, qui sont ceux que ce monde approuve? Il ne veut pas convenir de la piété sincère de cette dame, qui encore jeune pense déjà aux jours anciens, et médite les années éternelles; qui se cache dans un habit simple, qui ne retient de la grandeur que le privilége de la bonté, qui s'applique à la prière et qui veille sur sa famille; qui entre quelquefois dans le commerce du monde, sans jamais entrer dans ses corruptions; qui condamne ses plaisirs, qui use sagement de ses biens et qui rend tous les jours la vérité tributaire à la miséricorde. Le monde, incapable d'un tel renoncement, le juge impossible; et là-dessus quelles fictions la noire calomnie ne réduit-elle pas en histoires? Le monde conteste la louange d'une vraie dévotion à cette humble et pieuse Mélanie; et il ne la conteste pas à un comédien et à une comédienne, qui, par un partage sacrilége, montent tantôt sur le théâtre et tantôt au temple; dont toute la profession est de rendre aimable ce monde que l'Evangile nous défend d'aimer; et qui,

après avoir fait rire le peuple par des obscénités païennes, ou échauffé les convoitises par des représentations séduisantes, viennent aux pieds d'un prêtre ignorant pleurer chaque mois leurs péchés, et changer en sacriléges les sacrements que l'Eglise leur a toujours refusés.

Mais quoi ! direz-vous, ne se trouvera-t-il pas de toutes parts des chrétiens travestis, qui font du ciel un théâtre, et qui paraissent au milieu de nous sous le visage emprunté de la vertu? Ne sera-t-il pas permis de leur lever ce masque? et l'hypocrite jouira-t-il en paix d'une gloire si injustement usurpée? Il est bien des hypocrites, je le sais; l'Eglise en gémit: mais parmi ceux-là, qui vous a révélé les dispositions intérieures de votre frère? Qui vous a découvert les routes du cœur humain si inconnues? Qui vous a permis de pénétrer la conduite d'autrui? Qui êtes-vous pour condamner le serviteur de Dieu? Vous condamnez peut-être celui que Dieu justifie. Le monde n'a-t-il pas traité comme un séducteur et un séditieux, comme un ennemi de Dieu et de César, l'auteur de la paix et de l'innocence?

Les amis de Job jugèrent que cet homme affligé était puni de Dieu pour ses crimes, et dans la vérité cet homme juste devait être révéré comme la figure même de Jésus-Christ souffrant. La femme pécheresse était une sainte pénitente, quand un pharisien l'accusait. Le publicain était juste, quand un autre pharisien le condamnait. Paul était un homme divin, quand les habitants de Malte, voyant une vipère s'attacher à son bras, le prirent pour un grand coupable poursuivi par la justice divine. Les apôtres étaient pleins du Saint-Esprit, quand les Juifs les regardaient comme des hommes troublés par l'ivresse. La mère de Samuel offrait à Dieu une sainte prière, quand Héli prenait le mouvement de ses lèvres pour un effet de la chaleur du vin. L'homme de Dieu n'est-il pas souvent la fable du monde? Les jeûnes de David ne servaient-ils pas de matière aux chansons de son temps? *In me psallebant qui bibebant vinum.* Combien de saints ont-ils été regardés dans le monde comme des gens qui abusaient de la piété pour se faire un nom, et qui mettaient sur des péchés secrets et honteux le voile de la religion?

Cependant, mes frères, on voit des hypocrites, j'en demeure d'accord. Et c'est toi-même, monde corrompu, qui as instruit le dévot extérieur dans l'art des déguisements. C'est toi qui as introduit dans la religion les impostures de l'hypocrisie. Car qu'est-ce que c'est que la science du monde? Je veux bien vous prendre ici pour juges, vous-mêmes qui composez le monde; elle ne roule, cette science, que sur des principes d'hypocrisie. Son grand art est celui de dissimuler, et en pénétrant les autres se rendre impénétrable soi-même. On y apprend, non à vaincre ses passions, mais à les déguiser et à savoir faire de son cœur un mystère.

Louer la vanité pour mentir plus sûrement, donner à la fourberie un air de candeur, craindre beaucoup plus les taches de la réputation que celles de la conscience, faire dans l'esprit des autres des impressions agréables, sauver les apparences, contenter les yeux, s'acquitter des bienséances, changer de visage sans changer de mœurs, feindre avec un fond d'ambition et d'impureté les caractères de modestie et de tempérance, affecter dans l'intérêt beaucoup de désintéressement, ne pas laisser échapper devant le monde les passions les plus vives; et sans jamais se développer, couvrir des apparences de bonté la malice de son cœur : voilà l'habileté du siècle; voilà l'école et le berceau du pharisaïsme. C'est là que les enfants s'instruisent de bonne heure à prendre un air sage et composé devant leurs pères; c'est là que les inférieurs et les serviteurs s'instruisent à régler leurs démarches et leur contenance sous les yeux de leurs supérieurs et de leurs maîtres.

C'est là que Joab couvert de crimes, pour se sauver de la mort, apprend à embrasser la corne de l'autel; c'est là que le perfide Absalon a appris à gagner le peuple par l'amorce d'une clémence feinte, et à faire servir à son ambition la religion et les sacrifices. C'est là que la robe et le manteau du doux et chaste Joseph sont à l'usage des plus corrompus. Les frères cruels envoient cette robe à leur père pour couvrir leur fratricide. La femme impudique montre ce manteau à son mari, pour couvrir ses adultères. Rien de plus étendu dans le monde profane que le voile de l'hypocrisie.

Et néanmoins, mes frères, quelle dureté ne remarquez-vous pas dans ce monde censeur du juste? Ce n'est plus seulement un monde sensuel; c'est en second lieu un monde rigide. Considérez, je vous prie, sa dureté. Il impose à un serviteur de Dieu un joug qu'il ne saurait porter lui-même. Les uns ne proposent que des règles nouvelles; c'est une foule de petites traditions qu'ils introduisent dans le christianisme, plus propres à amuser ou à embarrasser le chrétien, qu'à le sanctifier. Les autres enchérissent les exemples anciens pour rabaisser les vertus présentes; ils veulent que tous les vrais dévots soient impeccables, que toutes leurs paroles soient des oracles, et que rien ne manque à la perfection de leurs œuvres. Ils veulent que Moïse soit toujours caché dans un nuage, et que Pierre marche toujours sur les eaux; ils ne connaissent ni d'homme juste ni de femme forte : et sur le système d'une dévotion qui ne saurait être réelle, la dévotion véritable est méprisée; la vertu la plus consommée devient problématique; le monde se sent soulagé dans ses déréglements, lorsque les règles ne peuvent subsister que dans les livres du théologien, ou dans la tête du contemplatif.

Comme il est plus aisé de condamner le mal que de faire le bien, et de donner des leçons que de les suivre, il arrive de là que chacun se joint à ce monde censeur toujours licencieux et dur, toujours sensuel et rigide. Mais le juste marche par la bonne et par la

mauvaise réputation. Et si vous demandez ici pourquoi Dieu ne permet pas qu'il soit parfait en ce monde? Pourquoi il laisse encore à la chair des saints des infirmités, et à leur esprit des nuages? Pourquoi les prophètes sont encore séduits et les apôtres tentés? Je vous répondrai avec tous les saints docteurs que c'est pour exercer leur foi, pour les purifier par la patience, pour les conserver dans l'humilité. Car, mes chers frères, que serait-ce si les Moïses transfigurés paraissaient à nos yeux sans voile? Nous ne marcherions plus dans les voies de la foi, et ils ne trouveraient eux-mêmes que des piéges dans leur propre justice.

Filles de Jérusalem, ne méprisez donc pas l'épouse sainte, lorsqu'elle vous paraît encore un peu noire: respectez la religion partout où elle est, toujours belle, toujours vénérable sous les plus basses apparences. Respectez la religion et regardez dans le pieux David comment la dévotion craintive pour elle-même doit être révérée par les autres. Je vous laisse avec cet exemple, et je voudrais bien ne pas vous laisser sans quelque profit.

Les premières pensées de David sont des pensées de religion; le cœur sincère ne saurait être sans un culte dévot. A peine est-il paisible possesseur du royaume d'Israël, qu'il pense à rendre au Seigneur la gloire qui lui est due. Et pour cela il fait transférer dans la ville capitale l'arche de Dieu, dépositaire des oracles et des mystres sacrés. Il ne peut souffrir d'être lui-même en gloire, pendant que l'arche est gisante chez Aminadab. Il aimerait mieux mille fois être sans couronne que de vivre sans autel. Voici le plus beau jour d'Israël, jour de triomphe par la dévotion du prince. L'arche sainte est en chemin; les trompettes sont changées en harpes, et les mains guerrières, au lieu de manier la lance et l'épée, ne touchent plus que les instruments de musique.

Mais au milieu de la joie sainte, quand les cœurs dévots du prince et du peuple se réjouissent au Seigneur, quand leurs mains jouent, quand leurs langues prononcent les cantiques divins, le téméraire Oza est frappé de mort. La musique est changée en lamentations. Qui pourra subsister devant la face du Dieu vivant qui observe les cœurs, et par qui les plus secrètes iniquités sont punies?

Le dévot monarque est saisi d'une étrange frayeur; il n'accuse point le lévite, il se condamne lui-même et se retire. Cependant il ne compte pour rien toute sa puissance, s'il ne possède pas l'arche auguste, et ses paupières ne se reposent pas jusqu'à ce qu'il ait trouvé au tabernacle du Dieu de Jacob une demeure qui soit stable. Voilà donc que l'arche du Seigneur est enfin amenée dans la cité de David. Le doux chantre d'Israël renouvelle sa sainte musique; les sacrifices sont multipliés; la joie du prince est marquée dans tous ses pas, et son corps exprime les affections de son âme.

Mais qu'arrive-t-il alors? L'indévote Michol, qui voit le monarque dans ses religieux transports, le méprise et s'en moque. La fille de Saül oublie qu'elle est femme de David; mais le Dieu du ciel venge la dévotion méprisée. La stérilité, plaie la plus honteuse dans les femmes israélites, devient la peine de la moqueuse Michol, et l'héritière de l'orgueil de Saül, maudite, porte dans son corps desséché, jusqu'à la fin de ses jours, l'image de sa réprobation.

Rougissez maintenant de votre indévotion, hommes si petits et si obscurs, lorsque vous voyez un roi si grand, qui n'a un cœur, des mains, une voix, que pour chanter devant le Seigneur ses miséricordes, et pour louer sa puissance. Et au même temps craignez le Dieu saint et juste, qui prépare des châtiments pour les moqueurs; si, au lieu de respecter ses dévots serviteurs, vous les couvrez d'opprobre; si vous troublez le juste dans ses sacrifices, si vous le faites rougir de ses œuvres, si vous condamnez l'homme de bien, chez qui vous pourriez trouver les exemples de la dévotion sincère, que vous devez suivre. Dévotion si auguste, dont nous devons révérer l'ombre même, dévotion si désirable qui, travaillant peu à peu à ne laisser rien en nous qui soit désagréable à Dieu et injurieux au prochain, doit nous rendre de vrais fidèles et nous procurer la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

POUR LE QUATRIÈME VENDREDI DE CARÊME.

Sur la grâce.

Si scires donum Dei. . . forsitan petisses ab eo. . . aqua quam ego dabo. . . fiet. . . fons aquæ salientis in vitam æternam. (*Joan.*, IV.)

Si vous saviez quel est le don de Dieu, vous le lui eussiez demandé; l'eau que je donnerai deviendra une fontaine d'eau qui rejaillit jusque dans la vie éternelle.

Le premier homme, dit saint Augustin, ayant reçu la liberté sans aucune servitude, Dieu lui présenta l'eau et le feu, et lui permit de choisir. L'homme prit le feu et rejeta l'eau. Dieu, qui est juste, lui laissa prendre ce qu'il avait choisi, de sorte que l'homme ne fut malheureux que parce qu'il avait voulu l'être. Voilà un trait de la justice de Dieu: en voici un de sa miséricorde. Car voyant que l'homme, par le mauvais usage de sa liberté, avait corrompu toute la nature humaine en sa personne, il descendit du ciel sans attendre ses prières, et guérit par son humilité celui qui s'était perdu par l'orgueil. Il s'égara en quelque manière avec ceux qui s'étaient égarés pour se joindre à eux, et pour les ramener dans le ciel, d'où ils s'étaient chassés eux-mêmes par le déréglement de leurs cœurs. Ils avaient pris le feu; les ardeurs de la convoitise s'étaient allumées dans leur volonté, la fumée de leur ignorance avait obscurci leur esprit, et de ce feu de la terre ils passaient bientôt au feu de l'enfer. Mais voilà que Jésus-Christ est venu leur présenter

l'eau qui éteint l'ardeur des convoitises, qui purifie l'esprit de ses erreurs, qui lave le cœur de ses iniquités. Celui qui boit de cette eau n'aura jamais soif, et elle deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillit jusque dans la vie éternelle.

O si vous connaissiez le don de Dieu, chrétiens ! vous le lui demanderiez, et vous ne lui demanderiez point autre chose. La femme, qui était venue pécheresse à cette fontaine, s'en retourne juste ; celle qui était venue avec les ténèbres de l'erreur, s'en retourne avec la lumière de la vérité ; celle qui ne cherchait que de l'eau, remporte la grâce : elle n'a plus de vase, mais son âme est remplie des trésors de la sagesse.

Nous ne saurions nous dispenser, mes frères, de considérer ces merveilles, et de nous tenir assis quelque temps près de la fontaine de Jacob pour examiner ce qui s'y passe. La femme de Samarie paraît avoir de grands priviléges : le Seigneur révèle à cette femme des mystères qu'il a cachés aux sages ; il lui découvre les jugements qu'il n'a point encore manifestés aux nations. Je vois briller de toutes parts, dans cet évangile, de grandes vérités ; surtout la doctrine de la grâce y est marquée ; on y apprend à connaître le don de Dieu, son prix et son excellence, *si scires donum Dei*. Cette eau vive, que la sagesse éternelle est venue apporter sur la terre, et qui rejaillit jusque dans le ciel : *fons aquæ salientis in vitam æternam ;* on y apprend à suivre sa pente. Or, connaître le prix de la grâce et suivre la pente de la grâce, voilà toute la religion. On sait tout quand on sait Jésus-Christ, et on sait Jésus-Christ quand on applique son esprit à découvrir la grandeur et les richesses de la grâce, et son cœur à observer ses routes et ses sentiers. Connaître le prix de la grâce de Jésus-Christ, et suivre la pente de cette grâce : deux articles intéressants, que notre évangile nous offre et qui partagent ce discours. Ce n'est point au puits de la science humaine, où les philosophes nous envoient pour chercher la vérité, que nous apprendrons cette doctrine ; c'est au puits de Jacob, où le Fils de Dieu est assis pour nous instruire ; c'est une fontaine, dit saint Augustin, près d'une autre fontaine ; allons à cette source d'eau vive, qui a commencé à se communiquer à nous par une autre femme plus sainte, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Voilà que l'Homme-Dieu marche dans la plus grande chaleur du jour, se fatiguant et s'affaiblissant, lui qui affermit la terre et qui soutient les cieux, pour venir enseigner à une pauvre créature, au milieu d'un champ, le mystère de sa grâce, et pour lui faire part de ses dons. Sur cet exemple, Messieurs, le ministre fidèle se lasse et s'altère, pour annoncer aux pauvres comme aux riches l'évangile du salut ; il fait entendre sa voix dans le champ de Jacob comme dans le temple de Jérusalem ; il explique les mystères devant un petit monde comme dans une grande assemblée ; il ne craint pas de se mêler quelquefois avec les Samaritains mêmes, et avec les pécheurs pour leur faire comprendre quel est le don ineffable de la grâce de Jésus-Christ, le prix et l'excellence de cette grâce. Car, mes frères, dans la doctrine du salut il est très-important, premièrement, de connaître le don de Dieu, *si scires ;* sans quoi le mystère de la rédemption serait toujours caché ; en second lieu, de savoir que c'est un don, *donum*, afin que l'homme n'espère plus en l'homme ; troisièmement, que c'est le don de Dieu, *donum Dei :* don de sa volonté, et le curieux admirera ses voies secrètes ; don de sa puissance, et l'orgueilleux s'humiliera sous sa force divine ; don de son amour, afin que le pécheur désire de le posséder, que le juste craigne de le perdre, et que tous demandent le don de Dieu, *si scires donum Dei.*

Je dis, premièrement, qu'il est important et même nécessaire de le connaître, *si scires.* Vouloir tout savoir dans la doctrine de la prédestination et de la grâce, et dogmatiser trop curieusement sur ces mystères inaccessibles à la raison, c'est orgueil et présomption. Le puits est profond, *puteus altus est*, et il n'est pas libre à l'esprit humain de tirer du fond du puits des vérités si cachées. Ecoutez le plus éclairé des apôtres, qui ne voit ici que des ténèbres pour l'homme, et qui s'écrie sur le bord de cet abîme : *O altitudo !* ô profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! Du moment que vous aplanissez les hauteurs de ce mystère, et que vous le mettez au niveau de la raison, vous errez, *o altitudo ! si scires.* Mais aussi, mes frères, vouloir tout ignorer dans le dogme de la grâce, c'est infidélité et ingratitude. Il faut connaître le don de Dieu, et je comprends bien que vous ne le connaissez pas, soit que je vous entende parler des forces de la liberté de l'homme, comme si la grâce n'était pas nécessaire, non-seulement pour faire le bien, mais pour le vouloir même ; ou lorsque vous prétendez faire de la grâce une puissance qui dépende absolument de vous ; soit aussi que je vous voie, comme les philosophes, vous appuyer sur des vertus humaines ; ou, comme les Juifs, vous contenter de la connaissance de la loi ; ou, comme tant de chrétiens, négliger le grand devoir de la prière, et manquer à celui de la reconnaissance ; ou, comme tant de pécheurs, marquer à vos égarements un terme arbitraire, comme si la seule main de l'homme pouvait opérer sa conversion et sa pénitence ; comme si la justice qui sauve était une justice ou une probité faites au coin de la nature ; comme si, pour être justes, vous pouviez vous passer de Dieu, sans lequel vous ne seriez pas hommes, dit saint Augustin.

O Père des miséricordes ! apprenez-moi à connaître votre grâce, non que je veuille

porter mes regards trop curieux dans le sanctuaire d'où elle part, et où je ne puis voir qu'une lumière immense, lumière qui éblouit les anges et qui tue les hommes ; non que je prétende disputer sur vos jugements, ni raisonner sur vos décrets ; mais afin que je sache estimer vos dons, reconnaître avec humilité les droits de votre grâce, les défendre avec la douceur de la grâce même, implorer avec empressement cette miséricorde gratuite, ménager avec soin cette faveur céleste ; en un mot toujours demander ce don, que le monde superbe ne connaît pas, toujours chercher cette pierre précieuse, que le monde charnel méprise.

Or, mes frères, c'est déjà connaître le don de Dieu, de savoir que c'est un don, *si scires donum;* et c'est la seconde réflexion que vous devez faire pour bien juger du prix de la grâce. C'est un don, et non une dette, *donum;* un don qui prévient tous les mérites de l'homme, et qui ne saurait être mérité par l'homme ; un don qui ne trouve dans notre esprit que des ténèbres, dans notre cœur que des perversités, des malédictions sous la loi et des corruptions dans la nature. Toujours en nous un abîme ténébreux, Seigneur, si vous ne disiez par votre grâce puissante que la lumière soit faite ; toujours aveugles, injustes, misérables, et d'autant plus misérables, qu'au milieu de tant de dépravations et de misères nous cherchons encore en nous-mêmes des principes de vertus et des semences de mérites.

Ici, fidèle, qui m'écoutes, et qui peut-être jusqu'ici n'as pas été assez fidèle pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu et pour glorifier sa grâce, apprends que ce n'est pas un crime médiocre que cette pensée sacrilége, qui, en affaiblissant le don de Dieu, lui enlève l'honneur de ton salut. Regarde-toi dans tous les temps, et tu verras que c'est toujours un don et jamais une dette, *donum.* Tu verras que quand le Seigneur t'a regardé dans ses miséricordes, tu n'étais pas né non plus que Jacob ; quand il t'a appelé par sa bienveillance, tu servais à d'autres dieux comme Abraham ; quand il t'a choisi par sa bonne volonté, tu étais comme le peuple hébreu esclave dans la terre d'Egypte, enfant de la colère et conçu dans l'iniquité ; quand il t'a présenté l'eau de sa grâce, aveugle et corrompu comme la femme de Samarie, tu ne connaissais pas même le don de Dieu, tu ne le désirais pas, tu ne le demandais pas, tu fuyais la fontaine d'eau vive ; de sorte que la grâce a été répandue là où l'iniquité abondait. Tu verras enfin grâce partout, grâce au commencement, grâce au progrès, grâce en la fin ; grâce en l'élection, grâce en la vocation ; grâce en te délivrant du mal, grâce en te conservant dans le bien ; grâce en t'inspirant la volonté, grâce en t'appliquant à l'action ; grâce en commençant la justice, grâce en l'achevant ; grâce dans la prière, car le désir de la grâce est déjà une grâce ; grâce dans les œuvres, puisque Dieu, en couronnant nos mérites, couronne ses présents ; grâce pour chercher la grâce, grâce pour la trouver, grâce pour ne la point perdre ; en un mot grâce pour grâce, toujours grâce et rien que grâce : afin que toute chair s'humilie, que le Dieu de toute grâce soit exalté, et que l'homme qui n'a que le mensonge et le péché pour partage, cherchant uniquement dans l'auteur de tout don excellent la cause de ses justices, rende sans cesse la gloire à celui qui donne la grâce.

Donc, mes frères, à chaque pas que vous faites, et même dans le plus haut degré de la justice chrétienne, quand vous auriez été appelés du ciel comme Paul par une vocation éclatante, quand vous seriez comme lui ravis dans le paradis, quand vous seriez apôtres et les plus éclairés des apôtres, reconnaissez-vous toujours débiteurs à la grâce, exaltant sans cesse les miséricordes de celui qui donne toujours, et qui ne saurait jamais recevoir que ce qu'il a donné. Quand vous auriez consumé vos années dans les travaux de la pénitence, écriez-vous avec saint Bernard, que la justice de l'homme n'est autre chose que l'indulgence de Dieu : *Justitia hominis indulgentia Dei.* C'est donc dans cette divine indulgence, dit l'homme fidèle, que je trouverai tout mon mérite. Quand je paraîtrai devant mon Dieu avec une face couverte de confusion, je n'alléguerai point la pureté de mes paroles, car mes lèvres sont souillées dès le commencement ; et si quelquefois ma bouche s'est ouverte pour chanter la louange du Seigneur, c'est le Seigneur même qui m'a ouvert la bouche et qui a répandu la grâce sur mes lèvres. Je ne représenterai point aussi ni la sainteté de mes désirs, car mon cœur naturellement dépravé ne peut fournir de son fonds que des dégoûts pour la vraie justice, et si j'ai répondu à la grâce, c'est par une autre grâce ; ni l'intégrité de mes actions que la grâce seule a pu rendre justes. Je m'approcherai donc du trône de la grâce, et non de celui de la justice ; dans les jours mêmes de mon innocence je demanderai grâce, et si je me pare de quelque justice, ce sera de celle de mon Sauveur, d'où partent tous les mérites et toutes les grâces.

O chrétiens ! je ne saurais vous le dire assez, si vous saviez estimer le prix de la grâce, si vous compreniez bien que c'est un don, *donum*, et non-seulement que c'est un don, mais le don de Dieu, *donum Dei.* Troisième réflexion d'où naissent trois autres considérations que vous devez entendre ; car étant le don de Dieu, il est le don de sa volonté, de sa puissance et de son amour.

Don premièrement de la volonté de Dieu : c'est le grand Apôtre qui le déclare, et qui nous fait regarder la prédestination ineffable qui est la source des grandes grâces, comme un mystère de sa volonté divine : *Prædestinati secundum propositum ejus, qui operantur omnia secundum consilium volun-*

tis suæ. En cet endroit, chrétiens mes frères, admirez les conseils de cette volonté libre, et ne vous troublez pas sur ses décrets immuables. Pourquoi sa grâce se dérobe-t-elle à un peuple éclairé et dépositaire des livres divins, pour se montrer à un autre peuple assis dans les ténèbres, sur qui elle répand sa lumière? Pourquoi, par une prédilection éternelle et gratuite, Jacob est-il préféré à Esaü? Pourquoi l'enfant de l'infidèle, malgré les précautions de ses parents, est-il baptisé, pendant que celui du fidèle meurt sans baptême, au milieu des empressements d'une famille chrétienne? Pourquoi la grâce se détourne-t-elle de la maison du pharisien austère et superstitieux, pendant qu'elle va chercher, au milieu d'un champ, une Samaritaine impudique et infidèle?

Dans ces ténèbres de la religion aussi admirables que ses lumières, *noli quærere, si non vis errare*, dit saint Augustin, il faut, chrétiens, que la curiosité sacrilége, qui voudrait mesurer la hauteur des cieux et sonder la profondeur des abîmes, se change en une religieuse admiration des conseils de Dieu, si libres, si cachés, mais si justes. Il faut s'approcher de la sainte montagne avec une sagesse sobre, et rejetant la science qui agite l'esprit et qui ne règle pas le cœur, adorer les résolutions éternelles de la volonté divine, qu'il ne nous est pas permis de dévoiler; pendant que nous nous appliquerons à la recherche du don excellent que nous sommes obligés de connaître, mais que nous ne devons connaître que pour le demander toujours à celui qui n'a rien pendant cette vie de plus grand à nous donner dans la magnificence de ses miséricordes.

Mais vous prétendez et vous dites que si vous êtes élus par un immuable décret, et si c'est la volonté de Dieu que vous soyez sauvés par sa grâce, quelque chose qu'il vous arrive, vous obtiendrez infailliblement le salut. Mais en nous disant cela, vous ne considérez pas que celui qui, par une volonté bienfaisante, vous a élus pour la gloire, vous a élus en même temps à la foi et aux bonnes œuvres, et qu'il est impossible que vous arriviez jamais autrement à la vie bienheureuse, que par une vie juste et chrétienne. Diriez-vous, que parce que Dieu vous a élus à la foi, vous ne devez pas vous soucier de croire en Jésus-Christ? Ou parce qu'il vous a élus pour être saints, que vous ne devez pas vous mettre en peine de la sainteté? Ce serait là un étrange raisonnement. Mais de plus je vous demande, dans les choses qui regardent votre santé, votre fortune, votre vie; quoique vous sachiez très-bien que, puisque Dieu règle par une volonté invincible tous les événements du monde et les prévoit par une science infaillible, tous les efforts humains ne sauraient faire qu'il en arrive autrement que ce qu'il en a résolu; concluez-vous de là que vous ne devez vous mettre en peine, ni de recourir aux remèdes pour rétablir votre santé, ni de concerter aucuns moyens pour régler vos affaires, ni d'exercer aucun art pour soutenir votre vie? Et quelle vie? Une vapeur dans sa substance: au lieu que vous, cœurs fidèles, qui êtes déjà séparés par la vocation d'un peuple incrédule, séparés par la justification d'un monde pécheur; vous avez quelque sujet de croire que le Seigneur votre Dieu, par la prédestination, vous a choisis et séparés de la masse corrompue; et que par la gloire, vous le serez encore des réprouvés, pour jouir d'une autre vie: vie éternelle et bienheureuse, que vous ne sauriez d'ailleurs jamais acquérir que par les devoirs austères de la religion chrétienne que vous professez, quelque fermes que soient là-dessus les déterminations de la volonté divine.

Et c'est pour cela, mes chers frères, que la grâce de Jésus-Christ, que nous vous annonçons, est donnée: grâce de Jésus-Christ, qui n'est ni faible comme la grâce d'Adam, ni impuissante comme la loi de Moïse, ni extérieure comme les miracles qui ne frappent que les sens, ni équivoque comme les biens temporels que Dieu accorde souvent à ses ennemis dans sa colère. Je vous l'ai dit: la grâce est le don de Dieu, *donum Dei;* don non-seulement de sa volonté, mais en second lieu de sa puissance.

Don de la puissance de Dieu. Vous qui êtes les panégyristes de la nature et des vertus humaines, la triste expérience des corruptions de l'homme et des fragilités du juste même ne vous a-t-elle point encore appris qu'il fallait refaire le vase brisé, et ranimer les ossements secs et arides, changer les cœurs de pierre en des cœurs de chair, et refondre tout l'homme pour le remettre dans l'ordre? Oui, chrétiens, il fallait créer au milieu de cette terre immonde où nous vivons, un nouveau ciel, une nouvelle terre, un nouveau peuple. Il fallait ôter à l'homme ses convoitises et son orgueil, pour l'assujettir aux règles d'une religion aussi humble que chaste; et notre Evangile n'est pas un Evangile humain, qui puisse être accompli avec un faible secours. Si vous diminuez la grâce céleste, vous diminuerez bientôt les vérités chrétiennes; la première erreur conduit à la seconde. Faible morale, grâce faible. Notre morale est une morale divine. Notre vie doit être une vie surnaturelle: et quelle puissance, mes frères, quelle force, quelle efficacité dans la grâce pour former une telle vie, vie chrétienne, juste, pénitente, mortifiée, lorsque le monde anéanti dans un cœur où il régnait auparavant, et la religion y prenant la place de la vanité; il semble qu'un autre sang coule dans les veines du chrétien, et qu'une autre âme lui est donnée, devenu invincible aux attraits du vice dont il était esclave? O puissance du don de Dieu!

Adam, avec toutes ses prérogatives, sans aucun combat, a perdu la justice; mais il n'avait point la grâce puissante de Jésus-Christ réparateur. Le Juif, avec la loi la plus sainte, n'a fait que multiplier ses prévarications. Pourquoi cela? c'est que la loi

parle seulement, mais la grâce persuade; la loi avertit, mais la grâce change; la loi commande, mais la grâce opère; la loi condamne, mais la grâce justifie.

Je n'ai ni le temps ni les paroles pour vous marquer ses opérations si diverses, mais toujours puissantes. Quelquefois la grâce prévient le péché, comme dans ces âmes innocentes, Jérémie et Jean-Baptiste; quelquefois prévenue par le péché, elle triomphe de ce monstre dans sa plus grande fureur, comme dans l'Apôtre des gentils et dans la femme de Samarie : les uns, elle les enlève dans la première chaleur du crime; les autres, elle les emporte dans la dernière consommation de leurs désordres. Il y en a qu'elle gagne par sa douceur, quelques-uns qu'elle surprend par sa sagesse; tous elle les surmonte par sa force. Tantôt elle est impérieuse, et tantôt condescendante; elle en terrasse par la crainte, elle en attire par l'amour : elle menace, puis elle promet; elle épouvante, puis elle charme. C'est une lumière qui éclaire, une ardeur qui enflamme, un remède qui guérit, une vertu qui sanctifie, une onction qui consacre. L'ignorance nous cachait la justice, et c'est la grâce qui nous en découvre la beauté céleste : la concupiscence nous en dégoûtait, c'est la grâce qui nous en fait sentir la douceur ineffable : *Gratia sua aperit quod latebat, et suave facit quod non delectabat*, dit saint Augustin.

O vous qui possédez le don de Dieu, que vous êtes heureux ! Vous éprouvez beaucoup mieux ses impressions si diverses, si efficaces, si puissantes que vous ne sauriez les expliquer. Vous les éprouvez, et quoique vous ne soyez pas formés d'un limon plus pur que tant d'hommes charnels, avec cette force céleste que vous demandez à toute heure, la vertu qu'ils croient impraticable vous devient douce et facile. Vous les éprouvez, et de là vient que, renonçant à la présomption humaine, qui n'espère que dans les efforts naturels, qui ne se réjouit que dans les succès humains, vous attendez tout de Dieu, vous ne comptez que sur son secours puissant, vous n'espérez que dans son bras fort, vous ne vous réjouissez que dans sa louange. Point de trophées, point de colonnes, point d'inscriptions chez vous qu'à la gloire de sa grâce, *in laudem gloriæ gratiæ suæ*, comme parle saint Paul.

Cependant, chrétiens qui m'écoutez, et qui n'écoutez pas le monde, toujours pélagien, parce qu'il est toujours superbe, ne vous figurez pas que cette puissance de la grâce céleste que nous vous prêchons puisse blesser les droits de la liberté humaine. Nous avons un roi, qui nous gouverne avec autant de douceur que de force. Sa grâce triomphe du péché et non de la liberté; elle triomphe de la volonté mauvaise, et non de la volonté libre. Tout se fait dans le libre arbitre, dit saint Bernard, et rien ne se fait que par la grâce, *totum in illo, totum ex illa*. Elle nous prévient sans contrainte, elle nous entraîne sans violence, elle nous gagne par un plaisir divin, elle nous surmonte par une douceur lumineuse, guérissant la liberté et ne la détruisant pas.

N'en soyez point surpris : le don de Dieu n'est pas moins le don de son amour que de sa puissance, *donum Dei*. Don de sa puissance, et la grâce est forte; don de son amour, et la grâce est douce. Comment la grâce est-elle enfin le don de l'amour de Dieu? Je vais vous le marquer en peu de mots : c'est que les autres dons, les biens naturels ou temporels ne viennent pas toujours de cette source sacrée de l'amour divin. Dieu donne aux Israélites dans sa colère les viandes délicieuses, et ce présent est suivi d'une prompte mort; il accorde au superbe Aman une gloire qui le conduit au supplice. Il met dans la main de Judas une bourse qui le jette dans le filet de la perdition. La prophétie même a été dans Balaam, qui était un réprouvé; les miracles dans Judas, qui était un déicide; l'éloquence dans Hérode Agrippa, qui était un tyran.

Mais voici un don, chrétiens, que Dieu ne fait qu'à ses amis et pour les rendre ses amis; le seul don qui prend sa source dans son amour, qui part toujours de sa miséricorde et avec lequel il ne nous manque rien pour nous rendre et justes et bienheureux dans le ciel. De sorte qu'on peut assurer que toute la grandeur du monde ne pèse pas, pour ainsi dire, une dragme de grâce. Ni le philosophe avec toutes ses lumières et tous ses systèmes, ni le politique avec toute sa prudence et tous ses projets, ni le grand homme avec toutes ses vertus morales, ni le héros avec toutes ses conquêtes, ni le prince avec tous ses royaumes, ni les Grecs avec toute leur sagesse, ni les Romains avec tous leurs triomphes, ne valent pas la femme simple de notre évangile, qui possède aujourd'hui le don de Dieu. Ils périront, et celle-ci demeurera éternellement.

O chrétiens ! combien est grand le prix de la grâce de Jésus-Christ, et que les privilèges du don de Dieu sont singuliers ! Est-il quelque autre bien plus excellent et plus désirable? Le grand Apôtre n'en demande point d'autre pour lui-même, la grâce lui suffit : il n'en souhaite point d'autre aux fidèles; toutes ses lettres commencent et finissent par la grâce. Son nom si doux fait plaisir à entendre; les joies légitimes ne sont que pour ceux qui la possèdent, les tristes désespoirs ne doivent naître que dans les cœurs où elle n'habite pas. Où êtes-vous donc, chrétien chéri de votre Dieu, béni de ses grandes bénédictions et sanctifié par sa grâce? Où êtes-vous, afin que je baise les traces de vos pieds? Quelque petit et obscur que vous soyez, ah ! que vous me paraissez grand et digne d'envie ! Mes chers frères, si vous êtes bien conseillés, demandez toujours la grâce de Jésus-Christ; ne craignez qu'une chose qui est de la perdre, et pleurez amèrement si vous l'avez perdue. C'est là véritablement connaître le don de Dieu, *si scires donum Dei*. Mais non-seulement il faut connaître

le prix de la grâce, il faut encore suivre la pente de cette grâce, fontaine d'eau qui rejaillit jusque dans la vie éternelle, *fons aquæ salientis in vitam æternam.* C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Si vous voulez bien, mes frères, ne pas quitter la fontaine de Jacob, où l'Évangile vous a conduits, vous y apprendrez bientôt que la grâce étant une eau qui descend du ciel, elle doit élever nos cœurs jusqu'au ciel, formant d'abord en nous une pente et des désirs pour la vie éternelle et pour les biens célestes, *fons aquæ salientis in vitam æternam.* Première pente de la grâce chrétienne. Je ne parle point en l'air; Tertullien définit les chrétiens, qui sortent avec la robe blanche de la fontaine baptismale, des candidats de l'éternité, *æternitatis candidati*, c'est-à-dire un genre d'hommes qui briguent le ciel, qui tendent à la gloire éternelle. Aussi est-il vrai, et vous le savez, que les anciens justes et les saints patriarches, qui avaient reçu les prémices de la grâce, vivaient sous des tentes et comme des étrangers sur la terre, attendant les promesses, cherchant l'invisible, marchant vers la cité *permanente*, et regardant toujours la terre des vivants; terre désirable, où la vérité n'aura plus aucun nuage qui la cache à notre esprit, où le péché n'aura plus aucun attrait pour notre cœur, où personne ne pourra plus nous ravir notre justice et rien ne pourra troubler notre joie.

Or, cette pente, mes frères, ces désirs que la grâce de Jésus-Christ forme en nous pour le ciel, ils sont déjà comme ébauchés par l'indigence de la nature, où nous vivons sur la terre. Déjà mouillé de l'eau de ses larmes, et saluant le jour avec ses pleurs, l'homme annonce en naissant que la terre n'est point sa patrie et que les commencements de sa joie ne sont que dans la Jérusalem du ciel. L'homme entre sur la terre comme en un lieu d'exil, avec un appareil de soupirs et de larmes; et comment ne pleurerait-il pas? Tout est irrité contre cette faible et naissante créature. Il trouve d'abord un Dieu armé de justice, l'ange d'un glaive, les animaux de rage, les plantes de venin, l'air de foudre, la mer d'orages, la terre d'épines, l'enfer de flammes, et toutes les créatures d'une juste indignation. Comment ne pleurerait-il pas? Sa vie n'est pas plus heureuse que sa naissance. Écoutez saint Grégoire de Nazianze, parcourez avec lui tous les biens, examinez toutes les conditions, et vous y trouverez une indigence universelle; vous verrez partout des eaux qui altèrent et des cœurs qui ont toujours soif.

Le trône, dit-il, n'est que du faste et de l'orgueil accompagné de songes et d'illusions; les diadèmes ne défendent point de la pluie ni du soleil ceux qui les portent; comme ils ne sont pas sans de grandes passions, ils ne sont pas aussi sans de grandes misères. Et n'avez vous pas vu les pharaons inquiétés par des mouches, les Nabuchodonozor troublés par des songes, et les Saül contristés par des chansons? Vous estimez bienheureux ceux qui possèdent les titres et les honneurs du siècle; désabusez-vous : il en est des grands du monde comme de ces vaisseaux que l'on appelle l'*Heureux*, le *Triomphant*, le *Victorieux*, et qui n'en sont pas moins battus de la tempête; les vents s'en jouent, le pirate s'en saisit, les écueils les brisent, le feu les consume, l'abîme les engloutit. Le riche est pauvre au milieu de ses richesses, ou par l'avarice qui le tourmente et qui lui en ôte l'usage, ou par le luxe qui le dépouille et qui lui en ôte la possession. Il a souvent sur un lit magnifique de tristes insomnies qui le fatiguent, et près d'une table somptueuse une faim secrète qu'il ne saurait apaiser. Mais aussi devez-vous avouer que la pauvreté est une chaîne bien pesante : c'est un grand supplice d'avoir tous les jours à combattre contre la faim et la soif. La beauté, qui vous paraît un si grand bien, passe et fuit plus vite qu'un éclair; et vous qui triomphez aujourd'hui par vos attraits, il viendra un jour, et ce jour n'est pas loin que vous aurez plus de peur de votre miroir que les coupables n'en ont de leur juge. La jeunesse est la folie de la raison, la fièvre de la santé, une ivresse de quelques années, et la vieillesse est une triste fin de la vie.

Que pensez-vous des plaisirs? et les eaux de la volupté vous ont-elles jamais rassasiés? Une couche légitime ne suffit pas à la Samaritaine déréglée. Les eaux de la science nous enflent, et nous ne les puisons qu'avec beaucoup de travail. L'éclat de la noblesse n'est que l'ombre d'une gloire ancienne et d'une vertu passée. Rien de plus tendre et de plus fragile que la plus belle réputation : une langue maligne précipite bientôt celui qu'une langue flatteuse a élevé, et la bouche de la calomnie est toujours ouverte pour dévorer l'homme le plus sage. Le mariage est un vrai lien : s'il est heureux, c'est une servitude; s'il est malheureux, c'est un supplice : la stérilité en est triste, et la fécondité périlleuse. Si les enfants qui en sont les fruits ont de bonnes inclinations, ils engagent à mille soins; s'ils se portent au mal, c'est une fâcheuse maladie pour leurs pères. Leur perte vous afflige, et leur établissement vous tourmente; ils souhaiteront votre mort s'ils sont méchants; ils l'attendront s'ils sont sages, ils y songeront quelquefois, encore qu'ils soient gens de bien. Et le célibat n'a-t-il pas aussi ses ennuis et ses peines?

Le barreau est l'école du mensonge et la région de la discorde : le juge est contraint le plus souvent de vivre avec des inconnus et d'être banni de lui-même dans sa propre maison. Les métiers mécaniques abaissent l'esprit et affligent le corps. Le marchand vend quelquefois sa conscience et il n'achète jamais le repos. Le bien d'autrui est un ragoût dont on ne se rassasie point. Le labourage est un travail pénible, où un autre moissonne ce que vous avez semé, dit notre

évangile. C'est courir à la mort que de s'embarquer sur la mer. Dans les dignités et les faveurs de la cour on n'évite une prompte chute que par une longue agitation; là l'envie des autres vous attaque, votre propre envie vous ronge, et, sous un visage riant et enjoué, vous cachez un cœur morne et dévoré par ses chagrins. La profession des armes est ennemie de la paix, et la guerre, où la justice de Dieu s'exécute par la fureur des hommes, excite des passions et punit des péchés. Enfin, tout ce qui est ici-bas n'est qu'une ombre qui disparaît, un fantôme qui s'évanouit, une vapeur qui se dissipe, un souffle qui passe, un songe qui s'enfuit, une eau qui s'écoule, un peu de poussière qui s'envole, la trace d'un navire qui se perd. Tout y est entrecoupé de nuits et de jours, de tristesses et de joies; et la joie même nous est fatale, nous préparant des regrets si elle est violente, et des regrets éternels si elle est criminelle.

Or, tout cela, dit saint Grégoire de Nazianze, a été réglé en cette manière par l'ordre de la sagesse divine, qui a voulu qu'il y eût de la misère et de l'inconstance sur la terre, afin que les désirs de notre cœur allassent chercher dans le ciel les joies pleines, les contentements durables, la félicité sans mesure et sans fin, et que, dégoûtés de cette eau bourbeuse qui se puise dans les citernes du monde, nous pussions courir avec ardeur à cette fontaine d'eau toujours pure, toujours vive, qui apaise la soif, et qui l'apaisera toujours, coulant dans la sainte Sion pendant les années éternelles, *fons aquæ salientis in vitam æternam.* Oui, mes frères, la grâce est une eau qui, nous étant donnée par celui qui est infiniment plus élevé, plus grand que Jacob, nous élève par son poids jusqu'à la source qui est dans le plus haut des cieux. Et alors nous ne voyons plus que des épines dans la terre des mourants; le monde s'efface dans notre cœur, le monde qui ne plaît que parce qu'il trompe, et qui ne plaît pas longtemps, parce qu'il passe. Alors la cité de Dieu se découvre à nous avec ses fleuves de joies et ses torrents de voluptés, avec la beauté de sa gloire, l'abondance et l'éternité de ses biens. Nous commençons alors à nous plaindre, comme le prophète, de ce que nous habitons trop longtemps avec les pécheurs de la terre, et rien ne nous semble désirable que vous, ô sainte Sion! ô demeure céleste et éternelle! où, devenus souverainement heureux, nous n'aurons plus ni ténèbres qui nous aveuglent, ni ignorance qui nous égare, ni péché qui nous souille, ni passions qui nous troublent, ni faiblesses qui nous déshonorent, ni douleurs qui nous tourmentent, ni ennuis qui nous affligent, ni regrets qui nous rongent, ni désirs qui nous fatiguent. Première pente de la grâce, les désirs du ciel : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.*

Disons, en second lieu, que, puisque la grâce est une eau, elle doit nous laver, nous purifier, éteindre le feu de la concupiscence qui nous dévore; de manière que, par la même inclination que la grâce de Jésus-Christ nous inspire pour les biens du ciel, elle nous dégoûte des voluptés de la terre. Autre pente de la grâce chrétienne, le dégoût de la cupidité, qui n'est autre chose que l'éloignement et la fuite des plaisirs des sens. Regardez la femme de Samarie, et remarquez, avec saint Augustin, que cette personne, auparavant si sensuelle, du moment qu'elle est remplie de la grâce de Jésus-Christ, oublie tout ce qui regarde son corps, et néglige non-seulement ses plaisirs, mais ses besoins, quittant avec le vase la fontaine où elle était accourue avec tant d'empressement, pour aller annoncer à ceux de la ville le Seigneur qu'elle vient de connaître : signe certain, dit le saint docteur, qu'elle renonce à la cupidité, dont les eaux du puits altérantes et ténébreuses sont la figure, pour ne s'occuper plus que de la vérité qui est Jésus-Christ : *Projecit ergo cupiditatem, ut properaret annuntiare veritatem.*

Elle renonce à la cupidité; et vous voyez que, dès que la carrière, où la sainteté qui lui est marquée s'ouvre à ses yeux, s'élançant où l'impétuosité de la grâce la porte pour atteindre Jésus-Christ, elle ne marche plus selon la chair, elle ne vit plus que selon l'esprit. Le même prophète, qui lui a découvert ses commerces scandaleux et ses passions honteuses, a rompu ses liens, guéri ses convoitises : et par la vie plus chaste et plus innocente qu'elle mène, par des mœurs où il ne reste plus, ni dans les liaisons dangereuses, ni dans les désirs criminels, les moindres traces de ses premières iniquités, elle nous apprend que si nous ne recevons pas la grâce en vain, si la grâce est avec nous, si nous suivons ses impressions et sa pente, c'est principalement à l'égard de la convoitise des plaisirs que nous sommes sur nos gardes. Comment cela, mes frères? Quand vous devriez m'accuser de redites, la leçon est trop importante : et je vous dirai que c'est parce que, Dieu étant esprit, sa grâce ne peut demeurer dans l'homme, qui par ses cupidités est devenu chair. Je vous dirai que c'est que la grâce, qui est née dans les plaies de Jésus-Christ mourant, doit aussi nous mener par sa pente à la pureté, vertu qui mortifie tous les sens. Je vous dirai enfin, que la grâce chrétienne est proprement une grâce de sainteté et de séparation; une grâce qui délivre l'homme de la corruption, qui le sépare de la chair, qui l'élève au-dessus des sens, qui le détache du monde, qui l'unit à Dieu et qui le fait participer en quelque sorte à la pureté de l'Etre divin. *Divinæ consortes naturæ, fugientes ejus quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem.* Je parle après l'apôtre saint Pierre.

Et de là, mes frères, ces troupes innombrables de justes, qui par les routes auparavant inconnues ont suivi l'agneau sans tache, et ont reçu avec la grâce nouvelle de Jésus-Christ un cœur si pur, qu'ils avaient horreur des idées mêmes de ces crimes que vous com-

mettez peut-être sans honte. De là tous ces enfants de Dieu que le feu de l'incontinence a épargnés, et tant d'âmes pénitentes auxquelles, comme à la femme de Samarie, la céleste suavité de la grâce a rendu amères les délices de la chair. De là les chastes lis qui croissent encore dans les vallées, et les cèdres incorruptibles qui se multiplient sur les montagnes. Car voilà où le poids de la grâce entraîne le cœur du fidèle, l'éloignement des plaisirs charnels, le dégoût de la cupidité sensuelle, *projecit ergo cupiditatem.* Voilà, chrétiens, où se portent ceux qui sont régénérés par la grâce ; et si vous avez encore une pente criminelle pour les plaisirs du corps, une cupidité et une attention à séduire et à être séduits; si votre religion n'est qu'un samaritanisme, qui, en vous attachant au service du vrai Dieu, ne vous détache pas des idoles du monde, en sorte que vous associez toujours les pieux exercices avec les affections impures; si vos consciences plient tellement sous les convoitises et les coutumes que vous ne comptez presque pour rien tout ce que vous faites, tout ce que vous dites pour inspirer le vice et pour le recevoir; si vous avez les uns et les autres une soif continuelle pour tous les amusements du siècle, qui disposent l'âme à la dissolution, et qui ne sont propres qu'à éteindre la grâce ; si le mariage même, destiné pour être le remède de l'incontinence, est devenu parmi vous une source de cupidités et de scandales : enfin si, vivant toujours selon les sens, vous vous contentez des bienséances d'une vie honnête selon le monde, qui ne va point à affaiblir les convoitises, mais à les cacher et à craindre seulement les yeux trop perçants du prophète; vous devez vous assurer que vous n'avez rien en vous de la grâce de Jésus-Christ, dont la pente et l'impression sont d'éloigner l'âme chrétienne non-seulement du crime, mais de tous les pièges du crime. Grâce de Jésus-Christ qui réforme le cœur, qui lui ôte le goût de la sensualité, pour lui donner celui de la sagesse, qui guérit les infirmités de la chair, et qui seule peut les guérir ; qui nous excite à la mortification des sens, et qui nous instruit au martyr même.

Considérez aujourd'hui et confondez-vous ; considérez comment cette grâce par ses excitations douces mais puissantes, secrètes mais efficaces, rend tout d'un coup la femme, qui était incrédule et charnelle, amie de la pureté et de l'innocence, et non-seulement amie de l'innocence, mais maîtresse de la vérité: *Projecit ergo cupiditatem, ut properaret annuntiare veritatem.* Troisième pente de la grâce de Jésus-Christ, l'amour de la vérité qui suit nécessairement le dégoût de la cupidité. L'amour de la vérité ; je m'explique et je finis. Avec quelle avidité la femme de Samarie, auparavant infidèle, d'une vivacité si grande, et à qui la médiocrité de sa condition n'avait point retréci l'esprit; avec quelle avidité et en même temps avec quelle docilité écoute-t-elle les enseignements de la vérité éternelle? Au milieu d'un champ, à une heure si incommode, brûlée du soleil et de la soif, elle écoute Jésus-Christ; elle oublie toutes choses, elle néglige même le boire et le manger, pour se nourrir de cette viande qui ne périt point, et pour goûter les délices de la vérité, que le monde ne peut comprendre.

Sans doute, mes chers frères, vous pouvez écouter Jésus-Christ et les vérités de son Evangile, non dans un champ ni aux ardeurs du soleil, mais à l'ombre et dans un temple, et personne de vous n'en est dispensé : ni les plus simples, c'est à une simple femme que les voies de Dieu les plus sublimes sont aujourd'hui révélées ; ni les plus éclairés ; quand vous connaîtriez depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, qu'est-ce que c'est que votre science, si vous ne connaissez pas ce que vous devez à Dieu, l'adoration en esprit, la religion du cœur, l'obéissance aux règles de l'Evangile ; et ces règles mêmes, dont les idées les plus claires deviennent par le commerce du monde des idées sombres et sans effet, si elles ne sont souvent rappelées par la réflexion et l'étude ; doctrine céleste, que vous ne pouvez apprendre que par la parole de vie qui vous est annoncée, et que vous chercheriez avec empressement, si vous étiez poussés par l'esprit qui porte les enfants de la grâce à demander sans cesse le pain de la parole, et qui donne la soif de la vérité aussi bien que de la justice.

Heureusement, animée de cet esprit de grâce, la sage Samaritaine reçoit avec ardeur toute vérité ; la vérité qui instruit et la vérité qui reprend ; elle se réjouit à sa lumière, elle goûte ses amertumes; elle l'écoute avec attention, elle la communique même avec zèle : car telle est l'impression de la vérité. Et si elle agissait en vous, chrétiens mes frères vous sentiriez bientôt qu'elle demande à être communiquée. A peine André connaît-il Jésus-Christ, qu'il cherche Pierre son frère pour le lui annoncer. Ainsi Saul persécuteur des fidèles, rempli de la grâce, devient bientôt Paul prédicateur de la foi. Ainsi notre Samaritaine, dit saint Pierre, qui était venue au puits pécheresse, s'en retourne évangéliste : *Quæ peccatrix advenerat, revertitur prædicatrix.*

Que le frère cherche donc son frère pour l'instruire; que la femme fidèle annonce à sa famille les saintes vérités, et que le juste reprenne le pécheur. C'est une mission que la grâce donne aux laïques même; et voilà aussi, chers auditeurs, où nous entraîne tout le poids de la grâce; désirs du ciel, dégoût de la cupidité, amour de la vérité. Oh! que cette grâce est d'un grand prix, et que sa pente est divine! Je ne me lasserai point de vous le dire, et que ne puis-je vous le dire avec ces convictions, que la grâce seule peut former? Il faut connaître le prix du don de Dieu : il faut suivre la pente de cette eau vive. Vous cherchez la grâce de Jésus-Christ, vous qui la connaissez; vous suivez sa pente, vous qui la possédez; vous cherchez la grâce de Jésus-Christ, et vous la

cherchez encore après l'avoir trouvée; infaillible moyen d'arriver à la source même de cette grâce dans la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'aumône.

Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dicit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

Jésus, levant les yeux et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où pourrons-nous trouver assez de pain pour donner à manger à tout ce monde ?

Je ne vois dans notre évangile rien que de grand, rien que de surprenant, soit du côté de Jésus-Christ, soit du côté du peuple qui le suit. Le Fils de Dieu y fait éclater une magnificence si grande, une puissance si divine, que s'il y paraît homme par quelque endroit, ce n'est que par la compassion qu'il témoigne pour des malheureux. Le peuple de son côté n'y montre aucune de ses faiblesses ordinaires; tranquille dans la faim, et patient au milieu d'un stérile désert. N'admirez-vous pas, Messieurs, ces troupes fidèles? Ce sont des habitants des villes voisines, qui ont quitté maisons, affaires, plaisirs, pour suivre le Seigneur dans ce désert. Charmés par ses discours, éblouis par ses miracles, attirés par sa présence, on n'entend parmi eux ni les murmures de l'impatience dans leur extrême faiblesse, ni les disputes de la colère dans une multitude si grande et si diverse : une seule affaire les occupe, c'est de suivre et d'écouter Jésus-Christ.

Mais si ce peuple est tout appliqué aux paroles du Seigneur, le Seigneur ne l'est pas moins aux nécessités de ce peuple. Ses yeux, il ne les ouvre que pour voir leurs misères; son cœur, il l'abandonne à une tendre et charitable compassion pour eux; sa langue, il l'emploie à témoigner son attention sur leurs besoins et à exciter celle de ses disciples; ses mains, vous le savez, c'est dans ses divines mains que se multiplient cinq pains et deux poissons avec une si grande abondance, qu'après que cinq mille hommes ont été rassasiés, on remplit encore douze corbeilles des restes qui en sont soigneusement recueillis. Miracle si grand et si nouveau, que le peuple, ne doutant plus que Jésus ne soit le Messie promis, veut à l'heure même lui mettre la couronne sur la tête.

Que d'instructions nous fournirait cet évangile, si nos pouvions ménager toutes les vérités qui y sont contenues! Je vous dirais à tous que votre grande affaire est de suivre Jésus-Christ dans le désert de la pénitence, de l'écouter et de persévérer toujours avec lui; puis m'adressant aux affligés et aux pauvres, je leur dirais : C'est à vous, troupe fidèle, à endurer la faim avec patience, et à souffrir avec force les tribulations. Mais vous, qui avez de quoi soulager le pauvre, et qui le négligez, qui détournez de lui vos yeux, qui ne lui ouvrez pas vos mains; car c'est à vous principalement que je veux parler aujourd'hui; n'est-ce pas vous que la divine Providence a chargé du soin de l'assister? Certes, chrétiens, si le Fils de Dieu paraît en ce jour un roi si bienfaisant, un père si charitable, un Seigneur si puissant à guérir la faim d'un peuple entier, ce n'est que pour vous servir de modèle, et pour vous exhorter à apprendre le grand art de nourrir les pauvres.

Oh! si j'avais les lumières et les paroles des Paul et des Chrysostome! Si la grâce était répandue sur mes lèvres, pour vous annoncer le précepte de l'aumône, précepte gravé dans toutes les pages des livres sacrés! Je m'assurerais bien que je vous apprendrais aujourd'hui un art si excellent; et premièrement, en vous exposant le commandement, je tâcherais de vous persuader la nécessité de faire l'aumône; en second lieu, je vous en marquerais à peu près la mesure et la quantité. M'entendez-vous, mes frères? Voici, pour renfermer dans quelques bornes ce vaste sujet, tout mon dessein. Je veux dire que vous êtes obligés de faire l'aumône, c'est là sa nécessité et ma première proposition. Vous êtes obligés de faire une aumône abondante, c'est là sa quantité et ma seconde proposition. Mais avant que d'apprendre à faire l'aumône, souvenons-nous que nous sommes infiniment pauvres nous-mêmes, et que nous la devons demander à ce grand et riche père de famille qui donne toujours sans jamais s'épuiser : demandons-lui ses grâces par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu, en formant le riche, lui a dit selon le Prophète : Le pauvre est confié à vos soins : *Tibi derelictus est pauper.* Il ne l'a pas rendu le maître et le propriétaire de ses biens, il l'a établi seulement comme un sage dispensateur et un économe fidèle, qui veille sur les malheureux, qui pourvoie à leurs nécessités. Et quand le Seigneur jugera le riche dans le jour de la colère, au milieu du monde et des éléments embrasés, parmi l'agitation et l'effroi de toutes les créatures; lorsque les justices humaines seront examinées, et que l'innocence la plus pure craindra les yeux si perçants du souverain juge; alors la seule aumône sera reçue avec confiance au tribunal redoutable, elle sera louée, elle sera couronnée; et Jésus-Christ, se montrant dans l'éclat de sa gloire, et parlant au nom de tous les pauvres, ses membres, condamnera sans pitié à la gehenne du feu tous ceux qui auront fermé sans miséricorde leurs entrailles aux besoins de leurs frères. En vain les autres vertus exposeront leurs mérites, les récompenses éternelles seront données à l'aumône. Les grandes iniquités sont déjà jugées, et la sentence dernière du jugement général ne sera prononcée que contre les infracteurs du précepte de la charité.

De sorte, mes frères, que vous devez compter la miséricorde envers les pauvres parmi les premiers devoirs de la religion; et je ne vous dirai rien qui puisse vous

surprendre, et que vous n'ayez souvent entendu, lorsqu'en vous marquant la nécessité de faire l'aumône, je vous en montrerai d'abord toute la justice et ensuite tous les avantages.

Premièrement, rien de plus juste. Car, dites-moi, quel a été le dessein de Dieu dans le partage si inégal qu'il a fait des biens de la terre? Sans doute, chrétiens, il y a en Dieu une providence infiniment sage, éclairée, puissante, libérale, officieuse, universelle, qui s'étend aux besoins de toutes les créatures, qui n'en néglige aucune, qui veille sur les insectes de la terre, qui écoute les cris des corbeaux, qui habille les lis des champs, qui nourrit les oiseaux du ciel, qui compte même nos cheveux. Et comment donc oublierait-il les besoins des hommes? Comment rebuterait-il cet ouvrage de ses mains, devenu insensible aux nécessités de ceux qu'il a formés avec tant de soin, et qu'il a formés à sa ressemblance?

Cependant, il faut l'avouer, mes frères, il y a dans les fortunes des hommes une affreuse inégalité. Vous le savez, pauvres; vous vous en plaignez : il y a des riches chez qui l'abondance fournit non-seulement les commodités, mais les plaisirs et le faste; il y a des maisons où avec les richesses d'un seul appartement, on pourrait racheter la vie de plusieurs pauvres; tandis que sous un toit découvert, exposés à tous les outrages des saisons, vous vivez d'un peu d'air et de pain, qui n'a point d'autre assaisonnement que vos larmes, et pour lequel il vous faut chaque jour livrer des batailles.

Comment donc accorder une providence de Dieu si puissante, si éclairée, si bienfaisante, avec cette injurieuse inégalité? Voici, chrétiens mes frères, tout le dénoûment. Dieu, par le précepte de l'aumône, qui doit faire de la libéralité du riche comme un supplément, un aide, un canal par où sa providence communique au pauvre tout ce qui doit le soutenir; Dieu, dis-je, a placé les biens en plusieurs maisons, non pour y être gardés avec dureté ou dissipés sans sagesse; non pour en faire un spectacle de vanité au peuple, et à celui qui les possède l'instrument de ses passions; mais il les a mis dans ces lieux, comme dans des sources publiques; il a mis dans la main du riche la portion du pauvre, dit saint Jean, *partem pauperis posuit in manu divitis.* De sorte, dit saint Grégoire, que lorsque vous, qui avez du bien, donnez de quoi subsister à ceux qui n'en ont pas, vous ne leur donnez pas ce qui est à vous, mais vous leur rendez ce qui est à eux; ce n'est pas une œuvre de miséricorde que vous faites, ce n'est qu'une dette que vous payez. Ce n'est pas tant une charité qu'une justice dont vous vous acquittez; d'où vient que le texte sacré appelle quelquefois l'aumône une justice : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus.*

Et quelle est donc votre iniquité, vous qui possédez quelque portion de cette substance de la terre, que la providence de Dieu a assignée au pauvre, et qui vous rendez propre une fortune qui doit être publique? Quelle est votre injustice, votre dureté, votre impiété même? Lorsque, détournant le cours de ce fleuve bienfaisant que la bonté de Dieu a mis entre vous et l'affligé, et renversant ainsi les desseins de la Providence, vous retenez cruellement pour vous des eaux qui doivent couler pour le bien des autres? Vous ne faites sentir que vous êtes riches que par le crime et le faste : vous ne pensez qu'à briller, pendant que le pauvre gémit. C'est quelquefois la sordide avarice qui cache aux malheureux le partage léger destiné pour leur subsistance; mais souvent aussi c'est la folle profusion qui étale à leurs yeux mourants un luxe qui devrait être la nourriture de leurs ventres affamés.

Les pauvres pourraient, sans doute, vous représenter leurs droits, et vous demander justice; mais ils se contentent d'implorer votre miséricorde. Ils pourraient vous alléguer que vos biens ne sont que des biens que Dieu vous a prêtés, et dont il retient toujours le domaine; que tout ce que vous recueillez vient de lui et est à lui. Car est-ce vous qui faites luire le soleil ou tomber la pluie, et qui dispensez l'ordre des saisons, afin que vos terres vous rendent avec usure ce que vous y semez? Ils pourraient encore vous citer au tribunal de ce Dieu saint et juste, qui, dans la distribution qu'il vous a faite de vos revenus, ne vous a point marqué un fonds pour la sensualité et pour la pompe. Mais loin de vous accuser, ils ne s'approchent de vous qu'avec de timides supplications, et quelquefois avec un triste silence, où leur langueur et votre dureté les ont réduits. Ils ne vous demandent pas même les moindres commodités de la vie; ils ne cherchent qu'à diminuer leur faim, et à se défendre contre la mort. Ils n'osent vous alléguer tous leurs droits. Mais il faut que le ministre de l'Evangile prête sa voix aux humbles de la terre : et malheur à moi, si je ne mets pas parmi les premières fonctions de mon ministère celle de vous enseigner l'étroite obligation d'assister les pauvres.

Je dis donc, mes frères, pour vous en prouver de plus en plus la nécessité par la justice, que la nature, avant sa corruption, devait mettre entre les hommes une parfaite égalité, en les faisant tous sortir d'une même origine et les menant tous au même terme. Mais la cupidité est venue, qui a introduit par les richesses, les titres, les distinctions, les commodités, la mollesse. L'homme déchu de la véritable grandeur en a établi une autre tout extérieure. L'ambitieux, pour se distinguer de ses égaux, a opprimé les plus faibles; le sensuel a rompu la haie qui séparait son champ de la vigne voisine, et a cherché dans l'injustice des ressources pour la volupté. L'iniquité, qui a accru les héritages des uns et les ruines des autres, a mis entre les hommes un grand abîme qui les divise.

La charité doit réparer ce désordre, et rapprocher les hommes par une distribution plus juste des biens si inégalement partagés ; de manière que le riche et le pauvre se rencontrant, et l'un donnant de son abondance pour remplir l'indigence de l'autre, il n'y a plus de riches injustes, ni de pauvres qui soient malheureux, parmi ceux qui sont pleins de la divine charité, comme il est dit de la première Eglise chrétienne, qu'il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que ceux, qui possédaient des fonds de terre et des maisons, en partageaient le prix avec ceux qui n'en avaient point, ne refusant jamais aux nécessités des fidèles la portion qui leur était due, et ne voulant point avoir dans une foi commune une fortune différente : *Omnes qui credebant habebant pariter, et erant omnia communia.*

Et c'est ainsi, mes frères, que le riche charitable, qui répand par l'aumône des biens que les autres dissipent par le crime, possède la justice qui demeure éternellement : *Dispersit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum sæculi.* Les autres, avec leur argent, achètent des serviteurs, celui-ci adopte des frères; les autres multiplient et embellissent leurs maisons, celui-ci relève la maison du pauvre; les autres cherchent à éblouir les yeux du peuple par une pompe païenne, celui-ci ne pense qu'à essuyer les larmes des tristes mendiants. Les autres chargent leur table de mets superflus, ou bien vont au théâtre engraisser une troupe sensuelle que l'Eglise a frappée de ses justes anathèmes; celui-ci court à la caverne du pauvre, où il nourrit les membres sacrés de Jésus-Christ. Les autres, par leurs présents, corrompent la justice; celui-ci, par ses aumônes, soutient le juste. Les autres, avec cette pluie d'or, si j'ose le dire, s'insinuent dans les cœurs les plus inaccessibles, et par l'avarice, se font un chemin à la volupté; celui-ci, avec l'eau de ses bienfaits, éteint le feu de l'impureté, et donne à quelque malheureux père de quoi affermir la pudeur chancelante de sa famille. Oh! que ce partage est beau, où le bien est tellement distribué, qu'il ne reste plus au riche de quoi être sensuel et superbe, et où le pauvre en a assez pour n'être pas inquiet et malheureux!

Ici, chers auditeurs, se déclare la vertu de l'aumône, et sa nécessité se découvre non-seulement dans sa justice, mais, en second lieu, dans ses avantages ; ne perdez pas cette instruction. Combien d'avantages dans l'aumône pour le riche et pour le pauvre! Le riche donne un peu d'argent au pauvre; le pauvre donne tout le ciel au riche. Le pauvre est couvert de plaies, et c'est la main libérale du riche qui le guérit; le riche est chargé de péchés, et c'est la main sacrée du pauvre qui le décharge. Qui pourrait le croire? ou plutôt, qui pourrait ne le pas croire? Puisque c'est vous-même, Seigneur, ô vérité éternelle, qui nous en assurez partout dans votre Evangile, par vos prophètes, par vos apôtres, et qui nous donnez votre parole : Que notre salut dépend absolument de l'aumône.

Chrétiens, qui vivez dans le monde et qui possédez des biens, vous êtes trop délicats ou trop faibles pour aller au ciel par le rude chemin des mortifications pratiquées dans les solitudes; mais faites des aumônes, et vous serez purs, dit le Seigneur : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* La charité vous redonnera l'innocence que vous ne pouvez recouvrer par l'austérité; faire miséricorde lui sera plus agréable que si vous lui offriez des milliers de victimes. La prière devrait être toujours sur vos lèvres; mais les sollicitudes du siècle et les soins d'une famille vous en détournent souvent; suivez le conseil que vous donne le Sage : Enfermez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et ipsa exorabit pro te.* Vous possédez des richesses ; mais les richesses ne sont capables que de corrompre. Elles ressemblent aux eaux, dit saint Chrysostome : si les eaux ne coulent point, si elles croupissent quelque temps dans un lieu, le lieu est infecté, la corruption y est formée. Combien de corruptions dans le riche qui, trouvant, dans les biens qui sont sous sa main, la puissance de satisfaire ses passions et d'allumer celles des autres, profane par le vice les présents de la Providence, qui étaient destinés à la miséricorde.

Qu'est-ce que fait donc l'aumône et quels sont ses avantages? Je vous l'ai déjà insinué, mes frères, et tous les saints docteurs vous le diront; heureux, si vous l'éprouvez! Ils vous diront que l'aumône chrétienne, par le partage que vous ferez de vos biens avec les misérables, vous ôtera tous les instruments du vice, et au même temps expiera tous vos péchés. Remarquez bien ces deux avantages de l'aumône, et dites-moi quelque vice que la richesse ne conseille pas. Nommez-moi quelque iniquité qu'elle ne nourrisse pas : le luxe, l'ambition, la volupté, la mollesse, le jeu, l'intempérance, l'orgueil, la débauche. Les tables de la Loi sont brisées par un peuple qui se fait des dieux d'or et d'argent. Mais si l'aumône brise l'idole même; si vous consacrez par un saint usage et pour le soulagement des malheureux la substance du monde que vous possédez, tous ces vices sont dissipés; vos convoitises criminelles n'auront plus leurs pernicieux aliments; une vie modeste et frugale vous rapprochera des règles de l'Evangile, que vous êtes obligés de suivre. Prenant toujours sur la vanité et quelquefois sur la commodité même, vous édifierez par une sainte libéralité ceux que vous scandalisiez auparavant par le luxe; vous sanctifierez par la miséricorde tout l'argent que le jeu dissipe dans le monde, ou que la volupté y profane. Ainsi vous seront ôtés tous les instruments du vice.

Avançons et disons que tous vos péchés seront encore expiés; autre avantage de

l'aumône. C'est un grand prophète qui le déclare à un roi plein d'iniquités, lorsqu'il lui dit : *Rachetez vos péchés par les aumônes, et Dieu vous pardonnera vos offenses.* C'est un ange qui exhorte un juste à faire l'aumône gaiement et libéralement, *parce que l'aumône*, dit-il, *délivre de la mort et efface les péchés.* C'est l'éloquent Chrysostome qui connaissait si bien les prérogatives de l'aumône, qui en parlait si bien et qui ne cessait jamais d'en parler. En vain, disait ce grand docteur, en vain vos péchés vous accuseront-ils devant le tribunal de Dieu, si les pauvres vous excusent. Oh ! que votre cause sera bien défendue, si vous avez pour avocats les pauvres : *sine causa peccata accusant, si pauper excusat.* Grands avantages pour le riche dans l'aumône qu'il répand avec religion.

Mais le pauvre de son côté n'en trouve pas moins pour son salut dans l'aumône du riche. Déjà le pauvre délaissé méditait des fraudes dans son cœur et préparait ses mains à l'iniquité; déjà sa bouche prononçait des malédictions contre le riche, et des blasphèmes contre Dieu ; déjà il disait dans l'excès de sa misère : Il n'y a point de Providence. Mais quand il a vu la main de l'homme charitable s'ouvrir pour l'assister dans son indigence ; quand il a entendu les démarches de la femme chrétienne, qui est descendue jusque dans sa grotte pour y porter les bénédictions de la miséricorde : ah ! il a commencé à bénir le Seigneur et à reconnaître les soins officieux de son éternelle providence. Il n'a plus gardé sur ses lèvres l'amertume de l'impatience et du désespoir; votre aumône a retiré sa main de l'injustice; votre aumône, chrétiens, a rétabli dans son cœur abattu la religion et la patience.

Voilà constamment de grands priviléges; rien de plus juste et de plus avantageux que l'aumône, et par conséquent rien de plus nécessaire; et néanmoins, mes frères, comment regardez-vous l'aumône? Comme un conseil et non comme un précepte, ou comme un précepte onéreux, et non comme une loi avantageuse. Comme un conseil, et cependant voulez-vous un commandement plus exprès que celui-ci : Vous serez éternellement damnés, si vous ne donnez à manger à ceux qui ont faim, envoyés en enfer avec les voleurs et tous les injustes. Où est donc mon injustice, répondez-vous? je ne fais tort à personne, je ne retiens pas le bien d'autrui. Mais je vous l'ai dit : à qui donc est ce bien que vous employez si mal, et que vous sacrifiez à vos passions? Dieu ne vous l'avait-il pas mis entre les mains pour le distribuer aux pauvres? Je vous l'ai montré. Vous ne retenez pas, il est vrai, le bien des riches qui vous le feraient bien rendre ; mais du bien des pauvres vos maisons en sont embellies, vos tables en sont couvertes, vous en êtes couverts vous-mêmes. C'est le bien des pauvres que vous jouez ; tous vos divertissements, vous ne les prenez qu'aux dépens des pauvres.

Et après cela comment les regardez-vous? Ces pitoyables objets se présentent souvent à vous; comment les recevez-vous ? Vous qui devriez les regarder avec un œil favorable, comme vos amis, vos libérateurs, vos protecteurs, qui vous introduiront dans les tabernacles éternels : comment les traitez-vous? Un pauvre vous aborde-t-il avec les tristes marques de la honte et de la pudeur que la calamité lui inspire? Vous dites aussitôt que c'est un artificieux et un fourbe. Se présente-t-il, au contraire, pressé de la faim avec un air plus libre et plus hardi? vous dites que c'est un impudent. A-t il un habit un peu raisonnable? vous le rebutez comme un homme qu'il n'est pas aisé de contenter. N'en a-t-il point, et de sales haillons déclarent-ils un peu trop sa misère? vous ne pouvez souffrir un objet si dégoûtant; vous le fuyez comme on fuit les spectres. Voilà comment vous recevez les pauvres, dit saint Basile. Et en quelle posture voulez-vous donc qu'ils se mettent? Voilà comment vous les traitez.

Et si vous les recevez avec plus d'humanité, vous ne leur rendez pas plus de justice, et vous croyez faire beaucoup que de leur dire : Allez en paix, que Dieu vous bénisse, que Dieu vous assiste : *Ite in pace, calefacimini, saturamini*, comme vous le reproche saint Jacques. Allez en paix, leur dites-vous ; hélas, dit saint Chrysostome, vous leur souhaitez la paix, et au même temps vous leur déclarez une cruelle guerre, en les laissant périr dans leur misère. Allez : et où voulez-vous qu'ils aillent? n'est-ce pas vous que Dieu a chargés du soin de les affranchir de leurs nécessités, en vous donnant vos biens? Demandez-vous qu'ils retournent dans leurs antres, où la faim les consumait, et d'où la faim les a chassés? Ceux que vous rebutez sont peut-être des ouvriers qui attendaient de leurs bras toute leur subsistance, que vous n'avez point payés, et que l'infirmité et la faim ont réduits à une fatale inaction ; ou bien ce sont les tristes enfants des nobles, qui ne sont peut-être misérables que par l'avarice de vos pères, et qui portent maintenant envie à vos esclaves et à vos chiens.

Allez : oui, pauvres, allez; traversez les mers, passez en d'autres contrées, cherchez d'autres bienfaiteurs; vous trouverez dans le cœur des barbares plus de charité que dans celui de quelques chrétiens. Allez, que Dieu vous assiste. Oui certes, Dieu les assistera; il y aura quelque autre main que la vôtre qui pourra les délivrer de la mort. Mais pour vous, si vous avez méprisé la demande de l'affligé, au jour de la colère vous tomberez entre les mains d'un Dieu redoutable, dont le jugement sera sans miséricorde pour celui qui n'aura point exercé la miséricorde.

A Dieu ne plaise, mes frères, que cela vous arrive jamais. Prêtez l'oreille à la triste voix du pauvre, ne le privez pas de votre aumône ; et le Seigneur qui vous l'ordonne ; le Seigneur qui se met dans le pauvre pour vous la demander, le Seigneur qui veut bien recevoir de vous une partie de ce qu'il vous

a donné, vous délivrera dans le jour mauvais. Je vous en ai déclaré le précepte et la nécessité; examinons à présent sa quantité et sa mesure : car non-seulement nous sommes obligés de faire l'aumône, mais de la faire abondamment; c'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

S'il en est des biens comme de la manne, il ne faut pas que ceux qui en ont le plus recueilli, entreprennent d'en faire un amas, et d'en garder au delà de la nécessité. Autrement toute cette superfluité se changera pour eux, comme la manne, en vers et en pourriture. Je m'explique, et je dis qu'il doit y avoir, selon la mesure du bien, une certaine mesure d'aumône, et que c'est pour un fidèle, et plus encore pour un lévite, dépositaire du patrimoine des pauvres, le dernier malheur si elle n'est pas abondante. J'en établis d'abord la preuve en peu de mots, et ensuite seront détruits plus au long les prétextes que l'avarice y oppose. Donnez-y, s'il vous plaît, toute votre attention.

A l'égard de la preuve, mes frères, je ne saurais vous en donner une plus positive que la menace du Sauveur même, qui exclut de sa grâce et de sa gloire tous ceux qui ne répandent pas leurs biens avec une miséricorde abondante. Si votre justice, dit-il, si votre aumône, car ici l'aumône est appelée justice, n'est pas plus abondante que celle des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. Sentence terrible! et il faut confesser avec le grand saint Augustin, que la plupart des chrétiens sont bien éloignés des règles de leur sainte religion; puisqu'au lieu de surpasser dans leurs aumônes les pharisiens, qui selon l'Evangile donnaient la dixième partie de leurs biens aux pauvres, ils en donnent à peine la centième; et que n'imitant pas même la libéralité des Juifs encore charnels, ils s'excluent ainsi absolument, par une miséricorde si resserrée, de la gloire du ciel, où l'on ne peut entrer que par une justice, par une aumône abondante.

Et de là, chrétiens fidèles, cette parole du grand Apôtre, que vous devez bien peser : lorsque comparant l'aumône à une semence, il déclare qu'il n'y a que celui qui sème abondamment qui puisse espérer une heureuse moisson : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* Vous vous moqueriez d'un laboureur qui jette à regret et avec une épargne mal entendue, sa semence dans la terre comme une chose perdue; il perdrait tout lui-même, et la terre indignée de son avarice ne lui offrirait au temps de la récolte qu'une affreuse stérilité. O enfants des hommes! trop prudents pour les choses temporelles, pourquoi l'êtes-vous si peu pour le salut éternel?

Vous vous vantez de petites aumônes qui vous échappent quelquefois, quand le pauvre, après avoir employé toute son industrie pour exciter votre compassion, par des misères peut-être artificielles, vous arrache enfin par importunité quelques oboles. Mais de bonne foi, appellerons-nous cela de la charité? Dirons-nous que vous avez satisfait à l'obligation de l'aumône? Aumône qui doit être plus abondante que celle des pharisiens, et qui tombant d'une main toujours ouverte au pauvre qui demande, toujours étendue vers celui qui n'ose demander, devrait représenter la miséricorde du Père céleste, que l'Evangile nous propose souvent pour modèle. Dites-moi, je vous prie, est-ce charité que de faire acheter, comme nous faisons si souvent par de longues et inutiles questions, à un pauvre misérable, à peine de quoi vivre la moitié du jour? Un peu de pain que nous lui offrons nous donne-t-il le droit de le mettre à la question, et d'examiner toute sa vie? L'aumône doit être un don offert par la charité, et non pas arraché à l'avarice.

En un mot, je vous demande : est-ce semer dans les bénédictions et faire l'aumône abondamment, comme l'ordonne la Vérité éternelle, et comme le sage Tobie le recommandait à son fils dans une loi moins parfaite : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue;* de rebuter cent pauvres, pour donner quelques liards à un ou deux par caprice, par hasard, avec un cœur aussi dur que le métal que nous donnons; et de ne pas donner aujourd'hui, parce qu'on donna hier; comme si ce malheureux, parce qu'il a vécu hier, ne devait pas vivre aujourd'hui.

Je sais, mes frères, que l'avarice ne manque pas d'excuses. Les motifs du salut font peu d'impression sur des cœurs qui ne sont remués que par les objets sensibles. L'intérêt est le faible de tous les hommes; les preuves ne les persuadent pas, et ils se couvrent de mille prétextes pour autoriser leurs réserves. Surtout dans un temps d'infortunes, on regarde l'avenir avec de tristes prévoyances : car l'avarice prophétise, dit saint Jean Climaque, et elle ne prophétise que des malheurs. Voici donc les prétextes que le monde oppose au précepte et aux preuves d'une aumône abondante. On dit premièrement, que l'on est pauvre et que les temps sont misérables; en second lieu, que l'on a une condition à soutenir, et troisièmement, que l'on a des enfants à pourvoir : prétextes que la cupidité fait bien valoir, et qui font que la plupart de vos exhortations portent à faux; mais prétextes frivoles et auxquels les saints docteurs ont répondu il y a longtemps.

Quand on vous demande l'aumône, dit saint Basile, vous dites de bonne grâce, je n'ai rien à donner, je n'en ai pas de reste, ma famille est grande, je suis pauvre. En effet, répond saint Basile, vous êtes pauvres, vous êtes dénués de tout bien : le grand bien de la charité vous manque, vous ne possédez pas celui de l'humanité, et encore moins la grâce de la confiance chrétienne. Vous êtes pauvres, dites-vous, et les temps sont misérables; les aumônes par conséquent ne sauraient être abondantes. Hélas! vous parlez de votre pauvreté, et il faudrait

réformer votre luxe. Les temps sont misérables, je n'en crois rien; les rues de Babylone sont trop riantes; et comment accorder avec vos plaintes et ces prétendues misères, vos habits et vos meubles superbes ; l'argent surtout, que vous répandez si libéralement pour vos plaisirs? Si vous ne donniez rien à vos convoitises, vous auriez toujours beaucoup à donner aux pauvres; la charité trouverait aisément et dans vos réserves et dans vos superfluités une source féconde d'aumônes.

Mais les temps sont misérables : oui certes ils le sont pour tant de malheureux qui manquent de tout, qui sèment et d'autres moissonnent, qui travaillent et d'autres mangent; dépouillés par la déprédation du soldat, ou par l'avarice du publicain. Mais pour vous, qui nous citez la dureté des temps, vous devriez plutôt accuser celle des cœurs; car je ne vois dans votre magnificence et votre mollesse aucun vestige de la misère commune, dont vous vous plaignez. Lazare se contenterait de vos miettes, il se contenterait des richesses que vous portez à un seul de vos doigts, et le lit magnifique où vous reposez pourrait fournir des vêtements et des couches à plusieurs familles pauvres, que la nudité oblige de se cacher, et que le froid et la faim empêchent de dormir.

Encore une fois, les temps sont misérables. Il faut satisfaire aux taxes publiques, les revenus sont diminués, les tributs sont augmentés. Excuse vaine! quand tout cela ne serait pas, en donneriez-vous davantage l'aumône? Vous trouvez bien le secret de payer ces tributs, et de fournir encore à votre jeu et à toutes vos vanités. Je vois même aujourd'hui que l'intempérance de la bouche et la sensualité ont rendu nécessaires mille dépenses que nos pères ne connaissaient pas. Je vois que le citoyen à présent se sent trop gêné dans la même maison, où le prince autrefois se trouvait au large; et l'œil curieux et l'oreille sensuelle ont-ils diminué quelque chose de leur vivacité pour les plaisirs du théâtre, quelque chers qu'ils puissent être? Enfin les temps sont misérables : Seigneur, vous l'ordonnez ainsi, et la multitude de nos prévarications a attiré sur nous le poids de votre colère. Rachetons donc nos iniquités par nos aumônes. Les misères croissent, redoublons nos œuvres; et faut-il que nous soyons moins charitables parce que nos frères sont devenus plus malheureux et nous plus méchants.

Mais, en second lieu, vous alléguez votre condition, votre rang, votre emploi, et vous prétendez qu'il y a dans votre état même une dépense nécessaire qui consume tous les fruits que vous en recevez. Je n'ignore pas, mes frères, qu'il y a dans les emplois et dans la condition, des bienséances à garder. Mais vous voulez bien que je vous dise que ce n'est point à l'orgueil à donner là-dessus ses conseils et ses règles; c'est à une sagesse éclairée, conduite par la lumière de l'Évangile. Et combien de dépenses seraient retranchées, si la religion réduisait aux nécessités et aux distinctions réelles de la condition, les distinctions usurpées et les nécessités imaginaires de la vanité? Vanité qui confond aujourd'hui toutes les conditions; vanité que les lois de Dieu condamnent, et dont les hommes mêmes se plaignent. Car si vous dites, vous qui aimez le luxe des parures, que votre état demande que vous soyez ainsi habillées; tout le monde ne se récrie-t-il pas au contraire que vous en faites trop, et que cela est au-dessus de votre état.

Cependant vous avez une condition à soutenir, et quelle est cette condition? Celle de chrétien : condition divine qui doit prendre sur toutes les conditions humaines; condition générale qui doit régler toutes les conditions particulières. Et pour celle dont vous nous parlez, ne vous offensez pas si je vous le dis : c'est peut-être un ouvrage de l'iniquité que vous voulez soutenir et que vous devriez détruire, mais que la miséricorde seule ne détruira pas, obligés que vous êtes de restituer le bien d'autrui, avant que de donner le vôtre. C'est un rang où l'ambition aidée de l'avarice vous a placés, où vous pourriez attirer le respect par la modestie, et où vous invitez l'envie par le faste. C'est une dignité que vous dégradez par le vice et qui serait relaussée par la miséricorde, laquelle donne aux hommes les plus grands une nouvelle grandeur. C'est un poste, une place où vous devez doubler vos bienfaits envers l'indigent, soit parce que vous avez des devoirs qui demandent des grâces du ciel plus grandes, soit parce que vous devez attirer sur vos péchés plus nombreux et plus énormes, une plus abondante propitiation. Donc nulle excuse, nul prétexte dans les vanités de votre état qui ne tourne à votre condamnation.

Mais, en dernier lieu, en voici un qui paraît plus plausible. Je garde, dit-on, mes biens pour mes enfants. Cette parole, qui semble être la voix de la nature ou la parole de la piété, dit saint Augustin, ne vous y trompez pas, c'est la voix de l'excuse de l'iniquité. Un homme qui va bientôt mourir garde soigneusement ses biens pour d'autres hommes qui vont mourir comme lui! Quelle misère! Un homme qui ne fait que passer sur la terre garde soigneusement ses biens pour d'autres hommes, qui passent avec lui! quel égarement! *Etiam filiis servas, transiturus transituris, imo transiens transeuntibus.* Croyez-moi, dit saint Basile, peut-être vos enfants ne posséderont-ils jamais les richesses que vous leur conservez avec tant d'inquiétudes et de soins. Ou des causes étrangères vous en dépouilleront, ou bien vous vous en dépouillerez vous-mêmes par votre mauvaise conduite; ou enfin vous survivrez à vos enfants, et si vos enfants vous survivent, s'ils possèdent vos biens, apparemment seront-ils la matière de leurs débauches, l'aliment de leurs passions, et par conséquent la source de leur damnation éternelle. Et vous, que deviendrez-vous,

cruels envers vous-mêmes par une fausse tendresse pour eux? que deviendrez-vous, chargés de vos propres crimes et de ceux de vos enfants?

Il est vrai néanmoins, mes chers frères, que vous devez leur laisser quelque chose, j'en demeure d'accord : que leur laisserez-vous donc? Saint Chrysostome va vous l'apprendre, car je ne veux rien vous dire de moi-même. Vous laisserez donc à vos enfants, dit ce grand docteur, le fonds de votre bien, après en avoir distribué tous les ans une partie aux pauvres. Vous leur laisserez un grand exemple de la manière dont ils doivent exercer la charité; vous leur laisserez Dieu même pour débiteur du bien que vous aurez fait à l'affligé. Et si vous aimez vos enfants, dit saint Cyprien, si vous avez pour eux de l'affection et de la tendresse, pouvez-vous mieux la témoigner qu'en travaillant par vos bonnes œuvres à leur attirer les grâces de Dieu, et faisant en sorte que Dieu soit le tuteur de vos enfants, qu'il en soit le curateur, qu'il en soit le protecteur? Un bien mis entre les mains de Dieu ne peut être ni confisqué par le prince, ni ravi par un procès; une succession que Dieu garde est tout à fait en sûreté, dit saint Cyprien.

Saint Augustin vous dira la même chose, et souvent il exhorte les parents chrétiens à mettre, par une ingénieuse charité, Jésus-Christ même au nombre de leurs enfants. Avez-vous deux enfants, dit-il, prenez Jésus-Christ pour le troisième? En avez-vous cinq? que Jésus-Christ soit le sixième. En avez-vous neuf? que Jésus-Christ soit le dixième. Donnez donc un rang à Jésus-Christ parmi vos enfants, et que votre Seigneur entre dans votre famille : *Accedat familiæ tuæ Dominus tuus.* Qu'y a-t-il de plus glorieux à vous que d'être pères de Jésus-Christ, et à vos enfants de devenir ses frères? Qu'y a-t-il même de plus avantageux pour votre fortune temporelle? Ecoutez, chrétiens, en plaidant la cause des pauvres, c'est votre cause que je plaide; c'est pour votre propre intérêt que je parle. Oui sans doute Dieu fera croître chez vous ses miséricordes selon votre magnificence. Vous recevrez la rosée du ciel, vous ne manquerez pas même de la graisse de la terre. L'aumône, mes chers frères, n'appauvrit jamais.

Pour moi, j'ai vu bien des familles désolées par le jeu passer d'une honnête abondance à une indigence honteuse. J'ai vu des pères courir à la pauvreté par le luxe, et des enfants précipiter par la débauche leurs jours et leurs biens. J'ai vu tomber du ciel de superbes lucifers, et l'opprobre de l'indigence couvrir la face des ambitieux. J'ai vu passer et disparaître en un moment la figure trompeuse d'un monde florissant, et la concupiscence rester seule et confuse dans ceux qui avaient étonné le siècle par le bruit et l'élévation de leur fortune. J'ai vu parmi les tristes mercenaires le prodigue qui a dissipé son bien avec les impudiques. J'ai vu la malédiction dévorer la terre des injustes, et les fondements des maisons les mieux établies frappés par les excès de la table. J'en ai vu d'autres, livrés aux fureurs de la chicane, sortir des mains de la justice tout nus. J'ai vu même l'avare qui s'était couché sur des trésors se lever dans des ruines, et toute la prudence humaine trompée par de subites et funestes révolutions.

Mais je n'ai point vu demander son pain, celui qui le partage avec le pauvre, puisqu'au contraire l'abondance et la paix passent souvent de génération en génération, avec la charité et la miséricorde, et l'aumône n'appauvrit jamais. C'est que la charité, pour répandre une aumône abondante, sourde à tous les prétextes de l'avarice, impose des tributs sur toutes les passions. Elle ôte en partie, par une vie plus simple et plus modeste, ce grand intervalle qu'une vanité sans règle met entre le grand et le petit, entre un chrétien et un chrétien. Elle prend toujours quelque chose sur la somptuosité des habits, pour avoir de quoi couvrir la nudité du malheureux; et après tout, la modestie vous parera toujours mieux que la magnificence. A chaque repas, elle met à part pour celui qui a faim une portion choisie; elle réduit le grand jeu qui dérange à un petit relâchement qui délasse et qui ne dérobe rien à l'affligé; elle détruit les spectacles mondains, elle retranche le train fastueux, et les meubles exquis qui vous rendent plus durs, et qui ne vous rendent pas plus tranquilles. Elle recueille avec soin ce que l'imprudence du domestique laisse perdre. Un chrétien trouve toujours dans sa propre modération un fonds pour soulager la nécessité d'autrui par une aumône abondante, aumône que Dieu a soin de bénir et qu'il vous rendra au centuple.

Au reste, qui que vous soyez, il faut vous dire, avant que de finir, que vous pouvez avoir part à ces bénédictions de la miséricorde. Si trop resserrés par les bornes étroites du nécessaire, vous ne pouvez faire des aumônes générales au peuple, comme le centenier Corneille, ni donner la moitié de vos biens aux pauvres, après avoir satisfait à vos dettes et à une juste restitution, comme le publicain Zachée; vous pouvez du moins distribuer vos oboles comme la veuve de l'Evangile, qui était pauvre et néanmoins libérale; vous pouvez travailler à faire des robes pour revêtir les nus, comme Tabite; vous pouvez ensevelir les morts et visiter les captifs, comme Tobie; vous pouvez donner une chambre au Prophète avec un peu d'huile et de pain, comme la veuve de Sarepta. Le Seigneur récompensera même celui qui n'a qu'un verre d'eau froide à lui donner. Enfin, vous trouverez dans votre cœur, s'il est plein de la sainte charité, dit le grand Augustin : *Habet semper unde det cui plenum pectus est charitate;* vous y trouverez ce que vous ne trouvez pas dans votre coffre pour servir le malade, pour consoler l'affligé, pour instruire le simple, pour visiter le prisonnier, pour protéger l'orphelin,

pour exhorter le faible à la patience, pour exposer au riche les besoins de l'indigent.

Mais d'ailleurs il faut vous dire encore que l'abondance de vos aumônes ne doit pas tomber sur toutes sortes de personnes; et quoiqu'à l'exemple du Père céleste, dont le soleil éclaire tous les lieux et tous les hommes, nul ne doive être exclu de vos bienfaits, néanmoins il suffit, dit saint Augustin, de donner peu aux mendiants vagabonds, pour les éloigner de soi et pour arrêter leurs malédictions et leurs murmures; au lieu qu'il faut prévenir les autres, les chercher et leur donner beaucoup. Combien de familles qui souffrent et qui n'osent se plaindre, qui sont presque sous vos yeux et dans l'enceinte d'une même paroisse? Or, c'est là que vous devez porter vos consolations, c'est dans ces lieux obscurs que vous devez faire luire le soleil de votre charité, c'est dans ces tristes déserts que vous devez faire pleuvoir la manne de vos aumônes; c'est pour ce peuple languissant que vous devez multiplier vos pains. Voilà les Lazares que la Providence a placés à votre porte. Le riche réprouvé, bien loin de les soulager, ne daigne pas même les connaître.

Mais pour vous, âmes chrétiennes, vous veillerez pour les découvrir, vous assisterez ces mourants que vous aurez découverts, vous gémirez sur les morts que vous n'aurez point cherchés, et dont la fin malheureuse sera peut-être imputée par le vengeur des pauvres à votre cruelle négligence. Peut-être aussi, comme Loth, sauverez-vous des mains des impudiques quelque innocente créature; et si, comme Abraham, vous cherchez avec attention celui qui a faim, si vous le soulagez avec une sainte libéralité, vous trouverez infailliblement non-seulement les anges, mais le Seigneur même des anges, qui, récompensant vos mœurs selonles promesses, vous donnera, pour des biens terrestres et passagers, les biens célestes et éternels. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

POUR LE QUATRIÈME LUNDI DE CARÊME.

Sur la lecture des livres saints.

Recordati sunt discipuli ejus quia, scriptum est... et crediderunt scripturæ et sermoni quem dixit Jesus. (*Joan.*, II.)

Alors les disciples se souvinrent de ce qui est écrit dans les livres saints; et ils crurent à l'Ecriture et à la parole que Jésus avait dite.

Etes-vous surpris d'entendre, Messieurs, que les disciples du Fils de Dieu, que l'on vous dépeint comme des hommes si grossiers, fussent néanmoins, avant leur changement, si instruits dans la loi de Dieu, si familiers avec les saintes Ecritures, nourrissant leur foi de ces paroles du ciel, cachant dans leur cœur cette divine semence, et reconnaissant sous la lettre de la loi Jésus-Christ que la loi annonçait, et qui venait perfectionner la loi? Mais ne devriez-vous pas trouver bien plus étrange que l'on voie dans le siècle si poli d'ailleurs, si intelligent, si profond, si habile, tant de stupidité pour les livres divins, une si grande ignorance de la religion de Jésus-Christ? Nous n'avons qu'une science à apprendre, la science du salut: le livre de la loi de Dieu devrait être notre premier livre, notre unique livre.

C'est là en effet, dit saint Chrysostome, le commencement du salut éternel, la lecture des livrés sacrés; où tout ce qui est écrit, dit l'Apôtre, est écrit pour notre instruction, *ad nostram doctrinam scripta sunt*. Dieu, dit l'éloquent docteur, a-t-il institué ces moyens pour être négligés des hommes? Il veut que nous opérions le bien, et nous ne pouvons l'opérer qu'en le connaissant, et nous ne pouvons le connaître qu'en étudiant sa parole, et feuilletant avec soin les livres dépositaires de ses saintes ordonnances.

Quelle serait donc votre situation, mes frères, si vous n'osiez pas même toucher aux livres sacrés que vous devriez avoir toujours dans les mains, dit saint Jérôme; et dont vous devriez faire, comme parle saint Augustin, vos chastes délices; ardents pour les autres lectures, empressés pour des livres qui portent le poison et la mort? Le Père céleste a écrit à ses enfants des lettres pleines de salutaires conseils; de préceptes utiles, de magnifiques promesses; et ces enfants ingrats et dénaturés refusent de les lire. Saint Chrysostome ne pouvait souffrir l'ignorance de quelques chrétiens de son temps, qui ne savaient pas même, disait-il, le nombre des Epîtres de saint Paul. Hélas, que dirait-il de nous? et combien sa censure serait-elle juste? Non, mes frères, l'usage de la lumière ne sera jamais interdit aux enfants de lumière. Lisons l'Evangile, étudions la loi dans les livres saints, et étudions notre cœur dans la loi même. Regardons souvent la loi dans les saintes Ecritures, regardons-nous souvent dans la loi. Deux grands devoirs que je dois vous expliquer dans les deux parties de ce discours, et que vous avez d'autant plus d'intérêt d'écouter, que peut-être vous ne les avez jamais comptés au nombre de vos devoirs: Regarder la loi de Dieu et se regarder dans la loi de Dieu. Quelqu'un regarde-t-il la loi dans les livres sacrés? Il apprend ses obligations. Se regarde-t-il dans la loi? Il découvre ses prévarications et ses injustices. C'est tout mon sujet. Il est dit de la Vierge qu'elle méditait et conservait dans son cœur toutes les paroles de Jésus-Christ, et il est assez vraisemblable qu'elle avait devant les yeux le livre de Moïse et des Prophètes, lorsque celui qu'ils nous promettent se forma un corps dans son chaste sein, au moment qu'un ange lui dit: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu, qui a jeté des voiles sur toute la nature, qui a mis dans les éléments du monde tant de chiffres que la philosophie ne peut expliquer, et dans les mystères de la foi, des énigmes impénétrables; Dieu, dis-je, a répandu au contraire la lumière et la clarté sur ses préceptes; il les a exposés à toutes nos réflexions, sans voiles, sans ombres, sans obscurités; il a voulu que nous y fi-

xions nos regards et nos pensées. Ecoutez-le, mes frères, lorsqu'il donne sa loi à son peuple, il lui ordonne expressément d'en faire son grand objet et toute son étude : *quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* Ces paroles, dit-il, et ces ordonnances seront gravées dans votre cœur, vous les méditerez assis dans votre maison et marchant dans les chemins ; la nuit, dans les intervalles de votre sommeil, vous vous rappellerez ces préceptes, et le matin, à votre réveil, vous les regarderez ; ils seront dans votre bouche pour en instruire vos enfants ; vous les attacherez comme un signe à votre main ; vous les porterez sur votre front et entre vos yeux ; vous les écrirez sur le seuil et sur les poteaux de votre porte.

D'où vient tant de précautions, mes frères? Le Sage nous en donne la raison dans le livre des Proverbes : C'est que les commandements de Dieu, dit-il, sont une lampe, et sa loi une lumière qui doit éclairer tous nos pas ; *quia mandatum lucerna est, et lex lux.* Pour mieux le comprendre, il faut vous dire, et vous n'en sauriez douter, que le chemin où nous marchons en cette vie est tout à la fois plein de piéges et couvert de ténèbres.

Il est plein de piéges : les tentations naissent sous nos pas ; piéges, dit saint Augustin, que nous trouvons et à droite et à gauche : *laquei a dextris, laquei a sinistris.* Piéges dans la prospérité qui nous enfle, et dans l'adversité qui nous abat ; piéges dans les promesses qui nous attachent, et dans les menaces qui nous irritent ; piéges dans les richesses qui nous corrompent, et dans la pauvreté qui nous tente. Piéges dans le monde ; tout nous y porte au péché, ou plutôt tout le péché est de nous conformer au monde, et de vivre selon le monde ; piéges dans la solitude même, où le tentateur nous poursuit, et où en quittant les compagnies nous ne quittons pas pour cela les convoitises ; en un mot, piéges partout et jusque dans les vertus, dont chacune couvre au fidèle peu attentif une tentation dangereuse.

Or, mes frères, l'unique lumière sensible et extérieure qui peut diriger nos pas dans un chemin si plein de piéges, c'est la loi de Dieu, dit saint Ambroise, et la route du fidèle sera heureuse, s'il interroge souvent ses oracles, s'il étudie ses conseils, s'il connaît ses justices, s'il pénètre son esprit, s'il parcourt son étendue, et surtout s'il regarde dans l'Evangile, où sont exposés les grands principes de nos mœurs, toute la perfection de la loi : *Qui perspexerit in legem perfectam libertatis, hic beatus in facto suo erit*, dit saint Jacques.

Il est donc nécessaire de ne pas détourner ses regards des saintes lois et de ne les perdre jamais de vue, à cause des piéges dont le chemin où nous marchons est couvert, *quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* Disons aussi à cause des ténèbres qui l'environnent. La malice a aveuglé les hommes, dit le Saint-Esprit ; et depuis qu'ils ont péché, vous les voyez prendre dans les convoitises de leurs cœurs les règles de leur conduite, consacrer leur vengeance, justifier leurs plaisirs, appeler le bien un mal, et le mal un bien ; vous ne voyez que des ténèbres répandues sur la face de la terre.

Vous montrerai-je ici, chrétiens fidèles, les lois des anciens sages, ces maîtres des sciences, ces professeurs publics du genre humain, à qui les justices du Seigneur n'avaient point été manifestées ; ces hommes qui vous promettent les premières leçons d'une nature innocente ? Vous remarquerez parmi eux des erreurs si grossières, si contraires à l'équité et à l'honnêteté même, que vous ne comprendrez pas qu'elles aient pu tomber dans l'esprit de gens qui d'ailleurs se piquaient d'avoir la raison la plus éclairée. C'est la remarque du savant Théodoret. Au rapport de ce Père, les lois de Lycurgue que l'on vante si fort interdisaient l'hospitalité, et permettaient le crime détestable de l'adultère, et un autre vice encore plus opposé aux règles de la nature, que la sainteté de cette chaire me défend de nommer, et que l'apôtre saint Paul dans son *Epître aux Romains* reproche aux sages du paganisme. Les lois de Platon toléraient les homicides, et confondaient les mariages par la licence d'une cupidité vague et sans bornes. Les lois d'Aristote sacrifiaient à l'avarice des parents leurs enfants surnuméraires, à qui elles permettaient que l'on ôtât la liberté ou la vie. Les lois de Sparte récompensaient le larcin. Les lois romaines, qui selon Tertullien, ont plus approché de l'innocence que celles de tous les autres peuples, ont approuvé la fornication.

Quel est le philosophe qui ait jamais cru qu'il fallût opposer aux superstitions et aux idolâtries du peuple l'exemple et le culte de la vraie religion ? Platon, qui croyait un seul Dieu comme les sages, ne parlait-il pas de plusieurs dieux comme le peuple ? Voilà les fruits d'une raison corrompue et aveugle, que la loi de Dieu, cette souveraine et inaltérable raison, ne rectifiait pas. Bien plus, pas un de ces législateurs profanes n'a su que la première et la plus indispensable des lois était celle de l'amour de Dieu, et que c'était manquer au devoir le plus essentiel de la justice, de ne pas rapporter à cette source de perfections et de biens toutes nos affections. Enfin tous les principes de l'équité naturelle, à l'égard du prochain, ont été contredits par les lois sacriléges des hommes : soit parmi les nations polies, où il s'est trouvé des hommes ambitieux qui, jugeant que tout ce qui est utile est aussi légitime, ont dit hautement que le parjure et la perfidie n'étaient pas des crimes, quand une couronne en était le prix ; soit parmi les peuples barbares, lesquels ignorant cette décision si nette et si précise de la justice naturelle : qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait, ont établi la violence pour règle de leurs actions, et ont cru qu'il n'y avait point d'autre droit parmi les hommes qu'une force brutale, qui ne laisse aux autres que ce qu'elle ne peut leur ravir.

O lois saintes et éternelles! dans ces ténèbres de l'erreur que les hommes prévaricateurs ont ajoutées à celles de l'ignorance, manifestez-vous à leurs yeux et dissipez cette profonde nuit. Il est vrai, dit saint Augustin, que si l'homme n'eût pas perdu la justice, il eût trouvé d'abord dans son cœur ces lois si bien gravées, qu'il n'eût pas eu besoin pour s'en instruire de syllabes, de lettres et de caractères sensibles. Mais depuis le péché, dit le Docteur de la grâce, il est arrivé que les hommes toujours fugitifs, toujours bannis de leurs propres cœurs, ne se portaient qu'aux choses qui étaient hors d'eux-mêmes, et ces lois étaient au dedans d'eux; ils ne s'attachaient qu'à ce qui était extérieur et visible, et ces lois étaient invisibles et intérieures. Comment donc remédier à ce mal? Voici ce que le Seigneur notre Dieu a fait. Comme les hommes n'habitaient plus que dans leurs sens et dans leurs yeux, pour jouir du spectacle des créatures qui les amusaient au dehors, Dieu a gravé sur des tables visibles les mêmes lois qu'il avait dès le commencement imprimées dans le livre secret de leurs cœurs. Il a exposé à leurs yeux dans les saintes Ecritures, avec des caractères sensibles, ces règles que les hommes ne voulaient pas lire dans les tables intérieures de leur conscience.

Pourquoi cela, dit saint Augustin? Afin que les hommes, qui se dissimulaient en quelque manière à eux-mêmes ce que Dieu leur avait commandé, pussent lire sans peine et à chaque moment leurs obligations dans ces lois qu'ils ne pouvaient plus s'empêcher de voir avec ces caractères exposés à leurs sens. Ainsi les idées des devoirs marquées, pour ainsi dire, avec les rayons du soleil, ne doivent plus laisser à l'homme la licence de se former des principes de déréglement et de crime. Ainsi, chrétiens mes frères, à la faveur de cette lumière devenue sensible, nous pouvons marcher sûrement dans les routes ténébreuses où nous sommes engagés ici-bas. Heureux vous qui regardez cette lumière, qui vous adressez à ces oracles sacrés, et qui avez avec les livres augustes où ils sont contenus un perpétuel commerce!

Dans les autres livres, écoutez, chrétiens, la beauté de la religion va se découvrir à vous dans la sainteté de ses lois: dans les autres livres sont exposées d'autres lois, et la doctrine de la sensualité ou de l'orgueil y est enseignée. Dans les uns, le philosophe épicurien me propose une morale sensuelle et des maximes favorables à mes passions: j'y apprends à ne plus rougir des plus basses voluptés. Dans les autres, le stoïcien nourrit et enfle mon amour-propre par une morale superbe; et bien loin de me guérir, tous deux, ils augmentent mes maux. L'un veut que je sois une chair sans esprit, et l'autre un esprit sans chair; le premier me dégrade et me jette dans l'intempérance des bêtes; le second en m'élevant me rend follement imitateur de l'orgueil des démons. Sur les pas de l'épicurien marchent tous les auteurs des fictions et des romans profanes. Là, dans les mensonges écrits et débités avec un art de séduction, on apprend à faillir réellement. L'esprit impur se montre sous des images nobles, et la raison humaine, si déshonorée par le vice grossier, y est employée à le justifier. Vous y voyez donc les passions les plus honteuses remuées par une douce erreur, la corruption qui se cache sous la politesse, la cupidité qui s'allume par la curiosité, les fictions qui y deviennent des tentations, et les tentations des crimes. De manière que par ces pernicieux écrivains, successeurs des plus diffamés idolâtres, une doctrine de sensualité se perpétue, et la propagation du vice se fait partout sans résistance.

Les stoïciens n'ont pas manqué non plus, dans tous les siècles, de Sénèques enflés, qui ont bâti sur leurs orgueilleuses maximes le système d'un sage plein de soi-même et renfermant toute la vertu à se posséder et à n'avoir aucun besoin de Dieu. Vertu détestable et sacrilége; morale impie, qui ne nous laisse point sortir du cercle de notre propre amour, et qui, nous dépeignant la vertu aimable par elle-même, sans l'élever jusqu'à Dieu, qui en doit être le principe et la fin, ne sert, en nous y attachant, qu'à nous rendre coupables d'une plus belle et plus spirituelle idolâtrie. Si vous le voulez, mes frères, nous ouvrirons encore les livres des philosophes curieux et spéculatifs, et ceux des prudents politiques. Mais quelles vérités importantes y trouverez-vous? Quelles lois saintes? Quelle doctrine nécessaire aux mœurs? La sagesse du philosophe spéculatif et curieux se réduit à l'observation de quelques lignes, à la proportion de quelques nombres, à l'harmonie de quelques tons, au mouvement de quelques corps, à l'arrangement de quelque matière, à la configuration de quelques parties, et à la subtilité de quelques dilemmes. Car voilà les graves sujets de l'occupation de tant de sages. Ils se sont imaginé que disputer sur les vides et les atomes, c'était remplir tous les devoirs de l'homme; ils ne nous ont rien appris de ce qui regarde les premières et les plus anciennes obligations de l'homme envers Dieu; ils n'ont pas même soupçonné le commencement de la sagesse, qui n'est autre chose que la crainte de Dieu.

Vous ne découvrirez pas moins de vanité, d'égarement, d'injustice dans les livres des politiques. Au lieu de soumettre l'Etat à la religion et César à Dieu, comme l'ordre et la justice le demandent, ils font servir au contraire la religion à l'Etat; et, de l'autel du temple, les maximes sacriléges du politique composent le marchepied du trône. Au milieu de cette multitude d'auteurs et de livres profanes, dites-moi, chrétiens, à qui nous adresserons-nous pour recevoir les lois et les paroles de la vie éternelle? Ce ne sera ni chez les Grecs polis et agréables, ni chez les Egyptiens curieux et savants, ni chez les Romains superbes et po-

litiques. Je découvre entre les mains d'un peuple dont Dieu lui-même a voulu être le législateur et le maître, un livre où sont des lois et des maximes qui ne se sentent nullement de la corruption de tous les autres. Je ne vois que lumières et éclairs sur la montagne de Sinaï; la Loi est sortie de Sion. Toute l'équité est renfermée dans les dix paroles du Décalogue; l'Evangile explique la Loi, et la confirme par les exemples du législateur. Et s'il y a quelques gouttes de justice dans les immenses volumes des anciens et des modernes, elles n'ont pu couler que de cette première jurisprudence.

Bien loin de flatter la sensualité comme l'épicurien, le livre saint que l'on vous propose, mes frères, ne contient que des lois sévères qui la répriment et qui, condamnant même les désirs du mal, va dessécher la cupidité jusque dans sa racine. Un cœur pur, des idées chastes, des regards innocents, l'usage des plaisirs tout environné de préceptes, une attention rigoureuse sur tous nos sens, une fuite prudente qui nous soustrait à la puissance des objets, des paroles que la sagesse doit distribuer et qui n'inspirent jamais le vice; rien d'affecté et d'immodeste dans les habits mêmes, non plus que dans les paroles; tout est réglé par ces lois divines.

Flattent-elles davantage l'orgueil du stoïcien que la sensualité de l'épicurien? La loi ancienne et la loi nouvelle ne représentent partout que la misère, la corruption et les chutes de l'homme; elles ne parlent que de la bonté et de la majesté de Dieu. L'une promet un libérateur, l'autre le montre, et chacune nous sollicite à invoquer toujours sa grâce, sans laquelle la Loi même ne serait ni un guide dans nos égarements, ni une lumière dans nos ténèbres.

Mais peut-être trouverez-vous dans ces livres divins quelque chose qui contente la curiosité du philosophe spéculatif? Ils vous disent, au contraire, qu'une étude et une spéculation curieuse n'est que vanité et affliction d'esprit. Une humble foi y est préférée à une superbe philosophie, et les bonnes actions y prévalent sur les plus sublimes connaissances. De manière que lorsque vous sortez de cette lecture avec profit, vous aimez mieux mille fois pouvoir offrir à votre Dieu le sacrifice d'un cœur contrit, que d'avoir une tête enrichie de toutes les sentences humaines; vous concevez qu'il y a mille fois plus de consolations, plus d'avantages, de chanter avec David ses psaumes et ses cantiques, que de savoir comme Salomon les mouvements de tous les astres et les propriétés de toutes les plantes.

J'avance et je vous demande si vous y voyez encore les moindres traits de la politique du monde. Dans l'Evangile et dans les livres saints, il respire une simplicité de mœurs sans aucun raffinement, une candeur toute contraire à la politique artificieuse des gens du siècle. On y apprend à obéir à César, mais à ne lui obéir que quand il n'est pas contraire à Dieu; que le plus grand doit être le plus petit; que celui qui s'élève sera abaissé, et que les rois mêmes, ces dieux de la terre, ne sont pas dispensés d'être humbles de cœur. Il y a dans ces livres augustes de magnifiques promesses pour les petits et des menaces effrayantes pour les grands. Les souverains n'y trouvent point d'autre couronne qu'une couronne d'épines, ni les riches d'autre béatitude que la pauvreté, ni les conquérants d'autre vertu que la charité, ni les héros d'autre gloire que la patience, ni les mondains d'autre conseil que la pénitence: quelle politique!

Enfin, vous ne verrez pas dans les livres de la Loi cette orgueilleuse morale répandue chez tous les sages du siècle, qui renferme tous les motifs et tout le prix de la vertu dans la vertu même. Ils ne nous parlent que de Dieu; ils nous enseignent que tout vient de Dieu et que nous devons tout rapporter à Dieu; ils nous apprennent à ne soustraire aucune créature à sa providence, aucun péché à sa justice, aucun pécheur à sa miséricorde, aucun mouvement de piété à la gloire de sa grâce, aucune action à la sévérité de son jugement. Ils nous font regarder comme une perte tout le gain qui se fait sans Dieu, et ils nous dépeignent comme une souveraine misère tout ce qui nous éloigne de la souveraine félicité qui est Dieu. Vous y voyez des patriarches qui ne marchent que sous les yeux de Dieu, des prophètes qui ne parlent que par l'esprit de Dieu, des juges qui ne gouvernent que selon les oracles de Dieu, des rois punis et réprouvés quand ils ont violé la loi de Dieu.

Ne reconnaissez-vous pas dans ces livres, mes frères, un caractère de divinité? Ils contiennent la loi et les justices du Seigneur: mais quelle loi! Elle est la règle de la conscience et la conduite de la police; elle enseigne la probité aux particuliers et la justice au public; mais quelle probité et quelle justice! Elle ne se contente pas d'une probité et d'une justice naturelles; elle nous mène à la justice et à la sainteté surnaturelles. Loi divine, qui n'est pas bornée, comme les lois humaines, par les terres et les fleuves; loi morale, qui est invariable et qui ne saurait être abrogée comme la loi des cérémonies; loi sainte, qui devrait faire de tous les fidèles, non un peuple d'hommes, mais un peuple de saints; loi si étendue, puisque toutes les lettres et toutes les syllabes du volume sacré tendent à l'expliquer; et néanmoins si raccourcie, puisque le seul mot, le seul précepte de la charité renferme toute la loi. Loi si parfaite, qui nous instruit à nous aimer nous-mêmes sans orgueil, et à aimer le prochain sans intérêt, parce que nous n'aimons que Dieu dans le prochain et dans nous-mêmes.

O incrédules! quelque ennemis que vous soyez de la loi, vous ne laissez pas de souhaiter que les autres en soient amis. Les

pères le souhaitent à leurs enfants, les frères à leurs frères, les voisins à leurs voisins, les amis à leurs amis, les maîtres à leurs serviteurs, les serviteurs à leurs maîtres ; et chacun est bien aise de rencontrer dans les autres l'équité, la douceur, la religion, l'humilité, le désintéressement, la fidélité qu'il n'a point et que la loi nous commande. Or, cette loi admirable, ces règles saintes et justes, vous les trouvez proposées dans les divines Ecritures, et d'une manière si belle, dit saint Chrysostome, que les plus éclairés les admirent et que les plus simples peuvent les comprendre. Prenez ce livre, chrétiens, et lisez. C'est le premier et le plus ancien livre du monde, qui contient la première et la plus ancienne religion, qui est écrit par le premier et le plus ancien législateur, et dont la première ligne, qui nous montre un Dieu créateur du ciel et de la terre, nous enseigne la première de toutes les vérités. Surtout, marquez que vous êtes chrétiens, en étudiant les saints Evangiles, où Jésus-Christ vous parle encore : si vous en approchez avec un esprit humilié sous les yeux de l'Eglise votre mère, toutes les volontés du Père céleste, tous ses jugements vous seront déclarés. O Dieu de mon salut ! Comment n'avons-nous pas toujours devant les yeux ces caractères divins ? Vos exemples y sont partout liés avec vos préceptes, et un seul point que nous en aurons négligé, décidera de nos destinées éternelles.

Quel est donc votre égarement, vous qui lisez tous les livres, hormis le livre de la loi de Dieu et des Evangiles de Jésus-Christ ! Versés dans l'histoire du monde qui est l'histoire des pécheurs ; éclairés dans tout ce qui regarde le commerce, où vous apprenez à acquérir tout ce que vous devez mépriser, tout ce que vous devez perdre ; assidus dans l'étude d'une jurisprudence qui vous rend si subtils pour le mal ; les difficultés des arts et des sciences humaines ne vous rebutent point ; votre curiosité ne se repose pas que vous n'en ayez découvert les richesses ; que voulez-vous que je vous dise ? Vous avez une application infatigable à lire mille choses ou inutiles ou dangereuses ; le libelle méprisable qui déshonore le ministre saint et fidèle, vous devient précieux ; vous recueillez avec soin tout ce que l'obscénité dit à l'oreille et tout ce que la malignité publie sur les toits ; vous nourrissez votre esprit de fables, vous chargez votre mémoire de chansons. Il n'y a que les saintes lois de Dieu, dont l'étude vous est si nécessaire, il n'y a que les divins préceptes de Jésus-Christ que vous négligez. Vous laissez là les murailles d'or et de cèdre du temple de Jérusalem, pour aller admirer les sépulcres d'Egypte ; vous fermez les oreilles à la voix du divin Moïse, pour n'écouter que les devins et les enchanteurs égyptiens : c'est-à-dire qu'avec la plus vaste érudition, théologiens, géomètres, botanistes, physiciens, jurisconsultes, poëtes, orateurs, historiens, si le livre dont je vous parle n'est pas votre premier livre, vous vous mettez au rang de ces hommes réprouvés qui n'ont point voulu connaître les voies de Dieu, et qui ont beaucoup mieux aimé les ténèbres que la lumière. Bien différents des anciens fidèles, qui n'étaient jamais sans ce volume sacré, qui ne le quittaient pas même en mourant, qui emportaient avec eux jusque dans le tombeau ces paroles de vie. Leurs chansons étaient des psaumes, et une mémoire fidèle leur en rappelait de temps en temps les endroits les plus touchants. Ils puisaient leur morale chez le Sage ; ils apprenaient à craindre Dieu chez les prophètes ; ils apprenaient à l'aimer chez les apôtres ; ils regardaient la loi dans les livres de Moïse et la perfection de la loi dans les Evangiles de Jésus-Christ. Regarder la loi dans les livres sacrés, première vérité et ma première proposition. Mais non-seulement il faut regarder la loi pour connaître ses devoirs, il faut encore, pour sonder et connaître ses propres injustices, se regarder dans la loi : deuxième vérité et ma seconde proposition.

SECOND POINT.

Nous pouvons dire de la loi, mes frères, ce que saint Augustin disait de la vérité, puisqu'après tout, selon le prophète, la loi est la vérité même, *lex tua veritas*. Or ce grand docteur, parlant de la vérité, dit que les hommes sont tellement disposés à son égard, qu'ils l'aiment et la haïssent en même temps : ils aiment la vérité, parce qu'elle est belle et juste, et que tout injustes et corrompus qu'ils sont, ils ne sauraient s'empêcher d'approuver tout ce qui porte les traits de la beauté qui éclate dans la justice ; mais ils la haïssent, parce qu'elle les démasque, et qu'elle lève le voile sous lequel ils s'efforcent de cacher la laideur qui est dans le crime. La vérité leur plaît quand elle se découvre à eux, et elle leur déplaît quand elle les découvre à eux-mêmes. Brille-t-elle aux yeux de leur esprit, ils veulent bien la regarder quelquefois et se réjouir à sa lumière. Exerce-t-elle sa censure sur les passions de leur cœur, ils ne peuvent la souffrir, ni se résoudre à voir dans sa pureté l'image de leur corruption : *Veritatem amant lucentem, oderunt redarguentem*, dit saint Augustin.

Il arrive donc, mes chers frères, que la lecture des livres divins où la loi est enseignée, n'est pas toujours profitable. Elle ne l'est pas à l'incrédule qui y cherche des doutes, ni au Juif qui n'y trouve que la lettre, ni au moqueur qui exerce sur l'Histoire sainte ses railleries sacrilèges, ni au curieux qui ne vent lire que pour savoir, ni au superbe qui ne saisit les vérités que pour s'en faire honneur, ni au savant qui regarde une sèche chronologie expliquée comme un grand fruit de ses pénibles études, ni au pécheur impénitent qui, comme le buisson, avec cette ardente lumière n'est point changé, toujours buisson. Le sacré volume leur montre à tous, au milieu de tous les êtres

sensibles tirés de l'abîme du néant, un homme formé avec une loi et dans les principes d'une religion sainte, qui a précédé tous les mensonges d'un faux culte, dont le sabbat est la première fête de l'univers, et qui commence ses annales avec le monde. Ils y voient la justice de Dieu, toujours attentive à punir les transgresseurs de ses lois, faisant périr par un déluge le monde pécheur que sa miséricorde avait formé innocent.

Un peuple obscur et petit est choisi entre tous les peuples pour garder le dépôt de la loi divine. Moïse, sur une montagne, la reçoit au milieu des terreurs et des feux; l'arche de l'alliance, qui en est la gardienne, marche devant le peuple choisi. Phinées, le célèbre Phinées en tue les transgresseurs, et la tribu de Lévi ne mérite sa consécration et ses priviléges que par un zèle semblable. David n'est si grand que parce qu'il la médite nuit et jour; Tobie s'applique à l'observer; Esther ne l'oublie pas sur le trône; Judith le cache avec elle dans sa chambre; Salomon, architecte d'un temple magnifique, n'y cherche autre chose que la sagesse pour l'accomplir; Josias la trouve dans les ruines du temple. Esdras a soin de recueillir le livre et les paroles mêmes de la Loi. Jérémie pleure ses infractions; Daniel désire sa perfection. Isaïe contemple la gloire du Seigneur. Chef d'un peuple nouveau qui sera plus docile à ses préceptes, Ezéchiel prédit la ruine de l'ancien peuple prévaricateur des saintes ordonnances. Les Machabées exposent leurs biens et leur vie pour conserver le sanctuaire où la loi est en dépôt. Le Sage, dans ses livres, l'enseigne dans toutes les conditions et à tous les âges. Tous les prophètes ne vivent et ne parlent que pour rappeler les prévaricateurs à la Loi. La loi de Dieu est toujours leur point de vue.

Jésus-Christ paraît, souverain législateur annoncé dans la Loi dès la première page du livre. Les évangélistes, avec des paroles simples, ne disent rien que de grand et d'auguste. C'est la fin et la perfection de la loi. Une morale pure est enseignée, qui ramène l'homme à la première justice, et le grand et nécessaire commandement de la charité est expliqué. L'Esprit saint est donné à un peuple nouveau, pour graver dans les cœurs la loi, qui n'avait été écrite que sur le papier et la pierre. Enfin les apôtres, dans leurs *Epîtres* divinement inspirées, réprimant les subtilités de ses interprètes et les perversités de ses transgresseurs, apprennent aux fidèles à obéir à la loi sans raisonnement et à toute la loi sans partage.

Voilà sans doute, mes frères, un grand spectacle pour le sage lecteur; mais hélas! l'homme est si capable d'allier avec les plus grandes lumières les ténèbres les plus épaisses; et le trajet est si long de son esprit à son cœur, qu'il verra peut-être toutes ces vérités sans se replier sur la loi et sans reconnaître ses propres injustices. Mangez ce volume, est-il dit à un prophète : il ne suffit pas de le lire, il faut le manger, s'en nourrir, le faire passer dans son cœur par une fréquente discussion; c'est-à-dire en un mot, que ce n'est pas assez de regarder la loi pour s'instruire de ses devoirs; il faut, pour connaître ses propres iniquités, premièrement se regarder dans la loi, et en second lieu ne se regarder que dans la loi.

Premièrement, se regarder dans la loi; je ne vous le dis, mes frères, qu'après les docteurs les plus éclairés : c'est un miroir qui ne flatte point le pécheur, dit saint Léon; si vous vous y regardez, dit saint Augustin, vous y verrez bientôt, dans cette loi de religion, un Dieu à qui seul vous devez l'amour et l'adoration suprême, et que votre superstition ou votre cupidité a peut-être comparé avec tous les ouvrages de ses mains. Vous y verrez ses sacrifices, ses fêtes et ses temples que vous avez tant de fois profanés, son nom saint et terrible violé par vos serments, et son autorité inviolable méprisée dans vos pères et vos maîtres.

Dans cette loi de prière, vous verrez votre Dieu et votre Sauveur que vous oubliez ou que vous priez si rarement, et que vous oubliez jusque dans vos prières; vous verrez dans cette loi de pureté vos honteuses débauches; dans cette loi d'humilité, l'énormité de vos fières pensées ou de vos ambitieux projets; dans cette loi d'équité, vos procédés injustes, vos noires perfidies; dans cette loi de détachement, tout ce que l'avarice vous inspire pour satisfaire à votre luxe; dans cette loi de modestie et de pudeur, tout ce que vous pensez, tout ce que vous dites, tout ce que vous faites pour plaire, pour engager, pour séduire; dans cette loi de charité, vos envies criminelles, vos colères insensées, vos vengeances furieuses, vos détractions, vos duretés.

Mais lorsque vous voyez dans cette glace fidèle combien votre âme est défigurée, prenez garde, dit le saint docteur, d'accuser le miroir qui vous représente vos dépravations; accusez-vous plutôt vous-même. Le miroir ne vous trompe pas, ne vous trompez pas non plus; le miroir ne vous flatte pas, si vous êtes sages, ne vous flattez pas aussi : *Non te fallit speculum, noli te fallere : judica te, constristare de tua fœditate ;* c'est saint Augustin qui parle. Il vous condamne, condamnez-vous; prononcez contre vous-même un jugement équitable, ne vous faites aucune grâce sur vos défauts, affligez-vous de votre difformité, et lavez avec l'eau de vos larmes les taches des passions et des crimes que vous découvrez en vous.

En effet, chers auditeurs, convenez avec moi que vous vous abuseriez étrangement, si, au lieu de respecter ce que la loi dit contre vous, vous vous éleviez contre elle, si vous cassiez le fidèle miroir ou si vous l'évitiez; en un mot, si vous regardiez la loi comme votre ennemie. Elle est votre ennemie, il est vrai, mais c'est de vos prévarications, de vos convoitises, de vos

corruptions, de toutes vos iniquités ; ennemie avec qui vous devez absolument vous réconcilier, si vous vous aimez véritablement vous-mêmes, ou si vous voulez vous bien connaître. C'est le grand saint Augustin qui vous fait encore cette leçon importante sur ces paroles de l'Evangile : Soyez d'accord avec votre ennemi : *Esto consentiens adversario tuo.*

Quel est cet ennemi de l'homme, dit le Docteur de la grâce, sinon la loi de Dieu ? *adversarius hominis sermo legis est.* Et certes, est-il rien de plus opposé, rien qui soit plus contraire que les désirs corrompus de l'homme et les règles infiniment équitables de la loi ? La loi de Dieu est spirituelle, dit saint Paul, et moi je suis charnel : *Lex spiritualis est, ego autem carnalis.* La Loi me commande une chose, et moi j'en veux une autre. La Loi me dit : Vous réprimerez vos cupidités, vous ne vivrez point selon la chair et les sens : *non concupisces ;* et moi, misérable, j'ouvre mon cœur à tous les désirs charnels, je voudrais ne rien refuser à mes sens, les affections illégitimes me paraissent même plus douces que les autres. La Loi me dit : Vous respecterez le bien d'autrui ; loin d'étendre vos mains sur ses héritages, vous n'y porterez pas même vos vœux : *non concupisces.* Et moi je voudrais lui enlever ses possessions, et ajouter à mon champ la vigne étrangère. Voilà donc deux ennemis aux prises, la loi de Dieu et le cœur de l'homme.

Que fera l'homme, dit saint Augustin ? Il s'accordera avec la Loi, il se réconciliera avec elle ? *Esto consentiens adversario tuo.* Et comment me réconcilier avec la loi de Dieu ? C'est en redressant sur ses règles et ses directions si justes mes penchants criminels, mes affections déréglées. Or cela ne se peut faire, à moins que je ne me regarde dans cette loi sainte, écoutant chaque jour ses reproches et demeurant d'accord de tout ce qu'elle accuse.

Heureux si, pour me juger sans flatterie, je ne me regardais jamais que dans ses règles, si je ne comparais jamais mes sentiments qu'avec ses maximes ; si je ne mesurais jamais mes actions que sur ses préceptes ! Mais je vais me considérer partout ailleurs ; cette loi me paraît trop sévère, elle resserre trop mes inclinations licencieuses, elle me trouble dans mes fausses joies, elle s'oppose à mes gains illicites ; elle n'offre à mon cœur superbe qu'une triste et humiliante image de ses déréglements.

Où est-ce donc que je vais me regarder, pour me voir avec moins de remords et de trouble ? Dans les exemples et les coutumes du monde. C'est là, en effet, chrétiens mes frères, que nous allons nous considérer le plus souvent pour apaiser nos remords, pour colorer nos dépravations, pour donner des appuis à nos faiblesses. Et quoiqu'il ne puisse jamais y avoir de prescription contre les lois éternelles de Dieu, et que les plus anciennes coutumes du siècle ne soient que d'anciennes erreurs ; quoique dans un monde corrompu dès le commencement, rien ne doive tant nous faire conclure contre la justice et la bonté de ses usages que leur universalité et leur antiquité, nous sommes néanmoins toujours disposés à suivre plutôt la coutume que la loi, nous préférons sans cesse les opinions insensées des hommes aux règles si sages de notre Dieu ; une corruption qui a passé de siècle en siècle jusqu'à nous, nous devient vénérable, et le mal nous paraît adouci ou justifié quand il est pratiqué par la multitude.

Et quelle multitude dans ces derniers temps ! Craignez, mes chers frères, quelque justes que vous soyez, vous avez à vous défendre toujours de la contagion des exemples ; et si vous ne consultez souvent les oracles de la loi, vous serez entraînés par le torrent des coutumes. Oui, le fidèle le plus juste, qui doit être un homme singulier au milieu du siècle, où la vraie justice est si rare, tombera bientôt et à toute heure, si, au lieu de prendre conseil de la loi, il règle ses sentiments et ses démarches sur la conduite des autres hommes ; s'il ne se compare plus avec l'Evangile, mais avec ce grand nombre de chrétiens faux et partagés, au milieu desquels il habite ; indignes chrétiens qui s'efforcent d'allier Dieu avec le monde, les sacrements de la religion avec les divertissements du siècle, l'intérêt du salut avec celui de la fortune. Malheureux ! et c'est peut-être vous-mêmes à qui je parle, qui marchez ainsi à droite et à gauche : malheureux ! Les usages communs vous ont trompés ; les livres sacrés ne vous ont point été ouverts ; vous n'avez point connu l'étendue du grand précepte ; vous n'avez point su combien est abominable aux yeux de Dieu celui qui a un cœur double, une langue et une langue, un poids et un poids, une adoration partagée, deux amours, deux trésors, deux maîtres.

Et voilà, chrétiens fidèles, la source de toutes les transgressions autorisées dans le monde, où chacun, se regardant dans les autres, lorsqu'il devrait se regarder dans la loi, soutenu par le nombre infini de ses complices, se rassure contre le précepte, fait secrètement son apologie, et se met hors d'état d'expier jamais ses crimes, ou de corriger ses passions.

O déplorable illusion ! Que faites-vous donc, chrétiens ? Vous mesurez votre vie sur celle des méchants, et vous prenez pour règle de la justice l'iniquité. La mode est-elle devenue votre Evangile et la coutume votre loi ? La coutume est pour ainsi dire un trésor public de poison et de contagion où chacun a mis sa part ; car un usage commun n'est composé que de tous les usages particuliers ; et après que vous avez contribué à la corruption générale, vous voulez qu'elle soit le privilége et l'excuse de votre corruption particulière. O chrétiens ! revenez à la loi, sachez que se regarder dans les exemples publics et dire qu'il faut vivre comme tout le monde, c'est

passer l'éponge sur la religion et sur toutes les lois, c'est une morale païenne condamnée par celui qui s'est appelé la vérité et non la coutume; morale que vous détesteriez vous-mêmes dans notre bouche, si, au lieu des oracles de l'Evangile, nous vous annoncions ici la puissance des usages, et si en vous permettant aujourd'hui de marcher avec le plus grand nombre dans les voies larges du siècle, je venais par cette licence vous ouvrir le chemin le plus marqué de la réprobation éternelle.

Je vous dirai même que l'exemple des hommes les plus saints ne doit pas toujours servir de règle. Et c'est pour cela que j'ai ajouté en second lieu, que non-seulement nous devons nous regarder dans la loi, mais bien plus, que nous ne devons nous regarder que dans la loi. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît: Noé a-t-il été toujours sobre, et David toujours saint? Le pieux Aaron n'a-t-il pas fait une idole? Le fidèle Moïse n'a-t-il pas douté? L'admirable Pierre n'a-t-il pas judaïsé? Une grande peine a suivi de près les plus petites fautes dans ces hommes élus; et les lives saints ne nous cachent ni leurs prévarications ni leur pénitence. Sans doute, mes frères, en ce qui est bon, vous pourriez suivre tout le monde, si tout le monde pouvait être bon; mais en ce qui est mauvais, vous ne devez pas même suivre les bons. Les titres sont ici sans titre: il y a un fonds d'infirmité humaine dans les hommes les plus sages, qui en exclut le privilége de l'infaillibilité.

Allez donc à la loi de Dieu pour apprendre à vous connaître, et ne vous regardez que dans cette loi, qui est toujours sainte, toujours véritable, toujours incorruptible, qui seule est votre règle; et quand un ange, dit l'Apôtre, viendrait vous annoncer une autre loi, un autre Evangile; quand ce serait l'homme le plus éclairé et le plus parfait, dites lui anathème. Mais si vous n'interrogez que la loi, regardant non comment les autres vivent, mais comment vous devez vivre vous même, si l'Evangile de Jésus-Christ n'est pas voilé pour vous, avec quelle horreur y verrez-vous vos perversités! Vos pailles vous paraîtront des poutres, vos affections des cupidités, et vos cupidités des abominations.

Ainsi le roi Josias se reconnut et pleura, en lisant le livre de la Loi; l'officier de la reine d'Ethiopie fut éclairé et baptisé, en lisant la prophétie d'Isaïe; Augustin pécheur fut troublé et changé, en lisant les *Epîtres* du grand Apôtre; Antoine encore habitant du siècle, frappé d'une parole de l'Evangile, courut au désert et à la vie la plus parfaite. Ainsi vous qui parlez de la droiture de votre cœur et de l'innocence de vos mains avec une hardiesse qui toute seule est une grande iniquité, en vous considérant dans le livre des justices, vous découvrirez la multitude de vos prévarications. Et pourquoi tant de péchés vous sont-ils inconnus? Pourquoi tant de corruptions échappent-elles à votre examen, ne trouvant rien à réformer dans une vie de cupidités et d'amusements, où vous abusez de vos biens et de vos jours? C'est que vous ne visitez pas Jérusalem avec les lampes, c'est-à-dire que vous n'entrez pas dans les profondeurs de votre cœur avec la lumière de l'Evangile.

Regardez donc la loi sainte, et regardez-vous en elle. Consacrez tous les jours quelques moments à l'étude de ces deux livres de la loi de Dieu et de votre conscience; et soyez persuadés, comme disait saint Chrysostome à ceux qui voulaient excuser leur négligence à lire les divines Ecritures, que cette étude vous est beaucoup plus nécessaire qu'aux solitaires et aux religieux, à qui vous la renvoyez. Car enfin, dit ce grand docteur, et voici la conclusion de tout ce discours, ceux qui ont renoncé au siècle sont à l'abri de mille dangers auxquels vous êtes exposés tous les jours. Vous êtes plus souvent blessés, vous avez donc un plus grand besoin de remèdes. Vous êtes à toutes les heures du jour dans le combat: votre fille vous donne de la tristesse; la personne avec qui vous êtes engagé dans le mariage vous cause de l'impatience et de l'aigreur; votre domestique vous met en colère, votre ennemi vous tend des piéges, votre ami a de la jalousie contre vous, votre voisin vous fâche, votre égal vous supplante; le magistrat vous menace, la pauvreté vous afflige, un objet agréable séduit vos yeux, des discours déshonnêtes corrompent vos oreilles, le médisant vous souffle son mortel venin, le flatteur vous enivre de son pernicieux encens; des pensées folles, des désirs criminels, une langue précipitée, un emploi qui dissipe, une habitude qui emporte, des profits injustes ou des divertissements dangereux autorisés par une pratique presque générale qui vous entraîne. Or comment vous garantir de tous ces traits enflammés, qui vous sont jetés de toutes parts? Et comment les connaître même, si ce n'est par une lecture attentive et sérieuse des livres sacrés, où la loi divine vous les manifeste?

Vous regarderez cette loi et vous vous regarderez en elle: vous étudierez l'Evangile, et vous considérerez vos œuvres; ce que Dieu vous a commandé et ce que vous avez fait. Chaque règle vous paraîtra écrite pour vous, et vous ne substituerez pas une autre coupable: puis troublé de l'affreuse image de vos iniquités si fréquentes, que vous verrez dans le livre de la lumière, comme l'appelle saint Augustin, *in libro lucis*, vous joindrez vos accusations avec celles de la loi, vous ne vous pardonnerez aucune faute, vous verserez sur vous des larmes amères. Le pécheur a brisé les tables de la loi, il faut que le pénitent brise son propre cœur: et la loi de Dieu ainsi regardée vous conduira à la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

POUR LE CINQUIÈME MERCREDI DE CARÊME.

Sur les afflictions.

Prætereiens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate. (*Joan*, IX.)

Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était né aveugle.

Le Sauveur du monde ne s'arrêtant point dans la voie des pécheurs, mais passant dans la terre des mourants, *prætereiens Jesus ;* passant par les souffrances, par les opprobres, par la crèche et par la croix ; sur qui pensez-vous, Messieurs, qu'il jette principalement ses regards ? Sur l'homme infirme et affligé, sur celui qui, ayant perdu dès sa naissance la lumière de ses yeux, éprouve une des plus grandes misères de la condition humaine : *vidit hominem cæcum a nativitate.* Ce n'est point à ceux qui abusent de leurs jours dans la vanité et dans la mollesse, que le Seigneur se communique ; il est avec nous dans la tribulation ; il ouvre ses yeux sur le pauvre ; il est attentif aux cris de l'affligé ; il ne mesure ses consolations que selon nos douleurs.

O que le temps de l'affliction est précieux ! mes frères, aussi voyez-vous que le peuple élu, Israël, n'est jamais sans douleur, tantôt esclave, tantôt étranger, passant par toutes les épreuves de l'eau et du feu : et le Fils de Dieu qui arrête aujourd'hui sur l'homme souffrant ses regards de miséricorde, ne se montre-t il pas aussi lui-même partout, avec les signes de la souffrance ? Il ne quitte pas jusque dans le sein de la gloire les cicatrices de ses plaies, et toujous il enseigne qu'il est nécessaire de souffrir ; il en parle à ses disciples dans le chemin ; il en parle à ses apôtres sur le Thabor et dans le cénacle ; il l'enseigne aux peuples par ses discours et par ses exemples. Dans l'école d'un Dieu crucifié rien de plus familier que l'étude et la doctrine de la croix : tout ce discours sera donc consacré aux éloges de l'affliction et de la souffrance.

Saint Grégoire de Nazianze expliquant un jour le Psaume LXXII devant son ami le grand Basile, qui était alors malade, interrompit tout d'un coup la suite de son discours, et s'écria dans un transport de joie : Je vous rends grâces, ô Père et Créateur des hommes, de ce que vous prenez soin, souvent même malgré nous, de nous purifier par la souffrance. Car en nous affligeant vous faites deux choses : premièrement, par les douleurs de l'homme extérieur, vous guérissez l'homme intérieur de ses vices, et ensuite par l'adversité vous nous menez à la béatitude : *Per externum hominem internum purgas, et per adversa ad beatum nos finem perducis.* Voilà sans doute deux grands avantages de la mauvaise fortune, et les tribulations ne sauraient nous être plus utiles qu'en nous délivrant des deux plus grands maux qui soient au monde, du péché et de la peine éternelle du péché. Du péché, en nous faisant passer du vice à la vertu ; de la peine éternelle du péché, en nous transférant du trouble et de la misère à la vie tranquille et bienheureuse. De sorte, mes frères, que le propre de l'affliction est de nous disposer à l'innocence, et de nous présager la félicité. Elle nous fait participer à la grâce de Jésus-Christ, qui est une grâce de souffrance, et par ce moyen elle nous fait entrer dans sa gloire : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.* Disons en un mot, que l'affliction est un remède du péché et un préjugé de la gloire ; un remède du péché, et par conséquent salutaire aux pécheurs : c'est ma première proposition ; un préjugé de la gloire, et par conséquent agréable aux justes : c'est ma seconde proposition. Mais voici des vérités que la chair et le sang n'ont point révélées. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse nous les apprendre ; il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez nous rendre utiles par votre grâce tous ces fléaux, que vous tirez aujourd'hui des trésors de votre justice ; nous vous la demandons cette grâce avec vos lumières par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous lisons dans les saintes Ecritures que le prophète Ezéchiel, ayant perdu son épouse et avec elle ce qu'il avait de plus cher au monde, reçut ordre de Dieu de se présenter aussitôt devant le peuple avec un vêtement de joie et une couronne sur la tête. Le peuple fut étrangement surpris de voir ce prophète au jour de son affliction, non avec des vêtements lugubres et une robe de deuil selon la coutume, mais avec des habits de fête. Sur quoi Ezéchiel prenant la parole : Cet habit que vous voyez, leur dit-il, est une instruction pour vous ; une main cruelle vous ravira tout ce que vous aimez, l'épée percera sans pitié vos fils et vos filles ; vos maisons désolées par l'ennemi victorieux, vous n'y verrez plus ceux qui recevaient vos caresses, et à qui vous prépariez vos héritages Mais gardez-vous bien alors de pleurer . les larmes ne sont point faites pour ces sortes de malheurs ; vous ferez ce que j'ai fait ; vous vous mettrez sur la tête des couronnes, et vous vous ornerez comme dans un jour de fête : *Facietis sicut feci ; coronas habebitis in capitibus vestris.* Si néanmoins vous versez des pleurs, il ne faut pas que ce soit sur vos terres que l'étranger aura ravagées, ou sur vos enfants qu'il aura fait périr. Pleurez plutôt sur vous-mêmes, et ne permettez à la tristesse d'entrer dans vos cœurs que pour y regretter vos fautes, pour y expier vos iniquités : *Non plangetis neque flebitis, sed tabescetis in iniquitatibus vestris.*

Vous voyez donc, mes frères, comme au jugement de Dieu, qui est le jugement de la vérité même, nos calamités sont plutôt une matière de joie que de douleur, et que si nous voulons les mettre à profit, changeant nos maux apparents en des biens véritables, nous tirerons de l'adversité le grand avantage qu'elle doit avoir, qui est de nous guérir du péché.

Le péché qu'on peut appeler la plus

grande de toutes les plaies, et qui effectivement en est la source, est dans notre esprit un orgueil aveugle, qui fait que faute de nous connaître nous nous aimons trop ; ou dans notre cœur une convoitise déréglée qui fait que nous aimons trop le monde. Or l'affliction est un remède tout à fait propre à dissiper ces deux maux. Je commence par l'orgueil, et pour cela souvenez-vous, mes frères, qu'il n'est rien de si ordinaire qu'une aveugle et insolente prospérité. Un homme enivré de sa bonne fortune ne connaît plus ni ce qu'il est ni ce qu'il doit être : dans son élévation la tête lui tourne, et l'intelligence lui est ôtée : *Homo cum in honore esset, non intellexit.*

Je n'en suis pas surpris, et je comprends bien qu'un homme dans la gloire et l'abondance, moins exposé aux misères communes, contre lesquelles il trouve chez lui de grandes ressources, ébloui par l'éclat de ses emplois, trompé par une troupe d'adulateurs qui ne parlent qu'à sa fortune, et qui ne lui parlent que de ses priviléges, se confiant dans ses biens et enflé de ses succès, dit en lui-même qu'il ne sera point ébranlé, fait peu de réflexions sur sa mortalité et ses faiblesses, et tourne vers soi toutes ses pensées, toutes ses adorations. Je me suis formé moi-même, disait un prince aveuglé par sa gloire : *ego feci memetipsum.* Je ne connais point le Seigneur, disait un autre : *nescio Dominum.* Venez donc, adversité, affliction salutaire. Venez, c'est à vous à arracher le bandeau que l'orgueil a mis sur les yeux de cet homme puissant. Seigneur, disait le saint prophète, couvrez leur face d'ignominie et ils chercheront votre nom ; envoyez contre eux vos flèches perçantes, et l'adversité les ramènera à l'humble componction.

En effet, chrétiens, voilà que le fier Nabuchodonosor triomphateur des nations, va par la sentence divine brouter l'herbe dans les forêts, et il commence à regarder le ciel avec crainte ; l'impie Manassès tombe du trône dans la prison, et aussitôt il reconnaît la puissance de Dieu, il adore ses jugements, et le transgresseur de toutes les lois en devient l'observateur le plus fidèle ; les frères de Joseph humiliés confessent leur crime, dès que le sage ministre les menace de la captivité : *merito hæc patimur*, disent-ils alors, et c'est ainsi qu'un peu de boue, la boue de l'affliction que le Seigneur met sur les yeux du pécheur, le guérit de son aveuglement. Ainsi l'homme dépouillé de ses ornements reconnaît sa nudité et fait un aveu de sa misère. Ainsi les eaux ne coulent du rocher que lorsqu'il est frappé de la verge.

Le grand saint Grégoire a donc bien raison de dire que l'adversité est comme une école de sagesse et de modestie, où Dieu envoie l'homme pour l'instruire et le désabuser. Et c'est là qu'il écoute un maître qui ne le flatte point ; soit que la vérité, qui n'entre guère dans les superbes palais, trouve dans les ruines de la fortune un chemin plus libre pour venir lui faire ses leçons ; soit que les biens temporels, qui périssent entre ses mains, découvrent à ses yeux leur propre fragilité. C'est là que l'invincible Alexandre, à qui le courtisan flatteur voulait persuader qu'il était immortel, apprend par le sang qu'il voit couler de ses plaies, qu'il est comme les autres hommes sujet à l'empire de la mort. Voyez, dit ce maître à l'homme affligé, en lui montrant dans sa maison des débris, des pertes, des funérailles, des entreprises déconcertées, des projets avortés, des mesures rompues, voyez si on peut compter sur les fortunes du monde, s'il y a quelques fonds à faire sur ses grandeurs, combien le bras de la chair est un appui fragile, et toute la puissance du siècle une vaine illusion.

Saint Jérôme a encore là-dessus une pensée qui paraît assez juste ; il prétend que l'affliction est comme un de ces sages moniteurs qui venaient dire à l'oreille du conquérant, au milieu du bruit et de la pompe du triomphe, qu'il se souvînt qu'il était homme, et un homme mortel ; grande et salutaire leçon, qui pouvait bien gâter le plaisir du triomphe, mais qui était aussi bien propre à inspirer la modestie au triomphateur, en rappelant ses pensées à toutes les misères de la condition humaine, dont les grandeurs et les biens tiennent à la vie, et dont la vie ne tient à rien. Oh si vous écoutiez ce prudent moniteur ; si cet excellent maître entrait dans votre maison, vous qui, au lieu de recevoir avec religion les doux effets de la libéralité de Dieu, oubliez l'humble et indispensable assujettissement que vous devez à sa loi !

La bonne fortune ne vous donne que de mauvais conseils. N'ayant du goût que pour vous-mêmes, pour ce que vous faites, pour ce que vous dites, et pour ceux qui vous approuvent, le contradicteur n'ose approcher de vous ; personne ne vous aide à vous connaître. La fierté de votre cœur est marquée jusque dans vos démarches, le mépris que vous faites des autres se fait sentir dans tous vos discours ; si bien que la plus funeste imprécation que l'on pourrait faire sur vous serait de vous souhaiter la continuation d'une prospérité qui vous a ôté la religion et la raison, que l'affliction seule pourrait vous rendre.

Considérez, je vous prie, combien de jeunes personnes ont profité de ses leçons Une beauté séduisante leur attirait les regards de tous les yeux sensuels ; elles n'entendaient parler que de sacrifices et d'adorations, que leur présentait une troupe d'amants que j'appellerais insensés, si l'amour n'était quelque chose de pire que la folie. On les voyait toujours parées comme pour des jours de triomphe ; nulle prière, sinon des prières sans attention, et qui les rendaient plus coupables ; nuls sacrements, sinon des sacrements profanés par de promptes rechutes ; rarement à l'église, si ce n'est pour s'y montrer à des yeux profanes ; les idées mêmes de la religion s'effaçaient peu à peu, et avec une âme superbe, avec des

penchants violents pour le déréglement et le vice, les affreuses leçons de l'impiété étaient écoutées. Enfin c'était une vie païenne, une vie molle et indolente, qui n'était interrompue que par l'inquiétude qu'elles avaient de se dédommager dans un second divertissement du vide qu'elles avaient trouvé dans le premier. Les discours publics et les avis particuliers n'avaient pu rien gagner sur elles. Qu'est-il donc arrivé? Un parti avantageux sur qui elles comptaient leur a manqué; une maladie a confondu tous les traits de leur visage; le monde les a quittées, elles ont quitté le monde; désabusées de ses vanités, elles se sont cachées dans la retraite pour ne plus penser qu'à leur salut; le ciel, comme autrefois au peuple de Dieu, leur a fait un passage dans le désert au travers des flots amers; une heureuse tempête les a jetées dans le port, et l'affliction, plus habile que tous les maîtres, leur a enseigné à ne plus s'aimer et à ne plus aimer le monde.

Oui, chrétiens, à ne plus aimer le monde: l'adversité nous guérit encore de cet amour profane; et en brisant ainsi l'orgueil du pécheur, il faut vous montrer, en second lieu, qu'elle affaiblit aussi ses convoitises. Voulez-vous en avoir une belle figure dans la fournaise? c'est la spirituelle remarque de saint Jean Chrysostome. Les trois jeunes hébreux sortirent de ce feu plus purs et plus brillants que l'or : le feu, sans toucher à leurs corps, exerça seulement son empire sur leurs liens pour les rompre, et pour rendre ces hommes justes plus libres. Ainsi le feu de la tribulation, dit saint Chrysostome, bien loin de nous causer aucun dommage, doit servir à rompre, à consumer les liens de la cupidité, qui nous tient si fortement attachés au siècle. Et en effet, dit le grand Augustin, pourquoi pensez-vous que le seigneur notre Dieu mêle des amertumes dans ces basses voluptés de la terre, des dégoûts qui les accompagnent, des maladies qui les suivent, des humiliations qu'il faut essuyer, l'affreuse indigence où nous conduit une vie de jeu, de luxe et de mollesse? N'est-ce ce pas pour nous en ôter le goût, et pour nous faire chercher dans la religion des contentements plus purs, des plaisirs plus constants? en sorte que n'aimant plus que ce que nous devons aimer, nous devenions aussi plus tempérants, plus justes, plus chrétiens: *Docetur Christianus amare meliora per amaritudinem inferiorum.*

Car il faut l'avouer, et l'histoire du monde ne vous l'apprend que trop, il n'est guères d'innocence qui soit à l'épreuve de la prospérité, l'iniquité est presque toujours un fruit de l'abondance: *prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum;* il est difficile d'être César et d'être chrétien; il est difficile à Salomon, tout prévenu qu'il est des grâces du ciel, d'être heureux et d'être sage; pour peu que l'on goûte le miel d'une vie douce et agréable, on s'expose à la mort comme Jonathas; pour peu que l'on boive de ce lait, on s'assoupit et on périt comme Sizara. Telle est la dépravation du cœur humain. Déjà suborné par l'attrait du plaisir, quand une heureuse fortune lui en fournit toutes les facilités, il oublie aisément les austères devoirs de la vertu; l'iniquité se présente à lui sans obstacles, et les succès lui justifient encore ses crimes.

Regardez le plus saint des rois, pendant qu'un prince cruel le persécutait, et qu'une vie fugitive et proscrite l'obligeait sans cesse à chercher des secours contre les tourments de la faim et les embûches de la mort, son cœur était touché de la crainte de Dieu, et il s'exerçait dans la pratique des saints commandements : *principes persecuti sunt me gratis, et à verbis tuis formidavit cor meum.* David alors n'était point sans Abiathar, l'homme persécuté n'était point sans le zélé sacrificateur; alors il cherchait dans le tabernacle du Seigneur ses consolations, et ses conseils dans les oracles de sa loi; alors il ne souhaitait point la femme d'autrui, et il ne méditait pas les sanglants moyens de jouir d'un adultère en assurance. Mais n'a-t-il plus d'ennemis, dit saint Augustin, possède-t-il une couronne un peu tranquillement! Il s'endort aussitôt dans cette prospérité fatale; une mollesse de quelques jours corrompt en lui des vertus, que les plus rudes afflictions n'avaient fait qu'affermir, et périt dans la bonace, celui qui avait heureusement vogué dans les plus violentes tempêtes.

Grand exemple, mes frères, qui nous montre sensiblement combien il y a d'attraits dans une fortune riante pour nous engager dans le mal; au lieu qu'il y a une grâce dans la tribulation, qui, ôtant à la nature tout ce qui la flatte, tout ce qui la corrompt, nous fait revenir des plaisirs à l'innocence. Il est vrai qu'elle nous enlève nos richesses, mais des richesses que nous avions peut-être injustement acquises, et dont nous usions encore plus injustement, qui nous rendaient, ou cruellement avares ou follement prodigues. Elle nous dépouille de nos charges, mais des charges usurpées par l'ambition et administrées dans la mollesse. Elle renverse notre table : mais une table où la joie nous mettait dans la bouche des discours licencieux, où l'intempérance échauffée préparait notre cœur à toutes les dissolutions; une table qui nous faisait oublier la faim et les misères du pauvre. Elle nous ravit nos amis, mais des amis dont nous étions ou les idolâtres ou les idoles; elle nous prive de la santé, mais d'une santé que nous faisions servir à nos seuls plaisirs. Elle vous ôte un enfant très-cher, mais un enfant qui excitait votre avarice et dont vous nourrissiez la mollesse, plus appliqué à le rendre riche que chrétien. O Dieu saint! que votre colère est pleine de miséricorde! Lorsque selon votre parole vous arrêtez avec cette haie d'épines nos égarements, lorsqu'avec ce glaive de douleur vous percez l'âme sensuelle pour en faire sortir toutes les corruptions, et que vous nous blessez pour nous guérir; vous faites l'office, non d'un ennemi, mais d'un médecin, et les

maux que vous envoyez sont des remèdes.

Il semble aussi, dit le grand Chrysostome, que Dieu, dans la distribution de ses châtiments temporels, imite, pour ainsi dire, ces parents sages, qui, voyant à regret que leurs enfants les quittent un peu trop légèrement pour prendre avec leurs égaux des plaisirs petits mais licencieux, commandent à leurs serviteurs d'user de quelque artifice, d'inventer quelque monstrueuse figure, de supposer un spectre qui les étonne, un fantôme qui les épouvante, afin qu'étant remués par la crainte, ils se hâtent bientôt de courir vers leur père ou vers leur mère, pour chercher entre leurs bras un asile contre ces petits maux qu'ils appréhendent. Hélas! mes frères, ne sommes-nous pas des enfants par nos imprudences et nos faiblesses, par nos légèretés et nos caprices, par nos dépits et nos envies; vivant selon les sens comme les enfants, dominés par l'humeur comme les enfants, émus par toutes les bagatelles comme les enfants? Avec une aveugle facilité nous quittons le Père céleste, nous oublions nos premiers devoirs, pour aller nous amuser dans le monde parmi les jeux et les niaiseries. Et qu'est-ce que Dieu fait? Par une bonté ineffable, dit saint Chrysostome, il emploie les afflictions temporelles, qui effectivement ne sont que des ombres de maux et de vains spectres dignes de tout notre mépris; il les emploie pour nous obliger, en renonçant aux convoitises du monde, de recourir à lui, d'invoquer son nom et de nous jeter dans son sein.

Quelle sera donc la situation du chrétien affligé, qui ne voit plus dans ses protecteurs qu'impuissance, qui ne trouve plus dans ses amis qu'infidélité, qui après avoir essuyé tous les caprices du juge, voit encore périr ses revenus par une formalité négligée, et à qui, dans ces temps fâcheux, la triste imagination peint un avenir encore plus fâcheux? Cherchera-t-il alors un refuge dans le monde? Mais le monde ne connaît plus ses amis sous la forme de l'indigence. Alléguera-t-il à l'homme puissant ses complaisances et ses services? La reconnaissance n'est pas la vertu des grands, ils sont eux-mêmes accablés de besoins, et la confiance fondée dans l'homme et dans les plus grands des hommes, est toujours une confiance trompée. Accusera-t-il l'étoile qui n'est qu'un nom, et la fortune qui n'est qu'une chimère? Non, chrétiens, d'autres objets lui sont découverts: convaincu du néant du monde, et voyant de si près tout ce qu'il a de faux, et qu'il n'y a rien que de faux dans tout ce qu'il promet, dans tout ce qu'il donne, dans tout ce qu'il a; il lèvera les yeux au ciel, il se tournera vers le Seigneur, il commencera à le craindre, parce qu'il sent les coups de sa justice; il commencera à l'aimer, parce qu'il voit dans sa justice même les marques de sa miséricorde; et la tribulation le ramenant à la religion, la peine du péché en deviendra le remède.

O précieuses misères! ô salutaires afflictions! C'est à ce grand usage que vous êtes destinées. Ainsi valut-il mieux à Samson d'être aveugle et captif, que d'abuser de ses yeux dans sa liberté et dans sa force; il fut moins esclave depuis qu'il tourna la meule pour les Philistins. Dans la prison, Dieu élargit son cœur, ses cheveux crûrent avec sa repentance, et ses forces avec ses cheveux. Depuis ce temps, le sobre Nazaréen n'est plus enivré de la coupe des impures fornications; Dalila n'a plus d'attraits pour Samson, le vainqueur des Philistins n'est plus vaincu par une Philistine.

Pourquoi donc, mes chers frères, l'affliction si utile ne produit-elle pas en nous ces grands effets? Toujours affligés et toujours pécheurs? Pourquoi le feu de la tribulation allumé pour nous purifier comme l'argent, nous noircit-il comme la paille? Les exemples en deviennent plus fréquents que jamais: vous voyez l'homme superbe et sensuel, au lieu de s'humilier et de se convertir dans les disgrâces, chercher encore des appuis dans la vanité, travailler encore tous les jours par ses usures et ses rapines à se dédommager de ses pertes, faire encore sentir à sa famille affligée le poids de son humeur féroce, vivre encore indignement lui-même sous les lois d'une impudente créature, et son cœur comme le fer s'endurcir de plus en plus sous le rude marteau de la douleur.

Et vous, chrétiens, qui vous plaignez sans cesse que vous vivez dans un siècle de fer, dont vous pourriez faire un siècle d'or par une vie plus chrétienne, et qui n'est véritablement de fer que parce que les cupidités se sont accrues avec les calamités, quel usage faites-vous de vos infortunes? Vous accusez les hommes, vous accusez les temps, vous accusez le ciel même. Dans une désolation presque universelle avez-vous diminué votre luxe, et la vanité au contraire n'a-t-elle pas pris de nouvelles forces? Avez-vous affaibli dans votre cœur les convoitises du monde dont le bras de Dieu détruit tous les jours la figure, par tant de calamités? Etes-vous entrés dans les desseins de sa miséricorde, qui, en vous arrachant ces petits biens de la terre, ne pense qu'à vous ôter les aliments du péché et les instruments de votre perte? Vous parlez amèrement des misères, vous parlez malignement des puissances, la malédiction et l'imprécation sont souvent dans votre bouche, et d'ailleurs quelque tragique que soit la scène, vous ne voulez pas cesser un moment de jouer sur le théâtre du monde les rôles éclatants que vous y avez joués; vous sacrifiez encore tous les devoirs de la justice à cette représentation brillante, et pour vous soutenir, vous faites gémir le mercenaire, vous laissez périr le pauvre.

O chrétiens! qu'est-ce qui vous procurera donc la fin du péché? Et comment serez-vous guéris de l'amour du monde, si le monde, tout défiguré qu'il est par ses malheurs, vous éblouit encore, s'il vous trompe tout grossier qu'il est; si vous voulez vous-mêmes lui imposer par une grandeur artifi-

cielle, toujours aux dépens de l'équité, souvent aux dépens de la pudeur; si comme la femme de Loth, vous regardez encore avec quelque complaisance la ville fumante et embrasée; si comme les filles de Loth, à la vue de ces cendres redoutables et sous les jugements divins, vous ne pensez qu'à vous procurer des ressources dans l'iniquité, des consolations dans le crime, multipliant vos péchés pendant que Dieu multiplie vos malheurs?

C'est le dernier trait de la malice humaine; c'est le triste prélude de la réprobation éternelle. Heureux vous, fidèles! qui cherchez le Seigneur dans la tribulation : dans cette lente maladie où le péché ne s'offre plus à vos sens affaiblis avec sa douceur trompeuse; dans cette subite disgrâce où l'orgueil mortifié et les convoitises contredites vous laissent rapprocher des règles de la vie sainte que l'Evangile vous prescrit! Quelle confiance ne devez-vous pas avoir, qu'ayant puisé et bu dans le torrent de la douleur, votre tête sera enfin exaltée dans la gloire? *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* Car, mes frères, je vous l'ai dit, si l'affliction est un remède du péché et par conséquent salutaire aux pécheurs, il n'est pas moins constant qu'elle est aussi un préjugé de la gloire, et par conséquent agréable aux justes. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Marcher vers la terre bienheureuse par un stérile désert, n'entrer dans le repos du Seigneur qu'après une pénible course, ne moissonner dans la joie qu'après avoir semé dans les larmes, voilà le décret annoncé à tous les enfants de la promesse. Le juste ne voit pas dans les livres saints d'autre voie marquée pour arriver à la béatitude, que celle de la souffrance; point d'autre moyen de salut que la croix. Consultez l'apôtre saint Paul, l'interprète de l'Evangile le plus éclairé : cet homme admirable qui ne savait que Jésus-Christ crucifié, qui était toujours sous la croix et toujours dans la joie, quels trésors ne découvre-t-il pas dans l'affliction? Nos tribulations si courtes et si légères, dit cet apôtre, produisent un poids éternel de gloire : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur.* Nos tribulations sont légères : *leve tribulationis nostræ;* et elles produisent une gloire solide : *gloriæ pondus;* elles sont courtes, *momentaneum*, et elles produisent une gloire éternelle : *æternum gloriæ pondus operatur.*

Je développe cette grande vérité, mes frères, et dans un sujet immense, je choisirai seulement pour vous la rendre sensible des principes certains. Le premier est, qu'il n'est point de péché, quelque grand ou quelque petit qu'il soit, qui puisse demeurer sans punition; écoutez le grand Augustin et appliquez-vous à cette importante morale. C'est une loi inviolable, dit ce saint docteur, c'est l'ordre de la justice éternelle, que la misère suive toujours la méchanceté, et que la peine soit la compagne inséparable du crime, en sorte que, quelque effort que fasse le pécheur pour devenir heureux, il ne puisse jamais éviter la punition de ses péchés, ni rompre cette société si étroite, si invariable, si juste qui est entre le déréglement et le trouble, entre le crime et le châtiment. Et c'est par ce moyen, ajoute le Docteur de la grâce, que l'univers conserve sa beauté, et que parmi les désordres et les égarements des hommes, la justice de Dieu est toujours maintenue; comment cela? Parce que la misère répare le désordre que la malice a fait, et que la peine remet dans l'ordre celui qui en est sorti par le péché. Les méchants, dit ce Père, veulent donc s'écarter par leurs téméraires conseils, des règles infiniment sages du souverain législateur. Mais c'est en vain, parce qu'ils retombent malgré eux par la punition, sous les rigoureuses lois de sa justice. Ils s'échappent en quelque sorte de l'empire de Dieu par l'inquiétude de leur malice; mais ils sont ramenés bientôt après à son tribunal par les châtiments et les peines qu'ils sont obligés d'endurer; et telle est la situation de la créature raisonnable à l'égard de son Créateur. Ne perdez rien de cette pensée. Que la créature raisonnable demeure dans la justice ou qu'elle s'en éloigne, elle ne peut jamais sortir du lieu que Dieu lui a marqué par rapport à son état, toujours enchaînée dans sa fuite même, par des liens qu'elle ne peut rompre, toujours dépendante et ne pouvant jamais se dispenser de rendre à Dieu ce qu'elle lui doit; soit en se servant bien de ce qu'elle a reçu de lui, soit en perdant ce quelle en avait reçu pour ne s'en être pas bien servi; en pratiquant la justice, ou en souffrant la misère; en obéissant au précepte, ou en subissant la peine; en faisant ce qu'elle doit faire, ou en souffrant ce quelle doit souffrir. Et voilà, conclut le grand Augustin, voilà comment les droits de la souveraine équité de Dieu sont toujours respectés, parmi cette licence effrénée des pécheurs qui violent de toutes parts ses saintes lois; c'est que le déréglement injuste de la malice n'est jamais sans les règles équitables de la peine : *Itaque, si non reddit debitum faciendo justitiam, reddet patiendo miseriam, ne sit peccati dedecus sine decore vindictæ.*

Or, mes frères, de ce principe constant qui nous découvre dans le domaine de Dieu, si souverain, si juste, si inviolable, tout le mystère des tribulations, nous devons conclure aussi qu'il n'y a personne de nous, puisque nous sommes tous pécheurs et que le juste même est chargé de fautes, qui puisse se soustraire aux peines que le péché mérite. Mais sera-ce en ce monde que nous les souffrirons ces peines, ou sera-ce en l'autre monde? Hélas! que le sort en est différent, et combien sont sévères les jugements reservés au coupable que Dieu épargne pendant cette vie! Les

élus à qui il prépare sa gloire, il les éprouve par les petites peines de la terre; il punit leurs vanités, leurs négligences, leurs sensibilités, leurs émotions, leurs petites infidélités; il les punit par une injure qu'on leur dit, par une injustice qu'on leur fait, par une persécution qu'on leur suscite, par une infirmité qui les abat, par les amertumes d'un exil, par les horreurs d'une prison. Ne les plaignez pas, chrétiens, comme s'ils étaient malheureux, ils ne se plaignent pas eux-mêmes; une voix de réjouissance au contraire se fait entendre dans leurs tabernacles; et si vous levez les yeux pour les voir dans le ciel avec l'Agneau, revêtus de leurs robes blanches, l'apôtre saint Jean vous dira que tous ces justes bienheureux sont venus d'une grande tribulation, que leur gloire ne vient que de leur blancheur, et leur blancheur de leur souffrance.

Mais pour les pécheurs que Dieu regarde dans sa colère, voici, chrétiens auditeurs, une destinée bien différente : ici toutes les pensées humaines sont confondues; Dieu permet, dit le prophète, que leurs celliers soient remplis, que leurs brebis soient fécondes, qu'il n'y ait point de brèches dans leurs murailles, qu'on n'entende point dans leurs rues les cris de la douleur, que l'abondance soit dans leur maison et les honneurs dans leur famille.

Pourquoi cela? parce qu'ils abusent de ces prospérités, et que, par ces abus, ils se rendent dignes des supplices éternels de l'enfer : semblables à ces malheureuses victimes que l'on engraisse en de beaux pâturages, et que l'on conduit toutes couronnées à un fatal et sanglant sacrifice.

Tel était le riche de l'Evangile. Chose étrange! dit saint Bernard, et pour peu que vous y réfléchissiez, mes frères, vous ne serez pas moins surpris que ce Père, de voir qu'on ne reproche point au riche d'autre crime que celui d'avoir été heureux sur la terre, qu'on ne l'accuse point des maux qu'il a faits, et qu'on lui allègue seulement les biens qu'il a reçus. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous que pendant votre vie vous avez reçu des biens, et que Lazare, que vous voyez dans la gloire, n'a reçu que des maux.

Vous avez reçu des biens pendant votre vie; *recepisti bona in vita tua*, et le Dieu saint et juste, qui ne répandait pas ses châtiments sur vos scandales, voulait vous annoncer, par cette impunité présente, le jour de sa justice et de sa colère implacable. Vous avez reçu des biens : le cours de votre vie n'a point été troublé par de fâcheux événements; le ciel, si j'ose parler ainsi, ne vous filait que des jours de joie; une fortune supérieure vous séparait des travaux durs et mécaniques du peuple; une table somptueuse formait chez vous une société agréable; logé, nourri, vêtu avec autant de commodités que de magnificence, *recepisti bona in vita tua.*

Quoi donc, mes frères, est-ce assez, pour n'arriver jamais à la gloire du ciel, de marcher et se plaire dans ces chemins agréables du monde? Oui, c'en est assez : il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir commis des crimes énormes, des péchés plus marqués; le riche n'est accusé ni d'adultère, ni d'homicide, ni d'injustice, ni de violence. On ne lui reproche qu'une table délicieuse, des vêtements superbes, un pauvre qu'il a laissé à sa porte, qu'il a négligé, à qui il n'a point fait part de ses biens; mais un pauvre qu'il n'avait point dépouillé et que ses vexations n'avaient point rendu pauvre; appliqué seulement à composer sa vie de jours agréables et à se préserver des tribulations amères : *recepisti bona in vita tua.*

De quoi te réjouis-tu donc, chrétien, quand tu vois les biens et les emplois entrer dans ta maison? Hélas! tu oublies tes péchés que le souverain juge n'oublie pas; tu goûtes une joie bien courte et bien mêlée, pendant que la justice de Dieu, dont tu es le débiteur, et qui ne perd jamais ses droits, te prépare des tourments sans mélange et sans fin; tu te réjouis, et c'est une fête publique parmi le monde insensé, lorsqu'un ami ou un parent, livré aux prospérités du siècle, n'a plus dans la tribulation le présage heureux de la gloire, le signe désirable de l'élection éternelle; effacé du nombre des enfants de la promesse, que Dieu prend toujours soin de châtier pour les rendre dignes de son héritage. Mais vous, veuve désolée, de quoi vous plaignez-vous? Il est vrai qu'on vous dépouille de vos biens, on vous noircit par des calomnies; des enfants ingrats et dénaturés vous causent par leur conduite une douleur mortelle; un enchaînement de situations qui fait que partout où vous vous rencontrez, mille circonstances vous traversent, tandis qu'elles viennent se placer d'elles-mêmes selon l'intérêt de votre ennemi; tout cela vous déconcerte. Mais, dites-moi, n'avez-vous jamais commis de péchés? Et qui est-ce qui n'en commet pas! Vous n'avez peut-être pensé jusqu'ici qu'à vivre à votre aise, après des iniquités sans nombre, après que vous avez nourri des passions dans votre cœur, après que vous en avez allumé dans le cœur des autres : ne voulant rien rabattre d'une vie commode et fastueuse, jamais vous ne vous fussiez mise en peine de satisfaire à la justice de Dieu par les humiliations et les douleurs de la vie pénitente. Dieu donc ne veut pas vous perdre; il vous fait expier par les tribulations légères de cette vie si courte vos vanités et vos sensualités, votre orgueil et vos convoitises; il vous ramène par la pauvreté dans la maison comme le prodigue de l'Évangile : il n'y avait qu'un tel naufrage qui pût vous rappeler à sa loi, comme le prophète de Ninive; et le ciel, où rien de souillé n'entrera jamais, ne pourrait sans cela devenir votre partage.

Ainsi, chrétiens qui souffrez, plus vous êtes accablés de maux, plus vous devez lever la tête pour voir votre rédemption qui

est procne. Et comprenez bien, ô enfants des hommes, qui ne savez pas, dans la vanité de vos affections puériles, ce qui vous est bon, comprenez bien aujourdhui que si vous n'êtes baptisés dans ce baptême de sang, vous ne serez point lavés de vos taches; si vous ne passez point par ce feu, vous ne serez pas cet or purifié que Dieu demande; si vous n'êtes point du nombre de ces pierres choisies que le céleste ouvrier taille avec grand soin, vous n'entrerez jamais dans la riche structure du temple éternel : car c'est là le grand mystère de la tribulation. Et si nous étions assez éclairés pour en pénétrer les merveilles, à quel prix n'achèterions-nous pas les souffrances, d'autant plus que si nous ne souffrons pas avec Jésus-Christ, nous ne régnerons pas avec lui ? Et voici, mes frères, l'autre principe et le second motif qui doit rendre l'affliction infiniment désirable aux justes.

C'est qu'ils y trouvent un préjugé de la gloire, non-seulement par l'expiation de nos péchés, vous venez de le voir, mais encore dans la ressemblance qu'ils doivent avoir indispensablement avec Jésus-Christ. Et faut-il que je vous dise avec Tertullien, que ce chef si saint a été un homme de douleurs avant que d'être salué le roi de gloire, et que, souffrant comme les criminels, quoiqu'il n'eût pas la plus légère transgression à effacer, il n'est entré que par les opprobres et les douleurs du Calvaire dans le sanctuaire du ciel? *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* Grande vérité, mes frères, et qui doit vous faire accepter, non-seulement avec patience, mais avec joie, toutes les adversités; c'est qu'il ne se forme plus de citoyens du ciel que des habitants du Calvaire; c'est que depuis que la charité d'un Dieu a inventé l'usage des épines pour en faire des couronnes, il n'est plus de couronnes qui ne soient composées de ces ronces piquantes et fâcheuses. Il n'est point de piété sans persécution, point de juste sans persécuteur, point de saint qui ne soit martyr; et les fastes sacrés, où l'Église écrit leurs noms, seront toujours appelés martyrologes. Vous ne verrez dans l'histoire du royaume de Jésus-Christ, qui est l'histoire des élus, qu'une tradition perpétuelle et non interrompue de persécutions et de souffrances. Le calice amer passera sans cesse des mains du chef dans celles de tous les membres; jamais les héritiers du ciel ne seront sans la croix de Jésus-Christ.

Seigneur, vous l'avez ainsi ordonné, et lorsque dans le jour de vos grandes miséricordes, vous avez donné votre esprit au Père céleste, abandonné votre corps aux cruels bourreaux, confié votre Église au premier apôtre, et votre mère au tendre disciple, vous avez laissé votre croix à tous ceux à qui vous avez destiné votre royaume.

Donc, après cela, chers auditeurs, que trouverez-vous de plus désirable que d'être consacré en quelque manière par la tribulation, tenir à Jésus-Christ par la croix et sans rompre jamais par le découragement cette divine correspondance qui doit être entre les membres et le chef, souffrir avec lui dans son esprit, dans ses dispositions, dans l'espérance de son règne? Disons en un mot, et c'est par cette utile instruction que j'achève, disons, souffrir avec la force et l'humilité chrétienne, sans quoi l'affliction ne serait pour nous ni un remède du péché, ni un préjugé de la gloire.

Qu'est-ce que c'est que de souffrir de la sorte, et comment le fidèle est-il humble et fort dans la souffrance? Vous l'allez voir, mes frères, dans l'admirable Job, chrétien avant l'Évangile, et image fidèle de Jésus-Christ souffrant. Job est affligé de toutes parts : de la main de Dieu qui le frappe, du démon qui le couvre de plaies, des hommes qui lui enlèvent ses troupeaux, et de ses amis mêmes qui l'accablant de reproches. Assiégé de maux comme d'une armée, dit l'Écriture, il se leva, puis il se prosterna contre terre pour adorer le Seigneur : *Tunc surrexit et corruens in terram adoravit;* il se leva : *tunc surrexit.*

Voilà sa force : mais il se prosterna, et, sans s'abattre sous les maux, il s'abaissa pour ses péchés : *Corruens in terram adoravit :* voilà son humilité. Il se leva; ô chrétiens, sur cet exemple instruisez-vous, et, devenus supérieurs à vos calamités, apprenez à vous revêtir de force, vous dont l'âme trop infirme ne saurait digérer la moindre contradiction; si tendres dans la douleur la plus légère, si désespérés quand vos revenus sont reculés au delà de leur terme, si éperdus quand la triste sentence du juge a donné à votre adversaire quelque avantage; vous, qui ne pouvez supporter l'injure d'un ennemi, qui ne pouvez même supporter l'humeur d'un ami, toujours impatients et sans force; ou, si la patience vient quelquefois, c'est toujours trop tard et après que toutes les plaintes sont épuisées. Souffrir avec force, caractère du chrétien plein de la grâce du Rédempteur et animé, comme le juste Job, par l'espérance des biens éternels : *Tunc surrexit.*

Un autre caractère, une autre disposition est de souffrir avec humilité : *et corruens in terram adoravit :* considérant avec d'humbles sentiments dans les calamités que Dieu vous envoie, une image des plaies de votre cœur et des corruptions de votre chair; regardant avec crainte vos péchés, qui ont mis dans la main de Dieu l'instrument dont il vous châtie. Souvent les hommes ont tort de nous maltraiter, mais Dieu a toujours raison de nous punir. Vous humiliant dans votre chute, il n'est pas temps de hausser les voiles dans la tourmente; toujours abaissés sous la main juste et puissante qui vous frappe; et au lieu des apologies, des plaintes et des murmures qui vous sont suggérés par l'orgueil, employant l'adoration et l'humble gémissement de la prière, *corruens in terram adoravit.*

O la belle disposition, mes chers frères, pour obtenir le salut du Seigneur votre Dieu,

qui n'est jamais plus attentif qu'à la prière humble et fervente du cœur affligé, lorsqu'il cherche un refuge dans son tabernacle ! Les hommes malins, toujours interprètes sinistres des afflictions d'autrui, imputent vos malheurs à vos déréglements ou à vos imprudences. A peine trouvez-vous un ami qui écoute vos justifications, et dans le sein duquel vous puissiez reposer votre tête malade ; vous devenez dans l'affliction un objet de terreur pour la plupart; tous sont des idoles impuissantes ; et c'est pour cela que le patient Job ne trouvait la consolation et le repos qu'en se prosternant humblement dans la prière : *corruens in terram adoravit.*

Soit donc que vous soyez dépouillés par l'injustice d'un ennemi, tourmentés par la douleur ou flétris par l'ignominie, entrez dans le temple, prosternez-vous dans le sanctuaire, adressez-vous à celui qui sait même tirer la lumière et le salut de la boue, et qui fait naître quand il lui plaît jusque dans le sein du deuil les purs contentements. Un quart d'heure passé aux pieds des autels, avec les soupirs d'une âme humiliée, calmera les chagrins qui s'aigriraient parmi les raisonnements et les convoitises des hommes; il n'appartient qu'à celui qui a formé nos cœurs, de les régler et de les consoler. Un psaume récité avec ferveur vous consolera encore bien mieux que les plus mélodieux concerts, où vous alliez chercher quelquefois une diversion à vos peines. L'Evangile lu avec foi ou écouté avec docilité vous rendra précieuse l'affliction; vous y découvrirez des richesses infinies, et tout ce que l'espérance chrétienne, qui ne trompe point, offre de béatitude aux humbles et aux pauvres de la terre. Enfin, sortant du sanctuaire de la religion beaucoup plus content que de l'école des philosophes, ou des spectacles du monde, vous aurez cette souveraine consolation, qu'ayant vos vêtements tout trempés dans le sang de l'Agneau, vous pourrez paraître avec confiance au tribunal du juge suprême, précédé par une troupe innombrable de pénitents et de justes, dont il prendra soin lui même d'essuyer les larmes, et à qui au lieu d'une couronne d'épines, il donnera une couronne de gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

POUR LE CINQUIÈME VENDREDI DE CARÊME.

Sur les péchés véniels.

Erat languens Lazarus..... et mortuus est. (*Joan.*, XI.)
Lazare était languissant.... et enfin il mourut.

Nous courons tous à la mort, et toutes les faiblesses, les langueurs, les maladies, la faim, la soif, et les autres infirmités, qui ne nous quittent point, nous entraînent malgré nous au tombeau. Dévoré par la chaleur même qui l'anime, consumé par les éléments qui le composent, l'homme avec ces principes de mort languit quelque temps, *erat languens Lazarus;* et enfin il meurt, *et mortuus est.* Mais il y a, mes frères, une autre mort et d'autres langueurs que celles du corps. Lazare n'est ici que la figure d'un autre malade et d'une autre mort ; c'est-à-dire de celui dont l'âme, par une vie tiède et languissante, par les fautes qu'une faiblesse volontaire lui fait commettre à toute heure, par une négligence à se garder des périls du dehors, et à étouffer les fruits de cette racine amère de la concupiscence, qu'elle porte au dedans, s'avance tous les jours à la mort du péché, qu'elle rencontre enfin infailliblement. Et après que les tiédeurs et les faiblesses l'ont amenée au sépulcre, après que l'erreur comme un suaire épais lui a couvert les yeux, et que les passions l'ont liée comme on lie les morts; répandant déjà la pernicieuse odeur de ses mauvais exemples dans tous les lieux voisins; après que l'habitude du mal s'est formée, et que comme une dure pierre elle a fermé son cœur aux inspirations célestes, ou plutôt après que son cœur est devenu lui-même une pierre par son insensibilité; quelles larmes ne faut-il pas répandre? quels cris ne faut-il pas jetter pour délivrer le mort de la corruption du sépulcre? Le Seigneur frémit aujourd'hui sur le tombeau de Lazare, il se trouble, il pleure, il élève sa voix pour l'appeler du fond de l'abîme; pourquoi tout cela, mes frères? Afin de nous marquer combien il est difficile de revenir de la mort du péché à la vie de la grâce; que le plus grand ouvrage de Dieu est de réformer le cœur de l'homme, et que l'iniquité, une fois établie dans une âme, ne peut plus être détruite que par des cris redoublés et par des larmes amères.

Que nous serions heureux, si nous pouvions nous échapper des piéges d'une mort dont les liens se rompent avec tant de peine! si nous pouvions ne pas entrer dans un tombeau d'où l'on ne sort que par miracle! Beaucoup de morts et peu de résurrections : et comment la plupart meurent-ils? Est-ce tout d'un coup par quelque grand péché? Non, chrétiens, c'est par la langueur d'une vie tiède; c'est quelquefois loin du terme que la chute se prépare par des déclins insensibles; c'est par la négligence à se garantir d'une foule de fautes vénielles, qui les consument et qui leur font enfin perdre la vie de la grâce; *erat languens Lazarus, et mortuus est.* Il est donc bien dangereux de mépriser les petites fautes, et de s'abandonner sans scrupule aux péchés que l'on nomme véniels, et il serait par conséquent très-nécessaire de se précautionner contre leur multitude. Si vous voulez bien me donner quelque attention, mes frères, je vous ferai voir l'un et l'autre dans ce discours; premièrement, les dangers que court une âme tiède, qui commet sans façon des fautes vénielles, et qui néglige tout à fait de s'en corriger. En second lieu les remèdes qu'une âme fidèle doit apporter, pour n'être point accablée de la multitude de ces fautes journalières. Dangers du péché véniel, remèdes du péché véniel, c'est en deux points tout mon sujet; sujet important et qui vous regarde tous. Le pécheur intrépide pourra voir comment il

est tombé dans les derniers désordres ; l'âme timorée apprendra à n'y pas tomber, et les cœurs tièdes, qui sont en si grand nombre, se verront avec horreur endormis dans les sépulcres et liés parmi les morts. Adressons-nous pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, à la vierge sans tache. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous devons premièrement supposer, selon la doctrine constante de l'Ecriture et de la tradition, que tous les péchés ne sont pas égaux ; qu'il y a des péchés mortels, que le texte sacré nomme péchés de la mort, que saint Augustin appelle des crimes, et qui nous excluent absolument du royaume de Dieu. Tels sont les péchés dont l'Apôtre fait une longue énumération dans ses *Epîtres aux Romains, aux Galates, aux Corinthiens;* et qu'il y a aussi des péchés véniels qui peuvent subsister avec la grâce chrétienne. Telles sont les transgressions de ceux qui sont appelés justes dans les livres saints. Cette égalité, que les stoïciens mettaient entre les plus grands crimes et les fautes les plus légères, est trop contraire à la raison; et chacun comprend bien que celui qui a eu un léger emportement contre quelqu'un, n'est pas si coupable, ni digne d'un aussi grand supplice, que le parricide furieux qui aurait trempé ses mains dans le sang de son propre père. En second lieu, établissons contre les pélagiens une autre vérité qui n'est pas moins constante : qu'il n'y a personne sur la terre, quelque juste qu'il soit, qui ne commette des fautes. Il en faut excepter, dit le Docteur de la grâce, l'auguste Marie, la mère de celui qui est venu effacer les crimes du monde, laquelle ne doit point être comprise dans les propositions que nous faisons ici du péché : *Excepta sancta Virgine, de qua propter honorem Domini, cum de peccatis agitur, nullam prorsus habere volo quæstionem.*

Mais pour ce qui regarde les autres justes, si quelqu'un d'eux s'avisait de prétendre qu'il s'est préservé des moindres taches du péché, je lui opposerais aussitôt cette parole du prophète, qui confesse que nul homme vivant ne pourra se justifier devant Dieu, et que notre justice même a besoin de sa miséricorde; je lui alléguerais après tous les saints docteurs, la décision du concile universel de Trente, lequel déclare avec plusieurs autres conciles que ces paroles de l'oraison dominicale, « pardonnez-nous nos offenses, » sont pour les justes aussi bien que pour les pécheurs; de sorte que les justes les disent avec autant de vérité que d'humilité : *Justorum illa vox est humilis et verax, dimitte nobis debita nostra.*

Apprenez de là, âmes fidèles, vous qui ne commettez que des péchés d'infirmité, vous qui veillez sur votre cœur et qui combattez, mais qui dans vos combats et vos victoires mêmes, ne laissez pas de recevoir des plaies de votre ennemi, et de sortir de ce champ de bataille toujours un peu couvertes de la poussière du péché ; apprenez à vous humilier de vos fautes et non à vous en troubler, *hæc infirmitas non est ad mortem.* Mais vous, âmes tièdes, qui ne faites aucun effort pour éviter ces fautes vénielles où vous tombez si souvent chaque jour, et qui n'avez nul désir de vous en corriger; vous qui, ne songeant précisément qu'à vous garantir du péché mortel, lequel vous fermerait l'entrée du royaume des cieux, courez, pour ainsi dire, avec une licence effrénée, dans toute l'étendue du péché véniel; je ne sais si vous promenant ainsi avec confiance sur le bord de l'abîme, cette intrépidité présomptueuse n'est pas un plus grand mal que toutes vos faiblesses mêmes. Je ne sais si cet édifice où vous mettez tant de foin, de bois et de paille, comme parle l'Apôtre, a Jésus-Christ pour fondement ; ou si étant plutôt bâti sur le sable que sur la pierre, il n'est point déjà renversé, comme dit le saint Evangile. Je ne sais si cette ivraie, se multipliant sans cesse et croissant infailliblement, n'a point déjà étouffé la bonne semence. Je ne vois pour vous que des dangers d'autant plus grands et plus inévitables, que vous ne les voyez pas, ou que vous les voyez sans crainte ; je vous vois déjà comme Lazare ensevelies dans les ombres de la mort.

Le Saint-Esprit vous en avertit chez le Sage, lorsqu'il assure que celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu, *qui spernit modica, paulatim decidet.* Parole bien remarquable : en effet, mes frères, ces fautes vénielles, quand on les commet souvent sans scrupule et de propos délibéré, rebutent et éloignent étrangement la grâce, si elles ne l'éteignent pas tout à fait. C'est le raisonnement de saint Augustin, qui prétend qu'un grand nombre de péchés véniels forment comme une lèpre, qui rend l'âme indigne des regards du céleste époux. Or, si une fois l'époux détourne ses regards de l'âme, comme elle le mérite par ses infidélités; si ses secours viennent plus lentement, s'ils sont moins fréquents et plus faibles, que deviendra cette âme malheureuse? Ne sera-t-elle pas renversée par le premier souffle de la tentation? Comment résistera-t-elle aux efforts de l'ennemi de notre salut, qui de son côté ne s'endort pas, qui veille toujours à notre perte, qui accommode ses pièges à nos dispositions, et qui ne cherche qu'un petit relâchement, une petite ouverture pour entrer dans notre cœur ? Voilà ma première raison.

Seconde raison. Il est visible que celui-là n'aime pas véritablement, qui ne craint pas de déplaire à celui qu'il aime, aussi bien dans les moindres choses que dans les plus importantes. Oui, chrétiens, défiez-vous d'un cœur tiède, d'un cœur partagé, qui se dément le plus souvent; qu'un amour dominant, un amour véritable de Dieu ne détermine point à la constante observation des préceptes, qui n'a qu'une obéissance arbitraire et une justice inégale, qui n'est pas seulement faible pour commettre de petites transgressions, mais qui est présomptueux

pour les mépriser, *qui spernit modica;* qui est fidèle dans les grandes choses et qui ne l'est pas dans les petites. Ce qui est petit est petit, dit saint Augustin; mais il est grand d'être fidèle dans ce qui est petit. Et vous devez savoir que le moindre péché devient grand lorsqu'on y croupit; au lieu qu'un grand péché devient petit lorsqu'on s'en corrige. Vous prétendez avoir la sainte charité, l'amour de Dieu dans le cœur, sans quoi vous ne seriez pas justes; vous le prétendez, parce que vous ne commettez pas des impuretés grossières, des fornications, des intempérances, des scandales, des violences, des calomnies, des vengeances, des larcins, des concussions, des jurements, des blasphèmes, des injustices, et d'autres crimes qui vous damneraient manifestement. Soit par les dispositions d'un heureux naturel, soit par l'amour du repos, soit par la crainte des jugements du monde, vous êtes guéris non-seulement de l'ambition du siècle, qui coûte tant de veilles et de servitudes; mais bien plus des plaisirs charnels, que vous n'achèteriez que par la contrainte et par l'opprobre, et dont peut-être d'ailleurs vous avez perdu le goût dans un âge où la raison étant devenue plus forte et le sang moins ardent, la volupté ne vous parle plus d'un ton si haut, l'illusion impure ne fait plus des impressions agréables.

Mais au reste, dites-moi, comment accordez-vous votre prétendue charité avec tant d'autres prévarications, que vous ne commettriez pas si tranquillement, si la grâce habitait en vous, que vous ne commettriez pas si souvent, si elle y agissait? avec des mensonges si fréquents, car on ne saurait aimer Dieu qui est la vérité, et en même temps aimer le mensonge? mensonge, dont le Prophète dit que Dieu perdra tous ceux qui le prononcent : *Perdes omnes qui loquuntur mendacium;* et que saint Jérôme avertit une fille chrétienne de regarder comme un sacrilége, *mentiri sacrilegium putet;* mensonge qui, cachant l'homme sous le nuage artificieux du discours et séparant la parole de la pensée, fait aussi disparaître la bonne foi, qui est tout le soutien de la société humaine.

Mais comment prétendez-vous encore que votre justice puisse subsister avec les sensualités qui se glissent dans la plupart de vos actions, donnant au penchant et au plaisir ce que vous ne devriez accorder qu'au devoir et à la nécessité? avec tant de petites curiosités qui vous enlèvent à vous-mêmes, et qui vous bannissent de votre cœur à toutes les heures du jour, pour vous faire des affaires d'autrui un amusement et un spectacle? avec tant de petites colères que le soleil voit tous les jours s'allumer et s'éteindre mille fois, et qui dans leur impétuosité ont une course régulière, que vous n'avez jamais retardée d'un moment? avec tant de petites vanités que vous condamnez dans les autres, et que vous ne combattez pas en vous? avec des inutilités infinies, où les heures du salut se passent, où les jours de la grâce se perdent? avec une attention si continuelle et si scrupuleuse à tout ce qui peut altérer votre santé, et qui vous rend peut-être infidèles à vos obligations ou trop indulgents à une chair criminelle? avec des inquiétudes et des troubles, qui ont leur source dans la cupidité, et que la religion ne règle point? plus émus de vos peines et des moindres contretemps que de vos péchés; avec tant d'attaches, tenant un peu trop à vos connaissances, à vos amis, à vos livres, à vos meubles, attaches qui ne sont point innocentes, si elles vous rendent plus timides pour l'aumône ou plus négligents pour la prière? avec tant de sensibilités intéressées, tant d'activités superflues, tant d'ignorances affectées, tant d'ingratitudes cachées, des rêveries si blâmables, des pensées si frivoles, des jugements si précipités, des soupçons si légers qui vous disposent à expliquer mal la conduite de vos frères, et qui vous rendent plus lents à les justifier? avec des paroles si indiscrètes, qui impriment dans les autres les images de vos passions et de vos erreurs; ou si flatteuses, qui, par une politesse mondaine et par de fausses louanges, vous chargent vous-mêmes des erreurs et des passions des autres; ou satyriques, qui ne tuent pas tout à fait le prochain, car elles seraient mortelles, mais qui le défigurent? en un mot avec tant de langueur dans la prière, tant de lâcheté dans les bonnes œuvres, tant de dégoût pour la sainte parole, tant de lassitude et d'ennui pour les lectures sacrées, tant de motifs humains dans les actions les plus saintes? Non, chrétiens, il faut vous détromper, ce n'est pas un principe d'amour et de grâce qui vous meut, ce n'est pas la divine charité qui vous anime : charité qui est une soif, une faim, un amour de la justice, et avec laquelle vous ne vous borneriez pas à l'état si dangereux des tièdes; vous auriez un poids qui vous tournerait vers votre Dieu, et qui vous éloignerait de tout ce qui l'offense; vous craindriez l'enfer dont il vous menace, mais vous craindriez encore plus le péché qui l'irrite. Enfin, dit saint Jérôme, avec cette charité qui sauve et qui seule peut sauver, qui sanctifie et qui seule peut sanctifier, vous ne regarderiez pas tant si la chose commandée est petite, vous ne considéreriez que la grandeur et la majesté de celui qui commande, *non cogitanda imperii quantitas, sed imperantis dignitas.*

Et voici la troisième raison, dont je voudrais que vous et moi nous fussions bien persuadés : ce n'est pas seulement sur les choses, c'est aussi sur l'autorité de Dieu, qui commande ou qui défend les choses petites comme les grandes, que doit se mesurer la grandeur de l'infraction. Y avait-il rien qui parût si léger, que de cueillir le fruit d'un arbre, comme Adam; amasser un peu de bois au jour du Seigneur, comme l'Israélite lapidé; tourner curieusement la tête vers la ville embrasée, comme la femme

de Loth; souhaiter un peu de viande dans un désert stérile et murmurer dans un travail excessif, comme les Hébreux ; regarder l'arche, comme les Bethsamites, et la toucher, comme Oza? Il est vrai, mes chers frères; mais désobéir à Dieu, transgresser les ordres de Dieu, s'élever contre la volonté de Dieu, ce ne saurait être une chose légère. Aussi voyez-vous qu'une grande peine a suivi ces fautes, qui à notre compte sont si petites.

Passons à une quatrième raison. Les péchés véniels, si fréquents et si volontaires, laissent dans l'âme une langueur, une faiblesse qui la disposent à de plus grandes fautes, et qui la mettent hors d'état de résister à une tentation violente : en sorte que, par des affaiblissements insensibles, la disproportion devient si grande entre les épreuves et nos forces, que nous succombons au moindre effort du vice. Et il ne sert de rien de dire que ces fautes sont légères; car si elles sont légères par leur qualité, dit saint Grégoire, elles accablent par leur multitude. Et d'ailleurs on s'y accoutume peu à peu : en s'y accoutumant, dit ce Pape, on diminue d'autant plus l'horreur qui nous garde des plus grandes; et quoiqu'on ne veuille pas se jeter dans le précipice, on s'en approche, et on se fait une suite de degrés pour y descendre insensiblement.

Des petits mensonges on en vient aux grands, des serments commencés aux blasphèmes détestables que l'on prononce même sans qu'on y pense, des légères railleries aux médisances cruelles. Un regard trop curieux sur une personne qu'on ne devait pas voir accoutume peu à peu au déréglement des yeux, qui nous fait commettre quelquefois dans le cœur des crimes dont auparavant le souvenir même nous faisait horreur. Une petite parole dite presque comme en passant d'abord à notre frère, nous dispose ensuite à une manière d'agir avec lui qui se termine aux inimitiés et aux querelles. Un petit excès de rire, qui ne nous paraissait rien, nous jette dans une joie immodérée qui ouvre enfin la porte aux plaisanteries dangereuses, aux discours obscènes, et à d'autres grands dérèglements. De petites omissions volontaires nous mènent insensiblement à une paresse qui nous tue.

Votre prière faite avec des distractions fréquentes, que vous ne comptez pour rien, devient une prière infructueuse que Dieu n'écoute pas, et votre âme est livrée sans secours à ses passions et dominée par ses convoitises. Vous n'avez point quitté le lit aussitôt après avoir donné au sommeil les heures qu'il demande, et, dans cette inutilité qui vous paraissait innocente et peut-être nécessaire, vous avez laissé égarer votre esprit, vous l'avez laissé reposer sur les images du vice; vous avez perdu la grâce précieuse de la continence. Vous trouvez un livre qui tend des piéges à la foi du lecteur; vous le prenez avec une main imprudente, vous le lisez avec un œil curieux, vous le goûtez avec un cœur séduit; puis, avec un esprit incertain, vous commencez à former des doutes, et enfin, avec une volonté incrédule, vous ne doutez plus, vous adhérez aux erreurs. Vous accordez d'abord à une petite sensualité, ou à une vanité légère, quelque dépense inutile : les superfluités deviennent ensuite des nécessités; de là vous regardez moins favorablement celles du pauvre, vous le négligez, vous l'abandonnez; ou si votre main droite va revêtir encore l'indigent, c'est en dépouillant le mercenaire avec votre main gauche; le juste salaire est refusé au triste artisan : et il se trouve ainsi qu'une légère cupidité a été la racine des plus grands maux. Votre commerce paraît juste : vous possédez un bien légitimement acquis, mais vous le possédez avec attachement; vous le conservez avec âpreté; cette âpreté ne vous paraît pas fort criminelle, cependant elle vous conduira à l'injustice, ou du moins elle vous remplira de vaines sollicitudes, elle vous fera perdre de vue les divins commandements, elle vous détournera de vos saints devoirs, et vous obligerez enfin le Seigneur à sortir de votre cœur et à quitter votre terre, comme les Gérasénieus l'en chassèrent, par le chagrin qu'ils eurent de voir leurs profits diminués, lorsque, par la parole de ce divin Maître, leurs troupeaux furent submergés dans les eaux de la mer.

Le pécheur avance donc toujours par des démarches secrètes, mais rapides : on sent son mal, puis on ne le sent plus, et enfin on prend son mal pour la santé même. On croit que Lazare n'est qu'endormi, et il est mort; et bientôt vous entendrez dire qu'il y a quatre jours qu'il est dans le tombeau. Le premier jour, c'était une pensée criminelle; le second, c'est le consentement; le troisième, c'est l'action; le quatrième, c'est l'habitude dans le mal. Bientôt une odeur de mort, l'odeur de ses dangereux exemples se répandra dans l'église, et sa langueur sera changée en scandale. Les premières fautes sont petites; mais, dit saint Augustin, ne les méprisez pas parce qu'elles sont petites, craignez-les plutôt parce qu'elles sont en grand nombre. Un grain de sable est bien petit, ce n'est rien, et cependant une multitude de ces grains ramassés fait faire aux vaisseaux des naufrages funestes. Une étincelle de feu n'est rien, et néanmoins c'est de cette étincelle que se forment les embrasements les plus tragiques. Doit-on négliger une maladie, parce que d'abord elle n'est pas mortelle? Faut-il attendre qu'une plaie soit désespérée, pour la guérir? Faut-il attendre que le feu ait réduit en cendres une maison, pour empêcher sa ruine? Un insecte ne pourrait pas aussi d'une seule morsure faire mourir un homme, mais ses morsures pourraient être si fréquentes qu'elles lui feraient enfin perdre la vie. Non, il n'est pas nécessaire que ce soient des lions et des tigres qui nous dévorent : les fourmis et les abeilles pourraient se ruer en si grand nombre sur nous, qu'elles nous donneraient la mort. A quoi sert, dit saint

Bernard, d'avoir exterminé de la vigne les grands sangliers, si l'on retient toujours les petits renards qui la ravagent, qui la détruisent? Il me semble que je vois le malheureux Absalon pendu à l'arbre par ses cheveux, et en cet état percé de trois lances mortelles par l'impitoyable Joab : des cheveux, une chose si mince et si légère, donnent lieu par leur multitude à la mort de ce prince. Ainsi le chrétien tiède et languissant, chargé d'une foule de fautes vénielles, est arrêté; il est découvert, il est exposé, sans qu'il puisse se défendre, à tous les traits de l'implacable ennemi de notre salut.

Oh! qu'il est donc utile, qu'il est nécessaire de ne pas négliger les plus petites fautes! Saint Bernard et saint Chrysostome vous diront encore là-dessus, mes frères, des choses qui vous surprendront. Le premier prétend que cet état, où l'on est ainsi en proie aux fautes vénielles, est un état mortel, et qu'encore que les actions en détail ne soient pas des crimes, cette négligence où l'on vit, et cette hardiesse que l'on a d'offenser Dieu et de vouloir bien lui déplaire à toute heure, est une disposition très-criminelle. Car, dit excellemment ce Père, Dieu ne regarde pas tant les choses que l'on fait, que l'esprit et la disposition du cœur avec quoi on les fait. De sorte que la faute n'est plus petite dès qu'on la commet souvent, de propos délibéré, sans crainte ni pudeur, et sans se mettre en peine de se corriger. Ne dites donc pas, poursuit saint Bernard : C'est peu de chose que cette action que je fais; je ne commets pas de grands péchés. Je ne touche point à l'héritage du pupille; la récompense du mercenaire n'est point dans ma maison; on ne trouvera pas dans mes habits le sang du pauvre; je ne fais pas rougir l'innocent par mes calomnies; je ne viole pas le secret des cœurs pour deviner dans le prochain une erreur cachée; je n'ai point appelé Dieu et la religion, par mes serments, au secours du mensonge et de l'imposture; je n'ai point écouté les discours insensés de l'incrédule, ni voulu pénétrer les mystères que je ne devais pas comprendre; je n'ai point de part à l'iniquité de ces hommes corrompus qui profanent leur corps, ou qui violent la foi du mariage; j'aurais honte des excès de la bouche; les grandes injustices me font horreur; mais aussi je ne me soucie pas beaucoup d'éviter les petites transgressions, les péchés plus légers. Encore une fois, ne dites point cela, car cette disposition est une impertinence; c'est un blasphème contre le Saint-Esprit, et un blasphème irrémissible : *Nemo dicat in corde suo : Levia sunt ista, non curo corrigere, non est magnum in his remanere venialibus minimisque peccatis : hæc est, charissimi, impœnitentia, hæc est blasphemia in Spiritum sanctum, blasphemia irremissibilis.* Voilà ce que dit saint Bernard.

Saint Chrysostome, de son côté, assure que nous devons moins veiller sur les grands crimes, que contre les transgressions qui semblent légères. La raison qu'il en donne est belle : C'est, dit-il, que l'horreur des premiers nous en peut assez défendre; mais la petitesse des autres nous surprend, et trouvant notre âme dans une certaine indifférence et comme dans une sorte de mépris, cette insensibilité même fait qu'elle ne peut s'élever contre ces péchés pour les combattre. De manière qu'en peu de temps ils croissent par notre faute, et que de petits qu'ils étaient, ils deviennent grands. Les plus grands crimes, continue le saint docteur, ne se sont jamais commis qu'après ces légers préliminaires. En effet, mes frères, personne ne tombe d'ordinaire tout d'un coup de la vertu dans le gouffre du vice, on n'y descend que par degrés. Le scélérat ne fait pas du premier trait son chef-d'œuvre : il y a un reste de pudeur et de retenue, qui est comme naturel à l'âme, qu'elle ne peut étouffer que peu à peu, et par un long enchaînement de prévarications. En voulez-vous voir un exemple?

L'idolâtrie, dit saint Chrysostome, est assurément le plus énorme de tous les péchés; et néanmoins l'idolâtrie n'a commencé que par quelques flatteries qui d'abord ont paru assez innocentes. Il s'est trouvé des hommes qui ont eu un peu trop de respect ou de complaisance pour d'autres hommes, qui étaient morts ou qui étaient encore vivants : dans la suite ils leur ont érigé des statues, puis enfin ils se sont emportés jusqu'à adorer le bois et la pierre qui les représentaient. L'image a passé de la maison dans la ville, et du cabinet dans les rues, puis au portique du temple; peu après elle a été mise sur la muraille, et enfin elle a été placée sur l'autel même.

Ainsi Saül, écoutez encore cet exemple, Saül ne devint pas du premier coup le persécuteur de David et le meurtrier des prêtres du Seigneur. La première fois il entendit une chanson que les femmes d'Israël chantaient à la louange de David, vainqueur d'un superbe géant; chanson qui effectivement était un peu trop indiscrète, puisqu'elle relevait le berger au préjudice du prince. Saül, disaient-elles, n'en a tué que mille; mais David en a tué dix mille. Le prince écoute cette préférence avec des mouvements d'envie : il est roi, et comme il se persuade aisément qu'il doit primer partout, il ne peut souffrir que l'on donne à un de ses sujets un si grand avantage. Cette jalousie ne paraît-elle pas excusable; et si c'est une faute, n'est-ce pas une faute qui dans un monarque semble bien légère? Or, c'est cette jalousie, si excusable et si légère en apparence, qui le porte ensuite à ne plus respecter ni les droits de l'humanité, ni les lois de la religion; cherchant tous les moyens de faire mourir le juste David à qui il fait un crime de l'imprudence des femmes israélites; répandant sans pitié le sang des fidèles ministres, qu'il regarde comme les partisans de son ennemi, et faisant passer par le fil de l'épée tous les habitants d'une ville malheureuse, qui n'avait point fait

d'autre mal que de donner à l'innocent persécuté un asile.

Après cela, flattez-vous, chrétiens, que ce que vous faites n'est pas un grand mal; mais c'est déjà un mal, c'est un péché, quelque petit qu'il vous paraisse, qui fait déjà son impression, qui plie l'âme et qui l'affaiblit, si bien que la seconde prévarication coûte toujours moins que la première. Dites qu'il ne faut pas s'arrêter scrupuleusement à de petites choses : eh! n'est-ce pas dans ces petites choses que l'on s'instruit à faire les grandes? Il y a dans les petites corruptions le principe et le germe des plus grandes iniquités; les fautes légères sont comme les essais des crimes les plus énormes. Si Saül eût regardé sa jalousie naissante comme un grand mal, il n'en serait pas venu aux derniers excès. On ne viole les grandes lois, qu'après avoir méprisé les petites, rompu ces premières barrières qui en fermaient le passage. Concluons, chrétiens mes frères, qu'il y a des dangers évidents pour une âme tiède qui s'abandonne sans crainte à toutes les petites prévarications, et qui néglige de se corriger de ses fautes vénielles; cherchons par conséquent au plus tôt les remèdes qu'une âme fidèle y doit apporter : c'est mon second point.

SECOND POINT.

Si vous êtes bien persuadés, mes chers auditeurs, que rien ne vous est plus important que de vous sauver, et que l'ouvrage du salut, comme vous l'avouez si souvent, ne peut s'accomplir que par une continuelle violence que l'on se fait à soi-même, les règles et les précautions les plus exactes sur les mœurs ne sauraient vous paraître des choses indifférentes, et j'oserai vous annoncer, qui que vous soyez, que vous ne pouvez, parmi vos périls, vous dispenser de ces deux remèdes : prévenir les fautes vénielles pour ne pas les commettre en si grand nombre, et les expier après qu'elles sont commises.

Je dis premièrement qu'il faut les prévenir pour n'être point assailli de cette foule de péchés d'infirmité; fuyant quelquefois, priant le plus souvent, mais surtout veillant à toute heure. Car remarquez bien ceci : non-seulement l'homme a des moments de faiblesses, mais sa faiblesse est de tous les moments, et il ne saurait jamais compter sur l'état de justice où il croit être; pourquoi? Parce que la cupidité a toujours dans le cœur ses filets, l'orgueil son ver, le pharisaïsme son levain, l'iniquité ses liens et ses racines. O misère du cœur humain, qui n'a de son fonds qu'une fragilité sans bornes et une disposition à s'égarer toujours! Un quart d'heure de négligence après le déluge découvre la nudité de Noé, qu'une sobriété de six cents ans avait cachée. Pierre qui croit avoir assez de force pour résister aux portes de l'enfer, qui le jure, qui le proteste, s'endort-il dans le jardin? aussitôt il se laisse vaincre à la voix d'une chétive portière.

Nous veillerons donc sur toutes nos démarches, mes frères, si nous craignons véritablement de nous perdre, et sans nous appuyer sur quelques bons désirs, l'enfer en est plein, et il ne coûte rien de désirer, ou sur quelque sainte action qui a peut-être épuisé toute notre fidélité, ou enfin sur une ferveur qui n'a point de suite; nous veillerons en tout temps, en tout lieu, mais principalement dans deux mondes, dans le monde épineux et dans le monde agréable. Dans le premier monde, vous voyez des gens dont la bile ne se repose jamais, ils heurtent et ils sont heurtés; semblables aux vents qui repoussent et qui ramènent plusieurs fois la même paille, une injure se perpétue entre eux; les reproches que le soir avait vus mourir, se reproduisent le matin, et les péchés se multiplient comme les cheveux de la tête. Le parti le plus sûr serait sans doute, si cela se pouvait, de séparer Jacob d'Ésaü, et Isaac d'Ismaël. Car il n'est pas aisé d'être toujours pacifique avec ceux qui haïssent la paix; il n'est pas aisé à David même, avec toute sa mansuétude, de ne pas sentir de dangereuses émotions à la rencontre du fier Nabal. Et c'est pourquoi le saint Prophète, voyant dans la ville les contradictions et la guerre, voulait prendre la fuite et s'éloigner du monde : *Ecce elongavi fugiens, quoniam vidi contradictionem in civitate.*

Vous donc, qui n'êtes pas de ces douces natures, que la nature ou la prudence humaine compose; lorsque vous vous apercevez que l'antipathie enfante ses amertumes, ou l'humeur ses caprices, ou le tempérament ses fougues, ou l'imprudence ses rapports, ou la malice ses outrages, ou l'intérêt ses contentions, passez alors des contradictions de la ville à l'ombre du sanctuaire, réfugiez-vous des iniquités du monde dans votre maison, des troubles de votre maison dans votre cœur, et de votre cœur même, qui est le théâtre d'une autre guerre et le lieu où se commencent et s'allument toutes les guerres, passez sans délai au trône de la grâce de Jésus-Christ, pour y chercher, dans la prière et dans la vigilance, un asile, un secours puissant contre les transgressions que l'iniquité féconde produit sans fin au milieu d'un monde épineux. Précaution d'autant plus nécessaire, mes chers frères, que la nuée, qui vous paraît d'abord si petite, bientôt s'élargira, elle obscurcira tout le ciel, de son sein sortira la tempête, et une pluie énorme désolera les champs. Hâtez-vous donc, disait un prophète à un prince, à l'aspect de la petite nuée, attelez votre chariot, hâtez-vous, de peur que la pluie ne vous inonde. Et combien, dans ces moments de trouble, l'espace est-il imperceptible entre la prévarication mortelle et la faute vénielle? de sorte que si le remède de la fuite devenait alors impossible, celui de la prière et de la vigilance chrétienne est toujours indispensable, non-seulement dans ce monde épineux, mais encore plus dans le monde agréable.

Je parle d'un monde agréable qui, ne paraissant pas l'ennemi de la sagesse et de la pudeur, est d'autant plus redoutable qu'il n'a point de vices qui effraient l'innocent, et qu'il n'a que des amusements qui endorment le sage ; des sociétés qui attachent, des repas qui dissipent, des spectacles qui séduisent, des assemblées qui engagent, des bagatelles qui arrêtent, des nouvelles qui amusent, une oisiveté et une indolence qui vous rendent semblables aux morts. Si vous vous livrez à ce monde, mon cher auditeur, si vous aimez cette Egypte, bientôt vous vous égarerez dans les ténèbres qui la couvrent, bientôt vous périrez par cette multitude d'insectes qui la tourmentent, et votre cœur perverti commettra sans crainte mille transgressions, que vous eussiez rejetées avec horreur dans une terre plus chrétienne.

C'est un monde honnête, mais il est agréable ; et vous voulez bien que je vous dise qu'il en est de l'innocence du cœur comme de la manne du désert, laquelle ne se consumant point aux ardeurs violentes du feu, se corrompait peu à peu aux rayons plus doux du soleil. Un peu de repos, un peu de paresse, un peu d'indolence, un peu de mollesse : dites plutôt un peu de poison, un peu de fer, un peu de flamme, un peu de corruption, un peu de mort. O un peu ! Mais ce peu va bien avant, ce peu s'étend bien loin. Monique en son enfance ne boit d'abord qu'en tremblant les premières gouttes du vin ; et elle le boit ensuite avidement et à pleine coupe. Alippe ne vient au théâtre la première fois que par complaisance, mais après il y retourne avec passion. Il a ouvert ses yeux, et en même temps il a ouvert son cœur ; il ne va plus seulement comme ami avec ceux qui l'ont attiré aux spectacles, il va devant eux comme chef et comme guide de plusieurs autres.

Et vous, âme chrétienne, qui m'écoutez ici, et qui êtes devenue pour votre malheur une preuve de la vérité que je prêche ; comment êtes-vous descendue de Jérusalem à Jéricho ? Comment les gardes du monde vous ont-ils blessée ? Comment avez-vous perdu les dons de Dieu, et éteint son esprit ? Vous qui préfériez les sépulcres de Jérusalem aux palais de Babylone ; vous qui alliez dans la maison du Seigneur avec joie, qui répandiez à ses pieds tantôt les larmes de la pénitence et tantôt les parfums de la miséricorde ; qu'est-il arrivé ? Vous avez été séduite comme Loth par la beauté de la religion sensuelle ; vous avez voulu voir comme Dina les habitants d'un pays idolâtre ; vous avez cru ce monde innocent, parce que vous n'y avez pas vu de grands crimes. Mais la cupidité qui le gouverne n'y laisse faire aucune action indifférente, et une grande cupidité n'en laisse faire aucune de médiocre : par la force de la cupidité les péchés véniels peuvent devenir mortels. Vous y êtes donc entrée dans ce monde agréable avec confiance, ou plutôt avec présomption, sans veiller sur vous même, ni sur vos pensées qui commencent le péché presque imperceptiblement, ni sur vos désirs qui le consomment si rapidement, ni sur vos sens, lesquels après une vie retirée sont plus aisés à corrompre, parce qu'ils répandent sur les objets qui leur paraissent nouveaux, des formes plus séduisantes. Votre faible cœur s'est donc ouvert aux convoitises du siècle ; et voilà présentement que le monde vous plaît, vous pensez à plaire au monde, et vous vous réjouissez quand vous lui avez plu ? Vous n'êtes plus en garde contre les conversations enjouées, contre les privautés d'une amitié naissante, contre les assemblées dangereuses ; vous n'en sentez pas les cruels effets : les plaies de l'âme ne se sentent pas comme celles du corps. Il arrive même quelquefois que plus le péché frappe, moins il avertit ; votre péché est déjà puni, par la facilité avec laquelle vous le commettez. Et que sera-ce, si j'ajoute qu'une inclination, que vous eussiez détestée autrefois comme une séduction, vous paraît à présent une amitié honnête ? et c'est une prévarication damnable. Car elle remplit toute votre âme, elle a toute l'activité d'une passion criminelle. Le Dieu jaloux voit avec colère l'idole à qui vous offrez vos affections et vos pensées. Les sacrés tribunaux que vous fréquentiez n'entendent plus dans les confessions vos gémissements salutaires ; la table sainte ne vous offre plus le pain du ciel : et si vous allez encore prier dans nos églises, c'est par coutume ou par bienséance. La faible Rachel cache ses idoles dans les tabernacles de Jacob ; elle n'a plus qu'une vaine image de piété ; elle n'a plus que les désirs du paresseux et les prières de l'hypocrite.

Tant il est nécessaire, par une fuite sage, de ne pas trop exposer à un monde plein de séductions, des cœurs corruptibles, ou d'y marcher toujours avec la sainte vigilance. La vertu qui ne succombe pas tout d'un coup s'use à la longue et ne peut subsister que par cette attention chrétienne. Premier remède pour prévenir la multitude des fautes vénielles, et par elles l'iniquité qui donne la mort. Voici maintenant, dans ma seconde réflexion, le remède et le moyen d'expier ces fautes journalières après qu'elles sont commises. Sur quoi, mes frères, écoutez avec crainte cette leçon du grand Augustin. Comme ces fautes arrivent tous les jours, dit ce Père, il est nécessaire de les expier par une pénitence de chaque jour. Car nul péché n'échappe à la justice de Dieu ; fut-il un atome, il faut que le juste secoue la poussière de ses pieds et qu'il se purifie de ses plus légères transgressions. Il faut que tout ce qui est dans la loi soit accompli jusqu'à un seul iota et un seul point. Sous un Dieu saint et juste, le péché, quelque petit qu'il soit, ne peut se soustraire à la peine. Et voyez, je vous prie, Moïse si parfait ; il doute un moment en frappant la pierre ; et cette ombre passagère d'infidélité le ternit ; la peine suit la faute, il n'entre point dans la terre promise. Le Seigneur ne laisse pas impunie une petite vanité dans deux princes qui adorent son nom ;

ni dans Ezéchias, qui a pris quelque plaisir étaler les trésors aux yeux des ambassadeurs trangers; ni dans David, lequel, ébloui de a puissance, a cru pouvoir se contenter lui-même en faisant le dénombrement de ses sujets. Un lion furieux dévore le prophète, dont la vie régulière n'a été interrompue que par une désobéissance que le monde croirait fort excusable. L'évêque d'Ephèse si pur est averti dans l'*Apocalypse* de faire pénitence pour un petit relâchement qui paraissait dans sa conduite. Telle est, ô mon Dieu, votre justice, qui prépare à nos plus petites désobéissances ses châtiments. Mais votre miséricorde aussi grande que votre justice, plus grande encore que la témérité et l'aveuglement des hommes, a vu notre fragilité, et nous a donné des remèdes pour effacer toutes nos fautes journalières. Et quels sont ces remèdes, mes frères ? Les aumônes, dit saint Augustin, qui couvrent la multitude des péchés; les jeûnes, qui opposent à tant de sensualités, à tant de gourmandises, une salutaire abstinence; les prières, où la langue pénitente expie elle-même ses excès innombrables, lavant sans cesse et blanchissant nos robes dans le sang de l'Agneau, au nom duquel nous prions, employant surtout la divine prière qu'il nous a enseignée, et que nous appelons l'Oraison Dominicale; confessant tous les jours en sa présence avec une sincère douleur l'iniquité la plus légère. Car, mes chers frères, et voici une autre parole de saint Augustin bien consolante pour vous, qui cherchez le Seigneur et qui craignez son nom. Dans cette vie, vous dit ce Père, avec votre fragile cœur, ne pensez pas que votre perfection consiste à avoir une pureté sans tache, une piété sans aucun défaut; c'est là le partage du ciel. Votre perfection, dit saint Augustin, est uniquement de reconnaître avec une humble componction vos chutes, vos faiblesses, vos imperfections : *Hæc una vitæ præsentis perfectio, ut te infirmum et imperfectum agnoscas.*

Voilà donc que la foi humble et attentive ménage les plus petits actes de religion et en fait des remèdes à nos plaies : la piété ingénieuse amassa sans cesse les pratiques les plus communes, et tout ce que l'Eglise nous offre dans les liturgies, pour l'expiation des fautes que l'on commet tous les jours.

Mais il faut vous avertir, mes frères, et c'est par où j'achève ce grand sujet; il faut vous avertir qu'il est très-aisé de se tromper sur la matière du péché véniel, et de croire que la prévarication, qui est mortelle en effet, n'est que vénielle. Nous ne pouvons pas aisément discerner les justes bornes de l'un et de l'autre; cela dépend le plus souvent du fond du cœur, que les hommes ne voient pas. Une parole injurieuse échappée par une pure indiscrétion ne sera que vénielle; et elle serait mortelle, si elle partait d'un cœur aigri par une passion d'envie ou de vengeance. Qui est-ce qui peut connaître encore la mesure de son orgueil, dont l'effet est si prompt, si funeste, et de ses autres péchés spirituels ? Qui est-ce qui peut voir l'enchaînement d'un seul péché avec une infinité d'autres qui mènent à la mort? Et d'ailleurs, au milieu d'un monde de prévaricateurs, où l'on pèse toutes choses dans les balances trompeuses de la coutume, et où chaque cupidité a ses partisans et ses prophètes, combien de péchés qui méritent l'enfer, dit saint Augustin, sont-ils regardés, ou comme de petites fautes, ou comme des actions innocentes, parce que tout le monde les commet ! *Peccata quamvis magna et horrenda, cum in consuetudinem venerint, aut parva aut nulla esse creduntur.*

Ainsi le jeu qui est si criminel, soit qu'il amuse un monde paresseux, soit qu'il tourmente un monde avare; le jeu, qui n'est plus un délassement, mais une occupation, la source de mille prévarications, c'est, dit-on, un commerce qui est devenu nécessaire. Le juremen, qui est si détestable et qui doit rentrer dans l'enfer d'où il est sorti, ce n'est qu'une habitude sans malice. Le luxe, qui est si contraire aux lois chrétiennes, c'est, selon l'évangile du siècle, une bienséance de condition. L'immodestie dans les habits, qui découvre et qui offre aux yeux un attrait si puissant pour la passion ignominieuse, c'est une mode et une nécessité de s'habiller comme les autres.

Combien de choses se pardonne-t-on sur l'intérêt que la vérité condamne ! La terre est infectée par les usures. Combien de corruptions dans la justice, que le juge regarde plutôt comme des priviléges que comme des péchés ! Combien d'abus dans le commerce, que le marchand confond avec ses devoirs ! Compte-t-on pour quelque chose dans le monde le peu d'application que l'on a aux devoirs de son état; l'omission de l'aumône et des bonnes œuvres; la prière commune négligée dans les familles; la parole de Dieu rarement entendue; l'inobservation des abstinences et des jeûnes; le jour du Seigneur, le Dimanche et les jours saints profanés par le jeu, la comédie et les danses, par l'inutilité ou par les œuvres mondaines, prévarication mortelle, s'il en fût jamais; les dignités et les revenus de l'Eglise recherchés par des intrigues, par des services que le monde appelle habileté et prudence, et que les conciles condamnent comme une simonie et un sacrilége ? En un mot une perpétuelle langueur dans les choses du salut, et cette vie oisive qui ne remue les gens du siècle, que pour les faire passer d'une bagatelle plus laborieuse à une bagatelle plus tranquille; cet état est mortel, c'est un état de damnation, c'est une vie que les sages païens eussent censurée : et néanmoins c'est une vie que le monde, qui se dit chrétien, ne trouve pas criminelle.

Ah ! malheur, dit saint Augustin, malheur aux péchés des hommes ! Nous n'avons plus d'horreur que pour les crimes extraor-

dinaires : *Væ peccatis hominum, quæ sola inusitata exhorrescimus!* Tous les désordres communs nous paraissent à présent légers. Seigneur, parmi tant de malades, dont pas un ne se plaint de ses maux ; parmi tant de morts, qui se croient vivants, quoique la pourriture soit déjà entrée jusque dans leurs os, faites-nous connaître nos dangers, et appliquez-nous vos remèdes. C'est déjà un grand danger de ne les pas connaître, et un crime de les mépriser. Vous qui ressuscitez les morts et qui guérissez les infirmes, ramenez-nous de nos langueurs et des portes de la mort à la santé et à la vie véritable et éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la sanctification des fêtes.

Abraham pater vester exsultavit, ut videret diem meum ; vidit et gavisus est. (*Joan.*, VIII.)

Abraham votre père a désiré ardemment de voir mon jour ; il l'a vu et il a été comblé de joie.

Le jour du Seigneur, qu'Abraham et tous les anciens justes avaient désiré de voir, et qui était le jour de son incarnation, de sa naissance, de sa vie, de son sacrifice, de sa résurrection, de ses mystères ineffables et de ses bienfaits immenses ; nous pouvons souvent le célébrer, mes frères, chaque année nous en ramène les fêtes. Chaque semaine commence par ce jour ; et chaque jour même de la vie, disent les saints docteurs, doit être pour le chrétien un jour du Seigneur. La fête est continuelle parmi les justes et les parfaits ; il n'est point de jour dont leur ferveur ne fasse une solennité ; il n'est point chez eux de solennité qui ait un lendemain par les tristes remords ou par la profane tiédeur. En un mot le fidèle parfait, plein de reconnaissance pour les faveurs de Dieu et d'admiration pour ses merveilles, ne distingue point les jours, comme parle le grand apôtre ; parce que chaque jour il rapporte à Dieu ce qu'il a reçu de Dieu, ne se croyant jamais quitte de l'obligation qu'il a de le louer et de le servir.

Mais tous les fidèles ne sont point parfaits, et le nombre des faibles est sans nombre, à qui les occupations extérieures ne laissent point l'âme assez libre pour exercer sans interruption la religion sans tache. Il y a donc des jours plus marqués pour ces pieux exercices, où les parfaits et les imparfaits, se réunissant dans les mêmes tabernacles, font entendre une voix de réjouissance et de salut. Le Seigneur lui-même observait les fêtes et les solennités de la Synagogue, et il nous apprenait à distinguer et à sanctifier les jours. L'apôtre saint Paul, qui a tant dégagé la piété des fidèles de la servitude des temps et des jours, ne témoignait-il pas néanmoins un empressement extrême, pour aller passer à Jérusalem la fête de la Pentecôte ?

Rien de plus précieux que ces jours ; et puisqu'étant condamnés au travail et assujettis à tant de nécessités sur la terre, nous ne pouvons employer toutes nos journées dans un exercice continuel de louanges saintes et avec une dévotion toujours tranquille, observons du moins, dans un dégagement des affaires du siècle, les fêtes que la religion a consacrées, et ne profanons point par le vice ou par la tiédeur le jour du Seigneur, et de ses mystères et de ses saints. Le sujet est important, mes frères, et d'autant plus important, que le précepte de la sanctification des fêtes est peu connu, et qu'il ne reste plus même au jour, que nous appelons par excellence le jour du Seigneur ou le dimanche, que quelque heure ou quelque demi-heure, que la piété des fidèles, qui s'affaiblit sans cesse, ne retient qu'avec peine. De sorte qu'il est absolument nécessaire, pour ne pas vous laisser ignorer un de vos plus grands devoirs, de vous montrer non-seulement l'institution si sainte, si salutaire du dimanche et des fêtes ; mais encore leur sanctification exacte et entière. La sainteté de leur institution : c'est donc mon premier point ; l'étendue de leur sanctification, c'est mon second point. Deux propositions que je tâcherai de vous expliquer, après que nous aurons imploré les lumières de l'esprit de Dieu par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dès le commencement des temps et des jours, Dieu, à qui tous les jours et tous les temps appartiennent, demanda dans la semaine un jour à l'homme, pour être consacré tout entier à son service, à la reconnaissance de ses bienfaits, à la considération de ses grandeurs, à la confession et à la louange publique de son nom. Ce jour ne devait pas être arbitraire ; car encore que Dieu ne demandât à l'homme que ce que l'homme ne pouvait omettre sans une injustice et une ingratitude énormes ; si néanmoins il en eût laissé le choix et la détermination aux enfants d'Adam, ils ne se seraient jamais accordés ensemble : les uns eussent voulu un jour, les autres un autre, et plusieurs n'en eussent voulu aucun. Le septième jour après la création du monde, qui fut appelé le jour du sabbat et du repos, le jour du Seigneur, fut donc séparé des autres jours et mis à part chaque semaine ; afin que l'homme, délivré du travail et des distractions qui l'accompagnent, fît en ce jour une profession solennelle de sa foi, et qu'il rendît au souverain Créateur, par des hommages publics, tout le culte religieux qu'il lui doit. Rien de plus saint que l'institution de ce jour, et il fut observé par tous les justes, qui invoquaient le nom de Dieu et qui marchaient en sa présence. Mais la plupart des enfants des hommes devenus dépravés l'oublièrent. Quand le cœur est corrompu au dedans, il n'est plus rien de pur et de sain au dehors : l'irréligion est une conséquence nécessaire de la corruption.

Et c'est pour cela que dans la suite des temps, il est dit à Israël parmi les préceptes annoncés par la bouche de Dieu même et

écrits de son doigt : Souviens-toi de sanctifier le jour du repos, le jour consacré au Seigneur : *Memento ut diem Sabbati sanctifices*. Ce souvenir, mes frères, et cet avertissement marquent une loi longtemps auparavant donnée, mais inobservée ; souvenir qui ne s'efface que trop souvent et qu'il faut rappeler plus que jamais à l'homme ingrat, à à qui tous les jours sont devenus des jours profanes par son avarice, à qui tous les jours sont devenus des jours communs par son indévotion. O homme! si Dieu ne vous avait donné qu'un jour pour le travail, et qu'il en eût réservé six pour son service, il ne vous eût fait aucun tort, et vous eussiez dû obéir ; car tous les jours sont à lui, il est le maître de votre temps, comme il l'est de vos biens. Mais il vous traite autrement, il vous donne beaucoup et il vous demande peu : et vous lui refusez même ce jour, qui est proprement le jour de Dieu, le jour qui lui appartient. Les autres jours sont à lui ; mais ils sont aussi en quelque manière à vous, parce qu'il vous les a donnés pour votre usage ; et vous pouvez y joindre avec son service votre travail et vos délassements légitimes. Mais celui-ci est doublement à lui, non-seulement parce qu'il l'a fait, mais encore parce qu'il l'a mis en réserve pour être le jour saint, auquel vous célébrerez ses merveilles, vous chanterez ses miséricordes, vous glorifierez son nom. Il ne vous est pas permis de le partager et d'abandonner la moindre partie de ce jour, parce qu'il est saint, aux œuvres serviles des jours communs. Cueillir la manne n'était qu'un soin de quelques moments, et un travail bien léger; faire la moisson était une œuvre nécessaire ; construire le tabernacle était une œuvre sainte ; et néanmoins la loi de Dieu défendait toutes ces choses, de peur que les cœurs de son peuple ne fussent distraits dans le jour de la sanctification, et que la défiance ne les portât à le profaner : quand Dieu parle, dit saint Augustin, il ne faut pas disputer, mais obéir.

Ce jour, mes frères, qui était le septième, avant la loi et sous la loi, qu'on appelait le jour du sabbat et du repos, jour auquel plusieurs délivrances signalées avaient donné lieu aux prophètes divinement inspirés de joindre de nouvelles solennités et d'autres fêtes; ce jour, dis-je, a été changé dans le temps de grâce où nous vivons, au premier de la semaine que nous appelons le dimanche ou le jour du Seigneur; et il a été changé par le Seigneur même, qui est le maître du sabbat et de tous les jours. Et pourquoi ce changement de jour? Vous ne devez jamais l'oublier, chrétiens ; vous devez toujours vous souvenir qu'il ne s'agit plus seulement comme autrefois de la création du monde, du bienfait de la vie naturelle et des biens temporels, quand l'homme a été créé pour servir Dieu, et toutes les créatures formées pour servir l'homme. L'économie de la rédemption nous présente un nouvel ordre de choses : nouvelles bénédictions, nouvelles grâces, nouvelles merveilles, nouveau repos, nouvelles fêtes. Et certes, dit saint Léon, est-il un jour qui ait été consacré par tant de mystères? Déjà ce jour était le premier de tous les jours, honoré par le premier ouvrage de Dieu, lorsque le ciel et la terre furent formés et que la lumière fut faite ; déjà la manne, figure des plus saints mystères, avait commencé à descendre du ciel en ce jour.

Mais le Seigneur notre Dieu l'a rendu encore plus vénérable et plus saint par sa résurrection, jour de Pâques, jour de triomphe où Jésus-Christ, sortant du tombeau, a donné commencement à la vie spirituelle ; jour où il est apparu plusieurs fois à ses disciples vivant et glorieux ; jour où les apôtres ont reçu le commandement d'aller prêcher l'Evangile à tous les peuples et de sanctifier les hommes par les eaux du baptême et par la rémission des péchés ; jour où la sanctification des fidèles a été consommée par le Saint-Esprit, qui est descendu sur eux dans la grande fête de la Pentecôte. De sorte qu'on peut dire que c'est le jour des plus grands mystères qui ont été opérés pour notre rédemption et qui nous intéressent le plus.

Que si d'autres fêtes solennelles ont été ajoutées à ce jour saint, qui est le dimanche, par l'Eglise sage, dont les coutumes anciennes et universelles doivent être regardées, dit saint Augustin, comme des lois, ce n'est que par rapport au Seigneur, que nous honorons dans ce premier jour de la semaine, qu'elles ont été instituées. Et faut-il vous mettre sous les yeux, mes frères, ces solennités, pour vous marquer qu'elles sont faites pour redoubler notre reconnaissance et ranimer notre amour envers celui qui, après avoir fait l'homme à sa ressemblance dans le jour de la création, s'est fait lui-même à la ressemblance de l'homme dans le jour de l'Incarnation; qui est né pour nous et au milieu de nous au grand jour de Noël; qui a répandu pour nous les premières gouttes de son sang par le couteau de la loi au jour de la circoncision; qui s'est manifesté à nous au jour auguste de l'Epiphanie, qu'on nomme le jour des Rois ; qui est mort pour nous dans le jour si saint de la Passion; qui est monté au ciel pour nous y faire monter avec lui, dans le jour de son Ascension ; fêtes saintement ajoutées avec quelques autres à celles de Pâques et de la Pentecôte, et destinées pour marquer mieux et pour célébrer avec plus d'intelligence les mérites du Sauveur, les merveilles de son amour, les dimensions de sa croix, l'exaltation de son nom, les triomphes de sa grâce, la gloire de sa puissance ; et pour empêcher que l'oubli n'efface ses miséricordes parmi les hommes.

Disons même que les fêtes consacrées à la mémoire de quelques bienheureux n'ont pas été tant établies pour honorer les saints, que pour célébrer l'auteur de leur sainteté. L'Eglise, plus empressée pour ceux qui appartiennent davantage à Jésus-Christ, a multiplié les fêtes en faveur de Marie, sa mère, qui a eu à ses mystères une si grande part;

en faveur de ses apôtres, qui ont porté plus loin son nom ; et de ses martyrs, dont les victoires si éclatantes ont été les fruits de ses mérites et de sa grâce. De manière que notre piété ne serait qu'une superstition damnable, si, dans ces jours privilégiés et saints, nous n'élevions nos cœurs jusqu'au sanctificateur des hommes et des temps, remontant des ruisseaux à la source ; et si notre esprit ne se réjouissait en Dieu notre Sauveur, qui a comblé de mérites et couronné de gloire des hommes faibles qu'il a rendus ses amis. Grande vérité, mes frères, le culte de Dieu n'est jamais interrompu ; toute invocation doit se rapporter à lui, nous n'honorons que lui dans les saints; sans lui point d'encens dans nos temples, point de fêtes dans nos années, point de cantiques dans nos fêtes.

Et c'est pour cela que j'ajouterai que, comme Jésus-Christ est toujours le grand objet qui nous doit occuper, l'Eglise a destiné les fêtes des saints, pour célébrer leur communion avec ce divin chef par le même esprit, lequel ne fait des bienheureux qui règnent dans le ciel, et des fidèles qui souffrent sur la terre qu'un même corps. De sorte que la possession de Dieu, où ils sont arrivés par la sainteté, devient alors le terme de nos espérances; et la sainteté, qui les a conduits à cette possession, notre exemple et notre règle; sainteté, mes frères, qu'ils n'ont pu acquérir qu'en Jésus-Christ, et qui est un grand mystère pour le monde. Car elle a ses beautés, mais elles sont cachées aux yeux sensuels; elle a ses grandeurs, que peu de gens considèrent et que la plupart ne veulent pas connaître. Sainteté, qui serait méprisée, si on ne l'honorait pas dans les serviteurs de Jésus-Christ par des fêtes singulières; qui serait oubliée, si parmi nous elle ne recevait pas la louange de leurs œuvres. Et quelle consolation pour l'Eglise ! quelle joie pour les gens de bien ! quel bonheur pour nous, qu'il y ait encore parmi les hommes, tout dépravés qu'ils sont, des fêtes où la religion pure et sans tache reçoive une approbation publique, où la virginité et la continence tirent des bouches même perverses les hymnes et les invocations ; que, dans ces derniers temps où la foi s'éteint et l'iniquité s'accroît, on jette encore des fleurs sur les tombeaux des défenseurs de la loi, on consacre encore des solennités à ceux qui ont méprisé l'or et tous les biens de la terre !

Mais d'un autre côté, lorsque nous voyons ces mêmes solennités profanées par les vices des hommes ; et parmi quelques signes équivoques de religion, si peu de révérence pour les lois de Dieu, si peu d'attention aux mystères de Jésus-Christ; l'ouvrage de la sanctification si négligé ; en un mot, le jour du Seigneur même, le dimanche, à qui toutes les autres fêtes se rapportent, jour béni et consacré par tant de titres, devenu si méprisable parmi les chrétiens; n'est-ce pas le sujet d'une affliction bien légitime ? En effet, mes frères, combien est juste et sainte l'institution de ce jour ! Et quel usage en faites-vous? A quoi sont destinées toutes vos fêtes, et principalement les fêtes de Jésus-Christ, de ses mystères et de ses saints?

C'est le temps que la religion doit s'approprier, où laissant les ouvrages de la terre, les affaires du monde, et non-seulement tout ce qui peut corrompre votre cœur, mais tout ce qui peut le distraire; vous ne devez point penser à d'autre affaire qu'à celle du salut ; vous ne devez point cultiver d'autre terre que celle de votre cœur; vous ne devez presque point faire d'autre chemin que celui de votre maison au temple; adorant le Seigneur votre Dieu, et considérant ses œuvres, assistant aux offices divins et cherchant, dans la prière publique, un appui à vos faibles invocations ; appliqués à entendre et à méditer la sainte parole; réparant les fautes que vous avez commises dans les autres jours ; bénissant celui qui a béni votre travail pendant la semaine ; invoquant avec une ferveur nouvelle sa grâce, pour craindre toujours ses jugements au milieu des séductions du monde, et pour ne jamais oublier sa loi dans les distractions et le tumulte des affaires; uniquement occupés, dans le jour de Dieu, à l'œuvre de votre sanctification. Et c'est peut-être l'œuvre que vous négligez le plus dans ce jour; c'est peut-être ce jour, dans vos semaines, qui est le plus marqué par vos prévarications et par vos relâchements. Vous réservez ce jour pour vos voyages; vous destinez ce jour à vos divertissements ; c'est en ce jour que vous donnez vos conseils et que vous en demandez pour disputer l'héritage d'autrui, ou pour défendre le vôtre; pour conserver vos revenus, ou pour les augmenter. C'est en ce jour que vous cherchez votre débiteur, et peut-être avec une âpreté qui déshonore non-seulement la religion, mais l'humanité même. C'est ce jour que vous consacrez à vos délicieux repas et à vos assemblées sensuelles : c'est ce jour dont vous vous contentez de donner une demi-heure au service de Dieu, et que vous rendez ensuite tout profane par vos jeux et par vos spectacles.

O jour plus agréable à l'ennemi de votre salut qu'aucun autre jour de la semaine ! Si, dans les autres jours, exerçant un art pénible, vous arrosiez de la sueur de votre visage la terre où le froment qui vous nourrit ne doit croître que par vos douleurs, alors le Seigneur, vers qui vous lèveriez de temps en temps les yeux, vous verrait avec un regard de miséricorde dans la place où sa justice vous a mis. Mais dans le jour qu'il s'est réservé, où il vous demande une cessation des œuvres serviles et encore plus des œuvres charnelles, pour lui offrir vos sacrifices dans le souvenir de ses miséricordes, et pour apprendre à marcher devant lui dans la sainteté et la justice : si la cupidité en usurpe les heures sacrées pour ses intérêts et pour ses plaisirs, vous irritez le Dieu saint par vos désobéissances, par vos ingratitudes. Et il ne doit pas être moins

offensé, lorsque vous lui enlevez les jours et les temps qu'il a sanctifiés, que si vous lui dérobiez dans son temple les vases qui lui ont été consacrés. Vous réjouissez Satan par votre irréligion; vous rendez inutiles les jours du salut; vous faites tarir pour vous les sources de la sanctification.

Mais tout cela est compté pour rien dans le monde. Car premièrement, l'avarice y regarde les fêtes, qui se passent dans les saintes pratiques de la religion, comme des jours perdus; en second lieu, l'indévotion les regarde comme des jours pénibles : et l'un et l'autre, considérant cette transgression comme légère, conspirent ensemble à détruire les fêtes du Seigneur sur la terre : *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra.* L'avarice et l'indévotion, sources de nos profanations. Que dirons-nous d'abord à l'avarice, qui regarde ces jours comme perdus, sinon qu'elle perd tout elle-même en les profanant? Car, je vous demande, quelle paix et quel bonheur peuvent entrer dans la maison de celui dont l'avarice ne se repose jamais, et sur qui la conscience ou la religion est effacée, et n'exerce plus ses droits? L'ouvrage dont il a attaché le succès à son industrie, à ses efforts, à son intrigue, à son travail ou au travail de ceux qui le servent, plutôt qu'à la bénédiction de Dieu, périt en un moment. Ses mesures sont fausses, ses espérances sont vaines; sa famille, qui, à son exemple, ne sépare point le jour sanctifié des autres jours, est en désordre; ses biens sont dissipés par les imprudences ou par les excès. Cette manne, que sa main profane a cueillie dans le jour du Seigneur, se corrompt; le bois que le défiant Israélite a amassé en violant un jour si saintement institué, ne lui attire que des anathèmes et une funeste mort. La malédiction de Dieu consume en un moment plus qu'il ne saurait gagner en plusieurs fêtes. Les pertes et les maladies sont comme autant de lèpres, qui s'attachent à la maison et à la race de celui qui a quitté le service de Dieu. Enfin, vous ne verrez guère la tranquille paix chez le profanateur, qui, ne cherchant point le Seigneur dans le jour même qui lui a été donné pour ne penser qu'à lui, pour ne servir que lui, n'a plus, par conséquent, de ressource dans la piété chrétienne, pour détourner de soi les iniquités, lesquelles ne marchent point sans les malédictions. Et ses iniquités ne sont pas en petit nombre. Ecoutez bien ceci. Celui qui pèche en ce genre doit pécher dans tous les genres; la conscience n'agit plus, lorsque le transgresseur se fait du service de Dieu une perte ou une corvée; et s'il refuse de l'honorer pendant l'espace d'un jour, il ne le craindra pas tous les jours de la semaine : malheureux qui, en suivant, sans le frein de la crainte, ses passions insensées, fournira sans cesse une matière nouvelle aux jugements de Dieu et à ses propres tourments.

Il n'en sera pas ainsi de celui qui respecte le saint jour, qui le regarde comme un jour saint et glorieux au Seigneur; jour, dit Isaïe, qui sera, pour celui qui l'observe avec une volonté soumise à celle de Dieu, un jour délicieux : *sabbatum delicatum.* C'est-à-dire, mes frères, qu'en le sanctifiant, vous ne perdez pas même les bénédictions temporelles. Car, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que les patriarches et tous les princes dévots ont autrefois perdu pour avoir servi Dieu avec une religion exacte, avec une piété fervente? Tout ce qui dégage nos consciences des choses périssables ne périt point. Le peuple de Dieu a-t-il eu des besoins, pendant qu'il célébrait dans le désert une fête continuelle?

Mais voici sur ce peuple une chose bien remarquable, et qui doit confondre les défiances du monde intéressé; c'est que lorsque chacun allait à Jérusalem célébrer la Pâque selon l'institution de la loi, les villes demeuraient désertes. Soit qu'elles fussent frontières ou autrement, il était aisé de les surprendre; et les voisins, que le paganisme ou l'envie rendait ennemis du peuple fidèle, possesseur d'un si beau pays, n'ignoraient pas cette belle occasion de lui nuire; est-il néanmoins jamais arrivé qu'ils s'en soient prévalus? Le texte sacré ne le dit pas. Dieu lui-même campait à l'entour pour les défendre, et avait mis des légions d'anges pour les garder, pendant qu'ils observaient sa loi. Mille bénédictions en effet sont promises à celui qui sanctifie les jours que Dieu s'est réservés; et, au contraire, il n'est point de malédictions dont le livre de la loi ne menace ceux qui les négligent. Et quand les bénédictions temporelles viendraient à manquer au fidèle, à qui le jour du Seigneur est précieux; cette perte, sans doute, deviendrait pour lui un grand gain, puisqu'il aurait alors plus de droit d'espérer, et qu'il recevrait avec plus d'abondance les biens spirituels, les joies saintes, les consolations et les espérances célestes. La moindre grâce de Jésus-Christ, le plus petit degré d'une vertu chrétienne peut bien dédommager de la perte de tous les biens temporels.

O hommes indévots! vous ne le comprenez pas, et l'indévotion, qui vous cache le prix et la douceur des vrais biens, fait que ces jours que le monde avare croit perdus, s'ils sont employés à l'ouvrage du salut, vous paraissent aussi ennuyeux et pénibles. Hélas! que vous êtes à plaindre! et vous voulez bien que, m'adressant à vous dans cette seconde réflexion, je vous déclare que, quelque peu criminelle d'ailleurs que vous paraisse votre vie, c'est par ce seul dégoût vous exclure vous-même du royaume des cieux, où se célèbre la fête éternelle dont il se fait ici-bas dans nos fêtes un petit essai par cet heureux enchaînement de la parole et de la prière, des adorations et des cantiques, de l'amour de la vérité et des désirs de la justice qui composent les saintes journées. Aussi est-il vrai qu'il n'est rien de plus doux et de plus agréable aux cœurs fidèles, et ceux qui m'entendent ici le comprennent; il n'est rien de plus agréable et de plus doux que de se délivrer de temps en temps du

tumulte des affaires et des sollicitudes du monde pendant un jour, pour vaquer plus librement aux choses divines.

Alors, âme chrétienne, vous vous élevez au-dessus de la terre, où il ne croît pour vous que des épines, pour mettre votre cœur dans le ciel, où est votre trésor et où la paix fait sa demeure. Alors dégagée des troubles divers et des indignes occupations des hommes, combien devez-vous estimer le bonheur que vous avez de pouvoir considérer, dans le loisir de la fête, et l'excellence de la gloire qui vous attend, et la petitesse des biens que vous perdez? Entendre Dieu même qui vous annonce par ses ministres ses vérités et ses mystères; envoyer vos prières à la cour céleste, vous adresser avec amour et révérence au Roi de gloire, qui écoute les désirs du cœur et qui seul peut remplir le cœur et rassasier ses désirs; recevoir dans les sacrements les témoignages de son amour et les bénédictions de sa grâce; lui rendre dans les sacrifices vos adorations et votre reconnaissance; converser déjà avec les anges et avec les esprits des saints; entonner déjà au milieu de la société des fidèles, qui vous environnent et qui vous aident, le cantique joyeux de l'éternité.

O l'heureuse journée où l'homme, tiré de sa condition terrestre et misérable, se trouve transporté comme dans un nouveau ciel et une nouvelle terre, où les troubles non plus que les œuvres du siècle ne peuvent entrer! Eh! mes chers frères, combien sommes-nous malheureux, si les exercices divins d'un jour si privilégié nous sont à charge? Si nous préférons aux tranquilles heures du juste la pénible journée des pécheurs? Si nous ne pouvons nous réjouir que dans les tabernacles du monde, loin de notre Dieu et de l'assemblée de ceux qui le servent? Si de ce jour que le Seigneur a fait pour notre avantage, en l'ordonnant pour sa gloire, jour plein de rémissions pour le pécheur et de consolations pour le juste, nous en faisons par notre indévotion un jour d'iniquité et de malédiction, pendant que nous trouverions dans les fêtes du Seigneur des contentements dont nous ne saurions jamais nous repentir. En un mot, si nous nous plaignons que l'Eglise, ardente à nous procurer des jours heureux, ait multiplié ces jours, qui sont si favorables à la conscience chrétienne, qui sont si saintement, si utilement institués, mais qui ne le sont que pour ceux qui les sanctifient avec les fidèles. Leur institution est sainte, juste et salutaire; et si les droits de Dieu n'étaient pas trop avilis parmi nous, il eût été superflu de vous le montrer; mais aussi leur sanctification doit être fidèle et entière. Vous avez vu la sainteté de leur institution : voici dans ma seconde partie l'étendue de leur sanctification soyez-y attentifs.

SECOND POINT.

Vous avez déjà pu comprendre, mes frères, que lorsqu'on vous a dit que vous êtes obligés dans les jours de fêtes de vous abstenir des œuvres serviles, on ne vous ordonne pas un repos d'oisiveté et une simple cessation de travail; c'est là la moindre partie de cette sanctification. Mais vous n'ignorez pas aussi qu'on ne vous ôte point alors la liberté de préparer ce qui est absolument nécessaire à la vie, et de la conserver; comme les Machabées, qui combattirent au jour du Seigneur pour défendre leur vie et celle de leurs frères; comme Elie, qui marcha pendant quarante jours pour fuir la colère de Jézabel, et qui ne se reposa point au jour du repos; comme les disciples, qui dans leur extrême faim froissèrent des épis de blé au même jour pour se nourrir. Il reste donc à vous apprendre ici que la sanctification du dimanche et des fêtes ne peut s'exécuter fidèlement et dans toute son étendue, que par les pratiques de la religion et de la miséricorde. La religion dont je parle d'abord doit être, dans ces jours, publique et en même temps domestique. Suivez-moi et n'opposez pas aux vérités que je vous prêche, les abus et les profanations du monde.

Je dis premièrement que la religion doit être publique : et c'est la différence qu'il y a entre ces jours sanctifiés et les jours communs. Vous devez bien chaque jour, quel qu'il soit, avoir quelque heure pour votre dévotion domestique et particulière. Dans les jours les plus communs, le chrétien commence et finit sa journée par une dévote oraison; il ne manque jamais d'offrir à Dieu son travail, où il entre par l'invocation et d'où il sort par l'action de grâce. Il y mêle quelquefois une lecture sainte, et il ne néglige pas, quand il le peut, la messe privée. Enfin dans les occupations nécessaires de chaque jour, les yeux fidèles sont souvent levés vers les saintes montagnes, et le cœur regarde le temple, pendant que les devoirs enchaînent le corps dans la maison. Mais à l'égard des fêtes, mes frères, elles sont destinées non-seulement pour la dévotion privée et domestique, mais encore pour la publique et solennelle. Et c'est pour cela que personne n'est excepté du repos qui fait quitter dans le jour du Seigneur, aux serviteurs aussi bien qu'aux maîtres, leurs ouvrages; qui ramène le laboureur des champs et le magistrat du barreau, qui fait descendre le prince même du trône, pour les rassembler tous dans le temple, où réunissant leurs vœux et leurs voix, ils adorent la majesté de Dieu, leur Père commun, avec une louange plus animée, et qui est aussi mieux écoutée de celui qui a promis d'être présent au milieu des fidèles assemblés en son nom; avec une reconnaissance plus vive, et qui doit attirer des grâces plus abondantes; avec une confiance plus forte, laquelle ne convient pas à celui qui prie en secret et dans un lieu écarté, sans le secours et la vertu des prières communes; avec une charité plus ardente, lorsque le peuple fidèle, se rassemblant auprès du même pasteur et lié aux mêmes autels, représente si bien par la société d'une même

religion, par l'union d'une même discipline, par le lien d'une même espérance, par les accords d'une même voix, l'union d'un même cœur et d'une même âme.

C'est donc singulièrement dans ce jour que vous devriez, par une profession publique de religion, faire de la maison de Dieu votre demeure : et combien d'exercices doivent vous y attacher le matin et le soir? Vous principalement, qui vivez dans les conditions tumultueuses, et dont le ministère plus difficile demande aussi les secours et les grâces des fêtes plus fidèlement observées.

Vous trouvez d'abord dans le temple où la religion vous mène le matin dans le saint jour, le prêtre au confessionnal qui vous attend pour vous jeter dans la piscine de la pénitence, si cela est nécessaire, et pour vous y laver. Vous trouvez l'Evangéliste, qui dans le prône vous instruit sur nos mystères, qui vous annonce nos fêtes, qui vous excite à prier pour vos maîtres, pour vos frères, pour vous-mêmes, qui vous marque les jours des tristes abstinences ou des saintes solennités : sans quoi aussi étrangers dans l'Eglise chrétienne, que ceux qui n'ont point été baptisés, vous confondez les jours, vous ne vous réjouissez pas avec l'Eglise dans les mystères de joie, vous ne gémissez pas avec elle dans les mystères de douleur, vous ne connaissez les fêtes que par un repos judaïque ou par une licence païenne. Le pasteur vient ensuite, qui vous enseigne par l'eau qu'il a bénie et qu'il répand sur vous, à vous purifier avant que d'assister aux saints mystères. Il monte à l'autel pour y offrir le sacrifice solennel; et c'est pour vous qu'il est offert, ou plutôt c'est contre vous, soit que vous n'y assistiez pas, et que vous alliez à une messe particulière abréger le temps de la prière; soit que vous y assistiez sans la componction, avec un cœur égaré et corrompu; soit enfin que bien loin de vous y nourrir du moins en esprit de la chair de la victime qui vous est préparée, et à quoi vous deviez vous disposer, vous sortiez du temple encore chargés des péchés que vous avez commis dans les jours de votre dissipation.

Que vous dirai-je des autres pratiques pieuses et publiques que le jour sanctifié vous offre, non-seulement le matin, mais le soir, pour vous retenir dans le temple; les vêpres que nos pères, plus religieux que nous, ne négligeaient jamais, et surtout l'instruction qui précède ou qui suit la divine psalmodie? Et c'est ici, mes frères, qu'il est nécessaire de vous détromper d'une erreur assez commune dans le monde, où l'on croit avoir satisfait au précepte de la sanctification du dimanche, lorsqu'on a seulement assisté à la messe, sans les lumières de l'instruction et sans se nourrir de la sainte parole. Sur quoi il faut vous dire qu'il y a ici deux préceptes : celui de Dieu, qui vous ordonne dans le Décalogue de sanctifier son jour, et un autre de l'Eglise, qui vous marque seulement que la première et la plus sainte pratique qui entre dans la sanctification de ce jour, est le sacrifice de la messe; mais qui ne vous dispense pas de remplir le saint jour par les autres devoirs. Ce serait donc en vain, chers auditeurs, que tant de canons de cette Eglise sainte ont obligé les pasteurs à vous distribuer en ce jour par eux-mêmes ou par d'autres le pain de l'Evangile; la même loi qui les oblige à vous instruire, ne vous engage-t elle pas à les écouter? Et si vous ne les écoutez pas, lorsque l'instruction publique vous est si abondamment offerte, dans la tranquillité et le loisir des fêtes qui vous sont accordées pour cela, quand apprendrez-vous la doctrine chrétienne que les plus éclairés ne savent jamais assez? Et comment l'apprendrez-vous dans ce tourbillon d'affaires, et parmi les sollicitudes, où votre condition vous engage pendant la semaine? Qui vous révélera tant de vérités que vous devez croire et que vous devez pratiquer? Vérités, dont les prières vocales ne vous laissent aucun vestige dans le cœur, revenant peut-être d'une longue psalmodie aussi opposés aux règles chrétiennes, que la nature ne vous apprend point, et que vos convoitises, de concert avec le monde, ne cessent de combattre. Vérités, dont l'étude est si nécessaire, que l'Eglise a consacré encore non-seulement une partie de l'Avent, mais tout le carême à la science de la religion et des mœurs, distribuant à chaque jour un évangile, vous invitant à l'entendre; et malheur à ceux qui s'en dispensent, lorsqu'ils peuvent y venir!

Mais d'ailleurs il est vrai de dire que chaque solennité est instituée pour vous rappeler un mystère de foi que vous devez savoir; un bienfait du Rédempteur, sur lequel vous devez vous attendrir; un triomphe de la religion qui demande vos cantiques; les exemples des saints dont l'imitation vous est proposée. Le Rédempteur même et le sanctificateur, qui étant un objet infini que vous ne sauriez regarder qu'à plusieurs fois, vous est aussi présenté en des jours différents, et sous diverses faces, par une distribution des parties de l'Evangile, qui occupent chaque fête. Car dans l'un c'est une parabole qui a été dite pour vous instruire, dans l'autre c'est une œuvre qui a été faite pour vous sanctifier; tantôt c'est une souffrance de ce divin maître, où vous devez puiser les leçons et la grâce de la patience; ou une ignominie, dans laquelle est préparé un remède à votre orgueil; quelquefois sont proposés des miracles éclatants qui affermissent votre foi, et ses exemples divins qui doivent réformer vos mœurs. Chaque fête vous expose dans ses mystères le commencement ou la fin de son sacrifice, par toute la hauteur de ses conseils, la profondeur de ses miséricordes, la mémoire de ses merveilles, la puissance de sa grâce dans les saints, et la règle de vos actions et de vos désirs. Chaque dimanche, c'est un évangile et une épître, où vous entendez la censure de quelque vice, où vous apprenez combien la vie chrétienne est différente de celle que

vous menez. Enfin il n'est point de jour parmi ces jours consacrés, qui ne vous enseigne l'excès de la charité de votre Sauveur, qui le porte à s'humilier, à naître pour vous, à souffrir, à mourir dans la chair, et à combattre la chair, à vaincre la mort, à nous procurer la vie; il n'en est point, par conséquent, où vous ne deviez entendre cette parole du Seigneur même : *Scitis quid fecerim vobis :* vous savez tout ce que j'ai fait pour vous. Et comment le pouvez-vous savoir, mes frères, si vous négligez d'écouter sa parole, et de la méditer dans les temps même qui sont si saintement destinés à exposer à vos réflexions et à vos hommages tout ce qui regarde votre Rédempteur et votre rédemption ?

Ils y sont tellement destinés, qu'il ne leur suffit pas d'un culte et d'une religion publics. La sanctification de la fête s'étend plus loin que le temple ; il y a une piété secrète et domestique qui doit accompagner celle qui est publique et solennelle; et voici comment vous devez l'exercer. C'est en vous préparant chez vous de grand matin par une prière ardente, par une confession humble, reconnaissant vos péchés devant Dieu, et désirant sincèrement de purifier vos cœurs en ce jour de toutes les souillures de la semaine. Sans quoi, n'ayant que les dehors et non l'esprit de la religion, vous seriez des profanateurs et des sacriléges, venant aux mystères et aux offices divins avec les mêmes dispositions et les mêmes mœurs, que vous apporteriez à une représentation comique. Je vous dirai encore que pour profiter des leçons qui vous sont données dans l'Eglise, laquelle est appelée l'école des fidèles, saint Chrysostome vous exhorte à prévoir chez vous les saintes Ecritures, qui doivent être lues et expliquées devant le peuple; et après que vous les avez entendues dans l'Eglise, à les relire encore dans la maison, et recueillir dans votre cœur cette semence céleste, qui serait jetée dans les grands chemins, et exposée aux oiseaux voraces, si de ces assemblées augustes que la religion a formées vous passiez dans les compagnies profanes, où l'on parle et où l'on agit, comme si l'on ne connaissait ni le Seigneur ni son jour.

Vous méditerez donc dans la maison les saintes vérités, dit le grand saint Chrysostome, et vous en ferez part à votre famille. Car le jour du Seigneur est tout consacré à la doctrine du ciel et à la grande affaire du salut. Eh quoi ! dit le saint docteur, le père qui sort d'un somptueux repas, n'en rapporte-t-il pas à ses enfants quelques aliments ou quelques fruits ? La mère qui revient d'un jardin délicieux, n'a-t-elle pas eu soin de cueillir des fleurs, pour se parer et pour en parer ses filles ? Et vous sortez les mains vides, du jardin de l'époux et de la table du ciel. Les trésors de la sagesse vous ont été ouverts, la loi vous a été annoncée sur la montagne; et comme le peuple insensé oubliant toutes les menaces et toutes les promesses de la loi, vous allez peut-être aussitôt jouer dans la vallée et adorer l'idole : comme si la fête finissait au seuil du temple. Pourvu seulement que vous assistiez à un salut, vous abandonnez le jour aux joies profanes, aux promenades dangereuses, aux visites mondaines, aux spectacles séduisants, aux jeux de plusieurs heures, que la triste cupidité rend si peu convenables à la joie sainte de la fête.

Mais, dites-moi, dans ce jour, dont vous consumez la meilleure partie en amusements ou en affaires, n'y a-t-il qu'une heure de temps qui soit le temps de la religion et qui doive être consacrée au service divin et à la considération des choses éternelles ? Si nulle partie des églises ne peut servir aux relâchements mondains, parce qu'elles sont entièrement dédiées au culte de Dieu, pourquoi sera-t-il permis d'y employer la portion la plus grande et la plus précieuse d'un temps et d'un jour, qui est destiné tout entier au même culte? Mais outre cela vous devez savoir que, puisque les travaux qui ne sont pas mauvais par eux-mêmes, et qui sont même nécessaires, sont défendus dans les saintes journées, seulement parce qu'ils empêchent l'esprit de s'appliquer uniquement au service de Dieu et à l'étude des vérités célestes, on ne saurait par conséquent donner aucune heure de la fête aux divertissements profanes du monde, qui sans doute sont bien plus capables de distraire l'esprit des pensées du ciel que les travaux; puisqu'après tout on ne dira jamais qu'une personne puisse être aussi dissipée dans un honnête travail qu'elle le serait dans le jeu, dans le bal, ou dans les plaisirs du théâtre. D'où le grand saint Augustin concluait autrefois que le péché serait moins grand de s'occuper en un jour de fête aux travaux ordinaires, que d'en passer une partie dans les jeux du siècle ou dans les danses mondaines. Et nous ne devons pas moins le conclure aujourd'hui ; ajoutant avec saint Chrysostome qu'il reste tant de choses à faire aux fidèles pour la piété domestique, une doctrine si étendue et si sublime à apprendre, des instructions si grandes et si nombreuses qui regardent les vérités de la foi et les règles de la morale, qu'il est impossible d'y satisfaire, si les dimanches n'y sont employés avec les saintes fêtes.

Joignons-y les prières de l'Eglise, que le fidèle doit suivre avec attention, et chanter avec intelligence; ce qu'il ne pourrait absolument faire dans ces derniers temps, où la langue de l'Eglise dans les liturgies est devenue étrangère et inconnue à la plupart ; si par l'étude des livres fidèlement traduits il ne s'accoutumait à comprendre le sens des Psaumes, pour gémir, dit saint Augustin, quand le psaume inspire le gémissement, pour se réjouir quand il annonce la joie, pour craindre lorsque le cantique présente à l'esprit une image sensible du jugement redoutable, pour espérer lorsqu'il exalte les miséricordes sans nombre du Dieu de toute consolation. Et c'est, mes frères, pour acquérir peu à peu ces connais-

sances célestes, dont l'ignorance est la source de vos dépravations ou de vos tiédeurs, que la religion vous ménage les heures du saint jour, en particulier et en public, dans la maison et dans le temple, lisant les livres sacrés, écoutant et interrogeant les prêtres du Seigneur qui en sont les dépositaires; assistant aux sermons, ne négligeant pas quelquefois les catéchismes, cherchant même alors le commerce et la conversation des âmes justes, qui, en vous parlant du royaume de Dieu, vous communiqueront aussi avec leur ardeur leurs lumières.

Bien plus, vous passerez avec ces fidèles de l'école du sanctuaire dans la maison du pauvre; et la miséricorde, qui vous a été montrée comme une autre partie de la sanctification des fêtes, ne sera point séparée des exercices de la religion. En effet, et c'est par cette grande vérité que j'achève ce discours, en effet, c'est dans ces jours que se font les quêtes pour les pauvres, et principalement pour les domestiques de la foi. C'est le dimanche, premier jour de la semaine, auquel les fidèles étant assemblés, la main sacrée du ministre recueillait dans les quêtes publiques, pour la troupe indigente, les fruits abondants de la charité, dont personne ne se dispensait, persuadé que la miséricorde ne solennise pas moins la fête que le sacrifice. On dressait même autrefois des tables publiques, où, parmi la joie sainte que la fête inspirait, éclataient la charité et l'aumône. Ces agapes anciennes sont abolies, mais l'esprit de charité doit toujours subsister; et si vous n'appelez point le pauvre à votre table, vous devez du moins en consacrer une portion choisie, et rompre votre pain pour lui; vous devez ou en visitant le malade, ou en consolant le captif, ou en soulageant le malheureux, ou en pacifiant l'ennemi, ou en instruisant l'ignorant, remplir les vides de la sainte journée. Le Fils de Dieu ne guérissait-il pas les malades au jour sanctifié du repos?

O le jour saint et agréable au Seigneur votre Dieu, que vous aurez ainsi passé dans les exercices de la religion et de la miséricorde! Et que la semaine qui suivra un tel jour sera heureuse! Vous ne l'avez point éprouvé, mes chers frères, vous n'y avez peut-être jamais pensé, et quoique les lois civiles de l'état concourent également avec les sacrés canons de l'Eglise, à maintenir la sanctification des dimanches et des fêtes, vous avez toujours négligé des obligations si essentielles, vous avez resserré dans quelques moments d'une dévotion superficielle le précepte inviolable qui sanctifie tout le jour; vous n'avez célébré vos fêtes que comme les Juifs par un repos d'oisiveté, ou comme les païens par les dissolutions de l'intempérance; et vos solennités ont été des abominations que Dieu déteste, comme parle un prophète: *Solemnitates vestras odivit anima mea.* Les hérétiques même, je le dirai à votre honte, ces insulaires séparés de vous, et par la mer et par le schisme, ont été toujours plus fidèles que vous à observer le dimanche; et quand ils viennent ici, ils sont étonnés de vous voir jouer dans le saint jour, ils sont surpris de voir que votre fureur pour les spectacles ne respecte pas même le jour du Seigneur; ils nous demandent pourquoi nous vous laissons violer avec tant de licence un des premiers préceptes du Décalogue? Pourquoi nous ne vous exhortons pas à donner à ce jour toute l'étendue de sa sanctification?

Il est vrai, chers auditeurs, que vous marquez les jours saints toujours par quelques signes, mais souvent signes profanes; ou par des habits, qui effectivement doivent être propres, pour paraître avec plus de décence dans les saintes assemblées, mais que le luxe ne doit pas rendre criminels; ou par une table qui peut être abondante pour rassembler votre famille et vos frères, mais dont l'abondance ne doit point être un obstacle à la ferveur et à la prière; ou par une récréation qui est nécessaire et qui serait innocente, si vous saviez l'assujettir aux règles de la sagesse chrétienne; ou peut-être encore par le beau séjour de la campagne qui, par l'éloignement du trouble et des engagements de la ville, pourrait être mis à profit pour votre salut, mais où vous abandonnez à la mollesse des jours dont vous devriez donner à la dévotion la meilleure partie.

Avec tant de profanations des saintes journées, mes frères, comment votre vie sera-t-elle chrétienne, et votre condition heureuse? Ah! si vous voyez maintenant avec douleur l'usure et la fraude qui ont inondé les places publiques, si vous déplorez dans vos tristes familles vos revenus retranchés, il faut vous en prendre à vous-mêmes. Vous n'avez pas béni Dieu dans son jour, et comment vous bénirait-il dans les vôtres? Le jour qui est à lui est peut-être celui de la semaine qui est le moins à lui, et il serait aussi véritablement à vous si vous le lui rendiez par une sanctification entière, puisque c'est bien plus pour votre intérêt et pour votre repos qu'il l'a institué, que pour le sien. Oui, chrétiens mes frères, en vous approchant de la source de tous les biens, dans ces jours de grâces que vous sanctifierez par tant de pratiques dévotes, que le cœur fervent vous rendra agréables, vous verrez revenir dans votre maison, avec des jours plus sereins et des nuits plus tranquilles, la justice que Dieu donne à ceux qui le craignent, et la paix qu'il répand dans les cœurs de ceux qui le servent, vous recevrez ses bénédictions sur la terre et vous célébrerez dans le ciel une fête éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

POUR LE LUNDI DE LA PASSION.

Sur l'emploi du temps.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum, et vado ad eum qui me misit. (*Joan.*, VII.)

Je suis avec vous encore un peu de temps, et je m'en vais vers celui qui m'a envoyé.

Le temps de la grâce est bien court, le

Seigneur passe; l'esprit de Dieu s'en va et il ne revient pas : les moments de la conversion échappent, le jour du salut finit; on cherche Jésus-Christ et on ne le trouve plus, *modicum tempus.* Mais si le temps de la grâce est si court, celui de la vie ne l'est pas moins; le temps ne paraît qu'un moment aux yeux de ceux qui ont l'éternité dans le cœur; quelle proportion entre une goutte d'eau et le vaste Océan, entre une vie si courte et des siècles éternels? Tout ce qui finit, quelque long qu'il soit, est bien court, *modicum tempus.*

Quoi qu'il en soit, mes frères, nous ne devons regarder tout le temps de la vie présente, que comme un seul jour, dont le matin est tout proche du soir; et si le temps de cette vie n'est qu'un jour, toutes les heures en doivent être ménagées avec soin; la paresse n'a point de droit sur elles, tout ce qu'elle en prend est une usurpation injuste, nous n'avons pas trop des douze heures de ce jour pour achever le grand ouvrage de notre salut.

Mais il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, mes frères, qu'il y a deux sortes d'oisivetés et de paresses qui abusent du temps, qui profanent les heures et les jours. Celle d'un grand nombre de gens qui ne travaillent point, qui passent leur vie dans l'indolence, l'inaction, l'inutilité; et une autre de ceux qui travaillent, mais dont l'ouvrage est l'ouvrage des ténèbres, dont les travaux sont inutiles pour la conscience; qui ne travaillent point avec Jésus-Christ, sans mouvement pour le ciel, sans force pour la religion. Une argile qu'ils pétrissent avec effort et qui ne fait que les salir : voilà tout le fruit de leur travail et de leur captivité en ce monde.

Or je m'élève également contre cette inutilité dangereuse et ces travaux profanes des hommes, contre leur molle langueur et leur inquiète activité. Au chrétien oisif et indolent je dis : *modicum tempus;* le temps de la vie est bien court. Je lui déclare qu'il est obligé de travailler pendant qu'il est jour, *me oportet operari donec dies est.* Je lui dis avec le Sage : *Fili, conserva tempus et devita à malo;* ménagez le temps qui est une chose si légère par sa vitesse, mais si précieuse par sa brièveté, et vous éviterez le péché dont la paresse est la source.

Aux autres qui paraissent empressés pour les travaux du siècle, mais qui sont engourdis et glacés pour l'affaire du salut, je leur déclare qu'ils doivent par leurs mouvements et par leurs œuvres retourner sans cesse vers le Seigneur : *vado ad eum qui me misit.* Je leur dis qu'ils sont obligés en travaillant de faire l'œuvre de celui qui les a envoyés, et qui ne les a envoyés que pour l'œuvre de la sanctification : *me oportet operari opera ejus qui misit me.* Je leur crie avec l'Apôtre : *dum tempus habemus, operemur bonum*, pendant que nous en avons le temps, exerçons-nous dans un saint et légitime travail. Est-il besoin que je m'explique davantage. Voici en deux propositions qui méritent une attention favorable, tout mon sujet. Je vous ferai voir premièrement, mes frères, le prix et l'excellence du temps contre ceux qui ne travaillent pas : et la pernicieuse et indigne oisiveté sera censurée, *Fili, conserva tempus.* En second lieu, je vous montrerai le saint usage, le religieux emploi du temps contre ceux qui travaillent, mais qui ne travaillent pas chrétiennement : et la profane et inquiète activité sera condamnée, *dum tempus habemus, operemur bonum.* La valeur et l'usage du temps, c'est tout mon sujet. Mais il n'y a que celui qui fait luire les jours, qui puisse nous découvrir ce prix et cette valeur, cet usage et cet emploi : et cette source de lumière est venue, pour se présenter à nous, lorsqu'un ange dit à Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous apprendrons à connaître le prix et la valeur du temps, en faisant réflexion sur trois choses : sur celui qui nous le donne, sur la manière de le donner, et puis sur la fin pour laquelle il nous le donne. Celui qui nous fait ce riche présent, c'est Dieu. Il nous a donné le temps par sa puissance, lorsqu'en créant le ciel et les astres, il a formé cette chaîne et cette vicissitude si réglée de jours, de mois, de saisons et d'années dans lesquelles nous vivons. Mais nous méritions de perdre ce don par le péché, et l'homme coupable ne devait pas être mieux traité que l'ange rebelle, à qui le temps fut ôté incontinent après son crime, si Dieu, se souvenant de ses miséricordes, ne nous avait redonné une seconde fois, par le mystère de la rédemption du monde, ce temps dont nous devions être dépouillés; et si, par sa patience, il ne nous accordait encore sans cesse les heures et les jours qu'il a refusés à tant d'autres dans sa colère.

Je vous demande ici, chrétiens fidèles, que vous vous arrêtiez quelques instants pour peser le temps, que vous ne perdriez pas dans l'inutilité si vous en compreniez la valeur; si vous pensiez bien que vous ne le tenez que de la miséricorde de Dieu, ce temps qui vous serait retranché si le sang de l'Homme-Dieu n'en était la rançon. Et à ce propos je vous rapporterai ce que nous lisons dans le second livre des Rois; qu'un jour David, pressé d'une ardente soif, témoigna qu'il aurait bien voulu boire de l'eau de la citerne de Bethléem, où étaient campés les Philistins à qui il faisait la guerre. Trois des plus braves de l'armée entendent la parole du prince, ils partent aussi ôt, et avec une âme intrépide ils traversent le camp ennemi, d'où ils rapportent un vase plein de cette eau pure et claire, que David avait souhaitée. Mais le religieux monarque, recevant avec respect une eau qui était achetée avec tant de péril, refusa de la boire et la répandant comme une précieuse liqueur, il en fit au Seigneur, dans l'ardeur de sa soif, un sacrifice, disant : Je n'ai garde de faire cette faute; je ne boirai pas le sang de ces hommes, une eau qu'ils ont puisée au péril de leur vie : *Noluit bibere, sed libavit*

eam Domino, dicens : Num sanguinem hominum istorum et animarum periculum bibam? Non, je ne ferai point servir à une légère satisfaction le prix d'un sang si généreux ; il est plus juste de l'offrir au Seigneur, c'est une libation qui lui est due, c'est un sacrifice qu'il demande.

Qu'est-ce que nous apprend cette figure, mes chers frères ? Que les moments qui s'écoulent comme l'eau, et que nous passons si légèrement dans le jeu, dans les spectacles, dans les bagatelles, dans un long sommeil, dans les entretiens frivoles, si nous y pensons un peu ; que ces moments sont le fruit des travaux, des combats et du sang de Jésus-Christ qui nous les donne. Mais un temps si précieux, nous le consumons en de vains amusements, nous le laissons écouler comme une chose de nulle valeur, nous n'en tenons aucun compte, nous le donnons aux autres, comme si ce n'était rien, nous cherchons à le perdre, nous ne nous plaignons pas de l'avoir perdu ; nous nous jouons des heures du salut, nous abandonnons à des niaiseries et au hasard le prix du sang adorable du Seigneur. Eh ! que n'en faisons-nous plutôt un sacrifice au Seigneur même par nos saints devoirs, par des œuvres sérieuses ? Que ne disons-nous dans ces moments, que le Seigneur nous donne par sa miséricorde et que nous devons recevoir avec religion : *Num sanguinem Christi et animæ periculum bibam ?*

Encore si ce temps et ces jours étaient d'une longue et certaine durée ; si ces moments pouvaient revenir quand une fois ils sont échappés, il serait pardonnable de ne les pas ménager. Mais en second lieu, la manière dont Dieu nous les donne en augmente encore le prix et nous oblige indispensablement à en faire une scrupuleuse épargne. A dire vrai, mes frères, il est étrange que Dieu, qui à notre égard est plutôt prodigue que libéral de ses autres faveurs, ne nous distribue le temps qu'avec ménagement. Il a semé les astres en confusion sur le firmament ; il a répandu sur la terre les fleuves, dont les sources ne tarissent jamais ; il fait naître tous les ans des moissons fécondes. Il n'y a que le temps qu'il nous donne avec mesure, il le fait filer goutte à goutte, et il ne nous donne jamais un moment qu'il ne nous reprenne l'autre. Nous donne-t-il le présent, il nous ôte aussitôt le passé ; de sorte que nous n'avons qu'un seul moment où l'on puisse dire que nous vivons.

La chose est ainsi, et il est aisé de la comprendre. Le temps est composé de trois parties différentes : du passé, du présent et de l'avenir. Or n'est-il pas vrai que l'avenir n'est pas encore, que le passé n'est plus et qu'il ne reste par conséquent que le temps présent, dont l'être sans doute est bien mince et bien fragile, puisque le temps présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule et qu'il devient un temps passé. Il est, parce que dans un moment il ne sera plus ; il est, parce qu'il va périr. Autrement s'il subsistait, il ne serait plus le temps, mais l'éternité. Je ne fais qu'expliquer la doctrine du grand Augustin, lequel dans le livre de ses *Confessions* nous fait remarquer que la différence qu'il y a entre nos années et celles de Dieu (si pourtant on peut compter en Dieu des années), c'est que les nôtres se succèdent toujours, l'une s'enfuyant quand l'autre arrive : de manière que pour les avoir toutes, il faut toutes les perdre, et qu'au contraire des richesses plus nous avons amassé d'années, plus le trésor en est petit. Vos années, mon Dieu, ne s'écoulent pas de la sorte, vous les possédez toutes à la fois, elles subsistent toutes ensemble, et une injurieuse et rapide révolution ne vous les enlève jamais : *Anni tui omnes simul stant, quoniam stant ; anni nostri omnes erunt, quando non erunt.*

Quelle conséquence tirerons-nous de ce principe? Je voudrais premièrement, mes frères, qu'il servît à réformer une manière de parler qui est commune parmi nous, ou du moins qu'il servît à corriger la fausse idée que nous y attachons, qui est de dire qu'un tel a quarante ans, cinquante ans, soixante ans. Car je vous prie, où sont ces années, dont vous l'enrichissez? Où est ce bien que vous dites qu'il possède? Ces années ne sont plus, il n'a plus aucun droit sur elles, il ne lui en reste plus la portion la plus petite : tout est emporté, tout est englouti dans l'abîme du passé. Il serait donc plus raisonnable d'assurer qu'il a perdu cinquante et soixante ans, que non pas de dire qu'il les a. Je voudrais, en second lieu, que vous apprissiez de là à être de justes estimateurs du temps, à en connaître le prix : puisque de ce petit nombre d'années que nous vivons, nous n'en possédons qu'une seule ; que dans cette seule année nous ne tenons qu'un mois, dans ce mois qu'une semaine, dans cette semaine qu'un jour, dans ce jour qu'une heure, dans cette heure qu'un moment, et quel moment, chrétiens? un moment qui s'échappe au même temps que je le prononce ; un moment qui n'est plus, un moment qui ne reviendra jamais, un moment que je ne possède point avant qu'il soit venu, un moment que je ne posséde plus après qu'il est venu, un moment enfin qui est peut-être le dernier de ma vie.

Car, chers auditeurs, vous ne pouvez pas l'ignorer, vous le sentez, vous vous en plaignez ; la durée de cette vie, qui est composée de ces fragiles moments, est très-courte et très-bornée : *tempus breve est.* En vain tâchons-nous de nous flatter nous-mêmes de l'idée d'une longue vie, par ces différentes parties dont nous la composons : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge viril, la vieillesse, l'âge décrépit ; inutiles et faibles noms ! comme si en divisant le temps d'une vie si courte, nous pouvions l'allonger ; comme si en lui donnant des noms différents, il était en notre pouvoir d'ajouter quelque chose à sa durée! O imprudents mortels ! qui comptez vos années au lieu de les peser, pouvez-vous seulement vous promettre une journée entière? Pouvez-vous

vous assurer de voir coucher le soleil que vous avez vu lever! Vous espérez plusieurs années et vous ne verrez point la nuit. Vous devez craindre à chaque instant que le temps de la vie ne vous soit ôté par la main violente de la mort.

L'homme n'est séparé de la mort que d'un seul point; un fil imperceptible le tient suspendu entre le temps qui fuit et l'abîme de l'éternité où il tombe. Chaque minute de l'heure qui passe peut marquer son dernier moment. En un mot, il trouve partout au dedans et au dehors des instruments de mort. La chaleur naturelle qui soutient sa vie, dévore sa substance. S'il se repose, la paresse l'appesantit; s'il s'occupe, le travail l'épuise; s'il jeûne, la faim le consume; s'il mange, la nourriture le charge, la soif le dessèche, l'excès du boire l'abrutit, le sommeil l'accable, les veilles le fatiguent, le froid le transit, la chaleur l'étouffe; ce qui le soulage d'une incommodité, le jette dans une autre. Enfin il est tourmenté et conduit au sépulcre par le mal ou par le remède.

Comptez après cela cette foule de maladies si diverses, qu'un ancien appelle des portions de mort, et qui sont en si grand nombre, dit saint Augustin, que tous les livres des médecins ne les peuvent contenir : et tant d'accidents inopinés qui nous retranchent nos jours. Comptez le fer cruel, le poison fatal et tous les instruments funestes que les hommes prêtent à la mort, comme si elle n'avait point assez d'armes pour abréger une vie, qui est déjà si rapide dans sa course, si bornée dans son terme et dont la dernière heure peut sonner à tout moment. Car le temps de mourir est toujours venu dans la terre des mourants.

Je voyais cet homme qui étendait avec soin ses racines sur la terre, qui jetait les fondements d'une monstrueuse fortune, qui mesurait la longueur de sa vie par l'étendue de ses projets : je le voyais et j'admirais son élévation, semblable à la hauteur des cèdres du Liban. Un moment après j'ai passé et il n'était plus : *transivi, et ecce non erat.* J'ai passé et j'ai vu que toutes choses passaient, l'admirateur et celui qui était admiré, le héros et le flatteur, le prince et le courtisan, le riche et ses richesses, l'homme et son nom, le monde et sa figure; vous-même qui ne voulez pas que le monde passe, qui êtes fâché que le temps des plaisirs soit passé, en un moment tout a disparu : *transivi, et ecce non erat.*

Oh! que le temps est rapide et qu'il nous échappe promptement! Il passe et nous passons; nous ne saurions ni rappeler ses heures perdues, ni éloigner sa fin toujours prochaine, ni fixer ses moments fugitifs, ni nous fixer nous-mêmes dans ce torrent de jours et d'heures, qui nous entraîne avec une force invincible. Et néanmoins, mes frères, nous négligeons un temps si court, nous laissons échapper indifféremment des heures qui ne reviendront plus; nous perdons sans en être touchés un bien si grand et de si difficile garde. Il faudrait que notre empressement à bien user du temps égalât la vitesse avec laquelle il s'écoule; il faudrait se hâter d'y puiser ce qui nous est nécessaire, comme dans un torrent qui fuit et qui se tarit. Nous avons peu de temps, et toutefois nous le ménageons aussi peu que si nous avions plusieurs siècles à vivre. Le temps est le seul bien dont il serait honnête d'être avare, et c'est le seul dont nous soyons follement prodigues. On le donne au premier venu, on se le laisse ravir sans s'en plaindre; il y en a même qui ne savent qu'en faire et qui se réjouissent de le perdre.

Le jeune homme, qu'en fait-il? Il consume ses belles journées en désirs criminels et en passe-temps dangereux; sa mollesse prolonge le repos de la nuit; son intempérance ne veut pas finir les repas du jour; il traîne en tous lieux une paresse tantôt sombre, tantôt enjouée, souvent onéreuse aux autres et toujours funeste à lui-même. C'est là toute la distribution qu'il fait de son temps, perdant les jours dans une indigne oisiveté, ou les profanant par une dissolution encore plus indigne. Et cet homme si honnête, si complaisant, si recherchant et si recherché, à quel prix met-il le temps! Il est en proie à un nombre infini de gens inutiles, à qui il se laisse voir le matin comme le soir; malheureux de n'avoir pas la force de se garantir de cette oisiveté qu'il appelle honnête, et qui effectivement n'est qu'une langueur et une servitude criminelle. C'est la fleur et la pureté du jour qu'elle vous ravit; c'est le temps de la prière et de l'étude que la complaisance vous usurpe; ce sont les heures du salut que vous abandonnez si aisément à quiconque vous les demande. Il n'est point de persécuteur dont vous n'enssiez meilleur marché que de ces importuns amis, qui vous enlèvent le présent du ciel le plus rare.

O chrétien! si tu connaissais quel est ce jour qui t'est donné et comment il t'est donné! *Si cognovisses et tu; et quidem in hac die tua.* Jour qui n'aura peut-être pas de lendemain, jour qui serait maintenant à toi, si tu en connaissais le prix et si tu savais faire usage de ces moments si courts, dont tu regretteras éternellement la perte. Mais vous qui jugez Israël, ou plutôt qui faites cesser les jugements en Israël, et à qui il n'est pas permis de demander justice quand vous avez destiné des jours à vos plaisirs, pouvez-vous ignorer que non-seulement vos jours, mais vos heures que vous devez à l'étude profonde des lois et à la prompte discussion des affaires, vous deviennent fatales et aux autres, lorsque, par vos amusements, la misère languit, la malice triomphe, et que le triste client voit ses revenus se dissiper avec les jours? Qu'elles deviennent dignes de la mort éternelle, si par un dédommagement exact vous ne lui avez pas fait, avant la fin des temps, une juste satisfaction de votre paresse?

O paresse damnable! c'est toi qui con-

sumes sans cesse dans un monde indolent tant d'années qui se passent à faire des songes, tant de journées que la vanité commence et que le plaisir achève, tant d'heures où l'on se prépare par une bagatelle à une autre bagatelle ; et que la femme du monde croit avoir bien mises à profit, si en les employant à se parer, elle a réussi dans l'ouvrage de la séduction ; si le tourment du jeu l'a délivrée des ennuis domestiques ; si elle s'est livrée à l'erreur dans une lecture dangereuse ; si elle a dormi longtemps pour conserver une chair sensuelle, et si les temps sacrés des devoirs ont été absorbés par les heures des visites et des spectacles. Quoi donc, chrétiens? Est-ce là vivre ; je vous le demande, est-ce là vivre? Pensez un peu à l'excellence du temps, dont vous faites une dissipation si imprudente. C'est Dieu même qui vous le donne, qui distribue la lumière, qui fait succéder les années, qui fait luire les jours acquis par le sang de Jésus-Christ. Pensez à sa brièveté et à la manière dont il vous le donne. Bientôt il vous sera ravi, encore un moment et le pécheur ne sera plus.

Mais pensez aussi à la fin pour laquelle le temps vous est donné. Je veux dire la pratique si importante de vos devoirs. Troisième et dernière circonstance qui doit vous faire comprendre ce que vaut le temps, combien vous devez en être meilleurs ménagers, et ce que c'est que la vie des gens du siècle qui se passe à ne rien faire ou à faire des riens ; qui se passe à faire le mal ou à faire toute autre chose que ce que l'on doit faire.

J'entends quelquefois dans le monde des gens qui nous disent qu'ils n'ont point d'affaires, qu'ils ont du temps de reste, et que sans le secours du jeu, ils ne sauraient comment passer la journée. O aveugles chrétiens! Vous avez peu d'affaires, dites-vous, et vous avez beaucoup de temps : vous prenez le change, vous vous trompez ; dites plutôt que vous avez peu de temps et que vous avez de grandes affaires.

Car enfin, n'est-ce pas de grandes affaires d'avoir tous les jours à connaître vos devoirs et à les remplir? A considérer ce que Dieu a fait pour vous, et à rien omettre de ce que vous devez faire pour lui ; à rectifier vos jugements, à dompter vos convoitises, à réparer vos fautes, à discipliner votre langue, à corriger votre humeur, à demander la grâce, à exercer la miséricorde, à pratiquer la justice, à élever des enfants dans la crainte de Dieu, à empêcher que le libertinage ne corrompe des domestiques, à veiller sur vous, à veiller sur les autres, à craindre l'oisiveté même comme le plus grand de tous les maux et à l'éviter par le travail des mains, si cela ne se peut autrement, comme la femme forte, comme les apôtres et tant de justes ; à sanctifier les jours, à connaître les temps, le temps du travail et le temps du repos, le temps de parler et le temps de se taire, le temps de se montrer pour édifier les autres, et le temps de se cacher pour s'édifier soi-même, le temps et les heures où la religion doit vous mener dans la maison de la prière, où la charité doit vous transporter dans la maison du deuil, et l'obéissance, vous retenir dans votre propre maison? Dites-moi donc, ne sont-ce pas là de grandes affaires, et avez-vous trop de toutes les heures du jour pour les achever?

Il n'y a personne, dit saint Thomas, qui n'ait tous les jours son ouvrage à faire, certains offices de sa condition à remplir. Vous voyez le sage fidèle toujours occupé, tantôt aux devoirs de la vie chrétienne, tantôt aux devoirs de la vie civile. Depuis que tous les enfants des hommes ont été assujettis à la loi indispensable du travail imposé de Dieu après le péché sur Adam leur père, vous voyez la pénible sueur couler le matin et le soir sur le front de l'artisan dans sa boutique, du magistrat dans le barreau, du soldat dans le camp, du ministre dans le cabinet, du laboureur dans les champs, de l'évangéliste dans la chaire, du pontife dans le sanctuaire, et du prince même sur le trône. Je sais, mes frères, que parmi les heures de ces tristes jours, que l'homme pécheur doit employer dans les douleurs du travail, soit du corps soit de l'esprit, il en peut mettre à part quelqu'une pour le délassement. Sa faiblesse demande des apaisements.

Mais il est à propos de vous avertir ici, que le jeu tel qu'on le pratique dans le monde, ne saurait être ce repos licite, ni entrer dans la distribution du temps de l'homme chrétien. Pourquoi cela? C'est que le jeu, si on le permettait, ne devrait jamais prendre sur les devoirs aucun moment ; il ne devrait être permis que comme un délassement après le travail, comme un remède pour revenir plus fort au travail, comme un divertissement paisible et sans passion, comme un plaisir innocent. Or il est aisé de voir, quelque chose que vous puissiez alléguer en faveur de cette pernicieuse oisiveté, qui déshonore aujourd'hui si fort le christianisme, que ce n'est pas un jeu, mais une cupidité, un tourment, une occupation qui vous détourne des devoirs de votre état ; que ce n'est ni un délassement, ni un remède, dès que vous menez d'ailleurs une vie désoccupée, une vie inutile qui ne vous laisse aucun droit à ces petits relâchements; que ce n'est pas un divertissement paisible et sans passion, mais un trafic sordide, une affaire d'intérêt, attiré au jeu par l'amorce du gain ; en un mot que ce n'est pas un plaisir innocent, mais une vraie profanation, si le jeu dérange les heures de votre prière ou de vos lectures, s'il ne respecte pas les jours sanctifiés, si vous n'en exceptez pas les semaines consacrées à la pénitence et aux jeûnes, s'il vous dégoûte de la parole de Dieu, ou s'il vous en détourne.

Je ne vous parle point de l'argent, que vous y employez et que vous dérobez aux pauvres et à votre famille, ni des jurements et des injustices qui suivent cette furieuse

manie, et dont vous êtes toujours coupables ou complices lorsque vous jouez ; je ne regarde le jeu que par rapport au temps, que le joueur s'approprie si injustement, abusant dans une profane inutilité des jours du salut destinés de Dieu à une vie de travail. Regardez un moment son peuple, considérez les enfants d'Israël que vous devez surpasser en justice. Ils vivaient sans jeu et sans spectacle ; les seules fêtes de la religion leur étaient connues ; appliqués à éloigner sans cesse de leur maison l'inaction et la mollesse, ils ignoraient par conséquent cet état nouveau reçu dans les siècles les plus dépravés et dans la fin des temps, où la condition s'est distinguée par la fainéantise, et où les hommes et les femmes vivant du travail d'autrui ont appris à languir avec honneur dans l'oisiveté. État malheureux ! où vous ne voyez dans une vie qui doit être sérieuse et remplie, qu'un enchaînement d'inutilités, d'amusements, de bagatelles, de spectacles, de jeux, de visites : matière trop certaine, dit saint Bernard, d'un arrêt et d'un jugement redoutable pour le jour de la vengeance.

Reste donc, mes frères, que dès cette heure, dès ce moment nous réveillant du sommeil mortel où nous vivons, nous resserrions le temps pour le délassement et que nous l'étendions pour le travail et les devoirs. Mais il y a des travaux aussi blâmables que l'inutilité même. S'il est des gens inutiles qui ne travaillent pas, il s'en trouve d'actifs qui ne travaillent pas bien et dont l'ouvrage n'est pas l'ouvrage de la justice. Après avoir censuré l'oisiveté damnable des hommes, condamnons leur activité criminelle ; après avoir appris à connaître le vrai prix du temps à ceux qui ne travaillent pas : *fili, conserva tempus*, enseignons à ceux qui travaillent, mais qui ne travaillent pas chrétiennement, à faire du temps un bon et saint usage : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

La cupidité n'est pas toujours oisive, indolente, paresseuse, elle est souvent laborieuse et active ; mais son travail n'est pas plus sage que sa paresse. Toute vivacité qui se borne sous le soleil n'est que vanité. Les mois des pécheurs sont toujours vides, *menses vacuos*, comme les appelle Job : leurs jours ne sauraient être pleins, leur temps est abrégé, et, quoiqu'ils comptent plusieurs années de vie, ils ne sauraient dire qu'ils aient longtemps vécu. C'est la pensée du grand saint Grégoire, qui demande à ce sujet, mes frères, pourquoi il est dit dans le premier livre des *Rois* que Saül ne régna que deux ans sur Israël, puisqu'il est constant, selon la plus exacte chronologie, qu'il en régna quarante ? Et ce pape répond que c'est parce que ce prince ne régna effectivement que deux années dans l'innocence et la religion, soumis avec crainte aux lois de Dieu et gouvernant son peuple avec justice. De sorte que les autres années si nombreuses qu'il passa dans l'orgueil et la désobéissance, quoiqu'il fît de grandes actions, qu'il donnât des batailles, qu'il gagnât des victoires, fatiguant les ennemis et se tourmentant beaucoup lui-même ; néanmois toutes ces années employées dans ces inquiets travaux ne lui sont point comptées. Pourquoi ? Parce que Saül devenu superbe, envieux, injuste, ne faisait plus alors l'œuvre de Dieu. Il est donc vrai, dit saint Augustin, que quand notre vie serait aussi longue que celle des patriarches, nous ne vivons qu'autant de temps que nous vivons pour Dieu.

Et pour vous en convaincre, mes frères, écoutez l'avis que l'apôtre saint Paul donne aux Ephésiens, lorsqu'il leur dit : ayez soin de vous conduire avec beaucoup de circonspection, non comme des personnes imprudentes, mais comme des hommes sages qui rachètent le temps parce que les jours sont mauvais : *Redimentes tempus quoniam dies mali sunt.* Point de jours qui soient bons, si nous ne sommes bons nous-mêmes, si nous ne sommes justes ; point de temps qui soit à nous, si nous ne le rachetons. Or comment est-ce qu'on rachète le temps, et qu'est-ce que c'est que de rendre bons ces jours mauvais ? C'est ce que nous devons examiner par deux réflexions, en faisant l'analyse de ce passage : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.*

Je dirai donc premièrement, que racheter le temps, *redimentes tempus*, c'est faire attention sur tout ce que nous en avons perdu pour le ciel, et gémir de cette perte ; car on ne rachète que ce qui est perdu. Tant de grâces négligées, tant d'œuvres mortes, tant de péchés commis, tant de semaines où la prudence du siècle n'a point laissé de place à celle du salut. Tant de jours écoulés dans l'oubli de Dieu et dans l'amour du monde. La dure componction rachète ces jours et la sainte pénitence les répare ; en sorte que les ouvriers qui viennent à la onzième heure cultiver la vigne, et qui par le temps sont les derniers, deviennent les premiers par la grâce.

Ainsi rachetez-vous le temps, vous qui, après un égarement de quelques années, commencez à voir par une lumière du ciel que l'horloge éternelle, où le moment inévitable de votre trépas est marqué, ébranle déjà ses ressorts pour sonner votre dernière heure ; que la fureur de Dieu s'allume et que les instruments de la guerre du Tout-Puissant s'avancent contre vous. Vous commencez donc maintenant à travailler sur votre cœur et à réformer vos sens ; vos prières sont plus ferventes ; votre travail est plus assidu. Vous prévenez quelquefois le soleil par le sacrifice du matin, vous rappelez votre cœur et vous rassemblez votre famille par la prière du soir. Pendant le jour vous êtes plus attentifs aux offices de votre état, et parmi ces offices vous n'oubliez jamais la miséricorde, sans laquelle si vous n'assistez pas l'affligé, quelque belle que serait votre journée, vous croirez l'avoir perdue ; fai-

sant avec une main diligente tout ce que vous pouvez faire, comme si vous n'aviez plus qu'un jour à vivre, surtout gémissant sur vos transgressions passées. De manière que l'heure de vos confessions est aussi fidèle que si c'était la dernière de votre vie ; chaque communion est aussi sainte, chaque sacrifice est aussi parfait ; et du supplice de chaque jour vous en faites par la patience chrétienne un sacrifice. Ainsi rachetez-vous le temps : *redimentes tempus.*

Mais vous le rachetez encore, dit saint Augustin, si, faisant du salut votre principale affaire, vous sacrifiez quelques intérêts humains pour racheter en quelque façon le temps, sans lequel il est impossible de se procurer les biens éternels. L'avarice, par exemple, dit ce Père, vous offre les occasions et vous fournit les raisons de soutenir un procès, ou d'en faire aux autres. L'ennemi cruel, Satan, qui se hâte de ménager pour votre perte le temps que vous négligez pour votre salut, voudrait, en vous engageant dans ces embarras du siècle, vous enlever les jours qui doivent être pleins de vos devoirs, et les heures dont chacune peut devenir la dernière de votre temps, et dont la dernière décidera constamment de tous les siècles. Que faites-vous donc, si vous êtes sage ? Persuadé que, selon l'Evangile, on ne peut cueillir les raisins dans les épines, les fruits du salut dans les ronces du barreau ; persuadé que toutes choses deviennent inutiles ou dangereuses à celui qui perd son temps, et qui avec son temps perd son âme, vous laissez volontiers au monde un peu d'argent ou de terre, dont vous n'avez pas un extrême besoin, pour faire un gain considérable, le gain du temps, dont l'épargne prudente sera pour vous la source d'une richesse infinie. Et cela s'appelle racheter le temps, dit saint Augustin, parce que le morceau de terre que vous perdez, c'est comme la monnaie que vous payez pour avoir le temps et avec le temps le ciel, par l'usage saint, par l'emploi légitime et religieux que vous en ferez.

Je ne vous dis pas que vous gagnez déjà beaucoup en vous dépouillant de tous ces petits intérêts, puisque vous gagnez le repos de l'âme et la paix de la conscience, qui valent infiniment mieux que toutes les victoires du barreau et tous les trophées de la fortune. Je ne vous parle pas des maux dont vous vous délivrez, évitant le procès et n'entrant point dans cette terre qui dévore ses tristes habitants ; dans la religion de la discorde, où l'on marque avec tant de scrupule les dates et les années, et d'où l'on ne peut plus sortir qu'après avoir ajouté par des procès interminables les solstices aux équinoxes et les épactes aux épactes. Pour peu que vous ayez d'expérience et de raison, et sans consulter cet art trompeur et sacrilége qui croit lire dans les astres du ciel les événements de l'avenir, que le Seigneur n'y a point écrits, on peut vous prédire néanmoins, et vous comprendrez assez tous les maux qui vous sont préparés dans l'iniquité des procédures. Persécuter un parent, enrichir des juges, ruiner sa famille, se nourrir de chagrins, perdre sa santé et ses biens, c'est pour l'ordinaire tout le fruit du procès. Et quand l'intérêt ne mettrait pas en œuvre avec les subtilités de la chicane, la noirceur et la mauvaise foi, ne serait-ce pas un mal assez grand, assez funeste, de consumer dans cet inquiet exercice le temps de la miséricorde et les jours si précieux du salut? D'où le grand saint Augustin conclut par ces paroles : *Perde aliquid, ut Deo vaces, non litibus : sed quod perdis, pretium temporis est.*

Si donc vous voulez racheter le temps, chrétiens qui m'écoutez, perdez toutes choses plutôt que ces jours qui vous sont données ; appliqués à l'affaire la plus importante que vous ne sauriez perdre sans vous perdre vous-mêmes, attentifs à vous déprendre de toutes les séductions du siècle présent qui dissipe par les affaires ceux qu'il ne peut corrompre par les plaisirs. Plus d'occasions de profit qui vous tentent et qui vous jettent dans des travaux, où le temps vous échappe et où vous ne sentez pas même qu'il vous échappe. Plus d'emplois tumultueux, où vous ne sauriez mener dans ce monde-ci qu'une vie qui vous ôte le temps de penser à l'autre.

Si vous voulez racheter le temps, *redimentes tempus*, considérez, en second lieu, ce qu'ajoute l'Apôtre, que les jours sont mauvais : *quoniam dies mali sunt.* En effet, mes frères, et cette vérité n'est pas une vérité abstraite ou peu importante ; en effet, comme dans un temps de récolte incertain, nébuleux, mauvais, on se hâte de recueillir la moisson et de serrer les grains, on ménage tous les moments, on travaille sans relâche ; il faut aussi pendant les jours de cette vie si courte, si fâcheuse, si pleine de tentations et d'orages, se hâter de faire son ouvrage, regardant comme une perte tout le gain qui se fait dans le temps, avec quelque préjudice pour l'éternité ; cherchant avec empressement les dignes ouvriers qui nous aident à faire la moisson du salut, qui nous portent à amasser des œuvres de pénitence, parce que les jours sont mauvais : *quoniam dies mali sunt.*

Les jours sont mauvais par leur brièveté, par leur vitesse, par leur incertitude, par leur malice, par leurs misères. Et tournez, je vous prie, vos yeux, vous qui êtes ici assemblés, sur la dernière et peut-être la plus belle de vos années ; pensez combien légèrement elle vous est échappée des mains, combien soudainement son hiver a fait place au printemps, son printemps a été bientôt après englouti par l'été, son été par l'automne, et l'automne par son hiver ; comment elle coulait sans cesse vers sa fin comme une nuée qui s'enfuit, comme un torrent qui s'écoule. Représentez-vous les outrages de ses saisons et la malice de ses jours ; combien une pièce si courte de votre durée, une seule année a produit de changements, de disgrâces, de chutes, de malheurs, de trou-

bles, de supplices, de maladies et de morts dans les états et dans les familles ; combien elle a renversé d'ambitieux ; combien elle a surpris de sensuels; combien elle a accablé d'avares; combien elle a enlevé de pécheurs, leur ôtant l'espace et le temps de la pénitence. Regardez dans cette ville à combien de pères elle a ôté la consolation de leurs enfants, à combien d'enfants l'appui de leurs pères; combien de mariages elle a dissous; combien de familles elle a dissipées. Considérez dans votre propre maison pendant cette seule année, combien vous avez vu naître de contradictions, couler de larmes, périr des espérances, et croître des calamités : *quoniam dies mali sunt.*

Mes chers frères, ce n'est pas mon intention d'aigrir et d'envenimer vos plaies, en vous en rafraîchissant la mémoire; je voudrais plutôt pouvoir les adoucir. Mais je vous représente vos maux, afin que vous en tiriez quelque avantage; et que, voyant dans une vie si courte des misères si nombreuses, vous rachetiez le temps par la vigilance à mieux user désormais de vos années et de vos jours; commençant à compter avec vous-mêmes dès le premier âge; et, dans le dernier, effaçant par des regrets amers les péchés d'une jeunesse qui a peut-être duré trop longtemps; car le jour du Seigneur si terrible est proche, et les jours de l'homme si courts sont mauvais : *quoniam dies mali sunt.*

Les jours sont mauvais. Que de nécessités fâcheuses! Que de soins incommodes! Que de périls évidents! Que de, piéges cachés! Les jours sont mauvais : l'iniquité a prévalu, le soleil de justice s'éloigne, les tentations sont plus fortes, les bons exemples deviennent plus rares; nous vivons dans les derniers temps où le mal se fait avec prudence; où l'intérêt décide plus souverainement que la loi; où le siècle à venir presque oublié, le temps présent domine les cœurs et fait ses impressions puissantes.

Donc, chrétiens fidèles, le grand secret est de se soustraire par une vie plus retirée à ce monde dépravé, à ses emplois qui dissipent, à ses assemblées qui dérèglent, à ses entretiens qui engagent; se munir contre les besoins fâcheux par la patience et contre les affaires inévitables par la prière: dans un métier pénible s'assujettir au travail par un esprit de pénitence; dans les charges publiques être par la religion juge de soi-même, avant que de l'être des autres ; resserrer son activité dans ses devoirs, régler ses œuvres sur la loi et ses jours sur l'éternité ; et c'est ainsi qu'on rachète le temps, parce que les jours sont mauvais : *quoniam dies mali sunt.*

Sans cela je le dis, et la vérité le déclare; sans cela l'homme actif se tue par sa propre activité, et, quoiqu'il se tourmente par les travaux du jour et par les veilles de la nuit, il est oisif, il perd tout son temps. La véritable époque de la vie laborieuse et utile ne doit se marquer que du jour auquel on a commencé à travailler pour le ciel. Car, ô Dieu saint, qui avez l'empire de tous les siècles et qui nous renfermez dans un petit cercle de jours, vous pesez toutes nos œuvres, vous comptez tous nos pas ; et si, dans cette continuelle agitation où nous portons tout le poids du jour et de la chaleur, nous cessons de tourner vers vous nos yeux, tous nos travaux humains périront avec nous.

Ainsi, vous qui travaillez dans le siècle et pour le siècle; vous qui, sacrifiant aux affaires d'autrui les heures du salut, dévorez chaque jour dans le barreau les amertumes de la jurisprudence pour perpétuer la mollesse dans votre famille; vous qui dans le camp courez à la mort par mille périls et par mille morts, tantôt noyés de la pluie et tantôt brûlés du soleil, semant la douleur pour ne recueillir que la vanité; vous qui avez consommé vos années dans un commerce triste et obscur, pour laisser après vous des enfants qui vivent dans l'éclat; malheur à vous! de ces jours mauvais vous passez tout d'un coup dans une éternité infiniment plus malheureuse.

Vous avez travaillé dans le temps, mais ce n'était que pour le temps ; vous avez travaillé pendant la nuit comme les faibles disciples, et votre pêche a été infructueuse : *per totam noctem laborantes nihil cœpimus;* vous avez travaillé comme les pauvres Israélites dans l'Egypte, tout occupés à ramasser des pailles et accablés sous ce profane travail; vous avez travaillé comme l'inquiète araignée, qui ourdit avec tant de soins et de tourments la toile fragile et abjecte; ou comme l'enfant, qui trace avec beaucoup de peine sur le sable des figures légères que le moindre flot efface : *puellus, in arena ludit.* Par une prudence qui n'ôte rien à la diligence et aux soins, vous avez réglé les plus grandes affaires; les familles doivent à vos veilles tout leur repos; mais en vivant pour les autres, vous n'avez pas vécu pour vous, vous avez négligé votre âme. Dans ce partage pénible que vous faisiez de votre temps, il fallait prendre pour vous-même et pour votre salut la meilleure partie de ce trésor et imiter l'ange qui remue les globes du ciel, mais qui ne quitte point le trône de Dieu. Emporté par le tourbillon des affaires de ce monde inférieur, vous ne regardiez que la vanité qui passe avec les minutes et les instants; vous n'apportiez à la prière et aux pratiques de la religion qu'un esprit épuisé par la contention, une âme troublée par les sollicitudes. Hélas! quelque éclatants qu'aient été vos travaux, vous serez jetés avec le serviteur paresseux dans les ténèbres éternelles.

Grand Dieu, Père des lumières! Le jour est à vous, dit le prophète, la nuit est à vous, c'est donc pour vous que je dois les employer. Oui, chrétiens, et voici tout le fruit de ce discours; car l'heure passe, le jour s'enfuit et il ne permet pas d'insister davantage sur ces matières; oui, chers auditeurs, si vous connaissez la valeur du temps et l'usage que vous en devez faire, ni la paresse ne prendra plus rien sur vos heures, ni vos jours ne s'évanouiront plus

dans la vanité; vous ménagerez pour Dieu les années que vous recevrez de Dieu. Et n'attendez pas à connaître l'emploi et le prix du temps, quand vous n'aurez plus de temps. Or, quand est-ce que vous n'aurez plus de temps? Peut-être dès aujourd'hui, peut-être dès ce jour sera coupé le fil de votre vie. Et dans ce moment vos oreilles seront frappées de la voix terrible de l'ange, lequel jurera par celui qui vit dans tous les siècles, qu'il n'y aura plus de temps pour vous: *quia tempus non erit amplius.*

O redoutable et fatal moment! Puis-je penser à toi, que mon esprit ne se trouble et que mes sens ne s'égarent? Dans ce moment, et peut-être dès aujourd'hui, il n'y aura plus de lumière pour moi dans les astres du ciel, plus d'huile dans les vases de l'église, plus de vertu dans les sacrements augustes, plus de secours dans les ministres sacrés; plus d'eau dans la piscine salutaire, plus de grâce dans les saintes fêtes, plus de consolation dans les livres divins, enfin, plus de salut, parce qu'il n'y aura plus de temps, *quia tempus non erit amplius.* Dans ce moment, si la parole oiseuse est jugée, que sera-ce de la vie inutile? Dans ce moment, et peut-être dès ce jour, le maître de la vigne viendra, après les trois années de votre adolescence, de votre jeunesse et de votre âge plus mûr; et ne trouvant pas en vous les fruits d'un travail chrétien qu'il y cherche, vous entendrez comme le stérile figuier cette parole redoutable: Voilà que depuis trois ans je cherche du fruit et je n'en trouve pas, *ecce anni tres sunt;* que l'on coupe cet arbre infructueux et qu'on le jette au feu; que fait-il sur la terre? Sa fin est venue, il n'y a plus de temps pour lui, *quia tempus non erit amplius.*

Prévenez donc, chrétiens, peut-être est-il encore temps, prévenez ce moment funeste. Venez à Jésus-Christ, vous tous qui ne travaillez pas saintement, chargés de vos peines et de vos ennuis, chargés de vos affaires et de votre oisiveté. Priez le Seigneur que par sa parole votre main depuis longtemps desséchée s'étende dès à présent aux œuvres justes; demandez, non d'être pleins de jours par une longue vie, mais plutôt que vos jours soient pleins par un saint et légitime travail. Et si vous faites rétrograder le soleil en obtenant de nouvelles années, que ce soit comme Ezéchias pour pleurer vos péchés; si vous arrêtez ce grand astre comme Josué, que ce soit pour achever la victoire de vos passions: repassant vos premières années dans l'amertume de votre âme; faisant par des œuvres de lumière qui se succèdent sans cesse, qu'un jour instruise un autre jour, et que les derniers temps soient meilleurs que les premiers; enfin, toujours liés par un travail chrétien à Jésus-Christ qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

POUR LE MARDI DE LA PASSION.

Sur l'humilité.

Manifesta teipsum mundo. (*Joan.*, VII.)
Manifestez-vous au monde.

Ne reconnaissez-vous pas, mes frères, les sentiments et le langage du monde dans ces hommes vains et ambitieux, qui veulent inspirer au docteur même de l'humilité et au roi des humbles le désir de la gloire du siècle? Le monde ne se remue que par les ressorts de l'orgueil; il ne donne aux autres que des leçons d'orgueil. Il sollicite l'homme de bien à produire ses grands talents sous de beaux prétextes et à chercher même dans l'œuvre de Dieu la gloire de l'homme. Il dit à chacun: manifestez-vous, faites-vous connaître au monde: *manifesta te ipsum mundo.* Les pères le disent à leurs enfants; les frères, à leurs frères; les amis, à leurs amis; chacun se le dit à soi-même. Les parents de Jésus-Christ le dirent à Jésus-Christ; car ils ne croyaient pas en lui, dit l'évangéliste: *Neque enim fratres ejus credebant in eum.* Quoi donc? l'amour de la gloire humaine, que le monde regarde comme le principe des plus nobles actions, est une passion de païens et d'infidèles. Oui, chrétiens, si vous ne portez pas en vain ce nom, si vous êtes disciples de Jésus-Christ, si vous croyez à son évangile, renoncez à l'orgueil, ne vous laissez pas séduire par la vaine complaisance, résistez au désir de paraître, embrassez la sainte humilité que le Seigneur du ciel et de la terre est venu vous enseigner par ses préceptes et par ses exemples.

Je sais que l'humilité, toute petite qu'elle paraît, n'est pas une vertu de la terre; que la nature n'en est point capable, que la philosophie ne l'a pas connue, et que c'est un astre nouveau qui ne parut aux peuples qu'à la venue et à la suite de Jésus-Christ. Je sais que si l'Evangile nous apprend qu'il nous est impossible de nous faire plus grands que nous ne sommes et d'ajouter une coudée à notre taille, il nous est encore plus impossible par nous-mêmes de nous faire petits et de nous rabaisser par l'humilité chrétienne. Mais quelque difficile et surnaturelle que soit cette vertu, elle n'en est pas moins nécessaire, la pratique n'en est pas moins ordonnée à tout le monde; parce que sans l'humilité nous devenons les sacriléges usurpateurs de la gloire, bien précieux qui ne peut appartenir qu'à Dieu, à qui seul toute louange doit être rapportée; et de plus parce que l'humilité seule, en nous ôtant notre enflure, en détruisant notre faste, peut nous faire entrer par la porte si étroite qui mène au ciel; et que, dans l'ordre de la grâce, il n'est point d'autre principe de l'élévation que l'abaissement. Vertu nécessaire et qu'il est absolument de notre intérêt de bien connaître, comme il est important de la bien pratiquer. Mais nous ne pouvons ni la pratiquer ni la connaître que par les lumières et les grâces de celui qui,

étant infiniment grand, s'est anéanti lui-même en prenant la forme non-seulement d'un homme, mais d'un esclave, dans le sein de l'humble Marie, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

Combien est étendue la superbe de l'esprit et du cœur humain, et quelle est la diversité de ses productions pernicieuses! Se glorifier de ce que l'on n'a pas ou de ce qui ne mérite aucune gloire, c'est orgueil. Se glorifier des dons de la nature ou de la grâce qu'on possède, sans en rendre la gloire à celui qui les donne et qui peut seul les donner, c'est ingratitude. Désirer de plaire, et se réjouir quand on plaît, c'est vaine gloire. Se louer soi-même et vanter ses mérites, c'est vanité. Désirer les emplois sans mesurer ses forces, c'est ambition. Vouloir paraître meilleur que l'on n'est, c'est hypocrisie. Préférer ses pensées à celles d'autrui, et ne vouloir déférer qu'à son propre jugement, c'est opiniâtreté. Entreprendre plus qu'on ne doit et plus qu'on ne peut, c'est présomption. Reprendre les autres sans se considérer soi-même, c'est audace. Parler avec un ton de voix élevé et avec une confiance de maître, c'est suffisance. Étudier trop son maintien, ses paroles, ses manières, c'est affèterie. Enfin, mépriser les autres et se préférer à eux en quelque façon que ce soit, c'est arrogance

La sainte humilité s'élève contre ces iniquités, en guérissant l'esprit et le cœur superbes. Car saint Bernard nous apprend, mes frères, que la véritable humilité, l'humilité chrétienne ne doit pas seulement entrer dans l'esprit, mais dans le cœur. Là, c'est la vérité qui la produit; ici, elle est l'ouvrage de la charité : *Est humilitas quam nobis veritas parit, et est humilitas quam charitas format.* Là, elle consiste dans la connaissance; ici, dans l'affection. Là, elle cherche la lumière pour manifester l'homme à lui-même ; ici, elle cherche les ténèbres pour empêcher l'homme de se manifester au monde, et partout l'orgueil est combattu avec tous ses vices. Il n'y a plus ni enflure secrète, ni faste extérieur, ni vaine complaisance, ni folle ambition dans le chrétien qui se connaît, parce qu'il est humble d'esprit et qu'il veut bien vivre inconnu, parce qu'il est humble de cœur; qui n'est touché ni de son propre mérite ni de la fausse gloire du monde ; qui se manifeste à lui-même avec les misères, et il se méprise : voilà l'humilité dans l'esprit; qui craint de se manifester au monde avec ses avantages, et il veut bien être méprisé : voilà l'humilité dans le cœur, et c'est tout mon sujet. Heureux, mes frères, si, en vous donnant quelque idée de cette vertu que je vous prêche, vous pouvez apprendre à craindre le vice qui désole toutes les vertus.

PREMIER POINT.

L'œil de l'homme qui voit tout, par une étrange destinée, ne se voit pas lui-même; mais il a de quoi s'en consoler, puisqu'au moins, avec cette lumière qui lui découvre tous les objets, il peut apercevoir les précipices, et en les apercevant les éviter. Il n'en est pas de même de notre esprit. En vain connaîtrait-il toutes choses, s'il ne se connaissait pas. Plus égaré et plus insensé, si l'étude de soi-même ne faisait pas la première et la meilleure partie de cette vaste philosophie qui lui découvre toute la nature; pesant tous les maux qui lui sont propres et les biens qui lui sont étrangers; connaissant ses misères et ses avantages, et se jugeant méprisable dans ses avantages comme dans ses misères. Car c'est ainsi, mes frères, que saint Bernard définit l'humilité qui est dans l'esprit : une vertu par laquelle l'homme, se regardant sans préoccupation, sans faveurs, et se manifestant à soi tel que la vérité le dépeint avec ses couleurs toujours fidèles, devient vil et abject à ses propres yeux : *Humilitas est virtus, qua homo verissima sui cognitione sibi ipse vilescit.*

Je dis tel que la vérité le dépeint; car il y a un portrait flatteur que l'homme, qui se regarde avec des yeux intéressés, fait à toute heure de lui-même, et qui n'est jamais ressemblant. En effet, et voici une remarque qui ne doit pas vous échapper : Nous lisons dans les saintes Écritures, que quand le roi superbe, dont il est parlé dans le prophète Daniel, fit faire lui-même sa statue, ce fut une statue d'une prodigieuse hauteur et toute d'or. Celle que la vérité lui montra en songe était bien différente : il y avait un peu d'or, mais il y avait aussi bien du fer et de l'argile. L'image que nous formons de nous-mêmes est toujours grande et il n'y a que de l'or ; c'est un riche et précieux fantôme forgé par l'imposture de notre propre amour; c'est une idée charmante de nous-mêmes que nous avons soin de composer et de revêtir du mérite le plus exquis. Le théologien la compose, cette idée, de son érudition profonde, le philosophe de sa subtilité, l'orateur de son éloquence, le courtisan de sa politesse, le magistrat de sa prudence, la femme du monde de ses agréments, l'artisan de son industrie, le soldat de sa valeur, le ministre de son crédit, le partisan de sa richesse, le politique de sa pénétration. Enfin, c'est une statue toute d'or, et jusque dans les conditions les plus médiocres, vous trouvez des Nabuchodonosors en petit, qui forment d'eux-mêmes l'image la plus grande et la plus riche. C'est l'orgueil qui en est l'ouvrier.

Mais si nous nous regardons tels que sommes et tels que la vérité éternelle nous représente, nous verrons que parmi cet or il y a bien de l'argile et du fer, et que, pour une petite perfection que nous avons ou que nous croyons avoir, nous sommes d'ailleurs pleins de misères, environnés d'infirmités, chargés d'erreurs, couverts d'iniquités. Et de là vient, mes frères, que l'homme, pour s'épargner le chagrin de se voir si petit, si difforme, si criminel en sa personne, si misérable en sa nature, se regarde peu par ces méchants endroits. Il oublie ses infirmités, il excuse ses corrup-

tous : ingénieux à supprimer tout ce qu'il y a d'humiliant en lui, sa vanité lui fournit toujours des feuilles pour couvrir sa honte et sa nudité : ou si, par hasard, il aperçoit quelqu'une de ses imperfections, il en détourne la vue aussitôt, et il s'en va, dit l'Écriture : *consideravit se et abiit.* Il s'en va pour jeter des regards plus tranquilles sur ses talents naturels, sur son nom, sur certaines qualités humaines qu'il grossit toujours, et qui, à son avis, le dédommagent assez de ses autres défauts.

Or, je voudrais, et il serait nécessaire que l'âme superbe, pour rabaisser ses yeux altiers et pour se guérir de cette douce, mais dangereuse séduction, fît souvent des réflexions sur ses misères, et qu'elle se fît même des leçons d'humilité et de modestie de ses propres perfections. Pour ce qui regarde le premier article, si nous y voulons faire quelque attention, hélas ! mes chers frères, combien de misères s'élèvent à la fois et se produisent, pour nous apprendre à nous humilier et à nous réduire à la taille de ces petits enfants de l'Évangile, à qui seuls le royaume du ciel est promis. Nous n'avons qu'à considérer la fragilité de notre corps et de notre esprit, l'un formé du limon de la terre, l'autre tiré de l'abîme du néant. Corps sujet à tant de nécessités basses, à tant d'infirmités fâcheuses, qui nous accompagnent depuis le berceau jusqu'au sépulcre, où tout ce qui nous flatte disparaît ; et que l'intervalle est petit entre le sépulcre et le berceau ! Esprit qui, tout immortel qu'il est, est sujet de même à une infinité de maladies, à l'erreur, à l'oubli, à l'ignorance, à la prévention et à tant de passions violentes, à l'amour, à la haine, à la tristesse, à la fureur, à l'ambition, à la volupté, à l'avarice, au changement, à l'inconstance. Vous le voyez, ce dominateur du monde, l'esprit humain, gourmandé par tous les vices, tantôt desséché par une basse envie, tantôt enflé par un insolent orgueil, quelquefois brûlé par la colère, d'autres fois glacé par la crainte ; aujourd'hui abattu par un triste désespoir, et demain emporté par une vaine joie.

Vous parlerai-je ici, mes frères, de tant de péchés que nous avons commis, et qui surpassent en nombre les cheveux de notre tête ? Péchés dont nous trouvons en nous la source, et dont le remède n'est point en nous. Vous parlerai-je des traces même du péché, si sensibles, dont nous devrions tirer de nouveaux motifs d'humiliation ? Une bizarrerie et un mélange de choses si opposées, des passions si folles et des réflexions si sages ; une durée si courte, et des vues si longues ; tant d'ardeur pour la liberté, et tant de dispositions à la servitude ; tant de goût pour la vérité, et tant de facilité à embrasser toutes les erreurs ; également portés à censurer les vices et à nous y abandonner ; une si forte envie de devenir heureux et une si grande incapacité de l'être ; des désirs si vastes et des amusements si petits ; des variations perpétuelles d'humeurs et d'opinions, qui rendent l'homme le jouet de ses propres caprices et des fantaisies de tous ceux qui l'abordent ; tant d'avidité pour connaître les plus grandes choses, et tant d'impuissance à comprendre les petites : *plus sitiunt, quam capiunt*, dit saint Augustin. En un mot, ce fonds même d'orgueil et cette soif si continuelle de la gloire dans le centre des humiliations et dans la terre des pécheurs, où il n'est point de mérite qui ne soit contredit ; point de réputation qui ne soit attaquée ; où le point de la gloire humaine est si peu fixe, et où, dans le plus haut point de cette gloire, la censure des hommes est toujours plus assurée que leur approbation.

Que les philosophes appellent donc l'homme un miracle, un exemplaire, un abrégé du monde ! C'est un miracle, mais en débordement et en excès ; c'est un exemplaire, mais de toute inconstance et de toute injustice ; c'est un abrégé, mais de défauts et de misères. Que si cette peinture, quoique légère, des faiblesses de l'homme, fait de la peine à son orgueil ; s'il oppose à tant de maux quelques petits biens dont il se voit orné, je veux bien m'accommoder à sa faiblesse ; et puisqu'il aime tant à se regarder par les endroits avantageux, considérons ses perfections, examinons les biens de la nature qu'il possède, permettons-lui de se manifester ce qu'il a de plus éclatant dans la fortune, et ne lui refusons pas même le spectacle de ses vertus et des dons de la grâce.

Parmi les biens de la nature et de la fortune, on compte la grande naissance, la beauté du corps, la science, l'éloquence, la grandeur de l'esprit, la valeur, les richesses, les dignités. Mais si quelqu'un, avec tous ces dons, se figure qu'il est quelque chose, je lui dirai avec l'Apôtre qu'il se trompe, parce qu'il n'est rien : *Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit.* Car, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que c'est que la grande naissance ? Vous, qui faites toute votre gloire d'un mérite qui n'est point à vous, et qui n'avez point d'autres vertus à nous montrer que celles de vos ancêtres : stériles et honteuses branches d'un glorieux tronc, qui dites sans cesse comme les superbes Juifs : Nous avons Abraham pour père ! pour peu que vous alliez loin dans les siècles passés, et que vous approfondissiez votre généalogie, vous y trouverez bien plus de quoi rougir, que non pas de quoi vous vanter. Ce qui est grand aujourd'hui n'a-t-il pas été autrefois petit ? et ne le deviendra-t-il pas un jour ? Nous voici surtout dans un terme fatal à la gloire des alliances : le noble est chassé de ses terres, et l'enfant de la femme libre est contraint de céder ses héritages et son nom à l'enfant de l'esclave. Mais si le passé vous flatte davantage que le triste avenir, ne faut-il pas que vous remontiez enfin jusqu'au premier homme, qui a été chassé du paradis terrestre comme un criminel, et qui a cultivé la terre comme un mercenaire ? Et vous quelle est votre grandeur ? Héritiers

du péché, qui est le premier patrimoine que vous avez recueilli de vos ancêtres, et que vous augmentez tous les jours par de nouvelles iniquités; héritiers de la mort, qui est entrée dans le monde par le péché, la terre, qui vous a reçus comme pécheurs, vous couvrira bientôt comme mortels; et alors votre gloire, suspendue et attachée à l'écusson de vos armes, ne pouvant vous suivre dans le fond du sépulcre, vous laissera en proie, sans nulle distinction, aux vers et à la pourriture.

Toutefois, je vous permettrais de vous souvenir de votre noblesse, et ce n'est pas un titre en l'air, si, comme tant de saints, dont les grands noms grossissent nos martyrologes, vous aviez soin de la soutenir par votre piété; si vous étiez persuadés que le vice est une vraie roture qui dégrade même les enfants des Césars; et si vous estimiez beaucoup plus la gloire d'être lavés dans le sang de Jésus-Christ que d'être nés du sang des plus illustres héros. Sans cela, la noblesse n'est qu'un nom qui n'a rien de réel et de solide.

Quant à la beauté du corps, qui est un sujet de vanité si ordinaire aux femmes, le prophète Isaïe vous avertit que toute la gloire de la chair, toute la beauté du corps n'est qu'une herbe fragile, une fleur que le même soleil voit naître et mourir : *Omnis caro fenum, et omnis gloria ejus quasi flos agri.* C'est le plus périssable de tous les biens, si néanmoins on peut appeler un bien ce qui est la source des maux les plus funestes. La beauté n'est qu'un charme vain et trompeur : *Fallax gratia et vana est pulchritudo.* Vain, parce qu'il périt; trompeur, parce qu'il fait périr. Charme vain, car c'est une feuille qui n'attend pas, pour tomber, que l'arrière-saison de la vie soit venue : c'est une tyrannie, mais une tyrannie bien courte, dit un ancien; c'est une royauté qui n'a point de gardes, *regnum sine satellitio*, et qui en aurait grand besoin pour se défendre d'une foule d'ennemis; car tout conspire à sa ruine : le temps en triomphe, et la beauté est un avantage dont jamais personne n'a été loué longtemps. Une maladie la désole, une ride la défigure; une insomnie la dérange, le chagrin l'altère, le vice la corrompt. Vaine illusion qui se détruit par l'artifice même qui la soutient, *vana pulchritudo.* Mais s'il faut un temps si court pour ruiner les attraits et la gloire de la chair, il faudra une éternité entière pour expier ses tromperies. Quel est le fruit de ces grâces séduisantes? *Fallax gratia :* le vice, dit Tertullien; soit que la beauté, agissant sur son propre sujet, elle fasse des Thamars impudiques et des Jésabels voluptueuses; soit qu'agissant sur les autres, elle affaiblisse les Samsons et infatue les Salomons. La voilà donc réduite, cette beauté vaine et trompeuse, à pleurer éternellement ses propres triomphes et ses malheureuses victoires, également funestes aux vainqueurs et aux vaincus.

Il y en a qui s'imaginent être mieux fondés à mettre leur gloire dans la science, dans l'éloquence, dans la beauté et la grandeur de l'esprit. Mais au fond qu'est-ce que c'est que toute la science humaine, sinon un amas d'erreurs, de doutes et de conjectures? Qu'est-ce que c'est sans la piété, que la plus grande doctrine? Une vapeur lumineuse qui corrompt plus qu'elle n'éclaire. Je veux voir à l'arbre de la science plus de fruits que de fleurs, sans quoi l'arbre stérile sera jeté au feu. Qu'est-ce que c'est que l'éloquence? Sans la charité, dit l'Apôtre, le plus grand docteur n'est qu'un airain sonnant, un vase d'or, une cimbale retentissante. Talents spirituels, qualités équivoques : les posséder, il est dangereux; s'en élever, il est criminel; en être privé, il est souvent salutaire. Et que pensez-vous encore de ce que l'on appelle un bel esprit? On donne cette qualité à trop bon marché dans le monde, pour savoir faire une plaisanterie, ou écrire un billet. Malheureux celui qui ne rapporte point à Dieu l'usage de l'esprit qu'il a reçu de Dieu! Il est de la science et de l'esprit, comme de la santé et des richesses; peu de gens en font un bon usage.

Enfin ce que le monde vante comme un grand esprit, n'est-ce pas souvent un esprit superbe, qui méprise tout et qui semble croire que la sagesse mourra avec lui, qui ignore mille choses qu'il devrait savoir, et qui en sait d'autres qu'il devrait ignorer? Esprit sujet à d'étranges égarements. O homme misérable! reconnais ici ton néant. Le plus grand génie livré à ses soupçons, ne sait où il va; plus curieux que savant, plus téméraire qu'habile, il ne sait rien qui ne puisse être contredit par les autres, et qu'il ne contredise lui-même par d'autres réflexions; aujourd'hui pyrrhonien doutant de tout, demain manichéen ne doutant presque de rien. Regarde-t-il les choses de trop près? il s'éblouit. Les regarde-t-il de trop loin? il ne les aperçoit plus. Ne voit-il rien? il s'égare. Voit-il trop de choses? il se confond : aussi aveugle et chancelant dans ses lumières que dans ses ténèbres, et presque réduit à compter sa raison au nombre de ses grandes misères, si sa raison qui le guide à la foi n'est éclairée par la foi. O vanité de l'esprit humain! Et je n'ai pas encore dit qu'il ne faut qu'une petite maladie pour altérer le jugement de l'homme le plus sensé; et qu'une vapeur, quand il plaira à Dieu, qui en est le maître, dérangera tellement le cerveau de cet homme savant, qu'elle lui fera oublier jusqu'à son propre nom.

Que dirai-je maintenant de la valeur à laquelle le monde attache une si grande idée de gloire? Ce n'est quelquefois qu'une force brutale qui se trouve aussi dans les lions et les animaux sauvages. Elle est souvent la cause de la violence et de l'injustice; et comme le Sage, j'estimerais bien plus le patient Job, qui avec un cœur soumis aux ordres de Dieu voit son corps tomber par pièces que le furieux Alexandre, qui renverse des murailles et qui tue des hommes,

qui dépouille les peuples et qui désole les provinces. Et d'ailleurs, outre qu'il arrive assez souvent qu'une chanson maligne partout favorablement reçue, jette un ridicule et des taches sur la vie de ces hommes, qui se croyaient possesseurs de la gloire la plus pure, il faut convenir aussi que la valeur est presque toujours l'ouvrage de la vanité; ce qui a fait dire avec tant de raison à un homme du siècle même, qu'à quelques degrés de vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

Si nous passons, Messieurs, aux biens extérieurs de la fortune, nous vanterons-nous de nos richesses? Mais ne savons-nous pas qu'elles sont souvent dangereuses pour bien vivre et toujours inutiles pour bien mourir? Et après tout, qu'est-ce que c'est que nos plus grandes richesses? Fruits ou semences d'iniquité, que l'avarice a acquises et que le luxe dissipe; fragiles possessions que le temps dévore, qu'un naufrage engloutit, qu'un incendie consume, que la violence nous arrache, que la fraude nous enlève et que la mort nous ravit.

Cependant, mes frères, vous voyez l'homme vain se coucher comme le roi d'Egypte, au milieu des fleuves : *Qui cubas in medio fluminum tuorum ;* c'est-à-dire qu'il se repose par une ambitieuse complaisance dans ces biens fugitifs. Sur un cœur préparé à l'enflure, le plus petit avantage a son effet, tout est capable de l'enfler. Il se glorifie du nombre de ses chariots, comme le roi d'Assur, et de la multiplication de son commerce, comme le prince de Tyr. Il se pare même de la magnificence de son sépulcre, comme le pontife Sobna chez Isaïe. Un rien le rehausse, une maison, un habit. Il mesure sa taille sur la hauteur du palais qui le loge, il compose sa gloire de la soie qui le couvre, de la soie que les vers produisent et qu'ils rongent après l'avoir produite.

O Dieu saint? qui détestez les pensées orgueilleuses et qui leur préparez une éternelle confusion? Répandez votre lumière, manifestez l'homme à lui-même; et seront dissipées toutes ces vaines images, toutes ces folles illusions qui le séduisent dans la région de la mort. Le riche n'espérera point dans ses richesses, il ne s'en élèvera point; homme et pécheur il se rabaissera à ses yeux par des pensées humbles, il se diminuera aux yeux des autres par un air simple. Jamais la vanité humaine avec toute sa magnificence peut-elle donner à l'homme quelque chose qui l'orne mieux que la modestie chrétienne?

Mais peut-être que les dignités et les emplois vous paraissent plus dignes de votre complaisance que le faste des richesses? Les gens de bien, dit saint Grégoire, tremblent de frayeur, quand il faut accepter des charges, et les pécheurs sont au désespoir, quand il faut s'en dépouiller. Voyez dans quel rang vous voulez être? Peut-être même que cet emploi, qui vous élève au-dessus des autres, ne sert qu'à exposer davantage vos faiblesses aux yeux du public. Le théâtre où vous êtes ne vous rend pas plus grand, il ne sert qu'à montrer mieux votre petitesse; vous êtes peut-être cette épine méprisable qui prétend commander aux cèdres du Liban. Il est vrai qu'il y a une foule de suppliants à votre porte, et voilà ce qui flatte votre vanité. Mais savez-vous que parmi ce grand nombre, les uns ne respectent que votre fortune, les autres font des vœux secrets pour vous supplanter, et briseraient volontiers l'idole qu'ils viennent adorer ; d'autres enfin mériteraient sans doute d'être assis sur le siége que vous occupez. Et si chacun était dans sa place naturelle, vous seriez à leurs pieds et ils seraient sur votre tête, vous seriez leurs clients et ils seraient vos juges.

Oui, vos juges; car cet emploi que vous possédez n'est-il pas le fruit, ou de votre hypocrisie, ou de vos injustices, ou de l'iniquité de vos pères? Et si vous y êtes arrivé par cette méchante voie, de quoi vous glorifiez-vous? Mais aussi si vous y êtes monté par le chemin plus naturel de la vertu, humiliez-vous montagnes, abaissez-vous collines; humiliez-vous et craignez que ce ne soit l'unique récompense que le Seigneur vous ait destinée dans le temps et pour l'éternité : humiliez-vous, car les têtes les plus hautes ne sont pas les plus heureuses. Voilà David de berger devenu courtisan, de courtisan héros, de héros compagnon du prince, et prince lui-même; Jonathas l'aime, les soldats l'honorent, le peuple lui applaudit, la cour le favorise, mais Saül le persécute. N'était-il donc pas plus heureux avec ses toisons que sur la pourpre? N'était-il pas plus tranquille dans les campagnes de Bethléem qu'à la cour de Saül? Humiliez-vous et craignez; car, si l'on dit que l'adversité en a tué mille, on peut dire que la prospérité en a tué dix mille. Regardez Saül même qui était saint et innocent, quand il cherchait les ânesses de son père, et qui devint injuste et réprouvé, quand il eut trouvé un royaume. Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu; l'orgueil des grands lui fait des larcins plus énormes, parce qu'ils lui sont plus redevables, soit par le nombre de leurs péchés, soit par le nombre de ses bienfaits; plus ingrats et plus injustes, s'ils ne sont pas plus dépendants et plus humbles : *Quanto magnus es, tanto humilia te in omnibus.*

O homme, cendre et poussière! t'élèveras-tu donc toujours par tes orgueilleuses pensées? Te couronneras-tu toujours insolemment de tes propres mains? Seras-tu toujours idolâtre de ton image et souvent réduit à t'aimer sans rival? Mais, si passant des biens inférieurs de la nature et de la fortune aux biens plus élevés de la grâce, tu te glorifies des vertus, ces dons de Dieu plus excellents, plus véritables, plus solides, dès là tu ne les possèdes plus; tu mérites aussitôt de tomber du comble de la perfection dans l'abîme du mal. O superbe Capharnaum! tu t'es élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers, et dans le

dernier jour tu seras jugée avec plus de rigueur que l'impure Sodome. Voici sans doute, mes frères, le piége le plus dangereux pour l'âme chrétienne ; Satan n'a point de flèche mieux choisie dans toutes ses armes que d'inspirer aux enfants de Dieu la folle présomption.

Que faut-il donc faire? Toujours reconnaître que toute notre force vient de Dieu, que ce n'est point notre bras qui nous a fait vaincre, que ce n'est point notre main qui a opéré ces merveilles, que nous n'avons rien qui ne nous soit donné par grâce, et qui ne puisse nous être ôté par justice. Toujours considérer que quand Dieu détourne sa face, l'homme le plus éclairé s'égare ; et que quand il retire sa main, le plus ferme tombe. Toujours craindre l'orgueil, qui a chassé l'ange du ciel et l'homme du paradis. O mon Dieu, il y a moins de danger à vous ravir toute autre chose que votre gloire, et c'est l'orgueil qui commet cet attentat; toujours attendre le moment redoutable, auquel le Seigneur nous redemandera un compte rigoureux de ses grâces, mesurant sur nous ses jugements selon la grandeur de ses miséricordes.

Que faut-il faire encore une fois? Au lieu que la vanité sert à consoler l'homme et ses autres défauts, le chrétien se sert de ses autres défauts pour se guérir de sa vanité. Il fait de ses faiblesses même un remède à la plaie si dangereuse de l'orgueil; il tient un compte exact de ses imprudences journalières, pour n'être point sage à ses propres yeux. Il vit dans la justice, et il se confesse pécheur : il défend l'Eglise, et, comme Paul, il se souvient toujours qu'il l'a persécutée; il exerce toutes les vertus et comme Pierre, il pleure sans cesse ses péchés. En un mot, il descend toujours dans son néant, et il confesse qu'il n'est rien, rien dans la nature, rien dans la fortune, rien dans la grâce. C'est en cela que consiste l'humilité qui est dans l'esprit. Le fidèle se manifeste à lui-même avec ses misères, il se connaît et il se méprise. Il me reste encore à vous parler, mes frères, de l'humilité qui est dans le cœur. Le fidèle craint de se manifester au monde avec ses avantages, il veut bien vivre inconnu et méprisé. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La philosophie, pour humilier l'homme, lui représente les faiblesses de l'homme; la religion va plus loin, elle lui montre les abaissements d'un Dieu. Oubliez donc ici, mes frères, si vous voulez, le berceau humiliant qui vous a reçus aussi bien que le tombeau fatal qui s'ouvre pour vous recevoir, et venez vous instruire dans l'école de Jésus-Christ : il est tout à la fois votre maître et votre modèle. Apprenez de moi, disait le Sauveur du monde, que je suis humble de cœur. *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde.* Apprenez de moi, non à faire des œuvres miraculeuses, mais à vous remplir d'humbles sentiments ; non à éclairer les autres, mais à vous obscurcir; non à convertir le monde, mais à vous cacher au monde; non à étendre votre idée et votre nom par des actions d'éclat, mais à vous rétrécir par l'humilité du cœur. Le Fils de Dieu ne pouvait être humble d'esprit : il se connaissait, mais il ne pouvait se mépriser, parce qu'il n'y avait rien en lui de méprisable. L'humilité du cœur était donc sa vertu propre ; vertu qui nous porte à fuir l'éclat, à ne pas chercher l'approbation et l'estime des hommes, à craindre la vaine manifestation, vertu qui l'a fait appeler par les anciens Pères le prince des humbles, comme le démon est appelé le roi des superbes,

Et à dire vrai, mes frères, qui jamais mérita plus d'éclat que Jésus-Christ, et en même temps qui vécut jamais dans une plus grande obscurité que Jésus-Christ? Je parle après un grand esprit de ce siècle. Le peuple juif l'attend avant qu'il soit venu, le peuple gentil l'adore après qu'il est venu. Mais tout cet éclat n'était que pour nous le faire connaître ; car pour lui, comment se passe sa vie de trente-trois ans sur la terre? Il en vit trente sans paraître ; dans les trois autres années, il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux de sa nation le rejettent ; ses amis et ses proches le méprisent. Si une multitude charmée de ses miracles veut le couronner, il s'enfuit. Enfin il meurt d'une mort honteuse, lié par les soldats, accusé par les sacrificateurs, moqué du peuple, méprisé par Hérode, condamné par Pilate, crucifié par les bourreaux; il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre, abandonné de tous. Quelle foule d'humiliations et d'opprobres? Et je ne suis plus surpris que cet Homme-Dieu, qui a choisi dans sa vie et dans sa mort les circonstances les plus déshonorantes, qui a consacré par ses exemples les objections, déclare si hautement que ceux qui sont infatués de la vaine passion de la gloire n'ont pas véritablement le grand don de la foi.

Ils n'ont pas le don de la foi, première réflexion. Et comment pouvez-vous croire, disait-il aux Juifs, vous qui cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres? *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis?* Remarquez, s'il vous plaît, que le Sauveur du monde ne dit pas seulement dans ce reproche que ces hommes vains ne croyaient pas en lui, mais bien plus, qu'ils étaient incapables de croire : *Quomodo vos potestis credere?* La raison de cela est que la foi a pour principal objet les humiliations de Jésus-Christ devenu le grain de froment si caché, le grain de sénevé si petit, et qu'il est impossible que le superbe, qui n'aime que l'exaltation et la grandeur, soit sincèrement persuadé des abaissements de celui qui est la grandeur même. Il n'y a que l'humilité et l'humilité qui est dans le cœur, qui soit capable de faire croire un Dieu humble. Rien de plus caché que ce mystère aux sages du

siècle, aux pharisiens, à tous les superbes ; et si l'orgueil humain eût tracé le plan de la vie d'un Homme-Dieu sur la terre, il n'aurait eu garde d'en faire ni un Sauveur couvert d'opprobres, ni un roi couronné d'épines.

Qu'est-ce que c'est donc que la religion et la foi dans les superbes et les ambitieux du monde ? Ce n'est qu'une religion de bienséance ; c'est une foi humaine et temporelle qui s'accommode au temps où l'on vit, aux personnes que l'on connaît, aux maîtres à qui l'on obéit ; et il ne faut qu'un petit mouvement dans l'état pour renverser cette foi prétendue. Cela est ainsi, mes frères, et il est aisé aussi de vous faire voir que c'est le désir de s'exalter et de se manifester aux hommes, qui a donné naissance à la plupart des hérésies ; soit que l'erreur soit elle-même un orgueil et une ambition secrète de l'âme qui se choisit des opinions qu'elle ne veut pas tenir des autres ; soit que l'affreuse distinction de l'incrédulité ait flatté des esprits enivrés de l'opinion de leur savoir, ne voulant point être confondus avec le vulgaire dans la créance de tous les siècles ; soit que des hommes, passionnés pour une vaine réputation, aient voulu jouir du plaisir de se voir à la tête d'un parti ; soit que, s'étant engagés d'abord dans une mauvaise cause, ils aient eu honte ensuite de désavouer les fausses et aveugles démarches, voulant toujours soutenir parmi ceux de leur secte ce vain fantôme de gloire ; soit qu'étant exclus des dignités de l'Eglise qu'ils briguaient, ils aient pris la résolution de combattre celle qu'ils ne pouvaient gouverner ; soit enfin qu'ils aient mieux aimé périr avec éclat par une ambition effrénée que de se sauver dans l'obscurité. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils ont confirmé par une funeste expérience cette parole terrible de Dieu : Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres ? *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis ?*

De là vous devez naturellement conclure que tous les desseins de cupidité que forment les hommes sur eux-mêmes ou sur leurs parents, ou dans l'Eglise, ou dans le siècle, et pour se manifester au monde par des postes éminents, sont déjà dans quelques-uns un effet de l'extinction de leur foi, et dans les autres un commencement et un augure. Pourquoi cela ? parce qu'ils s'éloignent visiblement des exemples de Jésus-Christ, dont toute la vie n'a été qu'un rabaissement et un anéantissement continuel, et de ses préceptes, qui n'ont été que des préceptes d'humilité. Rien ne ressemble moins à l'Evangile de notre divin maître que les systèmes de l'ambition et cette orgueilleuse morale qui s'apprend sans maître dans l'école du monde.

De là vous devez encore apprendre que celui qui est dans les honneurs, s'il possède le don de la foi, est humble de cœur ; il n'aime point la première place qu'il occupe, il ne s'enfle point de ses titres ni des honneurs qu'on lui rend, il ne s'irrite point quand on ne les lui rend pas, il ne les exige point avec hauteur, il ne les conserve point avec attachement, il ne les défend point avec chaleur, craignant la vanité qui enivre si aisément les têtes les plus sobres, craignant la langue du pécheur qui le flatte, craignant même le silence du juste qui n'ose le reprendre. Sans cela ne vous flattez pas d'être fidèles, vous qui vous reposez avec trop de complaisance dans la grandeur que vous possédez, ou qui retenez avez trop d'inquiétude la gloire qui vous échappe. Sans cela vous n'êtes pas même raisonnables, et la superbe du cœur ne renverse pas seulement la foi, mais la raison. Seconde réflexion que saint Chrysostome vous oblige de faire.

Car est-il rien de si contraire à la raison, dit ce grand docteur, que de mépriser et fouler aux pieds les autres hommes, comme fait l'âme vaine et ambitieuse, et de briguer néanmoins leurs suffrages et leur estime comme une chose de grande valeur ? témoin le fier Aman qui regardait Mardochée comme le plus méprisable des hommes, et dont néanmoins les plus grands honneurs ne pouvaient satisfaire la vanité, parce que cet homme juste était le seul qui ne l'adorait pas ? Est-il quelque chose de moins raisonnable que ce qui arrive tous les jours ? Pouvoir jouir d'un certain repos et d'un mérite réel, et sortir de ce mérite et de ce repos pour courir après une chimère de grandeur ? en sorte que tous les honneurs deviennent insipides, parce que le monde ne consent pas à un certain titre, dont on veut enfler sa définition. Tel est l'ascendant de la vanité sur la sagesse et la raison humaine.

Ajoutez à cela, mes frères, que nous récusons tous les jours des juges pour les plus petits intérêts, et que néanmoins nous sommes si aveugles, si faibles, que nous faisons dépendre notre gloire du jugement des hommes les plus médiocres, des hommes pleins de jalousie, qui ne nous approuvent qu'à regret ; hommes pleins de malignité, qui nous condamnent avec plaisir ; pleins de faiblesses, dont nous ne recevrions pas les sentiments et les décisions dans nos affaires domestiques ; pleins de préoccupations, qui ne forment de nous que des idées fausses ; pleins d'aveuglement, qui ne connaissent ni le juste ni la justice. Exposant notre repos en cent manières, et quelquefois même notre vie, pour obtenir d'eux un arrêt en notre faveur, une froide louange ; nous faisons de leur jugement seul, de leur seule opinion, toute la règle de notre conduite et de nos entreprises.

Si vous en vouliez des exemples, mes frères, je n'aurais pas de peine à vous en fournir de tous les états ; la passion que nous dépeignons ici et que l'humble de cœur doit combattre, n'est point attachée à certaines conditions. Chacun veut se faire un nom dans le monde, dit saint Jérôme, et

occuper le plus de place qu'il peut dans l'esprit des autres. Chacun veut se construire une tour de Babel à sa mode; chacun veut se faire un nid dans les astres, et briller en sa manière. Il n'y a qu'un nombre choisi de fidèles, à qui Dieu a mis dans le cœur de ne pas désirer les voies sublimes ou de marcher avec crainte; de regarder la louange comme une semence de tentations, qu'ils laissent tomber ou qu'ils étouffent aussitôt; de regarder avec indifférence les jugements désavantageux des hommes, dont le spectacle serait si terrible à l'âme superbe, si elle le voyait tout entier; de se familiariser avec ces idées si sombres et si mortifiantes; en un mot, de demeurer avec joie dans l'obscurité où la Providence les a mis; ou, s'ils en sortent par les ordres de la même providence, de se déposer eux-mêmes et de se dépouiller d'une partie de leur grandeur par les sentiments les plus humbles.

Partout ailleurs, ce n'est qu'amour de la distinction et de la préférence, désir de la prééminence et des titres. On veut paraître avec faste; on veut dominer avec orgueil; et combien de crimes secrets pour former un luxe mondain ou pour surprendre le monde par une grandeur et une manifestation subite? Violant toutes les lois de la conscience pour sortir des bornes de la condition, on s'élève par l'injustice, par la violence, par la religion, par l'irréligion, par l'opprobre même.

Mais voici d'autres prévarications du cœur superbe. D'où vient la mauvaise honte qui nous fait négliger les devoirs les plus saints pour ne pas déplaire à une troupe de mondains, dont nous craignons les dérisions insensées, et qui nous éloigne aussi le plus souvent du tribunal humiliant de la confession, où l'âme orgueilleuse refuse de découvrir ses convoitises criminelles? D'où vient la cruelle médisance qui ne détruit le mérite des grands que pour donner à l'orgueil des petits la joie d'un triomphe imaginaire, et la noire envie qui ne peut souffrir que les bouches de la renommée soient ouvertes pour louer une vertu qui s'élève au-dessus de nous? D'où viennent les querelles, les duels, les vengeances, qui sacrifient à la chimère de l'honneur tant de malheureuses victimes? D'où viennent les guerres même des écoles, quelquefois si scandaleuses, où la plupart dans leurs disputes ne cherchent pas tant la vérité que la victoire? Ajouterai-je à tant de perversités cette étrange avidité avec laquelle nous recueillons, la plupart sans examen, toutes les louanges qu'on nous offre, fausses ou véritables indifféremment, n'y ayant rien que nous pardonnions si aisément qu'une flatterie dite de bonne grâce, quelque éloignée qu'elle soit de la vérité? Vous montrerai-je encore ce commerce d'adulations qui est plus établi que jamais dans le monde, où la vanité applaudissant à la vanité, ne loue que pour être louée? Ne comptant pour rien ni les censures de la conscience ni les jugements de Dieu, et semblables à ces criminels insensés, qui, dans le triste chemin qui les conduirait au supplice, se couronneraient encore réciproquement de fleurs? Vous ferai-je remarquer aussi combien la vanité des autres vous est insupportable, parce qu'elle blesse la vôtre? Combien votre âme est ébranlée par les témoignages de leur oubli ou de leur approbation; combien leur mépris vous paraît plus amer que leur haine? Et que vous aimez aussi beaucoup plus ceux qui vous admirent que ceux que vous admirez?

Enfin je vous demande : qui est-ce qui forme l'usurpateur dans les Etats, le séditieux dans le peuple, l'indocile dans les familles, le turbulent dans les monastères, le schismatique dans l'Eglise, l'intrus dans le sacerdoce, le furieux dans le camp, le perfide à la cour, l'injuste partisan, le calomniateur odieux? Le Sage vous découvre dans l'enflure du cœur la source et le commencement de tous ces péchés : *Initium omnis peccati est superbia.*

Et néanmoins, mes frères, je ne vous ai pas encore parlé de l'orgueil des pharisiens hypocrites, qui ne doivent pas être ici oubliés : Pharisiens, qui faisaient leurs bonnes œuvres pour être vus des hommes, et qui, se payant par leurs mains de leurs saintes actions, n'avaient plus à attendre d'autre récompense : *receperunt mercedem suum.* Pharisiens, dont la secte dure encore dans le christianisme, où l'on en voit quelques-uns qui, faisant servir la religion à la vanité, choisissent parmi les vertus celles qui sont les moins obscures, et qui croiraient être cruels, s'ils dérobaient au public l'exemple d'une aumône, d'une communion ou d'une longue prière. L'amour de la gloire humaine se cache donc quelquefois sous le manteau de la religion, et bien plus sous le voile de l'humilité même : *est qui nequiter humiliat se.*

Et alors le superbe n'a pour but en s'abaissant extérieurement que d'éviter un plus grand abaissement et d'apaiser l'orgueil des autres par une humilité apparente. Il s'humilie pour paraître humble. Or saint Bernard m'apprend que le vrai humble de cœur ne veut point passer pour humble, ce qui serait une vanité monstrueuse, mais plutôt qu'il veut passer pour vil et méprisable, *verus humilis vult reputari vilis non humilis prædicari.* Et ce n'est pas ainsi que l'entendent ces faux humbles. Car voici en peu de mots le portrait que saint Grégoire nous en fait. Plusieurs, dit ce pape, se confessent pécheurs; ils parlent volontiers de leurs défauts, mais ils ne peuvent souffrir la censure; et la correction, quelque bien apprêtée qu'elle soit, leur soulève toujours le cœur par son amertume.

Cela s'appelle vouloir être paré de l'aveu et de la confession de ses fautes et n'en pas vouloir être humilié. C'est vouloir se faire une réputation d'humilité et de modestie, sans qu'il en coûte rien à l'orgueil.

Il y en a d'autres, et c'est saint Bernard qui nous les dépeint, lesquels, retirés dans

le port de la religion et de la piété, racontent en soupirant les naufrages où ils ont été exposés sur la mer du siècle; mais ils ont soin de ne raconter que les naufrages un peu éclatants et qui leur font honneur. Si c'est un homme qui ait fait profession des armes, il parlera avec une apparente douleur de ses combats singuliers, et il fera adroitement connaître au travers de son repentir qu'il a toujours été un intrépide gladiateur. Si c'est une dame qui ait vécu dans le monde, elle mêlera dans l'histoire de ses péchés celle de ses conquêtes, et sous le voile de la pénitence elle fera entrevoir ses agréments passés. Prenez-y garde; on porte cette vanité dans le tribunal même de la pénitence et de l'humilité; et la victime veut marcher toute couronnée jusques aux pieds du sacrificateur. On veut bien, comme Moïse, en s'approchant de la sainte montagne, ôter ses souliers, montrer ses pieds, découvrir ses faiblesses; mais on ne veut pas comme lui couvrir d'un voile les rayons de sa face, cacher ses petits avantages, obscurcir la gloire de son nom, éteindre l'éclat de ses belles qualités.

L'humilité de quelques-uns n'est donc qu'un mouvement artificieux de l'orgueil qui s'abaisse pour mieux s'élever. On dit un peu de mal de soi, afin que les autres en disent beaucoup de bien; et par cette adresse on veut recueillir deux louanges, la louange de son mérite et celle de sa modestie. Car on sait que vanter et publier son propre mérite est une fadeur et une vanité trop grossière. Et c'est pour cela que le superbe va quelquefois emprunter sur le visage du juste le voile de l'humilité, se cachant ou s'accusant, mais se dédommageant toujours et ne perdant rien, quand même il paraît renoncer à l'éclat. Et tout se réduit seulement à reconnaître que ce n'est point pour cette gloire humaine que l'homme est fait, puisqu'il y a de la honte à confesser que l'on en est touché, et à rendre l'hommage à l'humilité même, lorsque, pour fuir l'humiliation inséparable de la vanité, on est obligé de contrefaire l'humble.

O Dieu saint et éternel! enseignez-nous cette vertu si rare; et il n'y a que vous qui puissiez nous l'enseigner, et vous nous apprendrez toute la religion en nous l'enseignant. Car, ô mon Dieu, vous résistez aux superbes et vous donnez votre grâce aux humbles. Les eaux de votre miséricorde ne s'arrêtent point sur les orgueilleuses montagnes, elles viennent couler et se rendre dans les humbles et basses vallées. Vous ne regardez aussi que le sacrifice de l'esprit humilié et du cœur contrit; vous brisez les géants et vous relevez les petits. Jamais l'homme s'est-il perdu par la modestie? Vous condamnez le pharisien superbe avec toutes ses vertus; vous justifiez l'humble publicain qui ne voit que ses démérites et reconnaît que rien ne lui est dû que la confusion et la douleur. Enfin l'humble d'esprit et de cœur qui se juge digne de la dernière place et qui s'y repose, vous le faites monter à la première, en l'exaltant dans la gloire du ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXIII.

POUR LE JEUDI DE LA PASSION.

Sur la Pénitence.

Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset Jesus in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti, et stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat. (*Luc*, VII.)

Voilà qu'une femme de la ville, qui était pécheresse, ayant su que Jésus était à table chez le Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, et se tenant en pleurant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, elle les essuyait avec ses cheveux, elle les baisait et y répandait ce parfum.

Voici, mes frères, la première personne que nous voyons dans l'Evangile, qui vienne chercher Jésus-Christ pour Jésus-Christ même. Les autres viennent à lui comme à un médecin qui chasse les maladies, ou comme à un prophète qui répand les lumières, ou comme à un roi qui nourrit les peuples. Celle-ci, s'élevant au-dessus de toutes les vues basses et temporelles, ne regarde pas simplement le fils de Dieu comme un Restaurateur des corps et des tempéraments infirmes, mais comme le puissant médecin des consciences humaines. Elle ne cherche pas seulement un docteur ou un prophète qui éclaire les esprits, mais qui réforme les cœurs; elle ne suit pas un roi qui lui distribue des biens, mais qui lui remette ses péchés.

J'admire sans doute dans une pécheresse des vœux si spirituels, si purs, si désintéressés; et ce n'est pas sans sujet que l'Evangéliste commence l'histoire de sa pénitence par cette parole : *Ecce mulier*. Voici une femme : *Ecce*. Ce mot nous prépare à un grand spectacle; et en effet voici une femme plus éclairée, plus généreuse que tous les hommes et le modèle des hommes et des femmes. Elle a été l'abomination du ciel, le triomphe du démon, un scandale dans les synagogues et la pécheresse de la ville; et voilà quelle est la merveille de la grâce, le trophée de la charité, la terreur de l'enfer, la consolation des pénitents et l'exemple des justes.

Ne méprisons pas cette femme, mes frères, quoi qu'en dise le pharisien superbe; le parfum de ses vertus se répand dans toute la maison, et elle attire l'attention de Jésus-Christ même. Je vous dirais bien de ne regarder que ce divin Sauveur, et d'admirer la grâce de celui que nous ne saurions chercher, s'il ne nous cherche; sa bonté à nous prévenir, sa puissance à nous soulager, sa sagesse à nous gagner; pasteur, qui cherche la brebis égarée; père, qui s'attendrit sur la misère du prodigue; prophète qui instruit la femme de Samarie; jardinier avec Madeleine, voyageur avec les disciples, médecin avec les malades; essuyant les larmes de la veuve, rassasiant la faim des peuples, guérissant les aveugles de Jérusalem, et ne négligeant pas les malades de Babylone. Mais il veut aujourd'hui que nous regardions la

femme pénitente : *Vides hanc mulierem? ecce mulier.*

Au reste ne craignez pas de la regarder. La pénitence ne lui a laissé ni le fard sur son visage, ni l'afféterie dans ses cheveux, ni l'impudicité dans ses regards, ni la dissolution dans ses manières, ni l'immodestie dans ses habits; elle n'est plus parée pour séduire. Je ne vous apprendrai pas le nom de cette pénitente, puisque l'Evangéliste nous le cache. Je m'attache uniquement à notre Evangile pour ne pas mêler avec des vérités divines l'incertitude ou l'erreur des traditions humaines. J'entre d'abord dans mon sujet et je propose à tous la pénitence de la pécheresse de Naïm : aux pécheurs, pour les exhorter à entrer diligemment dans la carrière de la pénitence; aux pénitents, pour les animer à y marcher fidèlement. Car les uns sont pécheurs obtinés et les autres sont faux pénitents; les uns diffèrent leur conversion, les autres ne se convertissent qu'à demi et avec des réserves. La femme pénitente apprendra aux pécheurs à se convertir promptement et aux pénitents à se convertir sincèrement. Pénitence sans délai, c'est donc ma première proposition; pénitence sans déguisement, c'est ma seconde proposition. Nous avons tous intérêt dans cet important sujet; nous avons tous besoin que l'esprit de Dieu nous éclaire, et que son ange nous conduise; il nous mènera à Marie, le réfuge des pécheurs et l'avocate des pénitents. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme est né pour faire pénitence; depuis qu'il est conçu dans l'iniquité, il n'a des yeux que pour pleurer, une bouche pour gémir, un corps pour le réduire en servitude, un cœur pour le serrer par la douleur, une langue pour implorer la miséricorde, des mains pour exercer la justice, des pieds pour chercher le Seigneur qu'il a perdu; mais il faut qu'il le cherche par la pénitence sans aucun délai. La sagesse éternelle ne se montre qu'à ceux qui la cherchent dès le matin; la manne céleste ne se laisse cueillir qu'à une main diligente; la femme forte s'élève dès la nuit, *de nocte surrexit.* Tous ceux qui ont trouvé grâce devant le Seigneur l'ont cherchée sans délai. Les bergers émus à la première nouvelle du Verbe fait chair, laissent sans différer un moment leurs troupeaux pour courir à la crèche; la femme de Samarie instruite quitte sur-le-champ le vase et la fontaine; les mages éclairés sortent promptement de leur pays. Mais regardez, mes frères, regardez la femme pénitente que l'Evangile vous propose; c'est pour vous que son histoire est écrite, *ut cognovit;* il n'y a pas le plus petit intervalle entre la connaissance et l'action, entre les lumières et les démarches. Elle n'attend pas que Jésus-Christ retourne dans la maison, elle n'attend pas même qu'il sorte de table; elle suit le premier rayon de la miséricorde, elle ne résiste pas un moment aux impressions de la grâce. Sa pénitence est sans aucun délai. Elle connaît, *ut cognovit,* et aussitôt elle cherche. Considérez, je vous prie, attentivement ses démarches; ni le respect du monde ne la retarde, ni la douceur du péché ne la retient, ni l'espérance de la vie ne la séduit; trois grands obstacles à la pénitence, obstacles qu'elle surmonte.

Je dis premièrement, mes frères, que le respect du monde ne la retarde point : une fausse honte ne rend pas sa pénitence tardive. Dites-nous, pécheresse, pourquoi venez-vous apporter des larmes à un festin, et la tristesse et le deuil dans un lieu de joie? Pourquoi venez-vous mêler votre amère douleur avec des mets délicieux? Mais, de plus, comment ôsez-vous entrer dans la maison d'un pharisien superbe, qui n'a les yeux ouverts que sur les crimes d'autrui, qui n'a dans la bouche que des accusations contre le pécheur, et dans les mains que des pierres pour punir la pécheresse? La honte ne la retient pas; c'est une pécheresse publique qui fait une confession et une pénitence publique. C'est la femme de l'Evangile qui assemble ses voisins, qui cherche même des inconnus et des étrangers, non pas tant pour se réjouir avec eux d'avoir retrouvé la dragme précieuse que pour pleurer de ce qu'elle l'a trop longtemps perdue.

O mauvaise honte! Combien retardes-tu les hommes dans le chemin du salut, soit qu'ils rougissent de déclarer leurs péchés, soit qu'ils rougissent de les quitter! Il semble que le démon ait ôté au péché la honte, pour la transmettre et l'attacher à la confession même du péché. Cet esprit superbe inspire aux pécheurs une honte criminelle pour ne pas découvrir leur iniquité; mais la honte devait plutôt les empêcher de les commettre; la honte devait fermer leurs yeux par où la mort est entrée tant de fois dans leur âme; la honte devait fermer leur cœur aux affections brutales; la honte devait arrêter leurs violences, la honte devait réprimer leurs scandales, la honte devait étouffer leur perfidie. On délibère donc de découvrir son mal au sage médecin, et cependant la plaie se corrompt sous le voile qui la couvre : *Sub tegmine vulnerati putrescit vulnus.* Coupables, mes frères, en vous blessant vous-mêmes, plus coupables en voulant cacher vos blessures. De sorte que si bientôt, par une sincère confession, vous ne révélez pas les voies de votre cœur à un ministre éclairé et fidèle, le jour du Seigneur les manifestera à tous les hommes; si, cachant vos prévarications, vous n'ôtez pas la pierre fatale qui ferme le sépulcre, vous ne sortirez jamais de la région de la mort; si vous êtes toujours possédés du démon muet, le fort armé ne sera point chassé de sa maison, et le péché, qu'une prompte confession eût rendu léger, deviendra, en le renfermant dans votre sein, ou une passion incurable ou un péché irrémissible.

Le peuple connaît la lèpre qui vous couvre, le monde n'ignore pas vos dissolutions et vos injustices : peut-être même que

votre confession, si elle était faite sur les remarques d'autrui, en serait plus circonstanciée et plus fidèle. Mais enfin jamais votre lèpre ne sera guérie, si vous ne la montrez au prêtre. Pourquoi différez-vous donc de l'aller trouver? Il ne sera point étonné de vos faiblesses; il le serait beaucoup plus, si vous n'en aviez pas. Les crimes que vous lui révélez ne lui paraîtront point nouveaux, et plus vous aurez de sincérité à les lui découvrir, plus sa charité sera grande pour vous aider à vous guérir.

O hommes! s'écrie saint Bernard, comment avez-vous honte du remède, après en avoir eu si peu de la plaie? Pourquoi retardez-vous une accusation qui vous est si salutaire, et qui ne vous paraît difficile que parce que vous avez dans un orgueil plus profond une corruption plus grande, et par conséquent une plus grande nécessité de vous accuser? Est-ce la honte de quitter vos péchés qui vous retient, et après avoir craint de vous déclarer pécheurs devant un prêtre, refusez-vous de paraître pénitents devant le monde, vous qui n'avez point rougi, lorsque tous les gens de bien rougissaient pour vous? Regardez la femme pénitente, vous l'avez peut-être trop fidèlement copiée dans le mystère honteux de vos vanités et de vos dissolutions; vous ne sauriez trop tôt l'imiter dans son retour et ses repentances. Méprisant les jugements des hommes, parce qu'ils sont faux, elle ne consulta point le monde pour renoncer aux coutumes insensées du monde; elle ne le ménagea point par une circonspection timide, qui fait céder si souvent le grand intérêt du salut à des bienséances imaginaires; ni par des retardements qui réduisent toujours la sainte pénitence à de vains projets. Elle rompit tout d'un coup avec ce monde aveugle qui conduit dans l'abîme d'autres aveugles, et elle vint sans délai s'attacher aux pieds de Jésus-Christ. Imitez ce grand modèle, vous qui redoutez les censures humaines, et à qui la triste conscience qui vous souille encore tous les jours, conseille depuis longtemps cette première démarche décisive, dont dépend tout votre salut.

Mais le grand nombre vous retient, le respect de la multitude vous arrête, vous craignez parmi cette foule de mondains un reproche de singularité; le nombre des justes qui marchent avec crainte dans la voie du ciel et qui s'y avancent avec zèle, vous paraît obscur et petit; et voilà ce qui vous empêche de faire une rupture subite et éclatante avec ce monde corrompu. Le nombre des justes est bien petit, si vous le comparez avec celui des pécheurs, j'en demeure d'accord : *pusillus grex, pauci electi.* Mais c'est à ce petit nombre que le Père céleste a préparé un royaume éternel; c'est à cette troupe obscure, et qui n'est obscure que parce qu'elle est humble qu'il distribue ses consolations et ses grâces : si bien que du moment que vous craignez de paraître singuliers, vous prenez le parti insensé d'aimer mieux périr avec le grand nombre que de vous sauver avec peu.

Mais d'ailleurs, vous n'en pouvez pas disconvenir, une étoile du ciel n'est-elle pas préférable à tout le sable de la mer? Et un grain d'or de Jérusalem ne vaut-il pas mieux que toute la poudre de Samarie? Oui, mes frères, un seul juste qui craint le péché, qui se craint lui-même, qui sacrifie à la loi de Dieu les passions les plus tendres; un seul juste, quelque chose que vous en disiez, pèse plus et est d'un plus grand prix qu'un peuple de mondains qui sont disposés à toutes les iniquités par la loi de la cupidité qui les gouverne, par la tyrannie des passions qui les assujettit. Eh quoi! Voudriez-vous faire plus d'état de tous les Chananéens que d'Abraham seul; de tous les habitants de Sodome que de Loth; de tous les Madianites que de Moïse? N'estimez-vous pas davantage les trois cents soldats de Gédéon qui burent au fleuve sans fléchir le genou, que les milliers de soldats qui n'étaient capables que de lâcher honteusement le pied? N'estimez-vous pas plus les domestiques d'Abraham que tous les rois qu'ils ont vaincus? Les sept mille hommes réservés de Dieu, qui n'avaient point adoré Baal, ne valaient-ils pas mieux que tout un peuple ensemble? La seule Judith, l'austère et humble Judith n'a-t-elle pas mérité plus de louanges que toutes les femmes de Béthulie qui brillaient le plus? Vous comptez les milliers d'hommes, mais Dieu ne compte que ceux qui le servent; vous supputez la poussière, et Dieu ne fait cas que des vases d'élection. La famille de Noé n'était-elle pas préférable à toute la terre, et les trois enfants de Babylone à tout ce grand empire?

Croyez-moi, mes frères, la piété véritable qui fait tant d'honneur à la raison humaine, mais qui gêne toutes les passions, n'aura jamais de sectateurs qui fassent foule; jamais la conduite humble et chaste ne formera les mœurs publiques; jamais les chemins de la vertu et de la justice ne seront les chemins larges et fréquentés; les sacrifices des penchants et des préjugés que la religion demande mettront toujours dans le parti des gens de bien le nombre le plus petit.

Ouvrez donc les yeux sur le bonheur de ce petit nombre; que la honte de paraître chrétiens parmi une multitude infinie de pécheurs qui se perdent, ne vous retarde point. Et que sera-ce, si vous considérez encore combien d'amertumes sont répandues dans les plaisirs du siècle qui vous attache? Quel est le néant de ces biens et de ces avantages? *Ut cognovit.* Ni le respect du monde n'arrête l'âme pénitente, ni encore moins la douceur du péché; deuxième obstacle qui retarde une pénitence et qu'elle surmonte.

Admirez ici, chrétiens, les rapides mouvements de la grâce de Jésus-Christ, qui enlève tout d'un coup à la cupidité une femme, pour en faire une victime de la pénitence. Elle n'avait point d'autre religion que sa

vanité et d'autre Dieu que son visage ; dangereuse, parce qu'elle plaisait ; criminelle, parce qu'elle voulait plaire. La pudeur de son sexe ne lui était d'aucun secours pour se garantir des déréglements du vice ; la loi sainte qu'elle professait ne l'empêchait pas de fortifier par l'artifice ses attraits naturels. Devenue pernicieuse aux jeunes et redoutable même aux sages, elle n'entendait plus ni les remords de la conscience, ni la voix de la renommée, et l'esprit impur possédait en paix tout son cœur ; en un mot elle était pécheresse, voilà le crime, *peccatrix*, dans la ville, voilà le scandale, *in civitate*. O grâce céleste! c'est à vous, et ce n'est qu'à vous qu'il appartient de former d'un vase d'ignominie un vase d'honneur, et non-seulement de séparer le grain de la paille, mais de donner même à la paille légère la solidité de son grain. Cette grâce, mes frères, qui change les persécuteurs en apôtres, les publicains en justes et les sensuels en martyrs, éclaire la femme pécheresse, et en un moment elle en fait du scandale du monde le miracle de l'Eglise.

La grâce l'éclaire, et elle voit : *ut cognovit*. Elle voit dans la vanité de la chair et dans les séductions du monde que la joie n'est qu'une erreur et le vice un tourment ; elle ne voit plus le plaisir qu'avec ses repentirs, l'abondance qu'avec ses dégoûts, la mollesse qu'avec ses ennuiset le crime qu'avec ses troubles. Elle ne voit plus dans la beauté que des traits qui s'effacent et des taches qui la souillent, présent également fatal à sa réputation et pernicieux à sa conscience. Elle voit comme le prophète dans la justice de Dieu, qui veille sur les hommes et qui prépare des peines aux pécheurs, le vice charnel que le monde suit et que le monde excuse, toujours châtié tantôt par des torrents de feu, tantôt par un déluge d'eau. Elle voit dans ses parures, qui semblent innocentes, une grande iniquité, dont la racine est l'orgueil et dont le fruit est l'impureté. Elle voit : *ut cognovit*, et aussitôt elle pleure : *lacrymis cœpit rigare pedes ejus*. La douceur trompeuse du péché ne la retient donc pas, elle n'en connaît plus que les remords et les amertumes. O! vous qui demeurez toujours assis à l'ombre de la mort et qui différez sans cesse de sortir de la région des ténèbres, je vois bien ce qui vous enchante et vous arrête ; vous ne pensez qu'à la douceur qui est répandue sur les bords de la coupe des pécheurs, et vous ne voyez pas l'amertume et la lie qui est dans le fond. O homme! Ces instants d'illusion et de plaisir que vous devez à l'ivresse de vos passions, s'évanouissent, et tout ce qui vous semble doux dans le péché va se changer en d'horribles tourments. Satan a l'adresse de vous montrer les royaumes du monde et leur gloire ; mais il y a beaucoup plus d'inquiétudes et de troubles que de gloire, qu'il n'a garde de vous montrer ; de sorte que par un funeste aveuglement qui vous cache une ruine affreuse, vous imitez le frénétique, qui fait éclater ses ris insensés, pendant que la fièvre le brûle et que la mort le saisit.

Ah! si la grâce vous ouvrait les yeux, vous ne verriez plus que la honte du vice, sur quoi votre imagination trompée jetait un fard qui en couvrait la laideur ; vous n'envisageriez plus que les chagrins et les douleurs, qui naissent précisément du plaisir même, et qui sont inconnus aux cœurs innocents ; le triste deuil que la justice de Dieu fait marcher sur les pas du pécheur, la loi immuable qui a attaché les châtiments aux crimes, les anathèmes que l'Eglise prononce sur ses ennemis, les tribulations que le monde n'épargne point à ses amis, l'objet de votre affection criminelle qui vous échappe, les infirmités, fruits honteux de vos passions, qui ne vous quittent point, le ver qui rongera éternellement la conscience coupable et le feu qui la tourmentera. Voici donc, mes frères, un grand secret pour vous sauver promptement de la douceur séduisante du péché, entre les bras de la pénitence ; c'est que vous penserez bien plus au clou mortel que Jahel veut enfoncer dans votre tête qu'au lait agréable dont elle veut étancher votre soif et soulager votre lassitude ; vous regarderez bien plus le glaive fatal, dont Dalila veut, en coupant vos cheveux, vous ôter votre force, que les charmes trompeurs qui ont épris vos yeux ; vous penserez bien plus aux briques et à la dure servitude de l'Egypte qu'à ses oignons et à ses viandes délicieuses ; vous regarderez bien plus l'épée de feu que l'ange tient en sa main que la beauté du fruit qui se cueille à l'arbre ; vous penserez au serpent et non à la fleur sous laquelle il se cache. Vous réfléchirez sur les larmes éternelles qui doivent suivre un péché si court ; l'enfer où descend le fornicateur sera votre perspective, et, pleins de ces justes terreurs, vos nuits ne seront pas plus tranquilles que celles du débiteur chargé de grandes dettes et pressé par un juge implacable. Alors vous chercherez dès le matin celui qui peut rompre vos liens et qui vous délivrera du péché et de la mort. Vous n'attendrez pas pour vous convertir au Seigneur, des jours plus avancés, des jours incertains et mauvais, des années que tant de pécheurs ont espérées et qu'ils n'ont point vues, un âge qui ne sera plus propre aux plaisirs, qui ne sera plus propre à la pénitence même. Troisième obstacle qui retarde notre conversion, et qui ne retarda point celle de la pécheresse de Naïm ; car elle ne fut arrêtée ni par le respect du monde, ni par la douceur du péché, ni enfin par l'espérance de la vie.

Elle était dans un âge où l'on ne pense qu'à plaire et où l'on ne pense point à mourir ; où comme les gendres de Loth on se moque de la censure du juste dans l'âge des désirs et des espérances. Mais elle connut, et ce ne fut pas une connaissance sans effet, elle connut que la jeunesse n'est pas un titre contre la mort, que la vie s'écoule comme un torrent, que les années s'évanouissent comme la fumée ; et que dans

cette vie si courte, il n'y a pas un seul moment qui ne la puisse terminer, et même le premier instant qui nous y voit entrer. Elle découvrit la fin de toutes choses, elle découvrit sa propre fin; le monde et tout ce qui tient au monde disparut à ses yeux, comme si la mort avait déjà passé sur toute la gloire de la chair son éponge fatale; et cherchant aussitôt le Seigneur, elle lui immola son esprit par la foi, sa volonté par l'obéissance, ses yeux par les larmes, sa bouche par le silence, son cœur par la charité, son corps par la pénitence.

Qui est-ce de nous, mes frères, qui ne sache pas aussi bien que cette pénitente que nous ne pouvons compter sur un temps qui n'est point à nous, sur des moments qui ne sont point en notre puissance, sur une vie qui n'est qu'une vapeur, sur la force qui n'est qu'un nom, sur la jeunesse qui n'est qu'une fleur? Nous le connaissons; et néanmoins par une stupidité qui ne peut se comprendre, nous regardons la vie comme une chose permanente, et nous différons tous les jours le grand ouvrage de notre conversion, comme si nous étions les arbitres du temps, comme si nous avions fait un traité avec le sépulcre pour n'y descendre que quand il nous plaira, comme si nous ne pouvions pas y tomber à chaque pas.

Vous différez donc votre pénitence, mon cher frère, vous remettez à plusieurs années votre salut éternel, vous qui ne renvoyez qu'avec peine au lendemain un divertissement criminel ou un petit intérêt; vous qui observez les temps et qui connaissez les saisons, en sorte que l'hiver ne vous surprend jamais sans les provisions que votre main diligente a faites pendant un été abondant; vous qui ne croyez pas être sage si vous remettez au temps de la vieillesse les soins d'une fortune qui périra avec vous, qui périra même avant vous. Vous différez et vous pensez à tout, hormis à la mort qui est si certaine et à l'heure de la mort qui est si proche. Vous différez et vous craignez tout, hormis le jugement qui est si terrible et l'éternité qui est si longue. Vous retardez votre conversion; cependant vos péchés se multiplient, les nœuds s'entrelacent, les habitudes se fortifient, les difficultés croissent, les forces manquent. Vous arrivez à la vieillesse, où la pénitence est stérile; vous rencontrez la mort, où la pénitence est involontaire; vous êtes surpris de la nuit, où il n'est plus permis de travailler; vous descendez dans le sépulcre, où il n'y a plus ni conseil ni sagesse. Vous différez chaque jour : aujourd'hui une raison, demain un prétexte; aujourd'hui un plaisir, demain une affaire; un enfant à établir, un fonds à placer, un procès à finir; et voilà que la mort subitement arrivée déconcerte vos mesures, anéantit vos projets, finit vos crimes et commence vos douleurs.

Vous retardez, trompé par la jeunesse, par la santé, par vos espérances, par vos amis, par vos confesseurs même que vous vez choisis plus propres à vous séduire qu'à vous corriger. Vous différez, comptant sur une longue vie; et si dans ce jour même auquel je vous parle, jour qui est peut-être pour vous le dernier jour de la grâce, jour qui est à vous, *in hac die tua;* mais qui sera suivi d'autres jours qui seront contre vous, *venient dies in te;* si dans ce jour vous dites comme les Juifs, que le temps n'est pas encore venu d'édifier le temple; si comme l'esprit impur vous vous plaignez qu'on vient vous tourmenter avant le temps, sachez qu'une voix céleste ne vous appellera plus, que le temps de la visite du Seigneur sera passé, et quelque effort que vous fassiez pour le chercher, comme il vous le dit lui-même, vous ne le trouverez jamais.

Cependant, mon cher frère, il y a quelque part des pécheurs, non-seulement troublés, mais changés, qui, au milieu de leurs plus belles années, s'annoncent leur dernier jour, et qui, comme la femme pénitente, viennent à Jésus-Christ avec un cœur pénétré d'amour et des yeux baignés de larmes. Et quel fruit tirez-vous de ces grands exemples? Vous tenez ces conversions pour suspectes, vous en décriez le principe, vous en blâmez les œuvres. Vous condamnez la pécheresse pénitente, vous censurez même le saint prophète; et vous, que deviendrez-vous, vous qui abusez de vos jours, qui abusez de la grâce, qui ne profitez ni de la mort des pécheurs, ni de leur pénitence? Vous chercherez le Seigneur à la mort, mais il sera trop tard; vous vous tournerez alors vers Jésus-Christ, dont vous avez si peu entendu la parole et dont vous avez tant de fois violé les préceptes. Vous demanderez les sacrements que vous avez ou négligés ou profanés, et avec tous les sacrements imaginables, serez-vous en état de réparer vos injustices, d'expier vos déréglements, d'effacer vos scandales, de dédommager le prochain et de vous réformer vous-même? Vous appellerez les prêtres, on cherchera le prophète, et il ne viendra qu'un séducteur, qui vous promettra ce que l'Evangile ne vous promet pas, qui vous montrera le Sauveur et vous ne trouverez qu'un Juge. Si donc, chrétien, tu entends aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcis pas ton cœur et ne diffère pas ta pénitence. La pénitente de notre évangile heureuse et sage ne différa point de renoncer au péché, pour ne servir plus que Jésus-Christ, dès qu'elle commença de le connaître. Sa pénitence fut sans délai : disons encore qu'elle fut sans déguisement. C'est l'autre partie de ce discours qui vous demande une nouvelle attention.

SECOND POINT.

La pécheresse pénitente ne se méprend pas, elle se jette aux pieds de Jésus-Christ. Ce n'est ni aux pharisiens superbes, ni aux docteurs corrompus, ni aux prêtres aveugles qu'elle s'adresse : avec un cœur sincère comme le sien, vous ne chercherez jamais la bouche trompeuse. Vous irez consulter les prêtres du Seigneur qui enseignent sa loi,

vous en choisirez un entre mille, qui soit, selon les termes de l'Ecriture, un ange qui vous précède; un ange, par son innocence et par son zèle, qui s'abaisse jusqu'à vous et qui ne s'affaiblisse point avec vous, qui vous précède dans vos voies et qui ne vous suive pas dans vos égarements, qui vous détache du monde, qui ne vous attache point à lui, qui ne vous attache point à vous; en un mot, qui vous conduise à Jésus-Christ. Là, comme la femme pénitente, vous immolerez au Seigneur votre cœur par l'amour en répandant des larmes, votre corps par l'humiliation en négligeant vos cheveux et vos parures, vos biens par la miséricorde en versant vos parfums, et vous ne cesserez pas de les immoler. Car votre pénitence, si elle est sans déguisement, doit être universelle et constante; ne perdez pas une seule de ces vérités.

La pénitence sincère, qui est universelle, commence son ouvrage par le cœur qu'elle remplit de l'amour de Jésus-Christ; et si vous en voulez un exemple bien authentique, vous le trouverez dans notre évangile, où le Fils de Dieu lui-même définit la grande pénitence de la pécheresse de Naïm, par son grand amour: *Dilexit multum;* où vous ne voyez dans cette femme ni une esclave ni une mercenaire, mais une amante qui ne ménage point les jugements du monde pécheur, qui ne redoute point les censures du monde hypocrite, qui n'écoute ni les reproches ni les louanges, qui n'est possédé que de son amour. Elle aime Jésus-Christ: c'est pourquoi elle aime avec excès, point de compas et de règles dans l'amour qu'on doit à un objet infini. Elle aime Jésus-Christ: sans l'amour sacré point de conversion sincère; écoutez bien cette leçon: toute crainte, dit saint Bernard, change les actions et ne change pas les affections, *mutat actum, affectum non mutat.*

Et de là vient, mes frères, que c'est aussi à l'amour seul que la rémission des péchés est accordée; *remittuntur peccata, quoniam dilexit.* De manière que ni la confession qui manifeste les crimes, ni la piété qui multiplie les œuvres, ni la foi même qui transporterait les montagnes, ne sauraient être sans l'amour divin que des signes de conversion peu certains. Car, mes chers auditeurs, quelque chose que vous fassiez, il est constant que vous ne sauriez obtenir la rémission de vos péchés si vous ne les quittez; vous ne sauriez les quitter, si vous ne les haïssez; et vous ne sauriez les haïr, si vous n'aimez la souveraine justice qui est Dieu même.

Voici donc l'âme de la pénitence chrétienne, et en même temps le caractère de la loi nouvelle, l'amour, *dilexit.* Voici véritablement ce qui élève les enfants au-dessus des esclaves, les chrétiens au-dessus des juifs, l'Evangile au-dessus de la loi, Sion au-dessus de Sina, les cœurs de chair au-dessus des cœurs de pierre, les disciples de Jésus-Christ au-dessus des disciples de Moïse, l'Eglise au-dessus de la Synagogue, les vrais et sincères pénitents au-dessus des faux et des hypocrites, *dilexit.* Ministres sacrés, apprenez aux fidèles à aimer Jésus-Christ, et bientôt vous verrez tous les vices domptés et toutes les passions mortifiées. Pourquoi reste-t-il encore des idoles dans la maison de Dieu? Les mêmes vues d'intérêt, les mêmes sentiments de vengeance, les mêmes maximes d'ambition et de luxe, le même empire des sens et des convoitises? C'est que réduisant la religion chrétienne si sainte et si élevée à un pur judaïsme, vous n'instruisez pas les fidèles à demander sans cesse à Jésus-Christ le grand don de son amour: amour seul qui tourne le cœur vers Dieu et qui le soumet pleinement à la vérité et à la justice. Oui, donnez-moi des cœurs que l'amour de Dieu domine, des cœurs par conséquent chrétiens et vraiment pénitents, et il n'y aura plus ni têtes mondaines, ni mains violentes; les yeux ne seront plus lascifs, les langues ne seront plus malignes. Le jeune homme résistera à tous ses penchants, la jeune fille négligera tous ses attraits; la religion ne gémira plus de voir les jours saints assujettis aux amusements déplorables des hommes; les temples seront fréquentés et les théâtres abandonnés.

Si vous n'aimez pas Jésus-Christ, pénitents extérieurs, vous payez la dîme des petites herbes et vous ne vous acquittez pas du premier de tous les tributs. Réguliers au dehors, vous ressemblez aux temples d'Egypte, qui, sous un riche édifice, cachaient les serpents et les insectes; vous êtes comme ces magnifiques tombeaux qui ne renferment que des ossements des morts; vos cœurs où les passions et les désirs du siècle agissent sont toujours souillés et incirconcis, vous n'avez que la face et le dehors de ceux qui vont à Jérusalem; vous n'avez que la parole et le langage des vrais Galiléens; vous n'avez des mœurs que pour le peuple, vous n'en avez point pour Dieu. Tout manque à votre pénitence, parce que la charité vous manque. La pénitence ne saurait être sincère sans l'amour; mais de plus je ne crains pas de vous déclarer qu'il n'est point d'amour pénitent sans larmes.

Aussi voyez-vous cette femme qui, pénétrée d'amour, verse des larmes avec abondance: *lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Les larmes éteignent la chaleur pernicieuse de ses yeux; les larmes expient les fausses joies de son cœur; les larmes effacent le fard et l'artifice détestable dont elle avait peint son visage, s'étant donné la mort toute vivante qu'elle était, comme parle Origène, par les couleurs mortes qu'elle avait répandues sur sa face vivante. La vraie pénitence nage dans les larmes: écoutez les saints docteurs qui l'appellent, tantôt le déluge des péchés, tantôt le baptême des pécheurs et quelquefois le bain des pénitents. C'était cette eau dont vous aviez soif, ô mon Sauveur! quand vous demandiez à boire à la femme de Samarie, c'était cette eau que

vous demandiez aux pharisiens, chez qui la pénitente vint vous trouver, et vous nous la demandez encore.

Çà donc, chrétiens pénitents, que vos jours de fêtes soient changés en jours de deuil, vos vêtements de soie en robes lugubres, vos chansons et vos jeux en lamentations. Le langage des larmes est plus sincère que celui des paroles et plus fort que celui des prières; vos yeux vous ont jeté dans le piége, il faut qu'ils vous en retirent; ils ont allumé le feu, il faut qu'ils l'éteignent; ils vous ont souillé, il faut qu'ils vous purifient. Regardez David après son crime, il mêle ses larmes avec son breuvage, et il en arrose son lit. Regardez Pierre après son péché, il pleure beaucoup plus qu'il ne parle.

Et vous, profanes pénitents, pleurez-vous? Et que pleurez-vous? si la chenille a dévoré vos fruits, si la grêle a désolé vos moissons, si un pharisien vous décrie, si un publicain vous dépouille; si une furieuse tempête a brisé votre vaisseau, si une puissante brigue vous a enlevé une charge. Vous pleurez vos infortunes, et vous ne pleurez jamais vos péchés. La femme mondaine pleure tous les traits confondus par une violente maladie, tout l'éclat de sa jeunesse effacé par la force indomptable du temps et la triste solitude d'une maison autrefois si fréquentée. La plupart pleurent; mais ce ne sont pas les pleurs de la componction, ce n'est pas une eau qui descend du ciel, ce n'est pas le sang d'un cœur contrit, ce n'est pas le gémissement de la colombe. Ils sont toujours ou des corbeaux par leurs rapines, ou des aigles par leur orgueil, ou des boucs par leur impureté.

La plupart pleurent. Mais je vous demande encore ici, tristes pécheurs, avez vous jamais pleuré tant de mauvaises amours, tant de colères extravagantes, tant de douleurs déraisonnables, tant d'avarices odieuses, tant de cruelles détractions, tant d'injustes cupidités? Vous avez peut-être abusé de la simplicité d'une malheureuse créature, vous avez profité de son imprudence, vous avez tiré avantage de son indigence ou de sa vanité, vous avez triomphé de sa pudeur: et quelles sont vos douleurs pour cette infâme prévarication, quels sont vos jeûnes, vos veilles, vos mortifications, vos gémissements?

Vous avez peut-être aussi commis ce crime, dont on lapidait les coupables dans la loi ancienne, crime que la nature abhorre, parce que l'adultère ruine la première des sociétés naturelles; crime que la politique condamne, parce qu'il répand l'opprobre et le trouble dans les familles; crime que la religion naturelle apprenait aux païens même à regarder avec des sentiments d'horreur; crime, que Dieu punit si souvent par des supplices même temporels; crime pour qui l'Eglise sage imposait autrefois des satisfactions pénibles de plusieurs années: vous avez peut-être, dis-je, commis ce crime; et quelles larmes répandez-vous? Quelles expiations subissez-vous? Faites-vous nager dans vos pleurs la couche souillée comme le roi pénitent? Rendez-vous par une vie de prières, d'abstinences et de travail, un fidèle témoignage de vos regrets et de vos repentances? Cette iniquité de la chair, hommes corrompus, ne saurait être couverte que par un déluge de larmes. Ah! je voudrais, comme cet ancien, m'être mis un voile sur la tête, quand je vous ai parlé de la sorte. Mais vous qui êtes la pécheresse, ne devriez-vous pas en mettre un plutôt vous-même qui vous cachât pour jamais aux yeux du monde? Ne devriez-vous pas détruire tout ce qui pare, et humilier votre corps en offrant à Dieu votre cœur? Telle fut la conduite de la femme pénitente: non-seulement elle sacrifia son cœur avec amour en versant des larmes; elle immola aussi son corps par l'humiliation, qui lui fit négliger avec ses cheveux tous ses ornements; et sa pénitence fut sans dégnisement.

Voyez-vous cette femme: *vides hanc mulierem?* Car il ne faut pas vous lasser de regarder un si grand modèle, tout y est de concert, tout est bien assorti: un cœur brisé et des vêtements déchirés, une chair humiliée et des cheveux épars et salis. Elle fait servir à la pénitence tous les instruments du vice, *capillis capitis sui tergebat;* bien loin de vouloir enter jamais sur un corps presque flétri, une jeunesse artificielle, elle désarme autant qu'elle peut et elle affaiblit les jeunes attraits; elle déchire ses vêtements, comme les lépreux, pour manifester ses plaies; comme Josias pour apaiser la colère divine; comme Jacob, pour marquer son extrême douleur: et ses cheveux, elle s'en sert pour essuyer les pieds du Sauveur du monde; ces cheveux, dont vous craignez beaucoup plus le désordre que celui de votre conscience, elle les fait servir à un ministère si saint.

Seigneur, donnez ici une nouvelle force et une vertu nouvelle à mes paroles! Nul obstacle plus grand à la sincère pénitence que la passion des parures dans un sexe qui d'ailleurs a tant de dispositions à la piété. Il ne faut pas avoir la lumière et le don des prophètes, pour savoir, mes frères, que de cette vanité du corps sortent tous les scandales, toutes les injustices, et que c'est elle qui a répandu dans la vie de la plupart une transgression si universelle des lois de Dieu. Ce qui fait dire à saint Bernard, par une expression un peu hardie, que les femmes et les filles mondaines, qui sont si parées et si embellies par leurs habits, sont en même temps très sales et très difformes par leurs habitudes, *fulgent in monilibus, in moribus sordent.* Le grand mal c'est donc de ne pas effacer tant de péchés par les humiliations de la pénitence, et de procurer toujours de la gloire et des agréments à leur corps, pendant qu'il est une source de péchés et de mort. C'est qu'au lieu de se tenir aux pieds de Jésus-Christ comme la pénitente, confuses devant Dieu par la sainte componction, confuses devant les hommes par des vêtements simples, on se fait encore au faste et du luxe une bienséance de condi-

tion, on cherche encore à multiplier dans l'esprit des autres les images de soi-même. On veut retenir la figure du monde qui passe, on veut même rappeler la figure du monde qui est passée; on s'efforce jusqu'au dernier moment d'une jeunesse mourante, de donner par les secours de l'art un corps et des forces à la vanité et de rendre en quelque manière le péché immortel. Le grand mal est de substituer dans vos enfants une passion dont l'âge vous a peut-être guéris, de leur donner des habits qui semblent plutôt être faits pour découvrir le corps que pour le couvrir, *quibus vestita corpora nudantur;* et leur apprenant à se parer selon les lois impudentes de la mode les instruire à remplir le monde d'iniquités.

Ne perdez pas de vue la femme pénitente, et si vous voulez comme elle que vos péchés vous soient remis, n'offrez plus à des yeux sensuels un spectacle de péché et d'immodestie; cachez-vous sous des vêtements sombres, détruisez tous ces agréments du corps qui corrompent les consciences et qui asservissent les cœurs au règne des sens; ne montrez plus les signes de l'orgueil sur un front criminel, où l'on ne doit voir que la cendre de la pénitence. En un mot, chrétiens, venez tous aux pieds de Jésus-Christ avec amour, répandez-y vos larmes dans l'humiliation, et détruisez-y avec vos cheveux tout ce qui séduit; enfin versez-y vos parfums par la miséricorde, et votre pénitence étant universelle sera sans déguisement.

Oui, mes frères, vous devez dans votre retour, comme la femme de notre évangile, verser vos parfums sur les pieds du Seigneur, qui sont les pauvres, en y répandant vos aumônes : *et pedes unguento ungebat.* Car vous savez que le grand secret d'attirer la miséricorde de Dieu sur vous est d'exercer la miséricorde envers vos frères. Et en combien de manières pouvez-vous parfumer les pieds de Jésus-Christ? Par les aumônes corporelles, par les aumônes spirituelles, assistant le pauvre qui vous cherche, cherchant celui que la honte vous cache, empêchant par des secours prévenants que la fille de Sion ne tombe et relevant celle qui est tombée. Le malade vous demande vos soins, l'affligé vos consolations, l'ignorant vos lumières, l'opprimé vos sollicitations; chaque misère vous demande une miséricorde, et malheur à vous! si au milieu de tant de maux qui croissent tous les jours, votre cœur se resserre pour les malheureux, et si vous n'avez plus pour eux dans vos mains les riches parfums de la charité.

La pénitente de Naïm parfuma toute la maison de sa magnificence, et sa pénitence fut sincère parce qu'elle fut universelle. Le cœur, le corps, les biens, ses larmes, ses cheveux, ses parfums, tout fut immolé. Si j'avais le temps de vous montrer encore combien elle fut constante parce qu'elle fut sans déguisement, je vous ferais voir cette femme comme l'épouse, après avoir trouvé celui qu'elle aimait, le retenir, ne le laisser point aller, se servir de ses cheveux comme de liens pour s'attacher à ses pieds, fixer là ses espérances, y concentrer ses désirs, y renouveler ses larmes, y réitérer ses baisers, y épuiser ses parfums; et aussi craintive dans la certitude du pardon que nous sommes assurés dans les approches de la justice, ne finir sa pénitence qu'avec sa vie. Et toi, chrétien, qui n'as pas entendu comme elle cette parole consolante : vos péchés vous sont remis, allez en paix; avec quelle tranquillité néanmoins marches-tu dans tes voies? Tu t'ennuies bientôt de pleurer tes crimes, et tu retournes même bientôt à ton vomissement. Ta pénitence n'est donc qu'une illusion; tu as donc trompé l'Église qui s'est réjouie de ton retour, tu as donc abusé de la fête que les anges ont faite de ta pénitence, tu as donc surpris les prêtres du Seigneur, en te déguisant comme le Gabaonite trompeur sous les vêtements usés de la fausse repentance; tu as donc repris tes parfums et tu t'es repenti de tes larmes.

Prenez-y garde, mes chers frères, la première chute n'a qu'un démon, mais la seconde en a sept : les premières rébellions des Israélites n'ont point été punies dans l'Egypte, mais les secondes ont été sévèrement châtiées dans le désert : le premier temple a été bâti en sept ans par Salomon, mais il en a fallu quarante à Zorobabel pour rétablir le second. Prenez-y garde, la rechute est mortelle, et une seconde résurrection est presque impossible. Jésus-Christ n'a pas deux fois guéri un malade, il n'a pas deux fois ressuscité un mort, il n'a pas deux fois absous un pécheur, il n'a pas deux fois justifié la pécheresse.

Si donc, chrétiens, vous embrassez la pénitence, il faut que ce soit non-seulement sans délai, mais sans déguisement. Sans délai : vos péchés sont maintenant écrits sur la poussière, vous pouvez les effacer par la pénitence, mais si vous différez ils seront bientôt gravés sur l'airain et ils y demeureront pour l'éternité. Sans déguisement : prosternés aux pieds de Jésus-Christ avec le cœur contrit et le corps humilié, ne cessez pas, comme la sainte pénitente, d'implorer sa miséricorde et de vous l'assurer par les parfums et les œuvres d'une vie toujours chrétienne. Ne relevez pas l'idole renversée comme les Philistins, ne rebâtissez pas la ville maudite comme Hiel, ne souillez plus vos pieds après les avoir lavés comme l'épouse, ne touchez plus les morts après que vous avez été purifiés; mettez entre l'occasion du péché et vous, entre l'Egypte du monde et le désert de la pénitence, une grande mer qui vous sépare. Enfin ne quittez jamais la sainte pénitence et vous posséderez la paix éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur la Communion.

Dicite Filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voilà votre roi qui vient à vous plein de bonté et de douceur.

C'est une chose assez surprenante de voir

que le Fils de Dieu, qui est entré tant de fois dans la ville de Jérusalem avec un air si simple et sans nulle marque de distinction, y entre aujourd'hui avec tant de pompe et d'éclat; et qu'après avoir rebuté pendant sa vie des troupes fidèles qui voulaient lui mettre la couronne sur la tête, il quitte en quelque façon cette première modestie, lorsqu'il va mourir, pour recevoir les honneurs du triomphe. Ce procédé n'est-il pas étonnant? Cependant, mes frères, si on y veut bien penser, il n'est rien de plus raisonnable ni de mieux ordonné que cette éclatante action. Jésus-Christ triomphe : et à qui les palmes et les titres du triomphateur pouvaient-ils mieux convenir qu'au libérateur des peuples et au Sauveur des hommes? Il triomphe peu de jours avant sa mort : c'est qu'il veut nous apprendre qu'il allait à la mort avec une joie singulière, et que s'il y a quelque gloire dans le christianisme, elle se trouve dans la croix ou dans la souffrance; ou bien il voulait se rire des triomphes des hommes et de toute la gloire humaine qui dure si peu, gloire dont les lauriers sont presque aussitôt secs que fleuris; les hommes passant d'ordinaire en un moment du char de triomphe dans le tombeau, et ne faisant qu'un pas de la gloire à la pourriture. Encore une fois, le Fils de Dieu triomphe peu de jours avant sa mort; et le peuple qui court au-devant de lui avec tant d'applaudissement et de joie, montre sans y penser qu'il est le vrai Agneau de Pâques, jetant à ses pieds les branches et les palmes qui étaient préparées pour les victimes pascales.

Quel bonheur pour la fille de Sion! quelle gloire pour ce peuple de recevoir Jésus-Christ, celui que tous les siècles avaient attendu et qui devait renouveler la face du monde, et de le recevoir, non plus dans les figures, mais dans la vérité! Enfants de l'Eglise chrétienne, vous allez jouir d'un bonheur qui n'est pas moins grand : du moins avons-nous ordre de vous avertir que Jésus-Christ votre roi, par une bonté ineffable, veut entrer non-seulement dans votre ville et dans vos maisons, mais dans vos cœurs même par la sainte communion : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* C'est à vous, mes frères, à vous rendre dignes d'une si grande faveur, et à vous préparer si bien que vous ne laissiez rien en vous qui soit injurieux à un roi si saint, à un hôte si grand. Vous demandez ce qu'il faut que vous fassiez pour cela? J'ai deux choses à vous dire qui sont très-importantes.

C'est de vous disposer à la communion pascale par les douleurs et par les désirs. Par les douleurs d'un vrai pénitent, pour effacer dans l'eau de vos larmes l'iniquité avec laquelle le Dieu saint que vous devez recevoir ne saurait habiter. Par les désirs d'une conscience chrétienne, que le roi de sainteté et de justice, qui se donne à vous, mérite, et que nul autre ne peut mériter. Par les douleurs : Jésus-Christ pleure aujourd'hui au milieu de son triomphe, il pleure sur les péchés; et si vous ne pleurez pas sur vos péchés vous-mêmes, ce roi de gloire, qui vient à vous plein de douceur et de bonté, viendra contre vous plein d'indignation et de colère. Par les désirs : Seigneur, pour les exciter en nous vous avez préparé aux cœurs indigents et désolés, dans le sacrement adorable, les consolations de votre esprit, les richesses de votre grâce; et ce n'est pas pour un médiocre bienfait que vous venez visiter l'homme. Voici donc les dispositions nécessaires pour recevoir le corps du Seigneur, comme il se donne et comme il veut être reçu. Premièrement les douleurs et les larmes; en second lieu les empressements et les désirs : en un mot pleurer ses péchés et désirer Jésus-Christ, vous ne pouvez autrement vous disposer à la communion pascale; vous l'allez voir dans les deux points de ce discours, après que nous aurons salué la mère de cet adorable Rédempteur. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je ne viens d'abord condamner ni celui qui communie rarement, ni celui qui communie souvent, mais celui-là seul qui communie indignement, et qui ne s'est point préparé à la communion pascale par les douleurs, les larmes et le deuil de la sainte pénitence. Le respect retient le centenier, il n'ose recevoir Jésus-Christ dans sa maison, et cette humble disposition le rend digne de le recevoir dans son cœur. L'amour au contraire précipite Zachée; il ouvre avec empressement sa maison au Sauveur du monde, et le Sauveur du monde y apporte la grâce et le salut. Si le fréquent usage du sacrement ne vous rend pas meilleurs, si, stérile en saintes œuvres, votre cœur ne s'échauffe point au rayon du Soleil de justice, et si cette terre ne produit que des ronces et des épines, retirez-vous : le Seigneur votre Dieu, qui entre chez vous par le sacrement, n'y entre point par la grâce, puisque, selon l'Evangile, vous ne portez pas de fruit et beaucoup de fruit. Désirez-vous ardemment de manger cette Pâque, et sortez-vous ensuite de cette flamme sacrée, pleins d'amour et de zèle, comme parle saint Chrysostome? approchez sans crainte : celui qui aime la vie, dit saint Augustin, doit courir à la vie : la vie chrétienne, qui est une vie céleste, ne peut se conserver que par un aliment du ciel. Mais aussi ne vous asseyez point à la table du Roi des rois, si vous êtes encore esclaves. Avez-vous la ferveur et la charité de l'Eglise naissante, dit saint Bonaventure, suivez-la dans l'usage de cet auguste sacrement, que les fidèles recevaient tous les jours, comme vous les imitez dans leurs vertus. Mais si vous vous trouvez dans la tiédeur et le relâchement des derniers temps, que les faibles ne présument pas d'imiter les forts, de peur que cette viande, si forte et si divine, qui soutient les uns, n'accable les autres. Mangez ce pain si vous

avez faim de la justice, n'en mangez pas si vous aimez le péché ; il conserve la vie dans les justes, il donne la mort aux pécheurs; en un mot, ce feu divin, qui purifie l'or, noircit et consume la paille.

Ne demandez donc plus de règle sur la communion rare ou fréquente, qu'à celui qui connaît votre cœur et à qui vous ne cachez aucune de vos injustices. Ou plutôt consultez Jésus-Christ même, regardez le Seigneur lorsqu'il institue dans la dernière cène le sacrement de son corps. Toutes ses démarches dans ces derniers moments méritent bien d'être observées. Vous verrez donc, mes frères, que le Fils de Dieu alors non-seulement lava avec de l'eau les pieds de ses disciples, pour nous enseigner que nous devons nous purifier avant la communion avec l'eau de nos larmes, de toutes nos affections déréglées, pleurant sur nos péchés ; mais il donna encore à ces mêmes disciples, pour marque du lieu où il devait manger l'Agneau de Pâques et célébrer le mystère de son corps, qu'ils rencontreraient un homme, lequel y entrerait avec un vase plein d'eau : *Occurret vobis homo amphoram aquæ portans.* C'était une belle leçon pour ceux qui doivent recevoir le corps du Seigneur. Oui, vous qui devez manger l'Agneau sans tache, vous à qui le sanctuaire va s'ouvrir pour vous donner non les ombres de la Loi, mais le corps de Jésus-Christ même, suivez, suivez le ministre fidèle qui porte les eaux de la pénitence : *Sequimini eum in domum in quam intrat;* et ne vous avisez pas de vous asseoir dans le cénacle, que vous ne soyez auparavant lavés dans vos pleurs : lavés en sorte que les iniquités que vous avez commises soient remises et effacées. Car s'il reste quelque péché mortel, dit saint François de Sales, la communion est indigne ; et si c'est une affection au péché véniel, la communion ne saurait être fréquente : plus lavés et plus purifiés que le peuple hébreu, lorsque, pour recevoir les tables de la Loi, il s'approcha de la montagne de feu.

En effet, chrétiens, il ne s'agit pas seulement ici d'une purification extérieure, qui vous conviendrait, si vous ne deviez manier que des figures comme les Juifs, et si vous n'étiez point appelés à vous asseoir à une table céleste, où l'on reçoit celui qui déteste les cœurs souillés et qui ne se plaît que parmi les chastes lis et dans les consciences pures.

Les larmes que nous vous demandons, et qui doivent préparer l'âme fidèle à recevoir un hôte si grand, un Dieu si saint, sont des larmes amères et saintes tout ensemble ; larmes que la douleur de la componction répand et qui ne coulent jamais sans la sincérité de la conversion ; larmes amères d'un cœur qui s'afflige de ses péchés, larmes saintes d'un cœur qui s'en éloigne. Remarquez bien ces deux caractères.

Premièrement, larmes amères de douleur et d'affliction. Vous n'en douterez pas, mes frères, si vous considérez que le péché, qui est le plus grand de tous les maux et qui outrage une bonté et une majesté infinie, ne saurait être expié que par la plus amère douleur; et qu'il y a bien de l'apparence que les habitudes perverses subsistent toujours dans celui qui n'a sur sa vie passée que de légères inquiétudes : de manière qu'il ne se fait alors qu'une courte suspension de crimes; comme il arrive à tous ceux qui, ne mettant point d'autre intervalle entre leur péché et leur communion qu'une confession précipitée, sortent du sanctuaire plus souillés qu'ils n'y étaient entrés, par une pénitence sans douleur : pénitence pernicieuse, disent les saints docteurs, non-seulement aux coupables qui la font, mais aux ministres même qui l'approuvent.

Et c'est pour cela, écoutez bien, c'est pour cela que l'Eglise sage qui s'est expliquée si souvent par les conciles, et qui demandait autrefois que le vestibule du temple vît les pécheurs pénitents prosternés pendant des années entières dans la cendre et le cilice, avant que de leur ouvrir son sanctuaire, voudrait, du moins à présent, pour la communion pascale, que les fidèles, confessant leurs péchés dès le commencement du carême, les pleurassent amèrement pendant tout cet espace de pénitence : baptisés longtemps dans le désert et sous la nuée, avant de se nourrir de la viande spirituelle, comme les fidèles Israélites; mangeant le pain du ciel comme Job mangeait celui de la terre, et qui avant de le manger soupirait et faisait entendre ses tristes rugissements, de même que les eaux d'un torrent rapide, *antequam comedam suspiro et tanquam inundantes aquæ fit rugitus meus;* cherchant le corps de Jésus-Christ, mais le cherchant comme Madeleine, qui allait le demander au sépulcre toute baignée de ses pleurs : imitant le premier des apôtres et le chef des pénitents, Pierre, qui avec une âme percée de douleur, se bannissant de la compagnie du Fils de Dieu, alla dans un lieu écarté avec une humble componction pleurer longtemps sa faute.

Eh! quel sera donc votre sort, vous qui passez tout d'un coup avec des yeux secs et par des démarches hardies du tribunal de la confession à l'autel du Seigneur, sans autre préparation que d'avoir déclaré à un prêtre des péchés qui vous rendent dignes de l'Enfer? vous qui ravissez avec violence le corps du Seigneur, comme parle saint Cyprien : *Dominicum corpus invadunt ;* et qui, bien loin d'apaiser le Dieu saint par l'affliction d'une âme humiliée, ne pensez qu'à vous en garantir, vous imaginant une prescription générale contre l'ancienne discipline, qui mettait de longues années de douleurs entre la confession et la communion? comme si l'Eglise, qui peut bien abréger le temps des pénitences extérieures, pouvait aussi dispenser le pécheur des regrets et des sentiments amers : comme si l'incompatibilité, qui est entre Dieu et le péché, pouvait changer avec les temps et s'affaiblir par une jurisprudence humaine. Non, mes frères,

rien ne peut vous rassurer contre le sacrilége; et le jour de votre communion est le jour d'un crime, si prévaricateurs tranquilles sur vos péchés passés, sur vos haines détestables ou sur vos amours insensées, on ne voit dans votre vie toujours commode, toujours dissipée, nulles traces des gémissements et de la tristesse de la pénitence; si vous composez encore de vos jours les plus innocents une vie indolente; si vous ne faites pas succéder à des années de déréglement des semaines de douleur; n'apportant au Seigneur et à ses autels ni l'esprit humilié du centenier ni le cœur contrit du publicain; sans quoi la confession qui est dans la bouche et la prière qui est sur les lèvres ne forment que des moqueurs, qui méritent d'être rejetés, non seulement de sa table, mais de son temple.

Vous donc, qui demandez d'être introduits jusque dans le sanctuaire, et pour ainsi dire dans le ciel de l'Eglise, où rien de souillé ne peut entrer, longtemps auparavant, prosternez-vous devant le Seigneur, et pleurez en sa présence avant de vous asseoir à sa table; courbé sous le poids de vos iniquités et encore plus sous le poids de votre douleur, avec une face que la confusion doit couvrir et que la modestie seule peut orner, avec des yeux baignés de larmes; car l'œil de celui qui a perdu son Dieu et qui s'est rendu indigne de participer à ses mystères, ne doit se reposer ni le jour ni la nuit; avec un corps humilié, qui rejette les trophées du luxe, et qui ait réparé les excès de l'intempérance par la tristesse du jeûne: mais encore plus avec un cœur pénitent, qui regrette la grâce perdue avec plus de douleur, si cela se peut, que l'avare ne regrette l'argent que le voleur lui a enlevé.

Pleins de ces sentiments, vous n'aurez garde de demander d'être admis d'abord au festin de l'Epoux; vous arroserez longtemps ses pieds de vos larmes avec la femme pénitente avant que passer par la communion au baiser de sa bouche; vous ne disputerez point avec l'ange du Seigneur, pour obtenir par l'audace la plus grande des bénédictions; vous souffrirez, malgré vos distinctions mêmes et votre rang, que le prophète vous sépare pendant quelque temps du Tabernacle, et Marie ne sera point fâchée que le sage Moïse la purifie par cette humiliante séparation. Enfin, vous ne vous plaindrez pas avec orgueil du retardement salutaire, du délai de l'absolution que l'Eglise ne vous prescrit qu'afin que vous ne mangiez pas votre jugement, après que vous avez tant de fois méprisé votre Juge.

Et si le prêtre trop aveugle ou trop indulgent, vous bénissant peut-être pendant que le ciel vous maudit, voulait vous faire entrer jusque dans le Saint des saints encore couvert de vos souillures; si après tant de fausses repentances et d'imaginaires douleurs, qui ont ajouté à vos péchés des confessions et des communions sacriléges, il voulait absolument vous faire monter sur ce calvaire, pour y participer à la sainte victime sans les amertumes d'un cœur affligé, et peut-être avec une âme encore affamée des fausses joies du monde, dites-lui avec un humble pénitent: *Dimitte me ut plangam paululum dolorem meum;* laissez-moi pleurer encore quelque temps sur mes péchés; laissez-moi pleurer sur ma douleur même: permettez-moi, après tant de rechutes, de m'éprouver plus longtemps avant que je mange le pain du ciel, en m'affligeant, non plus avec quelques larmes passagères qui n'ont jamais éteint mes cupidités, larmes d'une fausse douleur, qui méritent bien d'être pleurées par de nouvelles larmes: *Dimitte me ut plangam paululum dolorem meum.*

Mais vous avez de la peine, dites-vous, à vous voir éloignés des saints autels, bannis de la table céleste, et c'est pour cela que vous pressez le confesseur de vous réconcilier à votre Seigneur et votre père; de finir le temps de votre exil et de votre deuil, et de vous obtenir par la communion ses doux embrassements; trop fidèles imitateurs d'Absalon qui pressa, qui força Joab, après des excès de jeunesse, de faire en sorte qu'il retournât bientôt vers David son père pour le voir et pour l'embrasser. Absalon revient enfin par importunité: il est réconcilié, il voit David, il jouit de sa présence, il s'assit à sa table; mais bientôt après il se révolte. Il n'avait point été éprouvé par le deuil d'un bannissement assez long; et voilà que tué par Joab même, il finit une vie criminelle par une mort tragique. Craignez sa triste destinée, vous qui imitez sa mauvaise impatience: et vous, ministres sacrés, ne vous laissez point séduire par des empressements artificieux, par des promesses trop souvent violées. Vingt années de crimes ont dû vous convaincre de l'inimitié du pécheur avec Dieu; et une demi-heure de confession vous persuadera-t-elle de son changement et de sa réconciliation?

O Père des miséricordes! vous ne regarderez que les pleurs longs et amers du cœur vraiment humilié, ne donnant la céleste nourriture qu'à ceux qui vous craignent: *Escam dedit timentibus se.* Ainsi l'agneau de Pâques devait se manger dans les frayeurs de l'Ange exterminateur et avec des laitues amères: ainsi la manne du ciel devait se cueillir dans un désert, loin des délices et des corruptions de la ville, parmi les troubles et les alarmes d'un camp. Elle se recueillait après que la rosée, symbole des larmes, avait mouillé et préparé la terre; ainsi les larmes doivent préparer à la communion, mais larmes amères, qui partent d'un cœur affligé; mais larmes saintes qui purifient le cœur pénitent. C'est-à-dire, mes frères, et vous l'allez voir dans ma seconde réflexion, qu'il ne s'agit pas seulement de regretter vos péchés, mais de vous en éloigner. La componction se prouve par la conversion, par une vie nouvelle, par des mœurs plus saintes; et jamais ces dispositions ne furent plus nécessaires.

Car voici de grands mystères, chrétiens: lavez-vous, purifiez vos cœurs, et ne montez pas sur la sainte montagne, pour habiter

dans les tabernacles du Seigneur et pour vous y nourrir de la chair du Seigneur même, si vos consciences ne sont pures. N'est-ce pas ici le sacrement des vivants, auquel les pécheurs, en qui l'iniquité habite toujours, et par conséquent la mort, ne sauraient participer? N'est-ce pas ici un festin; et les festins ne sont que pour ceux qui ont la vie, qui ont même la santé. N'est-ce pas ici le pain des anges, le pain de Dieu, et Dieu même? Or, mes frères, quelle doit être la pureté, l'innocence, la sainteté d'un cœur qui non-seulement est obligé de vivre pour Dieu, mais vivre de Dieu? Et si, pleurant vos péchés dans la confession, vous ne les avez pas pleurés saintement, et pour vous en éloigner, et pour ne les plus commettre; si, prenant les émotions passagères d'un cœur troublé pour les changements d'un cœur converti, vous entrez dans la salle des noces avec l'amour du crime, sans la robe nuptiale, et dépouillés du vêtement de la justice; si, recevant le corps de Jésus-Christ, encore chargés de vos misérables convoitises, vous allez mêler avec le sang de l'Agneau de Dieu un sang embrasé par le feu de la luxure; si avec des injustices que vous n'avez point réparées vos mains toujours pleines d'iniquités touchent aux mystères divins; si, pour manger le pain du ciel, vous n'avez pas renoncé à une vie de jeu, à une vie inutile, qui selon l'Apôtre vous rend même indignes de manger le pain de la terre : *Si quis non vult operari, nec manducet*, n'ayant jamais fait entrer dans votre préparation à la communion le sacrifice de votre paresse; en un mot, si, avant de vous approcher de la source de la sainteté, vous n'éteignez pas dans l'eau de vos larmes vos habitudes criminelles, les jours saints suspendant seulement vos scandales sans les finir, à quels crimes vous exposez-vous? et à quelles malédictions ne serez-vous pas livrés, devenus coupables de la mort de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, et par conséquent dignes de tous les supplices que mérite la prévarication la plus énorme?

En effet, je vous le demande à vous-mêmes, quelle sainteté n'exigez-vous pas de tout ce qui approche de Jésus-Christ? Quelles richesses de grâces ne supposez-vous pas dans Marie, et avec raison, parce qu'elle devait retenir pendant quelques mois dans son sein le Verbe fait chair. Et avec quelle chaleur repoussez-vous ceux qui voudraient soutenir qu'elle a été seulement un instant sujette à la corruption générale? Quelle chasteté dans Joseph qui devait embrasser le Fils de Dieu! Quelle justice dans Siméon qui devait le porter! Quelle innocence dans les ministres qui doivent manier ses vases! Je dis plus, vous voulez que les vases mêmes qui portent la chair sainte du Seigneur soient purs, que les temples où il habite soient non-seulement bâtis avec magnificence, mais consacrés avec solennité; que ses autels ne soient point profanés, que ses calices soient bénis, que ses tabernacles soient sanctifiés. Hélas! vous voulez que tout soit saint et parfait, hormis vos cœurs, qui sont les vases précieux où Jésus-Christ doit être plus soigneusement gardé; hormis vos corps, qui sont les temples vivants; hormis vos consciences, qui sont les autels où il veut être toujours offert.

Mais vous dites qu'il est difficile dans ses voies impures du monde où vous marchez de ne pas vous souiller quelquefois, et qu'au reste, avant de toucher aux pains sacrés, vous vous êtes purifiés, vous êtes entrés dans la piscine des larmes, vous avez confessé vos prévarications; mais comment les avez-vous confessées? Etes-vous sortis plus justes du tribunal de la pénitence, et vos pleurs ont-ils été sanctifiants? Quelle pénitence hélas! quelle confession! Nous nous confessons comme les hommes sans douleur, par coutume, et comme si nous n'avions offensé qu'un homme; comme le premier homme, nous avons des voiles pour nous excuser, hardis à commettre le péché, et timides à le découvrir; comme la première femme, nous savons accuser les autres pour déguiser notre malice; comme les Juifs, nous ne nous confessons que de bouche; comme Pilate, nous nous lavons les mains devant le monde, par une componction apparente, pour aller les tremper dans le sang de Jésus-Christ par de promptes rechutes; comme Judas, nous faisons une confession véritable, mais sans conversion et sans amour; c'est toujours une vie et des jours profanes, où la vanité succède à la paresse et les plaisirs aux affaires; une vie d'altercations et d'animosités; de manière qu'encore que nous soyons nourris ensuite du pain du ciel, nous sommes aussi terrestres, aussi sensuels, aussi injustes, et toujours plus coupables par un nouveau sacrilége. La corruption est toujours dans les cœurs, la malignité sur les langues, la séduction et l'impudicité dans les yeux; les préventions et les antipathies agissent toujours avec la même force, et le sang de l'Agneau n'a point rapproché ceux que l'humeur ou la discorde a séparés. Les cieux ont été tant de fois ouverts, les éléments ont été changés; toute la terre a changé de face, quand la justice est descendue avec toutes ses grâces, et rien ne change dans nos mœurs. C'est après plusieurs communions, la même fureur pour le jeu et les spectacles, la même tiédeur pour les devoirs de la religion, la même profanation des jours saints; c'est le même orgueil qui remue encore les cœurs et du maître et de l'esclave; la même infidélité qui infecte le commerce, les mêmes efforts de l'avarice contre la misère présente; le prêtre sacrilége vend toujours les sacrements, et le juge intéressé, les jugements et les lois.

Pensez-y bien sérieusement, fidèles : vous qui entrez quelquefois dans le sanctuaire et qui, avec une passion couverte de quelques vertus, croyez être assez purs pour demander la viande des saints; avec cette seule iniquité que vous ne pleurez pas et que

vous épargnez, le pain des vivants deviendra pour vous un aliment de mort. Vous avez peut-être de la dévotion, mais vous n'y joignez pas la justice; vous avez négligé jusqu'ici les sacrés devoirs de la restitution, vous n'avez point dédommagé le prochain comme Zachée, vous n'êtes point descendus de l'arbre comme lui; c'est-à-dire que vous n'avez point quitté votre faste et votre luxe, source de vos injustices, pour vous rendre digne, comme ce publicain, de recevoir Jésus-Christ dans votre maison : pensez-y encore une fois. Une seule passion rendit Judas sacrilége, disciple d'ailleurs si régulier et si zélé. Disons davantage, une seule négligence dans les enfants d'Aaron, qui laissèrent éteindre le feu sacré; une seule irrévérence dans Oza, qui toucha l'arche auguste; une seule tache dans la victime, une seule irrégularité dans le sacrificateur. Dieu regarde tout ce qui entre dans son temple avec un œil attentif et jaloux ; il ne laisse jamais impunie la profanation sacrilége.

Effrayée de ces jugements divins, ô Église sainte! vous fermiez autrefois, non-seulement le sanctuaire, mais les portes mêmes de vos temples à ceux que leur avarice menait trop souvent au barreau, ou que leur luxe éloignait trop de la maison du pauvre; et si aujourd'hui on gardait ces anciennes règles, combien faudrait-il excommunier de gens pendant toute la vie, qui communient peut-être tous les mois? Grand Dieu, ouvrez donc ici nos yeux sur la sainteté de vos mystères; nous méritons par nos infidélités d'être éternellement séparés de vos autels; mais nous implorons vos miséricordes, et nous chercherons le Sauveur à la fontaine des larmes; nous pleurerons nos péchés, et nous les pleurerons non-seulement avec les larmes amères d'un cœur qui s'en afflige, mais encore avec les larmes saintes d'un cœur qui s'en éloigne. Pleurer ses péchés, première disposition pour la communion; voici l'autre disposition : désirer Jésus-Christ, et c'est aussi l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Dans la distance infinie qui se trouve entre les choses du monde et celles de la religion, lesquelles sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre, on peut remarquer cette différence considérable; c'est que dans le monde les choses qui ne sont pas nécessaires pour la vie ne laissent pas d'être bien précieuses : quelle utilité, par exemple, pour la vie naturelle et quelle nécessité dans les pierreries, à quoi l'opinion des hommes donne un si grand prix? Ni la magnificence dans les édifices, ni les compartiments dans les jardins, ni les richesses dans les vêtements ne contribuent rien à la santé ou à la nourriture; et néanmoins, parmi les biens du siècle, ils tiennent un rang singulier, et des choses si inutiles paraissent à la convoitise humaine très-désirables. Dans la religion, au contraire, tout ce qui ne sert point à la vie spirituelle et chrétienne n'est d'aucun prix et ne mérite point nos vœux : pourquoi cela? parce que, dans ce genre, tout ce qui est inutile au salut y est souvent contraire; tout ce qui n'est pas nécessaire dans l'ordre de la grâce, par laquelle nous vivons pour Dieu, est souvent méprisable.

Or, mes frères, où trouverons-nous cette grâce, cette vie, cette santé et tout ce qui procure le salut éternel, qu'en Jésus-Christ? lequel, par conséquent, nous doit être parmi tous les biens le plus précieux et le plus désirable, parce qu'encore qu'il soit d'ailleurs si grand en lui-même et si excellent en sa personne, il nous est aussi absolument nécessaire, ne pouvant ni acquérir la vie véritable que par ses mérites, ni la conserver que par sa grâce; toujours dépendants de ses impressions pour entrer dans la justice, et de son habitation même en nous pour nous y fixer; en un mot, destinés, par la bonté ineffable de Dieu, à vivre par lui, à vivre de lui, à vivre avec lui.

Et voici, chers auditeurs, que cette grande merveille s'opère singulièrement dans notre nature si fragile et si mortelle par les mystères que nous vous annonçons, mystères institués dans la dernière heure, où le Seigneur allait témoigner aux hommes, dans ses opprobres et ses douleurs, l'excès de sa charité; institués avec des paroles si simples pour humilier la raison humaine, mais avec des sentiments et des vues dignes d'un Dieu, lequel, voulant établir par cet auguste sacrement un des principaux moyens de la sanctification des âmes pour y opérer sans cesse la vie et une vie abondante, s'écria devant ses disciples : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum ;* j'ai désiré avec une extrême ardeur de manger avec vous cette Pâque. Ses désirs, chrétiens, mes frères, nous demandent les nôtres; et puisque je dois vous apprendre encore ici quelles sont les principales dispositions du fidèle à recevoir Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels, il faut vous marquer, premièrement, que nos désirs nous préparent à la communion, et, en second lieu, que la communion doit augmenter nos désirs.

Désirer Jésus-Christ, disposition nécessaire pour participer par une digne communion, non-seulement à son corps, mais à son esprit, et pour le recevoir utilement dans le cœur fidèle qui ne peut s'ouvrir et s'étendre que par ses désirs. Et de fait, sans vous dire ici que ces divins mystères étaient appelés par les anciens *desiderata*, les choses désirées, ne paraît-il pas visiblement que c'est pour exciter nos empressements, nos désirs, nos vœux, que le Seigneur notre Dieu s'est donné si libéralement à nous, et d'une manière si incompréhensible, dans le sacrement de son corps, avec les mérites de sa mort, avec les grâces de sa résurrection, avec la vertu de tous ses mystères? *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timentibus se ;* disons même avec un appareil si simple pour nous attirer à lui. Car il ne paraît pas dans le temple, avec la terreur des éclairs et des feux, comme sur la mon-

tagne fumante, ni avec l'horreur des ronces et des épines, comme dans le buisson enflammé.

Mais vous comprendrez encore mieux que notre Sauveur nous demande ici nos désirs, si vous considérez que ce n'est pas seulement les miettes de sa table que nous y recueillons ou la frange de sa robe que nous y touchons, qui méritèrent néanmoins tout l'empressement de deux saintes femmes, à qui le don de Dieu était révélé ; mais bien plus, que c'est par le mystère de charité que le Seigneur, méditant dans les transports de son amour éternel un moyen efficace d'inspirer aux hommes si abjects et si terrestres des sentiments célestes et une vie divine, a trouvé le secret admirable, en faisant de sa chair la nourriture de l'homme chrétien, d'unir les hommes avec Dieu d'une manière qui pût approcher de celle dont le Verbe Dieu s'est uni avec la nature des hommes. De sorte que le chrétien qui répond aux desseins de Dieu, lequel ne fait rien qui ne soit digne de lui et qui ne tende à ses fins éternelles, se souvenant qu'il y a sur les autels un autre aliment que celui de la terre, doit courir avec ardeur à ce pain du ciel, doit le manger avec le désir de s'en nourrir, doit s'en nourrir pour vivre, doit en vivre pour croître, doit croître pour parvenir à cette union bienheureuse, où les saints vivant éternellement de Dieu se consomment en Dieu : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.... qui manducat me, vivet propter me... sic de pane illo edat.* Car, au reste, mes frères, et si vous ne le savez pas, vous n'avez point encore appris votre religion, voilà toute l'économie de la vie chrétienne qui est une vie divine dans ses commencements et dans sa fin; vie encore imparfaite sur la terre et qui n'est parfaite que dans le ciel ; mais vie dont les actions ici-bas les plus communes ont déjà un principe céleste, un objet éternel, une fin surnaturelle: *qui manducat me, vivet propter me.*

Et c'est de là, mes chers frères, que vous devez juger combien vous êtes coupables, soit que vous vous éloigniez par négligence de cet admirable sacrement de la charité de Dieu envers l'homme, soit que vous vous en approchiez avec tiédeur; renonçant aux desseins de Dieu sur votre salut, renonçant à votre salut même, déclarant que vous ne voulez point avoir de part ni à son incarnation, ni à son amour qui est le principe de son incarnation, ni à la vie chrétienne, que ce pain doit conserver, ni à la vie éternelle qu'il doit produire. O indifférence damnable! s'écrie le grand Chrysostome; Elie monte au ciel ; Elisée, qui voudrait le suivre, reçoit seulement son manteau, et il le reçoit avec reconnaissance, il le porte avec joie, il le conserve avec soin, il le regarde comme un précieux héritage. Ici, mes frères, c'est Jésus-Christ même, qui partant de la terre, non-seulement vous donne sa robe mais sa chair, et avec elle le principe d'une vie sainte, la semence d'une vie immortelle. Et vous négligez un si grand bienfait, vous n'en faites aucun usage; vos dégoûts sont marqués partout, et toujours comme les hommes réprouvés par l'Evangile, vous trouvez des excuses, vous cherchez des délais soit dans vos besoins temporels, soit dans vos plaisirs domestiques, pour ne pas venir au sacré repas, où cette chair sanctifiante vous est offerte.

Les uns l'après s'être excommuniés eux-mêmes pendant toute l'année, viennent seulement à la fête de Pâques, pour emporter plutôt par bienséance que par religion nos saints mystères. La plupart regardent comme de tristes jours les fêtes où l'Eglise les invite à recevoir dans l'aliment du ciel l'auteur et la source de la vie. Esaü cria et rugit lorsqu'il se vit refuser un plat de lentilles, et personne ne se plaint dans le monde que le pain du ciel ne lui soit pas donné. Prenez-y garde, mes frères, la négligence prend ici quelquefois la ressemblance du respect, la tiédeur se couvre quelquefois du voile de la crainte, et cette crainte lâche ne saurait plaire à celui qui n'accorde ses grands dons qu'à nos saintes violences.

Mais vous, chrétiens, qui avez encore un saint commerce avec nos mystères si désirables et qui n'avez pas perdu le goût du pain céleste; vous qui, selon la parole de l'Evangile, paraissez des aigles par l'empressement que vous avez à vous assembler là où est ce corps adorable, je ne sais si, en fréquentant la table des saints, vous n'y apportez pas un cœur qui désire quelque autre chose que Jésus-Christ, qui désire quelque chose plus que Jésus-Christ? Car est-il bien vrai que vous soyez aussi ardents à chercher dans le pain qu'il vous offre sur l'autel les grandes ressources de la vie juste et bienheureuse, que vous l'êtes à soulager la vie si misérable que vous menez sur la terre, à orner une vie si abjecte, à prolonger les jours d'une vie si courte? Et quand vous venez à sa table y venez-vous avec faim et avec soif comme à un festin? et avec la faim et la soif de la justice, comme à un festin du ciel?

Que si vous êtes fidèles à payer au Seigneur de temps en temps le tribut d'une communion, est-ce par le goût d'une conscience chrétienne que vous le faites, et ne ressemblez-vous pas à ces fleurs, qui paraissent toujours suivre le soleil, et qui ont leur racine toujours engagée dans la terre? Est-ce pour vous unir et vous incorporer de plus en plus en Jésus-Christ, que vous le cherchez, vous qui tenez toujours au monde? *Incorporetur ut vivificetur*, dit saint Augustin. Est-ce pour vous assurer une vie nouvelle par sa grâce, pour vous faire une nourriture agréable de sa volonté, pour trouver dans le pain de Dieu une force divine et les consolations célestes, dont vous avez un si grand besoin au milieu du monde que vous habitez, où chaque objet est un piége, où le deuil est si fréquent, où les joies sont si dangereuses? Et n'arrive-t-il pas au contraire que les désirs du siècle

sont en vous plus agissants et plus efficaces; toujours attachés à cette vie temporelle que vous conservez avec tant de soins et que vous rachèteriez volontiers par le péché même; toujours vivants selon l'esprit du monde, sectateurs de ses coutumes, admirateurs de ses pompes, approbateurs de ses divertissements; tantôt éblouis par la vue d'un habit ou d'un meuble précieux, tantôt émus par le récit d'un emploi ou d'un bénéfice accordé aux autres et que vous croyez mériter; toujours tourmentés par le désir d'avoir et troublés si ce que vous avez désiré vous échappe; toujours disposés à chanter des cantiques d'allégresse, si une moisson abondante couvre vos campagnes, si un commerce heureux remplit vos coffres, si un mariage avantageux illustre votre famille, si une charge nouvelle entre dans votre maison; toujours trompés par les promesses du monde, qui occupent vos désirs et voulant toujours l'être : pendant que vous n'apportez au temple de votre Dieu et à ses autels que vos ennuis, vos langueurs et, pour ainsi dire, les restes de vos pensées; dégoûtés de son pain miraculeux qui sanctifie les âmes et qui rassasie les cœurs, tristes s'il faut renoncer à une petite commodité, à un petit intérêt pour suivre Jésus-Christ et pour posséder le trésor qui est ici caché : trésor qui mériterait bien que pour l'acheter on vendît tout ce que l'on possède?

Grand Dieu, hélas! quelle demeure pour vous que tous ces cœurs pleins de cupidités, à qui la vie temporelle est si précieuse, à qui la vie mondaine paraît si douce, qui ne désirent que la substance de ce monde, qui se mettent peu en peine que les cieux s'ouvrent pour leur envoyer l'Agneau dominateur de la terre, qui ne se réjouissent point en vous, ô mon Dieu! qui ne tressaillent jamais de joie devant votre arche, qui ne soupirent jamais vers vos tabernacles chéris, qui ne pensent qu'au pain de la terre, qui ne vous demandent point dans leur défaillance le froment des élus, le vrai pain dont vous fortifiez le fidèle, qui ne sont point touchés de la vie véritable que vous leur donnez dans vos mystères, ni de la vie abondante et éternelle que vous leur promettez! Les oiseaux du ciel y ont leur nid dans ces cœurs mondains. *Volucres cœli nidos habent;* les désirs volages, les vaines inquiétudes, les pensées superbes, les joies frivoles y ont leur place. Les renards y ont leur tanière : *Vulpes foveas habent.* Nous vivons dans les derniers temps, où bien loin de recueillir nos vœux pour demander la rosée du ciel et pour attirer en nous Jésus-Christ avec ses bénédictions choisies, son pain, sa vie, sa grâce, son règne; la prudence charnelle au contraire s'épuise en désirs et en précautions pour tout ce qui regarde la graisse de la terre, le pain et les commodités de la vie, la mollesse et l'éclat de la condition. De sorte que, comme il y a parmi nous tant de vivacité pour le propre intérêt et que le profit est devenu le grand objet du siècle, il arrive de là que nous faisons de nos cœurs artificieux la tanière des renards : *Vulpes foveas habent;* et Jésus-Christ que nous ne saurions posséder, si nous ne le désirons, et que nous ne saurions désirer avec une conscience injuste, n'y trouve pas où reposer sa tête : *Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet.*

Désirer Jésus-Christ, disposition nécessaire pour le recevoir. Il reste à vous dire, en second lieu, mes frères, que comme nos désirs nous préparent à la communion, la communion doit augmenter nos désirs. Et pour cela je n'ai qu'à vous proposer l'exemple du juste Siméon. Le saint vieillard avait longtemps attendu le Sauveur du monde; cet homme de désirs avait uniquement demandé celui qui devait être le désir de tous les hommes; et avec quel empressement le va-t-il chercher? Or, voilà que poussé par la ferveur de ses désirs il le trouve dans le temple caché sous des langes, figure de ces voiles abjects qui le couvrent dans nos mystères; il embrasse l'Homme-Dieu promis dès le paradis terrestre aux hommes et désiré de tous les bons et vrais Israélites; il le voit de ses yeux, il le porte entre ses bras; ses désirs croissent avec son amour, son amour avec sa jouissance, et dans un transport de joie il s'écrie : Seigneur, vous laisserez maintenant aller votre serviteur en paix : *Nunc dimittis servum tuum in pace.* Maintenant je n'ai plus rien à chercher sur la terre; le grand objet qui suffit à tous les cœurs emporte tous mes désirs; je sens les liens de mon âme captive se rompre, et je vois déjà s'ouvrir le lieu de la paix éternelle : *Nunc dimittis servum tuum in pace.*

Nunc. Oui maintenant, chrétiens fidèles qui m'écoutez, dans le jour de votre communion et après ce jour, lorsque vous recevez avec amour le Seigneur qui vous donne dans le sacrement ses grâces, selon la mesure de vos désirs; maintenant vous sentez s'échauffer dans votre sein les saintes pensées, les tendres affections, les célestes désirs : le cantique de la louange accompagne la fraction du pain; le charme du monde qui appesantissait encore vos sens se dissipe de plus en plus; vous désirez, vous cherchez plus que jamais Jésus-Christ. Car on le cherche encore après l'avoir trouvé; et vous prouvez bien que vous le cherchez et que vous le désirez, non-seulement par une piété plus vive et plus tendre, qui vous mène plus souvent et qui vous attache davantage à sa parole, mais aussi par une vie plus chaste, vous souvenant, comme dit l'Apôtre, que vous portez Dieu même dans votre corps; par des mœurs plus douces, qui rendent sensible aux autres la présence du Roi débonnaire dans votre cœur; par des sentiments plus humbles, à l'exemple du Roi des humbles que vous possédez : devenus plus détachés de vous-mêmes, plus insensibles à l'approbation du peuple, plus prêts à céder à tout le monde par une charité plus libérale, associant toujours les membres avec le

chef, les pauvres avec Jésus-Christ, l'aumône avec la communion; par une patience plus tranquille dans les tribulations, vous écriant comme le prophète : Seigneur, je ne craindrai plus les maux, puisque vous êtes avec moi, ou plutôt puisque vous êtes en moi. En un mot, par des vœux plus ardents pour le ciel et pour la paix du ciel, dont la divine Eucharistie est le gage : *Nunc dimittis servum tuum in pace.*

Et c'est ainsi, écoutez encore un moment, c'est ainsi, dit le grand Chrysostome, que sortaient de la table sainte les anciens disciples, que l'Eglise préparait par ce repas au martyre même. Car ils ne faisaient pas cet outrage à nos mystères, de faire comme la plupart de nous, du lendemain de la communion, et quelquefois du jour même, le terme fatal où notre religion expire, où nos saints désirs s'évanouissent, où notre ferveur s'éteint : de manière que le feu sacré que le prophète a mis dans notre bouche, par la communion, devient aussitôt en nous, par notre négligence, une eau froide et épaisse.

O Dieu éternel! détournez de nous cette iniquité, et séparez-nous d'un peuple qui n'est pas saint, d'un peuple qui n'a point de part à la grâce de vos mystères, parce qu'il ne sait ni pleurer ses péchés, ni désirer son Sauveur. Approchez donc, chrétiens, de la table céleste; mais approchez-en, comme je vous l'ai enseigné dans ce discours, avec les douleurs et les larmes, avec les empressements et les désirs. Avec les larmes, c'est la douleur de la pénitence, qui doit régler les jours de votre communion Si vous ne communiez et si vous n'êtes dévots que le jour de Pâques, et par la rencontre d'une grande fête, vous aurez, selon toutes les apparences, un sacrilége de plus. Rien qui soit plus à craindre que la communion indigne; souvent c'est par elle que s'achève la réprobation. Avec les désirs : celui qui désire de célébrer avec vous cette pâque veut aussi que vous désiriez avec lui de la manger. Malheur aux cœurs tièdes et sans désirs! Oui, mes frères, il faut vous le dire, Dieu pardonnera plus aisément les autres faiblesses que le dégoût et la tiédeur : avoir perdu le goût de cette manne, c'est avoir perdu le goût du salut. Désirez donc la sainte nourriture : répondez aux empressements de Jésus-Christ par les vôtres; n'ayez point d'autre chagrin, dit saint Chrysostome, que d'avoir mérité par vos péchés d'être privés de ce pain du ciel : *Unus sit vobis dolor hac esca privari.* N'ayez point de désir plus grand que de vous en nourrir, mais de vous en nourrir dignement, comme les justes : en sorte que vous approchant, comme eux, des saints autels avec révérence et amour, délivrés peu à peu de la corruption de la chair et de la servitude des passions, vous puissiez enfin chanter le cantique éternel de la délivrance, lorsque vous posséderez sans voile et sans ombre le Roi de gloire dans le royaume de la paix. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

POUR LE LUNDI SAINT.

Sur le Sacrifice de la sainte Messe.

Simile illam, ut in diem sepulturæ meæ servet illud. (*Joan.*, XII.)

Laissez faire Marie : elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture.

Quoi qu'en dise le disciple schismatique, mes frères, il y aura toujours dans l'Eglise chrétienne des justes qui répandront sur le corps de Jésus le parfum de la louange et de la prière, et qui feront de son sépulcre un autel. Il y aura toujours un festin dans sa maison, et la table sainte ne sera point chargée de viandes peintes et imaginaires; il y aura toujours une mémoire de son sacrifice, et ce ne sera pas une mémoire vide et sans réalité. Dans la Synagogue, il n'y avait que figures, dans le ciel il n'y aura que vérité : dans l'Eglise il y a vérité et figures.

Voilà donc que le Seigneur, quelques heures avant sa mort, ayant réservé pour ces derniers moments le chef-d'œuvre de ses mains et le témoignage précieux de son amour, institue dans le sacrement de son corps et de son sang le culte chrétien, l'alliance véritable, la loi nouvelle, le sacrifice perpétuel : devenu, dit saint Grégoire de Nysse, par cette mort avancée, prêtre et victime : *Præoccupans impetum Judæorum, seipsum victimam offert simul sacerdos et agnus.* Devenu figure et vérité : Vérité, puisqu'il réside dans ce mystère par une présence réelle; figure, puisqu'il est lui-même de sa mort la représentation mystérieuse. Vouloir n'y trouver que des ombres qui succèdent à d'autres ombres, c'est ignorer que Jésus-Christ, plus grand que Moïse, conclut par cette action sa vie sur la terre; une vie qui d'ailleurs n'était qu'un enchaînement d'actions infiniment grandes. Vouloir n'entendre que des équivoques et des énigmes dans les dernières paroles d'un Homme-Dieu et d'un Père charitable mourant, lorsque les autres hommes, si petits et si cachés, font éclater la simplicité dans leurs paroles et la magnificence dans leurs dons, c'est détruire la religion et la raison tout ensemble.

Recevons, mes frères, avec une tendre reconnaissance le présent si riche de la miséricorde divine. C'est Jésus-Christ même qui veut que ses disciples célèbrent ces divins mystères en mémoire de sa mort, *hoc facite in meam commemorationem.* C'est lui qui s'est mis sous les symboles du pain et du vin, se portant lui-même dans ses mains, dit excellemment saint Augustin, pour être non-seulement notre nourriture, mais notre victime; pour être sacrement et sacrifice. Sacrement, il est le don de Dieu présenté aux hommes; sacrifice, il est le don des hommes offert à Dieu; sacrement dans la communion, sacrifice dans la messe. Nous le regarderons dans ce discours comme sacrifice. Et après tout, mes frères, il est d'autant plus nécessaire de traiter ce grand

sujet, qu'il n'est point dans la religion d'action plus exposée aux profanations des hommes, parce qu'il n'en est point qui se réitère plus souvent, et que tous les jours plusieurs se font un devoir ou une coutume d'assister à la sainte messe, messe souvent indignement célébrée, plus souvent indignement entendue. Et d'où naissent tant de malédictions dans nos maisons, si ce n'est de ces sacriléges qui se commettent dans nos temples.

Les uns incrédules ou peu instruits ne connaissent pas la vérité du grand sacrifice qui est célébré dans l'Eglise chrétienne. Les autres, pleins de leurs vaines pensées ou de leurs criminelles passions, n'en considèrent pas la dignité. Or, je m'élève contre les erreurs et les blasphèmes des premiers, contre les irrévérences et les sacriléges des seconds. Il faut apprendre à ceux-là à croire avec une foi soumise nos saints mystères, et à ceux-ci l'obligation d'y assister avec de saintes dispositions. Sacrifice de la messe, premièrement, sacrifice véritable : en second lieu, sacrifice saint, auguste, redoutable. Ainsi, dans la première partie de ce discours, la foi certaine du sacrifice sera établie contre les incrédules ; et dans la seconde partie, la redoutable sainteté sera maintenue contre les indévots, si le Seigneur veut bien purifier mes lèvres et me donner des paroles. Invoquons pour cela son Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Puisqu'il y a une religion, il y a un sacrifice ; il y a des prêtres, il y a des autels. Le sacrifice est le premier et le plus ancien devoir de la religion. L'homme le doit indispensablement à Dieu, et il ne le doit qu'à Dieu. Premièrement, l'homme le doit à Dieu ; sa souveraineté le demande, et la faible et mortelle créature témoigne par la bouche mourante de la victime, qu'elle n'a pu se former elle-même, qu'elle ne saurait subsister un moment que par le secours de celui qui l'a créée, et que tout son être, qui vient de Dieu, doit retourner à Dieu. N'apercevez-vous pas, dès la naissance des siècles, l'homme encore innocent, appliqué à offrir au Dieu souverain des victimes ? Composé d'un esprit et d'un corps, il était juste qu'il joignît le culte extérieur à l'intérieur, et que non content d'immoler au Seigneur par ses désirs et ses pensées des hosties spirituelles et secrètes, il arrosât aussi de liqueurs ses autels, il les chargeât de fruits, il les parât de fleurs ; disons même qu'il égorgeât des victimes. Reconnaissez, chrétiens, ces sacrifices sanglants dans les peaux de ces bêtes mortes, dont l'homme fut revêtu après son péché.

Le sacrifice est-il seulement dû à la souveraineté du Créateur ? Sa sainteté le demande encore : sainteté que l'Ecriture ne nomme jamais qu'avec une religieuse frayeur : *Sanctum et terribile nomen ejus.* Sainteté que les esprits célestes adorent sans cesse dans leurs cantiques éternels et que les âmes les plus justes n'osent envisager Tout est impur auprès d'un Dieu si saint. Les victimes le déclarent ; périssant sur les autels par le fer et la flamme, elles témoignent que les plus nobles créatures sont indignes de Dieu, et qu'en les lui offrant il faut les détruire, parce que rien ne mérite de lui être offert. Ainsi mourut la plus innocente des victimes, Jésus-Christ, chargé de nos péchés et adorant dans le délaissement de son Père céleste sa sainteté ineffable.

Je découvre un troisième motif du sacrifice, la plénitude de Dieu. Dieu, qui trouve en soi des richesses inépuisables, n'a pas besoin de nos petits présents. Il est si grand, que, pouvant faire toutes choses, il ne peut rien faire qui ne lui soit inutile. Non-seulement toutes les créatures sont à lui, mais elles sont en lui d'une manière plus noble et plus parfaite qu'en elles-mêmes. Que fait donc le sacrificateur ? Il détruit la victime qu'il immole ; il répand la liqueur qu'il offre ; il brûle la gerbe qu'il présente ; il essaye d'anéantir ses propres dons. Pourquoi ? Afin de publier hautement qu'il ne prétend pas enrichir celui qui possède tout, que tout ce qui est créé est inutile à Dieu, et que cet Etre suprême est rassasié de sa propre abondance. De sorte qu'il semble lui dire alors avec le prophète : Vous êtes mon Dieu, vous n'avez pas besoin de mes présents : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.*

Une quatrième perfection de Dieu se présente, qui exige de l'homme le sacrifice ; c'est la justice. On apaise par le sacrifice la justice irritée du Dieu saint. Le péché doit être puni ; la mort en est la première peine. Le pécheur égorge donc les victimes, et confesse, par cette sanglante cérémonie, qu'il a mérité la mort. Et voilà justement pourquoi les Egyptiens gravaient sur la victime l'image d'un esclave qui s'enfonçait un poignard dans le sein. Ces peuples, que leur commerce avec les Hébreux avait rendus plus éclairés dans les mystères de la religion, voulaient nous marquer, par ce mystérieux emblème, que l'hostie immolée tenait la place de l'homme coupable.

Il est donc vrai que l'homme ne peut se dispenser d'offrir à Dieu le sacrifice. J'ai ajouté, en second lieu, qu'il ne doit l'offrir qu'à Dieu. Non, mes frères, nul autre que Dieu ne mérite les honneurs du sacrifice. Car qu'est-ce que c'est que le sacrifice ? C'est un culte divin par lequel la créature raisonnable honore son Créateur, et témoigne publiquement que, comme elle a reçu tout son être de lui, elle attend aussi de lui toute sa perfection, toute sa félicité. Or, ce n'est point de vous, Pierre, ce n'est point de vous, Paul, ce n'est point de vous Marie, quelque parfaite que vous soyez, que j'ai reçu l'être que je possède ; vous n'êtes ni mon principe, ni ma fin ; d'autres mains que les vôtres m'ont formé, d'autres mains me conserveront, me sanctifieront, me couronneront. Aussi n'est-ce point à vous que j'offre le

sacrifice, disait Augustin : je ne dis point à l'autel : *Offero tibi, Petre, offero tibi, Paule.* Mais je dis avec l'Eglise : *Suscipe, sancte Pater, omnipotens, æterne Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus offero tibi Deo meo vivo et vero.* Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant, éternel, recevez cette hostie pure et sans tache, que je vous offre, moi, votre indigne serviteur, à vous qui êtes mon Dieu, le Dieu vivant et véritable. De manière que, comme je condamne le protestant aveugle qui a renversé les autels et qui refuse à Dieu le sacrifice, je déteste aussi le Collyridien superstitieux, qui, sur un autel que son erreur a construit, offre à la reine du ciel, comme à une divinité, des libations et des victimes sacrilèges.

Je ne vous exposerai point ici l'ordre et la diversité des sacrifices que la Synagogue offrait au Seigneur. Sacrifices sanglants: agneaux, béliers, colombes, victimes ou égorgées, ou brûlées. Sacrifices non sanglants : pains offerts, liqueurs répandues, parfums exhalés. Sacrifices d'holocaustes, d'adoration, d'action de grâces, d'expiation, de vœux, d'impétration. Toutes ces ombres sont dissipées. Dieu, qui est vérité, pouvait-il se plaire dans les figures? La multitude même de ces sacrifices, qui faisait la magnificence de la religion judaïque, en marquait l'inutilité. Une victime unique et infiniment précieuse succède à des victimes sans nombre et de nul prix. C'est Jésus-Christ, l'homme sans péché, le pain sans levain, l'agneau sans tache, victime sainte, qui adore le Dieu saint et qui seule peut l'adorer.

Dès que cet agneau de Dieu paraît, une loi nouvelle se montre, un sacerdoce nouveau, nouveaux autels, nouveau sacrifice. Sacrifice, dit saint Augustin, que Jésus-Christ a offert une seule fois sur la croix, et qu'il a laissé à son Eglise pour être toujours offert : *quod semel Christus in cruce sacrificium obtulit, hoc semper Ecclesiæ suæ offerendum reliquit.* Sacrifice de rédemption sur la croix; sacrifice de religion sur l'autel; sacrifice sur l'autel, qui applique les mérites de la croix; même sacrifice dans ces deux lieux. Sur la croix, il était figuré par les immolations sanglantes des animaux égorgés dans la Loi ancienne. Sur l'autel, il succède aux immolations plus douces des pains, des liqueurs et des parfums. Là la victime a été égorgée; ici elle est offerte et mangée : car la communion de la victime n'est pas moins essentielle au sacrifice que son occision. Sacrifice, en un mot, unique, souverain, véritable, à qui ont cédé tous les figuratifs et faux sacrifices : *Summum, verumque sacrificium, cui cuncta sacrificia falsa cesserunt*, dit Augustin.

Longtemps auparavant par la bouche des prophètes avait été annoncé ce grand sacrifice. Ecoutez comment Dieu parle chez le prophète Malachie aux Juifs. Mon affection n'est point en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point de présent de votre main. Car, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations; on me sacrifie en tout lieu et l'on offre à mon nom une oblation toute pure : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda; quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum.*

Or, je vous demande, mes frères, quelle est cette oblation pure, ce digne sacrifice qui s'offre à Dieu par toute la terre? Les Pères les plus anciens, comme saint Irénée, saint Justin, saint Cyprien, saint Augustin, saint Jérôme et Théodoret, expliquent ce passage du sacrifice qui est célébré sous les signes du pain et du vin dans l'Eglise catholique répandue par tout le monde. En effet, ce n'est pas des sacrifices des païens qu'il est parlé en cet endroit; c'est une oblation pure qui est offerte au vrai Dieu. Ce n'est pas des sacrifices des Juifs: ils sont réprouvés et rejetés dans ce chapitre du prophète comme des sacrifices impurs. Ce n'est pas enfin des prières, des jeûnes, des aumônes et des autres bonnes œuvres, qui sont quelquefois appelées des sacrifices dans les saintes Ecritures. Il s'agit ici d'une victime qui distingue la Loi nouvelle de la Loi ancienne: et ces sortes d'œuvres appartenaient à la Loi ancienne comme à la nouvelle; elles sont communes aux Juifs et aux chrétiens. Reste donc que ce nouveau sacrifice soit celui du corps et du sang de Jésus-Christ, que l'Eglise, qui a des temples dans toutes les parties du monde, offre à Dieu dans tous les temps et dans tous les lieux.

Un autre prophète va vous confirmer la vérité de cet auguste sacrifice; et je ne crains pas d'insister trop à vous prouver un mystère que vous ne déshonoreriez jamais, si une foi éclairée vous en découvrait le prix. Voici donc que le Roi-Prophète, dans le psaume que l'Eglise vous met si souvent dans la bouche, s'écrie : Le Seigneur a juré, et il ne s'en repentira point; il a juré, il a dit au Seigneur, le Père a dit au Fils : Vous êtes prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech : *juravit Dominus.* Pourquoi le serment d'un Dieu? Ce divin serment nous prépare à de grandes merveilles. Si ce n'était ici qu'une vaine représentation, une simple figure, qu'était-il besoin d'employer le serment et le serment d'un Dieu? Grand mystère, chrétiens, sacerdoce nouveau, et il n'est point de sacerdoce sans sacrifice, *tu es sacerdos;* sacerdoce nouveau, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech, *secundum ordinem Melchisedech.* Le Seigneur exerçait le sacerdoce d'Aaron, lorsqu'il offrait sur la croix le sacrifice sanglant de son corps; et il exerce le sacerdoce de Melchisédech, lorsqu'à l'imitation de ce pontife du Très-Haut, lequel, sans égorger de victime, offrit le pain et le vin à la rencontre d'Abraham, il immole aussi sous les symboles pacifiques du pain et du vin son corps et son sang. Du premier il est dit qu'il s'est offert une seule fois : *semetipsum obtulit immaculatum... hoc enim fecit semel* Du second il est dit qu'il s'offre éternelle-

men', *tu es sacerdos in æternum.* Et certes, un sacerdoce éternel ne convenait-il pas à une religion éternelle?

Le grand Apôtre, parlant aux Hébreux du premier sacerdoce selon l'ordre d'Aaron que Jésus-Christ a exercé sur la croix, en développe les mystères avec une sublime éloquence. Mais quand il vient à toucher au second, que ce prêtre souverain exerce selon l'ordre de Melchisédech, non plus sur la croix, mais sur l'autel, il s'arrête tout court. La foi naissante des Hébreux lui paraît encore trop faible pour porter le poids de ces redoutables mystères, il en réserve la connaissance aux fidèles plus avancés, *Christus Pontifex secundum ordinem Melchisedech, de quo nobis grandis sermo et interpretabilis ad dicendum.* Et de là, mes frères, cette conduite si sage, que l'Église a toujours gardée, de ne cacher à personne le grand mystère de la croix où le Fils de Dieu a exercé son premier sacerdoce sur une haute montagne et au milieu de la multitude; et de cacher au contraire toujours aux étrangers, aux profanes et à tous ceux qui n'étaient pas baptisés, l'auguste mystère de l'Eucharistie, où il exerce le second sacerdoce, non au milieu de la foule du peuple, mais dans une maison particulière de Jérusalem et avec les seuls disciples. C'est par la croix que commence le rudiment de la foi. Ce mystère a été toujours révélé aux plus simples catéchumènes: nous ne devons pas rougir de la croix de Jésus-Christ; nous devons apprendre à tous les peuples à adorer l'Homme-Dieu crucifié et à se crucifier eux-mêmes. Voilà les premiers éléments de notre sainte religion.

Il n'en est pas ainsi de la divine Eucharistie. L'Église ancienne l'a cachée aux païens et à tous ceux qui n'étaient pas initiés. Les fidèles savent ce que nous disons, s'écriaient les saints docteurs, lorsqu'ils parlaient devant les profanes du pain que nous offrons et du calice que nous bénissons, *norunt fideles:* et ils ne s'expliquent pas davantage. Cependant, quelque réservés qu'ils fussent dans l'explication de ces mystères, qu'ils appellent si souvent redoutables, *tremenda mysteria*, ils ne pouvaient pas laisser ignorer qu'ils avaient des prêtres, des autels, un sacrifice. Pourquoi avez-vous rompu les vœux des hommes avec les autels sur lesquels vous avez vous-mêmes autrefois sacrifié, disait Optat de Milève aux donatistes? Pourquoi avez-vous rompu les calices qui portaient le sang du Seigneur? *Quid tam sacrilegum, quam altaria Dei in quibus aliquando et vos obtulistis frangere? Fregistis calices sanguinis Domini portitores*, etc. Pourquoi avez-vous rompu le chemin aux prières? Et, pour empêcher qu'elles ne montassent jusques à Dieu, pourquoi en avez-vous ôté l'échelle qui est l'autel?

Que veut dire l'ancien concile d'Éphèse, quand il déclare que nous célébrons dans les églises un sacrifice non sanglant? *Incruentam celebramus in ecclesiis sacrificii virtutem.* Le grand Augustin ne parle-t-il pas aussi clairement du sacrifice de l'autel? Ne marque-t-il pas en plus d'un endroit le dévot empressement avec lequel Monique sa mère, sur le point de mourir dans une terre étrangère, oubliant son pays et son tombeau, demanda uniquement que l'on fît mémoire d'elle à l'autel du Seigneur dans le jour de ses funérailles, lorsqu'on offrirait la victime souveraine qui a effacé les péchés du monde? *Illud vos rogo, ut ad altare Domini memine ritis mei: altare, unde scirem dispensari victimam sanctam.* Achevons de confondre nos adversaires par la plus saine antiquité. Que signifient ces liturgies si anciennes, où l'ordre et les prières de la sainte messe sont marqués, et dont on voit encore les traces dans les livres de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Basile et de saint Augustin? Pourquoi ces ministres de l'Église, choisis avec tant de soin, et à qui on demandait que la grâce du sacerdoce fût entée sur celle du baptême, revêtus de leur première justice? D'où vient que des semaines entières de recueillement et de retraite précédaient et suivaient le jour du sacrifice de la messe? Ministres rejetés de l'autel, quand le moindre déréglement rompait l'union et l'harmonie qui doit être entre les mœurs du sacrificateur et la sainteté de la victime.

D'où vient cette respectueuse frayeur et ce religieux silence si recommandé et si observé dans nos temples? sinon, dit le grand Chrysostome, parce que de temps en temps le roi de gloire y descendait dans l'heure du sacrifice. D'où vient que les païens appelaient les chrétiens des mangeurs d'hommes et qu'ils les accusaient de se nourrir dans leurs mystères secrets de la chair d'un enfant? D'où vient qu'ils leur reprochaient l'adoration de Cérès et de Bacchus? C'étaient des soupçons de ce qui se passait parmi nous; ils entrevoyaient quelque chose de nos mystères et les apostats pouvaient les en instruire. Mais ils ne savaient pas, ou bien ils ne voulaient pas savoir que c'était Jésus-Christ, et non pas Cérès et Bacchus, que les fidèles adoraient sous les figures du pain et du vin. Ils se figuraient aussi une chair toute crue sur la table chrétienne; ils ne s'imaginaient pas que le festin qui se célébrait dans l'Église de la chair et du sang du Fils de Dieu, se fît sans cruauté et sous les symboles étrangers; que les dents n'avaient point horreur de cette chair adorable, et que la langue n'était pas cruellement teinte dans un sang si pur.

La table des sacramentaires, qui n'est chargée que d'ombres et de figures, eût-elle pu donner lieu à ces déclamations tragiques des païens? Étrange Église, où il n'y a point de prêtres, et qui par conséquent n'est point une Église, *Ecclesia quæ non habet sacerdotes, non est Ecclesia*, dit saint Jérôme; une religion sans sacrifice, une figure vide, une image vaine, des types sans vertu, des symboles sans réalité, des signes et des ombres: voilà ce qu'ils nous laissent au lieu du vrai corps et du vrai sang de Jésus-Christ. Et néanmoins, après nous avoir ravi ce trésor, ils font grand bruit sur les articles

du testament. Ils demandent que la coupe ne soit pas retranchée aux laïques : semblables à ces mauvais et infidèles tuteurs, qui, après avoir dissipé un riche et abondant patrimoine, conservent avec une scrupuleuse religion le testament qui leur est confié, le remplissent d'explications et de gloses, et laissent pour tout bien au pupille abusé ces stériles papiers.

En vain allèguent-ils que c'est anéantir les mérites du sacrifice de la croix d'en établir un autre. Nous ne divisons pas ces deux sacrifices : c'est partout la même victime ; l'Autel n'est enrichi que des mérites de la croix, et l'un est comme le canal et l'application de l'autre. En vain se récrient-ils sur le nom de messe. Messe est un nom venu des nations du Nord, qui signifie fête et solennité. Il exprime aussi ce renvoi et cette séparation que le ministre de l'église faisait autrefois des indignes, afin que les saints mystères ne fussent pas profanés par leur présence.

Les Grecs l'appellent *synaxe*, et les Latins *collecte*, qui sont des noms d'union et de charité, union des fidèles les uns avec les autres, et de tous ensemble avec Jésus-Christ : union que les anciens voulaient marquer par le baiser de paix, qui se donnait au milieu de nos mystères, et par la coutume de dire une seule messe dans les villes pour un seul peuple, et de consacrer parmi des millions de cénobites un seul prêtre pour un seul monastère. Grand Dieu, hélas! le nombre des sacrificateurs s'est bien augmenté ; mais, si j'ose le dire, avec quelle diminution et quelle perte pour la foi et le respect dû au sacrifice ! Si proches de vous dans vos mystères, ô mon Sauveur ! nous ne sommes effrayés ni de votre sainteté, ni de notre corruption ; le lieu saint n'est plus un lieu terrible, pas même pour les lévites : et si les lévites sont profanes, qui est-ce qui sera religieux ? moins encore le sera-t-il pour le peuple tiède ou prévaricateur.

Car, mes chers frères, il faut le dire à notre honte : le protestant regarde avec plus de révérence le morceau de la cène rompu sur la table schismatique que le mondain nos terribles mystères ; et le juif offrait avec plus de frayeur les ombres et les figures que le chrétien ne présente au Père céleste le vrai sang de l'Agneau sans tache. Cependant vous dites tous que vous croyez, et vous donnez pour caution de votre foi cet empressement avec lequel vous venez quelquefois en foule assister à la sainte messe. Mais le grand Chrysostome vous déclare qu'il aimerait beaucoup mieux n'offrir le sacrifice qu'avec deux ou trois personnes qui gardent les commandements, que d'assembler autour des autels une multitude de prévaricateurs qui déshonorent les saints mystères. Vous croyez donc, et vous êtes bien persuadés, continue le saint docteur, que l'on adore sur l'autel le même Dieu que les mages adorèrent dans la crèche. Vous croyez ; mais s'il est funeste de ne pas croire, combien est-il criminel d'agir dans nos temples comme ceux qui ne croient pas ! Une foi, qui n'influe pas dans vos sentiments, n'est pas meilleure que l'incrédulité. Et malheur à moi ! si indulgent à vos convoitises, ou si esclave de vos rétributions, je dis comme vous, le temple, le temple ; si je vous permets de croire que l'écorce seule de la religion vous suffit ; si je vous laisse manier les pains sacrés avec des mains impures ; si je vous laisse entrer dans le sanctuaire avec des affections mondaines, et si je ne vous apprends pas à apporter ici une conscience qui mette quelque proportion entre la sainteté des dons qui sont offerts, et vous qui les offrez.

Donc, chrétiens mes frères, au milieu de ces merveilles que nous vous annonçons, apprenez à ne pas devenir des sacriléges par vos irrévérences et vos crimes. L'hérétique, qui veut assujettir à ses sens trompeurs le mystère de foi, périra comme les Bethsamites qui regardaient l'arche sacrée avec des yeux charnels et trop curieux ; mais vous ne périrez pas moins, si comme les enfants d'Aaron vous entrez dans le propitiatoire avec un feu étranger, et si vous n'offrez pas avec religion le sacrifice que vous croyez sacrifice de la messe, véritable sacrifice : vous l'avez vu, la foi en est établie contre les incrédules. Il faut faire voir maintenant contre les indévots, combien il est saint et redoutable ; c'est-à-dire que non-seulement vous devez le croire avec une foi soumise, mais encore y assister avec de saintes dispositions ; c'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je remarque trois choses qui se passèrent dans la nature lorsque le Seigneur s'immola sur la croix, et que nous devons imiter par nos religieuses dispositions, pendant que nous sommes spectateurs du même Seigneur immolé sur les autels : le soleil s'éclipsa, les rochers furent brisés, la terre trembla. Le soleil s'éclipsa : il faut que, pendant l'auguste sacrifice de la messe, la dévotion, éteignant en nous les fausses et dangereuses lumières d'un autre soleil, suspende pour quelque temps toutes les pensées humaines de notre esprit naturel, afin que de saintes réflexions nous rendent présentes les miséricordes de notre Rédempteur. Les rochers furent brisés : brisons nos cœurs dans ces moments de salut par une contrition amère. La terre trembla : il faut que notre corps, qui est tout terrestre, frémisse à la vue de ces mystères redoutables, et qu'il soit dans une humble posture. De sorte que, si nous apportons à ce grand et mystérieux sacrifice un esprit attentif, un cœur contrit et un corps humilié, rien ne nous manquera pour y assister dignement et pour participer à ses grâces.

Est-il dans la vie une action, mes frères, qui mérite une plus sérieuse attention de l'esprit que le sacrifice ? Abraham, lorsqu'il immole des victimes charnelles qui n'étaient

que les ombres des choses célestes que nous offrons, est occupé à chasser les oiseaux importuns qui venaient en gâter le parfum et altérer la pureté de la victime : *Descenderuntque volucres, et abigebat eas Abraham.*

Ces oiseaux importuns sont toutes les pensées volages et inquiètes qui viennent nous étourdir et nous troubler lorsque Jésus-Christ crucifié, peint dans le sacrifice de l'autel aux yeux de notre foi, devrait recueillir toute notre attention. Les païens mêmes se couvraient la tête d'un voile pour éviter la distraction pendant l'heure du sacrifice. Eh quoi! mes frères, nos saints et augustes mystères méritent-ils moins que leurs faux et ridicules sacrifices que nous fixions la légèreté de nos pensées? et suis-je réduit à vous proposer pour modèle la piété scrupuleuse de l'idolâtre pour les dieux fabuleux et trompeurs? Il est vrai que vous ne voyez sur l'autel, chrétiens, que des choses simples : la Sagesse, dit le texte sacré, n'expose sur la table qu'elle dresse que des aliments communs, le pain et le vin. Mais vous devez savoir aussi, et contre le rapport des sens qui ne doivent point être écoutés dans les mystères, la religion nous l'enseigne, qu'il y a, sous des apparences si pauvres, une magnificence divine.

La synagogue, qui n'avait que des éléments vides, exposait aux yeux du juif grossier pour l'attirer et l'attacher, la multitude de ses victimes, la diversité de ses sacrifices, la pompe de ses cérémonies et les richesses de son temple. Le paganisme sacrifiait avec faste sur les montagnes, afin de relever par la hauteur du lieu la bassesse de ses holocaustes.

Ici, chrétiens, les obscurités croissent avec les merveilles, toute la magnificence est au dedans, et l'œil de la foi, ne s'arrêtant point aux autels richement parés ni aux ministres superbement vêtus, traverse tous les voiles, va découvrir dans une libation simple une victime auguste, et reconnaît, dans la fraction d'un pain qui paraît commun, Jésus-Christ même : *cognoverunt eum in fractione panis*, Jésus-Christ avec la dignité de son sacerdoce, avec la vertu de son sacrifice, avec les mérites de sa croix, avec le prix de notre rédemption. Car voilà ce qui doit principalement occuper nos esprits pendant la sainte messe; le souvenir de la charité immense du Rédempteur, qui a souffert pour notre salut la mort et la mort de la croix. Ceci est mon corps, dit-il allant à la mort, c'est le même corps qui va être livré pour vous; le même sang qui va être répandu pour vous; faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem;* toutes les fois que vous célébrerez ces mystères, dit l'Apôtre, vous annoncerez la mort du Seigneur : *Mortem Domini annuntiabitis.*

Qu'admirerai-je en cet endroit, mes frères, ou l'excessif amour de Dieu, ou l'énorme ingratitude de l'homme? Jésus-Christ si saint, revêtu de la seule figure du péché, a porté tout le poids de la peine que le péché mérite : image d'un crime étranger en Jésus-Christ, mais réalité de douleur et de supplice. Et toi, au contraire, chrétien, couvert d'iniquités, toi qui n'es pas seulement nu coupable en figure, mais vraiment et réellement souillé de mille péchés, le Seigneur ne te charge que de l'image et de l'ombre de la peine. Il te demande seulement que tu graves alors dans ton esprit le souvenir et les idées de son supplice et de sa mort : *hoc facite in meam commemorationem;* et pour cela il opère chaque jour de nouveaux miracles, et toutefois tu refuses de payer de si grands bienfaits avec une monnaie si légère? Où va donc s'égarer ton esprit parmi les monuments sacrés du supplice et de la charité de ton libérateur?

Dans le temps que le ciel s'ouvre, dit saint Chrysostome; lorsque celui qui est la victime de notre salut descend sur l'autel pour devenir un spectacle à notre foi; en présence de l'Agneau sans tache que nous adorons, et par qui nous adorons; pendant que le prêtre sur les autels bénis et teints du sang de l'hostie multiplie les signes de croix et annonce sans cesse la mort du Seigneur; lorsque les anges si élevés, dit le grand Chrysostome, descendent avec empressement pour environner la table sanctifiée, et que les âmes justes s'abaissent avec frayeur devant l'hostie vénérable; dans le temps que le ministre de l'église est tout appliqué, tantôt à demander au peuple ses vœux et ses prières pour les rassembler dans l'hostie sainte; tantôt à recueillir sur l'autel qu'il touche les bénédictions et les grâces de l'hostie sainte pour les verser sur le peuple; dans le temps, mes frères, dans ces moments favorables, quelles sont nos pensées et où portons-nous nos esprits? O mon Dieu! l'heure de vos miséricordes est souvent l'heure de nos ingratitudes : notre imagination indocile va errant d'objet en objet, de plaisirs en plaisirs, de vanités en vanités, c'est-à-dire de crime en crime; on voit même quelquefois dans un commerce de regards impurs, des yeux qui se cherchent, des yeux qui se trouvent, des yeux qui se parlent, et l'âme sensuelle sur ces calvaires si saints bâtit des tabernacles à la volupté : Jésus-Christ seul fait la vendange, seul il serre le pressoir, seul il boit le calice, et personne ne l'accompagne.

Nous ne pensons point à Jésus-Christ qui s'immole; nous ne regardons point les dons qui sont offerts; nous n'écoutons pas le prêtre qui prie, nous ne nous écoutons pas nous-mêmes dans nos prières. Nous ne pensons point à Jésus-Christ; nous pensons à tous hormis à Jésus-Christ, traces impures et idées criminelles du vice, que nous avons puisées dans le monde et que nous apportons dans le temple; pensées superbes, qui nous rendent ennemis des opprobres de la croix, au même temps que nous en sommes les spectateurs; sentiments de vengeance et de fureur, que le sacrifice de l'Agneau n'interrompt pas; images frivo-

les de nos divertissements et de nos jeux, pendant que nous célébrons les funérailles de notre Père; inquiétudes de l'avarice, qui nous poursuivent jusque dans le lieu saint, et qui nous tourmentent dans le moment, auquel l'exemple de Jésus-Christ nu et dépouillé nous est montré dans le sacrifice.

O chrétien! tu as un champ libre pour penser à tes affaires dans ta maison, dans les chemins et pendant plusieurs heures du jour; respecte du moins ces autels sacrés; arrête, pendant les précieux moments du sacrifice, les évagations de ton esprit; enchaîne pour quelques instants ton imagination trop libre; suspens tes passions au milieu de nos mystères, et sache qu'encore que les torrents du sang le plus pur coulent sur les autels pour te laver, tu mets l'abomination dans le temple, dès que ton esprit livré aux égarements de tes yeux ou dévoré par les pensées du siècle, tu ne présentes point au Seigneur avec une attentive prière le tribut si légitime de l'adoration et de la reconnaissance.

Quoi donc! si tu passes devant la statue du prince, tu t'arrêtes aussitôt, tu lis et relis les caractères qui marquent ses actions, tu la contemples et tu réunis dans cette figure superbe tous tes regards! Ah! voici l'image, non d'un roi, mais du Roi des rois; non l'image seulement, mais le corps et la vérité même. Pour moi, ministre ou spectateur du sacrifice, je n'y chercherai plus que Jésus-Christ crucifié, comme la sainte amante; je me reposerai sur son cœur, comme le tendre disciple; je considérerai, et je verrai qu'il n'y a point eu de douleur semblable à la sienne; je regarderai celui que mes péchés ont percé; je compterai toutes ses plaies; je penserai à tous ses opprobres; je me souviendrai de toutes ses souffrances : *memoria memor ero;* je considérerai ce roi couronné d'épines, et ce pontife arrosé de son sang; je regarderai ce doux et obéissant Isaac que sa miséricorde attache sur l'autel, et qui survit toujours au sacrifice pour s'y attacher toujours; je le considérerai, je m'en souviendrai, et mon âme en sera séchée de douleur : *Memoria memor ero, et tabescet in me anima mea.*

Mon âme en sera séchée de douleur ; car, mes frères, le sacrifice saint et auguste que nous célébrons n'exige pas seulement le parfum de la louange, la reconnaissance et l'hommage d'un esprit attentif; vous l'avez entendu, mais de plus, les préparations d'un cœur contrit, d'un cœur qui se déplaît à lui-même, qui rejette les prévarications mortelles, et qui en cherche dans cette source de grâces les remèdes prompts et salutaires. Je vais dire de grandes choses, chrétiens, et pourrez-vous les entendre? Les choses saintes sont pour les saints, disait à haute voix le diacre dans les premiers siècles, lorsqu'on allait exposer sur la table chrétienne la victime céleste. Alors, les catéchumènes qui n'étaient pas encore baptisés, et les pécheurs qui avaient perdu par quelque crime la grâce de leur baptême, étaient chassés de l'église : alors une discipline sage rejetait même du sacrifice les offrandes des pécheurs; alors les voiles du sanctuaire n'étaient tirés que pour ceux qui avaient toujours conservé la justice et qui avaient été longtemps purifiés par la pénitence; tant on craignait de profaner la majesté des saints mystères, en les abandonnant à des regards impurs; tant on était persuadé qu'il ne fallait guère moins de pureté pour offrir Jésus-Christ que pour le recevoir, et qu'il n'est pas dit dans l'Evangile à celui qui avait paru dans la salle des noces sans la robe nuptiale : Pourquoi vous êtes-vous assis au festin? mais seulement : Pourquoi y êtes-vous entré? *Quomodo huc intrasti?*

Sur quoi fondait-on encore une discipline si sévère? sur ce que ceux qui assistent au sacrifice sont offrants et offerts. Oui, le laïque offre Jésus-Christ avec le prêtre : *offerimus.* De sorte que, mes frères, lorsque vous exigez du sacrificateur une pureté si grande pour entrer dans le sanctuaire, vous vous imposez la même loi, puisque vous offrez avec lui les mêmes dons; injustes, si en entrant dans la société du sacerdoce, vous refusez de prendre part à sa justice; tous ensemble réprouvés et sacriléges, si une même lèpre couvre et le prêtre et le peuple.

Mais vous êtes encore offerts avec Jésus-Christ comme victime; et si vous êtes dans l'habitude du vice, si une vie mondaine a mis une perpétuelle contradiction entre vos mœurs et nos mystères, quel mélange monstrueux faites-vous dans cette oblation de la lumière avec les ténèbres, de l'innocence avec l'iniquité, d'un chef si saint avec des membres si corrompus? O enfants de Dieu! s'écrie le Prophète, enfants de Dieu, apportez au Seigneur des victimes : *Afferte Domino, filii Dei, afferte Domino filios arietum.* Remarquez, dit saint Basile, que le Roi-Prophète exhortant les hommes à faire couler sur les autels le sang des hosties, ne s'adresse qu'aux enfants de Dieu, *filii Dei.*

Donc, chers auditeurs, en vain mettons-nous notre confiance dans la pureté de la victime que nous immolons, si nous ne sommes pas nous-mêmes des enfants de Dieu, conformes à la victime immolée, ou du moins si par la componction nous ne désirons pas le devenir. Le sacrifice sera changé en sacrilége; vous n'êtes plus ni les prêtres, ni la victime, si vous n'êtes plus une nation sainte : *Regale sacerdotium, gens sancta.* Toujours fermes dans vos convoitises, et venant au sacrifice avec les mêmes mœurs que vous apportez aux spectacles, le sanctuaire, qui rendra en quelque moment vos iniquités plus présentes aux yeux de Dieu, ne fera que vous exposer davantage à sa vengeance éternelle. Il faut que la terre même où l'on sacrifie soit sainte; il faut qu'Israël sorte de l'Égypte superstitieuse pour immoler ses victimes; et dès qu'il entre dans la profane Babylone, il ne les immole plus.

Quel est donc le secret de rendre à Dieu nos présents agréables? C'est de les accom-

pagner de saints désirs, mêler avec le sang de l'hostie salutaire les larmes d'un cœur pénitent, recevoir avec une âme humiliée l'aspersion de la nouvelle alliance, et, cherchant à nous décharger du fardeau de nos crimes, suivre la victime du salut qui s'élève jusque dans le sein de Dieu. N'entendez-vous pas le saint ministre, quand il va produire l'hostie sainte sur l'autel ? Comme s'il entrait dans un monde nouveau, étonné des grands mystères qu'il commence d'entrevoir, étonné de ses propres misères, il élève tout d'un coup le ton de sa voix, et ne pouvant plus retenir ses transports, il s'écrie : Pendant tous les siècles des siècles, que le Seigneur soit avec vous, élevez vos cœurs en haut : *sursum corda;* paroles qui se chantaient dans le siècle même du grand Augustin, selon la remarque de ce Père. Eh ! que répondez-vous à ces divines paroles, mes frères ? Vous répondez que vous tenez vos cœurs élevés vers le Seigneur : *Habemus ad Dominum.* Heureux, et mille fois heureux, si vos sentiments s'accordent avec vos paroles ! Si cela est, tout est saint dans le sacrifice que vous offrez, rien ne détonne, tout y est de concert ; vous ne venez pas, comme le pécheur obstiné dans ses prévarications, opposer ici l'autel du démon à l'autel de Jésus-Christ, ni mêler avec des vases d'or et d'argent des âmes plus viles et plus pesantes que le plomb et la terre. Car voilà ce qui touche celui qui regarde les consciences et qui pèse les cœurs : il n'a pas besoin de vos riches vases, dit saint Chrysostome : *Nec enim aureis vasis eget Deus, sed aureis animabus ;* mais il vous demande des cœurs d'or, des cœurs purs, des cœurs pénitents, des cœurs préparés, des cœurs qui, s'éloignant du vice, deviennent riches en vertus.

Cependant il ne faut pas vous le dissimuler, et vous en devez rendre grâce, l'Eglise indulgente ouvre maintenant aux pécheurs les portes de ses temples, qu'elle leur fermait autrefois dans le temps de la messe ; elle leur ouvre ces paradis de la terre où se cueille le fruit de vie. Mais elle les avertit qu'en y entrant, un ange leur présente à la porte une épée de feu pour se rendre dignes de participer au sacrifice de la religion, par celui de leurs convoitises. Elle veut qu'ils ne touchent qu'avec crainte le seuil de ses portes sacrées, et que, s'ils entrent dans le temple avec l'iniquité comme le publicain, ils en sortent comme lui avec la justice. Elle leur met d'abord avec le prêtre la confession dans la bouche, de peur qu'ils ne montent sur ce Calvaire avec l'amour du crime, et afin qu'ils en descendent avec la tristesse de la componction. Elle s'efforce de les purifier avec l'eau qu'elle a bénite, et elle voudrait non-seulement laver leur front, mais leur conscience ; elle ne les présente ici que comme des criminels qui attendent le jugement et qui demandent la grâce. En un mot, elle voudrait rappeler les siècles si purs où les vases de l'autel n'étaient que de terre, dit saint Chrysostome, mais où les âmes des fidèles étaient, pour ainsi dire, toutes d'or.

Déjà se montrent au dehors quelques signes du cœur pénitent et contrit dans la contenance timide et respectueuse du corps du fidèle ; dernière disposition que le sacrifice demande, par où j'achève en peu de mots ce discours, et qui vous paraîtra juste, si vous considérez que, puisque nous sommes composés d'une âme et d'un corps, nous devons honorer le Seigneur avec ces deux parties de nous-mêmes. Outre que ce n'est pas seulement un ange, un chérubin ou un séraphin qui réside sur la table auguste ; mais le Dieu et le Seigneur de tous ces esprits célestes, comme parle le même saint Chrysostome, éloquent panégyriste de ces mystères, qu'il appelle si souvent mystères terribles, sacrifices redoutables : *Tremendum sacrificium, horrendissima mysteria.*

Or, mes frères, je vous le demande, quelle est la posture de votre corps et comment vous comportez-vous au milieu de ces choses si saintes ? vous y paraissez peut-être avec un air fier et une tête haute ; le corps, pour ainsi dire, prend la posture de l'âme : avec des regards indécents, avec des salutations mondaines, avec un luxe païen, avec des visages composés pour corrompre, avec une attitude immodeste qui offense même les yeux des hommes mortels. Hélas ! les gens de bien n'oseraient plus à certaines heures entrer dans nos églises : Jésus-Christ, que les anges adorent en tremblant, descend dans le temple, il s'offre sur la table sainte pendant l'heure du sacrifice, et quelquefois en ne vous prosternant qu'à demi, vous ne lui rendez pas même ce qu'il y a de moindre dans la religion, c'est-à-dire le culte extérieur. Vous parlez dans le sanctuaire comme dans la maison, vous vous y agitez comme au barreau, vous y cajolez peut-être comme au bal, vous y riez comme au théâtre. Le Seigneur est encore ici livré aux dérisions du monde jusque dans sa maison et à l'heure de ses grandes miséricordes.

A la vue de ces abominations, ministres du Seigneur, vos entrailles ne sont-elles point émues, et que n'interrompez-vous alors le sacrifice ? Pourquoi au milieu de ces sacrilèges demeurez-vous froids et tranquilles ? Pourquoi imitateurs du zèle de votre maître ne chassez-vous pas du temple tous ces profanateurs ? O pécheur ! qui que vous soyez, craignez la justice inexorable de celui qui grave sur la corne de l'autel les abominations du temple avec le fer, dit un prophète, en sorte qu'elles ne s'effacent plus et que la punition en est certaine.

Quel malheur pour vous de multiplier vos péchés dans la terre des saints, d'ajouter les sacrilèges aux crimes et de sortir du temple plus souillés ! quel malheur si dans les maisons même teintes du sang de l'Agneau, vous périssez sous le glaive de l'ange.

Faites mieux, chrétiens, et n'assurez pas

Votre réprobation en renouvelant dans le temple l'impiété des Juifs sur le Calvaire; faites mieux et n'imitez pas les Philistins insensés, qui choisirent plutôt de renvoyer l'arche que de rejeter Dagon. Venez au contraire toujours dans nos églises, mais ôtez du milieu de vous vos idoles, vos crimes, vos passions. Assistez au divin sacrifice, mais avec un esprit attentif, un cœur contrit, un corps humilié, et offrant au Dieu saint et éternel de dignes adorations, des actions de grâces pures, une propitiation abondante, par Jésus-Christ la victime souveraine qui s'immole et que vous immolez; attirez sur vous tous les jours de nouvelles grâces, et avec ces grâces vous obtiendrez la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

POUR LE VENDREDI SAINT.

Consummatum est. (*Joan.*, XIX.)

Tout est accompli, tout est consommé.

Tout est accompli : les prophéties sont accomplies, les Ecritures sont accomplies ; en obéissant jusqu'à la mort de la croix, le Fils de Dieu observe fidèlement ce qui a été prédit et écrit de ses souffrances et de sa mort. Tout est accompli : Jésus-Christ juste, mourant pour des hommes injustes, par cette satisfaction accomplit toute justice. Tout est accompli : la vérité succède aux figures; une multitude de victimes que la Synagogue offrait tous les jours au Seigneur, annonçait une seule victime. La voici : Dieu, dégoûté de tous les autres holocaustes, n'est apaisé que par le sacrifice de l'Homme-Dieu. Tout est accompli : il n'y a que la grâce qui puisse accomplir la loi, il n'y a que la croix qui nous ait mérité la grâce. Jésus-Christ est crucifié, la pierre est frappée et aussitôt il en sort un fleuve d'eau vive. Tout est accompli : il ne manque plus ni à la religion un pontife, ni à l'Eglise un chef, ni aux Juifs un roi, ni aux Gentils un Dieu, ni au monde un Rédempteur, ni aux pécheurs une victime, ni aux justes un exemple.

Tout est accompli, tout est consommé : Jésus-Christ consomme sa charité et les pécheurs consomment leur iniquité. Excès de miséricorde du côté de Dieu, excès de malice du côté des hommes; excès de patience en Jésus-Christ, excès de fureur dans les prêtres et le peuple, dans les Juifs et les Gentils. Tout est consommé : un Dieu qui meurt, un juge qui est jugé, un roi qui est le jouet du peuple, un innocent qui est condamné, un sage qui est traité comme les insensés. Quel spectacle! s'écrie saint Augustin : *grande spectaculum?* Aux yeux charnels c'est une grande misère : *si spectet impietas, grande ludibrium ;* aux yeux spirituels et fidèles c'est un grand mystère : *si spectet pietas, grande mysterium.*

Tout est accompli, tout est consommé, *consummatum est.* Que dirai-je donc, et à quels mouvements abandonnerai-je mon cœur? sera-ce de joie ou de tristesse? sera-ce d'espérance ou de crainte? sera-ce d'amour ou de haine? La joie ne convient pas à un jour de deuil, ni aux supplices cruels que souffre le Juste : c'est le temps de l'iniquité, c'est le jour de la malice. Mais la tristesse ne paraît guère plus raisonnable et ne sied pas dans un événement que l'Eglise appelle un triomphe, *dic triumphum nobilem.* Serai-je triste lorsque je verrai les desseins de Dieu accomplis, sa miséricorde consommée, sa justice satisfaite, le péché lavé dans son sang, le démon terrassé par la croix, les excès de la cupidité expiés par les excès de la charité ?

D'une part, la crainte me saisit, et pourquoi ne craindrais-je pas? Si l'innocent souffre tant de tourments pour le péché qu'il n'a point commis, quels supplices ne dois-je pas endurer, moi qui suis le coupable? Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec, dit le saint Evangile? Mais l'espérance succède : je ne crains plus rien, lorsque dans le jour de la rédemption je vois couler le sang de l'Agneau sans tache, un sang capable d'expier les crimes de plusieurs mondes. La haine veut aussi m'enflammer et m'irriter contre la malignité des pontifes, contre l'insolence des soldats, contre Judas qui le trahit, contre Pilate qui le condamne, contre les Juifs qui l'accusent, contre les Romains qui le crucifient. Mais ce n'est point vous, ô Juifs! ce n'est point vous, ô gentils! qui avez commis ce déicide. Le Seigneur, avec une seule parole, pouvait non-seulement vous renverser, mais vous détruire. Ce sont nos péchés, malheureux chrétiens, qui ont attaché Jésus-Christ à la croix; c'est votre charité, ô Roi du ciel! qui vous a livré à la mort.

Je serai donc joyeux et je serai triste; j'espérerai et je craindrai; je concevrai de la haine et j'aurai de l'amour. Je me réjouirai de l'excès de sa charité, et je pleurerai l'excès de ses douleurs. J'espérerai; celui qui est notre sagesse par les exemples de sa vie, est en même temps notre rédemption par les mérites de sa mort. Je craindrai; si le juste boit un calice si amer, que sera-ce du pécheur? Je haïrai mes péchés, qui sont les premiers auteurs de cette passion sanglante ; j'aimerai le Roi de gloire qui, pour sauver les esclaves, s'est fait un homme de douleurs. Ainsi, chrétiens mes frères, n'attendez pas que je vous invite seulement à une vaine et tragique pitié. Non, filles de Jérusalem, vous dit le Fils de Dieu, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes.

Dans un sujet, dont l'histoire est si connue et dont le mystère ne l'est jamais assez, j'essaierai de faire des réflexions simples et morales sur les principales circonstances, et pour cela je vous conduirai sans nul artifice dans les trois lieux différents qui ont été comme le théâtre des souffrances et de la mort du Sauveur du monde, et qui donneront à ce discours trois parties. Dans le jardin de Gethsémani, première station ; dans la ville de Jérusalem, seconde station ; sur la montagne du Calvaire, troisième station. Et

partout le grand objet qui occupe aujourd'hui vos esprits, et qui devrait tous les jours remplir vos cœurs, vous sera montré sous deux faces différentes : du côté de Dieu, mystère de justice; du côté des hommes, mystère d'iniquité. Consommation de la charité de Jésus-Christ, consommation de la cupidité des pécheurs, *consummatum est;* aux yeux de la chair, une grande misère; aux yeux de la foi, un grand mystère : *si spectet impietas, grande ludibrium; si spectet pietas, grande mysterium.*

Eloquence humaine, nous n'avons pas ici besoin de tes ornements profanes : la vaine sagesse de la terre annoncerait mal les saintes humiliations de la Croix. Les autres héros demandent qu'on déguise avec art les affronts et les malheurs de leur vie, s'il y en a qui les flétrissent; pour nous, nous ne rougissons point des opprobres de Jésus-Christ. Nous avons un héros qui a rendu l'ignominie plus glorieuse que la gloire même, et qui, du bois maudit de la croix, en a fait une source de bénédictions, un principe de vie, un sujet de confiance; digne enfin, que l'Eglise chante en son honneur cette hymne sacrée que nous allons répéter humblement prosternés à ses pieds. *O crux, ave.*

PREMIER POINT.

Le premier pas que fait le Fils de Dieu dans sa Passion est d'entrer dans un jardin. Quel rapport entre un lieu de plaisir et un homme de douleurs? entre les délices d'un jardin et les amertumes de la tristesse? Je vois bien ce que c'est : c'est un médecin habile qui va d'abord à la source du mal. Adam a commis le péché dans un jardin, il faut que ce soit dans un jardin que commence l'expiation du péché; jardin de Gethsémani, jardin des Oliviers, où se cueillent pour nous avec abondance les fruits de la miséricorde et de la paix; mais pour Jésus-Christ, jardin plein de ronces et d'épines; jardin, où, pendant que l'iniquité s'avance et s'opère dans le cœur des Juifs, le mystère de la charité et de la justice se consomme dans le cœur de Jésus-Christ. Car c'est par la charité qu'il est conduit dans le jardin, et qu'il y va offrir le sacrifice de la justice. Ni Hérode avec sa puissance et sa fureur n'a pu le faire mourir dans son enfance à Bethléem, ni les Juifs avec leur haine et leur malice n'ont pu le précipiter et le lapider à Jérusalem dans sa jeunesse, parce que son heure n'était pas venue et que sa main puissante et divine rendait inutiles tous les efforts des hommes. Combien de fois a-t-il prédit sa mort et le genre de sa mort? Vous verrez bientôt des soldats renversés par le son de sa voix et toute la machine du monde ébranlée dans les derniers moments de son supplice; afin que vous ne croyiez pas que sa mort soit un effet de sa faiblesse, mais plutôt un fruit de sa charité; afin que vous soyez bien persuadés que l'amour, plus fort que la mort, est véritablement le prêtre qui immole cette auguste victime, *oblatus est, quia ipse voluit.*

Pour pénétrer ce mystère, mes frères, entrons, si cela se peut, dans le sanctuaire. Seigneur, je ne veux sonder vos conseils que pour admirer vos miséricordes. Voyons au jardin des Oliviers, premièrement ce qui se passe dans le cœur innocent de Jésus, et en second lieu nous y considérerons l'apostasie déplorable des disciples.

En Jésus-Christ, si nous le regardons sous le voile des infirmités dont il est environné, nous découvrirons un excès de charité et de mystère de la justice. Et afin que vous le compreniez, mes frères, disons qu'il est constant que Dieu avait d'autres moyens pour racheter le monde que celui de souffrir la mort; mais il n'en était point de plus propre pour satisfaire tout ensemble sa charité et sa justice : sa charité, en sauvant le pécheur; sa justice, en punissant le péché. Et c'est pour cela que le Fils éternel de Dieu s'est fait dans le temps le Fils de l'Homme. Car s'il était seulement Dieu, il ne pourrait pas mourir pour nous; et s'il était seulement homme, il ne pourrait pas satisfaire. La Divinité donne tout le prix au sacrifice, et c'est l'humanité qui fournit la victime.

Mais, hélas! mes frères, quelle victime! Son amour inestimable, qui le charge de nos iniquités, le livre à nos tristes craintes. Dans le Jardin, dans un lieu que les hommes destinent au plaisir, et que le Seigneur consacrait souvent par la prière, il commence à trembler et à craindre, dit l'évangéliste; son cœur affligé se resserre, et son âme, où il permet à la frayeur de produire tous les troubles, devient triste jusqu'à la mort : *Cœpit pavere, cœpit contristari et mœstus esse.* Arrête ici, chrétien, et considère dans ces affres de la mort le mystère de la Justice de Dieu; mais n'oublies pas aussi la chute de l'homme et le mystère de son iniquité. Apprends que l'homme ne désobéit à Dieu, que parce qu'il ne le craignit pas, et il ne le craignit pas, dit saint Augustin, parce qu'il n'avait pas encore fait d'épreuves de sa redoutable justice : *Inexpertus divinæ justitiæ.*

Dans les premiers moments du monde, l'homme n'avait ressenti que les effets de la bonté de Dieu, qui avait pris plaisir à le combler de faveurs. La douleur n'avait point encore exercé les tortures sur son corps; la terre n'avait point encore produit de fer pour le blesser, ni d'épines pour le déchirer, ni de bois pour le crucifier. Un déluge d'eau n'avait point encore inondé le monde pécheur; une pluie de feu n'avait point encore consumé les villes coupables. La faim ni la soif, le froid, la pauvreté, l'ignominie, les maladies, la mort et tous ces autres tourments devenus communs sur la terre, étaient des noms inconnus dans ce premier état de la justice. Et c'est ce qui porta l'homme à transgresser si facilement le commandement qu'il avait plu à Dieu de lui faire. Il ne craignit pas les jugements di-

vins, et il toucha au fruit défendu; il ne trembla point, et il pécha : il s'imagina que Dieu ne punirait pas avec tant de rigueur l'infraction de sa loi. L'insensé commença à dire dans son cœur, et pour satisfaire les désirs de son cœur : Il n'y a point de Dieu pour venger les convoitises humaines.

Or, mes frères, que fera Jésus-Christ, le second Adam, pour réparer la faute du premier. Le péché est entré dans le monde par une trop grande sécurité, il faut qu'il sorte du monde et qu'il soit détruit par la crainte de la justice. Dans ce moment s'élèvent donc sur la tête innocente de Jésus les flots de la colère inexorable du Dieu tout-puissant; le péché paraît avec toutes ses peines; les remords cuisants et les douleurs éternelles se manifestent au juste, et il porte le poids de nos iniquités. Ce n'est pas seulement la crainte qui le trouble, c'est la tristesse qui l'accable : tristesse sainte, qui est un grand mystère; car elle expie nos mauvaises joies, elle nous délivre de la tristesse éternelle, elle condamne la fausse paix du pécheur, elle offre au chrétien dans ses frayeurs si justes un frein puissant pour réprimer ses cupidités. Le Seigneur, qui nous aime et qui s'affaiblit pour nous guérir, descend par nos pas jusqu'aux angoisses de la mort, pour nous faire monter par les siens jusqu'aux délices de la vie, *grande mysterium*.

Alors le sang coule de toutes les veines de son corps : une sueur de sang, sueur miraculeuse et sans exemple : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Vous voyez déjà du sang dans le jardin, mes chers frères, et vous n'y voyez point de bourreau, point d'épée, point d'épines, point de clous, point de fouets, point de lance, point de croix. L'iniquité des hommes a consommé son ouvrage; la justice de Dieu consomme le sien. Tout le corps de Jésus-Christ est donc baigné dans son sang. Pourquoi tout son corps naturel? parce que tout son corps mystique est souillé de crimes. Combien de lâchetés dans les prêtres, de corruptions dans les juges, d'infidélités dans les marchands, de duretés dans les riches, d'impatience dans les pauvres, de mollesse parmi les femmes, de brutalité parmi les hommes, de luxe dans le grand monde, d'envie parmi le peuple et d'oubli de Dieu dans tous les états? Nos pieds ont couru sans relâche aux crimes; nos mains sont pleines de rapines et de sang; l'adultère et la fornication sont dans nos yeux; notre langue s'est exercée dans les jurements et dans les mensonges, dans les discours obscènes et dans les médisances amères. Le mystère d'iniquité s'opère jusque dans la maison de la justice; l'apôtre devient apostat, les disciples qui paraissent les plus zélés ont plus de présomption que de force; les justes s'endorment pour le bien pendant que les pécheurs veillent pour le mal; le juif livre Jésus-Christ, le gentil le crucifie; le pontife s'en moque, le soldat le frappe, le magistrat le condamne, les rois et les peuples se sont assemblés pour mêler dans son supplice l'injustice avec la cruauté, l'ignominie avec la douleur. Tous ont péché, tous ont besoin du Rédempteur, tous ont besoin d'être purifiés par l'aspersion du sang de la victime. Voilà le mystère.

O vous, qui êtes entrés dans le jardin avec Jésus-Christ, vous qui êtes témoins de sa crainte et spectateurs de sa tristesse, venez-y cueillir avec lui la myrrhe de la douleur : ou plutôt venez puiser dans son cœur même une tristesse sainte, une crainte salutaire. Craignez la justice de Dieu, les jugements marchent toujours avec nos péchés, et pleurez vos injustices. Le ver rongeur ne saurait être écrasé que par la componction du cœur, et le feu éternel ne saurait être éteint que par les larmes d'une douleur sincère. Hélas! mes chers frères, je vous vois souvent accablés de peines; pas un de vos jours qui ne soit troublé par le nuage de la tristesse; le moindre événement fâcheux introduit chez vous les chagrins sans aucune résistance; vous devancez même les maux par la crainte, ingénieux à prolonger vos misères; vos jours de deuil sont bien plus fréquents que vos jours de fêtes; vous pleurez souvent, souvent vous êtes tristes. Mais vous êtes tristes pour des sujets qui ne le méritent pas; et il n'y a que vos péchés qui soient dignes de vos pleurs; il n'y a que cette tristesse qui opère le salut. Les larmes, dit saint Chrysostome, ne vous ont été données que pour pleurer vos péchés. En vain pleurez-vous sur le tombeau de votre enfant : vos larmes ne le ressusciteront pas, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. En vain êtes-vous affligé de la perte d'un procès : votre tristesse ne réformera point le fâcheux arrêt que le juge a prononcé. En vain la douleur vous consume-t-elle, lorsque vous voyez l'homme puissant détruire votre maison pour embellir ses jardins; votre douleur ne changera pas les décrets si justes du Seigneur, qui punit la cupidité des uns par celle des autres; avec vos regrets et vos pleurs vous ne serez pas moins pauvre et vous serez plus coupable. Mais les larmes d'une sainte tristesse effaceront vos péchés, elles ranimeront la grâce éteinte, elles apaiseront le souverain juge, elles vous procureront les vrais biens. Il y a dans la tristesse chrétienne que Jésus-Christ a sanctifiée, une source de bénédictions et de grâces. Coulez donc de mes yeux, larmes salutaires, et allez vous joindre à ces larmes de sang, que l'amour qui devance la mort, a tiré de toutes les veines de mon Rédempteur.

N'oublions pas, mes frères, que dans ces tristes moments il tombe le visage prosterné contre terre, *procidit in faciem suam.* Tout est mystérieux et auguste en Jésus-Christ, tout est plein de consolations et d'instructions. La vie est dans sa mort; la grandeur éclate dans ses abaissements, la joie doit naître de ses douleurs, la force a son principe dans ses faiblesses. Et en effet, chrétiens mes frères, n'est-ce pas là qu'ont puisé leur joie dans les ignominies et leur fermeté

dans les tourments, ces troupes innombrables de martyrs de tout pays, de tout âge, de tout sexe, qui bénissaient leurs persécuteurs, qui embrassaient leurs bourreaux, qui briguaient la mort, qui se promenaient dans les flammes dévorantes comme dans un jardin délicieux, qui se couchaient sur les glaives affilés comme sur un lit agréable. Ainsi le Seigneur s'est revêtu de l'infirmité de ses serviteurs, afin que les serviteurs fussent remplis de la vertu du Seigneur.

Il tombe donc par terre; il baise la terre qui ne lui prépare que des épines; il baise la terre et il la sanctifie. Il tombe par terre et il entre dans une agonie mortelle, *factus in agonia*. O chrétien! si l'innocent chargé de péchés étrangers souffre une si longue et si fâcheuse agonie, quelle sera la tienne, chargé de tes propres crimes? Et toutefois, tu ne crains pas, après les légèretés et les égarements de ton adolescence, après les emportements et les débauches de ta jeunesse, après les injustices et les envies de ton âge plus mûr; après avoir joint à de pernicieuses tristesses des joies encore plus pernicieuses; après avoir mené une vie incertaine et partagée dans les transgressions et dans les repentances, toujours dégoûté de la vertu et quelquefois dégoûté du vice même; en un mot, après avoir consommé l'injustice, tu ne crains pas, tu marches toujours selon les convoitises de ton cœur et les regards de tes yeux; tu vis avec la même tranquillité que si tu avais une révélation que la justice souveraine ne veille pas sur tes crimes. Mais sache qu'il viendra un jour, et ce jour terrible n'est pas loin, lorsqu'une sueur mortelle t'annoncera ta dernière heure, que tu seras saisi d'un étrange effroi.

Alors il ne descendra pas du ciel un ange consolateur pour calmer tes craintes; alors le péché, qui se montre maintenant avec ses charmes trompeurs, se dévoilera pour ne plus montrer que son énormité et ses peines affreuses : et la justice de Dieu redemandant souverainement tous ses droits, il ne te restera plus que des terreurs; effrayé de tes pensées, effrayé de tes amis, effrayé de tes consolateurs mêmes. Et si au moindre bruit d'un petit souffle, Adam prévaricateur fut saisi de crainte dans un jardin de délices, quelle sera ton épouvante sur le bord du sépulcre et aux portes de l'enfer? Alors l'erreur n'opérant plus dans ton âme à qui le monde échappe, et n'ayant plus une seule goutte du lait si doux des consolations humaines pour assoupir tes sens, ta conscience ne se réveillera que pour te déclarer et t'insinuer le droit de Dieu et sa loi immuable, loi qui porte que ceux qui commettent le mal sont dignes de mort. Alors les démons acharnés sur toi, et tes iniquités multipliées par-dessus ta tête, un prêtre avec une voix lugubre viendra te dire : *Proficiscere, anima christiana*, sors, âme chrétienne, ou plutôt âme qui n'as été chrétienne que de nom, sors de ce corps mortel. Et où ira-t-elle cette âme malheureuse? Le ciel lui est fermé, les tombeaux et l'enfer lui sont ouverts : elle ne voit plus qu'un juge inexorable et d'implacables bourreaux; elle n'entend plus qu'un témoin incorruptible et une sentence irrévocable.

Heureux, mes frères, celui qui par une tristesse sage et une crainte religieuse prévient ce fatal moment, et qui dès le commencement regardant la fin et la consommation de toutes choses, à l'exemple du Sauveur du monde, lequel pendant toute sa vie pensait à ce baptême de sang, fait aussi avant de mourir une étude et un essai de la mort! Quelque part que vous soyez, dans un jardin ou dans un prétoire, au milieu de vos amis ou parmi vos ennemis, souvenez-vous du dernier jour, du jour de la colère, et dans cet amer souvenir priez et veillez.

Le Seigneur joint à sa triste agonie la sainte prière. Il prie longtemps dans le jardin : *factus in agonia, prolixius orabat*. Et avec quelle humilité parle-t-il dans la prière? Mais avec quelle force sort-il de la prière pour entrer dans une mer profonde de tribulations? Il s'abat comme un homme devant le tribunal de Dieu; mais il se lève pour aller au-devant de ses ennemis, et il paraît avec la tranquillité d'un Dieu devant les tribunaux des hommes. Cependant, qu'arrive-t-il aux disciples qui ne prient pas? Et que remarquez-vous dans ces hommes qui avaient juré de suivre leur maître jusques à la mort, mais qui manquent au devoir de l'invocation? Vous y voyez plus de fougue que de fermeté, présomption dans les projets et perfidie dans l'exécution. L'homme, si faible par lui-même, a une faiblesse sans bornes, quand il compte sur ses propres forces.

Voici donc, mes frères, et c'est le second objet que j'expose dans le Jardin de Gethsémani à vos réflexions, *grande ludibrium :* Voici au milieu des grands mystères de la charité et de la justice de mon Dieu, l'iniquité et l'apostasie déplorable des disciples. Et pourquoi sont-ils devenus comme une paille légère que le vent emporte, comme un arbre sans feuilles et comme un jardin sans eaux? C'est qu'ils dorment pendant que leur maître prie. Omission de la sainte prière, source des prévarications humaines. Leur maître prie pour obéir à son Père, pour instruire ses disciples, pour nous instruire nous-mêmes. Il prie, quel spectacle! au milieu des angoisses mortelles, parmi les troubles divers, dans un combat de Dieu et de l'homme, de la vie et de la mort, de la loi et de la nature; il prie, il exhorte, il ordonne, il reprend, il anime, semblable au ciel, qui dans ses agitations ne perd rien de ses mesures. Homme faible, instruisez-vous : dans les adversités de la vie, embrassez la corne de l'autel; dans les jours de la persécution, réfugiez-vous entre les bras de la prière; dans l'heure de la tentation, prosternez-vous et veillez avec Jésus-Christ.

O Dieu saint! quelle douceur et quel repos parmi les continuelles vicissitudes de la

condition humaine, de s'attacher à votre volonté, de se lier à vos autels, de se cacher dans votre sanctuaire, de suivre vos desseins, de s'accommoder à vos décrets, de s'appuyer sur votre secours ! Et c'est pour cela, ô mon Sauveur ! que vous priez. Vous nous apprenez à prier et à veiller dans la prière, *vigilate et orate;* c'est pour cela que vous veillez et que vous priez si longtemps. Grande ressource dans l'imploration divine contre tous les maux qui nous tentent et qui nous attaquent, *ut non intretis in tentationem.* Et néanmoins, mon cher frère, vous dont la vie n'est qu'un enchaînement de périls et de tentations, souvent tenté par le monde, toujours tenté par vous-même, quelquefois même tentateur, que faites-vous ? Vous dormez et vous ne priez pas. Vous qui sacrifiez les jours à la vanité, et les nuits au plaisir, vous ne sauriez veiller une heure dans le temple. Vous dormez avant la tentation, et vous ne demandez pas la grâce; vous dormez dans la tentation, et vous perdez la grâce; vous dormez après la tentation et vous ne pensez pas à recouvrer la grâce.

Vous dormez pendant que Jésus-Christ veille : oui, chrétiens, nous dormons souvent, lorsque nous devrions le plus veiller. Pendant que le Père des miséricordes nous cherche et qu'il veille pour notre conservation ; pendant qu'il empêche qu'un ennemi ne nous plonge un poignard dans le sein, ou qu'un voleur ne nous ravisse nos biens; pendant qu'il destine des légions d'anges pour nous défendre, ou pour nous consoler, et qu'il donne ordre à toutes les créatures de nous garder; au soleil, de nous éclairer ; à l'air, de nous animer ; aux fontaines et aux vignes, de nous rafraîchir; à la terre et aux animaux, de nous nourrir ; aux fleurs, de nous offrir leurs parfums ; aux arbres, de travailler pour nos délices ; pendant qu'il nous excite par sa parole, qu'il nous offre sa grâce, qu'il nous présente son sang, qu'il nous nourrit de son corps, et que nous sommes environnés, et même composés de ses bienfaits, nous dormons, nous demeurons assoupis dans l'amour insensé des créatures, et nous oublions notre Dieu avec toutes ses miséricordes.

A quoi nous mène cet oubli de Dieu, mes chers frères ? On est capable de tout, quand on est capable de l'oublier. A quoi nous conduit cet assoupissement ? à l'abandonner comme les disciples, et à le livrer comme Judas? Quand je ne vous le dirais pas, vous reconnaîtriez bien dans la conduite des apôtres, qui s'enfuient après les plus solennelles protestations, l'image de ces chrétiens, dont les belles résolutions se terminent à de honteuses apostasies, qui avec un esprit prompt et une chair infirme passent bientôt d'une ferveur singulière à une mortelle tiédeur ; semblables aux fontaines des jardins qui ne jaillissent que par machines, et qui ne s'élèvent promptement que pour retomber de même. Vous reconnaîtrez encore dans la fuite des disciples, un autre mystère d'iniquité ; l'image de ces faux amis, qui ne le sont que de la table, et non de la personne. Faut-il manger l'Agneau de Pâque, et se nourrir dans le cénacle d'une viande divine? Les disciples y courent, et font foule autour du Fils de Dieu. Mais s'agit-il de suivre cet adorable maître jusque sur le Calvaire ; passer avec lui le torrent de Cédron ; porter avec lui la croix ignominieuse, boire avec lui le calice amer ! Tous ces amis infidèles s'envolent. Ainsi fuyez-vous, semblables aux faibles disciples, vous qui environnez quelquefois la table sainte, pour y goûter tranquillement le pain céleste, et qui ne voulez rien souffrir pour Jésus-Christ, sensibles aux moindres injures, tendres aux moindres incommodités, amis de la vérité, pourvu que la vérité ne vous ôte point vos amis.

Et néanmoins il paraît que vous cherchez le Seigneur lorsque vous venez à la table eucharistique. Mais apprenez que ce n'est, ni le Thabor, ni le cénacle, ni les tendres pratiques, ni les douces communions qui décident de la religion sincère. Le zèle même que vous témoignez contre les ennemis de Dieu, comme Pierre à l'égard de Malchus, n'en est qu'un signe très-équivoque ; il n'en coûte rien aux cupidités de frapper l'hérétique et l'incrédule : au lieu qu'il en coûte beaucoup de renoncer à son intérêt et à son repos. Vous ne serez donc les fidèles disciples de Jésus-Christ que lorsque vous demeurerez avec lui dans le temps fâcheux de la tentation et de la souffrance.

Cependant vous le cherchez au cénacle ; mais vous le cherchez peut-être comme Judas le chercha dans le jardin, pour le trahir par un baiser et le livrer à ses ennemis.

Et c'est ici, chrétiens mes frères, dans le centre de la charité, la consommation de l'iniquité. Etre trahi par un disciple et un ami que l'on a comblé de grâces, et qui pour reconnaissance ajoutant le mépris à la perfidie avec une modique somme d'argent, et par le signal d'un tendre baiser, livre à ses cruels ennemis son roi et son maître, son bienfaiteur et son ami ; n'est-ce pas là une grande indignité, une grande misère, *grande ludibrium?* Mais employer le péché pour détruire le péché; changer le poison en remède, et faire servir à la rédemption et au salut du monde la perfidie et le crime; c'est là sans doute un grand mystère, *grande mysterium.*

Judas était un des douze, *unus ex duodecim,* une des douze colonnes, une des douze pierres précieuses, une des douze fontaines, un des douze patriarches, un des douze apôtres, sous qui l'enfer tremblait, *unus ex duodecim.* Oh ! tremblez, colonnes; ô cieux, étonnez-vous ! Il y a dans les plus saintes sociétés quelque cœur perfide ; il y a dans le cœur de l'homme le plus sage la semence des plus grandes iniquités ; il y a dans une seule faiblesse le principe de toutes les transgressions. Une passion seule, la seule avarice couverte de plusieurs vertus, pousse Judas dans l'abîme du mal et met le disci-

ple de Jésus-Christ à la tête des ministres de Satan. Vous qui tenez la place de cet apôtre, craignez d'imiter son crime, et vous avez grande raison de le craindre; point de mal dans la cité, et même dans la cité de Dieu, qui ne se fasse par la cupidité, dont Judas était coupable. De là les faux messies que l'intérêt a formés dans le déclin de la Synagogue; les faux apôtres, qui se sont élevés dans le commencement de l'Eglise; les faux prophètes, qui viendront dans les derniers temps; les faux et timides docteurs, qui paraissent dans tous les siècles; les faux et indignes ministres, qui encore aujourd'hui, dans les sacrements, livrent aux coupables le sang du juste. Et plût au ciel, dit saint Bernard, qu'il n'y en eût qu'un seul entre douze! *Unus ex duodecim.*

Vous le savez, chrétiens qui m'écoutez; vous méprisez même ces hommes que l'intérêt a rendus si complaisants, si indulgents dans leur ministère; vous vous en moquez. Mais pourquoi vous en moquez-vous? vous, à qui la pauvreté chrétienne, dont Jésus-Christ a fait la première béatitude de son Evangile, paraît un objet si terrible, que pour la fuir, vous cherchez les corrupteurs même de la loi, dont vous vous moquez; vous reposant dans leurs décisions favorables et commodes? vous, qui malgré les malédictions que le Fils de Dieu a prononcées contre la cupidité des riches, n'avez nulle peur des richesses, où vous mettez au contraire tout votre bonheur, de même que les païens et les incrédules? Car n'est-ce pas ce que vous recherchez avec plus d'ardeur, ce que vous embrassez avec plus de confiance, ce que vous possédez avec plus de plaisir, ce que vous conservez avec plus de soin, ce que vous perdez avec plus de douleur?

Et néanmoins, vous faites profession de suivre Jésus-Christ et d'adhérer à son évangile. Le disciple avare le suivait comme vous, et paraissait même privilégié entre les disciples. Voyez, je vous prie, jusque dans le moment de la trahison, avec quelle patience le Seigneur souffre la perfidie, avec quelle mansuétude il parle au perfide, *osculo Filium hominis tradis?* Avec quelle bonté il reçoit le baiser de sa bouche, avec quelles lumières il découvre les pensées de son cœur. Considérez la charité de Jésus-Christ, considérez l'iniquité de Judas; regardez-vous vous-mêmes; combien de Judas au monde, qui par un baiser trahissent encore l'auteur de la vie?

Quand l'hérétique déclare qu'il reçoit les divines Ecritures, c'est-là le baiser; et quand il rejette les saintes traditions, c'est-là la trahison. Quand le chrétien entre dans l'église, il donne le baiser; et quand il va au théâtre, il exécute la trahison. Quand le fidèle s'approche de la sainte table, c'est le baiser de la bouche; et quand il s'en approche sans s'éloigner du crime, c'est la trahison du cœur. Quand un homme prête de l'argent à un homme dans sa misère, il le baise; mais lorsque multipliant ses usures il veut moissonner ce qu'il n'a point semé, il le trahit et le tue, *osculo Filium Hominis tradis?*

Au milieu de ces ouvrages du mensonge, n'attendez pas, mes frères, que la fureur de Dieu éclate toujours par de prompts châtiments. La patience divine est un grand mystère, qui suspend maintenant les justes rétributions des péchés, parce qu'elles doivent être éternelles. Nous sommes dans le jour des grandes miséricordes. Le pontife innocent se livre lui-même pour sauver l'homme coupable. Jésus est pris, les oliviers sont changés pour lui en cyprès, et les fleurs des jardins en épines : il n'y a point pour lui de ville de refuge. Voilà qu'une troupe de soldats l'entraîne du jardin de Gethsémani vers la ville de Jérusalem. Suivons-le, mes frères, et voyons encore dans la consommation de l'iniquité de l'homme, la consommation de la charité de Jésus-Christ : *consummatum est.* Admirons dans une misère souveraine des mystères grands et sublimes : *Grande ludibrium, grande mysterium.* C'est dans la ville de Jérusalem, seconde station, et la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Autrefois Dieu se contentait, pour marquer l'estime qu'il faisait de l'homme et l'amour qu'il lui portait, d'ouvrir les yeux sur sa personne : *Dignum duxi super hujuscemodi aperire oculos tuos.* Mais depuis il a ouvert pour lui son cœur et ses veines. Autrefois Dieu se contentait de souhaiter la vie et le salut de l'homme pécheur : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat;* mais depuis il a voulu en être la victime. Celui qui n'avait que des regards et des souhaits à nous donner, nous donne des larmes et du sang. Voilà qu'il est lié comme un esclave, interrogé comme un criminel, accusé comme un sacrilége, moqué comme un insensé, condamné comme un méchant. Voilà que celui dont la sainteté égale la puissance, comparaît dans la ville de Jérusalem à quatre tribunaux différents : chez un pontife envieux, c'est Caïphe; chez un juge corrompu, c'est Pilate; devant un roi impie, c'est Hérode; devant un peuple furieux, ce sont les Juifs.

Premier tribunal dans la ville de Jérusalem, où le Fils de Dieu est condamné : c'est chez l'injuste et envieux Caïphe, que vous voyez assis dans la chaire de pontife et de juge. Spectacle qui se renouvelle si souvent dans le monde, où le superbe est exalté pour un moment, où le pécheur s'élève comme la fumée, où l'hypocrite fleurit comme l'herbe. C'est le temps des passions humaines. Celle de Caïphe est une noire envie, qu'il fait publiquement éclater en déchirant ses vêtements, et criant que Jésus a proféré un blasphème, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu.

L'envie continue l'ouvrage de l'enfer, que l'avarice a commencé; l'envie donne à l'in-

nocence pour juge son propre ennemi; l'envie fait passer de grandes vérités pour de grands blasphèmes; l'envie, qui porte à tourmenter autrui, commence par se tourmenter et déchirer son propre cœur, et boit la première le poison qu'elle présente aux autres. Toutefois, chrétiens fidèles, écoutez ceci. Ce n'est pas sans un mystère, que le pontife de l'ancienne Loi déchire sa robe; car un sacerdoce nouveau va s'établir. On n'a plus que faire des vêtements de la synagogue; plus d'éphod, plus de rational; le voile même du temple est rompu. Déchirez vos vêtements, pontife; de nouveaux prêtres, non selon l'ordre d'Aaron, mais de Melchisédech, vont paraître, offrant, non plus des figures et des ombres, mais la vérité et le corps de Jésus-Christ même.

Le voici ce corps adorable; mais hélas! en quel état? C'est chez le grand prêtre, que le Fils de Dieu abandonné à l'insolence des valets, on lui met un voile sur les yeux, on le couvre de crachats, et une main sacrilége et impie ensanglante par un soufflet sa face auguste. Quelle dérision? Quelle misère? *grande ludibrium.* Feux du ciel, s'écrie saint Chrysostome, anges du Seigneur, abîmes de la terre, où êtes-vous pour punir ce coupable? Des enfants disent au prophète Elisée une petite injure, et aussitôt des ours furieux sortent d'une forêt pour les dévorer. Des officiers de guerre ne parlent point à Elie avec assez de respect, et au même temps un feu descend du ciel, qui les consume. Jéroboam étend sa main pour menacer un autre prophète, et dans ce moment sa main desséchée devient immobile. Il n'y a que le Seigneur des anges et le bienfaiteur des hommes, lequel accablé sous l'injure ne trouve point de vengeur, mais aussi ne demande-t-il point de vengeance. Il souffre les ignominies et il les consacre; il rachète le monde et il l'instruit; il consomme sa charité et il guérit notre orgueil; il apaise la justice de Dieu et il censure la délicatesse des hommes. Voilà le mystère, *grande mysterium.*

Il est vrai, dit saint Augustin, que le Fils de Dieu ne fit point alors ce qu'il ordonne dans son Evangile, qui est de tendre l'autre joue lorsqu'on nous donne un soufflet, mais il fit bien davantage; puisqu'au lieu de détruire, comme il le pouvait d'un seul mot, l'infâme valet dont il avait été frappé, comme il avait déjà renversé par terre la troupe sacrilége qui venait le prendre, il présenta tout son corps à la douleur, après avoir permis à l'opprobre de venir couvrir toute sa face.

Donc après cela, ver de terre, n'auras-tu pas honte de tes emportements? le Roi de gloire souffre que son front soit flétri par le plus grand de tous les outrages; et il ne crie point dans la douleur, et il ne se plaint point dans l'ignominie, il ne montre par les reproches aucun sentiment de l'honneur mondain; il ne repousse point par la violence la personne basse et insolente qui l'a outragé; avec une patience plus qu'humaine, il lui parle sobrement dans la chaleur de l'opprobre; il n'écrit pas même l'injure sur la poussière: et toi, tu voudrais la graver sur le marbre; tu voudrais, pour repousser l'affront, armer ta main d'un poignard, ou du moins tu aiguises ta langue comme une épée. Renonce à la vengeance, si tu es disciple de Jésus-Christ; remets ton épée dans son fourreau; car tous ceux qui tireront l'épée périront par l'épée.

C'est le Seigneur même qui parle, écoutez-le, mes frères. Il souffre, mais il instruit; il donne des exemples de patience, mais il rend témoignage à la vérité; il livre son corps, mais il défend sa doctrine; il endure des opprobres, mais il annonce son royaume; prêtre éternel, dont les lèvres gardent toujours la science; docteur souverain des hommes et premier martyr de la vérité. Soit qu'il réponde, parce qu'il doit répondre pour nous, soit qu'il ne réponde pas, parce que nous n'avons rien à répondre, son silence même nous instruit, et toujours le docteur de l'univers répand la lumière. Un pontife l'interroge, un valet le frappe, des soldats s'en jouent, des témoins le condamnent, et la vérité toujours libre consomme son ouvrage avec tranquillité.

Ecoutez ce divin maître, et regardez ce parfait modèle. Mais comment regarderez-vous Jésus-Christ, si Jésus-Christ ne vous regarde pas? Vous êtes tombé comme Pierre tomba chez le pontife, mais vous ne vous releverez peut-être pas comme Pierre. Car ce n'est pas assez pour cela que le coq chante; je veux dire qu'il ne suffit pas qu'un pasteur vigilant vous réveille par la voix de la censure, il faut encore que Jésus-Christ vous touche par la force de ses regards comme Pierre, et qu'après être touché vous sortiez dehors comme ce disciple, et que vous n'ayez plus de part à ces corruptions du prétoire et aux iniquités de la ville: *Egressus foras;* il faut que vous sortiez des lieux et des occasions dangereuses du monde, où la voix de la femme vous a séduit, où la crainte de l'homme vous a renversé; du monde, où l'on viole si hardiment les plus grandes lois, et où l'on garde si scrupuleusement les plus petites bienséances; du monde qui condamne Jésus-Christ, qui corrompt ses disciples, et où souvent il y a moins de péril à commettre le mal qu'à le condamner; du monde dont le démon est appelé le prince, qui ne connaît point le Père, pour qui le Fils n'a point prié, et qui ne peut recevoir le Saint-Esprit; du monde, où le chrétien extérieur, content des dehors de la religion, garde les vêtements du Seigneur par l'usage des sacrements, pendant qu'il le crucifie par l'habitude du crime; du monde enfin, qui produit toujours de son sein des témoins aussi infidèles pour déposer contre le juste, qu'intéressés à le dépouiller.

Il faut, dis-je, que vous sortiez de la foule et des occasions de ce monde réprouvé, pour aller dehors comme Pierre

pleurer amèrement vos injustices : *Egressus foras, flevit amare ;* comme Pierre, qui non-seulement évita le lieu où il avait péché, mais qui alla bientôt après publier et confesser devant tous les habitants de Sion, celui qu'il venait de méconnaître devant les serviteurs du pontife; effaçant aux yeux de toute la Palestine, et même aux quatre coins du monde, le scandale qu'il avait commis dans la salle de Caïphe.

Mais au reste, mes frères, quelque part que vous alliez avec le disciple, ne perdez point de vue votre Sauveur et votre maître, sans lequel vous ne feriez le monde que pour vous égarer. Voilà qu'on le traduit honteusement du tribunal de Caïphe à celui de Pilate, d'un pontife envieux à un juge corrompu; de la justice, ou plutôt de l'injustice des Juifs à celle des Romains.

Second tribunal dans la ville de Jérusalem, où le roi du ciel va comparaître. Pilate paraît moins prévenu que Caïphe, mais il n'est pas plus équitable ; il reconnaît l'innocence du Fils de Dieu, mais il craint de nuire à sa fortune, si, contre l'intention des accusateurs, il absout le juste. « Si vous ne condamnez pas cet homme, lui disent-ils, vous n'êtes point ami de César. » Voilà donc ce juge timide et intéressé qui balance entre César et Jésus-Christ, entre sa fortune et sa conscience ; juge corrompu qui aime mieux condamner Jésus-Christ que de déplaire à César, et qui abandonne enfin sa conscience pour suivre sa fortune. Cependant l'Homme-Dieu opère le grand mystère de la rédemption du monde. La victime est examinée ; les yeux les plus curieux et les plus malins l'observent ; personne n'y trouve la moindre tache, et c'est pour cela qu'elle doit être immolée. O ineffable mystère de la justice de Dieu !

Mais remarquez, mes frères, et reconnaissez aussi le mystère d'iniquité dans le cœur de l'homme complaisant, qui ne traite pas mieux Jésus-Christ que les soldats furieux ; dans le cœur du juge intéressé, qui a peut-être encore l'intelligence pour discerner la vérité, mais qui n'a point la force pour défendre l'innocence ; dans votre propre cœur, si vous n'avez qu'une probité subordonnée à l'intérêt, si vous aimez beaucoup l'intérêt, et si vous aimez peu la justice.

Et, après tout, c'est ainsi que la justice injuste du monde s'est toujours comportée. Les serviteurs de Jésus-Christ, opprimés par l'autorité et la violence de leurs ennemis, trouvent quelquefois parmi leurs juges des gens qui les plaignent, mais ils n'en trouvent pas qui les protégent. La terreur de ceux qui leur sont contraires rend toutes les bouches muettes pour les défendre ; le nom de César, qu'on leur oppose comme s'ils étaient ses ennemis, les accable tout d'un coup sans qu'ils puissent se justifier, et consacre, en quelque manière, la cruauté de leurs persécuteurs. Mais consolez-vous, âmes justes, le disciple n'est pas plus grand que le maître. Tel est le décret divin et éternel auquel les enfants de Dieu se soumettent; la nécessité de souffrir pour entrer dans la gloire, c'est la voie du salut pour toute l'Église, la voie de chacun des élus, la voie du chef, la voie des membres.

Et c'est pour cela que vous voyez, dès le commencement, un Abel entre les mains d'un frère cruel qui l'assassine, un Noé flottant sur les vagues d'un affreux déluge, un Joseph dans la prison, un Moïse dans l'exil, un Job sur le fumier, un Daniel parmi les lions, un Lazare entre les chiens, un Jean-Baptiste entre les mains des bourreaux, un Étienne sous les pierres, un Paul sous le glaive, un Pierre sur la croix, tous les saints devenus comme leur maître des hommes de douleurs, livrés à la calomnie et destinés à la mort.

Consolez-vous donc encore une fois, chrétiens affligés : si la main de Dieu est sur vous dans les iniquités des hommes, mettez vous-mêmes la main sur votre bouche, et attendez en silence le secours du Seigneur, qui viendra sur les nues du ciel, dans le jour de sa puissance et de sa gloire, renverser les tribunaux des hommes et essuyer vos larmes.

Voici maintenant le jour de ses infirmités sur la terre, où il ne lui en coûte pas seulement des larmes, mais tout son sang. Vit-on jamais traitement pareil ? Pilate le condamne à une flagellation, comme s'il voulait lui faire grâce : il est cruel par compassion, et, pour adoucir les esprits emportés des Juifs par un tragique spectacle, des bourreaux inhumains s'apprêtent par son ordre à décharger sur la chair innocente de Jésus des coups de fouet sans nombre. On dépouille donc cet innocent Agneau, et l'on fait de tout son corps une sanglante plaie ; on le dépouille, lui qui a orné les cieux et qui a revêtu les lis d'un vêtement de gloire. Anges, qui étendez vos ailes pour couvrir le propitiatoire, il fallait les étendre en ce jour pour voiler le corps du Seigneur. Une cruelle flagellation le déchire. Excès d'ignominie et de douleur qui expie l'excès de nos vanités et de nos sensualités, et qui au même temps les condamne.

C'est là le mystère ; et vous en détruisez la vertu, vous, qui cherchez encore tout ce qui flatte la chair et qui nourrit les convoitises; vous, qui offrez même aux yeux un puissant appât pour le vice dans vos parures et vos nudités païennes. C'est là, dis-je, le mystère, mais ce n'est point là où se terminent encore les douleurs et les injures, la cruauté et l'ignominie. Hérode, à qui Pilate avait renvoyé le Fils de Dieu, ajoute de nouveaux opprobres et nous fournit de nouvelles instructions.

Troisième tribunal dans la ville de Jérusalem, où Jésus-Christ est condamné. Le prince, qui était roi d'une petite partie de la Judée et qui avait ouï parler de ses miracles, ravi de le voir, l'interroge et lui fait plusieurs demandes curieuses. Mais le Fils de Dieu ne répond point ; il garde un profond silence pendant qu'il est dans le palais

du prince. Pourquoi cela, mes frères? Instruisez-vous et craignez. Vous avez tous une portion de l'orgueil et de la cupidité des grands; le Fils de Dieu se tait devant eux : pourquoi? C'est que la voix de la vérité est trop sévère pour les oreilles si délicates d'un monde voluptueux et vain, qui ne vit que de la vie des sens, et qui a dans ses passions de grands préjugés contre les règles de l'Évangile. C'est que la sagesse de Dieu ne se plaît pas dans la terre des délices, où domine l'imagination trompeuse, l'imagination qui n'enchérit que sur les choses agréables. C'est qu'il est juste que les oracles de la loi soient muets dans la ville des prévaricateurs qui ne les écoutent que pour les combattre. C'est que les hommes superbes, qui ne veulent pas être trompés, ne veulent pas aussi être désabusés; l'orgueil ne veut point avoir tort, l'orgueil ne rétrograde point. C'est que la vérité, toujours auguste, ne se communique pas à une curiosité humaine, qui ne cherche qu'à se faire de la religion un amusement et un spectacle.

O Dieu saint! sauvez-moi de ce monde pervers, où les uns n'ont que de l'indifférence pour la vérité comme Pilate, et les autres que du mépris comme Hérode; où les uns en doutent par infidélité, les autres se taisent par crainte, plusieurs l'examinent par curiosité, quelques-uns la persécutent par malice. Et c'est ainsi que se consomme le mystère d'iniquité.

Ne voyez-vous pas, mes frères, comment le silence du Fils de Dieu si mystérieux et si saint lui attire le mépris d'Hérode et les moqueries de ses courtisans? Alors le juste, que les hommes avaient couvert d'une casaque de pourpre par une dérision impie de sa royauté, est aussi revêtu d'une robe blanche, qui était le vêtement que l'on donnait à ceux qui avaient l'esprit égaré : *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba.* C'est donc parmi ce monde corrompu que la sagesse de Dieu passe pour folie, nos mystères pour des fables, nos sacrements pour des prestiges, et notre religion si auguste pour une vaine illusion. Esprits forts, ou plutôt esprits qui n'avez rien de grand et de fort que le crime, vous ouvrez votre bouche contre Dieu même. Pensez-vous donc que toute la raison soit dans votre tête, et que la sagesse mourra avec vous? Faut-il donc que l'orgueil vous ait tellement enivré, que vous osiez disputer sur les desseins et les mystères du ciel avec vos faibles entendements, à qui sont même cachés les ressorts qui remuent les insectes de la terre? Pensez-vous que la vérité ait attendu à se manifester à vous dans ces corps perdus de débauches, et que sa lumière si pure par un privilége singulier, soit venue au milieu de vos corruptions vous communiquer les seules opinions sûres et solides? Les Moïse si parfaits n'ont rien vu. Les Paul si éclairés ont été trop crédules. Il n'y a que vous qui voyez clairement, qui avec les vices des bêtes possédez les lumières des anges.

Malheureux! votre incrédulité me découvre vos dépravations et n'ébranle point ma croyance. Malheureux! encore un coup, vous n'êtes pas même assurés de ce néant, dont vous vous flattez quelquefois; c'est un abîme, où vous ne descendez qu'en tremblant; vous n'avez pas une paisible possession d'un si misérable partage. Ah! je vois bien ce que c'est : notre religion si sainte ne s'accorde point avec vos mœurs déréglées, et vous voudriez l'anéantir. C'est dans l'école du vice que vous avez appris à combattre la vérité; c'est un cœur corrompu qui a suborné un esprit superficiel et volage; vous cherchez dans les ténèbres de l'impiété un asile à vos convoitises; vous ne cherchez à douter de la religion, que pour faire taire la conscience; l'erreur qui décide contre la loi et qui soulage vos remords, vous est devenue précieuse; vous ne seriez pas incrédules si vous n'étiez pas pécheurs, et après avoir renversé la justice, vous voudriez détruire le Juge même.

Mais ce temps d'aveuglement et d'erreur durera-t-il toujours? Pendant les jours de cette vie mortelle, c'est l'heure et la puissance des ténèbres. L'homme livré à ses désirs déréglés n'abjurera ses erreurs insensées que dans l'heure fatale de la mort, et il pensera tout autrement quand toutes ses passions seront refroidies : abjuration trop tardive. Cependant il se joue de la religion, et le Dieu saint et juste garde le silence; mais sache, ô Hérode, que celui dont tu te joues avec tant d'impiété, va te frapper dans sa colère, et te faire comparaître devant son tribunal. Ce roi, qui porte un vil roseau dans ses mains, te fera rendre compte du sceptre dont tu te pares si superbement; et bientôt il va détruire l'ingrate Jérusalem avec son peuple incrédule : ses jugements ne sont jamais éloignés, et ils sont éternels. C'est de sa couronne d'épines que tu tiens en fief ta couronne de diamants; tous les rois du monde sont ses vassaux et ses feudataires; tu n'es roi que pour un jour, et voici celui dont l'empire n'aura point de fin.

Est-il donc possible, mes frères, que ce soit ici un roi, et le roi du ciel et de la terre? A peine lui reste-t-il la figure d'un homme, livré et condamné à la mort par les Juifs furieux, comme un ennemi de Dieu et de César, comme un sacrilége et un séditieux, qui trouble la ville, et qui veut détruire le temple, *reus est mortis.*

Quatrième tribunal dans la ville de Jérusalem, où le Seigneur est jugé : Et que vous a-t-il donc fait, Juifs cruels, peuple barbare et altéré de sang? que vous a-t-il fait, et pourquoi demandez-vous sa mort? Est-ce à cause qu'il a guéri vos malades, éclairé vos aveugles, délié la langue de vos muets, rendu l'ouïe à vos sourds, chassé les démons des corps, retiré les morts des tombeaux? Est-ce enfin, parce qu'il a fait du bien à tout le monde? *Reus est mortis,* peuple ingrat, vous réprouvez celui qui est votre Moïse, votre ange, votre manne, qui est pour vous l'agneau de Pâques, la colonne de

.eu, la pierre du désert, l'arche de l'alliance; tantôt votre aliment, tantôt votre breuvage, tantôt votre remède, et toujours à vous; que vos pères ont regardé dans les figures, et que vous possédez dans la réalité; vous méconnaissez votre roi, vous rejetez votre prophète, vous immolez votre pontife!

La pierre que vous réprouvez, deviendra la pierre ferme, principale et angulaire; la pierre sur qui l'Église sera fondée: pierre ferme, par qui l'Église sera inébranlable; pierre principale, qui sera le chef de tout le corps; pierre angulaire, qui sera le lien et l'union de tous les membres; mais pierre pesante, qui tombera sur vous, nation aveugle et incrédule, et qui vous écrasera sans ressource, *grande mysterium*.

Rien n'est capable d'adoucir ce peuple furieux, l'iniquité est consommée. Barrabas, infâme voleur et cruel homicide, est délivré, et Jésus, le roi de gloire et l'auteur de la paix, est condamné. Mais il fallait que l'innocent fût condamné, afin que le coupable fût absous; la mort de Jésus-Christ est la vie de Barrabas; la mort de Jésus-Christ est la vie du pécheur; la mort de Jésus-Christ est à tous notre vie. Mystère de la justice, et consommation de la charité: *consummatum est*. Suivons-le encore et ne quittons pas un moment le vrai Isaac portant le bois de son sacrifice jusqu'au lieu destiné à son immolation: adorons au milieu des opprobres et des scandales le grand mystère de la croix: *grande ludibrium*, *grande mysterium*. C'est sur la montagne du Calvaire, troisième station, et dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

En vain chacun rend-il témoignage à l'innocence de Jésus; en vain Judas confesse-t-il qu'il a livré le sang du juste; en vain Pilate se lave-t-il les mains pour déclarer qu'il ne connaît point en lui de sujets de mort; en vain la femme de Pilate, troublée par des songes, avertit-elle le juge de ne pas prononcer contre l'innocent une injuste sentence; en vain les miracles éclatants et les bienfaits immenses du Seigneur témoignent-ils de son innocence souveraine. Car, au reste, mes frères, si vous voulez bien l'observer, qu'y a-t-il eu Jésus qui n'ait été salutaire au monde! Sa salive même a rendu la vue à un aveugle, ses yeux ont converti Pierre; ses pieds ont éclairé Marie, ses larmes ont donné la vie à Lazare, ses mains ont guéri les lépreux, ses habits ont rendu la santé à l'hémorroïsse, sa parole a nourri les vivants, ressuscité les morts et confondu les démons. Mais rien ne lui est favorable, parce que nos péchés lui sont contraires. Le juge ne connaît point en lui de causes de mort, parce qu'il ne connaît pas le grand mystère de sa mort. Il faut que le péché, qui a outragé une majesté infinie, soit expié par une victime d'un prix infini; et cette victime ne saurait se trouver ni parmi les anges, ni parmi les hommes.

Voilà donc l'auteur de la justice condamné à la mort, et à la mort de la croix; voilà que, chargé de ce pesant fardeau, il monte sur le Calvaire: *Grande spectaculum, portat crucem suam Jesus*, s'écrie saint Augustin. Spectacle de religion, mes frères, que vous ne devez pas regarder avec les yeux de la chair, *si spectet impietas*, *grande ludibrium*. Il est vrai que l'impiété se rit d'un roi qui pour tout sceptre porte sur ses épaules le bois de son supplice; mais d'une autre part, avouez, fidèles, que la piété doit admirer un roi, qui porte, sans se plaindre, le bois de la croix, sur lequel il va être attaché, et dont il doit ensuite imprimer le signe sur le front des rois: *si spectet pietas*, *grande mysterium*. Le Juif se moque d'un souverain prêtre, qui veut détruire le temple de Dieu, et d'un Sauveur qui ne se sauve pas lui-même. Mais un souverain prêtre qui ne détruit le temple, et qui ne rompt ses voiles, que pour donner une religion sans figures et sans ombres, un sacrifice parfait, des adorateurs sincères; et qui, arrosé de son propre sang, ouvre le sanctuaire du ciel, que le péché avait fermé à tous les hommes; un Sauveur qui ne meurt que pour être la victime du salut, qui aime mieux perdre la vie que la patience; et qui, cachant sa force dans ses faiblesses, détruit le péché par le supplice des pécheurs, donne la vie par sa mort et sauve le monde par la croix; c'est le grand mystère de la religion chrétienne, le vrai fondement de notre foi, le doux motif de nos espérances, le tendre objet de notre charité, le puissant remède de nos corruptions; mais qui en serait plutôt la conviction que le remède, si par nos déréglements ou par nos indévotions, nous nous mettions au rang de ses moqueurs.

A chaque pas que nous ferons sur le Calvaire, se découvriront de nouveaux tourments, et la religion éclairée y adorera partout, dans un excès de misères et de crimes, le mystère de la justice et le roi de la charité: *grande ludibrium*, *grande mysterium*. Et de fait, chrétiens, si votre piété vous retraçant ici quelques images de la passion de votre Rédempteur, et soutenant encore votre attention, vous considérez le juge suprême des hommes confondu avec des scélérats et crucifié au milieu de deux larrons, frappé par les uns, insulté par les autres, sans être consolé de personne; si vous regardez ses mains qui ont opéré tant de merveilles, et ses pieds qui ont couru pour chercher les brebis d'Israël, percés et déchirés par des bourreaux inhumains; n'oubliez pas en même temps ses vertus et ses grandeurs.

Au milieu de tant supplices, quel zèle de Jésus-Christ pour ses ennemis! priant le Père céleste de leur pardonner; c'est-à-dire que le médecin demande pardon, et répand même son sang pour les frénétiques qui le crucifient. Au milieu de tant de sacriléges, quelle religion! il meurt en obéissant à son Père, il

meurt en l'adorant, il meurt pour offrir au Dieu saint une victime digne de sa sainteté. Au milieu de tant d'iniquités, quelle piété envers sa mère et son disciple, qu'il prend soin de consoler! Au milieu de tant d'opprobres, quelle souveraineté, en faisant grâce au larron pénitent, et laissant l'impénitent dans son crime! de sorte qu'il sait déjà sur la croix dans le jour de ses miséricordes, ce qu'il fera sur une nuée, dans le jour de ses vengeances, où par une séparation éternelle, il mettra la brebis élue à sa droite, et le bouc maudit à sa gauche. Au milieu de tant de troubles, quelle tranquillité! du breuvage amer qu'on lui donne, il en prend assez pour souffrir, et il n'en prend point assez pour se garantir de la douleur. Au milieu de tant de clameurs, quel silence! il parle peu, et il ne parle qu'à son Père en faveur des pécheurs, et à sa mère pour lui recommander le juste. Au milieu de tant d'humiliations, quelle majesté! il est déclaré roi en mourant, et la mort, qui détruit la royauté des princes de la terre, est le fondement de la sienne. Il est déclaré roi par une inscription gravée en plusieurs langues; car toute langue doit confesser son règne, et tout genou doit fléchir devant son sceptre. Au milieu de tant de faiblesses, quelle puissance! le soleil s'obscurcit sur sa tête, la terre tremble sous ses pieds, les rochers sont brisés, les sépulcres sont ouverts; c'est le Dieu de la nature qui souffre, et qui par tout cet éclat nous apprend qu'il ne rend pas l'esprit comme les autres hommes, par nécessité, mais par charité.

Ici, chrétiens, élevons nos esprits, brisons nos cœurs, haïssons le péché qui a crucifié Jésus-Christ, aimons Jesus-Christ qui est mort pour les pécheurs, écoutons sa voix, recueillons son esprit, regardons sa mort, regardons son amour plus fort que sa mort, adorons ses grandeurs, admirons ses anéantissements, étudions ses exemples, montons sur le calvaire, dressons-nous-y des tabernacles, et si nous en descendons, que ce soit avec fruit, comme plusieurs Juifs qui s'en retournaient frappant leur poitrine, comme tous les justes qui ne savent que Jésus-Christ crucifié. Et c'est aussi, mes chers frères, tout ce que nous devons savoir: Jésus-Christ crucifié; porter sa croix et suivre Jésus-Christ, souffrance et amour, pénitence et charité, voilà l'exemplaire qui nous est découvert sur la montagne. Vous n'y trouverez point Jésus-Christ sans la croix, ni la croix sans Jésus-Christ, deux réflexions importantes, avec lesquelles je vous laisse.

Jésus-Christ n'est point sans sa croix; il a porté la croix toute sa vie, il y souffre la mort; c'est à la croix et avec la croix qu'il veut qu'on le suive, c'est la loi qu'il nous donne, c'est à ce prix qu'il met la vie éternelle. La religion véritable qu'il nous enseigne n'est point marquée au coin de la nature: rien dans cette religion divine, qui doive flatter les sens. Dès qu'il est sur la croix, le voile qui cachait le sanctuaire est déchiré, le ciel est ouvert et montré aux âmes saintes.

Grand mystère, chrétiens! l'Evangile de la croix, qui est l'Evangile de la pénitence, est annoncé pour entrer dans le royaume des cieux? Et quelle a été la pénitence de l'Homme-Dieu sur la terre? Regardez-le sur le calvaire, où il accomplit toute justice: vous y voyez votre chef si saint, dans une souffrance universelle, couvert de tous les opprobres, et accablé de tous les genres de tourments; persécuté par ses sujets, comme David, vendu par ses frères comme Joseph, trahi par son ami comme Amasa, accusé sans sujet comme Abner, défiguré comme Job, moqué comme Elisée, dépouillé comme Jérémie, flagellé comme Michée, immolé comme Abel, percé d'une lance comme Absalon, enseveli comme Jonas.

Certes, chrétiens, rien n'était plus grand et plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le saint avec sa seule innocence sans aucun appui humain et sensible; et rien aussi ne marquait mieux que Dieu ne compte pour rien tous les biens de ce monde, dont les hommes se croient si bien payés; puisque cet équitable distributeur des récompenses frappe si rudement et si universellement le juste, lui réservant pour les siècles éternels d'une autre vie, la félicité véritable, les biens et la gloire sans mesure.

Vous ne trouverez donc jamais ici-bas Jésus-Christ sans la souffrance, et par conséquent, vous ne devez pas espérer d'y trouver pour vous-mêmes un christianisme sans Calvaire, ou un Calvaire sans croix.

Je sais, mes frères, que vous respectez ce signe vénérable, vous vous courbez devant la croix et vous l'embrassez. La croix est l'étendard de vos armées et l'ornement de vos autels. Elle est arborée sur vos temples, elle est plantée dans vos chemins; la croix, dit Tertullien, commence vos travaux et couronne vos ouvrages. Soit que vous sortiez, dit ce Père, soit que vous entriez, vous l'imprimez sur votre front. Mais vous devez savoir que c'est dans votre cœur qu'elle doit être encore plus gravée par la triste componction, et dans votre chair par la mortification chrétienne, recevant les amères tribulations avec patience et fuyant avec largesse les joies dangereuses; portant la croix, mais ne la portant point à demi, comme la plupart qui sont impénitents jusque dans leur pénitence, et qui, après avoir consommé le péché, ne font que pleurer la peine.

Je veux dire que l'orgueilleux dans la pénitence ne veut pas que la confusion couvre sa face; le délicat refuse de boire le calice de la douleur, le riche ne veut point être dépouillé de ses vêtements: et pas un de ceux-là ne voudrait suivre, dans une pénitence universelle, le Seigneur qui s'est plongé avec une ardeur immense dans ce baptême de sang.

Or, mes frères, si nous ne suivons pas le Seigneur, si ce divin Sauveur n'est pas notre modèle, si nous perdons de vue ce grand objet, c'est en vain que nous honorons ou que nous portons la croix. Car je vous l'ai dit, et c'est ma seconde réflexion qui vous demande toutes les vôtres; comme Jésus-Christ n'est point sans la croix, il est constant que la croix ne doit point être sans Jésus-Christ : et qu'est-ce de porter la croix sans suivre Jésus-Christ? c'est souffrir comme le larron impénient, comme le philosophe superbe, comme le héros mondain; c'est imiter Judas : il connaît son péché, il le confesse, il s'en repent, il restitue l'argent, il quitte l'occasion, il se condamne, il se crucifie lui-même, et néanmoins il est faux pénitent, parce qu'il ne recourt point à Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ, tout est impur, et la croix même est profane; mais avec Jésus-Christ tout est vie, tout est grâce.

Vous voilà, Seigneur, exalté sur la croix; attirez-moi maintenant à vous selon votre divine promesse; attirez-y mon cœur par les chaînes puissantes de votre amour. Le cœur de l'homme vous appartient déjà tout entier, et ce n'est pas un bien dont le partage ou la dîme vous soit seulement due, mais la totalité. Cependant vous avez voulu l'acquérir encore par de nouveaux titres, en nous délivrant de l'enfer par vos douleurs, en nous rachetant de la servitude du monde et du péché par votre sang et votre mort.

Chrétiens, mes frères, ne rendez pas inutile une rédemption si abondante; n'opposez pas à un prodige de charité un prodige d'ingratitude et d'iniquité. Dans ce grand jour, d'où les années de votre salut et de votre rédemption sont datées, apprenez à chercher Jésus-Christ tous les jours de votre vie; à le regarder dans tous vos desseins, à le suivre dans toutes vos démarches. Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, voilà votre grand objet; et si quelqu'un voulait en donner un autre à vos dévotions, imitez la sage Madeleine, qui demandait Jésus-Christ à tout le monde, qui le demandait aux anges, qui le demandait à lui même, qui ne fut point éblouie par l'éclat des esprits célestes; qui ne fut point ravie de leur lumière, qui ne cherchait que le Seigneur des anges, qui ne cherchait que Jésus-Christ.

Jésus-Christ crucifié, ô Dieu de mon salut! Je ne veux plus aussi rien savoir, rien regarder, rien chercher que vous; je ne verrai point ailleurs que dans vos miséricordes, des ressources à mes misères; mes vêtements ne sauraient être blanchis que dans le sang qui a coulé de vos plaies et qui a lavé tout le monde; je me revêtirai de vos mérites, je me nourrirai de votre parole, je me souviendrai de vos douleurs, je m'attendrirai sur vos bienfaits, je regarderai souvent votre loi, et vos exemples plus sévères encore que votre loi; je demanderai sans cesse la grâce, fruit précieux de votre mort, et cherchant la vie dans votre croix, je trouverai infailliblement le paradis; là tout est consommé : *Consummatum est.*

SERMON XXVII.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Hæc est dies quam fecit Dominus : Exsultemus et lætemur in ea. (*Ps.* CXVII.)

Voici le jour que le Seigneur a fait : Réjouissons-nous en ce jour.

Le Seigneur n'a-t-il pas fait tous les jours? Oui, sans doute, mes frères, il a fait le jour naturel, ce jour que le soleil mesure et qu'il nous ramène sans cesse : il l'a fait, puisqu'il a créé dès le commencement la lumière. Mais c'est un jour qui ne mérite pas d'être appelé le jour du Seigneur; jour inconstant, inégal, suivi d'une obscure nuit. Appelons-le plutôt le jour des pécheurs, puisque les pécheurs en sacrifient les moments à leurs convoitises déréglées.

Dieu a encore fait les jours de nos mystères, ces jours de grâce et de salut. Le jour de l'incarnation ne l'a-t-il pas fait? Cependant ce n'est point là le jour du Seigneur; qu'on le nomme plutôt le jour de l'homme : Dieu est trop caché, sa grandeur y est trop anéantie; au lieu que l'homme y est exalté jusqu'à la grandeur de Dieu même. Le Seigneur n'a-t-il pas fait le jour de sa passion? C'est en ce jour qu'il a signalé ses grandes miséricordes, et néanmoins, ce n'est point là le jour du Seigneur, c'est plutôt le jour de la malice des Juifs, le jour de la rage et de l'envie des pharisiens et des princes des prêtres, le jour et l'heure de la puissance des ténèbres. Que vous dirai-je davantage? Dieu a fait le jour du sabbat, puisqu'il l'a consacré à son honneur, mais ce n'était là qu'un jour, figure et ombre d'un autre jour. Enfin, le jour du jugement sera le jour que le Seigneur aura fait, il sera véritablement le jour du Seigneur. Mais ce sera un jour terrible, plein d'effroi et d'horreur, de tribulations et de misères; jour qui accablera les pécheurs, jour qui étonnera les justes mêmes.

Oh! que ce grand jour où nous sommes est différent de tous ces jours! Il n'y a que celui-là de qui l'on puisse dire que le Seigneur l'a fait : *Hæc est dies quam fecit Dominus.* Jour infiniment glorieux à Jésus-Christ et tout à fait salutaire aux hommes; jour éternel à qui la nuit ne succède point, car le Seigneur est ressuscité pour ne plus mourir; jour dont la sérénité n'est point troublée par les souffrances et les humiliations d'un Dieu; jour où l'enfer est confondu, où la mort est vaincue, où la Synagogue chancelante et effrayée se contredit et se détruit elle-même; jour auquel un éternel repos est accordé à l'humanité sainte du Sauveur et promis à tous les fidèles; jour enfin d'où la tristesse doit être bannie et où la joie seule peut être reçue : *Exsultemus et lætemur in ea.*

Femmes de Jérusalem, pourquoi venez-vous donc au tombeau troubler par vos pleurs cette heureuse journée? A quoi bon y venir avec vos tristes parfums? Il n'y a

point ici de mort à embaumer. Il fallait y apporter non des parfums, mais des palmes; il fallait commencer cette belle journée non par de funestes lamentations, mais par des cantiques joyeux. Ministres sacrés, faites cesser en ce jour votre triste psalmodie : reprenez vos ornements, temple auguste; rallumez-vous, flambeaux, et multipliez vos lumières; et nous, chrétiens, allons féliciter la mère de notre Vainqueur avec le nouveau cantique : *Regina cœli.*

Dans ce jour où les sceaux de l'empire posés au monument étant rompus, et les gardes du sépulcre devenus semblables à des morts, nous voyons sortir de la poussière humiliante de la mort le dominateur de l'univers; celui qui, après avoir payé pendant sa vie le tribut à César, doit avoir après sa mort tous les Césars pour tributaires et soumettre à sa puissance les armées du ciel, les forces de la terre et les légions de l'enfer : lorsque nous entendons dire aujourd'hui qu'un ange qui éblouit les yeux mortels par l'éclat et la blancheur de ses vêtements, porte en même temps avec une voix favorable les douces consolations dans les cœurs fidèles; lorsque nous entendons que Jésus-Christ même, notre Dieu et notre chef, se montre vainqueur de l'enfer à ceux qui le cherchent, à ceux-là même qui l'ont abandonné et qu'il les appelle ses frères, pourquoi ne serions-nous pas comblés de joie en ce jour? *Exsultemus et lætemur in ea.*

D'autant plus que là commencent aussi nos victoires sur le péché et sur la mort : de là notre résurrection entière. Ce jour que le Seigneur a fait a été fait en quelque manière pour nous. Nous y avons la meilleure part : car enfin, mes frères, si Jésus-Christ est ressuscité en ce jour, ce n'est que pour nous ressusciter nous-mêmes; sans nous, le Roi de gloire n'avait que faire ni de mourir, ni de ressusciter. Or, en nous ressuscitant il opère tout à la fois deux résurrections; car vous n'ignorez pas que la mort étant entrée dans le monde par le péché, le péché a fait mourir l'âme, et que la mort détruit la vie du corps; mais le Seigneur ressuscité rétablit l'homme tout entier, et nous délivre de cette double mort. De sorte que, d'un côté, l'âme sortant du tombeau du péché reçoit la vie nouvelle de la grâce; et, d'autre part, le corps reçoit les assurances d'une vie éternelle de gloire. Deux vies et deux résurrections du chrétien, dont le mystère que nous célébrons est la source. L'une est la résurrection de l'âme, qui passe du péché à la grâce; l'autre est la résurrection du corps, qui doit un jour passer de la mort à la gloire. Par la première, notre âme est sanctifiée; par la seconde, notre corps sera glorifié. Vous l'allez voir, mes frères, si vous voulez bien m'entendre, dans les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Soit que l'âme soit la plus noble partie de l'homme, soit qu'elle soit la première coupable, il fallait qu'elle fût la première sur qui le médecin suprême appliquerait son art tout-puissant pour la retirer du tombeau. Il l'a fait, et c'est dans ce jour si désiré qu'il exécute ce grand ouvrage. Je sais qu'au jour de sa passion le Fils de Dieu a payé tout le prix de notre rançon, et que par son sang il a mérité à notre âme la vie précieuse de la grâce. Et néanmoins l'apôtre saint Paul ne fait pas difficulté de dire que si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, sa mort nous aurait été absolument inutile, et que nous serions encore nous-mêmes dans nos sépulcres, puisque nous ne serions pas délivrés de nos péchés : *Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris.* Pourquoi cela, mes frères? Pour deux raisons : la première, parce que nous ne pouvons être justifiés que par la foi; ce principe est constant : or, le principal objet de notre foi est Jésus-Christ ressuscité. Les Juifs et les païens croient aussi bien que nous qu'il est mort; ils s'accordent avec nous dans la créance de ses humiliations et de ses faiblesses. Le grand article qui nous distingue de tous ces incrédules, dit saint Augustin, c'est la foi de la résurrection de Jésus-Christ.

Aussi ne verrez-vous point de mystère plus souvent confirmé par les Ecritures, prédit par les prophètes, représenté par les figures; point de mystère que Jésus-Christ et ses apôtres aient pris plus de soin de prouver, comme étant le fondement de notre sainte religion et le témoignage de la divinité du Sauveur du monde; lequel, à la différence des autres, s'est ressuscité lui-même, après l'avoir promis, par sa propre force et pour toujours; rétablissant le temple de son corps avec plus de facilité qu'il n'avait été détruit, et surtout exerçant après sa résurrection, avec un éclat infini, sa puissance souveraine : dans le ciel, d'où il envoie son esprit aux hommes pour attirer les hommes au ciel; sur la terre, où il assujettit toutes les nations, où il convertit les pécheurs, où il renverse les idoles, où il forme son Eglise; sur les cœurs, dont il fait tout ce qui lui plaît, et à qui il donne de nouveaux penchants; sur les corps, dont il guérit toutes les infirmités; dans les enfers, dont il fait taire les oracles, et où il renferme les démons.

Et tout cela, au nom et par le pouvoir de Jésus-Christ ressuscité, prêché par des hommes prévenus qui ne voulaient pas croire sa résurrection, qui ne l'espéraient plus, qui demandaient des preuves sensibles, qui ne cherchaient qu'un homme crucifié, et qui ne le cherchaient que pour l'ensevelir; des hommes faibles, à qui nulle crainte des tourments n'a pu ôter ensuite la foi de la résurrection du Seigneur; des hommes timides, qui s'attiraient par cette nouvelle la haine des Juifs et les moqueries des gentils; des hommes pauvres, qui l'ont persuadée aux princes et aux rois; des hommes grossiers, qui en ont convaincu les orateurs et les philosophes; des hommes simples, qui ont déconcerté là-dessus toute la prudence des politiques; des hommes

inconnus et désarmés, qui ont fondé sur cet article une république nouvelle, un monde chrétien, une Église sainte qui s'est multipliée par la mort de ses défenseurs, qui s'est accrue par ses pertes, et qui enfin a accablé par son éclat et par sa force le monde païen.

Toutes les démarches de ces premiers disciples rendent témoignage à la vérité de la résurrection de Jésus-Christ : les morts ressuscités, les malades guéris, les démons chassés, les Juifs dispersés, les peuples convertis, les persécuteurs même de la foi changés en fidèles; l'Evangile contredit partout et reçu partout; leur patience dans les maux, leur innocence dans les biens, leurs joies si intérieures, leurs consolations si pures; des vierges de toute condition et de tout sexe, des troupes innombrables de martyrs. L'incrédulité même des apôtres a affermi la foi de la résurrection, leurs ténèbres ont répandu la lumière dans l'Église : l'infidélité ne saurait y résister sans s'aveugler elle-même. Et il était juste que cet article fondamental de la religion chrétienne fût ainsi prouvé, car, dit l'Apôtre, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, notre foi serait fausse, et si notre foi était fausse nous ne serions pas justifiés. Notre âme, qui ne serait pas sanctifiée, ne serait pas ressuscitée; nous serions encore privés de la vie de la grâce, nous demeurerions encore dans nos péchés : *Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris.*

Passons à la seconde raison. Si le Seigneur n'était pas sorti du tombeau par la résurrection, il n'aurait pas vaincu la mort; et cette victoire qu'il n'aurait pas remportée sur la mort serait un grand préjugé de sa faiblesse, et ferait naturellement conclure que le péché étant un ennemi plus difficile à vaincre que la mort, n'ayant pas triomphé de celle-ci, il n'aurait pas pu surmonter l'autre : de manière que nous serions encore dans l'abîme du péché : *Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris.* Que devons-nous inférer de ce raisonnement, mes frères? Que, si le Fils de Dieu par sa mort nous a préparé le remède, c'est par sa résurrection qu'il nous l'applique. Si en mourant il nous a remis nos offenses, c'est en ressuscitant qu'il nous donne ses bienfaits. Sa mort délie nos mains et rompt nos chaînes, mais sa résurrection nous met la couronne sur la tête. Sa mort nous ouvre le ciel, mais sa résurrection nous y fait entrer. Sa mort détruit le péché, mais sa résurrection rétablit la grâce. Enfin, par sa mort il a levé l'empêchement à la justification, mais c'est par sa résurrection qu'il nous justifie. Le grand Apôtre a bien distingué ces deux choses : *Traditus est propter delicta nostra, resurrexit propter justificationem nostram.*

Je dis plus, et je suis bien fondé de le dire, non-seulement la résurrection du Sauveur du monde est, comme vous voyez, le principe de la résurrection de l'âme, de sa vie et de sa sanctification, mais elle en est aussi le modèle. Nous apprenons encore cette grande vérité de l'apôtre saint Paul : de même, dit-il, que Jésus-Christ est ressuscité des morts, nous devons aussi marcher dans une vie nouvelle : *Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* Voici, chrétiens, un grand modèle qui nous est proposé : c'est Jésus-Christ même, vivant d'une vie nouvelle, que nous devons peindre dans nos mœurs, c'est l'homme céleste que nous devons représenter dans notre vie : or, quel est l'état de cet homme céleste et ressuscité? Aujourd'hui, tout ce qu'il y avait de mortalité et de faiblesse dans l'humanité de Jésus est absorbé par la force et la majesté de la vie nouvelle qu'il reçoit. Il n'a plus rien qui le défigure, rien qui le déshonore, rien qui l'afflige, rien qui le trouble : il a quitté pour jamais cette ressemblance du péché qu'il avait bien voulu prendre. Toute puissance lui est donnée dans le ciel et sur la terre : vous ne le verrez plus fuir un persécuteur, pleurer sur un mort, se lasser dans un chemin, dormir dans une nacelle, avoir faim dans un désert, s'attrister dans un jardin, rougir dans un prétoire, mourir sur une croix. Le jour des tribulations volontaires est passé; il ne reste en Jésus-Christ nulle trace de la condition mortelle; et s'il mange encore avec ses disciples, s'il converse avec eux, tantôt sous la figure d'un jardinier, tantôt sous l'image d'un voyageur, c'est pour s'accommoder à la faiblesse des yeux mortels, dit saint Ambroise, et afin que l'on ne se persuade pas qu'il ne reste plus en lui que la divinité.

A dire vrai, mes frères, cette vie glorieuse de Jésus-Christ, cette régénération céleste est infiniment élevée au-dessus de nos pensées humaines, et cependant le grand apôtre veut que dans notre conduite nous imitions en quelque sorte, par une vie nouvelle de grâce, une vie si éminente, une condition si surnaturelle : *Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* Nouvelles pensées, nouvelles affections, nouvelles œuvres, nouvelle pâte, nouvelle créature, fuite du péché, victoire sur les passions. Se séparer quelquefois du commerce du monde, se séparer toujours de sa corruption, goûter les choses célestes, désirer le ciel; voilà ce que c'est qu'une vie nouvelle de grâce, la vie d'une âme renouvelée, sanctifiée, convertie et ressuscitée : *in novitate vitæ ambulemus.*

Voulez-vous, mes frères, quelque chose de plus positif et de plus sensible? Je trouve dans la résurrection du Fils de Dieu deux qualités par où l'on peut reconnaître si l'on est ressuscité selon l'âme comme il l'est selon le corps. La première est que sa résurrection est véritable, la seconde est qu'elle est permanente. Elle est véritable, sans déguisement, sans illusion : *Surrexit Dominus vere,* dit l'évangéliste. Ce n'est pas une fausse résurrection comme celle de Samuel, dont le fantôme fut présenté aux yeux abusés de Saül par l'artifice de l'enchantement et disparut aussitôt. Elle est aussi

permanente, ce n'est pas une résurrection courte et passagère comme celle de Lazare et de plusieurs autres. Lazare est ressuscité, mais ç'a été pour mourir bientôt après. Le Fils de Dieu, dit l'Apôtre, ressuscite pour ne plus mourir : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.*

Or, je vous demande maintenant, chrétiens, qui êtes ici assemblés, si premièrement votre résurrection est véritable, si, pendant ces grandes fêtes, où soit par bienséance, par devoir, ou par coutume, la plupart paraissent dans nos tribunaux et s'approchent de nos autels; si vous n'êtes pas du nombre de ceux qui, avec ces mouvements extérieurs de piété, n'ont que le fantôme de gens ressuscités, chrétiens en figure : *imaginarii christiani* comme les appelle Tertullien; fidèles en qui la vie de la grâce n'est pas plus effectivement, plus réellement que la vie de la nature dans certaines figures humaines qui sont remuées par quelque subtil ressort.

Car ne vous y trompez pas, et ce que je vais vous dire est pour vous d'une extrême conséquence. C'est que ni l'absolution du prêtre, ni la communion de Pâques sur quoi vous comptez, ne décident pas absolument de la vérité de votre résurrection. Vous n'êtes point absous si vous n'êtes point changés, si vous n'êtes pas convertis, et par conséquent vous n'êtes pas ressuscités. Vous avez mangé l'Agneau de Pâques, il est vrai, mais vous ne l'avez pas mangé comme l'ordonne l'Apôtre, avec les pains sans levain, dans la sincérité et la vérité. Vous n'avez point travaillé à ôter de votre cœur, comme vous l'avez promis tant de fois, le venin de l'orgueil, de l'ambition, de l'injustice et de la vengeance. Vous n'avez point banni de votre maison l'oisiveté, le luxe, l'impureté, le scandale. Votre corruption dans ces grandes solennités est devenue seulement plus circonspecte, mais elle subsiste toujours. Vous avez seulement changé d'habit pour aller voir le prophète, comme la femme de Jéroboam; et votre caractère est toujours le même, les mêmes préjugés, les mêmes sentiments, les mêmes passions, les mêmes habitudes. Vous avez toujours le même goût pour le monde et pour les plaisirs du monde, l'intérêt est toujours votre point de vue. La force du temps altère sans cesse et change les traits de votre visage; mais la grâce de plusieurs Pâques n'a rien changé ni dans la violence ni dans les caprices de votre humeur.

Cependant vous prétendez être véritablement ressuscités; mais sur quoi fondez-vous votre prétention? car de plus, vous ne sauriez dire que vous ayez rompu les liens funestes qui vous enchaînent encore comme les morts. Vous avez même encore sur les yeux le suaire fatal qui vous cache la lumière; vous n'avez pas encore éloigné la pierre qui ferme le sépulcre, c'est-à-dire que vous êtes toujours liés par vos convoitises, aveuglés par les maximes du monde. En un mot, ce qui est décisif, c'est que vous demeurez toujours dans vos sépulcres, et l'on ne peut pas dire de vous aujourd'hui ce qui est dit du Fils de Dieu après sa résurrection : *Surrexit, non est hic*, il est ressuscité, il n'est plus là où il était, il n'est plus dans son tombeau : *Surrexit, non est hic.* Car au reste, mes frères, voilà le grand signe de la régénération nouvelle, la preuve la plus certaine d'une résurrection, d'une conversion véritable, remarquez-la bien.

On ne voit plus le chrétien sanctifié, converti, véritablement ressuscité, là où il était auparavant; il ne paraît plus dans les compagnies et les assemblées du siècle, d'où il est revenu tant de fois avec un œil impur et une âme sensuelle, couvert des crimes d'autrui, couvert de ses propres crimes : *non est hic.* Il ne s'est pas cru en sûreté, changeant seulement un commerce impudique en une amitié innocente; il a rompu entièrement avec la personne et il s'en est éloigné : *non est hic.* Une vie sobre l'a retiré de la maison de la crapule et de la débauche, une vie régulière l'a séparé de la maison du jeu et il ne va plus aussi dans les sociétés libertines y recevoir les affreuses leçons de l'impiété : *non est hic.* Son cœur n'est plus dans son argent et le sordide intérêt ne le mène plus à ses gains illicites : déterminé par la grâce de la conversion, non-seulement à ne plus dépouiller le prochain, mais à le dédommager, à le soulager; déterminé même à quitter cet emploi pécuniaire où sa conscience pliait trop aisément sous son avarice : *surrexit, non est hic.*

Sans cela, mes chers frères, il ne faut pas vous tromper, point de Pâques, point de conversion, point de résurrection véritable, puisque vous n'êtes pas encore sortis de vos sépulcres et que vous ne sauriez nous montrer d'autre preuve de la grâce recouvrée que l'aveu que vous avez fait tant de fois à un prêtre de l'avoir perdue. Résurrection fausse, résurrection qui ne saurait être véritable; mais il faut vous marquer encore que souvent elle n'est pas constante; autre qualité de celle du Sauveur, qui est constante, qui est permanente : modèle de l'âme sanctifiée, qui ne doit plus mourir par le déréglement et le crime, quand une fois elle est revenue avec vérité et sans déguisement à la vie nouvelle de la grâce : *jam non moritur.*

Loin d'ici par conséquent ces tristes alternatives de vertus et de vices, de repentirs et de crimes, de confessions et de rechutes; loin de nous cette vicissitude continuelle de morts et de résurrections, de grâce et de péché. Aujourd'hui ils prient Dieu, demain ils le blasphémeront; aujourd'hui ils donnent une aumône, demain ils commettront une usure; aujourd'hui ils évitent la rencontre d'une femme, demain ils la rechercheront; aujourd'hui ils embrassent un ennemi, demain ils l'outrageront; aujourd'hui ardents et zélés, demain froids et négligents; précipités tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau, comme le lunatique de l'Evangile. Aujourd'hui, en un mot, pendant que l'ar-

che sainte passe, les eaux du fleuve s'arrêtent, et demain quand elle sera passée, les eaux couleront comme auparavant. O malheureuse inconstance! qui ne déclare que trop une fausse conversion, une résurrection imaginaire.

Car, mes chers frères, vous devez remarquer que Jésus-Christ, après sa résurrection, non-seulement ne meurt plus, mais que tous ceux qu'il a spirituellement ressuscités ne sont plus retournés dans le tombeau du vice. La femme pécheresse, une fois convertie et renouvelée par la grâce, ne tend plus de piéges à l'innocence; Pierre ne renonce plus Jésus-Christ; Matthieu ne retourne plus au dangereux métier de publicain; Zachée ne fraude plus personne; Paul ne persécute plus les fidèles; le saint n'éprouve plus la corruption. Vous y devez faire d'autant plus d'attention, mes frères, que voici un temps où la plupart se font le plan d'une vie plus licencieuse, et où du moins la religion devient plus languissante

Et c'est pour cela, que l'Eglise sainte, en se réjouissant de la gloire de son époux immortel, est contrainte de gémir sur l'infidélité de ses enfants volages, qui vont changer ces jours de sanctification et de grâce en des jours de tiédeur et de péché. Car bientôt elle ne verra plus qu'une triste solitude dans son sanctuaire; elle n'entendra plus dans ses parvis la voix d'un peuple contrit; vous ne monterez plus que rarement dans ses temples; vous vous asseyrez encore plus rarement à sa table; ses chaires évangéliques seront muettes pour vous, et vous n'irez plus chercher la Loi sur les lèvres de ses ministres fidèles. Ainsi de Pâques, qui est un passage à la vie, vous en ferez, dit saint Bernard, un retour à la mort; vous changerez un temps de liberté en un temps de licence, la joie sainte de la résurrection en une joie profane de dissolution, et l'odeur de vos exemples ne sera plus qu'une odeur de mort. Résurrection première de l'âme sanctifiée, qui doit s'accomplir dès ce jour; heureuse si elle est véritable et permanente! Mais il y en a une seconde : c'est la résurrection du corps glorifié que nous devons attendre, et que je vais vous exoliquer dans l'autre partie de ce discours

SECOND POINT.

Il y avait longtemps que les prophètes, qui avaient vu de loin Jésus-Christ dans ses opprobres et dans sa gloire, nous avaient annoncé son sépulcre glorieux, la mort engloutie par sa victoire, les portes de l'enfer brisées par sa puissance, sa chair préservée de la corruption et couronnée d'un diadème de gloire. Or, dit le grand apôtre, le Seigneur sortant ainsi avec les sceptres et les couronnes de la poussière du tombeau, c'est une assurance pour nous que le même bonheur nous doit arriver, lorsque le temps sera venu auquel nos corps seront ranimés et nos cendres recueillies, pour participer au règne éternel de celui qui est appelé les prémices de ceux qui dorment dans les sépulcres, *qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit mortalia corpora nostra.* Et cela doit être ainsi, mes frères : soit parce que les membres doivent avoir le même sort, la même destinée que le chef; soit parce que le Fils de Dieu, s'étant revêtu d'une âme et d'un corps pour réparer l'homme tout entier, le corps ne doit pas avoir moins de part que l'âme aux avantages de sa glorieuse résurrection; soit enfin, comme dit saint Cyrille après Tertullien, parce qu'il est juste que le corps, qui a eu tant de part aux vertus et aux habitudes de l'âme; le corps, qui a été le théâtre de la tempérance et de la chasteté; le corps, dont la bouche a prononcé les louanges de Dieu, dont les mains ont revêtu et soulagé le prochain; il est juste, dis-je, que ce corps entre pour la récompense en partage avec l'âme : *Non possunt separari in mercede anima et caro, quas opera conjungit.*

Oh! que cette rencontre de l'âme et du corps sera heureuse! Que cette réunion sera agréable pour ceux qui auront vaincu le péché, porté la croix et gardé la justice! Mes chers frères, vous qui déclarez tous les jours, en récitant le symbole, que vous croyez la résurrection des morts, et qui voyez aujourd'hui dans la Judée les sépulcres ouverts par la vertu de celui, qui en ressuscitant plusieurs morts avec lui, enlève déjà à la mort une partie de sa proie, ne regardez pas avec indifférence et sans fruit ce grand spectacle dans le mystère que nous célébrons. Et premièrement, il vous demande l'attention de vos esprits; en second lieu, vous y trouverez la joie de vos cœurs; troisièmement, il vous engage à la mortification de vos corps.

Avec quelle attention de leurs esprits les anciens disciples regardaient-ils le jour de la régénération éternelle, où la chair, se relevant du tombeau, il se fera un échange de cette vie si misérable et si courte en une vie glorieuse et immortelle? Rien de plus familier parmi eux que d'y penser. Les apôtres, comme nous le voyons dans leurs *Actes* et leurs *Epîtres*, ne parlaient le plus souvent aux fidèles que de la résurrection des morts; tous leurs discours, devant les païens même, retombaient sur cet article : et les disciples formés par de tels maîtres avaient aussi toujours devant les yeux ce grand objet. Peu touchés de tous les événements humains, dont l'âme curieuse et inquiète se nourrit, et ne voyant rien de grand dans tout ce qui périt, rien d'agréable dans tout ce qui corrompt, rien de solide dans tout ce qui finit, ils rapprochaient en esprit, par des pensées fréquentes sur le siècle à venir, les années éternelles, où toute vanité qui est sous le soleil étant détruite, l'homme renouvelé dans son esprit et dans son corps possédera la vérité sans nuages, et jouira d'une félicité qui n'aura point de bornes.

Vous en serez peut-être surpris, mes frères, les anciens fidèles étaient si pleins des idées de la résurrection, qu'ils se fai-

saient enterrer dans des lieux découverts parmi les arbres et la verdure, parce qu'ils trouvaient dans ces arbres mourants et renaissants une image sensible de la résurrection des morts. Vous eussiez dit qu'ils avaient dans l'esprit ces paroles d'Isaïe : *Gaudebit cor vestrum, et ossa vestra sicut herba germinabunt.* Voyez-vous, dit ce prophète, comment ces arbres, après avoir été pendant l'hiver tristement courbés vers la terre, sans feuilles, sans fruits, sans vie, sans beauté, repoussent au printemps, reprennent une vie nouvelle, couronnent leurs têtes de feuilles, et couvrent leurs branches de fleurs et de fruits? Ainsi en sera-t-il de vos ossements, qui sont ensevelis à leur ombre : *Ossa vestra sicut herba germinabunt.*

Voyez-vous ces épis, qui tous les ans couvrent les campagnes d'une riche et abondante moisson? Ce n'était d'abord qu'un petit grain, qui a été jeté dans la terre, qui s'y est corrompu, qui s'y est pourri. Ainsi en sera-t-il de vos corps, qui, après quelque temps de corruption, se relèveront de la poussière et sortiront du sein de la pourriture, avec une beauté que rien ne pourra effacer, avec une gloire que rien ne pourra flétrir : *Ossa vestra sicut herba germinabunt.*

Vous m'entendez, cœurs fidèles, vous y pensez, et vous ne doutez pas de la puissance de celui qui, ayant créé tout ce qui n'était pas, peut bien, dit saint Augustin, en ressuscitant les morts, recueillir ce qui est dispersé, rétablir ce qui est détruit, réparer ce qui est perdu, embellir ce qui est défiguré, glorifier ce qui est embelli. Vous y pensez, et la grâce de la résurrection vous a déjà séparé de ces âmes tièdes, dont l'esprit si léger à croire les événements les plus étranges, si avide de savoir les nouvelles les plus indifférentes, n'a que des mouvements languissants ou peut-être des pensées rebelles pour les mystères du salut, qui devraient uniquement les intéresser. Vous y pensez et vous êtes bien persuadés, que, comme rien n'est caché à la lumière de Dieu, ni difficile à son pouvoir, il ne périra pas un seul cheveu de la tête des justes, et que le Seigneur les rendra, selon sa parole, brillants comme les étoiles, immortels comme les anges, heureux de sa félicité même. Vous y pensez, vous vous en souvenez; et combien vos cœurs sont-ils consolés par ce souvenir et par ces pensées? Je vous l'ai dit, le mystère de la résurrection des morts et du siècle à venir doit être regardé avec toute l'attention de vos esprits. Et si vous l'envisagez de la sorte, si les objets du monde n'en effacent point dans votre âme les idées que la foi y doit renouveler chaque jour, vous y trouverez, en second lieu, la joie de vos cœurs : *gaudebit cor vestrum.*

Pourquoi l'Eglise ne fait-elle entendre aujourd'hui dans ses prières que des actions de grâce et des cris d'allégresse, si ce n'est parce qu'elle voit dans la gloire incompréhensible de Jésus-Christ notre chef ressuscité, la cause et le principe, l'idée et l'exemplaire des biens que nous attendons? Et quels biens, Seigneur? Une seule goutte qui découlerait de cet océan de délices, une seul miette qui tomberait de cette table céleste, suffirait ici pour rassasier, pour contenter les cœurs les plus affamés. Et je vous demande : qui est-ce qui mettait donc au-dessus des craintes et des maux du siècle tant de justes, que le monde avait dépouillés ou qui s'étaient dépouillés eux-mêmes, tranquilles dans les affreuses prisons, joyeux sur les bûchers embrasés? Comment est-ce que dans les amphithéâtres, exposés pour être le divertissement du peuple et l'aliment des bêtes, ils riaient au milieu de leurs supplices, ils remplissaient de crainte leurs tyrans, ils faisaient des présents à leurs bourreaux? Tertullien va vous l'apprendre et vous dire qu'au milieu de leurs souffrances, ils n'étaient comblés de joie que parce qu'ils attendaient par le bienfait de la résurrection celui d'une autre vie : *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum.*

Et voilà en effet, mes frères, tout ce qui peut mériter les tressaillements de vos cœurs dans cette vallée de larmes où vous habitez, fatigués de tentations et de douleurs parmi les pécheurs, avec qui vous êtes obligés de vivre dans ce monde, où vous avez sans cesse des penchants à combattre et des chutes à déplorer; dans ces jours mauvais, où la tristesse si familière n'est interrompue que par de légères émotions d'une joie bien courte, qui se termine toujours à des ennuis ou à des remords; dans ces corps mortels, qui sont les prisons d'une âme malheureuse ou les sépulcres d'une conscience criminelle. Pouvez-vous donc être bien consolés autrement que par les promesses qui vous sont faites aujourd'hui d'une autre terre, d'une autre cité, d'une autre vie, où la tristesse et les larmes seront changées en une joie inénarrable, les maladies et les langueurs en une santé immortelle ; où il n'y aura plus la moindre paille dans votre justice, la moindre ombre dans votre lumière, le moindre nuage dans votre esprit, la moindre infirmité dans votre chair, où, en un mot, vous ne pourrez plus ni pécher ni mourir?

Eh quoi! âmes chrétiennes, cette espérance ne vous touche-t-elle point? Quelle joie ne devriez-vous pas faire paraître, quand on vous promet l'immortalité? Je croyais qu'en vous parlant de ces torrents de délices, vous me seconderiez par les ravissements de vos cœurs, et que chacun de vous s'écrierait aussitôt avec le Prophète : *Propter hoc lætatum est cor meum; insuper et caro mea requiescet in spe.* Hélas! si je vous annonçais un intérêt temporel, vous seriez hors de vous-même par des transports de joie. O hommes imprudents! que vous savez mal distribuer vos joies et vos tristesses! joyeux quand il faut être tristes, tristes quand il faut être joyeux. Je suis bien fâché

de vous dire que, c'est à vous que s'adresse le reproche que le Seigneur faisait aux Juifs : *Lamentavimus et non planxistis, cecinimus et non saltastis.* Il n'y a que trois jours, qu'à la vue d'un Calvaire triste et sanglant, nous vous exhortions à répandre des larmes de pénitence; larmes salutaires qui pouvaient laver vos consciences et apaiser votre juge : et vous n'avez point pleuré, vous n'avez point répondu à nos airs lugubres par les cris de la douleur et par la tristesse de la componction : *Lamentavimus et non planxistis.* Maintenant que nous chantons pour ainsi dire, et que d'un ton plus joyeux nous vous annonçons Jésus-Christ ressuscité; et par sa résurrection l'espérance pour vous d'une vie du ciel, toute digne du ciel, toute conforme au ciel, des biens qui rempliront vos cœurs et qui rassasieront vos yeux, vous ne prenez point de part à ces biens et à cette vie; vos cœurs, qui s'élargissent si promptement pour embrasser les vaines espérances d'une joie encore plus vaine, se resserrent tout d'un coup, quand on vous propose une félicité sans mesure et sans fin : *Cecinimus et non saltastis.* Vous soupirez peut-être pour d'autres biens indignes de la magnificence de Dieu, indignes de la noblesse de votre âme; vous regrettez peut-être cette vie présente, vie si misérable dans ses plaisirs mêmes : peut-être aussi que le cœur corrompu forme des doutes contre ces vérités que nous vous annonçons. Car les hommes, dit un saint docteur, les hommes sont si misérables et si contraires à eux-mêmes, qu'encore qu'ils voudraient bien ne pas mourir, ils font néanmoins tous leurs efforts pour ne rien croire de leur immortalité : *Misera semper et sibi inimica mortalitas dolet se posse mori, et ne resurgere possit repugnat.*

Et toutefois, chrétiens, mes frères, puisque vous venez ici dans nos temples, je ne saurais m'imaginer que vous n'arrangiez pas vos idées sur celles de la religion et que vous puissiez douter de la résurrection des morts, comme les païens et les incrédules, à qui le docteur des nations l'annonçait dans l'Aréopage. Vous croyez donc et vous n'ignorez pas que nier la résurrection des morts, c'est, dit cet apôtre, renoncer à l'Evangile et à la foi : *Si resurrectio mortuorum non est, inanis est fides vestra.* Vous croyez; mais dites-moi, je vous prie, à quoi vous sert une créance à quoi vous ne donnez jamais l'attention de vos esprits, et où vous ne recherchez aussi jamais, dans les tribulations de cette vie, la joie de vos cœurs? J'ajoute enfin, et je vous demande de quelle utilité est pour vous une créance, qui vous engage à la mortification de vos corps, si vous êtes toujours aussi appliqués à les satisfaire, à les ménager, à les parer, que ceux qui vivent sans la foi de la résurrection? rien n'étant si contraire aux saintes espérances du siècle à venir, que cet amour du corps pendant les jours de notre vie mortelle.

La mortification de vos corps, troisième article sur lequel saint Bernard va vous instruire et vous apprendre, en peu de mots, qu'il est nécessaire ici de distinguer les temps : le temps de l'âme, et le temps du corps. Voici à présent, dit ce Père, voici pendant cette vie, le temps de l'âme, le temps d'embellir et d'orner son âme. Mais le temps du corps, le temps de la beauté et de la gloire du corps ne viendra qu'après la mort et dans le jour de la résurrection bienheureuse. Malheur à ceux qui confondent ces deux temps, attentifs maintenant à procurer à leur corps des agréments, à lui assurer des plaisirs ou des commodités, pendant que leur âme demande leurs premiers soins et leurs premiers empressements! L'âme demande les premiers soins, non-seulement, dit saint Bernard, parce qu'elle est d'une condition beaucoup plus éminente que le corps; mais de plus parce que le Seigneur, même pendant qu'il a habité parmi nous, s'est uniquement appliqué par ses instructions et ses exemples à orner, à sanctifier nos âmes, réservant pour le siècle à venir le renouvellement et la gloire des corps, et ne voulant jouir lui-même qu'après sa mort des avantages d'une telle gloire.

De sorte, mes frères, que dans vos plus beaux jours, retenez bien cette vérité, comme ce n'est pas encore ici le temps du corps, et que les fleurs de la gloire ne se cueillent ni dans la terre des mourants, ni pour une chair mortelle, vous êtes indispensablement obligés, si vous prétendez à la bienheureuse résurrection, de négliger à présent votre corps et de le mortifier; lui refusant toujours les plaisirs illégitimes et quelquefois même lui disputant ceux qui sont permis. Vous êtes obligés de ne point asservir la noblesse de votre âme sous le joug d'une chair infirme, par des précautions et des soins sur sa santé, soins excessifs, précautions criminelles, qui vous ôtent l'esprit de pénitence et qui suspendent en vous les fonctions de la vie chrétienne. Vous êtes obligés, vous qui avez dans les grâces et les agréments du corps une puissante séduction, de les affaiblir par un air simple, de rejeter avec horreur les parures immodestes, de ne porter qu'avec contrainte les ornements nécessaires; vivant tous dans l'attente du Sauveur, comme dit l'Apôtre, attendant tous un autre temps que celui de cette vie, auquel une gloire ineffable sera distribuée à nos corps, mais à nos corps mortifiés ici-bas et humiliés : *Salvatorem exspectamus, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.*

Or, dites-moi maintenant, fidèles qui m'écoutez, avez-vous cette espérance chrétienne, et pouvez-vous assurer que vous distinguez les temps? Vous qui, par une impatiente cupidité, étendez tous les jours les mains à tout ce qui flatte les sens? Vous qui avez pour votre corps des tendresses infinies, pendant que vous avez pour votre âme des duretés incroyables? Vous qui avez beaucoup plus de soin d'un mauvais tempé-

rament que d'une méchante conscience; occupés sans cesse à prévenir les infirmités de la chair, ou à réparer les désordres d'une santé que vous avez vous-même ruinée par vos intempérances? Vous enfin qui dans le temps de cette vie, indifférents aux soins de votre âme, ne pensez qu'à parer votre corps et à embellir cette maison de boue? Il y a une résurrection qui vous est due, mais c'est la résurrection funeste et éternellement malheureuse des pécheurs.

Vous êtes bien plus sages, chrétiens fidèles, vous qui réservez votre santé, vos joies, votre beauté, votre gloire au temps de la vie future qui sera le temps du corps; vous savez que le monde n'est déréglé que parce qu'il ne veut pas remettre après sa mort à être heureux, follement avide d'une félicité prématurée. Vous savez ce que dit le grand apôtre, que nous n'aurons point de part à la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, si nous n'avons point eu de conformité à ses humiliations et à ses souffrances. Comblés des biens et des avantages de cette vie, vous ne vous en estimez pas plus fortunés; et, au contraire, fussiez-vous comme Job couverts d'ulcères et accablés de maux, plus contents sur votre fumier avec cette espérance que les rois ne le sont sur leur trône avec toutes leurs possessions, vous vous écriez déjà comme lui, avec une sainte allégresse : Je crois que mon Rédempteur est vivant, et dans le dernier jour je sortirai du tombeau, je lèverai la tête, et, avec cette chair maintenant si défigurée, mais qui sera alors toute impassible, toute glorieuse, je verrai mon Dieu et mon Sauveur.

Alors, ô Dieu éternel! dans le jour sans nuage et sans nuit que vous aurez fait, le péché étant détruit avec la mort, nous goûterons pleinement les joies pures, nous posséderons sûrement la gloire immortelle. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXVIII

POUR LE LUNDI DE PAQUES

Des dispositions nécessaires pour conserver la grâce reçue.

Mane nobiscum, quoniam advesperascit : et inclinata est jam dies. (*Luc.*, XXIV.)

Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il est déjà tard, et que le jour est dans son déclin.

Dans ces jours saints, où, réconciliés par le sang de Jésus-Christ et nourris de sa chair, nous jouissons du bienfait de sa présence, si nous connaissons le grand bien que nous possédons, et s'il est bien vrai que nous le possédons, avec quel empressement devons-nous lui dire, comme les disciples d'Emmaüs : Seigneur, demeurez avec nous, *mane nobiscum?* Nous redoublerons là-dessus nos vœux et nos instances, si nous faisons réflexion sur les derniers temps de l'Église où nous vivons; temps d'affaiblissement et de tiédeur, où nous voyons que le jour baisse, que le soleil de justice s'éloigne, que la lumière de la foi s'éteint, et qu'il n'y a plus dans la piété la même ferveur qu'autrefois, ni la même force dans la pénitence.

Je veux bien croire, mes frères, que vous l'avez commencée cette pénitence, je suppose même que vous en avez reçu non-seulement le sacrement, mais la grâce; en sorte que le prêtre n'a pas prononcé en vain sur vous la parole de la réconciliation, et que le ciel a ratifié le jugement de la terre. Et quelle doit être votre reconnaissance de vous voir délivrés de la colère éternelle, affranchis de la servitude du démon, réconciliés avec Dieu? De manière qu'il vous a reçu à sa table, et qu'il est devenu lui-même, dans ses mystères votre pain et votre nourriture. Mais quelle serait cette grâce, si elle était seulement passagère? si vous ne faisiez pas vos efforts pour retenir Jésus-Christ avec vous, comme ses deux disciples, *et coegerunt illum?* si vous ne lui faisiez pas une sainte violence, en lui disant comme eux : *mane nobiscum;* si vous ne craignez pas à toute heure de le perdre?

Et certes, cette crainte n'est que trop bien fondée, pendant que vous avez encore en vous-même la plaie si dangereuse que le serpent vous a faite dès le commencement, et que l'infirmité vous environne jusqu'à la mort. Car, mes chers frères, le Seigneur n'a pas encore mis tous vos ennemis et les siens sous vos pieds, et vous ne pourriez pas dire, comme ce roi de justice, que le prince du monde n'a aucun droit sur vous. Vous avez même plus que jamais un juste sujet de défiance et de crainte dans la fin des temps et dans ce déclin du monde, où la religion s'altère de plus en plus, *quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.*

Voici donc, chrétiens, mes frères, deux dispositions que vous ne séparerez point, dans l'état où vous devez être par la rémission favorable, qui vous a été annoncée dans le jour de votre absolution, la crainte et la reconnaissance. Car il y a deux maux à éviter dans le retour des pénitents que la grâce de nos mystères a renouvelés : la négligence à laquelle il faut opposer la crainte et l'ingratitude qui sera détruite par la reconnaissance; imitant le prophète qui chantait tout ensemble le jugement et la miséricorde; qui n'oubliait pas les miséricordes de son Dieu, pendant qu'il regardait avec frayeur ses justices : *misericordiam et judicium cantabo.* Et c'est ainsi que vous obligerez le Seigneur de demeurer toujours avec vous. Nulle autre situation plus avantageuse du pénitent absous, nulles dispositions plus nécessaires : premièrement la crainte salutaire, et en second lieu, la fidèle reconnaissance : Je vais vous l'exposer dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons invoqué le Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y a une pénitence qui doit toujours durer dans les justes même que le sacrement de la pénitence a régénérés; l'absolution du prêtre ne saurait nous en dispenser; la réconciliation, qui finit nos grandes discordes avec le ciel, ne nous en dégage point;

les fêtes pascales avec leurs cantiques joyeux n'y font point d'obstacle. Et cette pénitence, qui ne doit finir qu'avec notre vie, c'est la disposition d'une âme toujours humiliée et attentive dans la crainte; disposition fondée principalement sur deux articles que vous devez bien examiner; sur l'incertitude de la rémission et sur la faiblesse de la guérison.

Premièrement, il y a certitude que l'on a perdu la grâce par le péché, mais il n'y a pas certitude qu'on l'ait recouvrée par l'absolution du prêtre. Incertitude de la rémission surtout aujourd'hui, où les satisfactions sont si légères et si courtes. Car, mes frères, si ceux mêmes qui ont fait une rigoureuse pénitence ont à peine la confiance que leurs péchés soient remis, selon l'avis du Sage : *de propitiato peccato noli esse sine metu ;* si les saints, après avoir gardé dans leur cœur, par un seul péché, une douleur continuelle ; après s'être condamnés aux ténèbres de la solitude, où ils offraient le jour et la nuit le sacrifice des larmes ; après avoir puni leurs sens par des supplices toujours nouveaux et si étrangers, qu'ils paraissent maintenant incroyables ; si, après tout cela, ils ont encore eu des alarmes sur leurs transgressions passées, quelle espérance peut-il rester aux cœurs négligents, qui, en quittant le péché, ne veulent pas renoncer à leur repos ; ne satisfaisant point à la justice de Dieu, on ne choisissant parmi les satisfactions que ce qu'il y a de moins humiliant et de moins pénible ? Quel repos peuvent avoir ceux qui n'ont répandu sur leurs prévarications que quelques larmes, qui n'ont récité que quelques prières et qui ont terminé là le cours des dures abstinences et des longues privations qu'ils auraient sans doute éprouvées, s'ils avaient voulu se rendre un témoignage plus certain d'une vraie et sincère pénitence, à laquelle seule la rémission est accordée ?

En effet, mes frères, si vous y voulez bien penser, vous conviendrez avec moi que les péchés d'aujourd'hui méritent les mêmes pénitences, les mêmes satisfactions qu'autrefois ; ils sont aussi dignes des foudres du ciel et des vengeances de Dieu : ils sont aussi grands, soit par leur énormité, soit par notre ingratitude. Dieu est le premier protecteur des lois, ou plutôt il est lui-même la loi vivante et éternelle, et il se doit par conséquent toujours la vengeance et la justice. Aussi est-il un juge qui ne change point; il voit encore les transgressions des hommes avec les mêmes yeux, qui ne sont pas des yeux de chair comme nos yeux humains; il les pèse toujours dans les mêmes balances qui ne sont pas des balances trompeuses ou inégales; son Evangile, où sont les règles sur lesquelles nos actions seront jugées, est un Evangile éternel, *Evangelium æternum.* La jurisprudence divine ne varie jamais; il y a encore des péchés que Dieu ne pardonne qu'une fois, ou qu'il punit même dès la première fois, comme celui des anges rebelles. L'enfer tient toujours ses abîmes ouverts, et il y descend à toute heure des hommes qui se sont reposés comme vous sur les fausses idées d'une miséricorde favorable à leurs convoitises; des hommes qui ne peuvent plus expier que par les douleurs éternelles des péchés que vous avez tant de fois commis, que vous regardez peut-être dans les autres comme des vices, et que vous ne regardez jamais en vous que comme des faiblesses. En un mot, vous devez tenir pour constant que ni les temps ni les coutumes ne pourront jamais rapprocher la distance infinie qui est entre Dieu et le péché, et que, comme sa loi ne se courbe pas selon nos cupidités, sa justice ne s'altère point avec les siècles.

Je vous dirai même, à la honte des derniers temps, que nous avons enchéri la plupart sur les vices de nos pères, faisant de nouvelles découvertes dans la mollesse au milieu d'une plus grande lumière de l'Evangile, plus ingénieux à nous procurer une situation commode, plus profonds dans l'injustice pour nous roidir contre l'indigence qui nous assiége, plus extrêmes dans le luxe au milieu des misères qui croissent: plus durs et plus malins dans nos calamités, qui nous irritent au lieu de nous corriger; plus affermis dans une vie païenne, qui se passe à perdre le temps dans un jeu continuel, à le perdre en choses vaines ou mauvaises ; plus hardis à commettre le mal et plus prudents à le justifier.

Cependant, chers auditeurs, il arrive dans ces temps d'iniquité, lorsque les millions de pécheurs ne laissent dans le Décalogue aucun précepte, où leur impiété n'ait touché ; il arrive que l'Eglise a été obligée de se relâcher de sa première sévérité, et d'exiger des pécheurs des expiations moins austères. Mais vous devez savoir aussi, que si l'Eglise a adouci les rigueurs des satisfactions anciennes, ç'a été par condescendance pour la faiblesse des hommes, qui sont devenus peu propres à subir des sanctifications si longues, et non pas qu'elle ait jugé qu'il y eût de l'excès dans la sévérité des anciens; puisqu'au contraire, elle voudrait, pour la sûreté des consciences, que les premiers canons pussent être rétablis, puisqu'elle gémit de voir que son indulgence est pour plusieurs un sujet de chute, que ces légères expiations du crime rendent parmi ses enfants la justice plus rare, et que sa première gloire s'est effacée avec sa première discipline.

Et que devez-vous conclure de tout cela, mes frères ? Que, comme il s'agit de satisfaire le même Dieu et le même juge pour les mêmes péchés, si on ne le fait pas par des exercices aussi pénibles et aussi longs qu'autrefois, si on ne joint pas les veilles de la nuit aux abstinences du jour, si on épargne à la chair les cilices qui la tourmentaient, la cendre qui l'humiliait, les durs prosternements, les longues prières, les mortifications publiques, les privations secrètes, enfin, si on n'impose plus la triste loi qui bannissait pour plusieurs années le prévaricateur, non-seulement du monde où il

s'était souillé, mais de l'autel même dont il s'était rendu indigne, il faut craindre par conséquent, et ce n'est pas une terreur mal fondée, que la colère de Dieu ne soit point apaisée par vos légères humiliations, et qu'elle ne demeure éternellement sur vous.

Mais, si vous avez cette crainte, si l'incertitude de la rémission de vos péchés est si grande, avec quels humbles sentiments marcherez-vous devant le Seigneur tous les jours de votre vie? Je parle d'une crainte qui vous fasse perdre la présomption et qui ne vous ôte pas l'espérance, qui vous tire surtout de cet état d'assoupissement et de négligence, où après les sacrements reçus on ne voit plus ni les maux ni les remèdes. Et je parle à vous, qui, frappés de l'horreur et de l'indignité de votre vie passée, paraissez embrasser un nouveau genre de vie. Car je ne regarde point ici ces coupables, qui, après avoir obtenu d'un confesseur ou ignorant, ou facile, une absolution qui ne peut servir qu'à augmenter leurs plaies, en les couvrant de temps en temps du voile de la religion, vont se blesser comme auparavant, souiller leur corps, corrompre leur âme, abuser de leurs biens et de leurs jours, en un mot, déshonorer le christianisme. Il est trop visible que les liens de leurs iniquités ne sont point rompus, et que, parmi les sacrements de la grâce, et les bénédictions de l'Eglise, ils sont toujours demeurés esclaves du péché et dévoués à la malédiction éternelle. Il est trop manifeste que ces pénitents d'imagination, toujours pécheurs, toujours mondains, qui regardent le confesseur judicieux et ferme comme un homme scrupuleux et singulier, qui l'évitent, qui s'en moquent, se rendent de plus en plus indignes des grâces de Dieu, s'endurcissent dans le mal, et meurent dans leurs péchés.

Je ne m'adresse donc ici qu'à ceux qui pensent plus sérieusement à leur salut; mais qui, dès l'entrée de leur pénitence, avec quelques sentiments dévots et quelques oraisons affectives, ont déjà la même sécurité que s'ils avaient une révélation du ciel que leur nom est écrit dans le livre de vie. Oui, c'est à vous que je parle, qui vivez, quoiqu'avec des mœurs plus régulières, dans le même usage de toutes choses, et avec les mêmes priviléges que si vous aviez toujours gardé la justice; vous en qui l'idée d'un Dieu offensé et de ses préceptes, méprisés par une indigne créance, paraît entièrement effacée ; et qui vous comportez comme si vous étiez déjà au lieu du repos, comme si vous étiez déjà assis sur le trône du victorieux, comme si la paix environnait déjà les murs de votre Jérusalem, comme si vos guerres avec le ciel étaient finies, comme si vous n'étiez plus débiteurs, ni à la loi de Dieu, ni à sa justice. Je vous annonce donc, qui que vous soyez, la crainte salutaire et le trouble humiliant, par l'incertitude où vous devez être de la rémission, puisque dans cet état de tiédeur et de relâchement, où l'on se fait aujourd'hui le plan d'une pénitence qui est presque aussi facile que le péché, où, par l'impénitence des hommes, le sacrement de pénitence, qui devrait être une planche après le naufrage du fidèle, est devenu un naufrage lui-même : vous n'avez aucun sujet de croire que vous ayez détourné de vous les jugements de Dieu par une véritable pénitence. Mais, en second lieu, je dis, que cette crainte qui humilie l'âme pénitente, et qui l'oblige à veiller sur ses démarches, vous est encore nécessaire, non-seulement par l'incertitude de la rémission, mais de plus à cause de la faiblesse de la guérison. O mon Dieu, donnez-moi grâce, pour annoncer cette parole avec fruit.

La guérison est d'autant plus faible, mes frères, que l'absolution que vous recevez n'est plus précédée par de grandes œuvres de pénitence et par de longs exercices de piété, ainsi qu'elle l'a été pendant plusieurs siècles, lorsque les années entières passées à verser des larmes, à pratiquer des jeûnes, à s'exercer dans les aumônes, à chercher des remèdes aux habitudes du vice et des préservatifs contre les rechutes, pouvaient rendre à l'Eglise un témoignage certain de la conversion des pécheurs. De sorte que, passant aujourd'hui si rapidement de la confession à la communion, encore qu'avec un cœur préparé vous ayez peut-être reçu par l'absolution du prêtre la vie de la grâce, il vous reste néanmoins des infirmités, qui vous conduisent insensiblement à la mort ; vous n'avez pu acquérir cette sainteté ferme, qui résiste à l'air contagieux du siècle, et qui ferait un contre-poids à vos penchants sensuels; vous n'avez pas encore une vue claire et distincte des objets, de même que l'aveugle de l'Evangile nouvellement éclairé, qui prenait encore des hommes pour des arbres. C'est-à-dire que les choses spirituelles et éternelles ne font encore sur vous qu'une impression bien faible, en comparaison des choses spirituelles et sensibles; votre goût n'est pas encore formé pour les biens du ciel, et vous n'avez pas la soif de la justice. Votre ouïe, plus ouverte et plus émue aux cantiques du monde qu'à l'harmonie de la sainte parole, n'est pas encore l'ouïe de l'homme pénitent et nouveau. Vous êtes aussi bien éloigné d'avoir cette stabilité, qui rend en quelque sorte immobiles dans la piété les grands justes. Vous n'avez pas eu même le temps d'effacer de votre esprit les images du vice ni d'affaiblir les convoitises de votre cœur pour repousser avec force l'esprit impur, qui veut rentrer dans la maison d'où il est sorti, et qui, sans doute, y rentrera bientôt, si la négligence vous ôte, avec la crainte si utile, les sages et justes précautions.

Remarquez bien ceci : le péché a été pardonné dans le sacrement, mais le corps du péché n'a pas été détruit, il a toujours les racines dans le cœur, il a toujours ses forces dans les convoitises. Vous y avez ajouté chaque jour par vos affections illégitimes, ou par une vie mondaine; et, quoique vous soyez renouvelés par le second baptême, qui est le baptême de la pénitence, cette vie

nouvelle n'est, pour ainsi dire, qu'une faible vapeur, ou une petite étincelle, qui au moindre souffle va s'éteindre; surtout, si votre état vous expose aux tentations du luxe; si une vie commode, inutile, molle, vous ouvre toutes les sources de la réprobation; si vous êtes engagés dans une condition où vous n'avez pas la force de résister à l'injustice; si vos besoins temporels vous rendent le commerce du monde plus nécessaire, ou si votre humeur complaisante vous le rend plus dangereux; en un mot, si vous entrez sans défiance dans ces lieux et dans ces compagnies d'où vous n'êtes jamais sortis qu'avec de nouvelles plaies, et où vous trouverez infailliblement la mort, si vous ne les craignez pas plus que la mort même.

Vous ferai-je souvenir ici que, dans cet état de faiblesse, vous avez aussi moins de droit aux grâces de Dieu que vous en auriez, si vous n'eussiez jamais perdu la grâce? et que, d'un autre côté, vous avez donné au démon, qui connaît votre faible et les routes de votre cœur, le droit de vous séduire avec plus de succès et de profiter de tous vos penchants, se joignant à vos sens, qui d'ailleurs ont acquis sur vous un plus grand empire, fortifiant les impressions que vos anciennes habitudes vous ont laissées, et qui vous rendent le bien plus difficile à pratiquer, le joug de Jésus-Christ plus pesant, la loi de Dieu plus amère. De manière qu'avec une volonté présente qui est encore faible et une volonté ancienne qui est toujours assez forte, il est difficile que vous n'avaliez pas encore une fois le poison que vous ne craignez pas assez.

Peut-être même n'êtes-vous guéris d'une plaie que par une autre plaie, ne vous sauvant des dissolutions des profanes que par les égarements des superstitieux, ou n'évitant les désordres grossiers que par les vices spirituels et par des motifs humains, ou enfin mettant à l'heure qu'il est toute votre religion à ne plus consommer le crime et à avoir seulement moins de vices que les autres.

Que si vous sentez dans votre retour une vivacité, une ardeur pour le bien, ne vous y laissez pas séduire, comme si votre conversion était parfaite, et ne quittez pas l'humble et craintive défiance. C'est souvent l'attrait de la nouveauté qui anime les exercices des commençants, et les sens ont beaucoup de part à cette dévotion naissante. Ne vous y méprenez pas, âmes chrétiennes : les vérités, quand elles sont nouvelles, nous frappent davantage. Nous concevons d'abord de grandes idées de celui qui nous conduit dans le sentier du ciel; ceux que nous y voyons marcher devant nous nous paraissent aussi plus grands; mais comme l'effet ordinaire du temps et de l'accoutumance est d'affaiblir tout ce qui est sensible, l'âme inconstante ne garde pas longtemps les émotions que les objets nouveaux y excitaient. Peu à peu les vérités dont on était si touché perdent leur force; l'ardeur de l'affection et de l'estime pour le conducteur éclairé se ralentit; on reconnaît de grands défauts dans ceux que l'on avait commencé à estimer; tout ce qui dépendait des sens et de l'imagination se dissipe; et, avec ces appuis humains qui manquent, la piété n'est plus qu'une piété temporelle, qui, comme la fleur des champs, s'est épanouie le matin et qui le soir s'est desséchée.

Quoi qu'il en soit, il faut que vous demeuriez d'accord que vous êtes encore bien loin du royaume de Dieu et de l'état où la justice chrétienne doit vous établir. Car, si vous êtes véritablement convertis comme la religion et la raison vous l'apprennent; si vous avez en vous, par la vertu des sacrements et des mystères, la vie nouvelle qu'ils doivent produire, la semence céleste qui doit toujours croître, ce n'est pas vous demander trop de vouloir qu'on vous voie vous avançant peu à peu dans la voie du ciel, fournir enfin à toutes les parties de la piété et de la justice; devenus avec le temps plus fervents dans vos prières, plus humbles dans vos sentiments, pleins d'un sincère respect pour la loi de Dieu et d'un vrai zèle pour sa gloire; devenus en quelque manière spirituels en votre chair, vous qui auparavant étiez charnels dans votre esprit même; fortifiés de plus en plus par la grâce chrétienne, qui vous rendra enfin la vertu agréable, et qui rendra même votre piété agréable aux autres. Or, cette santé et cette force de l'âme, à laquelle vous devez tendre, et qui vous serait un signe assuré de votre paix avec le ciel; cette santé, dis-je, peut-elle s'acquérir, si vous bornez dans l'enceinte du tribunal de la confession l'humble repentance; si vous finissez aux pieds du prêtre les saintes alarmes que vous ne devez finir qu'avec votre vie; si le lendemain de vos dévotions vous voit déjà avec une âme dissipée, qui ne sent plus le poids de ses iniquités, et qui a oublié tous ses périls et tous ses maux; si vous êtes moins fidèles à vos devoirs, moins attentifs sur vos démarches, la seconde fête de Pâques que la première, et la troisième que la seconde; si vous ne portez pas en tous lieux les inquiétudes et les précautions de la crainte. Crainte de ce monde où vous habitez, si funeste à votre innocence, si redoutable même à ceux qui ne l'habitent pas; crainte de ceux qui vous environnent dans votre maison où le combat des humeurs qui se choquent est continuel, où vous avez tant d'exemples à donner, et où vous n'offrez aux yeux des petits qui vous observent que des scandales, parce que, quittant alors la représentation et la contrainte, vous ne vous observez plus vous-mêmes; crainte de votre propre cœur, dont les fragilités vous sont si connues, et que vous savez si bien représenter, quand vous voulez excuser vos transgressions, mais que vous oubliez si absolument quand on vous allègue les dangers du monde agréable et sensuel où vous vous exposez avec la même assurance que si vous étiez invincibles

Vous donc, chrétiens, qui êtes enfants de Dieu, et qui avez négligé un si grand avantage; vous qui avez quitté la maison de votre Père céleste, pour aller vous souiller et vous perdre parmi les animaux immondes et dans les régions du péché, si maintenant, touchés du regret sincère de vos égarements passés, il vous a reçus dans son temple et à sa table, admis à ses mystères par le privilége de la grande fête et placés parmi ses plus dignes enfants, demandez néanmoins toujours à le servir avec les humbles mercenaires, courbant votre tête dans la prière, paraissant dans le temple avec frayeur, vous éloignant pour guérir vos plaies de tous les objets qui vous ont blessés et qui peuvent vous blesser encore; marquant jusque dans vos démarches, dans vos réflexions, dans vos discours, la triste confusion que la pénitence inspire, et ne vous élevant jamais, comme si vous aviez toujours conservé les premiers ornements de l'innocence.

Il est rare que la pénitence rétablisse l'âme dans la même splendeur qu'elle avait acquise dans le baptême; et les grands justes même qu'elle y a rétablis ne s'y conservent que par la crainte. Choisissez pour vous cette crainte salutaire, qui vous humilie dans vos pensées, qui vous précautionne contre les rechutes, qui vous rende plus sévères pour vous-mêmes et plus indulgents pour les autres; qui remplace les satisfactions si laborieuses des anciens pénitents par une dévotion plus fervente, par une modestie plus régulière, par une douceur plus égale, par une frugalité plus exacte; par des regards plus fréquents vers Jésus-Christ, sans lequel les pénitences les plus rigoureuses vous seraient inutiles; par une charité plus abondante, par une patience plus chrétienne; patience qui vous fasse ménager pour votre salut tous les contretemps dont la vie est remplie, les humiliations qui mortifient, les indigences qui affligent, les séparations qui touchent, les infirmités du corps, les angoisses du cœur, le travail des mains; ne négligeant rien pour apaiser la justice de Dieu et pour vous rendre dignes de sa miséricorde : miséricorde dont vous ne serez jamais plus dignes qu'en conservant la crainte, qui est un don de Dieu, lequel garde tous les autres dons. Possédez donc la crainte qui humilie, qui veille et qui empêche la mortelle négligence; mais aussi préservez-vous par la reconnaissance de la noire ingratitude : c'est une autre disposition du pénitent absous, et ma seconde partie.

SECOND POINT.

Environnés des bienfaits de Dieu qui nous a aimés, et qui nous aimés lorsqu'il ne voyait en nous que des rides et des taches; comblés de ses faveurs, dont le motif est dans ses seules miséricordes, et qui sont marquées non-seulement dans le monde naturel qui est destiné à nos usages, mais encore dans le monde spirituel et céleste où est préparé notre bonheur et notre jouissance; prévenus de sa grâce qui nous a révélé son Evangile et qui nous a distingués de tant d'infidèles, qui nous a placés dans son Eglise et qui nous a séparés de tant d'hérétiques, qui nous a ramenés dans son sanctuaire, et qui ne nous laisse plus égarer avec tant de pécheurs et de mondains : dans cette situation, mes frères, quelle devrait être notre occupation sur la terre, sinon de chanter avec un cœur reconnaissant le cantique de l'action de grâce? Et ne croyez pas que la crainte que je viens de vous enseigner y soit contraire : il y a une crainte du Seigneur qui chasse le péché et qui devient la source d'une joyeuse gratitude. Mais surtout ne vous figurez pas que ce soit ici seulement une œuvre de surérogation; je vous en ferai voir premièrement le devoir et ensuite la pratique.

Le devoir de la reconnaissance, vous y êtes obligés : le prêtre vous y exhorte, l'Eglise vous l'ordonne tous les jours au milieu des saints mystères. Rendons grâce au Seigneur notre Dieu, s'écrie le sacré ministre : *Gratias agamus Domino Deo nostro;* et vous répondez qu'il est vraiment digne et juste de lui rendre grâce : *Dignum et justum est.* Le sacrifice que vous offrez en porte même le nom; c'est une eucharistie, une action de grâce. Chaque fête est aussi, par sa définition, un jour de reconnaissance; et la grande fête de Pâques, que l'Eglise appelle la solennité des solennités et qui nous remet devant les yeux, dans la délivrance éternelle du péché et de la mort, le plus signalé bienfait, est le jour de la plus grande reconnaissance. Disons, enfin, que ce devoir avait fait une si forte impression dans l'esprit des anciens fidèles, qu'en tout temps et en tout lieu ils ne se saluaient qu'avec cette parole, qui marquait un fidèle souvenir des miséricordes divines : rendons grâces à Dieu, *Deo gratias.* En effet, dit saint Augustin, que peut penser l'esprit, que peut écrire la main, que peut proférer la bouche qui soit meilleur que cette parole : rendons grâces à Dieu? Dieu bénit l'homme, mais l'homme doit bénir Dieu : c'est un cercle nécessaire des bénédictions de Dieu sur l'homme par les dons et les bienfaits, et de l'homme vers Dieu par la reconnaissance et par la louange. Sans cette circulation continuelle, l'homme est misérable et criminel; l'homme est misérable, si Dieu cesse de répandre sur lui ses bénédictions et ses grâces; il est criminel, si de son côté il n'offre point à Dieu les bénédictions de la louange et le tribut de l'action de grâce.

Or, mes frères, parmi ses grâces et ses faveurs sur nous, qui ne peuvent être comptées que par lui-même, lui qui connaît les malheurs secrets et les périls évidents dont il nous délivre à toute heure, qui fait luire chaque journée pour nous, quoique nous méritions de les perdre toutes par le péché; qui nous distribue chaque année, quoique nous en abusions dans l'inutilité; parmi ses faveurs, dis-je, qui sont en si grand nombre, il n'en est point à laquelle

nous devions être plus sensibles, et que notre bouche, de concert avec notre cœur doive célébrer avec tant d'éclat, que la rémission de nos péchés qui nous rétablit dans l'amitié de Dieu, après que nous l'avons offensé avec tant d'outrages. Le bienfait est singulier, et le devoir de la reconnaissance devient aussi plus indispensable. Le bienfait est singulier; il n'en est point de plus grand. Ayez confiance, disait le Fils de Dieu au paralytique, vos péchés vous sont remis; il ne lui dit pas : Ayez confiance, vous êtes guéri de votre paralysie, mais vos péchés vous sont remis. Ainsi parle-t-il à la femme pénitente, qui, par l'excès de son amour et par l'abondance de ses larmes, semblait demander toutes les richesses de sa miséricorde; il renferme dans la grâce qui l'absout la plus grande de toutes les grâces.

Non, mes frères, nul bien qui puisse être comparé à celui de la rémission; et trop funeste serait la destinée de l'homme qui posséderait tous les autres sans ce bien. Là, en effet, et vous devez y penser souvent, là se termine le grand ouvrage de la rédemption du monde, Jésus-Christ nous ayant obtenu par sa mort la rémission de nos péchés. Là se déploie la puissance souveraine qui lui est donnée au jour de sa gloire, et après sa résurrection, lorsque, envoyant ses apôtres avec le pouvoir d'absoudre les pécheurs, il répand en même temps une vertu puissante qui change les cœurs des hommes, dont les péchés ne seraient pas remis si leurs cœurs n'étaient pas changés. Et c'est aussi ce bienfait de la rémission qu'il veut que nous regardions avec une reconnaissance singulière; indignes de tout pardon, si nous mettons en équilibre avec cette faveur céleste tous les biens temporels et toute la gloire du siècle; plus insensés que celui qui préférerait une paille à un royaume. Il veut que nous pensions avec plaisir à ce don ineffable et que nous soyons transportés d'une humble joie lorsque nous envisageons le trône de sa grâce, où les plus grands pécheurs ont trouvé un asile, où les plus grands péchés trouvent une rémission, où nous sommes délivrés du péché et de l'enfer.

Oh! l'heureuse délivrance! qui doit être célébrée par des cantiques sans fin et par une fête qui n'ait pas seulement un jour, mais une octave. Ainsi Israël, sauvé de l'Egypte par le bras du Dieu fort et puissant, était obligé de témoigner par des fêtes et des cantiques une tendre gratitude. Le bienfait était grand, la terre d'Egypte avait été le tombeau de leurs pères et le fleuve du Nil avait servi de sépulcre à leurs enfants; le peuple hébreu était délivré d'une horrible servitude, des fureurs d'un tyran implacable; d'une fournaise, où l'Israélite captif se consumait autant par la flamme que la brique même qu'il était contraint de cuire; d'une terre barbare où chaque habitant avait été un bourreau qui les tourmentait; d'une terre bien plus mouillée de leurs larmes que des eaux de son fleuve. Aussi le Seigneur leur criait-il à toute heure : Souvenez-vous de l'Egypte et de sa dure servitude dont ma main vous a délivrés. Un sacrement était institué qui devait en renouveler tous les ans la mémoire dans la fête la plus solennelle; les enfants l'apprenaient dans les premiers éléments de la religion, et ils devaient lire dans les cérémonies de la pâque tout ce que Dieu avait opéré pour faire sortir son peuple de l'Egypte.

Mais voici, chrétiens pénitents et régénérés, une servitude pire mille fois dont la grâce de l'absolution vous affranchit, si pourtant vous êtes retournés vers Dieu de tout votre cœur, ayant mis par vos mœurs entre l'Egypte et vous une vaste mer. Votre Egypte était le monde qui n'est propre, quand on l'aime, qu'à faire des malheureux, où la plupart confessent qu'ils le sont, et où ceux qui croient ne l'être pas, n'ont cette persuasion que par une illusion et une erreur plus funeste que tout ce qu'on peut s'imaginer de calamités et d'erreurs. Votre Egypte, encore une fois, était le monde, où la plupart des pécheurs s'interdisent à eux-mêmes tous les avantages de la religion, vivant parmi nous et dans l'Eglise, comme dans une terre infidèle, comme si les eaux de la sagesse n'y coulaient plus, comme si le sang de l'Agneau ne fumait plus sur les autels, comme si l'année n'avait plus ses fêtes et les fêtes leurs bénédictions; comme si nous n'avions plus dans nos temples ni les grâces des sacrements, ni les consolations des Ecritures : voilà donc l'Egypte dont vous êtes délivrés.

Mais de plus, votre tyran est aussi plus terrible que celui des enfants d'Israël; c'est l'ennemi du salut, dont la malice ne se repose jamais; le prince du monde qui domine tous ceux qui ne sont point à Jésus-Christ; c'est le démon à qui vous obéissez, de même que s'il vous avait créés ou s'il vous avait rachetés. Votre servitude était bien plus dure : c'était la servitude de vos passions; les désirs déréglés qui tourmentent, les haines furieuses qui déchirent, les tristesses mauvaises qui accablent, une incontinence qui dévore, des intempérances qui tuent, une ambition qui aveugle, une avarice qui gourmande, un luxe qui dépouille, le soin des bienséances qui gêne, le jeu qui dessèche et qui ruine. Et qu'est-ce que c'est que l'histoire du pécheur, sinon la triste histoire d'un esclave? Enfin votre fournaise était bien plus affreuse; c'est l'enfer dont la flamme ne s'éteindra point et où, après plusieurs siècles de supplices, vous ne verrez aucun terme à vos douleurs : abîme où vous descendriez toujours, si le Père des miséricordes ne vous en tirait comme par la main, vous éloignant des vices du siècle présent par une vie plus chrétienne, et qui ne saurait être chrétienne, si, après votre guérison vous ne rendez pas gloire au Seigneur avec une reconnaissance qui en renouvelle chaque jour les pensées, avec des

pensées qui en ramment souvent la recon' naissance.

Reconnaissance dont je viens de vous montrer le devoir indispensable; en sorte, dit saint Augustin, que l'âme qui est ingrate à son Dieu manque à toute la religion. En voici maintenant la sainte et inviolable pratique; c'est l'apôtre saint Paul qui va vous l'enseigner, et c'est par où je dois finir ce discours : vous devez, dit cet apôtre aux Ephésiens, remplis que vous êtes et renouvelés par l'esprit de grâce, vous devez vous entretenir de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur, rendant grâces en tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, *loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis et canticis spiritualibus cantantes, et psallentes in cordibus vestris Domino, gratias agentes semper pro omnibus, in nomine Domini nostri Jesu-Christi Deo et Patri.* (*Ephes.*, V.)

Pesez bien, mes frères, et méditez toutes ces paroles, elles étaient pratiquées par ces premiers fidèles, et elles ont été écrites pour vous aussi bien que pour eux. Le fidèle pénitent qui connaît le prix de la grâce et qui ne connaît point d'autre prix, fait éclater par la voie de la louange ses justes sentiments; les psaumes, les hymnes et les cantiques spirituels sont dans sa bouche : *loquentes vobismetipsis in psalmis, hymnis et canticis spiritualibus.*

Rien de profane dans une bouche chrétienne; vous avez déjà perdu la grâce si vous l'avez oubliée, et vous l'avez oubliée, ou plutôt vous l'avez rejetée, si vous ne louez que ce que le monde loue; si vous parlez encore le langage des passions, si vous chantez leurs trophées; si vous cherchez toujours ces assemblées où les convoitises humaines reçoivent une approbation publique, où tous les suffrages sont pour les attraits d'une beauté trompeuse, où la chair ne loue que les avantages de la chair. Le chrétien, qui ne se conduit que par l'esprit, chante la grâce céleste à qui il doit sa délivrance, *canticis spiritualibus;* et ses cantiques ne sont pas seulement sur les lèvres, dit l'Apôtre, *cantantes et psallentes in cordibus vestris.* Voici, mes frères, une leçon importante : Dieu, à qui les cœurs sont découverts, n'écoute aussi que la psalmodie qui sort du fond des cœurs, où est le ressort de tous les sentiments : *psallentes in cordibus vestris.* De manière que, soit que vous étendiez vos mains dans la prière, comme Moïse, soit que vous ployiez vos genoux, comme Paul; soit que vous frappiez votre poitrine, comme le publicain; soit que vous éleviez votre voix, comme les enfants des Hébreux; soit que vous priiez étant debout, comme dans le temps joyeux de la résurrection; soit que vous vous colliez contre terre, comme dans les tristes jours du jeûne, c'est la situation seule de votre cœur qui décide du prix de votre prière. Le Seigneur ne vous demande pas aussi des oraisons éloquentes, ni une abondance de paroles : ce n'est pas le désert Aaron qui prie sur la montagne, c'est Moïse qui bégaie, c'est Moïse qui a une langue si grossière, mais un cœur si sincère et si fervent, *psallentes in cordibus vestris.*

Disons encore que c'est à la gloire du Seigneur votre Dieu que vous devez chanter le sacré cantique : *psallentes Domino.* Ainsi, mon cher frère, lorsque vous priez devant le monde, ne regardez que Dieu : lorsque vous louez les saints, ne louez en eux que la grâce et les dons de Dieu : lorsque vous vous prosternez devant les anges, écoutez ces esprits célestes qui vous disent : n'adorez que Dieu, *Deum adora*, ne chantez que pour Dieu, ne glorifiez que Dieu, *psallentes Domino.* Et votre reconnaissance n'aura point aussi de limites, c'est toujours le grand apôtre qui vous parle, *gratias agentes semper :* tous les temps et tous les lieux lui sont propres; une continuelle action de grâces est due à celui qui n'excepte aucun lieu et aucun temps de ses bienfaits. Et malheur à vous, chrétiens, si l'heure de vos entretiens, que vous devriez sanctifier, comme les disciples d'Emmaüs, par quelques paroles sur ses préceptes ou sur ses mystères est, au contraire, toute profanée par vos conversations païennes, et qui sont plutôt des satires que des conversations. Malheur à vous si vos divertissements ou vos affaires ravissent au Seigneur la meilleure partie de ses fêtes destinées à la louange publique de son nom, ou si votre bouche ingrate est muette pour lui jusque dans son temple, la louange du cœur reconnaissant ne doit point tarir dans la bouche fidèle : *gratias agentes semper.*

Suivons l'Apôtre jusques à la fin; il ajoute que la reconnaissance doit s'étendre à toutes choses : *pro omnibus;* oui, mes frères; à toutes choses; de sorte que pour pratiquer le devoir de la gratitude comme il faut, vous ne bénirez pas seulement le Seigneur votre Dieu, lorsque vous verrez croître vos moissons ou vos vendanges; vous n'offrirez plus seulement vos vœux et vos pèlerinages pour une guérison corporelle, ou pour un avantage temporel. Hélas! à la honte du christianisme, vous avez mis la fortune, la santé et les autres biens du corps, à un si haut prix, qu'oubliant la guérison de vos âmes et votre réconciliation avec Dieu, à quoi devraient tendre toutes vos pensées, vous ne formez vos desseins, vous ne réglez vos joies, vous ne composez vos cantiques que sur les prospérités humaines. Obligés à louer Dieu et à le bénir pour toutes choses, *pro omnibus*, vous avez oublié la plus nécessaire, la plus désirable; et souvent même, il faut vous le dire, au milieu de vos hymnes et de vos cantiques, vous ne l'avez point glorifié comme votre Dieu et votre père, *Deo et Patri.* Je veux dire que vous n'avez point apporté au sacrifice de la louange la respectueuse frayeur que vous devez à un Dieu si saint et si terrible, ni le tendre amour qu'un Dieu si magnifique dans ses miséricordes vous demande; ou enfin, comme vous

l'ordonne l'Apôtre, vous ne l'avez pas glorifié au nom de Jésus-Christ notre Seigneur : *in nomine Domini nostri Jesu Christi :* en ce nom, par lequel seul vous pouvez obtenir des grâces du Père céleste, ou le remercier dignement de celles que vous avez reçues; en ce nom, sans lequel la prière la plus ardente n'est point écoutée, et tout manquerait à la pratique si juste de l'action de grâces, *in nomine Jesu Christi.* Mais unis à Jésus-Christ et priant en son nom, tout sera saint dans votre reconnaissance; joignant comme les premiers fidèles, et vous n'y êtes pas moins obligés qu'eux, joignant toujours le sacrifice de la louange à celui de la justice, et la gratitude avec la crainte, *gratias agentes semper, subjecti in timore Christi.*

Crainte salutaire, que je vous ai proposée d'abord, qui vous éloignera du péché et de toutes les voies des pécheurs; reconnaissance fidèle que vous venez d'entendre, et qui vous mettra dans la bouche et dans le cœur le cantique de la louange que vous devez éternellement chanter dans le ciel, l'*Alleluia* toujours répété et toujours nouveau et que vous ne pourrez chanter avec les bienheureux si vous ne l'avez commencé avec les justes sur la terre; vous rendant dignes tous les jours de plus en plus, par une vie chrétienne d'exalter les miséricordes ineffables du Seigneur, non-seulement sur la terre, mais dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la paix.

Cum fores essent clausæ ubi erant discipuli congregati, venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis; et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et latus. (*Joan.*, XX.)

Les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées, Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains et son côté.

Lorsqu'après un déluge de sang répandu sur le Calvaire, après le trouble et le désordre où a été la nature, je vois le Fils de Dieu qui apporte en ce jour la paix à ses apôtres, il me souvient de la colombe, qui, revenant avec un rameau d'olivier, après que les eaux de l'ancien déluge se furent écoulées, offrit à Noé dans ce symbole de paix l'espérance d'une vie plus tranquille. Sans doute que celui qui réglait le vol de la colombe, et qui la chargea de ce pacifique rameau, pour donner à la famille de Noé encore toute effrayée et renfermée dans l'arche, les assurances d'une heureuse paix, sans doute qu'il voulait, plusieurs siècles auparavant, nous tracer une figure bien ressemblante de ce qu'il devait faire lui-même en apportant la paix à ses disciples encore tremblants, affligés et renfermés dans le cénacle comme dans une arche. Oh! si vous saviez, chrétiens, quel est ce don que le Seigneur leur fait; ses anges l'avaient promis à sa naissance, lorsque, assemblés près de la grotte de Béthléem, où l'on vit déjà une image de la paix dans les bergers de la Judée et les mages de la gentilité prosternés devant le même roi, ils firent retentir tous les lieux d'alentour de ce divin cantique : *Gloire à Dieu dans le plus haut des cieux, et la paix aux hommes sur la terre.* Mais c'est aujourd'hui qu'elle leur est donnée cette paix précieuse ; *dixit eis : Pax vobis.* La paix est donc un fruit de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, qui a fini toutes nos discordes; nos discordes avec Dieu, nos discordes avec nous-mêmes, nos discordes avec nos frères.

Je laisse les deux premières pour m'arrêter à la troisième, qui est la paix des hommes, que le Fils de Dieu par son sang a réconciliés et réunis tous ensemble. Et sans rien dire, mes frères, d'une circonstance que je pourrais néanmoins bien faire valoir, qui est que le Sauveur du monde ne se trouve avec le présent de la paix qu'au milieu de ses disciples, et lorsqu'une mutuelle concorde les rassemble dans un même lieu, *ubi erant discipuli congregati ;* de sorte que Thomas, qui s'est séparé seulement une fois de cette troupe fidèle, est tombé aussitôt dans l'incrédulité; sans parler de tout cela, je dis que lorsque le Fils de Dieu prononce le nom de la paix avec sa bouche sacrée, *dixit eis : Pax vobis*, il montre en même temps non-seulement ses mains, mais son cœur par l'ouverture de son côté : *Ostendit eis manus et latus.* Ce n'est pas seulement ici une paix dans les paroles, elle est aussi dans les effets, elle est dans la bouche et dans le cœur en même temps. Elle est dans la bouche, parce que, la parole étant le lien extérieur de la société, nous devons tenir un même langage et éviter tout ce qui peut altérer une certaine concorde, qui nous lie les uns avec les autres. Elle doit être encore dans le cœur, ce n'est pas une union extérieure et politique; elle est intérieure et chrétienne, fondée sur la grâce de Jésus-Christ, cimentée par sa patience, établie dans sa charité.

Or, que faisons-nous, mes chers frères? 1° Jésus-Christ établit une concorde en nous donnant la paix, et nous la détruisons : il n'y a parmi nous que divisions, guerres, inimitiés, ruptures; 2° il établit une véritable concorde, lorsqu'en donnant la paix, il montre son cœur par l'ouverture de son côté, et nous la déguisons : il n'est parmi nous que dissimulations, artifices, fraudes, trahisons. Dans le monde, la paix est absolument détruite, ou artificieusement déguisée : détruite, elle n'est ni dans le cœur ni dans la bouche ; déguisée, si elle est dans la bouche et sur les lèvres, elle n'est pas dans le cœur. En un mot, Jésus-Christ établit la paix, et il n'y a point de paix; c'est ma première proposition. Il établit une paix chrétienne, et notre paix n'est qu'une paix mondaine : c'est ma deuxième proposition. Grandes vérités, que je ne puis vous apprendre qu'avec les lumières du Saint-Esprit. Demandons-les par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Toutes choses dans la nature et dans la grâce semblent nous faire des leçons de paix et de concorde. Dans la nature, même origine, même naissance, même terre, même soleil, mêmes éléments, même figure de corps, mêmes sentiments naturels. Dans la grâce, un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême, un seul Rédempteur, une seule Eglise, une même nourriture, un même héritage, une même gloire à laquelle nous sommes tous appelés.

Dans la nature, Dieu, dès la naissance des siècles, selon la belle remarque de saint Augustin, nous inspirait déjà des sentiments de paix et de charité; déjà il travaillait, en créant l'homme, à nous unir tous ensemble par les chaînes d'une société douce et constante. Car, au lieu qu'il pouvait tout d'un coup remplir la terre d'une grande multitude d'hommes créés tous à la fois, il aima mieux en former un seul et faire naître de celui-là tous les autres, afin que les hommes se voyant sortis d'un même principe ne divisassent point leurs affections, et qu'ils fussent instruits à s'entr'aimer par l'unité d'une commune source. Ce n'est pas ainsi que Dieu se comporta en créant les autres ouvrages; il ne fit pas naître d'un seul oiseau tous les oiseaux d'une même espèce; il ne rendit pas une plante la mère de toutes les plantes. C'est qu'à l'égard de l'homme il voulait lui rendre l'unité sacrée et l'engager par les lois d'une même nature à une parfaite concorde.

C'était là sans doute pour les hommes une belle leçon et un grand engagement à une paix mutuelle; mais les hommes l'oublièrent bientôt. Il est vrai, mes frères, que les siècles les plus purs et les plus proches de la source de leur création étaient plus pacifiques que les autres. L'avarice, dit-on, dans ces temps heureux, dans ces siècles d'or, n'avait point encore distingué les héritages : chacun goûtait en commun sans envie et sans partage les fruits que la terre produisait; la malice n'avait point encore aiguisé le fer; la perfidie n'avait point appris à préparer le poison. Les hommes n'avaient point encore fait un art grand et honnête de l'exercice cruel qui apprend à tuer d'autres hommes. On ignorait même ces noms de division et d'intérêt, le mien, le vôtre, le sien. La discorde timide et errante n'avait pas fixé sa demeure sur la terre. Nul autre tribunal que la conscience et la bonne foi de chacun, où la cause la plus juste était toujours la plus heureuse.

Ce serait avoir trop bonne opinion du cœur de l'homme, de s'imaginer qu'un âge si innocent et si tranquille ait été autre chose qu'une belle et agréable idée, ou qu'il ait pu subsister longtemps. En effet, mes frères, si vous y faites réflexion, l'envie n'entra-t-elle pas dans la première famille du monde, et n'arma-t-elle pas les mains du perfide Caïn contre l'innocent Abel? Le même satan qui avait mis des inimitiés entre Dieu et l'homme, vint semer des haines entre l'homme et l'homme; les hommes oublièrent d'abord qu'ils étaient les enfants d'un même père, et que le même sang coulait dans leurs veines; l'intérêt parla plus haut que la nature; les liens si sacrés de l'humanité furent rompus, et l'on vit des hommes qui, par leurs soins et leur adresse, avaient adouci les bêtes les plus féroces, devenir entre eux des lions et des tigres qui s'entredéchiraient cruellement.

Dieu donc, voyant que les enfants des hommes ne répondaient pas à ses premiers desseins, tenta une autre voie pour réunir leurs cœurs et pour rétablir parmi eux la bonne intelligence : le Verbe divin s'unit à notre nature, il forma un seul corps et une seule Eglise de toutes les nations de la terre; et tout le but de son incarnation, de sa vie et de sa mort, comme il le dit lui-même, est de lier les hommes ensemble par les nœuds d'une si étroite charité, qu'ils ne soient plus qu'une seule chose et qu'ils imitent en quelque manière, par la grâce de cette union, l'unité de Dieu dans les personnes divines, *ut sint unum, sicut et nos unum sumus.* De là vient que l'apôtre saint Paul dans son *Epître aux Ephésiens*, leur dit ces grandes paroles : Le sang de Jésus-Christ nous a rapprochés les uns des autres. Comme il est notre paix, qui des deux peuples n'en a fait qu'un, c'est lui qui a rompu le mur de discorde, qui séparait le juif et le gentil, afin de former un seul homme nouveau, et de nous réconcilier tous dans un même corps. *Ipse est pax nostra, qui fecit utraque unum, ut duos condat in semetipso in unum novum hominem, et reconciliet in uno corpore.*

Unité admirable de l'Église, selon cet apôtre! Remarquez-la bien, mes chers frères, c'est un seul peuple composé de plusieurs dont Jésus-Christ est le roi, un seul homme composé de plusieurs membres dont il est la tête, un seul corps composé de plusieurs parties dont il est la solidité, un seul Christ composé de plusieurs saints dont il est le sanctificateur. Ajoutons, avec le même apôtre, que l'Église est une maison dont Jésus-Christ est le fondement et la pierre angulaire; une cité dont il est l'enceinte, la muraille et la force; un temple dont il fait toute la sainteté. Car dans ce même chapitre aux Éphésiens, vous en entendez qu'il leur est dit, et à vous dans leurs personnes : Vous êtes les citoyens de la même cité que les saints, les domestiques de la maison de Dieu et les pierres du même temple, parce que vous êtes unis en Jésus-Christ.

Sur ce plan que nous trace le grand apôtre, mes frères, il vous fait voir en détail, et plus sensiblement, avec quelles précautions notre divin chef, nous rassemblant ainsi dans une même Église, a travaillé à établir la paix parmi nous et à couper toute racine de haine et de discorde. 1° Il a fait que tous les chrétiens n'eussent par le baptême qu'une même naissance sainte, si iri-

tuelle, glorieuse, qui les rend tous également frères de Jésus-Christ et enfants du Père céleste. Cette égalité ne se trouve pas dans la naissance naturelle, où les uns naissent nobles, les autres roturiers : injurieuse différence qui cause nécessairement parmi les enfants des hommes du partage et de la jalousie ; mais comme chrétiens nous n'avons tous qu'une même naissance par le baptême.

2° Les enfants sortent du sein de leur mère après y avoir demeuré neuf mois, et les lieux différents où ils sont quelquefois élevés diminuent et altèrent leurs affections ; mais les chrétiens demeurent toujours dans le sein de l'Église, leur mère ; ils y sont conçus, ils y sont aussi nourris, ils y croissent, ils y marchent, et ils n'en sortent point que quand ils déchirent ses entrailles par le schisme ou par l'hérésie.

3° Remarquez qu'une nourriture inégale divise souvent les frères, et, qu'altérant leur tempérament, elle leur donne des inclinations non-seulement différentes, mais contraires. La nourriture des chrétiens est toujours la même : c'est la vérité qui nourrit leur esprit, le même Evangile et les mêmes règles ; c'est la charité qui vivifie leur cœur ; c'est le même pain, le même corps de Jésus-Christ qui est l'aliment de leur âme, et qui, leur inspirant les mêmes inclinations, les mêmes goûts, les mêmes penchants, doit entretenir parmi eux une union parfaite. De plus, vous le savez, le pays où l'on est élevé détruit quelquefois la bonne intelligence qui doit être entre les hommes. Car les hommes ont de la vivacité pour les intérêts de leurs princes ; ils traitent comme ennemis ceux qui vivent sous d'autres souverains, et de là l'origine de la guerre, qui est le premier et le plus ancien abus qui soit dans le monde ; mais l'Apôtre nous apprend que ce sujet de division est retranché de l'Église chrétienne, et qu'en Jésus-Christ il n'y a ni Juif, ni Grec, ni Romain, ni barbare, *ubi non est Gentilis et Judæus*. Toutes les différences de pays sont ôtées, ce n'est qu'un seul peuple. Disons, enfin, que les conditions inégales qui partagent les hommes et qui donnent aux grands du mépris pour les petits, et aux petits de l'envie contre les grands, sont aussi heureusement bannies de l'Église. Car quelque différence que la fortune mette entre les hommes dont elle place les uns sur le trône, pendant qu'elle laisse les autres dans la poussière, comme chrétiens ils sont tous frères, il n'y a parmi eux ni libre ni esclave : *ubi non est liber et servus*.

Cette vérité mérite bien d'être encore expliquée : voici un nouveau jour que je vais lui donner après un pieux et savant auteur du dernier siècle. Quoique le premier Adam, comme je le disais tout à l'heure, eût commencé par l'unité, il a eu le malheur de finir par la division. Les hommes avant leur conception n'étaient tous qu'une même chose dans le sein de leurs premiers parents, et après leur naissance, ils devinrent frères et composèrent une même famille : par succession de temps les familles se grossissant composèrent les villes, les villes se multipliant formèrent les provinces, les provinces firent enfin des royaumes, et les royaumes occupèrent toute la terre. Ainsi les hommes, qui étaient frères et si bien unis dans leur source, se trouvèrent ensuite éloignés par les lieux, changés par les climats, divisés par le langage, partagés par les intérêts, altérés par l'éducation, et animés les uns contre les autres par des inclinations toutes contraires.

Le second Adam les ayant trouvés dans ce malheureux état, les a fait remonter à l'unité par les mêmes degrés qui les en avaient fait descendre. Il les a donc mis dans un même royaume, où ils vivent sous les justes lois d'un même roi, *fecisti nos Deo nostro regnum ;* mais, parce que tous les sujets d'un même royaume ne se connaissent ni ne s'aiment pas, il les a rapprochés, il les a rassemblés dans une même ville, afin qu'étant comme réunis dans l'enceinte des mêmes murs, ils eussent plus de relations, plus de communications les uns avec les autres. Aussi l'Église est-elle appelée une ville, une cité, et les chrétiens des citoyens, *vos estis cives sanctorum ;* mais, comme il se forme quelquefois des partis dans les villes, et que les citoyens sont divisés par leurs quartiers, pour remédier à ce mal, le Seigneur a fait entrer les fidèles dans une même famille ; il les a resserrés dans une même maison et les a rendus ses domestiques : *vos estis domestici Dei*. Il n'en est pas demeuré là ; parce que la jalousie se glisse parmi les domestiques, et que l'espérance du profit détruit l'heureuse correspondance qui devrait être entre eux, il a élevé les chrétiens à la qualité de ses enfants, et il les a obligés à s'entr'aimer comme frères : *vos omnes fratres estis*. Il semblait qu'on ne pouvait pas serrer davantage les nœuds de la concorde et de la paix ; cependant, comme la division du bien divise souvent les frères, car il y a dans les richesses du monde une semence de discorde, la première fois qu'il est parlé de richesses dans les saintes Écritures, il y est parlé de division entre deux parents, c'est-à-dire entre Abraham et Loth, dont les familles se désunirent à cause de leurs grandes possessions ; pour lier donc plus étroitement les fidèles, Dieu les a rendus non-seulement frères, mais les membres d'un même corps, *vos estis membra de membro*. Jamais les membres n'ont de guerre avec d'autres membres ; la main droite ne s'avise pas de persécuter la main gauche ; l'œil, dit saint Chrysostome ne méprise pas le pied, et ne va pas malicieusement l'embarrasser dans un piége, ni le pied, de son côté, ne séduit pas l'œil ; nulle inimitié, nulle jalousie, nulle partialité entre les parties d'un même corps. Voilà, mes chers frères, voilà le modèle de notre union et de notre concorde ; mais hélas ! que nous savons mal profiter de la grâce chrétienne qui est venue nous unir par des liens si sacrés

et en même temps si étroits ! Car dites-moi quel est aujourd'hui l'exercice le plus ordinaire des chrétiens, dont toute l'attention devrait être de ménager cette union et d'en conserver les moindres fibres? Guerres, partialités, schismes, procès, vengeances, inimitiés, froideurs, cabales, fraudes, parjures, trahisons. Guerre dans les familles; l'un est le demandeur, l'autre le défendeur; l'un est l'appelant, l'autre l'intimé, et la cupidité plus forte que la religion et la nature détruit l'harmonie de la paix et ne laisse dans les cœurs nulle disposition à sacrifier le moindre intérêt à la concorde. Guerre dans les mariages par les infidélités mutuelles, par les dégoûts inévitables, par les plaintes amères, par les colères fréquentes, par les soupçons écoutés, par les jalousies fomentées, par un visage riant et comique au dehors, mais toujours triste et tragique au dedans. C'est ainsi, ô fatale discorde, que tu répands dans la plus douce société tes mortels poisons, et que tu fais d'un grand sacrement un grand scandale ! Guerre dans la religion, où, par des attachements humains aux ministres de l'Evangile, chacun prend parti : les uns disent, nous sommes à Céphas ; les autres, nous sommes à Paul ; pendant que les vrais fidèles ne sont qu'à Jésus-Christ, ils ne s'assemblent qu'au nom de Jésus-Christ, ils ne s'attachent qu'à la source des vérités et des grâces, qui est Jésus-Christ. Guerre dans les écoles où l'on abandonne assez souvent la cause de la vérité pour soutenir celle de sa fortune ou de sa gloire, et où les arguments sont changés en satires. Guerre dans les compagnies et les sociétés que l'amour de la prééminence divise, où le frère supplante son frère, et où le séditieux Israélite trouble les tribus qu'il ne peut gouverner.

En un mot, guerre entre les chrétiens qui vivent dans la même cité, qui prient dans le même temple, qui sont incorporés sous le même chef. Chose étrange ! chrétiens mes frères : tout ce qui appartient à Jésus-Christ, ce chef divin, est marqué du beau caractère et du nom si doux de la paix ; ses ministres sont appelés les anges de la paix ; son Evangile, la doctrine de la paix ; ses disciples, les enfants de la paix ; son esprit, l'esprit de paix ; son Eglise, la maison de la paix ; et néanmoins ils se font encore de la fureur un devoir, un honneur même; disposés à faire l'injure et à la repousser, de même que les barbares qui n'ont point ouï parler du royaume de Dieu, et à qui l'Evangile de la paix n'a point été annoncé. Satan ne chasse point Satan, dit la Vérité éternelle, il ne calomnie point, il ne persécute point Satan, et des chrétiens le font à des chrétiens; ils ont participé à la chair immortelle de l'Agneau de Pâques, et ils gardent toujours le levain de la discorde ; ils viennent ici avec des vêtements de brebis, et par leurs sentiments ils sont toujours des loups : *Veniunt in vestimentis ovium, intus autem sunt lupi rapaces.* Brebis par une modestie extérieure, loups par des animosités secrètes ; brebis aux pieds de ces tranquilles autels, loups parmi les fureurs du barreau et dans la chaleur de l'injure ; brebis un jour de communion, loups un autre jour ; brebis dans l'humiliation, loups dans une fortune plus élevée ; brebis avec les grands qu'ils ont intérêt de ménager, loups avec les petits qu'ils dévorent, et avec leurs inférieurs qu'ils gouvernent tyranniquement ; brebis en public et par bienséance, loups par humeur et dans la vie domestique.

O aimable paix ! s'écriait saint Grégoire de Nazianze. O précieux bien que tout le monde loue, et que personne ne se met en peine de conserver! O don du ciel qui manque souvent à celui qui possède tous les dons de la terre ! Paix aimable, tu es bannie depuis longtemps du monde ! Quand est-ce que tu rétabliras parmi nous ton empire? Quand est-ce que l'Agneau dominera sur la terre ? Saint Bernard en avait le cœur pénétré ; et la paix, fruit précieux des travaux et des souffrances de Jésus-Christ, lui paraissait un don infiniment excellent, puisqu'il écrivait à des gens qui le maltraitaient ces paroles si pacifiques que je vous prie d'entendre : Quoi que vous puissiez faire, leur disait-il, j'ai résolu de vous aimer, quand je devrais n'être jamais aimé de vous; que celui qui veut quitter son ami en recherche les occasions, pour moi je tâcherai de ne pas vous donner sujet de vous séparer de moi, et je ne croirai point aussi que vous m'en ayez jamais donné aucun ; j'aurai la paix avec ceux qui n'en ont point avec moi ; je me laisserai surmonter par les injures, je tâcherai de vaincre par les bons offices ; je ferai du bien à ceux qui ont peine à le souffrir, et j'honorerai ceux qui me méprisent : *Cum turbatis ero pacificus, vincar jurgiis, vincar obsequiis, invitis præstabo, ingratis adjiciam, honorabo contemnentes me.*

Mes chers frères, quiconque a ces paroles dans le cœur aussi bien que dans la bouche aura la paix, et dans la bouche et dans le cœur; mais où trouverez-vous un tel bien dans le monde? S'il y reste quelque lieu où la paix ne soit pas détruite, elle y est déguisée : paix sur les lèvres et non dans le cœur, paix fausse et mondaine; ce n'est point la paix véritable, la paix chrétienne que le Seigneur notre Dieu nous a laissée. Vous l'allez voir, Messieurs, dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il n'est rien de si fragile et qui soit de plus difficile garde que la paix. Un songe que fit Joseph, et qui lui représentait les onze gerbes de ses frères prosternées devant les siennes, fit perdre la paix à la famille de Jacob, divisa les enfants de ce patriarche, et les porta à perdre Joseph, leur frère. Une chanson que les femmes d'Israël avaient chantée à la louange de David, alluma dans le cœur de Saül une haine qui fut aussi longue que sa vie ; un songe, une chanson, des choses si légères furent la source de ces grandes et fatales discordes, tant les hommes sont ingénieux à enfler les objets de leurs

passions. Je ne m'en étonne pas, mes frères; c'est que la paix qui joint la plupart des hommes est une paix déguisée que la cupidité met sur les lèvres. La cupidité, qui est la source de toutes les divisions, entreprend aussi de nous lier ensemble, toute tournée qu'elle est vers elle-même, et toute concentrée dans ses propres intérêts. Si elle juge qu'il y va de son repos de n'être point mal avec certaines gens, elle est assez habile pour se conserver en paix avec eux, mais il faut vous montrer que cette paix est fausse; il ne peut y avoir de véritable union que parmi les serviteurs de Dieu, parmi les disciples de Jésus-Christ. Pourquoi cela? Parce que la paix véritable, la paix chrétienne, qui est dans le cœur aussi bien que sur les lèvres, doit avoir trois conditions: elle doit être juste, sincère, constante, et qu'une paix si bien conditionnée n'est point un ouvrage de l'homme : la probité humaine qui vous la promet ne vous la donnera pas; la politesse peut la contrefaire, mais elle ne peut se trouver que là où règne la grâce.

Première condition. La paix doit être juste, les livres saints ne séparent jamais la paix de la justice; la justice et la paix se sont embrassées, dit le prophète; la paix, dit Isaïe, sera l'ouvrage de la justice : l'apôtre saint Paul parle-t-il de la paix, il y joint en même temps la justice ou la sainteté : *Pacem sequimini in omnibus et sanctimonium. Justitia et pax in Spiritu sancto.* Aussi la paix véritable est-elle un présent du ciel que le monde ne peut donner; paix fondée sur la grâce, sous laquelle les passions ne sont point assujetties, et le pécheur que ses passions gourmandent, n'étant pas d'accord avec lui-même, comment peut-il l'être avec les autres? Paix ineffable, dont Jésus-Christ est le Dieu par son essence divine, le roi par son incarnation, le médiateur par son sang, le lien par son esprit, l'apôtre par sa parole; disons encore qu'il est lui-même notre paix, *ipse est pax nostra.* Or, mes frères, voulez-vous savoir à quoi l'on peut reconnaître cette paix si sainte et si juste, que le Seigneur, qui est nommé le *prince de la paix*, donne par sa grâce aux fidèles? C'est qu'au lieu que la paix du monde et la bonne intelligence qui lie ensemble les gens du siècle ne consiste que dans des intrigues criminelles et contagieuses, dans des relations aveugles et indiscrètes, qui les attachent également aux personnes et à leurs passions; la paix de Jésus-Christ au contraire ne forme des liaisons entre les enfants de Dieu que pour les sanctifier par un commerce de prières, d'instructions et de bonnes œuvres. Elle ne travaille qu'à faire un peuple juste, dignes sujets du roi de justice, des membres saints d'un chef qui est toujours saint, des citoyens d'une ville qui ne se gouverne que par la loi sainte et sans tache, des domestiques d'un Dieu et d'un Seigneur souverainement juste, infiniment saint, des pierres vives propres à composer un temple consacré à la sainteté et à la justice. Ne me parlez pas de ces sociétés politiques et mondaines, qui sous le voile sacré de la paix violent la sainteté de ce temple, de ce corps, de cette maison, de cette cité, de ce royaume; après que le grand Apôtre a dit aux Romains que leur charité doit être sans déguisement : *dilectio sine simulatione*, il ajoute ces paroles que vous devez bien observer : ayez le mal en horreur, et attachez-vous au bien : *odientes malum, adhærentes bono.* Pouvait-il mieux nous insinuer que la charité, qui établit la paix entre les fidèles, est si juste, qu'elle déteste le mal dans ceux mêmes qu'elle embrasse, et qu'elle ne s'attache qu'au bien qu'elle voit en eux? De sorte, mes frères, que rien n'est plus opposé à la concorde chrétienne, que la conduite de ces aveugles et lâches pacifiques, qui suivent également leurs amis au théâtre et à l'église, dans la maison des plaisirs et dans celle des larmes; qui se croient obligés de révérer jusqu'aux vices de ceux qu'ils aiment, et qui se font une loi de ne pas contredire les hommes dans leurs passions; malheureux s'ils deviennent les confidents de quelque cœur dépravé, et s'ils ont un Saül pour ami ou pour maître; vous les verrez avec ces molles et flexibles dispositions toujours occupés à faire le mal comme les ministres de ce prince, tantôt à poursuivre le juste David, tantôt à répandre le sang des ministres sacrés.

La paix est juste, et elle ne favorise jamais l'injustice; la paix est sainte, et il peut y avoir une bonne dissension comme il y a quelquefois une pernicieuse concorde. La paix qui nous lie avec les hommes en nous séparant de Jésus-Christ et de ses maximes, est pire que la plus funeste guerre. Regardez Jésus-Christ même qui est le Dieu de la paix et le véritable ami des hommes : qui jamais troubla plus les hommes dans leurs passions que lui? Sa parole n'était-elle pas comme un glaive qui faisait entre les amis et les parents charnels de saintes divisions, comme une cognée qui coupait les arbres infructueux, comme un tonnerre qui brisait les cèdres superbes, censeur implacable non-seulement des transgresseurs, mais encore plus des corrupteurs de la loi; agneau et lion tout ensemble. Et quand l'apôtre saint Paul nous exhorte à conserver avec nos frères le lien de la paix, n'y joint-il pas toujours l'union d'une même foi : *In fide omnes unanimes*, l'union d'une même charité : *eamdem charitatem habentes*, l'union d'un même cœur et d'une même bouche à louer ensemble le même Dieu et le même Rédempteur? *Ut unanimes uno ore honorificetis Deum, et Patrem Domini nostri Jesu Christi.*

Loin de nous donc ces partisans d'une paix charnelle et profane, qui mettent le divorce entre la paix et la justice, appelant le mal un bien, donnant des bénédictions au pécheur, louant l'homme puissant dans ses désirs, craignant de s'opposer aux erreurs et aux préventions de celui qu'ils pourraient ramener à la vérité avec une

parole un peu libre, et ne comptant pour rien tout ce qu'ils doivent à Dieu et à leur conscience, pourvu qu'ils se conservent en paix avec les personnes dont ils attendent leur repos ou leur fortune. Je les regarde comme ces courtisans sacriléges dont parle saint Grégoire de Nazianze, lesquels toujours complaisants, toujours faciles et souples, avaient été idolâtres sous Dioclétien, se firent chrétiens sous Constantin, devinrent ariens sous Constance, et moururent apostats sous Julien. Une paix de ce caractère est une criminelle et fausse paix que le monde donne; ce n'est point la paix des enfants de Dieu que la justice doit toujours accompagner.

Paix juste : j'ai dit, en second lieu, qu'elle doit être sincère dans les effets et non dans les apparences, dans les œuvres bien plus que dans les paroles. La raison est, mes frères, que cette paix véritable et chrétienne n'est autre chose que la divine charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs, et qui, formant en nous ces entrailles de miséricorde dont parle l'Apôtre, fait que nous aimons nos frères comme Jésus-Christ nous a aimés. Or comment est-ce que Jésus-Christ nous a aimés? Est-ce par de spécieuses démonstrations de tendresse, ou avec le son artificieux des paroles, et n'est-ce pas plutôt par les secours les plus effectifs, jusqu'à répandre son sang pour notre salut? Voyez, je vous prie, et ne perdez jamais de vue un si grand exemple, voyez comme après sa résurrection il cherche encore les disciples qui l'ont abandonné, et comme il console ceux qu'il cherche; il supporte la grossièreté des uns, il oublie l'incrédulité des autres, il guérit leurs faiblesses, il les remplit de ses grâces, il leur ouvre son cœur, il leur donne son esprit, il ne leur parle de sa puissance que pour animer leur foi, il ne leur découvre sa gloire que pour enflammer leur espérance, et c'est ainsi qu'il veut que nous nous aimions : c'est là mon précepte, dit-il, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. La paix qu'il nous donne n'est pas seulement un fruit de ses discours, mais de ses travaux et de ses souffrances; de là vient qu'en donnant la paix à ses disciples, vous voyez qu'il leur montre ses plaies encore sanglantes. La paix est née dans le sang, il faut pour ainsi dire qu'elle soit cimentée et conservée par le sang; souffrir des incommodités et des injures pour entretenir la paix avec ses frères, contraindre son humeur, supporter celle d'autrui, prendre sur soi pour adoucir des habitudes pénibles au prochain, défendre ses amis comme Jonathas, prier pour ses ennemis comme David, secourir ses proches comme Abraham, s'appliquer à ses serviteurs comme le centenier, instruire ses disciples comme Paul, pleurer sur ses citoyens comme Jérémie; voilà les signes d'une charité qui n'est pas seulement sur les lèvres, mais dans le cœur.

Est-ce dans le monde, mes frères, que nous trouverons une charité si effective, une paix si sincère? et je vous prie, que voit-on dans le monde, et surtout dans le monde poli et honnête, où les mœurs sont moins féroces, et où l'envie de plaire a le mieux appris à renfermer certaines passions fougueuses, que le peuple plus grossier et plus naturel ne sait pas si bien déguiser? C'est là en effet que l'amitié joue les meilleures pièces et qu'elle récite ses plus doux et ses plus tendres rôles; rien de plus beau que les apparences, rien de plus gracieux; mais défiez-vous des dehors si agréables dans un pays où la sincérité n'habite point, et où chacun ne s'étudie qu'à faire un personnage. Tel dans le monde a la paix sur les lèvres, qui a dans le cœur sept replis de malice, dit le Sage : *Septem nequitiæ sunt in corde illius;* vous entrez dans une compagnie, vous y voyez cent visages, et vous n'y voyez pas un cœur : ce n'est que déguisements, dissimulations, grimaces, artifices. Les gens du monde vous abordent avec un air tendre et caressant, ils s'empressent auprès de vous, ils vous jurent une inviolable paix, et il n'y a point de paix. Celui qui vous présente la main avec un si grand appareil d'amitié est peut-être celui-là même qui dans son cœur conjure votre perte, ou qui du moins vous verrait bien plus à son aise si une disgrâce vous mettait à ses pieds; tel vient vous consoler dans les jours de votre affliction, qui aurait besoin lui-même de consolations s'il vous voyait heureux.

Ces perfidies ne sont-elles pas communes dans le siècle où ses habitants mêmes confessent que la candeur n'est plus d'aucun usage; que la mauvaise foi a prévalu, et qu'il serait aujourd'hui ridicule de vouloir ressembler à nos pères, qui se croyaient presque autant liés par un compliment que par un contrat?

La paix sincère qui est dans le cœur est aussi dans les mains, *ostendit, eis manus et latus*, et elle agit plus qu'elle ne parle. Cherchez-la cette paix chrétienne parmi les disciples de Jésus-Christ, parmi les serviteurs de Dieu, parmi les Paul et les Moïse, qui portent dans leur sein leurs amis et leurs ennemis, compatissants dans les maux de leurs frères, officieux dans leurs besoins et disposés même à donner leur vie pour eux. Une paix si effective et si sincère peut-elle s'affaiblir? Rien de plus constant que la concorde et la paix qui lient ensemble les vrais fidèles; troisième caractère que j'ai remarqué dans la paix que la grâce de Jésus-Christ a établie parmi les hommes.

Elle est constante, parce qu'elle est fondée non sur la cupidité qui est intéressée, volage, ombrageuse, inquiète, et qui ne s'attache qu'à des biens fugitifs; mais sur la charité qui, nous faisant aimer dans les autres les dons de Dieu, ou plutôt le Dieu même de tous les dons, qui ne change point, qui demeure éternellement, doit aussi nous joindre par des nœuds qui ne se rompent jamais, et former entre nous une union éternelle. Il s'en faut bien que les liaisons du siècle soient si constantes, puis-

qu'on ne s'y remue que par les ressorts de la cupidité, et que l'intérêt y détermine absolument les sentiments et les démarches des hommes.

Dans le monde, vous ne me démentirez pas, il y a dans la plus étroite association que le négoce y produit, un levain de discorde; et la mer, à qui ces associés ont confié leur fortune, n'est pas plus inconstante et plus orageuse que la confédération qui les lie ensemble. Dans le monde ce sont des amis de la table; et comment peut se former dans le vin et parmi les épanchements de la joie, l'amitié sacrée qui ne peut se prouver que dans l'adversité et par les larmes? Dans le monde c'est à la fortune d'Alexandre qu'on s'attache et non à sa personne. Dans le monde le formaliste s'assujettit à de petites lois, qui rendent l'amitié plus difficile que véritable; aussi cette paix ne durera-t-elle pas longtemps. Déjà ces sortes d'amis pensent à justifier leurs ruptures, et tantôt vous verrez celui qui respectait jusqu'aux défauts de son ami, devenu tout autre par les préventions de la haine, décrier jusqu'à ses vertus, et imiter ces peuples barbares, lesquels brûlaient les divinités qu'ils avaient adorées.

C'est la destinée des amitiés humaines, qui ne portent que sur l'humeur et sur la cupidité, et que la grâce ne soutient pas. C'est le sort de la paix mondaine qui n'a point pour principe la charité: charité divine, sans laquelle les plus grands amis deviennent si aisément rivaux; les nœuds de la paix les plus serrés se relâchent insensiblement, et notre amitié n'est plus qu'un trafic honnête qui tombe bientôt par l'oubli ou par l'injure, qui se dissipe en un moment par la jalousie ou par la fierté; de sorte qu'une paix si fragile ne saurait être véritable.

Grand Dieu! ne serions-nous pas aujourd'hui dans ce malheureux état dont vous nous avez menacés par la bouche d'un de vos prophètes, quand vous avez dit que vous rendriez Jérusalem comme des monceaux de sable : *Dabo Jerusalem in acervos arenæ?* Car qu'est-ce que c'est que l'union des chrétiens, dont la multitude autrefois ne formait qu'un cœur et qu'une âme? une union extérieure, des monceaux de sable, des grains et des membres secs unis entre eux seulement par un assemblage extérieur qui compose une espèce de société, laquelle se désunira au moindre souffle. Oui, chrétiens, au moindre souffle; car si vous y prenez garde, d'ordinaire ce sont des riens, un oubli, une froideur, une sécheresse, une hauteur, des paroles et des manières mal expliquées, une fierté qui est plutôt dans l'air de la personne que dans le fond; voilà d'où viennent nos ruptures, voilà les songes et les chansons qui nous font perdre le bien de la paix. Il est vrai qu'on se raccommode, on se réconcilie, on fait la paix; mais qu'est-ce que c'est que cette paix? une paix politique. On fait la paix, parce qu'on est las de faire la guerre; on fait la paix, parce qu'on a besoin du crédit et des services de ceux de qui l'on s'était détaché; on fait la paix, l'injure qu'on a reçue s'est enfin écoulée de la mémoire par la longueur du temps; mais à la moindre occasion l'humeur qui est toute prête à se fermenter rallumera la discorde. Ce n'est point la paix de Jésus-Christ, la paix chrétienne, qui est aussi constante qu'elle est sincère et juste.

Donnez-moi donc un fidèle qui soit uni avec ses frères par les nœuds de cette paix sacrée; rien n'est capable de la rompre, et il se modifie avec eux, il se plie à tous leurs caractères. Est-il obligé de vivre avec des gens ombrageux? il les ménage; avec des indiscrets? il se resserre; avec des faibles? il les supporte; avec des entêtés? il leur cède; avec les grands? il se soumet; avec les petits? il condescend; avec les malheureux? il compatit; avec tout le monde? il sympathise. Le sel de la prudence est dans ses paroles pour ne pas offenser ses frères, et la loi de la clémence sur sa langue, pour faire grâce à ceux qui l'ont offensé.

Disons enfin qu'éloigné de toute prévention maligne, il aime mieux croire le bien que de soupçonner le mal; et il ne pense pas, dit saint Augustin, que ce soit un grand mal de s'être trompé en croyant le bien de celui qui n'est pas bon; au lieu que c'en serait un grand d'avoir cru le mal d'un homme de bien : *Non se multum dolet errare, cum bene etiam credit de malo.*

Sainte et utile instruction, mes frères, à quoi j'ajouterai, avant de finir, ce beau précepte que l'apôtre saint Paul, dans sa lettre à ceux de Philippes, donne à tous les fidèles; précepte sur lequel vous devez chaque jour faire vos réflexions, et régler vos démarches. C'est-à-dire que si vous voulez que la paix environne votre maison, et qu'elle ne la quitte pas, premièrement, renonçant à l'amour de vos propres sentiments, vous ne proposerez jamais vos pensées avec un ton décisif, comme si vous vouliez régner sur les esprits; rien de plus délicat que l'esprit humain, on ne le heurte pas impunément; et d'ailleurs, dit l'Apôtre, le serviteur de Dieu n'a point un esprit de dispute et de contention : *nihil per contentionem.* En second lieu, rejetant la vaine et fausse gloire, vous n'exigerez point aussi les hommages des autres avec trop de rigueur, et vous regarderez toujours le respect d'autrui non comme un tribut, mais comme un présent : *neque per inanem gloriam.* Troisièmement, avec d'humbles sentiments de vous-mêmes, vous trouverez toujours sans peine dans le prochain une supériorité ou de puissance ou de mérite : *in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes;* et si cela est, la paix ne s'éloignera jamais de vous. Enfin, vous vous efforcerez d'extirper l'avarice, racine des discordes, des procès, des altercations, qui seraient bientôt apaisées, si chacun avait égard non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres : *non quæ sua sunt singuli considerantes, sed quæ aliorum.* Ainsi sera conser-

vée la paix envoyée du ciel, et si désirable à la terre, la paix annoncée par la bouche de Jésus-Christ et puisée dans son cœur, la paix que nous devons chercher avec ardeur et demander avec persévérance.

Seigneur, qui avez daigné vous servir de mon ministère pour annoncer dans cet auguste temple, et à un peuple fidèle, votre sainte loi et l'Evangile de la paix, achevez vous-même ce que vous avez commencé, en mettant dans les cœurs les vérités que vous avez mises sur mes lèvres. O mon Dieu! Que l'indignité du ministre ne suspende pas l'effusion de vos miséricordes sur eux; quelque impur que soit le canal, les eaux de votre vérité sont toujours pures. Ecoutez, Seigneur, les prières de ceux qui ont écouté votre loi; donnez votre grâce à ceux qui ont reçu votre parole, envoyez la paix à ceux qui ont aimé la vérité; enfin, par votre grande miséricorde, faites-nous passer tous de la paix de la terre à la paix du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

POUR UNE VÊTURE.

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo, et requiescam. (*Ps.* LIV.)

Qui me donnera des ailes comme à la colombe? afin que je puisse m'envoler, et me reposer.

En quel endroit ce grand monarque voulait-il donc s'envoler? Cherchait-il un lieu plus élevé ou plus commode que le trône où il était assis? pourquoi voulait-il fuir? pourquoi, orné d'un diadème, demandait-il des ailes de colombe? Sans doute, Messieurs, il y a quelque endroit sur la terre plus sûr et plus tranquille que les palais des princes, puisqu'un roi si éclairé l'a cherché avec tant d'empressement. Il l'a cherché ce lieu, il a demandé des ailes de colombe pour s'envoler dans la solitude, et pour s'y reposer : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo, et requiescam.* Heureuse, ma chère sœur, vous qui les avez obtenues; vous qui, malgré les amorces d'une vie douce et les liens d'une tendre famille, contre tous les penchants naturels, contre des obstacles qui paraissaient invincibles, avez pris le vol, comme une sage et timide colombe que la seule ombre du péril fait fuir; cherchant dans cet auguste cloître la sûreté et le repos. Il me semble que je vois cette ancienne colombe, qui, dans le déluge des eaux dont la terre était inondée, ne trouvant pas dans le monde un seul endroit qui n'eût son danger, s'en retourna dans l'arche avec un vol plus rapide qu'elle n'en était sortie. Elle ne s'arrêta point au dehors, cette colombe si sage, comme fit l'imprudent corbeau; elle ne se laissa point séduire par la spécieuse liberté dont toute la terre l'invitait de jouir. Car enfin, il semble que le monde entier lui criait alors qu'elle n'allât point s'enfermer dans l'arche où elle avait été si longtemps captive, qu'elle usât de la liberté qui lui était accordée, qu'elle pouvait prendre un agréable essor en quelque partie de la terre qu'elle voudrait. Voilà ce que le monde disait à la colombe; et peut-être, ma chère sœur, vous a-t-il dit la même chose : car le monde dit, et il n'a que des paroles; mais l'esprit de vérité et de sagesse a fermé de bonne heure vos oreilles au langage de la séduction et de l'erreur, avec une prudence prématurée. Dans la légèreté du premier âge, vous avez vu le déluge des calamités et des crimes dont la terre est couverte, et par une prompte fuite vous avez pris le vol pour venir vous enfermer dans cette arche sacrée.

En vérité, je ne puis m'empêcher d'applaudir au choix que vous faites : vous venez ici vous joindre à ces chastes colombes qui ont mis leur nid près des saints autels : et tout ce qu'une noble et heureuse naissance vous présente d'éclatant et d'avantageux, ne sert qu'à parer votre sacrifice, et non à le retarder. Vous fuyez ici avec tant de vierges sages, un monde insensé dans ses déréglements, insensé dans sa sagesse même; un monde où la raison est déshonorée par les passions, où la religion est profanée par les iniquités; monde aussi inquiet qu'injuste, et où l'esprit de Dieu, qui, sous la figure de l'innocente et pacifique colombe, s'est reposé sur l'auteur de la justice et de la paix, ne saurait habiter. En un mot, ma chère sœur, vous sortez d'une Egypte dont les plaies se multiplient tous les jours avec les péchés, pour entrer dans une terre désirable, où vous n'auriez pas tant d'impatience de demeurer si vous n'en connaissiez déjà quelques fruits. Vous voulez même que je vous en entretienne dans ce discours, c'est-à-dire que vous voulez que je sois l'interprète de vos sentiments, en même temps que je suis le spectateur de votre action, et que j'explique à la chrétienne assemblée qui vous voit et qui m'écoute, parmi plusieurs avantages de l'état que vous embrassez, deux choses dont vous paraissez déjà instruite, mais dont vous ne sauriez être assez convaincue.

La première est que le monde est plein de périls pour la conscience, et vous vous échappez de ces périls en vous envolant dans le sanctuaire du cloître : *volabo.* La seconde est qu'il n'y a que troubles et misères dans le monde; et la maison où vous entrez est faite pour être le séjour du repos et de la paix : *requiescam;* fuite salutaire, repos bienheureux; fuite qui vous garantira du péché, repos qui vous mettra à couvert du trouble; fuite qui vous rendra innocente, repos qui vous rendra heureuse; c'est en deux propositions tout mon sujet, que nous ne pouvons commencer qu'après avoir demandé au Saint-Esprit ses lumières, par l'intercession de la plus sainte et de la plus heureuse des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme les anges du ciel, au commencement du monde, habitaient sur la terre avec les enfants des hommes, ainsi les vierges au commencement de l'Eglise vivaient dans

leurs maisons, avec le monde et chez leurs parents ; maintenant on ne les y voit plus ; d'où vient ce changement ? Est-ce pour punir le monde du peu de profit qu'il a fait de leurs exemples ? Oui, le monde n'en était pas digne ; ces anges ont été obligés de quitter la terre, ils ont été contraints d'abandonner ce monde corrompu, et de passer dans le ciel de la religion : malheur au monde, à qui ces grands exemples sont ôtés ! Mais si je ne me trompe, je découvre une autre raison pourquoi les vierges chrétiennes ne demeurent plus au milieu du siècle. Elles y vivaient autrefois ; c'était pour sanctifier le monde : elles nous ont quittés, la cité de Dieu n'a plus été confondue dans cette précieuse portion de l'Eglise avec la cité du monde : elles ont disparu à vos yeux. Pourquoi cela ? C'est de peur que ces vierges sages ne fussent perverties par le monde, qui a beaucoup plus de malignité pour corrompre le juste, que le juste n'a de grâce et de vertu pour sanctifier le monde. N'en doutez pas, chrétiens mes frères, les occasions du mal sont si fréquentes dans le siècle, les lois du monde sont si directement opposées aux lois de l'Evangile, et les exemples du vice y sont en si grand nombre, que le parti le plus sage est de fuir dans la sainte solitude : *Volabo, et ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine :* les occasions, les lois, les exemples, trois grandes sources d'iniquités dans le siècle.

Et premièrement, quant aux occasions du mal, vous les avez vues d'abord, ma chère sœur ; et il paraît que lorsque vous étiez sur le point d'y entrer, cette parole du Saint-Esprit vous a été dite : *Scito quod in medio laqueorum ingredieris ;* sachez, âme chrétienne, qu'en vous engageant dans le monde, dans ce monde pervers qui n'a point d'autre soleil que la vanité, d'autre Dieu que l'argent, d'autre loi que la coutume, d'autres éléments que les plaisirs ; sachez que vous allez marcher parmi une infinité de piéges, rencontrant à chaque pas des occasions de péché et de chute ; vous allez vous embarrasser en mille et mille filets, qui sont tendus de toutes parts pour surprendre votre innocence : *Scito quod in medio laqueorum ingredieris.* Ce n'est pas un seul filet ni un seul piége, qui serait encore trop pour des âmes imprudentes qui vivent au hasard, qui marchent sans précaution et qui cherchent même le danger ; il y a des piéges, il y a des filets presque également cachés dans les biens et dans les maux du siècle : *In medio laqueorum.* Y êtes-vous distingués par les honneurs ? voilà le piége de la vanité. Y possédez-vous des richesses ? voilà le piége du luxe ou de l'avarice, et souvent de l'une et de l'autre tout ensemble. Y êtes-vous pauvres ? c'est le filet de l'impatience et du désespoir. Y êtes-vous méprisés ? c'est le filet de la vengeance. Y trouvez-vous une vie commode, et tout ce qui y est agréable vous y est-il offert ? c'est le piége fatal de la volupté. Et quel péril n'est-ce pas de marcher au milieu de ces filets ? quel crime d'y marcher sans crainte ? quel miracle d'y pouvoir marcher sans être pris ?

Je dis plus ; on ne saurait presque converser avec les gens du siècle, sans risquer en quelque sorte son innocence. Où la vanité applaudit à la vanité par la flatterie, où la malice insulte à la faiblesse par la détraction, où le serpent impur cherche à séduire la simple colombe par les passions honteuses. On n'y compte pour rien les paroles ; on n'y attaque les mœurs, on n'y combat la religion, et l'on n'y flétrit la religion que parce que l'on y a renoncé aux mœurs. O Dieu saint ! délivrez-moi du piége et de la langue des pécheurs. Malheureux que je suis ! je devrais changer le monde, et le monde me charme ; je devrais le corriger, et il me corrompt ; je devrais le ramener à ses devoirs, et il m'accoutume à ses désordres. Fidèles qui m'écoutez, et qui vivez encore au milieu de ce monde dépravé ; dites-moi, êtes-vous jamais sortis de ses entretiens, aussi purs, aussi chastes, aussi fervents, aussi chrétiens que vous y êtes entrés ? C'est déjà un grand mal d'y nourrir, dans vos perpétuelles visites, ce fonds de dissipation qui ôte à vos prières toute leur vertu. Voilà donc des occasions de chute que vous rendez inévitables ; voilà des piéges bien funestes où vous tombez chaque jour.

Que si vous voulez seulement vous promener, dit saint Chrysostome, si vous voulez seulement regarder d'une manière indifférente ce qui se passe dans la place et dans les rues, le croiriez-vous ? ce sont de nouveaux filets, de nouvelles occasions de pécher que vous y rencontrez. Quelqu'un s'en va dans la place publique, dit ce Père, il voit un ennemi, et la colère s'empare aussitôt de son cœur ; il voit un ami honoré, et le voilà possédé de l'envie ; il aperçoit un pauvre, et il le méprise ; il voit un riche, et il voudrait le dépouiller ; il voit un homme avare, et il en a de l'indignation ; il voit un objet agréable, et il est pris par l'amour : *vidisti quot laquei ?* Voyez-vous, reprend saint Chrysostome, voyez-vous combien voilà de piéges pour la conscience ? Oh ! qui me donnera des ailes pour m'envoler, et pour m'échapper de tous ces dangereux filets ?

Cependant, mes frères, à tout prendre, ce n'est là que les occasions du mal, et les occasions les plus générales ; ajoutez-y, en second lieu, les lois du siècle si contraires aux lois de l'Evangile. Il ne devrait point y avoir de lois contraires pour ceux qui vivent dans la même Eglise, qui usent des mêmes sacrements, qui portent le poids du même baptême : *pondus baptismi*, comme parle Tertullien, qui ont les mêmes obligations d'une vie juste, le même objet, la même fin d'une vie éternelle, en un mot, pour tous les chrétiens. Et si les habitants du monde se sont fait d'autres lois, d'autres maximes, une autre morale que celle que l'Evangile nous prescrit, c'est par une apostasie déclarée, renonçant à la religion de

Jésus-Christ, renonçant au salut éternel, que l'on ne peut absolument obtenir qu'en gardant avec fidélité les divins commandements. Or, ces divins commandements, ma chère sœur, que vous voulez observer, en disant aujourd'hui, dans cette présente cérémonie, un nouvel anathème au monde, je veux croire que vous les avez appris non-seulement dans le Décalogue, mais dans l'Evangile, qui explique le Décalogue, et qui est votre première règle, qui est le livre de tous les fidèles, grands et petits, libres et esclaves, riches et pauvres, citoyens et solitaires : et malheur à ceux pour qui ce livre de la Loi est scellé. C'est là que, dans les préceptes et les exemples de Jésus-Christ, vous avez vu cette opposition si grande entre la loi de l'esprit, qui doit régler les disciples de la religion chrétienne, et la loi de la chair, qui gouverne les sectateurs du monde.

L'Evangile, qui est la loi de l'esprit, et que nous professons tous, demande des fidèles tempérants, spirituels, justes, détachés, qui ne soient point assujettis à la tyrannie des sens, qui cherchent, avant toutes choses, les biens célestes, et qui vivant dans le monde, qu'il n'est pas toujours nécessaire de quitter, mais qu'il est toujours défendu d'aimer, possèdent leur âme dans la patience au milieu des tribulations; dans l'innocence au milieu des prospérités; sans avarice dans le trafic et le commerce, sans orgueil dans l'élévation et le commandement; gardant jusque dans le centre de la corruption une conscience pure. Vous sentez la pesanteur de ces devoirs, vous qui n'avez point tout à fait oublié la loi sainte, et liés à un état qui partage vos soins entre la religion et le monde, lorsque vous considérez la disproportion qui est entre vos mœurs et l'Evangile. Vous demandez peut-être des ailes, mais vous les demandez en vain, pour sortir de cette terre, où la loi de la chair, si contraire à la loi de l'esprit, a établi le règne des sens, une vie charnelle, une vie de mollesse et de passions. Car dans le monde, chers auditeurs, vous le savez, à votre grand préjudice, on ne connaît guère le détachement du cœur, la vie et l'innocence de l'âme, que la loi de Jésus-Christ nous demande à tous, et sans quoi notre damnation est certaine. Tout s'y rapporte aux sens et à la chair; à parer la chair, et à revêtir cette idole; à la réjouir par les délices de l'intempérance; à la satisfaire par les dissolutions de la volupté; à l'enrichir par l'or et l'argent; à lui fournir des jeux et des spectacles; à la délasser d'une vanité par une autre vanité; à la conserver malgré la loi des abstinences; à la déguiser ou la découvrir contre les règles de la modestie. C'est la loi des gens du monde, et cette loi perverse, fidèlement pratiquée, ne trouve presque pas d'infracteurs. On y cherche jusque dans l'injustice des ressources pour la pompe et la gloire de la chair; on n'y consulte que les prophètes qui favorisent les désirs de la chair; on y pleure tous ceux à qui ces avantages charnels sont refusés; on n'y applaudit, et même parmi les personnes qui passent pour être assez régulières, on n'y applaudit qu'à une vie douce, agréable, éclatante; où sous l'empire des sens, l'âme est dégradée entièrement, tant la vanité de la chair a enivré dans le siècle les têtes les plus sobres! De manière qu'au lieu d'y voir une république sainte dirigée par la loi immuable du christianisme, à combattre les inclinations de la nature, et à éviter le péché, vous y trouverez, au contraire, un genre d'hommes qui se font tellement une loi de suivre leurs penchants et de vivre selon la chair, qu'il y a dans le monde une infinité d'actions contre la loi de Dieu, qui y sont autorisées, des transgressions grossières que l'on y excuse; des attachements dangereux, des affections sensuelles, un luxe qui a ses racines dans l'orgueil du cœur, et ses fruits dans l'iniquité de la chair; des avarices qui soutiennent l'ouvrage de l'ambition; une oisiveté et des amusements qui usurpent la meilleure partie du temps destiné pour la religion; en un mot mille autres prévarications, que l'on pardonne aux gens du siècle, et que l'on ne pardonnerait pas à l'épouse de Jésus-Christ, comme s'il y avait pour elle un autre Evangile que pour le monde, une autre loi, un autre Décalogue, un autre jugement, un autre juge.

O juge suprême! c'est néanmoins sur votre Evangile et par les mêmes règles de votre Evangile que nous serons tous jugés dans le dernier jour, et ni les vicissitudes des temps, ni les subtils commentaires des hommes ne sauraient jamais les affaiblir; la jurisprudence du ciel ne varie jamais : c'est sur cette loi, et sous la même loi que nous devons dès à présent nous juger nous-mêmes. C'est pour l'étudier plus assidûment, c'est pour l'observer plus fidèlement, que la vierge prudente, oubliant tout ce qu'elle possédait dans sa maison, et tout ce qu'elle pouvait prétendre dans le monde par ses titres et ses alliances, va prier et veiller à l'ombre du sanctuaire.

De là tant de péchés évités : soustraite aux exemples mauvais, qui se joignent aux lois perverses et aux occasions dangereuses : exemples mauvais, source de péchés dans le monde, et combien l'homme, naturellement imitatif, est-il aisément entraîné par l'exemple? La preuve n'en est que trop sensible, et plût au ciel, mes frères, que vous n'en fussiez pas vous-mêmes la preuve! L'homme, souillé dès sa naissance, est tellement de lui-même porté au péché, qu'il n'est pas nécessaire de lui en faire des leçons; il est déjà si faible, si chancelant, qu'il tombe de lui-même à toute heure. Que sera-ce donc, dit saint Cyprien, lorsqu'il sera poussé par une foule de pécheurs? Les bons exemples ne sont pas si contagieux, si puissants : mais ceux qui portent au mal ne trouvent partout que des cœurs corruptibles, toujours disposés à les suivre.

Or, chrétiens mes frères, vous devez convenir avec moi que c'est là justement la situation du monde, où les yeux s'ouvrant de toutes parts aux exemples du vice, la cor-

ruption particulière, aidée de cette corruption générale, prend bientôt le dessus, quelquefois même malgré les leçons et les soins des parents chrétiens et des ministres fidèles. Vous représenterai-je donc ici, ma chère sœur, dans les exemples de ceux qui habitent toujours la terre d'iniquité, les grands périls dont vous vous délivrez, et que vous n'avez vu qu'en passant, sous la garde d'un père sage et d'une mère chrétienne? Vous retracerai-je les images et les œuvres du monde coupable, que vous ignorez peut-être, ou du moins que vous devez oublier? Vous ferai-je voir dans le siècle une société de gens corrompus ou relâchés, qui se copient l'un l'autre dans le crime, qui ne sont chrétiens que par les sacrements, et qui enchérissent quelquefois sur les vices des païens? Des hommes qui se font du vice et de l'incontinence un privilége de leur sexe; des femmes qui mettent leur gloire à séduire, et leur plaisir à être séduites; la corruption dans les jugements, l'infidélité dans les mariages, la discorde dans les familles, l'iniquité dans le commerce? Un monde que les calamités rappellent à la pénitence, et qui se roidit contre l'indigence par l'usure, l'injustice, le libertinage dans les discours, le déréglement dans les mœurs, une vie de jeu qui absorbe toutes les heures des devoirs, et pour achever en un mot, une vie profane jusque dans ses pratiques saintes, des fêtes sans religion, des sacrifices sans piété, des sacrements sans conversion.

Telle est la face d'un monde qui se dit chrétien : les images du vice se présentent partout dans les exemples du mal, l'imagination tendre des enfants reçoit sans combat ces premières impressions. Et comme la jeunesse et l'enfance durent longtemps parmi les hommes, car il n'y a point de vieillards parmi les mondains, dit un ancien Père, comme la plupart des hommes vivent d'imagination, de même que les enfants, conduits par le jugement des sens, et intéressés à s'y conduire, il arrive de là que pour donner à leur dépravation des appuis, et pour faire le mal sans remords, chacun se plaît à prendre dans les exemples d'autrui les principes de sa conduite, chacun se fait de la corruption publique une apologie de la sienne. O aveuglement! O misère des hommes! Ils prennent leur égarement pour un chemin, et ils ne croient plus pécher, quand ils pèchent avec le grand nombre.

O jeunesse abusée! que deviendrez-vous dans cette conspiration générale du monde à perdre l'innocence, aujourd'hui surtout que la licence a renversé toutes ses digues? Malheureux et faible enfant! vous que le siècle retient encore, comment vous sauverez-vous de ces périls et de ces scandales? Comment ne boirez-vous pas avidement le poison du vice, qui vous est si souvent présenté par les mains mêmes que vous respectez? La vanité qui frappe vos yeux séduit bientôt votre cœur, et dans le concours de toutes les passions, avec tous les exemples du relâchement et du crime, vous vous trouvez, presque sans y penser, amollis par la volupté comme les uns, endurcis par la haine comme les autres, enflés d'orgueil comme ceux-ci, desséchés par l'envie comme ceux-là; l'avarice remue déjà votre cœur, la curiosité dissipe déjà votre esprit, vous commencez déjà à prononcer des paroles que vous devriez rougir d'entendre; votre foi languit, votre piété s'éteint, et cette vie mondaine ne vous paraît pas criminelle, parce qu'elle est devenue commune et presque générale.

Toutefois, mes frères, confessons qu'une grâce singulière peut préserver l'âme chrétienne de la plupart de ces déréglements; tous, dans cet air contagieux, ne sont pas également malades. Je vois dans le monde des âmes fidèles, que le monde, par ses exemples, n'a point corrompues; il se trouve des Joseph dans l'Egypte, des Daniel à Babylone, des Néhémie dans la cour de Perse, une Esther sur le trône d'Assyrie, et des saints jusque dans le palais de Néron. Il est vrai, je n'en disconviens pas. Mais outre que le nombre de ces justes est bien petit, quelle violence ne faut-il pas se faire dans le monde, pour ne pas vivre selon les usages du monde, pour tenir ferme contre le torrent et les exemples du monde, pour ne pas adorer les dieux du monde, pour ne pas se noircir aux fournaises du monde, et pour s'abstenir du péché, auquel l'œil et l'oreille sont à toute heure invités dans le monde? Mais d'ailleurs, quand une fois on y est tombé, est-il aisé de se relever? Est-il aisé de sentir son mal au milieu de tant de malades, dont pas un ne se plaint de ses maux? Est-il aisé de se dégrader par une sage modération, après avoir brillé par une folle magnificence? Est-il aisé d'arracher l'œil qui a séduit, vous qui avez tant de peine à déchirer le vêtement qui scandalise? Enfin, est-il aisé parmi un monde volage et moqueur, de ne s'occuper qu'à apaiser la colère de Dieu par les inquiétudes d'un saint repentir, par la tristesse d'une amère componction? Et de là vient, dit saint Ambroise, que s'il est rare de conserver l'innocence parmi les enfants des hommes, il est encore plus rare de la réparer.

Grâces éternelles, ma chère sœur, grâces éternelles au Seigneur votre Dieu, qui vous a transférée de cette région d'iniquités et de scandales dans la terre des saints, où tant de périls vous seront épargnés; ne trouvant dans la religion que les occasions du bien, des lois et un Evangile qui vous mène à la perfection, les exemples de toutes les vertus, et une espèce de nécessité de bien vivre.

En effet, je vous demande, qu'est-ce qui pourrait ici vous porter au péché? Eloignée des objets et des lieux qui offrent au cœur juste toutes les occasions du mal: séparée du monde, où celles qui s'applaudissent tant de leur état n'ont point d'autre avantage sur vous que celui d'une prévarication plus fréquente et plus facile; gardée de plus par la pauvreté évangélique, qui, en vous

dépouillant dès aujourd'hui de ces parures du monde que vous ne portez qu'avec impatience, vous diminuera constamment les dangers du salut; de même que celui qui veut passer un torrent rapide, quitte tout et ses vêtements mêmes, sans quoi il périrait infailliblement. Ici encore vous ne verrez point de lois qui favorisent la chair et qui excusent ses convoitises. La règle qui dirige les pas de ces vierges sages est une explication simple et littérale de l'Evangile de Jésus-Christ, règle qui n'ajoute rien à la loi commune des chrétiens, sinon qu'elle les met dans des moyens sûrs et présents pour l'accomplir. Donc nul exemple qui ne doive être bon dans ces saintes retraites, où, si vous y faites attention, vous remarquerez que les vertus de ses compagnes viennent toutes solliciter en quelque manière la jeune religieuse. Car l'une, par ses exemples, lui inspire l'amour d'une obéissance parfaite; l'autre, l'amour d'un sincère détachement; elle voit celle-ci gémir dans la paix comme la colombe, et celle-là s'élever comme l'aigle dans la contemplation. Elle en voit d'autres qui courent aux sacrements, fontaines du Sauveur, comme le cerf altéré court aux eaux d'un fleuve. Celle-ci est encore une Marie, qui est pénitente, et qui n'a point été pécheresse; celle-là est une Marthe, qui travaille toujours et qui ne murmure jamais; une autre, plus élevée, n'ordonne le bien qu'en le pratiquant, et toutes ensemble, possédées de l'amour de la céleste pureté, ont les yeux chastes et simples de la colombe.

O cité de Dieu! Combien de choses glorieuses m'ont été dites de vous, et que je voudrais pouvoir ici répéter. Mais vous répondez, mes frères, vous dites, et il est vrai, que la transgression entre dans ces asiles sacrés. Le ciel même a-t-il garanti l'ange du péché? Il y a eu des confesseurs de la foi qui ont commis des crimes jusque dans les prisons des martyrs; tous les apôtres ne sont pas fidèles; toutes les vierges ne sont pas prudentes. Telle est la misère du cœur humain. Il n'est point de barrière qui puisse arrêter tous ses égarements; il n'est point de baptême qui lui ôte toute sa corruption. Mais écoutez-moi: cette corruption qui submerge la plupart des citoyens du monde ne saurait nuire dans les monastères qu'à un très-petit nombre; au milieu des sacrements et des lumières, loin des occasions du mal, avec la sainteté des lois et des exemples, la religieuse ne saurait longtemps pécher sans remords : des passions toujours contredites s'éteignent, le fruit qui tente est éloigné, le censeur des vices est toujours présent, l'attitude de l'hypocrite est trop contrainte pour durer pendant toute la vie. Ainsi bientôt confuse de ses prévarications, elle a recours aux larmes, et si après cela elle tombe encore, ses chutes ne sont plus que des chutes légères, des péchés que le juste commet, péchés que la vierge sage expie à l'heure même par les œuvres saintes, et par les mortifications fréquentes que la religion lui fournit. Est-ce une petite intempérance qu'elle a commise? voilà que sur une table frugale le jeûne y satisfait sur-le-champ. Est-ce une parole déréglée? voilà qu'un sage silence la couvre aussitôt. Est-ce une petite paresse, une vanité ou une émotion passagère? voilà que les prières, les humiliations et les veilles les effacent.

C'est donc ici véritablement la terre de justice, ma chère sœur, où l'esprit de sainteté vous a conduite, et où la puissance de l'iniquité ne prévaudra point sur vous; résolue de ne pas plus ressembler au monde que vous quittez, que le monde veut vous ressembler; convaincue qu'il y a trop à gagner dans votre fuite pour vous en repentir jamais, et dans la vue des dangers dont la grâce vous délivre, chantant tous les jours avec le prophète : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium; laqueus contritus est, et nos liberati sumus.* Oui, vierge sage, les filets sont rompus, et vous serez délivrée non-seulement du péché, en fuyant le siècle qui est tout plongé dans le mal, pour vous envoler dans le sanctuaire de l'innocence, *volabo;* mais, de plus, vous serez garantie du trouble par la paix et le repos que l'on y goûte, *requiescam;* vous l'allez voir, si vous voulez bien m'entendre, dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT

C'est une chose assez surprenante de voir l'état où était Jacob, lorsqu'il vit la gloire du ciel, et qu'il jouit en quelque sorte de la paix et des délices du paradis. Ce patriarche s'en va comme un fugitif qui veut éviter la colère d'un frère inhumain, et qui cherche dans un lieu étranger la sûreté qu'il ne trouve pas dans sa propre maison. Pauvre et dépouillé de tout, se bannissant lui-même de ses héritages, et ne se réservant que les richesses de l'innocence et de la religion, il marche, et abattu par les fatigues d'une longue et pénible journée, il s'arrête enfin au milieu d'un champ, après le soleil couché, et sans raisonner sur sa santé ni sur sa naissance, il se met une pierre sous la tête, il se couche et s'endort. Mais que vit-il alors? Dans un sommeil que la seule lassitude pouvait produire, Dieu lui fit voir le plus grand spectacle qui fut jamais. Une échelle s'élevait de la terre jusqu'au ciel; les anges y montaient et descendaient sans s'arrêter un seul moment, et Dieu même paraissait appuyé sur cette échelle. De manière que Jacob, frappé d'un objet si merveilleux, et se voyant au milieu de la région céleste, s'écrie : C'est ici véritablement la maison de Dieu, la porte du ciel, c'est ici le paradis : *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.*

Voilà un étrange événement; mais quelque surprenant qu'il soit, il est aisé d'y reconnaître ce qui se passe tous les jours dans un grand nombre d'âmes justes, qui, ayant abandonné toutes choses, maisons, parents, héritages, prétentions, trouvent dans une vie dure et pauvre, les commencements du repos et de la paix du paradis. Jacob avait

quitté des parents et des hommes mortels, et il trouve dans sa fuite un Dieu immortel, qui lui tient lieu de père et de mère; il était sorti de son pays, d'un pays de la terre, et il trouve le ciel; il fuyait un frère cruel, et des anges officieux et charitables viennent s'offrir à lui; tout secours humain lui manquait, et la divine providence, marquée par cette échelle mystérieuse, se présente pour le protéger. Votre sort, mes chères sœurs, ne sera pas moins heureux que celui de Jacob; quelque sèche et austère que paraisse la vie du cloître, vous y verrez dans la destinée favorable de ce patriarche une idée de la vôtre : Dieu présent ici dans l'assemblée des justes, avec des anges qui montent sans cesse, et qui descendent, qui s'élèvent par l'amour sacré, et qui s'abaissent par l'humilité chrétienne; vous y verrez, dans le repos et la paix du cœur, une image du ciel.

Il faut donc vous dire qu'ici-bas, dans cette vallée de larmes, où le pauvre gémit dans son indigence, où le riche se plaint dans son abondance même, et où personne n'a encore vu que tout l'éclat de la plus belle couronne fût un remède contre le trouble; il faut vous dire que la paix, qui est un présent du ciel et qui fait dans le ciel son principal séjour, ne naîtra jamais ni du sein du péché, ni du commerce des pécheurs; elle n'habitera que dans les tabernacles des justes, et avec la justice. De sorte que si nous voulons goûter une vie tranquille, autant qu'elle le peut être sur la terre, nous ne saurions mieux faire que de chercher ces lieux privilégiés, où, séparés du monde par les mœurs aussi bien que par la demeure, nous puissions, proche des saints autels, attendre en paix les biens à venir.

En effet, ma chère sœur, il est difficile de se reposer ailleurs que sur cette sainte montagne; et sans vous parler des pécheurs, dont la paix s'éloigne toujours, parce qu'il y aura toujours à la porte du vice une épée fatale pour en détourner les hommes qui voudraient y entrer, et pour les en dégoûter lorsqu'ils en ont cueilli le fruit : je m'adresse seulement à ceux qui passent dans le monde pour sages, mais qui sont encore incertains, tièdes, languissants dans leur piété et leur sagesse. Et j'ose leur déclarer qu'ils ne trouveront point, dans le siècle où ils habitent, le repos, et que la paix ne fournit sur la terre ses premières consolations, ses douces espérances, qu'aux âmes choisies qui, au milieu des retraites, vivent premièrement dans une plus générale séparation du monde, en second lieu, dans une prière plus assidue, troisièmement dans une justice plus abondante : trois grands préjugés du repos et de la paix, trois avantages singuliers de la vie religieuse que vous devez tous les jours méditer.

Et premièrement, pour ce qui regarde la séparation générale du monde, il est aisé de voir que si elle affaiblit en nous les cupidités, elle diminuera aussi nos troubles, et que de plus nous serons préservés des tribulations et des sollicitudes si inévitables dans le siècle. Remarquez bien toutes ces circonstances, cupidités, tribulations, sollicitudes retranchées, heureux effets d'une grande et universelle séparation. Les cupidités, mes frères, quelque effort que l'on fasse, s'irritent toujours parmi les objets qu'il est libre de voir; elles s'aigrissent et s'augmentent dans la possession des biens du monde, qui ne doivent être administrés qu'avec une conscience timide, et qui ont aussi toujours leurs épines pour ceux qui les manient.

Si donc un chrétien encore faible, qui dans le monde possède des revenus, des commodités, des honneurs, a quelque dessein de se sauver, avec quel trouble et quelle anxiété opérera-t-il son salut dans le centre des convoitises, et parmi tant d'objets dont il ne saurait user sans danger, dont il ne saurait jouir sans crime, qu'il possède souvent avec attache, qu'il possède même quelquefois avec injustice, et qu'il perd toujours avec douleur? Car, au reste, comprenez bien ceci : avec tous les petits appuis que le monde se fait jusque dans une fortune médiocre, avec toutes les ressources que la prudence humaine a préparées aux infirmités de la chair, il est difficile de n'être point ébranlé, et de ne pas sentir de violentes secousses lorsqu'ils viennent à nous manquer. Jamais sans trouble, soit que nous cherchions ces biens que l'on ne trouve pas toujours quand on les cherche; soit que nous les perdions bientôt après que nous les avons trouvés; soit aussi que la conscience chrétienne, qui est délicate, et qui n'est délicate que parce qu'elle est chrétienne, appréhende à toute heure de se souiller par des attachements illégitimes, ou par une administration injuste. Or, mes frères, nul de ces troubles dans le cœur de la vierge sage, qui, en se bannissant du monde, a resserré ses pas dans ce petit espace de terre, où ne voulant plus avoir la liberté d'étendre ses mains vers les fruits du siècle dont elle s'est généralement séparée, elle ne sentira plus aussi les impressions puissantes des convoitises inséparables des douleurs, ni les tristes perplexités d'une conscience incertaine. Car elle sait, ô mon Dieu, qu'il ne sera jamais permis à qui que ce soit de goûter la paix, en jouissant des biens créés et sensibles, qui nous plaisent, Seigneur, parce que vous les avez faits, mais qui ne sauraient nous satisfaire, parce que nous n'avons pas été faits pour eux.

Et c'est pour cela, ma chère sœur, que je puis vous assurer que dans cette distance si longue qui va être entre le siècle et vous, et que vous devez rendre encore plus longue par la sainteté de vos affections que par l'espace des lieux; les cupidités humaines, qui ne marchent point sans les contradictions et les troubles, perdant ici leur force, ne nuiront point à votre repos, d'autant plus que je puis croire que vous retournerez jamais, par vos désirs mêmes, dans ce

monde que vous quittez aujourd'hui de si bonne grâce ; ni que l'image du siècle, qui était déjà effacée dans votre cœur pendant qu'elle brillait à vos yeux, se retrace et se renouvelle en vous, lorsque vous aurez mis entre vous et lui un si grand abîme. Je sais, d'ailleurs, qu'encore que vous soyez dans un âge où le monde ne paraît guère ni dangereux ni misérable, parce que d'ordinaire on y manque de lumières pour découvrir ses séductions, d'expérience pour sentir ses calamités ; il est déjà néanmoins si grossier à votre égard ce monde, qu'il ne peut plus vous tromper ; il est si défiguré par les tribulations, qu'il n'a plus d'éclat qui puisse vous séduire.

A ce mot de tribulations, chers auditeurs, dont vous vous plaignez si souvent vous-mêmes, je ne perse pas que vous attendiez de moi que je vous fasse la peinture exacte d'un monde malheureux, lequel certainement vous ôtera le repos si vous ne prenez le vol pour vous en séparer, *volabo et requiescam.* Et en combien de manières pouvez-vous perdre le repos dans cette région de misères où vous vivez ? Sans parler des autres tribulations communes à tous les enfants d'Adam, vous perdez la paix, et le trouble vous saisit, si une langue maligne flétrit votre nom ; si une main cruelle vous ravit vos biens ; si la force indomptable du temps efface l'éclat de votre jeunesse ; si l'avarice d'un parent vous contraint d'entrer dans la région des procédures ; dans cette terre où le ministre de la justice à qui vous demandez votre manteau, vous ôte encore votre robe ; si un concurrent déconcerte les projets de votre vanité ; si la mort vous enlève un protecteur puissant ou un ami fidèle ; si une décadence générale des lois et des fortunes, si le dur créancier, ou le débiteur insolvable fait tarir tout d'un coup dans votre maison la source des commodités. Et quand je ne compterais parmi vos tribulations que celles du mariage, état qui paraît si nécessaire à tant de cœurs infirmes, mais dont le poids est toujours fâcheux à l'âme la plus forte, dans ses afflictions qui sont si diverses, dans ses passions qui sont si violentes, dans ses servitudes qui sont si onéreuses, dans ses discordes qui sont si fréquentes, dans sa stérilité qui est si triste, dans sa fécondité qui est si pénible, et dans ses autres fruits qui sont si amers.

Vous ne connaîtrez point ces tribulations, vous que la vocation religieuse sépare, comme les anges du ciel, du commerce de la chair et du monde ; vous ne boirez pas une seule goutte de cette coupe amère dont les pécheurs de la terre sont enivrés, vous qui ne voulez point avoir d'autre époux que Jésus-Christ, ni d'autre héritage que le ciel. Sans doute, quoique séparée de nous, vous entendrez encore parler quelquefois des disgrâces et des misères qui affligent les amateurs du siècle. La sainte religieuse n'ignore pas les tristes événements du monde et les naufrages si fréquents des mondains, ni les fureurs de la vengeance, ni les cruautés de la jalousie, ni les désespoirs des mariages, ni les désastres du luxe et de jeu, ni les angoisses du riche qui perd ses héritages, ni les gémissements du père qui perd ses héritiers, ni tous les tourments de la vanité humaine. Les malheureux viennent quelquefois l'entretenir de leurs calamités, et lui demandent même des consolations : et quelle est alors la situation de son cœur ? Elle bénit le Seigneur qui l'a sauvée de la tempête en lui procurant ce port ; elle se lie plus que jamais aux autels qu'elle a embrassés, elle redouble sa reconnaissance, elle renouvelle son amour. Le monde, dont elle s'est séparée, lui devient toujours plus haïssable dans ses fatales cupidités, plus amer dans ses fréquentes tribulations.

Disons encore plus insensé dans ses vaines sollicitudes ; et c'est ici, ma chère sœur, un autre obstacle à la vie heureuse et tranquille, obstacle que vous surmonterez par une séparation du monde, que vous ferez sans réserve. Et de fait, combien de sollicitudes tourmentent ceux, qui, attachés à la roue d'une condition mondaine, en suivent les violents et rapides mouvements ; surtout dans un siècle où, malgré les désastres si communs et si singuliers, on ne donne plus de limites à ses besoins ; et où la loi de la vanité impose toujours des nécessités pour marcher avec une pompe fastueuse, pour se vêtir avec un luxe immodéré, pour manger avec une intempérance criminelle, pour se faire un devoir de briller dans le monde et s'y montrer avec avantage à des yeux sensuels ? O chrétiens, qui habitez encore avec les enfants du siècle, si vous pouviez entendre dans leurs triomphes publics tous les gémissements secrets du cœur mondain ! si vous pouviez voir tous les chagrins mortels qui sont cachés sous leurs joies artificielles, avec quelle compassion regarderiez-vous ceux que vous regardez peut-être avec envie !

Il n'en est pas ainsi de la vierge prudente que le Seigneur a séparée du siècle, pour la transférer dans le lieu de la paix ; où contente d'un vêtement simple et sur qui la mode n'exerce point sa tyrannie, et d'une sobre nourriture qu'une main fidèle lui prépare chaque jour, désirant peu de choses et désirant peu les choses mêmes qu'elle désire, selon la maxime de saint François de Sales ; elle est ainsi préservée de toutes les vaines sollicitudes ; et selon la parole de l'Evangile, elle trouve à son âme un doux repos : *Invenietis requiem animabus vestris.*

Mais pour trouver véritablement ce repos, ma chère sœur, si vous m'avez bien entendu, vous avez déjà compris qu'il ne suffit pas de mettre un voile sur sa tête, ou de réformer son habit ; et que le don de la paix n'est accordé qu'à la vierge sage qui, se faisant ici un retranchement contre les tribulations et les sollicitudes des habitants de la terre, n'apporte point aussi dans

la société des saints les cupidités du siècle ; quittant toutes choses, et se mettant elle-même au nombre des choses qu'elle quitte, plus séparée des pécheurs par son cœur que par les barrières et les murailles ; retranchant avec plus de soin ses désirs que ses cheveux, regardant avec mépris tout ce qui périt, regardant avec horreur tout ce qui corrompt ; en un mot s'éloignant de plus en plus du monde, et s'enfonçant dans sa retraite par une séparation universelle, pour s'approcher de son Dieu par une prière assidue.

C'est dans cette prière assidue, mes frères, que vous allez voir en peu de mots un second avantage, qui assure le repos de la sainte religieuse ; à qui le repos même et tous ses avantages seraient funestes, si, par le commerce de la prière qui est toute la ressource de l'âme chrétienne en cette vie, elle ne s'élevait jusqu'à l'auteur de son être et au Dieu de son salut ; pour puiser dans son sein la grâce céleste, et pour obtenir avec cette grâce non-seulement la justice, mais la paix que Dieu seul peut répandre dans les cœurs qu'il a formés, qui le cherchent et qui ne cherchent que lui seul. Or, cette prière, qui est la source de la sainte paix et des purs contentements, ne se pratique bien que dans le sanctuaire du cloître, où les illusions du vice, les vanités du siècle et les nécessités de la vie ne viennent plus guère interrompre le gémissement sacré. Prière qui s'y nourrit par la lecture des livres divins, et par la méditation de la sainte parole ; prière que les prudents législateurs des ordres religieux ont ordonnée comme le principal exercice du cénobite, comme son secours le plus certain dans les tentations, comme son délassement le plus désirable dans ses peines, comme un pain qui le nourrit le jour, comme une lumière qui l'éclaire la nuit ; prière que la religieuse sage se rend agréable, étudiant dans sa cellule tout ce qui peut lui rendre intelligible la psalmodie de l'Église, sans quoi elle serait souvent dans le temple comme les marbres froids et durs qui le composent. Et quelles consolations sont réservées, ma chère sœur, à la ferveur d'une prière si assidue ? Quelle abondance de joie dans les psaumes que vous récitez chaque jour au milieu de la société des justes ? Psaumes qui vous consoleront dans cet exil, si une piété vive et tendre fait passer dans votre cœur toute la grâce dont ils sont pleins. Quel repos à l'ombre du Seigneur, à qui vous racontez, comme à un ami fidèle, toutes vos peines ? Quel repos si vous y demeurez, si vous ne priez pas seulement en passant celui que vous devez toujours chercher, toujours désirer ? *Sub umbra illius quem desideraveram, sedi.* Quelles voluptés dans sa maison, où les larmes mêmes que la pénitence verse sont mille fois plus douces que les joies et les ris des théâtres, dit saint Augustin ? Quelle paix dans son sanctuaire, où vous vous accoutumerez déjà dans les adorations et les louanges saintes, aux cantiques ineffables, dont la céleste Jérusalem retentira pendant tous les siècles ?

Hélas ! chrétiens, vous qui êtes encore faibles et imparfaits, si quelquefois dans un jour de communion, dans une grande fête, priant avec plus de ferveur que de coutume, vous avez pu dire avec un transport de joie que les tabernacles du Seigneur sont désirables, et ses autels sont chéris ; si l'oraison du pécheur suspend quelquefois ses chagrins, lorsque, troublé par les terreurs de la conscience, fatigué de ses tribulations, fatigué de ses vices mêmes, il commence à entrevoir dans la maison de la prière, où il s'est réfugié, la beauté et les douceurs de la justice ; si alors, contraint d'avouer que les gens de bien ont choisi le meilleur parti, il sort du temple plus content qu'il n'est jamais sorti des assemblées et des spectacles du monde : que sera-ce de ces âmes justes qui habitent dans la maison du Seigneur tous les jours de leur vie, et qui se reposent près de ses autels ; où le cœur dévot, si assidûment ouvert par l'invocation chrétienne aux bénédictions célestes, goûte bientôt une portion de la joie véritable, qui n'est pleine et entière que dans le ciel, mais qui commence sur la terre ?

Je dis des justes, mes sœurs, car je vous l'ai marqué, et voici ma dernière réflexion. Si les célestes consolations ne sont accordées qu'à une générale séparation et à une prière assidue, il faut demeurer d'accord que le véritable repos n'est aussi le prix que de la justice, et d'une justice abondante, et par conséquent que le fleuve de la paix, qui ne peut réjouir que la cité de Dieu, ne coule jamais mieux que dans les solitudes religieuses où toute justice est accomplie et où la paix coule comme un fleuve, dit Isaïe, parce que la justice y est comme une mer : *Sicut flumen pax tua, et justitia tua sicut gurgites maris.* Et comment la justice est-elle une mer d'où la paix comme un fleuve prend son origine ? Ecoutez et je finis : c'est que la conscience, à qui il appartient principalement de décider de la destinée heureuse ou malheureuse des hommes, ne peut donner des réponses favorables pour le passé et des espérances douces pour l'avenir, qui mettent la paix dans le cœur, qu'à ceux qui, ayant pleuré en cette vie leurs péchés qu'ils devaient uniquement pleurer, et aimé Dieu qu'ils devaient souverainement aimer, ont ainsi rempli les devoirs de la justice chrétienne. Trop éloignés de cette justice, mes frères, quel peut être votre repos sous les yeux d'un Dieu vengeur, qui s'avance vers vous dans son jugement, et que vous n'avez point apaisé par vos regrets ? Quelles sont vos espérances pour posséder celui dont vous n'avez point véritablement aimé la loi, dont vous n'avez peut-être jamais désiré les biens ? La mort et l'enfer qui vont finir une vie dissipée et mondaine, vo.. toute votre perspective.

Pour vous, ma chère sœur, qui entrez aujourd'hui dans cet auguste sanctuaire où

la paix et la justice s'embrassent; sauvee des iniquités du monde et des contradictions de la ville dans cette sainte et heureuse retraite, ne tenant plus à rien, et semblable à l'oiseau devenu libre, qui n'a plus dans ses ailes la glu qui l'empêchait de voler vers le ciel, *viscum non habet in pennis*, comme parle saint Augustin, après avoir espéré depuis le matin jusqu'au soir au Seigneur votre Dieu, qui vous a conduite ici par sa miséricorde, vous pourrez lui dire enfin, comme le prophète, dans le jour de vos vœux auquel vous aspirez : C'est en vous seul, ô mon Dieu! c'est en vous seul que je dormirai en paix et que je jouirai d'un vrai repos : *In pace in idipsum dormiam et requiescam;* et ce repos, comme la justice, ne saurait être parfait et immuable que dans la gloire éternelle du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXXI.

SUR LE MÊME SUJET.

Dixi : Custodiam vias meas. (*Ps.* XXXVIII.)
J'ai dit en moi même : J'observerai avec soin toutes mes voies.

Je viens mettre dans la bouche d'une fille chrétienne les paroles d'un roi pénitent, et je voudrais qu'elles fussent imprimées dans les cœurs de tous les tidèles. Ecoutez donc, vous qui êtes ici assemblés, et qui cherchez peut-être un spectacle plutôt qu'une instruction. Ce n'est ni un philosophe qui argumente dans une école, ni un cénobite qui médite dans un cloître, ni un pauvre qui gémit dans sa caverne; c'est un roi qui est assis sur son trône, mais qui oublie tout l'éclat des grandeurs, toute la douceur des plaisirs, pour ne considérer que les voies de son cœur, les péchés qu'il a commis, ceux qu'il doit éviter, les œuvres et tous les motifs de ses œuvres, les fautes qu'il doit pleurer, ses passions qu'il a à combattre, les paroles mêmes qu'il est obligé de régler : *Dixi: Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea.* Egalement sourd aux acclamations de son peuple et aux malédictions de ses ennemis, il n'écoute que les leçons ou les plaintes de sa conscience; il n'est attentif qu'à observer ses démarches, à les conduire, à les redresser : *Dixi: Custodiam vias meas.*

Quel est ce langage, mes frères, et combien ces mystères sont-ils inconnus au monde, où une vie de dissipation et de tumulte a ôté toute l'attention que la conscience doit avoir sur ses propres voies? où dans le centre du péché l'âme réprouvée ne connaît point d'autre repos, d'autre délassement que d'étouffer ses remords et de ne pas sentir le poids de ses iniquités?

C'est à vous, vierges sages qui m'écoutez, que ces vérités sont révélées, et pour cela la plupart de vous dès le premier âge, où l'on a des idées si confuses du devoir et des sentiments si vifs pour le plaisir, vous avez pensé à observer vos voies et à resserrer vos pas dans le sentier de la justice.

Or en cela qu'avez-vous fait? Ce que le saint prophète nous enseigne à tous dans les paroles de mon texte. J'ai dit en moi-même : J'observerai avec soin toutes mes voies : *Dixi : Custodiam vias meas.* J'ai dit : oui, ma chère sœur, vous l'avez dit, dès que vous avez pu connaître les voies si dangereuses du monde, les voies si licencieuses des mondains; dès que vous avez su qu'un chrétien ne saurait faire un pas qui n'ait une loi qui le règle, que tout a rapport au ciel, que tout y conduit ou en détourne; que tout doit être pour lui observation, obéissance, religion; vous l'avez dit, et vous venez aujourd'hui le déclarer publiquement, que vous voulez observer avec soin toutes vos voies : *Dixi : Custodiam vias meas.*

Grande source de réflexions et de pratiques, qui demanderaient plus de forces que je n'en ai pour vous être expliquées, et que je n'entreprendrais pas de vous enseigner, si cette cérémonie, ma chère sœur, où vous instruirez beaucoup plus que vous ne serez instruite, ne suppléait à mes paroles, vous faisant voir sous des idées simples ce que vous pensez déjà si solidement, combien il est nécessaire d'observer ses voies, ses inclinations, ses œuvres, sa conduite; de les observer premièrement de bonne heure et sans attendre les derniers temps; en second lieu, de les observer avec une discussion exacte et entière; troisièmement, de les observer toujours et jusqu'à la fin de la vie : *custodiam vias meas.* Inspection sur les voies de notre cœur sans délai, sans réserve, sans relâche, c'est en trois propositions tout mon sujet; commençons, et pour cet effet implorons tous ensemble les lumières de l'Esprit saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dixi : Custodiam vias meas. J'ai dit : J'observerai avec soin toutes mes voies. J'ai dit, et quand l'avez-vous dit, ma chère sœur? dès qu'on vous a portée dans le temple, dès que votre front a été lavé dans la fontaine baptismale, dès que votre nom a été écrit sur les registres de l'Eglise. Alors vous avez renoncé aux voies perverses du monde, vous avez promis d'entrer dans le sentier étroit de l'Evangile, et vous l'avez promis par les vœux sacrés du baptême. Vous l'avez dit, et les anges du ciel vous écoutaient; vous l'avez dit, et les prêtres du Seigneur écrivaient votre engagement et vos paroles. Vous l'avez dit, vous l'avez promis, et c'est à Dieu même, à qui vous devez tous les mouvements de votre cœur, tous les moments de votre vie; à qui toutes vos affections sont découvertes, et qui ne laisse jamais impunies les promesses que l'âme infidèle a violées. Vous l'avez dit d'abord par une bouche étrangère; vous l'avez dit ensuite par vous-même, et combien de fois l'avez-vous répété? Dans la solennité des grandes fêtes, lorsque vous répandiez votre cœur devant Dieu par la prière, et dans les tribunaux de la pénitence, lorsque vous resserriez ce cœur par la compunction. Vous l'avez dit

au milieu de l'abondance et des douceurs de la maison, parmi les empressements et les tendresses d'une chère famille. Enfin, vous l'avez dit, et n'imitant pas ces âmes imprudentes qui veulent, disent-elles, faire un essai du monde avant que d'entrer dans la religion, c'est-à-dire, qu'elles veulent prendre et avaler le poison pour se procurer ensuite les remèdes; vous êtes entrée de bonne heure dans la solitude pour veiller sur vous-même, pour examiner les voies de votre cœur, pour les observer; et pourquoi vous êtes-vous ainsi hâtée? Est-ce donc une si grande nécessité pour le salut de compter toutes ses démarches et de garder toutes ses voies? Rien de plus nécessaire, mes chères sœurs, que cet examen et cette inspection; premièrement, nécessaire en tout état et à tout fidèle; en second lieu, plus nécessaire encore à la jeunesse et dans l'âge des égarements et des chutes; mais inspection sans délai.

Que cet examen si rare dans le monde tiède, si difficile dans le monde tumultueux, mais si familier dans le silence des cloîtres, soit absolument nécessaire en tout état et à tout fidèle pour être pur dans ses voies; c'est après l'Evangile et avec tous les saints docteurs, le grand Origène qui l'assure sur ces paroles du psaume que nous expliquons : *In imagine pertransit homo;* l'homme passe sa vie dans les ombres et les images. En effet, dit ce savant Père, l'homme à chaque moment et à chaque action de sa vie forme les traits de quelque image, ou de l'image de l'homme céleste ou de l'image de l'homme terrestre. Si c'est la première image, l'homme la peint en lui-même par des pensées saintes, par des désirs réglés, par des paroles sages, par des actions justes, imitant Jésus-Christ, cet homme céleste, qui est son vrai modèle. L'image de l'homme terrestre, au contraire, il la peint en son âme par les désirs et par les œuvres de la chair, ne respirant que la terre, ne parlant que des choses de la terre, et ne mettant son cœur que dans les biens de la terre. Il est donc important, dit Origène, d'examiner avec beaucoup de soin tout le détail de notre vie, les pensées qui s'élèvent dans notre esprit, les désirs qui se forment dans notre cœur, les paroles qui naissent dans notre bouche, les œuvres qui sortent de nos mains, pour connaître de quelle image nous portons les traits dans notre âme; si c'est de l'image céleste de Jésus-Christ ou de l'image terrestre du serpent; puisqu'il n'est point de moment auquel nous n'appliquions les couleurs de l'un ou de l'autre sur cette partie immortelle de nous-mêmes. Disons plus, puisqu'un seul trait, une seule pensée, un seul regard, une seule parole peut achever en nous l'image fatale de l'ennemi de Dieu. C'est la vérité éternelle qui le déclare : une pensée de haine à quoi nous adhérons nous rend homicides; un regard de convoitise nous rend adultères; une parole de colère nous rend dignes de la géhenne du feu.

Et de là, mes frères, ces discussions si fréquentes et si exactes, que le solitaire fait chaque jour avec son propre cœur, pour prévenir les transgressions, ou pour les pleurer; pour remarquer les couleurs funestes du crime, qui peuvent s'imprimer à toute heure dans sa conscience, et pour les effacer. Et pour cet effet, vierges chrétiennes, devant qui je parle, vous n'attendez pas seulement le silence de la nuit, où le grand Chrysostome veut que chaque fidèle rappelle son cœur des égarements du jour, montant pour se juger, sur le tribunal de sa conscience, avant de monter sur son lit. Mais pendant le jour même, où l'usage des paroles ne vous est accordé qu'avec un sage ménagement, où loin des objets du siècle, vos yeux peuvent s'ouvrir sans voir la vanité qui les souillent; lorsque le monde ne fait que multiplier ses prévarications, soit dans ses entretiens dont le prochain est la victime, soit dans ses jeux où il perd de vue ses devoirs, soit dans son oisiveté ou dans ses affaires; enfin lorsque la fille du monde, bien loin de veiller sur sa conscience, répand avec les attraits du luxe les piéges du vice partout où elle passe; alors vierges prudentes, vous trouvez, dans les heures de la retraite et du recueillement, le temps d'examiner votre cœur et de le purifier. Vous trouvez dans la lecture des livres saints qui vous sont ouverts, et dans la méditation de la parole divine si assidue, la vérité qui vous instruit et qui vous annonce les jugements de Dieu que vous devez craindre, les plaies de la nature que vous avez déjà si fort augmentées, les séductions de l'orgueil qui voudrait vous cacher vos défauts, pour ne vous découvrir que ceux des autres; la sainteté du christianisme que vous ne connaissiez peut-être pas, et qu'il est si difficile de connaître dans le monde, où l'Evangile est sans cesse contredit par les maximes des hommes, où les idées en sont effacées par leur dissipation et leur oubli : au lieu qu'il y a dans votre désert, par la force des exemples et de la censure, une voix qui crie toujours, qui vous montre les voies du Seigneur, qui vous montre vos propres voies, qui vous avertit en public, qui vous avertit en secret; invitées à toute heure à regarder la loi de Dieu dans votre règle, à comparer vos actions avec ses préceptes, à découvrir dans la beauté de sa lumière toutes les taches de vos consciences.

Et c'est là, ma chère sœur, le grand usage que vous devez faire de la tranquillité du cloître, où vous venez vous asseoir pour examiner plus assidûment vos comptes, pour supputer plus exactement vos dettes : c'est là votre œuvre de chaque jour, et ne croyez pas que ce soit une œuvre de surérogation. Vous n'en seriez pas dispensée dans le monde; vous seriez obligée, si vous vouliez vivre chrétiennement, d'y préférer la vie recueillie à une vie dissipée, à une vie d'amusement et de caprice, pour citer souvent votre cœur au tribunal de la loi. C'est donc là votre grande affaire, et combien sont malheureux et criminels les gens

du siècle qui s'en font une autre, ou qui n'en font pas la première de leurs affaires? Malheureux qui ne peuvent ni chercher leur cœur, ni le trouver dans la multiplicité des soins, dans les sollicitudes d'une famille, dans le tumulte des occupations, dans un enchaînement de desseins qui se succèdent sans cesse, dans les charmes de la cour, dans les amusements de la ville. Criminels qui cherchent le monde, et qui le cherchent non pas tant pour être avec les autres que pour ne point habiter avec eux-mêmes; voulant s'étourdir, et s'empressant pour les assemblées d'un monde agréable, afin de ne pas entendre la triste voix de la conscience. Mais surtout criminels et malheureux, qui ne savent pas même là-dessus leurs obligations indispensables. Se demander compte à soi-même de toutes ses œuvres, observer toutes ses affections, toutes ses dispositions : inspection nécessaire à tout fidèle et en tout état. Plus nécessaire encore sans nul délai à la jeunesse, et dans l'âge des périls qui sont alors plus grands, soit par la facilité de l'égarement, soit par la difficulté du retour : remarquez bien ces deux raisons.

Est-il besoin que je vous fasse voir d'abord combien il est facile de s'égarer dans ses voies, pendant que l'on est jeune; et faut-il que je joigne à l'expérience de tous les temps la sentence du Sage, qui met au nombre des choses qu'il ne saurait ni suivre ni comprendre la route et les égarements d'une âme dans la jeunesse? *Quartum penitus ignoro, viam viri in adolescentia.* Sur quoi le prophète s'écrie : O mon Dieu! comment le jeune homme réglera-t-il ses premières voies? *In quo corrigit adolescentior viam suam?* Non-seulement le jeune homme qui est déjà vieux en malice, mais la jeune fille qui, n'ayant pas ses vices et ses déréglements, retenue par la crainte, et pour ainsi dire sous la tutelle de la honte, entre néanmoins dans le monde avec les dispositions à tous ses vices! qui a dans l'amour d'elle-même et du monde et tous les obstacles au salut, et tout ce qui détourne du chemin du salut; et qui de plus apprenant à plaire, apprend de bonne heure à séduire, et non-seulement à s'égarer, mais à égarer les autres; comment donc pourrait-elle redresser ses sentiers? *In quo corrigit adolescentior viam suam?*

Dans les autres âges, mes frères, je vois moins de faiblesses et moins de tentations; plus de secours et plus de conseils. Dans l'enfance, on est confié à des inspecteurs. Dans l'âge plus mûr, la raison devenue plus ferme peut combattre les convoitises, les bienséances commencent à prévaloir; les polices humaines, la justice naturelle, la loi divine, tout se fait mieux sentir. La vieillesse arrive enfin qui amène, avec les années, la prudence plus froide et plus sage. Mais pour le jeune âge, que l'on appelle le bel âge, qu'est-ce autre chose que l'âge des passions; et surtout de celle que saint Augustin appelle la plaie, la maladie, la contagion de tout le genre humain? *Labem totius humani generis.* Ce n'est alors que dangers et nuls secours; ce n'est qu'égarements, et si vous demeurez dans le monde, vous n'y trouverez point de guides.

On vous en avait donné, dit saint Chrysostome, lorsque vous étiez encore enfants; on vous avait pourvus alors de précepteurs et de maîtres. Et à présent qu'ils vous sont plus nécessaires que jamais, on vous les ôte. Le monde ne vous demande rien de solide; il n'a point fait de règles pour votre âge; personne ne veille sur vous, dans le temps que vous veillez le moins sur vous-mêmes. Ou si l'on vous en donne des règles, ô filles du siècle, ce n'est que pour rendre la séduction plus dangereuse, mieux instruites à vous parer et à plaire. Ce n'est pas pour vous apprendre qu'il n'est jamais permis d'aimer le siècle, et que celle-là est souverainement misérable, qui plaît au monde, et à qui le monde plaît. Si l'on veille sur vous, c'est alors qu'une mère se croit prudente, si, faisant voir le monde à sa fille, les assemblées et les spectacles du monde, elle l'instruit à n'être plus chrétienne. C'est alors que vous-mêmes, pour vous délivrer des contraintes et de la discipline de la pudeur qui vous gênent encore, vous envisagez le mariage, non comme un saint engagement qui a ses lois austères, mais comme un établissement agréable, comme un état où vous pourrez suivre vos convoitises sans honte et sans remords. En un mot quelques connaissances, quelques principes que vous ayez reçus de religion chrétienne dans l'enfance plus docile, il semble que la jeunesse où vous entrez ne soit faite que pour les oublier; il semble que cet âge ne soit destiné qu'aux jeux, aux plaisirs, à la dissipation, aux égarements. O jeunesse, source d'erreurs et de passions! ivresse non d'un seul jour, mais de plusieurs années! jeunesse sans joug, comment donc corrigerez-vous vos voies? *In quo corrigit adolescentior viam suam? in custodiendo sermones tuos;* ce sera, ô Dieu saint, en les examinant et les redressant sur vos ordonnances et vos justices.

Ce sera, ma chère sœur, dans le sanctuaire de la retraite, où il vous sera si facile d'étudier les préceptes divins et d'y comparer vos œuvres. Vous n'y trouverez point, pour vous regarder, d'autre miroir que celui de la loi. La vie humble, chaste, mortifiée, qui doit être la vie de tous les chrétiens et l'Evangile de tous les âges, personne ne viendra vous en enseigner un autre. Le monde même conviendra avec vous que vous devez l'observer cet Evangile. Heureuse de l'avoir embrassé, et d'être venue ici sans délai, sans attendre les derniers temps; lorsque les habitudes du mal ne sont pas formées; à l'entrée de cet âge où les périls sont si grands et l'inspection sur les cœurs si nécessaire, non-seulement par la facilité de s'égarer, je vous l'ai dit, mais encore par la difficulté du retour; appliquez-vous. C'est le Seigneur même qui, dans le livre de

Job, vous déclare que les déréglements de l'homme dans sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os, et qu'ils reposeront avec lui dans la poussière : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.*

Pesez bien cette parole, ô homme, vous qui abusez de vos jeunes années dans une vie sensuelle, et apprenez que l'on ne goûte pas les plaisirs impunément. Et la punition qui vous attend, est-ce seulement par les infirmités et les douleurs qui viendront bientôt vous assaillir et qui vous conduiront jusqu'à la poussière du sépulcre, payant avec usure les joies insensées de la jeunesse? *et cum eo in pulvere dormient.* Ah! n'est-ce pas encore plus, dit le pape saint Grégoire, parce que cet âge communique ses corruptions à tous les autres âges; et que les vices du pécheur, dans ce premier temps où l'on prend un pli pour toute la vie, ne l'abandonnent plus; que ses déréglements se naturalisent avec lui, s'affermissent en lui jusque dans son déclin, le poursuivent jusqu'aux portes de la mort, et reposeront éternellement avec lui dans la poussière du tombeau? *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.*

Mille fois heureuses et amies de Dieu, ames justes, vous qui portez ici son joug dès votre première jeunesse, et qui, observant de bonne heure tous vos pas, les avez détournés de la maison des plaisirs et des voies de l'iniquité! Ces voies funestes dont le retour est si difficile, et qui conduisent à l'impénitence et à la mort, vous en avez ouï parler; et si l'histoire du monde vient jusqu'à vous, on vous en parle encore. On vous dit que l'on y voit des passions conservées dans un âge où elles ne sont pas seulement criminelles, mais ridicules; qu'il y a dans le siècle une infinité de pécheurs qui ont encore à lutter contre une chair sèche et glacée; qu'Achaz est toujours Achaz; que le mondain marche toujours dans les voies corrompues! On vous dit qu'encore qu'il y ait dans le monde quelques femmes et quelques filles chrétiennes dont la piété ne se dément point, il y en a beaucoup plus d'autres livrées au siècle, toujours enivrées des joies du siècle, toujours affamées des objets sensibles; qui ne veulent pas quitter le monde, quoique le monde les quitte; incapables de revenir à elles-mêmes, parce que, dans une jeunesse ou déréglée ou dissipée, elles ont toujours fui leur cœur pour habiter dans leurs sens; accoutumées à voir tout, à entendre tout, à se montrer partout, à vivre toujours avec les autres; de manière qu'elles ne craignent rien tant que le repos et l'ennui de la retraite. On ne saurait leur persuader, pour se guérir, de fuir ce monde qui les a blessées, et de vivre comme les malades, à qui la compagnie des autres malades est dangereuse. La vie chrétienne, qui est une vie sérieuse, une vie de recueillement et de réflexions, effraye ces âmes volages et sensuelles. La plupart voudraient contre le précepte de l'Evangile recouvrer la vie de la grâce au milieu des amusements et sans chasser de la maison la troupe bruyante et enjouée. On s'efforce de faire durer sa jeunesse pour faire durer ses jeux et ses égarements; on veut être chrétien le plus tard que l'on peut avec toutes ses convoitises et sans qu'il en coûte la réforme du cœur. La pénitence vient, mais une pénitence fausse, infructueuse et trop tardive.

Plus prudente, ma chère sœur, si vous avez dit que vous voulez observer avec soin toutes vos voies, et vous l'avez dit de bonne heure, inspection sans délai. Vous venez même dans ce lieu saint pour le faire sans réserve, et vous n'y serez pas trompée; inspection sans réserve, vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Observer ses voies sans réserve, ma chère sœur, c'est par un examen fréquent, par une inspection, une vigilance, une discussion exacte et entière, apprendre à se connaître pour se conduire et juger non-seulement tous ses péchés, mais ses vertus et ses justices mêmes.

Je dis, premièrement, juger tous ses péchés : et n'est-ce pas pour cela, dit saint Bernard, que le livre de la conscience nous a été donné? Livre où toutes nos actions sont fidèlement écrites; livre si important, qu'il semble que la plupart des autres livres n'aient été faits que pour nous apprendre à lire celui-ci, à l'étudier, à l'examiner, à le corriger; livre qui s'ouvre quelquefois de lui-même et qui présente tout d'un coup aux yeux du pécheur les images honteuses de ses crimes; mais livre qui se referme bientôt après; le pécheur est troublé et il n'est pas changé.

Il s'en trouve donc dans le monde, qui, tourmentés par les plaintes de la conscience ou lassés par les contradictions du siècle, pensent à observer leurs voies et à donner à leur vie une forme plus régulière. Il y en a qui le font de bonne foi, et la grâce au milieu du siècle forme encore des justes dans tous les états. Mais outre que la plupart ne pensent à marcher dans la lumière que lorsque la mort où l'on ne peut plus marcher, est venue; outre que les objets parmi lesquels ils demeurent font toujours sur une imagination qui n'est point assez affermie des impressions puissantes, et que leurs anciennes habitudes leur rendent le chemin de la piété plus difficile et plus incommode; outre cela, dis-je, c'est que plusieurs oublient trop tôt leurs corruptions; ils excusent trop leurs faiblesses, ou enfin ils se déguisent toujours certains péchés. Ils s'imaginent avoir tout réglé dans leur conduite, lorsqu'après un examen général ils ont à peu près donné à un saint ministre quelque idée de leurs déréglements passés; trompés par le monde qui ne connaît que la surface de la religion et qui applaudit à un premier effort; séduits peut-être par le ministre même qui les conduit et qui ne les fait ja-

mais entrer dans les sombres profondeurs de la conscience, pour y découvrir des intentions perverses, des motifs humains, des vues ambitieuses, des envies cachées, des cupidités secrètes, des attachements dangereux, des conversions déguisées, des intérêts palliés, des injustices qui sautent aux yeux de tout le monde et qui leur échappent; en un mot, pour y connaître l'homme qui est bien plus tout ce qu'il est par les dispositions de son cœur, que par le détail de ses actions.

Vous les voyez donc, tranquilles sur leur état, parler des voies de Dieu, examiner les voies de leurs frères, étudier tous les livres, hormis celui de la conscience, et réduisant la religion à savoir et à parler, à savoir avec vanité, et à parler avec hardiesse. Exacts peut-être dans les cérémonies du temple, mais peu fidèles aux devoirs de la justice, vous les voyez faire la peinture de la piété chrétienne comme d'un pays étranger que l'on se plaît à décrire et à peindre, quoi qu'on ne le connaisse que par des relations curieuses que l'on a eu soin de lire. Au lieu qu'une âme touchée rabat ses regards sur elle-même; elle considère le péché et elle le craint; elle connaît ses égarements et elle les pleure. Elle recherche ses vices spirituels qui ont peut-être succédé aux désordres plus grossiers; l'orgueil qui lui est aussi naturel que le venin l'est au serpent; elle est en garde contre tout. Elle examine ses propres démarches : *Custodiam vias meas*, et elle les examine toutes sans nulle réserve.

Regardez, je vous prie, dans la maison régulière la sainte religieuse : avec quelle attention marche-t-elle devant le Seigneur, qui, de son côté, observe et compte toutes les démarches humaines! Regardez-la dans sa cellule : elle y pleure les distractions du temple, distractions qui ne sont pas innocentes, quand la tiédeur ou quelque passion a mis entre le ciel et sa prière un grand nuage. Regardez-la dans le temple : elle y pleure ses inutilités, ses paresses, ses infidélités, ses apostasies secrètes; s'il s'est élevé des pensées rebelles dans son cœur, si sa bouche a proféré des paroles amères, si elle a tourné la tête vers le monde qu'elle devait absolument oublier, et qui n'est bon qu'à être oublié; si elle n'a pas désavoué assez promptement les idées du vice qui viennent quelquefois souiller le solitaire dans sa grotte; si elle a repris par ses désirs la plus légère portion des biens qu'elle avait rejetés par ses vœux; si, par une funeste inapplication à Jésus-Christ, à qui elle doit toujours désirer de plaire, elle a laissé périr quelqu'une de ses actions ou de ses journées; si elle a méprisé les petits devoirs, si elle a négligé les petites fautes; si elle a tiré de ses avantages une vaine satisfaction; si elle a fait d'une légère infirmité un fondement trop subsistant d'exceptions et de dispenses; si elle est venue de la prière et du sacrifice moins humble, moins douce, moins obéissante. Et quelles larmes ne répand-elle pas sur les moindres transgressions?

Car, mes frères, nous ne vous le dissimulons pas: le cénobite commet encore des fautes, mais il les connaît, il les répare; et pendant que le monde engloutit avec confiance les plus grands péchés, celui-ci gémit avec douleur pour les plus petits. La religieuse n'a pas toujours mis une garde à sa bouche, pour veiller assez exactement sur ses paroles; elle a fait trop sentir à ses compagnes le poids de son humeur; elle a laissé trop égarer son imagination dans le siècle, qu'une perspective trompeuse représente quelquefois si beau à ceux qui le regardent de loin; elle s'est peut-être trop prévalue de la sainteté de son état, et elle n'en a pas tiré les conséquences et les motifs qui l'engagent à une plus grande sainteté de vie. Mais la religion ramène bientôt l'âme dissipée au tribunal de la conscience; l'illusion dans cette région de lumière ne saurait durer longtemps, la syndérèse y agit toujours. Dans le sanctuaire et au milieu des règles, il est difficile que le cœur, où le tribunal de la conscience est renversé, y goûte le moindre repos.

La vierge chrétienne va bientôt au tribunal de la pénitence, pour y découvrir au sage médecin la plaie toute récente; elle y interrompt même le sommeil de la nuit par ses gémissements, et elle appelle le jour avec impatience pour demander des remèdes.

O chrétiens! ne reprochez donc plus à l'épouse de Jésus-Christ sa noirceur; n'insultez plus la fille de Sion dans ses chutes; ne dites plus que les iniquités des hommes sont entrées dans la terre des saints; que les lampes de ces vierges sont presque éteintes, que ces anges ne sont pas demeurés longtemps dans la vérité, que Satan paraît quelquefois dans l'assemblée des enfants de Dieu, et que l'on trouve dans plus d'un désert la légèreté des roseaux et la mollesse du siècle.

Oui, mes frères, la religieuse a ses faiblesses, et les barrières qui la mettent à couvert des insultes d'un monde impudent, ne la défendent pas des séductions du serpent artificieux; elle a ses faiblesses, mais combien a-t-elle de secours! et si, au milieu de l'assemblée de tant de justes qui veillent et qui prient, elle n'a pu garder son cœur, quel sera votre sort, amateurs du siècle, qui ne veillez pas ou qui veillez pour le mal, qui ne priez pas ou qui priez sans attention, sans respect?

Elle a ses faiblesses qui la font gémir, qu'elle confesse au Seigneur, à ses ministres, à ses sœurs mêmes, qu'elle confesse et qu'elle tâche d'anéantir par la force de la componction; et ses faiblesses sont bien différentes des crimes qui se commettent dans le monde et que le monde excuse, que la cupidité justifie, qui trouvent des appuis dans les exemples et la coutume, et qu'il est si rare parmi nous d'effacer par un long et sincère repentir

Cependant, ô monde censeur, monde si indulgent pour vous-même, si peu attentif sur vos propres démarches, vous regardez avec plaisir les relâchements du solitaire, pour vous soulager dans la multitude de vos prévarications; vous prononcez une sévère sentence sur la tiède religieuse que vous avez vous-même affaiblie par la contagion de votre commerce; vous condamnez le cénobite imprudent qui a goûté un peu de miel dans la forêt, qui a cherché dans les travaux de la solitude quelque adoucissement; vous ne lui pardonnez pas de petites inquiétudes, des murmures légers, des vanités passagères, quelques manières mondaines, un peu d'attention sur ses besoins; et vous, que deviendrez-vous, qui vous pardonnez tout? Les dissolutions qui profanent votre chair, les intempérances qui déshonorent votre raison, et toutes les injustices que vous commettez, soit pour vous soutenir dans le monde, soit pour y établir vos enfants, doublant, pour ainsi dire, et triplant vos passions pour eux, quand elles sont éteintes pour vous: dépositaires d'ailleurs et administrateurs d'un bien que le monde, dans ce temps fâcheux, cherche et retient par tant de voies illicites; d'un bien qui, fournissant à toutes les convoitises, met aussi l'impureté dans toutes vos voies; et sur quoi vous demandez quelquefois des décisions que vous ne demanderiez pas, si vous n'écoutiez que les réponses d'une conscience chrétienne, vous examinant sans réserve pour juger toutes vos iniquités, et non-seulement vos iniquités, mais en second lieu vos vertus et vos justices mêmes.

Et c'est ici, ma chère sœur, que vous devez redoubler, avec votre attention, la vigilance sur les voies de votre cœur. Car souvent il arrive que nous sommes déçus par des apparences de bonté; une lueur de piété nous impose; le fidèle croit être un cèdre par l'élévation de ses sentiments, par la beauté de ses œuvres; et il n'y a point de moelle dans le cèdre, dit un prophète; ce qui nous paraît amitié, est peut-être un amour déréglé; ce que nous appelons devoir est intérêt; ce que nous nommons simple contrat, est une vraie usure. Nous nous souillons dans le monde, que nous voulons soulager; notre miséricorde s'exerce quelquefois aux dépens de la justice, et nos œuvres saintes, dénuées de la charité, ne sont rien; notre vertu, ramenée à ses humains motifs, n'est plus qu'une honnêteté mondaine, dont Dieu n'est ni le principe ni la fin et dont il ne sera pas le rémunérateur.

O déplorable condition des hommes qui se connaissent si peu, et qui ont tant de peine à entrer dans leur cœur pour se connaître! Pendant que le monde nous loue pour une partie de nos devoirs que nous faisons, pendant que nous en sommes éblouis nous-mêmes, Dieu nous condamne pour une autre partie, que nous ne faisons pas. Un faux éclat de perfection nous surprend, et l'esprit de ténèbres se réjouit de n'avoir pas pris en vain pour nous tromper la forme d'un ange de lumière. Voilà donc, ô anges de la terre, pourquoi vous nous avez quittés; c'est pour sonder dans la retraite votre cœur si caché dans ses voies, pendant que le chrétien superficiel au contraire, qui vit avec des hommes tout superficiels, ne regarde que le dehors et l'éclat de ses œuvres. C'est pour cela qu'encore que la sainte religieuse fuie ce qui est illégitime, quoiqu'elle s'abstienne de ce qui est dangereux, et qu'elle craigne même ce qui est permis, elle soupçonne encore des iniquités que son orgueil lui cache, ou des œuvres que sa paresse a négligées. Et se jugeant ainsi elle-même avec rigueur et sans réserve, dans les jours de l'ignorance et de la vanité, elle se rend digne d'un jugement plus favorable, pour le jour de la vérité et des vengeances.

Mais voici un autre grand privilége de la vie ascétique et religieuse, pour ne pas se tromper dans l'examen de ses justices et pour s'observer sans réserve. Il vous est impossible, ma chère sœur, de l'écouter; et vous, chrétiens, qui n'êtes pas moins obligés que ces âmes justes de marcher à la lumière de l'Evangile, et de régler vos pas sur les volontés de Dieu, apprenez combien vous vous éloignez tous les jours, dans votre piété même, du chemin du salut. C'est que le monde dont vous suivez le train, et dont la vie la moins criminelle est une vie de fantaisies, n'a souvent qu'une religion d'humeur, une justice arbitraire, des vertus irrégulières dont il est toujours fort satisfait. Il lit quand il devrait prier, il prie quand il devrait agir; il offre le sacrifice quand il devrait pratiquer la miséricorde; il veut éclairer les autres et enseigner quand il devrait gémir et se taire; incapable de règles, il veille et il dort quand il lui plaît; il s'habille comme il lui plaît, il travaille et il mange autant qu'il lui plaît; infidèle d'ailleurs à ses propres obligations et prenant un essor sans règles dans tous les devoirs d'un état étranger, il ne fait avec goût que tout ce qui est de son choix. Et, je vous prie, qui est celui dans le monde, qui examine là-dessus toutes les souplesses, toutes les illusions de son cœur?

Or, mes frères, voici un lieu, où la règle fixe les caprices du monde, et où l'obéissance mettant chaque chose dans sa place, la charité garde son ordre, l'arbre porte son fruit en son temps, l'œuvre de Dieu n'est ni commencée par un zèle aveugle, ni interrompue par une humeur volage. Le temps marqué d'une prière commune et d'un travail commun; l'heure même du délassement et du repos qui ne varie point; toutes les volontés de Dieu manifestées, à chaque pas, dans la lumière d'une règle sainte et d'une supérieure sage, des aliments simples et pesés, seulement pour soutenir le corps et non pour le satisfaire; tout mesuré par la religion, jusqu'à la forme du vêtement: avec ces secours, combien de cas de conscience sont-ils décidés? combien est-il aisé de reconnaître les fausses justices?

combien de transgressions sont-elles épargnées ?

Transgressions si ordinaires, et presque inévitables dans le siècle. Fidèles, qui écoutez encore la conscience, et qui n'avez pas tout à fait rejeté les enseignements de ce divin pédagogue, avouez-le de bonne foi : votre âme incertaine fait à toute heure des démarches téméraires, et souvent des chutes mortelles. Pourquoi cela ? C'est que ne voyant pas clairement dans les actions les plus communes, auxquelles le corps est assujetti, les justes bornes qui séparent la nécessité de la cupidité, vous franchissez avec une folle hardiesse les limites que vous ne connaissez pas : donnant, par exemple, à la vanité des parures, une étendue qui en fait un piége et un scandale ; et, pour éviter la singularité, renonçant à la modestie ; prolongeant aussi sans scrupule les heures du sommeil et des repas, en sorte que l'intempérance et la mollesse usurpent ce qui ne doit être accordé qu'à un soulagement nécessaire ; mettant quelquefois le délassement avant le travail, et quelquefois aussi outrant le travail et vous mettant hors d'état de vous délasser et de vous recueillir dans une sainte prière ; en un mot, plaçant mal vos justices, et quittant la maison pour aller au temple, lorsque vous devriez revenir du temple pour régler la maison.

Or, quel bonheur, quelle sûreté pour la conscience qui n'a point à faire ici l'examen de tant d'omissions trop fréquentes dans le siècle, de tant de prévarications qui s'y commettent tous les jours, et qui souvent sont inconnues à ceux qui les commettent ; de tant d'œuvres hors de leur place, que la propre volonté ordonne et qu'une justice capricieuse y produit ? Encore une fois, quel bonheur pour la conscience chrétienne dans ce lieu saint, ma chère sœur, où la fantaisie ne saurait déranger les pieux exercices sans être notée, où la négligence ne saurait les omettre sans être punie, où le torrent de la régularité doit tellement entraîner tout le monde, qu'il ne peut y avoir des gênes et des contraintes que pour le cœur corrompu ; dans ce lieu de justice, vierge prudente, où l'âme fidèle est toujours guidée par la religion, qui mesure chacun de ses pas et qui dissipe toutes ses incertitudes ? Vous n'y devez jamais aussi plier sous le poids des armes, ni même sous la force des illusions. Et vous conserverez ainsi tout l'avantage que vous aurez dans le secret du sanctuaire, d'observer toutes vos voies sans réserve, et non-seulement sans réserve, mais encore sans relâche.

TROISIÈME POINT.

Troisième partie de ce discours, ma chère sœur, que j'achève en peu de mots ; car il semble que vous ne portez qu'avec peine ces vêtements du siècle, dont on vous a chargée, et qui vous empêcheraient de marcher d'un pas ferme dans les saintes routes, empressée à vous en dépouiller ; et je ne veux pas vous retarder dans une résolution si chrétienne. Qu'avez-vous besoin, après tout, de mes enseignements ? C'est ici que contre la règle commune, le disciple est plus grand que le maître. Vous veillez déjà sur vos démarches, vous les observez ; mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas de les observer un jour ; il faut que ce soit tous les jours sans relâche, et jusqu'à la fin de la vie ; vous appliquer demain à examiner vos penchants, à régler votre cœur, comme si vous n'aviez rien fait aujourd'hui ; ne pas renfermer dans une semaine ou dans une année votre fidélité à suivre Jésus-Christ et à marcher dans sa loi ; disant chaque jour avec le prophète : *Custodiam vias meas.*

Et de fait, retenez bien cette instruction : la piété chrétienne n'est pas une saillie d'un moment, une inspection d'un jour, une religion d'un mois, un zèle qui ne se montre qu'à une fête, ou qui se borne à une cérémonie ; c'est un chemin, *vias meas*, et l'on ne s'arrête pas dans ce chemin ; il faut y marcher, *ambuletis digne Deo. Ambuletis* ; de sorte qu'il vaudrait mieux pour vous que vous fussiez quelque temps faible et imparfaite, que d'être un seul jour tiède, négligente, relâchée. C'est le petit grain de l'Évangile qui croît toujours, et qui insensiblement devient un arbre et un grand arbre ; c'est un progrès continuel dans le sentier étroit, malgré les découragements et les peines : imitant les fleuves qui ne se lassent point dans leurs longues routes, encore qu'ils rencontrent en leur chemin des digues et des roches, qui avancent toujours, et qui poussent sans cesse leurs ondes, l'une sur l'autre, jusqu'à ce qu'ils entrent dans le vaste sein de la mer.

Ainsi, ma chère sœur, pendant votre course de la terre au ciel, on verra croître sans relâche la religion sincère dans vos adorations et vos sacrifices ; la longueur des prières ne sera point un obstacle à leur ferveur. Tous les jours devenue plus humble dans vos sentiments, plus retenue dans vos paroles, plus recueillie dans votre travail, plus docile dans votre obéissance, les années ne vous donneront point le funeste privilége de l'indocilité et du relâchement. Jamais plus d'attention à veiller sur vous-même, à vous craindre vous-même, à découvrir vos fautes, et à les réparer, que lorsqu'il semblera qu'elles auront été absorbées dans vos regrets et vos pleurs. Les grâces des sacrements se feront sentir de plus en plus dans l'innocence de vos mœurs, et vous ne serez point obligée de les compter, comme la plupart de nous parmi vos prévarications. Enfin, bientôt professe aux yeux de Dieu, pendant que vous ne paraîtrez que novice aux yeux du monde, vous avancerez chaque jour vers le royaume céleste, que vous devez regarder à chaque pas, et où la grâce que vous invoquerez sans cesse, vous conduira. Ainsi soit-il !

SERMON XXXII.

POUR UNE PROFESSION

Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum quis est? (*Ps.* XXXVIII.)

Mon Dieu, faites-moi connaître qu'elle est ma fin, et quel doit être le nombre de mes jours !

Faut-il qu'un prophète qui voit la fin de toutes choses, ait encore besoin que Dieu lui révèle sa propre fin ? Faut-il, mes frères, que je vous annonce aujourd'hui que vous mourrez, et que je vous déclare une chose si connue, si certaine ? Que je vous dise ce que vous savez déjà, que la mort n'épargne ni la force des hommes ni la beauté des femmes ; qu'elle ne reçoit point la rançon des riches ; qu'elle n'écoute point les discours des doctes ; qu'elle n'a point d'égard à l'innocence des justes, et qu'avec une main prompte et souveraine elle a réduit en poudre, sans nulle distinction, Adam le père des vivants, Abraham le père des fidèles, Moïse le vainqueur des éléments, Josué qui commanda au soleil même, Samson le plus fort des hommes, Salomon le plus sage, Absalon le plus beau, Azaël le plus agile ? Faut-il, ma chère sœur, que dans ce jour si désiré, et qu'au milieu de vos plus belles années, je vous présente ici a vous-même l'image de la mort ? Quelque jeune que l'on soit, on est toujours assez vieux pour mourir, et l'on ne saurait assez tôt apprendre à mourir ; c'est une étude que les plus jeunes doivent faire, et que les plus sages ne font jamais assez.

Vous l'avez déjà commencée, cette étude ; vous n'êtes entrée ici que pour y mener une vie chrétienne. Et qu'est-ce que la vie chrétienne, sinon une méditation de la dernière fin, et une préparaton à la dernière fin ? Vous n'êtes montée sur la montagne, que pour y mourir comme Moïse à la vue de la terre promise ; et néanmoins, ma chère sœur, il est nécessaire que vous demandiez encore chaque jour au Seigneur qu'il vous fasse connaître votre fin, et combien le nombre de vos jours est petit.

Telle est la fascination qui aveugle les hommes ; quelque persuadés qu'ils soient de la nécessité inévitable de mourir, ils ont toujours besoin qu'un charitable Isaïe vienne leur dire, jusque dans la couche mortelle, que la mort est dans leur maison ; qu'un sage Loth les avertisse que bientôt un feu désolant va les consumer, et que le ministre de l'Evangile leur crie sans cesse que le Seigneur va venir, que leur fin est déjà venue, que la mort est à leur porte, que la mort est dans leur sein, et qu'il n'y a pas un moment à perdre, parce que l'on n'est pas assuré d'un moment. Or, mes frères, quel est le fruit de cet avertissement salutaire et de la pensée si assidue de la mort ? Pourquoi la dévote Marie est-elle assise près d'un sépulcre ? Pourquoi la vierge sage, comme le fidèle Abraham, donne-t-elle tout son argent pour ne posséder qu'un tombeau dans la terre étrangère ? Pourquoi les saints fondateurs choisissant autrefois les vallées sombres, basses et humides pour y bâtir leurs monastères, voulaient-ils, par ces lieux si propres à causer des infirmités fréquentes, rendre à leurs disciples la mort toujours présente et familière ? C'est qu'en regardant sa fin, on apprend deux choses, à mépriser le monde et à n'attendre que Dieu : deux choses d'où dépend tout notre salut : mépriser le monde et n'attendre que Dieu ; deux parties de ce discours ; deux leçons que vous tournerez en pratique, vous qui par l'engagement des vœux, choisissez aujourd'hui dans ce désert le lieu de votre sépulture, si le Seigneur qui par sa mort a sanctifié la mort, et qui par sa résurrection en a fait un principe de vie, veut bien vous donner son esprit. Implorons tous ses lumières, et pour les obtenir, adressons-nous à la Vierge sans tache. *Ave, Maria*

PREMIER POINT

Mépriser le monde ; premier fruit des pensées et de la méditation de la mort. Et certes, mes frères, vous comprenez bien qu'une personne qui étudie sa dernière fin, et qui considère le petit nombre de ses jours, est toute disposée à ne compter pour rien le monde, ses biens, sa vie, soi-même. Je vais vous le montrer par les paroles mêmes du psaume qui a commencé ce discours. Sitôt que le Prophète-Roi a vu dans une lumière qui ne saurait tromper, que ses jours sont bornés, et que sa vie est bien courte ; la main de Dieu, qui, pour ainsi dire, le tient par un cheveu et qui mesure son temps : ne regardant plus le palais où il loge que comme une hôtellerie où il passe, il s'écrie que sa substance n'est rien, et tout homme qui vit sur la terre, et que tout ce qui distingue l'homme, n'est rien : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos : substantia mea tanquam nihilum ante te : universa vanitas omnis homo vivens.*

Cela est ainsi, ma chère sœur : tout ce qui se mesure finit, et tout ce qui finit est proche du néant d'où il sort, et on ne saurait remplir une âme qui n'aura point de fin. Si notre substance n'est rien, dit un grand évêque, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est pas plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Vous en convenez aisément, et le monde avec sa figure et ses biens s'anéantit tous les jours de plus en plus à vos yeux, vous qui le regardez dans ce point de vue, vierges sages, qui ne marchez ici que sur des tombeaux, qui ne voyez que des croix, qui ne cherchez que des autels ; vous, qui le matin pensez dans la méditation que vous ne verrez pas le soir, et qui vous disposez le soir par la componction, comme si vous ne deviez pas revoir le matin.

Vous méprisez donc le monde ; vous avez déjà dit à la joie du siècle, comme le Sage, qu'elle n'est qu'une folie, et qu'un moment de joie est un moment d'erreur. Vous avez dit avec Jérémie aux montagnes, aux collines et à toute l'élévation humaine, qu'elle

n'est qu'une imposture et qu'un mensonge: *Vere mendaces erant colles et altitudo montium.* Vous ne regardez, que comme l'éclat passager d'une fleur qui dure un jour, toute la pompe des hommes. Les biens de la terre qui passent sous le soleil, et qui tombent dans la main fatale de la mort, un même coup d'œil vous en découvre le commencement et la fin. Et ce mépris du monde n'est pas un mépris fastueux de philosophes, ou une réflexion de mondains, passagère et infructueuse. Ce mépris que vous enseigne la méditation du dernier jour, n'est autre chose que la mort évangelique, qui ne laisse plus de prise aux horreurs de la mort naturelle. C'est cet état dont parle le grand apôtre, lorsque réciproquement le monde est mort à nos yeux, et que nous sommes comme des morts aux yeux du monde : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo ;* ne pensant plus au monde, et faisant en sorte que le monde ne pense plus à nous, oubliant les hommes et voulant bien que les hommes nous oublient.

Car voilà le grand mystère de la vie religieuse, vous m'entendez, âmes justes, et c'est aussi tout le secret de la vie chrétienne : puisqu'après tout ce n'est que pour devenir véritablement chrétienne, que la fille prudente se fait religieuse; personne, en quelque lieu, en quelqu'état qu'il soit, dans le cloître ou dans le monde, ne pouvant jamais être dispensé de mettre un grand espace entre son cœur et tous les objets sensibles : détachés de tout ce qui passe, contempteurs de tout ce qui finit. Et c'est là constamment ce qu'on ne peut bien pratiquer que dans le sanctuaire de la religion.

Mépris du monde, difficile dans le monde; mais doux, facile, agréable dans la religion; retenez bien ces deux choses, ma chère sœur. Et si la mort est la meilleure tête que les hommes puissent admettre dans leur conseil, si c'est le premier casuiste qu'ils doivent consulter, sachez que ses décisions et ses avis ne réussissent comme il faut, que dans la retraite : mépris du monde, toujours difficile dans le monde; première réflexion.

Fidèles qui l'habitez encore, ce monde, je sais qu'il y a des moments où rapprochant avec une raison éclairée le dernier jour de votre vie, que l'imagination abusée éloigne toujours, vous découvrez alors le néant du siècle : toute sa gloire s'efface, son or ne vous paraît plus que de la boue; ses plaisirs se tournent en amertume et rien ne vous semble alors plus extravagant que de regarder comme le bonheur de la vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à la mort. Dans cette heure de réflexions sur l'instant qui finit la vie la plus longue et la plus belle, vous voyez déjà le pécheur périr avec ses désirs, l'ambitieux se dessécher comme l'araignée, le conquérant pourrir dans la même terre qu'il a couverte, dans les jours de sa gloire, de milliers d'ossements, et le riche ne trouver que des vers au lieu de trésors. L'homme le plus heureux vous paraît alors s'évanouir avec ses joies aussi fausses que ses tristesses, avec ses espérances aussi vaines que ses craintes, avec ses grands projets aussi indignes que ses plus petits amusements. Alors vous vous écriez comme le Sage : *O vanité des vanités !* et vous ne pouvez vous empêcher de regarder avec pitié la femme mondaine que vous aviez peut-être regardée avec admiration, tombant en un moment dans la fosse profonde où chaque heure qui lui enlevait tout ce qu'elle craignait de perdre la précipite avec une force indomptable. Je veux même croire que dans les tristes moments où la réflexion vous représente le dernier de tous avec ses horreurs, vous pensez à vous détacher du monde, et que vous voulez ménager pour le salut les heures d'une vie si courte.

Cependant, chrétiens, le monde où vous habitez toujours, et dont vous voulez vous détacher, s'attache encore à vous; il vous cherche, il vous poursuit, il vous assiége; il vous attire encore à lui par ses visites. Il vous engage encore dans ses intérêts par ses confidences, il vous demande encore des bienséances, des représentations qui vous gênent et qui vous détournent trop souvent de la grande et unique affaire; il vous arrête encore par ses railleries, par sa censure. Et ce n'est pas une chose aisée d'oser être chrétien parmi un monde si malin et si moqueur. Il vous fait encore entrer dans ses injustices par vos conseils ou par vos exemples. Hélas! il suffit quelquefois, pour participer aux iniquités du monde, que vous les tolériez, et la plus petite tolérance porte coup. Vous lui êtes peut-être encore nécessaire pour votre crédit, ou bien vous avez vous-même des besoins et une famille qui vous rendent son commerce nécessaire, et son commerce est toujours dangereux. Ses objets, ses discours, ses exemples agissent toujours, qui combattent les idées de la foi et qui rétablissent vos sentiments et vos jugements humains, que la pensée de la mort avait soumis. D'ailleurs, il arrive assez souvent aux plus gens de bien qui restent dans le siècle, que les pécheurs cherchent à se lier avec eux, qu'ils les invitent à leur table, qu'ils les attirent dans leur maison. Ces liaisons, où le pécheur ne hasarde rien, où il peut gagner beaucoup, et qui du moins lui font quelque honneur, ne sauraient être que très-nuisibles aux justes. Et vous n'avez ni l'innocence, ni la source de l'innocence comme le Seigneur, pour vous asseoir à la table des publicains, et pour vous mêler sans danger avec les pécheurs.

Enfin vous verrez bientôt que ce monde où vous vivez, que vous avez vu si petit et si méprisable dans l'heure de vos salutaires pensées sur le dernier instant de la vie, vous plaît encore dans ses caresses, et que vous n'êtes pas non plus insensibles à ses reproches. Bientôt, chrétiens, vous que le siècle retient encore dans les relations que vous êtes obligés d'avoir avec lui par votre état, vous sentirez se renouveler en vous les

petits soins de plaire, l'amour de l'approbation, les amorces de la vie agréable, les inquiétudes et les intrigues de la prudence humaine: dans une indigence presque universelle, l'attrait du jeu qui excite l'avarice, ou qui amuse la paresse, une complaisance à suivre vos amis aux spectacles; en un mot tout l'esprit de ce monde, que vous n'avez point eu la force de quitter pour vous mettre à l'abri de la retraite.

Voilà en effet l'état de ceux qui, avec les plus saines méditations sur leur dernière fin, ont encore le malheur de vivre dans le monde, toujours liés avec le monde par mille engagements, qui ne leur sont jamais plus funestes que lorsqu'ils n'en sentent pas le danger; toujours au milieu du siècle, et l'âme la plus forte et de la meilleure constitution n'est point à l'épreuve de toutes les passions du siècle; toujours avec des gens qui n'aiment que la terre, qui n'estiment que les biens de la terre, qui donnent à la piété des bornes si étroites, et qui n'en donnent point à la cupidité.

Mes chers frères, un homme peut bien passer par l'Ethiopie sans changer de visage; mais il ne peut y séjourner et s'y établir sans perdre sa couleur. Le juste s'affaiblit et s'altère aisément dans la terre des pécheurs. Tout cède à l'usage, la conscience plie enfin sous les exemples: quelque frappé que l'on soit des idées de la mort, le monde qui se présente avec ses attraits et ses coutumes, emporte bientôt la créance et les affections. En voyant toujours le mal, on s'accoutume à le souffrir, puis à le commettre; ce qui était d'abord insupportable, pèse moins dans la suite, dit saint Bernard, et vous ferez demain sans répugnance ce qu'aujourd'hui vous avez horreur de faire; *primum tibi importabile videbitur aliquid; processu temporis, si assuescas, judicabis non esse grave, paulo post et leve senties, paulo post etiam delectabit.* Vous approuverez le soir dans les compagnies ce que vous avez condamné le matin dans la prière; les modes, les abus, les erreurs vulgaires, ce que tout le monde dit, ce que tout le monde fait, vous le prendrez pour votre règle. Oh! que le mépris du monde est donc difficile dans le monde!

Mais au contraire, combien est-il doux, facile, agréable, ce mépris, dans la retraite! Vous qui, éloignés des enfants d'Israël, creusez ici chaque jour votre tombeau, voici ma seconde réflexion, que vous ne devez pas écouter indifféremment, et qui va vous découvrir de nouveaux avantages. Pour peu que vous considériez votre dernière fin, si, comme les sages Egyptiens, vous faites sur votre sépulcre toutes vos délibérations, pesant dans les balances de la mort les petits biens de la terre; vous n'êtes plus dans la périlleuse situation des citoyens du siècle, à qui tout ce qui les corrompt, toujours présent, toujours nécessaire, rend le mépris du monde si difficile. En effet, ma chère sœur, combien vous sera-t-il aisé de vous détacher de tous les objets que vous ne pourrez plus ni voir ni posséder? Vous ne serez plus ici à la portée du monde sensuel et fastueux, que vous méprisez; vous n'y tiendrez plus par aucun engagement; le monde, qui ne vous comptera plus au nombre des vivants, et qui ne vous croira plus propre à ses intérêts ou à ses plaisirs, ne vous cherchera plus, comme de votre côté vous allez vous ôter la liberté de l'aller trouver; l'oubli et le mépris seront réciproques.

Dans ce jour de vos vœux, dépouillée de tous les droits, comme les morts, droit d'acquérir, de posséder, de changer; plus d'action au barreau, plus de rang dans votre famille, plus de société dans le commerce, plus de part aux assemblées du siècle; le monde sera crucifié pour vous, de même que vous serez crucifiée pour le monde; en sorte qu'il ne pourra plus aussi vous détourner de vos devoirs par aucun prétexte ou de nécessité ou de bienséance; il ne lui sera plus libre de vous ôter avec la grâce les moyens du salut, en vous ôtant l'esprit de componction, en vous éloignant des sacrements et des sacrifices, en vous demandant à toute heure des gains et des profits, ou des condescendances et des ménagements aux dépens de votre conscience. Et quand les brillantes ou impures images du siècle viendraient vous chercher ici, le portrait d'un ennemi n'est-il pas toujours moins dangereux que l'ennemi même? Les objets dans un si grand éloignement perdent leur force; et vous trouverez enfin qu'il est mille fois plus aisé de s'en passer tout à fait, que d'en user avec modération et sans crime.

O l'heureuse demeure! où ne comptant plus pour rien les hommes ni le siècle présent, et regardant le monde comme une figure non-seulement qui passe, mais qui est passée; vous habiterez comme dans un nouveau ciel au-dessus des tourbillons de cette région inférieure. Là, vous serez dégagée de cette vanité si universelle mais si damnable qui assujettit les personnes de votre sexe à tendre des piéges dans leurs parures, et à porter si souvent la mort dans les consciences. Là, vous ne sentirez plus les agitations et les secousses de la fausse liberté, dont les hommes sont les défenseurs si jaloux, et qui, à dire vrai, n'est qu'un funeste privilége de se corrompre et de se perdre plus aisément, qui n'est qu'un droit déplorable d'augmenter les misères du cœur humain par les vaines prétentions, par les folles espérances, par les craintes et les sollicitudes du siècle. Là enfin, faisant de l'intervalle du matin au soir toute la mesure de votre vie, et transférée dans une terre comme étrangère, la face séduisante de ce monde ne vous imposera plus, la force de ses coutumes n'agira plus sur vous, et la loi de ses besoins ou de ses bienséances n'usurpera plus, sur la religion que vous devez à Dieu, ou sur la charité que vous devez au prochain, aucune de vos heures dans ce petit nombre de jours qui vous sont donnés, dans ce petit espace de terre que vous choisissez, et indépendant de la tyran

nie des modes et des contradictions du monde.

Donc, ô l'heureuse demeure ! encore une fois, ma chère sœur, et d'autant plus heureuse que cet auguste sanctuaire, où dès vos premiers pas si fermes vous marquiez déjà au travers d'une longue épreuve le jour certain de vos vœux, et où prosternant aujourd'hui votre corps vous allez prendre le plan de votre sépulture; que ce sanctuaire, dis-je, va vous séparer du monde pour jamais ! Je vous l'ai dit, le monde qui finit pour vous, ne vous attirera plus à lui, et de votre côté vous ne pourrez plus attirer à vous le monde. Remplissez-vous bien de cette vérité, âmes religieuses, car c'est dans l'oubli et le mépris constant du siècle que consistera votre repos. Et de fait, il ne faut pas vous y méprendre; si ne considérant plus dans la fin prochaine de vos jours tout le néant du monde et de ses avantages, vous vous mettiez en peine de l'attirer à vous, d'en être recherchées et de rentrer en commerce avec lui, faisant de votre solitude un théâtre, où il viendrait débiter ses aventures et ses intrigues, et n'ayant rien moins que l'esprit de mortification dans un lieu tout destiné à la vie mortifiée : quelle gêne ne serait-ce pas pour vous? Et s'il y en avait quelqu'une qui renonçât à l'avantage qu'elle a d'être dans un lieu si saint, et qui oubliant le divorce éternel que la grâce forte comme la mort a mis entre elle et les habitants du siècle, voulût encore se lier avec eux, les voir, les rechercher, prendre part à leur état et à leur fortune, n'est-il pas constant que sa vie serait une vie pleine de remords et de troubles, ne pouvant plus trouver ni le monde qu'elle cherche, ni Dieu qu'elle fuit?

Aussi la verrez-vous bientôt touchée ou confuse de ses prévarications, rappeler son cœur égaré, et, à l'exemple d'un humble pénitent, demander au Seigneur la grâce des larmes, pour employer à pleurer ses fautes, ce petit nombre de jours qui lui reste : *Paucitas dierum meorum finietur brevi : concede ergo ut plangam.* Vous la verrez avec les utiles pensées de la mort, comme notre saint prophète, encore disposée à mépriser le monde, mais à le mépriser pour n'attendre que Dieu, en sorte qu'elle s'écrie avec lui dans le psaume que nous expliquons : *Et nunc quæ est expectatio mea? nonne Dominus?* Attendre Dieu en méprisant le monde, n'attendre que Dieu, c'est, ma chère sœur, un autre fruit de la méditation de la mort : la seconde partie de ce discours, une autre source de réflexions qui demandent toutes les vôtres.

SECOND POINT.

Dans cette vie pleine de tentations et de périls, ma chère sœur, sur la terre, où les jours sont aussi courts qu'ils sont mauvais; où vous ne savez si c'est pour vous un bien de vivre, si c'est pour vous un mal de mourir; où vous devez savoir que si c'est une misère de mourir, c'est une misère encore plus grande de vivre exposée dans toutes les heures du jour, par la légèreté d'un regard, d'une parole ou d'un désir, à perdre l'éternité; où enfin vous devez penser souvent que les périodes de vos années sont bien courtes, qu'à quelqu'âge que vous soyez, votre fin est déjà proche, qu'au dernier terme que vous touchez déjà, il y a des tourments éternels et une félicité immortelle qui vous attend; et que toutes les différences, toutes les distinctions du grand et du petit, du riche et du pauvre ne sont plus rien, quand tout est fini; dans cet état, ma chère sœur, quels sont vos projets et quelle est votre attente? Je vous le demande

Mais pourquoi vous le demander? Quittant tout pour suivre Jésus-Christ, vous dépouillant de tout, jusqu'à vos vêtements que vous avez déjà laissés au monde, rompant tous les liens qui pourraient vous attacher à une douce et chère famille, et joyeuse de voir luire enfin ce jour qui semblait s'éloigner de vous, ne déclarez-vous pas que vous ne voyez plus rien de grand que ce qui est éternel? que vous n'êtes plus touchée que des grands objets que la foi vous découvre dans le ciel, et ne semble-t-il pas que vous répondiez avec notre Psalmiste : Et maintenant quels peuvent être mon attente, mes désirs, mes espérances? n'est-ce pas le Seigneur mon Dieu? *Et nunc quæ est exspectatio mea? nonne Dominus?* Sa possession éternelle, son royaume céleste? Tout mon trésor est en vous, ô mon Dieu ! *Et substantia mea apud te est.*

Aussi est-ce votre grâce, ô Dieu saint, qui a mis dans son cœur ces espérances aussi assurées que sublimes. C'est votre Evangile qui ne nous montre à tous sur la terre que des croix, des épines, des tribulations, des périls qui nous environnent, des misères qui nous fatiguent, la mort qui nous surprend, afin que nous ne portions nos regards que vers vous, que nous n'attendions que vous, que nous ne désirions que vos biens, que nous ne demandions que votre royaume : *Et nunc quæ est expectatio mea, nonne Dominus?* N'attendre que Dieu avec les biens éternels, est-ce donc ici, messieurs, une voie singulière de perfection que je vous annonce ? Et n'y aura-t-il que ces vierges, qui, avec leur lampe dans les mains, soient obligées d'aller au-devant de l'Epoux ? Vous sera-t il permis, à vous, de vous endormir dans une vie molle, de vous attacher au siècle présent, et de ne pas méditer les années éternelles? Non, chers auditeurs. Et voyant ici la fille de Sion encore jeune, avec la douceur des saintes espérances, s'asseoir déjà dans la poussière et ébaucher son tombeau; considérant ces âmes justes et des milliers de saints dans tous les siècles faire pendant la vie un continuel essai de la mort, pour acheter en mourant les joies de l'espérance chrétienne, il faut vous enseigner, à ce sujet, deux vérités importantes : premièrement, l'obligation que nous avons tous, pendant que

nous vivons, d'attendre le Seigneur notre Dieu; et en second lieu, les consolations et la paix du fidèle qui meurt après l'avoir attendu.

L'obligation d'attendre le Seigneur, son royaume, ses biens, pouvez-vous l'ignorer, mes frères, si vous êtes chrétiens? Et, quand vous ne le sauriez pas d'ailleurs, lorsqu'on vous a appris les premiers éléments de la religion, que vous êtes créés uniquement pour glorifier Dieu et le posséder; que le royaume de Dieu où il manifestera ses biens est l'unique attente, le grand objet, le premier vœu de tous les chrétiens : *Regnum cœlorum, votum christianorum;* et que cette dernière fin doit entrer dans tous leurs projets; sans cela, dis-je, il me semble que l'état de la vie présente vous le montre assez; cette vie telle que vous la sentez et que le bienheureux Job la dépeint, vie si courte et si misérable tout ensemble.

Regardez donc, je vous prie, pendant quelques moments la vie qui vous a été comme prêtée, la vie avec sa brièveté et ses misères; regardez et jugez s'il vous est permis de renfermer dans ce petit cercle d'années vos espérances, et si vous êtes faits pour habiter toujours dans cette vallée de larmes! La vie est courte : *Homo breri vivens tempore;* la vie est misérable : *Repletur multis miseriis.* Que la vie soit courte, tous les morts que vous avez vus expirer vous le témoignent; que la vie soit misérable, tous les vivants que vous entendez soupirer vous le déclarent. La vie est courte : les arbres que vous avez plantés subsistent plus longtemps que vous. La vie est misérable : les malheurs croissent avec les crimes, les tourments s'augmentent avec les cupidités; livrés de toutes parts à des impressions affligeantes et désagréables, le repos même vous devient quelquefois plus fâcheux que la lassitude. Quoi donc! tout cela ne vous apprend-il pas que vous êtes déplacés, que vous n'êtes pas où vous devez être? Tout cela ne vous annonce-t-il pas un repos et des biens que vous devez chercher ailleurs que sur la terre, où vous devez diriger tous vos mouvements, où vous devez réunir tous vos désirs?

La vie est courte : quelque chose que vous fassiez pour vous distraire et vous étourdir sur le dernier moment, vous ne sauriez douter qu'il est tout proche. Est-ce que la mort, que vous voyez si souvent à votre porte et dont vous sentez déjà les premiers coups dans vos infirmités, peut vous être une chose étrangère? Est-ce que votre dernière heure, qui sonnera peut-être avant la fin du jour, est une heure si éloignée de vous? ou bien est-ce qu'en n'y pensant pas, vous l'éloignerez? La vie est misérable : nos misères sont complètes, mais il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Lia porte envie à la beauté de Rachel; Rachel porte envie à la fécondité de Lia. Il manque toujours quelque chose à nos joies, il y a toujours quelque vide dans nos plaisirs, quelque dégoût dans notre abondance, quelque amertume dans nos festins, quelque ennui dans nos plus belles journées, quelque indigence dans la plus riche fortune; et c'est en vain que nous cherchons le paradis dans une terre de calamités.

Encore une fois la vie est courte, et c'est pour cela que tant d'hommes sages, tant de vierges prudentes viennent s'enfermer dans les cloîtres pour se hâter de faire l'ouvrage du salut. La vie est misérable : et combien l'est-elle davantage pour vous qui l'aimez toute misérable qu'elle est! Et misères pour misères, ne vaut-il pas mieux mille fois, comme la sainte religieuse, sanctifier ses jours par une vie de foi pour arriver à une vie de gloire, que d'y ajouter comme les pécheurs les tortures des passions, qui n'auront point d'autre fruit que les tourments de l'enfer?

Vous l'avez bien compris, ma chère sœur : dans une vie si fragile et si inquiète, si courte et si misérable, les espérances chrétiennes vous ont été découvertes; et, considérant l'étroite obligation où vous êtes de chercher sans cesse la cité permanente et bienheureuse; voyant combien y est opposé l'esprit des enfants du siècle qui voudraient couler dans le plaisir ces jours mauvais, qui voudraient se fixer dans cette terre étrangère, vous avez quitté tous ces indignes chrétiens qui ont les mêmes obligations que vous, mais qui n'ont pas les mêmes espérances. Vous avez pris la fuite, et votre fuite ne s'est pas faite dans l'hiver; elle ne s'est pas faite dans le déclin de la vie; dès le commencement, vous avez regardé la fin de toutes choses; vous n'avez point attendu la fin de vos jours pour commencer une vie chrétienne. Déjà l'éternité vous occupe; votre situation éternelle, après ce petit nombre d'années, a attiré toute votre attention, persuadée que la vie la plus longue ne l'est jamais assez pour se préparer à une éternité si immense.

O siècle pervers et malheureux! ce n'est pas ainsi que tu instruis tes citoyens. Tous s'y agitent et tous s'y égarent; vous ne les voyez jamais lever les yeux pour saluer les biens promis; jamais nul goût, nul empressement, nul désir pour ces joies immenses, lesquelles néanmoins ne peuvent entrer que dans les cœurs innocents qui les ont désirées. Vous dirai-je encore, mes frères, que les gens de bien dans le siècle y sont souvent tentés par leurs amis, et qu'ils se persuadent aisément avec eux qu'il leur est permis de rendre plus commode et de conserver plus longtemps une vie qu'ils ont rendue édifiante, oubliant ainsi les biens du ciel, où l'âme chrétienne doit tendre incessamment par les ruines mêmes du corps; oubliant, dit saint Bernard, qu'ils sont les disciples, non d'Hippocrate pour se faire ici-bas des jours plus longs, non d'Epicure pour se les rendre plus agréables, mais de Jésus-Christ pour se faire dans la terre des mou-

rants, une vie plus détachée, plus mortifiée, plus propre à nourrir les espérances de la vie véritable et immortelle.

Malheur au monde! malheur à la ville! malheur à la maison où ces divines espérances sont éteintes et où le chrétien ne saurait répéter cette parole du juste : *Et nunc quæ est expectatio mea? nonne Dominus?* Malheur à vous! amateurs du siècle, ennemis de Jésus-Christ qui rejetez ses promesses, qui craignez son avénement, qui ne demandez pas son règne, qui ne l'attendez pas, qui faites tant de choses pour mourir un peu plus tard, dit saint Augustin, et qui n'avez encore rien fait pour vous empêcher de mourir toujours; malheur à vous! Car, enfin, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, voici peut-être dès aujourd'hui l'heure fatale, votre dernière heure; et alors à quels troubles n'êtes-vous pas livrés? Dans ce terrible moment, si vous n'avez pas connu l'obligation où sont tous les fidèles pendant cette vie d'attendre le Seigneur, vous n'aurez nulle part aux consolations et à la paix des justes qui l'ont attendu.

Seconde considération par où je dois achever ce discours; et si dans ce vaste sujet je ménage mes paroles, vierges chrétiennes, c'est que vous y suppléerez par vos exemples. Douces consolations, paix agréable, heureuse mort des justes qui ont attendu le Seigneur! Et vous-mêmes, n'en convenez-vous pas, vous qui ne voulez pas vivre comme eux et qui néanmoins souhaitez si ardemment de mourir comme eux? Combien de fois, en effet, est-il arrivé au pécheur mourant de dire dans ses regrets amers, mais trop tardifs : O mon Dieu! qu'il me serait plus doux de mourir dans une sainte retraite! Pourquoi n'ai-je pas suivi vos premiers attraits, ces premières grâces qui m'invitaient à fuir le monde, les amusements et les enchantements du monde? Pourquoi n'ai-je pas plus tôt quitté ce que je devais quitter sitôt? Ah! si regardant les biens du Seigneur, j'avais embrassé de bonne heure les travaux de la pénitence, ces travaux seraient passés comme mes plaisirs le sont; il m'en resterait un délicieux souvenir et je pourrais attendre la rémunération éternelle. Mais maintenant je ne vois plus dans le passé que des crimes et dans l'avenir que des douleurs. Maintenant, chrétiens, et dans le triste jour de la mort, il n'est point de monarque qui ne voulût donner tous ses palais pour la cellule du solitaire, point de princesse qui ne changeât volontiers son diadème pour le voile de la religieuse, point de riche qui ne voulût donner tout son or pour acheter la perle de l'Evangile.

On se trompe donc bien, mes chers frères, quand on dit que la mort est toujours semblable à la vie. Cela est vrai en un sens : celui qui a vécu dans le péché, meurt dans le péché. Mais il n'est pas moins vrai, dans un autre sens, qu'il y a toujours une extrême opposition entre la vie et la mort, puisqu'une vie qu'on s'est efforcé de rendre agréable et sensuelle est toujours suivie d'une triste mort; et qu'au contraire on meurt dans la paix et la tranquillité quand la vie s'est passée dans la componction et dans la pénitence.

Que n'ai-je le temps, ma chère sœur, et encore plus la grâce de la parole, pour vous peindre l'un et l'autre? les angoisses et les horreurs du chrétien qui finit une vie de mollesse et de passions, une vie mondaine, et le tranquille espoir d'une âme fidèle qui est venue ici, dans une vie humble et pénitente, attendre le jour du Seigneur! O mort! que ton souvenir est amer à celui qui ne désire que la substance de ce monde et qui ne porte point au delà ses vœux immortels! Mais si le souvenir de la mort lui est si amer, combien le jour de la mort l'est-il davantage!

Dans ce jour où les jugements de Dieu viendront fondre sur nous comme une eau qui se déborde, et sa justice comme un torrent impétueux, jour qui n'est pas loin et qui nous est caché, afin que nous craignions chaque jour; dans ce jour, voilà que le moment du trépas que Dieu a fixé arrive. La santé la plus robuste, la jeunesse la plus florissante, le libertinage le plus audacieux, vont se heurter et se briser contre le décret immuable; tous les remèdes deviennent impuissants. L'homme ne voit plus sur la terre où il s'est attaché que les affreux sépulcres qui s'ouvrent, dans les enfers le lion infernal qui demande sa proie, dans le ciel un Dieu juste qu'il n'a point attendu et qui va le juger dans sa colère. Toute la nature même le quitte; le monde qu'il aimé et qu'il voudrait retenir, lui échappe; ses consolateurs mêmes l'effraient. Et que découvre-t-il dans sa vie passée, s'il y jette les yeux, qui puisse le consoler? Des jours qui lui sont donnés pour ses devoirs et qu'il a consumés dans les amusements de l'oisiveté ou dans la dissipation des affaires; des biens destinés pour la miséricorde et qu'il a profanés par le luxe; des intempérances qu'il n'a point expiées, des injustices qu'il ne peut plus réparer, des péchés qui commencent à se dévoiler et à se montrer à lui avec toute leur difformité. Et quelle noirceur dans les moindres péchés! Que de péchés en un seul de ses jours! Que de péchés en un seul péché! Que de péchés dans les vertus mêmes! Il voit les prières qu'il a faites, mais des prières sans attention, sans ferveur, qu'il pourrait compter encore parmi ses péchés; ses confessions, mais des confessions sans conversion et sans douleur; une dévotion, mais une dévotion superficielle et extérieure, embrassée de temps en temps, plutôt pour calmer ses remords que pour sacrifier ses convoitises.

D'où lui peuvent donc venir les douces consolations dans ce jour terrible où le Dieu saint, qu'il devait uniquement chercher et qu'il a toujours offensé, vient juger les justices mêmes? Ce ne sera ni du côté de l'orient, ni du côté de l'occident, ni des dé-

serts et des montagnes, *neque ab oriente, neque ab occidente, neque a desertis montibus, quoniam Deus judex est.*

C'est à vous, vierges sages, que ces consolations célestes sont réservées pour le dernier moment; à vous qui, chaque jour de votre vie, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, cherchez le Seigneur vous qui êtes entrées dans le désert, qui êtes montées sur la montagne. A qui la paix agréable sera-t-elle annoncée? à qui les portes éternelles seront-elles ouvertes? qu'à vous qui n'êtes venues dans le sanctuaire du cloître que pour y attendre le Seigneur votre Dieu, et qui pouvez lui dire comme notre saint psalmiste : *Et nunc quæ est expectatio mea?*

Vous verrez donc la mort venir à vous, pour ainsi dire, les armes baissées; vous verrez arriver le saint Epoux que vous attendez avec crainte, parce qu'il est aussi votre juge, mais que vous recevrez avec confiance, parce que vous l'attendez comme votre Sauveur. Et quelle joie n'aurez-vous pas de vous être détachée de bonne heure de ce monde qui, du lit de la mort, paraît à ses plus grands amateurs si petit et si abject? de vous en être détachée volontairement et pour chercher celui qui vient le juger? en un mot, de vous être détachée, il y a longtemps, de tout ce que la mort devait vous ravir pour toujours? Les pécheurs mêmes béniront votre mort, dit le grand Chrysostome; ils diront que la vierge prudente a plus tôt fini ses périls et ses misères que sa vie; ils ne diront pas qu'elle a trouvé la mort, mais qu'elle vient d'achever sa course.

Et en effet, ma chère sœur, écoutez encore cette parole : Une vie qui n'aura été qu'un enchaînement de saintes pratiques, des jours dont les moments auront été mis à profit, soit par le chant des psaumes que vous avez récités avec intelligence et amour, soit par la lecture des livres saints dont le trésor vous est toujours ouvert; vos actions les plus communes élevées par des motifs divins; vos péchés les plus petits effacés par une amère componction; le sang de l'Agneau qui n'aura pas inutilement coulé pour vous, ni sur ses autels, ni dans les tribunaux; dans les relâchements permis un pacte fait avec votre langue pour ne pas prononcer une parole maligne, et avec vos yeux pour ne les pas arrêter sur un objet dangereux; le monde bien plus flétri dans votre cœur qu'il ne l'est dans ses calamités, et surtout le siècle à venir, où vous dirigez vos pas, supportant avec de saintes espérances toutes les contraintes que l'Evangile vous impose; ce siècle à venir, dis-je, toujours envisagé comme prochain, malgré les illusions de la santé et les enchantements de la jeunesse : non, encore un coup, rien qui soit plus propre que tout cela à ôter à la mort tout ce qu'elle a d'affreux pour la nature, et à faire du grand jour de deuil le plus pur et le plus serein de vos jours, lorsque le Seigneur venant détruire ce corps de péché et de mort, vous serez appelée à son royaume éternel que vous aurez toujours attendu, et que vous posséderez dans tous les siècles. Ainsi soit-il!

SERMON XXXIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Elegi vos de mundo, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. (*Joan*, XV.)

Je vous ai choisi et séparé du monde, je vous ai établi afin que vous alliez et que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours

Quatre sortes d'esprits nous mènent en quatre endroits différents. L'esprit du démon, qui est un esprit d'orgueil, nous transporte et nous mène sur les montagnes du siècle, pour exposer à nos yeux dans les royaumes un fantôme de gloire, les emplois d'éclat, les postes éminents. L'esprit du monde, qui est un esprit de plaisir, nous mène aux spectacles séduisants et aux assemblées agréables. L'esprit de l'homme, qui est un esprit de curiosité, nous mène aux académies savantes et aux leçons des écoles disertes. Mais l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de sainteté, nous conduit à l'innocente solitude. L'Evangile le dit assez clairement, lorsqu'il nous marque que Jésus-Christ fut conduit par l'esprit saint au désert, pour nous enseigner que la pente des baptisés et des enfants de Dieu doit être de fuir le monde et de cacher au siècle impénitent et injuste le mystère de la justice et de la pénitence.

Il semble en cela que la grâce ne fasse qu'imiter la nature, laquelle cache avec soin ce qu'elle a de plus précieux : l'or dans la terre, les perles dans la mer, les diamants sur les roches, le cœur dans le lieu le plus intérieur de l'homme. Ou, si vous voulez, disons avec le Pape saint Grégoire, que Dieu, en cachant ses élus et en les dérobant aux yeux des hommes, pour les placer plus sûrement dans les autres ou dans les cloîtres, imite, si on ose le dire, ces hommes trop prudents qui enferment avec inquiétude leurs trésors dans quelque endroit écarté et inaccessible pour les mieux conserver, et de peur qu'une main ennemie ne les enlève.

Que ceux-là seraient donc mal conseillés qui viendraient ici répandre des larmes et plaindre le sort de ces épouses de Jésus-Christ! Si vous pleurez, âmes trop humaines, il faut que ce soit sur vous, et non pas sur elles. En effet, comment plaindrez-vous celles que Dieu choisit, à qui il fait entendre sa voix, sur qui il arrête ses regards, qu'il cache dans son sanctuaire, qu'il porte dans son cœur, et que, par un privilége singulier, il sépare de la masse réprouvée du monde, leur disant encore ce que nous lisons chez Isaïe : Allez, mon peuple, dans le secret de votre chambre, fermez vos portes sur vous et tenez-vous caché jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. O vous, qui annoncez la parole du Seigneur et qui enseignez au peuple ses justices, avec quelle confiance devez-vous monter en chaire, quand vos paroles étant

soutenues par de si grands exemples, vous pouvez frapper tout à la fois les yeux et les oreilles de vos auditeurs? Dans les autres sujets, l'orateur faible et sans vertu repousse souvent d'une main par le mauvais exemple, ceux qu'il attire de l'autre main par la force de la sainte parole.

Mais voici des enseignements auxquels on ne peut répondre. Voici, chrétiens, une jeune personne semblable à vous, mais plus sage et plus heureuse que vous, qui est choisie de Dieu pour passer sous un nouveau ciel et dans une nouvelle terre où elle promet aujourd'hui, par des vœux irrévocables, d'habiter tous les jours de sa vie, méprisant tout ce que vous estimez, regardant comme une perte tout le gain que vous faites, et ne connaissant pas d'autre affaire que celle du salut, d'autre science que celle du ciel, d'autres plaisirs que ceux de la bonne conscience, d'autre alliance que celle de Jésus-Christ, d'autre vêtement que celui de la pénitence, d'autres spectacles que nos mystères, d'autre héritage que son Dieu. Est-ce donc pour vous instruire, ma chère sœur, que je monte en cette chaire? Vous m'instruisez vous-même, et dans l'âge des agréments, dans le temps des imprudences, vous venez nous montrer l'exemple d'une sagesse dont les philosophes ont ignoré même la définition.

Est-ce pour instruire le monde? je parle, mais vous persuadez. Je parle, et vous consommez dans le silence votre sacrifice; et, arrachée par le désir du salut aux tendresses et aux douceurs d'une aimable famille, vous voulez que je ne sois pas seulement le témoin de cette grande action, où vous vous élevez au-dessus du monde et de vous-même, mais que je vous anime encore à achever avec fermeté ce que vous avez déjà commencé avec tant de ferveur.

Or pour cela je ne sais point d'autre secret que de vous montrer d'abord combien est grand le bienfait de Dieu, qui vous choisit et sépare du monde, pour vous cacher dans le sanctuaire de la religion, et de vous représenter ensuite ce qu'un si grand bienfait, une miséricorde si singulière exige de vous. La grâce qui vous est donnée, le bienfait que vous recevez, est marqué dans les premières paroles de mon texte adressé aux disciples, et qui convient parfaitement aux vierges : Je vous ai choisis et séparés du monde : *Elegi vos de mundo.* Ce que vous devez faire pour répondre à cette grâce, est exprimé dans les paroles qui suivent : je vous ai établis afin que vous alliez, que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours : *et posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Deux devoirs importants, l'un de reconnaissance, l'autre de fidélité : reconnaissance, en vous représentant les avantages de la vie religieuse; fidélité, en vous souvenant de ses obligations. Les avantages de la religion et ses devoirs, je vais vous les expliquer dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans le petit nombre des pécheurs, lorsque l'Eglise, nouvellement née, aussi innocente dans ses mœurs que dans sa foi, ne se sentait pas encore de la caducité et de la vieillesse où nous la voyons, et qu'elle avait peu de rides et de taches, l'apôtre saint Paul disait aux fidèles : Otez le méchant du milieu de vous, ne souffrez point le mal, et, pour empêcher que le crime ne gagne, comme une peste fatale, tout le corps de l'Eglise, retranchez-en le criminel : *auferte malum ex vobis ipsis*; il y a dans la malignité d'un seul homme pervers de quoi corrompre un grand nombre de justes.

On séparait donc alors les méchants d'avec les bons, parce qu'il y avait beaucoup de bons et peu de méchants; mais aujourd'hui sommes-nous dans la même situation? L'iniquité a prévalu; les jours sont devenus mauvais; le feu du premier christianisme n'est plus qu'un peu de cendre; la couleur de cet ancien or est changée; les domestiques de la foi sont devenus la plupart des ennemis de la justice. Quelques-uns même parmi ceux qui devaient conduire Israël se sont égarés; le prêtre est impur comme le peuple; le peuple est avare comme le prêtre; et, dans une dépravation si universelle, le fidèle séduit voit sans horreur l'iniquité et la commet sans honte, comme si le vice pouvait être justifié par le nombre des coupables.

S'il fallait donc retrancher du corps de l'Eglise tous les membres morts, s'il fallait chasser du temple de Dieu tous les profanateurs et les sacriléges, à quoi serions-nous réduits? De sorte que comme il y a peu de justes dans le monde, et que la multitude des prévaricateurs couvre la face de la terre, nous ne devons plus dire à ceux qui ont quelque envie de se sauver, qu'ils ôtent le méchant du milieu d'eux, mais plutôt qu'ils s'en séparent et qu'ils s'en bannissent eux-mêmes. Nous devons leur crier avec un prophète : *Retirez vous d'avec ces personnes*, dit le Seigneur, *séparez-vous d'eux, et ne touchez pas ce qui est impur, et je vous recevrai, et je serai votre Père, et vous serez mes fils et mes filles*, dit le Seigneur tout-puissant.

Heureuse l'âme qui écoute cette voix, et mille fois heureuse, puisqu'elle est comblée du plus grand bienfait! Je tire la grandeur de ce bienfait, premièrement du choix et de l'élection de Dieu, *elegi vos;* et en second lieu du côté du monde, dont cette élection gratuite et officieuse nous sépare, *de mundo.*

Dieu vous a choisie, ma chère sœur, et d'une main bienfaisante il vous sépare de la masse réprouvée du siècle présent, et c'est par sa seule miséricorde. Il vous avait déjà choisie en vous séparant par le sacrement de la régénération chrétienne, de tous les peuples infidèles, et vous faisant croître ensuite avec un nom et de nobles sentiments, dans l'odeur d'une famille approuvée et

parmi des exemples domestiques de probité et de sagesse. Mais il vous choisit aujourd'hui d'une manière plus éclatante, lorsqu'il vous fixe dans cette sainte maison, où doit s'achever plus aisément la sanctification commencée dans le baptême, et trop souvent oubliée dans le monde; où vous trouvez une règle sage, qui doit conduire au Seigneur un peuple parfait avec autant de douceur que de force, *elegi vos.*

Or, cieux abaissez-vous ! âmes célestes qui habitez ici, écoutez avec une humble reconnaissance ce que je vais vous dire. Le choix de notre Dieu est un fruit de sa charité, et sa charité est plus ancienne que nos œuvres et nos pensées. Le Seigneur qui dans son premier regard ne voit partout que des indignes, prévient nos mérites par son amour, il les forme par sa grâce, il les couronne par sa gloire ; et c'est principalement quand il s'agit de séparer du monde une âme élue, que, par un amour prévenant, il déploie la force et les richesses de sa grâce. Car dites-moi, mes frères, d'où peut venir à une jeune personne, sinon de cette miséricorde puissante qui la choisit, la résolution si sauvage, si contraire aux sentiments naturels, de renoncer à sa famille, à sa liberté, à ses plaisirs et à toutes les espérances humaines, descendant avec joie dans ces tristes sépulcres, et se comportant déjà au milieu des habitants de la terre, comme si la mort avait passé sa funeste éponge sur toute la gloire de la chair, et sur tous les attraits sensibles ?

Il fallait deux anges pour arracher Loth de Sodome, mais tous les anges du ciel ne sauraient détacher un cœur du monde, c'est un ouvrage qui demande la force du maître des anges ; c'est un dessein qui est bien au-dessus de la constitution du cœur humain ; c'est un choix qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire ; il n'y a que sa grâce qui puisse nous déprendre de ce monde où nous sommes si étrangement collés ; il n'y a que son esprit, qui puisse nous conduire à la solitude chrétienne, *elegi vos.*

Je dis la solitude chrétienne : car, Messieurs, il y a des retraites, soit de délicatesse, soit de faste, où Dieu n'a point de part, et qui ne sont à compter pour rien. Retraites de délicatesse : on se retire d'un monde tumultueux pour jouir d'un monde choisi et pour se posséder plus tranquillement soi-même. On ne vient pas dans le désert pour y recevoir la loi, mais plutôt pour y recueillir la manne ; on entre dans le nuage sacré comme Moïse, et au même temps on se fait une idole comme le peuple; on embrasse le célibat, on renonce à un époux pour s'épouser soi-même et pour faire une alliance plus étroite avec son amour-propre. Retraites aussi quelquefois de faste : vous croyez qu'Absalon s'est retiré en Hébron pour offrir un sacrifice, et c'est pour s'assurer une couronne.

Retraites profanes où la bienséance engage, que l'hypocrisie conseille, et qui, ne se déterminant point à chercher sincèrement le Seigneur et à entrer humblement dans ses voies, ne paraissent point aussi suggérées par son esprit.

Pour vous, ma chère sœur, qui choisissez le Seigneur pour votre héritage, et qui ne le choisissez que parce qu'il vous a choisie, *elegi;* remplie des sentiments les plus vifs d'une juste et tendre reconnaissance, écriez-vous avec le prophète : j'entrerai dans votre maison, ô mon Dieu, selon la multitude de vos miséricordes; tirez-moi toujours après vous, ô roi de justice, vous qui, par une grâce singulière, m'avez choisie parmi tant d'autres, que vous laissez courir, que vous laissez périr dans les voies de l'iniquité : *elegi.*

Mais vous comprendrez encore mieux quel est ce bienfait, cette distinction, ce choix, et les avantages de la vie religieuse vous paraîtront plus grands, si vous considérez que c'est d'un monde corrompu et réprouvé que vous êtes séparée par la grâce de Celui qui n'a point dans ses dons une grâce plus grande que celle de nous attirer à lui en nous faisant haïr et mépriser le monde : *elegi vos de mundo ;* monde pour qui Jésus-Christ n'a point prié, et dont il est dit : n'aimez pas le monde et tout ce qui est dans le monde.

Que ne puis-je vous dépeindre avec des couleurs assez fidèles les dangers et les corruptions de ce monde ennemi de Dieu, dont la miséricorde vous délivre ? *de mundo.* Monde qui n'a du christianisme que les sacrements, qui n'estime des choses que l'apparence, et qui ne considère des temps que le présent, *mundus totus christianus, totus impius,* disait saint Augustin ; monde aussi corrompu dans sa politesse que dans sa brutalité, aussi souillé dans ses vertus que dans ses vices, et où souvent la grande vertu est d'avoir moins de vices que les autres, ou du moins d'avoir des vices qui n'incommodent pas les autres ; monde toujours pernicieux au fidèle, soit qu'il le flatte, soit qu'il le persécute ; car le monde est quelquefois serpent et quelquefois lion ; remarquez bien ces deux caractères.

Le monde qui, comme serpent, nous flatte, séduit d'abord l'esprit par ses erreurs ; et combien d'erreurs sont répandues dans le langage des hommes, dans leurs sentiments, dans leurs maximes, dans leurs usages, dans leurs coutumes ? Vous y voyez l'inutilité honorée comme un titre, le luxe justifié comme une bienséance, le jeu, source de tant de maux, reconnu pour une occupation nécessaire ; les spectacles approuvés, tous les divertissements du siècle couverts d'un voile d'innocence. Et cette doctrine a eu toujours beaucoup de sectateurs, parce que le nombre des sensuels sera toujours le plus grand. Tant d'abus introduits dans chaque état et regardés comme des devoirs ou comme des privilèges ; des ignorances si grossières dans la science du salut, comme si la lumière de l'Évangile ne s'était pas levée sur nous ; les dogmes de la foi ou légèrement appris ou entièrement effacés,

des opinions si pernicieuses que la jeunesse insensée reçoit et qu'un âge plus mûr ne corrige pas, toute la morale du siècle, qui n'est autre chose que la corruption humaine, réduite en maximes; les idées si fausses que l'on se fait de la justice et de la miséricorde de Dieu, afin de pouvoir accorder avec l'espérance du salut les égarements d'une vie mondaine : car il serait fâcheux d'avoir toujours dans notre esprit des connaissances qui déposassent contre notre conduite. Que vous dirai-je de plus? des décisions sur les règles des mœurs si téméraires, si opposées à la loi de Dieu, et que le cœur humain, qui en trouve les principes dans sa propre dépravation, reçoit avidement.

O chrétiens! qui avez le malheur de vivre encore dans le siècle, et qui au milieu du siècle même tâchez de retenir avec bien de la peine la vérité et la justice qui vous quittent; parmi ces erreurs et ces illusions du monde, ne vous échappe-t-il pas encore quelquefois de penser comme les pécheurs, de juger et de parler comme eux, d'opposer l'exemple à l'Evangile et les opinions des hommes aux règles de Dieu? Citoyens de Jérusalem, vous n'avez pu désapprendre tout à fait le langage et les lois de Babylone, et qu'il en est peu parmi vous qui, n'écoutant jamais le monde dont les leçons sont continuelles et la doctrine toujours agréable, se garantissent des ténèbres qui couvrent le siècle! Qu'il est peu de chrétiens à qui la sainteté des voies du salut soit découverte! Savoir sa religion n'est pas une chose commune, et tous les jours on la désapprend dans le monde, tant il est dangereux de vivre avec ses aveugles citoyens; tant il est vrai, mes chères sœurs, que vous devez chanter éternellement les miséricordes du Seigneur qui vous en sépare, pour vous placer dans une région de clarté où les vérités de foi et de conduite ne sauraient être superficiellement connues, où l'Evangile lu et pratiqué préserve également l'esprit des grossières ignorances et des fausses interprétations trop communes dans le monde, *de mundo*.

Mais vous n'avez encore vu qu'une petite partie de sa contagion et de ses périls. Le monde ne nous séduit pas seulement par l'esprit, mais par le cœur : non-seulement ses erreurs nous égarent, mais ses passions nous corrompent; avarice, volupté, superbe; convoitise des richesses, des plaisirs et des honneurs : voilà selon saint Jean, tout ce qui compose le monde et tout ce que l'Evangile condamne.

Et quant aux richesses, ne voyez-vous pas dans toutes les parties de l'univers la cupidité qui désire l'argent, l'injustice qui l'amasse, le luxe qui le répand, l'avarice qui le garde ou qui le regrette, la volupté qui le profane, le jeu qui le dissipe? O vous qui jugez Israël, est-il nécessaire maintenant que vous jetiez le sort sur les tribus et les familles, pour connaître celui qui a souillé ses mains ou son cœur parmi les dépouilles de la ville maudite? Dans tout le camp des Hébreux il n'y avait qu'un seul Achan, un seul avare qui eût touché, contre le précepte de Dieu, aux richesses de Jéricho. Et dans le monde chrétien où les anathèmes de Jésus-Christ contre l'amour des richesses sont si marqués, vous découvrez néanmoins presque partout les traces de la cupidité qui les recherche avec empressement ou qui en use sans règle; la pourpre du riche teinte dans le sang du pauvre; un monde fastueux couvert, dans les jours de sa gloire, des dépouilles d'un monde malheureux; des pauvres que l'injustice opprime ou que la dureté délaisse, des héritages conquis par la violence ou acquis par la fraude; les heures et les moments vendus aux misérables par des contrats usuraires, et l'usure même condamnée par toutes les lois, devenue la ressource générale.

Gloire soit rendue à la grâce toute puissante de Jésus-Christ, vierges chrétiennes, qui vous a arrachées de la poussière des ténèbres et d'une région d'iniquité, où tous les cœurs s'appliquent à l'avarice : *Omnes avaritiæ student;* parce que l'avarice fournit à toutes les passions : vous transférant dans l'asile de la sainteté et de la justice! Là l'épouse du Seigneur, à qui la grâce, animant ses vœux, a ôté la soif mortelle des richesses; la sainte religieuse, à qui un petit ruisseau suffit autant que le plus vaste fleuve, est toujours disposée à remplir sans obstacles tous les offices de la vie chrétienne et à passer par la porte du salut, si petite et si étroite, par où l'homme du siècle chargé de ses biens ou de ses désirs, ne saurait passer. Là pendant que l'avare, ardent pour les biens de la terre, médite dans son lit des fraudes et des injustices, la religieuse sort du sien pour venir aux pieds des autels, offrir à Dieu sa prière et demander les richesses du ciel. Elle n'est tourmentée ni par le désir d'avoir, ni par la crainte de perdre; elle est à couvert des tentations de la mendicité et des malédictions de la richesse; elle ne sent ni les désirs et les remords du riche, ni les défiances et les secousses du pauvre.

Hélas! disait saint Chrysostome, à des parents durs et intéressés de son siècle, bien différents de ceux que je vois ici : vous avez peut-être moins de tendresse, moins d'application pour celle de votre famille qui, pour ne point adorer la statue d'or du prince du monde, s'est jetée dans la fournaise de la pauvreté religieuse. Hélas! disait-il, que vous savez mal distribuer vos affections! Ceux de vos enfants qui restent dans le siècle, souvent héritiers des vices de leurs pères, avant que de l'être de leurs biens, soupirent peut-être après votre mort; celle-ci, au contraire, avec un cœur libre de tous les désirs injustes, prie afin que vous viviez. Ceux-là vous voient à regret traîner longtemps dans une maison partagée les restes d'une vie infirme et chancelante; celle-ci voudrait vous recueillir dans la sienne, et accroître le nombre de vos années, de la

perte de quelques-uns de ses jours. Ceux-là se réjouiront à votre mort, et celle-ci la pleurera. O monde! monde cruel; monde où l'intérêt crie plus haut que la nature, tu n'as point de part à la grâce de Jésus-Christ. Le monde sensuel et voluptueux sera-t-il plus privilégié, plus chrétien que le monde avare? Autre dangers du monde, ma chère sœur, dont la solitude vous délivre, et qui vous demande de nouvelles actions de grâces; autres avantages de la vie religieuse, qui vous séparant du siècle et vous faisant disparaître ses objets séduisants, doit sans doute vous débarrasser des piéges de la volupté qui règne dans le monde : *De mund*

Le monde, ma chère sœur, ne vous offre point d'asile contre ces piéges. Ils ne sont plus cachés comme au prophète, ils sont tendus de toutes parts à votre innocence dans les maisons, dans les chemins, sur les théâtres, dans les temples mêmes et personne ne fuit comme Joseph, personne ne crie comme Susanne, personne ne jeûne comme Judith, personne ne garde ses yeux comme Job, personne ne se cache comme Marie. Je n'exposerai point aux yeux de ces chastes filles de Sion les ordures et les abôminations de Samarie; je ne leur montrerai pas même la main criminelle qui a appris à la fille du monde à déguiser une face chrétienne et à parer une chair coupable, consumant ses plus beaux jours à faire des prévaricateurs et à se réjouir de ses prévarications; à regarder avec curiosité et à être regardée avec convoitise; à donner des passions et à en recevoir, cachant aux yeux des épouses de Jésus-Christ les images d'un vice qui ne doit pas même être nommé par une bouche chrétienne.

Et vous, cœurs chastes et innocents, qui suivez toujours l'Agneau sans tache, chantez le cantique nouveau et louez sans cesse le Seigneur qui vous a préparé contre les iniquités de la chair, le sanctuaire du cloître; qui vous a serrés dans ces étroites cellules comme des vases d'un grand prix; qui vous a amenés dans ce jardin fermé, où le serpent impur ne saurait guère entrer; qui vous a transférés du monde dans ce paradis. Celui qui vous a choisis en vous éloignant des enfants des hommes, ne veut pas que ce qui est saint soit donné aux chiens et que la pierre précieuse soit exposée aux pourceaux. Il vous couvre d'un voile, pour borner vos regards et pour réprimer ceux des autres; il vous donne des anges pour vous garder dans vos voies; et par l'esprit de sagesse, il met un frein à vos imaginations mêmes.

Loin donc de cet auguste sanctuaire tout ce qui est impur; et sortez au plutôt de la ville criminelle pour fuir comme Loth, vous qui aimez votre salut : le vice y serait-il plus commun s'il était commandé? ne soyez pas aussi assez mal conseillés pour regarder derrière vous, comme son imprudente épouse; ne regardez pas même au-dessus de vous pour aspirer aux honneurs du siècle.

Voici, chrétiens, mes frères, après l'avarice et la volupté, dans la superbe et l'ambition une troisième source de tentations et de péchés, dont nous sommes délivrés lorsque le Seigneur nous choisit et nous sépare du commerce du monde : *de mundo*. Dans le monde, ne vous lassez pas de m'entendre, dans le monde, chacun veut sortir de son état ou ôte à son état les justes bornes qui le resserrent : chacun se pousse et se heurte pour se supplanter. Les vents, dit saint Cyprien, plus modestes et plus retenus que nos passions, se reposent quelquefois; nos désirs de l'élévation et de l'indépendance ne se reposent jamais. Dans le monde, l'inférieur méprisé et accablé est rongé par l'envie, tourmenté par l'impatience; et la vanité, qui est mortifiée dans les petits sans y être éteinte, les instruit encore aux murmures et à la révolte.

Mais que sera-ce dans une fortune plus élevée? Et combien est-il difficile de s'y réduire, par la modestie, chrétienne à la taille de ces petits enfants de l'Evangile, à qui seuls le royaume des cieux est promis? Combien est-il rare, dans une grande place, d'oublier ses priviléges et ses titres, pour n'envisager que ses devoirs et gémir sur ses péchés?

Dans la religion, mes chères sœurs, nul de ces dangers du monde : nouvelle prérogative, ne l'oubliez jamais. Comme il n'y a là ni grand ni petit, dit saint Chrysostome, l'ambition ne doit pas y entrer; le petit n'y est pas chagrin, parce qu'il n'y en a point de plus grand qui le méprise; le grand n'y est pas superbe, parce qu'il n'y en a point de plus petit qui le flatte. C'est un état où les distinctions sont anéanties, et les généalogies effacées. C'est une république où le faste serait un monstre; et les règles de la simplicité, qui dans les républiques humaines ne seraient que des idées, sont ici des lois et les lois des mœurs et des coutumes. C'est un royaume, où le plus grand doit être le plus petit, où la dépendance est estimée heureuse; la dépendance si pénible à l'orgueil du siècle, mais si nécessaire pour l'harmonie de la paix; où en un mot l'abjection même est consacrée. C'est un peuple où il n'y a ni libre ni esclave, et où la fille des rois doit oublier non-seulement la maison de son père, mais son propre nom. C'est une société où l'on commande avec crainte comme si on obéissait et où l'on obéit avec joie comme si on commandait.

De là vient que tout y est tranquille parce que tout y est humble; et ne serait-ce pas un renversement de tout ordre, si Satan, le prince des superbes, se mêlant dans cette assemblée des enfants de Dieu, y apportait l'orgueil du monde? De là vient encore que les fureurs du lion n'y sont pas plus à craindre que les séductions du serpent. Autre caractère du monde : lion cruel qui persécute ceux qu'il ne peut séduire :

monde persécuteur, vierge sage, dont vous serez délivrée, *de mundo*.

Ici donc, renouvelez avec votre attention votre reconnaissance, et considérez encore un moment que la voie où marche le chrétien est étroite, selon la parole de l'Evangile, soit à cause qu'il s'y resserre par sa propre modération, soit aussi parce qu'il y est resserré par les contradictions et les insultes d'un monde moqueur, à qui la piété du juste devient onéreuse, parce qu'elle est une censure perpétuelle de ses passions insensées.

Quelqu'un a-t-il donc la force de s'opposer au torrent des mœurs et des coutumes du siècle par une vie chrétienne? On l'accuse aussitôt de bizarrerie et d'entêtement : on lui suppose même souvent des crimes secrets ; et le front du juste est couvert ou de la honte d'une injustice qu'on lui impute, ou de la confusion de sa propre singularité. Vous n'avez point de tels combats à soutenir, vous que la grâce a conduite dans le lieu saint. Car il est vrai, et voici un grand attrait pour la vertu, il est vrai que, s'il est honteux dans le monde de marcher sur les traces de Jésus-Christ, c'est une espèce d'infamie dans le cloître de n'y pas marcher; c'est même un crime de n'y être que médiocrement juste.

Dans le cloître vous ne trouvez pas de timide disciple, qui ne cherche le Seigneur que dans la nuit, et qui rougisse de l'Évangile. Dans le cloître, rien ne dépare tant l'épouse de Jésus-Christ que les manières du monde. Dans le cloître, l'Israélite fidèle bâtit le temple et le monde même ne l'insulte pas, il l'honore au contraire. Et ce monde, d'ailleurs si cruel et injuste envers ceux qui ne sont pas ses imitateurs, respecte ici la perfection qu'il ne veut pas suivre : en sorte que plus la sainte religieuse se sépare par sa régularité de ceux qui ne sont pas saints, plus elle trouve d'approbateurs, n'étant estimée du monde qu'à mesure qu'elle s'en éloigne.

Que ce jour donc, ma chère sœur, soit mis au nombre de vos plus heureux jours, auquel votre céleste époux vous sépare pour jamais d'un monde si plein de tentations et de piéges pour ceux qui y demeurent ! Quelque part que vous y alliez, épouse de Jésus-Christ, le soleil du siècle vous noircit, les gardes du monde vous blessent, et vous ne sauriez mieux faire que de leur laisser votre ancienne robe, comme l'épouse des *Cantiques*, pour fuir sans retour hors de la ville et dans le désert. Là, choisie et séparée d'un monde toujours pervers, soit qu'il flatte soit qu'il persécute, vous sacrifierez avec joie au Seigneur qui vous en garantit. Voilà la reconnaissance que vous lui devez, *elegi vos de mundo;* voici maintenant la fidélité qu'il vous demande, *et posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Les avantages de la religion ont été expliqués. Je vais vous en représenter les devoirs dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Un ancien Père remarque que le jeune homme dont il est parlé dans l'Évangile, et à qui le Fils de Dieu commanda de le suivre, ne lui dit pas pour s'excuser : laissez-moi aller, afin que je demeure avec mon père ; mais seulement : laissez-moi aller afin que je l'ensevelisse ; et qu'est-ce que lui répond le Sauveur du monde ? Que ne laissez-vous aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ? comme s'il lui disait : le monde est si contagieux, que vous pouvez y périr dans cette heure de délai que vous demandez ; il ne faut pas plus de temps dans le siècle pour y apprendre le mal, et vous devez prendre garde qu'en voulant ensevelir un mort, vous ne mouriez vous-même. Le meilleur parti est donc de s'échapper promptement de la société des enfants des hommes pour suivre Jésus-Christ ; et quand une fois on a quitté le monde, marcher avec fidélité dans le sentier de la justice, selon cette parole de la vérité éternelle : je vous ai établis afin que vous alliez : *posui vos ut eatis.*

Ce n'est point aller que de retourner sur ses pas, revoir sans cesse les morts que l'on a quittés, et, après avoir lavé ses pieds, les souiller de nouveau dans les chemins et la fange du siècle. Qu'est-ce que fait l'épouse de Jésus-Christ avec le monde ennemi de Jésus-Christ, demande saint Ambroise? Qu'est-ce que lui apprennent ceux qu'elle a vus dans le siècle et qui sont encore amateurs du siècle, avec lequel elle rentre en commerce, lorsqu'elle fréquente un peu trop ces lieux où il lui est permis d'aller, mais où elle ne doit jamais aller qu'en mettant une garde à sa bouche comme le Prophète, et des épines à ses oreilles comme l'ordonne le Sage. Ces lieux où la vierge chrétienne doit tellement gouverner ses regards, dit saint Augustin, que, s'ils tombent sur quelqu'un, ils ne s'arrêtent sur personne. Quoi ! reprend saint Ambroise, les gens du monde vous apprendront-ils la chasteté qu'ils n'ont pas, le jeûne qu'ils ont en horreur, l'abstinence qu'ils condamnent, l'humilité qu'ils rejettent, la sobriété qu'ils ne pratiquent point, la pudeur qu'ils ne connaissent pas, les règles de l'Evangile qu'ils ne suivent point, une pure et sincère intention, eux qui n'ont que de la duplicité et de l'hypocrisie ?

Si retournant en arrière vous les recherchez, permettez-moi de vous le dire, si vous descendez trop souvent de la sainte montagne pour vous montrer à un peuple prévaricateur, vous revenez ensuite chargée de leurs passions, et bientôt vous sentez la main du pécheur qui vous pousse dans le mal. Le monde, qui a toujours dans vos penchants naturels ses correspondances secrètes, rentre dans votre cœur sans nul effort. Si vous les recherchez, ils vous entretiennent des lieux et des personnes de votre connaissance, et aussitôt les images d'un monde que vous avez peut-être aimé se retracent dans votre âme ; votre esprit repasse

insensiblement sur les traces des premiers objets dont les attraits vous ont séduit, toutes vos plaies se renouvellent, et vous retrouvez sous une autre forme le même monde que vous avez voulu quitter. Si vous les recherchez, ils vous parlent de leurs plaisirs et de leurs affaires, et vous parlez comme eux ; vous vous accoutumez à adorer leurs idoles ; vous prenez part à leur délicatesse ; vous êtes touchés de leurs divertissements ; vous vous élevez de leurs succès ; vous vous affligez de leurs pertes ; vous apprenez leurs œuvres ; vous oubliez vos devoirs ; vous regrettez leurs oignons ; vous vous dégoûtez de votre manne, et il se trouve enfin qu'ils transmettent en vous comme un autre petit monde. Vous retournez et vous n'allez pas ; vous retournez dans le monde et vous n'allez pas, vous ne marchez pas dans la religion : cependant c'est pour cela que vous y êtes appelée : *Posui vos ut eatis.*

Disons de plus, et ne perdez pas une instruction si utile ; disons que ce n'est point aller que d'avoir une piété tiède, languissante, sans action, sans mouvement. Il faut marcher, *ut eatis;* et les démarches de l'âme sont les affections, c'est l'amour; sans l'amour sacré il est impossible de faire un seul pas dans cette sainte et noble carrière, et quelque chemin que vous y fassiez, vous serez semblables à ceux qui sont jetés dans un vaisseau pour y entreprendre une longue navigation : à mesure que le vaisseau s'éloigne de la terre, ils ressentent des dégoûts, un cœur malade, un corps abattu ; ils voudraient retourner au port ; quelque calme que soit la mer, leur âme est dans le trouble ; ils ne voient plus que les astres et le ciel, et ils voudraient revoir la terre. Je sais, Messieurs, qu'il n'y a pas sujet de craindre pour cette innocente victime, qui avec la ferveur des commençants semble goûter déjà la joie des parfaits, et qui paraît bien persuadée qu'en suivant l'Agneau sans tache avec la pudeur des vierges, il faut courir encore dans la voie du ciel avec l'ardeur des athlètes. Athlètes qui n'arriveraient point au terme de leur course, si chaque pas ne marquait un avancement dans la carrière : *ut eatis.* Et c'est l'activité de l'amour divin qui fait ici cet avancement, la vierge sage s'efforçant dans les pieux et continuels exercices où une louable coutume la mène, de n'y point aller seulement par coutume, et cherchant le Seigneur dans les actions les plus communes et les plus simples par les mouvements de l'amour. Le scrutateur des cœurs ne regarde point en la face, il n'observe que les cœurs qui aiment. Et de là le progrès que les âmes justes, animées de cet amour sacré, font sans cesse dans le chemin de la perfection, croissant en grâce et en sagesse, montant de vertu en vertu, s'avançant comme des enfants de lumière, et courant dans la voie des saints commandements, selon les desseins de celui qui les y a fait entrer : *Posui vos ut eatis.*

Or pour cela, ma chère sœur, mille secours vous sont offerts dans la religion : une conscience souvent examinée et souvent purifiée, l'usage fréquent des sacrements, perpétuelle source de nouvelles grâces, les livres saints chaque jour lus et médités ; prière vocale, prière mentale, prière publique, prière particulière, prière de jour, prière de nuit; tant de corrections charitables, tant de conseils salutaires, tant d'exemples efficaces ; un Moïse qui vous présente la loi, un Jéthro qui vous redresse dans vos voies ; la nuée qui vous couvre, la manne qui vous nourrit, l'arche qui vous protége, l'ange qui vous conduit ; tant de Maries qui vous précèdent et vous animent : grands et admirables secours qui ne laissent point languir la piété, et qui la font toujours croître et aller plus avant : *Posui vos ut eatis.*

Dans le monde, dit saint Bernard, celui qui ne ferait que la quatrième partie de ce qui se pratique dans les monastères, y passerait pour un saint, et c'est ce qui arrête dès le premier pas le chrétien encore faible. A peine est-il entré dans la carrière, et déjà le peuple bat des mains comme s'il avait couru jusqu'au bout. Il n'a pas défait un seul ennemi, vaincu une seule passion de mille qui l'attaquent, et déjà les femmes d'Israël chantent son triomphe ; déjà il est rassasié, il se croit riche, quoiqu'il soit pauvre; une paille de vertu, pour ainsi dire, lui paraît une poutre ; en un mot il s'imagine déjà être allé bien loin par la longueur de ses prières et par l'agitation de ses scrupules, et il ne fait que tourner autour de soi par la cupidité qui le ramène sans cesse à ses commodités, à ses intérêts, à sa gloire.

Dans le cloître, mes frères, je dis dans le cloître où se conserve encore, comme dans celui-ci, un esprit de religion, il s'en faut bien que ces illusions soient tant à craindre : on n'y applaudit point aux apparences, on ne s'y contente pas de la médiocrité, on n'y béatifie point l'imperfection. Le religieux dont la demi-vertu serait pour nous un modèle trop parfait, y est repris comme un négligent ; on lui apprend encore à craindre ses œuvres et à veiller sur ses voies, à gémir sans cesse de sa corruption et à croître toujours en grâce. On y censure le tiède, on y éprouve le juste, on y excite le parfait dans sa course la plus rapide. Si une herbe un peu amère domine dans le vase, si une aigreur, si une désobéissance, si une attache, si quelqu'autre transgression, aussitôt les enfants des prophètes s'écrient : la mort est dans le vase, la mort est dans le vase : *mors in olla, mors in olla.*

Une seule faiblesse, un seul péché trouble les déserts, pendant que le monde avec une grande vertu se complaît dans ses passions et ses vices. Est-ce donc un petit gain de s'épargner cette étrange tentation, où l'on est exposé dans le siècle, d'être appelé saint avant que de l'être? Est-ce un petit profit d'être dans un lieu où l'on ne vous dit jamais c'est assez, et où l'on est obligé de faire toujours de nouvelles démarches, en sorte que celui qui est saint doit se sanctifier

encore, et que si d'abord il faisait le bien avec peine, il doit s'avancer jusqu'à le faire avec plaisir : *Posui vos ut eatis.*

Et après tout, ma chère sœur, c'est là le grand secret, de répondre avec fidélité aux devoirs et à la grâce de votre état, comme c'est la première chose que le saint Epoux exige des âmes chrétiennes. La seconde est exprimée par les paroles qui suivent et que vous devez bien méditer : *et fructum afferatis.* Le fruit que le Seigneur veut que les âmes justes rapportent vous fait comprendre d'abord que le christianisme n'est pas un quiétisme stérile, un état passif, une contemplation abstraite, une indifférence mystique, et que nous ne pouvons être sanctifiés que par la pratique fidèle de la loi et par les dignes fruits de la pénitence : *fructum afferatis.* Les pensées les plus dévotes, les discours les plus affectueux sur les saintes mœurs, discours qui ne sont que les feuilles de la religion, ne décident rien touchant le salut. Je veux voir si l'huile précieuse d'Aaron a découlé depuis la tête jusqu'au bas du vêtement et s'il y a une communication des lumières aux œuvres. Je veux d'autres garants de votre christianisme que des connaissances et des paroles : *fructum afferatis.* Le monde même ne sait-il pas quelquefois parler avec éloquence de la dévotion? et quelles lumières n'a-t-il pas sur les devoirs de votre état? Si la fille de Sion tombe, il ne la relèvera pas; mais combien sera-t-il disert à expliquer l'énormité de sa chute? Combien sera-t-il éloquent, pendant qu'il élargit ses propres chemins, à resserrer ceux du cénobite et à imposer aux habitants des déserts les lois les plus sévères?

Ajoutez que chez plusieurs de ceux que l'on appelle dans le siècle gens réguliers, tout se passe en paroles, sermons, conférences, confessions, directions : beaucoup de feuilles et peu de fruits. La piété s'épuise en projets, la dévotion se déploie en démonstrations; les jours se passent à parler des voies de Dieu, et déjà la cognée est à la racine de l'arbre, lorsqu'il ne montre encore que l'abondance de ses feuilles. Cependant le figuier stérile, quelque riche que soit son feuillage, est maudit, il est digne du feu; nous ne sommes sur la terre qu'afin de sanctifier sans cesse et de fructifier pour Dieu : *fructificemus Deo*, dit saint Paul.

Je cherche donc les fruits de la justice chrétienne et beaucoup de fruits : *fructum afferatis;* et je ne pense pas, dignes épouses de Jésus-Christ, que ce soit vous faire trop d'honneur de croire qu'on les trouve chez vous. J'y aperçois ces arbres plantés dans la maison du Seigneur, dont parle le prophète; arbres cachés dans la terre, car si la plante n'est point cachée elle ne rapporte point de fruits; arbres dont la racine est dans la charité : *in charitate radicati;* arbres enfermés dans le jardin de l'époux et croissant dans une terre heureuse et sous un ciel favorable; arbres beaucoup plus chargés de fruits que de fleurs et de feuilles; fruits qui ne se corrompent point. La prière attire la grâce, la grâce sème son fruit; la charité le multiplie chaque jour, l'obéissance le porte en son temps, la patience le recueille, la modestie le cache, le silence le conserve.

Oui le silence : et c'est pour cela que les paroles qu'on répand dans le siècle avec une profusion indiscrète et si propre à dissiper les biens de l'âme, les saints fondateurs ont voulu qu'elles ne fussent distribuées dans les monastères qu'avec une scrupuleuse épargne. Le temps de parler est toujours prêt pour le monde. Ici c'est le temps de se taire. Ici on doit avoir horreur des paroles mauvaises, ménager même les bonnes, et pleurer les inutiles.

Dans le silence et à l'ombre de cette solitude, ma chère sœur, quels fruits ne rapporterez-vous pas? Tous ceux que l'Apôtre appelle les fruits du Saint-Esprit, toutes les vertus chrétiennes et la stabilité dans ces vertus. Car, au reste, ce n'est rien fait d'avoir commencé, il n'y a que la persévérance qui remporte le prix et qui parvienne à la couronne. Achevons donc et disons que le fruit que le juste rapporte doit toujours demeurer : *et fructus vester maneat.*

Prenez-y garde, ma chère sœur, les commencements sont agréables, et la persévérance est ennuyeuse : on se lasse d'être toujours dans une posture contrainte et violente. Et, comme dit Pierre Damien, commencer en matière de religion peut procéder d'un mouvement de la nature; mais persévérer ne peut venir que de la grâce. Après de beaux commencements, il arrive quelquefois qu'on se relâche de sa première ferveur, et le moindre relâchement porte coup : de même que celui qui nage contre le fil d'une eau rapide ne saurait interrompre ses efforts sans descendre et sans être emporté par la contrariété du fleuve.

Il est vrai que vous n'avez point ici les occasions du mal et le torrent impétueux des coutumes mondaines à surmonter; mais vous avez toujours des humeurs et des imaginations à combattre. Ici-bas, tout est marqué du sceau de l'infirmité; et le cœur humain est si misérable, que lorsque les objets que le siècle appelle grands lui manquent, il est ingénieux à enfler les plus petits, à s'en occuper, à y réunir toutes ses pensées. L'imagination est toujours plus riche que la nature; le fantôme est toujours plus grand que le naturel. Voilà donc que le faible solitaire qui imagine trop au milieu des secours du salut, tombe presque dès les premiers degrés de la pénitence. A une tête d'or il joint des pieds d'argile, et tout son ouvrage périt; la vigne si heureusement plantée, gardée si soigneusement, ne produit plus que des fruits aigres et une liqueur amère. Vous croyez trouver dans la terre profonde et secrète le feu sacré qu'un prophète y a caché, et ce n'est plus qu'une eau froide et épaisse. Après avoir pris toute tentation pour péché, on prend tout soupir pour dévotion; d'une petite négligence on passe insensiblement à

une plus grande, et une prévarication déclarée suit une omission secrète. Isaac chargé du bois et du feu, instruments du sacrifice, demandait où était la victime; ici, au contraire, on voit la victime et on ne voit plus le feu. La ferveur est éteinte; ce n'est plus que des prières sans attention, des œuvres sans charité, des entretiens sans religion, des croix sans onction, des sacrements sans fruit.

O Dieu saint! détournez de nous votre colère, et ne permettez pas que l'iniquité entre dans la terre des saints. Jetez toujours sur cette terre un regard favorable; que la céleste rosée ne cesse jamais de tomber sur la montagne choisie, et elle donnera son fruit, et son fruit demeurera toujours, *et fructus vester maneat*. Le fruit de la justice demeure toujours: écoutez encore cette parole, ma chère sœur, et je finis.

Au lieu que le fruit de l'injustice périt bientôt, celui de la piété et de la justice chrétienne demeure éternellement. Quel est le fruit des travaux des gens du siècle? Après qu'ils ont porté le poids du jour et de la chaleur pour amasser des biens dont l'acquisition est si difficile, la possession si courte, la perte si douloureuse, après qu'ils ont lutté chaque jour contre les ennuis par des amusements fades ou pénibles, par des plaisirs qui corrompent toujours et qui ne contentent jamais: en un mot après qu'ils ont dormi pendant cette vie d'un sommeil inquiet, agités par leurs craintes et fatigués par leurs désirs, ils s'éveillent enfin au lit de la mort; et les voilà sans consolations et sans espérance, ne trouvant plus rien dans leurs mains et recueillant pour tout fruit les douleurs, les désespoirs et une éternelle mort. Quel fruit avez-vous tiré de ces choses dont vous rougissez maintenant, dit l'Apôtre, et dont la fin est la mort?

La vie d'une sainte religieuse fidèle à ses devoirs, et qui heureusement est dans un lieu où la prévarication et la tiédeur lui coûteraient beaucoup plus que la ferveur et la fidélité, sa vie n'est-elle pas plus tranquille et sa mort plus précieuse? *Habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam*. Elevée au-dessus des besoins de la vie présente, et plaçant son cœur dans le ciel où est son trésor, elle ne craint pas que le soleil brûle ses moissons ou que le voleur emporte ses fruits. La sentence du juge ne saurait la faire pâlir, ni l'avarice du publicain la troubler. Dans une décadence universelle des fortunes, elle n'a pas la douleur de voir croître pour l'indigence des enfants chéris; elle est contente de peu; et quoique Jéricho tombe, quoique le monde ébranlé par la main puissante d'un Dieu vengeur s'écroule de toutes parts, elle voit sans trouble périr des biens qui sont pour elle des anathèmes.

Si les maladies viennent l'attaquer, dit saint Chrysostome, outre qu'elle n'est point malade par les causes honteuses qui forment souvent les cruelles infirmités des gens du siècle, elle a encore la consolation de souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Elle attend d'autres jours que ces jours mauvais que nous consumons dans la vanité et qui nous consument par leur malice; et sans appréhender de rien perdre, puisqu'elle n'a rien aimé qui pût être perdu, elle jouit de la ferme espérance de cueillir bientôt le fruit de vie dans le ciel, où elle possédera les biens permanents et la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

POUR UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est: visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo. (*Jac.*, I.)

La religion sainte et la piété pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père consistent à assister les personnes désolées, et à se conserver pur de la corruption du siècle présent.

Tous les chrétiens sont engagés dans la religion pure et sans tache: *Religio munda et immaculata;* l'apôtre saint Paul les nomme des saints: *dilectis, vocatis sanctis;* l'apôtre saint Pierre, une nation sainte, *gens sancta:* les conciles et les pères déclarent que la grâce du baptême est une grâce de sainteté. Personne n'est dispensé d'être saint; les divers états n'y font aucune différence; la règle là-dessus est commune: tout le monde n'est point appelé à l'apostolat ou au martyre, mais tout le monde est appelé à la sainteté. Or, il s'agit de savoir en quoi elle consiste; quels sont les caractères de cette piété sans tache et ses conditions. Les uns ont une idée trop haute de la sainteté; les autres en ont une idée trop basse, par un égal artifice de l'amour-propre. Les premiers qui se figurent les saints comme des gens d'une autre nature, d'une autre taille que nous, et qui mettent la sanctification, pour ainsi dire, à un prix excessif, prétendent ainsi décrier les vertus plus obscures, rabaisser celles des derniers temps, dont ils devraient se faire des exemples, et justifier par ce moyen leurs propres faiblesses. Les autres, qui pensent que pour être saint et pour exercer la religion pure que nous professons, il suffit de s'abstenir des iniquités plus grossières, des péchés qui frappent plus les sens, sous ombre d'une vie qu'ils appellent honnête et sans reproche, autorisent la vie inutile et dénuée de bonnes œuvres, une vie toute païenne, sans pénitence, sans vices, peut-être, mais aussi sans vertus.

Il est donc à propos, Messieurs, puisque dans ce jour saint vous formez ici une sainte assemblée, et que vous pensez plus sérieusement à vous sanctifier, de savoir précisément ce que c'est que la sainteté chrétienne qui est notre vocation commune; et pour cela, que puis-je mieux faire que d'opposer aux illusions des hommes, sur un point si important, les deux vérités qui nous sont enseignées par l'apôtre saint Jacques: Que la religion consiste en même temps dans la sainteté intérieure et dans les œuvres extérieures. Dans la sainteté intérieure, en nous conservant purs de la corruption du siècle présent: *immaculatum se custodire ab hoc*

sæculo. Dans les œuvres extérieures, en assistant dans leurs tribulations, les personnes faibles et désolées : *visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum*. Dans la sainteté intérieure, afin que nous sachions que la religion chrétienne, qui doit être pure aux yeux de Dieu même, règle avant toutes choses nos affections, nos penchants, nos désirs, et que ce n'est pas une méthode et un art de composer seulement nos actions au dehors comme les sages du siècle. Dans les œuvres extérieures, afin que nous apprenions que la piété véritable ne forme pas toujours des solitaires, des contemplatifs, ou des personnages extraordinaires ; et que dans l'ordre commun, et par une destination générale, elle applique les fidèles à soutenir le faible et à secourir le pauvre.

Vous l'allez voir dans ce discours, où sachant que je parle à des dames chétiennes, que la religion conduit ici à un ministère de charité, je tâcherai de vous montrer que toute la piété réduit à ces deux choses : à se garder soi-même, et à secourir le prochain. Se garder et se conserver pur et saint au milieu du siècle présent, en se séparant de la corruption du monde : *immaculatum se custodire ab hoc sæculo ;* secourir le prochain en assistant les personnes qui sont dans la misère et la tribulation : *visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum ;* en un mot, se séparer du monde corrompu, et soulager le monde malheureux, deux caractères de la religion sainte, et vérités importantes que j'expose à vos réflexions, après que nous aurons imploré les lumières du ciel : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Se séparer d'un monde corrompu, caractère essentiel de la religion et de la sainteté chrétienne. Vous comprenez bien, âmes fidèles qui m'écoutez, que ce n'est pas toujours une séparation de corps réelle et effective, comme celle de tant de justes, qui, pour se sauver des piéges du siècle, ont confié de bonne heure à la solitude le dépôt de leur foi et de leur innocence. O Dieu saint ! c'est par une grande miséricorde que vous avez caché aux enfants des hommes ces âmes élues dans le secret de votre tabernacle. Cependant, Mesdames, il faut vous le dire ; la piété ne consiste pas toujours à quitter le monde, mais plutôt à ne le pas goûter ; et tel semble quelquefois avoir abandonné le monde, qui loge encore le monde dans son cœur.

C'est donc principalement une séparation spirituelle, un détachement du cœur qui fait que le chrétien vit au milieu du siècle, sans prendre part à ses dépravations : *immaculatum se custodire ab hoc sæculo*. Sans cela nous ne saurions être chrétiens, nous n'avons rien dans nos mœurs qui réponde à une vocation si divine, nous serons toujours exclus de la troupe sainte, qui n'est digne de suivre Jésus-Christ que parce qu'elle est fidèle à se détacher du monde.

Aussi Tertullien appelle-t-il tous les chrétiens des gens séparés : séparés des dignités, séparés des affaires, séparés des plaisirs : *Separati ab imperio, separati a foro, separati a theatro, quod est spectaculum impudicitiæ*. Alors, Mesdames, dans ces temps heureux, où la religion n'avait point encore reçu les altérations qu'elle souffre dans son dernier âge, alors peu de chrétiens à la cour et dans les emplois, au barreau et dans les affaires, pas un seul au théâtre et dans les plaisirs. Il y a trop de séductions dans tous ces lieux pour le saint, trop de piéges pour la sainteté : et le sage chrétien trouve mieux son compte à ne pas s'engager qu'à vaincre.

Quoi donc ! est-ce qu'un chrétien, un disciple de l'Evangile ne peut pas absolument posséder des emplois et de grands emplois ? Etre César, prince, seigneur, juge, magistrat ? Il le peut, et la grâce divine, déployant sa force, a montré quelquefois, en purifiant les grands et les riches au milieu des honneurs et de l'abondance, des exemples d'autant plus éclatants que la piété dans une condition éminente est comme un diamant enchâssé dans un anneau d'or, qui en rehausse le prix. Il le peut, si, élevé sur la tête de ses frères par sa dignité, il se met à leurs pieds par sa modestie, regardant dans le rang où Dieu l'a mis, non la supériorité qu'il a au-dessus des autres, mais la charité qu'il doit exercer envers les autres ; toujours préparé à quitter une place où les passions forment tant d'obstacles à la sanctification, une place où il ne mériterait jamais de monter, s'il n'était pas toujours disposé à en descendre : *separati ab imperio*.

Est-ce qu'un fidèle ne peut pas songer à ses affaires et paraître quelquefois dans le barreau ? Il le peut ; mais il ne faut pas que l'avarice l'y conduise jamais. Les gens du siècle entrent sans crainte dans cette région de trouble et d'iniquité, où un jour enseigne la malice à un autre jour, et où la moindre perte que l'on fasse, dit saint Bernard, est celle du repos. Croyez-moi, il n'est point de fortune qui puisse vous donner les équivalents de ce que vous perdez dans cette terre, où vous risquez avec la charité tous les biens ; le chrétien prudent ne doit donc y entrer que par contrainte, et en sortir avec empressement : *separati a foro*.

Est-ce qu'un fidèle ne peut pas aller quelquefois au théâtre et s'asseoir dans les assemblées agréables du monde ? Il n'y ira point, s'il se souvient qu'il est engagé par les vœux et les serments les plus solennels dans la religion sainte, où chacun est obligé, de quelque condition qu'il soit, de vaincre le monde avec tous ses attraits, d'affaiblir l'empire des passions et des sens. Et les spectacles ne sont autre chose qu'une conspiration générale du monde qui s'assemble pour remuer les passions, pour assujettir de plus en plus les cœurs aux impressions des objets sensibles ; de sorte que celui qui ne ferait point cet effet serait un triste et ennuyeux spectacle. Indignes sont par conséquent du nom de chrétiens ceux qui ne renoncent point à ces lieux, où vous rougiriez d'être saints, sachant que les saints ne

peuvent s'y trouver; où vous rougiriez de paraître avec les marques du christianisme ; où le vice en un mot ne vous est montré que sous une forme agréable ; *separati a theatro quod est spectaculum impudicitiæ.*

Et de là il est aisé de conclure, Mesdames, premièrement, qu'il y a une séparation de cœur toujours nécessaire, qui jusque dans le centre du monde préserve de ses corruptions ceux que leur condition y engage ; et, en second lieu, que c'est même une nécessité de se séparer non-seulement de cœur, mais de corps, d'un certain monde, où la dépravation est plus marquée. Que ne puis-je avoir la grâce de la parole pour vous bien persuader ces deux choses ?

Je dis donc, premièrement, qu'il y a une séparation de cœur toujours nécessaire, et, sans vous rappeler la définition que fait Tertullien des chrétiens qu'il appelle des gens séparés, il suffira de vous expliquer la règle et la pratique du détachement que l'apôtre saint Paul prescrit à tous ceux qui sont obligés de vivre dans le siècle. Le temps est court, dit-il ; ainsi que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point ; ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point ; ceux qui achètent, comme ne possédant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point, parce que la figure de ce monde passe.

Voilà sans doute les gens du siècle bien à l'étroit, s'ils veulent pratiquer comme il faut la séparation, le détachement du cœur si nécessaire en tout état pour se sanctifier. Le temps est court ; ainsi, dit l'apôtre, que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point. Averti par la brièveté de cette vie et par la crainte des maux à venir, l'esprit du fidèle forme des désirs contre la chair, pendant que la chair forme des désirs contre l'esprit ; et, s'il ne peut retrancher la cupidité, il s'efforce de la régler. Combien est saint le mariage des chrétiens destinés à maintenir une génération pure ? Et si la foi des noces n'est plus un frein contre les dissolutions ; si la vie licencieuse d'aujourd'hui met hors de la vraisemblance tout ce que l'on nous dit des mœurs sévères d'autrefois, c'est que la plupart ont oublié ou qu'ils n'ont jamais appris cette règle austère que la religion leur enseigne : *Qui habent uxores, tanquam non habentes sint.*

Que ceux qui pleurent, poursuit le grand apôtre, soient comme ne pleurant point, et ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point. L'adversité ne doit point abattre le cœur détaché, ni la prospérité le corrompre. Ames chrétiennes, des maux et des biens qui ont une fin ne méritent ni vos joies ni vos tristesses. Et pour les maux, la nature vous demande quelquefois des larmes, mais la religion doit bientôt les essuyer ; vous pouvez céder quelque chose à l'humanité, jamais à l'impatience. Après tout, en ce misérable monde, où la souffrance est si commune, ne devez-vous pas mettre les petits maux au nombre des biens, pleurant vos péchés et ne pleurant point vos malheurs ? *Qui flent tanquam non flentes.*

Mais si les biens entrent dans votre maison, pouvez-vous vous en réjouir ? et qu'y trouvez-vous d'agréable ? Soit que vous regardiez l'Evangile, qui vous en interdit l'affection et qui vous en borne l'usage, soit que vous envisagiez la mort qui va bientôt vous les ravir, et dont la seule idée répand dans toutes vos joies une si étrange amertume ? *Qui gaudent, tanquam non gaudentes.*

Que ceux qui achètent soient comme ne possédant point ; écoutez, c'est le même apôtre qui parle. L'acheteur infidèle achète pour jouir ; il épuise d'abord pour ce qu'il achète toutes ses affections, au lieu que l'acheteur chrétien n'est guère moins indifférent dans les premiers moments de son achat qu'après plusieurs années de possession ; il est aussi détaché de ce qu'il achète que s'il en était le vendeur : *Et qui emunt, tanquam non possidentes.*

Enfin, dit le docteur des nations, que ceux qui usent de ce monde soient comme n'en usant point, vivant sur la terre comme l'étranger qui n'est pas dans son pays, ou comme le voyageur qui passe dans l'hôtellerie : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Et si vous voulez que je vous marque avec précision et plus en détail la séparation du cœur dans la pratique de ce précepte, je vous dirai qu'user de ce monde comme n'en usant point, c'est posséder des biens et n'en être pas possédé ; après les avoir acquis sans injustice, les répandre avec charité et les perdre sans douleur. C'est puiser avec crainte dans ces petites sources de nos commodités temporelles ce qui nous est nécessaire, et tenir en même temps nos yeux élevés vers celui dont la grâce nous est beaucoup plus nécessaire que tous ces petits biens. C'est, au milieu des joies du siècle, resserrer son cœur pour ne l'ouvrir sans réserve qu'aux bienheureuses espérances du ciel ; au milieu d'une table somptueuse garder une étroite tempérance ; détourner sans cesse ses regards des objets dangereux, et avoir les yeux qu'avait Daniel, qui, dans la cour de Babylone, ne regardait que le temple de Jérusalem ; les yeux qu'avait Tobie, qui ne les souilla jamais par les spectacles des infidèles. C'est se relâcher sans mollesse, se réjouir sans dissipation, travailler sans avarice, commander sans orgueil. C'est ne pas faire trop sentir à ceux qui nous sont soumis, le poids de notre autorité et encore moins celui de notre humeur ; attendant tous le dernier moment, auquel ce monde où nous passons, s'évanouissant à nos yeux, nous serons aussi tous jugés par le même maître. C'est comme Esther, quand l'éminente condition le demande, paraître en public avec les signes de la royauté, et s'en affliger en secret avec les larmes de la componction ; après avoir brillé dans les palais, compatir dans les hôpitaux, gémir dans les temples, annoncer la liberté aux captifs, porter aux

indigents les consolations ; en un mot, c'est n'avoir qu'un commerce bien léger avec l'Egypte du monde, et partager fidèlement des trésors avec un peuple affligé : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.*

Car la figure de ce monde passe : conclusion du grand Apôtre : *Præterit enim figura hujus mundi.* Le monde n'est qu'une figure ; ses douceurs ne sont que des fruits et des viandes peintes, qui ne sauraient tromper que des âmes imprudentes ; tout y est plein de voiles, on y voit que des apparences ; tout y est illusion : *figura.* Les biens y cachent des maux, et des maux éternels ; aux yeux de la chair le monde dure, mais aux yeux de la foi le monde passe : *præterit.* La figure du monde passe, ou plutôt elle est déjà passée : déjà la tête de la fille superbe est devenue chauve, et ses yeux sont défaillants, selon l'expression d'Isaïe ; déjà l'âge a imprimé sur son front ses traces funestes : ce n'est plus le visage naturel que la main innocente du Créateur lui a formé, c'est une face artificielle et empruntée que chaque jour une main criminelle lui compose : *figura.* La figure du monde passe : *præterit* : et pourquoi donc vous impose-t-elle encore ? pourquoi vous imaginez-vous ici-bas une cité permanente ? Voilà que vous voyez tous les jours des milliers d'hommes tomber à votre droite et à votre gauche, la jeunesse moissonnée dans sa fleur, les têtes les plus hautes se briser ; et vous-mêmes, qui éblouissez le siècle et qui en êtes éblouies, voilà que la mort vient à vous comme une tempête inopinée pour vous abattre. Puis donc que dans un moment le monde va finir pour vous, que n'apprenez-vous de bonne heure à vous séparer de ses biens qui vous attachent et qui périssent ? séparation de cœur toujours nécessaire : et à vous séparer même de corps d'un certain monde dépravé, de ses assemblées et de ses compagnies ? séparation de corps qui est aussi nécessaire quelquefois.

Et voici, Mesdames, ce que je dois vous marquer en second lieu, que, puisque vous avez quelque dessein de vous sauver et de travailler à votre sanctification en vous conservant pure au milieu du siècle présent, le parti que vous devez prendre est de rompre absolument avec un certain monde qui se déclare pour tous les usages, qui justifie tous ses divertissements et qui ne connaît de la religion que l'écorce, quelques pratiques extérieures avec lesquelles toutes les passions peuvent subsister. Vous y voyez des femmes oisives, vaines, sensuelles, médisantes, joueuses, qui n'ont que des parties de plaisir et de jeu à vous proposer, qui veillent le soir pour les parures du matin, qui méditent le matin les divertissements du soir, qui ne vous croient bonnes à rien si vous n'entrez dans leur oisiveté, qui vous donnent un ridicule si, avec une conscience chrétienne, vous refusez de les suivre à leurs promenades et à leurs spectacles, en un mot, si vous ne voulez pas vivre en païennes comme elles.

Et combien une seule femme mondaine est-elle dangereuse à d'autres femmes ? Bientôt avec votre humeur flexible, avec votre esprit souple et susceptible de toutes les erreurs de la complaisance, avec un cœur qui n'est jamais sans la pente au relâchement et à la mollesse, avec une piété encore naissante et peut-être superficielle, vous ne pourrez tenir contre ses exemples ; vous serez ébranlées par ses railleries, séduites par ses maximes, tentées par son luxe, noircies par ses scandales. On se relâche si aisément, et le passage est si facile et si court de la vie chrétienne qui gêne les passions, à la vie du monde qui les met au large. La nature alors n'a pas besoin de maître, et les leçons de la cupidité les plus légères ne portent point à faux.

Dans l'âge des passions, vous avez un peu de peine à vous éloigner d'un monde si riant, si sensuel, si enjoué, et à vous bâtir au milieu du siècle, parmi tant de lieux d'anathèmes, une ville de refuge, un asile sûr, un tabernacle. Mais aussi, en vivant sans choix avec toutes sortes de personnes, vous en avez beaucoup plus de ne pas suivre dans leurs assemblées et leurs divertissements celles avec qui vous aviez fait vos liaisons : obligées alors, si vous voulez vivre selon votre religion, de les heurter à toute heure dans leurs sentiments, de faire chaque jour de leurs dieux les victimes de votre sacrifice, de vous opposer à leurs inclinations et de vous opposer vous-mêmes à votre propre cœur. Mais au reste, si ce monde contagieux vous est interdit, vous ne serez pas pour cela condamnées à la solitude ; et quoique vous soyez venues dans les derniers temps, dans la langueur et l'affaiblissement du christianisme, si néanmoins vous cherchez le Seigneur avec une religion sincère et qui soit pure à ses yeux, une sympathie de mœurs et de grâce vous fera bientôt rencontrer les justes qui le cherchent comme vous. Vous serez liées aux enfants de Dieu, qui, comme vous, ont avec les lieux et les livres sacrés un saint commerce ; vous ne vous plaindrez pas qu'il n'y a plus sur la terre de justice, laquelle ne paraît anéantie qu'à ceux qui n'ont des relations qu'avec le monde licencieux. L'homme de bien n'est pas une découverte si difficile à faire à celui qui veut aussi de son côté être homme de bien : *Bonus esto et bonos invenies*, dit saint Augustin. Enfin, vous verrez votre piété s'affermir de plus en plus dans la société des personnes chrétiennes que vous aurez trouvées, et, en vous séparant comme elles du monde corrompu : *Immaculatum se custodire ab hoc sæculo*, vous vous formerez en même temps à soulager un monde malheureux : *Visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum.* C'est l'autre partie de la religion sainte et ma seconde proposition.

SECOND POINT.

Soulager le monde malheureux en assis-

tant les personnes faibles et désolées, c'est, dit l'apôtre saint Jacques, une partie essentielle de la piété véritable, c'est la vocation générale des chrétiens, c'est l'exercice le plus ordinaire des saints, et c'est aussi, Mesdames, ce que vous recommandent si souvent vos pasteurs et vos évangélistes. De sorte qu'il ne s'agit point ici de vous prouver l'étroite obligation que vous avez de soulager les misérables, ni de vous annoncer une loi tant de fois publiée; il est question seulement de vous marquer la pratique de ce soulagement dans les visites et les assistances charitables : *Visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum.* Visites que vous devez faire avec un saint empressement et d'où vous reviendrez avec de grandes bénédictions; visites empressées, visites salutaires.

Première réflexion. Visites et assistances empressées : Ah! si vous pouviez comprendre quel est le prix d'une œuvre de miséricorde, d'une visite et d'une action de charité! Rien de meilleur dans la religion; et si vous en demandez une preuve, je vous dirai que Marie, la plus sainte des créatures, après avoir conçu dans son sein l'Homme-Dieu, ne crut pouvoir rien faire de mieux et de plus parfait ensuite que d'aller servir et rendre un devoir de charité à sa cousine Elisabeth. Selon la faiblesse de la raison humaine, nous aurions peut-être cru que la première action que devait faire la Mère d'un Dieu était d'éclairer un aveugle, de ressusciter un mort, de vaincre dans la dispute les pontifes des Juifs et les prophètes des gentils, ou de faire quelque chose d'extraordinaire et d'héroïque. Mais comme les pensées de Dieu sont infiniment élevées au-dessus de celles des hommes, il lui a plu, selon les ordres de sa sagesse éternelle qui réglait jusqu'aux moindres démarches de Marie, que la première chose qu'elle ferait après l'incarnation du Verbe, serait une visite et une action de charité toute commune et ordinaire en apparence.

Et alors combien est-elle empressée à sortir de sa maison pour passer dans celle de sa pauvre parente? *Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione.* La Vierge n'est retardée ni par la fierté ni par la paresse : par la fierté; celle qui est plus grande ne dédaigne pas de venir voir la plus petite; la mère d'un Dieu vient servir et secourir la mère d'un homme; par la paresse : elle marche avec diligence et elle essuie toutes les fatigues d'un long et pénible voyage.

Animées d'une charité si prompte, si empressée, âmes chrétiennes, vous ne délibérerez jamais un moment quand il s'agira de secourir le misérable, vous mettrez la visite et l'assistance du pauvre parmi vos premiers devoirs; ni l'orgueil de la condition, ni la mollesse du tempérament, ni la multiplicité des affaires n'y feront point d'obstacles. Et certes, que pouvez-vous faire aussi de plus grand que ces œuvres qui partent de la charité?

Regardez comment le Seigneur donne lui-même dans son royaume la préférence aux pauvres, et avec quel empressement il les cherche. Il descend du haut des cieux pour visiter Israel et pour le racheter : *Visitavit et fecit redemptionem plebis suæ;* et dans cette visite les pauvres sont les premiers évangélisés, et les premiers de l'Evangile, toujours privilégiés; les premiers et presque seuls invités au festin sacré, devenus non-seulement ses domestiques et ses serviteurs, mais ses amis, ses enfants, ses images. Car le Seigneur a voulu naître pauvre, vivre pauvre, mourir pauvre, et il a fait de pauvres bergers ses premiers adorateurs, de pauvres pêcheurs ses premiers ministres, de pauvres artisans ses premiers disciples. O indigents! O affligés! qui vous estimez si misérables, vous ne seriez pas misérables si vous étiez tels que la religion vous estime.

Mais vous, qui avez de quoi les assister, et que Dieu par une autre faveur a établis sur la terre pour être leurs économes, pour être leurs mères et leurs pères, vous associant à cette qualité suprême de père des pauvres, si la religion agissait en vous, si elle avait quelque empire sur votre cœur, avec quelle ardeur chercheriez-vous le pauvre dans sa caverne? Avec quels soins visiteriez-vous le malade dans son lit? Avec quelle libéralité délivreriez-vous de l'indigence et de l'opprobre les domestiques de la foi? Avec quelles largesses soutiendriez-vous dans leurs religieuses retraites la troupe pénitente? Mais, dans la plupart, la religion étouffée par la cupidité, il ne reste presque plus de mouvements à la miséricorde chrétienne, ou, si elle agit encore, c'est avec lenteur, avec répugnance, avec des épargnes et après des retardements qui sont quelquefois aussi funestes à l'affligé que la dureté même qui refuse tout soulagement.

La moindre affaire est préférée à celle de la charité : une vanité, une bagatelle, un amusement; on est empressé pour toutes autres visites que celles du pauvre. Visites du monde, qui prennent sur les heures de vos principaux devoirs, où vous allez porter vos passions, où vous allez recueillir les passions des autres, où la religion est oubliée dans les discours profanes, où la charité est offensée par une sagacité à découvrir tout ce qui est injurieux au prochain, et par une malignité à le publier; visites, où, si vous êtes à Jésus-Christ vous perdez davantage; vous perdez toujours quelque chose de votre christianisme : la manne se corrompait plus qu'aucune autre chose; visites du monde, où dans le jeu qui n'est plus un jeu, mais une affaire, un commerce, un tourment, vous perdez de vue le pauvre, sa faim, sa nudité, ses langueurs; visites du monde qui vous amusent : et vos besoins et les besoins des autres ne devraient-ils pas remplir tous les intervalles que vous destinez aux amusements? C'est la loi des bienséances, dites-vous, qui vous les demande ces visites; et cette loi qui est la plus petite de toutes, vous en faites votre première loi,

il n'en est point dans le monde qui soit plus fidèlement observée.

Vous pourriez plutôt alléguer, pour vous dispenser de la visite du pauvre, que l'éducation de vos enfants, l'inspection sur votre famille, et d'autres soins aussi légitimes, vous enchaînent en quelque manière chez vous, et qu'au reste il n'est pas toujours à propos de visiter l'affligé. Mais je vous répondrai d'abord qu'il y a bien de la différence entre faire une chose sagement en temps et lieu, ou ne la point faire du tout; et qu'il est étrange qu'avec cette vivacité que vous avez pour tant d'occupations inutiles ou dangereuses qui vous tirent de votre maison, vous ne vouliez avoir de la prudence ou plutôt de la négligence et de la pesanteur que pour les grands devoirs de la piété. Il semble que ces devoirs essentiels ne soient plus dans la religion qu'un léger accessoire.

Je sais qu'il y a des temps et des conjonctures où l'on ne peut pas visiter le pauvre; mais on peut toujours l'assister, on peut toujours lui envoyer des secours, on doit chercher, et même avec curiosité, les personnes charitables qui président à ces saintes œuvres. Et lorsque vous allez chez l'indigent, comme le Saint-Esprit vous l'ordonne, ne pourriez-vous pas y mener vos enfants avec vous, former leurs premiers pas vers la demeure d'un pauvre, leur donner la première teinture du christianisme, en leur montrant de bonne heure, dans les infirmités et les douleurs de leurs semblables, une image de la misère humaine et de leur dernière fin, en les instruisant dans cet âge docile à chercher Jésus-Christ dans le pauvre et à se faire toute leur vie un point capital d'assister les personnes désolées? *Religio immaculata hæc est, visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum.*

La religion, Mesdames, qui doit vous porter à ces offices de miséricorde, ne vous les rendra pas seulement dignes de vos empressements, mais elle vous les rendra salutaires; et en visitant l'affligé avec un saint empressement, je puis vous assurer que vous reviendrez de sa grotte avec de grandes bénédictions.

Visites et assistances salutaires, seconde et dernière réflexion que je vous prie d'écouter : et, sans vous dire que l'aumône que vous avez cachée dans le sein du pauvre pousse vers le ciel en votre faveur une voix plus puissante que la prière la plus enflammée, en sorte que la paix que vous rendez à ceux qui sont dans le trouble se multiplie avec la grâce dans votre cœur et dans votre maison, je vous demande seulement si l'on peut comparer la vie douce et paisible de la femme charitable que Dieu bénit, et que le peuple même honore, avec la vie agitée, inquiète et maudite de la femme mondaine?

Que celle-ci brille tant qu'il lui plaira dans un monde sensuel, après que dans un temps de calamités, pour fournir à ses vanités et à son jeu elle a épuisé tout ce que l'iniquité lui suggère, s'assujettissant même à des contraintes et à des gênes perpétuelles pour fixer de fragiles agréments qui lui échappent; quel est enfin le fruit de ces tourments? Le pauvre qu'elle a privé de son aumône pour se charger la tête d'ornements superflus, l'artisan à qui elle refuse son juste salaire, sa famille où elle amène sans cesse par ses dépenses excessives l'indigence avec la confusion, un monde sage qui condamne sa conduite; un monde envieux, qui, bien loin de faire grâce à ses défauts, ne lui pardonne pas même ses avantages; un monde volage qu'elle souille par un spectacle d'immodestie : tout cela ensemble lui forme un amas de malédictions qui s'élèvent contre elle.

Et quand elle n'y joindrait pas un cœur toujours pauvre et inquiet au milieu de ses richesses; un esprit faible et frivole, qui transforme, pour ainsi dire, en petitesse et en pauvreté toute la grandeur et l'abondance qu'elle possède; une âme dont la soif est plutôt irritée que satisfaite par les plaisirs du siècle, une conscience qui ne saurait être tranquille si elle est éclairée, et qui ne peut devoir son repos qu'à son endurcissement; il est constant, de plus, que Dieu, qui exerce un jugement sans miséricorde sur ceux qui n'ont point exercé la miséricorde, ne versera jamais sur elle une seule goutte de ses bénédictions salutaires.

Vous voyez au contraire la femme chrétienne, que l'instinct de la religion a éloignée d'un monde dépravé et séduisant pour aller visiter le malade, consoler le captif, nourrir l'indigent, soulager le malheureux; vous la voyez avec ses vertus, qui l'ornent bien mieux que toutes les pierres précieuses, avec ses bonnes œuvres qui l'environnent, et qui la font plus respecter mille fois qu'une foule de valets et de domestiques; avec les réponses favorables d'une conscience chrétienne, avec toutes les bénédictions du peuple; chacun offrant au Seigneur des vœux ardents pour une personne si utile au monde.

Vous, dit le grand Chrysostome, vous qui écoutez ces acclamations et ces vœux qui éclatent sur la miséricorde de la femme fidèle; ne demeurez-vous pas d'accord que c'est quelque chose de plus glorieux que d'avoir des couronnes d'or sur la tête? Couronnes qui ne sont d'aucun secours contre l'opprobre et la douleur. Et que sera-ce des autres bénédictions célestes dont les anges l'accompagneront à la mort, et dont elle sera comblée par le Seigneur même des anges, qui n'a promis le ciel singulièrement qu'aux œuvres de la miséricorde chrétienne?

Or, si vous voulez avoir part à ces grâces, vous n'avez qu'à suivre la pente de la religion sainte que vous professez; elle vous fera sortir avec empressement de vos appartements si riants pour passer dans la maison triste et désolée. Visites et assistances aussi salutaires qu'empresssées. Il n'est point de semence dont la moisson soit plus abondante et plus certaine que celle qui

est répandue par les mains de la charité dans la maison du pauvre.

Vous y irez donc et vous l'assisterez, vous l'assisterez et vous n'alléguerez point la dureté des temps pour resserrer vos aumônes; c'est la dureté des cœurs dont il faut se plaindre. Si vous ne donniez rien aux passions, vous auriez toujours beaucoup à donner au pauvre; vous le soulageriez, vous l'assisteriez. Surtout votre main sera toujours ouverte pour ceux qui n'osent demander leurs besoins aux hommes, mais dont le ciel entend les demandes et les cris. Vous irez les assister en tout temps, mais surtout aux veilles des fêtes et des grandes fêtes, pour vous disposer aux grâces du sacrement par le sacrifice de la miséricorde, au jour de la fête. Et après ce jour, conduites par la religion, qui ne sépare point Jésus-Christ des pauvres et qui a toujours joint l'aumône à l'Eucharistie, vous y irez chaque dimanche, jour consacré dès les premiers temps aux quêtes et aux aumônes des fidèles; vous y irez dans ces jours de chaque mois, jours précieux, où vos pasteurs vous assemblent pour exciter et pour recueillir vos miséricordes. Et vous pourrez bien alors dire que le jour le plus beau de votre vie, qui n'aura point été marqué par quelque bienfait envers le pauvre, est un jour mauvais, un jour perdu pour vous. Car c'est là toute la religion chrétienne : visiter les personnes désolées et les assister dans leurs tribulations, se conserver pur soi-même au milieu du siècle présent; en un mot, se séparer du monde corrompu, et soulager le monde malheureux. Ainsi arriverez-vous à la possession bienheureuse et éternelle de Dieu dans le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

SERMON XXXV.

SUR LE MÊME SUJET.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus. (*Ps.* XL.)

Heureux celui qui est attentif sur le pauvre et qui a l'intelligence sur l'affligé, le Seigneur le délivrera dans le jour mauvais.

On a coutume de se plaindre que les assemblées de charité se multiplient un peu trop : on dit qu'il faudrait rendre nos exhortations plus rares, que les quêtes deviennent si communes, que l'on ne saurait y satisfaire que par des aumônes très-modiques; qu'il y a trop de vivacité dans les personnes qui président aux œuvres saintes; en un mot, qu'on se lasse d'entendre toujours parler de charité, et qu'on se lasse encore plus de la faire.

Est-il donc bien vrai, Mesdames, qu'il s'en trouve parmi nous qui forment ces plaintes? Des chrétiens qui adorent le Dieu de charité, qui ont la charité de Jésus-Christ pour modèle, à qui chaque page de l'Evangile annonce la loi de la miséricorde, et qui ne recevront la gloire du ciel que comme une récompense de l'aumône? Ames chrétiennes, si vous avez gardé le précepte de l'aumône dans toute son étendue, vous pouvez vous passer de nos discours, et il n'est pas nécessaire que vous soyez excitées par les exemples. Votre cœur, toujours tendre pour vos frères, et vos mains toujours ouvertes pour les pauvres, n'ont besoin ni de la véhémence de notre zèle, ni de l'artifice de nos paroles. Mais, permettez-moi de vous le dire, il s'en faut bien que vous soyez en cet état, et, quelque bonne opinion que j'aie de vos dispositions à l'égard du prochain, je ne puis croire que vous ayez encore observé toute la loi de la miséricorde; peut-être même ne la connaissez-vous pas encore tout à fait. Comme la charité est une dette dont le payement ne s'achève jamais, c'est aussi une étude qu'il faut toujours recommencer.

Vous donc, qui ne voulez rien négliger dans l'affaire du salut, ne vous plaignez plus qu'on vous parle trop souvent du précepte indispensable de la miséricorde envers les pauvres; et vous qui formez ces sociétés saintes, ces assemblées chrétiennes, ces sociétés que la charité unit, ces assemblées où Jésus-Christ même se trouve, ne vous lassez pas d'y venir et d'y attirer les autres. Si vous aimez les pauvres, quel plaisir n'aurez-vous pas d'entendre parler de l'aumône qui les soulage? Et si vous ne les aimiez point, quels reproches ne mériteriez-vous pas sur votre dureté criminelle? Je parlerai donc de l'aumône dans ce lieu où la charité nous assemble, vaste sujet que vous avez entendu tant de fois, mais que vous ne pouvez assez entendre, et que je renferme dans ce petit entretien, où sans vous représenter la force du précepte que vous ne sauriez ignorer, sans vous faire un détail des misères générales du temps ou des besoins particuliers de cette paroisse, qu'il vous est aisé de connaître, je vous exposerai simplement le premier verset du psaume qui a commencé ce discours. Vous y verrez d'abord les principaux devoirs et les divers exercices d'une charité intelligente sur les pauvres : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem;* et ensuite je vous ferai remarquer ses vrais avantages et ses grandes récompenses, *in die mala liberabit eum Dominus.* Les avantages et les récompenses, les devoirs et les exercices de l'aumône : deux propositions qui vous demandent toute votre attention.

PREMIER POINT.

C'est le prophète-roi qui parle : Heureux, s'écrie le saint roi, heureux celui qui est attentif sur le pauvre, et qui a l'intelligence sur l'affligé : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Je trouve, Mesdames, dans ces premières paroles les devoirs principaux d'une aumône chrétienne, et ses exercices dans ses devoirs divers. *Beatus :* heureux sur la terre, heureux dans le ciel, heureux dans ses beaux jours, heureux même dans ses jours mauvais : et quel est cet homme heureux? Prêtez l'oreille et dilatez votre cœur, vous qui connaissez si peu la vraie

béatitude, et qui néanmoins la désirez si ardemment. Heureux, non celui qui possède des biens qui nous quittent et que nous quittons; qui nous échappent par leur propre fragilité, ou que nous perdons par notre condition mortelle; mais plutôt heureux celui qui les répand, attentif et éclairé sur les besoins du pauvre. Heureux celui qui a des lumières et de l'intelligence : non l'orateur qui possède les richesses du discours, quand il saurait parler le langage des anges; non le philosophe le plus subtil à inventer de nouveaux systèmes; non l'astronome qui a découvert dans le ciel des phénomènes inconnus; non le politique à qui rien n'est caché dans les intérêts des républiques et des monarchies, connaissances ou inutiles ou dangereuses, si l'homme chrétien ne rabat ses regards sur l'indigent, soulageant l'affligé avec intelligence : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Que cela soit ainsi, âmes chrétiennes; il est facile de le comprendre, et le monde même en doit convenir. Car, n'est-il pas vrai, dit saint Chrysostome, que si l'on donnait aux hommes le choix de vivre parmi des savants ou parmi des charitables, peut-on douter qu'ils préférassent les charitables aux savants, et que la ville qui ne serait composée que de citoyens pleins de miséricorde et d'humanité, ne fût infiniment plus recherchée et estimée plus heureuse que celle qui ne fournirait que des écoles de philosophes et d'orateurs? Et certes on aurait bien raison de la préférer, puisque le monde, après tout, pourrait subsister sans ces vaines sciences; au lieu que si vous en ôtiez la charité, si la miséricorde était exclue de la terre, tout le monde rentrerait aussitôt dans une confusion et dans une ruine générale. C'est donc une grande science, un grand art d'assister l'affligé et de faire du bien aux autres; c'est posséder l'intelligence, le seul art de rendre les autres heureux : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Or, Mesdames, qu'est-ce que c'est que cette intelligence du chrétien attentif aux besoins de l'affligé, et quels sont ses principaux devoirs? Je vous dirai d'abord que c'est qu'il ne donne ni par hasard ni en passant, mais avec lumière et avec attention : *intelligit;* écoutant ceux qui demandent, prévenant même ceux qui ne demandent pas. Il donne peu aux mendiants oisifs et vagabonds qui, par leur importunité, rendent tous les hommes tributaires de leurs misères. Il va découvrir, avec un œil curieux et intelligent, ceux que la honte cache dans un antre, ou que la maladie retient dans un lit. Il a la même curiosité, la même sagacité pour connaître les misères de ses frères, que le monde en a pour découvrir leurs défauts; et malheur à celui qui, bien loin de soulager la pauvreté, ne connaît pas même le pauvre! *Intelligit super egenum et pauperem.*

Les exercices de cette charité, aussi bien que ses devoirs, sont en grand nombre, et le chrétien sage et intelligent doit choisir ceux qui lui conviennent davantage. S'il ne visite pas les hôpitaux, il monte dans les greniers où languissent d'autres malades : et combien y est-il attentif? Car les maladies sont des tourments qui occupent tout l'homme, des gênes qui tourmentent l'esprit par le corps, des calamités où il se fait un mélange douloureux des frayeurs de la mort et des maux de la vie. Il pénètre quelquefois jusque dans les prisons : il descend dans ces noirs cachots où le prisonnier n'a point de pieds pour chercher le secours qui lui manque, mais où il sort de ses gémissements secrets une voix puissante qui se fait entendre au cœur charitable : *intelligit.* Les refuges même reçoivent des bénédictions de l'ami des pauvres, et il empêche, par son amône, de rentrer dans la ville criminelle ceux ou celles que l'ange du Seigneur en a délivrés. Cependant si le saint pasteur, dont il doit suivre les exemples, s'applique aux nécessités de la paroisse, c'est là principalement que la charité le rend intelligent et attentif à secourir ces Lazares qui gémissent à sa porte, et qui prient dans le même temple; à soulager des familles nombreuses qui n'osent se plaindre, des pauvres qui ne sauraient ni vivre ni mourir; des malheureux qui regardent la vie comme un tourment, et qui attendent la mort comme une consolation : *Intelligit super egenum et pauperem.*

Mais voici un grand devoir parmi ces divers exercices : c'est que le fidèle à qui la charité donne de l'intelligence, voit, dans le prisonnier qu'il visite, un frère, et il se croit criminel avec lui et peut-être plus que lui : *intelligit.* Il considère dans les plaies de l'affligé la corruption et les ulcères de son propre cœur; dans la nudité du pauvre le vêtement de la justice, dont il s'est dépouillé; dans les douleurs du malade les tourments éternels qu'il doit craindre pour soi; dans les chaînes du captif les liens de ses criminelles habitudes; dans les cris de l'orphelin une image du gémissement sacré que l'âme désolée doit sans cesse pousser vers le ciel. Et avec quelle confusion se regarde-t-il lui-même, lorsqu'il essuie les larmes du pauvre? *Intelligit super egenum et pauperem.*

Au reste vous devez remarquer ici avec saint Chrysostome, que l'art de secourir les malheureux, qui a ses exercices si divers et ses devoirs si grands, est aussi facile à l'âme fidèle qui a une charité éclairée, qu'il est nécessaire. Facile, puisqu'on peut l'exercer en tout lieu, en tout temps, à tout âge, par les autres, par soi-même, dans les chemins où les pauvres nous cherchent, dans les hôpitaux où ils nous attendent, dans les greniers où ils se cachent, dans les antres et les cloîtres où ils prient, dans les prisons où ils languissent. Par nos mains, quand nous servons le malade; par nos soins, quand nous exposons au riche les besoins de l'orphelin et de la veuve; par notre travail, quand la laine et le fil que nous manions servent à vêtir le pauvre; par nos discours, quand nous ex-

hortons l'affligé à la patience. Et qu'heureux est celui qui comprend bien toutes ses obligations et qui en fait sa grande étude! *Beatus qui intelligit.* Il apprendra, jusque dans la condition la plus médiocre, à mettre l'aumône parmi ses principaux devoirs et il n'en trouvera pas l'exercice difficile. Instruisez-vous, vous qui ne donnez que de votre abondance et qui la donnez même avec tant de réserves. Dieu rejette les présents de Caïn, parce qu'ils sont faits avec épargne. Apprenez qu'il y a quelquefois un devoir de partager son nécessaire avec le pauvre, dans les nécessités publiques ou dans l'extrême désolation d'une famille particulière. Malheureux si vous manquez alors d'attention pour le connaître, plus malheureux si, connaissant la misère, vous ne la soulagez pas; voici un exemple qui va vous confondre tous.

C'est la veuve de Sarepta, dont il est parlé au troisième livre des *Rois*, et dont le Fils de Dieu fait une mention si honorable dans l'Evangile. Lorsqu'une famine générale désole la terre d'Israël, le prophète Elie est envoyé de Dieu dans la terre des Sidoniens; et là une femme veuve, oubliant ses misères domestiques pour soulager dans le saint homme une pauvreté étrangère, partage avec lui un peu d'huile et de pain, qu'elle a réservé pour elle et pour son enfant; et elle le partage, dit saint Cyprien, en un temps où Jésus-Christ ne lui était point annoncé, où elle n'avait point reçu ses préceptes, et où, n'ayant point encore été rachetée par sa passion et par sa croix, elle ne se sentait pas obligée de payer en quelque sorte le sang d'un Dieu par un peu de pain et d'eau. Il est vrai que le texte sacré nous dit que Dieu avait commandé à cette veuve de nourrir le prophète : *Præcepi ibi mulieri viduæ, ut pascat te.*

Mais après tout, quelle était ce commandement? Elle vivait dans un pays idolâtre, où la loi de Dieu n'était point connue; elle habitait la ville des Sidoniens, où les prophètes n'avaient point fait entendre la parole du ciel. La sainte femme n'avait point d'autre précepte que la loi intérieure de la charité, et c'est assez pour un cœur charitable, qui est si intelligent sur les besoins d'autrui que la voix extérieure de l'interprète et du prophète ne lui est pas nécessaire : *præcepi ibi.* Bien plus c'est une femme veuve et désolée: *mulieri viduæ*, qui n'a des ressources ni dans sa maison, elle est pauvre; ni dans l'abondance d'autrui, la famine est générale; elle est entrée jusque dans les palais et elle tourmente le Roi même. Enfin le ciel, qui n'est plus un ciel de rosée mais d'airain, ne lui annonce pas un avenir plus heureux; que s'il lui reste quelque chose, son enfant lui est plus proche que tous les autres hommes. Et cependant la veuve charitable, prête de mourir de faim avec son fils, plus attentive sur les nécessités du prochain que sur les siennes, ne craint pas de donner encore du peu qui lui reste à celui qui lui demande l'hospitalité : *Præcepi ibi mulieri viduæ, ut pascat te.*

Oh! l'heureuse femme, qui dans sa pauvreté même regarde le pauvre avec tant d'attention! Oh! le malheureux riche qui vit dans le luxe, lorsque ses frères meurent de faim; qui ouvre sa maison à tout le monde hormis à l'indigent; qui à peine donne les miettes de sa table à un pauvre dans un temps où la multitude des pauvres lui demande une effusion abondante de charité! O misérables chrétiens, qui avez toujours assez de revenus pour le plaisir, pour le jeu, pour les repas, pour les spectacles, pour la vanité, pour le faste, et qui ne parlez de votre pauvreté que quand il s'agit de pratiquer de la miséricorde! Vous voyez dans l'exemple de la femme charitable, que toutes les raisons d'impuissance que vous pouviez alléguer contre le devoir de l'aumône, ne sauraient être que des prétextes de l'avarice; vous y trouverez votre arrêt écrit avec des caractères que vous ne pourrez effacer qu'en imitant un cœur si éclairé sur les misères d'autrui, si appliqué à soulager la faim de l'indigent.

Achevons le portrait de cette charité intelligente, et marquons un autre de ses devoirs; c'est qu'elle ne regarde pas seulement le pauvre, mais Jésus-Christ même dans le pauvre. Oui, Messieurs : si vous voulez faire une aumône chrétienne, une aumône qui ne soit pas perdue, et qui soit utile à celui qui donne comme à celui qui reçoit, vous devez savoir que ce n'est pas assez de donner à l'homme, quand l'homme le mérite, ou à l'humanité quand l'homme ne le mérite pas; il faut de plus qu'ouvrant les yeux de la foi, vous reconnaissiez sous le voile de la misère Jésus-Christ dans celui que vous assistez : *Intelligit super egenum et pauperem.* Aussi est-il vrai qu'étant infiniment riche, le Seigneur s'est fait pauvre parmi nous; celui qui a fait le riche et le pauvre a mis la béatitude dans la pauvreté, et n'a point voulu paraître sous la forme du riche. Heureux! dit saint Augustin, celui qui entre dans l'intelligence de cet état humilié, que l'Homme-Dieu a embrassé pendant sa vie sur la terre; toujours pauvre, né d'une mère pauvre, et dans un lieu pauvre, vivant et se conservant avec des disciples pauvres; sans maison, plus dénué que les oiseaux du ciel qui ont des nids, et que les renards de la terre qui ont des tanières; nu et dépouillé dans le jour de sa mort, et n'ayant pas même un sépulcre qui fût à lui. O spectacle digne des yeux chrétiens, le fidèle éclairé peut découvrir Jésus-Christ partout, dans les princes qui sont les images de sa puissance, dans les juges qui sont les dépositaires de sa justice, dans les conquérants qui ont un écoulement de sa gloire, dans les pasteurs qui sont les vicaires de sa charité. Mais il le voit plus utilement dans les humiliations et les souffrances des pauvres, *super egenum et pauperem;* état qu'il a choisi pour nous, et que nous devons chérir en lui. Car

c'est par les faiblesses et les indigences, et non par les richesses et les grandeurs, que le Seigneur tout-puissant a voulu opérer notre salut. Le Seigneur n'a jamais béni les richesses, et il marque dans l'Evangile qu'il est lui-même caché sous les haillons du pauvre, que c'est lui que nous nourrissons, que c'est lui que nous habillons dans le pauvre.

Quelle sera donc l'attention du fidèle sur le pauvre, dans lequel il reconnaîtra non-seulement son frère, mais son Seigneur et son roi? Disons plus, quels seront ses avantages, son bonheur, ses récompenses : *Beatus*, si avec une fois éclairée, regardant dans l'affligé celui qui est son roi, il le soulage comme son frère : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* Le saint Prophète va vous l'apprendre : Le Seigneur, dit-il, délivrera cette homme charitable dans le jour mauvais : *in die mala liberabit eum Dominus.* Vous avez vu les divers exercices et les principaux devoirs de la miséricorde; voici ses vrais avantages et ses grandes récompenses.

SECOND POINT.

Le Seigneur délivrera dans le jour mauvais : *in die mala*, dans le jour mauvais, dans le jour de l'adversité. Le riche mondain tombe bientôt dans la triste indigence, soit par son luxe qui l'éblouit, soit par son ambition qui l'aveugle, soit par l'envie des autres qui le supplante, soit par le jeu, ou par quelque autre passion qui le dégrade; soit enfin par la justice d'un Dieu vengeur qui écoute les cris des pauvres délaissés, et qui, renversant une fortune peut-être injustement acquise, et toujours injustement employée, donne par la vanité même de grandes leçons à la vanité. Mais sur quel endroit de l'homme charitable tomberont les traits de l'adversité? Il ne courra point après celui qui lui emporte son or, et il ne se plaindra pas qu'on lui enlève ses dieux, il s'est déjà dépouillé lui-même; il a prévenu par sa charité les embûches du larron, la violence de l'ennemi, la fraude du parjure. Et d'ailleurs, si le Dieu saint est juste, qui châtie ses enfants pour les rendre dignes d'être ses héritiers, distribue à l'homme de miséricorde quelques jours mauvais, il ne le seront jamais pour lui, *in die mala liberabit eum Dominus.* Jamais peut-il rien manquer à celui qui n'a pas manqué aux autres? manquait-il quelque chose à Abraham dans son exil, à Joseph dans sa prison, à Tobie dans son affliction? Si le riche peut échanger ses biens avec les bénédictions du pauvre, il n'aura jamais sujet de se plaindre d'avoir fait un mauvais marché.

Dans les jours de la maladie, c'est le temps des douleurs et des ennuis, dont l'ennemi du salut profite pour exciter nos murmures et nos plaintes. Mais pour le juste qui a visité le malade, et qui a consolé l'affligé, quelles instructions ne reçoit-il pas, quand il est lui-même sur le lit de la douleur? Et quelles sont alors ses consolations et ses avantages? C'est là qu'il comprend ce qu'un ancien Père disait à un de ses disciples : Mon fils, ne vous attristez pas de votre maladie, mais ayez soin de rendre grâces à Dieu. Car si vous n'êtes que du fer, le feu de la souffrance vous purifiera de la rouille qui vous mange, et si vous êtes de l'or, ce même feu servira d'épreuve à votre vertu. Dans ces jours d'infirmité qui paraissent si mauvais, *in die mala*, on bien vous bénirez le Seigneur comme Tobie, lequel, après avoir donné en semant les aumônes de grands exemples de charité, donna, en perdant les yeux, d'illustres témoignages de sa patience; ou bien le Seigneur vous délivrera par la guérison, et la voix des pauvres qui demandent que Dieu rende la vie à leur bienfaiteur, sera écoutée : *Dominus conservet eum, et vivificet eum.*

Enfin, dans le jour de la mort qui est véritablement le jour mauvais : *in die mala*, dans ce jour, pécheur, où rien ne pourra ni calmer tes craintes, ni soutenir tes espérances, quand les conseils manqueront à tes perplexités, les consolations à tes peines, et les remèdes à tes douleurs, les richesses que tu as gardées avec tant de dureté, ou que tu as employées avec tant d'orgueil et de mollesse, tes richesses, dis-je, ne te délivreront pas. Oh! que le souvenir de la mort est amer à celui qui se repose dans ses biens! et si le souvenir de la mort afflige le cœur mondain, combien la mort même l'accablera-t-elle? *in die mala.* C'est en ce jour que celui, qui n'a point eu pour le pauvre des sentiments d'humanité, ne découvre plus dans le ciel qu'un juge implacable, et dans les enfers que des bourreaux cruels. Le passé ne lui représente que des péchés, et un cœur sans miséricorde qui ne peut les effacer; l'avenir ne lui montre que des tourments préparés aux pécheurs qui n'ont point exercé la miséricorde. Il ne voit dans sa vie ni la première heure du jour passée dans l'innocence, ni la dernière heure ménagée par la pénitence; partout des jours inutiles par une indigne oisiveté, ou par un travail pire que l'oisiveté même. Il voit qu'il a trop vécu dès le premier jour qu'il a commis des offenses contre son Dieu; ou plutôt il voit qu'il n'a pas encore vécu un seul jour, puisque tous les jours, qui ne sont point marqués par les bienfaits et par les aumônes, sont des jours perdus; il cherche au jour de la mort des intercesseurs dans les pauvres; il charge peut-être son testament de donations, mais souvent il est trop tard. Commence-t-on à trafiquer après que le temps du commerce est passé? L'injuste héritier, d'ailleurs, ôtera à ses dernières volontés toute leur force, et il ne sera point délivré dans le jour mauvais, *in die mala.*

Il n'en est pas de même du fidèle qui a regardé la terre comme une terre malheureuse, qui l'a habitée comme une terre étrangère, et qui n'en a recueilli les fruits

que pour les partager avec ses frères ; la mort ne lui arrachera pas les biens qu'il a déjà dispersés ; la bonté et la religion l'ont garanti du péril de thésauriser sur la terre, et par conséquent des malédictions qui accompagnent les pécheurs dans le dernier moment ; le jour de la mort est pour lui un jour de délivrance : *liberabit eum Dominus.*

Délivré du mal par la vie de la grâce qu'il possède, conservé dans le bien par la vie de gloire où il va entrer : *Dominus conservet eum, et vivificet eum ;* délivré des frayeurs désolantes par l'espérance chrétienne qui le rend déjà bienheureux sur la terre : *et beatum faciat eum in terra ;* délivré des tentations puissantes de l'ennemi commun : *et non tradat eum in animam inimicorum ejus ;* délivré du spectacle de tant d'infirmités, de tant de calamités dont il est obligé d'être le témoin, et dont il ne saurait être toujours le médecin.

Car il n'est pas beaucoup de cœurs charitables qui secondent ses intentions. De sorte que voyant les nécessités qui se multiplient tous les jours sur la terre et la charité qui commence à y défaillir, il dirait volontiers comme le généreux Judas Machabée lorsqu'il allait contre une armée puissante avec le peu de fidèles qui étaient demeurés fermes avec lui : il vaut mieux mourir dans le combat que de voir sans cesse notre nation et tous les saints accablés de maux.

Disons en un mot qu'il est alors délivré de tout mal : *liberabit*, et qu'il est comblé de tout bien : *beatus ;* car, vous le savez, âmes charitables, et c'est ce qui vous rend si empressées à secourir vos frères : vous savez que le souverain juge dans le jour terrible ne vous alléguera point, pour vous distribuer les grandes récompenses, ni vos ferventes prières, ni vos tendres communions, ni vos jeûnes mortifiants, ni la modestie qui vous pare, ni la continence que vous gardez, ni la patience qui vous fait supporter l'orgueil des autres, ni la douceur qui ne laisse point sentir aux autres le poids de votre orgueil. Il ne vous parlera que de vos aumônes, il ne louera que vos miséricordes, il ne donnera la couronne de justice qu'aux œuvres de votre charité ; il bénira, il délivrera principalement celui qui a soulagé le pauvre pour lui, et qui n'a regardé que lui dans le pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.*

Hélas, Mesdames, nous nous troublons quelquefois, lorsque nous pensons au jour des vengeances, et ce n'est pas sans sujet. Le solitaire même, qui a gardé son cœur, et qui n'a point laissé égarer ses yeux, est plein d'effroi, lorsqu'il considère le jour redoutable où il s'agit de la décision d'un bonheur ou d'un malheur éternel ; la femme chrétienne, inquiète sur ses péchés commis, incertaine sur les décrets divins, interroge les prophètes, demande des lumières à ses confesseurs, cherche des méthodes pour prier, s'agite par des pensées sur l'effroyable avenir ; pensées tantôt timides, tantôt téméraires, et parmi ces agitations et ces troubles, l'ouvrage du salut est à peine commencé. O âmes trop aveugles ! ce n'est point par ces inquiétudes et ces anxiétés que vous serez affranchies dans le jour mauvais de la damnation éternelle. La multitude de vos péchés vous confond ; vous ne pouvez les expier que par la pénitence ; mais votre pénitence serait fausse, si elle était dénuée de la miséricorde ; les péchés ne se couvrent que par la charité, et beaucoup de péchés par une grande charité. Appelez donc de bonne heure les indigents à votre secours ; allez chercher jusque dans leurs antres ces protecteurs puissants qui peuvent vous introduire dans les Tabernacles éternels. O ! que votre cause sera bien défendue au tribunal de Dieu, si vous avez pour avocats les pauvres : *Sine causa peccata accusant, si pauper excusat.*, dit saint Chrysostome.

Votre cœur est troublé par la vue accablante d'un avenir incertain, et la crainte d'une réprobation éternelle vous saisit ; et certes, vous avez bien raison de craindre pour votre sort, si vous n'avez pas d'inquiétudes sur celui du pauvre, et si vous ne répandez pas sur lui vos bienfaits.

Mais voici le secret de calmer vos agitations et de mettre devant vos yeux quelques signes de votre prédestination bienheureuse, c'est de porter aux malheureux un prompt secours par les œuvres de miséricorde chrétienne, et veiller sans cesse sur les besoins des affligés. Car c'est ainsi, dit notre Psalmiste, que l'on se procure la béatitude ; c'est ainsi, dit saint Pierre, que nous rendons notre élection certaine. Imitons la femme charitable qui a regardé le pauvre, qui a visité le malade, qui a soutenu l'orphelin, qui n'a point eu une compassion faible pour l'affligé ; qui s'est fait de sa modération et de ses épargnes un fonds assuré pour subvenir à la misère ; prenant toujours sur la vanité, et quelquefois sur la commodité même ; engageant les autres à apaiser la faim du malheureux ou à défendre sa cause ; conférant avec le sage confesseur pour proportionner ses secours aux nécessités de ses frères, et ses aumônes à ses propres facultés. Elle a goûté, dès cette vie, les contentements qu'a éprouvés celui dont parle le Prophète, qui répand sur le pauvre ses bénédictions, et qui règle ainsi avec sagesse les comptes qu'il doit rendre au jugement de Dieu : *Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio.* Mais elle goûtera dans l'autre vie, parmi les élus, les joies pleines et les contentements parfaits. C'est là véritablement que le fidèle éclairé à connaître le pauvre et appliqué à le soulager, sera bienheureux : *beatus ;* dans un héritage qui ne se partagera point, dans une terre où l'on ne souffre plus ni la faim, ni la soif, ni la maladie, ni la mort ; dans une cité où jamais l'ennemi n'entrera, et d'où l'ami ne sortira jamais ; dans une maison où il n'y

aura plus ni malades qui souffrent, ni affligés qui se plaignent; dans un royaume enfin, où les pauvres évangéliques sont des rois, et où même les rois ne seront introduits que lorsqu'ils auront pour amis les pauvres, obtenant par leurs suffrages de la miséricorde de Dieu une résurrection glorieuse et éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVI.

SUR LE MÊME SUJET.

Omnes unanimes, compatientes, fraternitatis amatores, miser.cordes, modesti, humiles. (I *Petr.*, III.)

Qu'il se trouve en vous tous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une miséricorde bienfaisante, accompagnée de modération et d'humilité.

Paroles de l'apôtre saint Pierre adressées à tous les fidèles, et qui conviennent parfaitement aux personnes chrétiennes que la piété avec la miséricorde réunit ici : paroles, Mesdames, qui vous mettent devant les yeux la charité dans toute son étendue: et connaître la charité, c'est connaître toute la religion; paroles que je vais vous expliquer sans autre préface; les saintes instructions qui ne manquent point ici et le goût de la vérité qui y domine rendraient fort inutiles tous les artifices du discours. Je commence, ne me refusez pas une attention dont vous m'avez tant de fois honoré. *Omnes unanimes*, premier caractère de la charité chrétienne, parfaite union entre les fidèles; union réelle par la participation du même esprit qui doit les animer, qui doit leur inspirer les mêmes désirs, les mêmes sentiments, les mêmes inclinations; même esprit de religion qui les unit et les rassemble souvent dans la maison de la miséricorde pour compatir dans les hôpitaux, après avoir prié dans les temples; même esprit de grâce, qui ne sépare point l'amour du prochain de celui de Dieu; deux préceptes parallèles : ne pouvant nous approcher de Dieu qu'à mesure que nous penchons vers nos frères, que nous les assistons, que nous les recueillons. Si Dieu était dans nos maisons, les pauvres serviteurs et amis de Dieu ne seraient plus dans les chemins; union réelle : *omnes unanimes*.

Union intérieure, qui rend la charité chrétienne bien différente de l'amitié humaine. Supporter les défants du prochain par insensibilité, par une douceur de tempérament, par une complaisance humaine, par une honnêteté du monde, par un intérêt temporel, par une hypocrisie pharisienne, rien de si commun; le faire par une charité véritable, divine, intérieure, rien de si rare; union intérieure : *omnes unanimes*. Union sainte, qui souhaite Dieu au prochain et le prochain à Dieu; qui tend à sanctifier ses frères et non à les corrompre; qui nous mène tous ensemble à la maison de la prière et des larmes, et non à celle des jeux et des plaisirs; qui ne lie les serviteurs aux maîtres, les inférieurs aux supérieurs, les enfants aux pères et les amis aux amis, que pour les réunir dans l'amour de la justice. Car il y a une concorde dans le mal qui est pire que la plus funeste guerre. Il faut que la paix et la justice s'embrassent: *omnes unanimes;* union sainte, union étroite; quelle union plus étroite que celle des chrétiens? Ils se tiennent lieu les uns aux autres de pères, de mères, de sœurs, de frères; ils ont tous été rachetés d'un même sang; ils sont nés d'un même Dieu qui est leur père commun; ils sont animés d'un même esprit; ils sont nourris d'un même pain; ils participent au même breuvage; ils tendent à une même fin : étroite et parfaite union : *omnes unanimes*, premier caractère de la sainte charité.

Compatientes, second caractère, avoir une bonté compatissante. Comment se pourrait-il faire que des personnes si étroitement unies ne ressentissent pas les maux les uns des autres? Et si la plupart n'ont que de la dureté pour les petits, de l'amertume contre les grands, de la sécheresse et de l'indifférence entre eux, n'est-ce pas une marque évidente qu'ils ne sont en aucune manière liés avec Jésus-Christ, et qu'ils ne vivent pas de son esprit? *compatientes*, avoir une bonté tendre, une bonté compatissante.

Et en cet endroit, Mesdames, il est à propos de vous expliquer le grand mystère de la charité chrétienne, qui nous approprie toutes les peines, toutes les souffrances des autres fidèles. Selon la doctrine du grand Apôtre, les chrétiens sont membres du même corps, qui est l'Eglise, dont Jésus-Christ est le chef; de manière que les maux des uns ne sauraient être étrangers aux autres. Considérez, je vous prie, ce qui se passe dans le corps humain; comme un seul coup fait cent blessures à la fois, et comment la douleur d'une partie se répand dans toutes les autres. Il semble que le pied, qui n'est pas la partie la plus noble et qui est la plus éloignée, devrait avoir moins de part à cette compassion mutuelle; et, néanmoins, s'il est piqué d'une épine, son mal devient le mal des autres membres du corps. La langue se plaint pour lui, et il semble qu'elle soit blessée avec lui; les yeux ne se contentent pas de jeter des regards sur cette partie offensée, mais de plus ils versent des larmes sur elle; la tête, si élevée, s'abaisse pour secourir le pied affligé; le cœur éclate en regrets, et joint ses soupirs aux larmes des yeux et aux plaintes de la bouche; enfin, les mains, plus agissantes et plus secourables, vont chercher la plaie pour y appliquer le remède.

Sans doute, si tous les fidèles agissaient selon les mouvements de la grâce, qui doit les animer, et de la charité qui les lie ensemble, on verrait dans le corps mystique de Jésus-Christ ce que nous voyons tous les jours dans le corps humain; chacun, selon son pouvoir, ferait à l'égard de l'affligé son office : les uns pleureraient sur lui comme les yeux, les autres le plaindraient comme la bouche, ceux-là l'assisteraient comme les mains, tous seraient émus de ses maux comme le cœur, et il n'est point de misère qui ne trouvât une miséricorde

tendre, compatissante, attentive à la soulager : *compatientes.*

Mais où verrons-nous dans le monde cette bonté compatissante? Il semble, au contraire, que la multitude prodigieuse des misérables qui s'offrent à nous à chaque pas dans les rues, dans les églises, à chaque mot de nos prières, tant de pauvres que la dureté de l'exacteur a chassés des villages et qui viennent augmenter la misère des villes; les édifices même bâtis pour les recueillir, les personnes charitables qui gouvernent ces vastes lieux, et sur qui nous nous reposons volontiers des soins de l'humanité et de la miséricorde; l'accoutumance à voir tant de malheureux et à entendre le récit de tant de misères; notre imagination, d'ailleurs, qui ne grossit que nos propres maux, et qui nous peint un avenir encore plus affreux; il semble, dis-je, que tout cela renfermant en nous-mêmes et pour nous seuls notre tendresse, ait endurci nos cœurs aux afflictions des autres et ôté de nos esprits tous les sentiments de la compassion chrétienne : *compatientes.*

Cependant, il faut l'avouer, le monde et les amis du monde vont quelquefois dans la maison du deuil et des larmes; mais alors ce n'est que la fidélité aux usages et aux bienséances qui les y conduit; ce n'est que pour y montrer des visages composés, pour y débiter des compliments, pour y donner des paroles et pour en recevoir à leur tour; et si nous allons à la maison du pauvre qui nous doit être aussi chère qu'une partie de nous-mêmes, qui est enfant de la même Eglise que nous, qui est membre d'un même corps, comment y allons-nous? comment secourons-nous l'indigent? Permettez-moi de vous le demander, ou plutôt demandez-le à vous-mêmes : et avez-vous sujet de croire que vous ayez cette bonté tendre, si après que vous êtes demeurés en repos dans vos maisons avec des superfluités infinies, lorsque vous savez qu'il y a des malheureux qui manquent de tout; si après cela vous portez peu de chose à la grotte du pauvre, et si le peu que vous y portez, vous le donnez avec un cœur aussi dur que le métal que vous donnez?

Et en réjouissant le corps de l'indigent avec votre aumône, ne vous arrive-t-il pas quelquefois d'affliger son âme, et d'y répandre l'amertume par vos reproches? Autrefois le fidèle, en donnant son aumône, baisait avec tendresse la main du pauvre. On ne peut pas toujours donner, mais on doit toujours compatir : *compatientes.*

Bonté tendre et compatissante, qui doit s'étendre jusqu'aux misères spirituelles du pauvre. Car, mes frères, il y a des ténèbres bien noires et bien épaisses dans sa caverne; l'ignorance y fait entrer l'irréligion, la misère y donne de mauvais conseils; c'est dans la nuit de l'ignorance que croissent tous les monstres des vices. Une instruction faite avec bonté pourrait y remédier. Bonté compatissante, dont vous donnerez encore des preuves, vous qui fréquentez la maison de la douleur, par une grande patience : patience dans les grossièretés des pauvres, dans les humeurs des malades, dans les horreurs des prisons, dans les langueurs des hôpitaux : patience, quand le malheureux vous contredit; patience, quand il vous trompe, et même quand il vous outrage. Souvenez-vous alors de Joseph, dit saint Cyprien, lequel, vendu par ses frères, non-seulement leur pardonna cette injure, mais leur donna même libéralement le blé dont ils avaient besoin. Bonté si nécessaire, mais si rare dans un temps où les liens de la nature et du sang ne serrent presque plus les cœurs; bonté compatissante, second caractère de la charité : *compatientes.*

Le troisième est une amitié de frères : *fraternitatis amatores.* Cette amitié fraternelle réduit tous les chrétiens, parce qu'ils sont frères, à une certaine égalité entre eux. Elle ôte en partie cette longue distance que le luxe met entre les grands et le peuple; elle détruit la fierté entre le maître et le serviteur, la dureté entre le riche et le pauvre, la vanité entre le savant et le simple, l'envie entre les égaux, l'intérêt entre les parents. Elle rapproche les tempéraments les plus opposés et les conditions les plus éloignées. Elle apprend à celui qui est ami de la justice, à être par la douceur le frère des dragons, comme parle Job. Elle inspire à tous ceux qui commandent une vraie tendresse pour ces hommes que la fortune a rendus leurs esclaves et que la religion leur donne pour frères : *fraternitatis amatores.*

Rien aussi de plus essentiel à la religion sainte que nous professons, que cette amitié fraternelle. Pourquoi? parce que la religion ne nous fait regarder dans les autres que Jésus-Christ, à qui nous devons un amour inviolable, sous quelque forme qu'il se montre; Jésus-Christ, qui a bien voulu être notre frère et nous appeler ses frères. Donc, premièrement, point de cœurs ennemis parmi les chrétiens, parce qu'ils sont frères; il n'est pas seulement ordonné de pardonner, mais d'aimer. En second lieu, point de piété véritable, s'il n'y a point d'amitié fraternelle. Un ressentiment que vous aurez contre le prochain ne saurait être remplacé par tous les sacrifices que vous offrirez à Dieu : *fraternitatis amatores.*

Et vous que la providence a élevés au-dessus des autres, si vous comprenez bien l'étendue de cette amitié de frères, vous ne ferez pas sentir aux petits, par un air de mépris et de fierté, la disproportion qui se trouve entre eux et vous; vous leur adoucirez les peines de la dépendance, vous ne prendrez pas un ton trop haut, vous prendrez avec eux une attitude modeste qui sied bien aux plus grands, qui leur fait tant d'honneur, et qui, sans les dégrader, les met vis-à-vis des plus petits, pour les aimer comme frères : *fraternitatis amatores.*

Et que vous dirai-je des pauvres? Puisque Jésus-Christ se met sous leurs haillons pour recevoir votre aumône : vous devez, en la donnant, regarder dans le pauvre votre

frère, et dans votre frère Jésus-Christ : *fraternitatis amatores.*

L'apôtre saint Pierre y joint à bon droit une miséricorde bienfaisante : *misericordes.* Cette miséricorde qui vous assemble ici ; renferme tous les offices que l'on peut rendre au prochain, le secours, la consolation, la liberté, le support, la nourriture, la guérison, et nulle condition n'en est dispensée : C'est un moyen général du salut. La miséricorde seule sera couronnée dans le jour de la justice, et c'est aussi pour cela qu'elle est au pouvoir et dans les mains de tout le monde. Vous qui n'êtes point en état de soulager autrui par de grandes aumônes, vous le pouvez toujours par le support, par la patience, par la douceur, par les services les plus petits et les plus bas. Dieu est si grand qu'il communique sa grandeur aux moindres choses que l'on fait pour sa gloire ; vous le pouvez par l'édification que vous donnerez aux autres, et qui est une charité continuelle.

Jamais cette charité d'exemples et d'édification ne fut si nécessaire qu'à présent, dans un dérangement de mœurs si universel. Quand le Seigneur instituait les saints mystères, auxquels vous venez d'assister, il n'y avait dans cette première Eglise, dans sa famille, dans le cénacle, il n'y avait qu'un pécheur parmi douze justes : *unus ex duodecim.* Mais aujourd'hui, je suis fâché de le dire, à peine trouverait-on un juste parmi douze pécheurs. Une corruption si générale vous demande donc des vertus plus fortes, vous devez à un siècle si mauvais des exemples plus grands ; la miséricorde, surtout, doit marcher avec plus d'éclat devant vous; et, si vous êtes pauvres, si vous n'avez que des oboles à donner, quand vous manqueriez de tout, vous pouvez toujours édifier vos frères, vous pouvez toujours prier pour le prochain, vous pouvez souffrir du prochain, vous pouvez pleurer ses maux, vous pouvez vous réjouir de ses biens, vous pouvez excuser ses fautes, vous pouvez cacher ses crimes, vous pouvez oublier ses injures. Voilà les richesses qui ne manquent jamais à ceux qui ont dans le cœur le trésor de la miséricorde : *misericordes.*

Miséricorde envers le prochain, sans laquelle vous n'avez point à espérer celle de Dieu. Miséricorde toujours accompagnée de la modération et de l'humilité, *modesti, humiles*, derniers caractères de la charité chrétienne. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ces grandes règles sur lesquelles vous serez jugées.

Modestie, modération, vertu qui réprime les saillies, qui règle les sentiments, qui polit les manières, qui concerte les paroles, qui aplanit les inégalités de l'humeur, qui en ôte les rudesses, vertu qui éteint le feu des contestations ; la raison veut que nous cédions aux gens raisonnables, quelquefois même à ceux qui ne le sont pas ; vertu qui vous fait prendre diverses formes avec tous pour les gagner tous, et pour les gagner non pas à vous, à qui il est injuste que les autres s'appliquent, mais à Jésus-Christ, à qui vous devez tout rapporter et vous rapporter vous-mêmes.

Modération. Considérant vos faiblesses au même temps que vous donnez vos conseils, et ne reprenant pas les péchés des autres par un nouveau péché. Modération qu'il serait aisé de garder avec des humeurs douces et polies : être doux avec les doux n'est pas un grand mérite, mais conserver la mansuétude quand les autres la perdent, quand il faut, dans la conduite ou le commerce des pauvres, discipliner des mœurs sauvages, civiliser un peuple féroce, dompter par le travail des naturels paresseux, assuje tir à la règle des cœurs pervers; c'est un ouvrage de la grâce qu'il faut souvent invoquer.

Modération. Quand vous corrigez un pécheur, un pauvre, un enfant, un serviteur ; que ce ne soit pas dans le temps de la colère, de peur d'imiter ces mariniers imprudents, qui, pendant le calme, demeurent dans le port, et qui font voile dès que l'orage s'élève. La correction fraternelle est une arme offensive qu'il faut manier avec dextérité ; les hommes sont des malades qui se blessent aisément, si une main délicate ne les remue.

Modération. Donnant au malheureux, non selon ses désirs, mais selon ses besoins, et ne donnant pas tout afin de pouvoir donner toujours. Modération dans vos dépenses, car il faut en convenir, Mesdames, c'est la dureté des cœurs plutôt que celle des temps, c'est le luxe et non la misère qui a séché la source de vos aumônes. Vous aurez toujours beaucoup à donner aux pauvres, si vous ne donnez rien aux passions. Vous trouverez dans cette économie un fonds pour la miséricorde, et la modestie, d'ailleurs, vous paraîtra beaucoup mieux que la magnificence.

Modestie, modération enfin par les mesures de prudence et de choix, par un sage discernement que vous devez faire entre les pauvres, accordant peu aux mendiants vagabonds et oisifs, qui vous cherchent avec importunité et qui rendent, par leur paresse, tous les hommes tributaires de leurs misères. Au lieu que vous devez chercher ceux que la honte retient chez eux et que la faim y consume, exerçant envers eux la charité avec une sainte plénitude; tant de Lazares qui n'oseraient aller à votre porte, tant de pauvres qui passent de fâcheuses nuits dans la faim et le froid, et dont les jours, aussi mauvais, ne s'écoulent que dans l'opprobre et la douleur; des clients qui brilleraient peut-être comme vous, et qui ont succombé sous une lente et injuste procédure; des ouvriers qui attendent de leurs bras toute leur subsistance, et que leur infirmité a réduits à une funeste inaction; des familles où une malheureuse mère va abandonner de plus malheureuses filles à la brutalité des hommes; les tristes enfants des nobles, qui ne sont peut-être misérables que par l'avarice de vos pères, et qui portent envie à vos esclaves, et même à vos chiens.

Oui, c'est là que vous devez porter vos

consolations. C'est pour guérir ce peuple infirme que vous devez descendre de vos montagnes; voilà les pieds de Jésus-Christ, voilà les pauvres sur qui vous devez répandre les parfums de votre charité. C'est ainsi que vous ferez l'aumône avec de sages mesures, avec prudence, avec modération : *Modesti.*

Humiles, joignez-y enfin l'humilité, et quand je vous aurai parlé de cette vertu, je n'aurai plus de leçons à vous donner sur la manière dont vous devez exercer la charité. Or, cette humilité dans vos aumônes est bien fondée : car outre que c'est le bien de votre maître que vous donnez, et que vous le donnez au pauvre à qui il appartient; outre que dans une condition plus élevée vous avez plus de péchés à expier, un retour plus difficile à la pénitence, soit par la mollesse qui est née avec vous, soit par la complaisance de ceux qui devraient réformer vos mœurs, et qui vous laissent vos faiblesses; plus de signes de réprobation, car, vous ne devez pas l'ignorer, le pauvre est plus près du royaume de Dieu que le riche, par son état même qui l'humilie. L'humilité commencée par la fortune, se continue mieux par la religion.

Mais d'ailleurs comment savez-vous que vous avez gardé tout le précepte de l'aumône? Avez-vous fait un juste partage de cette substance terrestre entre les nécessités de votre famille et celles du pauvre? N'avez-vous point donné trop d'étendue à votre nécessaire? Vous êtes-vous regardées comme étrangères dans votre bien? Et les besoins que la nature et les bienséances demandent, les avez-vous puisés avec retenue, avec précaution, avec humilité, pour vivre plutôt comme chrétiennes que comme riches?

Dans ce temps de misères, au lieu d'étendre votre cœur par la miséricorde, ne l'avez-vous pas resserré par les défiances, diminuant vos aumônes lorsque vous voyez croître les calamités de vos frères? Et si on voulait bien vous examiner, ne trouverait-on pas encore dans les plis de votre robe le sang du pauvre et les larmes du mercenaire? Dans vos meubles, dans vos bijoux, dans votre équipage, dans votre jeu et sur votre table, en un mot dans tout l'argent que les spectacles et les divertissements publics dérobent aux nécessités des indigents, n'y trouverait-on pas des anathèmes, qui, peut-être, vous rendent dignes de la mort éternelle, pendant que vous croyez mériter par quelques œuvres la louange d'une vie chrétienne.

O Dieu saint! Combien au milieu de nos œuvres les plus saintes devons-nous être humbles : *humiles?* Et combien cette humilité est-elle juste? L'homme le plus pur est souillé depuis les pieds jusqu'à la tête, si vous ne le purifiez sans cesse. Il y a dans les défauts des personnes qui paraissent les plus parfaites, de grandes ressources par l'humilité : *humiles.* Il y en a jusque dans l'exercice de la plus haute vertu, c'est-à-dire de la charité qui vous amène ici, que nous vous prêchons si souvent, et dont l'Eglise de temps en temps vous fait redoubler les pratiques.

Car l'Eglise, Mesdames, a toujours joint le chef avec les membres, Jésus-Christ avec les pauvres, la communion avec la miséricorde. Vous voyez même qu'elle a joint ici le sacrifice de la messe avec l'exhortation à l'aumône; elle a mis le lit du pauvre à la porte du sanctuaire. Là, sur les autels, Jésus-Christ est l'objet de notre foi; ici il est l'objet de notre charité; là, il nous communique ses grâces, ici nous lui rendons nos services; là il nous nourrit, ici nous le nourrissons. Et nous ne saurions mieux faire que d'aller de l'un à l'autre, de la miséricorde au sacrifice et du sacrifice à l'aumône; de l'aumône à la communion et de la communion à l'aumône; des pieds de l'époux à sa bouche; des pauvres à Jésus-Christ. Jésus-Christ, qui déclare lui-même que c'est par ces puissants protecteurs, si par nos œuvres nous en faisons nos amis, que nous serons introduits dans les tabernacles éternels, pour le posséder avec ses biens ineffables. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVII.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos. (*Tit.*, II, 11,12.)

La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes pour nous instruire.

Jésus-Christ est né, chrétiens, je le répète encore une fois, Jésus-Christ est né. Quo l'homme, accablé du poids de ses misères, commence à lever la tête, voici son rédempteur qui paraît; voici sa rédemption qui approche. Que les ombres et les figures disparaissent; la vérité se manifeste, et nous commençons à voir celui qui était caché dans les sacrifices de la Synagogue, sous la lettre de la loi, dans le cœur des justes, sous les figures et les ombres de l'ancien peuple : *apparuit.* On avait bien aperçu sa puissance dans la création du monde; on avait découvert sa sagesse dans l'ordre et la conduite de l'univers; les astres du ciel racontaient sa gloire, les flots de la mer annonçaient sa justice, les fruits de la terre publiaient sa magnificence. Mais voici que sa grâce paraît aujourd'hui dans le mystère de sa nouvelle naissance : *apparuit gratia Dei.*

Les prophètes avaient souvent dans l'esprit ce mystère, et n'était-ce pas ce qui occupait Isaïe, lorsqu'il décrivait avec tant de soin les victoires du fils d'une vierge, lequel, avec ses mains naissantes, devait enlever aux ennemis de son peuple de riches dépouilles? N'était-ce pas ce qu'avait devant les yeux un autre prophète, lorsqu'il relevait la petite ville de Bethléem au-dessus des villes les plus grandes et les plus renommées? N'était-ce pas aussi ce que souhaitait David, lorsque, altéré d'une soif divine, il demandait si ardemment à boire de l'eau de la citerne de Bethléem? N'était-ce pas encore ce jour qu'Abraham voyait de loin, et qu'il se réjouissait de voir! N'était-

ce pas enfin ce mystère qui était le grand objet des désirs de la terre et des promesses du ciel? Plus de quatre mille ans se sont écoulés dans ces promesses et ces désirs; le ciel et la terre ne conspirant que pour annoncer le Sauveur, mais voici enfin qu'il paraît. *Apparuit gratia Dei Salvatoris.*

Tous les justes qui ont vécu avant ce jour sur la terre ne sont venus que pour y représenter quelques traits de cet homme nouveau. Abel l'a dépeint par son innocence persécutée; Noé, en sauvant du déluge sa famille; Abraham, en devenant le père d'un grand peuple. Isaac l'a représenté par son obéissance, Jacob par ses travaux, Job par sa patience, Moïse par ses ordonnances et ses lois, Josué par ses victoires et ses triomphes. Mais, ô faibles et sombres crayons de cet homme-Dieu qui vient de naître : tous ces hommes ne pouvaient ni nous racheter, ni nous sanctifier, parce qu'ils étaient seulement hommes. Cet enfant que vous découvrez dans la grotte de Bethléem, homme et Dieu, peut souffrir comme nous par son humanité, et satisfaire pour nous par sa Divinité. Il n'y a que lui qui, délivrant son peuple de l'enfer par son sang, et du péché par sa grâce, mérite le grand titre de notre Sauveur. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri.*

Disons enfin que, la Loi étant confiée à un seul peuple, le nom de Dieu n'était connu que dans la Judée, et toutes les nations demeuraient assises dans la région des ténèbres et à l'ombre de la mort. Mais la grâce de Jésus-Christ qui vient au monde va se répandre sur toutes les nations et sur tous les peuples. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus.*

Cependant, hélas! quel étrange événement! celui que le monde attend depuis tant de siècles, et qui vient pour racheter le monde, est inconnu quand il arrive. Toute la pompe des cérémonies de la Loi, toute la variété de ses figures, toute la solennité de ses sacrifices préparait à cette fête, et cette fête n'est célébrée que par une petite troupe de bergers pauvres, qui quittent leurs troupeaux pour chercher et adorer un enfant plus pauvre encore que ses adorateurs. N'en soyez pas surpris, mes frères, il commence à faire l'office de maître, et déjà il nous instruit par la voix de ses exemples : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos.*

Quelle foule de merveilles! et qui est celui qui pourra raconter une génération si ineffable? Renfermons-nous dans ces deux paroles : que la naissance de Jésus-Christ est un spectacle : *apparuit*, et un exemple, *erudiens nos;* un spectacle qui charme, et un exemple qui instruit; un spectacle qui demande notre admiration, un exemple qui demande notre imitation. C'est un spectacle, voilà donc nos réflexions attachées à ce mystère : c'est un exemple, voilà donc nos actions dirigées par ce mystère. Admirer Jésus-Christ dans la crèche, imiter Jésus-Christ dans la crèche : c'est en deux propositions tout mon sujet. Ange, qui assistez à cette grande fête, prêtez-nous vos paroles pour saluer la sainte Mère de cet adorable enfant. *Ave.*

PREMIER POINT.

Le Verbe qui s'est fait chair pour sanctifier la chair; un Dieu qui s'est fait homme pour réparer l'homme; le Fils unique du Père céleste qui est devenu dans le temps le Fils d'une humble vierge, le Verbe qui est enfant, la lumière qui est dans les ténèbres; en un mot, l'Etre vivant, impassible, souverain, éternel, bienheureux, lequel s'unissant à la chair, a choisi l'être le plus abject et le plus fragile, la chair qui est si propre à toutes les douleurs, et sujette à la mort. *Verbum caro factum est.* (*Joan, I,* 14.)

Voilà le spectacle, mes frères, voilà le mystère qui vous est aujourd'hui exposé. Entrons, s'il est possible, dans ce mystère, regardons avec attention cet auguste spectacle. Grand Dieu! je ne veux pénétrer vos conseils que pour admirer vos miséricordes. Il fallait que la Vérité, pour se montrer à nous, sortît de la terre sous le voile de notre humanité. Voici comment cela s'est fait, et vous verrez en même temps, Messieurs, vous admirerez la sage et divine économie de notre salut. L'homme, depuis le péché, s'étant égaré, ne connaissait plus ni son principe ni sa fin; il ne connaissait point Dieu. Et néanmoins, pour être juste et heureux, il fallait retourner à Dieu; et pour retourner à Dieu, il était d'une nécessité absolue de le bien connaître. Mais qui est-ce qui aurait ouvert les yeux de l'homme pour lui faire connaître Dieu? Ce ne pouvait être un autre homme, puisque tous les hommes étaient engagés dans la même ignorance, dans le même aveuglement. Dieu pouvait se montrer à eux, mais les hommes ne regardaient plus que les créatures et les choses sensibles qu'ils aimaient; ils ne regardaient plus que la chair qui les transportait par ses plaisirs, le monde qui les éblouissait par ses honneurs, l'or qui les séduisait par sa lueur spécieuse, le soleil qui les enchantait par ses rayons bienfaisants, les figures et les ouvrages de l'art qui les rendaient idolâtres, les éléments et l'harmonie du monde qui les rendait curieux. Les hommes, dit un savant auteur, étaient semblables à une personne dont les yeux ayant été longtemps dans les ténèbres ne peuvent supporter l'éclat d'une grande lumière, et se détournent même autant qu'ils peuvent du côté d'où elle vient, parce qu'il y a quelque objet ailleurs qui leur plaît et qui les attire. Le Verbe de Dieu est la véritable lumière de l'âme. Mais l'âme n'arrêtait ses regards que sur les créatures, auxquelles elle s'attachait pour retourner vers son Dieu; elle n'avait qu'à rentrer en elle-même, il était au dedans d'elle, il luisait au milieu de ses ténèbres; mais ses ténèbres ne se dissipaient point, parce qu'elle était elle-même dissipée au dehors : toujours volage dans ses pensées, partagée par ses désirs,

emportée par ses convoitises, distraite par les affaires, dévorée par les inquiétudes, se livrant à tous les objets ; tout l'amusait, et rien ne l'éclairait, courant après les choses sensibles et ne voyant plus rien que par ses sens.

Il fallait donc, afin que nous pussions retourner à Dieu, que Dieu se tournât vers nous, que pour être vu il se rendît visible, et qu'il se plaçât parmi les êtres créés, qui attiraient et nos cœurs et nos yeux. Il l'a fait; le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous : la lumière, à laquelle nous tournions le dos, est venue nous trouver et se présenter à nous; elle s'est accommodée à la faiblesse de nos yeux, et, parce que nos yeux n'étaient plus capables que de voir des corps, elle s'est revêtue d'un corps, afin de s'insinuer par nos sens jusque dans le fond de notre âme, et dissiper ainsi notre aveuglement. Dieu donc est devenu visible aux hommes, l'invisible est devenu un spectacle ; il est né au milieu d'eux, il a été enfant comme eux, il a conversé ensuite quelque temps avec eux, il les a attirés par ses paroles, charmés par ses miracles, gagnés par ses promesses, enchaînés par ses bienfaits et par cette nature qu'ils voyaient semblable à leur nature, par une même humanité qu'ils pouvaient voir et toucher, et les a préparés et conduits insensiblement à la connaissance de sa divinité, *apparuit*. Attachons-y donc aussi nos regards, mes frères, et pour cela transportons-nous à Bethléem ; transportons-nous pour y voir celui que les anges montrent aux Juifs, et que l'étoile manifeste aux gentils, *transeamus usque Bethleem et videamus* (*Luc.*, II, 15.) pour y contempler un Dieu exposé à nos sens ; pour y admirer celui que les prophètes ont déclaré l'Admirable, *vocabitur Admirabilis*. (*Isa.*, IX, 6.) Sans doute, c'est un objet bien nouveau, vous me l'avouerez : les Anges quittent le ciel même pour voir cette merveille qui s'opère sur la terre ; c'est un de ces augustes spectacles qui, selon Tertullien, sont vraiment saints, gratuits, perpétuels. Remarquons bien ces trois attributs, ces trois caractères : *Hæc sunt spectacula sancta, gratuita, perpetua.*

Les spectacles que la religion vous offre ici sont saints, premier caractère ; spectacles bien opposés à ceux du monde, qui détournent l'esprit de la loi, qui souillent le cœur et qui lui ôtent le sentiment de ses maux, qui ne remplissent que les sens, et qui ne vous plairaient pas, mes frères, s'ils ne remuaient vos passions, ou du moins s'ils n'en présentaient à votre âme devenue toute charnelle les images flatteuses. Ceux-ci ne sauraient vous paraître que des spectacles saints, *spectacula sancta.*

Ils sont saints, puisque vous y voyez Jésus-Christ qui vous est annoncé dans sa naissance comme saint, ou plutôt comme la sainteté même, *quod nascetur ex te sanctum* (*Luc.*, I, 35) ; puisque vous y trouvez celui qui vient sanctifier les hommes par sa grâce, former avec une loi sainte un peuple saint, l'Homme-Dieu, né dans la chair contre la chair, dit saint Augustin, et déclarant, dès son berceau, une guerre éternelle aux convoitises humaines ; un Dieu devenu homme et enfant parmi les hommes, pour nous rendre nous-mêmes des enfants de Dieu, qui n'aient plus que des sentiments, des désirs, une conduite dignes de Dieu, dignes de notre condition céleste. Spectacles saints : Jésus-Christ est né, mes frères, et vous allez voir désormais l'Égypte superstitieuse briser ses idoles, la Synagogue corrompue perdre ses faibles éléments, son temple matériel, ses sacrifices grossiers, sa Jérusalem terrestre ; et le Dieu saint, le Dieu vivant et véritable ne sera plus adoré que par des hosties spirituelles et saintes : il ne vous dira plus de lui bâtir une maison de cèdre, de l'honorer avec la fumée de l'encens, de lui offrir la moelle de votre froment et le sang de vos grappes, ni de lui immoler vos béliers et vos agneaux. Mais il vous demandera des affections pures, des sens mortifiés, des passions immolées, une volonté assujettie à ses préceptes, une raison qui plie sous ses décrets, une chair qui tremble sous ses jugements, une âme humiliée dans la prière, le sacrifice d'un cœur pénitent, et surtout le grand sacrifice de la religion qui est Jésus-Christ même, Jésus-Christ qui répare tout, qui sanctifie tout, par qui l'étable devient un temple, et sans lequel les temples mêmes seraient plus profanes que les étables. Telle est la sainteté des mystères que nous célébrons.

Spectacula sancta : spectacles saints, et si saints qu'ils ne sont aussi annoncés que par la bouche des anges et qu'ils ne sont exposés qu'aux yeux des justes : m'entendez-vous, chrétiens mes frères? Je veux dire qu'au milieu d'un peuple prévaricateur, Marie si parfaite, Joseph si chaste, le juste Siméon et la dévote Anne, quelques bergers simples et innocents, jouissent seuls de ce mystère : Jésus-Christ réparant le monde et caché au monde. Et c'est ainsi, chers auditeurs, qu'encore que nous voyions les parvis du temple remplis par le peuple et les barreaux du sanctuaire forcés par les grands, il est vrai néanmoins que Jésus-Christ n'est révélé qu'à un petit nombre d'âmes simples qui n'ont point été éblouies par le luxe du monde ou noircies par les scandales, et qui, éloignées de la vanité et de la corruption, regardent avec une admiration toujours nouvelle ces spectacles, parce qu'ils sont saints.

Ils sont saints, et si vous ne l'êtes pas vous-mêmes, ou du moins si vous ne désirez pas de l'être, si vous aimez encore le péché et les occasions du péché, mettant toute votre sanctification à vous confesser de temps en temps et à faire dans les grandes fêtes des protestations contre vos déréglements que vous ne quittez jamais, sachez que ce n'est point à vous que l'ange a annoncé une grande joie quand il vous a appris le nouveau mystère de la naissance ineffable d'un Dieu Sauveur. Car, encore qu'il soit venu

pour sauver tous les hommes, il ne sera néanmoins le Sauveur que d'un peuple juste, qu'il doit rendre son peuple en le faisant juste et en le délivrant de ses péchés; et les péchés que le monde tiède et pervers ne cesse de commettre ne s'accordent pas avec les spectacles si saints qui vous sont représentés: *spectacula sancta.*

Ils sont saints, je vous le dis encore une fois; car ce n'est point ici un ouvrage de l'imagination des hommes, ni un système de leur orgueil et de leur cupidité. Tout y est saint, tout y est trop contraire aux pensées de la chair humaine et aux désirs du pécheur. La corruption humaine ne saurait inventer des mystères si purs. Si notre orgueil eût tracé le plan de la vie d'un homme-Dieu sur la terre, il n'aurait eu garde d'en faire un enfant et un pauvre. Un Evangile qui contredit toutes les passions n'est point né dans le sein de l'homme : la nature ne saurait vous l'apprendre. Un remède si nécessaire au monde était incompréhensible au monde. Et combien en seriez-vous touchés, mes frères, si la foi, qui n'admire que ce qui est saint, agissait en vous! Vous ne regarderiez pas comme vous faites avec une vue seulement confuse et passagère ces grands objets de votre religion; vous y penseriez souvent, vous ne chercheriez pas dans les jeux et les amusements qui vous dissipent tout ce qui vous fait oublier les mystères qui vous sanctifient. Déplorables admirateurs des bagatelles du siècle aussi pénibles que dangereuses, pendant que vous négligez les spectacles de la religion : spectacles d'où vous ne sauriez sortir avec repentir, parce qu'ils sont saints, et où vous pouvez aussi entrer à toute heure parce qu'ils sont gratuits: *spectacula sancta, gratuita.*

Ils sont gratuits; écoutez, c'est le second caractère des spectacles que vous devez admirer aux jours que nous solennisons. Et comment sont-ils gratuits? N'est-ce pas que notre Dieu a laissé croître les iniquités des hommes pendant plusieurs siècles, pour signaler davantage ses miséricordes en donnant au monde un réparateur, lorsque le monde abondait en pécheurs, et qu'il a attendu la plénitude des temps pour mieux déclarer la plénitude de sa grâce? N'est-ce pas aussi que ces divins spectacles sont gratuits, *gratuita*, parce qu'ils n'engagent pas comme ceux du siècle à des dépenses fâcheuses; également exposés aux yeux du pauvre et du riche, du pasteur et du prince, du simple et du sage; car personne n'en doit être exclu? *Apparuit omnibus hominibus.* N'est-ce pas encore que le Seigneur, qui ne nous doit rien et qui n'avait nul besoin de nous, nous a cherchés le premier dans ses mystères, et s'est montré à nous lorsque nous avions un si grand besoin de lui ; besoin dans nos misères pour les guérir, dans nos dettes pour les payer, dans nos indigences pour les remplir, dans nos ténèbres pour les dissiper, dans nos iniquités pour les effacer, dans nos devoirs pour les accomplir, dans nos désirs pour les satisfaire : *spectacula gratuita.*

Enfin n'est-ce pas que vous, ô justes, qui jouissez de ces spectacles, et qui avez les yeux fidèles que la religion seule peut donner, ces yeux qu'avaient les anciens justes, lesquels, oubliant une grande famille, d'illustres alliances et de vastes possessions, ne désiraient voir que Jésus-Christ. Quelque chose qui vous coûte pour posséder la sagesse éternelle, en la possédant rien ne vous coûte, *gratuita;* et vous vous écriez chacun avec le grand Apôtre : Tout me semble une perte, un rien, au prix de la connaissance que j'ai de Jésus-Christ mon Seigneur: *Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei.* (*Philip.* III, 8.)

Oui tout, *omnia detrimentum;* car, depuis que Jésus-Christ a paru, et que sa grâce qui éclaire est venue vous instruire, n'avez-vous pas vu, chrétiens fidèles, que tout le monde ensemble avec tout ce qu'il donne n'est rien? Que c'est par de grands périls qu'on arrive à ses dignités qui sont des périls encore plus grands, *omnia detrimentum;* qu'il met à un prix bien haut sa fumée, qu'il vend bien cher un peu de boue, que c'est avec bien de la peine que vous avez acheté sa gloire, et qu'il se trouve à la fin que vous n'avez acheté que ses mépris, que vous avez acheté votre perte éternelle; *omnia detrimentum.*

Et quels gains au contraire, quelles richesses, quelle paix, quelles consolations n'éprouvez-vous pas dans la vie chrétienne où l'étoile de Jésus-Christ vous a conduit? Quelque mortifiée qu'elle paraisse, sa grâce vous la rend douce : au milieu des contraintes que son Evangile vous impose, le souvenir de ses miséricordes éternelles vous comble de joie; et la sagesse que vous achetez, vous croyez qu'elle vous est gratuitement donnée, *gratuita.*

O homme qui craignez les sentiers de la justice, et qui connaissez si peu Jésus-Christ, vous ne voyez pas les consolations et les dédommagements du juste! Pendant que Moïse seul, et couvert d'un nuage, jouissait d'un charmant spectacle et d'un doux commerce avec Dieu, l'Israélite aveugle le croyait consumé par les feux de la montagne. Regardez donc, et instruisez-vous : Consultez les Antoine dans leurs déserts, et ils vous diront qu'après avoir passé les nuits entières à s'occuper des merveilles du salut dans la prière; le soleil, qui en se levant réjouissait toute la nature les attristait, parce qu'il venait interrompre leur divin commerce avec Jésus-Christ. Interrogez les Jérôme, et ils vous répondront qu'un quart d'heure à Bethléem dans la grotte, et près du berceau du Rédempteur des hommes, les payait avec usure de ce qu'ils avaient laissé dans le monde, et qu'ils étaient bien dédommagés de leurs jeûnes et de leurs travaux; et cela d'autant plus, mes frères, que les spectacles et les mystères dont le juste jouit dans le bienfait de la

rédemption, sont aussi perpétuels qu'ils sont saints et gratuits ; *gratuita.*

Ils sont perpétuels, troisième caractère, troisième perfection qui vous demande une attention nouvelle, *spectacula sancta, gratuita, perpetua.* Jésus-Christ, dit le grand apôtre, était hier, il était aujourd'hui, et il sera toujours ; le ciel et la terre passeront, mais Jésus-Christ ne passera point. Il est éternel, il subsiste toujours, il survit à nos amis, à nos patrons, à notre fortune, à nos ressources : Tout finit, le spectateur et le spectacle : Vous seul, Seigneur, demeurez éternellement. *Spectacula perpetua.*

Point d'événements humains, quelque surprenants qu'ils soient, qui ne lassent la curiosité la plus constante. Point de spectacles et de triomphes dans le siècle qui soient assez grands pour mériter tous nos regards, et assez durables pour les fixer. Vous voyez avec admiration un roi sur son trône, une princesse dans ses parures, un riche dans ses repas ; mais attendez un moment, et vous verrez l'un, comme Agrippa, rongé par les vers ; l'autre, comme Jézabel, mangée par les chiens, et le riche brûlant et consumé par la soif dans la flamme éternelle. Mais, quand vous verrez le plus saint des prophètes, et le plus grand des enfants des hommes, il vous apprendra lui-même que la diminution est son partage : *me oportet minui.* (*Joan.*, III, 30.) Qu'il doit disparaître devant celui que nous vous annonçons, et que l'Homme-Dieu est seul grand, et qu'il doit être toujours grand, *spectacula perpetua.*

Aussi est-il vrai, chers auditeurs, que votre œil insatiable, à qui tous les spectacles humains trop courts et trop vides ne peuvent suffire, va sans cesse d'objet en objet, faisant de vains efforts pour suppléer par leur vanité à leur insuffisance. Ce n'est jamais qu'une émotion de joie passagère qui vous prépare des regrets si elle est violente, et des regrets éternels si elle est criminelle : joie du monde qu'une petite fièvre vous enlève, dit saint Augustin, et que vous perdez par la crainte avant de la perdre par la douleur. C'est un spectacle que vous ne pouvez approfondir qu'avec dégoût, et qui vous échappe pendant que vous l'approfondissez. C'est une fête du siècle où vous vous figurez des plaisirs, où vous avez peut-être trouvé des ennuis, et dont il ne vous reste que des remords. C'est une illusion qui n'est pas plus réelle et plus longue, mais qui trompe plus dangereusement que les songes. C'est un objet qui vous plaît bien davantage, lorsque vous le cherchez, et que votre convoitise échauffée lui donne des perfections qu'il n'a point, que lorsque vous le possédez, et qu'il perd entre vos mains les charmes que l'erreur de votre imagination lui avait prêtés.

Non, mes frères, rien qui soit digne d'attirer vos regards et de les arrêter que Jésus-Christ, objet infini dans ses perfections et éternel dans sa durée : objet qui vous ravit au milieu des larmes mêmes : et dans la grotte de Bethléem où vous êtes spectateurs du plus grand des événements, n'entendez-vous pas les cris d'allégresse et les cantiques de la paix, que ni l'indigence de la sainte famille, ni l'inclémence de la rigoureuse saison, ni la malice des habitants, ni l'indifférence et l'oubli du monde ne sauraient interrompre ; *spectacula perpetua.*

Venez donc, chrétiens, et voyez celui que vous devez toujours désirer de voir, celui que tous les prophètes ont promis, que tous les patriarches ont demandé, que tous les justes ont attendu, et que tous les anges contemplent. Vous pouvez l'adorer en tout lieu, vous pouvez le prier en tout temps, c'est par lui que vous devez prier et adorer ; vous ne vivez que pour l'admirer et le connaître. Venez et voyez ; pourquoi ces grandes fêtes sont-elles instituées ? Là se conserve la doctrine de nos mystères, et elle se conserve pour vous. Pourquoi les livres saints ont-ils été écrits ? Là se manifeste dans la lumière de l'Evangile celui qui était peint dans les ombres de la loi, et il se manifeste à vous. Venez et voyez : la vraie religion, la religion de Jésus-Christ veut être connue, elle ne craint point la lumière, *apparuit* : sa grâce est une grâce de doctrine, *gratia erudiens ;* l'instruction et la réflexion lui sont avantageuses ; elle ne ressemble point aux religions fausses et humaines qui n'ont nulle profondeur, qui ne peuvent soutenir le moindre examen, ni la moindre analyse, qui ne sont fondées que sur les fables et le mensonge. Venez donc encore une fois et voyez. Dès que l'on perd de vue Jésus-Christ, sa rédemption nécessaire et abondante, sa médiation puissante et souveraine, ses voies justes et ses règles saintes, la religion ne porte plus sur rien. L'ignorance est dans l'Eglise un plus grand fléau que le vice même : les siècles d'ignorance ont été les siècles des plus grands déréglements. Jésus-Christ ignoré, Jésus-Christ oublié, source des impiétés et des abus. C'est donc ici, mes chers frères, qu'il faut dresser non trois tabernacles, mais un seul à Jésus-Christ qui demande vos regards, vos pensées, vos réflexions, et qui les demande toujours. C'est un spectacle qui doit épuiser votre admiration, *spectacula perpetua :* disons encore que c'est un exemple qui demande votre imitation. Vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il était en quelque façon nécessaire, dit saint Augustin, que Dieu lui-même se revêtît d'un corps pour donner aux hommes dans une vie sensible les exemples de justice véritable ; car, dit excellemment ce Père, on voyait bien agir les hommes avant la naissance du Fils de Dieu dans la chair ; mais ce n'était pas les hommes qu'il fallait imiter ; et au contraire on ne voyait point Dieu, et néanmoins c'était ce grand modèle qu'il fallait suivre : *Homo sequendus non erat qui videri poterat ; Deus sequendus erat qui videri non poterat.* Quels exemples les hommes pouvaient-ils donner ? Je vous le demande.

Le nombre des justes était bien petit, et il y avait en plusieurs beaucoup de paille dans le grain le plus pur de leur justice. Entre les enfants de Dieu, Noé était tombé dans l'ivresse, Loth dans l'inceste, Moïse dans la défiance, Aaron avait fait une idole, David s'était souillé par un adultère et un homicide, Salomon s'était prosterné devant tous les dieux des femmes étrangères. Et que vous dirai-je des enfants des hommes? Une dépravation générale s'était répandue dans toute la nature, et se faisait sentir jusque dans ceux que le monde appelle les maîtres de la sagesse; de sorte que les hommes, qui ne voyaient que des hommes corrompus comme eux, imitaient sans peine les exemples du vice dont ils portaient déjà les semences dans leur cœur.

Bien plus, ils s'étaient forgé des divinités auxquelles ils attribuaient toutes sortes de crimes, afin de consacrer tous les vices et de pouvoir pécher sans remords à l'ombre de ces grands exemples. Ainsi Jupiter encourageait les hommes à l'adultère, Mercure aux larcins, Mars aux meurtres, Junon à la jalousie, Vénus à la cupidité, Bacchus à la débauche, Momus à la médisance, Pluton à l'avarice, tous les autres dieux à la haine et à la vengeance. Que deviendra l'homme, et qui est-ce qui le redressera? Cherchera-t-il au dehors les règles et les exemples de ses mœurs? Il ne voit dans tout ce qu'on adore sur la terre que des bêtes changées en dieux et des dieux changés en bêtes. Comment se réglera-t-il si la religion le dérègle? Il ne trouve dans ses temples que des dieux qui portent son image, et qui sont plus corrompus que lui. Mais cherchera-t-il au dedans de lui-même des principes de conduite? Il trouve dans sa propre corruption la source de ces infâmes divinités que sa main n'a forgées que pour autoriser les passions de son cœur; de manière que, par un étrange commerce, c'était la corruption qui, chez les païens, formait la religion, et c'était la religion qui consacrait la corruption.

Il est vrai, Messieurs, que la loi de Dieu, donnée par les mains de Moïse à un peuple choisi, pouvait, par ses justes préceptes, redresser les hommes égarés; mais la Loi n'avait fait que des prévaricateurs. La douceur de l'exemple a beaucoup plus de force que l'autorité de la Loi. L'homme est imitatif, et l'imitation ne lui est pas si dure que l'obéissance. Voilà donc, au milieu d'une obscure nuit, où les hommes devenus semblables aux animaux vivaient sans intelligence et sans règle, que le Seigneur notre Dieu se montre à eux avec des actions sensibles, pour donner dans ses exemples toujours saints les enseignements d'une vie innocente; et la première école de ce divin maître, dit saint Bernard, est la grotte de Bethléem, où déjà les bergers et les rois, les Juifs et les gentils sont appelés pour étudier cette règle, qui n'est plus cachée dans le sein de la gloire et qui est devenue visible à tous les hommes : *Jam clamat exemplo quod postmodum prædicaturus est verbo* : car il est dit à tous les hommes : Si vous ne devenez semblables à cet enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Vous expliquerai-je ici ces grandes leçons, et vous ferai-je voir combien tout ce qu'il nous enseigne est opposé à tout ce que le monde fait? Voici, dit l'Apôtre, les grands préceptes de Jésus-Christ qui vient au monde : *Erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo, exspectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi* (*Tit.*, II, 12); préceptes, mes frères, dont je vous ferais voir les exemples dans son berceau, *erudiens nos*, si j'avais le temps de vous les exposer tous. Réduisons-les à ces deux choses : que nous sommes obligés de renoncer aux passions du siècle : *abnegantes sæcularia desideria;* et que nous avons la même loi, la même obligation d'attendre le règne de Jésus-Christ : *exspectantes adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi. Abnegantes, exspectantes;* deux principes de notre morale qu'il vous est d'une extrême conséquence de bien retenir. *Abnegantes* : le premier vœu de l'âme chrétienne est le détachement; la première leçon de Jésus-Christ est une leçon de renoncement; sa première grâce est une grâce d'abnégation; sa première béatitude est la béatitude promise à l'amour de la pauvreté, c'est-à-dire à ceux qui renoncent aux biens du monde, soit en les méprisant, soit en les quittant, *abnegantes;* et c'est pour nous mieux insinuer cette vérité qu'il a choisi un état si pauvre, si opposé aux idées superbes de l'esprit humain : c'est pour cela que ce lis innocent est venu croître dans les humbles vallées, et parmi les épines douloureuses.

Car vous êtes trop instruits, mes frères, pour ne pas savoir que ce n'est ni par hasard ni par nécessité, que le Fils unique du Dieu vivant est né dans cette désolation et cette pauvreté extrême, rebuté des hommes et réduit à la demeure des bêtes, n'ayant qu'une crèche pour trône et un peu de paille pour lit. Avant que de paraître pauvre sur la terre, il a fait voir dans les siècles de la Loi ancienne qu'il est le maître de tous les biens qu'il vient mépriser, et dont il veut inspirer le mépris à tous ses disciples dans la Loi nouvelle. Et en effet, n'est-ce pas lui qui a enrichi Abraham, et qui a dépouillé l'Égypte de ses trésors pour les donner aux descendants de ce patriarche? N'est-ce pas lui qui a rendu Moïse l'arbitre du monde et de la nature, et Josué le vainqueur des rois et le maître du soleil même? N'est-ce pas lui qui a couronné David et qui d'un berger en a fait un roi? N'est-ce pas lui qui a élevé sur le premier trône du monde Esther pauvre et captive? N'est-ce pas lui qui a couvert de lauriers la tête des pieux Machabées, qui a instruit leurs mains aux combats et qui a fait tomber sous leurs épées les nations infidèles et les rois les plus redoutables.

Mais tout cet éclat n'était que pour une

loi charnelle : voici une autre loi, une autre conduite, d'autres biens, un autre règne, le règne d'un Dieu humble. Il a assez montré que les royaumes et les richesses de la terre lui appartiennent, il faut maintenant qu'il nous apprenne à les mépriser : aussi ne verrez-vous dans sa naissance que les preuves d'un renoncement, d'une simplicité, d'une pauvreté sans réserve. Considérez-le bien, mes frères, et ne perdez pas de vue les grands exemples sur lesquels vous devez être jugés. Déjà il nous trace dans son berceau le sentier étroit qui doit resserrer nos mœurs dans les règles de son Evangile. Déjà il nous découvre les caractères de réprobation répandus sur les richesses, les plaisirs et les honneurs du siècle : naissant avec les larmes et parmi les rebuts du monde à Bethléem, où sa sainte mère est rejetée de toutes les maisons, en sorte que la fille de David si proche de son enfantement ne trouve point de place dans la cité de David ; naissant d'une famille royale, mais dans un temps où il n'y reste plus les moindres vestiges de puissance et de grandeur ; naissant dans les circonstances les moins favorables à la vanité humaine, lorsque les noms de Marie et de Joseph sont écrits par un acte de servitude dans les registres de l'empire ; proscrit même et persécuté dès qu'il est né, afin que vous ne soyez pas surpris des disgrâces et des proscriptions du Juste ; naissant sans pompe, sans éclat, dans une grotte obscure et séparée du commerce du monde ; car il ne naît point dans le faste et la foule des grandes villes, ni dans la triomphante Rome, ni dans la superbe Babylone, ni dans la savante Athènes, ni même dans la fidèle Jérusalem. La petite bourgade de Bethléem est le lieu de sa naissance, et ses premiers adorateurs sont des pasteurs pauvres, dont la vie est aussi obscure que l'origine, et dont on ne sait ni le nom ni la tribu.

Or, je vous prie de me dire, mes frères, pourquoi tous ces délaissements, ces privations, ces indigences, ces abnégations, ces anéantissements de l'Homme-Dieu ? N'est-ce pas pour nous désabuser de l'estime des faux biens, par le choix si volontaire que fait celui qui, étant la sagesse même, ne peut ni tromper ni être trompé ; pour nous marquer les sources de nos corruptions et de nos injustices, dans la recherche que nous faisons de ces biens sensibles ; en un mot pour nous porter par un exemple si puissant à y renoncer, *abnegantes*. Et remarquez, s'il vous plaît, que ce renoncement ne regarde pas seulement l'impiété, je veux dire l'irréligion envers Dieu ou l'injustice envers le prochain, le libertinage et l'indévotion, *abnegantes impietatem*, la calomnie et la violence ou d'autres crimes grossiers, mais bien davantage tous les désirs déréglés qui remuent un monde plus honnête et qui ne sauraient jamais être innocents, parce qu'ils sont inspirés par la cupidité humaine, *et sæcularia desideria*.

Qu'est-ce que c'est que ces désirs déréglés, ces désirs du siècle ; desirs qu'il faut rejeter, *sæcularia desideria abnegantes ?* C'est, mes chers frères, qu'encore que vous entriez quelquefois dans le temple pour y adorer Dieu, et que votre foi ne soit pas éteinte, quoique vous ne soyez pas du nombre de ces coupables qui ne doivent leur fortune qu'à des gains illicites, sans humanité pour leur frère et sans compassion pour le pauvre ; quoique vous ne déshonoriez pas la raison par les excès de l'intempérance ou du libertinage : *abnegantes impietatem ;* si néanmoins, marchant encore dans les voies du siècle, vous êtes toujours esclaves de ses bienséances, entêtés de sa gloire et enivrés de ses joies ; si vous pensez toujours à briller dans le monde, à plaire encore au monde, à suivre en tout ce monde que Jésus-Christ est venu condamner ; si vous faites violence à votre bien pour remplir des vues ambitieuses, ou si vous le retenez avec trop d'inquiétude et de murmure lorsqu'il vous échappe, ou enfin si vous en usez sans la règle de modérat on que l'Evangile vous demande, si vous employez à la sensualité, au luxe, au jeu, ou à des dépenses de fantaisie l'argent que vous devez à la religion et à la miséricorde, vous avez déjà effacé l'image céleste qui vous est présentée aujourd'hui à Bethléem et dont vous devriez faire voir dans vos mœurs une fidèle imitation ; vos désirs ne s'accordant pas avec les mystères que vous honorez, vos œuvres combattent les exemples que vous devez suivre. Je ne vois nul rapport entre la pauvreté de la crèche et l'esprit d'invasion et d'intérêt qui vous possède, entre l'esprit d'abnégation dont la religion vous fait un précepte et votre attention si continuelle et si vive à ne vous incommoder en rien, à ne vous relâcher sur rien, à suivre vos penchants, à vivre selon vos inclinations, à vouloir paraître quelque chose, à fuir plus que toute chose ce qui vous humilie ; et tout cela est le siècle dont vous devriez avoir abjuré les maximes et les convoitises : *abnegantes sæcularia desideria*.

Revenez donc à la Loi, prévaricateurs, regardez-vous dans les exemples qui vous sont proposés, mesurez sur tous les sentiments de Jésus-Christ vos sentiments, dit l'Apôtre, et prenez dans ses œuvres la règle de vos œuvres ; règle de préceptes et d'exemples que vous ne pouvez vous dispenser d'observer, puisqu'après tout, quelque dure que soit l'abnégation qu'elle vous impose, c'est cette abnégation même qui vous prépare aux grands biens que vous attendez : *Abnegantes sæcularia desideria ; exspectantes beatam spem..... Abnegantes :* première leçon ; Voici l'autre qui vous est encore aujourd'hui enseignée par ses exemples ; *exspectantes*.

Est-il besoin de vous dire que c'est dans la grotte de Bethléem que commencent nos bienheureuses espérances ? Que c'est depuis ce matin qu'Israël doit espérer au Seigneur jusqu'à la nuit, lorsque, voyant le Dieu éternel devenu mortel pour nous, nous sommes plus aisément portés à croire, dit saint Augustin, que les hommes mortels comme nous pourront vivre éternellement avec lui. Mais

de plus, ce que vous ne devez pas ignorer, mes frères, est que si nous avons droit maintenant d'espérer un règne sans fin, le règne éternel de Jésus-Christ, ce ne peut être qu'en marchant sur les pas de cet Homme-Dieu qui, après être descendu du ciel sur la terre, a passé avec une démarche si rapide dans cette terre des mourants et ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs pour remonter bientôt après de la terre au ciel, nous apprenant par ce grand exemple à ne point aimer cette terre étrangère où nous vivons, et à transporter dans la région bienheureuse où il règne toutes nos affections et nos espérances : *exspectantes beatam spem.*

Et sur ce plan, chers auditeurs, qui n'est point fait d'après l'imagination humaine, mais qui vous est tracé par votre saint législateur et par un si grand nombre de disciples qui l'ont suivi, vous devez juger si, vous attachant à cette vie mortelle comme vous faites, oubliant le siècle à venir, n'ayant que des vues et des espérances temporelles, appliqués uniquement à vous rendre doux et agréable votre pèlerinage sur la terre, d'ailleurs sans patience dans les afflictions, sans courage dans les épreuves, aussi peu touchés de l'espérance du règne de Jésus-Christ, et des biens immortels qu'il vient nous promettre, que les incrédules à qui ses mystères n'ont point été révélés, vous devez juger encore un coup si avec ces dispositions vous pouvez dire comme tous les justes : Nous vivons dans l'attente continuelle de notre Sauveur, *Salvatorem exspectamus* (*Philipp.*, III, 20); si comme eux, dans ce petit intervalle de jours qui joint presque la naissance à la mort, avec des cœurs détachés, vous pouvez dire qu'au milieu des maux et des biens du monde vous n'espérez que les biens du Seigneur, que son royaume est votre point de vue, que vous n'attendez que son avénement et sa gloire : *Exspectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei.*

Mes chers frères, voici le premier jour, la première date des espérances chrétiennes; et si vous étiez bien attentifs au mystère du salut qui commence de s'accomplir dans la nativité de notre adorable Rédempteur, ne comptant plus pour rien ce que le monde admire, et tout ce qu'il craint dans ces derniers temps, que l'avarice des pécheurs a rendus si mauvais et que toute l'industrie des sages ne saurait rendre bons, vous ne penseriez qu'à louer votre Dieu, à exalter ses miséricordes et à attendre son règne. Ecoutez, et je finis; écoutez comment le père du saint précurseur, voyant de près le jour du Seigneur que nous célébrons, et plein des merveilles de cette naissance prochaine, s'écria avec une divine allégresse : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité, délivré, racheté son peuple : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* (*Luc.*, I, 68.) Et qui est-ce qui faisait parler de la sorte le juste Zacharie? D'où lui venait ce transport de joie? Jamais son peuple n'avait été plus misérable : le sceptre glorieux était sorti de la maison de Juda pour faire place à l'opprobre de l'indigence; Israël, dépouillé de ses priviléges et chargé de tributs, était devenu le jouet de la puissance des Romains, et la proie de leur avarice. Bientôt Jérusalem allait voir son temple auguste périr par la flamme, et le temps s'approchait de la dispersion lamentable du peuple autrefois si chéri de Dieu; et cependant le saint homme s'écrie en ce triste état : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui a visité et racheté son peuple. C'est qu'il considérait, mes frères, qu'au milieu de ces désolations temporelles, Jésus-Christ venait lui apporter la grâce de la rédemption et le salut éternel. Toutes les misères humaines ne le touchent plus dès qu'il voit paraître le Dieu de son salut, le rédempteur d'Israël, l'auteur de ses justices, l'objet des bienheureuses espérances.

Ainsi, peuple fidèle, si la religion fait en vous quelque impression, devenus peu sensibles à tous les intérêts humains, et envisageant dans l'ordre et la volonté de Dieu tous les événements temporels, vous porterez vos regards vers Jésus-Christ, et vous considérerez ses miséricordes; votre justice sera de le suivre, votre consolation sera de l'attendre. Hélas! qu'est-ce que c'est que votre vie où Jésus-Christ a si peu de part? Vous le regarderez donc avec une admiration toujours tendre. La gloire de ce monde, dont vous êtes les admirateurs, s'efface tous les jours; il vous annonce sans cesse par ses dépérissements et ses calamités sa ruine totale; rien n'est plus propre à vous désabuser du monde que le monde même. Mais, pour le faire utilement, il faut que ce soit la grâce qui en efface dans votre cœur les images trompeuses, et que Jésus-Christ vous devienne un grand spectacle; et non-seulement un spectacle, mais un exemple que vous suiviez par une imitation fidèle. Point d'autre voie qui conduise à la vie; vous ne pouvez espérer d'arriver à lui que par lui, de son berceau jusqu'à son trône dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVIII.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II, 21.)

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus.

C'est donc aujourd'hui, Messieurs, que le nom de Jésus est donné à l'Homme-Dieu qui vient de naître parmi nous; nom auguste, qui marque qu'il est né pour nous; nom plus glorieux que celui de grand, d'invincible, de conquérant, et que tous les autres titres, qui souvent ne sont fondés que sur la dévastation des royaumes et la désolation des peuples; nom au-dessus de tout nom, *nomen quod est super omne nomen*, que le Seigneur reçoit du ciel, et qu'il ne reçoit que pour sauver les hommes : Sauveur, nom si grand, et qui néanmoins ne lui est donné que dans le jour de ses humiliations, lorsque, étant sans péché, il prend dans le sacrement de la cir-

concision la marque des pécheurs : *Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I, 21)

Voici sans doute, chrétiens, de grands mystères. Pendant que le nom de Jésus, qui nous est si favorable, est imposé à l'enfant, le couteau douloureux de la circoncision nous est montré : *ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* Aussi ne viens-je pas ici, comme les prophètes séducteurs, ne vous annoncer que des choses agréables ; je ne viens pas non plus comme le tendre patriarche, en vous découvrant l'appareil du sacrifice, vous cacher que vous devez vous-mêmes en être les victimes. Je prétends vous instruire, et parler surtout à ces âmes molles et faibles, appelées par le prophète Isaïe des femmes, qui veulent bien prendre Jésus-Christ pour leur époux, pour leur chef; mais qui se contentent de porter ou de prononcer son nom ; qui lui disent : Nous voulons seulement que votre nom soit invoqué sur nous, et d'ailleurs nous nous nourrirons nous-mêmes, nous nous habillerons, nous vivrons à notre mode, nous ne voulons rien changer dans nos mœurs et dans nos manières : *Apprehendent septem mulieres virum unum dicentes : Panem nostrum comedemus, vestimentis nostris operiemur; tantummodo invocetur nomen tuum super nos.* (*Isai.*, IV, 1.)

Je ne vous enseignerai donc pas, à vous qui êtes chrétiens, ou qui êtes appelés chrétiens, qui invoquez le nom saint et puissant de Jésus-Christ, à vivre selon vos inclinations et vos penchants ; je vous dirai plutôt avec Jésus-Christ même, qu'il est venu vous apporter, non la paix, mais le glaive. Je vous dirai bien plus, que c'est par le glaive qu'il vous procurera la paix, et que son nom ne vous sera salutaire qu'autant que votre vie sera mortifiée. Et que serait-ce, mes frères, si, à la vue de ce fer qui brille dès son berceau, je vous annonçais que c'est par la mollesse et l'immortification que l'on arrive au royaume de Dieu, que vous pouvez à l'abri de son nom suivre vos convoitises et prétendre au salut. Avec cette morale sensuelle que je vous débiterais, ne vous élèveriez-vous pas vous-mêmes contre moi ? et, après avoir enseigné pendant tant d'années votre loi, ô mon Dieu, avec sa pureté et ses justices, commencerais-je celle-ci par une si étrange prévarication de mon ministère ? Non, chers auditeurs.

Je tâcherai de vous enseigner toujours les voies de Dieu dans la vérité. Je ne vous cacherai point le fer qui doit circoncire vos cœurs; je vous apprendrai ce que c'est que la vraie circoncision, la circoncision chrétienne, si le Seigneur veut bien nous donner à tous ses lumières que nous implorons. *Ave, Maria.*

Lorsque vous voyez le Verbe abrégé dans la chair, plus abrégé encore dans la circoncision dans sa chair, se mettant au-dessous des anges, non-seulement parce qu'il s'est fait homme, mais de plus parce qu'il s'est montré sous la forme de pécheur, prenant aujourd'hui avec des hommes coupables le remède que la loi avait préparé à la corruption humaine ; en cet état, mes frères, pensez-vous que le Fils de Dieu ait voulu nous assujettir aussi à cette circoncision légale, lui qui venait nous délivrer du joug de la loi judaïque ? Non, sans doute, et il ne voulait autre chose en recevant le sacrement douloureux et humiliant de la circoncision charnelle et extérieure, que nous obliger à une autre circoncision spirituelle, intérieure, chrétienne, dont celle-là était la figure : circoncision chrétienne sans laquelle nous ne saurions obtenir le salut ; circoncision intérieure et spirituelle qui doit durer toute la vie, et qui s'étend à tous les sens, mais surtout au cœur, le principe des sensations continuelles, la source des convoitises et de tous les désirs déréglés.

C'est donc, mes frères, au retranchement des désirs déréglées que la loi de la nouvelle circoncision nous engage. En vain le ministre de l'Evangile voudrait-il dépouiller l'arbre mauvais de ses fruits et de ses feuilles, s'il ne mettait la cognée à cette racine. Assujettis à toutes les cérémonies de la religion la plus sainte vous produirez toujours les œuvres de la chair, et nous ne serons nous-mêmes que les ministres d'une loi morte, si chacun de nous ne vous crie avec l'apôtre saint Pierre : *Obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus et desideriis, quæ militant adversus animam.* (*II Petr.*, II, 11.) Mes chers frères, je vous exhorte et vous conjure de vous abstenir, comme des étrangers et voyageurs en ce monde, des désirs charnels qui combattent contre l'âme. Et certes, chrétiens, n'est-ce pas ce qu'on vous disait il y a huit jours, et ce que l'apôtre saint Paul vous répète encore aujourd'hui dans sa *Lettre à Tite* : Que la Grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes, pour nous instruire à renoncer aux désirs du siècle, à retrancher les inclinations corrompues du cœur humain, qui nous attachent au siècle; *abnegantes sæcularia desideria.* (*Tit.*, II, 12.)

Or, dites-moi, pourquoi tous ces préceptes qui vous ramènent à une autre circoncision que celle qui est légale ? et vous ferai-je ici l'analyse de votre cœur en vous expliquant le passage de saint Pierre, *obsecro vos ;* vous montrant le fer qui doit le circoncire, ce cœur ; vous découvrirai-je toutes les idoles que vous y avez élevées par vos désirs charnels ? désirs que vous n'avez peut-être jamais bien examinés, et auxquels vous devez absolument renoncer, comme je vais vous le faire voir dans tout ce discours ; *abstinere vos a carnalibus desideriis.* Désirs charnels premièrement qui vous portent aux choses du siècle toujours dangereuses : désirs en second lieu des choses nécessaires, ou qui se couvrent du prétexte de la nécessité : troisièmement, désirs qui vous dominent encore sous l'extérieur de la religion, et de la piété qui vous masque ; quatrième-

ment, désirs, qui non-seulement souillent votre âme en lui ôtant la justice, mais qui la combattent et qui la troublent en lui ôtant le repos, *carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam.* Désirs charnels enfin que vous soumettez au nom et par la grâce de Jésus-Christ, car sans Jésus-Christ vous ne pouvez rien. Cinq réflexions importantes, mes frères, que je rendrai courtes ; et fasse le Seigneur par sa grâce qu'elles vous deviennent utiles.

Est-ce donc une chose possible d'ôter au cœur humain ses désirs : *abstinere vos a carnalibus desideriis?* Et n'est-il pas fait ce cœur pour désirer quelque chose, pour se porter à quelque chose, pour chercher un bien qui le contente ? Oui constamment : mais ce bien, mes frères, doit être un bien infini qui soit proportionné à ses désirs immenses, un bien qui soit au-dessus de lui, un bien qui le purifie, un bien qui le rassasie. L'homme, après avoir perdu son Dieu, appelle à soi pour remplir ce vide tous les êtres créés, tous les objets sensibles; mais il les appelle en vain. Vous seul, ô bien suprême, pouvez fournir aux besoins de notre cœur : purifier ses souillures, remplir son indigence, combler ses vœux. Aussi n'y a-t-il que vous et par rapport à vous tout ce qui tend à vous, que nous puissions désirer, et par conséquent que nous puissions aimer; car l'amour est la source des désirs : il n'y a que vous à qui il nous soit permis de dire avec le prophète : *Domine, ante te omne desiderium meum* (*Ps.* XXXVII, 10.)

Hors de là, mes frères, désirs charnels que vous êtes obligés d'éteindre, appétits déréglés que vous devez réprimer, *abstinere vos a carnalibus desideriis*, si vous voulez absolument être sauvés. Tout ce qui n'est pas Dieu, et qui ne conduit pas à Dieu, est charnel, quand ce serait tous les talents de l'esprit, tous les royaumes du monde, et toute leur gloire. Tout désir et amour d'un autre bien que Dieu est non-seulement un fruit de la chair, mais une idolâtrie détestable. Dès que vous désirez quelque chose avec passion, et que vous l'aimez, vous en faites votre Dieu, votre dernière fin, votre souverain bien, vous l'adorez; car, dit le grand saint Augustin, on adore ce que l'on aime ; et qu'importe, dit ce Père, que vous adoriez l'or dans une statue à qui vous offrez votre encens comme les païens, ou que vous l'adoriez dans les richesses à qui vous consacrez comme les avares vos pensées et vos affections, plus précieuses que tout l'encens offert aux idoles : *Avaritia quæ est simulacrorum servitus.* (*Coloss.*, III, 5.) Sur ce plan, chrétiens auditeurs, je vous dirai donc, avec le prince des apôtres, que vous êtes obligés de vous abstenir de tous les désirs charnels : *abstinere vos a carnalibus desideriis.* Désirs, premièrement, qui vous portent aux choses du siècle, toujours dangereuses.

Première réflexion. — Et qu'est-ce que c'est que ces désirs charnels, *sæcularia desideria*, qui remuent le cœur, et qui lui font chercher tant de choses pernicieuses dans le siècle ? C'est l'amour du siècle même, c'est l'affection au monde, l'adversaire et l'ennemi de Dieu. Aimer les sociétés, les assemblées, les spectacles, les jeux, les modes, les distinctions, la magnificence de ses meubles, le luxe de ses habits, les délices de ses repas, son approbation, ses suffrages, ses empressements : les aimer, devenus par votre attachement les citoyens de ce monde, où par la religion vous ne devriez être que des étrangers : *tanquam advenas et peregrinos.* Voilà ce que le Saint-Esprit appelle les convoitises du siècle, les désirs charnels, *carnalibus desideriis. Sæcularia desideria.* Ce n'est pas seulement les déréglements grossiers et le vice impur si horrible que vous voudriez néanmoins faire passer pour une faiblesse pardonnable, quoique vous cherchiez vous-mêmes les ténèbres pour le commettre, quoique vous en rougissiez, et que vous ayez tant de peine à vous en accuser ; quoi qu'il y ait des moments, après que les convoitises sont refroidies, où la syndérèse reprenant ses droits vous en découvre la honte et la noirceur ; quoique vous sentiez assez par les dégoûts, les ennuis et les infirmités qui vous en restent, que vous êtes faits pour aimer autre chose que les corps : quoique enfin les philosophes même aient reconnu que cette vie brutale déshonore l'excellence de notre nature, et que l'homme est toujours méprisable, s'il ne s'élève pas au-dessus de l'homme : *Quam contempta res est homo, nisi supra humana se erexerit.* (Platon.)

Les désirs charnels dont nous parlons, mes frères, qui vous souillent, qui vous perdent, et que vous devez mortifier, vous frappent moins, encore qu'ils tendent tous non-seulement à ce vice, mais à tous les vices : Je vous l'ai dit, c'est l'affection au monde, et à tout ce qui plaît dans le monde.

Et à dire vrai, si, en effaçant les traits de votre première innocence, vous n'avez pas en même temps oublié les premiers éléments de votre religion et vos grands engagements à une vie sainte, serait-il nécessaire maintenant de vous faire souvenir que dans votre baptême vous avez renoncé au monde, aux pompes, aux vanités, aux divertissements et à toute la vie molle et fastueuse de ce monde? C'est un vœu que vous avez fait à la face des autels, et il vous est expliqué dans toutes les pages de votre Evangile. Ce vœu ne vous oblige pas sans doute à vous séparer tout à fait du monde, il ne vous engage pas tous à chercher les forêts, et à vous cacher dans les cloîtres : mais enfin il vous engage à quelque chose, ce n'est pas un vœu en l'air, une promesse chimérique : et la Loi de Jésus-Christ, Loi sainte et immuable, qui est la censure des passions et des pratiques mondaines, n'en dispense personne. Il faut donc qu'il y ait dans le monde que vous habitez un certain monde que tout chrétien doit fuir, et dont il ne saurait rien désirer sans crime; un monde réprouvé dont le démon est appelé

le prince, et pour qui le Sauveur, même dans le temps de ses miséricordes, n'a point prié.

Oui, s'il y en a un, je ne sais si vous pouvez le marquer autre part que dans cette société de gens du siècle qui ne respirent que le siècle, qui en aiment tout ce qui flatte les sens, qui en suivent les usages, qui en justifient même les dangers. Je ne sais s'il y a un monde et des lieux qui vous soient plus interdits que ceux où tout conspire à vous rendre aimable ce monde que vous devez haïr, tant de compagnies qui ne sont propres qu'à augmenter les plaies de la nature, et où vous puisez, avec de nouveaux désirs, une source nouvelle de dégoûts et de répugnances pour la vie chrétienne : tant de liaisons terrestres, si funestes à votre innocence, et les divertissements publics, les bals, les spectacles, toutes les assemblées où le plaisir fait l'unique occupation de ceux qui les composent, où règnent les convoitises, où vous regardez tout ce que vous ne devez pas désirer, où les piéges ne vous sont point cachés comme au prophète, où vous dressez vous-mêmes les piéges les plus dangereux, où la cupidité seule vous conduit, jamais la nécessité. Rien de nécessaire que de fuir le péché.

Et, si vous alléguez que vous savez garder votre cœur au milieu de ce monde agréable et sensuel, dont les seules images sont quelquefois pernicieuses au solitaire même, qui est armé contre ses propres désirs; je vous répondrai que vous savez donc séparer ce qui est inséparable, vous précipitant dans le péril sans y périr, et que rien ne prouve mieux que vos désirs criminels vous dominent, que l'amour impur du monde vous enivre, puisque, vous ne vous connaissez plus, puisque en vous livrant à la corruption de vos penchants naturels, vous vous imaginez ne rien perdre de votre innocence, et, qu'idolâtre du monde, vous croyez encore exercer votre religion, la religion austère de Jésus-Christ. Vous ne désirez pas le crime, et cependant vous n'avez des empressements que pour un monde où tout respire le crime, où votre sainte religion voit toutes ses règles contredites, où tout vous porte au péché, où tout est préparé singulièrement pour la volupté.

Ses théâtres ne retentissent que des leçons de la volupté, ses cantiques ne sont que les cantiques de la volupté, ses discours n'inspirent que la volupté, et, si l'on y met quelque voile pour en couvrir l'obscénité grossière, tout voile est aujourd'hui transparent. Les habits, qui doivent être faits contre ce vice, on les fait pour le favoriser; la prière, qui devrait vous détourner de ce péché, vous en faites, par une imagination trop dissipée, un nouveau péché : vous n'avez pas d'autre point de vue dans la licence de vos sociétés et de vos repas; et si voulez que je ne vous cache rien de vos prévarications, à vous qui formez la plus agréable, mais la plus dangereuse partie de ce monde sensuel, je vous dirai que, quelque bonne intention que vous croyez avoir, toutes vos démarches vont au mal, partout vous marquez les désirs de la passion honteuse, vous en soufflez le venin par vos regards, par vos paroles, par vos manières, par vos attitudes, par vos précautions pour plaire, par vos inquiétudes si vous plaisez moins qu'une autre, par vos dépits quand une autre a attiré tous les regards et toutes les complaisances, en un mot, par mille soins, par mille autres artifices que je ne connais pas, et que je ne veux jamais connaître.

Tout cela peut-il avoir une autre source que la volonté de la chair, et les désirs du cœur dépravé? pouvez-vous croire que vous vous en abstenez? et pouvez-vous être chrétiens, mes chers frères, sans vous en abstenir? *Abstinere vos a carnalibus desideriis;* désirs charnels pour un monde tout dangereux, auquel vous vous livrez; désirs que vous êtes obligés de combattre par la loi sainte que vous professez tous, personne n'en est dispensé; et si Jésus-Christ, par qui vous devez être sauvés, était venu flatter les désirs et les passions du monde, pourrait-il être le Sauveur du monde?

Seconde réflexion. — Mais, en second lieu, vous avez encore à prendre le glaive de l'esprit, comme parle l'Apôtre, contre certains désirs qui se couvrent du prétexte de la nécessité, désirs de toutes les choses nécessaires à la vie présente, qui paraissent plus innocents, et qui le seraient en effet, s'ils étaient réglés, subordonnés, assujettis; mais vous les rendez charnels et illicites ces désirs, s'ils vous troublent, si vous en séparez la confiance que vous devez à Dieu, si, au lieu de chercher premièrement le royaume de Dieu avec ses justices, ne donnant que vos derniers soins à cette vie temporelle, vous renversez au contraire l'ordre que le Seigneur vous a prescrit, travaillant à votre subsistance avec toute l'ardeur imaginable, pendant que vous ne négligez rien tant que votre salut.

Mais vous prétendez que la nécessité justifie vos désirs, vos soins, vos empressements pour cette vie; vous écoutez les conseils de la chair, qui colore toujours ses timides précautions de raisons spécieuses. Ecoutez plutôt dans l'Evangile la sagesse éternelle qui vous ordonne de supprimer toutes les défiances d'un cœur trop ardent pour les nécessités temporelles. Ne vous mettez pas en peine, dit le Seigneur, où vous trouverez de quoi manger, ou de quoi vous vêtir. N'avez-vous pas un Dieu dans le ciel qui est aussi votre père, qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui ne néglige pas même les insectes de la terre, qui connaît vos besoins mieux que vous-mêmes, qui, vous ayant donné le corps et l'âme avant de les demander, ne saurait vous refuser de quoi les conserver, quand vous le demandez avec une confiance tranquille? Je dis, mes frères, une confiance tranquille, car tous vos désirs peuvent-ils jamais donner au grain le plus petit accroissement, et au pain la moindre force. Vous devez le demander, ce pain, dans la prière, vous devez

le chercher par le travail; mais Dieu ne bénit pas des vœux et des soins impatients, vos inquiétudes ne peuvent jamais servir qu'à vous rendre indigne de ses bénédictions.

Je ne vous dis pas d'ailleurs, que dans vos désirs inquiets qui vous semblent si légitimes, pour peu que vous entriez en jugement avec vous-mêmes, vous y verrez la source de mille péchés que vous commettez tous les jours, et que de là naissent vos murmures, et peut-être vos blasphèmes contre le ciel, peu contents de la distribution qu'il vous fait des fortunes et des commodités temporelles; vos fraudes et vos rapines, vous hâtant de trouver dans une injustice que vous croyez utile ce que l'industrie plus lente vous refuse, et, faisant plier sous les prétextes de la nécessité les lois les plus naturelles et les plus saintes, vos procès, où vous perdez les jours du salut, où vous perdez avec la charité tous les biens, votre jeu, où vous cherchez des ressources pour vos besoins, et qui n'est plus un jeu, qui n'est plus un léger délassement après le travail, mais la triste et criminelle occupation de l'avarice; vos haines, vos colères, vos détractions, lorsque vous souffrez des pertes, et qu'un ennemi ou un homme puissant vous arrache avec violence l'argent que la nature avait mis sous vos pieds, mais que la cupidité a mis dans votre cœur.

J'ajoute, et vous devez en convenir, quand vos désirs et votre attachement aux nécessités de la vie ne vous feraient point d'autre mal que d'absorber les espérances du ciel, et de vous rendre moins libres pour les saints exercices, pouvez-vous les appeler innocents et vous dispenser de les réprimer? Croyez-moi, il n'est point de désir des choses temporelles, quelque légitimes et nécessaires qu'elles soient, qui ne devienne un obstacle au salut, du moment qu'il est déréglé et qu'il est tel que, par le bruit des pensées charnelles, il vous rend distraits dans vos prières, inappliqués à la loi, engourdis pour la religion, glacés pour les biens éternels; en sorte que les soins de la terre consument alors votre temps et dessèchent votre cœur. Renoncez à ces désirs, mes chers frères, quelques prétextes que vous leur donniez et de quelque nécessité qu'ils se couvrent : *abstinere vos a carnalibus desideriis.*

Troisième réflexion. — Mais, en troisième lieu, n'épargnez pas ceux qui sont plus secrets et qui se cachent sous l'extérieur de la piété. O Dieu saint, combien la lumière de votre esprit et de votre parole nous est-elle nécessaire pour discerner alors nos mouvements et nos désirs les plus cachés! Combien devons-nous veiller sur nous-mêmes, pour arracher sans cesse ces mauvais désirs qui, comme les épines, dit saint Grégoire, naissent dans l'âme sans qu'on les sème et qui croissent sans qu'on les cultive? Car, mes chers frères, nous ne l'éprouvons que trop; il ne faut pas travailler pour devenir superbe; on est sensuel et voluptueux sans effort, on est intéressé et avare sans aucun combat; nous sommes naturellement portés à chercher ce qui nous corrompt et nous flatte, pendant qu'il y a des mouvements de piété, des désirs de conversion faibles, légers, superficiels, qui se montrent et qui nous imposent; d'autres plus secrets, mais plus naturels, plus forts et plus vifs nous dominent; toujours vivant de la vie des sens et nourrissant des désirs que nous devrions étouffer. Il suffit de ne pas veiller sur notre cœur pour être remplis de ces désirs.

D'ailleurs, nous aimons à nous tromper nous-mêmes; et de là ces illusions d'une dévotion et d'une régularité extérieure qui fait que, ne pénétrant point ce qu'il y a de plus caché dans l'âme, nous croyons aimer Dieu, lorsque nous n'aimons que le monde; que nous nous imaginons être humbles, sans cesser d'être ambitieux et superbes; que nous croyons être chastes, sans mortifier notre chair et sans fuir les occasions qui nous nuisent; que nous demandons l'esprit de prière, sans nous séparer des conversations du siècle; que nous consultons les prophètes, pendant que nous négligeons nos devoirs; que nous parlons avec zèle du sentier du ciel, pendant que l'amour de la santé et de la vie, plus fort en nous que celle des lois, nous en détourne; que nous souhaitons d'avoir la vertu des saints, lorsque, gourmandés par d'autres désirs, nous ne voulons rien souffrir dans le sommeil, dans le manger, dans les aises du corps, dans notre honneur et dans nos biens.

Ah! si nous avions soin d'examiner tous nos mouvements naturels, si, avec le secours de la parole sainte qui ne flatte point et à qui la malice des pensées ne saurait se dérober, nous pouvions entrer dans notre cœur pour discerner les affections déréglées que nous laissons croître et que notre propre amour nous déguise, pour découvrir sous une piété qui nous masque toutes les espérances des pécheurs, pour comparer nos faibles velléités pour le bien avec le poids de la concupiscence qui nous détermine au mal, pour voir que nous obéissons aux désirs de la chair, lorsque nous croyons seulement satisfaire à ses besoins, en un mot, réprimer les inclinations corrompues qui prévalent si souvent sur les pieux désirs : *carnis curam ne feceritis in desideriis.* (*Rom.*, XIII, 14.) Nous-mêmes, ministres du Seigneur, qui prophétisons en son nom, qui, pour entrer dans son sanctuaire, avons réformé notre habit, circoncis nos cheveux, séparés même du commerce de la chair; avec un extérieur si régulier, n'avons-nous pas sujet de craindre que des vues secrètes d'intérêt ne nous aient amenés dans son temple, imitateurs des Sichimites qui ne subirent la loi de la circoncision que pour avoir part aux troupeaux et à l'héritage de Jacob.

Et vous, fidèles, qui m'écoutez et qui avez quelque dessein de vous sauver, en vous

exposant la loi de grâce, la loi de la circoncision chrétienne qui vous apprend à retrancher tous les désirs charnels quels qu'ils soient : *abstinere vos a carnalibus desideriis*, que me reste-t-il pour vous y exhorter efficacement, sinon de vous déclarer, dans ma quatrième réflexion, que tous ces désirs combattent contre l'âme : *quæ militant adversus animam*. Contraires à l'innocence chrétienne et au salut éternel, ils le sont par conséquent au repos et à la tranquillité ; de sorte que s'il était permis de haïr quelqu'un, il n'est point d'imprécation plus funeste à lui faire que de souhaiter qu'il soit livré à ses désirs, qu'il soit déchiré par ses désirs : *desideriis, quæ militant adversus animam*.

En effet, dit un pieux auteur, et voici en peu de mots une peinture des désirs de l'homme armés contre l'homme ; en effet, la première peine de celui qui désire est le désir, puis l'obstacle au désir, l'augmentation du désir par l'obstacle et par la possession même ; enfin, le désir frustré par le désir et par d'autres désirs. Suivez-moi, mes chers frères, et jugez-vous vous-mêmes, écoutez et apprenez que vous ne serez pas heureux en augmentant vos biens, mais en retranchant vos désirs.

La première peine est le désir même, toutes les bassesses auxquelles il vous réduit pour vous élever ; toutes les amertumes qu'il vous fait dévorer pour acquérir, toutes les gênes, les contrariétés, les tourments qu'il vous fait endurer pour plaire, tous les maîtres que vous vous donnez dans ceux qui peuvent vous procurer ce que vous désirez.

Après cela vient l'obstacle au désir : tout le monde veut gagner aussi bien que vous ; à chaque degré qui vous élève, vous trouvez quelqu'un qui vous supplante ; les superbes haïssent les superbes ; dans la carrière de la vanité où vous courez, tous les hommes sont vos concurrents ; le morceau de terre qui est l'objet de vos vœux, c'est un prix qui est montré à un million de personnes, comment pourrez-vous y parvenir ? Et quand les hommes vous manqueraient pour vous heurter et vous faire la guerre, la justice divine ne veille-t-elle pas toujours pour confondre la prudence humaine ? Les infortunes, les calamités, les maladies, la mort marchent sous les ordres de Dieu et sous ses étendards pour renverser les projets du pécheur ; de manière que vous devez être sûrs que si vous ne crucifiez pas vos désirs, vos désirs vous crucifieront.

Que vous dirai-je de l'augmentation du désir par l'obstacle ? Et par conséquent nouveaux combats, nouvelles douleurs, *quæ militant* : les maux deviennent plus sensibles à mesure que les désirs sont plus grands. D'ailleurs les ressources du pécheur qui désire sont dans l'injustice, et plus vous serez injustes, plus vous serez malheureux. Ajoutez l'augmentation du désir par la possession même. La vanité de l'esprit dans la recherche des sciences ne dit jamais : C'est assez ; la volupté du corps qui promet à l'homme une honteuse béatitude des plaisirs indignes de l'homme, dit toujours, selon le Sage : *Apporte, apporte*. Il serait bien plus aisé de vaincre les désirs que de les contenter.

Mais voici que le désir est frustré, et il l'est par le désir même. Comment cela, mes frères ? C'est que votre cœur trop avide vous aveugle et vous empêche de prendre les mesures les plus justes. Vous voulez être agréables, par exemple, et pour le vouloir trop, vous tombez dans une affectation qui vous rend ridicules ; vous courez après tous les profits, mais, en cherchant les petits, les grands vous échappent : votre avarice se méprend et se détruit elle-même. L'avare est toujours la dupe de son avidité. Vous cherchez avec ardeur la santé, elle s'éloigne de vous ; vous la demandez à tous ceux qui la promettent, vous les écoutez tous, et l'art de guérir change pour vous en poisons la multiplicité de ses remèdes. Le désir est donc frustré par le désir, mais il l'est encore par d'autres désirs qui les combattent, *quæ militant*. Et vous comprenez bien, mes frères, que les désirs se nuisent les uns aux autres. Le désir de la gloire n'est-il pas opposé à celui de la vie, le désir du bien à celui du repos, le désir de la réputation à celui du plaisir ? Après que l'amour que vous avez pour l'estime a bandé tous les ressorts pour donner au monde un spectacle de sagesse, une autre passion, la passion ignominieuse dont vous êtes gourmandés vous décèle et vous déshonore, Vous avez acquis des richesses et bientôt les plaisirs les consument. Vous avez un amour de la vie sans bornes, et vous l'étouffez cette vie par l'excès des aliments, vous l'abrégez, cette vie que vous aimez, par des plaisirs précoces, par des veilles insensées, ou par la débauche ou par la vengeance.

Voilà donc, outre les iniquités sans nombre qui tuent l'âme et qui la précipitent dans la mort éternelle, les combats, les peines, les troubles, les pertes auxquels vos désirs humains vous exposent, perdant avec la justice le repos. O mon Dieu ! qui pourra délivrer l'homme de ces désirs ? *Carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam*. Nos désirs charnels n'ont ni rive, ni fond : la source est dans la concupiscence qui est vaste comme la mer, et insatiable comme la mort. Qui pourra donc leur mettre un frein et arrêter leur violence ? Vous seul, Seigneur, qui commandez à la mer et aux vents de se calmer et ils se calment. Nos désirs humains ne peuvent être soumis qu'au nom et par la grâce de Jésus-Christ ; dernière réflexion par où je dois finir ce discours.

Quatième réflexion. — Et faut-il, mes chers frères, que j'insiste sur une vérité si certaine, si souvent répétée, le fondement de la religion ; qu'il n'est point d'autre nom sous le ciel que celui de Jésus-Christ par qui vous puissiez être délivrés, sanctifiés, sauvés ; que ce n'est que dans son sang, dont les premières gouttes ont coulé en ce jour,

que vous trouverez un remède puissant à vos plaies ; que les désirs naissants du crime, les enfants de Babylone ne peuvent être écrasés que contre la pierre, et la pierre est le Christ, dit l'Apôtre ; que ce n'est point le monde qui vous donnera des secours pour vaincre les affections du monde ; qu'il n'y a point de baume ni dans la nature, ni dans la philosophie, pour vous guérir soit de la vengeance si douce à l'orgueil humain, soit de la sensualité si conforme aux sentiments naturels. Et, quand vous invoqueriez à ce sujet tous les esprits célestes, ils vous répondront qu'ils sont pleins de grâce, mais qu'ils n'en possèdent pas la source ; quand vous vous adresseriez à toutes les vierges sages, elles vous diront qu'elles ont reçu de l'huile pour elles, mais qu'elles n'en sauraient donner, et qu'elles n'en ont pas assez pour vous.

Et de là, mes frères, cette voix de l'Eglise sainte qui fait entendre à tout moment le nom de Jésus-Christ, qui bénit tout par ce nom, qui demande tout par ce nom, qui termine par ce nom toutes ses prières : ses sacrements et ses sacrifices en sont pleins.

Or, que devez-vous inférer de cette doctrine ? Premièrement, que tous vos efforts pour assujettir les désirs charnels sont inutiles sans la grâce et le nom puissant de Jésus-Christ ; que sans lui, si vous réformez quelque chose en vous, votre circoncision n'est que la circoncision d'un Juif ; que votre probité, qui n'est point marquée du sceau de la religion, sera une probité réprouvée ; en sorte que le Dieu saint, qui ne voit rien d'agréable dans les saints mêmes que ce qui est couvert des mérites de Jésus-Christ et offert en son nom, mettra dans le jour de ses justices parmi vos œuvres souillées toutes ces vertus profanes qui sont nées dans votre sein.

Mais de plus, écoutez bien ceci : si vous ne priez pas, si le nom de Jésus-Christ n'est pas souvent invoqué, et si par cette omission ces secours surnaturels s'éloignent de vous, quelque justes que vous paraissiez, peut-on compter sur une justice que tous vos désirs humains et charnels, si contraires aux divins préceptes, combattent sans cesse. Peut-être foulerez-vous aux pieds le faste, mais ce sera par un autre faste : vous craindrez plus d'être déshonorés que d'être souillés. Vous serez modérés en certaines occasions, mais vous ne refuserez pas une fortune brillante s'il ne vous en coûte qu'une injustice secrète. Vous aurez assez d'empire sur vous-même pour faire une générosité éclatante à un ennemi déclaré, vous faisant honneur de votre modération devant les hommes ; mais parler avec douceur, bonté, cordialité, à ceux dont l'humeur ne vous reviendra pas, ou dont vous aurez reçu quelque offense, voilà ce que vous ne ferez jamais : préceptes durs à la nature ; vous seul, ô divin réparateur de notre nature corrompue, si nous invoquons votre nom, vous seul pouvez rendre doux et aimables par votre grâce les préceptes les plus durs.

Première conséquence : mes frères, sans Jésus-Christ nulle piété, nulle probité, nulle justice qui vous sauve. Vous ne recueillez rien si vous ne recueillez pas avec lui. Seconde conséquence : puisque sans Jésus-Christ vous ne pouvez rien sur vous-mêmes, rien qui vous délivre de vos convoitises, et qu'au contraire tout cède à la force et à la puissance de son nom, toutes les maladies de l'âme et les princes même des ténèbres : *In nomine meo dæmonia ejicient* (*Marc*, XVI, 17.) ; si, en multipliant vos adorations et vos sacrifices, votre vie est toujours une vie de passions mondaines et de désirs humains, il faut assurément que vous n'ayez point encore demandé comme il faut la grâce qui change les volontés les plus rebelles, et que vous n'ayez pas prié le Père céleste au nom de Jésus-Christ, *in nomine meo*, par lequel tout est accordé ; ou vous avez eu plus de confiance en quelque autre nom, ou bien, en parlant à Dieu dans vos prières, votre cœur désirait autre chose que lui : il désirait le monde, il voulait encore tenir au monde.

O ville rachetée ! s'écrie un prophète, malheur à vous qui êtes devenue stupide et insensible comme l'oiseau sans raison : *Væ civitas redempta, columba !* (*Sophon.*, III, 1.) O cité sainte ! comment l'iniquité est-encore au milieu de vous ? Livrés au monde qui ne vous enchante pas toujours, mais qui ne cesse jamais de vous corrompre ; livrés à vos désirs qui sont vos plus grands ennemis, à vos passions qui sont les premiers instruments de vos supplices, il semble qu'il ne soit point encore né un Sauveur pour vous : son nom que vous pouvez invoquer à toute heure contre le monde, contre vous-mêmes, et par lequel seul vous pouvez vous vaincre et triompher du monde, vous n'en faites aucun usage de ce nom si saint et si puissant ; vous n'avez peut-être pas fait encore une prière au nom de Jésus-Christ, une bonne prière. Son sang, qui coule dans l'Eglise par tant de sacrés canaux, ne coule point pour vous ; ou, si vous allez pour vous y laver quelquefois dans les sacrements par manière d'acquit, par coutume, vous ne quittez pas pour cela vos convoitises, et vos plaies ne sont point guéries. Son Evangile qui a converti le monde, qui a mis les passions de tant d'hommes sous le joug, qui a réduit à des usages si bornés tous les sens de tant de justes, son Evangile est un livre scellé et fermé pour vous. Sa grâce, en un mot, par laquelle il est vraiment Sauveur, et dont l'onction vous rend faciles et agréables les préceptes que vous jugez peut-être impossibles ; sa grâce, qui soumettrait vos penchants à la loi et qui, vous faisant aimer Dieu et désirer ses biens célestes, absorberait tous les désirs charnels et les basses amours du siècle, l'avez-vous demandée jusqu'à présent cette grâce comme elle mérite d'être demandée ?

O chrétiens ! vous voilà aux portes de la mort sans avoir commencé l'ouvrage du

salut, le sacrifice de vos convoitises, le retranchement de vos désirs, la circoncision chrétienne, qui devait se faire dès les premiers jours de votre vie. Vous commencez une nouvelle année, et peut-être ne la finirez-vous pas. Vous appelez ce jourd'hui premier jour de l'an, et ce sera peut-être le dernier de vos jours. Ne différez donc pas davantage cet ouvrage important d'où dépend votre éternelle destinée, la réforme de vos désirs, la circoncision de votre cœur au nom et par la grâce de Jésus-Christ. Ce nom est le même dans tous les siècles ; votre foi s'est affaiblie et non pas sa puissance. Avec cela il sera pour vous véritablement Jésus, vous l'aurez éternellement pour Sauveur, et vous devez espérer qu'il vous donnera enfin, avec la grâce de la rédemption, le prix de la gloire pendant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE

Ecce Magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? (*Matth.*, II, 2.)

Voici que les Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né ?

S'il y a quelque jour dans le cours de nos années qui doive être pour nous un jour de fête, c'est sans doute, Messieurs, celui que nous célébrons aujourd'hui : jour auquel nous voyons luire les premiers rayons de nos espérances, le soleil de la vérité se lever sur nous et quitter les Juifs pour venir éclairer l'Eglise des Gentils. Une étoile qui surprend les yeux par sa beauté, par sa grandeur, par la nouveauté de son mouvement, va chercher les sages du siècle assis dans la région des ténèbres et les amène au berceau de Jésus-Christ. La foi, qui n'est plus renfermée dans les bornes étroites de la Judée, va se répandre sur toutes les nations de la terre ; les rois commencent à marcher à sa lumière, les peuples désabusés se lèvent pour ne plus se prosterner devant les ouvrages de leurs mains. La grâce se manifeste à ceux qui vivaient sans loi ; la lampe d'Israël luira pour l'Egypte même, et l'on voit déjà l'accomplissement de cette parole : que plusieurs doivent venir d'Orient et d'Occident, et qu'ils auront place dans le royaume de Dieu, pendant que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres.

Sujet infini de reconnaissance et de joie pour nous, mes frères, qui sommes choisis, et sur qui commence à briller l'étoile de la foi, si néanmoins nous savons profiter de cette lumière, et si nous cherchons le Seigneur avec fidélité, lorsque le Seigneur nous cherche avec tant d'amour. Oui, chrétiens, Dieu nous cherche et nous devons le chercher. Car voilà les utiles instructions que nous devons tirer de cette grande fête.

Je n'entrerai donc pas dans le sanctuaire de Dieu pour vous parler de ses voies plus cachées qu'il n'est pas permis de sonder : comment ceux qui croyaient ne croient plus, et ceux qui ne croyaient pas commencent à croire. Et que serait-ce, mes chers frères, si les Mages oisifs et curieux, au lieu de suivre l'étoile, eussent voulu exercer leur seule raison sur le mouvement et la forme du nouvel astre : ou bien, si au lieu d'exalter les miséricordes du Seigneur qui les faisait jouir de la lumière précieuse d'Israël, ils s'étaient avisés de disputer sur ses jugements secrets qui laissaient dans les ténèbres de l'incrédulité tant d'autres peuples ?

Appliquons-nous uniquement à chercher le Seigneur qui nous cherche, à le suivre puisqu'il nous appelle, à l'écouter pendant qu'il nous parle. Il nous cherche, et vous allez voir comment il nous cherche : c'est ma première proposition. Nous devons le chercher, et vous verrez de quelle manière nous devons le chercher, c'est ma seconde proposition. Nous avons pour cela besoin des lumières du ciel ; l'étoile des mages n'est plus : une étoile plus éclatante prendra sa place, c'est l'auguste Marie, dont nous devons demander l'intercession avec les paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous ne pouvons chercher Dieu qu'après que Dieu nous a cherchés lui-même. Vous avez beau vous lever matin, dit saint Bernard, vous avez beau vous hâter de chercher le Seigneur ; c'est lui qui auparavant vous a réveillé, qui vous a appelé, qui vous a fait marcher, qui vous a fait venir vers lui. Vous le trouverez bien, mais vous ne le préviendrez jamais, *invenies eum, non prævenies.*

Je vois déjà ce Dieu de miséricorde qui avec empressement cherche l'homme dans ses premiers égarements. A peine l'homme ingrat était-il sorti des mains du Créateur comblé de ses bienfaits, qu'il le quitte aussitôt par la désobéissance, et en quittant Dieu, source ineffable de tous les biens, il va se perdre dans un abîme de maux. Dieu, comme s'il avait perdu l'homme de vue, ne reconnaissant plus en lui aucun des traits divins qu'il avait imprimés en son âme, impatient de le trouver, le cherche ; il lui parle, il l'appelle : Adam, où êtes-vous ? *Adam, ubi es?* (*Genes.*, III, 9.) Dieu le cherche d'abord, dit saint Chrysostome, et il n'attend pas qu'il soit tombé dans l'endurcissement. Où êtes-vous, Adam ? Qu'est devenue la gloire dans laquelle je vous avais créé ? Quel est le larron qui vous a dépouillé ? Et dans quel abîme vous êtes-vous précipité ? *Adam, ubi es?*

Mais ils n'en demeure pas là. Depuis la création du monde il ne cesse pas un moment de chercher l'homme en plusieurs manières que je vais vous exposer, et qui demandent votre attention. Premièrement, il le cherche en lui parlant par la voix de toutes les créatures qui publient ses grandeurs, qui découvrent sa sagesse, qui manifestent sa bonté. En effet, mes frères, quel

est l'homme si grossier qui ne puisse entendre la voix des cieux qui racontent la gloire du Seigneur, comme parle le Prophète? C'est un langage qui est entendu de tous les habitants de la terre, dit saint Chrysostome : tous les peuples ne se servent pas du même idiome, mais leurs yeux sont tous pareils. Le livre des cieux est également ouvert aux Grecs et aux barbares, aux habiles et aux ignorants, aux indigents et aux riches. Je reconnais donc la main toute-puissante d'un ouvrier infini dans ces vastes globes qui sont si rapides, et néanmoins si mesurés, dans ces feux immenses qui environnent cet atome de terre où je suis relégué : astres qui m'étonnent par leur grandeur, qui me surprennent par leur éclat, qui me confondent par leur nombre, qui me charment par leur ordre.

Or, dit saint Chrysostome, ce fut là comme autant d'instructions que Dieu a gravées sur le front de toute la nature, par lesquelles il semble nous rappeler à lui et nous chercher. Que dites-vous du soleil, ce vase de lumière, cet ouvrage du Très-Haut? Quand il sort de sa couche comme un époux, dit le prophète, et quand il marche dans sa carrière comme un géant, ne reconnaissez-vous pas l'agent suprême qui anime ce vaste corps, qui règle tous ses mouvements, et qui, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, va chercher avec ce flambeau les hommes égarés. Ouvrez les yeux et regardez encore la lune. Toute inconstante qu'elle est, c'est un témoin constant et fidèle des perfections du Créateur. *Luna... testis in cœlo fidelis.* (*Ps.* LXXXVIII, 38.)

Un jour annonce la grandeur de Dieu à un autre jour, une nuit en donne la connaissance à une autre nuit, et si vous considérez dans le jour et la nuit leur durée qui ne se dément point, leur course qui ne varie point, leur ordre qui ne se dérange point, leur justesse à partager toute l'année : en sorte que vous diriez que ce sont deux sœurs qui ont divisé entre elles l'héritage paternel, et qui se contentent chacune de son partage. Si vous regardez le jour qui dans son éclat vous découvre toutes les beautés de la terre, et la nuit qui au travers de ses voiles vous montre les beautés du ciel ; le jour qui règle le travail de l'homme, la nuit qui lui distribue le repos ; le jour qui échauffe la terre, la nuit qui la refroidit, et qui par ce tempérament la prépare à toutes ses productions; ne serez-vous pas contraints de reconnaître et d'admirer un modérateur souverain qui préside à l'un et à l'autre, et qui nous instruit également par la lumière et par les ténèbres ?

Que les fleuves, Seigneur, élèvent maintenant leur voix, et que la mer fasse entendre le bruit de ses flots pour annoncer votre puissance, qui avec un grain de sable a resserré dans des bornes si justes ce redoutable élément. Vous avertirai-je encore, mes frères, avec la Sagesse éternelle, de considérer les oiseaux du ciel et les lis des champs? Avec David d'adorer celui qui assujettit aux usages de l'homme les poissons de la mer et les animaux des campagnes, qui nous épouvante par les foudres du ciel, qui nous console par les fruits de la terre, qui forme pour nous la beauté du printemps et les richesses de l'été? Vous renverrai-je enfin, comme le Sage, à l'école de la fourmi, pour y admirer le prudent économe qui instruit toutes les créatures au travail, et qui pourvoit aux besoins des plus petits insectes. Tout parle de Dieu au fidèle attentif, partout vous voyez les vestiges d'une providence supérieure sensiblement marqués. Non seulement chaque étoile du ciel conduit à Dieu, mais chaque insecte de la terre : et il n'est point de phénomène dans le monde qui ne soit pour l'homme une épiphanie, une manifestation du Seigneur.

Superbes mortels, qui regardez avec admiration les vastes jardins que vous avez plantés, et où la richesse et l'industrie ont rassemblé les délices avec la magnificence, apprenez ici que vos faibles mains et toutes les mains des hommes ensemble ne sauraient former une seule tige, une seule feuille, et un seul brin d'herbe, et portez conséquemment vos regards vers celui qui en se levant produit les ouvrages les plus grands comme les plus petits : ouvrages, que tout votre art ne peut imiter, et que tout votre esprit ne saurait comprendre, ne pouvant faire un seul pas dans la nature que vous n'y trouviez un miracle : ouvrages où l'homme le plus aveugle ne peut s'empêcher de voir que l'univers dans son tout et dans ses parties roule nécessairement sur les idées d'un être infini.

Et c'est ainsi, mes frères, que Dieu a cherché l'homme longtemps, et qu'il lui a parlé ; c'est ainsi qu'il nous cherche encore et qu'il nous parle. Ainsi, dès le commencement, la Sagesse éternelle a fait entendre sa voix dans les grandes places, Dieu ayant marqué avec des caractères ineffaçables ses grandeurs invisibles dans toutes les choses visibles, son immensité dans l'étendue de l'univers, son éternité dans les vicissitudes des temps, son immutabilité dans la fermeté de la terre, sa providence dans la régularité des astres, ses jugements et ses conseils profonds dans les abîmes de la mer, son existence dans l'être de toutes les créatures, son infinité dans leur multitude, sa sagesse dans leur ordre, son amour dans leur harmonie, son excellence dans leur bonté, sa perfection dans leur beauté, sa miséricorde dans leur conservation, sa puissance dans leur durée. Grandes et utiles instructions, qui ne porteraient point à faux, si les pensées vaines et terrestres qui nous occupent ne mettaient pas, entre cet auguste spectacle et notre esprit, un nuage trop épais!

Mais toi, homme admirateur de ce monde visible, plus admirable encore que tout ce que tu admires, spectateur de l'univers,

après avoir regardé les démarches d'un Dieu tout-puissant dans tous les êtres créés, il faut que tu te regardes toi-même. Formé d'un limon abject, mais animé par un souffle céleste, n'aperçois-tu pas la lumière du Seigneur répandue dans ton âme, et les doigts de sa sagesse marqués dans la formation de ton corps. Un seul de tes yeux, incompréhensible dans sa mécanique si ingénieuse, dans ses ressorts si déliés, dans ses opérations si promptes, dans ses vastes sensations, un seul de tes yeux épuise les lumières du philosophe le plus éclairé.

Mais, ô homme, dis-moi encore, ne reconnais-tu pas dans ton esprit qui se replie sur le passé, qui va au-devant de l'avenir, qui parle et qui juge, qui compare et qui définit, qui aperçoit des vérités que l'œil ni l'oreille n'ont pu lui apprendre, qui découvre les principes d'une éternelle équité que le vice n'efface point; n'y reconnais-tu point, dis-je, une portion de cette substance spirituelle, infinie, éternelle, à qui l'avenir et le passé sont présents, et qui est l'intelligence et la raison souveraine?

Au reste, chrétien, si, dans les contrastes qui te composent, tu deviens une énigme à toi-même, il faut que tes doutes mêmes t'éclairent. Dieu ne nous a pas tout fait connaître, dit saint Chrysostome, afin que nous ne présumions point de notre science. Mais aussi, il ne nous a pas tout fait ignorer, de peur que nous n'ignorassions sa providence. Sa lumière a toujours lui au milieu de nos ténèbres, et le monde païen même, dit l'Apôtre, n'a pas été un moment sans les témoignages sensibles de sa libéralité et de sa puissance; il nous a toujours cherchés.

Ce n'est pas tout : il nous parle, il nous éclaire, il nous cherche encore, non-seulement par la voix de toutes les créatures, dont les bouches sont ouvertes pour nous instruire à toute heure, mais en second lieu par le bruit de tous les événements. Que voit-on le plus souvent dans le monde? des décadences et des adversités. Vous diriez que Dieu imite cette femme qui, dans la parabole de l'Evangile, allume la lampe, dérange les meubles, renverse tout pour chercher la drachme perdue.

Rien de plus commun dans le siècle que les subites révolutions, les événements tragiques, les grandeurs éclipsées, les persécutions injustes. Mais, d'un autre côté, faites-y réflexion, rien ne se fait au hasard dans le royaume de la Providence. Vous sortez souvent des limites de la prudence humaine, mais vous ne pouvez jamais sortir du ressort de la providence divine. Tout se ramène là, le moindre événement a des liaisons secrètes, mais certaines, avec votre éternelle destinée.

Hommes sacriléges, vous que notre crédulité a placés parmi les doctes, et qui n'êtes que des enfants par vos ignorances, n'attachez point aux astres ni les vertus ni les passions humaines, et ne chargez point aussi l'étoile de cette suite d'aventures qui se succèdent dans le monde. Une main suprême, qui a formé l'étoile et qui règle les astres, opère ces changements dans les temps qu'elle a marqués pour corriger les pécheurs, pour punir les impénitents, pour éprouver les justes, pour couronner les parfaits : *Præmia justorum, pœnas impiorum, flagella corrigendorum, tentationes probandorum.* La justice universelle agit toujours Cependant le Seigneur dans ses jugements n'oublie pas ses miséricordes, et c'est quelquefois pour faire un saint qu'il détruit les empires. Si donc, chrétiens qui m'écoutez, le monde vous paraît renversé par les ruines, par les persécutions, par les injustices, par les calamités, que vos pieds ne soient pas ébranlés; s'il arrive, et il arrive souvent, non pas que l'eau soit changée en vin, mais que le vin soit changé en eau, c'est-à-dire que la puissance soit sans force, l'autorité sans conseils, la prudence sans succès ou la richesse sans contentement; si vous observez même que les étoiles du ciel s'obscurcissent, que la vertu s'affaiblit dans les uns et que la foi s'éteint dans les autres, écoutez le Seigneur qui vous instruit, soit qu'il donne la mort, soit qu'il donne la vie, soit qu'il humilie les superbes, soit qu'il punisse les charnels.

Dans un siècle plein de censeurs hardis qui saisissent le moindre événement pour faire des commentaires sur l'imprudence de leurs conducteurs, qui tirent de tout des conséquences malignes contre le prochain, qui ne regardent jamais dans le ciel une sagesse suprême, laquelle ramène à son ordre tous les désordres du monde; une justice terrible qui donne déjà dans ce monde coupable les essais et les commencements des douleurs éternelles : vous qui êtes chrétiens, regardez-la, cette sagesse toute-puissante; écoutez ces divins conseils, réveillez-vous au bruit de ses jugements qui éclatent, et tout ce que vous dites aux autres sans nécessité, tout ce que vous dites aux autres sans charité, dites-le à vous-même avec profit, et rendez-vous propres ces grandes leçons, lesquelles, quelques générales qu'elles soient, vous regardent toujours; Dieu vous cherchant sans cesse et vous instruisant, soit par la voix publique des créatures, soit par le bruit éclatant des événements.

Mais voici en troisième lieu des leçons plus sensibles, et qui vous touchent de plus près; c'est vous-même, c'est votre situation dans le monde présent; l'insuffisance de ce monde qui ne saurait vous contenter et qui vous rappelle à votre Créateur, où est la source des contentements : c'est le néant de de ses biens temporels, la vanité et la fumée de ses honneurs, les dégoûts et les remords qui suivent de près ses plaisirs : en un mot tout ce que vous y recherchez, une voix qui vous crie que vous êtes faits pour quelqu'autre bien; au milieu de cette nuit, une étoile qui vous amène à Jésus-Christ et qui vous découvre combien est égaré celui qui

sert un monde si misérable, si ingrat, si injuste, si inhumain, si perfide, si déraisonnable, si moqueur et si malin. Arrêtez-vous ici quelques moments, fidèles: le monde, si vous l'envisagez tel qu'il est et sans aucun fard, vous le verrez sans danger, il ne saurait vous séduire.

Monde misérable, non-seulement dans ses maux, mais dans ses biens. Vous en devez croire les deux hommes qui l'ont le mieux connu et qui en ont le mieux parlé, Salomon et Job : l'un le plus heureux des hommes, l'autre le plus malheureux ; l'un qui a connu par expérience la vanité de ses biens, l'autre la réalité de ses maux ; de sorte que quand vous seriez assis sur le trône, vous seriez assis sur les épines. Et Dieu l'ordonne ainsi pour vous obliger de retourner à lui en vous détachant de ce monde misérable, et non-seulement misérable, mais ingrat.

Vous l'avez servi, ce monde, pendant plusieurs années; mais c'est un Assuérus, un Laban, un Pharaon que vous avez servi: vos services sont ignorés comme ceux de Mardochée, ou méprisés comme ceux de Jacob, ou oubliés comme ceux de Joseph ; ou enfin une seule faute a effacé dans l'esprit de vos maîtres les services importants de plusieurs années.

Monde ingrat, mais encore monde injuste. Le scélérat qui a de l'argent est préféré à l'homme de bien qui n'a que des vertus, et vous y voyez tous les jours le chardon abject commander aux cèdres des montagnes.

Monde injuste, disons encore monde inhumain. Il faut s'y entre-tuer pour une parole, et cela parmi le monde le plus poli ; et d'ailleurs on y laisse mourir de faim des pauvres, des hommes, des chrétiens, pendant que l'on y engraisse des comédiens, des esclaves, des chiens.

Monde inhumain, j'ai ajouté monde perfide. Vous vous êtes toujours mécompté sur le nombre de vos amis, et le temps de l'adversité vous a appris que vous n'avez tout au plus que des gens de connaissance ou de compagnie. L'intérêt a gâté tous les cœurs. Le monde est si détaché de vous, et pourquoi n'êtes-vous pas aussi détachés du monde ?

Monde perfide, monde déraisonnable. Rien de plus rare parmi les hommes que la raison. L'ambition a renversé l'esprit de celui-ci, la volupté a changé celui-là en bête. Partout des insensés et des étourdis qui bravent les lois et qui heurtent les bienséances. Monde déraisonnable.

Enfin, monde moqueur et malin. Toutes les bouches y distillent le fiel, on n'y pardonne aucune faute, on n'y pardonne pas même le mérite, la censure du monde n'épargne pas les personnes les plus agréables au monde.

Vous l'avez enfin reconnu, vous qui avez entrepris de lui plaire; vous avez bien senti que c'était un projet dont l'exécution était impossible. Et comment plaire à tant de personnes de goûts si différents, à un monde si envieux, si bizarre, si malin. Car pour les gens de bien et les sages, ils ne pouvaient pas vous donner leurs suffrages. Quel fruit donc, ô femmes du siècle, s'il s'en trouve ici quelqu'une, tirez-vous de toutes vos contraintes, vos abstinences, vos tortures, de l'étude pénible de tous vos mouvements qu'il fallait répéter chaque jour, de vos habits somptueux, que vous devez peut-être encore au marchand et à l'ouvrier. Le monde se riait de votre affectation; après avoir paré votre tête au gré de votre vanité, elle ne l'était pas au gré des spectateurs. Votre luxe et votre faste rappelaient l'obscurité de votre extraction, ou répandaient des soupçons sur votre conduite. La malignité ne manquait pas d'historiens qui parlaient à votre désavantage, et il suffit au monde qu'une histoire soit maligne pour la croire. Et que vous dirai-je encore du joug triste et pesant du mariage, qui ajoutait à tant de maux ses tribulations amères ?

Vous avez donc vu vous-mêmes que toutes vos peines se terminaient à servir un monde moqueur et mauvais. La grâce était dans ces amertumes pour vous instruire ; la lumière luisait pour vous au milieu des ténèbres du monde. Le Seigneur vous cherchait dans tous ces dégoûts du monde, aussi méchant que malheureux. Vous sentiez qu'un Dieu vous était nécessaire. Tout nous ramène à lui et il nous parle, il nous cherche.

Mais il nous cherche encore, et en quatrième lieu par son Eglise : astre divin, mes frères, qui vous demande vos regards. Il y a toujours sur la terre une Eglise visible qui nous enseigne toute vérité et qui ne nous laisse ignorer aucun précepte. Chaque instruction de ses ministres, autant d'illuminations du ciel, autant de démarches du Seigneur vers nous. Et les livres sacrés qu'elle nous ouvre et que nous devrions avoir toujours dans les mains, qu'est-ce autre chose, dit saint Augustin, que des lettres que le Père céleste a écrites à ses enfants égarés, pour les inviter à revenir à lui ?

Quelquefois, il est vrai, le Seigneur notre Dieu, par des voies extraordinaires, peut se manifester aux hommes et les chercher ; il fait briller une étoile miraculeuse, mais sa lumière est passagère et disparaît bientôt. Il faut donc, comme les mages, aller à la cité sainte et écouter la voix de l'Eglise, soumettant à cette autorité unanime et universelle nos connaissances particulières, connaissances incertaines et sujettes à l'illusion. Car vous comprenez bien, mes frères, que la sagesse humaine tient toujours par les nuages de la chair à l'erreur et à l'imprudence ; mais les oracles divins ne se taisent pas. Ils vous diront certainement où est ne Jésus-Christ, où il habite.

Mais pour y revenir infailliblement, voici en dernier lieu la manière la plus efficace dont le Seigneur nous cherche : c'est par la grâce, grâce qui nous est donnée par Jésus-Christ et qui attire aujourd'hui à son berceau les

mages d'Orient, qui les attire avec tant de force, qui les désabuse de leur prudence, qui les dégoûte de leur grandeur. Et telle est la puissance de celui qui tient en sa main le cœur des rois comme celui des bergers.

Fidèles qui m'écoutez, vous ne redoutez pas, vous aimez, au contraire, et je veux même croire que vous invoquez souvent la puissance de cette grâce, qui va chercher les morts jusque dans leurs sépulcres. La perversité du cœur humain vous est trop connue; vous avez aussi de la sainteté chrétienne, à laquelle vous êtes tous appelés, la haute idée que vous en devez avoir. Si votre Evangile n'était qu'un Evangile humain, le plus faible secours suffirait pour le pratiquer, il ne serait pas nécessaire d'y employer la droite du Très-Haut. Une grâce versatile serait encore trop pour une morale humaine. Mais vous savez que le christianisme doit tirer l'homme de son pays et de sa terre, en ne lui laissant plus son orgueil et ses convoitises, et un tel christianisme ne demande pas moins que la grâce très-forte d'un puissant Rédempteur qui nous cherche, qui nous trouve, et qui, après nous avoir trouvés, nous cherche encore. Il nous cherche, et vous avez vu comment il nous cherche. Apprenons maintenant à le chercher et comment nous le devons chercher; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Toutes les créatures cherchent Dieu, mais d'une manière bien différente. Les êtres insensibles le cherchent comme leur auteur et leur centre. Ils gémissent, dit saint Paul, dans l'attente de son royaume. Les pécheurs mêmes le cherchent, puisqu'ils passent leur vie dans la recherche d'un bien souverain, d'un bien qui les contente parfaitement; et un bien de cette nature ressemble fort à l'idée que nous devons avoir de Dieu, ou plutôt ce bien parfait et souverain ne saurait être que Dieu même; mais les pécheurs se trompent en ce qu'ils le cherchent hors de Dieu, et là où il n'est pas. Enfin, les justes cherchent Dieu; mais d'une manière plus parfaite que les êtres insensibles et plus heureuse que les pécheurs.

Les créatures insensibles cherchent Dieu; mais elles ne le connaissent pas et c'est bassesse, dit le dévot cardinal de Bérulle. Les pécheurs cherchent Dieu, mais ils ne le trouvent pas, et c'est l'excès de la misère. Les justes cherchent Dieu et ils le trouvent, et c'est le souverain bonheur.

Or, comment est-ce que les justes cherchent Dieu pour le trouver si heureusement? C'est ce qu'il est de notre intérêt d'apprendre. Et vous ne doutez pas, mes frères, que la conduite des mages à chercher Jésus-Christ ne nous y doive beaucoup servir. Je remarque trois choses dans les démarches que font les premiers fidèles en cherchant le Sauveur du monde. Ils le cherchent avec empressement, avec sincérité, avec persévérance. Trois choses qui reviennent parfaitement à ce que dit saint Bernard, que nous ne devons rien chercher avant Dieu, rien avec Dieu, rien après Dieu.

Premièrement, à l'égard de l'empressement avec lequel les mages ont cherché Jésus-Christ, il est certain qu'ils l'ont cherché dès qu'ils l'ont connu; ils l'ont cherché sans différer un seul moment et malgré les plus grands obstacles. Nous avons vu, disent-ils, son étoile dans l'orient et aussitôt nous sommes venus l'adorer : *Vidimus stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum.* (*Matth.*, II, 2.) N'admirez-vous pas une ardeur si prompte à chercher le Seigneur? *Vidimus et venimus;* un empressement qui n'écoute aucun prétexte, qui méprise les raisons de fortune, qui s'élève au-dessus des fausses lumières de la raison et qui se roidit contre le torrent de la multitude et des exemples. Remarquez bien toutes ces circonstances.

La fortune, dont les motifs et les raisons sont d'un grand poids dans l'esprit des hommes et surtout de ceux qui sont accoutumés à ne manquer de rien, en leur grossissant les difficultés d'un long et pénible voyage, leur faisait comprendre aussi qu'ils avaient non-seulement une chère famille à quitter; mais de plus un petit état à conserver, et qu'il y avait de l'imprudence à livrer, par une absence trop longue, leurs héritages aux convoitises de leurs voisins et aux invasions de leurs ennemis.

La raison humaine ne s'opposait pas moins à cette religieuse recherche. Des sages marcher sur la foi d'une étoile, fonder sur cette apparition la naissance d'un roi et aller adorer ce roi inconnu, n'était-ce pas s'exposer à passer pour visionnaires? Ajoutez enfin qu'il fallait vaincre les préjugés de la multitude, et contre le torrent des exemples et des sectes de tous les peuples, partir seul des grands pays de l'orient, pour aller chercher dans une petite région le Seigneur qui leur était annoncé.

Mais rien de tout cela ne les arrête. Tout ce qu'il y a d'agréable dans la fortune, de spécieux dans le raisonnement, de fort dans les préventions et les exemples, ils le sacrifient tout d'un coup et sans délibérer un seul instant. Voilà l'empressement avec lequel ils cherchent Jésus-Christ; ils le préfèrent à tout, ils le cherchent dès qu'ils le connaissent, ils ne cherchent rien avant lui.

Permettez-moi, mes frères, de vous demander ici d'abord, si comme les sages vous avez cherché le Seigneur dès que vous avez eu le bonheur de le connaître; ou plutôt je vous demande si dans vos actions vous lui donnez le premier rang, si tous les jours vous ne cherchez rien avant lui. Et n'est-il pas visible, au contraire, que vous faites marcher toutes les affaires avant celle du salut? N'allez-vous pas plutôt à une partie de plaisir qu'à un exercice de dévotion? Ne préférez-vous pas souvent le jeu à la prière ou à la sainte parole; les entretiens pernicieux ou frivoles à une bonne lecture; les

indignes amusements aux œuvres de votre état? Les premières heures du jour, au lieu d'assembler votre famille pour prier, ne les abandonnez-vous pas aux sollicitudes du monde? Vos parures n'ont-elles pas aussi vos premières pensées et vos premiers soins? Enfin, n'allez-vous pas avec plus d'ardeur et d'une aile plus légère au théâtre qu'au temple? Et n'est-ce pas comme si vous couriez plutôt au palais d'Hérode qu'à la grotte de Bethléem?

Que si vous alléguez contre vos premiers devoirs des intérêts humains, vos frivoles raisonnements et les exemples ou les usages du monde, je vous dirai que votre salut est votre premier intérêt, et que la raison même veut que la religion soit chaque jour votre grande affaire. Et pour les exemples du monde, il ne faut pas non plus qu'ils vous imposent; il ne faut pas que cette multitude de chrétiens, tièdes ou corrompus qui vous environnent, retarde votre ardeur. Je sais que c'est une grande puissance parmi les hommes que celle des usages. L'on ne veut pas être singulier, on veut faire ce que tout le monde fait. C'est pour les hommes, dit saint Augustin, une grande tentation, prenant pour santé une infirmité générale, et chacun croyant trouver dans les prévarications publiques un appui et des excuses à ses propres dépravations : *et nunc sanitatis patrocinium est insanientium turba.*

Il est donc nécessaire de vous dire une bonne fois, chrétiens mes frères, que la sainteté et la justice ne se trouvent pas dans la multitude, que le frein de l'erreur est encore dans les mâchoires des peuples, comme parle un prophète : *frenum erroris in maxillis populorum* (*Isa.*, XXX, 28), et que, comme il est certain que le sentier de l'Évangile est étroit, et que peu de gens y marchent, il est aussi constant que l'on ne suit pas Jésus-Christ en suivant le grand nombre, et qu'au contraire le monde étant si plein de faux principes et de passions, le mépris de la piété se montrant d'ailleurs plus hardiment que la piété même, rien, par conséquent, ne conclut davantage contre l'innocence des usages du monde que leur universalité.

Regardez dès le commencement : Noé seul juste dans le monde, Loth seul juste dans la ville, Abraham seul dans la terre des Chananéens, Job seul dans la terre des Iduméens, Moïse seul dans la cour d'Égypte, Caleb et Josué seuls dans le camp d'Israël, les trois enfants hébreux seuls dans l'empire de Babylone, et les mages seuls dans les régions de l'orient. Alors en Judée, entre les sacrificateurs, Zacharie seul juste avec Élisabeth et Jean-Baptiste; entre les descendants de David, Joseph seul juste avec Marie; entre les habitants du pays, quelques bergers, le vieillard Siméon, Anne la prophétesse, et peu d'autres attendant la consolation d'Israël.

Regardez donc et craignez. La nombre des gens abusés fait toujours le torrent. Jamais la vie innocente et juste n'a formé les mœurs publiques; ce n'est pas une chose commune d'être un vrai chrétien. Rien de plus rare, et en même temps rien de plus nécessaire au milieu d'un monde de prévaricateurs, de chercher le Seigneur avec empressement, malgré tous les obstacles; et non-seulement avec empressement, mais avec modestie, comme les mages; non-seulement de ne rien chercher avant lui, mais, en deuxième lieu, rien avec lui. Voici, chrétiens, une grande instruction.

Il est surprenant de voir la disposition du cœur de ces hommes qui ne font que commencer à croire. Ils n'avaient pas encore vu Jésus-Christ, et néanmoins, dit saint Chrysostome, ils étaient déjà préparés à mourir pour lui; ils le confessent devant un tyran, ils le cherchent au péril de leur vie, et, après qu'ils l'ont trouvé, la pauvreté de cet enfant les étonne-t-elle? On voit dans l'Évangile que plusieurs entre les Juifs cherchèrent le Fils de Dieu lorsqu'il faisait des miracles; mais ils cherchaient quelque chose avec lui. Les pains miraculeux dont il avait nourri un grand peuple n'étaient pas un petit attrait pour eux, comme nous l'apprend un évangéliste; mais ici, mes frères, les mages trouvent un enfant qui a besoin de tout; ils ne remarquent rien au dehors qui ne paraisse méprisable : parmi eux il n'y en avait pas un seul qui ne ressemblât mieux à un roi que le roi qu'ils venaient adorer. Ils ne le voient pas distribuant un repas à des milliers d'hommes, ni ressuscitant les morts, ni déliant les langues des muets, ni rendant la lumière aux aveugles, ni guérissant les malades, ni exerçant sur l'enfer un empire souverain, ni mettant par son pouvoir les éléments du monde au-dessus de leurs propriétés naturelles.

Ils voient seulement un enfant pauvre et enveloppé de langes, un enfant dans le silence et en qui recueillait ses regards et ses soins une mère qui ne paraissait avoir rien de grand qu'une admirable modestie et une excessive pauvreté. Ils le voient en cet état, et ils l'adorent; c'est saint Léon qui parle.

Quoi donc, des sages ne rougissent pas d'adorer un enfant? Des hommes puissants se courbent avec tant de facilité et abaissent avec un cœur si docile la grandeur humaine devant le plus pauvre des enfants des hommes? Saint Chrysostome répond que leurs yeux corporels ne leur représentaient rien d'abject en Jésus-Christ, parce que le Saint-Esprit qui était dans leur cœur le dépeignait aux yeux de leur âme comme un Seigneur, un Roi, un Juge.

Ils font bien plus, et voici ce qui prouve qu'ils ne cherchaient que le Sauveur du monde, et qu'il n'y avait dans leur piété rien que de sincère : c'est que du moment qu'ils le possédèrent, ils n'eurent plus qu'un extrême mépris pour leur or et leur argent; de sorte qu'ils s'en déchargèrent comme d'un dangereux fardeau. Vous eussiez dit qu'ils comprenaient déjà cette grande maxime

de l'Évangile, que l'on ne peut servir deux maîtres à la fois, Dieu et l'argent.

Voilà sans doute, mes frères, un grand modèle pour vous. Voilà de grands exemples que vous devez suivre. Et là-dessus il faudrait fonder vos désirs pour la justice chrétienne, s'ils sont sincères; car il paraît que les hommes ne désirent de bonne foi que les biens du monde; vous examiner si, devenus plus détachés de vos biens, vous supportez aussi plus patiemment vos pertes; si par des payements plus exacts vous faites moins souffrir le mercenaire; si vous n'avez plus dans la diminution de vos revenus des prévoyances injurieuses à la divine Providence; si vous portez plus volontiers votre or dans la grotte du pauvre, ou si la source de vos aumônes n'est point tarie plutôt par l'excès de vos dépenses que par la dureté des temps. En un mot, vous devriez vous demander à vous-mêmes si l'intérêt n'est plus la boussole qui vous guide; on voit assez de personnes pieuses, mais peu de désintéressées; si tous les vifs sentiments que vous avez eus jusqu'ici pour les choses utiles et commodes sont tant soit peu affaiblis : sans quoi vous ne sauriez nous prouver la sincérité de vos démarches vers Jésus-Christ.

Car dites-moi, je vous prie, et vous devez bien retenir cette leçon, l'étoile qui conduisit les mages, les mena-t-elle à un roi élevé sur un magnifique trône, couché mollement sur la pourpre, chargé de pierreries, environné de riches et de richesses? Elle les mena à un enfant pauvre, couché sur la paille, sans maison, sans héritage, sans serviteurs. Or la lumière de l'Evangile, dit le grand Augustin, a succédé à l'étoile des mages : elle doit donc vous conduire comme elle, au détachement, à la modestie, à la tempérance, à tout ce qui mortifie les sens; et si elle ne vous réduit pas aux privations et à l'indigence volontaire de cet Homme-Dieu, elle vous oblige du moins à l'estime de la pauvreté qu'il a choisie, et à l'amour des pauvres au rang desquels il est venu se placer. Car on ne saurait accorder Jésus-Christ avec l'avarice, Jésus-Christ avec le luxe, Jésus-Christ avec la mollesse, Jésus-Christ avec l'injustice. Il n'est pas d'incompatibilité plus grande, et la piété sincère ne permet pas qu'on cherche jamais rien avec lui.

Disons pour dernier article, que si nous cherchons le Seigneur comme les mages, nous ne chercherons plus rien après lui, le servant non-seulement avec sincérité, mais avec persévérance. Ces fidèles que la grâce a rendus les premiers de l'Eglise, eurent pour le Sauveur du monde cette constance, cette fidélité, cette persévérance; en sorte que, pour ne pas risquer la grâce chrétienne qu'ils remportaient chez eux, ils eurent la précaution de ne pas retourner par la ville où régnait Hérode, prenant une autre route, afin de n'avoir plus aucun commerce avec cet ennemi de la religion : *per aliam viam reversi sunt.* (*Matth.*, II, 12.)

C'était une grande instruction pour nous, dit saint Léon : plus de liaisons avec le péché après que nous avons trouvé Jésus-Christ; rupture éternelle avec les occasions du crime, avec les personnes qui nous ont été les plus chères, mais au même temps les plus funestes. Peut-on être toujours dans l'occasion, et jamais dans l'offense. Renoncement aux voies anciennes, persévérance dans les voies nouvelles, ne cherchons plus rien après le Seigneur notre Dieu.

O âmes tièdes et inconstantes, est-ce là ce que vous avez fait? Après que dans ces grandes fêtes vous avez eu le bonheur non-seulement d'adorer le Fils de Dieu naissant ou de toucher ses langes, comme les mages, mais bien plus de le recevoir dans vos poitrines, tout immortel qu'il est, ne vous a-t-on pas vues comme auparavant dans vos premières routes, vous éloignant du Sauveur et du salut avec le même fonds d'amusement et de mollesse, fuir le travail par une vie toujours inutile, fuir la souffrance par une vie toujours sensuelle; avec le même entêtement pour vos propres pensées, ne vouloir jamais rendre à la vérité ce que vos préventions lui ont ôté; paraître aussi toujours dans les mêmes lieux où vous allez perdre encore votre ferveur, votre recueillement et la grâce même; vivre avec la même dureté pour les autres, avec la même tendresse pour vous, désavouant ainsi dans votre conduite tout ce que vous aviez promis dans votre componction, et vous repentant de votre pénitence même?

Hélas! les fêtes passent, et la dévotion passe avec elles! On quitte Jésus-Christ, et on retourne vers Hérode! Nous n'avons qu'une dévotion faible, entée sur une corruption ancienne et permanente; une piété momentanée, un zèle de quelques heures, agissant avec Dieu comme le monde agit avec ceux qu'il invite à ses repas; car le monde, dit notre évangéliste, offre d'abord la liqueur la plus excellente, et il ne donne à la fin que la mauvaise. Ainsi l'aigreur des passions que l'on a seulement suspendues corrompt bientôt une piété naissante, surtout dans ce temps de l'année, où la licence des assemblées et des repas ouvre les cœurs à la dissolution, et écarte toutes les précautions de la sagesse, où il paraît une espèce de conspiration de tous les états à se procurer des plaisirs, et à y engager les autres.

Cependant, âmes chrétiennes, il semblait il y a peu de jours, dans l'heure de vos dévotions, que vous eussiez donné un congé général à toutes les créatures; que vous eussiez déclaré une guerre éternelle à la chair : et voilà, dit saint Bernard, que vous faites un nouveau traité, une nouvelle paix avec elles. A peine aussi l'Eglise voit-elle aujourd'hui dans ses offices ceux qui avaient dit dans leurs transports qu'ils y fixeraient leurs tabernacles. La ferveur de Noël n'a pu durer jusqu'au jour de l'Epiphanie.

Ce jour si saint et si solennel, où le Sei-

gneur se manifeste à nous par tant de merveilles, ce jour nous a déjà trouvés tout tièdes, tout profanes, tout pleins de l'amour du siècle. On ne connaît plus la grandeur de cette fête que par l'intempérance ou par la dissipation. Et au lieu que dans les premiers temps de l'Eglise, les princes, les grands, les riches et même les indévots quittaient en ce jour toutes les marques d'indévotion pour paraître chrétiens, ne se montrant point ailleurs que dans les saintes assemblées, et donnant toute la fête de l'Epiphanie que nous célébrons à la prière, à l'instruction, aux offices publics : *Erat autem Epiphaniæ dies cœtusque amplissimus* (S. Greg. Naz.); à présent, au contraire, il s'en trouve qui ne croient rien déranger dans la régularité de leur vie, d'avoir en ce jour un peu moins de christianisme que dans les autres temps.

Puissiez-vous, mes chers frères, n'avoir point de part à ces relâchements ! Vous le faites déjà assez paraître par cette louable application que vous avez, en vous séparant d'un peuple qui n'est pas saint, à entendre la divine parole et à venir ici rendre vos hommages au Roi du ciel. Mais ne vous lassez point. Ce n'est rien d'avoir commencé, si l'on ne persévère. Les pieds du juste ne sont point chancelants : *statuit super petram pedes meos.* (*Ps.* XXXIX, 3.)

Imitez les mages fidèles, qui ont cherché le Seigneur avec une religion aussi constante qu'elle était sincère et empressée. Imitez tant d'âmes justes qui ne veulent point quitter celui qu'elles possèdent, et qui tout grand qu'il est, veut bien que nous le possédions; âmes toujours ferventes, toujours contentes de ce que Dieu a fait pour elles, et jamais de ce qu'elles font pour lui ; toujours cherchant le Seigneur, et commençant chaque année comme elles voudraient finir leur vie. Si vous le cherchez ainsi sur la terre, mes chers frères, vous le trouverez dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XL.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt puerum in Jérusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus enfant au temple pour le présenter au Seigneur.

Enfin les ombres commencent à disparaître avec les figures, une grande lumière se lève sur nous, la vérité se manifeste, nos yeux commencent à voir le salut du monde : la synagogue mourante et représentée par le vieillard Siméon, ne demande plus qu'un tombeau : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* (*Luc* II, 29.) L'esclave quitte la maison et cède la place à l'enfant. Ce n'est plus Moïse qui, après une demeure de quarante jours, descend de la montagne pour nous apporter la loi, c'est Marie qui sort de la grotte de Bethléem, et qui, après un même espace de temps, nous apporte le législateur même. Déjà s'élèvent les fondements d'une Eglise nouvelle : bientôt le sang grossier des béliers et des agneaux n'arrosera plus les autels du temple. Voici, mes frères, le premier-né que Dieu cherche depuis l'origine du monde ; voici celui à qui appartient le temple où il est offert, et par qui seul tous les sacrifices peuvent être acceptés ; voici l'heure en laquelle le second temple devait surpasser le premier, lorsque le propriétaire y entre, et que là se présente avec un corps celui qui depuis longtemps y était représenté dans les figures.

Je ne m'étonne donc plus que l'Eglise fasse de ce jour un jour si éclatant et si beau par les flambeaux qu'elle nous met dans les mains : le temps de ses faiblesses et de ses impuretés légales est passé ; elle a maintenant de quoi se purifier : Marie porte entre ses bras Jésus-Christ, la victime sainte et souveraine, et seule digne du Dieu saint que nous adorons, Jésus-Christ sans lequel nos offrandes les plus riches ne seraient pas reçues.

Marie qui se purifie, Jésus-Christ qui est offert : grand mystère, chrétiens ! et dans ce mystère vous trouverez de grandes leçons. Etre purifiés sur le modèle de Marie, être sanctifiés avec Jésus-Christ : deux devoirs importants ; mais deux passions s'y opposent, l'orgueil et la mollesse; passions qui ont jeté dans le cœur de l'homme les premières et les plus profondes racines. L'orgueil révolte l'esprit contre la loi de Dieu, la mollesse soustrait le corps à la loi de l'esprit. L'orgueil, qui est la première des impuretés et qui corrompt les vertus mêmes, empêche l'homme de se purifier ; la mollesse qui suit l'attrait du plaisir et tout ce qui flatte les sens, ne veut pas qu'il se sacrifie ; et de là toutes les prévarications. Mais l'iniquité sera comme éteinte dans sa racine, si nous allons au temple nous purifier, comme l'obéissante Marie, par un esprit soumis et humilié, c'est ma première proposition ; si nous allons au temple nous sacrifier avec Jésus-Christ offert, par un corps et des sens mortifiés, c'est ma seconde proposition. Allons dès à présent à Jésus par Marie, et demandons les lumières de la sagesse éternelle par celle qui en devint la mère, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Marie sort aujourd'hui de sa maison pour aller au temple de Jérusalem, portant Jésus-Christ entre ses bras ; elle vient au temple avec cette précieuse charge, se mêlant dans la foule des autres mères, de qui rien ne la distingue au dehors qu'une plus grande pauvreté, un air plus simple, une pudeur plus marquée ; en un mot, elle y vient avec un esprit humilié, avec des dispositions toutes contraires à l'orgueil humain. La première, c'est pour obéir à la loi de la purification, loi qui n'était point faite pour elle, puisqu'elle était vierge après l'enfantement même, et la plus pure des vierges; car, dit saint Bernard, il était digne de Dieu de ne naître que d'une vierge, et il était digne de

.a virginité de ne produire qu'un Dieu. La seconde disposition, c'est par respect pour les simples et les faibles qui ne connaissaient pas le privilége de sa divine maternité, et qu'elle aurait peut-être scandalisés par cette omission d'un point de la loi. La troisième est que l'humble Marie, incapable des vains éblouissements et des illusions les plus imperceptibles de l'amour-propre, vient au temple pour y offrir Jésus-Christ, uniquement appuyée, non sur sa propre justice, mais sur celle du Rédempteur, par qui nous sommes tous justifiés. Obéir à la loi, édifier le prochain, offrir Jésus-Christ, vraies dispositions d'un esprit soumis et humilié; grandes vérités qui demandent toute votre attention.

Marie vient humblement se purifier au temple pour obéir à la loi, *secundum legem ;* première disposition. Saint Justin fait naître à ce sujet une espèce de combat entre la grâce de Marie et son humilité. La grâce, dit-il, élevait Marie au-dessus de la loi, et l'humilité l'abaissait sous la loi. La grâce l'élevait au-dessus de la loi pour plusieurs raisons : 1° C'était une loi de crainte, et la Vierge portait dans son cœur la loi de l'amour; 2° la Vierge était par ses vertus dans la plénitude de l'âge de Jésus-Christ; elle était donc exempte de ces lois cérémoniales de la synagogue, qui n'étaient, dit le grand Augustin, que des amusements accordés aux hommes dans leur enfance; 3° les sacrifices que la loi ordonnait étaient des liens propres à retenir des esclaves, et la fille de David vivait dans la condition libre des enfants de Dieu; 4° elle était trop parfaite pour avoir besoin de ces éléments grossiers; enfin, 5° plus que tout cela, sa divine maternité et sa virginité inviolable la dispensaient de la loi particulière de la purification. Combien de raisons, mes frères, pour ne pas obéir à une loi qui paraît la dégrader, qui couvre ses mérites, qui cache ses priviléges, qui obscurcit la mère du Rédempteur, et qui dérobe même aux yeux du monde les signes éclatants de sa rédemption!

Mais une humble et simple obéissance prévaut sur tout ce que la présomption humaine peut lui opposer. La Vierge se soumet à la loi, elle ne s'en rit pas comme d'une vaine cérémonie; elle n'écoute pas la raison superbe qui explique les saintes ordonnances pour s'en dispenser; elle n'a point recours aux subtils interprètes de la loi pour s'en décharger; elle connaît mieux ses devoirs que ses prérogatives. Avec un esprit toujours humilié, elle était venue à Bethléem pour obéir à l'édit d'Auguste, elle en sort aujourd'hui pour obéir à la loi de Moïse, et partout elle ne marche que pour se soumettre aux décrets et aux volontés de Dieu.

Voilà sans doute une grande leçon pour la plupart des fidèles, parmi lesquels vous en trouverez qui, pour secouer le joug des saintes lois, on se prévalent de leur dignité, comme si le grand et le petit n'étaient pas sur la même ligne d'hommes et de créatures et les serviteurs du même Dieu ; on s'élèvent des avantages de leur esprit, faisant de la religion une philosophie qui consiste plus en spéculation qu'en pratique, et laissant au peuple simple le soin de s'acquitter des usages extérieurs et de certains points de la loi qui paraissent à ces enfants de l'orgueilleux Adam de pures minuties ; ou se renferment précisément dans les bornes des grands préceptes, négligeant tous les conseils, quoique les conseils soient pour quelques-uns des préceptes, et que les plus légères transgressions conduisent quelquefois aux plus grandes iniquités ; ou enfin allèguent des raisons d'intérêt, des périls et des pertes, comme si la conscience pouvait jamais perdre ses droits, comme si la religion n'était simplement qu'un accessoire. Parcourons, s'il vous plaît, mes frères, tous ces articles, et apprenons que nous avons toujours tort de vouloir éluder les plus petites lois.

L'homme superbe est injuste, non-seulement parce qu'il veut rompre par sa désobéissance les liens naturels de servitude et de dépendance de la faible créature sous l'empire du Créateur suprême, mais encore parce qu'il voudrait donner à cette révolte criminelle des couleurs et des apparences de justice. O divine Loi, vous ne serez pas toujours le jouet des hommes transgresseurs! c'est par vous enfin qu'ils seront jugés, et personne ne pourra jamais ni se soustraire à votre tribunal, ni révoquer vos jugements. Homme mortel, qui allez toujours à la dispense, et jamais à la règle ; toute la grandeur dont vous vous couvrez contre la Loi ne vous garantira pas du jugement et de la peine. La grandeur qui impose de nouveaux devoirs appesantit le joug, et ne sert qu'à multiplier les prévarications ; de sorte que dans le jour de la justice, où rien ne sera mesuré que sur les obligations et sur l'obéissance, vous ne paraîtrez qu'un plus grand coupable. De tous les priviléges de votre élévation et de votre emploi, vous deviez prendre principalement celui qui vous engageait à donner aux autres l'exemple d'un assujettissement plus exact aux saints commandements, vous deviez être plus contraire à l'exception, plus sévère contre vous, plus ami de la Loi. Dieu, en vous exaltant dans le monde, vous a-t-il dispensé de vous purifier dans le temple ? Tout est à lui, il a un souverain domaine sur tous les êtres; mais les grands et les premiers-nés doivent lui appartenir plus que tous les autres : *Sanctifica mihi omne primogenitum, mea sunt enim omnia.* (*Exod.*, XIII, 2.) Plus vous avez reçu de talents, plus vous devez être un serviteur laborieux et fidèle ; vos fautes sont plus grandes et plus nombreuses, vos purifications doivent donc être plus fréquentes ; vous devez venir ici plus souvent à la fontaine des larmes, au trône de la grâce, à la source des miséricordes.

Et vous qui prenez dans les fausses lumières d'une sagesse humaine les principes de votre conduite, vous auriez honte que

l'on vît le philosophe confondu avec le simple dans les cérémonies de l'Eglise. Désabusez-vous ; rien n'est petit dans la Loi, les moindres points en sont sacrés, tout est sanctifiant dans l'Eglise, jusqu'aux exercices les plus bas, et ils sont d'autant plus capables de nous sanctifier, de nous purifier, qu'ils sont plus propres à nous entretenir dans une humble disposition. Pour mortifier la raison humaine, Dieu n'a-t-il pas lié en quelque sorte son esprit et ses dons aux matières les plus communes, à l'eau dans le baptême et au pain dans le sacrifice ? Il est dangereux de le servir par un culte de fantaisie, et d'aller à lui par d'autres voies que celles qu'il lui a plu de nous prescrire. Grand Dieu, vous résistez aux superbes, et vous ne donnez votre grâce qu'à ceux qui portent avec un esprit soumis le joug de votre Loi, qui avec des vues de religion s'abaissent aux pratiques qui semblent les plus petites.

Mais vous voulez bien, dites-vous, observer certaines lois, vous vous en tenez au Décalogue, vous respectez les lois de Dieu plus essentielles, mais celles de l'Eglise n'ont chez vous nulle autorité. Ecoutez, mon fils, dit le Sage, écoutez la doctrine de votre père, mais ne négligez pas la loi de votre mère : *Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ.* (*Prov.*, I, 8.) Regardez comme un païen, comme un infidèle, vous dit le Fils de Dieu, celui qui n'écoute pas l'Eglise. La loi de la purification était-elle une loi si essentielle, et avait-elle la force d'un précepte du Décalogue ? Comprenez bien ce que je vais vous dire, et craignez les conséquences des désobéissances les plus légères. Il y a dans l'omission des moindres règles une source de maux, un principe des plus grands déréglements, soit par la sécurité qui nous cache le péril, soit par la négligence qui nous ôte la précaution, soit par la présomption même qui est déjà une grande chute. Et c'est pour cela, mes frères, que la conscience chrétienne est si délicate dans les moindres péchés. Le fameux Marc d'Aréthuse refusa jusqu'à un denier pour le rétablissement d'un temple d'idoles qu'il avait abattu : « Une obole de contribution, disait-il, serait un crime, et je ne veux pas le commettre. » C'est par de petits soins, par son exactitude à observer les ordres les moins importants que le serviteur plaît à son maître ; c'est par un cheveu, par une pratique légère que la sainte épouse gagne le cœur de son époux, comme il est dit dans les *Cantiques* ; c'est sur l'obole que la veuve pauvre met dans le tronc du temple, que le Seigneur est attentif ; c'est la simple tourterelle présentée par l'humble Marie qu'il préfère à tous les animaux des montagnes. Dieu n'est point ému par les actions rares et éclatantes ; la vanité les admire, et souvent c'est la vanité qui les produit ; il ne regarde que l'obéissance simple d'un cœur qui marche fidèlement dans les voies les plus communes, et qui ne s'écarte point des plus petits commandements.

Et comment vous regardera-t-il, chrétiens, si, par une obéissance partagée et capricieuse, vous vivez plutôt selon votre humeur que selon sa Loi, si vous méprisez certaines règles, si vous les transgressez ? L'Eglise, par exemple, ne vous voit guère dans ses offices publics ; vous ne comptez pour rien de manquer à la messe solennelle et aux saintes instructions, où sa voix vous appelle chaque dimanche ; il semble que la religion, qui destine ce jour à expier par les sacrements et les sacrifices les transgressions des autres jours, ne soit le lien que des personnes vulgaires, ou des âmes plus dévotes à qui vous ne voulez pas ressembler. Aussi ne jouirez-vous pas comme Siméon et Anne, de la consolation d'Israël et de la lumière des nations. Vous ne verrez dans le temple, ou vous ne paraissez que comme en passant, ni le Sauveur ni le salut, vous ne trouverez point Jésus-Christ, vous n'aurez point de part à ses mystères, vous ne recevrez point ses grâces.

Que si une raison superbe oppose encore aux saintes ordonnances des intérêts humains, si vous croyez que la loi n'a plus de force parce qu'elle est contraire à votre repos et à votre fortune, c'est fait de la religion. Quoi donc, chrétiens, est-il une plus grande affaire et où vous ayez plus d'intérêt que d'obéir à la loi de Dieu ? Et ne devriez-vous pas risquer, non-seulement vos biens, mais de plus votre santé, votre vie, pour accomplir ses justices ? Regardez l'obéissante Marie : Jésus-Christ, qu'elle porte entre ses bras, est celui que les anges ont annoncé, que les pasteurs et les mages ont adoré, que le cruel Hérode cherche, et néanmoins elle vient à Jérusalem ; elle y vient avec péril et malgré le péril, pour nous apprendre que les dangers ne doivent pas toujours empêcher notre dévotion, et que l'intérêt ne doit jamais retarder notre obéissance.

Mais que dites-vous des illustres et vaillants Machabées ? Ils vivaient dans une loi moins parfaite que la nôtre, et ces hommes fidèles aimèrent mieux être bannis de leurs maisons, être dépouillés de leurs biens, souffrir la faim, la soif et la mort même, que de se souiller par le plus petit violement de la Loi en mangeant la chair des animaux impurs.

O prévaricateurs, retournez donc à la Loi, et pour cela ne perdez point de vue l'auguste Marie ! Elle va se purifier au temple, quoiqu'elle eût tant de raisons de s'en dispenser ; elle y va avec un esprit humilié pour obéir simplement à la Loi, *sicut scriptum est in lege* ; c'est la première de ses humbles dispositions.

La seconde est qu'elle se soumet à cette purification légale pour édifier le prochain, pour ne pas scandaliser les simples qui, ne sachant point les raisons qu'elle avait de ne pas subir une loi qui ne la regardait point, n'eussent pas manqué de juger mal de sa conduite ; et il était du caractère de cette Vierge si humble, de se croire redevable aux simples comme aux sages, de respecter le

faible et le petit, et de ne point offrir à leurs yeux l'exemple d'un relâchement qui pût affaiblir en eux l'amour de la règle. Voici pour vous et pour moi, mes chers frères, une instruction des plus intéressantes. L'orgueil ne veut rien devoir à personne, il refuse de s'assujettir à de petites règles, quoiqu'il pourrait avec cet assujettissement ménager la faiblesse des petits que nous sommes toujours obligés d'édifier, ou du moins à qui nous sommes obligés de ne pas nuire. Or, il est constant que si on se donne la liberté de faire mille choses qui, dans la rigueur, seraient permises, mais qui ne le sont plus dès qu'elles n'édifient point le prochain; par cette science, dit le grand Apôtre, on blesse son frère, on jette dans le mal un homme faible, on fait périr celui pour qui le Seigneur a versé tout son sang : *Peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est.* (I *Cor.*, VIII, 11.)

Et comment est-ce que le faible périt? Parce que ceux qui ne se gênent point dans leur conduite lui donnent lieu de former des soupçons malins, des jugements précipités qui le tuent; et, d'ailleurs, c'est que l'homme est naturellement imitatif, surtout lorsqu'il est question de s'éloigner de ses devoirs. Déjà entraîné par sa propre pente au relâchement et à la transgression, l'exemple d'autrui lui donne la hardiesse de faire avec les autres ce qu'il n'osait faire lui seul; et marchant encore d'un pas timide et chancelant dans les voies du péché, cette main étrangère le soutient et lui ôte toute crainte.

Malheur donc à celui par qui le scandale arrive! qui, gardant toute sa sagesse pour lui-même, n'édifie pas les autres par sa régularité, et qui, satisfait de ses intentions et des secrets sentiments de son cœur, abandonne sa conduite extérieure aux jugements d'autrui, et laisse indifféremment périr ses frères. Femme chrétienne qui vous sentez au-dessus des vices, malheur à vous, si vous vous croyez au-dessus des soupçons, et si vous êtes assez téméraire pour négliger les apparences. Malheur à vous, chrétiens, si vous avez des enfants, des domestiques, des subalternes, qui ont toujours les yeux ouverts pour observer toutes vos démarches, et à qui vous n'exposez que les excès d'une vie mondaine, ou les relâchements d'une vie tiède; attentifs à faire tout ce que la cupidité vous inspire d'injuste, tout ce que l'humeur vous conseille d'irrégulier, sans avoir aucun égard à ce que la charité condamne. Respectez les yeux de ces petits, et, courbant la tête sous la Loi, marchez avec crainte devant eux. Toutes vos actions sont des exemples, et vos exemples des scandales; toutes vos paroles sont recueillies par ces oreilles curieuses, et imprimées dans ces cœurs, ou faibles, ou malins. Déjà votre enfant, sans honte pour le péché, a horreur du tribunal de la pénitence, et rougit bien plus de confesser le mal que de le commettre. Ce n'est plus une innocente colombe que vous puissiez offrir dans le temple; c'est déjà un oiseau vorace par son intempérance, et un animal immonde par son impureté. N'en soyez pas surpris : vous vous êtes contenté de lui apprendre quelques prières, ou plutôt quelques paroles latines que vous appelez des prières, lesquelles ne forment ni pensées dans l'esprit, ni sentiments dans le cœur; et après cela vous ne vous contraignez plus dans vos entretiens et dans votre conduite. Vous tendez donc à ces âmes faibles, par vos prévarications trop fréquentes, des piéges mortels; et si elles sont si prématurées pour le mal, c'est qu'elles se font de vos exemples des lois. Marchez selon la loi, allez aussi plus souvent vous purifier au temple, et votre famille marchera comme vous, elle ira avec vous, la trace sainte lui sera marquée dans vos pas, la loi et les justices du Seigneur lui seront montrées dans vos actions. Montez à Jérusalem; mais montez-y comme Marie, pour obéir à la loi, et pour édifier le prochain. Allez-y encore pour offrir Jésus-Christ : *Tulerunt puerum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino*

Troisième disposition de cette Vierge humiliée. Car ce n'est point dans les deux tourterelles ni dans les deux colombes qu'elle met sa confiance, ce n'est point sur ses propres mérites qu'elle s'appuie : elle n'a rien qu'elle n'ait reçu de la plénitude de celui à qui elle rapporte tout. Elle offre donc Jésus-Christ, parce que nul autre présent de l'homme n'est digne de Dieu que Jésus-Christ : personne ne peut plaire au Père que par le Fils, sans lequel nous n'aurions point d'accès à son trône, point de part à ses bénédictions, point de droit à son héritage. Ce Fils adorable pour lequel la colombe fut apportée, était lui-même le sacrifice que la colombe représentait. C'est par cette oblation que toutes les mères et tous les enfants sont purifiés. Car, hélas! chers auditeurs, que sommes-nous, et que pouvons-nous offrir au Seigneur dans nos hommages et nos prières, nous qui vivons dans le péché, nous qui sommes nés pécheurs, nous qui infectons même la mère qui nous porte, et de qui l'on peut justement demander si c'est le monde qui nous souille plus, ou si c'est nous qui souillons plus le monde?

Que rendrons-nous donc à notre Dieu pour tout ce que nous lui devons? Nous prendrons, comme le prophète, le calice du Seigneur, nous offrirons son sang, nous prierons en son nom avec une face confuse de nos injustices, avec un esprit pénétré de notre indignité, avec un cœur plein d'une humble componction, qui ne soit point démentie au dehors par un luxe païen, ni par une démarche mondaine; avec une pudeur qui borne nos regards, avec une simplicité qui n'attire point les regards des autres; nous paraîtrons sans faste dans le temple, et nous ne nous présenterons dans la prière, comme l'humble fille de David, que par Jésus-Christ : Jésus-Christ sans lequel, ô Dieu de majesté, vous ne seriez jamais pour nous le Père des miséricordes. Et combien, au contraire, nous serez-vous favorable, ô Père céleste, si vous entendez dans nos oraisons

la voix de ce Jacob, et si vous voyez parmi nos dons cette pure colombe? En Jésus-Christ, que nous offrons, nous trouvons tout, et celui qui demande, et celui que nous demandons, si néanmoins nous nous offrons avec lui; car il ne suffit pas d'immoler l'orgueil par une humble obéissance, la mollesse doit encore être sacrifiée par la mortification chrétienne. Vous avez vu, mes frères, dans Marie obéissante, le modèle de l'esprit soumis et humilié; vous allez voir en Jésus-Christ offert le modèle du corps et des sens mortifiés; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Nous apprenons de l'apôtre saint Paul, que le Fils de Dieu, entrant dans le monde, offrit d'abord son corps pur et sans tache, pour tenir la place des anciennes victimes, dont le sang, qui coulait tous les jours sur les autels du temple, n'avait pu apaiser la justice du Père céleste. De sorte qu'il est vrai de dire que Jésus-Christ est hostie aussitôt qu'il est homme, puisqu'il présente son corps aux douleurs et à la mort, dès le premier moment de sa miraculeuse conception. Mais cette oblation était secrète, et c'est aujourd'hui qu'il la rend publique, lorsqu'il vient dans le temple de Jérusalem pour protester en quelque manière à la vue de tout le monde, qu'il ne s'est revêtu d'un corps que pour l'immoler.

Vous voulez bien, chers auditeurs, que je vous entretienne un peu de cette adorable victime. Malheur à moi, si je vous prêche autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié! Et malheur à vous, si vous vous lassez de nous entendre, lorsque nous vous parlons de celui qui vous doit être toutes choses! Car Jésus-Christ, dit saint Epiphane, est tellement l'agneau et la victime, qu'il est lui-même le prêtre, lui-même l'autel, lui-même le temple, lui-même Dieu, lui-même l'homme, lui-même roi, lui-même pontife, lui-même brebis, lui-même pasteur. Il est agneau et victime; toute la Loi nous le représentait comme victime dans ses sombres figures. Et déjà Jésus-Christ n'était-il pas égorgé dans l'innocent Abel? Ne montait-il pas avec l'obéissant Isaac sur la montagne, courbé sous le poids de son bûcher? N'était-il pas persécuté dans Jacob, vendu dans Joseph, lié dans Jérémie, moqué dans Elisée et couvert de plaies dans Job? N'était-il pas consumé dans les holocaustes, mangé dans l'agneau de Pâques, offert dans les pains de proposition, sacrifié dans toutes les victimes? En un mot, n'était-il pas l'Agneau immolé dès l'origine du monde? Or c'est aujourd'hui que cette victime souveraine, qui doit expier nos fautes, paraît la première fois dans le temple, pour commencer le sacrifice qui ne doit s'achever que sur le Calvaire. Car voilà enfin, Seigneur, où se terminera l'oblation que vous faites de vous-même en ce jour entre les bras de Marie, ce sera à mouri. entre les bras de la croix, et parmi les cantiques des justes qui publient vos merveilles; nous traçant ici le plan de votre dernier supplice, vous nous montrez à nous-mêmes l'exemple du nôtre; car les membres d'un chef crucifié doivent être crucifiés. Vous nous donnez dans votre immolation l'idée de notre sacrifice; sacrifice, mes frères, qui doit se faire dès le matin et se continuer, si j'ose parler ainsi, jusqu'au soir de la vie; sacrifice pompt et sacrifice perpétuel. Remarquez, je vous prie, ces deux circonstances, et suivez le Sauveur du monde.

Sacrifice prompt. Encore enfant, il sacrifie son corps à la douleur; déjà il désire le baptême de sang, et dès le berceau il fait un essai de la croix. Car, mes chers frères, si vous le voyez pauvre dans sa naissance, sur la croix il vous paraîtra nu et dépouillé; ici dans la bassesse de la crèche, là dans les opprobres du gibet; ici persécuté par Hérode, là crucifié par Pilate; ici naissant sur le foin entre les animaux, là mourant sur le bois entre les larrons; ici versant des larmes, là repandant son sang; ici c'est Bethléem qui lui refuse une place dans ses hôtelleries, là c'est Jérusalem qui le trouve hors de ses portes. Et toujours il est vrai que cet Homme céleste, qui est venu détruire le péché en nous portant à combattre notre inclination pour les choses sensibles, cet Homme-Dieu dont nous devons être les images, a commencé de souffrir dès qu'il a commencé de vivre. Sacrifice prompt et empressé; vous le savez, chrétiens mes frères, et il n'est pas difficile de vous prouver que ce sacrifice, quand il est tardif, est d'ordinaire très-désagréable à Dieu. Je dis qu'il est désagréable à Dieu, car pourquoi ordonnait-il dans la loi ancienne qu'on lui consacrât les prémices de toutes choses, des hommes, des animaux et des fruits de la terre? Pourquoi voulait-il que le taureau lui fût immolé avant qu'il eût porté le joug? N'était-ce pas pour nous enseigner l'étroite obligation où nous sommes, si nous ne voulons pas nous attirer son indignation, de lui offrir nos premières années, et de lui sacrifier notre corps par la mortification chrétienne, avant qu'il ait porté le joug du péché et qu'il ait été flétri, profané par l'usage et l'habitude du vice?

Honorez donc le Seigneur, dit le Sage, honorez-le de votre substance et de vos prémices : *Honora Dominum de substantia et de primitiis* (*Prov.* III, 9); honorez-le des prémices de votre esprit, en lui consacrant vos premières pensées, et comptez parmi vos péchés le premier usage que vous avez fait de votre raison, si vous ne l'avez point fait pour lui; les prémices de votre cœur, en lui donnant vos premières affections; les désirs de l'homme peuvent-ils être innocents, s'ils se portent ailleurs que vers Dieu, le souverain bien de l'homme? les prémices de vos journées, en lui offrant dès le matin votre prière; et qu'est-ce que c'est qu'une journée sans le sacrifice de la prière? Mais

sur toutes choses honorez-le des prémices de votre vie, en lui consacrant vos premières et vos plus belles années.

Les présents de Caïn ne furent point acceptés de Dieu ; pourquoi cela, mes frères, écoutez : c'est, dit le texte sacré, parce qu'il ne les offrit qu'après un long délai de plusieurs jours : *Factum est post multos dies, ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino.* (*Genes.*, IV, 3.) Qu'il ait offert au Seigneur des épis de blé ou les fruits des arbres, *de fructibus terræ*, c'étaient-là toutes les richesses de l'homme dans ce premier âge ; il ne pouvait rien donner de meilleur ; mais c'étaient des fruits gâtés, une offrande surannée ; plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il pensât à offrir ses dons, *factum est post multos dies*, et Dieu rejeta ses dons. C'est que la lenteur, dit saint Ambroise, ôte à nos présents toute leur grâce ; un sacrifice tardif perd cette douce odeur qui s'exhale de ceux qu'une prompte religion a soin d'offrir ; rien n'est plus capable de gâter nos victimes que ces criminels délais : on offre toujours à Dieu malgré soi ce qu'on lui offre si tard ; et tout le temps qui se passe à délibérer ne peut être à ses yeux qu'un ingrat et sacrilége refus.

Mais d'ailleurs, dites-moi quel est le sacrifice qu'on lui peut faire, lorsque, lassé plutôt que satisfait des voluptés du siècle, on vient lui offrir à la fin de ses jours les misérables restes d'une vie que l'on a passée dans le péché ? Le beau sacrifice de présenter à Dieu un corps pourri par les plaisirs, un esprit usé par les affaires, un cœur lassé par les intrigues, des yeux pleins de convoitises, une langue intempérante, des mains qui ont tant de fois servi d'armes à l'iniquité, livrer à la pénitence une chair qui n'est plus propre au péché, offrir au Seigneur les jours tristes et mauvais d'une vieillesse infirme, vous donner à lui dans un âge où vous commencez à être le rebut et même la risée du monde, vous présenter à votre Dieu pour le servir lorsque vous n'oseriez vous présenter à un autre homme ! Et si chez les Juifs c'eût été manquer de religion, et déclarer ouvertement son impiété que d'immoler des victimes surannées, quel doit être le crime d'un chrétien, lequel après avoir donné au monde la première et la plus belle saison de sa vie, ne donne à Dieu que la lie de ses années et une chair impure qui a vieilli dans le mal, offrant à la religion les restes d'un corps que l'on a consumé dans le feu de la luxure ; semblable à ces aveugles païens dont parle Isaïe, qui de l'arbre qu'ils apportaient de la forêt dans leur maison, en mettaient une partie au feu pour se chauffer, et donnaient à l'autre partie du bois, avec l'art ingénieux du sculpteur, une vaine et spécieuse figure dont ils faisaient ensuite l'objet d'un culte religieux : *Pars ejus cinis est ; cor insipiens adoravit illud.* (*Isa.*, XLIV, 20.)

Le crime que tu commets, chrétien, est d'autant plus grand que tu as fait ce partage de ta vie dès ta jeunesse, attendant de propos délibéré le retour de l'âge pour retourner à Dieu, et renvoyant à des années qui ne viendront peut-être jamais le sacrifice des plaisirs auxquels tu ne seras plus propre. Le crime est d'autant plus énorme, que la chair dont tu as donné la fleur et les tendres prémices au péché, et dont tu réserves pour Dieu les infirmités et les langueurs méprisables, que cette chair, dis-je, a été d'abord consacrée dans le baptême à une vie de travail et de pénitence. Apprenez ici votre religion, vous qui vous remplissez de ces maximes détestables, que vous n'êtes point nés pour la souffrance, et que vous n'êtes jeunes que pour le plaisir ; instruisez-vous. A peine êtes vous entré dans le monde que l'on vous a porté à l'église, pour imiter en quelque sorte l'oblation qui se fait aujourd'hui de Jésus-Christ enfant dans le temple. Là vous êtes morts au péché, vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ, entés dans son corps et engagés par des serments solennels à porter dans le vôtre les saintes mortifications. Là vous avez promis, et Dieu même vous écoutait, les anges y assistaient, l'Eglise recueillait vos paroles et les écrivait ; vous avez promis de renoncer au monde et à ses pompes, à la chair et à ses concupiscences. Etait-ce donc là une vaine cérémonie, et les hommes ont-ils pu l'inventer ? Peuvent-ils même changer la discipline des mœurs, l'Evangile éternel que vous avez embrassé, et toutes ces grandes règles que la religion vous montre dès votre première entrée dans l'Eglise. Règles que vous ne sauriez lire sans frémir, et qui néanmoins ne vous ont été données que pour vous rendre heureux ; car pouvez-vous être heureux, si vous n'êtes justes ? Et pouvez-vous être justes, si vous n'êtes guéris de vos damnables convoitises ? Si l'empire de vos sens ne s'affaiblit de plus en plus, et si vos appétits déréglés ne sont assujettis, préparés à une précieuse mort par une vie pénitente.

O Dieu saint ! comment avons-nous oublié ces premières et indispensables leçons de notre foi ? Leçons qui ont produit dans tous les siècles une si grande multitude de cénobites, et qui ont bâti à la pénitence tant de maisons, lesquelles remplissaient autrefois les villes et même les provinces. Témoin, mes frères, la célèbre Thébaïde en Egypte, où le Sauveur du monde, transporté après son oblation au temple, semble avoir répandu plus abondamment la grâce de la pénitence ; où, parmi plusieurs villes, on en voyait une qui toute seule renfermait vingt mille vierges et dix mille solitaires au dedans de ses murailles, et en était tout environnée au dehors ; qui ne retentissait que des louanges de Dieu, qui était toute chrétienne, toute catholique, toute dévote, toute pénitente, qui était moins une ville qu'une église, qui était une vraie cité de Dieu, une nouvelle Jérusalem descendue du ciel, une église de premiers-nés destinés

à la mort, mais écrits dans le livre de vie.

O chrétiens! vous professez tous la même religion, qui ne serait pas la religion véritable, si, vous laissant dans vos penchants criminels les sources du vice, elle ne vous donnait dans la vie mortifiée des barrières contre les corruptions de la chair et des sens; vous avez tous reçu la même loi, qui ne serait pas la loi sainte, si elle ne vous interdisait absolument la vie sensuelle. Vous regardez tous dans le sacrifice de Jésus-Christ Rédempteur unique, non-seulement le remède qui doit vous guérir, mais le modèle que vous devez suivre. Vous ne pouvez être chrétiens que par un rapport et une proportion de votre vie avec ses exemples. Et vous ne l'êtes plus, dès que vous consumez vos plus beaux jours dans la terre des sensuels, comme s'il y avait quelque âge où il fût permis de n'être pas chrétien? Vous ne l'êtes plus, dès que la main de Dieu qui vous frappe par tant de maux, et qui devrait vous ramener à la mortification des sens, irrite plutôt vos convoitises qu'elle ne les apaise? Toujours ennemis de la croix de Jésus-Christ, et livrés de bonne heure aux intempérances de la chair, aux assemblées du siècle, à ces divertissements que nous devons tous détester, non-seulement parce qu'ils rendent agréable la vie des sens que la religion ordonne de mortifier, mais encore parce qu'ils effacent tous les traits de la ressemblance que nous devons avoir avec Jésus-Christ notre chef, toujours victime, qui n'a jamais interrompu son sacrifice, qui a été un homme de douleur depuis la crèche jusqu'à la croix. Sacrifice non-seulement prompt, mais perpétuel.

Sacrifice perpétuel, deuxième circonstance que vous devez bien peser, je l'explique; supportez-moi encore un moment. Si quelque portion de notre vie n'appartenait pas au Créateur suprême, qui nous distribue tous nos âges et tous nos instants; si le maître du champ de l'Église ne cherchait pas dans toutes les saisons des fruits aux arbres qu'il y a plantés; si l'Evangile, qui règle notre sacrifice, ne s'étendait pas à tous les temps; si le Seigneur que nous devons attendre chaque jour ne nous avertissait pas de veiller à toute heure, je vous dirais, mes frères, que la mollesse a ses âges et ses jours, aussi bien que la mortification; la piété temporelle avec ses interruptions et ses décadences serait autorisée, et l'athlète infirme, se reposant de temps en temps et s'amollissant dans sa course, pourrait espérer le prix aussi bien que celui qui courrait infatigablement jusqu'au bout de sa carrière. Il y a des temps de relâchement, je le sais; il y a des plaisirs dont on peut user, mais il n'est jamais permis d'en jouir, et il est souvent ordonné de s'en priver. Il y a des plaisirs dont on peut user pour revenir plus fort et plus sain au travail et à la prière; ils délassent et ils ne corrompent pas; ils préparent à la pénitence, et ce n'est point par les excès des repas, par la licence des bals et des spectacles qu'on s'y prépare; ce n'est point par un jeu tel qu'il se pratique aujourd'hui, et que les sages païens eussent condamné; c'est folie de vouloir entrer dans les jeûnes par la crapule, dans les mortifications par la sensualité, et se faisant de nouvelles plaies pour se disposer aux remèdes, arborer le paganisme, lorsque l'Eglise chrétienne nous annonce, dans un jeûne solennel qui approche, le grand sacrifice de la pénitence.

Donc, mes frères, à présent plus que jamais, le ministre de l'Eglise doit crier avec l'Apôtre des nations : Je vous conjure par la miséricorde de Dieu de représenter maintenant vos corps déjà offerts, pour en faire par le sacrifice des sens une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux : *Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (*Rom.*, XII, 1.) Je vous conjure par la miséricorde de Dieu : *Obsecro vos per misericordiam Dei.* C'est la miséricorde qui a donné au monde le grand spectacle de l'Homme-Dieu; c'est la miséricorde qui l'a fait descendre du ciel sur la terre sous la forme d'un homme; c'est la miséricorde qui le fait passer aujourd'hui de la grotte au temple sous la forme d'une victime, *per misericordiam Dei.* Vous devez tout à cette divine miséricorde, et vous n'êtes point débiteurs à la chair : c'est plutôt cette chair même qui doit être immolée : *Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam.* (*Rom.*, VIII, 12.) Oui, chrétiens, c'est votre corps que la religion doit offrir comme une victime. Vous ne devez plus chercher dans vos troupeaux la matière de votre sacrifice; vous le trouvez en vous-même, *corpora vestra hostiam.* Vous qui entrez dans le temple, dit saint Augustin, n'empruntez pas d'hostie étrangère; vous êtes vous-même la victime destinée à l'immolation : *Ipse qui intrat assumitur in holocaustum.* Et si vous voulez que je vous marque avec quelque précision comment vous devez faire une victime de votre corps: *corpora vestra hostiam*, je vous dirai qu'il sera véritablement victime, si vous le prosternez souvent dans la prière, si vous punissez ses rébellions par les abstinences, si vous abattez ses forces par les veilles, si vous mortifiez ses vivacités par les retraites, si vous éteignez la chaleur de vos yeux dans les larmes, si votre langue domptée par la religion ne sert plus d'instrument à la malignité, si retranchant les dangereuses parures, vous prenez sur la vanité pour en faire des sacrifices à la modestie ou à la miséricorde, si vous réglez l'usage de tous vos sens, si vous n'avilissez pas la dignité de votre âme par une attention trop grande aux besoins du corps, faisant sans cesse de votre corps et de vos sens une victime : *Corpora vestra hostiam;* mais une victime vivante, sainte et agréable à Dieu : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* Victime vivante, si vous vous donnez de bonne heure à son service, et si vous n'attendez

pas la faiblesse et la caducité du dernier âge pour commencer votre sacrifice ; victime sainte et agréable à ses yeux, car une tempérance de philosophe ne suffit pas ; toutes ces prétendues vertus humaines embellissent seulement la nature, la religion n'y gagne rien. Pour être digne du salut et pour plaire à Dieu, il faut qu'à cette conduite régulière qui refuse les satisfactions charnelles, vous joigniez un esprit de religion, vous purifiant humblement comme Marie, mais ne croyant pouvoir être dignement purifiés que par Jésus-Christ.

Je le prie, ce grand Rédempteur, mes frères, de vous bien convaincre de ces vérités importantes, afin que quand les jours si rapides de votre purification et de votre sacrifice seront accomplis, vous puissiez le voir et le posséder dans le temple éternel. Ainsi soit-il.

SERMON XLI.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Creavit Dominus novum super terram; femina circumdabit virum. (*Jerem*, XXXI, 22.)

Le Seigneur a créé un nouveau prodige sur la terre : une femme qui est toujours Vierge renfermera dans son sein un enfant, qui, étant Homme-Dieu, est aussi dès sa conception un homme parfait.

Ne nous plaignons plus du péché de nos premiers parents, de ce péché si funeste à toute la nature; interrompons dans ce jour bienheureux le cours de nos larmes, et lorsque nous voyons un ange traiter avec une vierge du salut du genre humain, lorsque nous entendons dire qu'une vierge plus céleste que l'ange même devient mère, et que pour racheter des hommes misérables, Dieu tout grand, tout-puissant qu'il est, s'abaisse jusqu'à se faire homme, touchés d'un prodige si nouveau, écrions-nous avec l'Eglise : O l'heureuse faute dont Dieu même a voulu être le réparateur! ô l'heureuse faute, à laquelle nous sommes redevables de la naissance d'un Dieu parmi nous! *O felix culpa! Quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem.* Cache-toi donc aujourd'hui, serpent séducteur, et rougis de ce que tes artifices ont si mal réussi. Un ange, mes frères, ne doute plus de votre rédemption ; un ange fidèle paraît qui renverse tous les pernicieux desseins d'un ange rebelle. Une femme chaste et humble répare les désordres que l'orgueil et la sensualité d'une autre femme ont causés; un homme enfin rend la vie à un autre homme : un homme innocent à un homme criminel ; un homme qui est la vérité et la sagesse à un homme que l'erreur a séduit; un homme qui est le Dieu de toute sainteté à un homme qui est une source de corruption.

Demandez-vous comment tout cela se peut faire? *Quomodo fiet istud?* (*Luc.*, I, 34.) Je ne puis vous l'expliquer : c'est le plus grand de tous les miracles; c'est le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu; c'est une merveille inaccessible à la raison. Aussi voyez-vous que le prophète qui la propose, comme s'il voulait ménager la raison de l'homme, ne la découvre qu'à demi. *Creavit Dominus novum super terram, femina circumdabit virum.* Que vous dirai-je davantage? La nature ne peut voir sans trouble un si grand prodige. La Vierge même en qui le miracle s'opère ne le comprend pas; elle en est toute surprise, *turbata est.* (*Luc.*, I, 29.) Et néanmoins, mes frères, il n'est pas permis dans un si grand sujet de garder le silence. Si je ne puis expliquer la substance du mystère, je tâcherai d'en découvrir les effets. Un ange m'invite à parler et m'oblige de féliciter la nouvelle mère de l'Homme-Dieu, avec les paroles qu'il lui adresse aujourd'hui. *Ave, Maria.*

Il y avait déjà plus de quatre mille ans que le monde, plongé dans l'iniquité, soupirait après Jésus-Christ son libérateur. Chaque siècle l'annonçait; un peuple entier se préparait à son avénement; tout ce qui arrivait dans le monde ne parlait que de lui, ne respirait que lui. Sans doute, dit le dévot cardinal de Bérulle, Jésus-Christ dès les premiers âges du monde vivait déjà dans la foi des peuples, dans l'espérance des patriarches, au cœur des justes, dans la bouche des prophètes, dans les cérémonies de la Loi, dans la profession publique de la synagogue, dans l'attente de l'univers, dans le gémissement de toutes les créatures. La religion des Juifs tendait tout entière à l'annoncer, les fidèles à le désirer, les justes à l'embrasser, les patriarches à l'engendrer, les prophètes à le prédire, les prêtres à le figurer, et tout le corps de la Loi à le faire attendre. N'est-il donc pas temps que le Sauveur si longtemps attendu paraisse au milieu de nous? Les soixante et dix semaines d'années trop longues à s'écouler n'auront-elles pas une fin? N'est-il pas temps que le ciel s'ouvre pour nous le donner, et que la terre le porte et le produise? La terre ne porte partout que pécheurs et que péchés; n'est-il pas temps qu'elle porte le juste et la justice? L'homme tout entier est corrompu dans son âme et dans son corps, dans son cœur et dans sa chair : n'est-il pas temps que le céleste ouvrier qui a formé l'un et l'autre, vienne les réformer?

Il le fait, chrétiens, et voici l'heureux moment auquel il commence ce grand ouvrage à Nazareth. Il le fait, et voici comment il s'y prend pour en venir à bout. Pour réformer l'homme, il se fait homme; pour retracer la sainteté dans le cœur et dans la chair de l'homme, il se revêt d'une âme et d'un corps semblables aux nôtres : de sorte qu'il rectifie le cœur de l'homme par la divine charité qu'il lui inspire; car le mystère de l'incarnation du Verbe, qui attire aujourd'hui le peuple chrétien dans nos temples et qui occupe toutes nos chaires, est un mystère d'amour et de charité, selon cette parole de la vérité éternelle: Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum Unigenitum daret. Sic dilexit.* (*Joan.*, III, 16.) Mais il a encore sanctifié la chair par l'étroite alliance qu'il a contractée

avec elle, alliance qui doit imprimer la pureté dans nos corps ; car ce mystère est aussi un mystère de pureté et de sainteté, selon cette autre parole : que ce qui naîtra de Marie est saint, ou plutôt la sainteté même, *quod nascetur ex te sanctum.* (*Luc.*, I, 35.) Deux grands effets du mystère auquel cette fête est consacrée ; la charité rétablie dans le cœur par ce mystère d'amour et de charité : premier effet et ma première proposition. La pureté rétablie dans la chair par ce mystère de pureté et de sainteté ; second effet et ma seconde proposition. Ainsi par le nouveau prodige d'un Homme-Dieu sur la terre se forment des hommes nouveaux et divins. *Creavit Dominus novum super terram.* Vous l'allez voir, mes frères, dans les deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

L'homme a été créé avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi ; mais avec cette loi que l'amour pour Dieu serait infini, c'est-à-dire qu'il serait sans autre fin que Dieu même, et que l'amour pour soi serait fini et qu'il se rapporterait tout entier à Dieu. C'était l'ordre de ces deux amours qui faisait que le cœur de l'homme était si droit, si juste, si pur, plaçant chaque chose dans son rang et préférant ce qu'il devait préférer. Mais le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours, et l'amour de soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et a débordé dans le vide de la vérité que l'amour de Dieu a quitté.

Ainsi l'homme s'est aimé tout seul, il a aimé toutes choses par rapport à soi, et par cet amour déréglé de lui-même, il est tombé en toutes sortes de vices ; idolâtre, impur, superbe, injuste, envieux, calomniateur, avare, cruel, méprisant Dieu qui l'avait formé et qui seul pouvait le guérir ; ne se connaissant plus et prenant sa folie pour sagesse, ne connaissant plus les autres créatures jusqu'à prendre leurs images pour des dieux ; transférant aux bêtes les honneurs divins par ses folles erreurs, et se mettant lui-même par ses passions honteuses au rang des bêtes ; errant d'objet en objet pour y chercher le bonheur qu'il avait perdu et qu'il ne pouvait retrouver qu'en Dieu ; rappelant toutes les créatures à soi, et au même temps dégoûté de toutes les créatures ; pauvre et néanmoins se croyant riche ; en un mot, s'aimant avec excès ; et ne pensant point à aimer Dieu, et ne sachant pas même s'il était obligé de l'aimer.

Certes, chrétiens, c'était un grand ouvrage de redresser le cœur de l'homme et de le rétablir dans sa première et juste situation, en sorte que n'ayant plus que du mépris et de la haine pour soi et pour tout ce qui était au-dessous de lui, il préférât Dieu à tout par un amour souverain qui lui est dû et qui n'est dû qu'à lui. Or voici, dit saint Augustin, ce que Dieu a fait pour exécuter un dessein si grand. Ce Dieu de bonté, sans avoir égard ni à sa propre grandeur, ni à l'ingratitude de l'homme, s'est bâti sur la terre une petite demeure de la boue de notre nature, il s'est revêtu de nos faiblesses ; il a paru au milieu de nous, non avec son immensité et sa majesté redoutable, mais avec notre petitesse et notre fragile mortalité : *In inferioribus ædificavit sibi humilem domum de terra nostra.*

Pourquoi tous ces abaissements, dit saint Augustin, afin que les hommes superbes, amoureux d'eux-mêmes et entêtés de leur propre excellence, rencontrant tout d'un coup à leurs pieds un Dieu dépouillé de sa propre grandeur et couvert de leurs misères, un Dieu devenu faible, passible, mortel ; touchés d'un si grand objet et lassés d'avoir si longtemps marché dans les voies de l'iniquité, ils se prosternassent aussitôt pour se joindre à cette divinité abaissée, et que cette divinité, ensuite se levant par sa force infinie, élevât les hommes et les attirât après elle, les guérissant ainsi de leur enflure superbe et répandant dans leurs cœurs le grand don de son amour : *Ut videntes ante pedes suos infirmam divinitatem, lassi homines prosternerentur in eam, illa autem surgens levaret eos, sanans hominem, et nutriens amorem.*

C'est donc pour se faire aimer des hommes et pour les sanctifier, pour les rendre justes et heureux par cet amour, que le Verbe s'est fait chair et que le Fils de Dieu est devenu dans la plénitude des temps le fils de Marie : *Nutriens amorem.* Considérons d'abord, mes frères, l'excès de cet amour de Dieu envers nous dans ce mystère d'amour. Nous y remarquerons ensuite par un contraste l'excès de notre dureté et de notre ingratitude. Enfin nous apprendrons quelle est la mesure et quels doivent être les caractères de notre amour envers un Dieu si grand, qui nous aime sans mesure.

Excès de l'amour de Dieu ; excès de l'ingratitude de l'homme ; caractères de l'amour que l'homme doit à Dieu. Trois réflexions.

Excès de l'amour de Dieu dans ce mystère, première réflexion. Sans doute que le Seigneur tout-puissant ne pouvait nous attirer à lui par des chaînes plus naturelles et plus sensibles qu'en prenant une nature semblable à la nôtre, devenu un second Adam parmi nous. Comme il n'est rien qui soit si élevé au-dessus de l'homme que Dieu qui doit le juger, l'homme pécheur n'avait garde de penser qu'il pût être aimé de Dieu : mais Dieu a voulu le convaincre qu'il l'aimait par des témoignages si extrêmes qu'il n'en pût douter, et c'est ce qui se découvre dans notre mystère, où je vois principalement marquée la dilection de Jésus-Christ, un amour qui surpasse toute connaissance. O anges du ciel, voici un abîme sur la terre dont vous ne sauriez avec toutes vos lumières découvrir le fond ! l'amour d'un Dieu revêtu de notre chair, manifesté dans notre chair.

Je sais que Dieu a aimé l'homme lorsqu'il l'a créé : car n'était-ce pas l'aimer que d'impri-

mer sur lui les traits lumineux de sa filiation et de sa sagesse, et de rendre en quelque sorte l'ouvrage semblable à l'ouvrier? Dieu se connaît; l'homme connaissait Dieu; Dieu s'aime, l'homme aimait Dieu. Dieu est heureux en se connaissant et en s'aimant; l'homme était heureux par la connaissance et par l'amour de Dieu. Mais après tout, si Dieu donnait alors des marques de son amour à l'homme, ce n'était pas aux dépens de sa gloire; s'il manifestait sa miséricorde, c'était sans rien perdre de sa majesté. Ici les témoignages de l'amour vont bien plus loin, et Dieu ne garde point de mesures dans sa charité. Car enfin ce n'est plus l'homme qui est créé à l'image de Dieu, c'est Dieu qui est formé, pour ainsi dire, à l'image et à la ressemblance de l'homme. L'homme est mortel; Dieu s'assujettit à la mort. L'homme est pécheur, Dieu se couvre des apparences du péché. L'homme passe par tous les degrés de la conception et de la naissance humaine, demeurant neuf mois dans le sein maternel; et le Seigneur, avec ses attributs éternels et sans limites, se soumet à toutes ces faiblesses de notre condition mortelle. L'homme est égaré, Dieu s'égare en quelque manière avec l'homme pour le ramener de ses égarements. L'homme enfin est triste, pâle, craintif, et ne verrez-vous pas bientôt, dans les jours de ses douleurs et de sa mort, pâlir et frémir de crainte ce Dieu fort et puissant? Pouvait-il donc nous donner des preuves plus éclatantes de sa charité? Et l'homme ne doit-il pas maintenant s'écrier avec des transports de joie : Voilà donc Dieu même devenu comme l'un de nous?

Ce n'est pas que ses autres attributs, sa sagesse, sa justice, sa puissance, n'éclatent dans ce mystère, aussi bien que son amour et sa charité. Dieu y découvre les ressorts admirables de sa sagesse, puisqu'il trouve dans l'Homme-Dieu Rédempteur le moyen de satisfaire tout à la fois sa colère et sa bonté, et de ménager les intérêts du criminel qu'il sauve sans blesser ceux du juge qu'il apaise. Il y manifeste sa justice, puisqu'en pardonnant à des coupables, il reçoit par la dignité du Verbe fait chair qui s'immole dès son entrée dans le monde, un honneur égal à l'outrage qu'il pardonne. Il y montre sa puissance, puisqu'il renverse toutes les lois et toute l'économie de la nature, faisant d'une simple créature une mère de Dieu, qui le devient sans cesser d'être vierge, assujettissant l'auteur de la vie à la mort pour nous délivrer de la mort. Effets singuliers de la force de son bras! *Fecit potentiam in brachio suo.* (*Luc.*, I, 51.) Il n'y a que sa puissance infinie qui fasse rentrer un si grand prodige dans la vraisemblance.

Cependant, mes frères, s'il nous est permis de parler avec une langue humaine des perfections de Dieu; si nous pouvons découvrir quelque chose dans cet abîme d'un Dieu fait homme, sur lequel les plus hautes intelligences se courbent, nous confesserons avec saint Bernard que c'est l'amour divin qui y est le mieux marqué; que c'est à l'amour seul qu'il appartient d'égaler le grand avec le petit; de faire que le riche et le pauvre se rencontrent; de faire descendre la majesté jusqu'à la bassesse et monter la bassesse jusqu'à la majesté; que nul autre que l'amour ne pouvait faire cette divine métamorphose de celui qui aime dans l'objet qui est aimé.

Or je vous demande, chrétiens, pourquoi Dieu a-t-il tant aimé l'homme, un homme ingrat et rebelle? Pourquoi l'a-t-il aimé jusqu'à se faire homme, semblable aux plus petits des enfants des hommes? Est-ce que Dieu ne pouvait pas réparer l'homme d'une manière plus facile, et par des voies moins injurieuses à sa grandeur? Il le pouvait, dit saint Bernard (serm. 2 *in Cant.*); mais il a mieux aimé le faire aux dépens de sa gloire, afin qu'il ne restât plus à l'homme aucun prétexte d'ingratitude, et qu'il se crût obligé d'aimer sans mesure un Dieu qui l'aimait avec excès : *Valuit, sed noluit, ne pessimum atque odiosissimum vitium ingratitudinis ultra reperiret in homine.*

Et de fait, dit ce Père, suivez, je vous prie, ses paroles; quoique l'homme n'eût pas reçu un médiocre bienfait de Dieu, en recevant l'être de ses mains, néanmoins, comme il a un fonds d'ingratitude inconcevable, et qu'il croit toujours trouver assez de raisons pour se dispenser de ses devoirs, il ne comptait pour rien le don de la création et la vie naturelle que le Seigneur lui avait donnée, parce qu'il n'en avait rien coûté à ce puissant Créateur. Il est vrai, disait cet homme ingrat et malin, il est vrai que c'est de la pure libéralité de Dieu que je tiens l'être que je possède et la lumière du jour dont je jouis; mais après tout, quelle peine a-t-il eue à me faire ce présent? Il lui en a seulement coûté un léger souffle de sa bouche; il a dit une parole, et aussitôt j'ai été formé avec le reste du monde. Ainsi l'homme diminuait par des excuses artificieuses le grand bienfait de la création, et sous prétexte qu'il n'avait point fallu de travaux et d'efforts pénibles à cet artisan suprême pour le créer avec l'univers, il s'imaginait être dispensé de la loi de la reconnaissance et de l'amour. Mais, poursuit saint Bernard, l'homme ne peut plus alléguer ces excuses après le bienfait ineffable de l'incarnation du Verbe : il ne peut plus dire, cet homme ingrat, que Dieu l'a racheté avec une seule parole; il voit avec quels périls de sa grandeur il a commencé et achevé l'ouvrage de la rédemption du monde; de Seigneur changé en esclave, il découvre le roi de gloire dans le sein de l'opprobre, pour nous faire remonter de l'opprobre à la gloire; en un mot, il reconnaît que si un moment a suffi à Dieu pour lui donner l'être de la nature, il a fallu plus de trente années de travaux et de souffrances pour lui donner l'être de la grâce.

Après cela, cœur humain, refuseras-tu de te donner non à un homme, mais à un Dieu qui ne donne pas seulement, mais qui se donne, et qui, en se donnant, t'a donné tou-

tes choses? Un Dieu éternel, infini, tout-puissant, et non un prophète faible et mortel; un Dieu immense qui se rétrécit en quelque manière pour se mesurer à ta petitesse, ou plutôt qui se fait lui-même petit et enfant pour te procurer la vie? Et quel amour ne dois-tu pas à l'excès d'un tel amour! Est-il nécessaire de vous marquer ici, Messieurs, que cet amour que nous devons à Dieu est le plus grand et le premier commandement, que c'est toute la loi, *maximum et primum mandatum, universa lex.* (*Matth.*, XXII, 38, 40.) Le plus grand commandement, parce qu'il est le plus indispensable; le premier, parce qu'il est le plus excellent; toute la loi, parce qu'il est le plus étendu : de manière que celui qui garde le commandement de l'amour de Dieu ne transgresse point les autres, et que celui qui le transgresse n'en saurait garder aucun.

Mais je vous appelle ici, homme ingrat, et voici ma seconde réflexion, la censure de votre dureté insensée; voyez par un contraste, après l'excès de l'amour de Dieu dans ce mystère, l'excès de l'ingratitude de l'homme : je vous appelle donc, et je vous demande : Si Dieu avait exigé de vous le sang de vos troupeaux, il aurait eu droit de le faire, mais votre avarice y aurait résisté; s'il vous avait demandé le sang de vos veines, votre délicatesse ne l'aurait point écouté; s'il avait voulu que vous lui immolassiez vos enfants, comme ces dieux cruels à qui des peuples profanes se croyaient obligés de sacrifier cette tendre portion d'eux-mêmes, la nature se serait révoltée. Mais il vous demande votre amour, les tendresses, les affections, les mouvements de votre cœur; il vous demande votre cœur même, est-il rien plus doux? Rien de plus facile que d'aimer? Tout le monde peut aimer. Ni les affaires, ni la pauvreté, ni les maladies n'empêchent point d'aimer. On ne peut pas toujours travailler, mais on peut toujours aimer; et il vous le demande aujourd'hui, non-seulement parce qu'il est votre Dieu, et qu'il a droit de se faire aimer de vous par le nombre infini de ses perfections et de ses bienfaits, à qui vous ne sauriez refuser ce tribut sans violer toute la loi, mais encore, dit saint Chrysologue, parce qu'il est devenu par un excès d'amour votre frère, la chair de votre chair, et une partie de vous-même.

Eh! quoi, vous dit cet aimable Sauveur, est-ce que vous ne vous aimez pas vous-mêmes? N'avez vous pas d'inclination pour ce qui vous ressemble? Et voilà que je me suis fait semblable à vous : *In similitudinem hominum factus.* (*Philip.*, II, 7.) Vous pouvez voir en moi tous les traits de votre nature : vous y trouvez vos yeux, vos mains, vos entrailles, votre chair, votre sang. Vous pouvez me voir face à face et vivre toujours; vous pouvez me parler comme un ami fait à son ami. Le trajet de vous à moi n'est plus un trajet immense. Ah! peut-être que la majesté d'un Dieu vous rebutait autrefois, et glaçait vos cœurs par le respect et la crainte. Mais si jusqu'ici vous avez redouté en moi ce qui est de Dieu, pourquoi n'y aimez-vous pas maintenant ce qui est de vous? *Et si quod Dei est timetis, quare vel quod vestrum est non amatis?* (Saint Chrysologue.)

Aussi a-t-on vu, mes frères, bientôt après le miracle de l'immense charité d'un Dieu fait homme, un peuple nouveau sur la terre avec de nouvelles affections, uniquement attaché à ce grand objet, n'avoir plus de goût pour tout ce qui enchante les hommes, oublier leurs besoins pour ne s'occuper que de ses miséricordes; ne vivre que pour Dieu, et vivre dans les transports de l'amour divin, au milieu des tribulations les plus amères. L'Eglise chrétienne était toute composée de ces justes enflammés. Et lorsque je vous parle d'un tel prodige, mes chers frères, ne devrais-je pas voir aussi la joie, l'admiration, la reconnaissance, peintes sur vos visages? Ne devrais-je pas voir vos cœurs s'envoler pour chercher Jésus-Christ qui vous cherche, qui vient habiter au milieu de vous, converser avec vous, vivre dans la même chair que vous et pour vous?

Et de quelle nature est donc votre cœur, qui n'est point ému par les marques si tendres de l'amour d'un Dieu? Certainement, si vous n'aimiez pas mille autres choses auxquelles je vous vois attachés, je dirais que vous ne pouvez aimer, et que votre cœur est d'une telle trempe, qu'il est fait d'une telle manière, que rien n'est capable de le faire pencher plutôt d'un côté que d'un autre. Mais il n'en va pas ainsi, tout y est bien reçu dans ce cœur : un peu d'argent, un léger plaisir, un honneur encore plus léger. Deux traits de proportion sur un visage, avec un peu de couleur, vous transportent : un meuble, un vase, une fleur, un habit, une dentelle, un ruban, je rougis de le dire, tout cela est capable d'occuper votre amour. O Israël! voilà vos dieux. Des choses si basses ont épuisé vos affections, et vous font oublier celui que vous devriez regarder dans tous vos desseins, que vous devriez chercher par toutes vos démarches. De si misérables objets disputent tous les jours votre cœur à Jésus-Christ : ils le disputent, et ils l'emportent. O homme, quelle est votre injustice et à quoi comparez-vous le Dieu du ciel et de la terre? Quelle est votre dureté et votre ingratitude!

Dieu a tant aimé le monde! un Dieu si grand, le monde si abject! Il l'a tant aimé qu'il lui a donné son Fils, et son Fils unique, par amour et par un amour prévenant. Et le monde indifférent n'y pense point : rien ne lui est plus étranger que Jésus-Christ. Le ciel a envoyé le Juste comme une rosée, et la terre demeure sèche : toujours vifs et empressés pour le monde, toujours tièdes, pesants, assoupis pour la religion. Le seul désir, la seule attente de ce mystère de feu embrasait les cœurs des anciens justes qui le voyaient seulement de loin; ils ne demandaient que Jésus-Christ, ils ne soupiraient qu'après Jésus-Christ : vous en jouissez, et il n'est point d'objet plus effacé dans votre cœur; vous désirez et vous es-

pérez autre chose, vous vous consolez et vous vous affligez sans lui. Enfin, le Seigneur votre Dieu ne vous parle plus seulement par la bouche des prophètes, il vient lui-même dans ce mystère de charité vous donner un saint baiser de sa bouche, et vous le refusez, et vous délibérez peut-être encore si vous êtes obligés d'aimer un Dieu qui est tout amour en lui-même et tout amour pour vous. Vous demandez peut-être si vous êtes obligés en tout temps de l'aimer; c'est-à-dire que vous délibérez si l'homme peut quelquefois violer la loi, la première des lois, toute la loi; si l'homme peut quelquefois être injuste, idolâtre, ingrat, s'il peut être un monstre. Non, mes chers frères, les flammes sont trop douces, les démons sont trop humains, l'éternité est trop courte pour punir des cœurs si pervers. Une dureté si énorme justifie assez tous les tourments qui lui sont préparés.

Et ne dites pas que vous aimez Jésus-Christ, parce que vous lui dites quelquefois que vous l'aimez : troisième réflexion qui va vous montrer, dans le seul amour effectif et de pratique, les vrais caractères de celui que vous lui devez. Amour effectif : car, je vous prie, quel est cet amour qui n'est que dans les paroles, et qui se dissipe tout d'un coup à la lueur d'un peu d'or et d'argent qui vous éblouit; à la rencontre et à la vue d'une petite créature qui vous plaît; au seul trait d'une parole prononcée un peu plus haut que de coutume, qui vous blesse? Ou bien lorsque vous prétendez par deux ou trois soupirs enflammés, et par quelques prières affectives, vous être acquis le droit de négliger la plupart des autres devoirs : vains et dissipés dans vos entretiens, sensuels dans vos repas, intéressés dans votre conduite, sensibles au moindre mépris, sévères censeurs des défauts du prochain; souffrez que je vous le dise, et je ne vous le dirai qu'après saint Bernard, vous êtes plutôt fumants qu'embrasés : *Fumantes potius quam flammantes*, plutôt noirs par la fumée que brillants par les flammes de l'amour. Mais vous-mêmes, que diriez-vous d'un serviteur infidèle et transgresseur obstiné de vos ordres, qui ne voudrait vous servir qu'avec des compliments et des discours?

O Dieu saint! est-ce là cet amour que vous êtes venu rétablir dans le cœur de l'homme par le mystère de votre amour? est-ce là le feu que vous êtes venu apporter sur la terre? est-ce là la mesure de l'amour que nous devons à un amour sans mesure? Le Dieu de charité nous a-t-il donc seulement aimés en paroles? Quittant toutes les gloires du ciel pour s'exposer à toutes les indignités de la terre, né sous la loi, soumis à toute la loi, portant la loi dans son cœur, montrant la loi dans ses œuvres, observant tous les préceptes, et nous donnant ainsi avec les convictions de son amour les caractères du nôtre. Amour faux s'il n'est pas effectif, s'il n'est que dans les idées et dans les paroles. Car, mes frères, vous en devez convenir, et je n'ai là-dessus qu'un mot à vous dire : les seules idées de l'amour divin n'effrayent point la nature, les cupidités n'en sont point troublées; les tendres psaumes où il est exprimé et que vous récitez, les écrits des pieux auteurs où ses nobles images sont tracées et que vous lisez; tout cela peut plaire encore à un cœur corrompu et toujours possédé de l'amour des choses visibles. La harpe sainte de David, qui calmait les pensées de Saül, ne réformait pas ses convoitises. Il n'y a que l'effet de l'amour qui en soit la preuve, une obéissance aux préceptes, une volonté chaste et pure à qui plaisent les saintes ordonnances, un attachement pour le devoir toujours uniforme sous les épreuves les plus pénibles; en un mot, la pratique des commandements, signe de l'amour qui ne saurait être équivoque.

Eh! que vous êtes heureux, vous qui possédez un tel amour, ou plutôt vous qui en êtes possédés! Non-seulement les pensées saintes vous rappellent souvent les merveilles du Seigneur et ses bienfaits, non-seulement vous prenez plaisir à lui parler dans la prière et à écouter sa parole, mais de plus vous la pratiquez, cette parole : vous portez le joug de son Evangile, et ce joug vous paraît doux, parce que vous le portez avec amour; l'amour de Dieu qui est la religion du cœur, et sans lequel il n'est point de culte légitime, point de religion véritable, *non colitur Deus nisi amando* (Aug.); cet amour sacré qui vous lie à ses autels, vous lie encore plus à ses préceptes. C'est là véritablement la charité que le Seigneur est venu rétablir dans le cœur par le mystère de son amour et de sa charité. Il reste à vous montrer, mes frères, comment il vient rétablir la pureté dans la chair par ce mystère de sainteté et de pureté; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Loin de nous le moindre souffle, la moindre haleine d'impureté; je ne vois que des vierges dans ce mystère. Le Père qui envoie, le Fils qui est envoyé, le Saint-Esprit qui lui forme une âme et un corps, un ange qui l'annonce, Marie qui le conçoit, Joseph qui doit le nourrir, tout est vierge, tout est pur dans cet auguste mystère. Disons donc premièrement avec saint Chrysostome, que comme la pureté seule a pu donner la naissance à un Dieu sur la terre, l'Homme-Dieu naissant sur la terre a eu principalement dessein d'y rétablir la pureté. Marquons, en second lieu, dans les déréglements du siècle, combien les desseins de Dieu dans ce mystère de pureté et de sainteté sont aujourd'hui contredits par le monde. Pureté privilégiée, pureté contredite.

Pureté privilégiée. Si Dieu pouvait naître parmi nous, mes frères, il ne pouvait naître que d'une vierge. Comment est-ce que je concevrai un fils, disait Marie à l'ange, puisque je suis vierge? Et c'est parce que vous êtes vierge, répond saint Chrysostome, que vous le concevrez. La virginité, la pureté seule pouvait produire un Dieu selon

la chair, et montrer au monde ce miracle prédit longtemps auparavant par Isaïe. La naissance du fils d'une vierge, miracle si unique et si nouveau que les empereurs païens, qui osaient s'attribuer les titres les plus superbes et les plus magnifiques de très-grand, de très-bon, d'eternel, de fils de Dieu, n'ont jamais usurpé ni pu obtenir de la flatterie, si ingénieuse d'ailleurs à les tromper, la qualité de fils d'une vierge. Voilà constamment un grand privilége de la pureté : avoir produit le Seigneur selon la chair. En vain les autres vertus s'y sont offertes ; elles n'ont pu réussir à une fécondité si heureuse et si divine.

Car, mes frères, remarquez, s'il vous plaît, que beaucoup de femmes fidèles, fortes, justes, parfaites, ont paru sur la terre avant l'auguste Marie. Rébecca était sage et bienfaisante ; la miséricorde qui la prêtait au monde ne lui ôtait rien de son innocence. Judith, avec de grandes richesses et une beauté achevée, était austère. Sara, femme du jeune Tobie, éclatait par sa patience. Esther était humble sur le trône même et dans le centre de la vanité. Abigaïl, aussi prudente que belle, était devenue par sa sagesse un grand exemple pour les femmes que la Providence a jointes avec des hommes sans raison. Anne la prophétesse était dévote jusqu'à passer les jours et les nuits dans le temple. Et néanmoins toutes ces personnes, ni légères, ni frivoles, sans passions et même sans humeur, si distinguées et avec de si grandes vertus, n'ont pu devenir les mères de l'Homme-Dieu. Ce privilége était réservé à une vierge. La virginité, dit saint Grégoire de Nazianze, doit être regardée entre les autres vertus comme une pierre précieuse parmi les pierres communes. Mais voici un autre privilége, une autre prérogative qui paraît bien considérable et qui mérite de vous être plus au long expliquée. C'est qu'il semble que le Seigneur en s'incarnant ait eu principalement dessein de sanctifier la chair et de rétablir la pureté. Le prophète Jérémie le déclare, et lorsqu'il veut exhorter l'ancienne synagogue à renoncer aux délices et aux dissolutions d'une vie charnelle, il ne lui propose point d'autre motif que le grand mystère et le prodige nouveau de l'Incarnation et de l'avénement de Jésus-Christ. *Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga? quia creavit Dominus novum super terram ; femina circumdabit virum.* (*Jerem.*, XXXI, 22.) Et quand l'apôtre saint Paul veut nous donner une juste horreur des iniquités de la chair, n'allègue-t-il pas de même le Dieu de sainteté qui s'est revêtu de notre chair mortelle ? Eh ! quoi, dit cet apôtre, ne savez-vous pas que vos corps sont devenus les membres de Jésus-Christ ? *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi?* (*I Cor.*, VI, 15.) Avez-vous oublié que le Fils éternel de Dieu, se faisant homme dans le temps, a contracté avec vos corps abjects une alliance si étroite, que vous ne devez plus les traiter qu'avec respect et comme on traite les choses les plus saintes ; que vous ne devez plus les regarder que comme une portion de la chair de Jésus-Christ même et une partie de sa substance.

Apprenez ici, chrétiens, dans l'Evangile de la pureté annoncé aujourd'hui à la terre, à connaître la dignité de votre chair ; apprenez-le, vous qui vivez dans notre religion si sainte avec des mœurs impures, comme si vous en ignoriez les chastes préceptes : *Nescitis.* On vous disait au premier jour du carême, lorsque prosternés au pied des autels, un prêtre vous jetait de la cendre sur la tête ; on vous disait qu'il fallait vous souvenir que votre corps n'était qu'un peu de poussière que le vent emporte, un limon, une argile, la proie des vers et de la corruption : *Memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Que si vous avez entendu ces paroles comme elles vous ont été dites avec un esprit de religion, dans quels sentiments humbles de vous-mêmes n'êtes vous pas entrés ! Combien avez-vous négligé votre corps pendant les jours de la sainte pénitence ! Combien avez-vous courbé votre tête dans la prière, et humilié votre chair dans les jeûnes ! Combien avez-vous tourné vos yeux vers la tombe fatale où la mort doit vous précipiter, et où vous devez être bien persuadés, sans qu'un ange vous l'annonce, que la pourriture ne laissera pas même à votre corps le triste nom de cadavre, *quia pulvis es, et in pulverem reverteris!* Or, mon cher auditeur, nous ne vous tenons plus aujourd'hui le même langage : nous ne vous disons plus de mépriser votre corps et de n'en tenir aucun compte : nous ne vous exhortons plus à considérer la bassesse, la mortalité, la corruption de votre chair : nous ne vous disons plus avec l'Eglise : *Memento quia pulvis es ;* Mais nous vous crions aujourd'hui avec saint Léon : *Memento cujus capitis, et cujus corporis sis membrum.* Souviens-toi, chrétien, quel est le chef divin et céleste dont tu as l'honneur d'être un des membres sacrés, reconnais en Jésus-Christ la dignité de ta chair, apprends quel est son prix, son excellence, sa sainteté ineffable : *Memento cujus capitis, et cujus corporis sis membrum.*

L'évangéliste saint Jean nous le fait bien comprendre, lorsque, nous représentant la parole toute-puissante et éternelle que nulle parole ne peut exprimer exposée à nos sens, il écrit ces deux mots : *Le Verbe s'est fait chair : Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.) Pourquoi ne dit-il pas que le Verbe s'est fait homme ? Pourquoi parle-t-il comme si le Fils de Dieu dans ce mystère n'avait pas pris l'âme de l'homme aussi bien que le corps ? Ce n'est pas seulement pour nous donner une idée plus sensible des humiliations du Verbe, qui a daigné s'unir à cette partie de nous-mêmes la plus basse et la plus terrestre, c'est-à-dire à la chair, qui nous est commune avec les animaux. C'était de plus pour nous découvrir la nouvelle dignité et l'élévation infinie de cette chair mortelle. Car si Dieu d'un côté s'abaisse jusqu'à l'homme, l'homme, d'un autre côté,

est élevé jusqu'à Dieu. Si le Verbe est humilié dans la chair, la chair est divinisée par le Verbe. M'entendez-vous, chrétiens, et comprenez-vous avec quelle religion, quelle frayeur, quel respect vous devez traiter votre chair, puisqu'elle touche de si près à la Divinité même? Non, les autels ne sont pas plus sacrés, les calices ne sont pas plus bénis, les temples ne sont pas plus saints. Les anges mêmes se trouvent inférieurs à notre nature, depuis que le Dieu saint s'en est revêtu; ils respectent l'homme, ils ne veulent pas que l'homme prosterne son corps devant eux, comme nous l'apprenons de saint Jean dans le livre de ses révélations. Et comment donc n'aurez-vous point horreur de tout ce qui déshonore le corps, de tout ce qui avoisine l'obscénité, de tout ce qui offense la pudeur, de tout ce qui souille la chair devenue par une société si étroite la chair de Jésus-Christ même : *corpora vestra membra sunt Christi?*

Tertullien vous dira encore, mes frères, et vous avez intérêt de l'entendre, il vous dira que le Fils de Dieu en s'incarnant a imprimé dans votre chair tant de sainteté, que depuis ce moment non-seulement elle est sanctifiée, mais bien davantage, qu'elle est devenue une source de sanctification. Avant l'incarnation du Verbe la chair était un principe de corruption et de péché : la chair avait corrompu son chemin : *Caro corruperat viam suam* (*Genes.*, VI, 12), et même le guide de son chemin qui est la raison et l'esprit de l'homme. Mais depuis que le Verbe s'est fait chair, la chair qui était une source de péchés est devenue le canal de la grâce. Et de fait, reprend Tertullien, l'innocence entre-t-elle dans le cœur de l'homme, ce n'est qu'après que sa tête a été lavée par les eaux baptismales. Les dons du Saint-Esprit enrichissent-ils l'âme du chrétien, ce n'est qu'après que son front a été consacré par de saintes onctions. L'âme est-elle nourrie et comme engraissée de Dieu même, ce n'est qu'après que le corps a été nourri de la chair et du sang de Jésus-Christ. *Caro abluitur ut anima emaculetur; caro ungitur ut anima consecretur; caro corpore et sanguine Christi vescitur ut anima de Deo saginetur.* Et ainsi des autres sacrements qui ne communiquent la sainteté à l'âme que par le canal et le commerce du corps.

Sans doute, chrétiens mes frères, ces priviléges sont bien grands, notre engagement à veiller sur nos sens est divin; notre chair ennoblie, consacrée, divinisée par le Verbe fait chair nous demande une pureté et des précautions infinies contre les attraits du plaisir charnel, et par conséquent combien est énorme le crime de ces chrétiens qui ravissant, comme dit saint Paul, les membres de Jésus-Christ pour en faire ceux d'une débauchée, profanent la sainteté de la chair, avilissent sa noblesse par les opprobres du vice, font de ce temple de Dieu le théâtre de l'impudicité et imitent l'empereur idolâtre qui, pour insulter à nos saints mystères, fit ériger dans la grotte de Bethléem le berceau sacré du fils de la Vierge, les images de l'infâme Vénus et de l'impudique Adonis.

Je ne vous l'annonce qu'avec peine, chrétiens fidèles, pardonnez-moi si je conduis vos idées sur des objets indignes; je voudrais pouvoir m'en dispenser devant les cœurs chastes qui m'entendent. Rien de si privilégié, rien de si recommandé parmi nous que la pureté, et vous venez de voir que le Dieu saint, en s'incarnant, a eu principalement dessein de la rétablir sur la terre : et néanmoins rien de si négligé, rien de si combattu. C'est ma deuxième et dernière réflexion, qui va vous marquer dans les déréglements du siècle combien les conseils de Dieu dans ce mystère de sainteté sont aujourd'hui contredits par les hommes. Pureté privilégiée, mais pureté contredite.

Et certes, chrétiens, il n'est pas nécessaire pour vous le faire voir de percer ici la muraille du temple, afin que vous y découvriez l'idole impure devant qui tous les âges et toutes les conditions se prosternent. Non-seulement on ne craint pas dans le monde tout ce qui amollit le cœur, tout ce qui dégrade et profane le corps, on le cherche même et on le justifie. On loue dans les cercles ces penchants naturels, quoique la nature nous apprenne que tout ce qu'il y a de louable est d'en rougir. On en fait des leçons publiques sur les théâtres, et des chrétiens sont gagés pour apprendre à d'autres chrétiens à se dépouiller de la pudeur. On lit tous les livres où cette iniquité se montre avec les caractères d'une passion qui n'a rien que de honteux; on s'expose sans crainte à tous les périls, et les périls ne sont jamais petits, parce que notre faiblesse est toujours grande. Il semble que la sévérité de l'Evangile sur la pureté des mœurs soit maintenant pour le mondain ce que l'anéantissement d'un Dieu incarné était autrefois pour le Juif et pour le Grec, une folie. Les hommes croient que l'éminence de leur sexe consiste dans la liberté de faillir; ils appellent galanterie ce que la religion nomme adultère, fornication, impudicité, dissolution; ils s'imaginent qu'il y a de l'honneur à déshonorer les autres; et ils se font un mérite du succès de l'impudence.

Vous voyez même des femmes dans le siècle qui ont pris la hardiesse des hommes, pendant que les hommes imitent la mollesse des femmes; sans être prophète on connaît aujourd'hui la pécheresse, le vice ne cherche plus de voiles pour se cacher : la corruption est devenue une parure; et que sais-je si pendant que je vous annonce les desseins et les jugements de Dieu contre ces infâmes prévarications, il ne s'en trouve point ici qui cherchent des yeux pour corrompre des consciences?

Combien de dissolutions et de débauches dans la jeunesse! Combien d'infidélités et de dépravations dans les mariages! Les pères, par leurs déréglements, préparent à leurs enfants de longues infirmités; les

enfants précipitent leurs jours par une incontinence prématurée. Hélas! chers auditeurs, que sont devenus les temps bienheureux auxquels les chrétiens, pleins de la foi de nos mystères, et respectant leur corps comme le corps de Jésus-Christ même, cultivaient la chasteté avec tant de soin, que l'on en voyait parmi eux une infinité de tous états et de tous pays qui passaient leur vie sans aucune alliance charnelle, et qui, au milieu du monde, étaient encore vierges dans une vieillesse avancée. C'était dans ces siècles si fervents que la grâce de la pureté, devenue commune, on voyait un grand nombre de personnes les plus délicates et les plus nobles, qui aimaient mieux que leur chair fût meurtrie et mise en pièces, que non pas qu'elle fût profanée par l'usage de quelque sale plaisir; qui aimaient mieux donner leur vie à un tyran que leur virginité à un corrupteur; qui aimaient mieux mourir entre les ongles des lions que de vivre entre les bras des impudiques. Et pour ceux qui s'engageaient dans les liens du mariage, ils savaient que si on leur avait permis de se marier, on ne leur avait pas dit d'être voluptueux. Ils portaient la pudeur jusque dans leur lit, dit saint Clement d'Alexandrie, et ils craignaient de violer dans les ténèbres les lois de la pureté qu'ils avaient apprises dans la lumière. Enfin ils étaient si chastes, que si la mort de l'un d'eux les rendait libres, ils regardaient un second mariage comme une seconde incontinence où ils n'osaient presque s'engager.

Mais nous ne vivons plus dans ces siècles d'innocence, et les chastes conseils ne se trouvent que dans les saintes retraites et dans un certain nombre de justes que la grâce du Verbe fait chair a sauvés de la dépravation universelle. En êtes-vous surpris, chrétiens fidèles? On ne nous forme point dans les principes de sagesse que demande la sainteté de notre Evangile, et que l'on avait soin d'inspirer autrefois. On ne nous enseigne plus à regarder comme un énorme sacrilége tout ce qui déshonore le corps d'un chrétien; tout ce qui peut altérer la grâce si pure qui nous lie avec Jésus-Christ, qui nous fait vivre de sa vie, et qui ne serait plus la grâce chrétienne si elle ne peignait pas dans nos mœurs la sainteté de ses mœurs.

Un faible et malheureux enfant, formé le plus souvent d'un sang embrasé par le feu de la luxure, apporte déjà en naissant toutes les dispositions au vice. Des maîtres du mensonge viennent ensuite tour à tour plier son esprit et son corps à tous les manéges du monde, et en voulant cultiver ses talents on travaille à échauffer ses passions. Quelquefois aussi abandonné à une troupe licencieuse de valets, sous ces premiers maîtres il fait en peu de temps un grand progrès dans le crime, et il apprend à prononcer avec une langue bégayante des paroles qui méritent l'enfer, des paroles qui devraient être sévèrement châtiées, et qui sont reçues de ses proches avec applaudissement : car enfin, il faut le dire à notre honte, les vices des petits sont devenus aujourd'hui les divertissements des grands, et ces premiers rejetons de la racine du péché, ces premières victoires de l'esprit d'Adam sur l'esprit de Jésus-Christ, on les fait passer dans un jeune garçon pour les présages d'un riche naturel et d'un louable génie; pendant que l'on pare cette jeune fille comme une courtisane, et qu'on lui apprend l'art de plaire au monde, c'est-à-dire le pernicieux art d'allumer dans les cœurs des flammes impures qui la brûleront enfin elle-même en consumant les autres.

O vous qui enseignez ces vices, et vous qui les commettez, vous êtes chrétiens, vous adorez le Fils de la Vierge; vous adorez en ce jour avec tant d'appareil ce Dieu de pureté, le Verbe fait chair pour sanctifier la chair. Vous honorez la Vierge même avec tant de ferveur, vous soutenez avec tant de vivacité les droits et les priviléges de cette Vierge sans tache, et que le Seigneur n'a rendue si pure et sans tache que pour préparer une chair qui fût digne de lui, et qui répandît la sainteté dans la vôtre. Hélas! vous adorez Jésus-Christ à qui vous déclarez une si cruelle guerre; vous honorez Marie que vous imitez si mal! Etrange et damnable inconséquence de nos mystères à vos mœurs! Vous avez avec Jésus-Christ, par les liens d'une même humanité, une affinité si grande, si sainte, si ineffable; vous faites profession de croire son symbole et de vivre sous ses lois; sa religion vous ouvre toutes les sources de la sanctification; son Evangile vous fait entendre contre les prévarications charnelles ses jugements éternels; tout y concourt à vous rendre purs, et cependant, dites-moi, pécheurs, s'il y en a ici quelqu'un qui écoute la sainte parole, dites-moi, vivriez-vous avec moins de pudeur si dans une secte infâme l'esprit impur vous avait annoncé un Evangile de volupté, des mystères charnels, une loi sensuelle? Le vice serait-il plus commun s'il était commandé? Arrêtez enfin ici vos égarements, et venez puiser dans la grâce nouvelle du Rédempteur Homme-Dieu avec la charité, la pureté et sainteté du cœur et du corps que vous ne devez point séparer. C'est là le grand ouvrage de la Rédemption du monde qui vous est annoncé dans ce jour. Ainsi le Fils de Dieu devient homme pour réformer tout l'homme. Ainsi il descend du ciel pour nous ramener dans le ciel, où rien d'impur ne saurait entrer, et où l'homme nouveau ne sera introduit que par le privilége de la charité qui purifie les cœurs, et de la pureté qui consacre les corps, pour y voir et posséder dans le sein de Dieu la félicité souveraine et éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XLII

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Emittes Spiritum tuum, et creabuntur; et renovabis faciem terræ (*Ps* CIII, 30.)

Vous enverrez votre Esprit, Seigneur, et ils seront créés; et vous renouvellerez la face de la terre.

Je viens vous parler, Messieurs, du plus

grand mystère de la religion chrétienne: l'Esprit de Dieu donné aux hommes : à quoi tendaient tous les mystères de Jésus-Christ, auquel toutes ses paroles préparaient, qu'il nous a mérité par sa mort, qu'il nous a envoyé dans sa gloire, sans lequel l'Église qui n'est plus bornée par les lieux, et qui s'étendra au-delà des temps, serait encore dans les faiblesses de son enfance ; les ténèbres seraient encore répandues sur la face de la terre, et les peuples demeureraient assis à l'ombre de la mort

Vous le savez : et comment ne seriez-vous pas instruits d'un événement si surprenant, où dans les moments prédits par les prophètes, et promis par Jésus-Christ même, descendit dans un souffle violent, et sous une forme de langues enflammées sur une petite troupe que le monde ne connaissait pas, et qui était destinée à réformer le monde, l'Esprit de Dieu, lequel lit aussitôt de ces disciples faibles et grossiers des docteurs infaillibles, des apôtres incomparables, la lumière du monde par leur doctrine, et le sel de la terre par leur justice? Vous le savez : et comment pourriez-vous ignorer la vertu immense de celui dont vous avez appris dès le berceau à confesser la divinité en récitant le symbole ? baptisés et régénérés au nom du Saint-Esprit aussi bien que du Père et du Fils, d'où il procède éternellement dans l'unité d'une même essence divine.

Et comment ne sauriez-vous pas le don de Dieu, ou plutôt le Dieu même de tous les dons, sans lequel vous ne pourriez ni former une prière agréable à Dieu, ni produire une œuvre digne de Dieu, ni, selon l'Apôtre, prononcer comme il faut le nom de Jésus-Christ Homme-Dieu? En un mot, comment n'auriez-vous pas entendu cette voix qui a parlé par la bouche des prophètes, qui rend aujourd'hui si disertes les langues des disciples, et dont le son est si fort et si éclatant, que la ville de Jérusalem en est troublée, et que les nations jusqu'aux extrémités de la terre en ont été émues.

Mais si vous l'avez bien entendue cette voix, vous avez appris que le Saint-Esprit, qui change les apôtres en de nouvelles créatures, et qui doit par eux former au milieu d'un monde charnel et terrestre, un monde spirituel, un peuple nouveau, une race sainte, est donné aux hommes pour réformer tout l'homme, son esprit et son cœur. Esprit de vérité, qui éclaire les esprits; esprit de sainteté, qui renouvelle les cœurs : lumière dans les entendements, ardeur dans les volontés. Vous verrez donc, mes frères, en deux propositions : premièrement, l'esprit de vérité qui enseigne toute vérité ; en second lieu, l'esprit de sainteté qui fait accomplir toute justice.

Ainsi est créé un monde nouveau, les esprits sont éclairés et les cœurs renouvelés : *Emittes spiritum tuum, et creabuntur; et renovabis faciem terræ.* C'est le sujet de ce discours, qui ne saurait vous être utile si l'onction même du Saint-Esprit n'accompagne sa parole. Implorons tous ensemble son secours par l'intercession de celle qui avait déjà reçu la plénitude de ses dons, lorsqu'un ange lui dit *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il se fait dans ces jours-ci un admirable échange : la chair, qui était sur la terre, est montée dans le ciel par la glorieuse ascension de Jésus-Christ; et l'esprit qui était dans le ciel est descendu sur la terre par l'effusion abondante que Dieu a faite de son esprit sur les hommes : de sorte que les hommes, depuis ce jour, ne doivent plus être des hommes de chair : ils doivent être, en quelque manière, tout spirituels, poussés par l'Esprit de Dieu, vivifiés par cet Esprit de vie, conduits par cet esprit de sagesse, animés par cet Esprit de force, marchant selon l'Esprit, parlant par l'Esprit, renouvelés dans l'Esprit : un cœur pur, un cœur nouveau ; l'homme céleste, l'homme intérieur ; pensées nouvelles, nouvelles affections, nouveau langage, nouvelle créature. *Emittes spiritum tuum, et creabuntur ; et renovabis faciem terræ.*

Ce renouvellement, mes frères, ne vous paraîtra point étrange, si vous vous formez de la religion chrétienne que vous professez, l'idée juste que vous en devez avoir. Religion, qui laissant aux hommes les fonctions de la vie commune, est en même temps si élevée dans ses vues, si épurée dans ses motifs, et plus divine encore qu'humaine dans tout ce qu'elle croit, et dans tout ce qu'elle espère. Il ne vous paraîtra pas non plus impossible, ce renouvellement. Un principe divin est donné aux hommes pour produire cette vie divine : l'Esprit de Dieu est répandu sur toute chair, pour réformer le monde charnel, pour renouveler la face de la terre.

Et le renouvellement se fait d'abord dans l'esprit de l'homme que l'erreur avait aveuglé par ses ténèbres. L'Esprit saint est un esprit de vérité, *Spiritus veritatis* (*Joan.*, XIV, 17), qui enseigne efficacement la vérité, *docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI, 13.) Et avec quelle joie, avec quelle reconnaissance devons-nous recevoir ses lumières? Voilà ma première réflexion. C'est un Esprit de vérité qui enseigne toute vérité : et avec quel soin, avec quelle attention devons-nous conserver tout ce qu'il nous enseigne. C'est ma seconde réflexion.

Premièrement, Esprit de vérité : *Spiritus veritatis*, qui n'enseigne que la vérité, et qui l'enseigne efficacement, parce qu'il est un maître intérieur et infaillible tout ensemble, aussi puissant à persuader qu'il est incapable de tromper. Je vois avant ce jour la terre pleine d'écoles et de maîtres : les philosophes discourent dans les académies, les orateurs déclament dans les chaires, les prêtres instruisent dans les temples. Partout mensonge, erreur, incrédulité, ignorance.

Il s'élève de l'école des Grecs, c'est-à-dire du centre de la science et de la politesse, un grand nombre de prétendus sages qui pro-

mettent au monde de grandes découvertes et des préceptes importants. Et quelle est, je vous prie, cette sagesse qu'ils débitent avec tant de faste ? Rien qui apprenne à l'homme à connaître son Dieu, ni à se connaître lui-même : incertains sur leur origine et sur leur fin ; aveuglés sur la corruption universelle du monde par le péché, et sur sa rédemption par la grâce, dont ils n'ont pas la notion la plus légère ; ignorant même la première et la plus indispensable de toutes les lois, la loi de l'amour que l'homme doit à Dieu, et qu'il ne doit qu'à Dieu. Et si par hasard ils rencontrent quelques vérités que la raison humaine peut découvrir, c'est pour en faire l'amusement d'un esprit oisif, aussi égarés dans leurs lumières que dans leurs ténèbres, mettant dans le même rang les sublimes opinions qui démontrent l'existence de Dieu, et celles qui expliquent les mouvements des astres, et les propriétés des plantes.

Cependant l'idolâtrie enivre les peuples, la corruption s'augmente parmi les nations : les disciples ne sont pas plus éclairés ni meilleurs que leurs maîtres. Et les hommes qui tremblent devant les dieux infâmes que leur main sacrilége n'a forgés que pour autoriser les passions de leur cœur, s'efforcent d'imiter par leurs déréglements ceux qu'ils adorent.

Que si nous passons, Messieurs, de la raison à la Loi, et des écoles des gentils à celles des Juifs, nous verrons sans doute la lumière sur la montagne de Sion ; nous entendrons la Loi sortir des éclairs et des feux de Sinaï. La vérité est enseignée dans les livres saints, dont l'Israélite est le dépositaire. Mais outre que le docteur corrompu a mêlé avec la Loi sans tache, et parmi les préceptes de Dieu, les fausses traditions ; c'est que de plus nos mystères, cachés sous l'écorce de la lettre, n'étaient encore alors que des énigmes très-obscures que le peuple hébreu lisait, et qu'il ne pouvait expliquer. Les plus grandes vérités y étaient encore en chiffre ; une faible lueur ne les découvrait qu'avec épargne à un petit nombre de justes. La Trinité ineffable des personnes divines dans une même essence éternelle et infinie ne leur était point révélée. Ils attendaient un Sauveur : car la foi en Jésus-Christ, par qui seul les hommes peuvent être sauvés, a été par une tradition non interrompue la religion des justes dans tous les siècles.

Mais dans ce peuple même si privilégié, la plupart ne connaissaient ni la justice divine qui ne pouvait être appaisée que par le sacrifice d'un médiateur infini, ni la présomption humaine qui devait tomber par la confiance dans les seuls mérites de ce médiateur, ni la plaie si profonde du péché, ni le feu éternel préparé aux pécheurs ; abîmes impénétrables à l'esprit humain.

L'Evangile succède : il nous dévoile ce que la Loi n'a point expliqué, et ce que la raison ne soupçonnait pas. C'est l'Homme-Dieu lui-même qui ouvre sa bouche sacrée, et qui répand la sainte doctrine dans le temple, dans les maisons, dans les places, dans les jardins, sur les montagnes, avec les disciples, avec le peuple, au milieu des repas et dans les déserts, sur la terre et sur la mer. Car le divin maître des hommes ne cesse pas de les enseigner. Et toutefois qu'arrive-t-il ? Pendant que l'Homme-Dieu dans les jours de sa vie infirme sur la terre emploie seulement sa parole, ses leçons, ses entretiens ; les apôtres, qui avaient toujours un voile sur les yeux, ne pouvaient comprendre ni ses ignominies ni sa gloire. Il leur parlait du grand bienfait de sa mort ; et sa mort, qui est la base de notre salut et le fondement de nos espérances, leur était un scandale. Il leur prédisait le triomphe de sa résurrection ; et sa résurrection, qui est le fondement de notre foi et la source de nos joies, leur était un paradoxe. Il leur annonçait le royaume du ciel et le jugement du monde ; mais ils ne pensaient qu'à un royaume de la terre ; et parmi ces leçons divines, ils disputaient encore entre eux les droits d'une primauté frivole.

Quand est-ce donc que les doctrines du salut et les mystères de la religion ont été efficacement enseignés, et qui est-ce qui a établi la vérité dans les esprits ? Regardez les disciples qui sortent aujourd'hui du cénacle où ils sont entrés avec tant d'ignorance et de faiblesse. Ecoutez ces hommes qui avaient à peine la lumière commune de la raison, sans talents, sans étude, sans lettres. Instruits par le Saint-Esprit, dont les lumières sont si promptes, les enseignements si certains, les persuasions si efficaces ; ils deviennent en un moment la lumière du monde. Ils n'ont point étudié, et ils savent déjà les langues de tous les peuples ; car ces hommes si simples et si pauvres sont destinés à changer les opinions et les mœurs des hommes, non dans une seule ville et dans un seul royaume, mais chez tous les peuples de la terre.

Voilà donc qu'ils annoncent non-seulement aux Juifs, mais aux gentils, les miséricordes de Dieu et ses jugements. Dieu est manifesté aux hommes avec ses mystères et ses conseils. L'homme est manifesté à lui-même avec ses prévarications et ses misères. Les secrets de la grâce sont révélés, les abîmes du péché sont découverts, et déjà aux premières prédications de Pierre, huit mille Juifs éclairés et convertis ne cherchent plus la justice que dans la grâce de Jésus-Christ qu'ils ont crucifié. Déjà les nations, humiliées sous le joug de l'Evangile, brûlent leurs divinités avec leurs autels et embrassent la pénitence. Bientôt vous verrez les princes, après avoir été les persécuteurs de la vérité, se glorifier d'être ses disciples. Les Juifs qui demeurent incrédules, dispersés et maudits, ne subsistent que pour garder les livres divins qui déposent contre eux et pour nous. Les philosophes et les sages du siècle sont confondus et convertis : et il s'élève une Eglise éternelle dont toutes les sectes sentent la force victorieuse où la

vérité est entrée sans le secours des sciences humaines, sans l'autorité des puissances du siècle, contre les préjugés de tous les esprits, contre les convoitises de tous les cœurs, et où malgré les fureurs des démons, les efforts des tyrans et les artifices des hérétiques, elle sera enseignée jusqu'à la fin des siècles par le même Esprit, qui, après avoir inspiré les prophètes pour annoncer cette Église même, après avoir éclairé les apôtres pour la former, préside encore dans ses décisions et dans ses conciles, l'instruit encore dans ses doutes et la défend contre toutes les erreurs.

Grâces éternelles vous soient rendues, ô Père des miséricordes! qui nous avez fait naître parmi ces lumières dans le temple de la vérité. Et avec quelle joie, chrétiens, si vous êtes encore dignes de ce nom si grand; avec quelle tendre reconnaissance recevez-vous les célestes vérités qu'il vous enseigne? Vous pensez souvent combien est admirable la sagesse de Dieu qui vous manifeste tout d'un coup par les opérations de son esprit secrètes, mais efficaces, des mystères si élevés, dont la nature ne vous présente aucune trace, dont la raison ne vous donne aucun soupçon, et que toute la profondeur du savoir humain n'a pu annoncer aux prudents du siècle; des maximes si pures, que la chair et le sang qu'elles combattent n'ont pu vous révéler; les souffrances d'un Dieu que les astres du ciel, qui racontent sa gloire, n'ont pu vous apprendre; des doctrines si saintes et si hautes, qui ne peuvent vous être enseignées que dans la maison de la foi, où la vérité est distribuée par l'esprit de vérité d'une manière si digne de la vérité, et au même temps si convenable à la condition de l'homme.

Remarquez bien ceci, mes frères; car la foi, si vous y prenez garde, est un don absolument nécessaire dans notre condition mortelle, et avec la mesure si limitée de la raison humaine. O, incrédules! qui opposez votre raison aux vérités que l'Esprit-Saint vous enseigne par la foi, c'est votre raison même qui vous rend la foi si nécessaire. La raison demande la foi : raison toujours incertaine, qui contredit tout et qui se contredit elle-même; raison si bizarre, si aveugle, qui reçoit tous les sophismes, qui digère toutes les erreurs, pendant qu'elle rejette les vérités les plus certaines; raison si bornée, qui ne comprend ni les êtres les plus petits exposés à nos regards, ni notre œil même qui les regarde.

Un atome nous devient un énigme. Le moindre vermisseau déconcerte les plus exactes recherches du philosophe. Raison si faible, si infirme, qui se corrompt par une éducation perverse, qui s'obscurcit dans un climat barbare, qui s'altère par les années, qui se forme par les préjugés, qui plie sous les abus, qui ne veut point avoir de Dieu dans la moqueuse Athènes, pendant qu'elle se fait des dieux de tout ce qu'elle voit dans la superstitieuse Égypte; qui ne croit rien dans la santé, et qui croit tout dans la maladie; qui désavoue le soir ce qu'elle a affirmé le matin : raison toujours partiale, et trop souvent le jouet des passions. Nos opinions circulent avec nos désirs, et les désirs se tournent en preuves. C'est sur nos intérêts que se forment nos jugements : nos mœurs changent nos idées, et nous pensons dans le vice autrement que dans la vertu.

Oh, homme! quel serait donc votre sort, si vous n'aviez point pour vous conduire un autre flambeau que la raison, le flambeau de la foi; si vous n'aviez point un autre maître pour vous instruire, l'Esprit-Saint, l'esprit de vérité, *spiritus veritatis*, qui vous délivrant par la certitude de la foi des doutes et des agitations de la raison si aveugle, si chancelante, si bornée, si faible, vous enseigne efficacement la vérité; et non-seulement la vérité, mais en second lieu toute vérité : *docebit vos omnem veritatem.*

Quand je dis toute vérité, Messieurs, ne vous figurez pas les secrets de la physique, les démonstrations de la géométrie, les lois de la jurisprudence, les finesses de la politique, les histoires des monarchies et tout l'appareil des arts et des sciences humaines. La religion véritable qui fait le bonheur de l'homme, parce qu'elle en forme la justice, et dont le sanctuaire doit être ouvert aux plus simples, n'est point faite pour amuser des esprits curieux et pour remplir la tête de systèmes doctes et nouveaux qu'il serait souvent plus utile d'ignorer que de savoir. Consultez ces hommes que l'esprit de vérité a rendus les maîtres du monde; rien ne leur est inconnu dans la sagesse et la prudence du ciel, *in omni sapientia et prudentia* (*Ephes.*, I, 8). Ils connaissent Jésus-Christ, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse; ils le font connaître dans toutes les parties du monde, et c'est pour cela seul que l'Esprit-Saint est donné, *ille me clarificabit* (*Joan.*, XVI, 14); *ille testimonium perhibebit de me* (*Joan.*, XV, 26).

Or, si vous demandez ici, chrétiens qui m'écoutez, comment il se fait qu'en connaissant Jésus-Christ, on connaît toute vérité : *docebit vos omnem veritatem;* vous l'apprendrez dans l'école du Saint-Esprit, lequel, après avoir peint le Rédempteur du monde dans les ombres de la loi par les patriarches et les prophètes, vous le manifeste dans la lumière de l'Évangile par les apôtres qui ont annoncé toute sa doctrine; par les évangélistes qui l'ont écrite; par les martyrs qui l'ont scellée de leur sang, par les docteurs qui ont veillé pour la défendre, par les solitaires qui ne sont descendus dans les cavernes ou montés sur les colonnes que pour la méditer, par les justes de toutes les conditions et de tous les siècles qui n'ont fait autre chose que la recueillir dans leurs cœurs et la montrer dans leurs mains.

Oui, fidèles, si vous avez quelque part à cette grâce, vous comprendrez aisément que savoir Jésus-Christ c'est savoir toute la religion : *omnem veritatem;* c'est connaître Dieu que l'homme a perdu, et connaître

l'homme que l'Homme-Dieu a réparé, et qui ne pouvait être réparé que par l'Homme-Dieu ; c'est avoir étudié les mystères du Sauveur qui nous ont mérité la grâce, les sacrements qui nous la donnent, sa grâce même qui commence notre sanctification et qui l'achève, son sacerdoce par qui nous sommes offerts, son sacrifice que nous offrons, ses vertus qui sont nos exemples, son Evangile qui est notre règle, sa croix que nous devons embrasser, son Eglise que nous devons écouter, son nom par qui nous devons prier, son royaume que nous devons chercher avant toutes choses, ses lois et ses justices que nous devons aimer plus que toutes choses : *omnem veritatem.*

En un mot, c'est connaître toute vérité, *omnem veritatem.* Toute vérité : sans diviser la foi laquelle n'est qu'une même lumière qui vous découvre également les félicités du ciel et les peines de l'enfer, en sorte que vous devez croire le feu éternel dans le même degré de certitude que vous croyez la joie et la béatitude éternelle. Toute vérité : *omnem veritatem*, sans partager les préceptes qui sont tellement enchaînés que vous ne sauriez en négliger un seul sans violer toute la loi ; de manière que vous ne pouvez être justes si vous n'êtes pas chastes, ni dévots si vous n'êtes pas humbles ; et lorsque vous avez du goût pour la prière sans y joindre les devoirs de la charité, vous n'êtes pas instruits par celui qui enseigne toute vérité, *omnem veritatem ;* toute vérité, sans séparer les vérités de la foi des règles des mœurs. Car, mes frères, il y a plus d'une sorte d'apostasie ; on ne renonce pas seulement à la foi en abjurant le nom de Jésus-Christ, mais de plus en transgressant son Evangile. La cupidité, comme la méchante mère, veut toujours diviser ; mais l'esprit de Jésus-Christ réunit tout, il enseigne toute vérité : *omnem veritatem.*

Toute vérité, et surtout celle qui combat le vice qui nous domine ; car pour les règles qui condamnent les autres passions ou les penchants des autres, on en demeure volontiers d'accord, on en est convaincu. Un avare, par exemple, qui veut bien être sobre, austère, tempérant, n'ignore rien de la loi par qui les excès de la bouche et les voluptés des sens sont défendus ; il en est persuadé, il en parle même quelquefois avec éloquence; au lieu que l'Evangile de la miséricorde et de l'aumône n'a pour lui des principes ni clairs ni certains. *Omnem veritatem*, toute vérité, sans en diminuer aucune; croyant Jésus-Christ crucifié, et ne croyant pas moins que pour ne pas vous perdre vous devez vous crucifier vous-mêmes, vos désirs, vos convoitises, toutes vos passions. *Omnem veritatem*, écoutant toujours l'esprit de vérité, soit qu'il console, soit qu'il menace, soit qu'il paraisse sous la forme de la douce colombe, soit qu'il se montre dans l'ardeur d'un feu dévorant, de telle sorte que vous ne regardiez jamais la justice sans la miséricorde, ni la miséricorde sans la justice, *omnem veritatem.*

Est-il besoin après cela de vous dire, mes frères, avec quel soin, avec quelle attention vous les devez conserver toutes ces saintes vérités, surtout si vous vivez dans le monde, où la vie dissipée vous les fera bientôt oublier, où la vie sensuelle vous en fera douter. Dans ce monde pervers où se lisent tous les livres, hormis ceux que l'esprit de vérité a dictés, et où s'effacent sans cesse les traces de la foi dans une âme possédée des bagatelles du siècle, remplie des projets de fortune, troublée par tous les contretemps, distraite par tous les objets, séduite par tous les discours.

Et de là l'ignorance aussi criminelle que l'incrédulité même. Pendant que votre esprit devient le réceptacle de tant de fausses idées, que vous recevez sans choix et que votre mémoire retient sans effort tout ce qui flatte votre cœur, car le cœur est la source de la mémoire; vous oubliez votre religion, vous perdez de vue les jugements de Dieu, ses mystères, ses préceptes. Jésus-Christ est pour la plupart un Dieu inconnu. Et vous qui avez le bonheur de le connaître, pouvez-vous dire que vous avez reçu toutes les vérités que son esprit vous enseigne, *omnem veritatem ?*

Lorsqu'elles viennent à vous ces saintes vérités contraires à vos penchants, et lorsqu'elles y viennent sans être diminuées par les enfants des hommes, vous les regardez peut-être avec indifférence comme de vaines opinions ; peut-être même avec horreur comme des doctrines suspectes. Ou enfin, si vous les écoutez avec un trouble salutaire, bientôt l'erreur soutenue par le plus grand nombre, car le nombre des gens abusés fait toujours le torrent, et se montrant sous une forme plus agréable, l'erreur, dis-je, vient aussitôt apaiser la conscience émue.

O perverse ignorance ! ainsi préparez-vous des excuses à l'iniquité ! On ne sait tout au plus sa religion qu'à demi. Et de là tant de prévarications justifiées dans le monde, des péchés si communs et si peu connus. Ainsi, mes chers frères, avec quelques légers vestiges de la vérité qui vous restent encore dans une croyance vague, si toutes les saintes décisions n'ont point de force sur vous contre vos passions ou contre vos coutumes, cette lumière partagée que vous conservez suffit pour vous perdre et ne suffit pas pour vous sauver. Quand vous seriez maîtres en Israël, vous êtes toujours possédés par l'esprit de mensonge, vous n'êtes pas devenus les disciples de la vérité.

O Esprit de vérité ! qui luisez encore au milieu de nos ténèbres pour ces âmes fidèles à qui vous enseignez si efficacement la vérité et toute vérité, daignez aussi nous la faire connaître, et nous ne connaîtrons bien la vérité qu'en l'aimant. Et nous l'aimerons, mes frères, si l'Esprit de vérité, qui est tout ensemble l'Esprit de sainteté, après avoir éclairé nos esprits (première proposition), renouvelle aussi nos cœurs ; seconde

proposition qui vous demande une attention nouvelle.

SECOND POINT.

Dieu est si grand que nous ne pouvons ni le connaître que par sa lumière, ni l'aimer que par son amour. Il faut pour cela qu'il nous fasse part des dons de son esprit et qu'en dissipant les ténèbres de nos entendements, il nous donne en même temps un autre cœur que le nôtre, un cœur pur et nouveau. C'est ce cœur nouveau que le Seigneur avait promis à un peuple nouveau en lui donnant son Esprit : *Dabo vobis cor novum, et Spiritum novum ponam in medio vestri.* (*Ezech.*, XXXVI, 26.) C'est ce cœur pur que demandait David avec tant d'empressement : Seigneur, disait le saint roi, créez en moi un cœur pur, et renouvelez au fond de mes entrailles un esprit de droiture et de justice : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.* (*Ps.* L., 12.)

Sur quoi vous voulez bien que je vous propose deux instructions importantes. L'une est que ce renouvellement et cette création se passe au dedans de l'homme et dans le cœur, *cor mundum crea in me*, où l'Eprit sanctifiant vient habiter. L'autre est que c'est un renouvellement, une création, *spiritum rectum innova... creabuntur et renovabis ;* un changement qui se fait de toutes les inclinations de l'homme. Religion intérieure et renouvellement divin. Religion intérieure : le chrétien est un homme du cœur, dit saint Pierre, *cordis homo.* (*I Pet.*, III, 4.) Renouvellement divin : le chrétien est une nouvelle créature, dit saint Paul, *nova creatura.* (II *Cor.*, V, 17.)

Premièrement, religion intérieure. Elevez ici vos pensées, fidèles qui m'écoutez, j'annonce une grande vérité. Sous l'Evangile qui s'ouvre aujourd'hui, le temps de la sainteté légale est passée ; le judaïsme qui n'était que dans les cérémonies du corps a pris fin : voici à présent une religion plus intérieure qu'extérieure ; une loi qui n'est plus gravée sur la pierre, mais écrite dans les cœurs ; un royaume qui est au dedans de nous, des adorations en esprit et en vérité que le Père céleste reçoit toujours ; un cœur contrit qu'il ne méprise jamais ; des gémissements secrets, sans lesquels la prière vocale n'est qu'un son qui se perd en l'air avec la parole ; des victimes spirituelles dans nos passions immolées.

Car on ne vous demande plus, mes frères, le sang des bêtes et leurs entrailles, ni un agneau, ni une colombe ; mais un cœur de frère pour notre ennemi, et de père pour le pauvre : on nous demande l'innocence de la colombe et la douceur de l'agneau ; une justice véritable qui nous rend purs aux yeux de celui qui sonde les consciences et qui ne compte pour quelque chose que les consciences pures ; des désirs ardents que la foi produit, que l'espérance entretient, et que la charité élève vers l'auteur des biens ineffables et éternels ; des principes surnaturels et des motifs divins que l'Esprit de Dieu sème dans notre cœur pour spiritualiser tout ce qu'il y a de terrestre dans notre condition mortelle, pour sanctifier tout ce qu'il y a d'humain dans la vie civile ; le baptême de l'esprit qui purifie le dedans, sans quoi le baptême d'eau ne serait qu'une vaine cérémonie ; un temple qui est le chrétien même, et le feu de l'amour saint qui doit toujours brûler au dedans de ce temple.

Car, mes frères, je vous l'ai dit et vous ne sauriez l'ignorer, nous ne vivons plus sous la loi imparfaite d'un peuple charnel, où tout se passait au dehors dans la chair et en figures. Sa circoncision se faisait dans la chair, son sanctuaire était matériel, ses sacrifices étaient grossiers, ses purifications corporelles, sa Jérusalem terrestre, sa terre promise, un peu de poussière et de boue, ou tout au plus un peu de lait et de miel : sa sainteté pour la plupart était figurative.

Mais à présent sous l'Evangile, et c'est aujourd'hui que cette loi parfaite commence à s'annoncer dans le monde par des hommes parfaits ; à présent l'état du peuple de Dieu est tout spirituel. Sa circoncision, son sanctuaire, ses sacrifices, ses purifications, sa Jérusalem, sa terre promise, toute sa sainteté, toute sa religion est esprit et vérité : la chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie. Plus de confiance dans les pierres du temple que Dieu détruit, et dans la loi des cérémonies qui est abrogée. Le Dieu des chrétiens est le Dieu de leur cœur. Il habite, ce grand Dieu, dans le ciel par sa gloire, dans l'enfer par sa justice, dans le monde par sa providence générale, dans l'Eglise par sa providence particulière, mais il habite dans les cœurs par son esprit sanctifiant. Il n'est permis qu'à un cœur pur et régénéré de voir et de posséder son Dieu. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.)

Une sainteté légale, extérieure et figurative, convenait donc à un peuple qui n'avait que les ombres de nos mystères et les figures de nos biens : sainteté d'ailleurs qui toute seule ne pouvait jamais les sauver. Mais pour nous, soyez-y attentifs ; nous peuple nouveau et saint ; si nous nous contentons d'une justice qui place seulement le signe de la foi sur le front, où le sacrifice de la prière sur les lèvres ; si avec une profession extérieure du christianisme qui n'est que l'accessoire de la religion, nous livrons notre cœur au convoitises des païens, aussi déréglés qu'eux dans nos désirs, aussi injustes dans nos desseins, aussi avares dans nos possessions, aussi impatients dans nos pertes, peut-être plus intempérants qu'eux dans nos débauches, et plus furieux dans nos vengeances : confessant le nom de Jésus-Christ, mais le confessant comme l'esprit impur sans pénitence et sans amour ; entrant dans le temple, mais y entrant comme le pharisien sans un cœur humilié ; écoutant sa parole, mais l'écoutant comme Hérode sans conversion et sans fruit ; nourris quelquefois du

corps de Jésus-Christ, mais ne pensant point à vivre de son esprit : enfin si dans une religion céleste où des biens éternels et invisibles nous sont promis ; si dans cette religion sainte toutes nos espérances ne se terminent comme celles des Juifs, qu'à une terre fertile en grains et en huile, à des félicités visibles et extérieures qui nous corrompent et qui nous échappent : si cela est, nous sommes encore sous la loi charnelle, dans le péché, et les esclaves du prince du monde; l'Esprit de Dieu n'a point écrit sa loi dans nos cœurs; il n'y a point répandu ses dons, nos cœurs ne sont point renouvelés.

Il faut donc, dit saint Augustin, et ce n'est pas ici l'idée d'une perfection imaginaire, c'est l'essence même de la religion chrétienne, c'est la voie du salut, et malheur à moi si je vous en montrais une autre ! il faut que toutes les pratiques sensibles d'un culte extérieur que la religion inspire, et qui nourrissent et conservent la religion, soient animées par un esprit de vie et de grâce, par une chaleur divine, par une justice intérieure, par la charité qui élargit le cœur, par la componction qui le brise, par l'obéissance qui l'assujettit au joug de Jésus-Christ, par la dévotion qui lui rend ce joug agréable, par une foi vive qui le tourne ce cœur vers un autre sanctuaire et d'autres biens que ceux que nous voyons.

Sans quoi, dit le saint docteur, tout ce qui se fait extérieurement dans les cérémonies du temple, dans l'usage des sacrements, dans l'appareil des sacrifices devient inutile et semblable aux vaines fictions du théâtre. *Ubi ista desint, quidquid exterius agitur in sacrificiis et orationibus inutile est, et mimicis gesticulationibus simile.* (Aug.)

Et ici, Messieurs, passant à la seconde considération, il est aisé de vous marquer que le vrai christianisme qui est intérieur, comme je viens de vous le dire, qui est principalement dans le cœur, non une religion seulement dans les sens, comme celle du peuple superstitieux, ou seulement dans la surface de l'esprit, comme celle des chrétiens tièdes et relâchés, est en même temps un renouvellement divin par la conversion qui se fait dans l'homme, dont le cœur et les inclinations sont changés. Et certes, de quoi nous servirait-il d'avoir la loi de Dieu dans la frange de nos robes, pendant que l'esprit du monde agirait dans nos cœurs? Culte extérieur et sacrifices pompeux chez les Juifs; actions héroïques et éclatantes chez les païens. Mais le changement et le renouvellement du cœur, c'est là le vrai caractère du chrétien. Et vous comprenez bien qu'il n'y a que la droite du Très-Haut qui puisse opérer ce changement; il n'y a que l'Esprit de Dieu qui, par une seconde création plus difficile que la première, puisse ranimer les ossements secs et arides, changer des cœurs de pierre en des cœurs de chair, l'homme si corrompu et qui n'est plus qu'un être dégradé, le rétablir dans sa première dignité, dans sa première justice; en un mot, faire renaître selon l'esprit l'homme charnel, et par un souffle nouveau, lui inspirer une vie nouvelle et un renouvellement divin. *Emittes spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis.*

Admirez donc, fidèles, et instruisez-vous : quel changement, quelle sanctification, quel renouvellement dans les apôtres et les disciples auparavant si faibles, si imparfaits ! La timidité ne leur ôtait rien de l'ambition; leur incrédulité résistait à toutes les épreuves, et ils deviennent tout d'un coup si parfaits, si fidèles ! Nouvelles créatures, nouveaux hommes; purs au milieu de la corruption, joyeux dans les souffrances, tristes dans les applaudissements, bienfaisants parmi les injures; portant à la prière l'ardeur du travail, et ne perdant point dans le travail le recueillement de la prière : sages, dit saint Chrysostome, sans être timides; ministres de la parole, et ne mettant point la prudence à se taire; disposés non-seulement à quitter les biens, mais à perdre la vie pour les saintes vérités; conversant déjà dans les cieux où sont toutes leurs espérances; grands par les miracles, plus grands par la sainteté.

O l'admirable changement des cœurs renouvelés ! Changement qui devrait aussi paraître en nous, Nouvelles pensées, nouveaux désirs, nouvelles œuvres; dans la loi nouvelle tout doit être nouveau, *vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova.* (II *Cor.*, V, 17.) L'alliance est nouvelle, c'est un testament nouveau, une nouvelle Jérusalem descendue du ciel, une nouvelle sanctification, une nouvelle loi, un nouveau sabbat, une nouvelle doctrine, de nouveaux sacrements, un nouveau nom, un nouveau cantique, de nouvelles promesses : nous attendons même de nouveaux cieux, une nouvelle terre. Et parmi tant de nouveautés qui changent la face de l'Eglise, comment le chrétien lui-même ne sera-t-il pas nouveau? *Nova creatura.*

Vous le voyez, chers auditeurs, dans le changement qui se fait dès le commencement et par la vertu de l'Esprit sanctifiant avec tant d'éclat et d'étendue, non-seulement sur quelques disciples, mais sur les familles et les peuples. Dès que l'Esprit saint est descendu, vous voyez des riches en foule jeter aux pieds des apôtres l'argent qu'ils avaient auparavant porté et comme incorporé dans leurs cœurs; des hommes féroces qui à peine saluaient leurs amis, embrasser leurs ennemis; des voluptueux de tout état et de tout sexe porter gaiement sur les échafauds et au martyre une chair délicate, qu'ils avaient avant cela nourrie dans la mollesse, qu'ils avaient parée pour la séduction. Changement surnaturel, renouvellement divin qui se fait encore aujourd'hui dans les cœurs que l'Esprit de Dieu a touchés.

Vous ne trouverez donc plus dans ces fidèles renouvelés les mêmes sentiments qu'autrefois les mêmes inclinations, les

mêmes goûts, les mêmes mouvements : *vetera transierunt.*

Auparavant, livrés à l'iniquité et à l'indévotion, qui est une autre iniquité plus dangereuse, ils voyaient tranquillement le soleil se coucher sur leurs passions et leurs scandales. Mais à présent ils ont des affections saintes qui les animent, un poids divin qui les entraîne, des inquiétudes et des repentirs qui valent mieux mille fois que toutes les joies des pécheurs.

Leur crainte à présent est la seule crainte d'offenser Dieu, et leur tristesse est la douleur de l'avoir offensé. Leur amour est la charité envers le prochain, auquel ils voudraient rendre le centuple de ce qu'ils lui ont ôté par la malignité ou par l'injustice. Leur haine est l'horreur du vice, et ils ne seraient pas de nouvelles créatures, s'il leur restait encore quelque ancien vestige de l'idole qu'ils ont adorée. Leurs exercices sont la sainte parole, la prière, la lecture et les bonnes œuvres. Leurs spectacles sont les mystères de la religion, ses fêtes et ses cantiques ; leurs plus grandes parures sont les vertus chrétiennes ; leur espérance est l'attente des biens à venir, et leur joie est la paix de la conscience. Vous diriez que leur première substance est toute changée, qu'un autre sang coule dans leurs veines, et qu'un autre cœur leur a été donné. Leur langage même est nouveau, et le règlement de leurs paroles rend témoignage au renouvellement de leurs cœurs.

Grand effet de l'Esprit de grâce, lequel descendant aujourd'hui sous la forme d'une langue, semble avoir été donné singulièrement pour corriger dans l'homme la langue, cette iniquité universelle : *universitas iniquitatis* (*Jac.*, III, 6), comme l'appelle saint Jacques. En sorte que, par un changement sensible, le poison des aspics ne soit plus sur les lèvres ni du médisant ni du flatteur ; que la langue ne soit plus dans le commerce l'instrument de la fraude ou de la colère, et que l'impudique mette un frein à sa bouche. En ménageant ses paroles pendant le jour, on abrége bien son examen du soir, et l'on se trouve beaucoup plus en état, comme les disciples renouvelés, d'invoquer le Seigneur et de raconter ses merveilles : *loquebantur magnalia Dei.*

Un tel renouvellement, un tel changement vous surprend-il, mes chers frères ? C'est le modèle du vôtre ; voilà le plan de la vie nouvelle où vous êtes engagés, que l'Esprit saint doit produire en vous, que vous avez tant de fois promis dans vos confessions, que tant de Pâques et de Pentecôtes vous ont retracé, et peut-être sans aucun effet.

Je sais que l'Esprit de Dieu ne sanctifie pas toujours les hommes si promptement ; il ne les change pas, il ne les convertit pas toujours par des enthousiasmes qui les saisissent tout d'un coup, et qui les ravissent à eux-mêmes pour les faire passer en un moment à une vie parfaite : ces miracles étaient fréquents dans la chaleur de l'Église naissante.

Le Seigneur dispose donc plus souvent les hommes à la sanctification, seulement par degrés, en leur donnant d'abord quelque idée de sa vérité, quelque goût pour sa parole, quelques sentiments de leurs fautes, quelques repentirs de leurs péchés, quelques désirs de sa grâce, quelques craintes de sa malédiction et de sa justice, quelque espérance de la rémission et du salut.

Mais écoutez, fidèles, et ne prenez pas le change : écoutez, et apprenez que ces premiers effets de l'esprit et de la grâce ne sont pas encore la conversion de l'homme, son changement, son renouvellement, sa sanctification ; et que si vous en demeurez à ces notions vagues et superficielles, à ces goûts passagers, à ces connaissances froides et infructueuses, à ces regrets inutiles, à ces repentirs vains, à ces désirs inefficaces, à ces craintes faibles, à ces espérances stériles, en un mot, à tous ces efforts sans succès ; vous ne serez jamais cette nouvelle créature que vous devez être pour le salut, cet homme nouveau formé par l'Esprit sanctificateur, *nova creatura.*

Le projet d'un changement n'est pas le changement même ; le plan est fini, et l'édifice n'est pas commencé. Ce n'est pas une louange d'avoir formé un pieux dessein ; c'est un péché de ne l'avoir pas exécuté. L'enfer est plein de vos velléités et de vos désirs ; les damnés ont fait comme vous des confessions sans conversion ; ils ont craint l'enfer et ils ont espéré le ciel comme vous, et comme vous, leur vie était toujours la même, une vie de passions et d'intérêts, une vie d'humeur et d'amusements ; un tissu de vertus et de vices, une alternative de confessions et de rechutes. Après la ferveur d'une fête, ils ne se faisaient pas plus de violence pour fuir le péché, ils ne voulaient pas moins vivre selon le monde, plaire au monde, parler et agir comme le monde. Le vindicatif avec des saillies de dévotion était toujours vindicatif, le superbe toujours superbe, le sensuel toujours sensuel ; ou s'il paraissait quelque changement dans leur conduite, c'était à peu près comme le vôtre, un changement de passions selon la différence des âges ; devenus plus sensibles et plus tendres pour l'intérêt, si on l'est moins pour le plaisir et pour la gloire ; et toujours avec la piété, mais une piété momentanée sur une corruption permanente ; une piété seulement extérieure qui masque les hommes, et qui ne les renouvelle pas, qui ne les sanctifie pas.

O Dieu saint ! si vous nous envoyez votre Esprit, Esprit de vérité et de sainteté, Esprit de grâce que nous devons vous demander sans cesse, et que le monde votre ennemi ne peut pas recevoir ; si cet Esprit sanctifiant descend sur nous, notre piété, moins attentive à la décoration et aux apparences, passera bientôt des idées à l'exécution. Les vertus et les œuvres ne seront plus dans les projets : nouvelle naissance, nouvelle vie. Non-seulement les faces seront changées, mais les cœurs seront nouveaux ; et cette

fête que nous célébrons sera pour nous la plus grande des fêtes.

Loquebantur magnalia Dei. Le fidèle parlera aussi des événements du siècle que la curiosité humaine recherche avec tant d'empressement, et reçoit sans aucun fruit : mais il en parlera avec un esprit de religion qui les fait entrer ces événements dans l'histoire du royaume de Dieu, en les rapportant à leur source qui est Dieu même, *loquebantur magnalia Dei*, toujours sage dans ses conseils, toujours admirable dans ses œuvres, qui ne cesse point de conduire par son Esprit l'Eglise éternelle qu'il a formée par son Esprit.

Et c'est ainsi, ô Dieu tout-puissant, que nous pouvons célébrer jusque dans le sanctuaire le règne d'un prince que vous n'avez rendu un règne de merveilles que pour le rendre plus utile à l'Eglise, plus favorable à la religion dont l'accroissement peut se compter par ses années. Contribuant depuis longtemps par ses exemples et par ses ordres à relever la foi dans les lieux où elle a été abattue, à l'étendre au delà des mers où elle était inconnue, à rendre à la piété méprisée sa vénération ancienne, à donner de dignes rois à des peuples catholiques, à recueillir ceux que le perfide hérétique a détrônés.

Gloire à vous, ô roi des siècles, qui avez suscité dans les derniers temps un prince si auguste, que vous avez rendu le plus grand des rois par sa dignité, le plus grand des hommes par ses actions, et le plus modéré des conquérants, qui au milieu de ses victoires ne reconnaît, Seigneur, que la force de votre bras, et préfère à tous les trophées de la gloire le don céleste de la paix; le plus heureux des pères par une famille où les fières nations sont venues chercher des monarques, déjà consommés dès le premier âge dans l'art de régner, et aussitôt rois qu'ils sont hommes.

Mais ce prince que vous avez rendu si auguste, ô mon Dieu, a appris dans votre Eglise même que ce n'est ni l'homme, ni le roi qui est grand à vos yeux, et qu'en vain son nom serait célébré par les langues de tous les peuples, si devenant toujours plus chrétien par les onctions secrètes de votre Esprit sanctifiant, vous n'augmentiez sans cesse dans une âme si grande le goût de la vérité, pour craindre, parmi les séductions qui environnent le trône, la langue du pécheur, pour craindre même le silence du juste; si vous ne renouveliez de plus en plus un cœur si droit, en l'étendant toujours par l'amour de votre loi, et par la charité envers son peuple.

Nous vous le demandons, ô Père des miséricordes, comme il le demande lui-même, afin qu'une vie si utile à la terre le soit longtemps, et qu'enfin elle soit couronnée dans le ciel par la vie bienheureuse et éternelle. Ainsi soit-il.

(1) A Saint-Jean en Grève.

SERMON XLIII.

POUR LE JOUR DU SAINT-SACREMENT.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se. (*Ps.* CX, 4-5.)

Le Seigneur plein de miséricorde a laissé un Mémorial de ses merveilles, en donnant une nourriture à ceux qui le craignent.

Assemblés ici, mes frères, pour réparer l'outrage qui a été fait à l'hostie sainte (1), et pour signaler votre vénération envers le sacrement auguste de nos autels, combien de merveilles occupent nos pensées! Les éléments changés par une vertu toute puissante, le vin transformé en sang, et un pain commun qui devient une chair divine; mystère où Jésus-Christ est sacrement et sacrifice : sacrement, parce qu'il se donne à nous, sacrifice, parce qu'il s'offre pour nous; mystère qui s'opère tous les jours dans l'Eglise, et qui s'opérera jusqu'à la fin des siècles; mystère si caché où nos sens ne nous montrent que des signes, et où la raison soumise oublie le lieu et l'étendue qu'elle sait définir, les couleurs et les apparences qu'elle voit, pour n'adorer que Jésus-Christ qu'elle connaît et qu'elle ne voit pas; mystère néanmoins si clairement exprimé dans l'Evangile, que le chef des protestants, Luther, trop hardi d'ailleurs à refuser sa créance à notre symbole, n'a jamais osé nier la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrement du pain et du vin ; mystère si merveilleux et dont la foi même que l'Eglise en a toujours conservée est une grande merveille; mystère que le philosophe ne saurait comprendre, et dont le fidèle ne saurait douter; mystère, en un mot, où le Seigneur nous laisse un mémorial éternel de ses anciennes miséricordes par une miséricorde toujours nouvelle : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.*

Mais considérez, s'il vous plaît, mes frères, que c'est en faveur de ceux qui le craignent, que la table sainte est dressée, et que le sacrement de son corps et de son sang est institué : *Escam dedit timentibus se.* Il n'y a que la piété des fidèles qui puisse recueillir les grâces du mystère. L'âme chrétienne y regarde les miséricordes de Jésus-Christ, et au même temps elle y adore ses jugements : elle y cherche les douceurs de la manne, et elle n'en sépare point les tables de la loi. Voici donc dans l'Eucharistie, mémorial des merveilles et des œuvres du Seigneur, une source de pratiques et de règles saintes pour tous ceux qui le craignent. Car, Jésus-Christ est dans le sacrement et le sacrifice pour nourrir la piété, c'est ma première proposition ; il y est pour régler la piété, c'est ma seconde proposition ; sujet important auquel vous ne refuserez pas votre attention, vous que la dévotion amène si souvent dans cet auguste temple pour y honorer le sacrement du corps du Seigneur. Vous qui venez aujourd'hui gémir sur les outrages et les sa-

criléges commis par les autres, commis peut-être par vous-mêmes.

Mais avant d'en parler, souvenons-nous que ce temple où nous en parlons est la maison de la prière, et saluons celle dans le sein de laquelle ce corps et ce sang si purs furent formés, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le peuple regarde avec trop de curiosité la magnificence des autels et la pompe des cérémonies. Les théologiens disputent avec trop de subtilité sur les accidents sans substances et sur la matière sans étendue. Il y en a qui regardent moins les saints mystères que la sainteté des ministres, comme si l'autel devait toujours sanctifier le prêtre, comme si la souillure du prêtre pouvait corrompre l'offrande de l'autel. Mais le chrétien sage ne pense qu'à nourrir sa piété dans le sacrement et le sacrifice, premièrement, par des pratiques fréquentes; en second lieu, par des pratiques tendres; troisièmement, par des pratiques efficaces.

Je dis premièrement, des pratiques fréquentes : et de même que Dieu avait commandé dans la loi ancienne de mettre tous les jours du bois dans le feu qui brûlait sur l'autel du temple, afin qu'il ne s'éteignît jamais; nous devons aussi chaque jour, par des exercices de religion réitérés qui regardent l'auguste Eucharistie, nourrir le feu sacré, l'ardeur sainte, la piété pure que nous portons au dedans de nous, et que nous ne devons jamais laisser languir. Le courtisan qui n'est point assidu est un mauvais courtisan; le chrétien tiède qui néglige les saints exercices n'a pas même les apparences d'un chrétien. Vous ferai-je voir ici, mes frères, en combien de manières l'Eucharistie peut être honorée, et quelle est la diversité des pratiques fréquentes que la religion nous offre à l'égard de cet adorable mystère.

Nous l'honorons lorsque nous commençons la journée : soit que demeurant dans notre maison nous regardions le temple dès la première heure du jour comme le fervent Daniel; soit qu'en sortant nous courions au sépulcre de Jésus-Christ avec les autres Maries, entrant d'abord dans une église pour y offrir avec le parfum de la prière les prémices de nos actions et de nos journées; soit que nous assistions régulièrement au sacrifice de la sainte messe, nous purifiant avant toutes choses dans le sang de l'Agneau. Nous l'honorons aussi cet Agneau sans tache dans la divine Eucharistie, lorsque nous finissons la journée; soit que nous nous souvenions alors de l'heure de la nuit en laquelle le Seigneur, ayant aimé les siens jusqu'à la fin, dit saint Jean, nous a donné ce gage précieux de son amour; soit que nous représentant au soir la dernière heure de notre vie qui peut arriver chaque jour, nous demandions au Père des miséricordes que nous ne soyons pas privés dans le jour de notre mort du grand bienfait de la communion si désirable; bienfait que les justes demandent avec ardeur, mais bienfait que nous recevrons pour notre condamnation, s'il arrive que nous n'ayons pas vécu chrétiennement, et que le dernier jour de notre santé ait été le dernier jour de nos crimes.

Nous honorons encore l'auguste et vénérable Eucharistie, lorsque passant devant une église, nous nous inclinons à l'aspect du lieu saint et terrible où réside le Roi de gloire, ou que nous y entrons pour y recueillir devant les redoutables autels notre cœur trop dissipé par les amusements, ou trop agité par les affaires. Nous l'honorons, lorsque dans une procession solennelle nous suivons avec un esprit de religion celui qui cache sa gloire dans la nuée, et qui marche au milieu du camp d'Israël pour le couvrir de son ombre; ou lorsque rencontrant le sacrement salutaire que l'on porte dans les rues, nous nous réjouissons de cette rencontre, nous l'accompagnons jusque chez le malade, nous adorons les miséricordes du médecin charitable qui est descendu du ciel pour guérir les hommes infirmes, et qui nous apprend encore à porter nos secours et nos consolations là où nous découvrons les infirmités et les misères humaines.

Nous l'honorons, si nous n'entreprenons rien sans nous prosterner dans le temple, et si nous cherchons dans le sanctuaire les lumières et les secours qui nous sont nécessaires dans nos entreprises.

Saint Louis, avant de partir pour la guerre sainte, venait recevoir au pied des autels les bénédictions de son évêque. Autrefois les officiers de guerre ne recevaient leur épée que des mains du prêtre qui l'avait bénite sur l'autel du Seigneur où s'offre le sacrifice. Et c'est là que sont bénits encore aujourd'hui les étendards des armées; c'est là que les voiles des vierges chrétiennes reçoivent leurs bénédictions : et saint Benoît, le grand législateur des monastères, veut que l'enfant qui offre à Dieu ses vœux soit dans ce moment enveloppé de la nappe de l'autel, où Jésus-Christ est tous les jours immolé. Nous l'honorons de même, lorsqu'à la fin d'un voyage ou d'une affaire nous allons porter au temple nos humbles actions de grâce.

Nous l'honorons en parant les autels, en faisant des dons au temple, en rendant nos hommages aux sacrificateurs, en nous enrôlant dans les saintes confréries qui lui sont dévouées, en répandant des larmes sur l'infidélité de ceux qui ne croient pas ces mystères divins, en fortifiant par nos exemples ceux qui les croient faiblement, en corrigeant par nos paroles ceux qui n'y assistent pas avec respect. Nous l'honorons, lorsque, loin du sanctuaire où le prêtre seul doit entrer, nous offrons dans une humble posture au Seigneur le fruit de nos œuvres. Le temple des Juifs n'était qu'une ombre des nôtres : et néanmoins les gentils pouvaient seulement demeurer dans les cours du de-

hors, les Hébreux dans la cour du dedans, les lévites dans le temple, et il n'était permis qu'au souverain prêtre d'entrer dans le saint des saints. Nous l'honorons si nous rejetons la vanité mondaine qui arbore ses écussons jusque dans le sanctuaire, et si contents de la sépulture commune, nous ne demandons pas que nos corps soient inhumés dans le lieu le plus saint, où le riche fastueux jusqu'au trépas veut se séparer du peuple et mêler avec les cendres des martyrs les ossements d'un pécheur.

Enfin, nous l'honorons en communiant et en ne communiant pas. En communiant nous marquons notre amour, en ne communiant pas nous témoignons notre crainte. En communiant, car le cœur du fidèle est desséché, dit le prophète, quand il a oublié de manger son pain ; en ne communiant pas, non par négligence, mais par respect ; Madeleine était sainte, elle n'avait point été pécheresse, elle avait toujours suivi le Seigneur, et toutefois le Seigneur ne voulut pas, après sa résurrection, qu'elle le touchât, parce qu'il n'était pas encore monté vers son Père, parce qu'il n'avait pas encore répandu sur elle son Esprit avec tous ses dons. Et c'est ainsi, mes frères, que la piété est nourrie dans cet auguste sacrement de foi par les pratiques que la foi même multiplie chaque jour, et que l'âme chrétienne, ingénieuse à chercher des secours à ses faiblesses et des remèdes à ses langueurs, peut rendre très-fréquentes. Que si, pour vous en dispenser, vous alléguez vos affaires, ou plutôt vos amusements, je vous répondrai que quand on le veut bien, la piété trouve toujours assez de temps pour remplir ses devoirs. Noé, après le déluge, avait des terres à partager, des lois à prescrire, une famille à régler, et néanmoins, dans une multitude d'affaires, il pense à la seule nécessaire, qui était d'offrir le sacrifice. Il n'est pas plutôt sorti de l'arche qu'il dresse un autel; il ne bâtit pas une maison pour lui, mais il élève un autel au Seigneur. Monique était engagée dans l'état pénible du mariage, et le grand Augustin nous apprend qu'elle ne manquait pas de venir plusieurs fois le jour prier dans l'église, en assistant régulièrement aux saints mystères ; car son cœur, dit le saint docteur, était étroitement lié par la foi au précieux sacrement de la rédemption des hommes, *ad cujus pretii nostri Sacramentum ligavit ancilla tua animam suam vinculo fidei* (Aug., lib. XI *Conf.*, cap. 13). Dévotion dans laquelle elle a persévéré jusqu'à la mort; dévotion qu'une vie sainte accompagnait, et qui contribuait beaucoup à la conserver dans une vie sainte; dévotion qui gagnait enfin à Dieu Patrice son époux et Augustin son fils, Patrice qui était païen et Augustin qui était hérétique.

Mais d'ailleurs, vous qui êtes si étrangers dans nos mystères, dites-nous de quelle nature sont les affaires qui vous dispensent des saintes pratiques que vous rendriez fréquentes, si chez vous la religion n'était pas la moindre et la dernière de vos affaires. Vous n'en avez point d'autres que ces malheureux qui, dans la parabole de l'Evangile, prétendaient avoir de bonnes raisons ; qui croyaient que leurs intérêts et même leurs plaisirs les rendaient excusables s'ils n'assistaient pas au festin sacré : les pauvres et les petits s'y assirent, ils participèrent au saint repas; et la salle des noces, d'où les riches et les sensuels étaient bannis par leur dégoût ou par leur indifférence, fut remplie par les humbles et les indigents. Et encore aujourd'hui, mes frères, les temples ne sont-ils pas plus fréquentés par le peuple que par les puissants du siècle? Les sacrements ne sont-ils pas plus à l'usage des petits que des grands? Et parmi les prêtres qui offrent le sacrifice, combien est-il rare de voir les riches bénéficiers célébrer la sainte messe? En un mot, voit-on beaucoup de nobles citoyens assister régulièrement à la messe solennelle que le pasteur célèbre chaque dimanche, et où la voix de l'Eglise appelle tous ses enfants?

Aussi est-il vrai, ô mon Dieu, que c'est au pauvre et à l'ami des pauvres, c'est à celui pour qui votre loi est plus précieuse que l'or et l'argent, que vous avez préparé dans la douce manne de l'Eucharistie les consolations célestes; *parasti in dulcedine tua pauperi Deus* (*Ps.* LXVII, 11). Et de là ces pratiques envers le Sacrement que la piété rend non-seulement fréquentes, mais tendres.

En second lieu, pratiques tendres. Avec quelle tendresse l'âme fidèle regarde-t-elle Jésus-Christ sur les autels du temple? Regardez bien vous-mêmes : tout y est concerté pour inspirer l'amour et la confiance. Point de foudres comme sur la montagne ; point de flammes comme dans le buisson ; point d'épée redoutable comme à la porte du paradis terrestre ; point de nuée terrible comme sur l'ancien tabernacle ; point d'éclipse dans le ciel ni de secousses dans la terre comme sur le Calvaire. Jésus-Christ y retient sa justice pour nous attirer à lui, il y cache sa gloire pour se communiquer à nous. Dans l'Incarnation il s'est donné aux hommes, mais dans l'Eucharistie il se donne à chacun de nous ; et après un si grand don, nous ne pouvons plus lui dire comme les Juifs durs et ingrats : Seigneur, où sont les marques de votre amour, *in quo dilexisti nos?* (*Malach.*, I, 2.) Il semble plutôt qu'il nous dise lui-même ici sur le trône de sa grâce : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.)

Venez à moi, vous tous, *omnes*. Ce n'est pas seulement aux âmes saintes qu'il parle ; elles courent à ce mystère d'amour comme les enfants à la mamelle de leur mère; la douce abeille s'empresse à y cueillir le miel; l'aigle affamé y cherche la chair délicieuse; le cerf altéré y vient étancher sa soif; l'innocent passereau a bâti sa maison près des autels, et la chaste colombe y a mis son nid. Mais vous qui êtes chargés, *qui*

laboratis et onerati estis; charges de vos péchés, chargés de vos peines, chargés de tant de bienfaits du ciel qui aggravent vos péchés ; pourquoi ne venez-vous pas à l'heure du sacrifice qui est l'heure des miséricordes; le temps de l'adoration et de l'action de grâces; le moment des bénédictions célestes, chercher ici par une tendre invocation une propitiation abondante et les pures consolations? Pourquoi la plaie de mon peuple n'est-elle pas refermée, dit le Seigneur? Est-ce qu'Israël n'a point de médecin qui le guérisse? Est-ce que Sion n'a point de roi qui la gouverne? N'y a-t-il plus dans notre paradis d'arbre de vie, et la manne ne tombe-t-elle plus dans notre désert? Le feu sacré est-il éteint, et les sacrifices sont-ils abolis?

Vous y venez, il est vrai, à cet adorable sacrifice : vous forcez même les barreaux du sanctuaire pour assister à la sainte messe; quelquefois avec un luxe immodeste et païen qui alarme les consciences pudiques : toujours vous y assistez au sacrifice ; mais comment y assistez-vous ? avec un cœur dur et mondain, sans le repentir amer de vos péchés, sans une tendre reconnaissance pour les miséricordes divines, sans un souvenir affectueux de la croix de votre Sauveur. Il semble même que le temps du sacrifice soit le temps de vos ennuis; la liturgie la plus courte vous paraît encore trop longue. Voilà que Jésus-Christ, cet adorateur souverain, descend dans le temple au milieu de nos saints mystères : la religion n'a point de plus précieux moments ; sans lui vous ne sauriez ni prier, ni adorer : et toutefois vous l'oubliez, et votre cœur est alors bien loin de lui. On dirait que cette heure de la prière la plus excellente et du culte le plus saint, est l'heure des évagations de votre esprit, et le signal de toutes vos pensées vaines ou criminelles.

O chrétiens, si vous oubliez votre Rédempteur dans le temps même que les autels sont teints du sang qui vous a rachetés ; si à cette source de sanctification et d'amour votre âme sans mouvement pour Jésus-Christ, est toujours ferme dans ses premières habitudes ; si spectateurs froids et indifférents vous ne demandez pas de grâces à celui qui vous ouvre ici ses trésors ; si au milieu du ciel même votre cœur vous offre encore des désirs déréglés, et votre imagination ses frivoles et vaines inquiétudes ; en un mot, si sur ce calvaire où Jésus-Christ est encore tous les jours crucifié à vos yeux dans le sacrifice, vous ne suspendez pas les idées agréables du siècle, tendres seulement pour le siècle, toujours occupés des bagatelles du siècle ; quand est-ce donc que vous retournerez à votre Dieu ? Un cœur dur pour Jésus-Christ est partout un crime ; mais proche de ses autels, dans son sanctuaire, et dans le temps de la sainte messe, lorsqu'il s'offre à vous et pour vous, c'est un crime énorme. Que si je vous regarde, non plus par rapport au sacrifice, mais au sacrement, quelle pratique plus tendre pour nourrir votre piété que la sainte communion. Et néanmoins, mes chers frères, quels désirs trouverai-je dans votre cœur avant de recevoir ce pain vivant ? Après l'avoir reçu, quelles ardeurs ! Nulle part les tendres sentiments d'une âme chrétienne. On ne va plus à la table eucharistique qu'avec chagrin ; on n'y vient qu'après de longs délais, et on en sort avec empressement. Judas sortit du cénacle aussitôt après la communion, et il devint un déicide; *cum ergo accepisset ille buccellam*, dit saint Jean, *continuo exivit.* (*Joan.*, XIII, 30.) Il n'entendit pas le grand et admirable discours que le Fils de Dieu fit alors à ses disciples. Les vrais chrétiens, les disciples fidèles qui connaissent le don de Dieu, quand ils possèdent Jésus-Christ, avec quelle tendresse le possèdent-ils ! Ils ne sortent pas incontinent du cénacle comme le perfide Judas ; ils ne vont pas aussi s'endormir dans le jardin comme les tièdes disciples ; ils ne vont pas porter Jésus-Christ, ou plutôt ils ne vont pas le perdre dans les compagnies dangereuses ou dans les sociétés agréables; ils demeurent avec lui, ils entendent sa parole dans le temple, ils lui parlent dans leurs prières, ils passent une bonne partie de la journée dans les saintes œuvres et dans un dévot recueillement. Ainsi se passait le jour de la communion parmi les anciens solitaires ; ni entretiens, ni même repas parmi eux dans ce jour bienheureux où ils possédaient le bien-aimé que leur âme désirait ; c'était une joie publique des chrétiens quand ils communiaient ensemble, et la joie était si grande, que plusieurs d'entre eux enivrés de ce calice allaient de la communion se présenter aux tyrans, afin d'endurer la mort pour Jésus-Christ.

Grand Dieu, hélas! combien nos mœurs sont-elles changées ! Rien de semblable parmi nous. Déjà les parvis du temple nous retrouvent en sortant aussi froids, aussi frivoles, aussi insensibles, et les pratiques de notre piété ne sont point efficaces, parce qu'elles ne sont ni tendres ni fréquentes ; pratiques qui, en troisième lieu, doivent être efficaces.

Car, mes frères, est-ce seulement ici un sacrement qui donne la grâce; et n'y trouvez-vous pas la plénitude, la source et l'auteur même de la grâce? Ecoutez à ce sujet le docte Tertullien. Les païens, disait-il, ne pouvaient accorder la simplicité de nos mystères avec leur magnificence : *simplicia quasi vana, magnifica quasi impossibilia.* Dans la confirmation, un peu d'huile sur le front qui nous rend des soldats de Jésus-Christ intrépides ; dans le baptême, un peu d'eau sur la tête qui nous rend enfants de Dieu. Or, chers auditeurs, quelle vertu dans les autres sacrements, si on les compare à celui que nous révérons sur les autels du temple? Et n'est-ce pas de cet auguste sacrement qui est aussi sacrifice, que les autres prennent leur vertu ? Le baptême prépare à l'Eucharistie, dit saint Augustin, et c'est pour participer au corps et au sang du Seigneur que les

catéchumènes sont instruits, qu'ils sont lavés, qu'ils sont oints. La consécration des saintes huiles qui sont employées dans la confirmation et dans l'extrême-onction, ne se fait que dans le sacrifice de la messe et au jour de son institution. Le mariage et l'ordre se célèbrent aussi au milieu de nos saints mystères; et, au surplus, quels biens ne devons-nous pas attendre de celui qui, en se donnant lui-même, nous donne toutes choses? Quelles bénédictions ne répand-il pas dans les cœurs préparés? Jésus-Christ descendu du ciel sur l'autel, semble y être, comme Moïse, avec un voile qui cache ses rayons; mais quand il est entré dans l'âme fidèle, il arrache ce voile; il se montre avec sa beauté ineffable, il se communique avec sa bonté infinie; il laisse couler une vertu secrète, mais efficace de ses yeux qui ont converti Pierre, de ses pieds qui ont éclairé Marie, de son côté qui a sanctifié Thomas, de ses mains qui ont guéri tant de malades : *venite ad me, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Et si son doigt a délivré l'Égypte, si son bras a racheté le monde, quels effets puissants son corps tout entier ne doit-il pas produire? Les cœurs fidèles entendent ce que je dis; car ce n'est que pour eux que les pratiques de la religion, si fréquentes et si tendres, deviennent efficaces. Les grâces de Jésus-Christ dans ces mystères ne sont données qu'à ceux qui se soumettent à ses règles; et s'il est certain que le Seigneur est sur les autels pour y nourrir la piété, il n'est pas moins constant qu'il y est pour régler la piété; c'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je dis, Messieurs, que l'Eucharistie que nous offrons et que nous gardons dans nos temples, est tout à fait propre à régler la piété, et je le dis avec raison. En effet, si nous voulons avec un peu de foi pénétrer ces mystères et considérer Jésus-Christ qu'ils renferment, nous le regarderons sur les autels comme un Seigneur et un juge. Premièrement, comme un Seigneur dont nous devons suivre les lois; en second lieu, comme un juge dont nous devons craindre les jugements, et c'est ainsi que la piété sera réglée. L'Église dans ses prières, lorsque le fidèle prosterné devant les autels redoutables, se dispose à recevoir le corps de Jésus-Christ, lui met dans la bouche ces paroles du centenier humilié : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison : *Domine, non sum dignus. Domine* (*Matth.*, VIII, 8), Seigneur : voilà donc Jésus-Christ, tout caché qu'il est, reconnu dans le sacrement pour Seigneur. Il y est Seigneur, et si vous aviez ces yeux spirituels qu'avaient les anciens justes, vous y verriez des légions d'anges qui environnent les autels, comme parle saint Jean Chrysostome, et qui s'abaissent devant son trône. Il y est Seigneur, et de là cette cérémonie dont le même Père fait mention. On amenait au pied des autels les énergumènes dans le moment du sacrifice de la messe, lorsque le prêtre exposait l'hostie sainte à l'adoration du peuple; et ces malheureux que les esprits malins possédaient, témoignaient alors par le tremblement de leur corps prosterné que tout genou doit fléchir ici devant Jésus-Christ. Il y est Seigneur, et l'éloquent docteur de l'Église grecque que nous vous citons si souvent, assure que les empereurs chrétiens, pour reconnaître cette souveraineté du Fils de Dieu dans les mystères, en entrant dans l'église ôtaient leur couronne dès la porte et quittaient leurs armes.

Or dites-moi, mes chers frères, si Jésus-Christ est ici Seigneur, où est l'obéissance que vous devez à ses lois? où est l'hommage que vous rendez à ses grandeurs? et quelles sont les règles que vous suivez dans vos dévotions? Je n'examine point si vous avez de grandes lumières sur nos mystères : Saül, que Dieu réprouve, était prophète et prononçait des oracles : une vérité qui n'est que dans votre esprit, une vérité non pratiquée est l'arrêt de votre condamnation. Je ne me laisse point éblouir aussi par quelques maximes sévères que vous débitez. Les donatistes qui criaient aux orthodoxes : Nous craignons les richesses, étaient-ils pour cela plus gens de bien? Il est si aisé d'être philosophe dans le discours; la religion est sévère, et pour peu qu'on la connaisse, on découvre aisément la sainteté de ses règles. La morale mitigée alarme les consciences. Chacun s'érige en théologien pour la combattre. Mais le cœur toujours relâché sait affaiblir les saintes règles pour soi, pendant qu'il les cherche dans les livres et qu'il en impose aux autres toute la sévérité. Enfin, ce n'est point par quelques œuvres de piété qui vous échappent que vous marquerez que vous reconnaissez ici Jésus-Christ pour votre Seigneur et votre maître. Cyrus et Darius qui adoraient toujours leurs idoles en étaient-ils moins infidèles, parce qu'en même temps ils faisaient bâtir au vrai Dieu un temple magnifique? Jéhu qui allait se prosterner devant les veaux de Jéroboam en était-il moins prévaricateur, parce qu'il avait fait démolir les statues de Baal? Balaam en était-il meilleur, parce qu'il ne voulait pas maudire le peuple que Dieu bénissait? Julien en était-il moins apostat, parce qu'il voulait qu'on bâtît des hôpitaux semblables à ceux des chrétiens? Les méchants ne désobéissent jamais en toutes choses. Alexandre, fils de Mammée, qui avait placé dans son cabinet l'image de Jésus-Christ avec celle de Jupiter, en était-il moins idolâtre et moins impie, parce qu'il offrait quelquefois son encens au Dieu vivant et véritable?

Rien de plus ordinaire dans le monde qu'une piété et une obéissance partagées. Si la dévotion a ses heures, le jeu a les siennes; les divertissements du siècle n'entrent pas moins dans la distribution du temps que les sacrements de la religion. C'est un peuple tout chrétien le matin, et le soir tout païen; après avoir adoré le Seigneur, comme

Moïse, ils se forgent une idole comme le peuple. Je dis davantage : la plupart vont jusque dans le temple signaler leurs transgressions, et c'est dans sa maison, dans ses mystères divins que Jésus-Christ, assujetti aux caprices d'une piété déréglée, trouve des rebelles qui ne le reconnaissent pas pour Seigneur.

En effet, qui est-ce qui suit fidèlement dans ses dévotions les règles qu'il nous prescrit par son Eglise? Les uns communient trop souvent; les autres trop rarement. Celui-ci sans une vie chrétienne et pénitente veut s'approcher de la sainte table, lorsque la discipline de l'Eglise l'en sépare ; celui-là diffère toujours de recevoir le sacrement, et il diffère même quand une maladie dangereuse lui en déclare le précepte. On assiste volontiers à un salut, on entend souvent la messe, il y a longtemps que l'on communie à certains jours, comme les parfaits, et l'on n'a point encore appris les premiers rudiments de la piété, aimer Dieu et supporter le prochain. On a de la dévotion pour tout, hormis pour ses devoirs. Vous dirai-je encore, mes frères, que si nous faisons des fondations pour exposer le sacrement auguste, les prières que nous ordonnons pour une cérémonie si vénérable sont dictées par le caprice du fondateur, et n'ont nulle conformité avec la majesté des autels? Quelle bizarrerie dans le culte volontaire du peuple! Il paraît plus respectueux et plus fervent, le soir, dans l'exposition de l'hostie que l'Eglise ne lui accorde qu'avec peine, que le matin à la sainte messe et à l'heure même du sacrifice où se représente sous les symboles différents du pain et du vin le sang de Jésus-Christ séparé de son corps et le grand sacrifice de sa mort et de sa croix. Avec quel mépris traite-t-on les ministres de ce sacrement si saint et si terrible! Et avec quelle indignité le ministre se traite-t-il lui-même, lorsqu'il se rend l'esclave des rétributions, et qu'il assujettit, à la paresse de ceux qui le paient, l'heure du sacrifice! A quels usages mettons-nous le temple où le sacrifice est offert, aussi bien que le sacrifice qui est offert dans le temple? On passe dans l'église comme dans un chemin, on s'y promène comme dans une place, on y trafique comme dans un marché, on en fait un rendez-vous ou de péchés ou d'affaires. Les colombes innocentes y sont vendues, et c'est quelquefois devant les autels du temple que commence le crime qui va se consommer dans les lieux de débauche.

Là, je veux dire dans le lieu saint, Jésus-Christ, bien loin d'être honoré comme Seigneur, est encore frappé comme un esclave, moqué comme un insensé, couvert de crachats et couronné d'épines par des chrétiens qui, pendant les précieux moments du sacrifice, paraissent sur ce calvaire avec la contenance et les mouvements des comédiens, avec les regards et les sentiments des spectateurs de la comédie, vêtus comme les courtisans, impudents comme les courtisanes. Là, il est encore outragé comme chez Caïphe, quand un indigne prêtre le porte entre ses mains; flagellé comme chez Pilate, quand un mauvais juge le reçoit; abreuvé du fiel de la haine par le vindicatif qui s'assied à sa table, dépouillé de ses vêtements par l'avare qui s'y présente avec des mains pleines de rapines, crucifié parmi les voleurs, quand il est livré à ces hommes injustes, qui ne sont riches et heureux que par les calamités publiques.

O chrétiens! indignes de ce nom, comment pouvez-vous invoquer celui de Jésus-Christ? comment pouvez-vous l'appeler votre Seigneur? Où sont les honneurs que vous lui rendez, vous qui l'insultez jusque sur son trône? Où est votre respect pour ses lois, vous qui le méprisez dans ses mystères? Où est votre reconnaissance pour ses bienfaits, vous qui signalez votre impiété pendant l'heure où l'Eglise attentive célèbre dans le souvenir de ses douleurs et de sa mort celui de ses grandes miséricordes? Mais vous qui venez dans le temple avec le maintien de la piété, avec la modestie des vrais fidèles, faut-il qu'on vous reproche que ce n'est pas pour rendre au Seigneur vos tributs que vous y venez? Vous laissez là quelquefois les autels du Dieu vivant pour aller porter votre encens à des images mortes ; vous regardez les saints avec plus de confiance que le Dieu qui les sanctifie ; vous priez le serviteur avec plus de recueillement et de ferveur que le maître. Vous faites bien d'honorer les cendres des justes qui sont morts pour Jésus-Christ, et anathème à quiconque blâmerait les honneurs qu'on leur rend. Mais souvenez-vous, dit saint Ambroise (*Eloge des saints Gervais et Protais*) qu'elles sont sous l'autel ces cendres précieuses, et que ce n'est que par Jésus-Christ qui est sur l'autel même, qu'elles sont sanctifiées. Elles sont sous l'autel ; car, mes frères, dans ces premiers temps où la religion plus exacte plaçait si bien les choses, on ne voyait pas comme aujourd'hui les châsses des saints, et encore moins leurs statues, occuper la partie supérieure du sanctuaire. Jésus-Christ seul exalté et immolé, Jésus-Christ seul remplissait les yeux des fidèles. Souvenez-vous encore une fois que les saints qui possèdent maintenant Jésus-Christ dans le ciel sans nuages et sans voiles, l'ont regardé dans les temples avec crainte, et qu'ils l'ont regardé dans cette nuée obscure non-seulement comme Seigneur, mais en second lieu comme juge.

Oui, comme juge ; et c'est là-dessus que la piété craintive s'éprouvant elle-même doit encore régler ses exercices. Entendez-vous le prêtre qui commence le sacrifice de la miséricorde par le souvenir de la justice. *Judica me Deus* (*Ps.* XLII, 1) ; mais écoutez le grand Apôtre qui, en parlant des mystères que nous célébrons, représente aussitôt les jugements que le Seigneur y exerce, envoyant aux indignes communiants une

mort éternelle : *Judicium sibi manducat et bibit* (I *Cor.*, XI, 29); leur envoyant quelquefois une mort temporelle : *Dormiunt multi.* (*Ibid.*, 30.)

Une mort éternelle; celui qui s'approche indignement de la table sainte, mange et boit son jugement : *Judicium sibi manducat et bibit.* Il n'entend pas seulement l'arrêt funeste qui se prononce, il ne lit pas seulement la sentence fatale qui s'écrit, mais il la mange, *manducat.* Si ce jugement était écrit sur le papier, on pourrait l'effacer; s'il était gravé sur le marbre, on pourrait le rompre; mais il est attaché aux entrailles du coupable, *judicium sibi manducat et bibit.* Déjà le jugement s'avance, déjà le souverain juge, dans les tristes délaissements, dans les secours refusés, dans les grâces soustraites, et quelquefois même dans une mort précipitée, fait éprouver aux sacriléges sa redoutable justice.

L'Apôtre nous représente toutes ces punitions en un seul mot; *dormiunt multi.* Sommeil de la tiédeur, sommeil du péché, sommeil de la mort. Sommeil de la tiédeur : après la communion, on ne veille pas plus sur ses pensées et sur ses paroles qu'auparavant : on ne veille pas plus sur les besoins des pauvres, sur les périls de ses frères, sur les péchés de ses enfants, sur ses propres voies; *dormiunt multi.* Le lendemain, ou plutôt le même jour, nos prières sont aussi froides, nos actions sont aussi mondaines, nous avons pour le salut le même assoupissement, *dormiunt multi.* Sommeil de la tiédeur.

Sommeil du péché. De nouveaux crimes suivent la communion indigne et sacrilége. Ces personnes, si régulières à communier chaque semaine ou chaque mois, sont quelquefois moins exactes à payer leurs dettes, et plus dures à les exiger. Dans ces derniers temps où les relâchements sont si grands, où les prévarications sont si communes, des prêtres sans zèle multiplient leurs sacrifices, et des laïques sans charité, leurs communions.

Et qu'arrive-t-il, mes frères. Il n'est pas toujours bon de s'abstenir des choses saintes; mais il est toujours pire de les faire mal. Qu'arrive-t-il de ces profanations? Des iniquités inconnues aux anciens fidèles, inconnues aux peuples mêmes à qui nos mystères n'ont point été révélés; le luxe, qui s'est débordé dans les conditions les plus médiocres, le faste qui se soutient par l'injustice dans un temps d'indigence, une vanité, ou plutôt une folie universelle qui a rendu nécessaires des dépenses excessives; la curiosité, qui voudrait plus que jamais s'approcher du buisson pour sonder les mystères, au lieu qu'il ne faudrait s'approcher que de la montagne pour écouter la loi; l'ardeur des convoitises qui croît tous les jours avec la fureur des spectacles; le jeu, qui n'était qu'un simple délassement de nos pères, et qui est aujourd'hui la grande affaire de plusieurs, qui est un métier, un trafic, une source d'indévotions et d'iniquités; l'usure qui a infecté tout le commerce et qui trouve des approbateurs jusque dans le sanctuaire; la tiédeur, en un mot, qui désole les monastères, où, sans sortir de son cloître, le négligent cénobite devient, par la seule extinction de l'amour et du zèle, un apostat. Iniquités que les siècles moins sacriléges n'ont point éprouvées; et, par une suite nécessaire, combien de calamités! C'est le sommeil de la mort qui suit le sommeil de la tiédeur et du péché : *Dormiunt multi.*

Sommeil de la mort temporelle; juste châtiment qui est dû à l'âme sacrilége. Après la manne reçue, figure de l'Eucharistie, un feu vengeur dévora dans le désert les Israélites rebelles que Dieu n'avait pas punis auparavant dans leurs rébellions en Egypte : ils meurent avec le pain du ciel dont ils ont abusé. C'est dans un festin que le superbe Aman entend la sentence de sa mort. Balthazar est égorgé à table, et parmi les vases du temple. Joab est massacré au pied des autels. Miphiboseth est tué parmi les épis de blé, figure du froment des élus. Le sang des Galiléens est mêlé avec celui des victimes dans leurs sacrifices. Tristes images des chrétiens sacriléges qui meurent d'une mort inopinée : *Dormiunt multi.*

Disons même que la misère et la ruine ne sont dans la ville que parce que l'abomination est dans le temple. Les tables sont renversées; la guerre trouble l'Eglise et les royaumes; le deuil noircit les familles; l'abondance s'est retirée avec la justice : c'est le Dieu saint qui venge ses autels et le temple de son corps des irrévérences des hommes : *Multi infirmi, et dormiunt multi.*

Concluons, mes frères, et, si nous n'usons pas des choses saintes selon les règles de Dieu, craignons d'autant plus ses jugements qu'il a exercé envers nous ses miséricordes : apprenons à nourrir notre piété dans le souvenir des grâces et des faveurs de Jésus-Christ; mais au même temps apprenons à la régler cette piété dans la vue de sa puissance et de sa justice. Mêlons la crainte avec la confiance, et ne mêlons pas les iniquités du monde avec les pratiques de la religion, de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva aux enfants d'Israël.

Ceux-ci mettaient toute leur confiance dans l'arche, dépositaire des mystères divins; ils n'avaient point d'autres ressources dans leurs tribulations. Quand ils la portaient dans leur camp, tous les lieux d'alentour retentissaient de leurs cris et de leurs implorations. Mais ils invoquaient la miséricorde de Dieu, et ils ne retournaient point à sa loi; ils étaient troublés et ils n'étaient pas changés; ils chantaient les cantiques sacrés, et ils imitaient encore les déréglements des nations profanes. Dieu livra donc son arche et le signe de son alliance à un peuple incirconcis, et les choses saintes ne servirent aux Israélites prévaricateurs qu'à les rendre coupables de plus grandes transgressions et dignes de plus sévères châtiments.

Je voudrais, chers auditeurs, ne vous

avoir montré dans cette figure qu'une image sans ressemblance, et qu'il n'y en eût aucun parmi le peuple dévot qui m'écoute, qui dût appréhender la destinée malheureuse du peuple réprouvé. On porte quelquefois dans le camp d'un vrai Israël le sacrement et le corps de celui dont l'arche n'était que la figure ; vous suivez alors le dépôt sacré, votre bouche est remplie de la louange du Seigneur, lorsque vous voyez le propitiatoire où sa gloire habite et qu'un nuage couvre. Quels hommages ne rendez-vous pas au sacrement auguste? Avec quelle assiduité n'assistez-vous pas au redoutable sacrifice? Et néanmoins, si vous séparez la religion du cœur de celle du corps, toujours pécheurs, vos autels même, dit un prophète, deviendront pour vous des crimes : *Factæ sunt aræ in delictum* (*Osee*, VIII, 11); si, exacts dans les cérémonies du temple, vous n'y joignez pas les devoirs de la justice, une conscience nette, une vie innocente, un cœur fervent, un esprit doux ; si vous n'avez point d'autre parfum à offrir dans le temple que celui qui sort de vos encensoirs fumants ; point d'autre flamme que celle qui s'exhale de vos cierges enflammés ; point d'autres fleurs à semer sur nos autels que celles qui se cueillent dans vos jardins, sachez que le Seigneur votre Dieu n'est point séduit par une piété qui n'a que des apparences ; il est Seigneur, et il vous demande un cœur docile à ses préceptes ; il est juge, et il exerce ses jugements sur le cœur prévaricateur ; ses mains ne sont point liées par les formalités extérieures; il punit le péché partout où il se trouve ; il n'est point déçu par la superstition ; vous ne sauriez jamais remplacer la moindre désobéissance à sa loi par toute la pompe de votre culte : les enfants d'Héli, enfants de Bélial au milieu des sacrifices, les plus magnifiques d'Israël, avec les éphods et les vêtements les plus blancs, avec la table d'or et les pains sacrés, près du tabernacle le plus auguste, périrent dans leurs iniquités.

Mais vous, âmes chrétiennes, qui accordez si bien la multiplicité des pratiques avec l'innocence des mœurs, vous qui adorez en esprit pendant que vous priez avec les lèvres, qui prenez dans vos affections saintes l'encens que vous brûlez dans le temple, et les fleurs que vous semez sur les autels ; vous venez ici souvent, et avec une dévotion aussi efficace que tendre, adorer Jésus-Christ et par Jésus-Christ; pendant que vous chargez de sacrifices les autels du temple, vous ne faites pas de votre cœur, qui est la vraie maison de Dieu et de la prière, une maison de trafic par vos vues intéressées, ou une caverne de voleurs par vos desseins injustes; lorsque vous ornez le tabernacle du Seigneur, ou que vous revêtez les murailles de l'église où il est offert, vous ne déshonorez pas votre corps qui est son temple, vous ne dépouillez pas vos frères, et si vous possédez quelque chose de la substance de ce monde, vous ne laissez pas tout nus les pauvres où il habite, conservant toujours le respect que vous devez à sa loi, et la crainte que vous demande sa justice.

Ainsi, devenus dans la maison du Seigneur, comme l'arbre dont parle le Prophète, qui porte son fruit et dont la feuille ne tombe point : son fruit, c'est la pratique plus essentielle des vertus chrétiennes; sa feuille, qui conserve le fruit, c'est un soin régulier de ne pas manquer aux observances extérieures; il ne vous manque rien pour passer des signes à la réalité, de l'espérance à la possession, et de l'autel de la terre à celui du ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XLIV.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens? (*Cant.*, VIII, 5)

Qui lle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices?

Avouez, Messieurs, qu'il y a lieu de s'étonner de voir sortir et s'élever de la terre une simple créature avec les délices de l'immortalité. Et en effet, qu'est-ce que peut produire le désert de ce monde ? Cette terre infortunée, où il n'est guère moins fâcheux de vivre que de mourir, et où la mort est le terme si prochain de la plus belle vie ! Terre tant de fois maudite dans les livres sacrés, maudite par le péché d'Adam, maudite par le péché de Cain, maudite au temps de Noé pour les péchés de tous les hommes : et peut-on cueillir dans la terre des mourants d'autres fruits que les fruits amers de la douleur et de la mort ? Aussi voyons-nous tous les tristes habitants de ce vaste désert du monde, après de longs travaux et des jours bien courts, descendre dans un autre désert, je veux dire, dans le sépulcre. Là, après avoir été rongés de chagrins pendant leur vie, ils deviennent après leur mort la proie des vers, et on ne les voit plus sortir de ce lieu d'horreur et de ténèbres.

Quelle est donc cette créature si privilégiée, qui sort des ombres du tombeau, et qui s'élève du désert de la terre avec toutes les délices d'une gloire immortelle ? Vous jugez bien, mes frères, que ce ne peut être que l'auguste Marie : vos pensées là-dessus préviennent mes paroles ; mais je ne sais si vos pensées et mes paroles ne sont pas infiniment au-dessous d'une si grande merveille. L'Eglise ne s'en explique que par l'étonnement : *Quæ est ista ?* Et c'est peut-être ce qui fait dire à saint Bernard, que quand il a à parler de la glorieuse Assomption de la Vierge, il est combattu de deux mouvements différents de joie et de crainte, d'admiration et d'amour : de la joie de parler de ce qu'il aime, et de la crainte de rabaisser un si grand sujet par la faiblesse de ses expressions ; l'amour conçoit les paroles, mais l'admiration étouffe les paroles que l'amour a conçues. Et néanmoins, il n'est pas bienséant de se taire dans la joie commune, soit du ciel qui se réjouit de posséder ce précieux trésor, soit de la terre qui se glorifie de l'avoir produit ; il faut applaudir au triomphe de la mère du roi céleste ;

il faut s'efforcer de la suivre jusqu'au plus haut des cieux, où est le terme de son Assomption glorieuse, après avoir observé sa mort et son tombeau qui en est le commencement. Mais ne parlons de Marie qu'après l'avoir honorée, en lui répétant les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

Le chrétien, selon la belle remarque de saint Augustin sur le psaume XLVIII, le chrétien est situé entre Adam et Jésus-Christ, accablé sous les peines et les misères du premier, mais relevé par les espérances et les promesses du second ; de sorte que, s'il ne peut absolument éviter la mort temporelle qu'Adam lui a méritée, il peut d'un autre côté obtenir la vie glorieuse et immortelle que Jésus-Christ lui a acquise. Sur ces deux regards, dit saint Jérôme, sont fondés deux grands devoirs du chrétien. Car premièrement, comme il ne lui est pas possible de s'échapper des filets de la mort, comme la mort est pour lui un supplice inévitable, il doit vivre comme ayant à mourir. En second lieu, puisqu'il peut enfin s'affranchir de la corruption du tombeau après y être entré, et passer de la mort à l'immortalité, il doit mourir avec l'espérance de vivre toujours : *Aliud vivere moriturum ; aliud mori victurum.*

Tous les justes se sont renfermés dans ces deux devoirs. Leur vie était une préparation à la mort, leur mort était une préparation à la vie. Ils vivaient dans une pensée continuelle du tombeau, ils mouraient avec une espérance certaine de la résurrection. Voilà, mes frères, ce qu'ont pensé tous les saints ; mais, dites-moi, serait-ce avoir des idées trop hautes de la première entre les saints, de croire qu'elle a excellé en ces deux points beaucoup au-dessus de tous les autres ? Et de fait, sa vie n'a pas été seulement une étude, une méditation, mais un empressement, un amour, un désir de la mort, je vous le ferai voir dans mon premier point ; elle n'est pas seulement morte dans une espérance certaine de la résurrection et de l'immortalité, mais la possession de cette vie ressuscitée et immortelle dans le degré le plus éminent a suivi son décès ; ce sera mon second point. En deux mots, la mort désirée de la Vierge pendant sa vie, la mort vaincue par la Vierge dans son trépas ; c'est tout mon sujet : je vous prie de m'écouter.

PREMIER POINT.

La mort, qui paraît si hideuse aux yeux de la chair, a une face assez agréable quand elle est regardée avec les yeux de l'esprit. On y voit, 1° la souveraineté et la puissance du Créateur honorées ; on y voit 2° les impressions sensibles de la grâce et de la charité ; 3° se découvre dans cette fin de l'homme la fin de ses maux et le commencement de sa félicité éternelle. Voilà ce que des yeux chrétiens, des yeux spirituels et fidèles trouvent de beau et de désirable dans la mort. Je dis, premièrement, que la puissance et la souveraineté de Dieu y sont honorées : c'est à notre mort que Dieu reprend en quelque manière son pouvoir, et qu'il rentre dans tous ses droits sur nous. Pendant que nous vivons, éblouis d'une grandeur empruntée ou séduits par notre propre amour, nous oublions bientôt celui qui nous a tirés de la bassesse et du néant : le vase ingrat, limon vil et abject, s'enorgueillit et s'élève contre le divin potier qui l'a formé. Le roi de Tyr, assis au milieu de la mer et se confiant en ses richesses, dit en lui-même : Je suis le dieu fort. Le roi de Babylone se fait dresser une riche et haute statue, et dit insolemment à tous ceux qui refusaient de l'adorer : Qui est-ce qui vous délivrera de mes mains ? Le roi d'Assur, enivré de sa fortune, déclare qu'il montera sur les nuées du ciel, et qu'il sera semblable au Très-Haut.

Vermisseaux, qui rampez à terre, hommes, qui êtes nés si petits et qui mourez si pauvres, voilà que Dieu en un moment confond vos folles pensées ! Enfants de la vanité, plus légers que le néant lorsque vous êtes mis dans la balance, voilà que le Seigneur, qui tient les clefs de la vie et de la mort, frappe tous ces vases d'argile, et ils sont brisés ; il envoie la mort, et ces dieux de la terre, ou plutôt ces dieux de terre, sont réduits en poudre : en un moment le trépas, contre lequel l'homme en vain se roidit avec sa puissance et ses richesses, le trépas, qui met le plus grand au niveau du plus petit, détruit ses fières idées, dissipe ses vains projets, et la bouche insolente devenue muette rend un hommage éternel au Roi des siècles, confessant dans l'humiliante poussière que le Seigneur est le seul Dieu fort et puissant.

Etrange spectacle pour une âme superbe, qui voit à la mort disparaître et s'évanouir comme un songe, avec sa vie, tous ses biens et toute sa gloire ! Gloire fragile, biens périssables, à qui la cupidité humaine donnait une solidité, une étendue si grande, et dont il ne lui reste plus que le triste souvenir d'en avoir abusé ; mais spectacle bien agréable aux yeux d'une âme chrétienne qui ne cherche qu'à s'anéantir sous la main puissante du Créateur ! Rendez-vous attentifs, mes frères, et vous le comprendrez

C'est la pente des humbles, tels que sont tous les justes, de vouloir être oubliés, de disparaître aux yeux des hommes, d'être effacés dans leur esprit, de n'y laisser aucune trace, de se rétrécir le plus qu'ils peuvent, et de ne point occuper de place et de rang dans le monde, afin que Dieu seul paraisse grand ; et c'est pour cela qu'ils tiennent si peu à la terre, disposés à en partir au moindre signe du Maître suprême, préparés à la mort qui les met dans un état d'humiliation et d'anéantissement. Or, mes frères, je n'avancerai rien qui vous surprenne lorsque je vous dirai qu'il n'y eut jamais une âme plus humble que la Vierge. Par l'humilité, elle a charmé le cœur de Dieu, dit saint Bernard ; par l'humilité, elle a sanctifié la virginité même, et donné à cette vertu le caractère qui distingue les vierges chrétiennes des fastueuses vestales. Car, si la virginité, dit élégamment saint Ful-

gence, est comme l'humilité du corps, on peut dire que l'humilité est comme la virginité du cœur. Plus on est humble, plus on est pur.

Vous voyez donc Marie si pure, pour peu que vous l'observiez, toujours petite à ses yeux dans la plus grande élévation, toujours servante du Seigneur dans la sublimité de sa maternité divine, n'ayant pas perdu un moment l'innocence; mais ce qui est plus rare, dit saint Bernard, ayant joint avec cette innocence singulière, avec les dons les plus grands et dans la plus haute dignité, les plus modestes sentiments : semblable à la mer où entrent tous les fleuves, et qui n'en est pas plus enflée; toujours cachée ou dans sa maison ou dans son voile; toujours son âme dans la situation où son cantique nous la dépeint, glorifiant le Seigneur, exaltant ses miséricordes, adorant sa sainteté, admirant sa puissance, ne se comptant pour rien et rapportant tout à celui à qui elle doit tout. Y a-t-il donc lieu de douter, et ne faut-il pas plutôt conclure que tout le penchant de cette humble créature a été, pendant qu'elle a vécu, d'aller se cacher dans les ombres du sépulcre, et de protester, dans cette terre d'obscurité et d'effroi, qu'il n'est point d'autre Dieu que le Seigneur, point d'autre grandeur que sa grandeur, point d'autre empire que son empire, point d'autre être que son être?

Ames chrétiennes, vous seriez dans l'égarement, et j'aiderais moi-même à vous égarer, si je ne vous montrais, dans ces humbles dispositions de Marie, quelles doivent être les vôtres : uniquement occupées de cette pensée, que Dieu est tout, que tout doit disparaître devant Dieu, qu'une simple cessation de son regard anéantit tout; et combien, par conséquent, est injuste l'élèvement de la créature la plus parfaite qui croit être quelque chose, qui veut paraître quelque chose! Combien est petit le vide que laisse dans le monde l'homme le plus grand, lorsqu'il en sort! Combien il est promptement remplacé par la puissance de celui qui suscite, quand il lui plaît, après un Moïse un Josué, après un Elie un Elisée, après un Paul un Timothée! O fidèles! si vous vous accoutumiez à ces idées si pures, si raisonnables, si justes, que la religion vous inspire, comment regarderiez-vous la mort, où la créature, abaissée jusque dans son néant, la grandeur de Dieu se manifeste, sa puissance est honorée, son domaine est reconnu, sa souveraineté est si marquée?

O mort! envisagée avec ces yeux épurés, que tu avais de charmes pour le cœur de la plus humble des vierges! Mais était-ce seulement par cet endroit que tu lui paraissais aimable? Elle voyait encore dans la mort les impressions de la grâce et de la charité du Rédempteur, et c'en était assez pour emporter ses désirs.

Ici, chrétiens, et c'est ma seconde réflexion, ici rappelez dans vos esprits l'excès de la charité du Seigneur, qui, étant l'auteur et la source de la vie, a bien voulu pour le salut du monde s'assujettir à la mort, et par le supplice de la croix nous acquérir un trésor immense de mérites et de grâces. Point de grâces pour les hommes que par la précieuse mort de Jésus-Christ, sans lequel nous eussions été maudits d'une malédiction éternelle : de manière que, si, comme hommes et comme créatures, nous sommes les ouvrages du Dieu vivant, comme chrétiens et comme justes nous sommes les enfants de l'Homme-Dieu mort; la Vierge elle-même n'a reçu aucun bienfait que par ce canal des bénédictions célestes : mère selon la chair du Fils de Dieu incarné, elle fut selon l'esprit fille du Fils de Dieu crucifié, appelée pour cela, par un savant Père, la fille aînée du Rédempteur, *primogenita Redemptoris*.

Or, Messieurs, qu'est-ce que je veux inférer de là? Suivez-moi et entrez dans ma pensée. Je pourrais vous dire qu'il n'y a rien que de doux et d'aimable dans la mort depuis que Jésus-Christ l'a goûtée, qu'il en a ôté tout le poison, et que par le bois salutaire de la croix il a changé en eaux douces ses eaux auparavant si amères. Mais je vais plus loin, et je dis que la grâce des chrétiens, qui a pris son origine dans le bois de la croix et dans le cœur de l'Homme-Dieu mourant, doit par conséquent tourner leurs cœurs vers la croix et la mort, y porter leurs désirs, y diriger leurs vœux, de même qu'un fleuve se hâte de rouler ses ondes vers l'Océan qui en est la source. Mais si cela est, pourrons-nous bien comprendre avec quelle activité le cœur de Marie était emporté vers la mort, pressé par une abondance de grâces dont toute la pente allait vers ce terme?

Les saints, mes chers frères, les saints, quelque empressement qu'ils aient de mourir, entraînés par le penchant de la grâce chrétienne, marchent néanmoins vers la mort avec plus de lenteur. Certaines imperfections qui se trouvent dans les justes mêmes arrêtent leur activité. Les uns ont une attache à rompre, les autres ont des péchés à expier; celui-ci corrige une habitude, celui-là travaille à affermir une vertu : l'un n'a point encore vaincu tous ses ennemis, surmonté toutes ses passions, et comme Josué il voudrait arrêter le soleil et prolonger ses jours; l'autre n'a point encore purifié son cœur en pleurant toutes ses fautes, et comme Ezéchias, il voudrait faire rétrograder ce grand astre pour ne pas descendre sitôt dans le sépulcre. Enfin, ils ont tous à craindre qu'il n'y ait dans leurs meilleures actions des motifs humains qui offensent les yeux si délicats du Dieu saint à qui la mort va les présenter.

Car, hélas! si nous n'y prenons garde, et c'est, âmes pieuses qui m'écoutez, ce qui donne lieu aux fréquentes et scrupuleuses discussions que vous faites de vos cœurs; si nous n'y prenons garde, nos vertus touchent souvent aux extrémités du vice. Il y a quelquefois de la mollesse dans notre douceur, de l'affectation dans notre modestie, de la malignité dans notre prudence, de la

dureté dans notre justice, de l'aigreur dans notre zèle. Nous ne sommes pas toujours déterminés par des principes de foi aux œuvres que la foi nous commande; le devoir est souvent chez nous un faible motif; le précepte qui nous est présenté sous la figure de précepte, nous est une gêne; nous sommes plus aisément ployés au bien par des raisons de bienséance ou d'intérêt; nous croyons être dévots et nous sommes ou hypocrites ou superstitieux.

Et que dirai-je de nos prières? Sans effroi devant le trône du Dieu saint et terrible, notre cœur est en proie à mille pensées frivoles; et, avec un esprit distrait, nous corrompons tous les jours la source des grâces; quelquefois aussi, priant avec plus de goût, nous agissons ensuite avec moins de précaution; enfin, notre foi est souvent chancelante, notre espérance est présomptueuse, notre charité est imprudente.

Il n'en est pas ainsi de l'incomparable Marie. Ses vertus étaient complètes, sans aucun mélange, et rien n'arrêtait ses impatientes démarches vers la mort. Nul vice à guérir, nulle tache à laver, nuls filets à rompre, nulle plaie à refermer : toujours sainte dans l'action par l'innocence de ses œuvres, dans l'intention par la pureté de ses vues; céleste dans ses pensées, sage et mesurée dans ses paroles, pure et parfaite au dedans par l'or de la charité qui l'enrichissait, et au dehors par l'éclat de la modestie, modestie qui embellit la beauté même

Sa foi n'était ni chancelante ni obscure, son espérance était sans présomption; il y avait de l'ordre dans sa charité. Sa prudence, qui n'était point sujette aux mécomptes de la prudence humaine, était aussi exempte de ses artifices. Sa justice faisait le discernement des mérites et ne faisait pas l'acception des personnes; elle était humble sans pusillanimité, et tempérante sans indiscrétion. Point de consolations dans le temple qui lui ôtassent les précautions dans le monde; point de ravissement qui lui ravît l'humilité. En un mot, son silence fut sans humeur, ses oraisons sans distractions, toutes ses œuvres sans vanité. Jugez maintenant si quelque imperfection, si quelque faiblesse pouvait retarder ses désirs pour la mort, surtout après que la grâce et la charité du Rédempteur mourant l'avait sanctifiée cette mort, consacrée, et, si j'ose le dire, préconisée.

Avançons, et disons en troisième lieu, qu'à regarder dans cette fin de l'homme la fin de ses maux, le commencement de son bonheur éternel et son passage à la vie bienheureuse; à considérer le jour de la mort comme le jour de notre délivrance; l'heure de la mort comme l'heure de l'arrivée de l'Époux vers qui nous devons marcher avec joie pour le posséder sans fin; personne au monde n'a eu plus de droit, plus de raisons de la désirer que la Vierge sans tache que nous honorons. Et pour cela, mes frères, remarquez que cette vie immortelle et bienheureuse où nous devons tous aspirer, ne peut nous être donnée que par une nouvelle régénération et par la ruine totale de notre chair corruptible et mortelle; de sorte qu'à notre égard, nous qui sommes nés pécheurs, c'est par un dessein de miséricorde que Dieu détruit en nous par la mort l'ouvrage de ses mains.

Un sculpteur, dit saint Augustin, a fait une belle statue; il la trouve ensuite mangée de la rouille et mutilée par l'injure du temps. L'amour de son ouvrage lui donne de la compassion; il le brise, il le met en pièces, il jette le métal au feu et en fait une figure bien plus belle qu'auparavant. Voilà ce que Dieu a fait : voyant que l'homme, qui était son image et son chef-d'œuvre, était défiguré par le péché, il emploie la main dure et pesante de la mort pour le détruire; l'homme s'en plaint; mais, ô homme ingrat! reprend le saint docteur, vase pétri d'argile, de quel droit oses-tu murmurer contre le Dieu qui t'a créé, puisqu'au lieu de cette forme grossière et sujette à se corrompre, il veut, en te brisant, t'en donner une parfaite et incorruptible. Le Père des miséricordes ne détruit la maison d'Israël que pour la rebâtir avec plus de splendeur; il ne donne la mort que pour donner la vie : *mortificat et vivificat.* O mort précieuse des saints qui meurent dans le Seigneur, et pour se réunir dans un renouvellement éternel au Seigneur, vous n'avez donc rien que d'agréable aux yeux fidèles. C'est par vous que Dieu finit ses plus beaux ouvrages. Ainsi, Paul désire ardemment de mourir, André vole vers la croix, Ignace irrite les lions qui refusent de le dévorer, Agnès court au supplice comme au triomphe; les enfants se dérobent à leurs mères, les mères à leurs enfants, et les épouses à leurs époux pour se jeter dans les feux que les tyrans ont allumés; les martyrs se dépouillent de leurs corps avec plus de facilité que les philosophes de leurs vêtements. Tous les justes mettent leur religion à attendre le Seigneur : *exspectare Filium ejus de cœlis* (I *Thess.*, I, 10); à aimer son avénement : *qui diligunt adventum ejus* (II *Timoth.*, IV, 8); à désirer son règne : *adveniat regnum tuum* (*Matth.*, VI, 10; *Luc.*, XI, 2); impatients de se renouveler par le trépas et de jouir en mourant de sa présence éternelle : car, c'est là précisément la dévotion essentielle des enfants de Dieu et des disciples de Jésus-Christ.

Or, je vous demande ici, mes frères, si tant de saints ont vu dans la mort, avec joie, un naufrage qui les conduisait au port, la fin de leurs maux, une naissance nouvelle, une assomption favorable, la maison éternelle du Seigneur qui s'ouvrait pour y jouir de ses biens immortels, croyez-vous que l'auguste Marie dans un corps mortel, dans cette vallée de larmes, n'ayant point de péché, mais ennuyée d'habiter avec les pécheurs, affligée de voir les scandales et les crimes de la terre, ait été indifférente pour le trépas, et que la possession de Dieu, ce grand objet où tous les vœux des vrais fidèles doivent tendre, n'ait pas été son point de vue, tout

le but et le terme de ses désirs? Non, jamais la mort ne trouva un cœur si pur, si ardent, si préparé que celui de Marie ; jamais personne n'accueillit la mort de si bonne grâce ; et c'est véritablement de cette incomparable Vierge que le Sage voulait parler, lorsqu'il a dit que la femme forte rira dans le dernier jour : *Ridebit in die novissimo.* (*Prov.*, XXXI, 25.)

Je rougirais, chrétiens, d'opposer ici les mouvements de son cœur à ceux des pécheurs et des amateurs du monde, qui, bien loin de désirer que les chaînes de leur mortalité soient rompues pour entrer dans la joie du Seigneur, regardent, au contraire, avec horreur, le dernier moment ; qui ne pensent qu'à retenir, par de vains efforts, la vie mortelle qui leur échappe ; qui voudraient se fixer dans la terre des pécheurs. Et après tout, je comprends bien que ceux qui bornent leurs espérances dans cette vie, en craignent la fin ; je ne suis pas surpris qu'ils soient troublés par la vue terrible de la mort, qui finira leurs plaisirs, et qui commencera leurs douleurs ; sans nulle ressource dans l'heure fatale, de même que les païens, à qui les espérances chrétiennes n'ont point été révélées.

Mais vous, fidèles, à qui une religion plus éclairée montre dans la mort une voie assurée à la vie nouvelle, vous qui savez que votre vocation est de soupirer sans cesse vers la céleste Jérusalem, dans ce corps de péché, au milieu d'une Babylone criminelle où vous vivez, et d'où vous ne pouvez sortir que par le bienfait de la mort; comment donc arrive-t-il que vous possédiez encore la vie avec plaisir, et que vous la perdiez avec des regrets si amers jusqu'à aimer le lieu de votre exil et de votre esclavage. Toujours troublés quand la maladie vous attaque, toujours surpris quand on vous annonce votre mort. Cependant vous êtes chrétiens ; et malheur à vous, si, vous marquant ici que la pente de la piété chrétienne est de désirer, avec tous les justes et avec Marie, la première des justes, le jour de la mort comme le jour de la rédemption parfaite, je vous parle une langue inconnue! Malheur à vous, si l'amour de la vie présente, combattant sans cesse en vous contre la nécessité de mourir, bien loin de vous préparer à recevoir la mort avec un visage serein, vous avez toujours des raisons à alléguer contre elle, vous trouvez toujours qu'elle vient trop tôt vous arracher de cette habitation terrestre, dans votre jeunesse, dites-vous, lorsque vous n'avez pas encore commencé à goûter la vie; dans un temps où votre famille ne peut se passer de vous, où le prochain a besoin de vos secours et de vos lumières, où votre place ne saurait être si dignement ou si utilement remplie par les autres, persuadés que la mort, si elle avait des yeux, choisirait plutôt toute autre victime que vous, qu'elle choisirait tant d'hommes si inutiles ou si méchants ; l'incrédule qui blasphème le nom de Dieu, l'ennemi qui trouble son Eglise, le calomniateur qui dévore ses enfants, l'injuste qui ruine les familles ou l'impudique qui les déshonore, le brigand qui a trop vécu dès le premier jour qu'il a commencé sa vie criminelle, le juge qui rend l'innocence tributaire à son avarice ou à son incontinence, le riche qui fait si peu d'honneur à l'humanité par sa dureté et par ses refus : pécheurs dont la vie est toujours trop longue ; pécheurs dont vous croyez que la vie est trop dissemblable à la vôtre !

Ainsi vous vous figurez que le désir que vous avez de ne pas mourir si tôt est juste, et qu'il l'est d'autant plus que vous ne voulez retarder votre dernier moment que pour avoir le temps de devenir plus vertueux, et d'acquérir la justice chrétienne. Mais écoutez-moi, et apprenez votre religion : combien cette justice chrétienne est-elle éloignée de vous, lorsque, attachés à cette vie mortelle, où le nombre de vos infidélités s'accroît tous les jours, vous avez si peu de ressemblance avec l'auguste Marie, qui était digne plus qu'aucune autre de vivre sur la terre pour édifier l'Eglise, pour amasser des trésors de mérites, et qui néanmoins se croyait si peu nécessaire et à l'Eglise et à la terre, ne connaissant point d'autre devoir ou d'autre dévotion que d'attendre Jésus-Christ à toute heure pour entrer par le bienfait de la mort dans la jouissance de sa gloire. Devoir qui doit être celui de tous les fidèles ; dévotion qui vous oblige à vous mettre sans cesse en état de pouvoir attendre le Seigneur, lorsqu'il viendra dans le dernier jour, et le désirer à l'heure de la mort, comme un captif désire son libérateur, comme un malade attend son médecin, comme un enfant cherche son père, comme un pupille opprimé soupire après son protecteur puissant, comme une épouse demande son époux. O roi de gloire! C'est ainsi que Marie vous attendait, ainsi elle vous désirait, et la mort lui paraissait un gain, *mori lucrum.* (*Philipp.*, I, 21.) La mort a été désirée de la Vierge pendant sa vie; vous l'avez entendu, chrétiens, je dis maintenant que la mort a été vaincue par la Vierge dans son trépas : c'est ce que vous allez voir dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Deux choses se présentent à nos esprits dans la victoire et le triomphe de Marie sur la mort: premièrement, la gloire qu'elle possède dans le ciel, placée au-dessus des anges et des hommes ; en second lieu, la puissance qu'elle exerce sur la terre, devenue la protectrice des fidèles. Je commence par la gloire dont elle jouit dans le ciel; et, sans m'engager dans le détail d'une chose qu'il n'est pas permis à une langue humaine d'expliquer, je me contente de dire, avec saint Bernard, que si la gloire se mesure sur la grâce, et si la félicité suprême est le prix de l'humiliation et de la souffrance, nulle autre créature ne peut jouir d'une gloire plus grande, puisqu'il n'en est point qui ait été comblée d'une grâce plus parfaite; nulle autre n'a plus de droit aux biens du ciel, et

ne mérite davantage de boire le torrent des délices dont Dieu enivre les saints, que celle qui a été si souvent plongée dans les eaux amères de la tribulation.

Car il ne faut pas vous imaginer, mes frères, que la vie de la Vierge ait été une vie pleine d'éclat et seulement remplie de consolations. Grand Dieu! Combien les idées des hommes sont-elles confondues par vos desseins toujours justes, et qu'il me plaît de considérer, dans celle que vous avez choisie pour être un modèle de sainteté, les voies admirables par où vous conduisez vos saints! Une femme pauvre qui était connue de peu de gens, et qui ne sortit jamais de l'obscurité de sa condition, fut regardée du Seigneur tout-puissant pour porter dans son sein le salut du monde, trésor encore moins connu, dont étant richement chargée, elle partit et alla chez Elisabeth, sa parente, pour la servir pendant plusieurs mois. Elle mit au monde ensuite le précieux fruit de ses entrailles dans une pauvre étable, elle le nourrit de son lait, elle eut soin de son enfance; des pasteurs indigents et des mages inconnus vinrent rendre leurs hommages à cet enfant nouvellement né, et ils ne trouvèrent là, ni amis pour les entretenir, ni serviteurs pour les servir, ni un lieu même pour y être servis. Le Fils de la Vierge, qui devait vivre parmi les animaux dans le désert, était déjà parmi les animaux dans la crèche. Cependant Marie, toujours égale au milieu des consolations des anges et des rebuts des hommes, avec une patience à l'épreuve de toutes les tribulations, avec une modération supérieure à toutes les joies, pensait uniquement à obéir à la loi, portant Jésus-Christ de la grotte de Bethléem au temple de Jérusalem, quelque pénible que fût le voyage, et s'y purifiant sans nulle distinction, comme toutes les femmes sujettes aux impuretés légales.

Mais voici d'autres amertumes à dévorer : le chef des élus étant persécuté dès son enfance, sa sainte mère est encore obligée de le transporter en Égypte. Quelle étrange situation pour la mère de celui qui est le roi de l'univers! Il n'y a point eu de place pour elle à Bethléem, et il n'y a point pour elle de place assurée dans toute la Judée; elle le rapporte à Nazareth avec diligence, elle le cherche dans le temple avec sollicitude, elle demeure avec lui dans une boutique pendant plusieurs années, appliquée aux devoirs communs de mère, et toujours dans la dépendance d'épouse. Enfin, mes frères, quand le temps de la vie publique du Sauveur du monde fut arrivé, quelle part eut-elle à ses miracles, et Marie se cache-t-elle moins sous l'obscurité de ses destinées? Elle implore une fois son secours pour les besoins des conviés aux noces de Cana. Le Seigneur écouta sa prière; mais il l'humilia par sa réponse. Le temps de la gloire de Marie n'était pas encore venu, et il fallait que celle qui était la première dans l'ordre de la grâce, eût plus de part que les autres à la grâce d'une humble souffrance.

Grâce singulière que Dieu distribue à ses élus selon la mesure de son amour, pour les rendre plus conformes à Jésus-Christ, à qui il a donné des humiliations et des grâces sans mesure : grâce que vous préférez à tout, vous qui cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu; parce que, l'amour s'éprouvant dans la tribulation, la cité de Dieu, qui n'est remplie que des amis de Dieu, ne reçoit aussi que des justes qui ont déclaré dans la souffrance leur amour, et l'excès de leur amour dans l'excès de la souffrance. Grâce, par conséquent, que Marie reçut abondamment, surtout dans la persécution intérieure qu'elle endura pendant le cours de sa vie; lorsqu'elle voyait Jésus-Christ l'auteur du salut, contredit dans sa doctrine, calomnié dans ses miracles, oublié des grands, méprisé des petits, chassé des synagogues, moqué dans les places, haï des pharisiens, condamné par les prêtres et par les princes des prêtres, abandonné des siens, crucifié par les mains de tous. Et ce fut là le glaive de douleur, qui, selon la prophétie du vieillard Siméon, devait percer l'âme de Marie; ce fut là le calice amer qu'elle but toute seule.

Mais, ô Dieu saint, quels biens, quelles délices, quelle gloire n'avez-vous pas préparés dans la douceur de vos miséricordes à cette âme crucifiée! Selon ses douleurs vous lui mesurez à présent vos consolations; vous proportionnez à sa couronne d'épines une couronne de gloire; à celle qui a surpassé non-seulement les anges en pureté, mais les saints en patience, vous donnez dans le royaume des cieux la place privilégiée. Et tel sera votre sort, chrétiens mes frères, n'en doutez pas; n'opposez pas à la vérité que je vous prêche vos sentiments humains et charnels, tel sera votre sort. Vous ne recevrez la couronne de vie qu'après les épreuves de l'affliction, vous ne triompherez qu'après avoir combattu ; et qui a jamais vu un triomphe si le combat n'a précédé? Vous ne remporterez le prix que comme les athlètes, lorsque, exercés dans les abstinences et dans le travail, vous aurez consommé votre course; vous ne viendrez étancher votre soif dans les ruisseaux de Sion qu'après vous être altérés dans les ardeurs du désert ; vous ne serez rassasiés de la gloire qu'après avoir eu faim de la justice : c'est la loi éternelle et immuable. On vous l'annonce souvent, chaque page de votre Evangile le contient. Que faites-vous donc, et pourquoi le courage vous manque-t-il dans vos disettes et dans vos douleurs? Pourquoi refusez-vous la tribulation? et croyez-vous pouvoir effacer du livre de la prédestination le décret de la souffrance?

Vous courez volontiers au cénacle pour communier, vous vous reposez dans le temple pour prier, vous voulez bien cueillir des fleurs dans le jardin de l'époux par une sainte lecture, vous dressez des tabernacles sur le Thabor, vous y admirez peut-être la nuée mystérieuse qui enlève l'âme juste, vous y méditez peut-être les mystères du

Rédempteur, et vous refusez de souffrir avec lui sur le Calvaire.

O enfants de Dieu! Si vous ne voulez pas être exclus de l'héritage qui vous est promis, ne rejetez pas la verge qui vous châtie. Le Seigneur votre Dieu n'en a pas même exempté sa sainte mère, quoiqu'elle n'eût pas de péchés à expier comme vous, quoiqu'on ne pût pas dire de cette Vierge sans tache ce que l'on dit de tous les enfants des hommes, qu'ayant semé l'iniquité ils doivent recueillir la douleur. J'avancerai même, et je ne croirai pas en dire trop, que sa vertu était d'une telle trempe qu'elle n'aurait pas eu besoin, pour être perfectionnée, des épreuves de la tribulation. C'était un or rafiné sans le secours du fourneau et de la coupelle; c'était un diamant poli avant de subir le marteau et la roue; c'était une liqueur pure sans que les étreintes du pressoir l'eussent exprimée. Enfin il n'y aurait point eu de pailles dans ce froment, encore que le fléau ne l'eût point battu. Mais il fallait que Marie souffrît, il fallait qu'elle eût part à la grâce de Jésus-Christ souffrant, pour participer à son règne et pour entrer dans sa gloire.

Et quelle gloire, chrétiens? Est-il une bouche qui puisse l'exprimer? Est-il un esprit qui puisse la comprendre? Pouvons-nous avec nos faibles entendements concevoir l'état bienheureux des saints dans le ciel? Etat où Satan, brisé sous leurs pieds, Babylone, plongée dans le fond de la mer, et la mort, détruite avec le péché, jouissant de Dieu même, la source des joies pures et des biens véritables, il n'y aura plus de convoitises qui les souillent, ni d'ignorance qui les égare, ni de douleur qui les tourmente, ni d'opprobre qui les noircisse, ni de difformité qui les défigure, ni de maladie qui les afflige, ni de travail qui les incommode, ni de saisons qui les troublent, ni d'éléments qui les combattent, ni d'ennemis qui les blessent, ni d'amis qui les trahissent, ni d'indigence qui les accable, ni de vieillesse qui les affaiblisse, ni de mort qui les menace. O rédemption parfaite! O gloire ineffable des bienheureux dans le ciel, et mille fois plus ineffable dans la mère de Dieu! Il ne nous est permis ici de vous voir qu'en énigme : nous n'avons que des paraboles obscures et grossières pour vous faire connaître la gloire de Marie dans le ciel, inexplicable. Voyons, chers auditeurs, s'il ne sera pas plus aisé de vous faire comprendre sa puissance sur la terre, devenue depuis sa mort la protectrice des fidèles. Autre face sous laquelle elle se présente à nous victorieuse du trépas; nouveau spectacle, nouvelles instructions. La tombe qui couvre les cendres des autres hommes ensevelit en même temps leur nom et leur mémoire, ou du moins, si leur nom fait encore un peu de bruit dans le monde, leur bras est desséché; ils sont sans action et sans force. Le vermisseau vivant a plus de vertu que le lion mort. Or, c'est de cette tombe même que le nom de Marie sort plus glorieux, et sa puissance plus libre et plus grande.

Dans le quatrième siècle paraît assis sur le siége patriarcal de Constantinople un homme qui veut ôter à Marie la qualité de mère de Dieu. Bientôt s'assemblent les évêques d'Orient et d'Occident; les conciles condamnent l'erreur naissante; les fidèles anathématisent l'hérétique Nestorius : alors chacun s'anime à bâtir des basiliques et à instituer des fêtes. Le monde chrétien où l'on ne parlait auparavant que de Jésus-Christ, et où la crainte de l'idolâtrie qu'il fallait étouffer, avait rendu les apôtres et les disciples si retenus et si sobres à parler de la dignité de sa mère; le monde, dis-je, commence à retentir du nom de Marie : les rois et les peuples la reconnaissent pour l'ange tutélaire des royaumes, et s'exécute cette parole du psaume XLIV : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.*

O fille du roi, ou plutôt mère du Roi des rois! Tous les riches avec le peuple viendront vous offrir leurs prières. Les riches, soit dans le monde, soit dans l'Eglise : dans le monde l'empereur Justinien, auguste Vierge, confesse qu'il doit à Dieu par vos intercessions l'Afrique subjuguée; Justin, les Perses domptés; Narsès, les Goths vaincus. Et nos rois aujourd'hui jettent à vos pieds leur couronne. Dans l'Eglise, combien d'hommes riches en sainteté et en doctrine célèbrent auprès du souverain médiateur votre puissance! Cyrille, si docte et si disert; Bernard si spirituel; Thomas si profond; Bonaventure et Anselme si dévots, vous publient comme une mère pleine de grâce et de miséricorde, que le Dieu tout-puissant écoute, *vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* Combien d'ordres saints portent aussi vos livrées et marchent sous vos enseignes! Les vierges chrétiennes vous suivent et déclarent qu'il y a beaucoup de filles, mais qu'il n'y a qu'une épouse, une colombe, une parfaite, une amie, à qui Jésus-Christ, d'où émane toute grâce et tout mérite, a donné plus de vertu qu'aux autres justes pour protéger les fidèles.

Montrez-moi donc quelque héros, mes frères, qui soit ainsi vivant après sa mort par une miséricorde si active, si puissante, si universelle? Montrez-moi parmi tout ce qui est créé quelqu'un qui soit révéré par un culte si grand et invoqué avec tant d'appareil? Dites-moi où sont les rois qui aient régné de la sorte? Leur gloire est-elle descendue avec eux dans le tombeau? Là se dépouille la pourpre, là tombent les couronnes, là se brisent les sceptres. Que reste-t-il des Alexandre et des César? Un nom qui languit, quelques médailles incertaines, une inscription demi-effacée, pitoyables restes que le temps a épargnés. Celui qui a fait trembler les nations pendant sa vie devient après sa mort le jouet des plus petits écrivains, et le peuple à son tour est le juge et le censeur de ses maîtres. Telle est votre destinée, ô grandeur humaine, si tendre et si fragile, herbe qui fleurissez le matin et qui le soir vous desséchez. C'est ainsi que le monde, à qui les grandeurs du siècle à

venir sont cachées, se hâte de commencer par la gloire et finit aussitôt par l'humiliation et le néant; la puissante Assyrie n'est plus un royaume, et l'opulente Ninive n'est plus une ville; au lieu que la religion commence par l'humiliation et finit par la gloire; gloire qui subsiste et qui demeure éternellement.

Admirez donc l'auguste Marie, chrétiens qui êtes ici assemblés, et écriez-vous : Quelle est celle-ci qui sort d'une condition si pauvre, d'une vie si obscure, et qui, s'élevant au plus haut des cieux, voit un grand peuple prosterné pour honorer en elle les dons de Dieu, et pour s'approcher du trône de Jésus-Christ par elle. *Quæ est ista quæ ascendit de deserto?.... Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis?* Admirez! Mais que votre admiration ne soit pas stérile : celle que vous voyez avec une puissance si grande, victorieuse de la mort, a été auparavant victorieuse du péché; plus élevée dans la gloire, parce qu'elle a été plus ennemie du vice : rien de plus injurieux à cette protectrice des fidèles que de vouloir la rendre la protectrice de nos crimes. Et certes, mes frères, je vous l'avouerai de bonne foi : qu'une personne chrétienne travaille sincèrement à devenir humble dans ses sentiments, douce et affable dans ses paroles, innocente dans ses mœurs, inaccessible aux préventions malignes, soumise aux volontés de Dieu dans les plus tristes événements, qui regarde le ciel, qui regarde le pauvre délaissé sur la terre, que cette personne, dis-je, qui s'efforce peu à peu d'en venir là, ait une particulière dévotion à Marie, j'en suis édifié : sa conduite ne contredit point ses hommages, une piété si solide qui l'élèvera sûrement à la béatitude me fait demander, *quæ est ista quæ ascendit?* Et je voudrais, mes chers frères, que la grâce qui en est le principe animât ici mes paroles pour vous l'inspirer cette piété! Mais, lorsque je vois au contraire que c'est dans les derniers siècles, siècles les plus dépravés, dans la décadence de nos mœurs, au milieu des dissolutions du vice et des débordements du luxe, à mesure que les règles de l'Evangile s'effacent, que c'est dans une dépravation si générale que l'esprit humain, ingénieux à inventer des moyens de salut qui ne coûtent rien aux convoitises, a exalté plus que jamais la dévotion que nous devons à la Vierge, donnant à son crédit une étendue sans bornes; alors je ne puis retenir ma douleur sur l'injure que nous lui faisons de faire servir son nom à nos iniquités : je ne puis m'empêcher de vous dire, chers auditeurs: admirez la gloire et la puissance de Marie, mais ne la rendez pas complice de vos prévarications; demandez à cette vierge sage qu'elle vous donne de son huile, elle en a abondamment; mais elle ne peut rien donner, et elle n'est puissante que dans l'ordre de Dieu, selon les règles de Dieu, sous l'empire de Dieu, devant qui elle s'anéantit elle-même au milieu de sa gloire.

Vous donc qui invoquez le nom de Marie et qui faites du jour de sa mort, qui est le jour de son triomphe, une si grande fête, si vous voulez que ce soit une fête pour vous, et si vous ne l'invoquez pas comme les pécheurs insensés qui cherchent dans sa protection un appui à leurs déréglements, ou comme les superstitieux aveugles, qui dans leurs prières sacriléges vont follement égaler le ruisseau à la source et la créature au Créateur; apprenez aujourd'hui pour fruit de ce discours, en regardant le sépulcre glorieux de la Vierge, à considérer le vôtre sans vous plaindre, disposés à quitter cette vie malheureuse où vous avez plus d'ennemis à vos côtés que de cheveux sur votre tête, vous préparant longtemps à la mort : il faut des années entières pour sanctifier ce dernier moment, découvrant aussi comme la Vierge au travers des ombres fatales du trépas une région heureuse de lumière et de vie où vous devez tendre par vos désirs, où vous devez diriger avec vos désirs toutes vos œuvres.

Vous appelez quelquefois Marie dans vos tendres oraisons, la porte du ciel : et, si vous demeurez vous-mêmes aux portes de l'enfer par vos perverses habitudes ou par une vie tiède et partagée, ne comptez pas sur une dévotion si malentendue, et ne croyez pas même que vous ayez encore vécu un seul jour, si vous n'avez pas sérieusement travaillé à faire du jour de votre mort, comme les saints, celui de votre assomption céleste : car c'est uniquement pour cela que vous avez reçu cette vie périssable; c'est pour vous préparer à une sainte mort et pour obtenir enfin la meilleure part que Marie a choisie et qui ne vous sera jamais ôtée dans la gloire du ciel que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XLV.

POUR LE JOUR DE LA CROIX.

Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum. (*Philip.*, II, 8-9.)

Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses.

Un Dieu anéanti sous la forme de l'homme, un Dieu mourant, un Dieu crucifié; mystères incompréhensibles, vérités que la raison humaine doit adorer, et sur qui elle doit se taire. Mais un Dieu anéanti et se rabaissant pour l'homme, un Dieu si grand, regardant l'homme dans sa bassesse, et le rachetant par la mort ignominieuse de la croix; il faut que sur un bienfait si marqué la reconnaissance de l'homme éclate par les cris de la louange, par la pompe des fêtes, et que la croix même, instrument de sa rédemption, soit l'objet de ses solennités et de ses cantiques, *dicant qui redempti sunt a Domino.* Et voilà aujourd'hui, mes frères, une de ces solennités que l'Eglise a destinées à la reconnaissance des fidèles et à la vénération du bois sacré où les grandes merveilles de notre rédemption se sont opé-

rees. Voici surtout un temple, où la croix glorifiée reçoit, des bouches consacrées d'un peuple choisi, le juste tribut de la louange. On ne veut connaître ici, comme l'Apôtre, que Jésus-Christ crucifié, on ne doit publier ici que les grandeurs et les vertus de la croix.

Et certes, chrétiens, si nous entendons bien les divines Ecritures, nous verrons que parmi tout ce que la religion a eu de figures dès le commencement du monde, plusieurs nous représentaient les vertus et les grandeurs de la croix que nous honorons. L'arbre de vie planté au milieu du paradis de la terre; l'arche qui sauva des eaux du déluge la famille du juste ; le bois qu'Isaac marchant vers la montagne portait, et sur lequel il devait être immolé ; l'échelle que vit Jacob, et qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel ; la verge qui ouvrit les eaux d'une vaste mer pour faire passer dans la terre promise un peuple fidèle, et qui fit couler de la pierre un grand fleuve ; Moïse priant sur la montagne les bras étendus en forme de croix, et délivrant les Israélites par cette prière ; le serpent d'airain attaché à l'arbre, et exalté dans le désert pour y être le grand remède aux blessures mortelles du peuple élu ; le bois mystérieux qui adoucit les eaux amères ; la colonne qui marchait devant les Hébreux, et tant d'autres merveilles, tout cela n'était que les ombres et les images de la croix de Jésus-Christ, qui vous rassemble aujourd'hui dans cette fête, fête ancienne et vénérable, où vous ne verrez rien de grand et de glorieux que Jésus-Christ et sa croix.

Et à dire vrai, Messieurs, qu'y a-t-il de plus grand? Et pouvons-nous vous prêcher autre chose que Jésus-Christ crucifié, notre Rédempteur se rabaissant jusqu'à la mort de la croix, et pour cela exalté par-dessus toutes choses : *Humiliavit semetipsum usque ad mortem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum.* Vaste et immense sujet que vous voulez que je vous expose, et que je renfermerai en deux propositions, vous montrant d'abord comment la croix a élevé Jésus-Christ, et vous faisant voir ensuite comment Jésus-Christ a élevé la croix. Dieu glorifié par les opprobres de la croix, c'est donc mon premier point ; la croix glorifiée par les humiliations d'un Dieu, c'est mon second point. Sortons du tumulte de la ville, quittons les pensées de la chair, montons sur le Calvaire pour y voir ces mystères augustes. Nous y trouverons au pied de la croix Marie que nous saluerons avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comment se peut-il faire que quelque chose glorifie Dieu et rehausse sa grandeur? Peut-on ajouter à cet Etre infini quelque degré de félicité ou de puissance? Non, certainement ; mais on peut manifester sa gloire, étendre son nom, publier ses perfections et ses grandeurs auparavant inconnues. Et cette manifestation est comme la lumière ; elle n'augmente pas, mais elle découvre la beauté de son objet. Un homme est vertueux, sage, juste avant qu'il soit connu, et il ne l'est pas plus ensuite ; de sorte qu'à proprement parler, l'honneur n'ajoute rien à la grandeur de celui que l'on honore ; il ne fait que la montrer, et si on dit qu'il le rehausse, ce n'est que parce qu'il découvre sa hauteur.

Avec cette précaution je dis, Messieurs, que la croix a eu cet avantage de faire connaître Dieu, de manifester ses perfections, et en les manifestant de l'exalter, d'étendre son nom et sa gloire dans tout le monde. Dieu glorifié par la croix : qu'est-ce que le Seigneur notre Dieu n'avait pas fait dès le commencement pour se faire connaître aux hommes? Tout ce grand univers avait été formé pour raconter sa gloire ; il s'était peint lui-même dans ses ouvrages, afin que personne ne pût l'ignorer : le ciel et la terre, l'ordre des saisons et l'harmonie des éléments, l'homme lui-même si grand et si petit, tout rendait témoignage à la bonté de Dieu, à sa sagesse, à sa puissance. Cependant l'homme aveugle, dissipé, inconsidéré, fermait les yeux à ces grandes merveilles ; il ne connaissait point son Dieu, et au lieu d'adorer le suprême ouvrier, il allait de toutes parts se prosterner devant les moindres de ses ouvrages. L'idolâtrie insensée enivrait tous les peuples.

Dieu donc tente d'autres moyens ; et, comme la beauté des créatures n'avait servi qu'à le faire oublier, il se sert de leur destruction et de leur désordre pour réveiller la stupidité de l'homme et pour se faire connaître.

Un impitoyable déluge qui couvre la face de la terre, fait périr le genre humain; mais la terre fut noyée, et l'iniquité ne le fut pas ; on sentit les coups de la justice de Dieu, mais on ne reconnut pas sa majesté et sa gloire. Les idoles et les vices reçus en tous lieux, à peine resta-t-il quelques familles consacrées au culte du Seigneur, lorsque, ayant recours à de nouveaux artifices, il emploie les prodiges, les lois, les Ecritures, les prophètes, pour exalter son nom et pour faire révérer sa puissance. Moïse dans une multitude de miracles fait sentir la main de Dieu à Pharaon, et Pharaon endurci meurt dans l'oubli de Dieu. Les lois publiées ensuite au milieu des éclairs et des foudres, les menaces des prophètes, le dépôt des livres sacrés, n'eurent guère plus de succès. Il n'y avait que légèreté et perfidie dans le culte des Juifs ; peuple renfermé dans un coin de la terre, qui tantôt adorait le vrai Dieu, et tantôt fléchissait les genoux devant tous les dieux des nations infidèles.

Que ferez-vous donc, ô roi de gloire, pour imprimer la crainte de votre saint nom et pour le glorifier sur la terre? Ce divin soleil avec l'éclat de ses rayons est oublié, méconnu des hommes ; que fera-t-il pour attirer leurs regards? Il n'a qu'à s'éclipser sur la croix, et à se cacher sous les voiles de l'opprobre, aussitôt les hommes, sortant

comme d'un profond assoupissement, deviendront ses spectateurs. La terre, qui n'a pas daigné ouvrir les yeux à ses splendeurs, les ouvrira pour contempler son obscurité et sa défaillance.

En effet, mes frères, dès que la croix a été plantée sur le Calvaire, le nom de Dieu n'a-t-il pas commencé à être glorifié dans le monde? Dès ce moment ce n'est plus seulement le Dieu des Hébreux, c'est le Dieu de toutes les nations. Depuis l'orient jusqu'à l'Occident, depuis le midi jusqu'au septentrion, son nom est grand, son empire est révéré, son Evangile est reçu, ses perfections et ses grandeurs sont partout manifestées. Tous les peuples le cherchent et exécutent à la lettre cette grande parole de Jésus-Christ annonçant les effets de sa mort sur la croix : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32.)

Entrons dans ces merveilles, chrétiens, regardons le Juste qui meurt; l'étude de la croix doit être toute notre étude. J'y remarque principalement quatre perfections de Dieu, glorifiées et manifestées au monde : sa justice qui est comme la profondeur de la croix ; sa sagesse qui en est la longueur ; sa puissance qui en est la hauteur, et sa charité qui en est la largeur : saintes dimensions de la croix, que j'explique après le grand Apôtre. Et je dis premièrement, que la puissance de Dieu s'est manifestée par la croix.

Qui est-ce qui pouvait avant ce mystère concevoir la haine infinie que Dieu porte au péché, et les peines que sa justice lui prépare? Il est vrai que cette justice redoutable s'était montrée sur la terre dans le naufrage du monde pécheur et dans l'incendie des villes coupables, dans les douleurs des maladies et des supplices, dans les ignominies de l'indigence et de la captivité, dans les tribulations de la famine, dans les désolations de la guerre. Mais, après tout, c'étaient des hommes qui les souffraient ces châtiments, et les plus gens de bien parmi ces hommes de douleurs n'étaient pas des hommes sans péché.

Ici, mes frères, c'est le Dieu de toute sainteté, le Fils éternel de Dieu, le juste en qui le Père céleste met toutes ses complaisances. Et pourquoi souffre-t-il? pourquoi meurt-il sur le bois de la croix? Parce qu'en se revêtant de notre nature, dit l'Apôtre, il s'est chargé de nos iniquités : *peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum.* (II *Petr.*, II, 24.) La seule ombre d'un péché étranger dans cet Agneau sans tache, lui a attiré le plus honteux et le plus cruel de tous les supplices. Ah! mes chers frères, de quelle frayeur devons-nous être saisis à l'aspect de l'Homme-Dieu mourant sur la croix! avec quelle componction devons-nous descendre de la montagne, lorsque nous y avons vu le Père qui n'y épargne point son propre Fils, un Père juste qui attache lui-même au bûcher un Fils innocent! Si le bois vert est ainsi traité, devons-nous dire, que sera-ce du bois sec? Si le Fils unique et bien-aimé de Dieu a senti les plus rudes coups de sa justice, que doivent attendre ses ennemis? Si sur l'ombre seule du péché la main si pesante de la colère divine s'est déchargée, que sera-ce sur la réalité et sur les vrais coupables? Quelle étrange tache qui ne peut être effacée que par le sang d'un Dieu! Le prix immense du sacrifice nous montre bien la noirceur infinie du péché, sa malice ineffable, combien il est insupportable à Dieu, combien il est funeste à l'homme.

O péché! tu nous parais si léger dans les balances humaines : la douceur du vice nous séduit, nous buvons l'iniquité comme l'eau, nous nous jouons des crimes; une prévarication mortelle ne nous coûte rien; nous avalons le chameau et nous le digérons, nous nous formons de la justice de Dieu une idée fausse et flatteuse pour commettre le mal sans remords, pour pécher avec plus de licence. Mais, ô licence humaine! arrête-toi ici, et, à la vue de la croix, apprends combien il est horrible au pécheur de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Si donc, mes frères, le péché se présente à vous, regardez aussitôt Jésus-Christ sur la croix, mesurez sur le supplice de l'Homme-Dieu la grandeur de la transgression, et ses taches que tous les fleuves des eaux ne sauraient laver, que tous les holocaustes des Juifs n'ont pu expier. La croix où vous voyez Jésus-Christ avec la seule image du crime, accablé de tous les tourments et noirci de tous les opprobres; la croix, qui vous découvrira la rigueur des jugements divins, vous ôtera le goût de l'injustice ; le plaisir ne se présentera plus à vous sous une face agréable; vous n'envisagerez plus dans les séductions de la vanité que l'énormité de l'offense; vous regarderez comme une perte tout le gain que vous ferez contre la loi; votre conscience tremblera au premier cri du chevreau qui est chez vous, si vous avez le moindre soupçon qu'il ne soit point à vous. Tout ce qui peut nuire au prochain, tout ce qui peut vous corrompre et vous perdre vous-mêmes, vous en aurez horreur. Vous craindrez le péché qui a crucifié Jésus-Christ, et les plus légers commencements du péché. Ainsi éprouverez-vous avec avantage que la justice de Dieu est glorifiée par la croix.

J'ai dit en deuxième lieu que sa sagesse y est aussi manifestée : *Christum crucifixum . . . . Dei sapientiam* (I *Cor.*, IX, 23-24); et comment, sa sagesse? La croix n'a-t-elle pas été un scandale aux Juifs et une folie aux gentils? Il est vrai : mais apprenez qu'en cela même elle a été une grande sagesse. Pourquoi cela, mes frères? C'est qu'en combattant les inclinations corrompues de l'homme, elle les guérissait : l'orgueil du Juif et les convoitises du gentil : l'orgueil et les convoitises, vraies sources des injustices et des misères de l'homme; Jésus-Christ, par les douleurs et les ignominies de la croix, est venu les détruire.

Est-il besoin que je vous fasse voir d'ail-

leurs les admirables rapports que la sagesse de Dieu a mis ici entre le péché d'Adam et les satisfactions de Jésus-Christ? Adam avait porté la main à un arbre défendu ; Jésus-Christ a étendu les siennes sur un autre arbre, sur l'arbre de la croix. Le plaisir avait étendu celle-là, la douleur devait étendre celles-ci. Bois contre bois, dit saint Grégoire de Nazianze, main contre main; main clouée, attachée, ensanglantée contre une main intempérante, molle, relâchée. Un arbre avait été la source de la malédiction; un autre arbre a dû être la source de la bénédiction. O que la sagesse de Dieu a été rehaussée par la folie de la croix!

Et sur ce modèle qui vous est montré sur la montagne, mes chers frères, vous comprenez bien que, lorsque vous avez des crimes à réparer, si, dans votre pénitence vous suivez les règles de la sagesse, vous opposerez à une vie d'orgueil et de faste une vie humble et modeste : vous expierez des joies impudentes par une sainte douleur; un sommeil court et léger abrégera les nuits que la mollesse aura rendues trop longues; les excès de la table, la triste frugalité les réparera ; il ne sortira plus de la bouche maligne que des paroles douces et charitables : en un mot, main contre main, exemple contre exemple; main étendue vers le prochain pour le vêtir, si la main l'a dépouillé. Exemples de piété et de zèle contre les exemples d'indévotion. Voilà ce que la sagesse divine, qui éclate dans la croix, vous enseigne.

J'ai ajouté, mes frères, que la puissance de Dieu y est encore glorifiée : troisième perfection qui se montre dans cet instrument sacré de notre rédemption : *Christum crucifixum . . . Dei virtutem.* (I *Cor.*, IX, 23, 24.) Je n'avance rien de nouveau, je ne prétends pas vous surprendre, je ne pense qu'à vous édifier. Vous le savez : quelle puissance plus grande que de vaincre le monde non par le fer, mais par le bois, *domuit orbem non ferro, sed ligno* (S. Aug.); non en combattant, mais en souffrant; non par la force des armes, mais par la faiblesse de la croix? Oui, Seigneur, c'est par la croix que vous régnez sur les hommes, et votre royaume qui est au dedans de nous n'est pas un royaume de ce monde ; il est au-dessus du monde. Votre empire plus élevé que tous les empires s'exerce à réformer nos cœurs, ce que toute la force des anges et des hommes ne saurait faire. Et c'est la croix qui vous a acquis votre empire : aussi vois-je votre sceptre non dans vos mains, mais sur vos épaules, *principatus ejus super humerum ejus* (*Isai.*, IX, 6) ; je vous vois sur la croix avec une couronne; je lis sur l'arbre où vous êtes attaché, au milieu des malédictions et des opprobres, une magnifique inscription qui vous déclare roi, plus puissant dans votre mort et après votre mort que pendant votre vie.

Les peuples sont convertis, le monde païen brise ses idoles, le monde pécheur renonce à ses convoitises. La terre tremble dans les moments du supplice; mais les consciences sont encore plus agitées que la terre; les rochers sont brisés, mais les cœurs le sont bien plus ; les astres perdent leur lumière, mais voici de nouveaux cieux qui sont créés; un peuple nouveau, une nation sainte, des hommes de boue qui deviennent la lumière du monde; l'eussiez-vous pensé, mes frères, qu'il y eût tant de force et de majesté dans l'infirmité et l'ignominie de la croix?

Non, la puissance de Dieu à changer les cœurs n'éclatera jamais que par ces voies d'humiliation et de souffrance. Ministres sacrés, ce ne sera ni par les sciences humaines, ni par les molles condescendances, ni par les maximes mitigées que vous rétablirez le respect de Jésus-Christ. L'œuvre de Dieu ne saurait se faire que par les voies de Dieu. Jamais la religion fut-elle plus florissante que dans le siècle des croix? Y eut-il jamais plus de conversions d'infidèles que sous le règne des persécuteurs? Jamais les péchés furent-ils plus rares chez les chrétiens que dans le temps des humbles et rigoureuses pénitences? Les œuvres du Seigneur ne se mènent pas par une police humaine.

O Eglise sainte! comment donc avez-vous perdu votre premier éclat? Comment la première couleur de votre or a-t-elle été changée? La décadence des mœurs a suivie celle de la sévère discipline. On a voulu accommoder les règles austères de l'Evangile aux faiblesses, ou plutôt aux passions des hommes. Les vestiges de la croix ont été effacés. On n'a plus vu la cendre sur la tête humiliée des pécheurs; on n'a plus entendu leurs longs gémissements dans les parvis du temple; on leur a ouvert d'abord l'auguste sanctuaire pour y recevoir le pain des forts ; on a laissé aux prévaricateurs leur or et leur pourpre, toute leur gloire et toute leur mollesse. Ceux-là même qui doivent être des apôtres par leur simplicité ont voulu copier les Césars par leur domination et par leur faste : l'orgueil du siècle est entré jusque dans le lieu saint, et avec l'orgueil le mépris et la ruine.

Grand Dieu! nous ne verrons plus les beaux jours de l'Eglise revenir qu'avec les grâces humiliantes de la croix; c'est là qu'est cachée votre force. C'est par la croix que votre puissance se fait sentir sur les cœurs, *cornua in manibus ejus. Ibi abscondita est fortitudo ejus.* (*Habac.*, III, 4.)

J'avance, et je dis enfin qu'une quatrième perfection est exaltée; c'est la charité de Dieu. Ne rien endurer pour ceux qu'on aime, c'est n'avoir pas de quoi prouver qu'on les aime; endurer peu, c'est aimer peu; endurer beaucoup, c'est aimer beaucoup : et voilà ce que le grand apôtre veut dire parlant de la croix. Il appelle la charité de Dieu dans ce mystère une charité excessive, *propter nimiam charitatem suam.* (*Ephes.*, II, 4.) Et de fait, chrétiens, lorsque nous voyons ce monde sensible formé pour notre service, tant de choses destinées à nos usages ; les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les

animaux de la terre; le sang de la grappe et la moelle du froment, nous y apercevons bien un ruisseau de la charité de Dieu qui nous les donne; mais sur la croix où il répand son propre sang, et où il se donne lui-même, un Dieu si grand à des hommes si abjects, nous y découvrons, pour ainsi dire, toute la mer. Là un rayon de son amour, ici tout le soleil : là un rameau, ici tout l'arbre; et nous ne pouvons plus douter que notre Dieu ne soit la charité! *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Nous ne pouvons plus lui dire et lui demander comme les Juifs où sont les preuves de son amour? *In quo dilexisti nos?* (*Malach.*, I, 2.)

Que nous reste-t-il donc à faire, chers auditeurs? Charité pour charité, amour pour amour; un grand amour pour un grand amour; un amour qui soit marqué par les œuvres pour un amour qui a été prouvé par les souffrances. Et je veux croire que vous êtes trop instruits pour ne pas savoir que c'est la première loi, la loi la plus indispensable, toute la loi; que c'est pour cela que le Fils de Dieu est mort pour nous, lorsque nous étions ses ennemis, sur une croix pour acquérir nos cœurs par un si grand amour pour nous demander le nôtre; pour être en nous, pour demeurer en nous, pour y régner; et il ne peut régner en nous, si nous ne sommes en lui par l'amour. *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus.* (*Ephes.*, I, 7.) *In quo. Qui manet in charitate in Deo manet.* (II *Joan.*, IV, 16.) Être en Jésus-Christ par l'amour, grand effet du mystère d'amour.

Être en Jésus-Christ, je m'explique, et pour cela, mes frères, distinguez trois choses : être avec Jésus-Christ, être à Jésus-Christ, être en Jésus-Christ : *in Christo Jesu.* On était avec Jésus-Christ lorsqu'on accompagnait sa personne, comme plusieurs Juifs, pendant qu'il vivait sur la terre. On est à Jésus-Christ par la profession de sa religion et de son service; ainsi Judas lui appartenait par un culte extérieur et confessait sa doctrine. Mais on n'est en Jésus-Christ que par une foi vive, par une charité sincère qui le fait régner sur nos consciences, créés en lui et devenus de nouvelles créatures, de même que les saints apôtres, demeurant en lui par la charité chrétienne : *Qui manet in charitate, in Deo manet.*

O hommes! en vain eussiez-vous été avec Jésus-Christ, en vain eussiez-vous conversé avec cette sagesse éternelle, si vous vous fussiez contentés de le voir de vos yeux et de l'entendre de vos oreilles, comme les pharisiens et les scribes? En vain seriez-vous aussi à Jésus-Christ par la profession de son Evangile, par la réception de ses sacrements, par la connaissance de ses mystères, vous prosternant devant sa croix et ses autels? Avec ce culte extérieur, vous n'aurez point d'autre avantage que ceux qui lui disent : Seigneur, Seigneur, et qui néanmoins n'entreront jamais dans son royaume. Il faut que vous en veniez jusque-là, d'être en Jésus-Christ, *in Christo Jesu;* avoir votre cœur en lui, chercher vos trésors en lui, trouver en lui votre gloire, fixer dans ce Rédempteur unique toutes vos espérances et tous vos désirs : *In quo habemus redemptionem.* Une charité ardente pour une charité excessive; charité immense qui éclate dans sa croix, ainsi que la puissance, la sagesse et la justice de Dieu glorifié par les opprobres de la croix, vous l'avez entendu. Considérons comment la croix même a été glorifiée par les humiliations d'un Dieu; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il ne fallait rien moins que la majesté d'un Dieu anéanti et abaissé jusqu'à la croix, pour ennoblir un bois si petit et si abject. Rien de plus déshonoré que la croix avant que Jésus-Christ l'eût teinte de son sang. Les Romains ne pouvaient souhaiter à leurs ennemis un plus grand malheur que la croix; ils l'appelaient bois malheureux, bois infâme, croix damnée. *Verbo satis digno tam nefaria res appellari nullomodo potest.* (Ciceron.) C'était en effet le supplice propre aux esclaves. Et, néanmoins, Messieurs, c'est cette croix à qui un caractère d'infâmie si ancien était attaché, que le Seigneur a couronné de gloire. Vous allez donc voir la croix glorifiée en tous lieux; dans le siècle, dans l'Église, dans les enfers même, et jusque dans les cieux : et fasse le Dieu tout-puissant par sa grâce qu'elle soit aussi exaltée et glorifiée dans vos cœurs!

La croix glorifiée dans le siècle : sur la pourpre des empereurs et sur le front des rois où elle brille avec plus d'éclat que les pierreries, disait le grand Augustin. Partout, dit saint Chrysostome, dans les chemins, dans les solitudes, dans les maisons, dans les marchés, sur les montagnes, dans les vallées, sur la terre, sur la mer, sur les vêtements, sur les armes; personne n'en a honte, personne n'en rougit. Les princes et les esclaves veulent avoir sur eux ce don admirable. Demandez-vous que j'ajoute en cet endroit ce qu'a fait le grand Constantin en faveur de la croix? Il semble en effet que Dieu, voulant glorifier cet auguste signe de notre rédemption dans le centre du monde même, en ait confié tout le soin à ce prince.

Vous ne l'ignorez pas; on vous le racontait lorsque vous étiez encore enfants; du moins était-ce la louable coutume de nos pères, lorsqu'on nous apprenait au berceau à former sur nous le signe du salut; de nous dire en même temps que Constantin, le premier des empereurs, soumis à l'humble foi de Jésus-Christ crucifié, ne s'était converti qu'après une apparition miraculeuse de la croix, et que ce fut dans notre France, quand il allait combattre des armées redoutables. De là, disent les historiens, tous les honneurs rendus ensuite à la croix dans le siècle et par tout l'empire. Depuis ce temps, tous les monuments publics rapportent à la croix les triomphes du prince. La croix est gravée sur les images,

sur la monnaie, sur les casques : les armées ne marchent plus que sous l'étendard de la croix : le *labarum* prend la place des idoles ; la croix n'est plus le supplice des coupables ; la croix n'est plus une folie pour les gentils ; la croix est partout rehaussée dans le siècle. Et combien l'est-elle davantage dans l'Eglise !

Ecoutez, fidèles : on appelait autrefois, selon Tertullien, tous les enfants de l'Eglise, les religieux et les dévots de la croix, *cruciolæ*. Ecoutez comment le même Constantin, après que l'impératrice Hélène sa mère eut trouvé la vraie croix, événement célèbre que nous honorons tous les ans, fit bâtir dans la ville impériale qui portait son nom, un temple magnifique en l'honneur de la croix, et alors ce prince voulut que la dédicace en fût solennellement faite par tous les Pères du concile de Tyr pendant huit jours. De là est venue jusqu'à nous la fête de l'Exaltation de la croix, que vous célébrez avec tant de pompe. Antiochus, abbé de saint Sabas, appelait cette église de la croix, la mère de toutes les églises. Nous parlons, mes frères, de ce qui se passait dans les premiers siècles de la religion chrétienne, que l'hérésie même confesse avoir été des siècles purs.

Mais, remontez encore jusqu'à Tertullien, qui vivait avant Constantin et Hélène ; qu'entendez-vous, qui ne soit dans l'Eglise à la louange de la croix ? Il vous déclare que les chrétiens se servaient du signe de la croix en tous lieux, en tout temps, en toute occasion, en se levant, en se couchant, en s'habillant, en se promenant, en s'asseyant, en mangeant, en priant, en veillant ; c'était là leur profession de foi, c'était là un heureux présage pour toutes leurs entreprises. *Ad omnem gressum et quocunque nos conversatio exerceat frontem signo crucis terimus.* Et si vous êtes surpris, mes frères, de voir à toute heure la croix imprimée sur le front des enfants de l'Eglise, saint Augustin vous dira que c'est à l'exemple de l'Eglise même, qui marque avec le signe de notre rédemption tout ce qu'elle fait : sacrements, prières, bénédictions, exorcismes, tout se commence, disait-il, et s'achève par la croix. La croix préside aux sacrifices dont nous sommes nourris, la croix sanctifie les onctions avec lesquelles nous mourons. *Signum crucis, nisi adhibeatur, sive frontibus credentium, sive aquæ qua regenerantur, sive sacrificio quo aluntur, nihil eorum rite perficitur.* (S. Aug.)

Chrétiens, qui êtes ici assemblés pour entendre l'éloge de la croix, dois-je craindre que ce récit vous ennuie, et ne devriez-vous pas vous-mêmes vous en entretenir quelquefois, comme les disciples qui voyageaient à Emmaüs, ou comme le Fils de Dieu lui-même, soit qu'il montât à Jérusalem, soit qu'il se reposât sur le Thabor, ou enfin comme l'Eglise sainte votre mère, à qui la croix est si précieuse, qui l'arbore partout, qui vous la montre partout ; toujours sous l'arbre de la croix, si vous suiviez ses penchants : attendant là les pauvres, comme Abraham les attendait sous le chêne, jugeant là le peuple comme Debbora sous le palmier, poussant là vos soupirs dans une humble prière, comme Jonas sous le lierre, recevant là les doux regards de Jésus-Christ, comme Nathanaël sous le figuier, cherchant là le repos dans vos peines, comme Elie sous le genièvre. O enfants de l'Eglise ! c'est ainsi que vous pourrez exalter la croix, glorifiée dans le siècle, glorifiée dans l'Eglise ; ajoutons qu'elle l'est jusque dans les enfers et par les démons mêmes. Cela est si vrai, dit le grand Chrysostome, que si avec une foi attentive nous imprimons le signe de la croix sur notre front, nul de ces esprits impurs n'ose s'approcher de nous, lorsqu'il voit sur notre visage les armes qui l'ont terrassé, et cette épée étincelante dont il a reçu le coup mortel. Un seul exemple entre mille que je pourrais vous rapporter, vous l'apprendra ; c'est saint Grégoire de Nazianze qui en fait le récit ; ce n'est point un fabuleux Métaphraste ou quelque autre légendaire. Ce judicieux et savant théologien des Grecs vous dira donc, mes frères, que l'empereur Julien, qui avait renoncé à la religion chrétienne, consultait un jour les démons. Le sacrificateur fit entrer l'apostat dans un antre obscur. Là des cris furieux, des odeurs insupportables, des spectres hideux, ayant tout d'un coup frappé ses sens, son impiété ne put être à l'épreuve d'une si horrible vision : il pâlit, il frémit, il fut saisi d'horreur, et, comme il avait été chrétien, il s'arma aussitôt du signe de la croix, signe si familier aux fidèles, et qui ne lui était pas inconnu. Chose étrange, mes frères, quoique celui qui se servait de ce remède fût un apostat et un infidèle, il ne laissa pas de dissiper toutes ces infernales opérations. Et par deux fois, Julien revenant avec opiniâtreté à ces mystères souterrains, par deux fois s'armant du signe du salut, il mit en fuite les démons qu'il avait interrogés.

Quelle puissance, chrétiens ! quelle gloire ! quelle élévation de la croix ! O ennemis de la croix, toutes les créatures, jusque dans les enfers, se courbent devant ce signe sacré ; vous seuls lui refusez une vénération si juste ! Point de signe de croix, point de crucifix, point d'images du Rédempteur, point de marques de rédemption dans vos maisons ni dans vos temples ! Elle paraîtra un jour, cette croix vénérable ; elle paraîtra dans le ciel. *Tunc apparebit signum Filii Hominis in cœlo.* (*Matth.*, XXIV, 30.) Dernière période de la gloire et de l'élévation de la croix. Et quel sujet de confiance pour vous, fidèles, qui l'aurez honorée, lorsque les astres éclipsés disparaîtront dans l'épouvante et l'effroi de toutes les créatures ; la croix seule plus brillante que tous les astres se montrera aux hommes : *Tunc apparebit.*

Donc après cela trouvez-vous étrange le concours des peuples fidèles, qui venaient autrefois de toutes les parties du monde à

Jérusalem pour voir, pour contempler le bois sacré sur qui le Fils de Dieu a consommé l'ouvrage du salut, et qui regardaient comme une grande bénédiction de Dieu quand ils remportaient des saints lieux quelques parcelles du bois de la croix. Vous voyez les Paulin, les Grégoire, les Jérôme, et quels hommes? aussi doctes que saints, vous les voyez qu'ils reçoivent comme un grand trésor une particule de ce bois. Ils en font des présents aux empereurs et aux évêques; ils en enrichissent les basiliques et les temples; ils professent que la croix est tellement distribuée aux besoins infinis des hommes, qu'elle n'en sent point la diminution; incorruptible par la vertu de celui qui l'a touchée, qui l'a consacrée. Ainsi la croix est-elle honorée, et toute la gloire est venue s'attacher à ce bois auparavant si abject.

Hélas! pécheur, il n'y a que ton cœur et tes sens où elle n'est point glorifiée! Tu révères, il est vrai, le signe sacré de notre rédemption : tu adores Jésus-Christ sur la croix; tu adores Jésus-Christ, et tu es trop éclairé pour ne pas savoir que ce n'est ni le bois ni l'or qui méritent un tel culte. On ne peut pas s'y méprendre, il n'y a que Dieu à qui l'adoration soit due. Tu te prosternes donc devant la croix de ton Rédempteur, et tes vues se portent jusqu'à celui dont tu révères l'image; mais à quoi sert la plus humble attitude du corps sans la religion du cœur, sans les passions assujetties, sans les convoitises domptées, sans les sens mortifiés; si au même temps tu fléchis les genoux devant les idoles du monde, si tu mêles sur le même front le signe austère du salut avec les trophées de la vanité et de la mollesse; si, comme le prince grec, tu veux joindre l'humilité de la croix avec l'orgueil de la pourpre; si tu es du nombre de ces délicats et sensuels qui ne sont pas bien aises, dit saint Augustin, d'avoir pour Dieu un Homme-Dieu crucifié : *displicet delicatis quod crucifixus est*, ou de ces avares qui voudraient avoir un Dieu tout d'or; demi-chrétiens, qui portent peut-être sur eux une parcelle de la vraie croix richement enchâssée, mais qui portent aussi les papiers cruels où leur avarice trafique des moments et des mois de leurs frères. La croix est arborée sur leur front, le *thau*, signe des élus, y est marqué; mais ce n'est qu'une représentation, un personnage, une décoration : rien, dans leurs sentiments et dans leurs mœurs, des vrais disciples de la croix, nuls traits des sincères adorateurs de Jésus-Christ.

O prévaricateurs! revenez à votre cœur : la religion que nous vous annonçons n'est pas une religion humaine, une religion seulement dans les apparences, dans les dehors, sur le front ou sur les lèvres; ce n'est pas non plus une religion faite au coin de la nature. Point de dogme parmi nous qui flatte les sens; nous vous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui demande des disciples crucifiés; et avec quelle force, vous-mêmes, vous élèveriez-vous contre nous, si nous venions vous dire, qu'en gardant vos mœurs et tous vos penchants naturels, vous devez vous contenter de ployer vos genoux devant le bois glorieux de la croix, de le mouiller de vos larmes, d'y coller votre bouche; si nous vous disions que ce culte extérieur envers Jésus-Christ humilié jusqu'à la mort de la croix, vous suffit sans vous mettre en peine d'être humbles, chastes, modestes, patients, mortifiés.

O chrétiens! vous ne pourriez souffrir ces blasphèmes dans notre bouche; vous sentez bien qu'il y a une conséquence nécessaire en honorant la croix de votre Rédempteur, de crucifier les inclinations corrompues de l'homme. Vous comprenez surtout que c'est dans le temps fâcheux des tribulations que vous devez montrer, en faisant céder aux volontés divines toutes les répugnances de la nature, que vous êtes les dignes adorateurs de celui qui fut obéissant jusqu'à la mort, et qui rejeta toutes les joies pour embrasser la croix : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* (*Hebr.*, XII, 2.) Et néanmoins, mes chères frères, comment arrive-t-il que ce temps de croix, ces jours d'indigence et de trouble où vous êtes, vous sont insupportables? Vous rejetez la croix par vos impatiences, vous la déshonorez par vos murmures; elle vous était présentée cette croix dans vos calamités pour la glorifier par une vie plus chrétienne; c'était pour vous arracher avec vos revenus les instruments de vos cupidités, et par conséquent celui de votre damnation et de votre perte : c'était pour effacer cette vanité universelle qui trompe tous les yeux et qui enivre tous les cœurs, pour bannir les excès du luxe, pour réprimer les désordres du vice : en un mot, c'était pour vous remettre sous la tutelle des saintes lois, et vous ramener à l'Evangile qui est la doctrine de la croix et votre règle.

Le ciel vous offrait donc dans ces adversités la matière de votre sanctification : vous pouviez, ô enfants de la croix! trouver dans vos tribulations tous vos remèdes; cherchant le Seigneur, portant avec lui sa croix et faisant toute votre gloire de la porter. Cependant, dites-moi, est-ce là l'usage que vous faites de vos calamités? Glorifiez-vous la croix par un cœur plus humble, par une conduite plus juste, par une vie plus mortifiée? Hélas! mes chers frères, au milieu des misères publiques, la face du monde est toujours riante; le citoyen est vêtu comme le courtisan, et la fille de Sion comme la fille de Babylone : le temps du deuil n'a point fait cesser la séduction des jeux et des spectacles. On entend toujours les cantiques profanes, les leçons du vice ne sont pas interrompues. On ne veut rien rabattre ni de ses sensualités, ni de son luxe, ni de ses intempérances; bien plus, on se fait de l'indigence même un fondement d'injustice; on oublie l'équité, on se dédommage par l'usure et la fraude; on se console par la malignité et la calomnie; on

ne regarde plus dans les grands l'image de Dieu ; on ne reconnaît plus Jésus-Christ dans les petits et les pauvres. Et si vous regardez le ciel, ce n'est que pour lui demander la graisse de la terre, ce n'est pas pour y voir dans la croix l'instrument de votre rédemption et de vos victoires : *In hoc signo vinces.*

O Dieu saint! qui avez tiré votre gloire des opprobres de la croix, et qui avez donné à la croix tant de gloire, ne permettez plus à la malice des hommes de faire servir à leur perte le signe de sa grâce et de l'élection éternelle. Pour moi, je ne verrai plus rien de grand que la croix de Jésus-Christ, je recevrai avec respect le calice de la douleur, et j'invoquerai le nom du Seigneur Jésus-Christ et sa croix ; en marquant sur moi la mort de mon Rédempteur dans ce signe, je me souviendrai de la vie sainte et sérieuse où il m'engage. La croix sera toujours rehaussée à mes yeux et dans mon cœur ; la croix, unique échelle qui élève les hommes au ciel ; la croix, unique sentier qui conduit à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XLV.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. (I *Thess.*, IV, 3.)

La volonté de Dieu est que vous soyez saints.

L'arche sainte qui était couverte de peaux grossières, et qui n'avait rien que de vil et de méprisable aux yeux d'Israël, était de temps en temps découverte, et rendait un si grand éclat par les rayons du soleil, qui tombaient sur l'or des précieux chérubins, que les Israélites, consolés et animés par cette vue, marchaient avec une nouvelle allégresse vers la terre promise. Les saints, mes frères, cachés pendant cette vie par leur simplicité, ou par l'opprobre dont les couvrait le monde, lequel s'intéresse toujours à ne pas approuver ceux qu'il ne veut pas suivre, les saints en cet état n'exposaient aux yeux des hommes qu'un spectacle bien triste, et nullement propre à exciter les saintes espérances, ou à diminuer le découragement que la vertu affligée inspire. Mais après leur mort, lorsque l'Église dans ses fêtes, découvrant, pour ainsi dire, au peuple fidèle l'arche auguste, nous montre quelques rayons de la gloire si riche de ces bienheureux, nos cœurs sont consolés dans le désert où nous vivons. Il semble alors que le sanctuaire du ciel s'ouvre à nos yeux avec ses trésors, et que la cour céleste descende sur la terre. Alors la grandeur de la récompense que l'œil éclairé aperçoit dans l'héritage des saints, nous sollicite à marcher avec courage dans les voies de la sainteté.

Ne regardez donc pas, Messieurs, comme un vain et spécieux appareil qui amuse la curiosité, ou qui entretienne la superstition, tout ce que fait l'Église sage, lorsqu'elle célèbre dans la mémoire des saints les actions, les travaux, les mérites de leur vie ; elle pense à leur gloire, mais au même temps elle travaille à notre sanctification. Et c'est-là principalement où tendent la solennité de leurs fêtes, l'harmonie des cantiques et des psaumes qui exaltent les miséricordes de Dieu dans ses élus, et tout l'art même de nos panégyriques. De sorte que si vous demandez pourquoi, après tant de fêtes particulières qui honorent pendant l'année l'assomption de leurs âmes bienheureuses, ou la translation de leurs cendres sacrées, tous les diocèses conspirent aujourd'hui à former une fête commune et universelle de tous les saints ; je vous dirai que c'est pour vous faire souvenir de plus en plus de la gloire et de la béatitude à laquelle ils sont tous arrivés par une foi pure et par une vie conforme à leur foi, et que tous les vœux de l'Église, dans une journée si éclatante, où pas un des justes qui règnent dans le ciel avec leur Roi n'est oublié, ne sont que pour vous animer à la justice chrétienne qui y conduit, et pour vous remettre devant les yeux ce grand précepte annoncé par l'Apôtre : La volonté de Dieu est que vous soyez saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Sa volonté est que vous travailliez tous à votre sanctification. Voilà tout ce qui doit vous occuper sur la terre ; vous n'avez point de plus grande affaire, ce n'est point ici une œuvre de surérogation, votre grand objet doit être la sanctification chrétienne.

Sanctification, mes frères, qui, vous étant absolument nécessaire pour arriver à la demeure des saints où vous voulez tous entrer, ne doit pas vous paraître ni étrangère, ni sauvage. Je veux dire, en un mot, et voici tout le plan de ce discours ; je veux dire que vous devez vous sanctifier, et que vous le pouvez : vous le devez, la sanctification est indispensable ; c'est ma première proposition : vous le pouvez, la sanctification n'est pas impraticable, c'est ma seconde proposition, et tout mon sujet, que je commencerai après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la reine des saints. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Lorsque dans la prière que le Seigneur nous a enseignée, nous demandons que son royaume arrive, *adveniat regnum tuum* (*Matth.*, VI, 10), nous demandons, dit saint Augustin, qu'il nous rende dignes de son royaume, car certainement il arrivera ; mais nous devons craindre qu'il n'arrive plutôt contre nous que pour nous. Le royaume de Dieu n'est que pour les enfants de Dieu, l'héritage des saints, où Dieu règne dans les saints pleins de Dieu, contents de Dieu, heureux de la félicité même de Dieu, cet héritage ne saurait être la récompense que de la sainteté. La sanctification est donc indispensable : les preuves en sont sensibles, et je répondrai ensuite à vos prétextes.

Premièrement, à l'égard des preuves, mes frères, il faut vous marquer d'abord, sans aller les chercher bien loin, qu'il n'y a que deux ordres dans le monde, celui des saints

et celui des réprouvés; il n'y a que deux corps, l'un qui a Jésus-Christ pour chef, l'autre le démon; il n'y a que deux cités, la cité de Dieu et la cité du monde. Il ne paraîtra dans le jugement général à la droite que la brebis élue, à qui le séjour de la béatitude sera ouvert pour y vivre avec les anges, et à la gauche les boucs maudits, qui seront rejetés et précipités dans l'abîme, pour y être tourmentés par les démons et avec les démons. En un mot, il n'y aura que le paradis et l'enfer. Où sera donc votre place, chrétiens? Est-ce dans le monde, où vous vous efforcez de vous établir et où vous voudriez que Dieu eût marqué votre demeure éternelle? Mais le monde sera enfin consumé, et cette figure qui vous séduit ne sera plus qu'un objet d'horreur et d'effroi. Cependant vous auriez envie de mettre un milieu entre le royaume des saints et la région des damnés, c'est-à-dire que vous voudriez qu'il y eût un état entre la sainteté et le péché, entre la miséricorde de Dieu et sa justice; car vous ne croyez pas faire assez de mal pour souffrir éternellement avec les esprits de ténèbres, et vous ne voulez pas aussi faire assez de bien pour régner éternellement avec les anges et les saints. Vous ressemblez à ces Israélites qui n'avaient pas envie de retourner dans la terre d'Egypte, mais qui ne voulaient pas aussi se donner la peine d'entrer dans la terre de promission.

Il est néanmoins nécessaire d'y entrer ou de périr, et on ne peut entrer dans cette terre désirable des saints que par la sanctification. En voulez-vous une autre preuve des plus sensibles? c'est que Dieu qui est saint veut, dit l'Apôtre, que nous soyons saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Il n'est point de privilége qui nous dispense de cette loi; il n'est point de temps et d'usages qui puissent prescrire contre elle; c'est la volonté de Dieu; c'est la convention de son alliance et de ses promesses; c'est à cette condition que le prix de la gloire nous est proposé; et croire que nous puissions demander à Dieu son royaume sans avoir sanctifié son nom, c'est prétendre, dit saint Augustin, que la couronne de justice soit accordée à la désobéissance et à l'injustice; c'est imiter le serviteur qui, après avoir détruit la vigne de son maître, ou dissipé le bien qui lui a été confié, demanderait encore une grande récompense. La volonté de Dieu est que nous vivions dans la sainteté. Il ne veut pas que tous soient prophètes, pasteurs, pontifes, apôtres; *nunquid omnes apostoli;* mais il veut que tous soient saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* La sanctification est donc indispensable. Et c'est pour cela, sans doute, que le Seigneur n'a point attaché le salut à certaines professions ou à certains talents; car pour être saint, pour être sauvé, il ne faut être ni riche, ni puissant, ni considéré, ni industrieux, ni savant, ni bien fait, ni robuste. La carrière de la sainteté est ouverte aux simples comme aux sages, aux pauvres comme aux riches, à ceux qui n'ont point de santé ni de force comme à ceux qui en ont. Pourquoi cela, mes frères? parce que la sanctification qui est une affaire nécessaire doit être générale, et que Dieu ordonne que nous travaillions tous à devenir saints; il est de sa bonté et de sa sagesse que personne, par son état, ne puisse être exclu de la voie de la sainteté.

Et après tout, chrétiens mes frères, est-il surprenant que la loi de la sanctification soit si absolue, si positive? Et faut-il vous le prouver par de nouveaux raisonnements? Il s'agit d'arriver à la demeure des saints, où encore que le Dieu et le Roi de gloire qu'on y loue, possède l'immensité, la puissance, la justice, la miséricorde, la grandeur, l'immortalité et toutes les perfections imaginables; sa sainteté seule peut y être le sujet des ravissements des bienheureux et de leurs cantiques éternels. Outre que Jésus-Christ, par lequel on y arrive et sur lequel doivent être formés tous les citoyens du ciel, n'a point exposé aux hommes d'autres attributs à imiter que celui de sa sainteté : car en descendant sur la terre, ceci est bien remarquable, il a paru quitter sa grandeur, s'étant revêtu d'une nature faible et infirme, son empire en se réduisant à la servitude, son éternité en s'assujettissant au temps, son immortalité en se livrant à la mort, et sa gloire en s'exposant à l'opprobre et à l'ignominie; mais pour sa sainteté, il n'a pas voulu qu'on le soupçonnât le moins du monde de l'avoir dépouillée, par tout dans une vie irrépréhensible et souverainement parfaite, l'Agneau sans tache, l'homme sans péché et le modèle de tous les saints.

Je ne vous demanderai donc pas, Seigneur, qui est celui qui habitera dans votre tabernacle et qui reposera éternellement sur la sainte montagne. O roi de gloire et Seigneur des vertus! ce ne peut être que le saint formé par vous et sur vous, qui a un cœur pur et dont les mains sont innocentes. Et en effet, mes frères, si vous levez les yeux vers la sainte Sion, y verrez-vous un seul de ses habitants qui ait pu y arriver autrement que par l'innocence et la justice, par une sainteté toujours conservée ou abondamment réparée? Et pouvez-vous vous imaginer qu'une vie molle, tiède, partagée, remportera le royaume des cieux, ce même héritage que tant de justes n'ont pas cru trop acheter en quittant non-seulement de petites possessions, mais des provinces et des royaumes, en se cachant dans les cavernes, en expirant sur les roues, en se consumant par les jeûnes, en vieillissant sous des cilices, en conservant la grâce de la pureté jusque dans les palais, en sacrifiant à la loi de Dieu les passions les plus tendres, en consacrant à son service les années les plus belles, tout uniquement appliqués à se sanctifier?

Disons donc, mes frères, que les hommes auront beau inventer des systèmes de religion pour introduire dans le sanctuaire du ciel les tièdes avec les fervents et les pécheurs avec les saints, forgeant, si j'ose parler ainsi, de nouvelles clefs pour ouvrir

les portes éternelles, le décret de Dieu qui ne doit donner l'héritage des saints qu'à la sainteté, demeure immuable. Et n'est-ce pas ce que vous en pensez vous-mêmes, fidèles qui m'écoutez, lorsque vous venez dans nos temples honorer par vos hymnes la pureté, la pénitence, la charité des saints dans leurs fêtes, sans quoi vous ne les jugeriez pas dignes d'être assis dans le ciel parmi les amis de Dieu; vous qui avez tant de peine à convenir de la gloire des bienheureux dont la vie plus proche de notre temps ne vous paraît pas avoir tous les traits de la sainteté héroïque des premiers siècles; vous qui exigez de ceux qui pensent plus sérieusement à leur salut, des mœurs plus irréprochables, une justice plus exacte, une conduite plus désintéressée, une charité plus abondante, une perfection même sans défaut: vous qui ne voudriez pas souffrir le vice dans vos serviteurs et qui souhaitez à vos enfants toutes les perfections. Dieu donc, de qui vous tirez vous-mêmes ces idées de sainteté et de justice que le péché n'a point encore effacées, pourra-t-il souffrir quelque chose d'inique dans sa maison? Et la loi de la sanctification ne sera-t-elle pas toujours une loi indispensable?

A ces preuves que répondez-vous, et quels sont vos prétextes? Vous dites que vous vivez dans le monde, à la fin des temps, et que les règles de la sainteté ne sont pas faites pour tout le monde. Hélas! mes chers frères, c'est comme si vous disiez que le paradis n'est point fait pour vous; que l'enfer est votre partage et que vous êtes destinés à être éternellement malheureux. Car, je vous demande, à qui le Seigneur parlait-il, lorsque dans les chemins et sur les montagnes, au milieu des villes et dans les synagogues, il faisait entendre aux hommes ses volontés et toutes ses justices? Y avait-il alors des retraites et des cloîtres où il allât enseigner la sagesse parmi les parfaits, ou plutôt n'était-il pas lui-même la Sagesse éternelle qui criait dans les places publiques et qui rappelait à la sainteté tous les états? A qui parlait-il, lorsqu'il publiait ces règles si saintes? Se renoncer soi-même, porter sa croix tous les jours et le suivre, la haine du monde, l'amour de Dieu, le mépris des richesses et de toutes les choses sensibles, l'ardent désir des biens éternels, c'était à tout le monde qu'il adressait cette parole, *dicebat ad omnes* (*Luc.*, IX, 23), dit l'Evangéliste: grands et petits, riches et pauvres, les prêtres et le peuple, pécheurs et justes, publicains et pharisiens, femmes pécheresses et femmes régulières, tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions; personne n'était excepté de ces préceptes, *dicebat ad omnes*.

Oui, chrétiens, l'Evangile sur qui vous avez fait vos serments, à qui vous devez obéir, et qui contient toutes les règles de la sanctification, cet Evangile qui vous paraît si juste et même si nécessaire pour rendre à l'homme la droiture qu'il a perdue par le péché, si vous aviez vous-mêmes cette première droiture, cette loi qui ne fait qu'expliquer le Décalogue d'où émanent toutes les lois; loi sainte et qui ne serait pas sainte si elle vous laissait vos convoitises; loi divine, qui ne demande pas seulement, comme les polices humaines, une justice extérieure, mais qui règle les désirs, qui assujettit les penchants et qui purifie les motifs. Loi sévère, à qui une faible tentation ne saurait se soustraire, qui condamne une légère injure, qui annonce à un regard impur les jugements éternels, qui ne permet pas à la bouche des fidèles, parce qu'ils sont saints, une parole lascive: *Omnis immunditia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.* (*Ephes.*, V, 3.) Cette loi, mes frères, cet Evangile qui punit non-seulement les vices de la chair, mais les péchés de l'esprit; non-seulement les affections charnelles, mais les pensées superbes: c'est à tout le monde qu'il est annoncé, à toute l'Eglise et pour tous les temps; c'est à toutes les créatures et dans tout l'univers qu'il est prêché: *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.* (*Marc.*, XVI, 15.)

Et voilà, chers auditeurs, ce qui rendait au commencement et dans les premiers siècles, toute l'Eglise une ville si sainte, qui paraissait à saint Jean descendre du ciel pour être digne de remonter ensuite dans le ciel, une nouvelle Jérusalem, un tabernacle de Dieu avec les hommes, un peuple avec qui Dieu demeurait, un peuple nouveau, une nation sainte, *gens sancta* (I *Petr.*, II, 9), comme parle saint Pierre. Nul fidèle alors qui crût pouvoir se dispenser d'être saint; ils ne connaissaient point d'autre nécessité que celle de se sanctifier, point d'autre vocation que la vocation à la sainteté: *Non enim vocavit nos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem.* (I *Thess.*, IV, 7.) La différence des états n'en mettait point dans la pureté des mœurs; la règle de la sanctification leur paraissait générale. Aussi voyez-vous que parmi cette foule de chrétiens, il se trouva deux avares seulement à Jérusalem, Ananie et Saphire, et à Corinthe un seul impudique, dans la salle des noces un seul homme qui n'eût pas la robe nuptiale.

Alors il n'était pas nécessaire, pour réformer sa conduite et pour exercer sa religion, d'être en quelque manière singulier et de se séparer des autres fidèles; les prévaricateurs ne formaient qu'une troupe bien petite. Alors la patience, la douceur, le pardon des injures, l'amour des ennemis, la prière assidue, la continence parfaite, l'austère pénitence étaient les vertus non de quelques personnes distinguées, mais d'une multitude infinie. La religion présidait partout et animait les jugements du magistrat, et le commerce du marchand; le riche était sans orgueil, le pauvre était sans impatience, le chrétien que la Providence conduisait à la cour y portait la grâce et n'en prenait pas les corruptions. Leur célibat était saint, leurs noces étaient saintes; ils sanctifiaient même leurs délassements, et une vie sain-

tement occupée n'abandonnait aucun moment à la dangereuse nonchalance; leurs assemblées étaient saintes, ils ne s'assemblaient que pour offrir la prière et pour entendre la parole. Aller aux divertissements et aux spectacles du siècle, c'eût été renoncer à la foi de Jésus-Christ; leurs confessions étaient rares, parce qu'elles étaient saintes; un pécheur n'était point absous deux fois des péchés publics : leurs repas étaient saints, repas sans art, qu'ils prenaient de la main même de la nature et avec action de grâces : c'étaient quelquefois des agapes où la charité éclatait bien plus que la magnificence; le pain du ciel était aussi leur pain de chaque jour : leur abondance était sainte et ils savaient encore tirer d'une médiocre fortune de quoi faire des largesses et des aumônes abondantes; enfin il paraissait, dans toute leur vie, que la sanctification était leur première et leur plus grande affaire.

Et qui est-ce qui vivait de la sorte, mes frères? Je vous l'ai insinué, non-seulement quelques familles, mais des Eglises entières; non-seulement les doux et tranquilles citoyens, mais les légions et les troupes armées, qui savaient également mourir pour la religion et vivre avec religion; un peuple de martyrs composé d'artisans et de nobles, de maîtres et d'esclaves, de femmes et d'enfants; des gens mariés qui égalaient les vierges par une humble continence, des sociétés et des villes où l'on ne craignait que le péché, où la charité ne formait de la multitude qu'un cœur et qu'une âme, et où celui qui était saint se sanctifiait encore.

Il est vrai que par la révolution des années, il est arrivé dans les mœurs de l'Eglise un grand changement; la sainteté s'est affaiblie, les saints sont devenus plus rares, *defecit sanctus.* (*Ps.* XI, 2.) Mais Dieu qui est éternel, le principe et la fin, toujours saint, et qui dit encore à tous : *Soyez saints*, parce que je suis saint : Dieu n'est point sujet aux changements et aux vicissitudes des siècles; ses règles sont toujours les mêmes, son Evangile ne s'altère point avec les temps, *Evangelium æternum* (*Apoc.*, XIV, 10), sa justice menace toujours le prévaricateur. Rien ne peut réconcilier sa sainteté avec le péché, toujours également ennemi de nos déréglements; son Eglise est encore animée par le même esprit, qui est l'esprit sanctificateur, consacrée par le même baptême qui engage à la sainteté, nourrie par les mêmes sacrements, soutenue par la même espérance, bâtie par le même architecte, posée sur le même fondement; sa règle toujours une règle toute d'or et d'un or très-pur, dit saint Jean; sa mesure toujours la mesure du temple, son sentier toujours un sentier étroit, sa morale ne perdra jamais rien de sa force, ni par les abus, ni par les dispenses; les préceptes de Jésus-Christ ne cesseront point d'être nos préceptes, ni ses exemples d'être nos exemples. Il n'y a pas deux sortes de vérité, deux sortes d'Evangile; les principes des mœurs ne sont pas moins invariables que ceux de la foi.

De manière, mes chers frères, que quand vous m'alléguez que les temps sont changés, qu'on ne peut se sanctifier dans le siècle présent et que la loi de la sanctification ne convient pas au monde; vous m'apprenez bien que la terre est le théâtre des révolutions, que rien n'y est stable et que les cieux mêmes changeront. *Cœlum et terra transibunt.* (*Matth.*, XXIV, 35.) Mais d'un autre côté, j'entends que la parole de Dieu, son Evangile, sa loi ne sauraient changer : *Verba autem mea non præteribunt.* (*Ibid.*) Vous me prouvez seulement que le monde est fort opposé à la sainteté; mais vous ne me montrez pas qu'il en soit dispensé. Je vois aussi, parce qu'il n'est pas saint, sa réprobation écrite avec des caractères bien marqués dans l'Evangile : je lis avec frayeur que le Sauveur du monde n'a point prié pour le monde; mais qu'il jugera le monde et que si vous vous corrompez avec lui, vous serez condamnés avec lui. Voilà donc, chrétiens, vos excuses qui s'élèvent contre vous, et vos prétextes qui sont les prétextes de l'iniquité nullement propres à vous défendre.

O sacrés cénobites, et vous, anciens et pieux solitaires, qui dès que le monde entra dans l'Eglise, vous séparâtes du monde, vous avez bien compris le précepte indispensable. Persuadés que tout ce qui n'est pas saint n'entrera jamais dans l'héritage des saints, au lieu de vous faire des prétextes contre la sanctification, vous lui cherchâtes un asile dans les déserts et dans les cloîtres. Et combien d'âmes élues vous y ont suivis et vous y suivent encore! Là vous trouviez plus de facilité pour le salut, moins d'obstacles à la sanctification. Là, il est vrai, vous ne condamniez pas tous ceux qui étaient restés parmi les enfants des hommes; mais vous les plaigniez; vous ne les condamniez pas, et vous saviez que malgré les dépravations humaines, on peut vivre dans le siècle sans être du siècle; que le monde a encore des saints, quoique ce ne soit pas le monde qui fasse les saints; que Dieu aura jusqu'à la fin des temps ses élus dans toutes les conditions et par toute la terre, et que, quelque rare que devienne la sanctification parmi les citoyens du monde, comme c'est un précepte indispensable, je viens de vous le montrer; il ne sera jamais impraticable, vous l'allez voir dans ma seconde proposition.

SECOND POINT

Comment la sanctification est-elle praticable? Je combats d'abord là-dessus un faux préjugé du monde, après quoi, mes frères, vous verrez malgré les difficultés de la voie sainte ses possibilités, soit dans les exemples infinis des saints, soit dans les motifs puissants qui vous engagent à les suivre. Je dis donc que la sanctification n'est pas impraticable et vous commencerez à en convenir, si, premièrement, connaissant le vrai caractère de la sainteté chrétienne, vous

n'êtes pas dans le faux préjugé de ceux qui se figurent tous les saints comme des gens extraordinaires, des thaumaturges dans toutes leurs œuvres, des géants dans toutes leurs démarches, des hommes d'une autre taille ou d'une autre nature que nous, des Augustin et des Jérôme en lumières, des Benoît et des Bernard en prodiges; qui ne veulent pas même qu'il y ait la moindre tache dans ces astres, comme si l'impeccabilité n'était pas une prérogative réservée pour le ciel; qui se persuadent que la religion sainte ne saurait se pratiquer ailleurs que dans les déserts par les solitaires et sur les colonnes par les stylites, qui n'admirent dans les actes des saints que les ravissements de Paul ou les extases de Thérèse. Non, mes frères, la sainteté véritable ne marche pas toujours par des voies si sublimes : comme les saints sont répandus dans toutes les conditions, chaque condition a ses vertus et ses offices qui forment les saints.

Aussi devez-vous remarquer que dans l'Evangile le royaume des cieux est proposé à tous les états et sous différentes images : il est proposé comme un trésor aux riches, comme des noces aux gens mariés, sous la parabole des vierges à ceux qui ont embrassé la vie parfaite d'une perpétuelle continence, sous celle de la pêche aux prêtres et aux pasteurs, comme un royaume aux grands du monde, comme une pierre précieuse aux personnes qui quittent tout, qui vendent tout pour l'acquérir par l'innocence d'une vie retirée, comme un grain de sénevé aux petits et aux pauvres.

Vous verrez donc parmi les saints, et les exemples n'en sont point rares, exemples infinis, qui en second lieu vous doivent être autant de convictions, qu'il ne vous est pas impossible d'être saints vous-mêmes; vous verrez les uns qui se sont sanctifiés par la patience dans leur pauvreté; les autres, par les charités dans leur abondance. Le pauvre Lazare repose dans le paradis avec le riche Abraham; les noms de Philémon et d'Onésime, son esclave, se lisent également dans le catalogue des saints. Vous en trouverez parmi les habitants du ciel qui ont consigné la sainte doctrine dans leurs écrits; d'autres qui l'ont signée de leur sang; ceux-là ont étendu le royaume de Jésus-Christ par leur zèle; ceux-ci l'ont conservé par leur sagesse. Vous y admirerez sans doute des solitaires, qui vivaient dans les forêts comme s'ils eussent été les ennemis de tous les hommes, et qui chérissaient tous les hommes comme s'ils eussent été leurs frères. Mais au même temps une grande troupe de justes vous sera montrée, qui n'ont point été au delà des mers chercher la sainteté, et qui, avec les devoirs communs de leur état, purs au milieu du monde le plus dépravé, ont accompli l'ouvrage de leur sanctification. Ainsi Moïse autrefois s'était sanctifié dans la cour de Pharaon; Joseph avait été chaste dans l'Egypte; Job, dans une terre impie, n'avait rien perdu de la religion sans tache; Loth avait conservé son innocence dans Sodome; Daniel, dans le palais de Babylone, n'avait oublié ni le temple de Dieu ni sa loi; Esther avait été humble et austère sur le trône; Corneille, qui faisait profession des armes, ne s'était point souillé dans la poussière du camp; Elisabeth et Zacharie dans le mariage, marchant avec crainte devant le Seigneur, avaient gardé le dépôt de la piété et de la justice.

Mais surtout depuis que l'Evangile de la grâce a été annoncé aux hommes, et qu'au même temps la grâce de l'Evangile, comme un fleuve auparavant resserré dans un canal trop étroit et entre les montagnes de la Palestine s'étant élevé par-dessus, a inondé tout le monde, combien d'exemples et quelle multitude de saints? Toutes les nations qui sont sous le ciel ont reçu avec le don de la foi les principes et les semences de la sainteté : et ni les déserts de l'Arabie, ni les sables de l'Afrique, ni les glaces du Nord, ni les climats des Indes, ni les terres du nouveau monde n'ont point été privés des bénédictions de la grâce qui forme les élus. Bientôt la piété, la pénitence, l'humilité et la virginité même devenues communes, on a vu des provinces entières de cénobites qui représentaient, par leur pureté et par leur joie, la vie des citoyens du ciel; des vierges dans les familles des consuls, des martyrs sous la pourpre du siècle, des saints jusque dans le palais de Néron et jusque dans l'aréopage d'Athènes parmi les courtisans et les juges, des soldats qui avaient horreur du jurement et de la violence, des artisans qui ne connaissaient point la fraude et le mensonge, des marchands qui eussent préféré une pauvreté innocente à un profit équivoque, des familles toutes chrétiennes où le mariage n'était qu'une société religieuse pour s'entr'aider dans l'œuvre du salut, et où de l'union des sentiments et des mœurs, de l'harmonie du commandement et de l'obéissance, résultait une piété aussi sainte que douce.

Les exemples de tant de justes, mes frères, qu'il vous serait impossible de compter, et que nos martyrologes citent quelquefois en un seul jour par milliers, ne vous déclarent-ils pas sensiblement que la sanctification n'est pas impraticable? Et direz-vous qu'ils étaient formés d'un autre limon que vous, qu'il y avait dans leur siècle moins de périls que dans le vôtre, dans leur humeur, dans leur tempérament, dans leur âge, dans leur état moins de perversité? Mais répondez-moi, je vous prie, n'étaient-ils pas au contraire nés comme vous dans le péché? leur conception avait-elle été plus sainte que la vôtre? Le monde même qu'ils avaient à surmonter n'était-il pas plus séduisant que celui qui vous environne; monde qui à présent vous offre dans les calamités un si grand préservatif contre la force de ses enchantements? Et pour ce qui regarde l'humeur et le tempérament, la condition, l'âge, l'esprit; choisissez le caractère qu'il vous plaira; soyez durs ou féroces, délicats ou robustes, d'un esprit vaste ou d'un esprit borné, dans

l'éclat ou dans l'obscurité, au commencement ou dans le déclin de l'âge, la céleste Jérusalem vous en fournira un très-grand nombre de tous ces genres.

Il est vrai, mes frères, que d'abord la sanctification paraît difficile; la terre des saints, qui plaît par la beauté de ses fruits, épouvante le faible Israélite par le profond Jourdain qu'il faut traverser, et par les redoutables géants qu'il faut vaincre; géants que notre défiance et notre lâcheté rehaussent encore de plusieurs coudées. Mais, dites-moi, chrétiens, et voici, après les exemples si nombreux, en troisième lieu de grands motifs pour vous rendre la sanctification praticable; dites-moi, celui qui vous a promis la terre bienheureuse, n'est-il pas plus fort que les géants? et ne lui est-il pas facile de faire sécher les mers devant vous? Quoi donc! ne comptez-vous pour rien sa grâce puissante qui vous anime, qui vous soutient, que vous devez et que vous pouvez demander à toute heure? Le prince du monde vaincu par notre divin chef; le temps même du travail et de la sanctification réduit à ce petit nombre d'années que vous vivez sur la terre, comme remarque le grand Chrysostome; un royaume chrétien et catholique où vous pouvez librement glorifier votre Dieu, où vous n'avez point à rougir d'une vie chrétienne, où vous n'avez point à craindre comme autrefois les horreurs d'une mort violente, la parole de Dieu qui vous est si fréquemment annoncée, le livre saint, l'Evangile qui vous est ouvert, que vous lisez en votre langue, et où vous écoutez non un homme qui parle et qui peut vous tromper, mais le Seigneur même, la Sagesse éternelle, la Vérité incarnée, qui, avec une seule parole de cet Evangile, a peuplé les déserts et donné à la terre tant de pauvres évangéliques, tant de vierges chastes, tant de solitaires parfaits. Enfin, mes frères, n'avez-vous pas pour vous sanctifier tous les autres secours si salutaires de la religion que vous professez; religion sainte dans ses sacrements, sainte dans ses sacrifices, sainte dans ses mystères, sainte dans ses lois, sainte dans ses fêtes, sainte dans plusieurs fidèles, qui encore aujourd'hui ne prenant point dans les usages du siècle les règles de leur conduite, toujours en garde contre le siècle, vous montrent dans les temps les plus avancés de l'Eglise quelque chose de la force et de la chaleur de sa jeunesse.

Cependant, il faut vous l'avouer, chrétiens, quoique la sanctification à la vue de ces puissants motifs ne doive pas vous paraître impraticable, elle ne se cultive pas sans peine, et principalement parmi ceux qui habitent dans le monde. La vie chrétienne, qui fait les saints, est un pèlerinage qui ne s'achève pas sans fatigue et sans travail, c'est une guerre qui ne s'exerce pas sans combat, c'est une circoncision qui ne se fait pas sans douleur. Il faut travailler, souffrir, prendre sur soi, et le royaume des cieux ne s'emporte que par la violence.

Mais je vous demande ici, chrétiens mes frères, et je vous propose en même temps de nouveaux motifs de pratiquer la sanctification; la loi des passions est-elle plus douce que celle de la raison et de la foi? Le parti que prend l'homme pécheur de renoncer au ciel et de suivre ses convoitises, est-il moins pénible? La cupidité et l'ambition n'ont-elles pas leurs martyrs? L'intempérance n'a-t-elle pas ses victimes? Et trouvez-vous le repos dans l'indolence même qui a ses peines et ses ennuis? Pouvez-vous jamais saisir la paix et le bonheur dans cette vie si misérable et si courte que vous aimez sans bornes, et que vous ne pouvez néanmoins avec toute votre industrie, ni adoucir ni prolonger. Je vous demande encore, avec saint Jean Chrysostome, lequel des deux est malheureux, ou celui qui, oubliant le royaume de Dieu, se livre à une passion de jeu, d'intérêt ou de gloire, qui lui fournissent chaque jour bien plus d'amertumes que de délices; ou celui qui appliqué à se sanctifier, borne ses désirs, mortifie ses passions, et sert Dieu avec des affections pures et des espérances célestes? Lequel des deux est séché de déplaisir, ou celui qui se fâche du bien de ses frères, ou celui qui s'en réjouit comme du sien propre? Lequel des deux est dans la crainte, ou celui qui est pur et chaste, ou celui qui est impudique et adultère? Lequel des deux est dans la joie, ou celui qui ravit le bien d'autrui, ou celui qui donne le sien?

Enfin, je vous demande avec le même Père, laquelle des deux a plus de peines et de mortifications à dévorer ou celle qui, dans le plan de sa vie ne fait de la religion qu'un léger accessoire, et dont, par conséquent, elle ne goûte pas les consolations et les espérances, qui, au contraire, met tout son soin à se procurer une vie agréable dans le siècle présent, quoique le siècle présent trop rapide et trop infortuné soit si peu propre aux vrais contentements; qui se gêne sans cesse pour plaire à un monde envieux et moqueur, qui ne craint rien tant que l'indigence, où néanmoins elle se précipite par son jeu et par son luxe; celle, en un mot, qui dans une situation si équivoque ne peut recevoir de sa conscience que de tristes réponses, et qui ne voit aussi dans sa maison qu'un dérangement fâcheux que ses passions et ses dépenses y mettent; ou bien celle qui, connaissant ses véritables intérêts et qui voulant se sanctifier, se rend tous les jours la voie de la piété plus facile en se détachant d'un monde aussi malheureux que méchant, qui s'épargne par une vie simple et modeste toutes les gênes de la représentation, tous les scandales d'une parure mondaine, tous les fruits amers que l'on recueille de la vanité et du faste; qui passe les jours dans les tranquilles devoirs de la prière et de la miséricorde, et qui ne pense qu'à faire passer dans sa famille, avec la religion, la paix qu'elle goûte dans son cœur.

Avouez, chers auditeurs, que travail pour travail, et peines pour peines, il n'y a pas

de comparaison à faire entre l'état du fidèle qui pratique la sanctification et celui du mondain qui la néglige; et que s'il y a un joug de fer, c'est dans la condition des enfants d'Adam qui n'ont la force ni de le porter, ni de s'en délivrer; puissant motif pour observer le précepte indispensable qui vous engage à être saints. J'ajouterai encore avec le grand Augustin, que quand la justice vous coûterait autant que l'iniquité, quand vous trouveriez dans la voie sainte autant d'épines, de difficultés, de répugnances, d'ennuis, outre que ces ennuis, ces difficultés ont leur source dans vos inclinations perverses, que vous avez fortifiées par des habitudes criminelles, et qu'il est juste que dans votre retour vous sentiez combien il est amer d'avoir quitté votre Dieu, c'est que de plus un repos éternel mériterait en quelque façon, si cela se pouvait, qu'un travail infini le précédât; et cependant on vous en tient quittes, dit le saint docteur, et vous pouvez vous sanctifier à moindres frais. Que ne faites-vous donc pour le ciel et pour vous sauver, une partie de ce que vous faites pour le monde et pour vous perdre? Un petit intérêt vous remue et vous jette dans des conditions pleines de tribulations et de périls; vous achetez avec tant de sueur et de travail une paille, une fumée, un repentir certain, une douleur éternelle; et pour posséder un royaume sans fin, une couronne immortelle, une félicité immuable, le courage vous manque; la piété, si utile à tous ceux qui l'embrassent, vous paraît impraticable.

Voici, chrétiens, dans les tabernacles des justes, où l'on n'entend qu'une voix de réjouissance et de salut, qui vous sont aujourd'hui ouverts, voici une nuée immense de témoins qui déposent contre vous; et quoiqu'ils soient dans le ciel vos intercesseurs, quoiqu'ils ne ressemblent pas dans leur gloire au dur échanson, lequel étant rétabli dans sa dignité, oublia les besoins de Joseph encore captif, vous devez craindre néanmoins que si vous ne travaillez pas à votre sanctification, vous ne trouviez beaucoup plus votre condamnation dans leurs exemples, que des secours dans leurs suffrages.

Car, je vous l'ai dit, mes frères, et on ne saurait trop vous le répéter, il n'y a point de milieu entre les saints et les réprouvés; nous serons éternellement dans le sein de Dieu avec l'Agneau ou dans l'étang de feu avec le dragon. Comprenez bien ces grandes vérités; venez souvent les méditer dans le temple; venez sur les tombeaux des saints, où, admirant la gloire de leur trône, vous serez animés à conquérir par une vie sainte l'héritage éternel. Vous voyez déjà dans leurs fêtes solennisées avec tant d'allégresse et de pompe, les augures et les préjugés du siècle à venir; vous pouvez reconnaître ici combien l'impiété est démentie, lorsqu'elle a cru que la fin des justes serait sans honneur et sans gloire; vous voyez que le monde même, dont vous redoutez peut-être les jugements et qui vous détourne du sentier des saints, vient aujourd'hui révérer jusqu'aux cendres de ceux dont il a censuré les œuvres. Que vous reste-t-il, sinon de chercher comme eux le royaume de Dieu et sa justice? O aveugles chrétiens, vous qui ne pensez presque jamais à leurs vertus et qui croyez encore moins à leurs miracles, vous demandez, néanmoins, le plus grand des miracles, ou plutôt vous demandez une œuvre impossible, lorsque vous prétendez sans les vertus des saints, régner avec les saints, et sans avoir cherché la justice, trouver le royaume; royaume de Dieu qui n'est ouvert qu'à la sainteté; sainteté indispensable, mais sainteté praticable; royaume saint et éternel où doivent tendre tous vos vœux, où vous devez diriger toutes vos démarches, et que je vous souhaite au nom du Père, etc. Ainsi soit-il

SERMON XLVIII.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. (II *Machab*., XII, 46.)

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin que leurs péchés leur soient pardonnés.

Hier, Messieurs, nous célébrions la fête des saints qui règnent dans le ciel, et nous cherchions en eux des intercesseurs puissants pour nos besoins et nos misères : aujourd'hui, d'autres saints qui ne sont pas encore en possession du royaume céleste nous demandent nos intercessions et nos suffrages. Hier nous invoquions, aujourd'hui on nous invoque; hier il s'agissait de nos intérêts, aujourd'hui il faut traiter avec le ciel des intérêts du prochain. Là c'était une maison de festin, et nous nous réjouissions avec ceux qui se réjouissent; ici c'est une maison de deuil, et nous venons pleurer avec ceux qui pleurent.

C'est ainsi, mes frères, que l'Eglise, par une conduite sage, nous fait joindre la cause de notre frère avec notre propre cause. Ainsi le Seigneur nous a commandé de mesurer l'amour du prochain sur celui que nous nous portons à nous-mêmes. Il serait bien étrange, pendant que nous recommandons à Dieu nos besoins par les mérites de Jésus-Christ le suprême Médiateur, et par l'intercession des saints, que nous oubliassions les nécessités si pressantes de nos frères. Nous prions quelquefois pour les barbares, pour les criminels, pour les ennemis de Dieu : ici, c'est notre ami et l'ami de Dieu pour qui nous prions. Nous embrassons tout le monde dans nos prières. Si nous nous renfermions en nous-mêmes sans penser au malheur d'autrui, cet amour-propre, qui nous resserrerait dans nos seuls intérêts, empêcherait que la libéralité de Dieu ne s'étendît sur nous : notre avarice lui fermerait les mains. Dieu multiplie ses bénédictions sur ceux qui sont bienfaisants; il ouvre pour nous le trésor de ses grâces à mesure que nous ouvrons notre cœur et nos mains pour soulager nos semblables.

Jugement sans miséricorde sur celui qui

n'aura pas exercé la miséricorde! Et qui est-ce qui mérite davantage la miséricorde que ces âmes justes qui expient après leur mort des restes de péchés, pour qui elles n'ont pu satisfaire pendant leur vie?

C'est en effet une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.* Etendez vos faveurs jusque sur la mort : *Mortuo non prohibeas gratiam* (*Eccli.*, VII, 37), dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage. Et c'est aussi une sainte et salutaire pensée de travailler à nous rendre dignes qu'on prie pour nous après notre mort. Voici donc, mes frères, sans beaucoup d'art, les deux propositions qui partageront ce discours. Nous sommes obligés, pendant que nous vivons, de soulager les morts par nos prières, c'est ma première proposition; nous sommes obligés de vivre de telle sorte, que nous méritions après notre mort d'être soulagés par les prières des vivants, c'est ma seconde proposition; implorons les lumières de celui qui a les clefs de la vie et de la mort, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin que leurs péchés leur soient pardonnés; paroles de l'auteur du livre des *Machabées*, que l'Eglise comptait déjà parmi les auteurs sacrés dans le siècle du grand Augustin, selon le témoignage de ce Père. Mais d'ailleurs, quand nous ne le regarderions que comme un historien ordinaire qui nous raconte ce qui se faisait et ce qui se passait de son temps, il nous apprend toujours, par cette sentence et par les sacrifices que le sage Judas Machabée fit offrir pour les soldats morts dans un combat livré contre les ennemis de la Loi, que cette pratique de prier pour les morts, afin que leurs péchés soient pardonnés, était constamment établie parmi les enfants d'Israël avant la naissance de Jésus-Christ; pratique que ni le Fils de Dieu ni les apôtres n'ont point contredite. Pourquoi le Sauveur du monde déclare-t-il qu'il y a certains péchés qui ne nous seront remis ni dans le siècle présent, ni dans le siècle à venir? n'est-ce pas pour nous marquer, comme dit saint Grégoire après saint Augustin, qu'il y en a quelques-uns dont l'entière rémission est réservée pour l'autre vie? Pratique, encore une fois, que les Machabées avaient reçue de leurs pères, et que l'historien canonique cite à propos pour confondre les sadducéens, dont l'erreur principale était de nier la résurrection des morts, et de blâmer la prière qui se faisait pour eux; pratique enfin, qui, par le canal d'une tradition non interrompue, a passé de siècle en siècle jusqu'à nous, de sorte, mes frères, qu'on ne voit pas un seul docteur de l'Eglise qui n'ait parlé de la prière pour les morts comme nous en parlons, et qui, en excitant là-dessus votre foi, ne vous apprenne conséquemment tout ce que doivent vous inspirer et la charité et la justice : trois réflexions importantes.

Et premièrement, pour exciter votre foi, je vous dirai que dès les premiers siècles Tertullien veut que la veuve fidèle prie pour l'âme de son mari, qu'elle fasse des oblations au jour anniversaire de sa mort, et qu'elle demande pour lui le rafraîchissement et la part en la première résurrection. Eusèbe, contemporain du premier concile œcuménique de Nicée, et témoin de la foi de l'Eglise dans ces siècles si purs, parlant des obsèques du grand Constantin, dit aussi que le peuple et le clergé, avec beaucoup de larmes et de gémissements, offrirent à Dieu leurs prières pour l'âme de l'empereur. Saint Epiphane met au nombre des hérésies des ariens celle-ci : qu'ils niaient la prière et l'oblation pour les morts. Saint Chrysostome remonte jusqu'aux apôtres pour en découvrir l'origine : *Non frustra ab apostolis sanctum est, ut in sacris mysteriis memoria fiat eorum qui hinc discesserunt.*

Venons au grand Augustin : ce saint docteur en a fait un livre tout exprès, où il traite d'insensé celui qui s'élèverait contre l'usage universellement reçu dans l'Eglise, laquelle toujours et en tous lieux a fait mémoire des défunts dans les saints mystères : *Quod autem tota per orbem frequentat Ecclesia, hoc quin ita faciendum sit dubitare insolentissimæ insaniæ est.* Et qui est-ce qui ne sait pas ce que le même Père raconte de sa sainte mère Monique, dont tout le soin en mourant fut de prier son fils qu'on fît mémoire d'elle, après sa mort, à l'autel du Seigneur? Remplie d'une vive foi, elle ne songea point, comme la plupart, à donner ses ordres pour faire ensevelir son corps avec quelque appareil; elle ne demanda point qu'on cherchât dans l'artifice des parfums un secret pour garantir sa chair de la pourriture; elle ne se mit pas en peine du lieu de sa sépulture, ni qu'on la transportât au tombeau de ses pères : cette femme fidèle avait bien d'autres pensées, dit saint Augustin; le soin de son âme l'occupait tout entière; de sorte que le principal, et presque l'unique article de son testament, fut qu'on priât pour elle au saint autel, lorsqu'on y offrirait la souveraine Victime : *Tantummodo memoriam sui ad altare tuum fieri desideravit, unde sciret dispensari Victimam sanctam.* Ici, mes frères, je ne puis m'empêcher d'ajouter, pour ranimer votre foi, ce que nous apprenons encore du même saint docteur, que les anciens fidèles étaient si ingénieux à trouver des moyens de secourir les morts, qu'il y en avait qui ensevelissaient les corps de leurs parents dans les basiliques des martyrs, les recommandant là comme des clients à leurs patrons; témoin la fidèle Flora, qui ensevelit son fils Cynegius dans la basilique de Saint-Félix; en sorte, dit le grand Augustin, que la dévote créance qu'elle avait que l'âme de son cher fils serait aidée par les mérites du martyr, était une espèce d'imploration puissante qui devait lui être utile.

Est-il besoin, Messieurs, de vous rapporter une infinité d'autres passages des Pères les plus anciens, et des liturgies des premiers siècles, si conformes aux nôtres, qui prouvent la foi uniforme et la doctrine constante et perpétuelle de l'Eglise touchant les suffrages dont elle a toujours aidé les âmes des morts? Elle sait, cette Eglise sainte, que rien de souillé n'entre dans le ciel, et qu'il y a d'ordinaire tant de pailles parmi le froment le plus pur, tant de taches dans les âmes qui paraissent les plus belles, tant d'inconstance dans les démarches des hommes, tant de légèreté dans leurs pensées, tant de vanité dans leurs paroles, tant de détours dans leurs intentions, tant de langueur dans leur piété, tant d'humeur dans leur zèle, tant de mollesse dans leur pénitence, la volupté du sentiment qui corrompt tant d'actions que la nécessité de la vie leur demande, l'amour-propre qui infecte tout de telle sorte qu'il est difficile, à ceux même qui ont plus veillé à la garde de leur cœur, de sortir de ce monde sans porter encore avec eux quelques plaies qui ne soient pas bien guéries, quelques taches et quelques souillures qui ne soient pas bien purifiées. Or le lieu que nous appelons le purgatoire, est destiné pour laver entièrement ces taches, pour effacer tout à fait les cicatrices de ces plaies.

Saint Grégoire de Nysse l'appelle un feu qui corrige et qui punit; saint Augustin le nomme souvent *ignis emendatorius*. Là les plus petits péchés s'expient, et l'âme paie avec rigueur les restes des peines dues aux grands péchés qui lui ont été remis, et pour qui elle n'a pas satisfait en ce monde par une pénitence assez longue et assez complète. Quand je dis, mes frères, qu'elle expie des péchés qui lui ont été déjà remis, je ne dis rien qui ne soit conforme aux principes de notre foi, et qui ne soit clairement établi dans les saintes Ecritures, où nous voyons souvent que la peine du péché subsiste, quoique le péché soit pardonné. Regardez David: il sait de la bouche d'un prophète que Dieu lui a accordé le pardon de son crime, et il ne laisse pas que d'arroser son lit de ses larmes, d'interrompre le repos de la nuit par les veilles, et de mortifier son corps par le jeûne et le cilice. Le Seigneur même qui a prononcé l'arrêt si favorable de son absolution l'afflige par la révolte de son fils, par l'infidélité de ses amis et par toutes les calamités que sa justice a préparées aux ennemis de sa foi. Pourquoi ce prince, instruit qu'il est que son péché lui est pardonné, ajoute-t-il aux peines dont le Seigneur l'accable de nouvelles douleurs? C'est qu'il comprend, et vous avez aussi grand intérêt d'en être persuadés, mes frères, il comprend qu'il y a une justice redoutable dans le ciel, qui ne perdant rien de ses droits, redemande toujours une partie de la peine, quelque grâce d'ailleurs que la miséricorde exerce en faveur de la coulpe. Il sait que le péché doit être puni ou par la main impitoyable d'un Dieu vengeur, ou par la main plus faible de l'homme pénitent: de manière qu'il y a infiniment à gagner de prévenir par des satisfactions volontaires les grandes peines dont les âmes des justes sont éprouvées après la mort.

Car, mes chers frères, on vous l'a dit plus d'une fois, et on a eu raison de vous le dire, de quelque nature que soient les supplices dont on est tourmenté dans ces ténébreuses prisons, sur qui la curiosité humaine fait tant de questions inutiles; il est constant après tout, qu'il n'est point de tourments sur la terre qui les puissent égaler. Je n'en excepte pas les roues, les feux, les épées, et tous les supplices que l'ingénieuse cruauté des hommes a fait souffrir aux martyrs. Qui est-ce qui le dit? C'est saint Augustin, saint Grégoire le Grand, ce sont les autres saints docteurs : *Gravior est ille ignis quam quodlibet quod potest pati homo in hac vita.* Et dans cet endroit, je voudrais, chrétiens mes frères, après avoir excité votre foi sur la prière des morts, réveiller aussi votre charité envers ces justes souffrants, et dans cette seconde réflexion vous faire une peinture assez vive des douleurs qu'ils endurent, non-seulement un mois, une année, mais quelquefois des siècles entiers.

Deux choses contribuent principalement à les faire souffrir: le désir ardent de jouir de Dieu qu'ils aiment et qu'ils ne possèdent pas, et Dieu lui-même, qui n'étant pas encore leur couronne, parce qu'ils ne sont pas encore parfaitement saints, fait à leur égard l'office d'un juge sévère.

Nous ne sentons point ici-bas l'absence de Dieu. Notre âme, liée par des nœuds trop étroits avec une chair qui l'appesantit, comme elle n'a que des connaissances bien sombres de cette souveraine beauté, elle n'a aussi vers elle qu'un mouvement très-lent et très-faible: semblable à ces ruisseaux, qui éloignés de leur source paraissent s'égarer en différents détours, et fuir plutôt que chercher l'immense océan où leurs eaux doivent être confondues.

Mais quand cette âme sera dégagée de la boue de sa chair, avec quelle rapidité se portera-t-elle vers Dieu, sa fin et son principe, touchant presque déjà de la main au prix de la course, séparée seulement par un petit trajet de ce torrent de délices qui naît de Dieu, et qui s'abîme en Dieu, saluant non plus de loin, mais de près les biens invisibles qui lui sont promis, qu'elle a cherchés et qu'elle n'a point assez cherchés; en un mot, ne craignant plus d'autre mal que celui de ne pas posséder son Dieu! avec quelle pente se tournera-t-elle vers cet aimable et unique objet, devant qui tous les autres lui paraissent vils, indignes, méprisables, et dont une course d'un moment, une sainte violence pouvait avant sa mort la mettre tout d'un coup en possession!

Or, mes frères, figurez-vous une main toute-puissante qui arrête cette âme, lorsque par les mouvements les plus rapides elle s'élance vers le ciel. Le Dieu même qu'elle aime détourne sa face et la rejette de sa

présence. Ses yeux si délicats et si saints découvrent en elle des tâches qui l'irritent et qui l'obligent de la bannir de son royaume. La voilà donc dans le rang des ennemis de Dieu, arrachée du bien unique et suprême pour qui elle soupire, et portant tout le poids de sa redoutable justice. Entendez-vous ses lamentables cris? Ayez pitié de moi, mes amis, dit-elle, ayez pitié de moi, parce que la main de Dieu m'a frappée.

Et combien la main de Dieu est-elle pesante quand elle frappe! Dieu a dans les trésors de sa colère des moyens, et des moyens ineffables de punir le péché. O homme, apprends ici non à sonder ses jugements, mais à les craindre. Sa puissance qui fait tout ce qui lui plaît de ses créatures, ne peut-elle pas donner au feu, tout matériel qu'il est, la vertu d'agir et de faire une impression de douleur sur une substance spirituelle? Sa justice ne peut-elle pas donner aux flammes une espèce de raison et de discernement, *flammæ rationalis disciplina*, comme parle saint Augustin, pour proportionner la douleur à la faute? Et sa sainteté qui juge les justices, et devant qui les anges ne sont pas purs, peut-elle laisser une faute impunie, quelque petite qu'elle soit? Peut-elle épargner ces victimes où elle découvre encore des souillures? Peut-elle châtier faiblement une transgression qui a blessé non un homme, mais un Dieu?

Ne nous agitons point, mes frères, par des pensées vaines et téméraires sur ses énormes rigueurs, formons plutôt nos tristes plaintes sur nous-mêmes, sur la dureté de ceux qui pourraient soulager par leurs prières et par leurs œuvres ces âmes souffrantes, et qui ne les soulagent pas. Où est donc leur humanité? Et leur reste-t-il les plus légers sentiments de miséricorde? Il s'agit de secourir les plus affligées des créatures, et en même temps les créatures les plus dignes d'être secourues : où est leur charité?

Mais où est leur justice? Car la justice doit, en troisième lieu, nous engager à la prière pour les morts, comme la charité nous y porte, et comme la foi nous l'indique. Il est donc question, mes frères, de retirer de l'abîme des malheureux, mais des malheureux que vous y avez vous-mêmes plongés. Oui, cette âme n'est tombée que par le piége que vous lui avez dressé; et il est juste que vous répariez le tort et que la satisfaction succède à l'injure. Oui, cet homme qui souffre serait innocent, s'il n'eût point été père. Trop de complaisance et de mollesse dans l'éducation de ses filles est tout le crime de cette mère. L'ami a été le scandale de son ami; le frère a supplanté son frère; les ennemis de l'homme sont ceux de sa propre maison; vous avez corrompu celui-là par vos discours licencieux, vous n'avez pas corrigé celui-ci par votre criminel silence. Vos flatteries ont nourri l'orgueil des uns, vos conseils ont inflné dans la cupidité des autres. Vous avez donné une pente aux réflexions malignes par les vôtres, vous avez soufflé dans les oreilles la haine et les soupçons, vos exemples ont affaibli la piété ou autorisé le relâchement. Le serviteur a profané les jours sacrés par vos ordres injustes; le mercenaire, pour conserver sa vie, a été contraint de travailler pour votre vanité.

C'est donc par votre crime que l'âme souffrante est détenue dans ces horribles prisons, si néanmoins elle n'est pas tombée dans la géhenne éternelle, et vous, occupés de vos plaisirs ou distraits pas vos affaires, vous laissez dans leurs tourments ceux que vous y avez livrés; vous êtes sourds aux tristes accents des personnes mêmes qui vous doivent être les plus chères, et que vous avez rendu si malheureuses. Toutefois, chrétiens, il faut l'avouer, je vois quelquefois couler des larmes sur les tombeaux des morts, larmes justes, mais larmes stériles et sans fruit; il serait bien plus utile de prier que de pleurer; il serait plus salutaire et plus juste d'essuyer les larmes des pauvres par vos aumônes, et de faire entendre, dans vos oblations et vos sacrifices, les gémissements de l'Eglise. Ainsi mettriez-vous, comme disait Tobie, votre pain et votre vin sur la sépulture du juste : *Panem tuum et vinum tuum super sepulturam justi constitue.* (*Tob.*, IV, 18.) Qu'est-ce que c'est que ce pain et ce vin? C'est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, ou si vous voulez, c'est l'aumône qui, nourrissant le corps du pauvre, soulage l'âme du juste. Ainsi vous jeûneriez comme David jeûna sur Saül et Jonathas. Ainsi vous distribueriez aux prêtres quelques drachmes d'argent, comme Judas Machabée, pour offrir des prières. Ainsi vous imiteriez le fidèle Pammachius, dont saint Jérôme dit qu'il arrosait avec le baume de ses aumônes, les ossements et les cendres de sa chère Paule : *Sanctam ejus favillam ossaque veneranda, eleemosynæ balsamo irrigabat.*

Voilà ce qu'on doit regarder comme la preuve d'une âme chrétienne, en qui les idées de la foi ne sont point effacées, et qui n'a pas rompu cette chaîne sacrée, qui, par la communion des saints, nous lie si étroitement avec l'Eglise souffrante; voilà ce qu'on doit appeler une officieuse charité et des œuvres de justice. Pour vous, âme trop humaine, votre tristesse opiniâtre irrite Dieu, blâme sa conduite, est injurieuse à celui que vous pleurez. Si la nature en ces rencontres nous fait verser des larmes, dit saint Augustin, la foi doit bientôt les essuyer. Abraham immole son fils unique sans répandre des pleurs. Mais Dieu ne vous demande pas une constance si parfaite, dit Origène, il ne veut pas que vous égorgiez votre fils avec des yeux secs, mais il veut que vous le laissiez aller de bonne grâce quand il le rappelle à lui : il veut, dit saint Chrysostome, que sans vous amuser à des regrets inutiles et à des lamentations païennes, vous vous hâtiez de le secourir et de le délivrer de l'abîme où il est, par vos sacrifices et par vos aumônes.

Mais le monde incrédule et profane ignore ces devoirs, et croit s'acquitter de tout ce qu'il doit aux morts, par une tristesse plus fastueuse que véritable, et par le riche appareil d'une pompe funèbre. Voilà donc que la mort de l'homme puissant est annoncée au peuple, la feuille qui l'annonce apprend toutes ses qualités, hormis celle de chrétien, et déclare son nom, unique bien qui lui reste. On le porte avec éclat au sépulcre de ses pères, pour y habiter éternellement avec les vers et la pourriture; une troupe assemblée, dont la tristesse compose la contenance, sert à la pompe de ses obsèques; l'un regrette son protecteur, l'autre pleure sur son ami, celui-ci voit sa fortune s'évanouir avec le mort, celui-là voit avec lui ses plaisirs ensevelis. Enfin, on fait parler le marbre, on s'efforce, avec une vaine inscription, de fixer une gloire encore plus vaine.

C'est donc là où se termine la vie la plus heureuse; c'est donc là où se borne toute l'humanité des vivants envers les morts. Non, dit le grand Augustin, que les hommes ne comptent pas au nombre de leurs saintes œuvres, ces magnifiques obsèques, ces soins d'ensevelir leurs morts avec un appareil qui fait du comble de la misère humaine un spectacle de vanité. Tout cela sert bien moins à soulager les morts qu'à consoler les vivants : *Ista solatia sunt qualiacunque vivorum, non subsidia mortuorum.*

Je vous l'ai dit, mes frères, c'est par les aumônes, par les prières, par les jeûnes, qu'on soulage les morts. La foi vous le persuade, la charité vous y engage, la justice vous y doit porter. Vous serez comme l'ange qui rompra les liens de saint Pierre, qui le tirera de la prison, et il s'écriera comme cet apôtre : *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum.* (*Act.*, XII, 11.) Vous serez comme cet autre esprit céleste semblable au Fils de Dieu tout-puissant, qui apaisa les flammes dévorantes de la fournaise, et qui les changea en une douce rosée. Vous serez comme ce prophète, lequel enlevé par une main divine, traversa la région de l'air, et alla porter au serviteur de Dieu dans la fosse profonde, une salutaire nourriture. Et quelle sera la récompense d'une si grande œuvre? Quelle sera la reconnaissance d'une âme que vous aurez tirée de cet abîme de douleurs? Quand elle sera dans la gloire, elle n'oubliera pas vos miséricordes, elle se souviendra de vous dans son royaume, elle priera pour vous le roi du ciel : mille grâces, mille bénédictions vous seront accordées : et bientôt vous reconnaîtrez combien il est utile non-seulement de soulager les morts par nos prières pendant que nous vivons, mais encore combien il est nécessaire de vivre de telle sorte, que nous méritions nous-mêmes d'être soulagés après notre mort par les prières des vivants. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin demandait à Dieu qu'il le rendit tel qu'il n'eût pas besoin de ce feu purifiant, *talem me reddas, cui emendatorio igne non sit opus.* Saint Grégoire de Nazianze craignait de mourir, de peur que n'étant pas assez purifié, il ne lui fallût encore passer par ces flammes dévorantes. Le Pape saint Grégoire prétend que le Prophète-Roi était dans les mêmes sentiments, lorsqu'il disait à Dieu : Seigneur, ne me reprenez pas en votre fureur, ni en votre colère: *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me* (*Ps.* VI, 2.) En votre fureur, ne me punissez point par les flammes éternelles, dont vous tourmentez vos ennemis dans l'enfer : en votre colère, ne m'éprouvez pas par les douleurs dont vous affligez vos serviteurs dans le purgatoire.

Etaient-ce donc des visionnaires que ces hommes si éclairés, si savants, si pleins de l'esprit de Dieu? Ils craignaient la violence de ces flammes cruelles qui purifient pour un temps les âmes des morts. Et cette crainte n'était pas inutile. Elle faisait qu'ils réglaient leur vie de telle manière qu'ils pussent, au sortir de ce monde, entrer d'abord dans le royaume céleste, sans descendre dans ces abîmes affreux. Il y a peu de gens aujourd'hui, mes frères, qui soient assez purs pour oser espérer cette grâce. Il se trouve encore, il est vrai, des âmes choisies dans quelques solitudes, victimes perpétuelles de la pénitence, qui s'abstiennent des grands péchés, et qui pleurent les plus légers, âmes toujours fidèles, à qui ce grand bien sera accordé. Mais dans le monde, où trouvera-t-on quelqu'un qui puisse le prétendre? Il faut donc se contenter, dans le relâchement où vivent les chrétiens, de les exhorter du moins à vivre si bien, qu'ils se rendent dignes d'être soulagés après leur mort par les prières des vivants.

Car les prières des vivants, dit saint Augustin, ne profitent pas à tout le monde. A qui profitent ces prières? A ceux qui ont mérité pendant leur vie qu'elles leur fussent utiles après leur mort. Trois classes de chrétiens, selon ce Père; écoutez bien. Les premiers sont les justes parfaits qui, après leur mort, n'ont pas besoin dans le ciel des suffrages des vivants; les seconds sont les pécheurs et les impénitents, qui descendent en enfer, et qui n'en peuvent faire aucun profit; les troisièmes sont ceux qui ne sont ni assez justes pour pouvoir s'en passer, ni assez méchants pour n'en pas profiter. Cependant, poursuit le grand Augustin, il faut offrir pour tous ses prières, dans l'ignorance où l'on est de l'état de chacun. Ceux pour qui vous priez sont-ils déjà dans la gloire, les prières que vous faites pour eux sont des actions de grâces. Leur reste-t-il quelques péchés à effacer, vos prières sont des expiations et des remèdes. Enfin, sont-ils précipités dans l'abîme d'où l'on ne sort jamais par des péchés consommés, vos prières qui sont inutiles pour le soulage-

ment des morts servent à la consolation, et tournent au profit des vivants.

Au reste, mes frères, quand le Docteur de la grâce a distingué ces trois genres de chrétiens, dont il n'y a qu'un seul à qui les prières des vivants soient profitables, il ne faut pas vous imaginer qu'il ait puisé autre part que dans les saintes Ecritures cette distinction. Il l'avait apprise du grand apôtre, lequel dans sa première *Epître aux Corinthiens*, les partage de la même manière. Les uns, dit-il, ne bâtissent pas sur le fondement qui est Jésus Christ : les autres bâtissent sur ce fondement un édifice d'or, d'argent et de pierres précieuses; les troisièmes bâtissent, mais ils bâtissent du foin, du bois et de la paille.

Les premiers qui ne bâtissent pas sur le fondement qui est Jésus-Christ, sont ceux qui se laissant aller à des actions criminelles, lesquelles violent le Décalogue, renversent le fondement, et chassent Jésus-Christ de leur cœur pour faire place à son ennemi. Car encore qu'ils conservent la foi, Jésus-Christ n'habite point dans un cœur où la foi n'a point la charité pour compagne; autrement il habiterait dans les démons qui croient et qui n'aiment pas; fidèles à quelques prières ou à quelques pratiques, le monde possède toujours leur cœur, et on ne peut allier Jésus-Christ et le monde, le lit est si étroit que deux n'y peuvent tenir. Vous ne sauriez aimer ce que le monde aime, désirer ce qu'il désire, craindre ce qu'il craint, vous conformer à ses usages, vivre comme on vit dans le monde, sans renoncer à Jésus Christ. Or vous comprenez bien que tous ceux qui ont vécu dans ces dispositions, ne sont pas dignes après leur mort des prières des vivants, parce qu'ils descendent en enfer où il n'y a plus de rédemption.

Les seconds, plus heureux, bâtissent sur Jésus-Christ, ce fondement divin, un édifice d'or, d'argent et de pierres précieuses. Telle a été votre vie et votre conduite sur la terre, âmes bienheureuses et parfaites, qui n'avez fait que des œuvres solides et précieuses comme l'or; vous agissiez selon les maximes si pures de Jésus-Christ, avec ses dispositions si saintes, dans la pureté de ses intentions, sur le modèle de ses vertus; vous n'aimiez que Dieu dans les créatures, vous ne cherchiez que Dieu dans vos œuvres; les petits biens dont vous usiez, vous n'en usiez que dans l'ordre de Dieu ; les oblations les plus communes, vous les rapportiez à la gloire de Dieu. Votre vie n'a été qu'un enchaînement de bonnes actions. Il pouvait y avoir dans cette grande quantité d'or et d'argent un peu de foin et de paille; mais il y en avait peu. Pour vous, âmes justes, votre ouvrage subsistera, dit l'Apôtre, et vous recevrez tout d'un coup la récompense éternelle. *Si cujus opus manserit quod superædificavit, mercedem accipiet.*

Les troisièmes enfin sont ceux qui bâtissaient sur le fondement qui est Jésus-Christ; mais qui bâtissaient du bois, du foin et de la paille. Ils ont dans le cœur une foi animée de la charité. Jésus-Christ est le fondement, il est le principal objet de leurs affections, il est la première règle de leur vie; mais ils s'écartent quelquefois de cette règle, ils se reposent un peu trop dans les choses temporelles qui les amusent, qui les dissipent : et remarquez, s'il vous plaît, que c'est de la paille et de l'herbe, des péchés légers, des transgressions faciles à consumer par le feu. C'est un homme, par exemple, qui connaît Dieu, qui fuit le péché, et qui est disposé à souffrir plutôt la mort que de commettre une prévarication mortelle. Mais il a un peu trop de soin de son corps, qui n'est qu'une herbe qui se sèche, il ménage un peu trop sa réputation, qui n'est qu'une paille légère, il se repose un peu trop dans son petit bien, dans un jardin bien planté, dans une maison bien bâtie, dans ses livres, dans ses amis, dans ses enfants, dans la personne qui est l'objet légitime de son affection, mais qu'il n'aime pas avec une affection assez pure et légitime. Voilà le bois qui se pourrit, voilà les petites attaches qui seront la matière de ce feu dont nous parlons. L'ouvrage brûlera, dit le grand apôtre : et pour l'homme qui l'aura bâti, il sera sauvé à cause de Jésus-Christ, le divin fondement qu'il aura conservé; mais il ne sera sauvé que comme une personne qui s'échappe en passant au milieu d'une flamme très-ardente. *Sic tamen quasi per ignem.*

Je ne m'engage pas, mes frères, à vous faire un long discours pour vous prouver, après le grand Augustin et plusieurs autres saints docteurs, que ce feu dont parle l'Apôtre, *sic tamen quasi per ignem*, est le feu du purgatoire. Mais, je voudrais, en premier lieu, que vous comprissiez bien que ceux qui ne s'abstiennent pas de péchés que l'on appelle mortels, et qui bannissent Jésus-Christ de leur cœur, ne doivent pas s'attendre à passer par ce feu purifiant, ni à être soulagés par nos sacrifices : de sorte qu'il n'y a rien à espérer pour une vie mondaine, dont la mort toute seule a arrêté le cours, et qui n'a point été auparavant expiée par une vraie pénitence.

Les habitants de ces lieux obscurs, pour qui nous prions, sont des saints et des pénitents commencés, à qui il ne reste plus que quelques traits, quelques coups à donner pour être perfectionnés, à qui il ne faut plus que la dernière épreuve du creuset brûlant pour en faire des vases d'honneur dignes du ciel.

Le blasphémateur n'y aura point de part. L'avare et le vindicatif n'y descendront pas plus que l'incrédule et l'impudique. Le père furieux et le fils désobéissant n'y seront pas introduits. Loin de ces lieux, la femme et la fille du siècle, qui par leurs nudités païennes et leur ornements empruntés, ont porté la mort dans les consciences. Le juge en sera exclu, s'il a donné à ses plaisirs un temps destiné à la justice, ou si l'or

éblouissant ses yeux a influé dans la bonté d'une cause. Celui qui a contristé l'artisan et qui n'a point nourri le pauvre, les intempérants, les détracteurs, les superbes, les tièdes, les oisifs, les timides, et vous qui cherchez quelquefois le ciel, mais qui retournez aussitôt vers le monde, vous irez tous dans un autre étang de feu qui est éternel, et les implorations de l'Église vous deviendront inutiles

Un seul exemple de la plus saine antiquité, mes frères, vous fera voir combien les premiers fidèles, plus sévères que nous dans la pratique des règles que nous ne devons pas moins observer qu'eux, ne jugeaient pas toute sorte de gens dignes des suffrages de l'Eglise après leur mort. Un homme nommé Victor avait en mourant désigné un prêtre pour être le curateur de ses enfants, et pour le charger du soin de ses héritages. La faute paraît légère, et peu s'en faut qu'elle ne passât dans le siècle où nous vivons pour une action louable.

Cependant saint Cyprien, fondé sur les ordonnances des évêques ses prédécesseurs, défendit qu'on offrît pour l'âme de ce Victor les prières et les sacrifices de l'Eglise, disant que celui-là ne méritait pas d'être nommé à l'autel dans les prières des prêtres, qui avait voulu, en les chargeant d'affaires séculières, retirer les prêtres de l'autel: *Neque enim meretur apud altare Dei nominari, qui ab altari sacerdotes voluerit revocare.* Grande leçon, chrétiens, et pour les ministres de Jésus-Christ, qui en s'engageant dans l'administration des choses temporelles, quittent si aisément le sanctuaire, plus magistrats que sacrificateurs, plus souvent à la porte des juges qu'aux pieds des autels; et pour ces demi-fidèles, qui avec un amas de péchés, sans les œuvres d'une conversion sincère et éprouvée, se croient toujours assez propres à être reçus aux prières de l'Eglise.

Je voudrais en second lieu, mes chers frères, que pour vous rendre dignes d'être promptement soulagés et délivrés de la cruelle prison que nous vous avons représentée; si vous ne commettez plus de crimes qui vous fassent descendre dans une autre prison plus affreuse, où l'âme éternellement captive souffrira des douleurs immenses: je voudrais, dis-je, que vous fissiez vous-mêmes les œuvres que vous recommandez après votre mort, et que vous ne fussiez pas assez imprudents pour confier votre salut à d'autres. Car enfin, ne savez-vous pas qu'une larme répandue pendant que vous êtes ici-bas dans le temps du mérite, et qu'une aumône faite pendant que vous pouvez la faire avec des entrailles de miséricorde, aura bien plus de force pour éteindre la flamme vengeresse, que des torrents de larmes versés par d'autres yeux, et des trésors d'aumônes épuisés par d'autres mains que par les vôtres? Et puis l'exemple de tant de morts, oubliés par leurs amis et par leurs proches, ne vous a-t-il pas encore persuadés que vous serez oubliés vous-mêmes par vos plus chers parents?

Représentez-vous ici, chrétiens, le dernier jour de votre vie, où vous entrerez dans une nuit éternelle, et où le soleil se couchera pour vous, sans qu'il se lève jamais. Dans ce jour fatal le mort est rejeté de tout le monde; la femme la plus tendre abandonne son mari; les parents conduisent leurs parents au sépulcre et les laissent dans ce lieu de ténèbres; l'enfant chasse de la maison son père et sa mère; chacun rebute celui qu'il aimait davantage, et peut à peine demeurer une nuit avec son corps.

Le sépulcre d'ailleurs est une région d'obscurité et d'oubli, et ceux qui vivent ne pensent qu'à eux-mêmes. Considérez ce que les livres saints nous apprennent à ce sujet, et ne perdez pas cette instruction. Il y est dit que Simon Machabée fit élever sur le tombeau de son père et de ses frères des navires d'une riche sculpture, que tous ceux qui navigaient sur la mer pouvaient apercevoir : *Et ædificavit Simon sepulcrum patris sui et fratrum suorum ædificium, et circumposuit... naves sculptas quæ viderentur ab omnibus navigantibus in mare.* (*I Machab.*, XIII, 27, 29.) Qu'est-ce que signifient ces navires dans la terre des morts? Le sage Simon voulait nous apprendre non-seulement que le sépulcre est l'écueil où viennent se briser tous ceux qui voguent le plus heureusement sur la mer de ce monde; que nulle grandeur n'est ferme et solide; que c'est dans le tombeau que s'éclipsent toutes les vanités qui sont sous le soleil; que c'est là où se dissipe la figure trompeuse du monde qui passe; mais il nous marquait encore que comme les navires ne laissent après eux aucune trace de leur passage, on oublie de même les morts avec leurs plus grandes fortunes, comme s'ils n'avaient laissé nuls vestiges après eux.

Ce n'est pas tout; et voici, ô homme, une nouvelle leçon pour vous. L'argent que vous avez amassé avec tant de sueur et de travail, et dont vous deviez vous-même avoir distribué une bonne partie aux pauvres, sitôt que vous êtes mort, le luxe le répand, l'intempérance le dévore, la volupté le profane, le jeu le perd, et il n'en reste presque rien dans les mains de la charité pour en faire un usage qui profite à votre âme. Des héritiers affamés se jettent sur un patrimoine longtemps attendu, avec une avidité incroyable. La veuve ne pense qu'à se munir contre les temps fâcheux par de prudentes provisions, les enfants enchérissent sur les déréglements de leurs pères; et ils ne succèdent pas moins à leurs vices qu'à leurs biens. *Filii parentibus suis non magis in patrimonia, quam in vitia succedunt.* Il n'y a que les pauvres qui ne savent pas que vous avez été riches, et que vous leur avez laissé après vous une juste portion de votre patrimoine.

Et de fait, mes frères, rien de plus désagréable à la plupart des héritiers qu'un testament chargé de prières et d'aumônes.

Les héritages d'ailleurs sont les semences des procès : procès entre la mère et les enfants, entre les cadets et les aînés; procès entre les collatéraux. L'un se plaint de votre dureté, l'autre s'engraisse des fruits de votre avarice, et personne ne se met en peine de vos nécessités. La succession fait taire la nature, toute la tendresse du sang est étouffée par l'intérêt; l'avarice réforme dans le palais ce que la conscience a dicté au lit de la mort. Au lieu que les anges de la paix, les ministres du Seigneur devraient pleurer amèrement pour vous dans le temple, on entendra mugir dans le barreau les ministres de la discorde. Vous voilà donc aux portes de l'enfer sans secours, sans soulagement, sans intercessions.

O chrétiens! ayez compassion de votre âme et n'attendez pas que les autres aient plus de charité pour vous que vous n'en avez eu pour vous-mêmes. Seront-ils libéraux pour les besoins d'autrui, après que vous avez été avares pour vos propres intérêts? Votre salut les touchera-t-il plus qu'il ne vous a touchés? Non, mes frères, faites donc mieux : au lieu d'attendre à délibérer de votre destinée éternelle au jour de votre mort où tous vos amis vous quitteront, faites-vous dès à présent par vos bonnes œuvres des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels, et que les pauvres montrant dans le jour terrible les habits dont vous les avez revêtus, sollicitent le Seigneur à vous ressusciter pour la vie bienheureuse. Faites promptement, dit le Saint-Esprit, tout ce que votre main pourra faire. Faites pendant la vie ce que vous voudriez infailliblement avoir fait à la mort; ce que vous ne pourrez pas faire à la mort, ou du moins tout ce que vous n'y pourrez pas bien faire, ce que vous ne ferez à la mort qu'avec peine, ce que vous n'y ferez que par force. Car il n'y aura plus ni œuvre, ni sagesse, ni conseil dans le sépulcre où vous courez.

Vous y courez, mes frères, chaque pas vous y conduit. Vous vous souvenez même des morts, vous craignez la mort des pécheurs, vous souhaitez pour vous la mort précieuse et les prières saintes des justes; et néanmoins, par un aveuglement incroyable, vous vivez toujours dans l'injustice, vous vivez comme les pécheurs, vous vivez comme si pour mourir avec les saintes espérances des justes, il suffisait d'ordonner en mourant beaucoup de prières, des messes et des aumônes.

Mes chers frères, si pour vous procurer les bienheureuses délivrances, il ne fallait en mourant que charger d'annuels une église, porter aux autels privilégiés de riches offrandes, léguer à un hôpital de grandes sommes, outre que la facilité de se sauver serait plus grande pour le riche, pour qui néanmoins la voie du ciel est si étroite et le salut si difficile, c'est que de plus tous les saints se seraient bien trompés et se tromperaient bien encore en s'appliquant avec tant d'efforts à prévenir le dernier jour par une vie de mortification et de prières, par des jours pleins de miséricordes et de justice. En vain l'Evangile vous serait-il annoncé avec tous ses préceptes; en vain vos pasteurs et vos prophètes vous exhorteraient-ils à vous abstenir du péché et à pratiquer les saintes œuvres pendant que vous vivez pour vous préparer au jugement de Dieu; en vain l'Eglise, inquiète pour votre sort éternel, vous aurait-elle ordonné en entrant dans le monde, de conserver jusqu'à la fin par une vie chrétienne la grâce de votre baptême : *Custodi baptismum tuum.*

Donc, mes frères, retenez bien cette vérité : ce n'est point sur ce que vous ordonnez en mourant, ou sur ce qui se fera après votre mort, que vous devez faire quelque fonds pour votre éternel repos; mais seulement sur ce que vous aurez fait vous-mêmes pendant votre vie. Vous serez absous ou condamnés par vos propres œuvres. L'Eglise priera pour vous, cette colombe gémira, elle récitera pour vous des psaumes; mais si vous n'avez pas bien vécu, vous n'aurez pour votre part, dans ces psaumes divins, que les malédictions qui y sont prononcées contre les prévaricateurs; il n'y aura que celui qui aura pratiqué pendant sa demeure sur la terre des œuvres chrétiennes, dit saint Augustin, qui méritera après son décès de trouver des secours utiles, des soulagements efficaces, des intercessions puissantes; et si éloignés des crimes vous étiez assez heureux dès à présent d'opposer aux transgressions légères de chaque jour, vos abstinences, vos prières, vos aumônes, je pourrais bien vous répondre que vous ne ferez que passer par le feu, et que vous serez bientôt reçus dans le lieu du repos et du rafraîchissement éternel. Ainsi soit-il.

SERMON XLIX.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA VIERGE.

Has ergo habentes promissiones, mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus, perficientes sanctificationem in timore Dei. (II *Cor*, VII, 1.)

Ayant reçu de Dieu de telles promesses, purifions-nous de tout ce qui souille le corps et l'esprit, achevant l'œuvre de notre sanctification dans la crainte de Dieu.

Dans une fête que l'Eglise en ces derniers temps a accordée à la piété des fidèles; fête destinée à honorer la première grâce de celle qui devait donner au monde l'Auteur de toute grâce, Jésus-Christ en qui sont accomplies toutes les bénédictions et toutes les promesses; dans cette fête, mes frères, qui vous propose la sanctification de Marie, que puis-je vous dire qui soit plus convenable et aux intentions de l'Eglise et au bien de vos consciences, sinon que comme vous commencez déjà à découvrir dans la Mère du Rédempteur sanctifiée dès son origine, une ombre de la sainteté du Rédempteur même, la beauté de ses justices, ses grâces et ses promesses, vous devez par conséquent ne penser désormais qu'à vous sanctifier vous-mêmes d'une manière qui vous

en rendre dignes : *Has ergo habentes promissiones, mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus, perficientes sanctificationem in timore Dei.* En effet, il ne s'agit pas ici de vous exposer dans la conception de cette bienheureuse créature un privilége que Dieu nous a caché, que la curiosité humaine voudrait découvrir et que l'Eglise sage ne définit pas. Mais nous garderons la sobriété de la sagesse, nous observerons toute la mesure de la foi, et ne suivant pas les zélateurs, qui, voulant être plus sages que l'Eglise, assurent ce que la foi n'assure point, nous n'imiterons pas aussi les critiques et les censeurs qui voudraient effacer ce jour nouveau du catalogue de nos fêtes.

O enfants de l'Eglise sainte! ne condamnez pas votre Mère, suivez ses intentions et écoutez ses conseils! Pourquoi dans les derniers siècles a-t-elle joint cette fête à tant d'autres qu'elle a instituées pour honorer les grâces de Dieu en Marie? Ce n'est pas pour ajouter un nouveau dogme à son symbole, ni pour exercer parmi les fidèles une raison subtile qui ne profite point à la conscience chrétienne; ce n'est pas aussi pour augmenter sa vénération si ancienne, mais si solide envers la Mère de Dieu; puisqu'au contraire elle nous oblige aujourd'hui de conduire et de régler l'ardeur excessive du peuple, de peur que par un culte sacrilége il n'adore celle qu'il doit seulement honorer.

Mais voici, chrétiens, si je ne me trompe, le grand dessein de l'Eglise dans l'institution de cette fête. Elle a vu dans ces jours mauvais croître partout l'iniquité, les chrétiens s'éloigner de plus en plus de Jésus-Christ, vivant comme les incrédules dans l'ignorance de la vérité, dans l'impiété du crime, dans l'impureté de la chair et de l'esprit; elle a vu la sainteté s'affaiblir parmi les enfants de Dieu, et le bien ne se faire qu'avec lâcheté pendant que le pécheur est si ardent et si fort pour faire le mal; en un mot, elle a vu la plupart sans la crainte de Dieu et sans l'espérance de ses promesses, se livrer de bonne heure aux convoitises et négliger entièrement la sanctification. Pour remédier à ce mal, elle a multiplié par les fêtes des saints ses exhortations à la sainteté; et surtout vous mettant devant les yeux la première créature dans l'ordre des saints, elle vous montre le péché détruit en elle-même, même avant sa naissance, riche des biens de la grâce dès qu'elle reçoit la vie et les augmentant toujours jusqu'à la mort; afin que vous appreniez, mes frères, que vous ne pouvez vous rendre dignes d'être les enfants de celui dont elle est devenue la mère, que par le soin que vous avez de purifier vous-mêmes des taches du péché toutes les parties et tous les âges de votre vie; en sorte que vous n'ayez rien tant à cœur que votre sanctification.

Ainsi, pour recueillir le fruit de cette fête et pour ne rien dire qui ne soit conforme à l'esprit de l'Eglise et qui ne tende à votre salut, à la vue de Marie nouvellement conçue, moment qui nous est si cher, parce que nous devons recevoir par cette nouvelle créature le sanctificateur promis, celui qui est appelé la promesse même, écrions-nous avec le grand apôtre : *Has ergo habentes promissiones, mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus, perficientes sanctificationem in timore Dei.* Ce qui se réduit à vous dire, mes chers frères, que nous devons nous purifier de tout ce qui souille le corps et l'esprit en travaillant sans cesse à détruire le péché, *mundemus nos ab omni inquinamento*, et achever l'œuvre de notre sanctification en nous appliquant à croître toujours en grâce, *perficientes sanctificationem.* Détruire le péché et croître en grâce, c'est toute la sanctification du fidèle dans son étendue et dans sa persévérance; et en deux points le sujet de ce discours que nous consacrons à la gloire de Dieu en saluant Marie, pleine de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est pour vous rendre saints, mes frères, que l'Eglise vous a régénérés dans la fontaine baptismale, consacrés par une onction sainte, lavés de nouveau dans la piscine de la pénitence, et nourris de la chair sanctifiante de Jésus-Christ; votre conception, votre nouvelle naissance, qui vous rend enfants d'un Dieu infiniment saint, est toute sainte, et l'héritage qui vous est promis n'est la récompense que de la sainteté. Or le premier degré de la sainteté est de s'éloigner du péché, c'est de travailler à le détruire; et il n'y a pas plus d'alliance entre la sainteté et le péché, qu'il y en a entre Jésus-Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort. Rien de plus incompatible; vous ne l'ignorez pas, chrétiens, vous le sentez, et il y a en vous des notions de cette vérité si anciennes et si ineffaçables, que vous ne sauriez considérer l'étroite relation qui lie Marie avec Jésus-Christ, sans vous figurer en même temps la créature la plus sainte où le péché n'a point habité : de sorte que vous reconnaissez sans peine dans cette Mère de l'Homme-Dieu, une exemption de toute iniquité, nulle faute actuelle dans toute sa vie, une concupiscence toujours soumise et jamais rebelle, l'amour-propre non-seulement combattu dans ses mouvements, mais desséché jusque dans ses racines, un esprit sans le nuage de l'erreur, une volonté sans le poids du péché, Vierge sans la tentation de l'orgueil, mère sans la plus légère ombre d'impureté; avantages certains que l'Eglise reconnaît en elle et que vous confessez. Vous allez même jusqu'à soutenir que sa conception a été sainte, formée sans aucune tache originelle; vous défendez cette pieuse et respectable opinion, et vous faites bien de la défendre; mais vous la soutenez peut-être avec plus de vivacité et de chaleur que les points de foi essentiels que vous êtes obligés de croire. Cependant, puisque vous

avez des idées si justes et si avantageuses de la sainteté, que vous ne sauriez accorder avec elle le péché le plus léger; puisque vous avouez l'opposition infinie qui est entre le Dieu saint que vous servez, et une transgression même étrangère, en sorte que vos oreilles seraient offensées par le discours du docteur qui n'excepterait pas Marie de la corruption générale de tous les enfants d'Adam; pourquoi, néanmoins, mes frères, recevez-vous en vous-mêmes sans horreur, sans répugnance, non une prévarication légère, mais les crimes, et peut-être toutes sortes de crimes, que vous ajoutez chaque jour à celui de votre origine, dans une religion qui vous donne avec votre Dieu des liaisons si étroites, des relations si divines; devenus les membres de Jésus-Christ, les enfants, les frères, les cohéritiers de celui que Marie eût porté dans son sein pour son propre malheur, si, en même temps ennemie du péché, elle n'avait pas gardé dans son cœur sa loi et sa parole? Sans doute vous prononcez vous-mêmes votre condamnation, si reconnaissant une incompatibilité si grande entre le péché et tout ce qui appartient à la grâce et à l'auteur de la grâce, vous ne vous efforcez pas de vous purifier de tout ce qui souille l'esprit et la chair; travaillant à détruire le péché, et tout péché : *Mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus.*

Je dis détruire tout péché, *ab omni inquinamento* : premièrement, parce qu'il n'en faut qu'un seul, quelqu'excusable qu'il nous paraisse, pour nous damner; et, en second lieu, parce que c'est celui-là même que nous croyons si excusable qui nous damne : deux réflexions d'une extrême conséquence. Ecoutez la première : un seul péché dans l'esprit ou dans le corps suffit pour nous damner et nous perdre. Je n'entends pas ici, mes frères, ni un péché léger comme celui des justes, ni un péché unique comme celui des anges, qui, après leur première chute, n'ont point reçu la grâce de la rémission, comme il arrive à tant de pécheurs que la mort surprend dans la première chaleur du crime; mais je veux dire un seul vice à qui vous donnez l'exception, une seule passion que vous colorez, que vous excusez, un seul commandement de Dieu que vous ne respectez pas, quoique vous ne refusiez pas l'obéissance à tous les autres. Car, dit l'apôtre saint Jacques, et vous ne devez jamais oublier cette parole, transgresser la loi dans un seul point, c'est violer toute la loi. Pourquoi cela? Non-seulement parce que c'est la même raison, la même justice qui règne dans tous les préceptes, mais encore parce que c'est le même Seigneur qui les a tous imposés, la même main de Dieu a dressé tous les articles de la loi; la même bouche du Seigneur qui a condamné les affections impures, les désirs criminels, les regards et les discours licencieux, a interdit aussi les superbes sentiments, les pensées cruelles, les usurpations injustes, et son autorité souveraine oblige les consciences dans l'un aussi bien que dans l'autre.

Ce n'est donc rien d'être fidèle à certaines lois, pendant que l'on est indocile pour les autres; fidèle aux lois de la première table du Décalogue, pendant que l'on viole sans scrupule celles de la seconde : comme tous ceux qui paraissent tendres pour Dieu, mais qui sont durs pour le prochain; qui font des prières selon la religion, mais des contrats selon le monde; des sacrifices et des soupirs dans l'église, mais des fraudes, des infidélités et des parjures dans la maison. Oui, chrétiens, par une seule injustice, vous brisez toutes les saintes tables; et, dans l'exactitude que vous avez à l'égard des autres devoirs, si vous manquez à un point essentiel, vous n'avez pas plus de droit de vous croire fidèles à Dieu et dans sa grâce, que le courtisan le plus empressé qui entretiendrait une seule intelligence avec les ennemis de l'Etat, le serait à son roi.

Apprenez de là que ce n'est rien d'être sobre, si l'on n'est pas chaste; ni d'être chaste, si l'on n'est pas humble; ni d'être humble, si l'on n'est pas juste; ni d'être juste, si l'on n'est pas dévot; ni d'être dévot, si l'on n'est pas charitable : d'où il est aisé aussi de conclure qu'une prévarication d'un seul genre, l'indévotion, quand elle serait jointe avec toute la probité des philosophes, ou l'injustice, quand toute la tempérance des cénobites l'accompagnerait; une seule passion, soit d'intérêt, soit d'orgueil, soit d'envie qui vous souille l'esprit, une seule convoitise qui ouvre vos sens aux objets agréables et qui corrompt votre chair, une seule omission, l'aumône, si vous la négligez, un seul vice que vous condamnez dans les autres, et que vous excusez si aisément en vous, vous attire la damnation éternelle.

Et comment cela ne serait-il pas, mes frères, puisque le seul péché que nous nommons *originel*, a consommé la réprobation de tant d'enfants qui sont morts sans le sacrement de la régénération, et a commencé celle de tant de peuples à qui le mystère de la rédemption n'a point été révélé? Péché que nous avons apporté en naissant, criminels par une volonté étrangère, et néanmoins véritablement criminels. Car, dit excellemment saint Augustin, nous étions tous en Adam comme les enfants sont dans leur père, les ruisseaux dans leur source, les fruits dans leur racine; et quelqu'incompréhensible que nous paraisse cette transfusion du péché du premier homme dans tous les autres, il n'est ni étrange ni injuste, dit le saint docteur, que d'une tige criminelle, il ne naisse que des criminels. Je ne vous dis pas d'ailleurs, ce qu'on voit tous les jours, qu'une maladie passe du père aux enfants, bien plus, qu'il y a même des vices dans l'esprit qui sont héréditaires, non-seulement dans les familles, mais dans les provinces entières, par une continuelle succession; les uns naissant fiers dans leurs

sentiments et vains dans leurs paroles ; les autres intéressés, artificieux, pleins d'une dissimulation profonde, et très-propres à tromper leurs frères. Quoi qu'il en soit, les sages mêmes entre les païens, sans connaître la tache originelle, l'ont soupçonnée ; et à voir cette pente au mal qui est dans tous les hommes, à voir cette vie qui n'est pas une vie, mais une mort, une vie si courte avec des misères si nombreuses, ils ont jugé que l'état de l'homme était un état de condamnation et de supplice, souillé par quelque péché avant que de naître dans le monde ; péché incompréhensible à l'homme, et sans lequel néanmoins l'homme serait incompréhensible à lui-même ; péché dont vous nous fournissez de nouvelles preuves, vous qui, avec un esprit si limité et un cœur si corrompu, osez, par la témérité de vos conjectures, disputer sur les décrets de Dieu, cachés, mais toujours justes, témoins trop certains de la corruption humaine dans vos mœurs et dans vos discours.

Or, mes frères, que veux-je inférer de là ? Que puisque le péché d'un seul homme, un péché étranger et qui semble si excusable, a eu une efficace si grande pour souiller et perdre tant d'hommes, vous ne devez pas être surpris qu'un péché d'un seul genre, péché qui vous est propre, que la transgression d'un seul précepte, quelqu'étendue que vous paraisse d'ailleurs votre obéissance à plusieurs points de la loi, produise le même effet. Tous les voiles du péché tombent, toutes les excuses sont anéanties devant celui qui a pour essence la sainteté, qui a pour volonté la justice : et je dois vous montrer, dans ma seconde réflexion, que c'est ce péché même que nous croyons si excusable qui nous damne.

Il y a toujours un péché en nous qui est privilégié, et que nous excusons. Nous l'excusons, et nous avons appris dès notre enfance à l'excuser. On ne nous a point donné là-dessus de leçons ; dès que nous avons pu parler, la fraude et le mensonge ont été dans notre cœur et sur nos langues pour pallier la transgression. Nous l'excusons quelquefois comme un petit péché ; mais il n'y a point de péché, dit saint Basile. Le grand péché est toujours celui que nous commettons, parce que c'est celui-là qui nous surmonte ; le petit, est celui que nous surmontons. (*Reg. brev. int.*) Nous l'excusons non-seulement devant les autres, mais à nos propres yeux, à nous-mêmes, parce qu'en nous satisfaisant et en suivant nos inclinations, nous ne voulons pas perdre l'espérance du salut, ni le repos de la conscience. Or ce vice, mes frères, que nous couvrons ainsi de nos excuses, est toujours la cause de notre perte, et nous rend fourbes et de mauvaise foi, sans que nous pensions l'être, dans toute l'affaire du salut. Il y a encore des ressources pour le salut de celui qui commet le péché avec crainte ; mais tout manque, et repentances et remords, à celui qui est le défenseur de sa prévarication. C'est une seconde tache originelle que nul baptême ne peut plus effacer. Nous nous corrigeons volontiers de tous les autres péchés ; nous les sacrifions sans beaucoup de peine à la sévérité de l'Evangile ; mais pour justifier celui-là, nous nous faisons même souvent un autre Evangile.

Ainsi l'avare veut tout donner pour le ciel, hormis son argent, et il ne manque pas de prétextes pour colorer son avarice, à qui il donne le spécieux nom de prudence. C'est par les abstinences extérieures, et non par une humble obéissance, que les pharisiens superbes veulent faire leur salut. Une vie douce et oisive, une vie de jeu et de spectacles ne paraît pas non plus au cœur charnel et mondain une voie opposée au royaume de Dieu. Une âme vaine dévorerait toutes les peines de la dévotion, hormis celles que l'humiliation lui offre ; délicate sur l'honneur à proportion qu'elle se détache du plaisir. Enfin la colère repose toujours dans le sein du furieux, tous les sacrements n'ont pu rien changer dans l'impétuosité de son humeur ni dans l'aigreur de ses paroles. Cette iniquité qui déshonore la dévotion et qui scandalise le monde ne lui paraît pas criminelle, et c'est pour cela même qu'elle lui attire la damnation. Quelquefois on l'impute à son tempérament, à l'ignorance, à l'habitude, à la condition, et quelquefois aussi on la rejette sur les autres, sur des causes étrangères, sur les usages des temps et des lieux : palliations vaines, excuses frivoles, qui ne servent qu'à nourrir le péché et à consacrer le vice. Je vais vous le montrer, et il est de votre intérêt de l'entendre.

Vous prétendez d'abord que c'est votre tempérament qui vous rend si faibles, trop impétueux ou trop sensuels ; que telle est votre constitution, que vous avez été conçus dans l'iniquité et que votre naissance est criminelle. O enfants des hommes, que dites-vous ? Vous ne pensez pas qu'en alléguant ces excuses, bien loin de diminuer votre faute, vous l'augmentez. Diriez-vous à un juge pour mériter votre grâce que vous avez commis le crime dont vous êtes accusés, parce que vous êtes nés vicieux ? Ne serait-ce pas marquer au contraire dans votre corruption plus profonde un nouveau degré d'iniquité, de même que celui qui excuserait un homicide par l'ivresse. Dignes d'une double condamnation, et d'autant plus misérables, qu'au lieu de faire un effort contre le penchant de la nature et de la perversité du tempérament, vous défendez une misère par une autre misère, une dépravation par une autre dépravation, une corruption nouvelle par une corruption ancienne.

Que si vous croyez mieux vous défendre par l'ignorance que par le tempérament, votre erreur n'est pas moindre, et il faut que vous sachiez qu'il y a une ignorance affectée, qui, étant elle-même un grand péché et la source des plus grands péchés, vous rend aussi plus coupables. Car n'êtes-vous pas obligés de connaître les volontés de Dieu et

d'étudier ses lois avec beaucoup plus de soin qu'un sujet ne doit savoir les ordonnances de son prince, ou un religieux la règle qu'il a embrassée. Votre aveuglement exciterait la compassion et diminuerait l'énormité de votre faute, si vous étiez né dans ces terres barbares où la doctrine du salut n'a point été entendue : mais ici la sagesse crie dans toutes les places, vous êtes au milieu des lumières de l'Evangile et les voies de Dieu ne vous sont point cachées; ses livres sacrés vous sont ouverts, la parole sainte vous est annoncée avec toute sa pureté et dans toute sa force. Si vous eussiez eu la volonté de chercher la vérité, vous eussiez eu aisément la faculté de la trouver. Mais vous ne la cherchez point; et toujours aveugles dans un siècle si éclairé, et parmi tant de lumières qui luisent dans la maison de Dieu, votre ignorance ne rend pas votre péché plus excusable, mais plus incurable, digérant avec une conscience plus hardie l'injustice dont vous craignez de connaître la grièveté et que vous croyez si follement cacher à Dieu, en vous cachant vous-mêmes dans les ténèbres que vous vous êtes formées et que vous aimez.

De là la persévérance funeste dans le péché et la perverse habitude; habitude qui ne sert, aussi bien que l'ignorance, qu'à vous rendre plus criminels. En effet, mes frères, vous ne parlez jamais plus contre vous-mêmes, que lorsque, alléguant la force de l'habitude qui vous entraîne, vous prétendez adoucir la prévarication. Je vous demande, le transfuge peut-il se justifier en soutenant qu'il a demeuré longtemps dans le camp de l'ennemi, qu'il y a fait ses habitudes et ses alliances, et qu'il y est trop attaché pour le quitter. Il fait voir seulement qu'il est beaucoup plus indigne du pardon et que son retour est plus difficile. Et c'est aussi ce que vous prouvez quand vous vous mettez en peine, par exemple, de diminuer l'énormité du jurement et du blasphème par l'accoutumance que vous avez à les proférer. Car enfin, si vous n'aviez profané qu'une fois en votre vie le saint nom de Dieu par le jurement, ce serait déjà un péché assez pesant pour vous précipiter dans la géhenne du feu : et maintenant que votre langue est comme naturalisée avec cette iniquité infernale, quelle doit être votre destinée? Et c'est encore pour cela que le ministre de l'Eglise, qui, après vos premiers blasphèmes, vos premières intempérances, vos premières immodesties, vos premières médisances, vos premières colères, vos premières vengeances, vos premières injustices, vous a accordé si facilement le sacrement de la réconciliation, ne peut plus vous absoudre, lorsque réitérant quelqu'un de ces péchés, vous en avez fait une chaîne trop difficile à rompre, une plaie profonde qui ne sera guérie que par la longueur et par l'amertume des remèdes; une impureté habituelle qui fait que passant toute votre vie à démentir la profession chrétienne, qui est une profession de sainteté, vous ajoutez sans cesse par les sacrements que vous recevez, sans vous corriger, les sacriléges aux crimes.

Vous défendez donc bien mal votre péché par l'habitude. Et vous ne l'excusez pas mieux, si vous en marquez les sources dans votre condition. Car si elle est pauvre cette condition, dit saint Chrysostome, la pauvreté peut-elle vous empêcher de devenir humbles, sobres, tempérants, modestes, vigilants dans la prière, disposés à la mortification; et n'est-elle pas plutôt un secours pour ces vertus qu'un obstacle? Quel tort faites-vous donc à la pauvreté, qui est la maîtresse de toutes ces vertus, de la charger de vos iniquités? Dans un métier pénible, dans une condition médiocre ou indigente, vous ne pouvez être des théologiens, continue le grand Chrysostome, mais vous pouvez pratiquer la vraie théologie. L'injustice n'est donc pas dans votre condition, mais dans votre corruption.

Regardez aujourd'hui et confondez-vous; regardez comment la Vierge conçue et née dans les circonstances les moins favorables à une vie aisée, s'est préservée par les grâces d'un état pauvre et obscur des transgressions les plus légères, toujours pure, et rendant par sa religion et par l'obéissance son travail aussi saint que sa prière, son retour à la maison aussi agréable à Dieu que ses voyages au temple, oubliant tous ses avantages, toutes ses prérogatives pour faire de sa condition pauvre un retranchement contre les iniquités et un chemin à la perfection. Une situation plus élevée, une condition plus brillante, dont le riche se couvre pour autoriser ses fautes et pour excuser ses chutes trop fréquentes, n'eût pas inspiré à cette créature plus de licence : et ce ne doit pas être aussi une raison, mes frères, pour vous établir sans remords dans la passion qui vous possède. L'abondance qui plongea le riche réprouvé dans la mollesse ne fournit-elle pas au fidèle Abraham les moyens de se sanctifier par la miséricorde? Comprenez bien ceci; ce n'est pas tant la place où nous sommes que l'esprit que nous y apportons qui décide de notre innocence ou de notre perversité. Mais d'ailleurs, il est vrai de dire qu'une condition riche qui facilite le crime, bien loin de l'excuser, donnant à la cupidité plus de force, ajoute aussi au péché une nouvelle mesure et attire sur les grands de plus grands tourments.

Disons, en un mot, que tout notre mal est de nous excuser nous-mêmes dans celui que nous commettons, soit que nous tirions nos justifications de la force du tempérament, de l'ignorance, de l'habitude et de la condition, soit aussi que nous rejetions sur des causes étrangères et qui sont plus hors de nous, le vice ou la passion qui nous domine et qui nous damne. Je m'explique, et en peu de mots. Nous les rejetons 1° sur l'étoile qui a présidé à notre conception, malheureux accusateurs du ciel, ou plutôt accusateurs de Dieu même qui a fait le ciel, et qui a mis dans le ciel des astres, non pour influer sur notre conduite mais pour ra-

conter sa gloire, c'est notre volonté qui fait le mal, et non notre étoile. Le profane Esaü, si éloigné par ses mœurs du fidèle et pieux Jacob son frère, n'était-il pas né avec lui sous la même constellation?

2° Nous nous excusons en vain sur les parents qui ont contribué à notre éducation, mais qui n'ont pu mettre dans notre conscience la justice ou l'injustice; témoins, Saül et Jonathas. Point de cœur plus faux et plus pervers que Saül, père de Jonathas; point de cœur plus droit et plus vrai que Jonathas, fils de Saül.

3° Ce n'est pas avec plus de raison que l'on impute son péché à ses supérieurs et à ses maîtres, dont le serviteur allègue, pour se justifier, le commandement ou l'exemple. Faible refuge de la prévarication devant le Dieu des vengeances que vous irritez d'autant plus que par une obéissance insensée vous préférez à sa loi sainte et éternelle les ordres et les fantaisies d'un homme vil et méprisable. Vaine et subtile défaite, lorsque, profanateur des jours saints, ou ministre d'une passion honteuse, vous nous dites pour excuse que c'est un maître ou une maîtresse qui vous y ont porté : excuse qui ne serait point reçue au tribunal d'un juge mortel, où le voleur s'excuserait en vain, s'il voulait se couvrir de l'autorité d'un maître qui lui aurait ordonné un larcin ou un meurtre.

4° Si donnant toujours aux autres le plus grand tort, vous vous déchargez encore de votre péché sur un voisin, sur un frère, sur ceux avec qui vous vivez, et dont vous voulez rendre l'humeur violente responsable de la vôtre, sur un hôte qui est chez vous et que vous appelez mauvais. A quoi je répondrai que vous avez en effet chez vous un hôte bien mauvais, un cœur qui vous persuade à toute heure le mal, et sans lequel tous les autres hommes les plus dépravés et Satan même ne pourraient vous le persuader. Oui, chrétien, vous seriez vous-même votre tentateur, quand il ne s'en trouverait pas dans le monde. Celui que vous accusez a pu vous suggérer un mauvais conseil, mais il n'a pu vous contraindre à le suivre.

Enfin, mes chers frères, et voici l'excuse la plus commune et la plus spécieuse dont chacun voile sa passion ou son péché; c'est de se justifier par les exemples et les usages du monde, et d'accuser les temps et les lieux où l'on vit. Mais il faut vous dire que c'est une injustice visible de charger ainsi de notre malice les temps et les lieux, puisque c'est nous-mêmes qui les rendons mauvais par la corruption que nous donnons et que nous recevons : de sorte que nous ne saurions conclure de cette dépravation universelle, sinon que nous devons être beaucoup plus attentifs sur nos mœurs; de même que si l'air dans un temps de peste est généralement infecté, la circonspection dans nos repas, dans nos visites, dans nos démarches, devient beaucoup plus nécessaire, nous avons besoin d'antidotes plus prompts et plus efficaces. Combien d'usages dans le monde qui sont des abus, et les abus ne sauraient former une règle. Il faut, dites-vous, suivre le torrent, et c'est dans les torrents que l'on se noie.

Donc, mes chers frères, c'est sans sujet que vous voulez transférer sur des causes extérieures, sur les usages ou sur les autres hommes, tout le mal que vous faites. Croyez-moi; le mal ne vient pas du dehors et d'une cause étrangère; il est en vous, il est conçu dans votre sein; il y est formé, il y habite; et quand vous viveriez avec d'autres hommes, si votre cœur n'était pas changé, vous seriez toujours les mêmes hommes. Les dehors n'agissent que faiblement sur les consciences vraiment chrétiennes, et l'on a toujours vu dans les siècles les plus déréglés, et au milieu du monde le plus pervers, plusieurs justes observer fidèlement la religion sans tache, et la délivrer des pratiques mondaines, appliqués non à excuser le péché, mais à le vaincre, et s'abstenant avec effort de tout ce qui souille la chair et l'esprit, par une sanctification véritable. Vous avez vu son étendue, qui consiste à détruire le péché, et tout péché, en renversant ses excuses et ses défenses; *mundemus nos ab omni inquinamento*. Voici à présent la persévérance du cœur sanctifié, elle consiste à croître en grâce, *perficientes sanctificationem* : c'est ma seconde proposition.

SECOND POINT.

Quand vous voyez l'auguste Marie commencer sa course avec plus de grâce que les autres ne la finissent, devenue semblable à une eau qui dès sa source est un vaste fleuve, ou à une plante qui dès sa semence égale en hauteur les plus grands arbres, quoiqu'elle vous paraisse au-dessus de l'ordre commun des créatures, elle peut néanmoins vous être proposée comme un exemple, et c'est saint Ambroise qui vous la propose. C'est que dans un degré de sainteté déjà si éminent, elle amasse encore tous les jours de sa vie de nouveaux mérites, s'avançant par des accroissements de vertus, veillant sur son cœur comme si sa lampe pouvait s'éteindre, nettoyant sa maison comme si elle avait perdu la drachme, s'éloignant du monde, comme si le monde pouvait lui être contagieux; et avec une plénitude de dons, ne cessant point de croître en grâces, pour achever l'œuvre de sa sanctification, *perficientes sanctificationem*.

Sur un si grand modèle, mes frères, apprenons du grand au petit, quel est l'ordre que Dieu garde ordinairement dans l'ouvrage du salut. Il semble qu'il se comporte dans la sanctification de l'homme comme dans sa formation qu'il n'achève pas tout d'un coup. Car il fait naître d'abord l'homme nouveau par une régénération divine; ses sens sont encore infirmes, sa vue faible, sa langue bégayante, ses démarches incertaines : mais il se développe peu à peu des

faiblesses de l'enfance, il augmente sa taille et ses forces, il exerce ses sens à discerner le bien et le mal, il affermit ses pieds dans le sentier de la justice, il fortifie ses mains pour les bonnes œuvres, il éclaire ses yeux pour lui faire découvrir de plus en plus la beauté et les justices de son Royaume, il augmente ses lumières, ses connaissances, ses habitudes saintes, et le faisant passer par les différents degrés de la grâce ; sa perfection qui croît toujours, s'achèvera enfin, dans le ciel.

La sanctification du fidèle ne se fait donc que lorsqu'il croît en vertus, et une enfance qui se fixerait au premier état de la conception, ne serait pas moins monstrueuse dans la grâce que dans la nature. Prenez-y garde, chrétiens mes frères, rien de si ordinaire qu'une piété naissante : tant de réprouvés commencent l'ouvrage du salut, mais il n'y a que les élus qui le consomment, *perficientes sanctificationem.* Dans la vie spirituelle, on voit assez de conceptions heureuses, des commencements assez beaux; mais la persévérance est rare, et cependant Dieu ne promet la couronne qu'à la persévérance. Et il n'est pas nécessaire de vous marquer ici qu'il serait très-inutile d'entrer dans la carrière, d'y faire quelques pas de bonne grâce, d'y courir même quelque temps avec succès, si ensuite on s'arrêtait, ou si l'on retournait en arrière. Le prix n'est que pour ceux qui ont couru jusqu'au bout, la couronne n'est donnée qu'aux athlètes qui n'ont pas perdu courage, et qui ont atteint avec ardeur le terme de la course.

Deux choses retardent le fidèle, et font qu'au lieu de croître en grâce, il la perd tout à fait en se relâchant; deux choses que vous devez bien observer, le penchant de la nature, et l'attrait du monde. A quoi il faut opposer, mes frères, premièrement au poids et au penchant de la nature une piété active, et en second lieu à l'attrait du monde une crainte fidèle. Le poids de la nature nous entraîne vers le mal, notre mouvement vers le bien n'est point naturel, et pour peu que nous venions à l'interrompre, il est indubitable que nous retomberons aussitôt. La sainteté nous est étrangère, notre penchant est vers le péché, et l'eau n'est pas si disposée à se refroidir que nous le sommes à nous dérégler et à nous corrompre. Telle est notre malheureuse condition, mes frères, si bien que comme la chaleur de l'eau ne se conserve que lorsqu'on s'applique incessamment à y entretenir le feu, sans quoi elle se refroidit toute seule; il faut aussi qu'avec un cœur qui se refroidit comme l'eau dès qu'il est abandonné à lui-même, nous travaillions chaque jour à entretenir le feu céleste que la gloire y a mis, ne négligeant jamais, pour ne pas perdre cette première chaleur, aucun exercice de la religion que nous professons, ayant par une piété toujours agissante, le cœur à la prière, l'œil aux saintes lectures, l'ouïe à la parole divine, la main aux œuvres chrétiennes.

Sans cela nous perdrons bientôt notre avantage, et la nouvelle ardeur qui nous échauffait pour le bien, ne tardera pas à s'éteindre. Hélas! mes chers frères, elle est déjà éteinte; et vous qui paraissiez si tendres pour les objets de la religion, qui aviez donné à l'Eglise, dans une confession et une douleur amère de vos fautes, le gage et les promesses d'une vraie sanctification, déjà vous n'avez plus de goût pour les choses célestes, vous ne sentez plus que de la pesanteur pour les exercices du temple, et un ennui dans les devoirs de la maison; la chaleur sainte s'est changée en une tiédeur mortelle, et vous voilà dans le relâchement si dangereux, qui n'a ni les grâces de la dévotion, ni les remords du vice ; relâchement où vous êtes tombés, parce qu'avec le poids de la nature si continuelle qui vous pousse en bas, vous n'avez pas fait aussi un continuel effort par une piété toujours active. Vous avez cru qu'il n'était pas fort important de négliger une instruction, et une prière ou particulière ou publique; la meilleure partie des jours que vous deviez sanctifier, vous l'avez abandonnée aux affaires, aux amusements, aux visites, au jeu, à l'inutilité, et ces jours de fêtes étaient destinés de Dieu pour renouveler votre cœur et pour l'échauffer en sa présence. Vous avez commencé à mettre de grands intervalles entre les temps de vos purifications, en négligeant la confession et la pénitence; la moindre affaire vous a paru une grande raison pour vous détourner de celle de votre sanctification, et pour laisser là les sacrements et les lectures qui nourrissent la flamme sacrée.

Ainsi votre âme, destituée des appuis que la religion lui offre, retombant par son propre poids sur les choses sensibles, la grâce qui devait prévaloir, a bientôt cédé à la nature, et vous avez appris par une triste expérience, que reculer sur ce penchant c'est tomber, et que s'y arrêter c'est reculer. Au lieu qu'il y a dans la piété qui conduit sûrement au salut, un mouvement non interrompu, une force toujours agissante, qui malgré les penchants naturels fait avancer, selon les termes de l'Apôtre, de foi en foi, de pureté en pureté, de justice en justice ; ajoutant une vertu à une autre vertu, un degré de ferveur à un autre degré; devenus plus attentifs à élever vos œuvres par des vues de foi, à veiller sur vos paroles et sur le principe qui vous fait parler, à combattre votre humeur qui vous rend si onéreux aux autres, qui vous rend si dissemblables à vous-mêmes, à gagner tous les jours quelque chose sur votre orgueil qui ne vous donne du goût que pour ce qui vous flatte, ou sur votre paresse qui vous fixe dans tout ce qui vous amuse; en un mot, à vous corriger, à vous vaincre, à vous sanctifier de plus en plus, et à ne dire jamais : c'est assez. Premier moyen de la sanctification, qui n'est véritable que lors-

qu'elle persévère, et qui ne saurait persévérer que par ses accroissements : opposer au poids et au penchant de la nature une piété toujours active.

Le second est de résister à l'attrait du monde par une crainte filiale. O Dieu, sanctificateur des hommes, mettez ici dans ma bouche des paroles puissantes qui instruisent et qui persuadent ! Déjà la femme de Loth avait quitté Sodome; elle était hors de l'enceinte de ses murailles, elle était sauvée de son incendie, elle n'était plus confondue avec les méchants, elle marchait dans la compagnie des anges, elle s'avançait vers la sainte montagne; mais en tournant la tête derrière elle et rengageant son cœur dans cette ville coupable qu'elle avait quittée, elle rencontra la mort. Fidèles qui m'écoutez, quoique vous pensiez peut-être à vous sanctifier, vous n'avez pas encore fait autant de chemin que cette femme, vous demeurez même encore au milieu du monde; un ange ne vous a point conduit hors de la ville séduisante et qui est séduisante jusque dans ses calamités, avec ses débris et ses cendres; vous habitez encore dans le centre des tentations; et si vous ne veillez pas avec crainte : *perficientes sanctificationem in timore Dei*, comment subsistera l'ouvrage du salut que vous avez commencé et que vous ne devez jamais interrompre?

Quelquefois il se commence, cet ouvrage divin, par un fonds d'inconstance et d'inégalité que l'indigence et la petitesse de tout ce qui est créé a mis dans l'homme, et qui lui fait chercher à toute heure dans une nouvelle situation le repos qu'il ne peut trouver ici-bas. Il y a, dans les objets nouveaux, un charme qui attire le cœur déjà dégoûté de ses anciennes voies et qui le soutient dans ses premières démarches. La colonne de feu, la première fois qu'on la voit, excite l'admiration; la manne du ciel, la première fois qu'on la goûte, produit la joie : les vérités que l'on entend frappent davantage, le guide que l'on consulte paraît plus grand; la nouveauté anime le faible commençant : mais la ferveur qui a un si léger appui périt bientôt; après quoi les féries de la religion deviennent longues, on s'accoutume aux vérités, on n'admire plus rien, la manne même devient insipide, les sentiers de la vertu que l'on ne voyait encore qu'en éloignement, et qui au premier coup d'œil semblaient s'aplanir, paraissent enfin rudes et difficiles.

Le monde d'ailleurs a toujours des piéges disposés pour l'âme imprudente; il a toujours un attrait puissant pour l'âme infirme, et il n'est pas loin de vous, ce monde; vous le trouvez partout et vous le portez en vous-mêmes. Il y a des serpents sous toutes les fleurs, des poisons dans toutes les herbes, des précipices dans tous les chemins, des écueils dans toutes les eaux; la mort est dans tous les vases, la vanité est dans toutes les créatures, la corruption est en toute chair; tout vous porte au péché, et vous craignez tout hormis le péché; tout est préparé dans les objets, dans les exemples, dans les discours, dans les conseils, dans les complaisances, dans les promesses, dans vos sens, dans votre mobilité naturelle qui vous tente, pour fortifier les convoitises contre la grâce, et votre sanctification consiste à faire croître et prévaloir la grâce au-dessus des convoitises.

Que ferez-vous donc, chrétiens? Ah! si les étoiles même tombent du ciel, si les torrents de la volupté ont emporté les cèdres du Liban, si les idées du vice vont souiller le solitaire jusque dans sa grotte, si les enfants des prophètes trouvent la mort dans leurs aliments si simples, si un peu de miel dans la forêt arrête le pieux Jonathas et interrompt ses victoires; userez-vous sans précautions des biens du monde? Marcherez-vous sans crainte au milieu de ses divertissements et de ses assemblées parmi les piéges de la mort? Et comment pouvez-vous assurer que vous y avez marché d'un pas ferme sans affaiblissement, avec des yeux toujours chrétiens et une conscience toujours pure? Quelle est votre sécurité parmi tant de périls, comme si vous étiez invulnérables? Hélas! votre sécurité même est une grande plaie, ayant déjà perdu la grâce si vous ne craignez pas de la perdre, ou du moins si vous aimez, si vous cherchez tout ce qui peut l'affaiblir.

Cependant vous aviez fait, dans les jours de votre ferveur, le plan d'une vie régulière; on avait vu dans quelques pratiques de religion les commencements de la sanctification chrétienne. Mais vous avez exposé une piété faible et naissante à des périls sans nombre, vous n'avez pas veillé avec crainte dans un monde où la séduction ne se repose jamais, où une tentation succède à une tentation, comme une onde dans la mer succède à une autre onde. Il me semble en effet que je vois un homme qui s'assied tranquillement sur le bord de la mer; il voit d'abord avec plaisir les flots qui viennent se briser à ses pieds, il y rêve, et pendant ses distractions les flots se grossissent, ils avancent peu à peu, ils le mouillent, ils le couvrent, ils le submergent. Ainsi, mes chers frères; victorieux peut-être des tentations plus légères, des premières tentations, en vous relâchant un peu de la crainte qui vous eût fait veiller contre les autres, lesquelles viennent en foule, vous n'évitez pas le naufrage et la mort : ou si vous donnez encore quelques signes de vie, c'est d'une vie languissante qui s'affaiblit, qui s'éteint peu à peu, bien différente de celle que la grâce produit, et qui, avec un mouvement quoique secret et insensible, doit acquérir tous les jours de nouvelles forces. L'attrait du siècle trop puissant en est le plus grand obstacle. Aussi voyez-vous ceux qui goûtent encore le monde, qui aiment ses amusements et son commerce, qui ne redoutent point ses présents et ses charmes, retourner en arrière dès les premiers pas qu'ils forment dans la voie du ciel, au premier choc du tentateur le bouclier de la foi leur tomber

des mains, à la première lueur d'un petit intérêt qui les éblouit, oublier toute leur justice, au premier objet qui leur plaît détourner les yeux des jugements éternels qui les menacent, et passer l'éponge sur toute les grâces qu'ils ont reçues, à la première occasion qui se présente, sacrifier au jeu l'argent qui est dû au travail du mercenaire et à la misère du pauvre, rapporter ainsi à l'ennemi de Dieu les trophées de la pénitence, et bien loin de travailler aux accroissements de la grâce la perdre tout à fait e renoncer en la perdant à toutes les promesses divines.

Loin de vous un tel malheur, mes frères, et lorsque vous commencez aujourd'hui à voir de près les promesses du salut dans la première grâce de celle qui doit donner un Sauveur au monde, vous voulez bien que je vous répète ici en finissant ce discours, les paroles de l'Apôtre, qui l'ont commencé. Vous purifier de tout ce qui souille la chair et l'esprit en travaillant à détruire le péché : et achever l'œuvre de votre sanctification, en vous efforçant contre le relâchement si facile de croître toujours en grâce : *Has ergo habentes promissiones, mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus, perficientes sanctificationem in timore Dei.*

Voici donc, chrétiens, pour vous sanctifier, chaque jour votre obligation et votre tâche. A l'égard du péché que vous devez détruire, observant l'étendue de la sanctification, ne vous en pardonner aucun ; non pas même ceux qui vous paraissent plus inséparables de la condition humaine ; combattre dans le premier âge les vices qui souillent le corps et que vous croyez si excusables ; résister dans un âge plus avancé à ceux qui souillent l'esprit et qui ne sont pas moins criminels : *Mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus.* Et qu'est-ce que c'est que votre vie depuis le jour auquel vous avez conçu le grand et noble dessein de vous sauver, si en pratiquant les saints exercices vous avez toujours laissé à votre cœur son péché le plus chéri ; conservant les mêmes avidités pour l'intérêt, ou les mêmes sensibilités pour l'honneur, la même attention pour une vie sensuelle ou éclatante, les mêmes malignités de la raillerie, les mêmes sécheresses du mépris, les mêmes caprices de l'humeur, les mêmes vivacités du tempérament, les mêmes vertiges de la vanité ? Si cela est, non-seulement vous ne travaillez pas à détruire le péché, mais vous êtes bien éloignés de croître en grâce, comme vous y êtes obligés pour donner enfin à l'ouvrage du salut, en persévérant, la perfection où il doit être dans le moment de la mort : *perficientes sanctificationem ;* en sorte que les derniers temps vous trouvent plus saints que les premiers, plus fervents dans vos prières, plus diligents dans votre travail, plus humbles dans vos sentiments, plus affables dans vos paroles, plus justes dans votre commerce, plus charitables dans votre abondance, plus patients dans votre pauvreté, plus innocents dans vos plaisirs, plus édifiants avec vos amis, plus indulgents avec vos ennemis, en un mot plus détachés du monde et plus attachés à Jésus-Christ, en qui est la plénitude de la grâce qui commence et qui achève toute sainteté, la sainteté de Marie, la sainteté de tous les Saints, Jésus-Christ en qui est la source de la gloire qui leur est à tous distribuée dans le ciel et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XLIX

POUR LE JOUR DE SAINT ANDRÉ.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. (*Matth.*, IV, 19.)

Suivez-moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes.

Je trouve la religion chrétienne admirable ; mais dans cette religion une des choses les plus dignes d'être admirées, c'est, à mon avis, la parole de Jésus-Christ, et surtout sa première parole, qui fait d'un petit nombre de pêcheurs simples et grossiers, les prédicateurs de l'Evangile, les apôtres de l'univers, la lumière du monde et le sel de la terre. Or la voici, cette parole sainte et puissante : Suivez-moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes : *Venite post me, et faciam vos piscatores hominum.* Et voici en même tems un des premiers à qui elle est adressée, André, frère de Pierre, André, auquel nul des apôtres ne dispute la prééminence de la vocation à l'apostolat, André, le premier appelé à cette pêche mystérieuse, qui n'est autre chose que la conversion du monde entier ; en un mot, André, premier apôtre et disciple de Jésus-Christ, écoutant la parole et l'annonçant.

Je ne vous dirai point autre chose de ce grand saint, Messieurs, puisque l'Evangile ne m'en dit guère davantage ; je ne suivrai point André dans la Thrace ni dans l'Achaïe, où les actes de son martyre le font aller ; je ne vous parlerai point du genre de sa mort. Quelque beaux que paraissent ces actes, nous ne les lisons qu'avec quelque incertitude, nous ne marchons qu'en tremblant dans les routes effacées de ces premières histoires. Saint Luc, dans ses *Actes* sacrés, n'a peint que les commencements des travaux de Pierre et de Paul, et la seule mort de Jacques. La plupart des apôtres, ces aigles célestes, dans un vol trop haut ou trop rapide, n'ont point laissé de vestiges après eux que dans les fruits de la parole.

Ainsi le Seigneur a-t-il voulu, ou réprimer la licence de notre curiosité, ou nous apprendre à ne regarder que lui dans les saints, ou condescendre aux désirs des saints qui voulaient se perdre et se cacher en lui. Ainsi les premiers fidèles ne s'occupaient qu'à imiter les actions des justes, et non à les écrire. Cependant, mes frères, quoique nous ne sachions rien des circonstances de la mort et des dernières démarches de plusieurs de ces fondateurs de notre foi, le monde converti, et de païen devenu chrétien par la parole de l'Evangile

qu'ils ont annoncée, nous en ont assez et en fait un éloge complet. Leur voix a retenti par toute la terre, et la terre est devenue un ciel. O parole de Dieu, que vous êtes puissante, que vous êtes efficace! Pourquoi ne produisez-vous pas aujourd'hui les mêmes effets? C'est la même parole que vous écoutez, mes frères, c'est la même parole que nous vous annonçons. Nous semons le même froment, et souvent nous ne recueillons que des épines. *Domine, quis credidit auditui nostro.* (*Isa.*, LIII, 1; *Rom.*, X, 16.) La voix des prédicateurs retentit partout, et la plupart la rejettent, ou en refusant de croire, ou en refusant de pratiquer. Douze pauvres pêcheurs ont converti un monde entier, et aujourd'hui un monde entier de prédicateurs peut à peine convertir douze pauvres pêcheurs. (Chrysostome.)

Disons plus : quoiqu'il y ait des prédicateurs en si grand nombre, et que rien ne soit plus commun dans la religion que d'annoncer la sainte parole, il s'en trouve bien peu parmi vous, mes frères, qui sachent l'obligation que vous avez tous d'écouter la parole, et non-seulement de l'écouter, mais de l'annoncer. L'écouter; car vous ne pouvez autrement suivre Jésus-Christ comme les disciples : *Venite post me.* L'annoncer; car il y a un ministère de la parole qui est commun aux apôtres et aux fidèles ; il y a une manière d'annoncer l'Evangile dont les laïques mêmes ne peuvent se dispenser : *Et faciam vos fieri piscatores hominum.* Ecouter la parole de Dieu, annoncer la parole de Dieu : deux devoirs que l'Eglise vous met aujourd'hui devant les yeux dans l'Evangile de cette fête. Je vais vous les expliquer, mes frères, après que nous aurons imploré l'assistance du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu a instruit l'homme dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce par deux méthodes bien différentes. Dans le premier ordre, il voulait que l'homme se servît de ses yeux, et qu'avec leur secours il apprît à reconnaître dans l'ordre de ce monde visible les grandeurs et les perfections invisibles de son auteur. *Invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.* (*Rom.*, I, 10.) Mais cette méthode de s'instruire par les yeux est devenue, après le péché, incertaine, fautive et sujette à de grands égarements. Car, pendant que l'homme n'était conduit dans la recherche des vérités divines que par ces maîtres grossiers, il prenait souvent les ouvrages pour l'ouvrier : tout ce qui était visible avait chez lui les traits et les couleurs de la vérité : en un mot, il adorait tout ce qu'il voyait et méprisait tout ce qu'il ne voyait pas.

Il a donc fallu changer de méthode dans l'ordre de la grâce, afin que l'homme eût des connaissances plus sûres et plus parfaites de son auteur. Il a fallu qu'il ait rejeté le témoignage de ses yeux, et que la Vérité se soit fait un autre chemin par les oreilles de l'homme, pour entrer dans son cœur : *fides ex auditu.* (*Rom.*, X, 17.) Sur quoi saint Ambroise remarque bien que la première parole que Dieu dit à son peuple fut celle-ci : Ecoutez, Israël, le Seigneur votre Dieu, *audi, Israel, Dominum Deum tuum.* (*Deut.*, V, 1.) Il ne lui dit pas, voyez, mais il lui dit, écoutez, *audi;* c'est que le capital de la religion est d'écouter Dieu qui nous parle, qui nous instruit par ses ministres : de sorte que la parole et l'ouïe sont les premiers canaux de la vérité et de la grâce ; nous commençons d'être chrétiens dès que nous écoutons.

L'apôtre saint Paul le marque aujourd'hui clairement dans sa *Lettre aux Romains :* la foi, dit-il, vient de ce que l'on a entendu, *fides ex auditu.* Comment les hommes invoqueront-ils Dieu, s'ils ne croient point en lui? et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont pas entendu parler, s'ils n'ont pas écouté la parole? *Auditus autem per verbum Christi.* (*Rom.*, X, 17.) Il s'agit donc de l'obligation indispensable d'écouter la parole de Dieu. Mais comment faut-il l'écouter, cette parole? Semblable à l'argent purifié par le feu, comme dit le prophète, rien de plus précieux, *eloquia Domini casta, argentum igne examinatum.* (*Ps.*, XI, 7.) Comparée dans l'Evangile à la semence, *semen est verbum Dei* (*Luc.*, VIII, 11), source des productions, rien de plus fécond. Précieuse comme l'argent, elle vous demande donc, mes frères, tout votre empressement; féconde comme la semence, elle doit donc rapporter en vous de grands fruits : deux importantes réflexions.

Et premièrement, quel empressement ne devez-vous pas avoir pour cette parole si auguste, si riche, si précieuse? Le même que celui avec lequel vous chercheriez un trésor ; car c'est à un trésor qu'elle est comparée par le Saint-Esprit, *thesaurus desiderabilis.* (*Prov.*, XXI, 20.) La même ardeur avec laquelle vous devez souhaiter la vie, et la vie éternelle; car une telle vie a sa source dans les enseignements de Jésus-Christ que nous vous annonçons, *verba vitæ æternæ habes* (*Joan.*, VI, 69); la même avidité, ou plutôt une avidité infiniment plus grande que celle que vous avez pour le pain qui vous nourrit, mais qui ne vous nourrit que pour une vie bien courte et bien misérable, *aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* (*Ps.* CI, 5.) La même soif qu'un enfant a pour le lait qui le fortifie et qui le fait croître, *sine dolo lac concupiscite* (I *Petr.*, II, 2), ou avec laquelle la terre depuis longtemps aride reçoit une pluie bienfaisante, *concrescat ut pluvia doctrina mea* (*Deut.* XXIII, 2). La même vivacité qu'un avare témoigne pour l'argent, *argentum igne examinatum.* Et vous le comprendrez aisément, mes frères, si vous faites réflexion sur le prix, l'importance, l'utilité infinie de cette parole qui peut sauver vos âmes; *verbum, quod potest salvare animas vestras* (*Jac.*, I, 21), comme parle saint Jacques, qui est appelée

par saint Paul l'Evangile du salut, *Evangelium salutis.* (*Ephes.*, I, 13.)

Pourquoi l'Evangile du salut? C'est que cette parole de vérité, parole sainte et incorruptible, est le principe de notre être en Jésus-Christ, la source de notre vie nouvelle, *Genuit nos verbo veritatis* (*Jac.*, I, 18), comme elle est l'unique règle de nos sentiments et de notre conduite. C'est que toute autre doctrine que celle que les apôtres ont reçue de Jésus-Christ et qu'ils ont enseignée aux hommes, est inutile ou dangereuse. C'est que toute la théologie, toute la sagesse des anciens qui ont éclairé Rome ou Athènes, n'ont jamais pu apercevoir ce que cette parole infaillible nous a révélé et nous a fait croire de Dieu, des hommes, des anges, de la vie et de la mort, de l'éternité et du temps, des profondeurs de notre corruption par le péché, et de notre rédemption par la grâce; en un mot, de tout ce qui peut nous rendre bons dans cette vie et heureux dans l'autre. C'est qu'avec toutes vos lumières naturelles, vous pour qui les portes des sciences humaines sont ouvertes, qui voyez clair dans les plus sombres mystères de la nature et dans l'histoire des siècles les plus reculés, avec toute votre sagacité pour les affaires du monde, toute votre dextérité dans les négociations et les intrigues, toute votre prudence pour le gouvernement, tout votre génie pour le commerce, toutes vos grâces pour les conversations; vous êtes encore stupides et aveugles pour les vérités que vous devez croire, pour les règles que vous devez savoir, pour les vertus que vous devez pratiquer, parce que vous avez négligé la sainte parole; vous êtes toujours cet homme animal, cet homme de chair, dont parle le grand Apôtre, qui ne peut apercevoir les choses de l'esprit; vous ne parlez de Dieu que comme les hommes, vous en parlez plutôt selon vos désirs que selon vos connaissances; vous nous racontez quelque chose de la puissance du Créateur; mais vous ne nous apprenez rien des miséricordes et des justices du Sauveur, rien des richesses de sa grâce et de sa gloire, rien de la beauté et de la sainteté de sa loi, rien de l'éternité de ses jugements. Il n'y a que la doctrine des apôtres qui soit la doctrine du salut; il n'y a que cette étoile qui nous mène au Sauveur. Ecoutons Pierre, écoutons Paul, écoutons André et tous les disciples qui l'accompagnent, et alors nous pourrons dire comme eux que nous avons trouvé le Messie, *Invenimus Messiam* (*Joan.*, I, 41), et avec le Messie tout ce que nous devons connaître pour être sauvés, *Evangelium salutis.* (*Ephes.*, I, 13).

Il est donc vrai, mes frères, que rien ne vous est plus utile, plus nécessaire que d'écouter cette divine parole; et par conséquent avec quel empressement devez-vous l'écouter? Mais vous répondez que vous êtes assez instruits, que vous avez appris dès le berceau les vérités chrétiennes, et qu'au reste rien n'est plus commun; premier prétexte qui retarde votre empressement. Rien de plus commun que ces vérités, dites-vous; hélas! comme l'Israélite réprouvé à qui toute autre viande que celle des anges eût été agréable, vous vous dégoûtez de cette manne céleste, parce qu'elle est devenue commune. Hommes insensés! méprisez-vous le soleil et tous les astres; méprisez-vous le pain, le vin, les aliments, parce qu'ils sont devenus communs? Et quel serait votre deuil, si Dieu commandait au soleil et qu'il ne se levât plus; s'il défendait à la terre de produire le pain qui doit soutenir votre corps? Vous déchireriez vos vêtements, vous refuseriez toutes les consolations, vous seriez dans l'abattement et la douleur.

Mais voici un autre soleil plus utile, une autre lumière, la lumière de l'Evangile qui chasse les ténèbres de l'esprit et qui éclaire tous vos pas dans le chemin du salut. Voici le pain du ciel; celui qui s'en nourrit ne mourra point. Oh! si vous aviez faim de la justice! Si la religion faisait sur vous la plus petite impression, que ce pain vous serait agréable! Et avec quel empressement viendriez-vous nous le demander? Est-il donc un signe plus certain de la mort, et de la mort éternelle, que le dégoût de ce pain?

Et il ne sert de rien de nous dire que vous êtes instruits, que vous en savez assez, et que c'est pour cela que l'on vous voit si rarement dans nos saintes assemblées. D'abord, je voudrais savoir, si en effet vous êtes si bien instruits de votre religion; ou plutôt je prétends, qu'encore que vous ayez reçu dès votre enfance la plus forte teinture de la foi, quoique l'éducation la plus exacte vous ait séparé d'un peuple grossier, si vous n'avez pas soin d'étudier souvent la loi sainte, si vous vous éloignez de nos chaires où elle est enseignée; non-seulement la lettre de la Loi s'effacera de votre esprit, mais de plus, vous n'en connaîtrez jamais ni l'esprit, ni l'étendue; vous ne saurez jamais ce que c'est que vivre chrétiennement, vivre non selon la raison seulement comme les sages réprouvés du siècle, mais selon la foi comme les disciples de Jésus-Christ, par des vues qui naissent de la foi; vivre pour Dieu d'une manière digne de Dieu. Savez-vous même ce que c'est de prier, vous adresser à Dieu par Jésus-Christ, vous appuyer uniquement sur ses mérites, demander en son nom, et le demander lui-même, mais le demander souvent avec une humble ferveur, un désir sincère, un cri et des gémissements ineffables? Vous assistez au sacrifice, et vous négligez le sermon; vous assistez au sacrifice, et vous n'avez point encore appris avec quelles dispositions la sainte victime doit être offerte. Ecoutez le prophète; j'aime mieux la connaissance de Dieu que les holocaustes. Apprenez avant toutes choses votre religion. Cependant je veux bien croire que vous êtes instruits que vous êtes éclairés; mais l'êtes vous

plus que la dévote Marthe, qui fut néanmoins réprimandée par le Seigneur même, parce qu'elle quittait sa prédication pour s'occuper du ménage; sans doute il était bien louable d'apprêter de quoi nourrir le Seigneur, mais il était plus utile à Marthe, plus nécessaire dans ce moment d'être nourrie elle-même de la parole du Seigneur. Et le solitaire dans sa grotte, avec toutes ses lumières et tous les secours, n'a-t-il pas souvent besoin que la lecture des livres saints, ou que la censure de ses sages conducteurs le réveille sur ses devoirs? Que deviendrait cet ami de l'Epoux, s'il cessait un seul jour de se réjouir à la voix de l'époux, s'il ne consultait pas souvent les oracles divins, si le sacré volume était chez lui pendant quelque temps un volume scellé, si la parole de Jésus-Christ lui était cachée.

Mais voici une seconde excuse que vous alléguez, un autre prétexte pour ne pas venir avec empressement écouter cette parole dans le temple : c'est que vous avez dans vos maisons des livres de Sermons bien ou mal copiés, qui constamment vous dispenseraient d'entendre ceux auxquels l'Eglise vous appelle, si une infirmité, si une nécessité indispensable vous retenait chez vous, sans quoi vous n'avez nulle raison de ne pas écouter vos pasteurs et vos évangélistes. Car, mes frères, vous ne devez pas ignorer qu'il y a des grâces attachées à la parole qui est annoncée dans le temple, et au milieu de l'assemblée des fidèles, une dévotion arbitraire qui vous en écarte, est une dévotion fausse et irrégulière; il y a l'exemple et l'édification que vous devez aux autres; c'est aussi pour vous de même que pour eux, que le seigneur a mis sa parole dans la bouche du prophète. Et malheur à vous si vous séparant ainsi du peuple fidèle, vous vous excommuniez vous-mêmes, et vous vous privez des bénédictions que le Seigneur votre Dieu, qui se trouve au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom, leur communique avec une abondante miséricorde.

Nulle excuse qui vous en doive éloigner; non pas même les affaires que vous alléguez encore, dernier prétexte aussi frivole que les autres. Car à dire vrai, ce ne sont pas tant les affaires que les passions, qui sont les filets auxquels vous tenez, et qui retardent l'empressement que vous devez avoir pour écouter la parole dont vous ne sauriez perdre le goût, sans perdre celui de la foi. C'est aussi très-souvent un repas qui vous arrête, le jeu ou une visite qui vous détourne; voilà vos grandes affaires. Et néanmoins je veux bien en convenir avec vous; vous avez des occupations importantes, mais avec un peu de religion, vous verriez que quelque importantes qu'elles vous paraissent, vous n'en avez point une plus grande que celle de travailler à votre salut éternel, et par conséquent de connaître les volontés de Dieu, d'étudier ses règles, d'entendre sa parole; vous seriez persuadés que plus vous avez d'affaires, plus les lumières de la Loi vous sont nécessaires pour remplir tous vos devoirs, et que les affaires de la vie civile qui vous occupent, ne naissent pas tant de votre condition que de votre cupidité; vous verriez que votre grande affaire serait de vous délivrer de tant de soins qui ne vous sont devenus nécessaires, que parce que vous êtes plus ambitieux, ou plus avare, et qu'au reste quelque innocent que paraisse un emploi, il ne l'est plus s'il vous empêche, comme les hommes réprouvés par l'Evangile, de courir au repas sacré de la parole, s'il occupe tout votre esprit, s'il remplit toute votre vie, s'il ne vous laisse point de temps pour l'étude des vérités chrétiennes.

Disons en un mot, pour répondre à tous vos prétextes, ce que dit à tous la vérité éternelle, que celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu, et que vous n'êtes pas de Dieu, que vous êtes ses ennemis et non pas ses enfants, lorsque comme tous les pécheurs, vous rejetez la science de ses voies, que vous haïssez la lumière, que vous la fuyez, et que comme les Juifs, vous ne voulez pas que le Seigneur vous parle. Attendrez-vous donc à la chercher cette lumière, à demander cette huile et à allumer vos lampes, lorsque vous serez aux portes de la mort et que vous serez liés pour être jetés dans les ténèbres éternelles. En vain direz-vous alors à vos tendres mères, c'est-à-dire à vos charitables pasteurs, expirant à leurs yeux : Où est donc le blé, où est le vin? *Matribus suis dixerunt : Ubi est triticum et vinum, cum exhalarent animas suas.* (*Thren.*, II, 12.) Distribuez-nous ces vérités divines qui devaient nourrir nos consciences. Il sera trop tard, le temps de la famine sera venu, et tous vos cris et vos regrets n'empêcheront pas, dit le prophète, que les jugements de Dieu ne vous accablent comme ces herbes amères qui étouffent le blé dans les champs. Il fallait dans le temps recueillir avec un saint empressement la semence de la parole et la cacher ensuite dans votre cœur, afin qu'elle y rapportât du fruit. Car je vous l'ai marqué, mes frères, la parole sainte n'est pas seulement un riche trésor, mais en second lieu une seconde semence : et c'est à vous qui êtes empressés à l'écouter, à nous montrer maintenant si elle fructifie en vous.

En effet, voici le même Evangile qui a été annoncé par les apôtres, lorsque, sortant d'une barque et du milieu des filets avec quelques périodes mal arrangées, ils éclairaient tous les esprits et réformaient tous les cœurs. C'est la même parole qui a enflammé tant de martyrs, qui a purifié tant de vierges, qui inspirait aux avares le détachement, aux impudiques la pudeur, la douceur aux furieux, et qui a formé l'Eglise des premiers siècles, Eglise sans ride et sans tache; c'est la même semence que tous les saints pasteurs ont répandue dans les terres les plus incultes et les plus sèches, terres qui en ont rendu des fruits au centuple. Et

comment la même parole ne produit-elle pas aujourd'hui les mêmes fruits?

La Loi de Dieu est maintenant publiée sur toutes les montagnes, la sagesse éternelle crie dans toutes les places : tant de ministres sacrés élèvent leurs voix et annoncent à la maison de Jacob ses iniquités : Israël a encore ses prophètes et l'Eglise ses apôtres; le Seigneur a envoyé dans sa vigne plusieurs ouvriers. Combien de moissonneurs? Mais combien la moisson est-elle petite? Au milieu des lumières d'un siècle si éclairé, le peuple s'établit encore des dieux d'or et d'argent, ou par ses superstitions ou par ses convoitises : il n'y a pas moins de profanations dans nos temples, moins d'iniquités dans nos maisons, moins d'usures et de fraudes dans le commerce, moins de corruptions dans le barreau, moins d'impureté dans toutes les conditions et dans tous les âges. La trompette sonne, et les murailles de Jéricho subsistent; les prophètes menacent, et Ninive n'est point changée; plus de raffinement que jamais pour se procurer une vie agréable, jamais plus de luxe et de faste dans une indigence si universelle.

D'où vient ce malheur, chrétiens? est-ce à nous qu'il faut s'en prendre? est-ce à vous? Je vous l'avouerai, mes frères, couvert de la confusion de mon ignorance et de mes péchés, et je ne crierai pas comme Isaïe : Malheur à moi parce que je me suis tu! Mais malheur à moi, parce que j'ai parlé. Plusieurs en effet qui courent, et que Dieu n'a pas envoyés; qui n'ont point sur les lèvres le dépôt de la science sainte, et qui portent même sur leur front les vices qu'ils condamnent dans les autres, ne sauraient être des ministres de la parole utiles au monde; de sorte qu'il semble, mes chers frères, que vous ayez quelque raison de vous disculper du peu de fruit de la parole de Dieu sur la conduite de ceux qui vous l'annoncent. Cependant permettez-moi de vous dire que vous ne devez prendre de là aucun sujet d'affaiblir les divines règles que nous vous enseignons, et que vous feriez une méchante apologie pour vous de toutes les accusations que vous pouvez former contre nos mœurs, puisque le Fils de Dieu vous a avertis que les maximes de son Evangile sont indépendantes de nos déportements. Oui, la doctrine sainte, de quelque bouche qu'elle sorte, est précieuse comme l'or; elle est pure, et toutes nos souillures ne sauraient jamais avilir le prix des vérités chrétiennes.

Elle est pure : je dirai plus; depuis plusieurs siècles de dépravation et d'ignorance qui nous ont précédés, on n'a jamais vu tant de ministres fidèles envoyés pour enseigner les voies de Dieu dans la vérité. Grande miséricorde de Dieu dans ces derniers temps sur vous, chers auditeurs; mais aussi contre vous jugement redoutable, si vous rendez cette parole infructueuse. Sans doute, rien aujourd'hui que de pur et d'exact dans la bouche de la plupart des ministres de l'Evangile. Quelques-uns semblent polir avec plus de soin ces armes de lumière, mais ils ne les affaiblissent pas; leurs paroles sont plus choisies, mais elles ne sont pas moins saintes, et l'évangéliste en peignant le vice comme les orateurs, sait aussi foudroyer comme les prophètes. C'est l'Ecriture sacrée qui lui fournit avec les sentiments les expressions. Une morale utile et austère est enseignée, et ceux-là mêmes qui dans le tribunal n'ont que la harpe mélodieuse qui vous flatte, vous font entendre dans la chaire la trompette éclatante qui vous effraie. Dans la chaire, disait un saint prédicateur, croyez et suivez ce que je vous dis; c'est l'Evangile que je vous annonce : ailleurs, et dans le confessionnal même, défiez-vous de ma faiblesse; la complaisance pourrait me plier à des conseils trop favorables à vos désirs, à des condescendances peu conformes aux règles.

A cette parole de l'Evangile que nous vous annonçons, parole si sainte et si puissante, à cette voix du Seigneur qui a ranimé les ossements secs et arides de milliers de morts, qui a fait sortir des tombeaux tant de Lazares, et qui éclate maintenant de toutes parts, quel devrait être le changement de vos cœurs? Et néanmoins la parole du Seigneur retourne souvent à lui sans effet. Cherchez-en les obstacles en vous-mêmes, mes chers frères, et croyez que le peu de profit que vous faites de la parole de Dieu, vient de ce que vous ne l'écoutez pas avec les dispositions qu'il vous demande chez le prophète Isaïe, lorsqu'il vous dit : C'est moi, c'est moi qui ai parlé : approchez-vous de moi; je suis le Seigneur votre Dieu qui vous enseigne ce qui est utile et qui vous gouverne dans la voie par laquelle vous marchez. *Ego, ego locutus sum... Accedite ad me... Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, gubernans te in via, qua ambulas.* (*Isai*, XLVIII, 15, 16, 17.)

C'est moi qui ai parlé : je suis le Seigneur votre Dieu qui vous enseigne : *ego Dominus Deus tuus docens te.* Premier obstacle au fruit de la parole, vous ne considérez pas assez que ce n'est ni de vous-mêmes, ni d'un autre homme que vous devez apprendre les vérités qui peuvent vous sauver; et si vous étiez bien persuadés que c'est Dieu qui vous parle, que c'est celui-là seul qui a formé votre cœur qui peut aussi l'instruire, avec quel respect écouteriez-vous la parole que nous vous annonçons, puisque c'est la parole de Dieu même; on ne verrait plus ni ces distractions perpétuelles que vous ne voudriez pas avoir lorsqu'un autre homme vous parle, ni cette lenteur scandaleuse avec laquelle lorsque le sermon est commencé, vous venez troubler l'attention de ceux qui l'écoutent; ni ces applications malignes que vous faites, tournant contre les autres les vérités qui vous regardent; ni vos salutations mondaines des uns aux autres dans ces précieux moments, vous qui devriez recueillir les miettes du pain céleste que nous vous distribuons dans la chaire, avec la même révérence, dit saint Augustin,

que le corps de Jésus-Christ même qui vous est présenté aux pieds des autels; ni à plus forte raison la sainte parole ne serait plus déshonorée par les traits hardis et sacrilèges du censeur et du critique. Eh! quoi, mes chers frères, le musulman ne méprise pas le ridicule Koran de Mahomet, le Juif ne se moque point du Talmud, le superstitieux lit avec respect ses légendes; et vous, chrétiens, avec quel tremblement devez-vous écouter la vie éternelle. Le Seigneur votre Dieu qui vous parle : car c'est lui qui vous parle, qui vous enseigne : *ego Dominus Deus tuus docens te.* Et que vous enseigne-t-il? Des choses utiles : *docens te utilia.*

Second obstacle à la fécondité de la parole. Vous ne comprenez pas que les enseignements de Dieu sont les seuls enseignements utiles; que son esprit n'est dans la bouche des prédicateurs que pour votre utilité, *unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem* (I *Cor.*, XII, 7); c'est-à-dire, mes frères, que la curiosité ne doit pas vous amener au sermon, et que l'auditeur curieux qui cherche autre chose que la connaissance de la loi, qui vient à l'Eglise comme au théâtre pour le plaisir, et pour entendre un beau discours, qui y vient, non pour y chercher des remèdes à ses passions, mais pour y cueillir quelques fleurs d'éloquence, celui-là met la sainte parole au rang des choses profanes du monde, comme Dieu même s'en plaint chez un prophète : *Ero eis quasi carmen musicum.* (*Ezech.*, XXXIII, 32.)

Apprenez donc, chrétiens, qui venez écouter la sainte parole, que le Seigneur qui vous parle ne veut vous enseigner que des choses utiles et infiniment utiles : *docens te utilia;* puisque c'est pour votre salut et votre salut éternel. Apprenez que ce n'est pas pour le plaisir de vos oreilles que le ministre de l'Eglise vient ici consumer ses forces et hasarder son salut, que ce n'est pas pour vous amuser, mais pour vous convertir qu'il travaille, qu'il ne vous demande pas une froide approbation, mais vos gémissements, vos regrets, votre pénitence.

Et pour cela, pensez en troisième lieu que lorsque le ministre du Seigneur vient vous enseigner les vérités utiles : *docens te utilia;* si elles vous paraissent dures, cette dureté n'est que dans les cœurs et non dans les vérités, et qu'au reste c'est le Seigneur même, le maître des cœurs, qui doit vous faire pratiquer tout ce qu'il vous enseigne; point d'autre force dans vos faiblesses, comme il n'est point d'autre lumière dans vos ténèbres, *gubernans te in via qua ambulas.* Il faut que l'esprit se joigne à la parole, et par conséquent la prière, pour attirer cet esprit de force et de grâce. Et quelle prière? Si elle est ardente, vous verrez bientôt les cieux répandre leurs bénédictions et la terre donner son fruit; et quel fruit? A peine André et les premiers auditeurs de la parole ont-ils entendu la voix de Jésus-Christ, qu'ils quittent leurs filets, ils rompent leurs engagements, ils renoncent à toutes leurs habitudes; ils le suivent : *continuo relictis retibus, secuti sunt eum.* (*Matth.*, IV, 20, 22.) Et non-seulement ils le suivent, mais ils le manifestent. Après avoir écouté la parole, ils l'annoncent, ils convertissent les peuples, ils deviennent des pêcheurs d'hommes : *piscatores hominum.* Ainsi, chrétiens, annoncerez-vous la parole après l'avoir écoutée, et vous allez voir comment vous devez l'annoncer. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je vous l'ai dit, mes frères, ce n'est pas mon dessein de vous faire ici l'éloge ou l'histoire des travaux du plus ancien des apôtres que nous honorons, ni de vous nommer les terres où André a porté l'Evangile, et tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert pour contribuer, comme les autres apôtres, à la conversion de toute la terre. Je ne viens pas aussi faire des leçons à mes maîtres sur la méthode d'instruire, et en prêchant les prédicateurs, me condamner moi-même. Il y a une autre manière d'annoncer la parole que celle qui s'exerce par notre ministère, et que les fidèles doivent apprendre. Chacun de vous y est obligé, mes frères. L'amour de Dieu vous y engage; vous devez, par un principe de zèle pour ses intérêts, travailler à lui procurer des adorateurs fervents, des serviteurs fidèles. Le frère doit chercher son frère, comme André chercha Pierre pour l'amener à Jésus-Christ; l'amour de votre propre salut; en contribuant à sauver les autres, vous travaillerez efficacement à vous sauver vous-mêmes. Enfin, vous y êtes engagés par l'amour du prochain, amour qui a fait descendre du ciel le roi du ciel pour venir opérer sur la terre la rédemption du monde, amour dont étaient animés non-seulement les apôtres, mais tous les fidèles dans les premiers siècles, et sans lequel vous ne sauriez être fidèles vous-mêmes, ou plutôt sans lequel vous ne seriez pas hommes. Car, mes frères, je vous rappelle à vos propres sentiments; n'avouez-vous pas que la miséricorde est une dette naturelle, un tribut, et non une grâce? La nature ne vous dit-elle pas qu'il n'est point d'homme qui doive vivre seulement pour lui-même : *nullus homo sibi solummodo vivit;* et puisque vous vous feriez conscience de ne pas secourir un affligé qui gémit dans l'oppression, et de ne pas tendre la main à un aveugle qui s'égare, pourrez-vous croire qu'il soit permis de laisser les personnes avec qui vous vivez, vivre et mourir dans l'égarement le plus affreux, dans une misère qui les conduit à une autre misère infinie sans les avertir, sans leur annoncer la parole du salut, sans faire le moindre effort pour les délivrer, comme l'ordonne un apôtre, du feu où ils se précipitent, *illos salvate, de igne rapientes.* (*Jud.*, XXXIII.)

Or, si vous demandez comment vous devez vous y prendre, ce que c'est de contribuer au salut du prochain, et entrer par le ministère et comme les ministres de la parole dans l'œuvre de la sanctification de ses

frères, je vous dirai qu'il y a trois manières de le faire qui vous sont propres : la sagesse des conseils, la sainteté des conversations et l'innocence de la conduite.

La sagesse des conseils, première manière d'annoncer la parole. Vous qui, dans une place où vous avez des inférieurs à gouverner, avez ajouté par cette inspection à votre propre poids celui de toutes les personnes qui vivent sous vos yeux, vous avez part à tous leurs maux et à toutes leurs dettes; vous devez regarder leurs misères comme les vôtres, leurs tentations comme vos tentations, leurs péchés comme vos propres péchés. Et quelle doit être votre sollicitude pour leur donner les avis qui leur sont nécessaires? Souvenez-vous ici d'Héli, de son silence criminel, de sa cruelle douceur, et comment Dieu condamna ce pontife. Héli était irréprochable dans ses mœurs; son malheur est d'avoir eu des enfants qui ne lui ressemblaient pas; il est devenu coupable en les souffrant, en ne les réprimant point par une sage censure; les actions perverses des enfants sont devenues celles du père, et c'est ainsi, mon cher auditeur, que le péché que votre enfant, votre domestique ou votre subalterne commettent par le déréglement, vous le commettez par la complaisance.

Oh! si vous compreniez bien l'engagement où vous êtes de donner souvent à ces petits des leçons, de paître avec attention ces agneaux, d'inviter ces jeunes personnes, comme les prophètes, à louer avec vous le Seigneur; que vous êtes établis dans cette vigne pour la garder, et que vous ne l'avez point gardée; que vous devez être dans votre maison comme le pasteur vigilant au milieu de son troupeau; que vous devez, par la sagesse de vos conseils, y ramener la brebis égarée, chercher la drachme, et la remettre si vous pouvez dans ses trésors, tirer des abîmes de la mer du siècle les âmes qui vous sont confiées : *piscatores hominum;* et que vos yeux, mère chrétienne, doivent être comme ceux de la colombe sur le bord des eaux : *oculi ejus sicut columbæ juxta rivos aquarum.* (*Cant.* V, 12.) Ecoutez bien et remarquez avec Origène qu'il y a dans la Palestine des colombes qui font leur nid proche des fleuves, et qu'elles découvrent là dans les eaux l'ombre de l'oiseau de proie qui cherche leurs petits pour les sacrifier à sa voracité. Et voilà, dit ce grand docteur, comment doit veiller une mère sur la religion et la vertu de sa fille, pour observer ceux qui l'approchent, pour l'avertir, pour mettre en sûreté sa pudeur, pour sauver son âme des périls et du commerce de l'homme corrupteur : *Oculi ejus sicut columbæ juxta rivos aquarum.*

Devoir indispensable, mes frères, et qui, selon le grand Apôtre, regarde aussi toutes les femmes chrétiennes à qui leur âge donne l'autorité et la sagesse, pour faire, par leurs conseils, de leur maison une école de prudence : *Anus bene docentes, ut prudentiam doceant adolescentulas.* (*Tit.*, II, 3, 4.) Et qu'est-ce que c'est que cette prudence et cette sagesse dans les conseils? C'est qu'il faut, âme fidèle qui m'écoutez, il faut que votre avis, qui vient de la charité, ne tende qu'à la charité, non pour chagriner le prochain, mais pour le corriger, pour le sanctifier; ne le regardant pas comme un ennemi, dit l'Apôtre, mais l'avertissant comme votre frère : *nolite quasi inimicum existimare, sed corripite ut fratrem.* (II, *Thessal.*, III, 15.) C'est qu'il faut que la miséricorde et la vérité vous accompagnent; la vérité sans la miséricorde serait trop rebutante et trop dure; la loi de la douceur doit alors conduire votre langue, couvrant l'hameçon d'un appât comme ceux qui vont à la pêche; *piscatores hominum ;* attirant votre frère par la grâce d'une parole douce. C'est que dans le monde et dans un temps où le mauvais conseil coule de la fontaine par tous les conduits, vous devez vous-mêmes vous adresser aux sources de la sagesse, pour y puiser le bon conseil que vous devez ensuite distribuer aux autres. C'est, enfin, que si vos lèvres distillent la myrrhe par l'amertume d'une instruction plus véhémente ou plus âpre, il faut que ces mêmes lèvres soient pures comme les lis : *Labia ejus lilia distillantia myrrham.* (*Cant.*, V, 13.) Sages dans vos conseils, mais aussi irréprehensibles dans vos conversations.

Seconde manière d'annoncer la parole : la sainteté des conversations. Précepte donné par saint Pierre à tous les fidèles : *Secundum eum qui vocavit vos sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis.* (I *Petr.*, 1, 15.) Mais voici, chers auditeurs, une règle de la vie chrétienne qu'il n'est pas aisé d'observer. Car, s'il est difficile de ne pas parler, il l'est encore plus de parler sans faire de fautes. Et quelle grâce ne faut-il pas avoir pour gouverner sa langue, de manière que l'on puisse inspirer aux autres la piété par une conversation chrétienne? Faites-y attention, fidèles : comme tous les déréglements de nos paroles ont leur source dans nos passions, il faudrait avoir réglé toutes nos passions pour corriger nos paroles et pour rendre nos entretiens édifiants. Tout ce qui blesse le prochain, la colère, l'envie, la haine, les calomnies, les médisances, les soupçons injustes; tout ce qui attaque la majesté de Dieu, la fureur des jurements et des blasphèmes, les saillies d'un esprit libertin et déréglé, la langue est la porte par où tout cela sort; enfin toutes les passions qui dérèglent le cœur, et qui ôtent à l'esprit sa tranquillité, altèrent le ton de nos paroles et portent dans l'esprit des autres de semblables mouvements dont les funestes effets nous sont imputés.

Vous parlerai-je maintenant des maximes fausses, des sentiments dangereux que nous avons pris en nous-mêmes, ou que nous avons ramassés dans les discours de gens sans lumière; que nous avons reçus sans examen, et que nous avons produits sans discernement; des opinions téméraires dont le monde est plein, et qui ne nous sont de-

vennes certaines que parce que nous les avons plusieurs fois écoutées ou répétées : en un mot, de tant de paroles que nous avançons au hasard, aimant mieux parler des choses que nous ne savons pas, que de faire paraître que nous ignorons quelque chose. Et de là vient qu'il y a si peu de conversations parmi nous que l'on puisse appeler des conversations saintes, des conversations chrétiennes.

Rien, le plus souvent, mes frères, qui regarde le salut ; pas une parole qui porte à Dieu, quoique l'Apôtre veuille que tous des discours de Dieu : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei* (I *Petr.*, IV, 11) ; pas une maxime qui se sente de la pureté de la foi ; rien des miséricordes du Seigneur dont la terre est remplie et de ses jugements qui se font sentir dans tous les événements du monde. Il n'y a plus personne dans vos entretiens, dit saint Bernard (*In Apol. ad Guil. abb.*), qui demande le pain de l'Evangile ; plus personne qui le distribue. On ne parle dans vos visites de rien moins que des saintes vérités. On ne fait que s'y répandre en des plaisanteries dangereuses ou en des paroles malignes. Là, le poison de la médisance se boit avec la même facilité qu'il se présente. Là, si la malignité est muette, une vaste complaisance qui approuve tout, plus pernicieuse que la malignité, prend sa place. Là, l'impiété et l'impureté paraissent aujourd'hui sans voiles, et l'homme corrompu pour se soulager dans ses déréglements, y blasphème ce qu'il ignore. Les conversations les plus innocentes sont celles où il est traité des modes du monde, de ce que l'on a vu dans les assemblées du monde, des grâces et des agréments des jeunes personnes qui entrent dans le monde, ou d'autres choses aussi profanes. Et ce qui est déplorable, continue saint Bernard, c'est que cette manière moins criminelle de s'entretenir, est appelée un agrément dans la conversation, ou même une discrétion raisonnable, une charitable condescendance. Parler autrement, parler le langage de l'Evangile, ce serait rudesse, misanthropie, sécheresse. O nouvelle et étrange charité ! s'écrie le saint, de ne rien dire que ce qui peut attacher les autres à la terre, leur faire aimer les choses de la terre, leur inspirer vos passions, leur faire part de vos récréations empoisonnées et de tout ce que vous avez vu dans les assemblées et les spectacles du siècle ; ne jamais leur rappeler les saintes vérités que vous avez ouïes dans le temple, effacer la religion dans tout ce que vous dites pour n'y peindre que la vanité, et bien loin de faire regarder à la jeunesse sensuelle qui vous entend le libertinage comme un monstre, jeter quelquefois un ridicule sur ceux qui mènent une vie plus sérieuse et plus chrétienne.

Ceci mérite bien vos réflexions, mes frères, car c'est de la langue qu'il est dit qu'elle est une iniquité universelle : *Universitas iniquitatis.* (*Jacob.*, III, 6.) Il y a quelquefois, dans une seule parole, une source de plusieurs péchés, et le mal n'a plus de bornes dès qu'il se communique par la langue. Pensez-y donc bien sérieusement encore une fois, et ne dites pas comme les insensés que vos lèvres sont à vous, que vous vous souciez peu d'y mettre une porte de circonspection, que vous ferez l'usage de votre langue qu'il vous plaira, comme si vous n'aviez pas un Seigneur et un maître à qui vous devez rendre compte de toutes vos paroles. Enfin, voyez avec douleur combien vous êtes peu fidèles à l'obligation que vous avez d'annoncer la parole du salut, soit par la sagesse de vos conseils, soit par la sainteté de vos conversations, et en troisième et dernier lieu, par l'innocence de votre conduite : moyen le plus puissant pour persuader le bien et pour avoir une sainte part au ministère de la parole.

En effet, comme l'imitation est beaucoup plus aisée que l'obéissance, nous nous rendons aussi plus volontiers aux exemples qu'aux préceptes. L'enfant d'un peintre qui demeure dans la boutique de son père, qui le voit travailler, qui a tous les jours dans sa main et devant ses yeux le pinceau et les couleurs, devient aussi en peu de temps peintre lui-même ; l'enfant d'un jureur devient jureur ; à la vue de ces tables de jeu dressées dans quelques maisons pour amuser l'oisiveté, ou pour exciter l'avarice, l'exemple s'est tourné en usage, et ne pas jouer, serait une singularité dont on rougirait. La vie des grands et des petits dans le monde n'est plus qu'une vie de jeu ; le jeu est devenu une occupation générale : les sages et les insensés, chacun se livre à cette dangereuse inutilité, tout plie sous la force de l'exemple.

Et c'est pour cela, chers auditeurs, que rien n'est plus recommandé aux fidèles que l'exemple du bien, l'innocence de la conduite, édifier le prochain par leurs bons exemples, faire éclater par les saintes œuvres leur lumière devant les hommes. Paraître comme des astres dans le monde par la pureté de leurs actions : *Sicut luminaria in mundo* (*Philipp.*, II, 15), confondre les méchants par la beauté de leur justice, être revêtus de Jésus-Christ pour annoncer la douceur de cet Agneau par leur douceur, et sa patience par leur patience ; en un mot, mériter cet éloge que Lactance donnait aux anciens fidèles, qu'il ne fallait que voir la conduite de leur vie pour connaître la sainteté de leur Evangile, et que les yeux jugeaient bien mieux de leur foi que les oreilles : *De fide cujusque magis oculis quam auribus creditur.*

Que chacun luise donc dans sa sphère par une vie chrétienne, le prince dans l'Etat, le magistrat dans la ville, le prêtre dans le temple, le frère avec son frère, la sœur avec sa sœur, l'ami avec son ami, le père et la mère dans leur famille. O la belle manière d'annoncer l'Evangile et d'inspirer la religion, lorsque vous montrez la règle dans vos mœurs et que vous exposez votre foi dans toutes vos œuvres ! Les conseils ne

plaisent pas toujours ; les plus belles instructions ne sont pas à la portée de tout le monde ; mais le bon exemple est un langage que tout le monde entend. La voie du raisonnement et de la discussion est trop longue ; l'exemple décide en un instant.

Aussi l'avez-vous appris, chrétiens mes frères ; l'Evangile annoncé par l'éclat de la vie céleste des apôtres faisait partout des prosélytes du christianisme ; ils n'avaient point à justifier aux hommes la contrariété de leurs mœurs et de leurs règles ; ils étaient les mêmes dans la maison que dans le temple ; l'innocence accompagnait le discours, les exemples enchérissaient même sur les paroles. Fidèles, qui désirez de vous sauver, jamais l'obligation d'annoncer ainsi l'Evangile et d'édifier le monde par la sainteté des exemples et par l'innocence de la conduite, ne fut plus étroite, plus indispensable, que dans ces dépérissements de la foi où nous sommes, lorsque la probité est aujourd'hui presque éteinte dans le monde et que la profanation de la religion est si publique ; lorsque le jeune homme est déjà vieux en malice, si déréglé dans ses désirs, si impudent dans ses débauches, si licencieux dans ses paroles ; lorsque la jeune fille est à présent sans crainte pour Dieu et sans pudeur devant les hommes, aussi hardie que les hommes dans ses entretiens, et peut-être moins sobre qu'eux dans ses repas ; lorsque le sceau de la sanctification chrétienne ne présente plus dans la plupart que des caractères effacés. Que deviendrez-vous donc, mon cher auditeur, et quel jugement devez-vous attendre, si dans cette étrange situation du siècle présent, vous fortifiez encore par votre perversité celle d'autrui ; si, bien loin d'être un guide pour le salut des autres, vous y êtes un obstacle ; si vous poussez encore votre frère dans l'abîme ?

Ecoutez, vous qui vous sentez au-dessus des vices ; apprenez que vous ne devez jamais vous croire au-dessus des soupçons, et ne soyez pas assez téméraires pour négliger les apparences. Avec un habit et un extérieur modeste, femme chrétienne, avec une dévotion que vous ne rendrez ni méprisable par vos caprices et vos humeurs, ni scandaleuse par vos divertissements ou vos injustices, lorsqu'on ne verra en vous que ce que l'on doit imiter, vous enseignerez la piété sans la prêcher à tous ceux qui vous environnent. Avec une crainte religieuse, homme chrétien, avec un esprit de dévotion qui vous anéantira devant le Seigneur dans son temple, comme les anges et les saints le sont dans le ciel ; avec une équité qui vous élèvera au-dessus des intérêts humains, avec une candeur qui fera honte à la duplicité du siècle, avec une sagesse qui vous fera craindre le vice et les images même du vice, avec une charité qui vous rendra la réputation du prochain et la misère du pauvre précieuse, toujours chrétien dans vos paroles et vos actions, vous honorerez l'Evangile et vous l'annoncerez aux autres ; les autres, en vous voyant, croiront praticable cette foi divine que vous professez, et qu'ils s'imaginaient ne pouvoir pratiquer. Vous sauverez peut-être quelque pécheur de la mort et vous couvrirez vous-même la multitude de vos péchés.

Résumons tout ce discours, mes chers frères : écouter la parole et l'écouter comme les saints disciples avec empressement et avec fruit ; annoncer la parole par vos conseils, vos conversations et votre conduite, ou du moins n'avoir pas le malheur d'être préjudiciables au prochain par vos mauvais exemples : ainsi vous ne perdrez pas votre âme, ainsi pourrez-vous gagner d'autres âmes à Dieu. Ainsi arriverez-vous où règne Jésus-Christ dans les saints et avec les saints dans la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES

DE J. DE LA BOISSIÈRE.

PANEGYRIQUE I.

SAINTE GENEVIÈVE.

Pertransiit benefaciendo et sanando omnes. (*Act.* X, 38.)

Elle a passé faisant du bien partout, et guérissant tout le monde.

Louer ici Geneviève, c'est-à-dire louer devant les Parisiens, une parisienne ; dans la capitale de la France, une sainte toute française ; dans ce royaume sa patronne ; devant un peuple reconnaissant, sa perpétuelle bienfaitrice, est-ce donc, mes frères, une entreprise si difficile ? Il est aisé, disait un ancien, de louer les Athéniens à Athènes. Mais, d'autre part, quel éloge demande plus d'éloquence et de force que celui de Geneviève ? où trouverai-je des paroles dignes de ses vertus ? Qui m'en donnera que je puisse mesurer sur les grandes idées que vous vous formez d'une sainte, dont tant de saintes, depuis plusieurs siècles, ont tâché de suivre les exemples, pour qui tant d'orateurs ont poli leurs discours, à qui tant de fidèles viennent encore rendre leurs hommages ?

Mais votre piété et mon ministère m'engagent aujourd'hui à vous parler d'une vierge si célèbre. Je le ferai, mes frères, puisque vous le demandez, et sans entreprendre un panégyrique dans les formes, qui serait superflu devant des fidèles, qui non-seulement ont appris dès le berceau l'histoire de la sainte, mais qui savent encore en estimer tout le prix, je penserai beaucoup plus à vous aider dans les réflexions que vous devez faire sur la conduite, les actions et les suffrages de Geneviève. Or pour cela j'ai cru que je pourrais vous représenter la sainte épouse de Jésus-Christ, en gardant les proportions sous l'idée dont le texte sacré s'est servi pour peindre Jésus-Christ même. On ne dérobe rien à l'auteur de la sainteté, lorsqu'en louant les saints on ne pense qu'à célébrer les merveilles que sa grâce y a opérées.

Le Sauveur du monde a passé, dit saint Pierre dans les *Actes des apôtres*, il a passé pendant sa vie faisant du bien partout et guérissant tout le monde : *pertransiit benefaciendo et sanando omnes :* disons de même que Geneviève, pendant qu'elle a vécu, a passé : *pertransiit ;* elle ne s'est point arrêtée dans le monde, elle ne s'est point attachée au monde, elle n'a fait que passer : *pertransiit.* Mais en passant ici et vivant dans l'éloignement du siècle, elle a marqué tous ses pas par quelques bienfaits : pécheurs et malheureux, amis et ennemis, pauvres et riches, tout le monde a éprouvé sa protection : *benefaciendo et sanando omnes.* Vous verrez donc, mes frères, dans la première partie de ce discours son détachement du monde : *pertransiit.* Vous verrez dans la seconde partie, sa charité envers le monde : *benefaciendo et sanando omnes.* Discours infructueux, si l'esprit du Seigneur n'accompagne sa parole que nous vous annonçons : demandons ses lumières par la plus sainte des vierges. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

La société humaine, en rassemblant les hommes dans les villes et en les ramenant des forêts pour composer les familles et les peuples, la société, dis-je, avait adouci leurs esprits rudes et sauvages. Mais il s'est trouvé que dans la suite elle a corrompu leurs cœurs : l'iniquité s'est augmentée par le voisinage de l'iniquité ; il s'est fait dans cet assemblage un commerce de passions et de vices. On avait réuni les hommes pour leur apprendre à vivre, il a fallu les séparer de nouveau pour leur apprendre à bien vivre. Fuite du monde, séparation du monde, solitude, retraite, détachement, voilà tout ce que les prophètes, les apôtres et les maîtres de la vie chrétienne sont venus annoncer.

Cependant, mes frères, tous les fidèles ne peuvent pas tout à fait quitter le monde, leur famille, leurs parents, leurs biens, leurs emplois ; ils n'y sont pas tous obligés. Mais il faut vous dire, et je vous l'ai déjà insinué dans quelque autre discours, qu'il y a un monde qu'il faut fuir tout à fait, un autre où l'on ne peut s'arrêter, où l'on ne peut demeurer qu'avec de grandes précautions, et seulement y passer : *pertransiit.* 1° Monde profane et déclaré pour le crime, qu'il faut fuir avec horreur ; 2° monde plus innocent, mais toujours dangereux, où il faut passer avec crainte. Rien ne saurait mieux prouver le détachement du monde.

A l'égard du premier qui est tout profane, tout criminel et qu'il faut fuir avec horreur, vous verrez, mes frères, dans les premiers âges de notre sainte, âges à qui le monde ne demande que la légèreté, les amusements et les jeux ; vous verrez une sagesse prématurée, une piété avancée avec l'intelligence, surtout une haine et une horreur du siècle qui étonnent un saint évêque et qui la font déjà regarder elle-même comme une sainte du premier ordre. Geneviève était à Nanterre, village voisin de cette grande ville, lorsque Germain, évêque d'Auxerre, avec Sévère de Troyes, y passait pour aller combattre en Angleterre l'hérésie pélagienne. C'est une grande nouvelle de voir un Samuel à Bethléem, l'admirable Germain à Nanterre. Un saint homme qui passe dans un lieu est quelquefois pour ce lieu une source de bénédictions et de grâces. C'est une étoile de Jésus-Christ qui paraît, mais qui passe ; la sagesse est d'en profiter.

La sainte que nous honorons n'avait alors que sept ans, lorsque, se trouvant parmi le peuple qui courait aux deux saints évêques pour voir des hommes que leur grande renommée précédait en tous lieux, Germain inspiré arrêta ses regards sur l'enfant, et y découvrit les présages d'une sainteté non commune. Il la garde dans l'église, il l'interroge, et trouvant dans ses réponses un nouveau sujet d'admirer en elle les dons de Dieu et de les y conserver, il la ramène chez son père et sa mère, pour leur recommander instamment l'éducation de Geneviève, une éducation chrétienne qui la séparât entièrement du monde profane.

Quoique l'historien le plus proche de son temps, et qui mérite le plus notre créance, ne parle pas de la condition de ses parents, il nous fait assez entendre par le discours que lui fit le saint évêque d'Auxerre, qu'ils n'étaient ni paysans ni pauvres, comme l'ont dit, plusieurs siècles après, les corrupteurs de nos légendes. Et cette remarque, mes frères, vous paraît peut-être une minutie ; mais je vous dirai que Dieu qui est vérité, veut que nous honorions la vérité dans les plus petites choses. Il paraît donc que Geneviève était fille ou du seigneur de Nanterre ou de quelque riche citoyen de Paris.

Car voici que Germain l'animant au dessein qu'elle avait de se consacrer à la virginité, de fuir le monde et de ne suivre que Jésus-Christ, il lui met au col au lieu de collier de perles une médaille de cuivre, où était gravée une figure de la croix, et il l'exhorte à renoncer toute sa vie aux bagues précieuses, aux riches bijoux et à n'avoir jamais sur ses habits ni or ni argent. Dis-

cours qui ne lui conviendrait pas et qui ne pouvait sortir de la bouche du plus sage et du plus judicieux évêque de l'Eglise, si la naissance eût fait de Geneviève une pauvre et simple bergère.

La sainte fille recueille dans son cœur toutes les paroles du saint évêque. Félix, qui gouvernait alors l'Eglise de Paris, la bénit ensuite et lui met sur la tête le voile sacré des vierges. Vous montrerai-je ici, mes frères, l'excellence de cet état? vous dirai-je avec un éloquent Père de l'Eglise grecque, que la virginité est, entre les vertus, comme une pierre précieuse parmi les pierres communes, comme l'étoile du matin parmi les astres, comme une colombe parmi les oiseaux, comme un olivier parmi les arbres des forêts, comme un lis parmi les herbes ordinaires, comme un calme doux et agréable au milieu des ondes de la mer?

Marquons plutôt quel fut le détachement de notre sainte dans un état si saint, toujours éloignée du monde profane et le fuyant avec horreur. Les cloîtres ne séparaient point alors les vierges chrétiennes du monde et de leur famille; mais elles en étaient séparées par l'horreur de tout ce qui se disait, de tout ce qui se pratiquait dans le monde. Geneviève au milieu du siècle n'a donc rien du siècle, ni ses ornements profanes; fidèle à ne jamais reprendre ceux que l'évêque lui a interdits, elle ne connaît plus d'autre perle que celle de l'Evangile, ni d'autre or que celui de la charité; c'était un habit simple et des manières encore plus simples que son habit. Comment une fille chrétienne peut-elle être parée comme une courtisane?

Ni les iniquités de l'avarice dont la terre des mondains est couverte; la vierge sage ne voulait rien posséder, et dans son indigence volontaire, guérissant les peuples et faisant du bien à tout le monde, elle pouvait bien dire, comme le premier apôtre dans son premier miracle : *Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai je vous le donne.* Ni les assemblées de plaisir où elle ne se trouva jamais; assemblées où le monde rougirait d'être chrétien, d'où la pudeur est bannie, où il n'y a que des périls pour la vertu et nul secours contre le vice. La vierge chrétienne ne fréquente que les saintes assemblées, toujours recueillie dans la prière; le défenseur de la grâce, Germain lui avait appris à demander toujours la grâce; passant à toute heure de sa maison à l'église, et vous savez là-dessus, mes frères, que comme elle y allait souvent, sa mère qui voulut l'en empêcher, en fut punie sur-le-champ en perdant la vue. On ne vit donc jamais Geneviève dans les assemblées et les sociétés profanes du monde, ni enfin dans les repas sensuels qu'elle abhorrait; repas où les convoitises s'échauffent, où la volupté prend de nouvelles forces. La sainte s'est accoutumée à ne manger que deux fois la semaine, et le pain d'orge et les fèves avec un peu d'eau défendaient son corps plutôt contre la mort que contre la soif et la faim. O siècle intempérant où nous vivons, et où la sobriété n'est plus même la vertu des femmes! quelle leçon pour vous, quel exemple!

Fuite du monde profane, et horreur de tous ses usages; éloignement du siècle réprouvé pendant tous les temps de l'année; mais surtout retraite profonde, depuis le jour de l'Epiphanie jusqu'à Pâques, où la sainte disparaissait tout à fait aux yeux du monde pour ne tenir qu'à Dieu par le commerce de la prière : tel est le détachement de Geneviève, fuyant un monde corrompu, évitant la compagnie non-seulement des hommes, mais des femmes du siècle; remarquez bien ceci. Et voilà, femmes et filles chrétiennes, le monde profane et criminel contre lequel vous êtes moins en garde, et avec lequel néanmoins vous ne devez jamais avoir aucun commerce. Femmes oisives, vaines, sensuelles, médisantes, joueuses, qui n'ont que des parties de plaisir et de jeu à vous proposer, qui veillent le soir pour les parures du matin, qui méditent le matin les divertissements du soir; qui ne vous croient bonnes à rien, si vous n'entrez dans leur oisiveté; qui vous donnent un ridicule, si avec une conscience chrétienne vous refusez de les suivre à leurs promenades et à leurs spectacles; en un mot, si vous ne voulez pas vivre en païennes comme elles. Et combien une seule femme mondaine est-elle dangereuse à d'autres femmes? Bientôt avec votre humeur flexible et complaisante, avec un cœur qui n'est jamais sans sa pente au relâchement et à la mollesse, avec une piété encore naissante et superficielle, vous ne pourrez tenir contre ses exemples; vous serez ébranlées par ses railleries, séduites par ses maximes, tentées par son luxe, noircies par ses scandales. On se relâche si aisément, et le passage est si facile de la vie chrétienne qui gêne les passions, à la vie du monde qui les met au large! La nature alors n'a pas besoin de maître, et les leçons de la cupidité les plus légères ne portent point à faux.

O fidèles! *retirez-vous d'autour des tabernacles de Coré*, s'écriait le pontife d'Israël. Rien de si dangereux que le voisinage des pécheurs. Dans le jugement général, le souverain juge vous séparera; mais ici vous devez vous séparer vous-mêmes. Enveloppés dans les ruines du monde, si vous êtes engagés dans les sociétés du monde. Geneviève a écouté cette voix, dès les premiers âges s'éloignant avec horreur du monde profane, monde déclaré pour le crime; et quand elle est obligée de voir celui qui paraît plus innocent, mais toujours dangereux, avec quelles précautions y marche-t-elle? Toujours détachée, elle y passe seulement, *pertransiit*, et elle y passe avec crainte; seconde réflexion, que je vous prie d'écouter.

Je parle d'un monde, mes frères, que l'on vous permettrait de fréquenter, si vous n'y alliez que lorsque vous y êtes forcés par la nécessité ou invités par la charité; si vous y faisiez toujours le bien; si vous n'y contractiez jamais le mal; si, en un mot, vous

ponviez imiter le détachement de la sainte que vous honorez. Quoique Geneviève ne cherchât que l'obscurité de la retraite, une réputation de sainteté avec l'éclat des miracles l'avait découverte aux rois et aux peuples.

Le monde la cherchait avec empressement, et elle était devenue nécessaire au monde. Les besoins des villes et des provinces la demandent, les riches et les pauvres l'invoquent ; elle passe de province en province, et de villes en villes ; mais les prières, les veilles, les abstinences, les mortifications la suivent partout.

Celui qui ne craint pas ne connaît pas le péril : celui qui craint et qui ne prie pas ne connaît pas sa faiblesse. La sainte est toujours en garde contre la séduction des objets. Job ne regardait pas même le soleil avec la pompe de ses rayons, pour ne pas tomber dans l'idolâtrie : *si vidi solem cum fulgeret* (*Job*, XXXI, 26). Toujours en garde contre le poison des entretiens, on ne saurait guère s'entretenir avec les hommes, sans avoir quelque sujet de s'en repentir lorsqu'on s'examine devant Dieu. Il est bien difficile de ne pas parler ; mais il l'est encore plus de parler et de faire de longs entretiens sans faire bien des fautes. Toujours armée contre la puissance des bienfaits, contre les enchantements de la flatterie ; effrayée des plus légères idées du vice, des moindres soupçons du mal, de l'apparence même de l'iniquité.

Pourquoi cela, mes chers frères ? Comment une vierge si protégée du ciel, si favorisée de la grâce, est-elle si craintive ? Pure au milieu de la corruption, elle craint encore d'être souillée, elle redoute les moindres apparences du péché. C'est, mes frères, et vous avez intérêt d'en être bien convaincus, c'est parce que l'iniquité est dans ces commencements ; parce que si vous goûtez seulement un peu de miel que le monde vous offre, vous mourrez ; parce que votre âme peut devenir la proie d'un seul regard ; un regard n'est-il pas quelquefois un crime ? parce que non-seulement le sage ne touche pas un serpent, mais il ne s'en approche pas, mais il le fuit ; parce qu'en un mot, le détachement chrétien ne consiste pas seulement à s'abstenir des iniquités grossières, mais à craindre les moindres attaches.

Combien de grands maux procèdent-ils quelquefois de petits commencements ? Dina ne croit pas que ce soit un mal de sortir de sa maison et de voir une fois comme en passant les habitants du pays. Mais tandis qu'elle regarde avec curiosité, elle est regardée avec convoitise. Cette vanité, qui paraît si légère, donne lieu à mille abominations : sa sortie est suivie de son ravissement, son ravissement est suivi de meurtres, et les meurtres de dépouilles et de pillages. Si elle fût demeurée dans sa maison, elle n'eût point été outragée ; ou si la seule nécessité, si la charité l'avaient menée dans la région dangereuse, la crainte et les précautions l'y eussent accompagnée. O chrétiens ! dans ce monde qui vous paraît innocent, où vos besoins, où vos condescendances vous font entrer si souvent, que deviendrez-vous si vous n'y craignez pas votre faiblesse, si vous n'y craignez pas votre force même, si vous vous y livrez sans précaution à tout ce qui vous paraît licite ?

Ecoutez et craignez. Les plaisirs permis ne sont pas loin des plaisirs défendus, et les bornes qui les séparent sont presque imperceptibles ; il est plus aisé de s'interdire tout à fait les joies du siècle que d'en user avec tant de réserves. Le péché que vous commettez vous paraît petit ; mais il n'est point de péché, quelque petit qu'il paraisse, qui ne puisse devenir le premier anneau de votre perte. Vous dites que ce n'est qu'une attache légère ; mais cette attache partage votre cœur, vos désirs se tournent du côté du monde, votre esprit s'égare dans la prière, peu à peu décroît à vos yeux l'énormité du vice ; vous ne craignez plus ce qui corrompt, mais seulement ce qui déshonore. C'est un usage du monde que vous suivez sans scrupule ; mais l'Evangile vous le peint comme un péril que vous devez craindre ; et si comme notre sainte, si comme le fidèle Israélite, marchant avec une humble frayeur vous ne perdez pas de vue l'arche et le propitiatoire, peut-être alors que les eaux du fleuve que vous traversez ne mouilleraient pas vos pieds. Ce n'est qu'une complaisance pour un grand, pour un ami : dites plutôt, que c'est une source des plus grandes prévarications. La cruauté de Néron pouvait-elle aller plus loin dans le crime que la complaisance de Pilate ? Ce n'est qu'une petite vanité dans vos habits ; vous voulez paraître comme les autres : mais outre que la modestie vous parerait bien mieux que la magnificence, outre que cette dépense vous engage dans l'injustice, et vous endurcit pour le pauvre ; c'est que de plus votre vanité vous conduira encore à l'immodestie des parures, et tous les désirs déréglés de ceux dont vous attirerez les regards seront sur votre compte. Enfin, ce n'est qu'un entretien, un amusement, une légère oisiveté, un passe-temps. Mais j'ose vous dire que tout est impur et contagieux dans le monde, que les vents les plus dangereux entrent par les plus petites ouvertures, les tentations par les petites oisivetés, par les vains amusements, et que quand vous marcheriez au milieu des miracles comme Geneviève, si vous ne vous souvenez pas que vous marchez toujours au milieu des piéges, si vous ne veillez pas, si vous ne craignez pas, votre perte est infaillible. Il faut que le prêtre même qui veut réformer le monde, qui ne fait que passer du confessional à l'autel, et de l'autel à la chaire, il faut qu'il se précautionne à toute heure contre le monde par la prière assidue, par l'étude sainte, par les retraites fréquentes, sans quoi le siècle se retrouvera tout entier dans le censeur du siècle.

Mais regardez, je vous prie, l'admirable Samson, et dans ce juge d'Israël avec l'exem-

ple de votre propre fragilité, vous verrez la nécessité de passer avec une religieuse crainte dans le monde que vous êtes obligés d'habiter. Quel homme plus céleste que Samson ? il est obtenu par la prière, il est annoncé par l'Ange : il sort d'une alliance sainte. La naissance en fait un lévite, et le vœu un nazaréen. Cette consécration, qui doit le séparer d'un monde profane, qui doit le détacher du monde dangereux, l'oblige aussi de s'abstenir de la liqueur qui enivre. Jamais le vin ne fit un homme si robuste que l'eau a fait celui-ci. Il rencontre un lion, et il est sans armes : mais Dieu, qui frappa les lions de la crainte d'Adam dans le paradis, de Noé dans l'arche et de Daniel dans la fosse, dompta aussi sous le jeune Samson cet animal cruel, et le lion fut déchiré comme si c'eût été un chevreau. Ce n'est pas tout : jamais les Philistins, dont il était partout le vainqueur, n'eurent un plus rude ennemi. Avec les plus faibles instruments il renverse des troupes nombreuses, et il ravage des moissons abondantes. Les liens même les plus forts que ses adversaires lui préparent ne sont entre ses mains que comme le lin brûlé. En vain veulent-ils l'enfermer dans une ville, les portes ne sont point un obstacle à sa fuite. Il s'enfuit avec elles ; mais il s'enfuit avec un fardeau bien plus pesant que les portes, et il ne sent pas ce poids. Celui qui a déchiré les lions et qui a surmonté tant d'hommes est vaincu par une femme.

Celui qui ne pouvait boire le vin est enivré de la coupe des fornications. Il s'arrête trop dans les voies du monde, où il devait seulement passer ; il n'a pas soin de détourner ses pieds de la maison de la femme séduisante, et encore plus d'en détourner son cœur. Les premières démarches du vice lui ont paru légères. De nazaréen qu'il était par le vœu, le voilà devenu philistin par la convoitise ; et à peine de lévite est-il maintenant un homme. Quelles infirmités dans cet homme si fort ! Quelles misères parmi tant de miracles !

Ecoutez, chrétiens, et revenez à la vierge prudente que nous célébrons : soyez attentifs et apprenez, premièrement, que ce n'est point par les dons extraordinaires et par les œuvres éclatantes, par les vœux et par un état saint que vous vous sanctifierez, mais par le cœur que vous conserverez pur et détaché au milieu même du monde. De quoi eussent servi à Geneviève les prophéties, les miracles, le voile et le vœu, sans une vie détachée, sans un cœur tout chrétien. Apprenez en second lieu à craindre dans vos succès et vos dons la présomption, plus dangereuse que la faiblesse, et que si vous ne tombez pas quelquefois dans les chemins si glissants où vous marchez, la louange en est due à la main puissante de Dieu, et non à vos pieds chancelants. Apprenez enfin que votre sûreté est dans la fuite et à craindre tout dans le siècle où vous vivez ; les objets, les discours, les usages, les promesses, les premiers attraits, les légers commencements de la tentation. Quelques grâces que vous y possédiez vous serez tentés, et il n'est rien de si grossier que la tentation ne rende plausible.

Fuir avec horreur un monde profane et déclaré pour le crime, passer avec crainte au milieu d'un monde plus innocent, mais toujours dangereux, voilà mes frères, l'exemple du détachement que notre sainte vous enseigne : *pertransiit*. Soutenez votre attention, et après avoir vu son détachement du monde, je vais vous exposer sa charité envers le monde : *benefaciendo et sanando omnes*. Seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Voici une vierge, mes frères, dont on peut dire que non-seulement sa lampe n'est pas éteinte, mais qu'elle peut encore donner de l'huile à ceux qui n'en ont point. Quelle abondance de charités dans Geneviève envers tout le monde ! Premièrement envers un monde malin ; en deuxième lieu envers un monde malheureux : *benefaciendo et sanando omnes*.

Commençons et disons que le même amour qui nous porte vers Dieu par un autre mouvement nous porte vers le prochain. Ces deux préceptes sont parallèles. Or, le monde ennemi, persécuteur, malin, n'est point exclu de cet amour que nous devons au prochain, il nous est même ordonné de faire du bien à ceux qui nous font du mal et de prier pour ceux qui nous calomnient, qui nous persécutent. Avec quelle étendue Geneviève accomplit-elle ce grand précepte ? Et quelle est sa charité envers ses persécuteurs ? Vous qui avez souvent dans les mains les *Actes des saints*, vous ne devez pas l'ignorer, et vous savez aussi que les saints sont souvent plus persécutés et plus calomniés que les autres. Le prophète le déclare : *Feci judicium et justitiam, non tradas me calumniantibus me.* (*Ps.* CXVIII, 121.) L'homme de bien est livré aux calomniateurs dès qu'il pratique le jugement et la justice ; il craint la persécution, il craint les traits de la calomnie : *Feci judicium et justitiam, non tradas me calumniantibus me.*

Et certes, mes frères, on peut dire aussi que la persécution est en quelque manière nécessaire aux justes : premièrement parce qu'il y a toujours en eux quelques taches, quelques fautes à expier. Dieu, si juste et si terrible dans sa justice, punit toujours le péché dans les hommes et l'ombre même du péché dans celui qui a bien voulu se charger des iniquités des hommes. Il a des yeux pour voir les pensées les plus secrètes de nos cœurs, pour découvrir les pailles les plus petites dans ses saints et des taches dans les anges si purs. Il observe toutes les iniquités des hommes, et il y attache des ignominies. Il veille sur toutes leurs convoitises, et il y répand des douleurs. Il voit toutes les démarches de la présomption humaine, et il y jette les inquiétudes et les alarmes. Il compte nos transgressions, et il ne les laisse pas sans châtiments. La seule impureté de no-

tre naissance justifie les coups de la justice de Dieu.

En deuxième lieu, c'est pour éprouver la vertu des saints, et si la persécution ne mettait en œuvre leur patience et leur charité, que pourrait-on penser de leur justice ?

Troisièmement, nous découvrons dans la censure injurieuse d'un ennemi nos défauts que la faiblesse et la discrétion d'un ami nous cachait. Et quel est l'homme si parfait à qui l'on ne puisse reprocher quelque défaut?

Quatrièmement, Dieu, qui frappe non-seulement pour punir, mais pour réformer, veut ôter aux fidèles par les calamités et par les opprobres tous les petits appuis qu'ils se faisaient dans le monde. Le saint ne doit plus tenir à rien, il ne doit plus espérer qu'en Dieu, il ne doit plus chercher que Dieu.

Cinquièmement, la faiblesse de l'homme demande que lorsque les vertus et les prodiges doivent le manifester au monde, l'ignominie, la disgrâce, la calomnie fassent un contrepoids à son orgueil ? Et quelle était la gloire et l'élévation de notre sainte? Son nom pendant sa vie même s'étendait jusque dans l'Orient, et les stylites sur leurs colonnes, qui ignoraient les conquêtes des rois, avaient ouï parler de la sainteté de Geneviève. Enfin, vous l'avez souvent entendu : la conformité avec Jésus-Christ souffrant, être maltraité, haï, calomnié, tourmenté du monde comme le Rédempteur du monde : voilà le plus sûr préjugé de l'élection éternelle.

Vit-on jamais une calomnie, une persécution plus atroce, plus cruelle que celle du monde qui se déchaîne contre Geneviève ! et cela parce que, comme les prophètes, elle avait connu par une lumière supérieure que la ville de Paris serait préservée de l'invasion des barbares. Ainsi les songes prophétiques de Joseph irritèrent les enfants de Jacob. On l'accuse donc de tirer ses lumières du prince des ténèbres. On dit qu'elle est magicienne, que l'enfer est son école et que Satan est son maître. L'envie ne consulte pas la prudence; la malignité ne se met pas en peine que l'accusation soit vraie, pourvu quelle soit odieuse. On veut même lui ôter la vie : et la sainte est condamnée au dernier supplice. Mais il y a un Dieu qui règle les volontés des hommes et qui donne des bornes à leurs violences. La malice ne fait pas tout le mal qu'elle veut. Germain arrive, il apprend que Geneviève, l'innocente Geneviève est accusée, noircie, condamnée. Le juste est ému d'indignation ; il arrache à l'infamie et à la mort l'épouse de Jésus-Christ, il manifeste son innocence, il découvre les richesses de sa grâce. Mais que faisait Geneviève au milieu des opprobres et des supplices ? Elle priait pour ce monde persécuteur et elle ne cessait pas de prier. Elle pouvait le confondre par l'éclat de ses œuvres. Si, comme Moïse, elle avait seulement levé son voile, qui d'entre eux eût osé regarder sa face ? Mais la sainte dans ses dons et ses grâces se cachait sous l'opprobre : semblable au soleil qui se couvre d'un nuage lorsqu'il répand sur nous ses pluies bienfaisantes. Ses concitoyens lui préparaient la mort, et elle éloignait la mort des murs de la cité. Les armes des barbares respectèrent toujours la patrie de la sainte.

Ici, mes frères, je vous demande deux réflexions : la première sur la charité si douce, si patiente de Geneviève pendant deux années entières, au milieu des indignes traitements, des opprobres marqués, des tourments préparés. Non-seulement l'étude de Jésus Christ crucifié influait dans les mœurs et les sentiments de la vierge sage, mais encore sa dévotion aux saints martyrs : allant toutes les semaines sur la montagne voisine (Montmartre) veiller au tombeau du martyr et premier évêque de Paris ; dévotion qui n'était pas en elle une vaine superstition, une piété infructueuse : elle ne pensait qu'à imiter les saints qu'elle honorait, joyeuse comme eux dans les souffrances, charitable et bienfaisante dans les injures.

Voilà, chrétiens, votre modèle ; et si vous n'avez pas encore cette douce et patiente charité des saints envers l'homme malin qui vous outrage, qui vous persécute, vous devez du moins la demander ardemment à Jésus-Christ qui vous en a fait un précepte ; vous devez employer pour cela l'intercession des martyrs qui vous en ont donné l'exemple. Et quand vous allez sur la montagne sainte porter vos vœux au tombeau de l'admirable Geneviève, pourquoi ne demandez-vous pas au Seigneur par ses suffrages plutôt la douceur chrétienne qu'une guérison temporelle ?

Vous avez tous les jours les occasions de souffrir du prochain dans votre famille ou dans votre ville. Rien ne vous est plus nécessaire qu'une patience douce, une charité chrétienne, charité qui doit être universelle comme la foi, qui doit embrasser toutes les humeurs comme la foi embrasse toutes les vérités : *benefaciendo et sanando omnes*. Et si les femmes étudiaient la douceur la moitié de ce qu'elles s'appliquent à leurs ajustements, si les hommes demandaient à Dieu la charité avec la même ardeur qu'ils postulent un emploi, bientôt la haine des méchants serait éteinte, et la malignité du monde céderait aux bienfaits de la charité, comme elle céda aux grâces bienfaisantes de Geneviève. Première réflexion.

La deuxième est la réserve où nous devons être tous à l'égard des jugements de ce monde malin, toujours exposés à beaucoup de jugements faux et téméraires, si nous ne prenons pas pour règle de ne juger jamais par les bruits injurieux et par les mauvais traitements, ou de la foi, ou de la probité, ou de la cause des personnes.

Quelle innocence peut être à couvert de la calomnie, puisqu'elle n'a point épargné ni les saints ni l'Auteur de la sainteté? En effet, mes frères, maintenant c'est l'heure des ténèbres ; tout est plein de voiles dans le monde; nous nous voyons de trop près pour nous connaître nous-mêmes, nous voyons les autres de trop loin pour en bien

juger; nous ne connaîtrons bien le pécheur et le juste que dans le dernier jour. Pendant l'hiver, la neige qui couvre toute la terre confond les chemins avec les abîmes, couvre également les lieux pleins de boue et les terres ornées de fleurs; mais le soleil la dissipant, on commence à tout distinguer. Ainsi le soleil de justice, dans le jour de la lumière et de la vérité, fera connaître les bonnes et les mauvaises consciences.

O cité de Dieu! ô éternelle et lumineuse cité! le mensonge n'approchera point de vous; tous les faux jugements n'auront plus aucun lieu! Et un saint docteur m'apprend qu'une de vos prérogatives est que le délateur n'entrera point dans vos murs, et qu'il n'y aura personne désormais qui persécute, qui accuse, qui fatigue l'Eglise de Dieu, *ubi nullus erit fatigans Ecclesiam Dei.* (Augustin.)

Donc! ô nomme qui vivez sur la terre, dans ce nuage et ces obscurités qui couvrent nos cœurs les uns aux autres, si le monde, dont la médisance est la vie, répand sur quelque fidèle ses soupçons malins, ses discours diffamants, résistez alors au torrent des bruits, résistez à l'impatience de l'esprit qui veut juger et mettez la main sur votre bouche. Sans quoi, corrompu par l'injuste calomnie, vous imputerez peut-être le fanatisme aux prophètes, vous accuserez les apôtres mêmes, vous confondrez le docteur catholique avec l'infidèle novateur; Geneviève, si sainte, vous paraîtra une criminelle pythonisse. Le ciel ne manifeste pas toujours par des jugements visibles l'innocence des justes; la terre n'engloutit pas tous les calomniateurs comme Abiron et Coré; les prodiges ne marchent pas toujours avec les saints comme ils marchèrent sur les pas de Geneviève.

Et quels prodiges, mes frères! toujours bienfaisants et officieux; de sorte que ce n'est plus un monde malin qui l'accuse, c'est un monde malheureux qui l'invoque; et vous allez voir dans ce dernier trait sa charité qui ne cesse point d'agir : charité pour un monde malheureux. En cet endroit, mes frères, le talent d'orateur serait moins nécessaire que celui d'historien; il faudrait vous raconter simplement tout ce que notre sainte a fait et dans son temps et depuis tant de siècles par la force de ses intercessions, toutes les guérisons que Dieu a opérées par ses mains sur les corps infirmes, toutes les moissons qu'elle a procurées aux terres stériles, tous les misérables dont elle lavait les pieds par ses services pendant qu'elle vivait et dont elle parfumait la tête par ses instructions, toutes les délivrances dont cette grande ville a été favorisée, et qui ont rendu la prospérité à ce royaume.

Paraît tout d'un coup dans nos contrées, pendant qu'elle habitait au milieu de nous, le terrible Attila, celui qui s'appelait le Fléau de Dieu, avec une armée immense. La cour en est émue, la ville croit déjà voir le carnage et la mort à ses portes. On a recours à Geneviève. Ce n'est point Barac, ce n'est aucun prince d'Israël qui est choisi pour délivrer le peuple, c'est la sage Débora. Clovis ne se croit pas en sûreté si Geneviève ne joint ses prières à ses armes. Tel est l'ascendant de la sainteté sur la puissance. La sainte prie, et aussitôt, sans aucun combat, le formidable conquérant, à qui nulle puissance ne résistait, se retire; il sent une force supérieure qui le chasse. La sainte prie avec foi. Qu'y a-t-il qui ne soit possible à Dieu? Et qu'y a-t-il de possible à Dieu que la foi ne puisse faire? Son secours est toujours présent et efficace. Car voici un autre fléau du ciel, un feu qui consume tous les corps. Geneviève invoque le Seigneur dans les ardeurs de sa charité qui l'enflamme pour un peuple malheureux, et par ses invocations le mal universel est arrêté : *benefaciendo et sanando omnes.*

Mais en priant, mes frères, pour détourner du peuple la colère de Dieu, remarquez que la charité qui met l'ordre, la règle, le concert dans les actions, la conduit toujours, et que, pour aller à la source du mal, une pénitence publique par ses conseils est imposée à toute la ville.

C'est le péché, en effet, c'est le péché qui a mis dans les mains de l'ange exterminateur l'épée qui désole les campagnes et les villes, le feu qui dévore les grands et les petits. Notre plus grand ennemi est au dedans de nous; c'est nous, c'est notre cœur, c'est cette terre malheureuse qui fournit au ciel la matière de ses foudres qui retombent sur nous. Partout où habite le péché, là se trouve la malédiction. En un mot, nous ne sommes malheureux que parce que nous sommes pécheurs. Il faut donc que le péché soit rejeté, afin que la justice soit apaisée, et que le mal s'éloigne. Instruisez-vous, fidèles, et retenez bien la leçon qui va finir ce discours. Si un ennemi vous traverse, ou si une maladie vous consume, examinez-vous, et voyez s'il n'y a pas quelque péché qui soit caché dans votre sein. Vous pouvez aller au tombeau de votre sainte patronne, dévotion très-utile. Vous pouvez fréquenter l'Eglise où elle a été inhumée, et qui porte maintenant son nom, où les rois et les peuples, depuis plusieurs siècles, ont ressenti dans leurs besoins les effets de sa charité. Vous pouvez y révérer ses cendres et implorer ses suffrages. Les cendres des saints ont été toujours recherchées par les saints. Et vous voyez même, dans les *Actes des apôtres*, que les mouchoirs et les linges qui avaient touché le corps de l'apôtre saint Paul, encore vivant, guérissaient les malades et chassaient les démons. Le Seigneur veut être honoré dans ses serviteurs.

Vous pouvez donc, mes frères, visiter la basilique si célèbre où la bienheureuse est honorée. Vous devez même admirer le pouvoir de la religion qui amène non-seulement les peuples, mais les rois au tombeau d'une simple fille. Mais, lorsque vous y adressez vos requêtes au Seigneur par l'intercession de Geneviève, souvenez-vous de

vous considérer vous-mêmes ; votre attachement au monde sensuel et superbe, votre dureté envers le monde misérable et affligé, tant de péchés qui vous rendent si contraires à Dieu : prosternés dans le temple, mais retenant toujours dans vos prévarications, sous la main de Dieu qui vous punit, la cause de la punition.

Et si la santé vous est rendue, si votre faim est soulagée, si la manne descend dans votre maison, si votre ennemi s'éloigne de vos portes, ne tressaillez pas de joie : Dieu accorde quelquefois aux désirs d'un peuple indocile ces petits biens de la terre. Demandez plutôt dans une prière sage les biens du ciel, les vertus chrétiennes qui conduisent au ciel, une prudente séparation de ce monde profane, que la sainte que vous priez a fui avec horreur; vous ne sauriez y habiter sans danger, vous ne sauriez vous y attacher sans crime, vous ne devez que passer et passer avec crainte. C'est le détachement du monde que la sainte vous enseigne : *pertransiit*.

Mais vous devez encore prier et travailler à remplir le peu de jours que vous avez à vivre des œuvres de votre charité envers le monde ; *benefaciendo*. Le monde malin et persécuteur n'en doit pas être exclu. Si vous n'étiez doux qu'avec les doux, si vous aimiez seulement tous ceux qui vous aiment, les païens en ont autant fait que vous. Bienveillance envers ceux qui n'en ont point pour vous, complaisance avec ceux mêmes qui ne vous plaisent pas, respect pour les supérieurs et les grands, condescendance pour les faibles et les petits, consolations et secours portés au prochain dans ses misères. Charité envers tous : *sanando omnes;* voilà, mes frères, ce que vous demanderez le plus instamment au ciel, ce qui honorera le plus votre sainte patrone, et au même temps le moyen infaillible d'arriver à la gloire qu'elle possède, et que je vous souhaite. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT ANTOINE.

Ego Dominus omnipotens : ambula coram me, et esto perfectus. (*Gen.*, XVII, 1.)

Je suis le Dieu Tout-Puissant : marchez devant moi, et soyez parfait.

J'emploie, mes frères, dans l'éloge du père des solitaires, les paroles que Dieu adressa au père des fidèles ; et je croirai avoir achevé le portrait d'Antoine, si je puis vous le représenter marchant dans les voies qui furent marquées à Abraham. Sa vie est si connue, quelque soin qu'il ait eu de la cacher, que l'historien fidèle ne peut vous en apprendre rien de nouveau, et en même temps si sainte, que l'orateur sacré a besoin de tout son art, pour égaler, par ses expressions, la grandeur de ses mérites. Tous les saints docteurs ont jeté des fleurs sur son tombeau, les solitaires les plus parfaits ont étudié sa vie, il y a plus de douze cents ans que l'Église célèbre sa fête. Au milieu de ces lumières, je pourrai marcher sûrement, et le grand Athanase me servira de guide. Car on dit que les solitaires étrangers, désirant de connaître au vrai quel avait été saint Antoine, et si les merveilles que l'on en publiait par toute la terre étaient véritables, s'adressèrent à ce saint docteur et lui écrivirent pour le prier de leur en faire l'histoire. Athanase, dit-on, reçut cette prière avec joie, tant à cause du profit qu'il tirerait lui-même de la mémoire d'un si grand saint, qu'il avait vu très-souvent, qu'à cause qu'il espérait que les autres seraient merveilleusement édifiés de ses exemples. Il l'écrivit donc, et ce n'est pas une médiocre louange pour Antoine d'avoir été loué par Athanase : il l'écrivit, et avec cette même plume dont il avait proscrit la plus redoutable des hérésies, il fit revivre les exemples de la plus haute perfection. Il l'écrivit, mais avec simplicité, ne rapportant rien que de certain, et ménageant les prodiges qui se présentaient en foule. Car les saints, mes frères, persuadés que la vérité seule honore le Dieu saint, ont mieux aimé faire des portraits ressemblants que riches; ils ont écrit pour nourrir la foi et non pour contenter la curiosité; ils se sont plus appliqués à peindre des pénitents que des thaumaturges; ils ont plus proposé de règles que de miracles, quoique en effet la vie de ces hommes divins ait été elle-même le plus grand des miracles.

Vous l'allez voir, mes frères, dans le célèbre Antoine, soit que vous regardiez cet homme parfait appliqué à marcher devant Dieu, soit que vous regardiez le Dieu tout-puissant attentif à aplanir ses voies. Car il me semble, mes frères, que vous pouvez vous en former cette idée. Antoine qui vit sous les yeux de Dieu, Dieu qui conduit tous les pas d'Antoine. Là c'est un homme fidèle qui s'observe lui-même, et qui marche devant le Seigneur dans la perfection de la sainteté et de la justice : *Ambula coram me, et esto perfectus.* Ici c'est un homme divin que le Seigneur tout-puissant conduit, et rend terrible aux ennemis de la justice et de la sainteté, *ego Dominus omnipotens.* Voilà tout l'éloge de l'admirable Antoine que l'Église honore en ce jour. Nous commencerons, après avoir invoqué le Saint-Esprit par l'intercession de la reine des saints. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Avant que Dieu dît à Abraham : Marchez devant moi et soyez parfait : *Ambula coram me, et esto perfectus*, il l'avait appelé et lui avait dit : Sortez de votre terre, de votre parenté et de la maison de votre père : *Egredere de terra tua.* (*Genes.*, XII, 1.) C'est le premier pas que doivent faire ceux qui se donnent sincèrement à Dieu : sortir de la société du monde par la retraite, ou du moins se séparer de sa contagion par le détachement. Antoine, comme un autre Abraham, avait promptement obéi à la voix de Dieu

qui l'appelait à lui, et il était sorti de la maison de son père. Il entend l'Evangile, ses oreilles sont frappées de cette grande parole : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et distribuez-le aux pauvres : *vade.* (*Matth.*, XIX, 31.) Il croit que ce conseil est pour lui un précepte, il part sur-le-champ, il quitte le siècle, il répand dans le sein des pauvres tout son argent ; de toute la substance du monde qu'il possède, il ne se réserve qu'un vêtement simple, résolu de ne plus marcher que devant Dieu. Car, mes frères, toute la perfection est renfermée dans cette parole, dite à Abraham et pratiquée par Antoine, *Ambula coram me, et esto perfectus.* Ainsi le pieux Enoch ne reçoit point d'autre éloge que celui-ci, qu'il a marché avec Dieu, *Ambulavit cum Deo.* (*Genes.*, V, 22.) Ainsi le Roi-Prophète déclare qu'il regardait le Seigneur et qu'il l'avait toujours devant ses yeux : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* (*Ps.* XV, 8.) C'était encore la dévotion d'Elie et d'Elisée, *in cujus conspectu sto.* (III *Reg.*, XVII, 1.) Ainsi Elisabeth et Zacharie sont appelés dans l'Evangile justes devant Dieu, *justi ante Deum.* (*Luc.*, I, 6.

Ce n'est donc pas assez de marcher : combien de gens qui courent en vain ! Combien de chrétiens qui marchent, et ce n'est pas devant Dieu ! La souveraine perfection est de marcher devant le Seigneur : *Ambula coram me, et esto perfectus.* Premièrement, en consultant toujours sa loi, en second lieu, en considérant toujours ses jugements, et troisièmement, en demandant toujours sa grâce, trois choses que vous remarquerez dans notre saint, et qui vont donner lieu à de grandes réflexions. Le sage Antoine s'est assis à l'écart, et, mettant un grand abîme entre le monde et lui, il vit, pendant un siècle presque entier, dans un désert. Mais dites-nous, homme admirable, vous qui avez appris aux hommes à se passer des hommes et à vivre tout seuls, sans maison, sans argent, sans emplois, sans société, sans témoins, et presque sans nourriture, dites-nous ce que vous avez fait dans ce désert? Le pieux solitaire n'y perd point Dieu de vue et consulte toujours sa loi. Première réflexion.

Nourri dans la maison paternelle, loin des écoles où la doctrine s'acquiert souvent aux dépens de l'innocence, élevé par des parents chrétiens qui avaient plus travaillé à le rendre juste et fidèle que savant, il n'avait vu dans leurs mains que le livre de la loi; il n'avait reçu de leur bouche que les règles de l'Evangile; il avait seulement appris d'eux que le Seigneur, le Dieu vivant et véritable, le Dieu des chrétiens qui remplit tout par son essence, qui voit et qui observe toutes les démarches des hommes, leur a donné aussi une loi et des préceptes pour les régler. A la connaissance de ces préceptes se réduisait la science d'Antoine, et quels progrès n'aurait-il pas faits dans les doctrines humaines, s'il eût voulu y entrer? Synésius, qui devint depuis évêque, et qui mettait parmi les devoirs de l'homme et du fidèle celui de savoir, ayant vu Antoine, avoua qu'il y avait une exception pour lui, et que la science et les lettres n'étaient pas nécessaires à un homme qui avait dans l'esprit tant de force, tant d'élévation et de noblesse.

Voilà donc que le jeune Antoine, qui devint ensuite l'oracle des évêques, et que les païens même appelèrent l'*homme de Dieu*, se cache de plus en plus au monde, passe d'un désert moins reculé à un autre désert plus impénétrable, pour ne regarder que Dieu et pour ne consulter que sa loi. Une mémoire fidèle lui tient lieu de livre, les vérités se présentent à lui et il ne les retient pas seulement dans son esprit par des réflexions stériles, mais il les fait passer dans son cœur pour régler ses sentiments, pour assujettir ses passions, pour purifier ses motifs, pour connaître toutes les volontés de Dieu et pour les suivre; pénétrant la loi par l'intelligence, et la pratiquant par l'amour, en sorte qu'il devint lui-même un parfait législateur, et que sa vie n'est autre chose que l'Evangile réduit en pratique. Ainsi le fidèle, qui dès sa jeunesse cherche le Seigneur et qui porte souvent ses yeux sur les caractères sacrés de l'Evangile de Jésus-Christ, plie plus aisément son esprit et son corps à l'obéissance qu'il doit à la loi de Dieu, et ne trouve point dans une imagination remplie par les objets sensibles, ni dans les habitudes criminelles, mille obstacles qui deviennent dans la suite de l'âge comme invincibles et que vous éprouvez dans le monde, vous qui ne donnez à l'étude de la religion et à l'affaire de votre salut que vos derniers soins et les restes de vos pensées, comme s'il y avait quelque temps dans la vie que vous puissiez soustraire à l'empire de la loi de Dieu, comme s'il y avait quelques démarches que vous ne dussiez pas régler sur ses préceptes.

O enfants de Dieu ! vous avez cru pouvoir vivre sans joug comme des enfants de Bélial, marchant au hasard loin du Seigneur dans vos voies et selon vos fantaisies; vous voulez peut-être à présent redresser vos sentiers ; mais je vous demande, mettez-vous parmi vos premières obligations, comme Antoine, l'étude de la loi, une attention sérieuse aux règles de l'Evangile? Comme on oublie aisément ce que l'on n'a point dans le cœur et ce qui s'oppose aux penchants de notre corruption, il faut vous dire, et vous devez bien le retenir, que ce n'est pas une œuvre de surérogation que cette attention et cette étude. Et de là vient que Dieu ordonnait à l'ancien peuple que l'on renouvelât souvent la lecture de sa loi, voulant que les plus petits fussent présents à cette lecture pour prévenir les impressions étrangères et pour jeter dans ces âmes encore tendres les premières semences de la crainte du Seigneur et de l'amour de ses ordonnances. Vous les avez au milieu de vous ces ordonnances, et il n'est pas nécessaire que vous alliez au delà des mers les chercher, et néanmoins, mes frères, faut-il que je vous le reproche ?

vous n'en avez la plupart qu'une connaissance ou confuse ou superficielle. Une vie déréglée, ou, si vous voulez, une vie d'humeur et d'imagination, vous a rempli l'esprit de fausses idées et de faux jugements, qui étant souvent réitérés sont devenus en quelque façon invariables : vous avez formé là-dessus votre conscience; sans autre examen vous supposez comme vraies les maximes les plus fausses : les grandes règles de la morale chrétienne que l'on vous annonce ensuite vous paraissent étranges et nouvelles, l'Indien et le Chinois n'en seraient pas plus surpris; les préceptes les plus indispensables, comme de mener une vie de travail et de pénitence, éviter tout ce qui peut nourrir l'amour du monde, endurer les outrages, mortifier les sens, prier souvent et avec ferveur, tout cela ne vous paraît une loi et des préceptes que pour les déserts et les cloîtres; vous réduisez pour un petit nombre de justes l'obligation de marcher selon l'esprit et selon la loi.

Et de là, mes frères, cette multitude de prévaricateurs, qui rendent la sainte Sion semblable à la profane Samarie avec les règles de la loi la plus parfaite; règles qui attaquent jusque dans le cœur la source de tous les crimes; règles qui ont formé le fidèle Antoine, qui n'avait pas d'autre guide dans le désert que la loi; règles si justes qu'elles sont appelées les justices mêmes, et qui pourraient rectifier non-seulement les solitaires mais les villes.

D'où vient ce malheur, mes chers frères? on a une loi et on ne l'étudie point, et on ne la sait qu'à demi; on n'en connaît pas l'étendue; on croit que d'avoir appris par cœur une fois dans sa vie le Décalogue, c'est savoir toute sa religion.

Antoine ne cesse point de la regarder dans son désert; mais en consultant la loi de Dieu, il considère aussi ses jugements. Et voilà en deuxième lieu comment il marche dans la sainteté, sous les yeux de celui qui sonde les consciences et qui prépare au péché des tourments éternels.

En effet, mes frères, quel objet plus capable de donner aux hommes une horreur salutaire de tout ce qui peut les corrompre et les perdre, que la vue d'un Juge éternel, inexorable, juste, qui est proche et qui a des yeux pour voir les plus secrètes pensées des cœurs, pour découvrir dans les saints les plus petites pailles et des taches dans les anges si purs; un Dieu qui observe toutes les démarches de la présomption humaine, qui répand des douleurs sur toutes les convoitises, qui compte nos transgressions et qui ne les laisse jamais sans châtiments?

Vous voyez donc le sage Antoine, devant qui les lions tremblent, trembler lui-même devant Dieu, que la foi lui découvre descendant déjà dans la nuée, pour lui demander compte de tous les moments de sa vie et de tous les mouvements de sa conscience, pour le juger et pour prononcer sur lui un arrêt irrévocable. Sur les regards perçants du juge éternel il règle tous ses pas, veillant sans cesse sur son imagination; imagination qui n'est jamais parfaitement assujettie dans les hommes les plus justes, et qui fait tant d'apostats parmi ceux-là même qui ne sont point sortis de leurs saintes demeures; gardant sa bouche par le silence pour ne pas porter au tribunal de Dieu un péché qui puisse être condamné; captivant ses sens, examinant tous ses désirs et craignant ses vertus mêmes, en un mot mortifiant, comme le Prophète à la vue des jugements divins, une chair qui est innocente, mais qui pourrait être rebelle : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui.*

Quelles étaient ses mortifications corporelles, mes frères? Chacun sait qu'il passait quelquefois plusieurs jours sans manger; ou, quand il mangeait, la terre, qui lui avait servi de lit, fournissait à sa table les racines qu'elle produisait sans être cultivée; il se désaltérait dans les fontaines, il détruisait son corps plutôt qu'il ne le mortifiait, ajoutant les veilles aux abstinences et les larmes aux veilles, s'efforçant par tout de prévenir et d'apaiser le juge suprême pour les fautes les plus petites, par des supplices toujours nouveaux et si étranges, que vous auriez sujet de vous soulever contre moi si je vous les proposais comme un modèle.

Mais d'un autre côté, chrétiens devant qui je parle, n'aurais-je pas sujet de m'élever contre vous, si souillés par tant de prévarications dès votre enfance, si coupables non-seulement des fragilités que les saints ont pleurées pendant cette vie, mais bien plus des crimes que les réprouvés ne peuvent plus effacer par toutes les douleurs de l'enfer, si avec de tels péchés, dis-je, vous ne rougissez pas d'une vie molle, d'une vie sensuelle, qui convient si peu à des prévaricateurs que la justice de Dieu menace. Antoine avait apporté dans le désert la grâce que vous avez perdue, ses yeux ne s'étaient point ouverts à la vanité, ses pieds n'avaient point couru dans les voies de l'injustice, ses mains n'avaient pas plus touché aux biens du siècle qu'aux anathèmes; et toutefois une religieuse crainte des jugements de Dieu le saisit, qui, après l'avoir conduit dans le désert, retient encore dans la servitude son imagination, ses sens, son cœur, sa chair.

Et vous ajouterai-je ici, mes frères, que le Dieu saint et juste représenté à notre saint dans ses fréquentes méditations avec tout l'appareil de sa justice, il se comportait aussi toujours au dehors comme s'il voyait l'Invisible, de manière que personne n'accomplit jamais mieux que lui cette parole du grand Apôtre : que votre modestie soit connue de tout le monde, car le Seigneur est proche : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus, Dominus enim prope est.* (*Philip.*, IV, 5.)

Et de fait, chrétiens, voici pour vous et pour moi une morale bien nécessaire : appliquez-vous et apprenez qu'il est impossible que celui qui a devant les yeux le vengeur éternel des convoitises et qui se prépare à

son jugement, étouffant le vice et écartant même les images du vice, ne mette un ordre dans ses désirs les plus cachés. Si l'ordre est dans les désirs et dans les sentiments ; si l'intérieur, si l'âme est réglée, vous jugez bien que l'extérieur ne saurait être déréglé ; et c'est pour cela que les anciens solitaires se souvenant toujours de cet avertissement de l'Apôtre, qui leur représentait le Seigneur déjà proche d'eux dans son jugement, retranchaient même de leur extérieur tous les défauts, ils modéraient le ton de leur voix, ils n'interrompaient jamais celui qui parlait, ils n'avaient rien de précipité dans leurs paroles, rien que de grave et de modeste dans leurs démarches ; ils rendaient en quelque manière la piété sensible jusque dans l'air de leur visage et dans la situation de leur corps : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus, Dominus enim prope est.*

Et qui est-ce qui avait mieux pratiqué cette règle de modestie qu'Antoine, leur patriarche? quelle douceur dans ses discours! quelle politesse dans ses manières, malgré la vie sauvage des forêts! quelle modestie dans sa contenance! quelle retenue dans tous ses mouvements!

Ainsi se comportent et prennent une situation respectueuse ceux de la cour à qui on annonce que le prince va paraître ; on les voit incontinent se mettre en un état de bienséance et étouffer en quelque sorte leurs passions : ceux qui parlaient haut se taisent, ceux qui disputaient entre eux avec chaleur quittent la dispute, et les plus dissipés prennent une attitude modeste : *Dominus enim prope est.* La présence d'un homme fait cette impression dans l'extérieur des hommes : Et pourquoi, mes chers frères, la vue d'un Dieu qui est présent pour examiner tous vos déportements, qui est proche pour les juger, ne fera-t-elle pas le même effet? En sorte que votre extérieur soit comme l'image de votre intérieur, et qu'il paraisse à tout le monde que vous attendez Jésus-Christ, votre roi et votre juge, par la modération chrétienne qui répande la grâce de la douceur sur vos lèvres, qui bannisse de vous la rusticité et l'immodestie, et qui rende votre dévotion aimable à ceux qui vous voient, pendant qu'elle vous est suspecte à vous-même et que vous regardez avec une humble frayeur celui qui jugera les justices.

Hélas! peut-être n'y pensez-vous jamais? Et l'homme est si vain, si léger, si inconstant, si aisé à tromper par de fausses espérances, que tout suffit presque pour le rassurer contre les objets les plus terribles. Les uns se délivrent de cette crainte en regardant les choses terribles comme éloignées, et c'est assez pour les autres de n'y penser pas pour ne les pas craindre. O malheureuse sécurité, la source de tous les péchés et de tous les maux! Avec la crainte qui nous rend présents les jugements de Dieu que nous considérons comme éloignés, si nous n'y pensons que rarement, ou comme incertains, si nous n'y pensons jamais : avec cette crainte le juste ne perd point la justice, et abattu devant le trône de Dieu dont il considère les jugements, il demande aussi toujours sa grâce.

Demander toujours la grâce, c'est, en troisième lieu, ce que fait celui qui veut marcher devant Dieu et être parfait : *Ambula coram me et esto perfectus.* Il regarde dans la prière assidue celui dont le secours continuel lui est nécessaire. Car, mes frères, ce n'est point dans la sainteté du lieu qu'il met sa confiance : tenez pour constant qu'il vaudrait mieux avoir grand soin de son âme et travailler humblement à son salut dans un lieu dangereux que de s'oublier soi-même dans le lieu le plus saint. Ce n'est point aussi dans les priviléges d'une heureuse naissance et d'une innocente éducation ; fussiez-vous descendus d'une race fidèle, nés dans une communion sainte, instruits dans une religion orthodoxe, nourris de bonne heure du lait le plus pur de la parole de Dieu, élevés dès l'enfance dans l'étude des saintes lettres comme Timothée, vous avez toujours dans le cœur les semences du vice ; il n'est point parmi les vices de monstre dont le cœur, quelque régénéré qu'il soit, ne puisse être le père, si la grâce ne le préserve ; et il n'y a que la prière, le désir continuel de cette grâce qui puisse l'attirer en vous. Enfin, ce n'est pas dans les longues années de sa justice que le serviteur de Dieu se fonde ni sur les merveilles de sa vie : Antoine, que vous voyez toujours prosterné dans le tabernacle du Seigneur sans sortir de devant sa face, est un homme du troisième ciel. Depuis longtemps il ne marche point selon la chair, il n'habite plus dans la tente des pécheurs, il ne s'est jamais assis dans les conseils de la vanité, il ne vit point au milieu d'un peuple souillé, il n'a point à craindre la contagion du mauvais exemple, ni l'attrait de l'occasion pernicieuse, il a ouï parler de Paul, il ne connaît qu'Athanase, il ne regarde que Dieu. Bien plus, les conseils du Très-Haut lui sont révélés, les pensées des cœurs les plus secrètes lui sont découvertes, les maladies, les éléments, les démons lui obéissent, la grâce qui accompagne ses paroles ramène la piété dans les consciences et rétablit l'innocence dans les familles ; en un mot, il est déjà invoqué lui-même comme un puissant intercesseur, et néanmoins il offre à Dieu, nuit et jour, des vœux ardents pour obtenir de sa miséricorde un secours dont il croit avoir besoin à toute heure.

Grande leçon, chrétiens, Antoine prie ; en cherchant partout celui qu'il aime comme l'épouse, il n'est point de colline où il ne dresse un autel, il n'est point de bois qui ne serve à ses holocaustes ; il tire pour ses sacrifices le miel des rochers et le parfum des montagnes ; il prie en diverses manières ; tantôt sa prière est un gémissement, et tantôt c'est une louange. Il prie en levant les mains au ciel, il prie en se prosternant contre terre. Il prie en lisant les livres sacrés, car il faisait des saintes Ecritures ses chastes délices ; il prie en consi-

dérant le grand spectacle du ciel et de la terre, et la nature est pour lui un livre où il trouve une source d'utiles réflexions. Il prie dans tous les événements humains, et quoique les calamités du monde, où il tient si peu de place et où il ne veut rien posséder, ne puissent pas l'intéresser, il élève ses yeux vers celui qui habite dans le ciel, pour s'efforcer de fléchir sa justice : tout ce qui arrive dans le siècle, rapides élévations, décadences subites, désolations de la guerre, désastres de l'indigence, tout ce qui est une matière à nos jugements faux ou à nos discours indiscrets, le juste en fait le sujet de son gémissement et de sa prière.

Antoine si parfait prie donc toujours, il demande toujours la grâce : dans un désert qui le sépare du monde, dans une justice qui l'éloigne du péché, il ne compte ni sur sa justice ni sur son désert. Et quel sera donc votre sort, chrétiens mes frères, vous qui vivez sans précautions et sans prières dans la région de la mort, dans le centre du vice, dans les temps de l'iniquité ? vous qui demeurez encore avec les enfants du siècle, qui cherchez leurs amusements, qui prenez part à leurs jeux, qui aimez leurs spectacles, qui admirez leurs pompes, qui applaudissez à leurs corruptions, qui marchez encore dans les chemins où la trompeuse Thamar vous attend et où se montre la séduisante Bersabée? vous qui n'êtes jamais sur la montagne avec les Moïse et les Antoine, et qui êtes toujours dans la vallée avec le peuple prévaricateur.

Que si vous priez quelquefois, permettez-moi de vous le dire, votre esprit, plein des images du siècle et de ses sollicitudes, s'éloigne de Dieu pendant que votre corps assiste devant son trône : c'est peut-être l'heure et le moment de vos plus folles pensées, ne priant jamais moins que dans le temps de la prière. Ce n'est ni un aveu de vos misères, ni un désir de la grâce ; vous n'y apportez qu'un dégoût pour la prière même et vous changez en péché le canal de toutes les grâces. Le Seigneur vous voit dans vos égarements, il connaît la vanité de vos pensées et l'iniquité de vos voies. Le Seigneur vous regarde ; apprenez vous-mêmes à regarder le Seigneur, à marcher devant lui, consultant sa loi, considérant ses jugements, demandant sa grâce : *ambula coram me.*

Mais si je marche devant vous, Seigneur, c'est que vous me faites marcher ; si je prends des ailes dès le matin, si je vais demeurer dans les extrémités de la terre comme Antoine, votre main m'y conduira et je ne puis y être soutenu que par votre droite. Le fidèle marche sous les yeux de Dieu, mais c'est Dieu qui conduit les pas du fidèle. Notre saint se cache dans un désert pour marcher devant le Seigneur dans une sainteté et une justice parfaite, *ambula coram me, et esto perfectus.* Vous l'avez vu, et vous allez voir le Seigneur tout-puissant qui, marchant devant lui, le rend terrible aux ennemis de la justice et de la sainteté : *Ego Dominus omnipotens.* C'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

L'homme plongé dans l'iniquité dès sa naissance, toujours faible, toujours porté au mal par ses inclinations et ses penchants, environné d'ennemis malins et furieux dont la haine ne se repose jamais, est-il quelque autre que le Dieu fort et puissant qui puisse réformer son cœur, redresser ses pas, arrêter ses penchants, enchaîner les esprits de malice et d'erreur qui l'assiégent, non-seulement pour le faire marcher devant lui dans la sainteté et la justice, mais de plus pour le rendre terrible aux ennemis de la justice et de la sainteté ? *Ego Dominus omnipotens.* Soutenu d'une main si puissante, Antoine entre dans la sainte carrière et triomphe de ses formidables ennemis, les démons et les hérétiques.

Les démons se présentent d'abord. Grand et impénétrable secret à tous les hommes, mes frères, que cette justice par laquelle Dieu a voulu que l'homme pécheur ait été assujetti aux démons qui l'ont fait tomber dans le péché, et cet ordre inconcevable que Dieu a mis dans l'empire des ténèbres, en ordonnant que les natures inférieures qui se sont portées au mal par l'impression d'une nature supérieure en demeurassent les esclaves. Or, mes frères, selon cette loi, l'homme dans ce monde-ci n'est jamais entièrement délivré de l'empire du démon, et y demeurant assujetti à diverses peines de son péché avec une imagination, un corps, une volonté où il reste encore jusque dans la justice des impressions de la première iniquité, il est clair que Satan, le prince du monde et l'esprit de malice, peut user pour tenter l'homme de tout ce qui n'est pas encore guéri dans l'homme. Ôter aux démons cet empire, c'est contre la parole du texte sacré ; avancer leur jugement et les renfermer dans l'abîme avant le dernier jour, c'est établir la paix dans un temps destiné à la guerre, anéantir les vertus chrétiennes, détruire la crainte salutaire qui porte le fidèle à prier et à gémir parmi tant de piéges, à s'humilier dans ses chutes et à veiller sur toutes ses voies, c'est ôter à la grâce la gloire et la manifestation de sa force dans les victoires du juste. Enfin, ce serait prescrire à Dieu un ouvrage tout différent de celui que sa sagesse a choisi, où les anges et les démons n'auraient point de part, et où Dieu se contenterait d'agir sur les cœurs des hommes sans leur faire surmonter aucunes difficultés.

Vous qui croyez que ce commerce des esprits étrangers avec les nôtres n'est qu'une chimère et qui ne reconnaissez en vous que des mouvements tout humains auxquels le séducteur des hommes n'a point de part ; outre que vous démentez les livres saints qui le témoignent en mille endroits et qui vous représentent Jésus-Christ même tenté par cet esprit de ténèbres, plus

incrédules que les hérétiques et les païens, à qui cette théologie n'a point été inconnue, c'est que de plus vous devenez par vos blasphèmes exécrables, par vos vengeances furieuses, par vos impudicités effrénées, par vos dissolutions et par vos injustices, par tant d'actions que l'humanité même et la raison condamnent, vous devenez, dis-je, une nouvelle preuve des séductions de celui qui est appelé le tentateur, l'esprit impur, le calomniateur, le meurtrier, le père de l'horreur et du mensonge. Dénués du secours du Tout-Puissant, que vous n'avez garde d'invoquer, puisque vous ne connaissez ni votre ennemi, ni ses ruses, ni ses forces, il agit en vous avec efficace, dit l'Apôtre, et il possède votre cœur en paix.

Il n'en est pas ainsi du serviteur de Dieu, Antoine devient terrible aux puissances infernales. Il semblait que ces noires légions, chassées de tous les temples de la terre à la naissance du christianisme, se fussent alors retirées dans les déserts d'Egypte pour attaquer le chef des solitaires. Elles s'offrent à lui tantôt sous des formes affreuses, tantôt sous des images agréables et toujours infiniment dangereuses. Quand l'ennemi du salut ne peut fournir au dehors des objets séduisants, il en fortifie au dedans les idées ; l'esprit impur se promène dans des lieux secs et arides, où le juste s'est confiné, il y cherche du repos, il voudrait y établir sa demeure. Mais il y trouve un athlète indomptable qui lui fait une rude guerre : le tentateur renouvelle chaque jour ses combats, et chaque jour celui qui a triomphé dans le paradis est honteusement vaincu dans le désert. Notre saint apprend même à ses disciples l'art de vaincre le prince du monde, par les prières, par les jeûnes, par un amour ardent envers Jésus-Christ et par le signe sacré de la croix.

Ecoutez, chrétiens, Satan a mille artifices pour nous surprendre, une force incroyable pour nous renverser; mais nous pouvons tout dans le Seigneur tout-puissant, qui nous fortifie : *Ego Dominus omnipotens.* L'esprit impur ne marche point sans plusieurs autres esprits méchants, je parle après les saintes Ecritures; quelquefois c'est Léviathan qui tente à la superbe, ou c'est Mammon qui porte à l'avarice, Asmodée sollicite à la luxure, Béelzébuth sème l'envie, Beelphégor jette dans la gourmandise, Baalbérit allume la colère, Astarotin inspire la paresse; il tente les méchants et les bons, il pousse Judas au larcin et Saül à l'homicide; il persuade à Eve la désobéissance, il invite Job au blasphème, il réveille en David les affections impures, il demande à cribler Pierre, il voudrait corrompre Paul ; il remue les humeurs, il rapproche les objets, il fait servir les créatures à ses desseins, le soleil à faire des idolâtres, l'or et l'argent à faire des avares, les attraits de la chair à faire des impudiques, il jette sur le vice un fard qui en couvre la laideur, il met sur les yeux du pécheur un voile qui lui cache sa fin malheureuse.

Dites-moi, qui pourra résister aux séductions et aux efforts d'un ennemi si attentif à nuire, si puissant à combattre ? Vous, fidèles, si vous suivez Jésus-Christ, si vous le regardez comme Antoine, si vous êtes bien persuadés que vous ne pouvez vaincre par la force de votre bras, mais seulement par la vertu de celui qui est venu dans le monde pour vous remplir de son esprit et de sa force. Le Seigneur, qui marchera devant vous et qui vous revêtira de ses armes, saura donner des bornes à la malice de Satan ; ayez confiance, l'empire de celui-ci ne s'étend point sur la volonté de l'homme; c'est un lion, ministre de la justice divine, qui rugit, qui cherche, qui tente, mais qui est enchaîné et qui ne peut dévorer que ceux qui se livrent à lui. Il n'a pu entrer dans les pourceaux sans le congé de Jésus-Christ: comment pourrait-il donc déchirer les brebis du troupeau qui sont sous sa garde? Il y a dans la grâce du plus faible chrétien qui croit, et qui invoque, des exorcismes puissants auxquels cet ennemi redoutable ne saurait résister et qui profitent au fidèle : *Ego Dominus omnipotens.*

Voyez-vous Job qui dans cette guerre s'élève par la patience, plus grand sur son fumier que les rois ne le sont sur leur trône? David qui, au milieu des illusions impures, fait nager son lit dans ses larmes et qui devient dans le séjour de la mollesse le modèle des pénitents? les jeunes Hébreux qui sortent de la fournaise plus parfaits? Paul que les aiguillons de Satan ont rendu plus humble? les apôtres qui reviennent des supplices de la Synagogue plus contents et plus fidèles? et l'admirable Antoine qui dans les tentations augmente ses mérites et multiplie ses triomphes? Si saint et si grand, qu'au seul nom d'Antoine que l'on prononce les démons dans toute l'Egypte sont chassés des corps. Et je vous demande, qui a donné une si grande puissance à cet homme pauvre? C'est l'ouvrage du Très-Haut, qui chasse le fort armé et qui fait tomber à ses côtés tous ses ennemis. Les peuples cherchent un tel homme, les empereurs lui écrivent des lettres et lui demandent ses prières. Devant lui l'enfer tremble et l'hérésie frémit.

Oui, l'hérésie : car je vous l'ai dit et vous l'allez entendre; le Seigneur tout-puissant ne le rendit pas moins terrible aux hérétiques qu'aux démons. Rappelez donc ici dans vos esprits ces temps de trouble auxquels l'erreur soutenue par le crédit et par la violence ébranlait les colonnes mêmes de l'Eglise. Le concile de Nicée avait prononcé des anathèmes contre Arius, et néanmoins sous des princes prévenus la terre devenait presque arienne. Un symbole équivoque surprenait le simple, une dignité offerte éblouissait l'ambitieux, une menace renversait le faible, un exil séparait le pasteur du troupeau, et un esprit de schisme divisait le troupeau de lui-même. La vérité proscrite n'était presque plus libre que dans la bouche de l'évêque Athanase et du solitaire

Antoine. L'évêque nous apprend que le Dieu tout-puissant, se servant du solitaire pauvre et simple pour dissiper la secte superbe, brisa avec cette petite pierre détachée de la montagne la riche et énorme statue. En effet, mes frères, si le grand Athanase fut cet homme admirable qui seul résista si longtemps aux empereurs, qui redressa les pontifes, qui anima les conciles, qui conserva la foi orthodoxe, qui soutint l'Eglise chancelante, qui confondit le superbe arianisme; n'est-ce pas le fidèle Antoine qui le consolait par ses discours, qui l'exhortait par ses lettres, qui le soutenait par ses prières? Lié avec Antoine par l'affection la plus tendre et par l'amitié la plus sainte, Athanase ne comptait pour rien les haines et les calomnies des hérétiques, les exils et les persécutions des empereurs. Le seul souvenir d'Antoine le comblait de joie. Athanase ne pouvait penser à Antoine sans un profit singulier.

Mais regardez, je vous prie, le solitaire lui-même, qui entre dans le champ de bataille pour combattre les ennemis de la vérité. Le saint, fortement attaché à la foi de Nicée, se crut obligé de faire voir par ses remontrances que les grottes et les cavernes, qui séparent les hommes de la contagion du siècle, ne les rendent pas indifférents aux plaies et aux afflictions de l'Eglise. Il sollicite Constantin par ses lettres, il menace Grégoire usurpateur du siége d'Alexandrie, il prédit à un général d'armée la colère de Dieu qui allait tomber sur lui, et cet homme, qui s'était moqué de la lettre du saint, sentit quatre jours après par une prompte mort la vengeance divine. Antoine descend même de la montagne et vient dans Alexandrie; il y parle publiquement contre les ariens, il y explique la consubstantialité du Fils avec le Père, il y affermit la foi du peuple chrétien, il y couvre d'opprobre la secte arienne.

O Dieu tout-puissant, c'est vous qui donnez la force et la vertu à votre voix, brisant, quand il vous plaît, avec un léger souffle les cèdres les plus hauts; ainsi sans les armes royales du prince, le simple berger terrasse le superbe géant. Ce n'est ni par le faste des pontifes, ni par les arguments des philosophes, ni par la prudence des politiques, ni par la force des guerriers, ni par toute la grandeur humaine que Dieu fait triompher la vérité et la justice; c'est par la foi courageuse d'un Athanase et d'un Antoine.

Et c'est ainsi, sacrés habitants des déserts, que si vous quittez vos cavernes pour entrer dans la ville, il faut que ce soit pour y défendre la foi et pour y maintenir l'Evangile; si vous descendez quelquefois de la montagne, il faut que ce soit avec les tables de la loi, et pour réduire en poudre l'idole du monde. Pourquoi les pierres du sanctuaire sont-elles encore dispersées dans les places publiques? pourquoi entendons-nous quelque fois dans le barreau la voix qui ne doit crier que dans le désert? Pourquoi voyons-nous parmi les courtisans des princes les censeurs du monde? Antoine ne paraît qu'un moment dans la ville, il s'y montre par nécessité, il y entre par zèle, il en sort par religion : l'innocente colombe rentre aussitôt dans son arche et le doux passereau va mourir dans son nid. Disons mieux, le juste fleurira toujours comme le palmier, sa mémoire ne peut périr. Voilà qu'un pieux auteur a soin de recueillir les actions de l'incomparable Antoine et d'écrire sa vie: reliques précieuses, où le doigt de Dieu a imprimé une vertu et une force nouvelles.

Et à dire vrai, mes frères, je ne sais si vous y avez fait quelque réflexion, combien la vie du vainqueur de l'enfer, des démons et des hérétiques, est-elle devenue célèbre et salutaire au monde? Le savant saint Grégoire de Nazianze assure que l'auteur qui a écrit la *Vie de saint Antoine* est devenu par cet ouvrage le législateur des solitaires; saint Chrysostome, Sozomène, saint Ephrem, saint Jean de Damas, l'empereur Justinien en font une mention honorable. Cette Vie avait été portée à Rome; et au récit des actions et des merveilles d'Antoine, Rome avait été ébranlée. Alors se formèrent dans l'Occident des solitaires semblables à ceux que notre saint avait formés dans l'Orient. On vit s'allumer dans l'Italie le même feu qui avait embrasé l'Egypte. On commença à voir par troupes dans la capitale du monde chrétien des hommes nouveaux, redoutables aux ennemis de la vérité et de la justice, cénobites qui ne connaissaient le monde que par le petit espace de terre qu'ils habitaient, qui n'écoutaient que Dieu et sa Loi, qui ne craignaient que ses jugements, qui ne désiraient que sa grâce.

Et c'étaient là les disciples formés sur le modèle d'Antoine, fruits heureux que le récit et la lecture de sa vie avaient produits, Saint Augustin confesse qu'au temps de sa conversion il en avait été touché, et il nous apprend que deux seigneurs distingués dans le siècle, ayant lu cette Vie, ouvrirent aussitôt les yeux sur les périls certains du monde qui, en les menant à la faveur et aux dignités, ne serviraient qu'à les conduire à de plus grands périls, de sorte qu'ils quittèrent sans délai la cour du prince, pour se consacrer dans un désert à la vie parfaite.

Oh! si le Seigneur tout-puissant voulait encore aujourd'hui donner la même efficace à l'éloge d'Antoine! recueillant ici tout le fruit d'une vie et des vertus que je n'ai pu vous peindre que très-imparfaitement, et d'ailleurs aidés par les renseignements et par les exemples de ces dignes enfants de notre saint, que la Providence a placés aux portes de notre ville, avec quel respect commenceriez-vous à marcher sous les yeux de Dieu et en sa présence comme il convient à des fidèles appelés à la perfection chrétienne? Et si vous marchiez sous les yeux de Dieu, quoique engagés par votre état dans le commerce du monde, *Ambula coram me, et esto perfectus*, quelle serait votre vigilance pour observer les piéges de l'ennemi cruel et pour vous en délivrer? Car,

mes chers frères, je finis par cette importante vérité : vos périls sont plus grands dans le siècle, et le démon, qui n'a point épargné les saints et le chef même des saints, ne vous y donnera point de trêve, d'autant plus redoutable que les armes qu'il tourne contre vous sont en vous, Il a dans vos passions et dans vos humeurs les instruments de ses victoires, il trouve dans votre imagination les images dont il se sert pour corrompre votre cœur, il est aidé par vos sens à qui vous ne refusez aucun objet, de manière que si vous n'invoquez à toute heure le secours du Tout-Puissant, ses suggestions vous trouvent toujours dociles et plus soumis que les esclaves.

O enfans des hommes, rachetés par le sang d'un Dieu, que répondrez-vous dans le dernier jour, lorsque cet accusateur, cet ennemi du salut vous dira : Je ne vous ai point rachetés, et néanmoins vous m'avez obéi : je vous ai commandé de jurer, de médire, de tromper, de séduire, et vous l'avez fait aussitôt ; les corruptions et les impuretés, les impatiences, les murmures, les blasphèmes dans vos infortunes, que je vous ai suggerés, tout cela a été commis sans aucun délai? Je ne vous dis pas, mes frères, que pour repousser les traits enflammés de Satan vous soyez obligés de vous cacher dans les antres comme le vainqueur des démons, l'admirable Antoine, vous n'avez point aussi comme lui les occasions de combattre l'hérétique et l'incrédule. Depuis longtemps le puissant arianisme, dont le saint avait annoncé en mourant la destruction prochaine, est éteint. Mais vous avez en vous-mêmes le principe de mille autres erreurs, une opposition à toutes les vérités chrétiennes qui gênent vos passions ; le mensonge qui est né avec vous vous rend ennemis des règles célestes, que le Verbe éternel vous annonce dans son Evangile; le poison de l'erreur est sur les lèvres de tous ceux qui vous abordent, qui vous parlent ; et si un prophète, si un ange, si un homme de Dieu, si quelque Antoine ne vient vous découvrir tout ce que l'esprit de mensonge vous inspire, hérésies du cœur beaucoup plus difficiles à connaître et à combattre que celles de l'esprit, si vous-mêmes vous n'avez sans cesse dans les mains les armes de lumière et le bouclier de la foi, que deviendrez-vous, vous vivrez dans l'oubli de Dieu comme les infidèles, vous marcherez selon vos convoitises comme les païens, vous serez superbes et impurs comme les hérétiques. Hélas! chrétiens, il y a déjà dans les divertissements, dans les plaisirs du siècle, que l'on cherche dans ce temps, que l'on goûte et que l'on justifie, une apostasie générale du christianisme !

Toutefois, ô Dieu tout-puissant! vous n'avez point raccourci votre bras, vous n'avez point refermé votre sein, *ego Dominus omnipotens :* il y a encore parmi nous des chrétiens qui marchent devant vous dans la vérité, selon vos conseils et dans vos préceptes, des fidèles assidus dans la prière et à qui les oracles de votre loi, et les arrêts de votre justice sont toujours présents, le prince du monde fuit devant eux et le monde même avec tout son éclat et tous ses charmes disparaît à leurs yeux comme s'il n'était plus, le fléau de l'erreur ne s'approche point de leur demeure. Seigneur, nous sommes engagés dans la même religion, nous sommes appelés au même terme, et combien nos démarches sont-elles différentes! Il ne nous reste que l'appui de votre grâce, et le secours de votre bras toujours puissant : réformez-nous, conduisez-nous, soutenez-nous, afin qu'après avoir marché devant vous et dans vos ordonnances, vainqueurs de nos ennemis implacables, nous arrivions à vos biens et à vous-même, qui êtes l'unique bien et la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Intende, prospere procede, et regna : propter veritatem et mansuetudinem et justitiam. (*Ps.* XLIV, 5.)

Avancez-vous et soyez heureux dans vos entreprises, établissez votre règne par le ministère de la vérité, de la douceur et de la justice.

Quand le prophète veut nous représenter les victoires et le règne de Jésus-Christ, il ne lui donne point d'autres armes et d'autre sceptre que la vérité, la douceur et la justice; la vérité éternelle de sa parole, la douce et sainte onction de sa charité, et la justice répandue dans ses actions et dans ses préceptes. Non, dit le Prophète, ne cherchez pas dans le Roi céleste et éternel d'autre force que la vérité, d'autre majesté que la douceur, d'autre beauté que la justice. C'est là son épée et ses flèches, c'est par ces armes qu'il a été heureux dans les combats, c'est ainsi que le Seigneur a établi son empire sur les hommes et qu'il a affermi son trône dans tous les siècles : *Intende, prospere procede, et regna : propter veritatem et mansuetudinem et justitiam.* Les rois avec leurs peuples, poursuit l'auteur sacré, se sont prosternés devant ses autels, les vierges ont été amenées dans son temple, les princes se sont souvenus de son nom, les filles des rois lui ont offert des présents, les enfants n'ont succédé à leurs pères que pour raconter ses merveilles, et les nations publieront éternellement ses louanges.

Quelque grande et vaste que soit la distance du serviteur au maître, je ne sais, mes frères, si dans cette vive image que les divines Ecritures nous tracent du Sauveur du monde, vous n'avez point aperçu déjà quelques traits de l'homme juste que vous honorez; et est-il besoin que je vous fasse souvenir des vertus de François de Sales, dont le siècle est encore parfumé, et de ses préceptes, qui vous sont encore présents? Faut-il que je vous dépeigne cet homme qui a régné et qui règne encore par la puissance de ses œuvres et par la grâce de ses paroles? Un fidèle qui, dans les derniers temps, a montré aux hommes corrompus l'innocence des premiers siècles ; un lévite que Rome a écouté dans sa jeunesse et qu'elle honore

après sa mort; un prêtre respecté des rois pour sa justice et aimé des peuples pour sa douceur; un pontife qui a vécu au milieu de nous comme l'un de nous, qui, par sa mansuétude, a compati à nos infirmités, et qui, par la vérité, a condamné nos injustices; un juste dont la mémoire est chère à tous les diocèses, dont le nom est précieux à toutes les familles, qu'un grand ordre de vierges chrétiennes révère comme son instituteur, qu'une société d'hommes charitables solennise comme son patron et que l'Eglise sainte regarde comme un de ses Pères.

Certes, mes frères, dans l'éloge que vous me demandez, il faut que je vous avoue, d'abord, que mes paroles ne sauraient égaler mes idées, ni mes idées atteindre la gloire du saint que j'entreprends de louer. Heureux si dans cette chaire, où il a fait entendre sa douce voix, ma langue était la plume de cet habile et prompt écrivain, dont parle notre Psalmiste, pour vous exprimer comment l'admirable François de Sales est arrivé à cette élévation suprême par la vérité, la douceur et la justice : *Prospere procede, et regna : propter veritatem et mansuetudinem et justitiam.* Car, mes frères, vous devez remarquer qu'il n'a point séparé la vérité de la justice, ni la justice de la douceur; la vérité sans la justice est trop faible, comme la justice sans la douceur est trop amère. On ne respecte plus la vérité dès qu'elle n'est point accompagnée de la justice ; on n'aime plus la justice dès que la mansnétude ne l'assaisonne pas.

Or, voilà que le sage François a réuni ce que l'erreur et la corruption des hommes séparent; car, premièrement, mes frères, et c'est ici tout le plan de ce discours : premièrement par la justice, le saint a rendu la vérité vénérable : *Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam ;* en second lieu, par la douceur il a rendu la justice aimable. C'est en deux propositions tout son éloge, que nous ne pouvons commencer qu'avec l'assistance du Saint-Esprit et après la salutation de l'ange à Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans les derniers temps où la vérité semblait avoir fait un divorce avec la justice, la vérité qui enseigne tout ce que nous devons croire, avec la justice qui fait pratiquer tout ce que nous croyons ; lorsque la vérité était bannie des églises schismatiques et que la justice s'affaiblissait dans celle qui retenait le nom de catholique ; dans un siècle où la foi éteinte dans les uns et la piété inconnue ou déguisée dans les autres, demandaient un restaurateur de la piété et de la foi qui portât la vérité sur les lèvres et la justice dans ses mains; quand l'hérétique reprochait au peuple ses superstitions, aux prêtres leurs déréglements et aux évêques leur luxe; alors le Seigneur suscita un homme puissant en œuvres et en paroles, un prêtre pur et irrépréhensible, un évêque pauvre et laborieux; un juste, en un mot, toujours accompagné de la vérité et de la justice, et qui par la justice rendit la vérité vénérable.

Né dans le voisinage de notre France, de parents aussi distingués par leur piété que par leur noblesse, François de Sales reçut dès le berceau, avec les éléments de la foi catholique, les principes de la justice chrétienne. L'enfant croissait tout à la fois en grâce et en sagesse : ce n'était pas tant sa mémoire qui se chargeait des rudiments de la vérité que son cœur qui les goûtait. Par les premiers sons que sa voix forma, il demanda l'intelligence, et sa première soif fut celle de la justice. Il apprend la théologie à Paris, sous le savant Génébrard, la jurisprudence à Padoue, sous le fameux Panciroli; et au milieu d'une jeunesse corrompue qui laisse partout les vestiges de son intempérance, et qui fait gloire de ses propres déréglements, on voit déjà dans le jeune François, aussi appliqué à régler son cœur qu'à cultiver son esprit, les présages heureux de celui qui devait être la lumière du monde par la vérité, et le sel de la terre par la justice.

Déjà il annonce la vérité parmi ses compagnons, il arrête leurs contestations, il apaise leurs querelles, il met un frein à leur bouche licencieuse ; et quels droits n'avait-il pas par sa sagesse de réprimer leurs égarements? Déjà, payant ses tributs à Dieu par la religion et au prochain par la charité, il accomplissait toute justice; déjà, au pied des autels, dans l'âge des voluptés, il s'était obligé par un vœu secret à une continence perpétuelle, de sorte qu'il garda toujours l'innocence qu'il avait reçue dans le premier sacrement; cette innocence, mes frères, que vous vous hâtez si tôt de perdre, et que vous regrettez si peu après l'avoir perdue; déjà, par les abstinences il desséchait une chair qui n'avait pas encore été rebelle, et en même temps il rafraîchissait le pauvre par ses aumônes, donnant à la miséricorde ce qu'il ôtait à la sensualité; déjà en un mot, dès le premier âge et au milieu de l'Italie même, dans un pays où les iniquités de la chair sont devenues des mœurs, et les mœurs corrompues des lois, le sage François marchait sur les traces des parfaits, n'ayant pu être ni corrompu par les promesses d'une princesse italienne, ni séduit par les attraits d'une jeune courtisanne.

Avancez-vous donc, vous qui aimez la justice, avancez-vous et établissez le règne de la vérité; cultivez la vigne d'autrui, vous qui ne voyez point croître d'épines dans la vôtre; allez répandre dans les places publiques les eaux dont vous portez la source dans votre cœur. C'est le Pontife romain qui, après vous avoir entendu, vous l'ordonne. Vous ne serez pas du nombre de ceux qui introduisent les autres dans la salle de l'époux et qui n'y entrent pas eux-mêmes. Vous n'aurez pas le sort de l'arche fatale qui, après avoir sauvé le monde, alla périr sur les montagnes. Vous porterez la Loi sainte sur des lèvres pures. La vérité ne rougira point dans une bouche in-

nocente, vous répandrez la science comme une semence, et au même temps vous la garderez comme un trésor ; la force de vos paroles en convertira mille, et les exemples de votre vie dix mille.

Voilà donc, mes frères, que l'admirable François va porter partout la vérité, dans les hameaux où elle était inconnue, et dans les palais où elle était moquée; c'est un ange qui annonce Jésus-Christ aux bergers, c'est une étoile qui le manifeste aux princes; ange par sa pureté, étoile par son élévation, prêtre sans tache et sans crime, évêque sans luxe et sans mollesse, prêtre saint et irrépréhensible, évêque pauvre et laborieux. Remarquez bien ces deux caractères : car tel est l'homme juste que le siècle n'avait point vu et que le siècle écoute. Tel est celui dont un grand cardinal disait que pour lui il pouvait convaincre les hérétiques, mais que pour les convertir il fallait les envoyer à François de Sales, prêtre saint et irrépréhensible. C'est son premier caractère. L'hérésie est attentive, et la vérité, devenue vénérable dans la bouche du saint prêtre par l'éclat de la justice, ramène dans le bercail de l'Eglise les brebis dispersées. Vous le savez, mes frères, et si vous aimez la vérité, vous en gémissez; l'hérésie après avoir ravagé le Septentrion, saccagé l'Allemagne, soumis l'Angleterre, couvert la France, était parvenue jusqu'aux Alpes ; et retrouvant dans les erreurs des Vaudois ses propres vestiges, elle se réjouissait de voir croître tous les jours le nombre de ses défenseurs. Le peuple était assis dans les ténèbres ; le Châblais, belle et fertile province, jouissait en paix de ses dogmes anathématisés. Notre saint y entre, il se met à genoux, il offre sa prière; puis, voyant d'un lieu élevé les débris des temples et les cendres des monastères, considérant l'héritage du Seigneur ravagé, les autels teints du sang des prêtres, la vérité muette et parlant à peine à l'oreille, pendant que le mensonge se faisait entendre sur les toits, ses entrailles sont émues, il tonne par ses discours, il brille par ses exemples. L'erreur ne trouve plus de sûreté, ni dans ses armes ni dans ses sophismes; plus de trente mille hérétiques sont d'abord convertis, il se forme une nouvelle cité et un nouveau peuple. Bientôt la ville de Tonon, éclairée, voit ses citoyens relever les autels qu'ils ont abattus, l'honneur est rendu au sanctuaire et la gloire au sacerdoce.

Et je vous prie, mes frères, pourquoi la vérité a-t-elle tant de force? Un seul ouvrier sème dans ces vastes champs, et la moisson est si grande, tandis qu'aujourd'hui la moisson est si petite avec une multitude d'ouvriers! Je vous l'ai dit, la vérité n'est point séparée de la justice. C'est un apôtre qui, tantôt jette ses filets par le ministère de la parole, et tantôt les raccommode par les exercices de la retraite, prêtre saint et irrépréhensible. La vérité est respectable dans la bouche du ministre exempt du crime et des soupçons même du crime, chose rare dans les derniers siècles, et surtout dans le siècle de François de Sales.

En effet, mes frères, je le dis avec crainte, pleurez sur moi, pleurez sur vous-mêmes; en effet, quoiqu'on ne doive jamais voir que des anges sur le propitiatoire et que le moindre déréglement d'un ministre des autels imprime comme des rides sur la face de l'Eglise, dit un ancien Père ; quoique la coupe précieuse, le calice de bénédiction ne doive être confié qu'aux Benjamins innocents, et que le froment des élus ne puisse être bien distribué aux peuples que par les mains des chastes Josephs, néanmoins on en voyait peu alors qui portassent le mystère de la foi dans une conscience pure, et qui eussent conservé la première justice sans aucune tache d'impureté, sans aucun soupçon de crime.

Donc, avec la vérité aidée de la justice, le saint prêtre tirait de la pureté de ses mœurs des preuves et une persuasion que nulle réthorique ne peut fournir. Et avec quel respect le peuple écoutait-il ses enseignements! avec quelle vénération chacun recevait-il les paroles de vie! Ainsi serons-nous écoutés, mes frères, si par l'injustice nous n'ôtons pas à la vérité sa liberté et sa force, et si nous ne portons pas sur le front les vices que nous condamnons. Ainsi, devons-nous, laïques ou lévites, par l'éclat de l'exemple, luire chacun dans le monde et dans notre place pour ceux qui nous environnent. Car il faut l'avouer, chers auditeurs, la parole spirituelle est étrangement faible toute seule. Et combien l'iniquité, au contraire, est-elle contagieuse et puissante? Les exemples du vice ne portent point à faux, le crime engendre toujours le crime. Plusieurs personnes saines ne guériraient pas un malade, mais un seul malade peut infecter une ville, une province. Quelles corruptions? Quels désordres? Quels maux ne produit pas dans l'Etat le prince vicieux, dans la justice, le magistrat injuste; dans l'église, le prêtre corrompu; dans le monastère, le cénobite relâché; et dans sa famille, le père déréglé ou la mère mondaine. Mais le fidèle, irrépréhensible au milieu de la race perverse, sera comme une lampe dans la maison et une étoile dans la nuit, dit le grand apôtre. Ainsi, la vérité sortira de notre bouche comme une reine de son palais, disait Augustin, si elle a pour compagne la justice.

Le sage François marche toujours avec elle. Voilà que l'Eglise le demande pour évêque, et le dévot Garnier déclare qu'il n'a rien fait de bon pendant sa vie que d'avoir choisi François de Sales pour son successeur sur le siége de Genève. Mais la frayeur saisit notre saint, il regarde l'épiscopat avec d'autres yeux que nous, non comme une dignité, mais comme une charge ; non comme une magistrature, mais comme un ministère; non comme une place à vivre en prince, mais comme une condition à mourir en apôtre. C'est la vérité qui lui en a fait cette peinture, et la justice ne l'abandonne

pas. Vous avez vu un prêtre sans les taches et les soupçons même du crime, un prêtre saint et irrépréhensible; vous allez voir un évêque sans luxe et sans mollesse, un évêque pauvre et laborieux, attirant toujours le respect à la sainte vérité, par une constante justice. Et c'est le second caractère de notre saint.

Il n'est pas entré dans l'Eglise comme un voleur, et il n'y vit pas comme un mercenaire. Disciple de Jésus Christ pauvre, ministre de l'Eglise née dans la pauvreté, successeur de ceux qui ont déclaré qu'ils n'avaient ni or ni argent, il épouse l'Eglise la plus pauvre et il ne la veut point quitter. Il refuse la pourpre romaine qui lui est offerte, il rejette les abbayes que les plus retenus attendent avec impatience, et que les autres demandent sans pudeur. Et, par l'exemple d'une justice si rare, quelles réflexions ne fournit-il pas aux consciences chrétiennes? Il vous apprend, mes frères, à craindre les revenus sacrés, qui ne peuvent être légitimes que dans les mains de ceux qui sont entrés dans l'héritage du Seigneur sans cupidité, qui en recueillent avec sobriété les fruits, et qui ne font point servir au faste ou à l'intempérance des biens que la piété des fidèles a destinés à une charité publique. Jamais plus méprisés que quand vous voudrez par le luxe ressembler à ce monde que vous devez condamner; jamais au contraire plus respectés que lorsque, dévoués à annoncer aux hommes le royaume des cieux, vous ne comptez pour rien tous les biens de la terre.

Et de fait, mes frères, regardez le saint que vous révérez. Comment devint-il si vénérable et à la cour et à la ville? A la cour : écoutez un grand roi qui avait acquis par sa valeur la couronne de France et qui voyait à ses pieds tous ses fiers ennemis. François de Sales, ami de la pauvreté chrétienne, refuse de sa main libérale de riches bénéfices. Le prince surpris avoue que, si jusqu'alors il s'était vu au-dessus des ecclésiastiques de son royaume par les demandes qu'ils lui faisaient, il se voyait bien au-dessous de l'évêque de Genève, puisqu'il ne pouvait l'obliger d'accepter les biens qu'il lui présentait. Telle est l'impression de la vertu sur tous les cœurs. Et combien la vérité serait-elle puissante dans le ministre sacré, si, ne tenant à rien et dépouillé de tout intérêt, il ne paraissait à la cour que comme le prophète pour y parler des ordonnances du Seigneur, ou comme Jean-Baptiste pour y confondre le vice, ou comme Ambroise pour y exhorter à la pénitence, ou comme François de Sales pour y inspirer la piété!

Suivons le saint pontife dans la ville. Avec quel respect, Paris, cette ville superbe qui n'admire que ses propres richesses et où les étrangers viennent s'instruire à la magnificence; avec quel respect, dis-je, regardait-elle l'évêque de Genève lorsque sans équipage et sans suite il portait dans ses maisons la justice et dans ses temples la vérité? Les yeux de cette grande ville ont-ils jamais été offensés ou éblouis de son luxe? a-t-elle vu marcher cet apôtre avec la fierté d'un magistrat, avec la mollesse d'un courtisan, avec la pompe d'un prince? Ah! s'il eût vu lui-même dans sa maison de riches tapisseries et des lits somptueux, tandis qu'il y eût eu dans son diocèse des chrétiens tout nus, il eût cru voir à chaque moment, comme Balthazar, une main divine écrivant sur ses murailles, mieux revêtues que les enfants de Dieu, l'effroyable arrêt de sa condamnation.

Il visite son diocèse, il l'éclaire, il le change. Apôtre et pasteur aussi laborieux que pauvre. L'apostolat est un martyre. Dans le diocèse de Genève s'ouvre au zèle et aux travaux de François une grande carrière. Là il trouve des chrétiens moins instruits et plus féroces que les sauvages parmi ceux qui n'ont point été entraînés par le torrent du schisme; il voit des enfants de l'Eglise plus corrompus que les disciples de la Synagogue. Reconnaissez dans ces traits votre image, hommes demi-chrétiens; l'Israélite imite tous les vices du Chananéen, et la fidèle Jérusalem est devenue semblable à l'incrédule Samarie. Ils sont de l'Eglise, mais Jésus-Christ leur est un Dieu inconnu. Ils n'ont point de part ni à son Evangile qu'ils ne lisent pas, ni à ses sacrements qu'ils fréquentent peu, ni à sa vérité pour qui ils sont indifférents, ni à sa justice dont ils sont ennemis. Depuis longtemps ils n'ont point vu le prophète, ils n'ont point entendu la Loi, et les enfants du royaume sont plongés dans les plus horribles ténèbres.

L'évêque zélé avec de simples catéchismes porte dans les antres les plus obscurs le flambeau de la vérité; et sans craindre ni l'inclémence des saisons, ni l'âpreté des lieux, il va sur les montagnes chercher la brebis errante, il va dans les vallées semer le grain de la parole. Le villageois et le citoyen, le publicain et le soldat, l'homme corrompu et la femme débauchée voyant un nouveau prophète sans revenus et sans train, riche seulement de son innocence et orné de sa modestie, qui se consume par des travaux utiles, qui ne regarde pas le ministère sacré comme une oisiveté honorable, qui parle le langage de la vérité et qui pratique les œuvres de la justice : ils l'écoutent et ils lui demandent le baptême de la pénitence. Les pasteurs retrouvent donc leurs brebis, les temples reprennent leurs ornements : rues de Sion, vous ne gémissez plus parce que les fêtes sont rétablies! ô parvis de Jérusalem! vous vous réjouissez parce que vous n'êtes plus foulés par l'incirconcis et le profane.

Cependant l'évêque laborieux ne se repose pas et sa joie n'est point parfaite. Epuisé par les travaux, il ne compte pour rien tout ce qu'il a fait par ce qui lui reste à faire. Genève ne veut point écouter le juste. C'est là que l'erreur fabrique des armes à l'injustice. C'est cette ville qui

répand le sang des prophètes et qui donne un asile aux apostats. C'est la cité impure qui ne s'accroît que par la désertion des cloîtres sacrés ; c'est là enfin que l'on apporte pour tout mérite une haine implacable contre la vraie religion.

O ville infidèle ! combien de fois le saint évêque a-t-il voulu rassembler tes enfants sous les ailes de la mère commune ! Quelles larmes n'a-t-il pas répandues sur tes prévarications ? Quels jeûnes n'a-t-il pas endurés pour replanter la croix sur tes murailles et pour rétablir le sacrifice sur tes autels ? A quels périls ne s'est-il pas exposé pour rendre à la maison d'Israël sa première splendeur ? Il ne te redemande pas les calices que tu as brisés ; il voudrait verser pour toi tout son sang. Il ne cherche point les dépouilles de l'Eglise dont tu as enrichi tes maisons ; il se dépouillerait volontiers lui-même pour t'enrichir. Mais, ô Dieu saint et éternel ! vos jugements sont aussi terribles que justes ! peu de citoyens élus sont arrachés à la puissance des ténèbres. Bèze, chef de cette Eglise schismatique et défenseur si fameux de la nouvelle secte, est vaincu par notre saint dans la dispute ; il respecte son vainqueur, mais il n'ose avouer sa défaite. Et quoique ce ministre protestant soit honteux d'être plus ancien que l'erreur qu'il a embrassée, soit orgueil, soit intérêt, soit faiblesse, il expire dans son incrédulité.

Cependant la vérité ne perd pas ses droits, elle juge ceux qu'elle ne délivre pas et elle passe des synagogues à l'Eglise. Voici donc, mes frères, que le saint plus appliqué aux enfants qu'aux étrangers, après avoir crié dans les places, se renferme dans le temple. Il a rendu la vérité vénérable par la justice, vous l'avez entendu ; vous l'allez voir maintenant avec la loi de la clémence inspirer les vertus chrétiennes, et, directeur autant que pontife, rendre par la douceur la justice aimable. Seconde partie de son éloge, qui vous demande une nouvelle attention.

SECOND POINT.

Le Seigneur, qui, selon le Prophète, est revêtu pour régner de beauté et de force : *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est fortitudinem* (*Ps.* XCII, 1), lorsqu'il daigne se servir du ministère des hommes pour établir sur les hommes son régne, doit aussi les revêtir de force et de beauté. La force est dans la justice pour faire respecter la vérité ; mais la beauté est dans la douceur pour faire aimer la justice. Et voici, mes frères, le vrai caractère de François de Sales. La vérité sainte fut vénérable dans sa bouche par son innocence parfaite ; il faut vous montrer à présent comment la justice chrétienne devint aimable par sa noble douceur : douceur qui fut la vertu propre de Jésus-Christ même : *Per mansuetudinem Christi* (II *Cor.*, X, 1.), et qui convient à tous ceux à qui il est dit : Paissez le troupeau qui vous est confié et ne dominez point sur eux ; que votre supériorité soit une supériorité de vertu et non d'empire, de bonté et non de fierté, de mansuétude et non de dureté, de charité et non de puissance.

Qui est-ce qui ne reconnaît pas à ce portrait le débonnaire François de Sales ? La douceur est son caractère, la mansuétude semble être née avec lui ; c'est une lumière qui rejaillit de son cœur sur son visage, c'est une grâce qui est répendue sur ses lèvres, c'est une huile dont ses mains sont ointes, c'est une fontaine de lait et de miel qui coule dans tous ses écrits, c'est par ce doux parfum qu'il a attiré à Dieu et fait courir dans les voies de l'Evangile toutes les âmes pieuses. Par la douceur il a rendu à la dévotion auparavant si rude et si difforme, un front serein et agréable ; par la mansuétude il est devenu, comme il est dit du grand Athanase, un diamant sous les coups de ceux qui le frappaient, et un aimant qui attirait et liait ensemble tous ceux qui s'éloignaient : *Factus est percutientibus adamas, dissidentibus magnes* (Saint Grégoire de Nazianze) ; en un mot, c'est par la mansuétude, c'est par la douceur qu'il a rendu la piété et la justice si aimables. Douceur premièrement dans le commerce du monde, et, en second lieu, dans la conduite des consciences.

Dans le commerce du monde : écoutez, vous qui déshonorez non-seulement la religion, mais la raison par vos rusticités et vos fureurs. François, malgré les suggestions d'un tempérament violent avait fait un pacte avec lui-même de ne parler jamais quand il se sentait ému de colère, et un jour il répondit à des gens qui voulaient qu'il réprimât l'insolence d'un homme qui le chargeait d'injures : « Eh quoi ! voulez-vous que je perde en un quart-d'heure une vertu que j'ai eu bien de la peine à acquérir pendant vingt années ? » Par cette douceur il gagnait ceux qu'il ne pouvait vaincre par la raison : jamais nulle émotion, nulle vivacité qui tirât son âme de son assiette naturelle. Par cette mansuétude il recevait avec le même visage les applaudissements et les injures. Et si l'homme est devenu un *loup* pour un autre homme, notre saint vivant parmi les loups changeait souvent les loups en agneaux, jusque là que l'hérétique furieux, après l'avoir outragé, reconnaissant aux démarches pacifiques du serviteur les traits du Maître adorable qui a été doux en sa vie et muet en sa mort : *Mitis in vita, mutus in morte*, comme parle saint Bernard ; l'hérétique, dis-je, venait bientôt, avec la componction dans le cœur, demander au saint évêque le signe de la foi et le sacrement de la réconciliation.

Le saint évêque accordait le pardon avec la même pudeur que s'il l'eût demandé, et ne pensant qu'à établir la vérité par la justice et la justice par la mansuétude, non-seulement il plaisait aux hommes, il vivait même avec tous les hommes, comme si tous les hommes lui plaisaient. De là cette affabilité

qui, sans le dissiper, le rendait commun et utile à la plupart ; de là cette popularité avec les petits, son respect avec les grands, sa tendresse pour son peuple, sa charité pour les pécheurs, sa bonté pour les malheureux, ses condescendances pour les faibles, sa politesse avec les impolis, son amour pour les saints, sa sensibilité pour ses amis. Ah ! s'il se trouvait quelque David, quelque juste et quelque juste affligé, l'âme de ce tendre Jonathas se collait à la sienne, et la disgrâce consacrant en quelque manière son ami l'embellissait à ses yeux !

Béni soyez-vous, ô Dieu de miséricorde, qui avez montré, dans un siècle de fer, ce prodige de mansuétude ; lorsque les sentiments de bonté et de tendresse sont étouffés dans nos cœurs, par le moindre intérêt ou par la contradiction la plus petite, et que le meilleur d'entre nous est devenu une épine, vous avez mis dans ce juste une image et une expression de votre douceur, serviteur doux envers tout le monde : *mansuetum ad omnes* (II *Timoth.*, II, 24), comme parle l'Apôtre, pour gagner tout le monde à Dieu ; doux dans le commerce du monde, afin que vous qui donnez tous les jours tant d'éloges à celui qui a des entrailles, qui n'a point d'humeur, qui dans la société n'est point pesant et onéreux, qui n'est point épineux pour le prochain, bon parent, bon ami, bon maître, vous appreniez à le devenir vous-même, imitateurs de la mansuétude de François, comme il l'a été de celle de Jésus-Christ ; mansuétude qui de plus a éclaté dans la conduite des consciences. Et c'est en cet endroit, mes frères, que vous vous écrierez que les démarches de ceux qui annoncent l'Evangile de la paix sont belles ; vous verrez sous la douce et charitable direction de l'évêque de Genève, la piété perdre sa rudesse, la dévotion rétablir ses droits, la justice augmenter son empire.

Je vous dirai donc, que dans le siècle de François de Sales, parmi les chrétiens, il y avait peu de dévots, et parmi les dévots peu de chrétiens. Les uns négligeaient les sacrements, les autres les profanaient : pécheurs mondains et faux justes. Les premiers hardis à commettre le crime et devenus timides pour le confesser, ne s'approchaient qu'avec horreur des tribunaux de la pénitence ; les plaies, qui vieillissaient sans appareil, se corrompaient chaque jour et devenaient incurables. Mais le sage directeur, annonçant la grâce et versant dans les plaies de l'homme blessé l'huile avant que d'y verser le vin, fait goûter aux cœurs les plus mondains la piété chrétienne. Et avec ses douces paroles et ses manières insinuantes, combien enlève-t-il d'hommes au péché pour en faire des pénitents ; au monde des pénitents pour en faire des solitaires ; et parmi les solitaires mêmes, combien par la réforme de plusieurs abbayes réveille-t-il de tièdes serviteurs, pour en faire des religieux fervents ! Le joug de Jésus-Christ ne paraît plus aux pécheurs un joug pesant, les voies de la justice ne leur semblent plus difficiles. Notre saint les instruit à goûter combien le Seigneur est doux.

Mais comment est-ce qu'il les instruit ? Certes, chrétiens, il y a beaucoup de pédagogues, dit le grand apôtre, mais il y a peu de pères ; il est peu de confesseurs qui avec une conduite aussi tendre que sage exercent un ministère si saint. Quelle mansuétude dans le saint directeur au milieu de la multitude des prévaricateurs qui l'environnent ! quelle patience pour entendre le détail des iniquités qu'on lui découvre et pour découvrir dans les consciences les abominations qu'on lui cache ! Quelle charité de vouloir bien s'appliquer à guérir tous ces malades ! Mais, dans sa charité, quelle pureté au milieu des passions honteuses que le pécheur va lui peindre, et dans le commerce si familier d'un sexe qui veut toujours plaire, quand même il ne veut plus pécher ! Quelle douceur encore une fois pour manier délicatement tant d'infirmes, pour écouter l'imprudent, pour ne pas irriter l'audacieux, pour dompter l'indocile, pour fixer le volage, pour instruire les grands sans les fatiguer et pour reprendre les petits sans les mépriser ! *Mansuetum esse ad omnes.*

Disons enfin, dans cette douceur quelle sagesse pour ne pas étouffer par trop de rigueur la petite étincelle, pour ménager une piété encore faible, pour ne pas charger dans une conversion naissante le jeune David d'armes trop pesantes ! Ainsi le doux et le sage Moïse conduisit par de longues routes le peuple de Dieu nouvellement sorti de l'Egypte, de peur qu'un chemin plus court les exposant d'abord aux attaques d'un grand nombre d'ennemis furieux, ils ne perdissent courage. Ainsi le charitable Elysée en s'étendant sur l'enfant mort, en se mesurant sur lui, en l'échauffant doucement, ressuscita celui à qui Giezi n'avait pu redonner la vie avec le bâton du prophète. Ainsi Jean-Baptiste, après avoir tonné dans les discours publics avec les menaces, s'approchait par la douceur, dans les conférences particulières, du publicain contrit, du soldat pénitent, des citoyens émus, et sans leur imposer d'abord des lois dures, il les ramenait chacun aux devoirs communs, à la fidélité, à la justice, à l'équité, à la continence, à la miséricorde. Ainsi, selon le précepte de l'Evangile, la pièce de drap neuf n'est pas mise à un vieux vêtement, ni le vin nouveau dans les vieux vaisseaux ; les âmes encore infirmes et nouvellement converties sont ménagées, le patient directeur attend que Dieu ait renouvelé le cœur de l'homme avant que de le charger de pratiques pénibles.

Grande leçon, mes frères, pour ces ministres, ou trop rigides, ou trop impatients, qui dans le champ du Seigneur voudraient avant le temps arracher l'ivraie ; qui voudraient que la faible et rampante hysope devînt tout d'un coup un cèdre sublime, et qui demandent déjà au néophyte les vertus des parfaits ! Dites-moi, je vous prie, si j'ose

instruire mes maîtres, dites-moi : le jardinier aurait-il raison d'arracher une jeune plante, parce que sa tige encore faible est souvent pliée par le vent, ou parce qu'elle ne rapporte pas encore des fruits beaux et colorés?

Sous cette direction si dure la justice chrétienne n'a plus d'attraits pour le faible pécheur. Venez au patient et débonnaire François, vous tous qui êtes chargés de vos péchés, et qui croyez que la justice est si amère, vous trouverez cet homme unique entre mille qui observe et qui suit le cours de la grâce, laquelle ne fait d'ordinaire son œuvre que par degrés; venez-y encore, vous qui croyez marcher dans le sentier de la vie, et qui néanmoins marchez dans le chemin de la mort.

Ici, mes frères, je voudrais vous représenter avec de dignes expressions l'art insinuant et efficace que notre saint emploie dans la conduite des consciences, non plus à redresser l'homme charnel et mondain, et à rendre les voies du ciel praticables aux pécheurs, mais à donner à la dévotion même une forme chrétienne et à désabuser, à régler les faux justes. La dévotion si auguste qui consiste dans les saints devoirs pratiqués avec amour, était devenue par la perversité humaine une méthode de sortir de ses devoirs pour multiplier ses œuvres, un art de chercher toujours la voie du salut, par des pratiques extérieures, sans jamais y entrer par la sainte charité. Piété fausse et irrégulière qui, préférant le sacrifice à la miséricorde et la miséricorde à la justice, troublait le monde plutôt qu'elle ne le réglait, dévotion infructueuse, qui laissait à l'âme trompée son orgueil et toutes ses convoitises.

François de Sales réduit la piété dans ses justes limites, il lui ôte sa confiance superbe, et faisant revenir l'âme séduite de l'imagination à la conscience, des caprices au précepte, et des œuvres d'éclat aux lois de la profession, il apprend à l'orgueilleuse Philothée, qui s'applaudit déjà sur ses tendres et pieuses pratiques, à connaître ses faiblesses avec honte, à les confesser avec douleur, à les corriger avec sincérité. Il conduit chacun par sa voie : les riches par l'aumône, les pauvres par la patience, les magistrats par la justice, les pasteurs par la vigilance, les pères et les mères par l'éducation chrétienne de leurs enfants, les enfants et les serviteurs par l'obéissance, tous par la charité. Car il n'y a que vous, ô divine charité, qui adoucissez le joug de la justice, qui ôtez aux devoirs leur amertume, et qui donnez à nos œuvres par vos motifs surnaturels toute leur sainteté.

Vous voyez donc toujours l'admirable François, accompagné de la mansuétude, travailler à étendre par la charité le règne de la justice. Et il était bien éloigné de ces mystiques superbes, qui voudraient se couvrir de son nom pour donner du crédit à leur fanatisme, anéantissant toute justice, et détruisant par un amour chimérique le véritable amour : disons encore qu'il était bien éloigné de ceux qui la vendent, cette justice, par les riches tributs que la libérale Philothée leur paie, ou qui l'appesantissent par les manières dures d'une direction despotique, ou qui la profanent par des attachements criminels, ou qui la rendent impraticable par des maximes outrées.

Cependant, mes frères, il ne faut pas vous tromper, et vous le seriez étrangement, si vous vous figuriez dans notre saint une douceur à conduire les consciences qui serait molle, des condescendances qui affaibliraient la loi et qui ne guériraient pas le pécheur, une mansuétude qui serait contraire à la vérité et à la justice. Quoi donc! le saint pouvait-il porter un esprit de servitude sur ces siéges sacrés où le prêtre a la puissance dans ses mains et le jugement dans sa bouche? Se rendait-il agréable en élargissant la voie des saints commandements par des opinions commodes? et n'était-ce pas plutôt en élargissant le cœur par l'amour de la justice, comme parle le grand Augustin? Ignorait-il les désordres que cause la facilité profane et criminelle d'accorder des absolutions à tous ceux qui les demandent? Facilité, disait autrefois le clergé de Rome, qui corrompt les mœurs de l'Eglise, et qui détruit la majesté de la foi; *absit ab Ecclesia error vigorem suum tam profana facilitate dimittere et nervos severitatis eversa fidei majestate dissolvere.* (*Inter Epist.* S. Cypriani.)

Quelles règles notre saint confesseur n'a-t-il pas données sur le luxe des habits pour ramener les Mélanie des afféteries et de la pompe aux lois de la modestie et de la simplicité? A-t-il été le protecteur des spectacles du siècle, comme on le veut faire croire? Et à qui a-t-il permis les bals et les comédies? A une dame, qui malheureusement attachée par sa condition au service d'une reine ou d'une princesse, ne pouvait se dispenser d'y suivre sa maîtresse, et quelles précautions alors n'exigea-t-il pas? Il voulait qu'elle y entrât comme Naaman, général du roi de Syrie, entrait dans les temples des idoles, sans qu'il fléchît jamais les genoux devant les dieux de son prince qu'il était contraint d'y accompagner; il lui demandait, dans cette terre d'iniquité où le monde vous est montré avec toutes ses séductions, des yeux chastes, des oreilles innocentes, des réflexions tristes; il lui donnait au milieu de ces divertissements l'enfer pour perspective.

François n'était donc pas de ces hommes indulgents qu'on pût citer pour mettre à l'abri de son nom les passions qu'on ne voulait pas corriger. Sa douceur ne consistait pas à diminuer quelque chose de la sévérité des règles ou à annoncer au monde un nouvel évangile, mais plutôt à gagner à Dieu et à rappeler à l'Evangile par une conduite douce, des discours suaves, des manières polies et insinuantes qui lui étaient propres, les âmes ou mondaines ou irrégulières. Tel a paru dans notre siècle l'incom-

parable François de Sales; la vérité n'a point été en lui sans la justice, ni la justice sans la mansuétude. Heureux, sans doute, et mille fois heureux ceux qui ont reçu de sa bouche les paroles de vérité et de grâce, et qui ont vu sur son front la justice avec sa douce majesté!

Mais ses paroles peuvent encore se recueillir dans ses livres. Son livre de l'*Amour de Dieu*, mes frères, vous présente dans le premier précepte de la justice chrétienne l'image de l'enfer; le livre de sa *Philotée*, traduit en plusieurs langues, nous offre tout le miel de cette douce abeille.

Ses vertus mêmes vous sont présentes. Vous avez encore parmi vous les vierges sages dont il est le père, et des hommes charitables dont il est le législateur. Vous avez encore dans cette grande ville des pasteurs qui peuvent vous faire souvenir du saint et de sa mansuétude. Parmi cette foule de ministres sacrés vous pouvez aussi laisser le directeur dur et sauvage pour choisir celui qui paraît plus patient et plus doux.

Mais quoi! mes frères, la sévérité des Charles Borromée, ni la mansuétude des François de Sales ne peuvent vous faire respecter la vérité ou aimer la justice! Que Paul vous prêche avec plus de force, ou Pierre avec plus de douceur, la piété languit, le péché domine toujours. Les Benoît et les Bernard sont venus comme Jean-Baptiste, avec les austères abstinences et les dures mortifications, vous annoncer le royaume de Dieu. Les François de Sales ensuite menant une vie commune comme le Fils de l'homme, mangeant et buvant, vous ont prescrit des règles plus à la portée de la condition ordinaire, et vous n'en trouvez aucune qui soit à votre gré. Le même esprit qui a paru dans l'ardeur d'un feu dévorant se montre à vous sous la forme de la douce colombe, et vous lui résistez toujours.

Croyez-moi, mes chers frères, en vain l'iniquité se couvre-t-elle de ces frivoles excuses, il faut nécessairement, et la vérité l'ordonne, il faut embrasser la justice. Sans cela le saint deviendra un témoin contre vous, et le doux Moïse déposera contre l'israélite rebelle. La grâce a ses formes diverses; mais c'est toujours le même esprit, la même sainteté, la même justice qu'elle inspire. Elle ne vous conduira pas, vous qui vivez dans le monde, par les austérités du cloître; mais elle vous mènera par les devoirs de la piété commune, par les voies de la charité et de la justice chrétienne. Avancez-vous donc, fidèles, voilà que la mort avance elle-même vers vous à chaque pas que vous faites; elle ne surprit pas le saint, quelque subite qu'elle fût, mais elle est toujours subite pour le pécheur. Vous la voyez déjà cette affreuse mort comme ébauchée dans les mauvais et tristes jours que la juste colère de Dieu vous distribue; et pourquoi ne la prévenez-vous pas par une vie plus sainte, respectant et recevant la vérité dans un esprit docile, possédant votre âme dans la patience et la douceur, marchant toujours devant le Seigneur dans la justice, et vous hâtant, comme le saint que vous honorez, d'arriver au royaume éternel, que je vous souhaite? Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT BENOÎT.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod minimum quidem est omnibus seminibus, cum autem creverit majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus. (*Matth.*, XIII, 31, 32.)

Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé: ce grain est le plus petit de toutes les semences: mais lorsqu'il est crû, il est plus grand que tous les autres légumes, et il devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches.

Je ne puis d'abord, mes frères, vous donner une plus haute idée du grand saint que l'Eglise honore aujourd'hui, qu'en recueillant les paroles dont le Fils de Dieu se sert pour dépeindre l'humble naissance et les progrès éclatants de l'Eglise même. Cette Eglise sainte, conçue dans les plaies d'un Dieu humilié, élevée par les soins et les travaux d'un petit nombre d'apôtres obscurs et méprisés, arrosée par le sang des martyrs, hommes cachés dans les cavernes ou exposés sur les roues; cette Eglise, si humble dans sa foi, si simple dans ses sacrements, si cachée dans ses œuvres, si persécutée dans ses plus saints pasteurs, si pauvre dans ses plus chers enfants; cette Eglise, qui n'était qu'un grain de sénevé bien petit, est devenue comme un grand arbre qui a étendu ses branches de toutes parts: les oiseaux du ciel sont venus s'y reposer, les rois et les peuples ont couru en foule pour se couvrir de son ombre; ses persécuteurs mêmes sont devenus ses pères par leur protection, et ses enfants par leur obéissance. La synagogue esclave lui paye des tributs, et les nations converties lui ont apporté leurs richesses.

Ne croyez-vous pas voir dans cette peinture, mes frères, des traits de l'admirable Benoît; et lorsque vous le voyez, de caché qu'il était, devenu une lumière qui éclaire un monde nouveau; lorsque vous voyez cet homme qui s'est fait si pauvre, fonder un empire si riche, cet homme enseveli dans l'obscurité d'une grotte, porter son nom, ce nom de bénédiction et de grâce, jusqu'aux extrémités de la terre, un homme seul être le père d'un grand peuple et l'asile de tant d'âmes, ne vous représentez-vous pas la semence petite et cachée qui devient bientôt un grand arbre dont les branches sont si élevées et si étendues qu'elles servent de retraite aux oiseaux du ciel?

Certes, chrétiens, je ne me cache point à moi-même la difficulté de suivre cette idée que vous devez vous former de l'incomparable Benoît: je connais la grandeur de mon sujet et la faiblesse de mes paroles. Je sais de plus que la louange du juste n'est jamais belle dans la bouche du pécheur, et cependant il ne m'est pas libre de me taire. Nous devons louer ces hommes bienheureux, par qui la justice est venue jusqu'à nous, que Dieu a prévenus de ses bénédictions, qu'il

a établis sur ses biens, qu'il a recherchés comme ses amis, qu'il a aimés comme ses enfants, qu'il a remplis de grâce et couronnés de gloire : nous devons les louer, nous devons célébrer leurs actions pour apprendre à imiter leurs vertus : *Laudemus viros gloriosos.* (*Eccli.*, XLIV, 1.)

Et pour commencer dès ce moment, permettez-moi qu'en suivant le dessein que m'offre mon texte, je vous fasse voir le grand saint que nous révérons en deux lieux différents : dans le désert de Sublaque caché au monde, et sur le mont Cassin devenu la lumière du monde. Dans le premier lieu il fuit les spectateurs, dans le second il devient lui-même un grand spectacle; là c'est une semence cachée dans la terre, ici c'est un arbre qui s'élève jusqu'au ciel, et qui prête son ombre aux âmes célestes. En un mot, là c'est un parfait solitaire qui ne pense qu'à se régler lui-même, ici c'est un sage législateur qui règle et qui conduit un peuple nouveau : deux propositions qui composeront son éloge. Mais il n'est permis de louer les saints que par l'esprit qui a formé leur sainteté. Implorons son assistance par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si le chrétien, si le juste doit être un grain de sénevé, le plus petit de tous les grains, un grain caché et enseveli dans la terre, la question est décidée : une vocation générale suffit pour se séparer du siècle, pour se cacher et pour chercher dans un désert le Dieu de son salut : la question, dis-je, est décidée. Le jeune Benoît ne délibère pas : à peine connaît-il les règles de l'Evangile, règles si saintes, et les périls du monde, monde impur jusque dans ses vertus, qu'il sort de la ville pour fuir dans la solitude; il croit que c'est assez d'avoir donné son nom au baptême, pour être engagé à consacrer toute sa vie à la pénitence. La vocation au christianisme est une vocation à la sainteté; il suffit d'être chrétien pour aller dans une sainte retraite y chercher le trésor de la sagesse, et s'il faut tenir des conseils, prendre de grandes mesures, faire de longues supputations, c'est plutôt quand il s'agit de s'exposer dans le monde aux malédictions des richesses, aux tribulations du mariage, aux périls d'un emploi, aux charmes des objets, que non pas pour entrer dans un état humble et pénitent, où, loin des occasions dangereuses et des usages pervers, les devoirs deviennent faciles, les obstacles du salut s'éloignent, le chemin du ciel s'aplanit.

Benoît va donc dans un désert, n'en soyez pas surpris : il trouve dans le seul nom de chrétien qu'il porte tous les motifs, toutes les raisons d'une retraite si sage. Il va dans un désert se cacher et mourir. Remarquez bien ces deux choses, car voilà ce qui arrive au grain, figure de l'Eglise sainte et de l'âme juste : jeté dans la terre, il y est caché et il y meurt : *Si granum cadens in terram, mortuum fuerit.* (*Joan.*, XII, 24.) Je dis, premièrement, que le grain est caché, et qu'il ne fructifiera jamais s'il tombe dans les grands chemins qui sont ouverts à tout le monde, ou s'il ne touche que la surface de la terre, devenu bientôt la proie des animaux voraces ou desséché par un soleil brûlant. Votre vie est cachée avec Jésus-Christ, disait l'Apôtre aux fidèles : *Vita vestra abscondita est cum Christo.* (*Coloss.*, III, 3.) Notre saint comprend tout le sens de cette parole : il se cache, et jamais homme ne fut plus caché.

Il se cache, mais dans quelles circonstances? En quittant le monde le plus éclatant et le plus agréable, un monde éclatant par ses richesses, auxquelles il renonce sans aucune réserve; un monde agréable et séduisant par ses plaisirs, qu'il rejette dès le premier âge. Si vous regardez d'abord les fortunes de ce monde riche, que le saint abandonne pour se cacher dans un désert, vous verrez que c'est un jeune seigneur sorti de l'illustre maison des Aniciens, où des richesses immenses depuis plusieurs siècles sont entrées avec les plus éminentes dignités, qui a donné à Rome des consuls et des empereurs à toute la terre; un homme, d'ailleurs, dont l'esprit avancé étonne ses maîtres, et à qui Dieu a donné dans la condition d'un particulier le cœur d'un roi : grande tentation pour se fixer dans la première ville du monde, où une fortune même médiocre n'eût point trouvé d'obstacles aux desseins de la cupidité les plus vastes.

Mais le juste sacrifie tous ces avantages pour chercher le royaume de Dieu, et pour ne posséder que la justice. Il quitte de grands biens; il n'emporte point avec soi ses richesses comme Abraham, le patriarche de la loi ancienne; il ne quitte point aussi seulement quelques filets comme Pierre, patriarche de la loi nouvelle : parfait disciple de Jésus-Christ, qui, s'envelissant dans les ombres de la solitude, renonce à ses héritages qui étaient moins des héritages que des royaumes, et qui y renonce sans aucune réserve.

Vous, qui ne connaissez point d'autre royaume que celui de ce monde, vous le plaignez, et vous avez tort de le plaindre. Le saint, en quittant toutes choses pour se cacher et pour devenir semblable au plus petit de tous les grains, le saint ne croit rien perdre. Si sa pauvreté vous fait pitié, il a horreur de vos richesses. Ce n'est pas le soleil, qui se couche avec autant d'éclat qu'il se lève, qui doit être plaint, c'est la terre, que le soleil, en s'éloignant, abandonne à l'horreur des ténèbres. Ce n'est pas sur Benoît, qui fuit un monde riche, que vous devez pleurer, c'est sur ce monde pervers et malheureux; c'est sur vous-mêmes, si vous êtes possédés de l'amour des richesses, et si vous consumez vos tristes jours pour acquérir ou pour retenir des biens qui vous échappent, des biens que vous perdrez parce qu'ils sont périssables, et qui vous perdront parce qu'ils sont pernicieux, des biens qui ne seront à vous que lorsque vous les partagerez avec le pauvre : *Dona ut acquiras.* (Augustin.)

Mais vous, cœurs fidèles qui, pour vous cacher dans le sanctuaire, vous bannissez de vos héritages, et qui, connaissant non-seulement les épines des richesses qui tourmentent l'homme, mais encore plus leur poison qui corrompt le chrétien, avez exécuté contre vous-mêmes une sainte proscription, que vous êtes heureux, si néanmoins, comme le sage Benoît, vous l'avez fait sans réserve! Car, il faut l'avouer, mes frères, nous avons bien de la peine à quitter quelques petites possessions : le goût de l'intérêt est un goût qui se perd bien tard, et s'il nous arrive de nous cacher au monde et de laisser un peu de bien, quelles précautions ne prenons-nous pas pour retrouver dans la retraite des soulagements qui puissent nous dédommager des consolations du monde que nous quittons? C'est alors que sans pudeur nous cherchons mille petits appuis, semblables à des gens qui faisant naufrage s'attachent à tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains. Alors, comme Ananie et Saphire, reprenant d'une main une partie du prix que nous avons offert de l'autre, nous voulons avoir l'honneur de la pauvreté évangélique, sans perdre les commodités de la vie temporelle; et, comme eux, nous attirons sur nous une sentence de mort.

Ce n'est pas ainsi que Benoît entre dans les antres de sa retraite, il s'est dépouillé de ses richesses sans la moindre réserve. Oh! qu'heureux étaient les siècles, et combien devons-nous les regretter ces siècles heureux! lorsque sur un tel exemple des solitaires tout d'or, dans de pauvres cellules dénuées de tout, travaillaient des mains pour subsister, et tiraient encore de leur frugalité la nourriture du pauvre. C'est avec l'abondance que l'inquiétude et le relâchement sont entrés dans les monastères : ces premiers Pères des moines n'étaient-ils pas plus saints et plus grands, sans revenus et sous des cabanes de roseaux, tout occupés à prier, à gémir, à craindre, que les plus célèbres et riches abbés qui ne pensaient qu'à loger sous des colonnes de marbre les pieux cénobites, obligés de mépriser les superbes édifices où on les logeait?

Benoît se dépouille donc de tout, il ne se réserve rien dans sa caverne. Mais de plus, et voici une autre circonstance, les horreurs du désert ne l'ont point étonné dans l'âge des plaisirs : en se cachant, il a quitté non-seulement un monde riche, mais un monde agréable, séduisant, sensuel, et il l'a quitté dans le temps de la jeunesse, temps où le plaisir prévient la réflexion, où l'ignorance étouffe les remords, où domine l'imagination trompeuse qui n'enchérit que les choses sensibles. C'est dans cet âge si faible, qu'imitant déjà la vertu austère des anciens, il abandonne son pays comme Abraham, il sort de la ville comme Loth, il s'échappe de la cour comme Moïse, il se cache et vit dans un désert comme Jean-Baptiste.

Ne vous attendez donc pas, pécheurs, de voir ici une vie dont les commencements peu sages servent d'apologie aux débauches de votre jeunesse. Vous ne verrez ni des désordres expiés par une pénitence tardive, ni des plaisirs suivis de leurs dégoûts, ni des péchés guéris par leurs amertumes, ni rien de semblable à ce qu'on voit dans ces faibles chrétiens qui ne commencent à regarder le ciel que quand le monde ne les regarde plus. Voici une vie toute pleine de lumières, un jour qui n'a point d'ombre, un astre qui n'a point de taches. Voici un petit grain qui est déjà un grand arbre, un arbre qui dès le printemps courbe ses branches sous le poids de ses fruits. Voici une adolescence sans égarements, une jeunesse sans intempérance; une vie, chrétiens, dont l'enfance fait honte à votre jeunesse, et dont la jeunesse instruit les plus sages vieillards.

Le jeune Benoît, ni tenté par l'or, ni séduit par la beauté, a laissé dans l'âge des désirs tout ce qu'un monde riche peut donner, et tout ce qu'un monde agréable peut promettre, pour se cacher dans un désert. Ici, mes frères, je vous demande de nouvelles réflexions, et je vous prie de me dire si jamais homme fut plus caché que Benoît : un seul ami sur la terre est instruit de sa demeure; les rayons du soleil ne viennent point jusques à lui, et son antre est inaccessible au monde. Il ne distingue plus les jours, il ne connaît plus les temps, il ne voit plus la vanité qui est sous le soleil, il n'a plus de part à l'iniquité qui passe sur la terre, il n'est plus troublé par les erreurs des hommes, ni noirci par leurs scandales; il ne connaît plus que les choses invisibles, célestes, permanentes; il ne regarde plus que Dieu, et il ne veut plus être regardé que de Dieu.

Que si vous êtes en peine, chrétiens, qui m'écoutez, pourquoi le juste se cache de la sorte, il vous répondra que c'est parce qu'il craint la malignité du siècle, si contagieux dans tout ce que l'on y voit, et surtout pour celui qui ne le craint pas; c'est parce qu'il se défie aussi de sa propre faiblesse qui ne pourrait soutenir dans un grand jour les insultes d'un monde moqueur et les approbations d'un monde adulateur; monde toujours faux, toujours dangereux, soit qu'il persécute les saints, soit qu'il béatifie ceux qui ne le sont pas. Il vous dira encore que c'est parce que l'exercice de la prière si essentiel au chrétien, et qui demande un cœur recueilli et attentif, devient presque impraticable dans le siècle, parmi les affaires et les amusements qui poussent continuellement l'âme au dehors. Une vie extérieure et dissipée met un obstacle invincible à la bonne prière.

Il est vrai, mes chers frères, que ce n'est pas une obligation générale de s'ensevelir dans la retraite et dans une retraite aussi obscure et profonde que celle de notre saint. Mais il faut vous apprendre, et vous devez en être bien persuadés qu'il est nécessaire surtout dans les commencements de la conversion que le sage fidèle, fuyant l'éclat, cache sa personne et quelquefois même ses

œuvres : sans quoi vous verrez une semence trop exposée qui ne rapporte point de fruit; un grain qui pousse, qui verdit, qui étale un beau feuillage, mais qui se dessèche, parce qu'il s'est montré trop tôt, qui se flétrit aux rayons du soleil et qui périt; une piété superficielle qui cède aux premières tentations, aux premières séductions du monde; une ferveur subite qui se termine à une tiède langueur; une spiritualité fausse qui se nourrit de spéculations et qui ne s'applique point à régler les convoitises; une sagesse fastueuse ou un zèle amer qui prononce déjà des anathèmes et qui devrait réparer des scandales.

Rien de plus utile que de se cacher, et même rien de plus nécessaire à vous, à qui le malheureux talent de plaire au monde rend le monde si dangereux; et non-seulement se cacher, mais mourir. Je vous l'ai dit, mes frères, si premièrement le grain est caché dans la terre, il faut, en second lieu, qu'il y meure avant qu'il fructifie: *Si mortuum fuerit, multum fructum affert.* (*Joan.*, XII, 25.) Jetez les yeux sur le solitaire Benoît, et voyez si vous pouvez trouver un homme à qui conviennent mieux ces paroles que le grand Apôtre adressait à tous les fidèles : Vous êtes morts, *mortui estis.* (*Coloss.*, III, 2.) Car, dites-moi, quelles marques de la vie sensible et naturelle voit-on dans notre saint? La vie des yeux, ce sont les objets agréables; la vie des oreilles, c'est un son harmonieux; la vie de la langue, c'est la parole; la vie du goût, c'est une délicate nourriture. Or, Benoît, dans sa grotte, ne goûte que des herbes amères; il s'est ôté l'usage de la parole par un perpétuel silence; il n'entend que les hurlements des bêtes, et nul autre objet que les serpents ne frappe ses yeux. Il semble qu'il ait fait une alliance avec la mort : mais ne pensez pas que ce soit sans se faire une grande violence. La nature pour mourir n'a pas besoin de forces, elle tend sans cesse à la mort par sa caducité et ses infirmités; mais pour mourir au monde, au péché, aux convoitises, elle a besoin de tous les secours et de toutes les forces du ciel. Voilà que les idées du monde et les images du crime viennent chercher Benoît jusque dans son sépulcre.

Telle est, mes frères, notre condition sur la terre : nous portons partout avec nous un cœur de chair, un cœur plein de passions que le tentateur artificieux sait ménager à notre perte; et remarquez, s'il vous plaît, que cet ennemi du salut, qui, selon la parole de Job, veut engloutir tous les fleuves et le Jourdain même tout sacré qu'il est, va porter jusque dans le sein des solitaires ses suggestions impures, et qu'à mesure que Dieu s'applique à distinguer et à sauver une âme, le démon de son côté s'applique à la perdre; écoutez à ce sujet le savant Jérôme. « Dieu, dit ce Père, distingue le peuple juif par ses miracles et par ses miséricordes : aussitôt le démon tente ce peuple, le poursuit et lui apprend à se courber devant les idoles comme les nations les plus aveugles. Entre les Juifs les apôtres sont distingués, et voilà que Satan médite de les perdre et demande à les cribler, dit l'Evangile, comme on crible le froment. Entre les apôtres, Pierre est distingué et le démon porte ce disciple à renier son maître. Judas même est distingué dans l'apostolat, par le ministère temporel qui lui est confié, et l'ennemi du salut le pousse à trahir le Fils de Dieu. »

Le Juste dans son antre où le Seigneur par une grâce de distinction, grâce singulière, l'a mis au nombre des morts évangéliques, n'est donc point à couvert des traits de cet ennemi implacable des hommes. Et combien a-t-on vu de ces justes que le souffle du tentateur malin a renversés; mais n'appréhendez pas pour Benoît une destinée si funeste. Vous n'apercevrez dans son désert ni la légèreté des roseaux, ni la mollesse du siècle, il marchera sur l'aspic, il foulera aux pieds le lion. Et qui est-ce de vous, mes frères, qui peut ignorer comment il déchira son corps et le roula sur les épines pour éteindre dans son sang le feu de la tentation charnelle. O salutaires épines! vous n'étouffâtes pas la bonne semence; mais vous la fîtes croître. Epines que le péché fit naître de la terre, vous servîtes, par la sagesse du salut, à détruire le péché.

Voici des épines, âmes chrétiennes, où nous pouvons cueillir quelques fruits. Pour vous, cœurs dévoués au monde, s'il s'en trouve quelques uns ici, je ne vous demande pas si vous êtes morts à vous-mêmes, puisque le péché est toujours vivant et même régnant dans votre corps. Je ne vous demande pas avec quelles armes vous résistez aux convoitises pour mourir au péché. Il n'y a point de victoire, parce qu'il n'y a point de combat, la chair fait ce qu'elle veut; le consentement suit de près la suggestion. Vous ne connaissez pas les artifices du démon, vous qui en faites les œuvres; vous ne sentez point sa tyrannie, vous dont il est le prince et le père. Appliqués à vous couronner de roses dans la mollesse, vous n'avez garde de vous armer contre lui d'épines par la continence.

Mais vous qui combattez quelquefois et qui triomphez si rarement, pourquoi le tentateur est-il si fort? Pourquoi demeurez-vous si faibles? Pourquoi le péché est-il toujours vivant? Pourquoi n'êtes-vous pas mort au crime? Je vais vous l'apprendre : c'est que regardant la douceur du crime, sans réfléchir sur l'amertume du châtiment, vous ne mêlez pas sagement comme Benoît, dans ces agréables tentations, les piquantes et douloureuses épines. Voulez-vous donc que l'ennemi ne prévale point, et que le péché ne fasse point sur vous plus d'impression que sur les morts? Envisagez toujours la peine qui le suit, la honte et la douleur qui y sont attachés, les repentirs et les maux qui en sont inséparables, les fruits amers qui sortent de cette racine, la triste moisson que l'on recueille après avoir semé le mal, le feu toujours allumé où est jeté l'arbre

infructueux et mauvais, la ville sensuelle qui n'est plus qu'un amas de cendres ; l'enfer en un mot où est enseveli le voluptueux. Hélas ! mes chers frères, vous craignez tant d'enfreindre les lois humaines à cause de quelques petites amendes, et ne craindriez-vous pas de vous élever, par la transgression des préceptes divins, contre celui qui peut jeter votre âme et votre corps dans la gehenne éternelle.

Je vous dirai, au reste, que ce n'est pas ici une instruction abstraite et où l'on ne puisse pas vous rappeler à votre propre témoignage ; malgré toutes les précautions que vous prenez pour vous procurer une vie sensuelle, douce, agréable, la terre où vous marchez n'est-elle pas toute pleine d'épines? Car, en effet, quel fruit avez-vous tiré de vos sensualités, vous qui vivez dans le monde et pour le monde ? Vous vous figuriez des plaisirs, et vous n'avez trouvé que des remords, des infirmités, des calamités, des pertes; de même qu'Adam et Eve, qui, au lieu d'une félicité divine qu'ils s'imaginaient dans le fruit défendu, ne recueillirent sur la terre que des ronces, ne virent plus que des sépulcres et un chemin aux enfers. Quel fruit avez-vous tiré de vos douces soirées? l'issue du péché est mille fois plus horrible que l'abord n'en a été agréable. Vous avez cru, comme Joseph, rencontrer des frères, et vous avez trouvé des meurtriers ; et dans vos agréables repas, comme Nabal, la douleur et la mort étaient au seuil de votre porte, tandis que l'intempérance et la joie étaient à votre table. Quel fruit avez-vous tiré de vos noces et de vos alliances si avantageuses, où la religion, si vous l'eussiez consultée, vous eût montré les conséquences funestes d'un fol engagement? le Seigneur, qui n'a point assisté à vos noces, ne les a point bénies, et les malédictions, les discordes, les désespoirs sont entrés dans votre maison. Quel fruit avez-vous tiré de ces profits que la loi vous défendait, et où la cupidité vous découvrait une source de consolations et de plaisirs?

Achan, séduit, voyait l'or et l'écarlate, mais il ne voyait pas la honte cachée sous ce riche habit; les monceaux de pierres sous les sicles d'argent, et le triste anathème dans le profit. Quel fruit même avez-vous tiré de ces journées du siècle que vous vous promettiez si belles, si pures, si charmantes? Jephté vainqueur revient dans sa maison avec des trophées : quelle journée plus belle? Sa tendre fille va au-devant de lui avec des tambours ; quelle joie plus légitime? Mais le jour de sa plus grande joie devient le jour de son plus grand deuil. Un vœu témérairement conçu, et cruellement exécuté, immole à la victoire la fille du chef d'Israël. Hélas ! qui eût jamais soupçonné un tel danger dans un si beau triomphe? Et qui vous eût dit à vous-mêmes, chrétiens, les noirs ennuis, le fâcheux contre-temps, les envies, les altérations, les chagrins que ces journées où vous ne méditiez que le délassement et la joie vous ont fournis?

Voilà donc les épines que vous devez voir sous les roses que le monde vous offre. Ainsi la sensualité vous trouverait toujours comme morts et insensibles à ses attraits, et vous ne vous laisseriez jamais éblouir par les feux de joie que la félicité trompeuse du siècle allume. C'est là aussi la grande leçon que vous fait le solitaire Benoît, lui qui, parmi les morts et avec un corps tout desséché, eut encore besoin, pour dissiper les images du vice, de se rouler sur des épines; c'est l'instruction qu'il vous donne, à vous qui portez, au milieu des filets et dans le centre des tentations, une âme sans vertu, un cœur vivant pour le monde, un corps préparé au crime, c'est la voix qu'il vous fait entendre du milieu de son buisson et dans son désert, caché au monde et mort à ses convoitises ; mais en cet état de solitaire parfait qu'il était, vous l'avez vu, disposé par la divine providence, à devenir le législateur et le père d'un grand peuple. Vous l'allez voir dans la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Les plantes que vous voyez s'élever si brusquement de la terre et se sécher bientôt aux ardeurs du soleil, n'ont pas pris de racines assez profondes, *hi radices non habent* (*Luc.*, VIII, 13), dit l'Évangile. Mais les arbres dont la feuille ne tombe point, dit le prophète, ces arbres que le temps respecte, que les vents ne sauraient ébranler et qui voient mourir autour d'eux tous les arbrisseaux, quoiqu'ils ne soient d'abord qu'une plante très-petite et très-tendre : néanmoins, comme ils ont été longtemps cachés dans la terre, et qu'ils y ont étendu pendant plusieurs hivers de larges et profondes racines, il ne faut pas s'étonner qu'ils soient parvenus à cette hauteur si grande et si ferme. Fidèle image, mes frères, de ce qui arrive dans l'ordre de la grâce, où, selon le Sage, l'humilité précède la gloire, où le petit grain devient peu à peu un grand arbre qui fleurit et qui subsiste toujours; au lieu que celui qui veut devenir grand et le maître des autres sans s'être caché longtemps dans une sainte retraite, voit en peu de temps périr une gloire trop précipitée ; le grand arbre n'est plus qu'un petit grain qui se pourrit. Moïse ne demeura-t-il pas quarante ans solitaire dans un désert, avant de devenir le législateur du monde?

Mais voici un autre Moïse qui paraît, et j'ai besoin en cet endroit de paroles nouvelles pour vous dépeindre un législateur si grand et si parfait. Législateur parfait, premièrement par ses exemples toujours saints, et en second lieu par la règle la plus sage.

Quel éclat ! Quelle odeur ! Quelle sainteté ! Quelle force dans ses exemples ! Ce n'est plus un désert que je vois : j'y aperçois, aux pieds de notre solitaire, des princes qui

ont abandonné leur palais pour venir voir un homme vivant enseveli avec les morts, un homme caché à qui il ne manque aucune des vertus admirées dans les hommes les plus éminents, et pour apprendre de cet homme nourri dans les forêts l'art si difficile de gouverner les hommes. J'y vois des évêques, ces maîtres des fidèles, devenus ses disciples, et qui, après y être entrés avec le faste des Césars, en sortent avec la simplicité des apôtres.

Mais surtout j'y aperçois un nouveau peuple formé sur ses exemples divins ; et bientôt le mont Cassin, qui était la terre des idoles, devient la montagne de Dieu, et une terre habitée par les anges. Fidèles qui m'écoutez, arrêtez quelque temps les yeux sur ce peuple choisi, et admirez : c'est un peuple saint, dont le Seigneur est l'héritage, et qui ne paraît dans le monde que pour condamner les œuvres du monde ; un peuple élu qui a quitté l'Egypte et qui n'en regrette point les viandes, qui sacrifie dans le désert sans contrainte, qui se nourrit de la manne sans dégoût, et qui reçoit la loi sans chagrin ; un peuple juste qui ne connaît point d'autre bonheur ou d'autre malheur que la bonne ou la mauvaise conscience, et qui fait plus d'état du moindre privilége de la grâce que de tous les avantages de la fortune ; un peuple austère qui ne se pardonne pas l'indifférence des pensées et qui se punit de l'inutilité des paroles ; qui s'abstient des plaisirs les plus légitimes et qui s'interdit l'usage de ses propres biens ; un peuple enfin qui ne craint que Dieu, qui ne pleure que ses péchés, qui ne médite que la Loi, qui ne cherche que la croix, qui ne hait que soi-même.

Et c'est Benoît qui est le législateur de ce peuple, le conducteur de cette nation juste. Tous lui obéissent. Car enfin, mes frères, qui est-ce qui pourrait résister à la voix d'un législateur qui est lui-même, par ses exemples toujours saints, une vivante loi? Telle est l'impression de l'exemple, nous faisons machinalement ce que les autres font : telle est la force de la vie sainte, qui n'a pas besoin de la parole pour persuader l'innocence. Avec des mœurs si pures, avec des exemples si parfaits, âme fidèle, qui avez des inférieurs à conduire, des frères ou des sœurs à édifier, vous ne reprenez personne et néanmoins vous réformez tout le monde. N'en soyez pas surpris, mes frères, c'est qu'on aime mieux imiter qu'obéir; l'imitation n'est pas si dure que l'obéissance. La loi commande, mais l'exemple persuade; la loi dit bien ce qu'il faut pratiquer, mais l'exemple montre que la loi est praticable. Sans cela, chrétiens, qui gouvernez, qui conduisez, qui enseignez, en vain tâcherez-vous de mettre l'ordre dans tout ce qui vous environne. Si le désordre est dans votre cœur et dans vos actions, la loi qui est sur vos lèvres et qui n'est pas dans vos mains, la loi qui n'éclate pas dans vos exemples ne fera que des prévaricateurs; vous mériterez que le Seigneur même vous dise : Méchant serviteur, vous êtes condamné par votre propre bouche, et les leçons que vous faites aux autres sont autant d'arrêts que vous prononcez contre vous : en un mot, vous aurez la funeste destinée du lévite qui, voulant soutenir l'arche chancelante, tomba lui-même et périt.

O Dieu de sainteté, vous nous l'avez appris, descendant du ciel et venant parmi nous pratiquer les préceptes que vous vouliez nous prescrire; vous nous avez appris que les exemples doivent précéder les enseignements : *Cœpit Jesus facere et docere.* (*Act.*, I, 1). Fidèle observateur de vos propres lois, vous l'avez insinué à tous les saints, et entre tous les saints au plus grand législateur de la vie religieuse, l'admirable Benoît. Je sais, mes frères, qu'il mêlait avec ses grands exemples des prodiges éclatants. Et que ne pourrais-je pas vous dire des merveilles de celui qui, comme les apôtres, a détruit l'idolâtrie ; qui, comme les prophètes, a vu clairement l'avenir, prédisant à des princes avec le terme de leur vie celui de leur triomphe ; qui a découvert les plus secrètes pensées des cœurs et ôté à l'hypocrisie son masque ; qui a imité le zèle d'Elie en inspirant la crainte à des rois barbares et en consumant des autels profanes par le feu ; en un mot, qui commandait à toute la nature par le pouvoir des miracles, mais qui, par un miracle encore plus grand, se faisait de sa modestie un rempart contre les torrents d'honneur et de gloire qui le suivaient partout. Plus grand par ses vertus que par ses prodiges; prodiges incroyables sans ses vertus; vertus incroyables sans ses prodiges. Plus grand, lorsque, priant pour ceux qui lui avaient préparé la mort, il égale la douceur de Moïse, que lorsqu'il assujettit comme lui tous les éléments à sa voix ; parfait législateur par les exemples les plus saints.

Disons, en second lieu, par la règle si sage qui a rendu Benoît le père non-seulement d'un ordre ; mais de douze ordres entiers, et qui, depuis onze cents ans, a été la source de toutes les règles des monastères.

Renouvelez ici votre attention, mes frères, et pour mieux comprendre la beauté et la sagesse de cette règle, apprenez quels ont été les desseins de Dieu dans la formation des ordres religieux. Je les explique et je dis que les ordres réguliers ont été institués pour plusieurs raisons.

1° Afin que Dieu fût servi par les hommes en toutes les manières ; que le Créateur pût être adoré et servi par les créatures, gardant non-seulement ses commandements, mais aussi ses conseils, et marchant comme des serviteurs fidèles au moindre signe de ses volontés.

2° Pour faire voir la force et la puissance de la grâce dans la faible et inconstante nature de l'homme. Le monde pélagien et superbe, qui ne connaît pas cette grâce toute-puissante, ne voit aussi dans la vie surnaturelle d'un saint religieux que des impossibilités ; mais la puissance divine fait rentrer

dans la vraisemblance tous les prodiges de la vie la plus sainte.

3° Ç'a été pour confondre le démon et pour détruire son royaume par la pauvreté, l'obéissance et la chasteté religieuses, qui ne laissent plus aucun lieu aux trois concupiscences, sur qui cet ennemi du genre humain a fondé son empire.

4° Du monde le Seigneur en a formé son Église, et à mesure que cette Église est presque devenue par le relâchement des mœurs semblable au monde, il a été de sa bonté et de sa sagesse d'en tirer plusieurs églises qui sont les monastères, restes précieux de la première innocence des chrétiens. Enfin, il fallait représenter la vie de l'Homme-Dieu sur la terre et ses différents états par les divers ordres religieux. Les uns donc, par leur pauvreté singulière, le cherchent et le figurent dans la crèche. Les autres, dans leurs jeûnes et leur silence, le suivent au désert. Quelques-uns, par leurs grandes mortifications, montent avec lui sur le Calvaire. Ceux-ci prient et veillent davantage avec le Sauveur du monde dans le temple, dans le jardin et sur la montagne. Ceux-là environnent son corps et s'en nourrissent plus souvent dans le cénacle. Les prêtres honorent sa vie active et publique ; les religieux représentent mieux sa vie obscure et cachée.

Basile, dans l'Orient, rassemblant sous une règle les solitaires, avait donné à la vie monastique une forme. Benoît, dans l'Occident, l'a fait ensuite, et, si j'ose le dire, avec plus de succès, par la règle sage qu'il a laissée à ses enfants ; règle à qui les conciles ont donné de si grands éloges, dont le Pape saint Grégoire admire la discrétion, et dont un célèbre auteur a dit qu'elle surpasse autant les institutions des autres Pères, que l'Evangile de Jésus-Christ est au-dessus de la Loi de Moïse. — Règle proportionnée aux faibles, et qui néanmoins peut suffire aux plus forts. — Règle qui joint ensemble les choses les plus opposées, qui réunit avec la contemplation de Marie le travail de Marthe, qui rend le silence victorieux au milieu de la société, qui fait pratiquer la pauvreté dans le sein des richesses, et qui, apprenant à éviter l'indocilité des sarabaïtes et l'inconstance des gyrovagues, unit ensemble les saints moines par la charité des cénobites et par le recueillement des anachorètes. — Règle enfin qui marque avec tant de précision les devoirs des supérieurs : en sorte que le chef qui gouverne craigne sa propre autorité et la fasse aimer aux autres, aussi doux à supporter les défauts que ferme à les corriger, montrant toujours la règle dans ses mœurs : tantôt père et tantôt maître, pour engager les bons, pour reprendre les imparfaits, pour exciter les négligents, pour humilier les superbes, pour gagner les uns par la bonté, pour ramener les autres par la prudence, pour s'accommoder à tous par la charité.

J'admire cette règle si sage, si parfaite ; mais j'admire encore plus que, toute parfaite qu'elle est, elle ait été embrassée par les rois, les princes, les nobles, les riches, les délicats de tout âge et de tout sexe. Car qui est-ce qui pourrait compter tous ceux qui ont vécu jusqu'ici sous la règle de ce bienheureux législateur? Papes et évêques, cardinaux et docteurs, princes et princesses, abbesses et abbés, religieuses et religieux ; tant de saints comme les Grégoire, les Bernard, les Anselme, les Maure, les Placide, et plusieurs autres dont les grands noms grossissent les martyrologes. Qui pourrait compter les savants mêmes qui, dans l'Espagne, ont sauvé la foi de l'inondation des Sarrazins, converti l'Angleterre, civilisé l'Allemagne, porté jusqu'au Septentrion les lumières de la science et la gloire de l'Evangile, qui illustrent notre France et qui encore aujourd'hui éclairent l'Église par tant de doctes ouvrages? Peuple saint répandu par toute la terre, peuple parfait préparé au Seigneur par un législateur parfait ; oiseaux du ciel qui sont venus de toutes parts se reposer à l'ombre de cet arbre du ciel.

Nous ne pouvons pas tous prendre un vol si haut, mais nous devons tous marcher dans la loi ; nous ne pouvons pas tous, par la profession de cette règle, exercer la pénitence des cénobites, mais nous devons tous vivre dans notre condition avec l'innocence des chrétiens ; tous ne sont pas obligés de quitter le monde, mais tous sont obligés de ne pas l'aimer. Car, mes chers frères, chacun de nous doit tendre à la même fin, au même terme, au même royaume, tous enfants de Dieu et son peuple choisi. Mais comment pouvons-nous y arriver? C'est uniquement par une obéissance fidèle à la Loi de Dieu et aux règles de son Evangile.

Non, chrétiens, qui que vous soyez, et vous devez bien retenir cette instruction ; ce ne sera ni la sainteté du lieu où vous vivez qui vous sanctifiera : l'ange n'est-il pas tombé dans le ciel même et l'homme dans le paradis? Ni l'innocence de vos pères ou de vos saints patrons : les enfants du fidèle Abraham ne sont-ils pas devenus par leurs transgressions une race de vipères? Rien de plus personnel que la piété, la religion, la pénitence, la sanctification. Ni la religion chrétienne et catholique, seule véritable et sainte que vous professez. L'homme de péché, pour être assis dans le temple de Dieu, en vaut-il mieux? Et un serpent est-il moins serpent dans un parterre que dans un buisson? Un chrétien qui vit mal n'est pas moins exécrable dans une assemblée fidèle que dans une société idolâtre. Ni la consécration du vêtement : comme il y a quelquefois sous l'habit d'Esaü des Jacobs chéris, quelquefois aussi il se trouve sous l'habit de Jacob des Esaüs réprouvés. Ni les grandes lumières et les miracles mêmes : Saül était prophète, Judas était apôtre ; l'un prononçait des oracles, l'autre opérait des prodiges, et tous deux sont réprouvés. Ni enfin le grand usage des choses les plus saintes : le peuple élu, devenu prévaricateur des commandements divins, périt au milieu des sacrifices, avec

la manne du ciel et devant l'arche sacrée. Celui-là seul sera bienheureux, selon la parole de la Vérité même, qui écoute la loi et qui la pratique.

Vous avez votre législateur, chrétiens mes frères, c'est Jésus-Christ; vous avez votre règle, c'est l'Evangile : règle au-dessus de toutes les règles. Ce n'est ni une invention de l'esprit humain, ni une constitution nouvelle, conforme aux inclinations humaines, ni une loi qui puisse être abrogée par les hommes : *Evangelium, quia non est secundum hominem.* (*Galat.*, I, 2.) Regardez les enfants de Réchab, dit le Seigneur, par la bouche de Jérémie, les enfants de Réchab n'ont point bu de vin pour obéir aux ordres de leur père; leur conduite est austère, leur vie est irréprochable, et néanmoins leur législateur n'était qu'un homme. Et vous, enfants d'Israël, dit le Seigneur tout-puissant, vous n'avez point gardé ma parole, vous avez violé mes lois; lois divines, saintes, immuables, éternelles. Je vous dis de même, chrétiens qui m'écoutez; regardez la sainte religieuse, regardez le saint religieux que Benoît a formé par sa règle, combien sont-ils fidèles à l'observer? La tête toujours penchée et les yeux baissés, avec une vie pénitente ils gémissent dans la prière, ils veillent sur leurs pensées, ils craignent leurs œuvres, ils ménagent leurs paroles, ils chantent les louanges de Dieu avec joie, ils obéissent aux ordres de leurs supérieurs avec diligence; et des cénobites si purs, si parfaits, craignent encore le jour du Seigneur et la gehenne du feu : *Diem judicii timere*, dit la règle, *et gehennam expavescere.*

Ah! chrétiens! que ferez-vous donc? vous qui n'avez pas un homme, mais un Dieu pour législateur, vous qui ne gardez pas sa loi divine, contempteurs de ses règles éternelles, que vous devriez regarder à chaque pas que vous faites, et prenant vos désirs pour vos oracles : censeurs même des justes qui les observent, vous ne considérez peut-être ces étoiles du ciel que pour en découvrir les taches; vous ne parlez peut-être de l'épouse de Jésus-Christ, que pour en faire remarquer la noirceur; pendant que le précepte vous est si pesant à vous-mêmes, que le devoir vous paraît toujours amer, que vous n'interrogez le prêtre que pour éluder la loi, que vous courez sans cesse à la dispense, toujours prévaricateurs de quelque commandement essentiel.

Que deviendrez-vous donc? Un religieux déréglé, un religieux qui ne vit pas selon sa règle, vous paraît indigne du pardon. Et voilà ce que vous êtes, un mauvais chrétien qui ne vit pas selon l'Evangile. Que deviendrez-vous? Les violateurs de la loi seront exterminés, il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant après avoir si peu respecté ses règles et ses préceptes. Les suffrages des saints ne vous serviront de rien si vous avez contre vous leurs exemples. La loi sera votre juge; mais si vous obéissez aux saints commandements, toutes choses coopéreront à votre salut; non-seulement les sacrements et les sacrifices, mais les pratiques les plus petites de la religion, l'ombre de Pierre, les vêtements de Paul, le manteau qu'Elie a porté, un peu de cette terre où repose le corps d'Elisée, les cendres du juste législateur que vous honorez, tout vous sera salutaire, et vous aurez enfin la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT YVES.

Provide de omni plebe viros prudentes et timentes Deum, in quibus sit veritas, et qui oderint avaritiam. (*Exod.*, XVIII, 21.)

Choisissez d'entre tout le peuple pour juges des hommes fermes et courageux qui craignent Dieu, qui aiment la vérité, et qui soient ennemis de l'avarice.

Lorsque les iniquités ont commencé à croître et les méchants à se multiplier, que l'intérêt a armé non-seulement les hommes contre les hommes, mais les parents contre les parents, que le petit champ du pauvre a été exposé aux invasions du riche, et que la fraude auparavant peu connue a tendu ses piéges en tous lieux; alors les princes soit du siècle, soit de l'Eglise, ne pouvant suffire aux fonctions d'une justice tumultueuse, ont été obligés de mettre en dépôt une partie de leur autorité pour terminer les différents des particuliers, et pour dissiper les orages qui s'élevaient de toutes parts dans cette région inférieure.

Or, mes frères, si les princes ont eu quelque respect pour les lois, s'ils ont eu quelque affection pour leur peuple, ils ont suivi sans doute dans leur choix ce conseil si sage que Jethro donnait à Moïse : Choisissez d'entre tout le peuple pour juges des hommes fermes et courageux qui craignent Dieu, qui aiment la vérité et qui soient ennemis de l'avarice : *Provide de omni plebe viros potentes et timentes Deum, in quibus sit veritas, et qui oderint avaritiam.*

Mais où trouvera-t-on beaucoup d'hommes de ce caractère? En voici un, mes frères, que l'Eglise a jugé digne de la vénération des fidèles, et qu'elle propose comme un modèle à tous les ministres de la justice. Vous ne le verrez pas assis sur un tribunal éclatant, ni dans l'aréopage d'Athènes, ni dans le sénat de Rome, ni dans l'auguste palais de cette ville royale, formant par ses arrêts ou par ses discours les destinées des provinces et des royaumes. Vous ne verrez dans un coin de la Bretagne, près du siége épiscopal, qu'un juge ecclésiastique et subalterne, un simple official, prononçant avec crainte entre de pauvres citoyens les jugements émanés des lois, démêlant avec les lumières du droit les affaires les plus embarrassées, décidant avec équité les plus contentieuses, s'élevant avec force au-dessus des préventions et des intérêts, se joignant par la charité à l'orphelin pour le soutenir et au pauvre pour le défendre. Vous verrez non-seulement des présents rejetés, mais les clients même revêtus des dépouilles du juge, et l'argent passer des mains du sacré préteur dans celles des malheureux qui l'a-

bordent. De sorte, Messieurs, que je ne puis vous donner une idée de saint Yves, plus noble et en même temps plus ressemblante, qu'en vous rappelant celle que le Saint-Esprit nous a tracée dans les livres divins, lorsqu'il a voulu nous peindre des juges parfaits, comme des hommes qui craignent Dieu, *timentes Deum* : qui aiment la vérité, *in quibus sit veritas*, et qui soient ennemis de l'avarice, *et qui oderint avaritiam*. Vous considérerez donc, mes frères, dans votre saint patron, et fasse le ciel que ce ne soit pas sans fruit, premièrement la crainte de Dieu, en second lieu l'amour de la vérité, troisièmement l'horreur de l'intérêt : trois caractères du bienheureux que vous honorez, et que j'exposerai à vos réflexions, après que nous aurons tous imploré les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme les yeux de Dieu sont sur ceux qui le craignent ; *oculi Domini super metuentes eum* (*Ps.* XXXII, 18), les yeux de ceux qui le craignent sont toujours sur lui. Je tiendrai mes yeux arrêtés sur vous, dit le Seigneur au Prophète-Roi : *firmabo super te oculos meos* (*Ps.* XXXI, 8), et le Prophète-Roi répond : Je tiens toujours mes yeux élevés vers le Seigneur, *oculi mei semper ad Dominum*. (*Ps.* XXIV, 15). Ce regard mutuel de Dieu et de l'homme fait toute l'innocence de l'homme, et c'est vous, ô crainte salutaire, qui produisez ce regard. Je parle de la crainte qui justifie, crainte qui est sainte, dit le Prophète, *timor Domini sanctus* (*Ps.* XVIII, 10), et qui fait que l'âme fidèle n'appréhende pas seulement la peine, mais le péché, et qu'en craignant d'être frappée de la main vengeresse de Dieu, elle appréhende encore plus d'être privée de la grâce céleste et d'être éternellement séparée de sa face bienheureuse.

Rempli de cette crainte, Job s'éloignait du mal, *timens Deum et recedens a malo*. (*Job*, I, 8.) Qui est-ce qui empêcha Joseph de consentir aux désirs criminels d'une impudente maîtresse? La crainte de Dieu. Comment pourrais-je commettre un si grand crime, disait-il, et pécher contre mon Dieu? Car il n'avait rien à craindre de la part des hommes, et son crime n'aurait point eu de témoins. Ainsi David devenu, dans la caverne, le maître de la vie et de la mort de Saül, lié seulement par la crainte du Seigneur son Dieu, n'osa porter les mains sur ce cruel persécuteur.

Mais, sans chercher des exemples si éloignés de nous, regardez, mes frères, regardez Yves dans les derniers siècles. Né de parents plus illustres encore par leur piété que par leur noblesse, il reçut dès le berceau, dans les leçons de la crainte divine, les principes de la justice chrétienne. Et de là cette sagesse qui fut sa compagne dans l'âge le plus frivole. Rien de léger dans la conduite du jeune Yves, rien d'étourdi, rien de désordonné. La modestie gouvernait déjà sa gaieté; la pudeur réglait déjà ses paroles; il ne permettait rien à ses yeux, et il montrait jusque dans la gravité de sa démarche les impressions de la crainte sacrée.

Il vient de Tréguier, pays de sa naissance, à Paris, et dans cette célèbre université où je vous parle, il puise toutes les connaissances qui éclairent l'esprit, sans y prendre ce qui enfle le cœur ; il embrasse la doctrine qui instruit, et il ne quitte jamais la crainte qui purifie. De sorte que l'évêque de Rennes voyant notre saint quelques années après dans sa ville épiscopale, et trouvant en lui un sujet digne de tous les emplois, aussi riche en piété qu'en doctrine, un sujet déjà préparé par la crainte de Dieu la plus parfaite, il le met au rang des ministres des autels.

Yves entre dans le sanctuaire, et quoique ce soit par la porte de l'innocence, il n'y entre pas sans frayeur. Il pensait que la grâce du chrétien fait des saints, mais que la grâce du prêtre doit faire des sanctificateurs; que celle-là forme des enfants et celle-ci des pères; que celle-là absout des criminels et que celle-ci établit des juges; que celle-là produit de petits ruisseaux qui dans un canal étroit et resserré coulent pour eux seuls, et que celle-ci forme des sources et de grands fleuves, lesquels sortant de leur lit doivent porter partout la fécondité et l'abondance. Il le pensait, et quelles nouvelles marques ne donna-t-il point alors de sa crainte religieuse envers le Dieu saint dont il était devenu le ministre?

Je ne vous dirai rien, mes frères, des fonctions de son sacerdoce : annonçant au peuple les volontés du Seigneur après avoir représenté au Seigneur les nécessités du peuple, édifiant la ville, éclairant les villages, instruisant les simples, soutenant les faibles, confondant les pécheurs et les épouvantant tous, parce qu'il était épouvanté lui-même. Je me hâte de vous le montrer non comme prêtre, mais comme juge, dans l'officialité de Tréguier, devenu par l'ordre de son propre évêque le dépositaire de la justice ecclésiastique.

Je vous l'ai dit, mes frères, la première qualité que le Saint-Esprit demande aux juges, est qu'ils craignent le Seigneur : *Provide viros timentes Deum*. C'est-à-dire, qu'ils soient persuadés par une foi vive qu'étant juges ils ont un juge au-dessus d'eux auquel ils rendront compte de leur conduite et qui jugera leurs justices. Et certes, mes frères, de quelle injustice n'est point capable un homme qui ayant étouffé dans son cœur la crainte de Dieu, ne suit dans l'exercice de sa charge que l'égarement de ses passions? Mais avec le frein de cette crainte, premièrement vous réprimerez vos convoitises charnelles, car la crainte de Dieu a horreur du mal : *timor Domini odit malum* (*Prov.*, VIII, 13); et en second lieu vous vous opposerez à la puissance de l'iniquité, et vous vous mettrez au-dessus des craintes humaines; car celui qui craint Dieu n'ap-

préhende rien : *qui timet Dominum nihil trepidabit.* (*Eccli*, XXXIV, 16)

A l'égard des convoitises charnelles, mes chers frères, rien de si nécessaire aux interprètes et aux ministres de la justice que d'avoir toutes ces convoitises domptées pour n'être ni séduits par la voix de la volupté, ni aveuglés par les fumées de l'intempérance. Or, c'est la crainte de Dieu qui écarte tous ces vices. Seigneur, s'écrie le Prophète, percez ma chair de votre crainte : *Confige timore tuo carnes meas* (*Ps.* CXVIII, 120) ; et aussitôt les sens mortifiés à l'aspect d'un Dieu vengeur, effrayé de l'image même du crime, les attraits de la sensualité n'ont plus de force sur lui, et il assure qu'il a exercé le jugement et la justice, *feci judicium et justitiam.* (*Ibid.*, 121.) Considérez votre saint patron marchant toujours sous les yeux du juge suprême ; quelle pureté dans ses désirs ? Quelle innocence dans ses mœurs ? Evitant non-seulement les désordres grossiers, mais bien plus alarmé des seules pensées du vice ; s'abstenant non-seulement des intempérances de la table, mais joignant toujours les veilles aux abstinences ; et quelles abstinences ? Celles des plus mortifiés anachorètes ; quelles veilles ? priant sans cesse la nuit comme le jour, et fondant en larmes lorsqu'en jugeant les autres il pensait qu'il serait jugé lui-même. Ainsi la chair n'appesantissait pas l'esprit ; ainsi son imagination que nulles vapeurs ne pouvaient obscurcir, demeurant toujours pure, il était préparé, à toutes les heures, à dissiper le mensonge, à démasquer la fraude, à confondre la malice. Ainsi son cœur libre de la plus commune et en même temps la plus dangereuse de toutes les convoitises, la voix séduisante de la femme ne put jamais faire tomber cet apôtre dans le prétoire. Chrétiens qui m'écoutez, je ne vous demanderai pas que vous imitiez le saint dans ses jeûnes continuels, dans ses travaux du jour, dans ses prières de la nuit, dans sa vie toujours mortifiée ; mais j'ai droit de vous demander que, pleins de la crainte du Seigneur, vous travailliez sans cesse à réprimer vos convoitises criminelles. Et quel malheur est le vôtre, si vous n'avez apporté au sacerdoce de la justice, comme parle un ancien, que les déréglements de la jeunesse, un cœur corrompu, une chair sensuelle, des yeux lascifs, une bouche intempérante ! Vous avez dans la tête, il est vrai, tous les principes de l'équité, la jurisprudence n'a point pour vous de voiles ; le sanctuaire des lois vous a été ouvert : et néanmoins avec toutes vos lumières sans la crainte des jugements divins qui assujettissent vos passions et vos sens, si le faible client est contraint par les artifices d'un parent ou par l'injustice d'un ennemi d'entrer dans le barreau et de recourir à vous, à quoi peut-il s'attendre ? Vous serez sollicités, vous serez tentés par le plaisir, et un objet séduisant vous fera oublier toutes les lois : le juste Abraham craint tout pour son honneur, pour son bien, pour sa vie, parce que la crainte de Dieu, dit l'Ecriture, n'est pas dans ce lieu : *Non est timor Dei in loco isto, et interficient me propter uxorem meam.* (*Genes.*, XX, 11.) Celui-ci se fait, par la mollesse d'une maison de campagne, un rempart contre les devoirs et les travaux de son ministère ; celui-là donne à l'intempérance des repas les heures du jour qu'il devrait employer à l'instruction d'un procès ; un autre, pour réparer des veilles criminelles, livre au sommeil un temps destiné à la justice ; quelques-uns enfin, pour ménager les moments de la sensualité, ne lisent rien que par les yeux d'autrui, et confient toute la justice à une main mercenaire. De là qu'arrive-t-il, mes frères ? Vous ne pouvez pas l'ignorer : dans une vie sensuelle où le loisir manque pour examiner le droit ou pour éclairer le fait, les injures suppléent aux raisons et les calomnies aux arguments ; la misère languit par de lentes procédures, ou la malice triomphe par d'iniques jugements : fruits amers des convoitises charnelles que la crainte de Dieu, qui a horreur du mal, *timor Domini odit malum*, n'a point mises sous le joug. Mais je vous l'ai dit, vous devez encore, par cette crainte divine, rompre l'iniquité des hommes puissants et vous mettre au-dessus des craintes humaines.

Vous l'avez entendu ; celui qui craint Dieu n'appréhende pas les hommes : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit* : et selon notre texte, les juges ne sont fermes et courageux que parce qu'ils craignent le Seigneur, *viros potentes, et timentes Deum.* Ne perdez point Yves de vue, vous qui êtes assemblés pour honorer ce modèle des ministres de la justice, et lorsque vous le voyez quelquefois descendre du tribunal, ne croyez pas que ce soit pour aller demander de nouvelles faveurs à la fortune et pour fléchir les genoux devant les idoles du siècle, devant ces hommes mortels qui ne sont grands que par nos cupidités : il ne pense qu'à défendre l'innocence par ses jugements.

Paraît-il donc un riche et puissant Achab qui, peu content de ses royaumes, veuille encore enlever au pauvre Naboth sa vigne ? voici un nouvel Elie au-dessus des craintes, qui défend le pauvre, qui menace le riche, et qui oppose à la main puissante et injuste un front d'airain ; semblable, si j'ose le dire, au souverain Juge, dont il est écrit qu'il se déclarera le juste vengeur des indigents et des faibles que l'on opprime, qu'il frappera la terre par la verge de sa bouche, et qu'il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres. Grande leçon pour ces hommes craintifs qui rejettent peut-être l'intempérance et la mollesse, mais qui reçoivent la personne de l'homme puissant, que le nom de César étonne, que la faveur éblouit, faibles et timides devant ceux qui peuvent retarder ou avancer leur fortune. Or, mes frères, qui est-ce qui les a rendus si timides et si faibles ? pourquoi la vio-

lence, l'oppression, la calamité, l'injustice se trouvent-elles dans leurs voies? Vous l'apprendrez du texte sacré, qui vous dira que c'est parce qu'ils ne craignent pas le Seigneur qu'ils tombent dans tous ces déréglements : *Non est timor Dei ante oculos eorum* (*Ps.* XIII, 8); crainte du Seigneur qui les mettrait également au-dessus des convoitises charnelles et des craintes humaines. Oui, chrétiens, je le dis après le Prophète et je le dis hardiment, parce que je parle devant des ministres de la justice qui craignent Dieu; si le procureur, si l'avocat, si le juge se sont détournés des voies de l'équité : *omnes declinaverunt* (*Ibid.*, 3); si la ruine et la mort sortent de leur gosier comme d'un sépulcre ouvert, soit par leurs pernicieux avis qui engagent dans une mauvaise cause le client séduit, soit par leurs funestes procédures qui immortalisent les procès : *sepulcrum patens est guttur eorum* (*Ibid.*); si le venin des aspics est sous leurs lèvres, sources flatteuses qui donnent à l'erreur et au mensonge la face de la vérité : *venenum aspidum sub labiis eorum* (*Ibid.*); si leur bouche est remplie de malédictions et d'amertumes, faisant d'après une imagination échauffée un portrait odieux du faible opprimé : *quorum os maledictione et amaritudine plenum est* (*Ibid.*, 4.); si enfin ils ne connaissent point la voix de la paix, ennemis des accommodements, qui, en finissant les discordes des familles, feraient tarir pour eux une grande source de profits; *viam pacis non cognoverunt* (*Ibid.*); s'il sort de ces pécheurs tant d'injustices, tant d'égarements, tant de maux, c'est que la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux, *non est timor Dei ante oculos eorum.* (*Ibid.*, 8.)

Quel contraste, mes frères, entre le fidèle Yves nourri de la justice et de la paix, et tous ces enfants des hommes dont les voies sont pleines de sang, d'injustice et d'oppression! Mes chers frères, de quelque condition que vous soyez, apprenez ici à craindre le Seigneur, et avec cette crainte vous jugeant vous-mêmes, vous verrez bientôt vos convoitises charnelles affaiblies et vos fausses craintes dissipées. Vous regarderez un Dieu toujours attentif à punir les transgresseurs de ses lois, et qui répand ses châtiments sur les passions humaines qui vous paraissent les plus pardonnables, sur l'orgueil dans Lucifer, sur l'intempérance dans Adam, sur la paresse dans le serviteur inutile, sur la sensualité dans le riche réprouvé, sur la crainte des hommes dans ces timides que saint Jean vit dans l'Enfer avec les incrédules, et dans cette vue vous fuirez le péché comme on fuit à l'aspect d'un serpent; la chair ne vous séduira point par ses caresses, le monde ne vous étonnera point par sa puissance, la paix et la justice seront dans toutes vos voies.

Mais vous qui jugez la terre, c'est à vous principalement qu'il est dit : Servez le Seigneur. Yves entend cette parole, et devenu le juge des consciences et des fortunes, il ne s'élève au-dessus des autres hommes par son emploi que parce qu'il se soumet à Dieu par la crainte. Première qualité d'un juge chrétien : *timentes Deum*, la crainte de Dieu; la seconde est l'amour de la vérité : *in quibus sit veritas;* et c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Rien de plus grand et de plus auguste que la justice. C'est un acte divin qui est, à proprement parler, une suspension générale des affections humaines. Quand l'homme l'exerce, il ne consulte que la vérité, il ne connaît plus la personne, il considère qu'il ne fait pas le droit, mais seulement qu'il le déclare, qu'il est le dispensateur et non pas le maître de la puissance, que la souveraineté est à la loi et non pas à lui, à la justice et non au juge; il se dépouille de ses passions, il se revêt de l'équité; la justice est la ceinture de ses reins, et la vérité le bouclier dont il est couvert, sans complaisance et sans haine au-dessus des respects humains et des préventions communes.

Ne croyez-vous pas voir, mes frères, dans cette image celle de votre saint patron? et il était arrivé à cette perfection souveraine, non-seulement par la crainte du Seigneur qui tenait toutes ses passions en respect, et qui l'empêchait de craindre là où il ne fallait pas craindre, mais encore par ses lumières à connaître le droit, et par son application à le découvrir là où il était : c'est-à-dire, premièrement qu'il avait une parfaite connaissance des lois, et en second lieu une attention sérieuse à examiner les causes; témoignage certain de son amour pour la vérité, *in quibus sit veritas.*

Déjà Yves, avec un cœur pur, était du nombre de ceux dont l'Apôtre parle, quand il exhorte les enfants de l'Église à porter leurs différends, non devant les tribunaux des méchants et des infidèles, mais devant ceux des saints qui jugeront un jour le monde : *apud sanctos.* (*I Cor.*, VI, 1, 2.) Il était prêtre et un saint prêtre revêtu de la justice, et cette justice n'était pas une justice aveugle. En effet, mes frères, et voici ma première preuve : notre saint, ajoutant à un génie facile le travail et la prière, avait enrichi son esprit de la connaissance parfaite des lois; tout ce que les conciles et les pontifes ont statué dans le droit canon, tout ce que le droit civil contient de règles pour conserver la subordination et le repos, les ordonnances des empereurs et des rois, rien n'échappait à ce ministre de la justice; il avait pénétré dans toutes les profondeurs de la jurisprudence, la sagesse lui avait ouvert ses trésors; et ce ne fut pas seulement l'esprit de crainte, mais l'esprit d'intelligence qui se reposa sur lui.

O vous qui suivez la justice, et qui n'étudiez pas ses lois, que faites-vous dans l'assemblée des dieux de la terre? la vérité peut-elle se trouver dans vos jugements? la

loi peut-elle sortir de votre bouche? Vous péchez par ignorance; mais vous péchez sans retour, parce que vous péchez sans remords. L'épée de la justice est entre vos mains, comme entre les mains des aveugles et des insensés; l'innocence périt par vos erreurs, et vous périssez vous-mêmes d'une manière d'autant plus funeste, que faute de lumière vos erreurs deviennent incurables; vous conduisez le juste dans le précipice, et vous l'y conduisez sans crainte; vous prêtez votre main aux méchants, et vous la prêtez avec zèle; vous justifiez l'impie, et vous le justifiez par religion; vous condamnez l'homme de bien, et vous le condamnez avec sécurité, avec joie, sans que votre conscience réclame.

Malheur à vous, dit un prophète, *malheur à vous qui prononcez que le mal est bien, et que le bien est mal, qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres, qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux! Malheur au peuple qui a des enfants pour conducteurs et pour juges! Malheur à l'Eglise sainte, si des animaux grossiers et sans intelligence traînent l'arche sacrée*, qui doit être portée par des lévites purs et éclairés!

Mais vous qui êtes sages à vos propres yeux et prudents en vous-mêmes, vous qui possédez la science et qui n'aimez pas la vérité, à quoi vous servent vos lumières, si vous ne les appliquez pas à découvrir le droit des parties, si vous accusez sans connaître, si vous condamnez sans examiner. Yves joignait à une connaissance parfaite des lois une attention pénible et sérieuse à examiner les causes. Seconde preuve, seconde réflexion qui demande toutes les vôtres. Car, mes frères, je ne vois que des piéges et des ténèbres dans le sentier où marche le ministre de la justice, environné de gens qui ne travaillent qu'à le surprendre. L'un, comme le Gabaonite trompeur, s'approche avec des vêtements usés pour émouvoir le débonnaire Josué par une misère artificielle; l'autre, comme la fausse mère, par une tendresse affectée, s'efforce d'imposer au sage Salomon. L'iniquité sort de Babylone, et, vénérable par ses cheveux blancs, dépose contre la chaste Susanne, et fait consentir à ses accusations les juges abusés. Celui-ci emploie le nom de César par son crédit, celui-là montre son image dans l'or et l'argent qu'il offre, chacun apporte au juge ses soupçons, chacun le remplit de ses préjugés. La chair et le sang font agir en leur faveur tous les ressorts de la nature, le puissant l'entraîne, l'ami le corrompt, la haine et l'envie forment un nuage épais qui obscurcit les yeux de Caïphe, la voix de la multitude fait succomber Pilate.

Ajoutez, chrétiens, que le prétoire sacré où l'official rend ses jugements, et où Yves est assis, est plein de nouvelles ténèbres et d'autres piéges; tribunal où la cause fournit plus de difficultés que le droit ne présente de lumières; où il faut développer et cacher en même temps le mystère d'iniquité qui s'opère sous le voile sacré des noces, où l'Eglise est contrainte de voir les vices de ses ministres, et où le prêtre accusé fait rougir son juge. Quelle attention, mes frères, pour découvrir la vérité qui se cache sous tant de formes, pour délier tant de nœuds, pour expliquer tant d'énigmes : *qui juris nodos et legum ænigmata solvat;* pour ne pas considérer la personne, pour ne pas écouter la multitude, pour démasquer l'esprit de ténèbres qui se transfigure si souvent en ange de lumière, pour ne rien accorder à la compassion, au préjudice de l'équité, pour être en garde contre la duplicité; pour se défier même du simple? Ainsi se comportait, fermé à toutes les préventions et seulement attentif à la cause, notre saint. Ainsi, au milieu des séductions et des erreurs, il reconnaissait le coupable, il sauvait l'innocent, il ne laissait plus à l'iniquité et à la calomnie l'espérance de dépouiller le faible ou de flétrir le juste.

Et qu'il est rare, mes frères, de trouver des hommes si éclairés et si appliqués en même temps, qui n'écoutent que la vérité, et qui ne jugent que selon la justice : *in quibus sit veritas.* Je vois le juste David, trop crédule aux faux rapports de Siba, sans examen et sur des apparences vaines, enlever au faible et innocent Miphiboseth la meilleure partie de ses héritages : je vois le grand Constantin, trompé par les artifices d'Eusèbe, condamner le grand Athanase. Il ne s'appliqua point à chercher la vérité, il reçut sans examen la parole du mensonge.

Instruisez-vous, chrétiens qui m'écoutez, et si vous êtes obligés de veiller sur la conduite des autres, revêtus de l'autorité de magistrats, de maîtresses ou de mères, de maîtres ou de pères, n'oubliez pas que vous ne pouvez former aucun jugement contre le prochain qu'après une longue et judicieuse discussion de sa cause, et lorsque vous y êtes contraints par l'évidence et la certitude. Et pour cela je vous rappelle à l'exemple de saint Yves, qui apportait à ses sentences tant de connaissances et d'examen, tant de lumières et d'attention; comme saint Yves vous rappelle à l'exemple de Dieu même, la justice et la vérité souveraine, qu'il regardait sans cesse comme son modèle.

En effet, mes frères, et vous devez tous, dans cette crédulité maligne et universelle qui remplit le monde de faux et téméraires jugements, vous devez avoir attention à cette belle remarque du grand saint Grégoire, sur ce qu'il est écrit dans la *Genèse*, que les crimes de Sodome et de Gomorrhe s'étant multipliés, et le bruit de leurs détestables impuretés étant monté jusqu'au ciel, Dieu dit : Je descendrai et je verrai si les œuvres des habitants de ces villes répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moi, pour savoir si cela est ainsi ou si cela n'est pas : *Descendam, et videbo utrum clamorem qui venerit ad me opere compleverint.* (*Genes.*, XVIII, 21.)

Je descendrai, et je verrai. Le Seigneur pouvait-il donc mieux condamner notre

avengle et légère précipitation à blâmer les autres, à les décrier et à flétrir quelquefois par nos jugements les vertus les plus pures, qu'en faisant ce long et sage examen des crimes si publics et si connus de ces villes infâmes? Je descendrai, dit-il, et je verrai : *descendam et videbo;* comme s'il ne voyait pas toutes choses, comme s'il ne les voyait pas tout d'un coup, et des choses si publiques. Ah! mes chers frères, c'est que Dieu agit en quelque manière en homme, comme s'il ne connaissait pas clairement ce qui se passe sur la terre, afin d'instruire les hommes, et de leur apprendre à ne pas faire les dieux en jugeant si hardiment de tout, en prononçant si décisivement de ce qui leur est inconnu, comme s'ils voyaient à nu le fond des cœurs, comme s'ils avaient un privilége de révélation ou d'infaillibilité; souvent sans autorité, plus souvent sans lumière, toujours sans examen, et par conséquent toujours sans justice et sans vérité.

Heureux vous qui, n'ayant personne à conduire, n'avez que vos passions et vos pensées à juger! Pourquoi jetez-vous des regards curieux et malins sur votre frère? pourquoi jugez-vous le serviteur d'autrui? Vous prétendez le connaître, et vous ne vous connaissez pas vous-mêmes; vous dites que tout le monde en juge comme vous; mais tout le monde ne l'a pas plus examiné que vous. Le monde juge tous les jours dans ses entretiens un grand nombre de procès sans avoir vu les pièces; il suffit au monde qu'une histoire soit maligne pour la croire. Quoique la calomnie soit pleine de contradictions, la hardiesse de ceux qui la débitent, la malignité ou la simplicité de ceux qui l'écoutent, supplée à tout. Et c'est là-dessus néanmoins, mes frères, que vous prononcez si souvent contre le prochain une sévère sentence; vous devinez même les intentions : scrutateurs des consciences, vous vous mettez à la place du Souverain Juge, et, avec une audace sacrilége, vous croyez pouvoir percer ces profonds abîmes qui cachent à un homme le cœur d'un autre homme : *omne cor omni cordi clausum est.* (Augustin.)

O chrétiens! si vous aimez la vérité, ne jugez point les autres afin que vous ne soyez pas jugés vous mêmes! Et lorsque votre état ou votre emploi vous obligent à former des jugements, n'accusez point sans écouter, ne condamnez qu'après avoir bien examiné, après avoir séparé la lumière des ténèbres, après avoir longtemps pesé la cause dans les balances de la justice même, avec une pleine connaissance, dans la crainte de Dieu et dans l'amour de la vérité : *timentes Deum, in quibus sit veritas.* Achevons et disons sans avarice et sans intérêt : *et qui oderint avaritiam.* Tel était le juge que nous louons, il craignit le Seigneur, il aima la vérité, mais il eut encore horreur de l'avarice. Troisième et dernière partie de son éloge. Continuez-moi, s'il vous plaît, pour quelques moments votre attention.

TROISIÈME POINT.

Moïse devait-il briser les Tables de la Loi, dans un temps auquel le peuple d'Israël devenu idolâtre en avait un si grand besoin? il y aurait vu ces paroles : *Non habebis deos alienos* (*Exod.* XX, 3); vous n'aurez pas de dieux étrangers. Cette loi les aurait redressés, ils auraient été rappelés de l'impiété à la religion par ce premier précepte. Mais aussi, mes frères, pouvait-il y avoir quelque sûreté pour les lois les plus justes parmi un peuple qui adorait l'or? Oui, certes, périssent toutes les lois, et il n'y a plus ni probité, ni religion, ni équité là où règne l'avarice? Les iniquités, sont dans les mains des hommes, dit le Prophète. Pourquoi? Parce que leur droite est pleine de présents : *in quorum manibus iniquitates sunt, dextera eorum repleta est muneribus.* (*Ps.* XXV, 10.) Il n'y a plus de saint sur la terre, dit le texte sacré; il n'y a personne qui ait le cœur droit; le prince exige, le juge est à vendre. Regardez les enfants de Samuel; ils aiment le profit, ils reçoivent des présents, et de là tous les jugements injustes qui partent de leur tribunal.

Opposons à ces hommes corrompus et avares un juge saint et désintéressé; produisons dans les derniers temps non les indignes enfants de Samuel, mais l'image de Samuel même qui fut le modèle de l'intégrité et de la justice. Je pourrais vous dire d'abord que la ressemblance d'Yves et de Samuel est d'autant plus grande que l'un et l'autre furent tout ensemble pasteurs et juges. Et si je parlais dans cette chaire aux pasteurs et surtout à ceux des campagnes; quels exemples de charité et de désintéressement ne pourrais-je pas leur présenter dans notre saint prêtre, lequel se bornant aux soins d'une paroisse de village, n'y mettait point de bornes à sa miséricorde et à ses aumônes? On le voyait monter à l'autel du Seigneur, mais il n'y montait qu'après avoir visité la maison du pauvre, n'étendant jamais vers l'arbre de vie une main stérile et sèche. Avec la parole, l'aliment des esprits, qu'il répandait abondamment, il distribuait avec la même libéralité le pain et la nourriture des corps; ne se jugeant pas digne d'être le ministre de Jésus-Christ pauvre, s'il ne s'appauvrissait lui-même en assistant les pauvres.

Mais il faut vous le montrer ici comme juge, et je ne dois pas oublier que je parle devant les fidèles interprètes de la justice. Je vous dirai donc, mes frères, que le désintéressement qui est devenu parmi nous une vertu transcendante et si rare, ne fut pas moins le caractère d'Yves que de Samuel, et qu'il pouvait bien dire à ses concitoyens ce que cet ancien juge disait aux Israélites : *Accusez-moi si vous le pouvez, dites sans crainte devant le Seigneur, si j'ai ravi le bien d'autrui, si j'ai fait injustice à quelqu'un, et si j'ai même reçu quelques présents.* Et comment ce nouveau Samuel eût-il dépouillé quelqu'un? lui qui se dépouillait pour re-

vêtir les autres, et qui plus d'une fois non-seulement partagea son manteau avec l'indigent, mais qui lui donna même tout son habit. Comment eût-il reçu quelques présents? lui qui savait, et qui l'avait appris dans les livres saints, quelle est la force du bienfait pour aveugler les plus sages et pour corrompre les plus justes : *Nec accipias munera, quæ etiam excæcant prudentes, et subvertunt verba justorum.* (*Exod.*, XXIII, 8.)

Voici sans doute, mes frères, le plus grand écueil de la justice, et heureux mille fois celui qui, comme notre saint, n'est point allé après l'or, écoutant les vœux des pauvres et ne recevant point les offrandes des riches! Certes, il ne faut pas vous le dissimuler, il suffit à un particulier de n'être point avare; mais il faut de plus que le dépositaire des jugements et des lois haïsse l'avarice, *qui oderint avaritiam.* Ce n'est pas pas assez qu'il ne recherche point les présents, il doit même les abhorrer; et le prophète Isaïe met au rang des voleurs les prêtres et les magistrats qui aiment les dons, *socii furum diligunt munera* (*Isai.* I, 23); vérité connue des païens mêmes, qui avaient coutume de peindre le bon juge sans mains.

Voulez-vous donc, mes chers frères, avoir dans votre état les mains pures de toute iniquité, renoncez à l'amour de l'intérêt. Je sais que nous sommes arrivés à des temps fâcheux où, la cupidité croissant avec les calamités, l'intérêt est devenu la passion dominante des hommes et comme la boussole qui les guide. Vous que la nécessité de défendre votre petit héritage a contraint d'entrer dans cette terre qui dévore ses tristes habitants, vous vous en plaignez; vous dites que ceux à qui vous avez confié avec vos papiers toute votre fortune sont comme la sangsue dont parle le Sage, qui dit sans cesse : *Apporte, apporte;* comme le feu qui consume toujours et qui ne dit jamais : C'est assez; comme l'épine d'une haie qui retient et qui déchire. Et je vous vois, en effet, sortant tout nus des mains de la justice, je vous vois semblables à la faible et simple brebis qui a cherché contre le loup un asile proche du buisson piquant; elle y a laissé, cette brebis infortunée, la meilleure partie de sa toison, et elle en est revenue toute ensanglantée.

Ministres de la justice, qui écoutez la parole de votre Dieu, et que la religion a assemblés ici pour y honorer le modèle des juges, je n'ai garde de croire que vous puissiez jamais mériter ces reproches. Vous ne changerez donc point pour le malheureux client, par des procédures multipliées, le jugement en amertume, ni en absinthe les fruits de la justice. Vous ne lui ferez point acheter, par des tributs imposés à vos portes, le droit de faire entendre ses plaintes et de vous demander justice. L'or n'éblouira point vos yeux et n'influera point dans la bonté de la cause. La langue diserte et brillante destinée à défendre l'innocence ne sera pas livrée au riche pour être l'instrument de la calomnie et de l'oppression. Vous vous contenterez de l'honnête salaire dû à votre travail. Une profession si belle, si glorieuse, ne sera point déshonorée par le sordide intérêt. Vous craindrez Dieu comme notre saint, *timentes Deum :* vous ne craindrez que la transgression de sa loi, et vous ne redouterez pas l'indigence. Vous aimerez la vérité et vous la ferez valoir contre l'injustice, quoique celle-ci se présente à vous avec l'éclat et la puissance de ses bienfaits, *in quibus sit veritas;* en un mot, détestant l'avarice, que ni les besoins d'une famille, ni les abus de la condition, ni l'iniquité des temps, ni les exemples du monde ne sauraient justifier, *et qui oderint avaritiam,* vous marcherez toujours dans le sentier de l'équité, vous ne quitterez point la justice, et vous arriverez enfin au lieu de la paix, dans la gloire du ciel. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE VI.

Prononcé dans toutes les églises des Jacobins, à Paris, en 1713.

SAINT PIE V,

Canonisé l'an 1712.

In lege Domini congregationem judicavit... et in fide sua probatus est prophela... et invocavit Dominum omnipotentem in oppugnando hostes circumstantes undique. (*Eccli*, XLV, 17 et 19.)

Il a jugé l'assemblée d'Israel selon la loi du Seigneur, et il a paru un vrai prophète dans sa foi; et il a invoqué le Seigneur tout-puissant, lorsque ses ennemis l'attaquaient de tous côtés.

Ce n'est pas toujours un Samuel qui gouverne le peuple de Dieu, qui juge Israël. Ce n'est pas toujours la loi du Seigneur qui sert de règle aux pasteurs de l'Eglise. Celui qui est assis sur le plus haut siége, dit saint Bernard, n'a pas toujours la plus haute sagesse : *altus sedens, non alta sapiens.* Ne confondons point les dignités avec les mérites. On a vu plus d'une fois élevés sur la chaire de Moïse des pharisiens hypocrites et des docteurs corrompus. Les têtes les plus hautes ne sont ni les plus heureuses ni les plus saintes. Et certes, Messieurs, si les ministères sacrés n'étaient occupés que par de saints ministres, si la foi était marquée dans tous leurs pas, si toutes leurs actions étaient des exemples dignes d'être suivis, les prêtres et les pasteurs seraient par là tirés de la condition commune des autres fidèles; et ces places qui sanctifieraient tous ceux qui y seraient assis, cette succession de saints dans les siéges de l'Eglise, seraient le plus grand des miracles; notre christianisme ne serait plus un état de foi, nous ne marcherions plus au milieu des ombres et des énigmes, nous serions dans la lumière et la clarté.

L'homme de péché est donc quelquefois placé sur le trône de la foi, la corruption entre donc quelquefois dans le lieu saint, et combien dans les derniers temps s'était elle accrue! Jérusalem alors avait toute la face de Babylone. Vous montiez à la sainte cité, et souvent vous n'y trouviez rien qui ressemblât à la sainteté de notre Evangile; on ne voyait souvent dans les successeurs des apôtres que la mollesse et le faste des Cé-

sars. Mais Dieu n'oublie pas toutes ses miséricordes, il montre de temps en temps au monde des ministres fidèles qui confondent les erreurs et les scandales du monde.

Ainsi dans les premiers temps, lorsque la terre en produisant des géants enfantait des crimes aussi énormes que la taille de ses habitants était monstrueuse, Dieu suscita Noé, grand modèle et prédicateur de la justice, pour condamner l'impiété de ces monstres. Ainsi dans les déréglements d'Israël parut Elie, comme un astre éclatant au milieu d'une nuit sombre et noire, pour en dissiper les ténèbres. Ainsi lorsque le sacerdoce s'affaiblissait dans Héli, et que les mœurs corrompues des sacrificateurs éloignaient du sacrifice le peuple fidèle, fut donné Samuel pour ramener Israël à la loi, pour le juger selon la justice et pour le défendre par la force de sa foi contre tous ses ennemis. *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta, et invocavit Dominum omnipotentem in oppugnando hostes circumstantes undique.*

Est-ce là, mes frères, vous donner d'abord une idée trop haute du saint Pontife que nous commençons à honorer au milieu de l'assemblée des peuples? Je ne veux pas vous prévenir; vous en jugerez vous-mêmes. Et quoique vous soyez persuadés que les abus, se grossissant avec les siècles, aient altéré la pureté du sacerdoce, et que l'on ne voie peut-être plus dans la nouvelle Rome les vertus si robustes de l'ancienne; plus de martyrs, plus de confesseurs, plus de Léons, plus de Grégoires; vous penserez autrement dans la suite de ce discours. Et même la piété distinguée du Pontife qui nous gouverne aujourd'hui pourrait vous marquer assez que la chaire de saint Pierre est encore dignement occupée; mais vous en jugerez avec une pleine connaissance et sans prévention, lorsque je vous montrerai Pie V, dans une dépravation devenue presque générale, purifiant le temple en se purifiant lui-même, aussi tempérant que les cénobites, éclairé comme les prophètes, pur dans ses mœurs, exact dans ses devoirs, religieux dans ses entreprises, zélé à ramener à la règle tous les ordres, donnant à la première ville du monde chrétien une nouvelle face par ses soins et par ses exemples, animant les forts d'Israël par ses prières, par ses largesses, par sa foi, portant la terreur parmi les musulmans, et se faisant respecter jusque dans le centre du monde incrédule. De sorte que vous verrez, comme l'exprime mon texte, le saint Pontife juger le peuple chrétien selon la loi du Seigneur, *in lege Domini congregationem judicavit*, et paraître un nouveau prophète dans sa foi, invoquant le Seigneur tout-puissant contre tous les ennemis de l'Eglise sainte, *et in fide sua probatus est propheta, et invocavit Dominum omnipotentem, in oppugnando hostes circumstantes undique.* Il a donc jugé les fidèles selon la loi, première partie de son éloge, il a combattu par sa foi les infidèles, seconde partie. Invoquons avec lui le Seigneur tout-puissant, par l'intercession de Marie, qu'il a tant de fois saluée avec les paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La loi a été dictée de Dieu pour être à tous la règle de notre vie, du citoyen et du magistrat, du sujet et du prince, du religieux et du pontife. Un Etat n'est bien gouverné que quand la loi y commande. La loi est pour le peuple la colonne de nuée et de feu qui le guide. La loi est la supérieure de ceux qui n'en ont point, des rois et des pontifes. Elle est, selon le texte sacré, le roi des plus justes : *Legem præcepit nobis, erit apud rectissimum rex.* Le premier interrogatoire que subira au jugement de Dieu un homme, un Israélite, un chrétien de quelque condition qu'il soit, est celui-ci : *In lege quid scriptum est? Quomodo legis?* Que porte la loi? Qu'avez vous lu dans le Décalogue? Qu'est-ce que vous ordonne l'Evangile? Cette loi sainte, qui ouvre ses yeux sur tout le public, ne s'abaisse point pour regarder plus favorablement un particulier qu'un autre; elle les comprend tous dans sa disposition universelle. Il est dit à chacun : *In lege quid scriptum est? Quomodo legis?*

Voilà donc, mes frères, que le Seigneur qui tient les cœurs et les couronnes dans sa main et dans la même main, le Seigneur notre Dieu qui veille sur les princes et sur les peuples, voulant donner à son peuple, pour le juger, un conducteur éclairé et fidèle, inspira d'abord au jeune Michel Gisler pour se conduire et se juger lui-même, un amour tendre et sincère pour les saintes lois. Un père et une mère dans un petit coin de l'Italie, sous les yeux desquels il croissait, et qui dans une condition médiocre avaient conservé avec le goût de la piété l'intelligence de la loi, montraient à l'enfant les préceptes dans leurs mœurs. Quoique l'enfant parût né pour les sciences, ses parents chrétiens qui se mesuraient sur leur état et qui n'avaient aucune vue de fortune, ne le destinaient qu'à un métier. Mais Dieu conduisait le petit Michel par d'autres voies, semblable au jeune David que ses pères ne trouvaient propre qu'à conduire les brebis et que le Seigneur avait marqué pour gouverner les hommes.

Il quitte donc sa maison, il renonce au monde dès l'âge de quinze ans; et avec un commencement d'études, il va chez les Dominicains réformés de Vogeria consacrer au Seigneur toute sa vie. Toutes les créatures cheminent aveuglément; celui-là seul qui habite dans la lumière voit où elles vont. Michel pensait seulement à se cacher dans un monastère pour y étudier l'Evangile et le pratiquer; mais Dieu voulait mener par le désert ce nouveau Moïse jusqu'à la dignité de ce chef d'Israël; il voulait instruire et élever dans son sanctuaire ce nouveau Samuel, pour juger ensuite son peuple. C'était en effet lui faire chercher la loi dans l'école la plus sainte et la plus savante

de l'Eglise, l'école des Dominicains. Et ce n'est pas aussi une petite grâce, mes frères, de vivre dans un lieu saint. Là où la loi sert de flambeau, *Lex, lux* (*Prov.*, VI, 23), le moindre vice y est bientôt aperçu : si dans cette harmonie il y a quelque faux ton, il y est bientôt remarqué. Et d'ailleurs n'est-il pas vrai de dire que l'on n'apprend bien la loi de Dieu que parmi les abstinences, les mortifications et dans la vie retirée. Je vois Moïse qui a reçu la Loi, Elie qui l'a réparée, Jésus-Christ qui la perfectionne, tous jeûnant quarante jours sur la montagne et environnés de lumières. Déjà dans notre jeune religieux éloigné du siècle et s'exerçant dans les dures abstinences, je vois avec la pénitence des Hilarion et des Pacôme, l'amour de la sagesse et de la vérité qui a éclaté dans l'angélique Thomas et dans les autres docteurs de son ordre ; déjà maître dans toutes les connaissances, philosophie, théologie, et surtout dans la science du salut ; déjà professeur, prédicateur, supérieur ; déjà digne de l'épiscopat et du premier épiscopat.

Or, pour cela, Messieurs, pensez-vous qu'il se soit contenté d'une étude superficielle de la loi de Dieu et qu'il ne l'ait apprise, comme plusieurs, qu'à mesure qu'il l'a enseignée. Vous remarquerez dans le saint, premièrement son attachement à consulter la loi ; en second lieu sa fermeté à la défendre ; troisièmement son zèle à la faire observer. Loi en premier lieu toujours consultée, et vous comprenez bien, mes frères, qu'en quelque état que nous soyons, les conseils de la Loi nous sont nécessaires. Personne n'est dispensé de connaître l'Evangile, parce que personne n'est dispensé de vivre selon l'Evangile. O enfants de l'Eglise ! vous êtes tous enfants de lumière, vous devez donc tous étudier la Loi, l'interroger, la consulter. A quoi peut être bonne l'ignorance ? Et n'est-ce pas dans le triste silence des lois, dans les siècles les plus ténébreux et parmi les nations les plus grossières que l'on a vu naître les vices les plus énormes ?

Mais vous qui devez instruire et juger les fidèles, combien êtes-vous plus obligés d'interroger souvent les oracles divins ? Le gouvernement est l'ouvrage de l'intelligence ; l'écriture appelle un juge, un pasteur, un prophète, le voyant : doctrine et vérité, deux mots gravés sur le rational du pontife des Hébreux. Point de perfection sans l'amour et l'étude de la vérité, qui n'est autre chose que la loi selon le Prophète, *lex tua veritas*. (*Ps.* CXVIII, 142.) Et vous devez la puiser cette vérité dans sa source, chercher la loi dans le volume sacré, dans la plus pure tradition, dans les livres des anciens Pères.

Ainsi notre saint consultait-il la loi. La plus saine antiquité n'eut point pour lui de voiles. Tout ce qu'une sûre tradition dans la science des mœurs a fait passer des apôtres aux docteurs et des premiers conciles à ceux qui les ont suivis, il se l'appliquait et il le découvrait ensuite aux autres. Il se l'appliquait ; chaque règle lui paraissait aussi personnelle que si elle n'eût été écrite que pour lui seul ; exact dans les plus petits devoirs. C'est dans ce miroir qu'il voyait toutes ses taches et qu'il montrait à ses frères tout ce qui les défigurait.

Ecoutez, vous qui conduisez Israël ; j'ose vous dire que vous ne savez pas la religion, si vous ne l'avez pas cherché dans les livres saints, si vous ne l'étudiez que dans les traditions et dans les auteurs modernes. *Interrogate de semitis antiquis.* (*Jerem.*, VI, 16.) Chacun altère la loi, chacun y ajoute du sien et y mêle les préjugés de son pays, de son ordre, de son temps. Les extraits que vous lisez aident votre paresse et ne dissipent pas votre ignorance. Les auteurs que vous consultez ont souvent copié les fautes de ceux qui les ont précédés. Les compilateurs ne pensent point ; il s'est fait ainsi une funeste succession d'erreurs, et croyant être sortis des ténèbres, vous rentrez dans la nuit et la corruption générale. En vain les mages eussent regardé toutes les étoiles du ciel ? S'ils n'eussent pas vu l'étoile de Jésus-Christ, ils n'auraient eu que trop de lumières pour les conduire aux ténèbres les plus profondes. Il n'y a qu'une loi, une règle, un Evangile, une loi qui subsiste éternellement : *lex quæ est in æternum.* (*Baruch.*, IV, 1.) La discipline extérieure, les formalités, les cérémonies peuvent changer ; mais les règles des mœurs anciennes et éternelles ne changent point. La jurisprudence du ciel ne varie jamais.

Le saint en était bien convaincu ; et c'est pour cela que dans une dépravation générale, il comparait tout avec l'Evangile, il examinait tout sur la loi, il mesurait tout sur la règle. Regardez-le dans les premières places : inquisiteur, évêque, cardinal, pontife. Toujours en garde contre les relâchements de son siècle, il allume la lampe et il cherche la dragme perdue : *accendit lucernam* (*Luc.*, XV, 8) ; il consulte sans cesse les premières lois, il s'en rapproche le plus qu'il peut ; et si quelquefois il est entraîné par une discipline nouvelle, ce n'est que dans des formalités extérieures et pour des prétentions qu'il croit bien établies. Il faut s'en prendre à l'éducation et aux préjugés de la naissance. Mais pour les mœurs, il les rappelle toujours à la sévérité des canons et aux usages des siècles les plus purs. En voici, Messieurs, un grand exemple

Sous le pontificat de Pie IV, son prédécesseur, déjà cardinal et admis dans les conférences que l'on tenait à Rome, touchant ce qui se traitait au concile de Trente, comme quelques-uns voulaient que l'on permît aux prêtres d'Allemagne de se marier, et qu'il leur paraissait que cette condescendance dans le schisme déplorable qui désolait le Septentrion, pourrait ramener à l'Eglise Romaine plusieurs provinces ; le pieux cardinal ne jugea pas digne de la sainteté de l'Eglise un tel relâchement, il ne crut pas qu'il fallût se départir de ses anciennes règles, il déclara qu'il était plus à propos de réduire à un petit nombre le

saint ordre que d'en profaner le caractère. Moins de prêtres, moins de prévaricateurs, et souvent plus d'instructions et plus d'exemples. N'est-ce pas une multitude de ministres sans choix qui a rompu les filets de Pierre. Enfin il représenta les soins, les tribulations, les cupidités du mariage si opposées à la vie pure et désintéressée des sacrificateurs, à une vie qui doit être une vie de prières et que le ministère de la sainte parole doit remplir. Ainsi fut maintenue parmi les prêtres du Nord et dans cette partie du monde chrétien la loi de la continence si sagement établie dès le premier âge du christianisme. Et ce fut, fidèle et sage ministre, par l'attachement singulier que vous eûtes à consulter toujours la loi.

Attachement du saint à la règle. Et si vous en doutez encore, Messieurs, un autre saint vous en est garant, c'est le grand Charles Borromée ; cet homme que les derniers siècles ont emprunté aux premiers temps de l'Eglise, qui montra à un siècle corrompu les exemples de la vie apostolique, qui fit revivre les anciens canons, restaurateur des lois et réformateur du clergé ; celui à qui nous devons les séminaires si utiles, tant de règlements si nécessaires pour rétablir la pénitence dans le sacrement qui n'en portait plus que le nom. Or, c'est cet homme admirable, dans un temps où il ne restait presque plus de vestiges de l'ancienne discipline et de la première piété, c'est cet incomparable cardinal qui a donné à l'Eglise pour chef le saint que nous célébrons. Le cardinal Alexandrin jugé digne de gouverner le monde chrétien par le cardinal Borromée, quel éloge ! Et comment est-ce qu'il l'eût fait monter sur le trône de l'Eglise romaine, s'il n'eût pas été persuadé de son attachement à regarder la loi et les premières lois ?

Chemin nouveau pour s'élever ; l'exactitude qui souvent y est un obstacle. Voie d'une piété sévère, où l'on ne peut avancer vers les dignités qu'avec une lente démarche ; l'hypocrisie y réussirait mieux, parce qu'elle est insinuante ; l'ambition, parce qu'elle est plus vive et plus habile.

Notre saint ne monta sur les plus hauts siéges que par les routes maintenant trop peu battues, singulièrement attaché à consulter la loi. Voulez-vous voir ici, Messieurs, et en second lieu sa fermeté à la défendre ? Paul IV l'avait créé, de simple religieux qu'il était, cardinal, et lui avait donné sur le tribunal de l'inquisition toute sa puissance. Pie, qui succéda à Paul, révère notre saint et ne le confond pas dans la disgrâce générale des créatures de son prédécesseur. Il y a un mérite qui excite la jalousie, il y en a un plus grand qui l'éteint.

Le pape retenait auprès de lui le ministre éclairé pour prendre ses conseils. Alors se tenait à Trente le concile œcuménique, et à Rome, Pie IV avait formé à ce sujet une congrégation de cardinaux choisis. Là, notre saint donne ses avis sur tout ce qui se passait dans le concile de Trente, mais il les donne avec une sainte liberté. La parole n'est point liée dans la bouche du prophète. Il est assis au milieu de l'assemblée des dieux, et il n'a point de part aux faibles résolutions des hommes. Le plan de sa politique n'est dressé que sur les maximes de l'Évangile.

Or, qu'arrive-t-il, mes frères, vous devez le pressentir ? La fermeté ne réussit guère auprès des grands ; ceux qui, selon le prophète, les réjouissent par leurs flatteries sont mieux écoutés : *Lætificaverunt in mendaciis suis principes* (*Osee*, VII, 3) ; le contradicteur n'entre pas dans les palais sans péril ; le censeur n'approche pas impunément du trône. Le pontife est étonné de voir notre cardinal si peu flexible à ses volontés, si roide et si ferme dans les sentiments qu'une vertu austère lui inspire. On diminue donc son autorité, on le menace que s'il ne se rend pas plus complaisant, il doit craindre qu'on ne l'enferme dans le château Saint-Ange. Mais la loi paraît au pieux et rigide cardinal plus précieuse que la liberté et les richesses ; il ne peut avoir de goût pour tout ce qui n'est point marqué au coin de l'équité ; il ne met pas même sur la vérité le voile de la parabole, il la montre sans aucun fard ; il soutient avec fermeté tout ce qu'il croit juste, et il se contente de répondre, que quand on voudra l'empêcher de parler pour la justice, pour la vérité, pour la loi, on n'aura qu'à le renvoyer dans son cloître. O parole digne des saints ! les Basile et les Chrysostome eussent-ils tenu un autre langage ? Au préjudice des espérances les plus flatteuses, aux dépens de son repos, supérieur à tout intérêt, risquer tout et ne compter pour rien les jugements des hommes pour défendre la foi, grand et admirable exemple ! Vous qui vous croyez obligés de rendre par la complaisance ce que vous avez reçu de la faveur, réformez-vous sur ce modèle, et sachez qu'il n'est point de plus grand fléau dans l'Eglise chrétienne qu'un ministre faible et complaisant. J'aimerais mieux que vous fussiez moins éclairés et que vous fussiez plus forts ; on pourrait vous communiquer des lumières, mais on n'inspire pas le courage.

Quand l'esprit de règle agit, le monde ne manque pas de murmurer, et vous ne voulez pas déplaire au monde, quoique votre gloire serait d'avoir par votre justice attiré la haine du monde ; vous craignez que votre fermeté ne nuise à votre repos ou à votre fortune, vous appelez votre faiblesse modération, douceur, prudence. Il en coûte de résister à l'iniquité, la complaisance est plus aisée. Et de là, mes chers frères, cette multitude de faux prophètes et de doux interprètes de la loi : le pécheur veut être trompé, et on le trompe. Il veut qu'on lui dise que le mal n'est pas un mal, que l'usure n'est pas usure, que la simonie n'est pas simonie : qu'une vie de jeu et de spectacles n'est pas contraire aux lois chrétiennes. Il veut qu'on lui dise que les règles

sont changées, que les amères satisfactions après une vie criminelle doivent être abolies, que les tribunaux de la pénitence ne sont plus les tribunaux de la justice : et le pécheur trouve des ministres indulgents qui l'en assurent et qui lui servent de guides au précipice où il veut aller.

O Dieu saint ! c'est ainsi que vous vous vengez en Dieu, vous n'avez besoin de rien pour punir l'homme. Vous l'abandonnez seulement à lui-même, vous l'aveuglez par ses propres ténèbres ; il rejette la loi et vous le laissez sans la loi ; il cherche un prophète qui ne lui annonce que des choses agréables, et vous permettez qu'il le trouve. Pour mettre le prévaricateur dans l'état du monde le plus déplorable, vous ne faites que lui accorder ce qu'il désire. O mon Dieu ! quelle grâce ne faites-vous donc pas à votre peuple ! Quelle miséricorde singulière ! quand vous lui donnez pour le conduire quelqu'un qui le juge non selon ses désirs, mais selon votre loi : non-seulement attaché à la consulter et ferme à la défendre; mais en troisième lieu zélé à la faire observer.

Ici, Messieurs, ne regardez plus le saint dans les seconds siéges de l'Eglise, mais dans le premier ; donné à la terre pour être le pasteur non-seulement des agneaux, mais des brebis ; le premier évêque qui fait du salut de tous les fidèles sa première obligation. Et s'il faut, comme l'assure saint Bernard, que les Hérodes trouvent dans le Pontife romain un Jean-Baptiste, les Egyptiens un Moïse, les fornicateurs un Phinées, les idolâtres un Elie, les avares un Elysée, les menteurs un Pierre, les blasphémateurs un Paul, et les profanateurs Jésus-Christ même ; que pensez-vous du zèle qui le doit animer pour juger le monde et pour y faire observer la loi ?

Il avait déjà préparé son cœur, comme cet ancien réformateur d'Israël Esdras, pour l'étudier, cette loi du Seigneur, pour la pratiquer, pour l'enseigner : *Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret et doceret.* (*Esdr.*, VII, 10.) L'homme juste change d'état sans changer de dispositions. Son zèle même s'augmente avec son élévation, et la loi de feu est dans sa droite. Il s'est déjà réglé lui-même, et toujours ennemi des maximes indulgentes, appuyant la sévérité de ses décisions par la régularité de sa conduite, il est aisé de voir que dans cette grande place où il a été si canoniquement élevé, ce ne sera pas la puissance qui sera la maîtresse, mais la loi. Il avait déjà réglé sa maison, préjugé de son zèle à réformer l'Eglise. Héli, père trop indulgent dans la maison, n'a pas droit d'être un sévère censeur au dehors.

Vous le voyez donc sur le premier trône de l'Eglise animé de la vertu des premiers siècles, et formé sur les mœurs des anciens, qui travaille d'abord à réformer la ville de Rome, pour porter ensuite la réforme dans les églises des autres villes : Rome où la curiosité amène tant d'étrangers, où l'ambition fixe tant de citoyens, où chaque nation apporte ses vices, au même temps qu'elle y vient révérer la religion. Là désolation de la cité qui est élevée sur la montagne ne saurait être cachée, tous ses vices sont des scandales. Et quel devait être le zèle du saint pontife pour y rétablir la discipline des mœurs.

Je ne vous dis pas comment y fut changé le palais de la justice, qui était auparavant une maison de trafic, où l'or influait dans la bonté des causes et où les lois de Justinien, comme saint Bernard s'en plaignait de son temps, étaient uniquement écoutées, jamais les lois de Jésus-Christ, *quotidie perstrepunt in palatio leges Justiniani, non Domini.* Je vous marquerai seulement, Messieurs, que parmi les désordres de la grande ville, le luxe et l'impudicité lui parurent plus dignes que les autres d'être réprimés par la sévérité de ses édits. Ce n'est pas assez à celui qui est en place de déplorer les désordres, il faut les corriger. Le luxe est réprimé, et il commence lui-même dans le jour de son exaltation à changer en largesses pour les pauvres, les festins qu'il devait donner au peuple. Le luxe est banni de Rome, et un air simple et modeste dans les habits, dans les meubles, dans les équipages commence à donner à la ville une forme chrétienne. Le luxe, ô homme faible ! vous cherchez à étayer, pour ainsi dire, par une pompe vaine et fastueuse les ruines de votre condition mortelle ; mais à quels crimes ne vous conduit-il pas? C'est le luxe qui fait gémir l'artisan et périr le pauvre. C'est pour fournir au luxe que les gains les plus honteux vous semblent justes. De votre luxe, femme mondaine, sortent toute les iniquités et la transgression de toutes les lois. C'est aussi par les attraits du luxe que vous préparez à un monde faible les piéges du vice.

Et quel vice, mes frères, l'impudicité si contraire à nos saintes lois, l'adultère que la religion naturelle des païens mêmes dépeignait comme horrible, et qui devrait paraître impossible parmi les chrétiens ; la fornication qui devrait passer dans la religion de Jésus-Christ pour un monstre, et qui dans la première ville chrétienne avait fait de la plupart des maisons des lieux de débauche, le chaste pontife s'arme de tout son zèle pour bannir de la maison de Dieu le scandale. Les femmes débauchées ne trouvent plus d'asile contre la peine que dans une vie pénitente. Le sentier du vice est évité par la jeunesse la plus licencieuse. Le front de la fille impudique commence à rougir; la main libérale du pontife a mis en sûreté, par un saint mariage, la vertu de la fille indigente. Les cabarets, où l'intempérance prépare à la luxure, il étend ses soins et son zèle jusqu'à réformer ces lieux. L'Evangile prend la place des mauvaises coutumes, et rend à Rome chrétienne une partie de son ancienne splendeur.

Sur cet exemple, vous qui gardez ou la ville ou la maison, et qui épargnez le forni-

cateur, examinez-vous et apprenez que rien n'est plus dangereux à la république et aux familles qu'une douceur sans force, une piété sans zèle; qu'il n'est point de si bons amis de l'innocence que les sévères ministres de la loi, que c'est par la clémence que vous avez encouragé le vice; que ce n'est point par les remèdes palliatifs que vous guérirez les grandes plaies. Héli entend les dérèglements de ses enfants avec assez de regret, mais non avec assez de courroux. Phinées, au contraire, zélateur de la loi, tue l'Israélite fornicateur, et la plaie cesse aussitôt; le ciel est apaisé : c'est ainsi, ô juste, que vous lavez vos mains et que vous vous purifiez dans le sang du pécheur.

Mais vous qui murmurez contre les lois, que deviendrez-vous? Les justes décrets contre lesquels vous murmurez font toute votre sûreté; le plaisir qui vous séduit, ne vous est défendu que parce qu'il peut vous nuire. Si vous n'étiez point gardé par les lois, si la police divine ne mettait pas un frein aux volontés des hommes, si la police humaine ne liait pas les mains des méchants, où trouveriez-vous votre repos? Qui vous conserverait vos biens? Qui vous assurerait votre vie? Tout l'intérêt de l'homme est dans l'observation de la loi; intérêt temporel, intérêt éternel.

Heureux donc le peuple à qui Dieu a donné pour le régir l'ami éclairé, le défenseur ferme et zélé de la loi du Seigneur. En sorte que l'on puisse dire du saint ministre comme du grand Samuel : *In lege Domini congregationem judicavit.* Achevons son éloge; vous l'avez vu juger les fidèles selon la loi, il faut à présent que vous le voyez combattre par sa foi les infidèles : *Et in fide sua probatus est propheta in oppugnando hostes.* Seconde partie de ce discours.

SECOND POINT

Pierre, le premier des apôtres en toutes manières, le premier à confesser la foi, le premier dans l'obligation d'exercer l'amour, le premier qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts, comme il en devait être le premier témoin devant le peuple; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres par le choix d'un nouveau disciple, le premier pour confirmer la foi par un miracle, le premier à convertir les Juifs, le premier à recevoir les gentils, le premier partout : tout concourt à établir sa primauté. Mais avouez, Messieurs, que c'est sur sa confession de foi que sa primauté est établie : il déclare, il confesse que *Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant.* Et aussitôt il lui est dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise.*

Un digne successeur de Pierre doit donc être un disciple plein de foi, un homme qui paraisse dans sa foi un vrai prophète : *In fide sua probatus est propheta.* Vous montrerai-je ici, mes frères, avec quelle religion, avec quelle foi celui que nous célébrons monta sur le premier trône de l'Eglise? Les honneurs que la vanité regarde comme des préférences et des distinctions, sa foi les lui représente comme des périls et des maux. La tiare, disait-il, n'est pas une vertu; et n'eût-il pas mieux valu à Saul que sa tête n'eût jamais été sacrée? regardant avec une crainte de foi la chute et la réprobation de tant d'hommes sages que l'élévation a perdus, et qui se seraient sauvés sous l'obscurité de leurs premières destinées. Il n'y a point de conséquence nécessaire des vertus particulières aux vertus publiques; on peut être un bon citoyen et un mauvais magistrat. En un mot, ne perdant point de vue les devoirs de la vie monastique où ses vœux l'ont engagé; depuis l'enfance toujours religieux, toujours enfant de Dominique, jusque dans le suprême épiscopat.

Mais voici que sa foi le presse. Foi agissante, premièrement contre les hérétiques, et en second lieu contre les infidèles. Foi agissante. La foi n'est pas une habitude destituée de tout mouvement, de toute action, de tout effort; sans les œuvres elle est morte. L'homme est né pour le travail, le chrétien encore plus; mais le ministre de l'Eglise, et le premier ministre l'est bien davantage.

Apprenez, disait saint Bernard à un grand pape, apprenez que vous n'êtes pas dans cette haute place pour y régner, mais pour y travailler, que votre dignité est une servitude, que la domination vous est interdite aussi bien que le repos, que si vous faites le prince vous n'êtes point apôtre; en un mot, que vous n'êtes pas le maître, mais seulement le fermier de la vigne sacrée : *Dominatio interdicitur, indicitur administratio, non tanquam dominus sed tanquam villicus* (S. Bern., *De consid.*).

Voilà donc que le cardinal Alexandrin devenu, sous le nom de Pie V, le premier pasteur de l'Eglise, se voit engagé plus qu'un autre à un actif et pénible travail. La sollicitude de toutes les Eglises le regarde, et une foi éclairée qui doit lui enseigner que ses mains ne sont pas bénies pour manier des sceptres, pour distribuer des couronnes, pour partager des terres, pour marquer les limites d'un champ : occupation indigne d'un premier ministre de Jésus-Christ; cette foi, dis-je, l'applique d'abord à conserver le dépôt de la religion en combattant l'hérésie.

Vous le savez, Messieurs, l'hérésie, par ses rébellions, avait depuis quelques années retranché de l'Eglise catholique plusieurs royaumes. Le saint pape le voit avec douleur, et comme il sait que l'hérétique a pris dans les désordres du clergé la matière de ses reproches, le sujet de ses révoltes, pour le ramener plus efficacement à la foi, il commence par la maison de Dieu ses jugements, il va à la source de l'erreur, je veux dire le dérèglement des mœurs. Car, mes chers frères, vous en devez être bien convaincus, ce n'est pas la raison qui a produit l'incrédulité, ce sont les vices, les passions, les déréglements. J'aurais bientôt quitté les plaisirs, dites-vous, si j'avais la foi; et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si

vous aviez quitté les plaisirs; on n'a guère vu de catholique apostat qui ne fût d'ailleurs un mauvais chrétien, un mauvais religieux, un mauvais prêtre. L'idole du vice était alors placée dans le sanctuaire; le prêtre était plus impur que le peuple : un mauvais sacrificateur est toujours plus corrompu qu'un autre. Le pieux pontife travaille donc par les sages règlements du concile général nouvellement publiés, à rendre au sacerdoce son premier éclat. Les profanateurs, dans Rome et dans toute l'Italie, sont chassés des temples. Le prêtre scandaleux est banni des autels. Les monastères, ces demeures saintes, n'étaient plus alors pour la plupart que des retraites profanes; les abus y étaient observés comme des lois, et soutenus comme des priviléges. Notre saint réforme autant qu'il peut tous les monastères; et l'ordre des Humiliés, où l'oisiveté et les richesses avaient introduit les plus grands désordres, ne pouvant le réformer, il le détruit tout à fait.

C'était déjà combattre l'hérétique avec succès que de lui fermer la bouche sur les déréglements du religieux et du prêtre. Mais le saint pape n'en demeure pas là. Combien de lettres écrit-il aux évêques, ses frères, pour les animer à policer leurs Eglises! Quels soins, quelles largesses, n'emploie-t-il pas pour assister les catholiques de France et des Pays-Bas contre les fureurs des protestants! Quelles sollicitudes pour abolir les superstitions en Espagne! Quelle attention sur l'Allemagne pour réchauffer une étincelle de foi qui y restait encore! Si vous avez lu ce que le célèbre cardinal Commendon fit pour cela, par ses ordres, auprès de l'empereur Maximilien, vous devez avoir une grande idée de la foi agissante du vigilant pasteur contre l'hérésie.

En cet endroit, mes frères, il faudrait vous le montrer dans ses premiers combats contre les ennemis de la foi sur le tribunal de l'inquisition, avant qu'il montât sur la chaire de Pierre. Mais je crains de vous le faire voir sur un tribunal qui vous paraît odieux; j'ai évité jusqu'ici de vous le représenter exerçant une justice si peu conforme à nos mœurs.

Le glaive, il est vrai, le glaive est nécessaire pour frapper l'incrédule : *accingere gladio tuo, potentissime* (*Ps.* XLIV, 4); mais le Prophète n'y joint-il pas aussitôt la mansuétude et la vérité : *propter veritatem et mansuetudinem* (*Ibid.*, 5); il a fallu étonner par la rigueur ceux que l'intérêt ou le libertinage retenait dans le schisme. Il y a contre les hérétiques une sévérité salutaire : *corrigendi ne pereant, ne perimant coercendi*, disent les saints. Mais après tout, mes frères, et j'en conviens avec vous, avec quelles précautions l'inquisiteur et le juge de la foi doit-il marcher au milieu de tous les piéges qui lui sont tendus. Une multitude de calomniateurs se présente, dit saint Bernard, et presque point de défenseurs : *calumniatores multi, defensor rarus.* Les gens de bien même sont plus calomniés que les autres, et quoique la calomnie soit pleine de contradictions, la hardiesse de ceux qui la débitent, la malignité ou la simplicité de ceux qui l'écoutent, supplée à tout. Le serviteur de Dieu est quelquefois condamné sans être entendu. Joseph est jeté dans la prison : on ne lui permet pas de se défendre, ou s'il se défend, il n'est point écouté. Déjà le juge a prononcé l'arrêt. On le désabuse peut-être, mais l'autorité ne recule point. Ce n'est pas la meilleure, mais la première impression qui détermine la plupart des hommes, et surtout les grands.

O pieux cardinal! que vous seriez à plaindre si dans cette place d'inquisiteur où vous eûtes une étendue de pouvoir qui ne fut jamais donnée à aucun autre, si dans cette place dangereuse vous n'eussiez écouté que l'accusateur, si vous eussiez jugé l'accusé sans preuves, si vous eussiez prêté votre main à l'hypocrite pour frapper le fidèle! O ami de la foi! je ne crains rien tant pour vous que la fausse prévention et l'aveugle crédulité. Mais une foi éclairée vous en préserva. Jamais le mensonge osa-t-il souiller à vos yeux la trace pure et innocente de l'homme de bien; vous prîtes pour vos modèles le sage Dominique et les autres saints inquisiteurs de votre ordre, vous ne condamnâtes jamais des actions qui ne pouvaient être criminelles que par les mouvements invisibles de la conscience, vous ne vous crûtes pas prophète et plus que prophète pour deviner dans les cœurs une erreur cachée; l'hérétique fut condamné, mais l'innocent ne fut pas livré aux délateurs; il ne sortit pas de l'épine un feu qui consuma les cèdres, il n'y eut ni proscriptions ni supplice pour le juste.

L'hérétique fut condamné : je dis l'hérétique obstiné dans son schisme. Car, mes frères, vous ne devez pas douter qu'il n'en ramenât plusieurs à l'unité de l'Eglise. La foi mettait le saint sous diverses formes, tantôt juge, tantôt évêque, tantôt père, pour épouvanter les uns, pour instruire les autres, pour les gagner tous : parlant à chacun selon son caractère, et semblable en quelque manière à l'admirable Paul qui, dans ses *Epîtres*, parle aux Romains politiques avec adresse, aux Corinthiens voluptueux avec menaces, aux Ephésiens savants avec sublimité, à Philémon noble avec respect et politesse, à Tite et à Timothée avec douceur et simplicité; débiteur à l'égard des insensés même pour les ménager : *Insipientibus debitor non dominator* (*Rom.*, I, 14); leur débiteur, dit saint Bernard, et non leur seigneur.

Regardez maintenant le saint que nous honorons, combattant non plus les hérétiques protestants, mais les musulmans infidèles. C'est là qu'en second lieu vous le considérerez encore plein de foi, pleurant comme les prophètes avec une amère douleur sur Jérusalem désolée : *in fide sua probatus est propheta;* invoquant comme Samuel, le Seigeur tout-puissant, lorsque les armées infidèles menaçaient de toutes parts la ville sainte : *Et invocavit Dominum omni-*

potentem in oppugnando hostes circumstantes undique. Vous entendrez même que le ciel écoutant ses vœux, il tailla en pièces les princes de Tyr, et tous les chefs des incrédules : *Et contrivit principes Tyriorum et omnes duces Philisthiim.* (*Eccli.*, XLVI, 21.) Nouvelle attention, Messieurs. Ici se présente à vos yeux un des plus grands événements du XVI^e^ siècle, la bataille de Lépante, gagnée par les chrétiens sur les mahométans, sous le pontificat de notre saint.

Dieu qui retient ses faveurs et qui laisse croître les ennemis de son Eglise, ou pour éprouver notre patience, ou pour exercer notre foi, ou pour nous échauffer dans notre zèle, ou pour augmenter notre reconnaissance; Dieu, dis-je, avait permis que l'empire ottoman enlevant à l'Eglise chrétienne plusieurs provinces, étendît de plus en plus ses limites. Sélim, empereur des Turcs, rompt un traité solennel fait avec les Vénitiens, et menace de nouveau les terres du christianisme. L'infidèle se confie dans l'arc et l'épée, il compte ses vaisseaux et ses hommes; et partout où il porte les armes, il y bâtit ses mosquées. Que fera le saint pontife ? Quand le Philistin menace, le chef d'Israël ne doit pas être sans douleur. Mais sa douleur n'est pas sans action; sa foi agit toujours, la sentinelle d'Israël ne dort pas. Il ligue ensemble les rois et les républiques catholiques. La fleur d'Italie et les plus grands noms d'Espagne y sont attirés. La noble religion de Malte, après un long siége soutenu contre Soliman, veut encore se signaler contre Sélim. Le saint anime tout, et avec ses soins et ses veilles il y emploie ses revenus; usage juste des biens de l'Eglise consacrés à soutenir la foi de l'Eglise.

Voilà donc que la mer est couverte de vaisseaux. C'est proche du fameux Actium, si célèbre par une bataille des anciens Romains, que tout se prépare. Le signal est donné pour combattre. L'étendard de la croix envoyé par le saint pontife est arboré. L'image de Jésus-Christ crucifié paraît, l'armée chrétienne se prosterne et la salue avec de grands cris de joie; il semble que chaque soldat y lise encore ces paroles écrites pour le premier empereur chrétien : *In hoc signo vinces.* (Euseb., in *Vita Const.*) C'était constamment un beau spectacle de voir tant de soldats animés au combat, et ne respirant que le carnage, se prosterner devant l'image du Rédempteur, et chercher dans le bois sacré de la croix le courage et la victoire.

Cependant à Rome le pontife lève encore plus les yeux vers le Seigneur, d'où lui peut venir son salut, et il ne cesse pas de les lever; ce n'est pas dans les armes et les légions qu'il espère; ce n'est pas dans la multitude des vaisseaux qu'il se confie. Les guerriers les plus braves marchent contre l'infidèle; mais la course n'est point à celui qui est léger, ni la victoire à celui qui est fort. Il craint les hommes parce qu'il est homme; il prend des précautions parce qu'il est prudent; il attend tout de Dieu parce qu'il est fidèle. Il l'invoque, il le prie pendant la nuit, *invocavit Dominum omnipotentem in oblatione Agni inviolati* (*Eccli.*, XLVI, 19); il offre pendant le jour le sacrifice de l'Agneau sans tache. Quand la colère de Dieu est allumée, il faut que nos encensoirs soient fumants sur les autels.

Mais quels jeûnes, quelles aumônes, quelles mortifications ne joint-il pas à la prière et au sacrifice ? Tout le monde chrétien par ses exhortations et ses exemples a recours aux abstinences et aux invocations. La voix d'un peuple contrit est entendue dans les parvis de tous les temples. Il faut détester le péché, la bénédiction ne peut entrer là où il habite. Que vous dirai-je de plus, mes frères? le dévot pontife adresse à la Vierge sans tache ses vœux innocents; comme les sages conviés de Cana, il emploie auprès de Jésus-Christ l'intercession de Marie. Disons enfin avec les termes de l'Apôtre, que pour détruire la puissance des ennemis de la foi, les armes du pontife furent plus spirituelles que charnelles.

Le Seigneur tout-puissant l'écoute; le juste ne prie pas en vain. Les flottes commencent à s'approcher. Celle des Turcs est poussée par un vent favorable, mais qui tombe un peu avant le combat, et qui aussitôt se relevant en faveur des chrétiens, va porter dans l'armée ottomane toute la fumée de l'artillerie. Tout est obscurci, toute la mer est en feu; la victoire se déclare pour l'armée chrétienne. Les épées sont enivrées du sang infidèle; il semble que les ennemis de la foi ne soient venus que pour mourir. Plus de trente mille mahométans y perdent la vie, et plus de cinq mille la liberté; près de vingt mille esclaves chrétiens la reçoivent. Cent trente galères ottomanes passent du côté du peuple fidèle; plus de quatre-vingt-dix sont brisées contre terre, ou coulées dans l'eau, ou consumées par le feu. Le butin est immense; les infidèles venaient de piller les îles. Jamais bataille depuis l'établissement de la monarchie de Mahomet ne leur fut plus funeste. La ville impériale est ébranlée, et celui qui se dit empereur des empereurs, abattu, sent toute la faiblesse du bras de la chair contre la foi d'un seul juste.

En effet, mes frères, c'est au nom du Dieu tout-puissant invoqué par le saint, que la victoire fut généralement attribuée. Les heures du triomphe et du combat lui avaient été révélées du ciel au milieu de la prière publique. Et tel est aussi l'ascendant d'une foi vive sur toute la puissance humaine. La main de Moïse seule élevée dans la prière contre le peuple incrédule, fait plus que toutes les mains des Israélites ensemble dans le combat. Et si vous répondez que le secours humain, le nombre des vaisseaux et la valeur des troupes avancèrent beaucoup le miracle, je vous dirai que c'est ainsi que le Seigneur se comporte souvent dans les prodiges qu'il opère. Il ne veut pas agir tout seul. Dans la pêche miraculeuse, ne pouvait-il pas attirer les poissons sur le sable et au bateau de Pierre sans l'effet des rames et le

travail des mains? Mais il aime dans les miracles à rencontrer la nature dans ses bornes, et quand elle a fait tout ce qu'elle a pu, suppléer au reste par sa puissance. Qu'est-ce que peuvent les armées les plus nombreuses sans Dieu, et encore moins contre Dieu?

Mettez donc dans votre parti et dans vos intérêts par une prière de foi celui qui est au-dessus des cieux : *Resistite fortes in fide* (I *Petr.*, V, 9), vous qui voulez sortir de vos combats et de vos épreuves avec avantage, *ascensor cœli auxiliator tuus.* (*Deuter.*, XXXIII, 26.) Amalec se relève dès que les mains de Moïse tombent. Le moyen de recevoir des bénédictions dans la maison, c'est d'être fidèle à prier dans le temple. Et si le Seigneur accorde à vos ardentes implorations un heureux succès, il faut que la foi agisse encore par la reconnaissance comme celle de notre saint Pape. Voyez, je vous prie, comme d'après le gain de la bataille, il redouble ses œuvres saintes, plus vif dans ses pieux exercices. Regardez le monde fidèle qui par ses ordres retentit de toutes parts du bruit des cantiques sacrés; les sacrifices se multiplient dans les temples, et une fête est établie chaque année (le premier dimanche d'octobre), pour être le monument perpétuel de ce triomphe.

Le juste, comme Samson, le juste va revoir en esprit le champ de bataille; il se souvient du danger et de la délivrance, et il recueille ainsi le miel qu'il n'aurait pas goûté s'il eût été ingrat. O chrétiens, quel exemple pour nous! Les bienfaits de Dieu non-seulement nous environnent, mais nous composent; et où est donc notre reconnaissance? où sont nos autels et nos sacrifices? Du côté de Dieu chaque jour est marqué par quelque nouveau bienfait, et du nôtre il n'est marqué que par quelque nouveau péché.

Le saint même dont l'Eglise nous offre les exemples et les suffrages dans cette fête, serait pour nous une grâce, si nous venions ici en recueillir les fruits dans cette dévote octave. Quel secours, en effet, quel secours pour Israël qu'un seul prophète? Vous l'avez pu voir, mes frères, dans ce discours. Mais aussi quel deuil dans tout le peuple lorsqu'on vient à le perdre! ou plutôt quelle dévotion pour sa mémoire! Le pontife meurt et les peuples viennent de toutes parts se coller à son tombeau. Il respire encore après sa mort. Il semble que l'on voie encore dans ses mains les tables de la loi dont il a été le disciple si fidèle et le défenseur si ardent. Vous diriez que la foi lui ouvre encore les yeux sur les besoins du monde chrétien. Quoique mort, au seul aspect de son visage, les femmes publiques que son zèle n'avait point ramenées, sont touchées vivement et embrassent la pénitence. La foi passe dans les cœurs chancelants, et l'on voudrait déjà implorer les suffrages du prophète.

Grand Dieu! renouvelez en nos jours et cette foi agissante et la loi si assidûment consultée si fidèlement défendue et observée. Je dis la foi agissante; car, ne croire pas ou croire faiblement, c'est à peu près la même chose. Je dis la loi observée. La loi et la foi s'entretiennent. La difficulté que les libertins ont à croire ne vient que de celle qu'ils ont à obéir. Mes chers frères, attachez-vous à la loi comme notre saint, et demandez toujours la foi. Attachez-vous à la loi du Seigneur, surtout dans ces derniers temps où les usages du monde ont prévalu; et combien est grande la puissance des usages! Quoique les plus anciens ne soient que d'anciens abus, tout plie sous la force des usages et des coutumes. Chrétiens fidèles, je crains plus pour vous la pernicieuse coutume que la perverse hérésie; vous êtes en garde contre celle-ci; mais celle-là vous trouve sans précaution et vous entraîne. Non, l'esprit n'est pas si aisément surpris par les erreurs que par les abus. Dès que Josué même si sage ne consulte pas Dieu et sa Loi, le Gabaonite le trompe par ses vieux vêtements. Rien n'est plus propre à tromper le peuple de Dieu qu'une coutume et une corruption ancienne.

Que je voie donc toujours dans vos mains et devant vos yeux la loi sainte comme elle l'était au religieux pontife. Mais en même temps, demandez la foi, non pour vaincre l'hérétique et l'infidèle qui sont loin de vous; mais pour surmonter le monde, le péché, vos passions, vous-mêmes.

De quoi a servi aux Israélites de tuer Moab, si les idolâtries de Moab ont ensuite tué les Israélites? Les victoires éclatantes et les délivrances miraculeuses sont des signes de sainteté qui peuvent être équivoques.

Mais être élevé de la poussière pour s'asseoir parmi les princes du peuple, sans rien diminuer de son innocence, sans s'écarter de la règle dans la plus haute dignité; vivre de la foi parmi les illusions de la grandeur, et conserver jusqu'à la fin cette harmonie si rare qui doit être entre la sainteté et l'autorité, entre la justice et la puissance; grande merveille de la grâce, caractère de notre saint pontife, infaillible préjugé de la gloire du ciel que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VII.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. (*Matth.*, XI, 11.)

Entre tous les enfants qui sont nés des femmes, il n'en a paru aucun plus grand que Jean-Baptiste.

Il ne faut pas que les hommes se mettent tant en peine de donner des louanges ou d'en recevoir des autres hommes. Ces louanges que nous recueillons de leur bouche avec tant de soin, ne sont souvent que le fruit de leur ignorance ou de leur intérêt; car, Messieurs, parmi ceux qui nous louent, les uns ne nous connaissent pas, et ils sont trompés; les autres nous connaissent peut-être, mais ils nous flattent, ils nous trompent. Les hommes ne nous connaissent point; ils n'ont pas les yeux assez bons et assez perçants pour voir jusque dans le fond

du cœur de l'homme les secrets ressorts qui le remuent, qui le font agir. Et quand d'ailleurs le cœur humain dénué de ses artifices et de ses voiles leur serait découvert, ont-ils toujours des idées assez justes de ce qui mérite d'être loué? Combien s'abusent-ils dans le jugement qu'ils font des qualités humaines qu'ils estiment souvent beaucoup plus que les dons surnaturels. Louanges méprisables que l'ignorance des hommes nous distribue, et sans discernement et sans choix.

Il y en a d'autres qui ne sont pas plus solides, et ce sont celles que nous donne par des motifs intéressés le flatteur dont tout le caractère est de renoncer à la vérité pour n'encenser que la fortune. Celui-là donc qui voudrait fonder la grandeur d'un homme juste sur les louanges humaines, ne ferait pas une chose à mon avis qui lui fût fort avantageuse; mais si c'est Dieu même qui le loue, si ses éloges sortent de la bouche de la vérité éternelle, que ni l'intérêt ne peut corrompre, ni l'ignorance tromper, quelle doit être la gloire et la grandeur d'un tel homme?

Or, mes frères, c'est là le privilége de l'incomparable Jean-Baptiste, dont nous célébrons la fête. Ce n'est pas un homme qui a orné le saint homme de vains éloges; ce n'est pas à un applaudissement populaire ni aux suffrages d'une multitude aveugle et intéressée qu'il doit le titre de grand; c'est Dieu, c'est Jésus-Christ, c'est la vérité même qui, admirant en quelque sorte dans son Précurseur la grandeur et l'excellence de ses dons, s'écriait : Entre les enfants qui sont nés des femmes, il n'en a paru aucun plus grand que Jean-Baptiste : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.*

Voilà déjà la matière d'un grand éloge : être appelé grand par Jésus-Christ : et si après cela vous en cherchez les raisons et les fondements, il ne sera pas difficile de vous les marquer dans la mission singulière de Jean-Baptiste, qui n'est venu au monde que pour y annoncer les grandeurs de Jésus-Christ même. Voici donc parmi les choses infinies que l'on peut dire du saint Précurseur, à peu près les deux caractères qui lui conviennent davantage et qui marquent mieux sa prééminence : l'un, qu'il a été le panégyriste de Jésus-Christ; l'autre, que Jésus-Christ a été son panégyriste. Aussi est-il appelé prophète et plus que prophète: prophète, annonçant Jésus-Christ; plus que prophète, annoncé par Jésus-Christ; en un mot, chrétiens mes frères, et c'est en deux propositions tout mon sujet, la grandeur du saint que vous honorez est qu'il a fait connaître le Fils de Dieu, et que le Fils de Dieu l'a fait connaître. Jésus-Christ manifesté par Jean-Baptiste, première proposition; Jean-Baptiste manifesté par Jésus-Christ, seconde proposition. J'espère que celui qui a délié la langue de Zacharie dans cette fête, ne nous refusera pas le secours de la parole; et pour cela nous avons besoin d'intercesseurs; notre évangile nous les fournit; nous y trouverons Marie avec Elizabeth, et avec Zacharie le même ange qui, après avoir prédit la naissance du Précurseur, vint saluer la mère du Sauveur avec ces paroles. *Ave, Maria*

PREMIER POINT

Lorsque saint Jean disait qu'il était une voix : *Ego vox*, il voulait par une expression si humble détruire dans les esprits la haute idée que l'on avait de sa personne. On lui avait donné les augustes titres d'ange, d'Elie, de prophète; mais rejetant toutes ces hautes et magnifiques dénominations sous lesquelles se cache la faiblesse humaine, il choisit entre toutes ses qualités la moindre; il déclare qu'il n'est qu'une voix : *Ego vox.* Et certes, qu'y a-t-il de plus faible et de plus léger que la voix? C'est un son qui se forme et qui au même temps se dissipe; il n'est rien qui approche davantage du néant que la voix.

Cependant, mes frères, il semble qu'on peut assurer que Jean-Baptiste s'appelant *une voix*, exprimait par ce seul mot sa véritable grandeur. Car, il nous apprenait qu'il était au Fils de Dieu, ce que la parole est à la pensée; que son être n'était qu'un être relatif comme la voix, et qu'il ne subsistait, il ne vivait que pour rendre témoignage à la vérité et pour faire connaître Jésus-Christ. Il nous apprenait, disent les saints docteurs, qu'il était le verbe du Verbe, *verbum Verbi*; c'est-à-dire, selon saint Ambroise et saint Epiphane, qu'il était tout destiné à manifester Jésus-Christ, à le glorifier, à l'annoncer.

En effet, il annonce Jésus-Christ, et il n'annonce que Jésus-Christ. Je dis premièrement qu'il l'annonce, et par la singularité de sa naissance, et par l'innocence de sa vie; deux manières de manifester le Sauveur du monde, qui sont propres au saint Précurseur. Par la singularité de sa naissance; j'entends déjà cette voix qui crie dans un désert : *Vox clamantis in deserto*, je veux dire dans le sein d'Elisabeth, semblable à un désert par sa stérilité. Et à dire vrai, mes frères, la conception et la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste ne sont-ce pas comme autant d'éclats de cette voix qui nous parlent déjà d'une autre naissance et d'une autre conception plus divine. Car, si notre saint est produit d'une mère stérile, c'est sans doute, dit saint Augustin, pour nous disposer par cette merveille à croire la naissance du Fils de Dieu d'une mère vierge. De manière que Jean-Baptiste, sans attendre que sa langue forme des paroles, fait déjà l'office de Précurseur, déjà il exalte Jésus-Christ, déjà il le manifeste. Voyez-vous comme cet enfant encore enfermé dans le sein maternel, tressaille lorsqu'il entend la voix de Marie nouvellement enceinte du Verbe fait chair.

Combien de merveilles se présentent ici à mon esprit! Un enfant qui est raisonnable avant qu'il soit homme, qui prophétise avant qu'il parle : il n'a pas encore l'usage de la

voix, et déjà il annonce le Verbe. Bien davantage, c'est un enfant né de la chair d'Adam, et qui n'en a plus le péché. La sanctification précède la naissance ; sanctifié par la première grâce du Verbe incarné, premier saint de l'Homme-Dieu, et saint avant que de naître. Naissance singulière et bien différente de celle des autres hommes. Lorsque nous naissons, mes frères, la nature et le vice sont confondus en nous : nous sommes pécheurs avant que de connaître le péché, et le juste même sur le tombeau duquel l'Église va répandre ses parfums, n'a pas eu un berceau plus innocent et qui méritât moins les larmes que l'injuste ; il n'en est pas de même de Jean-Baptiste, et ce n'est pas sans sujet que lorsqu'il vient au monde, les cris d'allégresse l'accompagnent. Une naissance sainte doit être parmi nous une grande fête, et le grand Augustin remarque aussi que dans son siècle on ne célébrait que deux nativités, celle de Jésus-Christ et celle de Jean-Baptiste. Comme Dieu voulait qu'il montrât aux hommes l'Agneau sans tache, il n'a pas permis qu'on pût lui reprocher la moindre tache d'une naissance criminelle.

Mais passez maintenant, fidèles qui m'écoutez de la maison d'Élisabeth où le Précurseur est né, dans le désert où il a vécu, et après avoir aperçu sur les montagnes de Judée dans la singularité de sa naissance, quelques rayons qui annoncent que le soleil de justice va se lever pour éclairer la terre ; considérez encore, s'il vous plaît, dans l'innocence d'une vie toute sainte, toute pure, toute parfaite, toute séparée du monde, un prophète qui va vous annoncer, vous manifester le Sanctificateur du monde.

Nouveau spectacle, mes frères, phénomène nouveau dans l'ordre même de la grâce. Ce n'est ni le nom de Jean, qui lui est imposé du ciel, ni la langue de Zacharie, qui se délie pour prononcer un saint cantique, ni les autres prodiges qui précèdent et qui suivent ses pas que je veux vous exposer : un miracle plus grand s'offre à mes yeux ; un saint né de parents saints, un jeune enfant prédit et prévenu par toutes les bénédictions du ciel, qui ne voit aussi dans sa maison que des exemples de religion, des œuvres de justice, et qui néanmoins ne croit pas que son innocence y soit en sûreté. Il craint encore avec toutes les prérogatives de la grâce, les douceurs d'une vie domestique, et certains sentiments de mollesse que la chair et le sang peuvent inspirer aux âmes les plus fortes ; il redoute jusqu'à l'ombre du monde, il s'enfuit dans un désert dès sa plus tendre enfance. Oh ! qu'il est beau de fuir quand on n'est pas poursuivi par une mauvaise conscience ! Qui est donc celui-ci qui fuit et qui cherche la sagesse dans un âge si imprudent ? Il faut, sans doute, que la sagesse l'ait cherché dès le matin de sa vie : béni de Dieu et rempli des grâces les plus choisies, destiné à annoncer au monde le Rédempteur du monde.

Parents trop humains ! Pourquoi soupirez vous, lorsque quelqu'un de vos enfants vous quitte, pour chercher dans la solitude un asile à son innocence ? Etes-vous donc plus justes que Zacharie et Elisabeth ? Et votre enfant a-t-il une vertu plus privilégiée, plus robuste que Jean-Baptiste ? Croyez-moi ; laissez croître plus sûrement cette fleur délicate dans le jardin fermé ; souffrez que ce trésor soit caché et qu'il ne soit pas exposé à l'avarice du voleur ; dans ces derniers temps où la licence n'a point de bornes, où la corruption est à son comble, combien est-il dangereux d'habiter avec les enfants du siècle ! Mais d'ailleurs, mes frères, quelque réguliers que l'on vous vante, il y a toujours des périls dans vos maisons. C'est-là que les premières années de l'enfant sont souvent confiées à des âmes basses, et que vos serviteurs deviennent ses premiers maîtres. C'est aussi dans la vie secrète et domestique qu'on laisse agir la nature avec moins de précautions, que l'on quitte la représentation et le masque, et qu'après avoir montré au public le visage et la contenance du sage, on reprend sans contrainte au milieu de sa famille toute son humeur, toutes ses passions, tous ses vices ; et avec quelle avidité un enfant ne boit-il pas le poison du vice qui lui est présenté par les mains même qu'il respecte ! Vous donnez des leçons, mais il voit vos exemples ; l'imitation est plus douce que l'obéissance. Et vous marquerai-je encore, mes frères, que le voisin, l'ami, le parent apportent chez vous avec leurs civilités et quelquefois avec leurs conseils toutes leurs faiblesses, toutes leurs maximes, toutes leurs erreurs : autant de modèles et d'instructions pour un enfant, qui n'en connaît point d'autres, qui est incapable de résister aux premières impressions, qui s'assujettit sans combat aux premiers objets, qui n'a que des penchants et qui ne connaît point les remords ; et de là le vice aujourd'hui si prématuré dans les enfants, parce qu'il est trop suranné dans les pères.

Loin de ces périls de la chair et du sang, loin de ces dangereuses séductions, vous qui êtes consacré pour être le prophète du Très-Haut, et pour marcher devant sa face, croissant toujours en sagesse et en grâce, croissant et demeurant dans le désert jusqu'au jour que vous devez paraître devant Israël pour lui annoncer son libérateur. Voilà enfin qu'il arrive ce jour. O Elie plus qu'Elie ! ô prophète plus que prophète ! parlez, il est temps, parlez du fond de votre désert et annoncez aux hommes, en leur manifestant le Sauveur, les précieux moments de leur salut. Nous ne vous demandons pas des signes et des prodiges pour nous obliger à croire : votre vie céleste et si céleste, qu'un peuple entier vous prend pour le Sauveur même ; votre vie si innocente et plus qu'humaine, vivant sans maison, sans argent sans habits, sans aliments,

sans aucun commerce avec les hommes et encore moins avec la corruption des hommes, une vie si parfaite et si élevée est un prodige assez grand. Et après tout, il sied bien à un homme du ciel d'annoncer celui qui conduit au ciel, à un homme qui vit dans un désert d'exhorter au détachement du siècle et de prêcher avec un cilice et des sauterelles la vie pénitente qui doit préparer au Seigneur un peuple pénitent. Il n'appartient qu'au juste de manifester l'auteur de la justice.

En effet, mes frères, le Précurseur parle, et la ville de Jérusalem est ébranlée, les prêtres et le peuple, les publicains et les soldats, les Pharisiens hypocrites et les pécheurs déclarés, tout le monde l'écoute. C'est un grand talent que l'innocence dans celui qui parle, elle forme des idées du bien beaucoup plus distinctes et plus nettes que le discours; tout le monde l'écoute. Ecoutez-le vous-mêmes, chrétiens, cet homme divin, ce nouveau prophète : il vous manifeste dans le jour de la grâce, celui qui était caché sous les ombres de la Loi, il vous montre Jésus-Christ. Mais remarquez bien, c'est qu'en second lieu, il ne vous montre et il ne vous annonce que Jésus-Christ.

Voici, dit-il aux grands et au peuple, voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei* (*Joan.*, I, 29.) Voici enfin que vous voyez de vos yeux celui que les oracles ont prédit, que les cérémonies ont figuré, que les prophètes ont promis, que les patriarches ont attendu et que les rois ont désiré de voir : vous le voyez; il n'y a plus entre lui et vous l'espace trop long des soixante et dix semaines d'années : il est au milieu de vous : *Medius vestrum stetit* (*Ibid.*, 26.), cet unique Rédempteur. Quoi donc, en attendez-vous un autre? Est-il une autre source de grâce, un autre principe de salut, un autre nom par qui vous puissiez être justifiés. Il est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas : *Medius vestrum stetit*, *quem vos nescitis*. Vous ne le connaissez pas, ô Juifs! O chrétiens, vous ne le connaissez pas plus que les Juifs, si vous cherchez une autre lumière que son Evangile, un autre remède que sa grâce; d'autres vertus que celles que son esprit a formées! Vos vertus humaines n'entreront jamais dans le ciel, elles peuvent bien embellir la nature, mais elles ne sauraient enrichir la religion. Non, vous ne connaissez pas Jésus-Christ. Vous ne le connaissez pas davantage, si vous ne priez pas en son nom, ou si par une confiance sacrilége vous mettez en parallèle avec son nom celui de quelqu'autre.

Malheur à nous, mes chers frères, lorsque nous vous prêchons autre chose que Jésus-Christ, vous faisant valoir plus qu'il ne faut quelque autre dévotion qui n'est pas la dévotion à Jésus-Christ. Mais aussi malheur à vous, si vous ne mettez pas une distance infinie entre l'invocation que vous lui devez et celle que vous adressez au plus grand des saints. Rien de grand que Jésus-Christ. Et les saints les plus élevés, en mérite vous diront avec le Précurseur qu'ils ne sont pas dignes de lui rendre le service le plus abject : les montagnes les plus hautes s'écoulent devant sa face comme la cire. Ils vous répondront chacun avec Jean-Baptiste : Pour moi je ne baptise que dans l'eau; mais il y en a un plus grand que moi qui baptise dans l'esprit, ce n'est que de l'eau que je donne, une pratique morte et sans aucune vertu : toute la vertu, toute la grâce, toute la vie est en Jésus-Christ.

Oui, chers auditeurs, et c'est ici votre religion : les saints ont la grâce, mais ils n'en ont pas la source; ils sont saints, mais Jésus-Christ est le sanctificateur; ils sont amis de l'époux, mais ils ne sont pas l'époux même; ils sont hommes et nous avons besoin d'un Dieu. Moïse peut disparaître, ce n'est pas lui qui introduit dans la terre promise. Jean a l'honneur de baptiser Jésus-Christ, mais une voix du ciel nous avertit, et il nous avertit lui-même de ne regarder que Jésus-Christ, de n'écouter que Jésus-Christ, que c'est Jésus-Christ qu'il faut chercher, qu'il faut attendre. Une goutte d'eau de ce Jourdain vaut mieux mille fois pour nous purifier de notre lèpre que tous les fleuves de Syrie.

Grande et nécessaire leçon, mes frères, pour ces derniers temps où la foi s'affaiblissant avec la piété, l'Eglise gémit de voir un peuple ignorant et superstitieux donner à l'invocation des créatures trop d'étendue, prendre pour la lumière ceux qui ne sont pas la lumière, le serviteur et le Seigneur placés sur une même ligne, quelquefois même un autre nom plus invoqué que celui de Jésus-Christ, d'autres ressources et une autre miséricorde que sa miséricorde infinie montrée aux misères humaines; en un mot, la gloire et la puissance de ce grand médiateur et pontife s'effacer de plus en plus dans l'esprit des fidèles.

Revenez donc à Jésus-Christ, fidèles, et lorsque vous cherchez même les saints, comme il est utile et salutaire de les chercher, que ce soit pour vous prosterner avec eux devant le trône de sa grâce, aidés par leurs intercessions et espérant avec une humble confiance qu'au milieu de cette assemblée de justes, le Seigneur qui porte ses regards sur eux les portera aussi sur vous, le Seigneur dont le nom est au-dessus de tout nom, point d'autre Sauveur, point d'autre vérité qui vous délivre de vos erreurs. Un homme ne saurait être la lumière et le salut d'un autre homme. Point d'autre agneau qui puisse par son sang laver vos péchés.

Et c'est ainsi que Jean-Baptiste vous l'annonce; il ne vous annonce que Jésus-Christ, soit par ses paroles, soit aussi par ses exemples; car il ne sépare point les exemples des paroles. C'est-à-dire, mes chers frères, et vous l'avez déjà vu, que le saint Précurseur en le manifestant, exprimait si bien dans la sainteté de ses mœurs celle du Sauveur du monde qu'il annonçait

que plusieurs entre les Juifs le prirent pour le Sauveur même. Et voilà, chers auditeurs, comment vous devez tous manifester Jésus-Christ, l'annoncer, le glorifier, en l'exprimant dans les exemples d'une vie juste.

Car, vous ne devez pas l'ignorer, et les saintes écritures vous l'enseignent, le chrétien constamment est une image de Jésus-Christ; il doit porter les traits de cet homme céleste; il doit, autant que l'infirmité humaine, aidée de la grâce divine, le comporte, l'imiter et le peindre dans ses mœurs : de sorte que si ce n'est pas en vain que vous êtes appelés chrétiens, vous devez faire voir la douceur de cet agneau dans votre douceur, et quelques traits de sa pureté sans tache dans votre pureté. C'est là tout votre ouvrage pendant cette vie; la récompense n'est promise qu'à cette conformité, l'image seule de Jésus-Christ ornera les portiques et les places de la cité sainte et éternelle. Vous êtes donc obligés, vous à qui l'humilité chrétienne est une vertu aussi inconnue qu'aux païens, et sans laquelle néanmoins vous ne sauriez être sauvés, vous êtes obligés de travailler chaque jour à réformer votre cœur injuste et superbe sur l'exemple de l'Homme-Dieu anéanti, qui vous est présenté pour votre premier modèle, de même que le saint Précurseur, le plus grand des enfants des hommes, qui, avec tous ses dons et ses priviléges, pensait de lui-même avec tant d'humilité, qui parlait de lui-même avec tant de modestie, qui ne se comptait pour rien, qui se diminuait à mesure qu'on l'exaltait, qui craignait les louanges les plus justes, image la plus fidèle de Jésus-Christ.

Je vous dirai encore, mes chers frères, et voici une réflexion que vous ne devez pas négliger : c'est qu'à la vue de Jean-Baptiste annonçant et exprimant cet Homme-Dieu en tout et jusque dans la condition pauvre et pénible qu'il a bien voulu choisir sur la terre, si le monde vous invitait à une vie molle, sensuelle, agréable, vous devez aussitôt vous souvenir de ces grands exemples et répondre au monde comme le fidèle et chaste Urie. Eh quoi! l'arche de Dieu est tristement sous des tentes; le Seigneur même et tous les serviteurs de mon Seigneur couchent sur la face de la terre, Jésus-Christ que je dois représenter, que je dois exprimer, et tous les justes ses disciples, et Jean-Baptiste le plus grand de tous, ont mené une vie si dure, si laborieuse, une vie d'abstinence et de travail qui n'avait nul rapport avec cette vie oisive et délicieuse du monde, et néanmoins vous voulez que je ne pense qu'à vivre à mon aise, à dormir voluptueusement, à manger avec intempérance, à couler les jours dans les passe-temps et les jeux, à ne rien souffrir de tout ce qui gêne et de tout ce qui incommode : c'est-à-dire que vous voulez que je passe l'éponge sur ma religion, qui ne serait plus une religion véritable, si elle était sensuelle; vous voyez que par une conduite si peu chrétienne j'efface tous les traits de celui que je dois copier, que je dois manifester dans mes sentiments, dans mes actions, dans toute ma vie.

O chrétiens! vous que la providence de Dieu a resserrés dans une condition qui vous assujettit au travail et à la souffrance, il faut ici que je vous en félicite. Outre que les grandes passions avec leurs remords et leurs peines n'entrent guère sous votre petit toit, et que les simples repas que vous prenez, comme le solitaire, de la première main de la nature, vous épargnent tant d'infirmités et de douleurs que l'intempérance du riche produit, quel avantage de plus n'avez-vous pas de vous trouver dans un état que le Seigneur a sanctifié par le sien? qui représente sa vie pauvre, qui vous associe à sa vie laborieuse, pourvu néanmoins que vous ne déshonoriez pas par vos impatiences ou vos envies une condition si propre pour le ciel, si conforme à la condition de l'Homme-Dieu sur la terre, bénissant tous les jours cet adorable Rédempteur sous votre chaume et parmi vos herbes, le manifestant et le représentant en quelque manière comme l'admirable Précurseur le faisait si parfaitement.

Jésus-Christ annoncé et manifesté par Jean-Baptiste, vous l'avez entendu; il est temps de considérer Jean-Baptiste, loué, canonisé, manifesté par Jésus-Christ. Seconde partie de son éloge, qui vous demande une nouvelle attention.

SECOND POINT.

Déjà un ange parlant à Zacharie lui avait dit qu'il lui naîtrait un enfant, qui serait grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino.* (*Luc.*, I, 15.) Et qu'y a-t-il d'auguste dans les couronnes, de glorieux dans les dignités, et de précieux dans les richesses qu'un père ne se figurât aujourd'hui, si un ange du ciel tout resplendissant de gloire venait lui dire qu'un jour son fils sera grand? *Erit magnus.* Mais Zacharie, mieux instruit, sait aussi mieux expliquer la grandeur de son enfant; et il ne la met, cette grandeur qu'en ce qu'il sera le prophète du Très Haut : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis.* (*Ibid.*, 76.) C'est-à-dire, qu'en annonçant le Seigneur et le salut que le Seigneur apportait au monde, il serait un des hommes singuliers destinés à mener une vie séparée du monde, éloignée des mœurs et des manières des autres hommes, qui n'aurait rien de la pompe et des délices des enfants du siècle, comme un Elie, un Elisée, ou un Jérémie, qui n'aurait rien que d'austère dans ses vêtements et sa nourriture : *Et tu puer, propheta.* Quelle grandeur! chrétiens; grandeur véritable, non aux yeux charnels ou curieux des hommes; mais aux yeux de Dieu, *magnus coram Domino :* grandeur de sainteté, qui ne périra point comme la grandeur de la chair, comme l'éclat de la puissance humaine, ou comme la science des prudents du siècle.

Et de là, Messieurs, ces éloges magnifiques dont Jean-Baptiste est honoré par Jésus-Christ même, Jésus-Christ à qui seul il appartient de louer les hommes, auteur de la justice, qui seul peut louer le juste.

Ecoutez-le, chrétiens, il ne détourne pas son discours de la personne, comme font les orateurs parmi nous, pour ne célébrer que des biens extérieurs et sensibles. Ce n'est point par la naissance ou par la fortune, par la force ou par la beauté du corps, par les postes éminents et les emplois d'éclat qu'il rend son Précurseur recommandable. Et de fait à quoi bon toutes ces faibles couleurs qui ne nous dépeignent que la moindre partie de l'homme? A quoi bon tous ces ornements du discours, pour nous faire valoir des qualités qui ne rendent pas un homme plus grand et qui peuvent le rendre moins bon?

Le Fils de Dieu voulant donc nous faire connaître son Précurseur, ses priviléges et ses mérites, ne cherche point en lui une grandeur humaine ; et coulant même légèrement sur ses hautes lumières, il se contente de le représenter dans un désert comme le modèle des pénitents : *Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatum, hominem mollibus vestitum?* (*Matth.*, XI, 7, 8.)

C'est dans le désert de la pénitence que le Sauveur du monde veut que nous regardions toute la gloire de celui qui est le plus grand parmi ceux qui sont nés des femmes. Et puisque c'est par cet endroit qu'il nous le manifeste davantage, que pouvons-nous mieux faire que d'examiner cette pénitence du Précurseur, laquelle me paraît d'autant plus accomplie, plus singulière, que j'y remarque trois choses que vous devez bien peser et qui peuvent vous instruire : une pénitence sans péché, une pénitence sans partage, une pénitence sans relâche.

Pénitence sans péché : premier caractère. De fameux pénitents ont paru de temps en temps dans l'Eglise; mais il s'en est peu trouvé qui n'aient rendu leur pénitence nécessaire par des péchés précédents; peu de solitaires qui ne soient venus expier dans les déserts les fautes qui les avaient souillés dans le monde. Leurs yeux versaient des torrents de larmes ; mais leurs yeux n'avaient pas été toujours innocents.

Je ne vois presque que Jean-Baptiste, sanctifié dès le sein de sa mère, qui soit pénitent et qui ne soit pas pécheur; qui dès le berceau ait étouffé le serpent, et qui imprime ses premiers pas dans les rudes chemins du désert; je ne vois que lui parmi les enfants des hommes avec une innocence et une sainteté singulière, sans la maladie du péché et qui en prenne le remède. Et comment est-ce, dit saint Grégoire, que Jean-Baptiste eût contracté la maladie du péché? Serait-ce par son manger? Lui qui ne vivait que de sauterelles. — Serait-ce par ses habits? Lui qui n'était vêtu que d'un cilice. Serait-ce par ses conversations? Lui qui ne sortait pas de son désert. — Serait-ce par son silence? Lui qui a repris les pécheurs avec tant de force, qui a attaqué le vice jusque sur le trône et qui a montré à l'incestueux Hérode la vérité sans paraboles et sans voiles. Il n'était donc point malade de la maladie du péché, et néanmoins il a pris dans la pénitence la plus austère et la plus mortifiante, le remède du péché

Et nous refuserons ce remède! Nous qui sommes blessés par les traits mortels de tant de passions différentes, brûlés par la fièvre de l'avarice, glacés par le froid de la paresse, enflés par l'orgueil, desséchés par l'envie, amollis par l'amour, endurcis par la haine; et nous nous réservons aux derniers moments de notre vie pour satisfaire à la justice de Dieu! Quand l'âge aura éteint les passions que la religion n'aura point assujetties; après que nous n'aurons passé dans une vie mondaine aucun jour qui ne soit marqué par quelque offense mortelle! Et nous attendrons pour nous juger nous-mêmes que la trompette fatale du dernier jour commence à sonner! Ah! mes chers frères, c'est trop tard entrer dans la carrière de la pénitence, lorsqu'on va sortir de celle de la vie, et d'une vie dont tous les âges ont été souillés par le vice.

La pénitence de Jean-Baptiste fut sans péché ; mais peut-être qu'ennuyé de la solitude et y cherchant des soulagements, elle n'a pas été sans partage? Ne soupçonnez rien de pareil du plus grand des enfants des hommes; vous qui êtes allés dans le désert pour y voir Jean-Baptiste, disait le Fils de Dieu panégyriste de son Précurseur, y avez-vous vu un homme vêtu avec mollesse? *Quid existis in desertum videre? Hominem mollibus vestitum;* un homme d'une vertu faible et peu soutenue, bigarré pour ainsi dire, de vertus et de passions, courtisan et prophète, politique et chrétien; un homme, en un mot, mortifié en certaines choses, et immortifié dans les autres, religieux et mondain? *Quid existis in desertum videre?* Pénitence sans aucun partage : deuxième caractère. Pénitence universelle dont l'empire s'étendait à tout : sur son corps, jamais homme n'a donné à ses sens des usages plus bornés, et non-seulement sur tout son corps, mais sur tout son esprit.

Car, mes frères, il y a une intempérance d'esprit aussi bien que de corps, et l'on se dédommage quelquefois des mortifications de l'un par la curiosité de l'autre. Je ne vous dis rien qui doive vous étonner, les cœurs spirituels m'entendent. Et certes, y avait-il une curiosité plus pardonnable! Et Jean-Baptiste ne pouvait-il pas satisfaire innocemment son esprit en sortant quelquefois de son désert pour aller à Nazareth y être le témoin de la vie que Jésus y menait? Une vie dont l'obscurité était presque impénétrable aux hommes; mais dont tous les moments méritaient bien d'être observés par les hommes. Et quels désirs n'avait pas cet ami de l'époux, de voir, d'écouter, d'embrasser, de servir l'époux! Cependant il s'en abstient, pour ne pas sortir un instant de

l'ordre de Dieu, il se prive du plus innocent des plaisirs pour ne pas manquer à quelque partie de la pénitence, pour ne la point partager; et malgré les fictions des peintres qui sur leur toile et avec leur pinceau les réunissent l'un et l'autre sous le même toit dans tous leurs âges, l'Evangile nous assure au contraire que Jean-Baptiste n'avait jamais vu Jésus-Christ, avant qu'il parût sur les bords du Jourdain, comme il le déclare lui-même : *Et ego nesciebam eum.* (*Joan.*, I, 31, 33.)

Apprenons de là, chrétiens mes frères, mortifiant notre esprit et ne limitant point notre pénitence à certaines privations corporelles; apprenons, dis-je, à nous défier de cette dévotion curieuse et inquiète, qui nous tire quelquefois du lieu où notre emploi et notre vocation nous attachent, pour nous mener à des spectacles de religion plus spécieux. Je sais qu'il y a des lieux où il semble que le Seigneur se montre d'une manière plus singulière par les grâces qu'il y distribue; mais vous vous dissipez trop pour aller y recueillir ces grâces, et en quittant les devoirs essentiels de votre état pour courir à un pieux pèlerinage ou à quelque autre dévotion arbitraire, vous en reviendrez moins chrétiens. Les fleurs qui sont semées sur certains autels sont plus douces à votre piété que les épines de votre désert ou de votre emploi; mais il vous sera plus utile d'imiter Jean-Baptiste, lequel ne quitta point les pierres et les ombres affreuses de la solitude, pour venir à Nazareth y chercher dans la présence du Sauveur du monde des consolations sensibles. Il vous sera plus salutaire de vous fixer là où votre vocation vous demande, que d'aller récréer vos yeux et votre amour-propre par la pompe d'une fête étrangère. Tel croyait autrefois signaler sa religion allant visiter la terre et les lieux saints, qui serait demeuré chez lui s'il avait su sa religion. N'apprendrez-vous jamais que votre grande dévotion doit être à vos devoirs?

Or, s'abstenir de ces dévotions spécieuses, mais étrangères à notre état, c'est en quelque manière mortifier son esprit. Et si vous voulez que votre pénitence, comme celle de notre saint, proposée pour modèle par Jésus-Christ même, soit universelle, que votre pénitence soit sans partage, vous ne séparerez pas les mortifications de l'esprit de celles du corps. Mais, hélas! mes chers frères, qu'il est difficile, qu'il est rare d'en trouver une telle dans le monde, où vous ne voyez souvent, si vous l'examinez bien, que des demi-conversions, des pénitences partagées, un mélange de bien et de mal, des faiblesses que chacun a introduites selon son goût dans la piété qu'il pratique, une combinaison monstrueuse d'Hérode et de Jean-Baptiste! *Intus Herodes, foris Joannes.*

La table est-elle devenue plus simple? Les habits sont toujours magnifiques, et malgré les temps fâcheux, on ne veut rien relâcher du soin de se parer selon les lois les plus licencieuses de la vanité et des modes. Les yeux sont-ils plus modestes? Les oreilles en revanche sont toujours curieuses, c'est une avidité sans bornes d'entendre tout, de savoir tout. Celui-ci prend sur la mollesse pour donner davantage à l'avarice : car l'avare veut bien être austère. Celui-là répand volontiers quelques aumônes, mais il aime toujours la distinction; car le superbe veut bien être libéral. Il semble que cet autre, en quittant le péché, se soit réservé le plaisir de médire du pécheur; et sa bouche distille sans scrupule sur les mœurs ou sur la créance d'autrui le fiel le plus amer. Peut-être aussi êtes-vous devenus plus fervents dans la prière; votre dévotion paraît plus tendre; mais vous êtes toujours injustes, toujours durs et insensibles aux misères de vos frères. Il y en a qui mènent, si vous voulez, une vie plus sérieuse et plus sévère, ils jeûnent, ils travaillent, ils mortifient leur corps; mais ils n'ont aucun soin de mortifier leur humeur brusque et incompatible : ou bien avec leur frugalité et leur tempérance, ils veulent toujours figurer dans le monde : le monde est le Thabor où ils voudraient toujours habiter.

Soyez austère et sobre, mon cher frère; traitez votre chair comme une ennemie; mais au même temps comptez parmi vos plus grands ennemis un monde tentateur, un monde séduisant et agréable; il n'est rien de si grossier, que la tentation ne vous rende plausible, et vos précautions dans un monde agréable n'égaleront jamais vos dangers. Priez avec ferveur, mais ne vendez pas avec avarice : glorifiez le Seigneur dans son temple; mais aussi ne scandalisez pas vos frères par vos caprices et vos emportements. En un mot, jetez les yeux sur notre saint : tout y est pénitent, son esprit, son corps, son humeur, ses sens; son vêtement, sa nourriture, tout se ressemble, tout y est de suite, et c'est une pénitence non-seulement universelle et sans partage, mais encore continuelle et sans relâche : vous n'entendez pas dire qu'il se soit démenti un seul jour, pendant tout le cours d'une vie si sainte.

Pénitence continuelle et sans relâche, troisième caractère. Le Fils de Dieu qui prend plaisir à le louer et qui ne le loue pas comme les hommes, en sa présence, vous le déclare; et il en parle avec une espèce d'admiration. Qu'êtes-vous allé voir dans le désert, dit-il aux habitants de Jérusalem? Est-ce un roseau inquiet et léger : *arundinem vento agitatam?* (*Matth.*, XI, 7.) — Est-ce un homme qui ait jamais chancelé dans la carrière la plus pénible; qui ait jamais rien diminué, jusqu'à la mort, des rigueurs de la vie la plus sévère? Se soutenir sans relâche dans ses premiers exercices, quoiqu'on n'y trouve pas toujours le premier goût, rien de plus rare; et si vous le suivez jusque dans la prison où il va achever sa course, que verrez-vous dans cet

autre désert? Un roseau remué par le vent : *arundinem vento agitatam?* C'est dans le monde et parmi les enfants du siècle que se trouvent ces roseaux légers et inconstants.

C'est là que dans une funeste vicissitude de péchés et de remords, de confessions et de rechutes, de force et de faiblesse, on ne voit guère cette grâce qui donne un poids aux vents, qui donne de la fermeté à la légèreté humaine : *qui dat ventis pondus* (*Job*, XXVIII, 25); on voit peu cette piété immobile qui fixe jusqu'à la fin les consciences. Et pour vous remettre sous les yeux les derniers actes de la vie de notre saint, c'est là que dans l'agitation d'une danse mondaine, une fille du siècle instruite à plaire et à corrompre, en réglant ses pas, dérègle le cœur du prince, et détermine Hérode, quoique admirateur du saint, à devenir son homicide.

Combien de réflexions aurais-je ici à faire, chrétiens qui m'écoutez, et qui peut-être n'avez point horreur des danses et des assemblées d'un monde réprouvé; la tête du plus grand des hommes qui devient le prix d'une danse et le jouet d'une impudique? Surtout je vous montrerais Jean-Baptiste finissant la vie la plus sainte qui fut jamais, et consommant par une précieuse mort le sacrifice perpétuel et sans relâche de sa pénitence. Mais il faut nous souvenir que nous célébrons, non la mort, mais la nativité du saint Précurseur; et plût au ciel, dit saint Bernard, que ce fût la fête de sa nativité, et non celle de notre vanité! *Multi gaudent, utinam de nativitate, non de vanitate.*

Or, mes frères, pour la célébrer comme il faut, cette fête, et pour ne pas déshonorer par nos excès, par nos intempérances, par nos vanités, par nos passions, l'innocence et la pénitence du saint, il est à propos de rentrer pour un moment dans ce désert où le Fils de Dieu l'a placé pour y être à toute la terre un spectacle de pénitence. Ecoutez donc, et je finis. Le Précurseur manifestant le Sauveur, et le Sauveur préconisant le Précurseur, ils se réunissent à nous annoncer le même Evangile; et voici en deux mots toute leur doctrine : Faites de dignes fruits de pénitence : *facite fructus dignos pœnitentiæ.* (*Luc.*, III, 8.) *Facite :* faites, dès à présent; il ne faut pas remettre au lendemain; le moindre délai est dangereux; dès votre premier âge, vous êtes déjà pécheurs; déjà vous devez être pénitents. Et, d'ailleurs, la cognée est toujours à la racine de l'arbre; il n'y a plus qu'un mois, un jour et peut-être un moment entre vous et la mort. Faites, *facite;* il ne s'agit pas aussi de paroles. Etaient-ce des paroles et des discours que la pénitence de Jean-Baptiste? Les plus illustres pénitents n'ont point parlé dans leur retour, ni le premier des apôtres, ni la pécheresse de la cité : votre pénitence, qui ne consiste que dans le récit exact de vos péchés, n'est que l'ombre de la pénitence. Faites des fruits : *facite fructus;* les désirs qui ne sont que des feuilles ne suffisent pas; des idées de conversion ne sont pas la conversion; le plan d'un édifice n'est pas l'édifice même; vous prenez votre imagination pour votre cœur, votre imagination est émue, et votre cœur n'est pas changé; vous prenez des projets pour des pratiques. Faites des fruits, des actions, des œuvres, une vie nouvelle. Des fruits de pénitence, *facite fructus pœnitentiæ.* La peine est inséparable du péché, la peine est due aux pécheurs. Dieu peut-il se dépouiller de sa justice? Le pécheur pourra-t-il jamais s'échapper à la punition? Il est donc nécessaire, ô homme prévaricateur, que vous armiez vos mains contre vous-mêmes, et si vous ne le pouvez par les macérations que le solitaire pratique, voilà que le Dieu saint qui trouve toujours dans les déréglements des hommes la matière de ses jugements, appesantissant sur vous sa colère dans vos indigences et vos calamités, vous devez en faire, par la patience chrétienne, la matière de votre pénitence; et, de ces jours de douleur, en composer les jours du salut, *fructus pœnitentiæ.*

Je vous dirai enfin, mes frères, qu'il faut que ces fruits de pénitence soient de dignes fruits, *fructus dignos;* qu'ils soient proportionnés, non-seulement en expiant de grands péchés par de grandes douleurs, mais en réparant aussi vos transgressions par des vertus et des œuvres opposées; de manière que si une vie charnelle et impure, si une vie de jeu, d'assemblées et de spectacles vous a éloignés du sentier du ciel, une vie de prière et de travail, d'abstinence et de retraite vous y ramènera. Si vous devez votre fortune à des gains douteux ou injustes, votre conscience désormais effrayée au moindre profit que l'Evangile condamne, non-seulement vous ôterez de votre maison ces anathèmes par une juste restitution, mais vous porterez encore dans la maison du pauvre et de l'affligé vos consolations et vos secours. Si l'odeur de la mort est sortie de votre bouche par des discours malins ou scandaleux, vous ne distribuerez plus vos paroles qu'avec sagesse, vous ne parlerez plus que pour édifier; vous mettrez sur votre langue le cilice que vous ne pouvez porter sur votre dos.

Voilà faire de dignes fruits de pénitence, *facite fructus dignos pœnitentiæ.* Et fasse le ciel, mes chers frères, que vous en produisiez désormais sans y mêler la transgression et le péché, universellement et sans partage, sans relâche et jusqu'à la fin; en sorte qu'après avoir, comme notre saint, glorifié Jésus-Christ sur la terre, Jésus-Christ, après cette vie, vous glorifie dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VIII

SAINT PAUL.

Placuit ei, qui me segregavit ex utero matris meæ, et vocavit per gratiam suam, ut revelaret Filium suum in me, ut evangelizarem illum in gentibus. (*Gal.*, I, 15, 16.)

C'a été le bon plaisir de Dieu, qui m'a choisi dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de me révéler son fils, afin que je le prêchasse parmi les nations.

Ne regardons pas l'affaire du salut, Mes-

sieurs, comme un effort de la nature ou comme un ouvrage d'un moment. Il se commence, cet ouvrage, dans l'éternité ; il se continue dans le temps, il s'achève dans la gloire. Dieu nous prédestine, et ceux qu'il a prédestinés, il les appelle; ceux qu'il a appelés, il les justifie ; ceux qu'il a justifiés, il les glorifie. Par la prédestination il choisit l'homme et il le sépare de la masse corrompue, par la vocation il le sépare d'un peuple infidèle, par la justice il le sépare des pécheurs, par la gloire il le sépare des réprouvés, *me segregavit*.

Mais l'origine de ce choix, de cette distinction, de cette séparation, est toujours dans la volonté et le bon plaisir de Dieu : *Placuit ei, qui me segregavit ex utero matris meæ, et vocavit per gratiam suam.*

C'est le grand Apôtre, Messieurs, que vous venez honorer ici dans le jour de sa gloire, qui parle, et vous devez d'autant plus l'écouter, qu'il n'est pas seulement du nombre de ces élus bienheureux que le souverain Pasteur conduit comme des brebis dociles, mais qu'il est devenu lui-même un des chefs et des pasteurs du troupeau élu. Vous devez d'autant plus l'écouter, que c'est par lui que Jésus-Christ a été révélé, que sa grâce vous a paru, que son Evangile vous a été annoncé : *Me segregavit, et vocavit, ut revelaret Filium suum in me, ut evangelizarem illum in gentibus.* De sorte que l'on peut dire, que si vous avez contracté le péché en Adam, si vous avez reçu les promesses dans Abraham, si vous avez été appelés dans la personne des mages, vous avez été convertis, baptisés, instruits dans la personne de Paul.

Me voici donc engagé à vous parler de l'Apôtre des nations, du docteur de l'univers, du vaisseau d'élection et du maître de toute l'Eglise. Mais pour le représenter tel qu'il est, il faudrait savoir peindre comme saint Luc, qui en a ébauché quelques traits dans les *Actes*, et écrire comme saint Paul lui-même, qui s'est dépeint dans ses *Epîtres*. En effet, mes frères, faire son éloge, c'est vous apprendre l'histoire de notre sainte religion, c'est vous rappeler à l'origine et à la pureté du christianisme, c'est vous faire voir dans un seul homme tout l'homme céleste, dans les démarches d'un seul juste toutes les formes et les opérations de la grâce; en un mot, c'est vous apprendre tout Jésus-Christ; sa grâce dont il a été l'ouvrage si parfait, son Eglise dont il a été l'apôtre le plus universel, son Evangile dont il a été le docteur et l'interprète le plus éclairé, sa croix dont il a été le disciple et le martyr le plus ardent.

Que toutes ces merveilles ne vous surprennent pas : *placuit ei qui me segregavit* : c'est l'ouvrage de la droite du Très-Haut qui choisit avec une souveraine sagesse, et qui exécute avec une volonté toute-puissante. Vous l'allez voir, Messieurs, dans cet homme choisi de Dieu, que je tâcherai de vous montrer comme juste, comme apôtre, comme docteur, comme martyr. Entre les justes choisi et distingué par une conversion plus miraculeuse; entre les apôtres par une vocation plus divine; entre les docteurs par une doctrine plus céleste; entre les martyrs par des souffrances plus grandes : *me segregavit.*

Oui, premièrement la grâce en a formé tout d'un coup un juste parfait; en second lieu, l'Eglise n'a point eu un apôtre plus grand; troisièmement, l'Evangile, un docteur plus éclairé, et enfin la croix n'a point eu un martyr plus ardent. Dans un si grand sujet, implorons les lumières de l'Esprit-Saint, qui par la bouche de Paul éclaira toute la terre, et demandons-les par l'intercession de celle que l'ange salua pleine de grâce : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Le peuple de Dieu est un peuple distingué et une race choisie, *genus electum*. (*II Petr.*, II, 9.) La grâce elle-même est une pluie volontaire, que le Seigneur a choisie et séparée pour son peuple, *pluviam voluntariam segregabis Deus hæreditati tuæ.* (*Ps.* LXX, 10.) Les Juifs ont été distingués et choisis entre les gentils, les apôtres entre les Juifs, et parmi les apôtres se présente l'admirable Paul qui déclare que le Seigneur l'a choisi : *me segregavit.* Choisi, distingué, séparé pour briller parmi les justes par la conversion la plus miraculeuse, la plus parfaite. Quelle grâce! et que de miracles dans ce choix, mes frères! Il avait été arrêté dans le ciel par un décret éternel et par une miséricorde gratuite : *placuit ei, qui me segregavit, et vocavit per gratiam suam :* confirmé sur la croix, où Jésus-Christ mourant et priant pour ses persécuteurs, offrit pour Paul des vœux plus ardents : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (*Galat.*, II, 20) ; demandé dans la Synagogue par Etienne, qui, suppliant pour ses ennemis, pensait principalement à Paul, son parent, lequel gardait alors les vêtements des bourreaux du saint diacre. Choix enfin exécuté dans un champ où le Fils de Dieu se montre à lui dans sa gloire.

Mais voici dans ce choix, dans cette conversion qui l'a fait un juste parfait, d'autres merveilles et de nouvelles distinctions de la grâce. C'est qu'il s'agit de convertir un homme qui résiste au Saint-Esprit comme les Juifs endurcis, qui veut renverser l'Eglise comme les Néron furieux, qui persécute Jésus-Christ comme les Hérode cruel ; c'est un homme cruel, mais cruel par zèle. Car vous le savez, mes frères, et remarquez en même temps combien l'ouvrage de sa conversion était difficile ; Paul était de la secte des pharisiens, comme il le dit lui-même, secte plus attachée aux ordonnances de Moïse, plus régulière et plus austère que les autres. Mais son entêtement pour les fausses traditions de ses pères; une vaine opinion de sa science qu'il avait puisée dans l'école du plus habile maître de la Synagogue, l'orgueil d'une secte qui ne voulait point souffrir de concurrent, et qui trouvait dans son crédit un

grand préjugé pour ses dogmes, une chaleur pieuse, mais peu éclairée, contre une nouveauté apparente, et qui n'était nouveauté que pour ceux qui ne pénétraient pas l'esprit de la loi, et qui n'attendaient qu'un Evangile humain, la considération et les premiers rangs dans un parti, une fausse lumière, un zèle caustique, tout cela portait cet homme de bien à des cruautés inouïes contre des hommes innocents.

Etat d'autant plus déplorable qu'il met dans la sécurité du pécheur un grand obstacle à sa guérison. Car enfin, mes frères, quel changement y a-t-il à espérer d'un homme qui se fait un mérite d'être cruel, et qui est persécuteur par principe de religion? Il croit se purifier dans le sang le plus pur des fidèles; et plus il combat la religion, plus il s'estime religieux. Voyez-vous, chrétiens, comment Paul, animé de ce zèle aveugle et amer pour sa secte, ravage le troupeau du Seigneur? Voyez-vous cet homme zélé qui, comme un loup ravissant, déchire les brebis de Jésus-Christ, et les déchire consciencieusement? Il n'est pas encore rassasié du sang d'Etienne; Jérusalem, dont il a rempli les prisons de fidèles, n'est pas encore un théâtre assez grand pour sa fureur, il demande des lettres au grand-prêtre pour aller avec autorité dans la ville de Damas, résolu de n'épargner dans cette ville ni condition, ni âge, ni sexe.

Voilà donc que Saul, plein de menaces et ne respirant que le sang, une lumière du ciel l'environne, le frappe, le renverse, l'abat. Il voit Jésus-Christ, il entend sa voix; et cet homme de fer et de sang est tout d'un coup changé en un disciple soumis et un chrétien docile. En un moment, d'un pécheur il devient un saint, d'un loup un agneau, d'un persécuteur un apôtre, *prostratus est persecutor, surrexit prædicator.* (*Act.*, IX, 1, 2.) On le mène par la main comme un enfant, il écoute avec crainte le fidèle Ananie. C'est maintenant l'admirable Paul, le modèle de la foi et l'exemple des justes. Fidèle qui, à peine sorti des eaux du baptême, embrase déjà du feu de sa charité la ville de Damas; juste parfait qui ne demande qu'à mourir pour Jésus-Christ, et à souffrir pour ses frères.

C'est votre ouvrage, ô mon Dieu, vous qui faites revivre les morts, et qui appelez les choses qui ne sont point comme si elles étaient, vous qui par votre grâce changez les pierres du désert non-seulement en enfants d'Abraham, mais bien plus en pères des fidèles, vous qui tirez des plus noires ténèbres la lumière la plus pure.

Ainsi ce lumineux et agréable phénomène que nous voyons quelquefois dans la moyenne région de l'air, si nous le considérons en lui-même et comme séparé du soleil, qu'est-ce autre chose qu'une vapeur noire et grossière, une exhalaison ténébreuse, une vaine nuée qui ne peut servir que de jouet aux vents et aux tempêtes. Mais dès que les rayons de ce grand astre pénètrent la nuée et commencent à l'animer, la voilà aussitôt l'alliance de Dieu, l'arc du ciel, l'honneur de l'air, l'espérance de la terre, le contentement des yeux, l'idée de la perfection de toutes les couleurs et le chef-d'œuvre de la nature.

Paul comme une nuée inconstante et légère servait de jouet aux puissances de l'air, mais joint au soleil de justice et pénétré de ses rayons, tout y est grand, tout y est merveilleux, tout y est surprenant. J'y admire la puissance de la grâce de Jésus-Christ, qui en tirant du sein de la Synagogue un homme si chrétien, a voulu dès le commencement de l'Eglise rendre son art recommandable par quelque coup extraordinaire, et tracer dans un seul homme la réparation de toute la nature; formant tout d'un coup du limon de la terre, un homme nouveau, un homme céleste, une nouvelle créature, un juste parfait.

Mais comment s'y prend-il? Et quelle est la route de cette grâce puissante? Voici, chrétiens affligés, de grandes leçons pour vous! le Seigneur pouvait perdre le pécheur, et il se contente de l'étonner; il pouvait l'écraser de ses foudres, et il se contente de le frapper de ses éclairs; il pouvait le précipiter dans les enfers, et il se contente de le porter par terre. Il ne vous renverse donc comme Paul dans vos infortunes, que pour vous changer dans vos mœurs; il ne vous trouble que pour vous convertir; il ne vous blesse que pour vous guérir; il ne frappe l'Egypte de tant de plaies que pour amollir les durs pharaons. Et ne remarquez-vous pas, mes frères, qu'au même temps qu'il terrasse le coupable pour l'effrayer, il se montre à lui pour le consoler, mais il ne manifeste pas ainsi à tous ses jugements et ses miséricordes?

Pourquoi un si grand appareil dans la conversion de Paul? Pourquoi le Seigneur notre Dieu descend-il encore une fois du ciel? Il semble qu'il veuille nous marquer dans ce prodige de grâce, que la conversion d'un seul homme est comme la rédemption du monde entier. Et de fait, combien de cette pierre frappée sortiront de torrents, qui arroseront les déserts arides! Combien sera grande la race choisie dont ce nouvel Abraham sera le père! Combien de docteurs sortiront de son école! Combien de martyrs seront dressés par ses leçons! Combien de justes seront ses imitateurs comme il l'a été lui-même de Jésus-Christ!

Car, qu'est-ce que c'est que la justice chrétienne? Une image de celle de Jésus-Christ, une imitation de celui qui n'est venu sur la terre que pour accomplir la volonté du Père céleste, la volonté de Dieu. Or, regardez, je vous prie, notre saint dans le moment de sa conversion: abattu par terre, il ne vous paraîtra pas moins grand que lorsqu'il est élevé dans le troisième ciel. Regardez et écoutez comment il parle. Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse? *Tremens ac stupens dixit: Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.) Déjà il ne regarde que la volonté de Dieu, et son cœur est pau-

ché à suivre ses voies les plus dures : déjà il désire le baptême de sang, et il veut être immolé comme une victime ; déjà il va chercher dans l'Arabie une solitude affreuse, pour y pleurer ses péchés comme les pénitents ; déjà, comme les Apôtres portant le nom de Jésus-Christ aux rois et aux nations, il va paraître devant les tribunaux des tyrans, et s'exposer à la fureur des peuples. En un mot, il est déjà disciple parfait de celui qui, entrant dans le monde avec la loi du Père céleste gravée dans son cœur, s'est offert d'en sortir par le sacrifice : *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.)

Voilà sans doute un grand modèle de justice, mes chers frères ; et il a été ainsi formé dans sa conversion, il a été ainsi distingué par la grâce pour être imité par les fidèles : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I *Cor.*, XI, 1.) Cependant, chrétien, si tu te regardes maintenant toi-même, où sont les moindres traits de ressemblance avec le saint que tu honores? La lumière de la grâce a brillé tant de fois dans ton esprit ; le Seigneur a souvent renversé tes ambitieux desseins ; souvent il t'a abattu par les pertes ou par les maladies. Dans le chemin de Damas dont le nom est un nom de sang, méditant des fraudes et des iniquités, dépouillant tes frères ou les déshonorant, tu as entendu dans le fond de ton cœur, par les remords, la voix de ton juge qui te reprochait la cruelle persécution que tu lui fais par tes péchés ; tu as entendu les gémissements du malheureux qui te demandait pourquoi tu le persécutes par tes injustices, *quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 5.) Et alors as-tu cherché le Seigneur? As-tu offert une volonté soumise à tous ses ordres et à ses ordres les plus rigoureux? As-tu même cherché pour te disposer à la justice chrétienne quelque fidèle Ananie qui te conduisît, qui t'éclairât, qui fît tomber les écailles de tes yeux, qui te remît dans les voies de Jérusalem, qui te montrât tout ce que tu devais faire et souffrir pour son nom : *quid me vis facere?*

Dans ces terreurs de conscience, *tremens ac stupens*, bien loin de tourner vers Jésus-Christ et de désirer avec une plénitude de cœur ses justices comme Paul, tu as peut-être fait comme Judas, comme Saül, comme Caïn, modèles d'impénitence et d'injustice. Judas sent des frayeurs bien violentes, mais où est-ce qu'elles le mènent? Il s'en va non vers Jésus-Christ, mais vers les pharisiens, vers les maîtres corrompus de la Synagogue, et enfin vers le prince des ténèbres. Saül dans ses terreurs n'a recours ni à la prière, ni à Dieu, ni aux serviteurs de Dieu ; mais à la harpe et à la musique, puis à la pythonisse et à l'enfer. Les frayeurs de Caïn à quoi le portent-elles? A bâtir des villes et à chercher dans le bruit et la dissipation une diversion à ses remords. Ainsi, pécheur, as-tu émoussé par les vaines consolations et par les tumultueux amusements que tu es allé mendier dans le monde les salutaires aiguillons d'une conscience effrayée.

Il fallait alors, offrant à Dieu une volonté docile, te jeter comme Paul entre les bras d'un Ananie éclairé et fidèle. Peu de ces ministres fidèles et éclairés. On ne trouve pas sur les lèvres de tous les prêtres la science de la loi. Quatre cents faux prophètes pour un seul véritable. Tous ne sont point apôtres ; et les apôtres mêmes ont quelquefois besoin d'un Ananie.

Sous ce disciple, la grâce a formé tout d'un coup de notre saint entre les justes, le juste le plus parfait. Conversion miraculeuse : il est temps de le voir choisi entre les apôtres et distingué par une vocation plus divine. L'Eglise n'a point eu d'apôtre plus grand, c'est une autre distinction, un autre choix ; seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Qu'est-ce que c'est qu'un apôtre, Messieurs, et quelle idée vous en formez-vous? C'est un homme envoyé de Dieu pour fonder l'Eglise, pour instruire et sanctifier toutes les nations. 1° Sa vocation commence dans le ciel ; 2° elle s'étend par toute la terre ; 3° elle doit s'exécuter avec un zèle qui n'ait rien de terrestre. C'est un homme envoyé de Dieu, la vocation de Paul est toute céleste. Malheur à nous, quelque brillante et heureuse que soit notre carrière, si nous courons sans être envoyés. Tous les apôtres l'ont été par Jésus-Christ : mais oserai-je dire que c'est par Jésus-Christ vivant encore parmi les hommes, encore passible et mortel, et non par Jésus-Christ vivant dans le ciel, et régnant à la droite de son Père ?

Le privilége du grand Apôtre que nous louons, est que Jésus-Christ l'a appelé, lorsqu'il exerçait après sa résurrection une puissance souveraine dans le ciel et sur la terre. *Paulus*, dit-il lui-même, *vocatus apostolus, non ab hominibus, neque per hominem, sed per Jesum Christum, et Deum Patrem.* (*Galat.*, I, 1.) Le Fils de Dieu a eu quelque façon rencontré les autres, mais il a choisi celui-ci : *Vas electionis est mihi iste.* (*Act.*, IX, 15.) Il ne se promenait pas le long de la mer de Galilée, quand il lui a ordonné de le suivre, il était assis sur le trône de sa gloire. On lui en a amené quelques-uns, comme André amena Pierre, mais il a cherché Paul.

Aussi cet apôtre, se sentant de cette origine céleste et d'un choix si privilégié, a-t-il fait dans la fondation de l'Eglise des choses plus extraordinaires et travaillé à la conversion du monde avec plus de fruit que tous les autres, *abundantius omnibus laboravi.* (I *Cor.*, XV, 10.) La vocation de l'Apôtre n'est point limitée par les lieux. Comme son origine est dans le ciel, son ministère s'étend par toute la terre. Et voilà, mes frères, la différence entre les apôtres de la Loi nouvelle, et les prophètes de la Loi ancienne. Dieu n'envoyait les prophètes qu'à son peuple, pour déclarer à la maison d'Israël ses iniquités, et je ne vois que Jonas qui ait été envoyé parmi les gentils aux Ninivites.

Mais enfin le temps étant venu de redresser toutes choses par la mort et la résurrection

de Jésus-Christ, il commanda à ses disciples d'aller par tout le monde et d'annoncer l'Evangile à tous les peuples, *euntes docete omnes gentes.* (*Marc.*, XVI, 15.) Or, Messieurs, ne semble-t-il pas que notre grand Apôtre ait été principalement choisi, singulièrement appelé pour manifester ainsi Jésus-Christ à tous les hommes, et pour porter l'Evangile à toutes les nations : *Segregate mihi Paulum, me segregavit et vocavit ut evangelizarem illum in gentibus.*

Ici se présente à mon esprit une foule de merveilles et d'actions qu'il n'est pas permis à une langue humaine d'exprimer.

L'admirable Paul n'est pas seulement comme Pierre ministre de la circoncision, et envoyé aux brebis égarées d'Israël, il est l'apôtre des gentils. C'est un homme qui est le médecin de tout l'univers et le docteur de tous les peuples, la lumière du monde et le sel de la terre. C'est un homme qui est chargé des besoins de toutes les Eglises, qui court aux nécessités de tous les hommes, et qui se jette au milieu des flots pour retirer du naufrage tous les pécheurs. En un mot, c'est un homme divin, j'ai presque dit un Dieu. Et n'a-t-il pas été pris par les païens de Listre pour le dieu de la parole, Mercure; et par ceux de Malte pour Hercule, le dieu de l'action?

Et à dire vrai, mes frères, paraît-il quelque chose d'humain dans ses démarches? Et voyez-vous comme pour former et étendre l'Eglise en tous lieux, il passe, sans se donner aucun repos, de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume; de la Judée dans la Macédoine, de Jérusalem à Athènes, de l'Asie dans l'Europe, et d'Antioche à Rome; éclairant les hommes par ses discours, les gagnant par ses exemples, les changeant par ses miracles; arrachant les fausses opinions, détruisant les mauvaises convoitises, soumettant à la foi des terres que les Alexandre n'ont point connues, que les César n'ont point conquises, et purgeant le monde de ses vices et de ses erreurs. Chaque peuple a été confié à un ange tutélaire, dit saint Chrysostome; et toute la terre l'est à Paul. Les dieux des païens avaient comme divers départements. L'un était appelé le dieu d'un pays, et l'autre d'un autre; et ni les princes ni les philosophes n'ont jamais pensé à faire recevoir, par la vertu de la parole et par la force de l'instruction, leur religion à d'autres peuples.

Un tel privilége n'appartient qu'à l'Eglise de Jésus-Christ: et c'est notre saint apôtre qu'il a choisi entre tous pour exécuter une entreprise si difficile, une entreprise impossible à des hommes mortels. Détruire les vices que la corruption humaine justifie, et que la religion païenne avait consacrés; faire adorer à des hommes sensuels un Dieu crucifié, et leur apprendre à se crucifier eux-mêmes; persuader à des riches de se dépouiller de leurs biens pour suivre Jésus-Christ pauvre; inspirer aux Corinthiens impudiques l'amour de la chasteté, et aux Athéniens curieux une foi simple; former des martyrs dans le palais de Néron, des docteurs dans la boutique de Priscille, des chrétiens dans la Synagogue, des disciples dans l'aréopage, des vierges dans Chypre, des évêques dans Ephèse, des saints partout; ouvrage que les hommes n'avaient point imaginé, ouvrage que Paul exécute, pouvant tout en celui qui l'a choisi et qui le soutient.

Oh! qu'il me plaît de considérer cet homme, sans armes, sans crédit, sans flatteries, sans richesses, ce faiseur de tentes fonder dans le monde un nouvel empire; ériger la croix sur le Capitole, instruire les césars, étonner ses juges, rendre muets les orateurs, déconcerter les philosophes, changer les proconsuls en prêtres, et les esclaves en évêques, obliger les Romains et les Grecs à brûler leurs autels avec leurs divinités, établir le nom chrétien dans la superbe et voluptueuse Antioche : car c'est là que les disciples formés par les enseignements de Paul furent premièrement appelés chrétiens.

Et quels chrétiens, mes chers frères? Apprenez ici votre religion, et rougissez d'être si peu semblables à ces premiers enfants de l'Eglise sainte, formés par notre grand Apôtre. C'était des fidèles à qui la pauvreté était délicieuse, la persécution douce, la mort agréable. C'était véritablement la race choisie, la nation sainte, les prêtres rois, *regale sacerdotium* (I *Petr.*, II, 9), prêtres par leur pureté, et rois par leur sagesse. La foi éclatait dans leurs œuvres, la candeur dans leurs discours, l'innocence dans leur conduite, la justice dans leur commerce. Ils veillaient dans la prière, ils agissaient dans la charité. Un vêtement simple, et des manières encore plus simples que le vêtement les distinguaient du païen fastueux et superbe; un extérieur modeste annonçait une âme réglée; une vie sérieuse montrait des fidèles toujours occupés des jugements divins; ils ne craignaient que le péché, ils n'estimaient rien de honteux que le vice. En un mot, c'était une piété uniforme et soutenue que rien ne pouvait affaiblir, ni espérances de la terre, ni adversités de la vie.

Tels étaient les disciples de Paul, les serviteurs qu'il gagnait à Jésus-Christ, les enfants qu'il donnait à l'Eglise. Quand cet apôtre parle, les cœurs sont embrasés, les esprits sont éclairés, l'enfer tremble, le ciel se réjouit, ou plutôt on voit de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Quand il parle, et quand est-ce qu'il ne parle pas? on le bannit de tous les lieux, et en le bannissant on ne fait qu'envoyer un nouveau maître de la vérité à de nouveaux peuples. On le charge de chaînes, mais la parole de Dieu n'est point enchaînée. Tout captif qu'il est, il baptise ses geôliers, il instruit les néophytes, il forme des Timothée, il annonce à Félix le jugement, il enseigne la résurrection à Festus, il parle de la chasteté à Drusille, il explique les prophètes devant Agrippa, il inspire à Philémon la charité.

Admirez ici, chrétiens mes frères, le zèle de ce grand apôtre qui n'a rien de terrestre. Car je l'ai dit, c'est par le zèle que sa vocation devenue plus divine, plus étendue, le ministre de son apostolat s'exerce partout. Il n'est rien de plus grand dans le monde sensible que l'homme, dans l'homme rien de plus noble que le cœur, dans le cœur rien de plus excellent que la charité, dans la charité rien de plus beau que le zèle. Et le zèle, qui est le caractère des apôtres, ne fut-il pas éminemment celui de l'incomparable Paul? Zèle infatigable, qui lui donne l'agilité des esprits pour parcourir tout l'univers. Zèle, pur, qui le porte à s'offrir d'être anathème pour ses frères. Zèle réglé, qui s'est réformé lui-même avant de réformer les autres. Zèle ferme, qui ne ménage point les Galates charnels, qui livre à Satan le Corinthien incestueux, qui aveugle le séducteur Elymas, qui corrige l'apostat Alexandre, qui annonce le châtiment à ceux qui ne profitent pas de la doctrine, qui ne souffre nul scandale dans la maison de Dieu. Rien n'est plus dangereux dans ceux qui gouvernent qu'une douceur sans zèle et un zèle sans force. Zèle sage, il s'arrête avec les plus faibles, il court avec les plus forts, il s'afflige avec ceux qui sont affligés, il se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, il bégaie avec les enfants, il parle de la sagesse la plus haute avec les parfaits, se transformant et se faisant toutes choses à tous pour les gagner tous, pour les gagner non à lui mais à Jésus-Christ. Zèle humble, il recueille avec tant de supplications des aumônes pour les fidèles de Jérusalem, pendant qu'il instruit Rome par ses lettres, et que l'Espagne demande sa présence. Plus vous êtes grands, plus vous devez vous approcher des petits par la modestie et des pauvres par la miséricorde. Zèle désintéressé : c'est un soldat qui combat, et qui ne demande point de solde; c'est un pasteur qui conduit les brebis, et qui ne veut point se couvrir de leur laine; c'est un apôtre qui est le père de toutes les Eglises, et qui pour subsister travaille de ses mains.

Zèle universel, il enseigne dans les bourgades et dans les hameaux, comme dans Rome et dans Athènes; aussi appliqué à réconcilier l'esclave Onésime avec son maître Philémon, qu'à instruire le président Félix et le proconsul Sergius.

Mais il y a peu d'apôtres, parce qu'il y a peu de zèle. Et entre les apôtres, qui est-ce qui peut égaler celui qui a été si singulièrement choisi de Dieu pour étendre l'Eglise par tout le monde : *Nunquid omnes apostoli*, distingué par une vocation si divine. L'Eglise n'a point eu d'apôtre plus grand. Voyons le maintenant, s'il vous plaît, choisi et distingué entre les docteurs par une doctrine plus céleste. L'Evangile n'a point eu un docteur plus éclairé. Troisième partie de ce discours: soyez-y attentifs.

TROISIÈME POINT.

Si nous regardons l'école où le docteur des nations a été instruit, c'est le ciel; ses disciples sont les anges et les hommes. Sa doctrine, c'est l'Evangile de Jésus-Christ. Donnons à Pierre la clef de l'autorité et de la puissance; mais il faut accorder à Paul la clef de la science et de la sagesse. Son école est dans le ciel. Pour instruire les autres apôtres, l'Esprit de Dieu descend sur la terre; il leur communique sa lumière sous une forme de langues, il leur inspire son ardeur sous l'image du feu. Il traite avec eux comme avec les prophètes; mais il agit en quelque sorte avec Paul plus divinement, puisqu'il le fait monter jusqu'au ciel par un ravissement miraculeux. Là, le Seigneur devenu son maître, il ne l'instruit pas par des signes étrangers, par des formes sensibles, mais il se manifeste lui-même. Là, il lui découvre les beautés de sa face, les secrets de son conseil, les trésors de sa sagesse, les richesses de sa grâce. Là, il lui révèle des vérités que l'homme n'a pu lui apprendre et qui étaient inconnues aux anges mêmes : *Arcana verba.* (II *Cor.*, XII, 3, 4.)

Oui, dit saint Chrysostome, les anges sont devenus ses disciples. Cette bouche de Paul qui a répandu l'Evangile par toute la terre, qui a réprouvé la sagesse superbe des Grecs, qui a jeté l'opprobre sur la fausse justice des Juifs, qui a détruit les hauteurs du siècle, qui a éclairé Rome avec bien plus d'éclat que Cicéron, qui a tonné dans Athènes, avec bien plus de force que Démosthènes; cette même bouche a annoncé des mystères ignorés des puissances du ciel; mystères de la réprobation des Juifs et de la vocation des gentils cachés en Dieu avant tous les siècles; vérités que les hiérarchies célestes ignoraient; sacrements que le grand Apôtre a le premier expliqués : *Ut innotesceret principibus et potestatibus per Ecclesiam multiformis sapientia Dei.* (*Ephes.*, III, 10.)

Vous représenterai-je maintenant sa doctrine et tous les hommes assemblés pour recevoir de sa bouche la science du salut? Chrétiens mes frères, il ne m'est pas possible de vous peindre cet homme du troisième ciel avec ses éclairs et ses foudres, enseignant et régnant sur les esprits dans la chaire, interprète le plus éclairé de l'Evangile de Jésus-Christ; mais vous pouvez encore le voir et l'entendre dans ses *Epîtres;* savants, venez-y vous instruire et en même temps vous humilier.

Vous instruire : car c'est là que Paul enseignant encore tout le monde, depuis les évêques jusqu'aux esclaves, vous y trouvez une doctrine céleste et des armes de lumière pour défendre tous les mystères de Jésus-Christ : *ut revelaret Filium suum in me* (*Galat.*, I, 16); sa divinité contre les ariens, son humanité contre les marcionites, la nécessité de sa grâce contre les pélagiens, la vertu de sa croix contre les Juifs, la sainteté de son Evangile contre les mondains, la perpétuité de son sacerdoce contre les sacramentaires, l'unité, la subordination, les offices de l'Eglise, son corps mystique,

contre les schismatiques, les illuminés et tous les hérétiques. Vous humilier : car ce n'est point ici une science qui enfle. Ce docteur céleste qui a révélé les secrets du Roi du ciel à ses anges, qui a bu à la source de la vérité même, qui parle du grand mystère de la grâce avec tant de lumière et de force ; vous l'entendez aussitôt rappelant ses ignorances et ses blasphèmes, se regarder comme le dernier des apôtres et comme le premier des pécheurs ; vous le voyez s'abattre sous le poids des jugements éternels, humiliant son esprit, châtiant son corps, troublé de la crainte de se perdre. Vous l'entendez, dans le récit qu'il est obligé de faire de ses divines révélations, opposer ses faiblesses à ses prérogatives, et pour quelques heures qu'il a été élevé dans le ciel, se montrer plongé dans la chair pendant toute sa vie.

Vous qui enseignez, c'est ainsi que le Docteur des nations vous instruit ; c'est Jésus-Christ et la doctrine de son Evangile qu'il prêche. Mais vous qui écoutez, venez aussi recevoir l'intelligence du salut. Ce n'est point aux pieds de Gamaliel que vous l'apprendrez. Il n'est pas nécessaire aussi que vous montiez au troisième ciel pour vous remplir d'une doctrine si abondante. Vous n'êtes ni des vases d'élection, ni les docteurs de l'univers comme Paul ; mais vous êtes obligés comme lui de savoir Jésus-Christ.

Prenez-y garde, les plus grands crimes sortent de l'ignorance. Le Sauveur du monde n'a été crucifié que par l'ignorance des Juifs, et notre grand Apôtre n'impute-t-il pas de même à son ignorance la persécution qu'il a faite à l'Eglise : *ignorans feci ?* (I *Tim.*, I, 13.) L'ignorance favorise les désordres et ne les justifie pas. Mais après tout, où apprendrez-vous mieux Jésus-Christ, que dans les *Epîtres* de cet incomparable docteur ? Avec quelle magnificence Paul y parle-t-il de sa gloire ? Avec quelle force et quelle beauté de sa loi, loi qui renferme toutes les vertus des justes et qui passe toutes les idées des philosophes ? De sa charité, avec quelle tendresse ? De ses jugements, avec quelle crainte ? De ses mystères, avec quel respect ? De ses mérites, avec quelle confiance ? De sa parole, avec quel goût, avec quel attachement à ses souffrances, avec quel empressement pour sa possession.

O épîtres saintes, qui avez converti les Augustin, et que les Chrysostome ne se lassaient pas de lire, où tous ceux qui ont éclairé l'Eglise ont puisé leurs lumières ; où tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions trouvent leurs devoirs marqués ; soyez toujours entre les mains des fidèles ; que les enfants de lumière ne cherchent point ailleurs des commentaires sur l'Evangile ; que les pécheurs y écoutent les jugements qui les menacent afin qu'ils soient changés ; que les justes y apprennent à se sanctifier encore et que tous étudient Jésus-Christ.

Car c'est pour nous manifester à tous la doctrine et l'Evangile de Jésus-Christ que ce grand docteur a été choisi : *Me segregavit, et vocavit, ut revelaret filium suum in me, ut evangelizarem illum in gentibus ;* choisi et distingué entre les justes, la grâce n'en a point formé de plus parfait ; entre les apôtres, l'Eglise n'en a point eu de plus grand ; entre les docteurs, l'Evangile n'en a point produit de plus éclairé. Achevons et disons en peu de mots qu'entre les martyrs, la croix n'en a point eu de plus ardents : dernière partie de son éloge que j'abrége.

QUATRIÈME POINT.

Combien est grand un martyr ! la gloire du Juif était d'étendre la Synagogue par les armes, celle du chrétien est d'édifier l'Eglise par ses souffrances, et les martyrs y tiennent le premier rang.

La gloire des héros du monde est dans les grandes actions, celle des héros de Jésus-Christ est dans les grandes tribulations. De manière que la croix, qui a été un scandale pour le Juif, et une folie pour le Grec, est devenue une vertu pour le chrétien, la gloire et la grandeur de l'Apôtre ; comme l'Apôtre lui-même dans les souffrances prouve la grandeur et devient la gloire de l'Eglise.

En effet, Messieurs, et voici dans l'histoire de Paul souffrant celle de l'Eglise naissante ; en effet, quand on voit un homme qui établit un nouvel empire, un royaume saint sans aucune espérance pour cette vie, par les feux et par les naufrages, par les jeûnes et par les veilles, par la nudité et par la faim, par la pauvreté et par l'ignominie, par les craintes au dedans, par les périls au dehors ; périls continuels, périls du côté des Juifs, périls du côté des gentils, périls dans les chemins que les voleurs assiégent, périls dans les maisons où les faux frères habitent ; quand on considère le ministre fidèle, qui n'échappe à la gueule du lion que pour être exposé aux morsures des vipères, lié comme un criminel, flagellé comme un esclave, lapidé comme un blasphémateur, abandonné aux tempêtes comme un scélérat, transféré de prison en prison, entre les mains tantôt d'un Félix, monstre d'impiété, tantôt d'un Festus, monstre d'avarice, tantôt d'un Néron, le monstre des monstres ; quand on le voit donner dans les liens mêmes des enfants à l'Eglise, sous le glaive du persécuteur ébranler le trône des césars, et dans la capitale du monde païen fonder la république chrétienne ; enfin, quand on pense que cet homme tout crucifié, après avoir été le jouet des hommes en devient l'asile, n'est-on pas contraint d'avouer que la grandeur humaine déclarée indigne d'être employée dans l'édifice de notre divine religion, l'Eglise ne saurait être l'ouvrage de l'homme, le christianisme n'est point fait au coin de la nature, et que l'on y reconnaît non-seulement le doigt de Dieu, mais la puissance et la force de son bras ?

Où est donc maintenant le prudent du siècle ? où est le sage du monde ? Le philosophe qui débitait avec honneur et en re, os

ses doux systèmes dans un commode lycée, n'a pu s'assurer une petite troupe de sectateurs toujours incertains et partagés sur les sentiments. Reste-t-il encore quelques traces des conquêtes de ces hommes qui ont vaincu les nations et enchaîné leurs monarques? Pendant que Paul toujours persécuté, toujours pauvre, qui ne connaît point d'autre gloire que la croix, qui regarde la mort comme un gain, élève une Eglise sainte, une Eglise éternelle.

Car, mes frères, c'est principalement par les souffrances et par les tribulations qu'il y a travaillé; et c'est aussi en semant dans les larmes que nous en recueillerons tout le fruit. Un chrétien est un martyr, et lorsqu'il rejette la croix, il renonce au baptême.

Si j'en avais le temps, et si je possédais les richesses de la parole, ne pourrais-je pas vous faire voir encore le grand Apôtre courant avec toutes ces distinctions dans cette carrière de sang? vous verriez un homme crucifié qui prêche un Dieu crucifié, un apôtre qui ne compte pour rien les prodiges, les morts qu'il a ressuscités par sa parole, les malades qu'il a guéris par ses vêtements, les hommes qu'il a sauvés du naufrage par sa prière, et qui ne se glorifie que de ses infirmités, qui fait l'histoire de ses humiliations, qui compte toutes ses plaies, et comme autant de trophées tous les coups de fouet qu'il a reçus.

Vous verriez un martyr à qui le Seigneur a montré longtemps auparavant tous les maux qu'il doit endurer, toutes les chaînes qu'il doit porter, et qui les attend avec une tranquillité souveraine, qui les reçoit avec une joie excessive : *superabundo gaudio*. Citoyen romain qui ne se sert pas de ses priviléges pour détourner la verge ignominieuse, rejetant l'encens qui lui est offert, recevant les pierres qu'on lui jette, et aimant beaucoup mieux être l'hostie que l'idole. Vous le verriez ajouter à ses périls étrangers des mortifications volontaires, et au milieu des persécutions, parmi les angoisses, uniquement touché des maux de ses frères, occupé des besoins des autres, s'affligeant de la maladie de Trophime, craintif pour la jeunesse de Tite, appliqué à la santé de Timothée. C'est la charité qui le presse; trop content d'être pauvre, pourvu qu'il enrichisse ses frères; d'être malade, pourvu qu'il les guérisse; d'être dans le trouble, pourvu qu'il leur procure le repos; trop satisfait de boire le calice de Jésus-Christ et de porter sa croix, jusqu'à ce qu'enfin, consommant sa course, l'épée du persécuteur lui enlève la tête dans Rome, et finit sur ce grand théâtre la plus belle vie qui fût jamais.

C'est en cet endroit que l'éloquent Chrysostome, transporté d'amour et d'admiration pour l'incomparable Paul, ne peut s'empêcher de féliciter la ville de Rome, dépositaire des cendres précieuses de ce grand apôtre; puis exprimant ses désirs : Ah! qui me fera la grâce, dit-il, de voir le corps de cet Apôtre et de m'attacher à son tombeau? de voir la poussière de cette bouche par laquelle Jésus-Christ même a parlé, et qui a purifié toute la terre; les cendres de ce cœur qui a plus aimé Jésus-Christ que personne, cœur plus élevé que les cieux, et plus large que la terre; la poussière et les cendres de ces yeux qui ont vu les choses d'ici-bas sans les voir, et qui ont aperçu les objets qui n'étaient pas visibles; les cendres de ces pieds qui ont porté l'Evangile de la paix et du salut par tout l'univers; la poussière de ces mains que les vipères n'ont osé toucher, qui ont guéri tant de malades, et qui ont écrit des lettres si saintes, si utiles, si consolantes?

Certes, chrétiens, nous n'avons pas le bonheur non plus que saint Chrysostome de voir ni de toucher les cendres sacrées du grand Apôtre; mais je vous l'ai déjà insinué, nous pourrions nous en dédommager comme lui par la lecture de ses *Epîtres* salutaires, plus précieuses que toutes ses autres reliques. Nous y apprendrions à invoquer sans cesse et à ne jamais négliger la grâce qui a choisi Paul, et qui en a fait un juste si parfait; une drachme de cette grâce pèse plus que tous les empires du monde; à aimer et à écouter l'Eglise dont il a été un apôtre si distingué; cette Eglise sainte sera toujours combattue et jamais vaincue; à étudier et à pratiquer l'Evangile dont il a été le docteur et l'interprète le plus éclairé; un chrétien qui n'étudie pas l'Evangile, c'est un citoyen qui ne veut pas connaître ses lois, c'est un religieux qui ne veut pas savoir sa règle; à embrasser et à porter toujours la croix, dont il a été le disciple et le martyr le plus zélé. La croix; rien de plus glorieux à Jésus-Christ que d'avoir des disciples qui aiment mieux perdre la santé, le repos, la vie, que d'abandonner sa doctrine. Croix de Jésus-Christ, échelle du ciel, et infaillible moyen de participer à la gloire que notre saint possède, et que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUE IX.

SAINT VICTOR.

Melior est patiens viro forti. (*Prov*, XVI, 22.)
L'homme patient vaut mieux que le courageux.

C'est une gloire bien médiocre, Messieurs, de ne pouvoir compter au nombre de ses victoires, que celles qu'on a remportées par la force sur les villes ou sur les hommes; c'est une gloire qui peut se trouver avec l'infamie du péché, et qui est moins fondée sur la grandeur du victorieux, que sur la faiblesse ou sur le malheur des vaincus. Que le monde admire tant qu'il lui plaira ses héros, leur force n'est en effet qu'un instrument funeste, propre à détruire le genre humain, et leurs grandes conquêtes ne sont souvent que de grandes injustices. Que lisez-vous sur les colonnes qui leur sont dressées? Des villes forcées, des forteresses abattues, des flottes submergées, des armées taillées en pièces, des provinces désolées. Voilà comment ils se signalent,

ainsi que les fatales comètes, par la désolation de l'univers.

Il est, mes frères, une gloire bien plus pure et plus solide. C'est la gloire de l'homme patient, qui sait endurer avec religion tous les maux que la malice des hommes peut inventer : *Melior est patiens viro forti.* C'est la gloire d'un martyr de Jésus-Christ, qui ne renverse pas les murailles des villes, mais qui, élevé par la grâce, se soutient parmi les ruines de sa propre maison. Il ne trempe pas cruellement ses mains dans le sang des barbares, mais il voit sans se troubler couler son propre sang. Il ne traîne point après soi des captifs; mais il tient toutes ses passions enchaînées dans son cœur, et tout captif qu'il est, il est plus libre que ses maîtres : *Melior est patiens viro forti.*

A cette peinture de l'homme patient, ne reconnaissez-vous pas Victor? Victor digne d'un nom si beau, bien plus pour avoir vaincu par la patience la cruauté d'un empereur, que pour avoir surmonté par son courage les ennemis de l'empire. Et, certes, Messieurs, je pourrais vous le représenter dans ces deux états, et comme un généreux soldat dans la cour de Maximien, et comme un saint martyr dans le camp de Jésus-Christ; mais la gloire du martyr me paraît plus belle que celle du soldat : *Melior est patiens viro forti.*

Ne cherchons donc pas dans Victor d'autre éloge que celui de ses souffrances et de sa mort. Et quel martyr fut jamais exposé à de plus longues et de plus rudes épreuves? Les Actes où ils nous sont rapportés paraissent aux critiques les plus sévères, très-authentiques. Prisons obscures, chaînes pesantes, ignominies et douleurs, croix qui rassemble toutes les douleurs et toutes les ignominies; un cheval indompté qui le traîne et qui le déchire, une lourde meule qui le broie, étrange spectacle si vous le regardez avec des yeux humains. Le martyr nage dans son sang, il ne paraît pas tant un homme misérable que la misère même, et la victoire semble suivre le parti de la violence. Mais, si vous ouvrez les yeux de la foi, chrétiens mes frères, combien cette scène si funeste vous paraîtra-t-elle changée! Le martyr est comme l'or qui se purifie dans le feu. Ce n'est plus la malice qui triomphe de l'innocence. La patience du saint est victorieuse de la cruauté du tyran : *Melior est patiens viro forti.* De manière que dans ce combat, les morts sont les vainqueurs, et les persécuteurs les vaincus, comme parle saint Ambroise : *Vicerunt mortui, persecutores victi sunt.* La prison où le martyr est enfermé ne paraît autre chose qu'un palais, et ses chaînes un diadème, ses opprobres sont changés en gloire, et les instruments de sa mort deviennent une source d'immortalité.

C'est, Messieurs, sous des idées si agréables, idées si conformes à la vérité, que nous devons regarder l'incomparable Victor. De sorte que, tandis que le tyran le charge de chaînes, le couvre d'opprobres, et l'abandonne à la mort la plus cruelle, je ne saurais mieux faire que de le représenter aux yeux de votre foi : 1° libre dans ses chaînes; 2° glorieux dans ses opprobres; 3° immortel dans sa mort. Trois propositions qui composeront tout l'éloge du saint que nous honorons, et qui pourront nous devenir utiles, si nous sommes assistés de l'Esprit de Dieu qui fait les saints. Demandons ses grâces par l'intercession de la plus sainte des créatures. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'étaient des criminels d'une espèce bien rare, Messieurs, que ceux qui étaient jetés dans les prisons parce qu'ils adoraient le vrai Dieu. Le nom de chrétien qu'ils portaient était tout leur crime, et plus ils étaient justes, plus ils paraissaient coupables. Les autres criminels se cachent, et ceux-ci se produisaient; les autres n'avouent pas les crimes dont ils sont chargés, ceux-ci ne se défendaient pas de celui qu'on leur imposait; les coupables ordinaires détestent leurs accusateurs, et ces admirables accusés n'aimaient rien tant que ceux qui les accusaient; enfin les autres rougissent de leurs fautes, et ceux-ci s'en glorifiaient : *Christianus*, dit Tertullien, *si denotatur gloriatur, si accusatur non defendit.*

Victor fut du nombre de ces criminels innocents. Car, mes frères, que pouvait-on lui reprocher? Ses mœurs toujours pures ne furent point souillées dans la poussière du camp. Au milieu des désordres de la guerre, que saint Bernard veut plutôt qu'on appelle une malice qu'une milice, il conserva son innocence. Ni sa religion n'affaiblit point son courage, ni son courage n'altéra point sa religion. Dévot sous un habit de soldat, il paraissait servir le monde, et il servait son Dieu; guerrier fidèle, qui n'avait point de part ni aux injustices ni aux intempérances de ces malheureux qui ne se proposent dans le métier de la guerre, que la honte du profit ou la licence du crime; soldat chrétien, qui savait accorder les droits de César avec les droits de Dieu, et qui préféra toujours Dieu à César. Guerrier d'autant plus ferme, qu'il combattait avec religion. La conscience tranquille donne aux mains armées une nouvelle force.

Mais Victor, sous les armes d'un officier de guerre, n'est pas seulement chrétien, il est même, en quelque manière, le maître du christianisme. Il porte un casque, mais en même temps il catéchise, il instruit, il enseigne à ses concitoyens à embrasser la croix. Maximien l'apprend, il lui fait de sa religion un crime, et de son zèle pour la religion un crime d'Etat. Victor est chargé de chaînes, le soldat fidèle est jeté dans une obscure prison. Mais ne craignez rien, ni pour la foi ni pour la tranquillité du captif. Les pensées du tyran sont confondues. Vous allez voir le saint plus libre que jamais depuis qu'il est enchaîné.

Car, Messieurs, sans vous dire avec saint Chrysostome que ce n'est pas en vivant

sans maître et sans chaînes que l'on est libre, mais plutôt en s'assujettissant à Dieu, maître souverain et légitime, sous qui l'obéissance ne saurait être fâcheuse qu'à des cœurs pervers; sans cela, je vous demande, qu'est-ce que c'est qu'une prison? C'est un lieu plein d'obscurité et de ténèbres, où les chaînes retiennent des coupables, et où la crainte prévenant la douleur et la mort, fait souffrir tous les supplices avant qu'ils soient arrivés. C'est-à-dire, en un mot, que vous n'y trouvez que des ténèbres, des troubles et des chaînes.

Or, mes frères, je ne vois rien de semblable dans le lieu où est enfermé Victor. Car: 1° Une lumière céleste remplit toute sa prison, et les ténèbres en sont chassées; 2° Le trouble et la crainte en sont bannis; 3° Il y a des chaînes, mais elles sont plus précieuses que la liberté des hommes les plus heureux; et en tout cela je reconnais la vérité de ce que disait Tertullien aux martyrs, lorsqu'il les consolait dans leurs prisons. Il est vrai, leur disait cet éloquent docteur, il est vrai que votre prison a des ténèbres, mais n'êtes-vous pas vous-mêmes une lumière ? *Habet tenebras carcer, sed vos lumen estis.* Votre prison est le séjour des frayeurs et des troubles, mais vous êtes bien au-dessus des agitations et des inquiétudes de la crainte, puisque bien loin de redouter la sentence d'un juge sévère ou le visage féroce d'un bourreau, déjà pleins des agréables espérances de l'avenir, vous vous préparez à monter sur le tribunal, pour juger avec Jésus-Christ vos juges mêmes : *Vos estis de judicibus ipsis judicaturi.* Enfin, votre prison a des chaînes, mais les enfants de Dieu, libres du péché qui est la seule servitude que nous devons craindre, ont un cœur que tous les instruments de la malice des hommes ne peuvent assujettir : *Habet vincula, sed vos soluti estis.* Vous avez entendu Tertullien, mes frères, jetez maintenant les yeux sur Victor, et suivez les anges qui quittent le ciel pour venir dans sa prison, prison plus belle et plus éclatante que le palais d'un roi, et qui ressemble au ciel même, disait saint Chrysostome parlant de la prison de saint Paul, puisqu'elle renferme un captif de Jésus-Christ. Et, premièrement, vous n'y verrez que lumières : *Habet tenebras, sed vos lumen estis.*

Car, outre que les enfants de Dieu sont les enfants de lumière, qui marchent dans la lumière, éclairés par le flambeau de la foi qui les délivre des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, conduits par la loi de Dieu, lampe qui luit pour diriger leurs pas; se comportant dans toutes leurs démarches avec bienséance, comme s'ils étaient exposés dans la lumière du grand jour aux yeux de tout le monde; aussi réglés dans leurs désirs les plus secrets que s'ils avaient tous les hommes pour témoins. Outre cela, dis-je, c'est que notre saint répand aussi la lumière sur tous ceux qui l'approchent en leur annonçant Jésus-Christ, et en l'annonçant d'une manière si efficace, que les soldats qui le gardent deviennent non-seulement ses disciples, mais les martyrs de Jésus-Christ même.

N'admirez-vous pas cet officier de guerre qui, comme un autre apôtre, produit dans les liens des enfants à l'Eglise; qui catéchise, qui éclaire, qui baptise, et qui, des trois néophytes qui ont entendu sa parole, en fait trois généreux martyrs? Un prisonnier annonce Jésus-Christ à d'autres prisonniers! O Dieu saint! c'est ainsi que vous faites servir les exils et les liens de vos serviteurs à vos miséricordes. Ce sont des apôtres que vous envoyez dans les prisons, parce qu'il y a dans les prisons quelques-uns de vos élus que leurs chaînes empêchent d'aller chercher ces apôtres. Bien plus : un soldat devient évangéliste; et plût à Dieu, mes frères, qu'il n'y eût point parmi nous des évangélistes qui, dans un ministère si saint, vécussent avec une licence de soldats! En un mot, sur les lèvres d'un laïque est la doctrine de la foi et la science du salut; il combat l'erreur, il répand la lumière de la vérité, il convertit des païens, il forme des martyrs. Le zèle du salut de nos frères est de tous les états : nous ne devons pas seulement luire pour nous, mais pour tous ceux qui nous environnent. Il y a une espèce d'apostolat que les laïques mêmes sont obligés d'exercer, et ils n'ont pas besoin pour cela d'une autre mission que celle de la charité. A peine la femme de Samarie connaît-elle Jésus-Christ, qu'elle va l'annoncer à ses concitoyens. Apollon, catéchumène et néophyte, Priscille et Aquilas, gens mariés et laïques, parlant des voies de Dieu à ceux de leur ville, avaient le zèle et l'esprit du sacerdoce sans en avoir le caractère. Vous pouvez, mon cher auditeur, le faire à toute heure par le bon exemple : instruction continuelle, lumière plus efficace que celle de la parole; vous le feriez par la parole même, si dans vos entretiens vous parliez des biens du monde comme l'Evangile en parle, si votre langage n'était pas le langage des passions, si vous ôtiez à vos discours cette corruption qui les rend si dangereux, et qui fait qu'au lieu qu'un jour devrait instruire un autre jour, lorsqu'un chrétien parle à un chrétien, il arrive, au contraire, que vous ne travaillez qu'à vous communiquer les uns aux autres vos erreurs et vos ténèbres; en sorte que, par vos conversations séculières, le faible est bien plus disposé à renoncer Jésus-Christ qu'à le confesser.

Et après cela serez-vous surpris, mes chers frères, si le juste se fait une prison au milieu du monde, ou s'il va chercher loin du monde, dans les cavernes et dans les cloîtres, des prisons? C'est là que vous verriez, par l'innocence qui éclate dans ses mœurs et par la vérité qui luit dans ses paroles, les ténèbres dissipées : notre saint fait de sa prison une école du christianisme; la lumière y est répandue : *Habet tenebras carcer, sed vos lumen estis.*

Disons, en second lieu, qu'avec les ténèbres les frayeurs et les troubles en sont

bannis. En effet, rien de plus tranquille dans les chaînes que Victor. Et qu'est-ce que peut craindre un homme à qui la douleur paraît agréable, à qui la mort paraît précieuse? La sentence du juge, que le triste criminel attend avec inquiétude, comble de joie le confesseur de Jésus-Christ. La conscience, qui est le premier bourreau qui tourmente le pécheur, la conscience est pour le saint une douce compagne : le cœur innocent ne présente au juste, dans les œuvres du passé, que les idées d'un joyeux avenir, lorsque la justice suprême, reprenant ses droits, il jugera ses juges mêmes : *Vos estis de judicibus ipsis judicaturi.*

Où trouverez-vous donc les troubles, mes frères? où la frayeur doit-elle habiter? C'est dans le cœur du tyran, et non dans celui du martyr, c'est dans le cœur du sensuel même qui vous paraît plongé dans ses délices. Quels troubles pour chercher des plaisirs qui ne se présentent pas toujours quand on les cherche, et qui s'échappent dans le temps qu'on les a trouvés; qui s'achètent par de grandes peines, et qui laissent après eux des maux encore plus grands? Levez, si vous pouvez, le voile qui cache le pécheur, et vous découvrirez dans une conscience déchirée, sous un visage riant et comique, des scènes sanglantes. Car, Messieurs, on ne tombe pas tout d'un coup dans cet abîme où la conscience ne parle plus : il a fallu quelque temps au transgresseur pour secouer le joug de la raison et de la religion; et il lui faut encore des gênes, des contraintes pour tromper les yeux des parents et des inconnus, des amis et des ennemis. Et d'ailleurs le seul souvenir de la mort, si triste à quiconque aime cette vie passagère, n'est-il pas bien capable de répandre l'amertume dans tous ses plaisirs? On y arrive bientôt, à cette mort, des palais comme des prisons; mais on y arrive des palais avec désespoir, pendant que le prisonnier de Jésus-Christ monte sur l'échafaud avec la même joie que s'il montait sur le trône. Il n'a qu'une crainte dans ses liens : c'est de trouver un persécuteur trop doux, des bourreaux trop humains, des lions qui l'épargnent. Ses chaînes vous paraissent dures et pesantes : vous n'auriez pas cette pensée, mes frères, si vous aviez appris une autre prérogative du captif chrétien; c'est qu'il est libre dans ses chaînes : *Habet carcer vincula, sed vos soluti estis.*

Et ici il faut vous dire que si, selon la doctrine de Jésus-Christ même et celle du grand Apôtre, il n'est point de tyrannie plus véritable que celle des passions, et que le pécheur, quelque libre qu'il paraisse, est un esclave : *Qui facit peccatum, servus est peccati.* (*Joan.*, VIII, 34; *Rom.*, VI, 16; II *Petr.*, II, 19.) Il est vrai, par conséquent, que celui que la grâce de Dieu a affranchi du joug de ses convoitises et de la servitude du péché, quand il aurait les pieds dans les entraves et les mains liées de fer, il jouirait de cette douce liberté qui convient aux enfants de Dieu, lesquels ne sont plus ni sous la domination du démon, ni sous la puissance de la mort, ni sous la malédiction de la loi. Pourquoi cela? Parce qu'ils ne sont plus les esclaves du péché, qui a introduit dans le monde toutes les autres servitudes, par qui nous sommes devenus les captifs du démon, par qui la mort est entrée sur la terre, par qui la malédiction et la colère de Dieu sont venues sur nous.

Voici donc, chrétiens, dans les chaînes les plus lourdes, un homme vraiment libre, le juste Victor délivré par son innocence de la tyrannie du péché et de la servitude du prince du monde. Il n'est point attaché par l'ambition à la roue de la fortune pour en suivre tous les mouvements, et pour digérer avec une patience d'esclave les rebuts de ses maîtres. Il n'est point l'esclave de la volupté, cette fâcheuse maîtresse, dit un ancien, qui gronde toujours et qui n'est jamais contente des services qu'on lui rend. Le sordide intérêt ne le domine pas davantage, et ne lui a point ôté le droit de dire la vérité, qui est un droit si digne de personnes libres. Il n'est pas dans un emploi tumultueux, où un enchaînement d'affaires lui ôte le temps d'être avec soi, de penser à soi, de réfléchir sur soi; il n'est pas dans cette triste servitude où saint Bernard regardait un premier ministre de l'Eglise, lorsqu'il lui disait : *Dic, quæso : Ubi liber, ubi tutus, ubi tuus?* Il ne vit pas sous la loi de la vanité comme le timide courtisan, dont toute la religion est de courber son corps, de contraindre son humeur, de composer son visage, de dormir et de veiller selon le caprice d'autrui, de ramper sur les traces du prince; souvent banni de sa maison, et toujours de lui-même : homme d'autant plus malheureux, que dans un si dur esclavage il se croit encore libre.

A la vérité, Messieurs, le martyr a ses maîtres et il porte des chaînes, j'en conviens avec vous; mais ce sont des maîtres dont il craint beaucoup plus les faveurs que les disgrâces; ce sont des chaînes qu'il porte avec plus de plaisir qu'une couronne. Et je vous prie, disait le grand Chrysostome, qui était le plus libre, ou du jeune esclave Joseph, qui méprisant également les menaces et les attraits, refusa avec courage de faire ce que sa maîtresse lui commandait, ou de cette maîtresse impudente, qui, obéissant honteusement aux ordres tyranniques de sa cupidité, se prosterna aux pieds du captif, qu'elle ne put fléchir ni par les attraits ni par les menaces?

Mais quoi, direz-vous, cet homme n'est-il pas libre qui commande à tant d'hommes, qui ôte et qui donne la liberté aux autres quand il lui plaît, qui parcourt la terre pour étendre ses conquêtes, qui va au delà des mers chercher de nouvelles terres. Non certes, mes frères, puisqu'il est esclave du péché : *Qui facit peccatum, servus est peccati.* Il n'est point lié, répondez-vous, il n'est point enfermé dans une étroite prison; voilà qu'il passe d'une province à une autre : comme si un forçat jouissait de la liberté, parce qu'il promène sa misère sur la vaste

étendue de la mer. Le héros même que vous admirez, et qui met sous le joug les peuples les plus libres, obéit comme un esclave à une infâme passion, et quelquefois, sous une contenance fière et terrible, il cache, au milieu des hasards, un cœur inquiet et troublé : semblable à la feuille des bois qui tremble elle-même, lorsque, pendant la nuit, elle fait trembler le voyageur.

Cependant vous ne sauriez croire qu'il ne soit pas libre, puisque l'or et les richesses, avec quoi l'on assujettit toutes choses, ne lui manquent pas. Et cet état, mes frères, me fait souvenir de ces peuples dont parle Tertullien, chez qui l'or était si commun, que l'on en composait les chaînes des captifs ; les coupables en étaient chargés dans les prisons ; et plus ils avaient commis de crimes, plus ils étaient chargés de richesses. Qui aurait pu les appeler heureux, pendant qu'ils soupiraient sous la pesanteur de l'or qui les accablait ? N'étaient-ils pas au contraire d'autant plus misérables qu'ils paraissaient plus riches. Le prix de leurs chaînes ne faisait qu'en augmenter le poids.

Vos chaînes, riches du siècle, sont plus précieuses que celles des forçats, mais en sont-elles moins pesantes ? O chrétiens ! Si vous aimez les chaînes, choisissez celles de la religion, cessez d'être les esclaves du péché, et devenez les esclaves de la justice. C'est une douce et charmante servitude, qui vaut mieux mille fois que la liberté des hommes les plus puissants. Vous l'avez vu dans Victor qui a été libre jusque dans les liens. Il est temps de vous le montrer glorieux dans ses opprobres, seconde partie de son éloge

SECOND POINT.

Un des plus dangereux artifices des tyrans, pour obliger les fidèles de renoncer à la religion, c'était d'attacher à la condition de chrétien un caractère d'ignominie ; quelquefois dépeignant à des hommes nobles la religion de Jésus-Christ comme une secte qui n'était embrassée que par les vils mercenaires, toujours leur ôtant les marques de leur dignité, chassant honteusement de leur sénat d'illustres magistrats, dépouillant les soldats de leurs armes. Et combien fut pernicieuse à l'Eglise cette persécution plus douce en apparence, mais en effet plus propre à séduire le cœur humain naturellement superbe ! La honte a souvent assujetti ceux que la douleur n'a pu vaincre : mais ne soupçonnez rien de faible dans Victor : jamais homme ne sut mieux mériter les honneurs de la milice, et jamais homme ne sut mieux les mépriser.

Indocile à fléchir les genoux devant les idoles du prince, on le couvre d'opprobres, on lui ôte l'épée au milieu du camp ; on le dégrade devant tous les soldats, non-seulement de la milice, mais de la noblesse que la ville de Marseille, où il était né, donnait aussi bien que Rome à ses citoyens. Quelle est la posture de notre saint au milieu de tant d'ignominies ? Je le vois, comme les apôtres, avec un visage serein, mettant toute sa gloire dans ce déshonneur apparent ; je l'entends prononcer ces paroles de l'Apôtre des nations : *Exeamus igitur extra castra improperium Christi portantes.* (*Hebr.*, XIII, 13.) Sortons, puisqu'il le faut, sortons du camp des césars, quittons cette milice profane, pour entrer dans le camp de Jésus-Christ, chargés de ses ignominies qui me paraissent plus glorieuses que sa gloire même. Pensiez-vous, Messieurs, trouver tant de modération et de patience dans un soldat ? Et qu'est devenue cette férocité militaire qui rend les guerriers si tendres dans les moindres injures ; qui ne laisse à la plupart, lorsqu'ils se croient méprisés, ni les sentiments réglés de la raison, ni les douces et tranquilles mœurs de la foi ?

Mais ce n'est pas là où se terminent les outrages que le persécuteur fait souffrir au martyr. Il le fait attacher à une croix : et vous savez, mes frères, que la croix, qui était chez les Romains un supplice infâme, le supplice des esclaves, dans le siècle de Victor n'avait encore rien perdu de cet opprobre aux yeux du monde, parce qu'elle n'avait pas encore été placée sur le front des césars. Mais, ô croix salutaire ! s'écriait le saint, puisque tu es teinte du sang de Jésus-Christ, je trouve en toi une source de gloire. Rien de plus noble que la croix ! et je veux, aussi bien que le plus zélé des apôtres, ne me glorifier qu'en elle : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi !* (*Galat.*, VI, 14.)

Se soumettre à l'humiliation et à la croix quand elle se présente, c'est beaucoup ; la désirer quand elle ne se présente pas, c'est une générosité vraiment chrétienne ; mais s'en glorifier, et ne se glorifier qu'en elle, et regarder comme un grand malheur de se glorifier en quelqu'autre chose, c'est être un Paul, c'est être un apôtre. Et je ne craindrai pas de dire que telles furent les dispositions de Victor, ses sentiments, ses paroles : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi !* Paroles, sentiments, dispositions qui devraient être aussi celles de chaque chrétien. Car, mes chers frères, quoique nous ne jouissions pas tous, lorsque nous sommes dans l'humiliation, de la gloire sensible dont jouit notre saint ; quoique dans ces tristes moments nous ne soyons pas tous consolés, voyant comme lui de nos yeux Jésus-Christ, qui voulut être alors, comme il l'avait été du prince des martyrs, le spectateur de ses combats ; il est certain, d'ailleurs, que c'est dans la seule croix de Jésus-Christ, dans les seuls opprobres soufferts pour son nom, que nous trouverons la véritable gloire, et que ce ne sera jamais dans l'approbation et la louange du monde.

En effet, dit saint Bernard, et c'est ainsi qu'ont pensé tous les martyrs, tous les saints, tous les justes ; en effet, il n'est pas sûr, premièrement, de mettre sa gloire dans la louange des hommes et de la confier à la

bouche d'autrui, qui est comme un vase percé, dit ingénieusement ce Père, qui n'a ni clefs ni serrures pour la garder, où la réputation la plus belle se perd en un moment; et est-il une science, une sagesse, une beauté, une valeur ou quelqu'autre mérite dans le monde qui ne soient pas contredits? Souvent même, pendant que les étrangers vous admirent, vos amis et vos proches, qui vous connaissent mieux, vous méprisent.

Marc-Aurèle, qui cherchait à savoir ce que l'on pensait, ce que l'on disait de lui, et que cette curiosité exposait à entendre bien des discours qui ne lui étaient pas avantageux, était, dit un auteur, le plus misérable de tous les hommes, parce qu'il était le plus vain et le plus curieux. Combien serions-nous mortifiés si nous savions tout ce que les autres pensent de nous!

En second lieu, non-seulement il n'est pas sûr, mais il est ridicule de chercher de la gloire dans la louange humaine. La preuve en est sensible, et il est aisé de voir que ce n'est pas pour cette gloire que l'homme est fait, puisqu'il y a de la honte à confesser que l'on en est touché, puisque, pendant que le vulgaire vous admire, vous n'oseriez, devant des témoins, souscrire à son admiration, puisque vous êtes obligé alors de contrefaire l'humble, et d'aller prendre sur le visage du juste, pour cacher votre vanité, le voile de la modestie, refusant la louange et méritant par ce refus une gloire plus délicate, la gloire de l'avoir rejetée.

Troisièmement, c'est que les hommes ne conviennent pas eux-mêmes du point fixe de la gloire humaine. Le poëte est méprisé par l'historien, l'historien par le philosophe, le philosophe par le géomètre. L'un a voulu se faire un nom en bâtissant le temple d'Ephèse; l'autre a prétendu au contraire s'en faire un en le brûlant. Le gladiateur qui s'applaudit, qui croit être un héros en repoussant l'injure par la mort de son semblable, le sage chrétien le regarde comme un brutal, comme un insensé, qui craint plus une légère flétrissure que la damnation éternelle.

Quatrièmement enfin, c'est que cette gloire fragile que votre orgueil demande, et que le monde ne vous accorde pas toujours, vous rend plus tendre ou à l'oubli ou au mépris. Témoin le superbe Aman, qui avait plus de douleur de se voir méprisé par le seul Mardochée, qu'il n'avait de joie d'être adoré par tout l'empire. Toute la sagesse se réduit donc à ne compter pour rien les suffrages des hommes et leur vaine approbation, en mettant, comme Victor, dans l'abaissement, dans l'humiliation, dans la croix la gloire véritable, marchant sur les traces de Jésus-Christ, le prince des humbles et en même temps le roi de gloire, qui savait sans doute la vraie route qui y conduit. L'homme qui s'est égaré et perdu par l'orgueil, ne peut plus être ni redressé ni rehaussé par que l'humiliation.

Regardez toujours notre saint, fidèles qui m'écoutez, et si les ignominies vous manquent, formez-vous-en à vous-mêmes, en vous rabaissant à vos yeux par des pensées humbles, en vous diminuant aux yeux des autres par un air simple. En quelque état que vous soyez, l'humiliation vous convient, et vous ne pouvez autrement arriver à la véritable gloire. Si vous êtes pauvre : *humiliatio tua in medio tui*, vous ne devez pas chercher ailleurs des sujets de vous humilier, l'ignominie s'attache à tous les pas du pauvre. Et si vous vous glorifiez alors, il faut que ce soit à suivre nu Jésus-Christ nu. Si vous êtes grand, c'est alors que vous devez pratiquer la parole du Sage : *quanto magnus es, humilia te in omnibus.* (*Eccli.*, III, 20.) Craignez surtout que votre grandeur ne soit ou le préjugé ou le principe de votre réprobation. Si vous êtes riche, humiliez-vous sous la main puissante de Dieu; il vous a peut-être donné les biens de la terre, parce qu'il vous juge indigne des biens du ciel. Pour sauver un riche, quels penchants ne faut-il pas forcer? Le salut dans l'opulence, quel miracle de la grâce! Si vous êtes pécheur, est-il rien de plus bas et de plus humiliant que le péché? Adam ayant péché se cache et n'ose se montrer. Caïn après son crime prend la fuite et craint tous les yeux. L'infamie, l'opprobre et toutes les misères humaines ont leur source dans le péché. Si vous êtes vertueux, humiliez-vous encore; l'orgueil suffit pour vous dépouiller de toutes vos vertus : *humilia te in omnibus.* L'Evangile ne vous annonce que l'humilité, et c'est pour cela que vous voyez tous les justes comme Victor, non-seulement patients dans les injures, mais affamés d'opprobres; non-seulement cherchant la croix de Jésus-Christ, mais s'y glorifiant et ne se glorifiant qu'en elle. Notre saint martyr trouve sa gloire dans le sein même de l'ignominie, glorieux dans ses opprobres Vous allez voir enfin, mes frères, qu'il est immortel jusque dans sa mort; dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Dans ce qui reste à vous dire de notre invincible martyr et de sa mort, matière d'un éloge immense, il faut, pour ne pas vous être à charge, Messieurs, que je fasse plutôt ici l'office d'historien que d'orateur. La mort se présente au saint sous mille faces différentes; un supplice succède à un autre; il sort de la prison pour être battu de verges; on l'étend ensuite sur un chevalet; du chevalet, il est traîné par les rues de Marseille à la queue d'un cheval indompté: couvert de son sang, après avoir arrosé le pavé, et laissé partout les sanglants morceaux de son corps déchiré, on le fait monter sur une croix, d'où on l'arrache bientôt après pour être broyé sous la pesante meule d'un moulin. Lorsque vous entendez, Messieurs, le récit de tant de tourments, ne pensez-vous pas entendre l'histoire de plusieurs martyrs, dont l'un est attaché à une croix, l'autre traîné à la queue d'un cheval

fougueux, et l'autre écrasé sous une meule? et toutefois ce n'est qu'un seul martyr, et ce martyr ne meurt pas au milieu de tant de supplices. Vous diriez qu'il est immortel et qu'une vigueur toujours nouvelle renaît de tous ces instruments de mort; immortel dans les supplices en sa chair que la mort respecte si longtemps, immortel dans ses cendres qui ont une odeur de vie et dont la mémoire ne périt pas. Deux circonstances avec lesquelles j'achève son éloge.

La chair de Victor dont la fermeté lasse les bourreaux, jouit dans ces longues douleurs d'une espèce d'immortalité : immortel dans ses supplices, première circonstance. Et à ce sujet, Messieurs, saint Chrysostome parlant d'un autre martyr semblable à notre saint, disait que c'était par un artifice du démon que la vie se conservait quelquefois dans les plus rigoureux supplices, parce que le dessein de cet ennemi des hommes, en tourmentant les justes, n'était pas de leur donner la mort, mais de leur ôter avec la foi la justice. Et en cela, dit cet éloquent docteur, les martyrs étaient semblables à ces villes riches que l'avarice des conquérants a fait battre quelquefois. Ceux-ci n'en voulaient pas à la vie des citoyens, mais à leurs richesses. Ainsi, dit le grand Chrysostome, le démon attaquait les martyrs, non pour les dépouiller de la vie mortelle, mais pour leur enlever le trésor de la religion.

Et certes, chrétiens, Satan ne pouvait mieux y réussir qu'en ajoutant à la violence des supplices la longueur qui fatigue et qui use enfin la patience la plus ferme; comme rien ne prouvait mieux la divinité de la religion que défendaient les martyrs, que la vertu plus qu'humaine qui les soutenait, et qui les réparait, pour ainsi dire, parmi tout cet appareil de moralité. Etrange confusion pour les païens! on voyait leur dieux brisés et réduits en poudre; pendant que les serviteurs du vrai Dieu avec une chair fragile, mais invulnérable, ne pouvaient mourir. L'admirable Victor est toujours vivant et en quelque manière immortel dans les supplices, pendant que de son pied il renverse l'autel et brise l'idole. L'empereur voit son Jupiter devenu de la poussière et sa fureur s'augmente. Il commande que le pied du martyr soit coupé. On coupe ce pied qui n'a point scandalisé, mais qui a renversé l'impiété et le scandale; on coupe ce pied qui n'a point couru pour commettre le crime, mais pour briser l'idole. Oh! qui me fera la grâce de baiser cette relique sainte pour y recueillir l'esprit de zèle dont Victor fut animé! Zèle qui est aujourd'hui si languissant et qui nous serait si nécessaire, à nous qui sommes les ministres du Dieu saint, pour détruire dans nos temples non plus des idoles mortes, mais des idoles animées; pour en bannir les scandales, et rendre à nos églises leur sainteté en les purifiant de tous les objets profanes. Car, mes frères, qu'il me soit permis ici de m'en plaindre, bientôt les gens de bien n'oseront plus à certaines heures entrer dans nos églises. La dernière heure du sacrifice y est devenue l'heure du vice et des séductions.

O Dieu saint, donnez à vos ministres, pour corriger un tel désordre, l'ardeur et le zèle du martyr! Son pied, mes frères, est gardé avec respect dans cet auguste temple où vous êtes assemblés; il y est honoré par les fidèles, il y opère des miracles. Mais, qu'attendez-vous maintenant de Victor, lorsqu'il n'est plus qu'une ombre de lui-même? Son corps n'est plus qu'une grande plaie, et il est encore redoutable au tyran. Il n'a point de pied, et il ne laisse pas de marcher, bien différent des divinités païennes, lesquelles, comme parle le Prophète, avaient des pieds et ne marchaient pas. Que le persécuteur frappe, Victor sera toujours vivant jusque dans la région de la mort, et lorsque les liens de son âme seront rompus, non-seulement immortel dans ses supplices, mais de plus immortel dans ses cendres ; seconde circonstance. En effet, mes frères, dans le sein même de la corruption, son corps qui est conservé depuis tant de siècles dans le monastère que le fameux Cassien, disciple de saint Chrysostome, fit bâtir sous son nom; son corps, dis-je, ne cesse pas d'y répandre une odeur de vie, de sorte que se vérifie cette parole de saint Pierre Chrysologue, que le tombeau des martyrs est leur berceau, et que leur mort est comme la source d'une naissance nouvelle, le principe d'une vie qui n'aura point de fin : *Martyres morte nascuntur, fine inchoant, occisione vivunt.*

Périront la mémoire et les noms des plus fameux conquérants; leurs corps seront livrés à la corruption, et leur gloire, attachée à une médaille obscure, ne descendra point avec eux dans le tombeau. Le Seigneur, au contraire, garde avec soin les ossements du juste, sa mémoire sera toujours conservée, son corps demeurera incorruptible, les habits mêmes des saints seront salutaires; on viendra de toutes parts, dit Tertullien, et on s'approchera en rampant des cendres du martyr de Jésus-Christ. Son nom sera marqué dans nos fastes sacrés, son intercession auprès du souverain médiateur ne sera pas implorée en vain. Il vivra toujours; et voici, Messieurs, une célèbre abbaye connue par le nom du saint où la semence des justes aussi bien que des doctes ne périt jamais, sa mémoire passera toute pure de race en race.

Telle est la vertu de la souffrance chrétienne, qui répand sur tout ce qu'elle consacre des semences d'immortalité. Telle est la mort heureuse des saints. O mort, où est ton aiguillon? Tel est le sort de l'homme patient qui a des priviléges infinis que l'homme courageux ne saurait avoir: *Melior est patiens viro forti.* O Dieu éternel, que je meure de la mort des justes! car il n'y a que cette mort qui rend immortel. Et, cette mort dans la paix de l'Eglise, mes

frères, n'est autre chose que la mortification des sens, l'adversité, l'amour de la souffrance. Il n'est point d'autre échelle pour monter au ciel que la croix. Le Seigneur ne donne la vie qu'après avoir donné la mort; il ne multiplie les riches moissons que dans la terre qui a été baignée des larmes et de la sueur du triste laboureur; de manière que le jour de la calamité paraît aux yeux du juste comme le jour de la rédemption. Ecoutez le Rédempteur même, lorsque faisant la peinture de l'affreuse destruction de ce monde sensible, il appelle les derniers temps où elle s'accomplira, le temps de l'été, quand l'arbre qui a paru mort et desséché dans l'affreuse saison de l'hiver, reprenant une vie nouvelle, est orné de feuilles et enrichi de fruits : *Videte ficulneam, et omnes arbores, cum producunt jam ex se fructum, scitis quoniam prope est æstas.* (*Luc.*, XIX, 29.)

O chrétiens! sur ces idées de la foi que vous professez, et selon lesquelles tous les saints ont agi, avec quels yeux considérez-vous donc la peine, la disgrâce, l'humiliation, les maladies, la mort? Une vie douce et commode nourrissait vos passions; les gens heureux ne se corrigent guère; vous ne pensiez pas non plus à expier vos péchés, et voilà que vous trouvez dans l'affliction l'expiation de vos péchés et un remède à vos passions; la lumière sort des ténèbres, le ciel commence à s'ouvrir, votre rédemption approche, l'heureuse saison de la récolte arrive; *prope est æstas.* Femme chrétienne, vos agréments et votre jeunesse vous faisaient oublier votre dernière fin, vous ne pensiez qu'à plaire, et vous ne pensiez point à mourir; il fallait pour vous désabuser qu'une maladie vous défigurât, votre vie et votre salut étaient dans cette infirmité mortelle. Maintenant le pernicieux adulateur s'éloigne de vous; le confesseur devenu plus hardi se rapproche, et vous montre la loi dans toute sa pureté. Maintenant vous commencez à découvrir le néant du monde. Vous comprenez que la grande affaire de la vie est la préparation à la mort, et que rien n'est grand, que rien n'est précieux qu'une sainte mort, puisque son fruit, qui est l'immortalité bienheureuse, est proche : *prope est æstas.* Peut-être aussi aviez-vous un enfant chéri qui dérobait à Dieu vos affections, à qui votre argent préparait des emplois dont vous le rendiez indigne par votre éducation; la mort a brisé cette idole, et en même temps, elle a rompu vos liens. Vous alliez au tombeau des martyrs pour demander sa vie : allez-y plutôt demander pour vous la vie chrétienne et pénitente. Venez y apprendre dans les cendres de Victor, que quand les prodiges marcheraient devant vous pour assujettir tous les hommes, pour éclairer et convertir même les infidèles, le chrétien humble et patient dans les maux vaut encore mieux que le plus grand héros et que tout ce qu'on admire le plus dans le monde : *Melior est patiens viro forti.* Vous y apprendrez enfin que la mort même est pour le juste un glorieux natal, une nouvelle naissance; et que souffrir et mourir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, c'est le grand moyen de vivre et régner éternellement avec lui dans la gloire immortelle du ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE X.

SAINT JACQUES.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. (*Matth.*, XX, 21.)

Ordonnez, Seigneur, que mes deux fils que voici, soient assis dans votre Royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.

Un ancien Père de l'Eglise, parlant des apôtres de Jésus-Christ, croit les avoir définis parfaitement quand il dit que ç'a été un genre d'hommes destinés à la mort : *Genus hominum morti destinatorum.* Voulant dire que le caractère propre et particulier de l'apostolat, c'est de signer la foi de Jésus-Christ de son propre sang, après l'avoir publiée par la parole. Cette définition, *genus hominum morti destinatorum*, est appuyée sur l'autorité de saint Paul, qui parle de lui-même et des autres apôtres comme de personnes destinées à la mort : *Deus nos apostolos novissimos ostendit, tanquam morti destinatos* (*I Cor.*, IV, 9.)

Suivant le sens de cette définition assez étrange, n'aurais-je pas quelque raison de publier aujourd'hui, Messieurs, à l'honneur et à la gloire de cette église que son ange tutélaire, son glorieux patron est le premier de tous les apôtres? Je sais que saint Pierre sont le premier en autorité, puisqu'il a reçu cette primauté de Jésus-Christ; que saint André est le premier appelé pour la vocation, puisqu'il a été le premier appelé; que saint Jean, frère de notre saint, a été le premier en amour, puisqu'il a été le disciple bien-aimé : *Discipulus, quem diligebat Jesus.* (*Joan.*, XXI, 7.) Mais saint Jacques est véritablement le premier au martyre. Ç'a sont le premier des apôtres qui a bu le calice de Jésus-Christ, selon la prédiction de ce divin Sauveur : *Calicem quidem meum bibetis.* (*Matth.*, XX, 22.) Saint-Jacques n'est-il donc pas le premier apôtre, puisqu'il a devancé les autres au martyre, et que la mort et le martyre pour l'Evangile de Jésus-Christ est le caractère de l'apostolat : *Genus hominum morti destinatorum?* Sans faire comparaison de toutes ces différentes primautés, il est toujours certain que celle du martyre a été la prérogative de notre saint apôtre. Mais comme ce privilége admirable aussi bien que tous les autres qui l'ont rendu si recommandable, ont été des dons de l'Esprit de Dieu, nous n'en pouvons parler que par ses lumières. Employons pour les obtenir le crédit de la reine des apôtres, et disons-lui pour cet effet *Ave, Maria.*

Quelle est cette grandeur, Messieurs, et cette primauté que la mère de saint Jacques et de saint Jean vient demander au Fils de Dieu pour ses enfants, lorsqu'elle le prie avec tant d'empressement de mettre l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son

royaume : *Dic ut sedeant, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo?* N'est-il pas visible que le royaume que se proposent les enfants est un royaume de la terre, et qu'ils ne cherchent qu'une primauté et une grandeur temporelle par les intrigues d'une mère qui fait assez voir par sa demande qu'elle est et femme et mère, c'est-à-dire et indiscrète et passionnée?

Mais aussi ne sont-ils pas exaucés. Le Seigneur les rebute par amour, il les rejette par miséricorde, parce qu'ils ne savent alors ce qu'ils demandent, *nescitis quid petatis.* (*Matth.*, XX, 22.) Consolez-vous, mère, enfants, consolez-vous : vous ne fûtes jamais mieux exaucés que dans ce refus amoureux. Vous demandez la meilleure part au repos et à la gloire de Jésus Christ, *dic ut sedeant in regno tuo.* Que fait Jésus-Christ? Il vous donne la meilleure part à ses travaux et à ses souffrances, *calicem meum bibetis :* ne comprenez-vous pas par ces paroles que vous êtes admirablement exaucés? car si dans le royaume de Jésus-Christ la grandeur de la gloire et du bonheur se doit mesurer sur la grandeur des souffrances, en vous accordant la primauté des souffrances, il vous accorde par conséquent la primauté du bonheur. Et il vous l'accorde non-seulement pour l'avenir, mais dès à présent; vous commencez déjà de posséder en partie ce que vous devez un jour pleinement posséder. Car n'êtes-vous pas déjà à la droite de Jésus-Christ dans le royaume de sa grâce et de son amour?

C'est, mes frères, ce qu'il est aisé de voir dans la personne de notre grand apôtre par trois admirables prérogatives. Car on peut, ce me semble, dire de lui qu'il a été à la droite de Jésus-Christ vivant et conversant, à la droite de Jésus-Christ souffrant et mourant, et à la droite de Jésus-Christ glorieux et triomphant. Je dis donc qu'il a été à la droite de Jésus-Christ vivant et conversant, par la singularité de sa vie et de sa conversation familière avec Jésus-Christ. Je dis en second lieu qu'il a été à la droite de Jésus-Christ souffrant et mourant, par la singularité de sa mort et de sa primauté dans le martyre pour Jésus-Christ. Je dis en troisième lieu qu'il a été à la droite de Jésus-Christ glorieux et triomphant, par sa singularité dans l'exercice de la puissance et de l'autorité de Jésus-Christ. Ces trois prérogatives simplement expliquées feront les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Il me semble, mes frères, que la véritable familiarité peut se réduire à deux effets principaux dont l'un regarde l'esprit et l'autre la volonté. Le premier consiste à se déclarer, à s'ouvrir, à se faire connaître mutuellement l'un à l'autre. Le second consiste dans la communication mutuelle de toutes choses contraires ou favorables, prospérités ou adversités. Mais parmi les hommes, Messieurs, ces deux effets sont ordinairement suivis de deux grands défauts. Le premier, c'est que la connaissance mutuelle produit le mépris; le second, c'est que la mutuelle communication forme le déréglement et la corruption.

Je dis premièrement que la connaissance mutuelle produit le mépris. Car, mes frères, donnez-moi dans le monde l'homme le plus honoré, le plus révéré, le plus admiré, quel qu'il soit; si vous l'examinez de près, si vous l'approfondissez un peu, vous ne serez pas longtemps sans reconnaître qu'on ne l'admire tant que parce qu'on le connaît peu. Oui, que cet homme, si réservé devant le monde, se fasse connaître familièrement, qu'il fasse en public une partie de ce qu'il fait en particulier, qu'il rejette les voiles qui le déguisent : pour un demi-talent qu'il faisait valoir au dehors, on y remarquera mille faiblesses; pour un petit éclat de vertus, mille défauts. On verra qu'un peu de gravité cache des convoitises déréglées; on découvrira sous le masque de l'homme sage des ignorances et des puérilités; on apprendra qu'il cherche par des voies souterraines les biens du monde qu'il paraît mépriser dans ses discours avec des paroles si magnifiques. En un mot, mes frères, si vous êtes hommes et que vous ayez quelque estime devant les hommes, soyez très-persuadés que la connaissance de vos talents et de vos vertus n'y contribue pas autant que l'ignorance de vos défauts : et c'est en ce sens que la connaissance mutuelle qui naît de la familiarité que les hommes ont les uns avec les autres, engendre le mépris; voilà son premier défaut.

Mais le second, qui est bien plus fâcheux et plus à craindre, c'est que dans cette mutuelle société, dans cette mutuelle communication, on se communique plus facilement sa maladie que sa santé, ses défauts que ses vertus. On remarque que le premier homme n'a cessé d'être innocent que lorsqu'il a cessé d'être solitaire. D'abord il s'est perdu dans la conversation de sa femme. Si donc deux personnes, toutes deux innocentes, se sont empoisonnées mutuellement, que ne doit-on pas craindre dans l'état présent où la corruption est générale, et où il est si difficile parmi les personnes même spirituelles, dans une société d'affections et de pensées, de ne pas répandre dans le sein d'autrui leurs erreurs et leurs passions, et de finir par la chair un commerce qui a commencé par l'esprit?

Ces deux défauts de la familiarité que les hommes ont les uns avec les autres sont bien éloignés de se trouver dans celle que les saints ont avec Dieu. Et cela, mes frères, par des raisons toutes contraires. Car premièrement, au lieu que les mystères des hommes cessent d'être des mystères sitôt qu'ils sont découverts, tout le contraire arrive dans les mystères de Dieu dont la connaissance augmente l'admiration. Appliquons-nous à connaître Dieu tant qu'il nous plaira, ne craignons point d'y rien découvrir qui nous le fasse jamais mépriser. C'est un abîme de perfections; plus nous le

connaîtrons, plus nous voudrons le connaître, et une plus profonde connaissance produira une plus profonde admiration. En second lieu, Dieu qui est toutes choses, ne pouvant rien recevoir de nous, et d'ailleurs pouvant lui-même se donner à nous tout entier, il ne saurait jamais rien perdre avec nous et nous pouvons gagner infiniment avec lui.

C'est dans cette souveraine familiarité avec un Homme-Dieu que notre grand apôtre est devenu un homme tout divin, et je puis dire de lui cette parole hardie que saint Augustin a dite de son frère saint Jean : Qu'il ne pouvait pas monter plus haut dans le cœur d'un Dieu, à moins qu'il ne devînt un Dieu lui-même : *Non potuit altius ascendere in cor Dei, nisi fuisset ipse Deus.* Car saint Augustin dans cette grande parole n'est fondé que sur la grande familiarité de saint Jean avec Jésus-Christ.

Or, dans le dénombrement que l'Evangile fait si souvent des trois plus familiers apôtres du Sauveur du monde, saint Jacques, immédiatement précédé par saint Pierre, précède saint Jean, son frère : *Assumpsit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem fratrem ejus.* (*Matth.*, XVII, 1.) Ce qui a fait dire à quelques docteurs dans la comparaison de ces trois disciples que chacun avait sa prérogative et qu'il fallait distinguer entre la tendresse et la préférence en matière d'amour; mais sans entrer dans cette question plus curieuse qu'utile, ne suffit-il pas de savoir que saint Jacques est choisi d'entre les apôtres pour entrer dans le conseil plus secret de Jésus-Christ avec les deux plus illustres apôtres, dont l'un a été appelé par excellence le disciple bien aimant et l'autre le disciple bien-aimé? Est-il besoin, mes frères, que je vienne au détail des effets admirables de cette familiarité qu'il a eue avec son divin maître, assis à la droite de Jésus-Christ conversant, et n'est-il pas facile de se les représenter?

Et premièrement, pour ce qui regarde la connaissance et l'ouverture mutuelle ; à la vérité, Messieurs, si le Sauveur du monde a exigé de son disciple qu'il s'ouvrît à lui, ce n'a pas été pour s'éclaircir, ni pour connaître ou découvrir en lui quelque chose de caché, puisqu'il voyait le fond de son cœur ; mais afin que le disciple lui-même reconnaissant ses propres défauts, ses ignorances, ses faiblesses, ses imperfections, et les exposant aux rayons du soleil de justice, il se rendît aussi plus capable de ces divines impressions. En effet, cette humble disposition du disciple qui reconnaît ses ténèbres oblige le maître à lui communiquer ses plus brillantes lumières. Et l'impression du maître divin qui éclaire, dans le disciple qui est divinement éclairé, nous est, à mon avis, clairement et visiblement marquée dans l'Evangile par le silence miraculeux de ce grand apôtre.

Car c'est une des merveilles remarquables de l'Evangile au sujet des apôtres, que saint Jacques étant un des plus familiers, est pourtant celui qui parle le moins de tous les apôtres. Il accompagne partout le Fils de Dieu en qualité de confident de ses plus secrètes actions. Il est un des trois témoins de sa puissance miraculeuse chez le prince de la Synagogue dans la résurrection de sa fille; il se trouve avec saint Pierre et saint Jean sur le Thabor pour y voir la gloire du Sauveur ; il se trouve avec eux dans le jardin des Oliviers pour y être témoin de ses douleurs et de son agonie ; en un mot il se trouve dans les mystères les plus cachés. Saint Pierre y parle à toute heure. Saint Jean prend la liberté de parler, quand même les autres se taisent et n'osent par respect rompre le silence. Il n'y a que saint Jacques qui ne parle point. Et cela, mes frères, parce que le silence est un effet de l'admiration. Saint Pierre et saint Jean se laissent emporter aux mouvements de l'amour, saint Jacques demeure dans le ravissement. Il aime, mais il adore en aimant : il semble qu'il ait plus de soin d'adorer que d'aimer : il se persuade sans doute qu'il peut être moins dispensé de l'adoration que de l'amour; parce que si l'amour est l'action qui nous apporte plus d'avantages, l'adoration est celle qui rend à Jésus-Christ plus de gloire, et qui le tire moins de sa grandeur. Il adore donc dans le silence; et plus il contemple l'Homme-Dieu, plus il l'admire. Il admire cette première des créatures de Dieu, qui est le principe, la perfection et la fin de toute autre. Il admire en Jésus-Christ Dieu et l'homme qui se réconcilient, le ciel et la terre qui se réunissent, la nature qui se répare et la grâce qui se répand. Il admire Jésus-Christ, et avec cette sainte disposition, toutes les paroles du Seigneur sont pour lui des paroles de vie, ses miracles le charment, ses exemples l'animent, sa lumière le conduit, ses ténèbres mêmes l'éclairent.

Il admire Jésus-Christ qu'il connaît. Et qu'admirez-vous, chrétiens disciples de Jésus-Christ, que vous faites profession de connaître? Toute la nature que vos yeux contemplent peut être un sujet d'admiration à vos esprits : les cieux si solides et si vastes qu'une seule parole du Créateur a étendus sur vos têtes, la terre si ferme qu'il a bâtie sur les eaux et qui vous porte, les astres qui vous éclairent, les animaux qui vous nourrissent, les éléments qui vous composent, vous-mêmes qui les admirez ; que dis-je, l'herbe la plus petite que vous foulez aux pieds, et que toutes les mains les plus industrieuses des hommes ne sauraient former, tout cela est admirable ; mais Jésus-Christ, plus admirable que tout ce que vous admirez, est peut-être le seul objet que vous n'admirez pas, vous qui êtes appelés à contempler les richesses incompréhensibles de sa gloire. Notre saint apôtre l'admire et il n'admire que Jésus-Christ. Et s'il ne parle point, c'est que son silence est un effet de son admiration, son admiration est un effet de sa connaissance,

et sa connaissance admirable est le premier effet de sa divine familiarité.

Quant au second effet, qui consiste dans une mutuelle communication ; si je considère cette communication dans le disciple, qu'a-t-il pu communiquer à son divin maître ? Il est vrai que la créature n'est qu'un néant devant Dieu ; et, selon saint Jérôme, il n'est pas raisonnable de donner le nom d'être à la créature même raisonnable, puisque c'est le nom de Dieu seul, *ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.) Et cependant elle est censée donner beaucoup à Dieu, lorsqu'elle se démet entre ses mains de tout le droit qu'elle peut avoir reçu sur soi-même. C'est ce que fait notre grand apôtre; depuis qu'il a quitté sa barque et ses filets, qu'il a abondonné son père et sa famille à la seule parole de Jésus-Christ ; *relictis retibus et patre, secuti sunt eum* (*Matth.*, IV, 22) ; il ne s'est rien réservé ; il a fait cession à son adorable Sauveur de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il a : de tout ce qu'il est, de son corps et de son âme, de ses puissances et de ses facultés ; de tout ce qu'il a, de ses biens et de toutes ses prétentions, *ecce nos reliquimus omnia.* (*Matth.*, XIX, 27.) Et c'est par-là qu'il attire les admirables communications de Jésus-Christ, et qu'il devient un prodige de sainteté.

Vous savez, chrétiens mes frères, que toute la piété des plus grands saints consiste à être les copies de leur céleste original, suivant ces paroles de l'Apôtre : *quos prædestinavit conformes fieri imagini filii sui.* (*Rom.*, VIII, 29.) Sur quoi saint Augustin nous faisant remarquer et ce que nous sommes en Dieu avant que d'être nés, et ce que nous sommes étant mis au monde, et ce que nous devons être après notre résurrection, dit admirablement qu'il faut devenir en quelque manière ce que nous avons été avant que nous fussions au monde, c'est-à-dire rentrer dans cet océan de perfections d'où nous sommes sortis par notre création, et que pour cet effet, il faut effacer tout ce que le monde nous a donné, et réformer tout ce qu'il a défiguré en nous de l'image de Dieu ; enfin nous renouveler sur notre divin original qui est Jésus-Christ.

Ah ! mes frères, faut-il maintenant demander d'où vient le silence de notre grand apôtre ? C'est qu'il est uniquement attaché à la personne de Jésus, et que tenant ses yeux incessamment collés sur cet admirable exemplaire, ayant les oreilles saintement enchantées par ses discours, il ne profère pas une parole, appliqué sans relâche à exprimer en soi-même le portrait et la ressemblance de Jésus-Christ. Or, comme il ne peut lui ressembler que par lui-même, qui est aussi bien sa force et sa sanctification, comme il est son exemplaire et son modèle ; c'est par Jésus-Christ qu'il s'efforce de ressembler à Jésus-Christ ; c'est par sa naissance qu'il veut naître ; c'est par son enfance qu'il veut devenir semblable aux enfants ; c'est par sa vie cachée au monde qu'il veut se cacher au monde et à soi-même; c'est par la vertu de sa conversation qu'il veut converser ; c'est par l'efficace de son oraison qu'il veut prier ; c'est par sa patience qu'il endure, par sa charité qu'il aime, par son obéissance qu'il est soumis, par sa douceur qu'il en use envers tout le monde, par son zèle qu'il est tout enflammé, par ses lumières qu'il est tout éclairé, par son esprit qu'il est tout animé.

En êtes-vous surpris, mes frères ? Etes-vous surpris de cette prodigieuse transformation ? pensez que c'est un effet de la communication de Jésus-Christ à un de ses plus confidents apôtres, avec lequel il veut avoir toutes choses communes, et à qui pour cela il veut faire part de ses richesses et de sa pauvreté, de sa joie et de ses douleurs, de ses prospérités et de ses adversités. Il lui fait part de ses richesses et de ses prospérités sur la montagne du Thabor ; il lui fait part de ses afflictions et de ses adversités dans le jardin des Oliviers. Dans le premier endroit il lui fait voir une terre promise, dans le dernier il lui fait voir une mer rouge qu'il faut passer. Dans le premier il lui donne des avant-gages de la vie, dans le dernier il lui donne des avant-goûts de la mort. Dans le premier il le veut attacher à la fin du salut, dans le dernier il le veut encourager aux moyens. Dans le premier il anime son espérance, dans le dernier il exerce son amour. En un mot, dans le premier on peut dire qu'il est à la droite de Jésus-Christ vivant et conversant; mais c'est proprement dans le dernier qu'il est à la droite de Jésus-Christ souffrant et mourant ; étant déjà destiné pour être entre tous les apôtres le premier au martyr : c'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Lorsqu'on vient à considérer attentivement que des deux illustres frères, saint Jacques et saint Jean, tous deux confidents du Sauveur du monde ; saint Jacques est le premier de tous les apôtres que ce divin Sauveur destine à la mort, au lieu que saint Jean est l'unique de tous les apôtres qu'il semble en exempter : *Discipulus ille non moritur* (*Joan.* XXI, 23) ; n'a-t-on pas quelque raison de croire que leur mère a été véritablement exaucée, lorsqu'elle a demandé que l'un fût assis à la droite, et l'autre à la gauche de Jésus-Christ dans son royaume? *Unus ad dexteram et unus ad sinistram in regno tuo.* (*Matth.*, XX, 21.) Car c'est un sentiment assez commun que le bonheur et les propérités de la vie nous sont figurés par la droite de Dieu ; au lieu que les misères, les afflictions et la mort nous sont exprimées par la gauche. D'où il s'ensuivrait, par conséquent, que saint Jacques serait à la gauche, et saint Jean à la droite du Fils de Dieu.

Mais pour moi, Messieurs, s'il m'est per-

mis d'user de cette allusion, je croirais volontiers qu'il la faudrait prendre à contresens, et donner, au moins en cette occasion, la droite à celui qui entre tous ses frères est honoré de la primauté du martyre. Car, mes frères, depuis le péché du premier homme, l'ordre est changé dans la grâce aussi bien que dans la nature; et par une étrange merveille, la mort précède la vie dans l'une et dans l'autre. Adam ne fait vivre ses enfants qu'après les avoir fait mourir, et selon la doctrine de saint Bernard, il est notre parricide avant qu'il soit notre père; *prius peremptor, quam parens.* Comme Jésus-Christ est le second Adam et qu'il n'est venu au monde que pour réformer les désordres du premier, il fait heureusement dans la grâce ce que l'autre a fait malheureusement dans la nature: il nous donne la mort avant que de nous donner la vie, et il est un innocent parricide avant qu'il soit le père du siècle futur.

Le sacrement qu'il a institué pour nous faire vivre, nous fait mourir. Le baptême, qui est une figure de sa résurrection, c'est aussi une image de sa mort, nous sommes ensevelis dans les eaux pour être régénérés, et nous mourons au péché avant que de naître dans la grâce. Or, comme la suite de la vie doit répondre à son principe, et que son progrès doit se régler sur sa naissance, il faut que le chrétien qui travaille à sa perfection continue de mourir avant qu'il commence de vivre; c'est pourquoi il est écrit que le Seigneur donne la mort à celui à qui il veut donner la vie, *Dominus mortificat, et vivificat.* (1 *Reg.*, II, 6.) Sur quoi saint Grégoire dit qu'il faut remarquer l'ordre même de ces paroles qui mettent la mort avant la vie : *In his verbis etiam ordo servandus est, prius quippe mortificare dicitur, deinde vivificare, quia nisi sæculo moriamur, Deo per amorem vivere non valemus.*

Et c'est aussi pourquoi chaque vertu chrétienne est, si j'ose le dire, une meurtrière innocente, qui ne nous donne la vie qu'à mesure qu'elle nous donne la mort. Car la charité, par exemple, selon saint Augustin, ne s'élève que sur les ruines de l'amour-propre; l'abstinence fait souffrir à notre corps une longue mort. Enfin, mes frères, dans le royaume de la grâce de Jésus-Christ, la douleur précède la joie, la mort précède la vie; et l'on peut dire de celui qui a la principauté des souffrances, et dont la croix et la mort sont le partage, qu'il est vraiment l'aîné, qu'il a la droite, qu'il est le plus noblement partagé. Aussi est-ce par cet instinct que les âmes les plus nobles, les plus chrétiennes, les plus généreuses, ont de la peine à vivre sans souffrances. Il faut qu'elles meurent ou qu'elles souffrent, *aut pati, aut mori.* N'ai-je donc pas raison de placer notre grand apôtre à la droite de Jésus-Christ crucifié, puisqu'il a eu la primauté du martyre?

Mais, mes frères, ne pensez pas qu'il n'ait reçu cette principauté de souffrances sur tous les autres qu'au moment de sa mort et de son martyre. Les vertus chrétiennes, les vertus admirables de Jésus-Christ crucifié ont commencé ce sacrifice longtemps auparavant. Il a été la victime de son amour avant qu'il pût être celle de la cruauté du tyran; et il me semble qu'on peut dire, avec autant de vérité que de justice, que le moment précieux de sa mort n'a été que le dernier trait et la suite naturelle de son martyre.

Je dis, premièrement, que ce moment n'a été que le dernier trait de son martyre, parce qu'il était déjà tout immolé; c'était une victime vivante, *hostiam viventem.* (*Rom.*, XII, 1.) Il avait mille fois immolé son cœur par une charité héroïque, il avait fait mille fois le sacrifice de son esprit par une foi simple, il avait fait de son corps et de tous ses sens un holocauste parfait par la sainte pénitence: ne faisant point un pas que pour monter à Jérusalem avec le Fils de l'homme, et pour y être livré à la mort, suivant Jésus-Christ, non-seulement lorsqu'il distribuait des pains, mais encore lorsqu'il déclarait qu'il n'avait pas où reposer sa tête; jamais plus attaché au Seigneur que quand il apprit de sa bouche qu'il n'avait point autre chose à prétendre que son calice. En un mot, selon le conseil que saint Bernard nous a donné longtemps depuis, le saint apôtre avait commencé de mourir longtemps avant sa mort, pour n'être pas surpris par la mort, et pour ne pas mourir tout à la fois, *partem mortis accipias, ne mors tota contingat.*

Je dis donc en second lieu que ce dernier moment n'a été qu'une suite naturelle de tous ses projets, de tous ses desseins. Car il est visible que le tyran ne le fit prendre le premier que parce qu'il se faisait remarquer sur tous les autres, et qu'il publiait le plus hardiment et le plus constamment les mérites des souffrances de Jésus-Christ, qu'il désirait si ardemment de suivre à la mort. Cet enfant lumineux du tonnerre, comme l'appelle Jésus Christ même, porte dans la Judée l'éclat de la parole; comme un nuage obscur au dehors, mais plein de feu au dedans, vous en voyez sortir tantôt les éclairs de ses miracles pour convaincre les infidèles, tantôt les foudres de ses menaces pour étonner les endurcis, tantôt la rosée de ses bienfaits pour consoler les malheureux, comme parle saint Augustin : *De ipso Deus coruscabat miracula, tonabat terrores, pluebat consolationes.* Il entreprend de faire des bourreaux mêmes de Jésus-Christ, ses disciples; de ses persécuteurs, des martyrs, et jusque dans le lieu où le Seigneur a été crucifié lui former des adorateurs sincères. Mais pour cela il faut que l'apôtre soit lui même baptisé dans son sang. Un Dieu crucifié ne saurait être bien prêché que par des hommes crucifiés, et l'Église qui est née sur le Calvaire ne s'accroîtra que par le sang et par les supplices du Calvaire. Jacques ouvrira donc aux apôtres la carrière du martyre, il boira le premier le calice qui lui est promis, et qu'il a le plus désiré. Il sera le premier de ces douze astres de l'*Apocalypse*

qui doivent couronner l'épouse de mon Sauveur, le premier de ces douze anges qui défendent les portes de la ville, la première de ces douze pierres sur lesquelles commence à s'élever l'édifice de l'Eglise : il sera véritablement assis à la droite de Jésus-Christ souffrant et mourant.

Hélas! mes frères, que nous sommes éloignés de ces généreuses dispositions! et avec quelle horreur regardons-nous la mort, nous qui devons aller à ce sacrifice avec joie, boire ce calice avec soumission, et nous préparer à la mort naturelle par une mort évangélique? Car au reste, mes chers auditeurs, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, il faudra mourir; et si vous ne mourez comme des victimes sur les autels, vous mourrez comme des criminels sur les échafauds. Je ne vous représenterai pas ici, comme Job, la brièveté et les misères de cette vie : *Homo brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* (*Job*, XIV, 1). La vie est courte et misérable; que la vie soit courte, tous les morts que vous avez déjà vus passer vous le témoignent : *brevi vivens tempore;* que la vie soit misérable : *repletur multis miseriis;* tous les vivants que vous voyez soupirer vous le déclarent; que la vie soit courte, les arbres que vous avez plantés subsistent plus que vous, et la maison que vous avez bâtie demeure après vous. Que la vie soit misérable, les malheurs croissent tous les jours avec les crimes, et les soins s'augmentent avec les cupidités. Vous souffrez dans les maux, vous souffrez dans les biens même et jusque dans les banques où votre argent se multiplie; je vois de profanes martyrs qui trouvent la douleur, et qui n'évitent point la mort.

Car, mes frères, comment l'éviteriez-vous la mort? Malheur à vous si vous ne la méditez pas comme notre saint apôtre. Si dans les jours de joie vous ne vous souvenez pas des jours de deuil, et si l'échafaud où vous arrivez sans précautions vous trouve encore plein des projets du siècle. Comment l'éviteriez-vous la mort? Représentez-vous, dit saint Chrysostome, un criminel qu'on mène au lieu du supplice pour y être exécuté; les uns y vont plus commodément, les autres moins; les uns y marchent, les autres y sont portés. Ils verront peut-être en passant la beauté des rues et la pompe des habitants; mais cependant ils avancent toujours au lieu du supplice. Voilà, dit ce grand homme, voilà l'image de notre vie. Grands et petits, riches et pauvres, rois et sujets, notre arrêt est prononcé. Nous sommes tous condamnés à la mort dès le premier moment de notre vie, et chaque pas que nous faisons nous y conduit. Il n'est rien de plus certain et de plus assuré. Les uns y vont par un chemin plus court, les autres par un chemin plus long. C'est-à-dire que les uns vivent quelques années plus que les autres. Les uns y vont un peu plus commodément, les autres moins; les uns à pied, les autres s'y font porter. C'est-à-dire, que les uns passent le peu de vie qu'ils ont dans les délices, les autres dans la misère; les uns dans l'abondance, les autres dans la pauvreté. Mais enfin, Messieurs, les uns et les autres avancent insensiblement vers le lieu fatal du supplice, et se trouvent sans y penser à l'heure de la mort.

Ah! chrétiens, quand Dieu nous aura séparés du monde par la mort, le premier regret que nous aurons sera de ne nous en être pas séparés par avance, comme a fait notre grand apôtre, qui, longtemps avant que de mourir réellement, avait trouvé cette sainte méthode de joindre à la vie chrétienne une mort mystique en quelque façon semblable à la mort réelle et véritable de Jésus-Christ, ce qui lui a mérité une participation singulière de l'onction sacerdotale, de la puissance et de l'autorité de ce divin maître; et c'est en ce sens qu'on peut dire de lui, qu'il a été encore assis à la droite de Jésus-Christ glorieux et triomphant. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Pour retrancher tout ce qui se peut dire de la puissance et de l'autorité apostolique que notre grand apôtre a eus communes avec les autres; pour supprimer toutes les réflexions qui se pourraient faire très-justement sur les paroles de l'apôtre saint Paul, quand il dit que pour ne pas courir en vain, il se crut obligé de venir à Jérusalem et d'y communiquer avec Jacques et avec Pierre, qui lui semblaient être les principaux apôtres et les colonnes de l'Eglise, *qui videbantur esse columnæ Ecclesiæ.* (*Galat.*, II, 9.) Enfin pour retrancher une infinité de choses que le temps ne me permet pas de dire, je me contente, mes frères, de vous faire seulement remarquer que cet apôtre, n'ayant pas aussi longtemps vécu que les autres pour exercer aussi longtemps sa puissance et son autorité sur le ciel, sur la terre et sur les enfers, lui seul néanmoins, après sa mort, a fait autant de bruit dans l'univers, par ses prodiges et par ses miracles, que tous les autres ensemble.

Il y a trois lieux illustres dans le monde chrétien : Jérusalem, je ne m'en étonne pas; elle a été consacrée par les pas d'un Homme-Dieu. Rome, faut-il en être surpris? C'est la principale Eglise du monde, fondée par le sang des deux princes des apôtres, et cimentée par celui d'un nombre infini de martyrs. Mais pour Compostelle, Messieurs, il suffit qu'elle se glorifie seulement d'être la dépositaire du corps sacré de notre grand apôtre, pour la faire marcher de pair avec les deux premières; et le pèlerinage de saint Jacques en Galice n'est pas moins considéré que celui de Rome et de Jérusalem. Vous n'en serez pas surpris, mes frères, si vous êtes informés des combats, des victoires, des déroutes d'armées ennemies opérées par l'invocation du nom de ce grand apôtre.

L'Ecriture dit de saint Pierre, que sa seule ombre, lorsqu'il passait, opérait des miracles. Mais je puis dire de notre saint apôtre ce qu'un historien a dit d'un grand capitaine, que l'ombre seule, je ne dis pas de son corps,

pour ne pas entrer dans cette dispute qui partage les savants, a épouvanté et mis en déroute les ennemis de ceux qui l'ont invoqué : *sola umbra terrori hostibus erat.* Une infinité de peuples et surtout ceux des Espagnes ont souvent éprouvé cette protection par la défaite des Maures. Et non-seulement les Eglises ont vu par son nom les ennemis de la foi dissipés, mais les familles désolées et plusieurs entre les fidèles qui sont entrés dans ses basiliques avec une humble prière, en sont sortis avec la sainte componction, et les puissances des ténèbres n'ont point résisté à la gloire du saint apôtre.

Vous avez sujet d'espérer la même faveur pour cette église, mes frères, et pour vous, qui le reconnaissez pour votre ange tutélaire. Mais aussi, pour cela, j'ai deux choses à vous demander aujourd'hui. La première, que la solennité que vous faites de ce grand apôtre ne soit pas du nombre de celles dont Dieu dit : Mon esprit déteste vos solennités : *Solemnitates vestras odivit anima mea.* (*Isa.*, I, 14.) Car pour l'ordinaire les jours solennels sont des jours qu'on choisit pour solenniser la licence. La joie sainte et spirituelle est changée en une joie charnelle et profane, et les fêtes des chrétiens, qui doivent être célébrées avec innocence, parce qu'elles sont consacrées à celui qui habite dans la sainteté, qui fait régner les saints, et qui ne reçoit que les présents offerts par des mains innocentes, nous en faisons des jours de péché, de mollesse, de jeu, d'intempérance, de même que les païens qui ne connaissaient que des dieux coupables, et qui ne les honoraient que par des fêtes licencieuses : *Solemnitates vestras odivit anima mea.*

Ici, mes frères, je vous demande quel a été le dessein de l'Eglise, si sage dans l'institution de ses fêtes ? Est-ce seulement pour délasser les mains laborieuses de l'artisan, ou pour calmer par un jour de repos les agitations du marchand et du ministre de la justice ? Encore vivons-nous dans un siècle où les fêtes des saints et le jour du Seigneur même, si sacré et si inviolable, n'interrompent plus guère ni les procédures ni le négoce ? Pourquoi donc, encore une fois, l'Eglise a-t-elle destiné certains jours pour célébrer les victoires de ces hommes admirables, qui sont maintenant assis près de Jésus-Christ glorifié dans son royaume ? Ah ! dit saint Chrysostome, l'Eglise n'a point en cela d'autre dessein que de nous rappeler des affaires du monde à la grande affaire du salut. De sorte que, si elle multiplie les fêtes, et si elle ajoute aux solennités des mystères de Jésus-Christ celles de ses saints, c'est pour nous représenter dans le juste que nous honorons la couronne de justice que nous devons espérer; c'est pour expier dans ces jours de grâce les transgressions des autres jours, et purifier par une prière plus longue et plus fervente des cœurs souillés par les affaires du siècle, ou distraits par les nécessités de la vie; c'est pour assembler les fidèles dans un même temple, et par leurs vœux réunis porter au ciel une reconnaissance plus vive et en attirer des grâces plus abondantes; c'est pour apprendre à vivre, c'est pour apprendre à mourir, c'est pour étudier dans la vie chrétienne des saints leur mort précieuse, et dans leur mort la nôtre; c'est, dit saint Chrysostome, pour méditer les saintes Ecritures, et lire dans la maison celles qui doivent être expliquées dans l'église; c'est pour apprendre les règles de la morale et les vérités de la foi; c'est pour découvrir les embûches des démons et les impostures des hérétiques; c'est pour connaître Jésus-Christ et pour se connaître soi-même. Car, combien de choses un chrétien doit-il savoir, dit le grand Chrysostome ? et ce n'est pas trop de tous les jours saints et de toutes les fêtes des saints pour les étudier. Sans cela, mes frères, le Dieu saint déteste vos solennités, et vos fêtes lui sont odieuses : *Solemnitates vestras odivit anima mea.*

Voilà une des choses que j'avais à vous dire, une autre qui me reste et par laquelle je finis ce discours : c'est que dans les fêtes des patrons, l'Eglise ne prétend pas seulement nous donner un ange tutélaire qui nous défende, mais encore un modèle excellent sur qui nous puissions nous former. C'est à ce prix que nous achetons les suffrages des citoyens du ciel. Que ceux-là soient confondus, qui dans le culte qu'ils rendent aux saints n'ont que des vues temporelles et une religion extérieure. Ils imitent les Samaritains, lesquels, quand on faisait des grâces aux Juifs, se disaient de la nation juive; ils faisaient voir leur alliance avec Israël, ils remontaient jusqu'à leur origine, les mêmes pères, les mêmes lois, le même état, les mêmes juges : mais, quand on voulait leur imposer des tributs, ils disaient aussitôt : *Non coutuntur Judæi Samaritanis* (*Joan.*, IV, 9); nous adorons sur Garisim, et les Juifs immolent leurs victimes à Jérusalem, notre antipathie est trop grande, nos coutumes ne sont pas semblables, nos mœurs sont trop diverses. Quand il s'agit, mes frères, de demander des grâces corporelles aux saints, on assiége leurs autels, on célèbre leurs fêtes, on chante leurs hymnes, on va chercher leurs tombeaux jusque dans les régions étrangères; ils sont nos patrons, ils sont nos protecteurs; nos églises portent leur nom, leur nom est héréditaire dans nos familles.

Mais pour imiter leurs vertus, pour les suivre dans leurs combats, et pour porter avec eux le joug de la sainte religion, qu'ils ont enseignée et qu'ils ont défendue, dans laquelle ils ont vécu, et pour laquelle ils sont morts, on ne les connaît plus; ils sont d'une autre nature et d'un autre temps que nous. Vous avez un patron, mes frères, entre les saints un apôtre, et entre les apôtres un saint, grand par sa sainteté, et le premier par son martyre. Prétendez-vous seulement vous parer d'une alliance si glo-

rieuse ? Il s'agit d'imiter aussi ses religieux sentiments. Aspirez, comme lui, à une sainte familiarité avec Jésus-Christ, par de sérieuses et fréquentes méditations sur les vérités du christianisme. Appliquez-vous, comme lui, à connaître Jésus-Christ, pour être connus de Jésus-Christ, à vous répandre devant Jésus-Christ, pour recevoir de Jésus-Christ. Mettez-vous aussi souvent à la droite de Jésus-Christ souffrant, par une humble résignation dans vos adversités, dans vos afflictions, pour être un jour à la droite de Jésus-Christ glorieux et triomphant dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT DOMINIQUE.

Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum. (*Isa.*, LVIII, 1.)

Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette, annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis.

Le peuple autrefois si chéri de Dieu était devenu un peuple rebelle contre Dieu; la maison de Jacob avait oublié les promesses faites à ses pères et violé la loi sainte, publiée auparavant sur une montagne avec l'éclat des trompettes et parmi les terreurs de la flamme : chacun s'était égaré dans ses voies, et Israël, transféré pour ses péchés dans une région éloignée, n'entendait plus les oracles divins. Dieu donc, qui ne délaisse point son peuple, donne la charge à Isaïe de crier, et de crier si haut qu'il puisse être ouï partout, et si clairement qu'il puisse être entendu de tous; en sorte que les plus sourds et les plus éloignés soient frappés de sa voix, et que la parole sainte annoncée avec force ne retourne point au Seigneur sans effet. Combien est heureux le siècle à qui un tel prophète est donné, et combien est grand le prophète à qui la parole du salut est confiée, sur qui l'esprit de Dieu se repose, et qui avec des lèvres pures et une voix puissante s'est acquis le droit de reprendre toujours le peuple prévaricateur! *Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum.*

Vous, qui êtes assemblés ici pour honorer le père des prédicateurs évangéliques et le restaurateur de la sainte parole, je ne vous dirai rien qui ne soit conforme à l'idée que vous vous en formez, si je vous le dépeins comme un autre Isaïe suscité de Dieu dans les derniers temps, dans les siècles les plus pervers, non-seulement pour déclarer aux hommes avec de grands cris leurs énormes transgressions et pour les inviter à la pénitence par la prédication éclatante de l'Evangile, mais bien plus pour former un ordre, où se trouve une succession non interrompue de prédicateurs, qui crient sans cesse contre les erreurs et les iniquités des peuples : *Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam.*

Ainsi le Seigneur, qui a dans ses trésors tous les dons et toutes les grâces, et qui se plaît de temps en temps à montrer aux hommes dans quelque grand sujet un exemplaire parfait de ses grâces et de ses dons, qui donne à chaque étoile sa clarté, et qui recueille dans le soleil la clarté de toutes les étoiles; le Seigneur qui a suscité des prophètes dans la loi ancienne, et des apôtres dans la loi nouvelle; qui a mis sa parole dans la bouche d'Isaïe pour renouveler la Synagogue, et dans celle de Paul pour établir l'Eglise; le Seigneur, dis-je, ne nous a point abandonnés dans les derniers temps en faisant naître le saint que nous révérons aujourd'hui, le célèbre Dominique qu'il a rendu le dépositaire de sa parole et de son Evangile, pour crier bien haut, et pour crier toujours contre les dépravations des hommes : *Clama, ne cesses.* Car, en effet, il semble que c'est en lui, comme dans un modèle, que nous devons étudier la forme de la prédication et qu'il soit donné pour instruire les prédicateurs mêmes.

De manière, Messieurs, que pour peu que vous examiniez les actions de sa vie, dont l'histoire toute simple serait un grand éloge, je m'assure que vous demeurerez d'accord de deux choses. La première est que Dominique a renouvelé l'Eglise par la vertu de la sainte parole; la seconde est qu'il a rétabli la vertu de la sainte parole dans l'Eglise. Dans la première proposition vous verrez un prophète, un prédicateur parfait élevant sa voix et annonçant aux peuples les justices du Seigneur. Dans la seconde vous le verrez instituant un ordre de prédicateurs qui exercent jusqu'à la consommation des siècles un ministère si auguste. En un mot, l'Eglise renouvelée par sa sainte parole, la sainte parole rétablie dans l'Eglise; et c'est l'incomparable Dominique qui opère ces merveilles, digne ministre de l'Evangile de Jésus-Christ dont nous avons tout intérêt de célébrer les louanges, et que nous ne pouvons louer qu'après avoir honoré Marie, qu'il salua tant de fois avec les paroles de l'Ange : *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

C'est par la parole que toutes choses ont été créées dans la nature : *dixit et facta sunt.* (*Ps.* CXLVIII, 5.) C'est par la parole que le monde de la grâce a été produit : *genuit nos verbo veritatis.* (*Jac.*, I, 18.) Les apôtres font entendre le son de leur voix par toute la terre, et la face de la terre est changée. Il n'y a que la parole de Dieu qui puisse former les enfants de Dieu. Il n'y a que la vérité qui puisse nous délivrer de nos erreurs, qui puisse nous ramener de tous nos égarements, et c'est la sainte parole qui est le canal par où la vérité nous est communiquée. Vous priver de ce bienfait, mes frères, lorsque vous vous éloignez des chaires de nos temples où cette lumière se répand sur vous, où vous trouvez ce principe de vie, où ce pain qui doit vous nourrir chaque jour vous est distribué, c'est vous ôter à vous-mêmes le premier moyen du salut; le

dégoût du pain de la parole, signe assuré de la mort du fidèle; sans la parole la terre de votre cœur, comme les terres sèches sans la rosée et les pluies du ciel, ne produit plus que des ronces et des épines.

Jamais l'Eglise n'en avait vu tant croître dans son champ qu'au siècle de Dominique; quelle étrange punition quand Dieu ne parle plus aux hommes? et qu'est-ce que c'est qu'Israël sans prophètes. Jamais aussi l'Eglise n'avait eu si peu d'ouvriers propres à les arracher ces épines. L'Eglise, qui a été persécutée dans sa naissance par les tyrans et dans son progrès par les hérétiques, était, dans le XIII^e^ siècle, exposée aux traits des uns et des autres, et par-dessus tout cela elle était encore obligée de pleurer sur ses enfants qui la déshonoraient par leurs dépravations.

Une hérésie naissante, qui avait puisé ses dogmes dans les sectes les plus anciennes, y avait ajouté ses nouvelles inventions, et répandait partout la révolte avec l'iniquité. Il n'y avait plus de société entre le sacerdoce et l'empire. Non-seulement les rois étaient armés contre les rois, mais les princes contre les pontifes et les peuples contre les pasteurs. C'est véritablement alors que la maison de Dieu, prête à tomber, avait besoin d'un homme puissant en œuvres et en parole pour la soutenir. Alors le Seigneur, qui entendit le cri des péchés des hommes, n'envoya pas les ministres de sa vengeance pour perdre les villes criminelles, mais jetant un regard de miséricorde sur son Eglise qu'il a promis de ne point abandonner, il suscita un nouveau prophète, un ministre de l'Evangile, qui avec une bouche innocente pût élever efficacement sa voix contre les iniquités des hommes, et qui renouvelât l'Eglise par la vertu de sa sainte parole. Car, mes frères, c'est par la parole que notre saint ramène les hommes dans les sentiers de la vérité et de la justice : divine parole, premièrement recueillie dans la prière; en second lieu pratiquée par les œuvres; troisièmement annoncée avec force.

Premièrement, la parole qu'il annonce est recueillie dans la prière, et, avant de crier contre les transgressions de la maison de Jacob, Dominique, dès le berceau, avait appris à former les cris puissants que l'esprit de Dieu met dans le cœur et dans la bouche du juste. Une mère à qui la piété ne laissait rien voir d'équivoque dans tous les avertissements qui tendaient à la piété même, crut voir en songe dans l'animal fidèle qui aboie et qui crie, l'image d'un prédicateur apostolique; et préparant au Seigneur un ministre parfait, elle lui consacra d'abord l'enfant pour le servir dans son temple. L'enfant, par ses heureuses inclinations, répondit aux soins de ses religieux parents. Et la dévotion prévint les années, donnant dès son enfance à la prière un temps que les plus sages accordent au repos. La première impression de la grâce est un amour de la prière.

Conduit de bonne heure à une savante université, où le saint devait commencer à prendre cette voix destinée à briser les cèdres et à amollir les rochers, on le vit faire dans la science de grands progrès et de plus grands encore dans la piété, passant sans aucun intervalle des études du cabinet aux offices du temple, et ne laissant usurper aux jeux de l'enfance aucun moment de ses journées.

Dans ces préludes on reconnaissait les signes de son apostolat, et il ne pouvait mieux se disposer que par une prière assidue à un ministère qui, selon le texte sacré, est tout renfermé dans le zèle de la parole et dans la ferveur de la prière : *Orationi et ministerio verbi instantes.* (*Act.*, VI, 4.) Prière si nécessaire au ministre de l'Evangile, qui ne saurait utilement enseigner les hommes, qu'après s'être longtemps adressé à celui qui n'a pas seulement la clef des écritures, mais aussi celle des cœurs et des esprits; prière qui éclaira les apôtres, lesquels ne reçurent le don des langues pour instruire, que lorsqu'ils étaient assemblés dans le cénacle pour prier. Les anciens Pères si chargés d'affaires prêchaient souvent, mais ils priaient longtemps. Prière qui attire la grâce, sans laquelle ni le prédicateur ne saurait faire passer la semence de la parole de l'oreille dans le cœur, ni l'auditeur même ne saurait voir les corruptions de son cœur dans le miroir de la parole.

Et de là vous devez comprendre, mes frères, que si la loi de Dieu est maintenant annoncée avec tant d'éclat et si peu de fruit, si, au milieu de tant de prophètes qui vous instruisent, les écailles ne tombent pas de vos yeux, si les opinions des hommes, si les erreurs des sens, si les préjugés de la coutume prévalent toujours dans votre esprit sur les règles de l'Evangile que vous avez tant de fois entendues; c'est que, non-seulement le prédicateur ne s'est point préparé comme Dominique au ministère de la parole par l'ardeur et l'esprit de la prière, mais de plus, c'est que vous-mêmes, négligeant le devoir important de l'invocation de Dieu, vous êtes entrés avec un esprit tout séculier, avec des dispositions toutes païennes dans le sanctuaire de la vérité, sans demander à Dieu son esprit, sans implorer sa grâce, écoutant peut-être sa parole avec une malignité de censeurs plutôt qu'avec une docilité de disciples; la recueillant quelquefois avec curiosité et la laissant tomber le plus souvent par négligence. Avec la prière vous trouveriez, comme Samson, dans la mâchoire la plus sèche, l'eau salutaire qui rafraîchit; la grâce serait répandue par vous sur les lèvres les plus rustiques.

Considérez l'admirable Dominique, soit qu'il doive enseigner les justices du Seigneur, soit qu'il doive les écouter, il est saintement ingénieux à prier toujours: tantôt dans le silence même de ses lèvres, où son cœur ne cesse point de crier par ses

désirs : *Clama, ne cesses ;* tantôt dans la récitation assidue des cantiques et des psaumes. Et même quelques-uns le croient auteur de cette longue prière, où l'oraison dominicale est quinze fois répétée et la salutation angélique cent cinquante fois.

Mais n'oubliez pas, mes frères, que cette formule d'invocation que l'on appelle *Rosaire*, qui a été ensuite abrégée, et que l'on nomme le *chapelet*, cette manière de prier instituée dans les derniers temps pour le peuple le plus simple qui ne sait pas lire, cette prière que le fidèle récite souvent avec un cœur sec, avec un esprit dissipé ; c'était dans la bouche de Dominique un cri plusieurs fois redoublé qui exposait plus vivement ses besoins, une voix puissante que le cœur proférait encore mieux que la bouche, un gémissement sacré qui s'augmentait par une pieuse répétition : en un mot ce n'était pas un son qui se perdît en l'air avec la parole. La vie sainte accompagnait aussi l'oraison fervente, et la parole qui devait renouveler l'Eglise n'était pas seulement recueillie dans la prière par le nouveau prophète, elle était en second lieu pratiquée par les œuvres.

Ici remarquez, Messieurs, que comme l'Eglise ne peut être réformée que par des hommes semblables à ceux qui l'ont établie, et qui n'ont pas été seulement les peintres des actions de Jésus-Christ par leurs discours, mais ses imitateurs par leurs œuvres : *factores non pictores* (S. Aug.); rien aussi ne serait plus funeste à un ministre de la parole que d'apporter à un ministère si pur des vices qu'il n'oserait reprendre dans les autres sans se condamner lui-même, prévaricateur de l'Evangile en même temps qu'il en est le prédicateur. Je sais que les règles sont indépendamment de nos mœurs, et que la parole de Dieu, toujours sainte et incorruptible, ne doit rien perdre de son prix dans la bouche du prêtre déréglé. Car, comme vous dit excellemment l'auteur de l'ouvrage imparfait sur saint Matthieu, si vous alliez dans les mines, vous auriez assez de sagesse pour démêler l'or de la terre, vous ne mépriseriez pas ce précieux métal parce qu'il serait accablé d'une matière sale et terrestre ; tout obscurci qu'il serait par une origine si basse, il ne vous paraîtrait pas moins digne d'être conservé.

Ainsi la doctrine de l'Evangile, de quelque bouche qu'elle sorte, devrait vous paraître précieuse comme l'or, sans jamais s'avilir par les péchés de ceux qui l'annoncent. Et néanmoins, mes frères, il n'est que trop vrai que les déréglements du ministre affaiblissent étrangement dans l'esprit de ceux qui l'écoutent les vérités qu'il enseigne. L'exemple a décidé contre lui avant qu'il parle, et une réputation de sainteté, au contraire, n'est-elle pas le plus insinuant de tous les exordes.

Vous ne verrez donc dans notre saint, ni les ignorances de l'enfance, ni les péchés de la jeunesse. Vous ne le verrez ni brûlé par les convoitises de son pays, ni enflé de la vanité de son nom dont les rois d'Espagne, d'ailleurs si grands et si fastueux, se sont même parés. Les démarches de celui qui devait annoncer l'Evangile de la paix et de la justice ont toujours été belles. L'Espagne admira d'abord dans le petit Gusman les traces lumineuses de toutes les œuvres et de toutes les vertus chrétiennes. Quelle attention, dans un âge où la curiosité pousse les jeunes gens à voir le monde et la sensualité à en jouir ! Quelle attention, dis-je, n'a-t-il pas à éviter le commerce de ce monde corrompu, pour ne pas perdre la pureté du cœur, que la plupart semblent craindre de conserver ! Quelle innocence dans un siècle si pervers ! Et quelles œuvres de pénitence dans l'âge des plaisirs !

Déjà il peignait dans ses mœurs les saintes habitudes qu'il devait imprimer dans les autres. Déjà, comme un autre Jean-Baptiste qui se prépare à crier contre un peuple sensuel et contre des Hérode incestueux, il s'exerce dans les plus rudes mortifications, n'ayant point d'autre lit que la terre, ni d'autres aliments que quelques légumes; et par la lecture assidue des conférences de Cassien qu'il médite sans cesse, s'animant à imiter les austérités des anciens solitaires, il y joint encore les cruelles flagellations inconnues dans les premiers temps.

Mais voici que le saint, qui entend les cris d'une ville affamée, aussi tendre pour les pauvres qu'il est dur pour lui-même, donne déjà dans ses œuvres d'une charité héroïque les signes d'un évangéliste parfait. La philosophie du ciel ne s'enseigne bien que par les œuvres du ciel. Une horrible famine désole l'Espagne et entre dans la ville où le jeune Dominique fréquente encore les écoles de théologie. Il n'est point sourd aux cris des misérables ; il devient le père de tous ceux que la faim afflige; il vend pour les soulager tous ses meubles, il vend ses livres qui lui étaient plus précieux que tous ses meubles, il est disposé à se vendre lui-même, comme il arriva bientôt après, lorsque les aumônes étant épuisées et sa miséricorde ne l'étant point, il s'offrit pour être la rançon d'un esclave. Les citoyens le plus avares, émus par un si grand exemple, ouvrent leurs greniers, et la ville de Palentia est préservée de la mortalité qui répand le deuil dans toutes les autres villes. Ainsi le sage Dominique, déjà puissant en œuvres, nous apprenait que nos greniers seront autant pleins de bénédictions que de grains, si nous les ouvrons aux pauvres : ainsi en rassasiant ceux qui avaient faim, il se prépare à rompre le pain de la vérité, pour apaiser une autre famine plus cruelle.

La multitude périt, et il ne se trouve personne qui lui présente la sainte nourriture. L'Eglise désolée voit ses brebis sans pasteurs et ses pasteurs sans force. La faiblesse dans ceux qui gouvernent est un plus grand mal que le vice, leur silence dans les désordres publics donne à la prévarication une force toujours nouvelle. Israël commet l'iniquité et personne ne crie contre les péchés

de la maison de Jacob. Dominique élève sa voix, et la parole sainte qu'il a recueillie dans la prière et pratiquée par les œuvres, est en troisième lieu annoncée avec force. Il élève sa voix et il crie ; car c'est l'office des ministres zélés de crier : *Clama*. Il crie en tous lieux, comme la sagesse qui fait entendre sa voix dans toutes les places. Il crie contre Jérusalem et dans l'assemblée des fidèles comme Jérémie ; il crie contre Ninive et dans l'assemblée des incrédules comme Jonas. Il crie comme Jean-Baptiste dans les solitudes et dans les palais ; il crie, et qui pourrait s'empêcher de crier dans un débordement si universel d'iniquités et d'erreurs, et de crier bien haut à des Lazare morts et pourris dans leurs péchés. Il crie contre les prêtres qui ont les passions du peuple, et qui, ne se respectant point eux-mêmes, semblent donner au monde le droit de les mépriser ; contre les magistrats qui se comportent comme si la licence de voler était une prérogative attachée à leur charge ; contre le publicain qui a répandu la désolation dans les familles, et qui a dépouillé de leur toison tant de faibles brebis : *posuit sicut oves familias* (*Ps.* CVI, 41) ; contre le riche qui oublie la religion, contre le libertin qui s'en moque ; contre le tiède qui la partage ; contre le superstitieux qui la défigure ; contre l'hérétique qui appelle du jugement de l'Eglise à son propre sens, comme s'il était lui-même la pierre sur qui le Seigneur a bâti son Eglise ; contre la plupart des chrétiens qui la profanent et qui ont autant d'ardeur pour les sales plaisirs que si l'Evangile les leur conseillait.

Il crie en Espagne, et le mahométan incrédule courbe sa tête sous le joug de l'Evangile ; l'hérétique obstiné abjure ses erreurs ; le chef d'une secte nouvelle est tellement changé qu'il devient un zélé missionnaire ; un évêque dérégié se couvre du vêtement de la pénitence avec tous ses prêtres. Il crie en France, et c'est là principalement que la charge lui est donnée de crier et d'annoncer avec force à un peuple perverti l'Evangile du salut. Dans le Languedoc l'hérésie des Albigeois avait éteint les lumières de la foi et banni l'innocence de mœurs ; des missionnaires, avec le nouveau titre d'inquisiteurs, avaient peu profité aux novateurs par les voies de fait, et l'hérétique s'endurcissant sous la verge qui le frappait, apprenait plutôt à haïr l'Eglise qu'à révérer ses dogmes.

Notre saint passe dans cette province : les voyages des saints sont des voyages apostoliques ; il cherche des moyens plus efficaces pour ramener dans l'Eglise les peuples égarés. C'est d'embrasser un genre de vie semblable à celui des apôtres, et avec une vie sans crime, avec des mœurs sans tache toujours instruire et toujours reprendre avec force : *Clama, ne cesses*. Voilà donc une autre forme donnée à la mission, qui, enseignant tout à la fois par les exemples et par les discours, convertissait en un jour plus d'errants qu'elle n'en avait changé en plusieurs mois. L'hérésie furieuse en frémit, le péril dissipe la plupart des ouvriers, et Dominique presque seul ne cesse pas de crier au milieu des menaces de la mort, parmi les traits de la calomnie ; et, par ses cris redoublés avec force, par la parole semée dans la patience, soumettant à l'empire de la foi plusieurs milliers d'hérétiques, il enrichit l'Eglise par des dépouilles toujours nouvelles.

Cependant l'esprit de sédition n'est pas éteint ; le schisme a des partisans puissants et des troupes armées. Pour y résister, on a recours aux légions des princes catholiques, et la croisade est publiée contre les comtes de Foix et de Toulouse. Quelle fut la douleur de Dominique à la veille d'une bataille sanglante ! Quels cris ne poussa-t-il pas vers le ciel dans l'amertume de son cœur ! Mais quels furent ses travaux ? Et combien le ministère de la parole fut-il exercé avec puissance, quand il fallut instruire les soldats mêmes destinés à châtier les novateurs ! Soldats qui étaient catholiques, mais qui ne connaissaient ni l'avantage qu'ils avaient de vivre dans la vraie religion, ni les lois de la vraie religion selon laquelle ils devaient vivre ; criminels employés à punir d'autres criminels ; prévaricateurs endurcis à qui il fallait crier plus haut qu'aux hérétiques égarés : soit que le cœur de l'homme soit plus perverti que son esprit, soit que la simple créance, qui captive l'esprit, ne mette un frein qu'à la curiosité, au lieu que la piété sincère, qui règle le cœur, doit gêner toutes les passions ; de sorte, mes frères, qu'il arrive souvent que le schismatique a moins de peine à revenir à l'unité de l'Eglise que le pécheur à sa sainteté.

Mais rien n'est difficile à la vertu de la parole ; l'armée catholique devient une armée chrétienne, et Israël, sous la discipline de cet autre Moïse instruit et purifié, va au combat avec confiance comme à la victoire.

Telle est la force de la sainte parole, quand elle sort de la bouche du juste qui crie avec le zèle d'un prophète. L'Eglise renouvelée voit bientôt ses ennemis prosternés devant ses autels augustes, et ses enfants soumis à ses justes lois. Mais tous n'ont pas le droit de crier comme les prophètes avec force, ni comme les pasteurs par leur charge, ni comme les supérieurs avec autorité. Et néanmoins, mes frères, vous avez tous le droit de reprendre ; il n'est point de fidèle qui n'ait une portion du ministère de la parole pour corriger ses inférieurs, pour remontrer à ses égaux, pour avertir ses supérieurs mêmes. Vous devez, chacun dans votre état, faire à l'égard du prochain l'office de prophète. Vous qui êtes obligés de veiller sur les mœurs de votre famille, si vous êtes muets dans ses désordres, le péché que vous ne commettez pas dans votre personne par la cupidité, vous le commettez dans votre enfant par la complaisance. Vous qui avez quelque autorité et qui vivez

avec les amateurs du siècle, ce n'est pas assez de ne point faire ce que font les méchants, si leurs crimes ne vous déplaisent, et ce n'est pas assez qu'ils vous déplaisent; si vous ne ne les reprenez, devenus leurs complices, si vous n'êtes pas leurs censeurs.

Mais nous vivons dans un siècle adulateur où, par un commerce de fausses louanges, la vanité applaudit à la vanité et le vice excuse le vice. On ne voit partout que des chiens muets; ils sont de toutes les sectes par leur bonté faible; ils sont de moitié avec tous les prévaricateurs par leur complaisance intéressée. Et, s'il arrive qu'un ministre de l'Evangile, imitateur du grand Dominique, réprime par la force de la parole la licence de l'erreur ou du crime, criant comme Jésus-Christ même qui ne cessait de reprendre et d'anathématiser les corrupteurs de la loi; que faites-vous, mes frères, vous condamnez peut-être le ministre zélé, comme si sa voix était la voix de l'aigreur et de l'envie; vous dites que la charité est blessée par les répréhensions du juste censeur, pendant que vous-mêmes vous ne faites nul scrupule, dans vos pervers entretiens, de débiter contre vos frères tout ce que la malignité invente ou écoute; vous ne comptez pour rien la cause de Jésus-Christ, les intérêts de sa vérité et de son Evangile. Le chien, dit saint Jérôme, le chien aboie pour défendre les légumes de son maître, et vous ne voulez pas que le docteur crie pour défendre les vérités de la religion. Vous appelez la douceur de ceux qui ne crient pas une prudence, et c'est une pusillanimité. Les timides seront précipités en enfer avec les autres pécheurs ; *Timidis pars erit in stagno ardenti.* (*Apoc.*, XXI, 8.)

Et d'où vient aujourd'hui, je vous prie, cette langueur dans la foi et un dérangement si universel dans les mœurs, sinon de cette indifférence, de cette lâche complaisance ou du laïque ou du lévite, au lieu qu'un seul juste, qui crie avec force et qui s'oppose aux désordres communs, peut changer la face des villes entières. Michée était seul contre quatre cents prophètes, Elie était seul contre les dix tribus d'Israël, Moïse était seul contre la cour de Pharaon et contre la terre d'Egypte. Dominique presque seul dans plusieurs vastes provinces, préparé par la prière et soutenu par les œuvres, annonçant l'Evangile avec force, a réformé l'Eglise par la vertu de la sainte parole; vous l'avez entendu, Messieurs, et vous allez le voir, qu'au même temps il a rétabli la vertu de la sainte parole dans l'Eglise, c'est l'autre partie de son éloge.

SECOND POINT.

Lorsque Gédéon se prépare à combattre les ennemis de Dieu, Dieu, qui se plaît à diminuer les moyens pour avoir une mesure complète de sa gloire, et qui ne veut pas que l'homme puisse dire qu'il a vaincu par la force de son propre bras, commande à ce général de retrancher de l'armée des Israélites le plus grand nombre pour défaire les Madianites, qui, comme les nombreuses sauterelles, couvraient les vallées par leur multitude. Il ne reste donc dans le choix que Gédéon est obligé de faire pour composer la troupe victorieuse, que trois cents soldats intrépides dans le péril, patients dans les maux, contents de peu, capables de souffrir la faim et la soif, et il n'ordonne pas à ces hommes choisis d'aiguiser leurs épées, mais seulement d'avoir un vase, un flambeau, une trompette, se confiant que les vases brisés briseraient l'argile des Madianites, que les flambeaux allumés éteindraient la lumière de Madian, et que les trompettes ne sonneraient que pour y jeter l'épouvante. En effet, au son des trompettes éclatantes et au bruit des vases brisés, la lumière des lampes, qui parut tout d'un coup, répandit dans le camp des ennemis le trouble et la mort.

Voici, Messieurs, quelque chose de semblable dans le sujet que nous traitons; lorsque Dominique parut dans l'Eglise, il y avait encore plusieurs millions d'hommes qui remplissaient le camp d'Israël; mais il y avait peu de soldats qui fussent propres aux guerres du Seigneur. Il y avait plusieurs ministres dans le temple; mais la plupart étaient, si j'ose le dire, comme ces animaux muets qui savent seulement mugir, traînant l'arche sacrée qui ne doit être portée que par des lévites purs et éclairés. Quelques-uns avaient le don de la parole; mais parmi ceux-là, notre saint distingue encore les plus zélés et fait un nouveau choix. Il lie ensemble par les vœux irrévocables d'une pauvreté apostolique ces hommes choisis, et en leur ordonnant de mortifier leurs sens comme le vase qui se brise, d'éclairer par la doctrine comme la lampe qui luit, et d'élever toujours leur voix comme la trompette qui sonne, il les instruit à combattre les ennemis de Dieu sans relâche, et à faire passer de race en race dans l'Eglise, sans aucune altération et avec toute sa vertu, le ministère de la parole.

Dans cette image, mes frères, vous voyez donc le plan d'un ordre qui a pour fin la parole de Dieu, de la publier partout et de la défendre contre tous les corrupteurs des mœurs et de la foi. *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam.* Le dessein est vaste. Rome l'entend avec surprise; mais le pontife qui délibère sur ce grand ouvrage est enfin obligé de l'approuver lorsqu'il voit en songe l'église de Latran tomber, et Dominique prêtant les épaules s'avancer pour soutenir l'édifice. Un concile général le confirme, et déjà la ville de Toulouse voit s'élever les fondements d'un ordre si utile au monde chrétien, l'ordre des Frères Prêcheurs, qui prépare à l'Eglise des prédicateurs de l'Evangile, lesquels joignant la lampe qui luit avec le vase qui se brise, la lumière des prophètes avec le dénûment des apôtres, feront entendre en tous lieux

et avec un grand fruit la trompette et le son effrayant de la sainte parole.

Remarquez premièrement la lumière de la doctrine dans la lampe qui luit. Car les ministres de l'Evangile doivent être des enfants de lumière avant que d'être les enfants du tonnerre. Et sans quitter la ville célèbre du Languedoc où Dominique élève ses premiers disciples, considérez comment sous les yeux du saint patriarche les jeunes religieux vont tous les jours aux écoles publiques de théologie pour y recueillir dans les livres de l'Ecriture, dans les canons des conciles et dans les écrits des Pères la science nécessaire aux ministres de la parole; parole qui ne saurait être saine et irrépréhensible, comme l'appelle l'Apôtre, si elle n'est puisée dans ces pures sources de la vérité; parole qui ne sera qu'un tissu de maximes humaines formées sur les inclinations de la cupidité et soutenues par les coutumes du monde, si on la cherche dans les livres de ceux qui ont substitué aux traditions anciennes les nouvelles inventions de leur esprit. L'Evangile qui doit réformer l'homme n'est pas un ouvrage de l'homme. La loi de Dieu a ses principes dans la justice éternelle et immuable de Dieu : *lex quæ est in æternum.* (*Baruch.* IV, 1.) Et quel fut le fruit de ces premières études des enfants de Dominique?

Bientôt l'Espagne jouit de la doctrine si saine de ces nouveaux évangélistes, qui ne faisaient plus entendre comme auparavant dans leurs sermons, ni les rêveries des rabbins, ni les vanités des humanistes, ni les songes des poëtes, ni les apophtegmes des Grecs, ni les subtilités des sophistes, ni tout ce que le relâchement des derniers siècles avait opposé à la pureté des premiers temps. Déjà dans la capitale de notre France, dans cette ville que nous habitons, la cité de Dieu se réjouit de voir des juges éclairés s'asseoir à ses portes, et les prophètes du Seigneur instruits, annoncer la loi sans tache. Déjà ils vont porter la lumière de l'Evangile dans le Septentrion, jusqu'en Norwége, et, en Orient, jusque dans la Palestine. Bientôt, par l'usage de la sainte parole qui devient commun dans l'Eglise, la vraie connaissance de la religion se rend publique. L'arbre de la science sainte n'est plus interdit aux hommes; le volume sacré n'est plus un volume scellé; le voile qui cachait le propitiatoire est rompu; l'Evangile n'est plus voilé pour le fidèle; Jésus-Christ, qui n'était bien connu que par un petit nombre de justes, commence à être manifesté et adoré dans les assemblées des hommes; l'époux qui n'habitait que dans les jardins fermés et cultivés par des solitaires, devient pour le peuple la fleur des champs et le lis des vallées.

Et savoir Jésus-Christ, ses mystères, ses sacrements, sa médiation, sa grâce, sa loi, nulle autre étude nécessaire, nulle autre science véritable. Dans le ciel tout est Dieu, dans l'Eglise tout est Jésus-Christ. Ministres sacrés, si vous n'avez point prêché Jésus-Christ, vous n'avez point annoncé la parole de Dieu, mais la parole des hommes. Peuple fidèle, si vous ne savez pas Jésus-Christ, si vous ne l'adorez pas, et si vous n'adorez point par lui dans son esprit et par ses règles, quelque honnête que vous paraisse votre vie, quelque parfait et saint que vous paraisse l'objet que vous donnez à votre culte, vous n'avez point appris votre religion; la lampe est encore pour vous sous le boisseau; la lumière qui éclaire Israël est loin de vous, vous êtes toujours dans les ténèbres de l'Egypte; il n'y a qu'une légère nuance, une différence bien petite entre le paganisme et votre christianisme.

Rome écoute avec respect les enfants de Dominique, qui annoncent Jésus-Christ et leur bâtit une maison; le saint devient lui-même le docteur de cette ville universelle. Non-seulement c'est par les oracles de sa sagesse que les monastères et les palais y reçoivent une nouvelle forme, mais bien plus pour rétablir dans la maison des papes la beauté de la justice et de l'ordre, que la multitude des étrangers et l'ambition des domestiques y avait altérée, un office nouveau est institué qui regarde le ministère de la parole. Et c'est notre saint qui le premier avec le titre auguste de maître du sacré palais, titre encore maintenant attaché à son ordre, est chargé de veiller à l'instruction de tous ceux qui viennent dans cette capitale du monde chrétien honorer le premier évêque de l'Eglise.

Dans le même siècle on avait vu sous la discipline de Bruno s'élever des solitaires qui, se cachant au monde, ne pensaient qu'à pleurer leurs péchés, François même, l'admirable François, embrassant les humiliations de la croix, et levant l'étendard de la pauvreté religieuse, ne s'appliquait alors qu'à donner à l'Eglise des disciples nus et crucifiés, qui par leurs œuvres encore plus que par leurs paroles annonçassent Jésus-Christ crucifié. Mais Dominique ne sépare point de la grâce et des mœurs la lumière de la doctrine. Il travaille à former des ministres éclairés dépositaires de la parole, sans laquelle ni l'ignorant ne sera point instruit, ni l'hérétique convaincu, ni le pécheur redressé, ni le solitaire même conduit.

Et de là, mes frères, la succession continuelle de lumière et de science dans cet ordre si célèbre, où, bientôt après le saint patriarche, on vit paraître, parmi plusieurs savants Dominicains, celui qui est appelé par excellence l'ange de l'école, l'incomparable Thomas, que nos pères ont entendu dans cette grande ville, et qui a donné à toute l'Eglise, dans ses doctes écrits, des leçons si sûres et en même temps si sublimes. Le théologien écoute encore sa voix avec respect; et le savant ne saurait contredire sa doctrine sans danger. C'est une lampe qui luira toujours dans l'Eglise; c'est une lumière supérieure formée dans l'ordre de Dominique. Le saint fondateur, s'appliquant à donner au monde des hom-

mes éclairés qui pussent instruire le monde, ne pensait aussi qu'à rendre à la vérité son premier éclat et à la parole sa vertu naturelle.

Paris, qui a déjà vu le religieux prédicateur, le revoit encore. Là le Père prie avec ses enfants dans une petite chapelle qui portait le nom de Saint-Jacques, et qui a donné ensuite ce nom à toute la rue et aux Frères Prêcheurs qui l'habitaient. La mère sainte d'un roi encore plus saint, la mère de saint Louis entend avec joie la voix du prophète, et nos pères profitent des savantes instructions de la petite troupe. Ce n'est pas un médiocre bienfait de vivre dans le siècle des saints ; c'en est un plus grand de vivre sous des princes religieux qui les écoutent.

Dominique retourne en Italie : c'est à Bologne qu'il fixe sa demeure et qu'il achève sa course ; c'est là qu'après avoir en peu de temps, mais avec de grands travaux, rempli la terre d'ouvriers évangéliques ; après avoir éclairé l'Eglise et placé sur le chandelier tant de lumières pour l'éclairer toujours, il exhorte dans ces derniers moments les disciples destinés à la prédication de l'Evangile, non à luire seulement et à éclater par une céleste doctrine, mais à édifier par une vie pauvre.

Vous avez vu d'abord la lampe qui luit ; voici en second lieu le vase qui se brise. Regardez donc, chrétiens, et écoutez. Couché sur la terre et refusant même la paillasse qui lui est offerte, Dominique ne parle à ses disciples que de la pauvreté évangélique. Il ne les exhorte qu'à vivre dans le détachement de tous les biens et dans la pratique des privations mortifiantes et des abstinences pénibles qui suivent le détachement et le dénûment chrétien. O conseils salutaires et dignes d'un apôtre qui forme d'autres apôtres ! Qu'y a-t-il en effet de plus pernicieux dans l'exercice de notre charge que l'amour des biens du monde et des commodités de la vie ? La douce persuasion et la conviction puissante peuvent-elles être dans la bouche de l'évangéliste si sa main est ouverte à l'or et aux présents ; et que sera-ce si ce Moïse se courbe devant l'idole comme le peuple ?

Je dis davantage, ce n'est pas en surprenant l'esprit par des pensées brillantes, ou en frappant l'oreille par des discours agréables que nous rendrons à la parole de Dieu sa vertu ; mais par une vie mortifiée, par une vie détachée qu'il faut joindre à la saine doctrine, sans quoi la trompette ne sonnera plus pour effrayer l'homme charnel. Car vous devez remarquer, mes frères, que la parole que nous vous annonçons est aussi terrible qu'elle est sainte. C'est une lampe qui luit au travers du vase qui se brise. Mais c'est aussi en troisième lieu une trompette qui sonne pour alarmer : *quasi tuba exalta vocem tuam.*

Et comment l'évangéliste intéressé sonnera-t-il l'alarme ? s'il attend des hommes les bénédictions temporelles, il ne leur annoncera jamais que des choses agréables. La parole de Dieu est terrible ; c'est un feu qui brûle et un marteau qui brise : *Nunquid verba mea sunt quasi ignis, dicit Dominus, et malleus conterens petras ?* (*Jerem.*, XXIII, 29) c'est un aiguillon qui pique : *Verba sapientium quasi stimuli* (*Eccle.*, XII, 11) ; un glaive qui perce : *Posuit os meum quasi gladium acutum* (*Isa.*, XLIX, 2) ; un souffle impétueux qui renverse les cèdres : *Vox Domini confringentis cedros* (*Ps.* XXVIII, 5) ; le rugissement du lion qui porte l'effroi dans les âmes : *Leo rugiet, et quis non timebit ? Dominus locutus est, quis non trepidabit ?* (*Amos*, IV, 8.) En un mot c'est le son menaçant de la trompette que vous avez entendu, lorsque l'incomparable Dominique, parcourant toute l'Europe, a humilié sous le joug de l'Evangile les plus sensuels et les plus superbes : *quasi tuba exalta vocem tuam.*

Et c'est cette voix puissante qui a parlé dans les siècles suivants par tant de bouches et par tant de plumes sorties de l'ordre des Dominicains, ordre qui a donné à l'Eglise des Pontifes, à Rome des cardinaux, aux diocèses des évêques, aux universités des docteurs, aux monastères des vierges, à la foi, des confesseurs, à l'Evangile des apôtres, à Jésus-Christ des martyrs, au ciel des saints ; ordre qui encore aujourd'hui fournit dans l'un et l'autre monde des docteurs et des évangélistes qui annoncent la puissance du Seigneur et la sainteté de ses voies.

Car enfin, Messieurs, si vous y faites attention, c'est là le caractère de la sainte parole, qui en humiliant l'esprit superbe doit effrayer le cœur sensuel. Et qui est-ce qui a mieux conservé le dépôt de cette parole que l'ordre du saint patriarche que nous célébrons, où vous ne verrez jamais une doctrine humaine qui affaiblisse la puissance de la grâce pour consoler l'orgueil de l'homme, ou qui altère la sainteté de la loi pour soulager ses convoitises ; où toujours le Dieu saint, si prévenant et si aimable dans ses miséricordes, vous paraîtra aussi terrible dans ses jugements. En effet, mes frères, c'est le son de la trompette qui doit imprimer dans la conscience coupable une terreur salutaire. Et, en cet endroit, pour ne pas rendre cet éloge infructueux, permettez-moi de vous rappeler du prophète à vous-mêmes, et de la céleste doctrine enseignée par ses disciples aux dispositions que vous apportez à la parole si terrible et si sainte.

Je ne vous dis pas qu'après avoir entendu dans la chaire la trompette éclatante qui vous effraie, vous allez chercher ensuite dans le tribunal la harpe mélodieuse qui vous flatte : c'est-à-dire qu'encore que vous écoutiez avec empressement le prédicateur le plus rigide, vous ne cherchez pas avec moins d'ardeur le confesseur le plus indulgent : mais je vous demande si vous n'écoutez pas aussi très-souvent la voix du prophète dont le principal office est d'épou-

vanter ; on entend comme un concert ou une musique dont tout le fruit est d'amuser les curieux, et qui ne produit que ce vain plaisir. Ou plutôt je vous demande si, après avoir entendu la voix redoutable qui annonce le jugement, la trompette terrible qui épouvante le juste même, vous sortez du lieu saint avec quelque frayeur, et si, vous retirant avec la componction dans le cœur, vous vous écriez, non pas que le sermon est beau, mais que la pénitence est belle. (Saint François de Sales.)

Hélas! peut-être traitez-vous la sainte parole comme l'artificieuse Dalila traita le pauvre Samson. Comme elle, vous faites reposer dans votre sein cette parole, vous la recevez; mais vous lui ôtez sa force, comme elle l'ôta à Samson ; vous lui crevez les yeux, vous lui donnez de mauvaises explications ; enfin, vous la livrez entre les mains de ses ennemis; vous la portez au milieu d'une troupe d'indévots et de mondains qui la traitent impitoyablement et qui, comme les Philistins de Samson, en font leur jouet : ou bien si vous écoutez avec quelque respect la parole du prophète, qui vous met devant les yeux votre péché, vous ne manquez pas de substituer un autre coupable que vous ; vous oubliez que vous êtes l'impudique, l'injuste, l'avare, le vindicatif, pour appliquer à d'autres la censure qui vous est adressée.

Ainsi la trompette sonne en vain. La ville réprouvée continue ses jeux et ses iniquités. On écoute avec tranquillité l'éclat menaçant des jugements éternels, comme s'il ne s'agissait pas d'une ruine affreuse. Nous imitons le prisonnier insensé, qui, sans être ému de la sentence de mort, plaindrait ceux qui sont plus innocents que lui, se moquerait de la figure du magistrat qui prononce l'arrêt fatal ou se réjouirait aux charmes de sa voix.

Chrétiens mes frères, dans ce jour bienheureux où l'Eglise honore le restaurateur de la sainte parole, apprenez à la chercher avec ardeur, à la recueillir avec respect, et surtout à la garder avec crainte dans votre cœur. Avec crainte : la faible instruction qui apaise vos remords et qui ne vous trouble pas dans vos passions ne ressemble point à cette parole de feu. Défiez-vous du prophète qui vous bénit toujours, qui vous absout toujours, qui vous rassure contre les menaces de la loi, qui vous promet une paix sans combat. La molle flatterie n'est pas une préface convenable à la régénération chrétienne. Dans votre cœur : le lieu de la vérité est le cœur, *in corde bono verbum retinent :* si vous en faites seulement un vain ornement de votre mémoire, elle deviendra un poids accablant pour votre conscience. C'est peu d'annoncer la parole, c'est peu de l'écouter ; mais la garder, est le salut et la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XII.

SAINT BERNARD.

Amen, dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim, tribus Israel. (*Matth*, XIX, 28.)

Je vous dis en vérité, que vous qui avez quitté toutes choses, et m'avez suivi dans le temps de la régénération, vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israel.

Est-ce un homme qui parle, mes frères, et parle-t-il le langage des hommes ? Toute la grandeur humaine ne saurait donner de si grandes choses, et pas même les promettre. Jésus-Christ parle donc en Dieu lorsqu'il promet des trônes, mais des trônes permanents : *sedebitis judicantes, sedebitis ;* et lorsqu'il les promet à ceux qui pour le suivre ont quitté toutes choses : *qui secuti estis me.* Il agit en Dieu quand il exécute une promesse si magnifique, relevant les pauvres de la poussière pour les faire asseoir dans le temps d'une vie nouvelle et immortelle parmi les juges et les princes de son peuple ; *in regeneratione sedebitis judicantes.* (*Ps.* CXII, 7, 8.)

Déjà se sont exécutées en quelque manière ces divines promesses dans les fondateurs de la religion chrétienne, dans les apôtres et les premiers disciples de Jésus-Christ. Ils n'avaient rien et ils possédaient tout ; ils avaient quitté quelques filets, et un peuple empressé venait mettre à leurs pieds de riches héritages ; ils étaient sortis de leurs barques, et toutes les maisons leur étaient ouvertes ; marchant sur les traces de Jésus-Christ humble, ils cherchaient l'ignominie, et une multitude, charmée de leurs vertus et de leurs miracles, voulait leur offrir tout son encens : sans tribunal et sans trône, ils ont condamné les passions des hommes, ils ont proscrit les erreurs, le prince du monde a été jugé ; enfin, ces hommes si faibles et si pauvres ont rempli toute la terre, non-seulement des marques de leur sainteté, mais des effets de leur puissance. Fidèles ministres de Jésus-Christ, ils sont devenus les juges du monde : et se développait déjà cette parole puissante du Seigneur : je vous dis en vérité que vous, qui avez quitté toutes choses pour me suivre, vous recevrez le centuple de ce que vous avez quitté, et vous serez assis sur des trônes pour juger toutes les tribus : *Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, sedebitis et vos judicantes tribus Israel.*

Pour peu que l'on connaisse l'admirable Bernard, mes frères, et qui est celui si étranger dans l'Eglise et dans le monde qui ne le connaisse pas? on demeurera d'accord que, depuis les apôtres, il n'y a point eu de saint en qui cette parole se soit mieux vérifiée, et qui ait reçu dès cette vie même avec les dons de la grâce tant de rayons de gloire ; la gloire le suivait partout : pas un saint qui, sans attendre le jugement général, ce qui sera commun alors à tous les grands justes, *in regeneratione*, en suivant avec fidélité Jésus-Christ, ait acquis sur le monde tant d'autorité.

Le XII^e^ siècle où il a vécu n'est rempli que des événements et des actions de sa vie. L'histoire des Pontifes et des rois est enchaînée avec la sienne; les déserts reçoivent ses lois, l'Eglise est gouvernée par ses conseils, il donne le ton à tout son siècle, le monde se soumet à ses jugements. Les vertus sont dans son cœur, les miracles naissent sous ses pas, et il est lui-même plus grand que les miracles. La nature disparaît, la grâce seule remplit tout le spectacle. Bernard quitte le monde, et le monde cherche Bernard : attentif à se cacher et à souffrir avec Jésus-Christ, il semble que Jésus-Christ ne soit attentif qu'à le glorifier ; religieux de Cîteaux, abbé de Clervaux, docteur de l'Eglise, partout éminent en œuvres et en prodiges. Dans sa vie particulière, quelle sainteté ! dans sa vie publique, quelle autorité ! Disons, en un mot, qu'il a suivi Jésus-Christ : *secuti estis me*, et qu'il a jugé le monde : *sedebitis judicantes :* il a suivi Jésus-Christ, voilà sa sainteté ; il a jugé le monde, voilà son autorité. Et c'est le sujet de son éloge que je ne puis entreprendre qu'avec crainte : il demande de plus grandes forces que les miennes. Et néanmoins, il faut vous le dire, mes frères, j'ai quelque plaisir à louer un saint que notre France a produit et qui a tant orné notre France, un saint presque domestique; et à louer devant ses chers enfants un père si illustre. Commençons, nous avons trop de choses à dire ; mais ne commençons qu'après avoir imploré l'intercession de Marie que le dévot Bernard a singulièrement honorée. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Tous ceux qui ont fui et quitté le monde ne suivent pas Jésus-Christ ; le philosophe ne fuit les hommes que pour se mieux chercher ; en se dépouillant de ses biens, il veut conserver son nom ; il s'éloigne du siècle, mais il ne cherche pas le Seigneur ; il monte sur la montagne, et c'est pour se faire une idole; il est seul, mais il n'est pas solitaire, dit notre saint. Et d'autre part, Messieurs, n'est-il pas vrai de dire qu'au contraire ceux qui suivent Jésus-Christ ont véritablement quitté le monde : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.* (*Matth.*, XIX, 27.) Toute l'industrie des hommes ne saurait allier ensemble le service de ces deux maîtres, Dieu et le monde ; leurs lois et leurs inclinations sont trop opposées; vous joindriez plutôt la lumière et les ténèbres que l'esprit du monde et l'esprit de Dieu.

Le premier pas que doivent donc faire ceux qui veulent suivre Jésus-Christ est de se séparer de cette société d'hommes méchants ou relâchés que l'on appelle le monde : monde où la vanité enivre les têtes les plus sobres, où les consciences mêmes religieuses plient sous les abus. Penser comme le monde, parler comme le monde, enseigner ce que le monde enseigne, voilà la corruption humaine mise en maximes : faire ce que le monde fait, voilà toute la perversité réduite en pratique. Sortez de cette Babylone, ô mon peuple, dit le Seigneur, éloignez-vous de la race corrompue, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. Les citoyens qui remplissent Jérusalem ne sont que des fugitifs de Babylone. Tous les fidèles doivent s'en séparer de cœur ; les plus parfaits en quittant tout s'en séparent et de corps et de cœur pour suivre Jésus-Christ. Et c'est là toute la sainteté : *secuti estis me.*

Bernard, destiné à préparer au Seigneur un peuple parfait, et non-seulement à sanctifier les déserts, mais à éclairer le monde et à édifier l'Eglise, entendit de bonne heure la voix du ciel, il sortit promptement de la cité profane ; il laissa à l'Egypte ses trésors et à la Samarie ses idoles; il se sépara non-seulement du péché, mais des pécheurs ; il craignit les iniquités du monde, il craignit même ses amusements. Une mère chrétienne, avertie dans un songe de la future grandeur de celui qu'elle portait dans son sein, le forma bien plus pour Dieu que pour le monde et offrit d'abord au Seigneur ce petit Samuel pour vivre dans son temple : elle ne chercha point comme les autres dans les cendres des illustres héros dont il était né, des principes de fierté et d'orgueil ; funestes principes qui d'ordinaire tournent les hommes à vivre plutôt selon leur condition que selon leur conscience : mais elle lui fit recueillir, dans le sang de Jésus-Christ, où il avait pris une seconde naissance par le baptême, les semences de cette haine capitale qu'il eut toujours pour le siècle présent. Les autres apprennent à leurs enfants à plaire au monde; la mère de Bernard lui enseigna à suivre Jésus-Christ.

Il se souvint donc de son Créateur dans les jours de sa jeunesse, et avant que le temps de l'affliction fût arrivé. Déjà dans un âge à qui le monde ne demande que des manières, il avait des sentiments; dans un âge imprudent, il cherchait la sagesse; il pensait comme les plus sages et il croyait comme les plus simples : déjà dans un temps où se fait la monstrueuse alliance de l'inquiétude avec l'inutilité et de la mollesse avec l'audace, le jeune Bernard, actif sans trouble et tranquille sans nonchalance, charmait et édifiait : il se faisait aimer par sa douceur et admirer par sa prudence. Le monde le cherchait, mais il ne voulait suivre que Jésus-Christ : *secuti estis me.*

D'autant plus propre à suivre l'agneau partout qu'étant toujours vierge, on le voit dans une jeunesse avide de plaisirs, avec tous les agréments de l'esprit et du corps, chasser le démon de l'impureté, renoncer à des joies illicites, combattre les voluptés, et, éteignant dans l'eau presque glacée d'un étang où il se plongea la chaleur naissante d'un regard trop libre, faire de grandes leçons à tous les âges et à toutes les conditions : à vous qui, marchant selon les désirs de votre cœur et les regards de vos yeux,

avez goûté le crime, qui devez même en redouter les images, et qui néanmoins allez sans cesse rallumer dans les compagnies et les spectacles ces fatales cupidités. L'esprit impur armé de la corruption naturelle devient un ennemi insurmontable à vous qui avez tant de fois perdu la grâce chrétienne et qui ne l'avez pas encore pleurée; qui rougissez peut-être maintenant du péché et qui peut-être aussi rougissez de la pénitence même; dégoûtés du monde, mais encore éloignés de Jésus-Christ.

Dans l'eau de l'étang salutaire où le sage Bernard se lave, il reçoit en quelque manière un nouveau baptême; l'Esprit-Saint se repose sur lui, et plein de la crainte du monde et des désirs du ciel, fuyant le péché et cherchant la perfection, il suit Jésus-Christ sur la montagne. Le monde en murmure, la famille s'en plaint, mais il convertit sa famille; sa fuite a l'air d'un triomphe, et suivi de trente personnes illustres par leur naissance qu'il a gagnées au Seigneur, sanctifiant ceux-là même qui ont voulu le séduire, faisant renaître selon l'esprit ses pères charnels, et obligeant ses frères à s'ensevelir avec Jésus-Christ, il entre comme un vainqueur dans la solitude de Cîteaux.

En cet endroit, chrétiens, qui m'écoutez, élevez vos esprits, voici un nouveau ciel et une nouvelle terre : je parle d'un lieu et d'un état où la perfection n'est pas un conseil, mais un précepte. Là, dans le jardin de l'époux se conserve la fleur si rare de la pureté, le figuier toujours fertile produit ses fruits dans toutes les saisons, et la bonne odeur sort sans cesse de la vigne sacrée. Là, on pleure des péchés que l'on n'a point commis; on y dispute de la simplicité avec les enfants et de la sagesse avec les parfaits. Là, des fidèles que le monde ne connaît pas, et qui ne connaissent pas le monde, vivent comme les anges et travaillent comme les hommes. Leur esprit n'est prompt que par la ferveur, et leur chair n'est infirme que par la pénitence. Les moments y sont ménagés par la vigilance, les heures y sont distribuées par la religion, les jours y sont comptés par les mérites, les temps y sont réglés sur l'éternité. Là, le religieux ne rompt le silence de la nuit que par les cantiques divins, et pendant le tumulte et les clameurs du jour, il garde un profond silence; il pense avec autant de modestie que si ses pensées étaient vues de tout le monde, et il travaille avec autant de recueillement que si personne ne le voyait. Il ne mange que pour languir plus longtemps, il ne dort que pour mieux veiller, il ne marche que pour obéir, il ne vit que pour suivre Jésus-Christ.

Est-ce seulement ici, mes frères, une de ces idées de perfection qui n'ont rien de réel. Ce n'est qu'une image bien grossière de la vie religieuse telle qu'on la menait à Cîteaux, surtout après que notre saint y fut entré; de sorte que depuis ce temps, dit un auteur de sa Vie : « Le ciel, versant ses bénédictions sur cette vigne du Dieu des armées, de petite qu'elle était, elle se multiplia et étendit ses branches jusqu'aux extrémités de la terre. » Cependant Bernard ne pensait qu'à suivre Jésus-Christ, et le saint abbé Etienne pensait déjà à lui donner des frères à conduire et à jeter dans Clairvaux, désert auparavant inconnu, les fondements d'un nouvel ordre qui devait montrer dans la vieillesse du monde des hommes semblables aux premiers disciples de Jésus-Christ.

Grande vérité, chrétiens, maximes que vous ne devez jamais oublier : ce n'est pas bien suivre Jésus-Christ, si on ne le suit partout; sainteté universelle. Il faut le suivre dans la grotte de Bethléem où il est pauvre, dans le désert où il jeûne, dans la boutique de Nazareth où il travaille, sur le Thabor où il prie, sur le Calvaire où il souffre; autant de traits de la sainteté chrétienne. Bernard le suivra même dans sa vie puissante et miraculeuse, comme je vous le ferai voir tantôt : observez donc toutes les démarches du saint.

Secuti estis me. Premièrement, il suit le Seigneur dans la grotte de Bethléem où il est pauvre. Et vous vous souvenez bien, mes frères, de cette admirable vision qu'il eut la nuit de Noël, où le Fils de Dieu lui apparut, tel qu'il était dans sa naissance. Le Verbe fait enfant, le Fils de Dieu, devenu pauvre et enveloppé de langes, ravit à soi les premières affections de ce dévot enfant; en sorte que depuis ce moment tout l'or du monde ne lui parut jamais si beau que la paille de la crèche. Et de là cet amour si constant de la pauvreté religieuse qu'il conserva dans sa plus grande puissance, et lorsqu'il était l'arbitre du monde : méprisant les crosses et les mitres que nous briguons avec tant de chaleur, il avait des talents qui demandaient les plus grandes places; cherchant l'indigence comme nous cherchons les richesses, souffrant avec joie les privations pénibles, recevant avec crainte les choses nécessaires, rejetant avec horreur les superflues; bannissant même des monastères l'or et l'argent qui parent les autels, et condamnant dans ces maisons consacrées à la pauvreté chrétienne, cette pieuse magnificence qui donne du plaisir aux curieux et qui n'inspire pas la componction aux fidèles. Combien lui était-il facile d'augmenter les revenus de ses frères par son crédit, par sa piété même? Le monde lui offrait ses héritages, il pouvait y entrer sans procédures, il pouvait les posséder sans intrigues; les trésors du siècle lui étaient ouverts : mais, ô merveille trop rare et incompréhensible à notre siècle! il ne voulut jamais toucher tant soit peu aux dépouilles de la ville maudite qu'il avait quittée.

Représentez-vous donc le saint comme un autre Abraham, un autre Moïse, un autre Josué, un autre Samuel, un autre Elisée, un autre Daniel; Bernard copiait ces anciens modèles et donnait à un monde avare les grands exemples d'une conduite pure et désintéressée. Il copiait Abraham qui ne

posséda jamais qu'un sépulcre en propre et qui, après une insigne victoire, rejeta les plus petits dons ; Moïse, qui régna sur Israël sans or et sans argent et commandait à un peuple qui n'avait que des espérances; Josué qui s'oublia lui-même dans la distribution qu'il fit des riches héritages de la terre promise; Samuel que personne ne put accuser ni d'avoir exigé des présents, ni d'avoir reçu ceux qu'on lui offrait; Elisée qui guérit le général de Syrie et qui refusa ses récompenses; Daniel qui annonçait aux grands de la terre les jugements de Dieu et qui craignit de se souiller par leurs richesses. Mais surtout, ô homme saint et fidèle, vous avez copié Jésus-Christ pauvre, Jésus-Christ qui n'a jamais béni les richesses, qui n'a besoin que de quelques petits poissons et d'un peu de pain, choses seulement nécessaires à la vie, Jésus-Christ qui n'a pas où reposer sa tête; vous l'avez imité, vous l'avez suivi, marchant partout sur ses traces ; non-seulement à Bethléem où il a donné aux pauvres évangéliques les premières impressions d'un parfait détachement, mais en deuxième lieu dans le désert où il a consacré les jeûnes.

Secuti estis me. Bernard en effet suit fidèlement le Seigneur dans les jeûnes et les abstinences du désert; et si vous l'observez bien, mes frères, vous verrez qu'il ne lui reste aucun usage du goût, et qu'il ne va à ses repas que comme on va au supplice. Les feuilles de hêtre composent ses bouillons, sa table est couverte d'un peu de pain d'orge et de millet. Le vin paraît à l'homme chaste, un venin, selon la parole de saint Jérôme, *vinum fugiat in venenum.* Et pour soutenir son corps abattu par les travaux et les veilles, les fontaines lui fournissent une eau simple. Et qui est celui qui jeûne de la sorte? Un homme qui dans un corps infirme porte l'âme la plus pure? Un homme séparé du monde par la retraite, détaché de lui-même par l'humilité, élevé au-dessus de lui-même par la contemplation et la prière. Et qui êtes-vous, pécheurs ? vous qui violez sans scrupules la loi d'une courte et légère abstinence, que l'Eglise de temps en temps prescrit à tous ses enfants, et principalement à vous qui, plus chargés de péchés, avez besoin de plus grandes expiations. La première loi imposée à l'homme a été la loi de l'abstinence, le chrétien est encore moins débiteur à la chair pour vivre selon la chair ; mais surtout le pécheur ne saurait se dispenser d'effacer par la tristesse du jeûne les excès de l'intempérance.

Je ne perds point de vue l'admirable Bernard ; avec les mœurs les plus innocentes, il joint à ses dures abstinences le travail pénible des mains; il suit le Fils de Dieu jusque dans le lieu où ce divin Rédempteur, devenu pauvre pour nous rendre riches, travaillait comme les artisans ; il le suit : *secuti estis me*, troisième caractère de sainteté. Et pour apprendre à ses religieux que l'exercice rend aux viandes le goût que la paresse leur a ôté, il ne sait point donner d'autre assaisonnement à ses herbes que la sueur qui coule de son front par le travail.

N'admirez-vous pas, Messieurs, cet homme du troisième ciel, qui était si souvent assis sur le tribunal, qui présidait dans les conseils, qui animait les conciles, qui dictait les canons, qui prononçait les jugements, qui éclaircissait les paraboles, qui expliquait les mystères, qui exposait les lois, qui commandait à toute la nature? Ne l'admirez-vous pas, lorsque vous le voyez descendre dans un champ, remuer la terre, arracher les ronces, cultiver une plante, et chercher dans le travail de ses mains de quoi soutenir la faiblesse de son corps. Ecoutez, chrétiens, qui cherchez à l'ombre des autels un asile à la paresse et vous qui, refusant le travail pénible et obscur où votre naissance vous appelle, vous êtes jetés dans les conditions les plus périlleuses; conditions, où l'homme injuste assis dans la ville moissonne en peu de temps tout ce que les habitants des campagnes ont semées ; conditions, où le Juge assis sur le tribunal, non pour le juger avec tranquilité, mais pour vivre avec mollesse, ne donne aux devoirs de la justice que les restes de son oisiveté : Ecoutez, et instruisez-vous dans cet exemple ; suivez le Seigneur comme Bernard dans le lieu où il travaille : mais comme lui suivez-le encore sur la montagne où il prie : *secuti estis me.*

Et quelles sont ses prières, mes frères, quatrième trait de la sainteté du juste qui suit Jésus-Christ. Là une nuée cache notre saint aux yeux du monde, et cache le monde à ses yeux. Il prie, et pendant que les pécheurs font de la maison de prière une caverne de voleurs, il change dans les forêts les cavernes des voleurs en maisons de prières. Par la prière il voudrait se fixer sur la montagne, et il n'en descend comme le Seigneur, que pour guérir les malades. Il prie sur la montagne : car il ne voit plus que l'invisible, il ne regarde plus que le ciel. Le monde malheureux qui le cherche ne le trouble point ; le monde puissant qui l'appelle ne le souille point ; et ses gémissements sacrés ne sont interrompus ni par les cris des pauvres qui l'invoquent, ni par la pompe des riches qui l'abordent : il prie, parce qu'il aime ; et il prie toujours, parce qu'il aime toujours.

Vous représenterai-je donc ici, mes frères, cette source de feu et d'amour qui embrasait le cœur de Bernard. La prière est tiède que le cœur : prière tiède et sans effet, si le cœur est tiède et sans amour. Vous ferai-je voir avec quelle ardeur le saint parle à Jésus-Christ? avec quels transports il parle de Jésus-Christ? Et qui jamais expliqua mieux dans les Cantiques l'épithalame sacré du céleste époux et de l'âme juste? partout l'esprit de la prière. Et vous remarquerez qu'avec une pente invariable qui le portait vers Jésus-Christ, il souhaitait bien plus de boire de la fontaine de la charité que d'en écrire, il aimait beaucoup mieux parler à son Dieu que d'en conférer avec les hommes. Mais au reste, chrétiens, ne vous lignez pas dans

le juste une prière et un amour tels que les nouveaux spirituels nous les dépeignent. Bernard ne priait pas par des précisions métaphysiques, il n'aimait pas par des systèmes mystiques, il ne cherchait pas Jésus-Christ avec une imagination échauffée et un cœur desséché. Sa prière n'était pas une prière sans désirs, son amour n'était pas un amour sans œuvres, un amour monstrueux, qui laisse à l'esprit ses fantaisies et à la chair toutes ses consolations. Il aimait Jésus-Christ comme les martyrs l'ont aimé, il le cherchait comme les vierges l'ont cherché, il le suivait comme les apôtres l'ont suivi. Il monta jusque sur le calvaire pour y souffrir avec lui : *Secuti estis me.*

Car, mes frères, il ne cessa point de suivre le Seigneur : dernier trait de sa sainteté, qui vous demande une nouvelle attention, dans les souffrances, dans la faim, dans la soif, dans le froid, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la nudité, dans les travaux, dans les maladies, dans les angoisses, dans les opprobres; Bernard se nourrit de ce fiel, et il oppose à tous ces genres de maux une patience universelle. Plusieurs veulent bien suivre Jésus-Christ; mais ils ne veulent pas le suivre sur le calvaire ; et jusque sur le calvaire même, âmes fidèles, examinez-vous, il en est peu qui le suivent dans l'ignominie comme dans la douleur. L'orgueil, qui donne la force de souffrir une persécution éclatante, laisse l'âme superbe sans vertu s'abattre dans une obscure calomnie : ceux-là aiment mieux voir leur corps flétri que leur nom; quelques-uns aussi supportent avec courage une attaque ouverte, qui ne peuvent endurer une secrète perfidie ; plusieurs enfin succombent aux insultes des petits, qui se font contre les violences des grands un rempart de patience. Bernard toujours saint, toujours fidèle disciple de Jésus-Christ, ne connaît point ces inégalités où le sage du monde est le jouet de son propre amour; l'opprobre n'a pas plus de prise sur lui que la douleur.

Rappelez ici, Messieurs, ce grand événement où il eut besoin d'une constance plus qu'humaine. Une guerre entreprise contre les ennemis de la foi et autorisée par les miracles de Bernard, avait rassemblé sous l'étendard de la croix les rois et les peuples. Guerre juste, s'il en fût jamais, où l'on ne devait renverser que des mosquées profanes et rétablir de saints autels. Mais dans une guerre si sainte, les hommes qui mêlent presque toujours avec les armes de lumière les œuvres des ténèbres, irritèrent le Dieu saint par leurs prévarications. Dans ces immenses armées où la religion prêtait son nom, et à qui le monde donnait tous ses vices; les uns, troublés par leurs crimes, cherchaient sous de justes étendards un asile contre la justice; les autres, dans le désordre de leurs affaires, après avoir dévoré leur patrimoine, se figuraient sous un autre soleil et sur une autre terre de nouvelles possessions à engloutir. La plupart voulaient vivre avec plus de licence : peu qui voulussent aller cueillir dans les saints lieux, parmi les épines du Calvaire, les fruits de la pénitence; et parmi ceux-là même qui eussent souhaité de mourir pour la foi, il ne s'en trouvait presque point qui pensassent à vivre selon la foi.

Dieu donc qui aime la justice et qui hait l'iniquité, qui réprouve même son sanctuaire quand le peuple qui le sert n'est pas saint : Dieu qui fit périr autrefois dans le désert par sa justice, le peuple qu'il avait tiré de l'Egypte par sa miséricorde, et qui empêcha d'entrer dans la terre promise les pères qu'il avait conduits lui-même au travers d'une vaste mer avec un bras puissant; Dieu, dis-je, étendit sa main pour exterminer par le fer et consumer par la peste ces grandes armées qui marchaient sous son nom, et qui ne gardaient pas ses commandements. Notre terre perdit ses habitants, et Sion ne fut pas délivrée de ses ennemis. Cependant le monde qui ne juge des conseils que par les événements, et chez qui la cause malheureuse paraît toujours téméraire ou injuste, décrie Bernard comme un imposteur. Mais Bernard, comme Moïse, veut bien servir au Seigneur de bouclier pour recevoir les reproches des grands et les murmures du peuple; il se réjouit que tous les traits des langues malignes retombent sur lui; il n'est point fâché d'être confondu comme son maître sur le Calvaire avec le séducteur et le scélérat, d'être frappé par le superbe Romain, ou d'être moqué par le Juif incrédule.

Ainsi notre saint suivit Jésus-Christ; il le suivit partout et jusque sur le Calvaire : sainteté universelle. Tirez-moi après vous : *trahe me post te* (*Cant*, I, 3), dit la sainte épouse au céleste Epoux dans les *Cantiques*. Remarquez, dit le dévot docteur que nous honorons, qu'il n'est pas dit seulement : tirez-moi à vous, mais après vous, *trahe me post te, non solum ad te!* Hélas, Seigneur, s'écrie-t-il aussitôt, il en est bien peu qui veuillent aller après vous, qui veuillent vous suivre; pendant qu'il s'en trouve un si grand nombre qui veulent bien aller à vous, qui veulent bien vous posséder. *Quam pauci post te ire volunt, Domine, cum tamen ad te pervenire nemo sit qui nolit.* (Bernard, *in Cant.*) On veut arriver à la vie, et on ne veut point marcher dans la voie. Qui est-ce qui suit Jésus-Christ? On suit les hommes, les exemples, les coutumes; on suit ses propres penchants, ses fantaisies, son humeur, on ne suit pas Jésus-Christ : et quelquefois, par une vie inégale et partagée, on veut suivre Jésus-Christ et le monde, l'Evangile et la coutume, le matin les dévotions du temple, et le soir les passions du siècle; un jour c'est l'attrait de la piété, un autre jour le goût du vice. O Dieu saint! nous ne saurions suivre un moment le monde sans nous égarer! Combinaison du juste et du mondain absolument impossible. Suivre le monde, voilà le péché; suivre Jésus-Christ, c'est la sain-

teté. Vous l'avez vu dans Bernard, mes frères, il faut maintenant vous parler de son autorité. Il a suivi Jésus-Christ : *secuti estis me.* Mais il a jugé le monde : *sedebitis judicantes;* c'est l'autre partie de son éloge.

SECOND POINT.

Il y a une liaison étroite entre la sainteté et l'autorité : et le Seigneur de temps en temps a soin de revêtir la piété de son pouvoir en exaltant ceux qui le servent; soit pour montrer au monde pécheur que l'empire appartient au juste; soit pour montrer au monde juste, que de le servir, c'est régner, et qu'on retrouve dans sa maison le centuple de ce qu'on a laissé dans le siècle; soit enfin que la sainteté ait besoin d'un éclat extérieur dans ceux dont le Seigneur veut rendre le ministère utile à son peuple. Et voilà comme toute puissance est donnée dans le ciel et sur la terre à Jésus-Christ vainqueur de l'enfer et du péché; voilà comme sur les solides fondements de son innocence ineffable est établi le trône de son autorité souveraine. Les autres saints ne participeront la plupart à cette puissance qu'après la vie présente et dans le jugement dernier : *in regeneratione.* Bernard, pendant qu'il vit sur la terre, est déjà établi avec une plénitude d'autorité le juge du monde : *Sedebitis judicantes.*

Ici, mes frères, je vous l'avoue, la grandeur de mon sujet m'étonne; je ne puis vous dire autant de choses que Bernard en a faites : c'est l'histoire d'un siècle presque entier que j'entreprends. Les princes et les pontifes, les religieux et les courtisans, les solitaires et le peuple, l'Eglise et le siècle, tout se remue à la voix de l'incomparable Bernard. Alors le philosophe s'efforçait de faire passer dans l'Eglise les vaines subtilités de l'école; philosophie sacrilége, qui entreprend de rompre les sceaux du livre sacré, qu'il n'est permis d'ouvrir qu'à l'ange du conseil de Dieu; philosophie superbe, qui apprend à disputer et qui n'apprend point à croire, qui enfle et qui n'édifie pas, qui tourmente l'esprit plutôt qu'elle ne l'éclaire; philosophie dangereuse, qui donne souvent les visions des docteurs pour les oracles de la doctrine, qui quitte le fil de la tradition sainte, et qui ébranle la foi par des opinions nouvelles et dangereuses.

Le sage Bernard attaque ce monstre; il oppose Jésus-Christ à Aristote, et voilà que dans un concile le saint rend muette l'erreur, tout armée qu'elle est des syllogismes de la sagesse humaine. Abaylard avec un esprit cultivé par le travail, et une doctrine embellie par l'éloquence, est confondu, et non-seulement il est confondu mais il est converti, et il va pleurer dans une solitude avec ses raisonnements superbes, ses amours insensées.

Je vois une autre assemblée d'évêques; le pape Eugène y préside : Gilbert évêque lui-même, mais plus philosophe qu'évêque, est accusé de ne pas parler exactement de la simplicité de Dieu et de l'unité des trois divines personnes. L'abbé de Clairvaux y est appelé : il parle; le prélat se condamne, et le jugement de notre saint devient celui de toute l'Eglise. A Toulouse, Henri, autre hérésiarque, précurseur de nos protestants, enlève aux Eglises leurs peuples, aux peuples leurs pasteurs, et aux pasteurs la vénération qui leur est due. Qu'arrive-t-il, mes frères? l'Eglise affligée implore le secours de Bernard; il vient, et il déconcerte le parti de l'erreur, il en confond les chefs; les simples sont instruits, les sages sont convaincus, les faibles sont fortifiés. Toute la province s'ébranle à son arrivée; les troupes pressent le thaumaturge; les malades cherchent son ombre, les esprits sont éclairés et les corps sont guéris : quelle puissance!

Ce n'est pas tout : un schisme funeste désole l'Eglise. Pierre de Léon, antipape sous le nom d'Anaclet, se maintient contre Innocent II par la violence et par l'artifice. La puissance et les richesses ont fait de la tiare une tentation. Dans le siècle des Papes pauvres, il n'y eut point d'antipapes. Les princes et les peuples sont donc partagés : toutes l'Eglise gallicane, et les évêques dans un concile à Etampes prennent pour juge le saint abbé de Clairvaux : il prononce en faveur d'Innocent; la France y acquiesce, puis, parcourant les provinces plus éloignées, et toute l'Italie, réconciliant les peuples avec leurs princes, et les princes les uns avec les autres, domptant les esprits les plus rebelles, il réunit avec le premier et légitime pasteur et les brebis et les pasteurs. Telle est la conduite de Dieu. Le vaisseau de l'Eglise agité par la tempête vogue quelquefois à la merci des vents; le pilote et les mariniers incertains et divisés, au lieu de le conduire au port, le font pencher, et le mettent dans un péril évident du naufrage; il semble que la Providence soit assoupie, et qu'elle ne veille plus sur les besoins des fidèles : cependant, ô Dieu de mon salut! vous êtes au fond du vaisseau, et votre sagesse, supérieure à toutes les passions humaines que vous laissez voguer et que vous arrêtez quand il vous plaît, suscitera un homme puissant en paroles et en œuvres, qui commandera à la mer de se calmer et aux vents de se taire; la bonace reviendra, et le vaisseau achèvera heureusement sa route.

En cet endroit, chrétiens auditeurs, remontez à la source de ces grandes merveilles, et glorifiez le Seigneur qui a mis la puissance suprême entre les mains d'un homme caché, si petit à ses propres yeux, pauvre et dépouillé de tout. Je découvre partout la main de Dieu, et nulle part le bras de la chair. Les empereurs fléchissent, les rois se rendent, les légats qui étaient ennemis se confessent vaincus, les princes rebelles tombent à ses pieds, les reines se jettent à ses genoux, les évêques s'abaissent, le Pontife romain avec toute sa cour le visite et l'admire, les savants et superbes écrivains

deviennent humiliés et muets, les peuples accourent en foule, les démons prennent la fuite, les éléments arrêtent leur cours ; et celui qui opère ces miracles, et qui voit le monde à ses pieds, c'est un simple religieux, qui n'est point rehaussé par la tiare, qui n'est point orné de la mitre; un humble disciple de Jésus-Christ, qui méprise, et qui n'a aucun des biens temporels que le monde recherche. Ainsi vous vous plaisez, ô Dieu tout-puissant, à diminuer les instruments dont vous vous servez pour le salut du monde, afin que nous ne cherchions qu'en vous nos ressources, que nous ne comptions que sur vous, et que la vanité humaine, qui n'est forte que pour se perdre, soit confondue.

Voulez-vous maintenant, mes frères, que je vous fasse voir dans l'admirable Bernard les deux qualités inséparables d'une puissance secrète et légitime? Vous montrerai-je la vérité qui le conduit et la charité qui l'anime? la vérité avec ses lumières, et la charité avec ses grâces.

La vérité : comme l'art de juger est un art de lumière et de sagesse, et qu'il n'est rien si dangereux qu'une autorité aveugle, Dieu avait mis dans l'esprit de notre saint des connaissances pures et élevées, et, dans sa bouche, des paroles disertes et efficaces; de manière que personne ne pouvait résister à sa sagesse, et que l'erreur cédait partout à la vérité.

Je ne parle point d'une science séculière, ni d'une éloquence humaine; la science de Bernard était plutôt infuse qu'elle n'était acquise ; elle était bien plus le fruit de la prière que du travail: science née à l'ombre paisible de la solitude, et non dans l'agitation ou dans la poussière de l'école.. et il confessait lui-même qu'il n'avait point eu d'autres maîtres pour l'instruire, que les arbres des forêts. En effet, mes frères, je vous le demande, quel théologien lui avait appris à connaître si bien ces profonds abîmes, la grandeur de Dieu et la vanité de l'homme; la conscience du pécheur et la justice du souverain juge, le libre arbitre et la grâce chrétienne? quel jurisconsulte l'avait instruit à démêler les questions les plus embarrassées, à éclaircir les droits les plus obscurs, à terminer les affaires les plus difficiles d'un monde qu'il ne connaissait point, et à fixer aux cupidités immenses des hommes des bornes si justes? Quel orateur lui avait appris le grand art de parer la vérité sans la désarmer, et d'adoucir son visage sans lui ôter sa force, comme il parle lui-même? Quel homme lui avait formé cette voix divine qui brisait les cèdres en terrassant les puissants de la terre, et qui ébranlait les déserts rendant fécondes en saints les arides solitudes?

L'éloquence humaine a su polir des esprits rudes et féroces, et rassembler dans les villes ceux qui auparavant étaient dispersés dans les forêts; l'éloquence chrétienne au contraire, et c'est l'éloquence de Bernard, a ramené dans les forêts ceux qui s'étaient établis dans les villes. Tout l'art de persuader était sur les lèvres de notre saint, et la vérité ne sortait de sa bouche que pour assujettir les esprits : Et qui jamais a fait tant de religieux et de solitaires que Bernard? qui a corrigé tant de peuples et peuplé tant de monastères? qui a donné aux peuples de si bons pasteurs, et aux pasteurs de si bons peuples? qui a laissé partout en France, en Italie, en Allemagne, les traces d'une plus haute sagesse? Faut-il soutenir la pureté de la foi contre les artifices de l'hérésie, et défendre contre l'orgueil de l'homme les droits de la grâce? c'est un Augustin. Faut-il prêcher la pénitence aux grands et entreprendre pour les intérêts de l'Eglise de grandes ambassades? c'est un Ambroise. Faut-il distribuer aux savants mêmes des lumières et expliquer le sens le plus profond des saintes Ecritures? c'est un Jérôme. Enfin Bernard, comme un autre Grégoire, instruit toute l'Eglise par ses lettres, et laisse dans ses livres les règles les plus pures de la morale chrétienne.

Soyez attentifs et instruisez-vous, ministres du Seigneur, et apprenez que les lèvres du prêtre gardent le dépôt de la science du salut, afin que la religion soit respectée, que les mystères soient envisagés avec une sainte frayeur, et que les séducteurs, qui se multiplient dans la fin des temps, ne soient plus écoutés : il n'est guère moins nécessaire que l'interprète des lois, avant que d'entrer dans le sanctuaire de la justice, s'arrête longtemps dans le temple de la science. Le premier et le plus auguste sénat du royaume nous en fournit ici de grands modèles; et vous qui devez juger, non les nations et les peuples, mais votre famille et votre propre cœur, sachez que l'ignorance ne sera pas moins punie que l'incrédulité, et allez chercher, comme notre saint, les lumières de la vérité et de la sagesse, non-seulement dans une fervente prière, mais dans les livres sacrés. C'est là qu'en nourrissant son style des paroles mêmes de l'Ecriture, il avait pris ce langage divin, qui éclaire encore les esprits et qui embrase les cœurs. En feuilletant ses écrits, je sens encore ce feu dont il était plein; je le vois encore sur le tribunal jugeant les rois et les peuples, qui montre la vérité aux princes, qui va dire au premier évêque du monde, que s'il dispense sans une cause juste, ce n'est pas une dispensation, mais une dissipation, et qu'il montre mal à propos une plénitude de puissance là où il devrait faire voir une plénitude de justice.

Ainsi parlait-il au pape Eugène III, qui avait été son religieux et son disciple. Ainsi parlait celui qui d'ailleurs révérait plus que personne dans les successeurs de Pierre la primauté du siége de Rome. Ainsi avec un saint orgueil, et avec une liberté évangélique, *non superbo, sed superno animi fastu*, parlait cet homme si humble qui se jugeait indigne de parler, qui se croyait téméraire d'instruire

Mais nous regardons la vérité comme un chemin à la fortune; et de là ces prévarica-

tions des ministres complaisants, qui affaiblissent dans le tribunal la saine doctrine qu'ils ont enseignée dans la chaire; des ministres intéressés, qui sont prophètes devant le peuple et courtisans chez le prince; des ministres charnels, qui contredisent les saintes vérités dans leurs mœurs; des ministres ambitieux, qui possèdent la science des conciles et qui demandent sans pudeur des dignités dont les conciles excluent tous ceux qui les demandent. O sagesse divine, descendez du ciel! et asseyez-vous avec ceux qui jugent le monde : éclairez les esprits, mais au même temps redressez les cœurs. Que la vérité ne marche point sans la charité.

Le sage Bernard ne sépare point l'une de l'autre; vous avez vu, dans l'autorité qu'il exerce en jugeant le monde, la vérité avec ses lumières; voici la charité avec ses grâces. Continuez votre attention, mes frères, et comprenez qu'il n'est point de vertu qui seye mieux à une grande puissance qu'une grande charité pour tempérer la force par la douceur, pour faire garder aux hommes les préceptes qui leur paraissent si amers, et pour insinuer la vérité par la grâce. La vérité est amère, dit notre saint, si elle n'est assaisonnée de la grâce : la sévérité de la première est pénible sans la gaieté de la seconde, et la gaieté de la seconde semble un peu trop libre dans la gravité de la première; et c'est par le tempérament des deux dont tout le secret est dans la charité, que notre saint juge la terre avec tant d'autorité. Il parle avec force, il s'élève par la censure contre les vices de ceux qui ne sont accoutumés à entendre que des supplications ou des louanges; mais ne craignez point une férocité dure et sauvage; il sait séparer leur dignité de leur faiblesse, il sait ménager le caractère des grands sans ménager leurs passions. C'est la charité de Jésus-Christ qui le presse : il ne juge le monde que pour sauver le monde. A l'Eglise noircie par les mœurs déréglées de ses enfants Bernard voudrait rendre tout l'éclat et toute la blancheur de sa première innocence; il voudrait, commençant ses jugements par la maison de Dieu, chasser du temple tous les profanateurs. Et combien de pasteurs émus par ses exemples et ses instructions sont descendus du trône dans la poussière pour pleurer leurs péchés, pour pleurer leur vertu même! Il parle et il écrit, mais il n'écrit et il ne parle que pour ramener sur la terre la justice qui en est bannie; et reprenant le juge qui charge la balance de complaisances et d'égards, ou qui regarde moins l'innocence, quand l'injustice se présente à lui avec l'éclat et la puissance de ses bienfaits, il voudrait faire face à tout; découvrant au prince abusé les piéges de l'imposteur, s'opposant aux édits qui offensent la raison et qui déshonorent l'humanité, il voudrait relever partout l'orphelin opprimé, la veuve désolée, le juste affligé; il prie, il censure, il exhorte pour rétablir la pureté dans les mœurs, pour rendre aux hommes le joug de la continence estimable, pour obliger les femmes à ne plus chercher que la beauté incorruptible que la piété donne : beauté, dit ce grand saint, que l'on ne prend point avec son habit, et que l'on ne quitte point quand on le quitte : en un mot, il s'efforce de répandre le feu de la charité dans le monde. Et quelle est sa douleur, de voir la tiédeur du monde passer jusque dans les solitudes!

Un ordre de saints religieux dans l'Eglise était déchu de son ancienne ferveur. Les relâchements introduits par l'indulgence des supérieurs, et fortifiés par la coutume, avaient prévalu : leurs pieds se promenaient dans les places, dit notre saint, et leurs langues se faisaient entendre dans les assemblées : ils trouvaient une prison dans leur paradis, et un paradis dans le monde. La vanité confondait les enfants de Dieu avec les hommes du siècle; une même étoffe couvrait le religieux et le mondain, et parmi ceux dont le vêtement était simple, on voyait des hommes qui, sous l'habit de religion, gardaient l'esprit du siècle : soldats par leur licence, courtisans par leur mollesse, marchands par leur avarice, prélats par leur ambition.

Bernard, comme un autre Jérémie, pleure sur les ruines du temple, et comme un nouvel Esdras, il en répare les brèches. Les charnels en murmurent; mais l'homme spirituel juge toutes choses : il bannit donc du lieu saint les condescendances qui venaient plutôt de délicatesse que de nécessité; il redresse les temps et les coutumes sur les lois, et il n'assujettit point les lois aux coutumes et aux temps. La mollesse qui se couvre des priviléges comme d'un rempart contre la règle, il la réduit à ne suivre que la règle, et à renoncer aux priviléges; il ôte aux relâchements le nom honnête de discrétion, et à la sensualité le titre spécieux de ménagement et de prudence. Il attaque la vanité, il combat la licence, il rappelle la ferveur; et sous un front d'airain qu'il oppose aux iniquités des hommes, portant un cœur tendre et charitable pour leur salut, il sanctifie les déserts, il réforme l'Eglise, il juge le monde.

O chrétiens! que nous serions heureux si, dans un siècle où les vertus de l'incomparable Bernard revivent en quelque manière dans ses disciples, nous pouvions recueillir quelques étincelles de ce premier feu qui a embrasé toute la terre, et si nous commencions à marcher par une vie chrétienne sur les traces du saint!

Comprenez bien ceci, mes frères : ceux qui n'auront point imité la sainteté du juste sentiront dans le jugement du monde son autorité; le juste sera assis pour condamner le pécheur; sortira de sa cellule pauvre et obscure le solitaire plein de gloire, pendant que le mondain couvert de deuil jettera des cris, répandra des larmes, et sera confondu. Alors la femme du siècle voudra inutilement changer l'or et la soie dont elle a fait sa vanité avec l'étoffe grossière qui

couvre l'humble épouse de Jésus-Christ. Alors périront tous ces hommes qui ne sont grands que par nos cupidités, qui ne sont puissants que pour vendre ou acheter de la fumée, qui ne sont prudents que pour acquérir ou conserver un morceau de cette terre qui doit bientôt les ensevelir; inutiles aux malheureux, à qui ils ne font point sentir les bienfaits de la grandeur; pernicieux aux bons, à qui ils ne font voir que les scandales de l'autorité.

Et vous, chrétiens qui m'écoutez, quel sera votre partage? Considérerez-vous aujourd'hui la gloire du juste sans être épris de l'amour de la justice? Aimerez-vous toujours ce monde que Jésus-Christ a condamné, qui dépérit tous les jours, et que dans le dernier jour, si vous êtes chrétiens, vous devez juger? Regarderez-vous toujours la grandeur humaine avec admiration, et les grands du siècle avec envie? Regarderez-vous encore une fois la grandeur du juste sans aucun fruit? Il a cherché Jésus-Christ, il l'a suivi, et il est devenu saint, il est devenu glorieux. Cherchez-le de même, surtout dans ces jours mauvais, où les corruptions vont de pair avec les calamités. Voilà que le jour de la puissance de Dieu approche sans cesse dans celui de votre mort; rien de si terrible que ce jour pour celui qui n'aura point marché dans ses sentiers, et qui n'aura travaillé qu'à mériter sa colère. Commencez aujourd'hui à suivre le Seigneur votre Dieu; n'ayez point d'autre douleur que celle de ne l'avoir pas encore suivi, et soyez bien persuadés que si vous le suivez fidèlement sur la terre, assis et devenus les juges du monde, vous le posséderez éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIII.

SAINT LOUIS.

Prononcé devant les membres de l'Académie des sciences et ceux de l'Académie des belles-lettres.

Confortare, et observa custodias Domini Dei tui ut ambules in viis ejus. (III *Reg.*, II, 2, 3.)

Soyez ferme, et observez tout ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé, marchant toujours dans ses voies.

Vous entendez, Messieurs, les dernières paroles d'un roi mourant à son fils; d'un roi qui avait appris, par une longue expérience, que le bonheur du prince est un fruit de la crainte de Dieu, et que d'observer la loi, c'est affermir son trône; qui savait que la véritable grandeur, qui nous tient élevés au-dessus de toutes les créatures, consiste à être soumis à Dieu, à étudier ses règles, à obéir à ses préceptes, et à marcher dans ses voies d'un pas toujours ferme : *Confortare, et observa custodias Domini Dei tui, ut ambules in viis ejus.* Le sage Salomon recueillit soigneusement ces paroles de la bouche de David expirant, et il en fit l'usage qu'il devait pendant plusieurs années; mais il ne marcha pas toujours dans la vérité : il ne fut pas ferme dans les voies du Seigneur; il s'écarta de ses préceptes, et dégénérant de la vertu de son père et de sa propre vertu, il perdit dans une vieillesse honteuse tous les fruits d'une sage jeunesse. David même, si saint, avait interrompu par deux grands crimes le cours d'une vie régulière, et avait été obligé de les laver nuit et jour dans les larmes.

Voici un roi, Messieurs, qui a gardé sans interruption et jusqu'à la fin les saintes ordonnances, qui a affermi son trône sur la crainte de Dieu, qui a commencé comme Salomon et fini comme David, qui, dans une vie mêlée de prospérités et d'adversités, a passé par l'eau et par le feu, comme l'un, et qui, plus fidèle que l'autre, a démoli les autels profanes et n'a point cessé de bâtir des temples et d'offrir des sacrifices au Dieu vivant et véritable. Il s'est interdit tous les plaisirs de la jeunesse, et il n'a point connu les injustices d'un âge plus mûr. Prince selon le cœur de Dieu et selon le cœur de son peuple, il a gardé, dans la condition d'un roi, la modération d'un citoyen; il a donné des exemples de justice aux princes et de tempérance aux particuliers; il a porté le glaive, et il n'a point quitté la loi; vivant dans l'innocence comme les saints, il a subi dans la patience la mort des pécheurs. Sa vie a été sans tache, et sa mémoire sera toujours en bénédiction.

O vérité! qui entrez si rarement dans les palais des princes; vérité qui trouvez toutes les avenues du trône fermées, entrez ici par toutes les portes, et ne cessez pas aujourd'hui d'enseigner dans cette chaire. Non, mes frères, nous n'avons point dans ce discours de vices à excuser, ou de fausses vertus à vous peindre. Nous ne louerons pas devant les autels un homme qui les ait profanés, ni un héros ou un politique qui n'ait pas été chrétien. La grandeur sera admirée, et la vérité ne sera point trahie. Les cantiques de l'Eglise ont prévenu le concert de nos louanges. La canonisation accessoire, si rare dans l'histoire des princes, va vous présenter une gloire qui n'est ni fausse ni équivoque.

Vous verrez donc un roi saint, un roi qui occupe une place distinguée non-seulement dans nos histoires, mais dans nos martyrologes; un roi toujours roi, qui a régné sur ses passions comme sur son peuple; un roi grand dans la captivité comme dans la puissance; un roi chrétien, soit qu'il fasse la guerre, soit qu'il jouisse de la paix; soit qu'il triomphe, soit qu'il souffre; un roi, en un mot, qui garde avec fidélité les préceptes du Seigneur au milieu de la prospérité même et de la gloire : *Observa custodias Domini Dei tui*, et qui marche avec force et dignité dans les voies si difficiles de l'humiliation et de la souffrance : *Confortare, ut ambules in viis ejus* : toujours avec la loi qu'il ne perd point de vue; saint jusque sur le trône, première proposition; roi jusque dans les fers, seconde proposition. Et c'est, Messieurs, tout l'éloge de l'admirable Louis que votre piété envers ce

grand saint me demande, mais que je n'aurais garde d'entreprendre, si je ne savais que vous, pour qui la nature n'a point de voiles, et vous, à qui l'histoire ne cache aucun de ses monuments; soit que vous étendiez vos connaissances depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, soit que vous portiez la lumière jusque dans les temps les plus reculés; si je ne savais, dis-je, qu'avec cette érudition qui orne la raison, qui enrichit les arts et qui fait tant d'honneur à notre siècle, vous n'apportez dans ce temple que votre religion, une soumission docile à recevoir comme le peuple de la bouche du moindre des prophètes la science du salut, et vos prières pour implorer tous ensemble les lumières du ciel, par l'entremise de la plus sainte des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Celui qui sera établi roi, dit le texte sacré, après qu'il sera assis sur son trône, il écrira le livre de la Loi de Dieu, qu'il aura reçu de la main des prêtres; il aura toujours ce volume sacré avec lui, et il lira la Loi tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, à garder ses préceptes : *Postquam rex sederit in sede regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus; legetque illud omnibus diebus vitæ suæ.* (*Deut.*, XVII, 18.) Le peuple devait lire le livre de la Loi; mais le prince était obligé même de l'écrire : *Describet legetque;* la grandeur de son ministère et la multitude de ses devoirs l'engageaient à une étude de ce livre plus fréquente et plus sérieuse. Là il voyait tout ce qu'il devait à Dieu, à son peuple, à sa famille, à soi-même : là il apprenait que les têtes les plus hautes ne sont ni les plus sages ni les plus heureuses : là il ne voyait dans l'élévation rien de grand, que les dangers qui en sont inséparables.

Privés de cette lumière, les uns ont cru donner des témoignages de la grandeur souveraine par une intempérance effrénée; les autres, enflés d'orgueil, ont mis leur puissance à recevoir dans une superbe oisiveté les hommages du peuple. Tous ceux qui environnent le prince ne pensent qu'à le tromper, et les moins habiles peuvent y réussir. Ils ne lui parlent que de ses priviléges, et il ne doit penser qu'à ses devoirs; ils ne lui annoncent que le mensonge et il ne doit écouter que la loi.

Louis la médite tous les jours de sa vie, mais il la médite pour la garder, pour la respecter et pour la faire respecter aux autres. Remarquez bien ces deux caractères. Le prince sur le trône respecte la loi de Dieu. Et de là, premièrement, son innocence parmi les grandeurs et les plaisirs qui corrompent; de là, en second lieu, sa religion parmi les soins et les affaires qui dissipent; car, Messieurs, toute la loi consiste à nous éloigner du péché par l'innocence, et à nous attacher à Dieu par la religion.

Quel miracle, chrétiens! la grandeur parée de l'innocence; un prince juste et saint, qui a l'autorité et la jeunesse; un roi qui en la fleur de ses années, et dans la souveraine fortune, ne laisse à ses passions qu'autant d'étendue que la loi de Dieu leur en donne; la convoitise domptée et soumise au joug de l'Evangile, armée qu'elle est des forces de la puissance, qui voit les juges et les magistrats à ses pieds, qui ne trouve ni d'obstacles dans ce qu'elle désire, ni de limites dans ce qu'elle peut! quel miracle encore un coup! Un homme qui n'est pas formé d'un limon plus pur que les autres enfants des hommes, saint jusque sur le trône, et dans une terre où le vice se montre avec tous ses attraits; le monde avec toutes ses idoles, la vanité avec tous ses songes, la chair avec toutes ses séductions, l'impiété avec tous ses scandales, l'hypocrisie avec tous ses sacriléges!

Une mère sage et chrétienne avait mis de bonne heure les tables de la Loi devant les yeux de Louis, et lui disait souvent qu'elle aimerait mieux mille fois lui voir ôter la vie, que de le voir mort aux yeux de Dieu par la perte de l'innocence. Louis s'en souvient, et ne détournant pas ses regards de la loi sainte, qui ne donne à la grandeur aucune dispense, ni pour nourrir ses pensées superbes, ni pour satisfaire ses désirs criminels; le sage roi ne s'applique qu'à fuir le péché; il s'effraye à l'abord et aux premières pensées du vice, car il sait que les secondes transgressions coûtent toujours moins que les premières; il sait qu'il est plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent. O Dieu saint! votre loi lui a découvert toute la difformité, toute la noirceur, tous les effets funestes de la prévarication la plus légère; et le religieux monarque, avec ce front sans fard, où son âme osait paraître, avec cette bouche qui fut toujours ennemie du mensonge, déclare qu'il n'est point de lèpre dans la chair, quelque hideuse et horrible qu'elle fût, qu'il ne choisît plutôt que de voir sa conscience souillée par les taches du crime.

Qu'entendez-vous, mes chers frères, et quelle leçon pour vous, lorsque vous voyez un roi si sévère dans ses mœurs, si innocent dans sa vie, si attaché à la règle, si contraire aux exceptions, si pur dans ses sentiments, si retenu dans ses désirs; un prince qui dépouille la grandeur de tout son faste, et qui ne veut sentir de la royauté que les épines; un roi qui ne craint que le péché. Vous, qui dans une condition moins exposée, et dans une terre pour ainsi dire plus chrétienne, respectez si peu la loi de Dieu; hardis à commettre le crime, superbes dans une médiocrité de gloire et de crédit; intempérants jusque dans l'âge de la sagesse, jusque dans les disgrâces de la fortune, et dormant peut-être sous un toit pauvre avec moins de pureté que le prince dans son lit royal.

Et d'où peut venir cette licence, Messieurs; comment arrive-t-il que dans toutes les conditions les délices et le luxe n'ont plus de bornes? que chacun dans ces jours

mauvais s'efforce encore de copier la mollesse des courtisans ou l'orgueil du prince, et que les murs mêmes du temple sont infectés de la lèpre du vice? Pourquoi, bien loin de vouloir souffrir la mort plutôt que de violer la loi, comme le saint monarque, nos penchants sans aucun combat l'emportent à toute heure sur les préceptes? C'est que nous étudions beaucoup plus tous les livres que celui de la loi de Dieu; c'est que nous substituons aux règles de l'Evangile la morale du monde, et cette morale n'est autre chose que la corruption des hommes réduite en maximes; en un mot, c'est que nous recueillons avec avidité les plus douces interprétations de la loi, tout ce qui colore le crime, tout ce que le docteur complaisant a inventé pour soulager l'homme faible; et combien est puissante la séduction, lorsqu'elle se présente à nous avec cette face innocente!

Le saint roi regarde la loi de Dieu sans les adoucissements des hommes; l'austérité du Décalogue lui est découverte sans le fard des commentaires; et dans cette lumière, avec quelle horreur envisage-t-il les plus légères images du crime? avec quelle défiance marche-t-il au milieu des piéges du siècle? innocent et incorruptible dans le centre des vanités et des plaisirs.

Disons, en second lieu, qu'il est recueilli et plein de religion dans la multiplicité des affaires.

Je ne vois nul saint sans action : Daniel travaille à la cour, Joseph dans l'intendance, Paul dans l'apostolat, Ambroise dans l'épiscopat, Jérôme dans la solitude, François dans la pauvreté et Louis sur le trône. La première des lois a été celle du travail imposé à Adam, et dans sa personne à tous ses descendants. Les rois n'y sont pas moins assujettis que les peuples : *Qui præest in sollicitudine.* (*Rom.*, XII, 8.)

Or, Messieurs, qui jamais travailla plus que saint Louis? Il n'est point assis sur le trône de ses pères pour se donner de temps en temps en spectacle à un peuple étonné, pour multiplier les plaisirs et pour négliger les affaires. Il règne sans ministres et il vit sans favoris. Les premiers jours de son règne sont troublés par des révoltes. Des enfants sans loi et sans joug s'élèvent contre le prince. Car tel est le caractère des hommes; la plus légitime soumission n'est dans la plupart que comme un ressort contraint et sans cesse en effort contre le poids qui le presse. L'esprit d'indépendance met dans les plus grossiers une sagacité à découvrir les défauts de ceux qui gouvernent, et est toujours prêt à se mettre au large dans ceux qui ne sont point retenus par l'amour de la loi.

La présence de Louis dissipe les factieux : les séditieux sont réduits aux requêtes. Il prend des villes, il gagne des batailles; tout cède à l'activité de Louis; et si vous demandez quelle est la situation de cette grande âme au milieu d'un monde si agité, je vous dirai, mes frères, que la religion partout anime les sentiments du monarque et dirige ses pas; partout recueilli et attentif aux saintes ordonnances, comme le pilote sage, il tient le gouvernail, et au même temps il regarde la boussole, agissant comme les héros les plus actifs, et priant comme les pieux solitaires.

Vous le voyez donc jusque dans la poussière du camp et à la tête des armées, observateur fidèle de la plus capitale des lois, attendre tout de Dieu, rapporter tout à Dieu, sanctifier ses armes par la prière, s'observer et se craindre plus lui-même que ses ennemis, rappeler ses pensées au soin de son cœur, et apporter au combat un courage d'autant plus intrépide que sa conscience est plus craintive et plus pure.

Vous le montrerai-je ici, Messieurs, toujours conduit par la loi, pesant toutes choses au poids du sanctuaire et les réglant sur la mesure du temple; aussi religieux sur le tribunal que dans le cabinet, et aussi juste que religieux; tous les caractères d'époux, de père, de maître saintement remplis; les devoirs de l'Etat et les pratiques de la religion qui s'entr'aident; rendant à la dévotion par un genre de vie exact et soutenu, toute sa splendeur, toute sa pureté; dévotion auguste que nous défigurons si souvent par nos humeurs, que nous déran_eons par nos caprices, que nous déshonorons par nos passions. Mais vous le ferai-je voir lors que, dans les actions les plus communes, donnant la valeur de ses œuvres par la sainteté de ses motifs, il donne avec des vues de foi un grand prix aux pratiques les plus petites; saintement ingénieux à rappeler dans tout ce qu'il écrit le lieu de son baptême, pour conserver dans tout ce qu'il fait le goût de la religion? Chrétien et plein de grâce jusque dans ses relâchements et ses entretiens, où portant un front d'airain contre les flatteurs et se pliant à des complaisances innocentes pour les autres, son cœur ne s'ouvrait que pour inspirer la piété; la bouche profane ou maligne se fermait en sa présence; son esprit ne se détendait que pour changer de vertus, quittant alors les plus fortes pour les plus douces. La piété ne perdait rien dans tout ce qui la dissipe.

Et néanmoins, mes chers frères, avec tant de précautions, quoique la loi fût sa conseillère et la sagesse sa compagne, considérez, et ne l'oubliez jamais, qu'un examen assidu l'occupe; il soupçonne partout des transgressions, il ne s'en pardonne aucune, et malgré les soins et les sollicitudes de l'autorité, la religion l'attire aux pieds d'un ministre fidèle, où il est souvent prosterné pour lui découvrir les plaies de son cœur, pour lui développer tous les replis de sa conscience.

Oh chrétiens! si vous saviez faire aussi l'analyse de la vôtre et vous rapprocher d'un tel exemple! Engagés dans le commerce du monde où vous levez si rarement les yeux vers le Seigneur, comme si vos ressources étaient en vous-mêmes, avec une agitation que vous devez plutôt imputer à vos cupi-

dités qu'à vos occupations ; renfermés la plupart dans une sphère si étroite, avec une vivacité pour le siècle qui vous dévore et qui ne vous laisse plus un seul degré de force pour la piété : si je vous avertis que votre dissipation a ses racines dans un oubli de Dieu, qui ressemble fort à l'incrédulité même ; si je vous dis que la religion doit vous ramener de temps en temps de votre travail à l'étude de la loi, et qu'il n'est point d'affaire que vous ne deviez porter au tribunal de la conscience, surtout dans un siècle où le désir d'avoir a éteint toute conscience ; si je vous marque que cette argile que vous pétrissez dans la servitude du monde demande que vous ayez soin de vous purifier plus souvent dans les exercices du temple, peut-être vous paraîtra-t-il que je vous annonce un Evangile nouveau, ou bien que je vous impose une règle impraticable. Et cependant c'est une obligation commune, une loi générale. C'était l'exercice capital, le doux délassement du sage prince. Louis, qui respectait la loi éternelle, n'en fut jamais détourné ni par les charmes de la grandeur où il conserva l'innocence, ni dans la multitude des soins et des affaires où il ne cessa point d'exercer la religion.

J'ai ajouté, Messieurs, qu'il eut soin encore que la loi de Dieu fût respectée par les autres ; et en cet endroit il faut vous dire avec le grand Augustin, que les rois doivent servir le Seigneur avec crainte, comme parle le Prophète ; qu'ils sont les ministres de Dieu, comme dit l'Apôtre ; et qu'ils ne le sont qu'en faisant par la force de leurs édits respecter ses lois ; de manière que ce n'est pas assez pour eux qu'ils soient des hommes fidèles par les œuvres chrétiennes, il faut encore qu'ils deviennent par leurs justes ordonnances des monarques zélés. Quand les hommes d'Israël dirent à Gédéon : Dominez sur nous, vous, votre fils, et le fils de votre fils ; écoutez la sage réponse de Gédéon : Ce ne sera pas moi ni mon fils qui dominerons sur vous, mais ce sera le Seigneur même.

Sur ce modèle l'admirable Louis ne pense qu'à faire régner Dieu et sa loi divine sur ses sujets. Et certes, chrétiens, vous êtes trop instruits pour ne pas savoir que la volonté d'un homme ne saurait être la règle de la volonté d'un autre homme, et qu'ils ont tous pour unique règle la loi de Dieu. Déjà je vois dans ce royaume, par les ordonnances émanées de cette loi sans tache, les usures proscrites, les duels abolis, et l'impiété des blasphèmes qui avaient inondé toutes les conditions, réprimée avec le fer et le feu. Le saint monarque lit la loi comme Josias ; il y voit les prévarications des grands et les sacriléges du peuple. Il répand des larmes et il déchire non ses vêtements, mais son cœur. La douleur d'un Dieu offensé le presse, et pour faire garder sa loi avec plus de succès, 1° il bannit des villes ceux dont toute la profession ne tend sur les théâtres qu'à corrompre l'innocence ; 2° il donne aux églises des ministres fidèles ; 3° il établit sur le peuple des juges équitables. Parcourons en peu de mots tous ces articles.

Sans doute, chrétiens mes frères, si vous êtes bien persuadés que la science la plus nécessaire, selon la parole d'un ancien, est celle de désapprendre le mal, si vous avez une notion juste de nos lois et de la religion chrétienne, qui ne serait pas sainte si elle flattait les sens, et qui ne serait pas véritable si elle n'était pas sainte, vous ne serez pas surpris que par les édits du zélé monarque les théâtres soient renversés, et que ces écoles publiques de séduction soient fermées : écoles, dit Salvien, où l'homme tout entier est en danger ; au lieu qu'ailleurs les périls sont partagés. Car les sentiments y attaquent le cœur, les expressions y souillent les oreilles, les objets y séduisent les yeux ; et l'âme, qui dans cette conspiration générale ne sent point son mal, est déjà morte.

Je sais, Messieurs, que la scène alors était plus grossière que celle d'aujourd'hui ; mais vous devez savoir aussi que la nôtre plus polie n'est pas moins corrompue. Les mêmes sentiments règnent sur nos théâtres, les mêmes passions y triomphent ; c'est la cupidité qui écoute encore dans les spectacles du monde tout ce que la cupidité y récite. C'est encore aujourd'hui une représentation où vous vous plaisez à voir les images de vos convoitises, que vous ne devez regarder en vous qu'avec douleur, que vous ne pouvez regarder dans les autres qu'avec péril. Hélas ! mes chers frères, vous alléguez si souvent, pour excuser vos chutes, l'excès de la fragilité humaine : et pourquoi, changeant ici de langage, quand il s'agit de fuir ces lieux de séduction, parlez-vous de votre force, comme si vous étiez invulnérables ?

Ah ! si la Loi est encore pour vous une lampe qui conduit vos pas ; si vous craignez d'entrer dans les voies du péché ; si vous désirez d'en sortir, laissez ces spectacles aux pécheurs qui cherchent tout ce qui peut effacer dans leur esprit le précepte, tout ce qui peut éteindre dans leur cœur la componction ; spectacle que les Juifs mêmes n'ont point connu, et que notre saint roi regarda comme un scandale, bannissant de son royaume tous les ennemis de l'innocence, ces hommes et ces femmes dévoués à échauffer les passions humaines et à rendre plus aimable ce monde que tout l'Evangile nous défend d'aimer.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que pour le faire plus efficacement, cet évêque du dehors, comme il est dit du grand Constantin, substitue aux théâtres plusieurs églises où les chastes cantiques de Sion consolent bien mieux l'Israélite fidèle que tous les concerts de Babylone. Il bâtit des temples en tous lieux ; il les enrichit ; mais surtout il prend soin de régler ceux qui y servent, et c'est ainsi qu'il fait encore respecter la loi de Dieu, en donnant à l'Eglise des ministres réguliers et fidèles.

Où, en effet, mes frères, le peuple pourra-t-il puiser la justice, s'il ne trouve pas la loi sur les lèvres du prêtre, ou si une vie dé-

réglée met la contradiction entre les mœurs du prêtre et la sainteté de la loi ? Or, comment le sage roi règle-t-il les ministres du temple ? L'avidité effrénée de l'argent qui était entrée dans l'Église y multipliait les bénéfices sans honte et en usait sans règle. De là tous les désordres. Notre saint, parmi plusieurs règlements qui redonnèrent aux autels leur ancienne beauté, s'imposa donc celui-ci, de ne distribuer jamais qu'un seul bénéfice à chaque particulier ; de manière que personne ne pouvait s'engraisser dans le sanctuaire, et que chacun y pouvait vivre. La question même de la pluralité des bénéfices fut décidée pendant son règne en deux assemblées de célèbres théologiens, et il fut déterminé qu'il n'y avait point de salut pour ceux qui en possédaient deux, quand un seul suffisait pour l'entretien de la vie. Mais hélas ! mes frères, cette question décidée renaîtra toujours, parce que d'un côté c'est la vérité qui parle, et de l'autre la cupidité, dont les disputes ne finiront qu'avec le monde.

Louis n'écoute que la vérité, il ne regarde que la loi, s'opposant avec force à la licence et à l'usurpation des ministres de l'Église et même du plus grand des ministres dont il révère la primauté, mais dont il ne reçoit les décrets que lorsqu'ils sont conformes aux saints canons. Ainsi purifiait-il le sanctuaire de la religion. Mais au même temps il s'appliquait à celui de la justice, et en donnant aux églises des ministres fidèles, écoutez enfin comment il établissait sur le peuple des juges équitables.

Car, Messieurs, que serait-ce sans la loi de la justice que les plus grands royaumes, sinon de grands brigandages ? *Sine justitia magna regna magna latrocinia.* (Aug.) Vous le savez, les grands du monde dans leur fortune ont cette disgrâce, qu'on les applique à de grandes entreprises avant qu'ils aient acquis les vertus les plus communes, et qu'ils sont princes avant d'être justes : de sorte qu'ils ont souvent la honte de faire des fautes lorsqu'on attend d'eux des miracles. Mais ne craignez rien pour notre saint roi. Il paraît d'abord sur le trône comme sur un tribunal, et pour attirer le respect aux saintes lois, quel soin n'a-t-il pas, en ôtant la vénalité des charges, de procurer à son peuple des hommes qui jugent selon la loi, et qui jugent à toute heure : *qui judicent populum omni tempore* (*Exod.*, XVIII, 22) ; des juges appliqués, qui ne soient ni comme ces jeunes magistrats qui rêvent sur le lit de la justice, ni comme ces vieillards qui y dorment ; des juges éclairés, afin que la loi sorte de leur bouche, et que l'épée de la justice ne soit point maniée par des aveugles ; des juges tempérants, de peur que la voix des femmes ne soit mieux écoutée dans le prétoire que celle des lois ; des juges désintéressés qui ne vendent pas leurs jugements aux riches et qui ne changent point pour le pauvre la justice en absinthe ; des juges en un mot, semblables au prince même qui les fait asseoir à ses côtés, et qui peut servir d'exemple et de loi à tous les juges.

En effet, et voici un grand spectacle ; vous voyez cet auguste roi tantôt faire de son palais le palais de la justice, tantôt jugeant le peuple aux portes de la ville, comme les anciens, aller rendre les oracles sous le feuillage des chênes de Vincennes, et s'asseyant là au pied d'un arbre servir lui-même d'ombre au pauvre, et déraciner d'un seul coup les plus interminables procès. Avec quelle facilité ses sujets l'abordent-ils ! Point de gardes qui écartent les malheureux, point de fierté qui le rende inaccessible aux petits ; point d'amertume qui le rende redoutable aux innocents ; point de divertissements qui l'empêchent d'écouter les plaintes et de prononcer les jugements. Sous un empire si juste, qui n'est pas tant le règne d'un homme que le règne de la loi, y a-t-il des enfants qui se plaignent que le prince est héritier de leur père ? et Naboth ne jouit-il pas en paix de sa vigne sous une autorité qui ne marche qu'à la suite de la raison et qui n'est despotique que par la force de l'équité ? A-t-on vu la bouche de la calomnie s'ouvrir pour dévorer le juste, et pour rendre la puissance royale l'instrument de la violence et de l'injustice ? A-t-on vu croître et s'engraisser des hommes nés pour la désolation commune ? Le lait de la vache du pauvre a-t-il nourri ces sangsues publiques, et la toison de la brebis a-t-elle couvert ces loups cruels ?

Certes, Messieurs, il est beaucoup de grands qui sont magnifiques ; mais il en est peu qui soient justes, et à qui le sang du pauvre soit précieux. La plupart croient qu'après avoir ébranlé les fondements de la justice, ils répareront tout par la fondation d'un monastère ou d'un temple. Notre saint monarque a rempli le royaume de temples et de monastères, et il n'a pas fait un seul pauvre. Sa magnificence fut sans bornes, mais elle ne fut pas sans règles. Elle fut sans bornes : « Tout le monde donne aux rois, dit-il, il faut que les rois donnent à tout le monde. » Mais elle ne fut pas sans règles : le prince maniait les richesses de l'État avec autant de fidélité qu'on doit gouverner le bien d'autrui ; avec autant de soin que l'on conduit le sien propre, et avec autant de scrupule que l'on en a de toucher aux choses saintes.

Telle est la gloire de ce nouveau Josaphat, qui par ses exemples et par ses édits fait croître les vertus de son peuple ; qui respecte la loi, et qui la fait respecter dans toutes les villes ; qui descend même de son trône, et qui quitte non-seulement son palais, mais son royaume, pour aller délivrer ses frères d'une puissance injuste. Et c'est ici, Messieurs, qu'après avoir vu Louis toujours avec la loi, saint jusque sur le trône, il va vous paraître roi jusque dans les fers. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'était un spectacle bien surprenant, Messieurs, de voir dans la personne du Sauveur

du monde un Dieu obéir comme les hommes aux lois les plus humiliantes et les plus pénibles. On voyait celui dont la chaire est dans le ciel d'où il enseigne les anges et les hommes; celui qui dès le commencement a prescrit aux hommes les lois et les préceptes qu'ils doivent observer pour bien vivre: on voyait celui-là même exécuter sur la terre tout ce qu'il avait ordonné dans le plus haut des cieux. Vous eussiez dit qu'il imitait ces excellents maîtres de mathématiques, qui, après avoir fait quelques leçons, descendent de chaire et viennent tracer eux-mêmes dans la ponssière les lignes dont ils ont donné les définitions.

Le Seigneur voulait ainsi nous apprendre que le joug de la loi nous regarde tous; que le grand et le petit sont à son égard sous une même ligne, le riche au niveau du pauvre; que nous devons même marcher après lui dans les voies les plus difficiles des saints commandements, et que c'est là tout l'homme : *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.) C'est pour cela que l'homme a été formé; c'est là tout son ouvrage sur la terre, c'est l'étude la plus nécessaire du savant, c'est l'héritage le plus certain du riche, c'est la plus grande affaire du magistrat, c'est le chef-d'œuvre de l'artisan, c'est le plus noble exercice du prince : *hoc est omnis homo.*

Celui dont je continue l'éloge, Messieurs, en était bien persuadé; et sans rien répéter ici de sa fidélité aux divines ordonnances, saint jusque sur le trône et dans les jours de sa gloire; vous en serez persuadés vous-mêmes si je puis vous le peindre au jour de ses humiliations, soumis sans réserve aux volontés de Dieu les plus sévères : *Observa custodias Domini Dei tui* (III *Reg.*, II, 3), et marchant d'un pas ferme dans ses voies les plus difficiles. *Confortare... ut ambules in viis ejus.* (*Ibid.*, 2, 3.)

Or en vous le peignant ainsi, mes frères, vous verrez, premièrement, que Louis est grand dans les souffrances; en second lieu, que rien ne paraît plus grand que les souffrances au cœur de Louis. Voici sans doute un Evangile que la chair et le sang n'ont pu révéler à l'homme; un autre système que celui de la nature, un autre royaume que celui de ce monde; royaume dont la couronne est une couronne d'épines, et dont le trône est une croix. Avec quelle majesté notre saint régna-t-il dans ce royaume? grand dans l'abjection et dans la douleur; imitation fidèle du règne de Jésus-Christ.

Quand est-ce que le Fils de Dieu reçoit le nom de roi? est-ce lorsqu'il commande à la mer, et qu'il fait taire les vents? Est-ce lorsqu'exerçant un empire absolu sur l'enfer et sur la mort, il chasse les démons des corps, et délivre les morts de leurs sépulcres? Est-ce quand il règne sur les esprits par les discours, et sur les volontés par sa grâce? Est-ce quand il rassasie avec peu de pains une grande multitude? On veut alors le couronner et il refuse la couronne : non, ce n'est pas quand il brille par les miracles qu'il se déclare roi; c'est au milieu des opprobres et des tourments. Pilate l'interroge allant à la mort : Etes-vous roi? — Oui, répond-il, je le suis. C'est sur la croix que l'inscription magnifique qui le déclare roi est attachée.

Regardez, mes frères, regardez ce modèle qui vous est proposé sur la montagne; et rejetant toutes les idées que vous empruntez des sens, lesquels ne sont touchés que des grandeurs visibles, et du faux éclat du puissant et du riche; rejetant même les pensées humaines de l'esprit naturel, à qui rien ne paraît grand que le savant, l'antiquaire, le physicien, le géomètre; prenez au pied de la croix le plan du ciel, et mesurez sur la souffrance chrétienne la véritable grandeur; c'est celle du saint monarque que vous honorez.

Lorsque vous le voyez donc risquer une vie heureuse, essuyer l'inclémence des saisons, s'exposer aux périls de la mer, quitter les lis de France pour marcher parmi les épines d'Afrique, et par deux fois faire ce voyage; pensez que ce n'est ni la mauvaise fortune qui l'y engage, comme plusieurs qui cherchaient dans ces croisades célèbres des ressources à leurs misères domestiques, Louis est roi; ni une conscience criminelle, comme d'autres qui trouvaient à l'ombre de la croix un asile contre les menaces de la justice et contre les actions du juge, Louis est saint; ni l'envie d'être héros, comme ceux à qui la vanité offrait dans les guerres de la terre sainte les palmes d'une gloire mondaine, Louis fait plus d'état de la qualité de disciple de Jésus-Christ que de celle de conquérant du monde; ni enfin le désir d'ajouter un nouvel empire à celui de la France, Louis sait qu'il est juste de conserver, et que souvent il est injuste de conquérir. La croix et l'Evangile de Jésus-Christ, le salut et la liberté de ses frères, voilà le motif de ses combats, voilà son point de vue, et ce n'est qu'en imprimant ses pas dans les rudes sentiers que Jésus-Christ même nous a tracés par ses règles et ses exemples que ce grand ouvrage s'exécute. *Confortare, ut ambules in viis ejus.*

A dire vrai, Messieurs, et je vous l'ai déjà insinué, ce grand prince n'a cédé à aucun des Césars en valeur et en courage; et si je voulais vous le représenter ici dans ses fameuses expéditions, faisant l'office de capitaine et de soldat, passant les mers, et sautant le premier de son vaisseau pour gagner terre, à la vue d'une armée formidable; je ne sais si dans les annales grecques et romaines que vous avez lues, si dans tout ce que les anecdotes vous ont découvert d'héroïque et de merveilleux, vous en trouveriez quelqu'un qui égalât l'intrépidité de notre saint monarque. Il force avec une petite troupe vingt mille ennemis, il gagne trois batailles, il prend Damiette, il plante la croix sur les rives d'Egypte. Mais le Seigneur, qui distribue quelquefois la victoire à ses ennemis mêmes, et qui ne donne la

croix qu'à ses amis, permet qu'il tombe entre les mains des barbares.

Louis sera-t-il moins roi dans cette dure captivité? Jamais il ne parut plus grand et plus roi que dans les chaînes, et lorsque, avec un cœur docile aux ordres de Dieu, il pratiquait dans les prisons d'Afrique l'Evangile de la souffrance, fidèle imitateur de Jésus-Christ son maître, qui fut roi au milieu des ignominies, et qui opéra plus de merveilles lorsque ses mains étaient clouées que lorsqu'elles étaient libres.

Avec quelle dignité le saint roi souffrait-il les insultes des Sarrasins, et les menaces de leurs soldats! Vit-on sortir de cette bouche royale et chrétienne une seule parole qui fût indigne d'un chrétien ou d'un roi? Et c'est alors aussi que le peuple vainqueur offre l'empire à ce roi vaincu; Louis, se faisant regarder comme maître par ceux mêmes qui le tiennent dans les fers. C'est alors que ce prince, faisant aussi l'office de pontife, console ceux qui pleurent en Sion, instruit les uns par ses discours, soulage les autres par ses aumônes, en convertit plusieurs par sa sainteté, et les charme tous par sa patience; plus serein et plus tranquille dans sa prison qu'il ne l'était dans son palais, roi qui dans les fers obscurcit tous les rois. L'infidèle qui résiste aux principes du théologien, aux syllogismes du philosophe, aux figures du rhétoricien; l'infidèle qui est scandalisé par le faste de nos pontifes, s'abat aux pieds du prince captif, qui lui prouve par ses mœurs aussi pures que douces, la sainteté de son Evangile : l'Evangile n'est plus un problème pour l'incrédule.

Oh! qu'il me plaît de considérer le monarque en cet état, et que Louis me paraît grand dans les humiliations et les souffrances! C'est un roi qui voit autour de soi sans pâlir tous les débris de la vanité humaine, et un roi chrétien qui voit sans se plaindre ses bonnes intentions contredites par les plus tristes événements. Le monde, flétri dans son cœur, ne le surprend pas lorsqu'il tombe à ses yeux : Dieu, toujours juste à ses yeux dans ses volontés les plus sévères, Jésus-Christ, auteur de la justice, souffrant et consacrant en sa personne les souffrances, les préceptes qui resserrent bien plus ses convoitises que la prison; voilà ce qui rend notre saint si élevé au-dessus de ses maux, si supérieur dans ses disgrâces, si libre dans ses chaînes, si ferme dans ses décadences, si respectable jusque dans le sein de l'opprobre.

Ainsi parut majestueux et auguste dans ses adversités le saint roi. Sans cette partie humiliante de sa vie, vous n'eussiez vu en lui que la plus petite portion d'un monarque chrétien. Et certes, Messieurs, qu'est-ce que c'est qu'un homme qui possède les provinces par la force, et qui ne possède pas son âme dans la patience?

Mais j'avance et je dis que, comme il fut grand dans les souffrances, rien ne parut aussi plus grand que les souffrances à son cœur. Et, si vous demandez dans cette seconde réflexion, où il a puisé cette estime, cet amour, cette préférence pour l'état humilié et pénible, je vous dirai que c'est dans les principes mêmes de la religion chrétienne, qui est appelée par un ancien, la religion de la croix, et qui vous montre la croix avant de vous montrer la couronne : c'est dans les leçons et les exemples de notre chef, qui a fait de la voie des humiliations et des douleurs celle de la sanctification de tous les élus.

Vous l'avez bien compris, ô saint monarque! et le prix des souffrances vous paraissait si grand, que tout ce qui vous représentait celles de Jésus-Christ vous était devenu infiniment précieux, souverainement vénérable: sa croix, son sacrifice, les pauvres qui sont les membres de ce chef couronné d'épines, et les saints religieux qui sont ses images. Sa croix, vous le savez, mes frères, le pieux monarque, au retour de son premier voyage, avait rapporté des saints lieux, avec la couronne d'épines du Sauveur du monde, une grande portion du bois de sa croix; et combien était tendre sa piété envers ces augustes monuments de l'Homme-Dieu crucifié? Dans la chapelle royale qui s'élève au milieu de cette grande ville, tous les ans revêtu des plus riches ornements, il exposait la croix à la vénération du peuple, et comme la piété passe bientôt en coutume parmi les sujets, quand elle est en honneur chez le prince, chacun avec empressement venait y adorer Jésus-Christ. Mais comment assistait-il encore au sacrifice de l'autel qui en est la mémoire? avec une foi qui lui rendait le corps du Seigneur aussi présent que s'il l'eût vu de ses yeux; avec une vénération qui enchaînait son imagination et ses sens, et qui réunissait dans l'hostie sans tache toutes ses pensées; avec une ferveur : écoutez, âmes tièdes, vous à qui la liturgie la plus courte paraît encore trop longue; avec un amour; notre saint eût mieux aimé vivre sans couronne que sans autel.

Et que vous dirai-je maintenant de sa charité pour les pauvres, membres si chéris du Rédempteur souffrant, et de son respect pour les saints religieux qui en sont les images les plus fidèles? Car, mes frères, si vous l'observez un peu, vous voyez toujours Louis dans la maison des pauvres, ou les pauvres dans le palais de Louis, maniant leurs ulcères, soulageant leurs besoins, donnant à la misère présente, et donnant même de quoi subvenir aux calamités futures. Combien d'hôpitaux fondés et soutenus par ses libéralités, qui tombent peut-être maintenant par notre dureté ou par notre luxe? Mais de plus, combien a-t-il édifié de grands monastères où de pieux cénobites expriment si bien dans leur vie mortifiée Jésus-Christ crucifié?

Dans ce royaume, il n'est point de contrée où l'on ne réponde au voyageur curieux, c'est ici une fondation de saint Louis; il n'est point de province où les pierres des temples ne vous parlent de ce juste; roi

jusque dans les fers, et grand dans les souffrances, mais qui ne fut si grand que parce que les voies de la souffrance et les moindres vestiges des humiliations de Jésus-Christ lui parurent toujours grandes et augustes.

Ici, Messieurs, permettez-moi, pour achever son éloge, de rassembler tous ces caractères dans la mort précieuse qui termina le cours d'une si sainte vie. Cette précieuse mort, qui dans les saints ne se compte pas seulement du jour de leur trépas, avait commencé dans Louis avec ses plus beaux jours, portant sans cesse dans sa chair les impressions de la croix, se refusant le pain, pendant qu'il distribuait si abondamment les viandes à la multitude, affligeant son corps avec un cruel cilice, pendant que son visage favorable et serein réjouissait le captif et le pauvre. En un mot, et voici le temps où la mort évangélique, qui a toujours opéré en lui par la soif des souffrances, qu'il préférait à tout, va se terminer avec sa vie naturelle. Pendant qu'il fait régner dans la France l'abondance et la paix, il passe une seconde fois avec son armée en Afrique, revêtu de la croix, et plus avide de souffrir pour Jésus-Christ que de régner dans le monde : si zélé à chercher la souffrance, que si on osait accuser les élus de Dieu, on eût trouvé de l'excès dans ce zèle.

Voici donc l'heure du sacrifice qui approche : il a souffert la prison dans le premier voyage, dans le second il est frappé de la peste. Qu'attendez-vous, mes frères, du saint roi dans un si triste événement? Dans cette maladie, la plus dangereuse de toutes, qui n'épouvante pas moins ceux qu'elle épargne que ceux qu'elle tue, et qui peint dans tous les esprits l'image d'une mort présente; ne craignez pas que Louis se décourage, Louis innocent, toujours grand dans la souffrance, et à qui rien ne paraît plus grand que la grâce de souffrir, soumet volontiers sa tête à un fléau qui a épargné David pécheur. Dans le désordre de son armée, parmi le trouble de sa famille royale, toujours tranquille il adore, il instruit, il embrasse la croix qui lui est offerte, il s'y attache, il y meurt.

Cependant vous entendez les faibles qui murmurent et qui se troublent de ce que les éléments ne combattent pas pour ce juste comme ils combattirent pour Moïse, de ce que le soleil qui assista Josué brûle Louis, de ce que l'ange qui frappa les Assyriens ménage les Sarrasins, de ce que la croix, qui délivra le premier prince chrétien, ne délivre pas le plus chrétien des princes. Mais il faut que l'homme se taise, il n'a dans les voies de Dieu que des lumières bien courtes; et ces voies si cachées sont toujours justes. Ici le philosophe ne voit pas plus loin que le peuple; ici nos compas sont trop défectueux, ici deviennent inutiles tous ces instruments que l'art a forgés pour augmenter notre vue; il ne nous appartient pas de sonder les voies du Seigneur, mais seulement de les suivre : *Ut ambules in viis ejus.*

J'observe et je regarde encore le saint roi mourant. Et vous qui ne considérez jamais le soleil avec plus d'attention que dans ses éclipses, fixez aussi avec moi vos regards sur ce grand objet. Rien de plus précieux que la mort du juste; rien de plus grand que le héros chrétien qui expire. C'est alors que se rassemblent toutes les vertus de sa vie. Et comme dans une horloge composée et assortie de diverses pièces, chaque roue a son mouvement à part, qu'elle avance doucement et avec une juste mesure, pour marquer distinctement l'espace des heures; mais lorsque l'heure même doit sonner, toutes les pièces s'ébranlent à la fois et se meuvent les unes les autres promptement et par une conspiration ingénieuse; ainsi chaque vertu faisait sa fonction paisiblement et à part dans le cœur de notre religieux prince, tandis qu'elles mesuraient le cours de sa vie. Mais l'ordonnance éternelle sonnant l'heure de sa mort, toutes ensemble elles ont redoublé leur mouvement, et s'entr'aidant par un commun accord, elles n'ont pas rendu alors un bruit confus, mais une céleste harmonie. La foi a excité l'espérance, la charité a enflammé le zèle, la piété a animé la patience, l'humilité a sanctifié la force, l'obéissance à la loi a fait croître l'amour de la souffrance.

Ainsi expira l'admirable Louis et suivit Jésus-Christ dans le séjour éternel de sa gloire, après avoir marché avec tant de fidélité et de force dans les voies de son Evangile. Là, du haut des cieux où il habite, devenu l'intercesseur et le patron de ce royaume dont il a été le roi et le père, et à qui il a donné tant de rois; si vous voulez bien l'entendre, mes frères, il vous crie encore à chacun de vous ce qu'il a pratiqué lui-même : Soyez fermes et observez tout ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé, marchant toujours dans ses voies; soyez fermes pour conserver l'innocence dans les biens, et la patience dans les maux : *confortare.*

Dans les biens soyez fermes, faisant un continuel effort contre les charmes du vice, contre la tyrannie des sens, contre le torrent des coutumes, contre le monde, contre vous-mêmes. Soyez fermes dans les maux, qui se multiplient tous les jours par les indigences que nos péchés ont attirées, par tant de nécessités nouvelles que la mollesse des hommes ajoute à l'iniquité des temps; dans les maux, pour compatir par la charité à ceux de vos frères. Dans les maux, où suivre constamment les volontés de Dieu lorsqu'une calamité subite a mis le désordre dans nos prévoyances, à tirer de tous les événements une grâce et une force pour le salut, c'est le grand devoir de l'homme chrétien, le sentier étroit où ont marché tous les saints, la voie sûre pour arriver au règne éternel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIV.

SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit. (I *Cor.*, XV, 10.)

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été inutile en moi.

N'écoutons point les louanges que distribue la flatterie toujours aveugle, qui ne connaît ni le juste ni la justice. Non contente de relever sans discernement et sans retenue les talents de la nature et les dons de la fortune, qui ne peuvent être appelés des biens qu'avec ces termes de rabais, biens fragiles, périssables, pernicieux ; elle va plus loin : de sa pleine autorité elle dresse des autels à des hommes qui méritent à peine des sépulcres ; elle répand son parfum sur la tête du pécheur, elle couronne l'injuste, elle canonise de fausses vertus, elle offre son encens au vice. Loin de nous, Messieurs, une si lâche et si dangereuse méthode de louer des créatures humaines ; laissons au siècle le soin de célébrer le siècle et à la vanité l'art de louer la vanité. Que la bouche du chrétien ne raconte jamais les œuvres des hommes.

Instruits par la souveraine vérité, nous savons qu'il n'est rien qui soit solidement grand que ce qui est fondé sur la grâce de Jésus-Christ, par laquelle seule nous sommes véritablement ce que nous sommes : *Gratia Dei sum id quod sum.* Comme c'est la grâce qui nous délivre de l'ignorance et qui nous guérit du péché, qui rend la santé à l'homme malade et les forces à l'homme sain ; disons plus : comme c'est la grâce qui transforme les hommes en dieux, puisque, selon saint Pierre : *Divinæ consortes naturæ*, c'est elle qui les rend participants de la nature divine, elle seule aussi demande que l'on décerne à ceux qu'elle sanctifie des honneurs divins ; elle seule donne droit de dire de grandes choses, et de les dire sans flatterie.

Mais si la grâce seule est le sujet d'une louange juste, le fondement d'un hommage légitime, n'y a-t-il pas lieu de croire que plus un homme a de relation avec la grâce, plus il est digne de nos éloges ? Or, voilà justement la situation du grand Augustin, lequel, comme tout le monde sait, a une si grande correspondance, une relation si étroite avec la grâce de Jésus-Christ, que l'on ne peut concevoir Augustin sans penser aussitôt à la grâce, et qu'il est impossible de bien parler de la grâce sans l'aide d'Augustin. Ne craignons donc pas d'en dire trop dans un sujet tout consacré à la gloire de la grâce divine. Nous verrons jusque dans les ténèbres de l'homme les rayons de cette lumière ; nous découvrirons dans le champ inculte le trésor de la sagesse, dans les abîmes profonds la perle de l'Evangile ; et partout se montrera la grâce qui se plaît à tirer la lumière des ténèbres, et à former l'or de la boue. Partout Augustin sera regardé comme l'ouvrage ou comme l'instrument de la grâce, et c'est là, illustres cénobites qui célébrez cette fête avec autant de piété que de pompe, autant que j'en puis juger, tout ce qui fait le caractère de cet incomparable Père : ouvrage de la grâce par laquelle il est devenu un chrétien parfait : *Gratia Dei sum id quod sum ;* instrument de la grâce qui en a fait un parfait évêque : *Gratia ejus in me vacua non fuit ;* de sorte que vous en aurez une idée assez juste, si je vous dis, premièrement, ce que la grâce a fait dans Augustin, et, en second lieu, si je vous montre ce qu'Augustin a fait pour la grâce. C'est en deux propositions tout son éloge. Mais il n'est pas permis de parler de la grâce de Jésus-Christ qu'après avoir salué celle qui en est la mère, et qu'un ange appela pleine de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La grâce, qui produit en nous tout ce qu'il y a d'admirable, est elle-même bien digne d'être admirée. Avec quel art merveilleux joint-elle la force à la douceur pour nous changer sans nous contraindre, pour vaincre notre volonté sans la forcer ! Elle dompte des rebelles, parce qu'elle est forte ; elle charme des ennemis, parce qu'elle est douce. Elle arrache des habitudes et des convoitises anciennes, voilà sa force ; elle attire par un céleste plaisir, voilà sa douceur. Et combien a-t-elle de voies différentes pour triompher des hommes ? Elle prévient Jean-Baptiste avant sa naissance même par ses bénédictions ; elle arrête Paul pécheur au milieu de sa course, et ce qui est plus rare, elle emporte le larron pénitent dans sa dernière heure. Ses changements sont quelquefois éclatants et ses inspirations sont toujours secrètes. Elle épouvante par les menaces, elle enchante par les promesses. Quelquefois détruisant dans une disgrâce subite la figure trompeuse du monde, elle découvre au cœur désabusé d'autres biens et la beauté de la justice qui ne périt pas. D'autres fois elle éclaire par les ténèbres mêmes, et le péché ne marchant point sans ses amers dégoûts, elle change ses poisons en remèdes. Enfin, il arrive aussi que l'esprit dans une sainte lecture se cachant sous la lettre, la grâce va porter dans l'âme de l'incrédule des paroles de vie, et toujours éclate la miséricorde de celui qui ne trouve en nous que la matière de ses vengeances.

Mais qu'est-il besoin, mes frères, de vous parler des charmes victorieux et des persuasions puissantes de la grâce dans un sujet où on la voit agir avec tant de force et remporter une victoire si éclatante ? Ne dissimulons pas les faiblesses de notre saint. La grandeur de la maladie fera mieux paraître l'art tout-puissant du médecin céleste. La grâce avait à vaincre dans Augustin plusieurs monstres à la fois. Car il brûlait d'une flamme impure comme la pécheresse de Naïm ; il était dans un parti contraire à celui de l'Eglise comme Paul persécuteur ; il rassemblait en lui l'opiniâtreté des hérétiques, la vanité des philosophes, la mollesse des mondains. Combien d'erreurs dans son esprit ? combien de passions dans son cœur ?

Vous savez, Messieurs, qu'Augustin avait reçu du ciel un esprit vaste, pénétrant, solide et délicat tout ensemble; un esprit en qui les maîtres trouvaient un fonds qu'ils ne pouvaient remplir; une vivacité qui devançait leur instruction, une intelligence qui surpassait leur doctrine, avide de tout savoir et capable de tout apprendre, aussi profond à pénétrer que juste à distinguer; un esprit enfin qui le fit admirer dans les chaires d'éloquence à Rome, à Carthage, à Milan, dans un âge où les autres à peine sont connus. Mais hélas! Seigneur, de quels égarements n'est point capable le plus grand génie, lorsqu'il est livré à ses soupçons, et qu'il n'est pas conduit par votre grâce! Se croyant plus savant à mesure qu'il est plus téméraire, il s'égare dans ses nouveaux systèmes et il égare les autres. L'erreur qui est son ouvrage devient son idole. Ses illusions se multiplient, il commence à douter des choses les plus claires et à affirmer les plus douteuses. La vérité se soustrait à une raison superbe, et la science orgueilleuse enfante le honteux fanatisme. C'est tout vous dire, mes frères, qu'Augustin, devenu sage à ses propres yeux et méprisant l'humble foi de l'Eglise, embrasse la secte des manichéens, dont les opinions n'étaient pas moins contraires aux lumières du bon sens qu'à celles de la religion.

Mais avec les erreurs de l'esprit étaient joints les déréglements du cœur; car on ne voit guère ces deux choses séparées. C'est souvent le cœur de l'impie qui corrompt et qui suborne son esprit; ses idées sont formées sur ses désirs; ses erreurs ont leur source dans ses passions. La face de la religion est trop sérieuse, ses lois sont trop gênantes pour le cœur dépravé. S'il y a quelque part un athéisme, il ne peut habiter que dans la région des superbes et des intempérants; de manière que si vous l'examinez de sang-froid, vous verrez que le caractère de ceux qui combattent la religion se tourne en démonstration de la vérité. Celui-ci, si vous l'en croyez lui-même, avait le cœur tourmenté tout à la fois de ces trois funestes maladies de l'homme, l'ambition, l'avarice, la volupté : *Inhiabam honoribus, lucris, conjugio;* et cette dernière passion, qui est l'amour des plaisirs charnels, lui était inspirée par tout ce qui était au dedans et autour de lui. La mauvaise éducation dans les exemples d'un père brutal, une complexion ardente, une humeur enjouée, les engagements avec ceux qu'il fréquentait, formés sans aucun choix et sans nulle autre règle qu'une inclination aveugle; engagements si pernicieux à un naturel flexible et complaisant; l'emportement de la jeunesse qui est un âge qu'un auteur appelle si bien la folie de la raison et une ivresse de plusieurs années; en un mot, la mollesse du climat d'Afrique, où il était né, et où le vice est si commun qu'un ancien a osé dire qu'il était aussi difficile qu'un Africain fût chaste, qu'il était difficile qu'un Africain ne fût pas Africain. Tout cela, dis-je, avait tellement engagé le cœur d'Augustin dans le vice de la chair, qu'il se faisait de ce funeste penchant une nécessité, et pour ainsi dire une loi.

Il faut néanmoins avouer, mes frères, que la grâce qui destinait cet homme de péché pour être la lumière du monde et le sel de la terre, lui avait laissé parmi cette corruption quelques sentiments d'amour pour la vérité. Outre la connaissance d'un Dieu que tous les êtres nous prêchent, le nom même de Jésus-Christ, qu'il combattait par ses opinions et par ses mœurs, était si peu étranger dans son cœur, que la lecture des philosophes et des orateurs profanes lui était beaucoup moins agréable, parce qu'il n'y trouvait pas cet auguste nom écrit. Les instructions et les larmes de Monique, sa mère, pour qui il eut toujours un sincère respect, les avertissements et les discours d'Ambroise dont il recevait la science et la piété, les agitations et les troubles de son cœur que tous les plaisirs ne pouvaient apaiser; plaisirs des sens trop petits qui ne sont point faits pour un cœur immense; c'était là ce que la grâce mettait en œuvre pour vaincre peu à peu ses inclinations perverses. Que d'attraits n'employa-t-elle pas, cette grâce céleste! combien d'amertumes au milieu des voluptés! combien de remords après le crime! quels dégoûts pour l'injustice! quelles dispositions et quel goût pour la vérité! Elle s'expliquait même par les songes, et sa lumière luisait au milieu des ténèbres.

Mais une longue habitude dans le péché faisait que notre saint soupirait dans les chaînes dont il était lié sans pouvoir les rompre. Telle est la force d'une habitude déréglée qui dégénère enfin en une dure nécessité; de sorte que le plus cruel ennemi ne saurait nous faire une imprécation plus funeste que de souhaiter que nous soyons livrés à nos mauvaises coutumes.

O grâce puissante! il n'y a que toi qui puisses briser des chaînes si dures; en nous appelant tu nous attires, en nous parlant tu nous ravis, en nous inspirant tu nous entraînes, en nous touchant tu nous emportes. Cette grâce, chrétiens, qui éclaire les aveugles et qui ressuscite les morts, fait d'Augustin, incrédule et pécheur, le docteur des hommes et le modèle des justes. Est-il quelqu'un parmi vous qui puisse ignorer que ce grand ouvrage se consomma lorsqu'après quelques années d'erreur et de trouble, Augustin s'étant retiré avec ses plus familiers amis dans un lieu solitaire, il entendit une voix qui l'avertissait de prendre un livre, et que trouvant sous sa main les *Epîtres* de saint Paul, la grâce de Jésus-Christ joignant à cette lecture ses convictions secrètes, ses efficaces mouvements, changea enfin tout son esprit et tout son cœur, ses sentiments et ses mœurs? devenu dans le jour de son baptême non-seulement un homme nouveau, mais un homme parfait, aussitôt maître des fidèles que disciple de la foi, de manière que l'on

pourrait dire que la grâce divine le traita comme les princes font leurs favoris, qu'ils élèvent tout d'un coup sans les faire passer par les différents degrés de la fortune.

Et pour vous en donner une légère idée, mes frères, sans vous dire ici qu'il exerce déjà sa plume dans la retraite contre les erreurs des manichéens, qu'il avait auparavant soutenues; heureux, sans doute, d'avoir connu la vérité, sage de l'enseigner aux autres, parfait d'effacer de sa main l'erreur qu'il a dictée; sans vous le représenter encore dans cette élévation où l'Eglise attentive écoutait ses oracles, et où le monde étonné admirait ses mérites; je vais d'abord vous le peindre seulement avec les couleurs dont il a peint lui-même le vrai fidèle qui ne pense qu'à sa propre perfection, s'élevant par le mépris de soi-même et par la mortification de la chair et des sens jusqu'à l'amour le plus tendre pour Dieu; de sorte que l'orgueil étant détruit avec l'intempérance, l'homme régénéré n'est plus ni superbe ni sensuel; il se déplaît à lui-même, et Dieu seul lui plaît; remarquez bien ces deux effets de la grâce.

Premièrement, il se déplaît à lui-même; l'orgueil est détruit dans le juste, et c'est là le grand ouvrage de la grâce chrétienne que la philosophie païenne a ignorée; lorsque, révélant aux hommes ses mystères, elle leur découvre en même temps leurs corruptions, afin qu'ils ne voient dans leurs vertus que l'ouvrage de la miséricorde de Dieu. Vous verrez donc toujours Augustin dans ses connaissances les plus sublimes et dans ses œuvres les plus saintes, gémissant sur ses plaies, se plaignant de ses ignorances, perpétuel accusateur de ses cupidités, sans être jamais ébloui ni de ses talents, qu'il regarde comme un dépôt dont il doit rendre compte, ni de ses perfections, dont il se dépouille pour n'y considérer que les présents d'un Dieu libérateur, et rejetant avec horreur la louange humaine qui est recueillie partout avec tant d'avidité.

O homme! si tu as quelques petits traits, quelques faibles linéaments de vertu, tu t'imagines aussitôt être grand, et tu te regardes avec une folle complaisance, de même que la mère aveuglément passionnée, qui, voyant dans son enfant quelque fleur d'esprit, croit que c'est la perfection même; viens apprendre ici du plus grand adversaire de la présomption humaine que le pécheur craintif, qui se déplaît, qui s'accuse devant les hommes, qui s'humilie devant Dieu, est bien plus près du salut que le sage présomptueux qui a peut-être une probité de mœurs, mais une probité mêlée d'arrogance, fausse vertu qui éblouit le monde, qui s'éblouit elle-même, qui nous cache nos vices, et qu'il est plus difficile de quitter que les vices; bien des gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble. Cependant, chrétien, tu ne seras ni dévot, ni chrétien, si, étudiant surtout l'humilité, tu ne marches, la sonde à la main, pour découvrir les profondeurs les plus cachées du cœur coupable, et si tu ne fais de tes plaies mêmes un appareil à ton orgueil, repassant tous les jours, comme notre saint, dans l'amertume de ton âme, les années de tes corruptions.

Voici, mes frères, jusque dans les saints un exemple bien rare de l'âme humiliée, et il n'y a que la grâce de celui qui est venu enseigner l'humilité aux hommes qui ait pu l'inspirer. C'est qu'Augustin ne rappelle pas seulement dans son esprit ses péchés les plus honteux, mais il entreprend d'en instruire tous les siècles. Il trace dans le livre de ses *Confessions*, de sa propre main, le portrait de soi-même le plus difforme; vous y voyez ses injustices et ses impuretés, les égarements de son enfance et les débauches de sa jeunesse; il y peint les désordres de sa vie, les folies de son imagination, les sentiments dépravés de son cœur; il s'y peint comme un débauché opiniâtre et comme un hérétique ridicule; et ce portrait, il l'expose à tous les siècles pour rendre sa confusion éternelle; il le montre à toute l'Eglise pour rendre sa confession publique. Il manifeste à tous les hommes des faiblesses que nous aurions bien de la peine, nous autres, de déclarer à l'oreille d'un confesseur. Il publie sur les toits ce que nous ne voudrions pas dire dans la chambre.

Nous nous souvenons quelquefois de nos péchés, mes frères, il est vrai: et c'est peut-être un souvenir d'infidélité et de plaisir qui détruit la grâce, un souvenir de défiance et d'inquiétude qui arrête le progrès de la grâce; ce n'est pas comme dans Augustin un souvenir de douleur et d'humilité que la grâce opère et qui fait croître la grâce: et dans ce souvenir même qui est souvent passager, quelle est notre négligence à peser nos fautes devant Dieu, avec ses lumières qui ne sont pas des lumières fausses, avec ses règles qui sont toujours justes, avec ses lois qui sont immuables? Quelle est notre répugnance à les raconter à un ministre fidèle? excusant en nous des péchés que nous n'excuserions jamais dans les autres, pensant toujours avec orgueil de nous-mêmes et voulant communiquer aux autres notre séduction et notre erreur, faisant un effort contre le mépris par nos apologies, cherchant une approbation humaine que nous ne saurions chercher qu'avec injustice, puisqu'elle n'est jamais due ni à l'homme, lequel ne peut être bon que par une force étrangère et une vertu surnaturelle, ni au pécheur à qui la seule confusion est due; en un mot, plus appliqués à cacher notre cœur qu'à le découvrir dans l'instant même auquel nous allons nous montrer à celui que nous avons choisi pour juge de notre lèpre.

O chrétiens! reconnaissez-vous dans ces démarches superbes le moindre vestige de la grâce? Augustin, en qui la vertu de l'homme nouveau agit, devenu petit et méprisable à ses yeux, oublie tous ses talents et ses mérites pour pleurer ses transgressions, et non-seulement il les pleure, mais afin de faire cesser le bruit des acclamations

et des applaudissements du siècle, il les manifeste à tous les hommes et à tous les temps. Bien plus, et si vous avez jamais compris combien les enfants des hommes, quelque forts qu'ils paraissent, deviennent par leur vanité des roseaux légers : si vous savez aussi que dans les balances de cette vanité humaine où les choses les plus légères sont souvent d'un plus grand poids, la gloire de l'esprit pèse plus que toute autre gloire, en sorte que l'homme, qui a renoncé à toutes choses, veut se réserver et se retenir encore la louange d'avoir bien pensé et bien écrit; vous trouverez par conséquent le chef-d'œuvre de la grâce et de l'humilité chrétienne dans le livre des *Rétractations*, où notre saint, censeur rigide de ses propres ouvrages, marque si exactement les erreurs et les égarements de son esprit, après qu'il a montré dans le livre de ses *Confessions* les prévarications de son cœur.

Représentez-vous donc un homme que Dieu a suscité dans les temps d'erreur pour être le défenseur de l'Eglise, la voix des conciles et l'oracle de la religion, un évêque que Jérôme, si savant, consultait, et que Paulin, l'illustre Paulin, appelait la bouche même de Jésus-Christ; c'est cet homme même qui compose un livre exprès pour faire toucher au doigt ses égarements et ses ignorances; c'est lui qui crie à tous les hommes : Si vous aimez mes écrits, n'aimez pas mes erreurs; aimez-moi toujours beaucoup moins que la foi catholique. Pour moi, mes frères, je vous avoue qu'Augustin me paraît plus admirable, quand il confesse que quelquefois il s'est trompé, que non pas quand il nous apprend les plus grandes vérités, où nous savons bien qu'il ne se trompe pas. Et je vous prie, quelles leçons pour ceux à qui les inventions de leur esprit sont toujours sacrées, qui défendent avec orgueil leurs premières pensées et aussi constamment que si le privilége de l'infaillibilité leur était accordé; et n'apprendront-ils jamais que l'erreur est attachée à la condition humaine, et que le premier et le plus bel usage des lumières que la grâce nous donne, est de reconnaître nos infirmités et de confesser nos ignorances? Sans la grâce de la foi, il n'est point d'opinion si monstrueuse dont l'esprit de l'homme ne puisse être le père.

Ajoutons, en second lieu, que cette grâce qui, dévoilant à l'homme régénéré ses corruptions et ses mensonges, fait qu'il se déplaît et qu'il s'accuse, fait aussi que Dieu seul lui plaît. Le Dieu saint devient alors le Dieu de son cœur : *Deus cordis mei (Ps.* LXXII, 26); ce n'est plus la volupté des sens qui est l'idole d'Augustin. La sensualité est détruite aussi bien que la superbe par la grâce céleste, qui a pris sa source dans la croix, et qui est une eau jaillissante jusqu'au ciel; les consolations de la chair qui lui étaient si douces lui deviennent amères, et il ne saurait plus goûter que son Dieu, sa loi, ses justices. *Dulcescas mihi*, s'écrie-t-il, *super omnes seductiones quas sequebar*. Partout désormais, si vous l'observez, vous ne remarquerez en lui que le puissant attrait de l'amour divin qui lui rend redoutable l'ombre seule de la sensualité et du vice. Il ne voit plus dans les femmes et dans ses parentes les plus proches, qu'une Eve séduisante, et il fuit, et il vous crie, hommes faibles, que lorsque l'homme le plus vertueux parle sans précaution à la femme la plus sage, c'est la misère qui parle à la misère; et que si vous aimez véritablement votre Dieu, le poids de sa grâce vous détournera de tous les sentiers tant soit peu dangereux. Croyez-moi et retenez bien cette vérité : jamais l'âme n'est plus faible que quand le plaisir se montre, et jamais le plaisir n'a plus de force que quand il se montre avec une face innocente.

Je dis bien davantage, Messieurs, et voici des discussions qui paraîtront bien nouvelles aux consciences devenues aujourd'hui si hardies : c'est que notre saint redoute sur la table la plus frugale les périls de l'intempérance, et qu'il s'accuse même de ne les avoir pas assez redoutés; il se reproche si, dans la psalmodie de l'Eglise, le son des cantiques divins a fait plus d'impression sur lui que le sens, et il efface par les larmes l'impureté qu'un plaisir si léger a répandue dans son âme; on ne voit d'ordinaire la grandeur de ses devoirs qu'à mesure que l'on s'efforce de s'en acquitter; et si le saint est effrayé de l'iniquité la plus petite, c'est que rien ne paraît grand à son cœur que Dieu et sa loi : *Deus cordis mei*. Avec quelle délicatesse sait-il encore séparer, dans les amitiés humaines, les tendresses innocentes et les empressements charitables pour le prochain, d'avec les épanchements de cœur dangereux, les ardeurs indiscrètes, les complaisances aveugles, et tout ce qui peut détacher la moindre portion de l'amour si légitime et si indispensable que l'homme doit à Dieu! avec quel soin donne-t-il aux actions les plus communes des motifs divins et un objet éternel!

C'est la grâce de Jésus-Christ qui l'anime, et c'est par cette grâce que les séductions des sens et du monde perdent leur force; tout est dirigé, tout est emporté dans nos désirs et dans nos affections vers Dieu, notre bien suprême, qui devient alors le Dieu de notre cœur : *Deus cordis mei*. Avant la Loi, il était le Dieu de majesté; sous la Loi, il était le Dieu des vengeances; sous le règne de la grâce et pour le chrétien, il est le Dieu de son cœur : *Deus cordis mei*. Mais il n'est pas le Dieu du vôtre, chrétiens qui m'écoutez, et la grâce de Jésus-Christ, par qui le Dieu saint plaît davantage au cœur fidèle que toutes les choses sensibles, n'habite point en vous, puisque, bien différents d'Augustin, qui, jusque dans les plaisirs nécessaires, craignait de prendre quelque chose sur l'amour qu'il devait à Dieu, vous cherchez au contraire dans tous les plaisirs, soit dangereux, soit criminels, tous ce qui peut affaiblir ou détruire cette première justice. Il n'est pas le Dieu de votre cœur, puisque vos

yeux courent encore avec ardeur après tous les objets agréables qui vous détournent de sa loi ; puisque vos oreilles, ouvertes au plaisir, reçoivent encore sans pudeur, dans les cantiques et les entretiens profanes du monde, toutes les leçons du crime ; puisque bien loin d'appréhender sur votre table les piéges de la sensualité que son Evangile vous défend, vous obéissez encore avec chagrin à la loi des abstinences, et que vous portez vos intempérances jusque dans vos jeûnes; puisqu'en un mot, vous ne vous contraignez jamais pour ne pas sortir des justes bornes que le précepte divin a mises aux affections humaines, et que si quelquefois, par un mouvement qui paraît de religion, vous consultez le docteur sur l'usage des biens sensibles, vous cherchez moins alors jusqu'où s'étend la volonté de Dieu pour lui plaire, que jusqu'où vous pouvez satisfaire votre propre cupidité sans vous perdre.

Je vous le répète encore une fois, Dieu n'est pas le Dieu de votre cœur ; vous n'avez pas même le commencement de l'amour divin, qui fait haïr la transgression, vous ne craignez que la peine ; les œuvres de piété extérieures que vous pratiquez de temps en temps subsistent toujours avec vos convoitises ; dans le sacrement, la confession que vous faites de vos péchés est un nouveau péché. Comment serait digne du sacrement celui qui n'aime pas Jésus-Christ et que l'Apôtre appelle un anathème : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (I *Cor.*, XVI, 22.) Dieu n'est honoré, adoré, préféré, que par les affections du cœur.

Ainsi l'était-il d'Augustin, mes frères, et jamais homme renouvelé par la grâce ne dit plus véritablement avec le prophète cette grande parole : *Deus cordis mei.* Le Dieu de son cœur, par l'amour sacré qui contient toute la religion et toute la loi; amour qui n'est d'abord en nous qu'une petite étincelle, et qui devint en lui, dès le premier moment, un grand incendie. Le Dieu de son cœur, car il n'était pas seulement le Dieu de son esprit par une spiritualité qui remplit l'imagination d'objets stériles, et qui n'influe jamais ni dans les affections de la volonté, ni dans la régularité de la conduite. Mais il était le Dieu de son cœur, parce qu'Augustin l'aimait d'une affection tendre et effective en même temps, ne connaissant point d'autre misère que de n'être pas aimé de son Dieu, ni d'autre crime que de ne pas l'aimer, ni d'autre vertu que de le chercher, ni d'autre repos que de le trouver, ni d'autre science que de le connaître, ni d'autre éloquence que de le louer. Car, ô mon Dieu ! disait-il, ceux qui parlent le plus ou qui parlent le mieux sont muets s'ils ne parlent pas de vous : *Væ tacentibus de te, quoniam loquaces muti sunt.* Parlant à Dieu, et parlant toujours de Dieu, racontant ses miséricordes et mettant son contentement à les raconter; toujours avec les livres saints dont il faisait ses chastes délices, parce qu'il y écoutait Dieu qui y parle et qui parle de Dieu, parce qu'il y trouvait Jésus-Christ dans chaque page, Jésus-Christ si grand à ses yeux, mais si doux à son cœur : *Deus cordis mei.* O grâce céleste ! qui avez changé le vase de boue en un vase si pur, et qui nous avez montré dans Augustin un de vos parfaits ouvrages ; sans vous je ne puis ni aimer mon Dieu, ni connaître la grande misère de celui qui ne l'aime pas. Grâce divine, malheur au monde ingrat et superbe qui diminue votre gloire ou qui refuse de célébrer vos merveilles. Vous les avez vues, mes frères, ces merveilles, et vous avez entendu ce que la grâce a fait dans Augustin : il est temps de voir ce qu'Augustin a fait pour la grâce. Seconde et dernière partie de son éloge.

SECOND POINT.

L'homme et la grâce ne peuvent se passer l'un de l'autre : l'homme, puisque sans la grâce il n'est fort que pour faire le mal ; la grâce, puisque sans l'homme elle ne peut opérer le bien. L'homme ne peut s'élever au ciel que par le secours de la grâce : la grâce ne peut régner sur la terre que par le ministère de l'homme. L'homme a besoin de la grâce pour être juste : *Gratia Dei sum id quod sum;* la grâce a besoin de l'homme pour n'être pas inutile : *gratia ejus in me vacua non fuit.* Y eut-il jamais un plus bel exemple de ce commerce sacré de la grâce et de l'homme, que le grand Augustin ? La grâce le distinguant du commun des saints, le remplit des trésors de la sagesse; et lui, comme pour disputer de libéralité avec la grâce, il travaille à étendre partout la gloire de son empire, et c'est dans l'épiscopat, où il n'arrive qu'avec les larmes et la crainte, qu'il emploie tout son zèle et qu'il consomme sa vie pour les intérêts de la grâce.

Certes, chrétiens, quand je veux me former l'idée d'un grand et saint évêque, ce qui est le comble de la perfection, je n'en puis guère trouver d'autre que celle de l'admirable évêque d'Hippone que nous célébrons : les uns éclatent par les lumières de la science, mais ils ne brûlent pas de la flamme de la charité; les autres, au contraire, qui ont le grand don de la charité, ne possèdent pas celui de la science. Quelques-uns écrivent bien dans le cabinet, qui ne savent pas exhorter dans la chaire. Il y en a aussi qui ont le zèle et qui n'ont pas la prudence; ils précipitent tout par une chaleur aveugle ; d'autres qui ont la prudence et qui n'ont pas le zèle, ils perdent tout par une lâche timidité ; les uns ménagent trop les passions des hommes, les autres ne ménagent pas assez leurs faiblesses. Il s'en trouve encore qui ont les vertus de la société, et qui n'ont pas celles de la solitude ; plusieurs au contraire, nés pour méditer dans les ténèbres et le silence d'un désert, s'exposent trop témérairement au grand jour du monde : tel enfin qui sait conduire les âmes par sa sagesse, ne sait pas conserver la sienne dans l'innocence, semblable au fleuve qui se déborde pour la fertiliser

des campagnes, et qui ne rapporte dans son propre canal qu'une eau bourbeuse et impure.

Qui pourrait le croire, Messieurs, toutes ces qualités si opposées, dispersées en tant de sujets différents, se réunissent ensemble dans le seul Augustin ; vous y voyez une parfaite harmonie entre tous ces caractères : la science n'ôte rien à la charité ; la prudence ne prend rien sur le zèle ; la piété ne perd rien dans le commerce du monde ; la complaisance orne la vérité et ne l'affaiblit pas ; la bonté et la force ne se quittent point ; les vertus secrètes et les talents publics, l'exemple et la parole, l'art de conduire et le soin de se sanctifier ; tout se rencontre dans le degré le plus éminent en celui qui est choisi de Dieu pour publier dans son Eglise non-seulement la grâce de l'Evangile, mais l'Evangile même de la grâce.

C'est un homme qui vit si bien qu'il n'a pas besoin pour persuader la vertu du secours des paroles, et qui parle si bien, qu'il n'a pas besoin de la voix des actions. Il vit comme les plus parfaits solitaires, et il gouverne comme les plus sages pontifes. Il écrit tant de volumes et avec une si grande érudition, qu'il semble qu'il n'ait pas le loisir de prêcher ; il prêche si souvent et avec tant d'éloquence, que l'on dirait qu'il ne lui reste pas de loisir pour écrire. Qui jamais sut mieux que lui cet art divin de donner du lait aux faibles et de distribuer le pain aux forts ? Tempérer un zèle empressé par une condescendance raisonnable, céder sans faiblesse, complaire sans flatterie, s'élever dans les discours par la sublimité des choses, sans se dérober aux yeux des simples, s'abaisser par la simplicité des paroles sans abaisser l'Evangile aux yeux des sages : toujours rempli de la grâce qu'il communique, toujours dans la chaire pour enseigner, et dans le sanctuaire pour prier ; actif, mais sans dissipation ; sage, mais sans être timide, portant dans les disputes la douceur de la grâce, et ne perdant point sa force dans les entretiens ; saint au milieu des pécheurs, tendre pour les malheureux, ami des pauvres, serviteur de ses frères, père de tous les fidèles, ennemi seulement de l'erreur et du péché sur qui il dressa à la grâce céleste des trophées sans nombre.

Je vous avoue, mes frères, que je succombe ici sous le poids de mon sujet : quelques grandes choses que je doive vous dire, Augustin en fait encore de plus grandes. Figurez-vous le saint évêque, qui a tout à la fois à combattre l'hérésie, le schisme et la corruption des mœurs ; c'est-à-dire, premièrement, tous les incrédules, et en second lieu, tous les prévaricateurs de la terre. Mais le nombre ne sert qu'à accroître sa gloire. Ennemis de l'Eglise et de la grâce, élevez-vous, et vous serez abattus ; ramassez toutes vos forces, et elles seront dissipées ; employez tous vos artifices, et ils seront éludés : Augustin seul suffit pour rendre tous vos efforts inutiles.

Oh ! si, commençant par les incrédules, je pouvais avec quelques rayons de la vérité même dont il défendit la cause, si je pouvais d'abord vous représenter ses combats et ses triomphes contre l'erreur ! Qui des Pères a attaqué l'hérésie avec plus de hardiesse, soutenu avec plus de vigueur, vaincu avec plus d'avantage ? Ici, Augustin déconcerte le parti des manichéens ; là, il détrompe des ariens abusés. Dans ce lieu, il détruit quelques restes de paganisme. Dans ce concile, il réduit les donatistes à confesser l'injustice de leur division ; dans cette conférence il ferme la bouche aux plus diserts, et il fait revenir du parti de Donat dans le sein de l'Eglise plus de cent cinquante évêques schismatiques à la fois. En un mot, il purge l'Afrique de toutes ses erreurs, et il détruit tous les monstres. Pas une parole qui ne soit une victoire. Il persuade par la profondeur de son savoir, il touche par la force de son éloquence, il emporte par la ferveur de son zèle, il convertit par les onctions de la grâce. Et en vérité, si nous voulions vous rapporter toutes les occasions dans lesquelles il fit triompher la foi des fureurs et des artifices de l'hérésie, il nous faudrait faire, comme on fit autrefois, plusieurs livres entiers des guerres du Seigneur.

Et toutefois, Messieurs, je ne puis oublier ses combats contre Pélage, le plus redoutable et le plus adroit hérétique qui se soit jamais élevé contre l'Eglise. Car c'est principalement dans cette guerre que notre saint docteur a acquis à la grâce de Jésus-Christ un triomphe éternel. Et c'est aussi en cet endroit que je vous prie de recueillir toute l'attention dont vous m'avez jusqu'ici honoré. Pélage, ce monstre dont je veux vous parler, était né dans l'Ecosse presqu'au même temps qu'Augustin dans l'Afrique : Dieu faisant ainsi naître le défenseur de sa grâce dans le même siècle que son ennemi, afin, ce semble, de dédommager l'Eglise des pertes qui étaient ordonnées par sa justice. Cet hérésiarque, avec un air insinuant, un langage disert, un habit saint, qui lui attiraient le respect et la créance, faisait glisser aisément le poison de son erreur. Il niait le péché originel, il relevait les forces de la nature, il faisait le panégyrique de la liberté, il exaltait les mérites de la volonté et les lumières de la raison, il disait même des choses assez plausibles ; rien qui ne fût agréable à l'orgueil humain ; des choses proportionnées à la faiblesse de l'homme, qui a tant de peine à porter le poids du grand mystère de la prédestination divine, à qui la chute de tous les hommes par le péché d'un seul paraît une énigme si inexplicable, et qui aime surtout à regarder ses vertus comme ses ouvrages.

Augustin voit avec indignation que l'hérésiarque, qui a plus étudié les écrits de l'orgueilleux Sénèque que ceux de l'humble Paul, en détruisant la nécessité de la grâce, anéantit tout le fruit des mérites de Jésus-Christ, qu'il ôte à la croix tout son prix,

qu'il arrache au Sauveur du monde sa couronne, qu'il dépouille le Roi du ciel de son empire sur les cœurs, apprenant à l'homme à mettre follement son espérance dans l'homme.

Le Docteur de la grâce découvrant donc les artifices du serpent, explique, avec autant de netteté que de pénétration, des mystères que la raison n'ose sonder. Il fait voir la nécessité de la grâce de Jésus-Christ, et il la démontre par les corruptions de notre cœur, par les ténèbres de notre esprit, par les dépravations de notre nature si opposée a la vie juste, sainte et digne de Dieu, que nous devons mener ici-bas ; il la fait sentir par le précepte même de la prière, qui prouve qu'on a toujours besoin de la grâce ; il montre sa gratuité dans l'amour de Dieu, qui ne voit en nous que des indignités, et qui n'a point d'autre fondement que son amour même ; il explique sa force à soumettre la volonté de l'homme à un Evangile austère et à des préceptes divins, force efficace et puissante, que le monde, qui est naturellement pélagien, ne veut point admettre, parce qu'il ne connaît qu'une morale humaine qui ne change point le cœur et qui lui laisse, avec de fausses vertus, toutes ses faiblesses ; pour un Evangile mitigé suffit le secours le plus faible. Enfin, le saint docteur publie la douceur ineffable de la grâce à nous attirer, douceur que vous ne pouvez comprendre, vous à qui le joug de la loi paraît si pesant, parce que, comptant sur vous-mêmes comme si vous pouviez être les créateurs de votre vertu, vous n'avez jamais bien demandé le don de Dieu, sans lequel vous ne sauriez ni vous plaire en sa loi, ni vous réjouir en son nom.

Voilà donc l'ennemi de la grâce confondu. La nature que Pélage défend voit tomber, par la doctrine d'Augustin, ses faibles appuis, ses malheureuses ressources, et malgré l'orgueil extravagant du cœur humain qui veut bien devoir à Dieu une belle vendange, une abondante moisson, et qui ne veut pas lui devoir les vertus et la justice chrétienne ; malgré les agréments de l'éloquence et les sophismes de la philosophie, qui attirent encore dans le parti de l'hérétique des hommes éminents, des solitaires, des religieux, des prêtres et tous ceux que l'on a appelés depuis semi-pélagiens, malgré tout cela, dis-je, la grâce céleste triomphe de la superbe humaine. Ce saint évêque apprend à l'homme toute la religion, en lui apprenant à dépendre de Dieu, à s'humilier sous sa main, à ne se confier qu'en sa miséricorde, à n'espérer que dans son secours, à ne se glorifier que dans sa grâce. Les vertus spécieuses que le Père céleste n'a point plantées sont réprouvées et n'entrent point dans l'économie du salut ; l'homme n'attend plus la justice de sa corruption ; il ne peut plus disputer à Dieu la moindre portion de sa gloire ; Augustin est le défenseur de Dieu contre l'homme. Sa doctrine est reçue de toute l'Eglise. Les Papes Innocent, Boniface, Célestin, Hormisdas, Félix, Clément, l'ont soutenue contre tous ceux qui ont voulu la corrompre ; les conciles de Carthage, d'Orange, de Florence, de Trente, ont employé ses termes, et formé de ses principes leurs conclusions et leurs décrets.

Permettez-moi maintenant, mes frères, de vous faire voir cet admirable docteur, cet évêque parfait assujettissant les prévaricateurs et les pécheurs à l'empire de la grâce, après que vous l'avez vu lui soumettre les incrédules et les hérétiques. Voici un nouveau genre de combat ; voici d'autres travaux à essuyer. Sous un évêque plein de la grâce de son ministère, non-seulement l'erreur est contrainte de confesser ses défaites ou de cacher ses démarches, mais, bien plus, l'iniquité sent sa puissance s'affaiblir et son règne se détruire. La grâce n'est point oisive, elle profite à tout le monde : *Gratia ejus in me vacua non fuit* (I *Cor.*, XV, 10) ; et Dieu se sert du sage Augustin pour répandre, sur les ordres différents de l'Eglise, l'esprit de grâce ; il commence ce grand ouvrage par la réforme des ministres des autels.

En effet, mes frères, c'est sur la vie des prêtres que le peuple forme ses mœurs ; si la prévarication est dans le sanctuaire, la piété sera-t-elle dans les maisons? En vain exhortons-nous les fidèles avec un grand appareil de doctrine, ils écoutent nos discours ; mais ils imitent nos passions. Notre saint met donc tout son soin à former de saints ministres, et pour cela, il fait de sa maison un séminaire de clercs, où la retraite les sépare des iniquités du monde, et le zèle les rend aux besoins du peuple, où la prière les unit à Dieu, et la charité les joint ensemble, où les lumières en se communiquant se purifient et s'augmentent, où l'émulation excite le travail, le travail produit la science, la science éclaire le zèle, le zèle répand la grâce, la grâce change les pécheurs et renouvelle l'Eglise.

Aussi est-il vrai que de ce séminaire sortirent plusieurs grands évêques, dressés de la main et principalement sur les grands exemples de l'admirable Augustin, qui luisait dans la maison de Dieu non par son luxe, mais par son zèle, qui ne montrait ni la vanité dans un équipage superbe, ni la mollesse dans une table délicate, seulement magnifique pour les pauvres, qui n'interrompait le travail que par la prière, et qui ne quittait la prière que pour retourner au travail, qui portait le joug de l'Evangile avec crainte, et qui le faisait porter aux autres avec joie. Sur ce modèle se formaient les pasteurs et les prêtres ; les prévaricateurs étaient bannis du sanctuaire ; les collines recevaient la justice pour la répandre, selon la parole du Prophète, sur le peuple.

Après les prêtres, dignes coopérateurs de la grâce de Jésus-Christ, les vierges sont sans doute la portion la plus précieuse de l'Eglise ; la virginité se montre entre toutes les vertus comme une pierre précieuse parmi les pierres communes, comme l'é-

toile du matin parmi les astres, comme une colombe parmi les oiseaux, comme un lis parmi les herbes ordinaires. Et vous n'ignorez pas, mes frères, combien le grand Augustin s'appliqua et par ses livres et par ses lettres à donner le caractère d'humbles épouses de Jésus-Christ à celles qui n'étaient auparavant, avec leur virginité, que des vestales superbes; vous savez que c'est pour redonner aux monastères des vierges une grâce nouvelle et pour rendre la pureté même plus pure, qu'il composa cette belle règle, qui a été depuis la règle de cinquante ordres différents.

Que dirai-je de tous les autres états de l'Eglise, que Dieu par son ministère délivra du péché et soumit au joug de sa grâce? Les grands et les premiers de l'empire, il les réduit à la discipline d'une vie régulière, et il apprend à ces hommes de chair à vivre selon l'esprit. Les pauvres, il les porte à préférer la grâce de la patience à tous les trésors des riches, il leur montre dans les consolations de la grâce cette manne si douce, qui tombe dans le désert du pauvre. Les hauts cèdres du Liban sont bien plus sujets aux vents et aux foudres que les petits buissons des vallées. Il bannit l'impureté des mariages et il marque au fidèle ces espaces lumineux, qui séparent l'amour chrétien de la cupidité charnelle: *Ut discernatur serenitas dilectionis a caligine libidinis.* Il soutient les veuves dans la résolution d'une perpétuelle continence. Il rétablit la pudeur parmi les filles chrétiennes, il leur enseigne à s'habiller modestement et à avoir des manières encore plus modestes que leurs habits. Une sentence sage gravée dans sa chambre apprend à tout le monde que sa table, qui reçoit les plus petits, rejette les plus grands s'ils sont détracteurs et si la grâce de la charité n'est pas sur leurs lèvres.

Quels efforts ne fait-il pas pour exciter la langueur des tièdes, pour ranimer les plus fervents et pour enseigner aux uns et aux autres à arracher sans cesse les épines qui croissent dans cette terre malheureuse; mais à ne les arracher qu'en élevant les yeux vers celui sans lequel l'homme qui plante et qui arrose n'est rien et ne fait rien? Les méchants apprennent donc d'Augustin à devenir bons, les bons, meilleurs, les meilleurs, parfaits; les pécheurs sont instruits à garder la loi et les justes à croître en grâce.

Ah! si j'avais ces paroles de feu qui partaient de son cœur et qui allaient embraser les fidèles, je vous le montrerais ici contre les perversités humaines, réduisant à l'amour divin, comme la plus grande des grâces, tous les principes de la religion; je vous le ferais voir rallumant ce feu sacré par ses soupirs ardents, par ses exhortations tendres, par ses écrits enflammés, puis pratiquant les grandes vérités qu'il avait puisées dans le sein de Dieu même; vous verriez ce docteur de l'univers, tantôt aux pieds des pauvres dans les hôpitaux, y répandre avec les parfums de la miséricorde l'odeur de la grâce, tantôt se faire dans le jardin de son séminaire un petit tribunal, où il termine les procès de l'orphelin et de la veuve; il apaise les haines des frères; il finit les discordes des citoyens et il les contente tous: car celui qui gagne est satisfait de ce que la bonne cause n'est point malheureuse sous le juge équitable et celui qui perd est content, parce qu'Augustin ménageant ces moments pour porter dans les cœurs des paroles de grâce, le client éclairé apprend de lui en perdant un peu de bien, à mépriser par une grâce plus grande ce qu'il n'a pu conserver et à chercher plus utilement d'autres biens qu'il ne pourra jamais perdre.

O heureux troupeau! Quelle fut donc votre désolation quand vous perdîtes Augustin? Hélas! vous trouviez encore au milieu du fer et du feu, parmi les barbares qui ravageaient vos terres et qui menaçaient votre ville, vous trouviez, dis-je, encore dans sa faible vieillesse des remèdes à vos passions et des consolations dans vos maux. Le docteur de la grâce employait encore ses derniers moments à vous parler de la grâce et vous preniez plaisir à entendre un nom si doux, cette parole de vie qui surpasse toute parole. Car, mes frères, que peut-on annoncer au peuple fidèle, qui soit plus tendre dans la miséricorde de Dieu que sa grâce, plus doux dans sa bonté, plus indulgent dans sa clémence, plus magnifique dans sa libéralité? L'Eglise pleure donc la mort de son défenseur; Hippone, son évêque; les évêques, leur maître; les peuples, leur pasteur; les pauvres, leur père; l'Afrique, son ornement; toute la terre, sa lumière.

Et toutefois, chrétiens, Augustin ne mourra jamais pour nous. Son esprit vit encore dans ses immenses écrits; c'est là que la grâce de Jésus-Christ est encore victorieuse des erreurs et des passions des hommes. Là, le théologien va puiser une doctrine solide, et le chrétien des instructions édifiantes. C'est la grâce qui y parle de la grâce. Là, chacun trouve la vérité qu'il cherche et l'étude qui lui est propre. Les plus hautes règles de la perfection y paraissent avec les premiers rudiments du christianisme; le prêtre y trouve des trésors et le peuple des oracles. Là, les Pères et les docteurs, les Prosper et les Fulgence, les Grégoire et les Bernard, célèbres défenseurs de la grâce de Jésus-Christ, vont chercher les règles de leurs sentiments, jamais plus dignes d'être lus que quand ils copient Augustin. Vous y voyez dans un système suivi les principes de la religion chrétienne expliqués, et la clef des saintes Ecritures montrée en Jésus-Christ auteur de la grâce. Il attendrit par ses onctions, il élève par sa sublimité, il instruit par sa doctrine, il attache par sa variété, il semble que la rosée du ciel tombe sur cette toison, pendant que la sécheresse est sur toute la terre. Mais, dites-moi, est-ce seulement dans ses écrits que le grand Augustin doit revivre? Il doit encore

revivre et respirer en nous par l'imitation de ses vertus. Et comment l'imitons-nous, mes chers frères? Il portait la grâce dans les esprits et dans les cœurs, et nous malheureux, non-seulement nous nous troublons au nom et à l'Evangile de la grâce; mais nous ne communiquons aux autres que le péché et l'erreur. Car, je vous demande, qu'est-ce que c'est que notre vie aujourd'hui?

Nous nous servons de tentations les uns aux autres, nous nous empoisonnons mutuellement, nous ne voulons point pécher tout seuls. Les hommes séduisent les femmes par leurs cajoleries insensées, les femmes corrompent les hommes par leurs charmes étudiés. Les pères inspirent l'ambition à leurs enfants, les enfants excitent la fureur et l'avarice de leurs pères; nous corrompons nos amis par la flatterie, nous aigrissons nos ennemis par les reproches; celui-ci avec un discours licencieux ébranle toute la foi d'un esprit faible; celui-là altère la grâce de la pureté dans une conscience chaste. Ainsi par nos soins l'erreur et le péché font partout des progrès infinis. Heureuses les âmes qui se garantissent de cette contagion et en qui la grâce a opéré un changement véritable; heureuses celles qui portent la grâce dans les autres par une vie exemplaire. C'est à ces âmes justes que le Dieu de grâce a préparé la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XV.

POUR LA SOLENNITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

(*Le 17 septembre.*)

De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (*Matth.*, I, 6.)

Marie de laquelle est né Jésus, surnommé Christ.

Marie, toute destinée pour nous donner Jésus-Christ, le Saint-Esprit, dans les divines Ecritures, ne nous la montre aussi que lorsque par elle cet auteur de tous les biens est donné au monde. Il ne nous marque rien ni de sa naissance ni de son enfance; il ne nous annonce sa grâce que lorsqu'elle porte dans son sein l'auteur de toute grâce; il n'ouvre la bouche des justes pour la louer que lorsque le temps est venu auquel étant bénie au-dessus de toutes les femmes, elle devient la mère de celui par qui tous les hommes doivent être bénis. Et c'est sur ce plan, Messieurs, que j'entreprends aujourd'hui de vous faire l'éloge de Marie; éloge qui ne sera fondé que sur ses prérogatives de mère révélées dans le texte sacré : *De qua natus est Jesus;* éloge sans doute difficile, puisque la Vierge que nous louons ne saurait être assez louée et qu'elle ne peut néanmoins l'être trop; éloge où il faut parler avec excès de la dignité de la Mère de Dieu et en même temps avec sobriété d'une Vierge, qui, étant si proche de la Divinité, est néanmoins toujours créature, et par conséquent toujours séparée par une distance infinie du Créateur; éloge qui expose le ministre de l'Evangile à la critique des doctes, s'il en dit trop, et à la censure des zélateurs, s'il n'en dit pas assez; éloge où il faut conduire et régler l'ardeur du peuple, de peur qu'il n'adore celle qu'il doit seulement honorer, et exciter en même temps la dévotion des fidèles à ne pas négliger dans l'intercession de Marie une protection puissante; éloge qui surpasse mes forces, mais que j'entreprends avec confiance, parce que j'ai l'avantage de parler devant des auditeurs instruits qui savent distinguer ce que la foi assure de ce que la piété propose; éloge enfin où, suivant le dessein de l'Eglise, qui n'applaudit en ce jour à sa naissance et à son avénement au monde, que parce qu'elle la regarde déjà comme celle qui doit donner au monde un réparateur, je vous ramène aussi aux premières paroles de l'Evangile qui font mention de cette auguste Vierge : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.*

Marie mère, mère de Jésus-Christ, et par une conséquence nécessaire mère des chrétiens. Dans ces deux qualités qui partageront ce discours, vous verrez, mes frères, toutes ses dignités et toutes ses vertus; toutes ses grandeurs et tous ses mérites; ce qu'elle a reçu de Dieu et ce que les hommes ont reçu d'elle; vous pourrez même découvrir dans les perfections de sa vie les priviléges de sa naissance; l'élévation de sa grâce vous donnera de grands préjugés pour l'excellence de sa gloire. Marie, mère de Jésus-Christ, Marie, mère des chrétiens : c'est pour cela qu'elle fut saluée par un ange du ciel pleine de grâce. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Quand Dieu voulut se faire bâtir un temple sur la terre, il est surprenant avec quelles précautions et quelles dépenses il ordonna qu'il fût construit pour le rendre digne de sa demeure! Trois mille six cents hommes veillaient sur les ouvriers; quatre-vingt mille coupaient et taillaient les pierres sur les montagnes; soixante-dix mille hommes portaient tous les fardeaux. Que de cèdres abattus sur le Liban! Que d'or amené du fond des Indes! Quel prix dans la matière! Quel art dans la forme! Quelle majesté dans les cérémonies! Quel choix dans les ministres! David n'a pas les mains assez pures pour construire ce temple. Et pour le consacrer, combien d'expiations, de purifications, d'encencements, de sacrifices, d'oraisons! Et tout cela, dit le texte sacré, parce qu'il s'agissait de préparer une demeure non pas à un homme, mais à un Dieu : *Neque enim homini, sed Deo præparatur habitatio.* (I *Paral.*, XXIX, 1.)

Or, mes frères, si pour un temple matériel, si pour des figures et des ombres, il a fallu épuiser les trésors de la nature et les efforts de l'art, quelles richesses de grâces pensez-vous qui aient été employées pour orner le temple vivant de Dieu et pour former Marie, dont le temple de Jérusalem n'était qu'une grossière et faible image? Il était question de sanctifier une vierge qui

devait avoir avec Dieu, dans l'ouvrage de la Rédemption, la plus haute et la plus étroite liaison qu'une pure créature puisse avoir, qui est d'être sa mère selon la chair. Consultez là-dessus les livres sacrés. Un rédempteur nous y est promis immédiatement après le péché de l'homme ; mais il ne nous est pas promis sans une mère. Je mettrai, dit le Seigneur au serpent, je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, et cette même femme brisera ta tête : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum.* (*Genes.*, III, 15.)

Voilà donc le mystère de la Rédemption du monde par Jésus-Christ enfant de la femme, annoncé dès le commencement des siècles, et Marie, sa mère, tirée de l'ordre commun de la grâce, qui entre dans l'ordre plus élevé, ordre incompréhensible de l'Incarnation du Verbe. Voilà que les premières consolations de l'homme dans sa chute, c'est la promesse d'une femme sainte, qui, par la naissance d'un fils encore plus saint, d'un fils ennemi et vainqueur du serpent, réparera les misères de l'homme. Je m'explique ; et quoique mon sujet s'élève, je ferai en sorte, Messieurs, que vous ne le perdiez point de vue.

Toute la Loi ancienne n'est autre chose qu'une promesse, une figure, une prophétie de Jésus-Christ ; une promesse qui l'assure, une figure qui le représente, une prophétie qui l'annonce ; mais qui l'annonce dans la plénitude des temps ; naissant dans la maison de Jacob et de la race de David, naissant homme et enfant de la femme, naissant de la postérité d'Abraham et de la lignée d'Israël, comme leur frère, comme leur docteur, comme leur prophète, comme leur roi ; semblable à Abraham et plus ancien qu'Abraham ; semblable à Moïse et plus grand que Moïse ; fils de David et Seigneur de David ; descendant de Salomon et plus que Salomon ; sortant de Jessé comme de sa racine, et étant lui-même la racine de Jessé ; auguste Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ; et tout ensemble fils d'une vierge et homme comme nous.

Vous voyez donc partout, chrétiens, qu'il y est parlé d'une mère singulière, puisqu'il y est parlé d'un fils admirable, naissant homme au-dessus des hommes, conçu d'une vierge toujours vierge, sortant de la postérité des patriarches et formé dans la tribu des rois. Partout vous découvrez qu'un Sauveur nous est promis, mais qu'il ne peut nous être donné que par une mère ; nous ne pouvons attendre ni le trésor sans le champ, ni l'or sans la terre, ni le soleil sans l'aurore, ni Jésus sans Marie : *De qua natus est Jesus.* De sorte que c'est à Marie qu'aboutissent toutes les générations disposées dans la généalogie de Jésus ; c'est à Marie que finit la nature attentive dès le commencement à produire ce chef-d'œuvre ; c'est en Marie que commence un nouvel ordre de grâce pour donner à la terre un homme nouveau ; c'est en Marie, devenue mère, que se trouve la fin de la Loi, l'accomplissement des figures et l'exécution des promesses.

Ne dites donc plus, ô Sion, que le Seigneur vous a délaissée et que Dieu vous a mise en oubli ; et vous, Eglise sage, dès que vous voyez paraître cette sainte créature, multipliez vos fêtes et faites entendre vos cantiques. Les ombres se dissipent, la vérité se montre, la grâce est donnée, nous allons posséder dans tous ses biens celui qui avait dit dans sa colère que nous n'entrerions point dans son repos. Eh ! grand Dieu ! quelle plénitude de grâces n'avez-vous pas répandue dans cette auguste mère par qui nous est donné Jésus-Christ, qui est lui-même plus que grâce ? Je n'entrerai point dans ce détail immense ; ses prérogatives sans nombre, je les réduirai, mes frères, à vous montrer dans la mère de Jésus-Christ cette divine maternité, premièrement, comme le fondement de sa sainteté, mais d'une sainteté singulière ; et, en second lieu, comme le motif de notre dévotion la plus juste ; deux articles qui peuvent vous devenir utiles, si vous y êtes attentifs.

Maternité divine, en premier lieu, fondement de sa sainteté, mais d'une sainteté singulière ; Marie, mère de Jésus-Christ, seule créature sans péché. Admirable prérogative ! Il y a même dans ces derniers temps une pieuse et respectable opinion des enfants de l'Eglise, qui les fait pencher à croire que sa conception a été sainte ; qu'à la vue de cette arche sainte le Jourdain a arrêté le cours de ses eaux fatales ; que c'est un paradis où le serpent n'est jamais entré et que la grâce du Rédempteur qui efface dans les autres fidèles la tache du péché d'origine, l'en a tout à fait préservée. Mais voici, chrétiens, dans la mère de Dieu toujours sainte, d'autres avantages plus certains dont il n'est pas permis aux fidèles de douter : nulle faute actuelle dans toute sa vie, nulle convoitise rebelle dans son cœur ; un amour céleste et parfait que Dieu y avait formé en bannissait toutes les faiblesses, toutes les légèretés, tous les déréglements. C'était, pour ainsi dire, un feu qui ne faisait point de fumée, un air où il ne se formait point de nuages, une mer où il ne s'élevait point de tempêtes, une terre où il ne croissait point de poisons ; privilége fondé sur la maternité divine, qui lui donnait les liaisons les plus étroites avec celui qui est venu effacer nos iniquités, prérogative d'une sainteté singulière ; Marie seule créature sans péché.

David si saint, et Salomon si sage tombent au milieu de leur course ; les Moïse si fermes chancellent, les Elie si fervents s'affaiblissent, les apôtres deviennent apostats, les colonnes du ciel s'ébranlent, les astres du firmament s'éclipsent : vous voyez que le juste est tout couvert de la poussière même du siècle qu'il foule aux pieds, et qu'encore qu'il marche vers Jésus-Christ, il contracte toujours quelque impureté de la terre où il marche se lavant sans cesse,

et ayant toujours besoin de se laver : vous voyez dans les déserts le solitaire qui, après avoir servi de guide aux autres, s'égare lui-même, et s'il renouvelle chaque jour ses larmes, c'est pour expier les malices de chaque jour. Mais pour vous, ô Vierge bienheureuse, la tache du péché ne s'est point trouvée en vous. Seigneur c'est l'ouvrage de votre droite : vous avez sanctifié votre demeure, vous avez déployé pour Marie la force de votre bras, votre puissance l'a préservée des tentations, votre miséricorde l'a délivrée du péché, votre sainteté l'a remplie de grâces et l'a préservée de l'ombre même du péché.

Fidèles qui m'écoutez, comprenez-vous bien ce que c'est de n'avoir point péché, ou du moins d'avoir reçu le bienfait de la rémission après avoir péché? c'est-à-dire d'être délivré de la plus misérable des conditions, et de n'être plus un captif que Dieu abandonne, que Satan opprime, et que l'enfer regarde comme destiné à ses supplices éternels? O mon Dieu! qui est-ce qui peut concevoir la noirceur du péché, sa malice, sa bassesse, son énormité, ses peines ; *delicta quis intelligit?* (*Ps.* XVIII, 13.) Dieu, mes frères, qui est la bonté immense, Dieu qui est la miséricorde infinie, accable de maux celui qui a commis le péché; Dieu qui nous aime et qui est mort pour sauver nos âmes, lorsqu'il voit dans ces âmes qu'il a tant aimées, un seul péché, il les hait, il les abhorre, et sa haine implacable les condamne à des peines sans fin. O saints pénitents, et vous pieux et anciens solitaires, vous l'aviez bien compris : une vanité écoutée, un désir déréglé, l'omission d'un devoir, les images du vice sur qui votre esprit s'était un peu arrêté, les fautes du prochain que vous n'avez point excusées, les mépris ou les injures que vous n'avez point soutfertes ; une tentation peut-être plutôt qu'un péché, la moindre transgression, vous l'avez pleurée tous les jours de votre vie, une pénitence de plusieurs années ne vous paraissait pas assez grande pour expier une prévarication d'un moment. Prosternés dans la prière pour gémir devant Dieu sur la plus petite corruption, le soleil qui vous avait quitté le soir vous retrouvait le matin dans la même posture.

Et n'est-ce pas ce que vous en pensez quelquefois vous-mêmes, chrétiens, qui êtes ici assemblés? Quoique le péché qui est en vous, vous semble si léger, combien vous paraît-il noir dans les autres, injuste, énorme? Et pourriez-vous souffrir que l'on vous représentât dans les mœurs de Marie, que vous honorez, la moindre tache? Cette sainte créature, parce qu'elle a été choisie pour être la mère de Dieu selon la chair, vous vous la figurez ornée de tous les dons de la grâce, avec une sainteté et une innocence parfaites, des inclinations toujours conformes aux lois divines, un esprit toujours éclairé par la sagesse, une volonté toujours dirigée par la justice, une imagination qui ne pouvait être ternie par aucune image du crime, un corps qui ne pouvait être altéré par aucun sentiment contraire à la pureté. La plus parfaite des femmes, sans orgueil, et mère plus pure que toutes les vierges. O enfants des hommes! vous ne pouvez allier avec cette haute dignité de mère de Dieu la moindre ombre d'iniquité, pas même une iniquité étrangère. Et comment donc péchez-vous avec tant de licence, vous qui appartenez à Dieu, qui êtes liés à Jésus-Christ par tant de titres? Comment recevez-vous en vous-mêmes non-seulement un crime, mais plusieurs crimes, craignant tout, hormis le péché; affligés de tout, hormis du péché; évitant tous les maux, hormis le grand mal du péché; offrant des vœux, faisant des pèlerinages pour être délivrés de toutes les tribulations, et jamais pour être préservés du péché?

Vous voilà condamnés par votre propre bouche, et la sainteté, qui est la chose que vous négligez le plus, jugée par vos propres sentiments inséparable de la sincère religion et de la vraie et souveraine grandeur ; en sorte que tout ce qui n'est pas saint ne peut être grand. Non, mes frères, et retenez bien cette leçon, vous ne devez point connaître d'autre grandeur que celle qui sanctifie ; d'autre privilége, que celui qui exempte du péché ou qui le répare; vous ne devez regarder comme heureux et grands que ceux qui n'ont point perdu la grâce par le péché, ou qui ont couvert le péché, dit le prophète, qui l'ont effacé par une nouvelle grâce; la naissance, les richesses, les emplois, les agréments du corps, les talents de l'esprit, tout cela est étranger à l'homme; et si vous louez quelqu'un parce qu'il est noble, puissant, considéré, savant, bien fait, richement vêtu ; mais qui avec tous ces avantages ne possède point la sainteté et la justice, qui n'est point doux, humble, pieux, charitable, modeste, chaste, tempérant, hélas! vous louez un réprouvé, vous louez un homme qui n'est pas même un homme et qui s'est mis au rang des bêtes par la fureur ou par l'intempérance ; vous avez oublié que la dignité de l'homme ne saurait être indépendante de la pureté de ses mœurs, et qu'il y a dans un seul péché, dans le seul orgueil, que vous comptez peut-être pour peu de chose, une injustice, une indignité qui a dégradé les anges si parfaits. Vous ne vous souvenez plus que Marie, la plus éminente des créatures, n'avait aucun des biens extérieurs, et qu'elle n'est entrée dans le monde que lorsqu'il ne restait plus dans sa famille nul vestige de la grandeur humaine ; née dans l'indigence, vivant dans l'obscurité, dépouillée de tous les avantages du siècle ; mais plus remplie que personne des dons de la grâce; et après tout, chrétiens mes frères, viendriez-vous ici l'honorer, quelque riche ou éclatante qu'elle eût été, si elle n'avait pas été sainte? viendriez-vous dans ce temple pour y chanter ses hymnes, pour y célébrer ses grandeurs, pour l'a-

peler bienheureuse? Et elle ne serait point appelée bienheureuse par toutes les nations de la terre, si la moindre prévarication s'était trouvée en elle; si après avoir porté dans son sein l'auteur de la justice, elle ne l'avait pas conservé dans son cœur sans affaiblissement, sans interruption, exempte des péchés les plus légers; grâce de sainteté singulière, ineffable, abondante: sa maternité divine en est le fondement.

Disons en second lieu, que cette auguste maternité est aussi pour nous un motif de la dévotion la plus respectueuse et la plus juste. Marie mère de Jésus-Christ: là s'épuise toute la louange. Jésus-Christ imprime sa grandeur dans tout ce qu'il touche. Rien de plus grand que Jésus-Christ: Et rien de plus grand, rien de plus digne de nos hommages que ce qui a quelque rapport, quelque liaison avec Jésus-Christ. L'Ecriture si fertile en généalogies ne fait point celle des plus grands rois infidèles dont elle parle, ni de Cyrus, ni de Nabuchodonosor, ni d'Assuerus. Pourquoi cela? Parce que le seigneur ne devait pas naître de la race de ces princes. Avec quel soin au contraire, avec quelle diligence décrit-elle les tribus et les familles des Juifs dont le Sauveur du monde devait descendre? Elle n'oublie pas les plus petits: Jessé y trouve sa place aussi bien que Salomon, la pauvre Ruth y est tout proche de la riche Bethsabée, les Israélites captifs y sont au niveau des monarques d'Israël les plus florissants.

Mais je vous demande, mes frères, qu'est-ce que c'est que toutes ces relations en comparaison de celle de la mère avec le Fils et de Marie avec Jésus. De là, cette dévotion si ancienne, si juste de l'Eglise envers Marie, cherchant Marie parce qu'on ne la trouve point sans Jésus-Christ, et que celui que nos cœurs doivent uniquement désirer et toujours chercher, nous est donné par cette Sainte mère, *de qua natus est Jesus*. Remplissez-vous de cette vérité, mes frères, et pour cela observez, s'il vous plaît, que l'Eglise et les fidèles qui la composent ne cherchent que Jésus-Christ, ne désirent que Jésus-Christ? Que cherche Abraham en ses générations? Le Messie que Dieu lui a promis en sa race. Que cherche Isaac en son mariage? Jésus-Christ en qui toutes les nations doivent être bénies. Que cherche Jacob dans ses voyages et David dans ses cantiques? Que veulent les prophètes lorsqu'ils demandent l'Agneau dominateur? Jésus-Christ. Que demandent tous ces hommes de désirs? Celui qui doit être le désir de tous les hommes. Ils le demandent dans leurs sacrifices, ils le cherchent dans leurs alliances, ils voient de près son jour. Ils saluent de loin ses promesses. C'est pour cela que les enfants d'Israël gémissent à Babylone, et chantent à Jérusalem; c'est pour cela qu'ils conjurent les nuées de pleuvoir le Juste, et la terre de produire le Sauveur; c'est pour cela qu'ils prient le Ciel d'envoyer sa rosée, et le Dieu du ciel, de montrer sa face; c'est pour cela que l'Epouse sainte est si ardente, si éperdue, si languissante dans le désir d'avoir bientôt l'Epoux éternel pour frère, et de le trouver ici-bas dans une chair infirme suçant les mamelles d'une mère. *Quis mihi det te fratrem meum, sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris.* (*Cant.*, XIII, 1.)

Il est venu, chrétiens, il a paru sur la terre, et c'est par Marie qu'il nous est donné. Dieu pouvait nous donner un Rédempteur, comme le premier Adam par la voie de la création, en le formant sans l'aide d'une mère; il a mieux aimé nous le donner par la voie de la génération; il nous le donne par Marie, c'est Marie qui est dépositaire de ce trésor; c'est de ses mains si pures que nous devons recevoir ce présent ineffable. La grâce des chrétiens est de recevoir Jésus, mais la grâce de Marie est de le donner. Car, mes chers auditeurs, et remarquez bien ceci; Jésus-Christ est donné à Marie avant que d'être donné au monde, et c'est à elle comme mère qu'il appartient de le manifester à la terre et de le donner au monde; elle le manifeste à saint Jean, lorsque ce divin Sauveur est encore enfermé dans son chaste sein; elle le manifeste aux pasteurs et aux mages: ces premiers adorateurs ne trouvent point Jésus sans Marie sa mère; elle le manifeste à toute la Judée dans le premier miracle qui se fit aux noces de Cana et dont elle fut la médiatrice.

O gentils! ce n'est point à Philippe qu'il fallait vous adresser pour voir Jésus-Christ; vous n'aviez qu'à interroger sa sainte mère, et elle vous l'aurait montré. O Zachée! il n'était pas besoin de monter sur un arbre pour voir cet adorable Seigneur; vous pouviez aller à l'humble Marie, et elle vous l'aurait fait connaître. Marie est la voie qui conduit à Jésus; et quelle injure lui faites-vous, mes chers frères, si vous ne lui demandez pas l'auteur du salut, et si en la cherchant, vous prétendez trouver autre chose que celui que l'on ne saurait trouver, si on cherche avec lui ou plus que lui quelque autre chose. O mère bénie entre toutes les mères, puisque chercher Jésus-Christ c'est marcher dans la voie, et le trouver c'est arriver à la vie, conduisez-nous à ce Fils adorable, montrez-nous ce grand objet et il nous suffit. Le Seigneur est descendu vers nous par Marie, nous devons remonter vers le Seigneur par cette auguste Vierge. Marie, mère de Jésus-Christ, a de grands priviléges. Sa divine maternité est le fondement de la sainteté la plus parfaite, et le motif de la dévotion la plus juste. Vous l'avez vu. Voici maintenant ce que nous devons à Marie, mère des Chrétiens, c'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Puisque Marie est mère de Jésus-Christ, lequel ne forme qu'un seul corps de tous les fidèles, dont il est le chef, qu'il anime par sa grâce, qu'il conduit par son esprit; il est aisé de comprendre que comme elle est la

mère du chef elle est aussi conséquemment la mère des fidèles membres de ce chef adorable, qui sont tous les chrétiens, *de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.*

Les saints docteurs vont plus loin, et en nous faisant remarquer que tous les disciples de Jésus-Christ sont devenus les enfants de la Vierge, dans la personne de saint Jean, lorsque le Seigneur par sa parole toujours efficace, dit sur la croix à ce disciple bien-aimé, en lui montrant Marie : Voilà votre mère : *Ecce mater tua* (*Joan.*, XIX, 27), ils ajoutent que la Vierge, par la grande part qu'elle a à la rédemption du monde, n'est pas moins la mère des chrétiens qu'Ève a été, par la séduction de l'homme, la mère des pécheurs ; en sorte que comme une femme a été le commencement de notre perte, une autre femme est devenue le commencement de notre salut.

Or, mes frères, qu'est-ce que demande de nous cette qualité de mère des Chrétiens dans Marie? Deux choses, la confiance et l'imitation : à l'égard de la confiance, souffrez que je vous dise que nous sommes arrivés à des temps de corruption et d'erreur où il est plus nécessaire de la régler que de vous en convaincre ; où il faut arrêter le culte superstitieux et sacrilége du peuple qui prie plus souvent et avec plus de confiance Marie que Jésus-Christ. Devenus presque adorateurs de la créature comme les indignes païens, de manière que nous sommes obligés de vous déclarer, qu'encore qu'il vous soit très-utile d'employer auprès du Fils de Dieu le crédit de sa sainte mère, et que le Seigneur qui a bien voulu répandre par elle ses premières grâces dans son précurseur ne cessera point aussi jusqu'à la fin des siècles d'opérer par ses suffrages les délivrances salutaires et les sanctifications ; il est vrai néanmoins que votre confiance est vaine et que vous vous appuyez sur le mensonge, si vous croyez trouver dans l'intercession de Marie une ressource pour le péché ; si, implorant son secours avec des inclinaisons et des habitudes toujours vicieuses, vous croyez trouver dans la mère des Saints et dans la plus sainte des mères, le funeste privilége de combattre Jésus-Christ et de renverser son Evangile. Anathème, chrétiens, anathème, à quiconque osera vous dépeindre dans une fabuleuse histoire des pécheurs arrachés tout d'un coup en mourant à la puissance de l'enfer par les mains de Marie sans l'observance des saintes lois, sans une vie juste et chrétienne.

Rien sans doute ne pourrait être plus doux à la corruption humaine que cette doctrine ; et si l'humble Marie descendait sur la terre, je ne voudrais point d'autre juge qu'elle en sa propre cause contre les hommes pervers qui l'enseignent ; mais je ne saurais m'imaginer qu'au milieu des lumières et des exemples où vous vivez, elle ait percé jusqu'à vous cette doctrine. Je vous vois d'ailleurs souvent dans les saintes assemblées parmi les dévots de la Vierge, et vous faites bien ; vous vous parez de ses livrées, vous la saluez plusieurs fois le jour avec les paroles de l'ange. Mais vous savez en même temps régler votre confiance et distinguer la vénération que l'Eglise rend à Marie du culte et de l'adoration suprême qui ne sont dus qu'à Dieu ; vous savez mettre la juste différence entre le ruisseau et la source, entre la créature et le Créateur ; ce n'est point à la reine du ciel que vous offrez vos gâteaux, votre encens, vos holocaustes comme les hérétiques collyridiens ; Dieu seul mérite l'honneur du sacrifice. Enfin vous n'ignorez pas que ce n'est qu'au nom de Jésus-Christ, et non pas en celui de Marie que la prière chrétienne est exaucée, *in nomine meo* (*Joan.*, XIV, 13, 15, etc.) : qu'en Jésus-Christ, seul médiateur nécessaire, est la source de tous les mérites et de toutes les grâces.

Mais surtout vous devez savoir que si vous ne cessez pas de faire le mal, gardant toujours l'iniquité dans votre cœur et persévérant dans le crime, c'est le Seigneur même qui vous en avertit, quand Moïse et Samuël ces intercesseurs puissants se présenteraient devant lui pour le prier en votre faveur, il ne se tournera point vers vous : quand vous seriez un anneau dans la main droite, il vous arrachera de son doigt ; quand vous emploieriez la voix de la mère dont le son est si agréable aux oreilles du Fils, il ne sera point touché d'une piété extérieure qui est détruite par des actions criminelles ; il haïra vos fêtes, il repoussera vos présents, il aura horreur de votre encens, il ne pourra souffrir vos victimes.

Apprenez donc, ô enfants de Marie, à régler votre confiance envers cette mère des chrétiens, et constamment vous la réglerez, si vous y joignez l'imitation que je vous ai proposée en second lieu, et que vous lui devez avant toutes choses. En effet, dit le grand saint Augustin, la vraie religion est d'imiter ce que nous honorons. Ne me parlez pas de tous ces vains hommages qui ne se rendent qu'avec des lèvres trompeuses, hommages qui peuvent imposer à des hommes mortels à qui la voix qui les loue est toujours un concert agréable, de quelque bouche qu'elle parte ; mais qui certainement irritent les esprits bienheureux, que l'erreur ne peut plus décevoir, que l'adulation ne peut plus corrompre. Nous honorons donc les saints pour les imiter, et nous les imitons pour les honorer encore davantage. Mais d'ailleurs vous comprenez bien, mes frères, qu'il serait plus méséant aux enfants qu'à d'autres, et qu'ils deviendraient indignes de ce grand nom s'ils ne marchaient pas fidèlement sur les traces de leur auguste mère.

Donc, chers auditeurs, le grand secret d'honorer Marie et d'obtenir par elle les grâces du ciel, est de s'efforcer de l'imiter. Saint Ambroise vous dira d'abord que cette sainte mère des fidèles a vécu de telle manière, que sa vie simple et commune peut être une leçon de toutes les vertus et la règle de toutes les conditions : *Talis fuit Maria, ut ejus vita omnium disciplina sit ;*

après quoi j'ajouterai qu'elle nous présente, dans ses mœurs, surtout le modèle de la pureté et l'exemple de la patience. Vous qui voulez être instruits, ne soyez pas ici distraits, et regardez premièrement la Vierge dans la simplicité de sa conduite et de sa vie commune, formant presque ses premiers pas dans les parvis du temple, où la religion la mène de temps en temps pour y offrir à Dieu, qu'elle adore avec crainte, ses victimes, victime elle-même, si pure, et d'où l'obéissance la ramène dans sa maison; toujours cachée ou dans sa maison ou dans son voile, cachée dans le tabernacle où portant la grâce de la prière, elle ne s'ingère pas dans le ministère de la parole; cachée au peuple qui ne voit en elle ni le don des guérisons, ni l'éclat des prophéties; cachée à elle-même par une conduite simple et uniforme, sans ravissements, sans extases, émotions toujours passagères, faveurs souvent dangereuses; ménageant ses paroles avec le prochain et ne ménageant pas ses secours; respectant dans ses supérieurs l'autorité de Dieu et dans tous les autres sa bonté; veillant sur son cœur et sur ses sens avec les mêmes précautions que si elle avait eu à redouter comme nous l'artifice des passions et la puissance des objets; fontaine, mais fontaine scellée; jardin, mais jardin fermé; en un mot, semblable à ces terres minérales où les arbres ne fleurissent point, où un triste champ n'offre aux yeux qu'une stérilité ingrate, et qui sous les plus basses apparences renferment dans leur sein les plus précieux métaux.

Ames chrétiennes, qui vivez dans la retraite, et vous, habitants du monde, qui devez avoir un esprit de retraite au milieu du monde même; voilà votre mère, et, par conséquent, votre modèle, qui vous apprend que, puisque la plus sainte des créatures marche dans les voies les plus obscures et les plus communes, vous ne devez pas vous tourmenter à chercher la sainteté, ni dans un état sublime, ni dans les actions extraordinaires; la perfection sera toujours à votre portée, si, mettant la religion au commencement et à la fin de vos œuvres, les commandements les plus petits vous sont précieux; si vous ne craignez que les yeux de celui qui voit votre cœur et qui vous jugera sur les habitudes et les dispositions de votre cœur. Vous pourriez vous dispenser d'un culte arbitraire et de certains hommages extérieurs que vous rendez à Marie, mais il n'y a point de dispenses contre les dispositions ou les vertus chrétiennes qui vous sont proposées dans la vie commune de cette sainte mère, et vous ne sauriez mieux célébrer ses fêtes qu'en imitant ses vertus.

Les vierges l'imitent plus que les autres; c'est sur Marie qu'elles se forment; c'est après elle qu'elles sont amenées au Seigneur dans son temple; c'est elle qui a montré sur la terre, dans la sainte virginité, le premier exemple de la vie du ciel : *virginitas dedicatur in Maria.* (Saint Jérôme.) Voici donc, mes frères, après que vous l'avez vue vous donner des règles dans sa vie commune et simple; voici, en second lieu, dans sa pureté, un autre grand modèle; et permettez-moi en cet endroit de vous rappeler le moment heureux auquel la Vierge sans tache, devenue mère du Fils de Dieu, a commencé en même temps à être la mère des fidèles. Ecoutez et admirez le conseil de Dieu, qui veut que Marie annonce ici-bas l'évangile de la virginité, qui veut que nous révérions dans le mystère du Verbe incarné une double annonciation et un double Evangile. Un ange annonce l'évangile de l'incarnation à la Vierge, et la Vierge annonce à l'ange l'évangile de la virginité : *quoniam virum non cognosco.* (*Luc.*, I, 34.) Le ciel annonce à la terre et la terre annonce au ciel. Le ciel annonce à la terre que le Dieu de majesté qui réside au ciel vient vivre sur la terre, et la terre annonce au ciel un nouvel état de vierges; un nouveau genre de créatures qui, renonçant aux affections charnelles, conversent déjà dans le ciel : *quoniam virum non cognosco.* Ainsi, désormais la virginité inconnue ou flétrie sera suivie et honorée; virginité qui n'est plus comme dans les vestales, ni superbe, ni profane, ni impie. Désormais le don céleste qui sépare la chair du commerce de la chair, et qui attache inviolablement l'âme à celui qui est tellement son bien que tout autre bien la rend impure ou malheureuse, ce don autrefois si rare, s'étendra dans le monde et se répandra plus abondamment sur les femmes, dit saint Jérôme, parce qu'il a commencé par une femme : *virginitas dedicatur in Maria.* Il est vrai qu'il n'est pas donné à tous d'imiter cette vertu du ciel, et plusieurs même ne comprennent pas cette parole; mais vous voulez bien que je vous dise, mes frères, que la continence est commandée à tous. Loin des disciples de Jésus-Christ et des enfants de Marie la moindre tache d'impureté; loin d'eux les désirs criminels, les regards licencieux, les paroles lascives, l'oisiveté qui amollit, les spectacles qui corrompent, les lectures qui empoisonnent, les repas d'où est bannie la sobriété et qui préparent à la dissolution; les parures que la vanité étale et qui inspirent la volupté; en un mot tout ce que la loi de la pudeur condamne.

O enfants d'iniquité! comment oserez-vous saluer cette mère pleine de grâce que vous imitez si peu, vous qui êtes toujours avec des objets pernicieux ou avec vos pensées sensuelles? Comment appellerez-vous votre mère, cette Vierge sans tache qui se troubla à la vue d'un ange, qui ne connaissait point d'homme et qui écrasa le serpent? Cœurs séduits et corrompus, vous n'avez point reçu dans la grâce de la pureté les bénédictions de l'alliance nouvelle; et si vous dites que vous évitez les déréglements grossiers, que vous respectez le lit du prochain, que la passion honteuse ne s'exprime ni par vos regards, ni par vos discours, que votre conduite extérieure est sage et irréprochable; je vous répondrai que vous savez en-

core bien peu votre religion, si vous n'avez point appris que la pureté qu'elle vous demande est une pureté chrétienne, sainte, intérieure, qui éteint même tous les désirs de plaire; qui est dans le cœur, qui ne demande point celui des autres; qui répand la pudeur sur le front de celui qui écoute, lorsque celui qui parle l'a perdue; qui est ennemie de tout ce qui flatte les sens, qui rejette tout ce qui satisfait la curiosité et la mollesse, qui fuit tout ce qui échauffe les convoitises; une pureté, en un mot, qui combat cette inclination violente que vous avez à vous reposer dans les choses sensibles. Et vous trouvez, dans l'auguste Marie, le premier et le plus grand modèle de cette pureté chrétienne.

Mais voici enfin et en troisième lieu, dans cette sainte mère, un autre exemple à imiter. Vous l'avez considérée dans le mystère de l'Incarnation, comme le parfait modèle de la pureté, vous l'allez voir dans l'heure de la passion l'exemple de la vraie patience. Regardez, et je finis; regardez et imitez, c'est alors qu'elle vous est donnée pour mère : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) Quelle majesté dans cette Vierge affligée. Jamais Marie ne fut plus grande qu'aux pieds de la croix. Et ne pensez pas que ce soit déshonorer ou troubler la fête que nous célébrons d'y faire mention des souffrances; Marie, si conforme à Jésus-Christ, ne doit vivre que pour souffrir.

O que l'Evangéliste sait bien la peindre! *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* (*Ibid.*, 25.) La mère de Jésus était debout, proche de sa croix. *Stabat*, elle était debout; pendant que la terre s'ébranle, que les rochers se brisent, que les astres s'éclipsent et que le voile du temple se rompt, Marie demeure ferme : *stabat.* Les disciples s'enfuient, et Marie demeure: *stabat;* elle souffre dans l'excès, puisque jamais il n'y eut une charité si tendre, mais elle souffre en paix et elle n'est point ébranlée, parce que jamais il n'y eut une charité si forte : *stabat;* elle se tient debout comme une servante, toute prête à servir, à souffrir, à mourir en obéissant : *stabat;* elle persévère dans son amour et elle ne succombe point à sa douleur: *stabat juxta crucem;* Marie n'a point assisté au triomphe de Jésus dans Jérusalem, mais elle est présente à son supplice sur le Calvaire : *juxta crucem;* vous diriez qu'elle prend au pied de la croix le plan du ciel, et qu'elle mesure sur les dimensions de ce bois tous les degrés de la gloire : *juxta crucem.* C'est la croix de Jésus : *juxta crucem Jesu.* Tous les arbres ne portent point le fruit de vie. Les croix du monde sont aussi infructueuses qu'elles sont pesantes, la seule croix de Jésus est une source de bénédictions, *juxta crucem Jesu.* Tout le monde souffre; notre vie est mêlée de biens et de maux, et les biens, trop petits et trop rares, ne balancent pas les maux; tout le monde souffre, mais le propre du chrétien est de souffrir comme Marie avec Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ; sans quoi notre patience n'est qu'une patience mondaine, une vertu profane : *juxta crucem Jesu.*

Tournez donc les yeux vers Marie, vous que la pauvreté abat ou que la persécution tourmente; vous à qui la terre, toute mouillée qu'elle est de la sueur de votre visage, n'offre quelquefois qu'une triste moisson d'épines. Considérez Marie, vous ne la trouverez jamais sans la croix, et encore moins sans Jésus-Christ : *Stabat juxta crucem Jesu.* C'est la mère de votre roi, c'est votre mère, et si vous rejetez le glaive de douleur qui a percé son âme innocente, et qui, par conséquent, ne doit épargner ni les pécheurs ni les justes, vous ne voulez plus être ses enfants, puisque vous refusez d'être ses imitateurs. Il est vrai que vous visitez encore ses chapelles, que vous récitez encore son chapelet, et voilà le fondement de votre confiance, confiance qui ne serait pas vaine si elle était jointe à l'imitation; chantant ses hymnes, mais étudiant ses vertus pour les imiter, soit par un esprit de religion qui sanctifie vos actions les plus communes, marchant toujours comme elle avec crainte devant le Seigneur, adorant toujours comme elle avec reconnaissance celui qui a regardé votre bassesse; soit par le don de la pureté si nécessaire au milieu d'un monde qui arme tous ses objets contre vous, et qui vous trouve si souvent armés contre vous-mêmes par vos convoitises; soit par la grâce de la patience au milieu de vos tribulations, qui se multiplient chaque jour, faisant rentrer dans l'ordre de Dieu par une humble soumission tous les sentiments naturels et rebelles qui s'élèvent au dedans de vous. Ainsi, chrétiens, devenus ses enfants par une confiance réglée et par une sainte imitation, Marie mère de Jésus-Christ sera votre mère par son intercession et ses suffrages, et le Seigneur tout-puissant de qui toute grâce découle, et à qui toute gloire appartient, vous recevra dans son royaume. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XVI.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Tollite jugum meum super vos, jugum enim meum suave est, et onus meum leve. (*Matth.*, XI, 29.)

Prenez mon joug sur vous, car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

Dans le déclin des siècles et du christianisme, lorsque la multitude des poissons avait presque rompu les filets et mettait la barque de l'Eglise à deux doigts du naufrage; que les domestiques de la foi se multipliant, la justice s'altérait de plus en plus; que les vestiges de l'ancienne pénitence commençaient à s'effacer, et que les sacrements ne servaient plus que de voiles à l'hypocrisie : dans un siècle de trouble et de confusion, lorsque la vigne du Seigneur, ravagée par ceux-là mêmes qui la devaient garder, un schisme cruel déchirait l'Eglise; que l'empire d'Occident, divisé par des factions, ne pouvait se réunir pour l'élection d'un empereur; que l'Eglise grecque, en Orient, sous l'empire de l'impie Manuel,

avait secoué le joug de l'obéissance envers le premier pasteur, et quitté le centre de l'unité ; lorsque la ville de Jérusalem venait de voir ses autels renversés, ses reliques sacrées réduites en cendres, et tous les lieux saints profanés ; que la France était souillée par l'hérésie des Vaudois ; que les Juifs prévalaient en Espagne, et que le bois de la croix y était redevenu un bois maudit : en un mot, lorsque le monde succombait sous ses propres vices et sous ses propres malheurs.

Dieu, qui fait luire dans les ténèbres les étoiles du ciel ; qui donne à la terre, dans les maux les plus extrêmes, les remèdes les plus grands ; qui, après une longue sécheresse, console sa vigne par une douce rosée ; Dieu, dis-je, ayant pitié de son peuple et se souvenant de ses miséricordes au milieu de leurs iniquités, donna à l'Eglise l'admirable François qui ranima la justice, qui porta le joug de la pénitence, et qui apprit aux autres à le porter ; qui fit voir, dans la caducité et la vieillesse de l'Eglise, toute la force, toute la chaleur de sa jeunesse ; qui rendit à la croix sa première splendeur ; qui dans les jours de la vanité renouvela la vie simple et humble des premiers disciples de la vérité ; qui instruisit les princes à la modestie et les peuples à la patience ; qui répara les murs presque détruits de la spirituelle Jérusalem ; qui présenta aux yeux des amateurs du monde, dans ses actions saintes, les règles de l'Evangile qu'ils ne daignaient plus lire dans les volumes sacrés, et qui, enfin, par ses prières apaisa la colère du ciel, et par ses exemples affaiblit sur la terre le règne de l'iniquité.

Gloire vous en soit rendue, ô Père et Seigneur de la terre et du ciel, qui, pour en sauver plusieurs, avez renfermé en un seul les riches trésors de votre grâce, et qui nous montrez encore, dans un siècle si mauvais, ce grand modèle, soit pour les pécheurs qui refusent de porter le joug et le fardeau de la pénitence, soit pour les pénitents à qui la charité ne rend pas doux ce joug ni léger ce fardeau ; car voilà, mes frères, tout l'Evangile ; voilà toute l'idée que vous devez vous former de François, cet homme parfait et évangélique. L'Evangile de Jésus-Christ est un joug : *Tollite jugum meum super vos* (*Matth.*, XI, 29), puisque c'est une loi de pénitence. Mais ce joug est doux et ce fardeau est léger : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* (*ibid.*, 30) ; parce que la vraie pénitence n'est pas sans la divine charité, comme la charité n'est pas sans la pénitence.

Vous ne verrez donc pas ici, comme il arrive assez souvent, un christianisme sans mortifications, ni des mortifications sans christianisme : vous ne verrez pas un amour sans pénitence, ni une pénitence sans amour.

François, que Dieu ne donne au monde que pour y rendre au christianisme son premier éclat, enseigne aux fidèles la pénitence, et aux pénitents la charité : modèle de pénitence dans son amour, je vous le ferai voir dans la première partie de son éloge ; modèle d'amour dans sa pénitence, je vous le montrerai dans la seconde partie. Commençons, et, pour louer le saint, invoquons celui qui fait les saints, par l'entremise de la plus sainte des créatures. *Ave*, *Maria*.

PREMIER POINT.

Il n'est point d'amour, il n'est point de charité sans pénitence. Celui qui est venu répandre le feu de la charité sur la terre y est venu apporter l'épée de la mortification. Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, et ils ne sont à Jésus-Christ que par la charité, ceux-là ont crucifié leur chair avec ses convoitises. Etre aux pieds de la croix sans se crucifier soi-même, étudier les mystères et ne pas mortifier ses passions, s'attendrir à chaque page de l'Evangile, et ne prendre pas sur soi le joug de la pénitence que l'Evangile nous impose, illusion, mes chers frères, erreur grossière et pernicieuse. Non, il n'est point de christianisme sans mortification, ni d'amour sans pénitence. La souffrance se mesure sur la charité, dit l'abbé Guerric, et un juste amour multiplie de justes douleurs : *Plus dolet qui plus diligit ;* soit parce que plus on aime Dieu, la souveraine et éternelle justice, plus on se hait soi-même, source d'iniquités ; soit que la charité et la grâce du christianisme, nées dans le sein de la croix, n'aient point d'autre pente que vers la croix même, et que ce fruit du Calvaire ne se plaise que sur le Calvaire ; soit enfin à cause qu'une âme qui tend à Dieu par son amour, cherche, par toutes les plaies de son corps et par la destruction de ce monde sensible qui l'environne, des chemins et des passages pour aller s'unir à cette beauté suprême pour qui seule elle soupire : *Plus dolet qui plus diligit.*

Qui est-ce qui a formé tous les pénitents et tous les martyrs ? Qui est-ce qui a enseigné aux hommes ces homicides innocents : détruire le corps du péché, et faire de chacune de leurs inclinations naturelles une victime raisonnable ? La charité. *Dilectio quamdam in nobis mortem operatur*, dit saint Augustin : produisons l'admirable François, son exemple prouvera mieux cette vérité que toutes nos paroles. Le nom de *séraphique* qu'on lui donne le distingue assez par les ardeurs de son amour ; l'image de Jésus-Christ crucifié gravée sur son corps ne nous laisse pas douter des excès de sa pénitence, et c'est son grand amour qui produit sa grande pénitence ; car ce n'est pas ici un homme qui ait des crimes à expier, et qui, troublé de l'image de ses prévarications, cherche seulement entre les bras de la pénitence un asile contre la justice : il est pénitent, et il n'est pas pécheur ; il punit des fautes qu'il n'a point commises ; il est le miracle de l'Eglise, et il n'a point été le scandale du monde. Encore une fois, c'est son grand amour qui a produit sa grande

pénitence, pénitence, mes frères, qui le dépouille, qui le flétrit, qui le mortifie : qui le dépouille de tous ses biens, qui le flétrit dans son honneur, qui le mortifie dans tous ses sens. Remarquez bien tous ces caractères.

Je dis premièrement que la pénitence le dépouille de ses biens. Déjà François, fils charitable et désintéressé d'un père riche et avare, comme la petite pierre détachée de la montagne, avait brisé dès son enfance la statue d'or, d'airain et de fer, figure du monde dur et injuste. La miséricorde était née avec lui; il avait dit, non-seulement à la sagesse, mais à la bonté : Vous êtes ma sœur. Déjà dans le commerce, dont il séparait le profit pour les pauvres, on voyait la boutique du marchand, où souvent la fraude et l'iniquité se retirent, devenue par les largesses de François le temple de la justice. Ses aumônes croissent tous les jours, et au lieu que les riches du monde sont semblables à ces bassins de fontaine qui ne rendent l'eau que par force, et en regorgent après qu'ils en sont remplis, l'argent, au contraire, est dans les mains du juste François comme la bonne eau dans un canal : elle y passe, et c'est tout; elle n'y laisse pas même aucun goût, aucune couleur.

Il devient malade, et il s'instruit, dans le temps de l'affliction, à composer de tous ces jours que Dieu lui redonne le cours de sa pénitence. Or il n'est point de pénitence sans aumônes. Le vrai pénitent qui craint les biens comme des instruments du mal, qui les déteste parce qu'ils ont été les aliments de ses convoitises, qui les immole comme une hostie d'expiation; le vrai pénitent, dis-je, est porté à s'en dépouiller pour en revêtir l'indigent. Il cache son or dans le sein du pauvre ; il aime mieux perdre ses richesses que les richesses ne le perdent. Image fidèle de notre saint qui sera toujours si ami des pauvres, que vous le verrez, après avoir tout quitté, ordonner à ses disciples de dépouiller même les autels pour revêtir les nus. Et plût au ciel que ce fût aussi là votre image, chrétiens qui m'écoutez, qui croyez aimer le Seigneur; qui, après de grands péchés, paraissez embrasser la pénitence ; qui répandez peut-être des larmes, mais qui n'essuyez pas celles du pauvre : toujours durs pour l'indigent, pendant que vous vous flattez d'être tendres pour Dieu. Le riche qui se dit chrétien, qui se dit ami du pauvre, est un menteur, dit un ancien, parce que si cela était, le riche ne serait pas si riche, ni le pauvre si pauvre.

François ne partage pas seulement ses biens avec les misérables, il les quitte tout à fait; non-seulement il soulage le pauvre, mais il se fait pauvre lui-même. Son père, qui était du nombre de ces hommes charnels qui trouvent dans leur argent toute leur religion et toute leur famille, n'avait pu souffrir qu'il en fît un tel mépris. Mais le jeune homme, plus prudent que les vieillards, et pour qui la plus haute perfection de l'Evangile n'était pour ainsi dire qu'un coup d'essai, abandonne à son père non-seulement ses héritages, mais ses vêtements ; il faut qu'Elie pour monter au ciel laisse sa robe sur la terre ; il faut quelquefois, pour se sauver en se dépouillant du siècle, se dépouiller même de son habit. C'est un autre Joseph qui laisse à ce monde corrupteur son manteau et qui fuit. O qu'il est grand et qu'il est utile de fuir, quand on n'est pas poursuivi par la conscience! qui fuit; protestant que puisqu'il n'a plus rien des possessions de son père de la terre, il aura lieu désormais de s'adresser avec beaucoup plus de confiance à Dieu pour lui dire : *Notre père qui êtes dans les cieux.*

O parole chrétienne, parole évangélique! soyez écrits sur toutes nos murailles ; soyez gravée dans tous nos cœurs ; les enfants de la fortune, à qui le goût du profit a ôté celui de la vertu, celui de la religion même, n'ont pas droit de vous prononcer. Ils ne regardent plus ni les cieux, ni le Père céleste : la cupidité a mis dans leur cœur ces corruptibles métaux que la nature avait cachés dans la terre, pour nous apprendre à les mettre sous nos pieds; ils ne pensent qu'à la terre, ils n'estiment que les biens de la terre. Mais vous, pauvres, à qui une providence favorable se fait sentir dans les secours qui vous soutiennent chaque jour, quels titres n'avez-vous pas pour répéter souvent cette parole : *Notre père qui êtes dans les cieux?* Parole qui dans la bouche du pécheur est un mensonge, un pharisaïsme, un péché, et qui dans la vôtre est une prière sainte et puissante; pourvu néanmoins que, par la grâce de la patience, vous changiez une indigence forcée en une pauvreté volontaire

Regardez celle de François, et admirez. Il ne tient plus à la terre : comme un autre Jean-Baptiste caché dans un désert, sans maison, sans vêtement, sans argent, sans nourriture; et s'il sort de son antre, ce n'est que pour passer d'un degré de pénitence à un autre, du dépouillement à l'humiliation. Second caractère de sa pénitence, qui non-seulement le dépouille de tous ses biens, mais qui flétrit tout son honneur.

Rien de plus propre, en effet que l'humiliation à la pénitence, qui n'est, à dire vrai, qu'un art et une méthode de s'humilier, de se flétrir, de se rendre vil aux yeux du monde, pour expier l'orgueil injuste du péché qui s'est élevé contre Dieu. Et qui jamais fut plus affamé d'humiliations et d'opprobres que notre saint? Il paraît dans la ville d'Assise avec les haillons de la pénitence. Cet ange de la terre est envoyé du ciel pour annoncer au peuple, non avec la pompe du discours, mais avec la pâleur des jeûnes et avec toutes les enseignes de la pauvreté, le sentier étroit du salut. Ainsi, Elie revêtu d'un cilice, enseignait la pénitence; Isaïe nu et déchaussé annonçait au monde les maux à venir ; Jérémie chargé de chaînes prédisait la captivité de Babylone. Ainsi, Jean-Baptiste montrait l'Agneau

de Dieu avec un air de victime; Paul instruisait en châtiant son corps, et Pierre prêchait sur la croix un Dieu crucifié. L'Evangile de l'humilité ne pouvait être mieux annoncé qu'avec l'appareil de l'humilité.

Mais qu'arrive-t-il, mes frères, à notre humble évangéliste? Au lieu de révérer dans ces traits sacrés l'image de la sainte pénitence et les linéaments si marqués d'un disciple de Jésus-Christ, ses concitoyens le poursuivent comme un homme qui a perdu la raison; ils prennent pour folie la sagesse de la croix. Son père même se mêle avec cette troupe furieuse, et joint la violence à l'insulte. Cependant François s'enivre de ce calice d'ignominie, joyeux de ce qu'il est jugé digne de souffrir comme Jésus-Christ et pour Jésus-Christ quelque opprobre; il baise la pierre qui le frappe; il répand des bénédictions sur ceux qui le chargent de malédictions, persuadé que pour passer par la porte si étroite du ciel, il faut se diminuer soi-même, ou être diminué par les autres; attentif à cette grande parole du Seigneur : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et semblable au lis entre les épines, lequel sentant ses belles feuilles déchirées par leurs cruelles piqûres, n'a point d'autre voie pour se venger que de répandre sur elles le lustre de sa blancheur et l'odeur de ses parfums.

Quel exemple, chrétiens mes frères? Et je vous demande en cet endroit qui est celui d'entre les pénitents qui se flétrisse de la sorte, qui souffre l'injure, qui, pour satisfaire à la justice d'un Dieu irrité, veuille bien se cacher sous un nuage d'opprobres? Avec quelle peine au contraire le pécheur toujours superbe déclare-t-il au fidèle ministre son injustice! Combien aisément le péché entre-t-il dans le cœur! et combien difficilement sort-il de la bouche? On porte jusqu'au tribunal humiliant de la pénitence la superbe du cœur; on se déguise, on s'excuse, et la victime veut marcher toute couronnée jusqu'aux pieds du sacrificateur. Saül, après son péché, après l'aveu même de son péché, demande encore d'être honoré devant le peuple; et de là si peu de vrais pénitents, parce qu'il n'y en a presque point qui veuillent s'obscurcir comme François, et souffrir qu'on les obscurcisse; de là ce fiel amer que la bouche du faux pénitent distille encore sur celui dont il croit être blessé; devenu peut-être moins sensible pour le plaisir, mais plus tendre et plus délicat sur l'honneur.

Vous rappellerai-je ici, Messieurs, pour vous marquer de plus en plus dans notre saint son amour pour l'humiliation, avec quelle constance il demeura toujours dans les degrés inférieurs de la cléricature; revêtu de l'esprit du sacerdoce, pendant qu'avec humilité il en refusait le caractère? Grande leçon! soit pour nous qui en briguons le caractère; pendant que nous en négligeons l'esprit; soit pour vous, chrétiens, qui sans cesse voulez être ce que vous n'êtes pas, qui n'êtes jamais contents de ce que vous êtes, qui voulez sortir de votre place, qui vous fatiguez, vous tourmentez, vous crucifiez pour cela; qui voulez monter plus haut; et cependant le point de vue du chrétien, du vrai pénitent est la dernière place.

Mais d'ailleurs, savez-vous que c'est cet orgueil, ce désir de s'élever si opposé à l'esprit de pénitence, si contraire au salut, qui est en même temps si funeste aux familles? Oui, le grand désordre du monde est que chacun veut sortir de sa sphère, que chacun veut se faire un nid dans les astres, une situation brillante. Et de là le luxe fastueux qui ramène enfin l'orgueilleux citoyen à sa première indigence. Jamais au contraire quelqu'un s'est-il dégradé par la modestie? Chacun aspire aux emplois plus grands, et ne se contente pas de ceux qui lui sont proportionnés, ou qui lui sont destinés : le chardon veut commander aux cèdres; chacun veut aller en pleine mer et conduire un grand vaisseau; ainsi on ne voit que des naufrages; car la plupart ne sont propres qu'à mener une petite barque en côtoyant les bords.

O humilité trop négligée! sans vous ce n'est que dérangement dans la vie. Un saint diacre deviendra un mauvais prêtre; un bon citoyen ne sera peut-être qu'un indigne magistrat; le solitaire n'aura pas les vertus et les talents d'un pasteur; Saül, qui avait été un fils si bon et si obéissant, ne devint-il pas un très-mauvais prince? Sans vous, ô sainte humilité, ni christianisme, ni pénitence. Pénitence, mes frères, dont le propre est non-seulement de nous dépouiller, mais de nous flétrir, de nous humilier; le pénitent sincère ne se compte pour rien, il ne veut être principe de rien. Ajoutons en troisième lieu que la pénitence nous mortifie encore; consultez là-dessus l'Evangile, Messieurs, et ne perdez pas de vue le séraphique François.

Prenez mon joug sur vous : *tollite jugum meum super vos* (*Matth.*, XI, 29) nous dit à tous le Fils de Dieu. Le joug de la mortification chrétienne doit être imposé, non sur un seul sens ni sur une seule partie, mais sur l'homme tout entier : *super vos*. La loi d'un sage silence est un joug que le saint pénitent impose à sa langue. Le frein de la modestie retient les regards trop libres de ses yeux, et les larmes d'une douleur sincère en éteignent toute la chaleur. L'ouïe, le plus superbe de tous les sens, devenu docile aux instructions et aux avis, laisse approcher le censeur du religieux disciple. Son goût ne reçoit plus rien des mains de la cupidité. Un jeûne continuel qui afflige son corps en affaiblit tous les sentiments. Ses pieds, dans les entraves et sous l'inspection de la pénitence, ne courent point au mal. Son imagination modeste et timide ne prend plus l'essor; les pensées curieuses de son esprit ne s'élèvent point, et la raison, enchaînée sous l'empire de la foi, sacrifie à la souveraine vérité toutes ses lumières : *Tollite jugum meum super vos.*

Telle doit être la pénitence : nulle partie dans le chrétien qui puisse être sans ce joug, et tel était le séraphique François, mortifié en toutes choses, crucifié en tous ses sens; craignant les plus petits péchés, parce que son amour ne lui laissait voir rien que de grand dans les commandements divins; mais ne gardant point de mesures dans la peine, parce que ce même amour ne lui laissait rien voir que d'énorme dans les plus légères transgressions. Tel était, dis-je, notre saint, dépouillé, flétri, mortifié, image de Jésus-Christ pauvre et humble, nu et souffrant, modèle dans son amour d'une parfaite pénitence, lorsque Dieu le choisit pour donner à l'Eglise un ordre saint qui perpétuât la pénitence et qui fût dans tous les siècles une censure de la mollesse. Il entend cette parole de Jésus-Christ dans l'Evangile : ne possédez ni or ni argent, n'ayez point de bourse en chemin, n'ayez point deux tuniques ni de souliers aux pieds : et aussitôt le saint quittant un de ses habits et ôtant les souliers de ses pieds, il trace là-dessus le plan d'une vie pauvre, humble, mortifiée, d'une vie apostolique. La trompette de l'Evangile a sonné, il faut que les murs de Jéricho tombent : François crie : Ne prenez rien de l'anathème, ni la règle d'or ni le manteau d'écarlate. Malédiction sur celui qui touchera aux dépouilles de la ville maudite.

Douze disciples écoutent sa voix et le suivent. Quel nouveau spectacle pour le monde que cette troupe sainte et pénitente ! On voit des gens dépouillés, flétris, crucifiés, formés sur le modèle de leur père; des hommes d'une nouvelle figure dont la pénitence a altéré tous les traits. Ils rejettent l'abondance, ils embrassent la faim, ils franchissent plusieurs jours sans manger, ils passent plusieurs nuits sans dormir, ils ont plus d'horreur pour l'argent que les autres n'en ont pour la pauvreté. Un sac leur sert de vêtement, et vous diriez qu'ils s'habillent plutôt pour se tourmenter que pour se couvrir. Leur vie est le jeûne; leurs délices, la continence; leurs chansons, les *Psaumes*, leur gloire, le mépris et l'ignominie. Car ces enfants de la sagesse, déguisés sous un vêtement pauvre et avec un visage desséché, deviennent d'abord comme leur maître, la fable du monde.

Mais bientôt après le mépris se tourne en respect. François, qui ne paraît au monde superbe et charnel qu'un vil et fragile roseau, est représenté au Pontife romain comme la plus forte colonne de la maison de Dieu. Des hommes vêtus d'un sac et ceints d'une corde, qui regardent l'argent comme de la boue, ne sont plus regardés qu'avec vénération et crainte. Les yeux des barbares mêmes en sont frappés. La croix n'est plus un scandale pour le Juif, ni une folie pour le Grec. François et ses douze disciples sans le secours de la parole annoncent au peuple la pénitence.

Au seul aspect de ces hommes nouveaux les esprits sont émus. La vie mortifiée n'est plus la vie d'un petit nombre de justes; la pénitence devient une vertu publique. Et à dire vrai, Messieurs, des corps stigmatisés étaient d'éloquents prédicateurs. François a mis dans la vie dure et austère de ses disciples une voix et des enseignements qui persuaderont mieux que le discours. Et ces enseignements, mes frères, cette voix de la pénitence, quelque chose que vous en disiez, continue à retentir de toutes parts et dans tous les temps. Que n'y sommes-nous plus attentifs dans un siècle si efféminé, dans ces temps d'assoupissement et de tiédeur où la mollesse voudrait un Evangile sans pénitence et une pénitence sans peine?

Le seul habit de ces philosophes chrétiens qui demeurent parmi nous, est une instruction pour nous, et néanmoins, chrétiens fidèles, quel est le profit que nous en tirons? La pénitence est la première leçon de l'Évangile, la première voix des évangélistes, l'exemple général de tous les justes. La dureté même des temps nous y rappelle, les jugements de Dieu qui continuent avec nos péchés nous l'imposent.

Nos péchés, qui enchérissent sur ceux de nos pères, nous la demandent. Je vois plus de licence dans les mœurs que jamais, plus de corruption dans la justice, plus d'usure dans le commerce, plus de dureté dans les riches, plus d'impatience dans les pauvres, plus de mollesse dans les hommes, plus de hardiesse dans les femmes, plus d'immodestie dans les habits, plus de fureur pour le jeu, plus de luxe dans les familles; je vois plus de péchés qu'autrefois, et cependant je vois moins de pénitence. On a trouvé l'art de payer en une demi-heure de prières ce qui coûtait aux anciens des larmes, des jeûnes, des humiliations, des aumônes abondantes, des mortifications publiques de plusieurs années. On veut aujourd'hui acheter l'or de la charité pour rien, comme si c'était assez pour s'acquitter de ses dettes anciennes, de n'en pas contracter de nouvelles; comme s'il suffisait pour réparer l'injure, de n'en plus faire. Après une vie criminelle, le pécheur, lassé plutôt que guéri de ses convoitises, se comporte aussi tranquillement que s'il s'était toujours reposé dans le sein de l'innocence; il étend encore la main à tous les fruits, il suit encore toutes ses fantaisies, il n'est pas plus sobre dans les repas du jour, il ne prolonge pas moins le repos de la nuit, il se livre encore à tous les amusements, il vit dans le même usage de toutes choses : plus de pénitence; le baptême laborieux des larmes, le second baptême est devenu aussi facile que le premier, et il est maintenant presque aussi aisé de réparer le crime que de le commettre.

O chrétiens trop délicats ! mais, ô prêtres trop indulgents, qui laissez au monde tant de mollesse, qui n'arrachez point au pécheur ses idoles, qui annoncez aux impénitents la rémission et la paix, qui de la pénitence, cette planche si favorable après le naufrage, en faites par vos absolutions précipitées un

naufrage elle-même : allons tous à l'école de François ; il nous apprendra dans ses exemples qu'il n'est point de christianisme sans mortification, ni de charité sans pénitence; et il nous apprendra combien doit être sévère et universelle cette pénitence. Mais en nous faisant voir un christianisme pénitent, il nous montrera aussi une pénitence chrétienne. Et après avoir vu dans son amour le modèle d'une pénitence parfaite, nous considérerons dans sa pénitence l'exemple de ce parfait amour. C'est la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

S'il est vrai, mes frères, que souffrir la mort pour celui que l'on aime, c'est le plus grand ouvrage de la charité, selon la parole de la Vérité même, *majorem dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (*Joan.*, XV, 13) ; il n'est pas moins constant que Dieu qui est charité, ne couronne que les victimes de la charité, et que l'hostie ne saurait être sainte si l'amour n'en est le prêtre, *amor sacerdos immolat.* De sorte que quand vous voyez François pressé par le désir d'être baptisé d'un baptême de sang, traverser les mers, chercher le visage d'un tyran, aller jusqu'en Syrie pour s'offrir à la fureur des ennemis de la foi; lorsque vous voyez que ce n'est pas lui qui manque au martyre, mais que c'est le martyre qui lui manque, qu'au défaut des instruments d'une mort plus rapide, il se détruit lui-même par une mort plus lente; que son sang se résout en pleurs et que les larmes de la pénitence suppléent au sang du martyre; quelles marques attendez-vous et plus grandes et plus certaines d'un amour parfait, d'une charité consommée? Certes, Messieurs, il se pratique dans le monde une dure pénitence : il y a des croix, un joug, un fardeau. L'avarice y a ses martyrs; l'ambition n'y manque pas de victimes; la vanité y ordonne des jeûnes pour soutenir son luxe; la volupté y traîne après soi ses tristes captifs couverts d'infirmités et pleins de remords; le marchand s'y consume par les travaux du jour et par les veilles de la nuit, le champ même du paresseux y est plein d'orties et d'épines. Pénitence infructueuse et même criminelle, joug dur, fardeau pesant. C'est la charité seule qui bannit le péché et qui sanctifie la peine, qui rend à la croix ses onctions, par qui ce joug de l'Evangile devient doux et le fardeau des saints commandements léger.

Nous voici donc introduits dans le sanctuaire de la religion. Nous avons vu, mes chers frères, dans la première partie du temple, la chair de François immolée par le glaive de la mortification chrétienne, et cette brebis douce et muette dépouillée de sa riche toison. Nous l'avons vu, comme le bouc émissaire chargé des malédictions du peuple, se bannir soi-même du camp d'Israël, se dévouer à une pénitence publique. Il faut maintenant que nous entrions plus avant et dans la partie la plus secrète du temple où habite le Dieu de majesté et le Père des miséricordes. Il faut tirer le rideau et considérer, si cela se peut, dans le cœur du séraphique François, la charité que le Saint-Esprit y a répandue, source de vie et de feu qui anime toutes ses actions, qui adoucit toutes ses peines, qui donne à toutes ses vertus leur forme et à la pénitence même tout son prix. François dans sa pénitence, modèle d'un parfait amour.

Ici je sens le poids de mon sujet; il m'est impossible de peindre cette flamme sacrée ou plutôt cet incendie d'amour qui enflamme le saint. Qu'il suffise, mes frères, que dans le peu de temps qui me reste, je vous en donne une légère idée, vous faisant remarquer que la charité, qui unissait cet homme pénitent à Jésus-Christ, l'attachait principalement à sa grâce et à sa croix; homme de désirs et homme de douleurs : il invoquait sans cesse la grâce, voilà l'homme de désirs; il embrassait sans cesse la croix, voilà l'homme de douleurs; toujours sous le joug, mais toujours dans la joie : *Jugum meum suave.*

François invoquait la grâce de Jésus-Christ, et il l'invoquait à toute heure ; joignant dans la prière la nuit au jour ; le soleil qui l'avait laissé le soir à genoux dans la louange de Dieu, en lui donnant de ses rayons au dos, le trouvait le lendemain à son lever dans la même situation, et le frappait au front de sa lumière. La prière est un désir, et le désir est le premier fruit de l'amour. Celui qui aime, prie, et celui qui aime toujours, prie toujours. Le cœur est le lieu de la grande et perpétuelle oraison. Chrétiens pénitents, si vous aimiez, vous seriez souvent comme François sur la montagne pour y parler à Jésus-Christ, pour l'invoquer, pour recueillir dans la ferveur de la prière la rosée de la grâce. Moïse prie sur la montagne, et son front devient aussi lumineux que le soleil; Jésus-Christ prie sur la montagne, et dans sa transfiguration, il est couronné de lumière et de gloire; François prie sur la montagne, et le Seigneur se communique à lui avec l'éclat et les consolations de la grâce. O montagne sainte! vous ne serez pas maudite comme les monts de Gelboë, c'est sur vous que descend la pluie volontaire et la rosée céleste.

Mais vous, hommes du siècle, qui n'êtes jamais sur la montagne avec les Moïse et les François, toujours dans la vallée avec un peuple prévaricateur; vous qui ne priez pas, ou qui priez si rarement, vous qui ne priez pas même dans la maison de la prière, pleins de désirs pour le monde, pendant que vous adressez à Dieu vos requêtes, quels anathèmes ne méritez-vous pas? Quelles malédictions? Je vois même que les oraisons du juste vous paraissent des illusions ; ses extases, des faiblesses; ses consolations, des songes et des chimères; vous parlez avec un air décisif de l'état du saint et des affaires du ciel, comme si vous étiez entrés dans le conseil de

Dieu. Vous mesurez le sanctuaire, vous qui à peine connaissez le parvis du temple. Croyez-moi : ne parlez point des habitants et des affaires d'un pays où vous êtes si étrangers, d'une république qui vous est si inconnue. L'homme de chair peut-il comprendre les choses de Dieu ? Avec un esprit noyé dans le sang et enseveli dans la boue, est-il facile de connaître les mystères du ciel ? La sagesse de Dieu prend quelquefois plaisir à se jouer avec les enfants des hommes : il converse avec les simples, il révèle aux humbles et aux petits ce qu'il cache aux superbes et aux sages. Et c'est dans la prière de celui qui aime que se passent ces mystères que le monde ne connaît pas. Le grand mystère d'un Dieu fait homme pour sauver les hommes ne fut-il pas révélé à Daniel dans l'heure de ses désirs et de sa prière ?

Cependant, vous qui priez, vous qui invoquez la grâce, vous qui vous reposez quelquefois sur la sainte montagne, et qui n'avez pas dans la charité, comme notre saint, la justice du cœur et l'innocence des mains, ne vous y trompez pas, ce que vous prenez souvent pour une impression du ciel, n'est qu'un jeu de l'imagination : vous croyez être sur le Thabor, et vous n'êtes que dans votre amour-propre. Ce n'est point par les efforts d'un esprit échauffé que l'on arrive à cette lumière inaccessible; c'est par la charité, dit saint Augustin, que l'on entre dans la vérité. La pierre de touche des consolations surnaturelles est l'uniformité d'une vie juste; les devoirs les plus communs toujours accomplis malgré les goûts différents; dans tous vos combats, le drapeau de l'Evangile qui ne vous est jamais arraché des mains; l'espérance du profit qui ne vous détourne point de la loi, la tribulation qui ne vous sépare point de Jésus-Christ. Et il n'appartient qu'à la charité d'être si uniforme. Et c'est à cette charité et à celui qui prie avec amour que les trésors de la sagesse sont ouverts. Jésus-Christ ne refuse rien à celui qui invoque sa grâce, mais qui l'invoque comme le juste avec la ferveur et les désirs de l'amour sacré.

O Dieu saint ! qui est-ce qui peut expliquer en effet la gloire et les richesses qui sont dans votre maison, dans la maison de la prière? la paix que l'on goûte dans votre sanctuaire? les cris d'allégresse que l'on entend dans vos tabernacles? la douce miséricorde qui descend sous le toit du pauvre, lorsque l'ardente prière du pauvre monte vers le trône de votre grâce? Un seul jour dans vos parvis vaut mieux que mille dans les palais ; c'est le séraphique François qui le répète après le Roi-Prophète ; et je ne suis plus surpris, mes frères, de ce qu'autrefois non-seulement les cénobites, mais tous les fidèles passaient la meilleure partie de la nuit dans l'exercice de la prière; que le disciple de François, interrompe encore son sommeil, pour offrir au Seigneur le sacrifice des lèvres; qu'ici s'entende à toutes les heures du jour le cantique de la louange, qui sort de la bouche des enfants. Tout est accordé à la prière ; qui jamais s'est retiré en vain sous l'aile de Dieu? Qui jamais a imploré son secours en vain ? La prière est un remède pour tous nos maux; et combien le joug de l'Evangile paraît-il doux au cœur fidèle qui invoque la grâce !

Vous ne le comprenez pas, mes chers frères, aimez et vous le comprendrez, désirez et vous obtiendrez, demandez et vous recevrez. Priez, mais vous ne priez pas, vous comptez peut-être parmi vos heures perdues l'heure de la prière ; vous ne désirez pas, la prière qui est sur vos lèvres ne part pas de votre cœur. Ce n'est qu'un son vide, une voix sans intelligence, un cri sans désirs. Ce n'est pas la prière chrétienne. Ecoutez l'apôtre saint Pierre, et ne détachez pas vos regards du juste qui prie. Soyez prudents, dit-il, soyez sages, et veillez dans vos prières : *Estote prudentes, et vigilate in orationibus.* (I *Petr.*, III, 7.) C'est-à-dire, mes frères, que vous ne priez pas, dès que vous n'êtes pas vigilants dans la prière, *vigilate in orationibus*, mettant dans votre dissipation d'esprit, un obstacle invincible à l'invocation de la grâce. Et qui est-ce qui produit cet épanchement, cette dissipation, ces évagations de l'esprit? C'est la vie intempérante et déréglée, vie si opposée à la conduite sage du cénobite, *estote prudentes* ; c'est, mon cher auditeur, votre attachement aux biens du monde, dont vous usez sans retenue et sans sagesse, vos jeux et vos divertissements, vos repas et vos excès, vos agitations et vos affaires. L'esprit se colle aux objets auxquels on l'applique. L'âme se tourne vers tout ce qu'elle aime, et vous ne sauriez plus retrouver votre esprit dans la prière; l'imagination devenue vagabonde court sans cesse après ces objets sensibles, et vous ne sauriez plus rappeler votre âme. Il y a trop loin de la terre que vous aimez au ciel ; il y a trop loin du monde à Dieu : de manière que l'on peut dire que vous n'avez pas encore fait une bonne prière. Vous n'avez pas encore invoqué la grâce, parce que vous avez toujours désiré le monde.

Et après cela, chers auditeurs, est-il étrange que tout vous paraisse triste dans la religion, que tout vous ennuie, la sainte parole, les lectures sacrées, l'auguste sacrifice; que l'Evangile vous paraisse toujours un joug pesant. Vous n'apportez à la prière ni vigilance ni sagesse : *Estote prudentes et vigilate in orationibus.* La prière sage et recueillie aurait attiré la grâce ; la grâce, qui est aussi la charité, adoucirait ce joug, et c'est ainsi que le religieux que vous honorez, sage et vigilant dans la prière, court avec un cœur dilaté par l'amour, dans la voie des commandements les plus pénibles, toujours sous la croix et toujours dans la paix et la joie.

Car, je vous l'ai dit, Messieurs, non-seulement, il invoque sans cesse la grâce, homme de désirs; mais en second lieu, il

embrasse toujours la croix, homme de douleurs. Vous remettrai-je ici devant les yeux celui que nous célébrons, non-seulement au pied de la croix, mais crucifié lui-même? Au pied de la croix où il se purifie dans les larmes de Jésus-Christ, où il se fortifie dans son sang, où il se cache contre l'ennemi du salut dans les trous de la pierre, dans les plaies du Rédempteur; où il se revêt de ses mérites, où il se nourrit de ses opprobres, mettant toute sa gloire dans la croix de Jésus-Christ, comme l'Apôtre, et devenu par son amour l'image la plus fidèle de Jésus Christ crucifié.

Aussi voyez-vous qu'il ne donne point d'autre livre à ses disciples que la croix. Celui-là, disait-il, n'est point appelé bienheureux dans l'Evangile, qui a lu, qui a écrit, qui a enseigné; mais plutôt celui qui a obéi, qui a pratiqué, qui a souffert. Il veut que ses frères ne sachent que Jésus-Christ crucifié, si dénués et si pauvres qu'ils n'ont pas même de quoi acheter d'autres livres. Mais partout des croix plantées dans leurs affreuses demeures.

Certes, chrétiens, le ciel était le livre de l'homme innocent, mais la croix est le livre de l'homme chrétien et pénitent. L'homme innocent voyait avec admiration les grandeurs invisibles de Dieu peintes et écrites avec des caractères sensibles dans le livre du ciel, et il adorait, il louait le Seigneur. L'homme pénitent voit avec amour gravées dans le livre de la croix les humbles souffrances de l'Homme-Dieu, et se renonçant soi-même, il n'aime que Jésus-Christ; là, c'était la sagesse du Créateur qui s'offrait aux yeux de l'homme; ici, c'est la charité du Rédempteur; et cette parole n'est point cachée au sage François.

Quel amour dans sa pénitence! Et, par conséquent, quelles joies dans ses tribulations! Quelles consolations dans ses douleurs! Comme rien n'est impossible à ceux qui croient, rien n'est difficile à ceux qui aiment; c'est l'onction de l'amour sacré qui rend le joug de la croix si doux. Paul souffrant la faim par un amour ardent pour Jésus-Christ, en ressentait une grande joie, et les Juifs, au contraire, secs et arides de charité, ayant la manne du ciel pour nourriture, ne cessaient de murmurer et de se plaindre.

O vous, qui cherchez un christianisme sans Calvaire et un Calvaire sans croix, fidèles qui croyez trouver dans une vie demi-chrétienne et peu mortifiée le repos et la tranquillité de l'âme, désabusez-vous; le péché qui a fait sortir l'homme hors du paradis a ôté le paradis hors du monde, et non-seulement hors du monde profane, mais du monde tiède. Et que voit-on, je vous prie, dans ce monde tiède, monde sans pénitence et sans amour? Depuis que l'on a voulu affaiblir le précepte de l'amour et dispenser le peuple fidèle des observances pénibles pour rendre le joug de l'Eglise moins pesant, qu'est-il arrivé? Avec l'affaiblissement de la charité et de la pénitence est venue la décadence des mœurs, et la paix s'est retirée en même temps avec la justice.

Que voyez-vous en effet dans les monastères relâchés? Des consciences déchirées, les troubles, les divisions, les remords; des cœurs qui sont dans les compagnies, pendant que les corps sont dans les retraites; des cœurs malheureux qui ne goûtent ni les joies de la terre ni les consolations du ciel.

Un religieux sans ferveur, qui ne se gêne pas dans sa profession et qui n'observe sa règle qu'à demi; un prêtre qui renferme dans la célébration de la messe tout son ministère, et qui, après avoir sacrifié le matin, oublie le reste du jour qu'il est prêtre; un chrétien partagé, dont la piété se déploie en démonstrations, et qui ne se courbe pas sous le précepte; une femme qui veut joindre les dévotions du temple avec les passions du monde; un homme qui dans une vie commode se contente d'être sévère dans ses maximes; appellerez-vous heureuse cette vie relâchée, cette vie de dispenses et d'exceptions? Est-ce là le joug de l'Evangile qui est si doux à celui qui le porte avec amour? Annoncerez-vous la paix à ces ministres sans zèle, à ces chrétiens sans pénitence, à ces demi-fidèles, qui ne peuvent avoir les contentements ni de la bonne conscience, ni de l'espérance chrétienne? Ce n'est pas une louange de connaître ses devoirs, c'est un péché de ne les pas pratiquer. Et là où habite le péché, les saintes joies ne peuvent y entrer : dans cette tiède et indolente situation, quelle affreuse perspective pour le chrétien éclairé que la mort et l'enfer?

Mais d'ailleurs, mes frères, vous en conviendrez avec moi, jamais l'Eglise sainte a-t-elle été plus belle, ses portes plus recherchées, ses tabernacles plus chéris que dans les siècles de la ferveur et des croix? Alors le peuple pur comme le prêtre, et le prêtre laborieux comme le peuple, Dieu y répandait avec sa grâce ses bénédictions.

O cité de Dieu où le séraphique François a ramené avec l'amour pénitent la paix des justes, les douceurs de la véritable paix, c'est dans cette pénitence jointe avec l'amour que vous avez retrouvé votre beauté et votre gloire! Ceux qui habitaient en vous, ô Sion! au milieu de leurs souffrances, étaient tous dans la joie. *Sicut lætantium omnium habitatio est in te.* (*Ps.* LXXXVI, 7.)

Sans la pénitence, c'est un amour vain et chimérique; sans l'amour, c'est une pénitence dure et infructueuse. Il ne faut pas partager le cantique du prophète, il ne faut pas chanter la miséricorde sans le jugement, ni le jugement sans la miséricorde; la charité sans la pénitence, ni la pénitence sans la charité. Mes chers frères, apprenez surtout à aimer Jésus-Christ, et bientôt vous embrasserez sa croix; et sa croix vous paraîtra légère; vous chercherez la pénitence, et la pénitence vous paraîtra facile; vous aurez même comme les saints, dans

une abondance de tribulations, une abondance de joies. La pauvreté n'est pas une vertu, l'humiliation n'est pas une vertu, la souffrance n'est pas une vertu; c'est l'amour seul et de la souffrance et de l'humiliation et de la pauvreté qui mérite ce nom. Si donc vous aimez Jésus-Christ, faites pénitence, et si vous faites pénitence, aimez Jésus-Christ. Ainsi vous porterez le joug du Seigneur, et ce joug vous sera doux. C'est là tout l'Evangile, c'est toute la vie du pénitent et séraphique François, et c'est le chemin qui conduit sûrement à la gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XVII.

SAINTE THÉRÈSE.

Erat lucerna ardens et lucens. (*Joan.*, V, 35.)
C'était une lampe ardente et luisante.

Luire sans brûler n'est rien, brûler sans luire est peu de chose; mais brûler et luire, c'est toute la perfection. *Lucere vanum, ardere parum, lucere et ardere perfectum est.* (Saint BERNARD.) Qu'est-ce que c'est que luire seulement par la science ou brûler seulement par le zèle? La science enfle sans la charité, la charité erre sans la science. Les uns s'éblouissent eux-mêmes de leurs propres lumières, ils savent définir toutes les vertus, et ils n'en savent pratiquer aucune. Les autres marchent dans la nuit, et avec de sages intentions, ils s'égarent dans leurs voies. La souveraine vertu, Messieurs, est d'allier ces deux choses : la connaissance et l'amour, la lumière de la science et l'ardeur de la charité; la science éclaire la charité, la charité sanctifie la science. La vérité rend le zèle prudent, le zèle rend la vérité courageuse. Eclairer par la doctrine et édifier par la charité; profiter aux autres et se profiter à soi-même; enseigner et pratiquer : en un mot, luire et brûler, c'est l'éloge que le Seigneur a fait du plus grand des enfants des hommes : *Erat lucerna ardens et lucens.*

Ici sans doute, mes frères, se présente à vos esprits une troupe auguste de saints docteurs et de pasteurs éminents en charité et en doctrine. Et ne serez-vous pas surpris de voir parmi ces hommes choisis une vierge chrétienne, Thérèse, qui s'élevant au-dessus de son sexe, au-dessus même de la grâce commune, a paru dans le monde comme une lampe ardente et luisante : ardente par le feu de la charité; luisante par l'éclat de la doctrine; digne de l'éloge que Jésus-Christ a fait de Jean-Baptiste : *Erat lucerna ardens et lucens?* Et certes, Messieurs, de quel éloge n'est-elle pas digne? Eminente dans tous les ordres des saints : Parmi les vierges : avec quelle pureté en a-t-elle porté le voile dès son enfance? — Parmi les martyrs : a-t-il tenu à elle qu'elle n'ait répandu son sang pour Jésus-Christ dans l'Afrique, où encore jeune elle chercha avec tant d'empressement de nouveaux Dioclétien, pour montrer aux derniers siècles une nouvelle Agnès. — Parmi les prophètes : n'a-t-elle pas vu dans ses divins ravissements les mystères secrets? N'a-t-elle pas percé les nuages obscurs qui nous couvrent l'avenir? — Parmi les solitaires : n'a-t-elle pas habité presque toute sa vie le désert du Carmel? — Parmi les docteurs : n'a-t-elle pas enrichi l'Eglise de ses écrits? — Parmi les apôtres : n'a-t-elle pas établi des Eglises? — Parmi les pasteurs : n'a-t-elle pas gouverné un peuple saint, une nation choisie, une race élue?

Mais il faut donner des bornes à ces titres sans nombre, et me renfermant dans les deux choses que m'offre mon texte, vous représenter l'admirable Thérèse marchant dans la vérité et dans la charité, ornée de la science sainte, et embrasée de l'amour sacré : éclatante par une céleste doctrine, car son ardeur n'est pas sans lumière : *lucerna lucens*, première partie de ce discours; ardente par une charité parfaite, car sa lumière n'est pas sans ardeur : *lucerna ardens*, seconde partie. Thérèse qui, se consacrant à Marie dès son enfance, se jeta si dévotement à ses pieds, nous donne l'exemple pour attirer sur nous le secours du ciel, d'aller répéter humblement à la reine des vierges les paroles de l'ange : *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

La grâce toujours opposée au péché dans ses démarches : comme le péché a commencé son ouvrage en répandant des ténèbres dans l'esprit; la grâce, dis-je, commence le sien en y versant des lumières. Elle paraît sous la forme d'une étoile sur les mages pour en faire des fidèles; elle descend comme une lumière sur Saul persécuteur pour le changer en Paul et en apôtre; elle allume la lampe évangélique pour former des vierges prudentes; elle se lève comme un soleil sur un peuple assis dans les ténèbres. Mais tous les chrétiens ne sont pas également éclairés : la grâce de Jésus-Christ ne communique qu'à certaines âmes choisies les trésors de la sagesse. Tous les siècles ne forment pas des Thérèse. Celle-ci avait reçu des mains du Créateur un esprit prompt à concevoir et juste à penser, solide dans ses jugements, élevé dans ses vues; ardent à chercher la vérité, capable de la connaître, agréable à l'insinuer, ferme pour la défendre. Une si riche matière se préparait à recevoir une forme toute divine : car la grâce ne la laissa point dans les sombres lumières de la nature. Et si je vous dis, Messieurs, que les livres des anciens et les ouvrages du poëte romain n'échappèrent pas à la connaissance de Thérèse, ce n'est que pour vous faire remarquer que la sagesse éternelle, ajoutant à ces petits dons les richesses de la doctrine sacrée, la rendit capable d'employer comme les saints docteurs, les dépouilles de l'Egypte à l'ornement du tabernacle.

Mais il est à propos, mes frères, d'examiner par quelles voies elle acquit les lumières de la doctrine du ciel, et à quoi elles se terminèrent; tâchons de découvrir la racine de cette science et ses fruits, son principe et ses effets. Or pour cela disons d'abord

que tout le monde veut savoir; mais il y en a qui veulent savoir, dit saint Bernard, sans se proposer d'autre but que de savoir, et c'est curiosité; d'autres, pour paraître savants, et c'est vanité; quelques-uns pour vendre leur science, et c'est avarice; ceux-là pour édifier le prochain, et c'est charité; ceux-ci pour s'édifier eux-mêmes, et c'est sagesse. Tout le monde veut savoir; mais il en est peu qui aillent au principe, qui cherchent les sources de la vraie science. Tout le monde veut luire; mais il en est peu qui luisent véritablement. Il y avait sur la terre beaucoup d'orateurs, de sages, de sophistes, quand le Seigneur parlait à ses disciples, et néanmoins il ne dit d'aucun d'eux qu'ils fussent la lumière du monde, *Vos estis lux mundi* (*Matth.*, V, 14) : ce privilége n'appartient qu'à ceux qu'il enseigne lui-même.

Encore une fois, tout le monde veut savoir: car j'ai appris, et je n'ai pas honte de le confesser, il y a parmi les enfants de Thérèse d'autres Thérèses éclairées; j'ai appris d'une vierge élevée sur le Carmel que la plaie faite par le péché dans l'esprit de l'homme n'est pas moins grande que celle qui a été faite dans la volonté, et que si l'esprit est plutôt guéri que la volonté, cela ne vient que du remède qui plaît beaucoup plus à l'un qu'à l'autre. La chose est ainsi : car si vous le remarquez, mes frères, pour réparer les désordres de l'esprit, et pour dissiper ses ténèbres, il ne faut que lui donner des connaissances; on l'enrichit, pour ainsi dire, par les lumières qu'on lui amasse, ce qui ne peut être que très-agréable à son amour-propre. Il n'en est pas de même de la volonté, qu'on ne peut réparer qu'en la mortifiant, en la dépouillant : renoncement à ses désirs, abnégation de soi-même, privations, séparations; remèdes amers, sans quoi la volonté n'est pas guérie. Et c'est pour cela qu'il se trouve tant de gens qui, négligeant leurs cœurs infirmes, leurs volontés malades, ne pensent qu'à orner leur esprit par l'étude. Mais ils s'égarent, et leur sagesse est une folie si elle n'a point d'autre principe que les efforts de l'esprit humain qui veut briller, qui veut luire. Grand Dieu! ce n'est point là la sagesse d'en-haut que vous donnez, et qui nous éclaire. Ce n'est qu'une curiosité inquiète et criminelle des enfants des hommes, qui voudraient mal à propos savoir les choses inutiles, raisonner sur les nécessaires et comprendre les éternelles. La sagesse ne se montre point aux pécheurs. Les prévaricateurs parlent d'elle, dit saint Bernard, mais ils ne la voient pas, ils ne la possèdent pas, ils ne l'ont pas trouvée.

L'humble Thérèse la trouva dans la prière, elle monta au ciel pour y puiser la sagesse dans sa source. Le fleuve de la science qui inonda son âme sortait du paradis. Ce ne fut pas la lecture seulement qui l'enseigna, mais l'onction; non la lettre, mais l'esprit; non l'étude seule des livres, mais l'exercice de la prière. Au milieu d'une prière humble et fervente, Jésus-Christ fut transfiguré : *Dum oraret* (*Luc.*, IX, 29), dit saint Luc, et une grande clarté, l'environnant alors, fit connaître que l'oraison devait être en nous la source et le principe des lumières du ciel. C'est donc sur la montagne de la prière que Thérèse reçoit la Loi. Là, elle entend la voix du céleste époux qui l'instruit. Elle y apprend, comme le jeune Samuel, à juger le peuple; comme Daniel enfant, à expliquer les songes; comme Salomon, elle demande la sagesse et elle la reçoit. C'est là qu'aux plus beaux jours de la jeunesse, lorsque la vanité ne pense qu'à préparer un spectacle à la sensualité, et que la beauté trompeuse s'étudie à tendre des piéges aux yeux imprudents, la sage Thérèse, uniquement occupée à dresser des autels comme Jacob, découvre la majesté du Dieu saint, les soins de sa providence éternelle, tout ce qu'il a fait pour nous, et tout ce que nous devons faire pour lui. Rien n'est caché à la raison qui se purifie dans la prière.

Mais quelle prière, mes frères, qui n'est souillée ni par les images du vice, ni par les sollicitudes du siècle, ni par les folies de l'imagination, ni par les égarements de l'esprit, ni par les passions du cœur. Les livres saints sont en même temps ouverts à la jeune Thérèse, elle lit; mais apprenez, fidèles, à tirer comme elle quelque suc de la sainte Ecriture. Elle prie avant que de lire, elle prie après avoir lu, elle lit plusieurs fois, elle lit avec attention ce qui la regarde davantage; elle lit pour se condamner elle-même, pour se juger et non pour juger les autres. Ainsi la vérité, qui s'affaiblit dans la bouche des enfants des hommes, communique à l'humble vierge qui lui parle et qui l'écoute ses lumières toutes pures, et bientôt elle apprend à parler le langage des anges. Car, dites-moi, je vous prie, n'est-ce pas la langue des esprits célestes qu'elle parle, soit qu'elle instruise par ses livres, soit qu'elle console par ses lettres, soit qu'elle anime par ses conférences, soit qu'elle forme des vierges, comme Jérôme, soit qu'elle perfectionne des cénobites, comme Basile? Ce n'est que lumières et clarté partout. Et est-ce donc sans sujet que l'Eglise demande aujourd'hui à Dieu que nous soyons nourris de la céleste doctrine de Thérèse : *Cœlestis ejus doctrinæ vabulo nutriamur.*

Mais voilà, que cette âme sainte élevée à la plus haute contemplation entre dans le nuage sacré; nos faibles yeux ne peuvent plus la suivre; Jésus-Christ même dans sa gloire, devenu son maître, semble rompre pour elle les sceaux du livre de vie, et lui développer les mystères du ciel. Seigneur, je n'entrerai point dans vos puissances, mais j'admirerai vos miséricordes : je n'examinerai point les mystérieux ravissements de cette âme sublime que les organes spiritualisés de son corps semblent accompagner; je me tiendrai au pied de la montagne, et je ne regarderai pas trop curieusement une lumière qui éblouit, une gloire qui opprime.

O homme charnel, qui es-tu pour vouloir mesurer les faveurs célestes, et juger des choses spirituelles? Toi qui ne sais pas même comment croissent les lys des champs, ou comment volent les oiseaux du ciel! Toi qui ignores le sentier des serpents sur la terre, la voie des aigles dans l'air, et pour qui les atomes sont des énigmes! Toi qui ne comprends ni la lumière ni les ténèbres, ni les êtres les plus petits qui sont exposés à tes regards, ni ton œil même qui les regarde. Apprends donc à adorer la sagesse éternelle, qui a daigné quelquefois jouer avec les enfants des hommes et converser avec eux; révère et admire les formes diverses de la grâce, les opérations infinies de son esprit, les excès ineffables de sa charité.

Voilà qu'ils éclatent de plus en plus dans notre sainte. Et nourrissant sa prière des vérités de l'Evangile et des Actes des martyrs, où elle voit l'Evangile même réduit en pratique, ses lectures se tournent en vertus, son cœur purifié se sent des célestes lumières de son esprit. Ecoutez, chrétiens : le trajet est bien long de l'esprit au cœur. Les sentiments et les œuvres ne répondent pas toujours aux connaissances; l'homme a rompu cette douce harmonie qui doit être entre la pureté des mœurs et la beauté de la doctrine : écoutez, et après avoir vu la racine et le principe de la science des saints, commencez à considérer ses fruits et ses effets. L'un est de voir les plus légers commencements du péché et les craindre; l'autre est de se défier de ses plus hautes connaissances et les soumettre.

Remarquez bien ces deux effets : voyez qu'il y a peu de vrais sages, peu de vrais savants, et que si votre sagesse n'est que sur vos lèvres, philosophes pour les autres et jamais pour vous-mêmes, raisonnant juste sur les règles des mœurs, pendant que la raison est déshonorée par vos passions; si vos convoitises subsistent avec vos lumières, quand vous sauriez discourir depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, quand vous auriez dans la tête tous les systèmes de la nature, quand la théologie vous aurait ouvert son sanctuaire et révélé tous les secrets de la grâce, quand la jurisprudence n'aurait plus de voiles pour vous, il n'y a en vous avec le péché qu'aveuglement, erreur, égarement, folie; vous marchez dans les ténèbres, l'ignorance est votre partage, vous ne possédez pas l'intelligence.

Son premier effet, son fruit principal est de nous éloigner du péché : *ecce recedere a malo intelligentia.* (*Job*, XXVIII, 28.) Nous éclairant sur nos corruptions, nos périls, nos misères : nous enseignant que le péché est notre plus grand mal, et que nous en devons craindre les plus légers commencements, que nos convoitises sont nos premiers ennemis, nos premières maladies, la source de l'enfer et le commencement de ses douleurs; que le monde et tout ce qui est dans le monde, les objets, les exemples, les discours, les usages du monde ne tendent qu'à les exciter ces convoitises, à les nourrir, à les justifier, à les augmenter.

O Père des lumières! vous avez révélé à la sage Thérèse des vérités si grandes et si salutaires. La voix qui l'instruit, l'appelle donc au désert, où les convoitises qui commencent le péché, dénuées de leurs aliments, sont plus languissantes; où le monde, auteur et protecteur du péché, ne saurait plus nuire au cœur fidèle que par des images, par des idées, et le portrait d'un ennemi est toujours moins dangereux que l'ennemi même; où par conséquent le péché agit sur les consciences chrétiennes avec beaucoup moins de force. Aussi est-ce pour cela, mes frères, que, comme un autre Paul, le plus grand et le plus éclairé des apôtres, la vierge prudente toute pleine de révélations et de lumières, et élevée jusqu'au troisième ciel, châtie son corps, crucifie sa chair, craintive sur les plus petits péchés, qu'elle pleure avec des larmes amères et des confusions pénibles.

Elle s'en souvient et vous ne devez pas aussi l'oublier; les fautes mêmes des saints deviennent des instructions; elle se souvient que dans le monde elle s'est endormie pendant quelques jours par une tiédeur secrète et qu'elle n'attendait plus le saint époux avec la même vigilance. Par un assoupissement insensible que le commerce d'une parente mondaine avec la vivacité d'un âge sans expérience et sans force pouvait produire, son cœur s'était ouvert à quelques désirs séculiers. Une vaine parure que la condition autorise, un léger soin de plaire que les parents aveugles fortifient par leurs indiscrètes approbations, une petite complaisance qui recueille trop avidement le tribut de la louange que chacun s'empresse de rendre à un mérite éclatant, un penchant qui ramène sans cesse à la bagatelle l'âme infirme, et qui la dégoûte peu à peu des sérieux devoirs de la religion; la lecture d'un de ces livres frivoles où l'homme voit avec plaisir ses passions ingénieusement exprimées et se réjouit de trouver dans les faiblesses du héros qu'il admire les sentiments de son propre cœur. Voilà comment Thérèse était descendue de Jérusalem à Jéricho et avait été blessée. Voilà les fautes que nous excusons avec tant d'indulgence et que notre sainte, dans le désert du Carmel, pleurait avec tant d'amertume.

Cependant, mes frères, elle n'avait point consumé ses belles années dans la science des modes, ni dans les intrigues du crime; ne composant jamais une beauté criminelle par l'artifice des couleurs et par l'industrie de ses mains; elle n'avait été ni un spectacle dans le monde, ni un scandale dans le temple : par ses mœurs douces, qu'une raison polie rendait encore plus aimables, devenue l'ornement et la joie de sa famille, elle n'avait été dans sa maison ni redoutable par ses caprices, ni indocile par ses humeurs, ni moqueuse dans ses paroles, ni licencieuse dans ses manières, ni onéreuse

à une mère sage par une conduite équivoque. Les bornes de la foi toujours respectées, elle ne s'était point servie de ses lumières pour entretenir des doutes, pour colorer des fautes, ni encore moins pour rassurer une conscience mauvaise contre les jugements éternels, elle ne pleure qu'un relâchement de quelques jours.

Un relâchement, ô enfants du siècle! qui ne vous paraît petit que parce que vous n'avez pas reçu du Seigneur l'intelligence de sa loi pour en connaître toute l'étendue; si subtils d'ailleurs dans les affaires, si profonds jusque dans les niaiseries, mais trop superficiels dans la science du salut; un amusement qui n'a point alarmé votre pudeur et qui était d'autant plus dangereux qu'il vous paraissait moins criminel; une lecture qui vous a donné du goût pour le faux et le frivole, en sorte que les grands objets de la religion ne font plus sur vous que des impressions bien faibles; un regard curieux qui a peut-être dévoré toutes vos vertus : ainsi la sagesse de David, si parfaite, par la légèreté d'un regard disparut en un moment, et l'homme se retrouva tout entier là où il semblait que Dieu en eût effacé toutes les traces; un commerce du monde que vous appelez honnête et où si le soleil de l'intelligence s'était levé sur vous, vous eussiez vu des délices empoisonnées, des repentances inutiles, des désirs vagues qui tendaient à des complaisances criminelles, des complaisances criminelles qui se terminaient à des commerces scandaleux.

Et de là, mes frères, cette componction amère dans les saints, ces larmes fréquentes pour effacer les plus légères taches, ces craintes sages sur les plus petits commencements du péché : premier fruit des lumières et de la science du ciel. A mesure qu'on a la vue bonne, on voit plus loin, on voit mieux, on voit toutes les profondeurs de l'iniquité qui commence; on voit qu'il est dangereux de s'accoutumer aux irrégularités et aux fautes, que l'on parvient à ne les plus sentir, et que cette insensibilité cause la ruine. Que vous dirai-je davantage? Plus on est savant dans cette école, plus on sait combien on ressemble à ceux qui ne le sont pas; on se défie de ses plus hautes connaissances et on les soumet. Second effet de la science divine, qui n'enfle pas comme la science humaine.

Vous représenterai-je ici, Messieurs, l'admirable Thérèse tout environnée qu'elle est de lumières, et, pour ainsi dire, couronnée d'étoiles, avec une sainte défiance de ses propres pensées, soumettre aux connaissances des autres ses connaissances, interrogeant les ministres du Seigneur, et cherchant jusqu'aux pieds d'un demi-savant les doctrines du salut. Je dis d'un demi-savant : car, mes frères, toutes les Mélanies ne rencontrent pas des Jérômes; toutes les Olympias ne trouvent pas des Chrysostomes; l'ignorant s'empare des sacrés tribunaux aussi bien que le savant et veut avoir la gloire de conduire des Thérèses. Beaucoup qui se disent prophètes et apôtres : et plût au ciel qu'ils le fussent tous! Car, hélas! quel malheur n'est-ce pas de consulter ces aveugles ministres dont les lèvres ne sont point dépositaires de la Loi, qui décident sans l'Evangile, qui, au lieu de redresser les temps et les coutumes sur les règles immuables que Jésus-Christ nous a prescrites, assujettissent ces règles du ciel aux coutumes et aux temps. Il faut prendre garde, dit notre sainte, de ne pas soumettre notre entendement à celui qui ne l'a guère bon; vouloir que Dieu nous éclaire par un aveuglement, c'est vouloir l'obliger à faire un miracle, c'est le tenter, c'est contre la raison chercher la lumière dans les ténèbres. Ainsi l'épouse du Seigneur est blessée par les gardes mêmes de la ville sainte.

Thérèse fut conduite quelque temps par ces aveugles; mais comme elle n'était point aveugle elle-même, elle ne tomba point. Le Seigneur suscita à l'humble vierge d'autres guides plus éclairés. Telle est notre condition sur la terre. O cieux! O esprits élevés par vos lumières! soyez attentifs à cette parole : *Audite, cœli, quæ loquor.* (*Deut.*, XXXII, 1.) Moïse si intelligent a besoin des conseils d'un Jethro; Elisée si sage doit marcher sous les yeux d'un Elie; David si élevé est repris par Nathan; Paul, si éclairé, est conduit par Ananie; Pierre même est redressé par les conseils de Paul; un jour est instruit par un autre jour. Thérèse, qui luit dans la maison du Seigneur, ne croît en grâce qu'à mesure qu'elle soumet sa sagesse à celle de ses ministres.

Grand exemple, chrétiens! Leçon importante! Quelques lumières que vous ayez, vous n'en avez jamais assez pour vous conduire vous-même dans les saintes routes; vous avez besoin d'un guide pour ce sentier étroit, si peu marqué par les vestiges des hommes, et un homme du ciel n'est pas trop pour vous mener dans le chemin du ciel. Un maître et un maître excellent vous est nécessaire pour une profession céleste, pour un art divin. Les arts et les sciences que l'esprit humain a inventés ne se peuvent apprendre que par le secours et l'instruction d'autrui. Et comment donc pourriez-vous vous en passer pour des connaissances célestes! Mais d'ailleurs, mes chers frères, quand vous sauriez toutes les routes du salut, tous les sentiers qui en détournent, tous les précipices qui l'environnent, tous les ennemis que l'on y rencontre; quand vous pourriez marquer avec toute la précision les justes limites entre les vertus et les vices qui leur ressemblent, ou entre les vertus d'un chrétien et celles d'un philosophe; en un mot, avec les plus exactes connaissances et les plus saintes décisions sur tous les devoirs, combien vous serait-il encore difficile de tirer de la thèse générale des conclusions particulières contre vous, contre vos passions! Ne vous aveuglez-vous pas vous-mêmes à tout moment sur vos propres devoirs? Ne trouvez-vous pas sans cesse

des excuses à vos iniquités dans les usages du monde qui vous entraînent, dans les exemples des sages du siècle qui sont comme vous de faux sages, dans vos passions qui vous trompent et dont vous êtes bien aises d'être trompés, dans votre propre cœur; et comme dit un grand homme (La Rochefoucauld, *Maximes*), l'esprit n'est-il pas toujours la dupe du cœur?

Vous avez de grandes connaissances, il est vrai; mais en avez-vous plus que la spirituelle Thérèse? Et que ne devez-vous pas craindre, si, comme elle, humbles et timides dans vos lumières, vous ne cherchez pas l'homme sensé? si, selon l'avis du sage, on ne vous voit pas souvent sur les degrés de sa porte, si vous ne demandez pas au saint ministre ses conseils, tantôt sur les emplois qui sont au-dessus de vos forces où la témérité et la présomption vous engagent, tantôt sur les injustices que les nécessités présentes semblent autoriser, et que la loi éternelle condamne. Combien de péchés que votre orgueil vous cache! Combien d'œuvres que votre paresse néglige! Combien de cupidités que votre intérêt colore! Combien de vertus que votre vanité corrompt! Affections perverses, pensées et paroles déréglées, transgressions et sacriléges sans nombre : ô aveugle chrétien, tout cela est caché à vos yeux. Et de là vient que lorsque vous venez au tribunal de la confession, vos ténèbres ne vous annoncent rien; comme Nabuchodonosor vous voudriez que le prophète devinât ce que vous avez songé. Chacun vous connaît, et ferait des péchés qu'il découvre en vous un grand supplément à vos légères accusations. Il n'y a que vous qui, avec votre prétendue sagesse, ne voyez pas ce que tout le monde voit.

Ici Thérèse éclairée et soumise vous instruit, et vous apprend à vous adresser au prophète du Seigneur, qui percera la muraille et qui vous manifestera vos abominations cachées. Thérèse vous instruit, elle porte en sa main le flambeau de la science; c'est une lampe qui luit, mais sa lumière n'est pas sans chaleur; la vérité ne marche point sans la charité. Et si sa doctrine fut céleste, son amour fut aussi parfait; vous l'allez voir, mes frères, dans l'autre partie de son éloge.

SECOND POINT

Vous avez déjà vu dans l'incomparable Thérèse quelques figures de l'amour sacré; vous avez aperçu dans ses lumières si pures et si fécondes des étincelles de ce feu divin; vous l'avez considérée puisant dans le sein de Dieu même une science qui ne pouvait être séparée de la charité : *scientiam comitem caritatis.* (Aug.) Je parle d'une charité tendre et forte en même temps. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces. De tout votre cœur, voilà l'amour tendre; de toutes vos forces, voilà l'amour courageux et fort. Je commence par la tendresse de l'amour sacré qui pénètre le cœur de Thérèse. Ses premiers pas sont les pas de la tendre et sainte épouse qui cherche partout le saint époux hors de la ville et sur les montagnes. Encore jeune, elle veut déjà souffrir pour la cause de Jésus-Christ comme les premiers héros du christianisme; elle ne trouve point de persécuteurs en Espagne, elle en va chercher dans l'Afrique, elle s'échappe de la maison paternelle, elle traverse les mers, elle va jusque sur les tombeaux des Cyprien, et elle achèterait volontiers par ses présents la cruauté des bourreaux. Que pensez-vous d'un tel spectacle, mes frères! Voilà les essais du tendre amour de Thérèse, qui seraient dans les plus grands saints les derniers traits de la perfection chrétienne. Et, au reste, ne vous figurez pas dans ces épanchements d'une charité tendre une saillie plutôt qu'une vertu, une dévotion qui n'a que l'impétuosité de la poudre, qui s'enflamme, qui éclate promptement, et qui s'évanouit de même. Vous verrez toujours notre sainte sur les pas de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ souffrant, elle ne quitte aucun jour de sa vie le Calvaire. Et c'est là que saintement attendrie, considérant le prix du sang du Rédempteur et la bassesse de l'esclave, les bienfaits de l'un et les dettes de l'autre, l'immense charité de Dieu et l'extrême indignité de l'homme, elle prononce avec tant d'ardeur ces paroles si connues : Ou souffrir, ou mourir; elle s'écrie comme Jonas, et plus religieusement que Jonas : C'est moi qui ai péché, Seigneur; prenez-moi, jetez-moi dans la mer de la souffrance.

Toujours collée à la croix de Jésus-Christ et à ses autels, où une piété vive et tendre lui peint sans cesse le sacrifice de la croix, la sainte amante fait un vœu nouveau, non-seulement de s'immoler elle-même par la pratique des conseils, mais de faire encore dans les conseils ce qu'il y a de plus parfait, de ne s'arrêter jamais dans la médiocrité, d'accomplir toute justice, et de remplir toute l'étendue de la charité.

O charité tendre! mais pure, mais constante, mais effective, vous comparerai-je ici avec la dévotion affectueuse et temporelle de quelques chrétiens? Le contraste en est trop sensible. Rien que de frivole dans cette dévotion du siècle qui nous paraît si tendre; rien de pur et de solide. C'est une piété qui se montre seulement en un jour de fête. Vous les voyez ces fidèles, en un certain temps de l'année, parcourir toutes les places de Jérusalem marquées par les supplices du Sauveur, oublier ensuite non-seulement le juste, mais la justice, et faire de leurs devoirs comme les avares de leurs habits et de leurs meubles, dont ils se contentent de faire montre dans quelque jour solennel, après quoi ils les resserrent curieusement. C'est un amour, mes frères, qui n'est que dans les paroles, qui s'épuise pour les cérémonies de la religion, qui impose aux autres, qui vous impose à vous-mêmes, qui vous remplit d'une fausse confiance. Ce n'est qu'une religion extérieure, qui ne vous ôte pas vos inclinations humaines toujours

opposées aux volontés divines. Religion facile à exercer. Il ne coûte rien au cœur humain de réciter tendrement un psaume, de dire à Dieu de temps en temps qu'on l'aime, et que ses autels sont désirables. Il est bien plus aisé aussi de saluer des statues que d'embrasser ses ennemis; il est bien plus aisé de visiter des chapelles que de renoncer à ses passions; on a même vu des hommes religieux jusqu'à bâtir des temples, et au même temps être rebelles aux préceptes.

Ne vous y trompez donc pas, chrétiens; et tenez pour illusion toute dévotion, tout amour qui avec ses sensibilités ne vous porte pas, comme Thérèse, à accomplir toute la loi, à devenir plus justes, plus chrétiens, plus fidèles, plus parfaits. Mais vous, ô monde dur et indifférent, qui n'avez pas même cette piété légère et superficielle, qui avez oublié votre Dieu, et qui jusque devant les autels de Jésus-Christ pensez à tout hormis à Jésus-Christ : eh quoi! n'avez-vous pas horreur de votre irréligion, de votre impiété! La tendre et sage épouse y pense toujours. Quand on aime, on pense sans peine à ce que l'on aime. Il ne faut point de machines pour tourner l'esprit du côté de celui que le cœur regarde. On ne demande point alors si l'on est obligé d'aimer son Dieu, d'y penser; et l'on ne peut bien y penser qu'en l'aimant. Ah! si nous aimons notre Dieu! nous l'allons chercher sans travail, ou plutôt nous le trouvons toujours par le secret d'un amour tendre, qui sait le peindre dans tout ce qu'il rencontre; de manière que si la sainte amante change de sujet, elle ne change point d'objet.

Regardez-la, mes frères, et fasse le ciel que cet exemple de sa tendre charité ne vous soit pas infructueux! Regardez comment son amour pour Jésus-Christ tire des larmes abondantes de ses yeux sur les transgressions des chrétiens, enfants de Dieu par les sacrements, mais devenus ses ennemis par leurs crimes. La voyez-vous consumée de douleur, et desséchée par la tristesse, lorsqu'elle considère, dans les derniers temps où elle vit, la robe de Jésus-Christ déchirée par les schismatiques; son Eglise moquée par les novateurs, son corps anéanti par les sacramentaires, son esprit défiguré par les faux mystiques, sa croix rejetée par les sensuels, son sang profané par les faux pénitents, son nom flétri par les blasphémateurs, sa grâce oubliée par les ingrats, sa religion jouée par les hypocrites, son Evangile corrompu par les uns, partagé par les autres, violé par tous les pécheurs.

Un zèle tendre la trouble jusqu'à être ennuyée de vivre, lorsqu'elle voit l'iniquité qui se multiplie dans la maison même de la justice, le feu de la charité qui s'éteint dans le sanctuaire, le prêtre qui se souille comme le peuple, la voix du solitaire qui ne doit crier que dans les déserts et qui se fait entendre dans le barreau et dans les villes; le monde enfin comme une vaste mer où l'on ne voit que des malheureux qui se noient et qui entraînent encore avec eux ceux qui les veulent sauver. Et c'est en cet endroit, Messieurs, qu'il faut vous montrer dans l'ardente charité de Thérèse sa force, comme vous avez vu sa tendresse.

La vierge, animée par un amour fort et courageux, qui entreprend et qui souffre toutes choses pour les intérêts du Dieu saint qu'elle aime, travaille à sanctifier les déserts et à édifier l'Eglise. Vous qui aimez le Seigneur et la beauté de sa maison, ne refusez pas votre attention à ces merveilles. Des hommes inspirés de Dieu pour recueillir les débris du christianisme avaient de temps en temps préparé dans les cloîtres un asile à l'innocence, que les enfants du siècle avaient proscrite. Là, comme dans les antres de la terre pendant la froide saison, se renfermait toute la chaleur de la sainte charité. Dans ces paradis se formaient de nouveaux Adams et de nouvelles Eves, plus forts que les premiers, qui vivaient dans la chair comme s'ils n'avaient point eu de chair, qui dans ces jours de mensonge et d'erreur ne s'attachaient qu'à la vérité, méditant la loi et portant la croix, pleurant les péchés qu'ils n'avaient point commis, et arrachant de la terre par le travail des mains les épines qu'ils n'y avaient point semées. Surtout s'était élevée sur le Carmel une troupe de solitaires, imitateurs et héritiers de l'esprit et de la vertu d'Elie.

Mais, dans le siècle de Thérèse, il n'y avait presque plus sur ce Carmel si florissant que des ronces et des orties. Les arbres plantés dans la maison du Seigneur ne portaient plus de fruits, les fleurs du jardin de l'époux étaient fanées, la vigne choisie ne répandait plus sa douce odeur. Le serpent était entré dans ces paradis. Ceux qui étaient montés sur le toit en étaient descendus : plus soigneux de porter le manteau que de recueillir l'esprit du prophète. En un mot, il n'y avait plus dans cette arche de la religion ni la manne du ciel, ni les tables de la loi, ni amour de Dieu, ni obéissance à ses règles.

Telle est ici-bas l'humaine condition. Tout se sent de la fragilité de l'homme. L'homme porte jusque dans le sanctuaire ses légéretés et ses révolutions. La sainteté, si j'ose le dire, s'use et vieillit : vous seul, ô mon Dieu, demeurez toujours le même, et quoique les cieux si solides changent comme un vêtement, vous ne changez jamais.

Thérèse voit les désordres du cloître; elle voit un feu étranger brûler sur les autels sacrés, et elle en gémit. Mais en demeure-t-elle aux simples regrets? Rien n'est impossible à la charité. Par une force divine elle entreprend de ressusciter tous ces morts, d'éclairer tous ces aveugles, de guérir tous ces malades, de faire revenir l'innocence dans ces paradis, et de redonner au célèbre Carmel sa première beauté. Certes, Messieurs, il est plus aisé de répandre un nouvel esprit dans un ordre que d'y ressusciter celui qui s'est perdu; il est plus facile d'établir que de réformer. La force de la coutume et un relâchement de plusieurs années donne de l'autorité à ceux qui se sont écartés de la règle; il semble

que ce soit vouloir toucher à leurs priviléges que de réformer leurs abus. La main charitable qui entreprend de manier leurs plaies leur paraît ou indiscrète ou cruelle. Ils croient qu'on veut les blesser, quand on ne pense qu'à les guérir.

L'enfer de son côté frémit, voyant une fille qui fait refleurir la religion en tous lieux, qui étend partout l'empire de Jésus-Christ, qui répand le feu de la charité sur la terre. Et déjà animés de l'esprit de malice, les gouverneurs menacent Thérèse de la prison, les magistrats lui préparent des supplices, les prédicateurs la décrient dans les chaires, les théologiens arment leurs plumes contre elle. Rien ne se pardonne moins qu'un mérite éclatant. Le monde relâché, qui confond la discrétion avec la tiédeur, ne peut souffrir la piété généreuse qui veut ôter à la mollesse ses appuis, qui vient troubler dans sa sécurité la fausse et indolente justice.

Mais, ô Dieu saint! votre droite puissante soutiendra la vierge zélée : l'amour sera plus fort que la mort ; les eaux de la tribulation n'éteindront pas le feu de la charité ; et l'innocence, qui est un mets si délicieux pour la bouche de la calomnie, verra bientôt ses mensonges dissipés. Thérèse que nulle contradiction ne dérange, que nulle persécution ne trouble, attend les moments de la délivrance, et ne se soulage point par les apologies. Quel prodige de force, chrétiens! Une fille sans secours, sans armes, sans argent, sans protection ; que dis-je? contre toute protection, et malgré les princes et les maîtres du monde, bâtit en peu de temps trente-deux monastères.

Et de là, apprenez, âmes fidèles, que si d'un côté le zèle aveugle et impétueux d'un persécuteur fait plus de mal dans l'Eglise que la plus grande indévotion, si les premières impressions de la malignité qui déshonore le juste ne s'effacent qu'avec peine, si l'autorité ne recule presque jamais, si les grands ne veulent point avoir tort, si les hommes veulent si peu rendre à la vérité ce que la prévention lui a ôté; d'une autre part, vous qui, comme Thérèse, méditez une œuvre pieuse, qui formez une sainte entreprise ; combien devez-vous vous confier dans la vertu du Dieu tout-puissant qui vous fera passer par le feu sans dommage, qui vous fera marcher sur les eaux sans danger. Celui qui garde Israël ne s'assoupit jamais. Le Seigneur veut bien se servir du ministère des créatures, parce qu'il est bon ; il ne précipite point ses ouvrages, parce qu'il est éternel ; il humilie l'âme sainte parce qu'il est saint ; il laisse agir les passions des hommes, parce qu'il est patient; il les fait périr par leurs propres conseils, parce qu'il est sage ; et malgré toutes les contradictions, il établit son règne, parce qu'il est fort.

Cependant, mes frères, l'or de la charité se purifie dans le feu de la tribulation. L'épouse sainte d'un Dieu souffrant ne doit point être sans souffrance. Et quels maux n'endure-t-elle pas? Dans son esprit d'horribles tentations, dans son corps des maladies longues et cruelles, dans son nonneur des calomnies atroces. Vous parlerai-je de ces heures de ténèbres, de ces temps de sécheresse, de ces jours d'horreur et de trouble, lorsque le Dieu saint et sanctificateur cache sa force à l'âme fidèle, que les rosées ne tombent plus sur la montagne, et que la manne ne descend plus dans le désert ; lorsque la langue desséchée ne saurait plus ni demander ni obtenir du ciel une goutte d'eau pour être rafraîchie, que l'âme incertaine ne sait plus si elle aime son Dieu et qu'elle ne sait pas même si elle en est aimée ?

O dures épreuves ! O insupportables angoisses ! Enfants du siècle, ces mystères vous sont cachés ; je parle à des cœurs qui aiment, et ils entendent ce que je dis. Quelle est alors la situation de Thérèse? La vierge, aussi forte que sage, suit l'agneau partout, parmi les épines comme parmi les lis, sur le calvaire comme sur le Thabor. Ses yeux sont fermés, mais son cœur est toujours ardent : elle porte également le joug de l'Evangile, soit qu'il soit pesant, soit qu'il soit doux; elle bénit le Seigneur dans les ténèbres comme dans la lumière ; les eaux du fleuve ne réjouissent plus la cité de Dieu, mais Dieu est toujours au milieu d'elle; sa grâce y agit toujours par une vertu inconnue, mais forte; secrète, mais puissante : grâce qui se cache, afin que l'âme dans ces obscurcissements apprenne l'humilité; grâce qui opère, afin qu'elle ne perde pas la confiance.

Vous le savez, austères cénobites, vous l'éprouvez, dignes enfants de l'admirable Thérèse : achevez donc l'éloge de votre auguste mère. Gloire soit rendue au Dieu de charité, mes frères, qui dans les derniers temps a suscité cette âme du premier ordre pour rendre, par tant de saints religieux, par tant de vierges élevées sur le Carmel, la justice perpétuelle parmi nous : *justitia in Carmel sedebit* (*Isai.*, XXXII, 16); partout des traces de lumière et de feu. Oh! si vous pouviez, chrétiens fidèles, y recueillir quelques étincelles de ce feu sacré! Je vois bien parmi vous un feu étranger et profane, le feu de la colère qui vous enflamme, le feu de l'ambition qui vous tourmente, le feu de la convoitise qui vous noircit, le feu de l'avarice qui vous consume. Je vois même les lumières de la doctrine, mais j'aperçois peu les ardeurs du saint amour. Car, je vous prie, quel est cet amour qui ne veut rien faire, qui ne veut rien souffrir pour le Seigneur qu'il aime? Quel est cet amour qui ne nous fait point penser à ce que nous aimons ; qui ne nous fait point chercher le Dieu saint que nous aimons, dans nos prières avec une religion tendre, dans nos peines avec une patience forte?

Je dis dans nos peines : et vous voulez bien qu'en finissant cet éloge, dans ces temps fâcheux où vous ne montrez que votre découragement et des passions irritées par les misères, je vous adresse cette parole de l'apôtre saint Pierre : Mes chers frères, ne soyez point surpris lorsque Dieu vous

éprouve par le feu de l'affliction, comme si quelque chose d'extraordinaire et de nouveau vous arrivait. *Charissimi, nolite peregrinari in fervore qui ad tentationem vobis fit, quasi novi aliquid vobis contingat* (I *Petr.*, IV, 12.). Ce qui vous a été si souvent annoncé, la persécution qui a commencé par Abel et qui ne finira qu'avec le dernier juste ; les tribulations que vous adorez en Jésus-Christ, et que vous honorez dans tous les saints ; ce que vous chantez dans vos hymnes, ce que vous célébrez dans vos fêtes, tout cela doit-il vous paraître nouveau? Non, chers auditeurs; mais réjouissez-vous plutôt, dit l'Apôtre, d'être traités comme tous ceux que Dieu a éprouvés pour les rendre dignes de son héritage, et demandez sans cesse, avec une connaissance et des lumières sur vos devoirs, la charité tendre et courageuse qui a conduit tous les justes à la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XVIII.

SAINT ÉTIENNE.

Stephanus, plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo... et non poterant resistere sapientiæ, et spiritui, qui loquebatur. (*Act.*, VI, 8, 10.)

Etienne, étant plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges... et personne ne pouvait résister à sa sagesse.

Tous les saints sont des ruisseaux qui sortent de Jésus-Christ comme de leur source, des rayons émanés de cet admirable soleil, et des traits de ce parfait modèle. De manière que tous d'une commune voix s'écrient avec l'apôtre saint Jean : Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de la plénitude de celui en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse, qui possède toute la gloire de la grâce, et sans lequel nous serions toujours, comme les autres enfants des hommes, pleins de faiblesses et enfants de la colère. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (*Joan.*, I, 16.).

Mais, Messieurs, ne peut-on pas dire que parmi ces ruisseaux il y en a qui sont devenus eux-mêmes des sources, que parmi ces rayons il s'en trouve qui sont comme les soleils de l'Eglise, et que parmi ces traits on en voit qui doivent passer pour de parfaits modèles. L'évangéliste saint Luc ne vous permet pas de former là-dessus le moindre doute au sujet de l'incomparable Etienne. Car pourquoi lui attribue-t-il une plénitude de grâce et de force? *Plenus gratia et fortitudine?* Pourquoi le déclare-t-il plein du Saint-Esprit et de sagesse? *Non poterant resistere sapientiæ, et spiritui, qui loquebatur.* N'est-ce pas pour vous faire comprendre qu'Etienne était effectivement, autant qu'un homme mortel le peut être, un modèle de sagesse, de grâce et de force?

Je n'ai garde, mes frères, de vouloir rien ajouter à un éloge si complet, à des louanges que l'on ne peut soupçonner ni d'erreur ni de flatterie. Car, au reste, nous avons cet avantage, dans le panégyrique de notre saint, de ne rien avancer que de certain, et qui ne soit fondé sur la parole de Dieu même; les Grecs n'y feront point entrer leurs épisodes fabuleux; nous ne tirerons rien de l'imagination et des fictions des légendaires. Mais, encore une fois, je n'ai garde de vouloir retoucher à un tableau si fini, et fait par une main aussi fidèle que celle de l'évangéliste saint Luc : heureux si je puis en quelque manière suivre l'idée qu'il nous donne de l'admirable Etienne, et égaler par mes expressions les grands sentiments que vous vous formez vous-mêmes de la dignité de ce prince des martyrs, en vous représentant sur les paroles de mon texte, premièrement, la plénitude de sa sagesse à combattre les ennemis de la vérité : *non poterant resistere sapientiæ;* en second lieu, sa plénitude de grâce et d'amour envers ses persécuteurs : *plenus gratiâ;* troisièmement enfin, une plénitude de force à souffrir le premier la mort pour Jésus-Christ : *plenus fortitudine.* Plénitude de sagesse dans l'incomparable Etienne, plénitude de charité, plénitude de force. Voilà, Messieurs, ce qui donnera trois parties à ce discours que je consacre à la gloire de celui qui est admirable dans ses saints, et que je commencerai après avoir honoré dans Marie une autre plénitude de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les apôtres ne pensaient à faire dans la personne d'Etienne qu'un ministre pour les soulager, un diacre pour veiller sur la conduite des veuves et sur les besoins des pauvres. Et il se trouva qu'ils avaient fait un apôtre, un prédicateur, le premier martyr de la vérité ; un homme enfin à qui la divine sagesse s'était pleinement communiquée. La sagesse dans les livres saints est quelquefois comparée à la lumière : *sapientia luci comparata invenitur prior.* (*Sap.*, VII, 29.) Or, je trouve que la lumière a trois qualités, la pureté, l'éclat, et la chaleur; c'est-à-dire, Messieurs, que celui qui est sage, comme le doivent être des ministres de l'Evangile, avec plénitude, doit avoir la pureté des mœurs, l'éclat de la science et l'ardeur du zèle.

Il faut commencer par la pureté des mœurs et vous dire, mes frères, que puisque selon le grand Apôtre nous devons conserver dans une conscience pure le mystère de la foi, *habentes mysterium fidei, in conscientia pura* (I *Tim.*, III, 9), un ministre de l'Eglise, dont la vie ne répond point à la foi, et qui suit les maximes et les passions du siècle, dont il doit être le censeur, est par conséquent un continuel sujet de scandale exposé aux yeux de tout le monde. Et de là vient que pendant plus de mille ans on éloignait des autels, où l'innocence seule avait droit d'exercer le saint ministère, tous ceux qui étaient coupables de quelque crime, et dont les taches, quoiqu'expiées par la pénitence, pouvaient encore retracer dans l'esprit du peuple les images du déréglement.

L'Eglise avait appris à choisir des ministres si purs dans l'élection d'Etienne, qui, malgré l'ardeur de la jeunesse, avait dans

ses mœurs une innocence si grande, une pureté si parfaite, qu'elle rejaillissait même sur son visage, paraissant aux yeux de ses ennemis avec l'éclat et la lumière d'un ange: *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli.* (*Act.*, VI, 15.) Et c'est sur ce modèle du saint diacre que vous êtes avertis, pères et mères, non pas de destiner et de choisir, mais de reconnaître le choix et la destination céleste de l'enfant, qui dans votre famille doit être le plus propre au service des autels. Ce n'est pas celui à qui la date de sa naissance offre la portion la plus légère de votre héritage, et qui, porté peut-être par un tempérament plus ardent à une vie déréglée, a déjà souillé la robe blanche sans laquelle il est indigne du sacerdoce. Celui-là n'est plus chrétien, et vous en voulez faire un maître du christianisme, vous introduisez un profanateur dans le sanctuaire, vous mettez dans la bouche d'un criminel les jugements et les justices du Seigneur. Ah! si vous aviez vous-même quelque commencement de la sagesse, vous craindriez tout pour l'enfant que vous croyez le mieux appelé. Vous verriez que le sacerdoce, d'ailleurs si terrible, si saint, et qui suppose plus de perfections que le diaconat, devenu dans ces derniers temps plus difficile, plus exposé, plus dangereux, demande aussi un plus grand choix, une pureté, une sainteté plus grande pour plusieurs raisons : 1° parce que le ministre de l'Eglise vit au milieu d'un monde plus licencieux qu'autrefois, plus déréglé, plus vicieux, et les déréglements communs n'effraient plus les consciences; le vice d'ailleurs se communique sans effort : dans une contagion si universelle, quel miracle si le médecin même ne devient pas malade! 2° Parce que ce n'est plus comme dans les premiers siècles un très-petit nombre de ministres choisis; les bénéfices, les rétributions, les dignités et les revenus de l'Eglise y ont attiré une multitude de lévites sans vocation, sans vertu, sans zèle. Le sanctuaire n'est plus un asile contre la corruption; la maison du Seigneur est devenue, si je l'ose dire, une maison de marchands et de mercenaires. 3° Parce que la plupart des prêtres offrent aujourd'hui presque tous les jours le sacrifice de la messe, qui s'offrait bien plus rarement autrefois. Et combien est-il terrible ce sacrifice? Quelle innocence n'exige-t-il pas de ceux qui l'offrent si souvent? 4° Enfin, parce que les canons de l'Eglise alors universellement suivis, qui mettaient en sûreté la conscience du prêtre et celle des personnes qu'il conduisait, n'ayant aujourd'hui presque plus de vigueur, les règles de l'Evangile étant combattues, altérées, corrompues; le ministre pur et exact, qui ne veut pas s'en écarter, devient un homme singulier qui est flétri, noté, contredit. Et de quelle grâce n'a-t-il pas besoin pour ne pas devenir un prévaricateur, pour exercer, dans cette décadence de la discipline et des mœurs, un ministère sans tache et sans reproche? Si donc, mes frères, la religion seule vous guide, après que vous aurez longtemps interrogé le prophète, l'enfant que vous trouverez le plus irréprochable dans ses mœurs, le plus droit dans ses sentiments, le plus sage dans ses paroles, le plus modeste dans sa contenance, qui ait comme Etienne avec un extérieur réglé une conscience pure; voilà celui que vous tirerez de bonne heure de votre maison pour le placer dans ces lieux si sagement établis par les évêques, où séparé de ses parents, dont il doit craindre la vanité, éloigné des pécheurs, dont il doit abhorrer la licence, il s'instruit par la prière et par l'étude non-seulement à purifier le dedans, mais à composer le dehors; en sorte qu'avec des principes de sagesse qui le règlent toujours, il devienne ce ministre irréprehensible dont parle saint Ambroise, ministre qui ne se montre aux hommes qu'avec utilité, et qui n'a qu'à se faire voir pour profiter aux autres : *Quam pulchrum est ut videaris et prosis!*

Sans cela, pères et mères, que donnez-vous à l'Eglise? Des ecclésiastiques tout profanes, qui, se dégradant eux-mêmes par leurs manières basses et séculières, apprennent aux peuples à les mépriser, et ne produisent que des faiblesses et des passions aux yeux de ceux qui ne devraient jamais les voir, si cela se pouvait, que comme des Moïses couverts de lumières, ou comme des Etiennes avec la face d'un ange : *Viderunt faciem ejus, tanquam faciem angeli.*

Celui-ci, mes frères, avec un air de dignité qui n'appartient qu'à la sagesse, et que les dignités ne donnent point: avec la pureté des mœurs qui éclataient dans toute sa personne, et qui le rendaient incorruptible dans la communication que son ministère l'obligeait d'avoir avec les veuves chrétiennes, joignait encore l'éclat de la science, qui est une autre qualité de la sagesse. Sur quoi je vous dirai qu'il est vrai que la sainteté des mœurs est une condition bien nécessaire à un ministre de Jésus-Christ; mais la science, et surtout la science des divines Ecritures, en doit être comme la substance : *Substantia summi sacerdotii nostri sunt eloquia divinitus tradita.* Je ne parle qu'après le second concile de Nicée.

Et de fait, pourquoi les ministres de l'Evangile seraient-ils appelés la lumière du monde, s'ils étaient eux-mêmes plongés dans les ténèbres de l'ignorance? Comment apprendront-ils la religion aux peuples, s'ils ne possèdent pas la science, et si les oracles de la Loi ne sont pas sur leurs lèvres? Et cette science, mes frères, ne croyez pas que ce soit une science humaine qui s'apprenne dans les écoles des philosophes ou dans les usages du monde, pour disputer avec subtilité et pour parler avec politesse. C'est la sagesse que Dieu nous a révélée dans sa parole, et qui nous enseignant tout ce que nous devons savoir pour le connaître et l'aimer, tout ce que Dieu a

fait, pour nous, et tout ce que nous devons ou craindre ou attendre, nous rend éclairés, intelligents, savants pour le salut.

Or, vous comprenez bien, mes frères, que cette sagesse, que chaque fidèle doit chercher avec plus d'empressement que l'avare ne cherche l'or; cette science divine, qui nous est revélée dans les livres saints, doit se puiser dans le ministre de l'Eglise comme dans une source. Et avec quelle plénitude se trouvait-elle dans notre saint diacre? Si vous voulez en être convaincus, vous n'avez qu'à lire le grand et beau discours, tout tiré des saintes Ecritures, qu'il adresse aux Juifs : et vous y verrez en même temps dans les figures du Rédempteur qu'il développe avec tant de lumières, dans les préceptes de Dieu dont il marque les transgressions toujours suivies des vengeances; dans un peuple qu'il nous dépeint toujours misérable, parce qu'il est toujours pécheur; dans le culte intérieur de la religion, sans quoi nos fêtes ne sont que des profanations; vous y verrez, dis-je, en découvrant dans la science du sage ministre tout ce que vous devez savoir vous-mêmes, quelle est la sainteté du Dieu que vous adorez, ses préceptes si justes, ses jugements si certains, ses miséricordes si ineffables et l'excellence de la religion céleste qui l'honore; mais sur toutes choses vous y apprendrez Jésus-Christ, dont la connaissance est la vie éternelle, et dont les exemples et les mérites sont la voie à cette vie.

Grâce au ciel, chrétiens mes frères, nous ne sommes plus dans les temps malheureux d'erreur et d'ignorance où le laïque n'osait toucher au livre des saintes Ecritures. Vous avez encore parmi vous quelques Etiennes éclairés qui ont le sacré volume dans la bouche et qui vous le mettent dans les mains. Nous voyons maintenant des fidèles qui se nourrissent du suc et de la substance de ce livre divin, qui ont étudié les saintes lettres dès leur enfance comme Timothée, selon le grand Apôtre, et comme le savant Jérôme l'ordonnait à quelques dames Romaines; ils y cherchent leurs consolations comme les Machabées; le livre des Evangiles de Jésus-Christ fait, comme à Augustin, les chastes délices de leur cœur; ce livre sacré est dans leur maison, et c'est assez, disait le grand Chrysostome, pour en chasser l'esprit de ténèbres.

Puissiez-vous être du nombre de ces justes, mes chers frères; prenez ce livre dans des sources pures et selon les dispositions que l'Eglise exige de vous. Et sur quoi formerez-vous votre vie, sinon sur la parole qui vous doit juger? Le religieux ne doit-il pas suivre sa règle? le juge peut-il sans crime perdre de vue le code et les lois? l'Evangile est votre code et votre règle. Accoutumez-vous à prendre de plus en plus le goût de la vérité dans le livre de la vérité. Cherchez la sagesse là où la sagesse même vous parle. Si vous vous en éloignez tant soit peu, et si vous négligez même de venir dans nos temples pour la chercher sur les lèvres du prêtre, il viendra un temps auquel vous la demanderez cette sagesse, et elle s'éloignera de vous; le pain de la parole ne vous sera point rompu et vous mourrez; le volume de la Loi sera scellé pour vous; plus de prophètes qui vous l'expliquent; vous ne trouverez pas toujours des Etiennes qui vous parlent le langage de la Loi et de l'Ecriture, qui possèdent comme notre saint la sainte doctrine et qui avec la pureté des mœurs et l'éclat de la doctrine joignent encore l'ardeur du zèle, troisième qualité de la sagesse qui animait Etienne.

Ici, mes frères, j'aurais besoin du zèle même de cet admirable disciple, pour vous représenter la sainte chaleur et la divine intrépidité avec laquelle il parle aux Juifs, aux pontifes et aux puissances. Etienne leur annonce Jésus-Christ, après une défense expresse que les principaux de sa nation ont faite de ne rien dire qui regarde son nom. Il parle à des gens envenimés par la haine et déchaînés contre le nom chrétien; il reprend des hommes puissants, qui font les autres coupables quand bon leur semble, et en qui l'autorité se trouve jointe avec la malice; il sème la parole dans un champ qui ne lui rendra que des épines pour le déchirer et des pierres pour le lapider; il arrache le masque de la religion à des hypocrites qui ont toujours des calomnies et des proscriptions préparées pour ceux qui osent découvrir leurs corruptions et leurs dérèglements au peuple. En un mot, il parle avec force et il corrige avec des paroles dures les premiers entre les Juifs estimés par leur piété, révérés par leur autorité et par leur doctrine.

Que pensez-vous, chrétiens, d'un zèle si libre à annoncer la vérité, si ferme à reprendre l'erreur? Pour être fidèle à la vérité abandonnée, à la vérité même proscrite, il faut une force plus qu'humaine. Vous l'admirez dans Etienne : mais peut-être la condamnez-vous cette ardeur dans le docteur zélé qui s'élève contre l'erreur avec toutes les armes de la vérité souveraine : et il plaît à quelques-uns d'accuser comme des gens sans charité ceux qui ne craignent pas d'aborder le vice avec des paroles sévères, avec une colère chrétienne. Quoi donc! Moïse n'était pas charitable? Et avec quelle force reprend-il Pharaon? Phinées n'était pas charitable? et pour avoir lavé ses mains dans le sang des fornicateurs, il est comblé de louanges, il est couronné de gloire. Jean-Baptiste n'était pas charitable? il traite si durement les pharisiens, il prononce devant Hérode le *Non licet* (*Matth.*, XIV, 4) d'un ton si haut et si libre. Paul n'était pas charitable? il n'épargne ni le Corinthien incestueux, ni les Galates charnels. Pierre n'était pas charitable? la sévérité de sa réprimande fait tomber morts à ses pieds Ananie et Saphyre. Etienne n'était-il pas charitable? censeur si rigide des pontifes et des princes des Juifs. Enfin Jésus-Christ même n'était-il pas charitable? cet agneau devient un lion quand il s'agit de corriger les cor-

rupteurs de la Loi et les profanateurs du temple.

Apprenez donc, vous dont les oreilles trop délicates et peu accoutumées à entendre la voix de la vérité trouvent les paroles de ses défenseurs trop dures, et qui ne sauriez croire que la douce charité soit dans le cœur, lorsque la sévère répréhension est dans la bouche ; apprenez du grand Augustin, que la charité ressemble à une mère : *Charitas, sive blanda sit, sive sæviat, semper mater est.* Une mère dit des injures à son enfant sans cesser d'être mère. On ne peut pas dire qu'elle ne l'aime point, parce qu'elle le reprend ; mais on doit dire plutôt qu'elle ne le reprend que parce qu'elle l'aime. La vérité, mes très-chers frères, la vérité a ses aiguillons, soit pour réveiller ses tièdes disciples, soit pour humilier ses superbes ennemis.

Grand Dieu ! c'est à votre miséricorde que nous devons ces hommes admirables, nous vous devons ces Etiennes aussi zélés que savants, qui transféreront avec courage jusqu'aux derniers siècles les maximes et les règles chrétiennes que vous nous avez enseignées dès les premiers temps. Ne laissez point défaillir ces lampes ardentes sur la terre ; ne laissez point périr la race sainte. Mais au même temps donnez-nous à tous une portion du zèle dont vous avez rempli les défenseurs de votre Evangile : aux pères et aux mères, pour ne pas laisser croître par leur mollesse les semences du vice et de l'erreur dans leurs enfants, dont ils sont les premiers pasteurs ; aux amis, pour ne pas se taire par une criminelle complaisance sur les déréglements de leurs amis, et pour guérir, s'il est nécessaire, la dureté du cœur par la dureté des paroles ; aux justes, pour confesser avec hardiesse Jésus-Christ jusque dans le centre du monde et dans les compagnies du siècle, où les saintes vérités sont si souvent déshonorées par les discours licencieux ou par les maximes perverses ; aux confesseurs, pour porter sans crainte non-seulement la miséricorde, mais le jugement dans les saints tribunaux, et pour ne pas employer une douceur lâche et mal entendue, douceur mortelle lorsqu'enflattant le malade, elle ne fait qu'augmenter la maladie. C'est la complaisance du prêtre qui nourrit et fomente les iniquités du peuple. L'arche n'est ébranlée que parce qu'elle est traînée non par des lévites justes et zélés, mais par des animaux sans lumière et sans force. Il est vrai, mes frères, que notre zèle pourra paraître dur, caustique, sauvage ; mais s'il est véritable, c'est la charité qui en est le principe : vous l'allez voir dans notre saint. Car s'il s'est opposé par une plénitude de sagesse aux égarements des Juifs, il a eu pour eux, quelque cruels qu'ils lui fussent, une plénitude de charité. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Par quelle étrange destinée arrive-t-il, Messieurs, que la vérité, qui est si aimable et si belle, trouve néanmoins si peu d'amis, et presque toujours des ennemis et des persécuteurs ? N'est-ce pas que comme la lumière du soleil toute pure et toute belle qu'elle est offense les yeux malades, ainsi la lumière de la vérité irrite les esprits de la plupart, en qui l'injustice a formé la plus déplorable des maladies ? Ecoutez le maître de la vérité : Tous ceux, dit-il, qui commettent le mal haïssent la lumière ; cette lumière divine qui découvre le mal qu'ils commettent : *Omnis qui male agit, odit lucem.* (*Joan.*, III, 20.) Certes, chrétiens, il y a déjà une haine naturelle, une guerre déclarée entre le vice et la vertu ; mais si quelqu'un ajoute aux traits de la vertu ceux de la vérité ; si quelque homme de bien s'arme d'un saint zèle pour reprendre l'erreur, pour corriger le vice, et surtout pour attaquer quelques superbes pharisiens qui veulent imposer au peuple par un éclat extérieur de piété, et qui sont par leurs maximes les protecteurs des passions du peuple ; alors, mes frères, quelle sera la haine et la fureur de ces méchants contre l'homme de bien. Vous le voyez chez le Sage, où le juste ne s'est attiré la cruelle persécution du monde, que parce qu'il est contraire par la pureté de sa doctrine et de sa conduite aux œuvres du monde.

O Jérusalem ! toi qui as répandu le sang de tant de prophètes qui venaient pour te guérir de tes vices et de tes erreurs ; tu n'as pas même épargné le Seigneur des prophètes, quand il a voulu condamner tes désordres. Le disciple n'est pas plus grand que le maître, il faut qu'Etienne, soit traité comme Jésus-Christ ; il faut que toutes les langues soient déchaînées contre cet homme innocent. Il faut que les mains des prêtres et du peuple, des hypocrites et des méchants, soient armées de pierres pour l'immoler à la haine publique. Car enfin le monde peut-il opposer autre chose à la conduite des saints que les langues artificieuses des calomniateurs et les mains violentes des puissants ? Et ne craignez pas qu'un traitement si barbare aigrisse le cœur de notre saint : n'appréhendez rien pour sa charité, il peut être blessé par tout autre endroit que celui-là. C'est un lis, et les épines qui l'environnent déchirent ses feuilles, mais elles ne sauraient diminuer sa blancheur. C'est la plante balsamique qui, selon le plus grand nombre des incisions qu'on lui fait, répand aussi plus abondamment sa précieuse liqueur. C'est un roc au milieu de la mer, auquel les vagues qui battent à son pied, ne font point d'autre mal que de le blanchir de leur écume. C'est un astre à qui tous les traits qu'une main folle lance contre lui ne sauraient faire la moindre plaie. C'est l'épouse sainte que ses compagnes décrient comme noire et qui confesse humblement qu'en effet, si elle est belle par la grâce céleste, elle est noire par sa propre corruption.

Disons plus, et ajoutons qu'il semble que l'amour d'Etienne croisse avec la haine de ses ennemis. Ces hommes cruels, dit le

texte sacre, possédés d'une rage qui leur déchirait le cœur, grinçaient des dents contre lui. Mais Etienne était plein de la charité du Saint-Esprit, et il paraissait sur son visage la grâce et la douceur d'un ange. Ses ennemis le lapidaient comme un scélérat ; mais ce juste, le corps épuisé de sang et ouvert par mille endroits, recueillant un reste de force, se mettait à genoux, et élevait sa voix pour demander à Dieu, dans une ardente prière, qu'il pardonnât à ses ennemis : *Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (*Act.*, VII, 59.) Ainsi, le prince tient un dard en sa main pendant que le juste touche de la harpe : Saül persécute, et David prie.

Etienne se mettait à genoux, il priait avec amour pour attirer sur ses persécuteurs les bénédictions du ciel. Combien d'idées se présentent ici, mes frères, pour vous exposer, dans cette tendre effusion du cœur d'Etienne, toute l'étendue de sa charité ; mais il faut donner des bornes à ce discours, et pour ne pas regarder le saint avec une admiration stérile, nous ferons sur ce grand exemple deux réflexions. La première est la juste situation où doit être un chrétien, lorsqu'il a à défendre les intérêts de Dieu ou ses propres intérêts. Vous avez vu Etienne dans les intérêts de la vérité, qui est la cause de Dieu même, ardent comme Elie ; et dans ses propres intérêts, il est patient comme Job plein de force et de grâce tout ensemble ; plein de colère et de douceur, lion et agneau ; ayant un front d'airain pour résister à la dureté de la maison d'Israël, et en même temps le visage d'un ange pour la consoler et pour lui obtenir du ciel une abondante propitiation.

Vous qui jugez les tribus et qui gouvernez les familles, voilà votre modèle : et combien en êtes-vous éloignés, si vous êtes froids et tranquilles au milieu des corruptions qui déshonorent le temple de Dieu, au milieu des scandales qui exposent la religion de Jésus-Christ aux dérisions des incrédules, si vous n'êtes tendres et sensibles qu'aux injures et aux violences d'un ennemi, ou lorsque la perfidie d'un ami a révélé en vous un opprobre que vous craignez beaucoup plus que le crime ; si vous n'êtes inquiets et troublés que lorsque l'avarice d'un voisin entreprend de resserrer votre héritage pour étendre ses possessions ; si vous n'êtes tristes que lorsque vos revenus sont diminués ; si vous n'êtes émus que par la désobéissance d'un enfant ou par la négligence d'un serviteur.

Mais je veux croire que vous vous sentez quelquefois pleins de trouble sur les iniquités de vos frères, qui violent avec tant de licence les lois de Dieu, vous entreprenez même de les réformer, vous criez contre les désordres du monde, vous vous élevez contre les péchés des autres : mais dites-moi ? est-ce la charité qui est le principe de cette censure ? Votre zèle, si doux pour vous-même, et si amer pour le prochain, si vous l'examinez bien, ce n'est qu'une chaleur imprudente ou maligne, qui, au lieu de vous dévorer, dévore vos frères. Incommodés des défauts d'autrui qui choquent les vôtres, et toujours insensibles aux intérêts de Dieu, qui rendaient les saints martyrs si terribles à leurs tyrans, mais si tendres pour leurs bourreaux, si vous condamnez les perversités d'autrui, c'est par une autre perversité ; c'est votre vanité qui ne peut souffrir celle de votre frère ; c'est par la fierté même que vous trouvez celle du prochain ridicule et insupportable ; c'est votre inquiétude qui vous soulève contre la paresse et l'indolence de celui-ci ; c'est votre humeur sombre qui vous irrite contre les divertissements excessifs de celui-là ; c'est votre humeur impétueuse qui vous anime contre les finesses et les astuces d'un autre ; c'est une cupidité qui s'allume contre une autre cupidité, et qui attaque toujours rudement ceux qui excitent votre jalousie ou qui lassent votre patience.

O chrétiens ! si la charité, plénitude de la loi, est dans votre cœur, non-seulement vous pleurerez sur vous-mêmes avant que de crier contre les transgressions de vos frères, non-seulement vous pleurerez sur les maux de Jérusalem avec tendresse, pendant que vous lui reprocherez avec force ses prévarications, sensibles à la cause et aux intérêts de Dieu ; mais vous prierez même avec amour pour l'ennemi qui vous persécute, comme le premier des martyrs, Etienne, lequel offrant sa prière pour ses bourreaux au milieu de son supplice, nous fait souvenir du grand précepte de la charité que Jésus-Christ nous a laissé dans son Evangile, et dont il nous a donné en mourant un si grand exemple.

Disons donc, mes frères, et voici ma seconde réflexion, que Jésus-Christ, dans la dernière heure, après avoir tant de fois signalé sa douceur envers ses ennemis pendant sa vie, offrit sur la croix, parmi les tourments et les opprobres de la mort, une ardente prière pour ceux qui le crucifiaient. A cette parole de charité que le Sauveur du monde prononça en mourant, il fut reconnu par le centenier, non pour un homme, mais pour un Dieu : *Vere Filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII, 54) ; et c'est pour cela, dit le grand Augustin, que quand on allègue à plusieurs l'exemple de Jésus-Christ, ils répondent aussitôt : un Dieu l'a pu faire ; mais moi qui ne suis qu'un homme, je ne le puis. Or, reprend le docteur de la grâce, rien n'est plus mal entendu que cette réponse, et vous devez en demeurer d'accord. En effet, pourquoi Dieu même s'est-il fait homme ? n'est-ce pas afin que l'homme, s'élevant en quelque façon au-dessus des faiblesses humaines, ne fût plus un homme faible, gourmandé par ses passions, esclave de ses convoitises et de ses fureurs : *Deus ergo ut quid homo, si non corrigitur homo?* Et, au reste, poursuit ce Père, votre excuse n'est plus recevable depuis qu'Etienne, étouffant toute vengeance, a rendu à ses

ennemis bénédictions pour malédictions, et tendresse pour cruauté. Ce juste était un homme comme vous, formé d'un même limon, et il n'était pas d'une autre nature : il n'était pas Dieu, et néanmoins il a imité la charité d'un Dieu : *Sed tamen attende, et Stephanum conservum tuum, homo erat, hoc erat quod tu, et tamen idem fecit.*

O vengeance cruelle ! arrête-toi donc ici, et écoute les paroles si tendres d'Etienne mourant? Il ne te reste plus d'excuses et de prétextes; un homme a exécuté ce qu'un Dieu a fait, et ce qu'il a commandé. Je dis ce qu'il a commandé ; car, mes chers frères, il ne s'agit point ici d'un simple conseil ou d'une œuvre de surérogation : si vous ne pardonnez pas du fond de votre cœur à votre frère, le Père céleste ne vous pardonnera jamais : *Si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII, 35) ; c'est là votre Evangile, la religion que vous professez, le précepte de Jésus-Christ ; c'est la charité chrétienne, sans laquelle la religion même, avec tous ses sacrifices, ne lui sera point agréable : il vous commande de quitter les autels pour aller vous réconcilier avec vos frères, sans quoi le martyre n'est qu'un meurtre, un homicide, une action profane ; il veut que vous préfériez la miséricorde au sacrifice : en un mot, et voici un avantage singulier ; c'est qu'avec la grâce de cette vertu, mes frères, avec ce pardon sincère, remettant à un homme les dix deniers qu'il vous doit, vous vous acquitterez envers le Seigneur des dix mille talents que vous lui devez.

Grande consolation pour vous qui avez offensé votre Dieu en tant de manières, et qui ne pouvez, selon la parole de l'Evangile, ni fouir la terre, ni mendier votre pain par les humiliations pénibles d'une rigoureuse pénitence. Grande consolation encore une fois, et source de rémission et de grâces, lorsque, touchés jusqu'au fond du cœur du nombre et de la grièveté de vos transgressions, vous ménagerez au dedans et au dehors toutes les occasions qui se présenteront pour pratiquer envers les autres le grand précepte de la charité, soit en étouffant dans votre cœur tout le sentiment d'une offense, soit en supprimant l'injure qui naît dans la bouche pour ne pas repousser, comme les païens, l'outrage par l'outrage ; tantôt en désarmant votre main, et ne renvoyant pas sur votre ennemi la pierre que votre ennemi vous jette. Le moment de la colère est redoutable : et pour moi, disait un ancien, quand j'ai reçu une injure, ce n'est pas la haine de mon ennemi que je crains, c'est la mienne. Vous excuserez toujours le prochain, dont l'aversion a peut-être été excitée par votre imprudence, ou allumée par votre malignité, et toujours le sacrifice de vos ressentiments sera marqué, en souhaitant du bien à votre frère, en vous affligeant de ses maux, en vous réjouissant de ses avantages, en priant pour lui avec de grands cris, et dans une humble posture comme Etienne : *Positis genibus, clamavit voce magna.* (*Act.*, VII, 59)

Et quel sera le fruit d'un telle charité, mes frères ? Saint Augustin nous assure que le grand effet de la prière charitable d'Etienne, expirant sous les coups de pierres, a été la conversion de l'admirable Paul, qui était alors un de ses persécuteurs, et, par la conversion de cet apôtre, celle de toute la terre qu'il a soumise à la religion de Jésus Christ. O avantage ! ô richesses de la divine charité ! avec quelle ardeur devrions-nous vous chercher, vous embrasser ! Mais combien êtes-vous inconnues au monde ! ce n'est dans ce monde le plus poli que des maximes prises des nations les plus sauvages, et contraires non-seulement à la religion, mais à l'humanité ; une brutalité érigée en héroïsme; l'impatience et la fureur à qui l'on a donné les glorieux noms de valeur et de force, des hommes qui ne croient pas la raison digne de terminer leurs différends, et qui ne veulent s'en rapporter qu'à la violence ; des chrétiens qui se croient déshonorés en suivant les saintes règles de l'Evangile, et surtout la première de ces règles, la charité, qui nous fait tous chrétiens. Vous avez vu dans Etienne la plénitude de cette charité, ne le perdez point de vue ; je vais vous marquer, dans la mort qu'il a soufferte le premier pour la cause de Jésus-Christ, une plénitude de force; troisième et dernière partie de son éloge.

TROISIÈME POINT.

Pendant qu'Etienne prie pour les Juifs, attentif à les combler de biens, les Juifs l'accablent de maux ; ils l'assomment sous les rudes coups de pierres qu'ils lui jettent : et alors qu'arrive-t-il? Le ciel s'ouvre, Jésus-Christ, dans sa gloire, paraît debout à la droite du Père céleste, pour être le témoin de ses combats. Oui, le ciel s'ouvre lorsque Etienne est lapidé. Il me souvient de Jacob, qui, étant couché sur la pierre, vit dans un songe mystérieux les cieux ouverts, une échelle qui descendait jusqu'à terre, et Dieu même appuyé sur cette échelle. Quelque grande que fût cette merveille, ce n'était qu'une figure de ce qui se passe aujourd'hui. L'incomparable Etienne se fait un lit de cette grêle de pierres dont on l'accable, et là, comme s'il se reposait, les cieux ouverts lui exposent et la gloire du roi céleste, et la magnificence du royaume éternel; il aperçoit, non en songe, mais en vérité, le Dieu de la terre et du ciel.

Et, à dire vrai, chrétiens, un tel combattant méritait bien un tel spectateur. Je n'ignore pas que d'autres martyrs ont été à l'épreuve d'un appareil de tourments aussi terrible que celui d'Etienne : mais vous devez avouer aussi qu'ils n'ont couru tous dans la carrière du martyre qu'après cet invincible athlète. Etienne, le premier des chrétiens, lève l'étendard de la croix, le premier il met le pied dans les eaux de cette mer rouge, comme le généreux Ami

naab, lorsque les forts d'Israël n'ont encore osé tenter ces chemins pleins d'écueils et d'abîmes. Ainsi, plénitude de force dans le saint que nous honorons, puisqu'il est comme le père et le modèle des plus généreux entre les fidèles; ainsi nous pouvons dire que de ces pierres, dont le courageux Etienne est couvert, est sorti un nombre infini, non d'enfants d'Abraham, mais de martyrs de Jésus-Christ, et que son sang a été la semence, non-seulement des chrétiens, mais des plus parfaits entre les chrétiens.

Ouvrez-vous donc, ô cieux! portes éternelles, ouvrez-vous, afin que ce triomphateur entre dans le sanctuaire de la gloire, où il n'est permis d'entrer qu'à l'homme de douleurs. Couronnes célestes, venez vous placer sur le chef invincible de la troupe des martyrs; aussi bien ne ferez-vous que remplir l'augure de son nom. Et vous, chrétiens fidèles, serez-vous des spectateurs froids et oisifs de ses combats et de ses triomphes? Lorsque vous voyez les cieux qui s'ouvrent à la mort du prince des martyrs, et Jésus-Christ qui se montre dans sa gloire, pendant que son serviteur, accablé de pierres, souffre sans se plaindre les supplices et la mort; ne devriez-vous pas vous dire à vous-même : Je vois bien maintenant que la souffrance est le chemin le plus sûr vers le ciel, et que ce royaume ne se prend que par la violence. Je vois bien que l'on ne va point à la gloire couché mollement sur les roses et languissant dans la mollesse. Elle ne se donne cette gloire, qu'à ceux qui combattent, qui souffrent, qui sont accablés de pierres comme Etienne, ou plutôt, qui sont eux-mêmes des pierres taillées avec le marteau de la tribulation.

Il s'agit donc de souffrir, mes frères, mais il s'agit encore de souffrir comme les saints, avec force, puisqu'on ne peut autrement régner avec les saints. Deux grandes vérités avec lesquelles je finis. Il s'agit de souffrir. Montagnes du siècle, c'est à vous que cette parole du Seigneur s'adresse aussi bien qu'aux vallées, vous êtes même beaucoup plus exposées aux foudres du ciel. Il n'est point de priviléges contre la souffrance pour aucune condition mortelle; les calamités et les douleurs assiégent toutes les avenues et les issues de la félicité humaine. L'un est tourmenté dans son corps, l'autre dans son esprit; l'un dans ses biens, l'autre dans son honneur; l'un dans ses enfants, l'autre dans ses amis; un calomniateur vous déchire, un ennemi vous persécute, un voisin vous fâche. Tantôt un procès vous livre aux cruelles mains de l'homme sans foi; tantôt une maladie vous attache au lit de la douleur, et la mort vient lentement à vous avec toutes ses armes. L'iniquité des temps a interrompu le cours de votre commerce; la guerre, qui a désolé même les riches, a amené dans votre maison la triste indigence, et le publicain vous a enlevé ce que le soldat ne pouvait plus vous ôter.

Ou si vous n'êtes pas troublés, si vous n'êtes pas affligés par ces funestes événements et par les grandes calamités qui sont plus rares, vous l'êtes par les émotions domestiques qui arrivent tous les jours et contre lesquelles votre âme est moins en garde; par les contradictions de ceux avec qui vous vivez, qui vous blessent davantage, parce qu'ils vous frappent de plus près, par leur humeur, par leurs fantaisies; et il y a plus de caprices à essuyer dans l'humeur que dans la fortune. Epreuves d'ailleurs très-obscures, où l'orgueil humain ne vous soutient pas. Rien donc de plus commun que la souffrance. Les méchants sont affligés, parce qu'ils aiment le monde, et les bons parce que le monde ne les aime pas.

Mais il n'est pas seulement question de souffrir : vous devez le faire comme les saints avec force, si vous voulez régner avec les saints. Le calice amer vous doit être précieux comme à Etienne, vous devez le boire comme lui, non-seulement sans répugnance, mais avec la douceur des espérances chrétiennes; vous devriez en quelque façon baiser la pierre qui vous frappe. Grand Dieu, hélas! Combien sommes-nous éloignés de ses saintes dispositions! Et qu'il est vrai de dire que vous voyez à présent du haut des cieux sur la terre bien peu d'Etiennes qui souffrent les maux avec cette plénitude de force: *Plenus fortitudine.*

Car, mes chers frères, réfléchissez un peu sur vous-mêmes, et dans une religion qui ne promet que des afflictions pour cette vie, mais qui promet tout aux afflictions et même une vie éternelle, qui n'a point d'autre roi qu'un roi crucifié, qui n'a point d'autres princes que des martyrs, qui ne consacre point de justes sans souffrances; comment les recevez-vous les souffrances? Avec quelles plaintes parlez-vous de vos misères? Avec quels désespoirs envisagez-vous l'ignominie qui vous flétrit ou la pauvreté qui vous menace? Avec quelles larmes perdez-vous la santé? Avec quels regrets voyez-vous s'écouler si rapidement les jours de votre jeunesse? Avec quelle douleur regrettez-vous un enfant chéri? Dans ces tristes accidents, vous pouvez céder quelque chose à la nature; mais vous ne devez jamais rien céder à l'impatience. Avec quelle horreur enfin regardez-vous l'âge des infirmités qui vous saisit, et la pierre du sépulcre qui est déjà taillée? Bien loin de ménager les tribulations pour le ciel, vous ne pensez qu'à vous en garantir par des précautions infinies sur votre santé, et sur tout ce qui peut retarder les débris de ce corps mortel; par la mollesse d'une vie commode qui puisse vous dédommager de la malice de chaque jour, par une vie de jeu et de spectacles, par une vie dissipée où vous ne persévérez que pour éviter les ennuis, les peines, les contraintes d'une vie chrétienne et sérieuse; en un mot, par une attention aussi grande à vous soustraire aux abstinences et aux mortifications commandées, que celle des saints à s'en procurer toujours de nouvelles.

O chrétiens trop efféminés! Le ciel ne

s'ouvrira point pour vous. Mais en mourant vous verrez les tombeaux creusés, et l'enfer qui ouvrira ses abîmes. Il n'en sera pas ainsi de vous, âmes justes, qui regardez le ciel dans vos tribulations, qui tirez du ciel toute votre force, qui dirigez au ciel toutes vos espérances : vous n'êtes pas venues ici en vain honorer le tombeau d'Etienne, implorer ses suffrages, étudier ses vertus, considérer sa gloire. Ses cendres mêmes, selon le témoignage du grand Augustin, ont opéré après sa mort beaucoup de miracles, comme il en avait fait, selon l'Ecriture, un si grand nombre pendant sa vie : *faciebat prodigia et signa magna in populo.* Mais ce n'est point par les œuvres miraculeuses et éclatantes que l'homme est sanctifié. Le grand miracle, mes frères, et votre obligation à tous, est d'avoir quelque part à une sagesse si consommée, à une charité si tendre, à une force si invincible, que Jésus-Christ, qui forme les saints par sa grâce, couronnera enfin de sa gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIX

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Discipulus quem diligebat Jesus. (*Joan.* XXI, 20.)
C'est le disciple que Jésus aimait.

En vain, Messieurs, chercherions-nous ailleurs que dans ces paroles un éloge digne du grand apôtre que nous honorons : c'est le disciple que Jésus aimait. Quand ce disciple demandait d'être assis à la droite du Fils de Dieu dans son royaume, il ne savait ce qu'il demandait. La place qu'il occupe dans son cœur est incomparablement plus belle et plus glorieuse : c'est le disciple que Jésus aimait. L'ange avait eu la première place dans le ciel, Pierre occupait le premier siége dans l'Eglise ; élévations d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus grandes, si elles ne sont fondées sur l'amitié de Jésus : c'est le disciple que Jésus aimait. Ce n'est pas un grand éloge pour un homme de dire qu'il est aimé d'un autre homme : les hommes aveugles aiment sans discernement, et sont assez souvent surpris par quelque faux mérite. C'est le sort des princes mêmes, qui distribuent quelquefois leur faveur à des gens bien plus propres à être les ministres de leur volupté que les dépositaires d'une autorité légitime. Et d'ailleurs, après qu'ils ont choisi leurs amis, ils peuvent bien partager avec eux leur fortune, mais ils ne peuvent les en rendre dignes. L'amour des hommes est faible et impuissant, en aimant les autres ils ne les changent point. David aimait Absalon avec tendresse, et les cris éclatants qu'il fit entendre en apprenant sa mort témoignèrent assez son affection paternelle. Cependant le pervers naturel de ce fils rebelle ne put jamais être dompté par l'amour d'un père si bon et si tendre. A-t-on jamais vu de prince, quelque puissant qu'il fût, qui, en donnant son cœur à un favori, lui ait donné en même temps la sagesse, la science, la magnanimité héroïque, la piété désirable et tous les autres biens de l'âme ?

Dieu, au contraire, mes frères, ni ne peut faire un mauvais choix, ni ne peut aimer sans orner ceux qu'il aime par de grands mérites. Son amour est si puissant qu'il transforme heureusement ceux qui en sont honorés. Tout ce qu'il y a de véritable grandeur dans l'homme est toujours l'ouvrage de l'amour de Dieu : de sorte qu'il n'est point de louange pareille à celle qui est donnée au saint évangéliste que nous célébrons : c'est le disciple que Jésus aimait. Après cela serez-vous surpris que tous les dons différents que le Seigneur a dispersés dans les autres saints, il les ait réunis dans le nôtre, et qu'il l'ait fait tout ensemble apôtre, prophète, évangéliste, martyr, confesseur, docteur, vierge, évêque : c'est le disciple que Jésus aimait. Serez-vous surpris qu'il ait fait à ce disciple le plus grand de tous les présents, en confiant à ses soins l'auguste Marie, et voulant qu'il fût un autre fils adopté par cette incomparable mère, qui avait conçu Dieu même selon la chair dans ses chastes entrailles, lorsqu'un ange la salua avec ces paroles : *Ave, Maria.*

Dans ce vaste champ des éloges du disciple que Jésus aimait, parmi les vertus sans nombre qui s'offrent à mon esprit, et qui sont les fruits de cet amour de Jésus envers Jean son disciple, j'en remarque deux auxquelles se réduisent toutes les autres, et que le saint évangéliste paraît aussi nous avoir plus souvent insinuées dans ses écrits. C'est la vérité et la charité. La vérité : il nous représente à toute heure le Fils de Dieu sous le nom de la vérité, et entre les évangélistes c'est celui qui nous rapporte plus en détail les paroles adorables, les enseignements divins du Verbe fait chair : en un mot, toute sa joie, comme il le dit lui-même dans une de ses *Epîtres* à la dame Electe, est d'apprendre que les fidèles marchent dans la vérité : *Gavisus sum valde, quoniam inveni de filiis tuis ambulantes in veritate.* (II *Joan*, IV.) La charité : dans son Evangile et dans ses lettres, vous ne trouvez que la doctrine de l'amour sacré et de la charité chrétienne. Et n'est-ce pas lui qui nous répète ces grandes paroles du Fils de Dieu touchant la nécessité d'aimer nos frères : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem?* (*Joan.*, XV, 11.) N'est-ce pas lui qui déclare que celui qui n'aime pas demeure dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte?* (I *Joan.*, III, 14.) De manière qu'on peut dire, pour user de ses propres termes, qu'il est tout entier dans la vérité et dans la charité : *in veritate et charitate.* (II *Joan.*, III.)

Quiconque est parvenu jusque-là, mes frères, il ne lui reste plus rien des plaies de l'homme pécheur. Car l'homme, après son péché, a été frappé de deux plaies dangereuses, de l'erreur dans l'esprit et de la cupidité dans le cœur. Or, la vérité dissipe l'erreur, et la charité guérit la cupidité. Je dis la vérité, quand on l'aime comme saint Jean l'a aimée. Je dis la charité, quand elle est aussi parfaite, aussi véritable que celle de ce disciple. Je dis la vérité et la charité join-

tes ensemble, car il faut avoir, comme le disciple aimé de Jésus, l'amour de la vérité, c'est ma première proposition ; il faut avoir encore comme lui la vérité de l'amour, c'est ma seconde proposition et tout le sujet de ce discours, qui demande, mes frères, toute votre attention.

PREMIER POINT

En quelque ordre que nous considérions l'homme, nous devons toujours le regarder par rapport à la vérité. Si nous le considérons dans l'ordre et l'être naturel qui lui est commun avec toutes les créatures, il n'est et il ne subsiste que parce que la vérité l'a formé ; dans l'ordre de la raison, il n'est raisonnable que parce qu'il est capable de connaître la vérité; dans l'ordre de la grâce il est juste, parce qu'il aime la souveraine vérité qu'il connaît; et enfin, dans la gloire, il est bienheureux, parce qu'il ne se réjouit plus d'aucune chose que de la vérité qu'il connaît et qu'il aime; qu'il connaît, non plus sous des nuages et des voiles sombres qui la couvrent ; qu'il aime, non plus avec partage et avec inconstance.

Mais avant que d'en venir là, mes frères, il y a un amour de la vérité qui commence sur la terre, et dont vous trouverez le modèle dans le disciple de Jésus, qui a montré combien il aimait la vérité ; premièrement, en la cherchant dans le cœur de Jésus-Christ même; en second lieu, en la gardant dans son propre cœur; troisièmement, en la portant sur ses lèvres et la confessant de bouche. Trois effets de l'amour de la vérité, trois circonstances que vous devez remarquer. Commençons, puisque l'amour est la clef de la science et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, selon le grand Augustin : *Non intratur in veritatem, nisi per charitatem;* il n'était point d'école plus propre pour étudier la vérité que le cœur de Jésus-Christ, où vous voyez le sage disciple tendrement penché dans la dernière cène. C'est là en effet qu'il écoute, dans un mystérieux silence, la vérité qui lui parle; c'est là qu'il puise, comme dans une source féconde, toutes les lumières qu'il répand ensuite dans ses discours et dans ses écrits : *De illo pectore in secreto biberat ; sed quod in secreto bibit, in manifesto eructavit.* (Saint Augustin.) Du cœur du maître sortent des fleuves d'eau vive qui inondent l'âme du disciple. Et si le juste Siméon, qui porta Jésus-Christ entre ses bras; si la sainte pénitente, qui baisa ses pieds ; si l'apôtre Thomas, qui toucha ses mains et son côté ; si les disciples d'Emmaüs, qui jouirent pendant quelques moments de son entretien : si, dis-je, toutes ces personnes ont reçu tant de grâces et de lumières, que devons-nous penser de notre saint évangéliste, qui se reposa si familièrement sur le sein et le cœur même de son maître?

Aussi voyez-vous, comme par un vol rapide, de même que l'aigle s'élevant jusques au ciel de justice, il nous découvre la génération ineffable du Verbe. *Au commencement,* dit-il, *était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* Ne pensez-vous pas, chrétiens, être tout d'un coup comme transportés dans le ciel quand vous entendez ces grandes paroles. Les autres évangélistes tracent seulement avec de sombres couleurs les actions de l'humanité de Jésus-Christ ; celui-ci, passant tout ce qui est créé et s'élevant au-dessus des cieux, avant que de nous marquer les humiliations du Verbe né dans la chair pour réformer la chair, nous manifeste sa divinité même : Verbe éternel inséparable de son principe éternel, production infinie d'un entendement infini, lumière universelle qui éclaire tous les esprits, parole puissante qui produit tous les êtres, vie éternelle et vérité souveraine qui distribue la vérité et la vie, en les portant jusque dans les esprits par sa lumière, et jusque dans les cœurs par son amour.

Vous parlerai-je des autres écrits du saint apôtre et des admirables révélations qu'il nous a laissées dans son *Apocalypse,* livre qui renferme toute l'histoire du royaume de Dieu, ses jugements redoutables et ses récompenses éternelles. A votre avis, mes frères, comment un homme mortel, sans le secours de la science et des lettres, d'un génie naturellement borné, d'une condition abjecte, élevé sur les bords de la mer et nourri parmi les poissons muets, comment eût-il écrit de si grandes choses, si la sagesse éternelle ne l'avait elle-même instruit lorsqu'il se reposait sur son cœur, et si elle n'avait peint dans son esprit de si hautes vérités? Oh ! la belle manière d'étudier la vérité dans le cœur de Jésus-Christ, qui est lui-même la vérité qui enseigne, lui-même toute vérité qui est enseignée, lui-même le livre et l'école où se donnent tous les divins enseignements ! Là, apprenant tout ce que le Verbe fait chair a fait pour nous racheter, tout ce qu'il a dit pour nous instruire, nous connaîtrons celui que le monde ne connaît pas ; nous n'irons pas chercher dans les doctrines des hommes les règles de nos mœurs, nous écouterons ceux qui écoutent eux-mêmes la sagesse éternelle, nous consulterons le livre céleste qu'elle a dicté à son disciple, et tous les volumes sacrés où luit cette lumière; hors de cette école sainte, ce n'est qu'erreur et mensonge : *Erratis nescientes Scripturas.* (*Matth.*, XXII, 29.) Mais surtout pour trouver la vérité et pour la puiser en Jésus-Christ, comme dans sa source, nous joindrons la prière à la lecture.

Prier et lire ; prier avec ferveur, lire avec assiduité. Et dites-moi, je vous prie, vous à qui tant de maximes qui regardent votre plaisir ou votre intérêt paraissent si bien décidées parce qu'elles vous sont favorables, vous êtes-vous jamais approchés de Jésus-Christ par vos implorations et vos prières pour lui demander qu'il vous éclairât dans vos ténèbres, et qu'il éloignât de vous l'esprit d'erreur, avez-vous jamais lu ses règles saintes dans le livre de la vérité? Vous avez cru la trouver cette vérité sur les lèvres du premier venu ; ce n'est ni Jésus-Christ, ni le

disciple de Jésus-Christ que vous avez cherché, vous n'avez pas consulté l'homme selon le cœur de Dieu, mais selon le vôtre ; votre cœur même avait décidé avant que vous eussiez interrogé le prophète, et par cette disposition criminelle vous avez mérité que l'esprit de mensonge se trouvât dans sa bouche. Quelquefois encore c'est au milieu des fumées d'un repas que vous demandez au docteur affaibli son sentiment sur vos divertissements et sur vos usures ; et quoiqu'il ne soit pas la lumière, et qu'il s'éloigne peut-être de tous ceux qui l'ont été ; quoique ennemi de la saine antiquité, à l'exemple de Roboam qui ne prit pour ses conseillers que ses jeunes courtisans, vous n'écoutez aussi vous-mêmes que les interprètes de la Loi les plus licencieux et les plus modernes ; vous êtes néanmoins toujours contents d'une décision qui vous laisse vos cupidités, et que l'on ne vous donne pas même pour vraie, mais seulement pour probable.

O chrétiens ! si c'est ainsi que l'on trouve la vérité sans la chercher dans le cœur de Jésus-Christ et dans sa loi, ni par la prière ni par la lecture ; si quelque degré de probabilité dans une opinion peut en former la règle infaillible de notre conduite, si indépendamment de l'Evangile tout évangéliste nous est bon ; c'est donc en vain que tant de conciles composés des plus saints et des plus doctes évêques se sont assemblés pour chercher, quelquefois sur un seul cas de conscience, la décision la plus sûre et la plus conforme à la loi de Dieu ; en vain le sacré volume des Evangiles placé sur un trône pour y être à toute heure consulté présidait-il à ces saintes assemblées ! En vain toute l'Eglise nous fait-elle demander à Dieu tous les jours qu'il conduise nos pas dans la vérité, qu'il nous envoie la vérité ; en vain le Seigneur même nous a-t-il avertis et ses apôtres après lui, de nous garder des faux prophètes et des ministres séducteurs, qui, avec la bénignité de leurs douces opinions, nous éloignent de la voie de la vérité. Le sentier du ciel où le faux comme le vrai nous conduirait, ce sentier devenu large et facile serait ouvert à tout le monde, la voie qui selon le sage paraît droite et qui ne l'est pas, ne demanderait plus l'examen et les défiances du fidèle ; ce ne serait plus la vérité qui nous délivrerait, mais la probabilité. Le peuple de Dieu ne serait plus le peuple saint, sectateur de la vérité.

O sagesse ! ô vérité ! il n'y a que ceux qui vous cherchent qui trouveront la vie. Mais pour vous trouver, vous qui êtes plus précieuse que l'or et l'argent, avec quelle ardeur ne faut-il pas vous chercher ? Par le gémissement de la prière, par l'étude de l'Evangile, parlant à Jésus-Christ et l'écoutant. Le privilége du disciple bien-aimé fut de se reposer sur son cœur, pour y trouver la vérité dans sa source, pour y puiser la sagesse dans ses propres trésors. Et après qu'il l'a trouvée dans le cœur de Jésus-Christ, remarquez, mes frères, en second lieu, où l'amour de la vérité nous doit conduire ; le saint évangéliste ne se hâte point de la communiquer aux autres par ses écrits ; il la garde et la médite dans son propre cœur.

Car il faut que vous sachiez qu'il est le dernier des évangélistes qui a écrit les paroles et les actions de Jésus-Christ. Déjà les apôtres avaient fait le circuit de la terre et porté par tout le monde la lumière de l'Evangile, lorsque les cérinthiens, niant la divinité du Fils de Dieu, donnèrent aux siècles suivants l'exemple de l'hérésie et du schisme. Notre grand apôtre oppose donc aux ténèbres de l'erreur les armes de la lumière ; et puisqu'il n'est plus d'autre secret pour arrêter le torrent des mensonges, il fait couler enfin de sa plume un torrent de célestes vérités. Cependant, plus content d'être disciple, il aurait mieux aimé écouter la vérité que de l'écrire, et n'annonçant jamais que ce qu'il avait longtemps entendu : *quod audivimus... annuntiamus.* (I *Joan.*, I, 1, 2.) Il nous faisait à tous de grandes leçons ; soit aux ministres du temple qui avec une ardeur précipitée d'enseigner les hommes après avoir beaucoup plus écouté le monde que Jésus-Christ, deviennent les maîtres de la vérité avant que d'en être les disciples ; soit à tous les fidèles qui, avec une connaissance superficielle des mystères de la religion et des règles de la morale, croient déjà posséder la vérité.

Mais il faut vous désabuser, mes chers frères, et vous dire que ces traces de la foi légèrement imprimées dans une âme que tous les objets sensibles frappent si souvent et si vivement, sont bientôt effacées, et que quand même avec une mémoire affermie vous entasseriez vérités sur vérités, si elles ne descendent point de votre esprit dans votre cœur, si le cœur qui est le lieu propre de la vérité et de la loi nouvelle ne les retient pas, cette science sèche et stérile n'est pas la science du salut. L'homme n'est pas justifié par ses connaissances, il n'est pas réformé par ses pensées ; la science qui vous ouvrirait toutes les portes du sanctuaire de la vérité ne changerait rien dans la nature de vos convoitises ; les systèmes les plus suivis, les principes les plus justes et même les maximes les plus sévères dont la tête se remplit, ne concluent rien pour le règlement des mœurs et pour la conduite de la vie. L'homme le plus éclairé est quelquefois le plus faible. Il y a bien loin de l'esprit au cœur. Revenez donc à votre cœur, chrétiens, et demandez que la vérité demeure dans cette partie de vous-mêmes par où vous êtes sanctifiés ; c'est là que l'amour vous mettra en possession des richesses de la doctrine dont la connaissance seule ne vous donne qu'un vain spectacle ; c'est là que le trésor de la science n'est plus pour vous un trésor de colère ; c'est là que, la vérité écoutée, méditée, conservée, vous la porterez ensuite de votre cœur sur vos lèvres : troisième effet de l'amour de la vérité, vous annoncerez la vie éternelle que vous aurez entendue : *quod audivimus, annuntiamus vobis vitam*

æternam. (*Loc. sup. cit.*) Regardez notre grand apôtre qui porte son Evangile partout devant les peuples aux dépens de son repos; devant les tyrans aux dépens de sa vie, parmi les Juifs qui déchiraient la vérité par leurs blasphèmes, parmi les païens qui la déshonoraient par leur moqueries, parmi les hérétiques qui la divisaient par leurs erreurs, parmi les pécheurs qui la profanaient par leurs sacriléges.

Il est vrai, mes frères, que les siècles pacifiques qui ont succédé aux temps plus anciens, et que le royaume catholique où vous vivez, ne vous donnent plus lieu de confesser Jésus-Christ et les vérités de son Evangile avec tant de périls; vous n'avez plus l'occasion de le reconnaître pour le vrai Messie devant les Juifs, pour le vrai Dieu devant les païens, pour le Fils de Dieu, égal et consubstantiel au Père céleste devant les ariens, pour le Verbe fait chair sans confusion de natures devant les eutychiens, sans distinction de personnes devant les nestoriens. Mais vous avez encore parmi vous un peuple superstitieux trop affectionné au culte des créatures, que vous pourriez ramener à Jesus-Christ, suprême médiateur, au nom duquel toute grâce est donnée; vos enfants vous demandent le pain de la parole, et obligés de leur donner une sainte éducation qui est comme une seconde nature qui corrige les défauts de la première, vous ne sauriez mieux faire que de leur annoncer Jésus-Christ souverain réparateur de la nature. Vous ne devez rougir aussi ni de la foi devant les impies, ni de l'Evangile devant les mondains, ni de la croix devant les sensuels, ni des sacrements avec les charnels et les tièdes, ni des saints ou des choses saintes avec les moqueurs, partout défenseurs et confesseurs de la vérité.

Car, mes chers auditeurs, ce serait peu de chose de lui rendre hommage en secret, et parmi ses amis où elle est honorée; si vous l'aimez, vous la confesserez devant les Domitiens même, comme le saint apôtre. Précepte d'autant plus nécessaire que d'autres persécuteurs de la vérité se multiplient tous les jours, et que vous ne trouvez dans le monde que des gens ou qui sont ses ennemis, ou qui sont indifférents pour elle, ou enfin qui paraissent ses amis, mais qui ne le sont pas. Et combien parmi tant de prévaricateurs, devez-vous être instruits pour la défendre et fidèles à la confesser.

Les premiers, renouvelez ici votre attention, les premiers qui sont ennemis de la vérité, ressemblent aux pharisiens et aux princes de la Synagogue, qui crucifièrent la sagesse incarnée quand elle vint leur reprocher leurs désordres, et qu'avec une main hardie elle leva le masque de la religion, dont ils couvraient leurs iniquités. Et c'est pour cela, ô divine vérité, que l'on vous voit si rarement dans les maisons des superbes. Leurs oreilles, que le sage appelle si bien les filles des chansons : *filiæ carminis* (*Eccle.*, XII, 4); oreilles efféminées et accoutumées aux airs agréables et enchanteurs de la flatterie, elles sont devenues sourdes ces oreilles aux austères conseils, et sont même très-souvent environnées d'épines pour déchirer la bouche sainte qui osera leur faire entendre les corrections amères. Il y a quelquefois plus de péril à censurer le mal qu'à le commettre; notre erreur nous plaît et nous la préférons à la vérité qui nous est montrée par les autres. Nous nous armons pour elle.

Mes chers frères, qui que vous soyez, examinez-vous à fond sur cet article; il y a des ennemis de la vérité dans tous les états, et parmi ceux même qui, comme les pharisiens et les docteurs de la synagogue, font profession de l'enseigner et de la suivre. Si donc un évangéliste, ami de la vérité, veut vous ôter vos erreurs, vos petites traditions, vos histoires apocryphes; si, au lieu de vous amuser par des faits incertains et surprenants, il vous rappelle aux instructions solides, vous décriez peut-être le ministre de la parole, comme s'il voulait vous arracher les dogmes de la foi; vous faites dépendre la religion de vos pieuses minuties et de vos suppositions vulgaires, et cette religion divine vous l'avilissez; les vérités saintes vous touchent peu, mais vous défendez avec chaleur vos déplorables préjugés. Le disciple qui n'a lu que les compilateurs, et les compilateurs ne pensent point, le siècle qui n'a étudié la religion que dans les légendaires, se joint à vous, et le ministre de la vérité succombe sous la calomnie.

Mais je vous l'ai dit, tous ne sont pas des ennemis cruels qui étouffent la voix libre du censeur et du prophète. Il y a une seconde classe de ceux qui, n'étant pas ennemis de la vérité, sont indifférents pour elle. Ceux-ci, si vous y prenez garde, sont semblables à Pilate. Quand le Fils de Dieu dit à Pilate qu'il n'était venu au monde que pour rendre témoignage à la vérité, ce juge lui demanda ce que c'était que la vérité? *Quid est veritas?* (*Joan.*, XVIII, 37, 38.) Mais il le lui demanda froidement, avec mépris, se tournant d'un autre côté et ne se donnant pas la peine d'attendre la réponse que le Seigneur devait faire à une question si importante : *Quid est veritas?* Qu'est-ce que c'est que cette vérité dont vous nous parlez? Vous demandez ce que c'est? ô homme! C'est tout ce que vous devez croire pour être fidèle, tout ce que vous devez aimer pour être juste, tout ce que vous devez espérer pour être heureux; et néanmoins vous n'y prenez point de part : *Quid est veritas?* Quelle habileté dans les affaires! Quelle finesse dans les intrigues! Quelle prudence dans les négociations! Quelle pénétration dans la dialectique! Quelle politesse dans la langue! Quelle vivacité dans les entretiens! Quelle profondeur dans les conseils! Mais au même temps quelle ignorance dans la religion et quelle grossièreté dans la créance! Les uns ont honte d'apprendre, les autres ont oublié ce qu'ils ont appris. Le peuple a plus de goût pour

le merveilleux que pour le vrai. Le monde, qui écoute follement les devins, n'écoute pas les prophètes. On lit tous les livres, hormis l'Evangile; on étudie toutes les sciences, hormis celle du salut.

Et toutefois, mes chers frères, il faut l'avouer, il s'en trouve quelques-uns qui paraissent amis de la vérité et qui écoutent encore avec plaisir la sainte doctrine; heureux s'ils se rendaient ses lumières utiles! Mais ceux-ci approuvent les vérités sans les suivre, ils appliquent aux autres la sévérité de la règle, ils ne répètent jamais pour eux-mêmes les oracles de la sagesse qui leur sont adressés; ils se contentent d'honorer le censeur, sans profiter de la censure.

Ainsi, le profane Balthazar écouta avec respect le prophète qui lui expliquait les funestes caractères qu'une main divine avait gravés sur la muraille, et qui marquaient sa ruine si totale et si subite : il récompensa Daniel, il le fit même revêtir d'une robe de pourpre. Mais le prince devait plutôt lui-même se revêtir d'un sac et apaiser par une prompte et sincère pénitence la colère du Dieu tout-puissant qui allait bientôt venger la vérité offensée; elle ne l'est plus, mes frères, si comme le sage disciple nous la cherchons dans le cœur de Jésus-Christ, si nous la conservons dans notre propre cœur, si nous la confessons de bouche. Heureux et nécessaires effets de l'amour de la vérité! J'avoue et je dis qu'il faut encore avoir la vérité de l'amour : autre caractère du disciple aimé de Jésus-Christ, et la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Si saint Jean n'avait suivi le Fils de Dieu que sur le Thabor et au cénacle, nous n'aurions pas de quoi justifier la vérité de son amour; nous ne le regarderions pas comme le plus aimant, mais comme le plus aimé des apôtres; nous applaudirions plutôt à son bonheur qu'à sa sainteté. La tribulation, mes frères, la persécution, les exils, les proscriptions, la mort, voilà les occasions propres à éprouver la vérité d'un amour sincère. Oui, quiconque suit son ami jusqu'à l'échafaud et présente gaiement au bourreau sa tête pour lui, celui-là constamment ne laisse aucun sujet de douter de son amitié, et même, selon la parole de la vérité éternelle, il en donne la plus grande de toutes les preuves : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (*Joan.*, XV, 13.)

Dans ce moment, chrétiens qui m'écoutez, remettez-vous devant les yeux l'affaiblissement universel qui fit oublier aux apôtres dans le jour des souffrances de l'Homme-Dieu toute leur fidélité, lorsque Pierre renia son maître, que Judas le trahit et que tous l'abandonnèrent. En un mot, lorsque la crainte fut plus forte que toutes les raisons du devoir, et que la puissance des ténèbres entraîna dans la révolte ou dans l'apostasie tous les disciples, le seul Jean, notre incomparable apôtre, attaché par des liens plus forts à Jésus-Christ, ne craignit point de le suivre jusqu'à la croix, et joignit à un grand spectacle de douleur un grand spectacle d'amour. Vous expliquerai-je ici quelle fut la tristesse de son cœur et combien fut douloureux le glaive qui perça son âme, lorsqu'il assista au supplice sanglant de son maître et de son ami. Qu'on ne dise plus que ce disciple n'est point mort et qu'il ne doit pas être compté au nombre des martyrs de Jésus-Christ. Il a souffert dans ce seul endroit par les mains de l'amour tous les traits de la mort, et je trouve en effet qu'il a enduré pendant sa vie trois sortes de martyres qui l'élèvent au-dessus de tous ceux qui portent cet auguste nom : il a enduré un martyre de cœur sur le Calvaire, un martyre de corps à Rome, un martyre d'esprit dans l'île de Pathmos; dans les deux premiers, il déclare la véhémence de son amour pour Jésus-Christ, et dans le troisième il donne à ses frères les preuves les plus marquées d'une charité véritable.

A l'égard du premier martyre, le martyre du cœur qu'il souffre sur le Calvaire, nul ne le peut comprendre, mes frères, que celui qui sait jusqu'où peut aller la véritable amitié dans la souffrance d'un ami.

Généreux martyrs de Jésus Christ, je ne prétends en aucune manière diminuer la gloire de vos souffrances; mais, après tout, n'est-il pas vrai que pendant que les bourreaux frappaient et déchiraient votre chair, une divine allégresse fortifiait votre âme. Etienne était accablé sous une grêle de pierres, mais la gloire des cieux ouverts et la présence de Jésus Christ glorieux lui ôtaient presque le sentiment de ses maux. Ici c'est un ami qui voit souffrir son ami; ici, ce qui donne de la force aux Etiennes, je veux dire la présence du Fils de Dieu, c'est ce qui fait toute la tristesse, toute la douleur du tendre disciple. Ah! si vous pouviez voir son cœur, qu'y verriez-vous autre chose que les fouets, les épines, les clous, la croix et tous les autres instruments de la mort de son maître que l'amour y a imprimés?

Mais il y eut un coup que saint Jean reçut tout sensiblement qu'il a aussi lui seul remarqué dans son Evangile, c'est le coup de la lance qui perça le côté de Jésus-Christ après qu'il eut expiré. La douleur que le Seigneur ne pouvait plus sentir fut tout entière à son disciple et il ne la partagea avec personne : *Qui vidit, testimonium perhibuit.* (*Joan.*, XIX, 35.) Voilà le premier martyre, le martyre du cœur sur le Calvaire. Vous m'entendez, cœurs vraiment chrétiens, vous que l'amour céleste enflamme et qui regardez si souvent le Seigneur dans le jour de ses douleurs; cette espèce de martyre ne vous est pas inconnue : vous pensez chaque jour au juste qui est mort sur la croix, et qui est mort pour les pécheurs comme pour les justes; vous y pensez et vous séchez de douleur de ce que personne n'y pense. Les images qui vous représentent son supplice vous sont précieuses, les croix plantées dans les chemins et arbo-

rées dans les temples, vous rappellent le pieux souvenir de ses miséricordes et renouvellent vos tendres affections.

Mais surtout, avec quel empressement venez-vous à l'église pour y assister au sacrifice de l'autel qui vous retrace si bien celui du Calvaire ? Avec quelle attention y assistez-vous, écoutant le prêtre qui prie, regardant la victime qui s'offre ? Tantôt confondus par la patience d'un Dieu qui ne se plaignait pas au milieu des plus grandes douleurs, ou attendris par sa charité lorsqu'il offrait ses douleurs pour ses plus grands ennemis; tantôt considérant avec une vive componction celui que vos péchés ont percé, et son côté qui a été ouvert par vous et pour vous ; quelquefois vous considérant vous-mêmes et souhaitant d'avoir un cœur crucifié pour être dignes d'un Dieu crucifié.

Ce n'est pas ainsi que se comportent les disciples du monde, les chrétiens sans amour. Quoiqu'ils révèrent encore Jésus-Christ et qu'ils saluent sa croix, vous les voyez aussi froids dans nos mystères, aussi distraits dans nos temples que l'incrédule qui renverse les croix et qui blasphème Jésus-Christ ; vous les voyez, près des redoutables autels où la mort du Seigneur se renouvelle, montrer, dans un extérieur dissipé et immodeste, tous les signes d'une âme volage et sensuelle, opposer avec une imagination corrompue à un calice de douleur un calice de volupté, et dans les jours mêmes consacrés au sacrifice et à la prière, regretter une demi-heure employée dans l'Église où leurs pensées ne sont pas plus dévotes que dans la maison, et où ils apportent de la maison toutes les dispositions qui les rendent dignes d'être éternellement bannis de l'Église.

O insensibilité qui mérite nos larmes ! ô amour de Jésus-Christ inconnu aux disciples du monde! mais amour dominant dans le saint disciple modèle de la charité véritable. Vous l'avez vu, mes frères, souffrir un martyre de cœur sur le Calvaire : ne le perdez point de vue et regardez-le souffrant un second martyre de corps à Rome; car il ne lui manque aucun genre de souffrances pour donner des témoignages de la vérité de son amour

Nous l'apprenons de saint Jérôme, qui, après Tertullien, nous raconte que l'empereur Domitien fit transférer notre saint apôtre d'Ephèse à Rome et qu'il le fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante, pour ôter au monde chrétien, par ce dernier supplice, sa lumière la plus éclatante, son défenseur le plus ardent, celui que le grand apôtre dans son *Epître aux Galates* compte parmi les premières colonnes de l'Eglise. Mais, vous le savez; les efforts du tyran furent inutiles : le feu épargna le corps du disciple et ne fit qu'ajouter un nouvel éclat à sa vertu; il sortit du supplice avec un corps plus sain et avec une âme plus pure. Effet avantageux de l'affliction qui, éprouvant la fidélité des cœurs, purifie aussi les taches des consciences; vous ne sauriez être assurés de la sainteté d'un bienheureux que vous ne le soyez de sa souffrance ; caractère sensible des élus à qui les persécuteurs ne manquent jamais, mais à qui la tribulation sera aussi toujours utile. Et remarquez, je vous prie, en cet endroit, la différence du juste et du pécheur dans le temps de l'affliction. Quoi qu'il arrive au juste, dit le Saint-Esprit, rien ne l'attristera ; mais l'affliction pénétrera les méchants : *Non contristabit justum quidquid acciderit, impii autem replebuntur malo.* (*Prov.*, XII, 21.)

En effet, mes frères, l'homme de bien est quelquefois noirci par la détraction, accablé par la maladie, dépouillé de ses biens ; mais tous ces maux ne sont qu'au dehors et ils ne pénètrent point au fond de son âme, où il se retire, dit saint Grégoire, comme dans un port contre la tempête et où il trouve son Dieu, qui est sa consolation et sa force. Nous paraissons tristes, dit saint Paul, mais nous sommes toujours dans la joie; douleur apparente, mais joie intérieure et véritable. L'affliction au contraire pénétrera les méchants ; examinez-les bien, mes chers frères : lors même qu'ils paraissent heureux, leur joie n'est qu'extérieure; le cœur qui n'est point fait pour ces félicités humaines, en demande toujours quelqu'autre ; mais lorsqu'ils tombent dans le malheur par la perte ou de leur grandeur ou de leurs richesses, ou de leur santé, l'affliction les accable, la douleur est dans leurs sens, le trouble dans leur esprit, le désespoir dans leur âme. Tout cet éclat qui les environnait auparavant et qui flattait leur orgueil, disparaît au dehors et il ne demeure au dedans, dit saint Augustin, que la fumée d'une mauvaise conscience : *Aufertur foris quod nitebat, non remanet intus nisi fumus malæ conscientiæ.*

O triste condition des pécheurs ! mais ô heureuse destinée des élus, à qui tout est salutaire et les douleurs même ! Notre saint sort du feu plus brillant et plus pur ; mais il n'en sort que pour passer de la ville de Rome dans l'île de Pathmos, du supplice à l'exil, autre supplice cruel ; du martyre du corps à un troisième martyre, le martyre de l'esprit : et c'est alors que l'apôtre zélé signale son amour pour ses frères. En effet, devenu, par ce bannissement, proscrit des églises d'Ephèse et d'Asie, dont il était l'évêque et le fondateur, quel martyre d'esprit pour ce père de tant de fidèles, ami véritable des fidèles, parce qu'il est le plus ardent ami de Jésus-Christ? La charité de Dieu est inséparable de celle du prochain ; quel martyre d'esprit pour ce tendre père de ne pouvoir dans son exil animer ses enfants par sa présence, les nourrir de la parole, les défendre contre l'ennemi, les exciter au bien, les arrêter dans le penchant des tentations agréables, les consoler dans les dures persécutions ? Ici, c'est un fidèle dont la foi est chancelante et qu'il faudrait soutenir par l'instruction ; là, c'est une pauvre créature que l'on séduit par la douceur des

promesses et qui aurait besoin d'un chaste censeur : l'erreur s'élève dans un endroit, et le vice en ravage un autre. Figurez-vous une tendre mère qu'un grand fleuve sépare de ses enfants bien-aimés, dont elle voit l'un dévoré par un ours, l'autre déchiré par un lion, et tous ensemble la proie de quelque bête féroce, sans pouvoir y apporter du secours, sans pouvoir délivrer de la mort ceux pour qui elle voudrait mourir mille fois. Image fidèle des peines, des sollicitudes, des douleurs et du martyre d'esprit de notre saint pasteur dans son exil. Vous ne sentez pas ce martyre, vous qui vous bannissez vous-même si souvent de votre troupeau, vous que vos brebis ne connaissent point, et qui ne connaissez point vos brebis. Malheureux ! ce serait un exil pour vous de demeurer au milieu de vos enfants. Mais en vain parlerions-nous à des mercenaires, qui ne pensent qu'à succéder à l'autorité des apôtres, et non à leur charité.

Achevons le portrait du nôtre, et pour dernier trait de la vérité de son amour, marquons-en un autre de son martyre d'esprit dans la douleur sensible qu'il eut de voir les Juifs, ses frères selon la chair, devenus le peuple réprouvé de Dieu et frappé de toutes ses malédictions. Car, mes frères, vous n'ignorez pas que saint Jean, seul entre les apôtres, a été le témoin de la ruine de Jérusalem. Seul il a vécu jusqu'à ce temps-là et a vu, mais avec quelle douleur, l'accomplissement de cette grande prophétie qu'il avait entendue de la bouche du Fils de Dieu même ; seul il a vu ce temple, où Dieu dans sa majesté avait rendu ses oracles, n'être plus qu'un amas confus de pierres.

Déjà Pierre avait établi dans la capitale de l'empire le siége épiscopal de la religion; déjà Paul avait amené à la connaissance de Dieu le peuple gentil, et tous deux ils avaient consacré par leur sang la ville de Rome. La vengeance céleste n'avait pas encore éclaté sur la tête des Juifs impénitents; un faux zèle les aveugle, les faux prophètes les trompent; ils ne peuvent plus souffrir un empire légitime; ils ne donnent plus aucunes bornes à leurs attentats furieux : ils se révoltent contre les Romains qui les accablent, et Titus même, qui les détruit, reconnaît qu'il ne fait que prêter sa main au Dieu du ciel irrité contre cette nation perverse. Voilà donc qu'ils périssent avec toutes les marques de la vengeance divine, chassés de leur terre et esclaves dans tout l'univers ; ils n'ont plus ni temple ni autel, ni sacrifice ni pays, et on ne voit en Israël aucune forme de peuple. Les prophéties sont accomplies, les gentils sont convertis, les Juifs sont réprouvés et dispersés; et notre saint qui voit avec admiration ces merveilles, qui annonce le royaume de Dieu par ses travaux, par ses instructions, par ses prières, est affligé dans l'excès de ce que les coups si pesants de la main de Dieu ne réveillent point de son assoupissement ce peuple, toujours plus misérable et toujours plus méchant.

C'est là le martyre de l'esprit que souffrait le saint évangéliste et que nous souffririons nous-mêmes si nous avions pour nos frères quelque étincelle de l'amour qui le brûlait. Mais, ô chrétiens ! en trouverons-nous beaucoup qui soient émus d'un vrai zèle comme lui pour le salut des pécheurs avec qui nous vivons ! Et dites-moi, qui est celui qui pleure sur les maux de notre Jérusalem, qui compatisse aux plaies de la fille de Sion, qui ait le cœur froissé, pour ainsi dire, voyant aujourd'hui tant d'iniquités dans la ville et tant d'abominations dans le temple. Avouez-le, mes frères, pourvu que la terre ne resserre plus ses entrailles pour diminuer vos moissons, qu'un heureux commerce ne trompe point votre attente et que la dureté des temps ne retarde point vos revenus; pourvu que le fléau de l'indigence n'approche point de votre tabernacle, et que la douleur et l'opprobre n'entrent point dans vos maisons, vous ne vous mettez guère en peine des prospérités ou des adversités de l'Église; vous n'êtes sensibles ni aux calamités, ni encore moins aux prévarications de vos frères ; de sorte que vous vous trompez fort si vous vous imaginez que vous rendrez au prochain tout ce que vous lui devez par les lois de l'amour chrétien.

O Dieu saint ! c'est à vous qui êtes appelé la charité et qui êtes la charité même, *Deus charitas est* (1 *Joan.*, IV, 8 et 15), à nous inspirer le sincère et véritable amour que vous nous avez tant recommandé et qui fait que nous aimons ardemment nos frères, parce que nous n'aimons nos frères que pour vous. Le saint avait tellement cette charité dans le cœur, dans l'esprit, sur les lèvres, qu'au rapport de saint Jérôme, qui va achever son éloge, lorsque cassé de vieillesse il ne pouvait plus marcher et que ses disciples le portaient à l'église, il ne leur disait point autre chose que ces paroles si tendres qu'il leur répétait sans cesse : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. C'était là toute sa doctrine; il l'avait expliquée dans ses divines *Epîtres*, il la retraçait chaque jour dans ses sentiments et dans ses mœurs ; doctrine qui nous annonce la loi de l'amour comme la première des lois et la loi du véritable amour : car, remarquez bien ceci, notre saint ne veut pas que nous aimions seulement en paroles, mais par les œuvres et en vérité : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (*Ibid.*, III, 18.) Il veut que nous aimions nos frères comme Jésus-Christ nous a aimés et comme nous voulons être aimés nous-mêmes.

Point de christianisme sans charité; mais la fausse charité ne fait qu'un faux christianisme. Quand vous n'offrez à un ami que de vains compliments ; quand vous n'avez pour l'affligé qu'une compassion stérile ; quand avec une main resserrée vous ouvrez seulement la bouche pour souhaiter au pauvre des bénédictions dans le besoin qu'il a de votre argent; quand vous protestez que vous voulez être éternellement

fidèles à celui que vous ne connaîtrez plus dès qu'il n'aura plus de quoi payer votre fidélité ; quand avec un œil sec et un cœur ferme vous voyez flétrir la réputation la plus saine et le juste périr par la langue du calomniateur ; quand vous n'avez nulle disposition dans le cœur pour sacrifier à la concorde le moindre intérêt ; vous n'êtes point enfants de la vérité, vous n'avez point le véritable amour, l'amour chrétien qui ne consiste pas à vivre ou à converser avec un ami, mais à souffrir avec lui et pour lui ; qui ne consiste pas à rendre des visites le lendemain qu'on les a reçues, ou à faire à une lettre une réponse gracieuse, ou à témoigner un plus tendre empressement, le faux ami est souvent plus vif que le véritable : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate ;* qui ne se prouve point par les paroles, mais par les œuvres, toujours prêts à servir les autres dans leurs besoins, à les soulager dans leurs peines, à les supporter dans leurs faiblesses, à les aider dans leur salut, à les excuser dans leurs fautes.

Et c'est là le grand moyen de paraître avec confiance au jugement de Dieu, dont la sentence sera fondée sur l exercice et sur l'omission de la charité. Alors la vérité souveraine, ne reconnaissant pour ses amis que ceux qui auront également marché dans l'amour de la vérité et dans la vérité de l'amour, se manifestera à eux sans voile et sans nuages, avec toute sa beauté et toute sa magnificence, pendant une vie éternelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME FRANÇOISE MOLÉ,

Abbesse de l'abbaye royale de Saint-Antoine-des-Champs-lez-Paris.

Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. (*Prov.*, XXXI, 26.)

Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de la douceur a été sur sa langue.

On se plaint souvent, Mesdames, que la flatterie et le mensonge montent dans la chaire de la vérité pour y louer de fausses vertus et pour y déguiser de véritables vices. On se plaint que la bouche des ministres de Jésus-Christ, qui ne doit être ouverte que pour annoncer aux peuples la sagesse de Dieu, s'ouvre quelquefois pour relever la sagesse du monde, et que, par une criminelle complaisance, les orateurs sacrés viennent interrompre nos saints et augustes mystères pour célébrer la mémoire des pécheurs.

Et certes, n'est-ce pas avec raison qu'on s'en plaint? Si Dieu ne peut souffrir que les pécheurs le louent et racontent ses justices, comment souffrira-t-il qu'on leur donne des louanges et qu'on leur fasse part d'une gloire qui lui appartient? N'est-ce pas une espèce de sacrilége que, parmi l'encens du sacrifice que la religion offre à Dieu, la vanité fasse fumer un autre encens profane en l'honneur de ses ennemis? Ne devrait-on pas laisser aux morts, c'est-à-dire aux gens du siècle, le soin d'embaumer et d'ensevelir leurs morts?

Grâce au ciel, je ne suis point dans ces termes fâcheux, lorsque j'entreprends l'éloge de très-illustre et très-religieuse dame Françoise Molé, abbesse de l'abbaye royale de Saint-Antoine. Je viens louer dans un temple chrétien une vierge chrétienne, aux pieds des autels une victime sainte, et une digne épouse de Jésus-Christ en présence de Jésus-Christ même. Je n'apporterai point d'un lieu profane et étranger le feu ni les grains d'encens qui brûleront dans le sanctuaire. La vanité ne sera point louée dans la chaire de vérité, l'idole du monde ne sera point placée dans le lieu saint. Je parlerai de la sagesse parmi les parfaits, et dans le lieu de la paix, au milieu des noces de l'Agneau, j'annoncerai la clémence.

Condamnerez-vous, ô mon Dieu ! des louanges si légitimes? Vous voulez que la mémoire des justes soit accompagnée de gloire ; vous promettez que l'Eglise les louera, et votre Esprit-Saint ne fait-il pas lui-même l'éloge des Abraham et des Moïse, des Judith et des Esther, de l'homme juste et de la femme forte? Que la mémoire des méchants périsse avec eux ; qu'il n'en reste nulle trace sur la terre ; qu'ils entrent dans une éternelle nuit, et que toutes les bouches soient fermées à leurs louanges : mais les voies de l'âme juste brilleront comme la lumière ; ses œuvres sortiront du tombeau et viendront la louer aux portes des grandes villes. Plus elle s'est cachée pendant sa vie, plus elle doit éclater après sa mort. Il faut révéler et exposer à la lumière ce qui a été enseveli dans les ténèbres. Le parfum de la louange, inutile ou dangereuse ailleurs, devient un tribut légitime et nécessaire pour l'épouse de Jésus, laquelle, ayant été comme ensevelie pendant qu'elle a vécu sous le voile de la religion, doit ressusciter après sa mort aux yeux du monde, accompagnée de ses vertus et de ses bonnes œuvres, afin que les hommes les voient, qu'ils glorifient le Père céleste.

Mais hélas ! épouses de Jésus-Christ, que vais-je faire en vous parlant des vertus si solides, si pures, si religieuses, de votre digne abbesse? Je renouvellerai votre douleur, je rouvrirai des blessures que je ne pourrai plus fermer. Et, après tout, pourrai-je dire quelque chose qui égale les idées que vous vous en formez? Les larmes ont une voix plus puissante et plus persuasive que les paroles, et celles que vous avez versées avec tant d'abondance sur son tombeau feraient bien mieux son éloge que je ne puis le faire par le faible son du discours. Je les ai vues couler ces larmes, orateurs muets, mais orateurs éloquents et sincères, qui m'apprenaient le prix et le mérite de celle que vous avez perdue. J'ai entendu ces éloges non suspects qui sortaient sans artifice avec les soupirs ; et chacune de vous citant la vertu qu'elle avait le plus admirée dans son abbesse, toutes en-

semble vous achevicz le portrait d'une ame qui les possédait toutes.

Oh ! si je puis suivre vos sentiments, je n'aurai point de peine à faire voir dans madame Molé une parfaite religieuse qui, pour sa propre conduite, a ouvert la bouche de son cœur à la sagesse chrétienne, sagesse qui comprend toute la piété : *Os suum aperuit sapientiæ.* Je n'aurai point de peine à représenter en elle une parfaite abbesse qui, pour la conduite des autres, a toujours porté sur ses lèvres la loi de la clémence : *Lex clementiæ in lingua ejus.* Vous verrez donc dans ces paroles de mon texte tout l'éloge de l'abbesse de Saint-Antoine. Vous y verrez premièrement une piété humble, docile, austère, qui la détachait du monde et d'elle-même, piété que la sagesse du ciel lui inspirait. Vous y verrez ensuite une douceur tendre, charitable, maternelle, qui tenait lieu de toutes les lois et qui inspirait aux autres toutes les vertus.

Grâce céleste, source d'une vie si innocente et si régulière, venez purifier mes lèvres qui en doivent faire le récit : et pendant que je parlerai de la sagesse d'une humble religieuse et de la douceur d'une sage abbesse, mettez dans le cœur de ceux qui m'écoutent l'amour de la vraie sagesse et de la parfaite douceur de celle dont j'entreprends l'éloge : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus.*

PREMIER POINT.

La sagesse dont nous parlons n'est pas la sagesse du siècle, cette sagesse terrestre, ambitieuse, intéressée, qui, se tourmentant pour arriver aux honneurs, cherche à s'élever par de grands périls à des périls encore plus grands, comme parle saint Augustin, et se consume à amasser des biens qui se perdent aussitôt, et qui perdent ceux qui les possèdent. Jésus-Christ est venu condamner cette sagesse des sages du monde, et réprouver cette prudence des prudents de la terre. Nous parlons de la sagesse du ciel, laquelle est chaste, comme dit l'apôtre saint Jacques, parce qu'elle est une pure et droite inclination de l'âme qui ne cherche que Dieu seul : *Sapientia primum quidem pudica est :* sagesse qui n'est autre chose que la piété selon les termes de Job : *Pietas est ipsa sapientia :* sagesse enfin qui se trouve trouve toujours où est l'humilité, comme parle le Sage ; *Ubi est humilitas, ibi et sapientia.* Remplis de cette sagesse, nous aimons ce que nous devons aimer, nous méprisons ce que nous devons mépriser, nous nous mettons nous-mêmes au nombre des choses que nous méprisons. Remplis de cette sagesse, nous ne faisons pas de vains et criminels efforts, pour arrêter la figure du monde qui passe ; nous passons nous-mêmes au milieu des choses temporelles et visibles sans nous y arrêter, et nous ne nous attachons qu'à Dieu, qui ne passe point.

Mais en quel lieu trouverons-nous une sagesse si pure, si humble, si délachée de la terre, si élevée au-dessus des sens ? Sera-ce dans le monde ? Le monde est une mer pleine d'écueils et de tempêtes, qui nous répond que la sagesse n'est point avec elle : *Mare loquitur, sapientia non est mecum.* La colombe sortie de l'arche voltige longtemps pour chercher quelque lieu sur la terre où elle puisse mettre sûrement le pied ; mais la terre inondée par un affreux déluge ne lui offre de toutes parts que des périls, de manière que cette sage et timide colombe revient avec un vol rapide chercher un asile dans l'arche. Ainsi s'enferment dans l'arche de la religion ces chastes colombes qui craignent de se souiller dans ce déluge d'iniquités dont le monde est couvert, et qui ne se laissent point séduire comme l'imprudent corbeau par les fausses délices du siècle. Ainsi s'enferma de bonne heure Françoise Molé, dans l'abbaye de Chelles, qui fut le berceau de sa religion, où elle prit le voile âgée seulement de quatorze ans, heureuse d'avoir cherché la sagesse dès le matin de sa vie, et sage d'avoir méprisé le monde avant que le monde l'eût corrompue.

Mais comment le méprisa-t-elle ? Car elle ne fut point amenée dans le temple du roi par contrainte et par force ; elle y vint toute remplie et pénétrée de joie, comme parle le Prophète. Elle ne fut point condamnée, mais consacrée à la religion, victime pure et sans tache, digne d'un Dieu qui est saint et source de sainteté. Quoiqu'elle pût plaire au monde, le monde lui déplut ; et quel monde ? Elle sortait d'une maison pleine d'honneurs et de dignités, et dans laquelle il venait lui offrir tout ce qu'il a de plus engageant et de plus propre à gagner le cœur d'une personne de sa qualité et de son âge. Si une religieuse pouvait se glorifier d'autre chose que du nom d'épouse de Jésus-Christ, qualité infiniment plus glorieuse que celle de fille des pères les plus illustres, je vous produirais ici, mes frères, dans l'ancienne maison de Molé, des modèles de valeur et de justice ; des hommes capables de manier les armes et de prononcer les oracles des lois, et partout défenseurs de la monarchie française. Je remonterais jusqu'à ses généreux ancêtres qui chassèrent si glorieusement les Anglais de la ville de Troyes qu'ils avaient usurpée sur Charles VII. Je vous ferais considérer le sage Edouard Molé choisi pour être conseiller au parlement de Paris, et président à mortier par Henri IV, prince qui savait si bien discerner le mérite. Je m'arrêterais surtout à vous représenter, et je publierais d'une voix plus forte les grandes actions du célèbre Mathieu Molé, père de celle qui est le sujet de cette cérémonie funèbre ; grand par les charges de procureur général, de premier président du parlement de Paris et de garde des sceaux, mais plus grand encore que toutes ces dignités qu'il possédait.

Qui est celui qui n'ait ouï parler de cet homme incomparable, et qui ne s'en fasse un portrait semblable à celui de la vertu

même? La jeune Molé, conduite par une autre sagesse que celle de la terre, oublia son peuple et la maison d'un tel père; mais elle n'en oublia pas les exemples, et nous ne devons pas les oublier nous-mêmes. Ce règne de miracles sous lequel nous vivons, ce trône où est assis le plus grand des rois, le destructeur de l'hérésie et de l'impiété, le restaurateur de la foi et de la religion, ce prince enfin plus victorieux que les Césars et plus religieux que les Constantins, j'ose le dire, et tous les siècles le diront après nous; c'est cet illustre Mathieu Molé qui contribua si glorieusement à affermir ce trône, et à dissiper les tempêtes qui troublèrent les commencements de ce règne. Dans un temps de ténèbres auquel les plus fidèles sujets oublièrent leur devoir, et lorsque le peuple de la première ville du monde se précipitait lui-même contre ses propres intérêts, le sage et intrépide Molé, accompagné de sa seule probité, arrêta les séditieux, calma l'orage, et fut l'étoile heureuse qui redressa ceux qui s'étaient égarés.

Si je voulais, Messieurs, vous découvrir ici d'abord toutes les vertus de la fille, je vous en ferais voir les semences et les exemples dans cet illustre père, une piété humble dans un rang si haut, recueillie dans des emplois si tumultueux, scrupuleuse au milieu de la plus grande corruption, bienfaisante parmi les injures, uniforme dans des situations si différentes. Il me serait encore aisé de vous faire remarquer le détachement de l'abbesse dans le désintéressement du garde des sceaux, et vous verriez avec admiration le premier magistrat du royaume sortant de trois grandes charges, qu'on peut appeler des mines d'or, plus pauvre qu'il n'y était entré. Grand exemple pour un siècle d'avarice, où l'on voit tant de gens qui, n'étant sortis que de la boue, ne sont, à bien dire, parents de personne, et qui se font néanmoins les héritiers de tout le monde. Grand exemple, encore un coup, mais exemple domestique dans la maison de Molé, où nous voyons encore, dans les fils et petits-fils de cet incomparable père, des juges aussi incorruptibles qu'éclairés, juges du premier ordre, qui ont autant de soin de succéder aux vertus de leurs aïeuls qu'à leurs dignités, et qui soutiennent aujourd'hui glorieusement un nom qu'ils laisseront à leurs descendants illustré d'une nouvelle gloire.

Françoise Molé dont nous pleurons la mort, née d'un tel père et dans le sein des honneurs, en méprisa tout l'éclat, pour n'en recueillir que la sagesse. Une mère illustre par le nom de Nicolaï et plus encore par une rare piété, accroît avec les richesses de ses grands exemples et d'une éducation chrétienne qu'elle donna à ses enfants ce patrimoine de justice, qui depuis si longtemps était commun à ces deux grandes familles. Elle a eu le bonheur de voir cinq filles, comme autant de vierges sages, s'envoler de sa maison, pour aller dans la solitude du cloître, veiller et se préparer à l'avènement de l'Epoux. Certes, il n'est pas toujours inutile de naître d'une grande famille et de la race des justes. La noblesse du sang, selon la parole d'un ancien, répand comme des gouttes d'or dans les esprits des nobles, au lieu que les autres n'en reçoivent que d'argent et de fer. Mais cela ne suffit pas: s'il se trouve dans la postérité du fidèle et noble Abraham des étoiles du ciel, il s'y trouve aussi des grains de sable; la véritable sagesse, la religion pure et sans tache, ne se puisent point dans le fonds de la nature, ni dans le sang et les veines de nos pères.

Le monde qui avec ses promesses assiége le berceau d'un enfant de qualité, surtout quand cet enfant promet lui-même beaucoup au monde, le premier âge qui est un âge d'imprudence, la jeunesse, qu'un auteur appelle si bien la folie de la raison, et qui n'ayant point d'expérience du siècle, ne s'en figure que les charmes, sans en pénétrer le néant et la vanité, tout cela empêche qu'on n'ouvre son cœur à la sagesse: mais vains obstacles pour la jeune Molé qui lui ouvrit le sien, qui la chercha, qui la demanda, qui l'obtint: *Os suum aperuit sapientiæ.* Et quand elle fut une fois consacrée par les vœux de la religion à Jésus-Christ la sagesse éternelle, vit-on dans sa conduite quelque marque de l'esprit et de la légèreté du monde? Regarda-t-elle derrière elle, comme font plusieurs, que la punition de la femme de Loth, changée en une statue de sel, n'a pas rendues plus sages, et qui comme cette femme imprudente, à qui son pays, tout fumant et embrasé qu'il était, plaisait encore, retournent aussi par leurs désirs dans le monde, tout plein qu'il est de misères et de périls?

On remarquait déjà dans notre jeune professe toute la sagesse d'un âge plus avancé, comme on remarqua ensuite, dans son âge plus avancé, toute la ferveur d'une jeune professe. Déjà se montrait en elle une prudence purifiée par la simplicité de la colombe, et une simplicité éclairée par la prudence du serpent. Ceux qui allaient la voir dans le désert de Chelles y voyaient-ils une religieuse qui eût quelque chose de la mollesse des enfants du siècle, ou qui fût un léger roseau par sa vanité? Et qui étaient ceux qui la voyaient? Quelle peine n'avait-on pas de la tirer de sa cellule, qui était pour elle, non une fâcheuse prison, comme parle saint Bernard, mais un paradis de délices et le véritable domicile de la paix! *Cella non reclusio necessitatis, sed domicilium pacis.*

Pénétrée de la crainte du Seigneur, laquelle est le commencement de la sagesse, et remplie de son amour, qui en est la consolation, elle pratiquait tous les points de sa règle, et les pratiquait avec plaisir; elle obéissait, et obéissait sans contrainte, servante et épouse de Jésus-Christ tout à la fois, elle le craignait et elle l'aimait. Tout

était réglé dans ses actions, parce qu'elle le craignait ; tout était réglé dans son cœur, parce qu'elle l'aimait. Qui la rendait si modeste et si grave dans les amusements que la religion permet et que la raison demande? La crainte. Qui la rendait constante et si élevée dans les infirmités et les contre-temps de la vie? L'amour. La crainte faisait qu'elle apportait à l'action, qui dissipe, tout le recueillement de la prière. L'amour faisait qu'elle apportait à la prière, qui aime le repos, toute l'ardeur et le feu de l'action. Ses communions étaient presque quotidiennes; voilà les effets de son amour : elles étaient toujours respectueuses et précédées de la confession de ses fautes; voilà les effets de sa crainte : toujours vraie religieuse par ses mœurs, aussi bien que par son voile.

On n'en voit que trop qui, sous un voile religieux, portent toujours un cœur mondain et profane : au lieu de l'époux qu'on cherche dans leur solitude, on n'y trouve que l'ombre des forêts. Il n'y a dans cette arche de l'alliance ni tables de la loi, ni manne de la grâce, ni crainte, ni amour ; mais plutôt irrégularités et révoltes, dégoût et ennuis de la retraite. Le jardin de ces épouses n'est pas un jardin fermé ; il est ouvert aux passions et aux désirs du monde. En fuyant la maison de leur père, elles ont emporté avec elles ses idoles, comme Rachel emporta celles de son père Laban.

Béni soyez-vous, ô mon Dieu ! qui conduisîtes votre servante dans un cloître, où elle n'eut pas à combattre le monde hors du monde même. Chelles était alors gouvernée par une sainte abbesse, la célèbre madame de La Porte, qui fut si magnifique pour le Seigneur, et si simple pour elle-même, qui savait orner les autels de Jésus-Christ et sanctifier ses victimes. Madame Molé, élevée sous une si sainte discipline, aussi bien qu'animée par les exemples d'une sœur avec laquelle elle a toujours été si étroitement unie par les liens de la grâce, par la conformité des mêmes mœurs, et sur les pas de qui elle a marché si fidèlement pendant sa vie, elle apprit bientôt à exercer toutes les vertus, et à devenir elle-même un modèle de toutes les vertus.

Elevez ici vos pensées, chrétiens, purifiez vos esprits de toutes les idées dont la sagesse charnelle du monde les a prévenus. Voici un nouveau ciel et une nouvelle terre ; je parle d'un état où la perfection n'est pas un conseil, mais un précepte ; où il n'est pas permis d'être saint à demi, et où c'est une espèce de vice que d'être médiocrement vertueux. Là se conserve soigneusement la pureté, bannie du reste du monde : là on pleure les péchés qu'on n'a point commis : là on dispute, non des dignités, mais des vertus ; non à qui sera le plus grand, mais le plus saint : là les plaisirs, légitimes ailleurs, sont des crimes ; là toutes les courses et les voyages de la plus longue vie sont bornés dans l'espace d'un demi-arpent de terre ; là les paroles qu'on répand avec profusion dans le siècle sont employées avec une scrupuleuse épargne, et là un religieux silence règne au milieu de la société. De ce lieu de clarité sont bannis ces noms d'avarice et de discorde, le mien, le vôtre, le sien ; on ne s'y remue que par la volonté d'autrui, on n'y mange, on n'y parle que par la nécessité ; en un mot, on n'y connaît point d'autre sagesse que la folie de la croix, point d'autres richesses que sa pauvreté, point d'autre gloire que son opprobre.

Représentez-vous maintenant, si vous pouvez, Messieurs, toutes les journées d'une sainte vie, que madame Molé passa dans la religion, c'est-à-dire dans l'exercice le plus parfait de toutes les vertus religieuses.

L'humilité qui en est le fondement, et qui est toujours où est la sagesse, *Ubi est humilitas, ibi et sapientia ;* l'humilité qui est la virginité du cœur, dit saint Fulgence, comme la virginité est l'humilité du corps; l'humilité qui est l'âme du cloître, et sans laquelle ces anges de la terre ne seraient pas meilleurs que les anges superbes précipités du ciel, l'humilité enfin fut aussi la vertu la plus chère de cette vierge sage, dont je fais l'éloge. Elle l'apporta de Chelles dans cette abbaie royale de Saint-Antoine, où elle trouva parmi tant de filles, d'une naissance et d'une piété distinguées, de grands exemples de toutes les vertus, et où elle devait encore en donner de plus grands jusqu'à la mort, dans les qualités et dans les fonctions de coadjutrice et d'abbesse.

Celle de coadjutrice qui lui fut donnée sans qu'elle en eût eu auparavant aucune connaissance, bien loin de l'avoir ou désirée ou recherchée, et qu'elle n'accepta que par une religieuse obéissance, qu'elle se crut obligée de rendre à l'autorité des personnes dont elle a toujours voulu dépendre dans toute sa conduite ; cette qualité, dis-je, lui donna occasion de pratiquer avec plus d'éclat des vertus que sa parfaite humilité aurait cachées aux yeux de tout le monde, si elle fût demeurée dans l'état d'une simple religieuse. Elle remplit tous les devoirs de cette dignité dans cette sainte maison sous les yeux et sous l'autorité d'une sœur remplie de mérites, et dont la mémoire y sera éternellement en bénédiction, pour avoir si heureusement consacré ses soins et son zèle à y établir et augmenter la piété solide, et à donner à cet auguste temple les embellissements que nous y voyons. Mais l'on y aura aussi une éternelle reconnaissance de l'avantage qu'elle y a procuré, de posséder après elle une autre elle-même, cette digne sœur qui l'a fait si glorieusement revivre après sa mort. Elle lui avait communiqué, pendant sa vie, et son cœur et son esprit pour gouverner par une même conduite une chère communauté, qui aima toujours si tendrement ces deux pieuses et illustres sœurs, et qui en fut si tendrement aimée. L'on y a eu le bonheur de les posséder ensemble assez longtemps, si la durée de ce double avantage eût été capable, pour longue qu'elle pût être, de satisfaire les désirs

de tant de chères et généreuses filles. Mais on ne s'aperçut jamais d'aucune différence de sentiments entre l'abbesse et la coadjutrice. Comme elles étaient animées d'un même esprit, comme elles se proposaient la même fin et conspiraient dans le même dessein, pour établir le royaume de Jésus-Christ dans leurs cœurs, et dans ceux de leurs pieuses filles, et non pas pour y régner elles-mêmes par une domination trop ordinaire, mais monstrueuse dans l'état de la religion, elles ont toujours suivi la même conduite, et gouverné le troupeau qui leur avait été confié, dans les sentiments d'une même humilité.

Le rang que la religion donnait à la coadjutrice la faisait entrer dans le gouvernement de la maison et dans l'administration du temporel, et par là pouvait lui attirer les respects et les assiduités de ses sœurs, mais bien mieux encore par les excellentes qualités qui l'en rendaient digne. Il est doux à l'amour-propre de régner, et de se voir environné d'une troupe de gens qui s'empressent à l'honorer et à le servir. Soit que ces empressements et ces soumissions excitent en nous des idées plus vives de notre imaginaire grandeur ; soit que notre vanité naturelle nous fasse oublier par d'agréables illusions nos véritables misères. Quoi qu'il en soit, il est difficile de se garantir de cette douce erreur qui nous enchante et nous séduit. Beaucoup de personnes se contentent de ne pas rechercher la louange ; mais il en est peu qui la refusent, quand elle leur est offerte. Il n'y a qu'une humilité bien délicate qui rejette ce tribut de gloire que nous croyons facilement nous être dû. Il est plus difficile, dit saint Jérôme, de renoncer à cette trompeuse vanité, que de se passer d'or et de pierreries : *Difficilius arrogantia quam auro caremus et gemmis.*

L'humble coadjutrice évita ce piége de l'orgueil où tombent souvent les plus sages. L'on remarquait aisément sur son visage la peine qu'on lui faisait de lui dire quelque chose qui lui fût avantageux. On voyait bien qu'elle avait dans le cœur cette parole d'un ancien Père : *Qui me laudant, me flagellant ;* ceux qui me louent me tourmentent et me font souffrir. Elle renvoyait à son abbesse tous les honneurs qui lui étaient adressés. Elle écartait d'elle cette troupe officieuse qui s'efforçait de rendre ces justes devoirs non moins à ses vertus qu'au rang auquel elle était destinée. Vous ne me devez rien, leur disait-elle ; et qui suis-je pour mériter vos assiduités et vos services? Allez les porter à celle que Dieu a établie sur vos têtes. Je ne suis pas venue pour être servie, mais pour vous servir vous-mêmes.

Ah ! qui me donnera un burin pour graver sur le marbre des paroles si humbles, des sentiments si modestes et si conformes aux paroles et aux sentiments de Jésus-Christ : *Veni non ministrari, sed ministrare?* Que le monde superbe admire, tant qu'il lui plaira, une vie éclatante par des événements surprenants, ou par des maximes et des sentiments dignes des sages de la terre ; ce qui paraît grand aux yeux des hommes, n'est qu'abomination devant Dieu. Pour moi j'admirerai ce que Dieu estime, et je louerai ce qu'il approuve. Oui, Seigneur, vous rejetez l'orgueil de la grandeur humaine, mais vous ne méprisez pas un cœur humble. Vous jetez les yeux sur ce cœur qui se méprise soi-même, et qui veut être méprisé. Et avec quelle attention ne regardiez-vous pas l'humilité de votre servante?

Considérez-la vous-mêmes, Messieurs, et ne perdez point de vue une modestie toujours égale, et qui ne se démentit jamais. Je vais vous en rapporter une action à laquelle le monde n'est guère accoutumé. C'est que madame Molé, lorsqu'elle vit sa sœur au lit de la mort, forma le dessein de s'en retourner à Chelles, pour s'y renfermer dans la condition d'une vie particulière, et pour fuir une crosse qui lui était assurée, et qui l'attendait à Saint-Antoine. Et, sans doute, elle eût suivi cette résolution et exécuté ce dessein, si toutes ces vierges désolées, se prosternant à ses pieds, ne l'eussent conjurée, par leurs larmes et leurs prières, de ne pas les abandonner à la conduite d'une autre ; si ceux à qui elle faisait profession d'obéir et ne pouvait résister ne lui eussent commandé de suivre en cela l'ordre de Dieu plutôt que le penchant de son humilité. Je vois dans cette action la piété des siècles les plus anciens et les plus purs. Il faut que je remonte à des temps éloignés du nôtre, pour y trouver de semblables exemples. L'on ne voit plus d'Augustins qui pleurent quand on leur offre une crosse, plus de Grégoires qui s'enfuient quand on leur présente la tiare, plus d'Ambroises qui se déguisent et se diffament eux-mêmes quand on veut les élever sur les trônes de l'Eglise.

Qu'attendez-vous, Messieurs, après des exemples d'une humilité si parfaite dans la coadjutrice de Saint-Antoine, sinon une parfaite obéissance, qui en est une suite naturelle, et un autre fruit de la sagesse chrétienne, qui nous enseigne à marcher plus sûrement en suivant les lumières des autres, pendant que l'orgueil indocile ne marche que d'un pas chancelant, et s'égare dans ses fausses lumières, qui ne sont que ténèbres ? La volonté de l'abbesse était la règle de celle de la coadjutrice. Donnait-elle ses avis? Ce n'était que comme l'interprète des volontés de celle à qui la première elle rendait une exacte obéissance. Disait-elle quelquefois ses sentiments sur ce qui lui semblait le plus parfait et le plus convenable au bien commun ou à l'utilité particulière de la maison? ce n'était que comme de simples pensées qui devaient être réformées par de meilleures et plus sages. Et persuadée que l'obéissance vaut mieux que les victimes, elle aima mieux, étant abbesse, pour obéir aux supérieurs de l'ordre, priver son église de l'exposition fréquente du sacrement adorable où est le gage de notre salut, que de se priver elle-même du fruit de l'obéis-

sance. Accoutumée qu'elle était à ne rien choisir et à ne suivre que la volonté d'autrui, à l'exemple d'un Dieu qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix; elle a voulu, durant tout le cours de sa vie, persévérer dans la pratique de cette vertu. Et lors même que ses propres lumières et des considérations d'un bien que l'orgueilleuse raison et peut-être même une piété moins éclairée auraient cru préférable à celui d'obéir, elle a fait un sacrifice et de sa raison et de sa piété même, qu'elle a soumises à l'autorité, bien différente de ces dévots volontaires, qui, consacrant toutes leurs opinions, en forment des règles auxquelles ils font céder les lois de Dieu même. S'opposer à leurs dévotions, souvent capricieuses, c'est renverser toute la religion, et c'est détruire les autels du vrai Dieu que de briser des idoles qu'eux-mêmes se sont forgées. La sagesse, dont l'âme de madame Molé avait été prévenue dès ses premières années, lui fit toujours éviter ces dangereux piéges, que l'orgueil secret et l'amour de notre volonté propre tendent trop souvent à la vertu qui paraîtrait déjà même avancée.

Mais je découvre de nouveaux effets de cette sagesse du ciel dans cette âme choisie, un amour parfait de la pauvreté religieuse et de la mortification des sens; car celui qui a trouvé le trésor de la véritable sagesse peut-il estimer les autres biens? Celui qui a ouvert la bouche de son cœur aux délices qu'elle amène avec elle, peut-il goûter d'autres plaisirs? Vous le savez, Mesdames : votre pieuse abbesse avait trouvé le secret d'entretenir et de conserver dans son cœur cette affection sincère que vous avez toujours remarquée en elle pour la pauvreté. Elle s'en était fait une sainte habitude, en s'accoutumant, dès son entrée dans la religion, à la privation même des choses nécessaires, et à être toujours plus pauvrement vêtue que les autres. Pénétrée des plus pures maximes que les saints ont enseignées, elle les pratiquait avec une fidélité inviolable. Elle savait que Jésus-Christ ayant commandé particulièrement à ceux qui aspirent à la perfection évangélique dans l'état religieux, de renoncer à toutes les choses visibles pour être dignes de le suivre, d'abandonner les biens temporels pour ne plus chercher que les biens éternels, ils doivent tourner continuellement leurs cœurs et leurs vœux vers le ciel, où est leur trésor, puisqu'ils ne possèdent plus rien en propre sur la terre. Elle savait, que comme la cupidité est la racine de tous les vices dans le monde, la pauvreté est le principe de toutes les vertus dans la religion; que ce n'est pas assez, pour être véritablement religieuse, d'avoir quitté toutes choses, qu'il faut même en quitter l'affection; que ce serait, après tout, un grand malheur à une âme qui abandonne le monde avec ses richesses, que de souffrir véritablement la pauvreté par le dépouillement volontaire de tous les biens, et de perdre, en effet, le mérite de cette vertu, par l'attachement du cœur à ces mêmes biens. Qu'importe même, disait-elle souvent avec saint Bernard, que l'on ne désire pas les richesses, si l'on désire passionnément ce dont la pauvreté a besoin; et qu'importe encore que nous ne souhaitions pas des choses fort considérables, comme les autres les souhaitent, si notre affection est aussi bien corrompue que la leur par le désir des moindres choses? C'étaient là ses maximes et ses règles, que vous avez entendues de sa propre bouche, et qui, partant d'un cœur véritablement pauvre, faisaient assez connaître qu'elle aimait aussi ardemment la pauvreté que les gens du siècle aiment les richesses. Et c'était sur ces grands principes que madame Molé a pratiqué et enseigné par son exemple la pauvreté religieuse dans un degré de perfection peu ordinaire. De là vient que malgré l'inclination naturelle de se parer, qui ne finit souvent qu'avec la vie dans les personnes les plus sages de son sexe, comme un prophète nous l'apprend : *Nunquid obliviscetur virgo ornamenti sui?* et que malgré la coutume qui accorde aux dignités les plus saintes certains ornements qui empêchent que l'on ne confonde les rangs que Dieu a distingués, elle se faisait un plaisir de se confondre en toutes choses avec les moindres personnes de la maison, et de se servir des vêtements les plus simples, souvent même des dépouilles les plus usées, que les autres avaient quittées, ou qu'elle changeait avec ses propres habits. Ainsi revêtue, pour ainsi dire, des haillons de la pauvreté évangélique, elle suivait Jésus-Christ pauvre avec moins d'embarras : *Pauperem Dominum pauper spiritu sequebatur.* Ainsi elle condamnait, par ces exemples, la vanité trop ordinaire, même parmi les personnes consacrées à la religion, qui par leur attache aux vaines curiosités dans les habits religieux, où l'on doit toujours porter le caractère de la simplicité chrétienne, font plus paraître d'affétérie que les filles mondaines dans leurs plus précieux ornements. Preuves trop certaines que s'attachant à des vanités si contraires à la pauvreté et à l'humilité qui sont propres à leur état, comme saint Augustin les en avertit, elles ne sont point véritablement revêtues de Jésus-Christ, mais destituées des ornements de sa grâce.

Après des exemples si édifiants, et qui ont fait si évidemment éclater l'extrême amour que madame Molé conserva toujours pour la pauvreté religieuse dans les choses qui regardaient sa personne, pourrait-on douter de son désintéressement à l'égard de tout ce qui couvre une véritable avarice sous le prétexte du bien commun? Autre tentation non moins dangereuse que la première, que de souhaiter d'être riche, non pour soi, mais pour la communauté. A Dieu ne plaise que l'on puisse faire à cette pieuse maison le reproche que saint Ephrem faisait à des religieux de son temps, qui, pauvres par leur état, riches par leurs cupidités, ne parlaient que de la pauvreté, et ressentaient cependant, parmi les maladies de leurs âmes, celle de l'avarice qui les possé-

dait sous le nom spécieux du bien du monastère. L'on sait assez combien celui de Saint-Antoine est éloigné de cet esprit d'intérêt, qui, par un trafic sacrilége, vend chèrement la liberté d'embrasser la pauvreté de Jésus-Christ, pour enrichir en commun celles qui font profession d'être pauvres en particulier. L'on sait aussi que la conduite généreuse et désintéressée de mesdames Molé a laissé à cette maison cet esprit de détachement, comme un précieux héritage qui s'y conservera toujours, tandis que l'on y suivra leurs exemples et leurs maximes

Que dirai-je de la mortification des sens, et surtout du goût, dans notre pieuse abbesse? Rien de plus frugal et de plus austère que sa table, servie sans artifice, sans superfluité, sans distinction, telle que doit être une table religieuse, que la sobriété même aurait ordonnée? Son cœur si généreux, si magnifique pour les autres, et dont on voyait de nobles saillies quand il s'agissait d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, s'était fait une dure et sévère loi pour lui-même. Vous l'eussiez facilement reconnue pour une véritable fille de saint Bernard, en ce qu'elle ne dit jamais son avis sur le goût des viandes, et ne s'en plaignit jamais; comme si, à l'exemple de ce saint, elle eût perdu le discernement du goût. Les personnes qui font profession de piété, et qui auraient horreur d'une satiété grossière et brutale, n'en ont point d'ordinaire d'une sensualité plus fine, qui leur fait chercher dans ce qu'elles mangent quelque chose qui flatte les sens. On murmure dans les déserts même, après avoir goûté la manne; et ceux qui ont quitté les délicieux aliments d'Egypte s'y plaignent, à toute heure, qu'on leur donne une nourriture insipide et sans apprêt.

Que ces âmes si peu mortifiées rougissent; que celles-là soient confondues, qui, n'étant religieuses que de nom, au lieu de donner à leurs sœurs l'exemple de la mortification chrétienne, opposent à la table de la pénitence la table de la volupté, une table toujours polie et chargée de mets soigneusement apprêtés, et qui chassent le dégoût et ne contentent pas la faim; et où l'on trouve, comme parle saint Bernard, sous des noms connus, des délices inconnues.

Notre sage abbesse a toujours éloigné de sa conduite toutes ces affectations singulières que la sensualité et l'amour de la propre grandeur et de la domination ont fait passer du siècle corrompu dans plusieurs monastères. Gouvernée par une autre sagesse que celle de la terre, elle portait tout le joug d'une austère régularité, et elle ne prit jamais de ces titres qui la distinguaient des autres, que des sujets d'une sage instruction, pour se rendre en toutes choses conforme à celles qui lui étaient inférieures, ou plutôt pour être plus sainte, plus humble, plus obéissante, plus pauvre et plus mortifiée que les autres. De sorte que l'on a toujours vu dans cette véritable abbesse une vraie religieuse, qui savait se régler elle-même par une conduite remplie de cette sagesse du ciel, source de toutes les vertus, à laquelle elle avait ouvert la bouche de son cœur; *Os suum aperuit sapientiæ:* comme l'on a vu encore dans cette parfaite religieuse une plus parfaite abbesse, qui a toujours eu, pour conduire les autres, une tendre charité, et a porté continuellement sur ses lèvres la loi de la clémence: *Lex clementiæ in lingua ejus.* C'est par où j'achève son éloge, si vous voulez bien, Messieurs, me continuer l'honneur de votre attention.

SECOND POINT.

Arriver au commandement par les degrés de l'obéissance, aux honneurs par l'humilité, et n'y monter qu'à mesure que la vertu croît : c'est l'ordre que Dieu, sage distributeur des emplois, a marqué, et c'est un ordre que l'on ne peut violer sans crime. Il est difficile que celui-là sache commander qui n'a point obéi, *præesse non audeat, qui subesse non didicit.* Il faut, dit saint Bernard, que ceux qui sont soumis à votre autorité aient vu en vous auparavant l'humble obéissance que vous exigez d'eux. Le centenier de l'Evangile ne parle-t-il pas de sa condition de serviteur, avant que de se donner celle de maître? Je ne suis qu'un homme, dit-il, et un homme soumis à d'autres hommes; et j'ai des soldats auxquels je commande. Qu'il a bonne grâce de parler de son autorité, après qu'il a parlé de sa dépendance!

Jetez les yeux, épouses du Seigneur, sur celle que vous avez vue si longtemps marcher dans les sentiers de l'humilité et de l'obéissance religieuses. Et lorsque vous voyez que Dieu la place dans la chaire du commandement, ne craignez rien pour sa vertu; son élévation établie sur ces fondements n'a point de chutes à craindre : *Præmissa quippe humilitas, ne altitudo præcipitet.* Espérez pour vous-mêmes : une conduite si sage, que vous avez remarquée dans ce grand nombre d'années qu'elle a vécu parmi vous, vous assure un gouvernement doux et paisible. Quarante ans de dépendance paraîtraient un terme bien long à une âme ambitieuse, qui d'ordinaire se hâte de monter aux honneurs. Mais ce n'est pas trop à un cœur humble, pour se préparer à conduire comme il faut la plus belle portion du troupeau de Jésus-Christ.

Le dévot Cassien se plaignit que de son temps il y avait des religieux qui devenaient abbés et pères des moines, avant que d'être disciples : *Abbates antequam discipuli professi.* Désordre dont on se plaindra toujours. L'on apporte souvent à des emplois qui demandent une sagesse consommée, pour tout mérite, les vœux d'une famille ambitieuse et le désir de régner. Les plus saintes dignités sont quelquefois les présents d'une aveugle faveur, ou la proie d'une ambition heureuse. Un enfant en vertus encore plus qu'en âge donne des lois au milieu de l'assemblée des vieillards, et la crosse est comme un jouet entre ses mains. Qu'arrive-t-il,

Messieurs? l'on exerce sans mérite une charge, que l'on a obtenue sans la mériter. On pense plus à commander qu'à profiter à ceux à qui l'on commande : ainsi une puissance sainte et divine est souvent changée en une dure et profane tyrannie.

Ne pensons rien de semblable de l'entrée de madame Molé dans le gouvernement de cet illustre monastère. La Loi de la clémence et de la douceur sera toujours la règle de sa conduite. *Lex clementiæ in lingua ejus.* L'Eglise appelle la chaire abbatiale, où l'évêque intronise l'abbesse au jour de sa bénédiction, la chaire d'une mère. Elle doit donc avoir toute sa tendresse maternelle, qui fait qu'elle est tout à toutes ses filles : *Omnibus omnia*, comme parle l'Apôtre. C'est ce que vous avez toujours admiré, Mesdames, dans votre tendre et charitable mère. Elle accepta la dignité d'abbesse avec le même esprit qu'elle avait accepté celle de coadjutrice. Une entrée si canonique et accompagnée de tant de preuves de sa vertu, que promettait-elle autre chose qu'une suite heureuse d'un heureux gouvernement? En effet, y remarque-t-on aucun changement dans toute sa conduite? L'abbesse fut-elle différente de ce qu'avait été la coadjutrice? Ce fut sans doute par les sentiments de cette parfaite humilité, qui lui inspira toujours un extrême éloignement de toutes les marques de distinction, qu'elle ne voulut pas même souffrir la cérémonie, quoique sainte, de la bénédiction des abbesses, et elle ne prit pour elle de tous les droits et les avantages de la dignité, que celui d'exercer une charité plus étendue, une humilité plus profonde, une patience et une douceur plus parfaites. Le grand saint Léon, montant sur le trône des pontifes, instruit qu'il était des règles de l'Evangile, qui veut que celui qui est le plus grand se fasse le plus petit de tous, et qu'il serve les autres, s'écriait : *Non tam præsidere, quam servire gaudemus.* Notre joie dans cette place si élevée n'est pas de commander, mais de servir.

Ne reconnaissez-vous pas, Mesdames, dans ces paroles d'un grand pape, le caractère de votre digne abbesse? Quelle marque d'autorité découvriez-vous en elle, sinon celle que la charité lui donnait? Usait-elle d'aucun terme de commandement? Ne témoignait-elle pas souvent que rien ne lui faisait tant de peine que certains actes de juridiction dont elle ne pouvait se dispenser? Avez-vous jamais remarqué en elle un abord un peu fier, un air inégal, des manières rudes, des paroles désobligeantes? Je n'en dis pas assez, ne courait-elle pas, sans crainte d'avilir sa dignité, aux offices qui paraissent les plus bas dans la religion? Ne se faisait-elle pas un plaisir de vous rendre quelque service? Certes, elle paraissait bien votre abbesse par un certain caractère que l'autorité, la vertu, la majesté répandaient sur sa personne. Mais par sa grande douceur, par son empressement continuel à vous servir, par son attention ingénieuse à étudier tous vos besoins, ne paraissait-elle pas votre servante?

Il arrive souvent que ceux qui conduisent sont obligés de reprendre et de redresser leurs inférieurs qui s'écartent et qui tombent dans quelque faute. Avec quelle douceur madame Molé n'exerçant-elle pas cette correction? Elle avait bien plus l'air d'une mère qui relève son enfant et qui l'anime à marcher, que d'une maîtresse qui corrige et qui commande. Souvent, au lieu de la censure elle substituait la prière ; et, se défiant de la force de ses paroles, elle allait se prosterner aux pieds des autels, pour y demander à Dieu la vertu dont avait besoin celle que le devoir d'abbesse l'obligeait de reprendre. La belle manière de corriger! Faire entendre non le rugissement du lion, mais le gémissement de la colombe ; ne se plaindre pas au ruisseau paresseux de ce qu'il coule lentement, mais s'adresser à la source, et la conjurer de lui envoyer plus abondamment ses eaux, c'est là le plus assuré moyen de reprendre sans aigrir les esprits, et d'inspirer l'amour de la loi sans craindre de faire des prévaricateurs. Chapelle domestique bâtie par les mains de cette pieuse abbesse, vous étiez dépositaire de ses ardents soupirs. Combien de fois avez-vous été arrosée de ses larmes! Combien de fois l'avez-vous vue implorant le secours du Seigneur par l'intercession de la reine des vierges, à qui vous êtes consacrée, pour faire descendre dans son cœur et dans celui de ses chères filles la rosée du ciel et les bénédictions de la grâce!

Ne me vantez point la sévérité comme la gardienne fidèle de la discipline. Je trouve que la douceur gouverne mieux des esprits naturellement libres et ennemis de la rigueur et de la contrainte. Une pluie douce s'insinue dans la terre et la rend féconde ; un violent orage renverse, au lieu de profiter ; l'olivier, symbole de paix et de miséricorde, mérite mieux de commander aux arbres des forêts que le buisson âpre et piquant. Les premières tables de la Loi, données parmi les éclairs et les foudres, furent aussitôt brisées ; les secondes, publiées dans un temps calme et serein, subsistèrent toujours ; c'est-à-dire que par vos rigueurs et votre sévérité vous ne faites que des rebelles qui brisent les tables de vos lois ; au lieu que l'amour embrasse et conserve les règles que votre douceur a prescrites.

N'en cherchons point d'exemples hors de ces sacrés cloîtres, où la douceur d'une tendre et officieuse abbesse engageait à une obéissance si prompte, si amoureuse, qu'on voyait sous son gouvernement la vérité de cette parole du Saint-Esprit : *Filii sapientiæ Ecclesia justorum, et natio illorum obedientia et dilectio.* Les enfants de la sagesse forment l'assemblée des justes, et le peuple qu'ils composent n'est qu'obéissance et amour. Il est vrai qu'il y a une douceur fade, insipide et lâche, qui ne produit que le désordre ; celle de madame Molé était sage et toujours persuasive, parce qu'elle

ne marchait jamais sans les bons exemples, qui sont d'ordinaire plus puissants que les paroles pour persuader. Les autres arrangent un discours et se contentent de parler pour montrer le chemin de la vertu; celle-ci, souvent sans autre instruction que celle de ses actions, excitait la ferveur, animait la charité, inspirait l'humilité, exhortait au détachement, encourageait à la patience. Qui est-ce qui pouvait, sans rougir de son propre orgueil, la voir s'abaisser, se mépriser elle-même, et quoiqu'elle fût plutôt née pour donner des exemples que pour en suivre, chercher toujours dans les autres des vertus à imiter, que les autres trouvaient si aisément en elle? Qui est-ce qui pouvait voir gravée sur ce front si serein et si pur la loi de douceur, et s'abandonner soi-même à l'emportement de la colère? Qui est-ce qui ne trouvait pas dans la simplicité de son abbesse la condamnation des singularités affectées; dans sa charité, qui excusait tout, un remède à la médisance qui n'épargne rien; dans son assiduité aux divins offices, un reproche à la tiédeur; dans la pauvreté de sa cellule et de ses meubles, une exhortation puissante à la pauvreté religieuse? Car on ne voyait dans sa chambre que ce qu'il y avait de plus simple et de plus usé dans la maison.

Vous aurez bien de la peine à le croire, Messieurs, dans un siècle si corrompu, où le luxe est devenu, dans les cloîtres même, une espèce de bienséance. Je ne puis le dire qu'avec douleur, des abbesses exposent tous les jours la pompe du monde aux yeux de celles qui ont renoncé au monde, et de la cellule d'une religieuse en font le palais d'une souveraine ou le temple d'une déesse. Là, dans de vastes et riches appartements, au lieu d'une servante de Jésus-Christ, l'on trouve souvent une idole, une divinité chagrine et sensuelle, à qui des vierges sacrées offrent à toute heure leur encens et leurs sacrifices, et comment est-ce qu'elles arrivent dans ce sanctuaire? ce n'est pas sans l'intercession de quelque médiatrice. Ces maîtresses superbes qui, sous l'humble voile de religieuse, imitent toute la vanité des personnes mondaines, forment au milieu du cloître une petite cour, exigeant des adorations respectueuses de celles qui les approchent, presque toujours invisibles à leur communauté, visibles seulement à un petit nombre de confidentes.

Cependant du fond de cette précieuse solitude, de ces alcôves superbes et de ces riches lambris, sortent les lois de l'humilité chrétienne; et c'est là que l'on délibère de la punition des fautes les plus légères commises contre la pauvreté religieuse. Il est dit de l'épouse des *Cantiques*, qu'elle est un lis au milieu des épines; celles-ci, au contraire sont des épines piquantes et fâcheuses au milieu d'une foule de lis chastes et innocents.

Ce n'est pas tout : le monde, qui devrait voir dans les murailles toutes nues du monastère la condamnation de ses superfluités, retrouve dans les magnifiques parloirs toutes ses richesses et son luxe. Mais pourquoi révéler des mystères d'iniquité inconnus à ces épouses de Jésus-Christ? Je dis des choses quelles ne pourraient croire, parce qu'elles n'en ont point vu d'exemples dans cette sainte maison. Non, non, Mesdames, accoutumées à voir votre humble abbesse si pauvrement, si simplement logée, vous ne sauriez vous figurer ces monstres de vanité; accoutumées à voir cette véritable mère,.. Que dis-je, vierges chrétiennes? Est-ce que je veux ici renouveler votre douleur en vous faisant sentir que vous ne la voyez plus? que vous ne voyez plus celle qui se montrait à toute heure, qui se mêlait avec vous, qui ne vous quittait jamais, qui faisait ses délices de vous voir, de vous parler, et qui vous portait toutes dans son cœur? Fallait-il observer certains moments plus favorables pour l'aborder? Fallait-il être introduite dans sa chambre avec de fâcheuses cérémonies? Et que trouviez-vous dans cette chambre? les traces d'un luxe mondain qui pussent réveiller en vous les passions et l'esprit du siècle? N'en sortiez-vous pas au contraire plus détachées, plus religieuses que vous n'y étiez entrées ?

Mais il n'était pas besoin de la chercher; elle vous prévenait, elle vous cherchait elle-même, toujours prête à vous secourir, entrant dans le détail de vos nécessités et de vos maladies, épargnant pour elle-même, prodigue pour vos besoins. Ecoutez ceci, vous qui rendez tributaires de vos vanités et de vos plaisirs les nécessités des personnes commises à votre garde, comme si le patrimoine des pauvres était destiné pour servir à votre luxe.

Voici, Mesdames, d'autres actions d'une charité héroïque. Il naît quelquefois, permettez-moi de le dire, jusque dans ces sacrés asiles de la paix, de petits orages de colère et de contradiction. Les justes mêmes tombent sept fois le jour, les grilles qui ferment ces paradis de la terre n'empêchent pas toujours le serpent d'y entrer. Si le cloître est un port, dit saint Augustin, où il n'y a point de ces dangereux écueils qui font absolument périr ceux qui voguent sur la mer du siècle, il entre néanmoins dans ce port certains vents subtils qui font que les navires s'y heurtent et s'y entrechoquent : *Ubi scopuli non sunt, naves se invicem collisæ confringunt.* Il était difficile d'offenser et de choquer une mère si charitable et si douce; mais si cela arrivait, sa charité ne couvrait-elle pas aussitôt l'injure par des prévenances et des tendresses? Elle allait chercher celle que le vent de la colère avait écartée ; elle calmait ces orages avec l huile de la miséricorde ; elle éteignait ces feux avec l'eau de la clémence. Que n'ai-je le temps, Messieurs de vous représenter en cet endroit, avec de nouvelles couleurs, la charité de l'abbesse de Saint-Antoine, sortant des bornes de son cloître et se répandant sur la meilleure partie de ce faubourg, que les droits de cette royale abbaye sou-

mettent à son autorité. Si les grands et les riches du siècle la venaient voir, elle ne sentait, disait-elle, pour ces sortes de visites que du dégoût ; mais pour les petits et les pauvres, son cœur était toujours dilaté, les entrailles de sa charité toujours ouvertes ; elle les protégeait, elle les consolait, elle les assistait, et elle répandait sur eux la douce et abondante rosée de ses aumônes.

Or, chrétiens, où pensez-vous qu'elle ait puisé cette douceur si tendre, si naturelle, si libérale pour le prochain? Dans l'amour de Jésus-Christ, qu'elle cherchait avec une incroyable ardeur sous les symboles de charité dont il se couvre dans la divine Eucharistie; de manière qu'ouvrant si souvent la bouche, et encore plus le cœur pour recevoir le Dieu de la charité même, il n'est pas étrange qu'elle ait eu toujours sur la langue la loi de la douceur : *Lex clementiæ in lingua ejus.* On ne descend avec tant d'empressement dans les misères de ses frères, que parce qu'on s'est élevé jusqu'à Jésus-Christ, source de la miséricorde. Ainsi une fontaine disposée par des mains habiles monte avec un rapide effort et s'élève jusqu'à la hauteur de la source, comme pour s'unir à elle ; puis, prodigue de ses eaux, elle retombe en même temps et se répand sur un parterre voisin qu'elle enrichit de fleurs.

Heureuse l'âme dont la vie s'est passée dans cet exercice de sagesse et de charité! elle quittera la terre sans contrainte, pleine de jours et de bonnes œuvres. O mort, que ton souvenir est amer au superbe! ô mort, que la sentence est douce à celui qui est doux et humble de cœur! Peut-on regarder la mort avec un visage plus serein que madame Molé l'a regardée? Chères et dignes filles d'une si digne et si tendre mère! je ne me sers point d'artifice pour vous cacher ce fatal moment. Seriez-vous moins constantes à la voir mourir qu'elle le fut à mourir elle-même?

Après avoir observé le jeûne du carême dans toute sa rigueur, malgré son âge et ses infirmités continuelles; après s'être souvent entretenue avec vous de sa dernière heure; après avoir lavé vos pieds dans ce jour solennel, auquel Jésus-Christ lava ceux de ses disciples, elle reçoit enfin dans ce moment les premiers coups de la mort. Ah! que ne puis-je ici pénétrer dans les sentiments de son cœur pour lors si saintement embrasé de l'amour de Dieu, soutenu par une foi si vive, et animé d'une si ferme espérance. S'il ne m'est pas permis d'entrer dans ce sanctuaire pour y découvrir et vous expliquer ce qui s'y passa dans ce moment, du moins pouvons-nous en reconnaître une partie par les circonstances toutes saintes qui ont accompagné sa maladie et son heureuse mort. Solide consolation et instruction salutaire pour nous qui pleurons la perte que nous avons faite!

Une âme véritablement religieuse, qui désire, comme l'apôtre, être détachée de son corps pour s'unir à Jésus-Christ, doit souffrir la vie avec peine et recevoir la mort avec joie, comme un très-grand bien. La vierge sage, toujours brûlante du désir d'être avec son époux, attend avec une sainte impatience l'heureux moment de son arrivée. Ne possédant rien sur la terre que son âme et son corps, elle en regarde la séparation comme un avantage qui la met en possession de Jésus-Christ. Elle sait que sa consécration l'a déjà séparée du siècle, elle se réjouit aussi de ce que la mort vient l'en séparer entièrement et pour toujours. Tout ce qui prolonge sa vie retarde sa félicité. Remplie de l'esprit de ces premiers chrétiens, dont un Père a dit que c'était un genre d'hommes toujours prêts à mourir et distingués de tous les autres par le mépris de la vie, elle croirait manquer de foi, si elle témoignait la moindre crainte dans les maladies les plus dangereuses, et à la vue même de la mort prochaine.

C'est avec ces saintes dispositions que notre pieuse et sage abbesse envisagea la sienne. Comme elle a eu le bonheur de s'y préparer, à l'exemple de son divin époux, par les travaux de la pénitence et par une action d'humilité qui l'a fait prosterner devant ses filles, pour leur laver les pieds, elle a aussi accepté l'arrêt de sa mort dans les sentiments de l'obéissance avec laquelle Jésus-Christ accepta le calice de sa passion. Au même jour qui est consacré à la mémoire de cet adorable mystère, elle commence son sacrifice avec le divin Sauveur. Heureuses circonstances qui lui donnent l'avantage de faire, en quelque façon, pour lui la même chose qu'il a faite pour nous, et de représenter jusqu'au dernier moment tous les traits de ce divin modèle.

Epouse d'un époux de sang, comme elle l'a suivi partout durant sa vie, elle le suit pas à pas jusque sur le Calvaire, et demeure unie à lui entre les bras de sa croix, victime de la croix de celui qui a été la victime de notre salut. Là, étendue sur un lit de douleurs, elle continue son sacrifice, par une humble et soumise patience avec Jésus-Christ humilié et obéissant jusqu'à la mort. Elle ne s'occupe, pendant tout le temps de sa maladie, que du sacrifice qu'il offre, et qu'elle doit offrir avec lui, et de l'espérance qu'elle a que, s'étant conformée à son époux crucifié, elle sortira de son corps, comme lui de son tombeau, dans les jours consacrés à sa résurrection, pour vivre avec lui-même de sa vie nouvelle. Dans les plus grandes violences de ses maux, il ne lui échappe pas un seul mouvement d'impatience. Faut-il choisir un médecin, et recourir aux remèdes? l'humble et obéissante abbesse, en laisse le choix à ses chères filles. Elle regarde la santé et la vie comme une vie qui ne lui appartient plus, et reçoit les secours qu'elles lui présentent, plutôt pour accorder un soulagement à leur douleur qu'un adoucissement à la sienne. Les plus forts courages, sur le point de mourir, ont besoin d'un éloquent et touchant consolateur. La mourante fait cet office. Une

communauté remplie de tendresse et de douleur, deux illustres et chères nièces, l'une qui porte saintement le joug du Seigneur, dès son enfance, sous l'habit de la religion; l'autre, vraie religieuse sous l'habit du monde, toutes ensemble, pénétrées des plus vifs sentiments que le sang et la vertu puissent inspirer dans une si touchante et triste conjoncture, toutes baignées de leurs larmes, environnent le lit de la pieuse mourante. Ces larmes sont justes, cette douleur est légitime, on les donne encore plus à la vertu qu'à la nature. La constante abbesse les console et les instruit. « Souvenez-vous, dit-elle, que vous êtes consacrées à Jésus-Christ, vos larmes ne me sont pas dues : gardez-les pour votre époux immortel : la créature qui périt ne le mérite pas. » Que ces paroles sont grandes ! ce n'est point la chair et le sang, mais le père celeste qui les lui inspire. Ne reconnaissez-vous pas ici cette femme forte, cette âme parfaite, dont il est dit qu'elle rira dans le dernier jour : *Ridebit in die novissimo*. Depuis longtemps détachée de la terre, elle sent redoubler son courage et sa joie même, quand il faut mourir. Elle aime ses chères filles, comme elle les a toujours aimées ; mais Dieu lui ordonne de les quitter pour venir à lui, la voilà prête à partir. Quoique son cœur, selon les sentiments de la nature, souffre autant de cette séparation, que son corps peut souffrir de la séparation de son âme, elle souhaite cependant d'en être séparée pour quelque temps, afin de les posséder avec Dieu dans l'éternité.

Cependant ce temps s'échappe, cette éternité approche, l'époux arrive, et la sage vierge, portant entre ses mains la lampe allumée du feu de la charité, va au-devant de lui avec un cœur plein de confiance, et avec un visage riant, elle est introduite dans la salle des noces de l'Agneau, et son âme fidèle retourne dans le sein de Dieu, d'où elle est sortie.

Arrêtez vos larmes, épouses de Jésus-Christ, ce n'est pas une mort que nous devions pleurer, mais une entrée au festin des noces que nous célébrons. Cette mort n'est pas pour elle une mort, mais un commencement d'une meilleure vie ; ce n'est pas une destruction de son être, mais un changement d'état; ce n'est pas un décès, mais un heureux passage qui la conduit à la céleste patrie. Vous ne l'avez point perdue, votre sainte et pieuse abbesse, elle est plus vivante pour vous qu'elle n'était. Et, outre l'avantage et la consolation que vous avez encore de l'avoir pour mère au ciel, consommée dans le centre de la charité, sa sagesse et sa clémence vont revivre sur la terre parmi vous, dans l'illustre et vertueuse abbesse (madame de Monchevreuil) qu'un grand roi, si éclairé à découvrir et honorer le mérite où il se trouve, vient de mettre à la place de celle que le ciel vous a enlevée.

Pour vous, âmes mondaines, quelles doivent être ici vos pensées, et quelles sont vos espérances? Troubles, désespoir, frayeurs, remords, agitations d'esprit, déchirement de cœur à votre mort. Et ce ne seront là que les commencements de vos douleurs, si vous ne commencez de bonne heure à faire pénitence. Semblables à ces mauvais serviteurs et à ces esclaves rebelles, comme parle saint Cyprien, qu'il faut traîner malgré eux en la présence de leur maître, pécheurs, nous sortons de cette vie, plutôt par nécessité que par soumission, et par une lâche, mais vaine résistance, nous refusons de partir, quand il nous appelle, et nous faisons bien voir que nous n'avons ni amour, ni foi, ni espérance d'être récompensés. Comme nous trouvons de fausses délices dans une vie toute mondaine, nous souhaitons de demeurer longtemps dans ce monde, et le siècle, qui nous tient comme enchantés par le charme de ses plaisirs, nous fait désirer de n'en point sortir. Pourquoi donc, poursuit ce Père, vous qui êtes chrétiens, aimez-vous ce monde qui vous trompe et qui ne vous aime pas? Que ne considérez-vous souvent que vous y avez renoncé par les promesses de votre baptême, et que vous n'y devez demeurer pendant votre vie que comme des étrangers pendant leur voyage? Vous donc, mes frères, parce que vous êtes engagés dans le monde, vous croyez-vous moins obligés de vous en détacher de bonne heure, en le quittant de cœur et d'affection pour le quitter sans peine, lorsque la mort vous en séparera? Oh ! que votre mort sera pour lors différente de celle que je viens de vous représenter, si vous ne tâchez de la rendre heureuse par une sainte vie ! Quel étrange changement de scène ! La mort paraît: toutes les vanités du monde disparaissent : il ne reste que le seul péché avec ses horreurs et ses châtiments. Alors la femme mondaine changerait volontiers l'or et la soie, dont elle fait sa vanité, avec l'étoffe grossière qui couvre l'épouse de Jésus-Christ. Alors le héros reconnaît inutilement que le bruit de ses grands exploits n'est pas si solide que le religieux silence de la solitude. Alors le prince préférerait une cellule à son palais: le marchand voudrait avoir donné tout son or pour acheter la perle de l'Evangile.

Mais le temps du commerce est passé, c'est trop tard vouloir commencer à faire de bonnes œuvres, lorsque la nuit est venue, en laquelle on ne peut plus travailler. C'est trop tard commencer à être chrétien, lorsque l'on n'est presque plus homme, ni raisonnable; et trop tard se juger soi-même, lorsque l'on entend sonner la trompette terrible, qui nous appelle au jugement de Dieu. Voulez-vous mourir de la mort des justes, chrétiens? Vivez comme ils ont vécu. Que les exemples des vertus, que vous venez de voir, ne vous soient pas proposés en vain : imitez ce que vous admirez. Souvenez-vous longtemps que celle dont nous honorons la mémoire ayant ouvert sa bouche à la sagesse, et que la loi de la douceur ayant toujours été sur sa langue, elle a suivi

fidèlement toutes les règles de l'une, et tous les mouvements de l'autre en toute sa conduite. Mais souvenez-vous-en pour vous rendre aussi fidèles à les suivre chacun dans votre état. Ouvrez votre cœur à la sagesse du ciel, et dans le jour de la colère vous éprouverez la clémence de votre juge. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR ROUSSEAU DE LA PARISIÈRE.

Jean-César Rousseau de La Parisière naquit à Poitiers le 3 mai 1667, d'une famille appartenant aux plus illustres maisons de la province. Il fut nommé, le 11 juillet 1710, à l'évêché de Nîmes pour succéder à Fléchier. Né avec de grandes dispositions pour les lettres, il s'y était livré avec ardeur dans sa jeunesse, et le succès serait peut-être venu récompenser ses travaux si lui-même ne les avait sévèrement jugés en les brûlant. Il en a été malheureusement de même de la plupart de ses sermons; ce qui nous en reste fait encore plus regretter la perte de ceux qu'il a si impitoyablement condamnés. Nous croyons bonnes à citer les appréciations de Ménard, auteur d'une *Histoire des évêques de Nîmes*, sur l'éloquent orateur :

« Les ouvrages qu'on a vus de lui, d'un style serré, précis, qui renferme plus de pensées que de paroles, portent le caractère d'un esprit élevé, fécond, solide, attaché au vrai, au grand, au sublime. Il a servi l'Eglise avec un zèle qui ne s'est jamais démenti, malgré des contradictions de toute espèce; égal dans la bonne et la mauvaise fortune, toujours prêt à tout sacrifier aux intérêts de la religion. Sa sagesse, sa douceur et sa modération dans le gouvernement de son diocèse lui en ont gagné tous les cœurs. Il n'a ménagé ni crédit, ni biens, ni santé pour l'utilité commune et particulière de des ouailles; officieux, bienfaisant, prévenant les besoins, attentif à soulager les misères, surtout celles que la honte cache. Amateur de la discipline, et ferme à la maintenir dans un pays où le manque de foi dans les uns, et le relâchement des mœurs dans les autres, l'ont entièrement affaiblie; ennemi des nouveautés, il a toujours veillé à en écarter jusqu'à l'ombre. Appliqué à instruire, par lui-même, le troupeau confié à ses soins, tant que ses forces le lui ont permis; ou quand il en a manqué, soigneux d'y suppléer par de fréquentes missions dont le succès a édifié, et dont les fruits se sont répandus au loin dans l'étendue et hors de son diocèse. Irréprochable dans ses mœurs, fidèle, constant et généreux dans ses amitiés, personne ne mit plus de sel et d'enjouement dans le commerce, plus de sérieux dans la religion, plus de dignité dans les fonctions de son ministère. »

Les ouvrages de La Parisière ont été recueillis en 1740, sous le titre : *Panégyriques, sermons, harangues et autres pièces d'éloquence*; Paris, 2 vol. in-12.

Il s'est peint lui-même dans ses discours. On y voit une âme noble, élevée, une imagination féconde et soutenue: un esprit qui pense toujours, et qui pense indépendamment de l'expression: un style naturel, mais serré et concis, qui dit beaucoup plus qu'il ne paraît dire; qui ménage les paroles en faveur des choses, et ne s'en sert que pour les exprimer dans toute leur force: une parfaite connaissance du monde et du cœur de l'homme; des peintures qui tracent la marche de ses passions, et le représentent tel qu'il est, et non pas des portraits en grand et en beau dont la délicatesse du pinceau, la vivacité des couleurs et les traits brillants font perdre de vue ce qu'on a voulu représenter; et non pas des portraits, qui par la délicatesse, et si l'on peut parler ainsi, par la mollesse des expressions, attendrissent trop sur les faiblesses humaines, en les développant, et, au lieu de rendre le crime odieux, inspirent de l'éloignement pour la vertu; non pas enfin de ces portraits que les plus déterminés au crime écoutent avec plaisir, mais sans fruit, et où on reconnaît toujours l'homme en général, sans jamais s'y reconnaître soi-même. On y voit une raison dominante, une précision exacte, une justesse scrupuleuse, un ordre infini dans l'arrangement des preuves, un raisonnement profond, mais suivi, et dépouillé de toutes les circonstances qui font souvent oublier l'objet principal. L'orateur montre du premier coup où il veut aller: il réduit ses propositions avec une juste précision; il parle à ses auditeurs, et convient avec eux: ensuite il raisonne avec force et avec netteté, et ne laisse à l'esprit aucune ressource pour contredire ce qu'il a dit. Il ne se contente pas de prouver en général, il fait l'application de ses preuves; il parle à tout le monde, et prouve à chacun en particulier. Surtout on y trouve un génie noble, heureux, qui se développe partout, qui anime tout, qui donne à tout ce qu'il dit de la vie et de la grâce; qui ne répand point un faux brillant sur ce qui doit être uni, simple et naturel, qui ne recherche point des ornements étrangers, pour suppléer à la stérilité des pensées; qui tire tout du fond de son sujet, et se contente de l'embellir, en sorte que si vous retranchiez un ornement, vous retrancheriez une partie essentielle du discours. On y voit un homme qui ne pense qu'à remplir son objet, qui méprise les plus belles routes, lorsqu'elles éloignent du terme; qui n'a pas le temps de s'amuser, ni d'amuser les autres, et qui préfère toujours à un faux brillant qui plaît, parce qu'il

éblouit, la vérité qui seule a droit de plaire, parce qu'elle frappe, et qu'elle touche. En un mot, c'est un esprit qui tourne tout en sentiment; et parce que le sentiment est l'âme de la parole, il est répandu partout, dans les preuves, dans la suite des raisonnements, les détails des mœurs, la vivacité des portraits, la force des conclusions.

Malgré l'esprit, le goût et le brillant de ses sermons, on pourrait peut-être leur reprocher par fois un peu d'obscurité; l'auteur pensait beaucoup et parlait peu, même dans ses ouvrages. Son style était trop serré, parce qu'il était trop réfléchi. Cela est si vrai qu'il n'écrivait jamais mieux que lorsqu'il n'avait pas le temps de penser ou plutôt lorsqu'il pensait sur-le-champ.

Il serait à désirer pour le connaître tout entier que ses lettres fussent publiées; il resterait évident pour tous qu'il a connu peu de rivaux dans l'art épistolaire. Sérieux, mais sans affectation ni contrainte, lorsqu'il faut être sérieux, tendre avec ses amis, il entre dans leurs peines et les partage avec eux. On est persuadé qu'il en est touché, on le sent, et on est consolé par ce sentiment: enjoué, dès qu'il peut l'être avec bienséance, il assaisonne son badinage avec cette discrétion et cette délicatesse, qui, sans ôter à ses traits ce qu'ils ont de fin, flatte toujours ceux qu'il attaque. C'est un sel ingénieux, qui pique sans déplaire. C'est un tour naturel et singulier Ce sont des traits et des saillies dictées par le sentiment, qui saisissent l'esprit, et gagnent le cœur.

Dans sa haute position d'évêque, il a laissé des souvenirs touchants : vivant au milieu d'une population de culte différent, tout en ne cédant rien aux principes, il avait su se faire estimer et aimer des calvinistes eux-mêmes. Accablé de douleurs sur la fin de ses jours, il savait s'oublier pour penser seulement au bien spirituel de ses diocésains, qu'il était plus apte que tout autre à leur procurer par l'exemple d'une régularité vraiment épiscopale et par la pratique de toutes les vertus. Il mourut le 15 novembre 1736

Nous nous bornons à publier ses oraisons funèbres, ses sermons, ses panégyriques, en laissant de côté ses mandements et les harangues qu'il fit, en qualité de député des Etats du Languedoc, au roi, aux princes et aux ministres, parce que ce n'est pas là qu'il faut aller chercher l'orateur de la chaire chrétienne, et que d'ailleurs ce genre de composition s'éloigne complétement du but que nous nous sommes proposé dans la *Collection des orateurs sacrés*

SERMONS,

PANÉGYRIQUES, ORAISONS FUNÈBRES

ET

DISCOURS CHOISIS

DE ROUSSEAU DE LA PARISIÈRE,

ÉVÊQUE DE NIMES.

SERMON Ier.

SUR LES PLAISIRS.

Pour le dimanche du carnaval.

Domine, ut videam. (*Luc.*, XVIII.)

Seigneur, faites que je voie.

Si l'on était aussi sensible à ses vrais maux qu'à des infirmités passagères, et si l'on craignait autant ce qui donne la mort à l'âme que ce qui tue ou incommode le corps, qui est-ce qui, dans ces jours de désordre et de confusion, ne devrait pas crier au Fils de Dieu, comme l'aveugle de notre Evangile : Seigneur, faites que je voie, *Domine, ut videam?* Un aveuglement plus déplorable que celui de Bartimée, n'est-il pas parvenu à son comble, et ne devient-il pas universel? Je ne sais quel ensorcellement renverse aujourd'hui le sens de la plupart des hommes. L'esprit d'ivresse et de vertige règne partout; on court avec fureur au précipice, sans vouloir en connaître le danger; on ferme les yeux à la lumière et on la force à disparaître; et la terre couverte d'épaisses ténèbres ra-

pelle l'idée de ces ténèbres horribles et palpables qui autrefois, pendant trois jours, répandues par toute l'Égypte, investirent, et pour parler comme l'Écriture, enchaînèrent Pharaon et ses sujets.

Je sais, mes frères, que parmi ces aveugles Égyptiens dont le monde est rempli, il se trouve encore aujourd'hui, comme autrefois, de fidèles Israélites, qui, au milieu même d'une région si ténébreuse, éclairés par le flambeau de leur foi, marchent à la faveur de cette divine clarté dans les sentiers de la justice; et c'est sans doute dans ces augustes temples, comme dans une espèce d'asile et de retranchement contre les torrents de l'iniquité, que se rassemble ce peuple choisi, qui craint de s'arrêter dans la voie des pécheurs et qui fuit l'assemblée des impies. Mais dois-je présumer que ce soit là le plus grand nombre de ceux qui composent cet auditoire? et combien y en a-t-il au pied de ses autels, qui, sans se porter jusqu'aux excès capables de dégrader l'humanité même, augmentent dans ces jours malheureux et consacrés à la volupté, la dissipation et les relâchements qui remplissent toute leur vie; se jettent avec plus de feu dans les spectacles, les jeux, les repas, les assemblées profanes, quand il faudrait le plus s'en écarter; suivent le torrent et les lois du monde, avec d'autant plus de sécurité que, séparant de ces désordres, qu'à la honte du christianisme on voit régner avec impunité, ce qu'ils ont d'odieux et de grossier, ils se flattent de les réduire à une modération qui n'a rien de répréhensible. En vain, pour dissiper votre aveuglement, s'efforce-t-on de vous faire entendre, chrétiens, que ces assemblées nocturnes, où l'on ne reconnaît plus l'image de Dieu, ni presque celle de l'homme, sont de trop sûrs rendez-vous de crimes, pour n'être pas criminelles en soi; et que l'on tentera toujours vainement de justifier des spectacles dont l'Eglise ne cessa jamais de proscrire les ministres. En vain, par une décision moins dure en apparence, mais également concluante, vous représente-t-on que quand des amusements si païens pourraient échapper à une censure précise, mille circonstances particulières vous les interdisent. Rassurés par les jugements mêmes, dont les plus favorables vous condamnent, sous prétexte que vous n'y apercevez pas une parfaite uniformité, vous vous récriez sur la sévérité qui vous semble un excès, et vous vous prévalez des tempéraments qui vous paraissent un aveu en votre faveur; et si les raisons les plus plausibles ne vous permettent pas de nier que ces plaisirs ne soient suspects, vous n'en trouvez jamais d'assez fortes pour vous faire avouer qu'ils soient illégitimes.

Sans entrer aujourd'hui dans un nouvel examen, je ne veux contre vous que votre propre aveu, et prenant ces plaisirs pour ce que vous voulez qu'ils soient en eux-mêmes, j'établis deux propositions qui sont sans réplique.

Je dis, premièrement, que le chrétien est infidèle de rechercher les plaisirs suspects.

Je dis, en second lieu, que le pécheur est injuste de se permettre les plaisirs légitimes.

Qu'importe donc que pour vous confondre, on vous prouve en détail que votre cupidité vous trompe et vous fait de fausses idées de ces plaisirs, qui ne vous paraissent pas coupables, parce que ce ne sont pas des adultères et des dissolutions criantes; si je vous fais voir, ainsi que je l'espère, que ces plaisirs étant suspects, vous ne pouvez, puisque vous êtes chrétiens, les rechercher sans infidélité, et que quand ils seraient légitimes, vous ne sauriez, si vous êtes pécheurs, vous les permettre sans injustice.

Faites apercevoir le fond de ces vérités, lumière éternelle, esprit de Dieu, sans qui l'on ne voit rien et par qui l'on voit tout. *Domine, ut videam.* Je vous le demande par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand pour me conformer au langage des mondains, je me contente d'appeler suspects ces plaisirs qui les occupent pendant tout le cours de leur vie, et auxquels, dans ces jours de trouble et d'aveuglement, ils courent avec une nouvelle fureur, je ne prétends pas convenir qu'il faille borner là l'idée qu'on doit s'en former, ni que plusieurs de ces amusements puissent être par eux-mêmes exempts de crime. A Dieu ne plaise que j'entreprenne d'affaiblir les vérités évangéliques! je veux seulement, gens du monde, tirer avantage de vos propres principes, et vous faire voir ce que doivent donc vous paraître vos plaisirs, dans les vues les plus pures de la religion, si, en les prenant dans le sens le plus favorable, vous ne pouvez les rechercher sans infidélité.

Pour vous convaincre de cette première vérité, et lui donner d'abord tout son jour, je n'ai qu'à vous mettre devant les yeux les principaux engagements de la vie chrétienne : cet esprit de mortification qui en est comme l'essence, l'exemple de Jésus-Christ qui en est le modèle, l'amour de Dieu qui en est le principe, les maximes de l'Evangile qui en sont la règle, la loi d'une conscience sûre et éclairée qui en est le guide. Or, je vous demande, si cette recherche des plaisirs, et cette disposition à ne vous refuser aucun de ceux qui ne vous paraissent que suspects et coupables qu'à demi, que vous ne voulez pas qu'on condamne, mais que personne n'ose justifier pleinement; si, dis-je, cette recherche n'est pas contraire à cette vie de mortification et d'abnégation que vous devez constamment mener; si elle ne défigure pas en vous l'image de Jésus-Christ à qui vous devez nécessairement ressembler; si elle ne blesse pas un Dieu jaloux que vous devez souverainement aimer; si elle ne trahit pas les maximes de l'Évangile que vous devez fidèlement pra-

quer ; si elle ne dément pas les mouvements d'une conscience que vous devez toujours écouter et suivre Examinons séparément tous ces chefs, et donnez-moi toute votre attention.

Vous dire que la vie d'un chrétien doit être une pratique continuelle de mortification, d'abnégation et de crucifiement, c'est ne vous parler qu'un langage auquel vous êtes accoutumés. Vous écoutez avidement ceux qui dans les chaires évangéliques savent faire de vives peintures de cette rigoureuse obligation, et la sévérité la plus excessive n'en saurait jamais à votre gré mettre toute l'étendue dans un assez grand jour ; mais c'est là que se borne tout votre zèle, et pendant que vous prodiguez à des ministres de vaines et stériles louanges, que leur piété, s'ils sont dignes de leur ministère, ne voudrait trouver que dans vos larmes et dans la conversion de vos cœurs, vous ne vous appliquez jamais personnellement ces vérités, pour connaître et le rapport qu'elles ont à vous et en quoi consiste l'engagement qu'elles vous prescrivent. Sur tout autre article, vous vous rendez plus aisément ; on peut du moins vous mener jusqu'à un point fixe. Vous sentez la force de la loi, si vous ne convenez pas de vos transgressions : souvent même, vous avouez également et vos obligations et vos infidélités. Le poids de vos liens et l'espérance de les rompre un jour sont vos excuses ; mais ici, il semble que ce soient des vérités étrangères ou vagues, ou tout au plus spéculatives de ces adorables mystères, auxquels il suffise de donner l'acquiescement d'une foi, qui souvent même en vous, consiste bien moins à en révérer la grandeur et la sainteté, qu'à en admirer les nobles et brillantes images ; et à les croire fermement, qu'à négliger de les contredire. Rien ici ne vous intéresse. Vous ne pensez pas que les maximes de morale ne sont que des erreurs et des fables, si elles ne vous engagent à des œuvres ; que ne les pas combattre, c'est s'obliger de les pratiquer ; que la loi de la mortification étant générale, c'est donc vous, qui que vous soyez, qui devez mortifier vos sens, crucifier votre chair, circoncire votre cœur ; que ce ne sont pas là des expressions qui n'aient aucune signification réelle, et aucune liaison essentielle et précise, avec toutes les actions de votre vie ; qu'elles ne veulent dire autre chose qu'un retranchement continuel de tout ce qui plaît à la nature, un éloignement constant de tout ce qui flatte les désirs ; une fuite éternelle de tout ce qui amollit le cœur ; un combat sans relâche contre vous-mêmes, pour effacer les traces de l'ancien péché, et pour réprimer les mouvements d'une concupiscence qui en enfante sans cesse de nouveaux ; une séparation des pompes, des délices, des vanités, parce que vous en avez fait le vœu dans votre baptême ; une loi de mourir au monde et à vous-mêmes, pour ne vivre qu'en Jésus-Christ, parce que telle est la profession du chrétien.

On comprend assez, que si cette loi n'était fondée que sur le nombre et la qualité des crimes, vous seriez ingénieux à l'éluder, et à rejeter sur autrui tout ce que la peinture des vices qui l'établiraient aurait d'odieux, et ce que les conséquences vous offriraient de pénible et de dur ; que si elle souffrait quelque exception, votre amour-propre, qui décide toujours en votre faveur, vous ferait naître mille spécieux priviléges ; mais ici, mes frères, nulle exemption, nulle dispense, nul subterfuge : chrétien et mortifié, ce n'est qu'une même chose. C'est à tous que Jésus-Christ a dit, que pour le suivre, c'est-à-dire pour être véritablement chrétien, il fallait renoncer à soi-même, et porter sa croix chaque jour : *dicebat autem ad omnes.* Canonisez votre justice tant qu'il vous plaira ; elle s'évanouit dès que vous vous éloignez de cet esprit de mortification, qui l'établit et la soutient. Faites-nous de votre innocence les plus favorables portraits ; vantez-vous d'avoir conservé sans tache la précieuse robe de votre baptême ; vous n'êtes pas dispensés d'une loi à laquelle votre baptême même vous a assujettis en vous donnant cette innocence. Retranchez-vous sur la faiblesse de l'âge, vous êtes chrétiens dès le berceau, et pécheurs avant que de naître : sur la condition et le rang ; le péché a abondé partout, et plus encore dans les postes élevés : sur la délicatesse de votre santé, sur les embarras de vos charges, sur la nécessité de vos affaires ; ce qu'il y a d'indispensable dans ce précepte, ce ne sont pas précisément les œuvres de mortification, quelquefois arbitraires et que l'on peut réduire à certaines proportions, c'en est uniquement l'esprit, qui ne souffre point d'altération, et cet esprit n'accable point votre tempérament, ne ruine point vos affaires, ne traverse point vos emplois utiles à la religion et à l'État ; en un mot cet esprit s'accorde avec tous vos véritables engagements, et n'est incompatible qu'avec un esprit de relâchement, que nul engagement ne peut prescrire ni autoriser.

Or, quel peut-être, je vous prie, l'esprit de cette loi constante, intérieure, générale, indispensable, si elle ne nous interdit, non pas à la vérité toujours le plaisir, mais le goût, le charme, l'amour, la passion du plaisir ? et n'en êtes-vous point possédés de cet amour, quand vous recherchez sans cesse les plaisirs suspects, et que vous disputez à tous moments pour vous les réserver ? Car, pourquoi, si votre cœur n'y était attaché, résisteriez-vous toujours aux plus vives clartés ? pourquoi, malgré tout ce que les raisons les plus plausibles doivent au moins former de doutes et de perplexités dans votre âme, franchiriez-vous si hardiment le pas ? Pourquoi, quand vous trouvez tant d'autorités qui condamnent ouvertement ces plaisirs, et si peu qui les approuvent, ou pour mieux dire, quand vous n'en trouvez aucune qui en établisse pleinement le libre usage, préféreriez-vous une si dangereuse incertitude et un risque si évident à la sévé-

rité de tous les jugements qui vous accablent ? Car enfin vous ne sauriez vous persuader que ce soient là des œuvres de piété, que vous ne puissiez abandonner sans crime et sans trahir votre religion. Ce sont tout au plus des actions tolérées. Vous prendrez une route plus sûre en vous en abstenant. Ceux qui pour la dureté de votre cœur pourraient vous les permettre, ne vous les ordonneront, ne vous les conseilleront jamais. L'intérêt qui vous porte à les éviter est bien plus fort que celui qui vous porte à les suivre. L'embarras de rassembler toutes les circonstances nécessaires pour leur donner quelque couleur, et la difficulté infinie que vous trouvez vous-mêmes à les réunir toutes à la fois, marque assez que ce n'est pas une route aplanie. Le besoin que vous pouvez avoir de quelques délassements, ne vous fixe pas à ceux-là ; j'ose dire, au contraire, qu'il les exclut. N'en serait-ce pas assez pour y renoncer tout à fait, si votre cœur n'y tenait fortement, si la passion ne l'emportait sur la raison, si la cupidité ne décidait contre les jugements les mieux appuyés, si l'enchantement ne vous rassurait contre les doutes les plus légitimes ?

Vous les aimez donc ces plaisirs, vous en chérissez l'attrait, votre âme y est livrée tout entière ; et comment accorder, encore une fois, ce sentiment avec la loi d'abnégation et de crucifiement ? Comment joindre ensemble l'engagement de mortifier ses passions, et la disposition à les satisfaire en tout ? Quelle contradiction plus évidente que de renoncer à soi-même et de se rechercher toujours ? D'aimer ce qui afflige et de ne courir qu'à ce qui flatte ? De craindre de ne pas assez faire pour accomplir un précepte si étroit, et se plaindre éternellement qu'on en exige trop ? Lutter sans cesse contre le penchant de la nature, et plaider à tous moments pour la cupidité ? Aimer cette loi mortifiante, et être en garde contre tout ce qui l'établit ? Vivre pénitent et voluptueux, partisan des délices, et tout ensemble disciple et imitateur de Jésus-Christ, est-ce donc là ce que nous apprenons de l'exemple de ce divin modèle ? Seconde règle qui nous condamne dans la recherche des plaisirs suspects.

Jésus-Christ s'est-il borné à ne point donner dans les excès grossiers et à n'être pas ouvertement répréhensible ? A-t-il cherché à se satisfaire ? N'a-t-il pas toujours fait ce qui était le plus agréable à son Père ? S'est-il voulu soustraire à ses ordres, quand ils lui ont paru rigoureux ? Son unique dessein a toujours été d'accomplir sa volonté divine, et cette volonté n'était autre que sa mort. Ce sacrifice a été, dès le commencement, non pas l'objet de ses craintes, mais le but unique de ses désirs. Il l'a consommé sur la croix, mais il n'a point cessé de l'offrir dès qu'il est venu au monde. Né sur un peu de paille, vivant sans avoir de quoi reposer sa tête, contredit dans sa doctrine, combattu dans ses miracles, outragé dans sa personne, objet de calomnie, sujet de scandale, opprobre des hommes, rebut du peuple ; sa vie n'a été qu'une mort continuelle, qu'un continuel prélude de ce baptême si dur, dont le violent désir le pressait à tous moments. Il n'a point cessé d'en instruire ses disciples ; il les en a entretenus, au milieu même de ce rayon de sa gloire, qu'il fit luire à leurs yeux.

Quand leurs vues trop courtes, , ou leur trop tendre attachement en ont été blessés, il s'est offensé de leur zèle mal entendu, et dans l'évangile que nous lisons et qui semble placé tout exprès dans ces jours pour nous confondre, par une telle opposition, il rappelle à ses douze apôtres les divines prophéties sur les circonstances de sa mort, et il ne va avec eux à Jérusalem que pour les accomplir.

Voilà votre modèle, chrétiens ; quelles traces de volupté y trouvez-vous ? Est-il nécessaire d'en appliquer la comparaison à votre mondanité ? N'en sentez-vous pas assez la disproportion ? Et se peut-il qu'elle ne vous humilie ? Le modèle est élevé, direz-vous ; il est vrai : mais il y en a un qui est encore plus élevé, que nous devons suivre. Il nous est ordonné d'être saints et parfaits comme le Père céleste ; et son fils unique a bien voulu tempérer en notre faveur l'éclat de sa divinité inaccessible aux yeux mortels ; il a voulu même mener à l'extérieur une vie commune, pour se mettre plus à notre portée. Le modèle est élevé, mais il n'est pas arbitraire. Il n'y aura de salut que pour ceux qui y seront trouvés conformes, et c'est le sceau de notre prédestination. Le modèle est élevé : c'est donc pour cela que nous devons faire tous nos efforts pour y atteindre, et ne nous pas permettre des négligences qu'un modèle moins parfait pourrait rendre excusables. Nous n'en serons avec tous nos soins encore que trop éloignés.

Ne défigure-t-on point déjà assez cette image par tout ce qui, dans la vie la plus régulière, s'introduit de relâchement ; par tout ce qui occupe les hommes les plus sages ? Projets, établissements, soin d'orner une demeure passagère, inutilités, visites, cérémonial du monde ; par tout ce qui se trouve de délicatesse dans une table frugale, de commodité dans un logement resserré, de propreté dans un ameublement, et un équipage modeste, de goût dans la simplicité ; par tous les raffinements de précautions que l'on se sait bon gré d'avoir imaginés pour se mettre à l'abri des saisons ; pour se procurer une retraite tranquille, pour se réserver d'aimables sociétés, pour se faire des régimes salutaires, en un mot, pour adoucir sa vie et pour retarder sa mort ?

Si l'usage sur cela a prévalu, si on n'ose condamner ouvertement une pareille conduite, si on est forcé de la louer, lorsqu'elle n'offre rien de plus criminel ; si l'on est réduit, en effet, à souhaiter que ce pût être là le plan de vie du plus grand nombre des chrétiens : ah ! convenons du moins que tout cela nous éloigne assez de notre divin

modèle, pour nous engager à rectifier cette ressemblance par d'autres traits de notre vie, au lieu de la détruire par des relâchements plus coupables; à redoubler notre haine pour le monde, à mesure que nous sommes plus asservis à ses usages, à rendre dans notre cœur à la mortification de Jésus-Christ tout ce que nous lui dérobons dans notre chair; persuadés que bien loin qu'il n'y ait que les désordres extrêmes qui soient opposés à sa croix, il faut que les dissipations soient bien légères pour ne la pas anéantir.

Mais elles sont légères, en effet, et elles sont courtes, me direz-vous, ces dissipations qu'on nous reproche. Ces plaisirs ne durent qu'un certain temps : mais quel temps choisissez-vous pour vous les permettre et pour vous y abandonner avec moins de réserve? Lorsque l'Eglise vous réveille sur l'approche des mystères de votre salut, et que pour vous y préparer, elle vous met devant les yeux un motif et un modèle si touchant de la pénitence qu'elle exige de vous; vous avez soin alors de vous dédommager d'avance par vos excès, de tout ce qu'elle vous annonce de triste et d'affligeant, et vous vous permettrez peut-être, dans la suite, des adoucissements qui ne seront fondés que sur la coupable nécessité où ces excès vous auront réduits.

Ces plaisirs ne durent qu'un certain temps. Mais quand les interruptions ne produiraient pas des relâchements, et qu'après quelques écarts vous pourriez vous promettre de vous rapprocher de Jésus-Christ, y a-t-il un seul moment de votre vie où vous soyez dispensés d'avoir ce divin modèle devant les yeux, et une seule de vos actions qui n'y doive ressembler? Devient-on une fidèle copie par quelques traits informes et grossiers, que tant d'autres effacent et rendent méconnaissables?

Ces plaisirs ne durent qu'un certain temps. Mais le sentiment n'en dure-t-il pas toujours? En perdez-vous le goût par la trêve qui en suspend l'usage? Ne les abandonnez-vous pas pour les reprendre, quand les lois du monde en auront ramené la saison? Ce que vous faites aujourd'hui, ne comptez-vous pas de le faire toujours, ou du moins de ne consulter pour vous en abstenir que les bienséances de l'âge, sur lesquelles encore vous ne vous rendrez que bien tard? N'élevez-vous pas vos enfants dans le même esprit, et ne les mettrez-vous pas en votre place? En un mot, cette interruption est-elle une pénitence? change-t-elle quelque chose dans la disposition de votre cœur?

Ces plaisirs ne durent qu'un certain temps. Mais les fêtes des faux dieux étaient-elles éternelles? Une Vénus impure, un Jupiter adultère, voulaient-ils de continuels sacrifices? Les bacchanales duraient-elles toujours? Ne suffisait-il pas aux aveugles divinités, ou plutôt à l'impiété qui les consacrait, d'être sûre de rassembler à certains jours dans leurs temples leurs sacrilèges adorateurs, pour célébrer leurs mystères exécrables? N'était-ce pas assez pour les satisfaire, qu'une constante disposition à encenser leurs autels et à honorer leurs crimes? N'était-il point permis en les servant d'être oisif, de cultiver son champ, d'embellir son héritage, d'élever sa famille, de se livrer à ses affaires, de se donner quelques moments de relâche, sans quoi les plaisirs ne seraient plus qu'une gêne; en un mot, de faire précisément ce que vous faites dans vos intervalles, et que vous ne faites pas sans doute dans des vues plus parfaites que les païens? Car quand on est si ardent à rechercher les plaisirs suspects, on n'est guère soigneux de sanctifier les œuvres indifférentes.

Le dirai-je, mes frères? Ce qu'ajoutent au plan de votre vie vos exercices de religion trahirait-il fort le culte des faux dieux? Êtes-vous même partagés entre eux et Jésus-Christ? Ce partage qui serait pour le Sauveur un outrage si affreux, pouvez-vous même vous vanter qu'il se trouve dans vos sentiments et dans vos mœurs? Portez-vous quelquefois dans les assemblées mondaines l'image et les pensées de la croix? N'apportez-vous point toujours le monde tout entier au pied des autels? Disons-le nettement, et avec la liberté évangélique, pensez-vous au milieu du bal à ce qui vous a dû occuper pendant la messe? Ne pensez-vous point plutôt à la messe aux mouvements que vous avez ou excités, ou ressentis au bal, ou même aux coupables projets que vous voulez y exécuter? Ah! quand les idoles, ou si vous voulez, quand le monde qui les représente, et en qui revivent tous leurs droits, serait aussi jaloux de la pureté de votre culte que le Dieu crucifié que vous adorez, pourrait-il se plaindre de ce peu d'hommages que semblent lui ravir vos œuvres de piété? Et le démon, si habile et si attentif sur ses avantages, aurait-il intérêt de vous faire abjurer un christianisme dont la profession si mal soutenue, et démentie par l'avantage de mille triomphes journaliers, est une circonstance si favorable à son empire?

Mais que dis-je? et où m'emporte mon zèle? J'oublie que je parle à des personnes dont j'ai supposé que la vie n'était pas une idolâtrie si marquée, et qui, faisant profession d'ignorer les grands excès, veulent seulement que la coutume autorise des plaisirs plus modérés. Revenons donc aux motifs qui peuvent les convaincre que ces sortes de plaisirs mêmes qu'ils se permettent sont pour des chrétiens une espèce d'infidélité. Ne vous lassez pas, Messieurs, de me suivre. Ce que l'étendue de cette première partie pourra avoir d'excessif sera pris sur la seconde, et je n'abuserai pas de l'attention dont vous m'honorez.

Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces : c'est là le premier, c'est le grand précepte. C'est le principe de la vie chrétienne, l'âme de toutes les vertus : précepte qui, quoique positif, et

dans sa substance renfermant quelque chose de réel et de différent de chaque précepte en particulier, n'est dans un sens que la vie et l'esprit de tous les autres; précepte qui, dans son étendue, soit que chacun des termes qui l'établissent porte avec soi une nouvelle idée, soit qu'ils ne soient multipliés que pour l'appuyer plus fortement, ne saurait être limité, mais dont l'accomplissement n'est point parfait, si Dieu n'a dans notre cœur une préférence absolue sur toutes les créatures, si nous ne nous portons à lui comme à notre souverain bonheur et à notre dernière fin, si l'accomplissement de sa volonté, la sanctification de son nom, l'avénement de son règne, la défaite de ses ennemis, ne font pas notre intérêt le plus pressant; si toutes nos pensées ne vont à lui, si tous nos vœux ne s'y adressent, si toutes nos actions ne s'y rapportent. J'en dis moins, chrétiens, que ne vous en fait concevoir la simple idée de Dieu, et celle de l'homme; quand il s'agit des devoirs de la créature envers son Créateur, c'est les affaiblir que de les fixer.

Oseriez-vous dire que vous remplissez toute la mesure de ce précepte, quand vous vous permettez de dessein prémédité ce que vous savez qui n'est pas selon la pureté du culte de Dieu, ce que vous voulez qui puisse être excusé, mais que vous ne sauriez disconvenir qui n'ait besoin de l'être? Quand vous disputez avec le Seigneur sur ce que vous lui devez, et que vous n'étudiez sa Loi que pour la restreindre? Quand vous vous éloignez de cette règle, non point par pure fragilité que vous vous reprochiez, mais par un choix volontaire et réfléchi? Quand vous aimez mieux hasarder une transgression capitale que de vous refuser un plaisir qui en est pour le moins une légère? Quand, par des démarches indiscrètes et pourtant concertées, vous êtes sûrs de ralentir cet amour dans votre cœur, et n'êtes pas sûrs de ne pas l'éteindre? Quand vous êtes toujours d'accord avec l'ennemi de votre Dieu, et que vous ne voulez rompre avec lui qu'à l'extrémité? Quand vous gardez jusque-là une neutralité que vous sentez bien même qui n'est pas plus exacte que le serait celle d'un fils qui, ligué constamment avec les ennemis de son père, l'outragerait sans scrupule dans son honneur et dans ses biens, et n'épargnerait que sa vie? Enfin, quand disputant toujours avec le Seigneur sur ce que vous lui devez, et disposant pour ainsi dire de votre autorité, du degré d'amour qui est dû à cet être suprême, vous décidez, par votre conduite, qu'il est permis de le servir mal, et qu'il n'est défendu que de le trahir?

Est-ce ainsi que vous en usez avec tout autre qu'avec votre Dieu? Est-ce avec de telles réserves qu'on aime dans le monde ses amis, ou quelques autres plus criminels objets de sa tendresse? Mesure-t-on jusqu'à quel point on peut les offenser impunément? Examine-t-on si une telle conduite, peu obligeante en soi, les blesse assez pour être abandonnée; si certaines liaisons leur sont assez odieuses pour devoir être rompues; si la perte entière de leur cœur sera le prix d'une légère négligence? Prétend-on que leur amitié ne puisse être altérée que par une trahison, et que le commerce et la confiance ne doivent finir que par une perfidie éclatante? Se plaint-on que leur inquiétude ou leur hauteur exige trop de sacrifices? Ne leur en fait-on pas en secret de tout ce qu'on pourrait avoir de cher, et dont la possession ou le désir outragerait leur tendresse et blesserait leurs droits? Ne respecte-t-on pas leurs dégoûts et leurs antipathies? N'adore-t-on pas jusqu'à leurs caprices? Ne regarde-t-on pas l'attention constante à les servir ou à leur plaire, et à prévenir leurs besoins ou leurs désirs, comme un devoir sacré, et la dispense qu'on en recevrait comme une injure? Je vous le demande, vains amateurs du monde, vous qui vous piquez d'une si excessive générosité, et d'une si ridicule délicatesse, et qui dans ce moment sans doute retrouvez en vous des sentiments si propres à vous confondre. Rappelez les diverses situations de votre cœur et tous les mouvements de votre âme... Mais, non, ne réveillons point ici de folles passions, qui sont peut-être presque éteintes, et ne faisons point servir, pour vous ramener à votre Dieu, un trop dangereux retour sur votre idolâtrie.

Qu'il me suffise de vous dire, chrétiens, que l'amour est la plénitude de la Loi, parce qu'il la fait accomplir dans toute son étendue; que la Loi n'est point faite pour le juste, parce qu'il sait assez lui-même se l'imposer, sans qu'il y ait à craindre qu'il s'épargne; que l'amour est plus fort que la mort; que toutes les eaux ne peuvent l'éteindre; que tous les trésors ne peuvent ni le payer, ni l'épuiser; que la seule manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans bornes, et que donner à un chrétien la liberté d'aimer le monde et ses plaisirs, pourvu qu'il ait dans le cœur cet amour dominant, capital, unique de son Dieu, c'est ne lui donner aucune liberté, c'est le captiver par les liens les plus forts: *Dilige et fac quod vis.*

Que pourrait en effet inspirer cet amour divin à un cœur où il serait dominant, sinon la pratique constante et assidue des maximes évangéliques qui sont comme les fleurs de cet arbre sacré dont la vie éternelle est le fruit? Or, à quel point ne faut-il pas, je ne dis pas seulement les adoucir, les affaiblir, les courber ces règles divines, mais les défigurer, les contredire, pour les allier avec la jouissance de ces plaisirs, que votre amour-propre s'efforce de vous représenter comme innocents?

Ecoutons un moment l'Evangile. Jésus-Christ y déclare bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui gémissent sous le poids des persécutions, des souffrances, de la pauvreté, de l'humiliation: il y dit anathème à ceux qui sont dans la joie, dans l'abondance,

dans les délices ; il veut que la vie du chrétien soit un combat continuel et une prière sans interruption, qu'il laisse le monde et ses pompes profanes, et qu'enfin chargé de sa croix, il ne se lasse jamais de suivre le chemin étroit dans lequel cet Homme-Dieu a marché le premier. Celui des disciples de ce divin Sauveur, qui a été le plus fidèle interprète de ses sentiments, ne nous parle que de renoncement, d'abnégation et de souffrance ; il ne cesse de nous répéter l'obligation où nous sommes de graver sur notre corps les traces sanglantes de la croix, qui arracha le dernier soupir à notre modèle et à notre chef ; il va jusqu'à nous déclarer, dans les termes les plus énergiques, que nous ne serons semblables à Jésus-Christ glorifié, qu'autant que nous l'aurons été au même Jésus crucifié..... Oseriez-vous, mes chers frères, rapprocher la vie dissipée et sensuelle, que vous cherchez à justifier, de la moins sévère de ces maximes sacrées ? Pourriez-vous soutenir une comparaison qui vous montrerait si criminels ?

Mais est-il nécessaire qu'une telle comparaison, qui tournerait si fort à votre honte, grossisse l'idée de vos dissipations, et réforme vos jugements sur l'innocence de vos plaisirs ? Votre conscience ne vous fait-elle point assez sentir qu'ils sont coupables ? Je ne vous dis point ici, que dans une matière aussi importante que celle du salut, le doute qui combat le relâchement est un violent préjugé et une barrière qu'il n'est jamais permis de franchir ; que les objets qui flattent la cupidité, se présentent toujours à elle par l'endroit le plus favorable ; que ce qui nous paraît suspect n'est jamais louable et est presque toujours très-vicieux, et qu'un homme, qui dans l'examen qu'il fait de sa propre cause ne la trouve que problématique, doit presque s'assurer de la perdre. Je ne veux ici que votre propre aveu, et il est encore plus décisif s'il est sincère.

Parlez de bonne foi, chrétiens ; ces plaisirs contre lesquels je vous prêche, ne vous paraissent-ils que suspects et dangereux ? N'en connaissez-vous point tout le désordre ? Ces idées de pureté et de vertu dont vous les ennoblissez dans la spéculation, se retrouvent-elles et se peuvent-elles retrouver dans la pratique ? Ces plaisirs sur lesquels votre esprit toujours en garde a sans cesse une réponse prête, parce que vous êtes sûrs de trouver pour censeurs tous ceux dont la raison, éclairée par les principes de la foi, vous devrait imposer ; ces plaisirs dont vous avez soin d'appuyer l'innocence sur la tolérance, ou plutôt sur le pieux artifice du zèle de quelques saints auteurs, qui pour la dureté de votre cœur ont semblé vous les permettre, mais à des conditions si pénibles et si impraticables, que les décisions les plus dures ne vous sont pas plus contraires ; ces plaisirs que par une sévérité déplacée, ou plutôt par une impression secrète de la vérité, qui vous arrache ce témoignage en dépit de vous-mêmes, vous voudriez, moins pour vous autoriser, que pour avoir prise sur la vertu, pouvoir reprocher, je ne dis pas à des hommes qui ont fait un divorce éternel avec le monde, mais à des personnes qui dans le siècle même passent pour mener une vie chrétienne, c'est-à-dire, pour ne rien faire au delà de ce que vous êtes obligés de faire à la rigueur ; ces plaisirs que vous ne pouvez justifier mieux que par la comparaison que vous en faites avec de plus grands maux qu'ils vous épargnent, comme s'il était essentiel à un chrétien d'être toujours livré à quelque désordre et qu'il ne s'agît que du plus ou du moins ; ces plaisirs qui sont pour tant de personnes des piéges inévitables, et dont vous ne pouvez établir la sûreté à votre égard, qu'en supposant que votre cœur est d'une trempe différente de celui des autres, votre chair moins fragile, votre âme plus forte, votre religion plus pure, votre vertu privilégiée, votre persévérance inébranlable, c'est-à-dire, en supposant une fausseté et une erreur visible ; ces plaisirs enfin dont le besoin d'une continuelle apologie est une condamnation si expresse : dites-moi si vous vous les permettez dans une conscience bien sûre ? Vous arrive-t-il d'en être aussi peu touchés qu'il faudrait l'être, pour avoir droit de vous les permettre ?

Que dis-je ? ne les fuiriez-vous pas, s'ils n'avaient rien de séduisant, et si vous n'y trouviez pas toujours ce que vous n'y devez jamais chercher ? Ces spectacles tragiques, quelque décorés qu'ils soient des pompeux ornements de la poésie, seraient-ils fort de votre goût, si l'auteur n'y savait assez bien peindre les passions pour vous les inspirer, et ne lui reprocheriez-vous pas avec mépris la sécheresse de vos yeux et l'insensibilité de votre cœur ? Ces magnifiques concerts seraient-ils pour vous un amusement si chéri, si dépouillés de tout ce que la volupté leur prête d'amorces, ils n'offraient point à vos yeux le poison dont votre âme se nourrit, et ne portaient à votre oreille que la justesse d'une harmonie exacte et régulière, sans être molle et attendrissante ? Ces assemblées nocturnes, dont vous achetez le plaisir si cher, vous attireraient-elles en si grande foule, si vous n'y trouviez qu'une grave et majestueuse ordonnance, et si réduits à y garder un maintien sérieux, vous n'y voyiez régner le luxe, la profusion, le prestige et le désordre ? Ces lectures d'aventures fabuleuses vous plairaient-elles par la seule pureté du style ? Aimeriez-vous les tête-à-tête, s'ils n'étaient tendres ; le jeu, s'il n'était piquant ; la table, si elle n'était libre ; tous les plaisirs, s'ils n'étaient coupables ?

Ah ! chrétiens, avouez, avouez que tous ces dangers vous sont connus par vos propres chutes, quelque soin que vous preniez de les justifier ; que vos détours et vos adoucissements n'ont pu encore vous imposer et vous faire prendre le change ; que votre conscience n'est pas seulement dou-

teuse, mais qu'elle est absolument fausse, et que si votre aveu ne devait pas se tourner contre vous, vous parleriez sur tous ces désordres bien plus fortement que ne font dans les chaires évangéliques ceux que n'ont pas éclairés les fatales lumières de votre expérience.

Quoi donc! n'y a-t-il point de plaisirs permis, point de relâchements qui ne soient coupables? Il y en a, chrétiens, et je n'ai garde de vouloir charger vos obligations, elles ne sont déjà que trop fortes. Il y en a qui sont dans l'ordre de Dieu et que vous pourriez lui rapporter. Mais quels sont-ils? ce sont des plaisirs qui doivent délasser l'homme, dont la nature infirme est incapable d'un long travail. Il y a un repos qui dispose le corps à un plus grand mouvement, et une dissipation qui prépare l'esprit à une application nouvelle. Mais ces plaisirs utiles sont-ils de ceux que vous vous permettez? Je pourrais vous demander d'abord quel besoin vous avez de ces sortes de délassements; vous dont l'inaction constante se ressent si peu de cette peine imposée au premier homme, de manger son pain à la sueur de son visage et dont la vie inutile est d'une si faible ressource pour la République. Mais quoi qu'il en soit, ces amusements que vous prétendez justifier, sont-ils de ceux qui paraissent les plus propres à l'usage que vous voulez, ou du moins que vous devez en vouloir faire? Vous disposez-vous à aller adorer Jésus-Christ au pied de ses autels, et le servir dans ses membres, malgré tout ce qui révolte votre foi et votre délicatesse, par cette conversation où votre foi s'ébranle et se perd? Cherchez-vous le goût de la vérité que vous devez étudier et dont vous devez peut-être des leçons aux autres, dans l'erreur et les fables, où votre cœur se nourrit des égarements de votre imagination? Prenez-vous le flegme et la sagesse de la magistrature dans l'emportement et l'injustice d'un jeu, qui ne laisse plus à votre âme d'autre situation naturelle que la fureur? Oserai-je le dire? Sentez-vous ranimer par ces repas somptueux, ne sentez-vous pas plutôt énerver cette valeur, jadis si redoutable aux nations étrangères et que nous regrettons aujourd'hui comme une ressource autrefois si sûre pour la religion et pour l'État? Trouvez-vous, en un mot, fort propres pour éclairer vos esprits, des vapeurs qui les offusquent; pour faciliter le travail du corps, des intempérances qui l'appesantissent; pour soulager votre santé, des excès qui vous accablent; pour vous mettre en état d'employer le temps, des divertissements qui l'occupent tout entier, et pour d'utiles délassements, de pénibles soins qui font votre unique affaire?

Ah! chrétiens, les plaisirs qui vous conviennent doivent être plus simples et le repos qu'il vous est permis de chercher, doit vous délasser de vos fatigues et n'en être pas une. Des conversations gaies, souvent utiles, ou du moins toujours sages; des effusions de cœur avec des amis aussi fidèles à Dieu qu'à vous et qui ne se rassemblent que pour cimenter une liaison formée par la vertu; des repas sobres, où la charité abonde plus que les mets, et où au milieu de toute votre joie, votre modestie marque assez que vous vous souvenez que le Seigneur est proche; de légères promenades, où à mesure que les objets de la nature s'offriront à vos yeux, votre âme s'élève à son auteur par la considération de ses ouvrages, et où la beauté même de la terre vous la fasse mépriser; un jeu court, rare et qui ne soit jamais qu'un jeu; c'est tout ce qu'on peut permettre aux disciples de Jésus-Christ.

Nous serons encore bien éloignés des usages des premiers chrétiens. Leurs plaisirs étaient ce que vous regarderiez comme vos peines; leurs délassements, vos travaux; leurs dissipations, vos vertus; ou plutôt des vertus que vous ignorez. Point d'autre joie parmi eux, que celle de notre grand Dieu de gloire; point d'autres assemblées que celles où l'on écoutait les paroles de foi; point d'autres festins, que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autres pompes que celles des fêtes et des cérémonies; point d'autres concerts que le chant des psaumes et des sacrés cantiques; point d'autres veilles, que celles où l'on ne cessait de prier. Ils se voyaient avec une joie plus pure que la vôtre, ils se séparaient contents; et des dissipations si saintes étaient la fin et le prélude de la longue méditation, et de la plus laborieuse pénitence. Ce que la différence des temps, ou plutôt ce que la dépravation des mœurs a apporté de changement dans les plaisirs qu'on vous permet, doit-il vous faire perdre de vue de si respectables modèles? Si vous ne vous réjouissez pas si saintement qu'eux, ah! du moins réjouissez-vous innocemment, et si leurs plaisirs sont dignes d'immortels éloges, que les vôtres ne méritent ni censure, ni apologie. Ne croyez-vous pas tout ce qu'ils ont cru? Leurs vertus ne doivent-elles pas être les vôtres? Quand il vous serait permis de renoncer à leur éminente sainteté, et de vous taxer à vous-mêmes, si j'ose parler ainsi, le degré de gloire où vous aspirez; quand vous seriez sûrs d'y parvenir sans viser plus haut; quand cette témérité seule ne suffirait pas peut-être pour vous en exclure; le chemin pour arriver à leur terme peut être droit en ne faisant pas tout ce qu'ils ont fait; mais il mène sûrement à la mort en faisant tout le contraire. Si quelques-unes de leurs actions ne sont que de conseil, l'esprit qui les animait est de précepte. S'ils ont couru dans la voie étroite, nous devons du moins y marcher. La loi qu'ils ont suivie est un Evangile parfait; ce n'est pas un autre Evangile et nous sommes obligés aussi étroitement qu'eux, à mener une vie mortifiée, à nous conformer à Jésus-Christ, à aimer uniquement notre Dieu, à écouter les mouvements d'une conscience sûre et éclairée; engagements que nous trahissons, et auxquels

tout chrétien est infidèle par la recherche des plaisirs suspects. J'ai tâché de vous le faire voir. Il reste à vous montrer que quand ces plaisirs seraient légitimes, vous ne pouvez, si vous êtes pécheurs, vous les permettre sans injustice. La matière est grande; elle est importante. Mais cette première partie ayant épuisé presque tout le temps ordinaire, je finis la seconde en peu de mots.

SECOND POINT.

Nul péché n'est impuni; la justice de Dieu ne se relâche jamais pleinement de ses droits. S'il a traité avec tant de rigueur son Fils unique, responsable des péchés des hommes, cet excès de bonté ne le rend que plus redoutable aux hommes qui abusent d'un si grand bienfait. Cette satisfaction de Jésus-Christ ne nous a pas dispensés de la nôtre. Elle nous a ouvert une porte à la pénitence, qui sans lui nous aurait toujours été fermée. Un péché unique l'emporte dans la balance sur toutes nos vertus; et pour réparer un seul violement de la Loi, nos œuvres les plus parfaites ont besoin de miséricorde.

Ces principes incontestables supposés, la pénitence est donc un inviolable devoir pour tous les pécheurs. Je sais que tous les hommes le sont. C'est un titre malheureux qu'ils apportent en naissant. Mais je sais aussi que la charité infinie d'un Sauveur ayant répandu sur ce premier péché une rémission surabondante, ce Dieu dont les dons sont sans repentir, n'en fait jamais revivre la malice, sous quelque prétexte que ce soit. Jamais il n'y trouve rien qui puisse être le fondement du redoutable arrêt, ni par conséquent de la privation de ses grâces actuelles, ce qui, quoi qu'on en veuille dire, est précisément le même; rien qui rende l'homme désagréable à ses yeux; rien qui mérite la plus légère peine. Il ne reste de cette malheureuse faute qu'une fatale concupiscence, que nous devons réprimer, non point expier; et si les mouvements qu'elle excite en nous n'entamaient jamais l'innocence de notre baptême, l'homme, dit saint Grégoire pape, qui n'aurait rien commis d'illégitime, pourrait toujours user de ce qui est permis : *Quisquis illicita nulla commisit huic jure conceditur ut licitis utatur.* Mais dès que, se laissant conduire à son penchant, il a suivi les routes égarées de l'iniquité, il doit, ajoute le même Père, s'interdire ce qui est permis, à proportion qu'il s'est permis ce qui était interdit, et regagner par les œuvres de pénitence ce qu'il a perdu par les œuvres de péché. Ce n'est que par là que la sanctification peut être exacte. *Tanto a se licita debet abscindere quanto se meminerit illicita perpetrasse... Ut tanto majora acquirat bonorum operum lucra per pœnitentiam, quanto graviora sibi intulit damna per culpam.*

Or, suivant le principe de ce saint docteur, je dis que le pécheur qui sort de cette règle est injuste envers Dieu, parce qu'il lui ravit la réparation qui lui est due; injuste envers soi-même, parce qu'il se prive du remède le plus doux et du préservatif le plus sûr; injuste même envers le prochain, parce qu'il lui dérobe l'édification qu'il a droit d'attendre. Je passe très-rapidement sur ces vérités, et je finis.

Injuste envers Dieu : c'est par l'abus de ses créatures que nous avons violé sa Loi; pouvons-nous moins faire que de nous en retrancher l'usage? Notre condition est-elle plus favorable, et devons-nous en être quittes à meilleur marché, parce que nous avons prévariqué, que si nous avions toujours été dans l'ordre? Nous avons dérobé à Dieu tous nos services par une dissipation continuelle; ne devons-nous point le dédommager par une constante application à le servir? N'est-il pas juste que nous prenions sur nos plaisirs pour la prière et pour la méditation de sa loi ce que nous avons pris sur la prière et sur la méditation de sa Loi, pour nos plaisirs? Une beauté mortelle, idole de votre cœur, a longtemps enlevé tous vos désirs et tous vos moments; n'est-il pas juste que renonçant désormais à tout objet créé, vous ne soyez plus occupés que du soin de rendre au Créateur, avec les hommages que vous lui devez toujours, ceux que vous lui avez si longtemps dérobés? Devons-nous moins à Dieu que nous ne devons aux hommes? Le repentir leur suffit-il, quand la réparation est possible? N'ont-ils pas droit de nous demander une satisfaction pour leur honneur flétri, et une restitution exacte de leur bien usurpé? Notre vie même n'est-elle pas le prix, quoique inutile pour eux, de celle que nous leur avons ravie? Et il n'est pas nécessaire de leur apprendre ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, ils ont assez de soin de l'exiger. S'il est donc vrai, comme nous n'en pouvons douter, que nous devons tout à Dieu à titre de justice, si tous nos crimes envers sa majesté suprême sont des attentats et des larcins, pouvons-nous nous dispenser de les réparer? Et jusqu'où ne nous mène point cette compensation? Que nous laisse-t-elle de soins, de biens et de moments pour les plaisirs?

Nous avons, dites-vous, frappé notre poitrine au sacré tribunal; mais savons-nous si nos péchés nous sont remis? et s'ils ne le sont pas, quels orages ne forme pas sur nos têtes l'illusion de notre pénitence!

Mais je suppose qu'ils le soient : sommes-nous déchargés des œuvres de satisfaction? Ignorons-nous que de grandes peines nous sont réservées? Ne devons-nous pas beaucoup aimer, si l'on nous a beaucoup remis? Et aimons-nous beaucoup, si contents de n'être pas ouvertement ennemis de Dieu, nous vivons en froideur avec lui? Est-ce une disposition bien parfaite, que de remettre après notre mort à satisfaire à la justice, et de ne vouloir réparer l'abus que nous avons fait de ses créatures, que quand nous ne pouvons plus en user?

Le pécheur qui se permet comme aupa-

ravant, l'usage des plaisirs légitimes, est injuste envers soi-même, parce qu'il se prive du remède le plus doux, et du préservatif le plus sûr. Je ne fais qu'effleurer ces vérités.

Ces peines que vous attendez, et auxquelles vous ne sauriez vous flatter de vous soustraire par la vie molle que vous menez ; cet état d'expiation auquel se bornent tous vos désirs; celui de souffrance où vous vous trouvez fort heureux de pouvoir passer, et dont l'espérance seule est toute votre ambition pour l'autre monde; est-ce donc, à votre avis, quelque chose de fort léger, et dont vous ne deviez faire aucun compte? N'y a-t-il que l'enfer ouvert qui doive vous intimider? Et cette délicatesse si alarmée des moindres maux, si ingénieuse à vous les épargner, n'est-elle point effrayée de l'image d'un feu qui ne diffère des flammes vengeresses, que par le désespoir et l'éternité, et que le nombre de vos crimes prolongera peut-être jusqu'au jour du Seigneur? Car enfin croyez-vous donc que ces flammes vous épargneront? Que votre sensibilité alors sera moindre? Que comme les enfants de Babylone, vous serez dans la fournaise sans y brûler? Pensez-vous qu'à force d'avoir différé votre pénitence, vous obligerez votre Dieu à l'adoucir, ou à l'abréger, et qu'il sera pour vous plus traitable, parce que vous aurez été plus négligents à son égard? Vous est-il donc indifférent d'éviter la rigueur de ces tourments par une voie si facile, vous dont les précautions s'étendent si loin dans l'avenir, et qui pour vous assurer un peu de repos et de commodité pour les derniers moments de votre vie, la passez tout entière dans l'agitation et l'embarras? Devez-vous négliger de prévenir, par la privation de quelques plaisirs que vous n'oseriez nommer, une peine, d'affreux tourments qui ne sont pas incertains, et auxquels vous ne sauriez échapper? Sauvés d'un incendie, comptez-vous pour rien d'en préserver vos maisons, quand il ne doit vous en coûter que quelques soins? Vaut-il mieux sacrifier un de ses membres à la gangrène, que de garder quelques jours le lit pour le guérir; et la fin d'une maladie accablante, est-elle achetée trop cher par la rigueur d'une courte diète?

Vous comptez peut-être de prévenir ces peines qui doivent tôt ou tard satisfaire pour vous à la justice divine, et vous prétendez n'avoir que trop ici-bas de quoi les remplacer par les adversités de la vie. Vous essuyez, il est vrai, ou par votre faute, ou par un malheur inséparable de l'humanité, des contradictions et des disgrâces; vous êtes en proie à la tristesse et à l'ennui qu'entraînent toujours après soi les grands plaisirs; vous êtes livrés à des remèdes amers pour réparer les brèches d'une santé altérée peut-être par vos excès. Vous gémissez sous le poids des calamités publiques, dont il plaît à la justice ou à la miséricorde de Dieu d'affliger son peuple; vous vous ressentez des tristes événements de la guerre, d'autant plus sensibles que vous y étiez moins accoutumés; mais ne voyez-vous pas que de tous ces maux, les uns causés par vos passions ou par les travers de votre humeur, vengent peut-être votre Dieu sans vous le rendre propice; les autres, communs à tous les hommes, ne vous distinguent en rien des justes, qui, n'étant pas, comme vous, redevables à la justice divine, ne sont pourtant ni plus épargnés sur les disgrâces, ni plus dispensés de la soumission; et les uns et les autres trouvant chez vous un cœur semblable à celui de Pharaon, sont peut-être bien moins des peines qui expient les anciens crimes, que de nouveaux crimes à expier.

En effet c'est là, si vous le voulez, la matière d'un sacrifice qui peut satisfaire à Dieu pour vos péchés; mais où est le cœur qui immole la victime, où est le feu qui la consume? Ce sont là des épreuves pour exercer votre patience; mais cette patience, l'exercez-vous? Ce sont d'utiles souffrances; les aimez-vous? Faites-vous valoir, pour acquitter vos dettes, ce prix que la libéralité divine vous met entre les mains? Si Dieu commençait à vous épargner, ne vous épargneriez-vous point vous-mêmes? La fin de votre adversité ne serait-elle pas la fin de votre pénitence? Que doit-on penser de vos dispositions, à en juger par votre conduite? Quelle inquiétude et quels chagrins au milieu de vos peines! quels murmures hardis et hautains contre ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré! Quel soin de dissiper ces sombres nuages par les images les plus riantes, et de vous étourdir sur tous vos maux par les plaisirs! Ah! quand le Seigneur paraissait irrité contre ses peuples, ils se couvraient du sac et de la cendre; ils redoublaient leurs jeûnes et leurs larmes quand sa main s'appesantissait sur eux. Plus il les affligeait, plus ils s'affligeaient eux-mêmes. Les justes parmi eux trouvaient avec joie, dans les humiliations qu'il leur envoyait, les leçons les plus salutaires; et les plus coupables le cherchaient du moins quand il les faisait mourir. Non, les calamités ne désarment le bras de Dieu qu'autant qu'elles abattent sous cette main puissante ; ses fléaux ne doivent plonger que dans les larmes, non point dans les délices; ce n'est pas porter sa croix que d'en vouloir toujours secouer le joug.

Souffrir à regret et en murmurant, c'est, comme les démons, souffrir sans aucun fruit. Les tribulations sont des tempêtes qui doivent briser notre orgueil ; et la pénitence est le seul port où nous doivent jeter tous les orages.

Commencez, commencez par recevoir les malheurs inévitables avec les dispositions qui seules peuvent vous les rendre utiles; et vous pourrez demander alors si vous devez renoncer aux plaisirs. Mais il ne sera plus nécessaire de vous y exhorter. Vous vous chargerez avec joie de tout le poids de la colère du Seigneur, en vue des crimes que vous avez commis contre lui. Vous recevrez

de tout votre cœur une loi plus dure que celle qu'on pourrait vous imposer. Votre douleur sera comme un fleuve qui se forme de mille ruisseaux, ou comme une mer qui rassemble tous les fleuves. L'excès de vos iniquités vous fera sentir, comme à David, qu'elles doivent être lavées de plus en plus; et vous connaîtrez, que si les maux que souffrent les plus justes n'ont aucune proportion avec la gloire que leur promet la miséricorde divine, les plaisirs dont se privent les pécheurs en ont encore moins avec les crimes que la justice leur remet. Non, ce n'est que dans la privation réelle et volontaire des plaisirs, que vous pouvez trouver non-seulement le plus doux remède, mais le préservatif le plus sûr.

Car enfin, mes frères, cette jouissance des créatures qui vous fait pécher, cette jouissance, dis-je, toujours dangereuse, ne l'est-elle plus pour vous, qui en avez senti tout le danger à vos dépens? Ce qui a causé votre première chute, était-ce une occasion qu'on eût eu droit de vous interdire? Votre premier écueil a-t-il été un précipice visible? Vos désordres ont-ils commencé par un grand crime? N'avez-vous trouvé que dans les âmes vendues à l'iniquité un piége pour votre innocence? N'y a-t-il que les occasions prochaines qui vous aient été funestes? Etait-ce un crime marqué? Etait-ce une occasion invincible de crime, que le hasard qui fit tomber les yeux de David sur Bethsabée? Et le premier regard d'Amnon sur sa sœur Thamar fut-il un regard incestueux? En un mot, le premier plaisir où vous vous êtes oubliés n'aurait-il pas pu passer pour un plaisir permis, et tout autre qu'un prophète n'eût-il pas paru indiscret de vous le défendre? Or, ce qui vous a été fatal quand vous étiez innocents ne le sera-t-il donc plus quand vous êtes devenus coupables? Un péril qui a eu la force de surmonter en vous cette timidité qui était une si sûre garde de votre cœur, et cette première horreur du vice qui vous le faisait fuir comme un serpent, ne sera-t-il point capable de faire la moindre impression sur votre âme, enhardie au crime et accoutumée à avaler l'iniquité comme l'eau? Les plus sobres trouvent quelquefois l'intempérance dans les repas somptueux du monde : vous, qui étiez autrefois si ennemis des excès, et dont il a fallu peut-être forcer le tempérament et le goût à la débauche, mais qui vous êtes accoutumés à la porter si loin, et qui y trouvez des amorces si sûres de volupté, ne craindrez-vous point de vous y oublier? Le jeu le plus modéré est une occasion où quelquefois la patience s'échappe, et où la cupidité s'irrite : vous y embarquerez-vous hardiment, vous, que souvent une partie faite sans dessein a menés si loin, et dont le simple désir de passer le temps, sans espoir de gain, a peut-être engagé la ruine et causé les blasphèmes? Ah! pécheurs, quelle est votre injuste sécurité, si vous pensez qu'il n'y ait plus d'écueils à craindre parce que vous n'avez pas évité les moins dangereux; que vos continuelles défaites ont affaibli votre ennemi; que les piéges ont disparu avec la perte de votre innocence; que ce qui a toujours été poison pour vous ne le sera plus, parce qu'il n'est qu'aliment pour d'autres; ou que vous êtes devenus invulnérables au milieu des traits qui, sans être mortels pour les autres, l'ont si souvent été pour vous?

J'ai ajouté enfin qu'en vous permettant les plaisirs légitimes vous faites une injustice au prochain, à qui vous dérobez l'édification qu'il a droit d'attendre. De quel œil croyez-vous que les fidèles, dont vous devez respecter les jugements, édifier la vertu, ménager la faiblesse, vous voient jouir encore du monde, après que vous en avez si fort abusé; vous livrer aux grands plaisirs dans l'ardeur de l'âge, et ne quitter sur le retour que ce qui vous accablerait, ou vous siérait mal; ne faire consister votre pénitence que dans une retraite qui vous délivre de tous les embarras du siècle, et vous en conserve toutes les douceurs; jouir dans ces demeures paisibles d'une opulente oisiveté, que les gens du monde vous envient; passer ainsi vos jours dans une vicissitude de plaisirs, dont les objets seuls sont différents, et ne faire pour votre salut que ce qui suffirait à peine pour sauver un juste? Que dis-je? plût à Dieu que ce fût là le plus grand désordre! De quel œil le public, témoin autrefois de vos dissolutions, vous voit-il lever hardiment la tête, comme si vous aviez toujours été chastes; primer dans les assemblées, comme si votre décri n'avait pas dû vous en exclure; venir jouer un autre rôle, mais le jouer sur le même théâtre; vouloir que sur votre parole on canonise votre vie parmi les occasions qui l'ont rendue si libertine; et plus coupables que les pécheurs déclarés, qui, sans se masquer, suivent toujours le même train, après avoir scandalisé le monde par vos déréglements, le scandaliser encore par votre pénitence? De quel œil vous voit-il d'un vol ambitieux et précipité, qui serait trop hardi pour l'innocence même, aspirer au faîte du sanctuaire même, à la faveur de quelques travaux superficiels et équivoques qui ont surpris le zèle et trompé la crédulité des puissances; vous à qui les écarts d'une jeunesse trop longue, que votre apostolat n'a ni expiée, ni peut-être fait cesser, auraient dû pour toujours en interdire le vestibule? Quel décri de la pénitence! quel scandale pour les justes! quel piége pour les pécheurs! Et qui est-ce cependant, chrétiens, qui ne se retrouve pas ici? Quel est l'homme sur qui la pénitence prenne toutes les douceurs de sa vie, qu'elle réduise aux jeûnes, à la frugalité, qu'elle sépare du monde, qu'elle anéantisse aux pieds de son Dieu, pour lui crier miséricorde; en un mot, en qui elle fasse toutes ces impressions douloureuses, sans quoi elle n'est point pénitence? On ne voit que des pécheurs : voit-on beaucoup de pénitents aussi marqués par l'austérité de leur vie, qu'ils ont été connus

par leurs crimes? et peut-on dire sur ce pied-là qu'il y ait beaucoup de plaisirs légitimes, et que la vérité de cette seconde partie intéresse beaucoup moins de gens que la première?

Ah! qui est-ce qui aurait droit de se permettre quelques plaisirs? Ce serait cette vierge innocente, qui toute sa vie occupée du travail ou de la prière, a toujours gardé la Loi du Seigneur gravée au fond de son cœur, et ne s'en est pas permis les infractions les moins sensibles. Mais elle repasse toutes ses années dans l'amertume de son âme, et pesant ses vertus au poids du sanctuaire, elle craint encore qu'elles ne soient trouvées légères. Qui est-ce qui aurait droit de se permettre quelques plaisirs? Ce serait ce solitaire, qui, séparé du monde, avant que de l'avoir connu, a fourni une si longue et si sainte carrière. Mais touché de la plus amère componction, il croit que sa moindre négligence n'est pas assez expiée par toute l'austérité et le recueillement de sa retraite; et il se demande sans cesse si le Seigneur lui aurait bien pardonné : *putas quia Deus ignoscet.* Qui est-ce qui aurait droit de se permettre quelques plaisirs? Ce serait cet homme patient, qui, éprouvé par d'éternelles contradictions, et par les souffrances les plus inouïes, persécuté par de faux amis et trahi par des parents indignes, ne s'est jamais échappé dans le moindre murmure, et a toujours adoré, dans l'injustice des hommes, la justice de Dieu qui l'affligeait. Mais pénétré d'une profonde terreur des jugements du Seigneur, il craint encore que ses œuvres, sanctifiées par une épreuve si sûre, ne soient la victime du feu vengeur : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* Qui est-ce qui aurait droit de se permettre quelques plaisirs? Ce serait cet homme apostolique qui, appliqué sans relâche à procurer le salut de ses frères, a formé tant d'élus à Jésus-Christ. Mais avec des jours si pleins, peu rassuré par des travaux qui ont été d'une si grande ressource à l'Eglise, il châtie son corps et le réduit en servitude. *Ne forte cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.* Qui est-ce qui aurait droit, en un mot, de se permettre quelques plaisirs? Ce seraient ceux précisément à qui vous voudriez les interdire; mais ils se les interdisent assez, et sans avoir besoin de votre censure, ils savent exercer sur eux-mêmes le jugement le plus rigoureux. Mais pour vous, pécheurs, qu'on a vus toujours livrés aux plus criminelles voluptés, pouvez-vous demander si vous devez maltraiter votre corps? Doutez-vous que vous ne deviez lui interdire tout ce qui n'est pas nécessaire à le soutenir? Pour vous, dont l'imagination vive n'a servi qu'à raffiner sur les plaisirs, et qui avez conservé chèrement les images du crime, quand il n'a plus été en votre pouvoir de le commettre, pouvez-vous demander si vous devez refuser à votre esprit, toutes les dissipations et les joies du siècle? Doutez-vous que vous ne deviez le nourrir d'un pain de larmes et d'amertumes? Pour vous dont toute la vie n'a été qu'une suite et un enchaînement de crimes, ou une alternative peut-être encore plus coupable de crimes et de pénitence; pour vous que le souvenir de tant de forfaits accable, et qui ne trouvez aucune bonne œuvre qui vous rassure; pour vous qui peut-être n'avez plus qu'un moment à vivre, et qui sûrement avez beaucoup moins de temps à donner à la pénitence, que vous n'en avez donné au péché; doutez-vous que votre unique soin ne doive être désormais de vous efforcer d'assurer par vos bonnes œuvres un salut qui est si fort hasardé? Ah! chrétiens, faisons un peu de réflexion sur ces vérités, et qu'elles servent à retirer ceux d'entre vous qui se croient les plus justes, des plaisirs qui semblent les moins criminels. Mais, c'est à vous, Seigneur, et non point aux hommes, qu'il appartient de toucher les cœurs. Faites éclater aujourd'hui quelques traits miraculeux de votre grâce. Arrêtez sur le bord du précipice cet homme qui, content d'avoir passé une partie du jour aux pieds de vos autels, se dispose à en donner le reste aux assemblées du monde, et croit, en vous adorant, avoir acheté le droit de vous trahir. Soutenez la vertu de cette âme timide qui chancelle dans ce moment, et qui, touchée peut-être de vos vérités, balance si elle n'ira point dans le siècle étouffer cette divine semence. Il n'est jamais trop tard pour exposer aux chrétiens vos maximes adorables, tant qu'il y a des abîmes ouverts pour les hommes rachetés de votre sang. Une seule âme est une acquisition précieuse, puisqu'elle vous a tant coûté. Faites enfin, Seigneur, que cette parole qui ne retourne jamais à vous sans fruit ne soit pas pour cet auditoire, une parole de mort, mais une parole de vie, et un germe d'immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR UNE VÊTURE.

Mihi autèm adhærere Deo bonum est. (*Psal.* LXXII.)
Pour moi, je trouve mon bonheur à m'attacher à Dieu.

S'attacher à Dieu est le partage essentiel de l'homme. Dès qu'il s'en écarte, il perd de vue son principe et sa fin. Il n'a plus ni soutien, ni repos; il cesse, pour ainsi dire, d'être homme. Telle est cependant l'impression des sens, ou plutôt telle est la corruption du cœur, que les moindres mouvements vers Dieu consternent la nature, et que la raison même, obscurcie qu'elle est par les nuages du péché, regarde comme les plus pénibles efforts les démarches qui rapprochent les hommes de leur centre, et déplore la perte de tout le bonheur, dans ce qui seul assure le véritable.

C'est peut-être dans cette prévention, gens du monde, que vous accourez aujourd'hui à ce religieux spectacle. Quelques principes de christianisme vous font peut-être envisager, pour la victime qui s'immole, de grandes espérances pour l'avenir; mais vous ne pouvez vous empêcher de plaindre son sort présent. Vous comprenez qu'elle se prépare une vie heureuse; mais vous êtes persuadés

qu'elle en va mener une triste, et attendris mal à propos sur sa destinée, vous admirez d'autant plus le sacrifice qu'elle fait du monde, que vous y tenez plus fortement.

Ce n'est pas ainsi que vous en avez jugé, mes très-chères sœurs, lorsque, après des réflexions que l'homme ennemi n'avait que trop de moyens de tourner du côté du siècle, vous avez voulu suivre la voie la plus parfaite. Les engagements à la vertu, qu'avait formés en vous une éducation chrétienne, vous ont paru de trop faibles liens pour vous captiver à votre gré, ou plutôt pour vous procurer la vraie liberté. Vous n'avez pas cru que ce fût beaucoup faire pour le Seigneur que de vous y livrer tout entières, avec toutes les espérances dont vous pouviez vous flatter. Vous avez cru, au contraire, que vous ne faisiez rien pour vous-mêmes, si vous ne faisiez tout pour lui. Le goût que vous avez pris des plus pures délices, ne vous a pas permis de penser qu'en les cherchant de plus en plus, vous faisiez un grand sacrifice ; et bien loin de vous trouver peinées par cette première démarche vers votre Dieu, on peut dire que la plus pénible de vos épreuves a été l'impatience de voir arriver cet heureux moment, de cimenter par un engagement éternel votre union avec lui. *Mihi autem adhœrere Deo bonum est.*

Je trahirais donc vos plus chers sentiments aussi bien que les miens, mes très-chères sœurs, si dans l'engagement où je me trouve de prêter mon ministère à une si pieuse cérémonie, j'applaudissais à votre choix dans un autre esprit que celui qui vous y a déterminées. Ainsi je ne vous dirai point que ce sacrifice est héroïque de votre part ; mais que les vues qui en ont décidé sont sages et judicieuses. Quand tout honneur ne serait pas dû à celui de qui vient tout don parfait, il me semble que votre sort doit bien plutôt exciter l'envie que vous attirer des éloges ; et quelle que puisse être votre résolution, dont je n'ai garde de vouloir diminuer le prix, je suis bien moins touché de votre courage que de votre bonheur.

Ce que vous avez quitté pour toujours est plein d'amertumes ; ce que vous avez pris est plein de douceurs. Par le chemin que vous avez abandonné on va presque toujours à la mort, ou on ne l'évite qu'avec des efforts infinis ; par le chemin que vous suivez on va presque infailliblement à la vie, et, si je l'ose dire, sans peine ; car les efforts de l'amour ne sont pas pénibles. Sacrifie-t-on beaucoup en faisant un tel choix ? La raison seule, ou guidée par l'amour-propre, ou éclairée par la foi, devrait-elle laisser balancer un moment à prendre un parti, que la comparaison avec la vie du monde vous va faire voir comme le plus favorable pour la douceur de la vie et pour la facilité du salut. En un mot, dans l'état que vous embrassez :

1° On vit avec plus de repos ;

2° On se sauve avec moins de peine.

Pardonnez, âmes religieuses, si j'entreprends de vous intéresser par quelques motifs humains, et si au lieu d'insister sur les avantages que vous ne cherchez plus, ou du moins auxquels vous vous gardez bien de vous arrêter, je ne tourne pas toute mon attention sur ce qui fait votre principal bonheur ; le recueillement, l'union avec Jésus-Christ par la mortification et la prière. Mais nous sommes redevables de l'Évangile à tous ; à l'homme terrestre qui goûte peu les plus purs dons de Dieu, comme à l'âme spirituelle qui s'en nourrit ; et si l'Apôtre n'a pas dédaigné d'exciter les fidèles à la piété par la vue des avantages, et de la vie présente et de la vie future, ne puis-je pas à son exemple faire servir les mêmes motifs sur la retraite, pour justifier votre choix, et, s'il se pouvait, pour déterminer le choix des autres. Après tout, rien ne doit être plus consolant pour vous que de voir qu'on trouve partout chez vous de quoi confondre ou persuader le monde, et que vos moindres biens établissent la préférence de votre état sur ce que le siècle a de plus spécieux.

Donnez-moi, Esprit saint, de faire goûter au cœur des vérités dont l'esprit devrait être si prévenu, et répandez sur mon discours l'onction de votre grâce. Je vous la demande par l'intercession de la plus digne de vos épouses. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

N'attendez point, ma chère sœur, que pour inspirer ici l'éloignement du monde, je me serve de tous les anathèmes dont Jésus-Christ le foudroie ; ni que pour en exagérer les malheurs, l'injustice et la perfidie ; j'emprunte le langage que le désespoir arrache quelquefois à ses plus zélés partisans. Quand ce monde maudit et corrompu pourrait offrir autant de véritables douceurs comme il est clair qu'il renferme d'amertumes, je suppose qu'il n'a point ici d'apologistes ; du moins ce qui est ouvertement criminel en soi, n'a pu être la matière de votre choix, et une préférence réfléchie n'a dû rouler que sur des objets qui l'aient pu raisonnablement balancer. Mais en opposant aux douceurs de la retraite ce que le siècle a de plus innocent et dont vous pouviez légitimement jouir, on a toujours à combattre un préjugé presque universel des hommes, qui tout convaincus qu'ils sont des misères du monde, ne peuvent se persuader qu'être pauvres, garder le célibat, vivre dans la dépendance, soit un état préférable, par sa douceur, aux richesses, aux liens du mariage et à la liberté.

Examinons donc en détail ; et sans doute, mes très-chères sœurs, votre choix a été fondé en partie sur cet examen ; examinons, dis-je, séparément ce que c'est que ces prétendus avantages du monde, et ces rigueurs de l'état religieux ; et par une comparaison qui conclut si juste en faveur du dernier, reconnaissons que le sacrifice que vous faites aujourd'hui, quoiqu'il ait le mérite de renoncer aux préjugés qui peuvent tout sur nous, et à l'ensorcellement de la bagatelle, qui en obscurcissant tous les biens vérita-

bles, ne nous arrête que par de trop invincibles biens, n'immole dans le fond rien de solide, et n'est qu'une démarche que devrait inspirer la raison.

I. Rien n'est plus effrayant que la pauvreté. C'est l'état qui alarme le plus la nature dans tous les temps. Mais les malheurs de ceux où nous vivons, en ont fait ressentir quelque chose de plus que les alarmes ; et tel qui n'avait connu que la misère d'autrui, dont le contre-coup, même pour les âmes les mieux nées, n'est jamais violent, s'est vu réellement la victime de ce qu'il n'avait jamais daigné craindre. Dans ces temps orageux, tous les états sont presque de niveau ; et si, par un effet de la justice ou de la miséricorde de Dieu, ce fléau est approché de vos demeures, âmes religieuses, c'est une disgrâce qui vous est commune avec les plus puissants du siècle, et qui n'épargne pas même le trône. Mais rappelons des jours plus tranquilles, dont nous avons joui. Si l'arbitre de tous les événements, terminant les épreuves d'un roi par la perte d'un fils aussi cher à la France qu'à lui, daigne enfin faire jouir son petit-fils d'un règne tranquille, et ses peuples d'une heureuse paix, alors chacun réduit à sa situation naturelle, les riches y gagneront-ils quelque chose qui puisse leur donner de l'avantage au-dessus de vous?

Entrez dans les familles les plus opulentes. Je ne parle pas de celles qu'une affreuse et intarissable abondance persuade aisément que leur prospérité ne peut être ébranlée, et qui, ne s'étant enrichies qu'en appauvrissant le prince et ses sujets, doivent d'autant moins faire envie, que leur fortune, par un juste jugement de Dieu, est souvent aussi fragile dans sa durée qu'elle a été odieuse dans son fondement. Mais entrez dans l'intérieur des familles de la plus haute condition ; de celles qui ayant conservé longtemps de nobles et d'éclatantes possessions, n'en ont pas encore laissé déplorer le décri complet, ou ne l'ont pas prévenu par les alliances les plus disproportionnées et les plus honteuses. Pénétrez dans les plus magnifiques palais. Le dehors brille ; mais le dedans n'est que misère. Partout un état violent ; des dépenses que la folie universelle a rendues comme indispensables, et qui souvent ne gênent pas moins par la nécessité de les faire que par la difficulté d'y fournir. Partout des dettes qui s'accumulent et menacent chaque jour des derniers inconvénients. Partout des biens qui périssent ou qui diminuent et ne viennent point. Partout des riches en apparence, qui sont réellement pauvres en effet.

Pauvres par les efforts de l'ambition, à laquelle les livre la tyrannie des usages, et qui ayant commencé l'édifice de leur fortune par son entier renversement, laisse à peine aux plus chimériques l'espoir de la remettre au même point. Pauvres par la manie qu'on appelle sagesse, de perdre toutes leurs commodités pour grossir leurs biens et de sacrifier ce qui les mettrait au large, à l'agrandissement d'une famille qui souvent n'en profite pas. Pauvres par l'orgueil, ou le zèle qui fait acheter, par des fonds immenses, l'obligation de répandre beaucoup et de ne recueillir rien. Pauvres par la dépense des enfants, qui ajoutent aux charges ordinaires, auxquelles les revenus suffisaient à peine, l'engagement de les pourvoir à grands frais. Pauvres par l'impuissance de trouver autrement que par l'industrie et les expédients cette abondance dont le pompeux étalage nous éblouit. Pauvres par la nécessité de faire une belle montre, au moment que les affaires sont le plus en désordre, pour ne pas exciter par le moindre retranchement l'inquiétude d'un créancier. Pauvres par la profusion qui dissipe bien moins qu'elle ne voudrait, mais bien plus qu'elle n'a. Pauvres par l'avarice, qui ne jouit point de ce qu'elle a en effet, et qui, avec un immense superflu, se refuse le plus simple nécessaire. Pauvres enfin par le seul soin et l'embarras de recueillir leurs biens, qui n'en laisse pas la possession paisible et tranquille, et qui fait perdre en désirs ou en regrets presque tout l'usage de la fortune.

Ames religieuses, avez-vous besoin que les motifs les plus élevés s'en mêlent pour trouver votre état plus supportable que celui de tous ces riches? Et quand votre pauvreté n'aurait point d'autre avantage que d'être volontaire (circonstance qui console si sensiblement la nature), à quel point, par cet endroit, votre repos serait-il différent du leur? Mais envisagez votre bonheur de plus près et rendez justice à la Providence.

Vous promettez de tout quitter. Ils font profession de rechercher tout. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos besoins auxquels on ne fournit pas? Quels sont les embarras dont on ne vous délivre pas? Le dirai-je? Quelles sont même les commodités qu'on ne vous procure pas? Accumuler ou répandre, sont choses qui vous sont inconnues. Le soin de faire valoir vos biens est un soin étranger pour vous. Sûres du nécessaire, le superflu vous embarrasserait. Aucune loi tyrannique du siècle n'exige de vous la magnificence, et ne vous fait désirer qu'une autorité supérieure qui la proscrive, vous en délivre avec honneur. Votre modestie est votre gloire, et vous vous dégraderiez par trop d'opulence. Que les années dans le cours ordinaire soient plus ou moins abondantes, il ne vous en coûte pas le moindre retranchement, ou votre frugalité sait vous le rendre supportable ; et pendant que les désirs des riches les appauvrissent chaque jour, votre renoncement aux biens ne cesse point de vous enrichir. Non, je ne crains point de le dire; si la pauvreté de l'esprit ne venait au secours de la pauvreté extérieure des biens, ou plutôt ne rectifiait ce qu'elle a de trop favorable pour votre repos, l'amour-propre, qui s'en trouve si flatté, vous en ôterait tout le mérite

Je ne parle ici que des motifs humains, et je

n'ajoute point à cette douceur une circonstance qui vous ferait supporter sans peine, mes très-chères sœurs, la plus extrême misère ; c'est le plaisir de ressembler à Jésus-Christ et d'imiter de plus près la pauvreté de ce Dieu crucifié, qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête.

II. Une seconde circonstance, qui n'est pas moins favorable pour votre repos, c'est la virginité dont vous faites profession. Soutenez-en la comparaison avec les nœuds du mariage, gens du monde, et qu'il me soit permis de dire, après l'Apôtre, à ceux d'entre vous qui sont encore libres : *En vous exhortant au célibat, je ne cherche qu'à vous voir débarrassés et à vous épargner les tribulations de la chair, que des nœuds, d'ailleurs sacrés et honorables, entraînent après eux.*

Je ne parle point à ces hommes de chair, qui, plongés sans mesure dans toutes sortes de voluptés que la raison et la religion condamnent également dans tous les états, croient n'en trouver la défense que dans la chasteté religieuse. Ce n'est pas là, mes très-chères sœurs, le monde que vous quittez, ou qui pouvait vous éblouir. Je ne veux point parler non plus de ces personnes, qui, par des vues humaines, passent toute leur vie sans engagement dans le mariage et presque sans crime dans le célibat, et qu'on a sagement appelées les vierges du monde, parce qu'elles contractent pour le monde seul, et par conséquent sans secours et sans récompense, tous les engagements de la virginité : vous pouviez prétendre à un autre état. Comme je prends le monde par son plus beau côté, j'oppose, après l'apôtre saint Paul, la virginité à un mariage régulier et chrétien. Imaginez donc le meilleur et le plus heureusement formé, et laissons tous ces mariages qui se terminent à des divorces éclatants ou qui sont remplis de dissensions et de troubles presque aussi scandaleux que les divorces ; laissons ces mariages, dont l'un ou l'autre époux profane chaque jour la sainteté par des feux illégitimes ; ces mariages où le déshonneur et la ruine sont le prix de la complaisance d'un époux imprudent ou trop facile ; ces mariages où les travers de conduite d'un homme déraisonnable livrent à une croix si constante une femme régulière et discrète, et ne servent qu'à éterniser dans son cœur le regret d'un lien mieux assorti, que les conjonctures n'ont pu permettre ; ces mariages que la cupidité fait contracter en dépit des règles et des bienséances, et dont, en les formant, on brûle de voir finir le lien pour voir commencer la fortune ; ces mariages où des disproportions infinies et des maximes de politique jettent dans un abîme de tristesse et de malheur, dont la splendeur du rang dédommage mal l'âme la plus ambitieuse. Encore une fois, ne prenons que les mariages heureux en apparence, ceux qu'a formés la convenance des âges, des conditions, des biens, des caractères ; ceux que l'inégalité des biens et de la naissance n'a point chargés du poids d'une reconnaissance qui flatte la délicatesse d'une tendresse naissante, mais qu'une tendresse usée trouve si insupportable ; ceux que les vœux du public auraient par avance ordonnés. Qu'y trouvons-nous qui puisse faire envie ?

Sagesse, régularité, bienséances, conduite modérée ; c'est pour l'ordinaire tout ce que l'on voit entrer de meilleur dans cette société. Si l'on est lié par honneur et par les mêmes intérêts, le cœur ne s'en mêle guère. On ne se dédommage mutuellement des tendres sentiments que par une fidélité réciproque, et une estime sèche est tout ce qu'on met à la place de l'intime union qui devrait faire tout le bonheur. En bien user, c'est ignorer les procédés violents ; c'est n'exercer point une rigoureuse contrainte ; c'est ne se point irriter de vives et d'éternelles contradictions ; c'est ne se point refuser les dépenses raisonnables ; c'est passer des goûts bizarres et se permettre différentes habitudes ; moins que tout cela peut-être, c'est empêcher que rien n'éclate. On n'a pour l'ordinaire rien de plus, et par malheur, souvent on ne désire rien au delà. La bonne contenance est pour le public ; l'humeur fâcheuse est pour le domestique. On y porte tout ce qui peut traverser le bonheur, et rien de ce qui peut le faire. On y porte l'impression d'une disgrâce, l'altération du funeste succès d'une affaire, le ressentiment d'une injure, toute l'amertume des chagrins. Ce n'est que dans ces occasions que l'amitié se réveille ; et pour s'attendrir, il faut qu'il en coûte quelque brèche à l'honneur ou à la fortune. Partout ailleurs, ou l'on s'observe, et cette gêne bannit la douceur de la confiance ; ou l'on s'abandonne à son naturel, et cette négligence qui laisse apercevoir tous les défauts, fait naître les ennuis et les dégoûts ; ou enfin l'on s'aime avec une tendresse vive, et elle causera des sensibilités infinies, des délicatesses, des ombrages, des larmes, jusqu'à ce qu'enfin la mort de l'un accable l'autre d'une douleur mortelle. Cette douleur, qu'une forte tendresse aura préparée de loin par de fréquentes réflexions qui l'auront chaque jour anticipée, sera suivie peut-être de l'entier renversement des affaires, qui la fera revivre à tout moment. Joignez à ces tribulations de la chair, celle des enfants, dont le bon et le mauvais naturel coûtent presque également au cœur d'un père et d'une mère, qui, dans leur vieillesse, après mille épreuves de différentes sortes, voient dans une mort prématurée et souvent par une mort funeste de cet enfant, mourir toutes leurs espérances et peut-être alarmer leur religion.

Me trompai-je ? Est-ce là le portrait des mariages les plus propres à faire envie ? Ou, si nous en trouvons quelques autres de plus heureux, à qui est-ce que leur rareté permet de les espérer, si ce n'est à ceux qui, dans le cours ordinaire de la vie, croient avoir droit de compter sur des miracles ? Et

si cela est ainsi, quel est donc votre bonheur, épouses de Jésus-Christ, vous que ce seul titre dégage de tant de tribulations de la chair et de tant de disgrâces domestiques?

Nulle perte ne peut vous nuire. Un intérêt commun et unique vous répond de trouver toujours tout ce qui doit être votre soutien. La charité rassemble pour vous autant d'amies que le cloître renferme de vierges. Aucun épanchement de cœur trop grand et aucune prédilection trop marquée ne vous prépare de mortelles douleurs. Quelque pénible que puisse être une séparation, les suites n'en sont jamais assez fatales pour éterniser vos regrets par des disgrâces toujours nouvelles. Cette plaie fermée ne se rouvre guère, ou ne saigne jamais longtemps. Un prompt et sûr dédommagement la guérit, et un Époux immortel répare abondamment les plus grandes pertes. En lui, nulle ombre d'imperfection ne laisse languir votre estime. Plus on en jouit, plus on s'attache à lui par un amour réciproque. On ne perd qu'à le moins connaître. Le servir et l'aimer, n'est pas pour vous une suite de division et de jalousie. C'est le lien de la concorde et de la paix; c'est ce qui forme tout le commerce que vous avez avec vos sœurs. Tant que ce mobile subsiste partout, nul travers d'humeur ne vous afflige, nulle contrariété ne vous aigrit, nulle insipidité ne vous rebute, nulle antipathie ne se fait sentir. Votre époux, toujours présent à vos yeux, corrige ou embellit tout par les charmes de sa beauté; ou si, par un malheur, hélas! qui serait déplorable, cet unique objet un peu moins présent, donnait lieu à quelque ennui ou à quelque dégoût, les liaisons ne sont pas assez intimes pour vous rendre la vie amère. Ce n'est pas un malheur réel; c'est tout au plus une douceur de moins. Les exercices de la retraite la remplacent, et vous empêchent même de la désirer. Ah! combien de personnes, dans le mariage, se trouveraient heureuses, si la sérénité de leurs jours n'était point troublée par de plus sombres nuages, et si tous leurs chagrins se bornaient à être privées des plaisirs piquants.

III. Mais n'est-il point doux, ajouterez-vous, de faire sa propre volonté? Et ne paraît-il point pénible de la sacrifier à l'obéissance? Il n'est rien dont l'homme soit plus jaloux que de la liberté. C'est là proprement son bien. N'est-ce pas assez d'obéir à ceux de qui nous dépendons naturellement, sans établir encore de nouvelles dépendances?

Oui, chrétiens, je veux bien ne point combattre un sentiment aussi douteux, ou plutôt aussi dangereux que le vôtre. Je ne vous dis point qu'il est dur d'être livré à soi-même et à ses désirs; que cette liberté vous égare, et vous est presque toujours à charge. Je ne vous dis point avec l'Écriture: *Malheur à celui qui marche dans ses voies, et qui se rassasie de ses propres conseils.* Il est doux, je le veux, de faire sa propre volonté. Mais qui est-ce qui la fait; qui est-ce qui jouit de cette liberté si précieuse? En jouissez-vous, vous qui, par votre ambition ou votre mauvaise fortune, vous trouvez attachés au service des grands, et dépendants de tous leurs caprices, si pénibles pour votre amour-propre? En jouissez-vous de votre liberté, vous que vos charges ou votre réputation livrent à toutes les affaires du public, sans vous laisser un seul moment de loisir pour vaquer à vos propres affaires, à votre domestique, à vous-mêmes? En jouissez-vous de votre liberté, vous dont le caractère naturellement paisible et ami du repos, se trouve sans cesse forcé par l'état de vos biens et par les engagements d'un mariage qui vous jettent à tout moment dans l'agitation et le grand monde; ou vous, au contraire, qui aimant la société et le mouvement, vous trouvez, par les volontés d'un mari, réduites à une triste solitude, que tout l'effort de votre raison a tant de peine à supporter? En jouissez-vous de votre liberté, vous que le simple cérémonial du monde assujettit à une infinité de bienséances, qui vous gênent et vous font toujours faire ce qui vous déplaît? En jouissez-vous de votre liberté, vous qui ne devenez plus grands qu'à condition de devenir moins libres, et que l'éclat ou l'opulence de votre poste oblige à vous donner comme en spectacle, et rend comptables au public d'un certain rôle fatigant, dont malgré l'orgueil qui vous possède, mille dégoûts vous font souvent désirer la dispense dans une heureuse obscurité? En jouissez-vous même de votre liberté, vous qui par le goût que vous en avez, ne vous étant point fait d'autres maîtres que vos seules passions, vous sentez, par leur tyrannie et leur contrariété, en butte à des irrésolutions si cruelles, et dans des combats intérieurs et continuels ne goûtez jamais le repos et la paix, qui est l'âme de la liberté?

Ah! reconnaissons que cet avantage si désiré est toujours aussi chimérique dans la pratique, que tous les autres avantages du monde; et qu'il s'en faut bien, mes très-chères sœurs, que la douceur de cette liberté imaginaire n'égale celle de votre prétendue contrainte.

Vous obéissez, mais vous ne suivez qu'une volonté, qui suit elle-même celle de la règle, et qui en est l'interprète. Vous obéissez, mais vous êtes sûres que l'obéissance ne peut rien changer dans le plan de vie que vous avez embrassé, et ne sert, au contraire, qu'à l'appuyer et à le rendre plus uniforme. Vous obéissez, mais vous ne sauriez être surprises et déconcertées par aucun ordre bizarre et imprévu, ni craindre, malgré les imperfections de l'humanité, les mêmes travers qu'on a à essuyer au service des grands, qui ignorent ou qui ont fort oublié que leurs serviteurs sont leurs frères. Vous obéissez, mais vous savez, et vous l'avez éprouvé jusqu'ici, que le nom de supérieure est bien moins le titre d'une domination hautaine, qu'un engagement qui l'assujettit à vos besoins. Vous obéissez, mais vous avez la consolation de trouver dans l'obéissance

le même secours que dans un conseil que la prudence vous fait quelquefois chercher dans vos embarras ; et vous n'y trouvez pas les mêmes inconvénients, qui est de demeurer indéterminée comme auparavant. Vous voyez, au contraire, finir par là toutes vos incertitudes, sans que votre âme en puisse être troublée. Vous obéissez, mais vous avez dans le recueillement et le silence de quoi vous mettre à l'abri de tout ce qu'il y aurait à essuyer d'une supérieure dure et inquiète ; et après tout, ce que des occasions très-rares pourraient vous attirer de déboires, approche-t-il de ce qu'on a à souffrir dans le monde, d'un mari brusque, d'enfants mal nés, de domestiques infidèles, d'ennemis implacables, d'hommes en place, que l'intérêt oblige à ménager, et qui se prévalent si impérieusement du besoin qu'on a d'eux? Vous obéissez enfin; mais bien loin que l'obéissance vous charge du poids d'une nouvelle dépendance, elle vous délivre, au contraire, de toutes celles auxquelles vous étiez naturellement assujetties. Si vous désirez quelque autre chose, dit saint Bernard, ce n'est plus une vraie liberté que vous désirez; c'est cette liberté qui n'est qu'un voile de la malice; c'est l'impunité d'une conduite déréglée; c'est le trouble et l'horreur qui fait éternellement le supplice des pécheurs.

Voilà, ce me semble, un détail simple, qui pourrait convaincre les gens du siècle, que ces biens, dont ils craignent si fort de se dépouiller, ne sont pour eux que des biens frivoles, et procurent bien moins de douceur que n'en assure l'état religieux. Car, encore une fois, ce n'est pas là le monde peint avec ses plus noires couleurs. Ce n'est pas là le monde, séjour d'ivresse et de vertige, où la religion se perd et où les passions s'irritent sans cesse; d'où la sincérité a disparu, et a fait place aux plus noires perfidies. Ce n'est pas là le monde injuste, violent, impie, qui tend sans cesse des embûches à la prospérité d'autrui et des piéges à l'innocence. Ce n'est pas là le monde qui porte avec soi son décri dans sa haine déclarée pour Jésus-Christ, et dont le crime fasse tout le malheur. Non, le monde, tel que je vous le montre, n'est malheureux que parce qu'il est monde; que parce que tout ce qui est du siècle porte essentiellement un caractère d'amertume et de fragilité; que parce que l'espérance la plus éblouissante, et la possession la plus solide de ses biens, n'est qu'un peu de fumée que l'air dissipe, une plume légère que le vent emporte, une écume dont la tempête se joue; que parce qu'il est écrit que tout est vanité des vanités, si ce n'est aimer Dieu et ne servir que lui; et que ce n'est qu'à proportion qu'on s'approche de cette véritable sagesse, qu'on sent mourir l'indigence et la tristesse, et qu'on voit revenir les vrais plaisirs, l'abondance, le repos, la paix et tous les biens.

Si ces réflexions touchent peu les gens du monde, et les déterminent si rarement à suivre le parti le plus convenable à leur repos, c'est que les hommes connaissent peu leur véritable bonheur; c'est que le torrent des passions les emporte; c'est qu'il n'y en a presque point qui dans le choix d'un état de vie, même le moins criminel en apparence, se déterminent, sans aucun préjugé, en faveur du crime; c'est qu'on ne met point en balance un état innocent avec un état innocent. On ne met point d'un côté une possession sage et modérée de ses biens, les douceurs d'un mariage régulier et chrétien, l'usage discret et circonspect d'une liberté que les règles conduisent, et de l'autre les trois engagements de l'état religieux. On n'oppose à la pauvreté qu'une jouissance coupable et une insatiable avidité des richesses, dont il n'est permis que d'user sobrement, sans attachement et sans désir; à la virginité, qu'une facilité de se livrer à tous les excès honteux d'une vie molle et voluptueuse; à l'obéissance, qu'une orgueilleuse indépendance et qu'un libertinage qui ne connaît de frein que les bienséances du monde, et quelquefois même que l'impunité. C'est qu'on n'envisage l'état religieux que par certaines petitesses qui se trouvent quelquefois dans les cloîtres, et qui, bien que peu criminelles devant Dieu, sont néanmoins des faiblesses de l'humanité, non pas des défauts de l'état. C'est qu'enfin, tel est l'aveuglement des hommes, que la raison et l'expérience sont faibles contre la force des usages, et que la conviction de l'esprit sur ce point ne conduit guère à celle du cœur.

Vous, ma chère sœur, qui avez heureusement passé de l'un à l'autre, bénissez la divine miséricorde, de ce qu'elle a bien voulu épurer votre raison et appuyer en vous des réflexions qui échouent si souvent ailleurs. Considérez le prix de ce bienfait et formez-vous-en une idée qui avilisse de plus en plus tout le reste. Ne profanez pas les dons de Dieu par d'indignes regrets du néant du siècle. Car permettez-moi, ma sœur, de me trouver rassuré, par la sagesse de vos épreuves, sur la solidité de votre vocation, et de compter, malgré la liberté qui vous reste encore, que si vos forces ne sont pas compatibles avec la sévérité de la règle, vous renoncez du moins au monde sans retour. Ne profanez pas, dis-je, les dons de Dieu, et gardez-vous bien, dans ce désert si délicieux, de regretter les viles nourritures d'Egypte. Les biens les plus réels, si le monde en pouvait offrir, ne mériteraient pas la moindre attention de qui les aurait quittés pour Dieu ; à plus forte raison les biens frivoles. Loin de trouver dans la solitude quelque chose d'amer, craignez, au contraire, de trop jouir de ses douceurs par rapport à la vie présente, ou plutôt, craignez de les étendre trop loin. Craignez de diminuer le sacrifice que vous en faites, en vous réservant ou en reprenant chaque jour en détail quelques petits dédommagements, une commodité, une amitié trop tendre, une volonté propre, une légère possession, un désir d'attirer à vous de légères préférences,

une nagatelle, un rien. L'état religieux est assez doux sans cela ; ou plutôt il perdrait de ses douceurs par ces petites réserves et ces faibles soulagements, qui produiraient l'inquiétude et le dégoût, qui banniraient le vrai repos et qui vous priveraient des secours qui vous aplanissent le chemin du ciel et vous y font arriver sans peine. Second avantage de votre état au-dessus des gens du monde, qui ne sauraient y parvenir qu'avec les plus pénibles efforts. C'est par où je finis en peu de mots.

SECOND POINT.

Quelque touchés que paraissent quelquefois les gens du monde (je dis du monde le moins corrompu) des difficultés du salut dans leur état, ils ne se rendent pas aisément sur les peines du vôtre, âmes religieuses. Les idées de perfection les étonnent. Ils ne peuvent goûter un engagement éternel à la pratique des conseils évangéliques. Tout ce qui n'est point précepte leur paraît un nouveau joug, dont ils craignent de se charger. Ils espèrent d'arriver au ciel à moins de frais. Leur ambition n'aspire pas aux couronnes les plus éclatantes. Les plus faciles à obtenir leur suffisent. Il leur paraît qu'il vous en coûte trop cher pour vous sauver ; et la sûreté qu'ils trouvent dans votre état n'égale pas les peines qu'ils y envisagent.

Détrompez-vous, chrétiens, et écoutez, s'il se peut, en esprit de religion, ou du moins avec une raison dégagée des préjugés, ce que je vais tâcher de vous dire.

Si la dispense que vous vous donnez à vous-mêmes ne se réduisait qu'à renoncer aux premières places du ciel et qu'à vouloir vous faire moins de violence, au hasard de recevoir une récompense de moindre prix, je n'aurais rien ici à vous répondre, si ce n'est que c'est une témérité extrême en vous d'oser choisir, et, si j'ose parler ainsi, vous taxer à vous-mêmes le degré de gloire où vous aspirez ; que cette témérité seule peut suffire pour vous en exclure ; que pour atteindre au but, il faut toujours viser plus loin ; qu'en voulant ne pratiquer de l'Evangile que ce que vous ne pourriez oublier sans vous perdre, vous n'en pratiquez rien par amour, mais par un intérêt bas et servile, qui ne peut vous justifier ; que composer ainsi avec votre Dieu, c'est, en quelque sorte, lui faire la loi ; que vous comptez mal à propos que la grâce doive vous servir à souhait et se conformer à votre nonchalance, si contraire à ses vues ; en un mot, qu'au bout du système que vous vous faites et que vous suivez, avec tant de sécurité pour votre salut, vous êtes dans un danger évident de trouver votre perte.

Mais je dis plus, et voici des vérités sensibles, qui, en vous découvrant l'aveuglement de vos préventions, doivent vous démontrer d'un coup d'œil, et la difficulté infinie d'arriver à ce terme où vous aspirez par le chemin du siècle, et la facilité extrême d'y parvenir par l'état religieux. Suivez-moi, chrétiens, je tâcherai de ne vous pas lasser.

Quelque plan que vous formiez pour votre salut, vous y devez nécessairement faire entrer toutes les vertus. Vous vous abusez, si vous croyez qu'il y en ait quelques-unes pour le cloître qui ne soient pas pour vous également. Ce qui vous révolte contre la retraite est votre obligation personnelle. Quelque respectable et quelque sacré que soit le vœu qui lie le religieux à un certain genre de vie, auquel vous n'êtes pas tenus dans le monde, vous avez, par un vœu plus solennel encore, contracté dans votre baptême ce qu'il y a de plus pénible dans cet engagement ; en un mot, si vous n'êtes pas asservis à toutes les observances régulières, cette abnégation, et ce crucifiement perpétuel dont le religieux fait un constant exercice, sont des lois qui n'exceptent personne.

Il vous est donc permis de posséder vos biens. Aucune loi générale ne vous en dépouille. Mais il vous est ordonné, comme au religieux, d'en détacher pleinement votre cœur, et d'être, comme lui, pauvre d'esprit. Pesez, je vous prie, la force de cet engagement.

Il vous est permis de vous engager dans les liens du mariage. C'est un état que l'Esprit de Dieu n'a point proscrit. Mais il vous est ordonné, aussi bien qu'aux religieux, d'y conserver une pureté de cœur, et même dans un sens, une pureté de corps inviolable, qui n'a pas peu d'étendue, ni par conséquent, peu de difficulté.

Il vous est permis de jouir de votre liberté. Ce n'est pas un précepte universel de la sacrifier à l'obéissance. Mais il vous est ordonné d'être l'imitateur constant de celui qui a été obéissant jusqu'à la mort ; et plus précisément encore, d'être soumis à toute créature ; d'être doux et humble de cœur, ce qui n'est pas un fantôme de vertu de nul usage, mais un précepte dont les occasions critiques, fréquentes et pénibles dans le monde, doivent faire voir l'accomplissement, et dont rien ne doit borner l'étendue.

Il vous est permis de vous engager dans les états où la fortune se trouve quelquefois, et où la valeur est récompensée. Mais il vous est ordonné d'y renoncer non-seulement aux injustices et aux violences qui s'y commettent chaque jour, malgré la sévérité des règles militaires et l'autorité des exemples les plus imposants qui les condamnent ; mais de renoncer encore à toute vue d'ambition, à tout amour excessif de réputation, à toute vivacité sur le point d'honneur, à toute sensibilité pour les injures.

Il vous est permis enfin de vivre dans le monde, si la voix du ciel ne vous appelle pas ailleurs. Mais il vous est ordonné d'en user comme n'en usant point ; d'être son ennemi, parce qu'il l'est de votre Dieu ; de détester dans votre cœur et sur le trône la magnificence où votre condition vous asservit ; de porter la croix de Jésus-Christ jusque dans le séjour des délices ; et, sans être, en un mot, obligé, comme le religieux, à certaines pratiques de mortification et de pénitence,

d'être comme lui, pénitent et mortifié.

Or, supposez cet engagement indispensable, qu'on ne peut contester sans ignorer les premiers principes de sa religion; c'est-à-dire, supposez qu'il n'y a qu'une loi, qu'un Evangile, qui, pour nous conduire au salut, nous ordonne d'être saints, et nous donne, avec des pratiques différentes, des préceptes uniformes; je vous demande, chrétiens, s'il n'est pas tout autrement pénible d'exercer toutes ces vertus dans le monde, où tout vous en éloigne, usages, maximes, leçons, exemples, objets séduisants, amorces de volupté, respect humain, fausse honte, occasions continuelles; que dans la retraite, où vous ne trouvez nulle pratique qui ne vous y conduise, nul conseil qui ne vous y excite, nul exemple qui ne vous y entraîne, nul intérêt qui ne vous y engage, nulle occasion qui ne vous y sollicite, nul motif qui ne vous y détermine, et où vous ne pouvez être attirés au mal que par les mouvements d'une cupidité qu'on y réprime à tout moment?

Qui des deux va plus facilement au terme, ou celui, qui, ayant à peine le temps d'y arriver, s'en éloigne de plus en plus, ou celui qui par des démarches continuelles, ne cesse point de s'en approcher? Qui des deux doit trouver sa guérison plus aisée, ou celui que des remèdes efficaces et un régime salutaire mettent chaque jour en train d'y parvenir, ou celui qui respire sans cesse un air empesté, et prend le poison au lieu du remède? Qui des deux s'accoutume plus aisément à renoncer à soi-même, ou celui qui, si j'ose parler ainsi, s'en dépossède chaque jour en détail, ou celui qui en prend sans cesse une nouvelle possession? C'est-à-dire, qui des deux a plus de difficultés à vaincre, ou celui qui les augmente, ou celui qui les aplanit?

Ce n'est donc point seulement, âmes religieuses, parce que l'amour adoucit les plus rigoureuses pratiques; parce que la grâce qui vous fait agir, vous entraîne doucement; parce que l'onction assaisonne vos croix, et les change pour vous en délices; parce que souffrir pour un Dieu qu'on aime, c'est, comme dit saint Bernard, le plus tendre des plaisirs, et un plaisir dont un cœur touché est insatiable; parce qu'il est doux de suivre Jésus-Christ notre maître, et de n'arriver à sa gloire que par le même chemin que lui; parce que les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec le bonheur qui vous est promis; parce qu'un seul moment d'épanchement de cœur en la présence de votre Dieu, et une seule goutte de sa grâce abrége trop vos peines, soulage trop vos travaux, paye trop bien vos larmes, récompense trop magnifiquement vos services; vérités, que vous goûtez mieux, que vous connaissez de plus près, qui vous soutiennent bien plus que le reste des chrétiens, à qui elles sont moins familières; ce n'est point, dis-je, uniquement par là que le salut doit paraître plus facile dans vos maisons. Le monde ne nous en croit point, quand nous ne lui apportons que ces motifs épurés, qui entrent si peu dans son expérience, et qui sont cependant si certains, si décisifs, si engageants pour vous. Mais ce que la moindre réflexion ne lui permet pas d'ignorer, c'est qu'il est bien plus aisé de se dépouiller de ses richesses, que Jésus-Christ appelle des épines, que d'y toucher sans se piquer; de ne pas s'embarquer sur une mer orageuse, que d'y éviter les tempêtes; de fuir un ennemi puissant, à qui on donne prise par la moindre trêve, que de remporter chaque jour de nouvelles victoires sur lui; en un mot, d'éviter le danger, en s'en éloignant, que d'y être toujours exposé.

Ah! vous ne savez que trop le dire, et je ne veux contre vous que l'aveu! que vous arrache quelquefois la nécessité de justifier vos désordres aux dépens même de la Providence. Si l'on vous exhorte à réprimer vos passions et à mener une vie chrétienne : le monde, dites-vous, est trop semé de piéges; les dangers y sont continuels, les tentations pressantes, les chutes comme nécessaires. Le moyen de les éviter? Ce n'est que dans la retraite, qu'à l'abri des périls, qu'on peut marcher en sûreté, et pratiquer la vertu sans peine. Jusque-là vous parlez juste. Car telle est la force de la vérité, que le langage même des passions lui rend témoignage. Mais si l'on ajoute que pour vous préserver de tant de périls, vous devez donc recourir à la mortification et à la prière; ressources dont la précaution seule vous ferait une loi, quand ce n'en serait pas une pour tous les chrétiens; si l'on vous dit même que le sentiment que vous avez de l'impossibilité de votre salut partout ailleurs que dans la retraite, vous y condamne, et que cette impression, si elle est invincible, décide nettement votre vocation, vous répondez que ces exercices, qui sont pour le cloître, ne conviennent point à votre état; que tous ne sont pas appelés à la retraite, et que vous pouvez vous sauver sans cela. Ainsi, livrés tout à la fois à la confiance et au désespoir, vous sentez pleinement tous les dangers du siècle; mais ils s'évanouissent dès qu'il s'agit de le quitter. Vous comptez de vous sauver aisément dans un état où vous reconnaissez, et où vous prononcez même trop durement, que le salut est impossible; et de cette contradiction si évidente d'un raisonnement que vous auriez honte qu'on pût vous reprocher en toute autre matière, que résulte-t-il, si ce n'est que vous renoncez à votre salut?

Si vous vouliez sincèrement votre salut, l'expérience et la conviction des dangers du monde ne pourraient vous laisser regarder la vie religieuse comme une voie pénible; et il y a bien peu de ceux qui se sentent véritablement touchés de ce motif, qui s'engagent dans les liens de la chair, s'ils n'en ont pas déjà contracté d'indissolubles. Supposez la nécessité du salut : tout l'effort consiste à vouloir se sauver, non pas à suivre

le parti de la retraite. On ne regarde pas comme un grand sacrifice d'abandonner ce qu'on ne peut posséder avec attachement sans crime. Ce n'est pas une dure extrémité de fuir du milieu de Babylone, quand elle va être exterminée, et nous écraser sous ses ruines. Ce n'est pas souffrir une grande violence, que d'être retiré d'une ville impure que le feu du ciel va consumer. On ne croit pas s'engager en se délivrant de ses entraves. Une citadelle qui nous défend n'est pas une prison qui nous gêne. La garde qui est autour du prince fait sa sûreté, non pas sa contrainte. *L'abstinence la plus entière*, dit l'Apôtre, *ne coûte rien à celui qu'attire au combat l'espoir d'une fragile couronne.* La machine qui aide à porter le fardeau le rend plus léger, loin de l'appesantir; et pour échapper au naufrage, le plus riche trésor est un poids dont on ne croit jamais être assez tôt délivré.

Ainsi l'ont jugé ces hommes dont le monde n'était pas digne, et que nous regardons aujourd'hui avec tant de respect, comme les premiers fondateurs de la vie religieuse. Ils ont envisagé, comme l'asile le plus favorable, les plus affreuses solitudes. La persécution y jeta les premiers anachorètes. Mais un danger bien plus grand que les persécutions, je veux dire les suites de la paix et du triomphe de l'Eglise, les peupla bien plus abondamment. A mesure que le péril croissait, les précautions augmentèrent. La ferveur sépara d'abord les chrétiens du reste des hommes. Le relâchement qui prévalut les sépara même des chrétiens. Ils ne cherchaient pas tant dans les déserts une perfection éminente, que la sûreté pour leurs vertus, qu'ils ne trouvaient plus dans le monde. Ils ne changeaient de lieux que parce qu'ils ne voulaient pas changer de vie; et le même esprit qui dépeupla tant de villes en Egypte, y fit d'une ville entière comme un seul monastère.

Aussi voyons-nous que les Pères de l'Eglise, que leur état retenait malgré eux au milieu du siècle, sensibles à leur propre misère, faisaient des discours entiers pour jeter les fidèles dans les solitudes; et nous apprenons même dans la règle de Saint-Benoît, qu'on ne croyait pas imposer un joug trop dur aux enfants, de les destiner à la vie religieuse avant qu'ils eussent l'usage de la raison. On ne croyait pas gêner leur liberté de les écarter du monde, puisqu'ils devaient, comme chrétiens, ne prendre aucune part à ses pompes. C'était leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette sainte société, avec les anges de la terre.

C'est à ces exemples si touchants et si peu du goût de notre siècle, que vous vous êtes rendues, mes très-chères sœurs, et bénie soit la divine miséricorde d'y avoir ouvert votre cœur. Vous avez cru que le chemin le plus abrégé pour le ciel, était celui qu'il vous fallait suivre; qu'aucune route ne devait vous paraître plus facile que celle qui était la plus sûre; que pour travailler utilement à ce parfait renoncement à vous-mêmes, le meilleur était de commencer par ne rien réserver d'étranger; que la croix la plus semblable à celle de Jésus-Christ était celle qui était la plus pesante, et que le plus léger de tous les fardeaux était la croix de Jésus-Christ. Vous l'avez cherchée dans cette maison, où le motif qui vous a conduites, je veux dire la réputation de sainteté, ne peut être qu'un coup marqué de la grâce. Il n'est pas à craindre que vous perdiez de vue cet attrait. Tout ce que vous y voyez chaque jour vous le renouvelle et vous le rend plus sensible. Une noble pauvreté; une pénitence gaie; une sévérité polie; une sainteté aimable; le mépris le plus entier du monde, allié avec toutes les bienséances; le recueillement le plus profond et le commerce le plus aisé; des âmes consommées en Dieu par le feu d'une contemplation dont les intervalles sont employés à lui attirer des serviteurs. C'est là ce que vous trouverez dans toutes les maisons d'une sainte, qui n'était pas moins supérieure aux femmes et aux hommes mêmes par l'élévation de sa sagesse que par les sentiments de son cœur. C'est là ce que vous trouvez. Je n'ai garde de vous dire ce que vous y faites trouver aux autres. Je vous offenserais, si je rappelais ici tous vos avantages. Quand on a goûté le don de Dieu, et qu'on est plein de cette éminente science de Jésus-Christ, qui fait paraître tout comme détriment, on oublie du monde jusqu'au coup qu'on lui a porté en le méprisant, ou on ne le rappelle que pour se reprocher le retardement et la lenteur à le faire. Dans une société si douce de vierges attachées à la suite de l'Agneau, et chargées de sa croix adorable, portez-la chaque jour, mes chères sœurs, avec un goût toujours nouveau. Ne cherchez point à l'adoucir par des tempéraments qui ne serviraient qu'à la rendre plus rude. N'écoutez point le monde, la nature, l'amour-propre, qui se récrieront sans cesse sur la longueur et la violence de ce sacrifice. Ce sont vos ennemis, dont le témoignage vous doit être suspect. N'apprenez que de Jésus-Christ même, combien son joug est léger. Il en connaît mieux le poids que personne. Ne consultez point trop vos propres forces. L'amour en donne plus qu'on ne croit. Mais ne cherchez point aussi à les épuiser par trop d'excès. Laissez-vous conduire par ceux qui vous gouvernent. Entre la lâcheté et l'indiscrétion, un sage milieu, c'est l'obéissance; surtout, ne comptez jamais vos progrès dans les voies de Dieu. La moindre attention sur le chemin que vous avez fait vous recule; et, dans une route aussi escarpée, regarder derrière soi, quand on n'est point encore monté jusqu'au haut, c'est courir le risque de se précipiter. Souvenez-vous que la perfection disparaît dès qu'on croit y toucher de près, et que le plus éminent degré de sainteté n'empêche pas qu'on ne soit serviteur inutile. Ne regardez donc jamais avec

mépris ceux qui semblent marcher dans une route moins sûre que la vôtre. Le pharisien, eût-il été juste, aurait cessé de l'être par le seul jugement qu'il forma du publicain. Ne perdez jamais la simplicité de la foi, sous prétexte de réforme. La singularité est fille de l'orgueil ou de l'hypocrisie ; et on voit souvent, dit saint Augustin, dégénérer dans l'un de ces deux vices la vertu la plus élevée. On est assez retranché dans le petit nombre, que les paroles de Jésus-Christ nous rendent si précieux, quand on fait profession de pratiquer les conseils évangéliques ; et les vierges, qui suivent partout l'Agneau, sont le plus illustre, mais non pas le plus nombreux cortége.

Que me reste-t-il, ma chère sœur, si ce n'est de faire pour vous, au nom de tous vos proches qui vont vous quitter après vous avoir déposée entre les mains de l'époux immortel des vierges, les souhaits heureux tels que les parents de Rébecca lui firent, en la donnant à celui qui devait la conduire à son époux : *Soror nostra es; crescas in mille millia.* Vous savez par quels liens nous tenons à vous, et combien de motifs nous intéressent à votre sort : *Soror nostra es.* Puissiez-vous croître chaque jour, non point par une postérité temporelle, mais par une sainteté féconde ! Puissiez-vous croître, non plus par des héritiers sans nombre qui puissent vous promettre le Sauveur, et assurer le trône de Jérusalem, mais par le fruit de mille vertus, qui vous donnent part au salut, et qui soient comme autant de degrés pour vous élever à la montagne de Sion : *Crescas in mille millia.*

Pour vous, chrétiens, verrez-vous sans aucun mouvement un si religieux spectacle? Ne fera-t-il impression que sur ceux qu'une piété exemplaire et un attachement constant à cette maison intéressent depuis longtemps à sa gloire ? Ne se trouvera-t-il point d'autres personnes qui en sortent pénétrées d'une sainte componction et d'un désir sincère de changer de vie? Serez-vous toujours esclaves de la vanité et du mensonge ? Votre raison, votre expérience, votre foi, vous seront-elles toujours inutiles ? Ne verrez-vous multiplier à tout moment les motifs de conversion pour vous, que pour y être plus insensibles ? Ce monde, qui vous a si souvent abusés, ne le quitterez-vous jamais? Livrés jusqu'à la fin à des embarras étrangers, mourrez-vous sans avoir travaillé à la seule affaire nécessaire? Vous, qui ne voudriez pour rien renoncer à votre salut, ne penserez-vous point que tant d'agitations vous en écartent ; que le temps fuit ; que la mort s'avance ; que l'éternité commence ? Vos jours pour le ciel ne sont pas encore commencés. Vos mains sont encore vides. Ebranlés de temps en temps par des mouvements intérieurs, ou par des spectacles touchants, ne vous y laisserez-vous jamais aller ? Toujours flottants entre Jésus-Christ et le monde, sans servir ni l'un ni l'autre ouvertement ; agités par vos passions et par vos remords, ne goûtant en paix ni le plaisir de la vertu, ni, par bonheur, le fruit du crime, ce qui laisse encore quelque ressource pour votre salut, demeurerez-vous dans une situation si malheureuse et si pénible? Seigneur, qui avez mis ces paroles de vie dans ma bouche, faites qu'elles ne soient pas inutiles à cet auditoire. Joignez-y, Seigneur, votre grâce victorieuse qui entraîne nos volontés rebelles. Qu'elle nous convertisse à vous, pour nous faire jouir de vous. Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Prêché devant le roi à la chapelle de Versailles.

Paracletus Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia. (*Joan.*, XIV.)

L'Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses.

Sire,

Cette promesse, dont l'accomplissement fut si éclatant, les effets si sensibles, les suites si glorieuses ; cette promesse, à laquelle se rapportent toutes les autres, comme au fruit de la mission de Jésus-Christ, à la couronne de ses travaux, au sceau de son Evangile, à la sanctification de son Eglise, au bonheur de ses élus, à la consommation de son ouvrage ; cette promesse dis-je, n'a pas été faite précisément aux apôtres ; elle regarde tous les chrétiens. Ce n'est pas uniquement cette petite troupe qui a été remplie des lumières et des ardeurs de cet Esprit divin. Il descend encore aujourd'hui pour répandre sa charité dans nos cœurs. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.*

Les autres solennités ne sont que le simple souvenir du mystère passé. Celle-ci en est le renouvellement. On célèbre les autres, quand, avec une religion sincère, on rappelle dans sa mémoire ce qui a été opéré sous les yeux de nos Pères dans la foi. On ne remplit parfaitement l'esprit de celle-ci, que quand on voit ce qu'ils ont vu, et que l'on ressent ce qu'ils ont ressenti. En un mot, admirer la grandeur de l'événement, et la nouveauté du spectacle qui fut donné à toutes les nations rassemblées ; y reconnaître, y révérer l'établissement de la religion chrétienne ; se féliciter de la part que l'on a à ce bienfait, par la vocation à la foi ; ce n'est pas là que doit se borner toute notre piété dans ce grand jour. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ce prodige s'opère parmi les vrais fidèles ; et cette fête contient réellement l'Esprit consolateur, qui vient lui-même nous enseigner, et jusqu'à la consommation des siècles, accomplir cette promesse du Fils de Dieu : *Paracletus Spiritus sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia.*

Il est vrai que le Saint-Esprit se communiqua aux apôtres d'une manière sensible. Un bruit soudain se fit entendre du ciel. Un vent impétueux remplit toute la maison. Des langues de feu dispersées s'arrêtèrent sur la

tête de tous les disciples. Ils parlèrent les langues de tous les pays. Ils firent des miracles. La prophétie de Joël fut accomplie à la lettre. Cet appareil sensible dura quelque temps dans la primitive Eglise, et accompagnait régulièrement le sacrement de l'imposition des mains. Depuis que la foi fut suffisamment établie; qu'il y eut peut-être du danger pour la modestie des ministres; qu'il y eut à craindre que tant de pompe ne suscitât de nouvelles persécutions, et ne fît naître de nouveaux Simon, l'extérieur a cessé; le fond subsiste; et, à l'appareil près, le Saint-Esprit n'a mis aucune différence entre les premiers fidèles et les fidèles d'aujourd'hui. Il purifie par la foi nos cœurs comme les leurs.

Mais il faut l'avouer, chrétiens, ce mystère, si glorieux à l'Eglise dans les premiers temps, est devenu de nos jours un des plus grands sujets de sa douleur. Si ce divin Consolateur se communique encore, ce n'est plus qu'à un petit nombre de chrétiens. Tous n'en sont plus remplis comme autrefois, et l'abondance de ses dons nous est presque aussi inconnue que la majesté de ses symboles. Jusqu'ici l'Eglise a chanté avec allégresse, *L'Esprit de Dieu a rempli toute la terre*. Hélas! n'aurait-elle point, dit saint Bernard, sujet de dire en gémissant, que malgré le secours de cet Esprit consolateur, et pour la condamnation des chrétiens, l'esprit du monde a rempli le christianisme; et sans rien exagérer, ne peut-on pas avancer ces deux propositions?

1° L'esprit de Dieu a triomphé de l'esprit du monde, dans le temps que le christianisme n'était encore que dans ses commencements.

2° L'esprit du monde triomphe de l'esprit de Dieu, dans le temps que le christianisme devrait être dans sa perfection.

C'est à cette idée que je m'arrête. Elle m'a paru propre à soutenir notre foi par le souvenir du mystère, et à ranimer notre courage par la vue du peu de fruit qu'il produit, parce que nous négligeons de nous y préparer. Faites, Esprit divin, que ces réflexions soient efficaces, et donnez à mon discours la force de les exciter. Mettez sur mes lèvres une de ces langues de feu que vous répandiez sur les apôtres, et répandez dans nos cœurs vos grâces précieuses. Je vous les demande par l'intercession de celle qui en reçut l'abondance, quand un ange lui dit *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Sire,

Après tous les miracles de Jésus-Christ et le soin qu'il avait pris de ses apôtres, il ne paraissait guère plus de disposition à l'établissement de son royaume spirituel sur la terre qu'à cet empire chimérique dont ses disciples s'étaient toujours flattés, et qui fait encore aujourd'hui l'espoir des Juifs: et à en juger par les apparences, on avait presque autant de raison de douter si le temps était venu d'élever son Eglise sur le tombeau de la Synagogue et sur les ruines de l'idolâtrie, qu'en avaient eu ces hommes encore terrestres de lui demander avec empressement s'il ne devait pas enfin régner sur Israël: *Si in tempore hoc restitues regnum Israel?*

Le Sauveur ne laissa en mourant qu'un petit nombre de disciples, pauvres, grossiers, timides, qui ne l'avaient pas accompagné à la mort, que leur frayeur avait dispersés et mis en fuite, et qui avaient presque également perdu et le courage et la foi; et ces mêmes disciples, tout rassemblés qu'ils étaient après l'Ascension, quelles espérances donnaient-ils? que pouvaient-ils eux-mêmes se promettre?

Ne rougissons point de leur faiblesse, et, à la gloire de la religion, comparons-la sans cesse à cette force redoutable du parti qui leur était opposé. Voyons tout ce que l'Esprit de Dieu avait rassemblé dans Jérusalem, pour être ou l'instrument ou l'objet de son triomphe.

D'un côté, cette petite troupe de disciples craintifs et renfermés dans le cénacle: c'est là toute la ressource du christianisme.

De l'autre, toutes les religions, toutes les superstitions, toutes les sectes, toutes les nations, tous les rois, tous les empires de la terre, représentés par cette multitude d'hommes venus de toutes les parties du monde: *Ex omni natione quæ sub cœlo est.*

D'un côté, le véritable mais faible et timide Israël; de l'autre, le puissant, le superbe Philistin, qui triomphe, et qui, depuis plus de quarante jours, avec de nombreuses armées, insulte aux troupes du Seigneur, et les fait trembler jusque dans leurs retranchements.

Mais tout d'un coup l'Esprit de Dieu descend sur les disciples de Jésus-Christ, s'empare de leurs esprits et de leurs cœurs, et leur inspire une force miraculeuse, contre laquelle rien ne saurait tenir.

Saint Pierre, comme un autre David, et bien moins exercé au combat que ce jeune berger, devient d'abord le vengeur de l'injure commune: il sort du cénacle, s'avance vers l'ennemi, répond à ses insultes, et se promet la victoire au nom du Seigneur. Du premier coup il terrasse cet orgueilleux géant avec le glaive de la parole; il tranche sa tête, il enlève ses dépouilles.

Un même courage anime tous les autres apôtres, et par douze pêcheurs l'Esprit de Dieu triomphe de l'esprit du monde. Ce ne sont que douze pêcheurs qui parlent, et bientôt toute la terre retentit de leurs voix. Ce n'est qu'un peu de levain qui s'insinue, et toute la masse de l'univers paraît bientôt s'en ressentir.

Mais pour suivre l'ordre de cette victoire il fallait commencer par soumettre les apôtres eux-mêmes: c'était de là que, dans l'ordre de Dieu, tout dépendait, et pour juger que ce n'était pas là la moindre difficulté, ne suffit-il pas de se souvenir qu'après tous les reproches que Jésus-Christ leur avait faits pendant sa vie mortelle sur leur

infidélité, leur grossièreté, leur ignorance, dans le moment encore où il va se séparer d'eux; dans ce moment où les reproches cessent, où les fautes s'oublient, où tout semble réparé par une forte tendresse, où la douleur d'une longue séparation tient lieu de mérite, où les ennemis, même réconciliés, se répandent quelquefois en tristes adieux : ce ne sont, de la part du plus doux et du plus tendre de tous les maîtres, que vives censures à ses disciples durs et incrédules : *Exprobravit incredulitatem illorum, et duritiam cordis.*

C'est donc du ciel qu'il doit accomplir ce qu'il n'a qu'ébauché sur la terre, c'est du ciel qu'il doit faire descendre ce feu sacré pour consumer son sacrifice, embraser les douze pierres qu'il a destinées à être le fondement de son Eglise, et confondre la multitude des sacrificateurs de Baal.

Cet Esprit-Saint change les apôtres pour changer par eux toute la terre. Il ne se donne pas à eux en partie, ils en reçoivent la plénitude. Leurs esprits, leurs cœurs, leurs langues, en furent remplis. Ce fut dans leur esprit un esprit de vérité, dans leur cœur un esprit de sainteté, dans leur langue un Esprit de zèle, de force et de courage. Par là ce même esprit remplit tous les esprits, tous les cœurs, toutes les langues; par là il renouvelle la face de la terre, il se répand par tout le monde : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.*

Ce sont des hommes transformés et méconnaissables à eux-mêmes. Faiblesse, grossièreté, ambition, avarice, et jusqu'aux traces de l'humanité, tout disparaît; et les tentations les plus vives de la part des objets, qui auparavant n'excitaient que trop aisément les désirs de leurs cœurs, ne sont plus désormais que des épreuves sensibles qui découvrent toute la force dont ils ont été remplis.

Si jusqu'à ce jour l'esprit d'erreur avait trouvé place dans l'esprit des apôtres, ils sont entièrement revenus et pleinement désabusés. Plus d'incrédulité, plus de doutes, plus d'ignorance des vérités : à ces espèces d'infidélités a succédé la plus ferme, la plus éclairée, la plus inébranlable conviction des mystères les plus obscurs. Plus de vues pour les grandeurs temporelles : à cette ambition a succédé l'estime des humiliations et le désir de la croix et des opprobres de Jésus-Christ. Plus d'affectation pour les préséances : à ces ridicules empressements a succédé l'humble confession de leur bassesse dans les plus délicates épreuves. Plus d'ostentation dans les fonctions de leur ministère : à cette espèce de faste sacrilége a succédé la plus sincère modestie, jusqu'au milieu de leurs miracles et des adorations des peuples. Plus de passion pour les richesses : à cette cupidité a succédé le plus généreux, le plus parfait désintéressement, au milieu des biens que tous les fidèles jettent à leurs pieds. Plus d'entêtement des maximes du monde : à ces profanes idées a succédé la plus vive persuasion des principes de l'Evangile. En un mot, plus d'erreurs dans l'esprit, plus d'aveuglement, mais un jour brillant de la plus pure lumière. Le charme est rompu, il ne faut que les voir et les entendre pour être convaincu que le Saint-Esprit les a remplis de sa vérité : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.*

De là cet embrasement de leur cœur, qui ne peut plus contenir ses ardeurs et qui est obligé d'éclater; de là cette force et cette efficace dans leurs discours; de là ces succès inouïs, dès les premiers jours de leur prédication; de là ces rapides progrès de l'Evangile, car, disons-le ici, ministres de Jésus-Christ, qu'un prédicateur fortement persuadé des principes de la religion les insinue sûrement et profondément dans les esprits! Qu'il parle avec un grand poids! Que ses paroles se trouvent revêtues d'une puissante autorité! Qu'il est rare que l'onction intérieure d'une forte grâce ne les fasse pas entrer dans les cœurs!

Le Saint-Esprit, en descendant sur les apôtres, les a pleinement convaincus de la divinité de Jésus-Christ. C'est ce qui désabuse les Juifs; c'est ce qui convertit les idolâtres. Il leur a vivement imprimé les maximes de Jésus-Christ. C'est ce qui ruine et décrédite parmi les premiers fidèles les maximes du monde.

Quel argument de crédibilité de voir saint Pierre si fortement persuadé de ce qu'il prêche, qu'il brûle du désir de le faire connaître aux autres et que tout le monde en soit pénétré comme lui! Quelle éloquence cette forte persuasion ne lui inspire-t-elle pas? Quelles raisons ne lui fournit-elle pas? Quelles autorités ne lui suggère-t-elle pas? Quels fruits ne produit-elle pas?

Je vois saint Pierre, et je ne puis le voir sans être ému, dire, avec une force si nouvelle, qui trahit si bien sa timidité passée : Reconnaissez donc, maison d'Israël, l'énormité de votre attentat. Sachez que ce Jésus, que vous avez crucifié, était l'oint du Seigneur, était le Seigneur lui-même, celui que Dieu vous avait promis. A cela que répond tout un peuple? Sentant dans ce moment tout le fondement de ce reproche, et touché d'une douleur, non point telle que le fut celle du perfide apôtre, qui chercha dans son désespoir de quoi calmer ses remords, mais d'une componction amère, qui espère en la miséricorde, et qui se livre aux rigueurs de la pénitence, il se mit à la merci des apôtres, pour réparer l'horreur de ce déicide : *Compuncti corde dixerunt ad Petrum et ad alios apostolos, quid faciemus, viri fratres?* Et que produisit cette docilité? la conversion de trois mille âmes : *Et appositæ sunt in die illa animæ circiter tria millia.*

Une seconde prédication du même apôtre en convertit cinq mille. Celles des autres apôtres n'ont pas eu de moins heureux succès. Je ne puis les suivre ni vous exposer tant de travaux dans le cours d'une révolution si rapide et si universelle. Ramassons en peu de paroles tout ce qu'elle a de prodigieux, et réduisons-la, s'il se peut, à quel-

que image, qui puisse faire sentir tout à la fois et la difficulté et la beauté de ce triomphe.

Souvenez-vous, Messieurs, de l'état de l'empire romain à la naissance du christianisme. A ce seul nom que de nobles idées ne s'offrent pas à nos esprits! Quel siècle plus voisin de nous, nous est aussi familier que ce fameux siècle d'Auguste; et par la connaissance que nous en avons, quelle juste prévention ne règne pas parmi nous en faveur de ce peuple si grand, si sage, de ce peuple législateur, et, si j'ose m'expliquer ainsi, de ce peuple héros, de ce peuple roi? Quelles armées! quelles richesses! quelle splendeur! quelle majesté! quelle politesse! quels hommes illustres dans tous les caractères! quels modèles pour tous les siècles, de tout ce que la gloire et la sagesse humaine ont de plus éclatant! Mais en même temps, quel était l'attachement de ces hommes pour leurs dieux, auxquels ils se croyaient redevables de l'empire du monde! Quelle difficulté de les déposséder d'un préjugé autorisé par une si longue et si flatteuse expérience, ou par une crédulité populaire dont ils savaient si heureusement profiter! Quelle peine ne devaient-ils pas avoir à se laisser faire la loi, eux qui la faisaient au monde entier? A goûter, à embrasser une religion, où le premier pas devait être de s'humilier et de renoncer à ces doctes fables, pour ne suivre et ne savoir que Jésus-Christ crucifié; c'est-à-dire de sacrifier précisément tout ce qui les rendait célèbres, leurs lumières et leur grandeur!

C'est au travers de tant de passions et de préjugés, que le Saint-Esprit se veut faire jour. C'est tout ce vaste et tout ce florissant empire qu'il veut soumettre à Jésus-Christ, et ce dessein doit s'exécuter par les apôtres. Que leur inspire-t-il dans ce grand jour, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire? Ici un esprit chrétien ne saurait refuser son application.

Leur inspirera-t-il de faire des alliances et des ligues avec des nations guerrières, et jalouses de la grandeur de Rome; de lever des troupes, de choisir des capitaines, de marcher les armes à la main? Il ne leur donnera pour toutes armes que le glaive de la parole : *Et cœperunt loqui.* Leur fournira-t-il des arguments subtils, des démonstrations relevées, capables de réduire les esprits les plus préveuus? Leur enseignera-t-il l'art d'enchanter les hommes par des discours étudiés et polis; de les entraîner par les charmes de l'éloquence, ou de les séduire par les artifices de la politique? Ils paraîtront dans toute leur simplicité et leur grossièreté; *sine litteris et idiotæ.* Les enverra-t-il comme des étrangers qui, venus des pays les plus reculés, et moins connus des peuples, puissent plus aisément les éblouir par le prestige de la nouveauté, dont les hommes sont si souvent les dupes? Malgré leur obscurité qui pourrait les faire méconnaître, on saura pourtant qu'ils sont tous de Galilée : *Nonne ecce omnes isti qui loquuntur, Galilæi sunt?* Leur fera-t-il débiter des vérités abstraites et indifférentes, que l'on croit sans conséquence, et qui sont l'âme d'une secte sans qu'il en coûte rien à l'amour-propre? Ce sera leur propre condamnation qu'ils exigeront de leurs disciples, et qui devra être la première progression de leur foi : *Quem vos interemistis, hunc Deus suscitavit, et non est in alio aliquo salus.* Leur ordonnera-t-il d'annoncer des choses plausibles, claires, intelligibles, dont on aurait, par avance, prévenu la conviction? Ils proposeront les plus profonds, les plus impénétrables mystères de la Divinité : *Magnalia Dei;* mystères dont la seule proposition les exposera à la risée : *Irridentes dicebant quia musto pleni sunt.* Peut-être que si leurs dogmes sont si étranges, leur morale sera douce et aisée, et que la licence accréditera leur doctrine? Ils ne parleront que de pénitence et d'engagement éternel à la pénitence : *Pœnitentiam agite; et baptizetur unusquisque vestrum.* Ne dédommageront-ils point leurs sectateurs des plaisirs et des délices de la vie par un peu d'honneur et d'opulence? Ils ne prêcheront que l'humiliante parole de la croix; ils feront gloire de leur bassesse : *Nos infirmi, nos ignobiles.* Ne tâcheront-ils point d'engager les grands dans leur parti, et pour s'appuyer de leur autorité, n'adouciront-ils point les vérités en leur faveur? Ils ne feront point de difficulté d'avouer que le christianisme ne convient guère aux puissants et aux sages de la terre : *Videte vocationem vestram, fratres, quoniam non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles.* Feront-ils espérer une vie paisible, une mort tranquille? Ils ne peuvent mettre devant les yeux des nouveaux chrétiens que des prisons, des bourreaux, des bûchers, les images les plus affreuses de la mort : *Semper nos qui vivimus in mortem tradimur propter Jesum.* Peut-être enfin que tous ces maux ne sont arrivés qu'aux disciples, et que les apôtres, sûrs d'être épargnés, ont annoncé sans risque un Evangile si dur? Il n'y en a aucun qui n'ait mené une vie pénible et laborieuse; et saint Jean est le seul qui ait survécu à son martyre. *Tradent enim vos, et flagellabunt vos, et morte afficiemini, et eritis odio omnibus propter nomen meum.*

Sages de l'antiquité, philosophes païens, serait-ce par de telles voies que vous auriez essayé d'assujettir des esprits et de donner cours à de nouvelles sectes? Auriez-vous commencé par ruiner tous les préjugés? N'auriez-vous ménagé aucune passion? Auriez-vous entrepris d'humilier l'orgueil et de confondre la raison? N'y aurait-il eu rien d'éblouissant dans vos discours, rien de recherché dans votre morale, rien de spécieux dans vos maximes? Auriez-vous également proscrit les plaisirs, les richesses et la gloire? L'amour-propre n'aurait-il point été un dédommagement visible? Auriez-vous exposé librement la nécessité de voir terminer par une mort cruelle la des-

tinée de vos disciples? Auriez-vous trouvé beaucoup de sectateurs à ce prix? ou, si la fureur et l'ébranlement des esprits vous en avaient, pour un temps, donné quelques-uns, votre ouvrage aurait-il été immortel?

Ah! divin Esprit, il n'appartenait qu'à vous de former de telles entreprises; vous seul pouviez les faire réussir par des moyens si inconnus à la sagesse humaine. Et quel est ce succès, Messieurs?

Le christianisme en peu de temps est reçu par toute la terre. Une multitude innombrable de docteurs et de philosophes embrasse l'Evangile. Les doctes et les simples, les pauvres et les riches, les grands et le peuple renoncent aux idoles, et reconnaissent Jésus-Christ. On vit bientôt l'empire de Rome se soumettre à l'empire de la croix, et le maître du monde adorer le Crucifié. Dans la suite, les rois des nations les plus fières et les plus barbares furent réduits à l'obéissance de la foi. Les autels des gentils furent mis en cendre avec leurs propres divinités. La religion pénétra chez des peuples où la raison et l'humanité étaient jusqu'alors inconnues. Le Scythe féroce porta le joug du Seigneur. La chasteté fut reçue chez les Corinthiens, où la volupté avait établi son empire; et la foi aveugle soumit les esprits curieux d'Athènes. L'Egypte peupla de solitaires, ou plutôt d'anges terrestres, ces cavernes où elle allait chercher des bêtes pour les adorer. Ceux qui répandaient le sang des hommes apprirent à prodiguer le leur. Les puissances se soulèvent en vain contre les chrétiens, irritées de leur culte, et plus offensées encore de leur vertu. On veut qu'ils soient coupables des plus grands excès, parce qu'on les trouve trop saints. On cherche inutilement leur faible. On les massacre, et ils se multiplient. C'est ce fleuve rapide poussé et grossi par le vent impétueux de la tribulation. Ceux qui les persécutent ne peuvent avoir seulement l'avantage de s'en faire haïr. Les princes qui les font mourir n'ont point de plus fidèles sujets. Leurs bourreaux sont leurs plus chers amis. Leurs tyrans veulent devenir victimes. La politique est obligée de leur faire grâce par fureur; et, pour mieux les détruire, on renonce à les faire mourir. Mais tout réussit également. Epargnés par les tyrans, ils se procurent un genre de martyre plus pénible et plus long; et la pénitence inspire à des milliers de solitaires ce que la barbarie n'a pu imaginer. Par l'exemple d'une telle vie, ils forment des chrétiens, comme ceux qui périssent en font naître de leur mort. Enfin, malgré la rage des démons, la fureur des tyrans, la diversité des climats, la contrariété des mœurs, la corruption générale du monde, la religion chrétienne, avec tout ce qu'elle propose de difficile à croire, avec tout ce qu'elle ordonne de dur à pratiquer, pure et indivisible, sans que l'on accorde rien à la faiblesse humaine, s'établit, se fortifie, s'augmente, se conserve, se perpétue et devient pour toujours la religion dominante.

Ici, Messieurs, faites avec moi une réflexion qui va finir cette première partie. Quel serait notre étonnement, si parmi nos frères, au milieu de la religion, sous nos yeux, dans ce lieu même, nous voyions aujourd'hui, par un changement soudain, renaître cette perfection de croyance et de mœurs qui s'établit alors chez les idolâtres? Je veux dire, si nous voyions croire sincèrement en Dieu et en Jésus-Christ ceux qui font profession de ne point reconnaître d'autres divinités; si nous voyions l'avare répandre ses trésors, dans une religion où l'avarice s'appelle une idolâtrie; le voluptueux abandonner son idole, sous une loi qui interdit sévèrement le moindre désir de la chair, qui défend même d'en nommer les crimes; si nous voyions le monde sacrifié par ceux qui dans leur baptême ont fait vœu de renoncer à ses pompes; la docilité sur nos mystères chez les hommes qui les ont reçus de leurs pères et sucés avec le lait; la pénitence parmi ceux qui en savent l'indispensable nécessité, et qui en adorent le divin modèle; le mépris des grandeurs, des délices, des vanités humaines parmi les disciples de Jésus-Christ crucifié; si nous voyions, en un mot, régner la pratique de toutes les maximes évangéliques, parmi ceux qui professent l'Evangile: le christianisme parfait chez les chrétiens; la foi au milieu de la foi même; si, dis-je, nous voyions arriver ce changement, sans pouvoir l'attribuer à aucun motif suspect de faiblesse d'esprit, d'entêtement, au goût de suivre la multitude, à l'espérance, à la crainte, à l'intérêt que l'on a aujourd'hui de paraître pieux pour ne pas se flétrir et se perdre; que sais-je? à tout ce qui remue et travestit les hommes; si ce changement était sincère, solide, constant, universel; quelle serait notre surprise! Qui n'admirerait la force de l'esprit de Dieu et la vertu de son bras? Qui pourrait s'empêcher de s'écrier : *Hæc mutatio dexteræ excelsi!*

Or, Messieurs, si nous, qui savons, après tout, que tous les dieux des nations sont des démons, et qui, malgré notre indifférence pour notre religion, n'en voudrions pas choisir une autre; si nous, qui ne désavouons que par la pratique toutes les vérités qu'elle nous enseigne, nous concevons, nous sentons que notre étonnement serait extrême, de voir établir parmi nous ce qui devrait y être; ce qui y est déjà dans un sens : quelle devait donc être la situation de ceux qui, à la naissance du christianisme, virent recevoir ces vérités chez les nations qui les ignoraient, et qui, selon les vues de la prudence humaine, avaient tant d'intérêt de ne s'y pas soumettre; qui virent tomber des dogmes consacrés par un austère et aveugle respect pour l'antiquité, soumettre des esprits orgueilleux, ouvriers de leurs idoles et de leur culte; vaincre des préjugés commodes; décrier des divinités propices; abolir des superstitions chéries; réformer

des mœurs corrompues et autorisées par l'exemple des dieux; faire taire toutes les passions, et fixer tous les intérêts divers; réduire à une seule monarchie, et monarchie de religion, tant de peuples barbares et civilisés, fiers et timides, faibles et indépendants, des esprits élevés, des âmes vénales, des hommes sages, des hommes corrompus; quelle devait être, dis-je, l'admiration de ceux qui furent témoins de tels prodiges; ou plutôt quelle doit être la nôtre? Que devons-nous penser, nous pour qui ces prodiges ont été faits, qui les croyons, qui en jouissons, qui sommes sortis d'une si belle source?

Arrêtons-nous, Messieurs, et quelque nobles, quelque grandes, quelque consolantes pour notre foi que soient ces images, passons à un objet plus triste et plus humiliant. Heureux si nous sommes assez sensibles à cette confusion pour ranimer notre courage; et si, après avoir admiré le triomphe de l'esprit de Dieu sur l'esprit du monde, dans le temps que le christianisme n'était encore que dans ses commencements, nous gémissons efficacement du triomphe de l'esprit du monde sur l'esprit de Dieu, dans le temps que le christianisme devrait être dans sa perfection. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

L'esprit de Dieu étant Dieu, il est, et en lui-même et dans son Eglise, absolument hors de toute atteinte; et, en ce sens, je ne prétends pas avancer que l'esprit du monde ait jamais pu prévaloir contre lui, ni par l'impiété des Grecs qui ont osé l'attaquer dans sa propre personne : d'assez visibles fléaux le vengent chaque jour de cette infidèle nation; ni par toutes les erreurs qui combattent ses dogmes : un tribunal sacré dont il forme les oracles, et qui lance sûrement ses foudres, répond à jamais de la sûreté du dépôt de sa doctrine; ni par l'aveuglement du pécheur qui résiste à ses grâces : il a ses élus qu'il conduit par des routes infaillibles. Malheur à qui se rend indigne de celles qu'il ne donne jamais en vain!

Mais qu'importe à notre salut que la religion se perpétue si elle s'éteint en nous? Que nous importe qu'il reste encore de sincères adorateurs, si nous fléchissons le genou devant l'idole; qu'il y ait des saints, si nous sommes pécheurs. Or, c'est cette décadence trop générale que nous devons déplorer comme un malheur sensible, capital, personnel. C'est là ce que j'appelle le triomphe de l'esprit du monde sur l'Esprit de Dieu; et pour en être convaincu, ne suffit-il pas d'examiner quel est l'esprit de Dieu, et quel est l'esprit du monde? L'esprit de Dieu est un esprit de vérité, de sainteté et de force. L'esprit du monde, un esprit d'erreur, de cupidité et de faiblesse. Lequel de ces deux esprits règne aujourd'hui, Messieurs, et en combien de manières l'esprit d'erreur et de mensonge ne l'emporte-t-il pas sur l'esprit de vérité; l'esprit de cupidité sur l'esprit de sainteté; l'esprit de lâcheté et de faiblesse sur l'esprit de force? De ces trois réflexions si sensibles et si naturelles, le temps ne me permettra de toucher que la première, ou plutôt, je vais renfermer les autres dans la première, qui servira à en découvrir le fondement. On ne pratique que trop ce que l'on se croit permis; et c'est faire sentir combien le monde est corrompu, que d'avoir montré que les erreurs y règnent par rapport aux mœurs. Voyons donc dans les usages que le monde oppose à la vérité, dans les principes dont il combat la vérité, dans les désaveux qu'il exige de la vérité, les avantages que l'esprit du monde a sur l'esprit de Dieu. Suivez-moi, chrétiens, dans ce détail.

Aujourd'hui que les dogmes sacrés, qui, au milieu de l'infidélité et de l'idolâtrie, se sont fait jour, et ont été répandus par toute la terre; aujourd'hui, dis-je, que tous ces dogmes si vénérables par leur antiquité, cimentés par le sang de tant de martyrs, fortifiés par de si glorieux événements, autorisés par la croyance de tant de siècles, vivent, en notre faveur, dans toute leur pureté, qu'échappés aux efforts des hérétiques et aux attaques des impies, ils sont venus jusqu'à nous avec l'ornement d'une infinité de trophées; qu'éclaircis par toutes les discussions qui ont été le fruit de ces scandales utiles et de ces hérésies nécessaires, ils ont acquis à notre égard un si haut degré de certitude; que cette foule prodigieuse de témoins qui les attestent, forme une si respectable authenticité; que tant de clartés répandues ont rendu si lumineux ce flambeau de notre foi; que ne pas croire semble plus miraculeux qu'il ne le fut autrefois d'avoir cru; quelle est la religion de la plupart des chrétiens? Je ne parle pas de ceux qui, par le funeste naufrage qu'ils ont fait dans la foi, sont ouvertement séparés de l'Eglise, à laquelle néanmoins l'usage nécessaire de son autorité, et l'intégrité de ses dogmes devraient attacher si fortement. Je ne parle pas non plus de ces incrédules qui, dans son sein même, toujours prêts à combattre ses anciennes traditions, se piquent en tout de singularité de système, adoptent tout ce que le plus hardi novateur ose avancer de principes bizarres et extravagants; font de toutes les vérités de continuels problèmes, et réduisent leurs lumières à des doutes éternels. Le nombre, hélas! n'en est que trop grand.

Mais parmi ceux qu'une aveugle curiosité et de ténébreuses lumières, comme parle saint Augustin, n'ont pas poussé jusqu'à prendre un si dangereux essor, y en a-t-il beaucoup qui sachent leur religion? Je ne demande pas si on la médite; si l'on en fait le sujet de ses entretiens, la nourriture de son âme, les délices de sa retraite. Mais en sait-on l'histoire? N'en ignore-t-on pas les principes essentiels? Ne dirait-on pas que c'est quelque chose d'étranger à notre égard? On se contente de le point

la contredire. On se fait un mérite de ne point l'approfondir, comme si l'on craignait d'en trouver le faible; comme si elle n'était appuyée que sur des principes douteux; comme si la savoir, c'était la perdre; comme si c'était cet arbre de la science, si fatal à la curiosité de nos premiers pères. Dans l'éducation que l'on donne aux enfants, leur met-on devant les yeux comme leur principal, comme leur unique bonheur, celui d'être enfants et héritiers de Dieu? Leur retrace-t-on les faits de leurs pères dans la foi, comme un objet plus digne de leur étude, que les exploits militaires de leurs ancêtres? Leur dit-on qu'ils sont de la race des saints pour les porter à la sainteté, comme on leur répète sans cesse qu'ils sont fils des héros pour les conduire à la gloire? Choisit-on parmi les maîtres ceux qui sont les plus capables de faire entrer dans leurs cœurs les vérités chrétiennes, avec autant de soin que ceux qui peuvent remplir leur esprit des sciences profanes? Est-on fort alarmé de voir que, dans un âge tendre, ils sont déjà en possession de déplaire à Dieu par des habitudes vicieuses, pourvu qu'ils puissent être agréables au monde par des manières nobles et polies? Craint-on de voir en eux des semences de toutes les passions, dès qu'elles peuvent servir à leur fortune? Ne craint-on pas d'y voir trop de ces vertus qui ne peuvent les conduire qu'à leur salut? Est-ce l'esprit de vérité qui règne ou l'esprit d'erreur? D'une source si empoisonnée, que pourrait-il naître de pur? et indépendamment de cette source, quel point de la morale et sur quelle maxime de l'Evangile n'a-t-on pas vu naître des usages opposés à la vérité connue; et quel en serait le détail? Vous le savez, âmes fidèles.

Aujourd'hui que les vérités du salut, prêchées à toute créature, nous ont appris qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire, que l'on ne peut servir deux maîtres à la fois, que trop de soins nous dissipent et nous troublent, qu'il faut supputer avant que d'élever l'édifice, que les prospérités mondaines sont des piéges presque inévitables, à la plus légère lueur d'un emploi utile ou honorable, que consulte-t-on pour s'y engager? Examine-t-on si on a en soi les ressources nécessaires pour le remplir à la gloire de Dieu et à l'avantage du public; si une fortune déjà assez opulente met à couvert de la tentation de sacrifier le devoir à l'intérêt et d'entrer dans les moyens de s'enrichir aux dépens du prochain; si on a assez de courage pour résister à l'injustice autorisée et pour soutenir la cause du pauvre sans défense; si l'on est dans le cœur assez insensible aux honneurs pour mériter d'en être comblé, et assez détaché des richesses pour n'en pas craindre l'abondance; si l'on peut se promettre que trop d'affaires ne seront point incompatibles avec des emplois accablants, dont on est surchargé et dont un seul passe de beaucoup notre portée; avec les devoirs de charité et de justice, avec le soin du salut? Consulte-t-on des directeurs habiles qui nous éclairen sur tout cela? Ce que l'on consulte, c'est la passion de s'enrichir à quelque prix que ce soit; c'est le plaisir de suivre un chemin ouvert à la fortune ou à la gloire; ce sont des amis avides, qui espèrent s'avancer par un puissant protecteur et que leur intérêt rend éloquents pour lui persuader de s'agrandir; c'est l'orgueil d'une femme, qui, sans être chargée des soins qui rendent quelquefois les postes les plus brillants si pénibles et si amers, en a tout l'agrément et l'éclat; qui n'oublie rien pour déterminer un mari incertain, et qui, semblable à la femme de Job, traite de simplicité et de vain scrupule une lueur de vérité, qui le fait quelquefois balancer.

Dans les premiers temps de l'Eglise, on ignorait les lois canoniques. La régularité constante de la discipline avait dispensé de les introduire ou de les multiplier. On était sûr de trouver la vérité dans la conduite des fidèles; et savoir leur vie, c'était avoir sans interruption, une tradition de sainteté presque aussi constante et aussi sûre que l'est celle des dogmes. Aujourd'hui que ces lois canoniques, prises sur les exemples des fondateurs de la religion, sont si éclaircies, si étudiées et si souvent citées, que consulte-t-on pour prendre le parti de l'Eglise? Est-ce sa vocation, sa capacité, ses mœurs? N'est-ce point plutôt l'ordre de sa naissance, le goût du repos, l'espérance d'une fortune plus sûre? Y cherche-t-on un état parfait ou un état tranquille? Veut-on sincèrement s'assujettir au besoin des peuples et veiller à leur salut; ou se dégager de la contrainte et se débarrasser des soins domestiques? Regarde-t-on les biens ecclésiastiques comme le salaire frugal d'un travail sérieux et pénible, ou comme le titre d'une oisiveté opulente? Et dans un ministère qui nous attache au culte du Seigneur, n'est-ce que par la lumière de sa vérité qu'on est conduit à son tabernacle?

Jusqu'où ne me conduirait pas ce détail! Car quel est l'homme qui, sur les vérités que l'incrédulité et le libertinage n'ont encore osé ouvertement contredire, ne soit pas accoutumé, je ne dis pas à tomber par fragilité, mais à se permettre des usages absolument contraires, et à former sur cela son plan de vie? Quel est l'homme, parmi ceux qui n'ignorent pas que le nombre des élus est petit; que la voie que suit la multitude, conduit à la perte; que le temps est précieux et rapide; qu'il faut veiller sans cesse, et se faire violence; quel est l'homme, dis-je, qui ne s'abandonne pas au torrent de la coutume, qui ne cherche pas ce qu'on appelle à tuer le temps, qui n'évite pas avec soin tout ce qui le gêne, qui n'accorde pas tout à ses sens?

Sont-ce là seulement des abus tolérés dans le monde? Ne sont-ce pas des usages reçus? Que dis-je? ne sont-ce pas des principes que le monde a établis? N'est-ce pas un Evangile qu'il a substitué à l'Evangile de Jésus-Christ? N'est-ce pas une doctrine qui

a condamné la sienne? J'en appelle au témoignage du monde même, qui, tous les jours, opposant le christianisme à l'honneur, et le titre de chrétien à celui d'honnête homme, se met en droit de défendre ce que l'Evangile ordonne, et d'ordonner ce qu'il défend; comme si la cupidité ne nous menait pas assez loin; comme si ce n'était pas assez de suivre le malheureux penchant qu'elle nous inspire, sans établir une loi qui défende précisément d'obéir à celle de la religion; comme si nous connaissions quelques devoirs incompatibles avec les devoirs de chrétien; comme si, craindre Dieu, et observer ses commandements, ce n'était pas en cela que consiste tout l'homme.

Encore s'il était libre de choisir; si, au milieu de ces deux lois, on s'en tenait indifféremment à l'une ou à l'autre; s'il était permis quelquefois de renoncer à l'Evangile du monde, pour suivre l'Evangile de Jésus-Christ. Si on pouvait également essuyer ou rejeter l'humiliation; souffrir une injure, comme la repousser; borner son ambition, comme lui donner carrière. Mais vous savez, Messieurs, à quoi l'on s'en tient, après une distinction si injurieuse à Jésus-Christ et bien plus coupable que ne le serait l'oubli entier de sa loi, que l'on ne cite que pour la contredire, que l'on ne reconnaît que pour la blasphémer; vous savez, dis-je, quel parti l'on prend; s'il est ordinaire, s'il est indifférent de préférer la loi de l'Evangile; si l'on ne se perd pas dans l'esprit des mondains, en la suivant.

Je sais que le monde n'a pas décidé contre toutes les maximes de l'Evangile par des principes opposés, comme il en a établi sur la vengeance, l'ambition, la vanité. Je sais que les débauches, l'injustice, les blasphèmes, l'impiété, ne sont encore autorisés par aucune loi précise; que l'on peut être chaste impunément, simple sans honte, équitable avec honneur. Mais se déshonore-t-on par les vices opposés? Est-on perdu dans le monde, quand on est voluptueux, ardent pour les intérêts de ses amis jusqu'à l'injustice, trop délié pour les siens propres; infidèle à Dieu; déréglé dans toute sa conduite? Mais n'a-t-on pas donné à tous ces vices des noms favorables, qui en ont diminué, qui en ont fait disparaître toute l'horreur? Mais ne s'en accommode-t-on pas mieux dans le commerce, que du sérieux d'un chrétien, et de la scrupuleuse exactitude d'un homme vertueux? N'aime-t-on pas mieux ceux qui consacrent à la volupté et à la magnificence des biens acquis souvent par des voies injustes, que ceux qui ménagent avec économie pour les membres de Jésus-Christ, celui qu'ils ont reçu légitimement de leurs pères? Ne préfère-t-on pas une langue légère, dont l'indiscrétion n'épargne ni la pudeur, ni la réputation du prochain, à une bouche scellée par une garde de circonspection? Mais est-on effrayé, dans la pratique, à la vue des désordres même que l'on condamne encore plus fortement que ceux-là? Un grand crime heureux est-il toujours un grand crime? Une conspiration éclatante, qui réussit, inspire-t-elle la même horreur qu'une trahison particulière? Des guerres injustes, qui dépeuplent l'univers, que la religion et la justice n'appuient pas, nous paraissent-elles aussi coupables qu'un simple meurtre? Une fortune rapide, visiblement fondée sur des concussions et des usures, nous révolte-t-elle autant qu'un vol domestique? Ecarte-t-on la lèpre du camp? Se sépare-t-on de l'incestueux? Ah! le vice ne serait-il pas plus décrié, s'il était haï; le pécheur plus flétri, si le péché était odieux; l'irréligion plus en horreur, si la piété était pure; les vérités moins diminuées, s'il y avait des saints; le monde plus condamné, si l'Esprit de Dieu était la règle des jugements?

Ce n'était pas par de telles maximes que l'on se conduisait dans les siècles apostoliques, où le mystère que nous célébrons transporte sans cesse nos esprits; lorsque chrétien et saint n'était presque que la même chose; et que le christianisme servant seul d'apologie, ceux que l'on accusait de quelques crimes, portaient, dans la profession de leur loi, le titre de leur innocence, et n'étaient pas coupables, ou n'étaient pas chrétiens. Alors la seule loi évangélique réglant toutes les idées, élevait les justes, et dégradait les impies; et sans mesurer sur d'autres obligations les différentes espèces de crimes, on se déshonorait par les adultères comme par les larcins. Alors le commerce toléré aux fidèles avec les païens, pour les besoins indispensables de la vie, leur était sévèrement interdit avec les pécheurs; et les violateurs publics des vœux de leur baptême étaient aussi odieux, et encore plus rares, que ces malfaiteurs que la justice humaine livre à l'infamie et à la mort. Alors tous les titres se perdant dans le plus auguste de tous, le christianisme était le nom, le pays, l'état, les emplois, les conditions, les dignités. Le chrétien ne se donnait plus que pour chrétien, quand il l'était une fois, et réduisant à sa religion son unique intérêt, la foi était sa vie, la parole de Dieu sa nourriture, l'Evangile sa règle, la prière toutes ses délices, la piété tous ses biens, la croix de Jésus-Christ toute sa science et sa gloire.

Siècles heureux, âge d'or du christianisme, plus éloigné de nous par la différence des mœurs que par l'intervalle des temps, nous ne retrouvons presque plus de vos précieuses traces. Il ne nous reste de vous qu'un souvenir imparfait qui nous charme, mais qui nous confond. Ces vérités anciennes, aussi vivement exprimées dans la vie des chrétiens que dans la loi du christianisme, ne nous touchent que comme d'illustres fables. La vertu, seule en honneur autrefois, et qui nous paraît encore belle dans ses portraits et dans ses premiers sectateurs, ne nous est presque plus permise. Nous n'osons imiter des exemples que nous respectons; et si le naufrage n'est

pas encore universel; s'il en reste encore quelques heureux débris; s'il y a encore des justes sur la terre; si un or si pur n'est pas tout obscurci; s'il se trouve encore dans le rang le plus élevé et le plus imposant des vertus parfaites, qui combattent sans cesse et les usages et les maximes de l'esprit de mensonge dans le centre même de son empire; combien y en a-t-il parmi ceux dont le monde n'a pas entièrement corrompu les voies et renversé les principes, qu'il force néanmoins à sacrifier leurs maximes, et à trahir les vérités par les plus lâches des aveux?

Vous le savez, Messieurs, et peut-être ne l'avez-vous appris que par une fatale expérience, si l'on veut être chrétien dans le monde, quels ménagements le monde n'exige-t-il pas? A quel prix souffre-t-il qu'on le réconcilie avec Jésus-Christ? Quelles sont les lois de cet accommodement et de ce partage si injurieux à Dieu, quand ce serait un accommodement effectif et un partage égal? A quelles conditions le monde semble-t-il se relâcher de ses prétendus droits? Que prend-il pour soi, que laisse-t-il à Jésus-Christ? et quel soin, en un mot, n'a-t-il pas de se dédommager, souvent avec usure, presque toujours avec succès?

Il souffre que vous soyez chrétien, mais il vous impose sur ce point un rigoureux silence. Semblable à ce roi de Babylone, il vous permet, comme à Daniel, de servir le vrai Dieu, dont il connaît la toute-puissance, mais il vous défend de le prier et de l'invoquer ouvertement. Aussi sévère et mieux obéi que les princes de la synagogue, s'il n'empêche pas que vous ne soyez attaché à celui que les Juifs ont crucifié, il vous ordonne de n'en parler jamais, et de ne pas prononcer son nom. Vous pouvez être chrétien, mais à condition que l'on ne pourra s'en apercevoir; que la vertu n'aura point en vous un zélé défenseur, ni le vice un ennemi déclaré; que vous serez moins utile à la religion, que si vous étiez ligué contre elle; et que si vous êtes les disciples de Jésus-Christ, votre langage ne vous fera point connaître.

Vous serez chrétien; mais vous n'oserez vous déclarer pour le mérite, si on l'obscurcit et si on l'étouffe, ni justifier les intentions droites qu'on empoisonne, ni appuyer l'innocence qu'on opprime, ni vous opposer à la calomnie que l'envie suscite à la prospérité d'autrui, ni porter aux pieds du trône du souverain les larmes des malheureux, s'il les ignore, ni prendre le parti de la piété que l'on décrie, ni défendre la foi que l'on attaque, ni venger Jésus-Christ que l'on blasphème.

Vous serez chrétien; mais vous vous garderez bien de troubler par d'indiscrètes censures les voluptés des mondains, qui veulent être tranquilles; d'ébranler par de sévères conseils la conscience des impies qui veulent vivre sans joug; d'intimider par de simples regards le vice, qui craint toujours d'être éclairé; de condamner, même par l'exemple d'une vertu trop austère pour votre rang, la sécurité des grands qui se calment sur une vertu plus médiocre; et sur tous les désordres dont vos yeux seront les témoins, si vous gémissez en secret, vous prendrez en public le parti de les canoniser ou de les taire.

Vous serez chrétien, mais vous ne serez point gênant; vous serez dévot, mais vous ne serez point incommode; vous souffrirez que l'on s'échappe en votre présence; vous ne prendrez pas l'alarme trop aisément; vous entendrez raison; vous écouterez les discours un peu licencieux; vous y sourirez, vous y applaudirez; vous y répondrez. Vous porterez la gaieté jusqu'à un enjouement outré; la liberté jusqu'à l'équivoque; la raillerie jusqu'à la satire; la bonne chère jusqu'à l'excès; les plaisirs jusqu'au delà des bornes de l'exacte sagesse. Ce sera une louange qu'on aura soin de joindre à l'aveu de votre piété, pour en tempérer l'impression; comme si le christianisme déclaré avait besoin d'apologie. On ne fera passer le vôtre qu'à la faveur de ce correctif : on se prévandra de votre facilité; on s'autorisera de votre exemple.

Vous serez chrétiens, vous serez même maîtres en Israël, mais vous ne direz que des choses favorables. Vous serez prophètes, mais vous bénirez ce que Dieu maudit. Vous porterez le joug du Seigneur, mais vous en déchargerez les autres. Vous fabriquerez un veau d'or, si l'on vous demande des idoles. Vous dissimulerez les vérités qui vous paraissent les plus sûres, si elles déplaisent aux puissances; vous frapperez faiblement les erreurs les plus pernicieuses, si elles trouvent des protecteurs accrédités. Vous déposerez contre Naboth, si l'impie Achab veut envahir son héritage; ou vous ne serez redevables de votre équité qu'à un règne pieux qui la protége; prêts à sacrifier Jésus-Christ, si son trône blessait les yeux de César. C'est-à-dire, vous serez chrétiens, mais vous serez infidèles. Vous serez dévots, mais vous serez impies. Vous adorerez le Dieu d'Israël, mais vous encenserez la statue. Vous professerez la loi de Jésus-Christ, mais vous rougirez de son Evangile. Vous serez ses disciples, mais vous ne serez pas ses témoins. Vous n'aimerez pas le monde, si vous voulez, mais vous lui obéirez. Il vous sera permis de ne pas goûter ses maximes, mais vous vous y conformerez. Vous souhaiterez sa défaite, mais vous combattrez pour lui. Vous le servirez à regret tant qu'il vous plaira, mais vous lui rendrez les mêmes services; et toujours attachés à lui par des liens ou volontaires, ou forcés, vous ne serez dispensés d'être ses adorateurs qu'à condition que vous serez ses esclaves. Quel vainqueur fit jamais à ses vaincus des conditions plus dures et plus hautes? Quel tyran imposa jamais de plus impérieuses lois? Ne sont-ce pas là cependant celles que le monde impose; et

encore une fois, trouve-t-il beaucoup de rebelles?

Or, Messieurs, se déclarer contre la vérité par des usages si autorisés; la combattre par tant de principes établis; la trahir par de si formels désaveux, n'est-ce pas remettre le paganisme en possession des droits que l'Evangile prêché par les apôtres lui avait ravis? N'est-ce pas rappeler les peuples idolâtres dans l'héritage du Seigneur, pour profaner la majesté de son temple? N'est-ce pas abjurer le christianisme devant toutes les sectes que l'on avait autrefois abjurées pour le christianisme? N'est-ce pas dire aux faux dieux, en rétablissant leurs autels, autrefois renversés : nous revenons à vous, lassés d'une importune loi qui vous avait dérobé nos hommages; nous rentrons pour jamais sous votre empire? N'est-ce pas, en un mot, sacrifier à l'idole de la vanité, de la volupté, de l'ambition, de la fortune, ces maximes si pures, reçues de nos pères, l'héritage de notre foi, le sang des martyrs, les exemples de nos saints, les richesses de nos vertus, tous les trésors de notre religion? et n'est-ce pas là faire triompher en nous l'esprit du monde sur l'Esprit de Dieu?

Examinons-nous maintenant, Messieurs. Est-ce cet esprit de vérité ou cet esprit d'erreur qui règne parmi nous? De bonne foi, pourrions-nous dire comme saint Paul : *Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu?* Et si l'on nous faisait la même question que l'Apôtre fit à quelques chrétiens qu'il trouva à Ephèse : Avez-vous reçu le Saint-Esprit? combien y en a-t-il parmi nous qui pourraient presque répondre comme ces disciples : Nous ne savons pas même qu'il y en ait : *Neque si Spiritus sanctus est audivimus.*

Nous savons, à la vérité, qu'il y a un Saint-Esprit; c'est-à-dire, nous n'en ignorons pas le nom. C'est un point de cette foi vague et indifférente, que l'éducation et le préjugé ont laissé dans notre esprit, et que la paresse nous a empêchés de contredire. Mais cet esprit nous a-t-il comblés de ses dons? Nous a-t-il remplis de ses lumières? Nous savons qu'il y a un Saint-Esprit; mais nous est-il venu dans la pensée qu'il y ait un esprit qui désabuse du monde, qui abolisse ses lois, qui dégage de ses erreurs, qui détrompe de ses vanités, qui délivre de son esclavage, et que telle doit être dans nos cœurs l'impression de la solennité de ce jour? Nous savons qu'il y a un Saint-Esprit; mais ce n'est que dans une spéculation oisive, qui ne servira qu'à nous rendre plus coupables. Nous le savons, mais nous nous contentons de le savoir. C'est sans conséquence pour nos mœurs. Nous n'en faisons point la règle de notre conduite, le principe de nos actions, le mobile de nos résolutions, le bonheur en notre vie. Nous savons qu'il y a un Saint-Esprit; mais nous ne voulons point qu'il règne sur nous. Un autre usage a prescrit; d'autres maximes ont prévalu. Les exemples de la primitive Eglise ne sont plus pour nous. Les apôtres, disons-nous, devaient être saints, parce qu'ils avaient l'Evangile à prêcher. Les premiers chrétiens étaient plus forts que nous ne sommes. Ils avaient moins de mesures à garder, moins de bienséances à observer, moins de dignité à soutenir. Cet esprit se conforme à nos usages; sa volonté s'explique par l'ordre que nous trouvons établi. En un mot, nous savons qu'il y a un Saint-Esprit; mais nous savons aussi qu'il y a un esprit du monde; et soit par tyrannie, ou par goût, nous sommes en possession de suivre plutôt l'esprit d'erreur qui règne aujourd'hui dans le christianisme, que l'esprit de vérité qui y régnait autrefois : *Neque si Spiritus sanctus est audivimus.*

Ah! chrétiens, quel aveuglement, que de prétendre suivre la même religion que les premiers fidèles, sans embrasser les mêmes maximes; que d'avoir le même Dieu, sans lui rendre le même culte; que d'espérer la même récompense, sans pratiquer les mêmes vertus! Quoi! la religion qui a exigé tant de sainteté dans ceux qui l'ont fondée, en dispense-t-elle ceux qui la suivent? et les apôtres n'ont-ils scellé de leur sang la foi d'un Dieu crucifié, que pour faire des idolâtres? Si la différence des temps avait à faire quelques changements, serait-ce en notre faveur que devrait être la dispense? N'avons-nous pas, avec les mêmes secours que nos pères, la force de leur exemple? Ne trouvons-nous pas plus de facilités à professer notre foi? Ils ont été fermes dans la persécution; nous sied-il bien d'être infidèles dans le calme? Ils ont soutenu la vérité, quand il y avait pour eux les plus rudes tourments à souffrir; pouvons-nous l'abandonner, lorsqu'elle ne nous offre que des couronnes? Nous devrions être chrétiens, quand on ne le serait pas impunément. Ah! soyons-le du moins quand, malgré l'iniquité qui a prévalu, il n'y a que de la gloire à l'être; quand toute la dépravation des hommes vient de la liberté qu'ils se donnent eux-mêmes d'être mauvais, non pas de la liberté qu'on leur ôte d'être bons; quand on ne sacrifie plus au Seigneur dans des antres profonds; quand l'Evangile est prêché sur les toits; quand tous les temples sacrés retentissent des louanges du Très-Haut; quand le joug de l'iniquité est appesanti par d'odieuses flétrissures; quand la religion n'a à craindre que trop d'honneurs, et la piété que trop de récompenses; quand l'hérésie est abattue, l'impiété proscrite, la foi triomphante; quand on rend aux autels du Dieu vivant toute leur majesté, le respect à sa divine parole, l'autorité à ses ministres.

A ces marques, Sire, qui pourrait ne pas reconnaître le règne de Votre Majesté si favorable au christianisme, et qui, dans l'ordre des décrets éternels, devait avoir tant de part à sa perfection? Règne heureux et éclatant, plus encore par la gloire de l'Eglise que vous avez procurée, que par tout ce qui a immortalisé celle de vos armes. Oui, Sire, que toutes les histoires célèbrent à jamais

ces prodiges de valeur, ces rapides conquêtes qui ont signalé votre courage; quand le récit de tant de sanglants exploits conviendrait à la sainteté du ministère que j'exerce; la religion, plus sûre dépositaire du nom des rois que les plus illustres monuments, nous présente un plus grand objet dans ce zèle, qui, sans avoir jamais été ralenti par les intérêts les plus pressants, sans avoir été suspendu par les conjonctures les plus délicates, vous a fait extirper les erreurs qui avaient tenu contre les efforts des rois qui vous ont précédé, et qui ne laissera rien à faire à vos successeurs sur celles que votre règne a vues naître; qui vous a fait foudroyer par de sanglants édits le crime et l'impiété qui osaient se montrer, et chercher avec soin la vertu cachée pour la combler d'honneurs; qui vous a fait appuyer l'autorité des pasteurs de l'Eglise de France, l'exemple aujourd'hui de toutes les Eglises du monde, et les exciter puissamment à rendre leur autorité respectable, en devenant eux-mêmes le modèle de leur troupeau; élever des monuments dignes de la puissance du plus grand roi de la terre et de la piété du plus chrétien; offrir à de malheureux restes de la guerre un superbe asile, où, avec les secours abondants pour cette vie, ils trouvent une sainteté capable de confondre les solitaires; et procurer à de nobles filles, destinées à orner le monde, l'éducation des plus pures vierges de Jésus-Christ.

Après tant de bienfaits, Sire, dont vous avez comblé l'Eglise, puisse ce Dieu si riche en miséricorde envers ceux qui le servent, vous préparer des récompenses plus solides que toutes les prospérités temporelles, répandre sur vous, à pleines mains, ces bénédictions capables de sanctifier dans Votre Majesté, l'usage de tous les différents événements de son règne; faire asseoir sur votre trône, pour présider à vos conseils, cette sagesse qui assiste aux siens; vous donner des ministres fidèles, qui, secondant la pureté de vos vues, et ne vous cachant rien de tout ce qui doit ressentir l'effet de votre justice et de vos bontés, n'offrent à votre piété que des ennemis des autels à terrasser, le vrai mérite à récompenser, les malheurs de la guerre à réparer, les larmes de vos sujets à essuyer. Puisse-t-il soutenir votre religion, purifier vos vertus, éterniser dans votre royale famille cette piété solide et éclairée, qui donne de si grandes leçons au monde! Puisse-t-il enfin, au bout d'un long règne pacifique, pour redonner à vos peuples le repos et l'abondance, ne vous ravir au plus auguste trône du monde, que pour vous placer sur un trône éternel.

C'est à vous, Esprit-Saint, que cette heureuse ressource est due. C'est vous, qui, malgré la corruption du siècle, nous faites encore jouir, dans ces temps de relâchement, d'une entière liberté, pour professer la religion et pour pratiquer la vertu. Mais en vain nous avez-vous aplani les moyens, si vous ne nous menez à la fin même. Nos passions nous égareront, si votre grâce ne nous conduit. Par vous, on surmonte les plus invincibles obstacles; sans vous, on abuse des plus favorables secours. Par vous, le larron se sanctifie; sans vous, l'apôtre se perd. Par vous, les pierres les plus dures ont pu devenir des enfants d'Abraham; sans vous, les enfants d'Israël ne sont point de vrais Israélites. Par vous, en un mot, les apôtres ont fondé la religion malgré les périls et les orages; sans vous, nous ne la conserverons plus au milieu des plus grandes facilités. Soutenez votre ouvrage. Rendez-nous vos bienfaits utiles. Faites pour nous ce que vous avez fait pour les apôtres. Confirmez en nous-mêmes ce que vous y avez opéré. Rallumez de votre souffle divin notre christianisme languissant. Ranimez nos vertus mourantes. Renouvelez encore la face de la terre. Multipliez les vrais chrétiens. Faites-leur encore une fois prendre le dessus. Que tous les chrétiens soient des justes; que tous les justes soient des élus; et que l'Eglise, votre Epouse, aussi sainte et plus étendue que dans son origine, puisse vous présenter des enfants dignes des grâces que vous n'avez point cessé de répandre sur elle, et que vous récompenserez un jour dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LA PRIÈRE.

. esu, fili David, miserere mei. (*Luc.*, XVIII.)
Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.

Ce fut par ces cris redoublés qu'un aveugle, renommé dans l'Evangile, se fit entendre du Fils de Dieu au travers de la foule qui le suivait, et sollicita efficacement sa miséricorde infinie. Cet homme qui, assis le long du chemin de Jéricho, réclamait la pitié des peuples en faveur de son indigence, et n'attendant de leur part, dit saint Augustin, que les secours qui étaient en leur pouvoir, ne leur parlait point de la perte de ses yeux, ou ne leur en offrait le spectacle que comme un objet propre à les attendrir, dès qu'il sut que le Messie passait, assuré que c'était celui par qui s'opéraient les miracles, oubliant un moindre intérêt, et sensible à ses maux les plus pressants, il s'écria avec confiance: *Jesu, fili David, misere mei;* Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ni les murmures d'une multitude nombreuse, ni les efforts que l'on fit pour l'obliger à se taire, ni le silence du Sauveur, qui, pour exercer sa foi, parut quelque temps sourd à ses cris, rien ne le rebuta. Le mal était extrême, le médecin était puissant; c'était assez pour animer sa persévérance. Il désirait de voir la lumière; il sentait qu'il devait l'espérer; il ne parla jamais que le même langage, parce qu'il parlait celui à la faveur duquel il pouvait trouver grâce; il s'écria de plus en plus, et il fut écouté; il pressa Jésus-Christ, et il le fléchit; il exposa ses maux, et il obtint sa guérison.

Serait-on moins ardent que cet aveugle à solliciter, par une prière vive et animée, la divine miséricorde, si on était aussi sensible que lui à ses propres besoins, et aussi tou-

ché du fondement de son espérance ? et ne doit-on pas attribuer la négligence de la plupart des hommes sur la prière, à une coupable stupidité, qui les étourdit sur leurs maux, et qui les aveugle sur leurs ressources?

Chrétiens, que rassemble dans ce saint lieu la religion de ces hommes apostoliques, dont le zèle, pour conserver à Dieu de sincères adorateurs, accoutumé à n'épargner ni l'erreur ni le vice, et à attirer les fidèles par l'éclat des solennités et par la solidité des instructions, offre en tous lieux de pareils asiles contre le déluge d'iniquité qui, dans ces jours d'obscurcissement, inonde la face de la terre : pour entrer dans les vues de leur piété et de la vôtre, et vous entretenir, au commencement de cette cérémonie, sur un devoir qui en fait tout l'objet, je viens vous parler de la prière ; je viens vous proposer l'exemple de l'aveugle de Jéricho ; et trouvant dans ses paroles, que j'ai prises pour mon texte, des expressions qui marquent également un vif sentiment de sa misère, et une grande confiance en son libérateur, je vais tâcher de vous exciter à prier, et par la vue de nos maux, et par l'espérance de notre guérison. Nous trouverons l'un et l'autre dans le titre de pécheurs, et dans celui de chrétiens. Nos péchés sont nos misères; notre christianisme est notre ressource ; et suivant cette idée simple, et conforme aux paroles de mon texte, j'ai dessein de vous faire voir dans les deux parties de mon discours: 1° qu'en qualité de pécheurs, nous devons beaucoup demander; 2° qu'en qualité de chrétiens, nous pouvons tout espérer. *Jesu, Fili*, etc. Je réclame votre secours, Seigneur, parce que je suis misérable; j'ose me le promettre, parce que vous êtes mon Sauveur ; mais que ce soit de vous-même que nous apprenions à vous prier ; et répandez sur nous cet Esprit de grâces et de prières dont la divine Marie fut remplie, quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est point de devoir plus connu, plus autorisé, et en même temps il n'en est point de plus négligé que celui de la prière. On s'en forme dans le monde de fausses idées. Elle paraît à la plupart des hommes difficile et pénible ; on n'a rien à dire à son Dieu au pied de ses autels ; on est sec et stérile quand il s'agit de répandre son âme en sa présence ; on s'étonne que cet exercice puisse être la principale et la plus constante occupation des gens de bien ; et la maxime de saint Paul, qui nous dit de prier toujours, est regardée comme impraticable. Avec cette prévention sur la difficulté de la prière, on s'en abstient d'autant plus volontiers que, par une seconde erreur, on se persuade que ce n'est pas un devoir indispensable, mais une œuvre de piété louable et à notre choix; un conseil pour les parfaits. non pas une loi pour tous les hommes.

Détrompons-nous, pécheurs, notre péché ne nous fournit que trop de quoi détruire ces deux erreurs, et de quoi nous exciter à la prière et nous en faire connaître et la facilité et la nécessité. La facilité, parce que nos maux sont extrêmes et en grand nombre ; la nécessité, parce que notre remède en dépend. Crions donc, avec la même ardeur que l'aveugle de Jéricho, pour des besoins beaucoup plus pressants: *Jesu, fili David, miserere mei.* Suivez-moi, Messieurs, dans ces deux réflexions, qui, détruisant toutes les raisons par lesquelles la cupidité tâche d'éluder le devoir de la prière, l'établissent invinciblement. Est-il nécessaire d'exhorter un malade de recourir à un remède utile et infaillible ; de prouver à des captifs qu'ils doivent mettre tout en usage pour recouvrer leur liberté, de persuader à des pauvres de ne pas négliger un moyen assuré de finir leurs misères, à des affligés de se jeter entre les bras d'un consolateur certain ; en un mot, à tous ceux qui sont ici bas accablés de maux et de disgrâces, de chercher à se soulager? Hélas! malgré l'incertitude, que dis-je ? malgré la faiblesse certaine des ressources humaines, on y a si souvent recours! On use si inutilement, et cependant si constamment dans les maladies du corps, des remèdes suspects, funestes par leur expérience, douteux, du moins par rapport à nous ; on est si incorrigible sur la manie d'aller répandre l'amertume de ses chagrins dans le sein d'un parent froid, dur, infidèle, qui nous abandonne à notre douleur, qui nous insulte même, et nous fait un crime de nos peines ; on se rebute si peu d'adorer la fortune et les caprices des grands, dès qu'on a besoin de leurs faveurs ! On va, dans la déroute de ses affaires, avec tant de persévérance et d'opiniâtreté, chercher des secours si souvent refusés, dans la fortune d'un ami à qui on a autrefois rendu les services qu'on lui demande, qui a eu part à nos plaisirs, qui a profité de notre opulence, qui est peut-être un des principaux instruments de notre décadence et la source de tous nos malheurs !

Vous le savez, Messieurs, et il n'est pas possible que plusieurs de vous ne se soient trouvés à de si rudes épreuves : l'unique moyen de s'en garantir est d'avoir évité l'extrémité des besoins qui obligent à y recourir. Car enfin, quand le mal est pressant, comme il ne l'est que trop souvent, la raison humaine est d'un faible secours ; la philosophie, la fierté naturelle, tout se dément et s'anéantit ; on va baiser la main dont on a été frappé, et si l'on peut se promettre d'en adoucir les coups dans la suite, l'espérance d'une seule grâce fait oublier mille refus ; au lieu que dans la prospérité un seul refus faisait oublier mille grâces. La plus grande fermeté mène jusqu'au bord de l'abîme ; le désespoir seul y précipite, et cette prétendue force d'esprit, qui a pu fournir quelques exemples d'une froide tranquillité sur des maux qui n'étaient pas absolument sans remède, ne passe dans les principes de la raison, que pour un désespoir travesti et une véritable folie. Tant il est vrai que rien ne paraît difficile pour se procurer les se-

cours dont on a besoin, et que s'en priver volontairement, c'est faire violence à la nature.

Je n'entreprends point de combattre ici cette pente naturelle à réclamer le secours des faibles mortels, qui ne peuvent pas toujours nous soulager, et qui ne le veulent presque jamais. Je ne veux point examiner si leurs bienfaits méritent que, pour les obtenir, on s'expose à essuyer les travers de leurs humeurs, la bizarrerie de leurs refus, la dureté dont ils accompagnent leurs grâces mêmes; si ce n'est pas une faiblesse excessive qui nous jette entre leurs bras; si notre orgueil, ordinairement si délicat, n'y trouve rien qui le révolte. Mais les bienfaits du Seigneur sont-ils donc d'un moindre prix que ceux des hommes? les maux, qui nous obligent à recourir à lui, sont-ils plus légers ou moins fréquents? Nous est-il donc moins facile et plus dur de nous jeter entre les bras de ce Dieu pour qui nous sommes faits, et de qui il nous est si naturel de dépendre; auprès de qui notre amour-propre ne doit pas être gêné du personnage de suppliant; devant qui notre humiliation est notre principale gloire, et nos hommages des couronnes pour nous; qui n'est point, comme les hommes, distrait par d'autres soins et d'autres intérêts, refroidi à notre égard par des contre-temps, indisposé par pur caprice, irrité sans retour par nos moindres infidélités; dont les yeux, toujours ouverts sur nos besoins, nous envoient les secours que nous croyons recevoir des créatures; dont les oreilles attentives à nos cris nous sont toujours favorables; qui nous invite à profiter de ses bienfaits, et dont les refus mêmes sont des grâces?

Or, si recourir à notre Dieu nous est si naturel; s'il vaut mieux mettre sa confiance en lui que dans les hommes et espérer en ses bontés que dans les princes de la terre; quelle idée nous formons-nous de la prière, si elle nous paraît si difficile, si nous n'avons rien à dire à Dieu? car enfin prier est-ce épuiser les forces de son esprit par de sèches spéculations? Est-ce par de pénibles efforts tenter la découverte de quelques vérités sublimes et abstraites? Est-ce, à force de profondes méditations, creuser dans les secrets de la nature ou de la Divinité? Est-ce préparer de longs et doctes discours qui coûtent aux savants et qui sont au-dessus de la portée des simples? Non, prier, c'est rentrer dans soi-même et exposer son état à Dieu. Prier, c'est sentir tout le poids de sa corruption et en gémir en sa présence. Prier, c'est connaître toute notre faiblesse et lui demander qu'il nous fortifie. Prier, c'est réclamer le secours de Dieu dans toutes les occasions; c'est le conjurer de nous soutenir quand nous chancelons, de nous relever quand nous tombons, de nous rassurer quand nous doutons, de nous redresser quand nous nous trompons, de nous ramener quand nous nous égarons, de nous pardonner quand nous péchons. Prier, c'est même, sans aucun détail, mettre notre sort entre ses mains; nous en rapporter à ses bontés, à ses lumières, à sa providence plus éclairée que nous sur le nombre de nos péchés, sur les mouvements imperceptibles de notre cœur, sur les plus secrets replis de notre âme, sur l'excès des maux qui nous affligent ou qui nous menacent, sur la mesure et le choix des grâces qui nous conviennent. Prier enfin, c'est se procurer une consolation tout autrement sûre que celle que l'on trouve à confier à un ami tendre et aimable les désirs de son cœur, le secret de ses intérêts, l'état de sa fortune, dont les disgrâces sont plus supportables quand il les sait, et les douceurs imparfaites quand il les ignore, et dont le mystère, à son égard, serait pour nous une dure contrainte. Prier, en un mot, c'est prendre dans nos affaires les plus essentielles, dans nos embarras les plus pressants, les mêmes précautions de prudence, de secours, de conseil que nous prenons dans nos affaires ordinaires. En laissons-nous passer quelqu'une sans y donner notre attention? Ne sommes-nous pas tout occupés de démarches, d'expédients? La multiplicité de ces soins nous gêne-t-elle, ou ne sommes-nous pas accoutumés à cette contrainte; et n'est-ce pas dans ces mouvements que se passe toute la vie de l'homme?

Ah! chrétiens, que nous sommes aveugles, si nous ne trouvons pas dans notre état de pécheur plus d'objets de nos précautions et de nos soins que dans toutes les affaires du monde; plus d'occasions pour parler à notre Dieu que pour parler aux hommes, et par conséquent plus d'ouverture et de facilité pour la prière.

Vous ne sauriez prier, dites-vous; et vous n'avez point de quoi vous occuper en la présence de Dieu. Mais n'êtes-vous pas pécheurs? N'apportez-vous pas ce titre en naissant? Ne le conservez-vous pas tant que vous vivez? Et quand votre foi ne vous apprendrait pas que l'homme a toujours au dedans de lui-même une réponse de mort; qu'il est sans cesse environné d'ennemis qui travaillent à sa perte; et que le plus juste est sujet à tomber souvent: que ne vous dit point votre expérience sur la violence de vos penchants, sur la force de vos tentations, sur le nombre de vos chutes?

Vous n'avez rien à dire à votre Dieu; mais ne ressentez-vous aucun mouvement de cette fatale concupiscence, reste malheureux du premier péché et principe de tous les autres? N'éprouvez-vous point, n'avez-vous point à réprimer de contradiction au dedans de vous-mêmes, d'assujettissement à la créature, d'éloignement du Créateur, de révolte de la chair contre l'esprit, d'horreur pour la contrainte, de répugnance pour le bien même que vous faites, de goût pour le mal que vous évitez, d'intelligence secrète avec tout ce qui peut vous nuire? et toutes ces misères communes à tous les hommes ne sont-elles point fortifiées en vous par des circonstances qui vous sont particulières, par l'éclat ou l'obscurité de la naissance,

par la vivacité de l'esprit, par l'ardeur du tempérament, par le caractère de l'humeur, par les avantages de la nature, par les préjugés de l'éducation?

Vous n'avez rien à dire à votre Dieu, et la prière vous est difficile? Mais avec de si violents penchants pour le mal, êtes-vous sans embarras et sans alarmes, quand le mal se présente de lui-même à vous; quand vous avez, pour l'éviter, à tenir contre les appas de la volupté qui vous sollicite, contre le charme des honneurs qui vous enchantent, contre l'abondance des richesses qui vous aveuglent, contre les usages du monde qui vous autorisent, contre le torrent de l'exemple qui vous entraîne, contre les respects humains qui vous tyrannisent, contre les douceurs de la flatterie qui vous séduit, contre l'austérité de la vertu qui vous rebute; en un mot, contre tout ce qui peut vous décourager, vous favoriser, vous amollir; contre tous les objets qui vous tentent sans cesse, qui excitent vos désirs, qui irritent vos passions, qui allument vos convoitises?

Vous n'avez rien à dire à votre Dieu? Mais ces ennemis domestiques et étrangers n'ont-ils encore eu aucun avantage sur vous? Ne vous êtes-vous jamais laissé entraîner à cette pente violente? Avez-vous toujours résisté aux impressions du mal? n'êtes-vous pécheurs que d'origine? n'avez-vous point perdu cette précieuse grâce du baptême, et défiguré en vous l'image du Créateur? Tentés de toutes parts, ne succombez-vous jamais? comptez-vous vos combats par vos triomphes, ou ne trouvez-vous point plutôt le détail de vos chutes dans celui de vos périls, et ne connaissez-vous point, par vos propres défaites, toute la force de vos ennemis?

Vous n'avez rien à dire à Dieu? Mais vos passions sont-elles calmes? Auriez vous le malheur de l'être vous-mêmes, et de vous y abandonner sans mesure? Savez-vous les étouffer quand il vous plaît, ou renoncez-vous à le faire? Cèdent-elles sans effort à vos moindres désirs, ou leur laissez-vous un empire absolu? La victoire ne vous coûte-t-elle rien, ou négligez-vous de les combattre? Ne les sentez-vous point renaître, ou n'en conservez-vous point plusieurs à la fois? N'éprouvez-vous point, au moins, que quand vous vous relevez d'un côté, vous retombez d'un autre, que guéris sur l'attachement prodigieux aux richesses, vous n'en êtes redevables qu'à un engagement de cœur, qui rend prodigues les plus avares; que revenus d'une fierté intraitable, vous ne la sacrifiez qu'à un sordide intérêt qui vous rend souples; que le luxe dans la table et dans les habits n'est surmonté que par la fureur du jeu, qui fait oublier même de vivre; qu'un plaisir grossier ne cède qu'à un plaisir plus raffiné; qu'une passion ne s'affaiblit que par une autre, et que l'amour-propre les dédommage toutes?

Sont-ce là, chrétiens, de vaines idées, des portraits d'imagination? Ah! si pour un moment, vous parliez ici à ma place, de quels traits ne chargeriez-vous point ce détail? S'il s'agissait de faire la peinture de tous ces dangers, pour en exagérer le nombre, l'excès, la durée, la force insurmontable, pour excuser vos fautes, pour justifier toutes vos chutes, pour les reprocher à votre Dieu, pour murmurer de la pesanteur de son joug et de la fragilité de votre nature, des obligations qu'il vous a imposées et des conjonctures où il vous a mis, de la carrière qu'il vous ordonne de fournir, et des sentiers épineux où il vous laisse; pour vous plaindre de ce qu'il ne vous a pas donné plus de force ou moins d'ennemis, quels seraient vos discours? à quel point seriez-vous riches, féconds, éloquents, intarissables! Quoi! vos maux, si présents à votre esprit, disparaissent-ils, quand il s'agit d'en chercher le remède? Quoi! votre bouche s'ouvrirait-elle si aisément pour vous plaindre de votre Dieu, et votre cœur serait-il fermé pour gémir devant lui? Quoi! serez-vous plus éloquents pour murmurer contre sa providence, que pour implorer sa miséricorde! Quoi! vous est-il plus facile de lui parler de vos malheurs pour l'accuser, que pour l'invoquer? Ah! si sa justice, irritée contre vous, vous avait interdit l'usage de la prière; si, comme l'aveugle de notre Evangile, vous aviez reçu, non pas de la part des hommes, mais de la part de Dieu même, des menaces pour arrêter vos cris; si, pour se venger enfin de vos iniquités, qui ont comblé la mesure, il vous avait défendu de lever les yeux au ciel; si, dans cette vallée de larmes et de misère, il avait étouffé vos soupirs et vos gémissements; en un mot, si ses ordres souverains vous avaient imposé un éternel silence, combien ses adorables décrets vous paraîtraient-ils durs, et, si je l'ose dire, tyranniques? Combien vous trouveriez-vous désolés, désespérés, peinés de vous voir ravir le seul moyen d'adoucir vos malheurs, de calmer vos alarmes et vos perplexités? La prière alors vous paraîtrait un secours facile et naturel. Pourquoi ce qui vous semblerait si aisé, s'il vous manquait, vous semble-t-il si difficile quand vous l'avez? Pourquoi la plainte, ressource des malheureux, lors même qu'ils n'ont que le plaisir de se plaindre, vous paraît-elle si pénible, quand elle vous procure un soulagement effectif? Que ne profitez-vous de vos avantages, que vous regretteriez s'ils vous avaient été ravis? Que ne priez-vous, quand votre Dieu vous le permet, quand il vous y invite, quand il vous l'ordonne, quand il vous aide à le faire, quand son esprit soulage votre faiblesse, qu'il prie pour vous, qu'il gémit avec vous, et quand ce n'est qu'à votre prière qu'il assure ses secours? Car, après tout, quand la difficulté de la prière vous en éloignerait, sa nécessité vous y oblige; et contre un devoir indispensable, qu'a-t-on à opposer qu'une impossibilité absolue?

C'est un point de notre foi, que nous ne pouvons faire le bien sans la grâce de Dieu; que nos vertus morales, quoiqu'elles ne

soient pas des péchés, sont sans aucun mérite, et ne peuvent subsister longtemps; que si le Seigneur n'est l'architecte, nous travaillons en vain pour élever l'édifice; que nous nous flattons en vain de fermer les avenues de notre cœur, s'il n'en est le gardien; que sans son secours les périls auxquels nous sommes sans cesse exposés ne sont pas seulement pressants et continuels, mais absolument inévitables; que notre défaite est certaine, s'il ne nous soutient avec son bras puissant; en un mot, que la grâce est la vie de notre âme et le principe de notre salut.

Or, s'il est certain que nous ne pouvons rien sans cette grâce, il n'est pas moins vrai que ce sont nos prières qui l'attirent. C'est pour cela que les Pères de l'Eglise ont trouvé entre ces deux vérités une liaison si étroite, qu'ils nous assurent que nier l'une, c'est détruire l'autre. C'est pour cela que saint Grégoire de Nazianze appelle la prière le premier anneau de cette chaîne de grâces qui doivent composer notre prédestination. C'est pour cela que saint Basile la nomme un fil salutaire, à la faveur duquel nous pénétrons dans cet adorable labyrinthe. C'est pour cela que saint Chrysostome dit que c'est une huile sans laquelle s'éteint en nous cette lampe ardente et lumineuse de la charité. C'est pour cela que saint Augustin dit que c'est la seule clef du ciel pour le juste; et c'est, ajoute ce Père, une peine du péché, que pour obtenir les secours du ciel qui étaient acquis à l'homme innocent, l'homme pécheur soit obligé de les lui demander.

Dieu sait l'étendue de nos maux; il peut y remédier, mais il veut que nous les connaissions nous-mêmes, et que nous les lui représentions. Nous ne cessons d'être misérables, que quand nous sentons à quel point nous le sommes, et que cette vue nous fait recourir à l'auteur de tous les biens. Est-ce trop nous punir, que de nous imposer la loi de lui demander grâce, et de nous l'assurer à ce prix? Est-ce nous faire acheter trop cher ses faveurs, que de commencer par nous en accorder une, qui est celle de les lui demander.

Mais quoi! direz-vous, n'ai-je pas des grâces pour accomplir les préceptes? Dieu me commande-t-il quelque chose d'impossible; et n'est-ce pas un point de ma foi qu'il n'abandonne point ceux qu'il a une fois justifiés, s'ils ne l'abandonnent les premiers? A Dieu ne plaise, chrétiens, que j'entreprenne d'ébranler ce juste fondement de votre confiance, et anathème à qui ose donner des bornes si étroites à la rédemption de Jésus-Christ, ou par des subterfuges encore plus coupables et également contraires aux principes de notre foi, en éluder des articles si précis et si consolants. Dieu n'abandonne point ceux qu'il a une fois justifiés, s'ils ne l'abandonnent les premiers. Mais n'est-ce pas l'abandonner, que de ne pas le prier? Mais le premier usage de la grâce ne doit-il pas être de vous faire recourir à celui de qui vous la recevez, avec un vif sentiment de sa miséricorde et de votre misère? Mais si vous usez ainsi de toutes celles qui doivent composer cette chaîne de laquelle votre salut dépend, n'est-il pas évident que vous les recevez toutes en vain? Mais ne devez-vous pas assurer votre éternité par des secours plus puissants et plus infaillibles, au lieu de l'abandonner à de faibles moyens, que vous rendez presque toujours inutiles? Mais, dans une affaire temporelle, vous suffit-il de mettre en usage les plus simples précautions, et de prendre les mesures les moins sûres, qui ne réussissent presque jamais? Le succès même vous justifierait-il aux yeux de la prudence humaine, plus éclairée, dit Jésus-Christ, que celle des enfants de lumière? Ne vous blâmerait-on pas avec raison, d'avoir laissé péricliter une affaire, que vous pouviez assurer par des mesures plus justes et plus concertées? Mais présumez-vous enfin que vos froideurs et vos infidélités déterminent votre Dieu à vous secourir plus fortement? et si les secours ne sont pas plus forts, comptez-vous qu'ils vous seront plus utiles, quand vos chutes vous ont rendus plus faibles, quand elles ont altéré votre raison et corrompu votre cœur; quand vos ennemis vous ont terrassés, quand vous leur donnez de continuelles prises; quand vous commencez à être d'intelligence avec eux; enfin, quand vous êtes vous-mêmes votre plus redoutable ennemi?

Non, non, Messieurs, ne nous flattons pas: quelque grâce que nous ayons, Jésus-Christ, qui en est l'auteur et le principe, en connaît parfaitement l'étendue et la mesure; et il nous a cependant ordonné de prier. A-t-il prétendu nous faire un commandement inutile? Quelque riches que nous soyons de ses dons, nous ne le sommes pas encore trop. Il se plaignait à ses apôtres de ce qu'ils n'avaient encore rien demandé. Leur manquait-il quelque chose, et la présence d'un tel maître ne leur valait-elle pas tous les biens ensemble? Quelque bonnes œuvres que nous ayons pratiquées, nous devons toujours trembler, de peur d'être réprouvés. Saint Paul, qui craignait de l'être, priait sans cesse. Était-il moins saint que nous, et devait-il plus craindre de ne pas persévérer? Que dis-je? nos mérites mêmes sont détruits et anéantis par le défaut de la prière. Témoin cet orgueilleux pharisien qui, plein de la justice de ses œuvres, dont il faisait un long étalage au pied du sanctuaire, est renvoyé réprouvé, tandis que l'humble publicain obtient, par la ferveur de sa prière, que l'abondance de ses crimes soit effacée par une surabondante justification.

Nous sommes, direz-vous, moins coupables que le pharisien; et ne pas prier le Seigneur est bien plus pardonnable que de lui vanter ses bonnes œuvres. Quelle différence y mettez-vous, mes frères? et s'il y en avait quelqu'une, ne serait-elle pas, si je l'ose dire, à l'avantage du pharisien? S'il

était plein de sa justice, il paraissait persuadé, en quelque sorte, qu'il en était redevable à la miséricorde de Dieu. S'il se croyait plus rempli de bonnes œuvres que le publicain, il en remerciait le Seigneur, du moins en apparence. A Dieu ne plaise que j'entreprenne de justifier ce que le Fils de Dieu a si hautement réprouvé. Mais en comparant avec la conduite de ce malheureux celle d'un pécheur qui néglige la prière, ne semble-t-il pas qu'il y ait dans celui-ci autant d'orgueil et moins de religion?

Car enfin, négliger de prier, n'est-ce pas comme si l'on disait : Mon Dieu, d'autres ont besoin de vos grâces; pour moi, je puis aisément m'en passer. Les pécheurs recourent à vous pour sortir de l'abîme de leurs désordres; pour moi, sans vous je persévère tranquillement dans ma justice. Votre droite n'a nulle part au bien qui est en moi. Si je croyais qu'elle l'eût opéré, je me sentirais du moins obligé de vous en rendre des actions de grâces; mais c'est à ma main élevée, et non point à vous, que je suis redevable de ce que j'amasse de mérites. Si je pouvais craindre encore de tomber, je me jetterais entre vos bras comme un enfant qui ne peut marcher seul; mais, comme un homme fait, je suis affermi par la multitude de mes bonnes œuvres, et par l'habitude que j'ai de courir dans la voie de vos commandements. Le reste des hommes vous demande, et ne croit pas vous demander avec assez d'ardeur une dernière grâce que vous refusez à qui il vous plaît, que vous ne devez pas au plus juste, et que vous n'accordez qu'à un très-petit nombre. Mais pourriez-vous me la refuser, à moi, que mes mérites ont mis en droit de regarder cette faveur comme un bien acquis? Encore une fois, Messieurs, ces sentiments impies ne sont-ils pas, en quelque sorte, renfermés dans l'indifférence où l'on est à l'égard de la prière? Ouvrons les yeux, pécheurs; nous avons une infinité de besoins et de misères. C'est de la grâce seule que nous pouvons attendre du secours. Pour obtenir cette grâce, il faut prier. Donc, en qualité de pécheurs, nous devons beaucoup demander. J'ai tâché de vous le faire voir. En qualité de chrétiens, nous pouvons tout espérer. C'est ce qu'il me reste à vous montrer.

SECOND POINT.

Il serait inutile, il serait même dangereux d'ouvrir les yeux à l'homme sur la grandeur de sa misère, si on ne lui faisait apercevoir l'étendue de ses ressources. Le besoin extrême du remède l'empêcherait de l'espérer. Si l'aveugle de notre évangile n'avait été excité que par le sentiment de son déplorable état; s'il n'avait trouvé sur le chemin de Jéricho que des hommes ordinaires, ou même quelques-uns de ces prophètes dont le zèle et les miracles faisaient tant d'honneur à la religion; le dirai-je? s'il n'avait été frappé que de la puissance du Très-Haut, qui dispose comme il lui plaît des maux et des biens, mais que les crimes des hommes irritaient chaque jour de plus en plus; sa principale ressource aurait été dans la patience, et adorant le pouvoir infini de Dieu, il n'eût peut-être osé s'en promettre les faveurs. Mais sa foi lui découvrant dans la personne de Jésus-Christ le véritable Messie, le libérateur d'Israël, et par conséquent les rapports essentiels de toute sa nation avec cet adorable Sauveur, sa confiance, animée par des titres qui lui assuraient tant de droits et de priviléges, le fait crier sans cesse : *Jesu, fili David, miserere mei;* il répète à tout moment ce nom si vénérable, si précieux, si consolant; ce nom, qui est au-dessus de tous les noms; ce nom, qui renferme tous les trésors des grâces qui peuvent enrichir les hommes; ce nom, par qui seul nous pouvons être sauvés; ce nom, en un mot, dans lequel on ne refuse de mettre toute sa confiance que parce qu'on en ignore le prix et les avantages.

David, qui en connaissait sans doute toute la force, inspiré par un esprit prophétique, et trouvant dans ce seul nom tout le fondement de son espérance (eh! sur quel autre appui aurait-il pu la fonder!), n'envisage pas de moindres objets que la fidélité et la justice de Dieu, intéressées à nous exaucer.

Ce saint roi, plus pénétré qu'un autre du sentiment de ses misères, et si appliqué à cette étude de soi-même, où le plus juste ne trouve à gagner que des motifs d'humilité; ce grand homme, dis-je, avec quelle confiance n'ose-t-il pas parler à Dieu? Seigneur, dit-il, je sais que nul homme ne peut être trouvé juste à vos yeux : aussi n'ai-je garde de vous demander que vous entriez en jugement avec votre serviteur : il y aurait tout à perdre pour moi : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Mais malgré la confusion qu'excite en moi l'excès de mes misères, je ne laisse pas de vous demander, Seigneur, que vous m'exauciez dans votre vérité, et dans votre justice : *Auribus percipe obsecrationem meam in veritate tua; exaudi me in tua justitia.* Ce que le prophète demandait à Dieu avec tant de confiance, avons-nous moins de droit de le demander que lui, nous qui possédons ce qu'il espérait, je veux dire Jésus-Christ, et qui jouissons de ce bien, dont l'attente était l'unique appui des premiers justes? Non, sans doute, mes frères, et vous allez voir que nos prières intéressent également la fidélité et la justice de Dieu, puisqu'elles sont assurées par les promesses du Sauveur, et qu'elles sont fondées sur ses mérites : *Auribus percipe*, etc. Deux réflexions pour lesquelles je vous demande un renouvellement d'attention.

Je dis, en premier lieu, que les prières d'un chrétien, c'est-à-dire celles qui se font au nom de Jésus-Christ, car le chrétien n'en connaît point d'autres, sont assurées par les promesses du Sauveur, et quelles promesses? Sont-ce quelques discours frivoles pareils aux promesses des gens du monde, par qui nous nous laissons si or-

nairement abuser? Sont-ce quelques paroles ambiguës et susceptibles de ces sortes d'explications dont nous sommes presque toujours les dupes? Sont-ce des promesses limitées à un certain temps, à un certain nombre d'hommes, aux seuls justes, à certains objets, dont nous ne puissions pas faire le choix et où il nous soit facile de nous méprendre? Sont-ce des promesses dont nous n'ayons droit de demander l'exécution qu'à des conditions dures et onéreuses? *Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. Demandez, cherchez, frappez, tout est fait pour vous. Car tout homme qui demande recevra, tout homme qui cherche trouvera, on ouvrira à celui qui frappe. Nulle exception, nulle réserve. Que pouvons-nous souhaiter de plus précis et de plus clair? Et quand ces promesses ne seraient pas justifiées par l'expérience de tous les siècles, quand elles seraient démenties par notre propre expérience, aurions-nous droit de nous en défier? et fondés sur notre foi aussi bien que sur la connaissance de nous-mêmes, ne faudrait-il pas plutôt accuser les hommes de demander mal que Dieu de manquer à ses promesses? Mais il s'en faut bien que notre foi soit réduite à ces épreuves, et nous trouvons, au contraire, partout l'effet des prières si marqué, qu'il semble qu'il n'ait pas été nécessaire que l'Evangile parlât si clairement de leur efficacité pour nous la persuader. Que trouvons-nous, mes frères, dans ces livres qui ont tous été écrits, dit l'Apôtre, pour nous instruire, pour nous consoler et pour nourrir notre espérance? Dans ces divines Ecritures dont l'Evangile est la fin, le terme et la vérité, quelle exécution y trouvons-nous des promesses que Dieu y réitère en tant d'endroits et en tant de manières d'exaucer les hommes quand ils l'invoquent? Nous y trouvons, non pas seulement des événements ordinaires que l'incrédulité n'appelle que trop librement des effets de la nature et du hasard, entendant par là quelque autre chose que la Providence; mais des événements tellement prodigieux et inespérés, que si le hasard les a produits, rien ne ressemble mieux au miracle, et le piége semble inévitable pour les moins simples

Nous y trouvons de longues stérilités terminées par la fécondité la plus heureuse et la plus contraire aux règles de la nature, à la faveur d'une humble et fervente prière. Nous y voyons des peuples cent fois aux mains avec une multitude d'ennemis, et cent fois dans l'extrémité d'une déroute complète, victorieux dès qu'ils prient. Nous y voyons le sort d'une bataille visiblement décidé par les vœux d'un saint législateur, heureux dès qu'il lève les mains au ciel, malheureux dès qu'il les abaisse, constamment triomphant dès que sa faiblesse se procure le secours des bras étrangers qui soutiennent les siens. Nous y voyons des prophètes faire, au gré de leurs désirs, changer l'ordre des saisons; un seul homme arrêter le cours du soleil pour fixer la destinée d'un combat, et Dieu obéir à sa voix. Nous y voyons enfin les bienfaits du Seigneur tellement assujettis à la prière, que non-seulement il veut qu'on lui demande ce qu'il veut accorder, non-seulement il n'accorde qu'aux hommes des miracles qu'il semble devoir à sa propre gloire, mais qu'il craint même, en quelque sorte, qu'un homme selon son cœur ne le fléchisse en faveur d'un peuple ingrat qu'il veut perdre; qu'il le prie, tout Dieu qu'il est, de ne point lui demander grâce, et que ce grand homme saintement rebelle par la connaissance qu'il a des bontés infinies, et, si j'ose m'expliquer ainsi, du faible d'un Dieu pour la prière, prie avec ardeur et obtient ce qu'il veut.

Sont-ce là des traits qui soient indifférents pour notre foi? Si Dieu a traité ainsi ses esclaves, comment en usera-t-il envers ses enfants? Si nous voyons tant de clémence dans une loi de crainte, que devons-nous attendre dans une loi d'amour? En un mot, que n'avons-nous pas droit de conclure pour nous de tous ces événements? Mais ce n'est pas seulement à la faveur de nos conjectures qu'il nous est permis de nous appuyer sur de tels exemples, ils sont faits précisément pour nous. C'était nous que figuraient les Juifs; et ces faveurs temporelles que Dieu accordait à ce peuple charnel n'étaient que des figures des grâces que nous devions espérer par Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'en jugent les âmes véritablement chrétiennes. C'est sur ce principe de notre foi que, dans la ferveur de leurs prières, elles demandent chaque jour à Dieu, au lieu de cette manne terrestre des Juifs, la nourriture de la divine parole et le goût du pain de vie; au lieu de ces eaux qui servaient à les désaltérer, cette source d'eaux salutaires de la grâce qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle; au lieu de la défaite de tant d'ennemis, la victoire entière de leurs passions et des faiblesses inséparables de la vertu la plus solide; au lieu des douceurs de cette terre promise, la possession de la céleste Jérusalem. En un mot, c'est ainsi que, demandant, à la place des biens terrestres des Juifs, les biens visibles et spirituels des chrétiens, nous trouverons dans les faveurs qu'ils ont reçues, les assurances de celles que nous devons obtenir.

Mais, avouons-le, Messieurs, à notre honte; c'est peut-être cela même qui nous afflige : nous voudrions avoir droit aux mêmes bienfaits. Plus Juifs que les Juifs mêmes, nous regrettons ces faveurs terrestres. La vérité qu'elles nous représentent nous touche moins. On se trouve malheureux de ne pouvoir espérer que son salut. Trop peu sensibles aux biens éternels pour les demander avec constance; trop rebutés du succès de ses prières sur les biens de la terre, on n'obtient rien de ce qu'on demande; on ne demande rien de ce qu'on

peut obtenir; et sur cette expérience à laquelle, par avance, notre raison a dû nous préparer, on décide de l'inutilité de la prière, et on ne compte plus sur la fidélité d'un Dieu.

Ah! mes frères, faut-il que nous ayons une si basse idée de la dignité de notre état? Faut-il que nous connaissions si mal les dons de notre Dieu, et que les eaux de la grâce soient les seuls biens dont nous ne fassions aucun compte? Songeons, songeons que nous sommes chrétiens, et que ce serait une chimère et une impiété de faire consister tout le fruit de notre rédemption dans des prospérités temporelles.

Mais tout nous est promis. Il faut donc que nous puissions tout demander. Jésus-Christ nous ordonne de tout demander en son nom. Il est donc de sa fidélité dans ses promesses d'appuyer nos prières, quelque objet qu'elles puissent avoir.

J'avoue, Messieurs, que dans ces promesses sont renfermés quelques biens de cette vie. La prière que nous a laissée notre divin maître contient plus d'un article pour les besoins d'ici-bas; et les paroles de mon texte semblent autoriser cette sorte de prière; mais sachons l'usage que nous devons en faire, et ce que le christianisme nous permet d'espérer de la fidélité du Sauveur. Demandons, mais souvenons-nous qu'en qualité de chrétiens nous ne pouvons demander au nom du Sauveur rien de ce qui est contraire au salut, des possessions injustes, le succès d'une vengeance, des plaisirs criminels; et que le Seigneur n'est point infidèle lorsqu'il nous refuse ce qu'il nous ordonnerait d'abandonner si nous l'avions. Demandons, mais souvenons-nous qu'en qualité de chrétiens, en demandant même des choses indifférentes pour le salut, de la santé, de la commodité, des biens légitimes, nous devons nous abandonner à une providence infiniment plus éclairée que nous; et le Seigneur n'est pas infidèle, lorsque par les mouvements d'une tendresse paternelle il nous refuse des secours dont il sait que nous nous servirions pour nous perdre. Demandons, mais souvenons-nous qu'en qualité de chrétiens nous ne devons rien demander plus que le salut, rien tant que le salut, rien que par rapport au salut; et que le Seigneur n'est point infidèle, lorsque rectifiant nos prières, et changeant leur effet par sa pure bonté, il nous accorde des grâces de salut, au lieu des biens périssables, et nous fait parvenir à la fin sans nous charger de l'usage de plusieurs moyens qui pourraient devenir funestes entre nos mains. Demandons, mais souvenons-nous qu'en qualité de chrétiens, nous devons compter que l'on est moins exaucé quand on l'est selon sa volonté, dit saint Augustin, que quand on l'est selon son utilité; et que le Seigneur n'est point infidèle, lorsque, dispensant ses bienfaits selon cette utilité qui lui est connue, il nous accorde quelque faveur, en nous en refusant d'autres; que souvent nous sommes exaucés quand nous croyons ne l'être pas, et que nous ne le sommes pas quand nous croyons l'être; que les Israélites, qui, dégoûtés d'une nourriture qui leur paraît insipide, demandent des viandes et les achètent par le plus horrible châtiment, ne sont pas exaucés; et que saint Paul l'est, lorsqu'au lieu de la délivrance d'une importune tentation qui l'afflige et l'humilie, il est fortifié par une grâce qui, sans lui ôter la sûreté du triomphe, lui procure la gloire du combat. Demandons enfin, et souvenons-nous qu'en qualité de chrétiens, nos prières, quelque objet qu'elles aient, doivent être accompagnées d'ardeur et de patience, et que le Seigneur n'est point infidèle lorsque, nous éprouvant par quelque retardement, il nous donne à la fin, avec l'effet de nos prières, le mérite d'une foi persévérante.

C'est ainsi que Tobie, qui gémissait sans cesse sur les malheurs du peuple de Dieu, et qui, pour n'en être pas plus longtemps le témoin, demandait au Seigneur, avec larmes, d'abréger ses jours; éprouvé lui-même par une disgrâce personnelle dans la perte de ses yeux qu'il souffre avec patience, reçoit la guérison par la main de son fils; voit dans sa famille un mariage heureux, est comblé d'abondance, est consolé par l'espérance de la fin de la captivité de ses frères, et apprend par l'ange même qui avait porté ses prières au trône de la majesté de Dieu, que ces prospérités inespérées en sont la récompense et le fruit.

C'est ainsi que Monique, pleurant sur les désordres de son cher fils Augustin, qui s'égarait chaque jour de plus en plus, se sanctifie par sa patience et par ses larmes, et n'obtient la conversion de ce grand homme que lorsque son esprit, imbu des sectes hérétiques, est plus en état de les confondre, et que son cœur, abandonné aux voluptés, et comme lassé dans la voie de l'iniquité, doit donner, par son retour, plus d'éclat au triomphe de la grâce.

C'est ainsi que Thérèse de Jésus (l'exemple ici n'est pas étranger, et peut-être parmi les héritières de ses vertus, en a-t-elle quelqu'une de ses épreuves), c'est ainsi, dis-je, que ne demandant plus rien que l'amour de son Sauveur, elle semble en être abandonnée pour être livrée à des sécheresses et des dégoûts capables de renverser toute autre vertu que la sienne; jusqu'à ce que, purifiée par ces épreuves, elle obtient cet amour tendre et sensible de son céleste époux, qui avait été, pour elle un époux de sang, si j'ose le dire, mais qui ne semblait avoir disparu si longtemps que pour se montrer désormais à elle avec tous ses charmes.

C'est ainsi, en un mot, que toute âme véritablement chrétienne, ferme dans sa foi, malgré les épreuves qu'il plaît à Dieu de lui envoyer, sûre que son dépôt est en bonnes mains, compte, sans hésiter, sur la fidélité du dépositaire, et s'assure sur la justice du juge.

Et c'est une dernière réflexion que j'ai ajoutée; je n'en dirai que deux mots. L'effet de nos prières est assuré par les mérites de

Jésus-Christ, et elles intéressent la justice de Dieu. Car ne pensez pas, mes frères, que nous devions compter sur le mérite de nos œuvres. Hélas ! que pourrions-nous en espérer à la rigueur ? Une prospérité temporelle ne payerait souvent que trop bien notre plus grande justice, si le prix n'y était donné par le mérite du Sauveur. Mais ce prix est si abondant, qu'il n'est rien que nous ne devions espérer.

Eh ! comment n'obtiendraient pas les membres, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ? Revêtus de ces titres si éclatants, pourrions-nous être indifférents au Père céleste ? Ces titres seraient-ils inutiles, ou n'en ferions-nous aucun cas ? Dans l'ordre des choses humaines, nous les faisons valoir avec tant de soin. Si l'on est membre d'un certain corps dans le monde, on est si attentif et si ardent à en recevoir les honneurs, à en partager les profits, à jouir des douceurs, des prérogatives qui y sont attachées. On n'est pas en vain cohéritier, s'il s'agit de partager une succession opulente ; le titre le moins éclair est recherché en pareille conjoncture, et rappelé avec soin ; et, bien loin que l'on néglige ce qu'il assure de biens, c'est beaucoup si l'on n'en étend pas les droits au delà des bornes. On sait assez user du bonheur qu'on a d'être allié, ou de tenir par quelque endroit à la famille d'une personne que la fortune a enrichie, ou que la faveur a mise en place. Quels soins n'a-t-on pas de se parer de tous les agréments que donne cette alliance, et de s'attirer les grâces qui en sont les fruits? Eh ! mes chers frères, ces titres si peu stériles dans le monde ne seraient-ils frivoles qu'à l'égard des choses du ciel ? La dignité de notre chef n'est-elle pas assez éclatante pour nous assurer qu'il doit rejaillir sur nous quelque chose de cet éclat qui l'environne ? Les membres seraient-ils dans l'opprobre, dit saint Augustin, pendant que le chef est si glorieux ? L'héritage céleste serait-il donc une bagatelle que nous ne devrions pas faire valoir? L'alliance que nous contractons avec Dieu nous serait-elle inutile ? Ne nous serait-il permis d'appeler le Très-Haut notre Père que par cérémonie? Dieu serait-il assez peu riche pour n'assurer aucun bien au titre de ses enfants ? craindrions-nons de ne le pas être? ne le serions-nous pas en effet ?

Ah ! chrétiens, pourrions-nous douter de la vérité et des priviléges de cette adoption, si nous songions à ce qu'elle a coûté à Jésus-Christ ; par quels travaux, par quelles souffrances il nous a ménagé cette alliance avec le Père céleste ? Si nous demandons, à ce titre, quelques grâces, ce sont des grâces qu'il nous a méritées au moment de son sacrifice, au moment de sa mort précieuse. Il a satisfait en toute rigueur à la justice de son Père, et il a été exaucé à cause du respect qui lui est dû. Si Dieu nous a donné son Fils unique, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui ? Les sollicitations d'un tel médiateur peuvent-elles n'être pas exaucées, quand elles sont soutenues par le prix qu'il a offert pour les rendre efficaces? Dieu lui a accordé la réconciliation du genre humain, lui en peut-il refuser le fruit ? Il a été reçu pour notre caution, ne nous est-il pas permis de tout demander sur un tel gage? Ah ! ce serait faire tort à l'abondance de ses mérites, que de n'en rien attendre, que de ne pas tout demander en son nom ! Il n'a pas répandu son sang pour tous les hommes, pour ne pas laver tous ceux qui en veulent profiter. Il n'est pas ressuscité pour nous laisser périr. Il n'est pas monté aux cieux pour laisser dans les fers les captifs qui y gémissent. Non, je ne puis croire, grand Dieu, que ma confiance vous déplaise, et je craindrais de vous offenser si je lui donnais des bornes plus étroites. Je suis un pécheur, il est vrai, mais n'est-ce pas pour les pécheurs que Jésus-Christ intercède? N'est-ce pas eux qu'il est venu appeler? Je suis un pécheur, mais je veux cesser de l'être, et c'est précisément ce que j'attends de votre grâce. Je n'aurais garde de vous la demander, si je voulais persévérer dans le crime, et je ne veux point même vous en demander d'autre que d'en sortir. Indifférent pour les autres biens, dont j'ai trop abusé, je ne veux plus être sensible que pour ceux que m'assure ma qualité de chrétien, et qui m'attachent à votre Fils adorable ; et si je n'en suis pas encore assez touché, ce doit être l'ouvrage de votre secours que j'implore. Je suis pécheur. Je sais que quand je verrais tout l'univers exaucé, je n'aurais point à murmurer de ma perte. Votre clémence pour le reste des hommes ne déciderait rien pour moi. Je suis plus misérable que les autres. Moins criminel en apparence, je le suis mille fois plus en effet; moins scandaleux, je suis plus hypocrite ; moins abandonné aux grands crimes, je suis chargé de plus de grâces, et responsable du continuel abus que j'en ai fait. Convaincu de toutes mes misères, je sais que, bien loin de pouvoir arrêter les éclats de votre fureur, bien loin de soutenir, sans trembler, toute la majesté de votre colère ; bien loin d'oser me livrer à la rigueur de votre justice, je suis si criminel que j'aurais tout à craindre de votre miséricorde même. Mais si j'ai le malheur d'être pécheur, j'ai le bonheur d'être chrétien, et je vous présente, ô mon Dieu, l'image adorable de votre Fils : *Respice in faciem Christi tui.* Regardez celui à qui vous n'avez pas pardonné, mais en faveur duquel vous avez pardonné à tous les hommes. C'est lui qui sollicite pour moi ; que le prix de son sang ne soit point inutile ; que ses travaux ne soient pas perdus ; que je ne sois pas trompé dans la confiance qu'il m'a donnée lui-même; que ma prière, quelque défectueuse qu'elle soit, ne saurait être rebutée, tant qu'elle sera fortifiée par celle d'un chef, d'un médiateur, d'un pontife si grand, si saint, si puissant, qui est mort pour mes péchés, qui est ressuscité pour ma justification, qui est à votre droite, et qui prie sans cesse pour moi.

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum

gratiæ ejus. Jetons-nous donc, mes chers auditeurs, entre les bras d'un tel protecteur; allons avec confiance au pied de son trône pour y obtenir miséricorde. En brisant sur la croix cette cédule de mort qui était contre nous, il nous a donné une cédule de vie; mais cette cédule, dit saint Bernard, ne sert qu'autant que nous la produisons; faisons-la valoir par la prière. Le serpent d'airain ne guérissait que ceux qui le regardaient. Ayons sans cesse nos yeux et nos cœurs attachés sur Jésus-Christ. Que nos regards, toujours portés vers les montagnes saintes, nous attirent de continuels secours. Que ce soit la source d'une abondance de mérite, et que le souverain juge, couronnant un jour ses dons en nous, nous puissions habiter un séjour où, n'ayant plus rien à demander, notre unique prière soit de continuelles actions de grâces. *Amen.*

SERMON V.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

In quo circumcisi estis, circumcisione non manu facta, sed in circumcisione Christi. (*Coloss.*, II, 11.)

Dans lequel vous avez été circoncis, non d'une circoncision faite avec la main, mais de la circoncision de Jésus-Christ.

Quel juste sujet d'un légitime triomphe pour l'Église, mes frères, de voir ce jour, autrefois destiné par les païens à honorer leurs impures divinités par les plus scandaleuses débauches, maintenant consacré par les chrétiens à rendre hommage aux prémices de leur rédemption, dans les premières gouttes de sang que Jésus-Christ répand aujourd'hui pour leur salut!

Dans les premiers siècles de notre religion, le temps, en ramenant le commencement de l'année, couvrait de deuil l'Épouse de Jésus-Christ, et l'obligeait de s'attrister dans l'amertume de ses larmes, pour dédommager le Dieu de toute sainteté des crimes énormes dont le monde idolâtre avait alors coutume de se souiller. Maintenant, elle ouvre son cœur à la joie, orne ce temple de festons et de parures magnifiques, et dilate la vaste étendue de son sein, pour recevoir le peuple fidèle, qui vient en foule y offrir à l'Éternel le sacrifice d'action de grâces pour les bienfaits passés, et celui d'impétration pour les nouvelles faveurs qu'il en espère.

S'il manquait quelque chose à sa gloire et à l'entier accomplissement de ses vœux, mes frères, seriez-vous des enfants assez ingrats pour ne pas le lui procurer, supposé qu'il fût en votre pouvoir? C'est à quoi je viens vous exhorter, en vous conjurant, de sa part, d'entrer dans l'esprit du mystère pour lequel nous sommes ici assemblés, et de vous soumettre avec courage à la circoncision nouvelle, qui consiste dans la mortification de vos sens; circoncision, que Jésus-Christ, suivant les paroles de mon texte, a substituée à celle de l'ancienne loi: *Circumcisione non manu facta, sed in circumcisione Christi.* C'est pour vous porter à l'embrasser, que j'entreprends de vous montrer que tout le christianisme tend à vous imposer la nécessité de la pratiquer. En effet, notre sainte religion peut se réduire à la grâce sanctifiante, qui nous a faits chrétiens, et à la loi que Jésus-Christ nous a donnée pour être le rempart de ce trésor inestimable. Or, ces deux choses vous imposent également l'obligation de mortifier vos sens; vous l'allez voir dans les deux parties de ce discours.

Obligation à tous les chrétiens de mortifier leurs sens, imposée par la grâce qu'ils ont reçue au baptême; ce sera le sujet de mon premier point.

Obligation à tous les chrétiens de mortifier leurs sens, imposée par la loi expresse que Jésus-Christ leur en a faite; ce sera le sujet du second point.

Je n'ignore pas combien je dois craindre de recueillir peu de fruit de ce discours. Je sais que nous vivons dans un siècle où l'on écoute avec d'autant plus de plaisir la morale la plus sévère, qu'on est plus éloigné de la pratiquer. Je connais toute l'opposition que les vérités rigoureuses que je vais vous annoncer ont avec les maximes du siècle, l'amour-propre et ses plus naturelles inclinations; mais enfin, ô mon Dieu, il faut que nous remplissions notre ministère, et que si nous ne pouvons pas réussir à convertir les hommes, du moins nous les rendions inexcusables, afin qu'au grand jour de vos vengeances, et lorsqu'il vous plaira de justifier votre conduite sur les pécheurs, à la face de tout l'univers, ils n'aient rien à vous répondre, et que, selon l'expression de votre prophète, vous demeuriez victorieux: *Ut vincas cum judicaris.* Toutefois, Seigneur, la force triomphante de votre grâce peut renverser les plus grands obstacles. Ne permettez donc pas que ce discours serve jamais à la condamnation de ceux qui m'écoutent. C'est ce que nous vous demandons par l'intercession de Marie: *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Oui, mes chers auditeurs, la grâce de l'adoption sainte, qui vous a élevés à l'auguste qualité d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ, vous impose une obligation essentielle de mortifier votre chair et vos sens. Ce langage vous paraît peut-être nouveau. Cette raison que je vous propose pour vous faire embrasser un devoir si rigoureux, vous semble peu convaincante, et vous n'en découvrez pas d'abord toute la force. Je n'en suis pas surpris, mes frères, telle est la coupable ignorance où l'on vit aujourd'hui par rapport à la religion, qu'on en ignore les principes les plus incontestables. On se pique de toutes les sciences, excepté celle du salut; on lit, avec avidité toutes sortes de livres, hormis ceux qui montrent le chemin du ciel; si on jette les yeux sur l'Écriture, à la vérité, tandis que c'est une histoire, elle amuse agréablement les gens du monde, lorsqu'elle est une science, elle occupe les savants; mais du moment qu'elle est une instruction, elle dégoûte également

les uns et les autres. Voilà, dans la vérité, ce qui vous empêche de comprendre que la grâce du saint baptême assujettisse tous ceux qui la reçoivent à la sévère loi de la mortification. C'est que vous avez négligé de vous instruire de la nature de ce don, et de vous former une juste idée de sa dignité et de son excellence. Si vous aviez lu du moins quelquefois avec attention les livres saints, vous auriez trouvé que saint Paul ne proposait point d'autre raison aux premiers fidèles pour les engager à se charger de la croix de Jésus-Christ, et que la sainteté de la grâce qu'ils avaient reçue, était l'unique motif dont il se servait pour leur persuader de se soumettre aux retranchements et aux sévérités que l'Evangile commande. En effet, cette grâce, sous quelque rapport qu'on la considère, soit qu'on fasse attention à son principe, soit qu'on l'examine dans ses effets, soit qu'on la regarde dans son sujet impose toujours également, à quiconque est chrétien, l'obligation de graver sur son corps l'image sanglante de la croix du Sauveur. Si l'on considère son principe, elle prend sa source dans les plaies de Jésus-Christ, et nous avertit par là, qu'étant les membres d'un Dieu crucifié, nous devons accomplir en nous ce qui manque à la passion de notre chef. Si on la regarde dans ses effets, elle a fait mourir en nous l'homme charnel, et ressusciter l'homme céleste: il faut donc que nous entretenions le premier dans l'état de mort où elle l'a réduit, et le second dans la vie céleste qu'elle lui a donnée. Enfin, si on examine le sujet qui la reçoit, c'est une âme livrée à mille passions, qu'il lui est impossible de détruire que par la mortification de ce corps de péché, avec qui elle a une union si étroite et si intime. Ces trois réflexions sont peut-être essentielles à votre salut; je vous en conjure, écoutez-les du moins avec un cœur disposé à ne pas tenir captive la vérité connue.

C'est un des articles fondamentaux de notre foi, que toute sorte de grâce, et principalement celle qui nous sanctifie, a son principe dans les souffrances de Jésus-Christ. C'est pour cela, disent les Pères, que les préceptes qu'il nous a donnés pour en être comme les remparts, sont sévères et rigoureux. La loi qui fut donnée à l'homme innocent était une loi de douceur et de grâce; et il fallait qu'elle fût telle pour avoir du rapport à son auteur, qui était un Dieu créateur, un Dieu dans la gloire. Par la même raison, il a été nécessaire que la loi évangélique fût pleine de sévérité et de rigueur, étant portée par un Dieu souffrant, un Dieu en croix, un Dieu rédempteur. Sans cela, loin d'avoir du rapport à son principe, elle aurait renfermé une opposition essentielle avec lui. Quelle raison a donc pu vous persuader qu'un Sauveur, qui a essuyé tous les besoins de la pauvreté, vous permette toutes les commodités de l'abondance? qu'il approuve que vous viviez dans une molle oisiveté, lui qui s'est nourri durant trente ans de la sueur de son front et du pain de ses larmes? qu'il n'ait pas en horreur la délicatesse de vos tables, l'intempérance de vos repas, lui qui si souvent a enduré la faim, et qui n'a pu trouver que du fiel et de l'absynthe pour étancher sa soif la plus brûlante? Enfin, qu'il ne condamne pas la mollesse de votre corps, lui qui a souffert que, par mille supplices divers, on fît du sien une plaie universelle? La grâce qu'il vous a donnée découle de sa tête couronnée d'épines, et vous croyez qu'il vous permet de couronner la vôtre de fleurs. Elle sort de ses plaies, et vous pensez qu'elle peut compatir avec votre sensualité. Ah! dit saint Augustin, nous sommes tous enfants du Calvaire; c'est le lieu de notre naissance spirituelle et de notre régénération: si nous refusons de participer aux dispositions de cette sainte montagne, nous ne saurions recueillir les fruits de vie que lui fait porter le sang d'un Dieu dont elle est arrosée. A la vérité, ajoute saint Paul, Jésus-Christ nous a réconciliés avec son Père en mourant sur la croix; mais ce grand ouvrage n'est pas encore parfait; et il est de nécessité de salut d'accomplir en nous ce qui manque à sa passion. Ce n'est pas, remarque saint Augustin, qu'il n'ait opéré qu'une rédemption imparfaite; la dernière parole, au contraire, qu'il a prononcée sur la croix, a été pour nous avertir que tout était consommé, et qu'il avait rempli jusqu'aux moindres circonstances. Oui, dit ce Père, toutes les passions ont été remplies: *Impletæ sunt omnes passiones*, mais c'est seulement dans le chef, *sed in capite;* et il faut encore qu'elles s'accomplissent par voie de participation dans ses membres, qui sont tous les fidèles: *Restant adhuc Christi passiones in corpore, vos autem estis corpus et membra Christi.* Ce n'est qu'en les gravant sur notre corps que nous pouvons nous en appliquer le mérite. Quel est donc votre aveuglement, reprend saint Prosper, âmes sensuelles, d'espérer que le calice du Seigneur opérera la guérison de votre âme, tandis que vous refusez de le boire ou même d'y toucher? Vous regarderiez comme un insensé un malade qui attendrait la santé de son corps d'un remède qu'il s'obstinerait à ne vouloir jamais prendre; et vous ne laissez pas d'espérer sérieusement que les amertumes de la croix du Sauveur produiront la guérison de votre âme, dans le temps même que vous épuisez votre attention et votre industrie à éviter d'y prendre la moindre part. Ne vous y trompez pas, le calice de Jésus-Christ ne peut rendre la santé qu'à ceux qui ont le courage de le boire jusqu'à la lie. Renoncez donc à être guéris, ou prenez le parti de le boire: *Si non bibitur, non medetur.* Et ne nous dites pas que pour remplir en vous ce qui manque à la passion du Rédempteur, vous n'avez pas besoin d'avoir recours aux sévérités que prescrit l'Evangile; qu'il vous suffit de prendre en patience ce que vous ne pouvez éviter de souf-

frir, et que la Providence vous envoie assez de croix pour vous dispenser de vous en procurer de volontaires. Car, je vous le demande, mes frères, vous en envoie-t-elle plus qu'à saint Paul, qui, durant tout le cours de son apostolat, ne fit presque que changer de prisons et de chaînes? Cependant ce grand apôtre, lui à qui Jésus-Christ avait révélé la juste étendue des obligations du chrétien sur ce point, jugeait les persécutions, les travaux et les fatigues de son ministère, insuffisantes pour remplir la mesure de ce qu'il était obligé de souffrir, et il crut ne pouvoir se dispenser d'y ajouter des macérations et des châtiments volontaires: *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo;* et cela, mes frères, non pas pour arriver par là à la perfection du conseil, comme votre amour-propre, qui y renoncerait sans peine, ne manque pas de vous le suggérer; mais, ainsi qu'il nous le déclare expressément lui-même, pour remplir l'étendue du précepte, et de peur que s'il traitait son corps avec moins de sévérité, il ne fût réprouvé pour avoir usé à son égard de trop d'indulgence: *Castigo corpus meum, ne postquam aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* Quel terrible principe contre votre sensualité, quand vous n'en tireriez que les conséquences les moins fortes! car que s'ensuit-il de ces paroles et de cette conduite de saint Paul, sinon que quand même vous auriez eu à essuyer dans votre état les exils, les prisons, les fouets, les chaînes, la faim, la soif, la nudité, aussi souvent que lui, vous ne devriez pas vous croire dispensés d'ajouter à tant de souffrances quelques mortifications de votre choix? A quoi n'êtes-vous donc pas obligés, vous surtout, grands du monde, riches de la terre, qui, selon l'expression du prophète, n'êtes pas moins assujettis aux travaux du commun des autres hommes, et que l'avantage de votre naissance, ou, pour parler chrétiennement, le malheur de votre condition, soustrait aux fléaux dont se trouvent accablés ceux qui sont nés dans la médiocrité ou dans l'indigence? Donnez ici à votre amour-propre la liberté de vous suggérer tous les adoucissements qu'il pourra inventer, pour retrancher quelque chose d'une conséquence si rigoureuse, mais si nécessaire; tout ingénieux qu'il est à vous séduire, si vous ne voulez pas vous aveugler vous-mêmes, il ne le fera jamais au point de vous empêcher de voir que la vie que vous menez, loin d'être un accomplissement de ce qui manque à la passion de notre Rédempteur, est une opposition continuelle à ses souffrances, et par conséquent vous rend incapables de participer jamais à l'éternelle félicité qui en est le fruit.

Le grand Apôtre étant actuellement enfermé dans les prisons de Rome par l'ordre de Néron, et près d'aller porter sa tête sur un échafaud pour la cause de l'Evangile, ne pensait pas, ainsi qu'il l'écrit lui-même aux Thessaloniciens, avoir encore assez participé aux souffrances de Jésus Christ pour mériter de ressusciter avec lui; et vous, dans le sein de la mollesse, dans une vie où votre amour-propre a trouvé le moyen de réunir tout ce qui peut en augmenter la douceur sans y mêler de l'amertume, vous croyez y avoir pris assez de part; comme si quelques assujettissements que vous attirent vos passions, quelques dégoûts qui naissent de votre humeur mal mortifiée et qui par là sont plus propres à vous condamner qu'à vous absoudre, suffisaient pour vous rendre un digne membre du Sauveur expirant au milieu des supplices les plus affreux.

Cette morale est bien forte et bien opposée à vos penchants, je l'avoue, mes frères; mais est-elle l'ouvrage de notre imagination? Ne l'avons-nous pas puisée dans les livres saints? Et si c'est Jésus-Christ même qui nous l'a prescrite, pouvons-nous sans crime vous la dissimuler, ou jeter en votre faveur un voile de condescendance sur ce qu'elle a de plus austère? Dieu ne nous ordonne-t-il pas de vous annoncer les points les plus rigoureux de sa loi, et ne nous défend-il pas d'en retrancher une seule parole? *Loqueris universos sermones, noli subtrahere verbum.* Si cette première réflexion ne peut rien sur l'endurcissement de votre cœur, méditez avec moi les effets merveilleux qu'a produits en vous la grâce qui vous a faits chrétiens, et, malgré votre amour-propre, vous ne pourrez vous défendre de reconnaître l'obligation où vous êtes d'employer sans cesse contre votre chair ce glaive douloureux que Jésus-Christ vous a mis en main, en vous recevant au nombre de ceux qui combattent sous les étendards de sa croix dans son Eglise militante.

Ici, mes frères, rendez-vous dociles, non plus à mes vues ou à mes paroles, mais à l'instruction de saint Paul; car je ne vais faire autre chose que vous exposer sa doctrine. Pour la bien connaître, distinguez d'abord dans chacun de vous comme deux hommes différents: l'homme terrestre, c'est-à-dire Adam de qui vous êtes nés et qui vit en vous par la concupiscence; et l'homme céleste, c'est-à-dire Jésus-Christ par qui vous avez été régénérés et qui vit en vous par la grâce; l'homme terrestre qui n'est occupé que des plaisirs grossiers de la terre, et l'homme céleste qui n'aspire qu'aux délices du ciel; l'homme terrestre qui se conduit par la loi de la chair, et l'homme céleste qui obéit à celle de l'esprit; enfin, l'homme terrestre qui reçut le coup de la mort au moment que vous fûtes plongés dans les saints fonts de baptême, et l'homme céleste à qui la vie fut donnée lorsqu'on vous retira de ce bain sacré. Car voilà les deux effets merveilleux de la grâce sanctifiante qui vous fut alors conservée, la mort du vieil homme et la résurrection du nouveau. Or, ces deux grands effets du baptême supposés, quelle conséquence en tire l'Apôtre? Ecoutez-le, mes frères; c'est à chacun de vous en particulier que son discours s'adresse. Vous êtes morts avec Jésus-Christ dans le baptême, dit-il:

Mortui estis cum Christo per baptismum ; pourquoi donc voulez-vous ménager l'homme charnel, comme s'il était encore en vie? *Cur adhuc tanquam viventes decernitis?* Si vous êtes ressuscités en Jésus-Christ, ajoute-t-il : *Si consurrexistis cum Christo ;* pourquoi rechercher avec tant d'empressement les plaisirs de la terre et ne pas vous occuper uniquement de ceux du ciel? *Quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram.* Deux motifs pressants qui vous rendent la mortification indispensable pour entretenir et l'homme pécheur dans l'état de mort où il a été mis et l'homme chrétien dans l'état de vie qui lui a été communiqué.

Je dis pour entretenir l'homme pécheur dans l'état de mort où il a été mis ; car, d'un côté, vous ne pouvez pas douter que vous ne soyez obligés d'empêcher qu'il ne reprenne sa première vie ; autrement ce serait vouloir rentrer dans votre esclavage, vous charger de nouveau du joug de Satan, rejeter celui de Jésus-Christ et renoncer à la grâce de sa vocation sainte ; et, d'autre part, il est bien clair qu'il ne saurait être longtemps sans la reprendre, cette première vie, si, par une mortification continuelle, vous ne lui portez tous les jours de nouveaux coups. En effet, la concupiscence, qui est la racine du péché, vivant toujours en vous, ne cesse jamais d'y produire de nouveaux rejetons de crimes. Ne viendront-ils pas infailliblement à une entière maturité, si vous n'avez une attention continuelle à les retrancher avec le glaive de l'esprit, du moment qu'ils osent paraître. C'est à quoi on vous fit engager avant de vous marquer du caractère sacré d'enfants de Dieu. Vous renonçâtes votre chair, et l'on exigea de vous une promesse authentique, dont l'Esprit-Saint fut le garant et l'Eglise la dépositaire, par lequel vous vous engageâtes, à la face des autels, de ne jamais vivre de la vie des sens, de réduire votre corps en servitude, et de regarder comme des crimes la mollesse, l'indolence et la sensualité. Ce fut la condition du pacte que vous fîtes avec Dieu et sous laquelle on vous donna le signe du salut. Vous vous y soumîtes alors, ou du moins vous l'avez depuis acceptée et ratifiée en mille rencontres. La mortification n'est donc plus pour vous un conseil, mais un devoir essentiel. L'infraction ou l'observation de cette loi ne vous rend donc pas seulement moins parfait, comme vous voudriez vous le persuader ; mais elle fait de vous, ou un parjure, ou un fidèle ; ou un enfant de Dieu, ou un esclave de Satan ; ou un prédestiné, ou une victime des flammes éternelles.

Je dis, en second lieu, que vous êtes obligés à la mortification de vos sens, pour entretenir l'homme nouveau dans l'état de vie où la grâce l'a mis. En effet, dit saint Paul, comment vous serait-il possible de la conserver, cette vie si précieuse sans le secours des amertumes et des peines, qui sont les seuls aliments capables de l'entretenir? ou ce qui est la même chose, comment voulez-vous que Jésus-Christ vive en vous, si vous ne vivez pas de la vie de Jésus-Christ ; c'est-à-dire si, comme lui, vous ne tenez vos sens dans une gêne continuelle et dans un assujettissement perpétuel? Ce Sauveur, ajoute-t-il, est la vigne mystérieuse, laquelle, mise sous le pressoir, a produit le prix adorable de notre rédemption. La grâce du baptême vous a tous changés, comme en autant de branches qui ont été entées sur cet arbre sacré ; il faut donc que vous vous nourrissiez de son suc, c'est-à-dire de ses croix, de ses amertumes et de ses larmes. Autrement, que vous arrivera-t-il? Ce qui arrive, dit Jésus-Christ, à la branche de la vigne qui ne se nourrit plus de la séve du tronc sur lequel elle est placée ; elle devient un vil sarment qui se sèche et qu'on coupe pour le jeter dans le feu. Car c'est, dit le prophète Ezéchiel, l'unique usage qu'on en peut faire ; elle ne peut être employée à aucun ouvrage de l'art et n'est plus propre qu'à servir de nourriture aux flammes éternelles : *Mittetur foras sicut palmes et arescet, et in ignem mittet et ardet.* Souvenez-vous que le baptême fut tout ensemble et votre tombeau et votre berceau : le tombeau de l'homme charnel et le berceau de l'homme céleste. La vie du second dépend de la mort du premier ; toutes les privations, tous les retranchements, toutes les austérités que vous faites endurer à celui-ci sont, pour ainsi dire, autant de degrés de vie que vous donnez à celui-là ; comme aussi tous les plaisirs, toutes les libertés que vous accordez à l'un sont autant de degrés de santé que vous retranchez à l'autre.

Lorsque vous étiez encore enveloppés des ténèbres du paganisme, disait saint Paul aux premiers fidèles, vous suiviez la loi de vos sens ; et quels plaisirs assez grossiers pouvaient être défendus à des adorateurs d'un Jupiter incestueux et d'une Vénus adultère? Les derniers raffinements de la volupté devaient composer les mœurs d'un peuple qui professait une religion si corrompue. Mais, ajoutait-il, vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu : *Sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed justificati estis in nomine Domini nostri Jesu Christi, et in Spiritu Dei nostri.* Vos corps sont devenus par là le temple du Saint-Esprit et il en faut faire des victimes qui se consument à sa gloire, en gravant sur tous leurs membres l'image sanglante du Sauveur expirant sur la croix : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* Voilà, mes frères, en abrégé les obligations que vous impose la grâce de l'adoption sainte, qui vous fut donnée au jour de votre baptême ; tel est le caractère du vrai chrétien ; souffrez que je l'approche de vos mœurs et que sur cette comparaison je décide si vous êtes ou des fidèles ou des infidèles. Mais, hélas! votre conduite sur ce point ne nous découvre rien qui ne doive vous faire prendre pour de véritables

païens. En effet, ces hommes livrés à la sensualité avaient-ils ou dans le luxe de leurs habits, ou dans la magnificence de leurs maisons, ou dans la richesse de leurs meubles, ou dans la diversité de leurs appartements, ou dans la commodité de leurs équipages, ou dans la délicatesse de leurs tables, ou dans la longueur de leurs festins, ou dans la fuite de toute contrainte, ou dans la recherche de leurs aises et le choix de leurs plaisirs, avaient-ils des usages qui ne soient introduits parmi vous, ou sur lesquels vous n'ayez enchéri? Si vous n'étiez pas devenus membres de Jésus-Christ par la grâce du baptême, de tels désordres pourraient peut-être vous être permis ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés par les eaux salutaires : *Sed abluti estis, sed sanctificati estis.* Comment donc ne rougissez-vous pas de profaner une grâce qui vous a élevés à l'auguste qualité d'enfants de Dieu, jusqu'à servir Bélial sous les livrées de Jésus-Christ? A quelle marque voulez-vous qu'on vous reconnaisse pour chrétiens, ou plutôt, comment voulez-vous qu'on s'empêche de vous prendre pour des infidèles? Si vous veniez aujourd'hui à changer de religion, quel changement auriez-vous à faire dans votre manière de vivre? Souffrez, femmes mondaines, que je vous fasse cette question. Et quel sujet pour vous de trembler sur votre salut, si l'excès de votre mollesse vous met hors d'état de nous rien répondre! Supposons donc pour un moment que l'aveuglement le plus funeste vous engage à quitter le culte sacré de Jésus-Christ pour suivre les impures divinités du paganisme; en ce cas-là, pratiqueriez-vous moins de mortifications que vous ne faites? Consumeriez-vous plus de temps dans le repos d'un lâche sommeil? Auriez-vous plus d'éloignement du travail? Rechercheriez-vous avec plus d'activité ce qui peut flatter vos sens? Eviteriez-vous avec plus d'attention ce qui peut les gêner et les contraindre? Assisteriez-vous plus souvent ou plus librement aux bals, aux spectacles, aux cercles profanes? Seriez-vous plus idolâtres de votre corps? Ajouteriez-vous quelque chose aux soins de le parer? Inventeriez-vous de nouveaux moyens pour en relever la beauté, pour en couvrir le défaut, pour en réparer les ruines? Enfin, couleriez-vous vos jours dans un cercle de plaisirs plus diversifiés, plus délicats, plus recherchés et qui se ramèneraient les uns les autres avec plus d'exactitude? Je comprends bien que si le changement de religion que je suppose vous apportait plus de richesses et une plus grande fortune, vous auriez un équipage plus superbe, un domestique plus nombreux, une maison plus commode et plus magnifique, une table plus délicate et plus somptueuse : car à quelque excès que vous ayez porté la délicatesse, je n'ai nulle peine à croire que votre sensualité n'en est pas encore satisfaite; mais si dans tout cela vous faites ce que vous pouvez, ou même plus que vous ne pouvez, comme nous le persuadent les cris de vos domestiques, qui réclament leurs gages et ceux du marchand et de l'artisan, de qui vous craignez peut-être de recevoir des affronts; si, dis-je, en tout cela vous faites autant ou plus que votre bien ne le comporte, que s'ensuit-il, sinon que c'est l'esprit du paganisme qui vous conduit et non pas celui de Jésus-Christ, et que si dans la jouissance de vos plaisirs vous gardez encore quelque ombre de retenue chrétienne, on doit l'attribuer à la médiocrité de votre fortune plutôt qu'à aucun désir sincère que vous ayez d'entretenir par quelque pratique de mortification les effets merveilleux qui avaient produit la grâce de votre baptême? Mais examinons la qualité du sujet en qui réside cette grâce si précieuse, et vous trouverez que c'est une âme possédée de mille passions, que vous ne sauriez surmonter que par le crucifiement de votre chair et de vos sens.

Les crimes et les transgressions de la loi, mes frères, sont l'aliment naturel de nos passions; elles nous sollicitent sans cesse de les commettre : c'est donc pour nous une nécessité absolue de les vaincre; et s'il nous est impossible de remporter sur elles cette pleine victoire, autrement qu'en mortifiant le sens, cette mortification devient dès lors un de nos devoirs les plus indispensables.Or telle est l'union intime et la dépendance mutuelle qui se rencontre entre l'âme et le corps, que nous ne saurions surmonter les perverses inclinations de l'une que par l'entier assujettissement des mouvements de l'autre, au lieu que ceux-ci une fois soumis à la règle, l'âme acquiert une extrême facilité à retenir ses mauvais penchants ; pourquoi cela, mes frères? C'est que la mortification des sens retranche aux passions toutes les occasions de révolte et qu'elle donne à l'âme une merveilleuse force pour les réprimer, lorsqu'elles s'excitent d'elles-mêmes. Quand est-ce, en effet, que vos passions s'irritent? N'est-ce pas lorsque les idées des objets criminels qui peuvent les satisfaire leur sont présentées? Or elles ne peuvent presque jamais être formées ou réveillées en vous, ces idées, que par le ministère de vos sens. Si donc vous veilliez fidèlement à leur garde et qu'une sainte sévérité réprimât la licence effrénée que vous leur donnez de se répandre sur les objets les plus dangereux, que de combats intérieurs, que de guerres intestines, que de plaies mortelles n'épargneriez-vous pas à votre âme? Si Dina eût mortifié la malheureuse curiosité qui la porta à aller voir les femmes de Sichem, elle eût conservé l'honneur de sa virginité et ses frères ne se seraient pas souillés du sang des Sichimites. Et si, sur l'exemple de Job, nous faisions avec nos sens le pacte qu'il fit avec ses yeux, nous parviendrions à l'innocence de ce saint homme. D'où naissent, en effet, ces fantômes impurs, ces images affreuses, qui enfantent ensuite tant de crimes, sinon de la liberté de vos discours, de l'intempérance de vos repas et de la délica-

tesse de votre corps? Si vous aviez mortifié l'envie de voir et d'être vue, qui vous a conduite dans cette assemblée profane; si vos yeux ne s'étaient pas arrêtés sur cette Bethsabée; si vos oreilles s'étaient fermées aux discours enchanteurs de cette perfide Dalila, hélas! vous auriez encore toute votre vertu et votre cœur serait innocent.

La croix, disait saint Jérôme, écrivant contre l'hérétique Jovinien, qui ôtait toutes sortes de mérites aux macérations corporelles, la croix a renversé toutes les idoles de l'univers, et la sensualité les rétablit dans le cœur de l'homme. Elle réveille la cupidité des richesses, pour avoir de quoi fournir aux plaisirs; elle fait naître la superbe et l'orgueil, l'esprit étant mal disposé à s'humilier lorsque le corps est dans sa force et dans sa vigueur; enfin elle allume les feux impurs et sert d'étincelle et de nourriture aux flammes criminelles; et voilà, mes frères, ce qui me fait comprendre le sens de cette parole de Jésus-Christ, que quiconque ne se hait pas soi-même ne saurait être fidèle observateur de sa loi, puisque, n'ayant pas le courage de faire la moindre violence à ses sens, non-seulement il donnera à ses passions mille et mille occasions de révolte, mais encore il ôtera à son âme toute la force dont elle aurait besoin pour les réprimer; c'est le second effet que produit une chair immortifiée que l'on ne saurait se résoudre à gêner ou à contraindre. Nous éprouvons tous les jours que le corps, amolli par les délices, appesantit l'âme, et que les sens à qui l'on s'accoutume de ne refuser aucune des satisfactions qui ne paraissent pas criminelles, forment en elle une habitude de sujétion qui fait qu'elle n'est plus en état d'exercer sur eux aucune sorte d'empire, soit que les plaisirs, étant grossiers de leur nature, aient la vertu d'éteindre le flambeau de la foi ou d'émousser la pointe de la raison et des remords de la conscience, soit que la dépendance que l'âme a des sens s'augmente à mesure qu'elle se soumet à leur empire; il arrive qu'ils la courbent vers la terre et l'entraînent avec tant de rapidité vers les choses sensibles, qu'elle n'a plus la force d'élever ses yeux vers le ciel. Par un charme secret, et je ne sais quel enchantement elle ne peut s'empêcher d'aimer le poids funeste qui la dégrade, en la rendant esclave d'une chair à qui elle devrait commander. Accoutumée à ne résister à rien, à ne rien prendre sur les sens, à être toujours surmontée; elle se fait une habitude de leur céder en tout, et comme lorsqu'on se voit attaqué par un ennemi par qui on a été souvent vaincu, on est déjà si abattu par la crainte, qu'à peine ose-t-on lui disputer la victoire, elle devient si faible et si timide qu'elle leur rend les armes sans presque livrer de combat. Une âme, au contraire, qui, selon le précepte de l'Apôtre, travaille à réduire peu à peu son corps en servitude, s'aguerrit insensiblement, et se forme un courage mâle et vigoureux, pour résister aux jours mauvais; les victoires légères, mais fréquentes, qu'elle remporte sur ses sens, lui donnent un tel empire sur eux, qu'ils n'osent presque plus se révolter; une langue accoutumée au silence ne s'échappe guère à des discours indiscrets, lascifs ou médisants; des yeux qui n'ont pas toujours la liberté de s'ouvrir sur les objets permis, n'ont pas de peine à se tenir fermés sur les dangereux; et un corps à qui l'on refuse souvent les plaisirs innocents, n'est pas malaisé à dompter quand il se porte aux illicites; enfin, dans ce genre de milice toute spirituelle, il arrive, selon la pensée de Salvien, le contraire de ce qui se passe dans les combats ordinaires, que la faiblesse du corps fait la force de l'âme, et qu'on ne peut espérer de triompher qu'à mesure qu'on a rendu sa chair plus infirme : *Cum infirmor tunc potens sum.* Et voilà, mes frères, ce qui a fait dire au Saint-Esprit que l'innocence ne peut se rencontrer dans la terre de ceux qui vivent dans les délices, et à saint Paul, que celui qui vit selon la chair, ne saurait éviter de donner la mort à son âme, et qu'au contraire celui qui mortifie le corps par l'esprit, s'entretiendra infailliblement dans la vie de la grâce : *Si secundum carnem vixeritis moriemini, si autem spiritu facta carnis mortificaveritis vivetis.* Croyez-vous ces vérités, mes frères, ou ne les croyez-vous pas? Si vous ne les croyez pas, vous pensez donc, ou que l'Esprit saint est dans l'erreur, ou qu'il veut vous séduire; que saint Paul a été trompé, ou qu'il vous trompe? Si vous les croyez, regardez donc votre corps comme un ennemi capital, qui prête au démon son ministère pour vous pervertir et pour vous perdre. Songez qu'en le traitant délicatement, vous le mettez en état de faire à votre esprit la guerre la plus cruelle; enfin, que, selon l'oracle du prophète, si vous l'engraissez par les plaisirs, l'iniquité naîtra infailliblement de son abondance.

Considérez, dit saint Paul, ce que font souffrir de privations à leurs corps ceux qui se présentent au cirque pour y disputer le prix de la course, et rougissez de honte, de ce que l'espérance de gagner une couronne immortelle n'a pas la force de vous faire entreprendre la moindre partie de ce que ceux-ci font tous les jours pour mériter un fragile laurier. Ah! Seigneur, s'écriait saint Bernard, que ce reproche de l'Apôtre avait enflammé d'une sainte colère contre sa chair, élevez-vous et détruisez cet ennemi capital de votre grâce et de mon âme; que ce géant armé, cet amateur de lui-même, ce contempteur de vos lois, cet esclave du monde et de Satan, tombe abattu devant vous, ou accablé par les rigueurs de la pénitence ou du moins affaibli et mis hors d'état de nuire, par une mortification continuelle de ses sens : *Exsurgat Deus, cadat armatus ille et conteratur!* Que vous en semble, mes frères? Si vous ne le jugez pas encore digne d'être attaché à la croix, rappelez le souvenir funeste des excès qu'il vous a fait commettre, de l'enfer qu'il vous a mérité, du paradis qu'il vous a enlevé et de tous les crimes

pour lesquels Dieu l'a condamné à la mort. On ne s'avise pas de nourrir délicieusement un criminel à qui on a déjà lu la sentence de son supplice ; on se contente de lui donner de quoi se soutenir pour quelque temps de peur qu'une prompte mort ne le dérobe à la rigueur des tourments qu'on lui destine ; mais si ce criminel était dans de telles circonstances, que les soulagements superflus qu'il recevrait dussent lui faire commettre de nouveaux crimes, et lui attirer un genre de mort plus cruel, n'y aurait-il pas de l'inhumanité à lui procurer des douceurs qui devraient lui être si pernicieuses, et ne vous paraîtrait-il pas lui-même insensé de les accepter? Mes frères, voilà précisément la situation où vous êtes, votre corps est cette victime destinée, je ne dis pas seulement à la mort, mais aux flammes éternelles. Déjà le souverain juge a ordonné aux exécuteurs de sa justice de proportionner les tourments qu'ils doivent lui faire endurer dans l'enfer, aux délices dont il a joui sur la terre. Cependant une ressource vous est encore ouverte ; vengez vous-mêmes votre Dieu des iniquités dont vos sens vous ont rendus coupables. Employez le peu de jours qui vous restent à contrister cette chair criminelle. Retranchez-lui toutes sortes de plaisirs dangereux ; refusez-lui même quelquefois les innocents, pour la punir de ceux dont elle a joui malgré la défense de la loi : non-seulement Dieu révoquera son arrêt, mais il vous donnera une couronne immortelle ; votre foi ne vous permet pas d'avoir le moindre doute sur la fidélité de sa promesse. Comparez donc ce qu'on exige de vous avec ce qu'on vous promet, et puisque les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec le trésor immense de gloire qu'elles doivent vous procurer dans le ciel, vivez désormais de la vie de la croix Quand même la grâce de l'adoption sainte ne vous imposerait pas cette obligation, vous y seriez également obligés pour obéir à la loi expresse que Dieu vous en a faite ; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

S'il a été nécessaire que la loi évangélique fût une loi de rigueur et de sévérité, pour avoir du rapport et avec son auteur, qui était un Dieu sur la croix, et avec sa fin, qui était la destruction des cupidités humaines, il n'a pas été moins nécessaire que cette loi fût claire et précise ; surtout que le précepte qui ordonne la mortification des sens, fût énoncé d'une manière qui ne laissât aucun doute, pour ôter à l'amour-propre tous les prétextes par lesquels il n'aurait pas manqué de l'éluder. Or c'est à quoi Jésus-Christ a pourvu, en nous fournissant comme trois tableaux différents, où il ne tiendra qu'à nous de trouver une réponse décisive à toutes nos incertitudes. Le premier consiste dans les termes mêmes de la loi, qui sont formels; le second, dans l'explication qu'il a voulu que ses apôtres nous en fissent ; le dernier enfin, dans la conduite de sa vie, où, selon l'expression de saint Bernard, il a, pour ainsi dire, incarné ses leçons. Contemplons attentivement ces trois peintures, dans lesquelles le Sauveur a pris soin d'exprimer l'obligation étroite qu'il nous a imposée de mortifier notre chair et nos sens.

1° Les termes formels dont il s'est servi pour énoncer sa loi. Quelle précaution, mes frères, souhaiteriez-vous qu'il eût employée pour prévenir sur ce point toutes vos incertitudes ? Vous voudriez, sans doute, qu'il ne se fût pas contenté de nous la faire publier par un seul de ses évangélistes ; mais que tous quatre se fussent appliqués à l'envi à nous la rapporter, que les paroles qui précèdent ou qui suivent les endroits où ils en parlent, en fixassent si bien le sens, qu'il ne fût pas possible de lui en donner un autre; enfin, qu'il eût répandu dans son Evangile je ne sais combien de maximes qui fussent des suites nécessaires de cette loi, ou qui la supposassent comme un principe sans lequel elles seraient fausses, superflues et même nuisibles. Or, voilà précisément les précautions qu'a prises le législateur. Il est dans notre religion plus d'un article capital qui ne se trouve établi que sur la foi d'un seul des évangélistes; mais pour celui-ci, il leur a paru si essentiel à tous, et ils l'avaient si souvent ouï répéter à Jésus-Christ, qu'aucun d'eux n'a cru le pouvoir omettre. Celui qui ne prend pas la croix et qui ne marche pas sur mes traces (est-il dit dans saint Matthieu) n'est pas digne de moi. Si quelqu'un veut venir après moi (lisons-nous dans saint Marc), qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Saint Jean nous intime le même ordre dans mille endroits. Saint Luc ajoute qu'il ne faut pas se contenter de prendre sa croix, mais qu'il faut encore la porter tous les jours. Les termes d'une loi peuvent-ils être plus formels, et les écrivains sacrés pouvaient-ils se mieux accorder à nous la rapporter d'une manière moins équivoque et plus précise ? Mais peut-être ce qui précède ces paroles que je viens de citer détermine-t-il à leur donner un sens différent de celui où l'Eglise a cru que nous devions les entendre? Ecoutez, mes frères, l'exorde court et précis dont le Sauveur s'est servi pour préparer les esprits à recevoir son précepte. Ne pensez pas, dit-il, que je sois venu porter sur la terre cette paix que goûtent les âmes sensuelles lorsque les sens ont séduit la conscience au point de lui persuader qu'elle peut, sans crime, leur accorder toutes les satisfactions qui ne sont point expressément défendues ; non je ne suis point venu donner aux hommes cette paix si funeste. Si je ne m'étais proposé que ce dessein, inutilement aurais-je quitté le sein de mon Père, puisque cette fausse paix n'était déjà que trop établie dans le monde : *Non veni pacem mittere sed gladium.* Je suis venu, au contraire, diviser, non-seulement l'épouse d'avec l'époux, l'enfant d'avec le père, mais

encore l'esprit d'avec la chair et séparer ainsi l'homme de lui-même ; lui montrer que ses sens, quoiqu'ils ne lui aient été donnés que pour le servir, sont cependant ses plus dangereux ennemis : *Inimici hominis domestici ejus*, et l'armer d'un glaive tranchant, afin qu'il l'emploie à les mortifier et à les contraindre. Sachez donc que celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi et n'aura aucune part à mon héritage : *Qui non accipit crucem suam, et venit post me, non est me dignus.* Toutes ces expressions ne tendent-elles pas au même but ? n'aboutissent-elles pas au même terme ? Etait-il possible d'écarter avec plus de soin tout autre sens qu'on voudrait leur donner ?

Mais supposons, après tout, que nous entendons mal ces paroles ; que loin d'être obligés à mortifier votre chair, à la priver de tous les plaisirs dangereux, à lui disputer même souvent les plus innocents, il est permis de la flatter, de lui procurer toutes ses aises, pourvu qu'elles ne soient pas criminelles ; de vous assujettir aux goûts et aux appétits de vos sens ; d'accorder à vos yeux, à vos oreilles toutes ces sortes de libertés qui ne vont pas au dernier désordre. Comment dans cette supposition Jésus-Christ aura-t-il pu maudire ceux qui sont rassasiés et qui vivent au milieu des plaisirs que fournit l'abondance : *Væ vobis qui saturati estis, væ vobis qui ridetis.* Car Dieu ne peut donner sa malédiction qu'au péché, ou du moins à ce qui le fomente. Comment sera-t-il vrai de dire que le chemin du ciel est si escarpé et si étroit, qu'on ne peut y monter qu'en grimpant, et que presque personne n'y marche ? Est-ce après tout une chose si impraticable, si gênante, si affreuse, de ne pas porter les plaisirs du corps jusqu'au dernier crime ? Vous, par exemple, femmes mondaines, pourvu qu'il vous fût permis de consumer dans un lâche repos, et le dernier temps de la nuit et la meilleure portion de la première partie de la journée ; qu'on ne vous défendît pas d'employer les heures entières à orner votre corps de toutes les parures qu'un luxe ingénieux a pu inventer pour la commodité et pour la magnificence ; qu'ensuite, dans une table somptueuse, ou du moins propre et choisie, vous pussiez, sans scrupule, accorder à un goût formé par la délicatesse même tout ce qu'il saurait souhaiter, en ménageant cependant les intérêts de votre santé ; que le reste de la journée vous fût abandonné pour le partager, au gré de vos désirs inconstants, entre un jeûne modéré, des visites agréables, des conversations enjouées, des rafraîchissements permis, des cercles, des bals, des spectacles, où vous prétendez que votre innocence ne risque rien ; si l'Evangile vous permettait de couler ainsi vos jours dans un cercle continuel de plaisirs qui se ramèneraient les uns les autres, ne vous chargeriez-vous pas volontiers de prendre sur vos divertissements le temps nécessaire pour assister au sacrifice, entendre quelquefois la parole de Dieu, et vaquer à une courte prière ? De bonne foi, la violence qu'il faudrait vous faire pour vous en tenir à un plan si commode et ne pas sortir d'une si large carrière, serait-elle bien grande et impraticable ? Pourrait-on dire avec vérité, que vous vous êtes renoncées vous-mêmes et que vous portez sans cesse votre croix ? Oserait-on vous exhorter sérieusement à tenir ferme et à continuer de prendre sur vous, pour vous ouvrir, par une vie si austère, les portes du paradis que Jésus-Christ nous a assuré être si étroites ? Peut-être, si j'ajoutais au tableau que je viens de vous présenter, qu'avec une vie si peu chrétienne vous ne laissez pas de vous croire dans la voie du salut, achèverais-je la peinture fidèle de la situation où vous êtes. Si cela est, je m'assure que vous êtes de trop bonne foi, pour ne pas convenir de l'injustice de pareils sentiments et ne pas vous condamner vous-mêmes.

Et n'alléguez pas ici l'erreur grossière de ceux qui se persuadent qu'un précepte si rigoureux ne regarde que ceux qui, pour arriver plus aisément à la perfection, se sont enfermés dans des cloîtres ; car outre que les évangélistes, comme on vous l'a cent fois expliqué, ont prévenu une prétention si injuste, en remarquant expressément que le Sauveur adressa cette loi à la multitude et qu'il l'imposa également à tout le monde : *Convocata turba..... dicebat autem ad omnes ;* serait-il possible qu'il en eût voulu dispenser ceux qui, par leur état, en avaient plus besoin ? Depuis quand l'innocence serait-elle donc devenue une raison de vivre plus austèrement et de se disputer les satisfactions les plus permises, et le crime au contraire, un titre de se permettre les plaisirs les plus dangereux et de ne rien refuser à ses sens ? Peut-être direz-vous que la délicatesse de votre complexion vous soustrait à un devoir si sévère ; mais cette délicatesse n'est-elle pas l'effet de votre sensualité ? Votre corps n'est-il pas devenu ainsi faible parce que vous l'avez élevé trop mollement ? Et si cela est, comment vous êtes-vous persuadé que les fautes que vous avez faites contre la loi sont devenues une juste raison qui vous dispense de l'observer à l'avenir ; et que désormais vous n'êtes plus obligés de soumettre votre corps à la mortification, parce que jusqu'à présent vous l'avez nourri dans la mollesse et dans les délices ? Ne tiendrait-il donc qu'à augmenter sa faiblesse, en se faisant tous les jours de nouveaux besoins, pour acquérir le privilége d'aller à la vie par la voie large et semée de fleurs, qui, selon l'oracle, de Jésus-Christ, conduit tous les autres à la mort ? Mais je vois ce qui vous rassure : c'est que bornant ce précepte à la mortification des passions, et persuadés que vous pouvez les assujettir, sans avoir besoin pour cela de refuser à votre corps les plaisirs qui ne sont pas criminels, vous ne vous croyez pas obligés à vous faire une violence, con-

tre laquelle votre amour-propre se révolte avec tant de force. A un sentiment si pernicieux qu'opposerai-je, mes frères? Le second tableau que Jésus-Christ nous a laissé de sa loi, c'est-à-dire, l'explication que ses apôtres nous en ont faite.

Je ne vous citerai ici que saint Paul, parce que, sur ce point, il s'est expliqué avec plus de précision que tous les autres. Je vous conjure, mes frères, dit-il aux Romains, de faire de votre corps une hostie vivante, pour l'offrir au Seigneur; car c'est là le culte raisonnable qu'il exige. Au reste, ne consultez pas en cela les sentiments du monde, mais plutôt conformez-vous à ceux de Jésus-Christ : *Obsecro vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.* Sur quoi, mes frères, souffrez que je vous demande premièrement à qui est-ce qu'il adressait ces paroles? Etait-ce à un petit nombre de gens qui se fussent retirés dans le désert, pour imiter de plus près le Sauveur? Etait-ce-à des pauvres seulement, ou à des personnes d'une condition basse et abjecte, que la nécessité eût accoutumés aux privations et à la frugalité de l'indigence? Non; c'était aux officiers de Néron, aux premiers seigneurs d'une cour, où les plaisirs, après avoir été portés au dernier raffinement de la délicatesse, furent poussés jusqu'au dernier degré de la plus grossière brutalité. L'Apôtre ne pensait donc pas que l'état, les richesses, la complexion, la naissance, pussent dispenser personne de ce que la mortification a de plus sévère. Secondement, que leur prescrit-il? Non pas de modérer leurs passions et d'en arrêter les saillies criminelles, il leur avait déclaré cette obligation dans un autre endroit, mais de mortifier leur corps, et d'en faire une hostie vivante. Remarquez cette expression, comme s'il leur disait : Ne soyez pas homicides de vous-mêmes ; Dieu a en horreur ces sortes de sacrifices sanglants, et ils n'ont pu être agréables qu'aux barbares divinités du paganisme. Mais à la mort près, faites endurer à votre chair des traitements si rigoureux, qu'elle devienne une victime vivante; ou, comme il s'exprime en expliquant le même précepte aux Corinthiens : Attachez-la à la croix, en sorte que la mortification de Jésus-Christ paraisse gravée sur ses membres criminels : *Mortificationem Jesu Christi in corpore vestro circumferentes.* Cet interprète fidèle de la loi du Seigneur ne croyait donc pas que, pourvu qu'on réprimât les passions de l'âme, il fût permis de nourrir son corps dans les délices et les plaisirs.

Voulez-vous apprendre, de la bouche du même saint Paul, le principe de cette obligation essentielle? c'est, dit-il, qu'à la vérité nous sommes enfants de Dieu et héritiers de Jésus-Christ, mais ce n'est qu'à condition que nous marcherons sur les traces sanglantes de sa croix : *Filii et hæredes, si tamen compatimur.* Ces paroles renferment le pacte de la nouvelle alliance, et par conséquent, c'est la rompre et y renoncer que de ne pas la garder. Mais si cela est, me direz-vous, il n'y aura donc presque personne de sauvé? Car enfin, on connaît assez le train du monde; et certainement, à en juger par la manière dont on y vit, on ne soupçonne pas même qu'on s'y croie obligé à cette loi de rigueur. En doutiez-vous, mes frères, que le nombre des élus ne doive être très-petit? Jésus-Christ ne nous l'a-t-il pas déclaré lui-même, et les prophètes n'ont-ils pas comparé les prédestinés aux grappes de raisins qui échappent à l'avide recherche du plus avare vendangeur. Je viens de vous exposer le fondement sur lequel l'Apôtre a appuyé ce précepte si rigoureux; pouvait-il le mieux établir? Et si vous prétendiez en ignorer encore le véritable sens, une ignorance si affectée ne serait-elle pas la condamnation plutôt que l'excuse légitime de votre sensualité? Si quelqu'un avait dû se méprendre sur un point si délicat, c'aurait été, sans doute, les premiers chrétiens, en qui l'idolâtrie devait avoir formé des préjugés si contraires à une loi qui condamnait les plaisirs de la chair, que non-seulement leur religion ne leur défendait pas, mais qu'elle avait même consacrés, en les tournant en sacrifices agréables à leurs impures divinités. Cependant ils ne s'y trompèrent point. Ils poussèrent si loin la mortification, que les païens attribuaient leur austérité à une politique de religion, qui voulait les disposer par là insensiblement à la mort, et la leur faire souhaiter, à force de retrancher tous les plaisirs qui auraient pu leur rendre la vie agréable, s'efforçant ainsi, dit Tertullien, de diminuer la gloire de nos martyrs, en faisant entendre qu'ils gagnent à mourir, puisque la mort les délivre de l'obligation où ils sont de mener une vie si austère : *Sunt qui existiment Christianos expeditum mortis genus, ad hanc obstinationem abdicatione voluptatum erudiri.* Ils nous accusent, ajoute le même Père, de ne contribuer en rien à la splendeur de la république, parce que nos chrétiens n'achetant jamais ni fleurs pour couronner leurs têtes, ni parfums précieux pour oindre leur corps, ni étoffes magnifiques, ni mets délicats ou somptueux pour les nourrir, ils ne mettent que peu de chose dans le commerce, et ne servent en rien à l'enrichir. Reproches honorables, accusations glorieuses à ces premiers fidèles! Mais comment les réfutaient alors les ministres de Jésus-Christ? Etait-ce en les traitant de calomnie? Je l'avoue, mes frères, votre mollesse et votre sensualité ne nous ouvriraient que trop aujourd'hui cette voie de défense, si les païens nous attaquaient avec les mêmes armes dont ils se sont servis autrefois pour combattre nos pères. Mais ce n'est pas ainsi que saint Justin, Tertullien, Minutius-Félix les défendaient. Ils répondaient, au contraire, que leur austère sévérité prouvait également et la sainteté de leur religion, et leur fidélité à en observer les préceptes ; que la pauvreté et la simplicité dont ils faisaient profession étaient le véritable moyen d'enrichir la république, qui ne s'affaiblissait tous les jours que par

le luxe des païens, puisqu'il était évident que la frugalité des particuliers devait produire nécessairement l'abondance et les richesses dans l'empire. Nous descendons de ces premiers héros du christianisme; ils ont été nos pères; mais à voir nos mœurs, nous prendrait-on pour leurs enfants? Non, mes frères; ils avaient l'esprit de la croix, et nous nous conduisons par celui de la chair. Ils appartenaient au rédempteur, et nous ne pouvons pas nous glorifier du même avantage, puisqu'il est écrit, que quiconque n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de croix, lui est étranger : *Si quis autem spiritum Christi non habet, is non est ejus.* Les saints de tous les temps et de tous les pays ont eu sur ce point les mêmes idées : la diversité des siècles ou des nations, qui met une si grande différence dans la manière de juger, que ce qui est reçu dans un pays comme vrai, est rejeté comme faux dans un autre, et que les maximes du siècle qui a précédé se trouvent souvent détruites par celles qui s'établissent dans celui qui les suit : tout cela n'a pu apporter aucun changement à l'explication que les vrais chrétiens ont toujours faite de la loi dont je parle. Chacun d'eux a un caractère de sainteté qui l'a distingué; mais quant à la mortification de la chair et des sens, ils ont été tous semblables.

Ici, mes frères, pour exécuter tout ce que j'ai promis, je devrais prendre en main la croix du Sauveur, et vous confronter sur ce divin modèle. De quelle honte ne vous couvrirais-je pas, en vous montrant la disproportion prodigieuse qui se rencontre entre des membres aussi délicats, aussi sensuels que vous l'êtes, et un chef couronné d'épines et noyé dans le sang? Si je rapprochais du Calvaire, ces bals, ces spectacles si dangereux, ces repas superbes, ces académies de jeux, ces conversations dissolues, ces cercles profanes, quelle indécence ne trouveriez-vous pas dans un chrétien, qui, malgré la profession qu'il fait d'imiter Jésus-Christ, ne peut se persuader que ces assemblées, où préside Satan, lui soient interdites? Me montreriez-vous un seul trait de ressemblance entre la vie sensuelle que vous menez et celle qu'a menée le Sauveur? Approfondissez cette pensée; et qu'une sérieuse méditation de la mort de votre Rédempteur vous apprenne l'étendue que vous devez donner à la loi de mortification qu'il vous a imposée. Souvenez-vous, dit saint Paul, que vous êtes l'édifice de Dieu : *Dei ædificatio estis;* c'est-à dire, qu'il vous a destinés à occuper une place dans la construction de la glorieuse Sion qu'il bâtit dans le ciel. Jésus-Christ, qui est le souverain architecte de cet édifice éternel, prépare ici-bas les pierres qui doivent y entrer. Il les taille, il les polit; mais il veut que vous mettiez vous-même la main à l'œuvre. Si vous craignez le ciseau et le marteau qui doit retrancher de votre corps tout ce qui sort de la règle, tout ce qui est superflu et tout ce qui peut favoriser les passions, dès lors vous renoncez à la place que Dieu vous a destinée dans le temple de sa gloire; vous n'êtes plus propres qu'à occuper celle que les démons vous préparent dans l'enfer. Mes frères, je vous en conjure au nom de Jésus-Christ, ne sacrifiez pas aux plaisirs passagers de votre exil, les délices éternelles de votre patrie; établissez en vous l'empire de la croix sur les débris de votre chair mortelle. Hélas! le temps de sa dissolution est plus proche que vous ne pensez! Bientôt elle retournera dans la poussière du tombeau, où tout le fruit de l'attention curieuse qui vous a portés à l'élever mollement, sera de fournir aux vers une nourriture plus délicieuse. Encore quelques jours qui s'écoulent insensiblement, et votre âme s'en séparera pour ne la rejoindre qu'au moment terrible où la trompette sacrée en aura donné le signal. Alors elle vous sera présentée, ou mille fois plus resplendissante que l'astre qui produit la lumière, ou mille fois plus affreuse qu'un amas d'immondices. Si vous gravez maintenant sur ces membres, dit saint Paul, les traces sanglantes de la croix, elle sera pour vous, au jour de la réunion, un temple éclatant de gloire. Si, au contraire, une criminelle lâcheté vous porte à obéir à ses insatiables désirs, vous ne trouverez en elle qu'une prison ténébreuse, pleine d'horreur et d'infection. Choisissez donc en ce moment, et que l'espérance d'un si grand bien et la crainte d'un si grand mal vous fassent prendre la généreuse résolution de refuser impitoyablement à vos sens toutes les libertés dangereuses, souvent même les innocentes, puisque c'est le seul moyen de rendre un jour votre corps participant de la gloire dont votre âme jouira éternellement dans le ciel. *Amen.*

SERMON VI.

SUR LA PAIX,

Prononcé à l'ouverture des États du Languedoc.

Erit opus justitiæ pax. (*Isai.*, XXXII.)
La paix sera l'ouvrage de la justice.

Bénie soit la divine miséricorde, qui fait enfin renaître parmi nous le calme et la confiance, et qui met aujourd'hui dans ma bouche des paroles de paix, après tous les maux qui nous ont fait gémir. Depuis longtemps nous ne trouvions que dans une aveugle soumission aux ordres sévères du Très-Haut, le soulagement de notre cœur. Affligés, tantôt par la désolation de nos campagnes, où le germe de vie semblait presque éteint; tantôt par la chute des plus précieuses têtes que nous voudrions racheter aux dépens de nos jours, presque toujours par les événements d'une guerre, dont les disgrâces étaient nouvelles pour nous, nous ne nous rassemblions sous les yeux du saint et tendre prélat (1), qui réunit tous nos sentiments, que pour déplorer nos pertes et pour

(1) M. de la Berchère, archevêque de Narbonne.

y chercher de faibles et d'impuissants secours. Nous trouvions, il est vrai, dans les illustres dépositaires du pouvoir souverain, une (2) puissante protection, une (3) autorité douce, et des mains (4) prudentes et secourables, mais qui ne pouvaient guère nous aider que de leurs plaintes. Obligés à faire de concert avec eux passer jusqu'au prince vos tributs volontaires, mais d'autant plus pénibles que nous en connaissions également la nécessité et la pesanteur, et que nous n'en pouvions prévoir la modération ni le fruit, nous tâchions de vous consoler de notre propre douleur, et nous n'avions point dans nos mains d'autre consolation à vous offrir que notre douleur même.

Ils sont enfin prêts à s'enfuir, ces jours sombres et nébuleux. Le Seigneur, qui nous avait rejetés, a marché à la tête de nos armées. La terre, si longtemps ébranlée, va être guérie de ses agitations et de ses plaies. Une abondante moisson vient de nous enrichir. Nos arbres renaissants se hâtent de nous faire jouir des fruits que notre inquiétude ne promettait qu'à nos neveux. Notre joie va égaler nos humiliations et remplacer les années que nous avons passées dans les maux. Tels furent les temps annoncés par un prophète, où le Seigneur devait faire asseoir son peuple dans des tabernacles de confiance et dans un repos opulent, ouvrage de la paix, comme la paix est l'ouvrage de la justice. *Sedebit populus meus in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta, et erit opus justitiæ pax.*

A la faveur d'un bien si précieux, vous répandrez avec plus de fruit les paroles de vie aux peuples que le souverain Pasteur vous a confiés, sacrés pontifes du Dieu vivant; vous en verrez grossir le nombre, ou par la ferveur et par la docilité de ceux qui, délivrés des horreurs et des soins turbulents de la guerre, seront plus occupés du seul nécessaire; ou par le retour de ceux qui, ayant couru chez les nations étrangères chercher un autre culte que celui de leurs pères, ont reconnu combien il était dur et amer d'avoir abandonné la véritable source des eaux vives, et qui, n'étant remis dans leurs possessions qu'à condition de rentrer dans la vôtre, vont détromper leurs frères, victimes d'un vain espoir dans l'appui des puissances dont ils ont follement servi les desseins, et les confirmer dans l'obéissance et dans la foi, par leur édifiant et sincère retour à l'unité.

Vous allez vous redonner aux désirs de vos familles, ou y rappeler vos enfants, illustre et courageuse noblesse, et désormais rassasiés des guerres qui ont coûté tant d'alarmes à vos tendres mères ou à vos fidèles épouses, vous vous appliquerez, non à conduire des légions au combat, mais à contenir dans le devoir les peuples de vos contrées; et vous rendrez ici à l'État, par vos sages conseils, les services que vous lui avez rendus par vos armes.

Vous verrez bientôt, fidèles et zélés magistrats, refleurir les arts et le commerce dans vos villes; vos campagnes se repeupler d'habitants laborieux et contents: les peuples se conduire par les lois d'une police exacte et régulière, et sous un règne encore florissant, dont nous demandons la durée avec des vœux ardents, et dont nous espérons de ne plus voir troubler la douceur par aucun nuage, vous verrez élever de riants édifices, ou rétablir d'augustes ruines.

Mais ne précipitons pas notre joie, Messieurs, ou n'y abandonnons pas trop notre cœur. Elle serait injuste et aveugle si nous nous livrions sans mesure à ses premiers mouvements. Le véritable tribut qu'exigent les dons de Dieu, dit saint Augustin, c'est que nous remontions à leur source et que nous reconnaissions leur auteur. C'est où je dois aujourd'hui transporter vos réflexions. J'ai dit que la paix était l'ouvrage de la justice: elle l'est, en effet, c'est la justice qui nous l'a donnée; c'est la justice qui doit nous en faire jouir. C'est ce que j'ai cru digne d'être traité dans la chaire même de l'Évangile, après que vous avez entendu ce qui devrait partout ailleurs me faire taire. Toutes les bouches doivent célébrer les bienfaits du Seigneur, et la paix, dit saint Bernard, est presque un bien surnaturel, par les œuvres de salut qu'elle facilite. Loin donc que l'éloge d'un si riche présent soit ici hors de sa place, le silence en serait indécent, et nous en serions indignes, si nous ne nous efforcions pas d'adorer la justice de Dieu, qui vient de nous l'accorder, et de conserver en nous la justice qui doit nous en faire jouir. Esprit de paix, répandez sur mon discours l'onction de votre grâce. Je vous la demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Qui pouvait donc retarder cette paix si désirée? Et quand nos cœurs la demandaient avec instance, l'état même de nos affaires semblait-il devoir la reculer? Une suite constante, et pour ainsi dire, une prescription de prospérités interrompue par des revers inouïs, avait mis les puissances ennemies de la France au comble de leurs vœux. Leur plus flatteur et, à en juger par leurs déroutes passées, leur plus chimérique espoir était de balancer le succès de nos armes; et ils avaient presque toujours eu l'avantage. Leur gloire et leurs progrès ne pouvaient aller plus loin. Leur intérêt même s'opposait à notre défaite. Que ne devaient-ils pas craindre d'une nation comme la nôtre, pleine de ressources, et presque sûre de trouver dans son courage et dans sa fidélité de quoi changer le sort des combats, et rappeler à soi la victoire? Il est vrai que remplie de cette

(2) M. le duc du Maine.
(3) M. le duc de Roquelaure.
(4) M. de Bâville.

confiance, il semblait qu'elle dût être aigrie par ses disgrâces, et dans un état d'adversité ne se rendre qu'avec peine. Mais celui qui la gouverne, supérieur à toutes les fortunes, modéré dans la bonne, jusqu'à ne vouloir pas profiter de tous ses avantages contre ses ennemis, ne s'est pas obstiné dans la mauvaise à les regagner aux dépens de ses peuples. Nous savons ce qu'il avait offert, et malgré l'excès de notre reconnaissance, nous en frémissons encore.

De telles conditions, qui mettaient nos ennemis dans un degré de fortune où ils n'avaient jamais osé aspirer, devaient-elles n'être pas reçues par les mains d'un ministre sage (5), dont le nom est si heureux pour la France, et nous est ici si présent? avaient-elles besoin d'être plus d'une fois maniées par tout ce que l'intelligence dans la guerre (6), aidée d'une connaissance parfaite de l'utilité des peuples, suggérait de vues pour la paix; et par cette éloquence (7), que nous revendiquons comme notre bien, née pour désarmer la barbarie, et capable d'éblouir les hommes sur les intérêts les moins réels.

Vous voyiez, Seigneur, du haut du ciel les pensées des hommes, et vous en connaissiez la vanité. Vous la teniez entre vos mains, cette paix qui vient de vous; mais vous ne vouliez pas encore la faire descendre sur la terre. Notre impatience avait beau la réclamer, votre temps n'était pas venu, jusqu'à ce que vous eussiez 1° réglé nos désirs, 2° châtié nos crimes, 3° mesuré nos épreuves, 4° rétabli les légitimes droits; et ce n'est qu'après avoir ainsi rempli toute justice que vous avez voulu nous envoyer la paix, qui en est l'ouvrage. *Erit opus justitiæ pax.*

I. Si nos vœux en étaient crus, nous ne trouverions presque jamais une équitable paix, qui seule est désirable. Le même mouvement qui nous porte à la souhaiter, nous fait aussi souhaiter la guerre. Également injustes dans l'un et dans l'autre, nous ne consultons en tout que notre utilité propre. Une cupidité trop vive et trop insatiable, pour être compatible avec l'intérêt d'autrui, nous fait oublier que la Providence se doit à tous les hommes; qu'un avantage sensible et trop personnel est rarement celui de tous; et que la paix, après laquelle nous soupirons, n'est pas une victoire qui doive faire gémir un peuple du bonheur de l'autre, et coûter des larmes à la moitié du monde; mais un bien commun dont l'univers doit profiter. Ainsi, l'aveuglement, la précipitation, et, si j'ose parler ainsi, le contre-temps de nos vœux aspirent à une paix, que nous devrons quelquefois à la faiblesse de nos ennemis, qui les aura mis à notre merci; quelquefois à l'excès de nos maux, qui auront épuisé notre constance; quelquefois à une conjoncture fortuite, qui ne change ni les cœurs, ni l'état des affaires; quelquefois à un succès passager, qui ne peut rien décider de solide; quelquefois à une négociation trop artificieuse, qui révolte ceux qu'elle a surpris; quelquefois à une autorité absolue qui impose trop et ne persuade pas assez; presque toujours à une inégalité d'avantages qui ne nous peut donner qu'une paix chancelante, forcée, odieuse, et digne d'être plutôt mise au rang des fléaux de Dieu, qu'au nombre de ses bienfaits. Tels sont nos vœux sur tous les biens d'ici bas. Nous ne savons ce que nous demandons. Souvent, désirant une chose juste, dit saint Augustin, nous la désirons injustement; et le succès de nos demandes serait malheureux pour nous, si celui à qui elles s'adressent ne les corrigeait par la manière de les remplir. Les biens mêmes de la grâce, quoique nullement équivoques et toujours promis à notre foi, ne nous sont donnés que dans les temps marqués par sa miséricorde. Une prière fervente nous les assure, mais ne les obtient qu'au moment favorable. Le salut arrive au jour du salut; et c'est au Seigneur seul à connaître les temps et les moments que le Père céleste a mis dans sa puissance. Devons-nous donc nous étonner, Messieurs, qu'il nous ait si longtemps laissé gémir, avant que d'écouter nos prières; que nos désirs immodérés, indiscrets ou précipités, aient été jusqu'ici sans succès; que pour nous rendre la paix plus utile, il nous l'ait donnée moins prompte; qu'il ait voulu par un long dégoût de la guerre, en éteindre en nous jusqu'aux moindres désirs; qu'il ait arrêté un édifice ruineux, pour en élever un sur des fondements plus solides; qu'attendri plutôt sur nos besoins que sur nos plaintes, pour nous guérir il nous ait paru cruel; qu'il nous ait dérobé des fruits précoces qui ne pouvaient nous être salutaires; que malgré nous il nous ait conservé notre héritage, que notre impatience aurait été prête à céder pour des lentilles; que, voulant délivrer Béthulie, il ait résisté au mouvement qui la portait à se rendre; et qu'après tout, il ait joint aux biens que nous demandions, le mérite d'une prière humble et persévérante.

II. Mais quand il n'aurait pas différé de nous écouter pour réformer nos désirs, n'était-il pas juste qu'il nous refusât pour punir nos crimes? et quel bonheur pour nous, si sa miséricorde, nous rappelant à nous-mêmes par de si salutaires peines, nous épargnait celles qui pendent sur nos têtes! Qui de nous pourrait se plaindre des fléaux de Dieu? et que ne trouvons-nous point dans la corruption universelle pour justifier sa colère? Il faut lui plaire pour le fléchir. Avons-nous commencé par nous le rendre propice? Ce sont les mains pures qui le désarment, nos mains ne sont-elles pas propres à l'irriter? La paix n'est que

(5) M. de Torcy.
(6) M. le maréchal d'Huxelles.
(7) M. le cardinal de Polignac.

pour les hommes d'une bonne volonté. La nôtre n'a-t-elle point été perverse? C'est le Seigneur qui est l'arbitre de la guerre, notre orgueil ne l'a-t-il point oublié? Ses combats sont toujours saints, nos armes le sont-elles? Que dis-je, Messieurs? quand est-ce qu'on a vu plus de perfidie dans les amitiés, plus d'infidélité dans le commerce, plus d'iniquité dans les jugements, plus de raffinement et d'emportement dans les plaisirs, plus de faux principes dans la conduite, plus de mollesse dans toute la vie? Quand est-ce qu'on a vu régner plus généralement dans les armées la licence, l'impiété, les dissolutions? Quand est ce qu'on a vu plus de passions opposées dans un même cœur, plus de crimes inconnus aux siècles passés, plus de désordres dans l'excès même? Une foule de libertins a tellement fait passer en règle le plus affreux déréglement, que pour se conformer à leur goût, on s'est accoutumé à se contrefaire, et à devenir, pour ainsi dire, hypocrite dans le mal. On voit les hommes les mieux nés résister, pour leur plaire, à un heureux penchant pour la vertu, avec plus de violence qu'il n'en faudrait pour guérir une âme vicieuse; travailler méthodiquement à s'avilir et à se dégrader, en dépit de la religion et de l'honneur qui crient; donner avec une répugnance toujours nouvelle, dans les plus énormes débauches, et dans un abîme d'impiété qu'on déteste; et toujours frémissant au bord du précipice, se reprocher à soi-même, comme une imbécillité et une honte, cette impression presque invincible d'une sage et chrétienne éducation.

A la vue de tant de désordres, j'attends, Seigneur, de voir les cataractes du ciel se rompre, la terre s'ouvrir pour engloutir de si hardis criminels, les flammes vengeresses venir les dévorer à nos yeux, pour nous effrayer par l'horreur du spectacle, tous les châtiments sensibles, que vous avez autrefois exercés sur les hommes, se renouveler de nos jours; car, quand est-ce que toute chair a plus corrompu ses voies? Ou plutôt, que n'a point ajouté la perversité d'aujourd'hui à celle qui vous fit repentir d'avoir créé le monde? et à la place de ces vengeances, je ne vois qu'une guerre prolongée quelques années, qui se termine à une paix plus favorable. Ce n'est qu'un orage qui gronde sans éclater, pour se résoudre dans une douce pluie. C'est une nuée qui nous cache quelque temps la clarté, pour la rendre plus brillante à nos yeux; c'est une langueur qui nous ramène la santé et nous en fait mieux goûter le prix; c'est une menace enfin de la même bouche, qui, après avoir fait tout craindre à la dureté d'un roi perfide, ne lui donna pour signe que le salut du genre humain.

Mais quoi, les camps ennemis sont-ils l'asile de la sainteté, pendant que l'impiété règne dans les nôtres? Sommes-nous des Israélites circoncis? Sont-ils des Israélites? Ont-ils regagné sur nous, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'une prospérité constante? Défendons-nous le parti de l'iniquité? Soutenaient-ils la juste cause? Ligués contre le Christ du Seigneur, était-ce donc d'eux, ou était-ce de nous, que devait se jouer celui qui habite les cieux? Leurs provinces, enfin, renferment-elles moins de vices, moins d'impiété, moins de dépravation? Ne sont-ce pas partout mêmes principes, mêmes mœurs?

Ah! mes frères, que savons-nous, si nos ennemis sont aussi coupables que nous? Ce que nous savons, hélas! c'est qu'ils ne sauraient l'être davantage. Mais enfin, le Seigneur n'a-t-il jamais abandonné sa propre cause à une nation perfide? Jamais son peuple n'a-t-il été la victime du glaive des infidèles? Jamais les combats mêmes qu'il avait ordonnés, n'ont-ils tourné contre sa nation chérie! Un seul coupable dans son armée, ne coûta-t-il pas la perte d'une victoire assurée? Onze tribus armées par son ordre, pour venger sur une seule, un attentat qui fait horreur, ne succombèrent-elles pas dans les deux premiers combats? Ne cherchons point dans des comparaisons ou injustes, ou inutiles, de quoi murmurer de nos destinées. Quels que puissent être les jugements du Seigneur sur nos ennemis, les plus sévères ne sont que trop justes à notre égard.

Après une si longue calamité, qui humiliait les peuples les plus endurcis sous le sac et la cendre, les hommes, direz-vous, n'en sont pas devenus meilleurs. Tant de châtiments ne les ont pas corrigés. Qu'en conclurez-vous, pécheurs, et moi, que n'ai-je point droit d'en conclure? Le Seigneur, il est vrai, a répandu la tristesse, et la volupté règne plus que jamais. L'adversité a soulevé notre orgueil, qu'elle devait humilier et confondre. La misère et le luxe ont augmenté comme de concert. Le malheur des temps n'a servi qu'à multiplier les injustices. L'embarras des affaires n'a rien pris sur les plus bizarres et les plus criantes dépenses, et n'a désolé que de tristes créanciers. Ces coups, en un mot, de la main de Dieu ont été sans fruit. Encore une fois, qu'en conclurez-vous? Direz-vous donc qu'ils étaient injustes? que le Seigneur n'a point droit de nous châtier, quand nous sommes incorrigibles? Que sa vengeance ne doit tomber que sur les têtes les moins coupables? Qu'une continuité de transgressions acquiert un privilége d'impunité? Que les Égyptiens furent injustement frappés de tant de plaies, parce qu'ils s'endurcirent aux premières? Direz-vous, encore un coup, que ces fléaux se sont fait sentir trop longtemps? Dites qu'ils ont trop tôt fini. Dites que tant de châtiments n'étaient pas inutiles; mais qu'ils sont devenus funestes entre vos mains. Dites que Dieu voulait rappeler les prévaricateurs à leur cœur, mais qu'ils ont rejeté sa voix. Dites que par bonté, ou par une justice qui nous doit faire trembler, il a abrégé ces jours de ténèbres, où il faisait encore luire la lu-

mière, et qu'il en réserve de plus épaisses où toute clarté disparaîtra.

III. Mais non ; ces châtiments, qui n'ont été pour quelques uns qu'une source d'aveuglement, ont été pour d'autres des épreuves salutaires. Les fléaux de Dieu n'ont pas tombé uniquement sur des endurcis. Il s'est trouvé des justes qui en ont profité. La tentation purifie la foi, et les calamités soutiennent la justice, que la prospérité ferait chanceler. Jamais les coups ne sont pesants, quand ils partent d'une main paternelle ; et c'est une bonté précieuse du Seigneur, de prévenir les infidélités par où son héritage pourrait nous échapper. Vous le sentez, âmes fidèles, et vous n'aviez garde de succomber vous-mêmes au milieu des maux qui tombaient sur vous. Vous craigniez, au contraire, de voir finir trop tôt pour vous ces adversités qui vous tenaient sous la main de Dieu ; et vous ne désirez jamais de voir dissiper ces ombres de la mort, au milieu desquelles vous marchez si sûrement, à la faveur de la verge et du bâton du Seigneur qui vous consolent et vous appuient. Mais, après tout, quand Dieu devrait aux saints avec la rosée du ciel toute la graisse de la terre, le nombre des âmes pures est-il si grand, que les peines temporelles ne trouvent rien à expier ? et, sans parler de toutes les fautes qui nous échappent chaque jour, cette longue et riante fortune n'a-t-elle point accoutumé nos cœurs à la regarder comme inébranlable ? N'avons-nous point cru être maîtres du sort des armes, parce qu'il nous a été si favorable autrefois ? Si nous ne nous sommes pas révoltés contre Dieu jusqu'à lui dire que notre bonheur était l'ouvrage de notre seule main élevée, avons-nous toujours uniquement adoré la sienne ? Avons-nous gémi du cours de nos plus justes victoires, qui ont jadis ravagé si impitoyablement toute l'Europe, qui ont coûté tant de larmes et de sang à nos frères, et peut-être ravi tant d'âmes à Jésus-Christ ? Ah ! chrétiens, il faut bien peu d'infidélités pour justifier les calamités temporelles, et la moindre infraction de la Loi est toujours traitée avec une grande miséricorde, quand nous pouvons la réparer ici-bas.

Le dirai-je même ? Et ne puis-je pas le dire devant vous, ô mon Dieu, devant qui tout ce qu'il y a de plus pur, au jugement des hommes, est souillé, et aux yeux duquel leur lumière n'est que ténèbres ? Le prince que vous avez si singulièrement béni, et que vous conduisez depuis si longtemps par les routes de la gloire humaine, mais plus heureusement encore par celles de votre grâce, n'avait-il point manqué, peut-être, de remplir exactement toute la mesure de vos bénédictions ? N'avait-il jamais laissé entrer dans son cœur aucune des séductions de la flatterie, ou de celles de ses propres exploits, bien plus dangereuses ? Accoutumé à vous rapporter sans cesse l'honneur de ses succès qui ne s'étaient point démentis, n'avait-il jamais rien perdu, par la longue habitude, de cette vivacité de reconnaissance, que doivent augmenter chaque jour vos nouveaux bienfaits ? Au milieu de la parfaite soumission de ses sujets, de l'humiliation des puissances ennemies, des hommages éclatants de ceux à qui les grands de la terre font gloire d'en rendre, de la curiosité des peuples venus des extrémités du monde pour l'admirer, de l'attention de l'univers sur lui ; dans le cours d'une vie marquée par des événements si nouveaux, et par des exemples si illustres de courage et de magnanimité ; dans le cours d'une vie d'où les passions ont disparu de bonne heure, et dont la piété, la religion, l'application infatigable au gouvernement de ses peuples, font tout le plan et les délices, n'a-t-il jamais senti la plus légère complaisance, ou de sa force, ou de sa justice ? Ne s'est-il point applaudi, comme David, du nombre de ses sujets encore plus fidèles, ou, comme Ézéchias, de la grandeur de ses possessions ?

Ah ? c'est peut-être pour cela, mon Dieu, que vous avez voulu nous affliger ! Qui sait si son salut seul n'aurait pas appesanti votre bras sur nous par des épreuves si sensibles ? Nous vous en bénissons, Seigneur, et nous osons vous conjurer, avec confiance, de ne lui en point réserver d'autres. Heureux de pouvoir servir à son bonheur éternel, comme nous nous flattons d'ajouter quelque chose, par notre amour, à sa félicité temporelle, et d'expier en même temps, et ses fautes et les nôtres, par des adversités utiles et pour lui et pour nous ! Car enfin, s'il est de l'ordre de votre justice, que les peuples se ressentent du mérite de leurs rois, nous ne sommes pas dignes de toute sa prospérité, qui a rejailli sur nous, et nous méritons bien plus que ses disgrâces dont nous avons été les victimes.

C'était donc parce que vous l'aimiez, que vous avez voulu nous affliger et l'affliger lui-même. Quand il foudroyait avec tant de force l'erreur et le vice ; quand il réprimait si sévèrement, par ses édits, l'injustice et la violence ; quand il arrachait des mains de ses sujets le fer et les poisons ; quand il élevait tant de temples à votre gloire, et qu'il renversait ceux que l'hérésie avait élevés contre vous ; quand il ménageait des retraites également magnifiques et saintes à la milice infortunée et à la noblesse indigente ; quand il offrait, avec un cœur aussi tendre que magnanime, un asile si noble à la majesté des rois ; quand il consacrait tant d'actions de piété par une prière fervente et assidue, une des sept intelligences qui assistent devant votre trône y portait des œuvres si dignes de vous ; mais parce qu'il vous a été agréable, il a fallu que la tentation l'éprouvât. Elle l'a éprouvé, Seigneur, et il y a été fidèle. Son cœur toujours inébranlable n'a connu ni découragement ni murmure. Il ne s'est point élevé contre vous, et il ne s'est humilié que devant vous seul. Jamais il n'a été plus

juste, ni plus roi. Mais après cette épreuve, qui a mis sa soumission et son courage dans un si grand jour, et l'a garanti du piége de ses propres vertus, vous avez fait revivre toute sa fortune et rétabli les légitimes droits qui doivent être le fondement d'une paix solide et équitable.

IV. En effet, Messieurs, quoique tous les royaumes appartiennent à Dieu, et qu'il puisse, quand il lui plaît, transporter aux nations étrangères la succession des rois et des empires, sa providence néanmoins, dans le cours ordinaire, ne dépouille guère l'héritier légitime. Un roi placé également par la naissance et par le choix, n'a pas dû être dépossédé; et la piété paternelle qui a défendu son trône, ne devait pas être récompensée par la diminution du sien. Tous les projets les mieux concertés pour ébranler sa couronne, ont eu leur cours, mais n'ont pu avoir leur effet; il était donné aux puissances de la terre d'agiter son règne; mais il n'était donné à personne de le renverser, les plus noirs complots ont eu beau se former. On a vu ce jeune roi méconnu par ceux mêmes qui l'avaient reçu, deux fois soutenu de son seul courage, fugitif, s'il m'est permis de le dire, de ses propres royaumes, traverser des provinces qui retentissaient encore de l'éclat de son triomphe. On a vu ses peuples plus divisés dans un même sein, que Jacob et Esaü, s'armer pour sa perte et pour sa défense, et montrer à tous les siècles jusqu'où peuvent aller la fidélité et la perfidie. On a vu ceux que leur caractère engageait le plus à faire respecter l'oint du Seigneur, devenir les premiers auteurs de la révolte. Tant de contradictions n'ont fait qu'affermir son sceptre. Instruit par l'adversité, comme saint Louis, et conquérant de son propre bien, comme Henri le Grand, il a vu conserver ou renaître sa puissance. L'ennemi n'a rien pu sur lui; et le fils de l'iniquité a tenté vainement de lui nuire. Ce rétablissement solide ne pouvait être le fruit de la paix, qu'après avoir été le fruit d'une guerre plus heureuse. Si les conditions eussent été réglées dans le cours de nos malheurs, que ne devait-il pas nous en coûter? Le Seigneur, il est vrai, pouvait répandre soudain sur les conseils ennemis un esprit de vertige, ou, en faveur de la justice, les aveugler sur les avantages les plus éblouissants. Mais ses desseins ne s'exécutent pas ordinairement par des miracles, et ce n'en était pas un que le retour de nos victoires. Elles ont rempli l'équité que la politique humaine n'aurait pas conservée dans les traités prématurés. Les prospérités du petit-fils, liées à celles de l'aïeul, sont revenues. Nos ennemis, qui, dans leur ivresse, se promettaient d'envahir ce royaume comme une seule place, et dont le vain espoir se fortifiait chaque année par de nouveaux succès, parvenus jusqu'au point qui semblait leur en ouvrir la porte, ont vu briser tout à coup les flots de leur ambition, et échouer les derniers efforts de leur prudence. Dès ce moment, de rapides progrès ont ramené toutes nos conquêtes. L'orgueil et l'obstination ont été punis par la défaite. La disgrâce a dissipé l'aveuglement qu'avait formé la fortune. Les puissances ont ressenti l'orage qui avait son retour. Les plus sages y ont dérobé leur tête, ou en ont prévenu la suite par des traités avantageux. Un allié, dont la fidélité, pendant le cours de nos fortunes diverses, avait été à plus d'une épreuve, a trouvé dans un sceptre le prix de sa générosité. En vain dans ce concert de toutes les couronnes, une seule, dont on avait ménagé les vrais intérêts, s'est écartée de l'accord commun. Après lui avoir, selon l'ordre de Dieu, offert d'abord la paix, Louis, armé par cette religieuse précaution, a fait rompre ses barrières par des mains accoutumées à les franchir. Ses places emportées malgré la défense la plus vive, et son pays si entamé lui feront payer cher sa résistance; et ce dernier obstacle, qui ne saurait arrêter que par une prompte paix le cours de nos victoires, ne peut plus alarmer que la clémence du vainqueur.

C'était donc ce que nous préparait votre justice, Seigneur, lorsque rejetant nos vœux en apparence, vous nous refusiez cette paix, qui en était le continuel objet. Nous ne pénétrions pas dans la profondeur de vos conseils, nous nous contentions d'en adorer la sévérité. Nous n'espérions point tout ce retour de la fortune, nous nous soumettions à ses rigueurs, nous étions satisfaits de toutes nos adversités; mais ne pouvant rien faire de plus, nous espérions que vous le seriez de notre patience. Que n'avons-nous point souffert, quand nous avons cru voir, que notre humiliation ne pouvait vous plaire, et que vous ne nous jugiez pas dignes de vous offrir notre affliction? Vos vues se sont découvertes; le mystère s'est développé. Vos jugements toujours justes en eux-mêmes, se sont justifiés aux yeux des hommes. Vous nous étiez trop propice pour nous écouter alors, et c'était votre miséricorde qui nous refusait. Ainsi, lorsque par une parfaite soumission à vos ordres, et par une tendresse paternelle pour ses peuples, un roi selon votre cœur a été prêt d'abandonner, avec la défense de son fils, une partie de ses propres possessions, votre justice n'a accepté que le mérite de sa soumission, et a refusé ses offres. Vous avez voulu le conduire jusque sur la montagne comme Abraham; et comme ce patriarche, vous l'avez arrêté, content de son obéissance. Mais plus éprouvé qu'Abraham, vous n'avez pas voulu recevoir le sacrifice qu'il vous faisait des intérêts d'un de ses fils que vous aviez destiné pour être le père d'une grande nation; et vous lui en avez ravi un qu'il ne croyait pas que vous eussiez choisi pour victime. Un fils si prévenu de vos bénédictions, et si capable de les faire descendre sur nous; un fils qui avait réparé la perte du fils unique, irréparable par tout autre

que par lui; un fils l'amour et la confiance de l'Europe, et l'espoir de tout l'univers; un fils.... pardonnez, Messieurs, si je trouble encore par des regrets la joie de ce jour, cette auguste assemblée, cette chaire, le ministère que j'y exerce, le sujet que je viens d'y traiter, tout nous rappelle le souvenir d'un prince, qui, par l'impression de sa justice connue, avait si fort avancé la paix qui vient de nous être donnée, et par l'exemple de sa justice, était une leçon si utile pour nous faire jouir avec modération des biens qu'elle nous donne (8).

EXHORTATION SUR L'AUMONE,

A UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Fides tua te salvam fecit. (*Luc.*, VII.)

Votre foi vous a sauvée.

Où pourrais-je trouver, Mesdames, un sujet plus propre à exciter votre charité, que celui que me fournit naturellement l'évangile de ce jour, dans l'exemple d'une célèbre pénitente qui, après avoir répandu aux pieds de Jésus-Christ des larmes et des parfums en abondance, mérita d'en être canonisée d'une manière si éclatante, et renvoyée en paix avec un gage si assuré de sa justification? Sa foi fut vive, son amour ardent, sa douleur amère, son courage héroïque, sa confiance inébranlable, sa pénitence heureuse, et, ce qui convient particulièrement au dessein qui nous assemble ici, ses libéralités et ses dons, digne fruit de toutes ses vertus, furent d'un si grand prix, que le Sauveur, toujours prêt à louer le juste et à justifier le pénitent, a voulu les faire servir à jamais d'exemple à tous ceux à qui son Evangile sera annoncé. Heureuse l'âme chrétienne qui sait profiter d'un si grand exemple, et dont la salutaire intelligence sur le pauvre et sur le malade, reconnaissant dans ces misérables victimes de la mendicité et de la mort, Jésus-Christ lui-même, lui rend dans ses membres les mêmes devoirs que rendit à sa personne cette sainte pénitente. Si elle eut besoin d'une ferme foi pour trouver un Dieu Sauveur dans Jésus-Christ, vous en faut-il une moindre, Mesdames, pour trouver Jésus-Christ dans les pauvres? et ne semble-t-il pas que plus de préjugés à combattre, plus d'épreuves à soutenir, donnent à la vôtre un avantage particulier? Car, enfin, Madeleine voyait, pour objet de ses libéralités, un homme qui, au travers des dehors humiliants d'un corps mortel, laissait apercevoir quelques rayons éclatants de la Divinité, et qui, comme parlent les Pères de l'Eglise, pour avoir pris la forme d'un esclave, n'avait pas perdu la forme d'un Dieu. Vous ne voyez dans le pauvre qu'un cadavre vil et presque inanimé, que l'excès de ses maux a réduit à n'avoir qu'à peine conservé la forme d'un homme. Madeleine servait un grand prophète, que ses ennemis même, malgré leur obstination à décrier sa doctrine et ses miracles, ne pouvaient s'empêcher de regarder comme un homme parfait, et duquel toutes leurs invectives, trahissant leur animosité, faisaient en dépit d'eux de continuelles apologies. Vous servez des hommes qui souvent n'ont rien de moins rebutant que leur misère, et qui, plus misérables au-dedans qu'affreux au-dehors, n'offrent à votre charité, avec un corps défiguré, qu'une âme encore plus imparfaite. Madeleine, enfin, après avoir cru en Jésus-Christ, n'y trouva rien qui ne servît à affermir sa conviction, et le premier sacrifice de sa raison fut, si je l'ose dire, le seul qu'elle eût à faire dans la suite pour voir, dans un homme si grand, si saint, si miraculeux, le véritable Messie, son Sauveur et son Dieu. Plus vous pénétrez le pauvre, plus vous sentez le besoin continuel du renouvellement de ce sacrifice, pour apercevoir dans de si abjectes créatures, les principaux membres d'un chef si élevé, et dans le comble de la misère, la véritable image de l'Auteur de tous les biens.

Ces vérités cependant également certaines, ne pouvaient être connues, et de Madeleine et de vous, qu'à la faveur du flambeau de la foi. Aussi, Mesdames, n'ai-je garde de vouloir diminuer le mérite de cette sainte par des préférences ou des comparaisons téméraires. C'est à Jésus-Christ à juger de notre foi, dont il est l'auteur et le consommateur. C'est à lui à décider du prix de nos vertus, dont il est l'unique principe; et fondés sur l'adorable vérité de ses paroles, pouvons-nous penser rien que de fort au-dessus de la portée ordinaire d'une sainte qu'il a louée par tant d'endroits et en tant de manières; dont il a assuré que l'amour était grand pour mériter le pardon le plus authentique et le plus absolu; dont il a proposé les libéralités pour modèle à tous les chrétiens et à tous les siècles, et dont il termine le long et magnifique éloge par ces consolantes paroles : *Fides tua te salvam fecit.* Allez en paix, votre foi vous a sauvée.

Bien loin de vouloir dérober à cette sainte les justes honneurs que votre piété lui doit, je vous la propose aujourd'hui pour exemple; et sans m'attacher à vous prouver en général l'indispensable obligation de l'aumône, je vous présente quelques règles de la vôtre, dans les principales circonstances de la charité que Madeleine exerça envers le Fils de Dieu. J'en remarque deux auxquelles je m'attache d'autant plus volontiers, qu'elles me paraissent avoir été le principal fondement de l'éloge que Jésus-Christ en fait dans l'Evangile. Elle eut pour lui une attention particulière; elle exerça à son égard une libéralité sans réserve. C'est ce que Jésus-Christ attend de vous pour les pauvres; et c'est par là seul que votre charité peut avoir quelque mérite. Elle doit

(8) On n'a pas retrouvé le second point de ce discours; ceux qui liront le premier sentiront qu'on ne peut s'empêcher d'avoir regret à cette perte. (*Note des éditeurs de* 1740.)

être attentive et saintement curieuse pour découvrir les besoins des pauvres. Elle doit être libérale et sagement prodigue pour subvenir à leurs nécessités. Sans cette attention, vous n'entrez pas dans l'esprit du précepte. Sans cette libéralité, vous en négligez même la lettre. Sans cette attention, votre aumône répandue, peut-être par votre vanité, n'est pas toujours profitable au pauvre. Sans cette libéralité, votre aumône, resserrée sans doute par votre avarice, n'est jamais utile pour vous; ou pour parler plus juste, votre aumône est inutile et pour le pauvre et pour vous. Elle n'est une bonne œuvre, et selon la lettre et selon l'esprit, qu'autant que vous l'accompagnez de ces deux circonstances. C'est tout le sujet de cet entretien; et plaise à Dieu que le fruit en réponde à ce qu'on doit attendre de votre piété.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est que trop ordinaire au riche de regarder le soin particulier du pauvre comme un supplément des libéralités et le partage de ceux que leur état, presque égal à celui de l'indigent qu'il soulage, ne dispense qu'à titre onéreux de répandre des trésors. On établit ainsi un ordre de charité selon son esprit; et l'orgueil qui se trouve partout dédaignant la distribution des dons qu'il a souvent fait faire, regarde comme autant de ministres subalternes de ses largesses, ces hommes qu'une condition, ou plutôt une fortune inférieure, applique uniquement à les dispenser. Heureux encore le pauvre, quand le riche le traite ainsi, et quand il achète, par de fréquentes et larges aumônes, le droit de ne le voir jamais et de le négliger toujours.

Mais quand même toutes les misères seraient par là soulagées; quand d'abondantes largesses, fournissant à tout, ne laisseraient rien à désirer sur tous les secours que Jésus-Christ a prétendu procurer par nous à ses membres; ne croyons pas, mesdames, entrer véritablement dans l'esprit du précepte, si nous nous en tenons là. Ce précepte n'est pas seulement fondé sur les besoins de celui qui reçoit; il l'est encore sur le pouvoir de celui qui donne: et comme celui qui assiste le pauvre de ses soins ne serait pas dispensé de fournir des biens, s'il le pouvait; celui qui lui fait part de ses biens n'est pas exempt, non plus, de donner ses soins, parce qu'il le peut. Si nous envisagions la salutaire pratique de l'aumône avec les yeux de la foi, et que notre religion, attentive aux maximes de Jésus-Christ, ne nous fît pas regarder le pauvre par tout ce qu'il a de vil et de méprisable, mais par ses rapports essentiels avec le Fils de Dieu qu'il représente, aurions-nous besoin qu'une décision exacte et pieuse réglât la mesure de nos empressements et de nos soins? Quelle vivacité et quel mouvement ne nous inspirerait point l'inestimable honneur de servir Jésus-Christ en personne! Nous savons assez ce que c'est que l'attention qu'on doit à ses amis. Nous n'ignorons pas, je parle à des âmes bien nées, et ne pourrais-je pas parler ainsi à tout le monde, tant le décri parfait de la dureté et de l'oubli a rendu parmi les hommes au moins le langage uniforme sur ce point?) nous n'ignorons pas, dis-je, qu'il faut entrer dans les joies et dans les chagrins de nos amis; qu'il n'est pas permis d'attendre que dans les occasions ils réclament notre amitié ou nos services; que le soin de s'informer de leur santé, de leurs affaires, de leur famille, de leurs disgrâces, est indispensable; que c'est même un crime d'ignorer leurs peines les plus secrètes; et que ne les pas prévenir en tout approche de l'infidélité. Nous ignorons encore moins l'attention que nous nous devons à nous-mêmes: l'amour-propre ne nous rend que trop vigilants sur ce qui peut nous accommoder ou nous nuire. Si l'on a besoin du crédit et de la protection d'un grand, quel soin n'a-t-on pas d'étudier tout ce qui peut lui plaire? quelle habileté pour pénétrer, pour prévenir même tous ses désirs? Or quel ami, quel intérêt personnel nous doit plus toucher que Jésus-Christ? et, supposez l'infaillible vérité de ses paroles, qui nous doit être plus précieux que les pauvres, pour qui nous ne faisons rien qu'il ne se tienne pour fait à lui-même? *Quod uni ex minimis*, etc. Réglons-nous sur cette maxime, et profitons de l'exemple que nous donne la sainte de notre Évangile. Elle chercha le Fils de Dieu, et elle s'appliqua à découvrir curieusement tous ses besoins. Deux choses à quoi je réduis toute l'attention que nous devons au pauvre. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Ingressus Jesus domum Pharisæi discubuit; et ecce mulier, etc. Jésus-Christ étant entré dans la maison du Pharisien, se mit à table; et voici d'abord une femme. Ce ne fut pas une rencontre fortuite. Les affaires d'une femme mondaine, toujours alarmée d'un moment triste ou vide dans toute une vie qui n'est qu'un vide perpétuel, n'auraient pas, à point nommé, mené celle-ci à la porte d'un Pharisien si austère et si impitoyable censeur de ses mœurs. Ce ne fut pas par un mouvement indélibéré. Elle avait préparé par avance les précieux parfums qu'elle voulait répandre aux pieds de Jésus-Christ. Ce ne fut pas une occasion pareille à celle que ménagea la divine miséricorde à cette femme de Samarie, que le Fils de Dieu, fatigué d'un pénible chemin, attendait au bord du puits de Jacob, et qui, ne cherchant point le Sauveur, trouva même le salut sans y penser, et presque malgré elle, si je l'ose dire. Madeleine cherchait Jésus-Christ depuis plus d'un jour. Elle respirait après un temps favorable au dessein qu'elle avait de porter à ses pieds, avec l'humble aveu de ses désordres, les fruits de son opulence. Les places publiques, si souvent honorées du passage et des miracles de ce divin Sauveur, ne lui paraissaient pas un lieu convenable; non qu'elle n'eût voulu faire sa confession aux yeux de tout le monde. Elle en craignait si peu les regards, qu'un lieu plus

réduit lui parut bien moins convenir à l'humilité de sa pénitence, dont la sincérité ne permet jamais de se cacher à ceux qu'a scandalisés le désordre de sa vie. Mais elle attendait que le Fils de Dieu se trouvât à portée de recevoir ses soins. Le moment arriva. Elle fut ravie que ce fût chez un Pharisien critique, ou, si vous voulez, elle n'y fit pas attention; et presque aussitôt arrivée dans cette maison que Jésus-Christ lui-même, elle se prosterna à ses pieds, et lui rendit tous ses devoirs avec une promptitude que l'historien sacré n'a pu nous peindre plus vivement, qu'en nous disant que tout cela se fit aussitôt qu'elle sut que Jésus-Christ mangeait chez le Pharisien, et qu'elle le sut dès qu'il y arriva; sans nous laisser penser à l'intervalle qu'elle dut garder pour entrer et pour parvenir jusqu'au lieu du festin. *Ingressus Jesus, et ecce mulier*, etc.

Telle doit être à peu près, mesdames, votre conduite à l'égard du pauvre; je dis à peu près, puisque enfin le mouvement qui vous porte à chercher et à secourir les malheureux ne saurait jamais vous déshonorer devant les hommes. Grâces à la divine Providence, les âmes charitables sont respectées du siècle le plus corrompu, et le libertin critique à qui les gens de bien sont un sujet de dérision et de scandale, et dont la censure n'épargne pas les plus héroïques vertus, n'a encore osé attacher à l'aumône ni honte, ni ridicule. Vous l'avez permis ainsi, ô mon Dieu, pour ménager à vos membres chéris une ressource sans cela mal assurée dans le cœur de la plupart des chrétiens, dont la charité aurait été à de dangereuses épreuves, si vous l'aviez livrée à la merci des respects humains, écueil si ordinaire dans nos plus fermes résolutions.

Vous ne pouvez donc, mesdames, profiter de l'exemple de Madeleine sur ce point qu'en tenant, avec un sentiment égal, une conduite tout opposée. Elle chercha les yeux du monde dont elle prévoyait les railleries et les mépris; et vous devez les fuir, ou du moins ne les chercher pas, parce qu'il vous en reviendrait infailliblement de l'estime et de la gloire. Mais, encore une fois, avec le même sentiment d'une humilité diversement exprimée, ayez un empressement égal. Cherchez, cherchez les pauvres. N'attendez pas que leurs cris, fatiguant vos oreilles, vous obligent de soulager leurs besoins pour vous délivrer de leurs importunités, et exercer envers eux la charité par amour-propre. Ne vous estimez pas quittes de l'obligation de les assister parce qu'ils ne se présentent pas à vous, et ne faites point servir un criminel oubli à justifier le crime de votre avarice.

Il n'est point dit dans l'Evangile que le mauvais riche ait jamais entendu les cris de Lazare, ni qu'il lui ait refusé les miettes de sa table, dont ce pauvre malheureux souhaitait d'être rassasié. Il ne laisse pas pour cela d'être coupable, parce que nous ne devons pas seulement, dit saint Ambroise, avoir des oreilles pour entendre les tristes accents des malheureux, nous devons encore avoir des yeux pour les chercher eux-mêmes. *Non enim solas aures præbere debemus clamantium vocibus, sed oculos etiam investigandis pauperibus.*

Et sans cela, Mesdames, que deviendrait l'esprit du précepte? que dis-je? que deviendrait le précepte en lui-même? que deviendront les pauvres? par qui seront-ils soulagés? Tandis que les riches, occupés de leur opulence, jugeront, par leur félicité, de celle du reste des hommes; tandis que les tabernacles des grands deviendront, par la mollesse de leur vie, ou par le soin de leurs flatteurs, des asiles impénétrables aux cris des malheureux; tandis que la délicatesse d'une femme mondaine sera blessée de la vue, des approches, du simple récit de la misère du pauvre; tandis que ceux qui se montrent le moins seront les plus misérables, et que l'excès de leurs maux, leur honte, leur vertu peut-être et leur patience, vous cacheront le déplorable état où ils sont réduits. Hélas! qui secourra cette foule d'indigents qui n'ont d'autre ressource que la charité, tant de prisonniers à qui on ne laisse la liberté de gémir au fond de leurs cachots qu'à condition de n'être jamais entendus, tant de pauvres gens qui n'ont personne pour leur donner du secours ni pour leur en procurer, tant de familles désolées par une pauvreté secrète, à qui la nudité et la faim paraissent plus supportables que la honte de demander; tant de filles dont la vertu est dans le dernier péril, et qui, peut-être, réduites aux plus terribles extrémités, aimeront mieux être criminelles que de paraître pauvres? Qui pourvoira à tous ces besoins? qui préviendra tant de maux? Si l'on se contente de donner quelque aumône aux malheureux qui se présentent eux-mêmes, si la charité ne vous engage à chercher ceux qui ne s'offrent point à vos yeux, si vous ne visitez ces lieux obscurs, affreuses retraites de la nudité et de la faim, si vous ne consultez ces saints ecclésiastiques, dépositaires des plus secrètes plaintes et ressource universelle de tous les maux (fidèle maison, et fidèle pasteur que Dieu, dans sa miséricorde, a donné à un peuple accoutumé depuis longtemps à n'être conduit que par des saints, et qu'une charité tendre et éclairée rend si attentif sur les besoins des pauvres, si zélé pour le salut des riches, si utile et si cher à tous). Hélas! que ne vous apprendront-ils point du nombre, de la qualité, de la désolation des pauvres? Mais que n'en savez-vous point vous-mêmes? et combien de misères connues vous épargnent l'embarras de la recherche et vous dérobent l'excuse de l'ignorance? Servez-vous donc de vos propres lumières pour exercer les œuvres de miséricorde, et que ce soit par une application particulière à découvrir en détail les nécessités de ceux que vous connaissez en général pour nécessiteux, comme Madeleine s'appliqua à chercher ce qui pouvait man-

quer au Sauveur dès qu'elle fut à ses pieds. *Ut cognovit, lacrymis cœpit rigare.*

Un devoir essentiel, ou, si vous voulez, une cérémonie de pure bienséance parmi les Juifs, était de laver les pieds des hôtes. C'était, du moins, une coutume fort pratiquée à l'égard des voyageurs de quelque importance ; et il est étonnant que le Pharisien qui, comme tous ceux de sa secte, devait être fort rigide observateur de toutes ces pratiques extérieures, ait manqué sur ce point à l'égard de Jésus-Christ, dont le mérite et le relief, même selon lui, demandaient bien cette marque de considération.

L'onction ne lui était pas moins due, comme la distinction la plus honorable ; et on doit juger du cas que ce divin Sauveur faisait de cette pratique de charité, puisque toute délicieuse qu'elle était, non-seulement il ne laissa pas de souffrir qu'on l'exerçât à son égard, il se plaignit même qu'on y eût manqué. Mais si rien ne se fait par hasard, et si, dans les décrets éternels de la divine Providence, tout est ordonné pour le bien des élus, ne devons-nous pas croire que cet oubli, de la part de Simon, fût ainsi ménagé pour donner lieu à Madeleine d'enchérir sur sa magnificence, et pour attirer les justes éloges que Jésus Christ donna à ses soins, aux dépens même de celui qui l'avait invité à manger, lorsqu'après l'exposition générale d'une parabole, dont cet orgueilleux Pharisien n'avait garde de prévoir l'application à ses dépens, il l'obligea à tirer, par avance et sans y penser, une conséquence si favorable pour cette femme qu'il ne pouvait souffrir, et si humiliante pour lui?

Vides hanc mulierem : voyez-vous cette femme? cette femme, l'objet de votre mépris et l'occasion de vos conjectures impies; cette femme, que vous dédaignez avec une hauteur qui ne m'épargne pas moi-même? *Vides hanc mulierem!* Voyez-vous cette femme, votre confusion et votre modèle? Je suis entré dans votre maison ; c'était de vous, par conséquent, que je devais attendre tous les honneurs et les offices convenables. Hôte et convive à votre égard, je suis étranger pour elle, et même inconnu jusqu'à ce jour. C'est une pécheresse publique, vous êtes un Pharisien : quel contraste! Vous n'avez point versé d'eau sur mes pieds, elle les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux; elle n'a pas cessé de leur donner le baiser qu'en signe de paix vous deviez à mon auguste face. Vous n'avez pas répandu sur ma tête l'huile la plus commune, elle n'a pas épargné pour mes pieds les plus précieux parfums. Ce que vous me deviez de soins personnels, vous n'avez pas même ordonné à vos gens de me les rendre : cette femme me les a rendus avec une attention, une exactitude, une humilité, qui doivent confondre votre négligence et votre oubli, comme la témérité de vos jugements. Ce n'est pas de mon dessein, Mesdames, de vous rapporter ici toutes les mystérieuses, quoique solides explications que les Pères ont données à tous ces offices que Madeleine rendit à Jésus-Christ, et de vous y faire voir exactement, avec tout l'ordre de la pénitence, la pratique de toutes les vertus : je me contente de remarquer que ces fruits de sa douleur étaient tous de différents devoirs d'une charité très-attentive, et précisément les seuls qu'elle pût alors, par rapport aux besoins du Fils de Dieu, pratiquer à son égard. C'en est assez pour nous servir d'un grand exemple, et pour nous apprendre que la mesure de nos soins pour le pauvre doit être celle de ses besoins, que nous ne pouvons soulager s'ils ne nous sont connus.

Soigner les malades, revêtir les nus, ramasser les pélerins, visiter les prisonniers, inspirer aux uns la constance et la fermeté dans leurs afflictions, moyen si efficace pour leur salut; aux autres, la conformité d'esprit avec Jésus-Christ crucifié, motif d'une si grande ressource et d'une si abondante consolation; à ceux-ci le goût de la pauvreté, état si consacré par la pauvreté du Sauveur; à ceux-là l'esprit de pénitence dans leurs fers, et le soin de se faire un mérite auprès de Dieu de la juste, ou même de l'injuste sévérité des hommes, trop légères peines pour des crimes dont le moindre a été expié par tout le sang de Jésus-Christ. Inspirer à tous la tranquillité dans leurs maux, et leur en faciliter l'usage; la confiance en la Providence divine, et leur en faire ressentir les effets; la pratique de toutes les vertus, et leur en donner l'exemple; les consoler tous, les instruire et les édifier tous : ce sont là les exercices d'une âme vraiment chrétienne; ce sont là nos engagements, dont nous ne devons pas croire que nous acquittent envers le pauvre, ou plutôt envers Jésus-Christ, quelques sommes d'argent jetées par hasard et sans attention, ou peut-être avec une réflexion plus coupable que notre indolence.

Et n'est-ce pas ce qu'il nous a enseigné lui-même d'une manière très-précise dans l'adorable et terrible projet qu'il nous a tracé de cet arrêt décisif de notre éternité? Il ne s'est pas contenté de nous dire que ses élus seraient véritablement les bénis de son Père, pour l'avoir secouru dans la personne des malheureux : nous aurions pu nous y méprendre, et contents d'avoir, d'une certaine manière, secouru en effet et assisté les pauvres, nous aurions cru satisfaire à des devoirs auxquels la bonté de Dieu attache une si prodigieuse récompense. Il ne s'est pas contenté de faire le détail de ces différentes œuvres de miséricorde en faveur des élus; ce qui aurait pu nous paraître un magnifique éloge de la part d'un Dieu qui honore toujours ses amis avec excès, ou une louange que quelques-uns auraient méritée à la lettre, par une louable mais surérogatoire pratique de toutes ces bonnes œuvres en particulier. Il répète exactement la même chose, dans les termes du fatal et irrévocable arrêt que lancera contre les réprouvés toute la majesté de sa colère; comme s'il disait que quand

nous aurions fait quelques largesses aux pauvres, nous n'aurions pas pour cela mérité sa gloire, et que nous en étions réellement exclus pour nous être négligés sur cette attention qu'il demandait de nous sur tous ses besoins divers. J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas revêtu; j'ai été malade, et vous ne m'avez pas consolé. Alors, dit Jésus-Christ, les hommes ne manqueront pas de répondre : Hé! Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu dans un état si digne de notre pitié et de nos soins? c'est-à-dire : Ah! Seigneur, si nous avions su quels étaient vos besoins, si quelque récit, non de votre misère, nous ne pouvions vous en voir souffrir, mais si le récit seul de la misère des pauvres, que nous regardions véritablement comme vos membres, nous avait éclaircis sur leur pitoyable état; si par leurs plaintes ou leur présence, ressource dont l'inquiète et ingénieuse misère se prive si rarement, ils eussent réclamé notre charité; si leur silence, preuve si peu équivoque de la douceur de leur état, ne nous eût pas calmés et rassurés sur leurs besoins, que n'aurions-nous pas fait pour les soulager? Et vous, mon Dieu, qui connaissez le fond des cœurs, ignorez-vous quelles étaient sur cela nos dispositions? Mais Jésus-Christ leur répondra : Je manquais d'habits, et vous ne m'avez pas revêtu. Ne vous suffisait-il pas de savoir que j'étais dans la personne des pauvres, et n'était-ce pas à vous à vous instruire de mes besoins? Souvent j'étais étendu sur le carreau : vous l'ignoriez, dites-vous; mais cette foule de domestiques, superbe et inutile cortége de votre vanité, ne vous en auraient-ils pas avertis si vous les en eussiez chargés, et si vous leur aviez marqué que c'était par là qu'ils pouvaient vous plaire? Je languissais dans les prisons et dans les hôpitaux : vous avez manqué de m'envoyer du secours. Mais quand vous m'auriez soulagé par vos libéralités, vous avez négligé de venir me visiter, me consoler, vous assurer par vous-mêmes que je ne manquais de rien. Vous vous en reposiez sur la charité de gens plus vertueux ou plus opulents que vous; sur le soin de ceux que le zèle ou le devoir ont préposés au gouvernement des prisons et des hôpitaux. Mais la loi de l'aumône n'était-elle pas une obligation personnelle qu'il fallait remplir? Mais dans le temps que la misère était plus grande, n'étiez-vous pas obligés de vous informer si les fonds ordinaires étaient suffisants et proportionnés à la multitude des misérables? Mais supposant que les pauvres étaient mes images et mes membres, avez-vous cru pouvoir mériter effectivement le salut éternel en leur donnant, dans l'occasion, des secours que la simple humanité ne saurait refuser? Était-ce par des œuvres purement naturelles, ou sans réflexion, que vous pouviez prétendre à une si prodigieuse récompense? Non, vous n'aurez jamais de part à ma gloire : allez, allez, maudits, au feu éternel: allez recevoir le digne salaire de votre inhumanité. Terrible, mais juste châtiment de l'indolence des hommes sur la nécessité de leurs frères!

Vous n'avez peut-être pas besoin, Mesdames, d'être effrayées par un motif si terrible; et vous seriez sans doute également édifiées, si le temps me permettait de vous faire voir en détail, que toutes les raisons qui établissent le précepte de l'aumône (et combien n'en avons-nous point?) nous obligent en particulier à cette attention; ou si je vous exposais simplement combien de vertus vous pouvez pratiquer dans cette seule action, qui renferme véritablement toutes les bonnes œuvres. Cette dernière vue aurait pu suffire à la piété tendre que Jésus-Christ a répandue dans vos cœurs. Mais je n'ai pas cru qu'il me fût permis de négliger l'instruction que me fournit mon Evangile, ni que ce fût en tirer tout le profit que de vous représenter le mérite et la douceur de cette attention, dont j'ai l'honneur de vous entretenir, sans en établir l'indispensable devoir. Appuyé sur le même exemple, je vais vous le développer, et vous faire voir qu'à cette application pour découvrir les besoins des pauvres, doit se joindre la libéralité qui les soulage. C'est ce que je ne ferai qu'en deux mots, pour ne pas abuser de l'attention dont vous m'honorez. Car je sais que j'en ai presque épuisé la mesure ordinaire; et je n'ignore pas qu'il m'appartient moins qu'à tout autre d'aller au-delà.

SECONDE PARTIE.

En vain sommes-nous attentifs sur les besoins des pauvres, et zélés pour les servir; nos assiduités leur sont inutiles, et notre consolation leur est à charge, si, avec nos soins, nous ne leur donnons libéralement nos biens. Je réduis cette libéralité à deux chefs. Donner beaucoup, et donner du sien. Madeleine fit l'un et l'autre; la simple lecture de l'Evangile nous en convainc. Elle donna beaucoup. Rien n'était plus précieux que les parfums qu'elle employa pour embaumer les pieds adorables du Fils de Dieu; et de toutes les différentes recherches des interprètes, pour en supputer exactement le prix, il résulte du moins que ce prix était très-considérable. Dépense, au reste, que Madeleine ne fit pas une fois seulement, puisque, si nous en croyons une opinion assez commune parmi les Pères de l'Église, ce fut de sa charité que Jésus-Christ reçut, par trois différentes fois, les onctions dont il est parlé dans l'Evangile; et on ne doit pas croire que cette sainte ait employé pour la tête adorable du Sauveur de moins rares aromates que pour ses pieds.

Qui de vous, Mesdames, n'aurait été charmée de l'honneur et de la consolation que reçut cette sainte femme? Qui de vous, en sa place, aurait été moins prodigue? Quel plaisir n'auriez-vous pas eu de faire à Jésus-Christ un sacrifice de tous vos biens, ou pour mieux dire, des siens? Car enfin, tout n'est-il pas à lui, nos richesses, nos vies,

nos mérites, nos vertus? Que pouvons-nous lui offrir qui ne soit de ses dons? Et ne pourrait-on pas dire en ce sens, que comme, à proprement parler, on ne saurait être libéral pour soi-même, on peut encore moins l'être à l'égard de Dieu, qui, seul riche de son propre fonds, n'a pas besoin de nos biens, et à qui seul, comme maître absolu de tout l'univers, il appartient proprement d'être libéral? Mais ce divin Sauveur a voulu qu'une libéralité que nous ne pouvons exercer à son égard, devînt praticable envers les pauvres qu'il a substitués à sa place, et pour qui il nous a ordonné de faire ce que Madeleine fit pour sa personne, et ce que vous auriez, Mesdames, si ardemment désiré de faire comme elle.

Faites usage d'un sentiment qui réveille en vous l'idée du bonheur de cette sainte; et que la magnificence d'une tendre charité se répande sur les indigents, membres précieux d'un chef si digne de nos plus chers hommages. S'il en a multiplié le nombre, en déplorant la misère de ceux qui souffrent, bénissons la divine miséricorde, de nous avoir fourni plus de moyens d'exercer une ample et utile libéralité. S'il n'y avait point de pauvres, il n'y aurait point de riches. Leur misère seule fait votre opulence. La terre que Dieu avait donnée aux enfants des hommes pour la cultiver et pour y vivre, appartient de droit aux pauvres comme à vous. Elle est suffisante pour leur subsistance et pour la vôtre: mais elle n'est qu'abondamment suffisante. Ne dérangez pas l'ordre établi, et ne renversez point, autant qu'il dépend de vous, les desseins d'une si sage Providence, par des dépenses excessives, dont les hommes ne profitent point, et qui soient, si j'ose m'expliquer ainsi, en pure perte. Ne vous plaignez pas, félicitez vous plutôt de ce que Dieu vous faisant les dépositaires des biens de vos frères, vous a rendus responsables de leur subsistance, au lieu de leur donner, comme à vous, ce qui leur appartenait. En cela il ne vous a rien ôté des moyens nécessaires pour vivre, il n'a fait que vous donner les moyens de vous sanctifier. Profitez de ces grâces, mesdames, et ne vous excusez point sur la disette des saisons et sur la stérilité des campagnes. Que les malheurs qui désolent la face de la terre, ne servent, au contraire, qu'à retirer de votre charité des secours plus abondants. Dans ces temps durs que la miséricorde ou la justice de Dieu envoie à son peuple, pour l'éprouver ou pour le punir, que ne ressentez-vous point, ou du moins, que ne craignez-vous point de ressentir de la calamité publique? De combien de prétextes ne se sert point le mondain pour se dispenser de donner l'aumône? Que n'alléguez-vous point vous-mêmes pour diminuer les vôtres? Hélas! Mesdames, où en sont les pauvres, si vous vous retranchez, à leur égard, sur une disette générale dont vous vous ressentez, ou sur des misères qui vous paraissent à craindre? Car enfin, si vos plaintes ne sont pas injustes; si, par le détail de vos besoins exagéré peut être, et d'un nécessaire que votre amour-propre pourrait pousser trop loin, on démêle, au travers de tout cela, que vos facultés sont en effet resserrées, que devez-vous penser de ceux qui, après tout, ne profitent point de vos malheurs, et à qui la plus prodigieuse abondance ne donne rien que vos aumônes? Servez vous donc de ces raisons mêmes, où vous prétendez trouver la dispense de donner, pour donner encore davantage; et faites pour les pauvres, dans ces disgrâces universelles, ce que vous faites pour vous-mêmes dans une disette personnelle. Avouez-le, Mesdames, ce n'est pas dans ce temps-là que vos affaires sont le plus dérangées. Vous avez soin de vous régler; et par nécessité, ou par une sage précaution, vous vivez alors sans le secours de plusieurs dépenses, que votre abondance vous faisait regarder comme indispensables. Tant il est vrai que la prospérité sait nous susciter mille imaginaires besoins, que l'adversité fait disparaître. Usez, dis je, de la même précaution pour les pauvres; ménagez-vous en leur faveur, et alors vous recevrez comme des effets de la miséricorde de Dieu, ce que vous n'envisagez que comme des fléaux de sa colère. Car enfin c'est par-là que Dieu prétend vous sauver; et ce que vous recevrez en donnant l'aumône, ne doit-il pas vous engager à la donner abondante? Peut-on payer trop chèrement un bien qui est inestimable? Et supposé cette incontestable vérité de la foi, que c'est par l'aumône que nous rachetons nos péchés; quoi que nous donnions, que donnons-nous qui approche de ce que nous recevons, dans ce commerce que Dieu a établi entre nous et le pauvre? Commerce où les pauvres trouvent bien moins à profiter que nous.

Oui, Mesdames, si vous êtes chargées de la subsistance du pauvre, le pauvre est chargé de votre salut; et si vos mains s'ouvrent abondamment et constamment en faveur des misérables, ceux qui en profitent n'auraient-ils pas, dit saint Damascène, en quelque sorte droit de vous remercier par les mêmes paroles dont Jésus-Christ consola la Madeleine, *Remittuntur tibi peccata.* Vos péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé. Preuve que vous avez beaucoup aimé, c'est que vous avez beaucoup donné. *Propter quod dico tibi*, etc. Car l'amour est le vrai principe de la libéralité, et la libéralité est l'effet le moins équivoque de l'amour. C'est l'amour, et l'amour seul, qui nous peut faire donner tous nos biens sans regret. C'est l'amour qui fait que l'on donne jusqu'à sa vie; c'est l'amour qui fait qu'après s'être dépouillé de tout pour ce que l'on aime, on compte encore tout cela pour rien. *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.*

Donnez donc beaucoup comme Madeleine, si vous aimez comme elle, puisque tout vous y invite: la multitude des pauvres, et la grandeur de leurs besoins, le nombre et la

griéveté de vos fautes, qui seront effacées par les traits de votre charité, les sollicitations de Jésus-Christ et l'abondance de ses récompenses ; mais donnez du vôtre, car elle donna du sien ; et ce fut là, si je ne me trompe, le principal fondement de cette préférence éclatante que le Fils de Dieu donna à la libéralité de cette sainte, au-dessus de celle du pharisien, lorsqu'il lui fit entendre qu'elle avait plus donné que lui. Car, après tout, quelque précieux que fût ce parfum dont Madeleine avait fait la dépense pour les pieds adorables du Sauveur, devons-nous croire qu'il lui en ait plus coûté qu'il n'en coûta à un pharisien superbe pour régaler Jésus-Christ avec la pompe et la splendeur convenables à la dignité d'un tel Convive, ou plutôt à sa vanité propre? Mais ce fastueux pharisien donnant beaucoup, ne donna pas du sien. C'était un festin dont la magnificence n'était pas capable de l'incommoder, et où son orgueil ne retrouvait que trop le dédommagement de sa dépense. Madeleine n'épargne rien. Elle n'use d'aucune réserve. Rares présents, parfums exquis, parures de sa mondanité, soupirs de son cœur, larmes de ses yeux, sacrifice de toute sa personne, tout est mis en usage. Elle ne fit pas servir une eau ordinaire pour laver les pieds du Sauveur, ni pour les essuyer, le linge le plus fin, dont elle ne manquait pas sans doute ; elle n'avait garde de vouloir remplir les devoirs sur lesquels le pharisien s'était oublié, par quelque chose qui fût moins à elle que ses pleurs et ses cheveux. Les sentiments de son cœur, déjà acquis à Dieu, lui avaient dès-lors inspiré de quelle manière ce Dieu veut être servi : et instruits de plus loin qu'elle, nous devons bien moins ignorer que de toutes nos bonnes œuvres, le sacrifice est la plus excellente, ou, pour mieux dire, que le sacrifice seul est de quelque prix ; que ce n'est que par là qu'on honore Dieu ; que nous devons lui rendre cet honneur de notre propre substance ; en un mot, suivant les paroles de l'apôtre saint Jean, que nous devons imiter la charité infinie de Jésus-Christ, qui a donné pour nous jusqu'à sa vie. Nous ne faisons donc pas assez, lorsque, pour le soulagement des misérables, nous répandons même de grands trésors, qui ne nous coûtent rien, et que dépouillant notre avarice, dit saint Chrysostome, nous enrichissons notre vanité et notre amour-propre. Je ne parle pas à ces infâmes usuriers, à ces misérables sangsues du public, qui, du fruit des plus monstrueux larcins, entreprennent, pour s'immortaliser, quelques légères ou même d'éclatantes fondations, et nourrissent quelques pauvres du sang de mille familles qu'ils ont appauvries. Bien loin qu'ils puissent pratiquer une charité bien réglée, l'énormité de la plus rapide et de la plus criante fortune les a presque mis hors d'état de pouvoir jamais, à la rigueur, pratiquer une exacte justice.

Je parle à des âmes chrétiennes ; je parle à vous, Mesdames ; et supposant que vos biens sont légitimement à vous, et que votre religion ne vous permettrait pas de regarder comme une bonne œuvre une aumône qui serait défectueuse dans sa source et dans ses motifs, je dis que vous ne faites pas assez, si, dans celles que vous faites du fonds le mieux acquis, et avec les intentions les plus pures, vous ne donnez du vôtre ; je veux dire, s'il n'en coûte quelque chose à votre commodité et à votre inclination.

Vous donnez beaucoup, à la vérité, lorsque dérobant tout le superflu à votre état, vous en assistez les pauvres dans leurs besoins ; car enfin le superflu va loin ; je dis même le superflu à votre état ; et si tous les hommes se réduisaient sur ce pied, peut-être ne verraient-ils jamais de temps où ils fussent obligés de se resserrer davantage. Vous donnez du vôtre, lorsque vous soulagez ces malheureux aux dépens de quelque nécessaire, ou de quelque douceur permise. Vous donnez beaucoup, lorsque votre charité embrassant toutes sortes de malheureux, vous bâtissez, vous fondez, vous rétablissez, vous enrichissez ces maisons, honorables et universelles ressources de la mendicité et de la maladie. Vous donnez du vôtre, lorsque distribuant en détail d'aussi fortes sommes, vous faites des biens aussi grands et plus secrets. Vous donnez beaucoup, lorsque sensibles à une misère extraordinaire, et ne pouvant pas seules y remédier entièrement, vous prenez sur votre compte un nombre d'indigents que certains rapports vous rendent chers, et vous font servir avec soin. Vous donnez du vôtre, lorsque faisant subsister un nombre égal de pauvres, vous n'y faites aucune acception, et que, déterminées par la seule qualité de leurs misères, vous soulagez ceux dont les maux ou les mauvais naturels révoltent plus votre délicatesse. Vous donnez beaucoup, lorsqu'un zèle louable vous associant à tous les pieux desseins et à tous les établissements utiles, vous procurez l'abondance et le bon ordre dans la charité. Vous donnez du vôtre, lorsque prenant en cela plus de soin et de peine que peut-être bien d'autres, vous n'y êtes cependant comptées pour rien, et que vous rendez aux membres de Jésus-Christ des services qui ne sont connus que de Jésus-Christ même, et qui ne sont récompensés que de lui. Vous donnez beaucoup, lorsque vous entrez dans les œuvres de miséricorde, et que vous employez à un exercice si saint, un temps que le mondain donne à des plaisirs criminels, et que le chrétien lâche passe dans une molle oisiveté. Vous donnez du vôtre, lorsque vous souffrez que d'autres partagent ces bonnes œuvres avec vous, et que votre amour-propre sacrifie, en cela, le plaisir de dominer et de présider seules au soin et au gouvernement des pauvres ; sentiment si délicat et si ordinaire aux femmes dévotes. Enfin, vous donnez beaucoup, lorsque vous donnez vos biens aux pauvres, et que, semblables à Madeleine, vous répandez des parfums aux pieds de Jésus-Christ. Vous donnez du vôtre, lorsqu'à l'exemple de cette

même sainte, vous y répandez des larmes; larmes de compassion pour le pauvre, larmes de regret sur vos péchés; larmes qui doivent être le pain et la nourriture du chrétien; larmes si précieuses devant Dieu; larmes qui sont la semence d'une si abondante joie; larmes, dans ce saint temps si conformes à l'esprit de l'Eglise; larmes enfin, que les crimes des hommes, que la désolation de la terre, que les calamités publiques, que les malheurs d'une guerre nécessaire, rendent si fort de saison, et ne doivent que trop arracher des cœurs véritablement chrétiens.

Vous en jugez ainsi, Madame; et votre vertu, supérieure à l'éclat de la plus sublime grandeur, vous fait sans doute gémir sur tant de maux aux pieds des autels que vous visitez avec tant d'édification. Le sort de ces malheureux, qui, soutenant la plus juste cause, périssent dans cette guerre, et périssent peut-être éternellement, vous touche encore plus que les grands intérêts qui s'y traitent, auxquels cependant Votre Altesse est si liée; et dans la ferveur de vos prières, si dignes d'être exaucées, vous demandez sans doute avec plus d'ardeur la paix, que le prompt affermissement de ces événements magnifiques qui assurent, non pas à l'ambition du roi, comme l'ont dit nos ennemis, mais au privilège de son sang et au mérite de sa piété, la monarchie la plus florissante; ou pour mieux dire, Madame, vous demandez également à Dieu, pour sa gloire, ces deux choses si liées, puisque le nœud de ces deux grands empires doit seul procurer l'éternelle solidité de la paix, et que la paix doit assurer le bonheur de tous les empires; étendre la véritable religion; réunir à un seul culte ces restes épars d'esprits factieux et inquiets, mais désormais privés de toutes leurs ressources; en un mot, puisque le règne de Jésus-Christ doit être établi dans tous les peuples, par l'inviolable union, ou, si j'ose m'expliquer ainsi, par l'unité des deux plus grands rois du monde. *In conveniendo, etc.*

Ce sont là, Mesdames, les vœux que, pour remplir l'intention de l'Eglise, vous devez faire dans ces jours favorables que la clémence divine vous ménage avec tant de bonté. Jours heureux, qui nous présentent tout ensemble et les mystères de notre Rédemption, et les grâces qui en sont les fruits. Profitez de ces jours de salut. Que les pauvres en profitent aussi. Ou pour mieux dire, profitez-en par le secours des pauvres. Qu'une abondante charité imite en quelque sorte la surabondante miséricorde de Dieu. Faites couler sur ces malheureux plus de trésors, à mesure que Dieu fait couler sur vous plus de grâces. Puisse votre libérale reconnaissance envers les pauvres, rendre à Dieu le prix de ses bienfaits! Puissent les pauvres, par leurs prières, vous rendre auprès de Dieu le prix des vôtres, et nous assurer cette paix salutaire, qui passe tout sentiment, et qui dure autant que tous les siècles! *Amen.*

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE NIMES, AUX APPROCHES DE LA PESTE.

Il y a longtemps, mes très-chers frères, que la colère de Dieu nous menace et que l'ange exterminateur est à nos portes. Ce péril, qui, par sa grandeur, aurait dû répandre dans vos âmes une crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse, et vous accoutumer, par sa durée, à marcher avec une constante fidélité dans les voies de la justice, n'a fait sur vous que de légères et de très-courtes impressions. Dès que la mort commença à frapper une ville célèbre, que son importance et les liaisons que vous donnent avec ses habitants la proximité et le commerce, vous ont toujours rendue si chère, vous fûtes touchés de ses malheurs et vous les craignîtes pour vous. Nous ordonnâmes d'abord des prières dans toutes les églises de notre diocèse, pour demander au Seigneur qu'il daignât détourner ce fléau de dessus nos têtes et en délivrer nos voisins. Les prières se continuent encore; mais vos alarmes ont bientôt cessé. Le temps qui accoutume à tout, vous a familiarisés avec l'idée du mal. Tout le ravage de la peste a commencé à ne vous plus intéresser que comme une nouvelle publique et étrangère. Chaque mouvement qu'elle a fait, en pénétrant d'une ville dans une autre, en a tout au plus produit chez vous un passager, presqu'aussitôt calmé qu'excité. Vous avez déploré le sort des villes infortunées, secouru celle avec qui des liens d'une étroite et ancienne amitié vous unissent; regretté vos amis et vos proches enveloppés dans la ruine commune; loué les ouvriers évangéliques, victimes de leur zèle pour le salut des peuples, et révéré la piété et le courage des saints prélats qui ont si généreusement prodigué leurs biens, leurs soins et leur vie pour leur troupeau, et, à la gloire de la religion, rempli de nos jours avec le courage des Cyprien et des Charles Borromée, leurs véritables et essentiels devoirs. Vos attentions se sont bornées là; et comme si l'étendue et les progrès du mal vous avaient rassurés, il semble que vous croyez devoir être épargnés, quand vous êtes investis de toutes parts.

Il est temps, mes très-chers frères, de vous réveiller de ce profond assoupissement, car votre salut est proche. Vous le sentez dans ce moment, sans doute; et de nouvelles frayeurs viennent aujourd'hui au-devant de nos remontrances; mais frayeurs passagères peut-être, et prêtes à se dissiper avec l'éloignement du mal. Nous ne cherchons pas à jeter parmi vous la consternation et le trouble, et nous souhaiterions de tout notre cœur, qu'il nous fût permis d'écarter de vos esprits de si tristes images. Mais ce ménagement serait un poison, non pas un remède. La tranquillité du moins, qui jusqu'ici vous a ôté toute attention sur la peste corporelle, serait pernicieuse sans ressource, si elle vous endormait sur la con-

tagion de vos âmes. Ne soyez pas occupés, si vous voulez, de l'horreur de la maladie; mais soyez le des jugements terribles qui doivent suivre la mort. Ne redoutez point ce qui ne peut tuer que le corps, mais redoutez celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme. Cette dernière crainte vous rassurera contre l'autre. Qui craint véritablement Dieu, ne craint rien que lui, et se met, par une parfaite confiance, au-dessus de cette peur naturelle, et pour ainsi dire, machinale, qui, loin de chasser le mal, l'appelle et l'irrite, et en est un des symptômes les plus funestes.

Vous vous arrêtez à examiner les causes et l'origine de la peste. Vous repassez sans cesse dans votre esprit toutes les adversités qui l'ont précédée, ou qui l'accompagnent. Vous déplorez la dureté de votre sort comme les païens qui n'ont aucune espérance pour l'autre vie, ou comme les chrétiens lâches, qui perdent tout le mérite de leurs souffrances par l'inquiétude et le murmure. Vous l'imputez avec amertume à ceux qui n'en sont pas les vrais auteurs, ou qui, dans des temps aussi difficiles que ceux-ci, auraient eu peine à vous rendre plus heureux. Toutes ces idées font une diversion qui vous amuse ou vous aigrit, et qui vous éloigne de l'objet qui devrait être votre véritable point de vue. Un retour sur vous-mêmes adoucirait vos peines et vous les rendrait utiles. Méconnaître ou rechercher ailleurs la source de nos malheurs, c'est une aveugle stupidité et un orgueil impie.

Allons au vrai principe, mes très-chers frères; c'est Dieu qui dispose de tous les maux. Il les tient tous en réserve pour les faire servir aux desseins adorables de sa justice et de sa miséricorde. Les créatures ne font qu'exécuter ses ordres, et toute la nature lui obéit. Les calamités publiques sont, pour l'ordinaire, le châtiment des crimes communs de tout un peuple; quelquefois l'expiation des fautes d'un homme seul; souvent pour les pécheurs une grâce de salut, et toujours une épreuve pour les élus. Celui qui a répandu la contagion dans nos provinces, c'est celui qui submergea le genre humain dans le déluge universel, parce que toute chair avait corrompu ses voies; c'est celui qui fit descendre les flammes du ciel sur des villes abominables, où à peine se trouvait-il un seul juste; c'est celui qui envoya la peste sur le peuple d'Israël pour punir un péché du roi David; c'est celui qui, dans tous les temps, a affligé de tant de misères passagères des hommes dont les plus innocents ont toujours été assez coupables pour mériter de telles peines. Trop heureux de les voir suivies d'une prompte et immortelle récompense et de porter au tribunal rigoureux du souverain juge, des vertus purifiées par de si utiles tribulations!

Sondons notre cœur, mes frères, avec simplicité et droiture, et nous trouverons de quoi justifier la Providence. Sans attribuer nos maux aux causes naturelles qui se montrent à nos yeux, ou qui peut-être nous sont cachées, et dont la découverte ne serait pas une ressource pour nous; sans avoir recours aux desseins plus profonds d'une sagesse impénétrable, n'y a-t-il pas dans l'iniquité dont la terre est couverte de quoi allumer plus que jamais la colère de Dieu? Ses fléaux tombent justement sur les peuples, parce qu'ils sont aujourd'hui parvenus à un excès de corruption qui ne régnait point encore du temps de Noé, et que leur dépravation passe celle des villes impures consumées par le feu, et va jusqu'à des fureurs inconnues à tous les siècles. Plus de frein dans la volupté et dans la licence; plus de mesure dans les haines; plus de scrupules sur les plus noires trahisons; plus d'obstacles aux plus injustes et aux plus odieux projets, que l'impossibilité; plus d'autre Dieu que l'intérêt et le ventre; plus de respect pour le sacré lien du mariage, précédé chaque jour par la turpitude, ou destiné pour la couvrir. Le goût du crime, dans l'horreur même qu'il inspire; la voix de la nature étouffée, et ses droits violés avec le comble de l'impiété; l'impudence et la dissolution gravées sur des fronts nés pour la modestie, et qui ne savent plus rougir que de ce qui devrait faire leur gloire; la bassesse et l'iniquité levant en tous lieux la tête, à la honte de l'honneur et de la probité de notre siècle, qu'elles ont su altérer et accoutumer par leur éclat à oublier leur ignominie; le scandale porté partout, ou plutôt, le scandale presque aboli, tant le plus affreux dérèglement a acquis d'empire pour devenir la règle même. Une superbe indocilité d'esprit associée à l'hérésie expirante, ou prenant sa place; l'une et l'autre dégénérées en irréligion: les vérités capitales ébranlées par les fondements, et l'autorité qui les assure, devenue le jouet des passions et des intérêts des hommes; l'aveugle sagesse du siècle réglant tout au gré de ses désirs, jusqu'à la religion; et avant le dernier avénement du Fils de l'homme, la foi déshonorée, énervée et presque éteinte sur la terre.

Voilà, mes frères, les excès qui ont monté jusqu'au trône de Dieu. Dans cette corruption si universelle, par quel privilége nous croirions-nous à couvert de ses vengeances? Votre innocence et votre candeur déposent-elles contre l'indiscrétion de ce détail? et pourriez-vous vous plaindre qu'en voulant vous découvrir les vraies sources de vos malheurs, j'ai osé dévoiler à vos yeux des crimes que vous ne connaissiez pas? Ah! que n'avez-vous droit de me reprocher une telle faute! Le Seigneur la pardonnerait à mon zèle. Mais chacun de vous sait ce qu'il a à s'imputer, et doit juger de ce qu'il a à craindre.

Je ne veux point, encore une fois, vous affliger, mes frères, quoique dans les conjonctures présentes cette circonspection soit désormais inutile. Mais quand je jetterais la tristesse dans vos âmes, bien loin de m'en repentir, je m'en réjouirais, si c'était la tristesse d'une vraie pénitence. Elle peut

seule arrêter le bras de Dieu prêt à vous frapper; elle peut du moins en rendre les châtiments heureux et favorables pour vous.

Celui qui est la vérité par essence a dit, par son prophète, que quand il aurait prononcé contre l'impie un arrêt de mort certain, si l'impie fait pénitence, il vivra certainement. Ninive, condamnée à périr au bout de quarante jours, obtint grâce par ses jeûnes et par ses larmes. Qui sait si sur une désolation moins assurée, les prières, jusqu'ici inefficaces, ne désarmeront point le bras vengeur? Qui sait si celui qui, à notre grand étonnement, a su transporter la mort d'une province voisine dans un coin de la nôtre, sans qu'elle se soit arrêtée sur nous, après avoir fait tomber mille têtes à notre côté et dix mille à notre droite, n'ordonnera pas à son ange de nous épargner? Mais enfin, si la pureté de nos cœurs n'est pas digne d'obtenir une telle grâce; si, dans les desseins de Dieu, la cessation de ce fléau n'en doit pas être une; si c'en est une, au contraire, qu'une affliction si générale, si inévitable, et préparée de loin par des avertissements si précis et si sensibles; une sincère pénitence est l'unique, mais efficace ressource pour vous.

C'est elle qui peut vous procurer la vraie tranquillité que vous chercheriez en vain dans les plaisirs et les dissipations du siècle; c'est elle qui peut faire naître en vous cette joie et ce dégagement d'esprit, à quoi toute la science des hommes a réduit le préservatif contre l'air empesté. A Dieu ne plaise que nous donnions à ce conseil toute l'étendue que l'irréligion lui donne, et que nous vous inspirions de vous étourdir par la volupté sur les maux que vous avez à craindre! Fussiez-vous plutôt les victimes des plus mortelles alarmes que de vous guérir par un tel remède! Vous payeriez chèrement le charme qui vous aurait endormis, et vous sentiriez dans les approches du mal un contre-coup bien terrible! Malheureux d'être livrés si tard à cette cruelle syndérèse; plus malheureux alors, si elle vous épargnait! Mais les larmes d'un cœur contrit n'ont rien de trop amer : elles sont douces et consolantes. Le plaisir pur est dans la sérénité de l'âme, et la paix de la bonne conscience fait la vraie tranquillité. Vous n'en trouveriez qu'une imparfaite dans toutes vos précautions pour vous mettre à couvert. Nous n'avons garde cependant de les condamner. Elles sont dans l'ordre de Dieu, et sa providence les exige. Nous nous plaindrions plutôt de ce qu'elles sont ici négligées, et de ce que tout ne conspire pas assez à seconder le zèle des personnes préposées pour vous gouverner. Nous voudrions trouver des entrailles de miséricorde à la place de ces cœurs de bronze, qui se ferment si cruellement à la nécessité publique; et les riches impitoyables doivent savoir que celui qui a envoyé la peste, et qui, dans ses décrets adorables, en a déterminé le cours et le progrès, n'a pas en vain mis dans leurs mains les secours qui pourraient l'arrêter. Il leur demandera le sang de leurs frères, livrés à la mort par leur dureté et leur avarice.

Mais plus les ressources humaines nous manquent, plus nous devons, mes frères, mettre notre confiance en Dieu seul. C'est Dieu sans doute qui, pour nous rappeler à lui, permet que le refus des soulagements qui sont au milieu de nous, rende notre péril plus évident, et notre recours à sa bonté plus indispensable. Trop d'abondance et de sûretés tiendrait nos cœurs encore attachés à la terre, et flatterait peut-être notre espérance pour la vie, aux dépens de notre salut. Jamais Dieu ne nous tend plus tendrement et plus efficacement les bras que quand tout le reste nous abandonne. Il pourrait vous conserver sans le secours des hommes; mais sa volonté et votre unique intérêt, c'est votre sanctification. Ne négligez pas ce moyen qu'il vous donne d'y parvenir. Mettez-le en œuvre par une humiliation profonde, par une intime componction et par une confiance sans bornes; et vous verrez, avec une assurance égale, arriver ou fuir le mal. Vous verrez même avec joie ce jour du Seigneur que vous aurez si sagement prévenu. Quelle conjoncture pourrait jamais être plus salutaire pour vous; et dans quelle circonstance plus heureuse voudriez-vous souffrir une mort inévitable?

Vous n'avez pas compté de vous y dérober toujours et de vous éterniser ici-bas. Vous ne le voudriez pas même, si vous êtes véritablement chrétiens. Les plus enivrés de l'amour du siècle, ces cœurs de boue, assez lâches et assez impurs pour démentir, par un si honteux attachement à la terre, la noblesse de leur origine, n'oseraient avouer une disposition si indigne de l'homme. La loi d'ailleurs, fût-elle encore plus dure, est irrévocable; il faut la subir. Quand y serez-vous disposés? Vous craignez, dites-vous, de paraître devant Dieu; vous êtes frappés de la terreur de ses jugements; vous n'avez pas fait pénitence; vous voulez vous purifier par un espace entre la vie et la mort; vous attendez le moment de grâce. Le voici, mes frères. Quelle grâce plus marquée qu'une maladie populaire et presque incurable, qui vous annonce la mort d'assez loin pour vous donner le loisir de la prévoir? C'est ce véritable intervalle plus utilement rempli, si vous êtes prudents, que par une retraite choisie par l'amour-propre, où les passions ne meurent presque jamais, et où, dans les restes d'une vie triste et nonchalante, on expie moins de fautes que l'on n'en commet. Les jugements du Seigneur sont terribles; mais cesseront-ils de l'être quelque jour? Si, dans le cours de la vie ou dans une fin plus paisible, vous en êtes moins effrayés, défiez-vous de l'indolence qui vous rassure. Vous mourrez sans les craindre, et vous allez les subir sans les avoir médités. Dans cette déplorable stupidité, moins ils vous paraissent terribles, plus ils le sont. Quand le seront-ils moins que lorsque le juge, vous appelant à son tribunal, vous donne

toutes les instructions et les secours pour en éviter la rigueur; qu'il vous prépare vos réponses et met tous les droits de ses vengeances à la merci d'un repentir qu'il vous inspire et vous facilite? C'est la pénitence elle-même qui se présente à vous. Vous n'avez qu'à l'embrasser avec une soumission courageuse. Elle vous détermine et vous épargne l'embarras d'un choix qui, toujours entre vos mains défectueux ou lent, est sujet à de grands mécomptes. C'est le Fils de Dieu lui-même, qui vient vous visiter et vous rechercher, puisque vous n'avez pas la force d'aller à lui. Il ne vient point la nuit comme un voleur, ni ne vous surprend au moment que vous n'y pensez pas, comme son Evangile vous en avait menacés. Il semble qu'il ait dérogé en votre faveur à cette incertitude, dans laquelle il voulait que vous vissiez son jour et son heure; et qu'à l'inutilité des moyens qui devaient être si capables d'exciter votre vigilance, il en ait substitué un auquel vous ne pouvez la refuser sans une aveugle fureur. Quand serez-vous prêts, si vous ne pouvez l'être à présent; et quelle précaution voulez-vous prendre que cette conjoncture ne vous offre et ne vous aplanisse? Comparez cette situation avec celle où vous pouvez attendre la mort; et rendez gloire à celui qui, au milieu d'un châtiment général, fait trouver à chacun de vous tant de ressources de salut, et dans le fort de la colère, se souvient, si heureusement pour vous, de sa grande miséricorde.

Des maladies ordinaires vous attaquent. Leur violence ou leur langueur sont des obstacles à votre conversion. Vous ne pouvez, dans l'accablement de vos maux, entrer dans une discussion qui les irriterait et qui serait le plus pénible de tous; et dans un état plus tranquille, vous ne voulez jamais, tant qu'il vous reste le plus faible espoir de votre guérison, vous exécuter sans retour. Vous attendez, pour vous préparer à la mort, ou quelque soulagement dont vous ne vous servez guère que pour hâter votre convalescence; ou bien quelque défaillance, qui, par degrés, vous mène au dernier soupir, auquel vous renvoyez, avec l'aveu de vos crimes, les restitutions, les réconciliations et les ruptures. Tant que vous avez près de vous le prêtre du Seigneur, vous comptez n'avoir point besoin de son secours, ou de n'en pas manquer; et cette négligence ou cette sécurité, quoique condamnées par tant de funestes exemples, retardent toujours le moment ou l'intégrité de votre sacrifice.

Ici vous voyez la mort dans un point de vue plus fixe et plus décidé, et bien plus propre à vous en épargner les funestes suites. Vous ne pouvez douter du fondement de la crainte qui aujourd'hui passe de si loin celui de l'espérance que vous ne sauriez les comparer. Le danger seul est plus terrible que la réalité de tout autre mal. Ce n'est pourtant encore qu'un danger qui, faisant voir à votre esprit sain et dégagé la nécessité pressante de penser efficacement à votre âme, vous en laisse aujourd'hui l'entière liberté et ne vous permet pas de l'espérer demain. Menacés du mal, vous avez encore tout; et vous l'avez plus que jamais. Attaqués du mal, à proprement parler, vous n'avez plus rien. Le temps, le dégagement du cerveau, la netteté de la raison, le calme dans vos excessives douleurs, tout vous manquera jusqu'aux secours qu'en tout autre temps vous pourriez recevoir des ministres de l'Eglise. Les plus courageux d'entre eux (et je le présume de tous ceux que la miséricorde de Dieu a mis sous notre main) se présenteront au malade et lui donneront sur son état, dont il ne pourra leur répondre que par une accusation confuse et par quelques mots entrecoupés, une prompte absolution, suivie, s'il se peut, de l'onction sainte et du saint viatique. C'est ce que peut attendre de plus favorable celui dont le mal ne sera pas d'abord ce qu'il a coutume d'être une phrénésie et un transport. Tout ce qui demande quelque examen, tout ce qui entraîne quelque détail et quelques suites, sera alors impraticable. Les prêtres n'y pourront entrer avec lui, ni lui laisser espérer la consolation de ces pieux mouvements, suggérés de moment à autre, auxquels souvent est attachée une précieuse mort. La prudence qui doit conduire leur zèle ne leur permettrait pas une telle assiduité; et notre soin pour la conservation de ceux que leur foi livrera à ce pénible ministère s'y opposerait. Redevables à tous, nous devons veiller, autant qu'il est en nous, au salut de chacune de nos ouailles et à la sûreté de chaque pasteur. Vous n'aurez donc alors, avec une réconciliation telle qu'on la donne à l'agonie, ou dans un accident subit qui laisse à peine échapper quelque signe, que le secours de vos propres vertus et de vos précautions prises de plus loin, d'une contrition humble et sincère, d'une patience qu'en de telles extrémités la religion seule peut donner, de fréquentes élévations vers le ciel, d'un sacrifice sans cesse renouvelé en expiation de vos crimes, d'une soumission aveugle et tranquille aux ordres de la Providence, d'une vigilance sans relâche dans l'attente de votre dernière heure; dispositions que vous devez espérer que la miséricorde divine bénira, soûtiendra, affermira et couronnera du don de la persévérance finale, car votre dépôt est entre des mains fidèles.

Mais si vous avez jusqu'à ce moment différé votre conversion et persévéré dans vos crimes avec indifférence, ou, ce qui serait le comble de l'abomination, avec une volonté déterminée de les prolonger jusqu'à la fin, dans l'attente d'une grâce de repentir, dont votre impiété seule et votre présomption doivent vous priver; livrés alors à vos cruelles réflexions, si vous êtes encore en état d'en faire; à vos cuisants remords sur une vie de péché, suivie presque sans intervalle d'une éternité de peines; aux reproches accablants d'une confession précipitée, qui quelques jours plus tôt aurait pu

être consolante pour vous ; peut-être au souvenir amer de tout ce que nous vous exposons aujourd'hui, et à l'inutile regret de ne nous avoir pas crus ; saisis de toute l'horreur du mal, dont la violence n'annoncera la fin qu'en vous faisant entrevoir l'abîme ouvert, prêt à vous ensevelir ; privés de vos amis et de vos proches, destitués de tout secours humain, abandonnés de toute la nature ; dans un trouble effroyable qui s'emparera de vos sens et dans l'extrémité du désespoir qui sera toute votre pénitence, vous appellerez en vain le Seigneur à votre secours, et n'en obtiendrez point miséricorde. Quelles déplorables suites d'une mort qui devait être pour vous une source d'immortalité ; et quelle différence d'un tel sort avec celui que des réflexions plus anciennes pouvaient vous procurer !

Hélas ! si vous étiez revenus à Dieu dès le premier instant que la contagion se déclara, et dans le seul, peut-être, où elle vous ait effrayés ; si vous aviez profité de ce moment de grâce, qui fut en apparence bien moins favorable pour les peuples subitement attaqués, qu'il ne pouvait l'être pour vous, que leur malheur avertissait de loin ; quel progrès n'auriez-vous pas fait dans le bien ? Le fruit de vos premières alarmes aurait été la sanctification et le salut. Dieu qui couronne ses dons en couronnant nos mérites et qui récompense toujours nos mérites par de nouveaux dons ; Dieu, en qui vous auriez mis toute votre confiance, vous aurait dans cette vallée de larmes fait croître de vertu en vertu et monter par degrés jusqu'au séjour de sa gloire. A une sage crainte des jugements éternels, se serait jointe une crainte salutaire du juge, bientôt élevée et perfectionnée par l'amour. De bonnes œuvres sans nombre en auraient été le fruit. Prières, jeûnes, aumônes, retraite, vigilance, lectures saintes, assiduité à la prière, participation des sacrements, c'auraient été vos occupations ordinaires. Vos amusements mêmes vous auraient été utiles et la piété se serait trouvée jusque dans vos plaisirs. Une société d'amis fidèles, pénétrés des mêmes sentiments et animés du même intérêt, aurait échauffé la charité. Partout vous auriez donné et reçu de grands exemples. Semblables à ces chrétiens qui, dans le temps de la persécution, s'exerçaient à toutes les vertus et se préparaient au martyre, vous vous seriez vus en vous exhortant mutuellement à la patience ; et vous vous seriez quittés incertains de vous revoir, mais consolés par une plus douce espérance. Le mal survenant vous aurait trouvés préparés. Le mal évité vous aurait laissés dans des préparations encore plus grandes. La continuité du péril aurait quelque temps soutenu votre faiblesse qui, bientôt changée en force, n'aurait plus eu besoin d'un tel secours. Une heureuse habitude, affermie par de nouvelles grâces, vous aurait seule fait courir avec facilité dans la voie des commandements. Dans le cours de près de deux années, vous auriez trouvé des jours pleins et une calamité passagère aurait été la conversion constante de toute une ville. Vous souhaiteriez aujourd'hui ce que vous avez tant raison de craindre ; et bien moins alarmés qu'impatients, au milieu des ruines du genre humain, vous lèveriez hautement la tête voyant approcher votre rédemption. O Dieu aussi terrible dans vos jugements, qu'inépuisable dans vos bontés, comment visiterez-vous encore vos peuples, si une si salutaire visite n'a pu les rappeler à vous : et quels moyens de les toucher, s'ils ne sont ni ébranlés par de telles menaces, ni corrigés par de tels châtiments !

Rentrez en vous-mêmes, mes frères, il en est encore temps. Ce qui devait vous sanctifier alors, peut vous sanctifier encore aujourd'hui et devenir parmi vous l'époque du salut que nous regrettons. La mort s'avance vers vous ; mais elle ne vous frappe pas. La nuit viendra où personne ne peut agir ; mais le jour luit encore. La misère a toutes ses ressources, tant qu'elle a à son secours la miséricorde ; et elle l'a toujours tant qu'elle peut l'implorer. C'est la miséricorde elle-même qui vous sollicite aujourd'hui par ma voix ; n'y endurcissez point vos cœurs. Gémissez de votre délai ; mais gémissez-en sans trouble et sans découragement. Ne prenez pas pour une vraie conversion, le dessein de la renvoyer à un temps plus tranquille et le désespoir d'y parvenir aujourd'hui avec succès. Tout ce qui la retarde est un piége et une illusion. Mettez à profit les moments qui vous restent et regagnez par la vivacité de votre amour, ce qui manque au nombre de vos œuvres. Celui qui juge du fond des cœurs et qui paye les désirs comme les actions, a plus d'égard à la ferveur qu'à la durée de la pénitence. Les ouvriers qui viennent à la dernière heure du jour, s'ils travaillent de bonne foi, obtiennent du père de famille la même récompense que ceux qui sont venus les premiers ; et un malfaiteur justement puni pour ses crimes, alla avec Jésus-Christ de la croix en paradis. Que ces coups de la grâce vous consolent et vous animent. Mais craignez de laisser échapper celui-ci. C'est peut-être le dernier pour vous. N'ayez plus à vous reprocher ni inconstance, ni tiédeur. Ne forcez pas votre Dieu à vous déclarer que, dans les trésors de ses châtiments, il n'a plus de fléau propre à vous ramener ; et soit que Dieu ordonne que vous soyez emportés par la maladie, soit qu'il vous laisse respirer ; que ce jour soit pour vous le commencement d'une conversion invariable. Pleurez, priez, jeûnez, invoquez les amis du Seigneur ; appliquez-vous à soulager ses membres ; ménagez-vous des intercesseurs dans le ciel. La maladie la plus longue ne vous laissera jamais tout le temps et les moyens de salut qui vous restent encore, si vous savez en user ; et si vos dispositions, quoique tardives, sont sincères, vous les regretterez quelque jour, lorsque la mort, que vous éviterez aujourd'hui, viendra vous surprendre. Avec des senti-

ments d'une foi vive, marchez courageusement; et ne vous laissez point ébranler par la tentation, ni par la peur. Soutenez, sans vous plaindre, la misère et les plus extrêmes contre-temps qui sont presque inévitables. Souffrez même la mort dans l'abandon que Jésus-Christ a bien voulu souffrir pour vous, si, malgré nos précautions, sa providence permet que nos secours ne soient pas à votre portée.

Pour moi, mes très-chers frères, plein d'une tendresse pour vous, qui jusqu'ici ne m'a fait chercher que vous et non vos biens, et votre salut plus que tout autre intérêt, sans examiner si votre reconnaissance m'a payé d'une tendresse réciproque, je donnerai volontiers pour vos âmes tout ce que j'ai et je me donnerai moi-même. Je ne vous abandonnerai pas dans ces terribles épreuves. Heureux si je pouvais me multiplier pour vous servir, livrer ma vie pour sauver la vôtre, et expier par ce sacrifice toutes les fautes d'un ministère défectueux, sans doute dans mes exemples et dans mes travaux, mais irréprochable dans ma volonté! J'ose en prendre à témoin le père des lumières, le scrutateur des cœurs, le souverain juge; et je ne crains point d'être confondu. Allons tous ensemble à lui avec confiance et avec larmes. Prosternons-nous à l'instant devant l'Agneau sans tâche, véritable victime immolée pour nous. Offrons-nous nous-mêmes en sacrifice avec un cœur digne d'être écouté dans cette désolation publique et d'en obtenir la délivrance ou le saint usage. Nous vous y exhortons, nos très-chers confrères, avec les entrailles d'une charité que rien n'a jamais pu altérer en nous. Commençons dès ce moment des prières qui puissent servir de modèle à tout le diocèse. Unissez-vous à nous dans un intérêt si capital, et procurez ici pendant ces trois jours, par votre exemple et par vos soins, la ferveur et la continuité de l'adoration en esprit et en vérité.

Que le Dieu de patience et de consolation nous fasse à tous, tant que nous sommes, la grâce d'avoir les mêmes sentiments et de concourir à la même œuvre ; afin que tous, d'un même cœur et d'une même bouche, nous honorions Dieu le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE NÎMES,

A la cérémonie de la première communion des enfants.

Sinite parvulos venire ad me ; talium est enim regnum Dei. (*Matth.*, XIX; *Marc.*, X.)

Laissez venir à moi les enfants; car le royaume de Dieu leur appartient.

L'âge le plus tendre a toujours été l'état le plus favorisé du Fils de Dieu. Ce furent quatorze mille enfants qui rendirent le premier témoignage à son nom, dans un temps où ils n'étaient encore capables de l'honorer que par leur mort. Celui de ses apôtres qu'il aimait le plus, était le plus jeune de tous; et c'était en partie parce qu'il était le plus jeune qu'il l'aimait le plus, disent les Pères de l'Église. Les petits et ceux qui leur ressemblaient étaient ceux auxquels il se plaisait à découvrir ses vérités adorables; et il bénit son Père de les leur avoir révélées plutôt qu'aux sages et aux grands. Mais il n'a jamais montré cette préférence d'une manière plus sensible et plus éclatante que dans l'heureuse occasion marquée par les évangélistes, dans les paroles que j'ai prises pour mon texte, lorsqu'une troupe de petits enfants s'approchant de lui, et ses disciples, pour lui en épargner l'importunité, s'efforçant de les écarter, il prit le parti de ces enfants : il les reçut entre ses bras, il leur imposa ses mains adorables, il les embrassa avec tendresse; et se trouvant offensé du mépris que l'on en faisait et du soin indiscret qui les éloignait de lui, il déclara que c'étaient là les objets les plus chers de son amour, et qu'il n'y avait qu'eux et leurs semblables qui fussent les héritiers de son royaume : *Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum Dei.*

Qui de vous n'aurait envié un pareil sort? Qui de vous n'aurait été charmé de se voir ainsi l'objet des bontés et des caresses de Jésus-Christ. Tendres comme vous êtes, et sensibles aux moindres faveurs, aux plus petites distinctions qui vous viennent quelquefois de la part de vos maîtres, quelle joie n'auriez-vous pas ressenti d'en éprouver une si touchante de la part du Sauveur qui sait seul connaître le mérite et seul le récompenser. Jésus-Christ, mes chers enfants et mes très-honorés frères (car, dans un jour aussi grand pour vous que celui-ci, nous devons vous respecter), Jésus-Christ, dis-je, fait aujourd'hui pour vous quelque chose de bien plus considérable. Non-seulement il souffre que vous vous approchiez de lui, il vient lui-même au-devant de vous. Non-seulement il vous reçoit entre ses bras, il est entré dans votre bouche. Il vous a honorés de ses caresses : c'est peu dire, il est devenu la nourriture de votre âme. Il a fait de votre cœur un temple, un sanctuaire où sa majesté habite corporellement; et dans sa chair adorable, il vous a donné le gage du salut éternel, destiné à ceux qui sont véritablement enfants : *Talium est enim regnum Dei.*

Je dis à ceux qui sont véritablement enfants. Car ne vous y trompez pas ; sachez distinguer dans votre état ce qui est agréable à Jésus-Christ d'avec ce qui lui déplaît. Sachez à quelles conditions votre enfance est l'objet de son amour; et pour ne pas vous y méprendre, écoutez-moi.

Il y a dans la plus tendre jeunesse, je veux dire dans l'état semblable à celui où vous êtes, quelque chose de bon et quelque chose de mauvais. Il y a de l'innocence, mais il y a de la légèreté. Car je ne parle pas de vices plus grossiers. A Dieu ne plaise qu'il en soit ici question, et qu'on puisse reprocher quelques crimes à des chrétiens qu'on a jugés dignes de participer à la divine Eucharistie! Tout se réduit donc à un peu

de légèreté. Or, cette innocence est infiniment agréable à Jésus-Christ, et cette légèreté lui déplaît. Pour être l'objet de ses complaisances, vous devez : 1° conserver et augmenter, s'il se peut, cette innocence ; être enfants du côté de la malice, selon les paroles de l'Apôtre, c'est-à-dire n'en avoir point du tout : *Estote malitia pueri.* Mais vous devez : 2° fixer et perdre pour toujours cette légèreté, cesser d'être enfants du côté des sens : *Nolite pueri effici sensibus.* Ce sont les dispositions qu'exige de vous la divine Eucharistie ; mais ce sont deux dispositions qu'elle affermit. Elle demande cette innocence, et elle la conserve et la fortifie en vous. Elle condamne cet esprit de légèreté, et elle le bannit et l'écarte de vous. C'est ainsi que toujours enfants par les qualités aimables aux yeux de Jésus-Christ, vous serez comblés de ses grâces et serez toujours les objets de son amour. Fasse le ciel que cette instruction y puisse contribuer ! Donnez-y votre application toute entière. Nourrissez-vous avec joie de la parole de Jésus-Christ, après vous être nourris de sa chair adorable. Après avoir reçu le maître, écoutez celui qui tient pour vous sa place et qui vous parle de sa part ; et que votre attention dans tout le temps que j'ai à vous arrêter ici, soit une preuve des vérités que je viens tâcher d'imprimer dans vos cœurs. Vierge sainte, le plus digne sanctuaire de Jésus-Christ, qui l'avez porté dans vos chastes flancs et en avez conservé toutes les paroles dans votre cœur, obtenez-nous du ciel des dispositions semblables aux vôtres. *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Oui, mes chers enfants, il y a pour l'ordinaire dans la première jeunesse, et je veux croire qu'il y a en vous cette espèce d'innocence que Jésus-Christ aime. Par où j'entends, non-seulement l'exemption de péché mortel ; mais certaine petitesse, certaine ingénuité, candeur, simplicité, modestie ; état heureux qui ressemble le plus à celui où auraient été tous les hommes, si le premier n'eût point péché : reste précieux de cette première grâce, dont l'impression est encore forte, à mesure qu'on en est plus proche ; comme les eaux d'un fleuve sont plus pures, à proportion qu'elles s'éloignent moins de leur source.

On ne voit point, en effet, pour l'ordinaire, dans les enfants, dit saint Hilaire, ces noires trahisons, cette profondeur de Satan, cet esprit de malignité diabolique, qu'enfante la cupidité, et qui croissent avec elle.

On ne voit point dans les enfants cette enflure de la superbe, cette humeur hautaine et violente, cette rudesse de naturel, ces manières farouches et impérieuses, ces emportements, ces inquiétudes, ces fureurs, ces désespoirs, que tous les différents objets excitent dans les cœurs accoutumés à ne rien refuser à leurs passions.

Les enfants ne sont point engagés dans les grands désordres, livrés aux grands excès, embarrassés dans l'horreur de mille criminelles intrigues. Ils ignorent jusqu'aux noms de ces abominations. Le vice est étranger pour eux. Les enfants négligent le soin des richesses. Grandeur, établissement, fortune, pénibles soins, qui troublent la vie des hommes, qui la rendent triste, amère, et presque toujours coupable, tout cela n'est point de leur portée. Les enfants sont ingénus, simples, modestes, faciles à surprendre, aisés à pénétrer : on leur impose sans peine. Ils croient ce qu'on leur dit, ils se soumettent à l'autorité. S'ils s'échappent dans quelque mouvement de vivacité, on les rappelle bientôt. Leurs pères, leurs mères, leurs maîtres, leur paraissent des hommes d'un ordre bien au-dessus d'eux ; et estimant presque tout, excepté eux-mêmes, ils se croient encore plus petits qu'ils ne sont en effet.

Tels étaient les enfants qui méritèrent les faveurs et les caresses de Jésus-Christ. Tels sont la plupart de vous, du moins je le présume, et fasse le ciel que vous ne changiez jamais ! Vous ne serez agréables à Dieu qu'autant que dureront en vous ces qualités heureuses ; et nous ne saurions nous-mêmes lui plaire, qu'autant que nous lui ressemblerons sur ce point. Oui, mes chers enfants, vous enviez notre sort, et c'est à nous à envier le vôtre. Vous voudriez cesser d'être enfants, et c'est à nous à travailler à le devenir. Heureux ceux d'entre nous qui se sont conservés dans cette sorte d'enfance ! Non-seulement le Fils de Dieu nous exhorte à nous y maintenir, si nous y sommes ; mais il nous ordonne même d'y rentrer, si nous n'y sommes pas. Si vous ne vous convertissez, dit-il, et si vous ne devenez semblables à ces enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux.

Et à qui fait-il cette leçon ? Est-ce à des hommes qui doivent être toute leur vie dans l'obscurité et le néant ? Est-ce à des hommes dépourvus pour toujours de toutes les qualités éclatantes ? Est-ce à des hommes destinés à ne jamais faire usage de leurs talents, de leur science, de leur prudence ; ou est-ce à des pécheurs endurcis, qui aient toujours croupi dans le vice, et qui aient besoin de cette espèce de pénitence, pour expier par l'humiliation le scandale d'une vie de désordre ? C'est aux hommes les plus saints et les plus parfaits qu'il y eût alors sur la terre ; c'est à ses apôtres, à ses disciples, qui devaient porter par tout l'univers la lumière de l'Evangile ; qui devaient se trouver dans les conjonctures les plus délicates et les plus épineuses ; qui devaient parler avec hardiesse aux juges et aux rois, et souvent leur résister ; qui devaient être envoyés comme des brebis au milieu des loups : c'est à ces hommes à qui Jésus-Christ ordonne de conserver toute la simplicité de la colombe, dans les occasions même où ils ont aussi besoin de la prudence du serpent. C'est à ces hommes qu'il défend de penser à ce qu'ils auront à dire, quand ils se présenteront devant les rois et les

potentats. C'est à ces hommes, à qui il ordonne de dire simplement oui et non, sans user jamais du moindre déguisement, de dissimulation, de finesse, d'artifice. C'est à ces hommes à qui il commande d'être doux et humbles de cœur, et à qui il fait sur ce point une loi de son exemple. C'est à ces hommes, en un mot, à qui il prescrit comme un devoir indispensable de ressembler à des enfants : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Et si c'est à de tels hommes que Jésus-Christ fait une pareille loi, quel est l'homme sur la terre qui puisse refuser de s'y soumettre; surtout le Sauveur lui-même ayant voulu, en quelque manière, nous en donner l'exemple, puisqu'il a passé trente années de sa vie dans l'obscurité, soumis à sa mère et à Joseph, plus que vous ne le serez jamais à vos pères.

Oui, chrétiens qui m'écoutez, après une telle leçon, je vous appelle à ce spectacle. Vous voyez ces enfants : gardez-vous bien de mépriser leurs personnes; puisque non-seulement leurs anges voient sans cesse la face du Père céleste, mais qu'ils portent eux-mêmes dans leur corps celui devant qui les anges tremblent; et qu'ils jouissent d'un bonheur qui n'a pas été accordé à ces bienheureuses intelligences. Mais je dis plus. Je vous propose pour exemple ces enfants que vous voyez. Leur état vous paraît méprisable. Vous avez pitié de leur sort. Vous regardez leur simplicité, leur franchise, leur petitesse, avec des yeux de compassion. Vous ne les estimez qu'autant qu'ils se montrent hardis, profonds, rusés, savants dans le mal, c'est-à-dire qu'autant qu'ils sortent du vrai caractère qu'ils doivent avoir, qu'autant qu'ils sont éloignés de cette enfance aimable aux yeux de Dieu. Et moi je vous déclare de la part de Jésus-Christ que, si vous ne leur ressemblez par les endroits mêmes par lesquels ils vous paraissent méprisables, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux.

Oui, pères et mères, je vous propose pour modèles vos propres enfants; qui, s'ils sont véritablement enfants, sont plus saints que vous; que la divine miséricorde a peut-être préservés de tout ce que votre exemple a pu mêler de dangereux et de funeste au soin que vous avez pris de leur éducation; dont l'innocence, dont la communion d'aujourd'hui sera peut-être pour vous une source de grâces et de salut. Je sais quelle est sur eux votre autorité; je sais le respect et l'obéissance qu'ils vous doivent, et malheur à eux s'ils s'en écartent jamais! Ils verraient pleuvoir sur eux toutes les malédictions du ciel. Mais malgré cette supériorité qui vous accoutume peu à les regarder avec estime, si vous ne leur ressemblez, si vous ne vous réduisez vous-mêmes à cette petitesse où vous les voyez, vous ne rentrerez jamais dans le royaume des cieux. *Nisi*, etc.

Oui, ministres du Seigneur, j'ose vous proposer à vous-mêmes ces enfants que le Fils de Dieu a bien voulu proposer à ses apôtres. Mais sans que je vous rappelle à l'imitation, ou à la conformité de leur enfance, vous savez assez, et vous devez l'enseigner tous les jours, que les grands, les savants, les génies sublimes, les rois, les puissants de la terre, ne se sauveront point par leur grandeur, par leur science, par leur esprit, par leur couronne, par leurs richesses; qu'ils se damneront peut-être par là; mais qu'enfin, quand tout cela serait dans l'ordre de Dieu; quand tous ces écueils seraient pour eux des moyens de salut, ils ne sont pas dispensés de se réduire à cette enfance : et que nous sommes obligés tous de nous y conserver. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Ah! gardez-vous donc bien, mes chers enfants, de regarder ces qualités de l'enfance comme quelque chose que vous deviez souhaiter de perdre, si vous êtes assez heureux pour les avoir conservées jusqu'à présent. Gardez-vous bien d'avoir honte de ces petitesses, de rougir de ces faiblesses, quand vous serez plus avancés en âge. Tout ce qui nous rend agréables à Jésus-Christ, tout ce qui nous fait ressembler à ce divin modèle nous fait honneur. Ce sont là nos principaux biens; c'est tout notre mérite. Un âge plus avancé fortifiera, à la vérité, votre corps et mûrira votre raison. Vous apprendrez à servir la République par l'usage de quelque art nécessaire pour vivre, et pour manger votre pain à la sueur de votre front, selon qu'il a été imposé à tous les enfants d'Adam. Vous vous trouverez engagés dans des professions où vous deviendrez utiles aux particuliers dans leurs affaires, dans leur domestique; au prince et à l'Etat par la justice ou par les armes; à l'Eglise peut-être pour son édification, dans une clôture sacrée, ou pour l'instruction, dans le sacerdoce : dans des professions où vous acquerrez une plus grande connaissance des vérités de la religion, où vous connaîtrez les crimes des hommes, où vous serez chargés non-seulement de les plaindre, mais de les juger et de les absoudre. J'aurai peut-être un jour la consolation de voir quelqu'un de vous donner, sous mes yeux, aux enfants qui vous suivront, cette publique instruction que je vous fais aujourd'hui. Tout cela demandera de vous plus de sens, plus de raison, plus de maturité, plus d'expérience; mais pour l'innocence, elle doit être la même. Vous deviendrez des hommes parfaits; mais vous devez toujours vous conserver enfants par l'humilité, par la candeur, par la pureté des mœurs. Sans cela, vous ne serez pas dignes de participer à la divine Eucharistie; sans cela vous n'en retirerez aucun fruit. Y a-t-il une disposition plus sûre pour s'en approcher que celle que Jésus-Christ lui-même a estimée, louée, canonisée; qu'il a déclarée être indispensable pour avoir droit au royaume des cieux? Ne sont-ce pas les amis du Sauveur qui doivent avoir part à ses faveurs et être admis à sa table?

Et, en effet, une âme impure est-elle di-

gne de loger le Dieu de pureté? Une bouche accoutumée au mensonge peut-elle recevoir la vérité même? un Dieu qui résiste aux superbes, et qui ne donne sa grâce qu'aux humbles, se donne-t-il lui-même aux enfants d'orgueil? Le moindre rayon, le moindre écoulement de sagesse n'entre point dans une âme mauvaise et sujette au péché : la Sagesse éternelle voudra-t-elle y habiter? Quel monstrueux assemblage que celui de la sainteté et du crime, de la lumière avec les ténèbres, de Jésus-Christ avec Bélial? Quels regrets ne devraient donc point concevoir ceux d'entre vous qui n'auraient plus un si riche trésor? Quelle douleur, si vous aviez à votre âge perdu un bien si inestimable; si, n'étant enfants que par les mauvais endroits, vous ne l'étiez point par les bons; je veux dire si, n'ayant pas encore les forces et les connaissances d'un homme parfait, vous en aviez toute la malice. Quelle horreur, si vous aviez apporté ici de si funestes dispositions, si vous ne regrettiez point cette grâce du baptême; si, n'étant pas innocents, vous n'étiez pas même pénitents; si vous aviez trompé notre zèle et celui de votre confesseur; si vous aviez apporté ici quelque crime caché, quelque passion formée, quelque habitude déjà enracinée; si, de même que le perfide Judas, vous aviez préparé une trahison à votre adorable maître; si vous consommiez aujourd'hui votre réprobation par l'action même qui doit opérer votre salut et vous en donner les gages : quelle horreur! quel désespoir! Ah! mon Dieu! y aurait-il bien parmi nos enfants quelqu'un de ces abominables? Non, je ne puis le croire. Ceux qui parmi vous pourraient avoir été coupables de quelques fautes, ont eu sans doute soin de s'en purifier, d'en demander pardon à Dieu, d'en faire ou d'en commencer une véritable pénitence. Ils sont dans un désir sincère de recouvrer cette innocence qui n'est presque pas encore perdue, ou du moins qui n'est pas irréparable; et veuille le Seigneur bénir leur résolution. Pour ceux qui ne sont pas encore sortis de ce bienheureux état, qu'ils rendent grâces à celui par qui seul ils ont pu s'y conserver; qu'ils aient un soin extrême de se soutenir dans cette enfance qui est l'appui de l'innocence. Qu'ils se réjouissent en Notre Seigneur de se trouver encore dans l'état où il les veut, au lieu d'être obligés d'y revenir; ce qui est bien plus difficile que de s'y maintenir quand on y est. Qu'ils se trouvent heureux, en un mot, d'être dans la disposition que demande la participation à la divine Eucharistie. Mais j'ajoute, mes chers enfants, que le sacrement perfectionnera en vous cette disposition et l'y affermira de plus en plus. Le Seigneur, trouvant la maison nette, l'ornera, l'embellira, la perfectionnera par sa seule présence. Il trouvera vos cœurs capables de recevoir ses dons, et il les versera sur vous avec abondance. Il fera que vous serez par vertu ce que vous n'êtes peut-être que par faiblesse. Vous fuirez par horreur le vice, dont vous n'êtes peut-être éloignés que parce que vous ne le connaissez pas. Vous ne serez pas seulement agréables aux yeux de Dieu par votre baptême; mais vous serez saints par l'usage des sacrements et par la pratique de toutes les vertus. Vous n'aurez pas seulement l'avantage de paraître devant Dieu avec votre première grâce, que vous ne possédez encore que parce que vous n'avez pas eu le temps et les occasions de la perdre; mais vous y paraîtrez avec le mérite de l'avoir conservée et augmentée, malgré les tentations et les périls. Les qualités de votre jeunesse ne sont qu'un heureux naturel qui pourrait aisément se corrompre; ce seront des vertus soutenues par la grâce, dont vous acquerrez chaque jour de nouveaux degrés, qui vous rendront de plus en plus inébranlables. Chaque communion que vous ferez fortifiera votre amour pour Dieu. Vous l'aimez à présent, c'est-à-dire que vous ne l'offensez pas : vous n'êtes pas son ennemi déclaré; mais vous ne sentez pas trop la force de cet amour. Vous ne connaissez pas trop combien Dieu est aimable, combien il vous a fait de faveurs, combien il vous en prépare. Vous l'aimerez dans la suite, parce que lui seul est digne de notre attachement; parce qu'il vous comble de ses bienfaits; parce qu'il vous fera pratiquer ses commandements; parce qu'il vous fera trouver sa loi douce; parce qu'il doit être votre unique et éternel bonheur; parce qu'il vous en donnera chaque jour de nouvelles assurances, des gages et un avant-goût continuels. Chaque communion augmentera votre haine pour le monde. Vous ne l'aimez point encore; mais vous ne le haïssez pas. Il vous est inconnu. Vous ignorez à quel point il est odieux; combien ses maximes sont pernicieuses; combien ses maux sont à craindre; à quel point ses biens mêmes sont funestes. Ah? peut-être que si vous le connaissiez, tout perfide qu'il est, vous n'auriez pas la force de lui résister! Vous le détesterez dans la suite, parce qu'il est ennemi de Dieu, parce qu'il est un trompeur, parce qu'il vous tend sans cesse des piéges, parce qu'il ne peut que vous rendre éternellement misérables. Chaque communion vous unira, vous incorporera avec Jésus-Christ. Vous vivrez de sa vie. Ce ne sera plus vous qui vivrez : il vivra en vous. Il sera au milieu de vous, pour vous défendre contre vos ennemis, pour vous soutenir dans vos périls, pour vous garder dans toutes vos voies, pour empêcher que le fléau de la colère de son Père n'approche de vous qui serez son tabernacle. Chaque communion diminuera en vous l'ardeur de la concupiscence, et augmentera le feu de la charité. Ainsi, ne commettant plus de crimes, et pratiquant plus de vertus; ne vous écartant plus du bien, mais y devenant plus attachés, plus éclairés, plus fermes, plus inébranlables, il sera vrai de dire, que non-seulement votre innocence se conservera, mais même, en quelque façon, s'augmentera et s'affermira

par la participation aux divins mystères. Hélas ! sans un si puissant secours, que de périls ! que d'écueils auxquels vous seriez sans cesse exposés, et où vous péririez infailliblement !

Quelque ornés que vous paraissiez de ces qualités agréables aux yeux de Dieu et des hommes, tout cela serait bientôt détruit, sans la force que vous trouverez dans ce sacrement. Plus vous seriez aimables, plus vous seriez en danger de vous perdre. Ce qu'il y a de bon en vous ne serait qu'un piége pour votre salut; votre heureux naturel deviendrait une source de désordres, la douceur de votre esprit, les grâces de votre personne, un abîme de malheurs. Faibles plantes, vous seriez aisément renversées, si vous n'étiez arrosées, abreuvées, nourris par le sang de l'Agneau. Fragiles roseaux, vous seriez bientôt ébranlés par les vents et abattus par le monde, si vous n'aviez soin de vous fortifier par le soutien et la présence réelle de celui qui commande aux vents, et qui est le vainqueur du monde. Quelle consolation ne devez-vous donc point ressentir, d'avoir commencé aujourd'hui à entrer en possession d'une si grande force qui vous met au-dessus de vos ennemis ; d'avoir acquis le droit d'être admis désormais à ce sacré banquet, où vous recevez la nourriture des forts, le pain des anges, le froment des élus, le vin qui produit les vierges. Et cela, non pas précisément par le plaisir d'être distingués des autres que l'on a pas encore jugés capables d'y participer ; non pas précisément par la honte qu'il y aurait pour vous d'être déjà avancés en âge sans avoir communié : motifs qui ne sont que trop souvent les plus forts dans le cœur des enfants ; mais par amour pour Jésus-Christ ; par la douceur de vous rendre à ses invitations; par le désir de mettre votre innocence à couvert. «

Comment pourrai-je vous remercier dignement, Seigneur, pour tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, et en particulier pour celui que vous m'avez accordé aujourd'hui ! Vous n'avez pas attendu l'extrémité du mal pour me donner le remède ! Vous n'avez pas attendu que j'eusse fait de funestes ou du moins de fréquentes épreuves de ma faiblesse pour me fortifier. Vous n'avez pas seulement voulu me guérir ; vous avez voulu me préserver. Vous ne m'avez pas seulement aidé à me relever; vous me donnez de quoi m'empêcher de tomber, ou du moins de multiplier mes chutes. Le prophète vous bénit de ce que vous avez rompu ses chaînes : pour moi, je vous bénis de ce que vous avez empêché que les miennes ne se formassent, ou du moins qu'elles ne s'appesantissent. Que puis-je vous offrir, mon Dieu, pour tant de biens ? Rien que vous-même. Je n'ai rien qui soit digne de vous. Tout ce qui vient de ma part est vicieux ou imparfait. Je vous offrirai vous-même en sacrifice. Je profiterai du bien que vous me présentez, Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai votre saint nom. J'userai le plus souvent qu'il me sera possible de la liberté que vous m'avez donnée de recevoir votre sacré corps. C'est en vous demandant de nouvelles faveurs, qu'on se rend dignes des premières, si l'on peut jamais en être dignes. Je chérirai l'état d'humiliation et d'enfance, quand le monde devrait s'en moquer. Heureux ! si je puis déplaire à ce monde corrompu qui est votre ennemi, et qui combat sans cesse vos maximes ! Je conserverai mon innocence, si votre miséricorde a voulu que je la possédasse encore ; ou si j'ai eu le malheur de la perdre, je tâcherai de le réparer, et, en quelque sorte, de rentrer dans cet heureux état, puisque par là je puis vous plaire. Mais je travaillerai à me défaire de mon esprit de légèreté, puisqu'elle me rend désagréable à vos yeux ; et c'est encore une grâce que je n'attends que de la divine Eucharistie. Renouvelez pour un moment votre attention.

SECOND POINT.

Quelque innocence qu'aient conservée les enfants qui ont eu en partage une bonne âme, comme parle le sage, et dont l'heureux naturel a été cultivé par une éducation chrétienne ; ils sont encore quelque temps enfants par les sens : *Pueri sensibus*. Il reste presque toujours en eux un esprit d'amusement et de bagatelle, une dissipation, une inconstance, un goût pour le jeu et le divertissement ; en un mot, ce que j'appelle légèreté. Ce défaut peut se rencontrer avec l'éloignement ou l'ignorance du vice ; mais ce ne peut-être que jusqu'à un certain temps. Il vient un âge où ce qui n'était point tout à fait criminel, commence de l'être ; et où ne pas cesser d'être légers, c'est être pécheurs.

Cet âge est venu pour vous, mes très-chers enfants. En vous recevant à la divine table on a supposé que vous étiez sérieux et mûrs, ou du moins que vous alliez le devenir. Nous avons, à la vérité, la consolation de savoir que dans plusieurs de vous se trouve une sagesse au-dessus de leur âge ; une application à écouter et à retenir les instructions les plus fortes, dont nous avons été plus d'une fois édifiés et attendris ; un goût pour les offices de l'Eglise, et pour l'étude de la parole de Dieu, qui nous fait espérer beaucoup pour leur salut, et qui nous dispense de leur remontrer là-dessus. Mais ce n'est pas là le plus grand nombre ; et il faut avouer que dans plusieurs autres il manque encore un peu de cette maturité telle qu'on la demande pour la participation à la sainte Eucharistie. On n'a pas laissé de passer par-dessus cette considération, comptant qu'il n'y avait en effet qu'un peu de légèreté; que le principe même de cette légèreté n'était pas fort corrompu ; que quelques années pourraient la fixer ; ou plutôt que l'action que vous avez faite aujourd'hui vous tiendrait lieu de plusieurs années, et vous inspirerait plus de sérieux qu'un âge plus avancé : en un mot, que le mal n'était pas en-

core grand, et qu'on y apportait un puissant remède.

Mais si vous n'étiez pas préparés à profiter de ce remède ; mais si vous le preniez sans précaution ; mais s'il n'opérait aucun bien dans votre âme ; mais si l'on ne s'apercevait point de cet effet en vous, par le changement de cette conduite ; mais si nous nous étions trompés dans nos conjectures, que n'aurions nous point à craindre pour vous ; et ne seriez-vous point du nombre de ceux à qui l'Eglise se repentirait d'avoir trop tôt fait part de ce pain céleste qu'elle distribue à ses enfants.

Car vous le savez : on vous l'a appris dans les instructions. L'Eglise autrefois donnait l'Eucharistie aux enfants qui venaient d'être baptisés. Elle a changé cette coutume. Quelle a pu en être la raison ? Ignorait-elle que la disposition la plus essentielle pour s'approcher de l'Eucharistie, était l'innocence ? Ignorait-elle que l'on ne pouvait jamais prendre les enfants dans un état d'innocence plus assuré qu'au sortir du baptême ? Ignorait-elle que le divin sacrement était pour eux une augmentation continuelle de grâces ; et qu'à mesure que leur corps croissait et devenait plus robuste, par la nourriture matérielle, leur âme aussi se fortifiait par cet aliment spirituel ? A-t-elle jamais voulu priver ses enfants de tous les secours qu'elle pouvait leur procurer ? Non, sans doute ; mais elle a cru qu'il ne suffisait pas que ce sacrement ne fût point outragé par des sacriléges, et qu'il fallait aussi qu'il fût honoré par une révérence convenable. Elle a craint que trop peu de maturité ne profanât dans ces enfants le temple de Jésus-Christ ; qu'ils ne fussent encore trop faibles pour une nourriture si forte ; et que recevant le corps du Sauveur avant que de l'avoir discerné, ils ne s'accoutumassent à ne plus le discerner après l'avoir reçu.

Seriez-vous dans une disposition plus parfaite que ces enfants nouveaux baptisés, si vous étiez encore livrés à ces amusements et à ces bagatelles ? Etes-vous plus innocents qu'eux ? Votre âge plus avancé que le leur, vous rend-t-il plus dignes de recevoir la sainte Eucharistie ? Quel avantage pourrez-vous tirer de votre âge, s'il ne vous donne au-dessus de ces enfants, qu'un esprit de badinage et de dissipation, dont ils ne sont pas capables ? Ne serait-ce pas précisément tomber dans l'inconvénient que l'Eglise, toujours sage dans ce qu'elle ordonne, a voulu éviter ? Ne serait-ce pas à la lettre manquer de ce discernement du corps de Jésus-Christ, sans lequel en mangeant sa chair, on mange son jugement et l'on boit sa condamnation.

Car enfin, mes chers enfants, quest-ce que discerner le corps de Jésus-Christ ? C'est reconnaître par une ferme foi, dont l'impression doit être plus forte que la vue de vos propres yeux, et ressentir avec une extrême reconnaissance cette dernière marque que ce divin Sauveur a voulu nous donner de son amour, lorsque prêt à passer de ce monde à son Père, il nous laissa non pas des biens, des richesses, son portrait, son image ; mais son propre corps pour habiter parmi nous : sa chair pour nous nourrir : son sang pour nous sauver. Est-on assez touché de cette vérité, et assez sensible à cet amour, quand on n'y répond par aucun empressement ; quand on regarde comme une gêne et une contrainte la nécessité de venir à l'Eglise, d'y avoir un extérieur modeste et composé, de ne s'y occuper que des mystères ; quand on n'y porte que son corps, et que l'esprit et le cœur sont ailleurs et souvent à des riens ? Discerner le corps de Jésus-Christ, c'est renouveler le souvenir de sa passion ; c'est se représenter toutes ses douleurs, tout ce qu'il a souffert sur le Calvaire, le motif qui l'a fait souffrir, qui n'est autre que notre salut. Ce souvenir qui vous arrache des larmes, lorsque vous en écoutez le récit, fait-il sur vous l'impression qu'il doit faire, si lorsqu'il s'agit de vous appliquer le fruit de ses mérites et de ses souffrances, lorsqu'il s'agit de l'offrir de nouveau en sacrifice à son Père, vous êtes sans attention, sans piété ; et vous vous exposez à lui faire souffrir par vos irrévérences, les traitements indignes que vous détestez si fort dans ses bourreaux ; je veux dire, à le crucifier une seconde fois ? Discerner le corps de Jésus-Christ, c'est savoir qu'en le recevant, on reçoit le bien ou le mal, la nourriture ou le poison, son salut ou sa perte, la vie ou la mort, le paradis ou l'enfer. N'y a-t-rien dans tout cela d'assez sérieux pour mériter vos réflexions, pour suspendre tout autre soin, pour alarmer votre conscience, pour répandre une utile terreur dans vos cœurs, pour vous rendre attentifs sur le parti que vous prenez dans une affaire si décisive, pour vous empêcher de franchir si légèrement un pas d'où dépend votre éternité tout entière ?

Ah ! ne vous flattez-pas, mes chers enfants : plusieurs communions faites sans attention sont des communions tièdes. Les tièdes ne mènent que trop souvent au sacrilége ; et le sacrilége toujours à la mort.

Ne vous flattez pas sur ce que d'ailleurs vous ne vous sentirez pas coupables des grands crimes. Outre qu'on ne les évite presque jamais sans une piété solide et réfléchie ; et qu'on y tombe tôt ou tard, quand on n'est pas attentif sur soi-même, vos communions même seraient des crimes, si vous n'y apportiez pas tout le sérieux possible.

Ne vous flattez pas : ce que vous appelez légèreté assez innocente, et qui peut-être jusqu'à présent n'a rien de plus, deviendrait dans la suite véritable libertinage. Votre dissipation dégénérerait en impiété : le défaut d'attention serait un aveuglement d'esprit : le jeu, le badinage, un désordre de conduite : l'éloignement de la contrainte, un endurcissement de cœur.

Malheur d'autant plus à craindre, mes chers enfants, que plusieurs de vous, (il faut vous le dire,) ne sont dissipés et légers que par rapport à la piété. On les trouve

sur toute autre matière, capables d'une conduite sérieuse, propres à suivre quelque affaire qui les touche, à conclure quelque marché, à rendre compte de quelque commission, à entendre leurs intérêts. On vous voit, en toute autre occasion, dociles, circonspects, polis ; observer à l'égard des hommes des bienséances, et garder un respect dont vous vous écartez envers Dieu. Cette disposition en vous me fait trembler. Je ne puis voir, sans de mortelles alarmes, que, prudents et raisonnables sur toute autre affaire, vous ne manquiez de maturité et de discrétion, que par rapport à celle du salut. J'aimerais bien mieux voir régner également dans toute votre conduite cet esprit jeune et inappliqué. J'aimerais mieux vous voir ne vous démentir en rien, c'est-à-dire, vous oublier en tout. Nous n'attribuerions qu'au défaut de votre âge et de vos lumières, ce défaut de maturité. Nous nous consolerions par l'espoir de quelque retour. Nous nous dirions à nous-mêmes, pour adoucir l'amertume de notre tristesse : ils sont légers et dissipés à l'Eglise; mais ils le sont partout. Ils ne sont point touchés de la grandeur des vérités et des mystères; mais il ne sont point touchés de rien. Leur esprit encore trop peu formé est incapable de réflexion. Dès que les années l'auront mûri, et qu'ils pourront se conduire prudemment, ce sera en faveur de la religion, qu'ils feront le premier usage de leur sérieux ; et le premier fruit de leur raison sera la piété. Aujourd'hui quelle peut être notre ressource?

Mais oublions ici les reproches. Ce que vous avez été jusqu'ici, vous ne le serez plus. Vous avez senti la nécessité de vous préparer à l'action d'aujourd'hui : vous avez rempli cet engagement. Exempts, ou purifiés de péchés, vous avez compris, sans doute, qu'il fallait désormais vivre d'une manière plus grave et plus sérieuse : vous avez formé le dessein d'acquérir cette gravité, et de vous affermir dans cette résolution sincères, qui sera l'ouvrage du sacrement adorable auquel vous avez participé.

Admis aux saints mystères, vous ouvrirez les yeux sur la grandeur de votre état. Ce sera-là pour vous, de la part du Seigneur, qui a bien voulu se donner à vous, une de ses marques de confiance, qui quelquefois de la part de vos pères, vous touchent plus que n'a pu faire toute leur sévérité qu'ils ont envain épuisée, vous piquent d'honneur, vous changent entièrement, et vous élèvent tout à coup au-dessus de vous-mêmes. Participant à la divine Eucharistie, vous sentirez que c'est là le partage d'un homme fait. En recevant dans la sainte communion des preuves si fortes de l'amour de Jésus Christ, vous vous attacherez à lui, et vous vous détacherez du jeu et du plaisir. En vous approchant de sa majesté, vous serez non accablés, mais pénétrés du poids de sa gloire. Votre cœur deviendra ardent et embrasé, quand le Seigneur vous parlera dans cet adorable sacrement. Vous connaîtrez dans la fraction du pain, celui que vous n'aviez peut-être pas connu dans les instructions. Vous avez su ce que c'était que les dons de Dieu ; vous en aurez une véritable soif; vous les lui demanderez avec confiance, et vous les irez puiser dans la source même. Vous serez étonnés, peut-être l'êtes-vous déjà, de n'avoir pas assez compris la sainteté de nos mystères. Revenus d'un sommeil, c'est-à-dire, de cette dissipation prodigieuse, vous vous écrierez comme Jacob : *Vere locus iste sanctus est, et ego nesciebam;* ce lieu est véritablement saint, et je ne le savais pas. L'enchantement de la bagatelle mettait sur mes yeux un voile qui obscurcissait tous ces biens; et les passions volages de la concupiscence avaient renversé mon esprit innocent. Je n'avais point encore compris la divinité des sacrements, la sainteté des temples, l'utilité des instructions qu'on m'a données, l'importance de l'affaire que j'ai à traiter avec Dieu, le besoin que j'ai des grâces de Jésus-Christ, l'abondance qu'on en reçoit par la participation de son corps, le danger qu'il y a de manger son jugement, en communiant sans y apporter la plus grande préparation dont on est capable. Je le comprends maintenant : j'en suis convaincu ; et vivement pénétré de respect, de ferveur, de crainte et d'amour, je ne puis cesser de m'écrier : *Vere locus iste sanctus est, et ego nesciebam.*

Nous nous apercevrons de ce changement en vous. Nous remarquerons dans la suite le fruit de ces sentiments que vous a inspirés la divine Eucharistie. La sagesse et la maturité que vous y avez acquise, nous sera sensible. Nous vous verrons attentifs à nos leçons, dociles à nos paroles. Nous vous proposerons pour exemple aux autres. Vous leur inspirerez votre piété : vous leur ferez part de vos lumières : vous serez tels, qu'on pourrait vous confier le soin de les instruire, de les redresser, de les retenir dans le devoir : tels, que vous pourriez, s'il était besoin, occuper la place de vos maîtres.

Ramassons tout ce discours, et recueillons-en quelque fruit. *Sinite parvulos venire ad me, et nolite prohibere eos; talium est enim regnum Dei.* C'est à vous, pères et mères, que j'adresse ces paroles. Laissez aller à Dieu vos enfants et gardez-vous bien de les en empêcher. Vous voyez le fruit des leçons qu'ils reçoivent : n'entreprenez jamais de les en éloigner. Sous les yeux des personnes qui les instruisent, ils sont comme sous les yeux de Dieu. L'école chrétienne n'est pas seulement une occupation pour leur jeunesse qui trop souvent trouve dans l'inaction et dans la paresse l'écueil de sa vertu : c'est une grâce pour leur salut qui est attaché à cette continuité d'attention dans leurs premières années. Ne traversez jamais, sous aucun prétexte, le profit qu'ils y peuvent trouver. C'est là qu'ils apprennent à vous obéir. Ce que vous leur suggérerez

d'indocilité, d'inapplication, de révolte et de libertinage d'esprit, retombe sur vous et vous menace. Vous les trouverez tels à votre égard que vous les aurez rendus pour leurs maîtres; et l'éloignement de cœur que vous leur aurez inspiré pour eux, en fera des enfants rebelles et dénaturés. Ne vous opposez point à la profession publique de leur religion. Toute puissance vient du Seigneur. Dès qu'ils auront secoué le joug d'une autorité légitime, aucune ne saurait plus les arrêter. Si quelques préjugés vous retiennent encore, c'est le moyen de les vaincre. Le royaume de Dieu est au milieu de vous, si vous savez le connaître. C'est une lumière, c'est une grâce que Dieu dépose chez vous dans la personne de vos enfants catholiques et pieux. N'y fermez pas vos yeux; n'y endurcissez pas vos cœurs; ne les empêchez pas de pratiquer leur loi; d'assister régulièrement au saint sacrifice de la messe; de sanctifier les fêtes par la cessation du travail; d'observer avec exactitude les jeûnes et l'abstinence; et n'exposez pas trop leur fidélité sur ce point, ou ne la leur rendez pas trop pénible. Ne pas respecter, ne pas favoriser en eux ces impressions, c'est vous perdre vous-mêmes; c'est fermer pour jamais la voie à un retour, ou à la catholicité que nous espérons toujours, même contre toute espérance, de ceux qui sont encore éloignés de nous; ou à la réforme des mœurs que nous ne désirons pas avec moins d'ardeur que les anciens catholiques.

Pour vous, mes enfants, soit que ces secours vous soient donnés, soit que la colère de Dieu permette qu'ils vous manquent, soit qu'il veuille punir dans vos pères une résistance à ses ordres; soit qu'il vous destine à de plus pénibles et de plus méritoires épreuves; soyez toujours fermes dans votre foi, et ne vous laissez jamais, sous quelque prétexte que ce soit, ébranler sur la profession publique que vous en devez faire. C'est en ce seul point que vous êtes dispensés d'obéir à vos pères. Sur tous les autres, soyez-leur fidèles. C'est un précepte divin qui ne cède qu'à celui d'obéir à Dieu. Mais ici vous les servirez en les trahissant. De ce saint sacrifice de la messe, où vous assisterez contre leur gré, ou de cette communion fervente que vous ferez à leur insu, sortira une vertu invisible qui ira chercher leurs cœurs; et vous obtiendrez leur salut, lorsqu'ils s'efforcent de traverser le vôtre. Mais vous n'y parviendrez qu'en vous soutenant toujours dans la même ferveur et en ne perdant jamais de vue l'instruction que vous recevez aujourd'hui. Vous devez toujours conserver votre innocence et vous maintenir dans cet état d'enfance si agréable à Dieu; mais vous devez bannir pour toujours cette légèreté qu'on vous a si souvent reprochée; deux dispositions que demande de vous la sainte Eucharistie, mais qu'elle vous donne. Elle les demande, ayez donc un soin extrême de les exciter dans vous; elle les donne, ayez donc une grande confiance dans la force de sa grâce. Elle les demande, craignez donc de ne les pas avoir, de peur de faire des communions indignes; elle les donne, craignez donc que vos communions n'aient été indignes, si vous ne les sentez pas naître et croître en vous. Elle les demande, éprouvez-vous donc avec soin, selon le précepte de l'Apôtre; elle les donne, mangez donc avec amour et espérance ce pain qui est la source du salut. Elle les demande, sanctifiez-vous donc pour approcher de la sainte table; elle les donne, approchez-vous donc fréquemment de la sainte table pour vous sanctifier. Craignez la tiédeur, la froideur, l'irrévérence. Ne faites jamais aucune communion avec moins de préparation et moins de soin que celle-ci. N'oubliez jamais ce moment heureux : que ce soit là l'époque, c'est-à-dire l'événement le plus remarquable de votre vie. Que cette vigne cultivée par tant de soins ne soit pas sans fruit; que ce champ arrosé aujourd'hui du sang de Jésus-Christ ne soit pas un champ stérile. N'y laissez pas croître des épines et des ronces. Que votre cœur que ce divin maître s'est choisi pour en faire son temple, ne soit pas profané par le péché mortel qui est incompatible avec sa sainteté.

Ne le permettez pas, Seigneur, préservez à jamais d'un tel malheur ces âmes que vous avez rachetées par votre sang précieux, et nourries aujourd'hui de votre chair adorable. Je les remets entre vos mains; j'ai achevé, s'il m'est permis, à moi pécheur, de me servir de vos paroles, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez confié. J'ai manifesté votre nom à ces enfants que vous m'avez donnés. Après les avoir fait instruire de vos vérités, je les ai conduits au pied de votre tabernacle. Heureux! si je les ai menés jusqu'au haut de la montagne sainte. C'est là le comble de mes vœux : c'est là ce qui peut payer les soins de tous ceux qui ont concouru au même ouvrage. De quelque tendresse que notre cœur soit rempli pour ces enfants; quelque peine que nous ayons d'en voir quelques-uns languir dans la pauvreté, et destinés à l'affliction et à la misère, nous gémirons avec eux, quand nous ne pourrons les soulager; mais nous ne vous demandons rien pour eux sur ce point. Peut-être ne saurions-nous ce que nous vous demanderions; peut-être vous demanderions nous leur perte. Nous abandonnons à votre providence leur établissement, leur fortune temporelle. En leur donnant vous-même celle qui leur convient, vous leur apprendrez à en user. Nous consentons même qu'ils ne paient point notre tendresse par une tendresse réciproque; qu'ils manquent de reconnaissance à notre égard, pourvu qu'ils ne manquent jamais de fidélité envers vous. Qu'ils perdent le souvenir de ceux qui les ont instruits, pourvu qu'ils se souviennent des instructions qu'ils ont reçues. Qu'ils nous oublient, pourvu qu'ils ne vous oublient jamais. Que je n'aie pas, Seigneur, la douleur de voir périr aucun de ces enfants que vous m'avez confiés. Hélas! ils ne sont pas encore du monde; et

ce n'est pas pour le monde que je vous prie en vous priant pour eux. Je ne vous demande pas que vous les retiriez du monde. Ils y sont peut-être nécessaires, pour remplir les vues de votre miséricorde sur les hommes, ou pour éprouver leur propre vertu. Mais je vous demande, Seigneur, que vous les préserviez du mal. Qu'il ne se trouve parmi eux aucun fils de perdition. Envoyez leur dans le péril un ange pour les soutenir; une abondance des eaux salutaires de votre grâce pour les faire vivre; *non videbo morientem puerum.* Je ne saurais sentir une douleur plus amère. Je verrais plus volontiers leur mort naturelle. Retirez-les de ce monde, plutôt que de permettre qu'ils vous offensent. Enlevez-les, si la malice doit changer leurs cœurs. Prenez plutôt ma vie : vous savez, mon Dieu, et je ne crains point de vous en prendre à témoin, que je la donnerais volontiers pour chacun d'eux, trop content si je pouvais contribuer à leur véritable bonheur, et abondamment consolé des peines d'un ministère orageux et chaque jour plus traversé, si son succès pouvait se terminer à me rendre sous vos yeux un coopérateur fidèle et efficace pour le salut de ces enfants. Confirmez le bien que vous avez opéré en eux. J'ose me le promettre, vous en avez trop fait pour les abandonner.

Vous en avez aujourd'hui tiré votre gloire pour confondre vos ennemis. Ces bouches innocentes ont publié vos grandeurs et vos miséricordes. Si le juste a trouvé dans la piété de leur communion de quoi édifier sa foi; l'impie y a pu voir de quoi confondre ses irrévérences; l'hérétique, de quoi combattre son incrédulité. Leur persévérance mettra le comble à la force de leur exemple.

J'ose vous l'assurer, libertins, s'il y en avait ici quelques-uns. Vous aurez en eux de vives censures de vos vices; de muets, mais d'éloquents reproches de vos irrévérences, de vos débauches, de vos blasphèmes. Vous aurez des modèles de vertus qui vous confondront, et peut-être ne pourrez-vous y résister.

J'ose vous en répondre, pères et mères; ces enfants qui portent aujourd'hui Jésus-Christ dans vos maisons seront pour toujours des vases d'élection. Vous aurez dans ces filles chrétiennes, qui ont reçu le Sauveur, des Maries appliquées à méditer sa loi; des Marthes sans cesse agissantes et occupées à le servir dans vos personnes. Vous aurez, dans ces chers enfants, des chrétiens qui, à l'exemple du Fils de Dieu, laborieux et soumis à vos ordres, vous apprendront comment vous devez vous-mêmes obéir aux ordres de Dieu. Vous aurez en eux des arches du Seigneur, qui, comme dans la maison d'Obédédom, porteront toutes sortes de bénédictions, feront prospérer votre travail, consoleront votre vieillesse, conserveront la paix dans vos familles.

J'ose vous en répondre, ministres des autels, vous verrez dans ces enfants une portion choisie du troupeau, une nation sainte et un peuple nouveau. Vous les verrez, assidus à l'église, faire fleurir les solennités, se nourrir avidement du pain de la parole, manger avec amour la chair adorable de l'agneau, contribuer ici au bien de la catholicité, garantir cette ville, comme un sel préservatif, de l'entière corruption où elle se livre chaque jour; arrêter le bras vengeur si justement levé sur elle, et, comme un précieux germe, empêcher qu'elle n'ait la destinée de ces villes que le feu du ciel consuma.

J'ose vous en répondre, ô mon Dieu, s'il m'est permis de vous répondre de quelque chose, à moi malheureux pécheur, mais honoré de la plénitude de votre sacerdoce, et chargé par vous-même de l'Evangile de votre grâce, pour l'annoncer à ce peuple : ou plutôt, j'ose l'attendre de vous, tant je connais la force de votre grâce et la grandeur de vos miséricordes; ces enfants vous seront fidèles; ils vous aimeront toujours; ils se sauveront, et nous aideront à nous sauver nous-mêmes. Ils nous feront trouver dans la possession de vous seul, notre véritable récompense. Ils seront ma joie dans ce monde, et ma couronne dans l'éternité. *Amen.*

PANÉGYRIQUE Ier.

SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Ordinavit in me charitatem. (*Cant.*, XI.)
Le Seigneur a réglé la charité en moi.

S'il est rare de trouver une véritable charité parmi les hommes, il est bien plus rare encore d'y trouver une charité parfaitement réglée. Ceux qui, aimant Dieu pour lui-même, et le prochain pour Dieu, ne se trompent pas dans l'objet de ces deux préceptes, ou plutôt de ce précepte unique et indivisible, excèdent et se mécomptent souvent dans la manière de l'accomplir. L'amour-propre qui rappelle tout à nous-mêmes, l'humeur qui nous gouverne en dépit de nous, la passion qui nous mène plus loin que nous ne voudrions, l'intérêt qui se retrouve partout, l'humanité en un mot toujours faible et imparfaite, répandent sur les yeux les plus purs des nuages imperceptibles, et jettent chaque jour dans les voies du plus juste de légères indiscrétions que la charité, qui couvre la multitude des péchés, excuse sans les canoniser.

Il faut avouer même, chrétiens, que par une conduite de la Providence, toujours admirable dans les saints, la plupart de ceux que l'Eglise, en les proposant à notre culte, met à couvert de nos censures, bien qu'ils aient eu dans la grâce qui les a conduits le principe de ces deux amours, n'en ont pas fait également apercevoir les effets.

Les uns, appliqués jour et nuit à méditer la loi de Dieu et à répandre leur âme en sa présence, semblent avoir oublié le prochain dans de profondes et inaccessibles retraites, où l'on doit croire néanmoins qu'ils ont toujours gémi sur ses désordres et attiré peut-être sur lui les plus précieuses béné-

dictions. Les autres, livrés au service du prochain, auquel ils ont consacré leurs soins, leurs biens et tous leurs moments, ont paru privés de toute communication avec Dieu qu'ils avaient cependant sans cesse devant les yeux, et dont on ne peut douter que la vue seule ne soutînt les efforts de leur zèle.

Remplir également ces deux devoirs, non-seulement aux yeux du scrutateur des cœurs, mais à nos propres yeux, est un don qui n'a été accordé qu'à un petit nombre de saints, par qui Dieu a voulu exécuter les desseins de sa miséricorde éternelle; et ç'a été tellement le privilége de saint Ignace de Loyola, dont la solennité vous attire ici aujourd'hui, qu'il semble qu'une louange, qui dans un sens doit être celle de tous les bienheureux, soit un éloge personnel pour lui, et qu'il ait par préférence le droit de s'appliquer les paroles de l'Épouse : Le Seigneur a réglé sa charité en moi : *Ordinavit in me charitatem.*

Depuis que la divine bonté l'eût arraché à la puissance des ténèbres, pour le transférer au royaume de son Fils bien-aimé, il ne cessa point de chercher ses frères dans leurs égarements. Il leva toujours les mains au ciel, et il combattit toujours lui-même. L'Oraison et l'action partagèrent également ses jours. Il se prêta tour à tour à ces deux exercices, ou plutôt il ne les sépara jamais; et chaque mouvement de sa charité en fit toujours apercevoir les deux objets.

Je n'ai donc pas besoin, pour relever la gloire de ce grand saint, de recourir aux plus éblouissantes images, et de former son caractère des traits les plus recherchés. Je ne puis vous donner une plus haute idée de son mérite qu'en vous faisant remarquer quels exemples et quels fruits nous avons reçus par lui de cette charité parfaite, qui n'oublia jamais les hommes dans ses plus ardents transports vers Dieu, et qui n'eut jamais que Dieu en vue dans ses plus grands efforts pour les hommes. En deux mots, chrétiens : Un grand amour de Dieu, toujours utile au prochain. — Un grand amour du prochain, toujours glorieux à Dieu.

C'est le caractère de la charité de saint Ignace, et l'ordre de la charité la plus réglée : *Ordinavit in me charitatem.*

Esprit-Saint qui en fûtes la source, soyez-le de tous les traits de son éloge, et de l'impression qu'il doit faire dans les cœurs pour n'être pas une vaine et stérile louange. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'amour que nous devons à Dieu, pour être parfait, dit saint Bernard, doit avoir trois qualités; il doit être courageux, affectueux et prudent : *Diligendus est Deus fortiter, dulciter, prudenter.* Idées qui répondent à tous les traits et à toutes les marques de l'amour; souffrances, sentiments, entreprises, idées que remplit dans un éminent degré l'amour de saint Ignace.

Il fut fort et courageux dans l'austérité de sa pénitence; il fut affectueux et tendre dans la pureté de ses sentiments; il fut sage et prudent dans la grandeur de ses entreprises. Suivons séparément à la gloire de Jésus-Christ et à la louange de son serviteur ces trois idées différentes; et dans chacun de ces caractères qui semblent n'avoir de rapport qu'à Dieu, nous trouverons visiblement marqué l'utilité du prochain, qu'il a gagné par sa pénitence, instruit par ses sentiments, servi par ses entreprises. En un mot, nous trouverons partout cette véritable discrétion qui, selon le même saint Bernard, est la règle de la charité, et qui consiste à mettre toutes les vertus à leur place : *Ordinavit in me charitatem.*

I. Ne dissimulons point des égarements qui ne servent qu'à nous intéresser davantage à la sainteté d'Ignace; et suivant avec quelque étendue ses premières années qui nous découvriront avec consolation les opérations de la grâce en lui, avouons de bonne foi que, s'il embrassa les voies pénibles de la pénitence, ce ne fut pas avec l'innocence la plus pure. Le temps où il a vécu est trop voisin de nous pour nous laisser ignorer combien un si précieux trésor y était rare. Notre propre corruption ne nous répond que trop de celle qui prévalait dans un siècle que nous touchons encore. Mais dans quel siècle la corruption n'a-t-elle pas prévalu? La terre n'était presque pas formée, que l'iniquité la couvrit; et dès les premiers jours du monde, la vertu fut le partage d'un petit nombre qui se sauva à peine de la contagion et du naufrage.

Ignace ne fut pas d'abord de ce petit nombre choisi. Né de parents plus riches en noblesse qu'en vertus, il reçut les plus funestes impressions d'une éducation mondaine. De la cour du roi catholique, où la vie oisive lui déplut, l'amour de la gloire le jeta de bonne heure dans une école tout aussi dangereuse, le métier de la guerre. Au feu de l'ambition qui l'y entraîna, se joignirent les feux de l'amour profane; passions qu'on ne voit pas toujours ensemble, mais qui, dans un pays où les aventures fabuleuses ont été ou le principe ou le fruit du goût de la nation, ne s'accordaient que trop aisément, et dans lesquelles le caractère du jeune Ignace ne lui promettait que trop de succès. Avec cette double chaîne, d'autant plus difficile à rompre qu'elle était pesante, sans paraître honteuse, il portait en soi des obstacles au salut d'autant plus invincibles que, selon les maximes de la sagesse mondaine, il semblait être de ceux qui peuvent y prétendre. En se mesurant sur le grand nombre (comparaison qui souvent ne nous rassure que trop dans une vie plus criminelle que la sienne), il se savait peut-être gré de ses vertus. Il pouvait du moins se persuader qu'ennemi de l'impiété et des dissolutions criantes, il ne serait pas fort loin des voies de Dieu, quand le feu de la jeunesse, un peu amorti, aurait donné à ses réflexions ou à ses dégoûts le loisir

d'épurer ses mœurs, et de le rendre, peut-être sans aucun véritable principe de religion, ce qu'on appelle un sage dans le monde; réputation même dont il jouissait déjà sans avoir besoin de la maturité de l'âge, et que lui acquirent, dès qu'il se montra, sa probité, sa valeur, son désintéressement, son esprit et sa politesse.

Ce fut, Messieurs, dans ces voies du siècle, hélas! trop aplanies, qu'il plut à la divine miséricorde d'arrêter Ignace, quand il y courut le plus rapidement. Deux violentes blessures qu'il reçut au siége d'une place, et qui, par les soins des Français, ennemis à la vérité, mais ennemis toujours humains, ou plutôt par un miracle sensible de la bonté de Dieu, ne furent pas mortelles pour le corps, le furent pour le péché. En vain, oubliant le bienfait d'une guérison qu'il avait reconnu devoir au Prince des apôtres, flattait-il déjà son cœur des nouveaux projets que semblait autoriser ce noble fruit de sa valeur; en vain, retardant lui-même sa convalescence par des opérations cruelles, où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, la fermeté du courage ou l'excès de la vanité, préparait-il de nouveaux sacrifices au monde? Il trouva malgré lui des armes pour en triompher dans une histoire de Jésus-Christ et de ses saints, qu'offrit à sa curiosité ou à son ennui le château de Loyola, dépourvu, contre toute apparence, de romans qu'il demandait pour s'amuser.

Il lut, il fut touché; mais il ne fut pas vaincu d'abord. La force de ses engagements et l'économie de la grâce qui ne voulait pas que la victoire fût sans combat, arrêtèrent le fruit de sa lecture, sans lui en ôter le goût. Ces anciens anachorètes ensevelis tout vivants dans des cavernes lui parurent bien au-dessus du monde qu'ils méprisaient, et Jésus-Christ vainqueur de la mort par la sienne, bien plus grand que les conquérants de la terre. Il s'excitait à suivre pour le maître, l'exemple de ses fidèles serviteurs. Mais les feux de l'ambition et de l'amour, qui n'étaient encore ni usés par la durée, ni rebutés par les disgrâces, lui inspiraient d'autres désirs. Il reprenait son livre avec avidité; les vues du monde le lui faisaient tomber des mains. Ces deux différents objets, le monde et la vertu, firent chez lui, dans ses réflexions, tout ce qu'ils font dans l'expérience. Le premier lui offrait des idées séduisantes, et qui tenaient de l'enchantement, mais suivies de retours amers. L'autre lui en présentait de moins piquantes et moins vives, mais solides et consolantes. Livré tour à tour aux unes et aux autres; tyrannisé par ses passions, consolé par sa lecture, il passa plusieurs jours dans ces agitations, incertain qui devait prendre le dessus, ou du poison, ou du remède.

Vous prévalûtes, enfin, ô mon Dieu, vous qui savez toujours vaincre le monde, ou qui ne le laissez jamais triompher que pour son malheur! Vous vous fîtes connaître, et par une suite infaillible, vous vous fîtes aimer. Alors frappant d'une vive lumière cet homme si avide de gloire, et si peu éclairé sur la véritable; si sage à ses yeux et si insensé aux vôtres, vous lui fîtes apercevoir dans tout son jour son néant et votre grandeur. Alors l'éclairant sur le dérèglement de sa vie et sur l'ordre de cette régularité prétendue dont il se piquait, vous le touchâtes d'un vif repentir qui l'aurait accablé, si au milieu de ces ombres de la mort votre bras puissant ne l'eût soutenu. Alors tournant à votre gloire toutes ces qualités naturelles que vous ne lui aviez données que pour vous, vous le trouvâtes propre à tous vos desseins. Vous n'eûtes à vaincre en lui, ni férocité, ni pusillanimité, ni paresse. Il n'en coûta, si j'ose parler ainsi, qu'un seul miracle à votre puissance, pour vous rendre cette conquête utile : changer l'objet de ses passions, et puis les mettre toutes en œuvres. C'était à vous d'en consacrer l'usage, mais c'était à lui de vous les immoler toutes. Vous y aperceviez ce qui devait vous servir; il ne devait y avoir que ce qui vous avait outragé. Il le vit, il résolut de le punir avec la dernière rigueur. Tout lui déplut, parce que tout vous avait déplu.

Le temps qu'il prit pour préparer sa pénitence ne lui servit pas pour la publier, ou pour l'adoucir. Il ne commença pas comme ces hommes lâches ou vains dans leur conversion, par se répandre contre le siècle en de longues déclamations, où l'amour propre cherche encore ce qu'il quitte, et où il paraît qu'une vertu faible et timide a besoin, pour rompre avec son ennemi, d'être soutenue par son estime. Il quitta le monde sans se donner la consolation de lui dire qu'il le quittait. Cachant ses desseins à sa famille, il part sous prétexte de quelques visites de bienséance, pour aller sous l'habit le plus pénitent, mais bien moins humilié que son cœur, adorer en Palestine les vestiges du Rédempteur, et venger des crimes qui l'ont attaché à la croix, en s'y attachant avec lui. Ses forces mal rétablies, qui ont d'abord retardé ce projet, l'empêchent encore de le suivre. Mais, persuadé que si les entreprises de charité sont quelquefois fixées en certains lieux, la pénitence s'exerce partout, il fait bien voir que quelque vertu qu'ait par lui-même un objet si touchant, un cœur véritablement touché n'a pas besoin d'un tel secours.

Dans ces lieux où il semble ne s'être arrêté que pour rétablir ses forces, il se met aux portes de la mort; et la victime qui s'engraisse est déjà presque consumée. Il se permet à peine, après des semaines entières, une vile nourriture, dont l'usage quotidien serait le plus pénible jeûne. Les armes ordinaires de la mortification ne suffisent pas à la sienne; il en imagine de nouvelles. L'excès de ses macérations le jette dans des défaillances qui trahissent son humilité, et découvrent sa sainteté tout entière. Il expie le bruit qui s'en répand, comme on n'expie point les plus grands crimes. Chaque degré d'accroissement que prend sa réputation le

pousse en d'autres lieux; chaque lieu lui inspire des austérités nouvelles; et l'obscure caverne de Manrèze cacha des rigueurs presque inconnues à la pénitence.

Ne pensez pas, Messieurs, que la sienne s'arrête là. Tout ce qui ne crucifie pas l'amour propre jusqu'au bout, laisse quelque ressource au tentateur; et souvent on est d'autant moins prêt à souffrir de la part d'autrui ce qui afflige, qu'on est plus accoutumé à s'affliger soi-même. Mais Ignace était animé d'un trop courageux amour, pour ne pas recevoir la croix de Jésus-Christ, de quelque part qu'elle lui vînt. Il avait embrassé toutes les mortifications ensemble, et par ce sacrifice universel elles étaient devenues pour lui toutes volontaires, et pour ainsi dire de son choix. Railleries, insultes, prisons, opprobres, violences extrêmes, rien ne le trouble, il souffre tout.

Je dis, chrétiens, qu'il le souffre. Je ne dis pas qu'il se plaint, ou qu'il se vante de souffrir; que par les murmures les plus hautains il cherche à adoucir ses maux; et que son inquiétude réclamant le secours de toutes les puissances, s'efforce d'intéresser la terre et le ciel à sa vengeance. Il savait ce qu'on sait comme lui, mais dont on ne fait pas le même usage, que nos clameurs ne nous vengent que trop de l'injustice même la plus criante; que par de continuelles apologies de sa patience et de sa justice, on montre qu'on n'est ni juste, ni patient; et que quand il n'y aurait pas souvent des mécomptes infinis sur les maux dont on se plaint, et sur l'innocence dont on ose se vanter; se récrier si fort sur la persécution des justes en sa personne, c'est canoniser en soi des vertus qu'on a déjà perdues, sitôt que, même en secret, on ose s'en applaudir. Ignace souffrait pour Jésus-Christ. Il ne voulut que ses yeux pour témoins, et que sa patience pour modèle.

Que la malpropreté de son extérieur, qui pour un homme de son caractère, était une pénitence si forte, l'expose aux huées et aux insultes d'une populace grossière et insolente, et que, par cette double peine, il soit mortifié dans tout ce que sa vanité avait de plus sensible; il en bénit le ciel en lui-même, et ne semble pas s'en apercevoir.

Qu'accusé mal à propos par une mère d'avoir engagé son fils dans une vie errante, ou plutôt dans une libertine mendicité, il reçoive d'elle, au lieu des secours de sa charité, le traitement le plus dur; ou que soupçonné d'avoir conseillé à deux femmes un pèlerinage indiscret, et tout à fait contraire à la retenue et aux bienséances de leur sexe, ou sur d'autres soupçons tout aussi mal fondés, il soit plusieurs fois resserré dans un obscur cachot; il ne fait connaître sa sainteté que par son silence, et il loue Dieu dans sa prison, sans vouloir profiter d'un crédit puissant pour en sortir, ni d'un accident imprévu qui lui en ouvre les portes.

En un mot, qu'il soit outragé, méprisé, calomnié, presque massacré; qu'il soit le jouet de la brutalité et de l'impudence; qu'il soit la victime du libertinage irrité, et des projets de l'iniquité déconcertés par son zèle; il soutient ces violences comme un homme qui s'en croit digne, ou si vous voulez, comme un homme qui en est digne en effet: comme ces misérables, que la crainte du péril force à tout essuyer, et sur qui la honte de leur vie donne toute sorte de prises et d'avantages.

Etait-ce par de si odieux motifs qu'était conduite la patience d'Ignace? Quel nom donnerez-vous à son insensibilité, gens du monde, censeurs si déclarés des vertus des saints? Etait-ce bassesse, stupidité, folie? O heureuse folie, que la sainte folie de la croix! O louable stupidité, que celle dont Jésus-Christ est la cause! O bassesse noble et élevée, que celle qui dévore les outrages pour son nom! Mais quelle autre vue moins sainte pouvait soutenir Ignace, dont le caractère était si vif et si haut! Lui qui sur le point d'honneur porta la sensibilité jusqu'à des délicatesses qui, dans le temps et le pays des excès, passaient pour excessives? Lui qui, toujours plein des idées guerrières, les avait attachées jusqu'à ses plus essentielles démarches pour sa conversion? Lui qui, peu instruit encore des maximes de l'Evangile, quoiqu'il eût résolu d'en suivre tous les conseils, fut prêt à venger par le fer une injure faite à la pureté de la mère de Dieu? Lui qui, dans une conjoncture où son ministère devait lui rendre sa réputation plus précieuse, accusé faussement, voulut faire taire pleinement la calomnie, et ne céda jamais aux remontrances de quelques personnes pieuses qui, moins éclairées que lui, ne croyaient pas qu'il dût pousser ses accusateurs si loin? Lui enfin qui, dans tous les événements de sa vie, se conduisit avec une sagesse supérieure qui démentait si fort cette apparente stupidité?

Ah! reconnaissons, chrétiens, que la patience d'Ignace ne venait que d'un courageux amour de Dieu qui le remplissait sans cesse de la vue de ses crimes; qui ne trouvait rien que de disproportionné aux désordres d'une vie libertine, dans tout ce que la pénitence a de plus pénible et de plus dur; qui lui faisait envisager les droits de la majesté et de la justice divine, d'un autre œil que vous ne les voyez, mondains, vous à qui le nom de pénitence paraît si affreux, ou la pratique si facile; vous qui croyez en remplir tous les devoirs, lorsque de temps en temps, sans rien prendre sur vous pour réparer le passé, ni pour réformer l'avenir, vous venez vous décharger du poids de vos crimes, ou plutôt en appesantir le fardeau; vous qui, bien loin d'imiter en quelque chose la pénitence des saints, faites profession de ne pas l'admirer, la condamnez peut-être, et applaudissez chaque jour à de ridicules, ou plutôt à de scandaleux libelles qui la décrient; vous qui, vous piquant de mener une vie régulière et ne parlant sans cesse que d'abnégation et de crucifiement, êtes si vifs sur vos intérêts si esclaves de vos

commodités, si implacables dans vos haines, si haut et si épineux dans tous vos procédés; vous enfin, le dirai-je, qui, appliqués à conduire les autres, ne prêchant rien que la mortification, ne la faites consister en rien de sensible, n'en approuvez aucune œuvre pénible et laborieuse, ou en dispensez tous ceux dont le commerce utile à la douceur de votre vie vous gênerait par son austérité.

Quel exemple pour nous tous, chrétiens, que la pénitence d'Ignace! et quand un si grand modèle que Dieu n'a pas permis qu'il fût renfermé dans les déserts, mais qu'il a tout entier exposé à nos yeux, ne nous serait utile que pour nous animer et nous confondre; n'aurais-je pas droit de vous dire que le prochain en a retiré un grand fruit? Qu'en jugerez-vous donc, si vous remarquez avec moi, que cet homme appelé au service du prochain, presque aussitôt qu'attiré à Dieu, avant que sa vocation soit encore développée, pour se cacher au monde, va de lieux en lieux, et répand sur son passage, avec la bonne odeur de ses vertus, des paroles de vie qui portent leur fruit; que par sa patience dans les plus cruels outrages, il fait rentrer en eux-mêmes ceux qui l'ont insulté, et leur inspire, avec le repentir de leur injustice, les sentiments de la piété la plus pure; que visitant sans cesse les prisons, ou prisonnier lui-même, il apprend à des malheureux à sanctifier leurs fers et en fait des captifs de Jésus-Christ; que sa pénitence le jetant toujours dans les hôpitaux, parce que tout l'homme y est plus anéanti, il y rend aux membres du Sauveur et pour l'âme et pour le corps des services bien plus effectifs que ne sont ceux qui, n'étant pas animés de son esprit, ne sont pas à l'épreuve du découragement et du dégoût; que, pour se rendre plus utile au prochain et ne pas le rebuter par un extérieur trop sévère, il modère ses austérités, et se réduit à une vie plus commune, ce qui est souvent une autre sorte de pénitence, qui coûte beaucoup à la piété, accoutumée à se nourrir d'un pain de larmes et à s'enivrer avec délices du calice amer de Jésus-Christ; mais aussi que sans prendre trop de goût à cette espèce de soulagement, il est toujours prêt à redoubler ses mêmes austérités, selon que le demande le besoin du prochain; qu'il obtient par des jeûnes réitérés le renouvellement de ferveur dans celui-ci; qu'il châtie rudement son corps pour la conversion de celui-là; qu'il se plonge dans un étang glacé, non, comme quelques saints, pour réprimer en soi les feux de la convoitise, mais pour arrêter un pécheur, qui va se livrer tout entier à la sienne; qu'il fond en larmes aux pieds d'un indigne ministre de la réconciliation, et lui inspirant la componction qui est dans son cœur, l'oblige à descendre de son tribunal; qu'il se dispose à ses travaux évangéliques, dans une caverne qui lui rappelle toute l'horreur de Manrèze, et lui inspire les mêmes rigueurs. En un mot, que l'intérêt du salut des hommes lui fait quitter ses macérations, et les lui fait reprendre, et qu'ainsi dans sa pénitence, qui est toujours ou la préparation ou l'intervalle de ses travaux, ou ses travaux mêmes, nous recevons également, et des exemples, et des fruits de cet amour, fort et courageux : *Fortiter*. En recevons-nous moins de cet amour affectueux et tendre : *Dulciter*.

II. Dès qu'Ignace fut touché de Dieu, tous ses mouvements furent ceux des parfaits. Un vœu de chasteté perpétuelle fut son premier pas, et ce sacrifice, qui, pour tout autre, aurait paru prématuré, fut si pur et si absolu que, parmi toutes les tentations inouïes dont Dieu permit qu'un homme destiné à gouverner les consciences sentît la sienne bouleversée, jamais il ne fut troublé sur cette vertu. Une confession de tous ses crimes, que l'abondance de ses larmes fit durer trois jours, fut la démarche, non pas d'un pénitent qui commence, mais d'une âme qui a déjà beaucoup aimé. La crainte, qui est d'ordinaire le premier motif de notre retour vers Dieu, et qui peut-être, hélas! est quelquefois le seul mobile de plusieurs chrétiens, n'eut plus de place dans son cœur, qu'autant qu'il fallait pour le préserver de l'illusion. L'amour seul et le plus pur amour anima tous ses désirs. Il comprit combien Dieu était plus digne de ses soins et de ses hommages, que le monde à qui il avait tout sacrifié. L'idée qu'il se forma de ce Dieu si grand, si sage, si miséricordieux, lui fit aisément concevoir que l'ignorance de ses divines perfections, est la seule cause des indignes réserves dont on use avec lui. Il sentit la différence des biens que ce maître prépare toujours et qu'il accorde quelquefois dès ce monde à ses serviteurs, d'avec ceux que les rois de la terre ne font souvent que promettre. Ses magnifiques récompenses l'animèrent. Quelquefois même il les perdit de vue, ou du moins il n'eut pas besoin de ce motif pour aimer son Dieu. Il ne crut pas qu'il lui fût défendu de donner à son amour toute l'étendue et le désintéressement que vous auriez honte, faibles mortels, de ne pas donner à votre attachement pour vos amis; ni que les mouvements d'un cœur comblé d'une si abondante miséricorde, dussent être au-dessous de la générosité, dont le monde se pique souvent envers des ingrats. En un mot, il aima Dieu pour Dieu-même, il ne s'aima lui-même que pour Dieu. Passer les jours et les nuits entières à la prière, dans les postures les plus pénibles, ne fut plus une pénitence pour lui. Son goût pour l'oraison fut aussi parfait d'abord que chez les âmes formées de bonne heure à ce saint exercice, et celui qui est venu pour appeler les pécheurs, non pas les justes, favorisa dès son retour cet enfant prodigue, plus que ceux qui ont toujours été fidèles.

De là ces épanchements de cœur, qui le remplissaient de cette abondance de douceurs inconnues au monde profane, et réservée pour les vrais amateurs. De là ces communications intimes avec Dieu, qui

lui découvraient jusqu'au secret des consciences. De là cette facilité à trouver dans les moindres objets de la nature, de quoi se rappeler tendrement à son Dieu. De là ce don de larmes, dont il fut forcé de demander au Seigneur d'arrêter le cours, et qu'il perdit sans rien perdre de la suavité qui y était attachée. De là cette dévotion tendre pour les mystères les plus abstraits, que leur incompréhensible sublimité semble avoir rendu inaccessibles à nos larmes; ce qui marquait une âme éclairée d'en-haut, et dont la conversation toujours dans le ciel, n'y trouvait rien que de touchant. De là, ces ravissements, ces extases, ces visions célestes, ces dons miraculeux, que vous ignorez, hommes de chair; que vous blasphémez, parce que vous les ignorez, et sur lesquels, bien loin d'y trouver une instruction, un exemple, un sujet d'admiration, au moins vous criez peut-être dans ce moment, à l'excès et à l'illusion.....

Arrêtez, âmes présomptueuses, vous qui condamnez toujours, avec tant de légèreté et de hauteur, tout ce qui n'entre point dans votre expérience. Instruisez-vous; et sans qu'il soit nécessaire de justifier les dons de Dieu par des preuves étrangères, reconnaissez, dans les sentiments mêmes d'Ignace, des circonstances qui vous répondent et de leur solidité pour lui et de leur utilité pour vous.

C'est qu'au milieu de ces ravissements, Ignace ne perdit jamais de vue le nombre de ses péchés, et que la pensée de ses misères ne le quitta point dans l'extase. C'est que sachant faire le discernement des dons de Dieu, il ne regarda ces intimes communications avec lui, que comme de pures grâces en soi-même, ou tout au plus comme des récompenses du mérite dans les autres, et jamais comme le mérite même. C'est que toujours en garde sur les révélations, il les tint presque toutes pour suspectes, et estima les plus avérées, bien moins que l'humilité et l'obéissance. C'est qu'il ne prétendit jamais porter indifféremment les âmes dans cette sublime perfection, mais seulement celles à qui Dieu se faisait goûter, selon la mesure de ses dons. C'est que toujours conversant avec le Seigneur sur la montagne, il fut toujours prêt d'en descendre pour annoncer sa loi aux hommes. C'est que comblé souvent des faveurs du ciel, au delà de ses désirs et de ce que son cœur même en pouvait porter jamais, charmé d'un si paisible mais si périlleux repos, il ne se dit à lui-même : *Bonum est nos hic esse*, il fait bon ici, fixons-y notre demeure; mais il s'arracha toujours à son attrait pour se livrer aux travaux. C'est qu'enfin, du milieu de ses ravissements, sortit cet excellent livre, également canonisé par l'autorité de l'Eglise et par l'utilité des fidèles; livre qui, par la vue de la malice du péché, par la terreur des jugements de Dieu, par toute la suite et l'enchaînement des vérités éternelles; en un mot, par les voies les plus simples et par conséquent les plus sûres, conduit, comme par degrés, à la perfection la plus éminente; livre qui est une science pratique du salut, et qui, puisé dans la source même des eaux de la grâce, y attire tous ceux qui en ont une véritable soif, et la leur inspire; livre enfin, précieuse portion de la succession d'Ignace, qui, entre les mains de ses enfants, est comme une de ses riches découvertes et un de ces secrets héréditaires, dont la plus sûre dispensation leur est réservée, et qui les enrichit de la conquête des âmes à Jésus-Christ.

III. Et ce fut là, Messieurs, le grand objet de notre saint. Ce fut l'entreprise que conduisit son amour avec tant de prudence et de sagesse. *Prudenter*. Faire connaître Dieu aux hommes, et procurer en tout sa plus grande gloire. Entreprise qu'il forma sous les plus favorables auspices, dans un auguste temple, consacré par le martyre des premiers patrons de notre France. Entreprise qu'il mit à couvert de tout ce qui pouvait la traverser, en la déposant entre les mains du vicaire de Jésus-Christ, par un vœu général qui sans aucune exclusion l'engageait à tout. Entreprise qu'il prépara par le sacrifice le plus humiliant, et par conséquent le plus pur; je veux dire par la généreuse résolution de se réduire, à l'âge de trente ans, aux premiers éléments de la grammaire, et d'ensevelir au milieu de l'enfance une sagesse consommée. Entreprise, en un mot, à laquelle il ne manqua rien de tout ce qu'il fallait pour en justifier les vues, ou pour en procurer le succès. Un dessein si grand, si noble, si étendu, si sagement concerté, si bien suivi, si constamment heureux fut sans doute votre ouvrage, Seigneur, et vous n'en inspirâtes jamais de plus digne de vous. Mais vous n'avez pas besoin de nos hommages, non plus que de nos biens. Tout ce qu'on fait pour vous n'ajoute rien à votre bonheur. C'est toujours le prochain qui profite de ce que nous entreprenons pour votre gloire, et la plus grande qu'ait pu vous procurer votre Fils unique sur la terre, a été de faire connaître votre nom aux hommes, et de les sauver. Il ne s'agit donc plus, Messieurs, à la vue des entreprises d'Ignace, d'examiner si cet homme, consacré à Dieu par des œuvres si prodigieuses de pénitence, si attaché à Dieu par les liens du pur amour, a daigné jeter ses regards sur les hommes. On demande plutôt si cet amour si marqué pour les hommes a toujours été selon Dieu; et vous allez voir dans ma seconde partie qu'il lui fut toujours glorieux.

SECOND POINT.

Parmi les magnifiques portraits que le grand Apôtre nous fait de l'amour du prochain, il nous donne, dans un seul trait et dans son propre exemple, l'idée d'une charité parfaite et exempte de tous les défauts que l'humanité y glisse quand il nous dit qu'il s'est fait tout à tous pour procurer le salut de tous : *Omnia omnibus factus sum ut omnes salvos facerem.*

En effet, chrétiens, si vous y faites atten-

tion, souvent l'amour-propre ou la paresse bornent les efforts de notre charité; la préférence de notre cœur en détermine les objets; notre intérêt en inspire et en conduit toutes les vues. Ainsi dans une charité si altérée, si suspecte ou si vicieuse, on ne découvre plus le pur ouvrage de Dieu. Or, la charité d'Ignace fut toujours glorieuse à Dieu, parce que, semblable à celle de saint Paul, elle ne connut ni bornes dans ses efforts : elle embrassa tous les travaux : *omnia;* ni prédilection dans ses objets : elle s'étendit à tous les hommes : *omnibus;* ni intérêt propre dans ses vues : elle n'envisagea que le salut de tous : *ut omnes salvos facerem.* Suivez-moi, mes frères, et dans un sujet qui doit vous toucher si sensiblement, que votre attention nous réponde ici de toute votre reconnaissance.

I. Ce fut toujours le caractère d'Ignace de ne connaître point de bornes à son zèle, et d'embrasser tous les travaux : *omnia.* Dès que la sagesse divine, au milieu de sa pénitence, lui eut ouvert une autre carrière, elle élargit son cœur pour la lui faire remplir dans toute son étendue. Tous les maux à guérir, tous les biens à procurer, ce fut son objet. Cet esprit règne dans les premières vues de sa charité; il l'inspire à un petit nombre de disciples que son zèle a ramassés. Il le fait passer jusque dans le nouveau monde. Déjà ces dignes ouvriers, tantôt dispersés dans divers royaumes, tantôt rassemblés dans un même lieu, extirpaient les vices et faisaient fleurir les vertus. Déjà dans les places publiques, une nombreuse populace, attirée par l'odeur de leur sainteté, et quelquefois même par l'espoir d'un spectacle comique qu'annonçait la bizarrerie ou la simplicité de leur extérieur, recevait les plus purs rayons de la vérité et de la grâce. Déjà Ignace, surtout, conduit par de sages motifs dans le voisinage de sa maison, qu'il avait toujours fui avec soin, avait fait, par des discours simples et par divers artifices de sa charité, des changements qu'on a peine à croire. Déjà, par les mains de ces hommes évangéliques, s'opéraient parmi les peuples des prodiges de conversion. Et comme les apôtres, avant que d'avoir distribué à leurs successeurs ou pris pour eux-mêmes des siéges fixes, dès qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, allaient partout, répandant les lumières de l'Evangile, ainsi un nombre semblable de nouveaux ministres, sitôt que, par leurs engagements à Montmartre, ils eurent été remplis de l'esprit de force, n'oubliaient rien pour ranimer partout la foi languissante, et pour faire revivre la piété presque éteinte.

Ce ne fut donc pas dans l'établissement de sa compagnie qu'Ignace donna au prochain les premiers fruits de son zèle inépuisable. Ce que cet événement a de mémorable, n'est intéressant que pour nous et pour la postérité, à qui il assure d'immortels secours. Il ne nous découvre rien de nouveau dans le cœur de ce grand homme. C'est comme un fait général qui règne dans toute sa conduite. Son institut est le précis de ses actions et de celles des premiers disciples que sous la main de Dieu son esprit avait formés. Des hommes étrangers sur la terre, indifférents pour tous les pays, comme pour tous les ministères, prêts à tout entreprendre et à tout souffrir; ne trouvant rien de trop pénible et de trop bas dans les travaux; n'aspirant à rien d'éclatant dans les récompenses; simples et égaux dans l'alternative continuelle de louanges et d'outrages sans mesure; et au milieu des plus curieuses sciences, faisant profession de ne savoir que Jésus-Christ crucifié; ce furent les premiers compagnons d'Ignace; ce fut d'après eux qu'il prit sa règle; et, semblable à ces fameux peintres, qui par le bronze transmettent leurs chefs-d'œuvres aux derniers âges, en formant ses constitutions, il copiait son propre ouvrage en faveur des siècles à venir

Les hérésies qui commençaient à infecter le monde, en furent la triste, mais l'heureuse époque. Cet institut fut un étendard levé, et, si j'ose parler ainsi, une batterie toute dressée pour les attaquer. Le plan seul parut les combattre. Des hommes qui se consacraient par des vœux à la pénitence, et qui se dévouaient d'une manière particulière au Saint Siége, pendant que Luther apostat écrivait contre les conseils évangéliques, et qu'un roi aveuglé par ses passions se faisait déclarer le chef de son Eglise; ce fut un remède que la Providence fit naître dans le temps et au milieu du mal même. Un secours si puissant alarma l'erreur naissante; et cet éclair qui parut, annonça la foudre qui devait bientôt éclater dans un concile œcuménique. Mais l'Eglise, qui ne souffre jamais de contagion dans son sein, n'en garantit pas toujours tous ses membres. Ce n'est que pour elle-même qu'elle a une promesse d'éternité : Etablir sa foi dans le cœur des hommes, ou empêcher qu'elle ne s'échappe, c'est un ouvrage que Dieu accomplit par ses ministres; et ils étaient moins que jamais en état de remplir leurs ministères. Ensevelis pour la plupart dans l'ignorance, ou plongés dans la corruption, ils n'offraient au monde qu'un sel affadi et une lumière éteinte; et leur dérèglement si déplorable, qui n'avait peut-être pas peu contribué à faire naître l'erreur, ne pouvait qu'énerver ou décréditer tous leurs efforts pour la détruire.

Je ne retracerai pas ici, Messieurs, tous les ravages, dont une secte si appuyée menaçait la face du christianisme. Le mal, hélas! n'a été que trop réel; il n'a que trop duré parmi nous; et bénie soit la divine miséricorde, qui en ramenant les anciennes prospérités d'un roi, dont la gloire a été de le guérir, ôte pour jamais à ses ennemis l'espoir de le faire renaître.

Mais que ne puis-je vous exprimer ici quels furent les mouvements d'Ignace, qui, avec sa société naissante, se regardait comme personnellement chargé de tout ce que l'indignité des ministres ravissait de travaux à l'Eglise, et engagé tout à la fois à les rem-

placer et à les convertir? Quel soin, quelle application n'eut-il pas? Quelle vigilance n'inspira-t-il pas à tous ses disciples pour démêler l'artifice des hérétiques, pour éviter tous leurs piéges, pour réprimer leur hardiesse, pour arrêter leurs progrès dans les esprits dociles, pour prévenir la séduction, pour purifier le vieux levain, pour écarter les moindres ombres de nouveauté, pour n'entrer dans aucun tempérament avec l'erreur et ne se rapprocher jamais de son langage, pour guérir les maux par leurs contraires, pour jeter de bonne heure dans de jeunes âmes de saines études et des mœurs réglées, pour inspirer surtout l'esprit de piété, plus redoutable aux hérétiques que les foudres de l'Eglise, et qui arrête plus sûrement le cours de leur secte que l'oracle qui, à la vérité, la proscrit; mais qui en la proscrivant ne se fait écouter que des âmes droites et humbles, et révolte souvent celles qu'une présomptueuse et indocile curiosité livre à l'opération de l'erreur pour les faire obstinément croire au mensonge.

Mais à quoi m'arrêté-je, Messieurs? Ce mal si contagieux était-il le seul qui réclamât le secours des zélateurs de la loi, et la charité ne connaissait-elle d'objets que l'hérésie à détruire? Ah! si dans les temps les moins critiques, si dans les siècles les moins corrompus, un zèle, quand il est véritablement actif, ne trouve que trop de quoi s'exercer, quelle matière n'offrait point ce siècle malheureux que la dépravation des ministres a dû vous peindre avec de si noires couleurs? Jusqu'où ne pénètre point le poison quand le médecin même le porte? et où en est réduit le troupeau qui n'est conduit que par des loups? Il suffit de vous dire, chrétiens, que les plus pernicieux usages étaient devenus des lois; les lieux les plus élevés autorisaient le vice; les plus saintes retraites en étaient infectées.

Je vous dirai tout ce qu'Ignace fit pour défricher ce champ si inculte, en vous disant tout ce qu'il fallait faire; ou plutôt nous apprenons tout ce qu'il fallait faire par tout ce qu'il fit. Nos vues plus courtes que les siennes ne nous auraient pas découvert comme à lui tous les maux et tous les remèdes, et notre zèle bien moins étendu ne nous aurait pas inspiré de nous multiplier nous-mêmes pour nous prêter à tous les travaux épineux, obscurs, ingrats, à des discussions de longue haleine, à des détails infinis.....

Je ne le suivrai pas, Messieurs, dans tous ces mouvements de sa charité. Mais si j'en épargne à votre attention le long et l'incroyable récit, croyez-les sur la foi des monuments qui nous en restent.

Sachez que si pour conserver, ou rétablir dans le cœur des fidèles l'esprit de piété par le fréquent usage des sacrements, unique, mais infaillible ressource de la religion, vous voyez revivre des pratiques qui étaient presque oubliées; que si en faveur des âmes que leur âge ou leur grossièreté rendent incapables des plus fortes leçons, vous voyez régner la méthode des instructions familières; que si vous voyez multiplier à l'infini ces académies destinées à former de jeunes naturels aux vertus de leur état, et à mettre de bonne heure les sentiments d'honneur et de piété en possession des cœurs dociles; que si les villes offrent aujourd'hui à l'envi diverses retraites solides et durables à l'innocence orpheline, à la pudeur alarmée et chancelante, à la pureté déjà flétrie, au libertinage contagieux et incorrigible; que si au milieu du tumulte du monde et des affaires (car qu'est-ce qui échappe à un zèle si étendu?); si, dis-je, au milieu du monde et des affaires, un signal régulier vous rappelle chaque jour au souvenir de votre Rédemption, et à un retour plein de confiance envers la mère du Rédempteur; que si dans ces jours que le monde a consacrés à la volupté, et où il fait profession de se préparer à la pénitence par les excès, la présence et les grâces de Jésus-Christ sur nos autels vous séparent des pécheurs, et vous présentent dans tous les temples un asile contre ce déluge d'iniquité; sachez, dis-je, que tous ces biens que de saintes âmes auraient peut-être imaginés, et ont suivis et étendus de nos jours avec succès, sont pourtant le fruit du zèle d'Ignace. En un mot, que le plus grand nombre des pieux règlements, dont nous jouissons, abolis de son temps, revivent par lui; que la plupart des saintes entreprises auxquelles votre piété applaudit, et dont vous ignorez l'origine, sont son ouvrage; que toutes les sociétés, qui, depuis la sienne, se sont élevées pour édifier l'Eglise, doivent, ou leur forme à la sagesse de ses constitutions, et leur naissance aux conseils ou au crédit de ses disciples. Quels ont dû être ses travaux alors, pour laisser aujourd'hui de telles traces!

Ministres lâches, ministres vains, vous dont les efforts dans une moisson si abondante se réduisent à si peu d'ouvrage, et qui déterminant avec tant d'attention sur vous-même le nombre et la mesure de vos travaux, les envisagez bien moins par le fruit que par l'éclat, et choisissez toujours ceux qui coûtent peu à votre paresse, ou ceux qui flattent votre amour-propre. Hé! où en serait l'Eglise, si elle n'était servie que par des hommes tels que vous, et si le Seigneur n'eût pas envoyé avec Ignace d'autres moissonneurs dans son champ? Comparez, si vous l'osez, votre zèle avec celui de ce grand homme; admirez, et confondez-vous.

Je sais, mes frères, qu'un aussi vaste champ offre à chacun des ouvriers sa portion de la culture, et que l'esprit de Dieu qui, distribuant ses dons par mesure, ne redemande qu'autant qu'on a reçu, ne nous permet pas de regarder toujours comme suspect ou irrégulier, un zèle dont les efforts ont moins d'étendue que celui de notre saint; que les œuvres, en un mot, peuvent être bornées sans que la charité le

soit. Je le sais : que sur cela cependant chacun se fonde, et examine de bonne foi s'il est bien vrai qu'il remplisse toute la mesure de son talent. Mais enfin, si celui-là n'est pas toujours coupable, qui ne se prête pas à tout, que direz-vous de celui à qui rien n'échappe ? Et n'ai-je pas droit de vous donner pour une charité d'un ordre peu commun, celle qui ne se portant par aucun choix dans les travaux les embrasse tous, *omnia*, et qui en même temps, sans aucune prédilection, se livre à tous les hommes, *omnibus*.

II. On trouve assez d'hommes, en effet, qui n'oublient rien pour ce qu'ils aiment, et assez de ministres dont le zèle industrieux et inépuisable fait tout, et peut-être trop, pour ce qu'ils regardent comme leur troupeau chéri. A quel excès d'attention, et jusqu'à quels détails inutiles, pour ne rien dire de plus, ne descend pas leur charité officieuse ? Mais ce n'est que dans un cercle étroit que se font de si grands mouvements. Leur cœur n'est si ouvert pour quelques hommes, que pour être fermé pour tout le reste du monde; quelquefois c'est moins une charité, qu'une espèce de schisme ; et se bornant à conduire un certain nombre d'âmes, ils s'attachent le plus souvent à celles des grands qu'ils trouvent les plus dignes de leurs secours, ou par un travers de conduite tout aussi bizarre, ils fuient les grands avec horreur, comme si Jésus-Christ n'était pas mort pour eux, et n'avait confié le soin de leur salut à aucun de ses ministres.

Conduite ignorée par saint Ignace, dont la charité ne connut point d'autres bornes que la rédemption du Sauveur. Partout il porta l'univers dans son cœur. Nulle prédilection, nulle acception de personnes, nul attachement pour aucune nation. S'il fit tout pour les hommes : il fit tout pour tous les hommes ; et, selon le sens des paroles de saint Paul, il se fit tout pour tous. Il ménagea tous les esprits. Il étudia tous les faibles. Il se proportionna à tous les caractères. Il compatit à tous les maux. Il entra dans tous les besoins. Partout il sut gagner la confiance; se procurer des accès ; profiter de son crédit en faveur du bien. Il fut non-seulement l'homme de Dieu ; mais l'homme de tous les hommes. Il s'oublia. Il se compta pour rien. Il sacrifia sa liberté, pour devenir esclave et débiteur de tous ses frères; des pauvres, auxquels appartient le royaume de Dieu ; des riches, qui en ont le prix entre leurs mains; des enfants, objets des complaisances de Jésus-Christ, qui les propose pour modèles ; des vieillards, qui doivent toujours croître jusqu'à la plénitude de l'homme parfait; des pécheurs, que le Sauveur est venu appeler; des justes, qui vivent de la foi ; du citoyen, auquel appartient l'héritage; de l'étranger à qui la promesse de l'Évangile a aussi été faite ; des sages et des insensés, auxquels nous sommes également redevables ; des infidèles et des barbares, nations ensevelies dans l'ombre de la mort, et qui voient rarement la lumière luire sur leurs têtes; en un mot, de tous les hommes, et de tous les hommes également; et l'on peut dire à la lettre, que l'activité même de son zèle y mit seule des bornes, en exceptant de ses soins celui qui l'aurait séparé de tous les autres, je veux dire la conduite régulière des monastères de Filles, à quoi nul homme ne fut plus utile; mais dont il ne voulut jamais être personnellement chargé.

Que vous dirai-je, enfin ? Il eût voulu pouvoir se refuser à la cour, dont il savait mieux que personne combien l'air est empoisonné. Mais il ne crut pas que le poste le plus exposé et le plus important pour l'Eglise, dût être privé du secours de ses ministres les plus fidèles ; et il blâma un de ses disciples de n'avoir pas voulu se prêter à un ministère, où l'événement justifie que l'on peut si utilement profiter des favorables dispositions des princes pour la vertu, ou les leur inspirer ; offrir à leur zèle le vice et l'erreur à combattre; leur annoncer de la part de Dieu les vérités que l'adulation leur cache; porter aux pieds de leur trône les larmes des malheureux ; les déterminer en faveur du mérite, et leur parler toujours pour la justice et pour la religion, surtout n'attendant d'autre récompense que leur salut et celui de tous les peuples : *Ut omnes salvos facerem*. Troisième réflexion par où je finis, et pour laquelle je vous demande de soutenir encore et même de renouveler un moment votre attention.

III. Il est visible par tous les traits que je viens de vous rapporter de la charité d'Ignace, qu'elle n'a point eu d'autres objets que les affaires du salut ; et ne devons-nous pas admirer que dans cette multiplicité de soins et cette étendue de travaux, il ne lui ait rien échappé, je ne dis pas, qui ne puisse se rapporter à Dieu (ce sont là les fruits d'une charité commune) ; mais rien qui n'y tende directement; qu'il ait si scrupuleusement refusé ses soins et ses secours à sa famille pour son établissement, et à des amis précieux pour leurs affaires temporelles; et qu'en un mot, sans s'autoriser d'aucun motif, qui ne manque guère à l'amour-propre, un cœur si grand n'ait jamais mêlé des plus justes intérêts humains, avec les efforts d'une charité si universelle, qui l'aurait sans doute justifié. Qu'on excuserait aisément les mouvements que se donnent les ministres de l'Évangile, s'ils étaient conduits par un principe si pur, et confondus avec tant d'œuvres si parfaites ! Et que pour marcher avec tant de précaution et de délicatesse, il devait y avoir dans le cœur d'Ignace une grande discrétion de charité !

Mais n'agissant que dans les affaires de Dieu, le zèle n'a-t-il jamais que Dieu en vue ? Saint Paul nous dit que chacun cherche ses intérêts, non pas ceux de Jésus-Christ ; et que, par un sacrilége commerce, on fait servir la piété à sa fortune. Hé ! avons-nous besoin qu'une aussi grave autorité nous en assure ? Ce malheur, dès

commun du temps de l'Apôtre, a-t-il cessé de nos jours ? Est-ce toujours la lumière de la vérité de Dieu qui conduit au tabernacle ? Est-ce son esprit qui fait toujours agir ? Est-on sur les récompenses délicat, je ne dis pas jusqu'à y renoncer par avance, jusqu'à les refuser quand elles s'offrent ; mais jusqu'à attendre qu'elles viennent s'offrir, jusqu'à n'en pas faire son principal objet ? Ne se réserve-t-on rien de ce qu'on donne ? Ne se dédommage-t-on point par ses propres mains de tout ce que l'on sacrifie ? Ah ! s'il y a des Simons, qui mêlés parmi les apôtres, voudraient bien acquérir le Saint-Esprit par les richesses, combien de Giezi à la suite, et sous les auspices des prophètes, ne cherchent qu'à acquérir les richesses par le Saint-Esprit ? Heureux encore les peuples, si les ministres, par l'exactitude des règles, qui leur imposent, ou par la pénétration des yeux qui les éclairent, sont forcés à ne pas trahir ouvertement le ministère, et à traiter l'œuvre de Dieu sérieusement en apparence ; et si le zèle dans les bons ou les mauvais ouvriers, n'est différent que par le levain de l'hypocrisie. Mais malheureux celui sur qui peut tomber un tel reproche.

Le moindre soupçon sur ce point put-il jamais porter sur le Saint dont je finis l'éloge ? S'est-il jamais permis ce que les plus sévères règles ne condamnent pas ? Pouvant vivre de l'autel, a-t-il jamais voulu être à charge à ses frères ? et jusqu'où ne trouverez-vous point qu'il a porté le désintéressement ? Si vous considérez que dans toutes les entreprises où il y eut quelque éclat ou quelque récompense attachée, il n'y voulut être que pour en porter tout le poids, sans en avoir l'honneur ; qu'il bannit tous les revenus de ses maisons qui ne sont chargées que de ses disciples ; qu'au milieu de la magnificence toute consacrée aux autels, règne la simplicité la plus exacte, et même la plus dure frugalité ; que de toutes les sociétés religieuses, qui font profession de plus d'austérités que la sienne, il n'y en a point où la propriété soit plus inconnue et la pauvreté personnelle plus inviolable ; qu'il obligea tous ses enfants à renoncer aux dignités ecclésiastiques par un vœu solennel, dont la faveur des conjonctures n'a jamais pu laisser la sincérité suspecte ; qu'enfin pour toutes ses fonctions évangéliques, il ne voulut jamais, non plus que saint Paul, demander le plus légitime salaire qui pût lui faire perdre la gloire de son désintéressement ; mais suivant les paroles de Jésus-Christ, donner gratuitement ce qu'il avait reçu de même : *Gratis accepistis, gratis date.*

Il fallait bien, sans doute, qu'il fût soutenu par cette vue pour servir les hommes malgré eux. S'il eût envisagé quelque récompense de leur part, à quel point ses vues n'eussent-elles pas été trompées ? Quelle peine n'eut-il pas à leur faire goûter leur propre bonheur ? Que n'eut-il pas à souffrir, je ne dis pas de la part de l'erreur et du vice, (heureux ceux que de telles contradictions n'abandonnent jamais, et qui craignent de se réconcilier avec de tels ennemis), mais de la part du zèle, de l'autorité, de la science et de la vertu même.

Je n'ai garde, Messieurs, de me récrier sur les sages précautions des pasteurs de l'Eglise, pour éclairer et suivre de près les démarches d'un homme dont la conduite avait quelque chose de si étonnant et de si nouveau. Je sais que de si hautes entreprises doivent tenir en garde les conducteurs d'Israël ; que la vaine gloire, l'ambition et l'indépendance peuvent entrer dans les grands projets ; que l'ange de ténèbres sait se transformer quelquefois en ange de lumière ; que la réforme du monde entier est un ouvrage critique, et que toute singularité doit alarmer. Je sais qu'il faut sonder les esprits, éprouver tout, ne rien recevoir que ce qui est bon, se refuser à tout ce qui a l'apparence du mal, et qu'Ignace eut des examens à essuyer, qui étaient, selon Dieu, comme ses succès.

Mais parmi les puissances qui lui furent opposées, et à qui leurs recherches exactes tirent admirer son zèle d'aussi bonne foi qu'ils l'avaient combattu, n'y en eut-il pas qui servaient les passions d'autrui sans le savoir, et qui, malgré les merveilles dont ils avaient eux-mêmes été témoins, furent prêts au moindre changement à donner du crédit à la cabale et à l'imposture ? N'y en eut-il pas, qui, poussés, par je ne sais quelle émulation, dont les gens de bien n'ont pas toujours assez de soin de se garantir, s'offensèrent de ses travaux, parce qu'ils étaient trop heureux ; et qui, après une rigoureuse discussion que l'on peut dire qui avait plutôt servi à faire éclater la sainteté d'Ignace qu'à justifier simplement son innocence, ne le renvoyèrent qu'avec les limitations les plus injustes ? N'y en eut-il pas qui, l'ayant soupçonné une fois, aimèrent mieux se charger pour toujours de l'injustice de leurs soupçons que de revenir en sa faveur, et toujours ardents à saisir l'occasion de le trouver coupable, ne lui pardonnèrent jamais le crime d'avoir su paraître innocent ? et quelles tempêtes n'excitèrent point contre Ignace cette faiblesse, cette émulation, ce ressentiment si favorable aux calomnies les plus noires.

Sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu testificari Evangelium gratiæ Dei. Je ne crains point vos efforts, disait cet homme apostolique au milieu de ses disciples, ravis comme lui de souffrir pour Jésus-Christ, je ne crains point vos efforts. Ma vie, consacrée au service de mon Dieu et à votre propre utilité, m'est bien moins précieuse que mon âme et que la vôtre. Je ne veux que vous être utile, et je compte pour rien de vous plaire. Je n'en veux point à vos biens, je ne cherche que votre salut.

Votre estime ne saurait me toucher, qu'autant qu'elle peut servir à accréditer mon ministère ; votre haine même ne m'affligerait pas, si elle pouvait n'être pas coupable. Que toutes les tempêtes s'élèvent contre moi, c'est par les orages que la foi s'est établie ; ce n'est que par les coups de marteau que les pierres forment un grand édifice ; et l'or ne se purifie que dans la fournaise. Remplissons notre ministère, fidèles compagnons de mes travaux ; courons avec patience dans cette carrière qui nous est ouverte. Jetons les yeux sur Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi. Pensons toujours à celui qui a souffert une si grande contradiction. Ne nous décourageons point; ne tombons point dans l'abattement. Eh ! nous n'avons pas encore résisté jusqu'à répandre notre sang en combattant contre le péché. N'est-ce pas la disposition où doivent être des ministres associés et liés par vœu sur le tombeau des martyrs ? malheureux si ces précieuses cendres, dépositaires de nos serments, n'avaient pas soufflé sur nous l'esprit du martyre, ou si elles s'élevaient un jour contre nous pour nous accuser de l'avoir éteint ! Malheureux si nous démentions une si illustre origine, et si abattus par les moindres traverses qui nous font ressembler à notre Divin Maître, nous n'achevions pas notre course, en annonçant jusqu'à la fin l'Evangile de sa grâce parmi les plus dures contradictions !

Elles cessèrent cependant, grand saint, ces contradictions qui n'avaient pu affaiblir votre courage. On ouvrit les yeux sur la pureté de vos vues ; l'envie impuissante n'osa plus se montrer à découvert ; le monde fit justice à la vertu. Votre zèle trois fois authentiquement autorisé par le chef de l'Eglise se répandit par toute la terre, et si vous eûtes encore d'autres adversaires que l'erreur et le vice, ils ne purent rien sur vos succès. Vous vîtes tous vos desseins remplis, tous vos travaux fructifier, votre postérité croître et se multiplier à l'infini sous vos yeux ; les plus opposés à vos projets y devenir les plus favorables, et votre compagnie étendue avec plus de succès où elle avait été le plus combattue, vous offrir non-seulement d'heureux présages, mais une image parfaite de ce que nous voyons aujourd'hui.

Vous vîtes le grand François-Xavier, cet homme à qui l'antiquité des siècles n'a pas été nécessaire pour aller de pair avec les apôtres, parcourir comme le soleil la moitié du monde, et ne disparaître, à la fleur de ses années, qu'après l'avoir éclairé. Vous vîtes Lainez et Salmeron, ces hommes si ennemis des nouveaux dogmes et si versés dans les dogmes anciens, appelés au secours de l'Eglise, former ses oracles au concile de Trente, en soutenir les plus pénibles fardeaux, en rejeter les récompenses. Vous vîtes trois de vos enfants, après avoir porté par vos ordres la lumière aux régions ensevelies dans l'ombre de la mort, consommer leur course et recevoir les gages de la couronne de justice par la palme du martyre. Et si l'on en croit à votre propre témoignage, vous vîtes Hosée jouir le premier du prix des grands travaux dont il n'avait partagé que les prémices, et exciter du haut du ciel tant d'illustres confesseurs qui l'ont suivi, en leur montrant les récompenses de celui dont ils recherchent toujours la plus grande gloire.

C'est ainsi que par des consolations sensibles, Dieu voulut vous donner dès ce monde la véritable récompense que vous désiriez ; et faire voir par des succès qui ne pouvaient venir que de lui, qu'une charité si active, si étendue, si désintéressée était son pur ouvrage. *Ordinavit in me charitatem*

En pourrait-on dire autant de la nôtre, chrétiens ? Hélas ! il n'y en a presque plus parmi nous. Nous ne voulons point imiter celle d'Ignace ; nous ne voulons pas même en profiter. Trop lâches pour suivre ses leçons, nous ne pouvons souffrir que d'autres les suivent. Toute notre piété se réduit à craindre que celle d'autrui ne soit trop grande; tout notre zèle à gémir dans un tranquille repos des malheurs de l'Eglise, dont le plus grand malheur est peut-être d'avoir des ministres qui ne savent que gémir.

Changez nos cœurs, Seigneur, vous qui en êtes le maître. Inspirez à tous les fidèles une charité sincère, et à ceux que vous avez daigné associer au ministère des apôtres, un zèle vraiment apostolique. Que ce grand saint nous l'obtienne par ses prières ; qu'il le soutienne dans ses enfants ; que son esprit les conduise toujours ; qu'ils soient toujours animés du vôtre ; qu'ils le portent dans l'univers ; qu'ils en reçoivent la récompense, et que nous la partagions avec eux. Amen.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT BERNARD.

Venit prædicans in deserto (*Matth.*, III.)
Il parut prêchant dans le désert.

Cet éloge simple en apparence, mais sublime et rare en effet par les vertus différentes et presque incomparables qu'il rassemble, est l'éloge d'un homme qui, au témoignage de la vérité éternelle, était bien au-dessus des autres hommes, de qui l'Evangile, qui en parle en tant d'endroits, ne dit rien que de merveilleux et d'unique, pour qui Jésus-Christ a excité par de magnifiques louanges l'admiration des peuples, et même a été obligé de l'arrêter ; d'un homme qui réunit toujours en sa personne les choses les plus opposées ; qui joignit à l'innocence la moins suspecte la plus rigoureuse pénitence, et à la plus obscure solitude les vertus du plus grand éclat ; d'un homme qui passa sa vie dans le désert, mais qui dans les ténèbres de sa retraite, fut recherché et presque accablé par la multitude des peuples ; qui pénétra dans le monde et jusqu'à la cour des rois, mais qui dans ce séjour de luxe et de mollesse vécut toujours comme dans le désert ; et pour tout dire, en un mot, de Jean-Baptiste, prophète, et plus que prophète, précurseur du Messie, et la voix

qui criait dans le désert pour préparer les hommes à le recevoir : *Venit Joannes prædicans in deserto.*

Vierges de Jésus-Christ, qui par l'étude constante que vous faites des vertus du très-saint abbé de Clairvaux, votre illustre père, connaissez mieux que personne le caractère de son mérite, ne diriez-vous pas que ces paroles sont faites pour lui ? Et quel siècle depuis Jean-Baptiste a produit un saint qui ait rassemblé tant de contrastes apparents, des actions si éclatantes et des vertus si intérieures, des traits si différents et une sainteté si uniforme, des talents si singuliers et un mérite si universel.

Quel prodige à nos yeux qu'un homme qui, épuisé par ses austérités, a, dans le même temps, par la force de ses prédications, changé la face de la terre; qui a acquis l'habileté pour les affaires dans la séparation du monde, l'art de traiter avec les hommes parmi les plus sauvages animaux, la science au milieu des hêtres, la politesse dans les forêts ?

Quelles images ne nous offre pas son silence dans une solitude affreuse, et le bruit étonnant qu'il a fait dans le monde ! Sa retraite après les plus grands travaux, et les travaux qui le rappellent de sa retraite ; cette alternative si continuelle d'action et de repos, d'éclat, et si j'ose le dire, d'obscurité ; cette activité tranquille, qui, le multipliant sans cesse, faisait qu'on le trouvait à Clairvaux, dans une paisible oraison, presque en même temps qu'on le voyait au dehors manier les plus épineuses affaires de l'Europe ; toujours secourable à l'Eglise qui demandait ses services, et ne manquant jamais à ses frères, auxquels il se livrait tout entier; n'étant pas même chargé au dehors d'un seul troupeau, pendant que roulait sur lui l'instruction du monde ; ne possédant aucune dignité, et par chacune de ses actions acquérant un nom sublime, lumière des déserts, réformateur du clergé, pacificateur des troubles, destructeur des schismes, prophète des rois, ange tutélaire des papes, organe de l'Eglise, oracle de l'univers...

Réduisons ces idées aux paroles de mon texte ; et, avec l'impression qu'elle font naturellement dans nos esprits, suivons ce grand saint dans les deux temps qui ont partagé sa vie, et qui vont partager son éloge ; je veux dire dans sa retraite et dans son apostolat. Nous reconnaîtrons dans chacun de ces états le mérite et les vertus des deux, et nous ne séparerons point l'apôtre du solitaire ; en deux mots, chrétiens, Bernard, dont l'apostolat s'est déclaré dans la solitude la plus austère, Bernard, dont la solitude s'est soutenue dans l'apostolat le plus éclatant : c'est le sujet de ce discours.

C'est par là que, selon la force et l'énergie des paroles de mon texte, on peut dire à la lettre, qu'apôtre dans sa solitude, et solitaire dans son apostolat, il a toujours été un prédicateur du désert : *Venit prædicans in deserto.*

Esprit saint, qui seul l'y conduisites, et qui seul l'en retirâtes toujours, disposez nos esprits à donner à son éloge quelque chose de plus qu'un mouvement d'admiration qu'on est sûr d'exciter par le simple récit de sa vie; joignez-y l'onction sans laquelle on admire en vain. Je vous le demande par l'intercession de Marie, pour qui Bernard eut toujours une piété si pure et si tendre, et de qui il reçut les plus précieuses faveurs. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Exposer à vos yeux la solitude la plus profonde que l'on puisse imaginer par la séparation du monde, et la plus austère par des mortifications inouïes, c'est, ce me semble, chrétiens, vous faire apercevoir deux grands obstacles au ministère apostolique, qui demande tout à la fois et beaucoup de communication avec les hommes, et des forces pour soutenir un grand travail. Telle fut néanmoins dans les décrets de Dieu, dont les pensées sont élevées au-dessus des nôtres comme le ciel l'est au-dessus de la terre, telle fut, dis-je, la solitude qui ne fut pas seulement une préparation à l'apostolat de saint Bernard, mais qui en vit même d'heureuses et d'éclatantes prémices. Sans entreprendre de vous en faire admirer le prodige par des réflexions précises, souffrez que je ne suive point d'autre méthode que le simple ordre des faits, qui nous offre naturellement tout ce que j'ai à vous faire voir : ne défigurons point un si riche tableau, n'en déplaçons point les traits, et, s'il se peut, n'en perdons rien.

Je ne ferais point entrer dans l'éloge de notre saint celui de sa famille, quelque illustre qu'elle fut dans la Bourgogne, si elle n'avait d'éclat que par les avantages que le monde estime. Bernard n'est point d'un caractère à rien devoir à sa naissance : et sa vertu est d'un ordre trop élevé pour avoir trouvé, dans plus ou moins de noblesse, de grands secours ou de grands obstacles. Mais la sainteté héréditaire est, ce me semble, la noblesse des saints; et si les grands de la terre trouvent de quoi relever leur éclat personnel dans celui de leurs ancêtres, ne semble-t-il pas que ce soit une égale gloire pour les héros chrétiens de pouvoir dire, comme Tobie : *Filii sanctorum sumus*, nous sommes d'une race de saints.

Bernard, trouvant sa maison ornée d'un apanage si précieux, fut celui qui en profita le plus et qui l'embellit davantage. Ses parents, qui eurent la consolation d'imprimer les traits de leur piété dans le cœur de ceux mêmes de leurs enfants qui de bonne heure suivirent la profession des armes, si fatale ordinairement pour le salut, reconnurent dans le jeune Bernard des dispositions aux plus héroïques vertus. Ils le firent élever dans l'étude des lettres humaines, avec un soin particulier qui fut justifié par ses progrès. Préservé par le goût qu'il y prit de cette nonchalance malheureuse qui est si souvent l'écueil de l'innocence, il ne vit rien qui ne dût favoriser la sienne, et l'on eût dit que

c'était là un plan tout dressé par la Providence qui, lui faisant trouver un asile si sûr pour sa vertu dans une maison où tout l'inspirait, semblait le préparer à soutenir un jour dans le monde l'honneur de l'Eglise par sa science, dans un siècle moins fertile en grands hommes que les siècles qui l'avaient précédé, et où, par un malheur qu'on a déploré dans tous les temps, ceux qui brillaient le plus par leur esprit et par leur capacité tournaient contre la religion les talents qu'ils avaient pour la défendre. Notre saint, dont le zèle se déclarait dès lors par les traits les plus marqués, aurait été sensible, et à la gloire de rendre un tel service à l'Eglise, et aux ressources qu'il semblait que la maison paternelle fournît à sa piété, s'il n'avait envisagé des dangers encore plus grands que ces ressources dans le caractère de son esprit doux et brillant, dans une humeur aisée et complaisante, dans un visage orné de toutes les grâces, un port majestueux, une voix tendre, un cœur sensible, une manière de s'exprimer noble et persuasive, avantages que vous ne donnez pas en vain, Seigneur, mais dont notre corruption abuse presque toujours.

Bernard n'ignorait point quelle pouvait être leur utilité; mais tout l'usage qu'il en voulut faire fut de les ensevelir dans une solitude, laissant à Dieu le soin de recueillir de cette semence morte les fruits convenables aux vues de sa Providence.

Cette résolution, déjà appuyée par la perte qu'il fit de la pieuse Alix sa mère, dont les leçons vivantes le tenaient toujours en garde contre les attraits du monde, fut fortifiée par un piége qui lui en fit sentir tout le danger, d'une manière si pressante, qu'il crut sa vertu prête à succomber. Il fit même par sa pénitence, comme si elle eût succombé déjà; et l'on aurait sujet de bénir Dieu si les plus grands pécheurs faisaient aujourd'hui, pour réparer leur innocence, ce que fit notre saint pour conserver la sienne.

L'esprit de Dieu, qui seul nous inspire ces pieux mouvements, et qui nous les fait suivre, mais qui veut bien nous récompenser de les avoir librement suivis, favorisa tellement la pureté de Bernard, que, dans cet étang glacé où il punit si sévèrement une indiscrète curiosité de ses yeux, qui n'avait point entamé son cœur, si la chair ne fut pas entièrement anéantie, les désirs charnels le furent pour jamais.

Diverses épreuves que les charmes de sa personne et la malignité de l'ennemi lui suscitèrent, ne servirent qu'à lui répondre de la solidité du traité qu'il avait fait avec ses yeux, pour ne plus se porter sur aucune beauté mortelle. Mais la tranquillité ne lui fit pas oublier l'orage. Convaincu que le monde n'est jamais une terre ferme, mais tout au plus une mer paisible, dont le calme prépare toujours de nouvelles tempêtes, il se fortifia de plus en plus dans le dessein de trouver un port plus assuré. Les liens les plus forts ne purent le retenir : par la disposition d'une grâce qui fait tout servir à ses élus, les obstacles se changèrent en moyens.

Bernard, comme un torrent, qui se grossit par les digues qu'on lui oppose, et qui entraîne même les débris par la rapidité de sa course, gagne à Jésus-Christ ses frères qui tâchaient de l'arrêter. On les vit tous renoncer au monde, à mesure que leurs espérances dans le monde croissaient, et le dernier de tous qui, par la fuite des autres, devenait l'héritier de la maison, blessé de l'inégalité d'un partage, où ses frères, disait-il, ne lui laissaient que la terre, pendant qu'ils prenaient le ciel pour eux, prit le parti, non pas de les suivre, (ce que la tendresse du naturel aurait pu faire dans un enfant,) mais ce qui est plus admirable, d'en concevoir le ferme dessein, que l'éloignement de Bernard ne lui laissa jamais perdre de vue et qu'il exécuta dans un temps où la longue absence de ses frères ne devait plus l'attendrir sur leur perte, et ne pouvait que le flatter de leur dépouille.

Telle était la force que vous donniez, ô mon Dieu, et aux exemples et aux paroles de Bernard, qui devenu en quelque sorte apôtre, lors même qu'il ne songeait qu'à se cacher pour toujours, par un nouveau genre de retraite, ne quitta pas le monde; mais entraîna le monde avec lui, frères, parents, amis, voisins de sa maison, compagnons de ses études. Ce furent autant de captifs que son zèle enleva par avance au démon, et son père même, qui eut alors le courage de se séparer de lui, eut dans la suite des temps celui de le rejoindre.

Quelle fut votre joie, illustre solitaire saint Etienne, troisième abbé de Cîteaux, vous qui attendiez la consolation d'Israël, et dont l'espérance presque abattue par la douleur de voir périr dès sa naissance une réforme si sainte, s'exprimait par de saints et de continuels gémissements? Quelle fut votre joie, quand vous aperçûtes cette ressource, que le père des miséricordes vous destinait, et Bernard suivi d'une courageuse noblesse, grossir votre maison de trente solitaires! Mais quelle abondante consolation récompensa vos larmes, quand vous trouvâtes dans cet illustre cortége, non pas une jeunesse que certaines saillies d'une imagination échauffée entraînent quelquefois dans la solitude et qui en sortent bientôt par dégoût, ou, ce qui est plus dangereux encore, qui y mènent une vie molle, capable de dégoûter les autres; mais des pénitents disposés à embrasser toute la rigueur d'une discipline si affreuse pour la nature; mais à leur tête un homme grave et prudent, fervent dans la prière, assidu au travail, ennemi des adoucissements dont on voulait soulager sa délicatesse; qui cachait sa faiblesse de peur qu'on ne modérât ses peines; qui demandait à Dieu, non pas une santé qui lui rendît le travail doux et facile, mais assez de force pour travailler dans sa mauvaise santé, et qui profitant à regret des dispenses que ses infirmités ne lui assuraient qu'à trop juste titre, se dédommageait des

travaux les plus rudes, par les travaux les plus humiliants!

Ce ne fut pas, au reste, une ferveur passagère. Ce ne furent pas des progrès insensibles. Je vois Bernard, à peine profés, déjà parvenu à la perfection la plus consommée et dont on n'a presque jamais eu d'exemple. Je le vois justifiant le portrait qu'il nous a tracé d'un fervent solitaire et dont il semble n'avoir pris le fonds que dans sa propre conduite, trouver les nuits trop longues pour le sommeil, les jours trop courts pour l'oraison, les nécessités de la vie embarrassantes, toutes les consolations à charge. Je vois l'usage de ses sens éteints. Je le vois (ne craignons point ce détail si honorable pour la religion), avaler de l'huile pour de l'eau sans s'en apercevoir, ignorer comment est tournée l'église et la cellule qu'il habite; ne reconnaître plus les opérations du corps; ne pouvoir être distrait, même par le travail des mains, et comme si une vie si forte au-dessus de l'homme n'eût été qu'un désordre criant, se reprocher sans cesse sa lâcheté par ces paroles : *Bernarde, ad quid venisti?* Ah! Bernard, qu'es-tu donc venu faire ici? Reproche si capable de confondre ceux pour qui la retraite n'est que l'asile de leurs dégoûts, le siége de leur indolence, le séjour de leurs passions ou masquées ou renaissantes; un divorce purement extérieur avec le siècle et un désaveu continuel de leur sacrifice. C'était ainsi que marchait Bernard dans la plus sublime perfection, et que la voix de son silence, si j'ose parler ainsi, plus éloquente que les plus pathétiques discours, ravissait chaque jour au monde ses plus passionnés adorateurs, lorsque la stérile solitude de Cîteaux étonnée de sa fécondité, se trouva trop étroite pour la foule de ses enfants, et le saint abbé Etienne, obligé plus d'une fois de se détacher de ses frères, pour aller chercher d'autres habitations. Juge équitable de la sainteté par la sienne propre et redevable à celle de Bernard du rétablissement de son monastère, il ne crut pas pouvoir confier plus sûrement le soin de multiplier les demeures, qu'à celui qui avait si fort multiplié les habitants. Se trompait-il dans son choix? Vous en allez juger, chrétiens. Ne nous lassons point de suivre les traits d'une vie si capable de nous toucher.

Bernard part à la tête de douze religieux, suivant l'usage ancien, et marchant sans autre vue que de se laisser conduire au gré de la providence; il crut en voir la destination marquée dans une affreuse vallée, célèbre par les meurtres et les brigandages. C'est-là que déterminé précisément par ce qui aurait rebuté tout autre que lui, je veux dire par l'horreur du lieu et par le mauvais air qu'on y respirait, favorables ressources pour son recueillement et sa pénitence, il fixa le séjour de cette nouvelle colonie. Là nul autre bruit que celui des travaux et des louanges de Dieu; des bâtiments pauvres comme des cabanes de bergers et faits de la main même des solitaires; des hommes nourris, et nourris à la sueur de leur front, d'herbes, de feuilles d'arbres, de ce que les plus vils animaux rebutent; recueillis, et néanmoins sans cesse en mouvement par la nécessité de défricher la terre la plus aride; des yeux baissés et presque éteints; des visages pâles et décharnés, sur lesquels reluit la sérénité de l'amour de Dieu; des corps exténués et presque anéantis, qui ne sont animés que par la joie du Saint-Esprit et par la consolation céleste. Mesdames, ce sont-là vos pères, pourriez-vous jamais en perdre le souvenir et oseriez-vous dégénérer jusqu'à les forcer à vous méconnaître.

Leur vertu ne se démentit jamais et, dans cet heureux jour, où leur monastère ayant pris une forme plus solide, ils se virent honorés de la visite d'un grand pape, qui crut devoir à notre saint cette marque de son estime; le recueillement y était aussi grand et l'austérité égale. Quelques grains d'encens brûlés sur le passage du Pontife, une croix de bois mal polie, des cantiques dévotement chantés par ces solitaires, ce fut tout l'appareil de cette réception. Comme ils n'envisageaient que Dieu dans une personne si auguste, jamais ils ne détournèrent les yeux sur l'homme, et la pompe de la cour romaine ne put attirer un seul de leurs regards. Un spectacle si touchant eut la force d'arracher des yeux de tous les cardinaux des larmes de joie, d'admiration, de pénitence peut-être, et de leur faire dire avec une effusion de cœur, qui trahissait leur faiblesse : *Verè Deus est in loco isto.* Ah! c'est ici véritablement que Dieu habite.

Témoignage que rendaient à Clairvaux tous ceux que la simple curiosité y attirait. Mais Bernard y paraissait toujours le plus précieux ornement de sa solitude. Car ne pensez pas que sous aucun prétexte, maître, ce semble, de ses propre règles, il ait osé s'en relâcher. Le temps n'était pas venu, où les supérieurs devaient se distinguer de leurs frères par une vie plus commode et toute mondaine; et Bernard n'était pas celui par qui devait s'introduire un tel désordre.

S'il permit à son humilité d'être sensible au choix qu'on avait fait de lui, pour aller fonder le monastère de Clairvaux, ce ne fut que dans la vue de se servir de son indépendance, pour se livrer à toutes les austérités que la prudence de l'abbé de Cîteaux modérait auparavant. Libre d'un censeur si sage, mais si cruel pour sa vertu, il s'abandonna à un genre de vie qui fait frémir la nature. Ici, Messieurs, je n'ai plus de traits pour vous le représenter. O Dieu, auteur de tant de vertus, imprimez-en l'idée en nos cœurs et confondez en secret notre lâcheté.

Je me contente de vous dire, que tout lui servait de motif pour redoubler sa pénitence : ses forces, pour ne pas laisser prendre trop d'empire au corps de péché; ses infirmités, pour ne pas tomber dans le découragement et dans la mollesse; ses travaux corporels, pour ne pas laisser dissiper l'esprit de piété; les soins de sa maison, pour ne pas se livrer à des vues trop humaines; le succès de ses

prédications, pour n'être pas réprouvé pendant qu'il prêchait les autres; les fautes de ses frères, pour n'en être pas responsable et ne pas s'enivrer de l'amour de soi-même; la perfection de sa vertu, pour ne pas déchoir en manquant d'avancer; ses communications avec Dieu, pour n'être pas enflé par la grandeur de ses révélations; tout, en un mot, le jetait dans des austérités extrêmes, dans des excès qu'il fut obligé de se reprocher comme nuisibles à l'Eglise et à ses frères. Quelle dut être sa pénitence, pour arracher de lui cet aveu de son indiscrétion; de lui, dis-je, que nous avons vu se faire des reproches si différents! Mais quoi qu'en ait dit son humilité, qui le prévenait toujours si fort contre tout ce qu'il faisait, vous n'avez point fait connaître, ô mon Dieu, que cette prétendue indiscrétion vous déplût et votre Eglise n'a eu aucun sujet de se plaindre d'y avoir perdu. Quels plus grands services aurait-il pu lui rendre : et, à la place de ses travaux corporels dont il semblait être devenu incapable, qu'aurait-il pu mettre de plus utile pour la religion, que ce qu'il fit? Se regardant comme un corps entièrement ruiné, en usa-t-il comme s'il l'eût été? Consuma-t-il en remèdes les jours entiers et les revenus de son monastère, grossis alors par la libéralité des fidèles? Se répandit-il dans le monde pour chercher à se délasser, et alla-t-il perdre dans cette vaine consolation tout le mérite de ses souffrances? Son application à l'oraison fut-elle moindre? Cet exercice, qui dans tous les temps était son occupation la plus douce, ne remplit-il pas tout le vide qu'une plus longue inaction semblait lui laisser? Fut-il moins exact à instruire ses frères? Ne remarqua-t-on pas, au contraire, que le pain de la parole ne leur fut jamais plus abondamment distribué, que dans l'accablement de ses maux?

Que dis-je, Messieurs! ne fut-ce pas alors que se déclara le plus ce caractère apostolique, qui devait le rendre si célèbre dans l'Eglise; et que la suite de son histoire ne m'a pas encore permis de vous faire sentir? Il répandait sans dessein dans le loisir de sa maladie, les sentiments de son cœur, par divers écrits; et ces écrits portés par toute l'Europe allaient arracher l'avare à son argent et le voluptueux à son idole. Quoique favorisé du don des miracles, il s'abstenait, autant qu'il pouvait, d'en faire usage à Clairvaux; et ses paroles opéraient le plus grand des miracles, la conversion des cœurs. On l'allait voir malade dans cette retraite où l'avait attiré la tendresse de l'évêque de Châlons pour y rétablir sa santé, et du milieu de ses langueurs sortait une vertu, qui guérissait tout le monde. C'est ainsi, mon Dieu, que vous conduisez vos desseins par des voies inconnues à la prudence humaine; et qu'ayant empêché autrefois que Bernard ne se laissât séduire par le spécieux attrait de travailler dans le monde à la gloire de votre Eglise, vous le prépariez à en être l'oracle, d'une manière plus miraculeuse, en faisant luire la lumière dans les ténèbres d'une solitude profonde, et naître la force de l'infirmité d'un corps épuisé.

Oui, Messieurs, l'état languissant de notre saint fut l'occasion qui fit éclater ces grands talents, qui ont fait tant d'honneur à la religion et qui étaient des préludes de son apostolat. Alors parurent, je ne dis pas seulement cette charité ardente pour la conversion du monde, dont le succès avait été si grand par le bonheur qu'avait eu Bernard de ranimer Cîteaux, quand il s'y retira, et de multiplier plus d'une fois ces fruits de son zèle; je ne dis pas seulement cette charité tendre et libérale, qui dans l'état encore malaisé de son monastère, le fit pendant deux années entières, si abondamment soulager une disette générale et apprendre aux riches de la terre jusqu'où pourrait aller, s'ils voulaient, leur économie en faveur des pauvres, dans une calamité publique; je ne dis pas seulement cette charité courageuse, qui, au milieu des plus grandes difficultés qu'il trouva pour le rétablissement de son ordre, soutint toujours sa foi, bien différente de celle de ces hommes lâches, que la moindre contradiction dans l'œuvre de Dieu rebute et décourage; je ne dis pas seulement cette charité détachée des biens, qui le fit en plus d'une rencontre sacrifier des intérêts douteux, souvent d'assez clairs, quelquefois même des biens acquis, et donner sur l'acharnement aux procès de grandes et trop souvent d'inutiles leçons à tous ceux qui ont renoncé aux possessions terrestres; je ne dis pas seulement cette charité pure et désintéressée, qui lui faisant partout envisager uniquement la gloire de Dieu et le bien de son Eglise, l'obligea quelquefois de résister à ses plus intimes amis et d'appuyer ceux qui lui étaient moins chers; qui le fit céder à saint Norbert le lieu de Prémontré, et par une conduite assez rare, favoriser la naissance d'un ordre qui pouvait partager la gloire du sien.

Mais je parle de ces dons que Dieu accorde aux hommes pour faire des saints, et sans lesquels ils ne peuvent être saints eux-mêmes; je parle de ces grâces, de ces opérations, de ces ministères que l'esprit de Dieu distribue pour l'édification de son corps mystique; qu'il divise pour l'ordinaire à chacun de ses ministres, et qu'il rassemble dans saint Bernard, avec une plénitude qui éclata dans sa solitude même, malgré tout ce qui semblait s'y opposer.

Là, il reçut le don de la science d'une manière d'autant plus miraculeuse, que de son propre aveu, il l'acquit sans maître et sans autre étude que l'oraison. Là, il connut sa vocation, visiblement marquée pour l'instruction des peuples, par l'éclat de sa voix, qui se soutenant toujours malgré la faiblesse de sa santé, et d'une poitrine entièrement ruinée, lui donna en prêchant la double consolation et de souffrir toujours et de n'être jamais plaint.

Là, quelque soin qu'il prit de cacher la vertu des miracles, dont il était revêtu, forcé

néanmoins par sa tendresse pour les pauvres, de guérir dans quelques-uns des infirmités qui les mettaient hors d'état de vivre, de ressusciter des mères, dont la mort arrivée sous ses yeux entraînaient infailliblement la mort de leurs enfants; il eut beau, à l'exemple du Fils de Dieu, leur défendre d'en rien dire, ils n'en étaient que plus ardents à le publier.

Là, s'il n'eut pas besoin du don des langues qu'il semblait néanmoins posséder, comme il parut dans la suite par le bonheur qu'il eut de se faire entendre à des étrangers; ou, ce qui est peut-être plus merveilleux, de leur persuader les vérités qu'il leur prêchait sans en être entendu; il faisait aussi dès-lors impression sur des enfants qui savaient à peine bégayer, et qui, parvenus à un âge plus avancé, disaient par une sorte d'inspiration, qu'ils étaient redevables de leur religion aux paroles de l'abbé de Clairvaux.

Là, par la connaissance qu'il avait de l'avenir, il prédit à ses religieux agonisants qu'ils ne mourront pas, et à son frère Guy, qui ne fut jamais attaché à d'autre maison qu'à celle de Clairvaux, qu'en punition d'une faute assez légère, il serait privé de cette consolation si chère aux pieux Israélites, d'être enterré avec ses pères.

Là, faisant plus d'une fois usage du discernement des esprits qui ne lui manqua jamais, il refusait, ou ne recevait que par pure complaisance parmi ses moines des hommes fervents en apparence, dont il prévoyait, sans se tromper, que la persévérance ne serait pas longue: un prince Amédée, un Etienne de Vitry, et assurait avec la même infaillibilité les plus enivrés de l'amour du monde, qu'ils étaient destinés à y renoncer. Témoins cette troupe de jeunes seigneurs, qui dans le temps du carnaval, allant chercher des tournois par un mouvement de curiosité assez ordinaire alors (et que nous avons vu revivre de nos jours dans des maisons où s'est ranimée la beauté des anciens jours) : s'arrêtèrent à Clairvaux, qu'ils trouvèrent sur leur passage. Bernard leur fait, pour les y retenir, d'inutiles instances, et les assure en vain que c'est là que Dieu les veut fixer. Indociles et impatients de le quitter pour suivre leur plaisir, ils ne sont pas plutôt en chemin que, se trouvant mutuellement embrasés par le souvenir des paroles de notre saint, ils se disent les uns aux autres, comme les disciples d'Emmaüs: *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur nobis in via?* et reviennent à Clairvaux dont ils sont l'ornement et l'exemple.

Tous ces talens ensemble éclataient toujours au dehors, lorsque Bernard, par l'ordre de ses supérieurs, était obligé de s'y montrer pour les affaires de Cîteaux. Car, si le désir de faire du bien ne le fit jamais sortir de son monastère, jamais il ne se vit engagé à en sortir sans faire du bien. Il semble qu'il ne fasse que glaner; mais nul autre ne moissonne avec tant d'abondance : il passe, et ses routes sont marquées par ses bienfaits. Il ne sait pas même tous les miracles qui lui échappent. Les démons fuient à son aspect, et forcés d'abandonner les corps, ils perdent même leur tyrannique empire sur les âmes. Sa parole, sa présence seule est si efficace que les pécheurs les plus déterminés, ne trouvant pas leurs habitudes criminelles assez en sûreté dans l'endurcissement de leur cœur, les mettent par leur fuite à couvert d'un remède si certain. Les mères impies (qui le croirait, Messieurs, si tous ces faits n'étaient attestés par des saints qui les ont vus), les mères impies écartent par adresse leurs enfants avancés en âge, et avec un feu qui me rappelle l'idée du massacre des Innocents, elles emportent ceux qui sont à peine hors du berceau; on dirait qu'elles veulent les sauver d'un grand péril ou d'une persécution sanglante, et par le plus sacrilége parricide, elles ne dérobent les uns et les autres qu'au danger évident de faire leur salut, qu'elles nomment un invincible sortilége. Quel éclat, grand Dieu! Quels prodiges! Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que je vous expose ici la vie d'un grand apôtre; et même que j'en charge trop les traits? Ce n'est pourtant encore qu'un solitaire; ce n'est que Jean-Baptiste, avant le jour qu'il devait être montré au monde. Suivons maintenant l'apôtre, mais sans oublier le solitaire; et après avoir vû comment l'apostolat de Bernard s'est déclaré dans la solitude la plus austère, voyons comment sa solitude s'est soutenue dans l'apostolat le plus éclatant: *Venit prædicans in deserto.* C'est ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

Pour peu que l'on suive la vie apostolique de saint Bernard, on y trouve de grands travaux et de grands honneurs. Nul saint qui ait plus travaillé pour l'Eglise; nul saint que l'Eglise ait plus honoré. C'est-là ce qui fait l'éclat de son apostolat. Or, son mérite est d'avoir été, au milieu de ces deux périls, un fervent et humble religieux; je veux dire, d'avoir soutenu la ferveur de sa piété parmi les travaux les plus capables de la ralentir, et d'avoir conservé son humilité au milieu des honneurs qui pouvaient y donner plus d'atteinte. Par là, il a su réunir des choses qu'il assure en tant d'endroits de ses ouvrages être si difficiles à allier, et qui ne furent jamais ailleurs si incompatibles qu'en lui : la ferveur dans l'embarras des affaires; l'humilité dans l'éclat des honneurs. Deux réflexions pour lesquelles je vous demande un renouvellement d'attention.

Je dis en premier lieu, qu'il est étonnant que la ferveur de notre saint n'ait pas été ralentie par des travaux tels que les siens: travaux pénibles, qui pouvaient la dissiper; travaux utiles qui pouvaient même la séduire.

Travaux pénibles : car ce ne sont pas des opérations réglées, fixes, faciles, uniformes, qui ne sauraient agiter que des esprits médiocres, ni troubler que les cœurs, lesquels naturellement dissipés, même dans le plus profond repos, ne trouveraient jamais une

solitude intérieure. Ce ne sont pas des travaux qui n'exigent aucune préparation; qui n'engagent dans aucun mouvement; qui n'empêchent point qu'on ne puisse se faire un plan de vie marqué, où, parmi quelques heures de communication avec le monde, entre beaucoup de recueillement; où l'on peut s'occuper de Dieu, et se prêter au prochain, et où souvent l'accomplissement de l'un de ces devoirs n'est que la sûreté de l'autre.

Si notre saint n'avait eu qu'à annoncer les vérités chrétiennes, et à conduire les âmes à Dieu par la pénitence, je ne regarderais pas ces travaux comme de grands obstacles à sa ferveur. Ses prédications n'étaient que le fruit de ses oraisons; c'étaient des oraisons continuelles. Entrer dans l'intérieur d'une conscience n'était pour lui qu'une occasion de s'unir à Dieu de plus en plus, et par la vue des désordres que le péché y produisait, et par la vue des vertus que la grâce y faisait naître.

Mais en jetant les yeux sur les travaux de Bernard, il s'offre bien d'autres objets. Courses, disputes, affaires délicates, négociations désespérées, réconciliations impraticables. C'est le peuple de Reims qu'il raccommode avec son archevêque; les habitants de Pise et les Génois; le prince Conrad et l'empereur Lothaire. Ce sont des évêques sacriléges, dont il poursuit la déposition, ou dont il traverse l'élection, malgré le monstrueux crédit qui les appuie. Là, il détache un prince de l'intérêt d'une grande puissance, et rompt une liaison funeste pour l'Eglise. Ici, il fait entrer dans le même parti deux factions opposées. Ailleurs, il se met entre deux camps et force d'irréconciliables ennemis à faire la paix sur l'heure. Il parcourt toute l'Europe, et au milieu des affaires les plus importantes, il fait, sans se retarder, de longs voyages pour les intérêts de son ordre. Dans cette agitation, il fournit à ce que d'autres appellent occupations accablantes. Il prêche, il écrit partout, à peine peut-il vivre, le plus robuste n'y pourrait suffire : il est cependant toujours infirme et presque mourant.

Qui ne s'étonnera, Messieurs, que, dans l'intervalle de ses travaux, il vaque à des ouvrages qui paraissent le fruit de la plus tendre dévotion et de la solitude la plus tranquille? Que, dans le fort même de ses affaires, il puisse lui échapper des productions, où le point le plus délicat de la religion, je veux dire la question de la grâce et du libre arbitre, est traité avec exactitude? Qui ne croirait que, dans ce mouvement auquel il est si difficile de renoncer quand on y a une fois pris goût, et qui rend pour l'ordinaire tout autre genre de vie si insipide, il perdrait l'attrait de sa solitude; qu'il mettrait en d'autres mains le détail de sa maison, à laquelle il semble désormais moins nécessaire? Qui ne croirait que, dans le loisir que ses embarras lui laissent, il tâcherait de se procurer quelque repos, de rétablir les forces de son corps par un régime plus doux? Qui ne croirait même qu'il le doit? et que l'intérêt de l'Eglise demande qu'il se ménage? Et c'est par là que j'ai ajouté que sa ferveur pouvait être séduite par l'utilité de ses travaux, comme elle a pu être dissipée par leur difficulté et leur nombre.

Car on n'abuse que trop ordinairement de cette maxime, que le moindre bien doit céder au plus grand; que c'est quitter Dieu pour Dieu, que d'interrompre l'oraison pour travailler au salut du prochain; que l'on doit tenir pour suspect tout exercice qui rend ce travail impossible. Maximes véritables en elles-mêmes, mais dont l'application est presque toujours le fruit de notre amour-propre. Nous les faisons servir pour justifier l'oubli de tous nos devoirs de chrétien par la nécessité de certains travaux souvent coupables, ou du moins fort équivoques, et dont nos vues ni nos succès ne nous garantissent point assez l'importance.

Mais saint Bernard, bien éloigné de ces mécomptes, toujours pur dans ses vues, toujours heureux dans ses succès, n'eut jamais dans ses travaux rien à craindre que leur propre mérite.

Toujours pur dans ses vues, quoiqu'il ne pût douter de sa vocation pour travailler au bien de l'Eglise, et qu'elle se fût déjà déclarée par les dons excellents, dont il avait plus d'une fois fait usage; jamais il ne se jeta de lui-même dans le ministère, et il eut pour soi sur ce point la même sévérité qu'il demande dans les moins dignes ouvriers. Ni ses talents, ni son zèle, ni ses miracles ne purent le déterminer à se livrer au public: le plus visible bien de l'Eglise ne put le tirer de Clairvaux sans un ordre légitime; et il ne connut d'ordre légitime que celui du Souverain Pontife et de son évêque. Inébranlable sur cette règle, il ne céda jamais aux instances des personnes du premier rang; il fut toujours sourd aux empressements qu'eurent, pour l'attirer, deux cardinaux qui faisaient dès lors et qui firent dans la suite tant de bruit dans l'Eglise, quelque honneur que fît à notre saint cette marque de leur estime, quelque tranquille qu'il dût être sur le peu de démarches qu'il avait fait pour se la procurer; quelque ressemblance qu'il y eût entre des personnes de ce caractère et les véritables puissances ecclésiastiques auxquelles il s'était fait une loi d'obéir; quelque intérêt qu'il eût d'accréditer son ministère par leur faveur (prétextes qu'une ambition raffinée saisit si avidement et justifie avec tant d'adresse), jamais il ne répondit à leurs avances, qu'en leur marquant avec son esprit et sa politesse naturelle, qu'il tenait à son monastère par des règles, dont il ne trouverait jamais de dispense plus spécieuse et capable de le tenter; mais qu'après tout il ne pouvait céder qu'à des raisons, dont il n'apercevait pas encore l'importance dans l'honneur qu'ils lui faisaient.

Ferme sur ce point, et assuré en quelque sorte de l'utilité de l'Eglise par la pureté de

ses vues (car quel est le ministère qui, avec des intentions aussi droites et d'aussi sages précautions, ne puisse pas compter d'y faire quelque fruit)? Par quels prodigieux succès n'est-il pas justifié? S'il annonce les vérités du salut (je n'exagère rien, Messieurs, et je sens que le merveilleux de mon sujet exige cette précaution), s'il annonce les vérités du salut, la moitié de ses auditeurs fixés dans le monde par leur état y mènent une vie plus réglée et plus chrétienne; le reste va dans la solitude mener une vie pénitente et parfaite. S'il veut réconcilier les hommes avec Dieu dans le sacrement de pénitence, les pécheurs, touchés par avance de l'impression de grâce et de sainteté qui l'accompagne, préviennent par des larmes amères l'utilité de ses exhortations. S'il va dans une province combattre un hérétique, il joint à sa défaite la conquête de tous les mauvais chrétiens et gagne à Jésus Christ la province entière. Parmi la multitude des conversions que son zèle opère, celle d'un évêque de Paris, d'un archevêque de Sens, d'un abbé Suger, d'une duchesse de Lorraine, nous répondent d'une infinité d'autres par l'importance et par la difficulté de la leur. S'il semble échouer, s'il échoue quelquefois, le Seigneur ne le permet que pour donner plus d'avantage à son zèle, ou plus d'éclat à sa vertu.

Il échoue dans ce fameux discours qu'il prononce à Paris, où, par un malheur qui nous doit faire trembler, ministres du Seigneur, et qui ne nous est que trop ordinaire, les ecclésiastiques auxquels il l'adressait ne furent point touchés, comme l'étaient toujours les peuples; mais le même discours, prononcé le lendemain, fait à notre saint un cortége de son auditoire et va remplacer à Clairvaux, épuisé par le nombre des fondations, le fonds de six monastères. Il échoue dans cette croisade qu'il prêcha par toute l'Europe, et à laquelle il engagea les princes chrétiens. Ainsi, le permîtes-vous, Dieu des armées, vous qui disposez à votre gré de la victoire, qui tenez entre vos mains la vie et la mort, et qui retirez également votre gloire de tout. Le monde aveugle et malin en prit une occasion de scandale et ne put croire qu'une entreprise si malheureuse dans ses succès eût été ordonnée dans les conseils adorables de votre sagesse; mais n'avez-vous donc ordonné que ce qui réussit au gré des hommes? N'aviez-vous point ordonné aux onze tribus d'Israël de venger sur celle de Benjamin l'outrage fait à la femme du lévite? et cependant quel fut le sort des deux premiers combats? Que dis-je, et sans qu'il soit nécessaire de recourir à des exemples, n'aviez-vous pas inspiré à votre serviteur toute cette entreprise? Et lorsque, dans l'amertume de son cœur, touché des murmures qui vous attaquaient et insensible aux traits qui ne portaient que sur lui, il vous demanda de justifier sa mission en ce point, en rendant la vue à un aveugle; ce miracle, accordé sur-le-champ à sa prière, à la suite de tant d'autres, ne prouva-t-il pas sensiblement que c'était là une de ces entreprises qui venait de vous, et que vous aviez conduite ainsi peut-être pour punir les crimes de ces chrétiens profanateurs de l'étendard adorable de votre croix, parce que vous voulez que les armées qui combattent pour vous soient saintes; peut-être pour procurer à quelques-uns d'entre eux la gloire de mourir pour vous, parce que c'est là la véritable victoire, la foi qui triomphe du monde; peut-être pour mettre à une plus grande épreuve la vertu de votre serviteur par cette confusion salutaire, parce que tout se fait pour vos élus; peut-être pour récompenser par quelques prospérités passagères les vertus de ces infidèles, parce que vous faites justice à tous; peut-être enfin par quelque autre vue de cette sagesse impénétrable, dont nous devons adorer tous les desseins.

Un fait un peu moins connu, mais qui n'est pas moins remarquable, montre assez que dans les travaux de notre saint, la lenteur du succès ne sert qu'à en assurer l'éclat. Louis le Gros ne put souffrir que la conversion de l'évêque de Paris et celle de l'archevêque de Sens, opérées par le ministère de saint Bernard, réduisant ces prélats à une vie plus réglée, plus austère, plus occupée de leurs véritables devoirs, et par conséquent moins assidue à la cour, séjour si funeste à la vérité et à la vertu, lui dérobât deux courtisans qui lui étaient si chers. Bernard, qui, se contentant de planter et d'arroser, laissait à Dieu le soin de donner l'accroissement, était retourné à Clairvaux avec sa rapidité accoutumée; il est obligé d'en repartir pour venir de la part de tout l'ordre de Cîteaux solliciter le roi en faveur de ces évêques : le prince l'écoute avec sa bonté ordinaire pour lui; il paraît même disposé à déférer à ses remontrances; mais bientôt, oubliant ses promesses, il recommence à persécuter ces deux hommes, et surtout l'évêque de Paris, coupable uniquement, comme on l'est presque toujours aux yeux de la cour, pour être devenu inflexible sur ses devoirs. Notre saint se plaint au roi avec un zèle, une fermeté, le dirai-je, presque une hauteur apostolique. Blessé de son obstination et inspiré d'en haut, il a le courage de lui prédire la fatale destinée de sa famille, et de porter l'affaire des évêques au concile de Troyes : *Votre fils mourra, parce que vous avez combattu l'œuvre de Dieu.*

Heureux les rois, qui, sans avoir besoin qu'un si violent remède les rende favorables à l'Église, en sont eux-mêmes le plus sûr appui, et dont l'application à en maintenir la discipline épargne à la lâcheté de ses ministres la tentation et le danger de sacrifier à des volontés injustes les plus essentiels devoirs d'un état si saint. Mais heureux enfin un roi, qui, à la place d'une disposition si parfaite et si rare, trouvant des ressources infaillibles d'équité dans sa confiance pour le mérite d'un saint tel que Bernard, reconnaît la justice de ses remontrances, rend son amitié à des prélats qu'il

opprimait, avoue enfin et répare sa faute dans une conjoncture qui devait en rendre l'aveu, et si difficile et d'un si grand exemple; je veux dire, lorsque le concile de Troyes s'expliquant en faveur des prélats, il défère à une autorité si sainte, et fait douter par une soumission si éclatante s'il eût mieux valu qu'il se fût rendu d'abord, et si sa résistance, semblable à l'incrédulité de saint Thomas, n'a pas été une de ces fautes heureuses consacrées pour l'utilité de l'Église.

Telle fut, Messieurs, sur ce prince la force de la vérité, et tel fut le privilége de Bernard, de l'annoncer toujours aux rois sans mollir, et toujours avec succès. Fut-il moins hardi ou moins heureux à ramener au bon parti Roger, roi de Sicile, par la prédiction d'une défaite que ce prince éprouva bientôt? A faire tomber les armes des mains de Louis le Jeune, injustement animé contre Thibaut, comte de Champagne? A résister à l'empereur Lothaire qui, dans une conjoncture où il semblait qu'on ne pût rien lui refuser, voulait faire revivre des prétentions injustes? Que sais-je! et jusqu'à quel trône si sacré qu'il soit, n'osa-t-il pas porter la vigueur de ses remontrances? Quelle force! quel courage! et qui est l'autre homme à qui il ait été donné d'opérer de si grandes choses? Ce n'est pourtant pas là ce que j'admire dans notre saint, mais qu'il soit tellement autorisé par ses vues et par ses succès dans le monde, et qu'il soupire sans cesse pour son monastère; qu'il travaille si efficacement pour le salut des peuples, et qu'il ne se repose pas sur ses travaux du soin de son propre salut; qu'il puisse si aisément se flatter que tout le temps qu'il donne à la prière est pris sur l'utilité certaine de l'Église et dérobé au bien public, et que sans se laisser séduire par un tel piége, il n'oublie jamais de vaquer à l'oraison, presque jamais d'offrir le saint sacrifice; qu'il reprenne sur la nuit ce que les travaux du jour ont dérobé aux exercices de piété; qu'il ne se délasse des plus rudes fatigues, et qu'il ne se prépare à en essuyer de nouvelles que par la pratique d'une règle accablante; que par son exactitude à remplir ce qu'elle a de plus pénible ou de plus simple, il fasse méconnaître le médiateur de l'Europe et le ressort qui fait tout mouvoir; qu'il ne respire que la plus pure spiritualité, en même temps qu'il excite d'utiles mouvements ou qu'il calme par sa dextérité les plus violents orages; qu'après de longues absences qui ont pu alarmer pour sa piété, celle de ses frères, il ne leur rapporte du commerce du monde qu'un accroissement de ferveur qui confond la leur; que ses éclipses semblent n'avoir été que des ravissements au troisième ciel, ou un séjour sur la montagne pour leur en apporter la Loi de Dieu, tant il revient lumineux et embrasé; qu'il soit connu dans son siècle et dans toute la postérité sous le titre de dévot Père de l'Église, comme si tant de traits si uniques le distinguaient moins des autres saints que l'onction de sa piété; en un mot, qu'il soit distrait par tant de soins et si constamment occupé du seul nécessaire, que dans une si grande agitation il possède son âme en paix : voilà, voilà ce que j'appelle de grands prodiges; et pour faire servir à sa gloire une expression de son humilité; voilà ce que j'appelle quelque chose de monstrueux, *monstruosa vita*; mais voilà en même temps de grandes leçons, qui nous apprennent ce que dans un ministère bien moins épineux et moins séduisant que le sien, nous essayons en vain de nous dissimuler, que, quelque occupés que nous soyons du bien de l'Église, nous n'en sommes pas dispensés de ce que nous nous devons à nous-mêmes; que nos précautions pour nous préparer au travail et pour nous le faciliter ne sont pour l'ordinaire que des effets de notre lâcheté; que si la vocation est légitime, nous devons nous reposer sur le Seigneur du soin de nous donner les forces de remplir ce qu'il nous inspire; qu'on trouve bien partout, quand on ne cherche sincèrement que lui; et que quelque difficile qu'il nous paraisse d'accorder ces deux choses, le recueillement et les travaux, ce n'est que la cupidité qui les rend incompatibles.

Mais ce n'est pas tout, et j'ai ajouté que par un dernier prodige, l'humilité de notre saint avait été à l'épreuve des plus grands honneurs. J'espère que l'importance de la matière soutiendra encore un moment votre attention, et je finis.

Je ne m'arrêterai point à exagérer ici tous les piéges que les honneurs tendent à l'humilité, ni à vous dire par combien de moyens ils séduisent le cœur de l'homme. Rapportons-nous sur cela aux maximes de saint Bernard, ou, si vous voulez, à l'expérience des hommes dans laquelle il a pris le fond de ses réflexions; consultons-nous nous-mêmes, et par l'impression que fait sur nos cœurs la moindre apparence d'honneur, plus propre souvent à nous humilier qu'à nous élever, convenons de la vérité du principe que c'est quelque chose de rare que l'humilité dans les honneurs : *rara virtus humilitas honorata.*

Or, Messieurs, parmi ceux qui ont été humbles et honorés tout ensemble, j'ose avancer que nul homme n'eut jamais de plus fortes épreuves à soutenir pour conserver cette vertu si pure et si rare que le saint dont j'achève l'éloge. Ce serait déjà beaucoup de tout ce que je vous ai rapporté de ses travaux; il est aisé d'apercevoir combien ils lui ont fait d'honneur dans le monde, quels applaudissements ont suivi de si nobles efforts. Il faut avouer cependant qu'il s'offre encore ici quelque chose de plus grand que dans tout ce que je vous ai dit.

Rappelez, Messieurs, l'état où se trouva l'Église à la fin du XII^e^ siècle, après la mort du pape Honorius second. Un tel malheur n'a pas besoin d'être relevé par d'artificieuses peintures, et il suffit de penser que nous étions menacés d'un schisme pour se former l'image d'un péril extrême. Daignez,

Seigneur, écarter pour toujours un tel fléau de votre maison ; et si vos promesses assurent jusqu'à la fin des siècles un chef à votre Église, que vos miséricordes préservent à jamais le troupeau du danger de le méconnaître.

Innocent II, choisi pour ses vertus, ne paraît pas l'être avec assez d'éclat ; et cette élection devient suspecte, précisément par les mesures qu'on prend pour empêcher qu'elle ne le soit. Anaclet, parvenu au moment pour lequel il soupirait depuis longtemps, fait mouvoir tous les ressorts qu'avait de loin préparés son ambition, et dans une assemblée plus authentique en apparence, fait déclarer nul le premier conclave et se fait élire. Le véritable pasteur est le plus faible : et sorti de Rome, il est encore forcé d'abandonner Pise. L'usurpateur exerce les fonctions impunément. Disons le vrai, Messieurs, il paraît assez difficile de démêler le légitime du mercenaire. Tout est dans le trouble, chacun se prévient ; les grands prennent parti ; le peuple les suit ; les faibles s'alarment ; les plus sages ne savent à quoi s'en tenir ; un concile assemblé à Clermont n'éclaircit rien ; un autre convoqué à Etampes sera-t-il plus heureux ? Et où peut-on former une assemblée qui offre aux vrais fidèles un degré de certitude suffisant pour déterminer leur foi ? Seigneur, à qui irons-nous ? Par qui nous montrerez-vous celui que vous avez choisi ?

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum : voici un autre Jean-Baptiste, qui vient faire connaître non plus le véritable Messie, mais son vicaire sur la terre. Bernard, contraint de sortir de la solitude où il s'était retiré, plus déterminé que jamais à ne la plus quitter, vient rendre ce témoignage si important, et c'est par lui que tous doivent croire. Les évêques auxquels seuls appartient le droit de prononcer en matière de religion, bien loin de se croire dégradés, en l'associant à un si haut ministère, semblent s'en dépouiller en sa faveur ; on le charge, non pas d'examiner, mais de décider pleinement une question de cette conséquence ; on dirait que le Saint-Esprit réside uniquement en lui et n'anime le reste de cette auguste assemblée que pour lui faire reconnaître la vérité dans la bouche de notre saint, et pour faire dire à Bernard, au nom de tous : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* Il prononce en faveur d'Innocent ; personne n'hésite, tout y souscrit ; une assemblée tenue sur-le-champ au Puy, en Velay, n'est pas, ce semble, un examen, mais une simple cérémonie pour accepter unanimement cette décision. Louis le Gros rend les premiers honneurs au pape, qu'une secrète inspiration avait jeté entre les bras de la France, seul asile toujours ouvert à l'oppression des puissances légitimes. Le roi d'Angleterre, déjà lié par serment à l'antipape, est ramené par les douces insinuations de Bernard ; et malgré la délicatesse si convenable aux rois, sur l'exactitude de leur parole, il reconnaît que, contre la vérité et la justice, la fidélité est un nouveau crime, et, si j'ose parler ainsi, le parjure une vertu. L'Espagne et l'Allemagne suivent bientôt. L'Occident, dans un concile que notre saint fait tenir à Pise, excommunie tout d'une voix le superbe Anaclet. Milan, obstiné dans le schisme, est vaincu par la force de ses miracles. C'en est fait, tout se calme, ou peu s'en faut ; un seul bercail, un seul Pasteur, et c'est par Bernard que tous reviennent à l'unité : *Ut omnes crederent per illum.*

Mais quel feu ne peut pas être allumé par la plus petite étincelle ; ou plutôt quel embrasement n'a pas déjà excité la violence d'un prince puissant, soutenu par les conseils d'un évêque sacrilége ; et de quelle importance ne fut pas toujours pour l'Église toute union du sacerdoce et de l'empire ? Tel fut l'orage que forma le comte Guillaume, poussé par l'impie Gérard, évêque d'Angoulême. Que n'était-il seul ce prince violent ! Quelque fureur qui l'agitât, il en aurait peu coûté à notre saint pour le réduire ; et dans plus d'une conférence, il eut toujours l'avantage de le calmer. Mais puisqu'enfin les pernicieux conseils de Gérard étouffent toujours le bon grain, et soufflent sans cesse dans le cœur de Guillaume le feu du schisme et de la discorde ; Bernard réduit, puisqu'il le faut, à recourir aux remèdes extrêmes, non-seulement animé de l'esprit de Dieu, mais armé de son corps, interrompant les saints mystères, se présente à ce prince : il terrasse cet orgueilleux cèdre du Liban avec le souffle de sa voix ; la présence de l'agneau désarme ce lion rugissant ; par cette parole vive et efficace, plus perçante qu'une épée à deux tranchants, il entre et pénètre jusque dans les replis de son âme, jusque dans les jointures et les moelles de ses os ; il confond, il démêle, il change tout à coup ses pensées, il l'accable, il le foudroie, il le relève, il le guérit, il lui fait sentir l'horreur de ses violences, il lui en inspire le repentir, le réconcilie avec les évêques, le ramène à l'unité, l'oblige à réparer l'excès de ses vexations ; et lui faisant sur-le-champ commencer par cet acte de justice l'expiation de ses forfaits, il l'engage dans une pénitence d'autant moins suspecte qu'on en sait les commencements étonnants et qu'on en ignore tout le reste.

Ce n'est plus que Bernard désormais qui semble être le dépositaire de la foi. Il ne se tient plus de concile qu'il ne s'y trouve, et il y décide partout. Alors paraissent deux captieux et formidables novateurs. Il les terrasse dans la dispute, il dresse seul la formule de leur condamnation, il convertit même celui des deux dont tout le crime n'était pas l'hérésie ; je veux dire cet homme dont l'esprit et le cœur étaient de même trempe, le fameux Abailard, aussi raffiné dans ses voluptés que subtil dans ses erreurs. Alors s'élève à Toulouse un hérétique nommé Henri, qui y sème un esprit de

fanatisme : on ne lui oppose point d'autre adversaire que Bernard, assuré que l'on est de son zèle et espérant tout de sa vertu. Alors...

Mais à quoi m'arrêté-je, Messieurs, s'agit-il encore d'étaler ici tous les honneurs qu'on a rendus à notre saint? Dans ce privilége si unique de décider en quelque sorte seul, dans une affaire si capitale à la foi de l'Eglise, n'avez-vous pas trouvé quelque chose de plus grand que dans tout ce que je pourrais ajouter? Et quand le temps me le permettrait, ne semblerait-il pas inutile désormais de m'étendre à vous faire admirer tout le peuple que l'éclat de sa réputation attire de loin au devant de lui quand il entre dans les villes, et que l'impression de ses vertus et de ses miracles attache à sa suite quand il en sort? Une foule qui le serre jusqu'à forcer un grand empereur de le charger sur ses épaules, pour le sauver du danger d'être étouffé par les hommages ou de l'invocation, ou de la reconnaissance; toute l'Europe qui le consulte et qui dépend de ses décisions; les plus saints prélats qui veulent apprendre de sa bouche l'art de conduire leur troupeau, et s'il ne s'y opposait, quitter leur troupeau pour vivre sous sa conduite; les souverains qui viennent des extrémités du monde admirer sa sagesse, et qui, malgré la haute idée qu'ils en ont conçue, s'en retournent saisis d'étonnement; toutes les églises qui lui offrent leur siége à l'envi et mettent tout en usage pour forcer sa modestie à les accepter; un grand pape qu'on choisit parmi ses enfants, qui, se faisant toujours gloire de l'être, se gouverne par ses conseils, et veut que quelque écrit de ce saint lui tienne lieu, pour remplir cette grande place, des leçons qui l'ont aidé à la mériter; ouvrage en effet, qui, jusqu'à la fin des siècles, instruira les princes de l'Eglise et enseignera la prudence aux vieillards.

Au milieu de tant d'honneurs, ne cherchez-vous point l'humble solitaire? ou plutôt enchantés, et si j'ose parler ainsi, dépaysés vous-mêmes par des images si éclatantes, n'oubliez-vous point que je dois vous y rappeler? Cherchez-le, chrétiens, cherchez-le dans son monastère, où il va passer tous les moments que ses travaux lui laissent, et toujours avec l'espérance de n'en sortir jamais. Voyez-le s'occuper du travail des mains; entrer dans les plus petits soins du détail de la maison; s'asservir aux points les moins essentiels de sa discipline; instruire ses frères, et, leur parlant de l'abondance de son cœur, les instruire presque toujours sur l'humilité; écrire à ses amis, et dans ses lettres pleines d'onction et d'agrément, affecter d'établir, sans aucune application, que les grandes choses décident peu du mérite de celui par qui elles s'opèrent; que la réforme du monde entier, les miracles les plus inouïs, ne sont que des signes fort équivoques de sainteté; et par ses artifices ingénieux, préparer des ressources à sa modestie, contre des louanges que des faits si éclatants multiplient de jour en jour. Voyez-le dans le monde, lorsqu'il est contraint de parler de soi à ceux qui le louent, ignorer presque ce qu'il a fait, se donner non pas pour le plus abominable pécheur, l'affectation serait grossière, mais se donner pour un homme en qui ne se trouvent ni de grandes vertus ni de grands vices; qui n'a pas des intentions tout à fait corrompues, mais qui n'en a pas d'assez pures; qui a fait de grandes choses, mais qui n'y a nulle part.

Voyez-le justifiant ses maximes par ses actions, conduite inconnue à l'humilité hypocrite; souffrir qu'on pense de lui ce qu'il en dit lui-même; être également insensible et aux louanges de toute la terre, et aux injures de quelques personnes qui tiennent un grand rang; se justifier avec feu quand il s'agit de l'honneur de l'Eglise; s'oublier toujours, dès qu'il ne s'agit que de son propre intérêt, et être assez clairvoyant et assez vrai pour ne confondre jamais ces deux choses. Voyez-le refuser constamment tous les évêchés, comme s'il en craignait le poids, lui que les plus grands travaux étonnent si peu; n'entreprendre jamais d'imposer des pénitences canoniques à des ecclésiastiques que leurs évêques lui envoient, lui qui réforme si heureusement tout le clergé; n'oser produire ses livres, et craindre qu'ils ne soient remplis d'erreurs, lui par qui le Saint-Esprit explique la foi de l'Eglise. Voyez-le uniforme dans sa conduite, soit dans sa retraite, soit dans le monde, ne paraître à l'extérieur que simple, quand il est profondément anéanti; éviter avec un soin infini l'affectation, l'éclat, la singularité; ne craindre dans les humiliations que la gloire de paraître humble; modérer ses austérités lorsqu'elles peuvent être aperçues; quitter un cilice que ses règles ne l'obligent point de porter, dès qu'on sait qu'il le porte, et remplacer cette macération par quelque autre plus dure, mais plus secrète; être peiné sur son abstinence, jusqu'à ce que sa mauvaise santé la lui rende nécessaire, et lui dérober tout l'honneur de ses souffrances, en les multipliant; en un mot, voyez-le ne chercher en tout que la vie commune, et, par un dernier trait d'humilité, se mécompter en ce seul point, que de prendre pour commune une vie si rare par sa pénitence, si illustre par ses travaux, si éclatante par ses miracles, si sublime par sa sainteté

Voilà, chrétiens, le prodige que j'avais à exposer à vos yeux. Que n'ai-je été assez heureux pour vous en retracer un portrait fidèle, qui puisse par lui-même vous servir d'instruction, et suppléer à celle qu'il ne m'est plus permis d'ajouter à ce discours, où je sens avec peine que la richesse du sujet m'a fait pousser trop loin l'attention dont vous m'honorez. Mais des faits aussi grands ont tout à la fois le privilége de se faire écouter, et celui de parler d'eux-mêmes; et n'en ai-je pas assez dit pour exciter

en vous une confusion salutaire, à la vue d'un saint qui a conservé des vertus si pures et si différentes des nôtres, parmi des dangers qui ne sont pas à craindre pour nous? n'en ai-je pas assez dit pour vous faire reconnaître un exemple pour tous les états, dans un saint si universel? n'en ai-je pas assez dit, et n'en fallait-il pas encore moins, Mesdames, pour vous remettre devant les yeux un modèle si achevé, que vous ne devez jamais perdre de vue, et qui est si capable de faire revivre dans votre maison cet esprit de ferveur qui doit animer tous ses enfants? Vous avez, avec les mêmes engagements, plus de secours et moins d'écueils. Liées par les mêmes vœux, vous avez au-dessus de lui la force de ses exemples. Vous n'avez pas les mêmes dangers à redouter par la communication avec les hommes. Vous ne devez point être instruites des intrigues du monde, vous ne devez que gémir sur sa corruption. Vous ne devez point prendre part aux détails de la guerre et des affaires; vous ne devez que demander à Dieu avec ferveur cette paix durable que lui seul peut donner. Vous ne devez point entrer dans les disputes qui naissent dans l'Église; vous ne devez que souhaiter son progrès et sa gloire dans une humble et tranquille docilité pour ses pasteurs. En un mot, votre zèle, fût-il égal à celui de saint Bernard, ne vous engage pas dans les mêmes épreuves; et toutes les vertus qu'il a conservées dans les plus grandes agitations sont chez vous sous la garde de la retraite et du silence. Fasse le ciel que l'impression de ses exemples soutienne et ranime en vous une ferveur qui soit toujours nouvelle, à l'épreuve de tous les temps, de tous les changements, de toutes les révolutions, et dont la récompense dure autant que tous les siècles. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME MARIE-LOUISE DE SAVOIE, REINE D'ESPAGNE,

Prononcée devant le duc d'Orléans.

Confidit in ea cor viri sui. (*Prov.*, XXXI.)

Le cœur de son mari mit en elle une entière confiance.

Monseigneur,

C'est par là que commence, et c'est, presqu'en mêmes termes, par là que finit le magnifique portrait que le sage nous a laissé d'une femme forte. Les traits qui découvrent, ou qui justifient les sentiments de son mari pour elle, répandus dans ce tableau, l'animent et l'embellissent; et parmi toutes les vertus qui composent un si parfait caractère, le bonheur de posséder une confiance aussi précieuse, ou la gloire de la mériter, est un point fixe où se rapporte tout le reste. C'est pour rendre à son époux le bien, et non le mal, tous les jours de sa vie, que cette femme s'applique sans cesse au travail, et qu'elle agit avec des mains sages et ingénieuses. C'est pour faire honorer sa personne, et pour établir dans sa maison l'ordre, l'abondance et l'équité, qu'elle prend soin d'amasser et de répandre, et qu'elle entre dans tous les détails d'une prudente et noble économie. C'est pour lui plaire, et ne plaire qu'à lui, que revêtue d'une force et d'une beauté majestueuse, elle dédaigne toute affectation, et méprise toutes les grâces vaines et trompeuses. Et c'est ainsi que remplissant son capital devoir, sous les yeux et dans la crainte du Seigneur qui le lui impose, elle mérite cet éloge commun en apparence, et dont on emprunte chaque jour les expressions divines; mais éloge si rare en effet par la ressemblance, que le sage ne sait presque à qui l'appliquer; et avant que de faire la peinture d'une femme si digne de louanges, il s'écrie : Qui est-ce qui pourra la trouver? *Mulierem fortem quis inveniet?*

L'Espagne l'avait trouvée, cette femme d'un caractère si rare, et elle vient de lui échapper. Pour remplir les destinées d'un roi, dont le règne devait être affermi, mais traversé, le Seigneur dans sa miséricorde lui avait accordé une épouse, capable de porter avec lui le poids des plus grands événements et de le soulager dans les soins les plus pénibles; une femme en qui le courage fut joint avec les grâces; l'application infatigable aux affaires avec les agréments d'une douce société; les plus hautes entreprises avec les plus petits détails; une femme dont l'économie l'enrichit sans avilir Sa Majesté; dont la tendresse le flatta sans amollir son cœur; dont la sagesse le secourut sans lui rien ravir de sa gloire; qui mit la sienne propre à l'honorer, à le servir, à lui obéir, à lui plaire, à lui ménager l'amour de ses peuples, le respect des étrangers, l'estime des souverains, la confiance de ses alliés, de ses ennemis mêmes; une femme enfin en qui se réunissent toutes les qualités de la femme forte, ou pour mieux dire, qui avec de plus nobles et de plus heureuses circonstances, sur le trône et presque dès le berceau, rassembla les traits particuliers que le sage ne nous représente que dans la force de l'âge et dans une condition privée.

Cette grande reine, après avoir éprouvé toutes les contradictions et tous les succès, soutenu avec un visage égal toutes les différentes fortunes, adoré profondément les conseils du Très-Haut, et profité de ses divines leçons, donné au monde des exemples de prudence, de courage, de magnanimité, de religion, qu'on révérera dans tous les siècles, et que peut-être on n'égalera jamais; cette grande reine, dis-je, prête à jouir du fruit de ses mains et à voir couronner dans l'assemblée des justes les ouvrages de sa haute sagesse, par un ordre de la justice de Dieu, qui appesantit chaque jour son bras et dont nous voyons les plus terribles coups entremêlés de prospérités éclatantes, vient d'être ravie à une nation dont elle faisait les délices, et laisse, par sa mort, une amère douleur dans le cœur du roi qui avait mis en elle sa plus intime confiance : *Confidit in ea cor viri sui.*

Dou eur, qui n'est pas pour ce prince seul et pour son peuple. Elle est personnelle pour nous. Elle nous rappelle le souvenir de nos pertes passées, et nous rend plus sensibles à nos pertes présentes. Nous pleurons, dans cette auguste princesse, une illustre portion de cette famille royale que le Seigneur nous enlève chaque jour. Nous croyons voir, au travers de ces ornements lugubres, ces morts illustres pour qui ils étaient disposés, il y a si peu de temps, et celui pour qui dans ce moment même on les prépare; et cette affliction, loin de se confondre et de se perdre dans le nombre des objets qui nous la causent, devient comme un fleuve qui se grossit par tous les torrents; ou, selon l'expression de l'Ecriture, comme une mer qui rassemble tous les fleuves. O France! ô Espagne! à qui vous comparerai-je ? Comment pourrai-je vous consoler? Qui sera capable de fermer vos plaies? Mais ne multiplions point les sujets de nos larmes; et oubliant, s'il se peut, pour un moment le reste de nos maux, appliquons aujourd'hui toutes nos réflexions à déplorer la mort et à louer les vertus de cette grande reine, en qui son époux avait mis toute sa confiance.

C'est le fondement d'un grand éloge. Cette confiance ailleurs est quelquefois téméraire. Elle est le plus souvent inutile. Téméraire: les vertus dans les épouses ne sont pas toujours assez parfaites pour n'en laisser rien craindre. Inutile : les occasions se présentent rarement d'en pouvoir rien espérer. Mais quand je vous parlerai de la confiance accordée à très-haute, très-puissante, et très-excellente princesse Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne, vous verrez : 1° que ses solides et ses héroïques vertus en établissent la sûreté ; 2° que ses utiles et ses puissants secours en justifient la nécessité.

PREMIER POINT.

L'attachement réciproque est pour deux époux un indispensable devoir. La confiance sans bornes n'en est pas toujours un. On mérite cet attachement par des rapports mutuels, par la fidélité conjugale, par la régularité de la conduite, par quelques grâces et quelques qualités extérieures ; ou plutôt, on en acquiert le droit par le seul lien du mariage. Mais la prudence exige plus de réserve dans l'épanchement du cœur; et livrer à une discrétion médiocre, ou peu éprouvée, tout le secret de ses intérêts et tous les intérêts étrangers qui y sont liés, est une démarche qui quelquefois coûte cher. La bonté du naturel n'est pas incompatible avec certains défauts qui ont d'étranges suites. Ce n'est pas toujours la perfidie d'une Dalila que l'on a à craindre ; et sans parler de la légèreté et de l'imprudence qui ne supposent pas toujours des cœurs gâtés, une tendresse trop délicate et trop inquiète, de vives alarmes sur la gloire, sur la vie, sur les périls d'un mari; que ais-je ! en un mot, trop de précaution à le servir, exposent souvent à lui nuire. Danger extrême, surtout pour les rois, dont la confiance aveuglément placée porterait sur de trop grands objets : elle commettrait les intérêts du trône; elle exposerait les biens des peuples, et le malheur de plusieurs nations pourrait être le fruit d'une facilité trop grande à révéler un secret qu'il est bon, dit l'Ecriture, de tenir toujours caché.

Le roi d'Espagne fut à couvert de cet écueil dans la confiance qu'il donna à son épouse, et il ne tarda pas à connaître tout ce qui pouvait le rassurer. Il y était déjà préparé par les présages les plus heureux. Il savait que par sa naissance et par son éducation, cette princesse s'était trouvée comme environnée de vertus de toute espèce et les avait toutes recueillies. Une expérience domestique l'avait d'ailleurs favorablement prévenu. En se séparant d'un frère, objet alors de sa plus vive tendresse, comme il l'est aujourd'hui de ses regrets et de ceux de l'univers, il voulut s'en rapprocher par un nouveau lien, dont tout lui promettait la durée; et il paraissait convenable que deux frères, destinés pour les deux premiers trônes du monde, y fissent monter deux sœurs dignes d'en partager l'empire.

Malgré ces heureux présages sur le mérite de Marie-Louise, on pouvait craindre que la tendresse de l'âge ne laissât encore attendre quelque temps les fruits de cette maturité parfaite, que souvent on désire en vain. Mais un accueil plein de dignité et de grâces, dont cette princesse honora à Nice quelques personnes d'un rang distingué, et tout ce que sur son passage elle laissa de vestiges d'une sagesse et d'une raison qui se découvrent partout, rassurèrent ceux qui redoutaient pour elle les préventions peu favorables d'une nation vertueuse et rigide, qui approuve rarement et qui n'admire jamais

Touché par ces recits, Philippe sentit bientôt tout le prix du don que le Seigneur venait de lui faire. Quel sujet n'eut-il point de se confirmer dans cette heureuse pensée, et d'admirer chaque jour la force d'une sagesse qui semblait formée d'abord comme un fruit mûr et avancé, pour me servir des termes de l'Ecriture ; une étendue prodigieuse d'esprit de toutes les sortes; une application infatigable aux affaires; une pénétration à qui rien n'échappait et une vivacité qui ne s'échappa jamais ; une tranquillité d'âme qui n'était entamée par aucune passion et sur qui l'humeur n'avait nul empire; une retenue exacte qui ne lui coûtait pas la moindre réflexion, et qui, sans avoir besoin d'être en garde, était toujours sûre d'elle-même ; une raison supérieure ; une connaissance parfaite de tous les intérêts, qui ne donnait jamais à faux et qui l'empêchait de prendre rien de détourné ou de nuisible, et une équité à laquelle tous les hommes auraient pu s'en rapporter, s'ils avaient été sages; mais surtout une religion sincère, sans laquelle tout

le reste n aurait été que vanité et aveuglement.

J'ai justifié, Monseigneur, la confiance de Philippe V en vous développant le caractère de la reine son épouse dans un portrait qui m'aurait manqué, si je ne l'avais pris d'après elle. Car ne croyez pas que ce soit un portrait d'imagination. Toutes ces qualités se trouvent dans le détail de la vie de cette princesse. Chaque circonstance en porte les traits. Dans tout ce qu'elle fait et dans tout ce qu'elle dit, on découvre sans peine et la raison qui l'éclaire et la sagesse qui la dirige.

Les insensés, dont le nombre est infini, dit l'Ecriture, parlent et agissent au hasard. Rien d'égal et de suivi ne montre en eux un véritable caractère. Une de leurs actions ne découvre qu'une partie d'eux-mêmes, ou, pour mieux dire, n'en découvre rien. Une autre qui la suit de près la désavoue et la trahit. Mais l'homme sage se ressemble partout ; tous ses principes se rencontrent dans une seule de ses paroles ; ses moindres démarches peignent son âme tout entière. Une conduite variée part d'un principe uniforme, et ce qui lui échappe ne le représente pas moins que ce qu'il a le mieux concerté.

Telle était notre incomparable princesse. La sagesse et le courage se trouvaient dans ses moindres discours et dans ses plus simples actions, comme dans le tout de sa vie. Examinons-en toute la suite dans les devoirs essentiels de l'Etat, sans quoi l'héroïsme ne serait rien. Nous y verrons tous les principes qui faisaient agir cette grande âme dans ce qu'elle devait à ses peuples, à son époux, à son Dieu.

Sensible au seul plaisir de rendre ses sujets contents, elle ne craignit point de renverser, en faveur de leurs intérêts, quelques-uns de leurs usages ; et, déjà sûre de son pouvoir, elle se mit au-dessus de certaines maximes établies, qui doivent leur naissance aux louables sentiments des peuples et quelquefois à la petitesse des grands. Persuadée que la véritable grandeur n'est point inaccessible ; que le jour n'est à craindre que pour une vertu médiocre, et que la vénération des sujets ne se fortifie jamais mieux que par leur amour, elle ne craignit point de rompre ces barrières presque impénétrables que les respects des sujets ont mises entre eux et le souverain, et elle crut que c'était les servir que de ne pas s'assujettir à leur règle. Elle n'avait garde, en effet, de se dérober à leurs yeux, puisque ce qu'elle leur aurait caché ne servait qu'à leur usage. Elle aurait voulu pouvoir leur montrer son cœur comme son visage ; mais elle y suppléait par une sérénité qui découvrait son âme tout entière. Si elle parlait, c'était pour les consoler ; si elle agissait, c'était pour les secourir ; si elle marquait quelque prédilection, c'était en faveur du malheur ou du mérite ; si elle prenait sur sa dignité, c'était pour soulager la mendicité et la maladie ; si elle répandait sur les pauvres moins de secours qu'elle n'aurait voulu, c'était pour en répandre sur les troupes et prévenir des misères plus longues et plus étendues. Ainsi un bien ne cédait qu'à un autre bien ; le plus petit au plus grand ; la nature à la raison, l'humanité à la prudence ; la libéralité à la justice ; et toutes ces vues, concertées dans l'esprit de la reine, se découvraient si infailliblement à ses sujets, que lors même qu'ils n'en pénétraient point le mystère, ils étaient sûrs de le voir avantageusement développé.

Aussi, Monseigneur, qui pourrait vous dire quel fut pour cette princesse le retour des peuples ? Par quels cris s'exprimaient leurs transports de joie, lorsque dans la seule vue de les rendre contents et de se les attacher, elle se montrait à eux avec le prince des Asturies, son fils. Je ne vous en rapporterai point les expressions, qui blesseraient bien plus la dignité de la chaire que la majesté des princes, dont la grandeur souffre sans peine que certaines effusions de cœur prennent quelque chose sur le respect. Je vous dirai seulement que la reine y était d'autant plus sensible, que la moitié de ces acclamations s'adressaient au roi, sur qui elle faisait retomber elle-même toute la part qu'elle y avait. Car ce fut là toujours toute l'attention de son esprit, ou plutôt l'unique mouvement de son cœur.

Elle aima le roi jusqu'à s'oublier elle-même ; et, par une solidité dont peu de cœurs sont capables, elle lui rapportait tout ce que ses vues propres et ses entreprises pouvaient avoir d'heureux ; toujours remplie de cette maxime : *Que toute la gloire d'une femme est de voir honorer son mari, et tout son mérite d'y contribuer.*

Elle l'aima jusqu'à ne confier à personne le soin de le secourir dans une maladie, lorsqu'elle avait elle-même plus de besoin que lui de secours ; sans craindre de s'exposer à tout le danger du mauvais air, dont l'infirmité et la convalescence sont toujours susceptibles.

Elle l'aima jusqu'à ne pouvoir soutenir sa fermeté contre les alarmes que donnent les combats, dont la valeur de ce prince ne lui épargnait jamais le péril ; elle qui vit sans émotion chanceler plusieurs fois son trône et échouer des projets auxquels la grandeur d'âme ne la rendait pas insensible.

Elle l'aima jusqu'à sacrifier au moindre de ses désirs une amitié tendre, qui ne devait pas le blesser et qui ne le blessa pas non plus, comme la suite le fit assez voir.

Elle l'aima enfin avec toute la force et toute la raison qui pouvaient convenir à la tendresse et aux intérêts de son auguste époux et qui marquaient une âme véritablement solide ; trouvant dans les mouvements de son cœur l'accomplissement de ses devoirs, sans perdre jamais de vue une loi supérieure et primitive qui les règle tous.

Je parle de la religion de cette princesse,

qui, bien loin d'avoir manqué à ses autres vertus, les a sanctifiées toutes. Elle ne chercha point dans le soin capital qui devait l'occuper, dans la nécessité des conjonctures, dans le poids immense de la royauté qu'elle partageait et que souvent elle portait seule, des prétextes pour se dispenser des pratiques de piété. Dans notre princesse, tous ces devoirs s'accordèrent.

Redevable à ses peuples de grands exemples qu'elle leur donnait sans peine, elle n'en fit jamais de vains étalages; et en ce point, comme dans tout le reste de sa vie, elle ne connut jamais le faux ni l'ostentation. Elle assistait chaque jour à l'adorable sacrifice et plus souvent deux fois qu'une seule, avec ferveur et modestie; et elle réservait pour le secret de son cœur des prières ardentes qu'elle faisait au Seigneur pour le bonheur de l'Etat, pour le règne tranquille de son époux, pour sa propre sanctification. Elle avait soin d'aller souvent expier ses fautes dans le sacrement de pénitence, et elle approchait en tremblant de la victime adorable. Avec toute la bonté et je dirai même avec toute la tendresse pour ses domestiques, que je vous exposerais ici, si je pouvais louer tout, implacable sur leur irréligion, ou sur leurs mœurs dépravées. Dans une situation de malheurs, qui n'est guère compatible avec la souveraine autorité, ennemie irréconciliable du vice et de l'impiété. Dans les circonstances les plus critiques, où la politique semble demander qu'on ménage tout le monde, ne donnant crédit qu'à la religion et à la vertu. Fidèle, au reste, aux plus petits devoirs et n'étant pas embarrassée des plus grands. Exacte à s'humilier devant Dieu dans ses fréquentes disgrâces et à le bénir toujours publiquement dans ses succès, non point par une habitude qui porte à remplir précisément l'extérieur de ce devoir, mais par l'esprit de piété qui animait toutes ses actions. Religieuse à rendre ses hommages à Jésus-Christ. Plus pénétrée, s'il se peut, de la grandeur de ce Dieu caché sous le voile de nos mystères, lorsqu'elle le suivait avec simplicité dans les rues, que lorsqu'elle l'adorait dans le temple, au milieu de l'appareil auguste des cérémonies de l'Eglise.

Ici, Messieurs, une seule réflexion va achever l'éloge des vertus de cette grande reine et en justifier la solidité. Elle était jeune et presqu'enfant; elle devait donc ignorer l'art de se contraindre. Elle était reine, elle avait donc droit de ne se pas gêner. Elle était jeune, elle ne devait donc pas être insensible aux amusements et aux parures. Elle était reine et la magnificence lui convenait. Elle était jeune; elle devait donc être peu capable des plus sérieuses affaires et des plus hautes entreprises. Elle était reine; elle semblait donc être dispensée des plus simples détails.

Or, dans ces circonstances, ne donner pas la moindre prise et ne manquer pas à la moindre attention, remplir tous ses devoirs et ne pas prendre de son rang le droit de s'en faire d'arbitraires; ne s'échapper jamais et se tenir dans les bornes les plus étroites; avec le cœur le plus sensible, être inaltérable à tous les événements; c'est un prodige de solidité qui nous aurait peut-être manqué, grande reine, si vous n'aviez pas régné.

Princesse incomparable, dont les louanges ne seront jamais assez grandes, qu'heureux sont ceux qui vous ont vue et qui ont pu trouver quelque accès auprès de vous! *Beati qui te viderunt et in amicitia tua decorati sunt!* Heureux ceux qui ont admiré de près un si rare mérite, et qui pourront se faire honneur d'un tel hommage dans la postérité! Ces qualités ont brillé peu de temps; mais elles embelliront toutes nos histoires et elles rempliront tous les siècles : *Nam nos vita vivimus tantum; post mortem autem non erit tale nomen nostrum.* Pour nous, nous ne possédons que quelques qualités équivoques et superficielles, dont nous sommes follement enivrés et que nous ne devons souvent qu'aux conjonctures. L'intérêt, l'humeur, l'amour-propre, décident de nos actions. Selon qu'il en entre plus ou moins dans notre conduite, nous passons pour parfaits. Notre piété n'est souvent qu'habitude, si elle n'est pas hypocrisie ou ostentation. Un rien trouble notre modération, qui souvent est tout notre mérite et les moindres contradictions nous renversent. Pour peu qu'on s'élève au-dessus de ce caractère, on acquiert une faible réputation qui, n'étant fondée sur rien de solide ou d'éclatant, ne nous survit pas d'un instant, ne nous fait vivre que de la vie présente et ne fait durer notre mémoire qu'autant que nos jours : *Nos vita vivimus tantum.* Mais combien nos idées doivent-elles se réformer à la vue de vos vertus! un mérite si supérieur redresse nos jugements. En nous humiliant il nous élève et nous fait sentir combien dans un rang même aussi haut que le vôtre, nous aurions été différents de vous. Nous n'avons qu'à nous en rapprocher pour apercevoir des disproportions moins grandes, s'il se peut, dans nos conditions que dans nos personnes. Heureux, encore une fois, ceux à qui il a été donné de se confondre par un parallèle si persuasif! Heureux ceux que vous avez honorés de votre estime, de votre amitié, de votre confiance; à qui leurs emplois ont donné auprès de vous un si libre accès! Heureux ceux même qui n'ont fait qu'entrevoir un si grand bien et qui devront à leur pénétration et au vif éclat de votre mérite, l'idée qu'une plus longue connaissance en aurait formée! Mais heureux surtout, si son bonheur avait plus duré, heureux l'époux pour qui tant de vertus étaient faites, et qui, par l'impression qu'il en avait dans son cœur, vous avait livré toute sa confiance! Elle n'était pas téméraire; vos héroïques vertus la justifiaient. Mais elle n'était pas inutile, ses intérêts et ceux de l'état l'exigeaient.

SECOND POINT.

Comme la plupart des vertus des hommes sont fausses, il n'arrive que trop souvent que ces grandes qualités que vante en eux une aveugle adulation, se démentent dès qu'il s'agit de les mettre en œuvre. Quand elles sont réelles et solides, elles n'attendent point leur prix des événements, ou du moins elles n'en craignent pas l'épreuve; et l'on peut s'assurer de voir agir sagement et courageusement ceux dont le cœur est plein de courage et de sagesse. Mais il manque souvent au mérite le plus vrai des occasions de se produire; et ces occasions qui sont rares pour les femmes ordinaires, dont la Providence a borné les soins à de moindres objets, ne sont guère plus fréquentes pour les reines, qui, dans un règne ou tranquille ou agité, où elles n'ont point perdu leur époux de vue, n'ont fait qu'en partager et suivre les diverses fortunes avec une égale sensibilité. Ainsi, vivre avec eux dans une parfaite intelligence; respecter en silence leurs desseins et leurs désirs; faire des vœux pour la tranquillité de leur règne; implorer leur clémence pour des malheureux; profiter des moments favorables; souffrir sans se plaindre les moments critiques; décorer la couronne qu'ils soutiennent, et adoucir par une discrète complaisance les peines et les amertumes qui en sont inséparables, c'est presque toujours à quoi se bornent leurs exploits. Elles ne sont pas même chargées des soins domestiques, qui regardent les femmes d'une condition inférieure, et cette espèce de sagesse courageuse, qui consiste, selon l'Ecriture, dans l'arrangement et l'ordre d'une maison, est une vertu dont elles ignorent l'usage.

Un plus noble et plus pénible exercice était préparé aux vertus de Marie-Louise. Elles parurent dans le plus grand jour. Utile autant que fidèle compagne de son époux, elle ne se borna pas à lui épargner tous les détails et à prendre sur elle tout ce qu'elle pouvait lui dérober de soins, à l'aider même de ses conseils dans les circonstances les plus pénibles, et toujours attachée à lui, se montrer la moitié de lui-même : secours néanmoins dans lesquels il est visible que le sage fait consister la douceur, la joie, le bonheur qu'une femme soigneuse et fidèle répand sur les jours d'un époux. Des traits plus éclatants découvrirent tout le mérite de cette princesse. Dieu lui donna la gloire du règne, et justifia par les puissants secours que l'Espagne en reçut, cette confiance sans réserve qui n'aurait pu lui être refusée qu'aux dépens de l'Etat, et qui fait un égal honneur à l'époux et à l'épouse : *Confidit in ea cor viri sui.*

Vous me prévenez, Messieurs, et vous rappelez sans doute ce temps où Philippe, forcé par des conjonctures ou tristes ou glorieuses, de sortir de ses Etats, laissa à la reine seule le soin des affaires, et déposa dans de si sages mains toute son autorité. Alors que n'admira-t-on pas ? Le simple récit des faits est un tissu de merveilles.

A l'âge de quatorze ans, presque aussitôt séparée du roi qu'unie à lui, à peine reine, et déjà régente, cette princesse parut seule à la tête du conseil, et quel conseil ! Aucune nation ne nous représente rien de plus austère et de plus sérieux; et l'on ne serait pas étonné que des grands aussi jaloux de leurs maximes et de leurs mœurs, n'eussent pas goûté d'abord les vues d'une princesse à peine sortie d'une enfance qu'elle n'avait pas passée sous leurs yeux. On les vit cependant (tant la vérité dans les esprits solides sait forcer les préjugés même les plus chers), on les vit étonnés de la sagesse de ses vues, se rendre à la supériorité de ses lumières, faire dépendre d'elles leurs délibérations. On les vit révérer ce caractère d'esprit décisif sans être hautain; ferme sans la moindre dureté; dominant sur les conseils par la seule persuasion. On les vit oublier presque la liberté de leurs suffrages, ou en retrouver dans leur docilité et leur déférence l'usage le plus flatteur et le plus sûr; reconnaître que la politique des âmes royales n'est que leur propre raison, et qu'éclairées d'en haut sur leurs intérêts, elles pensent et exécutent naturellement ce qui n'est que le fruit des profondes méditations de ceux qui les servent.

Je m'arrête trop, Messieurs, à ces premières réflexions. Déjà le duc d'Ormont avec la flotte de deux nations, qui séparément font trembler toutes les côtes de la mer, s'avance pour prendre Cadix. Il compte de trouver sans défense un royaume dépourvu de son roi. Son armée fait une descente, pille le port de Sainte-Marie, attaque le fort de Madagorda. Les munitions, les vivres, l'argent, tout manque à l'Espagne. Que n'a-t-elle pas à craindre ? Mais la reine, comme une autre Debbora, maîtresse, et pour me servir de l'expression de l'Ecriture, mère du peuple, gouverné alors par elle seule, s'arme de prudence et de courage, ou plutôt, sans effort met en usage son courage et sa prudence avec un tel succès, dispose les troupes avec un ordre si régulier et si prompt, que l'ennemi, confondu dans ses projets, se hâte de se rembarquer, et de prévenir sa défaite par sa fuite.

Une longue paix ne fut pas, comme du temps de Debbora, le fruit de cette victoire. Le cœur même de la reine, quoique inébranlable par tous les événements, ne fut pas pleinement en paix. Philippe revenait d'Italie, où il était allé se faire reconnaître pour roi et où il s'était montré digne de l'être. Que ne souffrit point son auguste épouse, arrivée à Guadalaxara pour le recevoir, lorsqu'au milieu de sa joie elle apprit qu'elle devait compter parmi ses ennemis ce qu'elle avait de plus cher ! Pouvait-elle être sans aucun intérêt pour un père à qui elle devait une si heureuse éducation, et pour qui l'amour-propre aurait parlé si fortement au défaut de la nature ? Nous-mêmes nous souffrions avec peine de nous voir aux prises avec un tel adversaire; et l'hos-

tilité qui de la part des autres puissances ne nous affligeait peut-être que pour l'État, nous touchait encore ici par un endroit sensible. Fille respectueuse, épouse fidèle et tendre, que ne ressentit donc point Marie-Louise ? Mais que ressentit-elle de trop ? Rien qui ne dût flatter le père, et rien qui pût déplaire à l'époux, bien plus rassuré par une sensibilité si juste et si mesurée, qu'il n'aurait dû l'être par son indifférence.

Libre de tout ombrage, et également tranquille sur la prudence déjà éprouvée du gouvernement de la reine, Philippe va porter la guerre en Portugal. Jamais commencements ne furent plus heureux ni jamais succès plus rapides. Il se rend maître de Salvaterra, de Portalégre, de Castel-de-Vidé, de Montalvan. Jusqu'où ne pénètre-t-il point? Il semble que ce royaume ne se soit imprudemment ligué contre lui que pour rentrer sous sa domination. Mais vous transportez, ô Seigneur, les conquêtes où il vous plaît; et la défaite, quand vous le voulez, suit de bien près la victoire. Les Portugais à leur tour s'emparèrent de Valencia, d'Albuquerque, d'Alcantara, pénétrèrent jusqu'à Madrid. Les Anglais en même temps surprennent Gibraltar. Barcelone assiégée se rend aux ennemis, et toute la province, à qui il en fallait moins pour tenter sa fidélité, suit sans peine l'exemple de sa capitale. Le roi veut reprendre cette place importante qui lui a échappé ; il est forcé d'en lever le siége. Ce malheureux succès ébranle tout. L'Aragon et Valence imitent la Catalogne ; Alicante, Carthagène se laissent entraîner au torrent. Fidélité des peuples, à quelles épreuves êtes-vous exposée ! Mais quels cœurs ne peuvent point rassurer une vertu comme celle de la reine ! Sa prudence met toute la force de son côté. Elle promet une prompte révolution ; elle répond de tout. On sent qu'il est plus sage, je dis même pour sa propre sûreté, de tenir pour elle seule, que de se jeter dans le parti de la multitude ; et semblable à ce fameux guerrier qui a laissé à la postérité un trait de la plus magnanime confiance, elle est sûre de s'attacher des sujets partout où il y aura des hommes.

En effet, Messieurs, pendant que Philippe, avec un courage augmenté, s'il se peut, par sa défaite, sort de ses royaumes pour y rentrer, et que, traversant en appareil de fugitif nos provinces encore pleines de l'éclat de son triomphe, il y porte la même majesté, et ne trouve dans le cœur des Français que la joie de moins ; la reine, moins agitée peut-être que les vainqueurs, prend des mesures pour les confondre. Elle retranche toute sa dépense, se réduit au plus simple nécessaire, soulage tout ce qu'il lui reste de fidèles sujets, se ménage des secours dans ceux qu'elle leur donne elle-même. Les grands, instruits par son exemple, prodiguent tous leurs trésors pour le bien de l'État : plus les calamités leur découvrent les vertus de la reine, plus ils sentent que leur véritable fortune est de la conserver. Sous ses yeux et par ses soins se forme une nouvelle armée. Le roi, de retour, qui n'aspirait qu'à trouver son épouse à couvert, et en elle sa consolation, trouve de nouveaux secours inespérés, ouvrage de sa prudence. Sa défaite est rétablie : l'ennemi couronné à Madrid a déjà disparu comme un éclair. Les alliés s'éloignent. Continuellement harcelés, pendant qu'un renfort de troupes s'avance, ils ne peuvent profiter du retardement. La retraite dans leur pays leur est coupée; ils ne sauraient y pénétrer qu'en traversant un royaume qui se fortifie à tout moment contre eux. Ils sont obligés, pour se faire jour, de s'exposer au péril d'une bataille; et vous savez, Messieurs, quel en fut le succès : la défaite complète d'Almanza est un événement qu'on n'oubliera jamais. Un prince, dont la présence et la modestie m'imposent, et dont la valeur est au-dessus de mes louanges, se signale par de nouveaux succès. Lérida ne tient pas contre lui. Il prend Tortose, dégage le royaume d'Aragon. Le calme alors semble renaître et les affaires changent de face. Mais le moment n'était pas venu, et les peuples n'étaient pas encore assez humiliés. Dans le temps qu'on croit être supérieur aux ennemis, un général habile et vigilant surprend Balaguier, bientôt après se saisit de Monçon, et, avec une rapidité incroyable, arrive à Saragosse, y donne bataille et la gagne. Tout l'Aragon se soumet encore aux lois du vainqueur, qui se voit de nouveau maître de Madrid et de Tolède.

O Dieu de bonté et de justice, est-ce ainsi que vous affermissez ce jeune roi que vous avez choisi? Vous relevez les mains qui l'accablent, vous comblez de joie ses ennemis : jusqu'à quand sera différée la tranquillité de son règne? Où sont, Seigneur, où sont vos miséricordes que votre choix semble lui avoir promises? Mais elles ne l'ont pas abandonné, et vous lui en faites trouver les consolations dans le cœur d'une épouse dont les secours, selon vos divines paroles, valent mieux que ceux d'un ami, et dont les conseils dominent sur la fortune. Il n'avait point à la ménager sur les résolutions extrêmes : elle était elle-même capable de les prendre et de les lui inspirer. Il n'était point traversé dans ses vues par les égards et l'attention où engage une femme faible et timide; il trouvait le courage, qu'elle joignait au sien, comme le renfort d'une nouvelle armée.

Ailleurs, en effet, dans une déroute le soin d'une reine est pénible et embarrassant. Le risque qu'elle court et la garde nécessaire à sa personne occupent l'esprit et les troupes du roi. Il faut faire dépendre de sa sûreté toutes les mesures qui serviraient à rétablir les affaires : on n'ose rien hasarder pour ne pas l'associer à un péril qu'on ne craint que pour elle, et les justes alarmes qu'elle cause font manquer souvent les moments de précaution et ô nouer toutes les ressources.

Ici, la reine délivre de tous les embarras,

loin d'en être un : il manquerait de la sûreté au royaume, si, pour lui faire trouver la sienne, on l'en écartait. Elle la porte partout où elle semble la chercher, elle répond des peuples à qui on la confie, et par sa seule présence les asiles qu'elle choisit deviennent des forteresses.

Sur une confiance si parfaite faut-il s'étonner, Messieurs, que celle d'un grand général envoyé au roi d'Espagne ait pris de nouvelles forces; qu'à la nouvelle de tout le désastre, sa froide et sûre valeur se soit promise de tout réparer sous de si favorables auspices; qu'animé par les yeux de Philippe, qui s'exposait à tous les périls, et par les conseils de Marie-Louise, qui n'en craignait aucun, il ait obligé les ennemis d'abandonner Madrid et Tolède; que, pour prévenir leur retraite en Aragon, il les ait forcés à Brihuega, et battus ensuite avec leurs propres armes dans une journée à jamais mémorable? Que ne peut-on point pour la bonne cause, sous les ordres d'un roi dont la confiance égale le courage, et avec les sages conseils d'une reine qui ne se livre ni à la terreur dans les malheurs, ni à trop de sécurité dans la fortune?

Elle s'était accoutumée à prévoir toutes les conjonctures différentes, et à parer à tous les événements. La frugalité, mère des richesses, ne fut pas en elle d'une moindre ressource pour sa constance : l'une et l'autre partaient du même principe, et eurent le même fruit. Elle n'augmenta pas sa dépense quand les succès furent plus favorables; elle ne se retrancha pas moins après la victoire de Villaviciosa qu'après la défaite de Saragosse : elle vit toujours ou les révolutions qu'elle pouvait craindre, ou les maux passés qu'elle devait guérir; elle ne connut point de temps heureux tant qu'elle devait avoir des sujets misérables : elle voulait pouvoir donner un jour, au soulagement des peuples, les secours qu'elle ne donnerait plus à leur défense, et changer le payement des soldats en aumônes pour les indigents, persuadée que les suites de la guerre étaient aussi tristes que ses progrès, et que dans un royaume aussi agité on verrait longtemps des traces de ses troubles.

On n'en vit renaître de nouveaux que ceux qui subsistent encore dans une contrée toujours révoltée; et votre colère, Seigneur, ne répandit plus la terreur dans les armées et dans le centre de la domination de Philippe, mais vous lui ravîtes la reine, disgrâce la plus pénible pour son cœur, et qui le priva des puissants secours qui avaient mérité sa confiance. Vous terminâtes une vie si courte et si traversée par l'affliction d'une longue maladie, ou plutôt la langueur d'une continuelle mort.

Après tant de contradictions ne semblerait-il point que le temps des épreuves fût passé, où du moins qu'il n'y en eût plus aucune pour la reine? Nous adorons vos jugements, Seigneur : ils sont toujours justes. Qu'il nous soit du moins permis d'envisager dans leur sévérité des gages de vos miséricordes, jamais nous n'en eûmes de plus certains. Vous mîtes toutes ses vertus dans leur plus grand jour, et elle vit la mort avec plus de fermeté qu'elle n'avait regardé toutes ses disgrâces. C'est là que se réunirent tous ses sentiments passés, et ce fut le vrai point de vue de tout son héroïsme. Sa sagesse, qui lui avait fait chercher des ressources dans tous les événements qui intéressaient le royaume n'en chercha point d'autres que la divine bonté; et sa patience et sa soumission furent le fruit du même courage qui avait formé ou renversé de grands projets : par là elle aurait justifié toutes ses vertus, s'il avait été nécessaire, et les sentiments avec lesquels elle mourut caractérisaient toute sa vie. Il n'y eut point alors de troubles, d'alarmes, de mouvements violents; il ne fallut point commencer (écoutez, grands de la terre!) par rompre le charme et désiller des yeux aveugles, par lui apprendre qu'elle avait une âme et un Dieu : nuls préjugés à combattre, nulle irréligion à vaincre, nulle ignorance à éclaircir. Il ne fallut point corriger des vices, rompre des chaînes, expier des scandales, réparer des injustices, prendre, en un mot, toutes les mesures par où il faut commencer pour préparer votre mort, quand on a enfin franchi les barrières qui empêchent qu'on ne vous l'annonce. Tout était ici disposé de loin, et ce dernier événement n'était pas regardé comme indifférent ou étranger.

Ne vous figurez pas, au reste, chrétiens, une fermeté d'impie qui, par un terrible jugement de Dieu, meurt tranquillement parce qu'il s'est endurci, ni une indifférence de lâche chrétien, qui persévère jusqu'à la fin dans l'assoupissement où il a vécu. On vit cette princesse dans une tranquillité qui ne dérobait rien à ses humiliations et à sa crainte, attendre tout des bontés de son Dieu, mais trembler sur ses propres œuvres; recevoir le vrai remède des mourants avec une piété d'autant moins suspecte qu'une sainte frayeur y était mêlée à l'amour; et pousser la sincérité dont elle avait fait dès sa naissance une profession si marquée, jusqu'à ne vouloir pas qu'on prît le change sur ses sentiments et qu'on nommât fermeté et résignation aux ordres de Dieu, ce qui n'était, disait-elle, qu'une pure crainte de ses jugements. Elle ordonna même que dans l'éloge que l'on ferait d'elle, on ne s'expliquât pas autrement, et que ceux qui seraient chargés en Espagne du triste, mais honorable emploi dont je m'acquitte ici aujourd'hui, ne lui donnassent point de fausses louanges. Nous obéissons, grande reine; et en révérant tout à la fois ce sentiment d'une salutaire crainte, et l'humilité qui vous en a caché le mérite, nous reconnaissons que vous donner toutes les louanges véritables qui vous sont dues, est un effort qui nous passe.

Avec ces dispositions, dans lesquelles cette princesse se fortifiait de plus en plus, elle embrasse les princes ses enfants : elle prie le roi de recevoir ses derniers adieux,

et de lui dérober, en se séparant d'elle, des objets si attendrissants; elle passe les trois derniers jours de sa vie seule avec vous, Seigneur, dans la méditation de vos vérités éternelles, dans l'attente de vos miséricordes, dans l'avant-goût de votre possession, et déjà cachée dans le secret de votre face, elle meurt; et par sa mort terminant les secours qu'elle avait donnés à son époux, elle lui laisse encore de nouveaux gages de l'amour de ses peuples fidèles, dans les regrets de sa perte qu'ils ne sauraient oublier.

Ainsi finit cette grande reine, deux ans après son auguste sœur, au même mois, même semaine, presqu'au même instant, après avoir paru sur le théâtre du monde le même nombre d'années, emportant l'une et l'autre tous les regrets des peuples; toutes deux pourvues de grâces et de majesté; toutes deux remplies de qualités convenables à leur état, à leur nation, aux conjonctures; toutes deux terminant leur carrière dans des temps orageux, où l'une n'a eu à donner des plaintes qu'aux malheurs des peuples; l'autre a eu à se soutenir avec fermeté dans ses propres malheurs; l'une destinée par son rang à s'asseoir un jour sur un trône solide, qui n'avait besoin de son secours que pour l'orner; l'autre déjà placée sur un trône aussi légitime, mais chancelant, dont l'affermissement a été plus d'une fois son ouvrage; l'une par le caractère de sa bonté, quoique dans des conjonctures plus heureuses, ressembla, en quelque sorte, à la tendre et généreuse Esther; l'autre par sa fermeté et sa prudence comparable à la sage et généreuse Judith; l'une emportée rapidement par un coup violent qui a réveillé toute sa foi; l'autre préparée par une langueur qui a éprouvé sa patience; toutes deux enlevées au moment d'une paix qu'elles avaient ardemment désirée, et dont elles n'ont pu jouir; toutes deux après avoir donné trois princes à leur nation.

Ils respirent encore tous trois en Espagne, et ils respirent sous les yeux du roi leur père. Pour nous, hélas! privés du père et des deux enfans, nous n'en possédons plus qu'un, seul objet de notre plus chère espérance. Mais nous avons le roi, dont la conservation, si vous daignez, Seigneur, nous la prolonger, nous doit tenir lieu de tout. Après toutes les épreuves que son courage a eu à essuyer, il ne craint plus rien et ne nous permet plus de rien craindre. Vous avez répandu sur son règne florissant des amertumes qui lui en ôtent la douceur, mais qui en augmentent la gloire. Il avait soutenu avec modération ses brillantes prospérités; il les a vues disparaître avec une égale constance. Mais vous ne l'avez fait survivre à tant de révolutions que pour lui redonner la joie de ses premiers jours. Déjà les difficultés s'aplanissent. Sous ses ordres d'intrépides guerriers gagnent des batailles; jettent, par leur seule approche, l'épouvante parmi des troupes trop fières de leurs succès; et la désolation que nos ennemis croyaient trouver dans nos armées, ne s'est trouvée que dans la leur. Les affaires qui paraissaient désespérées se rétablissent par tout. Des mains victorieuses signent les traités d'une paix que son cœur avait désirée avec tant de vivacité, dans les circonstances les plus cruelles. Achevez, Seigneur, de combler de vos anciennes bénédictions ce religieux monarque. Qu'il vive pour en goûter les fruits; pour préparer à ses peuples un successeur digne de lui; pour instruire dans l'art de régner le prince son petit-fils. Que ce royal enfant, élevé sous ses yeux, découvre chaque jour par lui-même dans ce qu'il est encore, tout ce qu'il a dû être dans le cours du règne le plus long et le plus éclatant qui fût jamais; et qu'il puise dans l'histoire de sa vie, qui sera le modèle des rois à venir, des leçons qui doivent faire un jour toute sa gloire et le bonheur de ses peuples. C'est là de quoi raffermir les espérances de la monarchie.

Mais bornerons-nous là nos réflexions, et n'en retirerons-nous rien pour le salut! Hélas! Nous perdons tout le fruit que nous devraient faire trouver des événemens si tragiques; ressource autrefois si puissante pour ramener les pécheurs les plus rebelles, aujourd'hui faible et impuissante par la dureté de cœur que nous y opposons. Nous voyons tomber ces têtes illustres, sans profiter ni de leurs chutes ni de leurs vertus.

Grands de la terre qui m'écoutez, c'est à vous que Dieu parle aujourd'hui par le coup qu'il vient de frapper. Jusques à quand vous amasserez-vous par votre endurcissement un trésor de colère? Jusques à quand vous plairez-vous à vous perdre? Obstinés à fermer la bouche à vos prophètes, ou à n'écouter que ceux qui vous flattent dans vos visions, qui expliquent vos songes, qui vous dissimulent la vérité, qui ne vous découvrent point votre iniquité pour vous exciter à la pénitence, qui vous éblouissent par des espérances trompeuses, et qui, dans les divers événements de la vie, vous font regarder comme des promesses ou des effets de la miséricorde de Dieu, les punitions visibles de sa justice (malheur prédit à Jérusalem), n'écouterez-vous jamais ceux qui, sans craindre de vous contrister ou de vous déplaire, vous font sentir le néant du monde, la fragilité de vos grandeurs, le terme où elles sont prêtes à se briser et à disparaître à vos yeux comme un songe, le danger de votre insensibilité, la colère de Dieu qu'elle attire sur vous et les moyens d'en prévenir les suites? Tremblez sur une si déplorable disposition. Tandis que vous vous endormez dans cette fausse paix, le Seigneur s'éloigne de vous, parce que vous méconnaissez le temps de sa visite. Les ténèbres s'épaississent. Le mystère d'iniquité se forme et s'accomplit. Le moment fatal arrive où le monde va finir pour vous, et où vous allez laisser à ceux qui vous suivront, ou l'exemple d'une chute funeste qui les fera trembler ou l'illusion d'une fausse pénitence qui les rassurera à leurs dépens.

Détournez, grand Dieu, un si terrible fléau de dessus nos têtes. Sacré Pontife, élevez des mains pures pour l'écarter; et, par le sacrifice de propitiation et d'impétration, également efficace pour les vivants et pour les morts, obtenez pour la grande reine dont j'ai fini l'éloge, le soulagement des peines dues aux fautes légères que la fragilité humaine a pu laisser à expier à une vertu si pure; et pour ceux qui admirent les exemples d'une si héroïque vie, la grâce de profiter des leçons de sa mort. *Amen.*

II. ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ET DE MADAME LA DAUPHINE,

Prononcée devant l'archevêque d'Albi.

Memoria memor ero, et tabescet in me anima mea. Hæc recolens in corde meo, ideo sperabo. (*Thren.*, III.)

Je repasserai de si grands malheurs dans ma mémoire, et mon âme s'anéantira en elle-même. Ce souvenir que j'entretiendrai dans mon cœur deviendra le sujet de mon espérance.

Monseigneur,

Après que la France désolée a déjà depuis longtemps répandu dans toutes ses provinces des marques éclatantes de sa douleur, je n'ai point à craindre de rouvrir des plaies fermées, en remplissant ici les mêmes devoirs. Cette cérémonie, qui termine notre deuil n'essuiera point encore nos larmes; et l'illustre assemblée qui s'explique aujourd'hui par ma bouche, dans le retardement que les conjonctures ont apporté à ses regrets publics, n'a point cherché sa consolation. Un événement aussi accablant qu'il est unique, ne peut sortir de notre pensée. La mort de l'épouse et de l'époux presque en même temps; une seule pompe funèbre pour les deux; un tendre enfant qui suit de si près au tombeau son père, sa mère et son aïeul; dans moins d'un an quatre princes honorés sous le titre de dauphins, et trois générations éteintes sous les yeux d'un roi le père de tous, dont le cœur également sensible et religieux soutient avec un courage héroïque une si prodigieuse adversité; cet événement, dis-je, frappe bien moins par sa singularité que par l'étendue des malheurs qu'il nous fait craindre, ou par le seul prix du bien qu'il nous ravit. Chaque réflexion en irrite de plus en plus le sentiment. Un intérêt si général et si intime fait taire, ou confond tous les autres. On ne peut en perdre pour un moment le souvenir, sans se reprocher dans cet oubli sa stupidité et son indifférence pour la patrie. Et les vertus qui rassurent la foi, ne servant qu'à prolonger les gémissements de la nature, si l'on n'éprouve point de ces tristesses affreuses, qui ne sont susceptibles d'aucun soulagement, on trouve dans sa consolation même une éternelle amertume.

Non, Messieurs, ce n'est point ici une de ces pertes qu'on peut toujours soutenir sans peine, ni de celles qu'on ne peut jamais envisager qu'avec frayeur. La mort de ces hommes connus de Dieu et cachés au monde; qui quittent la terre presque sans y avoir paru; ou, si vous voulez, la mort de ceux qui, dans le rang le plus élevé dépourvus des qualités nécessaires pour le gouvernement des peuples, se sont sanctifiés par des vertus utiles pour leur salut seul, ne fait point en nous des impressions bien douloureuses. Ils jouissent d'un bonheur parfait, sans diminuer le nôtre. Tout nous console, et rien ne nous afflige. La mort de ces héros dont le courage a servi l'État en défendant ou en reculant ses frontières, mais qui n'ont apporté dans leurs glorieux emplois que la licence et l'irréligion, et se sont perdus peut-être par les exploits mêmes qui ont sauvé la patrie, ne nous laisse penser à leur destinée qu'en tremblant. Nous tâchons d'oublier le sujet de nos éloges, et notre reconnaissance détourne nos yeux d'une si terrible image, où tout nous afflige et où rien ne nous console. Mais la chute de ces deux époux que nous pleurons, nés pour nous commander et si fidèles à obéir à Dieu; qui, enlevés à une couronne temporelle qu'ils auraient portée si avantageusement pour les peuples, se sont hâtés d'aller jouir sur un trône immortel du prix du bien qu'ils avaient fait et de celui qu'ils nous préparaient, ne nous laissant que l'idée de mille vertus utiles pour eux et pour nous, ne nous permet, ce semble, ni de déplorer leur sort ni de cesser de déplorer le nôtre.

Je ne viens donc pas, chrétiens, soutenir votre espérance sur leur éternelle destinée. On sait quelle a été la sainteté du prince; quelles vertus il a inspirées à son épouse; et si jamais vous parûtes à l'autel avec confiance, ministres du Très-Haut, c'est sans doute en offrant pour leurs âmes la victime de propitiation. Je ne prétends pas non plus vous faire oublier leur perte. Votre amour pour l'État, né dans votre propre cœur et soutenu par les mouvements unanimes des personnes illustres que cette province connaît pour ses défenseurs et pour ses pères, en a gravé chez vous un trop vif et trop juste sentiment. Mais au milieu de votre plus amère douleur, j'entreprends d'animer votre confiance. Un prophète, rempli de l'esprit de Dieu, gémissant sur ses malheurs, ne se propose point de les écarter de sa pensée; il en veut au contraire conserver le souvenir pour y trouver le fondement de son espérance. C'est avec ces sentiments qu'en retraçant les vertus de très-haut, très-puissant et excellent prince Monseigneur Louis Dauphin, et de très-haute, très-puissante et excellente princesse Madame Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse, j'ai dessein de vous persuader :

Que la grandeur de notre perte doit exciter notre confiance en Dieu; et que notre confiance en Dieu ne doit point nous faire oublier la grandeur de notre perte.

PREMIER POINT.

Les païens, qui dans leur tristesse n'ont point d'espérance pour l'autre vie, en sont également dépourvus pour celle-ci. Comme

tous leurs soutiens sont dans leur fermeté et leur industrie (faibles ressources que les moindres maux ont bientôt épuisées), tout leur échappe dès que le Dieu qu'ils ne connaissent point, mais qui sait; quand il veut, faire sentir la force de son bras à ceux qui l'ignorent, l'appesantit sur eux par de grandes calamités.

Pour nous, chrétiens, soutenus par la patience et la consolation des Ecritures; nous qui savons que les fléaux du ciel nous y préparent des demeures et que les moments d'une légère souffrance opèrent en nous un poids éternel de gloire; nous savons aussi que le Seigneur, qui tient en ses mains le bien et le mal, dispense ici-bas l'un et l'autre à son gré. Nous savons qu'il aime à anéantir tous nos appuis, pour nous faire sentir que c'est lui seul qui le doit être. Nous savons que l'affliction est une voix qui pénètre jusqu'à son trône et qu'elle ne se fait jamais mieux entendre que du fond des abîmes. Nous savons que nous sommes forts par notre faiblesse et que notre misère est la source de nos biens. Nous savons que la tribulation opère la patience et que la patience opère l'espérance. Nous savons enfin que la puissance appartient à Dieu, et qu'il est plein de miséricorde ; que celle-ci nous relève quand celle-là nous a abattus, et que, comme les deux conspirent souvent à nous jeter dans une amertume salutaire, toutes deux aussi s'accordent à nous en retirer.

Il ne nous faut pas, Messieurs, de moindres réflexions pour ranimer nos cœurs accablés par le plus sensible malheur qui ait jamais affligé la France. Si la perte du bien le plus précieux réclame plus sûrement toute la puissance de Dieu ; si la plus amère douleur sollicite plus efficacement sa bonté ; quels regrets autorisèrent jamais mieux notre confiance? Et combien n'en doit-il pas naître par le simple récit de notre perte?

Nous jouissons du bonheur le plus parfait et le plus solide en apparence, par l'avantage de posséder, dans les premiers appuis du trône, ce qui semblait nous devoir tenir lieu de tout. Ce qui en faisait le prix était un don de la miséricorde, et les vertus dont nous voyons chaque jour ou la naissance, ou le progrès, semblaient ne nous pas faire craindre de livrer trop notre cœur à de si flatteuses espérances. Avec ce secours que le Seigneur nous conservait et dont nous ne cessions point de lui rendre grâces, l'adversité, autrefois si étrangère pour nous, nous affligeait sans nous abattre. Nous opposions à chaque événement malheureux quelques vues particulières de monseigneur Louis Dauphin, et à toutes nos disgrâces en général, la ressource de ses vertus. Nous trompions-nous, Messieurs? Hélas! que ne nous promettaient-elles pas?

A peine le vîmes-nous naître (souvenir dont la douceur irrite aujourd'hui tous nos maux), que nous découvrîmes tout le fondement de sa gloire et de notre bonheur. Au milieu des traits de la plus gracieuse enfance se développa d'abord une âme supérieure qui les faisait oublier. Ses premières paroles étaient pleines de sens. Ses moindres mots, portés jusqu'au fond de nos provinces, y répandaient la joie et l'espérance. En lui tout vivait et nous faisait revivre. Le feu, la facilité, la pénétration, la supériorité de son esprit nous éblouissaient. Ses qualités éminentes remplissaient nos idées et nos désirs. Ses défauts mêmes découvraient de grands principes. Jamais l'éducation n'a travaillé sur un plus riche fonds ; et il n'était pas à craindre qu'elle échouât dans les mains qui en furent dépositaires. Par le secours de tels maîtres, si propres à former l'esprit et le cœur, les talents que d'autres auraient ou ignorés, ou négligés, furent poussés au plus haut point de perfection; et les difficultés que semblait y apporter un naturel trop vif, leur parurent bien moins des obstacles que des ressources. Ils eurent à fixer cette activité qui empêchait le jeune prince de s'assujettir aux règles ; et le soin qu'ils prirent de l'occuper à l'extérieur, pendant qu'ils l'instruisaient, se réduisit à l'enrichir de plusieurs connaissances à la fois.

Avec de telles dispositions, le duc de Bourgogne, confié à la sagesse, en prit bientôt le goût, et dès lors elle le mena comme par la main. Sa conversation, qui paraît aux hommes médiocres, ennuyeuse et amère, fut le charme de son ennui et de ses plus chères délices. Elle gagna son cœur par son autorité, qu'il trouva toujours fondée sur l'humanité et la raison. La douceur et la force, qui en font le caractère, lui rendaient toutes les vérités aimables et persuasives. La vertu se montrait à lui sous les images les plus riantes. Les principes les plus élevés, dépouillés de la sécheresse et de l'austérité qui révoltent la nature, s'imprimaient profondément dans son cœur. Tous ses amusements lui étaient utiles. Il trouvait jusque dans ses plaisirs ses plus essentiels devoirs. Il apprenait à nous faire sûrement la loi, en s'imposant celle de nous aimer et de se prêter à tous nos besoins. Il se préparait à régner un jour par la répugnance qu'il sentait pour le trône ; dispositions toujours nécessaires pour le gouvernement des peuples.

C'est ainsi que cet esprit d'intelligence qui est saint, dit l'Ecriture, unique en lui-même, multiplié dans ses effets, subtil, lumineux, disert, supérieur à tout obstacle, pénétrant dans toute obscurité, humain et bienfaisant pour les hommes, ami du véritable bien, égal dans tous les événements, invariable dans sa conduite, se communiqua à lui et lui fit part de ses richesses, pour en faire parmi nous le disciple de la vérité, le modèle de la justice, l'appui des autels, l'amour et le bonheur des peuples ; votre ouvrage, en un mot, sagesse éternelle, et l'un des plus parfaits que vous ayez jamais donnés au monde.

Pour affermir nos espérances, il lui fallait une épouse digne de lui. Elle lui vint, Mes-

sieurs, des mains de la paix dont elle fut le lien et dont elle était encore le gage. L'olivier à la main, elle nous annonça que les tempêtes des malheurs de la France avaient cessé et sembla nous promettre qu'elles ne renaîtraient jamais. Du moins nous apporta-t-elle une douceur et une sérénité propre à calmer tous les différents orages, et qui nous en offrait chaque jour la consolation. Quels maux, en effet, n'auraient pas été soulagés par des regards si bienfaisants? Quels sentiments d'amertume pouvaient tenir contre cette première victime de la guerre? A qui ce fléau était-il plus onéreux qu'à l'auguste Adélaïde, qui, voyant la division dans tout ce qu'elle avait de plus cher, quoiqu'elle n'hésitât jamais sur la préférence, sentait néanmoins un attendrissement qui nous devait être d'autant moins suspect et moins pénible que tous ses désirs se réduisaient à la paix. Mais son affliction même, qu'elle nous cachait, était un soulagement pour nous; et, pendant qu'elle retenait ses larmes sur de si justes sujets de douleur, qui de nous aurait osé se plaindre?

Par des sentiments si sages, si réglés, sans feinte, sans artifice, elle était devenue l'objet des complaisances du roi et de la la plus vive tendresse de son époux. Les nœuds qui les unissaient se resserraient chaque jour. Ce qui fut d'abord l'ouvrage de la politique, ce que la raison et le devoir avaient depuis fortifié, se perfectionnait par l'estime et la confiance. Il lui faisait part des secrets que la discrétion lui permettait de ne pas garder pour lui seul; et il la trouvait aussi fidèle à se taire sur ce qu'elle savait que peu inquiète pour découvrir ce qu'il croyait devoir lui cacher. S'il lui donnait chaque jour de nouvelles marques de tendresse, il faisait luir à ses yeux de grands exemples de vertus. Il en formait peu à peu l'image en elle, comme dans une nuée capable d'en recevoir les impressions et d'en tempérer l'éclat, dont les hommes faibles étaient offusqués, avant qu'ils eussent connu l'usage que ce prince en voulait faire pour les rendre heureux.

Quel bonheur ne devions-nous pas attendre sous de si favorables auspices? Nous avions surtout la consolation de penser que la mort seule pouvait nous ravir de tels appuis, et que, quelques couronnes que la naissance ou le choix des peuples fissent tomber dans la famille royale, le duc de Bourgogne, né trop grand pour les premiers trônes du monde, ne pouvait nous échapper. Le dauphin, son père, vivait; ce prince, si cher à la France par sa douceur naturelle aussi bien que par son obéissance inviolable pour le roi et sa tendre confiance pour son fils. Sa postérité croissait, et si le premier-né avait été enlevé dès le berceau, pour aller jouir d'une couronne plus durable que celle-ci, sa mort, suivie de près des nouveaux fruits de cet auguste mariage, était pour nous bien moins un malheur que des prémices de bénédictions

Qui n'eût cru que la prospérité de ce royaume était inébranlable? Qui n'eût trouvé la Providence même intéressée à nous conserver un tel appui? Car, enfin, si nous nous y fussions reposés comme sur un bras de chair; si nous n'eussions regardé dans ce prince qu'une grandeur éblouissante et une puissance formidable; si nous eussions cherché par lui la licence pour nos mœurs, l'agrandissement pour notre fortune, l'impunité pour nos vices; si nous avions attendu qu'il nous entretînt dans le faste, le luxe, la mollesse, l'oubli de la loi de Dieu; qu'il autorisât nos passions en nous faisant servir les siennes; si nous avions, dis-je, envisagé cet appui avec de tels yeux, nous mériterions d'en être privés, et malheur à nous, Seigneur, si vous nous l'eussiez conservé; c'eût été un terrible trait de vos vengeances.

Mais nous espérions dans un prince, en qui vous régniez déjà pleinement, qui se conduisait par votre esprit, qui n'avait en vue que votre gloire, qui devait faire fleurir votre sainte loi, observer vos préceptes, éterniser le règne de votre religion. Notre confiance n'était fondée que sur le bien qui avait rapport à vous et que vous y aviez mis; elle ne pouvait être plus ferme ni plus solide; devions-nous être confondus?

Projets des hommes, que vous êtes vains! Les vrais secours ne viennent point des mortels. Les princes les plus parfaits sont de riches dons de Dieu; mais c'est en Dieu et non point dans ses dons que nous devons mettre notre confiance. De tous les appuis qu'il nous prête, aucun n'est solide que sa puissance et sa bonté. Ce que nous nous approprions avec tant de complaisance, nous abandonne, ou parce que nous le méritons peu, ou parce que nous y comptons trop. Nous ne pensons pas à l'auteur de tous les biens, quand nous sommes comblés de ses dons, ou quand il nous en conserve encore. Ce qui nous reste nous soutient et nous console de ce qui nous manque. Mais quand il anéantit tous nos appuis et qu'il nous jette dans un abîme d'amertume, à qui pourrions-nous recourir qu'à lui? Si l'abondance des célestes bienfaits nous en fait méconnaître la source, notre vide nous y rappelle: et par de sévères, mais d'utiles châtiments, le Seigneur, jaloux de sa gloire, nous dépouille de tout pour nous mieux enrichir.

Nous ne perdrons, en effet, ce bien si précieux, et ce ne sera qu'après que nous en aurons mieux connu le prix; ce ne sera qu'après que nous aurons vu s'accroître de plus en plus le mérite du prince et que de nouvelles conjonctures nous ayant découvert avec de nouveaux sujets d'espérance une plus grande source de malheurs, nous aurons senti que Dieu seul est un soutien aussi nécessaire qu'inébranlable.

L'Espagne appelle à sa couronne Philippe duc d'Anjou. La sagesse du roi profite de cet événement pour mieux faire connaître au duc de Bourgogne les mœurs et

les besoins des peuples qu'il doit un jour gouverner. Il accompagne le roi son frère jusqu'aux limites des deux royaumes. Il voit sans envie le sceptre en des mains plus jeunes que les siennes. L'étroite liaison qui unissait les trois frères n'en laisse pas naître le moindre mouvement dans le cœur même de celui qui n'était point dédommagé par de si hautes espérances, et qui, encore aujourd'hui plus près du trône de quelques degrés, regrette amèrement tout ce qui l'en a rapproché et craint de perdre le peu qui l'en recule.

Le duc de Bourgogne entre au conseil; et, avec la supériorité de ses lumières, il ne dédaigne point de prévoir les affaires et de se préparer à décider sur des points que les hommes superficiels trancheraient avec confiance. Il va commander les armées; et, heureux dans plus d'une campagne, malheureux dans une seule, il porte partout le même cœur et la même sagesse. Ses victoires ne sont point de vains trophées, ni ses succès contraires une épouvante. Egal dans la bonne et dans la mauvaise fortune, quand il ne battit pas les troupes de nos ennemis, il conserva toujours dans les nôtres une discipline plus précieuse que les victoires, et n'autorisa jamais la licence, qui, par l'avarice ou l'indolence des généraux, en fait perdre tout le fruit.

Après tout, ce n'était qu'à regret qu'il faisait la guerre, persuadé que les plus justes sont un fléau de Dieu, et que les Etats qu'elles défendent achètent toujours leur sûreté par leur épuisement. Il aimait mieux être les délices du genre humain que d'en être la terreur, et il trouvait plus de grandeur à faire jouir ses peuples du repos et de la paix, qui sont un bonheur universel, qu'à porter chez les peuples voisins la désolation et le carnage qui affligent les uns et les autres.

Quelles ressources pour nos neveux dans de tels principes! Si nous avons rarement goûté la douceur et l'abondance qui en doivent naître, croirons-nous qu'ils ne sont pas dans le cœur de Louis le Grand? L'imputerons-nous à la différence des sentiments de l'aïeul et du petit-fils? Ne l'imputons, Messieurs, qu'à la diversité des conjonctures. David n'aimait pas moins la paix que Salomon; mais il ne lui fut pas également facile d'en faire jouir ses peuples.

Un roi qui presque en naissant, forcé de réprimer les tumultes d'une régence orageuse et de résister à une foule d'ennemis inquiets et jaloux, les a d'abord accablés par les plus entières et les plus humiliantes défaites, est devenu pour toujours l'objet de leur envie. Aigris chaque jour par de nouveaux malheurs et alarmés par de vaines terreurs d'une monarchie universelle, sur laquelle ils jugeaient de ses désirs par son pouvoir, ils l'ont sans cesse forcé à reprendre les armes.

En vain a-t-il sacrifié dans tous les traités le fruit entier de ses victoires, sa modération les a rendus audacieux, comme sa valeur les mutinait. Aveuglés sur leurs véritables intérêts par la seule vue de le traverser, ils en ont cru voir un plus sensible à combattre l'ordre d'une succession légitime, qu'une secrète impression d'équité les avait d'abord forcés de reconnaître, qu'a faire tomber un projet, qui semblait en devoir être l'infaillible alternative et dont le poids était bien plus redoutable pour eux. Blessés enfin également de sa prospérité et de ses disgrâces, parce qu'ils ont senti partout une supériorité de courage, qui leur faisait toujours la loi, ou mesurant son cœur sur celui des âmes vulgaires, à force de l'avoir irrité, ils se sont fait une politique de l'irriter toujours, et ont cru à tout moment apercevoir la foudre dans les vapeurs que leur orgueil élevait jusqu'à lui pour la former. Quels orages n'entraînent pas de telles conjonctures? Et avec la guerre, quel malheur et quel épuisement pour les sujets du roi même le plus pacifique?

Le duc de Bourgogne, né au milieu des victoires, sans être forcé d'en remporter de nouvelles, affermi par avance dans les possessions qui lui étaient destinées de loin et content des limites que son aïeul y avait si avantageusement fixées, pouvait jouir de la paix procurée par tant de conquêtes. Il pouvait même en sacrifier à l'inquiétude des princes ses voisins, sans cesser d'être le plus puissant. Il ne pouvait plus être exposé aux mêmes troubles, et aucun obstacle ne devait arrêter ses désirs de paix.

Mais, malgré cette diversité de circonstance, reconnaissons une conformité de sentiments dans la même modération, qui, au milieu des plus glorieux succès du roi, n'a jamais voulu user de tout son pouvoir pour perdre ses ennemis, et n'a jamais, dans le cours de son règne, immolé aucun de ses sujets à ses soupçons ou à sa vengeance. Dans ce zèle inaltérable pour la religion, dont les situations les plus délicates et selon les vues de la politique les plus épineuses, n'ont jamais arrêté ni retardé les efforts. Dans la part que le Dauphin eut aux affaires, dès que la mort de Monseigneur le mit plus près du trône et dans la liberté qui lui fut donnée d'examiner et de réformer, s'il se pouvait, l'excès de ces tributs, que la guerre rend nécessaires, mais qui, comme un remède extrême, ébranlent l'Etat en le soutenant. Reconnaissons là, en un mot, cette conformité, dans cette parole également touchante et respectable d'un roi, qui ignora toujours la feinte et qui n'eut jamais besoin d'y recourir : *Que dans la douleur qu'il ressentait de ne pouvoir faire jouir ses peuples de tous les soulagements qu'il eût voulu leur procurer, sa consolation était de leur laisser dans son petit-fils un autre lui-même, par qui il ferait ce qu'il n'avait pu faire.*

Dès ce moment, le Dauphin redoubla son application pour remplir un projet dicté par l'humanité et la justice, et d'autant plus précieux pour lui, que son aïeul lui faisait une loi de ses propres désirs. Les plus agréables idées d'un gouvernement heureux

étaient à la lettre les desseins qu'il formait. Il en saisissait avec plaisir toutes les ouvertures ; et, rejetant tout ce que ces plans avaient d'impraticable ou d'excessif, il savait aussi démêler tout ce que la prévention ou les intérêts particuliers, toujours contraires au bien public, pouvaient y opposer de nuages. Il ne comptait pour rien son intérêt personnel. Tout ce qui ne devait lui coûter que son repos et son abondance, lui paraissait aisé ; c'était à son gré ne pas acheter cher le bonheur des peuples, et il aplanissait ainsi les difficultés en prenant sur soi la plus grande de toutes.

Il avait associé à ses vues sa généreuse épouse, qui ne connaissait point pour elle de vrai bonheur, si les peuples n'étaient heureux. Elle formait sa joie de la tranquillité et de l'espérance qu'elle recueillait dans leurs yeux. La seule idée de l'indigence faisait évanouir tous ses propres désirs, et ce que les personnes de son rang appellent de vrais besoins. Dès que pour les remplir elle avait recours à une libéralité qui ne savait lui rien refuser, la prompte complaisance de l'époux prise, à ce qu'il disait, sur les fonds destinés à la misère, avait pour l'épouse tout le mérite d'une grâce et toute la force d'un refus. Ils convenaient ensemble de certains secours de charité ; quelquefois ils se retrouvaient dans les mêmes œuvres sans les avoir concertées. Jamais la princesse ne forma le barbare dessein de fermer son oreille à la voix de l'infortune, et elle se reposa sur le prince du soin d'y rendre toujours le trône accessible. C'est ce que ménageait sûrement sa haute sagesse et le libre accès qu'il donnait à la vérité, dont il avait pour toujours ouvert la bouche, en l'autorisant sur le point le plus délicat, je veux dire sur ses propres défauts.

Avec des occupations si constantes pour le bien de l'Etat, il savait accorder l'étude ordinaire de la religion et celles qui avaient fait d'abord toutes ses délices, et qui n'étaient pas inutiles à ses desseins. Il n'y avait rien qu'il ne consultât pour devenir parfait et pour rendre les peuples heureux ; rien dont sa pénétration et son discernement ne sussent profiter pour l'appliquer à ces deux fins ; et son esprit, qui suffisait à tout, ne se refusait qu'aux plaisirs. Il trouvait les siens à servir de lumière à l'aveugle, à soutenir le faible, à consoler le cœur de la veuve, à aller au-devant de tous les maux et de tous les besoins, à ne pas dédaigner de solliciter ses inférieurs pour procurer à des malheureux, des biens qu'il ne pouvait leur faire. Il entrait dans nos intérêts. Il prenait part au succès de nos ministères. Nous ne craignions point de perdre l'appui dont nous jouissions. Humain, prévenant, bienfaisant, il se faisait aimer de tous les peuples ; non pas comme Absalon pour dérober à son roi l'éclat du diadème, mais pour l'aider à en soutenir le poids.

Ah ! Seigneur, si vous nous aviez ravi ce prince avant qu'il eût commencé à travailler à notre bonheur, sans pénétrer trop curieusement dans l'avenir, nous aurions pu douter de ce que nous ne voyions pas encore. Nous aurions pu nous dire pour consoler notre cœur, que près de la première place il aurait peut-être oublié les vues de paix et de modération, qu'il avait conçues dans un degré plus éloigné du trône ; qu'une foule de jeunes flatteurs intéressés à le séduire aurait quelque jour corrompu ses principes et endurci son cœur ; que trop de condescendance pour une épouse insensible peut-être aux malheurs publics, aurait tari la source de ses bienfaits ; que sa sagesse prématurée pouvait, en un mot, dégénérer et démentir notre plus flatteuse attente ; ou si enfin une heureuse possession nous rassure, nous n'aurions pas craint peut-être, mais nous aurions moins espéré.

Aujourd'hui, que nous avons vu tout ce que ce prince imaginait pour nous ; que ses conseils si goûtés par son aïeul n'ont été que des conseils de paix ; aujourd'hui, qu'incapable d'être arrêté par les plus dangereux obstacles qui auraient pu traverser ses vues, il n'a rien trouvé près de lui qui ne les ait chèrement et révérées et suivies ; aujourd'hui, que chaque année nous a découvert de nouveaux traits de sagesse ; que chaque mouvement nous a fait connaître son cœur et lui a attaché le nôtre ; aujourd'hui, que nous l'avons vu livrer sa confiance aux sages, autoriser la vérité, respecter l'Eglise, ménager des secours aux misérables, sacrifier aux indigents sa commodité, sa frugale opulence, et au bien de l'Etat, ses soins, ses richesses, ses goûts les plus légitimes, sa magnificence, ses établissements et presque tous les apanages de son rang ; ou plutôt se montrer par ses sacrifices digne de régner sur le monde entier ; aujourd'hui enfin, qu'il ne nous laisse plus rien craindre que de le perdre, vous nous l'enlevez, Seigneur, vous nous ravissez son épouse avec lui ; son fils expire dans le même instant ; nous tremblons pour les jours de l'autre.... Ah ! Seigneur, sauvez le roi ; sauvez ce tendre enfant : Arrêtez le bras vengeur que vous avez armé contre nous : *Dic angelo percutienti : Cesset jam manus tua, ut non desoletur terra ; et ne perdas omnem animam vivam.* Ordonnez à votre ange exterminateur qu'il épargne un sang, qui vous fut toujours si fidèle ; qu'il cesse de désoler la terre ; un sang si précieux décide de son bonheur.

Sauvez, sauvez le roi, Seigneur ; vous savez combien sa personne nous a toujours été chère, dans le temps même de nos plus grandes ressources. Où en serions-nous, si tout nous échappait ! Nous en avons assez, si vous nous conservez ce qui nous reste. La bonté du roi nous doit tout ce qu'il nous avait promis pour son petit-fils. Qu'il vive assez pour nous en faire jouir ! Que le nombre de ses années rapprochant au précieux héritier avec ses propres vertus, celles du Dauphin son père, fasse retrouver sur le trône une tradition de ses sentiments, et

laisse douter que son règne ait manqué. Mais quand vous nous raviriez toutes ces ressources, vous en avez d'infinies dans les trésors de votre miséricorde. C'est maintenant ou jamais que nous osons l'implorer. Frappés d'un si terrible coup, nous nous sommes tus, parce qu'il est parti de votre main. Ne détournerez-vous pas vos autres fléaux de dessus nos têtes? Quand nous exaucerez-vous, Seigneur, si ce n'est dans de si tristes calamités? Nous n'attendons aucun dédommagement qui puisse exciter votre jalousie et blesser votre indépendance : jamais nous ne fûmes plus à votre merci. Si c'est l'excès des malheurs qui donne droit à vos bontés, pouvons-nous jamais y recourir avec plus de confiance? Vous vous êtes en quelque sorte repenti d'avoir trop sévèrement puni la terre entière couverte de crimes, et vous n'avez pas dédaigné de lui donner un gage de réconciliation, qui la mettait pour toujours à l'abri de pareilles vengeances. La voix du malheur vous a toujours attendri. Vous avez écouté vos peuples, quand ils étaient réduits aux dernières épreuves. Souvenez-vous des armées défaites par miracle, des villes réduites contre toute espérance, des captivités terminées par des secours imprévus, des lois de la nature renversées pour faire éclater votre puissance? Que ne rappellerons-nous point pour vous fléchir? Ne sommes-nous pas assez humiliés pour vous attirer à nous!

N'en doutons point, Messieurs, le ciel se désarme. La Providence n'a mis qu'une mesure à nos maux. Une plus grande épreuve passe notre courage et nos forces. Tout intéresse en notre faveur la fidélité de Dieu. Déjà même sa colère adoucie l'a fait ressouvenir de ses anciennes miséricordes. Déjà la terre respire. Déjà le feu s'éteint de toutes parts. Un si tragique événement change la face du monde. On voit renaître dans les cœurs la justice et la paix, compagnes inséparables. Une grande puissance ouvre les yeux sur les droits de l'héritier légitime (présage heureux pour plus d'une monarchie). L'exemple est suivi d'autres peuples déterminés, ou par leur faiblesse, ou par l'équité qui désarme encore plus sûrement. Une seule campagne nous rend ce que plusieurs nous ont ravi, et nous promettrait tout le reste, si la paix n'était le terme de tous nos vœux. Dans une contrée indocile au véritable joug et accoutumée à la révolte, on a beau se prévaloir de la faiblesse d'une armée, que son courage n'abandonne point. Un général, dont la piété bénit les armes, triomphe sans verser de sang (9), et avec des secours qui font honneur à cette province, dissipe des projets qu'il devait trouver exécutés. De nouveaux sujets d'acclamation et de joie n'ont point cessé de rassembler les peuples dans nos temples. Tout nous rappelle les premiers temps de nos victoires et nous flatte de n'en plus remporter.

C'est le fruit, sans doute, du mérite et des prières du Dauphin. Apaisé par une telle victime, le Seigneur nous rend ses premières bontés. Il accorde à son intercession ce qu'il a refusé à ses conseils. Ce prince n'a pu voir la terre promise, la paix qu'il avait tant désirée; mais elle sera son ouvrage. Les puissances liguées, déclarées depuis longtemps en sa faveur par leur respect et par leur estime, lui rendent après sa mort l'hommage de leur ressentiment; et regrettent qu'il n'ait pu jouir du prix de leur confiance. Des biens plus désirables encore et plus solides seront la moisson de nos larmes; nous avons tout, si nous possédons Dieu; et l'excès de nos malheurs qui le promet à notre foi ne nous laisse rien à désirer.

Pardonnez, grand prince, vous qui comptiez pour votre plus parfait bonheur ici-bas de posséder les cœurs des peuples, et qui peut-être, en ce moment, sensible aux mouvements des nôtres, en écoutez les effusions avec complaisance; pardonnez, si je cherche à charmer notre douleur. C'est avec des yeux baignés de larmes et les plus profonds soupirs dans le cœur, que je propose à mon auditoire cette espèce de soulagement. Heureux, si je n'avais eu qu'à révérer toute ma vie votre haute sagesse et à profiter pour mon ministère des secours que votre piété promettait a la religion! Je sens que les paroles de consolation se refusent à ma bouche.... Mais, que dis-je? Vous désavoueriez nos regrets trop faibles et trop humains, s'ils ne cédaient aux vues que vous nous aviez inspirées vous-même, et vous me démentiriez, si je ne relevais nos cœurs abattus par l'espérance des miséricordes du Seigneur et par l'appui de vos vertus qui ne sont plus couvertes d'un voile de modestie, mais revêtues de l'éclat de la Divinité. Après tout, il n'est pas à craindre que nous soyons trop consolés. Il restera toujours une impression d'amertume, que nos plus riantes prospérités ne sauraient guérir. Il manquera à notre bonheur, que vous en ayez été témoin; et, bien loin que nous perdions jamais de vue le souvenir de notre perte, notre confiance même nous est un motif pour le conserver toujours précieusement.

SECOND POINT.

Dieu nous suffit, et dans tous nos malheurs nous jeter entre les bras de sa providence, c'est pour nous le plus consolant ou plutôt l'unique parti. Mais pour régler cette confiance selon ses vues, c'est à nous de profiter des secours que sa sagesse et sa miséricorde nous offrent, et de ne pas réduire à une stupide indolence la salutaire impression de sa colère. Espérons en lui; mais puisons notre consolation dans les sources, où il a placé pour notre cœur un soulagement utile. Tel est, Messieurs, dans notre extrême douleur, le sentiment des maux qui l'ont causée. En vain voudrais-

(9) M. le maréchal de Berwick fait lever le siége de Girone.

je en effacer le souvenir. Après un si rude coup, ce serait trop, peut-être, que d'exiger encore le sacrifice de vos regrets. Mais bien loin qu'ils soient incompatibles avec votre soumission aux ordres du Très-Haut; ce souvenir du bien que nous avons perdu est dans les desseins de sa miséricorde, un secours efficace pour gémir sur nos péchés, qui nous ont attiré une si douloureuse perte, pour confondre nos vices, par l'exemple des plus pures vertus; pour réformer nos principes, sur les vues d'une sagesse que nous ne saurions assez révérer. Que n'avez-vous permis, Seigneur, que nous eussions sur de si importants devoirs des leçons toujours vivantes, et que le Dauphin nous vit pratiquer ce qu'il nous enseignait! Vous ne l'avez pas voulu; c'est à nous à nous soumettre et à adorer vos jugements en silence. Mais faites, du moins, qu'après sa mort, ce prince nous instruise comme il aurait fait pendant sa vie, et que d'inévitables regrets ne soient pas des regrets inutiles.

Nous nous accoutumons depuis longtemps à entendre dire que les iniquités des peuples sont le principe des maux qui les affligent. Cette vérité, qui, dans les saints livres, est justifiée par de si tragiques exemples et que chacun de nous aurait tant de raisons de s'appliquer personnellement, plus elle se montre à nous, moins elle nous frappe. Nous nous révoltons contre des expériences qui nous doivent rendre cet oracle sensible; et, à mesure qu'on nous découvre la source de nos larmes, on la grossit par notre incrédulité. Semblables à Pharaon, nous nous aveuglons à force de lumière. Notre endurcissement à une plaie nous en attire une nouvelle, et notre iniquité, montant par degrés avec nos châtiments, nous voyons enfin périr les premiers-nés de nos princes.

Celui que nous pleurons n'ignorait pas la cause de tant d'adversités. Il s'humiliait sous la puissante main de Dieu; il s'accusait de nos malheurs; il se punissait de nos désordres. Il semble qu'il ne méritait pas, Seigneur, toutes les calamités qui l'ont fait gémir; ou si, enfin, les fautes qui échappent au plus juste doivent être purifiées par le feu de la tribulation, il ne méritait rien de plus. Pour nous, nous méritions encore de le perdre.

Ouvrez les livres saints, grands et petits, vous y verrez les fléaux que la colère céleste verse sur vous aujourd'hui, comme le châtiment précis de l'énormité de vos crimes. Cependant, obstinés à en méconnaître l'origine, ou curieux de la chercher partout ailleurs que chez vous, quel parti prenez-vous dans de si déplorables conjonctures? Une froide insensibilité, des murmures hautains, une licence de mœurs qui n'a point de bornes.

S'étourdir sur ses maux par les plaisirs, au lieu de les abréger par la pénitence; se plonger dans la volupté quand il faudrait se noyer dans les larmes; annoncer d'un ton séditieux, non pas avec un cœur humilié, la désolation de la France, et en hâter, s'il se pouvait, la ruine par ses excès; ne chercher plus, dans les emplois militaires ou dans les charges politiques, le bien des affaires, mais dans leur désordre ou leur embarras, puiser l'opulence la plus criante et la plus onéreuse à l'État; donner par nécessité et par bienséance, dans la cause publique, ses conseils mal digérés, et s'embarrasser peu du succès; marcher dans les armées avec un appareil de mollesse et de volupté si différent des mœurs de nos pères, et si propre à énerver notre ancienne valeur; oserai-je le dire, Messieurs? ne plus connaître de principes d'équité, d'honneur, de bonne foi; ne plus rougir dans les plus hautes conditions, des larcins, des trahisons, de toutes les bassesses qui flétrissent la plus vile populace, ou plutôt dont elle ignore l'ignominie; n'aimer du crime que le scandale, et trouver insipide tout ce qui ne produit pas un décri certain; traiter de modération et de sagesse, les débordements qui n'ont fait descendre que les eaux du ciel et pousser jusqu'aux derniers excès ceux qui en ont fait descendre les flammes.

Affreuses images, faut-il que j'ose vous retracer ici? Mais que ne peut point autoriser le sentiment des maux que vous nous coûtez! C'est à vous, nouveaux monstres d'iniquité, que nous devons imputer les calamités qui nous accablent; et un homme juste, dont l'horreur pour votre odieux caractère était déclarée, n'a pu habiter parmi vous. Il semble que vous n'étiez pas compatibles ensemble. Il nous a été enlevé, et la foudre vous épargne. Mais le Seigneur n'a fait que différer votre châtiment et hâter sa récompense.

Ah! s'il vous reste encore quelque souvenir d'un prince, dont, malgré vos désordres, vous n'avez pu refuser de respecter les vertus; ouvrez aujourd'hui votre cœur à un cri si pénétrant! Abandonnez vos détestables voies. Reconnaissez la main de Dieu qui s'appesantit sur vous et ne vous donne, dans un si rude coup, qu'un essai des vengeances qu'il vous prépare.

Pour nous, chrétiens, coupables de désordres moins criants et irrités contre ces crimes affreux, déplorons toute l'étendue des nôtres, dignes d'une peine plus rigoureuse encore que celle que nous souffrons. Que nos calamités nous instruisent; que nos châtiments nous corrigent; que notre humiliation nous ramène à la loi de Dieu; et fidèles à l'impression de notre douleur, conservons-y toujours un motif de pénitence.

Mais quelles censures ne fournit pas à nos vices le souvenir des vertus que nous regrettons? Ici, Messieurs; j'ai peine à mesurer mes éloges. La sainteté qui se présente à mes yeux offre bien plutôt l'image d'une fête triomphante que d'une pompe funèbre; et oubliant que je parle ici d'un prince fidèle, pour qui nous demandons miséricorde, je crois parler d'un juste, par qui nous devons l'obtenir.

Quel saint, en effet, consommé dans la

gloire, a jamais donné des exemples d'une innocence plus parfaite, d'un attachement plus inviolable à ses devoirs, d'une foi plus pure et plus inébranlable ? Quel saint, investi de tant de piéges, a jamais su plus constamment leur échapper ? Il n'est pas besoin de les exagérer : son seul rang nous les découvre. Ils sont tels, qu'on ne doit presque pas mettre dans leur nombre une impétuosité de naturel, dont la victoire serait le comble du mérite pour les hommes ordinaires. Quelque reproche qu'ait pu se faire la modestie du Dauphin sur l'empire que son humeur exerçait sur lui, respectons en ce point son humilité et dispensons-nous de le croire.

Quand les fougues de ce tempérament n'auraient pas été calmées avant les temps qui pouvaient commencer à en rendre les écarts dangereux et coupables, ce ne serait pas là la plus difficile de ses victoires. Mais se préserver de tous les égarements de la jeunesse, avec le cœur le plus sensible; éviter tous les écueils que les autres hommes cherchent et qui cherchent les princes; au milieu d'une cour également soumise et brillante, n'être pas moins en garde contre les séductions de la flatterie que contre les amorces de la volupté; aimer la vérité la plus sévère, non point par une simple ostentation, dont les grands pourraient aisément se faire honneur, sans commettre leur amour-propre, mais l'aimer, jusqu'à se donner à soi-même de rigoureux censeurs, que goûte si peu l'indépendance : dans la splendeur d'un rang, qui n'est point l'effet d'un préjugé arbitraire, mais un ordre tracé par la main de Dieu et une émanation de sa puissance, se regarder toujours devant lui comme un pur néant; parmi des peuples qui ne briguent que l'esclavage et qui le trouvent trop bien payé par les moindres regards des princes, se persuader, comme malgré eux, qu'on se doit tout entier à leur bonheur, former, en un mot, le plan de sa conduite sur une opposition parfaite aux maximes les moins outrées de la grandeur; c'est ce qui paraît l'effort d'une vertu plus héroïque, que de vaincre la vivacité d'une humeur, qu'un sage païen sait réprimer.

Pour mériter notre admiration, M. le Dauphin n'a pas besoin que nous joignions à ces traits toutes les œuvres de piété qu'il y a ajoutées, ni que nous le suivions dans des pratiques qui sanctifient les cloîtres. Mais plutôt disons que ces triomphes qui nous étonnent sont le fruit de ses pratiques de piété. Il n'est devenu si exact sur ses devoirs, si supérieur à toutes ses passions, si immobile au milieu des périls, que parce qu'il a sans cesse médité la loi de Dieu et qu'elle a toujours été gravée au fond de son cœur; que parce qu'il a eu un soin régulier d'élever les yeux vers les montagnes saintes pour en recevoir de puissants secours et d'y rappeler son esprit à tout moment; que parce qu'il entrait chaque jour dans un sévère jugement avec lui-même pour en éviter un plus redoutable; et qu'il poussait cette discussion jusqu'à des détails capables de confondre la ferveur des solitaires; que parce qu'il puisait avidement dans les divines Écritures les paroles de vie; et qu'il ne s'est jamais relâché de la règle qu'il s'était faite de nourrir deux fois dans chaque mois son âme du pain des forts; que parce qu'il avait toujours sur ses lèvres une garde de circonspection et qu'il était convenu avec ses yeux d'éviter avec une précaution infinie tous les dangereux objets; que parce qu'il mortifiait ses sens par la privation des plaisirs les moins criminels et sa chair par le jeûne et l'abstinence, dont il ne voulait recevoir la dispense que de sa faible santé, non pas de l'éclat de son rang; en un mot, que parce qu'il veillait, qu'il priait, qu'il se faisait une continuelle violence. Ce sont-là les remèdes qui conduisent à la guérison; ce sont-là les combats qui mènent à la victoire; et le comble de la vertu du Dauphin n'a pas été de recourir à ces armes de la foi, dont la prudence l'obligeait de se revêtir pour résister aux embûches du démon, mais de trouver de la douceur dans l'amertume du remède, et de la facilité dans le plus pénible combat.

Voilà, chrétiens, des faits dignes de la chaire évangélique. Voilà des éloges que la religion ne désavoue pas, qui n'alarment point l'orateur chrétien, qui n'en exigent point des précautions et des correctifs continuels, dont le besoin ne découvre que trop la fausseté ou l'indécence des louanges. Si nous avons ici quelque mesure à garder, c'est de ne pas louer ces vertus autant qu'elles paraissent louables et de ne point précipiter nos hommages en prévenant le jugement qui les consacre. Ce bonheur est réservé à nos descendants. Mais ne leur envions point une consolation qui suppose toujours l'éloignement des temps; et qui par une espèce de prestige, que forme à nos yeux l'ennemi constant de notre salut, semble mettre les saints exemples moins à notre portée. Il nous est encore plus utile d'avoir vu nous-mêmes luire à nos yeux de si grandes vertus, auxquelles nous ne trouvons à opposer, ni l'incrédulité qui les conteste, ni le doute qui les obscurcit, ni l'hypocrisie qui les corrompt, ni la pusillanimité qui les décrédite, ni la médiocrité du rang qui en affaiblit l'intérêt, ni la distance des lieux qui en diminue le prodige, ni la malignité de la censure, dont la plus âpre n'a jamais osé les combattre, que comme excessives ou déplacées.

Vous en avez condamné l'excès ou le scrupule, faux sages du monde, ou pour mieux dire, véritables insensés : mais votre jugement sur ce point est-il vraiment recevable ? Et jusqu'à ce que dans vos principes et dans vos mœurs, vous ayez montré la véritable règle, avez vous droit d'en décider ? Vous croyez que c'est trop d'adresser chaque jour au ciel des prières si longues et si ferventes; mais sentez-vous votre faiblesse et vos besoins ? De trouver

un si grand attrait dans la participation des saints mystères ; mais savez-vous quelle est la douceur des dons de Dieu ? De veiller si fidèlement sur la garde de son âme ; mais en connaissez-vous le prix et les funestes penchants ? De fuir les objets séducteurs ; mais n'est-ce point à force de vous y être livrés que vous ne les redoutez plus ? De s'éloigner avec tant de soin des spectacles ; mais l'attrait qui vous y conduit, n'est-ce pas le danger même qu'il y faut craindre ? De se refuser tous les plaisirs permis ; mais ceux où le Dauphin manquait, n'ont-ils rien de coupable ?

Ah ! reconnaissez, mondains, que sur la vraie piété, vos jugements sont toujours, ou vicieux par la perversité de vos principes, ou corrompus par la dépravation de vos mœurs, ou suspects enfin et recusables par toutes les passions et les intérêts qui vous remuent.

Non, jamais le Dauphin ne se relâcha de ce que la vertu a d'exact ; mais il ne donna jamais dans ce que le scrupule a de faible. S'il marcha avec tant de prévoyance, c'est qu'il connaissait son Dieu, soi-même, et le monde : connaissances qui mènent loin une conscience timorée. S'il opéra son salut avec crainte et tremblement, c'est qu'il en savait l'importance et la difficulté. Que dis-je ? s'il eut toujours son âme entre ses mains, c'était peut-être pour éviter vos piéges. S'il observa si rigoureusement ses voies, c'est qu'il fut effrayé de vos chutes. S'il fit une sévère pénitence, c'est qu'il expiait vos péchés. Ainsi le royaume de Dieu était au milieu de vous, et vous l'ignoriez. C'était pour vous le temps d'une salutaire visite que vous ne connaissiez pas. Toutes les démarches de ce prince étaient, ou des leçons ou des reproches, dont vous ne vouliez pas profiter. Ainsi cette délicatesse de conscience que vous blâmiez en lui, était ou l'erreur de vos jugements, ou le fruit de vos excès. Sa perfection s'élevait sur vos ruines, et par une conduite de la Providence, qui fait tout servir à ses élus, il se sanctifiait par vos vices, et vous vous perdiez par ses vertus.

Mais dans l'éclat du rang qu'occupait Monseigneur le Dauphin, des vertus si rigides n'étaient-elles pas hors de leur place ? Erreur, dont le progrès doit faire gémir les princes, qui par le peu d'habitude qu'ils ont à remplir leurs devoirs, ont donné lieu à les méconnaître. Erreur que nous avons nourrie nous-mêmes, par l'intérêt d'encenser leurs passions, ou d'appuyer les nôtres. Mais erreur, dont la seule connaissance de nos véritables intérêts devrait aisément nous détromper. Pensons à tout ce que nous avons droit d'attendre de ceux que le Seigneur a destinés pour nous gouverner ; l'autorité de leur exemple, la force de leurs lois, le poids de leur protection, la sûreté pour nos mœurs, pour notre réputation et pour nos fortunes ; et bien loin d'être offensés de l'austérité des vertus qui nous ont frappés, ne bénirons-nous pas à jamais un prince, dont la pureté délicate était un frein pour la licence, dont la circonspection dans les paroles mettait notre honneur et notre innocence à couvert ; dont la modestie conservait nos biens et réglait honorablement nos dépenses ; dont l'éloignement de tout excès calmait nos passions et réprimait celles qui pouvaient nous nuire ; dont l'étude sérieuse n'a roulé que sur les moyens de maintenir parmi nous la sagesse et l'équité ; dont les vues pacifiques ménageaient notre bonheur, et dont les vœux continuels sollicitaient sans cesse pour nous la divine miséricorde. Où en serions-nous ? hélas ! si nous avions le malheur d'éprouver tout le contraire !

La retraite du Dauphin aurait pu, il est vrai, nous paraître un peu pénible, si elle eût toujours été également profonde. Accoutumés aux regards de nos princes, nous perdons notre plus douce consolation, quand ils se dérobent à nos yeux. Nous le cherchions avec douceur ; mais ne pouvait-il pas nous dire que c'était en faveur de notre véritable bien qu'il se refusait à nos hommages ; qu'il acquérait de la sagesse pour nous, quand nous nous plaignions de son absence ; qu'il était dans le sanctuaire de la science et de la vérité, non comme Jésus-Christ pour y enseigner les docteurs, mais pour s'y instruire lui-même, pour y puiser des leçons qu'il devait nous donner, et qu'il y traitait les intérêts de Dieu même, en étudiant le gouvernement des hommes rachetés par son sang. Nous laissait-il en effet rien à désirer, dès que la mort de Monseigneur lui eut en quelque sorte marqué le jour auquel il devait se montrer au monde ? Ne se fit-il pas une loi de s'arracher à ses délices, dès qu'il se vit de plus près chargé de notre bonheur ? Ne recueillîmes-nous pas le fruit de ses méditations ? Ne nous fit-il pas admirer des conseils que nous ne devions qu'à sa retraite : et dans l'heureuse épreuve que nous fîmes du succès de ses veilles, n'adorâmes nous pas la sagesse qui les avait fait prolonger ?

Ah ! je n'ai pas besoin de le justifier plus longtemps sur des reproches déjà rétractés ou démentis. S'il n'avait pas été si parfait, nous le pleurerions moins. Nos regrets trahissent notre censure ; et un prince qui nous a été si cher malgré le sérieux d'une vertu qui nous confond, ne nous fait que trop sentir, qu'il avait tout ce qu'il fallait pour remplir nos vœux et régler nos destinées.

Madame la Dauphine ne fut jamais de celles que la piété de Monsieur le Dauphin offensa. On ne la vit point, comme la femme de Tobie, se récrier sur la scrupuleuse équité et sur l'exactitude de la conduite de son époux. On ne la vit point, comme la femme de David, insulter à sa religion et aux honneurs qu'il rendait à l'arche vivante ; ni, comme celle de Job, taxer de crédulité la foi qui, sans murmure, le soumettait à nos malheurs. Si cette compagne que Dieu lui donna ne lui fut pas toujours semblable,

au moins ne lui fut-elle jamais opposée. La diversité des caractères, qui n'avait point altéré la tendresse des cœurs, n'altéra point l'estime pour les vertus. Ce qu'Adélaïde n'eut pas d'abord le courage de suivre (eh! à qui ce courage était-il donné?), elle le respecta toujours dans Louis. Elle travailla à l'acquérir par ses leçons et par ses exemples. La sagesse de l'époux avança bien plus celle de l'épouse, que le nombre des années qui ont, hélas! passé comme l'ombre; et bien loin que ce prince à qui votre grâce, Seigneur, a préparé des réponses si sûres pour le grand jour de la dernière décision, puisse se plaindre que l'épouse que vous lui avez donnée lui a fait violer vos préceptes, l'épouse au contraire, déjà fidèle avant que de s'unir à lui, pourra vous dire : C'est l'époux, Seigneur, à qui vous m'avez liée, qui m'a découvert tous les secrets de votre loi, qui m'en a de plus en plus inspiré la pratique, qui m'a empêché de la perdre de vue. Il a perfectionné mes démarches : il m'a communiqué sa sagesse : j'ai admiré, j'ai suivi d'aussi près que j'ai pu la pureté de ses vertus. C'est lui qui m'a appris à mépriser une beauté vaine et périssable; à employer à vous connaître les lumières de l'esprit que vous m'aviez donné en partage; à préférer votre loi aux vœux de toute une cour, dont je reçois chaque jour les sincères respects; à compter pour rien les cœurs de tous les peuples, si je ne possédais votre grâce; et à comprendre que le règne le plus heureux qui m'attendait était la gloire de vous servir.

Au reste, sur l'équité, la candeur, la générosité, ces deux époux ne se devaient rien l'un à l'autre. Chacun portait séparément le principe de ces vertus dans son cœur. Adélaïde, comme Louis, détestait les prévaricateurs. Jamais elle ne forma ni n'appuya des projets injustes. Comme lui, elle n'eut point d'oreilles pour les pernicieux discours : comme lui, elle imposa toujours silence à la calomnie : le mauvais cœur lui fut toujours odieux : sa maison ne fut remplie que d'hommes fidèles : la trahison et la perfidie n'en approchèrent jamais. Son crédit n'alarmait point la religion de son époux. Il ne craignit point que son penchant pour elle pût être un jour un piége pour son devoir; ni que son inflexible équité coûtât jamais rien à sa tendresse. Il s'assura que jamais elle ne se prévaudrait de l'ascendant et du mérite de ses grâces, pour lui demander la tête du juste; et que, plus autorisée qu'Esther, elle ne ferait servir sa faveur, toujours constante, que pour couvrir l'iniquité de honte, et combler d'honneur la vertu.

Sur des vues aussi sages, aussi justes, aussi concertées, s'éternisait le bonheur de la France, et se perpétuait un modèle de gouvernement, sur lequel les peuples et les rois à venir doivent former leurs principes.

La vertu, depuis longtemps nécessaire à la fortune, s'affermissait dans une si heureuse possession, et la croyait inébranlable. L'hypocrisie, qui ne peut se déguiser pour toujours, et qui n'arrête les passions que comme une digue que la violence des torrents rompt tôt ou tard, désespérait de se contrefaire, et se serait ou démasquée ou confondue. La fraude proscrite de la cour par l'horreur qu'en avait le souverain, ne se serait pas flattée d'y pouvoir rentrer; et nos neveux, élevés par des pères qui affectent peut-être la simplicité, auraient été véritablement simples. L'erreur tant de fois foudroyée, et qui peut-être attend, pour lever la tête, un règne moins redoutable pour elle que celui-ci n'aurait jamais espéré de revivre sous un prince si habile à la démêler, et si ardent à la poursuivre. Les méchants auraient toujours été regardés avec mépris, et les pécheurs comme prévaricateurs des lois de l'Etat. Le pauvre n'aurait point craint l'oppression du riche, ni l'innocence les trames sourdes du calomniateur. Le mérite absent eût été à couvert de toute surprise, et aurait trouvé un asile plus sûr dans les lumières et dans le cœur du prince que dans sa propre défense. La société aurait été fondée sur la probité, la justice, la cordialité. Chacun allant au même but n'aurait point eu différentes routes à prendre. On n'aurait été traversé, ni par la passion, ni par l'intérêt d'autrui. L'artifice pour s'avancer eût été un moyen sûr pour se perdre. L'intérêt aurait ramené les cœurs corrompus. Tous les vices auraient été corrigés par l'ambition de plaire au maître. Le plus parfait bonheur pour les sujets était dans son cœur et dans ses mains.

Ne regardons point ceci, Messieurs, comme un plan chimérique. Quand ce que nous éprouvons ne nous répondrait pas de ce que nous pouvions attendre de la force des mêmes lois, qui avec le temps donnent aux mœurs la perfection et la solidité, et qui quelquefois changent en véritables vertus des vices que la politique a masqués; notre reconnaissance pourrait-elle refuser l'hommage de cette innocente illusion, au prince dont les bontés l'ont fait naître? Mais ne nous y trompons pas : dans une cour où toute l'attention est de voir toujours le souverain, et tout le bonheur d'en être vu quelquefois; dans une cour où toutes les démarches se rapportent à lui, et où il est le terme de tous les devoirs; dans une cour où toutes les passions suspendues n'en connaissent point d'autre que celle d'étudier les siennes; dans une cour où tout est tentation pour le prince, et où le prince en offre une seule, sûre et invincible, dans sa volonté; dans une cour où son exemple décide de tout, même de la religion; et où à peine se trouverait-il un juste, s'il ne l'était, il est peut-être plus facile de réduire tous les hommes à cette uniformité de principes, que de voir sur le trône un prince qui, sans jamais prendre le change, veuille constamment les y fixer. Le succès est peut-être moins impossible que l'entreprise.

Ces principes étaient des leçons pour les

rois et pour les sujets. Profitons de celles qui nous regardent. Conservons par respect pour le Dauphin, et par l'intérêt de notre bonheur, la moitié d'une tradition si précieuse. Que dis-je? Nous pouvons même la conserver tout entière. Je sais qu'il ne nous appartient point de régler le sort des rois : ils ne répondent qu'à Dieu de ce qu'ils nous doivent. Quand ils n'useraient pas de leur pouvoir pour notre bien, nous n'avons que la voie de l'obéissance : mais nous pouvons, en quelque sorte, leur faire goûter la modération et la sagesse, si nous sommes sages nous-mêmes, et leur faciliter la pratique des maximes que ce prince leur devait inspirer, si nous sommes fidèles à observer celles qu'il nous a laissées.

Il savait que les guerres sont plus onéreuses pour les peuples qu'utiles pour les rois; ou plutôt qu'elles sont pénibles aux uns et aux autres. N'épargnons pour celles qu'ils ont à soutenir ni nos biens ni nos vies ; mais ne cherchons point à irriter en eux, par nos louanges, une passion qui leur coûte si cher; et réduisons-les, par notre amour et par notre sagesse, à aimer mieux régner sur nous que de conquérir d'autres peuples.

Il savait que la sagesse et la vertu ne garantissent des écueils de la flatterie que par l'horreur qu'elles en font paraître ; et qu'on abuse des plus pures lumières des rois, quand leur éloignement de toute adulation n'a pas formé tous leurs sujets pour la vérité. Il n'est pas donné à tous de les éclairer ; et la vérité auprès d'eux doit être circonspect. Mais il est défendu à tous de les tromper ; et le mensonge ne doit jamais avoir l'audace d'approcher de leur trône. Mettons-lès par notre discrète simplicité à couvert de ses piéges, et soyons aussi éloignés de les flatter que ponctuels à les servir.

Il savait que le commerce est le lien de la société et la source de l'abondance; mais que la fraude et la mauvaise foi, qui ruinent l'une et l'autre, ont souvent besoin d'être réprimées par le secours des lois. Dispensons, autant qu'il est en nous, l'autorité suprême d'arrêter les abus par des peines qui en diminuent l'utilité.

Il savait que pour un homme sage une couronne est un pesant fardeau, et que la plus pénible de toutes les lois est celle d'en donner aux autres. Aplanissons-leur la difficulté du commandement par notre docilité. Qu'ils nous trouvent tels qu'ils voudraient nous rendre. Montrons-leur en nous des vertus qu'ils doivent nous inspirer. Qu'ils goûtent à nous gouverner la douceur de s'épargner des soins, et de n'avoir point en nous d'égarements à corriger ou à punir. Instruisez, Messieurs, instruisez vos enfants conformément à ces maximes, et que vos mœurs leur en persuadent la pratique. Quand la Providence permettrait que le monde fût soumis à des rois pervers, dont le sang de saint Louis ne nous laisse craindre aucun exemple, ils ne sauraient s'offenser de trouver les hommes bien disciplinés ; et l'on a rarement vu de ces monstres qui, par un excès de désordre si contraire à leurs intérêts, veuillent anéantir la sagesse, et s'irritent des vertus qui sont le plus solide fondement de leur trône et le gage le plus sûr de la soumission de leurs peuples.

C'est par là, Messieurs, que, soigneux de recueillir les sentiments de l'auguste prince que nous pleurerons longtemps, nous entrerons dans les vues de ce véritable sage dont il me sera permis, en finissant, de ramasser l'éloge dans un portrait que l'Ecriture semble avoir consigné pour lui à la postérité.

Il forma sa sagesse sur celle des anciens, et il fit son étude des saintes Ecritures. *Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetis vacabit.* (*Eccli.* XXXIX.) Les instructions qu'il avait reçues des hommes célèbres furent toujours imprimées dans son cœur, et il en découvrit tous les mystères. *Narrationem vivorum nominatorum conservabit, et in versutias parabolarum simul introibit.* Il tâcha de pénétrer dans le secret des proverbes, et il se nourrit de ce qu'il y a de plus caché dans les paraboles. *Occulta proverbiorum exquiret, et in absconditis parabolarum conversabitur.* Il exerça le plus haut ministère au milieu des grands; ou plutôt, élevé lui-même au-dessus de tous les grands, il fut le principal conseil, mais le sujet le plus soumis d'un roi qui a vu naître tous les autres. *In medio magnatorum ministrabit, et in conspectu præsidis apparebit.* Ses plus importantes affaires n'enlevèrent jamais ses premiers moments : et de ferventes prières au Seigneur, auteur de sa grandeur et de ses vertus, furent son capital devoir. *Cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur.* Aussi dans le secret de l'oraison et de l'étude, le Seigneur versa sur lui cet esprit d'intelligence qu'il donne à qui il lui plaît. *Si enim Dominus magnus voluerit, Spiritu intelligentiæ replebit illum.* C'est cet esprit qui fait quelquefois parler les rois comme les prophètes, qui mit dans la bouche de ce sage les oracles de doctrine et de vérité qu'il répandit comme une pluie. *Et ipse tanquam imbres mittet eloquia Sapientiæ suæ.* Sans être ni flatté, ni irrité par l'erreur qui le réclamait pour sa cause, il fit un humble et sage manifeste de sa foi, dès qu'on voulut rendre suspectes ses démarches de paix ; et malgré l'indépendance des princes qui a quelquefois coûté si cher à la religion, il s'expliqua sur sa fidèle soumission à l'Eglise, à qui on n'obéit jamais assez, quand on craint de lui obéir trop. *Ipse palam faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur.* Sa mémoire sera éternelle et les regrets des peuples nous répondent qu'ils transmettront comme un héritage précieux à leurs enfants le nom d'un prince si parfait. *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur à generatione in generationem.* Sa sagesse, qu'ont admirée toutes les nations,

sera l'exemple ou la confusion des siècles à venir, et ce dernier de ses éloges est le précurseur de ceux que l'Eglise lui donnera un jour. *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enunciabit Ecclesia.*

J'ai achevé, Messieurs, le portrait de madame la Dauphine, en terminant celui de M. le Dauphin. Tout ce que je pourrais ajouter ici affaiblirait les justes idées que vous avez du mérite de l'épouse, bien mieux louée par les sentiments d'un si sage époux, dont elle fut la couronne, et dont elle mérita le cœur, la confiance, l'estime, et les éloges. *Vir ejus et laudavit eam.* (*Prov.*, XXI.)

Il eut la douleur de lui survivre; ou plutôt il eut la consolation de la voir mourir persuadée de la vanité des grandeurs humaines, pénétrée des plus vifs sentiments de religion, précédée des œuvres de miséricorde qui rachètent les péchés, et fidèle aux précautions que sa foi lui avait fait prendre de loin pour n'être pas surprise par ce terrible moment, qui doit décider des récompenses ou des vengeances éternelles.

Purifié par une épreuve si sensible, qui fut le dernier de ses sacrifices, le Dauphin est saisi du même mal. Il sent la mort qui se hâte d'arriver. Il s'y prépare, moins par sa soumission que par ses désirs. Ses dispositions, qui sanctifieraient le plus grand pécheur, ne sont qu'un trait ordinaire d'une vie innocente et toujours égale. Il se reproche une plainte de la nature, où l'esprit n'a point de part. Son amour se ranime par l'approche de son Dieu, dont il reçoit le gage dans ce Dieu même. Sa foi se rallume comme un flambeau prêt à s'éteindre. Il offre en sacrifice, lui, son épouse, et ses enfants. Il prie pour le roi, et pour nous en sa personne. Il pardonne à ses ennemis! Il meurt. Il est dans votre sein, mon Dieu! consolez-nous, et donnez-nous une fin aussi sainte.

FIN DU TOME TRENTE-QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR J. DE LA BOISSIÈRE. *Col.* 9

SERMONS ET PANÉGYRIQUES DU P. J. DE LA BOISSIÈRE. 9

Sermon Ier. — Pour le mercredi des cendres. — Sur la mort. 9

Sermon II. — Pour le premier jeudi de carême. — La conduite du monde condamnée par celle du centenier. 25

Sermon III. — Pour le premier vendredi de carême. — Sur l'amour des ennemis. 39

Sermon IV. — Pour le premier dimanche de carême. — Sur le jeûne. 53

Sermon V. — Pour le premier lundi de carême. — Sur le jugement dernier. 68

Sermon VI. — Pour le second mercredi de carême. — Sur la foi 83

Sermon VII. — Pour le second vendredi de carême. — Sur la prière. 96

Sermon VIII. — Pour le second vendredi de carême. — Sur la pénitence. 112

Sermon IX. — Pour le second dimanche de carême. — Panégyrique de Jésus-Christ. 127

Sermon X. — Pour le second lundi de carême. — Sur le péché mortel. 145

Sermon XI. — Pour le troisième mercredi de carême. — Sur la vocation. 160

Sermon XII. — Pour le troisième jeudi de carême. — Sur le devoir des chrétiens à l'égard des richesses. 176

Sermon XIII. — Pour le troisième dimanche de carême. — Contre les pensées et paroles impures. 191

Sermon XIV. — Pour le troisième lundi de carême. — Sur la médisance. 206

Sermon XV. — Pour le quatrième mercredi de carême. — Sur la dévotion. 220

Sermon XVI. — Pour le quatrième vendredi de carême — Sur la grâce. 234

Sermon XVII. — Pour le quatrième dimanche de carême. — Sur l'aumône. 249

Sermon XVIII. — Pour le quatrième lundi de carême. — Sur la lecture des livres saints. 263

Sermon XIX. — Pour le cinquième mercredi de carême. — Sur les afflictions. 279

Sermon XX. — Pour le cinquième vendredi de carême. — Sur les péchés vénuels. 297

Sermon XXI. — Pour le dimanche de la Passion. — Sur la sanctification des fêtes. 309

Sermon XXII. — Pour le lundi de la Passion. — Sur l'emploi du temps. 324

Sermon XXIIe — Pour le mardi de la Passion. — Sur l'humilité. 340

Sermon XXIII. — Pour le jeudi de la Passion. — Sur la pénitence. 356

Sermon XXIV. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur la communion. 370

Sermon XXV. — Pour le lundi saint. — Sur le sacrifice de la sainte messe. 386

Sermon XXVI. — Pour le vendredi saint. 401

Sermon XXVII. — Pour le jour de Pâques. 424

Sermon XXVIII. — Pour le lundi de Pâques. — Des dispositions nécessaires pour conserver la grâce reçue. 437

Sermon XXIX. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Sur la paix. 451

Sermon XXX. — Pour une vêture. 465

Sermon XXXI. — Pour une vêture. 481

Sermon XXXII. — Pour une profession. 495

Sermon XXXIII. — Pour une profession. 508

Sermon XXXIV. — Pour une assemblée de charité. 524

Sermon XXXV. — Pour une assemblée de charité 535

Sermon XXXVI. — Pour une assemblée de charité. 542

Sermon XXXVII. — Pour le jour de Noël. 552

Sermon XXXVIII. — Pour le jour de la Circoncision. 566

Sermon XXXIX. — Pour le jour de l'Epiphanie. 579

Sermon XL. — Pour le jour de la Purification. 593

Sermon XLI. — Pour le jour de l'Annonciation. 607

Sermon XLII. — Pour le jour de la Pentecôte. 622

Sermon XLIII. — Pour le jour du Saint-Sacrement 638

Sermon XLIV. — Pour le jour de l'Assomption. 652

Sermon XLV. — Pour le jour de la croix. 666

Sermon XLVI. — Pour le jour de la Toussaint. 679

Sermon XLVII. — Pour le jour des morts. 692

Sermon XLVIII. — Pour le jour de la Conception de la Vierge. 706

Sermon XLIX — Pour le jour de saint André. 722

PANÉGYRIQUES DE J. DE LA BOISIÈRE. 737

Panégyrique I. — Sainte Geneviève. 737
Panégyrique II. — Saint Antoine. 751
Panégyrique III. — Saint François de Sales. 766
Panégyrique IV. — Saint Benoît. 780
Panégyrique V. — Saint Yves. 791
Panégyrique VI. — Saint Pie V. 803
Panégyrique VII. — Saint Jean-Baptiste. 822
Panégyrique VIII. — Saint Paul. 836
Panégyrique IX. — Saint Victor. 850
Panégyrique X. — Saint Jacques. 864
Panégyrique XI. — Saint Dominique. 877
Panégyrique XII. — Saint Bernard. 892
Panégyrique XIII. — Saint Louis. 907
Panégyrique XIV. — Saint Augustin. 923
Panégyrique XV. — Pour la solennité de la sainte Vierge. 939
Panégyrique XVI. — Saint François d'Assise. 952
Panégyrique XVII. — Sainte Thérèse. 967
Panégyrique XVIII. — Saint Etienne. 981
Panégyrique XIX. — Saint Jean l'Évangéliste. 995
Oraison funèbre de madame Molé, abbesse de Saint-Antoine des Champs. 1009
Notice sur Rousseau de la Parisière. 1051
SERMONS, PANÉGYRIQUES, DISCOURS, ET ORAISONS FUNÈBRES DE ROUSSEAU DE LA PARISIÈRE, ÉVÊQUE DE NIMES. 1053
Sermon Ier. — Sur les plaisirs. 1053
Sermon II. — Pour une vêture. 1056
Sermon III. — Pour le jour de la Pentecôte. 1074
Sermon IV. — Sur la prière. 1094
Sermon V. — Pour le jour de la Circoncision. 1111
Sermon VI. — Sur la paix. 1130
Exhortation sur l'aumône. 1141
Discours prononcé dans la cathédrale de Nîmes, aux approches de la peste. 1156
Discours à une première communion des enfants. 1165
Panégyrique Ier. — Saint Ignace. 1182
Panégyrique II. — Saint Bernard. 1202
I. — Oraison funèbre de madame Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne. 1225
II. — Oraison funèbre de monseigneur e Dauphin et de madame la Dauphine. 1239

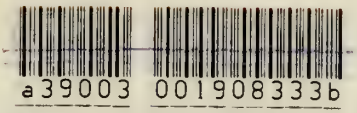
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Imp. de Migne, au Petit-Montrouge.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908333b

BX 1756 .A2M5 1844 V34
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V034
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047760

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 01 08 6